

GOVERNMENT OF INDIA

ARCHAEOLOGICAL SURVEY OF INDIA

CENTRAL
ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY

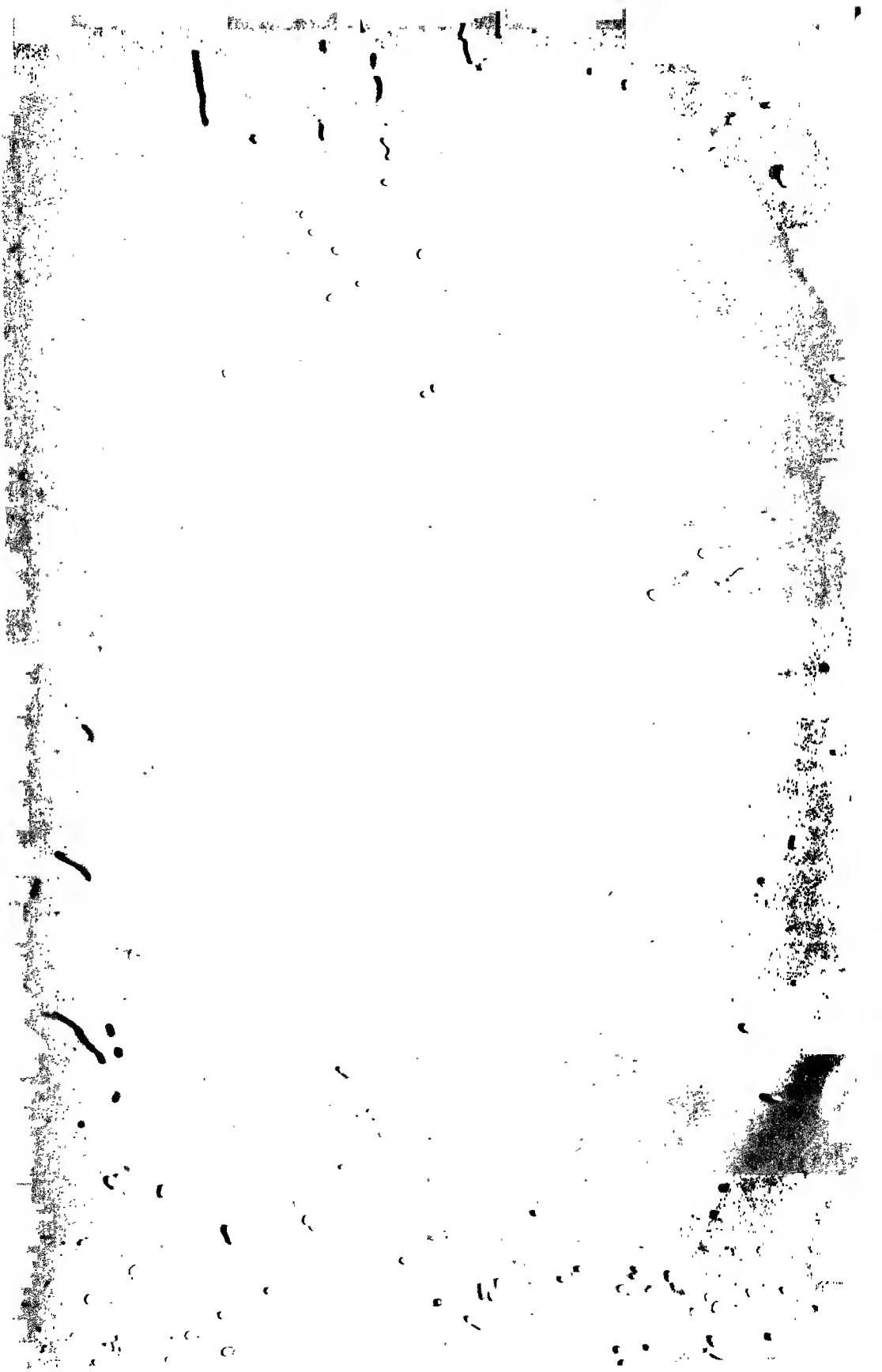
ACCESSION NO. 20474

CALL No. 905/R.C.

V. 29

D.G.A. 79

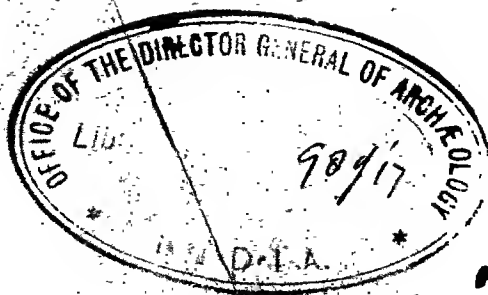
95/7/1



REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

(Nouvelle Série. — Tome XXIX).



CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

.....
No. 20475
Date 29. 4. 55
Call No. 9057RC

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

	pages
<i>Abou-Walid</i> , Le livre des parterres fleuris, trad. par METZGER (R. Duval)	381
<i>Afghans</i> (lès) et leurs chants populaires.	241
AMIEL, Erasme (P. de Nolhac).	374
<i>Antiphon</i>	144
ANTOINE, Édit. de <i>Catilina</i>	425
ANTONA-TRAVERSI, Nouvelles études littéraires; — <i>Curiosités foscoliennes</i> ; 22 — Catalogue des manuscrits inédits de Leopardi; — <i>L'Édipe de Foscolo</i> (Ch. J.).	76
APPLETON, La propriété prétorienne et l'action publicienne (P. Guiraud).	407
<i>Archipel</i> (l').	251
<i>Arétin</i> (l').	128
<i>Aristophane</i>	248
ARRÉAT, La morale dans le drame (L. Herr).	19
<i>Arsacides</i> (monnaies).	141
ARTIN-PACHA, L'instruction publique en Égypte (G. Maspero).	361
<i>Asinius Pollio</i>	305
<i>Asharva-veda</i> (l').	461
<i>Aube</i> (monuments de l').	144
AURIOL, La défense du Var (A. C.).	237
AUERBACH, La question sociale au xv ^e siècle (Ch. Pfister).	252
AULARD, Actes du comité de salut public, II; — Société des Jacobins, I; — Mémoires de Louvet (A. Chuquet).	194
<i>Ausone</i> , Le poème de la Moselle.	186
AYENEL (d'), Richelieu et la monarchie absolue (G. H.).	374
<i>Avignon</i> et son imprimerie.	471

BABEAU, Paris en 1789 (A. Gazier).	pages 35
BALL, Trad. des <i>Voyages</i> de Tavernier (Ch. J.)	
BARBIER DE MEYNARD, Supplément aux dictionnaires turcs-arabes (C. H.).	421
BARRIGUE DE FONTAINEUR, Le livre d'amour de Tirouvallouva (L. Feer).	181
<i>Barthélemy</i> (papiers de); IV.	175
BARTHÉLEMY (A. de), Manuel de numismatique ancienne (Salomon Reinach).	326
BARTHOLOMAË, Le groupe indo-européen ss. (V. Henry).	302
BARTHOLOMËIS, Recherches dans les Abruzzes (Léon-G. Pélissier).	329
BAUER, Les tournures subjectives dans les chansons de geste (L. C.).	327
BAUM, Le magistrat et la Réforme à Strasbourg. (X).	12
<i>Beaucaire</i>	170
BEAUNIS, Les sensations internes (L. Herr).	198
BELOW, Origine de la commune allemande (H. Pirenne).	48
BERENZI, Histoire de Pontevico (L. G. P.).	394
BERGER, Histoire de la géographie scientifique des Grecs, II. (B. Auerbach).	363
BERTIN, La société du Consulat et de l'Empire (C.).	118
BERTRAND (Al.), La psychologie de l'effort et les doctrines contemporaines (L. Herr).	298
<i>Béziers</i> avant la Révolution.	96
BIENWALD, Les manuscrits d'Antiphon (Ch. Cucuel).	144
BINDI, Monuments historiques et artistiques des Abruzzes (P. N.).	513
BIRCH-HIRSCHFELD, Histoire de la littérature française (Ch. J.).	208
BLAZE DE BURY, Jeanne d'Arc (Ch. Pfister).	72
<i>Boccace</i>	39
BODEMANN, La correspondance de Leibniz à Hanovre (L. Herr).	4
BOISSONNADE, Les volontaires de la Charente (A. Chuquet).	41
BONET-MAURY, Bürger (A. Chuquet).	13
<i>Bossuet</i> et sa prédication.	210
— Sermon sur l'ambition.	356
BOURGOING, Les maîtres de la critique au XIX ^e siècle (A. Delboulle).	93
BRANDT, Le mandaisme (R. Duval).	101
BREAL, La réforme de l'orthographe française (A. Delboulle).	331
BREUSING, La solution de l'énigme de la trière (A. Cartault).	183
BRUCH, Souvenirs (P. R.).	317
<i>Bruni</i> , Les trois poètes florentins.	
BRYCE, Le Saint-Empire romain germanique et l'Empire actuel d'Allemagne (Ch. Pfister).	
<i>Bücher</i> , Poésies, p. p. DENAIS (A. Delboulle).	
BURT, François de Guise (F. D.).	53
<i>Bulgare</i> (recueil de folklore, de science et de littérature).	

TABLE DES MATIÈRES

VII
pages

Léger.	136
Bürger.	15
CAGNAT, Cours d'épigraphie latine (P.-F. Girard).	386
CALIARI, Vérônese (L.-G. P.)	394
Campaux, De la critique du texte d'Horace (F. Plessis).	124
Carducci, Œuvres, I-IV (P. N.).	495
CARNIO, L'âme humaine (L. Herr).	278
CARRÉ, Le Parlement de Bretagne après la Ligue ; — L'administration municipale de Rennes au temps de Henri IV (L. Farges).	131
Gars (duc des), Mémoires (A. Chuquet).	497
CARTAUT, Vases grecs en forme de personnages groupés (Salomon Reinach).	41 et 119
CASTELLANI, L'imprimerie à Venise et son origine (P. de Nolhac).	230
CASTELLANI et FAVARO, Les manuscrits vénitiens de la collection Philipps (L. G. P.).	418
CAT, La carte de l'Ogôoué (H. D. de Grammont).	416
Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France (F.).	332
Catulle, p. p. POSTGATE (A. Cartault).	261
— Manuscrit de Saint-Germain-des-Prés (P. Lejay).	487
César, son armée.	351
CHANTEPIER DE LA SAUSSAYE, Manuel d'histoire des religions, II (M. Vernes).	226
Chapelain.	409
CHARAVAY, Assemblée électorale de Paris, 1790-1791, procès-ver- baux (A. Ch.).	474
CHARPENTIER, Impressions de voyage en Russie (L. L.).	118
CHARVÉRIAT, A travers la Kabylie (H. D. de Grammont).	318
CHATELAIN, Dictionnaire latin-français de Quicherat et Daveluy ; — Lexique de Sommer (P. Lejay).	9
Chazzerat (M. de).	297
CROTARD, Louis XIV, Louvois, Vauban et les fortifications de la France (A. C.).	297
Chrétien de Troyes, Le chevalier au lion, p. p. FÖRSTER (E. Muret).	66
CICÉRON, Discours, p. p. NOHL (Em. Thomas).	164
— par PELLISSON (L.).	144
— Un manuscrit du De Senectute.	125
COCHIN, Boccace (P. de Nolhac).	393
CONDAMIN, Histoire de Saint-Chamond (A. C.).	116
Congrès scientifique international et catholique de Paris (Salomon Reinach).	5
Conrad de Hirschau, Dialogue, p. p. SCHEPSS (A. Cartault).	287
Corrèze (la), pendant la Révolution.	477

CORVIN, Le théâtre en Russie (L. L.).	
COUAT, Aristophane et l'ancienne comédie attique (P. Guiraud).	
COURDAVEAUX, Comment se sont formés les dogmes (M. Vernes).	
COVILLE, Les Cabochiens (Ch. Pfister).	
<i>Craon</i> (la baronnie de).	228
CURTIVS (E.), Sous trois empereurs, Études et discours (B. Haus-soullier).	423
DARNESTETER (A.), Reliques scientifiques (Salomon Reinach).	301
DARNESTETER (J.), Chants populaires des Afghans (V. Henry).	241
DEBIDOUR, Les Chroniqueurs, Froissart, Commines (A. Delboulle).	168
DELFY, Histoire du rabbi Jésus de Nazareth (M. Vernes).	
DELITZSCH et HAUPT, Contributions à l'assyriologie (J. Halévy).	481
<i>Démosthène</i>	222
DÉNAIS, Éd. des poésies de Bucher.	354
DÉRENBOURG (J.), Édition de Kalilah et Dimnah, II (R. Duval).	21
<i>Dinant</i> au moyen âge.	445
DOELLINGER, Contributions à l'hist. des sectes du moyen âge (Ch. Pfister).	106
<i>Doria</i> (André).	32
DRIVER, Les livres de Samuel (A. Loisy).	462
Du BOIS DE LA VILLERABEL, La légende de saint Yves (A. Delboulle).	206
DUCHESNE, Origines du culte chrétien (A. Sabatier).	426
— Le Liber pontificalis (V.).	442
DUMORTIER, Lettres de Liguori (L.-G. P.).	135
DUQUET, Paris, le quatre septembre, Châtillon (A. Chuquet).	255
DUTT, Histoire de la civilisation dans l'Inde ancienne (A. Barth).	401
EDKINS, L'évolution de l'hébreu (R. Duval).	50
<i>Ennodius</i>	88
<i>Érasme</i>	374
ERDMANNSDÖRFFER, Correspondance politique de Charles-Frédéric de Bade, I (A. Chuquet).	1
ERMAN, La langue du papyrus Westcar (G. Maspero).	4
ESPAGNOLLE, Les imaginations ou les doublets de M. Brachet; — La clef du vieux français (A. Delboulle).	
ESPÉRANDEU, Épigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge (R. Cagnat).	108
ESSARTS (E. des), Le théâtre d'Alfred de Musset (Leo Claretie).	396
<i>Études sur le latin archaïque</i> , I, 2 (P. Lejay).	302
ÉYSETTE, Histoire administrative de Beaucaire (Z.).	1
FABRE (A.), Chapelain et nos deux premières académies (F. de L.).	
FABRE (P.), Le liber censuum de l'Église romaine, I (V.).	
FAGE, Le diocèse de la Corrèze pendant la Révolution (G.).	
FALSÉN, La période glaciaire (L. Herr).	
FAVRE (Ed.), <i>Mémorial</i> des cinquante premières années de société d'histoire et d'archéologie de Genève (C.).	

Marche des armées allemandes en 1870 (A. Chuquet).	
FERNANDEZ, Les verbes latins en -uo (V. Henry).	
FICHOT, Statistique monumentale du département de l'Aube d'Arbois de Jubainville).	
Fichte, trad. par KRAEGER et SMITH (H. Herr).	
FIENVILLE, Voyage d'un janséniste en Hollande (A. Gazier).	
FINOT, Port-Royal et Magny (A. Gazier).	
FOERSTER (W.), Le chevalier au lion, de Chrétien de Troyes (E. Muret).	
Foscolo.	
FREILICH, L'armée de César (R. C.).	
GEROVALO, Les fastes des tribuns du peuple (R. C.).	
GASQUET, Henri VIII et les monastères anglais (Ch. V. Langlois).	2
GAUDENZI, Les compagnies d'armes de Bologne (Léon G. Pélistier).	
GEIGER (L.), Annuaire de Goethe, X (A. Chuquet).	2
— Essais et conférences (A. Chuquet).	
Genève (Société d'histoire et d'archéologie de).	
GIODA, Morone (L. G. P.).	
Girard de Rossillon.	
GODEFROY, Réponse aux attaques contre le Dictionnaire de l'ancienne langue française (A. Jacques).	
Goethe.	
GOTTLÖB, La fiscalité pontificale au xv ^e siècle (Ch. Pfister).	
GOURCUFF, Jean Meschinot et Corentin Royou (T. de L.).	
GRILL, Hymnes choisis de l'Atharva-veda (A. Barth).	
GRUNDLACH, La primauté d'Arles sur l'église des Gaules (Ch. Pfister).	503
SÖLDNERFENNING, Les sources de Théodoret (L.).	36
Guigue, Ed. d'Olivier de La Haye.	18
Guise (François de).	4
Janther, Le Ligurius, trad. VULPINUS (R.).	
GERLITT, Pausanias (A. Hauvette).	2
GUYAU, L'art au point de vue sociologique (R. Doumic).	3
Gay de Bazoches.	
Jadrien (Les sources de l'histoire d').	4
Jaffe et sa vie littéraire.	1
JANIN, Lettres de Henri IV à M. de Béthune (T. de L.).	
JANIN (E. de), La théorie de la connaissance (L. Herr).	2
— Essais sur le grec biblique (P. L.).	
JANIN, Le bronze (Salomon Reinach).	
JANIN, Chanson de Roland;	
JANIN, Ville;	
Montaigne (A. Delboulle).	

TABLE DES MATIÈRES

ERTZ, L'Horace de Guyet (Isaac Uri)	
HILDEBRANDT, Le Culex de Virgile (E. Plessis)	
HOCHART, De l'authenticité des Annales et Histoires de Tacite (R. Cagnat)	503
HOFFMANN, Le Mediceus de Virgile (P. Lajay)	101
HOGARTH, Devia Cypria (Salomon Reinach)	12
Hogguer (le baron)	59
HOLZMANN, Les Synoptiques et les actes des Apôtres (M. Vernes)	
Horace	86, 124
HOUSSAYE (A.), Aspasia, Cléopâtre, Théodora (Salomon Reinach)	284
— Lettre de M. H. Houssaye	357
Jean de Ravenne	75
Jeanne d'Arc	72, 191
JELLINEK, Loi et ordonnance (P. Viollet)	277
JENSEN, Cosmologie des Babyloniens (J. Halévy)	486
JOHNSON, Bibliothèque platonique, I (L. Herr)	
Josèphe, p. p. NIESE (Th. Reinach)	
JOUBERT, La baronnie de Craon (L. Farges)	
JUBIEN DE LA GRAVIÈRE, Les ouvriers de la onzième heure (H. D. de Grammont)	
JURITSCH, Otton de Bamberg (Ch. Pfister)	
Juvénal, p. p. WAGNER (P. A. L.)	21
Kalilah et Dimnah	
KAULEK, Papiers de Barthélemy, IV (A. C.)	17
KAWERAU, Le passé de Magdebourg; — La vie littéraire de Halle (A. Chuquet)	
KERVILER, Répertoire général de bibliographie bretonne, I, 8 (T. de L.) ; — Les députés de la Bretagne aux États-Généraux et à la Constituante (T. de L.)	155
Kléber	379 et 41
KLETTE, Les deux Jean de Ravenne; — Les trois poètes florentins de Bruni (P. de Nolhac)	
KOENIG, Les Ophites (R. Duval)	
KOERTING, Le roman au XVII ^e siècle (Ch. J.)	
KRÄGER, Trad. de Fichte	
KRAUSE, Wissembourg et Hans de Drott (Ch. Pfister)	
KREBS, L'inscription de Khnoumhorpou (G. Maspero)	321
KRONENBERG, La philosophie de Herder (L. Herr)	4
La Fontaine, Œuvres, V, p. p. H. RÉGNIER (A. Delboulle)	
LA GRASSERIE (de), Études de grammaire comparée, De la catégorie des temps et des cas (J. Halévy)	
LALLIER, Edit. de Catilina	
LALOUX et MONCEAUX, Restauration d'Olympie (Salomon Reinach)	105

TABLE DES MATIÈRES

LANERY D'ARC et GRÉLLET-BALGUERIE, La Piuze, d'Orliens (P. M.)	464
— Du franc-allen (H. Pirenne).	368
Languet (Hubert)	17
Laroque (Bonifas).	201
LAUGEL, Rohan (Rott).	186
LA VILLE DE MIRMONT (de), La Moselle d'Ausone (J. Martha)	210
LEBARQ, Histoire critique de la prédication de Bossuet (A. Rebcliau).	30
— Sermon sur l'ambition; de Bossuet (L.).	136
LEBÈGUE, Une école inédite de sculpture gallo-romaine. — Tétricus et le chevalier Dumège (T. de L.).	415
LEDIEU, Le livre de raison d'un magistrat picard (A. Delboulle)	435
LEGER, Russes et Slaves (A. C.).	76
Leibniz et sa correspondance	390
LEJAY, Inscriptions antiques de la Côte-d'Or (R. Cagnat).	191
Leopardi	266
LESEROUX, Géographie et histoire du Limousin (Ch. V. Langlois).	172
LESIGNE, Jeanne d'Arc (Ch. Pfister).	135
LEVASSEUR, La population française, I (J. Flach).	466
Liège (Conférences de la Société d'art et d'histoire du diocèse de).	300
Liguori	153
Ligurinus (le).	124
Limousin (Histoire et géographie du).	128
LITZMANN, Schiller à Iena (A. C.).	231
Lods, L'Eglise réformée de Paris (A. C.).	464
Luchs, Ed. des livres XXVI-XXX de Tite-Live (P. Lejay).	34
Luzio, L'Arctin à Venise (Pélissier).	441
LYON, L'idéalisme en Angleterre au XVII^e siècle (L. Herr).	141
MADVIG, Opuscules académiques (P. Lejay).	221
Magdebourg	383
MARGOLIOUTH, Yéfeth, commentaire de Daniel	207
MARKOFF (de), Monnaies arsacides et sassanides de l'Institut des langues orientales de Pétersbourg (E. Drouin).	312
MEISTER, Les dialectes grecs (My).	381
— Du dialecte cypriote (My).	392
MEISTERHANS, Grammaire des inscriptions attiques (My).	399
Meschinot	74
METZGER, Trad. du Livre des parterres fleuris d'Aboul Walid	133
MICHAEL, L'Histoire universelle de Ranke (Ch. Pfister).	
Miranda (le général) et la Révolution française (A. Chuquet).	
Morone	
Molière, X, p. p. MESNARD (A. Gazier).	
MULINIER (Em.), Venise, les arts décoratifs, ses musées et ses col-	

actions (H. G.)

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

l'ère des arts

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51

52

53

54

55

56

57

58

59

60

61

62

63

64

65

66

67

68

69

SCHWOB et GUIRYSSÉ, L'argot français (E. Bourciez).	172
SEDLMEYER, Extraits d'Ovide.	
SMITH, Trad. de Fichte.	
Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège, Conférences-II (A. Chuquet).	96
SOMMERVOGEL, L'auteur des <i>Monita secreta</i> (T. de L.).	
SOUCAILLE, Etat monastique de Béziers avant la Révolution (T. de L.).	
STÄPFER, Rabelais (A. Lefranc).	
STIMMING, Girart de Rossillon (E. Muret).	
STOCKMAR (de), La fuite de Varennes (A. C.).	
Strasbourg et la Réforme.	
SWETE, Texte grec des Psaumes.	
Tacite, Agricola, p. p. SCHÖNE (E. T.).	
TANZI, La Chronologie d'Ennodius (Ch. Pfister).	
Tavernier, Voyages trad. BALL (Ch. J.).	424
TEUCHER, Kleber (A. Chuquet).	379
— Note supplémentaire.	
Theodoret et ses sources.	
Tibulle.	
Tirouvallouva.	
Tite-Live, XXXI-XXXV p. p. ZINGERLE (E. T.).	
— XXVI-XXX p. p. LUCHS (P. Lejay).	
TOLSTOI et KONDAKOV, Les antiquités scythes-sarmates. II (L. Leger).	
TOUGARD, Les saints du diocèse de Rouen (A. D.).	
TOZER, Les îles de l'Archipel (Salomon Reinach).	
Trière (la).	
TURNER, Les romanciers russes contemporains (L. L.).	
ULLRICH, Tibulle (A. Cartault).	
VAILLANT, Epigraphie de la Morinie (R. Cagnat).	
VAN MUYDEN, La Suisse sous le pacte de 1815 (F.).	
VASILJ, La Sainte-Russie (L. L.).	
Vauvenargues.	
VENGEROV, Dictionnaire des écrivains russes, I (L. Leger).	
Venise.	
— et son imprimerie.	
VERGÉ et de BOUTAREL, Table du compte-rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques (C.).	
Veronese.	
VIOLETT, Histoire des institutions politiques et administratives de la France, I (J. Flach).	
— Notes complémentaires (P. V.).	
Virgile.	
VRIES (de), Un manuscrit du De Senectute (Em. Thomas).	

VULPINS, Günther, le Ligurius.	
WADDINGTON (A.), Hubert Languef (Ch. J.).	
WALLON, Les représentants en mission, III (A. Chuquet).	
WAGNINGEN, Les Géorgiques (P. Lejay).	
WAGNER, Edition de <i>Juvenal</i> .	
WALTHER, Science et christianisme (M. V.).	
WATTENBACH, Les lettres de Guy de Bazoches (Léon Dorez).	396
WEIZHOFER, Histoire de la Grèce jusqu'à Solon (Am. Hauvette).	424
Westcar (le papyrus).	422
WYLAND, L'apocalypse de S. Jean (M. Vernes).	87
WILLEMS, Le droit public romain (P. G.).	306
WIMMER, Les runes.	
— Les fonts baptismaux d'Aar-Kirkeby (E. Beauvois).	368
WINCKLER, La Fable d'El-Amarna.	
— Recherches d'histoire babylonienne (F. Halévy).	48
Wissembourg et Hans de Drott.	
WULF, Le lai du cor (E. Muret).	111
— Un chapitre de phonétique avec transcription d'un texte andalou (E. Bourciez).	157
Yéfeth, Commentaire de Daniel, p. p. MARGOLIOUTH (R. Duval).	42
Yves (Saint) et sa légende.	2
Zahorowski.	151
ZARNCKE, La langue littéraire en Grèce (My).	351
ZDEKAUER, Études sur Pistoie (L. G. P.).	192
ZINGERLE, Ed. de Tite-Live XXXI-XXXV.	8

TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS

Langues et littératures orientales.

Aboul Walid, Le livre des parterres fleuris, trad. par METZGER (R. Duval).	381
ARTIN PACHA, L'instruction publique en Égypte (G. Maspero).	3
BARRIERE DE MEYNARD, Suppléments aux dictionnaires turcs-arabes (C. H.).	4
BARRIGUE DE FONTAINIEU, Le livre d'amour de Tirouvallouva (L. Feer).	18
BARTHOLOMAE, Le groupe indo-européen ss (V. Henry).	362
BRANDT, Le mandaisme (R. Duval).	
DARMESTETER (J.), Chants populaires des Afghans (V. Henry).	
DELITZSCH et HAUPT, Contributions à l'assyriologie (J. Halévy).	

TABLE DES MATIÈRES

DERENBOURG (J.), Édition de Kalilah et Dimnah, II (R. Duval)	
DRIVER, Les livres de Samuel (A. Loisy)	
— T, Histoire de la civilisation dans l'Inde ancienne (A. Barth)	
EDKINS, L'évolution de l'hébreu (R. Duval)	
ERMAN, La langue du papyrus Westcar (G. Maspero)	422
GRILL, Hymnes choisis de l'Atharva-veda (A. Barth)	461
JENSEN, Cosmologie des Babyloniens (J. Halévy)	486
KOENIG, Les Ophites (R. Duval)	104
KREBS, L'inscription de Khnoumhotpou (G. Maspero)	321
LA GRASSERIE (de), Études de grammaire comparée, De la catégorie des temps et des cas (J. Halévy)	341
MARKOFF (de), Monnaies arsacides et sassanides de l'institut des langues orientales de Pétersbourg (E. Drouin)	
PETRIE, Howara, Biahmou et Arsinoë (G. Maspero)	
PISCHEL et GELDNER, Etudes védiques, I (V. Henry)	8
PIZZI, Firdusi, le livre des Rois;	
— L'épopée persane;	
— Chrestomathie persane	
POOLE, Catalogue des monnaies persanes du British Museum (J. Darmesteter)	
SALEMANN et SHUKOVSKI, Grammaire persane (B. M.)	
SCHRADER, Bibliothèque cunéiforme, I (J. Halévy)	
WINCKLER, La table d'El-Amarna;	
— Recherches d'histoire babylonienne (J. Halévy)	
Yéseth, Commentaire de Daniel, p. p. MARGOLIOUTH (R. Duval)	4

Langue et littérature grecques.

BENWALD, Les manuscrits d'Antiphon (Ch. Cucuel)	
CONAT, Aristophane et l'ancienne comédie grecque (P. Guiraud)	
CURTIS (E.), Sous trois empereurs, Études et discours (B. Haus-soullier)	
GURLITT, Pausanias (A. Hauvette)	
JOHNSON, Bibliothèque platonique, II (L. Herr)	
Joseph, p. p. NIKSE (Th. Reinach)	
MEISTER, Les dialectes grecs (My)	
— Du dialecte cypriot (My)	
MEISTERHANS, Grammaire des inscriptions attiques (My)	2
— I, Démosthène (Ch. Cucuel)	
— SON, Un manuscrit de S. Jean Chrysostome (P. A. L.)	
REICHERT, La seconde partie de l'Odyssée (A. Hauvette)	
ZARNCKE, La langue littéraire en Grèce (My)	2

Langue et littérature latines.

AMIEL, Érasme (P. de Nolhac)	374
CAMPAUX, De la critique du texte d'Horace (F. Plessis)	124
Catulle, Manuscrit de Saint-Germain-des-Prés (P. Lejay)	487
— p. p. POSTGATE (A. Cartault)	26
CHATELAIN, Dictionnaire latin-français de Quicherat et Daveluy; — Lexique de Sommer (P. Lejay)	
Cicéron, Discours, p. NOHL (Em. Thomas)	
Conrad de Hirschau, Dialogue, p. p. SCHEPSS (A. Cartault)	287
Études sur le latin archaïque, I, 2 (P. Lejay)	502
FEHRNBORG, Les verbes latins en uo (V. Henry)	384
Günther, Le Ligurinüs, trad. VULPINUS (R.)	465
HERTZ, L'Horace de Guyet (Isaac Uri)	352
HILDEBRANDT, Le Culex de Virgile (F. Plessis)	11
HUCHART, De l'authenticité des Annales et Histoires de Tacite (R. Cagnat)	503
HOFFMANN, Le Mediceus de Virgile (P. Lejay)	161
Juvénal, p. p. WAGNER (P. A. L.)	124
LA VILLE DE MIRMONT (de), La Moselle d'Ausone (J. Martha)	186
MADVIG, Opusculs académiques (P. Lejay)	464
Ovide, Tristes, p. p. OWEN (E. Thomas)	43
— Extraits, p. p. SEDLMAYER (E. T.)	65
PELLISSON, Cicéron (L.)	144
PLESSIS, L'Iliade latine (P. L.)	47
POIRET, Horace (I. Uri)	86
SABBADINI, Études critiques sur l'Énéide (P. Lejay)	163
Salluste, Catilina, p. p. ANTOINE et LALLIER (Isaac Uri)	425
SCHMALZ, La langue d'Asinius Pollio (A. Cartault)	305
Tacite, Agricola, p. p. SCHOENE (E. T.)	87
Tite-Live, XXVI-XXX, p. p. LUCHS (P. Lejay)	124
— XXXI-XXXV, p. p. ZINGERLE (E. T.)	87
ULRICH, Tibulle (A. Cartault)	223
VANES (de), Un manuscrit du De Senectute (Em. Thomas)	125
WAGENINGEN, Les Géorgiques (P. Lejay)	162
WATTENBACH, Les lettres de Guy de Bazoches (Léon Dorez)	390

Langue et littérature françaises.

BAUER, Les tournures subjectives dans les chansons de geste (L. C.)	327
BERTIN, La société du Consulat et de l'Empire (C.)	118
BIRCH-HIRSCHFELD, Histoire de la littérature française (Ch. J.)	208

TABLE DES MATIÈRES

BOURGOING, Les maîtres de la critique au xix ^e siècle (A. Delboulle)	
BREAL, La réforme de l'orthographe française (A. Delboulle)	
BROCHER, Poésies, p. p. DENAIS (A. Delboulle)	31
Chrétien de Troyes, Le chevalier au lion, p. p. FOERSTER (E. Muret)	
DARMESTER (A.), Reliques scientifiques (Salomon Reinach)	301
DESIDOUR, Les chroniqueurs, Froissart, Commines (A. Delboulle)	168
DU BOIS DE LA VILLERABEL, La légende de saint Yves (A. Delboulle)	206
ESPAGNOLE, Les imaginations et les doublets de M. Brachet ; — La clef du vieux français (A. Delboulle)	31
ESSARTS (E. des), Le théâtre d'Alfred de Musset (Leo Claretie)	396
FABRE (A.), Chapelain et nos deux premières académies (T. de L.)	409
FINOT, Port Royal et Magny (A. Gazier)	52
GODEFROY, Réponse aux attaques contre le Dictionnaire de l'ancienne langue française (A. Jacquet)	466
GOURCUFF, Jean Meschinot et Corentin Royou (T. de L.)	31
HÉMON, Chanson de Roland ; — Joinville ; — Montaigne (A. Delboulle)	
KORRTING, Le roman au xviii ^e siècle (Ch. J.)	
La Fontaine, Œuvres, V, p. p. H. REGNIER (A. Delboulle)	
LANÉRY-D'ARC et GRELLET-BALGUERIE, La Piuzela d'Orlhienx (P. M.)	
LEBARQ, Histoire critique de la prédication de Bossuet (A. Rebelliau)	221
— Sermon sur l'ambition de Bossuet (L.)	31
Molière, X, p. p. MESNARD (A. Gazier)	
Olivier de La Haye, p. p. GUIGUE (A. Delboulle)	
PALÉOLOGUE, Vauvenargues (A. Delboulle)	
PARIS (G.), La littérature française au moyen âge (T. de L.)	
SCHWOB et GUIEYSSE, L'argot français (E. Bourriez)	
STAPFER, Rabelais (A. Lefranc)	
STIMMING, Girart de Rossillon (E. Muret)	
WULFF, Le lai du cor (E. Muret)	
— Un chapitre de phonétique avec transcription d'un texte andalou (E. Bourciez)	

Histoire grecque.

BERGER, Histoire de la géographie scientifique des Grecs, II (Auerbach)	
BREUSING, La solution de l'énigme de la trière (A. Cartault)	
GÜLDENPENNING, Les sources de Théodoret (L.)	

- HOUSSEY (H.), Aspasia, Cléopâtre, Théodora (Salomon Reinach)
 POZZI, Les îles de l'Archipel (Salomon Reinach) 12
 VELZHOFF, Histoire de la Grèce jusqu'à Solon (Am. Hauvette) 41

Histoire romaine.

- APPLETON, La propriété prétorienne et l'action publicienne (P. Guiraud) 386
 FROBLICH, L'armée de César (R. G.) 3
 GAROFALO, Les fastes des tribuns du peuple (R. C.) 12
 PLEW, Les sources de l'histoire d'Hadrien (R. Cagnat) 41
 TANZI, La chronologie d'Ennodius (Ch. Pfister) 41
 WILLEMS, Le droit public romain (P. G.) 306

• Archéologie, épigraphie et histoire de l'art antique.

- CAGNAT, Cours d'épigraphie latine (P. F. Girard) 386
 CARTAULT, Vases grecs en forme de personnages groupés (Salomon Reinach) 41 et 139
 ESPÉRANDIEU, Épigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge (R. Cagnat) 108
 HÉLÈNE, Le bronze (Salomon Reinach) 382
 HOGARTH, Devia Cypria (Salomon Reinach) 122
 LALOUX et MONCEAUX, Restauration d'Olympie (Salomon Reinach) 105
 LEBÈGUE, Une école inédite de sculpture gallo-romaine ;
 Tetricus et le chevalier Dumège (T. de L.) 30
 LAY, Inscriptions antiques de la Côte-d'Or (R. Cagnat) 108
 LERIS (P.), Musée archéologique de Bordeaux, I (Salomon Reinach) 28
 REISCH, Les offrandes votives grecques (Salomon Reinach) 61
 VAILLANT, Épigraphie de la Morinie (R. Cagnat) 108

Archéologie du moyen âge et art de la Renaissance.

- BARDI, Monuments historiques et artistiques des Abruzzes (P. N.) 513
 CALIARI, Véronèse (L. G. P.) 394
 LICHOT, Statistique monumentale du département de l'Aube (H. d'Arbois de Jubainville) 444
 MOLINIER (Em.), Venise, ses arts décoratifs, ses musées et ses collections (L. G. P.) 151
 LUTZ, Les archives des arts, I (L. G. Pellissier) 253
 MARK, Essais (P. de Nolhac) 175

Histoire du moyen âge.

AUERBACH, La question sociale au x ^v ^e siècle (Ch. Pfister).	252
BELLOW, Histoire de la commune allemande (H. Pirenne).	
BLAZE DE BURY, Jeanne d'Arc (Ch. Pfister).	72
BRYCE, Le Saint-Empire germanique et l'empire actuel d'Allemagne (Ch. Pfister).	
COVILLE, Les Cabochiens (Ch. Pfister).	449
GRUNDLACH, La primauté d'Arles sur l'église des Gaules (Ch. Pfister).	503
JOUBERT, La baronnie de Craon (L. Farges).	278
JURITSCH, Otton de Bamberg (Ch. Pfister).	
KRAUSE, Wissembourg et Hans de Drott (Ch. Pfister).	470
LANÉRY D'ARC, Du franc alleu (H. Pirenne).	465
LESIGNE, Jeanne d'Arc (Ch. Pfister).	
MICHAEL, L'Histoire universelle de Ranke (Ch. Pfister).	
PIRENNE, La constitution de Dinant au moyen âge (A. Lefranc).	445
PLATON, Les mallus (Ch. Pfister).	35
RICHTER et KOHL, Annales de l'empire allemand, I (Ch. Pfister).	227
RIEGLER, Histoire de Bavière, III (Ch. Pfister).	
ROBERT (U.), Les signes d'infamie au moyen âge (T. de L.).	
SCHLUMBERGER, Nicéphore Phocas (Salomon Reinach).	
VIOLLET, Histoire des institutions politiques et administratives de la France, I (J. Flach).	
— Notes complémentaires (P. V.).	

Histoire moderne.

AULARD, Actes du comité de salut public, II ;	
— La Société des Jacobins, I ;	
— Mémoires de Louvet (A. Chuquet).	
AURIOL, La défense du Var (A. C.).	
AVENEL (d'), Richelieu et la monarchie absolue (G. H.).	
BABEAU, Paris en 1789 (A. Gazier).	
BARTHOLOMEIS, Recherches dans les Abruzzes (Léon G. Pélissier).	
BAUM, Le magistrat et la Réforme à Strasbourg (X.).	
BERENZI, Histoire de Pontevico (L. G. P.).	
BOISSONNADE, Les volontaires de la Charente (A. Chuquet).	
BRUCH, Souvenirs (P. R.).	
BUET, François de Guise (F. D.).	
CARRÉ, Le parlement de Bretagne après la Ligue ;	
— L'administration municipale de Rennes au temps de	

(L. Farges)	
CARS (duc des), Mémoires (A. Chuquet)	
CHARAVAY, Assemblée électorale de Paris, 1790-1791, procès-verbaux (A. Ch)	
CHOTARD, Louis XIV, Louvois, Vauban et les fortifications de la France (A. C.)	
CONDAMIN, Histoire de Saint-Chamond (A. C.)	
DUQUET, Paris, le 4 septembre, Châtillon (A. Chuquet)	
ERDMANNSDORFFER, Correspondance politique de Charles-Frédéric de Bade, I (A. Chuquet)	
EYSSETTE, Histoire administrative de Beaucaire (Z.)	
FAGE, Le diocèse de la Corrèze pendant la Révolution (C.)	
FAY, Souvenirs de la guerre de Crimée;	
— Marches des armées allemandes en 1870 (A. Chuquet)	31
GASQUET, Henri VIII et les monastères anglais (Ch. V. Langlois)	2
GAUDENZI, Les compagnies d'armes de Bologne (Léon G. Pélissier)	
GÖTTLOB, La fiscalité pontificale au xv ^e siècle (Ch. Pfister)	
HALPHEN, Lettres de Henri IV à M. de Béthune (T. de L.)	
JÜRGEN DE LA GRAVIÈRE, Les ouvriers de la onzième heure (H. de Grammont)	
KADLEK, Papiers de Barthélemy, IV (A. C.)	
KERVILER, Répertoire général de bibliographie bretonne, I, 8 de L.)	
— Les députés de la Bretagne aux États-Généraux et à la Constituante (T. de L.)	
LAUGEL, Rohan (Rott)	20
LEDIEU, Le livre de raison d'un magistrat picard (A. Delboullet)	13
LEBOUX, Géographie et histoire du Limousin (Ch. V. Langlois)	31
LES, L'Église réformée de Paris (A. C.)	2
Miranda (le général) et la Révolution française (A. Chuquet)	39
NERI, De minimis (L. G. P.)	41
NOLHAC (de), Le château de Versailles au temps de Marie-Antoinette (A. C.)	96
PARFOURU, Deux bourgeois d'Auch à la cour de France (T. de L.)	207
PERRINS, Histoire de Florence, III (A. Chuquet)	
PERRERO, La maison de Savoie (L. G. P.)	276
PETIT, André Doria (L. Farges)	32
PINOTAN (de), La mère des Guise (F. D.)	42
POUY, Le baron Hogguer (T. de L.)	
PRADEL, Un marchand de Paris au xviii ^e siècle (T. de L.)	129
RABAUD, Bonifas Laroque (A. C.)	17
REBLE (de), Le colloque de Poissy (T. de L.)	513
Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège, Conférences, II (A. Chuquet)	

IMERVOGEL, L'auteur des <i>Monita secreta</i> (L. de L.)	
OUCAILLER, État monastique de Béziers avant la Révolution (T. de L.)	
STOCKMAR (de), La fuite de Varennes (A. C.)	
TEICHER, Kieper (A. Chuquet)	379
VAN MOYDEN, La Suisse sous le pacte de 1815 (F.)	308
WADDINGTON (A.), Hubert Languet (Ch. J.)	97
WALLON, Les représentants en mission, III (A. Chuquet)	
ZORCAUER, Études sur Pistoie (L. G. P.)	

Théologie et histoire de l'Église.

INTEPIE DE LA SAUSSAYE, Manuel de l'histoire des religions, II (Vernes)	
scientifique international et catholique de Paris (Salomon Reinach)	5
VEAUX, Comment se sont formés les dogmes (M. Vernes)	
Histoire du rabbi Jésus de Nazareth (M. Vernes)	
OEHLINGER, Contributions à l'hist. des sectes du moyen âge (Ch. Aster)	
DUCHESNE, Origines du culte chrétien (A. Sabatier)	
— Le liber pontificalis (V.)	
DUMORTIER, Lettres de Liguori (L.-G. P.)	
FABRE (P.), Le liber censuum de l'Église romaine, I (V.)	
HATCH, Essais sur le grec biblique (P. L.)	
HOLZMANN, Les Synoptiques et les Actes des Apôtres (M. Vernes)	
NESTLE, L'invention de la sainte Croix (R. D.)	
<i>Psaumes</i> , Texte grec, p. p. SWETE (M. Vernes)	
SCHÜRER, Histoire du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ (M. Vernes)	
TOUGARD, Les saints du diocèse de Rouen (A. D.)	
WALTHER, Science et christianisme (M. V.)	
WEYLAND, L'apocalypse de saint Jean (M. Vernes)	

Langue et littérature allemandes.

BONET-MAURY, Bürger (A. Chuquet)	
GRIGER (L.), Annuaire de Goethe, X (A. Chuquet)	
— Essais et conférences (A. Chuquet)	
KAWERAU, Le passé de Magdebourg ;	
— La vie littéraire de Halle (A. Chuquet)	
LITZMANN, Schiller à Iena (A. C.)	
SANDERS, Causeries d'un lexicographe ;	

WIMMER, Les Runes;

— Les fonts baptismaux d'Aarkirkeby (E. Bestvins);

Langue et littérature italiennes.

ANTONA-TRAVERSI, Nouvelles études littéraires;

— Curiosités foscoliennes;

— Catalogues des manuscrits inédits de Léopardi;

— L'Œdipe de Foscolo (Ch. J.);

Carducci, Œuvres, I-IV (P. N.) 4

COCHIN, Boccace (P. de Nolhac);

GIODA, Morone (L. G. P.);

KLETTE, Les deux Jean de Ravenne;

— Les trois poètes florentins, de Bruni (P. de Nolhac);

Luzio, L'Arétin à Venise (Pélissier);

NOLHAC (de), Piero Vettori et Carlo Sigonio (L.);

Langue et littérature slaves.

algare, Recueil de folklore, de science et de littérature (L. Leger);

HARPENTIER, Impressions de voyage en Russie (L. L.);

— Le théâtre en Russie (L. L.);

Russes et Slaves (A. C.);

et KONDAKOV, Les antiquités scythes-sarmates, I (L. Leger);

RNER, Les romanciers russes contemporains (L. L.);

SILK, La sainte Russie (L. L.);

NGEROV, Dictionnaire des écrivains russes, I (Louis Leger). . . 45

Ethnographie, géographie et voyages.

RT, La carte de l'Ogôoué (H. D. de Grammont);

VÉRIAT, A travers la Kabylie (H. D. de Grammont);

ELLE, Voyage d'un janséniste en Hollande (A. Gazier);

MEUR, La population française, I (J. Flach);

nier, Voyages, trad. BALL (Ch. J.);

Science, philosophie et histoire de la philosophie.

ARABAT, La morale dans le drame (L. Herr);

R ; sensations internes (L. Herr);

BERTRAND (Al.), La psychologie de l'effort et les doctrines contemporaines (L. Herr).	417
BODEMANN, La correspondance de Leibniz à Hanovre (L. Herr).	36
CARNIO, L'âme humaine (L. Herr).	279
FALSAN, La période glaciaire (L. Herr).	494
Fichte, trad. par KRAEGER et SMITH (L. Herr).	231
GUYAU, L'art au point de vue sociologique (R. Doumic).	197
HARTMANN (Ed. de), Théorie de la connaissance (L. Herr).	52
KRONENBERG, La philosophie de Herder (L. Herr).	278
LYON, L'idéalisme en Angleterre au XVIII ^e siècle (L. Herr).	
RICHET, La chaleur animale (L. Herr).	
ROBERTY (de), L'inconnaissable (L. Herr).	
ROLLAND DE DENUS, Dictionnaire des appellations ethniques de la France et des colonies (H. G.).	
SCHMIDT (W.), La conscience (L. Herr).	

Numismatique.

BARTHÉLEMY (An. de), Manuel de numismatique ancienne (Salomon Reinach).	326
---	-----

Droit et sociologie.

JELLINEK, Loi et ordonnance (P. Viollet).	277
---	-----

Bibliographie et histoire de l'imprimerie.

CASTELLANI, L'imprimerie à Venise et son origine (P. de Nolhac).	22
CASTELLANI et FAVARO, Les manuscrits vénitiens de la collection Philipps (L. G. P.).	418
Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France (F.).	332
FAVRE (Ed.), Mémorial des cinquante premières années de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève (C.).	153
PELLECHET, Les dialogues de Heyden ;	
— L'imprimeur Georges Serre ;	
— Les incunables de Versailles (T. de L.).	
BEQUIN, L'imprimerie à Avignon en 1444 (T. de L.).	
ROLLAND, Variétés bibliographiques.	
VERGÉ et de BOUTAREL, Table ou compte-rendu des séances et travaux de l'académie des sciences morales et politiques (C.).	

CHRONIQUE

ABEL (Eug.), Not. nécrol.	12
ANÉLINEAU, Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne.	38
ANDRAE, La voie Appienne, III.	
Archives de Goethe et de Schiller.	
ARNETH (d') et FLAMMERMONT, Correspondance secrète de Mercy avec Joseph II et Kaunitz.	259
ATTAÏ et RIABININE, Trad. du Livre de Kalilah et Dimnah	140
BERGMANS, Antonius Mathias d'Anvers, imprimeur du xvi ^e siècle.	138
Biblioteca di scrittori politici italiani, p. p. ZANICHELLI	218
BONAPARTE (prince Roland), Études géographiques et ethnographiques.	337
BREAL (M.), Premières influences de Rome sur le monde germanique.	239
BREUL, Ed. de Guillaume Tell et des Fables de Gellert et Lessing.	460
BROWN (P. Hume), Buchanan humaniste.	479
Bulletin des Musées.	238
Bulletino della Societa dantesca.	438
CAMAU, La guerre dans les Alpes.	438
CARNOY et LEDIEU, Revue du nord de la France	178
CHARENCEY (de), Dialecte bas-navarrais du basque.	338
CLÉDAT, Manuel d'orthographe.	259
DARMESTETER (James), Chants populaires des Afghans.	177
DARMESTETER (M ^{me} Mary), The French in Italy and their imperial policy	419
EBELING, La lettre signée A. Sorbin et relative au meurtre de Fr. de Guise.	459
FOUQUÉ, La nouvelle loi militaire et l'École normale.	99
FRANKLIN (Alfred), La vie privée d'autrefois.	239
GAROFALO, Fastes des édiles de la plèbe.	438
GIGER (L.), Brochures sur l'histoire des Juifs.	59
GHERARDI, Les consulte della repubblica fiorentina.	120, 339
Grillparzer (Société).	179
GUÉRARD, Lettre de Grégoire II à Léon l'Isaurien.	478
HARRISSE, Christophe Colomb, les Corses et le gouvernement français.	178
Nouvelles recherches sur l'histoire de l'Amérique.	419
HAVET (Ernest).	19
HENRY, Grammaire comparée du grec et du latin, traduction anglaise.	178

2 ^e édition française 111 6 is.	
HIRSCHFELD, Les gouverneurs de provinces.	
HULD, Revue de folklore et de littérature islandaise.	
JORET (Ch.), Le P. Guevarre et la fondation de l'hôpital général d'Auch.	
JOUBERT, Brochures diverses.	259, 280.
KRÖCKER, 1. <i>Énéide</i> de Virgile, 2 ^e édit.	
KOSTOV et MICHEV, Chrestomathie pour l'étude de la littérature.	188
LARÉ, Syntaxe latine nouvelle.	
LOTTE, Bibliographie contemporaine, VII, 3.	478
LERG, (Max), Lettres du Brésil.	518
ORSTIER, Manuel pratique et bibliographique du correcteur.	331
" ", Un règlement intérieur de léproserie au xiii ^e siècle.	25
" ", de Hutten à Paris.	
EGGER, Histoire de l'Autriche-Hongrie.	
(H.), Les origines des temps modernes et la Renaissance.	
(A), Les proverbes de Salomon.	
" ", La Petite ville allemande de Kotzebue.	
" ", Le droit public des États modernes.	479
NATIVET, Tableaux synoptiques d'histoire étrangère.	
MELZI, Dictionnaire français-italien.	
MÜNTZ (Eug.), Constructions du pape Urbain V à Montpellier.	
NÉMETHY, Études des fragments d'Evhémère.	
<i>ne Kirchliche Zeitschrift.</i>	
<i>nveau-Testament</i> de Tischendorf, 8 ^e éd. major, vol. III.	
" " II, p. p. GREGORY et ABBOT.	
FÉLISSIER (L. P.), Lettres de soldats.	
PLATO club (le) de Bloomington, Missouri.	
REGEL, Lectures de Thackeray.	
<i>Réimpressions berlinoises.</i>	
RISTELHUBER, Contes alsaciens, II.	
RUGGIERO, Dizionario epigrafico.	
SATHAS, Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge, IX.	
SAYOUS, Études sur la religion romaine et le moyen âge oriental.	
SCHLIEMANN, Fouilles de Hissarlik.	
SEPET, Les préliminaires de la Révolution.	31
<i>Société des études historiques.</i>	
<i>Société d'histoire et de géographie</i> , de l'Université de Liège.	
<i>Société Jablonowski</i> , prix proposés.	
SOLERTY et de NOLHAC, Le Voyage de Henri III en Italie.	
STEINER et SCHEINDLER, Exercices pour la seconde année de	
STRAUCH, Bibliographie de la littérature allemande moderne.	
TAMIZEY DE LARROQUE, Lettres inédites de quelques m	

IS. 2. 1 (m) 1 : homérique.
le des Oberrheins.

Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane.

LETTRES ET COMMUNICATIONS

- ser et son dernier biographe (un Strasbourgeois).
de M. Bourgoïn et réponse de M. Delboulle.
de M. Brandt et réponse de M. R. Duval.
de M. Cartault et réponse de M. Salomon Reinach.
de M. Psichari.
de M. Ledos et réponse de M. Psichari.

SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie des Inscriptions et belles-lettres (bulletin rédigé par
M. Julien Havet, du 20 décembre 1889 au 13 juin 1890.
Société nationale des antiquaires de France (Séances, du 18 décembre
1889 au 28 mai 1890).

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Revue des sciences politiques, nos 1 et 2.
le 1^{er} Est, nos 1 et 2.

du Midi, nos 5 et 6.

Revue critique, n° 24 (1889) et nos 1-12 (1890).

Bulletin du Cercle Saint-Simon, n° 1.

La Révolution française, 14 déc. 1889 — 14 juin 1890

Revue de l'art chrétien, janvier 1890.

Mélusine, n° 24 (1889) et nos 1-3 (1890).

Revue celtique, n° 4 (1889) et nos 1 et 2 (1890).

Revue d'Alsace, fasc. IV (1889) et fasc. I et II (1890).

Revue des études grecques, nos 7-9.

Revue historique, nos 1, 2 et 3.

Revue rétrospective, 1^{er} janvier-1^{er} juin 1890.

Romania, janvier et avril 1890.

ALLEMANDS.

Altpreussische Monatsschrift, fasc. VII et VIII (1889), fasc. I-IV (1890).

Bertiner philologische Wochenschrift, n° 51-52 (1889) et nos 1-24 (1890).

Deutsche Literaturzeitung, n° 51 (1889) et nos 1-25 (1890).

Deutsche Rundschau, janvier-juillet 1890.

Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte, III, 1.

Germania, XXII, 4.

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 25-26 (1889) et nos 1-11 (1890).

Literarisches Centralblatt, n° 52 (1889) et nos 1-25 (1890).

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, n° 12 (1889) et nos 1-5 (1890).

Magazin für die Literatur des In- und Auslandes n° 52 (1889) et nos 1-24 (1890).

Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde, XV, 2.

Theologische Literaturzeitung, n° 26 (1889) et nos 1-12 (1890).

Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur, 1^{er}, 2^e et 3^e fasc.

Zeitschrift für deutsche Philologie, XXII, 3 et XXIII, 1.

Zeitschrift für katholische Theologie, fasc. I et II.

Zeitschrift für romanische Philologie, XXII, 1-4.

ANGLAIS.

Academy nos 920-945.

The Athenaeum, nos 3243-3268.

The Belg. Alman. 1889-1890.
The English Hist. of Belg. 1889-1890.

BELGES.

Revue de Belgique, 15 nov. 1889 — 15 mai 1890.

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique
nos 1-3.

POLONAIS.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, décembre 1889 et janvier — avril 1890.

REVUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1

— 6 janvier —

1890

Sommaire : 1. PETRIE, Howara, Biahmou et Arsinoë. — 2. Congrès scientifique international et catholique de Paris. — 3. HOLZMANN, Les Synoptiques et les Actes des Apôtres. — 4-6. CHATELAIN, Dictionnaire latin-français de Quicherat et Daveluy; Lexique de Sommer. — 7. HILDEBRANDT, Le Culex de Virgile. — 8. BAUM, Le Magistat et la Réforme à Strasbourg. — 9. La Fontaine. Œuvres, V. p. p. H. REGNIER. — 10. BONET-MAURY, Bürger. — 11-12. LODS, L'Eglise réformée de Paris. — 13. RABAUD, Bonifas Laroque. — 14. ARRÉAT, La morale dans le drame. — 15. De ROBERTY, L'Inconnaissable. — Chronique.

— W. M. Flinders PETRIE. *Howara, Biahmu and Arsinoë with thirty plates.* Londres, Trübner, 1889, in-4, 66 p., 4 pl. et un frontispice.

M. Petrie a continué le cours de ses fouilles en Egypte avec grand succès. Le volume qu'il nous présente aujourd'hui contient le résultat des recherches qu'il a entreprises au Fayoum pendant la saison d'hiver 1887-1888. Le Fayoum, a toujours été un des marchés les plus riches où se sont approvisionnés les antiquaires du Caire et d'Alexandrie, et j'y avais installé, en 1885, un service de surveillance qui, malheureusement, n'a pas encore réussi à empêcher le pillage des richesses archéologiques qu'on y déterre chaque jour. M. P. était attiré de ce côté tant par la découverte récente de portraits de l'époque grecque, que par le désir d'explorer les pyramides d'Howârâ, d'Illahoun et de Biahmou. Son travail, mené pendant deux ans avec l'autorisation du musée, s'est donc poursuivi sur les sites des trois pyramides, en même temps que dans les cimetières des villes anciennes où l'on avait chance de rencontrer des objets intéressants, portraits, étoffes ou papyrus.

Le premier champ qu'il explora s'étend de la vallée du Nil à la plaine d'Arsinoë, à travers le défilé assez étroit par lequel le Bahr-Youssouf lance celui de ses bras qui porte les eaux au Fayoum. Il est délimité à chaque extrémité par des restes de pyramide, par ceux de la pyramide d'Howârâ du côté du Fayoum, par ceux de la pyramide d'Illahoun du côté de la vallée. La pyramide d'Howârâ n'a été définitivement ouverte qu'en 1889, et la description des objets qu'elle renferme se trouvera dans un autre volume que celui dont je rends compte. L'effort de M. P. en 1888 porta avant tout sur les ruines dans lesquelles Lepsius avait cru reconnaître le Labyrinthe. L'opinion de Lepsius, admise par la plupart des Egyptologues, n'était point partagée par Mariette. Louis Vassalli, qu'il envoya en reconnaissance sur le site indiqué en 1861, revint convaincu que les ruines d'Howârâ n'étaient point celles du Labyrinthe.

the, mais appartenait à des constructions d'assez basse époque, au milieu desquelles les habitants de la ville d'Arsinoé enterrèrent leurs morts¹. Les fouilles de M. P. ont démontré complètement la justesse des appréciations que Mariette et Vassalli avaient émises. « Les débris que Lepsius prenait pour ceux des murs et des chambres du Labyrinthe sont simplement les maisons et les tombes de la population qui détruisait ce grand édifice. L'amas d'édifices en briques qu'il identifiait avec un des côtés du labyrinthe représente les rues d'un village, fondé sur le lit épais d'éclats de pierre qui marque la destruction d'un ouvrage en maçonnerie; le couloir en pierre, qu'il a figuré sur les planches des *Denkmäler*, faisait partie d'une tombe bâtie au fond d'un puits, creusé dans ce lit de décombres après que toute cette partie du Labyrinthe eut été détruite². » C'était, comme M. P. le remarque, la *petite ville* que Strabon mentionne et qui s'était établie naturellement à l'endroit où la destruction avait commencé. Les ingénieurs européens du chemin de fer ont achevé ce que les fellahs d'autrefois avaient si bien commencé, et il ne subsiste plus aujourd'hui de l'édifice tant vanté par les anciens que des blocs isolés du patin en pierre de taille sur lequel il se dressait, et quelques fragments d'architraves et de colonnes au nom d'Amenemhâit III et de Sovkounofriou: M. P. a même retrouvé un bout d'inscription qui rappelle les constructions de cette dernière reine. Le labyrinthe était primitivement le temple, la *chapelle de double*, attachée à la pyramide d'Amenemhâit III, et peut-être agrandie plus tard. M. P. essaie d'en restaurer le plan en comparant le peu qui reste sur les lieux avec les descriptions d'Hérodote, de Diodore, de Strabon et de Plin (pl. xxvi). Il obtient de la sorte un plan d'édifice assez irrégulier, ce qui est d'ailleurs conforme à l'impression que nous laissent les passages des auteurs anciens. J'ai toujours pensé, quant à moi, que le Labyrinthe devait présenter des dispositions analogues à celles qu'on remarque au temple de Sêti I^{er} à Abydos, et la restauration de M. P. me confirme dans cette idée.

Le cimetière d'Hawârâ, celui du moins que M. P. a exploité, est presque entièrement d'époque gréco-romaine. Les quelques fragments attribués à la XX^e dynastie ont été trouvés dans la maçonnerie des tombes ptolémaïques. Quelques sarcophages de la XII^e dynastie, violés et usurpés à plusieurs reprises, sont arrivés intacts jusqu'à nous: ils ne portent malheureusement aucune inscription. Parmi les cercueils de style purement égyptien, le plus intéressant est celui d'un certain Ankhâroui (ou Ankh-Shou-Tefnouit), fils de Zadbastitaoufônkhou, & prince du Fayoum, probablement sous les derniers Ptolémées. Il est en bois de sycomore stuqué et porte des dessins d'une finesse et d'une élégance extraordinaires. Toutefois les cercueils de style grec l'emportent de

1. L. Vassalli, *Rapport sur les fouilles du Fayoum* dans le *Recueil*, t. V, p. 37-41.

2. Petrie, *Howârâ*, p. 5.

beaucoup sur les cercueils de style égyptien. Ce sont eux qui ont fourni à M. P. une riche collection de portraits à l'encaustique, répartie aujourd'hui entre le musée de Boulaq et le British Museum. Nous avons vu récemment à Paris l'admirable galerie que MM. Graff et Richter de Vienne ont rassemblée dans diverses localités du Fayoum : je n'insisterai donc pas sur cette partie des découvertes de M. Petrie. Je me contenterai de renvoyer au frontispice et à la pl. x, où il a reproduit dix-huit d'entre eux en petites dimensions, par un des nombreux procédés connus d'impression photographique, et de répéter une fois de plus que tous les doutes élevés dans le public contre l'authenticité de ces curieuses peintures n'ont pas de fondement sérieux. M. P. pense que ces portraits ont été exécutés, pour la plupart, du vivant du modèle, et ont été utilisés ensuite pour la fabrication du cercueil : on les encastrait dans la partie supérieure du couvercle, à la place que le masque en relief occupait jadis dans les gânes de pur style égyptien. De fait, il a retrouvé l'un d'eux encore encadré d'un châssis en bois. Il suppose même qu'un verre transparent protégeait le panneau contre les atteintes de l'air et de la poussière (pl. xii). Les momies ainsi munies de portraits datent pour la plupart de l'époque des Antonins ou de celle des Sévères. Certains signes extérieurs montrent qu'elles ont été conservées plus ou moins longtemps dans des chambres accessibles aux parents, avant d'être entassées en masse dans les caveaux où on les trouve aujourd'hui. J'avais déjà signalé le même fait à Akhmîm et j'avais rappelé à ce propos et les témoignages des auteurs classiques, depuis Hérodote, et le contrat bilingue, dit Papyrus Casati, qui nous avait fait connaître l'acte de vente d'un de ces chantiers à momies avec la liste des occupants¹ : la nécropole de Howârâ nous donne un nouvel exemple de cette coutume particulière à l'Égypte.

Après les portraits, d'autres diront avant, les papyrus ont fourni à M. P. l'appoint le plus important de ses fouilles. M. Sayce, qui a rédigé ce chapitre de l'ouvrage, en compte quatre cent quatre-vingt-douze (492), complets ou en fragments. Les uns étaient déposés avec les momies mêmes, en guise de livre de chevet, comme ce rouleau qui renfermait les deux premiers livres de l'*Illiade* (p. 24 sq.). Les autres ont été découverts mêlés au sable et aux décombres, dans les ruines des maisons. M. Sayce a relevé soigneusement les variantes accidentelles ou critiques, que présente le nouveau manuscrit de l'*Illiade*. Il signale encore parmi les papyrus qui contenaient des œuvres littéraires, les restes d'un cahier d'écolier où sont transcrits douze vers de Virgile, *Non tibi Tyndaridis facies*, etc., des fragments très mutilés où la mention de l'Hyrcanie semble indiquer une vie d'Alexandre ou une histoire de ses successeurs, une description des fortifications et des ports de Syracuse où il est question de Dion et qui pourrait bien appartenir à l'ouvrage de Timée. La plupart des papyrus sont des pièces d'adminis-

1. Maspero, *Voyage d'inspection en 1884*, dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1883, p. 62-71.

tration, lettres, finances ou privées, comptes, registres de
tions et listes de contribuables. Les plus anciens portent
ptolémaïques, les plus modernes ne paraissent pas descendre au
l'époque d'Antonin. Beaucoup d'entre eux sont dans un état de dé
tation lamentable et ne pourront être utilisés qu'après de longues études
toutefois le nombre des pièces provenant du Fayoum est si considérable
qu'on pourra très probablement restituer par la comparaison plus d'un
de ces papiers d'affaires dont le texte semble être désespéré aujourd'hui.
Quelques morceaux en écriture hiératique et démotique, quelques au
tres en écriture et en langue copte complètent cette collection qui est au
British Museum. La traduction des inscriptions hiéroglyphiques par
M. Griffith, une étude sur la technique des portraits gréco-romains à
l'encaustique par A. Cecil Smith, un catalogue raisonné des fleurs et
plantes ramassées dans les tombeaux par M. Newberry, montrent com
ment la récolte de documents faite par M. P. à Howâra a été riche et
variée.

Le site de Biahmou a fourni moins de monuments. Les débris de mur
on y voit passent généralement pour être les restes de deux
M. P. avait été amené par un premier examen fait en 1881-1882
considérer comme marquant l'emplacement de deux cours au milieu
desquelles s'élevaient deux statues colossales. Les fouilles de cette
l'ont confirmé dans cette manière d'envisager les choses. Les
grands piédestaux qu'il y a reconnus lui paraissent être les deux pyra
des, surmontées de statues assises, dont Hérodote parle dans sa descrip
tion du labyrinthe : si l'auteur grec les dépeint comme étant
submergées, c'est qu'il vit le Fayoum, de Crocodilopolis, pen
u inondation. Le plan et l'élévation que M. P. donne à la planche
de l'une de ces statues restaurée sont très vraisemblables, sinon
menu détail au moins dans l'ensemble. Il a du reste retrouvé une
du pavé de la cour et des murs d'enceinte, le nez d'une statue co
et du trône sur lequel elle était assise. Un morceau d'inscription a
d'Amenemhâit III provient de la porte, et semble indiquer qu'il
construisit ou tout au moins répara le monument. Comme complément
de ces fouilles, M. P. fit quelques excavations à la recherche de mon
uments du Moyen-Empire sur le site d'un temple qui s'élevait à la
tie nord d'Arsinoé, l'ancienne Crocodilopolis. Il avait été co
avant la XII^e dynastie, car une statue d'Amenemhâit I^{er} y a été
verte, mais Amenemhâit III y travailla, les Pharaons de l'époque saïte
le réparèrent et il existait encore presque intact au début de l'épe
romaine. Le peu qui s'en était conservé au commencement du siècle
été détruit depuis quelques années, et ce n'est qu'à grand-peine
M. Petrie a pu retrouver quelques indications qui lui ont
dresser le plan (pl. xxix).

Le volume renfermant le résultat des excavations faites
de 1888-1889 est sous presse et paraîtra bientôt.

G. MASPERO

Congrès scientifique international des catholiques, tenu à Paris du 8 au 13 avril 1888. Paris, Bureaux des *Annales de philosophie chrétienne*, 1889. 2 vol. in-8 de cxxiii-452 et 800 p. Prix : 15 francs.

Le congrès dont on vient de publier le compte-rendu officiel, est né de l'initiative de M^r d'Hulst, recteur de l'Institut catholique de Paris. Le projet en avait été approuvé par un bref du Pape, daté du 20 mai 1887, sous la réserve expresse qu'il n'y serait pas traité de théologie, *cum rerum divinarum major sit et altitudo et gravitas quam ut digne queant pro concione tractari*. On devait donc discuter les questions scientifiques en faisant uniquement appel à la science, non sans le dessein de vérifier partout l'accord de ses conclusions avec la foi. Les sujets à étudier ont été répartis entre six sections, sciences religieuses, philosophiques, juridiques, anthropologiques, mathématiques et naturelles. La dernière section a été fort négligée; en revanche, le Congrès a reçu quelques bons mémoires d'anthropologie. Comme il y a, dans les deux gros volumes que nous avons sous les yeux, des travaux qui ne rentrent pas dans le cadre de cette *Revue*, et quelques-uns — heureusement en petit nombre — qui ne méritaient guère d'être publiés, nous nous contenterons de signaler brièvement ceux qui paraissent utiles à connaître, sans nous mettre en peine de discuter la valeur des autres. L'impression d'ensemble que laisse la lecture de ces mémoires est très favorable aux organisateurs du Congrès; ils ont su réprimer ou éliminer les écarts de langage, les intempérances de polémique, et ce n'est qu'à de rares intervalles qu'on voit apparaître, dans cette longue série d'études, quelques-unes des préoccupations de l'heure présente qui ne sont pas d'ordre purement scientifique.

1. *Sciences religieuses*. — Notre collaborateur M. l'abbé Loisy a traduit et commenté un petit rituel magique, conservé sur une brique de la bibliothèque d'Assurbanipal (*W. A. I.* t. V, pl. 50-51); il contient l'indication de recettes médicales destinées au roi. Un détail curieux, et dont l'archéologie classique peut tirer parti pour l'explication des ἀνορέματα, est fourni par la deuxième incantation : la maladie y est attribuée à un démon qui s'introduit dans le corps des hommes et qu'on peut mettre en fuite en lui montrant sa propre image (t. I, p. 1-21). — M. Robiou a étudié les influences étrangères exercées sur la religion de l'ancienne Égypte (t. I, p. 22-60); il n'admet pas une modification des croyances égyptiennes par l'invasion des Hérousha après la VI^e dynastie (théorie de M. Krall), ni une influence due aux Hébreux à l'époque de la réforme d'Amenhotep IV. En revanche, il croit que « le contact intime et prolongé avec le panthéisme presque entièrement matérialiste de l'Asie occidentale » a profondément altéré les doctrines primitives de l'Égypte. — M. l'abbé de Broglie, dans un travail sur les généalogies bibliques (t. I, p. 92-153), propose de traduire *tholedoth* par « l'histoire de la descendance », suivant le système de Kurtz, nie que certaines généalogies soient mythiques et ethno-

graphiques, soutient que le terme « a engendré » ne désigne pas nécessairement la descendance immédiate, d'où la non-continuité des généalogies, etc. — M. *Graffin* a insisté sur certains archaïsmes de langage qui se trouvent dans le *Pentateuque*, mais non dans le livre de Josue qui condamnerait la théorie de l'*Hexateuque* et confirmerait la haute antiquité des livres mosaïques (t. I, p. 154-165).

II. *Sciences philosophiques*. — Notons seulement, dans cette section, un mémoire de M. l'abbé *Rousselot* sur l'origine du langage (t. I, p. 302-313). « En fait de langue, l'homme ne crée rien actuellement; loin de nous montrer en œuvre sa puissance, l'histoire des sons nous fait assister à la dégradation successive d'un fonds ancien. » La conclusion est celle de Joseph de Maistre et de Bonald.

III. *Sciences juridiques*. — Les travaux de M. *Cauvière* sur le divorce avant l'ère chrétienne (t. II, p. 68-90), de M. *Dehaye* sur l'outrage à la religion dans les diverses législations de l'Europe (t. II, p. 122-131), de M. *L. Olivi* sur les capitulations dans les états musulmans (t. II, p. 177-191), de M. *E. Michel* sur les lois successorales dans leur rapport avec la puissance d'expansion des différentes races (t. II, p. 225-232), de M. *Chevalier* sur l'Assistance publique depuis la Révolution (t. II, p. 233-246), intéressent plus particulièrement les études historiques. Nous laissons de côté ce qui est exclusivement juridique ou relatif aux questions sociales.

IV. *Sciences historiques*. — M. *de Rossi* a donné un très intéressant article sur les nouvelles découvertes faites dans le cimetière de Priscilla (t. II, p. 261-267). Les inscriptions qu'on y a recueillies, relatives aux *Acilii Glabrones*, établissent que cette grande famille était chrétienne au II^e siècle et tendent à prouver que le consul de 91, mis à mort par Domitien en 95, était un chrétien lui-même. — M. l'abbé *Clérva* a étudié, d'après l'*Heptateuchon* de Thierry de Chartres, l'enseignement des arts libéraux à Chartres et à Paris dans la première moitié du XII^e siècle (t. II, p. 277-296). — Le chef actuel des Bollandistes, le R. P. *de Smedt*, a essayé de montrer que l'organisation des églises chrétiennes, jusqu'au milieu du III^e siècle, n'a jamais été démocratique ni oligarchique (t. II, p. 297-338). — M. *G. Kurth* s'est occupé des sources de l'histoire de Clovis, en particulier de Grégoire de Tours (t. II, p. 339-386); avec M. *Arndt*, il ne croit pas que Marius d'Avesnes ait copié Grégoire, ni inversement, mais qu'ils ont puisé l'un et l'autre à une même source, les *Annales Burgondes*, la *Vita* et la *Vita Maxentii* que Grégoire dit avoir consultées, ses ouvrages aujourd'hui perdus, remplacés plus tard par les de moindre valeur qui nous sont parvenus sous les travaux de critique de M. Kurth est conduit avec une netteté remarquables. — M. l'abbé *Duchesne* a étudié la liturgie de Milan, et non celle de Lyon, comme la liturgie canone, primitivement identique à la liturgie

de saint Joseph et d'Assométh son, où l'on a récemment publié le texte grec (t. II, p. 397-400). — A. P. Fournier moi les *Faussees Décrétales*, les *Faux Capitulaires* de Benoist le Di les *Capitula Angilramni* ont été composés non à Mayence ni à Reim mais au Mans, suivant l'opinion émise en 1886 par M. B. Simon (t. I p. 403-419). Signalons encore deux notes de M. l'abbé Boudignon si le concile de Laodicée (t. II, p. 420-427) et de M. l'abbé Malnory au le quatrième pseudo-concile de Carthage (p. 428-439).

V. *Sciences naturelles*. — Le seul travail qui rentre par certains pa sages dans notre cadre est celui de l'abbé David sur la faune chinoi (t. II, p. 451-467). Le savant naturaliste a recueilli lui-même à plu sieurs reprises des ossements de mammoth et de rhinocéros *ticho rhinus* dans les parties superficielles du loess de la Chine et de la Mo golie; il penso que ces mammifères, qualifiés de quaternaires dan l'Europe occidentale, ont subsisté dans la Haute-Asie jusqu'à l'époqi historique. Nous ne pouvons que signaler un beau mémoire de M. Lapparent sur la formation de l'écorce terrestre et l'hypothèse de Lapla (t. II, p. 481-500).

VI. *Sciences anthropologiques*. — Le mémoire de M. A. Arcelin et l'homme tertiaire (t. II, p. 638-667) conclut naturellement par un liquet; c'est le seul travail où l'on trouve un résumé complet de l ce qui a été écrit sur cette question et une étude, fondée sur des recu ches personnelles, des phénomènes de dislocation des silex qui ont égar l'abbé Bourgeois, M. de Mortillet et d'autres. — M. d'Acy s'est occu des crânes de Canstadt, du Néanderthal et de l'Oïmo (t. II, p. 661-683); avec M. Dawkins, il croit impossible d'assigner une date que conque aux deux premiers, mais il considère le dernier comme inter glaciaire. — M. l'abbé Ducrost a décrit une fois de plus la station d Solutré, qu'il connaît mieux que personne (t. II, p. 684-703). — M. Beauvort a traité des sépultures quaternaires de Spy, qui ont livré en 1886 des crânes devenus célèbres (p. 704-709); le fait de l'envelisse ment intentionnel n'est cependant pas encore hors de doute. Nou avons déjà rendu compte ici même de l'excellent mémoire du R. P Van den Gheyn sur l'origine européenne des Aryas (t. II, p. 718-760). Le volume se termine par un discours de M. de Nadaillac intitulé : *Le découvertes préhistoriques et les croyances chrétiennes* (t. II, p. 761-771), où l'auteur a surtout insisté sur la thèse monogéniste.

Bien qu'un grand nombre d'autres travaux sont résumés brièvement dans les *comptes rendus des séances*, qui font suite aux mémoires de chaque section; on y trouve aussi l'analyse des discussions, souvent remarquables, auxquel les ces diverses communications ont donné lieu.

Un second *Congrès scientifique international des catholiques* es annoncé pour 1891; nous souhaitons qu'on y apporte, comme au pr cédent, de nombreux mémoires qui auraient pu aussi bien paraître al

leurs. Tel est, en effet, le critérium de leur valeur ou de leur esprit scientifique. Les éditeurs du futur *Congrès* feront sagement de composer un index et de surveiller encore plus attentivement les typographes¹.

Salomon REINACH.

3. — *Hand-Commentar zum Neuen Testament*, bearbeitet von Holzmann, Lipsius, Schmiedel, v. Soden. 1^{er} volume, Les Synoptiques et les Actes des Apôtres, par HOLZMANN. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1889. In-8, xviii et 432 pages.

Le *Commentaire manuel*, dont la maison Mohr a entrepris la publication, se distinguera par ses dimensions restreintes. M. Holzmann de Strasbourg s'est chargé de la plus grosse part de la besogne : Évangiles, Actes des apôtres, lettres johanniques et Apocalypse. M. Lipsius a donné son concours pour plusieurs des épîtres pauliniennes, le reste ayant été confié à des hommes moins en vue. L'ouvrage sera complet en quatre volumes, dont nous avons déjà le premier sous la main ; les trois autres sont annoncés pour la première partie de l'année 1890. Chacun des livres est précédé d'une courte introduction passant en revue les principales questions. Voici, par exemple, comment M. H. a procédé en ce qui concerne les trois premiers évangiles. Il y traite d'abord du *Problème synoptique*, puis de la *Tradition de la vie de Jésus*, enfin de la *Composition des trois premiers évangiles*, en se bornant à ce qui est strictement indispensable pour l'intelligence du commentaire proprement dit et sans s'engager dans les détails qui appartiennent à l'isagogique. M. Holzmann n'a pas traité les synoptiques isolément et successivement, ce qui eût engendré de fastidieuses redites, mais les a disposés et étudiés sous forme d'une synopse, à laquelle Marc sert de base. Ce procédé, qui a forcément quelque chose d'arbitraire, ou, si l'on préfère, de personnel, est sans inconvénient dans un travail de cette nature.

Les étudiants en théologie sont gâtés en Allemagne. Les maîtres les plus estimés leur servent la fleur de l'enseignement dans des manuels d'un accès facile et les éditeurs y mettent du leur en abaissant les prix jusqu'aux conditions des bourses les plus modestes. Il n'en fallait pas tant pour assurer au *Hand-Commentar* un succès éclatant. En dehors de l'Allemagne et chez nous, en particulier, le livre fera aussi son chemin. Nous signalons à qui de droit son apparition, tout spécialement aux maisons de haut enseignement catholique, où l'on pose souvent cette question : où trouver, sous une forme à la fois brève et technique, les résultats de l'exégèse du Nouveau-Testament telle qu'on la prat

1. Une faute d'impression rend inintelligible la fin d'une lettre pape Léon XIII à M^{re} d'Hulst (t. I, p. IX : *animo vos perturbantes sequemur* pose *perlubenter*, mais ce n'est qu'une conjecture.

4. — *Dictionnaire latin-français*, par Quicherat et Daveluy. Nouv. édition, revue, corrigée et augmentée d'après les travaux les plus récents de lexicographie latine, par Emile CHATELAIN. Paris, Hachette, 1889, xxviii-1515 in-8.
5. — E. SOMMER, *Lexique latin-français à l'usage des classes élémentaires*. Nouvelle édition, entièrement refondue, par Emile CHATELAIN. Paris, Hachette, 1886, vii-471 pp. in-8.
6. — E. SOMMER, *Lexique français-latin à l'usage des classes élémentaires*. Nouvelle édition, entièrement refondue, par Emile CHATELAIN. Paris, Hachette, 1888, viii-512 pp. in-8.

La nouvelle édition du dictionnaire latin français a demandé beaucoup de travail à M. Chatelain ; l'ancienne, qui a servi à tant de générations, en avait coûté dix de préparation à Louis Quicherat. Voilà un ouvrage qui se recommande par les soins qu'on lui a donnés, en ces matières où le temps fait vraiment quelque chose à l'affaire. C'est dire que M. C. ne s'est pas contenté des retouches inévitables : il a fait plus personnelle que ne pourrait le faire croire sa trop modeste préface. Enumérons quelques-unes des améliorations qu'il a introduites.

Le lexique des noms propres a été refondu dans celui des noms communs : tous ceux qui ont perdu leur temps à chercher un nom propre dans l'ancien Quicherat en sauront gré à M. Chatelain. Les noms rares ou présentant un emploi exceptionnel, le passage est cité. C'est en effet la seule mesure dans laquelle l'indication des références est possible dans un dictionnaire manuel : mais cette innovation était nécessaire. Ces renvois au texte de l'auteur suppléeront dans une certaine mesure à une lacune que M. Chatelain n'a pas songé à combler. Ce dictionnaire servira encore, espérons-le, dans la confection du thème et des compositions latines. Il eût donc été de toute nécessité de distinguer par une note ou par un signe typographique les mots et locutions classiques des mots et locutions archaïques, poétiques, familières ou appartenant à l'époque impériale. L'expérience prouve que le nom de l'auteur à côté du mot ne suffit pas. On aurait donc pu insister davantage sur la condition de ne pas abuser des signes diacritiques et de ne pas semer à tort et à travers, comme on l'a fait dans certains dictionnaires français. L'orthographe a été modifiée, trop peu, à mon avis, d'une manière fort irrégulière¹. Il ne semble pas que l'on ait adopté une méthode sur ce point. Tantôt la meilleure orthographe se trouve en tête de l'article, avec les graphies moins correctes

¹ On ne saurait trop louer M. Chatelain d'écrire résolument *Euandér*, *Euange* : il était assez difficile, avec notre mauvais système orthographique, d'expliquer aux élèves comment l'équivalent d'un epsilon grec devenait long en latin.

entre parenthèses et aussi à leur place alphabétique avec renvoi à l'article (voy. *benevolus* et *quattuor*), tantôt et plus souvent c'est le contraire. D'ailleurs un grand nombre de formes barbares ou incorrectes ont été conservées et restent têtes d'articles : *Annibal* (séparé de *Hamilcar* et de *Hanno*), *arctus* et composés, *bacca*, *bellua*, *connubium*, *Enna*, *epistola*, *Falconia* (*Proba*), *genitrix*, *Herculanum*, *herus*, *Iberus*, *illico*, *laevis*, *latomiae*, *Mauritania*, *mercenarius*, *mulcta*, *petoritum*, *pileus*, *pomoerium*, *quotidie* (*cotidie* n'est pas un archaïsme), *quum*, *soboles*, *uillicus*, etc. Quand le mot est donné sous sa forme autorisée, les notations fautives sont présentées comme acceptables ou même équivalentes : « *caelum* mieux que *coelum* », « *caenum* ou *coenum* », « *ceterus* ou *caeterus* », « *fetus* ou *foetus* ». La différence de sens qu'emporte la différence d'orthographe entre *derigo* et *dirigo*, *dissignator* et *designator*, *dissignatio* et *designatio* n'est pas indiquée. *Reppuli*, *repperi*, *rettuli*, *rettudi* ne sont pas poétiques.

Il serait facile et oiseux de multiplier les observations de détail ¹ : on ne trouverait pas deux personnes qui seraient d'accord dans le choix des choses à omettre. J'ai préféré insister sur la méthode et en signaler les petites déficiences. Elles n'atteignent, comme on le voit, que des points secondaires. Pour être juste, il faudrait établir la contre-partie, signaler tous les sens nouveaux ajoutés, les contre-sens corrigés, les nuances précisées, les mots employés dans les inscriptions ou les auteurs de basse époque introduits et traduits ².

Une liste des auteurs latins, avec une courte notice, le titre de leurs ouvrages et les éditions les plus importantes, se trouve en tête de ce dictionnaire : elle sera très utile, surtout si M. C. la tient au courant ³. Dans ce but, elle a été composée en mobiles.

1. *Anteponere* a un sens spécial quand il s'agit de sépultures : WILMANN, *Exempla*, n° 275 ; — *ara*, sépulture, aj. : SUET. Nero, 50 ; TERT. *Apol.* 53 ; — *argumenta* [erant in ualuis, Cic. Verr. IV, 124] a un sens technique défini par Quintilien ; cf. Féd. Thomas, p. 108, note ; — *Arvensis*, ethnique de tribu romaine sous sa seule forme autorisée ; — *ascriptio*, inscription d'un citoyen sur les registres du cens ; — *Boethus*, ciseleur de Chalcédoine ; — *Bosporus*, fém. SULP. SEV., *dial.* I, 26 ; — *calua*, POMPONIUS ap. Non., 178, 24 ; — *cancer*, croisée d'ogive, BÈDE (d'après J. Quicherat) ; — *centonarii*, compagnie de pompiers qui éteignent les incendies avec des bâches ; v. le mémoire d'O. Hirschfeld sur le préfet des Vigiles de Nîmes ; — *cognata*, belle-sœur, INSCR. (Jullian, *Inscr. de Bordeaux*, p. 172) ; — *conlegium*, orthographe archaïque omise ; — *collocare in solo*, COD. IUST. XI, 48, 8, 1 : établit un tenancier sur une terre ; *cupressus* ; i, HOR., *Epp.*, II, 3, 19 ; — *elogium*, rapport de police, DIÉ., 48, 3, 6 ; TERT. — *flaminium* est probablement un barbarisme des éditions classiques ; cf. Mommsen, *Eph. epigr.*, I, p. 221 ; — *girba*, omis, CASS. FEL., p. 63, 5 ; — *historia*, roman, dans APULÉE (*Hermes*, XXIII, 497, n. 2) ; — *iusum*, TERT., *presc.*, 22 ; etc.

2. On trouvera bien entendu dans ce dictionnaire les résultats des recherches de M. Chatelain sur la prosodie latine dont avait déjà bénéficié le lexique publié en 1882 (cf. *Rev. crit.*, 1882, n° 51). Ce dictionnaire doit faire autorité en la matière.

3. Je ne vois pas bien quel principe M. C. a suivi dans le choix des éditions. S'il n'a voulu indiquer que des éditions critiques, on est étonné de voir passée sous silence la seule édition critique de Phèdre qui puisse compter, celle de M. L. Müller.

C'est l'année à formuler un vœu. Il y a 45 ans que la première édition a paru et il y a 54 ans qu'elle a été commencée. Pendant ce demi-siècle, la lexicographie latine a été profondément modifiée; dans un autre demi-siècle, elle sera totalement renouvelée. Il faut souhaiter que ce dictionnaire soit toujours tenu au courant; nous ne réclamons qu'une édition nouvelle par période décennale. C'est bien peu pour les besoins de la science : en 42 ans, le dictionnaire de K. E. Georges a eu sept éditions, c'est-à-dire a été refondu six fois. Mais le temps n'est plus où en France une seule maison de librairie occupait le marché : une concurrence s'est établie, et je pense n'être pas très hardi en affirmant qu'en ces dernières années la vente du vieux Quicherat avait dû baisser. Espérons que cette concurrence profitera au progrès de nos études et obligera les éditeurs français à renoncer à des traditions lucratives mais déplorables.

Les deux Lexiques que Sommer avait extraits du dictionnaire de Quicherat ont été revus par M. Chatelain. C'est dire qu'en gardant les qualités pédagogiques qui les avaient fait adopter dans les basses classes, ils ont été mis au point et répondent aux exigences de la science. Mais je suis de l'avis de M. Chatelain, qui termine la préface de ces Lexiques en déclarant qu'on ne saurait mettre trop tôt les grands dictionnaires entre les mains des élèves.

Paul LEJAY.

7. — *Studien auf dem Gebiete der römischen Poesie und Metrik*, von Dr. Richard HILDEBRANDT : I. Vergils Culex; in-16, 176 p., Leipzig, Zangenberg u. Hinly, 1887.

M. Hildebrandt, § 126, reproche « au biographe français de Calvus » d'être trop bien informé; je ne lui renverrai pas la même critique; je suis enchanté qu'il en sache aussi long sur un poème fort ennuyeux, le *Culex*, un des moins intéressants de toute l'Antiquité. J'aurais cepen-

Voici d'autres oublis du même genre : pour Calpurnius et Nemesianus, l'édition spéciale de Schenkl (1885); pour Ennius, celle de L. Müller; pour Ennodius, celle des *Monumenta Germaniae* (1885), postérieure à l'édition de Vienne qui est de 1882; pour la *vita S. Seuerini* d'Eugypsius, l'édition Knoll de Vienne, meilleure et plus récente que celle des *Monumenta*; Luxorius et Pentadius, dont M. C. ne mentionne pas d'éditions, ont été publiés dans le vol. IV des *Poetae latini minores* de Bæhrens; le *Vetus Grammaticus*, qui semble une indication couvrant l'anonymat de tout « vieux grammairien » a été édité dans la *Bib. Ec. chartes*, I, 51 : M. C. omet l'unique indication bibliographique que donnait Quicherat. Puisqu'il cite les éditions Orelli de Tacite et d'Horace (sans parler des rééditions postérieures, il est vrai), il n'aurait pas dû omettre d'autres livres du même type : le *Catulle* de Riese, le *Juvénal* de Weidner (2^e éd. 1889), le *Tite-Live* de Weissenborn-Müller, les *Discours de Cicéron* de M. Thomas, le *Martial* de Friedlaender. La note sur Hirtius n'est plus au courant depuis le mémoire de Landgraf. Ce n'est pas d'ailleurs le défaut de cette liste qui mentionne le deuxième volume des *Inscriptiones* de M. de Rossi et l'édition Wordsworth de la Vulgate (1889 et suiv.).

dant préféré, je l'avoue, qu'il appliquât sa force et sa bonne volonté d'investigations à la *Ciris*, par exemple, qui offre, même la part au centon, tant de délicatesse de sentiment et tant de charme. l'exécution, M. H. croit le *Culex* de Virgile; on connaît la démonstration du contraire faite par Hertzberg, Benoist et d'autres. M. H. réduit le poème de 414 à 96 vers, qu'il distribue en huit strophes de douze vers, travail arbitraire et qui, du reste, n'a pas en général convaincu la critique. Le véritable intérêt de ce petit livre se trouve aux chap. vi et vii, où il est traité de questions de métrique, et dans lesquels l'auteur fait de louables efforts pour distinguer exactement dans l'hexamètre latin la césure et l'*intervalle*, c'est-à-dire la pause du sens (§ 83 à la fin, p. 96 et suiv.). Je me suis récemment expliqué sur ce sujet, dans mon *Traité de métrique* : M. Lucien Müller, avec un sentiment très juste de la forme artistique du vers, a toujours soutenu que, en cas de conflit, on doit préférer les coupes du vers à celles de la phrase. C'est un des moyens par lesquels, en latin comme en français, le poète fait sentir à ceux qui ont l'oreille poétique la souveraine beauté de la versification. Dans les vers que M. H. cite § 110 :

Cui non dictus Hylas puer et Laonia Delos...

Immotamque coli dedit et contemnere ventos...

La césure principale est penthémimère et prend place, dans le premier après *Hylas*, dans le second après *coli*; mais il y a une hephthémimère, dans l'un et l'autre, après *et*, et l'on ne doit se préoccuper de la pause de la phrase après *puer* ou *dedit* que pour faire remarquer qu'elle le cède en importance, dans la diction, à celle du vers après *et*. Les dissentiments de doctrine n'empêchent pas, d'ailleurs, de rendre justice à l'intérêt du livre écrit par M. Hildebrandt, et que devront connaître tous ceux qui suivent de près les études de métrique latine.

F. PLESSIS.

8. — *Magistrat und Reformation in Strassburg bis 1529*, von Adolf Baum. Strassburg, Heitz, 1887. In-8, xxiii et 212 p. 4 m. 50.

Ce travail d'Adolphe Baum sur *le Magistrat et la Réforme à Strasbourg* n'a pas été retouché par son auteur qui est mort le 14 avril 1886. On a bien fait de le publier. Baum étudie minutieusement la part que le magistrat de Strasbourg a prise à l'établissement de la Réforme. Nous suivons pas à pas la sage et lente politique du conseil. Le *Rath* ne publie que le 30 septembre 1621 l'édit de Worms, du 26 mai de la même année, et laisse en 1622 imprimer des écrits de Luther, interdit même la publication du *Grand fou luthérien* de Murner. Il défend Zell contre l'évêque et le fait maintenir dans ses fonctions. Lorsque le premier (Antoine Firn) se marie à Strasbourg, le Conseil l'autorise, le chapitre, à continuer ses prédications. Puis, il permet d'acquérir le droit de bourgeoisie pour les soustraire ?

encombrée. Il n'est pas le maître du culte et revendique pour la commune le pouvoir de nommer les ministres du culte. Il tient l'évêque en échec par le colloque, la discussion publique qu'il propose. Il sait maintenir l'ordre et le calme dans la cité, et avec beaucoup de prudence, de circonspection, arrive à séculariser les couvents ou du moins à les soumettre à sa surveillance. Enfin, il abolit la messe le 20 février 1529. Tout cela est exposé avec grand détail et très clairement, en un style net et sain, par Ad. Baum, qui, au passage, rectifie les nombreuses erreurs de Th. de Bussierre et donne d'importantes informations sur l'assistance publique telle qu'elle fut alors organisée à Strasbourg.

X

5. — Œuvres de J. de La Fontaine. Nouvelle édition par Henri REGNIER. Tome cinquième. Contes et Nouvelles. Troisième et quatrième partie. In-8, 628 p. Paris, Hachette. Prix : 7 fr. 50.

Les Contes de La Fontaine résument plusieurs siècles de cette littérature gauloise pour laquelle M. Brunetière n'a aucune tendresse. Les notes, les rapprochements de toute sorte cités par les éditeurs témoignent abondamment que « le bon homme » connaissait surtout les conteurs du xvr^e siècle, ceux « du Nord et du Midi ». Le Commentaire n'est guère plus édifiant que le texte, mais ni l'un ni l'autre n'ont été faits « pour les petites filles dont on coupe le pain en tartines ». Je n'ai que quelques petites notes à ajouter à ce riche Commentaire :

Page 10, v. 21. — Non pas que les heureux amants
Soient ni phénix ni corbeaux blancs.

Chez les Latins on entendait par « corbeau blanc » une chose rare, merveilleuse :

Felix ille tamen corvo quoque ravior albo. (Juvénal, Sat. VII.)

P. 39, v. 115. — Quel esprit est le vôtre !
Toujours il va d'un excès dans un autre.

Boileau avait dit dans son *Art poétique* : « In vitium dulcit culpæ
tuta », passage que Boileau a traduit dans ce vers :

P. 91, v. 6. — Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Si l'oreille lui tinte, ô dieux ! tout est perdu.
Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu.
Amans quod suspiciatur, vigilans somniat. (Publ. Syrus.)

P. 128, v. 312. — Et quelle affaire ne fait point
Ce bienheureux métal, l'argent, maître du monde ?
Omnia enim res

*Virtus, fama, decus, divina humanaque pulchris
Divitiis parent.* (Horace, Sat. II, 3.)

P. 329, v. 111. — Un financier viendra qui sur votre moustache
Enlèvera la belle.

Avant La Fontaine, Boileau l'avait déjà dit :

Jamais surintendant ne trouva de cruelles. (Sat. VIII.)

P. 239, *l'Amour mouillé*. Une des plus gracieuses traductions, au xvi^e siècle, de cette pièce d'Anacréon, est celle du poète dieppois, Jean Doublet (Voir ses œuvres, p. 120, édit. Jouaust). Les éditeurs ont oublié de la mentionner.

P. 298, v. 111. — De point en point lui conte le mystère...
Et les encore, et tout le *phébé*.

On rencontre ce mot dès le xv^e siècle avec un emploi très curieux : « Quand elle fut devant son confesseur, luy commença à dire et raconter tous ses pechez, et entre les autres, comme elle avoit plusieurs foyz joué du *fébé* a son mary, et ne luy avoit pas tousjours tenu ce que par foy luy avoit promis. » (Guill. Tardif, *Fac. de Poge*, 99, Montaignon). Il y aurait à faire sur ce mot dont Littré, dans son Supplément, donne une étymologie peu probable, une dissertation bien intéressante : peut-être M. G. Paris nous la fera-t-il un jour.

P. 308, v. 66. — A moins enfin qu'elle n'ait à souhait
Compagnie d'homme. Hippocrate ne fait
Choix de ses mots, et tant tourner ne sait.

Nous lisons en note : « l'e final n'est pas élide : c'est prendre avec la prosodie une liberté bien grande. » Les éditeurs étaient cependant prévenus que les médecins ne regardaient pas au choix des mots, et encore bien moins aux règles de la prosodie.

P. 326, v. 62. — Et Tiennette est *ambroise*.

Le mot est ancien, quoiqu'il n'ait pas à l'historique d'autre exemple dans Littré que celui de La Fontaine :

La devine herbe, *ambroise* dicte.
(1480. *Baratre infernal*, f^o, A. 297, bibl. de Rouen, anc. fonds.)

Est encore très usité au xvi^e siècle :

Puis Aglaia autre nymphe gentile
Print du nectar, et de l'*ambroise* utile,
Dont les hauts Dieux sont au ciel maintenus.
(Le Maize des Belges, *Œuv.*, III, 45, Stecher.)

P. 365, v. 90. — Il s'en alla chez son *copartageant*.

Les éditeurs disent en note que les éditions 1685, 1686, 1705, portent *compartageant*. C'était évidemment la bonne leçon : « le *compartageant* est vendeur », lisons-nous dans la *Coutume de Normandie*, édit. 1599.

P. 427, v. 10. — Ce n'est rien qui ne l'a vue
Toute nue.

« Ellipse hardie : pour qui ne l'a vue, quand on ne l'a vue. » — Il n'y a pas ici d'ellipse, non plus que dans cet autre passage (p. 437) : « Qui n'auroit que vingt ou trente ans, Ce seroit un voyage à faire. » Qui — si on, si l'on, très fréquent dans le vieux et le moyen français. C'est ainsi qu'on pouvait dire en latin :

Stultum imperare reliquis, qui nescit sibi. (Publ. Syrus.)

P. 433, v. 60. — Le *montreur d'apps*. Ce mot était en usage dès le *xiii^e* siècle. Voir le Dictionnaire de Godefroy.

P. 442, v. 173. — Placez-vous dans l'église auprès du bénitier.

« Et quant je voys a l'eglise il me vient donner de l'eau benoiste, e partout où il me treuve, il me fait tous les services qu'il peut. (*Les Quinze Joies*, 124, bibl. elz.)

P. 565, v. 86. — QUELLE APPARENCE QU'IL EN MÉVIENT... Godefroy cite des exemples de ce verbe à partir du *xiii^e* siècle.

A. DELROULLE.

10. — G. A. Bürger et les origines anglaises de la ballade en Allemagne, par G. BONET-MAURY. Paris, Hachette, 1889. In-8, xiii et 276 p. 5 fr.

M. Bonet-Maury a divisé son livre en deux parties. Dans la première partie, il étudie l'*homme et son époque* ; il traite de la ballade anglaise, du lied allemand, de Herder, et raconte l'existence de Bürger ; dans la seconde partie, il apprécie l'*œuvre et son influence*, d'abord les œuvres d'imitation (traductions, parodies), puis les compositions originales (ballades, odes, sonnets), enfin les éditions et remaniements des poésies. Il conclut en faisant de sérieuses réserves sur les odes, en relevant des taches dans les sonnets, mais en donnant à la plupart des lieds et des ballades ce prix de la *classicité* que Schiller proposait aux efforts de Bürger. Le travail de M. B.-M. qui est une thèse de doctorat, lui a coûté sûrement quelque peine. M. B.-M. est au courant ; il connaît presque tout ce qui a été écrit sur Bürger, et il a essayé très vaillamment d'agrandir et d'élever son sujet en examinant, outre la vie et l'œuvre de Bürger, les origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne et la valeur philosophique de cette forme de poésie épico-lyrique (p. 218). Il a traité ainsi un triple sujet — il le dit lui-même — et il ne peut-être mieux fait de se borner, de s'en tenir à Bürger. Nous n'avons pas en France une étude à la fois solide et brillante sur le génial poète de *Lenore* : M. B.-M. ne nous l'a pas donnée. Il a jeté ça et là de bonnes observations ; mais son livre est hâtivement fait et assez terne ; il n'a pas, dans le style, le relief, la vivacité, la flamme que demanderait une semblable étude ; il offre aussi des lacunes, des erreurs. Le premier chapitre sur la ballade en Angleterre n'est-il pas un peu superficiel ? M. B.-M. a-t-il, pour son deuxième chapitre, tiré parti du *Göttinger Band* de Prutz ? A-t-il raison de traduire *Sturm-und Drangperiode* par « période d'assaut et de presse », et puisqu'il rend plus loin (p. 170), ... *diesem Sturm und Drange* par « orage et presse », ne devrait-il pas dire « période d'orage » ? Il connaît Bürger, mais connaît-il son époque ? Pourquoi veut-il ranger Jung-Stilling dans « la pléiade des jeunes poètes » (p. 52) ? Et Gotter, le timide, froid et correct Gotter, si passionnément épris des Français et de leur théâtre, Gotter doit-il figurer parmi les ferveurs écrivains de la nouvelle école (p. 54) ? M. B.-M. nous fait

il un portrait de Klotz (p. 60)? A-t-il lu le livre de Weinhold et doit-il dire que Boie qui s'intitulait « candidat en droits » se fit inscrire à la faculté de philosophie, que Kielmannsegge — et non *Killemannsegge* — baron du Mecklenbourg, était « issu d'une des familles nobles du Hanovre » (p. 62)? S'il avait lu le livre de Prutz cité plus haut et celui de Herbst sur Voss, dirait-il que Hahn, de Deux-Ponts, « était de Giessen » (p. 65)? Est-il exact de regarder — en oubliant *Werther* — l'un des deux cousins Miller « comme le créateur du roman sentimental » (*id.*)? N'est-ce pas une exagération d'avancer que le « serment des six bardes de Göttingue fait songer au serment des trois Suisses aux Grütli » (p. 66)? Ne fallait-il pas insister plus longuement sur la genèse de *Lenore* et parler de cette ballade d'une façon tout à fait complète? M. B.-M. a-t-il marqué suffisamment la peine que ce chef-d'œuvre a coûtée à son auteur, le profit que Bürger a tiré des corrections des *Göttinger* et, comme il disait, des *Winke des Hains*, l'accueil que l'Union des jeunes poètes fit à la ballade, l'émoi que *Lenore* produisit en Allemagne et chez les novateurs et dans le camp des classiques? Il montre bien que Bürger « ne fit jamais véritablement partie de cette petite église » qui s'appelait le *Hain*, mais ne devait-il pas ajouter que Bürger était engagé plus avant que les bardes dans la vie pratique et qu'il se sentait supérieur à ses amis? Il y avait là bien des témoignages curieux à utiliser, entre autres cette lettre juvénile, si fière de ton et d'allure, si pleine de l'orgueil du *Sturm und Drang*, où Bürger se vante d'être le condor du bocage poétique; M. B.-M. eût bien fait de reproduire cette lettre du poète, ainsi que la réponse amusante de Cramer et du Bocage et la réplique de Bürger. Ces documents auraient intéressé le lecteur; ils auraient jeté une plus vive lumière sur la composition de *Lenore* et sur les rapports de Bürger et du *Bund*. Mais M. B.-M. a-t-il montré que son héros était surtout en communauté d'idées avec les deux frères Stolberg et Cramer? A-t-il dit que Bürger enviait l'aisance et la facilité des *lieds* de Miller et qu'il regardait l'auteur du *Siegwart* comme le meilleur *Liederdichter*? A-t-il cité cette lettre, remplie d'un enthousiasme exalté, où Bürger, sortant de la lecture de *Werther*, écrit à Goethe qu'il voudrait « être tous les jours auprès de lui; manger dans la même assiette, boire dans le même verre, dormir sur la même paille? » A-t-il rappelé, à propos de la « Fille du pasteur de Taubenhain », les poètes qui, comme Bürger, ont traité ce sujet de l'infanticide, alors à la mode (voir l'étude d'Erich Schmidt sur *Henri Léopold Wagner*, p. 89-97)? Pourquoi ne dit-il point ce qu'étaient Kestner et Meier qu'il nomme sèchement p. 73, et n'apprend-il pas au lecteur que ce Kestner est le mari de Charlotte Buff? Pourquoi — t-il donné si peu de détails sur les trahisons d'Élise Hahn (p. 87)?

1. *Id.* lire Bundesbuch et non *Bund-Buch*. De même, p. 86, Chodowiecki et non *Chlodowicky*; p. 88, Dieterich et non *Dietrich*; p. 65, peut-on dire que Cramer est de Lübeck : il est né à Quedlinbourg, et son père ne vivait à Lübeck que depuis

Quelle parti... mann, IV, p. 142-193)! Croit-il que le public français connaisse cette tragique histoire et serait fâché de la connaître? La comparaison Bürger et Burns (p. 216-217 et 221) est louable. Mais pourquoi n'insister sur les poésies révolutionnaires de Bürger et ne pas rappeler vers célèbres qui flétrirent les déroutes de Mons et de Tournai (*Straß beim schlechten Kriegsanfange der Gallier* et *Unmuth*)? Des traductions et des analyses, des particularités puisées aux bonnes sources, des comparaisons instructives, des jugements sains; tel est le livre de M. Bonet-Maury. Mais, lors même qu'on excuserait ses fautes et lui pardonnerait ses lacunes, il n'atteint pas son but. Il lui manque l'art, l'ensemble, une claire ordonnance. L'époque et le monde de Bürger ne revivent pas devant nous, et non seulement le poète n'est pas replacé dans son cadre mais sa figure passionnée et originale, son existence avec ses aventures, ses scandales et ses malheurs, sa poésie si souvent dramatique et saisissante, rien de tout cela ne se détache dans l'ouvrage — d'ailleurs utile — de M. Bonet-Maury avec vigueur, avec éclat.

A. CHUQUET.

11. — Centenaire du premier exercice public du culte protestant à Paris, 7 juin 1789-8 juin 1889, *L'Eglise réformée de Paris de la Révocation à la Révolution 1685-1789*, par Armand Lods. Paris, Fischbacher, 1889, gr. in-16 p.
12. — Centenaire de la Révolution française, 1789-1889, *L'Eglise réformée de Paris pendant la Révolution 1789-1802*, par A. Lods. Paris, Fischbacher, 1889. In-8, 45 p.
13. — Un ministre chrétien sous la Terreur ou Bonifas-Laroque, pasteur à Castres et membre du tribunal révolutionnaire 14 septembre 1794-5 octobre 1811, par Camille RABAUD. Paris, Fischbacher, 1889. In-8, 45 p.

Dans la première de ces brochures, M. Lods reproduit un discours qu'il a prononcé le 7 juin 1889 à la trente-sixième assemblée de la Société de l'histoire du protestantisme français au temple de l'Oratoire. Il esquisse à grands traits le tableau des souffrances que les protestants durent subir après l'« infâme » édit de 1685; il retrace le périlleux apostolat de Cardel, de Salve, de Giraud, de Givry, de Malzac furent envoyés aux îles Sainte-Marguerite; il rappelle que, malgré les menaces et les ordonnances, les protestants de Paris se rendaient à la chapelle de l'ambassade de Hollande, et qu'ils n'obtinrent qu'en 1766 la permission d'aller au prêche de cette chapelle; que même après l'édit de 1787 qui leur accordait un état-civil, ils n'eurent pas l'autorisation d'ouvrir un lieu de culte. Mais dès que les Etats-Généraux se réunirent, la communauté protestante ouvrit un lieu de culte, l'ancienne église Saint-Louis, située dans la cour du Louvre. On sait que cette église fut démolie en 1811 et que les protestants reçurent en échange l'Oratoire. Un arrêté des consuls avait mis à leur disposition, outre Saint-Louis

Sainte-Marie et Pentemont; grâce aux lenteurs administratives, le culte ne fut célébré à Pentemont qu'en 1846.

Les Réformés de Paris avaient, dès l'édit de 1787, choisi comme pasteur Paul-Henri Marron, chapelain de l'ambassade de Hollande. C'est à ce Marron que M. Lods consacre la seconde de ses brochures qui a pour titre *L'Eglise réformée de Paris pendant la Révolution*. Marron venait d'être révoqué par le stathouder Guillaume V; il célébra le culte, d'abord dans une salle de la rue Mondétour, puis dans la salle des Enfants d'Apollon sise rue Dauphine et transformée en musée par Court de Gébelin, enfin dans l'église Saint-Louis du Louvre. M. L. nous retrace avec détail l'existence de Marron, son arrestation en 1793, sa mise en liberté, ses concessions à l'esprit du jour (il ne célébrait le culte que le decadi), son abjuration (il offrit à la Commune les quatre coupes d'argent qui servaient à la communion et jura qu'il « étendrait le règne de la Raison » et ferait la guerre aux mensonges et aux puérilités de la théologie). Malgré son apostasie, Marron fut arrêté de nouveau et enfermé à l'hôtel Talaru. Il sortit de sa prison après Thermidor et réorganisa son Eglise. Deux pièces justificatives curieuses accompagnent l'étude de M. L. : le *Bilan politique et moral* de Marron « tracé par lui pour être présenté au Comité de surveillance de la section Brutus » et un rapport inédit présenté par Portalis au premier consul sur l'organisation des cultes protestants. Mais pourquoi M. Lods est-il si indulgent envers un aussi triste personnage que Marron et pourquoi ne dit-il pas que son héros fut un instant employé à la commission républicaine des relations extérieures et qu'il a célébré en latin et en français tous les régimes politiques sous lesquels il a vécu?

Bonifas Laroque, dont M. Camille Rabaud a écrit la biographie, — non sans quelques longueurs — était pasteur à Castres, lorsqu'éclata la Révolution. Il fut nommé membre du conseil général de la commune, puis en 1793 « quitta sa place de pasteur, après vingt-trois ans de ministère », appartint, comme secrétaire, au comité révolutionnaire de la ville et siégea comme juge au tribunal du district. On l'a même accusé d'avoir condamné à mort le P. Imbert; mais M. R. prouve d'une façon irréfutable que Bonifas Laroque ne figura point parmi les juges du P. Imbert. En 1796, Laroque reprit sa charge de pasteur, après avoir fait au temple même et devant l'Eglise réunie une « publique et convenable réparation. Il ne tarda pas, ajoute M. Rabaud, à reconquérir le premier rang et le conserva jusqu'à la fin, rachetant ses fautes par ses talents et ses services, forçant l'estime de ses contemporains, travaillant pour l'Evangile et pour l'Eglise avec une ardeur sans égale, jusqu'à l'épuisement de forces » (page 41).

A. C.

4. — **LUCIEN ARRÉAT**. *La morale dans le drame, l'épopée et le roman*. 2^e édition. Paris, Alcan, 1889, 223 p. in-12. 2 fr. 50.
 5. — **E. de ROBERTY**, *L'Inconnaissable. Sa métaphysique; sa psychologie*. *Ibid.*, 191 p. in-12. 2 fr. 50.

I. La critique du livre de M. Arréat, qui paraît en deuxième édition, serait nécessairement une série de critiques de détail. On pourrait montrer que l'auteur remplace la critique historique par une critique actuelle et dogmatique, qu'il substitue à l'interprétation historique et artistique une interprétation souvent toute morale et théorique, qu'il rompt et dissémine parfois l'unité d'intention des écrivains en une multitude d'intentions de détail, le plus souvent morales, et parfois certainement étrangères à la pensée des auteurs, que fréquemment il jette pêle-mêle, dans une série de rapprochements arbitraires et ingénieux, les hommes et les époques, qu'il fait la part trop petite à notre époque, et qu'il n'a qu'à un faible degré l'intelligence sympathique du roman contemporain. Tout cela, aussi peu qu'un assez grand nombre de négligences de langue et de style, ne saurait empêcher que la lecture de son livre ne soit attrayante et suggestive.

II. Il reste plus d'un point obscur dans le nouveau livre de M. de Roberty, et les qualités aussi bien que les défauts de cet essai fragmentaire nous font également désirer la théorie générale de la connaissance qu'il annonce, mais suppose. L'on entrevoit bien le sens et la portée de cette conception psychologique d'une synthèse réelle et continue de la connaissance, et l'on devine que de ce point de vue l'identité des contraires qu'il prétend démontrer devient moins terrible qu'elle n'en a l'air. Mais on est en droit d'attendre de M. de Roberty, qui sait réfléchir, et qui sait composer, plus que des indications et mieux que des promesses.

LUCIEN HERR.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nos lecteurs auront appris, comme nous, avec le plus vif regret la mort de M. Ernest Haver, dont les deux fils touchent de si près à notre *Revue*. L'éditeur des *Pensées de Pascal* et l'auteur du *Christianisme et ses origines* était un des esprits les plus remarquables de notre temps; la *Revue* a plus d'une fois loué l'introduction et le commentaire philosophique qui accompagnent l'édition de Pascal (1879, n° 25) et la richesse des détails, l'élévation des vues, la vaste connaissance de l'antiquité qui donnent au *Christianisme et ses origines* une supériorité si marquée sur tous les écrits antérieurs où ce sujet est traité (1872, n° 30).

ALLEMAGNE. — L'Université de Halle a nommé M. CHABANEAU, professeur à la Faculté de Montpellier « *Ehrendoctor* » ou docteur *honoris causa*.

— Le 18 décembre 1889 est mort, à Munich, à l'âge de soixante-quinze ans, le célèbre historien W. DE GIESBRECHT.

ALSACE. — Le *Journal de Schlestadt* annonce qu'il publiera dans le courant de cette année la *Chronique de Schlestadt* de l'humaniste Jérôme Gebwiler qui dirige l'école de la ville de 1501 à 1509.

ANGLETERRE. — La librairie Rivington publie à Londres une édition anglaise du livre de M. Louis LEGER, *L'Histoire de l'Autriche Hongrie*. Cette traduction due à M^{me} BIRBECK-HILL est précédée d'une introduction de M. FREEMAN. Le savant professeur d'Oxford rend pleine justice à notre collaborateur « dont le livre est aussi clair que peut l'être une histoire de l'Autriche. Il a de grands mérites, et il est remarquablement exempt des fautes qu'on rencontre en général dans les ouvrages français sur le sujet. »

ASIE-MINEURE. — Nous avons annoncé dans la *Revue* (1889, 2^e sem., p. 324), que M. Schliemann avait invité M. Boetticher à Hissarlik pour y assister à des fouilles nouvelles et discuter sur le terrain les questions pendantes au sujet des recherches antérieures. Les travaux ont duré pendant la première semaine du mois de décembre, en présence de MM. Schliemann, Boetticher, Doerpfeld, Niemann et Steffen. Ces deux derniers avaient été convoqués par M. Schliemann pour servir de témoins. Ils ont rédigé une déclaration aux termes de laquelle M. Boetticher aurait retiré les accusations formulées par lui contre MM. Schliemann et Doerpfeld, sans vouloir cependant leur donner raison sur le fond du litige; quant à eux, ils n'hésitent pas à déclarer que M. Boetticher s'est trompé, qu'Hissarlik est bien une acropole, avec fortifications, tours, portes, temples ou palais, et non pas une nécropole à incinération. Nous apprenons d'autre part que cette campagne archéologique s'est terminée par une dispute violente entre MM. Schliemann et Boetticher, ce dernier ayant refusé de rétracter publiquement les attaques dirigées par lui contre son adversaire.

ÉTATS-UNIS. — Un comité s'est formé à New York dans le dessein d'élever une statue à Goethe. Sur le piédestal du monument seront des groupes représentant Faust et Marguerite, Iphigénie et Oreste, Hermann et Dorothee, Mignon et le Harpiste. La statue coûtera trente mille dollars; elle sera exécutée par le sculpteur Henry Baerer.

HONGRIE. — M. Emile THEWREWK DE PONOR qui s'occupe depuis douze ans de Festus, vient de donner une édition critique de ce grammairien sous le titre : *Sexti Pompei Festi De verborum significatu quae supersunt, cum Pauli Epitome*. (Paris I. Budapestini, gr. in-8°. VIII et 632 p. Prix 3 fl. 80 kr = 8 fr.). C'est la première édition critique d'un auteur ancien parue en Hongrie. L'Académie des sciences a prouvé sa sollicitude pour les études philologiques en faisant imprimer cette édition qui fait honneur à la philologie hongroise dont M. Thewrewk est un des principaux initiateurs. Ce premier volume donne le texte, établi à l'aide de tous les manuscrits, parmi lesquels un de la *Coryna*, qui est dû à la munificence du sultan Abdul-Hamid II. La collation des différents manuscrits a été faite en partie par l'éditeur lui-même, en partie par des savants français et allemands. La dernière édition de Festus, par Otfried Müller, date de 1839; depuis cinquante ans la critique a fait beaucoup pour le texte de Festus qui, par suite des études grammaticales et lexicographiques contemporaines, gagne toujours en importance. La deuxième partie, renfermant l'*Apparatus criticus*, paraîtra dans un an, et ce n'est qu'alors que la critique compétente pourra apprécier la somme de travail dépensée à cette édition appelée à remplacer celle de Müller qui est du reste épuisée.

— Le 23 novembre est mort à Budapest l'historien Fred. PESTY, membre de l'Académie des sciences, à l'âge de 66 ans.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 73.

16. KAHN et DUBOIS. — 17. p. p. J. DUBOIS. — 18. HANAU. Essai sur le grec biblique de Bordeaux. L. p. p. P. P. — 19-21. Littérature gallo-romaine, Petrus et Damascus. — 22. ons ou les doubles de M. Brachet. La clef du André Doria. — 23-26. KAWERAN. Le passé de de Halle. — 27. BARRAU, Paris en 1789. — 28. sociologique. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

6. — *Journal de Capua Directorium vites* quorum sapientum, version latine du livre de R. annotée, par Joseph DRENBURG membre de la douzième fascicule de la Bibliothèque de l'École des hautes études Bouillon, 1889, in-8, p. 242-373 et i-xix.

Ce fascicule termine l'édition de la version latine nah dont la première partie fut publiée en 1887; premier fascicule paru dans la *Revue*, n° 6 de 1887. dispense de revenir sur les mérites de cette édition.

L'examen comparatif des diverses versions de Kalil quel M. J. D. s'est livré, l'a conduit à cet important r sion hébraïque de Joel et la version espagnole publiée p occèdent du même texte arabe. Dans l'avant-propos scicole, M. J. D. estime que la version espagnole es pour la future édition critique de la version arabe mokaffah. Les nombreux mss. de cette version, disj iothèques de l'Europe et de l'Orient, varient beauco n nouvel éditeur devra donc moins se préoccuper de cop ous ces mss. (œuvre aussi fastidieuse qu'inutile), que de par la comparaison des versions européennes qui proc rable, quels sont ceux d'entre ces mss. qui ont conservé le plus fidè lement le texte primitif, et d'établir son édition d'après ces mss. Les variantes recueillies par M. J. D. dans les notes faciliteront beoup cette tâche ardue et ce ne sera pas le moindre mérite de c notes. Nul livre, en effet, ne se prête mieux à un remaniement qu' recueil de contes qui encadrent les axiomes de la morale populai quise modifient suivant les milieux où ils pénètrent. Non pas q modifications que présentent les diverses rédactions de Kalilah e nah soient la conséquence d'un système théologique préconçu; un système demeure en dehors d'une œuvre du genre léger et ré

cependant l'influence des idées religieuses s'y fait souvent remarquer; moins sans doute dans des versions littérales, telles que la version syriaque de Boud et la version latine de Jean de Capoue qui ne comportent pas d'importants changements. Mais cette influence est très sensible dans des rédactions plus libres comme la version syriaque publiée par Wright et la version hébraïque de Jacob ben Eléazar. M. Nœldeke l'a retrouvée également dans la version arabe du conte du Roi des Souris qu'il a publiée. M. J. Derenbourg lui-même la reconnaît quand il dit, p. 351 : « C'est surtout au sujet des idées religieuses que les diverses rédactions et versions varient et que les copistes mêmes se permettent d'introduire dans les mss. les dogmes de leurs cultes respectifs. » Après ces paroles, on s'explique difficilement le passage suivant qui semble les contredire, p. xvi : « En abordant, il y a déjà longtemps, l'étude de Kalilah, j'avais conçu un espoir qui a été déçu. Un livre aussi ancien, qui avait traversé tant de siècles et tant de civilisations modernes, devait, à ce que je supposais, avoir reçu successivement l'empreinte de nations et de religions différentes. Il n'en a rien été et, depuis la version syriaque de Boud jusqu'à la version latine de Jean et ses dérivés dans les différents idiomes de l'Europe, les idées religieuses qu'on professe dans notre livre, sont restées, à très peu de chose près, sans aucun changement. »

Trois appendices sont joints à l'édition du texte de Jean de Capoue. Les deux premiers renferment le texte arabe, accompagné d'une traduction française, des chapitres xvi et xvii de Jean qui ne se trouvent pas dans l'édition arabe publiée par S. de Sacy. Dans le troisième appendice M. J. Derenbourg donne une traduction française du conte du Roi des souris publié par M. Nœldeke et qui ne se trouve ni dans Jean ni dans S. de Sacy. Ces appendices seront également consultés avec fruit pour une nouvelle édition de la version d'Abd-Allah ibn Almokaffah.

Rubens DUVAL.

-
17. — **Flavii Josephi Opera**, edidit et apparatu critico instruxit Benedictus NIESE. Vol. V. De Judaeorum vetustate sive contra Apionem libri II. Berlin, Weidmann, 1889. In-8, xxviii-100 p.
» » ed. minor. In-8, iv-90 p.

J'ai déjà rendu compte à nos lecteurs¹ des deux premiers volumes de cette importante édition, qui comprenaient la moitié des *Antiquités*. Avant de poursuivre l'édition de cet ouvrage, M. Niese a reconnu la nécessité de procéder à une nouvelle collation de deux mss. du Vatican; mais, en attendant, et pour ne pas faire subir de retard à sa publication, il nous offre, par anticipation, le tome V, consacré au *Contre Apion*.

L'importance de ce pamphlet célèbre ne doit pas être mesurée à son

¹ 1. *Revue critique*, nos 31 et 172.

enfin, en réalité, grâce aux nombreux fragments de Béroze, de Méthon et de plusieurs autres historiens grecs qu'il nous a seul conservés, est un des documents historiques les plus précieux que nous ait légués l'antiquité. Malheureusement le texte en est fort délabré. Environ la moitié du second livre ne subsiste que dans une traduction latine, entreprise sur l'ordre de Cassiodore; pour le reste, nous avons aussi un manuscrit grec, le *Laurentianus*, du XI^e siècle, mais défiguré par de nombreuses erreurs et de graves interpolations. Les autres mss. grecs ne sont que des copies récentes du *Laurentianus* et n'entrent pas en ligne de compte pour la constitution du texte; en revanche, on tire un grand secours des citations d'Eusèbe, particulièrement nombreuses pour cet opuscule de Josèphe: du premier livre seul, Eusèbe a transcrit environ la moitié, et le texte dont il s'est servi était supérieur à celui du *Laurentianus* et même à celui de Cassiodore.

C'est en s'aidant de ces différentes sources que M. N. nous présente enfin une édition à peu près lisible du *Contre Apion*, singulièrement en progrès sur les éditions de Bekker (Teubner) et de Dindorf (Didot), dont on était réduit à se servir jusqu'à présent. Dans plus de cent passages le texte a été amendé, épuré, grâce surtout à une étude plus attentive des leçons d'Eusèbe. Une des corrections les plus remarquables, que M. N. signale à juste titre dans son introduction, est celle des §§ 122 suiv., du livre 1^{er} (I, 18 Didot). Dans ce passage, extrait de Ménandre de Pergame, Josèphe donne une liste des rois de Tyr qui ont régné depuis la construction du temple de Salomon jusqu'à la fondation de Carthage, avec l'indication de la durée de leurs règnes; la somme totale des années devrait, dit-il, être 143 ans et 8 mois; or, en additionnant les durées indiquées, on ne trouve que 125 ans et 8 mois. Pour corriger ce résultat contradictoire, il faut: 1^o changer les 7 années de *Baalbazer* en 17, chiffre donné par la version arménienne d'Eusèbe, Syncelle et Théophile (*ad Autolyicum*, III, 22); 2^o changer les 9 années de *Mettèn* en 29 (conjecture de Gutschmid, au lieu de 25, chiffre d'Eusèbe et consorts). On obtient ainsi un excédant de 30 années; or c'est 18 seulement qu'il faudrait pour péréquer les calculs de Josèphe, mais précisément au § 122 le *Laurentianus* présente une faute; en la corrigeant, on fait disparaître 12 années inutiles. Voici le texte: Μετὰ τούτου Ἀδδάστρατος..... Τούτον οἱ τῆς τροφῆς αὐτοῦ υἱοὶ τέσσαρες ἐπιβουλεύσαντες ἀπέκλεισαν, ὃν δὲ πρεσβύτερος ἐβασίλευσεν [ἐτη δεκάδυο.] μεθ' οὗτος Ἀστάρτος δὲ Ἐλεαστάρτου ¹, ἔς... ἐβασίλευσεν ἔτη δώδεκα. Les mots entre crochets sont une glose introduite mal à propos dans le texte; les mots qui suivent doivent être soudés en un seul; Μεθουάστρατος, qui nous donne le nom d'un nouveau roi de Tyr (cp. *Méthusalem*). Cette brillante correction n'est pas fournie par Eusèbe, qui avait déjà sous les yeux un texte corrompu (il écrit: μεθ' ὃν Ἀστάρτος

1. Je préfère cette leçon, qui est celle de Gutschmid, à Ἀεστάρτου que donne M. Niese.

etc.), mais par Théophile et par la version latine de Cassiodore. Il me semble que voilà un exemple bien typique de la multiplicité des remèdes et des médecins auxquels ils faut s'adresser pour remettre sur pied un auteur aussi maltraité par le temps et les copistes, mais le résultat justifie l'effort.

Les corrections que M. N. emprunte ainsi à la « tradition indirecte » du texte de Josèphe sont presque toutes excellentes; je n'en dirai pas toujours autant des conjectures personnelles auxquelles il est obligé d'avoir recours faute de mieux, là où ses guides ordinaires le laissent en défaut. En voici une, par exemple, que je ne puis approuver. Livre II, ch. 7, § 82, dans un passage qui ne s'est conservé qu'en latin, Josèphe énumère les différents conquérants qui se sont emparés du temple de Jérusalem : *Dius ac Pompeius Magnus et Licinius Crassus et ad novissimum Titus Caesar*. *Dius* est ici dénué de sens; M. Niese corrige en *Pius* et ajoute en note « dicit Antiochum Pium, εὐσεβῆν, cognomine; vid. Antiq. Jud. XIII, 244 » (= XIII, 8, 2 Didot). Il est vrai que dans ce paragraphe des *Antiquités* Josèphe nous apprend qu'Antiochus Sidétès reçut des Juifs le surnom de Pieux à cause de sa conduite clémente et pleine de tolérance à leur égard, mais de là à désigner le prince sous le nom d'Εὐσεβῆς tout court, on avouera qu'il y a loin; en outre, Antiochus Sidétès réduisit bien les Juifs à composition, mais il ne prit pas, à proprement parler, Jérusalem, et il n'est dit nulle part qu'il ait pénétré dans le temple; aussi dans le texte du *Bellum judaicum* (VI, 10 Didot) où Josèphe énumère les conquérants du temple, Antiochus Sidétès n'est-il pas nommé : l'Antiochus qui figure dans cette liste est Epiphane. C'est pourquoi Dindorf, dans le texte du *Contre Apion*, propose la correction *Deus*, pour Θεός, surnom d'Antiochus Ephiphane. Je ne la crois pas, au reste, meilleure que celle de M. Niese; la véritable leçon reste à trouver.

Théodore REINACH.

18. — Edwin HATCH. *Essays in biblical Greek*. Oxford, Clarendon Press, 1889, x-293 pp.

L'ouvrage de M. H., composé de sept *essais*, n'est pas en réalité un recueil d'articles, mais un vrai livre où l'on pourrait distinguer deux parties, unies entre elles par un lien assez lâche. La première est l'exposé d'une méthode nouvelle de recherche lexicographique; la deuxième est l'application à la critique du texte de la Bible de procédés en usage depuis longtemps dans la critique du texte des auteurs classiques.

Dans le premier essai, M. H. formule les principes généraux de la méthode. Il ne faut pas croire que le lexique du Nouveau-Testament soit identique à celui des écrivains attiques du IV^e siècle av. J. C. Il contient des mots nouveaux et les mots communs aux deux vocabulaires ont reçu des sens nouveaux. C'est plutôt avec la langue des Septante

qui apparaît pour la première fois dans le Nouveau-Testament se retrouve dans ces versions ; les divergences ou les contradictions qu'elles présentent entre elles ou avec les Septante ne seront pas moins instructives¹. Enfin les manuscrits offrent eux-mêmes des cas nombreux où un mot est substitué à un autre. Quelle que soit la cause de ces variantes, elles aideront à préciser le sens du mot sinon à l'époque où écrivait l'auteur, du moins à celle où vivaient les derniers reviseurs ou copistes.

Les essais II et III offrent des applications de la méthode. En voici deux exemples. Διάβολος, dans le grec classique, se rapporte à une accusation mensongère ou du moins malveillante. Dans les Septante, l'idée d'accusation vraie ou fausse disparaît pour faire place à celle d'hostilité, et dans Job, Zacharie, la Sagesse, le mot désigne une personne déterminée, l'ennemi du genre humain, ἰσθ. Ce dernier sens est constant dans le Nouveau-Testament, sauf dans quelques passages des Epîtres pastorales où le mot est adjectif. Μυστήριον reçoit dans les apocryphes de l'Ancien-Testament le sens de secrets, secrets d'État, desseins du prince, et par suite sert à désigner les secrets conseils de Dieu. C'est dans cette acception que le mot est pris dans le Nouveau-Testament. Dans deux passages de l'Apocalypse et dans un texte de l'Epître aux Ephésiens on ne peut cependant traduire ainsi. On a là en effet un nouveau sens : des passages de Justin le martyr et de Méiton où μυστήριον est rapproché de τύπος, σύμβολον, παραβολή le déterminent aisément. De l'idée de secret dessein de Dieu, on est passé à celle de symbole, du signe par lequel ce dessein s'est manifesté. Les traductions latines ayant rendu μυστήριον par *sacramentum*, le mot est entré dans la langue ecclésiastique et de là dans les idiomes modernes avec son dernier sens.

Ces applications feront comprendre tout l'intérêt de ces études. Grâce à l'importance unique du livre auquel elles s'appliquent, ce n'est pas seulement la connaissance du grec d'une région et d'une époque qui en profitera, mais celle du latin postelagique et des langues filles du latin. On peut en effet, étendant la méthode de M. H., suivre les mots grecs dont le sens a été précisé dans les traductions latines ; le grec alors servira de guide, comme s'il était la traduction du latin. De ces mots, les uns sont entrés tout vifs dans la version latine, avec un simple changement dans leurs désinences : tels sont διάβολος et μυστήριον. Les autres ont été remplacés par des équivalents latins et les mêmes phénomènes se produisent que dans le grec des Septante : changements et acquisitions de sens, équivalence de mots différents ou inversement emploi d'un seul mot latin pour plusieurs mots grecs (*virtus* = ἀρετή).

¹ Je suis surpris que M. H. ne fasse pas entrer en ligne de compte les écrits de Flavius Josèphe qui peuvent offrir des rapprochements intéressants sur la manière dont sont traduites en grec les idées et les choses juives. Sur l'utilité que peut présenter la traduction syriaque, cf. Kottke, *Das sechste Buch des Bellum Judaicum nach der Peschisto-Handschrift*.

[Hatch, p. 40) et *ouvage*... cp. Marc., V. 30 et Act., VIII. 10). Ainsi se forme une langue particulière que la multitude des écrivains ecclésiastiques fait entrer dans le courant de la circulation générale (*virtus* = *ouvage* n'est pas moins de 4 fois dans la courte Vie de s. Martin par Sulpice Sévère : Halm, pp. 117, 1, et 22; 123, 27; 132, 25). Du latin, ces mots nouveaux et ces acceptions nouvelles ont passé dans les langues romanes, soit au moment même de la formation de ces idiomes, soit plus tard, après un séjour dans les écrits des scolastiques, quand un vocabulaire philosophique est devenu nécessaire aux langues vulgaires. Et c'est ainsi que telle recherche sur le sens d'une locution des Septante éclaircira une particularité de nos parlars modernes. Voilà les fruits qu'on doit attendre de la méthode si brillamment exposée et inaugurée par M. Hatch. Il n'y avait fait presque aucune allusion : il convenait d'insister¹.

La deuxième partie du livre de M. H. est moins neuve. L'auteur montre comment les citations des Septante faites par les Pères peuvent être utiles pour la critique verbale. Prises isolément, ces citations aident à déterminer la valeur des manuscrits, à les classer, à découvrir les recensions diverses subies par le texte et à reconstituer ainsi son histoire. Leur ensemble dans un écrivain donné permet de reconnaître l'état de la tradition à son époque et la valeur des contributions que ces citations apportent à la critique textuelle. Une telle méthode n'a rien d'inconnu : il y a longtemps qu'on l'applique aux écrivains classiques. Dans un grand nombre de passages que M. H. soumet à ces réactifs, il arrive à des résultats nouveaux qu'il est impossible de passer en revue l'un après l'autre. M. H. conclut que les citations de la Bible étaient faites avec grand soin ; que les divergences entre ces citations et mss. proviennent, non d'erreurs de la mémoire, mais de l'existence d'un texte vraiment différent ; qu'enfin des recueils d'extraits permettaient les citations composites, fréquentes chez les anciens auteurs, comme Clément de Rome, Barnabé et Justin le martyr.

Dans les deux derniers essais, qui sont plutôt des appendices, M. Hatch étudie la revision du livre de Job faite par Origène et la situation particulière de l'Ecclésiastique vis à vis de la critique.

Un index des passages bibliques termine le volume : on regrette l'absence d'un index des mots cités dans la première partie².

P.-A. L.

1. M. H. paraît étonné que ces études aient été négligées. Mais en matière de lexicographie et de syntaxe historiques presque tout est à faire pour le grec. A peine avons-nous deux ou trois bons lexiques d'auteurs et quelques monographies du genre de celle que M. Cucuel nous a donnée sur Antiphon : encore celle-ci est-elle toute récente.

2. L'auteur ne pourra pas tenir les promesses dont ce beau livre semblait être le gage. Edwin Hatch vient de mourir, à l'âge de cinquante-quatre ans.

19. — Faculté des Lettres de Bordeaux. Musée archéologique. Catalogue méthodique des moulages des œuvres de sculpture grecque, rédigé par un groupe d'étudiants, sous la direction de P. PARIS. Premier fascicule. Bordeaux, merie Cadoret. In-8 de 12 p.

Euge! Voici un livre que l'on a plaisir à faire connaître, parce qu'il marque une ère nouvelle dans l'enseignement d'une de nos grandes Facultés. En 1886, sous le ministère Berthelot, on créa à Bordeaux un musée de moulages; le conseil municipal, éclairé par MM. Daney et Couat, contribua généreusement à l'installer. M. Paris, maître de conférences, ancien *athénien*, fut chargé, en 1887, d'inaugurer un cours d'archéologie dans le local où les moulages avaient trouvé place. Une allocation annuelle, inscrite depuis 1887 au budget de la Faculté des Lettres, pourvoit à l'entretien et à l'accroissement de la collection. Mais ce n'est pas tout : le petit *séminaire archéologique* dirigé par M. Paris a entrepris de publier un catalogue de son musée et ce groupe d'étudiants, inspiré par un jeune maître qui aime la science, vient de nous donner le premier fascicule d'un travail qui mérite d'être chaudement encouragé. C'est, en effet, *le premier de ce genre* qui ait été publié en France, car celui de l'Ecole des Beaux-Arts est tout à fait sommaire et celui de l'atelier du Louvre ne répond pas même à des besoins commerciaux.

Le fascicule que nous avons sous les yeux comprend la description détaillée de soixante et un monuments de l'art grec archaïque, parmi lesquels il en est plusieurs d'inédits. Chaque notice est signée du nom de son auteur et suivie d'indications bibliographiques. Comme la bibliothèque de la Faculté n'est pas encore très riche, on ne pouvait espérer être complet à cet égard et l'on a cité de préférence des ouvrages accessibles, publiés en France et en français. Je pense que les auteurs auraient dû aller plus loin dans cette voie, ne jamais énumérer d'anciennes et mauvaises gravures là où il existe des reproductions photographiques excellentes et s'épargner ainsi quelques erreurs qui résultent de citations faites de seconde main. Ainsi, pour l'Apollon d'Orchomène, il suffisait de renvoyer au *Bull. de Corresp. hellén.*, 1881, pl. iv, toutes les autres gravures de cette statue étant détestables. Pour l'Apollon de Pombino, l'héliogravure donnée par Rayet annule les publications précédentes. De même, pour le bas-relief de Samothrace, il ne fallait pas renvoyer à Millingen, *Unediti monumenti* (sic), d'abord parce que cet ouvrage (rare et coûteux) est en anglais et non en italien, parce que *Unediti* est un barbarisme. Les renvois à des pé- sans autre indication que celle de l'année ou du volume (p. 76, 81) vent être absolument proscrits, car une bibliographie ne peut se tenter d'à peu près. Je crains que l'auteur de la notice sur le monument des Harpyes n'ait énuméré, sans les avoir vus, les travaux d'ailleurs négligeables de Cerquand et autres qui encombrèrent la fin de sa biblio-

20. — **Une école inédite de sculpture gallo-romaine**, par Albert LEBÈGUE, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse. Toulouse, Ed. Privat, 1889, in-8 de 28 p.
21. — **L'Empereur Tétricus et le chevalier Dumège**, par le même. Agen, veuve Lamy, 1889, in-8 de 56 p.

Dans le premier mémoire, M. Lebègue s'occupe des découvertes de Martres-Tolosanes, qui ont fourni au musée de Toulouse son trésor d'antiquités le plus abondant, le plus précieux, et il examine spécialement quelques sculptures, parmi lesquelles un bas-relief représentant l'empereur Tétricus appelle surtout son attention. Il dit d'excellentes choses sur ce monument archéologique qui lui paraît « le plus intéressant de l'empire gallo-romain. » D'après le savant antiquaire, quelques-unes des sculptures trouvées à Martres-Tolosanes sont les œuvres originales d'un art local, gallo-romain, peu étudié jusqu'à ce jour¹. La thèse qu'il soutient a eu l'approbation des juges les plus compétents qui ont eu l'occasion de la discuter en face même des monuments découverts aux environs de Toulouse, et nous répéterons avec lui que « le midi de la Gaule a vu naître, probablement au III^e siècle, une école de sculpture qui doit occuper sa place dans l'histoire de l'art antique. »

Le piquant début du second mémoire donnera une juste idée de l'intérêt que d'un bout à l'autre présenteront des pages où nous trouvons un sagace critique doublé d'un spirituel narrateur : « Le musée de Nérac et celui de Toulouse possèdent des inscriptions et des bas-reliefs qui se rapportent presque tous au règne de Tétricus. La science s'en est beaucoup occupée, de 1830 à 1836, les a condamnés, presque tous pour des raisons évidentes, et a même flétri le fabricant nommé Chrétin. Elle a soupçonné fort justement l'archéologue Dumège de n'avoir pas été étranger à ces falsifications. Cependant elle ne lui a pas attribué le rôle prépondérant qui lui revenait de plein droit, et enveloppant tous les monuments qui lui étaient présentés dans une égale réprobation, elle ne s'est pas aperçue qu'un bas-relief représentant le triomphe des deux Tétricus n'était pas du même ciseau que les autres œuvres, et qu'il méritait d'être examiné à part. Seules les inscriptions, gravées après coup, portent, sans conteste, la marque de l'officine Dumège-Chrétin. Je reprends donc en détail un procès incomplètement ou mal jugé. Il n'est pas inutile d'écrire un nouveau chapitre

1. Je demande la permission de remplacer *peu* par *pas du tout*, car on n'a écrit à ce sujet que des lignes insuffisantes et qui ne comptent pas. M. L. ne trouve à citer qu'une notice dans le *Musée de sculpture* de Clarac, mais, dans cette notice, c'est à peine si une distinction est établie entre les œuvres qui, au musée de Toulouse, sont de style purement grec ou romain et celles qu'il faut rattacher incontestablement à une école gallo-romaine. M. L. exprime le vœu que les fouilles de Martres-Tolosanes soient reprises et achevées. Nous nous associons à ce vœu et nous le complétons en demandant que les nouvelles fouilles soient dirigées par un antiquaire aussi consciencieux et aussi éclairé.

sur l'histoire des fraudes scientifiques. Il est bon que les antiquités suspectes qui figurent dans nos musées soient signalées et nées définitivement. Enfin il faut réhabiliter les œuvres authentiques comprises à tort dans un ostracisme trop absolu ».

Je ne puis suivre M. L. dans toute sa discussion. Qu'il me suffise de dire qu'elle est aussi probante qu'amusante ¹. L'auteur met en pleine lumière toute l'histoire d'une affaire très compliquée. Chrétin et complice Dumège sont pris, pour ainsi dire, en flagrant délit de tromperie ². Jamais juge d'instruction ne s'est livré contre des faussaires une enquête plus pressante. La sûre critique de M. L. sépare à merveille ce qui a été fabriqué de ce qui est authentique. A son récit des opérations des associés Chrétin-Dumège, il a joint une très bonne notice historique sur l'empereur Tetricus (p. 10-20). Quant à ses conclusions en faveur de l'authenticité du bas-relief où est figuré ce personnage, j'estime que, « sérieusement contrôlées, » comme il le demande, elles feront leur chemin dans le monde savant et que tous les vrais connaisseurs diront : *Je crois au triomphe de Tetricus.*

T. DE L.

22. — 1. *Les Imaginations ou les Doublets de M. Brachet*, par ESPAGNOLLE, auteur de *l'Origine du français*, in-8, 20 pages. Prix : 1 fr. Paris, Ern. Thorin, 1889.

23. — 2. *La clef du vieux français*, par l'abbé J. ESPAGNOLLE, du clergé de Paris, in-8, 93 pages. Prix : 5 fr. Paris, ap. Ch. Leroy, 1890.

¹ Je ne crois pas que l'on puisse *extravaguer* (en étymologie, bien entendu), avec plus de suite que ne le fait M. l'abbé Espagnolle dans ce tout petit opuscule. Il est impossible de soutenir raisonnablement, dit-il, qu'il y ait dans notre langue des doublets venus, les uns de la couche populaire, les autres de la langue savante. Il y a bien, il est vrai, une couche ancienne, mais cette couche n'est pas latine, elle est gauloise ou plutôt doriennne, ce qui est absolument la même chose. Ainsi *naïf* et *naïf* n'ont pas une origine commune : le premier est la seconde n'est autre chose que la transcription exacte du grec dorien *naïs*. De *exmota* ne dérivent pas *émue* et *émeute* : ce dernier est le grec *muthos*, ainsi que le prouve l'ancien mot *mute*, et avec l'addition d'un *e*,

1. L'auteur demande en ces termes un pardon qui lui sera facilement accordé par les plus sévères lecteurs (p. 10) : « Oh nous excusera si la comédie vient ici quelquefois se mêler malgré nous à la gravité de l'histoire. Il faut s'en prendre aux auteurs de ces fraudes qui furent souvent d'une étonnante légèreté. »

2. Ce n'est pas seulement dans ses inscriptions que Dumège s'est joué de la crédulité de ses lecteurs ; c'est aussi dans des communications au sujet d'un prétendu procès Vanini, pour un article de Victor Cousin destiné à la *Revue des Deux mondes*, au sujet de Clémence Isaure et de poésies apocryphes. C'est encore dans divers textes dont il a enrichi son édition de *l'Histoire générale de Languedoc*. On retrouve ailleurs encore la main malfaisante de ce déloyal érudit et l'on peut à bon droit frapper de suspicion et de réprobation presque tout ce qu'il a publié.

émule qu'on trouve dans La Fontaine. Les doublets d'origine germanique sont de pure fantaisie, comme *niche* et *rique* qui viennent, selon M. Brachet, du suédois *nyck*; le premier, dit M. l'abbé Esp., monte bien haut, car dans le viii^e chant de l'*Odyssée*, v. 75, il est question des niches, *neikos*, que se faisaient Ulysse et Achille, fils de Pélée. Il n'est pas moins absurde de prétendre que *Sire* et *Seigneur* aient été formés l'un sur *senior*, l'autre sur *seniorem*, puisque ces mots s'emploient l'un pour l'autre, et la preuve en est que dans ces deux vers de la chanson de Roland *seignur* est sujet :

Le *Seignur* d'els est apelet Oedun (3056)

Richart le viell, le *Seignur* des Normans (3470).

M. l'abbé Esp., ne se doute pas qu'il faut lire pour bien des raisons

Le *Seignur* d'els apellent il Oadun,

et que dans le second vers *Seignur* est complément d'un verbe :

Pois ad ocis Gebuin e Lorant,

Richart le viell, le *Seignur* des Normands.

Toutes les fois que M. l'abbé Esp., cite un passage du vieux français, il prouve, je l'ai démontré maintes fois déjà, qu'il n'en sait pas un mot. Mais d'où vient donc, selon lui, le mot *Sire*? Naturellement du grec *Kurios*. H. Estienne l'avait déjà dit, mais on sera bien aise de savoir que M. de Bismarck (on ne s'attendait guère à voir Bismarck en affaire) a donné à cette étymologie une grande autorité, « car il s'est servi du mot *Sire* en écrivant au pape. Il ne pouvait employer un terme plus grand ni plus noble que celui-là. » *Ægri somnia*.

2^e *La Clef du vieux français*. Toujours la même chanson avec des variations sur le même air. (Voir l'*Origine du Français*.) L'ouvrage est dédié « à Messieurs les Elèves de l'Ecole des Chartes. » Lisez et jugez, leur dit presque évangéliquement l'auteur. Je suis convaincu que cette lecture leur fera passer gaiement une heure ou deux.

A. DELBOULLE.

24. — André DORIA. Un amiral condottiere au xvi^e siècle (1466-1560), par Edmond PETIT. Paris, Quantin, 1887, 1 vol. in-8 de xvi-391 pages.

Bien que cet ouvrage ait valu à son auteur le grade de docteur ès lettres devant la faculté d'Aix, quelques critiques ne l'en ont pas moins jugé très sévèrement. On lui a reproché d'avoir négligé des ouvrages importants comme les *Diarii de Marino Sanuto* et la *Storia di Carlo V in correlazione coll' Italia* de G. di Lèva; de n'avoir pas soumis à une critique assez rigoureuse les biographies de Capelloni, de Sigi et de Guerrazzi; enfin d'avoir raconté la vie d'André Doria méthode, la concision et l'éclat qu'elle méritait.

Il faut bien reconnaître que tout n'est pas exagéré dans le plan général du livre : on sent, on sent une certaine absence de méthode, aussi bien dans la rédaction

complément des sources et dans les archives italiennes et du mérite ait plutôt lui reprocher de s'être trop en étrangers. Il a mis, pour avoir négligé les sources l'ampleur et l'importance du sujet qu'il d'André Doria, en effet, ce n'est pas seulement l'grand amiral, c'est aussi étudier un des chapitres importants de l'histoire de l'influence française en Italie menaçait à la fois le Piémont à l'Ouest et au Nord, la Toscane au Sud-Est. Elle laissait à celui la liberté de déboucher à son gré dans le bassin d'Italie centrale. Par sa marine, elle aurait permis aux rois de passer de l'alliance du Turc, alliance souvent onéreuse acceptée à contre-cœur.

Voilà ce que M. P. aurait mieux mis en lumière s'il avait feuilleté les manuscrits de la Bibliothèque nationale, si tout ce qui concerne l'histoire extérieure de la France au même les Archives Nationales et celles des Affaires Étrangères. Les correspondances de nos agents en Italie lui auraient permis bien des détails de son livre. Celles de nos ambassadeurs admirable poste d'observation qui fut au XVI^e siècle le point d'appui et d'où partait toute la politique de la France en raient aussi fourni plus d'un renseignement sur les luttes entre les Barbaresques. M. P. semble n'avoir connu que l'arrière, quelle que soit d'ailleurs sa valeur, est loin d'être en combinant les documents italiens et les documents français contrôlant et les éclairant les uns par les autres, que M.

Il est arrivé à écrire une page définitive sur le point de André Doria, sa défection en 1528. Toute la question savoir : d'abord, si François I^{er} n'a pas donné son abandonner sa cause ; ensuite si, le sachant prêt à passer à l'ennemi il n'a pas cherché à le ramener. Or, cela, c'est dans les documents, dans les dépêches de la Cour à ses ambassadeurs, dans les de ceux-ci, que l'on doit en trouver la preuve, si toutefois il n'y a de ces raisons intimes, quelquefois les plus décisives, mais dont l'histoire ne peut arriver à saisir la trace certaine. Quant au reproche que M. P. à Doria d'avoir asservi sa patrie à l'Empereur, remarquons que la petite république ligurienne, placée entre ses deux puissants voisins avait guère que le choix entre la suprématie de la France ou de l'Empire. La meilleure politique qu'elle put suivre, fut peut-être encore celle que pratiqua Doria : acheter au prix d'une alliance l'une demi-sujétion la protection de l'un des deux rivaux, quitte à résister adroitement à des prétentions trop fortes, comme il le fit :

En résumé, le livre de M. Petit témoigne d'une évidente inexpérience, d'une composition hâtive, attestée encore par une profusion de fautes typographiques. Mais il y a cependant un sérieux travail de recherches, des faits nouveaux apportés, et l'ouvrage, dans son ensemble, se lit avec facilité, quelquefois avec agrément. Souhaitons que l'auteur, dans un prochain volume, sache combiner ces qualités avec celles qui lui font défaut.

LOUIS FARGES.

Culturbilder aus dem Zeitalter der Aufklärung.

25. — I. **Aus Magdeburgs Vergangenheit**, von Waldemar KAWERAU. Halle, Niemeyer, 1886. In-8, x et 326 p.

26. — II. **Aus Halles Litteraturleben**, von W. KAWERAU. Halle, Niemeyer, 1888. In-8, 300 p.

M. Waldemar Kawerau commence, avec ces deux volumes, une intéressante série d'études locales ou plutôt provinciales, sur la littérature allemande au XVIII^e siècle durant la période de l'*Aufklärung*.

Le premier volume traite du *passé de Magdebourg*. Mais Magdebourg n'est pas un centre littéraire, et si Klopstock y vint quelquefois, si Wieland étudia dans le voisinage, au Klosterbergen, elle n'a produit aucune œuvre remarquable. Pourtant, à l'époque que M. K. étudie avec soin et amour, il y avait à Magdebourg un commencement de vie artistique et scientifique, sans originalité, il est vrai, et sans grande importance, mais qui méritait d'être retracé. Magdebourg avait des revues, et leur rédacteurs, Patzke et Köpken, sont l'objet de notices détaillées et curieuses (p. 19-39). Mais la meilleure étude, et la plus attachante, du volume est consacrée à Resewitz, le collaborateur des *Litteraturbriefe* et de l'*Allgemeine deutsche Bibliothek*, le prédicateur de Copenhague, l'auteur du livre sur l'« éducation du citoyen », l'abbé de Klosterberge (p. 75-140). Elle est suivie d'un essai sur ce J. G. Schummel, dont la fertile plume pouvait, tous les ans, à la foire de Leipzig, enfanter sans peine un roman ou une comédie; M. K. analyse ses *Empfindsame Reisen durch Deutschland* — qu'on ne connaît que par la sévère critique du jeune Goethe — et son roman pédagogique de *Spitzbart* (p. 140-176). Le volume se termine par une longue étude sur le musicien Jean Henri Rolle (p. 176-274).

Le second volume de M. K. sur Halle et sa vie littéraire au XVIII^e siècle, est mieux composé, mieux ordonné que le volume sur Magdebourg. Il comprend trois chapitres: I. Les commencements de l'Université (p. 1-110); II, Piétisme et rationalisme (p. 111-173); III. L'époque de floraison du rationalisme (p. 174-321). Nous assistons à la fondation de l'Université de Halle, et nous voyons passer devant nous Thomasius qui « inaugure à la fois l'Université de Halle et le XVIII^e siècle » (p. 38); Gundling, lui aussi « un pionnier des temps nouveaux »; J. P. de Ludewig à la fois professeur et rédacteur des *Wöchentliche Hallische*

Nachrichten; Hunold; Stockmann; Reimann; Philippi, si cruellement exécuté par Liscow; Lange, le méchant traducteur d'Horace; Pyra, Baumgarten, Meier, et, à côté des professeurs, les étudiants—qui, somme toute et malgré leur renom de rudesse et de grossièreté, n'étaient pas plus mauvais qu'ailleurs (p. 100), les imprimeurs, les libraires. Après ce brillant tableau, M. K. revient à la faculté de théologie, au piétisme qui avait trouvé asile à l'Université, et il retrace les luttes de Francke et ses fondations; il montre le piétisme, persécutant à son tour, chassant Wolff de Halle, mais amenant par cette brutale expulsion la victoire finale de son adversaire qui devient le champion du progrès et de la liberté scientifique; dix-sept ans plus tard, Wolff rentre à Halle en triomphateur (p. 169-171). Semler, Klotz, Riedel se présentent ensuite; puis Schirach, Bertram, George Jacobi, Bahrdt. Tous ces personnages, surtout Klotz et Bahrdt, sont décrits en quelques traits nets et vigoureux. Un intéressant chapitre intitulé *Feldprediger und Musketier* fait revivre Auguste Lafontaine et l'aventurier Laukhard (p. 263-284). Le dernier du volume (p. 284-321) traite du théâtre de Halle, de ses luttes contre le piétisme qui ne voyait dans la comédie que frivolité et diablerie, des troupes qui vinrent donner des représentations (Schuch, Schönnemann, Ackermann, Döbbelin), des critiques théâtrales de Klotz, de la petite scène de Lauchstädt où les acteurs de Weimar jouèrent les pièces de Goethe et surtout de Schiller.

Les notes sont rejetées à la fin de chaque volume (p. 276-316 et 322-353); elles témoignent du savoir étendu de M. Kawerau et de ses recherches patientes dans les journaux et autres documents de l'époque; elles sont accompagnées d'un précieux index.

A. CHUQUET.

27. — Albert BABEAU. *Paris en 1789*, ouvrage illustré de 96 gravures sur bois et photogravures d'après des estampes de l'époque. Paris, Didot, un vol. in-8 de 532 p.

Ce joli petit volume, imprimé avec un soin tout particulier et illustré de la façon la plus heureuse, est venu à son heure pour l'instruction de ceux qui s'intéressent au centenaire de la Révolution française. Maître passé en l'art de ressusciter les siècles disparus, l'auteur de *la Ville, du Village sous l'ancien Régime*, et de tant d'autres publications excellentes a voulu montrer ce qu'était Paris au bon vieux temps; son livre est écrit avec une verve charmante, avec une gaieté toute parisienne qui ne déceie nullement le savant enfermé durant de si longues années dans les archives de l'Aube. Comme il s'adressait de préférence aux gens du monde et aux étrangers qu'attirait l'Exposition, M. Babeau a eu l'attention délicate de ne pas mettre une seule note au bas des pages. C'est à peine si une courte notice bibliographique, reléguée à la fin du volume, renseigne le lecteur curieux sur l'immense quantité de livres, d'estam-

pes, de pièces d'archives ou de musées qu'il a fallu étudier pour arriver à composer ce petit Manuel à l'usage des visiteurs du vieux Paris.

Non content de faire œuvre de vulgarisateur et de cicerone admirablement renseigné, M. B. a cru devoir insister sur certains détails peu connus, et en cela son petit livre est parfois d'une grande originalité. Les chapitres sur les *Couvents*, sur les *Hospices*, sur la *Bienfaisance*, où percent les tendances optimistes de l'auteur (car M. B. estime que l'ancien Régime avait du bon et les lauriers des « vainqueurs de la Bastille » n'ont jamais troublé son sommeil), ces chapitres, dis-je, et quelques autres encore sont d'un véritable intérêt; alors même que l'on croit bien connaître l'ancienne organisation de Paris, on peut les lire avec profit. Il faut en dire autant du très curieux chapitre sur l'enseignement en 1789; il est neuf à bien des égards, et les renseignements que donne M. B., les chiffres qu'il apporte à l'appui de ses affirmations sont de nature à modifier l'opinion que d'autres historiens s'efforcent d'accréditer. Je n'y vois guère qu'une très légère inexactitude à relever: c'est à la page 328 où M. B. parle des écoles « formées en 1713 dans le faubourg du Temple par l'abbé Tabourin, et qui étaient desservies par 40 laïques portant l'habit ecclésiastique et dirigés par un supérieur. » Aujourd'hui mieux renseigné, M. B. sait que ces écoles, fondées en 1711 sur la paroisse Saint-Etienne-du-Mont, sont restées de 1713 à 1794 dans la rue de Lappe, à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, et que les frères Tabourin avaient dans Paris, en 1789, 32 écoles desservies par un ou deux maîtres laïques, mais vêtus d'une soutanelle, vivant en communauté et récitant chaque jour leur office ¹.

Voilà donc un livre à la fois attrayant et instructif; je regrette seulement que M. B. n'ait pas cru devoir donner quelques indications précises relativement aux illustrations dont il a enrichi son ouvrage; plusieurs de ces gravures sont fort curieuses, et l'on aimerait à savoir d'où elles sont tirées. Tel qu'il est, ce nouveau travail de M. Babeau continue et complète heureusement les précédents, et sans nul doute il obtiendra le même succès.

A. GAZIER.

28. — GUYAU. *L'art au point de vue sociologique*, publié avec une introduction par M. Alfred FOUILLÉE. Paris, Alcan, 1889, in-8, XLVIII-387 pages. 7 fr. 50.

Ce livre est l'un des deux qu'a laissés après lui le regretté M. Guyau. Il complète l'ensemble des travaux de M. G. qui avait précédemment

1. Une autre erreur, d'un genre tout différent (p. 112), rapporte à l'année 1712 la construction de la fameuse Samaritaine du Pont-Neuf, achevée, comme l'on sait, en 1608. Ajoutons, pour montrer combien la critique la plus minutieuse trouverait peu à reprendre dans ce livre, qu'il y page 78 un vers faux :

L'emblème même de la Folie,

et une faute d'impression (*sexagone* pour *hexagone*) à la page 102.

étudié, au point de vue sociologique, la religion, la métaphysique et la morale. — D'après M. G., l'art est un phénomène de sociabilité, puisqu'il est fondé tout entier sur les lois de la transmission des émotions. L'émotion artistique est l'émotion sociale que nous fait éprouver une vie analogue à la nôtre et rapprochée de la nôtre par l'artiste. Le génie est une forme extraordinairement intense de la sympathie et de la sociabilité qui ne peut se satisfaire qu'en créant un monde nouveau d'êtres vivants. C'est une puissance d'aimer qui tend à la fécondité. Par suite, le génie sera d'autant plus grand qu'il sera plus accueillant, plus ouvert, et capable de se dépersonnaliser au point d'associer plusieurs individualités dans la sienne. L'œuvre d'art de premier ordre sera celle où les personnages auront à la fois la vie individuelle et la vie de groupes, étant à la fois réels et symboliques. Elle devra exciter en nous, non pas seulement des sensations plus aiguës et plus intenses, mais des sentiments plus généreux et plus sociaux. La sympathie sera de même la première qualité requise pour s'occuper de critique. La critique qui s'attache à faire ressortir les beautés est la seule utile. D'ailleurs pour bien juger une œuvre, il faut la pénétrer, la voir par l'intérieur; ce qu'on ne peut faire que si on l'aime. Le caractère du vrai critique est éminemment sociable.

Ce système, qui repose sur une idée juste, est forcément incomplet : il y faut faire beaucoup de réserves et ajouter beaucoup de correctifs. — L'émotion esthétique est une émotion sociale; sans doute, mais qui offre ce caractère, d'être accessible à un nombre d'individus d'autant plus restreint, qu'elle est plus relevée. — M. G. voit surtout dans le génie la faculté de sortir de soi; il ne serait pas moins vrai de dire que le génie, qui de sa nature est absorbant et tyrannique, est un pouvoir de tout ramener à soi. — La portée sociale, non plus que la portée morale n'est un critérium suffisant pour l'œuvre d'art; mais en outre, elle n'est pas toujours en rapport direct avec la valeur esthétique. Des œuvres dictées par la haine, ou d'autres qui décrivent des passions anti-sociales au premier chef, n'en sont pas moins de très belles œuvres d'art. — M. G. exagère beaucoup l'influence sociale de l'art. Et quand il formule ainsi une idée qui lui est chère : « Les grands poètes, les grands artistes viendront un jour les grands initiateurs des masses, les prêtres d'une religion sans dogme » (p. 163), il ne se contente pas de proposer une hypothèse qui ne s'appuie sur aucun exemple emprunté au passé, il commet une véritable confusion. C'est dans les civilisations primitives que se rencontre le « vates », le poète-prêtre. Dans les sociétés modernes, divisées à l'infini et qui tiennent leurs idées de toutes sortes de provenances, l'influence de l'artiste devient chaque jour moins étendue. — On pourrait encore présenter des objections sur plus d'un point de détail. Dans un livre où il prétend étudier l'art au point de vue sociologique, M. G. ne s'occupe que de la littérature, et dans la littérature que du roman et de la poésie lyrique. Il se montre sévère à l'excès pour

Lamartine. Par contre, il semble avoir pris un plaisir de paradoxe à vanter chez Victor Hugo précisément les mérites qu'il est le plus difficile de découvrir chez lui : c'est le *penseur* qu'il admire en Victor Hugo; et les recueils qu'il cite sont tous postérieurs aux *Contemplations*. Enfin il fait beaucoup d'honneur à M. Zola en discutant ses idées critiques, qu'on a plus justement qualifiées quand on n'y a vu qu'un effort pour ramener la littérature au niveau des illettrés.

Mais il suffit qu'une vue de système serve à faire la lumière sur plusieurs points. Et tel est le mérite de la théorie de M. Guyau. On s'en convaincra en lisant les pages vigoureuses où M. G. discute la théorie de M. Taine sur les rapports du génie et du milieu, celles où il montre l'erreur des romanciers qui prétendent introduire dans la littérature les procédés de l'expérimentation scientifique, enfin tout le chapitre, ingénieux et solide où il traite de la littérature des déséquilibres. — Ce livre méritait d'être publié. M. Guyau y avait mis toutes ses qualités : originalité de la pensée, variété des connaissances. Le style, toujours clair et simple, se colore en maints passages qui témoignent d'un *fin* sentiment littéraire.

René Doumic.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. AMÉLINEAU se propose de publier à la librairie Leroux tous les documents de la littérature copte important à l'histoire de l'Eglise copte, soit dans la langue originelle, soit dans la traduction arabe. Il a déjà fait paraître deux volumes sous le titre de *Monuments pour servir à l'histoire de l'Egypte chrétienne*, le premier renfermant une série de documents sur Schnoudi, le second consacré à saint Pakhôme. La publication comprendra une quinzaine de volumes environ; plus de cinq sont préparés pour l'impression; il paraîtra par an un volume, contenant des textes, une traduction aussi exacte que possible et une introduction critique (60 francs le volume pour les souscripteurs).

— M. l'abbé THÉDENAT publie une brochure intitulée *Apollo Vindonnus* (16 pp. in-8°, 2 pl. et 2 dessins; Paris, 1889. Extrait des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. XLIX). Il s'agit d'ex-voto trouvés à Essarois (Côte-d'Or), aux sources de la Cave, et qui attestent l'existence d'un sanctuaire provincial consacré à *Apollo Vindonnus* et aux sources (*Deo Apollini Vindo[nno] Vobicius Flaccus u. s. l. m.* — [*Deo Apollini Vind*] = *onno et Fontibus [.....P] risci (filius) u. s. l. m.* — *Vind (onno) Iulia, Mai f (ilia) u. s. l. m.*). Le nom de ce dieu local est de forme celtique. M. Thédénat saisit cette occasion pour dresser une liste complète des noms (d'hommes et de femmes, géographiques) qui se rattachent à la même racine.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 décembre 1889.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse à l'Académie des renseignements sur les découvertes faites dans ces derniers temps. Dans les fondations du futur palais de justice, aux *Prati di Castello*, on a mis au jour deux sarcophages et un fragment d'inscription. A *Civita Castellana*, l'ancienne *Paleria*, on découvre tous les jours de nouveaux objets, dont les plus intéressants viennent prendre place au musée de la *Villa di Papa Giulio*.

M. Héron de Villefosse adresse au secrétaire perpétuel une note sur une monnaie romaine qui vient d'être trouvée à Carthage et dont la copie lui a été adressée par le R. P. Delattre. Cette inscription contient la mention du proconsulat de Symmaque. On sait que ce célèbre orateur exerça les fonctions de proconsul d'Afrique vers les années 370 à 375 de notre ère.

M. le Dr Carton, médecin militaire en Tunisie, adresse à l'Académie une note sur la disposition du bûcher funéraire employé par les habitants de *Bulla Regia* Renvoyé à la commission de l'Afrique du Nord.

M. Edmond Le Blant est désigné pour lire, à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut, son mémoire sur les *Songes et Visions des martyrs*.

L'Académie se forme en comité secret. La séance étant redevenue publique, M. Georges Perrot communique, de la part de M. le Dr Vercoûtre, médecin-major à Rambervillers, une note sur un *auréus* à l'effigie de Marc-Antoine, frappé par les soins de Publius Clodius, en l'an 43 avant notre ère. On avait cru distinguer, sur le revers de cette monnaie, un aigle sur un cippe. M. Vercoûtre propose d'y voir plutôt un corbeau sur un rocher, armes parlantes de la ville de Lyon. La frappe de la pièce aurait eu pour objet de perpétuer le souvenir de la fondation de la colonie romaine de Lyon et de la protection que lui accordait Marc-Antoine.

M. Edmond Le Blant communique une note sur une inscription latine trouvée à Auch et conservée au Musée de Saint-Germain-en-Laye. Cette inscription, dont la lecture présente beaucoup d'incertitudes, paraît concerner un personnage juif appelé Peleger. On avait lu, à la fin : *Dedit, donum Jona fecit*. M. Le Blant montre qu'il faut lire : *De Dei donum* (pour *dono*) *Jona fecit* et que cette formule équivalait à : *De suscepit*.

M. Le Blant annonce ensuite la découverte d'un fragment de l'original d'une inscription épitaphique du pape saint Damase, dont le texte était connu depuis longtemps, et analyse diverses communications faites dans les dernières séances de l'Académie d'archéologie chrétienne de Rome.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : 1° DEHAISNES (C.), *la Vie et l'Œuvre de Jean Bellegambe*; 2° WALLON (H.), *les Représentants du peuple en mission et la justice révolutionnaire dans les départements en l'an II*, tome IV; — par M. Boissier : CAGNIAT (René), *Cours d'épigraphie latine*, 2^e édition; — par M. Georges Perrot : 1° *Collections du musée Alaoui*, publiées sous la direction de M. René de LA BLANCHÈRE, 1^{re} série; 2° SOUTZO, *Introduction à l'étude des monnaies de l'Italie antique*; 3° POIRET (Jules), *Horace, étude psychologique et littéraire*; — par M. de Barthélemy : LECOY DE LA MARCHE (A.), *les Sceaux*; — par M. de Rozière : BEAUTEPS-BEAUPRÉ, *Notice sur Guillaume des Roches, sénéchal d'Anjou, du Maine et de Touraine, 1199-1222*; — par M. Viollet : *Livre de raison de la famille de Fontenaymarie, 1640-1774*, publié par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE.

Séance du 27 décembre 1889

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret par lequel M. le président de la République a approuvé l'élection de M. de la Borderie en qualité de membre libre de l'Académie.

L'Académie procède au vote :

1° Pour le renouvellement du bureau : M. Schefer, vice-président de l'année 1889, est élu président pour 1890; M. Oppert est élu vice-président;

2° Pour l'élection de la commission du prix Gobert : sont élus MM. Delisle, de Rozière, Viollet, Clermont-Ganneau.

L'Académie se forme en comité secret. La séance étant redevenue publique, sont proclamés élus correspondants de l'Académie, savoir :

Correspondants étrangers, MM. Nauck, Neubauer, Yule et Radloff;

Correspondants français, MM. Sauvage, Bailly, Champoiseaux.

Ouvrages présentés : — par M. le marquis de Vogüé : *Corpus inscriptionum semiticarum*, 2^e partie, 1^{er} fascicule (inscriptions araméennes); — par M. Renan : divers mémoires de M. Philippe BERGER.

Séance du 3 janvier 1890.

M. Barbier de Meynard, président sortant, remercie ses confrères du concours qu'ils lui ont prêté pendant l'année de sa présidence et invite M. Schefer, président de l'année 1890, à prendre sa place au fauteuil. — M. Schefer prononce également une courte allocution. Sur sa proposition, l'Académie vote des remerciements au président sortant. — M. Oppert, vice-président de l'année 1890, prend place à côté de M. Schefer au bureau.

M. Schefer, président, annonce à l'Académie la mort de deux de ses correspondants, le baron Alfred de Kremer et le colonel Yule. Ce dernier, élu il y a huit jours seulement, a reçu sur son lit de mort la nouvelle de son élection et a répondu à l'Académie par un télégramme ainsi conçu :

« Reddo gratias, Illustrissimi domini, ob honores tanto nimios quanto immeritis. Mihi robora desiciunt, vita collabitur, accipiat voluntatem pro facto. Corde pleno et gratissimo moriturus vos, Illustrissimi domini, saluto. Yule. »

L'Académie procède au renouvellement des commissions annuelles. Sont élus : Commission des antiquités de la France : MM. Hauréau, Delisle, de Rozière, Gaston Paris, Alexandre Bertrand, Schlumberger, Héron de Villefosse, Siméon Luce ; Commission des travaux littéraires : MM. Ravaissou, Renan, Maury, Delisle, Hauréau, de Rozière, Barlier de Meynard, Jules Girard ; Commission des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Delisle, Jules Girard, Heuzey, Georges Perrot, Weil, Paul Meyer, Boissier, Croiset ; Commission du nord de l'Afrique : MM. Renan, Le Blant, Duruy, Heuzey, Georges Perrot, Barbier de Meynard, Maspero, Héron de Villefosse ; Commission administrative : MM. Delisle, Deloche.

M. Schliemann écrit à l'Académie pour l'informer que MM. Niemann et Steffen, délégués des Académies de Vienne et de Berlin, ont procédé, en novembre dernier, en sa présence et en celle de M. Bötticher, à une visite des ruines d'Hissarlik : ils ont constaté que les inculpations portées par M. Bötticher contre M. Schliemann et ses collaborateurs étaient mal fondées, et M. Bötticher lui-même a retiré l'accusation de falsification. M. Schliemann remercie en outre l'Académie d'avoir décidé en principe l'envoi d'un délégué, qui assistera, avec les représentants des autres compagnies savantes d'Europe, à une seconde visite des fouilles d'Hissarlik, au printemps prochain.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, annonce par lettre la découverte de plusieurs fragments de sculptures et d'inscriptions, trouvés sur le Caelius, dans les fondations du futur hôpital militaire. Il ajoute qu'une mosaïque romaine a été découverte dans l'église de San Pietro in Vincoli, au-dessous du Moïse de Michel-Ange.

M. Viollet, au nom de la commission du prix Gobert, annonce que les ouvrages envoyés au concours pour cette année sont au nombre de quatre :

- 1° LUCHAIRE (Achille), *Louis VI le Gros, annales de sa vie et de son règne* ;
- 2° RAUNIE, *Epitaphier du vieux Paris*, 1^{re} fascicule ;
- 3° *Lettres de Gerbert* (983-997), publiées avec une introduction et des notes par Julien HAVET ;

- 4° COVILLE, *les Cabochiens et l'ordonnance de 1413*.

A ces quatre ouvrages s'ajoutent ceux qui sont actuellement en possession du premier et du second prix :

- 1° VALOIS (Noël), *le Conseil du roi*, etc. ;

- 2° MOLINIER (Auguste), *Géographie historique de la province de Languedoc*.

M. de Mas-Latrie signale à l'Académie un curieux texte inédit du dominicain Brochard l'Allemand, adressé en 1332 au roi de France. Ce religieux avait navigué, probablement à bord d'un navire de commerce arabe, dans les régions situées au sud de l'Equateur. Il donne lui-même, pour établir qu'il a passé l'Equateur, diverses preuves astronomiques, dont l'exactitude a été reconnue par les savants de nos jours. Il paraît être allé au moins jusque vers le tropique du Capricorne et avoir visité l'île de Madagascar. Au retour, il séjourna à Socotora, à l'entrée de la mer Rouge.

M. Héron de Villefosse donne des nouvelles de M. H. de la Martinière, chargé d'une mission archéologique au Maroc. Ce jeune et hardi voyageur a exploré entièrement la colline de Tchemmich, dont l'emplacement répond à celui de la ville phénicienne de Lixus ; mais le résultat des fouilles, sur ce point, a été faible. M. de la Martinière a été plus heureux à Volubilis. Il rapporte de cette localité un plan complet et détaillé, ainsi que 34 inscriptions nouvelles, dont deux en langue grecque.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : 1° NORMANN (Ch.), *l'Ami des Monuments* (revue), 14^e livraison ; 2° NADAILLAC (le marquis de), *les Premières Populations de l'Europe* ; 3° REINACH (Salomon), *les Gaulois dans l'art antique* (extrait de la *Revue archéologique*) ; — par M. Georges Perrot : 1° LALOUX (Victor) et MONCEAUX (Paul), *Restauration d'Olympie, l'histoire, les monuments, le culte et les fêtes* ; 2° BABELON (Ernest), *le Cabinet des antiques à la Bibliothèque nationale*, 1^{re} série, dernière livraison ; 3° GASQUET (A.), *Etudes byzantines, l'empire byzantin et la monarchie française* ; 4° PERROT (Georges) et CHIZEZ (Charles), *Histoire de l'art dans l'antiquité*, tome IV ; — par M. Le Blant : ESPÉRANDIEU, *Monographie du baptistère de Saint-Jean à Poitiers* (extrait des *Paysages et Monuments du Poitou*, publié par la Société des antiquaires de l'Ouest) ; — par M. Siméon Luce : *Lettres de quelques membres de la famille de Monluc*, publiées par Ph. TAMIZEY DE LAQUE ; — par M. Viollet : MAULDE LA CLAVIÈRE (René de), *les Origines de la lution française au commencement du xvi^e siècle : la veille de la Réforme* ; — M. Héron de Villefosse : 1° divers mémoires de M. l'abbé THÉDENAT ; 2° L'ANGELO, *il Museo etrusco e romano di Perugia, notizia raccolta ed* ; 3° ROUIRE (le Dr), *Une page de l'histoire des guerres puniques : bataille tippe et Régulus* ; — par M. Schefer : PIERLING (le R. P.), *Papes et* — 1597), d'après des documents nouveaux.

Julien HAVET

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3

— 20 janvier —

Sommaire : 29. CARTAULT, vases grecs en forme de personnages groupés. — 30. PLEW, Les sources de l'histoire d'Hadrien. — 31. Ovide, Tristes, p. p. OWEN. — 32. PLESSIS, L'Illiade latine. — 33. BELOW, Origine de la commune allemande. — 34. ROLLAND DE DENUS, Dictionnaire des appellations ethniques de la France et des Colonies. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

29. — **Vases grecs en forme de personnages groupés**, par A. CARTAULT. Paris, Hachette, 1889. In-4 de 16 p., avec 2 planches.

Cette brochure est consacrée à deux groupes en terre cuite, appliqués sur le devant de petits vases ornés de rosaces, que nous avons eu récemment l'occasion de voir dans le commerce et dont les vendeurs actuels sont MM. E. de Rothschild et van Brantèghem.

M. Cartault fait observer avec raison que les vases à reliefs de ce genre sont de fabrique attique; c'est, du reste, ce que l'on avait reconnu depuis longtemps. Il remarque, en second lieu, que le style des deux groupes en terre cuite qu'il a publiés est très analogue à celui de groupes et figurines isolées, qui arrivent depuis plusieurs années à Paris avec l'indication de provenance « Asie-Mineure ».

De là il conclut, non seulement que ces derniers objets, groupes et figurines isolées, sont authentiques, mais qu'au lieu d'être asiatiques, ils sont athéniens.

Par malheur, les deux groupes que vient de publier M. C. ne sont pas moins faux que leurs congénères. Comme leurs congénères, du reste — et ici la conclusion de M. C. est exacte — ils ont probablement été fabriqués à Athènes. On m'a récemment conté là-dessus des détails fort piquants, mais est-il nécessaire aujourd'hui d'y insister? « En réalité, il n'existe pas de *question des groupes* », écrit M. Cartault (p. 15). Je partage absolument cette opinion.

Salomon REINACH.

30. — J. PLEW. **Quellenuntersuchungen zur Geschichte des Kaisers Hadrian** (Strasbourg, 1890, in-8, 121 pages, chez J. Trübner).

En ce temps de monographies impériales, où nous avons eu, après celle de Septime Sévère, celle d'Antonin le Pieux et où l'on nous prépare celle de Domitien, il en est une qui offrirait un intérêt particulier: c'est celle d'Hadrien, car plus les travaux sur l'époque impériale se

multiplient, plus on s'aperçoit que bien des réformes remontent à cet empereur. A celui qui serait tenté par un tel sujet, le livre de M. Plew serait d'une utilité incontestable. L'auteur s'y est donné pour tâche d'étudier les sources de l'histoire d'Hadrien, en se limitant toutefois à la partie de cette histoire relative à ses voyages. Comme celui qui a le dernier étudié cette question, M. Dürr, M. P. admet que la vie d'Hadrien par Sparcien, est, aussi bien que le passage de Dion, ou plutôt de Xiphilin, consacré à Hadrien, composée d'après la biographie que cet empereur a faite de lui-même. De là une étude très ingénieuse sur cette autobiographie : M. P. prouve qu'elle devait être écrite en latin et que, à l'exemple du testament d'Auguste elle était disposée partie chronologiquement, partie peut-être aussi suivant un plan méthodique, les différents faits du règne en étant présentés par catégorie. C'est dans ce document que Sparcien et Dion auraient puisé, indirectement, il est vrai ; car M. P. admet comme intermédiaire, pour Sparcien Marius Maximus et non pas, comme le veut M. Dürr, un inconnu, pour Dion un abrégiateur que Xiphilin aurait ensuite abrégé à son tour, ce qui ne s'éloigne fortement de l'original.

Une partie du travail est consacrée aux sources de la réorganisation militaire d'Hadrien qui fut, on le sait, un excellent général, bien qu'il n'ait fait la guerre qu'à son corps défendant. Dion et Sparcien ayant, tous deux, placé avant le récit des voyages de l'empereur des allusions à ses réformes militaires, l'auteur a cru devoir s'en occuper aussi, d'autant plus que ces réformes ont été, en grande partie, une conséquence des voyages eux-mêmes ; cela l'amène à parler du discours d'Hadrien aux troupes du corps d'armée de Numidie et des écrits militaires d'Arrien, où il essaie de trouver quelques traces des ordonnances impériales relatives à l'armée. Il y a là des choses intéressantes, le sujet étant encore très mal connu, mais le passage gagnerait à être écourté ; à moins que l'auteur ne préfère le nourrir davantage en y ajoutant une étude plus approfondie des institutions militaires de l'époque, au moyen des inscriptions. La comparaison de ce qui existait avant Hadrien et de ce qui se fit après amènerait à connaître les réformes de cet empereur, aussi sûrement, sinon plus que les quelques fragments de lui qui nous restent. Retenons pourtant la conclusion de M. P., qui est que l'œuvre d'Hadrien a surtout consisté à redresser des abus, à perfectionner ce qui existait, à régler plutôt qu'à innover. C'est une entreprise moins hardie, qu'on ne le supposait, mais non moins utile, car, en matière d'institutions publiques, l'organisateur est en réalité un créateur. Aussi M. P. a-t-il bien raison de s'indigner contre MM. Köchly et Rustow, lorsque, dans leur histoire des écrivains militaires grecs, comparant Trajan à Hadrien, ils qualifient celui-ci de pédant, bon à passer en revue des soldats de parade. M. Plew fait remarquer que ces parades étaient de belles et bonnes manœuvres et que c'est avec des manœuvres qu'on prépare les victoires, pour soi ou pour ses successeurs.

Dans un appendice assez développé, l'auteur compare l'autobiographie d'Hadrien aux autres autobiographies impériales connues, un peu à celle de Septime Sévère dont il s'est occupé dans un autre travail (*Marius Maximus als direkte und indirekte Quelle der scriptores hist. Aug.*) et beaucoup au monument d'Ancyre. En somme, dit-il, ce sont là des écrits à tendance politique et il faut y voir le résultat de la soif de gloire qui possédait les empereurs. Mais sur qui un prince comme Hadrien, qui mourut détesté de ses contemporains, et qui, ayant une excellence police, était fixé sur leurs sentiments à son égard, pouvait-il compter pour être son avocat auprès de la postérité, sinon sur lui-même? Il est permis, sans être altéré de gloire, de désirer l'estime de l'histoire, surtout quand on y a quelque titre.

R. CAGNAT.

31. — P. Ovidi Nasonis libri V recensuit S. G. OWEN. Oxford in-8, 1889. Proleg. 1-cxi. Texte, 1-218. Conjecturæ aliorum et nostræ selectæ, 219-246. Auctores et imitatores, 247-267. Indices.

M. Owen est un élève d'Ellis ¹. Il a prélué en quelque sorte au présent ouvrage en donnant dans les *Clarendon Press Series* une bonne édition classique du I^{er} livre des Tristes ². L'édition critique des cinq livres qu'il donne aujourd'hui est très soignée, très complète, tout à fait digne de la collation des *Standard Latin Works of the Clarendon Press* qui contient déjà tant d'œuvres remarquables. Le texte est celui de la belle impression d'Oxford. L'apparat critique qui remplit souvent la moitié des pages est disposé extérieurement (nous parlerons plus tard de la méthode) avec clarté. Entre les vers et les notes sont placés les rares *Testimonia auctorum*; plus souvent les citations qui ont été faites des vers d'Ovide dans des recueils d'extraits (*Deflorationes*). Au livre sont joints deux beaux fac-similés du *Marcianus* et du *Turonensis*. On a vu dans le titre l'indication des suppléments rejetés à la fin du volume ³, et l'étendue des *Prolegomena*. Sous ce titre se trouve une suite de chapitres sur le titre de l'ouvrage, les mss. et les éditions des Tristes, leurs rapports, les extraits manuscrits des Tristes (*Deflorationes*); enfin sur les altérations et les recensions que le texte a subies. Je tiens à bien faire

1. Voir ici p. cvii et la seconde édition de Catulle, préf. p. xvii.

² Voir la *Revue* du 6 décembre 1886, p. 444.

3. Parmi ceux-ci les *Conjecturæ aliorum et nostræ*, font parfois double emploi avec les indications courantes; ailleurs elles seraient mieux placées au bas des pages. Il est clair que l'auteur a voulu alléger des conjectures d'Heinsius et des autres savants, son apparat critique déjà très chargé. L'inconvénient signalé n'est pas moins très sensible. On s'étonnera surtout de voir ramenées à la page (I, 8 46), ou même reçues dans le texte (II, 91 : *et honos* et; III, 7, 28 : *facta soluta*), des conjectures de M. O., auxquelles, avec la meilleure volonté du monde, on ne peut accorder beaucoup de vraisemblance. — Le titre des *Auctores et Imitatores* est commode; mais l'auteur ne la donne pas, je pense, comme complète.

remarquer tout ce que M. O. nous a donné, afin de pouvoir indiquer plus librement ce qui me paraît manquer à l'édition.

La recension du texte n'est peut-être pas originale; elle est consciencieuse, ce qui vaut tout autant ou ce qui vaut mieux; elle fournira certainement à la lecture et à la critique des Tristes un point de départ dont chaque jour on sentira mieux l'avantage. — Je ne crois pas qu'un appareil critique puisse être plus riche que celui que nous donne M. Owen. Ce n'est plus ici comme dans l'édition in-12, un groupe de trois mss. GHV venant s'ajouter ou suppléer aux leçons du *Marcianus*. En dehors des notes de Bentley, de d'Orville, de Vossius, M. O. nous donne la collation de toutes les premières éditions distinguées les unes des autres vingt-huit mss. ont été collationnés en entier par M. Owen. Il n'y en a que cinq dont il se borne à donner des extraits. Ici pour la première fois est faite partout dans le *Marcianus* la distinction de la partie ancienne (L du XI^e siècle), et des feuilles d'une écriture beaucoup plus récente (Δ, du XV^e siècle). Dans ce ms. et dans les plus importants, des vérifications ont été faites aux passages douteux. Enfin il faut savoir tout particulièrement gré à M. O. d'avoir retrouvé, dans une édition annotée par Politien, ses collations de deux mss. perdus.

Ce qui précède suffira pour faire craindre au lecteur que cette profusion de richesses n'aille pas sans quelque excès. Les arbres ne cachent-ils pas la forêt? Aurait-on les matériaux d'une édition, plus qu'une véritable édition critique? Il est certain qu'on risque fort d'encombrer un appareil en y entassant cinquante à soixante collations, et peu de gens s'accommodent de digérer tant de variantes, de variations d'orthographe, de simples fautes de copiste avant d'arriver à une seule leçon intéressante. Merkel avait pris autrefois comme base de son texte un mauvais ms. (le Palatinus I, π); Binsfeld et Tanke ont prouvé que le choix était malheureux. M. O. nous donne en entier la collation de ce ms. pour montrer qu'il est sans valeur¹. N'était-ce pas prendre beaucoup de peine? De tel ms. très récent, M. O. dit (p. XLVII): « meo ut dinoscas iudicio ut aliorum auctoritates comprobentur, utilis esse potest; sed cum per se stat, vix quicquam valet. » Il ajoute que quelques-unes de ses corrections paraissent venir d'un texte imprimé. Je me demande en quoi la collation complète d'un tel exemplaire peut bien nous être utile. Comment tirer quelque parti de ce demi-manuscrit qui est aussi une demi-édition?

Mais s'il y a excès, l'excès est voulu. Nous touchons ici au point le plus délicat de la doctrine et de la pratique du nouvel éditeur d'Ovide. S'appuyant sur l'opinion de Peter et de Seldmayer qu'il fausse, si je ne me trompe, M. O. p. (XLVIII), déclare que dans la critique d'Ovide on se condamne à une œuvre stérile en ne tenant compte que des meilleurs mss. Il faut que tous les mss., même les moins bons, soient collationnés

1. P. LIV.: *Quam foede inquinatus sit!*

et utilis : *et vix quidquam in mare*. (p. xii). Le M.
prêche d'exemple.

Les leçons des mss. ne sont pas rangées dans l'apparat importance. Elles se pressent alignées dans un ordre arbitraire, simplement l'ordre alphabétique des lettres romaines et grecques qui servent à distinguer les mss., la leçon du *Marcianus* perdue ainsi au milieu d'autres. D'autre part il est visible que dans les conjectures que propose M. O. sur des passages difficiles, il s'efforce de concilier avec les leçons du *Marcianus* ou de ses suppléants celles de tel ms. médiocre ou même tout à fait mauvais. Il faudra croire que la critique d'Ovide est soumise à des règles particulières si tant est qu'une telle méthode puisse produire de bons résultats. Mais on n'y croira guère pour peu qu'on observe ici même quelles déformations subit le texte en passant du *Marcianus* à ses suppléants¹ et avec quelle rapidité il devient presque méconnaissable. Il paraît bien douteux qu'en s'éloignant encore de cette classe on ait quelque chance de trouver la moindre lumière. On ne fera que descendre, *per loca senta situ noctemque*, dans la suite indéfinie des altérations. Qu'il se rencontre dans tel ou tel des *deteriores* (I-LIV) une ou deux bonnes leçons², nous ne verrons en cela qu'un hasard heureux ou plutôt quelque habile conjecture.

On voit qu'en un sens l'apparat donne trop ; en un autre sens il donne trop peu. Un bon classement des mss. aurait permis, je crois, de simplifier les notes critiques ou tout au moins y aurait apporté quelque lumière. Qu'on songe à tout ce qu'a gagné la critique de César et, pour certains discours, tout ce qu'a gagné la critique de Cicéron à la répartition méthodique des mss. en quelques classes bien caractérisées, α , β , γ . Le 3^e chapitre des prolégomènes, chapitre très clair et très bien M. O. a indiqué les résultats auxquels est arrivé Tanke, et il a lui-même tenté, au moins pour les meilleurs mss., un classement personnel. Pour cela il se fonde uniquement sur ce fait qu'en passages déterminés, les mss. ont ou la *lectio genuina* ou la *lectio depravata*. C'est une distinction sérieuse, solide, parfois évidente ; mais elle ne l'est pas toujours, même dans quelques-uns des passages que cite M. O.³, et ce n'est pas par la leçon même, mais plutôt par d'autres raisons qu'est alors déterminé le choix entre les leçons. M. O. admet que L et les mss. de même ordre, AGHPV, descendent d'une même source ; tandis que tous les autres mss. dérivent d'une source différente ; mais qu'ici il y a eu tant de recensions qu'il est impossible de se reconnaître (*tantam conlusionem recensionum quantum vix quisquam umquam satis expedire possit*). Il me semble qu'on

1. Par ex., I, 10, 7 ; I, 11, 31 ; III, 4, 8.

2. Voir p. L et suiv. les passages des *deteriores* que signale M. O., en ajoutant : *cum Marciano mire congruit... admirabiliter consentit...*

3. Ainsi II, 8 : *denum* ou *pridem* ; II, 16 : *malum* ou *meum* ; II, 147 : *princeps Caesar*, etc.

pouvait trouver mieux. Il suffisait de recourir à des indices auxquels je m'étonne que M. O. n'ait pas pensé : aux additions, omissions et transpositions de vers dans les mss. C'est un signe de filiation purement matériel, et par là d'autant plus probant, qui permet tout au moins de distinguer certains groupes. L'addition par plusieurs mss. de vers certainement interpolés (I, 1, 17; II, 364; III, 7, 18; V, 1, 18 et 9, 8); l'omission (I, 2, 20 et II, 5) ou la transposition, (I, 1, 37; II, 175 et 176; IV, 2, 67), commune d'un ou plusieurs vers, donnent la preuve incontestable que ces mss. dérivent d'une même source. Quand l'omission dans plusieurs mss. correspond à une transposition (I, 2, 20; III, 3, 47; cf. 72; III, 12, 15; IV, 3, 49-52; 10, 31), ou à une interpolation certaine dans un autre (I, 8, 33), on peut encore conclure à une origine commune, sauf à distinguer les sous-groupes. Enfin, la manière dont s'accordent plusieurs mss. pour couper à faux une élégie (III, 2, 3; V, 3, 35 et 47), ou pour réunir à faux deux poèmes (I, 1 et 2; IV, 1 et 2), peut fournir d'utiles indications.

D'après cette méthode, en relevant et utilisant les indications de M. O., je suis arrivé aux résultats suivants : je sépare par des traits les sous-groupes ; les points d'interrogations suivent des mss. placés dans deux groupes, afin d'avertir que pour eux le classement n'est pas certain¹ : 1^{re} classe : le *Marcianus*, L, avec des lacunes nombreuses, étendues, et des altérations parfois graves (par ex. I, 3, 75 : *Priamus* au lieu de *Mettus*) ; 2^e classe, très inférieure : AGHPV — T — ζ ; enfin au-dessous et très au-dessous, deux groupes différents, tous deux également médiocres ou suspects : l'un formé par *Faxypqφ* — D — Cop — υ — Kγ, et où les interpolations sont nombreuses et audacieuses (voir F, II, 186) ; l'autre comprenant : V(?) β μ — η — EG(?) π ψ(?) — O — A(?) δ ξ. L'un des mss. les plus altérés est B où au livre V, 2, 5 le vers authentique est flanqué d'un vers interpolé. De même dans β, III, 7, 28, et dans C, II, 260.

Enfin, j'aurais souhaité de trouver dans les prolégomènes quelques mots tout au moins sur la valeur littéraire et historique des *Tristes*. Ils étaient à mon avis d'autant plus nécessaires qu'on juge, de notre temps, les dernières œuvres d'Ovide et surtout l'avant-dernière avec trop de sévérité. Leurs défauts sont connus ; on les exagère. Il est vrai qu'on juge ainsi les *Tristes* sans les lire. Combien il eût été désirable qu'un éditeur aussi soigneux que M. O. indiquât et blâmât cet excès² ! Sans doute la plainte est dans ces élégies humble et souvent monotone ; mais elle est souvent touchante, et le poète y varie plus qu'on ne le croit les accents de sa tristesse. Sa langue est d'une merveilleuse souplesse et pleine de tours fins et ingénieux. — Il eut été utile aussi de se demander si les

1. On s'accommodera plus facilement de cette imperfection dans le classement proposé si l'on se rappelle que ces mss. sont pour la plupart des plus médiocres et qu'ils datent du *xv^e* et du *xvi^e* siècle.

2. La première hypothèse sur laquelle on a bâti beaucoup en Allemagne, ne me paraît nullement prouvée.

personnages auxquels Ovide s'adresse en cachant leurs noms, si l'ami ingrat, l'ami fidèle, sont réellement ses contemporains, nommés plus tard dans les Pontiques, ou si notre poète, ennemi de toute caractéristique, n'a pas jugé commode de donner ce cadre tout fictif aux développements généraux dans lesquels sa muse se complait. Ovide pourrait bien avoir fait les deux choses ¹.

M. Owen nous a tant donné que naturellement, quoi qu'avec beaucoup d'injustice, je ne me lassais pas de lui demander davantage. — Je termine en appelant son attention sur quelques détails sans grande importance ². Il y a contradiction pour l'orthographe de *Laudamia* entre la p. cv au bas et la note sur I, 6, 20. Le vers interpolé de C : V, 6, 40, et cité, p. lxx, a été fabriqué d'après l'Énéide, IV, 405. L'apparat a dû être dressé et imprimé avant que les prolégomènes fussent achevés. D'où l'inconvénient que rien n'avertit au passage même que des remarques ou des justifications très intéressantes se trouvent au début du livre.

Emile THOMAS.

32. — *Italicus Ilias latina*. Edidit, præfatus est, apparatu critico et indice locuplete instruxit Fridericus Plessis. Paris, 1885, LI-98 pp. in-8.

Il est bien tard pour signaler cette bonne édition de *Ilias latina*. L'ouvrage mérite cependant une mention. On sait que cette version fort abrégée de l'*Iliade* a été pendant longtemps un des livres où les auteurs du moyen âge allèrent chercher une connaissance bien imparfaite des épopées homériques. C'est une des sources les plus importantes du cycle de Troie. A ce titre, une édition n'intéresse pas que la philologie classique. M. Plessis l'a établie avec grand soin ¹. En outre des treize manuscrits principaux, dont les meilleurs sont ceux d'Erfurt et de Leyde (xii^e s.), M. P. a fait appel à un manuscrit de Bruxelles (n° 2717, xv^e s.) et à deux manuscrits de Paris (f. lat. 8413 et 14909, du xv^e s.), négligés avant lui. Dans l'introduction, il nous donne quelques renseignements sur son auteur : doit-on l'identifier avec Silius Italicus? MM. Doehring

1. Je n'ignore pas que dans l'édition classique, M. O. a touché aux sujets que j'indique (voir l'article cité de la *Revue*, p. 444 et 445); mais M. O. ne pense pas, j'en suis sûr, que la discussion de tels sujets et que les remarques qu'il a faites lui-même, ne soient à leur place que dans des livres d'élèves.

2. Je me garde bien de relever dans un travail aussi considérable, tel ou tel passage équivoque de l'apparat ou de discuter avec l'auteur telle ou telle conjecture.

3. J'ai en ma possession l'exemplaire des *Poetae latini minores* qui a appartenu à Wernsdorff et dont cet auteur a couvert les marges de notes manuscrites. J'y relève seulement deux corrections. Au v. 654, W. propose de lire *super* au lieu de *simul* qui ne donne pas un bon sens; la même faute (*simul* pour *super*) a été commise par le copiste du *Vossianus* au v. 65. Au v. 769, la leçon de l'*Annabergensis*, *fugiant liquentes castra*, indiquée en note, est déclarée *uerior* : *quod sequentia demonstrant debeatque ideo in textum recipi*.

4. *Ueber den Honerius latinus*. 1884. Strasbourg.

et ¹ Wagener ² le pensent. Avec prudence, M. P. s'abstient; l'auteur écrivait dans la première moitié du premier siècle, plutôt sous Tibère que sous Néron; c'est tout ce qu'il ose affirmer. Les arguments que l'on a présentés pour démontrer l'identité de ce personnage avec le poète des *Puniques* sont très fragiles. Je pense, comme M. P., que la question n'est pas mûre pour une solution, si elle doit jamais en recevoir une.

Le latin de M. Plessis est élégant et simple ³ et son étude se lit avec agrément. Un index très complet la termine.

P.-A. L.

33. — J. von BELOW. *Die Entstehung der deutschen Stadtgemeinde*. Düsseldorf, Voss. 1889, xi et 127 pp. in-8. 3 marks.

Ce travail forme la suite de deux articles très importants, publiés par M. von Below en 1887-1888, dans l'*Historische Zeitschrift*, sous le titre : *Zur Entstehung der deutschen Stadtverfassung*. Avec beaucoup de force et d'érudition, l'auteur s'y est attaqué aux théories bien connues de Nitzsch et de Heusler. La première voit, comme on sait, dans le droit domanial, dans le *Hofrecht*, l'élément formateur par excellence des villes allemandes; la seconde considère l'échevinage comme l'ancêtre des conseils urbains. Ainsi, pour l'une, le développement ultérieur des villes est essentiellement conditionné par les institutions seigneuriales, tandis que, pour l'autre, il dérive de l'organisation judiciaire de l'époque franque.

En opposition avec ces deux théories, M. v. B., dans l'ouvrage qui fait l'objet de ce compte-rendu, en revient aux idées émises, il y a bientôt trente ans, par von Maurer (*Geschichte der Stadtverfassung in Deutschland*, 1869-73). Il n'y a toutefois, entre les deux auteurs, que le point de vue de commun. On a bien à faire ici à une œuvre originale. M. v. B. apporte à l'appui de la thèse de son devancier de nouveaux arguments et sur bien des points essentiels s'écarte de lui. J'exposerai rapidement sa manière de voir, avant de dire les difficultés qu'elle me paraît soulever.

D'après M. v. B., les institutions municipales du moyen âge n'ont leur origine ni dans le droit domanial, ni dans le droit public franc. Elles présentent un caractère essentiellement communal. La ville n'est ni une *Pfalz* transformée, ni une centène condensée : elle est avant tout une commune, une *Gemeinde*. Et cela, parce qu'elle dérive directement d'une commune antérieure, de la communauté de village, de la *Land-*

1. Compte-rendu de la thèse de M. Plessis dans la *Neue philolog. Rundschau* du 26 juin 1886.

2. *Ueber den Honerus latinus*, 1884. Strasbourg.

3. Il n'est peut-être pas très correct d'employer *noter* = « notre auteur », p. XL; *uter* pour *utrumque* (p. XLIII, l. 4 de la note) et *Schweiger* (p. XXXVII, n. 2) sont des fautes d'impression omises aux errata.

Gemeinde. Cette commune, sur laquelle on ne possède d'ailleurs fort peu de renseignements anciens, nous apparaît revêtue d'une administration et d'une juridiction autonomes. L'organe de cette administration et de cette juridiction est le *Burding* (*Bursprake, freie Heimgerede*, etc.), c'est-à-dire l'assemblée des habitants du village présidée par un chef électif : *Honne, Heimbürger, Zender*, etc. Le *Burding* statue sur les intérêts économiques de la communauté : il fixe l'époque de la moisson, des vendanges, des semailles. Comme juridiction, il est compétent en matière de poids et mesures, de contraventions aux règlements communaux et de délits de police (*kleinere Frevel*). D'ailleurs, M. v. B. reconnaît tout de suite que l'état de fait ne correspond que très rarement à l'état de droit. Presque nulle part la *Landgemeinde* n'a conservé entière son autonomie. Dans la plupart des cas, le seigneur a restreint son *self government* : très souvent c'est lui qui nomme le *Zender* ou revêt son *villicus* domanial des attributions de celui-ci ; très souvent encore, le *Burding* est réuni au *Hofgericht*. Dès lors, la condition juridique de la *familia* non libre et celle des paysans libres se rapprochent et tendent à s'égaliser. Toutefois ce serait une erreur de croire que l'ancienne autonomie ait disparu complètement devant le *Hofrecht*. Plusieurs exemples prouvent nettement la coexistence de deux groupes distincts de population. A côté de la *familia* plus ou moins servile subsistent des tenanciers plus ou moins libres. Viennent la grande révolution économique du *xii^e* siècle, et dans les villages que le commerce transforme en villes, ces derniers reprennent leur indépendance et leur autonomie. Seulement, l'ancien *Burding* a disparu. Mais, à sa place apparaît une nouvelle assemblée, comme lui essentiellement communale : le conseil urbain, le *Stadtrath* qui recueille ses attributions. D'après M. v. B., en effet, l'administration et la juridiction, exercées à l'origine par le conseil, sont essentiellement les mêmes que celles dont le *Burding* était jadis l'organe.

M. v. B. a compris qu'il fallait prouver par quelques exemples la vérité de sa doctrine. Malheureusement, je dois déclarer que la théorie ne me paraît pas avoir victorieusement subi l'épreuve à laquelle son auteur l'a soumise.

Les exemples choisis sont : Hameln, Quedlinbourg, Halberstadt, Soest, Strasbourg et Cologne. Si l'on écarte de cette liste Strasbourg, dont M. v. B. avoue lui-même (p. 37) qu'on ne voit pas de preuve que sa constitution dérive d'une *Landgemeinde*, et Cologne, qui a eu un développement tout à fait particulier, il reste quatre villes, appartenant toutes au territoire du droit saxon. Les preuves invoquées à l'appui de la théorie, perdent donc, par là, dès le début, beaucoup de leur force. Elles ne sont pas valables pour toute l'Allemagne, mais pour une partie seulement de l'Allemagne. Et encore, on peut douter qu'elles soient toutes concluantes. A Hameln, par exemple, le *Rath* est d'après M. v. B., l'héritier des fonctions communales du *Schultheiss* seigneurial. Par

tant, il dériverait donc de l'ancien *Burding*, dont cet officier a reçu postérieurement les attributions. J'avoue ne pouvoir comprendre cette conclusion. En effet, les attributions de *Schultheiss* n'ont passé à la ville qu'entre 1265 et 1267. Or, dès 1237-1247, je vois que M. v. B. mentionne déjà (p. 25) l'existence des *Consules*, c'est-à-dire, comme on sait, des membres du conseil. Le *Rath*, à Hameln, est donc antérieur à l'acquisition par la bourgeoisie, des fonctions communales de l'officier seigneurial. Conséquemment, il ne provient pas du *Burding* : il faut chercher ailleurs son origine ¹.

L'exemple de Quedlinbourg ne me paraît pas plus probant que celui de Hameln. M. v. B. cite un diplôme de 1040, accordant aux *negociatores* de cette ville *ut de omnibus que ad cibaria pertinent, inter se judicent*. Jusqu'ici, à tort peut-être, on avait vu dans ces *negociatores* une gilde de marchands. Pour M. v. B., ils sont simplement identiques aux *cives*, aux bourgeois. Dès lors, les mots *inter se judicent*, etc., montrent l'existence à Quedlinbourg d'une *Bauerschaft* et d'un *Burding*. Ce raisonnement serait irréprochable, s'il était sûr qu'il faille, par *negociatores*, entendre les bourgeois. Mais rien n'est moins certain que cette interprétation. Personne n'ignore, sans doute, que *mercator*, au XI^e siècle, soit pris fort souvent dans le sens de *burgensis* ou de *civis*. Seulement, on est-il de même pour *negociator*? M. v. B. l'affirme, mais ne le prouve pas. On ne trouve rien de tel aux passages de Waitz et de Roth von Schreckenstein, auxquels il renvoie. Bien plus, ce dernier auteur (*Ritterwürde*, p. 432, n. 4), cite un texte qui empêche de considérer comme synonymes les mots *civis* et *negociator* (*cum ab Italia redeuntes Wirzheburc venissemus, maxima civium et negotiatorum querimonia nobis occurrit*).

Si les observations précédentes sont vraies, deux des exemples — et précisément ce sont les deux principaux — choisis par l'auteur pour appuyer sa théorie, perdent toute valeur. Strasbourg et Cologne ne prouvant rien, il ne pourrait plus donc invoquer que les constitutions de Halberstadt et de Soest, deux villes saxonnes, auxquelles il ne consacre que quelques lignes. C'est évidemment un support trop fragile pour une théorie qui doit pouvoir s'appliquer aux institutions urbaines de toute l'Allemagne.

Outre que les exemples choisis par M. v. B. ne me semblent pas con-

1. Il m'est impossible de comprendre comment M. v. B. n'a pas remarqué cela. Il dit du conseil de 1237 (p. 27) : *Wir wollen... keine Vermuthung darüber ausstellen, welche Functionen er... versah*. Mais par là même il s'enlève le droit de dire (p. 29), du conseil en 1277 : *die Rathsgewalt ist... kommunalen Ursprungs*. Puisque les fonctions communales du *Schultheiss* ont été attribuées au conseil postérieurement à la première apparition de celui-ci, il est évident qu'elles sont non organiques, mais adventices. On pourrait, en raisonnant de même, attribuer au *Rath* une origine publique, ce contre quoi M. v. B. proteste avec la plus grande énergie, là où il reçoit les attributions d'un fonctionnaire public.

firmier suffisamment sa théorie, celle-ci me paraît, en outre, prêter le flanc à des objections fort sérieuses. Pour qu'elle fût acceptable dans tous les cas, il faudrait en effet : 1° Que partout en Allemagne on pût prouver l'existence dès le XI^e siècle, c'est-à-dire dès l'époque où se forment les premières constitutions communales de *Landgemeinden* organisée comme le veut l'auteur ; 2° que partout également il fût démontré que le conseil a comme attribution essentielle cette juridiction sur les poids et mesures qui constitue par excellence la compétence du *Burding*. Or, je doute que ces deux points puissent être établis. Lamprecht a prouvé que, jusqu'au XI^e siècle, c'est à la Marche et non à la communauté de village qu'appartient la juridiction en matière de poids et mesures. Et d'ailleurs, quoi qu'il en soit, il est excessif de considérer, dans tous les cas, cette juridiction, comme une juridiction nécessairement communale. Elle est attribuée fort souvent au fonctionnaire public, au détenteur du droit régalien de tonlieu. A Dinant — je prends cet exemple parce qu'il est cité par l'auteur — je crois avoir montré qu'elle appartient au comte, non à la commune. On trouverait la même chose à Metz, à Toul, à Liège et en Flandre.

Quant à la compétence des conseils urbains, il me semble fort hasardeux de la restreindre à la juridiction des poids et mesures. Que les conseils aient presque toujours possédé cette juridiction, d'accord. Mais est-elle partout primitive? N'est-il pas évident, par exemple, que les mouvements communaux en Flandre et dans le nord de la France ont eu, avant tout, pour but l'établissement d'une *paix* propre à la ville? Dans ces territoires, on voit fort nettement la bourgeoisie chercher à acquérir un droit nouveau en harmonie avec les nécessités de la vie urbaine. La magistrature essentiellement communale des jurés se rattache directement, dans ces territoires, aux institutions de paix et il ne serait pas difficile de démontrer la même chose pour plusieurs villes allemandes¹.

D'ailleurs, si entre les institutions de la communauté de village et celles de la commune urbaine le lien est si étroit, comment se fait-il que M. v. B. doive bien reconnaître qu'il n'existe pas *einen äusseren Zusammenhang zwischen Stadt-und Landgemeinde hinsichtlich des Repräsentativkollegs* (p. 84). En ceci, il s'écarte, et avec grande raison, de von Maurer, qui voit dans les bourgmestres et les conseils des villes les descendants des anciens administrateurs de la communauté rurale. Mais ce faisant, il enlève beaucoup de force à sa théorie. S'il n'apparaît, en effet, aucun point de contact entre le conseil et le *Burding*, c'est évidemment que ce dernier n'a pas été aussi vivace que le croit l'auteur.

¹ Par exemple, pour Ratisbonne (Gierke, *Genossenschaftsrecht*, I, 270). Metz présente un cas particulièrement intéressant : les échevins et le comte, c'est-à-dire la justice publique, sont compétents en matière de poids et mesures ; les jurés, c'est-à-dire le conseil de la commune, sont les organes de la paix.

Et comment admettre, dès lors, que d'un germe aussi chétif soit sortie la puissante floraison des constitutions communales?

Je n'insisterai pas plus longtemps ici sur les objections que provoque la thèse de M. v. B. prise dans son entièreté. Je dis *prise dans son entièreté*, car au fond et en tant qu'il reconnaît dans les villes des formations essentiellement communales, l'auteur est évidemment dans le vrai. C'est seulement la dépendance nécessaire qu'il établit entre *Land-gemeinde* et *Stadtgemeinde*, qui me paraît être sujette à caution. Encore faut-il reconnaître que, dans plusieurs villes et peut-être même en général dans la basse Allemagne, la commune urbaine semble bien la fille légitime de la commune rurale. Pour les autres régions, on sera en tout cas forcé désormais d'accorder plus d'attention à ce qui est resté, dans les villes, des institutions de l'époque agricole du moyen âge. Ce seront, en somme, les travaux spéciaux qui élucideront définitivement la question. Le livre de M. von Below est de nature à en susciter un grand nombre. C'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire et ce sera la meilleure preuve qu'il aura servi largement à l'avancement de la science.

Henri PIRENNE.

34. — **Dictionnaire des appellations ethniques de la France et de ses colonies**, par André ROLLAND DE DENUS, membre de la Société de Géographie de Bordeaux, etc., VIII p. et 666 col. gr. in-8. Paris, Emile Lechevalier, 1889. Prix : 10 fr.

L'idée de recueillir les noms qualificatifs dérivés des noms de lieu (par exemple *Parisien* de *Paris*), n'est pas nouvelle. Déjà en 1877, M. L. Merlet, archiviste du département d'Eure-et-Loir, avait publié, dans le tome I^{er} de *Mélusine*, un *Dictionnaire des noms donnés aux habitants des diverses localités de la France*. Quelques années après, M. Merlet qui, dans l'intervalle, avait recueilli de nouveaux noms, fit de son *Dictionnaire* un élégant volume. Si nous rappelons ce souvenir, c'est que M. Rolland de Denus ne paraît pas connaître l'ouvrage de M. Merlet (il ne le cite nulle part), quoiqu'il refasse le même travail, sur le même plan et avec les mêmes défauts, à cela près pourtant que l'ouvrage de M. Merlet était rédigé avec plus de goût littéraire, et contenait bien moins de citations inutiles.

Le procédé — on ne peut dire la méthode — de M. R. de D. a consisté à relever dans ses lectures les appellations ethniques qu'il a rencontrées et, le plus souvent, à copier le passage où il les a rencontrées. Ainsi M. P. Giffard (*Figaro*, 17 juin 1885) est cité comme autorité pour *Abbevillois* d'*Abbeville*; M. Gaffarel, *Les colonies françaises*, fournit un long passage sous le nom *Acadien*; MM. G. et A. de Mortillet, *Musée préhistorique*, sont invoqués comme autorité pour *Acheulén* de *Saint-Acheul*¹. A ces noms sont venus s'ajouter ceux que des correspon-

1. M. R. de D. dit dans sa préface : « Nous avons cru devoir appuyer le plus possible d'un exemple l'énonciation des ethniques. En dehors de l'intérêt particulier que

dants obligants la ont il mu uqu ; 1. de l. a classe le rom
par ordre alphabétique, et il en a fait un gros livre aussi inutile que
peu intéressant.

Il n'est pas venu à l'idée de M. R. de D. qu'il fallait distinguer entre les appellations populaires, c'est-à-dire ayant une existence réelle, et celles qui sont d'ordre littéraire, soit conservées par la tradition des lettrés, soit inventées par un lettré qui a besoin de former un ethnique sur un nom de lieu et qui le fabrique de son mieux. Le terme « épéacheuléenne » inventé par M. de Mortillet pour désigner le gisement préhistorique de Saint-Acheul, n'est pas, par le fait de cette citation, une « appellation ethnique » : l'appellation ethnique, dans ce cas, est le nom (inconnu de nous, comme de M. R. de D.) par lequel les habitants de Saint-Acheul sont désignés dans les villages voisins. Une fois, M. R. de D. cite en note un nom patois, *Azuès*, à côté d'*Azunois*. Comment n'a-t-il pas vu qu'*Azuès* est le nom véritable, et *Azunois* une appellation étrangère au pays, inventée un jour par quelqu'un qui voulait désigner un habitant du Val d'Azun, et qui a formé cet ethnique par analogie avec la classe si nombreuse des ethniques en *-ois* ?

Il ne suffit pas encore de collectionner des appellations ethniques comme on collectionne des timbres-poste ; il faudrait les entourer d'exemples qui éclairent leur histoire. Il serait bon de citer sous un ethnique les noms d'homme qui en sont les doublets, par exemple, à propos de *Berruyer*, habitant de Bourges, les noms d'hommes *Berruyer* et *Berryer* ; à propos d'*Auvergnat*, des noms d'homme *Alvergnat* et *Alvergniat*. En tout cas, si on laissait de côté les noms d'homme, il faudrait chercher les formes anciennes des appellations ethniques, surtout quand ces formes anciennes sont différentes des modernes. Il faudrait, par exemple, à propos d'*Auvergnat*, citer l'*Auvernat*, vin dont parle Boileau (voir Littré, *Dictionnaire*, s. v.). Et la graphie *Auvergnat* (par *-at*) n'a-t-elle pas remplacé une graphie plus ancienne *Auvergnac* (par *-ac*) ? Dans une nouvelle où il met en scène un méridional du siècle dernier, M. H. Babou, lui fait prononcer avec affectation *Auvergnac* : « Épouse l'*Auvergnac* ! épouse l'*Auvergnac* ! dit-il à son enfant avec sa prononciation de vieil émigré ; il le faut, il le faut... »² Le changement de la graphie *-ac* (où le *c* final ne se prononçait plus) en *-at* (où le *t* final ne se prononce pas davantage), est attesté

présentent ces exemples, ils affirment encore la sincérité de nos recherches en même temps qu'ils constituent des éléments bibliographiques dont nos lecteurs tireront profit. » Faut-il donc faire remarquer à M. R. de D. qu'une citation n'est utile et un « élément bibliographique » qu'autant qu'elle permet au lecteur de retrouver le passage cité, et que, pour cette raison, il faut indiquer le tome et la page, et aussi, pour les ouvrages peu connus, la date et le lieu de la publication ?

1. *Azunois**, orig. du Val d'Azun, arrondissement de Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées). * (En patois, on dit *Azuès*).

2. H. Babou, *Les payens innocents*, édit. Charpentier, 1878, p. 142.

historiquement par des noms de lieu de cette région dont l'orthographe (non la prononciation) a changé par analogie, par exemple Saint-Georges-d'Aurac qui s'écrit aujourd'hui Saint-Georges-d'Aurat¹. — Si nous posons ces questions, c'est pour montrer quelles recherches nécessiterait un « Dictionnaire des appellations ethniques de la France » fait avec méthode et critique.

Un travail de ce genre devrait avoir pour but de réunir les appellations ethniques réelles, employées par le peuple dans le pays même, et il devrait tenir compte du nom patois de la localité. Comment s'expliquer, par exemple, que l'ethnique d'Aoste (Isère) soit *Outard*, au tém. *Outarde*, si l'on ne sait qu'Aoste se dit dans le patois du pays *Outa*? Puis, quand on a recueilli ces noms, il faut distinguer entre ceux qui sont des termes polis et ceux qui sont des termes injurieux : par exemple, pour désigner les habitants de Clamart, près Paris, *Clamartin* est le terme poli, et *Clamario* le terme injurieux ; de même pour Sèvres, *Sévrien* est le terme poli et *Sévrion* le terme injurieux. — Les sobriquets viendraient en troisième ligne, car ils ont une valeur locale, et d'un village à l'autre les habitants se désignent souvent par leurs sobriquets. Il faut noter enfin que dans le peuple on emploie souvent comme ethnique le nom de la localité, sans y ajouter aucun suffixe. Récemment, à Nériss (Allier), voulant savoir si l'ethnique *Nérissien* employé dans les livres était d'usage populaire, je demandai à une personne du peuple comment on désignait un homme, un garçon de Nériss. — Un Nériss, me répondit-on. — Et une femme, une fille de Nériss? — Une Nériss. — Dans plus d'une province, la collectivité d'un village est désignée dans le pays par le nom du village, précédé de l'article pluriel, *Les Beau-court*, par exemple, pour les gens ou habitants de Beau-court, etc., etc.

Il est évident qu'un travail de ce genre, comme œuvre d'ensemble, ne serait possible que comme résultat et centralisation d'un grand nombre d'enquêtes locales. Le Comité des Travaux Historiques pourrait le provoquer par ses questionnaires, si du moins il s'intéressait au folklore, car ceci est du folk-lore linguistique. A son défaut, les Sociétés ou les Revues de Patois pourraient suggérer l'idée de ces recherches à leurs collaborateurs, en leur esquissant un plan². C'est en prenant une province, ou un *pays*, ou simplement un canton qu'un chercheur pourrait dresser un catalogue de ce genre ; il serait nécessaire qu'il eût quelques notions philologiques pour rechercher les formes anciennes de ces noms, pour compléter son enquête par des recherches dans les noms de famille. Un travail de ce genre, fait avec soin, ne fût-ce que pour un

1. *Annales de la Société académique du Puy*, t. XXVI, p. 6.

2. C'est ce que pourrait entreprendre, par exemple, la Société Liégeoise de Littérature wallonne qui a déjà, par ses concours, suscité tant de publications utiles, ou encore sa jeune sœur, la Société du Folk-Lore Wallon (à Liège), qui commence en ce moment à drainer tout le folk-lore du pays wallon.

canton, serait plus utile et plus intéressant que la compilation banale de M. Rolland de Denus.

H. GAIDOZ.

P.-S : — Qu'il me soit permis de joindre deux *desiderata* au vœu du paragraphe précédent :

1° Qu'on s'occupe de fixer la prononciation réelle et locale des noms de lieu avant qu'elle soit généralement remplacée par une prononciation réglée sur la soi-disant orthographe. Nous sommes excusables, nous Parisiens, d'ignorer la prononciation usitée dans la localité, de ne pas dire, par exemple, *Saint-Miel* pour Saint-Mihiel, *Vzou* pour Vesoul¹, *Monmirell'* pour Montmirail (Marne), *Alèss'* pour Alais, *Le Tar* pour le Tarn, *Carpentrâ* pour Carpentras, *Saint-Câ* pour Saint-Cast (Côtes-du-Nord), *Epiniâ* pour Epiniac (Ille-et-Vilaine), *Sougéâ* pour Sougéal (Ille-et-Vilaine), *Saint-I* pour Saint-Ay (Loiret), *Le Té* pour Le Theil (près de Coulommiers), etc., etc. — Cette question a été, depuis dix ans, mise plus d'une fois à l'ordre du jour des sociétés françaises de géographie²; mais il serait à désirer qu'elle fut prise en main par les philologues et que les résultats fussent centralisés par notre Comité des Travaux Historiques³. — Si l'on n'y prend garde, par suite de la superstition de ce qu'on appelle l'orthographe, par l'influence de l'écriture sur la prononciation et par l'enseignement des maîtres d'école, la prononciation des noms de lieu sera transformée dans un sens réactionnaire, et cela dans la localité même. Il y a des villes où cette transformation est déjà faite. A Guéret (Creuse), les ouvriers de la ville et les paysans des environs disent encore *Garet*, ce qui est à la fois l'ancienne prononciation et l'ancienne orthographe d'avant le xvi^e siècle : les citadins disent *Guéret*⁴. A Arras, les citadins disent *ârâss'*, les campagnards *ara*⁵. Dans le département de la Loire-Inférieure « les lettrés disent *Vritz* en faisant sonner le *tz* que les gens du pays suppriment pour dire *Vri* »⁶. C'est le peuple qui a raison contre le pédantisme de la classe dite lettrée.

2° Que tout dictionnaire de patois soit accompagné d'un glossaire

1. Au xvi^e siècle on écrivait *Vesouz* et *Vesou*.

2. Pour la bibliographie de ce sujet, voir le chapitre consacré par M. Egli à la prononciation des noms de lieu dans son livre : *Geschichte der geographischen Namenkunde*, Leipzig, 1886, p. 376 et suiv.

3. Notons au passage que dans son *Dictionnaire topographique de l'ancien département de la Moselle*, Paris, 1874, M. de Bouteiller donne les noms patois des localités. C'est ce qu'auraient du faire aussi les auteurs de dictionnaires analogues, et le Comité des Travaux Historiques eut sagement fait d'adresser cette recommandation aux auteurs de ces dictionnaires topographiques publiés sous son patronage.

4. M. Jean de Cessac, dans la *Revue celtique*, t. VI, p. 264.

5. Communication de feu Bergaigne.

6. *Société de géographie commerciale de Nantes*, t. I^{er} (1883), p. 25 : article de M. Morel sur la prononciation des noms de lieu du département de la Loire-Inférieure.

géographique donnant les noms patois des localités et de leurs habitants (je veux dire les « appellations ethniques »). Il n'y a rien de plus local, de plus patois, de plus attaché au terroir que les noms de lieu, et c'est justement ce dont les compilateurs de dictionnaires patois ne se préoccupent pas¹. Il est inutile de faire remarquer l'intérêt de ces noms, surtout pour la linguistique, car ils fournissent des documents plus fixes, plus immuables que ceux de la langue ordinaire; ce sont, en quelque sorte, les bornes-milliaires ou les bornes-frontières de la géographie dialectale. Nous recommandons ce sujet d'enquête aux sociétés de langue locale, et aussi aux sociétés de folk-lore (à celles du moins qui sont organisée sur une base scientifique), car le *folk-speech* est une branche du *folk-lore*.

La linguistique elle-même ne peut que gagner à tenir compte de la vie populaire du langage, puisque l'écriture n'est qu'un symbole, qu'une convention sociale d'ordre optique. Or, plus l'instruction primaire se répandra, plus la langue sera déformée par la superstition de la lettre moulée et par la tyrannie de la soi-disant orthographe. Peut-être même les linguistes qui se rendent compte du byzantinisme et du caractère superstitieux de l'orthographe, au lieu de demander à une féodalité littéraire la permission de desserrer ces liens, feraient-ils bien de prendre cette permission, et de proclamer la liberté de l'orthographe, comme avant 1789. La meilleure des propagandes a toujours été « la propagande par le fait. »

H. G.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. LABBÉ publie une *Syntaxe latine nouvelle, abrégée pour l'usage des classes* (Paris, Dupont et Thorin, 1890, XVI-126 pp. in-12). C'est un exposé assez clair, quoique dans un langage parfois prétentieux, des règles essentielles. Il se recommande par ses qualités pédagogiques. Dans la préface, il est question de *Madwig* : l'éminent latiniste danois n'aurait peut-être pas été très flatté de voir germaniser son nom.

— Nous recevons de M. TAMIZEY DE LARROQUE une nouvelle brochure, contenant des *Lettres inédites de quelques membres de la famille de Monluc*. (Auch, Foix, 1890. In-8°, 51 pages, tiré à cent exemplaires de la *Revue de Gascogne*). Nous attirons principalement l'attention sur les trois premières lettres qui sont signées de Blaise de Monluc (p. 11-15); l'une fut écrite aux consuls de Lectoure au sujet de certains prisonniers, accusés d'avoir voulu surprendre cette ville et son château; deux autres sont adressées au cardinal de la Bourdaisière; toutes trois ajoutent

1. La seule tentative que je connaisse à cet égard est l'ouvrage anglais de M. R. C. Hope, *Dialectal Place-Nomenclature*. Je ne connais cet ouvrage que par une mention de M. Skeat dans les *Notes and Queries*, n° du 9 août 1884, p. 109; mais M. Skeat se plaint que l'auteur n'ait pas toujours indiqué d'une façon précise la valeur qu'il attribue aux lettres employées par lui.

quelque chose à la biographie de Monluc et à l'histoire civile et ecclésiastique de la Gascogne. Signalons encore des lettres de Charles de Monluc, petit-fils du maréchal, à Henri III et à Henri IV, et, en appendice, une charte de Gaston de Contaut, seigneur de Biron, ainsi qu'une lettre intéressante de M. Gardie sur le lieu où mourut Blaise de Monluc; — car, chose curieuse, ce que l'on connaît le moins de la vie de l'auteur des *Commentaires*, ce sont ses deux extrémités, le lieu et la date de sa naissance comme de sa mort. Faut-il dire que l'annotation de M. Tamizey de Larroque est, non seulement fort copieuse, mais fort instructive? Tous nos lecteurs le savent d'avance.

— Une nouvelle édition de la *Petite ville allemande* de Kotzebue, avec notices biographique et littéraire, et accompagnée de notes en français, par E. LOMBARD, docteur en philosophie de l'Université de Leipzig et professeur agrégé d'allemand au lycée de Limoges, paraît à la librairie Belin (1889. In-8°, VIII et 199 p.). Les notices sont un peu courtes. Les notes sont très nombreuses, trop nombreuses même, et, quelquefois superflues. Beaucoup de ces remarques ne devraient être faites qu'en classe. A quoi bon ces questions et interrogations : « à quel cas est tel mot... traduisez ceci... pourquoi l'accusatif... », etc. ? Pourquoi, à propos de *Wurst* (p. 198), citer *Wüsse*, *Würze* et *Wust* ? Pourquoi, à propos de *Zaun* (id.), citer *Zaum*, puis *Binzäunung* et demander ce que marque le substantif en ung ? Voilà qui est « vom Zaun gebrochen ». Il valait mieux donner le sens exact de *gestreng* (p. 28), qui signifie « puissant » et non comme dit M. L., « sévère ». Il valait mieux dire que *dramatisieren* est une expression de Goethe et de ses amis (p. 17) et que *ein ganzes Kerlchen* (id.) ou *ein ganzer Kerl* est encore une expression de l'époque des *Kraftgenies* (cp. p. 161). P. 16, lorsque M. Staar se plaint que les romanciers allemands soient assez peu patriotes pour n'immortaliser que des Italiens, pourquoi dire vaguement que « l'épicier donne en passant un coup de patte à quelques poètes (?) qui allaient de préférence chercher leurs modèles au-delà des Alpes ? » Il fallait citer le *Rinaldo Rinaldini* de Vulpius et les romans de Brückner (*Die Höhle von Strozzi*, *Dianora*, *Angelika*), de Bornschein (*Antonia della Roccini*, *Coronato der Schreckliche*), de Zschokke (*Abellino, der grosse Bandit*). De même, lorsque M. Staar cite Schinderhannes (id.), il fallait rappeler qu'Arnold avait composé en 1802 un roman historique de *Schinderhannes*. Si M. Staar raconte qu'il « dramatise » la vie de Lorenz Schmeckebein, et que Sperling compose les romances, n'est-ce pas encore une allusion à Vulpius qui sema dans son *Rinaldini* des lieds et des romances (par exemple *In des Waldes finstern Gründen*) et à Zschokke qui mit *Abellino* en drame après l'avoir publié comme roman dialogué ? *Id. Sentenzen sprudelt er von sich*, au lieu de traduire « les sentences jaillissent de son cerveau », M. L. devait montrer que *sprudeln* est ici actif, « faire jaillir » et traduire par « il se répand en un flot de sentences ». M. L. rend ce qui suit « *Fragmente würgt er heraus* », par « il sait en extirper des fragments » ; il traduit mal *herauswürgen* qui ne signifie point ici « faire sortir en tordant le cou », mais (cp. *hinunterwürgen*), faire sortir avec un violent effort ; traduisez : il crache des fragments. P. 43, pourquoi dire simplement *sintemal* = *da, weil*, et ne pas expliquer *sint dem mal* (*sint* = *seit*) ? P. 68, *Hanswurst* n'a pas « disparu de la scène allemande vers 1737 ». P. 91, *Spinnstube*, rapprocher de ce sens *Raspelhaus*. P. 95, *Dachstübchen*, ajouter *Mansarde* et *Mansardenzimmer*. P. 109, *Rinaldo Rinaldini* a paru en 1798, et non en 1799. P. 124, *welcher Gestalt* = *dass* ; traduire « comme quoi... » P. 130, *die Honoratioren*, la note est déjà plus haut (p. 49). P. 177, note 2, remplacer *ind. prés.*, par *imp. (siehe)*. P. 179, ajouter à la note sur *Trenck* (et non *Treuk*), le titre exact de son autobio-

graphie. P. 181 (*Hiobspost*), insister sur *Post* au sens de « nouvelle » et citer d'autres composés, *Freudenpost*, *Kriegespost*, *Schauerpost*, *Schreckenspost*, *Siegespost*, *Unglückspost*. P. 192, mieux valait expliquer *Spuk* que *treiben* et en général, M. L. néglige trop ces mots que l'élève rencontre peu souvent (comme *Sporteln* et *abgefeimt*, p. 177, *Schnack*, p. 179, *Klemme*, p. 197). P. 198, lorsque Sperling dit « *eine Ehrenpforte will ich dir schreiben* », M. L. met en note « je vais te dresser un arc de triomphe », il ignore que Kotzebue fait allusion à la satire de A.-W. Schlegel contre lui, *Ehrenpforte und Triumphbogen für den Theater-Präsidenten von Kotzebue*. Toutes ces remarques n'empêchent pas l'édition de M. Lombard d'atteindre le but que s'est fixé l'annotateur : « être utile à des enfants de treize à quatorze ans qui ont déjà plusieurs années d'allemand ».

— M. P. RISTELHUBER a fait tirer à part de la *Tradition* (tome III, 1889), une deuxième série de *Contes alsaciens*, qui renferment des légendes chrétiennes et mettent en scène Jésus et l'apôtre Pierre : « Jésus garde son caractère de sublimité, tandis que Pierre est dépouillé de toute grandeur et laisse voir des traits de faiblesse ». C'est ainsi que le conte X qui a pour théâtre les environs de Bouxwiller, fait de l'apôtre un mauvais plaisant et un souffre-douleur.

— La librairie Alcan fera prochainement paraître : *La philosophie de Lamennais*, par M. PAUL JANET; *La psychologie des idées fortes*, par M. A. FOUILLÉE; *Les fôts de l'imitation*, par M. TARDE; *La révolution de la chimie (Lavoisier)*, par M. BERTHELOT; *Les problèmes religieux au XIX^e siècle*, par M. ALAUX; les vol. VIII et IX du grand recueil des *Instructions des ambassadeurs et ministres de France (Russie, avec introduction et notes, par M. RAMBAUD)*; la *Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France 1579-1833*, recueillie dans les dépôts des archives étrangères, de la marine, des colonies et de la chambre de commerce de Marseille, avec introduction, éclaircissements et notes, p. p. E. PLANTET.

— MM. Bernard PROST et Eugène WELVERT font paraître à la librairie Bourolon (20, boulevard Montmartre), un nouveau recueil, *Les Archives historiques artistiques et littéraires*, qui paraît depuis le 1^{er} novembre 1889.

— La *Revue historique des Ardennes* de Senemaud n'avait duré que trois ans. M. Jules POIRIER reprend aujourd'hui l'œuvre de Senemaud et fait paraître depuis le 1^{er} janvier un *Bulletin historique des Ardennes, revue d'histoire ardennaise*; lui adresser les souscriptions à Bogny, par Château-Regnault (Ardennes.)

— La *Critique philosophique* a cessé sa publication avec la fin de l'année 1889.

— Les *Comptes-rendus* du congrès international de psychologie physiologique sont sous presse et paraîtront très prochainement.

— L'Académie des sciences morales et politiques a procédé le 28 décembre dernier au remplacement de M. Fustel de Coulanges dans la section d'histoire. M. Albert SOREL, notre collaborateur, a été élu au premier tour par 18 voix sur 31 suffrages exprimés. M. Rocquain a obtenu 7 voix, et M. Rambaud, 6.

ALLEMAGNE. — La librairie Hahn, à Leipzig, met en vente le 4^e fascicule du *Lexicon der lateinischen Wortformen* de K. E. GEORGES (col. 449-576, de *neglecta à quadrifariam*). Nous avons déjà parlé des trois premiers fascicules (1889, t. II, p. 274, art. 528); nous reviendrons sur cette importante publication quand elle sera terminée.

— M. OTTO HIRSCHFELD a fait tirer à part (26 pp. in-8°, non mis dans le commerce) son intéressant mémoire, *die ritterlichen Provinzialstatthalter*, lu à l'Académie de Berlin le 16 mai 1889 (*Sitzungsberichte*, 1889, pp. 417-442). C'est une monographie très complète sur ces magistrats, leurs pouvoirs, leurs titres (*praefec-*

les *praeses procurator*, leurs fonctions, les provinces où ils résidaient, les forç militaires qui pouvaient leur être confiées, etc.

— Après une longue interruption, la librairie Calvary se décide à poursuivre la 4^e édition *maior* de l'*Horace* d'Orelli. C'est M. MEWES qui est chargé du 2^e volume (le premier a été terminé en 1886). Espérons qu'on n'y trouvera pas des fautes d'impression aussi grossières que dans la première partie. *Q. Horatius Flaccus, recensuit atque interpretatus est* I. G. ORELLIUS; *ed. IV maior. Volumen alterum curavit* W. MEWES. Fascicules I, pp. 1-160; Sat. I 1-12 1 incl. Prix 2 mark).

— M. LÆSETH a mis sous presse une édition critique de l'*Eracle* de Gautier d'Arras.

— Voici de nouveaux tirages à part de M. Ludwig GEIGER : 1^o *In eigner Sache* réplique victorieuse à une réponse de M. Güdemann; 2^o des lettres de Bendavid à J.-J. Bellermand; 3^o des *Kleine Beiträge zur Geschichte der Juden in Berlin (1700-1817)*; on y trouve des assertions de Spener sur les Juifs, une anecdote sur les Juifs berlinois lors du passage de l'électeur Auguste de Saxe (1728), deux poésies composées par des Juifs en 1756 et 1786 et qui témoignent de leur *Loyalität* et de leur dévouement au roi; la mention de deux écrits prétendus *jüdisch-deutsch* sur la guerre de Sept Ans; une étude fort intéressante sur Maubert, auteur de brochures sur Éphraïm et sur quelques écrits relatifs à la querelle de Mendelssohn et de Lavater; une notice, accompagnée d'extraits, sur une satire de Herz (1771). *Freimüthiges Gespräch zweier jüdischer Zuschauerinnen*, qu'il faudra consulter pour l'histoire du théâtre berlinois; une autre note sur le chrétien Gossler qui défendit les Juifs dans son *Versuch über das Volk* (1786); un passage des *Charlatanerien* de Cranz; la liste des écrits qui parurent à propos du *Sendschreiben* de Friedländer, etc.

— M. PIETRSCH prépare une édition de la Bible traduite par Luther.

— L'éditeur Léopold Voss (Hambourg et Leipzig) publie une *Geschichte der Atomistik vom Mittelalter bis Newton*. L'auteur, M. Kurd Lasswitz, a déjà donné le premier volume, *Die Erneuerung der Korpuskulartheorie* (20 mark); le second volume: *Höhepunkt und Verfall der Korpuskulartheorie des XVII Jahrhunderts*, est sous presse.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 janvier 1890.

M. Dieulafoy écrit pour poser sa candidature à la place de membre libre vacante par la mort du général Faïdherbe.

L'Académie procède à l'élection des commissions chargées de juger divers concours. Sont élus :

Prix Duchalais (numismatique du moyen âge), MM. Deloche, Schlumberger, Héron de Villefosse, de Barthélemy.

Prix Bordin (géographie de l'Égypte), MM. Renan, Jules Girard, Barbier de Meynard, Maspero.

Prix Bordin (étude sur Strabon), MM. Jules Girard, Weil, d'Arbois de Jubainville, Croiset.

Prix Louis Fould (histoire des arts dans l'antiquité), MM. Ravaisson, Heuzey, Maspero, Héron de Villefosse.

Prix La Fons-Mélécocq (histoire et antiquités de la Picardie et de l'Île-de-France), MM. Hauréau, d'Arbois de Jubainville, Longnon, de Barthélemy.

Prix Stanislas Julien (ouvrages sur la Chine), MM. d'Hervéy Saint-Denys, Barbier de Meynard, Senart, Maspero.

Prix Delalande-Guérineau (études orientales), MM. Renan, Barbier de Meynard, Senart, Maspero.

Prix La Grange (anciens poètes de la France), MM. Gaston Paris, Siméon Luce, Paul Meyer, Léon Gautier.

Prix Jean-Reynaud, MM. Renan, Delisle, Georges Perrot, Boissier.

M. le marquis de Nadaillac lit une note sur la station préhistorique de Lengyel (Hongrie), située sur la rive droite du Danube, sur un plateau escarpé, entouré d'un double fossé. On a trouvé plusieurs groupes d'habitations et deux cimetières. Les habitations sont des souterrains creusés dans la terre. Les cimetières ne présentent aucune trace de crémation. Le mobilier funéraire est très riche; le nombre des objets recueillis s'élève au chiffre de 12,056. Sur ce nombre, les poteries figurent pour près de quatre mille, les armes et outils en pierre, en obsidienne, en os ou en corne, pour plus de six mille, les bronzes pour 241. La présence des bronzes permet d'assigner pour date à l'ensemble des constructions et des objets trouvés la dernière période des temps néolithiques. M. de Nadaillac compare les objets découverts avec ceux qui ont été recueillis dans les stations préhistoriques de divers pays et conclut que la station de Lengyel appartient à une civilisation qui se rattache à celle de la Grèce.

M. G. Marmier, commandant du génie, termine sa communication sur la géographie ancienne de la Syrie. Ce travail porte sur trois points principaux :

1^o La situation du pays d'Aram-Naharaim de la Genèse, où résida Abraham : Marmier repousse l'opinion qui identifie ce pays à la Mésopotamie; il en cherche l'emplacement au nord du pays de Kanaan;

2^o Celle de la ville de Qadesch, célèbre dans les annales égyptiennes de la 18^e et la 19^e dynastie : c'est, dit M. Marmier, la Kadyus d'Hérodote; elle était située au pied du Carmel et non loin de la ville d'Arados, mentionnée dans le Périple de Scylax;

3^o Celle du pays de Neharina : M. Marmier, d'après les textes égyptiens, le reconnaît comme identique à celui d'Aram-Naharaim.

M. Marmier ajoute que ces déductions géographiques peuvent jeter quelque lumière sur l'histoire des Khétas, en écartant la légende d'une prétendue invasion de ce peuple dans la Syrie moyenne, entre le règne de Thoutmès IV et celui de Ramsès II.

Ouvrages présentés : — par M. Paul Meyer (MURRAY (J. A. H.), *a New English Dictionary on historical principles*, part V (CAST-CLIVY); — par M. Delisle : PRÉLO (Maurice), *Manuel de paléographie latine et française du VI^e au XVII^e siècle*.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 18 décembre 1889.

M. Guiffrey signale, dans l'inventaire des bijoux du duc de Berry, dont il prépare la publication, quatre médaillons en or, de facture italienne, représentant des empereurs romains, et dont le prince fit l'acquisition en 1402 de marchands originaires d'Italie. Il présente les moulages de deux de ces médailles, qui appartiennent actuellement au cabinet des médailles.

M. Courajod fait observer combien la date d'exécution de ces médailles est importante à fixer pour établir qu'à l'époque de leur exécution, l'art italien n'était pas encore convenue à la doctrine de l'art antique.

M. Omont communique le texte d'un fragment de tablettes de cire appartenant au musée Britannique et contenant un compte de distributions de l'abbaye de Cîteaux, de la fin du XIII^e siècle ou du commencement du XIV^e. Il signale en même temps, comme étant d'une authenticité très suspecte, d'autres tablettes appartenant au même établissement, n^o 33270, portant des inscriptions en caractères grecs.

M. de Lasteyrie propose une interprétation nouvelle du bas-relief de Toulouse où M. Courajod a cru voir deux signes du zodiaque imités de l'antique et qui doivent n'être que la représentation figurée d'une légende dont il est fait mention dans une histoire de l'église Saint-Sernin publiée au XVII^e siècle.

M. l'abbé Duchesne entretient la compagnie de plusieurs inscriptions chrétiennes nouvellement reçues d'Afrique.

M. d'Arbois de Jubainville ajoute quelques remarques nouvelles sur la communication qu'il avait faite à une précédente séance à propos des rivières du nom de Khodamus existant en Gaule.

M. Guiffrey signale la présence, dans l'église de Notre-Dame de Paris, d'un tableau représentant la légende bien connue d'un père de plusieurs enfants, dont un légitime; pour attribuer son héritage, on imagine de faire pendre le père et d'offrir ses fils à tirer sur son corps; un des fils refuse et il est reconnu comme légitime. Le tableau de Notre-Dame représente quatorze enfants au lieu de trois, puis quatre, qui figurent sur les anciens monuments.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Sommaire : 35. L'Invention de la Sainte Croix, p. p. Nestle. — 36. Ritsch, I offrandes votives grecques. — 37. Ovide, Extraits, p. p. Sauter. — 38. Psaumes, texte grec, p. p. Swete. — 39. Chrétien de Troyes, Le Chevalier, p. p. Förster. — 40-42. Héron, Chanson de Roland, Joinville, Mon — 43. Guoba, Morone. — 45-46. Klette, Les deux Jean de Ravenna, Li poètes florentins, de Bruni. — 47. Fixville, Voyage d'un janséniste en Sic — 48. Stamm, L'évacuation de la Belgique. — 49-52. Astoria-Traversu études littéraires; Curiosités Foscoliennes; Catalogue des manuscrits Leopardi; L'Œdipe de Foscolo. — Chronique. — Académie des Ins

35. — *De Sancta Cruce*, ein Beitrag zur Christlichen Legendengesch. Eberhard Nestle. Berlin, Reuther, 1889, in-8, p. viii et 128.

M. Nestle publie dans cette brochure les textes syriaques recueillis des légendes relatives à l'Invention de la sainte Croix. Les textes qui avaient déjà paru en partie dans les éditions de la grammaire syriaque de la *Porta linguarum orientalium*, sont tirés de la collection du British Museum et d'un ms. de notre Bibliothèque nationale. La *Doctrina d'Addai*, publiée par M. Philipps d'après un ms. de Saint-Petersbourg, la légende de l'Invention de la sainte Croix se trouve intégrée tout entière; en outre, le même ms. de Saint-Petersbourg la renferme une seconde fois dans une rédaction à part. En 1686, Dupleix Lotfus en avait donné une traduction d'après un ms. syriaque qu'il croyait perdu aujourd'hui. Mais ce ms. a été retrouvé par M. Benard la Bodléienne et M. N. a pu en donner les variantes.

Les textes sont suivis d'une traduction allemande et d'une étude sur le degré de parenté qu'ils offrent entre eux. M. N. a eu l'heureuse idée de joindre à sa publication une bibliographie très substantielle concernant ces légendes, qui facilitera de beaucoup les recherches des personnes qui portent de ce côté là leur activité scientifique.

R. D.

36. — *Griechische Weihgeschenke*, von E. Ritsch (*Abhandlungen des archäologischen epigraphischen Seminars der Universität Wien*, Heft VIII). Vienne, Tempsky, 1890. In-8 de vii-153 p., avec 14 gravures dans le texte.

Le titre de l'ouvrage de M. Ritsch ne donne pas une idée bien exacte de son contenu. S'il avait voulu, en effet, traiter des offrandes grecques dans leur ensemble, ce n'est pas 150 pages, mais plusieurs volumes qu'il aurait eu à consacrer à ce sujet.

mes qu'il aurait dû consacrer à ce grand sujet. L'auteur s'est borné à étudier, avec un incontestable talent, quelques-unes des questions qui se rattachent aux *donaria* : une question générale, celle de l'origine, de la signification et de la classification des ex-voto; trois particulières, celles des ex-voto agonistiques, des trépieds dionysiaques et des offrandes des choréges vainqueurs aux concours dramatiques.

I. L'usage des offrandes aux dieux tire son origine de celui des offrandes aux morts. Il n'est pas très ancien dans la famille indo-européenne, car les Védas, où le rituel du sacrifice est si développé, ne font pas encore mention de ces offrandes. Même dans l'*Iliade*, elles sont encore presque inconnues, mais on les voit apparaître dans l'*Odyssée* (III, 273; XII, 345; XVI, 184). C'est seulement lorsque les dieux commencèrent à avoir des sanctuaires, des demeures fixes comme celles des morts, que l'on put songer à leur consacrer des offrandes durables. Le mot *ἀνάθημα* dans le sens d'offrande ne se trouve pas avant Sophocle et Hérodote. Peu à peu, l'idée qui avait inspiré l'offrande, perdit de sa netteté et les types des ex-voto devinrent conventionnels. Le principe primitif de l'utilité des offrandes, fondé sur une conception anthropomorphique (*δῶρα θεοῖς πεῖθει, δῶρ' αἰδοίους βασιλῆας*, Hés. *Fragm.* 247), tomba dans l'oubli : elles tendirent bientôt à n'être plus que des œuvres d'art quelconques. Cette partie du travail de M. R. est intéressante à comparer au début de l'excellent article *Donaria*, publié en même temps par M. Homolle dans le *Dictionnaire* de M. Saglio. Le savant français a insisté sur une idée juste que je ne trouve pas indiquée par M. R. : c'est que l'offrande est considérée comme une redevance obligatoire, une sorte de *δανάτη*, par la raison que tous les biens matériels des hommes sont, en principe, la propriété des dieux.

M. R. distingue deux classes d'*ἀνάθηματα* : ceux qui doivent réjouir les dieux par leur valeur matérielle ou artistique et ceux qui doivent surtout leur *efficace* à l'idée qui les inspire. Les premiers sont naturellement plus anciens, plus voisins de la vieille naïveté anthropomorphique, puisqu'ils ont pour objet de contenter les besoins humains des dieux. Dans les seconds, le sentiment de la dévotion, de la dépendance du donateur, et par suite aussi de la distance qui le sépare du dieu, se fait jour avec plus de netteté. M. R. place en première ligne, dans cette classe d'ex-voto, les statues de divinités offertes aux divinités elles-mêmes; cet usage s'expliquerait par la pensée que le dieu, comme l'homme, se plaît à la contemplation de sa propre image. J'avoue que je ne partage pas cette manière de voir : les ex-voto de ce genre sont avant tout des idoles, que l'on offre dans le temple du dieu pour y multiplier, en quelque sorte, sa présence. M. R. rattache à la même idée les offrandes dites de *substitution*, qui auraient pour objet principal de rendre durables des ex-voto périssables de leur nature, à peu près comme les fleurs en porcelaine que nous déposons sur nos tombes. Je crois qu'il faut tenir compte ici, dans une plus large mesure, de cet instinct d'éco-

nomie auquel sont dus les bijoux funéraires en or très mince, ou même en terre-cuite superficiellement dorée. Dès les temps les plus anciens, comme dans l'histoire du sacrifice d'Isaac, on voit apparaître cette pratique de la substitution, avec la pensée de rendre moins pesantes les redevances qu'impose la pitié. Une offrande durable, comme un animal en bronze tenant lieu d'une victime, constitue toujours une économie pour le donateur, puisqu'il ne se trouvera pas obligé de la renouveler à bref délai. D'autres fois, l'on offre à la divinité l'image d'un épisode quelconque où son intervention bienveillante s'est fait sentir, à la fois pour la remercier et pour s'assurer, en la lui rappelant, la continuation de sa bienveillance. Puis, par une substitution du symbole à l'image réaliste, on en arrive à offrir un lion pour une action d'éclat, une palme pour une victoire; ainsi s'explique la dédicace fréquente des statues et des figurines de Niké. M. R. interprète de même l'offrande, faite par des malades guéris, de modèles des parties de leur corps qui ont été l'objet de la clémence divine; je me demande si l'effort qu'il a fait pour simplifier sa classification ne l'a pas entraîné, ici comme ailleurs, à quelque subtilité. Une fois l'idée de l'ex-voto lancée, elle a revêtu naturellement les aspects les plus divers. M. R. reconnaît d'ailleurs que l'on ferait fausse route en essayant de classer les offrandes d'après la pensée, souvent complexe et obscure, qui les a inspirées; il vaut mieux se fonder sur l'étude des types et distinguer trois groupes d'ex-voto: 1° ceux où la divinité est figurée seule ou en relations avec l'homme; 2° ceux qui sont empruntés au cercle de la vie humaine; 3° ceux qui ont pour matière des objets que les dieux et les hommes possèdent ou dont ils sont censés avoir besoin. Cette classification est purement extérieure et la troisième série n'est pas définie bien clairement; on pourrait facilement en proposer d'autres, mais celle-ci est assez compréhensive pour qu'il soit utile d'en tenir compte.

II. Les offrandes agonistiques ont pour modèles celles que l'on fait aux dieux après une victoire. La plus fréquente sera donc l'objet même auquel la victoire est due, ou une représentation de cet objet. M. R. étudie à ce propos les bas-reliefs qui représentent Niké versant une libation dans une coupe tenue par Apollon citharède (Welcker, *Alte Denkm.*, t. II, p. 38 sq.). Avec Friederichs, il croit que Niké personnifie ici le citharède vainqueur, faisant une libation au dieu qui présidait au concours. Ces ex-voto ont été offerts par les vainqueurs des *Égées* pour les Pythies, théorie déjà ancienne que M. R. a eu raison de défendre contre les doutes de Stephani et d'Overbeck. L'auteur passe de là aux bas-reliefs dits d'Icaros (type : Battmeister, *Denkmaeler*, t. III, p. 1765, fig. 1849), où il reconnaît non pas des théoxénies ou des théophanies, ni des représentations funéraires, mais des scènes agonistiques, des ex-voto d'artistes dionysiaques recevant le dieu au banquet qu'ils célèbrent en l'honneur de leur victoire. Le travail de M. R. est daté du 16 juin 1889; il n'a donc pas pu connaître celui de M. Hauser sur le

même sujet (*Die neuattischen Reliefs*; Stuttgart, 1889, p. 1. cf. *Rev. crit.* 1889, 1, p. 503), avec lequel il se rencontre d'une manière frappante non seulement dans sa conclusion, mais dans un grand nombre de détails. Faut-il admettre une source commune, c'est-à-dire quelque enseignement public dont les deux jeunes archéologues auraient profité?

III. La troisième partie du mémoire de M. R. est le complément de sa dissertation *De musicis certaminibus Graecorum*, publiée en 1885. L'auteur étudie la forme et la grandeur des trépieds agonistiques, d'après les représentations des bas-reliefs ou des vases et les traces de scellement qu'ils ont laissées; l'uniformité des modèles est remarquable pendant toute la période où le trépied était un prix donné par l'État. Les chorèges ont acquittés différemment, suivant les époques, du devoir qui leur incombait de dédier le trépied reçu en prix. D'abord, on le plaça simplement sur une base dans le temple de Dionysos; au ^{iv}e siècle, on commença à construire de petites chapelles pour les recevoir (les monuments choragiques). La forme même de la base a beaucoup varié, depuis le socle quadrangulaire ou circulaire jusqu'à la colonne et à la base triangulaire ornée de reliefs, comme le prétendu autel du Latran (Garrucci, pl. XLVIII); M. R. refuse avec raison de faire entrer l'autel Borghèse du Louvre dans la même série de supports. Ce chapitre contient encore une étude détaillée des monuments et des statues choragiques; nous regrettons de ne pouvoir nous y arrêter.

IV. Bergk a le premier fait observer (*Griech. Literaturgesch.*, t. III, p. 60), à l'encontre de l'opinion courante, qu'aucun témoignage formel ne prouvait que les chorèges, vainqueurs aux concours scéniques, eussent reçu en prix des trépieds, comme les chorèges des chœurs dithyrambiques¹. Plutarque dit que Thémistocle, vainqueur au concours des tragédies, offrit comme ex-voto πίνακα τῆς νίκης... ἐκτραπὴν ἔχοντα (cf. *Arist. Polit.*, VIII, 6, p. 1341 a). Après avoir simplement porté des inscriptions, ces πίνακες devinrent des tablettes votives ornées de reliefs ou de peintures. Partant de là, M. R. propose de classer parmi les monuments de ce genre un certain nombre de sculptures dont la destination est contestée, entre autres quelques bas-reliefs représentant des offrandes à Dionysos. Le scholiaste d'Aristophane parle d'un tableau dont le sujet se rapportait étroitement aux *Héraclides* et M. R. voudrait y voir une peinture votive offerte par le chorège du drame d'Euripide. De même, les peintures campaniennes dont les sujets se retrouvent dans le théâtre grec (sacrifice d'Iphigénie, Hippolyte et Phèdre, Admète et Alceste, Oreste en Tauride), ne seraient pas, à l'origine du moins, de simples tableaux mythologiques, mais des πίνακες ἀναθηματικοί commémoratifs de représentations théâtrales. M. R. va beaucoup trop loin dans cette voie. Par exemple, il réclame pour la série des ex-voto cho-

1. Il parut cependant difficile d'écarter le texte, malheureusement un peu vague, de Plutarque, *De gloria Atheniensium*, VI, p. 348 E.

ragiques les trois célèbres bas-reliefs d'Orphée, des Péliades et de Pirithoüs. Que le bas-relief d'Orphée, bien connu chez nous par la copie du Louvre (Clarac, *Musée*, II, pl. 116, n° 212)¹, soit l'image d'un chorège vainqueur lors de la représentation de quelque tragédie d'*Eurydice*, c'est ce que je ne suis pas du tout disposé à croire; je préfère beaucoup, avec Pervanoglu (*Arch. Zeit.*, 1869, p. 74), considérer le bas-relief en question comme funéraire. M. R. ne m'a pas convaincu non plus que les deux bas-reliefs analogues des Péliades et de Pirithoüs avec Héraklès n'admettent pas la même explication; il est au contraire très difficile de nier qu'ils la comportent tous les trois, sans subtilité aucune, et cette circonstance seule suffit à rendre très incertaine l'hypothèse M. R., qui l'a d'ailleurs fait valoir avec autant d'érudition que d'esprit. Mais il y a là une exagération évidente d'une idée juste, comme lorsque M. R. propose un peu plus loin de reconnaître un *μῦθος τραγωδίας* dans la statue de Jocaste expirante, œuvre de Silanion.

Il n'est pas facile de trouver en défaut le savoir ou l'exactitude de M. Reisch. J'ai noté au passage quelques vétilles: p. 34, note 2, il attribue à Rayet un article qui a paru sous mon nom; p. 69, note 6, il parle des *Vases grecques* (*sic*) de L. Bonaparte; p. 28 et 133, il renvoie inexactement à la *Notice* de M. Froehner, et au *Musée* de Clarac. Je regrette aussi qu'en discutant l'interprétation de certains bas-reliefs, il en ait cité des publications peu répandues, sans indiquer en même temps, pour épargner des recherches à ses lecteurs, les recueils plus accessibles (Saglio, Baumeister, Roscher, etc.), où ces monuments ont été correctement reproduits.

Salomon REINACK.

27. — *Ausgewählte Gedichte des P. Ovidius Naso* für den Schulgebrauch herausg. von H. St. SEDLMAYER. 4^e umg. Auflage. Leipzig, Freytag, 1889, 224 p. in-12. 1 m. 20.

Ce recueil d'extraits d'Ovide, préparé par l'éditeur des *Héroïdes*, a été goûté en Allemagne puisque depuis quelque six ans, voici la 4^e édition. En tête quatre pages résument la vie et les œuvres du poète. Suivent les règles essentielles de la métrique latine (p. xiii-xvii) et quelques *versus memoriales* (xvii-xxii), vers isolés, distiques, courts morceaux servant d'exemple. Les extraits forment deux parties: d'abord les métamorphoses; puis les élégies. Il est assez piquant de constater qu'ici il n'est fait aucun emprunt aux *Héroïdes*. Voilà pour un éditeur ce qui s'appelle savoir se détacher de sa première œuvre. A la fin (p. 188-224), index mythologique et géographique. Bornons-nous à ajouter que le choix est judicieux et le texte très soigné, et souhaitons que nous ayons

1. M. R. semble ignorer que le même bas-relief a été publié d'une manière très satisfaisante dans le recueil de Bouillon.

bientôt en France un petit livre qui permette à nos élèves de se faire de même et aussi bien quelque idée de l'œuvre d'Ovide.

E. T.

38. — *The Psalms in Greek* according to the Septuagint, by H. Barclay SWETE, Cambridge, at the University press, 1889. In-12, xiv, 213-415 et 8 pages.

Les savants anglais qui ont entrepris une édition critique de la version des Septante (*Greek Old Testament according to the Septuagint*), ont pensé bien faire de publier à part les *Psaumes*, qui doivent figurer dans leur second volume. « Les syndics de la *Cambridge University Press* ont eu la pensée qu'il pouvait être utile de publier à part les *Psaumes* pour les besoins de ceux qui désirent avoir sous une forme maniable le texte grec du livre de l'Ancien-Testament qu'on lit le plus. » L'idée était excellente et bien des personnes en profiteront.

Il est inutile de rappeler l'intérêt qui s'attache à l'établissement d'un texte critique de la Septante. C'est là un desideratum du monde savant; auquel les éditeurs anglais répondent en se conformant aux exigences de la publication d'un texte ancien. Au début du présent volume, on s'est borné dans une introduction courte, mais précise, à rappeler les principes qui ont présidé à l'œuvre et les éléments à l'aide desquels a été constitué l'*Apparatus criticus*.

Le texte pris pour base est celui du *Codex Vaticanus*; dans les parties où celui-ci fait défaut, les lacunes sont suppléées par l'emploi du *Sinaiticus*. Les variantes placées en bas du texte sont empruntées, en dehors du *Sinaiticus*, à l'*Alexandrinus*, aux *Psautiers* de Vérone et de Zürich, enfin aux fragments sur papyrus de Londres. Quelques lectures de moindre portée ont été rejetées en appendice. Les différentes mains ou corrections qui apparaissent dans les manuscrits ont été soigneusement notées. Le tout est fait avec la conscience et le soin que les éditeurs anglais savent apporter à de pareilles publications, sans tomber dans l'inconvénient des éditions de luxe qui ne sont abordables qu'aux grosses bourses. L'impression est excellente, le type grec est infiniment flatteur pour l'œil. C'est là, à tous égards, un modèle d'édition critique et nous croyons que les théologiens et hellénisants de toute nation seront heureux d'exprimer leur reconnaissance aux syndics de la *Cambridge University Press* ainsi qu'à leurs distingués collaborateurs.

M. VERNES.

39. — *Christian von Troyes sämtliche erhaltene Werke. II. Die Leuenritter (Yvain)*, herausgegeben von Wendolin FURSTEN. Halle, Niemeyer, 1887, in-8, xlv-327 pages.

Dans l'introduction de son édition de *Cligés*, parue en 1884, M. FURSTER avançait qu'à une analyse attentive le *Chevalier au Lion* n'offrirait

qu'une variante, assurément fort originale, du thème fameux de la *Matrone d'Éphèse*. A ce point de vue, le noyau du récit serait formé par les trois ou quatre cents vers où Landine, pressée par les arguments de Lunète, se décide à épouser le meurtrier de son mari bien-aimé. La fontaine enchantée de la forêt de Brocéliande, Arthur et sa cour, les aventures du chevalier Ivain — presque toute la narration en un mot, — ne fourniraient que des accessoires, habilement disposés pour charmer un public engoué des héros de la Table-Ronde. Il est certain que la plupart des épisodes ne convergent nullement autour du prétendu centre du poème. Comme celui-ci compte près de sept milla vers, on s'attendrait à ce que M. F. le jugeât un des ouvrages les plus mal composés qu'il y ait dans aucune littérature. Nous sommes donc un peu surpris de lire, en tête de la présente édition du *Chevalier au Lion*, que ce roman représente l'art d'un Chrétien de Troyes parvenu à son plus haut point de perfection. Ce n'est pas qu'en étudiant ce texte de plus près, pour en donner une édition critique, M. F. ait le moins du monde changé d'avis. Au contraire, il précise, il développe ses affirmations de jadis. Le *Chevalier au Lion* est une véritable création de Chrétien; les éléments celtiques y sont insignifiants. Bien plus, le cycle breton tout entier a jailli de l'imagination française; comme Minerve s'élança tout armée du cerveau de Jupiter. M. G. Paris, « le savant qui connaît le mieux et qui est peut-être le seul à connaître » l'immense littérature arthurienne, s'est trompé en pensant que les poètes français du *xiii^e* siècle ont emprunté aux Celtes autre chose que des noms et quelques épars, quelques détails sans importance.

Et cependant, pour quiconque étudie sans préjugé le *Chevalier au Lion*, il est clair que la donnée principale reproduit une de ces histoires, si fréquentes dans la tradition populaire, d'un mortel aimé par une fée, banni loin d'elle à la suite de quelque faute et réconcilié après diverses épreuves¹. C'est un thème analogue à ceux de maints *lais bretons*, dont personne, que je sache, n'a contesté la provenance celtique. A des yeux non prévenus², les circonstances singulières du mariage d'Ivain avec la *Dame de la fontaine* n'ont que le plus vague et le plus lointain rapport avec l'anecdote de la *Matrone d'Éphèse*. N'était le ton légèrement satirique du malicieux poète, elles me rappelleraient bien plutôt les pathétiques amours du Cid et de Chimène: chez l'une et l'autre héroïne, l'affectueuse piété envers un mort chéri n'est-elle pas sacrifiée au devoir féodal et à la passion? L'on voudrait connaître, au moins pour cet épisode, la source de Chrétien. Il semble avoir recueilli le récit oral de quelque conteur en prose; peut-être y a-t-il ajouté de son propre fonds plusieurs des aventures assez banales qui diversifient la trame du roman. M. G. Paris dérivait le *Chevalier au Lion* d'un poème anglo-normand,

1. Romania, XVII, p. 334 (G. P.).

2. A ceux de M. Mussafia, par exemple. Voir son compte-rendu dans le *Literaturblatt für german. und roman. Philologie*, 1889, n° 6.

— nous possédions la traduction écourtée dans un des *Mabinogion* gallois. Mais il n'est sort des indications malheureusement trop sommaires de M. F. que le *Mabinogi* de la *Dame de la Fontaine* est imité de Chrétien, de même que celui de *Geraint ab Erbyn* n'est autre chose qu'une version galloise d'*Erec*.

On est donc amené à faire quelques restrictions à l'hypothèse suivant laquelle la matière de Bretagne aurait été transmise aux poètes continentaux par l'intermédiaire de poèmes anglo-normands aujourd'hui perdus. Mais c'est une exagération manifeste, si M. F. prétend qu'il n'y a pas trace de poèmes anglo-normands sur Arthur et la Table-Ronde. Sans parler du *Tristan* de Béroul, dont la seconde partie met en scène le roi, Gauvain, Girflet, notre Ivain, n'est-il pas vraisemblable que le manuscrit prêté par Hugues de Morville à Ulrich de Zazikhofen contenait un poème composé en Angleterre sur les aventures de Lancelot? Le *Livre du Graal*, que Philippe de Flandres « baille » à Chrétien de Troyes, ne peut guère avoir été écrit en France : il avait probablement été apporté d'Outre-Manche. La seule mention du *Lai du Cor* détruit l'assertion qu'Arthur et ses chevaliers seraient étrangers aux plus anciens lais. M. Rajna a communiqué l'an dernier² des extraits de chartes italiennes, paraissant attester que, dès la fin du XI^e siècle, le nom d'Arthur était familier à des Français et avait même franchi les Alpes. Si nous en avons cru auparavant l'éditeur du *Chevalier au Lion*, la réputation d'Arthur ne daterait que de Gaufréi de Monmouth. Encore aujourd'hui³ le savant professeur de Bonn se refuse à croire que nos poètes aient connu des légendes celtiques autrement que par l'*Historia regum Britanniae*. A l'entendre, sur le mince canevas de ce latin, la riche fantaisie de nos *trouveurs*, alimentée aux sources les plus diverses, aurait ingénieusement brodé mille aventures brillantes, créant de toutes pièces un nouveau genre de roman, avec des mœurs françaises dans un décor breton. M. F. définit en d'excellents termes les romans de la Table-Ronde : « De l'esprit français sous un costume étranger, tout comme la tragédie classique du XVII^e siècle. »

Se pourrait-il concevoir que Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire eussent composé leurs tragédies antiques, s'il n'y avait jamais eu de littérature grecque ni de littérature latine? On n'imagine guère mieux un Béroul, un Thomas, un Chrétien de Troyes rimant les aventures de Tristan, d'Erec, de Lancelot, du Chevalier au Lion, de Gauvain, de Perceval — tous plus ou moins inconnus à Gaufréi de Monmouth, — si des récits antérieurs n'avaient glorifié ces héros et leurs pareils au sein des populations celtiques de l'ouest de l'Angleterre. Non seulement les noms propres du cycle de la Table-Ronde sont bretons, non seulement

1. C'est à tort que M. F. emploie au singulier la forme plurielle *mabinogion*.

2. *Rom.*, XVII, pp. 161 ss., 355 ss.

3. *Christian von Troyes Cligés*. Textausgabe mit Einleitung und Glossar, hrsg. von W. Foerster. Halle, 1889. Introduction.

les localités mentionnées dans les plus anciens poèmes français appartiennent à la Cornouaille, au pays de Galles, au Cumberland ; mais encore certaines aventures répètent des traits de l'épopée irlandaise et des contes écossais. Le *don*, particulièrement le don sollicité et obtenu dans l'espoir de posséder une femme, se retrouve en Irlande ¹. Cuchulinn, Oisín sont aimés et désirés de toutes les filles, aussi bien que Lancelot et Gauvain ². Dans les guerres barbares d'Ulster et de Connaught, comme dans les expéditions chevaleresques des héros bretons, d'innombrables combats sont livrés au gué des rivières. D'autres lieux communs de la tradition celtique ont été signalés dernièrement dans l'*Histoire littéraire de la France*, dans la *Romania*, dans les *Études sur la légende du S. Graal* de M. Alfred Nutt ³. Sans aucun doute, ces indications seront multipliées, à mesure que l'on connaîtra mieux la littérature irlandaise.

M. F. s'est constitué le champion des poètes du XII^e siècle ; il revendique pour Chrétien de Troyes et ses contemporains une originalité d'invention que d'autres leur ont trop injustement déniée. Mais toute faculté inventive est limitée par des conditions de temps et de lieu : l'histoire, pas plus que la biologie, ne reconnaît de génération spontanée. Or, le roman breton n'apparaît nullement comme la continuation normale, le développement régulier, nécessaire des genres qui florissaient vers 1150 ou 1160 dans la littérature française : il est, dans toute la force de ces termes, nouveau, inattendu, original. Il ne s'agit point de l'esprit, des sentiments, des mœurs qui y règnent et qui reflètent si fidèlement les changements accomplis à cette époque dans la vie aristocratique. Ce qui me frappe bien davantage dans ces vieux contes arthuriens, c'est qu'ils accusent un type de fiction nettement caractérisé, également différent des chansons de geste et des romans auxquels les meilleurs juges attribuent une origine byzantine. Aux bizarres combinaisons d'événements imprévus, de rencontres soudaines et miraculeuses, de catastrophes inouïes, qui remplissent le roman grec, aux grandes luttes religieuses ou politiques de l'épopée, ils opposent l'aventure individuelle, la chevauchée sans but et sans fin, la promenade vagabonde à travers un monde fantastique. Le hasard providentiel, ce *deus ex machina* intervenant à chaque péripétie des fables byzantines, le surnaturel grave et religieux, à moins qu'il ne soit franchement bouffon, de la plupart des chansons de geste n'ont rien de commun avec cette féerie perpétuelle où se meuvent Arthur et les compagnons de la Table-Ronde. Tandis que l'épopée nationale et les romans imités des Grecs en français portent visiblement la marque du christianisme, supposent la croyance en un Dieu personnel veillant sur ses créatures, le roman celtique n'est chrétien qu'à la surface : par le fond, il appartient à un état

1. H. d'Arbois de Jubainville, *le Cycle mythologique irlandais*.

2. *Zeitschrift für Deutsches Alterthum*, XXXII, p. 216, en note.

3. Cf. *Mélusine*, IV, col. 361.

religieux et philosophique inférieur, où des agents secondaires guident seuls les destinées humaines. Si les figures en ont quelque ressemblance avec celles de chansons de geste *tardives*, c'est que le cycle breton a de bonne heure exercé une grande influence sur les autres genres de la poésie narrative. Mais considérez les chansons antérieures à Chrétien de Troyes : que les nouveaux preux, sans cesse en quête d'aventures brillantes et puériles, ressemblent peu aux graves barons épiques dont on chantait les exploits sur la vielle !

Ce sont, en fait, de véritables héros de contes de fées que ces premiers chevaliers errants, dont les aventures se succèdent sans lien réel, mises bout à bout comme les grains d'un collier ou d'un chapelet. Jamais, comme l'observe très justement M. F., ils n'accomplissent d'action ayant un caractère historique ou national. Excellente preuve que les plus anciens romanciers ne se sont pas inspirés de Gautrei de Monmouth, qu'ils ont puisé à de tout autres sources que l'*Historia regum Britanniae* ! D'autres peuples, aussi bien que les Bretons, ont transformé leurs héros nationaux en personnages de féerie. Dans les *bylines* russes, le roi Beau-Soleil et sa Table-Ronde ne nous gardent presque aucun souvenir des événements historiques du règne de S. Vladimir. Dans quel monde irréel, fantastique, l'épopée germanique évoque les ombres d'Attila, de Théodoric, des rois goths, burgondes, francs, de l'invasion barbare ! N'observons-nous pas souvent que la vérité historique, non contrôlée par l'esprit critique, tend perpétuellement à s'altérer par la tradition, pour se conformer à de certains types idéaux ? Pour se rendre compte d'un grand revers, d'une bataille perdue, l'imagination populaire a besoin d'un traître et le découvre à coup sûr. Chez les personnes médiocrement instruites, l'histoire contemporaine prend habituellement le caractère d'un roman de Dumas père. Moins la civilisation est avancée, plus le type préconçu sera voisin du conte de nourrice. Voilà pourquoi, sans doute, tant de héros épiques ou légendaires délivrent des princesses enchantées, conquièrent de merveilleux trésors, sont vainqueurs de géants ou de dragons. Lorsque des récits héroïques ont été répétés pendant des siècles, ou qu'ils passent du peuple qui les a créés à un peuple étranger, il est tout naturel que l'élément historique, national, contemporain en soit de plus en plus affaibli au profit de l'élément fictif, international, éternel. Telles sont les conditions dans lesquelles des légendes bretonnes nous sont parvenues au travers de la littérature française du moyen âge.

Le texte critique du *Chevalier au Lion* et les remarques dont il est suivi font admirer une fois de plus en M. F. un des maîtres de la philologie française, un de ceux à qui nous devons le plus de reconnaissance pour le progrès de nos études. Des juges compétents ont apprécié et loué cette édition, mais c'est à peine s'ils ont parlé de l'introduction, bien qu'elle ait suscité à l'auteur des partisans et des contradicteurs également zélés. Ne fallait-il pas enfin entreprendre de réfuter des doctrines

auxquelles la grande et légitime réputation de M. Foerster prête une autorité si considérable?

Ernest MURET.

Cours de Littérature à l'usage des divers examens, par Félix HÉMON, professeur de rhétorique au Lycée Louis-le-Grand, Lauréat de l'Académie française.

40. — 1^{re} **Chanson de Roland**, VIII et 75 p. o fr. 75.

41. — 2^e **Joinville**, 52 p. o fr. 60.

42. — 3^e **Montaigne**. Paris, Delagrave. In-8, 1889, xxiv et 47, 36, 51 p, 1 fr. 25.

Si un professeur de rhétorique a une trentaine d'élèves, et qu'il s'avise de leur donner à développer les sujets suivants : « Du merveilleux dans la *Chanson de Roland*, — Caractère de Ganelon, de l'archevêque Turpin, de Charlemagne, de Roland, — Comparaison d'Achille et de Roland », il peut être certain que plus de la moitié de la classe lui remettra d'excellentes dissertations, puisqu'elles seront toutes copiées dans ce petit livre. Il n'est donc pas besoin de le recommander : je vois déjà les écoliers qui aiment la besogne toute faite (et ils sont aujourd'hui, je sais bien pourquoi, plus nombreux que jamais) se précipiter dessus, le mot n'est pas trop fort. M. Hémon ne leur laisse plus rien à faire, rien à chercher, rien à trouver par eux-mêmes ; il pousse la *bénévolence* jusqu'à leur traduire en français moderne toutes les citations qu'il donne de notre glorieuse épopée. C'en est fait ; sauf quelques élèves laborieux et un peu rêveurs, ceux qui aiment l'étude pour l'étude, il n'y en aura plus qui liront dans le texte la vieille Chanson.

Il en sera de même pour Joinville dont la langue est pourtant si simple à la fois et si colorée. Est-il permis de couvrir d'un badigeon moderne cette magnifique toile où Saint-Louis à la Massoure « paroît dessus toute sa gent des les espauls en amont, un heaume doré en son chief, une espee d'Allemaingne en sa main » ? M. H. n'a pas reculé devant cette profanation, et pourtant son livre n'est pas destiné aux bambins des écoles primaires, puisqu'il le fait précéder d'une *Histoire sommaire du genre historique*, à laquelle ils ne comprendraient rien. Je suis bien forcé de louer ce chapitre, aussi bien que les jugements rapides et sûrs que l'auteur porte sur les historiens de la France ancienne et moderne. Seulement la postérité ratifiera-t-elle celui-ci : « Thiers est politique, diplomate, tacticien, financier, toujours clair et facile, jusque dans les questions les plus compliquées » ? J'en doute, et bien d'autres avec moi. En attendant on peut dire, sans scandaliser personne, que c'est un écrivain médiocre : or (je ne sais plus trop qui a dit cela), il n'y a que les ouvrages bien écrits qui passent à la postérité, et à condition qu'ils ne soient pas trop volumineux, ajouterai-je.

Le travail sur Montaigne sera, plus encore que les deux précédents, recherché par nos élèves. C'est un recueil de devoirs tout faits et t. faits, tels que les compose un professeur de rhétorique qui sait écrire.

me contenterai d'en citer quelques-uns : « Quels auteurs ont parlé de l'amitié? — Les moralistes du XVII^e siècle et l'amitié. — Rabelais et Montaigne (comment ils comprennent l'institution des enfants). — Quels sont les traits généraux de la morale de Montaigne? — Comparaison de Montaigne avec Pascal. — Le moi de Montaigne est-il haïssable?, etc. » Je n'ai pas besoin de dire que tous ces sujets sont traités avec netteté, avec précision, avec élégance, mais cela ne m'empêche pas de regretter que M. H. ait vidé ses tiroirs. Parmi les livres à consulter sur la langue de Montaigne, il indique la thèse de Voizard; M. Hémon ignorerait-il qu'elle contient beaucoup plus d'erreurs que de pages?

A. DELBOULLE.

43. — HENRI BLAZE DE BURY. *Jeanne d'Arc*. Paris, librairie académique Didier, 1839. 1 vol. in-8, 525 pages. 7 fr. 50.

Le sujet de Jeanne d'Arc, qui semble épuisé, ne cesse de tenter les historiens ou ceux qui veulent mériter ce titre. Mais parmi les ouvrages nombreux qui paraissent sur la *bonne Lorraine*, bien peu nous apportent des documents ou des jugements nouveaux : nous ne faisons ici exception que pour les beaux livres de M. Siméon Luce et de M. l'abbé Chapotín qui se combattent l'un l'autre, pour la magnifique histoire de Charles VII par M. de Beaucourt et encore pour la curieuse dissertation de M. Alexandre Sorel sur la prise de Jeanne d'Arc devant Compiègne. M. Blaze de Bury rentre dans la règle commune, avec cette circonstance aggravante qu'il eût pu faire son profit des livres cités; mais il a préféré les ignorer complètement. Ne cherchez point dans son ouvrage si les franciscains ont agi par leurs prédications sur l'esprit de Jeanne et si les dominicains se sont toujours montrés ses adversaires; ne vous attendez pas à y trouver, même après les travaux de M. de Beaucourt, un portrait équitable de Charles VII; vous y lirez, p. 45 : « Charles était tout à ses plaisirs, à ses favoris, à ses maîtresses : mais à le voir si médiocre, si absolument incapable et si nul... on se demande comment le ciel fit des miracles à propos d'un tel damoiseau »; cf. p. 119; — enfin ne demandez pas à l'auteur de vous raconter les détails nouveaux que M. Sorel nous a livrés sur le siège de Compiègne. Si M. B. de B. n'est pas au courant des travaux modernes, a-t-il au moins lu les chroniques anciennes? Il a sans doute puisé à quelques-unes directement, et il affecte d'en citer, entre guillemets, des phrases ou des mots assez insignifiants : il en connaît d'autres par les extraits donnés dans les ouvrages de seconde main. Mais il ignore la valeur relative de ces documents. Pour un fait, il renvoie en note aux auteurs suivants (voir note de la page 48) : « Voy sur tout cela (*sic*) : Histoire de la Gaule (?); Histoire de Richemont; Chronique de France; Villaret; Lenglet du Fresnoy; Hume, *History of England*; Lebrun des Charmettes; Berryat-Saint-Prix ». Aussi, comme bien l'on devine, les petites erreurs

sont assez nombreuses. Je lis, p. 48 : « Les Anglais, au commencement de 1428, étaient plus redoutables que jamais », et un peu plus loin : « L' rencontre eut lieu vers l'entrée de la nuit, à Rouvray-Saint-Denis, 12 février 1428 ». Je suis bien obligé de conclure de ces deux passages rapprochés que M. B. de B. ne sait pas la différence entre le vieux et le nouveau style ; il faut lire 1429 de part et d'autre. J'admets que Marey p. 13, est une faute d'impression pour Maxey¹ ; mais comment ne pas relever des phrases de ce genre : « Domrémy, hameau à trois lieues au sud de Vaucouleurs et dépendant du village de Greux, terre française comprise dans le *domaine immédiat* de la couronne, depuis le mariage de Philippe le Bel, avec l'héritière de Navarre et de Champagne. » Pourtant il est certain que, pour la première fois, la châtellenie de Vaucouleurs fut achetée à Jean de Joinville, par Philippe VI en 1335. Il est aussi faux d'écrire, p. 28 : « Les États-Généraux, à la mort de Louis X, en 1316, confirmèrent la loi salique », etc. Ce sont peut-être là des vétilles ; M. Blaze de Bury a voulu faire avant tout œuvre littéraire, probablement pour cela il a emprunté à la musique et à la peinture une série de métaphores, assez incohérentes, et écrit parfois des phrases très sonores, mais dont le sens précis échappe. P. 18 : « Jeanne a commerce avec des saintes, cause avec l'archange Michel et son confesseur n'en sait rien. On dirait un protestantisme baigné de mysticisme et qui s'ignore. » P. 31 : « Je me figure un Van Eyck, traduisant selon son art le poème *dantesque* de cette vie, quel tableau et quels allégorismes. » P. 471 : « Cette colombe (celle qui s'échappa du bucher de Jeanne), n'était peut-être qu'un vulgaire pigeon du voisinage. On aimerait pourtant voir en elle un symbole. Lorsque naquit à Bethléem celui dont le divin nom venait de s'exhaler dans le dernier soupir de Jeanne, les anges emplirent le ciel d'un splendide *magnificat* sur ces paroles : *Gloria*, etc. Supposez un idéaliste mystique, Van Eck (*sic*), Albert Clavser ou fra Angelico voulant feindre le retour de ce cri sublime tombé du ciel et que la terre lui renvoie. Comment s'y prendra-t-il, sinon en s'inspirant de la colombe, emblème du vœu de réconciliation universelle pour lequel vécut et mourut Jeanne d'Arc, l'âme par excellence de son peuple et du genre humain, l'âme de l'infinie bonne volonté. » Voir encore, p. 499 et passim.

Il serait injuste de ne pas ajouter que, si l'on fait abstraction de phrases semblables, on lit le livre avec assez de plaisir. L'histoire de Jeanne d'Arc est si attachante qu'il faut toujours remercier ceux qui vous donnent l'occasion de la repasser².

CH. PFISTER.

1. P. 488, il faut lire 1558, au lieu de 1658.

2. Notre article était écrit, quand nous avons appris que ce livre était composé depuis assez longtemps : il a été trouvé dans les papiers de M. Blaze de Bury. Quelques-unes de nos critiques tombent par suite ou, pour mieux dire, elles s'adressent aux éditeurs qui n'ont rien fait pour mettre le volume au courant des dernières découvertes de la science.

44. — GIODA (Carlo). *Girolamo Morone ed i suoi tempi, studio storico*. Un vol. in-12, 375 ff, Turin, Paravia, 1887. 4 fr.

C'est une bonne biographie du célèbre homme d'État milanais (1470-1529), qui servit successivement avec une égale fidélité et trahit avec la même désinvolture Ludovic Sforza, Louis XII, Maximilien Sforza, François I^{er} et Charles-Quint. Après les deux recueils de Müller et Promis, *Lettere ed orazioni latine di Girolamo Morone*, et *Documenti che concernono la vita pubblica di G. M.*, il n'y avait plus beaucoup de documents inédits à rechercher. M. Gioda en a retrouvé quelques-uns, qui ne sont pas tous bien importants, et les a très habilement mis en œuvre. Son travail sera utile, non seulement pour la connaissance de son héros, mais aussi pour l'histoire générale du Milanais de 1512 à 1527. Les chapitres VII et IX consacrés à l'histoire de la tentative faite par Morone pour délivrer l'Italie de la domination espagnole, de son emprisonnement à Pavie, de son essai d'évasion et de sa délivrance moyennant rançon, sont particulièrement bien traités et intéressants. Le commentaire de la *Confessione* de Morone et l'appréciation de cette tentative patriotique (ch. VIII, p. 260-83), me paraissent confus et superficiels. M. G. a mis en tête de son livre une introduction relative à Ludovic Sforza et à la conquête du Milanais par Louis XII, qui est absolument insuffisante, et qui ne s'explique guère, puisque l'auteur ne raconte la vie publique de Morone qu'à partir de 1499. Il n'est pas juste d'y écrire : « *S'avanzano i Francesi condotti dal Triulzio* ». J. J. Trivulce n'était que le *condottiere* de Louis XII et non son *conduttore*. La conduite de Trivulce dans toute cette affaire fut au reste plus qu'ambigüe. — Les causes de la chute du More ne me semblent pas bien comprises (p. 16). — Ludovic Sforza est mal apprécié comme diplomate (p. 18). — (p. 30), à propos de J. Antiquario, secrétaire d'état aux affaires ecclésiastiques sous L. Sforza, M. G. aurait pu dire qu'il persévéra dans sa fidélité au More et n'accepta aucun emploi de Louis XII; (on ne retrouve son nom sur aucun acte des archives après le 2 septembre 1499). — (P. 342), une note relative à Marino, abbate di Noqera, annoncée dans le texte, manque. — Les documents annexés à ce travail comprennent des lettres de Morone à Francesco Guicciardini, à Vitello Vitelli, à la Balia de Sienné, et des documents relatifs à Jean de Médicis *delle Bande Nere*, qui mettent en plein jour cette intéressante figure de *condottiere*. On ne saurait donc reprocher à M. Gioda d'avoir parfois dépassé le cadre d'une simple biographie, car l'histoire de cette période troublée y trouve toujours un réel profit.

L. G. P.

45-46. — *Beiträge zur Geschichte und Literatur des Italienischen Gelehrtenrenaissances*, par le Dr. Theodor KLETTE, I et II, Greifswald, J. Abel, 1888 et 1889, 2 vol. de 59 et v-110 p.

Les recherches sur l'humanisme continuent à être aussi nombreuses en Allemagne que rares chez nous. Voici deux brochures d'un nouveau travailleur, M. Th. Klette, qui commencent une série et en font bien augurer. La première est consacrée à une question d'histoire littéraire assez importante, la distinction des deux Jean de Ravenne, Giovanni Conversano et Giovanni Malpaghini, qui vivaient en même temps, à la fin du xiv^e siècle et au début du xv^e, et dont la biographie avait fini par se confondre. Cette confusion se trouve encore dans le livre de M. Voigt sur le premier siècle de l'humanisme. M. Sabbadini l'a relevée dans le *Giornale storico* de 1885. C'est le second Jean de Ravenne, Malpaghini, qui fut l'élève et le secrétaire de Pétrarque (entre les années 1361 et 1374); il devint plus tard professeur à Florence, en même temps que Manuel Chrysoloras, au sujet de qui le travail de M. K. est également à consulter¹. Je crois savoir que M. Novati, outre les lettres de Salutati adressées aux deux humanistes homonymes, a en main des documents nouveaux et précis sur la question.

Le second fascicule de la série est relatif à Leonardo Bruni, d'Arezzo, aux travaux du chancelier florentin, et surtout au dialogue *De tribus vatibus florentinis*, auquel M. K. conserve le titre des manuscrits : *Leonardi Aretini ad Petrum Paulum Istrum dialogus*. Voilà un opuscule bien fortuné : la *Revue* rendait compte récemment (1889, II, p. 282), de l'édition qu'en a donnée M. K. Wotke; le *Giornale storico* annonce à son tour (xiv, p. 299) que M. Giuseppe Kirner vient d'en publier une autre à Livourne. Il y a dix ans, M. Voigt exprimait le désir de voir réimprimer ce curieux document littéraire, qu'on ne pouvait consulter qu'en des éditions anciennes et incomplètes. Son souhait a été exaucé, au-delà même, puisque trois érudits viennent de se livrer simultanément au même travail. Je n'ai pas vu le travail italien, mais l'une des deux publications allemandes était superflue; comparaison faite, je conseille l'usage de l'édition de M. Klette.

P. DE NOLHAC.

47. — Ch. FIEVILLE. *Voyage anonyme et inédit d'un Janséniste en Hollande et en Flandre en 1681*; étude historique d'après un manuscrit de la Bibliothèque du Havre. Paris, Champion, un vol. in-8 de 76 pages, 1889.

Il ne s'agit pas ici d'une publication complète; M. Fieville a simplement extrait d'une relation manuscrite en 394 pages, conservée à la

1. L'auteur n'a pu connaître l'hypothèse développée, depuis son travail, dans le *Propugnatore*, par M. G. Mazzeni, que Malpaghini pourrait être le copiste des parties non autographes du *Canzoniere* de Pétrarque (Vat. 3195).

bibliothèque du Havre, les passages qu'il a jugés les plus curieux et les plus instructifs. L'auteur de cette relation, le docteur de Sorbonne Ch. Lemaître, n'est pas assez célèbre pour intéresser la postérité au récit fort peu littéraire de ses aventures de voyage, et nous possédons trop de relations analogues, imprimées aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, pour avoir besoin de la sienné. C'est donc avec raison que M. F., tout en multipliant dans la mesure du possible les citations textuelles, s'est contenté de faire connaître, grâce à des extraits habilement groupés, le manuscrit du Havre. Ces extraits sont précédés d'une notice, et des notes d'une grande précision éclaircissent toutes les difficultés qui pourraient arrêter le lecteur. La date même de ce voyage, trois ans après la paix de Nimègue, et la situation très particulière de celui qui l'a entrepris, un janséniste obligé de fuir pour éviter la Bastille ou même les galères, sont des raisons plus que suffisantes pour justifier cette publication, fort bien faite sans doute, mais dont M. Fierville, habitué à des travaux d'une tout autre valeur, ne s'est nullement exagéré l'importance.

A. G.

48. — KONRAD STAHN, *Die Ursachen der Räumung Belgiens im Jahre 1794*, ein Beitrag zur Geschichte der Revolutionskriege. Bunzlau, Kreuschner, 1889. In-8, 60 p. 1 mark 50.

M. Stahn revient sur une question déjà traitée par M. de Zeissberg. Il croit que la Belgique fut évacuée en 1794 parce que l'armée austro-anglaise était inférieure en nombre aux envahisseurs, aux « puissantes masses » des Français et que Waldeck voulait l'abandon du pays et dirigeait dans ce sens les opérations de la guerre (*eigenmächtige auf Preisgabe des Landes gerichtete Kriegführung*, p. 58). Selon M. Stahn, on a tort de reprocher à Thugut son *Interesselosigkeit* pour la possession de la Belgique; Thugut s'efforça, au contraire, de vaincre l'invasion française par tous les moyens qu'il put employer, sommant les États des provinces belges de le soutenir, pesant sur les puissances maritimes, tachant d'envoyer sur le théâtre de la guerre les 12,000 hommes de Blankenstein et les 20,000 Prussiens promis par le traité d'alliance : la politique anglaise fit échouer les efforts de Thugut. Les conclusions de M. Stahn ne nous semblent pas acceptables de tout point; mais son travail est consciencieux, plein de faits et de textes, et il sera très utile.

A. G.

Camillo ANTONA-TRAVERSI, prof. di lettere italiane nel collegio militare di Roma :

49. — I. *Nuovi stud jletterarj*. Milano, 1889, in-12, 435 pages.

50. — II. *Curiosità Foscollane* in gran parte inedite. Bologna, 1889, in-12, 426 pages.

51. III. *Il catalogo* di manoscritti inediti di Giacomo Leopardi sin qui posseduti da Antonio Ranieri. Città di Castello, 1889, in-8, 31 pages.

52. — IV. *L'Edipo di Ugo Foscolo*, schema di una tragedia inedita ora la prima volta pubblicato. Città di Castello, 1889, in-8, 38 pages.

I. Les nouvelles études littéraires de M. Camillo Antona-Traversi

portent sur les objets les plus divers ; les trois premières concernent Monaldo Leopardi ; des quatre suivantes deux se rapportent à Ugo Foscolo et les deux autres à Manzoni ; la huitième comprend quelques chants recueillis à Recanati, la neuvième, des lettres inédites de Guerrazzi, enfin « quelques mots au sujet de Giuseppina Guacci Nobile », sont l'objet de la dixième et dernière.

On sait à quel point l'attention s'est reportée en ces dernières années sur le père calomnié de Leopardi ; on s'est attaché à le laver du reproche de cruauté ou du moins de dureté envers le jeune poète ; mais en l'étudiant de plus près, on n'a pas tardé à découvrir que Monaldo Leopardi était une figure aussi originale que curieuse, sinon toujours sympathique, et qu'il se recommandait par ses connaissances étendues et son talent d'écrivain, non moins que par la dignité de son caractère. C'est sous un aspect tout particulier, comme journaliste, que M. C. A.-T. cherche à nous le faire connaître aujourd'hui. Après avoir collaboré à la *Voix de la vérité*, feuille ultra-conservatrice publiée à Modène, écrit un pamphlet, les *Dialoghetti*, qui eut un grand retentissement, le père de G. Leopardi, fonda un journal qu'il devait diriger à lui seul, ce fut la *Voce della Ragione*, destinée à défendre les idées théocratiques et monarchiques et à combattre le libéralisme chaque jour plus envahissant ; le premier numéro parut le 31 mai 1832 ; accueilli non sans faveur tout d'abord, lu à la cour pontificale, le nouveau périodique ne vécut cependant que quarante-trois mois ; un article sur Deutz, le compagnon infidèle de la duchesse de Berri, déplut au pape Grégoire XVI, qui avait trop bien accueilli cet aventurier ; un autre article sur l'*École de Lamennais*, ne le mécontenta pas moins ; il fit renvoyer le numéro où cet article se trouvait, et l'éditeur reçut l'ordre de supprimer dans les deux numéros suivants tout ce qui était de Monaldo ; c'était un désaveu formel qui était infligé à celui-ci ; il prit aussitôt la résolution de suspendre la publication de son journal et à partir de ce moment la *Voix de la raison* cessa de paraître. Monaldo a raconté lui-même dans les *Mémoires* reproduits par M. C. A.-T. l'histoire de la fondation et de la disparition de cette revue, dont l'existence fut si courte. On rencontre partout dans cet écrit l'accent de sincérité qui faisait le fond de son caractère et ce style grave et simple qui lui est propre. C'est une note plus douce qu'on entend dans les lettres inédites du père de Leopardi, au moins dans les cinq premières, qui ne s'occupent que du jeune poète ; mais une affaire de famille, le projet de mariage de son second fils Carlo avec sa cousine germaine Paulina Mazzagalli, alliance qu'il regardait comme incestueuse, est venu irriter Monaldo ; on retrouve l'écho de son indignation dans les deux dernières lettres à Giacomo que nous donne M. C. Antona-Traversi. Monaldo d'ailleurs ne s'en tint pas là ; il écrivit une « condamnation » motivée du mariage qu'il voulait, mais ne put empêcher, et qu'il finit par pardonner. C'est le troisième des documents, qui concernent cet homme austère, mais bon, dont le plus grand to-

lut de ne pas comprendre son temps et d'être supérieur à son entourage.

Des deux articles qui se rapportent à Ugo Foscolo, le premier étudie et nous fait connaître les vers que l'auteur de *Jacopo Ortis* écrivit dans sa première jeunesse, de 1793 à 1797; ils ne sont pas sans intérêt pour refaire l'histoire de ses idées et de son développement poétique. Dans le second article M. C. A.-T. nous donne trois billets adressés à la « sage Isabelle »; c'est un épisode curieux de l'histoire des amours d'Ugo Foscolo, et il nous est raconté avec une abondance de renseignements qui en rehausse le prix.

Les deux articles consacrés à Manzoni sont peut-être d'un intérêt trop Italien et grammatical pour ne pas paraître un peu longs à des étrangers; le premier est une étude de 42 pages sur l'expression « irrevocati di », employée par l'auteur des *Promessi sposi* dans le chœur de l'*Adelchi*; on s'étonne que cette expression ait suscité tant de disputes et de si longs commentaires, bien plus, il faut l'avouer, qu'on ne s'y intéresse. Le second article où M. C. A.-T. compare les deux éditions données en 1827 et 1840 par Manzoni de ses *Promessi sposi*, est plus fait pour arrêter. Lorsqu'il composa son célèbre roman, Manzoni n'était point persuadé de la nécessité pour l'Italie d'avoir une langue littéraire; les provincialismes abondent aussi dans la première rédaction; plus tard ses idées se modifièrent, et regardant maintenant le toscan comme le seul dialecte vraiment littéraire de la Péninsule, il changea son premier texte et remplaça les formes et les tournures lombardes qui s'y trouvaient par des expressions toscanes; M. C. A.-T. montre, bien qu'on ait dit le contraire, que cette transformation n'a pas toujours été heureuse et que plus d'une fois le texte primitif des *Promessi sposi* est préférable au texte amendé.

Je me bornerai presque à remercier M. C. A.-T. de nous avoir donné les 44 chants recueillis à Recanati; un cousin de Leopardi, Pier Francesco, en avait déjà publié 16; on voit que le jeune et savant éditeur a singulièrement accru la collection et on ne saurait trop louer l'introduction qui la précède. On lira aussi avec intérêt la lettre « à ma mère », placée en tête du « Bref discours prononcé aux funérailles de Giuseppina Guacci Nobile »; mais c'est là tout ce que j'en dirai. Les lettres inédites de Francesco Domenico Guerrazzi veulent, au contraire, que je m'y arrête; publiées deux jours avant l'inauguration du monument élevé dans Livourne au célèbre écrivain, elles complètent la correspondance publiée par Giosuè Carducci et achèvent de nous faire connaître un homme sympathique et curieux. Elles sont au nombre de 30 et ont été écrites de 1860 à 1868; quelques-unes ont un caractère politique, qui en rehausse l'intérêt, les autres sont des lettres d'affaires ou familiales; la plupart de ces dernières ont été adressées au père de M. C. A.-T.; on comprend sans peine qu'il s'en soit fait l'éditeur.

II. Les *Curiosità Foscoliane* portent sur les points les plus divers de la vie du chanteur des *Sépulchres* et offrent l'intérêt le plus divers.

Elles sont précédées d'un long avis « au Lecteur », dans lequel M. C. A.-T. examine diverses questions se rapportant aux œuvres d'Ugo Foscolo et en particulier la question de la propriété des lettres adressées à un correspondant; puis viennent une pièce de vers du genre bernésque « au seigneur Zanetti », deux lettres inédites de Foscolo adressées à la comtesse d'Albany, auxquelles en est jointe une autre publiée en 1872 par Bianchini dans le *Novellatore*, deux fragments inédits de l'*Ode aux Grâces*, ensuite trois lettres d'Ugo Foscolo au comte Dionigi Roma, ainsi que trois autres lettres inédites de Quirina Magiotti à Andrea Calbo, l'*Ode aux Républicains*, dédiée par le poète à son frère Gioan-Dionigi, les diverses éditions, fidèlement reproduites, de l'*Ode à Bonaparte, libérateur de l'Italie*, suivies du commentaire qu'en a fait Giovanni Antonio Restini; on trouve ensuite les documents publiés par Achille Neri concernant le « Discours sur l'Italie » et l'*Ode à Bonaparte* du grand poète et une étude intitulée « Ugo Foscolo et l'Autriche (1814-1815) », dans laquelle M. C. A.-T. examine l'attitude de l'auteur de *Jacopo Ortis* vis à vis la vieille ennemie de l'Italie; elle est suivie du « Capitolo » à Leopoldo Cicognara sur « l'animal gracieux et béni, qui s'appelle journaliste », ainsi que d'une lettre curieuse du typographe G. Ruggia, de Lugano, adressée à l'amie d'Ugo Foscolo, Quirina Magiotti, le 28 août 1837, avec les trois réponses de cette femme célèbre; enfin un article, intitulé « Ugo Foscolo académicien », termine ce long recueil dont les indications qui précèdent font connaître la nature et pressentir l'intérêt.

Tout n'a pas la même valeur littéraire, sans doute, dans ce recueil; mais les divers articles qu'il renferme contribueront à éclaircir plus d'un point obscur ou peu connu de la vie d'Ugo Foscolo; les deux lettres à la comtesse d'Albany, ainsi que les trois lettres inédites de Quirina Magiotti à Andrea Calbo sont surtout curieuses; grâce au commentaire et à l'étude qui les accompagnent, les premières nous font connaître les rapports du poète avec l'ancienne amie d'Alfieri, les autres nous montrent Ugo Foscolo dans son exil de Suisse, son incertitude et sa retraite définitive en Angleterre, ainsi que la tendresse inaltérable et vigilante de Quirina Magiotti pour lui. La correspondance de la même Quirina avec le typographe Giuseppe Ruggia renferme aussi des renseignements précieux sur les œuvres du poète. On voit par là tout ce qu'offrent d'intéressant les *Curiosités Foscoliennes*, mais on doit leur reprocher la longueur de quelques-uns des articles qui les composent.

III et IV. C'est à Ugo Foscolo et à Leopardi que se rapportent encore les deux brochures de M. C. A.-T. dont on a lu plus haut le titre; la première renferme le « Catalogue des manuscrits inédits » du poète de Recanati; c'est assez en dire l'intérêt. La seconde se compose d'une petite étude sur le plan inédit d'un *Edipe* d'Ugo Foscolo; cette tragédie ne devait rien avoir de semblable dans la pensée de son auteur avec celle de Sophocle; ce n'est pas par là seul qu'elle lui était inférieure.

mais il n'était pas moins intéressant de la connaître et il faut remercier M. C. Antona-Traversi de nous en avoir donné le plan.

Ch. J.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — La maison Trübner publiera prochainement : 1° les *Punica* de Silius Italicus, livres I-X, par L. BAUER; 2° des *Mythologische Beiträge* de W. DREXLER; 3° *Die Lehre von den Redetheilen bei den lateinischen Grammatikern*, par L. JEEP.

— Les frères Paetel (Berlin, 7, Lützowstrasse), ont publié la 1^{re} série d'une collection intitulée « Réimpressions berlinoises », *Berliner Neudrucke*, et dirigée par MM. L. GEIGER, B.-A. WAGNER et G. ELLINGER. Cette première série contenait six volumes (chaque volume, 3 mark; les six volumes, 12 mark); I.-II. Le *Kleyner feiner Almanach* de Nicolai, 1777 et 1778. p. p. G. ELLINGER; III. *Nicolaus Peuckers Wohlklingende Pauke (1650-1675) und drei Singspiele Christian Reuters (1703 u. 1710)*, p. p. G. ELLINGER; IV. *Musen und Grazien in der Mark, Gedichte von F. W. A. Schmidt*, p. p. L. GEIGER; V et VI. *Von gelehrten Sachen*, année 1751 de la *Berlinische priv. Zeitung*, p. p. B.-A. WAGNER. Une seconde série des « Réimpressions berlinoises » vient de commencer; le premier volume est le *Musenalmanach auf das Jahr 1806*, de Chamisso et Varnhagen, que publie M. L. GEIGER; paraîtront ensuite : *Julius von Voss, Faust, Trauerspiel mit Gesang und Tanz*. Berlin, 1823; *Berliner Lieder aus den Jahren 1786 bis 1806; Volkslieder auf Friedrich den Grossen, mit besonderer Berücksichtigung des siebenjährigen Krieges*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 janvier 1890.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture des lettres par lesquelles M. le d^r Hamy et M. le duc de la Trémoille se portent candidats à la place de membre libre vacante par la mort du général Faïdherbe. Il faut ajouter à ces noms celui de M. Dieulafoy, dont la lettre a été lue à la dernière séance.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire, vacante par la mort de M. Pavet de Courteille. L'examen des titres des candidats aura lieu dans la séance du 31 janvier.

Une commission sera élue à la prochaine séance pour proposer des candidats à la place d'associé étranger, vacante par la mort de M. Cobet.

Sont élus membres de la commission de la fondation Benoît Garnier, MM. de Vogüé, Barbier de Meynard, Senart, Maspero.

L'Académie se forme en comité secret.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : DUTREUIL DE RHINS (J.-L.), *L'Asie centrale (Thibet et régions limitrophes)*, texte et atlas; — par M. l'abbé L. Duchesne : 1° *Le Liber pontificalis*, publié par l'abbé L. DUCHESNE, 5^e livraison (*Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*); 2° CLERVAL (l'abbé A.), *la Famille Chardonel, en latin Cardinalis, et les vitraux de la chapelle du Pilier dans la cathédrale de Chartres*; — par M. de Rozière : 1° TARDIF (Adolphe), *Recueil de textes pour servir à l'enseignement de l'histoire du droit : Coutumier d'Artois, Coutumes de Toulouze, Coutume de Lorris*; 2° LE MÊME, *le Droit privé au XIII^e siècle d'après les coutumes de Toulouse et de Montpellier*; 3° TAYLOR, *Notice sur le formulaire de Guillaume de Paris*; 4° BEAUTEUPEL-BEAUPRÉ, *Coutumes et Institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au XVI^e siècle*, tome I^{er}.

Julien HAVES.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5

— 3 février —

1890

Sommaire : 53. PISCHEL et GELDNER, *Etudes védiques*, I. — 54. TOUSTOI et KONDAKOV, *Les antiquités scythes-sarmates*, II. — 55. POIRET, Horace, étude psychologique et littéraire. — 56. Tite-Live, XXXI-XXXV, p. p. ZINGERLE. — 57. Tacite, Agricola, p. p. SCHÖNE. — 58. WEYLAND, *L'Apocalypse de S. Jean*. — 59. TANZI, *La chronologie d'Ennodius*. — 60. STAFFER, *Rabelais*. — 61. BOURGOING, *Les maîtres de la critique au XVII^e siècle*. — 62. FINOT, *Port-Royal et Magny*. — 63. SOUCAILLE, *Etat monastique de Béziers avant la Révolution*. — 64. DE NOLHAC, *Le château de Versailles au temps de Marie Antoinette*. — 65. WALLON, *Les représentants en mission*, III. — *Chronique*. — *Académie des Inscriptions*. — *Société des Antiquaires de France*.

53. — **Vedische Studien**, von Richard PISCHEL und Karl F. GELDNER. 1 Band. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1889. In-8, xxxij-328 pp.

Maintenant que le Rig-Véda a déjà été traduit nombre de fois, dans son ensemble ou par fragments, le moment semble venu d'essayer de le comprendre. C'est à quoi s'emploient aujourd'hui deux éminents exégètes, qui, sinon les premiers, du moins avec plus de décision et de vigueur qu'aucun de leurs devanciers, dénoncent comme surannées et inexactes les anciennes méthodes d'interprétation, et, ne voulant voir dans le Rig-Véda qu'un livre exclusivement hindou, se refusent à l'expliquer autrement que par l'ensemble de la littérature hindoue. Selon MM. Pischel et Geldner, on a fait fausse route jusqu'à présent en prétendant éclairer l'un par l'autre le Véda et la mythologie indo-européenne : au lieu de descendre des Indo-Européens, que nous ne connaissons pas, aux poètes védiques, que nous connaissons fort peu, il fallait remonter à ceux-ci en partant de la littérature sanscrite classique, bien plus aisément accessible, et alors on se serait aperçu qu'il n'y avait dans les Védas rien d'indo-européen (p. xxix, p. 81, etc.), rien que de purement hindou, rien enfin qui se référât, de près ou de loin, à la préhistoire de notre race.

Il y a certes beaucoup de vrai dans ces idées, et je dirais volontiers que j'en aime jusqu'à l'exagération : peut-être ne saurait-on trop prémunir les védicants et les indogermanistes contre l'illusion d'une « Bible aryenne ». Néanmoins, l'exagération est évidente : de ce que le Véda est hindou, l'Iliade et l'Odyssée grecques, les Nibelungen germaniques, s'ensuit-il qu'ils n'aient rien à nous apprendre sur le vieux fonds indo-européen d'où ils sont certainement issus ? leurs ressemblances, si souvent et si ingénieusement relevées, seraient-elles dues au hasard ?

ou à l'emprunt ? ou ces œuvres ne sont-elles pas bien plutôt les copies multipliées et indéfiniment grossies d'un manuscrit princeps que les conteurs du temps jadis portaient dans leur mémoire ? Je vais plus loin : par cela même que les Védas sont incontestablement, dans quelques-unes de leurs parties, plus rapprochés de la source commune que la plupart des autres documents littéraires parvenus jusqu'à nous, on doit penser qu'ils ont plus de chances d'avoir conservé, sans trop les travestir, certains mythes indo-européens moins fidèlement reproduits ailleurs ; et la preuve en serait aisée à faire, si elle n'avait déjà été cent fois faite. Je suppose, par exemple, que M. Pischel ait raison (p. 77 sq.) d'assimiler le sens primitif du célèbre mot *gandharvā* à celui de *gārbha* (germe, embryon) ¹ : qu'en résulte-t-il de décisif quant à l'assimilation étymologique et mythique, depuis longtemps reconnue, des Gandharvas et des Centaures ? Ces « embryons des eaux » (les nuages tonnants et flottants ?), dont les Hindous ont fait des génies et des musiciens célestes, l'imagination hellénique a bien pu en faire des monstres biformes et fougueux, sans que l'unité du concept primitif cesse de nous apparaître, une fois dégagée des ornements postérieurs qui la dissimulent. En somme, une mythologie isolée, tout comme une langue prise à part, est et demeure à jamais impuissante à rendre raison d'elle-même et de ses origines : là où le secours de la comparaison fait défaut, comme dans les théogonies mexicaines ou péruviennes, je conçois qu'on se résigne à s'en passer ; je comprendrais moins bien qu'on s'en privât de parti pris lorsqu'on l'a sous la main.

Ces observations, encore une fois, ne tendent nullement à infirmer la valeur de la méthode de MM. Pischel et Geldner. Bien au contraire, je suis convaincu, comme eux et comme les chefs incontestés de l'école sanscrite française, que, pour bien comprendre les Védas, il faudra savoir oublier provisoirement les mythologies étrangères et remonter, du plus connu au moins connu, la filière de la littérature hindoue. Les résultats scientifiques d'un semblable travail n'apparaissent nulle part mieux que dans l'interprétation des légendes que les Hindous se sont plu à rééditer souvent au cours des âges et dont la Grèce ne nous offre point l'équivalent, par exemple la curieuse aventure de Purūravas et Urvaśi, traduite en dialogue dans l'hymne R. V. x. 95. Bien que M. Geldner (pp. 243-295) ne prétende pas avoir élucidé dans ses derniers détails ce texte exceptionnellement obscur, et que plusieurs de ses conjectures doivent être tenues pour très hasardées ², il est incontestable

1. Je ne sais jusqu'à quel point il est permis d'identifier deux mots parce qu'ils semblent se substituer l'un à l'autre dans deux formules védiques de sens analogue. C'est donner bien de la précision et de la raideur au formulaire si vague et si élastique de cette poésie où les mots remplacent les idées.

2. De ce nombre est *dhṛṇayas* « musiciens » (p. 269). La dernière partie de la st. R. V. VII. 56. 8. est à peu près inintelligible, telle que M. G. la constitue. Le plus probable, c'est que le gén. *cardhasya* dépend de *mānāsi*, et que l'ensemble signifie « les cœurs de la troupe hardie sont fougueux comme un ascète en colère ». On connaît la puissance surhumaine que la littérature classique attribue à ce personnage.

que sa traduction réalise un sérieux progrès. Il a surtout, ce me semble, réussi à reconstituer la physionomie originale du morceau, en montrant qu'il devait se composer d'un récit en prose coupé par endroits d'un dialogue en vers, ensemble d'où le récit a disparu, lors de la compilation du R. V., par la raison bien simple que dans un *rg-veda* on ne pouvait faire entrer que des « vers ». Il y a là, non seulement pour l'intelligence du texte en lui-même, mais encore pour la question des origines du théâtre hindou, un document d'une inappréciable valeur, qu'utiliseront les historiens futurs. Voilà ce que l'on peut gagner à aborder franchement le védisme par l'Inde et à reléguer l'indogermanisme à l'arrière-plan. Oui, sans doute; mais, j'y insiste, à l'arrière-plan seulement, et sous réserve de savoir l'en tirer à propos. C'est du reste ce que fait M. Pischel lui-même (p. 88), lorsqu'il cite à propos du Véda les vers d'Aristophane τὸν Δι' ἀληθῶς ὦμην διὰ κορυφῆς οὐραίν. Si les idées éminemment « naturalistes » sur l'origine de la pluie sont à la fois védiques et grecques, elles ont, on l'avouera, beaucoup de chances d'être indo-européennes.

On trouve de tout dans l'ouvrage de MM. P. et G. : des traductions d'hymnes entiers, et non des moins difficiles, comme bien on pense; des explications de stances isolées, en fort grand nombre, et surtout de minutieuses investigations sur le sens de tel ou tel mot, poursuivi dans tous ses emplois à travers tous les passages marquants du Véda où il se laisse saisir. Dans cette méthode rigoureuse et qui tient compte du moindre détail, il faut parfois quarante pages (pp. 11-52) pour fixer le sens d'une seule stance (R. V. vi. 49. 8); mais combien d'autres se trouvent expliquées de surcroît et au passage! Il est bien rare que la lumière ne jaillisse pas d'une discussion aussi abondante; pourtant, ça et là, l'hésitation reste encore permise. On ne voit point nettement (p. 122) ce que M. P. ajoute au sens déjà connu de l'épithète *aptúr*; car, si la racine *tar* y implique sans contredit le sens de « traverser », et par suite celui de « dépasser », il est clair que *vrtrátúr* signifie « qui dépasse les *Vrtras* », par conséquent « qui en triomphe », et que cette interprétation ne s'oppose nullement à celle de *aptúr* et de *rajastúr* par « qui traverse les eaux, qui traverse les espaces ». Le sens de *aptúrya*, à son tour, s'en déduit sans difficulté : traverser les eaux, dans la conception védique, c'est les dépasser et les conquérir. On regrettera aussi que M. G. ait consacré un si long développement au sens de *vrjána* neutre (pp. 139-154), sans y comprendre la question non moins délicate de *vrjána* masculin, qu'il nous promet pour un prochain article (p. 151) : les deux homonymes auraient gagné à n'être pas disjoints. Enfin, bien qu'il y ait certainement avantage à se représenter l'hymne R. V. iv. 279 comme un dialogue à trois ou même quatre personnages (p. 215), on a grand-peine à admettre pour *púramdhi*, cette entité divine si souvent et presque constamment personnifiée, le sens d'un simple adjectif signifiant « généreux », et ce dans un hymne où figurent précisément plusieurs autres personnalités mythiques.

Parmi les conjectures qui paraissent de nature à intéresser plus particulièrement les grammairiens, je dois signaler celle d'un accent circonflexe sanscrit (p. 192), tout à fait distinct du svarita qu'on désigne habituellement par ce terme, accent qui résulterait de la fusion de l'udātta avec la longueur naturelle de la syllabe, et qui seul aurait la propriété de faire compter la longue pour deux brèves dans la mesure du vers¹. Non moins importante, et même, quoi qu'en puisse penser M. P., au point de vue de l'indogermanisme, serait la découverte (pp. 61-77) d'un datif en *-ā* dans la déclinaison des thèmes en *-a-*; car enfin, si — ce qui ne saurait faire doute — le type *acvāya* est hystérogène et dénoncé comme tel par tout l'ensemble des témoignages indo-européens², si d'autre part il existe dans le Vēda, tiré d'ailleurs à aussi peu d'exemplaires que l'on voudra, un type de datif **acvā*, la conclusion s'impose: c'est ce type **acvā* = **acvai* (cf. au locatif le doublet *agnau* et *agnā*) = gr. ἰκκῶ = lat. *equō* = zend *aspāi*, qui représente le véritable datif indo-européen, dont l'autre n'est qu'une amplification postérieure. Il importe peu que ce datif écourté n'apparaisse que dans certaines liaisons où précisément l'euphonie a pu en faire préférer l'emploi: quand la forme plus simple apporte avec elle tant de garanties d'authenticité, pourquoi vouloir à toute force la faire sortir par abréviation de la forme plus compliquée? Personne, je pense, ne s'aviserait plus de soutenir que les pluriels neutres en *-ā* soient apocopés de ceux en *-āni*. La déclinaison sanscrite, on ne saurait se le dissimuler, a subi, du chef de l'analogie, de graves et profondes atteintes: c'est une raison de plus pour colliger avec soin tout ce que la langue védique nous offre encore de vestiges anciens.

Parmi les interprétations nouvelles et curieuses, je mentionnerai celle des stances R. V. I. 120. 10-12. et VIII. 70. 13-15. par une *dānastutī* ironique (le chanteur, sous couleur d'éloge, tourne en ridicule les présents mesquins qu'il a reçus). Cela est fort possible, en effet: les poètes védiques n'étaient rien moins que désintéressés, et plus d'un parmi leurs clients pouvait être tenté de laisser Castor et Pollux s'acquitter envers Simonide. Il serait piquant de trouver jusqu'à de l'humour dans cette poésie monotone, artificielle et gourmée; mais, plus la tentation est forte, plus il faut peut-être se défendre d'y céder³. Pour l'application de l'hymne A. V. I. 18. au chat domestique (p. 313), c'est une de ces trouvailles dont on ne peut s'empêcher de dire: « Si ce n'était pas vrai quel dommage! »⁴

1. En ce cas, je suppose que la scansion bien établie *sākhīnaam* (et similaires) analogique de la scansion *matīnaam*, qui serait régulière,

2. Cet *y* me paraît provenir de l'analogie des thèmes similaires en *-ā*, dit, *acvāya* est refait sur *acvāyai*, datif de *acvā* (jument).

3. Parmi les passages qui impliquent pour *vājīnāvāt* le sens de « fiers en juments », il est étonnant que M. P. n'ait pas relevé A. V. X. 4. 7., où ce qui sert d'épithète au cheval de Pedu; car le cheval de Pedu est un étalon, cf. R. V. I. 118. 9.

4. La grande objection, c'est *ricyapadīm*; car, après tout, *śrīhādīm* pourrait signifier « aux dents puissantes »; mais il serait étrange que les conjurateurs ne

En parcourant le domaine que Bergaigne a si bien é en tous sens de sa lumineuse exégèse, MM. Pischel et Geldner ; pouvaient manquer de marcher souvent dans les voies qu'il avait frayées : parfois ils le citent en adoptant ses vues (p. 115) ; parfois ils se rencontrent avec lui à leur insu, comme on le verra bientôt par la publication de sa *Chrestomathie Védique* ¹ ; mais en général, ils ne se font point faute de se séparer de lui et de le combattre, et cette opposition même rend d'autant plus précieux l'hommage public qu'ils ont cru devoir lui rendre (p. xx) et qui les honore autant que lui. Qu'il nous soit permis d'en prendre acte ici, au nom de la science française et de ses amis en deuil : « Bergaigne est sans aucun doute le savant qui a le mieux connu le Rig-Véda. »

V. HENRY.

54. — J. TOLSTOI et N. KONDAKOV. *Rousskie Drevnosti v pamiatnikakh Iskoustva*. Les antiquités russes dans les monuments de l'art. (Deuxième fascicule, antiquités scythes-sarmates). In-4 de 157 p. St-Petersbourg, 1889.

Ce volume fait partie d'une série de monographies qui comprendront toute l'histoire archéologique de la Russie. J'ai rendu compte du premier fascicule dans un numéro récent de la *Revue archéologique* (août 1889) et je ne répéterai pas ici des détails qu'on peut trouver facilement dans la notice en question. Le présent fascicule est consacré aux antiquités scythes sarmates : il est, comme le premier, rédigé avec beaucoup de soin et illustré d'une façon très suffisante. Il résume un grand nombre de travaux russes peu accessibles, ceux du professeur Brunn (sur la Scythie d'Hérodote), de M. Mistchenko (de Kiev), de M. Lapno-Danielevsky sur les Antiquités scythiques, etc. Tout en rendant justice à ces recherches, MM. Tolstol et Kondakov déclarent qu'à leur avis l'archéologie scythe sarmate est encore à sa période de début. Ils regrettent que les objets découverts tombent le plus souvent aux mains d'amateurs ignorants ou soient tout simplement pillés par ceux qui les découvrent.

sont assez peu naturalistes pour attribuer au chat des pattes d'antilope, qui font plutôt songer au pied de bouc dont nos légendes ont fait l'apanage du diable.

1. Je note dès à présent quelques-unes de ces coïncidences : — *vāja* ne signifie jamais « cheval » (pp. 10 et 47) ; toutefois Bergaigne n'aurait certainement pas admis la traduction de *vājebhis* par « avec force », et je pense qu'il aurait envisagé la liaison *vājebhir vājintvati* comme une construction irrégulière, pouvant équivaloir à *vājavati vājintvati*, soit « riche en butin et en juments » ; — l'identité absolue de *péru* et de *perú*, malgré la différence d'accent (p. 89) ; — *vāna* ne signifie jamais « nuage » (p. 114) ; — *prshadaçva* signifie « qui a pour chevaux des antilopes », et non « qui a des chevaux mouchetés » (p. 226) ; — la synonymie de *vayūna* et de *rtā* (p. 300), etc. Je relève enfin (p. 139) cette phrase de M. G. : « La tendance particulière de Grassmann à fendre un mot en un grand nombre de significations hétérogènes, est de nature à éveiller a priori la méfiance. » On voit que, sans se départir jamais de la courtoisie et du respect dus aux lexicographes ses aînés, Bergaigne n'a cessé de protester avec énergie contre cet abus et de faire porter sur ce point essentiel à ses yeux presque tout l'effort de sa puissante polémique.

Cet excellent petit volume d'un prix très accessible (un rouble) contribuera certainement à répandre dans la Russie méridionale le goût des recherches sérieuses. Que les auteurs nous permettent de leur adresser une requête au nom de leurs confrères de l'étranger. Nous comprenons très bien qu'ils écrivent en langue russe ; mais ne pourraient-ils mettre au-dessous de leurs planches un mot d'explication en français ou en latin : tel objet trouvé par telle personne en tel endroit. Sans nuire au caractère national de leur œuvre, ils en accroîtraient certainement l'importance et lui assureraient un cercle de lecteurs plus considérable. — Le prochain volume traitera des antiquités de la Sibérie, de l'Asie centrale, du Caucase et du Sud-Est de la Russie.

L. LEGER.

55. — HORACE. *Etude psychologique et littéraire*, par Jules POIRET. Paris, Thorin, 1890, 351 p.

Il semble qu'il a passé dans l'âme de M. Poiret quelque chose des dispositions du poète qui écrivait à Mécène (*Odes*, III, 9, 27-28) :

*Dona præsenti cape lætus horæ, et
Linque severa.*

M. Poiret a banni en effet de son ouvrage tout ce qui pouvait lui donner un aspect trop austère ; ce qui est trop philologique en est absent. Il s'est attaché à montrer qu'il est psychologue et littérateur. — Psychologue, il l'est lorsqu'après avoir rappelé les débuts d'Horace il se plaît à étudier dans le cœur du poète le développement de l'orgueil, de l'avarice, de la gourmandise, de la colère, de la paresse, de l'amour, de l'envie, des sept péchés capitaux en un mot, et qu'il esquisse la philosophie d'Horace, épicurien demi-croyant, que la pensée de la mort anime et console. M. Poiret remplit à merveille le programme qu'il s'est tracé dans la préface¹ (p. 13) : « Dussions-nous nous moquer un peu d'Horace qui s'est tant moqué de son prochain ; finissons ce que Dave a commencé, mettons-le face à face avec ses passions, poussons son amour-propre dans ses derniers retranchements et cherchons dans son cœur la raison de son génie. »

M. P. montre qu'il est littérateur, dans son étude sur la critique littéraire d'Horace à qui il reproche d'être partial, d'avoir une poétique trop sévère et trop personnelle.

La conclusion de ce travail, c'est que dans la physionomie du poète domine le sourire, mais un sourire d'une nature particulière, et avec cela « une indifférence raisonnée à tous les accidents réels ou possibles, et une bonne humeur qui finit toujours par reprendre le dessus. »

Dans tout le cours de cet ouvrage, on sent qu'on a affaire à un humaniste. — Il est écrit dans un style vif, alerte, qui ne redoute pas de

1. Signalons à la première page de la préface une faute d'impression : on y lit *Dichterpersœnlichkeit* au lieu de *Dichterpersœnlichkeit*.

temps en temps la familiarité; aussi le lit-on sans peine, et nous sommes convaincu qu'il sera lu.

ISAAC URI.

56. — *T. Livii ab urbe condita libri*. Ed. Ant. ZINGERLE. Pars V. Lib. XXXI-XXXV. ed. major. Vienne et Prague, Tempsky. Leipzig, Freytag, 1890, petit in-8, préf. v-vii, 1-229.

57. — *Cornelii Taciti De vita et moribus Julii Agricolaë liber*. Ad fidem codicum ed. A. E. SCHOENE Dr. Phil. Berlin, Calvary, 1889. In-8. Texte, 1-23. Adnotationes, 24-40. Commentarius Criticus, 41-45. Index nominum priorum.

M. Zingerle nous donne dans la collection dirigée par Car. Schenkl la suite d'une édition de Tite-Live dont nous avons eu déjà l'occasion de parler ¹. Ce volume est fait avec le même soin que les précédents. Il nous rendra plus de services encore puisque, pour l'instant, l'édition de Aug. Luchs ne contient que la troisième décade. Les lapsus que j'ai relevés dans le livre XXXI sont tout à fait insignifiants.

Le second ouvrage indiqué forme le premier fascicule du t. X des *Berliner Studien*. C'est une contribution méritoire aux études sur Tacite. Il est seulement regrettable que la disposition et l'exécution typographique soient partout, mais, surtout dans les notes critiques, des plus médiocres; que, parmi les très nombreux rapprochements que fait l'éditeur, beaucoup ne soient nullement topiques; enfin que quelques bonnes corrections, heureusement conçues ² ou défendues avec méthode ³, soient étouffées sous une masse de changements et de conjectures peu probables qui presque toujours ont pris place dans le texte.

E. T.

58. — *Omwerkings- en Compilatie-Hypothesen tcegepast op de Apokalypse van Johannes*, door G. J. WEYLAND. Groningen, Wolters, 1888, in-8, 182 pages.

Nous rendions compte, il n'y a pas longtemps, à cette même place, de divers travaux consacrés à l'origine et à la composition de l'*Apocalypse de S. Jean*⁴, et nous disions la fortune singulière de cet écrit, pour lequel un accord relatif s'était établi dans les cercles savants, mais dont le sort se trouvait soudain remis en question. Le théologien hollandais, dont l'œuvre nous est soumise aujourd'hui, s'engage à son tour dans la voie périlleuse de la dislocation à outrance, dont nous

1. Voir la Revue du 16 juillet 1888, p. 48.

2. 9, et *alia vitia* exuerat.

3. Par exemple 12, *nobis*, au lieu de: *pro nobis*; *pro* provient d'une abréviation de *populo romano*, glose de *nobis*; *ibid. patiens frugum. Fetus* (Fet)..., au lieu de *patiens frugum, fecundum* (fec').

4. Revue critique, 1889, n° 4.

avons donné quelque idée. M. Weyland admet trois auteurs, deux juifs et un chrétien. Un premier auteur juif écrivait en l'an 69, un second en 81 de l'ère chrétienne, le rédacteur ou compilateur est lui-même de 140 après J.-C. Nous avons, dans l'article auquel il est renvoyé, dit très nettement notre avis sur ces procédés d'hypercritique, où la fantaisie personnelle se donne beau jeu sous des apparences de rigueur et de précision.

M. VERNES.

59. — Carlo TANZI. *La cronologia degli scritti di Magno Felice Ennodio*. — Un papiro perduto dell'epoca di Odoacre. Trieste, Herrmanstorfer, 1889, 1 vol. in-8, 78 pages.

Dans les œuvres d'Ennodius, telles que nous les ont livrées le manuscrit de Bruxelles 9845-9848 et le *Vaticanus* 3803, et telles que récemment Fr. Vogel les a éditées dans les *Monumenta Germaniae historica*, in-4°, M. Carlo Tanzi distingue quatre parties différentes, quatre volumes rassemblés à diverses époques et réunis plus tard en un seul : 1° I-XCV ; à la suite de cette lettre 95 se trouvent deux épigrammes dans V et que Vogel a rejetées à tort à la fin de son édition ; ces deux pièces marquent le début d'un volume nouveau ; 2° XCVI-CCXLIV. La lettre 244 se termine par le mot *legi*, qui indique évidemment la révision d'un ouvrage qui se terminait en cet endroit ; 3° CCXLV-CCCLXIII (nous négligeons les intercalations que suppose l'auteur). A la fin du n° 363, on lit « *Ennodius emendavi meam Deo meo juvante* » ; 4° Le reste des œuvres. Ce principe une fois admis, dit M. Tanzi, la chronologie des œuvres d'Ennodius est plus facile à établir. Celles du tome I sont les œuvres du début, composées de 496 à 507 ; celles du second ont été rédigées vers 509 ; celles du troisième en 503-505 et 509 ; celles du quatrième de 510 à 513. La thèse ne nous paraît pas être exacte. Les mots « *Ennodius emendavi*, etc. » peuvent s'appliquer au n° 363 tout seul et non à l'ensemble des opuscules qui précèdent. Puis, M. Tanzi ne peut pas lui-même assigner des dates différentes aux lettres des trois premiers volumes. Néanmoins, son ouvrage ne doit pas être négligé de ceux qui s'occupent d'Ennodius : il contient de fines remarques dont l'historien fera son profit.

Le papyrus perdu de l'époque d'Odoacre est une charte que cite un manuscrit de Tristano Calchi et par laquelle Flavius Paulus Andreas, vicaire de ce souverain à Milan, céda des biens à Benevent, et en Campanie à un certain Vigile, en échange de ceux qu'on lui avait enlevés.

Ch. PFISTER.

60. — **Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre**, par Paul STAPFER, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. Paris, Armand Colin, 1889. 1 vol. xiv-507 p.

Le nouvel ouvrage de M. Stapfer a été accueilli avec faveur. Dès tout de suite que son succès était tout à fait mérité et qu'il est digne de figurer en un excellent rang parmi les nombreux livres ou traités dont Rabelais a été jusqu'ici l'objet. C'est qu'on y retrouve, et non sans plaisir, les qualités qui ont signalé à l'attention du public les précédents ouvrages de l'auteur : des vues personnelles, un tour d'esprit franchement original, une allure très libre et, ce qui vaut mieux peut-être que tout le reste, une absolue sincérité. De plus, cette étude correspondait à un besoin réel. Le nombre des personnes capables de comprendre et de goûter Rabelais par elles-mêmes est, somme toute, assez restreint. Son œuvre n'est pas de celles qu'on aborde d'emblée et sans préparation. Pour le lire et pour le pratiquer avec fruit, une sorte d'initiation est nécessaire. A plus forte raison, faut-il pour l'aimer, des connaissances positives qui ne sont rien moins que vulgaires. Parmi ceux qu'on est convenu d'appeler les gens du monde, beaucoup goûtent Rabelais par genre; bien peu l'ont lu et surtout relu. Ils en sont réduits sur son compte à quelques appréciations vagues et générales, qui pour paraître hardies n'en sont que plus dénuées de sens et de sincérité. Ne craignons pas de l'avouer, l'auteur de *Pantagruel* exige de ceux qui veulent le comprendre autre chose que de l'enthousiasme et de la bonne volonté. Celui qui, faisant fi d'une éducation préparatoire, se mettrait en face de cette œuvre dont trois siècles et demi nous séparent et prétendrait, armé de son seul bon sens, en pénétrer le sens caché, risquerait fort de n'y rien voir. Que de gens à qui Rabelais, faute d'un guide autorisé, est demeuré fermé! C'est à ceux-là que M. S. présente tout d'abord son livre. Il l'offre encore à ceux qui, aimant d'instinct l'homme et son œuvre, éprouvent le désir de raisonner leur affection, aux étudiants de bonne volonté qui cherchent « un fil conducteur dans ce labyrinthe de richesses entassées et confuses » ; enfin « à un petit nombre de dames de grand sens et de libre esprit ». M. S. poursuivait ainsi un but très précis, clairement défini; il l'a pleinement atteint.

L'ouvrage commence, comme de raison, par une biographie de Rabelais, point pédante, alerte et agréable à lire. Sans doute, elle n'apporte guère de nouveau; mais on ne saurait en faire un reproche à son auteur. La vie de notre grand écrivain a été si souvent et si patiemment étudiée, qu'il est bien difficile, à moins de découvertes tout à fait imprévues, d'espérer y apporter de nouvelles clartés. Ce n'est point cependant que les points obscurs n'y abondent. Pour ne parler que d'une seule période, la jeunesse et les années de début renferment encore une grande part de mystère. L'histoire de la formation littéraire et scientifique de Rabelais est une énigme sur laquelle, à mon sens, on n'a point assez insisté jusqu'à présent. On s'est trop contenté d'explications vagues, ou

pour mieux dire, d'à peu près. L'amitié de Pierre Amy, les relations avec Tiraqueau, avec Bouchard et quelques autres, la fréquentation de l'entourage érudit de Geoffroi d'Estissac à Maillezais n'expliquent pas tout. Comment admettre sérieusement que ce savoir universel qui se révéla chez Rabelais dès le début et qui frappa d'admiration ses contemporains, ait été acquis dans une cellule de cordelier, grâce à de doctes entretiens et à une bibliothèque bien montée? C'est là un fait qui peut à la rigueur se concevoir pour d'autres époques, mais qui semble impossible au commencement du *xvi^e* siècle. Il était nécessaire à quiconque voulait s'instruire dans les nouvelles méthodes de courir le monde, de voir de près les quelques savants dépositaires de la science nouvelle, de s'introduire dans leur familiarité, d'aller entendre les rares maîtres qui dans les Universités avaient rompu avec la routine. Le mouvement scientifique n'était encore qu'à son début. Il n'avait pas eu le temps de se répandre par les petits centres et se trouvait encore circonscrit dans trois ou quatre grandes villes en France. C'est à Paris surtout que l'étudiant pouvait espérer entrer en relation avec le petit groupe de privilégiés qui détenaient la culture nouvelle. Il n'est point de savant de la Renaissance qui n'y ait fait, dans sa jeunesse, un séjour plus ou moins prolongé. Comment croire à un Rabelais encyclopédique, à la fois philologue, juriste, naturaliste et médecin, tel qu'il nous apparaît dès 1530, formé tout entier en Poitou? À ce point de vue, l'hypothèse formulée par M. S. pages 15 et 170, hypothèse à laquelle nous avons déjà songé nous-même, se présente avec beaucoup de vraisemblance. Entre 1524, date de sa sortie du couvent de Fontenay, et 1530, date de sa première inscription à Montpellier, Rabelais dut non seulement séjourner à Paris et à Lyon, mais encore bien probablement étudier la science juridique à Orléans et à Bourges. Les pérégrinations savantes de Pantagruel, rapportées au chapitre 5 du livre II, présentent sûrement quelque analogie avec les siennes propres. Il n'est pas possible de lire ce curieux chapitre, d'en suivre l'itinéraire si minutieusement détaillé, les descriptions si précises, sans songer qu'il doit s'y trouver une grande part de souvenirs personnels. Peut-être la lumière se fera-t-elle quelque jour sur cet intéressant problème d'origines?

Sans vouloir insister davantage sur la partie biographique, nous ferons cependant à l'auteur un reproche. Le côté bibliographique est, d'une manière générale, trop négligé dans son étude. Il se montre trop dédaigneux des procédés ordinaires de l'érudition. Je sais bien qu'il ne prétendait pas faire œuvre savante et qu'il préférerait rester dans son rôle de vulgarisateur; mais, n'importe, une bibliographie claire, sobre, bien au courant, en tête du volume, eût été la bienvenue, surtout pour ce qui concerne la biographie. Les références, les renvois aux sources sont, dans cette dernière, trop souvent omis. Nombre de citations de textes

1. En revanche, on ne saurait citer, comme le fait M. S. (p. 333), pour une affaire de l'importance de celle des *Placards*: *L'histoire de France racontée à mes petits en-*

auraient dû être justifiées avec une plus scrupuleuse exactitude.

D'autre part, l'auteur aurait bien fait de ne pas se fier entièrement aux textes relatifs à la biographie de Rabelais, donnés au tome VII de l'édition Jannet. Plusieurs de ces textes, notamment ceux qui sont extraits de la correspondance avec Guillaume Pellicier sont défectueux¹. M. S. aurait dû, au moins pour ce qui concerne les documents les plus importants, recourir aux originaux. Il eût évité, grâce à cette précaution, des citations incompréhensibles du genre de celle-ci, faite à propos de la célèbre consultation du président de Milan, Philippus Saccus, dont Pellicier parle dans l'une de ses lettres : « Or, le 13 avril 1540, sa femme luy a fait *una picta piche*. » Ce passage, si souvent cité, ne présente aucun sens. Il faut lire : « Sa dicté femme luy a faict *una puta*; *per che si disputa* si cest enfantement est légitime. » Je n'ai pas besoin de faire remarquer que cette nouvelle leçon offre un sens très clair.

Le deuxième chapitre intitulé *Les Satires* renferme nombre de réflexions justes et ingénieuses. Faut-il dire cependant que l'appréciation générale de l'*humour* de Rabelais nous paraît un peu téméraire ? Le Rabelais de M. S. est, à notre avis, un Rabelais trop pleinement bon, trop indulgent, trop sceptique, pour tout dire, trop débonnaire². Nous croyons que l'auteur de *Pantagruel* a eu la dent plus dure, la haine plus vigoureuse. A coup sûr, il serait téméraire de le transformer en apôtre. Mais nous persistons à croire, malgré l'argumentation de M. S., que ses convictions ont été plus profondes, plus énergiques. A ce point de vue, l'analyse si fine, si mesurée de M. Gebhart se rapproche assurément davantage de la vérité.

Dans ce même chapitre, M. S. énumère les satires personnelles qui se trouvent dans l'œuvre de Rabelais. « On voit, dit-il, qu'il n'y en a guère et qu'elles ne sont pas bien méchantes. » La remarque est juste. On pourrait découvrir cependant çà et là, dans Rabelais, d'autres satires personnelles qui manquent à la liste dressée par M. Stapfer. Je signalerai, en particulier, au chapitre XXI du livre IV, la satire dirigée contre Pierre Tempête, régent, puis principal de ce fameux collège de Montaigu, dont l'auteur de *Pantagruel* ne parle jamais qu'avec haine et dégoût. Le nom de ce brutal personnage se présentait tout naturellement sous la plume de Rabelais dans l'épisode de la *Tempête*. La traduction burlesque d'un vers des *Epodes* d'Horace lui a fourni l'occasion de fustiger à son tour ce « grand fouetteur d'ecoliers ».

sants. Il y avait des sources beaucoup plus précises à indiquer. Ailleurs, les titres sont inexactement donnés. Ainsi page 330, le titre de l'ouvrage de Calvin donné dans la note 1 est inexact. C'est *Traité des reliques* qu'il faut lire.

1. C'est ce que l'on verra quand l'édition de la correspondance de Guillaume Pellicier, que préparent actuellement MM. Kaulek et Tausserat, du ministère des Affaires étrangères, aura paru.

2. Cette tendance a été encore exagérée dans quelques comptes rendus écrits sur l'étude de M. S. C'est ainsi qu'un critique délicat, M. Anatole France, dans un article du journal *Le Temps* arrive à nous présenter un Rabelais paternel et bon — fant qui n'a rien de commun avec celui de *Pantagruel*.

Plus loin, ce que M. S. dit touchant la papauté et les moines, dans l'œuvre de Rabelais, nous semble en quelques points contestable. En revanche, le paragraphe qui concerne les juges et la justice est excellent. Le développement relatif à la Sorbonne eût peut-être gagné à plus d'étendue. Un tableau moins rapide de l'état du haut enseignement, au commencement du xvi^e siècle, n'aurait pas été déplacé. Le chapitre suivant, consacré aux *Idées morales*, est l'un des plus intéressants du volume. Il n'est pas possible de l'examiner ici en détail, pas plus que les suivants, l'*Invention comique* et le *Style*. Disons seulement que les considérations sur l'*Éducation intellectuelle* donnaient lieu à des rapprochements que l'auteur a négligés. Les catalogues publiés par le *Musée pédagogique* fournissaient cependant des éléments de comparaison tout réunis. Nous ne partageons pas toutes les idées de M. S. sur l'attitude de Rabelais vis à vis de la Réforme et des réformateurs. Est-il exact, par exemple, de dire (p. 338) qu'en traitant Calvin, comme il l'a fait, l'auteur de *Pantagruel* n'avait fait qu'user de représailles, comme s'il était admissible que Rabelais pût connaître le jugement énoncé par Calvin, en 1533, dans une lettre à François Daniel? On pourrait également présenter quelques réserves sur plusieurs jugements formulés dans le chapitre consacré au style.

En résumé, ce livret témoigne d'une connaissance profonde de Rabelais. Il marque un progrès très sérieux dans l'étude de notre grand écrivain. C'est un guide aussi sûr que commode. Le style en est chaud et vivant, parfois seulement un peu trop familier. La fantaisie de l'auteur ne sait pas toujours s'arrêter à temps. Félicitons-le de n'avoir pas craint de citer les passages de Rabelais que d'ordinaire la critique n'ose guère reproduire. Il l'a fait avec tact et sans fausse prudence. D'autre part, certains hors-d'œuvre eussent été avantageusement remplacés par des développements plus complets sur les questions controversées. Il faut noter ça et là quelques passages déclamatoires, des allusions aux événements contemporains qui ne sont rien moins que justifiées. Le ton de l'auteur, chaque fois qu'il vient à parler de son époque, est vraiment par trop pessimiste¹. Nos hommes d'état d'aujourd'hui traités de grands inquisiteurs et de fils de Noël Beda². Il faut laisser ce langage aux journaux. Que M. Stapfer se rassure en songeant que ceux qu'il malmené si fort n'ont encore brûlé personne.

A. LEFRANC.

1. Il faudrait citer à ce sujet de nombreux passages. Voir, par exemple, p. 294, ce qui a été dit au sujet de la gymnastique. C'est tout à fait injuste.

2. Page 346. — M. S. parle des temples et des églises fermés par « ces faux amis de la raison et ces faux libres-penseurs ». Il aurait bien dû nous donner l'énumération des églises et des temples ainsi supprimés. Que dire également du changement cité comme sérieux d'un vers de la Fable : « Le petit poisson et le pêcheur. » Franchement, M. S. va trop loin. Il suppose une trop forte dose de bêtise à ses contemporains.

61. — *Les Maîtres de la Critique au XVIII^e siècle*, Chapelain, Saint-Evremond, Boileau, La Bruyère, Fénelon, par Auguste Bourgoigne, docteur ès-lettres, professeur agrégé au Lycée Michelet, chargé de la conférence littéraire de l'Université de l'enseignement spécial de Paris. Paris, Garnier frères, 1889. In-12, 342 p. Prix : 3 fr. 50.

La critique dans Chapelain, Boileau, Fénelon, etc., est un sujet quelque peu usé et rebattu. Il y avait pourtant moyen de le rajeunir par la nouveauté du style : c'est à quoi M. Bourgoigne a pleinement réussi. Les « ouais », les « ouf », les « holà », les « mon Dieu, eh ! mon Dieu », les « Dieu merci », les « tout doucement, s'il vous plaît », agréablement semés dans son ouvrage, montrent qu'il écrit sans apprêt, quoique cependant les « encore que, encore est-il que » fassent parfois un saisissant contraste avec cette aimable simplicité. Souvent il faut se donner beaucoup de peine pour rencontrer le mot juste : s'il ne vient pas à l'esprit, *cela* le remplace commodément, et il est facile à trouver. M. B. a un faible prononcé pour ce petit mot : « en tout *cela*, après *cela*, il avançait *cela*, que devons-nous penser de *cela*, *cela* est mince et pincé, *cela* établi, etc., etc. A la page 258, toutes les phrases commencent à peu près par *on* : « *On* se donne... *on* se défie... *on* aurait... *on* l'a considéré... *on* l'a trouvé... *on* a cru que... » M. B. n'écrit pas, il cause avec ses élèves, je suppose ; cependant la variété de ton ne déplaît pas, même dans l'abandon d'une conversation familière. Mais je ne connais pas d'homme qui soit moins tourmenté que lui de la démanigaison du style. De là des phrases comme celle-ci : « Ce style (de Saint-Evremond) est un bordeaux, en qui, à un fond solide, s'allie la délicatesse, un grand cru. — Révérence parler, Boileau ressemble à ces beaux chevaux qui, froids des épaules, hésitent avant de partir, mais qui, une fois en route, sont vifs et infatigables ». Je ne dis rien de la comparaison, bien qu'elle sente par trop le vétérinaire ou l'homme d'écurie, mais « le révérence parler » me semble tout-à-fait délicieux. Il est douteux néanmoins que « Boileau qui était bilieux comme tous les diables » (c'est M. B. qui cause), l'eût trouvé de son goût. On n'est pas tenu dans la conversation d'avoir ce qui s'appelle l'esprit de suite, je veux dire qu'il n'est pas défendu d'aller de ci de là, et même de se contredire : aussi, M. B. a-t-il largement usé de la permission. Saint-Evremond, dit-il à la page 98, se moque de la poésie de son temps, et il ajoute, ce qui est la vérité vraie « qu'il a fait des vers qui ne valent pas beaucoup mieux que ceux dont il se moque ». Plus loin, p. 121, nous ne lisons pas sans étonnement que ce même Saint-Evremond a, comme Voltaire, excellé dans la poésie légère. M. Bourgoigne (p. 321) loue Fénelon « d'être en tout temps un critique sagace », et, dix lignes plus bas, il dit que « sa critique n'est pas sûre, qu'il a « ce mal-assis du sens propre, si l'on peut dire, qui fait les novateurs ». Le *mal-assis du sens propre* est neuf, mais que dire de ces contradictions singulières ? Il prétend (p. 265) qu'il ne serait peut-être pas impossible de rapprocher par bien des côtés Féne-

lon et M. Renan ; quel dommage que M. B. n'ait pas fait ce parallèle ! Il ne me reste plus qu'à relever quelques affirmations hasardées, quelques erreurs, excusables d'ailleurs dans des causeries de cette espèce. Si nous en croyons M. B., Chapelain aurait peu goûté Molière ; cependant dans une de ses lettres (t. II, 820, édit. Tam. de Larroque), il l'appelle « le Térance et le Plaute de notre siècle ». Quel plus grand éloge en pouvait-il faire ? Il paraît aussi que Chapelain, lorsqu'il dressa la liste des gens de lettres pensionnés « n'a pas résisté à la pression officielle de Richelieu et de Colbert ». Remarquez que Richelieu mourut en 1642, et que cette liste fut établie en 1663. Enfin, M. B. consacre tout un chapitre, je me trompe, une causerie, à démontrer, à prouver que « Chapelain est vraiment l'auteur des trois unités ». Or en 1572 (l'auteur de *La Pucelle* n'était pas né), Jean de La Taille l'avait formulée en ces termes : « Il faut toujours représenter l'histoire et le jeu en un mesme jour, en un mesme temps, en un mesme lieu », et je ne cite ni J.-C. Scaliger, ni Vauquelin de La Fresnaye qui l'avaient déjà imposée, en termes moins précis, il est vrai, aux poètes tragiques et comiques.

Je ne crois pas que cet ouvrage puisse satisfaire les délicats, mais il sera peut-être accueilli avec faveur par les aspirants à l'agrégation de l'enseignement spécial : eux seuls sont capables d'en goûter le style simple et sans malice.

A. DELBOULLE.

62. — Ed. FIOR. *Port-Royal et Magny*, avec deux plans de l'abbaye et plusieurs gravures des monuments les plus remarquables. Un vol. in-8 de xiv-384 pages. Paris, Chameroi, 1888.

Cet ouvrage n'a pas la moindre prétention scientifique, car il a été fait uniquement pour les gens du monde, pour les touristes qui désirent visiter le vallon de Port-Royal des Champs et qui ont besoin d'un guide. M. F. s'offre pour conduire les visiteurs, et, comme il connaît fort bien la localité, il les renseigne très exactement. Il a même l'heureuse idée d'avertir que Port-Royal est un des hameaux de l'antique paroisse de Magny-les-Hameaux, que l'église paroissiale a hérité après 1706, de nombreuses pierres tombales provenant du monastère détruit, et que par conséquent les curieux feront bien, après avoir visité Port-Royal, de diriger leurs pas vers Magny. M. F. s'est dit en outre, et avec raison, que tout le monde n'a pas le loisir de lire, pour connaître l'histoire de la célèbre abbaye, les dix volumes de don Clémencet, les six volumes de Besoigne, les six ou sept volumes de Sainte-Beuve ; aussi son guide du visiteur débute-t-il par une notice historique développée qui offre un intérêt véritable. Mais la partie vraiment neuve de ce travail est celle qui concerne Magny, et l'on doit savoir gré à M. F. d'avoir transcrit sur les originaux mêmes, en y joignant des annotations et des traductions, les belles épitaphes qu'il fallait chercher avant lui dans le *Nécro-*

loge, dans le supplément au Nécrologe ou dans les *Inscriptions de la France*, de M. de Guilhermy.

Le travail étant soigné, le livre est d'une lecture très agréable, et si les amis de Port-Royal trouvent que M. F. n'est pas assez janséniste, le lecteur peu au courant de ces questions voit avec plaisir un historien qui cherche à être impartial, qui sait même (chose aujourd'hui si rare surtout dans un certain monde), admirer le mérite, la vertu, l'héroïsme jusque chez les adversaires des jésuites.

Le guide historique de M. F. est destiné à faire son chemin aujourd'hui que l'attention du public intelligent se porte avec un intérêt marqué vers les hommes et les choses de Port-Royal. C'est donc rendre service à son auteur que de lui signaler un certain nombre de lapsus ou d'erreurs qui déparent cette première édition. Il faut d'abord noter des fautes d'impression en assez grand nombre : *premiers* épîtres (p. 21) *Haud ignOra malis*, avec deux grosses fautes (p. 27); *En dehors* pour *dans les dehors* (p. 36); *Joie, joie, plein de joie*, au lieu de *pleurs de joie*, dans le fameux écrit de Pascal qu'on a appelé son amulette (p. 107); *redibus* pour *sedibus*, dans un vers de Santeuil (p. 182), etc., etc. Ces inadvertances tiennent sans doute à ce que M. F. n'avait pas l'habitude de corriger des épreuves; mais voici de véritables erreurs. Au temps de la Fronde, la ville de Paris n'avait pas le bonheur de posséder le « conseil municipal » que M. F. lui octroie, p. 160. Le roman grec de Théagène et Chariclée n'est pas un « poème » comme on le dit p. 88; il est faux que les écoliers du xvn^e siècle manquassent de dictionnaires grecs (p. 79), car les *Racines grecques* de Lancelot n'empêchèrent nullement le débit des *Schrevelius*. Il ne faut pas non plus laisser croire que Racine fit *Athalie* à Port-Royal (p. x), ou que ce même Racine fut « envoyé par sa famille à Uzès » (p. 88).

Où donc M. F. a-t-il vu que Singlin n'approuvait pas les premières Provinciales (p. 50), alors que ce même Singlin est le Du Gas des Lettres écrites par Pascal à Mlle de Roannez, en 1656¹? Où a-t-il vu que la fistule lacrymale de la petite Périer ait mis huit jours à se guérir après l'attouchement de la sainte épine (p. 115)? Voilà un passage que Pascal aurait relevé avec vivacité. Au reste Pascal, Arnauld et Saint-Cyran protesteraient avec non moins d'énergie contre un certain nombre d'assertions que l'on peut voir dans le livre de M. F. (p. 21, 32, 94 et surtout 126). Mais il est inutile d'insister, car ces taches sont légères; un peu d'attention les fera disparaître, et alors le livre sur Port-Royal et Maghy pourra rendre tous les services qu'on doit attendre des ouvrages de ce genre. Il présente surtout en fait d'illustrations une vue d'ensemble du monastère avant 1709, et un plan détaillé qui seront fort utiles, au visiteur d'abord, et même au simple lecteur qui veut pouvoir lier avec fruit le Port-Royal de Sainte-Beuve.

A. GAZIER.

1. Sainte-Beuve dit simplement que Singlin aurait, paraît-il, été effarouché en lisant la première Provinciale.

— **Etat monastique de Béziers avant 1789.** Notices sur les anciens couvents d'hommes et de femmes d'après des documents originaux, par **Antonia Soucaille**, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, secrétaire de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers, etc. Mémoire couronné par l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse. Béziers, 1889, grand in-8 de 228 p.

M. Soucaille s'occupe successivement des *couvents d'hommes* (dominicains ou frères prêcheurs, frères mineurs, pères de la Mercy, Jésuites, Minimes, Carmes, ermites de Saint-Augustin, capucins, prêtres de la Mission, chanoines de Saint-Aphrodise, chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, chanoines de SS. Nazaire et Celse, chapelains du Saint-Esprit, Templiers et Hospitaliers, Antonins); des *couvents de femmes* (Sainte-Claire, Saint-Esprit, Sainte-Ursule, Sainte-Marie, religieuses Hospitalières, filles de la Charité), des *Confréries (Sociétés d'hommes* : pénitents Minimes, pénitents de la Miséricorde, pénitents Rouges, pénitents Bleus, pénitents Noirs, pénitents Gris, pénitents Blancs, pèlerins, confrérie du Saint-Sacrement, congrégations d'artisans); (*Associations de femmes* : congrégation de Sainte-Elisabeth, sœurs du tiers ordre de Saint-François, confrérie de N.-D. des Suffrages, confrérie des dames de la Miséricorde). Cette longue énumération permet de dire que rarement ville fut aussi richement pourvue que Béziers de couvents et confréries. M. Soucaille a été le consciencieux historien de tant d'établissements et d'associations. Les archives municipales de Béziers et les archives départementales de l'Hérault lui ont fourni de nombreux documents tantôt analysés dans son récit, tantôt reproduits *in extenso*¹. On regrette de trouver dans un travail bien fait, quelques citations qui traînent partout, comme les quatre vers de la *Henriade* sur le duc de Joyeuse devenu capucin (p. 109). Notons encore (même page) ces trois lignes superflues : « Faut-il rappeler qu'à l'ordre des capucins appartenait le père Tournay, l'ami et le confident du cardinal Richelieu, et surnommé l'Égrise? » Chaque lecteur répondra : « Mais non, il ne faut point rappeler ce que tout le monde sait. »

T. de L.

64. — **Le Château de Versailles** au temps de Marie Antoinette, 1770-1789, par **Pierre de Nolhac**. Versailles, Bernard, 1889. In-8, 108 p.

M. de Nolhac, que nos lecteurs connaissent par d'autres études et qui achève un livre sur Marie-Antoinette, vient de nous donner un travail bien instructif sur le château de Versailles. Grâce aux états de logement (il y en a sept), grâce aux plans et aux « registres des magasins », grâce surtout à sa méthode rigoureuse qui lui permet de classer logiquement

¹ M. S. aurait facilement trouvé quelques autres documents aux archives de la Haute-Garonne, notamment en ce qui regarde les dominicains. Les publications de M. l'abbé Louais auraient pu lui fournir des indications utiles.

tous les renseignements dont il dispose, il éclaire d'une vive lumière l'histoire d'une époque du château qui n'est pas très connue et qui va de l'arrivée de Marie-Antoinette aux journées d'octobre 1789. Il fixe minutieusement les parties du palais où ont résidé M^{me} du Barry, M^{me} Adélaïde, la Reine et le Roi, les Enfants de France, M^{mes} de Polignac et de Lamballe, Monsieur, Madame et le duc d'Orléans. Il rectifie au passage quelques inexactitudes des historiens antérieurs du château. Il reconstitue la fameuse scène de l'expulsion de Lauzun (p. 38), et l'itinéraire que suivit ce médisant de Besenval, lorsque Marie-Antoinette le manda à la veille du duel entre le duc d'Artois et le comte de Bourbon (p. 42-45).

Ces curieuses études présentent à un point de vue nouveau un tableau du Versailles monarchique, fournissent à l'histoire anecdotique d'utiles informations et faciliteront les recherches de détail à ceux qui étudient le personnel de la cour à la veille de la Révolution. M. P. de Nolhac les a fait suivre du texte intégral d'un *état des logements du château de Versailles*, qui fut dressé sans doute en 1787 et qui donne assez exactement l'état des logements en 1789 (p. 77-103); il accompagne cette édition de notes nombreuses, mais brèves et précises, où il essaie, au moyen des anciens plans, quelques comparaisons avec l'état actuel des lieux, et suit, à l'aide des documents de l'époque de Louis XV et de Louis XVI, les changements opérés dans la distribution intérieure du palais. Il a même pris la peine de rédiger un index des noms (p. 105-108), qui augmente encore l'utilité et la valeur de son travail.

A. C.

65. — *Les représentants du peuple en mission et la justice révolutionnaire dans les départements en l'an II, 1793-1794*, par Henri WALLON, membre de l'Institut. Tome III. 1889. Paris, Hachette. In-8. 447 p. 7 fr. 50.

M. Wallon poursuit ses études sur les représentants du peuple en mission, et vient de publier le troisième tome de cet important ouvrage. Ce volume est consacré au Sud-Est, à l'Est et à la région de Paris. L'auteur nous transporte d'abord dans la région des Alpes et du Rhône, puis à Lyon, dans le Vaucluse, dans la Bresse et la Franche-Comté, dans les trois départements de l'Allier, de la Nièvre et du Cher, dans la Bourgogne et la Champagne, enfin, dans la région voisine de Paris (Paris, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Eure-et-Loir, Oise, Aisne, Somme). On trouve dans ce tome, comme dans les deux précédents, de nombreux détails puisés aux sources officielles, et, comme nous l'avons déjà dit (1889, nos 8 et 17), M. W. s'efforce de tout connaître, l'imprimé et l'inédit. Il a fait de minutieuses recherches à Paris, au dépôt de la guerre, au ministère des affaires étrangères, aux archives nationales, aussi bien qu'en province. C'est ainsi qu'il a compulsé, à Avignon et à Carpentras, les documents exposés par M. de Baumefort

et par l'abbé Bonnel dans leurs ouvrages spéciaux sur la commission d'Orange. C'est ainsi qu'il a consulté, pour l'histoire du Lyon révolutionnaire, outre les rapports de Maignet, de Couthon, de Collot d'Herbois et les papiers trouvés chez Robespierre, le livre de Salomon de La Chapelle sur les tribunaux de Lyon et de Feurs, et les *Prisons de Lyon*, de Delandine, dont il cite d'émouvants extraits; pour l'Auvergne, les études si instructives de MM. Mège et Boudet; pour Montbelliard, l'essai de M. Lods — et non *Lodz* (p. 237) — sur Bernard de Saintes, etc. Mais, selon son habitude, M. W. en a pris à son aise; il se contente trop souvent d'ajouter les témoignages les uns aux autres; il laisse, comme on dit, parler les sources et se soucie peu d'arranger son récit, de le disposer habilement, en un mot de faire œuvre personnelle d'écrivain et d'artiste. Enfin! il faut en prendre son parti, et, après tout, savoir gré à M. W. de rassembler de toutes parts, sur un sujet assez rebutant, un aussi grand nombre de documents et de citations. Nous lui reprocherons, néanmoins, de ne pas avoir lu le livre de M. Raoul Rosières, *la Révolution dans une petite ville* (1888), où il aurait trouvé d'intéressants détails sur les actes de Delacroix et de Musset à Meulan, ni les *Études sur le Cher pendant la Révolution*, de M. Lemas (1887), qui lui auraient donné des renseignements sur la mission de Fauvre-Labrunerie et de Laplanche, et sur les actes des délégués de Laplanche, Bonnaire et Labouvrie à Sancerre et à Vierzon. Pourquoi (pp. 23 et 406) fait-il adresser à Kellermann une lettre de Danton à Dubois-Crancé? Danton peut-il traiter Kellermann de « cher collègue »? M. W. semble douter de l'authenticité de la lettre, qui n'est qu'une copie; mais qui ne reconnaît Danton à ces dernières lignes : « Si les cultivateurs crient, demandent où ils iront vendre leurs denrées, dis-leur qu'ils aillent à Constantinople, s'ils le veulent. Distribue à force les assignats, ne les compte pas, tout se retrouvera. »? Pourquoi, lorsqu'il vient à parler (p. 69) des rapports de Bonaparte avec Robespierre jeune et de sa mission à Gênes, n'a-t-il pas tiré parti du livre de M. Jung (*Bonaparte et son temps*, II, 431-457)? Pourquoi n'a-t-il pas cité un autre ouvrage du général Jung sur Dubois-Crancé, et le remarquable article d'Albert Duruy, qui lui aurait appris que Lyon fut réduit par l'offensive vigoureuse de Doppet? Pourquoi n'a-t-il pas dit (p. 3-4) que la Convention avait envoyé, le 18 novembre 1792, des commissaires à l'armée du Var et que ces commissaires étaient, outre Collot d'Herbois, Lasource et Goupilleau de Fontenay? Enfin, quelle mauvaise grâce à reconnaître ce que doit l'armée d'Italie aux représentants! (p. 61). Les commissaires n'eurent-ils pas raison de suspendre Anselme? N'ont-ils pas remplacé Carteaux par Dugommier, et, après la blessure de Dommartin — cet officier que M. W. aurait dû nommer (p. 49) — confié l'artillerie à Bonaparte? N'ont-ils pas marché devant Toulon à la tête des colonnes d'assaut? N'ont-ils pas laissé agir Dumerbion et Masséna? M. Wallon ne reconnaît-il pas qu'ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour habiller et approvisionner les troupes? •

CHRONIQUE

FRANCE. — M. J. LORIS va publier à la librairie Bouillon une *Chrestomathie bretonne* (vi et 528 p.)

— La *Revue de la Révolution* cesse de paraître.

— M. l'abbé GUILLAUME, de Gap, publiera très prochainement le tome premier de l'*Histoire générale des Alpes maritimes et cottiennes*, du R. P. Marcellin Fournier, continuée par Juvenis.

— Notre collaborateur, M. J. ROMAN, vient de faire paraître deux brochures intéressantes sur l'*Expédition projetée par le comte de Provence contre Gap en 1415* (Valence, Céas. In-8°, 15 p.) et sur l'*Expédition des Provençaux en Dauphiné en 1368-1369* (Digne, Chaspoul. In-8°, 14 p.)

— Les vieux registres de l'Université d'Aix ont été découverts par M. BAZIN, recteur de l'Académie, qui prépare, en deux volumes, une *Histoire de l'Université d'Aix*.

— Nous avons reçu des éditeurs lillois Desclée et de Brouwer un exemplaire de l'édition revue et abrégée de la *Vie du bienheureux Jean Gabriel Perboyre* (in-8°, 180 p.) ; on y remarquera les lettres qu'il écrivit de Chine et qui donnent de nombreux détails sur le Ho-nan et le Hou-pé.

— M. F. FOUQUÉ a bien fait de publier dans la *Revue scientifique* et de tirer à part un article sur la *Nouvelle loi militaire et l'École Normale* ; il montre que la section des sciences de l'École reçoit le plus rude coup, et il propose d'employer les élèves de cette section au service de pyrotechnie et de donner aux élèves de lettres la fonction de secrétaires-rédacteurs, ou mieux encore d'autoriser les normaliens, comme les polytechniciens, à faire leur année de service en qualité d'officiers de réserve, en identifiant les exercices militaires à l'École normale comme à l'École polytechnique.

ANGLETERRE. — M. A. CAMPBELL FRASER, d'Édimbourg, va publier un volume sur *Locke* (« Philosophical Classics for English Readers »), et M. Sidney WASS, un ouvrage intitulé *Socialism in England* (« Social and philosophical studies »).

— Le troisième volume de la nouvelle édition des *Collected writings of De Quincey*, publiée par M. Masson, vient de paraître à la librairie Black d'Édimbourg ; il contient des *London Reminiscences* et les fameuses *Confessions of an English Opium Eater*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 janvier 1890.

M. de la Borderie, élu membre libre en remplacement de M. Ch. Nisard, est introduit et invité à prendre place parmi ses confrères.

M. Geoffroy, directeur de l'École française de Rome, exprime, dans une lettre adressée à l'Académie, les regrets que cause la mort d'un membre de l'École, dont les travaux avaient été remarqués, M. Léon Cadier.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Schefer, président, annonce que M. Eugène Piot a légué à l'Académie la totalité de sa fortune, sous la réserve d'un petit nombre de legs particuliers. L'Académie a accepté ce legs, sauf l'approbation du gouvernement.

L'Académie procède à l'élection d'un membre libre, en remplacement du général Faidherbe. Le scrutin donne les résultats suivants :

	1 ^{er} tour.	2 ^e tour.
M. le Dr Hamy	15 voix.	27 voix.
M. Dieulafoy	14 —	3 —
M. le duc de la Trémoille	13 —	12 —
	42 votants.	42 votants.

M. le Dr Hamy, conservateur du Musée d'éthnographie, est déclaré élu. L'élection sera soumise à l'approbation du Président de la République.

L'Académie nomme une commission chargée de présenter des candidats à la place d'associé étranger, vacante par la mort de M. Cobet. Sont élus : MM. Renan, Delisle, de Rozière, Boissier.

M. l'abbé Duchesne lit une note sur la persécution exercée contre les chrétiens dans l'Arabie heureuse au VI^e siècle. M. J. Halévy, dans une suite de communications faites l'année dernière à l'Académie, a soutenu que les véritables auteurs de ces persécutions étaient, non, comme on l'a cru jusqu'ici, les juifs, mais les chrétiens ariens. M. l'abbé Duchesne s'attache à réfuter la thèse de M. Halévy et à prouver qu'elle est en contradiction, non seulement avec l'interprétation naturelle des textes déjà connus, mais aussi avec des documents nouveaux, les inscriptions sabéennes rapportées d'Arabie par M. Glaser.

M. Delisle a la parole pour une courte communication :

« Au mois de septembre dernier, dit-il, j'ai eu l'honneur de communiquer à l'Académie une notice sur des fragments d'un registre des enquêteurs de saint Louis qui avaient servi de couverture à trois exemplaires de la *Chrestomathie grecque* publiée en 1823 par la librairie Delalain et que M. Alfred Richard, archiviste de la Vienne, venait de donner à la Bibliothèque nationale. Je disais dans ma notice que, selon toute apparence, d'autres feuillets du même registre avaient dû être employés par le relieur chargé en 1823 de cartonner une partie de l'édition de la *Chrestomathie*, et j'invitais les possesseurs de ce livre à vérifier la condition de leurs exemplaires. Mon

a déjà produit un résultat.
« Le R. P. Ingold a donné ces jours derniers à la Bibliothèque nationale, de la part de M. l'abbé Delsor, curé de Nordheim (Alsace), un exemplaire de la *Chrestomathie* de 1823, dont la couverture était formée par un, double feuillet du registre des enquêteurs de saint Louis. Ce double feuillet s'intercale au milieu de ceux que nous devons à la libéralité de M. Richard. Il contient une quarantaine de réclamations présentées aux commissaires royaux dans les diocèses de Laon et d'Amiens. »

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les travaux des commissions de publication.

M. Philippe Berger communique une note sur une série de soixante-sept inscriptions néo-puniques, de l'époque impériale romaine, qui ont été recueillies à Mak-tour (Tunisie), par M. Bordier, vice-consul de France, et M. Delherbe. Ces inscriptions sont très curieuses, soit par les symboles dont elles sont accompagnées (notamment celui du poisson), soit surtout par les noms propres qu'elles renferment. M. Berger a étudié ces noms, avec l'aide de M. Cagnat, et a reconnu dans presque tous des noms romains déguisés sous une forme punique. Les symboles et le texte des inscriptions font également penser à la religion punique telle qu'on la voit représentée dans les écrits de saint Augustin.

Ouvrages présentés : — par M. Héron de Villefosse : 1^o LEJAY (Paul), *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or* (fasc. 80 de la *Bibliothèque de l'Ecole des hautes Etudes*); 2^o ESPÉRANDIEU (Emile), *Epigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge*; — par l'auteur : BARTHÉLEMY (Anatole DE), *Manuel de numismatique ancienne*, 2^e édition; — par M. Bréal : BARTH (Aug.), *Bulletin des religions de l'Inde* (extrait de la *Revue de l'histoire des religions*).

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 15 janvier 1890.

M. Adrien Blanchet lit un travail intitulé : Contribution à l'épigraphie romaine de Langres.

M. Héron de Villefosse communique, de la part de M. Rochetaud d'Avignon, un petit vase en terre cuite trouvé aux baux près d'Arles, qui porte en caractères grecs le mot Segomar gravé à la pointe et qui paraît être le nom de l'ancien propriétaire du vase.

M. le lieutenant Espérandieu envoie à la Société communication de la découverte d'un cachet d'oculiste nouveau portant le nom de Caius Julius Atilianus.

ERRATA. — P. 44, l. 12 : ponctuer après : des autres. — *Ibid.*, l. 16 : λ (et non Λ). — *Ibid.*, l. 31, effacer les mots : ut dinoscas qui auraient dû être placés avant : quam... dans la note 1. — La note 1 de la p. 47 doit prendre la place de la note 2 de la p. 46, et réciproquement.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6

— 10 février —

1890

Sommaire : 66. BRANDT, Le mandaïsme. — 67. KÖNIG, Les Ophites. — 68. LA-LOUX et MONCEAUX, Restauration d'Olympie. — 69. ESPÉRANDIEU, Epigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge. — 70. LEJAY, Inscriptions antiques de la Côte d'Or. — 71. VAILLANT, Epigraphie de la Morinie. — 72. WULFF, Le lai du cor. — 73. Lettres de Henri IV à M. de Béthune, p. p. HALPHEN. — 74. Correspondance politique de Charles Frédéric de Bade, I, p. p. ERDMANNSDORFFER. — 75. CONDAMIN, Histoire de Saint-Chamond. — 76. BERTIN, La Société du Consulat et de l'Empire. — 77. CHARPENTIER, Impressions de voyage en Russie. — Lettre de M. Cartault et réponse de M. Salomon Reinach. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

66. — 1. **Die mandäische Religion, ihre Entwicklung und geschichtliche Bedeutung, erforscht, dargestellt und beleuchtet von Dr. A. J. H. Wilhelm BRANDT, Pfarrer der niederl. reform. Kirche. Leipzig, Hinrichs, 1889, in-8, p. xii et 236.**

67. — 2. **Die Ophiten, ein Beitrag zur Geschichte des jüdischen Gnosticismus, von Dr. Adolf HENIG, Rabbiner der israelitischen Religionsgemeinde zu Sillein. Berlin, Mayer und Mueller, 1889, in-8, 102 p.**

I. Au premier abord le mandaïsme semble n'être qu'un produit du gnosticisme : *Manda d'hayé*, le principe supérieur de la vie, répond à la *γῶσις ζωῆς*, et le nom de *Mandaya*, sous lequel les Mandéens se désignent, est l'équivalent du grec *γῶσις*, car ces mots dérivent du verbe *γινῶσκω* « savoir ». Cependant la pratique du baptême dans les eaux fluviales le rattache, d'un autre côté, aux sectes des Baptistes répandues en Orient vers le commencement de l'ère chrétienne. Les livres des Mandéens sont tellement obscurs et confus, ils renferment un tel chaos d'idées, que de bons esprits ont renoncé à les comprendre, après en avoir abordé l'étude, et se sont demandé s'il ne serait pas plus logique de chercher chez les Mandéens eux-mêmes une tradition que leurs livres ne reflètent plus que dans un brouillard épais. Petermann, dans son voyage en Orient, dirigea ses efforts de ce côté, mais il se heurta aux réticences pleines de mystères que les prêtres affectent vis-à-vis l'étranger, et ne recueillit que des informations incomplètes. M. Siouffi fut plus heureux : ayant rencontré à Bagdad un néophyte chrétien, fils d'un prêtre mandéen, il consigna par écrit tout ce que celui-ci savait de la religion de ses pères. Il résulte de l'examen de ces renseignements comparés entre eux, conclut M. Brandt, que les prêtres mandéens ne possèdent aucune tradition et s'en tiennent à leurs livres sacrés qu'ils comprennent mal. C'est à ces livres qu'il faut s'adresser pour avoir une connaissance de la religion de ce petit peuple ; malheureusement les copistes, qui parais-

sent avoir été aussi nombreux qu'ignorants, nous les ont transmis dans un mauvais état.

Les livres que M. B. a eus à sa disposition sont : le *Genza* « trésor » ou *Sidra rabba* « le grand livre », connu vulgairement sous le nom de *Livre d'Adam*, dont M. Petermann a donné une édition qui a fait délaisser celle de Norberg; et le *Qolasta*, recueil de chants et d'enseignements sur le baptême et sur l'âme séparée du corps, publié avec luxe par M. Euting. Il existe encore quelques traités moins importants qui sont inédits et qui sont demeurés inaccessibles à M. Brandt.

Le mandaïsme est-il une de ces religions *mêlées* que M. Kessler a cherché à définir dans son premier volume sur Mani? M. B. évite cette expression et suit la méthode historique; après avoir cherché à reconstituer le noyau primitif de la religion, il en examine les développements et distingue les éléments étrangers qu'elle a reçus. Les restes d'un ancien polythéisme sont encore visibles dans quelques traités du *Genza* relatifs à la théogonie et à la genèse du monde terrestre. Pirâ, Ayar et Mânâ forment une triade analogue à celle d'Anu, Bli et Ea dans l'ancien système babylonien; d'autre part, les Outhras jouent le rôle de démiurges. Dans la création du monde, Ptahil (quelquefois Gabriel) est l'agent de Manda d'hayé, tandis que Adakas Mânâ représente un Outhra. Rouha qadischa (le saint Esprit) et ses sept fils (les planètes), personnifient le principe du mal. Les Sept, à la demande de Ptahil, forment le corps d'Adam qui ne peut se tenir debout jusqu'à ce que Ptahil lui communique une parcelle de l'Esprit¹.

En opposition avec ce polythéisme s'est formée la doctrine monothéiste du Roi de la lumière, le principe du bien et l'antithèse du monde des ténèbres. Dans ce système, la création du monde est exposée tout différemment et la comparaison avec le système précédent ne laisse pas de doute sur la priorité du polythéisme. Mais, après cette transformation, comment les documents polythéistes ont-ils pu subsister dans le *Genza* à côté des traités monothéistes? C'est que le peuple, pense M. B., tenait, déjà à ce moment là, beaucoup moins aux dogmes qu'à ses usages traditionnels; dans le cas contraire, cette réforme qui ne fit qu'une brèche au monde idéal des anciens Mandéens, aurait abouti à une nouvelle religion.

Les chapitres II et III sont consacrés aux conceptions cosmologiques et anthropologiques des Mandéens. Le chapitre IV renferme un historique fort intéressant du mandaïsme. L'influence judéo-chrétienne est manifeste dans certains traités, dont un des plus curieux a rapport à saint Jean-Baptiste. M. B. estime que ce document appartient au groupe polythéiste, parce qu'il ne reflète aucune des idées de la doctrine du Roi de la lumière. Jésus baptisé dans le Jourdain par saint Jean-Baptiste se

1. Comp. le mythe de Jaldabaoth chez les Ophites; v. l'ouvrage recensé ci-après : Hœnig, *Die Ophiten*, p. 39, 52. Ruha (l'esprit), joue le rôle d'une femme, parce que le mot est du genre féminin.

transforme en Manda d'hayé apparaissant au saint qui, par ce moyen, devient un héros du mandaïsme. Le nom de Nazaréens que les Mandéens s'appliquent à eux-mêmes, ferait supposer que, dans leur croyance, Manda d'hayé aurait donné ce titre à ses adeptes lors de son apparition à saint Jean. Dans cette hypothèse, la nouvelle de la venue du Sauveur parmi les Juifs aurait été transmise aux Mandéens par une secte de chrétiens qui s'appelaient Nazaréens. Mais comment concilier cette idée avec la haine qui se fait jour dans le Genza contre Jésus et tout ce qui lui touche de près ? Celui-ci est traité de faux prophète et de sorcier ; il est né de Rouha, l'incarnation du mal ; il fait partie avec Rouha des planètes qui exercent une influence funeste sur le globe terrestre. M. B. croit que cette haine s'est déclarée plus tard, lorsque les missionnaires nestoriens cherchèrent à convertir au christianisme les Mandéens. Cette conjecture, n'est appuyée sur rien de positif ; on serait plutôt tenté de comparer le passage d'Origène¹, d'après lequel les Ophites ne laissaient pénétrer personne dans leurs réunions avant que le nouveau venu n'ait prononcé des malédictions contre Jésus.

La seconde apparition de Manda d'hayé à Jérusalem et les pratiques initiatrices de saint Jean Baptiste au Jourdain menaçaient d'éclipser la première apparition de Manda d'hayé, à l'origine du monde. C'est alors que se produisit la théorie du Roi de la lumière, formée autant des idées personnelles de son auteur que d'emprunts faits au parsisme et sans doute au christianisme. M. B. examine en détail cette théorie qui marque la dernière étape du mandaïsme.

Dans le chapitre vi, M. B. revient sur les origines de la religion mandéenne. A la religion naturelle sémitique remontent l'idée du séjour des dieux au Nord et la pratique du baptême fluvial ; cependant c'est au parsisme qu'est dû le dogme de la rénovation ou plutôt de la seconde naissance par le baptême, p. 206. La philosophie babylonienne a révélé aux Mandéens le monde souterrain et leur a enseigné les mythes relatifs à la théogonie et à la genèse du monde. Ces mythes se retrouvent également dans le gnosticisme qui, ainsi que l'a montré M. Kessler, n'est pas resté étranger aux spéculations chaldéennes. Le parsisme a prêté au mandaïsme le dogme de l'antithèse de la lumière et de l'obscurité symbolisant le bien et le mal, et les croyances relatives à la destinée de l'âme après la mort. La doctrine du Roi de la lumière a déplacé la base du développement religieux qui, de babylonien, est devenu parsi. Le manichéisme présente également des points de contact avec le mandaïsme, quoiqu'il ne pratique pas le baptême. M. B. croit que, si l'auteur de la doctrine du Roi de la lumière ne s'est pas servi lui-même des livres manichéens, son école a dû les mettre à contribution. Néanmoins les caractères principaux du manichéisme : la rédemption, le dualisme et l'ascétisme, n'ont pas pénétré chez les Mandéens.

Tels sont les résultats auxquels l'étude des livres mandéens a conduit

1. Contre Celse, IV, 28 ; comp. Hœnig, *Die Ophiten*, p. 46.

M. Brandt. Plusieurs hypothèses pourraient soulever des doutes et appeler la contradiction; mais le grand mérite de ce travail est de nous donner, pour la première fois, un exposé clair et raisonné de la religion mandéenne. C'est un éminent service que M. B. a rendu aux sciences religieuses, car les livres mandéens, écrits dans une langue accessible à peu de personnes et dans un style obscur, risquent fort de n'être pas souvent consultés; aussi est-il à désirer que M. B. qui est si bien préparé, nous donne prochainement une traduction fidèle de ces livres¹.

II. A l'opposé des Mandéens, les sectes gnostiques ont disparu avec leur littérature et elles ne nous sont connues que par les livres chrétiens ou juifs qui ont combattu leurs doctrines. Contrairement aux personnes qui voient dans les gnostiques des hérétiques chrétiens, M. Hœnig soutient — c'est là l'objet de sa publication — que les premiers gnostiques sont sortis du judaïsme et que ces premiers gnostiques étaient les Ophites ou Naasséens, qui tirent leur nom du mythe biblique du serpent apportant à l'homme la connaissance du mal. Cette secte est au moins contemporaine du christianisme, si elle ne lui est pas antérieure. Vers le commencement de l'ère chrétienne, en effet, la question : D'où vient le mal? s'imposait d'une manière urgente et la religion monothéiste des Juifs ne pouvait pas lui donner une réponse satisfaisante. C'est ce problème que l'ophitisme a cherché à résoudre, sans sortir d'abord du judaïsme. En dehors du mythe du démiurge Jaldabaoth, ce système religieux ne renferme rien dont on ne trouve un écho dans les Tamulds et les Midrasch, ainsi que M. H. le montre par de nombreux passages empruntés à ces livres. Mais la théorie du démiurge, qui forme le caractère principal du gnosticisme, ne pouvait être acceptée par les Juifs et elle fut la cause d'une séparation devenue inévitable. Selon M. H. le gnosticisme pourrait être, comme le christianisme, sorti de l'essénisme, mais avec cette différence que le premier prenait en considération l'élément spéculatif, tandis que l'autre s'attachait davantage à l'élément religieux. M. Hœnig rejette toute influence étrangère; cependant il est difficile que, à l'époque de Philon d'Alexandrie et de Johanan ben Zakkai, l'hellénisme n'ait pas eu sa part dans cette réaction contre le monothéisme étroit des Juifs. D'un autre côté, M. Kessler, comme nous avons eu occasion de le mentionner plus haut, a trouvé dans les systèmes gnostiques des rapports évidents avec les anciens mythes de la Babylonie.

Ce livre témoigne autant des connaissances étendues de l'auteur

1. Voici quelques observations de détail : p. 30, note 2, le mot *malâlâ* veut dire comme en syriaque, « orateur » et n'est pas altéré de *mamlêlâ*; p. 46, *dayârâyê* signifie « habitants » et non pas « demeures »; p. 60 la *Montagne de fer* se trouvait au nord-est de la mer Morte; v. Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 40, et J. Derenbourg, *Revue des Études juives*, 1884, p. 275; p. 107, nous ne connaissons pas de mot syriaque *patha* dans le sens d'hostie; p. 128 *Ouraschlam* n'est pas une affreuse déformation de l'hébreu *Jerouschalem* avec le sens de « Our l'a accompli » mais répond au syriaque *Ourisichlem* et à l'arabe *Owrischalim*.

de son jugement sain et critique, quelque doute que ces questions difficiles laissent encore planer dans l'esprit du lecteur.

Rubens DUVAL.

68. — V. LALOUX et P. MONCEAUX. **Restauration d'Olympie.** L'histoire, les monuments, le culte et les fêtes. Paris, Quantin, 1889. In-4 de 224 p. avec 10 planches hors-texte et de nombreuses gravures¹. Tiré à 500 exemplaires numérotés. Prix : 100 francs.

Ceux qui voulaient connaître les résultats des fouilles d'Olympie sans dépouiller des collections de périodiques, en étaient réduits, jusqu'à présent, à trois publications en langue allemande : 1° les *Ausgrabungen zu Olympia*, recueil aussi coûteux qu'incommode de photographies collées sur bristol, précédées d'un texte insuffisant ; 2° une bonne compilation de M. Boetticher, dans le format in-8°, dont le texte vaut mieux que l'illustration ; 3° le remarquable article *Olympia*, publié par M. Flasch dans les *Denkmäler* de Baumeister. On est heureux de voir paraître en France la première monographie vraiment satisfaisante, spécialement destinée aux artistes et au grand public, où un texte sobre et élégant, dû à M. Monceaux, sert de commentaire aux belles planches exécutées soit d'après les originaux, soit d'après les restitutions de M. Laloux. Ce dernier, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, auteur d'une histoire résumée de l'architecture grecque dont nous avons rendu compte (*Rev. crit.*, 1889, I, p. 83), a passé plusieurs mois à Olympie, de 1881 à 1883 ; faisant abstraction du travail de ses prédécesseurs, il a pris une fois de plus toutes les mesures, toutes les côtes, et il a exposé au Salon annuel, puis au Champ de Mars en 1889, une restitution de l'Altis qui a été très justement remarquée parmi tant d'excellents envois de ses collègues de la Villa Medici. Presque tout est à louer dans les planches et dans les vignettes de ce volume ; nous signalerons surtout les magnifiques photogravures consacrées à la restauration générale de l'enceinte sacrée d'Olympie. Même dans la série des vignettes, exécutées d'après des dessins à la plume, il y a de petits chefs-d'œuvre, comme les vues publiées aux pages 44 et 45. Nous devons cependant présenter deux réserves graves à l'adresse du travail de M. Laloux. D'abord, dans ses restitutions, il a singulièrement abusé des décorations empruntées à la céramique ; il en a fait figurer sur le mur extérieur de la *cella* du temple de Jupiter, sans souci du style de ces peintures trop archaïques pour le monument qu'elles décorent, sans souci même de la vraisemblance, qui interdit de transporter sur une muraille la décoration d'un vase. Notre seconde objection porte sur la planche intitulée : « Essai de restitution du Jupiter de Phidias. » Elle est si mauvaise qu'on se demande vraiment si elle est

1. Par une négligence qui me paraît inexplicable, et qui rendra les renvois à ce livre difficiles, ni les planches ni les vignettes ne sont numérotées. La table des gravures, donnée à la p. 225, ne distingue même pas les vignettes des photogravures !

pour auteur le même artiste que les autres. Rien n'y rappelle que l'original était en ivoire et en or; le modelé, au lieu d'être accusé d'une manière un peu sèche, comme il convenait, est tout à fait vague et nébuleux, même incorrect. Chose plus grave encore, les figurines d'ornement, peintes ou sculptées sur le frône du dieu, sont toutes également inadmissibles et font l'effet de véritables contre-sens. Les peintures sont empruntées à des vases qui peuvent remonter à l'an 600, les sculptures à des motifs *postérieurs d'au moins trois siècles*, comme celui des trois Grâces nues. C'est un recul marqué sur la restauration de Quatremère, qui date pourtant de 1813. Quand les 500 exemplaires de sa belle monographie auront trouvé acquéreurs, M. Laloux remplacera cette planche dans une seconde édition. En revanche, il n'est guère possible de donner des reproductions plus satisfaisantes d'après les statues des frontons et l'*Hermès* de Praxitèle, figuré ici, pour la première fois en France, avec les jambes que lui a rendues un restaurateur. Parmi les vignettes, il n'y en a qu'une seule qui soit mauvaise : c'est l'Athéné de la métope du Louvre, reproduite à la p. 91.

Le texte de M. Monceaux mérite tout d'abord d'être loué pour sa vive allure, sa bonne ordonnance, la discrétion que l'auteur a mise à ne pas le surcharger d'érudition. Toutefois, à cet égard, je trouve encore qu'il a donné trop ou trop peu. Ses références, très capricieusement choisies, manquent presque toujours de précision : ainsi (p. 42, note 3), les titres d'ouvrages anglais (non traduits) sont cités les uns en français, les autres dans la langue originale, sans qu'on puisse saisir le motif de cette inconséquence. De même (p. 86, note 1), dans une note bibliographique consacrée aux frontons, il n'y a presque pas un titre qui soit transcrit d'une manière correcte ou complète¹. Dans le même ordre d'idées, il me semble que l'auteur a passé trop légèrement sur toutes les difficultés pendantes, en se contentant de faire observer que ces questions devaient rester litigieuses. Qu'il s'agisse de l'école à laquelle appartiennent les frontons, de la disposition des figures du fronton oriental, de la restauration de l'*Hermès*, c'est toujours, sous des formes heureusement variées, la même conclusion : « Je n'en sais rien, et, après tout, ça m'est bien égal. » Les gens du monde, auquel ce livre s'adresse de préférence, concevront une idée fâcheuse de l'impuissance ou de l'insouciance des archéologues. Entre plusieurs opinions en conflit, il y en a toujours une à laquelle s'arrête un savant, après les avoir toutes bien considérées : c'est celle-là qu'il doit prendre sous son patronage et présenter au public, quitte à indiquer sommairement, s'il le juge nécessaire, celles qu'il repousse ou qui le satisfont moins.

Facile à lire, élégant, souvent spirituel, le style de M. M. subit

1. Le titre de l'ouvrage de Pinder, à la p. 210, note 1, est tout à fait estropié. Il fallait d'ailleurs citer, au lieu de ce travail vieilli, P. Gardner, *Journ. Hell. Stud.* t. I, p. 210.

cependant, plus qu'on ne le voudrait dans un tel livre, l'influence du journal et du feuilleton. Il dit « partir au siège de Troie » (p. 5), comme M. Ohnet dit « partir à la campagne » ; p. 13, il traduit les *μαστιγοφόροι* par les *fouettards*, ce qui n'est ni joli ni exact (pourquoi pas *mastigophores* ou *porte-verges*?). P. 26 et 129, à deux reprises, il nous parle de statues « appelées les *Zanes* dans l'argot d'Olympie » ; mais *Ζάν* ou *Ζάς*, comme *Δάν* ou *Δάς*, est une forme dialectale qui n'est pas spéciale à Olympie (cf. *Thes. Did.* t. IV, p. 22, col. 2), et l'on ne doit pas confondre un dialecte, qui est une langue particulière à un groupe ethnique, avec un argot, qui est propre à une classe sociale. De même encore (p. 64), parlant de la statue d'une jument, M. M. observe : « Les Grecs savaient honorer le mérite, même à quatre pattes. » Franchement, cela manque un peu d'atticisme, et M. M. en conviendra lui-même à la réflexion. Je n'insiste pas, d'ailleurs, sur ces tâches légères, qui n'enlèvent pas à son exposition les qualités remarquables qu'une lecture, même superficielle, y fait découvrir.

La disposition du texte est bien entendue : une histoire d'Olympie poussée jusqu'à la fin des fouilles allemandes ; une topographie monumentale et artistique, sorte de périégèse à la Pausanias, mais beaucoup mieux ordonnée ; enfin, une étude, qui est la meilleure partie du livre, sur le culte et les fêtes. M. M. a fait des recherches sérieuses pour réfuter la légende (née des confidences d'un pallikare mystificateur aux archéologues allemands), d'après laquelle les fouilles de l'Expédition de Morée auraient été suspendues sur l'ordre de Capodistria. Il met cette fâcheuse interruption sur le compte des chaleurs, ce qui paraît tout à fait vraisemblable. Rayet l'attribuait à la mésintelligence de Blouet et de Dubois ; j'ignore sur quel fondement, mais j'ai peine à croire qu'il n'y ait pas là aussi quelque vérité. Dubois était un si bizarre personnage ! Dans l'histoire des tentatives faites par divers archéologues pour amener la reprise des fouilles¹, M. M. ne prononce pas le nom de Beulé, ce qui est injuste. En parlant des plus anciens occupants d'Olympie (p. 4), il fait aux Phéniciens une place très grande, à quoi ne l'autorisent ni les monuments ni les textes. Pas une ligne d'écriture phénicienne n'a été découverte à Olympie : c'est là un fait qui doit faire taire les hypothèses. Dans la description de l'Altis, rédigée par M. Monceaux avec le concours de M. Laloux, il y a plusieurs observations personnelles, par exemple sur le tracé de la voie triomphale (p. 55) ; sur les 21 boucliers de Mummius, que les auteurs placent sur l'architrave au-dessus des colonnes (p. 74) ; sur l'hypèthre du grand temple, M. Laloux ayant reconnu « au niveau du dallage, sous deux colonnes opposées, en avant de la statue, deux petites ouvertures, peut-être celles des caniveaux par où s'écoulaient les eaux de pluie » (p. 94) ; sur l'emplacement probable du théâtre (p. 145), etc. Je signalerai aussi deux remarques

1. Cette histoire est faite à l'aide de documents qui ont été réunis par un écrivain antérieur ; M. M. a oublié ici de reconnaître sa dette.

nouvelles touchant le fronton oriental (p. 87) : l'*Oenomaos* tenait à la main un arc et non une lance, le *Pélops* portait une cuirasse adaptée après coup, dont M. Laloux croit avoir reconnu les traces. Dans l'intérêt du livre et des auteurs, on aurait voulu que ces nouveautés fussent mieux en évidence et que certaines questions, comme celle de l'hypèthre eussent été traitées avec un peu plus de détail.

Tel qu'il est, dû à une collaboration intelligemment comprise, cet ouvrage tiendra désormais une place honorable dans les bibliothèques artistiques; je suis heureux d'ajouter que le prix en est modeste, le format maniable et qu'à cet égard, comme par son exécution matérielle, il mérite de servir de modèle aux auteurs et éditeurs de monographies qui veulent instruire le public sans le rançonner.

Salomon REINACH.

69. — E. ESPÉRANDIEU. *Epigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge*. Melle et Paris, 1889, in-8, 410 et un album de planches. A. Mèlle, chez E. Lacure; à Paris, chez Thorin.

70. — P. LEJAY. *Inscriptions antiques de la Côte d'Or*. Paris, 1889, in-8, 280 pages, chez Bouillon.

71. — V.-J. VAILLANT. *Epigraphie de la Morinie*. Boulogne-sur-Mer, 1890, 262 p., avec planches et figures, chez Simonpaire.

Ayant renoncé à faire le *Corpus inscriptionum latinarum* de la Gaule, en gros, nous le faisons en détail : c'était le seul parti honorable qui nous restât à prendre. Les inscriptions de Bordeaux et de Narbonne ont été réunies récemment par MM. Jullian et Lebègue, qui ont tiré un excellent parti; celles de Lyon viennent d'être rééditées par MM. Allmer et Dissard, dans deux volumes où nous retrouvons le vaillant auteur des inscriptions de Vienne; voici maintenant trois recueils locaux qui nous viennent des points les plus opposés de la France, du Nord, de l'Est et de l'Ouest. C'est un signe excellent du développement qu'ont pris chez nous les études épigraphiques.

Un trait commun à ces trois publications, qui doit être signalé tout d'abord, c'est que les auteurs ne se sont pas contentés de reproduire le texte des inscriptions en caractères typographiques, ils en ont donné des *fac-simile*, ou, tout au moins, ont-ils indiqué la forme des lettres les plus caractéristiques. M. E. a dessiné lui-même tous les textes abordables avec un talent que connaissent déjà ses compagnons d'armes épigraphiques d'Afrique; M. V. a fait de même et a ajouté, ce qui est mieux encore, une *héliogravure*; M. L. a simplement dressé une table paléographique, ce qui peut suffire, à la rigueur. MM. E. et L. ont, de plus, donné à la suite de leur livre des *indices* complets et méthodiques. Tout cela est bien.

La partie la plus importante d'un travail de cette nature est évidemment la reproduction du texte des inscriptions. Comment les trois auteurs se sont-ils acquittés de cette part de leur besogne? C'est ce que

je puis juger sainement pour MM. E. et L., ayant copié sur place les inscriptions de Saintes et celles de Dijon. Je rendrai donc justice au soin et à la conscience qu'ils ont apportés dans la recherche des textes et dans leur édition. Sans doute, je pourrais signaler telle ou telle inscription où je ne suis pas d'accord avec eux pour certains détails; mais cela ne prouverait qu'une chose, en supposant que la vérité fût de mon côté, qui est que j'ai vu le texte sous un meilleur jour ou dans de meilleures conditions qu'eux¹; je pourrais leur signaler aussi tel ou tel petit fragment qui leur a échappé, par exemple, à Saintes, quelques lettres sur les deux faces d'une base, dans l'amphithéâtre, ou, à Dijon, des débris de funéraires. Mais je laisse de semblables critiques à ceux qui n'ont jamais publié d'inscriptions ou qui commencent à en publier, et qui, par suite, regardent ces lapsus comme des péchés mortels: au reste, de semblables critiques sont aussi aisées à faire qu'inutiles et malgracieuses. Je préfère insister sur le service rendu par des recueils comme ceux dont il est ici parlé et par ceux qui ont le courage d'entreprendre ces sortes de publications singulièrement ingrates; il faut leur savoir infiniment de gré quand ils les mènent à bonne fin.

Je veux aussi, si leur exemple trouve des imitateurs, ce qu'il faut souhaiter, soumettre à ceux qui le suivraient quelques observations sur la méthode employée jusqu'à présent pour de semblables travaux. Il semble qu'il y aurait tout intérêt à la modifier, lorsqu'il s'agit de recueils d'ensemble locaux. On a coutume, en pareil cas, de donner le texte de chaque inscription, sa lecture, sa bibliographie, puis on ajoute une dissertation plus ou moins longue, où l'on traite de toutes les questions qui touchent de près ou de loin à l'inscription publiée. Je n'ai rien à dire sur les trois premiers points qui forment, à proprement parler, la tâche d'un épigraphiste²; je dois faire observer pourtant, pour en revenir aux trois travaux de MM. E., L. et V., que la façon dont la bibliographie a été comprise par M. L. est bien préférable à celle qu'a adoptée M. E. Ce dernier nous oblige à lire, avant le texte même de l'inscription, tous les passages des auteurs qui en ont parlé avant lui, toutes les lectures qui en ont été faites, j'allais dire toutes les bévues commises à leur sujet. C'est oublier que la bibliographie est une médecine, nécessaire pour rétablir le texte des inscriptions perdues, pour fixer la provenance et l'historique de toutes, même de celles qui existent encore, mais assez désagréable à avaler. L'auteur d'un livre doit prendre ce soin pour ses lecteurs, leur prouver qu'il l'a pris, les mettre à même de contrôler son travail, si bon leur semble, mais ne point leur imposer

1. C'est quelquefois le contraire qui a lieu. Ainsi j'affirme à M. E. que, lorsque j'ai copié, à l'ancien musée de Saintes, le fragment qu'il a édité p. 261, cf. pl. XVII, le petit fragment portant les lettres A E, qu'il me reproche d'avoir oublié, n'était pas à sa place.

2. Je préfère l'ordre géographique adopté par M. L., dans le classement des inscriptions, à la division par catégories admise par M. E.; mais, pour de petits recueils comme ceux-là, les deux méthodes peuvent être acceptées.

ser de force cette besogne. Quant au quatrième point, au commentaire dont on fait suivre les inscriptions, il me paraît nécessaire de changer de manière. MM. E., L. et V. ont, ainsi que nous l'avons tous fait, donné à la suite de chaque inscription leur avis sur la lecture de certains mots, sur la restitution de certains autres, sur l'explication de termes particuliers, ce qui est indispensable; puis ils ont ajouté, toujours suivant l'usage, et à la façon d'un professeur qui enseigne, des dissertations historiques ou archéologiques à propos des différentes inscriptions. L'un nous dit ce qu'étaient les *beneficiarii* ou les *capsarii* dans l'armée, nous explique, à propos d'une dédicace à Mercure, combien son culte était répandu en Gaule et nous cite toutes les divinités locales qui lui étaient identifiées, ou ce qu'était une *civitas* gauloise. Celui-là, qui est M. L., est cependant discret dans ses développements. Les autres sont plus abondants : ils font des dissertations sur les cachets d'oculiste, sur les *evocati*, sur les milices provinciales, sur les légats d'Aquitaine, sur les poids romains et les inscriptions qui y étaient gravées, sur le culte de *Jupiter Dolichenus*, etc. Tout pourrait ainsi être un prétexte à dissertation, où l'on ferait passer des livres entiers écrits par soi ou plus souvent par les autres. Ce système était de mise à l'époque héroïque de l'épigraphie, quand il n'y avait ni manuels d'antiquités, ni *Corpus*. Aujourd'hui que nous avons ces instruments entre les mains, il y a mieux à faire que de recomposer des dissertations déjà connues à propos des inscriptions, alors que ce sont les inscriptions qui doivent être citées à propos des dissertations. Je concevrais donc un *Corpus* local, composé de deux parties : la première comprendrait le texte des inscriptions avec *fac-simile* photographique autant que possible, bibliographie et explication philologique du texte, tout cela net, concis et sans fleurs; la seconde serait un travail personnel, où l'on tirerait des textes réunis dans la première tous les renseignements qu'ils contiennent. Au lieu d'éparpiller ces renseignements après chaque inscription, on les réunirait et on tracerait ainsi un tableau, incomplet peut-être, mais instructif de l'histoire, de l'organisation de la vie antique d'une ville, d'un département ou d'une province. Il est bien entendu, d'ailleurs, qu'on éliminerait de cet ensemble toutes les connaissances élémentaires que les lecteurs doivent posséder; on les rejeterait en note, sous forme de références, pour ceux qui les voudraient acquérir. De cette sorte, toutes les inscriptions, même les funéraires, seraient commentées, mais méthodiquement et dans un ensemble où elles prendraient toute leur valeur. Actuellement, nous faisons comme des musiciens qui composeraient une suite de variations sur chaque mesure d'un thème, prise séparément, au lieu d'exécuter tout d'abord le thème pour broder ensuite des variations sur l'ensemble. Avec le procédé que je viens d'exposer, thème et variations viendraient à leur place rationnelle; ceux qui ne sentent pas la nécessité des secondes s'en tiendraient au premier, et ceux que le premier ennueie pourraient se dispenser d'y prêter attention.

R. CAGNAT.

72. — *Le lai du Cor*. Restitution critique, par Dr Fredrik WULFF. Lund et Paris, 1888, in-8, v-101 pages.

Après M. G. Paris¹ et M. Suchier², il ne reste plus grand'chose à dire de l'excellente publication de M. Wulff. Je me borne à exprimer une fois de plus le regret que la disposition typographique en soit peu commode. Nous ne possédions de l'un des plus charmants ouvrages de l'ancienne littérature française qu'un mauvais texte diplomatique, imprimé par Fr. Michel à la suite des recherches de F. Wolf *Ueber die Lais, Sequenzen und Leiche* (Heidelberg, 1841). M. Wulff reproduit ce texte, soigneusement collationné sur le manuscrit, et nous donne en regard un essai de restitution de l'original, grâce auquel on pourra désormais lire sans peine le joli poème de Robert Biket.

Le manuscrit Digby 86 a toujours au cas régime *Artu*, au cas sujet *Arzurs*. Le *z* correspond régulièrement en cornique au *th* gallois, conservé dans l'anglais *Arthur* et rendu par *t* dans l'ancienne orthographe et dans la prononciation française de ce nom célèbre. Cette particularité ne semblera pas dénuée d'intérêt, si l'on pense avec quelle précision, quelle exactitude pittoresques les paysages du Dartmoor³, aux confins de la Cornouaille et du Devon, sont décrits dans le *Tristan* de Bérout, si semblable au *lai du Cor* et par la langue et par le style.

Ernest MURET.

73. — *Lettres inédites du roi Henri IV à M. de Béthune*, ambassadeur de France à Rome, du 18 octobre au 24 décembre 1601, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par Eugène HALPHEN. Paris, 1889, grand in-8 de 56 p.

Les lettres que contient la très élégante plaquette imprimée par Jouaust, à trente exemplaires seulement, sont connues depuis longtemps, car Berger de Xivrey, au tome V des *Lettres missives*, p. 744-750, a eu soin de les signaler, analysant celles du 18 octobre et du 9 novembre et omettant, on ne sait pourquoi, six autres lettres qui sont dans le même manuscrit⁴. M. Halphen a eu raison de penser qu'il serait utile au public en mettant à sa disposition les dépêches diplomatiques adressées à notre ambassadeur à Rome. La politique extérieure de Henri IV, comme il le remarque, ne sera bien connue que lorsque les documents qui l'expliquent seront sous les yeux des historiens ; les

1. *Romania*. XVII, p. 300.

2. *Literaturblatt für german. und roman. Philologie*, X, p. 56.

3. Cf. *Rom.*, XVIII, p. 176.

4. M. Halphen dit très justement (p. 3) : « Il est difficile de comprendre le plan de publication de M. Berger de Xivrey, car souvent ayant dans les mains des recueils de lettres authentiques et même autographes, il publie les unes et laisse les autres, sans qu'il soit possible de déterminer les motifs de cette exclusion. » Combien de fois, en étudiant le recueil des *lettres missives*, j'ai regretté que l'éditeur n'ait pas été M. Halphen !

instructions et les dépêches du roi à ses ambassadeurs sont évidemment le point de départ d'une telle étude. Ces instructions et dépêches sont nombreuses, car, ajoute-t-il « Henri IV a connu et dirigé les plus petits détails de son administration au dehors et au dedans de son royaume. C'est de l'ensemble de ces documents que sortira la véritable histoire diplomatique de ce règne fécond. Les pièces, prises séparément, paraissent quelquefois de peu d'intérêt; réunies et se complétant les unes les autres, elles éclairent des points qui ont échappé aux historiens ».

Les lettres à M. de Béthune montrent combien Henri IV cherche à être agréable au pape Clément VIII. Il fait mille efforts pour contenter le souverain pontife, lequel était beaucoup moins conciliant. C'est plaisir de voir la souplesse avec laquelle le roi gascon, si heureusement secondé par cet autre gascon qui s'appelait le cardinal d'Ossat, cède et cède encore, pour obtenir plus tard, à son tour, d'importantes conces-

Sur bon nombre de points, le petit recueil de M. Halphen éclaire complète les admirables lettres du grand diplomate que je viens de citer. L'éditeur a joint aux huit lettres (18 octobre-24 décembre 1599) des notes précieuses, et c'est avec une modestie qui va jusqu'à l'excès qu'il présente en ces termes « à quelques amis » un recueil où il a mis tant d'excellentes choses : « Qui donne ce qu'il a, qui fait ce qu'il peut, fait ce qu'il doit. »

T. DE L.

— *Politische Correspondenz Karl Friedrichs von Baden 1783-1806*, hrsg. von der Badischen Historischen Commission, bearbeitet von B. ERDMANNSDÖRFFER. Erster Band, 1783-1792. Heidelberg, Winter, 1888. In-8, ix,

und p.

Voilà une des plus remarquables publications d'archives que nous connaissons. L'éditeur, M. Erdmannsdörffer, y a mis le soin, la conscience, le savoir qu'on trouve dans ses travaux antérieurs. Il suit les mêmes principes que dans les volumes des *Urkunden und Actenstücke* de Brandebourg. Non seulement il a fouillé les archives de l'Allemagne (Carlsruhe, Berlin, Hanovre, Marbourg, Zerbst, Weimar, Würzburg, Vienne), et celles de notre ministère des Affaires étrangères. Mais il a reproduit, dans ce premier volume, ses 549 documents avec un goût et une habileté dont il faut lui savoir le plus grand gré. Il ne donne de chaque lettre que l'essentiel, et se contente de résumer en petits caractères certains documents dont il suffit de connaître la teneur générale; il indique brièvement en tête de chaque pièce ce qu'elle contient; il met au bas des pages des notes historiques, très suffisantes dans leur concision. Enfin, le volume étant divisé en trois parties, M. E. a fait précéder chaque partie d'une introduction qui est, selon l'expression allemande, *orientirend*. On ne sera donc jamais embarrassé dans la lecture de cette correspondance qui traite de sujets fort divers et fort compliqués.

Le volume commence à l'année 1783, à l'époque où le margrave Charles-Frédéric de Bade attire l'attention, non plus seulement par son administration qui fut si bienfaisante, mais par son rôle politique, par sa « situation au milieu des grands intérêts du siècle ». On est attiré par la noble figure de ce prince qui montre dans ses lettres la douceur et la générosité de son caractère; Goltz le nomme avec raison un homme sage et éclairé (p. 213) et Hertzberg, un des princes les plus patriotes et les plus respectables de l'Allemagne (p. 41.)

Le ministre du margrave est moins sympathique; mais on le suit avec intérêt, ce souple et infatigable Edelsheim, à l'esprit inquiet qui fermente toujours, forge projets sur projets, entretient de tous côtés la correspondance la plus active, et, selon le mot de Charles-Auguste, voyage sans cesse « comme un ballon aérostatique » (p. 104). M. de Stein, le frère du grand Stein, se moque, dans une lettre au duc de Weimar, de cet « esprit qui jette de profonds et sublimes regards ministériels dans l'empire des fantômes politiques » (p. 177). Mais quand Edelsheim aurait été légèrement infatué de lui-même, il a inspiré de durables affections; il écrit à Charles-Auguste et au margrave comme à de véritables amis sur un ton cordial et familier; il sait, en outre, observer et ne manque pas d'agrément dans le style. Il écrivait beaucoup, il est vrai, et l'empereur Léopold lui dit un jour : *Sie bringen sich mit dem Tintenfass um* (p. 384). Néanmoins ses jugements sont plus d'une fois frappants et vrais. Il confie à Charles-Auguste que la tête du futur Paul I ne lui semble pas faite pour porter une couronne autrement qu'avec souci; « s'il devient et reste heureusement empereur, ma physionomie me trompe absolument. C'est un homme tout à fait contradictoire; bien et mal, raison et folie, arrogance, faiblesse, égoïsme, tout cela germe, verdit et fleurit en lui, et paraît sur son visage (p. 239). Il mande le 12 mai 1784 du duc Charles Eugène de Wurtemberg : « Depuis Caïn on n'a pas d'exemple d'un tel mouvement perpétuel et de tant de folies. Il veut maintenant passer pour un philosophe, pour un chrétien qui se repent de ses péchés, pour un père du peuple qui n'existe que pour ses sujets; il cache son sérail, il ne va plus au théâtre, il a donné son piano, il parle toujours de ses vieilles sottises, achète de vieilles bibles, a du reste plus d'ostentation que jamais, forme un corps de mille hommes comme avant-garde d'une armée qui n'existe pas, et ne cesse de mentir » (p. 74). Il raconte avec beaucoup de vivacité son entrevue avec Léopold le *Florentin* (p. 384-385).

Citons encore, à côté du margrave de Bade et d'Edelsheim, l'honnête et original Schlosser, le beau-frère de Goethe, l'ancien bailli d'Emmendingen, chargé d'une mission à Vienne et de la rédaction d'un code badois, puis appelé à Carlsruhe et, en sa qualité de conseiller intime, donnant désormais son avis sur les questions de politique intérieure et extérieure. Edelsheim ne l'aime pas; il le regarde comme un homme qui veut régner « coûte que coûte », comme un *Plattfuss*, et il regrette

de ne pouvoir obtenir son renvoi (p. 430). Mais Schlosser a parfois d'excellentes idées. C'est lui qui prédit, dans un mémoire du 19 juin 1790 (p. 361) que l'influence de la Révolution française ne passera pas rapidement, et qu'elle se terminera par la domination absolue d'un seul, par une *Despotie*. Il fait prévoir la guerre et croit — comme Edelsheim — qu'il n'y a que plaies et bosses à y gagner (p. 393) : « L'Autriche, conclut-il, recouvrera l'Alsace et la Lorraine; mais la Prusse ne permettra jamais un pareil agrandissement, et, lors même que la France serait assez malheureuse pour faire de tels sacrifices, elle reprendra en moins d'un demi siècle tout ce qu'elle aura — d'ailleurs très invraisemblablement — perdu. Que gagnera donc l'Empire à la guerre? Quel aveuglement! Le margrave doit prévenir toutes les mesures violentes » (p. 374). C'est Schlosser, sans doute, comme le conjecture avec raison M. E. qui, par l'intermédiaire de Pfeffel, propose à Dumouriez (alors ministre des affaires étrangères) une pleine neutralité entre la France et le cercle de Souabe; car, dit cet anonyme, « un des principaux membres du ministère du margrave de Bade », les petits princes et états du corps germanique « se déclareront contre une guerre de l'empire et se borneront à demander une conférence pour l'arrangement amiable des prétentions des princes possessionnés » (p. 452-453).

M. E. a, nous l'avons dit, partagé le volume en trois parties. La première est consacrée au *Fürstenbund*. Elle montre, comme on le savait déjà, que « l'initiative du *Bund* est partie en un certain sens du gouvernement du margrave ». Dès 1782, Charles-Frédéric songeait à l'« union des princes » et mandait au prince de Dessau que « les bons, *die Guten aus uns*, devaient se rapprocher plus souvent ». Il veut, dit-il dans un mémoire écrit de sa main, que l'union « donne le ton en Allemagne, qu'elle donne l'exemple de la justice et de l'humanité, délivre les arts utiles et le commerce de toute contrainte, facilite la circulation des denrées, augmente la richesse du pays » (p. 186); on reconnaît l'ami de Mirabeau père et de Dupont de Nemours. Mais il ne vise pas seulement un but politique; il pense en même temps à réaliser le projet de Herder, à fonder une Académie allemande (p. 185-186 et 190-191). — est en relations durant cette période avec le prince François de Dessau, son intime ami; avec Charles-Auguste de Weimar, un de ceux qui s'attachent avec le plus d'enthousiasme à l'idée de l'« union des princes » et qui avait initié à ses secrètes négociations Knebel et Goethe; avec le duc de Deux-Ponts et l'évêque de Spire; avec l'archevêque de Mayence qui ose déclarer à Trautmannsdorf que « Charles-Quint a été arrêté dans ses projets par une petite armée de confédérés qui n'avait pour chef qu'un électeur de Saxe » (p. 100). La figure du « petit » Dalberg apparaît déjà parmi toutes ces intrigues et manœuvres diplomatiques.

La deuxième partie du volume traite des relations de Bade avec l'étranger (*Auswärtige Beziehungen*) avec la France, la Hollande, la

Russie. La France négocie avec Bade à cause de la navigation du Rhin, du transport des marchandises, du droit d'aubaine, Dupont de Nemours est à Paris le chargé d'affaires et, selon le mot de M. E., l'homme de confiance du gouvernement badois. Il a déjà figuré dans la première partie du volume, où il reproche à « Joseph II de mettre trop en avant son aigle impériale » (p. 75) et fait un grand éloge de Vergennes — il dit une fois que ce ministre « joint la réflexion allemande à la gravité asiatique » (p. 270). Dupont ajoute à ses rapports de nombreux et remarquables détails sur la situation politique de la France. Il mande l'arrestation du cardinal de Rohan (p. 253) et les actes de l'assemblée des notables (p. 268 et 273-275). Dans une lettre du 27 décembre 1787, il assure que, si la paix ne dure pas, la France fera un *effort national* qui la relèvera plutôt que de l'abaisser (p. 284). A côté de Dupont paraît quelquefois Butré, le physiocrate tourangeau, que M. Rod. Reuss a fait tout récemment revivre.

Nous arrivons à la troisième partie du volume, la plus attachante, qui a pour titre *Bade et les commencements de la Révolution*, de cette Révolution qui devait faire du margraviat un grand duché et lui donner un territoire compact de deux cent cinquante lieues carrées. On y voit les mesures énergiques que prend le margrave, de concert avec le gouvernement de l'Autriche antérieure à Fribourg, pour mettre à l'abri de la *propagande* ses sujets qui, comme dit Edelsheim, voient la désobéissance à leur droite et à leur gauche et devant eux (p. 393). On y voit ses efforts pour conserver ses droits sur ses possessions de la rive gauche du Rhin, sur les seigneuries de Beinheim et de Rodemachern. Il proteste contre les décrets de l'Assemblée nationale, puis négocie avec le chevalier de Ternant qui vient, au nom de Montmorin, offrir une indemnité : soit les terres de la ville et de l'évêque de Strasbourg sur la rive droite du Rhin, soit de l'argent comptant (p. 355), et, à cette occasion, Schlosser, malgré Edelsheim et l'évêque de Spire, propose d'accepter immédiatement les propositions de la France : ce qui serait un *Meistercoup* (p. 361). Outre la question de l'indemnité, se présente la question des émigrés. Condé organise son corps dans les environs de Rottweil, et Mirabeau-Tonneau, sa légion à Ettenheim ; il faut éloigner les « rassemblements de troupes étrangères » (p. 408). Après une négociation difficile avec l'abbé d'Eymar, Edelsheim réussit à faire quitter Ettenheim à la légion de Mirabeau. Mais l'animosité croît des deux côtés ; Mackau que Dupont nomme justement un étourdi (p. 129), prend une attitude agressive ; le vieux Luckner vient au pont de Kehl menacer le margrave de mettre son pays à feu et à sang s'il n'expulse pas au plus tôt les aristocrates (p. 422). La guerre est déclarée. Que fera Bade ? Une correspondance s'engage entre Edelsheim, l'envoyé prussien Madeweiss, le résident de Bade à Vienne, Mühl, le comte Görtz, Jean de Müller, alors au service de l'électeur de Mayence et qui félicite Edelsheim d'avoir « fait disparaître d'un coup de baguette toute une armée contre-

révolutionnaire » (p. 429). En vain Maisonneuve, successeur de Mackau, s'efforce d'empêcher l'alliance de Bade avec l'Autriche et la Prusse; le 21 septembre le margrave signe une convention militaire qui met un corps de 1,000 fantassins à la disposition des alliés et lui promet « une complète indemnité aux dépens de la couronne de France » (p. 500).

Le volume se termine par des extraits d'un *journal* manuscrit du conseiller Meier qui contient de précieuses indications sur les dispositions de la cour de Carlsruhe, sur l'effroi que jette dans le pays l'invasion de Custine, et en général sur les sentiments qu'on éprouvait *in der turbulenten Epoche* (p. 508). Il ne nous reste qu'à demander pardon à M. Erdmannsdörffer de cet article si tardif et trop peu élogieux, et à souhaiter la prompte publication du second volume qui sera plus intéressant encore que son aîné, puisqu'il comprendra les années 1793-1806.

A. CHUQUET.

75. — *Histoire de Saint-Chamond et de la seigneurie de Jarez*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par James CONDAMIN, professeur à l'Université catholique de Lyon, membre de plusieurs sociétés savantes. Ouvrage honoré de la souscription du Conseil général de la Loire. Paris, Picard, 1890. In-4, xxxii et 748 pages.

La ville de Saint-Chamond doit être heureuse et fière. Elle a maintenant son histoire *complète*, une histoire composée d'après les sources et fondée sur les documents originaux, les parchemins, les terriers, les livres de raison, une histoire où les descriptions du texte s'accompagnent du précieux appoint des illustrations, de dessins, d'estampes, de gravures qui font revivre les monuments du passé et reproduisent l'aspect actuel de la petite cité. Voilà quinze ans que l'auteur de ce grand et beau travail, M. James Condamin, en réunit les éléments et glâne dans les bibliothèques et les archives toute sorte de renseignements utiles. Il a divisé son sujet en trois parties. La première partie a pour titre *Annales Saint-Chamondaises*. L'auteur expose d'abord les souvenirs de la domination romaine à Saint-Chamond, puis retrace l'apostolat de saint Ennemond patron de la ville, et fait l'histoire de la seigneurie qui appartient successivement aux comtes de Lyon et de Forez, aux vicomtes de Lavieu, à la maison de Jarez (1185-1344), à la maison Durgel Saint-Priest (1344-1577), aux Mitte de Chevières, à la famille de la Vieuville (1684) et au marquis de Mondragon (1768). On remarquera les pages consacrées à Melchior Mitte de Chevières, lieutenant-

1. Le volume accompagné d'une table des noms de personnes (due à M. Obser), a été fait avec tant de soin qu'on a peine à y relever des vétilles, comme p. 74 *Castres* pour Castries; p. 89 *Stahremberg* pour Scharhemberg; p. 253 *Gnieton* pour Guiche; p. 276 *Moussier* pour Moustier; p. 373 *Rewbell* pour Reubell; — p. 339 Rochambeau n'était pas encore maréchal à cette époque.

général du roi en Lyonnais et surnommé « père de la patrie », gouverneur de La Rochelle (1628), chargé de missions diplomatiques à Mantoue, à Bruxelles, à Londres et près des cours d'Allemagne, lieutenant-général, « grand capitaine, disait Turenne, sous qui j'ai commencé à combattre et qui m'a appris à commander » (p. 418), et, comme écrit M. C., le plus illustre personnage dont Saint-Chamond ait le droit de s'honorer (p. 439). Mais M. C. ne se borne pas à signaler les faits et gestes de Melchior Mitte ou les expéditions de Christophe de Saint-Chamond contre Annanay et le baron des Adrets ; il rappelle de curieux détails relatifs aux écoles publiques et à l'organisation de l'enseignement dans la ville de Saint-Chamond au *xv^e* siècle (p. 294-296), aux *recluseries*, à la collégiale qui fut « étroitement mêlée aux affaires et à la vie publique de la cité » (p. 395). Le chapitre sur Saint-Chamond pendant la Révolution se lit avec intérêt ; la ville s'appela *Sain-Chamond* (sans *t*), puis *Vallée-Rousseau* ; elle eut ses clubs, elle eut aussi ses victimes (p. 502-505), et ses héros, entre autres le brave capitaine Fanget (p. 509). M. C. ne s'est pas arrêté là ; il a raconté les faits les plus saillants qui se sont passés à Saint-Chamond dans les trois premiers quarts de ce siècle : l'établissement du premier chemin de fer, la donation de Dugas-Montbel qui légua sa bibliothèque à la ville, — car le traducteur d'Homère est né à Saint-Chamond (p. 545-547), l'inondation de 1834, etc. — La deuxième partie de l'ouvrage expose *le commerce et l'industrie à Saint-Chamond* (la houille, le fer, les soies, la teinture). M. C. retrace, d'après les études de MM. Gruner et Brossard, ce qui a trait aux mines de charbon ; il fait connaître, en les classant d'après l'ordre chronologique d'installation, les forges et les usines ; il raconte l'histoire du commerce des soies fondé au commencement du *xv^e* siècle par les Gayotti et qui valut à Saint-Chamond le nom de « métropole des lacets » ; enfin il consacre quelques pages à la teinture de Saint-Chamond dont la réputation tient avant tout à la qualité des eaux du Gier et de ses affluents ; ces eaux sont tout à fait propres au « décreusage » des soies (p. 649). — Une troisième partie traite des *dépendances du pays de Jarez* : M. C. décrit le mont Pilat, le Gier et les ruisseaux qu'il reçoit, les alentours de Saint-Chamond : Isieu, Saint-Julien, Saint-Martin, la Valla, etc. ; il termine par diverses pièces justificatives. L'ouvrage de M. J. Condamin est une des études d'histoire locale les plus consciencieuses que nous connaissons ; l'auteur ne cesse de produire des preuves, et on peut lire au bas des pages ses références et les explications qui ne pouvaient entrer dans son texte, sous peine de l'alourdir ; il a tiré un très bon parti des matériaux considérables qu'il avait rassemblés, et l'on n'a pas besoin d'être Saint-Chamonnais pour trouver plaisir à son récit ; enfin ce livre d'histoire est en même temps une œuvre d'art et de luxe, et l'on ne saurait croire la quantité d'illustrations qu'il renferme : ces dessins du vieux temps, ces vues du Saint-Chamond moderne, et des gravures comme le Saut du Gier et

tant d'autres, rehaussent singulièrement la valeur du volume ¹.

A. C.

76. — *La Société du Consulat et de l'Empire*, par Ernest BERTIN. Paris, Hachette, 1890. In-8, v et 344 p. 3 fr. 50.

Ce livre est dédié à M. Léon Say. Il contient, non pas comme le ferait supposer le titre — un tableau complet de la Société du Consulat et de l'Empire, — mais tout simplement six études d'ailleurs plus littéraires qu'historiques : Lucien (d'après ses mémoires publiés par Jung); *Mémoires* et *Lettres* de M^{me} de Rémusat; *Mémoires* de Metternich; Davout (d'après la publication de M^{me} de Blocqueville); M^{me} de Custine (d'après M. Bardoux, ce sénateur à la « chaude et vibrante parole » et cet écrivain qui « vit par l'étude et la méditation dans l'ancienne société française »). M. Bertin a, dans ces six études, éclairé, non sans esprit et sans finesse, quelques aspects de l'époque, et notamment la cour de Napoléon; il écrit avec agrément; il montre joliment comment M^{me} de Rémusat et la maréchale Davout aimaient chacune leur mari; il sait peindre la grâce mélancolique et passionnée de M^{me} de Custine. Mais pourquoi fait-il de Frédéric Guillaume II, roi depuis six ans déjà, un *prince royal* de Prusse (p. 169) et nomme-t-il une célèbre juive *Liévin* au lieu de « Levin » ? (p. 336).

C.

77. — D^r A. CHARPENTIER. *Russische Wanderbilder*. Oldenburg et Leipzig, Schulze, 1889. Un vol. in-32 de 191 pp.

Ce petit livre est écrit sans prétention. L'auteur ne paraît pas connaître à fond la langue russe ² : mais c'est un observateur intelligent; il ne se contente pas de décrire les localités qu'il visite : il s'efforce de faire connaître également la société au milieu de laquelle il a vécu, particulièrement les Allemands de Russie dont il constate la solide organisation. Ses notes sur Pétersbourg, Moscou, Nijny Novgorod, Kazan, Samara et la Crimée se lisent avec intérêt; elles pourront servir de supplément au guide Baedeker pour la Russie. On aurait tort d'ailleurs d'y chercher autre chose que des renseignements pratiques et des impressions personnelles.

L. L.

1. Il y a de ci de là trop d'histoire générale; c'est l'écueil du genre. P. 506 qui est *Kellermain*? Serait-ce Kellermann? Il n'a aucun droit à figurer parmi ceux qui « firent merveille » en 1794, avec Jourdan, Hoche et Pichegru.

2. Quand on sait le russe à fond, on ne change pas le genre des mots les plus usuels. Ainsi (p. 95) *osier*, lac, lisez *oziero*. Ceci n'est pas une simple faute d'impression : l'auteur met au masculin l'adjectif qui accompagne *osier*.

LETTRE DE M. CARTAULT ET RÉPONSE DE M. SALOMON REINACH.

Deux mots seulement à propos de l'article de M. S. Reinach.

D'après M. S. R., les groupes dits « d'Asie Mineure » sont faux, les figurines isolées fausses, les vases faux. Où sont ses preuves? A-t-il démontré d'une façon sérieuse, par l'examen de la terre, qu'un seul de ces monuments ne soit pas antique? A-t-il même essayé de délimiter d'une façon précise la catégorie des terres-cuites qu'il met en suspicion ¹?

Il a déclaré jadis qu'il connaissait le faussaire ² et que celui-ci serait prochainement en prison; le faussaire est-il sous les verrous ³? — Il parle aujourd'hui de révélations fort piquantes; que ne nous les donne-t-il ⁴?

Tout ceci n'a rien à faire avec la méthode scientifique. Je ne m'arrêtera pas à cette polémique si je ne la considérais comme désastreuse pour nos collections nationales. Actuellement le Louvre pourrait se composer une série de monuments uniques ⁵. On ne les lui présente même plus ⁶. Quand ceux-ci vont dans des collections françaises, il n'y a que demi-mal; mais souvent ils s'en vont à l'étranger ⁷. J'ai vu partir ainsi récemment deux statuettes merveilleuses et que je regretterai longtemps. M. S. R. sait-il où elles sont aujourd'hui et de quoi je veux parler ⁸?

A. CARTAULT.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. B. MELZI vient de publier un *Nouveau dictionnaire français-italien et italien-français*, qui nous paraît commode et utile; il renferme en effet un grand nombre de termes techniques, de néologismes, de locutions populaires; il comprend dans la nomenclature italienne beaucoup d'archaïsmes et les mots les plus usités du dialecte toscan; il donne fréquemment des exemples. (Paris, Le Soudier, 1889. In-8°, 539 et 561 pages).

ALLEMAGNE. — Les archives de Goethe et de Schiller (*Goethe-Schiller Archiv*), de Weimar, se sont enrichies d'un nouveau trésor. L'arrière-petit-fils de Wieland, M. Reinhold, leur a donné les papiers de son grand-père, le célèbre philosophe C. L. Reinhold, gendre de Wieland. Ces papiers comprennent 200 lettres de Wieland et

1. Voir mes articles de la *Classical Review*, 1888, p. 119 et suiv., p. 153 et suiv. Je n'ai pas une ligne à y changer. J'ai dit depuis, dans mes *Chroniques d'Orient* de la *Revue archéologique*, ce qu'il m'a paru opportun d'y ajouter.

2. Je n'ai jamais déclaré cela.

3. Malheureusement non. C'est un malin.

4. Parce que cela ne me convient pas. M. Cartault écrivait en 1887 qu'il connaissait la nécropole *asiatique* d'où provenaient les groupes, qu'il avait passé tout auprès au cours de ses voyages, mais qu'il lui était interdit de la nommer. Aujourd'hui, il déclare que la nécropole n'est pas *asiatique*, mais *attique*. Qu'il nomme donc la nécropole *asiatique* et les plaisants informateurs dont il tenait ses renseignements confidentiels.

5. Notre cher Louvre est en de bonnes mains.

6. Parce que, dès 1883, on a envoyé promener ceux qui en présentaient.

7. Taft pis pour l'étranger. Mais aucun musée n'achète plus de groupes. Le conservateur de Berlin a caché au fond des tiroirs ceux qu'il avait acquis avant 1887.

8. Je ne le sais pas du tout.

d'autres lettres de Charles Auguste, de Schiller, de Kant, de Fichte, de Jean Paul, etc. C'est ainsi, dit le *Centralblatt*, que ces archives s'étendent de plus en plus et nous pouvons espérer que sous la direction de M. B. SUPHAN, elles deviendront comme le centre de la période classique de la littérature allemande du XVIII^e siècle.

— La librairie Deichert, d'Erlangen, publie une revue mensuelle, la *Neue Kirchliche Zeitschrift*, qui doit remplacer l'ancienne « *Zeitschrift für Protestantismus und Kirche* »; directeur : M. G. HOLZHAUSER; collaborateurs : MM. Frank, Buchrucker, von Burk, Frommel, Haussleiter, Klostermann, Koehler, Koenig, Kolbe, Kübel, Krummel, Loeber, Luther, Rabus, von Scheurl, Schlier, H. Schmidt, Schnedermann, Seeberg, Staehlin, von Strauss und Torney, Volck; programme : « servir de centre à tout le travail théologique qui se fait dans l'église luthérienne »; conditions d'abonnement : 2 mark 40 par trimestre.

— On annonce la mort du libraire viennois BRAUMÜLLER (30 décembre 1889); de l'éditeur de Gotha, E.-F.-M. PERTHES; de W. Müller, professeur de langue et littérature allemande à l'Université de Göttingue (3 janvier).

ITALIE. — Vient de paraître à Florence, chez l'éditeur Sansoni, le 13^e fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*, publiées par M. Alessandro GHERARDI. Ce fascicule va de la p. 481 à la p. 520, et du 17 octobre 1290 au 22 décembre de la même année. La principale affaire dont il soit question pendant ces deux mois est celle d'Arezzo, si importante pour une ville qui n'avait presque qu'une banlieue et qui aspirait à s'étendre, à se donner de l'air.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 31 janvier 1890.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret, en date du 29 janvier, par lequel le président de la République a approuvé l'élection de M. le d^r Hamy, en qualité de membre libre de l'Académie, en remplacement du général Faidherbe.

M. le d^r Hamy est introduit et invité à prendre place parmi les membres de l'Académie.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture des lettres des candidats à la place de membre ordinaire, vacante par la mort de M. Pavet de Courteille. Ces candidats sont MM. Philippe Berger, sous-bibliothécaire de l'Institut; Louis Courajod, conservateur au musée du Louvre; Homolle, professeur suppléant au Collège de France; R. de Lasteyrie, professeur à l'Ecole des chartes; et Rémi Siméon, auteur de la traduction des *Annales de Chimalpahin*.

L'Académie se forme en comité secret.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 22 janvier 1890.

M. l'abbé Thédénat lit une note de M. l'abbé Batiffol relative à des manuscrits grecs conservés en Italie.

M. Durrieu explique comment le tableau aujourd'hui connu sous le nom de la *Belle Ferronière*, n'est pas celui à qui cette designation convient et à qui tous les inventaires l'ont régulièrement attribuée avant le commencement de ce siècle.

M. Héron de Villefosse présente des ampoules de pèlerinage en terre cuite originaires d'Ephèse.

M. l'abbé Müller appelle successivement l'attention de la Société sur des bracelets gaulois en bronze et un cylindre à pendeloques bruissantes découverts dans le département de l'Ain, sur une représentation ancienne de la crucifixion en cristal gravé, et sur un document daté de 1636 intéressant la biographie de Callot.

M. Mowat signale la découverte à Helden (Limbourg), d'une grande plaque en argent doré de l'époque franque représentant une lutte contre des bêtes féroces.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7

— 17 février —

1890

Sommaire : 78. DELFF, Histoire du rabbi Jesus de Nazareth. — 79. HOGARTH, Devia Cypria. — 80. GAROFALO, Les fastes des tribuns du peuple. — 81. CAMPAUX, De la critique du texte d'Horace. — 82. Tite-Live, xxvi-xxx, p. p. LUCHS. — 83. De VRIES, Un manuscrit du De Senectute. — 84. DELLINGER, Contributions à l'histoire des sectes du moyen-âge. — 85. LUZIO, L'Arétin à Venise. — 86. PRADÉL, Un marchand de Paris au xvi^e siècle. — 87. LENIEU, Le livre de raison d'un magistrat Picard. — 88-89. CARRÉ, Le Parlement de Bretagne après la Ligue; L'administration municipale de Rennes au temps de Henri IV. — 90. Molière, x, p. p. MESNARD. — 91. DUMORTIER, Lettres de Liguori. — 92. Recueil de folklore, de science et de littérature bulgare. — 93-94. SANDERS, Causeries d'un lexicographe et Nouveau choix de synonymes. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

78. — *Die Geschichte des Rabbi Jesus von Nazareth*. Kritisch begründet, dargestellt und erklärt, von Dr. H. K. Hugo DELFF. Leipzig, W. Friedrich, 1889. In-8, xvi et 429 pages.

Ce livre est de ceux qu'il ne faut ni déprécier, ni surfaire. L'auteur se plaint qu'on ne fasse cas en Allemagne que de ce qui sort des universités. C'est là ce qui arrivera bientôt aussi chez nous. Le fait d'appartenir à quelque établissement de haut enseignement est une garantie de préparation; à défaut d'originalité, on est assuré de trouver un certain niveau dans la discussion, de la méthode dans la façon d'alléguer les faits. Chez les personnes qui vivent en dehors des cercles officiels d'étude, il peut y avoir des vues nouvelles, mais la mise en œuvre laisse parfois à désirer.

Nous nous empressons de dire que ce n'est pas le cas de l'*Histoire du rabbi Jésus de Nazareth*. L'auteur fait preuve d'une information suffisante; son exposition est précise et, tout en faisant bien voir qu'il s'adresse avant tout au grand public, il donne toutes les indications qui permettent aux gens du métier de se rendre compte des motifs qu'il a de soutenir telle ou telle thèse. L'ouvrage se compose de deux parties, à peu près d'égale longueur, une *discussion critique* et une *vie de Jésus* proprement dite ou, plus exactement, un aperçu des principaux moments, dont l'intelligence est nécessaire à qui veut comprendre la carrière du fondateur du christianisme.

Ce qu'il y a d'assez nouveau dans le présent livre, c'est que l'auteur a trouvé une voie ingénieuse pour concilier entre eux les Évangiles, sans rompre en visière avec les résultats le plus généralement admis par les écoles critiques. Pour M. Delff, les *Synoptiques* sont l'œuvre de gens de culture médiocre et d'intelligence simple qui ont recueilli et transmis

les parties les plus populaires de l'enseignement de Jésus, tel qu'il le donnait aux gens de la Galilée; non seulement ils se sont attachés à l'élément populaire, mais ils ont fréquemment matérialisé la pensée de Jésus, en même temps qu'ils négligeaient ceux des événements qui ont un théâtre autre que la Galilée et les bords du lac de Génésareth. A eux trois, en un mot, ils forment l'Évangile populaire et galiléen. L'*Évangile selon S. Jean*, tout au contraire, est l'œuvre d'un homme instruit, d'un théologien, lequel habitait Jérusalem quand Jésus y est venu faire séjour à plus d'une reprise; ce personnage, qui n'est pas l'apôtre Jean, mais un disciple du second degré, a recueilli les discours et entretiens tenus à Jérusalem dans les cercles savants et où le fondateur du christianisme exposait sa pensée tout entière à des hommes capables de l'entendre. Le disciple jérusalémite a donné, d'autre part, au cadre de la carrière de Jésus, un aspect plus vrai et plus exact en relevant l'importance et le nombre de ses séjours dans la capitale. Ainsi le 4^e évangile est un témoin fidèle à la fois pour la doctrine et la vie de Jésus; il y a lieu cependant d'écarter certains développements théologiques et toute une série d'additions qui sont le fait de l'auteur.

Nous arrivons ainsi aux résultats suivants : le cadre d'un aperçu de la carrière du fondateur du christianisme sera fourni par le 4^e évangile, ainsi que le fond de sa doctrine. La partie galiléenne de la vie de Jésus a son document dans les Synoptiques. Dans le document johannique, il y a lieu de faire la part du développement ultérieur de la théologie; dans le document synoptique-galiléen, il faut tenir compte de la déformation qu'ont subie les faits et les discours.

Assurément une tentative d'harmonistique telle que celle-ci n'a pas les inconvénients de ce qu'on nous proposait autrefois, rétablissant à tout prix l'accord au prix des pires violences faites aux textes, au goût et au bon sens. On peut même mesurer par là le progrès fait dans l'intelligence des questions. Il n'en reste pas moins que ces combinaisons continuent d'avoir un caractère singulièrement personnel, par suite, arbitraire. Les vues émises ont quelque chose de plausible et ne provoquent pas une violente contradiction; mais on ne saurait dire qu'il y ait là rien qui approche d'une démonstration proprement dite.

M. VERNES.

79. — D. G. HOGARTH. *Devia Cypria*. Notes of an archaeological journey in Cyprus in 1888. With map and illustrations. London, Frowde, 1889. Gr. in-8 de viii-124 p.

Ce joli volume contient une description de la pointe septentrionale de Chypre, l'ancien royaume de Salamis, accompagnée d'une bonne carte et de photogravures. L'auteur a également insisté sur les restes de l'antiquité et sur ceux du moyen âge, mais toutes ses informations touchant cette dernière période sont dues aux ouvrages de M. de Mas-

Latrie. Il y a quelques inscriptions inédites, par exemple p. 24 une dédicace à Apollon Μυρεάτης. A ce propos, M. Hogarth retire sa conjecture au sujet d'une ville de Melantha (*Athenaeum*, 16 juin 1888) et explique le surnom d'Apollon Μελάνθιος, dans les inscriptions paphiennes, par l'herbe médicinale dite μελάνθιον, une variété du pavot. J'ai donné ailleurs mes raisons de croire que l'épithète Μελάνθιος se rattache à la ville arcadienne de Μελαιναι (*Rev. des Ét. gr.*, 1889, p. 225). L'explication suggérée par M. Hogarth s'appuie du nom d'Aphrodite μυκηρόδις (de l'amandier), qui paraît dans une inscription de Melusha publiée par M. de Cesnola; mais en admettant que cette explication soit juste, il ne s'ensuit pas que d'autres épithètes locales des dieux à Chypre doivent s'expliquer par le règne végétal. M. Hogarth rappelle incidemment la curieuse épithète μαγείριος attribuée à Apollon sur une inscription de Pyrla (*Dialektinschriften*, n° 120). Il n'essaie pas de l'expliquer; pour ma part, je suis disposé à y voir une grécisation d'un mot sémitique analogue à מִנְיָ, *lumineux* (d'où le nom propre *Meir*), de מֵן, *lumière*. L'équivalent du γ et de l'*aleph* n'a rien de surprenant. Il y a encore dans le livre de M. H. quelques inscriptions en caractères chypriotes indigènes, par exemple à la p. 32. A la p. 63 est publiée une dédicace grecque à des χρεοφύλακες par un chef de bureau et son commis; l'éditeur ne connaît pas le travail de M. Dareste à ce sujet (*Bull. Corr. Hell.* t. VI, p. 241), sans quoi il ne dirait pas que le mot χρεοφύλαξ est nouveau (cf. *ibid.* p. 244). Une inscription mutilée de Soli (p. 114) est datée ἐπὶ Παύλου... πατρὸς; il est très vraisemblable, comme l'a reconnu M. H., qu'il s'agit du Sergius Paulus des *Actes*, XIII, ce qui donne à ce texte une grande importance historique.

A Larnaca-tis-Lapithou (p. 113), M. H. s'est assuré que l'épithète de Poseidon sur une inscription connue (Le Bas-Waddington n° 2779) se lit Ναρ[ά]κιος et non Λαρν[ά]κιος. « Cela dissipe, ajoute-t-il, l'illusion agréable que Larnaca serait un nom antique. » Il me semble que cette conclusion est erronée. Ναρνάκιος a pu devenir Λαρνάκιος par dissimilation, comme *Bononia* a donné *Bologna*.

Le volume se termine par une liste des gouverneurs proconsulaires de Chypre (p. 116).

Salomon REINACH.

80. — FR.—P. GAROFALO. *I fasti dei tribuni della plebe della repubblica romana*. Catania, 1889, in-8, 122 p. Typographie Galati.

Que dire de la brochure de M. Garofalo, qui demande dans sa préface l'indulgence de la critique, en faveur de « son âge, du cercle très limité de ses études et du manque des ressources scientifiques que fournissent les grands centres »? Qu'il en a moins besoin qu'il ne le croit. Ses fastes seront utiles, comme tous les ouvrages de ce genre, surtout parce que ce travail n'a jamais été fait, au moins d'ensemble. Les textes sont dé-

pouillés avec soin, et les renseignements qu'on peut en tirer, convenablement réunis. Mais il manque à la fin un *index* des noms d'hommes, qui puisse guider les chercheurs. Privé de cet appendice, le livre perd la moitié de sa valeur. L'auteur peut réparer cette lacune en publiant les *fastes* des édiles qu'il nous promet.

R. C.

81. — *De la critique du texte d'Horace au XIX^e siècle*, par Antoine CAMPAUX, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Nancy; Paris et Nancy, chez Berger-Levrault et C^{ie}, 1889, in-8, 24 pages.

Le défaut de ce travail intéressant est que le titre promet plus que le livre ne contient : c'est simplement un exposé du rôle, en ce qui touche Horace, des hypercritiques de ce siècle, Peerlkamp en tête, puis Lehrs, Gruppe, Ljungberg, suivi d'une réfutation de leurs méthodes; exposé clair, suffisamment nourri, impartial; réfutation nette et courtoise. Cela est bien quelque chose et garantit la brochure de M. Campaux du reproche d'inutilité, mais ne justifie pas le titre, d'après lequel on attendrait, en outre, une exposition de la querelle de MM. Keller et Lucien Müller, et l'opinion de l'auteur sur les mss. et les éditions importantes. M. C. annonce, pour paraître prochainement, une étude sur *la critique du texte d'Horace avant Peerlkamp* : si elle ne porte que sur le même champ restreint, s'il n'y est question que des audaces de Guyet, du P. Sanadon, etc., M. C. devra modifier le titre, trop général, afin de ne pas préparer à ses lecteurs une déception d'autant plus vive que sa science et son talent rendent ses omissions plus regrettables.

Une observation de détail : p. 8, les hendécasyllabes bien connus de Furius Bibaculus sur Valérius Caton sont inexactement cités : au lieu de *Cato grammaticus*, M. Campaux écrit *Grammaticus Cato*, ce qui fait un vers faux.

Frédéric PLESSIS.

82. — *T. Tituli ab urbe condita libri*. Apparatu critico adiecto, edidit Augustus LUCHS. Vol. IV libros XXVI-XXX continens. Berolini, apud Weidmannos, 1889, x-295 pp. In-8. Prix : 3 M.

M. Luchs a fait paraître, il y a dix ans, des mêmes livres de Tite-Live une grande édition critique dont le regretté Harant avait fait en son temps le compte rendu ici même. Il y a quelques mois, j'annonçais un troisième volume (paru avant les deux premiers), contenant les livres XXI-XXV. Il semblait continuer l'œuvre entreprise en 1878, bien que publié dans un autre format et sur un autre plan, ce qui n'était pas très étonnant pour un ouvrage allemand. Mais nous avons maintenant les livres XXVI-XXX formant un quatrième volume de l'édition *minor*. M. Luchs aura donc donné une grande édition de la deuxième moitié

de la troisième décade (grand in-8°) et une édition plus maniable de l'ensemble (petit in-8°).

Le présent volume n'est guère qu'une réduction : il ne dispensera pas de recourir à l'ouvrage paru antérieurement. C'est là qu'il faudra aller chercher la liste des manuscrits avec leur date, le stemme et le sens des sigles Σ^1 , Σ^2 , Σ^3 , Σ^4 , enfin l'explication dudit stemme (préf. pp. vi et lx). Ces trois genres d'indications devraient toujours se trouver en tête d'une édition critique : trois pages auraient suffi à M. L. pour satisfaire à cette obligation. Il y a dans une pareille omission un sans-gêne vis-à-vis du public, assez habituel dans les livres de ce genre, mais tout à fait condamnable. Il semble que les éditions critiques n'aient d'autre but que l'ahurissement du lecteur.

De même, dans bien des cas, la leçon du *Spirensis* à ses divers degrés est loin d'être évidente; M. L. se contente de faire suivre les sigles énigmatiques Σ^1 , Σ^2 , etc., d'un point d'interrogation encore plus énigmatique. Ce n'est qu'en se reportant à l'apparat de la grande édition qu'on peut se rendre compte de la valeur de ces témoignages; la reproduction intégrale des initiales représentant les mss. compris dans la formule synthétique n'aurait pas demandé beaucoup plus d'espace.

Ces réserves n'enlèvent pas sa valeur à ce volume. Comme on peut s'en rendre compte par la liste des différences entre les deux éditions (pp. viii-x), le texte n'a pas été simplement réimprimé. M. Luchs paraît cependant n'avoir pas faibli dans sa confiance au *Spirensis*, ou à ce qu'on croit être le *Spirensis*; les articles de M. Riemann auraient dû l'ébranler. L'apparat critique a été amélioré et a reçu la mention des conjectures les plus récentes.

Paul LEJAY.

83. — S. G. DE VRIES. *Exercitationes palaeographicas* in Bibliotheca universitatis Lugduno-Batavæ instaurandas indicit (Inest commentatiuncula de codice Ciceronis Cat. Maj. Ashburnhamensi, nunc Parisino). Lugduni Batavorum, Brill, 1889, in-8, 45 p.

On sait que la critique du *De Senectute* s'appuie, avant tout, sur le *Parisinus* 6332; ensuite sur deux mss. de Leyde : un *Vossianus* 12 (L) qui porte le nom de P. Daniel, et un *Vossianus* 79 (V), qui sans porter ce nom, a dû aussi appartenir à Daniel. A ce fonds se joindra désormais un ms. de Tours du 1^{er} s., égaré, grâce à Libri, dans la collection Ashburnham, et maintenant rentré à la Bibliothèque Nationale. M. De Vries donne de ce ms. une collation complète (p. 23-38). Afin qu'elle puisse compléter plus commodément les publications récentes de M. Bast. Dahl sur les mss. du *De Senectute*¹, M. De Vries, de même que M. Dahl, a pris comme base l'édition Müller, et il a fait dresser un

1. Ce sont deux brochures désormais indispensables pour toute étude critique sur ce traité : I, *Codices Leidenses*, Christiania, 1885; II, *Codices Parisini*, ibid. 1886.

tableau (p. 44) où sont réunies les variantes des trois mss. par rapport à P. — En parcourant ces leçons, on remarque surtout l'accord du nouveau ms. avec le premier Vossianus (L) ¹.

On a avant la collation (p. 11 et suiv.), une description détaillée du ms. et quelques remarques sur les confusions de lettres qui lui sont habituelles et sur son système d'orthographe. La conclusion de M. De Vries est qu'on aurait tort d'exagérer l'autorité du *Parisinus*, qu'il est en plusieurs passages interpolé, et que la leçon des trois autres mss., quand ils sont d'accord, mérite la préférence. — M. De Vries annonce qu'il publiera prochainement sur quelques passages du *De Senectute* un nouveau travail pour lequel il utilisera des notes et des collations de Boot.

Em. THOMAS.

24. — Ign. v. DÖLLINGER. *Beitrag zur Sektengeschichte des Mittelalters*. Erster Theil, Geschichte der gnostisch-manichäischen Sekten, 1 vol. in-8, vi-259 pages. — Zweiter Theil, Dokumente vornehmlich zur Geschichte der Valdesier und Katharer, 1 vol. in-8, ix-736 pages. München, 1890. G. H. Beck.

Depuis longtemps déjà, M. I. v. Döllinger s'occupe à réunir les documents que les bibliothèques publiques nous ont conservés sur la doctrine des Cathares; il a commencé ses recherches dans la ville même où il habite, à Munich; puis, il a parcouru, pendant les vacances scolaires, les principales bibliothèques de l'Europe, Paris, Vienne, Florence, Rome, etc., et, à chaque fois, il a rapporté une ample moisson de pièces inédites. Dans la seconde partie de son ouvrage, de beaucoup la plus longue, il nous donne des extraits souvent fort étendus de soixante-douze ouvrages différents relatifs aux Cathares ou à d'autres sectes analogues. Ces extraits sont fort curieux et on les lit avec beaucoup de profit: certainement un historien ne trouverait nulle part ailleurs tant de matériaux amassés sur les idées religieuses et morales des hérétiques du moyen-âge. Mais, il faut bien le dire, tous ces documents se suivent sans aucune méthode, selon le hasard de la découverte: on aurait aimé que l'auteur nous les présentât soit dans un ordre chronologique, soit dans un ordre logique, et on lui en veut de ne point nous avoir donné de fil conducteur à travers ces nombreux écrits, d'origine et de nature fort différentes. M. v. D. aurait aussi dû nous fournir quelques renseignements sommaires sur les manuscrits d'où il a tiré ces pièces. Il publie, par exemple, quinze pages empruntées au manuscrit latin 4269 de la

1. Comme leçon intéressante, je signale surtout l'omission des mots du § 26 fin: *discebat antiqui*; aussi dans 83, celle des mots: *nec tanquam recoxerit* qui manquent aussi dans L'. — Les mots de la fin du § 67: *cum id ei videatis* interpolés seconde main dans les meilleurs mss. après *tamen* du commencement de 85, représentent la copie à faux d'un repère et peuvent servir à déterminer l'étendue de la page ou de la feuille dans un des archétypes. — P. 42: Les derniers mots sur 3, 34-35, contiennent sûrement une erreur ou un lapsus.

Bibliothèque nationale de Paris; il ne nous dit absolument rien sur ce *Codex* et se borne à donner à son extrait pour titre « *Acta inquisitionis Carcassonensis contra Albigenses a. 1308 et 1309.* » Mais il eût été bien intéressant pour le lecteur de savoir qu'il s'agit ici du registre de Geoffroi d'Abliis, dont M. Charles Molinier a donné naguère une analyse dans son ouvrage sur *l'Inquisition dans le midi de la France*. Un peu plus loin, de la page 97 à la page 251, je lis des extraits du *Codex Vaticanus* n° 4036. Je vois bien qu'il s'agit ici d'enquêtes faites par les inquisiteurs du Languedoc au début du xiv^e siècle; je devine que ce *Codex* est l'un des plus curieux de ceux qui subsistent des archives inquisitoriales; mais l'éditeur a négligé d'en mettre en lumière la valeur historique. Une petite introduction eût été indispensable en tête de chacun de ces soixante-douze documents. La publication y eût certainement gagné en netteté: nous n'osons pas insister sur ces critiques, car il faut être reconnaissant à M. v. D. de la peine qu'il a prise de copier ces pièces, et du soin qu'il a mis à les éditer.

Ces pièces publiées dans la seconde partie doivent servir de preuves à la première partie où M. v. D. a étudié la doctrine des Cathares. Sans doute l'historien pourrait en tirer une foule d'autres renseignements, par exemple sur la procédure et sur la pénalité des tribunaux d'inquisition; mais ces résultats ne seraient qu'accessoires; l'auteur a voulu avant tout montrer en quoi consistaient les idées religieuses des Albigeois et cette préoccupation explique pourquoi il a choisi tel extrait de préférence à tel autre. Est-il parvenu, dans cet exposé dogmatique, à des conclusions nouvelles? Nous n'oserions l'affirmer. M. Charles Schmidt a traité en 1849 le sujet avec une autorité si grande, avec une sûreté d'érudition telle qu'en dépit des nouveaux documents mis au jour, il a peu laissé à découvrir à ses successeurs.

M. v. D. commence par nous raconter l'histoire des pauliciens de l'Arménie; il les suit jusqu'au x^e siècle où l'empereur Jean Zimisces les transporta en Thrace. Là ils ne tardèrent pas à se mêler à d'autres hérétiques, les bogomiles; pourtant tandis que les pauliciens ne cessèrent de croire à un dualisme absolu, les bogomiles admirèrent que Dieu avait créé la matière et que celle-ci n'avait reçu de l'esprit malin que la forme. Après ces plus anciens hérétiques, l'auteur arrive à ceux que l'on découvrit à Orléans et au nord de la France au début du xi^e siècle. Il essaie à son tour d'expliquer leur origine. Il prétend que des Manichéens, partis de l'Afrique après l'invasion des Vandales, se seraient établis en Gaule; que, dans la suite des temps, d'autres les auraient rejoints; qu'ils auraient formé une communauté longtemps ignorée du pouvoir et de l'Eglise. Seulement, sous une influence extérieure, leurs dogmes se seraient modifiés; cette influence aurait été exercée par les sectes des pauliciens et des bogomiles, vers la fin du x^e siècle, à un moment où se sont multipliées les relations de l'Orient et de l'Occident. Cette explication ne me semble point meilleure que celles qui ont été

données précédemment; on ne saisit point comment ces manichéens ont pu échapper à la surveillance vigilante des *missi dominici* de Charlemagne : le zèle inquiet de quelque membre du clergé les aurait certes découverts plus tôt. Le problème de l'origine et de la filiation des doctrines gnostiques et manichéennes continue de nous paraître insoluble. M. v. D. au moins nous fait bien connaître en quoi consistaient les opinions de ces hérésiarques du *x^e* siècle; puis, dans trois nouveaux chapitres, il nous présente Pierre de Bruis et son disciple Henri qui, au début du *xii^e* siècle, agitèrent le midi de la France (il voit, ce semble, avec raison, en eux des Cathares, contrairement à l'opinion de M. Schmidt); Eon de l'Etoile, dont les prédications eurent la Bretagne pour théâtre; enfin Tanquelin et son disciple Evermacher qui cherchèrent à se faire adorer dans le bassin du Rhin. Ici s'arrête la partie historique du livre. La fin contient l'exposition des dogmes de ces hérétiques qui se partageaient en plusieurs partis : les *Albanenses*, les *Concorezenses*, les *Bagnolenses* (M. v. D. veut faire venir ces noms d'Alba dans le Piémont, de Concoreggio près de Monza, de Bagnolo près de Lodi; l'hypothèse est séduisante, mais point sûre). L'exposition est claire et nette, autant qu'il est possible en ces sortes de sujets, et l'analyse est exacte. En résumé, M. v. Döllinger nous donne : 1° une série de documents inédits de grand prix, mais mal disposés et sur lesquels nous aurions désiré de plus nombreux renseignements; 2° une étude pas très neuve, mais consciencieuse, claire et remplie de faits.

P.-S. — Nous avons déjà écrit cet article, quand nous est parvenue la nouvelle de la mort de M. v. Döllinger. Nous n'avons point à apprécier ici le rôle que joua le célèbre chanoine dans les affaires ecclésiastiques de notre époque; mais nous devons rendre hommage au travailleur infatigable, à l'auteur de tant de curieuses publications sur l'histoire de l'Eglise. Jusqu'au dernier jour, il est resté sur la brèche, comme le prouvent les deux importants ouvrages dont nous venons de rendre compte.

Ch. PFISTER.

85. — Luzzio (Alessandro). *Pietro Aretino nei primi suoi anni a Venezia e la corte dei Gonzaga*, Un vol. in-8, viii-135 pp. Turin, Loescher, 1888. 4 fr.

Un travail destiné dans l'intention primitive de l'auteur à compléter les recherches d'Armand Baschet sur la jeunesse de l'Arétin à la cour de Rome, s'est développé jusqu'à devenir une biographie complète et nouvelle du fameux sonnettiste. C'est un fragment de cette biographie que M. Luzzio nous donne aujourd'hui. Dans cette étude de 57 pp., appuyée sur quarante-quatre documents inédits publiés ici intégralement, et suivie de curieux appendices, M. L. étudie une courte période de quatre années (1527-1531) qu'il appelle justement le moment déci-

sif de la vie de l'Arétin : c'est l'époque où, après la mort de Giovanni de Medici et l'insuccès des démarches de Frédéric de Gonzague pour réconcilier le poète et Clément VII, l'Arétin s'établit à Venise (25 mars 1527) et où, après plusieurs brouilles et réconciliations avec la maison de Gonzague, il finit par rompre complètement avec le marquis Frédéric et s'installe décidément à Venise. M. L. met justement en lumière, d'une part, la générosité mal récompensée et la tolérance « vergognosa », selon lui, des Gonzague à l'égard du poète, à qui ils donnent la pleine conscience de sa force, de l'autre le cynisme égoïste de l'auteur des *Ragionamenti*. Ce volume abonde en piquants détails sur la vie de l'Arétin ; sa passion, en 1521, pour Isabella Sforza, que protège bénévolement Frédéric de Gonzague, et qu'il chante dans des vers presque impossibles à citer et qui en disent long sur ses mœurs :

Come di novo è fatto l'Aretino

Servus servorum al sesso feminino (p. 23) ;

ses démarches pour obtenir du pape et de l'empereur un privilège d'impression pour *Marfisa*, en décembre 1529 et janvier 1530 (p. 29-30) ; son amitié avec le Titien qui peint l'admirable portrait des *Uffizi* (p. 11 sqq.) ; la maison de l'Arétin à Venise, son luxe, ses amis, ses relations avec Lorenzo Veniero, l'illustre auteur de la *Puttana Errante* (p. 41 sqq.). Les appendices sont consacrés : 1° aux tentatives de jeunesse d'Arétin pour devenir peintre ; 2° à son récit semi-burlesque du sac de Rome dans les *Ragionamenti* ; 3° aux poèmes obscènes de Veniero, le *Trentuno della Zaffeta* et la *Puttana Errante* (cités quand c'est possible, analysés et munis d'éclaircissements. Venier a voulu se venger dans le premier poème de *Elena Ballerina*, que le *Tarif* de 1535 appelle *cara e bella*, mais de « cervel sciocco e leggero » ; dans le second, de la *Zaffetta*, pour un refus offensant. L'Arétin, en 1537, vengea la *Zaffetta* de ces injures. M. L. se plaint du secret rigoureux avec lequel la Bibliothèque nationale de Paris garde les éditions originales de ces œuvres classiques en leur genre) ; 4° aux fêtes offertes à Venise au duc de Milan en 1530, décrites par l'ambassadeur milanais Agnello dans une lettre que publie M. Luzio. Il faut souhaiter que M. Luzio donne bientôt la suite de cette biographie de l'Arétin, où il renouvelle si complètement les travaux antérieurs de Mazzuchelli, Chasles et autres.

L.-G. PÉLISSIER.

86. — *Un marchand de Paris au seizième siècle (1564-1588)*, par Ch. PRADEL, Toulouse, 1889, in-8 de 27 p.

On conserve dans les archives des hospices civils de Toulouse les papiers d'un marchand de Paris qui était venu s'établir en la première de ces villes vers le milieu du xvi^e siècle. Ces papiers se composent de volumineux dossiers de procès, et de trois à quatre mille lettres d'affaires

commerciales, qui embrassent une période de 24 années (1564 à 1588). Un des membres les plus laborieux de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, M. Charles Pradel, a courageusement entrepris le dépouillement de toutes ces liasses : il y a trouvé les correspondances de divers négociants, des premières maisons de Paris, avec Simon Lecomte, « marchand et bourgeois de Paris ». Ces négociants étaient, entre autres, des teinturiers célèbres, les frères Canaye, les frères Gobelin, de gros marchands, comme Charpentier, fils d'un échevin de Paris, et Rouillé dont les descendants devinrent marquis de Boissy¹. Joignez-y de nombreux commerçants d'Anvers, de Bordeaux, de Lyon, etc. faisant acheter à Toulouse les pastels si renommés du Lauragais. M. Pradel a fort bien débrouillé le chaos de tant de vieux papiers. Il en a fait une analyse intéressante d'où se détache la biographie de Lecomte, lequel, quoique catholique, fut sur le point d'être, en ces temps si troublés, exécuté comme huguenot, ainsi que l'avait été Philippe Canaye (octobre 1568). Cette biographie est fort curieuse. On apprendra avec plaisir que Simon, qui avait si fort couru le risque de la pendaison, fonda, plus tard, à Toulouse une société moitié épicurienne et moitié philanthropique, à laquelle il donna le titre d'*abbaye de Bonvouloir*. Il devint naturellement, en sa qualité de fondateur de la singulière association, Grand-Abbé et superintendant de l'abbaye, président des festins rabelaisiens égayés par des vers bachiques. Celui qui avait déjà frisé la corde faillit être brûlé vif, victime de son appétit, car il fut accusé d'avoir fait rôtir un quartier de chevreau un jour d'abstinence. Comme les preuves manquèrent, il en fut quitte pour le bannissement, les frais de justice et une amende de 1500 écus. La piquante notice de M. Pradel est suivie de divers documents inédits².

T. DE L.

— *Le Livre de Raison* d'un Magistrat picard (1601-1602), par Alcüs LEBIGU, conservateur de la bibliothèque communale d'Abbeville. Abbeville, ap. G. Paillart, 1889.

Cet opusculé de 51 pages, dont 28 sont prises par l'Introduction, coûte 3 francs : c'est ce qu'on peut appeler « une belle attrapouère », comme on disait au xvi^e siècle, et comme on dit encore aujourd'hui dans la Picardie. Je ne crois pas, en effet, qu'on puisse publier un Livre de Raison plus insignifiant que celui-ci, et, quoi qu'en dise M. Alcüs LEBIGU, la *divulgateion* des notes de ce Philippe de Lavernot, président de

1. Simon avait été employé dès son bas âge, dans la maison de Jean Rouillé, drapier de Paris, beau-frère des Canaye et des Gobelin.

2. *Comptes des fournitures et frais exposés par Simon Le Comte pour les affaires de feu Philippe Canaye* (1569); *passport* (27 mars 1576); *commission du roi de Navarre en faveur de Simon Lecomte* (6 mars 1582); *Attestation sur les vie, mœurs et religion catholique* du même [prisonnier à la conciergerie du palais à Toulouse], 6 décembre 1586.

la sénéchaussée de Ponthieu, ne contribuera pas, mais pas du tout, à ressusciter sa mémoire. Ce n'était pas la peine en vérité de perdre son temps et du papier à relever *religieusement* des faits tels que celui-ci : « Je me mets à genoux (une grande cérémonie avec *Te Deum* était célébrée à l'église Saint-Vulfran d'Abbeville) devant le dit lieutenant général, qui, par ce moyen, ouït la messe derrière moy, sans se pouvoir seulement mettre à genoux, dont il avoit grant despit ». Hélas ! une querelle de préséance n'a jamais été chose rare, et que prouve-t-elle, sinon une vanité imbécile ? Philippe de Lavernot note un jour que jouant avec un nommé Lempereur, il perd six testons au tricot ; un autre jour il écrit que sur les quatre heures du matin il a commencé à pleuvoir, et que la pluie sans aucune relâche a continué jusqu'à la nuit. Le mercredi, 17 octobre 1601, il ne bouge pas de son étude le long du jour, et le dernier mercredi de ce même mois, il mentionne qu'il est allé à la messe aux Capuchins, qu'il a vu sa tante de Huppi et le sieur Harmant, ce qui est d'un grand intérêt pour la postérité. Le jeudi 3 janvier 1602, la veuve Filleau lui envoie un plat de sel blanc ; le même jour il donne un escu à Plantart (un de ses domestiques sans doute) sur les huit qu'il lui devoit, et il ajoute : reste sept, pour prouver peut-être qu'il savait faire une soustraction.

Ces citations suffisent amplement, je crois, à démontrer le néant de cette publication.

A. DELBOULLE.

88. — 1. *Le Parlement de Bretagne après la Ligue (1598-1610)*, par Henri CARRÉ. Paris, Quantin, 1888, 1 vol. in-8 de viii-569 pages.

89. — 2. *Recherches sur l'administration municipale de Rennes au temps de Henry IV*, par le même. Paris, Quantin, 1888, 1 vol. in-8 de 96 pages, avec deux planches.

I. Ce dont il faut tout d'abord complimenter M. Carré, c'est des divisions nettes de son ouvrage. Il comprend cinq parties. La première est consacrée aux origines du Parlement de Bretagne ; la seconde au personnel de ce Parlement ; la troisième aux usages et règlements qui le concernaient, aux privilèges des magistrats, à leurs devoirs, à leurs relations entre eux ; la quatrième à la compétence judiciaire du Parlement ; la cinquième enfin au rôle du Parlement en matière politique et dans la police générale de la Province. Précédé d'une bibliographie, le volume est en outre suivi d'une carte des juridictions royales classées par présidiaux et d'un tableau de ces mêmes juridictions avec leur personnel.

L'histoire du Parlement de Bretagne à l'époque dont s'est occupé M. C. est dominée par un grand fait : c'est la lutte, tantôt sourde, tantôt à l'état aig, entre les deux éléments dont se composait le corps, les *originaux* et les *non-originaux*. Soit en effet que l'on se méfiât des sentiments d'une province réunie à la couronne depuis un temps rela-

tivement court, soit que l'on voulût qu'une partie au moins des magistrats fut placée au-dessus des coteries et des divisions locales, il y avait au Parlement de Bretagne des offices français et des offices bretons. Les titulaires des premiers étaient dits *non-originaux*; la qualification d'*originaux* s'appliquait à ceux des seconds. La division fut surtout accentuée pendant la période des guerres civiles et religieuses de la fin du *xvi^e* siècle. Les *non-originaux* tinrent plutôt le parti de la Ligue; les *originaux* restèrent attachés au Roi et, dans la suite, firent valoir leur fidélité pour demander l'extension des charges qui leur étaient réservées. Ces divisions persistèrent après les guerres civiles et donnèrent même lieu à des luttes quelquefois piquantes, toujours passionnées, dont M. C. fournit un exemple dans le récit qu'il fait du procès du procureur général J.-J. Le Febvre, sieur des Roussières (1605).

L'auteur ne se laisse pas fréquemment aller à raconter ainsi quelques-uns des épisodes de la vie intime du Parlement de Rennes. Son livre est une étude d'institutions pure, où les faits historiques n'interviennent que rarement (entrées de grands personnages, etc.), pour servir de commentaire aux détails sur l'organisation en quelque sorte théorique du Parlement que M. C. a déduite d'un examen très patient et très approfondi des documents. On pourrait même trouver qu'ils n'interviennent que trop rarement. On aimerait à voir fonctionner sous ses yeux ce mécanisme dont M. C. a très habilement et très laborieusement démonté les ressorts. L'austérité un peu aride de l'œuvre y eût gagné plus d'agrément et de vie. Mais, telle qu'elle est, elle n'en fait pas moins honneur à celui qui l'a écrite. On y voit à merveille comment se recrutait le personnel judiciaire de l'ancienne France, quelles nuances subtiles et d'autant plus âprement gardées différenciaient entre eux les membres du corps judiciaire, quelle énorme influence, à la fois publique² et privée, mettaient entre leurs mains les lois, les traditions et les mœurs, et enfin comment ils l'exerçaient.

2. La seconde étude du même auteur est claire, substantielle, plus courte, mais plus vivante que la précédente.

Après une rapide esquisse de la topographie, de la population, de l'industrie et du commerce de Rennes à la fin du *xvi^e* siècle, M. C. analyse l'organisation municipale de la ville, pour montrer enfin comment elle fonctionnait. Trois pouvoirs vivaient côte à côte à Rennes, non sans qu'il en advint parfois quelques froissements : 1^o le pouvoir royal, représenté par le gouverneur, son lieutenant et ses connétables; 2^o le pouvoir judiciaire, car les membres du Parlement de Bretagne avaient une autorité politique et des pouvoirs de police et, comme le dit M. C.,

1. V. aussi dans les *Annales de Bretagne* (janvier 1887) un article du même auteur sur la réception de Le Febvre comme procureur général au Parlement de Bretagne (1603).

2. C'est avec raison que M. C. signale l'enregistrement et la publication par le Parlement du traité de Vervins. V. p. 439.

ils « se montrèrent de plus en plus entreprenants pour résoudre nombre de questions dont la solution appartenait à la Communauté » ; 3^e le pouvoir municipal proprement dit, où la *Communauté* représentait le pouvoir législatif, et ses officiers (procureur-syndic, miseurs, contrôleur, greffier, etc.), le pouvoir exécutif.

Je reprocherais à l'auteur de ne pas nous avoir exposé, au moins brièvement, l'origine et le développement de cette *Communauté*. Il eût été du plus haut intérêt de voir comment une ville, dont les privilèges municipaux ont pour origine une simple autorisation du duc Jean IV de Bretagne de lever le « devoir de cloison » ou taxe pour l'entretien des murailles, put, dans la suite des temps, les consolider et les étendre. M. C. eût pu donner ainsi une idée plus nette de la composition de la *Communauté*, sur laquelle il a peu de renseignements, et aussi de ses pouvoirs. Ces derniers ne durent jamais être très étendus. La ville de Rennes ne semble pas s'être rapprochée à aucune époque des villes du midi de la France, jouissant de privilèges politiques très importants et presque d'une quasi-indépendance. C'est ce que M. Carré aurait pu mettre en lumière en remontant aux origines. Mais, dans les limites trop restreintes où il s'est volontairement enfermé, son étude reste très intéressante. C'est un chapitre très clair, très solide et bien informé de la vie municipale dans l'ouest de la France au début du xvii^e siècle.

Louis FARGES.

90. — PAUL MESNARD. *Œuvres de Molière*, nouvelle édition, revue sur les plus anciennes impressions, et augmentée de variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, de fac-simile, etc. Tome dixième. Paris, Hachette; un vol. in-8 de 486 p.

Ce 10^e volume, qui contient la Notice biographique sur Molière, termine heureusement une publication de la plus haute valeur, commencée par Eugène Despois, il y a seize ans, et continuée à dater de 1878 par M. Paul Mesnard. Encore un peu de patience, et lorsque paraîtront la Notice bibliographique, actuellement sous presse, et le Lexique en préparation, nous aurons un Molière digne à tous égards du Racine de M. Paul Mesnard. Mieux que personne, M. P. M. était à même de composer cette Notice biographique, puisqu'on lui doit déjà celles de Racine, de M^{me} de Sévigné, de La Fontaine enfin. Celle de Molière est faite sur le même plan, avec le même soin scrupuleux, et elle rendra les mêmes services. Assurément la tâche du biographe était facilitée par les innombrables travaux dont la vie et les œuvres de Molière ont été l'objet depuis Grimarest jusqu'à nos jours, mais l'abondance même des matériaux pouvait être un embarras pour leur mise en œuvre. Il y a dans la vie de Molière bien des points obscurs, et le biographe se trouve assez souvent en présence d'affirmations contradictoires, soutenues quelquefois avec beaucoup de chaleur par ceux qui les

ont hasardées. M. P. M. a su marcher avec la plus grande circonspection au milieu de toutes ces difficultés; il n'affirme jamais qu'à très bonnes enseignes; il élimine résolument les hypothèses; il cherche à dégager la vie du poète de toutes les légendes accumulées par les fétichistes modernes. Trop volontiers on cherchait des indications sur le caractère de Molière dans ses œuvres mêmes, et J.-B. Poquelin se trouvait être tour à tour Arnolphe, Alcesie, Clitandre, Dorante, Chrysale même. M. P. M. s'est mis en garde, et avec raison, contre ce système de conjectures; là comme ailleurs, comme quand il a dû aborder l'histoire délicate du mariage de Molière avec Armande, fille ou sœur de Madeleine, il a fait preuve d'un tact et d'une sagesse bien rares à notre époque. Les molieristes à outrance le lui reprocheront peut-être, ceux qui ne contentent d'aimer et d'admirer notre grand comique sauront à M. P. M. de sa franchise et de sa circonspection.

Il y a bien des parties neuves dans cette biographie de Molière, et certains points d'histoire littéraire, qui n'avaient été touchés qu'en passant, ont attiré l'attention de M. Mesnard. On ne lira pas sans intérêt les observations qu'il a faites relativement à don Garcie de Navarre, ce pastiche si curieux du don Sanche d'Aragon, de Pierre Corneille; l'imitation est même plus directe que ne l'a dit le nouveau biographe (p. 237) et elle mériterait une étude à part.

Quant aux critiques de détail que peut soulever la lecture de ce livre, elles sont en bien petit nombre, et c'est un plaisir de ne rien trouver à redire dans un si gros volume. Voici pourtant deux ou trois observations minuscules que je crois pouvoir adresser à M. M. Il dit, p. 21, qu'il y avait 1,800 élèves du collège de Clermont; au nombre de 1,800 en 1646, et c'est un jésuite belge qui lui sert de garant; mais dans un document officiel émané des jésuites mêmes du collège de Clermont, que cet établissement avait, en 1646 il est vrai, « plus de deux mille ».

À l'âge 170 et suivantes, M. M., amené à parler de ce prince de Conti, qui fut le camarade de Molière chez les Jésuites, croit pouvoir reporter à la fin de l'année 1656 sa conversion définitive; il résulte de documents manuscrits que j'ai sous les yeux, et en particulier d'une vie très intéressante de l'évêque d'Aleth avec des lettres du prince à Pavillon et de ce prince, que les premiers symptômes de changement se produisirent dans le courant de 1655, que la conversion était opérée à la fin de l'année, et que Conti était déjà un pénitent quand il revint à Paris en 1656. Ces détails ont leur importance, car la fameuse donnée par Molière, le 24 février 1656, aurait ainsi un caractère particulier. Le gouverneur du Languedoc, chassant les comédiens de la province, était bien obligé de les payer, et si, en cette occurrence, Conti

1. Moyens d'opposition que les Jésuites ont fait signifier à la maison de Carcassonne pour empêcher la clôture de la rue des Poirées, 1646; 16 p. in-4°.

2. *Vie de M. d'Aleth*, livre II, ch. 24.

contraignit les Etats à faire les frais, on en voit bien la raison: il se rait reproché d'employer ainsi une somme de 6,000 livres qu'il nait à des restitutions bien autrement importantes à ses yeux. Il donc infiniment probable que la disgrâce de Molière est du commencement de 1656 au plus tard; et qu'il faut faire remonter à cette date les premières colères du poète, celles qui l'ont amené à faire *don Juan* et *Tartuffe*.

Le grand, le seul défaut de la Notice sur Molière, c'est qu'elle a 450 pages qui se suivent sans interruption. Pas un chapitre, pas une de ces divisions qui permettent de se reposer et au besoin de se retrouver. Toutes les notices de la collection Régnier ont dû être composées de la sorte, c'était la règle; mais combien elles seraient plus goûtées du grand public s'il avait été possible de les disposer autrement! Celles de M. P. Mesnard resteront, on peut le prédire sans crainte de se tromper, car ses éditions de Racine et de Molière sont vraiment définitives; et il serait à souhaiter que la patrie française eût des récompenses pour les érudits qui rendent de tels services à notre littérature nationale.

A. GAZIER.

91. — DUMORTIER. Lettres de S. Alphonse — M. de Liguori, etc. (traduites de l'italien par). Partie I : Correspondance générale. Tome II : Pendant l'épiscopat (1762-1775). Un vol. in-8, 511 pp. Lille, Desclée, de Brouwer, 1886.

C'est un livre de piété plus que d'histoire. Les 374 lettres qu'il contient sont presque toutes adressées à de respectables inconnus, chanoines, archiprêtres, jésuites, religieuses, et traitent de matières de mysticité et de dogmatique. Les lettres de recommandation, de sollicitations y sont nombreuses et peu intéressantes. A noter quelques appels au bras séculier. (L. 396, 472, perquisitions chez un libraire; 508 bis, 524, etc.) les lettres relatives aux crises de la vocation du P. Melchionna (L. 414, 417, 421, 416, 419, 422, 460, 520, etc.), quelques lettres de direction spirituelle à Brianna Carafa (L. 528, 530, 538, 543, 546, 550, 553, 554, 555 etc.) et les lettres à son frère H. de Liguori sur le choix d'une femme. (L. 374, 379.) « Vous êtes avancé en âge. Si elle est trop jeune et qu'elle veuille résider toujours à Naples pour aller tous les soirs dans le monde, elle n'aura pas de peine à trouver quelque sigisbée à la mode. Dès lors elle ne pourra guère vous supporter, et vous en serez réduit ou à l'enfermer bien vite dans un couvent ou à vivre dans de continuels soucis. » Et ailleurs : « (choisissez) celle qui pourra vous causer le moins d'inquiétudes en ce temps où ces dames ont coutume d'avoir plusieurs maris. » On voit que l'évêque avait pour la Dame un mépris schopenhauérien, et ce témoignage sur le sigisbéisme est curieux. — L'édition est soignée, mais il faudrait identifier les correspondants de Liguori, supprimer une grande quantité de billets inutiles et

mettre plus de précision dans les sommaires très vagues des lettres, à la table des matières. La traduction est bonne et l'on n'y rencontre que peu d'italianismes.

L.-G. P.

92. — **Sbornik na Narodi Oumotvorenie**, Nauka i Knijina. Kniga I. (Recueil de Folklore, de science et de littérature, publié par le Ministère de l'Instruction publique bulgare. Tome I, un vol. in-8 de III, 316, 177, 265, 165 pp. Sofia, imprimerie de l'État.

La littérature bulgare est la plus jeune des littératures slaves : depuis l'émancipation partielle de la Bulgarie elle a fait des progrès considérables. Les imprimeries se sont multipliées à Sofia, à Roustchouk, à Philippopoli, à Varna, à Sliven. Celle que l'État possède à Sofia peut lutter pour la bonne exécution des travaux avec les meilleures du continent : le présent recueil lui fait grand honneur. Ainsi que l'indique le titre, il est édité sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique de la principauté. Son prix modeste (5 francs) le met à la portée de toutes les catégories de lecteurs. — Il comprend dans la première partie : un travail de M. Schichmanov sur le rôle de l'ethnographie en Bulgarie, de M. Dragomanov sur le sacrifice des enfants, de M. Iliev sur la numismatique bulgare, des lettres inédites de Veneline, des observations météorologiques, dans la seconde, un roman et des poésies, — dans la troisième des contes, des chants, des formulettes, des énigmes etc. Chaque partie à une pagination spéciale. Nous ne pouvons que féliciter le gouvernement bulgare de cette intéressante publication. Il y a quelque temps, il a fait publier des *instructions* sur la manière de recueillir les documents de la littérature populaire. Il faut se hâter ; car avec les transformations sociales et économiques qui s'opèrent dans les pays bulgares, certains de ces documents auront bientôt disparu.

Louis LEGER.

93. — 1. **Aus der Werkstatt eines Wörterbuchschrreibers**. Plaudereien, von Daniel SANDERS. Un volume in-8, xix et 54 pp. (Avec la photographie de l'auteur). Berlin, Lustenæder, 1889.
94. — 2. **Bausteine zu einem Wörterbuch sinneverwandter Ausdrücke im Deutschen**. Ein Vermächtniss an das deutsche Volk, von Daniel SANDERS. Un vol. in-8, 375 pp. Berlin, Lustenæder, 1889.

I. C'est à l'occasion du 70^e anniversaire de sa naissance que M. Sanders a publié ces causeries. Elles introduisent le grand public dans l'atelier, ou comme on dit vulgairement, la cuisine d'un lexicographe, indiquant la manière de procéder pour le dépouillement des textes, la confection des fiches, etc. Il y a un point qui intéresse également les hommes de science : ce sont les raisons et les circonstances qui ont amené l'auteur à devenir lexicographe. Il était directeur du petit gymnase

d'Alt-Strelitz, lorsque parurent les premières livraisons du dictionnaire de Grimm. M. S. publia contre cet ouvrage deux brochures d'une critique sévère mais juste, il faut bien le reconnaître, quoi qu'on pense de la violence du ton; elles provoquèrent un véritable *talle* dans la paroisse romantique de Grimm. Car il fut un temps où critiquer, contredire Grimm était chose dangereuse; on se rappelle encore l'excommunication majeure lancée par le cénacle, il y a quelque vingt-cinq ans, contre Aug. Schleicher, à l'occasion de son livre *Die deutsche Sprache*, qui était sur divers points en contradiction avec l'orthodoxie courante. C'est aussi grâce à cet état des esprits que les livres élémentaires pour l'enseignement de l'allemand sont tous, aujourd'hui encore, tellement arriérés. Celui qui écrira un jour, après Raumer, l'histoire des études germaniques, constatera certainement combien de fois des considérations d'ordre romantique ont primé celles d'ordre réellement scientifique, dans la méthode et dans l'œuvre de Grimm. Cela explique, soit dit en passant, pourquoi la philologie romane a été immédiatement, et est peut-être maintenant encore, un quart de siècle en avance sur son aînée, la philologie germanique.

Mais revenons à notre auteur. Quelque temps après l'apparition de ses deux brochures, une librairie lui proposa d'entreprendre un dictionnaire allemand pour un public plus étendu que celui de Grimm, et de dimensions moins vastes. Après quelques hésitations, M. Sanders accepta. C'a été un sujet d'étonnement pour tous que la rapidité avec laquelle il composa une œuvre aussi consciencieuse, aussi solide que son grand dictionnaire en trois volumes, auxquels il ajouta plus tard un quatrième comme supplément. C'est un service immense rendu non seulement au public lettré, mais aussi aux continuateurs du dictionnaire de Grimm.

II. Ce nouveau choix de synonymes fait suite aux deux recueils déjà publiés par l'auteur. Comme dans les précédents, M. Sanders n'y a traité que des mots qui manquent encore dans les ouvrages du même genre, ou qui y sont traités d'une manière insuffisante. La disposition des matières est claire, et un index alphabétique renvoie également au recueil précédent.

Alfred BAUER.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les *Discours* prononcés le 24 décembre 1889 au cimetière Montmartre sur la tombe de M. Ernest HAVET ont été réunis en une brochure. On y trouve les discours de M. BOUILLIER, président de l'Académie des sciences morales et politiques; de M. RENAN, administrateur du Collège de France; de M. Albert RÉVILLE, président de la section des sciences religieuses de l'école des Hautes-Études; de M. Gaston BOISSIER, président de l'Association des anciens élèves de l'École Normale; de

M. Emile DESCHAMPEL, au nom de la famille et des amis. Un portrait, très ressemblant, d'Ernest Havet accompagne la brochure.

— M. E. SAEUS vient de publier à la librairie Leroux un volume de *Études sur la religion romaine et le moyen âge oriental* (un vol. in-12°). Ce volume renferme, entre autres études, d'intéressants essais sur l'introduction de l'Europe slave et finnoise dans la chrétienté, et les idées musulmanes sur le christianisme.

— La librairie Thorin fait paraître le tome II du *Culte chez les Romains* de J. MASQUANT, traduit de l'allemand en français par M. BRISAUD, professeur à la Faculté de droit de Toulouse (gr. in-8° raisin, 10 fr.)

— M. LÉON G. PÉLISSEUR a publié et tiré à part de la « Revue alsacienne » des lettres de soldats intéressantes (Berger-Levrault. In-8°, 12 p.). Comme il dit, les auteurs de ces lettres écrites en 1792 et en 1793 représentent trois types curieux : l'un, Auguste, soldat à l'armée des Vosges, est « le beau parleur, l'ancien raisonneur de club et de cabaret, mais il a un patriotisme fervent, l'entrain militaire, l'élan des croyances révolutionnaires, le diable au corps ». L'autre, soldat de l'armée du Var, aigri, nullement tenu en haleine par la présence de l'ennemi, est redevenu clubiste ; il suspecte les chefs et dénonce les camarades. Le troisième, soldat de la phalange marseillaise et héros de l'armée départementale, est un brave bourgeois qui écrit à sa femme le jour de sa fête et qui envoie de quoi acheter des gâteaux à son petit Tisté ; « il a quelque chose de M. Prudhomme et de Tartarin ».

ALLEMAGNE. — L'éditeur Herder, de Fribourg en Brisgau, a fait paraître le deuxième volume de l'ouvrage du dr PASTOR, *Geschichte der Pöpstie seit dem Ausgang des Mittelalters* (1889. In-8°, 687, p. 10 mark; cp. *Revue*, 1889, n° 11). Nous aurons occasion de revenir sur cet important travail qui conduit l'histoire de la papauté jusqu'à la mort de Sixte IV. Un *Nachwort* de polémique accompagne le volume, avec une pagination spéciale de 38 pages.

BELGIQUE. — M. PAUL BERGMANS a fait insérer dans le *Bulletin* des séances de l'Académie royale (classe des lettres), et tirer à part sa notice sur *Antonius Mathias, d'Anvers*, imprimeur belge du xvi^e siècle. Il a non seulement résumé le travail de Van der Meersch (1856), mais d'après les pièces de Mondovi et de Gênes et d'après les impressions de Mathias qu'il a vues à la Bibliothèque nationale de Paris, il a donné de nouveaux détails sur les Belges établis à la fin du xiv^e siècle en Italie. Mathias arriva à Gênes en 1472 avec Lambert Laurenszoon de Delft, s'associa avec Balthazar Cordero, transporta ses presses à Mondovi, revint à Gênes en 1473 où on le retrouve en compagnie d'un imprimeur belge du nom de Henri d'Anvers, puis vendit (25 mai 1474) tout son matériel à Michel Scopus d'Ulm. Est-il le Mathaeus Flander qui exerçait l'art typographique à Saragosse vers 1475? Quoi qu'il en soit de cette conjecture de M. Bergmans, on saura désormais que le premier imprimeur de Gênes fut, non pas un Allemand (Mathias Moravus, d'Olmütz), mais un Belge, l'Anversois Mathias.

BULGARIE. — MM. KOSTOV et MICHEV viennent de faire paraître à Sofia une *Chrestomathie pour l'étude de la littérature* en 2 vol. In-8°. Elle renferme, outre un certain nombre de morceaux originaux, des fragments des principaux auteurs français, anglais, allemands, russes, polonais, etc. Il est à remarquer que notre littérature classique y tient fort peu de place. Bossuet ne figure pas dans l'éloquence ; Voltaire, dans la partie consacrée à l'histoire. L'éloquence politique est représentée par des fragments de Mirabeau et de Gambetta. En revanche, les auteurs ont fait une large part à la littérature populaire de leur pays. Ces deux volumes se recommandent à tous ceux qu'intéresse la jeune littérature bulgare. Les mêmes au-

teurs ont publié un *Manual de litterature* qui est le commentaire perpétuel de la Chrestomathie.

— M. A. ODIN, privat-docent et lecteur de langue française à l'Université de Halle, est nommé professeur à l'Université nationale bulgare de Sofia.

ÉTATS-UNIS. — Il existe à Bloomington, dans l'état de Missouri, un *Plato Club*, dont les membres, au nombre de neuf, comme les Muses, se réunissent régulièrement pour étudier les œuvres du grand philosophe. Cette société se compose d'un carré de quatre demoiselles, d'un triangle de trois dames; le sexe barbu n'est représenté que par une ligne, formée d'un docteur et d'un professeur. Le club célèbre tous les ans le jour de la « descente sur terre » de Platon par un banquet, disons mieux, un symposium. A l'imitation des platoniciens de Florence, on a identifié le 7 de Thargélion avec le 7 novembre. L'année dernière, environ cinquante convives se réunirent dans la maison de M^{me} Julia P. Stevens pour fêter cet anniversaire. Il y eut de la musique, des lectures, des discours, de la prose et des vers. Le bouquet de la fête était une improvisation du docteur Hiram K. Jones, de Jacksonville (Illinois); il avait pris pour sujet le Banquet de Platon et il développa cette thèse que les personnages introduits par le philosophe représentent chacun un principe ou une idée. La fête se donna dans la maison d'Agathon dont le nom signifie le Bien : aussi Socrate, c'est-à-dire la Sagesse, est-il couché près de lui. Pausanias est la Tempérance, Phèdre est le Beau, Aristophane signifie la bonne apparence. Nous lisons dans le deuxième cahier de la *Bibliotheca Platonica* (cp. *Revue*, 1889, n° 46), que le discours du docteur Jones excita un indicible enthousiasme et tira des larmes de tous les yeux.

HONGRIE. — Les philologues hongrois commencent à publier leurs ouvrages en latin. M. H. NÉMETHY vient de publier une édition des fragments d'Euvémère sous le titre : *Euhemeri reliquiae, collegit prolegomenis et adnotationibus instruxit Geyza NÉMETHY* (Budapest, 1889). L'ouvrage se divise en cinq chapitres intitulés : 1. *Quaestiones Euhemericae*. 2. *Testimonia veterum*. 3. *Euhemeri reliquiae*. 4. *Adnotationes*. 5. *Index librorum ad Euhemerum pertinentium*. De plus un index des noms.

— M. R. WEISS a fait paraître une étude intitulée : *De digammo in hymnis homericis Quaestiones*. C'est un travail de statistique philologique dans le genre des *Études homériques* de Hartel. L'auteur y a fait preuve de beaucoup d'érudition et de patience.

— On annonce la mort, à l'âge de 32 ans, de M. Eugène ASSEI, professeur de littérature grecque à l'Université de Budapest. Philologue distingué, il avait fait paraître chez Calvary, à Berlin, une édition de Colluthus, de Jean de Gaza, des *Épigrammes* d'Orphée, des Hymnes homériques et le premier volume des Scolies de Pindare. Outre cela, il s'occupait de l'histoire des humanistes hongrois et a donné une édition d'Isota Nogarola, puis une description des manuscrits de la Corvina. Il était membre de l'Académie hongroise.

ISLANDE. — Cinq érudits, Hannes THORSTEINSSON, Jon THORKESSON, Olafur DAVIDSSON, Palmi PALSSON, et Vald. ASMUNDARSON vont publier une revue de folklore et de littérature irlandaise qui aura pour titre *Huld* et paraîtra par fascicules. Il paraîtra au moins un fascicule par an. Trois fascicules formeront un volume. On s'abonne pour un volume chez l'éditeur Sigurdur Kristjánsson, à Reykjavik. Prix de chaque fascicule : 2 couronnes.

ITALIE. — M. Angelo SOLERTI et notre collaborateur M. P. DE NOLHAC préparent en commun, pour cette année, chez l'éditeur Roux, de Turin, un volume sur le voyage de Henri III en Italie, à son retour de Pologne, en 1574. Le travail est conduit sur des sources entièrement nouvelles, récits contemporains et pièces d'archives.

M. Solerti publiera également en 1890, chez Zanichelli, de Bologne, le premier volume des *Opere minori in versi* de Tasse, dont il a entrepris une édition critique d'après les éditions anciennes et les autographes.

RUSSIE. — MM. ARTAI et RIABINE, l'un professeur, l'autre étudiant à l'Institut Lazarev des langues orientales, viennent de faire paraître à Moscou une traduction du *Livre de Kalilah et Dimnah* (un vol. in-8°), de 290 pages. Cette traduction est précédée d'une préface de M. RIABINE, sur les origines et l'histoire de ce recueil, et accompagné d'un tableau synoptique, qui montre comment il s'est répandu dans les littératures européennes. Dans les langues slaves il existe une version slavonne du *xiii^e* siècle (*Stephanile et Ikhnlat*) et une version tchèque de 1528.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 février 1890.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. le président annonce que M. le chevalier de Sickel, professeur honoraire de l'Université de Vienne, a été élu associé étranger de l'Académie, en remplacement de M. Cobet.

L'Académie procède ensuite à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Pavet de Courteille. Deux tours de scrutin ont lieu et donnent le résultat suivant :

	1 ^{er} tour.	2 ^e tour.
M. de Lasteyrie.....	15 voix.	28 voix.
M. Homolle.....	8 —	4 —
M. Courajod.....	8 —	3 —
M. Ph. Berger.....	4 —	1 —
M. Siméon.....	1 —	1 —
	36 votants	36 votants.

M. de Lasteyrie est élu. L'élection sera soumise à l'approbation du président de la République.

M. Théodore Reinach communique un texte de l'historien grec Eusébios, mal interprété jusqu'à présent. Vers le milieu du *iii^e* siècle après notre ère, à l'époque des invasions des Francs en Gaule, ceux-ci, que l'historien désigne sous le nom de Celtes d'Outre-Rhin, assiégèrent la « ville des Tyrrhéniens », dans la province de Lugdunaise. Grâce à un système de réservoirs et de pompes à incendie, ils parvinrent à préserver leurs machines contre les projectiles incendiaires que leur lançaient les assiégés. M. Th. Reinach pense que par le nom de ville des Tyrrhéniens l'historien grec a voulu désigner la ville de Tours. Il est curieux de voir les Francs, dès leur première apparition dans l'histoire (258), posséder des notions aussi avancées d'art militaire et de poliorcétique.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : HENRY (Charles), *Application de nouveaux instruments de précision (cercle chromatique, rapporteur et triple décimètre esthétique) à l'archéologie* (extrait de la *Revue archéologique*) ; — par M. Schlumberger : ENGEL (A.) et SERRURE (R.), *Répertoire des sources imprimées de la numismatique française*, tome III ; — par M. l'abbé Duchesne : GREGORY (Caspar-René), 2^e fascicule, *Novum Testamentum graece, Prolegomena*, t. III.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 29 janvier 1890.

M. de Barthélemy lit une note de M. le baron de Baye sur la nécropole d'Habblingbo.

M. d'Arbois de Jubainville donne communication d'une lettre de M. Boyer, agent-voyer, signalant l'existence, sur le territoire de Peraumont près Coussey (Vosges), d'un monument mégalithique, dit la pierre aux œufs.

M. Blanc, chargé de mission en Tunisie, communique des photographies de monuments qu'il a recueillis au cours de ses explorations.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8

— 24 Février —

1890

Sommaire : 95. De MARKOFF, Monnaies arsacides et sassanides de l'Institut des langues orientales de Pétersbourg. — 96. SCHÜRER, Histoire du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ. — 97. BIENWALD, Les manuscrits d'Antiphon. — 98. PELLISSON, Cicéron. — 99. FICHOT, Statistique monumentale de l'Aube. — 100. BRYCE, L'empire germanique et l'empire allemand. — 101. SOMMERVOGEL, Le véritable auteur des *Monita secreta*. — 102. E. MOLINIER, Venise, ses arts décoratifs, musées et collections. — 103. LITZMANN, Schiller à Iena. — 104. Ed. FAVRE, Mémoires des cinquante premières années de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. — 105-106. KERVILER, Répertoire de bibliographie bretonne, I, 8 et Recherches sur les députés de la Bretagne à l'Assemblée constituante. — 107. WULFF, Un chapitre de phonétique. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

95. — **Monnaies arsacides**, subarsacides, sassanides etc. de l'Institut des langues orientales, décrites par Alexis de MARKOFF. S. Pétersbourg, 1889, in-8, xvii, xx, 136 p. II pl.

L'Institut des langues orientales à Pétersbourg possède une collection numismatique importante, qui a été créée en 1826 par Adelung. Un premier catalogue des monnaies musulmanes, décrites par Dorn, a paru en deux parties en 1877 et 1881. M. A. de Markoff, conservateur au musée de l'Ermitage, chargé de continuer ce travail, vient de donner la description des monnaies arsacides et sassanides qui forment, comme l'on sait, les deux premières classes de la numismatique orientale. — Après une introduction historique sur l'origine et la formation de la collection russe et une riche et très complète bibliographie de tous les ouvrages et mémoires concernant la matière, l'auteur aborde la description de la série parthe.

La collection de l'Institut russe comprend 680 pièces arsacides à légendes grecques, et environ une centaine de monnaies à légendes araméennes ou proto-pehlevies, émanant des feudataires ou rois des provinces qui relevaient du Grand-Roi, et qui sont connus chez les auteurs orientaux sous le nom de *Molouk-et-taouâf*. Le Musée possède la série presque complète des arsacides, sauf quelques lacunes, notamment sous le rapport des tétradrachmes, qui ne commencent qu'assez tard sous Phraate IV, le seizième Arsace, alors qu'on en connaît pour presque tous les rois antérieurs. M. de M. suit l'ordre et la classification de Percy Gardner dans son catalogue du British Museum. C'est certainement un excellent guide, mais il y avait quelques modifications à introduire dans les attributions, depuis le remarquable travail de von Gutschmid (*Geschichte Irân's*, 1888), que M. de M. aurait peut-être

pu utiliser davantage. L'auteur a bien fait de placer sous chaque roi les petites monnaies de bronze en assez grand nombre, jusqu'ici fort négligées à cause de leur module, et qui sont cependant fort intéressantes.

En dehors des monnaies connues des *Molouk*, que possède l'Institut, il faut signaler une très belle série de 40 pièces remarquables par leurs légendes sémitiques. M. de M. n'a fait aucune tentative de lecture, il nous dit seulement (p. 49) que « ces monnaies, d'une époque incertaine, émanent de rois mazdéens ayant régné dans une contrée inconnue de l'Iran ». Malheureusement aucune de ces pièces n'est gravée sur les deux planches qui accompagnent l'ouvrage et aucune référence n'est faite aux publications antérieures, en sorte qu'il est impossible de se rendre compte de ce que peuvent être ces monnaies. On peut croire, toutefois, qu'elles forment une variété de celles qui ont été signalées par Fraehn, Stickel et Tiesenhhausen (collection Strogonof). C'est du moins ce qui semble résulter de la description donnée par l'auteur, comme du *fac-simile* des légendes. L'alphabet, tout en étant différent de celui des monnaies arsacides, n'est pas sans analogie avec l'alphabet des inscriptions de Bahbehan, Teng-i-Botân, etc., dont la date est probablement antérieure à l'époque sassanide, ce qui pourrait fournir un point de repère pour nos monnaies et permettre d'en placer l'émission vers le III^e siècle de notre ère, dans le Khorassan et jusqu'à l'Oxus. C'est là, en tous cas, un phénomène fort curieux à étudier pour l'histoire de l'écriture dans l'Asie centrale. Il en est de même des monnaies frappées dans la Sogdiane quelques siècles plus tard, sous les derniers Sassanides ou au commencement de l'Hégire, et dont l'alphabet possède encore des formes particulières distinctes du précédent. Ces dernières pièces ne sont connues que depuis l'expédition russe à Khiva et à Samarcande, c'est M. P. Lerch qui les a le premier déchiffrées en 1878. On sait qu'il a lu *Bokhara-Khoddâi*, mais cette lecture n'est peut-être pas définitive.

La deuxième partie du Catalogue est consacrée aux rois sassanides. Elle comprend la description de 500 pièces, plus une soixantaine de monnaies à légendes pehlvies, frappées par les gouverneurs arabes de la Perse. L'auteur a suivi Mordtmann pour la classification et la chronologie. Les règnes de Firouz, de Cobad I^{er} et des deux Khosroës sont particulièrement riches; par contre, il y a quelques lacunes dans la collection, notamment pour la série des Bahram et les derniers Sassanides. Sous le rapport du monnayage d'or, qui généralement est très rare, l'Institut ne possède que deux médailles de Sapor II et une de Firouz. Si la lecture *Khusrudi* du n^o 309 est certaine, elle trancherait l'orthographe du nom de Khosroës, ou plutôt d'une des variantes de ce nom, que l'on trouve sous les trois formes *Khusrui*, *Khusrudi* et *Khusrub* (sans compter l'arabe *Kesra*).

Nous nous bornerons à ces quelques remarques en attendant la seconde partie de l'ouvrage, qui devra contenir la justification de certaines attributions monétaires. Mais, dès à présent, nous ne pouvons

que rendre un juste hommage à ce premier travail qui représente un labeur considérable et dénote chez son auteur une connaissance profonde de la numismatique perse.

E. DROUIN.

96. — *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, von Dr Emil Schürer. Zweite neu bearbeitete Auflage des *Lehrbuchs der Neutestamentlichen Zeitgeschichte*. Erster Theil, erste Hälfte. Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1889. In-8, 256 pages.

Les Allemands ont, beaucoup plus que nous-mêmes, l'habitude de publier leurs œuvres par cahiers. C'est un procédé très légitime pour rassurer le public sur l'état d'avancement d'une œuvre; mais, comme l'auteur, ce qui est parfaitement naturel, renvoie souvent au second cahier du volume son introduction ou avant-propos et sa table des matières, le critique se trouve momentanément dépourvu d'indications qui lui seraient fort utiles. Disons donc aujourd'hui ce que nous savons, sauf compléter nos indications quant la suite de l'ouvrage nous parviendra.

M. Schürer a publié il y a quelques années un *Manuel d'histoire de l'époque du Nouveau Testament*, titre embrouillé pour exprimer une idée fort claire et répondre à un besoin généralement ressenti, qui est, lorsqu'on aborde l'étude des origines du christianisme, de posséder un ensemble de renseignements sur les conditions historiques, géographiques, etc., où se trouvait alors la Palestine. Un théologien protestant de langue française, M. Stapfer, nous a donné dans le même ordre d'idées un volume intitulé *La Palestine au temps de Jésus-Christ* qui contient de très bonnes parties. Je n'ai point sous la main le livre de Schürer dans sa première édition et n'ai pas conservé le souvenir de ses divisions. Je dirai seulement qu'il a reçu un accueil très favorable, qu'on a rendu unanimement hommage à son mérite et qu'il a tout de suite été considéré comme une œuvre classique, dont les bibliothèques théologiques ne peuvent plus se passer. Aujourd'hui, comme on le voit plus haut, le titre se lit *Histoire du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ*, ce qui est beaucoup plus satisfaisant et ne permet pas de s'égarer sur les limites assignées par l'auteur à son sujet.

Le présent cahier contient une longue introduction principalement consacrée à l'indication et à la discussion des sources, puis le commencement de la première partie, qui traite de l'histoire politique de la Palestine de 175 avant J.-C à 135 après J.-C. L'auteur annonçant à un délai la publication de la seconde moitié de ladite première partie, nous préférons renvoyer à ce moment l'examen de l'ensemble du premier volume, nous bornant pour aujourd'hui à une simple annonce.

M. VERNES.

97. — A. BIENWALD. *De Crippsiano et Oxoniensi Antiphontis, Dinarchi, Lycurgi codicibus*; diss. inaug. Gœrlitz, 1889, 40 p. in-8.

M. Bienwald s'est surtout proposé de combattre les conclusions de M. Graffunder¹ sur la valeur relative des deux manuscrits principaux d'Antiphon, l'*Oxoniensis* et le *Crippsianus*. M. Graffunder défend, avec plusieurs critiques, la supériorité du *Crippsianus*; il se fonde, en particulier, sur la valeur personnelle du copiste de ce manuscrit. M. B. reprend, au contraire, la thèse de Maetzner, Blass, Jernstedt, etc., thèse que j'ai soutenue moi-même dans mon *Essai sur Antiphon*. Il montre que le copiste du *Crippsianus* est loin d'avoir la valeur qu'on lui attribue; la plupart des corrections qui lui sont personnelles sont, ou non justifiées, ou telles que le premier venu, pourvu qu'il sût un peu de grec, pouvait les faire, ou enfin dues parfois à une fausse intelligence du texte. La démonstration avait déjà été faite par Blass, et il est à espérer que l'on n'y reviendra plus. M. B. étudie ensuite rapidement l'ordre des mots, l'hiatus, l'omission ou l'emploi de l'article, etc., dans les deux manuscrits. Il arrive ainsi à une conclusion déjà bien des fois exprimée. C'est qu'il est impossible de négliger aucun de ces deux manuscrits; il faut, au contraire, les compléter, les corriger l'un par l'autre, puisque c'est seulement par leurs données combinées qu'on pourra espérer retrouver, dans une certaine mesure, le texte de l'archétype dont ils dérivent tous deux. On le voit, la dissertation de M. Bienwald n'apporte pas beaucoup d'éléments nouveaux dans l'étude de la question. Mais elle a le mérite de grouper, généralement avec clarté, la plupart des arguments en faveur de l'*Oxoniensis* disséminés jusqu'ici dans diverses études ou éditions.

Ch. CUCUEL.

98. — Ciceron, par M. PELLISSON. Paris, Lecène et Oudin. In-8, 238 p. 1 fr. 50 (10 gravures).

Ce volume a paru dans la collection des classiques populaires, éditée par la librairie Lecène et Oudin et dirigée par M. E. Faguet. Il se compose surtout d'analyses et de traductions, habilement disposées et mises en œuvre. Ce sera, croyons-nous, une lecture de vacances, à la fois agréable et utile, pour nos élèves de l'enseignement secondaire.

L.

99. — *Statistique monumentale du département de l'Aube*, par Charles FICHOT. Paris, chez l'auteur, 39, rue des Sèvres, deux volumes gr. in-8, 494 et 562 pages, avec de nombreuses planches, 1884-1888. Prix : 120 fr.

Le département de l'Aube est bien connu des archéologues qui font

¹. Graffunder, *De Crippsiano et Oxoniensi Antiphontis, Dinarchi, Lycurgi codicibus*. Berol, 1882.

du moyen âge et de la Renaissance l'objet de leurs études : ses églises, les tombeaux et les vitraux qui les décorent ont fourni le sujet d'articles et de planches dans bien des recueils divers. Jusqu'à présent, ouvrages, y compris celui dont on vient de lire le titre, ont eu pour objet l'ensemble des monuments figurés de ce département.

Le premier remonte à un peu plus de cinquante ans. C'est *Voyage archéologique et pittoresque dans le département de l'Aube et dans l'ancien diocèse de Troyes*, publié sous la direction de A.-F. Arnaud, peintre, un volume in-folio, avec de nombreuses planches, Troyes, 1837. Le second a paru sous le titre d'*Album pittoresque et monumental du département de l'Aube* ; c'est un volume grand in-folio, qui a vu le jour à Troyes en 1852 ; M. Fichot a fait les dessins ; on doit le texte à M. Aufauvre. Le troisième, qui date de 1861 et qui n'est qu'un mince in-quarto, est le *Répertoire archéologique du département de l'Aube*, imprimé en 1861 et qui fait partie du *Répertoire archéologique de la France*, publié par le Ministre de l'Instruction publique.

Je suis l'auteur du dernier de ces livres. M. Fichot, si honorablement connu comme dessinateur dans le cercle des érudits qui s'intéressent à l'archéologie française, a pris le plan du *Répertoire archéologique* et, suivant comme cet ouvrage l'ordre des arrondissements et des cantons, il étudie, commune par commune, les monuments figurés du département de l'Aube. Toutefois, il laisse de côté les cimetières romains et mérovingiens et tout ce qui est antérieur au moyen âge. Il a donné à sa description beaucoup plus de développement que le *Répertoire archéologique*. Dans celui-ci, les vingt-huit cantons du département de l'Aube occupent cent quarante-trois pages ; dans la *Statistique monumentale* de M. F., huit cantons ont fourni la matière de plus mille pages. Le *Répertoire archéologique* ne contient pas une planche, et la *Statistique monumentale* offre à ses lecteurs un nombre de planches que je n'ai pas eu la patience de compter, presque autant que de pages, environ un millier.

Quand on vient de lire, dans le *Répertoire archéologique*, l'article consacré à une commune et qu'on parcourt ensuite l'article correspondant à celui-là dans la *Statistique monumentale*, on éprouve une sensation semblable à celle de la vision d'Ezéchiel ; il semble voir squelette décharné dont les os se recouvrent instantanément de chairs vivantes et colorées. Le lecteur me pardonnera de lui faire part de jouissance que j'éprouve quand dans le livre de M. F. je vois se dresser de nouveau devant moi tant de jolis monuments, que j'ai si souvent admirés et que, dans le *Répertoire archéologique*, j'étais réduit à décrire en termes si brefs et si secs.

M. F. ne s'est pas contenté de dessiner l'ensemble des monuments, leurs détails, les portails, les vitraux, les rétables, les chaires à prêcher, les pierres tumulaires ; il les a décrits et il a été en cela

hardi, avec raison, je crois, qu'en 1852, lorsqu'il publiait, en s'aidant de la plume de M. Aufauvre, l'*Album pittoresque et monumental du département de l'Aube*. M. Aufauvre était un élégant journaliste; il eut même, dans le chef-lieu du département de l'Aube, l'honneur d'être préféré comme rédacteur d'un journal local par ses concitoyens, en 1842, à Charles Blanc, le futur directeur des Beaux-Arts, 1848-1852, le futur membre de l'Institut. Charles Blanc fut destitué et Aufauvre lui succéda, comme plus habile et moins cher. On donnait trois mille francs à Charles Blanc, Aufauvre se contenta de dix-huit cents. Mais, s'il était grand journaliste, Aufauvre était médiocre archéologue. M. F. a eu raison de ne pas recourir de nouveau à une collaboration comme celle-là pour exposer au public le sujet de ses dessins.

Son ouvrage est un complément indispensable du *Répertoire archéologique*. Il est beaucoup plus complet pour les détails et pour les monuments les plus modernes. Toutefois, je manquerais à mes habitudes et à la tradition de la *Revue critique* si je ne parlais ici de quelques points sur lesquels je ne partage point la manière de voir de l'auteur.

M. F. a négligé à peu près complètement la bibliographie de son sujet. Il ne mentionne à peu près nulle part les travaux antérieurs dont les divers monuments étudiés par lui ont été précédemment l'objet. Comme exception très rare, on peut citer dans le tome II, p. 280, la note où, à propos d'un reliquaire de l'église de Villemaur, M. F. constate qu'il est l'auteur de la planche du *Voyage archéologique* (1837, il y a cinquante trois ans), qui représente ce reliquaire (M. F. n'est pas tout jeune); or, dans cette planche, moins bon paléographe alors qu'aujourd'hui, il a, nous dit-il, écrit *Marie Magdalene* pour *Marie virginis*. Cette observation est de fort bon goût. Mais peut-être été à propos de dire, trois pages plus haut (p. 278), que des deux chasses de Villemaur, reproduites dans la planche II, celle du bas, en cuivre doré et émaillé (xii^e siècle), ornée de figures nommées, a déjà fait l'objet d'une planche dans le chapitre Émaux, du *Portefeuille archéologique de la Champagne*, par Alfred Gaussen. La planche d'Alfred Gaussen est d'une valeur artistique moindre que la planche de M. F., mais l'inscription placée au-dessus de la tête du Christ en croix IHS XPS est bien plus lisible chez Alfred Gaussen que dans la planche de M. F., où le dernier mot XPS est écrit XFS.

A la page 210 du tome II, M. F. a consacré seize lignes à la description d'un tableau peint en 1858 par Valton, peintre troyen. Ce tableau représente saint Liébault, patron de l'église d'Estissac, et une inscription latine orne cette peinture. Cette inscription n'est pas autre chose qu'une notice de la charte qui porte le numéro 358 dans les *Diplomata* de Pardessus, t. II, p. 142 : « Litteræ foundationis monasterii sancti Aniani Floriacensis prope Aurelianensem civitatem a sancto Leobaldo abbate, Chlodovecho secundo regnante, anno Domini DCL. »

A ce propos, M. F. cite un auteur troyen du ^{xvii}^e siècle, Desguerrois, *La Sainteté chrestienne*, qui a discuté la question savoir si saint Liébault a été fondateur d'ordre; M. F. aurait peut-être mieux fait ou de ne rien dire, ou s'il tenait à parler, de renvoyer soit aux *Diplomata* de Pardessus, soit à Bréquigny, *Table chronologique des diplômes*, t. I, p. 46.

Deux des édifices anciens du département de l'Aube sont l'église de Saint-Lyé et celle de Moussey. L'église de Saint-Lyé a été l'objet d'un mémoire dans la *Revue archéologique*, de mai 1860 (nouvelle série, t. I, p. 289-293). Ce mémoire est accompagné de deux planches, contenant l'une une élévation de la façade, l'autre un plan de la nef de l'église. Dans ces deux planches, on trouve distinguées les parties anciennes de l'édifice et les additions. Le plan présente une particularité singulière, ainsi décrite dans la *Revue archéologique* (p. 291) : « La tour occupe la moitié méridionale de la cinquième et dernière travée de la nef [à partir du chœur]; elle est carrée; elle a quatre mètres de côté, ce qui est la moitié de la largeur de la nef, piliers compris... La porte occupait naturellement le milieu de la façade. Il eût été disgracieux de la placer autrement, mais il en résultait que l'angle nord-est de la tour était évidé à la base et ne reposait que sur le trumeau de la porte. Or, ce trumeau offrait un appui fort peu solide... il en est résulté au bout de quelque temps des lézardes encore visibles dans la tour et la nécessité de murer la partie de cette porte ouverte dans la base de la tour. On s'en est dédommagé en élargissant cette porte du côté du Nord. » Voici le passage correspondant chez M. F., t. I, p. 154 : « La tour, sur sa façade, occupe la moitié de la première travée de la nef. Sa base repose sur le mur de cette dernière et sur un pilier massif de style roman¹. Elle servait autrefois d'entrée à l'église, mais depuis bien des années, on a muré ses arcades et consolidé sa base au moyen de sarcophages qui rappellent les monuments funéraires des temps mérovingiens. » Suit le dessin de la muraille formée de ces débris. Cette dernière indication manque dans l'article de la *Revue archéologique* et dans le *Répertoire* qui en est le résumé. Ainsi, le travail de M. F. est sur ce point plus complet que le mien, mais l'article de la *Revue archéologique* expose une doctrine qu'il aurait peut-être été à propos de citer, ne fût-ce que pour la contester.

Dans le *Répertoire archéologique*, j'avais constaté que l'église de Saint-Lyé a dans la nef neuf mètres de hauteur jusqu'au plafond, treize mètres cinquante jusqu'à la sous-faitière de la charpente autrefois apparente. M. F., qui reproduit mes chiffres, commet, p. 156, une petite erreur : « Cette grande nef, dit-il, mesure neuf mètres de hauteur et treize mètres cinquante de largeur. » Treize mètres cinquante.

1. A l'angle nord-est. La tour à l'origine avait au nord deux supports seulement : le trumeau de la porte occidentale de l'église au nord-ouest, et le pilier massif, dont parle M. Fichot, au nord-est.

c'est, je crois, à peu près la largeur de la grande nef de Notre-Dame de Paris. Non, la nef de Saint-Lyé a six mètres et quelques centimètres de large, et treize mètres cinquante sont la hauteur jusqu'à la sous-faîtière de la charpente.

M. F., t. I, p. 430, date de la fin du XII^e siècle les parties anciennes de l'église de Moussey. A la page 106 du *Répertoire*, je les ai datées du commencement de ce siècle. La différence est peu de chose, et il est fort possible que M. F. ait raison. Cependant, il ne dit rien d'un des motifs principaux qui m'ont décidé. C'est que ces parties de l'édifice, au lieu d'être en moellons de craie de moyen appareil, sont en petit appareil de pierres dures, silex, semble-t-il. Quoi qu'il en soit, la notice de M. F., sur l'église de Moussey, est infiniment plus complète que la mienne. M. F. consacre à cet édifice neuf pages et dix planches; dans le *Répertoire archéologique*, on trouvera vingt-cinq lignes.

Je conclus que le livre de M. Fichot a sur les parties correspondantes du *Répertoire archéologique de l'Aube* une très grande supériorité, quelles que soient les critiques de détail que puisse lui adresser un écrivain, combattant peut-être à son insu *pro aris et focis*, comme le signataire de cet article. La *Statistique monumentale du département de l'Aube* par M. Fichot a obtenu de l'Académie des Inscriptions une des distinctions les plus hautes dont elle puisse disposer au concours des antiquités de la France, et jamais cette distinction si honorable n'a été plus méritée.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

100. — JAMES BRYCE. *Le saint empire romain germanique et l'Empire actuel d'Allemagne*, traduit de l'anglais par Emile Domergue et précédé d'un préface de Ernest Lavisse, 1 vol. in-8, xli-596 pages. Paris, Colin, 1890.

M. James Bryce, professeur de droit à l'Université d'Oxford, membre de la chambre des communes, ancien sous-secrétaire d'État des affaires étrangères dans le ministère Gladstone en 1886, s'est posé dans cet ouvrage l'une des questions les plus intéressantes de l'histoire générale, tant du moyen âge que des temps modernes. Il a recherché quelles idées ce mot « empire » a éveillé dans l'esprit des hommes, aux diverses grandes époques de l'histoire. Que pensait-on de l'*Empire*, quand en l'année 476 le faible Romulus Augustule annonça sa démission au sénat; quand, le jour de Noël de l'année 800, le pape Léon III posa une couronne d'or sur la tête de Charles, roi des Francs; quand, à près de deux siècles de distance, le 2 février 962, Jean XII répéta la même cérémonie en faveur du souverain d'Allemagne, Otton I^{er}? Plus tard, quelles étaient les prétentions et de Frédéric I^{er} Barberousse et de Frédéric II, lorsqu'ils allèrent s'emparer à Rome de la couronne impériale? Que voulait au juste Henri VII, quand, en 1312, il se fit couronner à Saint-Jean de Latran? Que signifie le titre de « *imperator electus* » dont se

1
revêtit Maximilien I^{er} et qu'après lui prirent les souverains allemands aussitôt après leur couronnement, et sans faire le voyage de Rome? Et fin qu'est-ce que l'empire allemand actuel qui a été ressuscité en dans la galerie des glaces de Versailles, en faveur de Hohenzollern, après que depuis l'année 1806 les Habsbourg en ont renoncé à cette qualité? On saisit toute l'importance d'un pareil sujet : à vrai dire, il constitue une philosophie complète de l'histoire d'Allemagne, de l'Italie et des pays occidentaux de l'Europe. Pour le traiter, il fallait une grande connaissance des détails de l'histoire; un esprit pénétrant à l'étude des textes et assez libre de préjugés pour ne rien ajouter aux documents anciens, pour ne point substituer ses conceptions personnelles à celles des hommes du moyen âge; une intelligence capable de saisir l'essentiel sous l'accessoire, l'idée sous la masse énorme des faits; le goût de ces généralisations philosophiques, qui ne se perdent point dans le vague, mais qui, en condensant les phénomènes historiques, restent claires et précises. M. J. B. possède en partie ces rares qualités : c'est dire que son livre est remarquable; il est fortement pensé et il fait penser. Nous signalons comme tout à fait dignes d'attention le chapitre où il montre l'influence de la doctrine du réalisme sur la théorie de l'empire; celui où il nous fait voir comment la découverte de l'Amérique a fait crouler les anciennes idées; celui où il expose comment la Réforme a achevé de détruire la vieille conception d'une religion et d'un empire universels. Il y a aussi dans son livre un très grand sentiment du pittoresque. M. B. a parcouru la plupart des endroits où ont vécu ses héros; il a visité les églises, les palais, théâtre des événements qu'il raconte; dès lors, il nous dépeint souvent un paysage ou bien un monument artistique avec un soin fort scrupuleux; et ces descriptions rendent ses récits plus vivants, ou donnent à ses réflexions générales une netteté plus grande. Nous avons dit tout le bien que nous pensions de cet ouvrage; on nous permettra d'en signaler quelques défauts. L'auteur n'a pas attaché toujours assez d'importance à l'exactitude minutieuse dans le détail; quelques noms propres sont mal transcrits; on lit à différentes reprises *Pierre d'Andlo* au lieu de *Pierre d'Andlau*; quelques dates sont fausses; ainsi le royaume des Burgondes n'a pas été fondé en 406 (p. 575); pour la première fois ces barbares ont été transportés dans la Savoie en 443; les renvois manquent de précision (par exemple Malchus ap. Photium, in *Corp. Hist. Byzant*) ou nous indiquent de vieilles éditions (le *liber pontificalis* et le *codex carolinus* sont encore cités d'après Muratori). Quelques erreurs sont plus graves et déparent vraiment un livre excellent à tant d'égards. Je lis, p. 22 « Le consulat fut un triomphe pour Clovis : son fils Theodebert (*sic*), après avoir conquis la Provence, sa francisque au poing, la reçut en don des mains de Justinien. » C'est là une pure invention de l'auteur. Je trouve encore p. 45. « Les armées franques ne furent pas moins favorisées de l'autre côté du Rhin. La victoire de Tolbiac amena la soumission des Allamans, qu'imitèrent

leurs alliés les Bavarois. » Mais Tolbiac, s'il est vrai que la bataille de 496 se soit livrée en cet endroit, est sur la rive gauche du Rhin. Puis, je lis, p. 94 : « L'armée de Charlemagne se composait de Franks... ces vastes domaines qui s'étendaient de l'Èbre jusqu'aux Carpathes, de l'Eyder au Liris ont été le prix de la valeur franke et étaient encore régis exclusivement par des vices-rois et des officiers d'origine franke. » M. B. qui cite de temps en temps Waitz, n'a certainement pas lu les chapitres que l'écrivain allemand a consacrés à l'armée carolingienne ; il saurait que le service militaire pesait sur la terre, et n'était le privilège ou l'obligation d'aucune race spéciale. A la p. 416, l'auteur prétend que Maximilien I^{er} voulut se faire élire pape : les travaux d'Ulmann ont fait justice de cette légende. Nous n'insistons pas davantage ; ces exemples prouvent que l'érudition de M. B. n'est pas toujours très sûre ; certainement, chez lui, l'érudit est inférieur au penseur et au philosophe.

Mais même la partie philosophique de son livre appelle certaines réserves. M. B. est un protestant convaincu et il le laisse trop paraître. Il éprouve une certaine joie à flétrir tous les dogmes que Luther et Calvin ont rejetés ; il n'est pas toujours impartial pour le pape auquel il ne cesse de reprocher son souci de se procurer un domaine temporel. Il écrit par exemple cette phrase qui n'est pas juste : « Les convoitises pour les richesses et les pompes de ce monde, s'ajoutant à la perspective naissante d'une principauté indépendante, entraînèrent les papes dans une longue série de fraudes et d'intrigues. » (p. 55) M. B. est aussi un admirateur trop chaud de cet empire allemand dont il nous a résumé les destinées. Nous lui pardonnons son enthousiasme rétrospectif pour l'empire de Barberousse et de Frédéric II ; mais nous avons lu avec peine le chapitre consacré à l'Empire de 1871, sans contredit le plus faible de l'ouvrage. M. B. a flétri le partage de la Pologne « la plus grande des calamités publiques » (p. 452) ; il n'a trouvé nulle parole de commisération sur le sort de l'Alsace-Lorraine ; il n'a pas voulu voir de quel poids le nouvel empire, centralisateur et militaire, pesait sur ses sujets et sur l'Europe. Nous pouvons le regretter : mais cela ne nous empêchera pas de rendre justice à son livre, l'un des plus profonds que nous ayons lus depuis longtemps.

Nous ajoutons que la traduction de M. Émile Domergue est très élégante et qu'elle est précédée d'une remarquable préface de M. Lavis. Celui-ci résume avec beaucoup d'art les principales idées de M. B. et y ajoute des réflexions personnelles fort curieuses, avec un rare bonheur d'expressions. — méditez par exemple ce qu'il dit de l'influence de Charlemagne sur Napoléon I^{er}. Ce sont là autant d'attraits qui, joints à la très haute valeur de l'ouvrage, assureront à M. Bryce de nombreux lecteurs en France.

Ch. PFISTER.

101. — **Le véritable auteur des *Monita secreta***, par le R. P. Carlos SOMMERVOGEL. Bruxelles, Alfred Vromant, 1890, grand in-8 de 8 p.

Feu le P. Van Aken, publiant, en 1881, dans le recueil belge intitulé : *Précis historiques*, une étude complète sur le célèbre pamphlet, qui, aux yeux des ennemis de la Compagnie de Jésus, est le plus formidable acte d'accusation porté contre elle, disait : « L'auteur prenait bien ses précautions pour rester inconnu. Il y réussit, car aujourd'hui encore, malgré toutes les recherches de la bibliographie moderne, ce point est demeuré enveloppé de mystère. » — Ce mystère désormais n'en est plus un, déclare le grand bibliographe auquel il appartenait d'annoncer une aussi intéressante nouvelle aux curieux et chercheurs. Parmi les importants ouvrages inédits publiés par l'Académie de Cracovie, ajoutait-il, on remarque une histoire écrite par le P. Jean Wielewiski, intitulée : *Historicum diarium domus professæ S. J. ad S. Barbaram Cracoviæ*. Ce journal, d'une grande valeur pour l'histoire politique de la Pologne et pour celle des Jésuites de ce pays, comprend une période de 58 ans (1579-1637). Trois volumes ont déjà paru et renferment les années 1579 à 1619. Wielewiski est témoin des faits qu'il rapporte ou, du moins, les puise à des sources contemporaines. Ses assertions sont dignes de toute confiance. Il affirme que l'auteur des *Monita* est le P. Jérôme Zahorowski et il donne des détails très précis sur ce personnage (né en Volhynie), professeur de classes inférieures au collège de Sandomir, et qui, mécontent de ses supérieurs, commença, dès le mois d'août 1613, à lancer dans le public des lettres remplies des plus graves accusations contre la Société de Jésus. Reconnu comme l'auteur de ces lettres par le P. Jean Wielewiski, alors recteur de Lemberg, l'historien dont nous venons de parler, il fut chassé de la compagnie et se vengea de cette expulsion en publiant (août 1614) le libelle : *Monita privata Societatis Jesu*. Le P. Sommervogel termine en ces termes l'analyse des récits du religieux qui, mêlé à toute l'affaire, a si bien pu la dévoiler entièrement : « Il est donc désormais avéré que les *Monita* sont de Zahorowski. Son nom avait, depuis longtemps, été mis en avant, comme celui du prétendant le plus sérieux à cette triste paternité, mais les preuves n'étaient pas suffisantes. »

T. DE L.

102. — **MOLINIER (Emile). Venise, ses arts décoratifs, ses musées et ses collections.** Un vol. grand in-4, iv-299 pp. Paris, Librairie de l'art. [Bibliothèque internationale de l'art]. 25 frs.

En résumant à peu près tout ce qui a été écrit sur l'art décoratif et industriel vénitien et en y ajoutant ses propres observations, intéressantes toujours et le plus souvent justifiées, M. Molinier vient de composer un livre qui sera utile à tout visiteur de Venise. Après une introduction sur l'art vénitien en général (p. 137) et une courte description

du Musée Correr, principal centre de son étude, il étudie : (p. 37-104) le bronze, les médailleurs et les plaquettistes, en insistant sur la porte de la sacristie de S. Marc, dont une bonne reproduction est donnée en frontispice, et sur les margelles de puits, cette singularité si pittoresque de l'art vénitien; (p. 105-127), l'orfèvrerie; (il décrit entre autres monuments la *Pala d'Oro*, le Trésor de S. Marc, les reliquaires du bras de S. Georges et de la Flagellation; (p. 128-181) la poterie et la faïencerie; c'est un des plus intéressants chapitres du livre; on remarquera l'histoire précise des origines de la faïencerie vénitienne, et la belle discussion pour l'attribution du fameux service du Musée Correr, que M. M. revendique, à bon droit semble-t-il, pour Niccolò da Urbino, potier originaire de Castel Durante (p. 134-148); (p. 182-220) la verrerie, la mosaïque et l'émail sont traités avec moins de développement, M. M. e sur les vitraux de S. Maria Gloriosa de Frari, et définit très bien les caractères des verres vénitiens du xv^e siècle; (p. 221-240) arts du bois, la *tarsia*, la *certosina*, les *cassoni* viennent ensuite, avec cadres des peintures vénitiennes et les plafonds du palais ducal et de l'Académie; il est question dans le même chapitre, un peu trop brièvement et un peu confusément peut-être, des coffrets en os, des cuirs repoussés, et de la reliure : tout cela est un peu mêlé. La ferronnerie (p. 241-255), les soieries et les velours (p. 255-272) auraient aussi pu être plus complètement étudiés. Le dernier chapitre (p. 274-293), consacré aux manuscrits vénitiens à miniatures, et où il est question des miniatures byzantines, des registres des confréries et corporations, des commissions de fonctionnaires, et aussi des gravures sur bois vénitiennes, est insuffisant, et aurait pu être retranché. — Je ne reprocherai à cette inépuisable mine de renseignements, à ce *guide* aussi artistique qu'érudit, qu'un peu de confusion : on ne sait trop si c'est l'art décoratif à Venise en général, ou seulement au Musée Correr, que l'on étudie. Les monuments du Musée Correr sont certainement décrits et étudiés beaucoup plus complètement que les autres : de là un manque de proportion parfois choquant. Le vrai titre du volume aurait été : études sur les collections du Musée Correr, et aperçus sur les autres œuvres d'art vénitiennes. Il est fâcheux que M. M. n'ait pas fait pour les principaux dépôts artistiques de Venise, le court historique qu'il a fait pour le Musée Correr. — L'introduction est assez peu rattachée au reste du livre : on y cherche en vain une idée générale de l'art vénitien qui montrerait ce qu'ont été à Venise les rapports des arts industriels et décoratifs avec les beaux arts proprement dits, une synthèse du milieu historique qui en montrerait le développement simultané. — M. M. est sévère pour le *Songé de Polyphile*. Il écrit (p. 287) : « quelque réputation qu'ait l'*Hypnerotomachia* du dominicain Francesco Colonna, réputée que nous ne pouvons plus guère comprendre aujourd'hui, et l'on se l'explique en parcourant son texte insipide. » Il me semble qu'on a récemment réhabilité l'œuvre étrange de F. Colonna (cf. l'in-

roduction de Cl. Popelin à sa traduction de l'*Hypnerotomachia* (Paris, 1883). — Je terminerai par deux remarques adressées moins à l'auteur qu'à l'éditeur : 1° il est fâcheux qu'on n'ait pu arriver à placer les planches mieux en regard du texte qui les concerne, ou qu'on ne les ait pas accompagnées de renvois aux pages du texte explicatives. Il en est plusieurs, notamment dans le chapitre de la Faïence, qu'il est très malaisé de retrouver ; 2° le nombre des illustrations est inexactement indiqué ; le titre annonce « 205 gravures dans le texte et plusieurs eaux fortes. » Il y dans le volume, si je sais compter, 3 eaux fortes, 7 gravures hors texte (dont quelques-unes assez médiocres) et 193 gravures dans le texte, (y compris deux vues du *Fondaco dei Turchi* et un croquis du dernier turc qui l'ait habité, que nous avons déjà rencontrés dans la *Gazette des Beaux-Arts*, avec quelques autres planches). — Ces bien légères observations n'ôtent rien à la valeur du travail de M. Molinier, qui restera le tableau le plus complet et le plus clair de l'art décoratif et industriel à Venise.

L. G. P.

103. — *Schiller in Iena*, eine Festgabe zum 26 Mai 1889 aus dem deutschen Seminar, von B. LITZMANN. Iena, Mauke, 1889. In-8, 136 p. 1 mark 80 (2 fr. 25).

Petit livre agréable et instructif. Il comprend trois chapitres. Le premier (p. 1-93) expose la vie de Schiller à Iena d'après sa correspondance, ses cours à l'Université, ses relations avec la société de la ville (les familles Paulus, Griesbach, Schütz, Hufeland, G. de Humboldt, Fichte), ses travaux, poésies, drames, études de philosophie et d'histoire. La deuxième partie (p. 74-124) est consacrée aux maisons qu'habita Schiller, — on nous en donne de jolies reproductions (la *Schrammei*, la maison du coin du marché, celle de Griesbach et le pavillon de la Leutra). La troisième partie (p. 125-136) contient tous les documents que M. Litzmann a pu trouver sur l'« activité académique » de Schiller : appel du poète à Iena, sa réponse, le programme de ses cours d'après le *Catalogus praelectionum*. Tel quel, le nouvel ouvrage de M. Litzmann sera, comme il l'espère, un fidèle et sûr guide pour qui voudra connaître l'existence de Schiller à Iena.

A. C.

104. — *Mémorial des cinquante premières années de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, 1838-1888*, par Edouard FAVRE, vice-président. Genève, Jullien. Paris, Fischbacher, 1889. In-8, x et 435 p.

Ce volume, aussi complet que possible, utile non seulement pour l'histoire de la Société, mais pour celle de Genève et de la Suisse, comprend deux parties. On trouvera dans la première partie l'histoire de la

Société, la liste de ses membres, le *Sommaire* de ses procès-verbaux¹, la série de ses *Publications* — cette dernière liste, accompagnée de détails biographiques minutieux, est l'œuvre de M. Th. Dufour. — La seconde partie renferme le procès-verbal de la séance du 2 mars 1888 qui célébra le cinquantième anniversaire de la Société (discours de MM. Dufour et Chaix et rapport de M. Ch. Le Fort), et deux *tables*, l'une, la *table méthodique*, où sont classées méthodiquement toutes les communications qui figurent dans le *Sommaire* des procès-verbaux; l'autre, la *table alphabétique*, qui contient les noms de tous les membres et la mention de ce qu'ils ont fait pour la Société, ainsi que des références au *Sommaire des procès-verbaux* : ces deux tables se complètent donc l'une par l'autre. Le volume se termine par des additions et corrections. Il est orné des portraits de neuf membres de la Société (entre autres Rilliet, Roget, Le Fort) qui « par leur érudition et leur dévouement ont le plus contribué à sa prospérité ». Il faut remercier la Société d'avoir décidé, à l'occasion de son cinquantenaire, la publication de ce volume; elle a ainsi laissé un document inappréciable pour ceux qui voudront plus tard retracer la vie intellectuelle de Genève au XIX^e siècle. Il faut aussi remercier M. Ed. Favre, notre ancien collaborateur, vice-président de la Société, d'avoir si patiemment, si consciencieusement, recueilli et mis en ordre les matériaux de ce *Mémorial*; le travail était ingrat et absorbant; il a dû, ce nous semble, coûter au moins deux années d'assidu labeur; félicitons M. Edouard Favre et sachons lui gré de sa persévérance et de son zèle érudit.

C.

105. — *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne*, par René KERVILER, bibliophile breton, avec le concours de divers érudits. Livre premier. *Les Bretons*, 8^{me} fascicule. Bli-Boi. Rennes, Plichon et Hervé, 1889, in-8 de 160 p.

106. — *Recherches et notices sur les députés de la Bretagne aux états généraux et à l'Assemblée Nationale Constituante*, par le même. Rennes, chez les mêmes libraires, 1888-1889, 2 vol. in-8 de 426 et 314 p.

M. Kerviler continue, avec une persévérance toute bretonne, la publication du *Répertoire* déjà souvent mentionné et loué ici. Les articles les plus importants du nouveau fascicule sont les articles *Blin* (p. 2-8), de *Blocquel* (p. 11-14), de *Blois* (p. 15-25), *Boaistuau* (p. 38-45). Ce dernier article est particulièrement curieux. M. K. y complète les études publiées sur ce fécond écrivain par M. A. de la Borderie, en 1870, dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, et, en 1887, dans

1. Ce *Sommaire* énumère toutes les communications présentées, quelle qu'en soit la nature ou l'importance. M. Favre signale les moindres faits dont on a parlé. Il fait suivre les communications imprimées d'une indication qui permettra de les consulter facilement. Pour celles qui n'ont pas été publiées, il a mentionné l'endroit où l'on pouvait trouver sur le même sujet des détails fournis par l'auteur de la communication ou par d'autres membres de la Société.

le *Bibliophile Breton*. C'est ainsi qu'il indique (p. 41), d'après un plaire de sa propre bibliothèque, une première édition (de 1558) du *Bref discours de l'excellence et dignité de l'homme*, que le nouvel académicien croyait de 1559 seulement. En ce même article, qui sera un régal pour tous les bibliophiles, M. K. relève quelques erreurs des critiques et bibliographes. Il constate, par exemple, que François-Victor Hugo, qui a montré (t. VII de sa traduction de *Shakspeare*, 1860), qu'une des *Histoires tragiques* de Boastuau est la source où a puisé l'admirable auteur de *Roméo et Juliette* a défiguré son nom et l'a sans la moindre preuve présenté comme un gentilhomme. Il reproche aussi à Quérard (*Supercherries littéraires dévoilées*, t. II, p. 678, à l'article *Launay*) d'avoir cru ce nom supposé par un contrefacteur et de ne s'être pas douté que c'était réellement celui d'une terre possédée par Boastuau.

M. Kerviler, au début de son important ouvrage sur les députés de la Bretagne en 1789, rappelle que l'ordre de la noblesse et une fraction de l'ordre du clergé refusèrent de se faire représenter aux États-Généraux. Seuls le tiers-état et le clergé du second ordre, c'est-à-dire les curés, obéirent aux lettres de convocation. La représentation bretonne se composa donc uniquement de la classe inférieure, aussi bien dans l'ordre ecclésiastique que dans l'ordre civil. Le groupe breton exerça une influence considérable sur les événements de Versailles¹. Ce groupe méritait une étude approfondie ; il la méritait d'autant plus qu'aucun travail sérieux n'avait été consacré à la députation bretonne de 1789. M. K., qui avait été péniblement surpris de rencontrer dans les recueils bibliographiques et même dans les recueils de sa province natale, si peu de notices sur les membres de cette députation, n'a pas « hésité à entreprendre la série complète de ces portraits, pensant qu'il y aurait profit pour nos contemporains à suivre, à près d'un siècle de distance, les destinées de tous ces fondateurs du nouvel ordre de choses ».

L'auteur n'a, selon sa constante habitude, rien négligé pour nous faire bien connaître ses compatriotes d'il y a cent ans. Son recueil, où l'on trouve tout d'abord (p. 13-15) une liste des députés bretons aussi exacte que l'est peu celle qui a été donnée par M. Antonin Proust², est

1. M. K. ajoute (p. 6) : « La popularité du député de Rennes, Le Chapelier, qui présida la fameuse séance du 4 août, fut même telle un instant, que j'aurai occasion de citer un curieux pamphlet intitulé : *Vie du roi Isaac Chapelier, chef de la quatrième race*, qui ne me paraît pas avoir été suffisamment connu par les historiens de cette mémorable époque. » Voir sur ce pamphlet divers passages de la notice sur ce député, une des plus considérables du recueil (t. II, p. 71-101). Une autre notice, bien considérable par son étendue comme par sa valeur, est la notice sur Lanjuinais (*Ibid.*, p. 13-58.)

2. Ceci, dit M. K. (p. 12), en parlant de ses minutieuses recherches « nous permet de rectifier notablement les tableaux de la députation donnés par M. A. Proust dans les *Archives de l'Ouest*, tableaux auxquels on ne peut accorder qu'une médiocre confiance, tellement ils contiennent d'erreurs de noms de lieux et de personnes, sans compter

excellent à tous les points de vue. C'est l'œuvre non seulement d'un travailleur consciencieux, mais aussi d'un juge impartial ¹.

Pour faciliter les recherches, M. K. a cru devoir adopter l'ordre alphabétique, en mêlant dans une seule liste tiers-état et clergé. Comme il nous en avertit (p. 18), il ne s'arrête pas longuement à décrire les faits connus de tout le monde, ni à reproduire certaines biographies qu'on peut trouver partout, mais il s'attache aux détails intimes, aux correspondances inédites, à tout ce qui, en un mot, peut « mettre en relief le caractère de l'homme et les services rendus ». Sur une centaine de notices dont se compose l'ouvrage (43 dans le tome I, 58 dans le tome II), il n'en est presque pas qui ne contiennent quelque document inédit, tantôt reproduit, tantôt analysé. Les registres de baptême ont été fouillés avec succès et ont fourni des dates précises ². Des archives départementales et municipales de la Bretagne, surtout des archives particulières, ont été extraits en grand nombre des lettres, des mémoires, dont le biographe a fait le plus heureux emploi. Contentons-nous de citer entre tant de pièces nouvelles (et sans parler de beaucoup de pièces imprimées, mais tellement rares qu'elles sont à peu près introuvables), un fragment du *Journal des États Généraux*, rédigé par le député de Lannion, Baudouin de Maisonblanche (I, p. 22-27) ³, un autre fragment des mémoires du greffier Blanchard (p. 42-43), divers extraits des mémoires du député Fleury (p. 304, 309, 311), une autobiographie de Dom Pierre-Jean Lebreton (II, p. 62), des lettres de L.-Fr. Legendre (p. 131-140), etc. On devine toutes les rectifications apportées par M. Kerviler dans les travaux de ses devanciers, notamment dans les articles de la *Biographie bretonne* ⁴. Je suis trop l'ami de l'auteur pour oser insister sur le grand mérite de son travail. Laissons-le louer par

les omissions, les confusions de titulaires et de suppléants, et les inexactitudes dans les chiffres de la députation des diocèses ou des sénéchaussées. Qui reconnaîtrait, à moins d'être doué de double vue, Locminé dans *Louimé*, Banalec dans *Balance*, Crozon dans *Kronzout*, le château du Taureau dans le château du *Favrean*, Le Guillou de Kerincuff dans *Leguiou de Kerinarf*, Tréhot de Clermont dans *Trébol* de Clermont, Le Deist de Botidoux dans *Jean de Deust*, etc. »

1. Voir (p. 18-20) les loyales déclarations de M. K., lequel, par ses ancêtres, a « pied dans les deux camps ».

2. Voir, par exemple et pour nous en tenir au tome I^{er}, les actes de naissance de l'abbé Allain (p. 28), de Baco de La Chapelle (p. 41), de Baudouin de Maisonblanche (p. 53), de l'abbé J. Binot (p. 77), de J.-J. Bodinier (p. 92), d'Étienne Chaillon (p. 127), de Couppe de Kervennou (p. 196), de J. de Germon des Chapelières (p. 204), etc.

3. Ce fragment est une préface écrite au moment même de la convocation des États-Généraux, et où est très bien décrite la situation de la Bretagne en ce moment.

4. Une de ces rectifications est amusante (I, p. 343). Le député Gérard s'occupe à la tribune, le 11 décembre 1789, des *droits de détail* sur les vins et *eaux-de-vie*. Le piquant, remarque M. K., c'est que les tables du *Moniteur* (I, 580) ont écrit *droits de bétail*, et tous les recueils biographiques, y compris celui de M. Levot, reproduisent imperturbablement cette jolie coquille. Me permettrait-on de dire que cela donnait à M. K. le droit de citer le *seruum pecus*?

les hommes politiques, par les historiens, par les simples curieux qui auront tant à profiter de ce riche ensemble d'informations nouvelles.

T. DE L.

107. — Un Chapitre de Phonétique avec transcription d'un texte Andalou, par Fredrik Wulff. Lund, C. W. K. Gleerup, 1889, 50 pages et deux tableaux hors texte. (Extrait du Recueil offert à M. Gaston Paris le 9 août 1889).

Cet opusculé se compose de deux parties distinctes. Dans la première, M. F. Wulff, le phonéticien suédois déjà si avantageusement connu, expose d'une façon provisoire le système de notation phonétique auquel il travaille depuis de longues années en collaboration avec le D^r Ivar Lyttkens. Dans la seconde, il transcrit d'après cette méthode un texte de trois pages, autrefois noté par lui dans le sud de l'Espagne, et il accompagne cette transcription de remarques intéressantes.

La notation phonétique exposée ici est, dans ses traits essentiels, un développement du système de Sweet, dont le *Handbook of Phonetics* a marqué, comme on le sait, un progrès réel dans l'histoire de la science. Il faut d'ailleurs reconnaître que, particulièrement en ce qui concerne les voyelles, M. W. est arrivé à des résultats encore beaucoup plus nets, ne séparant plus, comme le faisait Sweet, des voyelles qui ont de l'affinité pour l'oreille, et laissant aussi des places libres pour la notation de toutes les nuances intermédiaires. Théoriquement, la méthode est donc sinon parfaite, du moins très voisine de la perfection. Reste la pratique : et, sur ce point, il est bien difficile de ne pas faire certaines restrictions. Tout d'abord, le nouvel alphabet proposé par M. W. ne comprend pas moins de 61 voyelles et de 136 consonnes : ces chiffres, assurément, n'ont rien d'exagéré, si l'on songe à la variété de sons et d'articulations qu'il s'agit de noter ; il n'en est pas moins vrai qu'il faut trouver 200 caractères environ pour constituer cet alphabet. M. W., préoccupé des exigences matérielles et typographiques, n'a employé, à l'exception de trois ou quatre caractères empruntés à l'alphabet des langues du Nord, que des caractères romains, italiques ou grecs : mais il est forcé naturellement de les employer tantôt debout, tantôt renversés. J'avoue, pour ma part, que cette profusion de caractères renversés devient à la longue une fatigue intolérable pour l'œil : puis, que de chances d'erreur n'engendre-t-elle pas ? Ainsi, dans le tableau qui est à la p. 15 (colonne des Permutations, dernier carreau), je trouve un ω qui est pour un ω . Si, dans un tableau où chaque caractère a sa case spéciale, dont les épreuves ont évidemment été revues soigneusement par l'auteur, il peut déjà se glisser une erreur, que sera-ce lorsqu'il s'agira d'imprimer de la sorte des pages entières ? Puis, alors même qu'on serait sûr de leur correction parfaite, la lecture, je le répète, en sera pénible ; il est plus difficile qu'on ne croit d'avoir simultanément présente à l'esprit la valeur conventionnelle de 200 caractères. Les auteurs de ce système se

sont bien eux-mêmes rendu compte de cette difficulté, et ils ont essayé d'y obvier dans une certaine mesure en indiquant dans une colonne spéciale de leurs tableaux ce qu'ils appellent les *permutations*, c'est-à-dire, pour l'usage courant, la représentation possible de plusieurs sons voisins par un caractère unique : les voyelles se trouvent ainsi réduites à 26, ce qui est un allègement considérable ; mais il reste toujours 102 consonnes, ce qui est beaucoup. Dirai-je que dans ces simplifications tout ne me paraît pas très heureux ? Il est difficile, par exemple, d'admettre dans la série principale II la permutation de *õ* et de *ô*, c'est-à-dire la représentation par un caractère unique des sons qu'on entend dans les mots fr. *bonne* et *seul*. J'ajouterai enfin qu'on ne saisit pas bien pourquoi il n'a pas été tenu compte dans les exemples donnés de la nasalité des voyelles françaises : comment les mots *gagne* et *bande* peuvent-ils être simultanément donnés comme représentant le son *v* ? Je ne comprends pas davantage les mots *un* et *rond* donnés comme exemples des sons *œ* et *ô*. Il y a là quelque chose qui nécessiterait tout au moins un supplément d'explication.

J'arrive au texte andalous, qui forme, comme je l'ai dit, la seconde partie de cet opusculé. M. W. l'a recueilli, il y a déjà huit ou neuf ans, dans un voyage en Espagne, et il l'a noté de façon à reproduire aussi fidèlement que possible la prononciation usitée à Grenade. On pourrait peut-être regretter que la publication en soit si tardive, ce genre de travaux n'étant pas de ceux qui réclament le « *nonum prematur in annum* » dont parle quelque part l'auteur. Toutefois, M. W. est un observateur si scrupuleux et si sagace que nous avons bien des chances pour avoir là trois pages qui fixent, dans ses nuances délicates, la phonétique actuelle du pays de Grenade : ce travail ne peut donc qu'être accueilli avec faveur, il vient compléter sur certains points l'étude capitale qu'a publiée autrefois H. Schuchardt sur le parler andalous (*Die Cantes Flamencos*, dans la *Zeitschrift für Rom. Philologie*, V, p. 249-322), et cette contribution est d'autant plus utile que, si l'on en excepte le Portugal et la Catalogne, l'étude phonétique des divers dialectes de la péninsule Ibérique est encore bien peu avancée — on s'en aperçoit dans la belle *Grammaire des Langues Romanes* que publie en ce moment W. Meyer. Après avoir noté son texte, M. W. le fait suivre de remarques intéressantes et précises sur les 18 voyelles et les 28 consonnes dont se compose, d'après lui, la phonétique de l'andalous tel qu'on le parle à Grenade. La plus intéressante et la plus développée de ces remarques est celle qui concerne la dégénérescence de la sifflante dentale dans le sud de l'Espagne. H. Schuchardt avait déjà signalé qu'en Andalousie *s* se transformait en une pure aspiration dans des mots comme *Dios*, *mismo*, devenant respectivement *Di^h* et *mi^h*mo : serrant de plus près encore la question, M. W. n'admet cette transformation que pour *s* finale, dans *Di^h*, par exemple, et en arrive à conclure que l'aspiré d'une consonne devient la spirante nasale correspondant à cette con-

sonne, *mismo* devenant en réalité *mimmo*, où *m* désigne une *m* sourde, et ainsi de suite. Il y a beaucoup de pénétration dans toute cette analyse et dans les exemples allégués. J'aime moins les deux pages qui suivent, où l'auteur, entraîné par le désir d'établir un parallèle, a effleuré l'histoire de l'amuïssement de l's en ancien français. Il eût peut-être fallu traiter d'une façon plus complète ce point délicat, ou se dispenser de l'aborder ici, ce qui était en somme très permis : on s'étonne aussi en lisant la note bibliographique de la page 45, de ne pas y voir figurer la dissertation connue de W. Koeritz, *Das s consonant im Franzoesischen* (Strasbourg, 1886), dissertation où les divers problèmes relatifs à cette question ont été sinon résolus, au moins posés d'une façon précise et méthodique. Mais enfin, ces deux pages, si elles n'y ajoutent pas grand chose, n'enlèvent rien non plus au travail de M. W. J'en dirai autant de l'historiette qui clôt l'opuscule : l'auteur raconte comment sa jeune fille Britta en est arrivée à prononcer par des degrés successifs la sifflante dentale. En tous cas, ces petits détails suffiraient à prouver — si nous ne le savions déjà — que M. Wulff apporte beaucoup de zèle et de conscience à ses études sur la phonétique.

E. BOURCIEZ.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur M. René CAGNAT vient de faire paraître son *Année épigraphique* pour 1889. On sait que cette publication annuelle contient les principaux textes épigraphiques qui ont paru, dans les différentes revues françaises et étrangères, au cours de l'année écoulée. La *Revue* en a signalé l'an dernier toute l'utilité.

ALLEMAGNE. — M. Hugo GERING qui publie la *Zeitschrift für deutsche Philologie*, s'est adjoint son collègue à l'Université de Kiel, M. Oscar ERDMANN, comme co-directeur du recueil.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 février 1890.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret par lequel M. le président de la République a approuvé l'élection de M. R. de Lasteyrie, à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Pavet de Courteille.

M. de Lasteyrie est introduit et prend place.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse au président de l'Académie une lettre relative à diverses nouvelles archéologiques. Dans le Ghetto, on a mis au jour les restes d'un portique, bases, fûts de colonnes, etc. La démolition d'une des tours qui entouraient le château Saint-Ange a fait découvrir divers engins de guerre du xv^e siècle, notamment des boulets de pierre. M. Audollent, membre de l'Ecole, est de retour d'une campagne d'exploration en Afrique; qu'il avait entreprise de concert avec M. Letaille, de l'Ecole des hautes études : les explorateurs ont relevé dans la région saharienne, le plan d'un camp romain, et ont recueilli une série de dessins et de *graffiti* laissés par des soldats romains sur les murs d'une caserne. Enfin M. Geffroy ajoute qu'un ancien membre de l'Ecole de Rome, M. Arthur Engel, pratique en ce moment des fouilles en Espagne, dans l'ancienne Bétique, sur l'emplacement présumé de la ville antique de Munda.

sigles et des ligatures. Suivant lui, deux copistes au moins se sont partagé la besogne; le premier a transcrit la première moitié (quaternions II-XV = *Ecl.* VI, 48 — *Æn.* V, fin.) et le dernier cinquième environ (dernier feuillet du quaternion H à la fin = *Æn.* X, 322-XII, fin.); les quaternions A-D (= *Æn.* VI, I-VIII, 117) sont certainement d'une autre main; il est enfin probable qu'un troisième personnage est le copiste du reste (quaternions E-H, f° 7^b). M. H. n'a pas mis moins de soin à distinguer les correcteurs; en éliminant les surcharges d'époque tardive, il croit pouvoir en compter neuf différents. L'histoire du manuscrit est la partie la plus faible de sa dissertation: il est loin de donner une liste complète et suivie des possesseurs connus et commet encore l'erreur d'y comprendre le cardinal de Carpi. Les travaux les plus récents sur ces questions semblent lui avoir échappé¹. Sur l'âge du ms., M. H. est loin d'être affirmatif: il ne s'explique pas bien clairement et paraît osciller entre le 1^{er} siècle et le commencement du moyen âge. On ne saurait être plus prudent. Autant qu'on peut en juger par des photographies, le ms. ne me semble pourtant pas antérieur au commencement du ^ve siècle. Quant à l'écriture des scolies, que Zange-meister et Wattenbach rapportent à l'an 600 environ, M. H. la croit encore plus moderne.

La deuxième partie du travail de M. H. est la liste complète des variantes de *M* pour les Églogues, les Géorgiques et les livres I et VI de l'Énéide. Il a entièrement séparé les variantes du texte des corrections et a eu pleinement raison. Les corrections d'un même manuscrit ne peuvent avoir de valeur pour la critique que groupées ensemble: on doit les traiter comme si c'étaient les variantes d'un autre manuscrit. C'est d'après ce principe que M. H. sépare ces corrections suivant les différentes mains qu'il a cru reconnaître. On ne saurait trop inviter l'auteur à publier le reste de sa collation dans la même forme que le présent fascicule.

L'impression est d'une exécution irréprochable. Pour indiquer les leçons du ms., l'imprimerie Breitkopf et Härtel a emprunté à l'Académie de Berlin une partie des caractères qui ont servi à l'impression du *Gaius* de Studemund et en a fait fondre d'autres pour se rapprocher davantage de l'écriture du ms.

2. — La brochure de M. van Wageningen *junior* comprend trois chapitres: date de la composition des Géorgiques, critique de passages isolés, sources des Géorgiques. Voici ses principales conclusions: Virgile se serait préparé à écrire son ouvrage en 721/33 et 722/32, il l'aurait écrit dans les trois années suivantes, et ce serait à la fin de cette période, en tout cas avant le mois de janvier 727/27, qu'il l'aurait lu à Octave, en train de soigner sa gorge à la campagne, après le triple triomphe de 725/29; enfin en 727/27, le poète aurait revu son œuvre et changé le

1. On peut consulter P. de Nolhac, *la Bibliothèque de Fulvio Orsini*, pp. 272-273 ou la notice de la planche LXVI de M. Chatelain.

passage relatif à Gallus. Dans ce système, la publication doit se placer au commencement de l'année 728/26. Ces dates sont établies sur les données de la vie du poète et sur les allusions historiques de son ouvrage. Peut-être ce dernier genre de considérations conduit-il M. van W. *iunior* à solliciter les textes un peu vivement : je mentionnerai les raisonnements qu'il bâtit sur les premiers vers des *Géorgiques* (l. 24 et ss.; p. 14). Mais en général la démonstration est claire et assez plausible.

M. van W. *iunior* croit que Varron est la principale source du poème de Virgile. Il combat donc à la fois la théorie de Morsch, qui fait de Nicandre le guide habituel de l'écrivain latin et celle de Korche, qui énumère les auteurs les plus variés, depuis Hésiode jusqu'à Aristote et Théophraste sans donner la préférence à aucun. Je crois M. van W. *iunior* dans le vrai, pour des raisons générales qu'il n'a pas données. On se figure difficilement Virgile, quelque passion de savoir qu'on lui suppose, les yeux fixés continuellement sur toute une bibliothèque et tirant des livres les plus divers une marqueterie destinée à faire le fond de son travail. C'est bien plus le fait d'un érudit comme Varron, « le plus savant des Romains ». Le livre de Varron avait de plus pour Virgile tout l'attrait d'un livre nouveau¹. Enfin, à chaque époque, il existe un courant d'idées commun sur les choses de science et de métier, auquel correspond un ensemble de formes de langage communes à tout le monde. Des auteurs qui ont écrit séparément peuvent ainsi employer la même terminologie sans qu'on puisse conclure à des emprunts, Virgile a dû en bien des cas n'être que l'écho de la tradition scientifique de l'antiquité et par suite être amené à employer les mêmes formules que ses devanciers sans les avoir lus. Je croirais donc que le fond des *Géorgiques* est dû à Varron, pour les points où l'expérience de Virgile avait besoin d'être complétée. Cela n'exclut pas le recours à un auteur spécial le cas échéant, par exemple à Aratus pour la fin du premier livre. Quant aux ornements et aux détails de style, les poètes grecs dont la mémoire de Virgile était pleine les lui fournissaient abondamment.

Je ne dirai rien du deuxième chapitre contenant les interprétations nouvelles et les conjectures. C'est un recueil de petites discussions de détail, écrites un peu longuement, comme le reste, et dans lesquelles tout n'est pas neuf.

3. — Le même reproche peut être adressé à la première partie de la brochure de M. Sabbadini. Je noterai seulement les observations relatives à II, 48 : *aliquis* = *alius quis*; IV, 371 (interrogations); V, 97 : *tot* = *totidem*; VI, 339 (ablatif); IX, 140 (ordre des mots); IX, 413 (coordination pour subordination); XI, 153 : *ut* déclaratif; — et les corrections : IV, 256, 258, 257 (transposition et suppression de *ad*, v. 257); IV, 485 : *ut* pour *et*; VIII, 346 : *testatumque*; X, 280 : *uirist*. Les observations grammaticales portent sur *sedenim*, *arma dei Volcania*, *primus*, *ultra*, *deinde* et le datif « dynamique ». Les qualités que

1. Cf. L. Havet, *l'éloge de l'Italie*, *Rev. de phil.*, VIII, p. 144.

j'ai signalées dans le commentateur du *de officiis* se retrouvent ici.

Les deux dernières parties sont d'un intérêt plus général et se complètent l'une par l'autre. Dans l'une, M. S., en étudiant la composition l'Énéide dans ses menus détails, détermine la chronologie relative des chants et des morceaux importants. Dans l'autre, en se fondant sur les données historiques contenues dans le poème et les rapports de cette œuvre avec celles de Properce, Tibulle, Horace et Tite-Live, il établit ce qu'on pourrait appeler la chronologie absolue de l'Énéide. Il résulte clairement de ce travail que les vues de Ribbeck sur le III^e livre ne sont plus défendables. Bien loin d'avoir été composé l'un des premiers, il a été écrit le dernier, d'un seul jet, après que tous les autres étaient ébauchés. Les livres ébauchés le plus tôt furent les livres I, II, IV, VI, VII, IX (avant 26) et tout le reste n'est pas postérieur, en première rédaction, à 24. Des onze années assignées par les anciens à l'Énéide six seulement avaient été consacrées à la composition, les cinq autres à la révision. Cette révision était loin d'être également avancée. Le groupe VIII-XI est celui qui demanderait encore le plus de retouches. Il résulte de là une conclusion intéressante sur la façon de travailler du poète : il était lent, non à composer, mais à se corriger.

Ces résultats sont fondés sur une infinité de discussions minutieuses dans lesquelles je ne pourrais entrer sans dépasser les limites d'un compte-rendu. Je remarquerai seulement combien je suis étonné de voir M. Sabbadini défendre l'authenticité des vers : *Ille ego qui quondam*, etc. Ils me paraissent l'œuvre d'un grammairien assez maladroit et assez peu maître de sa langue. Il faudrait ajouter à la liste des chants dont l'ébauche est la plus imparfaite dans l'état actuel, le VI^e chant. C'est ce qu'on verra clairement, si M. Louis Havet se décide à publier les résultats de son cours au collège de France en 1886-1887.

Paul LEJAY.

Bibliotheca script. Graec. et Rom. ed. cur. Car. Schenkl.
M. Tullii Ciceronis Orat. selectae schol. in usum ed. H. Nohl. Vol. IV. Pro I. Murena. Pro P. Sulla. Pro A. Licinio Archia orationes. Vienne et Prague : F. Tempsky. Leipzig : G. Freytag. Grand in-12, 1889. Ed. major. Praef. v-xii. Add. Corrig. xiii-xiv. Argum. xiv-xvi. Texte 1-106, notes critiques au bas des pages, 1-106 p., 80 pf. Ed. minor. 150 pf.

J'ai eu déjà occasion de parler d'un des Cicéron de M. Nohl dans la collection de M. Schenkl¹. Remarquons dans ce nouveau volume l'heureux changement apporté à la disposition extérieure; le texte est moins dense; les marges plus grandes; les notes plus espacées; les caractères ont plus de corps; pour la clarté, pour le plaisir et le repos des yeux il y a tout avantage. — Pour ce qui regarde notre volume, les éditeurs ne se sont décidé qu'au dernier moment à doubler le travail princi-

1. Voir dans cette Revue le t. XXVI, p. 49.

pal d'une édition purement classique; de là dans la préparation quelque flottement; après avoir retranché certaines leçons (*Præf.* p. ix et suiv.), M. Nohl a dû en reprendre quelques-unes qu'il a données à l'*Addenda*.

Ici comme dans les volumes précédents, le texte repose sur un classement nouveau et méthodique des mss. L'avantage sera apprécié surtout de ceux qui ont lu le *Pro Murena* dans l'édition de Zumpt. Quelqu'utiles que soient les recensions de C. W. Müller, le progrès est ici considérable, et il saute aux yeux. Je ne puis entrer ici dans le détail, ni citer, même à titre d'exemple, quelques-unes des conjectures rares et judicieuses de M. N.; qu'il me suffise de remarquer d'une manière générale qu'on retrouvera ici les qualités que tout le monde a louées dans les ouvrages précédents de M. Nohl : sa mesure en toute chose, sa prudence, et avant tout sa netteté de décision et la clarté de son exposition, dans les préfaces comme dans l'apparat critique. — J'avoue trouver très commode et très discret l'usage des italiques. Grâce à elles on peut suivre le discours sans se reporter sans cesse aux variantes et l'on est assuré cependant de ne rien omettre de nécessaire. Peut-être M. N. ferait-il bien d'avertir au commencement de chacun de ses volumes du sens qu'il donne à certains signes typographiques : par exemple aux astérisques qui, dans son texte, indiquent non pas une altération, mais la suppression d'un mot des mss. Quel est le sens ailleurs d'une série de points? P. 4, 27 on ne comprend pas bien quelle était exactement la leçon de Lag. 9.

Dans le *Pro Sulla*, M. N. croit avec Müller que Halm a trop donné d'importance au *Tegernseensis*. — L'apparat critique du *Pro Archia* est très clair et contient tout l'essentiel. Comme trait caractéristique de la critique de ce discours, remarquons que pour M. Nohl, l'accord des *deteriores* avec l'*Erfurtensis* peut prévaloir contre le témoignage du ms. principal le *Gemblacensis*.

EM. THOMAS.

112. — **Comment se sont formés les dogmes?** Conférences sur l'histoire de l'Eglise faites dans les loges de France et de Belgique, par V. COURDAVEAUX. PARIS, Fischbacher, 1889; in-12, xiv et 482 pages.

Quand nous avons — ce qui, si nous avons bonne mémoire, nous est arrivé plus d'une fois en cette même place — exprimé le regret de voir M. Courdaveaux mêler des préoccupations polémiques à l'exposé des questions de l'histoire religieuse, ce n'est pas que nous soyons assez naïf pour croire que le moment viendra où les querelles entre théologiens et philosophes seront absorbées dans le besoin supérieur de tirer au clair les faits et les idées et disparaîtront, pour ainsi dire, dans une suprême synthèse. Non, il faut de la polémique, comme il faut de

1. Voici la règle suivie par M. N. pour ce discours : « *eclectica ratione in his libris adhibendis opus est, in qua sibimet ipsi satis facere difficile est nedum aliis.* »

l'apologétique; seulement, nous les voudrions voir reléguées à l'extrême gauche et à l'extrême droite et n'intervenir que discrètement — nous laisser même parfois caresser la douce illusion qu'elles ont cessé d'intervenir — dans les problèmes que soulève soit l'origine de la Bible, soit l'élaboration du dogme. Cela, M. C. ne nous le permettra point. Du plus loin qu'il nous voit, il embouche la trompette guerrière et déploie son drapeau, et, sur ce drapeau, nous lisons : « Le libéralisme est un dans tous les pays, car partout il est la résistance de l'esprit d'examen à la domination d'une Église, quelle qu'elle soit d'ailleurs, qui a la prétention d'asservir les âmes à des dogmes indémontrables, et les corps à l'organisation sociale qui dérive de ces dogmes. »

Mais, puisque polémique il y a, nous voudrions qu'elle prit partout et toujours pour modèle les œuvres de M. Courdaveaux, c'est-à-dire qu'elle se présentât avec le cortège d'informations exactes, de citations précises, avec les mérites de discussion claire et vivement menée, que nous ne relevons pas aujourd'hui pour la première fois.

Nous exprimerons aussi notre satisfaction de voir que des loges maçonniques, au lieu de se borner à de brutales négations, ou de s'en tenir à un dédain qui est pire encore, ont pris plaisir à provoquer et à entendre une discussion solide et approfondie sur des matières difficiles et peu connues.

Nous avouons ne pas nous rendre très bien compte du titre et du sous-titre adoptés par l'auteur; ils nous semblent de nature à donner une fausse idée de l'œuvre : le premier, en annonçant une revue des principaux dogmes et de leur formation; le second, en faisant pressentir un aperçu des grands faits de l'histoire de l'Église. Mais, un coup d'œil jeté sur la table des matières et sur la préface mettra bientôt le lecteur au clair. Ce sont, en réalité, des études séparées, mais qui se rattachent toutes à une préoccupation commune : ruiner les prétentions de l'Église à l'infailibilité doctrinale.

Les principaux morceaux sont consacrés à l'histoire de la Bible, aux prophètes de l'Ancien Testament, au péché originel et au dogme de la Trinité.

Nous sommes bien souvent d'accord avec l'auteur sur les faits eux-mêmes, mais nous nous entendrions moins aisément sur l'interprétation qu'il en donne et sur les conséquences qu'il en tire. Comme nous le disions tout à l'heure : puisqu'il faut de la polémique, qu'on en fasse toujours avec la sincérité et la science de M. Courdaveaux !

M. VERNES.

113. — Adolf GOTTLOB, *Aus der Camera apostolica des 15 Jahrhunderts*. Ein Beitrag zur Geschichte des päpstlichen Finanzwesens und desenden Mittelalters. 1 vol. in-8, 317 pages. Innsbruck, Wagner, 1889.

Si l'on veut savoir quelles étaient avant la Réforme les exigences de la fiscalité pontificale, dit avec beaucoup de raison M. Gottlob, il y a un

moyen bien simple : gardons-nous avec prudence de toute déclamation, et ouvrons les registres de comptabilité qui se trouvent aux archives du Vatican et à celles du royaume d'Italie; après les avoir consultés, nous ne dirons plus que le pape percevait des sommes immenses et épuisait la chrétienté, mais bien que de tel chef il touchait par année tant de florins ou de ducats; nous remplacerons ainsi des données vagues par des chiffres précis. Le raisonnement est fort juste et, pour encore mieux nous convaincre, M. G. nous énumère quels livres de comptes des papes nous ont été conservés, depuis le pontificat de Martin V, à la fin du grand schisme, jusqu'à celui de Jules II inclusivement (11 novembre 1417-21 février 1513). Ce sont environ 150 volumes de *introitus et exitus* où sont notées toutes les sommes entrées au jour le jour dans les caisses du souverain pontife avec l'indication de toutes les dépenses; des *libri mandatorum* ou *bulletarum* où sont inscrits les mandats de paiement adressés, au nom du pape, par le *camerarius* au *thesaurarius*; des *libri Sanctæ cruciatæ* où l'on a relevé la part que touchait le saint père dans la dime de la croisade; des *libri annatorum* où sont consignées, chaque an, les redevances que payaient au saint siège ceux qui entraient en possession d'un bénéfice ecclésiastique. Tous ces livres constituent des documents de premier ordre; ils sont une véritable mine pour l'érudit que ne rebutent point les chiffres arides et qui sait tirer de tous ces nombres de curieuses conclusions pour l'histoire générale. Après avoir dressé la liste de ces registres, M. G. nous montre, dans un second chapitre, la constitution de la *camera apostolica*; il nous indique les attributions des fonctionnaires qui y étaient employés; il nous donne les règles de comptabilité qu'ils devaient suivre et il nous apprend comment le contrôle s'exerçait sur eux. C'est la meilleure partie de l'ouvrage, celle où l'on trouve le plus de faits nouveaux. Le troisième chapitre a trompé notre attente. Nous pensions que l'auteur nous ferait connaître tous les revenus que touchait au xv^e siècle le souverain pontife; sans doute il nous livre quelques détails intéressants sur l'administration financière de l'état romain, sur les inféodations dans le territoire de Saint-Pierre, sur les impôts indirects comme les droits de douane, la gabelle, la mine d'alun de Tolfa; mais nous aurions surtout désiré savoir à quels moments on a perçu des dimes pour la croisade et à combien de ducats elles se sont élevées à chaque fois, et aussi quelles sommes sortaient chaque année des différents royaumes, France, Allemagne, Angleterre, etc., pour grossir, sous prétexte d'annates, de grâces expectatives, de denier de saint Pierre, etc., les coffres de la papauté. Ici M. G. s'est dérobé; au lieu de nous fournir des chiffres, il nous décrit les résistances que les États opposèrent à la fiscalité pontificale et encore commet-il une grave erreur, en soutenant, malgré les nombreux travaux publiés en France, l'authenticité de la pragmatique de saint Louis (p. 199). Il nous avoue du reste qu'il n'a parcouru que rapidement, faute de temps, les registres dont il a si bien montré l'intérêt his-

torique. Un nouveau voyage à Rome lui eût permis de compléter ses notes et de faire, au lieu d'une esquisse, un véritable tableau des revenus de la *camera apostolica*; il est vraiment dommage qu'il ne l'ait pas entrepris.

Ch. PFISTER.

114. — *Classiques populaires* édités par H. LECÈNE et H. OUDIN. Les Chroniques, deuxième série. Froissart, Commines, par DEBIDOUR, doyen de la Faculté des Lettres de Nancy. Paris, in-8, 1890, 236 p. Prix : 1 fr. 50.

Ces éditions populaires des classiques du vieux et du moyen français ont-elles quelque succès? Je le souhaite, mais je n'y crois guère. Les épicés qui paraissent quotidiennement dans les journaux à cinq centimes ont pour la multitude des attraits irrésistibles, et l'encre est si bien posée qu'on donne dans les écoles primaires n'est guère propre à susciter des admirateurs à Villehardouin, à Joinville, à Froissart, ou à ces vieux trouvères qui chantaient la gloire de Charlemagne « à la barbe florée », et les exploits de ses douze pairs. La vieille France et ses historiens ne sont plus guère en faveur; en aime-t-on davantage la France moderne? J'ai lu à l'âge de onze ou douze ans le *Roman de Fierabras* imprimé à Épinal sur du mauvais papier buvard, avec quel intérêt passionné, je m'en souviendrai toujours. Le duel héroïque, interminable, d'Olivier et du Sarrasin, m'arrachait des larmes, et j'avais pour leur bravoure chevaleresque une égale admiration. Quelles bonnes journées m'a fait passer la merveilleuse histoire des quatre fils Aymon, l'enchantement Maugis, le fameux cheval Bayard, le vieux Bueves d'Aigremont qui ne voulait pas prêter l'oreille aux conseils pacifiques de la duchesse, sa femme, qui la renvoyait brutalement dans sa chambre avec ses pucelles, sous prétexte que son mestier, à lui, était de frapper de l'épée, et Renaud assommant d'un coup d'échiquier Bertolais, lequel furieux de perdre au jeu, l'avait appelé traître et renégat! Ah! les beaux récits et les merveilleux récits! Quelle idée saisissante ils me laissaient de ce fier moyen âge, de ces rudes guerriers vêtus de fer qui ne faisaient pas plus de cas de leur vie que de celle d'autrui! J'oubliais leur violence, leurs emportements sauvages, pour ne plus voir en eux que des héros fidèles à l'amitié jusqu'à la mort, esclaves de leur serment, et qui réparaient dans le sang les affronts faits à leur honneur. Il me semble que si l'on m'avait mis alors dans les mains une traduction des *Chroniques* de Froissart, j'y aurais pris aussi un plaisir extrême, car elles ne sont pas autre chose qu'une sorte d'épopée homérique, où les mœurs violentes, les passions, les vertus et les vices du moyen âge sont exprimés avec un relief puissant, ou si l'on aime mieux « peints sur place avec de simples, mais fortes couleurs. » L'âme du peuple est comme celle de l'enfant : elle aime les beaux récits, les longues descriptions, les tableaux de sièges et de batailles, en un mot, l'histoire racontée comme une légende, et se soucie fort peu de la critique. C'est ce que M. Debidour semble n'avoir

pas compris : son livre n'est pas et ne peut pas être un livre populaire, parce que la critique y tient une trop grande place. On croirait volontiers qu'il a été fait pour des aspirants au baccalauréat, plutôt que pour de braves gens qui n'ont reçu qu'une instruction médiocre. Au lieu d'un chapitre où il est traité « des chroniqueurs intermédiaires entre Joinville et Froissart », ne valait-il pas mieux donner la description tout entière de la bataille de Poitiers, avec le texte très légèrement rajouté ? Ce n'est pas assez de citer çà et là vingt lignes, trente lignes du chroniqueur : il ne fallait pas craindre de donner de longs extraits. L'épisode du siège de Calais, l'amour du roi Édouard pour la comtesse de Salisbury, le voyage de Froissart à Orthez, à la cour de Gaston Phœbus, étaient, entre bien d'autres, des morceaux faciles à détacher de l'ensemble. Un autre chapitre intitulé « Chroniqueurs intermédiaires entre Froissart et Commines », ne me paraît pas moins superflu que celui qui ouvre le volume. Il n'y a que ceux qui ont fait leurs humanités, et parmi ceux-là les esprits curieux, qui pourraient s'intéresser à la *Chronique du bon duc Loys de Bourbon*, à Jean Chartier, au *Journal d'un bourgeois de Paris*, à Monstrelet, à Chastellain, à Jean Molinet. Tous ces historiens ou chroniqueurs sont morts et bien morts pour le peuple. Il se souvient peut-être encore de Commynes, parce qu'il a été l'historien d'un roi qui a laissé après lui comme une trace légendaire ; le meilleur moyen de le faire connaître était de citer de longs passages tirés de son histoire, sans les accompagner d'aucun commentaire. Une chose encore bien inutile a été de donner le texte même des morceaux extraits de Froissart et de Commynes, et de les faire suivre d'une traduction. Cette dernière seule suffisait ; il y a d'ailleurs dans Commynes des pages entières où la langue est aussi facile à comprendre que celle du *xv^e* siècle.

Comme ouvrage populaire, ce livre, à mon avis, est tout à fait manqué. S'il eût été destiné, je le répète, à des lettrés ou à des demi-lettrés, il ne serait pas sans intérêt, ni sans utilité. Quelques erreurs et affirmations hasardées mériteraient pourtant d'être relevées : Henri IV (p. 136) n'a jamais dit que « Plutarque lui souriait toujours d'une fraîche nouveauté », et il y a longtemps déjà que M. Debidour devrait savoir que ce passage est extrait d'une lettre fabriquée par un faussaire. L'édition de Monstrelet par MM. Beaune et d'Arbeumont (p. 110, en note), est qualifiée d'excellente : ce n'est pas l'opinion des connaisseurs, et particulièrement de M. Henri Stein. Dans le chapitre sur « la Vie de Commines », il eût été bon de renvoyer à un opuscule intéressant de M. Fierville, publié en 1881, chez Champion, et intitulé : « Documents inédits sur Philippe de Commines » ; on y trouve de très curieux détails biographiques sur l'historien de Louis XI.

A. DELBOULE.

115. — P. de NOLHAC. *Piero Vettori et Carlo Sigonio. Correspondance avec Fulvio Orsini*. Rome, imp. Vat, 1889, in-4 de 66 p.

On analysait récemment ici-même l'ouvrage que M. de Nolhac a consacré à l'étude de la *Bibliothèque de Fulvio Orsini* (1889, n° 46). Indépendamment des renseignements bibliographiques qui le remplissent, ce livre contient deux ou trois chapitres intéressant l'histoire littéraire de l'Italie au xvi^e siècle. Ce sont les *preuves* de ces chapitres qu'on trouvera dans la nouvelle publication de l'auteur, parue d'abord dans les *Studi e documenti di storia e diritto*. Les trois noms ici groupés, dit-il, « sont peut-être les plus dignes de mémoire du groupe italien de leur temps. On chercherait difficilement en Italie, au moment où ils vécut, surtout après la mort de Panvinio et de Paul Manuce, un philologue comme Vettori, un historien comme Sigonio, un archéologue comme Orsini. » La correspondance entre Vettori et Orsini ici publiée de 1566 à 1582 et compte 43 numéros; on y trouvera des détails sur les découvertes du temps, fouilles et manuscrits, sur les travaux des deux savants et notamment la préparation de la célèbre édition de *Festus* donnée par Orsini. L'éditeur n'a pas trouvé de lettres d'Orsini à Sigonio; celles de ce dernier, au nombre de vingt-sept, vont de 1563 à 1583; il parle, dans les dernières, de la *Consolatio* qu'il avait fabriquée et mise en circulation sous le nom de Cicéron, par une supercherie indigne de lui et de tout le reste de sa carrière.

L.

116. — *Histoire administrative de Beaucaire depuis le xiii^e siècle jusqu'à la Révolution de 1789*, ouvrage composé presque en entier sur des documents inédits, par Alexandre EYSETTE. Beaucaire, Elisée Aubanel, 1889, 2 vol. 476, 516 et LXXI pp.

Les monographies d'histoire locale touchent toujours par un point à l'histoire générale; à ce titre, elles méritent qu'on leur accorde quelque attention, mais elles offrent un intérêt tout particulier quand elles ont pour objet une ville d'un passé long et célèbre, pour l'auteur un homme compétent et amoureux de son sujet; c'est le cas de la monographie dont il est ici question. Beaucaire, dont le nom ancien *Ugernum*, est déjà mentionné au 1^{er} siècle de notre ère, a été, pendant tout le moyen âge, un des marchés les plus fréquentés de l'Europe; l'auteur de son histoire, M. Alexandre Eysette, est un de ces hommes qui consacrent à leur petite patrie tous leurs loisirs et toutes leurs forces disponibles. En 1837, M. A. E. débutait par une étude sur l'*Antique Ugernum*, en 1867 il publiait un fragment considérable de l'histoire de Beaucaire et qu'il fût maire, conseiller général de sa ville natale, on lui rendit la justice à Pondichéry — il a été en effet conseiller à la cour d'appel de l'Inde et a publié un ouvrage sur le droit hindou — il continuait à accumuler les documents sur Beaucaire, si bien qu'à sa

mort, en 1886, il laissait en partie imprimée, en partie manuscrite et inachevée son histoire administrative de Beaucaire. C'est cette œuvre que, avec un soin pieux, son neveu M. Gaston Eyssette, professeur au Lycée du Puy, a terminée et qu'il fait paraître aujourd'hui.

Cette œuvre, d'une étendue considérable, est divisée en sept livres répartis en deux volumes. Ces sept livres sont précédés d'un avant-propos historique résumant l'histoire de Beaucaire jusqu'en 1631 et suivis d'un Appendice contenant des notes et des pièces justificatives. Le livre I^{er} traite du consulat et de l'administration générale de la commune. Sous les comtes de Toulouse, Beaucaire a six consuls qui délibèrent avec l'assistance d'un conseil; mais on ne sait rien du système électoral ni de l'administration supérieure à cette époque. Après la soumission de Beaucaire à Louis VIII tous les pouvoirs sont concentrés dans les mains des officiers de la couronne; des syndics, élus en présence du sénéchal, remplacent les consuls. En 1334, les nobles se séparent des bourgeois et la scission dure jusqu'en 1465; Louis XI rétablit le consulat. Le chapitre sur la constitution consulaire contient des détails très curieux; des tableaux bien dressés permettent de comprendre le mode d'élection assez compliqué des quatre consuls et du conseil de ville. Le livre II fait connaître l'ancien personnel administratif; on y voit défiler le capitaine de la ville, les défenseurs des pâturages, les levadiers et les robiniers, fonctionnaires à qui le Rhône laissait peu de loisirs, les voyers, les estimateurs-jurés, les gardes fruits, les inspecteurs des halles, les mesureurs, les inspecteurs des andrones, les auditeurs des comptes, le clavaire, l'archiviste, le notaire de la commune, les juges conservateurs. Le livre III a pour objet les anciens privilèges de Beaucaire et de ses corporations; le livre IV traite de la topographie. Dans le V^e, intitulé *Mélanges de statistique et de biographie*, sont réunies des notices sur la peste, les inondations et sur diverses notabilités beaucairoides. Le VI^e livre donne des listes chronologiques des consuls, syndics, viguiers, etc.; le VII^e est rempli par les chartes et les pièces justificatives.

Cette analyse suffit à donner une idée de l'intérêt que présente cet ouvrage; ce qu'elle ne dit pas, et ce qu'il faut ajouter, c'est que pour une bonne part les renseignements réunis par M. E. sont inédits; ils ont été pris dans les archives municipales de Beaucaire ou dans les archives particulières des familles de Roys, de Porcelet, du Puy, de Clausonnette. Quelques-uns de ces documents ne laissent pas que d'avoir une saveur toute locale; je signale aux gens curieux le règlement de police édicté par P. Scatisse en 1373 et tout spécialement les articles relatifs aux marchands de vins pour les empêcher — déjà! — de mouiller leur marchandise, et aux courtisanes de se promener sans un signe au bras gauche « *sub pæna perditionis rauræ superioris*, sous peine de la perte de leur robe de dessus. » Les matériaux intéressants et nombreux réunis par M. A. E. ont été mis en œuvre avec art et sont pré-

scrits sous une forme agréable. En publiant le travail de son oncle M. G. Eyssette n'a donc pas seulement bien mérité des Beaucarons, comme il le souhaite modestement, il a rendu service à tous ceux qui s'intéressent aux études historiques¹.

Z.

117. — Conférences de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège. Deuxième série. Liège, Demarteau, 1889. In-8, xxvi et 345 p.

Ce volume comprend six conférences : I. *Le bilan de la Révolution française*, par M. G. Kurth ; II. *La fin de la nationalité liégeoise*, par M. Am. de Ryckel ; III. *La Révolution française à Liège et les beaux-arts*, par M. J. Helbig ; IV. *Destruction de la cathédrale de Saint-Lambert par la révolution liégeoise*, par M. G. Francotte ; V. *Un type de révolutionnaire liégeois, N. Bassenge*, par M. F. Gonne ; VI. *La Révolution française à Liège et les classes populaires*, par M. J. Demarteau. Les premiers et les derniers mots de l'étude de M. Kurth suffisent à marquer l'esprit du volume : « La Révolution a fait banqueroute ; elle n'a point payé ses dettes au genre humain ; elle a manqué à tous ses engagements ; elle avait tout promis et n'a rien donné (p. III-IV). Nous rappellerons ses exploits dans le pays de Liège ; nous la montrerons détruisant, avec une nationalité dix fois séculaire, les institutions les plus libres du monde ; nous mettrons sous les yeux des Liégeois les ruines qu'elle a accumulées dans le domaine de l'art, de la charité, de l'enseignement ; nous ferons connaître les personnages répugnants qui ont été ses instruments et ses complices (p. xxvi). » Nous voilà prévenus. Aussi lirons-nous dans l'essai de M. de Ryckel qu'il n'existait pas de griefs sérieux contre le gouvernement du prince-évêque de Liège, et nous n'y lirons pas les représailles exercées par le prince de Milan. M. Helbig nous dira que l'Exposition a célébré une faillite déclarée au tribunal de l'histoire, et que la tour Eiffel a commencé par la confusion des idées, comme la tour de Babel a fini par la confusion des langues (p. 70). En racontant la destruction de Saint-Lambert, M. Francotte s'écriera qu'il ne faut ni oublier ni pardonner ce grand crime des révolutionnaires de Liège (p. 110). M. Gonne fera de Bassenge un homme qui a le « délire de la haine » et qui pousse des « rugissements dignes d'Hébert ou de Marat » (p. 131). M. Demarteau accusera la Révolution d'avoir retardé d'un siècle l'instruction du peuple liégeois, d'avoir violé ou supprimé toutes les libertés populaires, renversé

« Je ne veux pas dire que ce livre soit absolument sans reproche : la composition est un peu lâche ; il eût mieux valu fonder dans un seul appendice, les chapitres VI, VII, et l'appendice proprement dit ; — le chapitre sur la topographie eût gagné à être éclairé par une carte ; — le lieu d'origine de Peire Cardinal aurait dû être élucidé par l'auteur ; — Ferrata aurait dû être complété, il y faudrait par exemple ajouter *Arctis*, I, p. 184, *aperçuant*, I, p. 405 et le vers si mal composé, I, p. 407, etc.

les institutions protectrices de l'ouvrier, restreint son travail, abaisse le salaire, etc. (p. 147). Cela dit, — et tout en reconnaissant la justesse de plusieurs de leurs appréciations, — nous louerons volontiers le soin que les auteurs du volume ont mis à leurs conférences et leur ardeur à chercher et à trouver des documents historiques; ils ont, comme dit M. Helbig emprunté la méthode de M. Janssen pour mettre en lumière les événements de la révolution liégeoise (p. 36), et les pièces qu'ils ont tirées des archives seront utilement consultées par d'autres. M. de Ryckel reproduit une relation du temps sur le meurtre de trois prêtres français, et le récit du docteur Bovy sur le bombardement de Liège en 1794 (pp. 20-25). M. Helbig cite le rapport officiel du pillage du palais des princes-évêques, énumère les églises détruites dans la ville, les tableaux envoyés à Paris et donne *in extenso*, d'après les archives municipales de Lille, la liste des pièces d'argenterie emmenées par Waleff après la prise de Liège (pp. 42-43, 49-50-52-60). M. Francotte reproduit le rapport de Defrance, le chef de la « commission destructive de la cathédrale », et raconte avec le plus grand détail la démolition de Saint-Lambert. M. Gonne retrace d'intéressantes particularités, inédites pour la plupart, de l'existence de Bassenge, et, si M. Demarteau accuse aussi vigoureusement les *patriotes* liégeois que les envahisseurs français, s'il fait peser la responsabilité des événements sur Chestret et Fabry autant que sur les commissaires de la Convention, s'il charge les deux hommes qui ont « troué la digue » avec la même furie que les émigrés chargeaient Necker et Lafayette, il a du moins réuni dans son étude une foule de documents sur les corporations religieuses de Liège et leur avoir, sur le culte, le décadi et la proscription des prêtres, sur les impôts de la Révolution et les assignats, sur le travail, les salaires et le prix des denrées, sur la misère générale, les soulèvements et le brigandage (les *garrotteurs*), sur la carrière de Chestret et de Fabry. Il faut donc, malgré tout, remercier les auteurs de ce volume où l'historien de la Belgique et de Liège trouvera de précieuses informations. Les fautes matérielles sont rares : p. 17 et 116, il est singulier que des Belges écrivent *Jemmappes* et *Jemmapes* pour « Jemappes »; *id.*, l'armée autrichienne ne fut pas du tout « culbutée » près de Waroux; p. 20, il est inexact de dire que « le 2 mars 1793, les Autrichiens et les Prussiens marchaient sur Liège »; p. 45, on nous dit sérieusement, d'après la duchesse d'Abrantès, que Cambacérès dans son exil, en quelque lieu qu'il fût, se réveillait soudain à l'heure où il avait condamné Louis XVI et que « le spectre de sa victime se dressait devant lui »; p. 81, lorsque, le 4 mars, les Français battirent en retraite, les patriotes ne proclamaient sûrement pas « la trahison de Dumouriez », que tout le monde appelait à grands cris pour réparer le désastre; p. 117, ce n'est pas une « faible minorité » qui vota la réunion de Liège à la France; p. 119, on voudrait plus de détails sur l'emprisonnement de Bassenge et le schisme qui s'éleva à Paris entre les Liégeois réfugiés (Borgnet qu'on nomme injustement p. 321, note, un

historien aux « chapitres indigestes », a très bien insisté sur ce point; p. 265, la lettre du volontaire angevin a été forgée par Grille; p. 334-337, on aura beau dire; puisqu'il était impossible de conserver l'indépendance nationale, Chestret, Fabry, Bassenge et leurs amis ne pouvaient faire autre chose que de demander l'annexion à la France. M. Demarteau leur reproche d'avoir « refusé de s'associer aux Belges en haine de la religion et par amour du philosophisme »; mais les Belges étaient-ils unis? Y avait-il le moindre espoir de constituer la nationalité belge, lorsque Anvers et Louvain refusaient d'envoyer leurs députés à l'assemblée de Brabant, lorsque les provinces n'arrivaient pas à lever une armée nationale belge? Ce n'est pas seulement le « fanatisme de l'impiété francolâtre » (*sic*) qui détermina Liège, non plus que le pays de Franchimont qui le premier prononça le vœu de réunion, à se jeter dans les bras de la France, ce fut la nécessité; ce fut la pensée de « grands intérêts et avantages »; la France seule pouvait protéger, défendre Liège contre le prince-évêque et l'empire germanique. C'est ici qu'il fallait citer Dumouriez (III, 218) « se trouvant un trop petit pays pour former un État particulier, se méfiant de la disposition des Belges qui ne voudraient pas sacrifier leur religion et leur clergé, se voyant en avant de tout, sans places fortes, leur pays aisé à envahir, les Liégeois crurent que, devenant Français, la république défendrait leur liberté ». En terminant, remercions les auteurs du volume, et surtout M. Kurth, de leur sympathie pour la France. C'est avec « douleur » que M. Kurth constate la diminution de notre population et prévoit, pour un avenir qui n'est pas trop éloigné, le moment où la France aura vingt millions d'habitants, pendant que l'Allemagne en comptera quatre-vingts; « voilà, dit-il, qui résoudra d'une manière imprévue, mais irrésistible et définitive, la question de savoir à qui appartiendra l'Alsace-Lorraine »! (p. xvii). Que M. Kurth déteste la République et la Révolution; qu'il s'imaginer que notre avenir est sombre parce que « Trompette et Coquelin sont des personnages »; nous n'avons pu lire sans émotion, et nous lui en savons le gré le plus vif, les lignes suivantes: « Doute France! Se pourrait-il qu'un jour l'Europe dût apprendre à se passer de toi? Certes, il manquerait quelque chose au monde, le jour où la place de la France sera vide dans la famille des peuples chrétiens, et rien ne remplacerait cette nation héroïque et charmante, cette race spirituelle et sublime qui faisait briller sur la civilisation européenne quelque chose comme le sourire d'une éternelle jeunesse! »

A. CHUQUET.

1. Autres bagatelles : p. 60 : le 2 février 1793, Bassenge n'était pas « agent du Directoire »; p. 81 : ce fut le 5 et non le 15 mars que Cobourg occupa la ville; p. 116 : comment un des auteurs met-il au 27 novembre la première entrée des Français dans Liège que tous les autres placent avec raison au lendemain 28?

118. — *Papiers de Barthélemy*. (191-179, p. p. KAULEK. IV. Paris, Alcan, 1889). In-8, 658 p. 18 francs.

Voici le quatrième volume de ces *Papiers de Barthélemy* que M. Kaulek publie régulièrement avec soin et conscience *. Ce volume commence, sans un seul mot d'introduction, au mois d'avril 1794 et finit au mois de février 1795. Comme les précédents tomes, il renferme un grand nombre de lettres très succinctement analysées et quelques dépêches et rapports in-extenso. On remarquera particulièrement, parmi les pièces que M. K. a reproduites en leur entier, celles qui sont signées de Barthélemy, de Bacher, de Rivalz, de Venet. Elles donnent sur les événements des informations prises de tous côtés, très souvent fausses, parfois même ridicules, mais parfois très précieuses. Enfin, et surtout, elles retracent les dispositions de la Prusse, les pourparlers qui doivent amener la paix de Bâle, les missions de Schmerz, le « voyageur » de Möllendorf, et de Meyenrinck, l'adjudant-général du vieux maréchal, l'arrivée du comte de Goltz, ministre plénipotentiaire de Frédéric Guillaume II et du secrétaire Harnier, leurs premiers entretiens avec Bacher et Barthélemy. Le volume se termine par une table analytique très complète, et dont nous remercions M. Kaulek ; mais pourquoi fait-il du duc Albert de Saxe-Teschen deux personnages, l'archiduc Albert et le duc de Saxe-Teschen, et pourquoi écrit-il *Rügel* le nom du général-major Rüchel et à deux pages de distance (p. 317 et 319) *Poissac* et *Boissac* ?

A. C.

119. — *Essays by the late Mark Pattison*. Collected and arranged by Henry NUTTSHIP, M. A. 2 vol. in-8. Oxford, Clarendon Press, 1889, de vii-494 p. et 447 p.

L'article que j'ai publié dans la *Classical Review* (vol. III, p. 308) me dispense d'insister longuement sur les *Essais* posthumes de M. Mark Pattison qu'un ami fidèle et respectueux vient de recueillir et de confier à la « Clarendon Press ». Je ne répéterai pas les observations que m'a suggérées la partie la plus intéressante peut-être de ces deux volumes et les menues additions que j'ai cru pouvoir y faire. Mais il est utile de

1. Cp. sur les trois volumes précédents *Revue* 1887, n° 48 ; 1888, n° 33 ; 1889, n° 6.
2. P. 29, *Werdt*, lire *Woerth* (le Woerth de 1870) ; p. 120, *Wolky*, *Wolski* ; *id.* *Ingelström*, *Igelström* ; p. 152, *Liechsthal*, *Liestal* ; p. 176, *Barss*, *Barsch* ; *id.* *Badoffski*, *Badowski* ; p. 234, *Hannohcourt*, *Harnoncourt* ; p. 255 (et 368), *Eustache*, *Eustace* ; p. 326, *Demoutier*, *De Moutier* ; p. 347, *Lucadon*, *Lödcadon* ; p. 396 (et 441), *Dahlberg*, *Dalberg* ; p. 422, *Veisey*, *Vecsey* ; p. 446, *Gundersblum*, *Guhtersblum* ; p. 501, *Lamarsk*, *Lamartque* ; p. 534, *Benfelden*, *Benfeld* ; p. 571, *Altana*, *Altona* ; p. 105, qu'est-ce que *Ruhlsheim*, village du Bas-Rhin ? p. 352 (et suiv.) « le docteur Keiner » a été l'objet d'une attachante biographie d'Ad. Wohlwill, *Georg Kerner* (Hambourg, 1886) ; p. 356, Forstenbourg était un bâtard du duc de Brunswick et, comme disait Massenbach, le Vendôme de ce Henri IV (cp. *Valmy*, p. 198).

faire connaître davantage en France ce recueil. Ce sont des essais à la façon anglaise, articles de revue, courtes études bien composées et claires sur des questions de valeur, toutes à propos d'un ouvrage récemment paru. Mais on trouve presque partout la marque d'un jugement original, informé, et qui n'a pas attendu le livre, qui est l'occasion de son article, pour être au courant du sujet. De là un mérite qui dépasse la simple vulgarisation et laisse de l'intérêt à des pages dont la plupart, au point de vue de l'information, ont déjà vieilli.

Plusieurs essais de M. Pattison se rattachent à l'histoire des études dans l'université d'Oxford et à l'histoire religieuse moderne du Royaume-Uni et de l'Allemagne. Celles-ci échappent entièrement à ma compétence et je les signale seulement pour mémoire; la personnalité religieuse de l'auteur et ses idées anglicanes y sont nettement marquées.

Le plus grand nombre des travaux réunis ici intéresse la France et notre littérature du xvi^e siècle, qui avait dans M. P. un admirateur passionné. On y lira une étude sur Grégoire de Tours (t. I, p. 1-29), qui date de 1844, d'après Michelet et Aug. Thierry et qui est bien un peu ancienne, une autre sur Huet, évêque d'Avranches (p. 244-305), plus spécialement dirigée dans le sens théologique et qui n'a plus guère de valeur aujourd'hui, une troisième sur « la tragédie de Calas » (t. II, p. 177-210), d'après le livre d'Ath. Coquerel. Pour le xvi^e siècle, la série est plus riche; on réimprime ici « Calvin à Genève », article publié dans la *Westminster Review* de 1858, une « Vie de Montaigne », parue dans la *Quarterly* de la même année et esquissée d'après les travaux de Grün et de Payen, une étude sur Muret, du *Times*, d'après le livre plus récent de M. Dejob. Enfin, les pages les plus importantes sont consacrées aux Estienne et à Joseph Scaliger.

L'essai sur les Estienne (*The Stephenses*, t. I, p. 67-123) a pour point de départ le mémoire de Léon Feugère que couronna l'Académie française qui fut réimprimé en 1864 dans les *Portraits littéraires du xvi^e siècle* de l'auteur. L'écrivain français y est traité avec une courtoisie, mais réelle sévérité; M. P. établit qu'il fait des développements sur des choses qu'il n'a pas lues, qu'il n'est aucunement familier avec l'époque qu'il étudie et qu'il manque de la condition essentielle pour s'occuper

de la connaissance du grec. La conclusion est d'intérêt général d'être traduite : « Quand M. Feugère, dans un essai qui a

été couronné par l'Académie française, se montre incapable de distinguer le blanc et le noir en matière de philologie classique, nous sommes obligés de songer que le plus élevé des éléments de culture fait défaut à l'éducation de la première nation d'Europe. Si l'Académie française regarde la production d'un bon exercice de français comme l'objectif de ses concours annuels, elle a raison de décerner ses couronnes à des essais comme celui de M. Feugère. Mais comme cela tend à maintenir en France le niveau superficiel de sa critique historique actuelle, on peut regretter que l'Académie sanctionne de son appro-

bation de si faibles productions de seconde main ». Le passage n'a perdu toute actualité; notre critique ne mérite peut-être plus d'hui, il est vrai, le reproche du savant recteur de « Lincoln College », mais l'Académie française ne peut pas se vanter d'avoir été pour beaucoup dans ce progrès.

Où je ne fais aucune difficulté de me ranger à l'avis de l'auteur, c'est quand il déclare que les Français de notre temps témoignent d'une indifférence coupable à l'égard des grands philologues qui ont honoré leur pays au xvr^e siècle. C'est à peine si quelques monographies, dont plusieurs insignifiantes, leur ont été consacrées, tandis que tant d'autres points moins importants de l'histoire littéraire nationale ont été l'objet de recherches considérables. Rien de sérieux, par exemple, n'a été tenté sur les Estienne depuis le travail de M. P., et, pour Joseph Scaliger, c'est encore la présente étude (t. I, p. 132-195), provoquée par le livre de Bernays, qui constitue le tableau le plus juste que nous possédions, sous forme abrégée, de l'œuvre immense de ce savant. Deux fragments d'une biographie complète, l'un relatif à la jeunesse de Scaliger, l'autre à ses relations avec la famille Chasteigner de la Rocheposay (p. 196-243), attestent que l'auteur songeait à donner un pendant à son grand ouvrage sur Casaubon. Il est très regrettable que l'ouvrage soit demeuré inachevé; mais nous devons savoir gré à M. Pattison d'avoir si patiemment travaillé à la gloire de nos grands hommes, à une époque où ils étaient dédaignés chez nous ou plutôt victimes de cette admiration de convention aussi vaine que l'oubli.

P. DE NOLHAC.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Leroux va publier pour la Société asiatique les *Chants populaires des Afghans* recueillis par M. James DARMESTER. Cet ouvrage considérable, depuis longtemps annoncé, se compose de trois parties : 1^o le texte des chants, au nombre de 116, recueillis à la frontière afghane en 1886; ils sont répartis sous cinq chefs : chansons historiques, chansons religieuses, légendes romanesques, chansons d'amour, mœurs et folklore. Elles sont toutes inédites, aucun texte populaire n'ayant encore été recueilli, bien que les Anglais soient établis dans le pays depuis quarante ans; 2^o la traduction avec un commentaire philologique et historique qui forme une véritable encyclopédie de la vie afghane; 3^o une introduction sur la langue, l'histoire et la littérature des Afghans où l'auteur expose le résultat de ses recherches. L'étude sur la langue est une véritable grammaire historique de l'afghan faite sur le modèle de la grammaire historique du persan du même auteur : la conclusion est que l'afghan n'est point, comme on l'admet généralement, un dialecte intermédiaire entre l'Inde et la Perse, mais un dialecte purement et exclusivement iranien et que dans la famille iranienne il appartient à la famille zende. « Tout s'explique comme si l'afghan était dérivé du zend ou d'un dialecte très voisin du zend » : l'afghan est le descendant direct du zend arachosien. M. Darmesteter recherche en-

suite les origines des Afghans qu'il suit jusqu'à l'époque d'Alexandre, et expose l'organisation des écoles populaires de poésie chez les Afghans. La *Revue critique* reviendra plus à loisir sur ce vaste travail.

— Notre collaborateur Henry HARRISSE vient de publier chez Welter une fort intéressante et spirituelle brochure intitulée *Christophe Colomb, les CorSES et le gouvernement français* (in-8°, 32 p.). On sait que les CorSES prétendent que l'illustre navigateur est né à Calvi. Mais, comme le démontre surabondamment M. H. : 1° on n'a jamais trouvé à Calvi l'acte de baptême de Colomb; 2° il n'y avait pas un seul CorSE avec Colomb au temps de la découverte de l'Amérique; 3° Colomb n'est jamais allé en Guinée et n'a jamais donné en l'honneur de son pays natal, le nom de *Cap CorSE* au Cap Coast actuel; 4° dans tous les écrits sur lesquels s'appuie l'abbé Casanova, — qui veut à tout prix faire naître Colomb à Calvi — on ne trouve pas un seul mot sur celui qu'il nomme le « héros des mers », ni sur sa prétendue naissance à Calvi, etc. Mais ce qui navre, comme dit M. H., c'est que le *Temps* ait imprimé sérieusement que le président des États-Unis allait octroyer le titre de citoyens américains à tous les CorSES; c'est que le président Grévy ait autorisé par décret l'érection de la statue de Colomb sur la place de Calvi; c'est que le ministère de l'Instruction publique ait souscrit quatre fois et par centaines d'exemplaires au *Christophe Colomb, Français, CorSE et Calvais* de l'abbé Peretti. M. H. accompagne cette substantielle brochure de notes et preuves documentaires ainsi que de très importants *documents extrinsèques et historiques* (p. 21-24) et de *documents intrinsèques et notariés* (p. 25-30), qui démontrent irréfutablement que Domenico Colombo, tisserand génois, père de Christophe, est né à Quinto, à quelques kilomètres de Gênes; qu'il a constamment vécu dans l'enceinte de Gênes du 1^{er} avril 1439 au moins jusqu'au 28 septembre 1470, et après; que sa femme Susanna Fontanarossa est née au Bisagno, dans la banlieue de Gênes; que Christophe Colomb, fils aîné de Domenico et de Susanna, naquit dans l'enceinte de Gênes entre le 31 octobre 1446 et le 31 octobre 1451. On félicitera vivement, M. Harresse d'avoir ainsi rétabli la vérité, et l'entière vérité; on dira de son travail ce qu'il dit du travail (*Le berceau de Christophe Colomb et la CorSE*), de l'abbé Casabianca qui a su s'élever au-dessus de l'amour-propre de clocher : « C'est à la fois un bon livre et une bonne action ».

— Nous avons reçu de la librairie Desclée et de Brouwer (Bruges, 1890. In-8°, 215 p.), une *Vie du père Damien*, de la congrégation des Sacrés-Cœurs, par le R. P. Philibert TAUVEL, avec une introduction de son frère le R. P. Pamphile DE VEUSTER, de la même congrégation. Le père Damien a été l'apôtre des lépreux de Molokai, une des îles Sandwich.

— Dans une brochure intitulée *Le P. Guevarre et la fondation de l'hôpital général d'Auch* (« Annales du Midi », II, 1890, pp. 81-94), M. Ch. JORET prouve que le père Guevarre a installé l'asile d'Auch et rectifie certaines inexactitudes de la biographie qu'il avait consacrée au charitable jésuite.

— MM. Henry CARNOX et Alcuis LEDIEU fondent une *Revue du Nord de la France* (Paris, rue Vavin, 33; une livraison de 32 pages par mois; prix de l'abonnement annuel, 10 fr., et pour tous les fonctionnaires civils, ecclésiastiques ou militaires, 8 fr.). La *Revue du Nord de la France* exclut les questions politiques et religieuses; elle traitera de l'histoire provinciale et de l'histoire locale, n'oubliera pas la langue et la littérature du moyen-âge, les œuvres des trouvères, les mystères, les fabliaux, les beaux-arts, le folklore ou traditionnisme, etc.; ce sera « une revue sérieuse » et elle demande « l'appui et la collaboration active de tous les travailleurs. »

ANGLETERRE. — Vient de paraître, à Londres, chez MM. Swan Sonnenschein, a *short Comparative Grammar of Greek and Latin for Schools and Colleges*, by

Victor Henry, *Deputy-Professor of Comparative Philology in the University of Paris.... Authorized translation from the Second French Edition by R. T. Elliott, M. A., Lecturer in Classics and Comparative Philology at Trinity College, Melbourne.* Cette traduction, exécutée par un jeune savant qui lui-même eût été parfaitement capable d'écrire une œuvre originale, et revue feuille à feuille par l'auteur, se présente au public anglais sous les auspices de MM. A. H. Sayce, H. Nettleship et E. R. Wharton, de l'Université d'Oxford.

AUTRICHE. — Il s'est fondé à Vienne une Société Grillparzer ou *Grillparzergesellschaft*, qui veut mieux faire connaître le poète par la création de bibliothèques, par des conférences sur Grillparzer, par des représentations de ses pièces, par la publication d'un Annuaire ou *Jahrbuch*. Le président de la Société est M. Rob. ZIMMERMANN; les membres du Comité fondateur sont MM. CARRIÈRE, de Munich, SAUER, de Prague, SCHÖNBACH, de Gratz, VOLKELT, de Würzburg, LEVINSKY, WILBRANDT, GLOSSY. L'ami de Grillparzer, Bauernfeld, a été nommé premier membre d'honneur. Adresser les adhésions à M. Em. REICH, Vienne, II, Czerningasse, 7.

— M. K. PATSCH vient de publier une étude de douze pages (Prague, Ehrlich) sur le premier mariage de Wallenstein, *Albrecht von Waldsteins erste Heirat*.

SUISSE. — La Société d'histoire suisse a l'intention de donner une nouvelle édition de l'*Urbaire* autrichien qui date du roi Albert et que Pfeiffer avait publié en 1850 dans la collection de la Société littéraire de Stuttgart. Elle fait appel aux directeurs d'archives et de bibliothèques, ainsi qu'aux particuliers qui pourraient fournir des pièces complémentaires. Ces pièces devraient être adressées à la direction des archives d'État du canton de Zurich. Des communications sur l'auteur présumé de l'*Urbaire*, Burcard de Frick, seraient aussi les bienvenues.

— Le XVII^e fascicule (VIII^e fasc. du deuxième volume) du *Schweizerisches Idiotikon*, de MM. Fr. STAUB, L. TOBLER, R. SCHOCH et H. BRUPPACHER, vient de paraître (Frauenfeld, Huber); il va de *halb à hin*.

— La *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse* est bien près d'être centenaire; elle entre dans sa 95^e année.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 février 1890.

M. Flandin, consul de France, écrit à l'Académie que, pour se conformer aux désirs de son père, M. Flandin, décédé en septembre dernier, il se propose d'offrir à l'Institut les dessins et notes recueillis par celui-ci au cours des fouilles dont il avait été chargé par le gouvernement.

M. Senart met sous les yeux des membres de l'Académie les reproductions de quelques statues, de style gréco-indien, découvertes récemment par le capitaine Deane, dans les fouilles dirigées par lui à Sikri, dans la vallée du fleuve de Caboul. Une des statues représente un type absolument nouveau, celui du Bouddha émacié par les austérités auxquelles il se livre, avant d'obtenir l'intelligence parfaite. Il signale en même temps une inscription publiée dans un des derniers numéros de l'*Indian Antiquary*. Elle accompagnait une sculpture de style indo-grec. M. Senart en rectifie la lecture, mais il constate que la date reste provisoirement douteuse, à cause de l'insuffisance du fac-similé. Il rattache à ce monument quelques observations générales au sujet de l'influence que l'art classique peut avoir exercée sur l'art indien. Il estime que M. Fergusson a trop rabaisé l'âge de bien des sculptures ou autres monuments gréco-indiens du nord-ouest de l'Inde : à son avis, c'est l'hellénisme arsacide qui a été l'intermédiaire principal entre l'Orient et l'Inde, et c'est au I^{er} et au II^e siècle de notre ère, au temps de la domination puissante de Kanishka et de

ses successeurs, que l'influence occidentale s'est exercée, sur l'art indien, de la façon la plus sensible. C'est aussi à la même époque que doivent appartenir les œuvres les plus importantes et les plus caractéristiques qui nous ont été conservées de la sculpture indo-scythique.

M. Edmond Le Blant signale deux communications qui viennent d'être faites à l'Académie d'archéologie chrétienne à Rome.

On sait que souvent les prières prononcées sur les tombes des religieuses rappellent la parabole des dix vierges; il en est de même de leurs épitaphes. La défunte y est comparée aux vierges sages et l'on prie le Seigneur de lui donner une place au milieu d'elles. Une fresque des catacombes romaines, signalée autrefois par Bosio et récemment examinée à nouveau par M^r Wilpert, témoigne de la même pensée. Au milieu du tableau figure une femme en prière, au-dessus de laquelle est écrite son épitaphe; à sa droite sont les cinq vierges portant des flambeaux allumés; à gauche, selon la gravure de Bosio, on les verrait encore toutes cinq assises au banquet céleste. Il a été reconnu qu'ici la gravure reproduit mal la fresque : quatre vierges seulement sont assises au festin et réservent la place vide à la défunte debout devant elles. C'est un fait nouveau dans l'iconographie chrétienne. Il y a là comme une traduction faite pour les yeux des vœux exprimés par cette prière du sacramentaire de saint Gélase, *Transeat in numerum sapientum puellarum*, et par les oraisons nombreuses où l'on demande à Dieu, pour les morts, une place au festin céleste.

Dans les fouilles de Saint-Valentin, à Rome, M. Marucchi a trouvé un fragment d'inscription où il faut reconnaître, semble-t-il, l'építaphe d'un juif converti, qui aurait changé de nom au baptême.

locus? PascaSII

.....QVI NOMEN HABVIT IVDA

.....IDVS SEPTembris

M. Lecoy de la Marche lit une notice intitulée : *le Bagage d'un étudiant en 1347*.

Un boursier de Sorbonne, Guillaume de Vernet, ayant été trouvé mort près de Château-Landon, sur la route de Nevers à Paris, en 1347, on inventoria dans le plus grand détail ses effets, son costume et tout ce qu'il portait sur lui. On trouva dans ses valises des vêtements, des livres, divers ustensiles tels que des couteaux, une écritoire, des tablettes d'ivoire sculptées, son testament, l'adresse de sa chambre à Paris, un nécessaire de voyage contenant des ciseaux, un cure-dents d'argent, un canif, un peigne d'ivoire, etc. La description de tous ces objets, jointe à l'énumération des pièces de monnaie que l'étudiant avait dans sa bourse, fournit les plus curieux renseignements sur la manière dont s'habillaient et voyageaient les écoliers aisés du xiv^e siècle.

M. James Darmesteter, professeur au Collège de France, commence la lecture d'un travail intitulé : *La grande inscription de Kandahar*.

M. Viollot continue la seconde lecture de son mémoire sur le régime successoral appelé *tanistry*.

Ouvrages présentés : par M. Gaston Paris : DARMESTETER (Arsène), *Reliques scientifiques*, recueillies par son frère; — par M. Delisle : *Lettres de Peiresc aux frères Dupuy*, publiées par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE, tome II; — par M. Oppert : *Keil-inschriftliche Bibliothek*, herausgegeben von Eberhard SCHRADER.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 12 février 1890.

M. L. Courajod en présentant une histoire de l'abbaye d'Orbais (Marne), par Dom du Bout, publiée par M. Et. Héron de Villefosse, insiste sur l'importance des documents mis au jour dans ce volume et sur les faits nouveaux qu'ils révèlent au sujet du grand mouvement historique dont on est redevable aux bénédictins du xvii^e siècle.

M. le Président annonce la présence à la séance de M. A. Evans, fils de M. John Evans, associé étranger de la Société. M. A. Evans présente un petit bronze antique, représentant un bélier couché qui a peut-être servi d'encrier.

M. Evans présente en même temps trois médaillons d'argent de Syracuse.

M. Audollent met sous les yeux des membres de la Société plusieurs photographies qu'il a faites au cours d'une récente mission en Algérie. L'une de ces photographies représente l'Afrique personnifiée, les trois autres une victoire ailée. Ces deux objets appartiennent au Musée de Constantine.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10

— 10 mars —

1890

Sommaire : 120. Le livre d'amour de Tirouvallouva, trad. par BARRIGUE DE FONTAINIEU. — 121. BREUSING, La solution de l'énigme de la trière. — 122. DE LA VILLE DE MIRMONT, La Moselle d'Ausone. — 123. Olivier de La Haye, p. p. GUIGUE. — 124. LESIGNE, Jeanne d'Arc. — 125. ZDEKAUER, Etudes sur Pistoie. — 126. POUY, La baron Hogguer. — 127-129. AULARD, Actes du Comité de salut public, II; La Société des Jacobins, I; Mémoires de Louvet. — 130. RICHEL, La chaleur animale. — 131. FALSAN, La période glaciaire. — 132. BEAUNIS, Les sensations internes. — Correspondance. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

120. — **Le Livre de l'Amour** de Tirouvallouva, traduit du tamoul par G. de BARRIGUE DE FONTAINIEU. Paris, Alphonse Lemerre, 1889, in-8, xix, 124 pages.

Ce « Livre de l'Amour » n'est que la troisième section des *Koural de Tirouvallouva*, l'ouvrage qui, dans l'Inde dravidienne et méridionale, répond à peu près au *Livre de Manou* de l'Inde âryenne, bien que en différant notablement et construit sur un tout autre plan. *Koural* signifie « vers » ou « distiques »; l'œuvre de Tirouvallouva se compose de 1,300 de ces distiques, groupés 10 par 10; ce qui fait que l'ouvrage entier compte 130 chapitres. L'économie de ce poème moral repose sur ce qu'on appelle en sanscrit le *trivarga*, c'est-à-dire les trois conditions de la vie humaine : le devoir — les affaires — l'amour. C'est de cette troisième partie qu'on nous offre aujourd'hui une traduction nouvelle.

Pourquoi la troisième partie? Avons-nous ici le début d'un travail qui commence par la fin? Ou s'agit-il du choix exclusif de cette partie du texte tamoul? Et, dans ce cas, pourquoi cette préférence? A-t-on voulu combler les lacunes des traductions anglaises faites par des missionnaires qui ont cru devoir « expurger » les *Koural*? Mais Lamairesse avait déjà pris ce soin; il nous a donné une traduction complète. Je n'insiste pas; mais je ne puis me dispenser de faire des réserves sur l'excuse qui termine l'avant-propos : *lasciva pagina... vita proba*. Je ne crois pas que la réserve dans la conduite dispense de la réserve dans le langage. On peut, avec une pareille excuse, autoriser bien des excès.

Si la peinture que Tirouvallouva fait de l'amour est caractérisée par de grandes hardiesses, il faut dire aussi qu'elle est présentée sous une forme originale et dramatique; c'est toute une histoire qui se déroule, soit en monologues, soit en dialogues, entre l'Époux (ou l'amant), l'Épouse (ou l'amante) et la confidente de celle-ci. Venant le second, le traducteur s'est attaché à serrer le texte de très près; il a surtout visé à

Il n'y avait pas un nombre d'hommes correspondant au nombre des avirons. On pouvait équiper une trière avec cinquante, cent rameurs. On mettait au besoin des zygités sur les rames thranites ou sur les rames thalamites, des thalamites sur les rames zygités.

Tel est ce système; il me semble inacceptable pour les raisons suivantes :

1^o Sans doute les monuments figurés ne doivent être consultés qu'avec circonspection, et il faut tenir compte des inexactitudes que l'auteur a commises soit par l'insuffisance des moyens d'exécution, soit par parti-pris, soit par ignorance. Mais dans la *trière de l'acropole* qui est un relief de la bonne époque, je ne saurais voir, comme le dit M. Breusing, une simple *image d'Epinal*; or, sur la photographie que j'en possède et sur le moulage qui se trouve à l'Ecole des Beaux-Arts, les trois rangs de rames me paraissent nettement visibles : celles du rang inférieur sont même munies de leurs askômes. La seule difficulté, c'est que, sauf les rames thranites, elles ne semblent pas *extérieures aux préceintes horizontales*; cela peut tenir à ce que l'artiste n'a pas voulu les mettre sur le même plan que les rames thranites. — Sur deux fragments de vases d'époque primitive représentant des navires¹, on voit très nettement en action deux rangs de rameurs superposés; ici la naïveté même du peintre nous garantit suffisamment contre tout soupçon de fantaisie.

2^o Dans Polyen 5, 22, 4, Diotimos débarque une partie de ses équipages qu'il place en embuscade pour surprendre l'ennemi. Le lendemain, afin qu'on ne s'aperçoive pas du fait, il ordonne à ses rameurs d'actionner tantôt un rang de rames, tantôt un autre. Dans quel but? Pour que l'ennemi pense que tous les rameurs thranites, zygités et thalamites sont à leur poste, et que, s'ils n'agissent pas tous ensemble, c'est parce qu'on exécute des manœuvres particulières, mais qu'au moment voulu ils donneront tous à la fois. Si on n'avait jamais manœuvré qu'un rang de rames à la fois, où serait la ruse? — Un passage particulièrement concluant, c'est celui de Xénophon *Hellén.* 2, 1, 18. Une flotte est surprise pendant que les équipages sont à terre : on rembarque à la hâte le plus de monde possible, mais il faut combattre avant que tous les matelots soient à bord, de sorte que parmi les trières les unes ne pouvaient actionner que deux rangs de rames, les autres un, et que les autres étaient tout à fait vides, « αἱ μὲν τῶν νεῶν δίχροτοι ἦσαν, αἱ δὲ μονόχροτοι, αἱ δὲ παντελῶς κεναί. » Dans le système de M. B. où est le désavantage pour les deux premières catégories de navires, puisqu'on ne mettait jamais en mouvement qu'un rang de rames à la fois?

3^o Les historiens et les scholiastes nous parlent toujours des thranites, des zygités et des thalamites comme de classes de matelots distinctes. Pourquoi ces dénominations si persistantes, si les rames thranites avaient été manœuvrées aussi bien par les zygités que par les thranites proprement dits, les rames thalamites par les zygités aussi bien que par les

1. De quelques représentations de navires... p. A. Cartault, pl. 4.

thalamites? On aurait simplement distingué les vieux matelots et les jeunes; or, ce n'est pas ce qui a lieu.

En résumé, M. B. a rompu, à la fin de son livre, l'accord si heureusement inauguré dans le reste, entre la philologie et la science nautique. La raison qui l'a déterminé à prendre une résolution aussi grave est particulièrement la suivante : « Il est impossible, dit-il, de faire manœuvrer en même temps, avec ensemble, des avirons de dimensions aussi différentes que ceux des trières : il y a là une impossibilité matérielle, — p. 83, eine thatsächliche Unmöglichkeit », et sur une pareille question le dernier mot doit appartenir au marin.

Sur ce terrain je ne puis suivre M. B. n'étant pas moi-même suffisamment compétent. Toutefois, je remarque que la figure de la page 115, qui sert à la démonstration, me semble fautive. Si la poignée de la rame inférieure décrit dans le mouvement de la nage une course de deux pieds, pourquoi supposer que la poignée de la rame supérieure doit nécessairement en décrire quatre? Les bras de l'homme sont une quantité invariable; que la rame supérieure soit plus longue et plus lourde, l'amplitude du mouvement de la poignée sera toujours la même. Le mouvement du rameur supérieur ne sera pas plus étendu, il sera simplement plus lent; mais qui empêche le rameur inférieur le se régler sur ce mouvement?

Je persiste à croire que la solution du problème doit être cherchée ailleurs : en ne superposant pas les files horizontales de rameurs dans un plan vertical, mais en rapprochant de plus en plus les files supérieures de l'axe longitudinal du navire, en plaçant les rameurs correspondants de deux files horizontales de manière que le premier de la file supérieure soit un peu en avant ou en arrière du premier de la file immédiatement inférieure et ainsi de suite, on doit pouvoir construire un navire qui ne soit pas trop élevé sur l'eau et dont les avirons n'aient pas des dimensions trop inégales pour ne pas rompre la cadence ¹. Ce n'est pas mon affaire de donner des chiffres; mais je

1. C'est là la disposition que je considère comme la disposition antique; si elle a été abandonnée au moyen-âge, c'est qu'elle offrait des inconvénients. Or, prenez dans la trière le thranite, le zygitte et le thalamite correspondant de chaque file, et, au lieu de les placer sur des sièges de hauteurs différentes, placez-les sur un même banc oblique à la quille du navire (ils étaient déjà en ordre oblique; vous n'avez fait que supprimer la hauteur); vous aurez un des bancs de la galère du moyen-âge, armée de rames *alla Zenxile*. Maintenant que les trois rameurs sont sur le même banc, on peut remarquer qu'au lieu d'actionner trois avirons légers, ils actionneront plus utilement un seul aviron de grandes dimensions; vous aurez un nouveau système, les galères armées de rames *alla Scaloccio*. Entre les trois systèmes, ils n'y a pas d'interruption logique, mais un passage rationnel de l'un à l'autre. En réalité, on n'a pas procédé aussi simplement, puisque les anciens ont d'abord exagéré la superposition en hauteur des rangs de rameurs pour arriver aux polyères; celles-ci n'ayant pas répondu aux espérances qu'on avait conçues, on en est revenu à des navires plus simples, mais reposant toujours sur l'étagement des files horizontales de rameurs — aux liburnes de la Dalmatie et aux dromons byzantins. De ceux-ci

souhaite vivement que M. Breusing examine de nouveau le problème avec ces données; il est plus capable que personne de le résoudre; mais actuellement, ce n'est pas la solution qu'il nous en donne; c'en est la négation.

A. CARTAULT.

122. — **D. M. Ausonli Mosella**, La Moselle d'Ausone, édition critique et traduction française précédées d'une introduction, suivies d'un commentaire explicatif et ornées d'une carte de la Moselle et de fac-similés d'éditions anciennes, par H. DE LA VILLE DE MIRMONT, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Bordeaux. Bordeaux, imprimerie Gounouilhou, 1889.

M. de la Ville de Mirmont, qui s'occupe depuis plusieurs années d'Ausone et qui a sur la *Moselle* une thèse en préparation, nous donne aujourd'hui un avant-goût de son travail en faisant paraître une édition du poème. En un temps où les éditeurs sont généralement peu disposés à publier les textes antiques avec tout l'appareil de la science, ou du moins ne se résignent à le faire que pour certains ouvrages classiques, inscrits sur les programmes universitaires, nous ne saurions trop féliciter M. de la V. de M. de la confiance qu'il a su inspirer au propriétaire du journal *la Gironde* à Bordeaux, ni assez faire honneur à M. Gounouilhou du désintéressement scientifique qu'il a montré. La *Moselle* est imprimée non seulement avec un soin scrupuleux et une correction rare, mais encore avec luxe, dans un format élégant et en caractères choisis, propres à réjouir l'œil d'un bibliophile. Nous ne sommes pas habitués à voir ainsi traiter les auteurs anciens avec les mêmes honneurs typographiques que nos poètes à la mode.

Une substantielle introduction de 275 pages ouvre le volume. Dans une première partie, M. de la V. de M. donne la liste des manuscrits qui ont conservé le texte de la *Moselle*; il en étudie l'origine et les classe suivant leur valeur relative, avec un relevé des différentes leçons particulières à chacun d'eux, d'après les recensions de Boecking, de Schenkl et de Peiper. La seconde partie est beaucoup plus développée; c'est aussi la plus personnelle. Grâce à la complaisance de plusieurs bibliophiles et philologues bordelais, entre autres de M. Dezeimeris, l'auteur a pu avoir entre les mains la plupart des éditions de la *Moselle* parues depuis trois siècles. Il les a collationnées avec un soin méticuleux, notant jusqu'aux variantes orthographiques et jusqu'aux fautes d'impression, cherchant pour chacune d'elles à déterminer le manuscrit qui a servi de base et appréciant la valeur du texte¹. Une partie de ce travail avait déjà été faite par Boecking, Schenkl et Peiper; mais, en le

aux galères du moyen-âge le passage s'est fait comme je l'ai indiqué. Il y a là une marche logique qui me paraît jeter un jour singulier sur l'ensemble de l'histoire de la marine à rames.

1. Pour toutes les éditions importantes, M. de la V. de M. donne un *fac similé* du titre ou de la première page.

reprenant dans le détail, M. de la V. de M. a constaté bien des erreurs, des omissions, des inexactitudes. En ce qui concerne la filiation des éditions, son étude est surtout intéressante. Elle rectifie en effet des préjugés fâcheux et détruit certaines réputations usurpées, notamment celle de Scaliger comme éditeur et commentateur d'Ausone. M. de la V. de M. ne ménage pas Scaliger et, toutes les fois qu'il en a l'occasion, il ne manque pas de le fustiger (p. cxxiii-clxiv; cf. p. 90). Rien de plus curieux que la longue et instructive comparaison qu'il établit entre l'œuvre de Scaliger et celle de Vinet, comparaison qui est tout à l'honneur de celui-ci.

Pour établir son texte, M. de la V. de M., à l'exemple de Boecking, de Schenkl et de Peiper, se fonde principalement sur le *Sangallensis*, mais sans s'astreindre à le suivre toujours. Plusieurs leçons sont empruntées aux autres mss., en particulier au *Bruxellensis* et au *Rhenau-giensis*. Cette méthode est légitime, les cinq mss. de la *Moselle* dérivant plus ou moins directement d'un archétype commun et pouvant par conséquent se compléter ou se rectifier l'un par l'autre. C'est, du reste, la méthode qu'ont suivie les derniers éditeurs allemands. Mais, si M. de la V. de M. procède d'après les mêmes principes critiques que ses devanciers immédiats, si d'autre part il met, comme de juste, leurs travaux à profit, le texte qu'il nous offre s'écarte en plus d'un point de celui de Schenkl ou de Peiper. C'est ainsi qu'il revient à certaines leçons abandonnées par eux et dont quelques-unes sont bonnes, comme *fractis* (v. 257), *nervis* (v. 391), *superno* (v. 470). — A l'appui de *superno*, on aurait pu citer Virgile, *Énéide*, vi, 658-659 : *unde superne — plurimus Eridani*, etc., d'autant plus que le v. 471 est aussi imité d'un vers de Virgile relatif à l'Éridan). Au v. 80, le retour à la leçon *haud* me paraît moins heureux; la justification en est d'ailleurs bien subtile. Il me semble que dans la voie conservatrice où il était entré, M. de la V. de M. aurait pu aller plus loin qu'il ne l'a fait. Ainsi, au v. 68, la leçon des mss. *talīs pictura* peut parfaitement se défendre avec la correction de Barth, *nota*, au lieu de *tota*. *Pictura* est ici à sa place au milieu d'une description pittoresque, où le poète accumule les couleurs (*cærulea, viridem, rubra, albentes*), où il marque les contrastes des tons, ainsi que les oppositions de l'ombre et de la lumière (*lucetque, latetque, distinguit*). De même, je ne vois aucune raison pour rejeter la leçon de tous les mss. *conexa* ou *conexa* (v. 248); les bâtons de lignes sont souvent faits de tiges liées ensemble bout à bout, ce qui permet d'avoir un manche plus long. Enfin, au v. 290, pourquoi ne pas conserver la leçon *magnum*? Scaliger et ceux qui l'ont suivi écrivent *magni*, parce qu'ils pensent au « grand roi ». Mais l'expression *magnus rex*, pour désigner le roi de Perse, n'est pas usitée (cf. Diction. de Georges).

Il serait trop long de passer ici en revue les corrections que M. de la V. de M. a introduites dans son texte et qui proviennent les unes des critiques antérieurs, les autres de conjectures personnelles. Plusieurs

sont inutiles ou contestables (v. 139 : *defessa*; — v. 149 : *additur* — v. 206 : *dum spectat transire dies*; — v. 307 : *metagenis*). D'autres, comme *cærulea cautes* (v. 316), *servator* (v. 387), *Augusti pater et natus* (v. 450), sont très plausibles et améliorent singulièrement le texte.

La traduction est d'une exactitude scrupuleuse, d'une allure assez libre, d'un tour généralement élégant, malgré certaines longueurs qu'il était d'ailleurs bien difficile d'éviter du moment qu'on se faisait une loi de traduire aussi littéralement que possible. P. 5, v. 48-49 : l'emploi des deux impératifs *tapissez, étendez* semble faire supposer qu'il y a deux opérations distinctes. En réalité, il n'y en a qu'une. Il s'agit ici des pavements en mosaïque, dont l'art était originaire d'Asie-Mineure (d'où *Phrygiis crustis*), et non pas, comme il est dit au commentaire (p. 56), de dalles de marbre incrustées de pièces rapportées. Pour faire une mosaïque, on prépare en effet le sol avec un enduit, et, quand on en a bien aplani la surface (*sola levata*), on incruste les petits cubes les uns à côté des autres, si bien que l'enduit disparaît sous une sorte de semis (*consere*) qui une fois sec forme une croûte et comme un parquet de marbre. *Consere tendens* équivaut à *tende consito solo*; — p. 6, v. 51-52 : j'ai de la peine à comprendre « les excès fous d'une indigence qui se réjouit de sa ruine ». Il est vrai que le texte à cet endroit est intraduisible. Les deux vers ne seraient-ils pas un souvenir de la pensée de Lucain (*Phars*, I, 165), *fecunda virorum paupertas*? Et ne pourrait-on pas conjecturer quelque chose comme *fecunda nepotum — lætaque fortunis ubi luxuriatur egestas*? — p. 7, v. 65 : *ingenui fontes* signifie, je crois, ici comme dans Lucrèce (cf. Munro, t. II, p. 52) les sources qui naissent du fond. Ce sens convient bien à *vibrantes aquas*, qui indique non pas le mouvement régulier du courant, lequel a simplement pour effet d'incliner les herbes (cf. v. 64), mais la sourde agitation de la source cachée qui les soulève; — p. 18, v. 187-188 : la traduction est peu nette. Ausone s'excuse de son indiscretion qui en réalité n'en est pas une; car son tableau n'est qu'une pure imagination (*credam*, v. 171), venant de lui (*pro parte*), et qui est sans conséquence : que le fleuve garde son mystère; — p. 19, v. 194 : que signifie pour un lecteur français le *pampre absent tremble*? — v. 380, p. 37 et 109 : non pas « Rome mère de l'empire », mais Rome métropole de la *colonia Augusta Treverorum*.

Le volume se termine par un commentaire explicatif, où M. de la V. de M. justifie, toutes les fois que cela est nécessaire, son texte et sa traduction et où il cherche à résoudre toutes les difficultés de géographie, d'histoire, d'ichthyologie que soulève l'étude de la Moselle. On y trouve également une dissertation intéressante de M. P. Tannery sur l'ombre des pyramides d'Égypte (à propos du vers 313). Les notes sont parfois un peu longues, mais elles sont si nourries et si instructives qu'elles ne fatiguent pas la curiosité du lecteur. Pour l'intelligence de l'itinéraire

d'Ausone, M. de la V. de M. a joint à son édition une excellente carte du bassin de la Moselle, dessinée par M. Jullian¹.

En somme, quelles que soient les chicanes de détail qu'on puisse faire, le travail de M. de la V. de M. témoigne d'une érudition solide, d'une critique judicieuse et, ce qui n'est pas à dédaigner, d'un goût littéraire fin. L'auteur n'a pas seulement traduit et commenté son poète : on sent qu'il a vécu avec lui dans l'intimité d'un commerce prolongé, qu'il l'aime et voudrait le faire aimer. On ne peut pas en dire autant de tous ceux qui publient des textes antiques.

Jules MARTHA.

123. — **Olivier de La Haye.** Poème sur la grande peste de 1348, publié par Georges Guigue, archiviste de la ville de Lyon. Henri Georg, 1888. In-12, XL-254 p. Prix : 12 fr.

L'an mil CCC quarante et huit
Regnant alors de bon courage
Le roy Phelippe, preux et sage,

les médecins de la Faculté de Paris rédigèrent une consultation pour combattre une des plus grandes épidémies du moyen-âge, une maladie dont bien « la tierce partie dou monde morut », dit Froissart. Le poème publié par M. Guigue n'est sans doute que la traduction amplifiée de cette consultation. Ce n'est qu'au troisième chapitre que le traducteur « translate de mot à mot, à la lettre ou bien pres », en l'année 1425 le livre que Philippe de Valois « fit compiler. » Dans les deux premiers il explique à sa manière comment cette pestilence a grevé le monde

Par tous les climatz a la ronde
Et miz a mort, avant droit aage
Cent millions d'umain lignage.

Le fléau a été envoyé par Mercure, Saturne et Mars dont les planètes par « mauvaises conjunctions » firent élever en abondance,

Parmy l'air diverses matieres
Qui porterent l'infection
Par toute terre et region.

C'est déjà, en germe, la fameuse théorie des microbes : elle mettra plus de quatre cents ans à sortir de l'œuf. Les signes et « arguments » par lesquels on peut, suivant la faculté, pronostiquer les mortalités à venir, sont aussi incertains, aussi vagues que les fameux oracles de Delphes. Lorsque l'air est « caligineux, obscur et trouble », lorsque les comètes apparaissent « volans en l'air legierement », qu'il y a multitude de rainettes ou de petits crapaux, ou que « de grosses vapeurs et grans fumées par dedens la terre engendrées » viennent à sortir subitement.

1. Je ferai seulement observer que, sur un point, les données de la carte ne sont pas tout à fait d'accord avec celles du poème qui semble placer *Tabernæ* (Berncastel) en dehors des frontières de la Belgique (v. 10).

quand on voit les oiseaux abandonner leurs œufs et leurs nids, ce sont là les signes avant-coureurs de l'épidémie. Malheur alors aux hommes qui sont trop replets, à tous ceux qui ne savent pas se gouverner, qui abusent du repos, du travail ou des veilles! « La passibilité » de la nature humaine est telle qu'elle obéit promptement « à l'influence des corps célestiaux », et par suite surviennent toutes sortes de mutations dans notre organisme. Comme on le voit, « l'inclYTE faculté de Lutèce » ne se compromet guère : elle se compromet encore moins dans la liste de remèdes qu'elle prescrit aux malades. Le principal est de choisir pour se préserver « de la boce ou pestilence » un air pur, exempt d'humidité, éloigné des marais, des fosses et des cimetières. Qu'on fasse des fumigations de cyprès, de romarin, d'oliban, de marjolaine et de « cipéron; qu'on arrose les chambres d'eau froide et de vinaigre, et le fléau ne franchira pas le seuil de la maison. Quant aux pauvres qui « ne peuvent « mie ces choses faire », ils n'ont qu'à prier Dieu le débonnaire de vouloir bien les préserver de mal et d'offense. Pour eux la Faculté ne se met pas en frais d'invention. En revanche le régime qu'elle prescrit aux riches fait venir l'eau à la bouche : elle leur recommande les viandes friandes, savoureuses, les lapereaux, les chapons, les gelines, perdrix, faisans, les entremets confits « d'espices aromatisans, » les poissons de tendre et légère substance avec les fruits « de plaisant acétoité. » Qu'ils se gardent cependant de boire des vins trop forts, trop chaleureux; qu'ils se fassent saigner, ventouser et prennent de fréquentes purgations, surtout s'ils ont « les corps rudes et fors. » Si, en suivant ce régime, ils ne s'abandonnent pas aux émotions trop vives, aux plaisirs de l'amour, à la joie, à l'espérance, à la tristesse, s'ils se réconfortent surtout avec « des electuaires de haut pris », composés des plus fines et des plus rares épices, la Faculté répond de leur salut.

Ce poème, publié d'après le manuscrit de la bibliothèque du Palais Saint-Pierre, ne vaut pas grand'chose par le style. L'auteur qui donne énigmatiquement son nom, Olivier de La Haye (voir la p. 167) s'excuse de n'être pas savant dans le « langage de France », en prétextant que sa mère « estoit pure Brete », et il ajoute, non sans raison, que les termes de médecine

Sont trop merveilleux et divers
A faire rime et joliz vers.

Il a fait suivre son poème d'un glossaire des termes techniques qu'il a employés, lequel est très précieux pour l'histoire de notre langue. On y trouve les mots *altérable*, *aptitude*, *centre*, *contingence*, *consistance*, *directif*, *fumiger*, *mastiquer*, etc. qui n'ont pas d'historique ou n'ont qu'un historique insuffisant dans le dictionnaire de Littré. Seulement il est fâcheux que le traducteur ne comprenne pas toujours ou définisse par des à peu près les vocables très curieux de l'ancienne médecine. Le devoir de l'éditeur était de tâcher à les éclaircir : c'est ce qu'il n'a fait que très imparfaitement.

A. DELBOULLE.

124. — Ernest LESIGNE. *La fin d'une légende. Vie de Jeanne d'Arc.*
1 vol. in-12, 252 pages. Bayle, Paris, 1889.

Il est évident pour nous que l'histoire de Jeanne d'Arc telle qu'on la raconte couramment est légendaire. Pas plus que M. Lesigne, nous ne saurions admettre que Jeanne seule eût sauvé la France. Le roi Charles VII et ses conseillers, par leur habileté politique ; les généraux comme Richemond, La Hire etc, par leur courage ; les états généraux et provinciaux, par leurs sacrifices pécuniaires, ont concouru pour une très forte part au salut du royaume. Si la Pucelle était venue plus tôt, si elle avait trouvé un roi plus indolent, des soldats moins aguerris, une artillerie moins perfectionnée, une nation moins résignée à fournir des subsides, elle eût échoué et elle serait rentrée dans l'obscurité, comme tant d'autres voyantes de cette époque. Mais elle est arrivée au moment opportun, et son apparition a précipité l'œuvre de la délivrance : sans connaître, comme on l'a prétendu, les règles de la stratégie, elle s'est battu avec courage, elle a entraîné les soldats à la victoire, elle a été blessée et elle est morte pour la patrie. Certes ce sont là des motifs suffisants pour justifier les éloges qu'on lui accorde à notre époque, et les nombreuses statues qu'on se propose de lui élever.

M. L. n'a pas gardé cette juste mesure. Il a voulu dérober toute gloire à la *bonne Lorraine* ; il a fait d'elle une hallucinée et rien qu'une hallucinée. Bien plus, il a soutenu que Jeanne n'a jamais été brûlée. Le 30 mai 1431, on aurait donné lecture à la Pucelle de la sentence. « Les juges ecclésiastiques prièrent la justice séculière d'agir doucement avec elle, c'est-à-dire de ne la condamner ni à la mutilation des membres ni à la mort. » Puis Jeanne aurait disparu (comment, M. L. néglige ce détail) ; dans tous les cas, on la retrouva un peu plus tard mariée à un chevalier lorrain, Robert des Armoises. Ainsi, cette fameuse Claude qui, en 1436, prit dans les environs de Metz le nom de Jeanne du Lis, serait la véritable Jeanne d'Arc !

M. Lesigne n'a pas voulu se moquer de nous ; il est très-sérieux dans son livre. Son éditeur nous apprend que, pendant plusieurs années, il s'est livré à « un travail opiniâtre », à « des recherches soutenues. » Lui-même laisse entendre qu'il a « totalisé tout un monde de documents. » Il a en effet lu certains traités de médecine d'où il a tiré quelques détails pathologiques fort déplaisants : mais il ignore, à coup sûr, les chroniques historiques et les ouvrages modernes traitant du même sujet ; il ne connaît même pas de nom MM. Siméon Luce et de Beaucourt ; il a fort mal lu Vallet de Viriville ; sans quoi, comment aurait-il pu écrire : « Il n'y a jamais eu de fausse Jeanne d'Arc. M. Vallet de Viriville fait cette confusion dans sa traduction du procès de condamnation de Jeanne ; mais il a loyalement reconnu son erreur, dans son *Histoire de Charles VII*. » • Nous n'avons pu découvrir cette rectification dans l'*Histoire de Charles VII* (t. II. p. 366 et ss.) D'ailleurs l'*Histoire de Charles VII*, terminée en 1865, est antérieure au *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc* •

traduit du latin et publié chez Didot en 1867. On devine que l'auteur, étant aussi mal informé, a commis de nombreuses erreurs. Il fait naître Jeanne en 1409 (en réalité elle est venue au monde le 6 janvier 1412); il prétend que Domrémy appartenait au duc de Bar (la plus grande partie du village relevait de la châtellenie française de Vaucouleurs); il écrit Marcey pour Maxey; il parle d'un traité conclu en 1418 entre le Dauphin Charles et le duc de Lorraine, etc. etc. Il est inutile d'insister davantage sur un livre aussi mauvais que prétentieux.

Ch. PFISTER.

125. — Lodovico ZDEKAUER. *Studi Pistoiesi*, fasc. I. Un vol. in-8 de 73 pp. Torrini, Sienne. 2 frs.

M. Zdekauer, qui a publié en 1888 le *Statutum potestatis communis Pistorii*, et qui prépare l'édition du *Codice Diplomatico Pistoiese*, publie simultanément des études critiques sur divers points de l'histoire de Pistoie, dont le présent volume est un premier spécimen. Les deux travaux qu'il contient ont du reste été publiés déjà dans les *Studi Senesi*, t. V, fasc. III-IV, et t. VI fasc. I. — Dans la première étude *Focaccia de Cancellieri ed il cap. VI delle Istorie Pistoiesi* (pp. 7-16). M. Zd. établit au moyen d'un document retrouvé par lui dans l'Archivio del commune de Pistoie, Opera di S. Jacopo, cod. I (misc.) f. 119 et qui est une sentence au criminel du podestat datée du 31 octobre 1293 : 1° l'autorité du chap. vi des Ist. Pist. pour le récit de l'assassinat de Detto di S. de' Cancellieri Neri; 2° la date de cet assassinat (octobre 1293). La série de déductions par laquelle il essaie de fixer à 1267 (au lieu de 1272), la date de la formation des partis à Pistoie me semble un peu trop hypothétique. — Dans la seconde étude *Il consiglio XVI. to di Dino di Mugello* (pp. 17-52). M. Zd. s'efforce de rattacher cette consultation, donnée au sujet d'un appel de cautions en paiement d'une amende de 3,000 fr. par le podestat de Pistoie, à l'assassinat de Bertacca de' Cancellieri, père de Focaccia, par Fredo (ou Fredi) di Detto di S. de' Canc. C'est vraisemblable. M. Zd. fait une généalogie très complète, un peu confuse, des Cancellieri du XIII^e siècle et étudie la situation juridique du bâtarde d'après le statut de Pistoie, et la valeur de la consultation de Dino. Ces deux études constituent une importante contribution à l'histoire de Pistoie au XIII^e siècle et donnent envie de voir paraître bientôt de nouveaux fascicules de ce livre. Les pp. 53-73 de celui-ci sont occupées par huit documents du XIII^e siècle extraits de l'Archivio de Pistoie et relatifs soit à la famille des Cancellieri soit aux querelles des *Neri* et des *Bianchi*. — Le style italien de M. Zdekauer est généralement correct, mais il est facile toutefois d'y reconnaître l'origine étrangère de l'auteur. La correction typographique de ce volume aurait pu être plus soignée.

L. G. P.

126. — **Mémoire du baron Hogguer**, financier-diplomate, concernant la France et la Suède 1700 à 1767, publié avec des notes et documents inédits relatifs aux relations du Baron avec la célèbre actrice Desmares, par F. Pour. Amiens, Delattre-Lenoel, 1890, 1890, in-8 de 43 p.

M. F. Pouy constate tout d'abord qu'on chercherait en vain dans un livre français un article un peu étendu concernant le baron Antoine Hogguer, et cependant, dit-il, ce financier diplomate doit être cité parmi ceux qui ont rendu de grands services à la France dans ses moments de détresse et de crise publique, sous Louis XIV, et pendant la minorité de Louis XV, sous la régence. Il nous apprend ensuite que les ancêtres du banquier sont d'origine suédoise et qu'ils se fixèrent en Suisse, où naquit A. Hogguer vers 1680; que, dès 1711, Louis XIV récompensa les doubles services du financier et de l'agent de diplomatie secrète en érigeant pour lui en baronnie la terre de Presles, comprenant les seigneuries de Combreux et Vignoles, avec leurs dépendances, le tout situé près de Tournont (Seine-et-Marne); enfin qu'il décéda sans postérité à Vaugirard, le 10 janvier 1767.

Après nous avoir donné ces indications, M. F. reproduit un mémoire fort curieux qu'il a trouvé chez un marchand de vieux papiers et dans lequel Hogguer fournit divers détails sur sa famille, notamment sur son frère aîné ¹, sur ses propres aventures ², sur plusieurs grands personnages avec lesquels il fut en relation, les contrôleurs généraux des finances Chamillart et Desmarests, le duc de Chevreuse, le duc de Noailles, le garde des sceaux d'Argenson, Law ³, le Régent, le baron de Gortz, ministre du roi de Suède à Paris, l'abbé Dubois, qu'il juge aussi durement que le jugeait la princesse Palatine, les frères Paris, le cardinal Fleury, etc. L'éditeur a enrichi le mémoire d'annotations excellentes.

Les dernières pages de la brochure sont les plus piquantes, comme le laisse facilement deviner leur titre : *Desmares Christine Antoinette Charlotte, actrice à la Comédie française, ses relations avec le financier Hogguer*. M. P. a rédigé ces pages d'après de nombreuses pièces manuscrites qui se trouvent aux Archives nationales, dans les cartons relatifs aux affaires d'Hogguer et à sa déconfiture. Ajoutons que cette déconfiture fut amenée par les folles dépenses du financier amoureux de la belle actrice qui avait inspiré au Régent une si vive passion. Parmi ces dépenses signalons 11,600 livres pour étoffes d'or et de soie,

1. « Mon aîné fait sa résidence à Coppet, petite ville de Suisse, dont il est baron et seigneur, et doit succéder incessamment à mon père dans les fonctions de ministre du roy de Suède auprès des cantons » (p. 10).

2. Le narrateur nous apprend (p. 11) qu'il passa en France à l'âge de 16 à 17 ans, que son père lui remit cent mille écus, que le premier usage qu'il fit de cette somme fut des plus heureux, car, s'étant trouvé à Bordeaux, il gagna en moins d'un mois près de douze cent mille livres.

3. Hogguer (voir la page 18 de son *Mémoire*) donna au duc d'Orléans, qui l'avait consulté, un avis défavorable aux dernières entreprises de Law, lequel ne lui pardonna jamais un « pronostique qui ne s'est trouvé que trop juste ».

8,600 livres pour étoffes de tentures fabriquées à Amiens, 12,000 livres pour travaux de peinture à l'hôtel de la rue de Varennes qu'allait acheter un peu plus tard (6 août 1742) le duc de Villeroy.

T. DE L.

127. — **Recueil des Actes du Comité de salut public** avec la correspondance officielle des représentants en mission et le Registre du Conseil exécutif provisoire publié par F.-A. AULARD. Tome deuxième, 22 janvier 1793—31 mars 1793. Paris, Hachette, 1889. Gr. in-8, 630 p.
128. — **La Société des Jacobins**, recueil de documents pour l'histoire du club des Jacobins de Paris, par F.-A. AULARD. Tome I, 1789-1790. Paris, Jouaust, Noblet, Quantin, 1889. In-8, cxxvi et 494 p.
129. — **Mémoires de Louvet de Couvrai sur la Révolution française**, première édition complète avec préface, notes et tables, par F.-A. AULARD. Paris, Jouaust, 1889. Deux volumes in-16, xxviii et 256, 285 p. 6 francs.

Le deuxième volume du *Recueil Aulard* n'a pas tardé à suivre le premier. Il s'étend du 22 janvier 1793 au 31 mars 1793. Il ne comprend pas seulement les procès-verbaux du comité de défense générale ; il renferme aussi la correspondance officielle des représentants en mission et les actes du conseil exécutif provisoire. Tous ces documents sont, comme dans le premier tome, réunis d'après l'ordre chronologique, jour par jour, et accompagnés de notes instructives (cp. *Revue*, 1889, n° 40). On remarquera les p. 302-317 : M. Aulard a reconstitué avec beaucoup de peine et de patience, d'après la correspondance des commissaires et les pièces relatives à leurs faits et gestes dans la province, la liste complète des conventionnels qui appartenrent à la grande mission du 9 mars 1793 et des départements dans lesquels ils se rendirent. Il ajoute à sa liste les titres des rapports imprimés dont ces missions ont été l'objet et dit en peu de mots ce que les rapports nous apprennent. Nous n'insistons pas davantage sur ce volume qui mérite par l'exacte reproduction des documents, par le soin de l'annotation, par son excellente table des matières, les mêmes éloges que son devancier, et nous souhaitons que M. Aulard nous donne prochainement le troisième tome de cette publication si importante et si précieuse. Mais nous ne voulons pas la quitter, sans montrer par un seul exemple de quelle utilité elle peut être. Ouvrez le *Moniteur* et lisez dans le compte-rendu de la séance du 19 mars 1793 ce résumé d'une lettre des commissaires de la Convention en Belgique : « Ils annoncent qu'ils ont destitué de ses fonctions le général... pour avoir négligé de mettre à exécution le décret du 15 décembre. » P. 366 de son volume, M. Aulard nous communique le texte de la lettre des commissaires et de leur arrêté de destitution : ils ont destitué, non pas un général, mais un capitaine, non parce qu'il n'exécutait pas le décret, mais parce qu'il l'exécutait trop bien, pour n'avoir pas « empêché des profanations et des dégâts à Sainte-Gudule ».

1. Lire p. 111, Saint-Fief et non *F. Fief*; — p. 169, Bruix et non *Bruis*; — p. 292, Dornach et non *Dormuch*; — p. 332, Eickemeyer et non *Eckmayer*; — p. 355,

En même temps qu'il fait paraître les *Actes* du comité de salut public et des « missionnaires » de la Convention, M. Aulard publie un autre *Recueil de documents pour l'histoire du club des Jacobins de Paris*. Il divise ce recueil en trois parties : 1^o de 1789 au 1^{er} juin 1791, moment où commence à paraître le journal qui rend compte, d'une manière suivie, des séances des Jacobins; 2^o du 1^{er} juin 1791 à la fin de décembre 1793, moment où ce journal cesse sa publication; 3^o de la fin de décembre 1793 au 21 brumaire an III ou 11 novembre 1794, moment où le club des Jacobins est fermé définitivement. Un *Appendice* contiendra quelques textes sur les diverses sociétés politiques, club du Manège, club du Panthéon, etc., où l'on voit revivre, sous le régime du Directoire, l'ancien club des Jacobins. Mais, fort justement, M. A. ne reproduit pas tous les textes qui se rapportent à l'histoire des Jacobins; le nombre des volumes serait infini. Il ne réimprimera même pas le *Journal* des Jacobins, de crainte de doubler l'étendue de sa publication, et il se bornera à une analyse succincte de la feuille qu'on trouve d'ailleurs dans les grandes bibliothèques. Avant tout, il veut essayer de suppléer, pour les deux premières années, ainsi que pour la dernière année, à l'absence du *Journal* des Jacobins, et, pour la période même où parut le *Journal*, il tâche de combler les lacunes qui s'y trouvent (cp. *Introd.* p. cxxiv). Voici le premier volume relatif aux deux années 1790 et 1791. M. A. y a reproduit : 1^o des discours publiés par ordre de la Société ou par l'initiative et aux frais d'un de ses orateurs; 2^o des extraits de son procès-verbal qu'elle publiait dans des circonstances importantes; 3^o des parties de sa correspondance active, imprimées à part ou dans des journaux; 4^o des renseignements sur ses séances épars dans les journaux; 5^o des pamphlets contre-révolutionnaires. Tous ces documents et opuscules nous renseignent sur le club des Jacobins de Paris et sur l'idée qu'on s'en faisait. On y remarquera le discours de Mosneron de l'Aunay sur les colonies et la traite des noirs (p. 9-17), deux discours du fameux Peyssonnel sur la situation de l'Europe (p. 17-28) et sur l'alliance de la France avec la Suisse et les Grisons (p. 79-98), les *Réflexions* de Loyseau sur le plan de constitution judiciaire de Du Port (p. 42-58) et son *Opinion* sur le mode de responsabilité des agents du pouvoir exécutif (p. 116-129), le *projet d'adresse*

Alost et non *Alon*; — p. 383, Prüm et non *Prum*; — p. 388, Sontag et non *Sonteg*; — p. 591, Beauvert et non *Beauvais*; — p. 491, mettre 25 au lieu de 15; — p. 494 et 544 on trouve la même lettre deux fois reproduite; — p. 464, la lettre de Delacroix n'est donnée qu'en analyse, la voici textuelle presque en son entier : « Si l'armée de Belgique ne reçoit pas des renforts, l'évacuation est inévitable. Danton vous donnera à cet égard tous les renseignements nécessaires... Je vous engage à prendre les mesures nécessaires pour l'approvisionnement de nos places frontières devant lesquelles nos troupes vont se retirer incessamment. Il serait peut-être bon de faire travailler dès à présent à relever le camp de Maulde qui nous est d'une très grande utilité. Songez au salut de l'armée; vous n'avez pas un instant à perdre, et je crains bien que, malgré voire zèle et votre activité, vous ne soyez pas à temps ».

de Grouvelle sur le duel (p. 225-239), les idées de Carra sur l'organisation de l'armée (p. 241-246), l'*Eloge* de Loustallot par Camille Desmoulin (p. 288-297), la *Requête* de Reine Audu arrêtée après l'affaire des 5 et 6 octobre (p. 329-330), le discours prononcé par La Harpe sur la liberté du théâtre (p. 409-420), un mémoire de Chépy sur la délégation de l'accusation publique (p. 434-437), etc. Des pamphlets terminent le volume. M. A. a eu, en outre, l'heureuse idée de reproduire des extraits du *Journal* authentique du duc de Chartres qui fut présenté au club le 22 octobre 1790 (p. 325) et nommé membre du comité des présentations (p. 345). Mais ce qu'il faut surtout louer dans son volume, c'est l'*Introduction*. M. A. donne d'abord tout ce qu'il a pu recueillir sur le *Club breton* de Versailles, « réunion toute privée, secrète et réservée aux seuls députés ». Puis il montre que ce *Club breton* devint la Société des amis de la constitution établie à Paris aux Jacobins Saint-Honoré à la fin de 1789. Il décrit le local ou mieux les différents locaux de la Société et reproduit le *Règlement* rédigé par Barnave, la liste des membres imprimée le 21 décembre 1790, les trois listes des Sociétés affiliées parues en mars, mai et juin 1791. Enfin, après avoir exposé la législation des clubs, il cite et apprécie les ouvrages relatifs à l'histoire générale des Jacobins, livres et journaux. Ces dernières pages de l'*Introduction* sont nourries, judicieuses et constituent une excellente étude des sources; on lira notamment avec grand profit tout ce qui concerne la rédaction du *Journal* des Jacobins ¹.

1. P. 205 Gouget des Landes, dont M. M. ignore la date de naissance, avait, de son propre témoignage, trente-huit ans en 1793. — P. 430 lire Sauer et non Saur. — La liste générale des membres du club renferme des noms que M. A. a essayé de restituer et d'identifier. Je lui soumets les notes suivantes. *Aubremé* : D'Aubremé (ou d'Aubremez) réfugié belge; *Aubriet* : Aubrié, envoyé en 1792 dans les départements pour y propager l'esprit public; *Audibert-Caille* : nommé commissaire de la marine et du commerce à Amsterdam à la fin de 1792; *Audiffred* : Audiffret, employé à la Bibliothèque et collaborateur de la *Biographie universelle*; *Barbantane* : Puget-Barbantane (cp. ses *Mém.* p. 19); *Barneville* : commissaire des guerres à l'armée d'Harville en 1793; *Bénézet* : Bénézech; *Bose* ou *Boze* : Bosc; *Bresson* : le futur député des Vosges à la Convention; *Brichard* : il est mort sur l'échafaud; *Broglie* (Victor) : il était prince, et non duc; *Buxot* : Buzot; *Canchois* : Cauchois; *Chanchat* : Chauchat; *Chapelle* : le compositeur; *Colot* : sûrement Collot d'Herbois (cp. p. lxxviii); *Damour* : employé au bureau du chiffre; *Dechapt* : l'abbé Chapt de Rastignac; *Delbecq* : d'Elbhecq; *Doutrepont* : d'Outrepont, avocat et réfugié belge; *Fevelat* : missionnaire en Vendée et consul à Danzig; *Hyon* : Hion, commissaire à Troyes (cp. Avenel, *Lundis révol.* 206); *Lagarde* : successeur de Noël à la rhétorique de Louis le Grand, employé au Comité du Salut public, etc.; *Laqmante* : Laquiente, le notaire de Strasbourg; *Mendouze* : chef de bureau aux affaires étrangères; *Metman* : agent de la nation française en Belgique (avec Bourdois et Chépy); *Meusnier* : le célèbre général et académicien; *Miles* : le correspondant et ami de Maret et de Le Brun; *Elsner* : l'écrivain allemand; *Papion* : sans doute Papillon; *Pascal* : secrétaire de Dumouriez; *Patris* : commissaire de section, officier municipal, chef de bureau du chiffre au Comité de salut public; *Robert* : le journaliste et conventionnel; *Rochejean* : le grand-vicaire terroriste de Blois; *Ruzilly* ; Razilly; *Sandelin* : avocat et, comme

A ces publications de M. Aulard s'ajoute une édition nouvelle des *Mémoires* de Louvet. Les éditions antérieures ne contenaient pas une première partie des *Mémoires* composée par Louvet à Saint-Emilion et demeurée entre les mains de M^{me} Bouquey. Lorsque le girondin, réfugié dans le Jura, se remit à écrire, il refit cette première partie, mais très brièvement et en laissant de côté de curieux détails. Les pages rédigées à Saint-Emilion, achetées par la Bibliothèque nationale, signalées et décrites par Dauban et Vatel, analysées déjà par M. A. dans la *Révolution française*, paraissent aujourd'hui pour la première fois, en tête des *Mémoires* de Louvet, à la place des pages sommaires qu'il avait écrites après coup. M. A. a donc le droit de dire que cette édition des *Mémoires* est la première qui soit complète. Il y joint le texte de trois pamphlets de Louvet contre Robespierre et les Montagnards (II, p. 84-271). On relira volontiers, dans une édition joliment imprimée par Jouaust, ces *Mémoires* dramatiques où Louvet a retracé la fuite des Girondins, la résolution désespérée qui le pousse de Périgueux à Paris, son voyage terrible à travers la France, son séjour à Paris, sa retraite dans les montagnes du Jura à deux pas de la frontière. M. A. a fait précéder les *Mémoires* d'une préface (p. 1-xxviii) où il apprécie le talent souple et ingénieux de Louvet et raconte d'une façon très intéressante les péripéties de son existence. Il a divisé en dix chapitres ce texte « très touffu et où, faute de point de repère, les recherches sont très difficiles ». Il a mis des notes historiques au bas des pages et rédigé un index alphabétique qui est complet et rendra des services ¹.

A. CHUQUET.

130. — Ch. RICHTET. *La chaleur animale*. (Biblioth. scient. internat., t. 65). Paris, Alcan, 1889, 307 p. in-8. 6 fr.
 131. — A. FALSAN. *La période glaciaire*, étudiée principalement en France et en Suisse (id., t. 66), *ibid.*, 364 p. in-8. 6 fr.
 132. — H. BEAUNIS. *Les sensations internes* (id., t. 67), *ibid.*, 256 p. in-8. 6 fr.

I. Personne n'ignore la compétence de M. Ch. Richet en matière de chaleur animale. On pouvait donc être assuré que le sujet serait savam-

Saint-Remi, réfugié belge; *Sautereau*, directeur de l'*Almanach des Muses*, homme de lettres, un des précieux auxiliaires de M. d'Hauterive; *Sauthonay* : pour-quoi pas « Santhonax »?; *Schlaberndorf* (et non *Schlabrendorf* : l'original révolutionnaire décrit par Rist, *Mém.* I, 263-265 et par Avenel, *Lundis revol.*, 81; *Sutières* : envoyé à Metz avec Paris et Fréron par le conseil exécutif en septembre 1792 (Recueil Aulard, I, 381); *Schnutz* : Schmutz, jacobin de Strasbourg et archiviste des affaires étrangères; *Thomassin* : encore un Strasbourgeois; *Vermillac* : Verninac; *Vitry* : employé, comme Févelat, au bureau des fonds du ministère des affaires étrangères.

1. L'annotation est peut-être un peu maigre. Tome I, p. 20, lire « sauvant » au ad lieu souvent et p. 23 Dazincourt au lieu de *D'Azincour*. A l'index, art. *Beysser* mettre 169 à la place de 168 et 112 à la place de 12; *Estienne* était, non pas « commissaire du Conseil exécutif », mais « général » de la légion des *Sans-Culottes* de Bruxelles.

ment et complètement traité, et l'attente n'est point déçue. J'y mets une seule restriction : l'excellence du fond eût gagné à être appuyée d'une perfection égale de la forme ; or, il est manifeste que nous avons devant nous des leçons et des notes de cours qui réclamaient un remaniement. La preuve en est d'abord dans un défaut général de composition : l'auteur annonce deux grandes divisions de son sujet (divisions factices d'ailleurs, comme le prouve tout l'ouvrage), et ne traite expressément que la première. La preuve en est ensuite dans le manque d'indications précises des sources où puise l'auteur ; sans lui demander ce qu'il appelle « des amas indigestes de documents, qui sont le plus souvent stériles », il y avait place pour quelques renseignements de bibliographie, tant historique que contemporaine, dans un livre qui est mieux que de la simple vulgarisation. La preuve en est enfin, sans parler de certaines recommandations techniques trop minutieuses, qui sont tout au plus à leur place dans un cours ¹, dans l'apparence un peu lâchée d'une élocution parfois familière et souvent désordonnée.

II. Le livre de M. Falsan est tout à fait bon. Les faits y sont décrits, et les théories y sont exposées et discutées avec une remarquable netteté. L'abondance des renseignements historiques et la précision des informations bibliographiques font de cet ouvrage un répertoire peut-être unique, où les géographes de la nouvelle école, pour ne pas parler des géologues, trouveront à faire leur profit. Je ne puis exprimer qu'un regret, c'est que la théorie de la concentration du soleil, sous sa forme la plus nouvelle, y soit exposée avec trop de sobriété ; peut-être y avait-il lieu d'intervenir d'une manière plus expresse et plus décidée dans la discussion soulevée par les travaux récents de M. de Lapparent.

III. Il vaut mieux le dire tout franchement : les « Sensations internes » ont été une déception pour ceux qui connaissent et apprécient à sa valeur la science remarquablement instruite de M. Beaunis. Ce n'est pas qu'on n'y retrouve les qualités distinguées qu'on sait à l'auteur, une intelligence très ouverte et très cultivée, et une sûreté très attentive et maîtresse d'elle-même en tout ce qui est de pure physiologie ; mais les parties proprement psychologiques laissent après elles l'impression de je ne sais quoi de vide et d'inachevé. La faute n'en est pas à un manque de connaissances et de réflexion psychologique, mais sans doute à la hâte manifeste avec laquelle cette esquisse a été tracée ². Personne ne tient quitte M. Beaunis de l'étude complète et approfondie que mérite le sujet.

Lucien HERR.

1. P. 13. Il faut se servir d'un thermomètre d'une précision absolue ; p. 16, il faut se tenir en garde contre les fautes d'impression des ouvrages où l'on puise ; p. 17 « de part la moyenne (de la température du chien) nous ne pourrions évidemment savoir quelle température aura tel chien donné », etc.

2. Comment M. Beaunis laisse-t-il imprimer deux fois, à deux pages de distance (p. 100 et 102) William Jones pour James ? Il est clair que ce n'est pas là une faute d'impression ; c'est une erreur de mémoire qui dénote une rédaction précipitée.

CORRESPONDANCE

La *Revue critique* (n° 8, p. 152), orthographe *Songe de Polyphile*. La faute est commune, et M. Müntz lui-même écrit toujours *Polyphile* dans son « Histoire de l'art pendant la Renaissance ». C'est pourtant un véritable contre-sens. Il faut écrire *Pollphile* (amant de Polia). J'ai sous les yeux le beau volume de 1561, Paris, pour Jacques Kerver à la Licorne; partout on lit *Poliphile* et sur le titre d'abord *Hypnerotomachie ou Discours du Songe de Poliphile deduisant comme Amour le combat à l'occasion de Polia*. — A. ROUSSEL.

Je n'ai pu revoir à temps l'épreuve de mon article sur le récent fascicule de l'ouvrage de M. SCHÜRER, *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi* (cp. n° 8, p. 143). Mais les renseignements qui suivent, ne seront pas, je crois, inutiles. La première édition (1874), formait un volume de 696 pages, divisé en une *histoire politique* et un tableau de la *vie intérieure du peuple juif*. Dès 1886, la seconde partie a paru, en une deuxième édition, en un volume de 884 pages, sous le titre *Die inneren Zustände Palaestinas und des jüdischen Volkes im Zeitalter J. C.* L'ouvrage sera donc complet, lors de la publication du fascicule annoncé qui terminera l'histoire politique. Le livre, sous sa nouvelle forme, aura plus que doublé au grand profit des travailleurs. — M. V.

CHRONIQUE

BELGIQUE. — Une *Société d'histoire et de géographie* s'est fondée à l'Université de Liège. Elle a pour but d'approfondir, au moyen de réunions hebdomadaires, d'une bibliothèque et de la publication d'un bulletin périodique, l'étude de l'histoire, de la géographie et des sciences qui s'y rattachent. Le premier *Bulletin* de la Société (Liège, imprimerie liégeoise. In-8°, 67 p.) vient de paraître. Il contient les articles suivants : 1° P. FREDERICQ, *L'emploi des langues dans la Belgique du passé*; c'est le résumé d'une conférence; selon M. Fredericq, il faut mettre, comme dans l'ancienne principauté épiscopale de Liège, comme dans la confédération helvétique, les deux idiomes, français et flamand, sur un pied complet d'égalité; — 2° Abel LEFRANC, *Notes sur la nation d'Allemagne à l'Université de Paris au x^e siècle*: M. Lefranc a trouvé aux archives nationales de Paris quatre registres des comptes de la nation d'Allemagne, comptes qui ont conservé la liste exacte et complète des étudiants tenus de payer une cotisation selon leur bourse ou somme nécessaire à leur entretien; il fait à ce propos quelques remarques fort instructives sur le rôle de la nation, sur la nationalité des étudiants, sur le parti qu'on peut tirer de ces listes; il donne enfin le compte qui va de la Saint-Mathieu de 1471 à celle de 1472 et qui « donne mieux que tout autre exposé, une idée de l'organisation de la nation germanique à cette époque, de ses charges, de ses obligations, et de l'ensemble de son budget »; — 3° E. B., *Les bibliographies des bibliographies*; — 4° H. BODDAERT, *Contribution à l'étude de l'œuvre politique des ducs de Bourgogne dans les Pays-Bas*: M. B. montre que Charles le Téméraire, levant des taxes sur le Franc de Bruges, répondait à toutes les récriminations en invoquant un intérêt national; il se sentait chef d'un

état unifié, et comme roi des Belges; l'opposition des communes fut réactionnaire, inintelligente, et surtout antinationale (p. 52-53); — 5° CAMENA D'ALMEIDA, *Les forêts et les climats* : « La forêt est un agent modérateur; elle atténue les climats extrêmes, entretient l'humidité, rend le cours des eaux plus régulier et les inondations moins fréquentes ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 février 1890.

M. James Darmesteter termine sa communication sur la *grande inscription de Candahar*.

L'épigraphie de l'Afghanistan était restée jusqu'à présent, dit M. Darmesteter, inconnue, le pays étant fermé aux Européens, et les Anglais, lors de leurs deux expéditions, en 1839 et en 1879, ayant négligé de prendre des copies des inscriptions qu'ils rencontraient. Mais M. Darmesteter vient d'obtenir indirectement copie d'une grande inscription persane de Candahar, souvent signalée par les voyageurs. Ce texte lui a été communiqué par l'entremise d'un agent politique anglais du Bélouchistan, le lieutenant William Archer, qui en a fait prendre copie sur sa demande, par le correspondant indigène du gouvernement de Candahar.

La première partie de l'inscription date de 1522; elle a été gravée pour commémorer la prise de Candahar par l'empereur Bâber, événement décisif dans la carrière de ce prince, car Candahar lui ouvrait la route de l'Inde et c'est à la suite de cette conquête qu'il s'empara de tout pays et fonda l'empire du Grand-Mogol.

La seconde partie de l'inscription est de l'an 1598 de notre ère, c'est-à-dire du temps de l'empereur Akbar. Elle contient un résumé de l'histoire de Candahar, depuis Bâber jusqu'à Akbar, et une liste des provinces et des villes principales de l'empire du Grand-Mogol.

M. Joseph Halévy commence la lecture d'une série de remarques philologiques sur les textes araméens qui viennent d'être publiés, par les soins de l'Académie et particulièrement de M. le marquis de Vogüé, dans la dernière livraison du *Corpus inscriptionum semiticarum*.

M. le marquis de Vogüé est heureux de constater que, s'il y a quelques diversités entre les interprétations proposées par M. Halévy et celles qui avaient été données par les auteurs du *Corpus*, c'est uniquement sur des points d'ordre secondaire.

M. Viollet termine la seconde lecture de son mémoire sur le régime successoral appelé *tanistry*.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : BOUDET (Marcellin), *la Source minérale gallo-romaine de Coren et son trésor* (extrait du *Bulletin de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand*); — par l'auteur : SCHLUMBERGER, *Un Empereur romain au x^e siècle, Nicéphore Phocas*.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 19 février.

M. de Villefosse offre à la Société, de la part de M. C.-J. Penon, associé correspondant, un mémoire intitulé « Etudes sur les origines de Marseille ».

M. Guiffrey fait une communication sur une médaille de François II de Carare qui reprit Padoue en 1390.

M. l'abbé Thédénat communique un petit mortier en marbre appelé *akonè* par les médecins grecs et *coticula* par les médecins latins. Il porte sur un tranchant le nom *Tulius*. Ce petit monument, fait assez rare, possède encore son pilon.

M. Homolle établit, grâce aux inventaires de Délos, que la domination des Athéniens dans cette île a pris fin en l'année 315-314.

M. Courajod entretient la Société d'un buste en marbre représentant Dominique de Vie, vicomte d'Ermenonville, vice-amiral de France, sculpté par Guillaume Dupré en 1610. Ce monument avait fait précédemment partie du Musée des Petits-Augustins.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11

— 17 mars —

1890

Sommaire : 133. MEISTERHANS, Grammaire des inscriptions attiques. — 134. GURLITT, Pausanias. — 135. Juvenal, p. p. WAGNER. — 136. JURITSCH. Otton de Bamberg. — 137. DU BOIS DE LA VILLERABEL, La légende de Saint Yves. — 138. PARFOURU, Deux bourgeois d'Auch à la cour de France. — 139. LAUGEL, Rohan. — 140. BIRCH-HIRSCHFELD, Histoire de la littérature française. — 141. LEBARQ, Histoire critique de la prédication de Bossuet. — 142. GEIGER, Annuaire de Goethe, X. — Lettre de M. Bourgoin et réponse de M. Delboulle. — Chronique. Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

133. — MEISTERHANS. *Grammatik der attischen Inschriften*, 2^e édition Berlin, Weidmann, 1888, XII-237 p.

Cette nouvelle édition de l'excellent livre de M. Meisterhans est, comme on pouvait s'y attendre, considérablement augmentée; le nombre des pages en a doublé; l'auteur a ajouté une grande quantité de faits recueillis dans les inscriptions attiques publiées depuis 1885, et, avec la conscience qui caractérise le vrai savant, il a su mettre à profit les critiques faites à sa première édition par divers recenseurs, notamment par M. Riemann; certains auteurs n'ont pas la même modestie. M. M. y a gagné de rendre son ouvrage plus nécessaire encore, s'il est possible, à tous ceux qui s'occupent du dialecte attique. La *Grammaire des Inscriptions attiques* devra sans doute, comme tous les ouvrages de ce genre, être tenue au courant; mais elle n'a plus à enregistrer que des faits de détail, elle est pour ainsi dire complète maintenant, et les desiderata que l'on pourrait signaler sont de peu d'importance. Par exemple, on apprendrait avec plaisir, au § 75, si les inscriptions attiques nous donnent des témoignages particuliers sur les verbes qui n'ont que la forme moyenne du futur, et sur ceux dont le futur actif et le futur moyen sont également usités. — Le parfait τέθηκα est bien signalé au § 74, 6; mais l'emploi isolé de ἀνατέθηκεν en regard de l'aor. ἀνέθηκεν, CIA. II, 835, 45, devrait être mentionné § 86 d à la syntaxe du parfait. Mais ces légères critiques, et celles que l'on pourrait encore faire en entrant dans les moindres détails, ne sauraient prévaloir contre le soin et la conscience que M. Meisterhans a apporté au perfectionnement de son œuvre ¹.

My.

1. Ajouter à l'erratum de la page x : § 32, 15 c lire τούττηκας au lieu de τούτηκ.; § 30, 1, b lire θροαλιγλις avec deux λ; § 72, 1, lire ἐγλήσασθαι et non ἐγλ.; § 78, 6, Τηλεμάχου au lieu de Τ...χου; § 89, 8 et notes 1678 et 1679, rétablir la date 284 au lieu de 285 pour l'inscr. CIA, II, 314; note 552, le premier mot doit être lu [κἀτ]οπ-τρον et non [κἀτ]ροπ-τρον; note 1182, avant-dernier mot ἐδολλέθην, lire ἦδ.; note 1677, δαπύλιον, lire δαπύλιον. — Pourquoi M. M. écrit-il ῥῥ avec le double esprit?

134. — GURLITT (Wilhelm). *Ueber Pausanias*, Graz, Leuschner u. Lubensky, 1890, 494 p. in-8.

Nous exprimions ici même, il y a trois ans (*Revue critique*, 1887, n° 38), en rendant compte de l'ouvrage de M. Kalkmann sur Pausanias le Périégète, l'opinion que ce livre n'était pas de nature à rallier tous les suffrages, et que le procès de Pausanias, au lieu de toucher à sa fin, entraînait plutôt dans une phase nouvelle. La violence de l'attaque appelait en effet une riposte. On pourrait même s'étonner que cette riposte se fût fait si longtemps attendre, si l'on ne savait avec quelle science et quelle habileté M. Kalkmann avait rédigé son réquisitoire. Il ne suffisait pas de répondre à un pareil travail par des réserves et des doutes, par des objections plus ou moins timides : il fallait une réfutation, qui ne fût ni moins habile ni moins savante.

M. W. Gurlitt a mis près de quatre ans à réunir les matériaux de cette contre-enquête, et, non content de présenter au public des matériaux, il s'est donné la peine de les classer méthodiquement, suivant une idée maîtresse, en un mot de faire un livre. Malgré l'aridité du sujet et la multiplicité des détails, ce livre se lit sans peine d'un bout à l'autre, et pourtant, pas une des preuves que l'on peut demander à un travail de ce genre n'est épargnée au lecteur. Le secret de cette composition lumineuse est dans un système de notes fort bien entendu : placées à la suite de chacun des six chapitres que contient le volume et imprimées en caractères plus fins, ces notes peuvent se consulter aisément, grâce à la précaution excellente qu'a prise l'auteur d'indiquer, pour chacune d'elles, le numéro de la page à laquelle elle se rapporte, et aussi, en caractères plus gros, le sujet traité dans cette note. Quelques-uns de ces appendices sont considérables. Enfin, M. G. n'a pas ménagé les index : il nous donne une table des matières très complète, une liste des mots grecs, une autre des noms d'auteurs anciens, avec l'indication des passages de chacun d'eux, enfin un index des inscriptions.

Nous n'avons loué encore dans le livre de M. G. que la clarté de la mise en œuvre. La méthode ne nous paraît pas moins satisfaisante. M. G. répond à M. Kalkmann et aux partisans de la même thèse en attaquant leur principe même, c'est-à-dire l'idée qu'ils se font de Pausanias, de son caractère et de son œuvre. C'est en effet par la base que pêche toute la théorie nouvelle : Pausanias est-il un périégète ou un romancier ? un voyageur qui a vu, ou un compilateur qui a lu ? Pour répondre à ces questions, M. G. commence par interroger Pausanias lui-même, c'est-à-dire par rechercher dans son livre tout ce qui concerne sa patrie, la composition et le but de son ouvrage, ses voyages, les sources où il a puisé, sa manière de citer les auteurs ; en un mot, il se fait de lui une idée qu'il résume en ces termes : « Vers le milieu du second siècle après J.-C., un Grec de Lydie, que nous pouvons appeler Pausanias, d'après la tradition des manuscrits et les citations de son

livre relevées dans divers auteurs, entreprit d'écrire un « Guide en Grèce », où il voulut consigner dans un ordre topographique les plus importantes (τὰ ἀξιολογώτατα) des curiosités (θεωρήματα) qui existaient encore de son temps (λείπόμενα), et les traditions (λόγοι) qui se rattachaient à ces monuments. Dans cette intention, il visite les contrées et les villes de la Grèce, rassemble dans ses voyages des notices de toutes sortes, recueille des renseignements, et dresse, en faisant un choix, la liste des monuments remarquables, avec l'indication de leur état actuel. En même temps, il se sert largement des écrits relatifs à son sujet. Il compose et publie d'abord la partie de son ouvrage qui concerne l'Attique et la Mégaride; le reste ne paraît que plus tard. Mais les intervalles mêmes qui séparent la composition de ses différents livres n'ont rien changé en général au plan de l'œuvre, n'en ont pas modifié le but, n'ont pas fait abandonner à l'auteur sa méthode de description; ils ont seulement rendu nécessaire une série de suppléments au premier livre; de plus, on peut reconnaître dans les parties ultérieures une disposition plus commode des matières, un style plus coulant et quelque différence dans l'appréciation de certains mythes... L'auteur imite surtout Hérodote, et cherche par là à donner à son style une couleur archaïque; ses idées religieuses se rattachent presque exclusivement aux mystères d'Eleusis » (p. 53-54).

Après avoir tracé ce portrait de Pausanias, M. G. se demande si la conception d'un tel personnage offre en elle-même quelque contradiction, quelque invraisemblance : est-ce que cette figure n'est pas conforme à l'idée qu'on peut se faire d'un homme de ce temps? Quels traits conteste-t-on? Est-ce la possibilité de ses voyages? Est-ce l'intention qu'il aurait eue de recueillir sur place des traditions, et d'y joindre des indications tirées d'œuvres littéraires? Ou bien, ce qui serait plus grave, les livres dont il prétend se servir n'existaient-ils plus alors? Les monuments qu'il cite avaient-ils disparu? Ou leur état réel, tel que nous pouvons nous le représenter d'après d'autres données, est-il en contradiction avec ce qu'il en dit? Ces questions amènent l'auteur à contrôler l'autorité de Pausanias par une comparaison détaillée avec les résultats des fouilles modernes. Les chapitres III, IV et V contiennent une critique approfondie de la description du Pirée, d'Athènes et d'Olympie, c'est-à-dire des villes que les fouilles nous font le mieux connaître; et la conclusion de ce travail est celle-ci : il n'est pas vrai que Pausanias décrive un état de choses antérieur à son temps; il n'est pas vrai qu'on puisse fixer dans l'histoire une date à partir de laquelle la description des monuments, chez notre auteur, change tout à fait de caractère; en d'autres termes, il n'est pas prouvé que Pausanias nous trompe en se donnant pour un témoin oculaire des monuments qu'il signale dans son livre.

Nous nous garderons bien d'opposer aucune objection fondamentale à cette conclusion, qui nous paraît en somme fort vraisemblable. Mais

il est permis de rester un peu sceptique sur l'emploi de preuves qui, par leur nature, devraient être décisives, et que, de part et d'autre, on continue à invoquer avec une égale confiance : si les fouilles d'Olympie n'ont pas éclairé la question d'une manière définitive, il est douteux que des découvertes archéologiques offrent jamais des données plus complètes et plus méthodiquement étudiées. On voudrait espérer que Delphes jettera un jour quelque lumière nouvelle sur ces problèmes obscurs.

AM. HAUVETTE.

135. — **D. Iuuli Iuuenalis Saturæ.** Erklärt von Andreas WAGNER. Zweite umgearbeitete Auflage. Leipzig, Teubner, 1889, xxxii-313 pp. in-8.

Ce serait une erreur de juger des modifications apportées par M. Wagner à son Juvénal d'après le compte des pages; leur nombre n'est pas sensiblement plus élevé dans la deuxième édition que dans la première. Mais on peut dire qu'il n'y a presque pas une ligne qui ne porte des traces de la révision sérieuse que M. W. a fait subir à son livre. L'introduction a été entièrement refaite d'après les travaux nombreux qui ont paru depuis 1873 sur l'œuvre et l'époque de Juvénal. Le commentaire a été remanié; les annotations ont été abrégées et resserrées; des références à des ouvrages modernes un peu vieillis ou indiqués dans l'introduction, nombre de rapprochements avec les auteurs anciens faciles à faire à l'aide des lexiques et des dictionnaires de tout genre ont disparu. On a ainsi gagné de la place pour un très grand nombre de notes nouvelles, de telle façon qu'on peut appeler vraiment ce commentaire un commentaire perpétuel¹. L'apparat critique abrégé qui occupait les dernières pages a été placé sous le texte, à la grande satisfaction du lecteur. On regrettera la suppression des indices grammaticaux, métriques, etc. de la première édition; la seconde ne présente plus qu'une liste des noms propres, M. Wagner annonce, il est vrai, un *Lexicon Iuuenalianum* : puisse-t-il ne pas trop tarder.

P.-A. L.

136. — Georg JURITSCH. **Geschichte des Bischofs Otto I von Bamberg, des Pommern-Apostels (1102-1139).** 1 vol. in-8, xvi-479 pages. Gotha, Perthes, 1889.

L'évêque Otton I^{er} de Bamberg est l'une des personnalités les plus curieuses de l'Allemagne, au début du XII^e siècle. Non-seulement il se

1. M. W. a fait effort, surtout dans l'introduction, pour faire entrer dans ses explications les renseignements fournis par l'épigraphie. Cette partie du commentaire est restée néanmoins assez faible. C'est ainsi qu'il aurait pu identifier les deux femmes désignées XIV, 25; cf. L. Renier, *Mem. Ac. Inscr.* XXVI, 1, p. 291, n. 1. Qui nous donnera pour Juvénal une table des noms de personnes comparable à l'admirable index dressé par Mommsen pour l'édition Kail de Lettres de Pline?

signale dans l'intérieur de son diocèse par de nombreuses réformes, introduisant la règle de Hirschau au monastère de Michelsberg, construisant l'abbaye d'Aura où bientôt Ekkehard écrira sa chronique, etc., mais encore il est mêlé à tous les grands événements de son époque; il prend notamment une part très active à la dernière phase de la querelle des investitures, il avait appartenu à la chapelle de Henri IV; néanmoins, une fois promu au siège de Bamberg, il sut se faire agréer par le saint siège, et, jusqu'à la fin de sa vie, il suivit une politique moyenne, également éloignée des excès des deux partis en présence; il ne lança pas l'anathème contre Henri IV et ne maudit point sa mémoire, après sa triste fin; quand, en l'année 1111, Henri V tint Pascal II prisonnier dans la ville de Rome, il apporta quelque soulagement à la triste situation du pape et mérita d'obtenir de lui le *pallium*. Il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à faire signer le concordat de Worms, qui termina cette longue lutte : ce fut à Bamberg même que les prélats allemands se réunirent, le jour de la Saint-Martin 1122, pour donner leur assentiment à cet acte si justement célèbre.

Cette conduite montre toute l'habileté d'Otton; mais ses deux voyages en Poméranie, en 1124 et en 1128, nous sont garants de sa piété et lui ont valu à bon droit le titre de saint. Il pénétra en missionnaire dans ce pays, qui dépendait à ce moment de la Pologne, et le premier il établit des stations chrétiennes chez ces Slaves du continent aussi bien que dans les îles situées à l'embouchure de l'Oder. Une vie d'Otton de Bamberg présente, par suite, un grand intérêt; nous ajoutons que les sources ne font pas défaut pour cette œuvre. Dans le *codex Udalrici*, beaucoup de documents concernent ce prélat; dans la chronique d'Ekkehard, on peut retrouver ses sentiments sur la politique de son époque; puis trois moines du XII^e siècle, Ebon et Herbord, de l'abbaye de Michelsberg (dans Jaffé, *Monumenta bambergensia*), et un anonyme qui habitait selon toute apparence l'abbaye de Prüllingen près de Ratisbonne (voir édition Koepke dans les *Monumenta*. Script. t. XII), nous ont laissé un récit de ses exploits. On conçoit donc que le sujet ait tenté de nombreux écrivains, et qu'il ait fait naître une foule de dissertations, notamment sur les rapports des trois biographes les uns avec les autres.

M. Juritsch qui arrive le dernier ¹, est le meilleur et le plus complet des historiens d'Otton; son livre est fait avec un très grand soin; il connaît tous les documents et il les manie avec art; son style coloré, parfois un peu déclamatoire, rend la lecture de l'ouvrage attrayante. Nous ne recommanderons à l'auteur que de mieux veiller à l'identification des noms propres de géographie. Il parle à la page 161 d'une abbaye de *Haselbach* en Alsace; il faut lire Haslach; il n'est d'ailleurs pas bien sûr que dans les chartes de Henri II et de Conrad II il s'agisse de l'abbaye alsacienne. Il cite à la page 203 *Beureliacum* non loin de

1. Ou à peu près. M. Looshorn, dans le second volume de son Histoire de l'évêché de Bamberg paru à Munich en 1889, a consacré un long chapitre à l'évêque Otton.

Mouzon ; c'est aujourd'hui Brévilly près de la Chiers, canton de Mouzon (Ardennes). Ce sont là de très petites taches ; nous avons relevé ces négligences, parce qu'il nous fallait bien faire quelques critiques, ne fût-ce que pour donner plus de prix à nos éloges.

Ch. PFISTER.

137. — **La Légende merveilleuse** de Monseigneur Saint Yves, Ornement de son siècle, Mirouer des Ecclésiastiques, Advocat et Père des pources, veufves et orphelins, Patron universel de la Bretagne-Armoricque, 1253-1303, imité des Légendaires Bretons, par le v^e Arthur Du Bois de LA VILLERABEL. Illustrations de Paul CHARDIN. Rennes, Hyacinthe Caillière, 1389. Un vol. in-4, 158 p. 12 fr.

Littré, dans ses heures de loisir très rares et par manière de distraction, s'est amusé à traduire en vers, dans la langue du XIII^e siècle, d'abord le premier chant de l'*Iliade*, puis l'*Enfer* de Dante. Pour exécuter « ce petit travail de marqueterie », comme il l'appelle, il faut avoir lu une grande quantité d'anciens textes, sinon on s'expose à faire des barbarismes, des anachronismes de langage, ou à user de tournures de phrases qui contrastent de la façon la plus bizarre avec celles de notre vieil idiome. Littré qui le connaissait si bien, qui en avait acquis un sentiment très vif par les lectures les plus variées, n'a pourtant réussi qu'à moitié dans ces essais. A son insu le français moderne s'est glissé dans sa traduction de Dante ; le lecteur est tout étonné d'y rencontrer des mots comme « *fracas, claquer, christianisme* », auxquels il n'a même pu donner un historique dans son Dictionnaire. On y trouve encore « *empoisser, enceinte, remourir, embarrasser, sylvestre* », et beaucoup d'autres vocables qui sont inconnus aux XIII^e et XIV^e siècles. Il s'est même servi de mots qui paraissent n'avoir jamais existé, tels que « *stuncel, guiance, nuileux* », ou leur a donné des acceptions qu'ils n'ont pas dans le vieux français. Je citerai seulement *poitron*, terme qui n'a pas d'autre sens que celui de « croupe, derrière », par lequel il traduit « il petto = la poitrine ». A l'exemple de Littré, M. de La Villerabel a entrepris de mettre en vieux français la Légende de saint Yves, « cet avocat qui n'était pas un voleur », et le premier de sa profession qui ait été canonisé. L'idée était heureuse : raconté dans la langue de nos pères, le merveilleux nous semble tout simple, tout naturel. L'auteur a, dit-il, *édulcoré* son escript du suc d'excellents auteurs... J'arrête ici M. de La Villerabel. Dans quel glossaire du moyen-âge a-t-il trouvé *édulcorer*? S'il n'y avait que ce mot-là, mais il y en a des centaines d'autres qui appartiennent aux XV^e, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, de manière que chaque page du livre ressemble tout-à-fait à un habit d'Arlequin. On n'a jamais dit *nuptial* au XIV^e siècle, mais *noceable* et peut-être *noçal* ; quant au verbe *éduquer* il est des plus modernes, ainsi que les noms « robin = homme de robe, condisciple, galoubet, historiette. » Je ne crois pas qu'on puisse rencontrer avant le XVI^e siècle des exemples de « ululer, rutiler, halluciner, tracasserie, parangonner, prosaïque, chi-

mérique, barde, agonisant », pas plus que la locution « rabattre le caquet. » *Adlaisi, Adelaisi* = qui a du loisir, ne date aussi que de cette époque. Je voudrais savoir dans quel texte ancien ou même moderne M. de La Villerabel a trouvé « forbeux = fourbe, *cahoteux* = qui cahote? » L'orthographe, au bon vieux temps, était moins variable qu'on ne le croit généralement : je n'ai jamais vu « bachelerie, assaisonner, acertener, menée, » écrits « baschellerie, assaiczonner, ascertener, mesnée. » Ces menues critiques montrent, et c'est tout ce que je voulais prouver, qu'il est très difficile de faire un bon pastiche du vieux français; elles n'empêcheront personne de lire avec intérêt les légendes gracieuses dont ce volume est rempli, d'autant plus que le texte est très soigné, et qu'il est encore embelli par les jolis crayons de M. P. Chardin.

A. DELBOULLE.

138. — **Voyage de deux bourgeois d'Auch** à la cour de France en 1528 et 1529, par Paul PARFOURU, archiviste du département du Gers. Auch, Foix, 1889, grand in-8 de 16 p.

Deux comptes en gascon (mêlé de quelques mots français), conservés dans les archives de la mairie d'Auch, contiennent un état détaillé des dépenses d'un double voyage fait en 1528 et 1529 à la cour de France, où résidaient alors Henri d'Albret, roi de Navarre, comte d'Armagnac, et sa femme, Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^{er}. M. P. Parfouru nous donne une excellente analyse de ces documents qui se recommandaient à lui, comme ils se recommandent à nous, par leur date, par l'idiome dans lequel ils sont écrits, par les personnages de marque qui s'y trouvent mentionnés. Les deux bourgeois auxquels la ville d'Auch confia la mission d'aller plaider à Paris sa cause, au sujet du siège de la Sénéchaussée qui avait été transportée à Lectoure, Raymond de Bonnacaze, licencié en droits, et Bernard Cabandé, sieur du Faget, se mirent en route le 14 juillet 1528, après avoir acheté trois chevaux ¹, deux sacs en basane pour serrer les papiers et une malle de voyage : ils emportaient la somme de 400 livres et étaient escortés d'un page et d'un laquais. Ils allèrent souper et coucher à Condom; ils dînèrent le lendemain à Nérac; ils passèrent ensuite à Damazan, Marmande, Monségur, Saint-Émilion, Guîtres, Barbezieux, Vivonne, Poitiers. Châtellerauld, Amboise, Blois, Orléans, Étampes, Montlhéry ². Le retour en Gascogne s'effectua par une route plus directe.

1. Sur les infortunes de ces chevaux, l'un qui, trop faible, dû être reenvoyé de Nérac à Auch, l'autre qui tomba malade à Saint-Germain, « que ça marfondut » et qu'il fallut terriblement droguer, voir p. 7 et 8.

2. Le prix des repas variait d'une étape à l'autre : le dîner coûtait 15, 16 ou 12 sous, et le souper (avec coucher) 1 livre 5 sous ou 1 livre 6 sous et quelques deniers tournois. Voir p. 8-9 l'indication de diverses petites dépenses que tout solliciteur était tenu de faire dans les antichambres, les bureaux et chez les hommes de loi.

C'est presque le tracé actuel de la voie ferrée de Paris à Agen par Limoges. Le voyage avait duré 60 jours et coûté 184 livres. En témoignage de leur satisfaction, les consuls firent don à leurs députés d'une somme de 72 livres, à titre d'honoraires (12 sous par jour). Mais comme les habitants de Lectoure, menacés dans leurs intérêts, firent, de leur côté, d'actives démarches pour conserver le siège convoité par la ville voisine, un second voyage à la cour devint nécessaire. Raymond de Bonnacaze repartit, accompagné, cette fois, de Guilhem de Authon ou Dauton. L'itinéraire fut quelque peu différent. M. Parfouru reproduit (p. 12-14) les articles du compte qui ont trait au séjour du député gascon à Amboise, où la cour résidait alors. Il y a là de fort curieux détails que l'on voudra lire dans la brochure du savant archiviste.

T. DE L.

139. — **Henry de Rohan.** Son rôle politique et militaire sous Louis XIII (1573-1638), par Auguste LAUGEL. Paris, Plon, 1889, in-8, vii-445 p. fr. 50.

On peut différer d'avis quant à la manière d'écrire un livre. Mais, s'il est une règle généralement admise, c'est bien l'obligation pour tout auteur quelque peu sérieux, de réunir les éléments d'une question avant de songer à la traiter. M. Laugel s'est affranchi de ce principe. Y a-t-il lieu dès lors, de s'étonner que son œuvre n'apporte aucune contribution nouvelle à l'histoire des règnes de Henri IV et de Louis XIII?

Etranger à la bibliographie de son sujet, dédaigneux par système des sources manuscrites les plus indispensables, il apporte, par surcroît, une légèreté, à tout le moins étrange, dans l'identification des noms propres qui se présentent au cours de son récit. Quelques dépêches inédites — d'une importance discutable — empruntées aux archives de Venise et de Chantilly, marquent en somme le seul progrès réalisé par l'auteur sur son devancier, M. Henry de la Garde. Celui-ci obtint jadis un prix de l'Académie française pour son *Histoire de Rohan*. A mérites égaux, M. Laugel pourrait briguer une distinction supérieure. Il est vrai que l'on est en droit de se demander : laquelle?

ROTT.

140. — Adolf BIRCH-HIRSCHFELD, *Geschichte der französischen Literatur seit Anfang des XVI. Jahrhunderts*. Erster Band. Das Zeitalter der Renaissance. Stuttgart, 1889, in-8, 302 et 50 pages.

L'histoire de notre littérature, depuis quelques années, excite de l'autre côté du Rhin un intérêt qui ne s'épuise pas ; de 1878 à 1884, M. Ferdinand Lotheissen en a fait un tableau curieux et étudié pendant le XVII^e siècle, et voilà que M. Adolf Birch-Hirschfeld lui consacre un premier volume, qui sera vraisemblablement suivi d'un nombre d'autres assez considérable. Que se propose au juste le savant écrivain ? Il

a cru inutile de nous le dire ; mais à en juger par le titre, l'ouvrage qu'il entreprend pourrait aller, sinon jusqu'à nos jours, du moins jusqu'au milieu de ce siècle. Comme le premier volume s'arrête à la Pléiade, on voit que beaucoup d'autres devront lui succéder. Mais sans préjuger ce que M. A. B.-H. compte faire à l'avenir, voyons ce qu'il a déjà fait et examinons ce qu'il nous donne aujourd'hui dans le premier volume, qui est aussi le premier livre, de son ouvrage.

Ce livre, consacré au « siècle de Louis XII et de François I^{er} », se compose de six chapitres : le premier traite de « l'humanisme et de la Réforme », le second de « la littérature dramatique », le troisième fait l'histoire de « l'école des rhétoriciens », le quatrième parle de « Marrot et de son école » ; « Lyon et la cour de Marguerite », tel est le titre du cinquième ; enfin dans le sixième, M. A. B.-H. retrace l'historique du « roman et de la nouvelle ». Cette division simple et logique témoigne déjà de la connaissance approfondie que l'auteur a de son sujet ; la manière dont il l'a traité le montre encore mieux. Partout M. A. B.-H. apparaît également bien renseigné ; au courant des dernières et des plus importantes publications, il en a condensé et reproduit la substance dans son livre ; on y trouve un écho fidèle et sûr de tout ce qui a été dit et pensé sur les écrivains français de la première moitié du xvi^e siècle.

On sait quelles influences diverses ont agi sur le mouvement des esprits à cette grande époque ; l'étude de l'antiquité — l'humanisme, — et la Réforme sont les deux plus importantes ; c'est par elles aussi que commence M. A. B.-H. ; le chapitre qu'il leur a consacré, s'il n'est pas le plus long, est un des meilleurs de son livre ; sous sa forme concise, il nous fait très bien connaître les forces nouvelles qui vont transformer la pensée humaine, ainsi que les écrivains qui les mettent en action. Érudits et réformateurs, philosophes et novateurs nous sont présentés en quelques mots qui les peignent.

M. A. B.-H. n'a pas moins bien résumé l'histoire de la poésie dramatique dans les vingt et quelques pages où il en raconte les diverses phases ; moralités, sotties, farces, représentations italiennes, pièces latines, il n'a rien omis des manifestations différentes de cet art qui va se transformer sous l'influence de la Renaissance. Puis vient l'histoire de l'École des Rhétoriciens. Si l'on excepte Jean le Maire, on sait combien furent médiocres les écrivains et surtout les poètes de cette école ; M. A. B.-H., preuve de son impartialité et de sa sympathie pour son sujet, en parle sans mépris et le jugement qu'il porte sur les chefs et les disciples est aussi équitable que sensé. Marrot n'est pas moins bien apprécié, ni sa vie moins bien racontée. Le réveil de la poésie qui se manifeste avec lui, l'influence italienne qui se fait alors sentir et qu'il subit en partie, ainsi que celles de la Réforme et de l'humanisme sont fort bien caractérisés. Ses disciples Charles Fontaine, Mélin de Saint-Gelais, François Habert ne sont pas moins bien jugés dans les quelques pages qui en traitent.

Le chapitre qui a pour titre « Lyon et la cour de Marguerite » est un de ceux qui m'ont offert le plus d'intérêt; c'est peut-être celui où il y a le plus d'originalité. Le rôle de Lyon est parfaitement défini et son importance littéraire appréciée. La personnalité de Marguerite d'Angoulême était plus connue; M. A. B.-H. a su conserver tout son attrait à cette figure sympathique et curieuse, dont l'action bienfaisante et pacificatrice se fait sentir sur tout ce qui l'entoure. On retrouve encore, à la fin du chapitre consacré au roman et à la nouvelle, la reine de Navarre, en sa qualité d'auteur de l'*Heptaméron*, œuvre que M. A. B.-H. a étudiée fort longuement, et jugée avec une bienveillance peut-être excessive. Il a passé d'autant plus rapidement sur les autres auteurs de nouvelles, même sur Bonaventure Despériers, dont l'étude forme, avec celle de l'*Heptaméron*, le dernier paragraphe de ce chapitre. Des deux autres, le premier traite des origines du roman chevaleresque et en particulier de l'*Amadis*, l'autre de celles du roman populaire, ce qui conduit naturellement au *Gargantua* et à Rabelais.

L'étude consacrée au célèbre écrivain est la plus longue et la plus importante du livre, comme il en est lui-même la personnalité la plus considérable. Les renseignements ne manquent pas sur l'auteur du *Gargantua*; mais la légende coudoie à chaque instant la vérité, et celle-ci est bien souvent difficile à démêler; M. A. B.-H. a fait habilement le départ entre le faux ou le fictif et le vrai, et il a donné de Rabelais une biographie aussi bien composée qu'intéressante. Il n'a pas moins bien apprécié sous ses différents aspects le *Gargantua*; le jugement qu'il porte sur cette œuvre étrange est aussi équitable que sympathique; il en met aussi bien en lumière les grandes qualités que les défauts. On le voit, M. Adolf Birch-Hirschfeld possède de la *littérature* de son sujet, comme du sujet lui-même, une profonde connaissance. C'est par l'étude consciencieuse qu'il a faite des hommes et des choses que se recommande surtout son livre; il est peut-être écrit d'un style un peu terne; mais il est bien composé, et le tableau intéressant et curieux qu'il nous offre du mouvement littéraire en France pendant la première moitié du xvi^e siècle nous fait désirer vivement que l'auteur ne nous fasse pas trop attendre la suite de cet excellent manuel.

Ch. J.

141. — *Histoire critique de la prédication de Bossuet* d'après les manuscrits autographes et des documents inédits, par l'abbé J. LEBARQ, docteur ès-lettres. — Société de Saint-Augustin, Desclée de Brouwer et C^{ie}, Lille et Paris, 1888, in-8, xx-469 pages.

La soutenance de cette thèse a obtenu en Sorbonne un succès d'autant plus honorable que parmi les professeurs, tous dévots de Bossuet, dont se composait le jury, il s'en trouvait deux, MM. Gazier et Croiset, qui ayant eux-mêmes — le premier surtout — étudié les manuscrits des

Sermons, pouvaient d'une façon plus particulière apprécier les efforts faits par M. l'abbé L. pour en élucider le texte et en établir l'ordre chronologique.

Cette partie d'érudition est en effet la plus étendue, comme la plus estimable, de l'ouvrage de M. L., et elle mériterait ici un examen minutieux. N'ayant pas les manuscrits à ma disposition, je dois me borner quant à présent à faire connaître par une analyse générale le plan et le contenu de cet intéressant travail.

Un index des documents employés donne d'abord au lecteur une idée des recherches que M. L. a dû faire un peu partout pour réunir la matière même de son étude. Car si le gros des manuscrits de Bossuet se trouve à Paris et à Meaux, il y en a aussi dans plusieurs collections provinciales, publiques ou particulières, à Juilly, à Dijon, à Nancy, à Limoges, en Normandie (chez M^{me} Floquet), en Auvergne (chez M. Choussy). Et qui sait — bien que M. L. n'ait rien pu trouver à l'étranger — s'il ne se cache pas encore quelques sermons en Belgique et en Angleterre ? M. L. a fait sans doute une abondante récolte : vingt-quatre manuscrits retrouvés dont on n'avait que l'imprimé souvent fautif ; un sermon entièrement inédit pour la fête de la Conception ; le troisième point d'un sermon de 1654 pour Pâques ; une *Præfatio in Evangelia*... Mais ces découvertes ne seront pas les dernières. Les fureteurs de bibliothèques ont toujours le devoir de diriger de ce côté leurs recherches, et le droit d'espérer des surprises heureuses. Je leur signale le troisième chapitre de la seconde partie de l'ouvrage de M. L. ; ils y trouveront l'utile indication de tous les desiderata qui restent à combler.

L'ouvrage se divise en deux parties : l'*Histoire générale* de la prédication de Bossuet et l'*Histoire particulière* de tous les sermons conservés ou perdus.

Le titre de la première n'en exprime pas très clairement le contenu : ce sont en réalité des considérations générales sur la *méthode de composition* de Bossuet prédicateur, telle que les manuscrits nous en révèlent les procédés ordinaires. C'est ainsi que, dans le premier chapitre, M. L. nous fait assister à ce qu'il appelle la *préparation éloignée* des sermons, autrement dit les lectures et les méditations dans lesquelles Bossuet cherchait à l'avance l'aliment de sa parole sacerdotale. Cette préparation, nous savions déjà, — ne fût-ce que par l'une de ces curieuses confidences que Bossuet consent parfois à laisser tomber du haut de sa chaire, — qu'elle devait être sérieuse et savante ; les recherches des critiques modernes, en particulier de MM. Floquet et Gandar, l'avaient plusieurs fois confirmé. Mais M. L. réussit à mettre en évidence, plus précisément que l'on n'avait encore fait jusqu'ici, la patience prévoyante avec laquelle Bossuet amassait les matériaux qu'il devait plus tard mettre en œuvre. C'est ce que prouvent, en particulier, des cahiers de *Remarques morales* et d'*Extraits des Pères*, cahiers que Dom Déforis avait infidèlement et incomplètement repro-

duits. Étudiés de plus près, ils contribuent à nous faire plus exactement apprécier le caractère propre et si souvent méconnu d'un génie essentiellement laborieux. L'abbé Le Dieu prétendait, par exemple, que « le long d'un Avent ou d'un Carême, Bossuet ne se préparait que dans l'intervalle d'un sermon à l'autre », et, sur sa foi, l'on pouvait s'imaginer le grand orateur chrétien composant ses sermons à peu près en aussi grande hâte que Molière ses ballets pour la cour. Les documents retrouvés, examinés à nouveau et datés par M. L., nous apprennent au contraire à n'en pas douter qu'« avant d'entrer dans la composition des discours d'une de ses principales stations, Bossuet en avait arrêté dans son esprit la série complète ». Cette légende d'un Bossuet improvisateur s'était sans doute formée à l'origine pour la plus grande gloire de son éloquence; mais il n'y a pas à en regretter la destruction; la vérité vraie est tout aussi honorable à son génie.

Voici une autre rectification. M. Gandar — un fervent admirateur de Bossuet, cependant — ne croyait pas pouvoir affirmer qu'il fût « helléniste » en sortant du collège, et pensait qu'il ne l'était devenu « à fond » que beaucoup plus tard. « A fond » peut-être, mais, sans faire de Bossuet un philologue, il n'en est pas moins incontestable que des notes autographes, écrites de 1655 à 1666, nous le montrent dès cette époque lisant très soigneusement les Pères grecs. Quelque menues que puissent paraître aux indifférents ces remarques de détail, ceux-là ne s'en plaignent pas qui pensent que l'on n'a pas encore rendu assez de justice à la science et à la conscience dont Bossuet a fait preuve, dans presque tous les genres où l'a poussé son activité entreprenante.

Ajoutons que ces Extraits présentent quelquefois des canevas entiers qui devraient reprendre rang dans la série chronologique des sermons. M. L. leur donnera assurément une place dans l'édition qu'il prépare des œuvres oratoires de Bossuet.

La date prochaine de cette publication me dispense d'énumérer toutes les additions et tous les changements qu'une nouvelle étude des manuscrits a fournis à M. L. Ses contributions à l'établissement du texte sont nombreuses, et l'on comprend la satisfaction fière avec laquelle il se vante, très justement, d'« une assez belle moisson ». Tout en nous faisant assister, d'après les manuscrits, à l'élaboration d'un sermon de Bossuet, M. L. relève les erreurs commises par les éditeurs, depuis Déforis jusqu'à Lachat, dans la reproduction des autographes, erreurs fréquentes surtout dans les avant-propos et dans les exordes dont les diverses rédactions ont été souvent confondues. Après M. Gandar, il a travaillé à discerner ces interpolations maladroites, qui parfois faussent gravement, dans une œuvre de Bossuet, le fond comme la forme. C'est peut-être, en effet, à ces amalgames inintelligents qu'il faut attribuer en partie l'impression produite par les plans de Bossuet sur des juges difficiles, qui regrettent de n'y pas trouver cette netteté de Bourdaloue. Il est vrai qu'il pourra se faire aussi, après l'expurgation définitive du

texte, que tel discours très touffu, dont les théologiens admiraient imprudemment la substantielle richesse et la plénitude doctrinale, se trouvera peut-être trop allégé pour mériter cette louange, quand on l'aura dégagé de la « contamination » d'un autre sermon que la hardiesse des premiers éditeurs y avait adjoint d'autorité.

Quant à ces corrections dans le détail du texte, qui sont la récompense de l'âpre travail de la recension des manuscrits, le second chapitre de la première partie nous offre un choix des plus notables. Et les restitutions de M. L. paraissent *souvent* définitives; je ne dis pas toujours. C'est ainsi que dans un passage du sermon de 1660, *sur l'Honneur*, le texte accepté par M. Gandar, par M. Gazier et par moi — sans enthousiasme du reste et avec des essais d'interprétation plus laborieux, j'en conviens, que lumineux — portait ceci (il s'agit d'un concussionnaire enrichi et avaré) : « Il tient bonne table à ses *mines*, à la ville et à la campagne; cela paraît libéralité... » M. L., au mot *mines*, très peu clair, substitue le mot *ruines* qui ne me satisfait pas davantage. Le mieux est peut-être ici d'admettre, avec M. Gazier, une inadvertance inintelligible de la plume de Bossuet, et d'abandonner comme un *locus desperatus* ce lapsus irréparable. — Une correction plus incontestablement heureuse, c'est, dans l'*Homélie de la femme adultère*, la substitution des mots suivants : « Commencement de l'âme pécheresse. Timide, tremblante » à ceux-ci : « *Commerce* de l'âme pécheresse. Plus de *semblance* », que M. Lachat avait imprimés sans sourciller. Cette acception inusitée du mot *semblance*, attribuée à Bossuet, aurait sans doute inquiété, bien inutilement, les lexicographes de l'avenir.

Dans la seconde partie de sa thèse, M. L. s'occupe, après MM. Vailant, Floquet et Gandar, de la chronologie des sermons. Combien c'est là une utile entreprise, non seulement pour l'histoire du génie de Bossuet, mais pour celle de la langue, du style et de la pensée au XVII^e siècle, il est superflu, je pense, de le faire ressortir. Or, pour déterminer la date des sermons de Bossuet qui subsistent, on s'était servi presque uniquement jusqu'ici des allusions historiques; de la comparaison des passages similaires dans des sermons sur le même sujet ou sur des sujets analogues; des indications que peuvent donner la langue et le style; de celles qu'offrent le caractère de l'écriture et l'aspect matériel du manuscrit. A ces différents modes d'investigation, M. L. en ajoute un nouveau : la considération de l'orthographe. Si l'on n'y avait pas, jusqu'à présent, recouru, c'est que l'on s'accordait à regarder l'orthographe de Bossuet comme très incertaine et très capricieuse. Or, M. L. croit pouvoir affirmer d'abord que ce n'est guère que jusqu'en 1657 que l'orthographe des Sermons est irrégulière; à partir de cette époque, elle ne varie presque plus, selon lui, jusqu'à sa mort. 1657 est la date où, entre les deux systèmes orthographiques qui se partageaient encore à ce moment les suffrages des lettrés — le système phonétique et le système étymologique — Bossuet fait définitivement

son choix. Il se rallie à l'orthographe étymologique, qui a prévalu ; c'est elle qu'il défend à l'Académie contre l'orthographe phonétique, et qu'il observe exactement dans son écriture journalière.

Est-ce à dire qu'antérieurement à 1657, il eût toujours pratiqué un *phonétisme* constant et exclusif ? Non assurément, et si l'on prenait pêle-mêle les pages écrites par lui depuis 1643 (date à laquelle remontent ses plus anciens autographes), jusqu'en 1657, on le verrait, dans ces quatorze années, écrire tour à tour et, parfois, dans le même sermon : *temps* et *tans*, *même* et *mesme*, *nôtre* et *nostre*, *hureux* et *heureux*, *sambler* et *sembler*, *profete* et *prophète*, *feblesse* et *foiblesse*, *Providence* et *Providence*, *atendre* et *atantif*, etc. Mais ce désordre, selon M. L., n'est qu'apparent ; ces « fluctuations » ont eu leur loi, qu'il pense avoir découverte, et dont voici, résumée d'après lui, la formule historique : « Les premiers manuscrits de Bossuet (1643) ne portent pas trace de phonétisme. Bossuet, au sortir de rhétorique, se conforme tout naturellement à l'orthographe commune, à l'orthographe étymologique, à laquelle l'avaient formé ses premiers maîtres, les Jésuites de Dijon. » Mais « au collège de Navarre, il trouve » (peut-être, car M. L. ne nous cite pas de noms) « des logiciens qui préconisent le système phonétique ; il en essaye, il s'y façonne insensiblement. Il y a » dans ce sens « une progression croissante de 1646 à 1651, jusqu'à la fin de ses études théologiques, et quand il part, en 1652, pour son canonikat de Metz, il est acquis à la méthode des réformateurs. » Mais cependant « il ne s'obstine pas à marcher contre le courant général. On aperçoit bientôt des symptômes de relâchement, et les particularités les plus significatives vont s'effacer les unes après les autres, de sorte que, vers la fin de 1653, dans un ensemble d'aspect phonétique, les formes étymologiques feront de fréquentes réapparitions. En 1656, le retour à l'orthographe usuelle est un fait accompli. »

N'y a-t-il pas une assez grande part d'hypothèse dans cette ingénieuse histoire des variations de l'orthographe de Bossuet ? Et la double progression, tantôt croissante, tantôt décroissante, que M. L. assure y reconnaître, si large et si élastique qu'il l'ait faite, n'est-elle pas encore trop étroite et trop précise ? Ne faut-il pas tenir un bien plus grand compte (et ce que je dis ici de l'orthographe, je le dirais de l'écriture), des revenez-y persistants aux anciennes habitudes, comme aussi des étourderies inconscientes d'une plume toujours pressée, dont nous n'avons, en somme, que les brouillons rapides et négligés ? Et puis, le nombre des manuscrits sûrement datés avant 1657, et qui sont les points de départ de cette chronologie orthographique, est-il assez considérable pour servir de base à des généralisations solides ? Voilà les scrupules que le « tableau synoptique et comparatif », fort bien fait du reste, que M. L. ajoute à son ouvrage, n'a pas suffi à dissiper, ni chez ses juges, je crois, ni chez ses lecteurs ; voilà les questions qui peut-être auraient besoin d'être encore débattues avant d'user, en toute sûreté de

conscience, dans le classement des manuscrits de date inconnue, des principes posés par M. Lebarq. Et, sans entrer ici dans un examen dont je n'ai que des éléments très insuffisants, je me demande seulement si, dans ces inductions, M. L. a toujours évité, comme il l'assure, jusqu'aux apparences d'un cercle vicieux. Je vois, par exemple, que, pour nous démontrer les changements successifs du « t » euphonique dans les manuscrits des Sermons, M. L. s'appuie (p. 109) sur de certains écrits, tels que la *Méditation sur la Brièveté de la vie* ou le sermon *sur la Bonté et la rigueur de Dieu*, dont il rétablira plus loin la date (pp. 120 et 126), précisément en se fondant surtout, à ce qu'il semble, sur l'absence ou la présence de ce t euphonique. Je n'oserais donc, jusqu'à plus ample informé, affirmer aussi catégoriquement que M. L. que les « oscillations » de Bossuet dans son orthographe « peuvent constituer pour les sept années de 1648 à 1655 une donnée chronologique *très sûre et très précise* ». Que les observations ingénieuses et nouvelles faites par M. L. sur l'orthographe puissent nous empêcher d'attribuer à la période antérieure à 1657 un sermon postérieur, ou réciproquement; que, pour les sermons antérieurs à 1657, elles puissent apporter un supplément utile aux lumières, assez rares du reste, qui nous viennent d'autre part, je n'y contredis pas... Mais ce qui est vrai surtout, et ce que M. L. a grande raison de déclarer lui-même (p. 108), c'est que, dans le délicat travail de conjecture sur lequel doit s'édifier le classement chronologique des Sermons, il convient de n'être pas exclusif et de ne point *isoler* les uns des autres les renseignements obtenus par les divers moyens d'enquête dont nous disposons. Composition, style, allusions historiques, écriture, orthographe, tout cela contribue à nous éclairer; rien de tout cela n'y suffit. Chacun de ces procédés peut servir aux autres d'appoint et d'auxiliaire; aucun d'eux n'a, ce me semble, à lui seul une valeur *très sûre et très précise*.

Il ne me paraît pas, du reste, que, dans sa pratique habituelle, M. L. se soit départi, par esprit de système, même pour les sermons antérieurs à 1657, de cet éclectisme intelligent, qui seul peut donner des résultats un peu certains. Dans les deux cent cinquante pages qu'il consacre à déterminer la suite chronologique des Sermons, il use concurremment des diverses méthodes que MM. Vaillant, Floquet, Lachat, Gandar ont employées. Ce qui ne l'empêche pas de contredire parfois aux conclusions auxquelles ils étaient arrivés. Il serait malaisé de le suivre dans ce long défilé de notices particulières qu'il consacre à chacun des sermons, l'un après l'autre. Notons seulement qu'il parvient assez heureusement à dissimuler l'aridité de ces monographies critiques, par des citations bien choisies et par des renseignements historiques sobres et instructifs. J'ajoute qu'en outre de l'intérêt qu'il a su donner à l'exposition de ces recherches exactes, son livre aura encore l'avantage de permettre à ses lecteurs d'établir dans les éditions de Bossuet qu'ils possèdent un ordre chronologique dont les données manquent dans la plupart d'entre

elles ou sont fort insuffisantes dans celles où l'on s'est risqué à indiquer des dates.

Une conclusion où l'auteur se propose de montrer dans la prédication de Bossuet « l'unité d'inspiration et de pensée, la variété et le progrès de l'éloquence », est peut-être la partie de l'ouvrage qui, malgré de judicieuses observations de détail, me semblerait la moins nette et la moins substantielle. Je sais du reste, aussi bien que M. L. et que tous ceux qui touchent à Bossuet, que, s'il est aisé d'étudier par le menu tels ou tels de ses ouvrages, c'est une autre entreprise que d'apprécier d'une façon générale et d'ensemble le développement de son activité intellectuelle, ne fût-ce que dans un seul des genres où elle s'est appliquée. On risque fort de ne satisfaire qu'à demi les autres et soi-même, lorsqu'on essaie soit de définir, même vue d'un seul côté, cette pensée dont la réflexion est si profonde et le rayonnement si vaste ; soit d'analyser, même dans un seul de ses emplois, cette forme si riche et si hardie, où le travail entre pour beaucoup, et où pourtant la sincérité et la nature débordent. Il y a là une variété, avec des apparences de contradiction, qui déconcerte la critique et semble défier ses formules.

Alfred RÉBELLIAU.

142. — *Goethe Jahrbuch* hrsg. von Ludwig GEIGER. X^e Band. Frankfurt am Main, Literarische Anstalt, Rütten u. Loening, 1889. In-8, viii et 348 p. 10 mark.

Le dixième volume du *Goethe Jahrbuch* que nous a donné l'an dernier M. Ludwig Geiger, renferme cette fois encore de précieuses communications tirées des archives de Goethe.

Nous trouvons, sous la rubrique *Neue Mittheilungen* : 1^o des lettres de Goethe, de Christiane, de Riemer, de Vulpius à Auguste de Goethe, étudiant en droit à Heidelberg (1808-1809) ; 2^o le « commencement d'un roman fantastique » écrit de la propre main de Lenz et communiqué par M. Weinhold ; 3^o des lettres et un discours de Goethe qui ont trait à la direction du théâtre ; 4^o un mémoire de Knebel sur la littérature allemande ; 5^o comme dans les précédents volumes, divers témoignages des contemporains de Goethe sur le poète.

J'insiste seulement sur le roman de Lenz et sur le mémoire de Knebel. Lenz aima la sœur de Goethe, Cornélie Schlosser. Il raconte sa passion et ses péripéties dans le journal que publie M. Weinhold (p. 46-70) et qui a pour titre « conversion morale d'un poète décrite par lui-même ». Ce journal comprend quinze monologues plus ou moins courts, où l'on retrouve le Lenz qu'on connaissait déjà, capricieux, excessif, prenant pour des réalités les rêveries et les extravagances, les « *Ausschweifungen*, comme il disait, de sa folle imagination, amoureux de trois femmes à la fois, de Cléopâtre Fibich, d'Henriette de Waldner et de Cornélie. Il voit Cornélie à Strasbourg ; il s' imagine qu'elle est venue pour le voir et connaître de près le célèbre Lenz ; il croit avoir

produit sur elle une impression ineffaçable, et lorsqu'elle revient à Emmendingen, il lui écrit des lettres passionnées qu'il n'ose envoyer de peur qu'elles ne tombent entre les mains du mari. En réalité, Cornélie ne l'avait nullement encouragé; elle avait écouté avec indulgence les confidences de Lenz qui lui révéla son amour pour Araminte-Cleophé; elle l'avait traité — Lenz l'avoue lui-même — comme un petit garçon imberbe (*ohnbärtigen Buben*) qui l'intéressait parce qu'il faisait des vers et des drames, parce qu'il était l'ami de son frère et de son mari; le seul sentiment que Lenz lui ait jamais inspiré, est une sympathie mêlée de pitié. Mais Lenz s'était mis en tête qu'il aimait Cornélie et que Cornélie l'aimait. Un jour, il écrit à Schlosser qu'il part pour la Lorraine; mais il prend le chemin d'Emmendingen et arrive soudain chez le bailli. Il croyait que Cornélie soupirait après lui, qu'elle se désolait de son absence, qu'elle avait appris avec douleur la nouvelle de son départ, et il se figurait, dit-il, entrer en conquérant dans une ville soumise. Il avoue qu'il se trouva trompé (*betrogen*), répudié, repoussé, exclu (*ausgeschlossen*). Cornélie était malade, elle l'accueillit une seule fois et avec mépris (*mit Verachtung*), puis défendit sa porte. Lenz partit, confus, contrit, l'oreille basse, et regagna Strasbourg. Il reconnaissait que Cornélie avait raison et qu'elle ferait un mauvais échange, si elle acceptait son amour, l'amour d'un fou (*die Liebe eines Wahnwitzigen*) contre le plus noble trésor (*den edelsten Schatz*), l'amitié et le respect de son mari. Il ne cessait de l'aimer, mais il l'aimait comme une madone. Il glorifiait sa vertu, son éloignement de tout ce qui a l'apparence de pompe et de vanité, sa modération, son « grand cœur ». Il la nommait l'idole de sa raison, sa première et sa meilleure amie, son amie la plus sacrée, son amie morale, son amie céleste, sa muse, son Uranie, la Minerve qui le protégeait de son égide, celle qui guidait son cœur et opérait sa conversion morale (*moralische Bekehrung*, de là le titre de l'opuscule). Pourtant il revint à Emmendingen, en compagnie de Goethe. Il retrouva Cornélie malade et alitée. Mais la vue de son frère fit sur M^{me} Schlosser une impression salutaire; elle se leva le lendemain. De nouveau Lenz l'admira; de nouveau il remarqua, comme il le dit naïvement et sans jalousie, la « tendresse volontaire, naturelle, libre de Cornélie pour son mari », une tendresse qui était plus que l'amour commandé par le devoir (*mehr als pflichtvoll*) et qui la poussait à aider Schlosser avec une véritable patience angélique à porter les fardeaux de la vie. Mais il n'aurait pas été Lenz s'il n'était retombé dans sa ridicule passion. De retour à Strasbourg, il s'imagina derechef que Cornélie l'aimait parce qu'elle lui avait prêté un exemplaire de Pétrarque, et il écrivit ce *Poète* où il épanchait son cœur. Il voulait le donner à Cornélie pour lui montrer l'espèce d'homme bizarre et drôle qu'il était (*die seltsame drolligte Art Menschen*). Il n'osa l'envoyer. Mais lorsqu'il fit sa fugue à Weimar en 1776, il emporta son manuscrit et le confia avec d'autres papiers à Goethe qui le conserva et qui, naturellement, ne l'a jamais publié.

Le *Mémoire* de Knebel sur la littérature allemande était destiné à M^{me} de Staël qui devait s'en servir dans le livre qu'elle projetait sur l'Allemagne. Mais Böttiger garda le manuscrit, que M. K. E. Franzos publie aujourd'hui dans le *Goethe-Jahrbuch* (p. 128-135). On y trouvera beaucoup d'esprit et des appréciations justes et importantes, mais aussi des jugements sévères et singuliers : en l'an 1804 Knebel fait l'éloge d'Uz et de Götz, passe Schiller sous silence, blâme Goethe plus qu'il ne le loue, et fait un éloge enthousiaste de Wieland et de Herder; Wieland, dit-il, est l'écrivain le plus accompli de toutes les nations modernes et Herder a parlé la langue de la véritable éloquence.

Après les *Neue Mittheilungen* viennent, comme toujours, dans l'« Annuaire de Goethe », les *Abhandlungen*. Ce sont : un curieux article de M. H. Dechent sur les querelles des ecclésiastiques de Francfort avec les *Annonces savantes* ou « Frankfurter gelehrte Anzeigen », une étude de M. H. Schreyer sur le manuscrit d'*Hermann et Dorothee* et sur les remaniements que fit le poète à son idylle épique, un travail intéressant de M. J. Minor sur les classiques et les romantiques.

Des *Mélanges*, une chronique et une bibliographie terminent ce volume, très digne de ses aînés. La bibliographie, complète et fort soignée, fait le plus grand honneur au directeur de l'Annuaire, qui suit si attentivement, si patiemment le mouvement des études goethéennes. Les *Mélanges* renferment un certain nombre de remarques ingénieuses, entre autres, sur des vers de *Jery et Bätely* (Ellinger); sur la scène de la reconnaissance dans l'*Iphigénie à Delphes* (Morsch); sur le roman dans la langue des fleurs (Seuffert); sur la traduction des « Essais sur la peinture », de Diderot (L. Geiger); sur le général de Hoffmann, grand-oncle du poète (Alex. Dietz).

A. CHUQUET.

LETTRE DE M. BOURGOIN ET RÉPONSE DE M. DELBOULLE.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi d'adresser quelques mots de réponse à un article bibliographique paru sur mon livre : *Les maîtres de la critique au xvii^e siècle*, dans votre numéro du 3 février dernier. Il me serait facile de prendre à partie l'auteur sur l'ensemble de son travail, je ne lui reproche que son manque de probité. Votre impartialité ne peut me refuser de motiver ce reproche :

1^o Extraire d'un ouvrage de trois cents pages certaines façons de parler familières, quatre ou cinq interjections qui s'y trouvent, et donner à supposer au lecteur qu'il les y rencontrera à chaque ligne, c'est là un procédé peu honnête;

2^o Détacher de son contexte une expression et prouver par là qu'elle détonne, c'est encore un procédé peu honnête. M. Delboulle s'offense, par exemple, que j'aie comparé le style de Saint-Evremond à un « grand crû de Bordeaux »; mais en critiquant cette expression, il se garde bien de rappeler comment j'ai été amené à l'employer. J'ai écrit : « Le style de Saint-Evremond, pour emprunter une comparaison qui n'eût pas déplu à l'ami du comte d'Olonne, n'est ni un Al fumeux, ni un bour-

gogne généreux, c'est un bordeaux etc... » M. D. a sciemment tronqué ma phrase, pour le besoin de sa cause. Fi, c'est laid !

3^o M. D. fait, sans pédanterie, sans vain étalage d'érudition, comme en passant, remarquer au lecteur que Richelieu est mort en 1642. Je ne l'en blâme pas, c'est si rare d'allier la modestie à la science ! Mais pourquoi veut-il que j'aie prolongé les jours du ministre de Louis XIII jusqu'en 1663 ! Dans la phrase incriminée où je parle de la pression officielle que Richelieu et Colbert auraient exercée sur Chapelain, je fais allusion à celle qu'aurait subie le vieux critique, non seulement en dressant la *Liste des gens de lettres*, mais encore en écrivant, quelque vingt-cinq ans auparavant, *Les Sentiments de l'Académie sur le Cid*. Il n'est pas besoin d'être clairvoyant, il faut être simplement honnête pour s'en rendre compte.

M. D. est pourtant un délicat, il nous l'affirme lui-même, puisque mon livre, qui n'a pas l'heur de lui plaire, ne plaira pas aux délicats, si *quid veri augurat*. Allons, soyez délicat, M. Delboulle, et malheureux, comme le sont tous les délicats, et si, c'est possible, soyez aussi plus honnête. Par la même occasion, rafraîchissez, rajeunissez votre critique ; elle a quelque chose d'acide et de vieillot qui fait peler.

Auguste Bourgoïn.

Je n'ai que quelques mots à répondre à cette aimable lettre. Ma critique, dit M. Bourgoïn, est « aride et vieillote » : il voudrait évidemment nous faire croire que la sienne est « plantureuse et juvénile. » On en a pu juger par les passages de son livre que j'ai cités *très exactement*. Je lui permets donc de se chanter à lui-même des triomphes tant qu'il voudra et de maudire son juge. Ses ergoteries n'affaiblissent aucune de mes critiques, aucune de mes remarques, et il se garde bien, par exemple, de parler de son fameux chapitre : « *Chapelain est vraiment l'inventeur des trois unités*. » Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que se fâchent les gens dont on a le courage de relever les contradictions, les erreurs ou les lourdes bêtises : aussi les injures et la colère de M. Bourgoïn me laissent tout à fait indifférent.

A. DELBOULLE.

CHRONIQUE

RUSSIE.—M. TRATCHEVSKY commence dans le *Recueil de la Société impériale historique de Saint-Petersbourg* la publication des *Documents relatifs aux rapports diplomatiques de la Russie et de la France à l'époque de Napoléon I*. Ce recueil comprend les années 1800 à 1802 : la plupart des documents cités sont en français ; l'introduction et l'index sont en langue russe. Cette importante publication formera trois ou quatre volumes.

— Il paraît à Moscou une *Revue de philosophie et de psychologie*, sous la direction de M. N. GROR, professeur à l'Université de cette ville.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 mars 1890.

Le ministre de l'Instruction publique invite par lettre l'Académie à présenter deux candidats pour la chaire d'épigraphie et d'antiquités sémitiques au Collège de France. L'Assemblée des professeurs du Collège a présenté à l'unanimité M. Clermont-Ganneau en première ligne et M. Philippe Berger en seconde ligne.

L'Académie des sciences transmet à l'Académie des inscriptions un mémoire de M. Ed. Schneider, ingénieur en chef de la province de Scutari d'Albanie, sur des antiquités préhistoriques découvertes dans la province d'Alep et aux environs d'Antioche. Ce mémoire est renvoyé à l'examen de M. Alexandre Bertrand.

M. Hamy signale à l'Académie les grands travaux exécutés récemment pour le déblaiement de quelques-unes des ruines les plus importantes du centre de Java. Les monuments en question peuvent remonter au v^e siècle de notre ère. Ils sont d'une architecture élégante et bizarre, qui s'inspire de celle de l'Inde. Encombrés d'une végétation puissante, disloqués par les tremblements de terre, ils n'avaient pu être étudiés jusqu'ici que très imparfaitement. Le déblaiement qui vient d'en être fait a permis de les photographier. M. Hamy fait passer sous les yeux de ses confrères les vues de quelques-unes de ces belles ruines. Il signale à leur attention des statues, particulièrement remarquables par la finesse du travail et la beauté des types qu'elles reproduisent.

M. H.-M.-P. de la Martinière, chargé d'une mission d'exploration archéologique au Maroc, rend compte des recherches et des fouilles qu'il a faites sur l'emplacement de la ville antique de *Lixus*, dans la Tingitane. Il rapporte de cette première campagne une série de documents divers, tels que photographies, plans de l'acropole et des murailles phéniciennes, etc.

M. le vicomte H.-François Delaborde communique une notice sur la chronique dite du *Religieux de Saint-Denis*. On désigne habituellement sous ce nom un ouvrage latin qui ne comprend que l'histoire du règne de Charles VI. M. Delaborde montre que cet ouvrage n'est que la dernière partie d'une œuvre beaucoup plus étendue, dans laquelle l'auteur avait raconté toute l'histoire du monde chrétien; depuis les origines de la monarchie française. Une grande partie de cette vaste compilation historique est perdue; les fragments conservés sont, d'une part, la chronique de Charles VI; d'autre part, l'histoire des années 769 à 1270, contenue dans les deux manuscrits de la bibliothèque Mazarine, n^{os} 553 et 554.

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : GIOVANNI (V. DI), *la Topografia antica di Palermo dal secolo X al XV* (2 vol.); — par M. Delisle : 1^o *Plainies et Doléances de la province de Touraine aux Etats-Généraux*, publiées et annotées par M. Charles de GRANDMAISON; 2^o Du BOUT (dom), *Histoire de l'abbaye d'Orbaix*, publiée par M. Etienne HÉRON DE VILLEFOSSE; — par M. Gaston Paris : REGNAUD (Paul), *Esquisse du véritable système primitif des voyelles dans les langues d'origine indo-européenne*; 2^o les *Grandes Lignes du vocalisme et de la dérivation dans les langues indo-européennes*; — par M. de Boislisle : BAUDRILLART (Alfred), *Philippe V et la cour de France*, tome I; — par M. Georges Perrot, *Bulletin de correspondance hellénique*, décembre 1889 (contenant une lettre de Darius, fils d'Hystaspe, dont la traduction grecque a été découverte par MM. G. Cousin et G. Deschamps); — par M. Bréal : 1^o LOTH *Chrestomathie bretonne*; 2^o *Collection de reproductions de manuscrits*, publiée par L. CLÉDAT : *Classiques latins. I, Catulle, manuscrit de Saint-Germain-des-Près*; 3^o *Revue de philologie française et provençale*, tome III, fascicule 4 (contenant des réponses adressées à M. Clédat par divers savants, sur l'accord du participe passé en français); — par M. Barbier de Meynard : FULCRAND, *Notice sur le général Faidherbe*.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 26 février.

M. Lecoy de la Marche donne lecture d'un mémoire relatif au bagage d'un étudiant en Sorbonne trouvé mort sur la grande route de Nevers à Paris, près de Châteaulandon en 1437. L'inventaire de ce bagage fait connaître par le menu comment vivaient les écoliers aisés de ce temps.

M. Adrien Blanchet présente une anse de vase qui, après avoir fait partie de la collection Benjamin Fillon, appartient aujourd'hui à M. Paul Rattier. M. Fillon pensait qu'il fallait voir dans la figure principale de ce bronze remarquable, la Gaule assise dans l'attitude de la douleur. M. Blanchet indique les rapprochements qui doivent être faits avec les figures du grand camée de France.

M. Héron de Villefosse communique une lettre de M. Duvernoy, conservateur du musée de Montbéliard, relative aux antiquités trouvées à Mandeure. M. de Villefosse fait remarquer l'intérêt qu'il y aurait à dresser une liste des objets anciens trouvés dans les musées d'Europe ou dans les collections particulières.

M. de Lasteyrie lit une lettre de M. Palustre au sujet de la communication de M. Roman, publiée dans le Bulletin de la Société, sur l'écusson qui existe dans la cour de l'Ecole des Chartes.

M. l'abbé Thiédenat présente de la part de M. Maire le dessin d'une inscription romaine funéraire trouvée il y a quelques mois à Clermont-Ferrand.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12

— 24 mars —

1890

Sommaire : 143. MEISTER, Les dialectes grecs. — 144. OUVRE, Démosthène. — 145. ULLRICH, Tibulle. — 146. CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Manuel d'histoire des religions. — 147. RICHTER et KOHL, Annales de l'Empire allemand, I. — 148. JOUBERT, La baronnie de Craon. — 149-150. CASTELLANI, L'imprimerie à Venise et son origine. — 151. LYON, L'idéalisme en Angleterre au XVIII^e siècle. — 152. AURIOL, La défense du Var. — Lettre de M. Brandt. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

143. — R. MEISTER. *Die griechischen Dialekte*, tome 2, Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1889, XII-350 p.

M. Meister continue, après un assez long intervalle, la publication de son ouvrage sur les dialectes grecs ; il a adopté, dans le tome II, les types spéciaux de η et de ω employés dans le recueil de Collitz, commencé deux ans après le premier volume. Chose à remarquer, cette suite aurait gagné à paraître quelques mois plus tard (la préface est de mars 1889) ; M. M. aurait alors connu le *Bull. de corresp. hell.* du mois d'avril 1889, et l'inscription de Tégée publiée par Bérard aurait pu modifier ses opinions sur quelques points, et beaucoup enrichi ses statistiques, notamment pour ce qui concerne la déclinaison. Ce second volume, qui contient l'éléén, l'arcadien et le cypriote, se recommande par les mêmes qualités que le premier : sérieuse et sûre connaissance des sources, examen approfondi des faits, clarté et précision dans l'analyse des formes ; il est difficile de mieux mettre en lumière la structure générale en même temps que les traits caractéristiques d'un dialecte. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques réserves à faire ; M. M. est d'une extrême hardiesse dans ses conclusions, qui sont parfois appuyées sur des formes douteuses, sur des exemples d'insuffisante autorité, sur des lectures ou restitutions purement conjecturales. Il est très vraisemblable, par exemple, que le dialecte de la Triphylie était en quelques points distinct de celui de l'Elide ; mais les exemples d'après lesquels M. M. établit cette distinction ne sont pas tous probants. La forme $\alpha\lambda\tau\iota\varsigma$, connue seulement en dehors de l'épigraphie, est la seule invoquée pour justifier l'assertion suivante (p. 11) : « suff. nominal triph. - $\sigma\iota$ -, éléen - $\tau\iota$ », d'où la conclusion (p. 52) : « le suff. nominal - $\tau\iota$ - ne s'assibile pas dans l'ancien éléen ». Comment se fait-il alors qu'on lise $\chi\omicron\theta\acute{\alpha}\rho\alpha\iota$ dans un texte nettement caractérisé comme éléen (p. 10), et qui remonte (p. 17) au moins au ^{ve} siècle (Collitz, t. I, n° 1156) ? On pourrait d'ailleurs opposer que $\alpha\lambda\tau\iota\varsigma$ est une très ancienne forme immobilisée dans ce seul mot devenu nom propre, et la différence des dialectes, en ce point du moins,

devient alors très problématique. Il n'est pas plus sûr d'affirmer (p. 12) « triph. ἀνδρο-, éléen ἀνδρε », car cette seconde forme ne repose que sur une conjecture, le second α n'étant rien moins que certain. M. M. lui-même est obligé de faire remarquer (p. 58), « combien variée et peu conséquente est, dans la plupart des cas, l'orthographe des inscriptions d'Olympie. » Il est donc au moins prématuré de conclure, sur la foi d'un seul témoin ou de témoins suspects, que telle ou telle forme est éléenne, telle autre triphylienne. La même observation serait à faire au sujet de la théorie sur l'élision, en éléen, des formes de l'article terminées par une consonne; théorie chancelante qui repose uniquement sur des restitutions hypothétiques ou d'incertaines interprétations (v. d'ailleurs, p. 317, la note de la page 44). Cette tendance à formuler des règles sans y être suffisamment autorisé se remarque dans tout le cours de l'ouvrage; je n'en citerai plus qu'un exemple: p. 261, section IV (par erreur VI) du § 14, on lit ceci: « Dans l'écriture syllabique cypriote, la nasale devant une explosive n'est pas exprimée. *quelquefois* à la fin du substantif, devant un pronom qui s'y rapporte ou devant l'article répété. » Or, M. M. ne cite que trois exemples à l'appui, et il n'y en a que trois; deux sont des lectures propres à l'auteur, et le troisième est une transcription qui lui est également personnelle. Ces cas étant ailleurs expliqués par la règle fondée sur eux, qui ne voit qu'il y a là une véritable pétition de principes? — Je me bornerai maintenant à un petit nombre de rectifications. P. 110, [ἐλλαν]οδικόντων n'est pas à sa place parmi les thèmes en -ο-. P. 200, l. 6, supprimer « été » dans la citation française. P. 257, la forme primitive du parfait de τίω serait *τέποια et non *πέποια. P. 270, Ἀλα(μ)πριζάται et Ἀλασιώται sont par erreur rangés parmi les thèmes en -α- féminins. P. 258, note 1, M. M. fait remarquer fort justement que le sens de ποτιψάω, au vers 1214 des *Trachiniennes*, est « mettre (le feu) à, allumer »; mais il a le tort d'ajouter « sens non compris par les commentateurs »; en France, *allumer* est le sens universellement reconnu, et il n'est pas une traduction, même en vers, qui se soit méprise sur l'exacte valeur du mot. La note de M. Meister ne saurait donc s'adresser qu'aux commentateurs d'Outre-Rhin.

My.

144. — **Démosthène**, par H. OUVRÉ, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Bordeaux. Paris, 1890, Lecène et Oudin, 237 pp. in-8.

Le *Démosthène* de M. Ouvré fait partie de la collection des *Classiques populaires* dont MM. Lecène et Oudin ont eu l'heureuse idée d'entreprendre la publication. C'est donc essentiellement un ouvrage de vulga-

1. J'ai pris moi-même à Olympie, au printemps de 1880, des copies de toutes les inscriptions alors découvertes, copies soigneusement revues sur des estampages et comparées avec le fac-simile de l'*Arch. Zeitung*,

risation ¹. Mais qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée. Il est souvent aussi difficile, pour ne pas dire plus, d'écrire un bon ouvrage de ce genre que de composer une dissertation érudite sur tel ou tel point de philologie ou de linguistique. Bien entendue, la composition d'une œuvre de vulgarisation demande de longues et patientes études, la connaissance de tout ce qui a paru d'essentiel sur le sujet, une lecture attentive et personnelle de l'auteur dont on s'occupe. Ces avantages, M. O. les possède à un haut degré. On sent en le lisant qu'il connaît fort bien les opinions des autres; mais il ne les adopte pas les yeux fermés. La note personnelle se fait souvent entendre, discrète et modeste, comme il convient quand on parle après des hommes comme Blass, Schaefer, et Weil.

L'affection raisonnée qu'éprouve l'auteur pour son héros ne le rend ni trop indulgent pour lui, ni trop sévère pour ses rivaux. Il sait admirer et louer Eschine, et il avoue avec franchise n'être pas pleinement convaincu du parfait désintéressement de Démosthène. Dans les questions si controversées que soulève le *Discours pour la couronne*, il ne cache pas non plus la façon trop habile pour n'être pas quelque peu suspecte dont Démosthène présente sa défense. Mais il prend nettement position contre toute une école allemande quand il s'agit de juger la conduite de Démosthène dans les débats qui précédèrent la bataille de Chéronée.

Nous pensons en avoir dit assez pour faire apprécier le livre à sa juste valeur. Il y aurait assurément quelques critiques de détail à faire : les dates sont un peu clairsemées; on voudrait quelquefois plus de clarté : ainsi dans ce qui concerne le discours *pour les Rhodiens*; le style, en général très soigné, est parfois légèrement tendu. Mais, en résumé, le livre de M. Ouvré sera agréable à lire pour les lecteurs bénévoles, profitable aux étudiants, et utile, en plus d'un cas, même aux professeurs.

Ch. CUCUEL.

145. — *Studia Tibulliana*. De libri secundi editione, scrips. Richard ULLRICH dr. phil. Berolini, W. Weber, 1889, in-8, 86 p.

La question de l'authenticité d'une partie du recueil qui nous est parvenu sous le nom de Tibulle, l'ordre des pièces du livre I^{er}, la date de l'édition des deux premiers livres ont donné lieu à de grandes divergences de vues entre les critiques — divergences bien naturelles, puisque sur ces divers sujets les preuves directes manquent. C'est de la date de l'édition des deux premiers livres que s'occupe M. R. Ullrich, non sans toucher à bien des points connexes. Je me bornerai à indiquer en quoi je me rapproche et en quoi je m'éloigne de lui.

Le plan de l'ouvrage est très simple : I. Athènes au IV^e siècle. — II. Les débuts de Démosthène. — III. Les premières Philippiques. — IV. Démosthène et Eschine; le discours sur l'ambassade. — V. Démosthène et Philippe. — VI. Le discours pour la couronne, Les dernières années de Démosthène. — Conclusion.

L'enchaînement le plus vraisemblable des choses me paraît le suivant : Tibulle a fait la connaissance de Messala avant l'an 31. En l'an 31, à l'occasion de son élévation au consulat, il lui a adressé son panégyrique¹. Messala est parti avec Octave et a combattu avec lui à Actium. Renvoyé en Occident, il a emmené Tibulle dans sa campagne d'Aquitaine — en l'an 30. Il est revenu à Rome et reparti au printemps de l'an 29 pour l'Orient. Tibulle, qui l'avait suivi après bien des hésitations, a dû s'arrêter malade à Corcyre. C'est là qu'il a écrit l'élegie III du livre I^{er}². De retour à Rome dans le courant de l'an 29, il s'y installe définitivement et compose l'élegie I.

Jusqu'ici je suis d'accord avec M. U. pour l'ordre des élégies du I^{er} livre. Ici je me sépare de lui. A l'ordre qu'il propose : V, II, VI, je substitue le suivant : II, VI, V. Je ne crois pas comme lui que Délia fût veuve au moment de la pièce III, au pouvoir d'un amant riche dans la pièce V, récemment mariée dans la pièce II. Ce sont là des complications inventées par les commentateurs.

Les choses me paraissent beaucoup plus simples : Délia est une plébéienne appartenant au demi-monde et pourvue d'un mari peut-être assez complaisant. Tibulle a fait sa connaissance en 30/29. Il la quitte cependant pour suivre Messala. Malade à Corcyre, il se rappelle avec ivresse leurs entrevues³ sans paraître songer au mari; mais il serait bien étonnant qu'il en parlât. De retour à Rome, il songe à reprendre le cours de ses amours, mais il rencontre tout de suite des difficultés, li. I, v. 56. *Et sedeo duras janitor ante fores*; en effet Délia est mariée. Ce sont ces difficultés qui sont peintes dans la pièce II étroitement apparentée avec la pièce I dont elle développe le v. 56: v. 5 *Nam posita est nostræ custodia dura puellæ*. Les soupçons du mari sont éveillés; il s'agit de le tromper. Bientôt Délia se refroidit et songe à un autre VI v. 539. *Jam mihi tenduntur casses: jam Delia furtim Nescio quem tacita callida nocte fovet*. Tibulle — par plaisanterie — menace de faire alliance avec le mari pour la surveiller, mais conserve bon espoir. Suit naturellement la pièce V qui complète et explique la pièce VI. Le *Nescio quis* dont il est question dans la pièce VI est maintenant dans les bonnes grâces de Délia, v. 17 *fruitur nunc alter amore*: c'est un homme riche. Mais il est déjà menacé par un rival et Tibulle lui prédit qu'il sera remplacé à son tour. Ainsi se termine le roman. La pièce VII datée par le triomphe de Messala est antérieure au 7 des calendes d'octobre 27. Quant aux trois élégies à Marathus, il n'y a pour les mettre avant plutôt qu'après ou après plutôt qu'avant le cycle de Délia que des raisons de sentiment.

On a daté l'édition du I^{er} livre en se servant des vv. d'Ovide, *Tristes*,

1. Bien que l'œuvre soit faible, le plus simple est encore d'admettre l'authenticité.

2. L'éleg. X a été écrite auparavant dans des circonstances que nous ne connaissons pas.

3. Il n'a jamais eu avec Délia que des rapports furtifs facilités par la mère de celle-ci. C'est à une de ces entrevues qu'il fait allusion I, III, v. 83 sq.

II, 463/4 *legiturque Tibullus Et placet et jam te principe notus erat*. Octave a été appelé *prince du sénat* en l'an 28, *Auguste* le 17 avant les calendes de février 27 — début de son principat. Les critiques ont voulu qu'à ce moment Tibulle fût déjà connu : *notus erat*. Mais la pièce VII étant postérieure même à la seconde de ces dates, le I^{er} livre n'était pas édité, — grosse difficulté ; les élégies à Délia auraient été connues par des révélations ; quelques-unes auraient été publiées à part, etc. M. U. repousse avec raison ces hypothèses ; mais il a tort d'essayer de fixer à l'aide du passage d'Ovide la date de l'édition du I^{er} livre. Ce sont deux choses qui n'ont — quoi qu'il en dise — aucun rapport. Voici en effet le sens des vers en question : Ovide exilé — en partie pour l'immoralité de ses œuvres — essaie de montrer à Auguste qu'il est frappé à tort, qu'une foule de poètes ont commis avant lui le même méfait sans être châtiés. Arrivant à Tibulle, il cite complaisamment toute une partie de la pièce VI et ajoute : *legiturque Tibullus et placet* — tandis que lui est banni. Ici il s'aperçoit que son raisonnement est faible ; Auguste pouvait répondre : Tibulle est mort : que puis-je contre lui ? Aussi s'empresse-t-il d'ajouter *et jam te principe notus erat*, c'est-à-dire et tu étais déjà empereur quand il était connu¹. Autrement dit : il a vécu sous ton principat, de 28 ou 27 à 19 — période où il s'est fait connaître par ses vers — et tu n'as pas sévi contre lui. Ce passage ne donne donc aucun renseignement sur la date de la publication du I^{er} livre, dont nous savons seulement qu'une pièce la VII^e est datée de l'an 27. C'est peut-être en 27 — mais peut-être aussi dans l'une des années suivantes que le livre a paru. Il va sans dire que les subtilités de M. U. sur le sens de *notus erat* — était connu ou était célèbre — tombent d'elles-mêmes.

Quant au deuxième livre, M. U. se fait fort de démontrer ailleurs que les pièces qui le composent ont reçu du poète la dernière main et ne sont pas uniquement des matériaux publiés tels quels après sa mort. — Attendons cette démonstration. — M. U. se donne beaucoup de peine pour prouver que dans Ov. Am. III, 9, 31 sq. *Sic Nemesis longum, sic Delia nomen habebunt, Altera cura recens, altera primus amor*, Némésis et Délia désignent non pas les deux maîtresses du poète, mais sont les titres de ses deux premiers livres. L'interprétation me semble inadmissible à cause des qualificatifs *cura recens* et *primus amor*. Le sens est : « Comme la guerre de Troie, comme le travail de Pénélope ont été immortalisés par Homère, ainsi Némésis et Délia seront immortelles grâce à Tibulle. » M. U. pense qu'en l'an 19 Ovide avait connaissance des deux premiers livres de Tibulle. Cela est à la rigueur possible. Mais le second peut avoir été édité par un ami de l'auteur très peu de temps après sa mort. — Ovide décrivant les obsèques de Tibulle y fait figurer ses deux maîtresses : v. 55 sq. *Delia descendens « felicius » inquit « curata sum tibi : vixisti dum tuus ignis eram » Cui Nemesis : « quid » ait « tibi sunt mea damna dolori ? Me tenuit moriens deficiente manu. »*

1. Et non pas : il était déjà célèbre au début de ton principat.

M. U. montre justement qu'il ne faut voir là qu'une figure et que Délia, par exemple, brouillée depuis longtemps avec Tibulle, n'a pas suivi son convoi. Mais il ne me paraît pas bien saisir le sens de la réplique de Némésis; même dans ses moments d'émotion Ovide aime trop à s'amuser de son sujet pour se priver de faire une remarque malicieuse. C'est justement là ce qu'il a fait. Dans un élan d'amour, Tibulle avait souhaité de mourir dans les bras de Délia : 1, I, 59 sq. *Te spectem, suprema mihi cum venerit hora; Te teneam moriens deficiente manu*. Or il était mort ayant une maîtresse; mais ce n'était plus Délia. C'est ce que fait remarquer Ovide avec une pointe d'ironie; il n'y a aucune raison pour ne pas voir dans Némésis le dernier amour de Tibulle. Toutes les tentatives de M. Ullrich pour placer après la composition du second livre le cycle de Sulpicia, les élégies problématiques à Glycéra — qui se placent aussi bien avant —, pour établir que le deuxième livre a dû paraître en l'an 24, sont de pures conjectures qui ne sauraient prévaloir contre le témoignage formel d'Ovide : Némésis a été le dernier amour de Tibulle et son deuxième livre, son dernier ouvrage.

A. CARTAULT.

146. — *Lehrbuch der Religionsgeschichte*, von P. D. CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE. Second volume. Freiburg in B., J. C. B. Mohr, 1889; in-8, xvi et 406 pages.

Le second volume du *Manuel d'histoire des religions* ne s'est point fait attendre et l'œuvre se trouve aujourd'hui complète. En rendant compte naguère du premier volume, nous y avons loué de solides qualités tout en faisant des réserves sur quelques points. Ce volume, on s'en souvient, traitait des Chinois, des Egyptiens, des Babyloniens-Assyriens et du développement religieux dans l'Inde. M. C. de la Saussaye nous expose aujourd'hui les religions des Perses, des Grecs, des Romains, des Germains, et en dernier lieu, l'Islamisme.

Il nous paraît que tous ces chapitres sont traités d'une façon satisfaisante. L'espace accordé à l'auteur lui a permis de dire l'essentiel et de donner à la discussion une place suffisante. En ces matières, où tant de points sont douteux et mal éclaircis, le caractère trop succinct de l'œuvre est un inconvénient. L'Islamisme seul nous semble présenté d'une façon un peu sommaire.

L'ensemble de ce Manuel constitue une œuvre solide, judicieuse, bien informée. Le patronage sous lequel il paraît, lui assure immédiatement un nombreux public et l'on peut prévoir que la présence d'un ouvrage de cette nature dans la « Collection de manuels théologiques » de la librairie Mohr, présence qui est une innovation, provoquera plus d'un enseignement sur la matière dans les facultés de théologie. Ce sera un honneur mérité pour M. Chantepie de la Saussaye; ce sera aussi un honneur pour le pays et le haut enseignement auquel il appartient. C'est

la Hollande qui a fondé l'enseignement de l'histoire des religions ; c'est elle qui en a résumé les principales données dans le livre de M. Tiele, professeur à Leyde, et dans celui de M. de la Saussaye, professeur à Amsterdam. En France, nous aurions à signaler comme symptôme encourageant de ce même mouvement l'apparition d'une nouvelle *Revue des Religions*, dirigée par des prêtres et qui s'adresse avant tout au clergé catholique.

M. VERNES.

147. — G. RICHTER et H. KOHL. *Annalen des deutschen Reichs im Zeitalter der Ottonen und Salier*. Erster Band. von der Begründung des deutschen Reichs durch Heinrich I bis zur höchsten Machtentfaltung des Kaisertums unter Heinrich III. Halle a. S., Buchhandlung des Waisenhauses, in-8, 426 pages, 1890.

Avec ce volume commence la troisième partie de l'ouvrage qui porte le titre général : « *Annalen der deutschen Geschichte im Mittelalter*. » La première partie, consacrée aux Mérovingiens, avait paru en 1873 ; la seconde, comprenant deux fascicules et traitant de la période carolingienne et du règne de Conrad I^{er}, s'était fait attendre pendant un assez long temps. Le début de la troisième suit de près la seconde. Il se subdivise en deux livres : l'un, qui est l'œuvre de M. Kohl, s'occupe des règnes des princes saxons et de celui de Henri II de Bavière ; l'autre, dû à M. Richter, a pour objet la période des deux premiers franconiens. C'est un plaisir pour nous que de signaler ce travail ; il en est peu qui puisse rendre aux historiens d'aussi grands services. Une table chronologique résume les événements ; pour chacun d'entre eux, vous trouverez un renvoi à une longue note ; là sont cités et reproduits parfois intégralement les textes des anciens chroniqueurs qui nous en ont conservé la mémoire. S'il y a des difficultés pour l'interprétation de ces textes, MM. Kohl et Richter vous les signalent, et, d'une façon sommaire, s'efforcent de les lever. Ainsi, grâce à eux, vous êtes mis très rapidement au courant de la science : vous avez sous les yeux, avec leur solution, tous les matériaux nécessaires pour vous former une opinion personnelle.

Pour la période traitée dans le présent volume, MM. Kohl et Richter ont trouvé de grands secours dans les *Jahrbücher des deutschen Reichs*. Au premier abord même, il semblerait qu'ils n'eussent eu qu'à résumer les ouvrages de Waitz sur Henri I^{er}, de Dümmler et Köpke sur Otton le Grand, de Hirsch sur Henri II, de Bresslau sur Conrad II, de Steindorff sur Henri III, sans parler de la vieille collection des annales des empereurs saxons, entreprise sous la direction de Ranke. Mais ils ont voulu tout contrôler par eux-mêmes, et sont assez souvent arrivés à des résultats nouveaux et originaux ; ils ont aussi pu faire leur profit des publications récentes, dont la plus importante et la plus parfaite est celle des diplômes des princes saxons, édités par Sickel.

Nous devons pourtant présenter une critique assez grave aux auteurs de cet ouvrage, à la fois si utile et si excellent. Ils ignorent complètement les récents travaux français qui ont été publiés sur la même période. Eux qui relèvent avec tant de soin les plus petits *programmes* et les moindres dissertations imprimés en Allemagne, ne citent point l'ouvrage de M. Luchaire sur les premiers Capétiens, où ils auraient trouvé de très utiles indications sur les entrevues des souverains français et allemands. L'édition des lettres de Gerbert, faite par M. Julien Havet, leur aurait pu rendre de grands services; mais peut-être n'avait-elle pas paru quand ils ont rédigé le règne d'Otton III. Il nous a aussi déplu que leur livre soit daté du jour anniversaire de la bataille de Sedan, ce qui n'ajoute certes rien à sa valeur scientifique. En revanche, nous avons vu avec satisfaction la dédicace à M. de Giesebrecht; le grand historien que l'Allemagne vient de perdre méritait cet honneur.

Ch. PFISTER.

148. — *Histoire de la baronnie de Craon* de 1382 à 1626, d'après les archives du chartrier de Thouars (fonds Craon), par André JOUBERT. Angers, Germain et G. Grassin et Paris, E. Lechevalier, 1888, 1 vol. in-8 de VIII-600 pages.

Il y a deux parties bien distinctes dans le nouvel ouvrage de M. André Joubert : l'histoire de la baronnie de Craon et les pièces justificatives, qui forment à elles seules près de la moitié du volume et sont, pour la plupart, fort intéressantes.

Ce fut Marie de Sully, fille de Louis de Sully et d'Isabeau de Craon, qui apporta la terre de Craon à la maison de La Trémoille, par son mariage avec Guy VI, fils de Guy V, grand panetier de France. Très menacé à l'époque des guerres des Anglais, le Craonnais fut occupé par l'armée du Roi pendant la Ligue du Bien public. Les doctrines de la Réforme s'étant introduites en Anjou dès l'épiscopat de François de Rohan (1499-1532), il paraît certain que, vers le milieu du siècle, il y avait à Craon un groupe important de religionnaires. C'est grâce à sa connivence que les huguenots occupèrent la ville le 18 mai 1562 et y brûlèrent l'église de Saint-Nicolas. Craon ne fut rendu aux catholiques que le 27 septembre, quand La Chesnaye Laillier et René de Scépeaux se rangèrent à leur parti. La ville et son territoire furent d'ailleurs agités et désolés pendant toutes les guerres de religion. Le 11 septembre 1589, André Goulay, sieur de la Guinebaudière, capitaine du château de Craon, y fut tué par des prisonniers révoltés, égorgés à leur tour, presque aussitôt après, par la garnison et la population réunies. La Ligue confia la garde de Craon à Le Cornu du Plessis, qui désola le pays par ses exactions, et le siège de la ville par les Royaux n'aboutit qu'à leur défaite par Mercœur (23 mai 1592). Mais ce n'était là qu'un succès partiel. La partie était définitivement perdue pour la Ligue et Craon, comme le reste du pays, devait être compris dans la grande œuvre de

pacification et de relèvement dont Henri IV fut l'instrument, mais qui fut souhaitée, désirée et accomplie par la France entière. Mayenne ayant fait sa soumission et Mercœur préparant la sienne, Le Cornu du Plessis dut songer à les imiter. Le 20 février 1598, le Roi lui accorda des « Articles » qui furent confirmés par des lettres enregistrées au Parlement, le 28 mars de la même année. Presqu'aussitôt après les Angevins demandèrent la démolition du château de Craon. Henri IV l'ordonna en septembre 1604. La place ne fut cependant pas tellement ruinée que du Plessis de Juigné, qui commandait à Craon pour le prince de Condé, ne s'y retranchât solidement en 1615. Ce n'est qu'après la vente de la baronnie à Louis d'Aloigny, baron de Rochefort (1620), que les restes de l'ancien château furent convertis en habitation de plaisance par le nouveau seigneur.

L'analyse que nous venons de faire du livre de M. André Joubert suffit à montrer tout l'intérêt qu'il présente pour l'histoire locale. Il sera une mine précieuse de renseignements sur Craon et le Craonnais. Il est regrettable que l'œuvre pèche par la composition et le style. Elle manque de divisions nettes et elle est encombrée de détails inutiles qui en rendent la lecture pénible. C'est une critique d'ailleurs qui pourrait s'adresser à bien d'autres qu'à M. A. J. Il fut un temps où les documents n'étaient qu'un prétexte à des développements prétendus littéraires. Les plus grands noms de la littérature historique du commencement de ce siècle sont moins qu'on ne le croit à l'abri de ce reproche, mais c'est surtout en province que sévissait l'épidémie. Tous ceux qui ont consulté des recueils provinciaux un peu anciens savent qu'on y retrouve abondamment tout le bric-à-brac du moyen âge romantique, douceâtres légendes soi-disant religieuses ou amoureuses, chevaliers de romance et troubadours de pendule. Aujourd'hui, le vent a changé. Sous l'influence d'une réaction légitime, on s'est mis à la chasse du document avec ardeur, avec passion. On fait plus que le respecter, on en a le culte. C'est assurément un grand progrès, mais il ne faudrait cependant pas oublier qu'il ne suffit pas à une pièce d'être inédite pour être intéressante, que les documents sont d'importance fort inégale et méritent l'attention à des degrés fort divers. En tout état de cause, ils doivent être soumis à la critique. Si l'on se borne à les publier, ils ne prennent toute leur réelle valeur qu'éclairés par des notes et des commentaires ; si l'on se décide à les mettre en œuvre pour en tirer un récit original, il faut les contrôler les uns par les autres, s'en servir et non pas les servir, en un mot rester maître de ses matériaux et de son sujet. Ce sont là vérités de sens commun, mais l'occasion et le moment sont peut-être favorables pour les rappeler, alors surtout que le zèle et la conscience de la plupart de nos érudits méritent qu'on leur parle avec une entière franchise.

LOUIS FARGES.

149. — **La Stampa in Venezia** dalla sua origine alla morte di Aldo Manuzio seniore, ragionamento storico di Carlo CASTELLANI. Venise, Ongania, 1889, in-8 de XLVIII-134 p. Prix : 8 fr.

150. — **L'origine tedesca e l'origine olandese dell' invenzione della stampa**, testimonianze e documenti raccolti e illustrati da C. Castellani. Venise, Ongania, 1889, in-8 de 67 p. Prix : 4 fr. (Les deux ouvrages ens. : 10 fr.)

La Stampa in Venezia est une des contributions les plus utiles apportées en ces dernières années à l'histoire de l'imprimerie. Venise a été, en effet, pendant la Renaissance, le centre italien le plus important de l'art typographique; c'est le véritable berceau de la typographie grecque et le nombre considérable de perfectionnements qui y furent apportés à l'invention venue d'Allemagne, faisait dire à Conrad Gesner : *Non minor virtus est tueri et perficere rem inventam quam reperire*. C'est par centaines de mille (près d'un million de volumes, dit Aug. Bernard) qu'il faut compter les exemplaires mis en circulation par la typographie vénitienne dans les trente dernières années du xv^e siècle. M. Castellani a choisi cette période de prodigieuse activité pour sujet de son étude; il a résumé les résultats apportés par les documents connus et par ceux qu'il a lui-même découverts. Il commence à l'arrivée à Venise, en 1469, de Jean de Spire, porteur des procédés nouveaux de fabrication du livre; il passe en revue ses successeurs immédiats, insistant, comme il convient, sur l'œuvre de Nicolas Jenson, dont il réimprime le testament avec un texte un peu différent de celui de M. Stein. Mais il dépasse bientôt la fin du xv^e siècle et la partie capitale de son sujet est l'œuvre d'Alde Manuce, qu'il suit jusqu'à sa mort en 1515. Ce sont des pages substantielles qu'il nous donne, plus exactes, somme toute, et plus instructives dans leur brièveté que le livre très surfait d'Ambroise Firmin-Didot. On peut regretter que le travail de l'auteur ait été terminé avant la publication d'une collection nombreuse de documents inédits, *Les correspondants d'Alde Manuce* (Rome, 1888), qu'il mentionne d'ailleurs avec la plus grande bienveillance; il aurait pu en tirer parti pour obtenir sur plusieurs points cette précision qu'il recherche; il y aurait trouvé, pour ne citer qu'un exemple, le moment précis du mariage d'Alde, qui reste encore dans le vague à sa p. 53. Il y aurait surtout complété ses indications sur les rapports d'Alde avec le monde littéraire de son temps; et, pour ma part, je l'engagerais à supprimer divers noms, tels que ceux de Guillaume Budé et d'Angelo Colocci, de la liste des savants qui ont eu avec Alde des relations directes. Les contemporains du grand imprimeur ne sont pas oubliés, et l'auteur met particulièrement en lumière cet Ottaviano Petrucci, qui a donné à Venise l'honneur d'inventer des types mobiles pour l'impression de la musique figurée. Je ne parle que pour mémoire de la dissertation où l'auteur fait définitive justice de la tradition qui attribue l'invention de l'imprimerie à Pamfilo Castaldi de Feltre; cette légende n'est guère sortie du pays où elle est née. L'ou-

vrage est complété par un index très complet, un appendice de documents tirés des archives des *Frari* et une liste chronologique des typographes vénitiens de 1469 à 1515. Un tel travail ne pouvait être mené à bien que par l'examen direct des monuments de l'ancienne imprimerie italienne et à portée de cette magnifique bibliothèque de Saint-Marc, aussi riche en incunables qu'en manuscrits, dont M. C. sait si bien faire valoir tous les trésors.

— Sans avoir la même importance, le second travail du préfet de la Marcienne intéressera d'une façon particulière les bibliographes. La question de l'origine de l'imprimerie y est traitée à fond ; les témoignages des xv^e et xvi^e siècles y sont recueillis en plus grand nombre qu'ailleurs, cités intégralement et soumis à la critique. Ce n'est pas, comme le titre pourrait le faire croire, une simple réimpression d'une brochure que la *Revue critique* annonçait, l'an dernier, du même auteur (t. I, p. 150) ; le cadre est fort élargi, et M. C. présente ici des conclusions personnelles. Ces conclusions ont eu la bonne fortune d'être appuyées à temps par la mise au jour, due à M. Dziatzko, de l'original égaré du procès intenté à Gutenberg, en 1455, par Fust et Peter Schöffer. L'auteur analyse ce document en appendice et montre qu'il met hors de doute l'attribution de la découverte à Gutenberg. C'est ce qu'enseignent tous nos manuels ; mais il faut lire le travail de M. Castellani pour se convaincre qu'une démonstration nouvelle de cette vérité n'était nullement inutile.

P. DE NOLHAC.

151. — G. LYON. *L'idéalisme en Angleterre au XVIII^e siècle*. Paris, Alcan, 1888, 481 p. in-8. 7 fr. 50.

Le livre de M. Lyon a été accueilli, en Angleterre et en France, avec la faveur qu'il mérite. Les qualités sautent aux yeux : le sujet est étudié minutieusement ; des chapitres comme ceux sur Burthogge, Norris, Samuel Johnson sont neufs ; ceux sur Malebranche et Berkeley sont faits de première main, avec une parfaite connaissance des sources ; l'article sur Collier a été relu avec plaisir, et la trop courte étude consacrée à Hume n'est pas sans intérêt. Le tout est bon et complète sur plusieurs points, sans le faire oublier, l'ouvrage de M. Leslie Stephen. Voilà pour les éloges ; voici les critiques. Les premiers l'emportent cent fois sur les secondes ; c'est une raison pour ne rien dissimuler de celles-ci.

La première, c'est que le titre ne s'adapte pas exactement à l'ouvrage. Les deux premiers chapitres traitent de Descartes, de Hobbes et de Locke ; le troisième est consacré à Burthogge, qui vit à peine, s'il les vit, les premières années du XVIII^e siècle ; le chapitre sur Malebranche, qui est le centre véritable du livre et dont tous les grands ouvrages avaient paru avant 1700, nous met à la page 173. Voilà donc un peu

plus du tiers de l'ouvrage consacré au ^{xvii}^e siècle, surtout français. Avec Taylor, Norris, Collier et Berkeley, nous sommes en pleine Angleterre du ^{xviii}^e siècle. A la page 371, nous passons en Amérique, où nous restons, avec Samuel Johnson et Jonathan Edwards, jusqu'à la page 443. Nous avons donc dans un ouvrage de 481 pages, 245 pages, plus de la moitié, étrangères soit au ^{xviii}^e siècle, soit à l'Angleterre, c'est-à-dire, de toutes façons, au sujet qu'annonce le titre.

Le sujet véritable, et c'est ma seconde critique, c'est, au moins pour les trois premiers quarts du livre, Malebranche et les sources cartésiennes de l'idéalisme anglais. Or ce biais est certainement inutile en ce qui concerne Berkeley, qui s'explique par lui-même et par Locke, non par Malebranche, et il est certainement dangereux, en ce qui concerne Taylor, Norris et Collier. Un centre secondaire d'influence ne doit pas être transformé en un centre principal d'action. La méthode qui consiste à isoler les hommes du milieu sentimental et intellectuel dans lequel ils vivent et à s'attacher uniquement aux filiations érudites qui se croisèrent accidentellement dans leurs cerveaux, cette méthode peut fournir de bons résultats lorsqu'elle s'applique à des esprits de premier ordre, et d'utiles monographies lorsqu'elle s'applique aux autres; elle ne donne point d'histoire générale. Les créateurs philosophiques valent par eux-mêmes, parce qu'ils dirigent l'histoire; les esprits de second ordre, qui ne sont que des intermédiaires et des effets, flottent dans l'histoire qui les entraîne. Je persiste à croire qu'on comprend aussi incomplètement des hommes comme Taylor, Norris ou Collier que des hommes comme Toland ou Shaftesbury, lorsqu'on perd de vue la réaction théologique, superstitieuse et cléricale de l'Angleterre à demi rationaliste et intellectuellement désorganisée de l'époque de Guillaume et d'Anne.

La troisième critique, qui découle de la seconde, s'en prend également à un défaut de méthode. Il s'agit de trouver au ^{xvii}^e siècle, en France et en Angleterre, les germes d'où se développera l'idéalisme de Malebranche, puis des Anglais. J'ai quelque défiance à l'égard d'une méthode qui cherche dans des doctrines construites et bien conformées, comme celles de Descartes et de Locke, les « virtualités » de doctrines qui seront, sur quelques points essentiels, la contrepartie de celles-là. Je comprends les essais d'interprétation philosophique d'une doctrine, mis à part tout souci de l'exactitude historique, comme le Descartes de M. Natorp; ce n'est pas de l'histoire, c'est franchement autre chose. Je comprends moins la douce sollicitation des textes, qui les respecte, tandis qu'elle les viole. Je prends le Descartes de M. Lyon : « Qu'on les parcoure (les méditations) même superficiellement, on ne pourra ne pas être frappé de la persistance avec laquelle s'y élève, pour défier la dialectique réaliste ce que nous appelons dans notre langage moderne le doute transcendantal » (p. 26). C'est vrai de la méthode. C'est inexact de la doctrine. Je continue : dans la deuxième méditation, il est dit de

la cire : « quand... je la considère toute nue, il est certain que... je ne la puis néanmoins concevoir de cette sorte sans un esprit humain ». D'où M. Lyon conclut : « Combien il serait aisé, en pressant un peu ces riches paroles, d'y reconnaître un sens bien voisin du subjectivisme qu'exposera le *Traité de Berkeley de la connaissance humaine*... Ils conviennent l'un et l'autre en ceci d'essentiel : point de morceau de cire que pour un esprit » (p. 27). La citation n'est pas comprise : à la lire, et la page qui précède (1^{re} édition française, p. 29 sq.) d'une manière moins « superficielle », on en voit aisément le sens : il ne faut point qu'un philosophe tire des occasions de douter (qu'il est occupé à chercher) des formes et termes de parler du vulgaire ; la connaissance évidente et parfaite de ce qu'est la cire, la seule à laquelle il convienne de s'attaquer, n'est pas la connaissance par le moyen des sens ou de la puissance imaginative, mais bien celle qui résulte d'un examen exact de ce qu'elle est. « Certes, il seroit ridicule de mettre cela en doute, car qui (*sic*) auroit-il dans cette première perception qui fust distinct et évident, et qui ne pourroit pas tomber en mesme sorte *dans le sens du moindre des animaux* ? Mais quand je distingue la cire d'avec ses formes extérieures, et que... je la considère toute nue, certes... je ne la puis concevoir de cette sorte *sans un esprit humain*. » C'est-à-dire que la connaissance claire et distincte est celle qui se fait par le moyen de la raison qui appartient à l'homme seul. Il y a cela, et il n'y a que cela. — Plus loin : « Ne disons pas que le monde dont sa physique a besoin est un pur intelligible ; contentons nous d'affirmer qu'il *doit ressembler d'aussi près que possible à un univers exclusivement idéal* » (p. 37). « Les méthodes qu'il applique à l'étude de la nature ne s'accommodent que d'une matière *aussi spiritualisée que possible* » (p. 38). Nous voilà en pleine « sollicitation ». Plus loin : « Le soupçon d'une productivité intérieure, propre à la pensée humaine... perçe de plus en plus dans la Correspondance » (p. 40). On voudrait des preuves, qu'on a peine à trouver soi-même. M. Lyon dit, en concluant (p. 44) : « Si une inspiration hautement immatérialiste anime à ce point l'œuvre de Descartes, d'où vient cependant que nombre de ses admirateurs s'y trompèrent ? » Je pense qu'ils ne se trompèrent pas. — Je me hâte d'ajouter que cette critique porte surtout contre le chapitre relatif à Descartes et aussi, à un moindre degré, contre le Hobbes, le Locke et un peu le Burthogge (notamment pp. 85, 86) de M. Lyon. Elle disparaît sitôt que nous nous trouvons en plein idéalisme ou, plus exactement, en plein immatérialisme.

C'est là ma quatrième critique, qui est la plus importante, parce qu'elle s'adresse à l'esprit général du livre et à son inspiration philosophique. Idéalisme, pour M. Lyon, est exactement synonyme d'immatérialisme. A quoi j'objecterai que tout idéalisme n'est pas immatérialiste, et que tout immatérialisme n'est pas nécessairement idéaliste. Si ce n'était là qu'une question d'usage et de définition de mot, ou même s'il

n'y avait là qu'une attitude d'esprit personnelle à M. Lyon et sans effets manifestes dans son présent ouvrage, il n'y aurait pas lieu d'insister sur cette critique; ce qui m'y oblige, c'est que le manque de distinctions nettes l'a conduit à forcer la doctrine idéaliste de Malebranche dans le sens du phénoménisme immatérialiste où il voyait la conséquence nécessaire de ses prémisses, à déterminer incomplètement la position historique de Berkeley et de Hume, et, sans parler des inexactitudes de détail, trop nombreuses pour être toutes relevées¹, à interpréter la doctrine de Kant d'une manière qui n'est pas la vraie. — J'indique brièvement le sens général de cette critique qui voudrait être développée.

1° Tout idéalisme n'est pas immatérialiste. — Le mot idéalisme signifie d'abord la doctrine qui affirme l'existence d'une réalité supra-sensible et y voit la source et la cause d'existence de la réalité sensible. Cette doctrine, qui est dans ses traits généraux celle de Platon, de Malebranche et de Leibniz, n'est pas un immatérialisme, car : 1° l'effort même tendant à réduire un ordre de choses à un autre atteste la croyance profonde à la réalité de l'un et de l'autre; 2° cette réduction, qui repose tout entière sur l'interprétation mystique du mot *être*, s'efforce uniquement d'établir que l'ordre idéal *est* autrement et *est* plus que l'autre, étant admis qu'ils sont l'un et l'autre; 3° toutes ces doctrines, à supposer même qu'elles réduisent la réalité sensible à n'être qu'un non-être, qu'une limite, qu'un phénomène, restent toujours des philosophies de l'être, c'est-à-dire qu'elles maintiennent comme point de départ le dualisme substantialiste de l'être et du connaître. Une matière idéalisée ou théologiquement divinisée n'est pas la matière niée. Ces doctrines ne sont pas immatérialistes. — D'où suit, au point de vue spécial qui nous occupe, que la philosophie de Malebranche, à supposer qu'elle soit un idéalisme, n'est pas un immatérialisme, ne tend pas logiquement à l'immatérialisme et ne prépare pas, absolument parlant, l'immatérialisme de Berkeley.

L'idéalisme, en second lieu, au sens moderne et strict du mot, est la

1. En voici quelques-unes : Il n'est pas exact que Kant ait substitué « à la simple observation empirique la réflexion purée » (p. 471); Kant, dans la *Critique*, fait œuvre d'analyste logicien; le rôle de l'expérience reste entier dans les domaines qui sont les siens; Kant en affirme plus que personne la validité, que tous ses efforts tendent à justifier. Il n'est pas exact qu'il maintienne contre Hume « la valeur de l'expérience *a priori* »; il n'eût compris ni la chose ni le mot. Il n'est pas exact qu'il édifie une métaphysique « avec le scepticisme pour base »; il n'est un sceptique qu'aux yeux du dogmatisme vulgaire; son rationalisme est critiqué en un sens, dogmatique en un autre. Il n'est pas exact qu'il admette « des synthèses *a priori* préalables à la plus élémentaire expérience »; autant vaudrait reprocher aux lois de la gravitation d'être *préalables* à la chute d'une pomme. Il n'y a enfin rien de moins exact que les phrases vraiment surprenantes que voici : « Les notions abstraites... règnent souverainement dans les trois *Critiques*. Elles peuplent la pensée humaine, la nature, le ciel, sous les noms divers de catégories, de formes *a priori*, d'idées pures, d'impératifs. » Kant est étranger à cette fantasmagorie. Ces concepts, ces formes et ces idées peuplent la pensée, c'est-à-dire que la pensée les retrouve dans les objets qu'elles constituent, et dans ses propres démarches qu'elles dirigent. — J'en omets diverses autres.

doctrine qui débute par déclarer vaine toute spéculation relative à l'être des choses, et se place au cœur même de la connaissance pour chercher la raison de l'être en tant qu'il est connu, et non plus la cause de l'être en tant qu'il est. Cette doctrine, que Kant inaugure, n'est pas immatérialiste, car : 1° elle accepte comme étant donnée avec des caractères d'objectivité qui mettent sa validité hors de doute, la forme spatiale, temporelle et généralement matérielle de certaines d'entre nos représentations; 2° même lorsqu'elle cherche dans des éléments intellectuels la raison de l'intelligibilité (et non plus la raison de l'existence), de la réalité sensible immédiatement donnée, elle poursuit une explication et non plus une réduction, c'est-à-dire qu'elle conserve aux données sensibles immédiates leur caractère d'irréductibilité; 3° à supposer même que ce qu'elle conserve d'irréductible dans le contenu immédiat de la sensibilité externe ne soit qu'une sorte de limite fuyante de la pensée, cette doctrine reste une théorie immanente et moniste du connaître, c'est-à-dire qu'elle ignore la distinction du dedans absolu et du dehors absolu. Ignorer l'extériorité absolue n'est pas nier l'extériorité. Nier la validité de toute spéculation relative à un soi-disant en soi des choses n'est pas nier la matière. Une doctrine qui considère la matière comme donnée en fait et fondée en droit n'est pas une doctrine immatérialiste. — D'où suit, au point de vue spécial qui nous occupe, que la philosophie de Kant, qui est un idéalisme, ne continue en aucune façon l'immatérialisme de Berkeley.

2° Tout immatérialisme n'est pas idéaliste; — je veux dire, toutes les doctrines que M. Lyon considère comme immatérialistes ne sont pas des idéalismes. Hume et Stuart Mill, qui sont des phénoménistes psychologues, ne sont pas idéalistes. Hume, qui n'est pas un fils authentique de Berkeley et qui est le père authentique de Kant, est un analyste psychologue, comme Kant est un analyste logicien. De même que lui, dégagé du préjugé de l'être, il considère comme concret et donné le contenu immédiat de la conscience; comme lui, il en étudie la formation et la structure, mais par d'autres moyens. Kant est un idéaliste, parce qu'il est un logicien et un aprioriste, c'est-à-dire parce qu'il se pose la question de l'objectivité des choses en tant qu'elles sont connues, et qu'il la résout logiquement et métaphysiquement au bénéfice de la pensée, parce qu'en un mot il cherche et croit trouver le sens et la valeur métaphysiques de la connaissance. Hume est un réaliste et un empiriste, parce qu'il s'en tient à l'histoire de la connaissance et à la critique psychologique de sa genèse. Hume et Stuart Mill ne sont à aucun titre des idéalistes. — Mais ils ne sont pas davantage des immatérialistes, car ce n'est pas répondre négativement à la question de l'existence extérieure que d'éliminer la question de l'extériorité absolue, comme fait Hume, que de la considérer comme éliminée, comme fait Stuart Mill.

Ainsi l'idéalisme dogmatique — qui est à peine un idéalisme — s'épuise

dans la réduction jamais achevée d'un ordre de l'être à l'autre; il n'est donc pas immatérialiste; l'idéalisme critique et le phénoménisme — qui n'est pas un idéalisme — cherchent dans l'un des ordres du connaître l'explication, logique ou psychologique, de l'autre; ils ne sont donc pas immatérialistes. Que reste-t-il donc à l'immatérialisme?

Il reste Berkeley, qui est seul de son espèce, parce qu'il est hybride. C'est que le développement historique que raconte M. Lyon est double et non pas unique, comme il le fait. Berkeley est à la croisière des deux voies qui viennent l'une de Locke, l'autre des idéalistes cartésiens. De ceux-ci et surtout de son éducation théologique, il reçoit la doctrine de la primauté de l'ordre supra-sensible; il reçoit aussi, et c'est l'essentiel, l'état d'esprit dogmatique, le souci de l'être des choses, la répugnance théologique pour le donné inintelligible et irréductible. De Locke, il reçoit la méthode de la critique psychologique et génétique des concepts. Son effort tout entier consiste à appliquer à l'être la méthode critique valant seulement dans les limites du connaître; sa philosophie tout entière est l'adaptation illégitime de raisons psychologiques aux réalités ontologiques; il se dépensera à réduire par une critique psychologique l'extériorité absolue qui ne se laisse point déduire. D'où la parfaite solidité apparente de ses argumentations; elles sont merveilleusement liées, mais elles reposent toutes sur le sophisme de la *μετάβασις εἰς ἄλλο γένος*. Il fallut la netteté d'esprit peu superstitieuse de Hume pour en venir à bout.

Et il fallut un esprit infiniment grossier pour donner la formule naïve de ce qu'il y a d'absurde, c'est-à-dire de radicalement illogique dans l'immatérialisme conséquent: c'est Schopenhauer s'émerveillant de voir l'univers entier, et les espaces infinis tenir à l'aise dans l'étroite boîte crânienne. C'est une caricature, mais qui ressemble.

J'arrive à ma cinquième et dernière critique, la plus superficielle de toutes. Elle tient en un mot: le style de M. Lyon est joli, très joli, mais trop joli. En voici quelques exemples: Locke « n'aurait fait... qu'un bien mauvais cartésien, à juger de ce qu'il eût été, disciple, par ce qu'on le vit opposant » (p. 57). « Arnauld, mort en 1694, ne désarma point pour cela; car, en 1699, deux lettres posthumes de lui, etc. » (p. 102, n. 4). Le philosophe a le devoir « de prendre de ces traces attentivement note » (p. 131). En maints autres passages, la langue de M. Lyon, toujours colorée, souple et aimablement capricieuse, a de ces affaisements qui distraient un moment. On ne s'arrêterait point à relever ces minuties si la grâce un peu trop parée du vêtement ne fardait parfois au point de le cacher le sérieux de la pensée.

Lucien HERR.

152. — Documents militaires du lieutenant-général de Campredon. *La défense du Var et le passage des Alpes*, lettres des généraux Masséna, Suchet, etc., lettres diverses annotées et publiées par Ch. AURIOL (avec quatre cartes). Paris, Plon, 1890. In-8, XII et 426 p. 4 fr.

Après nous avoir donné les documents et notes de Campredon sur la défense de Danzig (cp. *Revue*, 1889, n° 9), M. Auriol publie les pièces relatives à la défense du Var et au passage des Alpes qu'il a trouvées dans les papiers du général. Ces pièces, sauf quelques fragments d'*Itinéraire*, ne sont pas de la main de Campredon : elles se composent de lettres de Masséna, de Suchet et autres (par exemple, de Vallongue, dont la correspondance a été communiquée à M. A. par le général baron Berge). M. A., suivant sa méthode antérieure, y a joint des lettres contenues dans les *Récits sur l'histoire de Nice* du chevalier Tosselli, ou tirées de la correspondance du Premier Consul (lettres de Bonaparte et des généraux de l'armée d'Italie). Ces documents, ainsi juxtaposés, montrent, comme dit M. A., les causes légitimes de l'inaction de Masséna au début de la campagne de l'an VIII, l'influence qu'exerça l'attitude de Suchet sur le succès définitif, les obstacles que rencontrèrent des généraux à peine secourus et placés dans une situation difficile. M. A. n'a pas voulu faire un récit ; il se contente de donner des documents, tout en les interprétant quelquefois et en reliant les chapitres du volume par des sommaires consciencieux ; il écrit pour « ceux qui cherchent dans l'histoire, non pas un délasement, mais une base certaine à leurs travaux. » De même que dans son précédent volume, il imprime en gros caractères tout ce qui est citation textuelle de documents authentiques, et en petits caractères les renseignements puisés à d'autres sources. Il maintient — et nous regrettons et blâmons ce procédé par trop commode — l'orthographe des noms propres telle qu'elle est dans les documents eux-mêmes. Mais à quoi bon un *Index des noms* qui n'indique pas les pages où se trouvent ces noms ? De quelle utilité peut être cette liste toute sèche ? Et ne fallait-il pas, dans cet *Index*, écrire les noms selon leur véritable orthographe ? M. Auriol sait-il que *Radatzki* est le célèbre Radetzky ? P. 173 le général Mainoni n'était pas un « officier d'origine italienne » ; il est né à Strasbourg en 1752. Ajoutons que le livre comprend quatre parties : L'armée de réserve et l'armée d'Italie ; Défense de la Ligurie ; La défense du Var et le passage du Saint-Bernard ; Gênes et Marengo.

A. C.

LETTRE DE M. W. BRANDT et RÉPONSE DE M. RUBENS DUVAL.

Permettez-moi de présenter les observations suivantes à propos de l'article que M. Rubens Duval a consacré à mon livre sur la *Religion mandéenne* (n° du 10 février).

P. 102, je lis : « Pirâ, Ayar, Mânâ forment une triade analogue à celle d'Anu, Bil

et Éa dans l'ancien système babylonien. » — C'est au contraire l'assertion de M. Kessler que j'ai réfutée comme incompatible avec les textes mandéens dont il s'agit (voyez p. 28, 184) ¹.

La note au bas de la même page semble impliquer qu'on chercherait en vain chez moi le mythe des Ophites, auquel se rapporte la légende mandéenne sur la création de l'homme. M. Duval avouera que dans mon livre, p. 189 suiv., se trouvent mentionnés non seulement les textes ophites, mais en sus les autres textes parallèles des différents systèmes gnostiques ².

P. 103, mon opinion que la haine contre Jésus et tout ce qui lui touche de près s'est déclarée par opposition aux missionnaires nestoriens est rejetée comme une « conjecture... appuyée sur rien de positif. » Qu'on me permette de dire que cette opinion n'est pas du tout une conjecture, mais le résultat direct et clairement inévitable des textes mandéens cités par moi p. 142-145, où sont décrites les allures des missionnaires célibataires : résultat appuyé en outre par le fait démonstratif que dans tous les passages haineux du Genzâ contre le christianisme, ce dernier est désigné par les termes techniques de l'église édesséenne ³.

Quant au mot *malala*, c'est en mandéen *verbe* et non pas *orateur* : presque partout où il se trouve, le sens de la phrase défend de le prendre pour le mot syriaque. Voici une des difficultés du mandéen qui montre que la ressemblance avec le syriaque est souvent trompeuse. L'étymologie mandéenne a ses formations propres, et pour le mot en question, M. Duval en sera convaincu quand il aura comparé les variantes recueillies par M. Noeldeke, *Mandäische Grammatik* § 70 ⁴.

L'explication du nom *Ourashlam* = « Our (le diable) l'a accompli », est due à M. Petermann; mais je conviens qu'elle est à délaissier, parce que : 1° cette explication est tout à fait superflue, et 2° il lui manque un appui dans les traités du Genzâ, où la fondation de la ville de Jérusalem n'est jamais attribuée à ce démon *Our*. — La traduction de *dayârê* (non pas *dayarâyê*!) a déjà été rectifiée par moi-même, voyez p. 235.

Je ne terminerai pas cette lettre sans remercier M. Duval d'avoir parlé de mon ouvrage avec tant de bienveillance.

W. BRANDT.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous recevons le premier n° du *Bulletin des Musées, Revue mensuelle publiée sous le patronage de la direction des Beaux-Arts et de la direction des Musées nationaux*, par E. GARNIER et L. BENEDITE (Paris, librairie Léopold Cerf, 12 francs par an). L'avant-propos, signé de M. P. MANTZ, nous apprend que cette nouvelle revue a pour but d'établir entre les conservateurs de musées, critiques, amateurs, etc.

1. Cette triade résulte du passage suivant du Genza traduit par M. B., p. 24 : « Als da war das Pirâ in dem Pirâ, und als da war das Ajar in dem Ajar, und als da war der grosse Mânâ der Herrlichkeit. » R. D.

2. M. B. ne parle de Jaldabaot, p. 190, que comme instigateur du déluge. Il m'était donc bien permis, à propos de la création d'Adam, de renvoyer le lecteur au livre de M. Hœnig. R. D.

3. Les Mandéens se rencontrent avec les Ophites dans leur haine contre Jésus; était-ce donc par réaction contre le Nestorianisme que les Ophites avaient conçu cette haine? Que vient faire l'église d'Edesse, qui était *jacobite*, dans une question de mission *nestorienne*? R. D.

4. Malgré l'autorité citée par M. B., il me paraît difficile d'admettre que *malala* soit pour *mam-lala*, et signifie « verbe » au lieu de « orateur ». — R. D.

« le lien fraternel qui n'existe pas et de compléter notre outillage en mettant en nos mains le précieux instrument d'informations qui, tous les jours, manque à notre labueur. » Quoi qu'en pense M. Mantz, il nous semble que la nécessité de cette publication ne se faisait pas sentir. L'indication des acquisitions récentes des Musées trouverait tout naturellement sa place, à l'abri du patronage administratif, dans la *Revue archéologique* et dans la *Gazette des Beaux-Arts*, pour ne citer que ces deux périodiques qui embrassent tout le domaine de l'art et de l'archéologie. C'est ainsi qu'en Allemagne le *Jahrbuch des Archaeologischen Instituts* publie les acquisitions d'objets antiques et que le *Jahrbuch der k. k. Sammlungen* fait connaître les autres. Les travailleurs ont beau protester contre la création encombrante de *Revue* nouvelles; il ne semble pas que les administrations en aient cure. Le premier fascicule du *Bulletin des Musées* contient une seule gravure, aussi mauvaise que possible, d'après le couvercle d'une boîte à miroir du Musée du Louvre; on ne peut que regretter de voir sacrifier ainsi un monument qui méritait mieux. Les autres notices, se rapportant aux sujets les plus divers, font de ce *Bulletin* une sorte de capharnaüm dont ils montrent suffisamment l'inutilité.

— M. Michel BRÉAL publie en tirage à part, sous le titre « *Premières Influences de Rome sur le monde germanique* », deux articles du « Journal des Savants » (oct.-nov. 1889), écrits à l'occasion du nouvel ouvrage de M. S. Bugge, *Studien über die Entstehung der nordischen Götter- und Heldensage*. Ce travail promet d'être pour la lexicographie germanique ce que furent pour l'étymologie latine les ingénieuses et suggestives études par lesquelles M. Bréal a ramené à un emprunt du latin en grec un si grand nombre de formes latines dont on s'obstinait en vain à chercher l'origine et les concordances phonétiques indo-européennes. Rien *a priori* n'est plus plausible que sa conjecture : Platon déjà enseignait que les mots grecs qui ne s'expliquent point par le grec doivent trouver leur raison d'être chez les barbares; la marche inverse est encore bien plus naturelle, et il serait vraiment surprenant que Latins et Germains eussent vécu si longtemps côte à côte sans presque rien échanger que des termes savants ou techniques. Partant de cette idée, M. B. n'hésite pas à attribuer à l'emprunt direct des mots tels que le gothique *rathjō* (compte, lat. *ratio*), les adjectifs allemands *kurz*, *lang*, *wahr*, etc., et même — ce qui d'ordinaire offre plus de difficulté — des suffixes dérivatifs comme le gothique *-duth-*, qui, au point de vue sémantique, équivaut au latin *-tūdō* et en serait conséquemment issu. (L'emprunt admis, ce serait plutôt au suffixe latin *-tūt-*, de *servitūs*, qu'il faudrait le rapporter; car, l'accent latin demeurant intact dans le transport en gothique, le résultat prévu par la loi de Verner serait mathématiquement *-duth-*; mais les deux suffixes latins *-tūt-* et *-tūdō* n'en font qu'un sans doute à l'origine.) Les mots *baúrgs* (lieu fortifié) et *skip* (navire), appartiendraient à une couche d'emprunts antérieure et préhistorique. L'argumentation est conduite avec cette élégance persuasive que le maître sait allier à la solidité.

— Vient de paraître un volume nouveau de la *Vie privée d'autrefois* de M. Alfred FRANKLIN (Paris, Plon. In-8°, III, 244 et 41 p.). Il est consacré à l'*hygiène* et comprend quatre chapitres : XII^e-XVI^e siècle, XVI^e siècle, XVII^e siècle, XVIII^e siècle. C'est un des volumes les plus curieux et les plus piquants de la série et on y remarquera l'*Appendice* qui renferme certains renseignements à la fois utiles et scabreux.

— M. Henry LEMONNIER, qui supplée cette année M. Lavisie à la Sorbonne, a fait tirer à part sa leçon d'ouverture qui a pour titre *Les origines des temps modernes et la Renaissance* et qui avait paru dans le n° du 15 janvier de la « Revue internationale de l'enseignement ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 mars 1890.

M. Layard, élu associé étranger de l'Académie, adresse au secrétaire perpétuel une lettre de remerciements.

M. Geoffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, donne, par une lettre adressée au président de l'Académie, des détails sur les dernières découvertes faites à Pompéi. Outre deux nouvelles empreintes de cadavres, dont les moulages en plâtre sont maintenant exposés, on a trouvé l'empreinte d'un arbuste, avec ses branches, ses feuilles et ses fruits. Le moulage a pu en être opéré et on a reconnu un laurier dont les baies ne murissent qu'à la fin de l'automne. On doutait jusqu'ici, à cause du désaccord des manuscrits de Pliny, si l'éruption du Vésuve avait eu lieu le 24 août ou le 23 novembre : la preuve est maintenant en faveur de cette dernière date.

En terminant, M. Geoffroy signale l'importance d'un nouveau recueil, dont la publication vient d'être commencée par l'Académie royale des Lincei, sous le titre de *Monumenti antichi*.

M. Schefer, président, annonce à l'Académie la mort de l'un de ses correspondants, M. Deschamps de Pas.

L'Académie procède au vote pour la présentation de deux candidats à la chaire d'épigraphie et d'antiquités sémitiques au Collège de France.

M. Clermont-Ganneau est présenté en première ligne, M. Philippe Berger en seconde ligne.

M. l'abbé Duchesne lit une notice intitulée : *Une martyre africaine inconnue*. Il appelle l'attention de ses confrères sur un texte hagiographique qui vient d'être publié tout récemment, la Passion de sainte Salsa, martyre à Tipasa, en Maurétanie. Cette sainte, une jeune fille chrétienne de quatorze ans, déroba, dit-on, une idole païenne pendant une fête et la précipita, du haut du promontoire qui domine la ville de Tipasa, dans la mer. Massacrée par les païens et jetée à son tour à la mer, elle fut rencontrée par un navire provençal, dont le capitaine lui donna la sépulture. Un sanctuaire lui fut plus tard consacré sur l'emplacement du temple de l'idole détruite. Ce récit est curieux pour l'histoire et la topographie antique de la côte africaine. On y trouve notamment des détails sur la révolte du prince maurétanien Firmus, au temps de l'empereur Valentinien.

M. de la Martinière, terminant sa communication sur les recherches archéologiques entreprises par lui au Maroc, dans l'ancienne province de Tingitane, met sous les yeux des membres de l'Académie, d'abord des objets recueillis sur l'emplacement de la ville antique de Lixus, puis des plans et levés topographiques et des photographies des diverses enceintes de la ville, depuis l'antiquité jusqu'à l'époque byzantine. Il communique ensuite une grande photographie de la basilique de Volubilis, autre ville antique où il a recueilli un grand nombre d'inscriptions romaines. M. de la Martinière insiste sur le concours efficace que lui a prêté le représentant de la France à Tanger, M. Patenôtre : c'est grâce à l'intervention de M. Patenôtre qu'ont été obtenues du sultan les autorisations nécessaires pour commencer et poursuivre les fouilles.

M. Théodore Reinach communique une étude sur le temple d'Hadrien à Cyzique, œuvre colossale de l'art gréco-romain, que certains auteurs comptaient au nombre des sept merveilles du monde. L'édifice est aujourd'hui entièrement ruiné, mais il n'en était pas ainsi au *xv^e* siècle. Cyriaque d'Ancone, à cette époque, en vit encore une grande partie debout et en nota avec précision les mesures. Ses notes, retrouvées par M. J.-B. de Rossi et communiquées à M. Th. Reinach par M. Georges Perrot, lui ont fourni tous les éléments nécessaires pour restituer le plan et l'élévation du monument. Les colonnes, au nombre de soixante-deux, étaient des monolithes de 21 mètres de hauteur, les plus grands qui aient existé. Le fronton était décoré d'une série de statues et d'un buste colossal d'Hadrien. Cyriaque avait copié, même une inscription qui donne le nom de l'architecte : il s'appelait Aristénète.

Ouvrages présentés : — par M. Barbier de Meynard : *VERNES (Maurice), les Résultats de l'exégèse biblique* ; — par M. Siméon Luce : *LEFRANC (Abel), Un règlement intérieur de léproserie au moyen âge* ; — par M. Senart : *OPPERT (Gustave), On the original inhabitants of Bharatavarsa or India, 2^e partie, the Gaudians* ; — par M. G. Oppert : *AMIAUD (A.) et SCHEIL (V.), les Inscriptions de Salamanasar II, roi d'Assyrie* ; — par M. Viollet : *DECLAREUIL, la Justice dans les coutumes primitives* ; — par M. Gaston Paris : *d'ARBOIS DE JUBAINVILLE et J. LOTH, Cours de littérature celtique, IV : les Mabinogion, par J. LOTH, tome II* ; — par M. Schefer : *1^o DARMESTETER (James), Chants populaires des Afghans* ; *2^o YACOB ARTIN Pacha, l'Instruction publique en Egypte*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13

— 31 mars —

1890

Sommaire : 153. JAMES DARMESTETER, Chants populaires des Afghans. — 154. JOHNSON, Bibliothèque plaionique, II. — 155. COUAT, Aristophane et l'ancienne comédie attique. — 156. TOZER, Les îles de l'Archipel. — 157. TOUGARD, Les saints du diocèse de Rouen. — 158. AUERBACH, La question sociale au xv^e siècle. — 159. PALÉOLOGUE, Vauvenargues. — 160. MÜNTZ, Les archives des arts. — 161. DUQUET, Paris, le quatre septembre, Chatillon. — Lettre de M. Psichari. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

153. — (Société Asiatique. Collection d'ouvrages orientaux, 2^e série.) **Chants populaires des Afghans**, recueillis par JAMES DARMESTETER. — Paris, Imp. Nat., E. Leroux, 1888-90. In-8, XII, CCXVIII, 299 et 228 pp., plus 3 pp. de faux-titre, titre et dédicace au commencement, et 2 pp. de faux-titre et titre en caractères arabes à la fin (*da Pushtankhwá da sha'r hár u bahár*).

Cet ouvrage, le plus considérable, le plus digne d'attention à tous égards, de ceux que M. J. Darmesteter a rapportés de sa fructueuse mission dans l'Inde et l'Afghanistan britannique, paraît beaucoup plus tard qu'il n'entraît dans les prévisions de l'auteur et du public. Mais nous n'aurons rien perdu pour attendre, et, tout au contraire, les lettrés qui feuilletteront ce beau livre, comme les orientalistes qui l'étudieront à fond, s'étonneront qu'une œuvre aussi importante, aussi parfaitement équilibrée en toutes ses parties, ait pu être élaborée et mise au point en un temps aussi court. Il faudrait plus d'un article, et sans doute aussi plus d'un critique, pour en donner une idée exacte et complète; mais il a déjà été annoncé et sommairement analysé dans ce volume de la *Revue* (p. 177); le littérateur, l'historien, l'ethnographe, le folk-loriste savent ce qu'ils y trouveront de renseignements précieux et inédits ou d'exquises perles de poésie populaire : qu'il me soit donc permis — et pour cause — de restreindre mon horizon et de me borner à mettre en lumière les données nouvelles, précises et sûres dont les travaux de M. J. D. ont enrichi la linguistique indo-européenne.

Aussi bien, ce faisant, aurai-je encore sous les yeux une notable partie de ce grand ouvrage; car l'introduction ne comprend pas moins de 218 pages, soit près d'un tiers du livre, près de la moitié si l'on tient compte de ce que la 2^e partie est la traduction et le commentaire de la 3^e; et, sauf les dernières pages, où l'auteur caractérise à grands traits la poésie des Afghans et en classe les différents genres, sauf un précis historique qui, à travers d'obscures vicissitudes de conquête, d'asservissement et d'anarchie, rattache les ~~Ilxtrues~~ d'Hérodote aux Pushtûn (mon-

tagnards) de nos jours, toute cette introduction est essentiellement linguistique. Jamais le problème afghan n'avait été abordé à la fois avec une aussi grande abondance de documents modernes et une connaissance aussi approfondie des langues anciennes auxquelles l'afghan doit être comparé : aussi les solutions qui en avaient été proposées jusqu'à présent n'étaient-elles tout au plus que des pierres d'attente. Celle de M. J. D. est définitive.

Pour la faire bien comprendre, il est indispensable d'en exposer brièvement les antécédents. Le peuple que, d'un nom probablement persan et d'ailleurs mal expliqué, nous appelons à tort Afghan, et qui se nomme lui-même Pushtûn (dialecte du sud) ou Pukhtûn (dialecte du nord), a été de fort bonne heure, dès la seconde moitié du VII^e siècle, converti à l'islamisme et a reçu avec lui un fonds de légendes hébraïques qu'il s'est merveilleusement approprié : soit foi naïve, soit désir de se relever aux yeux des conquérants et des convertisseurs par l'attestation d'une origine commune, il a rattaché son passé aux généalogies bibliques, et, complètement dépourvu d'histoire, s'en est fabriqué une apocryphe où figurent les noms glorieux de David et de Salomon. Ces noms y apparaissent sous leur forme arabe, ce qui eût pu donner l'éveil aux savants occidentaux ; car enfin, si les Afghans les eussent tirés d'un fonds traditionnel à eux propre et transmis en leur langue, il était peu vraisemblable qu'ils y eussent présenté exactement les mêmes particularités de vocalisme que chez les tribus du Hedjâz. Mais il faut croire que l'ethnographie d'antan n'y regardait pas de si près : sur la foi de ces légendes et du type sémitique très accusé, paraît-il, chez certains Afghans, mais que des croisements arabes suffisent à expliquer, on les accepta bel et bien en masse pour des Sémites, comme on tint pour sémitique leur langue surchargée d'emprunts étrangers. Il n'y a pas un demi-siècle que Dorn et Ewald commencèrent à éventer la supercherie et montrèrent le peu de fond qu'il convenait de faire sur les contes de nourrices qu'un peuple indo-européen de langue, sinon tout entier de race, avait substitués à la tradition à jamais perdue de ses origines.

Le sémitisme une fois écarté, une autre question se posait, plus intéressante et plus ardue : le pushtu appartenait à la famille indo-européenne, et plus spécialement à la branche asiatique ou aryenne de cette famille ; mais quelle division y occupait-il ? Était-ce un idiome indien, ou éranien, ou mixte ? Habitant de temps immémorial les deux versants des monts Soliman, aux confins de la plaine du Sindh et du plateau d'Éran, les tribus afghanes semblaient le chaînon indécis unissant les deux groupes ethniques qui les peuplent. Ajoutons que, comme il arrive toujours à des peuplades barbares en contact avec des civilisations supérieures, elles avaient pris de toutes mains et s'étaient créé un lexique composite, tout bigarré d'hindoustani et de persan, de nature à dérouter la plus consciencieuse sagacité. Aussi les linguistes se divisèrent : les uns, frappés de l'extrême fréquence en afghan des consonnes cacumina-

les (cérébrales), qui caractérisent le sanscrit et, à un bien plus haut degré, les langues prâcritiques, constatant en outre, dans la dérivation secondaire, l'existence de suffixes notoirement prâcrits et, dans la syntaxe, l'usage de tournures que reproduisent les langues modernes de l'Inde, inclinèrent vers l'origine indienne; les autres, attribuant ces particularités à l'emprunt direct, firent observer que, si l'on en faisait abstraction, le pushtu revêtait une physionomie nettement éranienne, et même paraissait se rattacher plus étroitement au rameau oriental (zend ou bactrien) qu'au rameau occidental ou perse de l'éranisme; d'autres enfin s'efforçaient de maintenir la balance égale et faisaient de l'afghan une langue intermédiaire, un type de transition. Disons tout de suite que cette dernière solution offrait aussi peu de surface que la plupart des théories éclectiques; car, à la distance énorme à laquelle il fallait faire remonter les affinités préhistoriques, et étant donnée l'extrême ressemblance du sanscrit et du zend, une langue intermédiaire entre eux aurait grande chance d'être soit le sanscrit soit le zend, ou de ne se distinguer de l'un ou de l'autre que par des différences devenues imperceptibles à travers les altérations séculaires qui les auraient recouvertes.

Restaient les deux opinions extrêmes, toutes deux fortement représentées : M. Spiegel, l'éminent éraniste, penchait pour le prâcritisme; M. Fr. Müller, le grand voyageur de la *Novara*, concluait en faveur de l'éranisme. quand parurent, à huit années de distance (1864-1873), deux grammaires pratiques et détaillées de la langue afghane. La première, celle du capitaine Raverty, sauf un malencontreux retour vers l'hypothèse sémitique, n'affichait aucune prétention scientifique et formait le complément obligé d'un lexique et d'une chrestomathie restés jusqu'à présent encore indispensables à quiconque s'y veut initier. Celle du docteur Trumpp, au contraire, aussi pleine de règles minutieuses qu'une grammaire latine écrite par un cicéronien, apportait en outre à la thèse prâcritique le renfort d'un grand nombre d'arguments qu'avait fournis à l'auteur sa rare connaissance des dialectes hindous. C'est elle qui m'a servi de base, mais pour arriver à des conclusions tout opposées, dans ces *Études afghanes* (1881-1882) que M. J. D. a bien voulu mentionner, avec trop d'indulgence, dirai-je; mais d'aucuns penseront peut-être qu'il devait bien cette réparation à un essai hâtif que son livre va reléguer dans l'oubli.

Quoi qu'il en soit, M. J. D. n'est point venu du premier coup à la solution que j'avais cru entrevoir. Plus on sait, moins vite on affirme. Il a longtemps hésité, et lui-même nous rappelle qu'en 1887, dans un document officiel, il se ralliait à un prâcritisme mitigé. Mais cette thèse surannée n'a pas tenu devant sa méthode sincère et impeccable, et voici, dans toute leur netteté, ses conclusions d'aujourd'hui, qui seront la science de demain : — l'afghan, une fois déblayés les éléments hétérogènes qui l'ont envahi, est éranien, exclusivement éranien, comme l'anglais apparaît exclusivement germanique lorsqu'on a passé au crible

les mots savants et les importations normandes ; — il appartient à l'éranien oriental et dérive, soit du zend lui-même, soit d'un dialecte très semblable au zend de Zoroastre, le *zend arachosien* ; — il est donc au zend, ce que le persan actuel est au perse des Achéménides, à cela près toutefois qu'il a subi un moindre travail de désorganisation analytique, et, pour fixer les idées en prenant le latin comme représentant le stade linguistique du zend et du perse, le persan en serait au stade d'analytisme du français actuel, tandis que l'afghan représenterait assez bien celui du français de l'*Eulalie* ou de la *Chanson de Roland* ; — seulement le pehlvi, ce précieux anneau de transition entre le perse et le persan, nous manque entre le zend et l'afghan ; mais, au fait, il est ici bien moins nécessaire, puisque l'afghan, moins corrompu que le persan, est à lui-même son propre pehlvi : — bref, « l'afghan nous offre pour le zend ce témoin moderne qu'on lui cherchait en vain et que l'on pouvait désespérer de jamais trouver, et les tribus sauvages de la passe de Khaibar, les fanatiques Musulmans des monts Sulaimân, ont conservé sur les lèvres, mieux que les Parsis de Bombay, la parole des Mages antiques et de Zoroastre ».

Certes, il est bien curieux de voir toute une race, nomade, illettrée, sans cités ni monuments, conserver à travers les âges l'irréfragable témoin d'un passé ethnique, politique et religieux dont elle a perdu jusqu'au plus vague souvenir ; mais surtout il est satisfaisant pour l'esprit humain de constater que de pareilles exhumations sont possibles, et instructif de suivre la filière des recherches qui y ont abouti.

M. J. D. commence par faire le départ des nombreux éléments empruntés par l'afghan au persan, à l'arabe et à l'hindoustani. Ce travail préliminaire était indispensable, s'il ne voulait s'exposer, comme l'avaient fait ses devanciers, à étayer toute une théorie de la langue afghane sur des mots non afghans. De plus, les transformations que l'afghan avait manifestement fait subir aux termes par lui empruntés, devaient mettre le linguiste sur la voie des principales lois phonétiques de la langue, sauf à les vérifier subsidiairement sur les éléments indigènes, en même temps qu'elles l'éclairaient sur le caractère phonétique primitif et pur de l'afghan. De cette première étude se dégagent déjà les faits suivants : — 1° l'afghan laisse intacts les phonèmes persans, ce qui crée une présomption générale d'identité entre les systèmes phonétiques des deux langues ; — 2° il modifie tous les phonèmes caractéristiques de l'arabe, ce qui achèverait, s'il était nécessaire, de ruiner la légende sémitique ; — 3° il ne montre de consonnes cacuminales que dans les mots empruntés à l'hindoustani, ce qui brise l'unique lien phonétique par lequel il semble se rattacher aux langues prácritiques.

Ces points acquis, l'auteur compare, consonne à consonne, les deux systèmes phonétiques de l'afghan et du vieil-éranien (zend et perse). Il établit, par exemple, que l'afghan ne possède plus aucune des explosives aspirées qui caractérisent le sanscrit et qu'ont maintenues les langues de

l'Inde, qu'en revanche il a développé, comme l'éranien, des continues aspirées telles que son *kh*, qui vaut χ du grec moderne, et non χ du grec ancien, qu'à *s* initial sanscrit devenu *h* en éranien, il répond par *h*, à *çv* sanscrit par *sp* éranien (sk. *çvan-* « chien », zd *spaka*, afgh. *spai*), etc.; que, par suite, l'afghan n'est point indien, mais éranien. Rétrécissant encore la limite qu'il vient de tracer, il démontre que, si l'afghan est éranien, il n'est ni pehlvi ni persan, et qu'on ne peut dès lors le rattacher au rameau perse, que toutes ses affinités le reportent vers le zend ou un dialecte voisin, et il formule alors à bon droit la conclusion magistrale, que j'ai déjà transcrite en remplaçant par l'indicatif d'affirmation son trop modeste conditionnel.

La morphologie, comme il arrive souvent, est moins décisive que la phonétique : elle indique bien, à n'en pas douter, que le pushtu est éranien, mais elle ne le rapproche guère plus du zend que du perse. En tout cas, sa déclinaison l'éloigne beaucoup du persan moderne, qui a perdu la notion du genre grammatical et remplacé tous les cas par des prépositions. L'afghan, par une exception étrange à la rigueur des lois phonétiques, a gardé le souvenir de l'ancien contraste *-as-* *-ā* qui distinguait le masculin du féminin en âryen, alors pourtant qu'il a laissé tomber toutes les autres finales : ici la nécessité sémantique semble avoir prévalu sur l'usure phonétique ; mais évidemment cette explication n'en est pas une, et il vaudrait la peine de rechercher les actions d'analogie qui ont pu préserver ou ramener les finales condamnées. De plus, l'afghan conserve une déclinaison à deux cas, toute pareille à celle du français du moyen âge, sauf toutefois, si mes souvenirs sont exacts, — M. J. D. ne s'en explique pas expressément — que son cas direct est à la fois nominatif et accusatif, son cas oblique procédant essentiellement du génitif ancien. Dans la conjugaison aussi, l'afghan est plus pur : tandis que le persan s'est refait une conjugaison active nouvelle, en transférant le sens actif aux formes de la construction passive que le pehlvi déjà faisait prévaloir en les obscurcissant, l'afghan maintenait intacte la distinction des deux constructions active et passive et continuait à employer concurremment l'une et l'autre. Il faut lire les détails de ce remarquable processus, qui montre une fois de plus combien une langue sauvage peut rester pure, et combien de barbarismes peut s'assimiler une langue élégante et raffinée.

L'étude de la dérivation n'est pas moins suggestive. L'afghan a deux participes passés, l'un sans suffixe apparent (*kar* « fait », fm. *kra*, pl. *kra*), l'autre avec un suffixe *-l* (*kra* « fait », fm. *kral-a*, pl. *kral*), qui ont fait longtemps le désespoir des interprètes : si le premier, comme l'indiquait la théorie, devait contenir, à l'état latent, le suffixe indo-européen *-to-* des verbaux, le second était donc le produit d'une suffixation secondaire : quelle pouvait bien être cette formation participiale nouvelle greffée sur une ancienne? M. Fr. Müller pensait à un redoublement du suffixe *-to-*, et restituait un préafghan **kar-tata-*; pour moi,

je croyais avoir trouvé en Éran un pendant au participe latin en *-tūrus*, jusqu'à présent isolé, et en dépit de la différence de sens je posais **mr-tara* « mortuus » = *moritūrus*. M. J. D. fait bien voir que ces deux formes ne sont, en quelque sorte, que des doublets phonétiques, et se ramènent l'une et l'autre au suffixe *-tō-* : dans certaines positions, le *t* devait tomber ; dans certaines autres, permuter en *l* : de là, deux désinences différentes, que l'analogie a confondues et parfois superposées. En même temps qu'il identifie ces deux formes dissemblables, il sépare nettement deux formes absolument identiques en apparence, le participe passé en *-al* et l'infinitif en *al*, dont l'homophonie ne laissait pas que d'être embarrassante : l'infinitif se ramène au nom d'action indo-européen en *-tī-*, et c'est un simple accident phonétique, la chute de la finale atone, qui l'a fait ressembler extérieurement au participe.

C'est par cette délicate et brillante application de la méthode linguistique à un idiome jusqu'à présent réfractaire, que M. J. D. a mérité de formuler des conclusions qui demeureront. Les seuls traits de la morphologie afghane que l'on ait signalés comme prâcritiques ou néo-hindous, sont, ou bien illusoires, ou communs aussi au néo-éranien : le participe en *-al* n'est point le participe en *-il* de l'hindi, puisqu'il est le produit d'une évolution phonétique bien constatée en afghan même ; la tournure passive « par moi lettre écrite », substituée à « j'ai écrit la lettre », n'est point celle que les dialectes prâcritiques ont reçue en héritage du sanscrit des conteurs — ou lui ont transmise, je ne me charge pas de décider ce point — (*rājñoktam* au lieu de *rājovāca*), puisque le pehlvi a la même construction, et que le verbe persan, sorti du verbe pehlvi, l'a reçue de lui, sauf à l'oblitérer plus tard. Il n'y a rien enfin que d'éranien dans l'afghan.

Ce résultat n'est point le seul que nous devons à la patiente investigation de M. James Darmesteter. Lorsqu'une langue nouvelle entre dans le canon scientifique et retrouve ainsi ses origines effacées, la science qui les a retrouvées se met à son école et recueille à son tour tout ce qu'elle en peut apprendre. Ainsi, l'arménien a complété nos données sur le vocalisme proethnique, et l'albanais tient peut-être en réserve quelque découverte qui éclairera la période ténébreuse où le germanique et le letto-slave ne formaient encore qu'une seule unité linguistique. Mieux classé qu'eux, puisqu'il se rattache à une famille nombreuse et bien connue, tandis que l'éranien et l'albanais semblent condamnés à l'isolement, l'afghan, ce zend vivant, animera pour nous le zend mort — si bien mort que les Parsis ne comprenaient plus leurs livres saints avant que l'exégèse européenne les leur expliquât. — Il a déjà commencé : le mot zend *vazdvare*, qu'on traduisait vaguement « bien, bien-être », d'après la glose pehlvie, mais signifiant « embonpoint » selon la traduction de Néryosengh, se voit confirmer ce sens par celui de l'afghan *wāzda*. Au point de vue phonétique, l'une des grandes lacunes de nos documents éraniens, c'est l'absence de l'accent, si minutieusement ob-

servé au contraire dans la transmission des textes védiques : bien que l'accent sanscrit soit en général très pur, il serait parfois intéressant de le contrôler; il le serait surtout, de savoir si l'accent âryen avait subi dans le domaine éranien des altérations particulières. Qui sait si l'observation attentive des dégradations vocaliques et des chutes de syllabes de l'afghan ne nous permettra point de restituer l'accent du dialecte zend d'où il est issu? Ainsi le contraste phonétique de *plâr* (père) et de *wrôr* (frère), semble refléter fidèlement le contraste tonique de **patér-* et **bhrâter-* (skr. *pítâr- bhrâtar*); mais il se pourrait aussi que la quantité de la première syllabe fût seule en cause. La conservation des désinences féminine et masculine -*â-* -*as* ne viendrait-elle pas de ce qu'elles apparaissent surtout dans les verbaux en -*tô-*, parfaitement conservés, on l'a vu, en afghan, et de ce que là elles étaient proethniquement frappées de l'accent, comme en témoignent encore le sanscrit, le grec et le gothique? Je soumets sans y insister cette conjecture à l'auteur ¹.

L'ouvrage est dédié à la mémoire d'Arsène Darmesteter. Que n'a-t-il assez vécu, cet aîné à qui les succès de son frère tenaient plus à cœur que les siens propres, assez du moins pour voir cette œuvre achevée et applaudir au progrès qu'elle inaugure, puisqu'une destinée jalouse le condamnait à ne point achever la sienne?

V. HENRY.

154. — *Bibliotheca platonica*, ed. by THOS. M. JOHNSON. I, 2. Osccola, Mo. Un. St. 1889.

M. Johnson me fait l'honneur de répondre aux quelques lignes que j'ai consacrées à sa première livraison (*R. Cr.* 1889, n° 46); il veut bien trouver cette notice « somewhat curious ». Je disais que certains indices donnaient à penser que c'était là plutôt une entreprise d'évangélisation mystique qu'une publication scientifique. Il me répond que c'est bien cela; je n'en demande pas davantage. Il revendique en outre le droit d'appeler divin et Platon ¹, et Plotin, et encore Porphyre, s'il lui plaît. C'est évidemment son affaire.

Cette seconde livraison débute par la traduction des six premiers chapitres du Traité de Damascius (est-il aussi divin, Damascius?) Il n'est pas dit si l'on se propose de le donner ainsi tout entier. Il comprend maintenant, depuis la publication de M. Ruelle ³, et si l'on admet sa manière de voir, 460 chapitres. A raison de 6 par livraison, cela fait de la copie pour environ douze ans et demi, ce qui suppose, de la part des lecteurs, une constance toute religieuse.

1. On se fait presque scrupule de relever des lapsus comme *ἀμόλοτοι* (p. LXIII, l. 5), « ες du grec et du latin » (p. LXX, en bas), « le Chien et les deux Lices » (p. 236, l. 3, lire « la Lice et sa Compagne »), *two* (p. 236, l. 12, lire *too*).

2. Il me fait dire qu'il est « out of fashion » de gratifier Platon de l'épithète de divin; je n'ai pas dit un mot de cela.

3. M. Ruelle nous prie d'informer M. Johnson qu'il tient à sa disposition les feuilles de la première partie de son édition. — N. D. L. R.

Viennent ensuite trois lectures faites au « Symposium » du 7 novembre dernier. C'est, comme on nous le fait savoir, la date adoptée pour la « Platonique celebration » par la société, composée classiquement de neuf muses, dont deux hommes. M^{me} Julia P. Stevens est d'avis, comme les Florentins, que le 7 Thargélion correspond au 7 novembre. Cette opinion est un fait, et il est de l'essence des faits de n'être pas contestables. — De ces trois lectures, la première, de M. Winter, dont nous connaissons déjà la manière, et la seconde, de M^{me} Stevens, manquent évidemment de calme; la troisième de M. Johnson, nous apprend qu'il n'y a pas grand'chose à attendre d'une génération qui tient Spencer pour un philosophe, et Howells pour un romancier. — On nous donne ensuite le récit de la « celebration », où nous trouvons un morceau de poésie bien extraordinaire en l'honneur de Platon, et une « éloquente » improvisation d'un Dr Hiram K. Jones, qui débute en déplorant de n'être lucide que le matin. Après quelques pages de M. Ribot sur l'extase (extraites de son livre sur l'attention), et deux autres articles de mince valeur, le tout finit par une lettre de M. Barthélemy Saint-Hilaire à l'éditeur. Ici une note nous apprend que M. Barthélemy Saint-Hilaire est l'auteur « d'une des meilleures traductions » d'Aristote, ce qu'en effet nous ignorions; la lettre elle-même célèbre les louanges de Cousin et de sa (?) traduction de Platon, et nous apprend qu'il n'eut pour ainsi dire pas de devanciers (alors qu'il connaissait fort bien ceux qu'il avait, et savait les utiliser sans scrupules). — N'oublions pas le plus beau de l'affaire : une note pleine de mystère annonce aux Platoniciens que l'on s'occupe à prendre des mesurés pour que « le siège de l'ancienne académie, à Athènes, Grèce, » soit soustrait à la main des profanes. « Il n'y a pas de bonne raison, est-il ajouté, pour que l'école platonicienne ne se reprenne pas à fleurir au lieu même où elle a pris naissance, et pour qu'elle ne redevienne pas, comme jadis, le berceau de la Science et de la Sagesse pour le monde entier. » Il n'y a pas de bonne raison, en effet; — mais les étranges gens!

Lucien HERR.

155. — COUAT. **Aristophane et l'ancienne Comédie attique.** Paris, Lecène et Oudin, 1886, in-8 de 392 pages. Prix : 3 fr. 50.

Dans cet ouvrage, M. Couat s'est proposé de répondre aux questions suivantes : « Qu'était-ce qu'un poète comique à Athènes, au ^v^e siècle av. J.-C.? Qu'étaient les événements, les hommes, et les idées dont il avait à parler? Dans quel esprit en a-t-il parlé? Pourquoi ne pouvait-il en parler autrement? » (p. 2). Après une courte introduction sur les origines de la comédie, et un aperçu des conditions spéciales où se trouvait le poète, il passe en revue les jugements d'Aristophane sur les institutions, sur les personnages officiels, sur les dieux, sur l'éducation, sur l'état des mœurs, sur les luttes entre riches et pauvres. Toutes ces

analyses sont fort exactes, et nous donnent une idée nette des peintures et des opinions de l'auteur. M. Couat ne se contente pas de nous apprendre ce qu'il pensait; il tâche aussi de déterminer dans quelle mesure il se rapproche ou s'éloigne de la vérité. Il le fait avec sobriété, comme il convenait, mais avec précision. Il montre, par exemple, que les attaques du poète contre la démocratie ne portent pas toujours à faux, et que Thucydide s'accorde sur bien des points avec lui. Mais il ajoute avec raison que pour être impartial il aurait dû opposer aux travers et aux vices qu'il relève chez les démocrates, ceux de ses amis les aristocrates, lesquels, à ce qu'il semble, ne valaient pas mieux. De même il remarque qu'Aristophane se montre également impitoyable pour Périclès et pour Hyperbolos, pour Cléon et pour Cléonyme, c'est-à-dire pour les « protagonistes », et pour les « comparses. » Entre eux tous, « il ne fait presque pas de différence. Il suffit qu'ils aient tous servi la démocratie pour qu'ils soient tous dignes du même mépris. » (p. 170). Par contre, tous les hommes du parti adverse sont loués ou épargnés par lui. S'il y a jamais eu à Athènes un mauvais citoyen, c'est assurément Alcibiade; pourtant il n'est ici nommé nulle part, et rien ne prouve qu'Aristophane ait songé à lui dans les *Nuées* ou ailleurs. Ce silence n'est guère à l'honneur de son indépendance d'esprit, et il justifie toutes les défiances.

Quoiqu'il n'éale pas son érudition, M. C., on le sent, connaît à fond son sujet. Il a surtout le mérite d'en apercevoir toutes les difficultés, de s'y arrêter, et d'en chercher la solution. Dans le chapitre consacré à la religion, il ne manque pas de se demander pourquoi Aristophane traite avec tant d'irrévérence les dieux et leurs prêtres. Il était dangereux d'aborder une pareille étude après M. Jules Girard. Ce n'est pas un mince mérite, de la part de M. C., que d'avoir su y mettre un peu du sien. Il s'est occupé aussi des rapports d'Aristophane avec Socrate. Il a bien établi que le poète, du moment qu'il voulait jeter un philosophe sur la scène, était forcé de choisir celui-là de préférence à tout autre; il a été naturellement très injuste envers lui, parce qu'il a été obligé de le prendre « tel que le voyaient beaucoup de ses concitoyens » (p. 281); et M. C. pense, contrairement à une opinion très répandue, qu'il a largement contribué à la condamnation de Socrate. « C'est lui, dit-il, et non Mélitus ou Anytus, qui a rédigé l'acte d'accusation... Son excuse, c'est qu'il ne l'avait pas compris » (p. 311).

Il est un point qui a nécessairement attiré l'attention de M. C. : Aristophane, sous un régime démocratique et dans des représentations de gala, a constamment poursuivi de ses critiques les plus virulentes les gens en place, les institutions, et le peuple lui-même. Les fragments que nous possédons des autres poètes prouvent qu'ils faisaient tous de même. Il semble que ce fût là une loi du genre, et le peuple, qui, d'ordinaire, n'était pas endurant, toléra longtemps cette licence, l'encouragea même par ses applaudissements. Quelles sont les raisons de cette

singulière anomalie? M. C. observe en premier lieu que « les autorités préposées au théâtre appartenaient toutes aux classes aisées » (p. 38). C'était un des archontes qui décidait si une pièce serait jouée ou non; or il est visible que ces magistrats sortaient généralement de l'aristocratie. En outre, le succès de la comédie dépendait pour une large part de la bonne volonté du chorège chargé de la monter à ses frais, et les chorèges étaient toujours des riches, puisqu'ils avaient chaque fois à dépenser en moyenne quinze cents francs. Enfin, les prix étaient décernés par une commission de cinq membres tirés au sort. Le sort sans doute n'était pas ici le pur hasard, et on ne laissait pas au premier venu le soin d'apprécier la valeur littéraire des comédies. Nous savons que les juges de ces concours se trompaient rarement; c'étaient donc des gens de goût, des esprits cultivés, par suite des hommes de la haute société. Pour tous ces motifs, le poète était amené à flatter les opinions, les préjugés de cette classe, hostile le plus souvent à la démocratie, et il se pliait d'autant plus volontiers à cette exigence que c'était là le milieu où il vivait habituellement, même quand il était d'une humble origine. M. C. ajoute que parmi les spectateurs beaucoup avaient l'humeur frondeuse. Tels étaient les étrangers qui avaient à se plaindre de la lourdeur de l'empire athénien, les paysans de l'Attique, plus conservateurs que les citadins, et presque tous les individus riches ou aisés. Quant à la masse des citoyens, elle n'était pas fâchée de s'égayer aux dépens des personnages que le poète bafouait, et pour qui, bien qu'ils fussent ses chefs, elle témoignait, soit à l'assemblée, soit à l'armée, peu de respect. Rire d'eux était faire acte d'indiscipline, et les Athéniens ont été le plus indiscipliné de tous les peuples. On ne sentait pas d'ailleurs encore les inconvénients de la liberté excessive qu'on accordait à la comédie. On essaya bien de la restreindre à deux reprises, en 440 et en 415; mais on n'alla pas jusqu'à fermer le domaine de la politique au poète comique, et on ne tint pas la main à ce que la loi fût obéie. Peut-être se figurait-on que ces railleries étaient sans conséquence, et que, si elles blessaient les hommes, elles n'atteignaient pas les institutions. La révolution de 411 et la tyrannie des Trente dissipèrent cette illusion. On comprit alors que la démocratie devait se défendre contre les abus d'une liberté qui en somme n'était pas inoffensive, et on finit, au début du IV^e siècle, par interdire la comédie politique. J'emprunte à M. Couat toutes ces réflexions, dont quelques-unes ont une certaine nouveauté. Je regrette seulement qu'il ne les ait pas développées davantage.

Aux mérites du fond, le présent ouvrage joint ceux de la forme. Il est plein d'agrément, et se lit avec un vif intérêt. Le style manque parfois de légèreté; mais il a de la netteté, de la fermeté, de la verve et de la saveur. On dirait que l'auteur a, sans le vouloir, tiré profit de son long commerce avec Aristophane. Il lui a emprunté plusieurs de ses qualités, et il a réussi par là à écrire un livre tout à fait digne du sujet.

Paul GUIRAUD.

156. — *The Islands of the Aegean*, by the Rev. H. Fanshawe TOZER. Oxford, Clarendon Press, 1890. In-8 de XII-362 p., avec cartes et vignettes.

Il est peu de personnes qui, ayant voyagé dans l'Archipel, n'éprouvent de temps à autre la nostalgie de ces lieux charmants. Pour elles, la lecture du livre de M. T. ne sera pas moins agréable qu'elle l'a été pour moi, car il est écrit avec chaleur, avec l'instinct du détail caractéristique, et ses descriptions, quoique fort courtes, sont toujours vivantes. Qu'on n'y cherche pas d'ailleurs un complément aux ouvrages indispensables, quoique vieillies, de Ross, de Fiedler, de Lacroix : ce sont des notes à l'usage du grand public, dont une partie considérable a déjà paru, sous forme de correspondances, dans l'*Academy* de 1875 et de 1886. On y trouve un peu de tout, géographie comparée, histoire ancienne et moderne, folklore, botanique et géologie, mais ce ne sont guère que des indications; quelques-unes rendront service au futur auteur d'une monographie sur l'Archipel, et je citerai comme particulièrement intéressante la petite étude consacrée à la terre rouge de Lemnos, la *Λημνία γῆ* de Dioscoride. Comme M. T., j'ai été fort surpris, lors de mon voyage à Lemnos, de ne trouver presque personne qui en eût entendu parler : il y a là une superstition près de s'éteindre. Les chapitres relatifs à Lemnos, Thasos, et Samothrace sont les plus développés et l'on y rencontre quelques indications utiles qui manquent à la description des îles de la mer de Thrace, publiée il y a trente ans par M. Conze. J'avoue toutefois, étant donné le talent de M. Tozer, que ces notes de touriste ont été une déception pour moi. Elles viennent grossir, sans utilité appréciable, une *littérature* déjà bien volumineuse et retarder le jour où l'on nous donnera cette description scientifique de l'Archipel qui est un des besoins les plus vivement ressentis de la science. J'ai noté un certain nombre d'inexactitudes. P. 12, il est faux que le lac sacré de Délos soit généralement à sec, *usually dry*; je ne crois même pas que cela arrive jamais. P. 43, la superstition qui fait de mardi un *dies nefastus* n'est nullement particulière à la Crète. P. 51, M. T. dit que le mot *ἔτος* n'a survécu en grec moderne que dans la formule de salutation *πολλὰ τὰ ἔτη σας*; il oublie le mot *ἐφέτος*, qui est très usité. P. 112, il parle de graffites dans la grotte d'Antiparos « d'où nous concluons que la *vulgarité* consistant à écrire son nom dans des lieux célèbres n'est pas entièrement nouvelle »; je crois que la statue de Memnon nous avait appris depuis longtemps la même chose. P. 156, M. T. décrit, d'après Chandler, les sculptures taillées dans le roc au lieu dit l'*École d'Homère* à Chios, et prétend qu'il n'en reste aucune trace; c'est une erreur, car ces sculptures ont été étudiées, de notre temps, par M. Conze (*Philologus*, t. XIV, p. 156), et par M. Studniczka (*Mittheil. des d. Inst.*, t. XIII, p. 163). P. 268, l'auteur allègue des découvertes de monnaies à l'appui de l'identification d'Héphaestia de Lemnos avec Palaeopoli; c'est donc qu'il ignore les deux inscriptions qui ont mis cette synonymie hors de

doute, postérieurement au voyage de M. Conze (*Bull. de Corresp. Hellén.*, t. IV, p. 542; *Revue archéol.*, 1885, t. II, p. 90.)

Salomon REINACH.

157. — **Les Saints du diocèse de Rouen**, par l'abbé A. TOUGARD, docteur ès-lettres. In-8, 16 p. Paris, Ernest Dumont. Prix : 1 fr.

Cette petite plaquette sera consultée avec profit par les hagiographes, et surtout par ceux qui s'intéressent à l'histoire ecclésiastique du diocèse de Rouen. J'y relève quelques tristes souvenirs de la Révolution : le 22 avril on célèbre l'anniversaire du martyr de S. Bucaille, laboureur de Thionville, massacré en 1793 pour n'avoir pas voulu assister à la messe d'un prêtre constitutionnel ; le 7 septembre, celui de l'abbé d'Anfernet, de Bures (dans l'arrondissement de Neufchâtel-en-Bray), supplicié à Rouen.

A. D.

158. — H.-B. AUERBACH, **Die sociale Frage im fünfzehnten Jahrhundert** mit besonderer Bezugnahme auf das Vogtland. Gera, 1889, brochure in-8 de 34 pages.

Sur l'Erzgebirge s'appuie un plateau assez pauvre que traversent l'Elster et la Mulde : c'est le *Vogtland*. Il est partagé entre plusieurs dominations, le royaume de Saxe auquel appartient la circonscription de Plauen, les deux principautés de Reuss, avec Schleiz, Greiz et Géra, un tronçon de Saxe-Weimar, avec Berga, etc. Cette contrée possède une société des antiquaires (*altertumsforschendes Verein*) qui tient des assemblées solennelles, et, dans ces assemblées, un orateur fait une lecture (*vortrag*) sur quelque point de l'histoire locale. Cette tâche était échue en 1889, au 21 août, à M. H. Auerbach, qui a pris pour sujet : *la question sociale au xv^e siècle*. Il apporte quelques document nouveaux sur les redevances que payaient, à cette époque, à leurs seigneurs, les paysans du *Vogtland*. Mais c'est tout ce que nous pouvons louer dans sa brochure. Le reste n'est que pure déclamation. L'auteur pense que la religion protestante seule, avec l'aide du chancelier de l'Allemagne, avec l'appui du jeune empereur, résoudra un jour la question sociale ; le catholicisme a été impuissant au xv^e siècle à secourir le paysan opprimé : comment prétendrait-il de nos jours tendre la main à l'agriculteur et à l'artisan ? Il est inutile d'insister sur de pareilles élucubrations, qu'a dictées le plus étroit zèle religieux.

Ch. PFISTER.

159. — Les Grands écrivains français. **Vauvenargues**, par Maurice PALÉOLOGUE. Paris, librairie Hachette, 1890. 1 vol. in-16, 154 pages. Prix : 2 fr.

On n'apprendra dans ce petit livre rien de nouveau sur Vauvenargues, et je ne dis pas cela pour le déprécier, tant s'en faut. C'est un bon résumé et, ce qui ne gâte rien, élégamment écrit, de tout ce qui a été dit de meilleur sur cet écrivain mûri avant l'âge par les déceptions, par la maladie et les épreuves de tout genre. S'il est quelqu'un qui montra, selon les expressions de Bossuet, qu'une âme *forte* est toujours maîtresse du corps qu'elle anime, ce fut bien ce jeune homme qui, à vingt-neuf ans, le corps tout perclus de douleurs, garda jusqu'à sa dernière heure de souffrance, une inaltérable sérénité, sans jamais tomber dans la misanthropie d'un La Rochefoucauld ou dans l'ironie malicieuse d'un La Bruyère. M. Maurice Paléologue s'est attaché particulièrement à mettre en lumière la *vertu* de Vauvenargues, à faire ressortir le caractère de l'homme, revêtu d'honneur et de loyauté dans un siècle où la platitude et la servilité nourrissaient la plupart des gens de lettres. Cette vertu fut celle d'un stoïcien, car Vauvenargues resta toujours neutre en matière de dogme. Quoique très lié avec Voltaire, il n'approuva jamais le ton railleur qui commençait à régner dans les polémiques religieuses de ce temps. Il était, je crois, de ces esprits délicats qui, comme le dit M. Renan, auraient mieux aimé être croyants qu'incrédules de mauvais goût. S'il eût vécu plus longtemps, il n'est pas douteux néanmoins qu'il eût pris le parti des novateurs, tout en étant l'adversaire des fanatiques ; mais comme le royaume de ce monde n'appartient qu'aux violents, il aurait été certainement en butte aux défiances des uns, à la haine des autres. S'imagine-t-on bien quel rôle politique aurait pu jouer dans cette fin d'un siècle si troublé un moraliste qui conseillait de « préférer la vertu à tout », et qui avec le précepte donnait l'exemple ? La mort prématurée a peut-être été pour lui un bienfait : il n'a laissé que des regrets, et son nom ne sera pas livré aux disputes, mais à l'estime et à l'admiration de la postérité.

A. DELBOULLE.

160. — Eug. MÜNTZ. **Les Archives des Arts**. Recueil de documents inédits ou peu connus. Première série. Un vol. in-8 de 196 pp. Paris, librairie de l'Art. Prix : 5 frs.

Je reprendrais volontiers, à propos de ce nouveau volume de notre infatigable confrère, la comparaison que M. de Nolhac faisait ici même à l'apparition de son livre « *Les collections des Médicis au x^e siècle*. » Ici encore, c'est le maître d'une riche collection qui y introduit des visiteurs, qui leur donne tout loisir de tout admirer, et qui pique leur curiosité sans la satisfaire. Dans cette galerie qui va de Giotto à Bailly et Monnoyer, tout est intéressant et presque tout est à sa place. L'unique réserve que je fais porte sur l'article *Une lettre du grand Condé à L. Holstenius* (p. 89), dont la présence ici n'est motivée par

aucune autre raison sans doute que le désir de M. Müntz de l'imprimer quelque part; mais je puis assurer à M. M. que le peu aimable bibliothécaire de la Barberine n'avait rien d'un artiste. Quant aux lettres de Peiresc publiées p. 183 sous le titre *Les collections de Fabri de Peiresc*, M. M. aurait également pu les abandonner à l'éditeur des *Lettres de Peiresc*. A cela près, il n'y a qu'à choisir dans le volume de M. M., entre les notes sur les ateliers de tapisseries à Urbin et Milan, utiles appendices à son *Histoire de la tapisserie*, les lettres de Melioli, Titien, Vivant Denon, Horace Vernet, etc., les comptes des Portes de Ghiberti, les recettes et dépenses de l'Académie de Peinture et de Sculpture au XVIII^e siècle; ou plutôt il n'y a qu'à ne pas choisir, car tous ces documents, presque tous savamment annotés et illustrés, sont curieux et intéressants. Le seul défaut que je trouve à ce livre, c'est son existence même : car le nombre de ces documents « inédits ou peu connus » est encore considérable, et le nombre des séries des Archives de l'art promet d'être très grand. Ce qui abonde ne vicie pas, et ce n'est certes pas moi qui me plaindrai de voir publier des documents, mais l'inédit a ses ennemis. — Pour ses futures séries, M. M. me permettra de lui signaler, pour terminer, diverses pièces conservées dans des manuscrits de la Bibl. Corsini qui ont peut-être échappé à ses recherches : Cod. 1658 : *Informazione sopra l'azienda della fabrica di S. Pietro in Vaticano* (1657); le même recueil signale, mais ne contient plus, un rapport : *Delle cagioni delle rovine della facciata e campanile del Tempio Vaticano e suoi rimedii*, écrit en 1645. Cod. 1660, fol. 56, des notes adressées à Bottari pour son commentaire aux vies de peintres de Vasari (une note placée en tête indique les auteurs de ces notes : Giacinto Fossombroni, cav. Guarresi Lod. e. Franc^o de Giudicis mi somministrano queste notizie per le note del Vasari. — Bottari semble, d'ailleurs, s'en être peu servi.) Cod. 1271, f. 70 : *État de la maison de S. A. R. le grand duc de Toscane en 1737* : on y trouve la mention du personnel des galeries grand-ducales et de ses appointements. Cod. 1051 (f. 176) une dissertation de Passeri sur deux majoliques du musée de Pesaro attribuées à Raffaele del Borgo. *Ibid*, fol. 191, le catalogue du *Salon de Rome en 1736*, « nel cortile di S. Gio Decollato. » Cod. 851, divers documents d'un intérêt plutôt archéologique qu'artistique. Cod. 32 G 15, un document relatif au séjour à Rome du peintre Wicar. Les testaments de cardinaux pourraient fournir à M. M. de précieux renseignements sur l'histoire et l'identification des tableaux des XVI^e et XVII^e siècles surtout : il y a un grand nombre de ces documents à la bibl. Corsini et surtout à la bibl. Vallicelliane. — A la bibliothèque Méjanes, M. M. trouvera aussi beaucoup de pièces intéressantes sur l'histoire des œuvres d'art : je me borne à le renvoyer au catalogue des mss. de la Méjanes qui va paraître incessamment. — Ce n'est donc pas la matière qui fera défaut à M. Müntz, et, quand on connaît la maîtrise de l'ouvrier, on ne peut que s'en applaudir.

161. — Guerre de 1870-1871. **Paris**, le quatre septembre et Chatillon, 2 septembre-19 septembre, avec quatre cartes des opérations militaires, par Alfred DUQUET. Paris, Charpentier, 1890. In-8, 352 p. 3 fr. 50.

M. Duquet a suivi la même méthode que dans ses volumes précédents (cp. *Revue*, 1888, n^{os} 3 et 8); il n'avance rien qui ne soit appuyé par des notes nombreuses, et, en le lisant, on peut à tout instant vérifier les sources, contrôler les dires et les appréciations de l'auteur : méthode excellente et fort précieuse pour tous ceux qui ne se contentent pas d'affirmations et qui veulent des preuves, des faits certains.

Ce volume est consacré aux événements qui se sont passés du 1^{er} au 19 septembre. L'auteur nous décrit d'abord la *Chute de l'Empire* et la révolution qui amène au pouvoir les députés de Paris; mais il regrette que cette révolution inévitable ait été « souillée par l'envahissement du corps législatif et ternie par la proclamation illégale de la République » (p. 77). Il retrace ensuite la *Marche des Allemands sur Paris* et fait le plus grand éloge de la retraite du général Vinoy : « pourquoi Vinoy n'était-il pas à Metz, à la place de Bazaine » (p. 101)? Puis, après avoir raconté l'occupation de Reims, l'explosion de la citadelle de Laon et la « virile détermination » du garde d'artillerie Henriot pour qui « le désastre du *Vengeur* n'était pas un simple morceau de lecture à l'usage des écoles primaires », la première résistance de Soissons, le combat de Mesly et l'escarmouche de Dame-Rose, il entame un des chapitres les plus intéressants de son livre, *Quinze jours de politique* (p. 130-174).

M. D. a, quelques pages plus haut, montré Trochu faisant à l'impératrice une promesse qu'il ne tient pas, n'empêchant point l'invasion du Palais Bourbon, ne recouvrant son activité et sa parole que pour réclamer la présidence du nouveau gouvernement (p. 66); il le définit « chef d'une République sans en désirer le triomphe, général ne croyant pas à ses soldats, gouverneur d'une place assiégée et considérant la résistance comme inutile et condamnée d'avance » (p. 132). Jules Favre lui paraît ressembler à Trochu; lui aussi croyait « que les phrases remplacent les faits et que l'Allemagne pouvait être repoussée au moyen d'entrevues, de circulaires et de proclamations » (p. 140). Picard, « Parisien sceptique et gouaillieur, eut le flair de deviner tout de suite la nullité militaire de Trochu ». Je renvoie le lecteur aux portraits de MM. Jules Simon, Jules Ferry, Rochefort et au jugement d'ensemble que porte M. D. sur ces hommes d'opposition, devenus hommes de gouvernement (p. 144 et suiv.).

1. L'équipage du *Vengeur* n'a pas voulu, comme semble le croire M. Duquet, s'engloutir plutôt que de capituler; il suffit de lire le rapport de son capitaine Renaudin, reproduit par Jal dans son *Dict. crit.* et par Moulin (*Les marins de la République*). « Il s'était battu avec acharnement, dit Chevalier, et coula peu de temps après avoir été amariné, entraînant dans l'abîme non seulement les blessés, mais une partie de son équipage (*Hist. de la marine franç. sous la première République*, 1886, p. 112.)

Mais revenons, comme dit M. D., aux questions militaires et, des premiers actes du gouvernement, de la vaine revue du 13 septembre, des pèlerinages à la statue de Strasbourg, arrivons au *combat de Châtillon*. L'auteur explique très bien la panique des zouaves; il retrace d'une façon fort intéressante la résistance héroïque du 15^e de marche et l'abandon définitif du plateau; il distribue l'éloge et le blâme : les soldats allemands se sont plus mal battus que dans les affaires d'Alsace, de Lorraine et des Ardennes; mais la journée eut sur l'avenir de la défense une influence fatale et entraîna l'investissement complet de la capitale (p. 219, 223, 227). « Et oui, nous avions la position centrale et la supériorité numérique; et oui, l'état-major prussien agissait avec un sans-gêne parfait; et oui, en se disséminant à l'infini pour barrer tous les passages, les Allemands commettaient, à leur tour, la grande faute commise par les stratégestes de la cour des Tuileries, au commencement de la guerre, quand ils avaient voulu couvrir en même temps nos frontières de l'Est, depuis Thionville jusqu'à Belfort; et oui, tout cela est vrai, mais, une dernière fois, il nous aurait fallu faire de la guerre et pas de politique, aller à l'exercice et non au club, au combat et non à la revue, avoir foi et non douter, savoir diriger une armée, et ne pas croire que l'Algérie, Malakoff et Solferino étaient le dernier mot de la tactique moderne; il aurait fallu faire le contraire de ce que faisait la population parisienne, et être l'opposé de ce qu'étaient les généraux chargés de la grande mission de conduire 300,000 Français à la bataille suprême » (p. 232).

L'*entrevue de Ferrières* suit le combat de Châtillon; M. D. la raconte après avoir esquissé la situation diplomatique de la France; Jules Favre, dit-il, ne fut qu'« un brave homme, ahuri, naïf, ému, n'ayant pour toute arme, contre son redoutable adversaire, que des phrases de rhétorique sentimentale » (p. 259). Mais quoique cette entrevue témoigne chez le ministre des affaires étrangères « d'une grande dose de simplicité », elle n'a pas nui à la France; tout le monde d'ailleurs voulait la guerre à outrance, et « ce refus de se rendre au vainqueur, après les catastrophes qui nous avaient broyés, était le fait d'un grand peuple » (p. 259).

Le siège commence, et dans le dernier chapitre du volume, *Paris place de guerre*, M. D. fait un tableau exact des divers éléments de la défense, décrit la situation de la « place », ses fortifications, sa garnison, son armement, ses ressources de tout genre, son personnel. Il juge, malgré l'abandon de positions nécessaires, que les défenses de Paris étaient formidables; mais s'il y avait beaucoup d'hommes, il y avait peu de soldats, et Trochu ne sut pas se servir de ce *peu de soldats* (p. 314). Les Allemands ne croyaient pas enlever Paris de force; « ils comptaient, non sur la puissance de leurs moyens militaires, mais sur les démagogues et la faim » (p. 325).

Voilà le volume nouveau de M. D., brièvement analysé, et l'on

conçoit que nous avons laissé de côté une foule de curieux détails. Ce qui constitue, en effet, la haute valeur des ouvrages de M. Duquet, c'est qu'il a tout consulté et qu'il dit tout, sinon dans le texte, du moins dans les notes. Son livre nous dispense presque de lire ce qu'ont écrit ses devanciers, car il reproduit leurs passages les plus saillants et leurs appréciations les plus topiques. On le blâmera même de faire aux historiens qui l'ont précédé la part si belle et de s'effacer si volontiers pour son compte personnel.

Le trait essentiel de ce volume, comme des volumes antérieurs, c'est la sévérité des jugements, et quelquefois on trouvera M. D. trop rigoureux ; il devrait méditer ce mot de M^{me} Roland qui le rendrait peut-être plus indulgent, que « la justesse d'esprit et la fermeté de caractère sont rares » et que « peu d'hommes sont propres aux affaires et encore moins à gouverner. » Mais lisez avec attention son texte et ses notes, et souvent, très souvent vous lui donnerez raison, et le félicitez de se placer comme il dit, au dessus des choses, des gens, des partis, et d'écrire sans souci des colères qu'il soulève. Qu'il se rassure toutefois : si on l'accuse d'« hérésie » et de « crime » pour qualifier de sottise et d'attentat l'invasion du Palais Bourbon au 4 septembre, il ne sera pas, comme il le croit, *excommunié* pour avoir dit que la garde nationale « pérora plus qu'elle n'agit. »

Ce que nous reprocherons à M. D., c'est de ne pas garder le « calme » qu'il veut pourtant « s'imposer » en racontant les événements de l'époque contemporaine. Certes, il n'a pas tort d'exprimer les angoisses que lui inspire l'avenir ; mais s'attendait-on à lire dans une œuvre d'histoire que « la campagne contre le capital a repris avec violence grâce à l'or israélite, et aux libertés de la presse et de la parole » et que la ruine de la France est inévitable « si le peuple et la bourgeoisie, éclairés d'un rayon de bon sens, ne se réunissent pas contre leurs ennemis mortels : les maîtres d'argent et leurs complices » ? (p. 165).

Il est bon néanmoins qu'un historien ose librement, hardiment, comme fait M. D., dire sur les événements et les personnages ce qu'il croit être la vérité. C'est chez M. D. qu'on trouvera, en un récit d'ensemble, ce qu'il faut penser des maires de Paris. (p. 146-147). Il montre que Ducrot voulut « primer Vinoy » et il insiste fortement sur l'irritation de ce dernier qui voyait la défense « compromise par l'indécision de Trochu et la présomption de Ducrot » (p. 180). Comme il se moque de la revue du 13 septembre que Trochu, avec un « charlatanisme indigne d'un officier français », proclamait un *grand spectacle* (p. 156), et de l'illusion des bonnes gens qui croyaient, après le 4 septembre, que le mot de *République* suffirait à repousser l'invasion et qu'on n'avait qu'à chanter la *Marseillaise* à pleins poumons pour faire reculer l'Allemagne ! (p. 272-273). Il n'hésite pas à imprimer qu'à Châtillon « Ducrot, Renault, Appert, de Caussade furent aussi coupables ou incapables les uns que les autres. » (p. 201) et que Trochu « ne daigna ni se mon-

trer ni donner un ordre pendant toute la journée » (p. 202). Il remarque amèrement que les généraux qui « avaient emporté les ouvrages de Totleben à Sébastopol, n'avaient jamais médité sur l'importance des fortifications improvisées par le grand ingénieur russe » (p. 272). Il relève sans pitié les fautes commises par le gouvernement de la défense nationale : l'appel des mobiles de province, l'élection des officiers par les soldats, la résurrection de la garde nationale à qui Trochu « distribua libéralement des certificats de capacité militaire » au lieu de la former et de l'aguerrir peu à peu, la liberté de former des corps de francs-tireurs.

Nous ferons encore à M. Duquet, en terminant notre article, de menues critiques. Il exagère, ce nous semble, les mérites et services de Palikao. Il devait citer, à propos du gouvernement s'enfermant dans la capitale au lieu de gagner la province, le témoignage de Chanzy (p. 152), nommer Ducrot l'évadé de Pont-à-Mousson et non « l'évadé de Sedan » (p. 180; cp. p. 175), écrire Aronsohn (p. 57 et 131 au lieu de Arronsohn et de Arhonnson), Meusnier et Aubert (p. 307 au lieu de Meunier et Auber). Enfin, on trouvera trop rigoureux le jugement qu'il porte sur Ducrot au combat de Châtillon. Mais son volume est l'œuvre d'un érudit très consciencieux, très au courant, qui veut appliquer à l'histoire militaire contemporaine la méthode de MM. Aubry et Rau dans leur *Droit civil français* (p. 2) et qui joint à une immense lecture et à un habile arrangement de ses matériaux une franchise rare « avec laquelle il ne craint pas de crier toutes les vérités. »

A CHUQUET.

LETTRE DE M. PSICHARI.

Je ne voudrais pas laisser ignorer aux lecteurs de la *Revue critique* la découverte importante que nous devons à M. Gabriel Ledos (Bibl. de l'Ec. des Chartes, 1889, livr. 6, 678 suiv.)

M. Gabriel Ledos nous apprend que Simon Portius était Grec et catholique. C'est le résultat auquel m'avait conduit une courte analyse de la grammaire de cet auteur, réimprimée et commentée, sur mon conseil (p. II de l'Introd.), par M. Wilhelm Meyer. Notamment en ce qui concerne la nationalité de Simon Portius, S. Portius nous dit lui-même qu'il est grec : voy. S. Portius, éd. W. Meyer, Paris, 1889, p. xx (ll. 32-37)-xxi (ll. 1-5).

M. Gabriel Ledos dédaigne ce témoignage. En revanche, il enrichit la critique d'un principe nouveau : il est, dit-il (p. 679), d'une *méthode dangereuse* de demander de pareils renseignements à des livres aussi impersonnels qu'une grammaire (cf. S. Portius, *op. cit.* p. xxi, l. 1 à 2).

Il est vrai que M. Gabriel Ledos saisit à ce propos l'occasion précieuse de relever avec la plus fine ironie une *distraktion* de ma part : réflexion faite, je ne trouve pas d'autre terme..... Je ne connais pas l'âge de M. Gabriel Ledos, ni ses travaux. Ils doivent être jeunes.

Il est grand dommage pourtant qu'en signalant cette *distraktion*, M. Gabriel Ledos en ait eu une lui-même. P. 679, il nous déclare que ὁ τοῦ θαύματος est une « ex-

pression grecque *vulgaire* ». Pour se convaincre du contraire, il aurait suffi d'ouvrir un dictionnaire; je ne dis pas une grammaire, c'eût été un raffinement ¹.

Jean PSICHARI.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. L. CLÉDAT, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, vient de publier un *Manuel d'orthographe*. Ce n'est pas qu'il ait la superstition de cette science, au contraire. Ainsi débute la préface : « De très bons esprits pensent que notre orthographe pourrait être beaucoup simplifiée, rendue plus logique, débarrassée des puérilités et des règles arbitraires qui la faussent. Mais en attendant que la réforme fasse, nous avons voulu rendre service à ceux qui sont obligés d'apprendre ou d'enseigner toutes ces minuties. » Et voici comment cette même préface se termine : « Nous espérons que ce livre, où nous nous bornons cependant à constater des faits, sans les commenter, fournira de bons arguments aux partisans de la réforme orthographique, et nous souhaitons vivement que notre manuel d'orthographe puisse être considérablement réduit après la prochaine édition du Dictionnaire de l'Académie. » Le livre (162 p. in-12) se compose nécessairement de listes à apprendre par cœur ou à consulter; les notes sont le sel de l'ouvrage, car elles font ressortir les anomalies. Texte : « *Imbécillité* avec deux *l*, malgré *imbécile*. » Note : « Tandis que *mobilité* s'écrit avec une *l* comme *mobile*, et *tranquillité* avec deux *l* comme *tranquille*. »

— M. André JOUBERT nous envoie une nouvelle brochure : *Le marquisat de Chateaugontier de 1684 à 1690* (Laval, Moreau); il y retrace, d'après un ancien registre inédit : 1° les mouvances féodales du marquisat en 1684; 2° les poursuites dirigées contre les vassaux du marquisat, de 1684 à 1690.

— Signalons également un tirage à part de l'article que M. Abel LEFRANC a publié dans le tome VIII des « Mémoires de la Société académique de Saint-Quentin », sur *Un règlement intérieur de léproserie au XIII^e siècle*; c'est un règlement promulgué pour la maladrerie de Noyon par l'évêque de la ville entre 1250 et 1272; il entre dans de minutieux détails sur l'ameublement et le costume, sur les occupations journalières des frères et des sœurs, etc.

— Nous avons reçu le tome premier de la *Correspondance secrète du comte de Mercy-Argenteau avec l'empereur Joseph II et le prince de Kaunitz*, publiée par le chevalier Alfred d'ARNETH et M. Jules FLAMMERMONT. (Paris, Hachette, gr. in-8°, 494 p.). Il renferme 223 lettres, la première, datée du 6 décembre 1780, la dernière, du 27 décembre 1785. La publication appartient à la collection des documents inédits relatifs à l'histoire de France. L'introduction qui devra être reliée en tête du premier volume, paraîtra en un fascicule séparé, en même que le second volume.

1. Je regrette une autre inexactitude de M. Gabriel Ledos : je n'ai jamais *plaisanté* sur les *écodes de théologie* (cf. p. 679); j'ai dit que S. Portins n'y avait pas « beaucoup profité de ses leçons de latin » (Introd., *op. cit.*, p. xxv, l. dernière). On peut enseigner très bien le grec dans les lycées : cela n'implique pas nécessairement que M. Gabriel Ledos l'y ait appris

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 mars 1890.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Théodore Reinach termine sa communication sur le temple d'Hadrien à Cyzique. Il examine l'inscription qui nous a conservé le nom de l'architecte Aristénète ; il réussit, en interprétant les indications données par Cyriaque d'Ancone, à en restituer le texte en vers grecs, et il en donne la traduction suivante : « Celui qui m'a fait surgir du sol, aux frais de toute l'Asie, à grand renfort de bras, c'est le divin Aristénète. » On constate ici, une fois de plus, que les temples consacrés à la divinité des empereurs étaient élevés, le plus souvent, par l'initiative des provinces et à leurs frais.

M. Flouest signale à l'Académie un pilier de grès, sculpté, à quatre faces, qui vient d'être découvert à Mayence. Chacune des faces porte la figure d'un dieu et celle d'une déesse, sa parèdre. Le plus intéressant de ces quatre groupes est celui qui représente une *Diana venatrix* avec le dieu gaulois connu des savants sous le nom de « dieu au maillet. » M. Flouest expose les raisons pour lesquelles il reconnaît dans ce dieu le *Dis pater* que les Druides, au dire de César, donnaient pour père à la race gauloise. Il rattache ce mythe aux traditions des religions primitives de l'Asie, traditions qui étaient parvenues en Gaule, ajoute-t-il, en dehors de toute influence gréco-romaine.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique*, 1890, n° 1 ; — par M. A. Croiset : HousSAYE (Henry), *Aspasie, Cléopâtre, Théodora* ; — par M. Delisle : 1° *Les Poètes limousins jugés par Baluze, lettre inédite à François d'Aguesseau* publiée par Emile du Boys ; 2° *Lettres inédites de B. de LA MONNOYE à Nicolas Thoyard*, publiées par Emile du Boys ; 3° *Petite Chronique de l'abbaye de Bonneval, de 857 à 1050 environ*, publiée par René MERLET ; — par M. Oppert : STRASSMAIER, *Babylonische Texte*, VII : *Inschriften von Cyrus, Kœnig von Babylon* ; — par M. Schefer : *Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France, 1579-1830*, publiée par M. PLANTET.

Julien HAVET

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 5 et 12 mars 1890.

M. Roman signale la découverte faite au mois d'août 1889 à Riotier (Hautes-Alpes), de diverses antiquités en bronze : ces objets ont été trouvés dans une source ferrugineuse située près de la voie romaine.

M. Omont lit une note sur un projet de réunion des églises grecques et latines en 1327 et sur la mission du dominicain Benoît de Côme envoyé à cet effet par le roi de France Charles le Bel et par le pape Jean XXII auprès de l'empereur de Constantinople, Andronic II Paléologue.

M. E. Petit soumet le dessin d'une cheminée du xvi^e siècle qui se trouve au château de Jouveney près Noyers (Yonne).

M. Michon met sous les yeux de la Société des poids anciens récemment acquis par le Musée du Louvre.

M. le baron de Baye lit un rapport sur le congrès réuni à Moscou à l'occasion de la fête jubilaire de l'association archéologique de cette ville.

M. Roman présente cinq bagues en or trouvées en Dauphiné ; deux de ces bagues datent de l'époque romaine et l'une d'elles porte une inscription.

M. l'abbé Thédenat communique une fibule en forme de semelle avec l'inscription AVESEVDE trouvée par M. l'abbé Morillot à Beire-le-Châtel.

M. Courajod signale l'existence d'une fabrique de faux ivoires anciens qui a inondé de ses produits la France et les pays voisins, et continue sa production.

M. Flouest indique certains caractères qui doivent faire distinguer, parmi les autels trouvés en Gaule, ceux que l'on doit rattacher à l'influence de la mythologie romaine et ceux, au contraire, qui appartiennent à la religion indigène. Ces derniers, par leurs formes allongées, pourraient conserver un souvenir des menhirs et autres monuments analogues.

M. Ruelle signale un manuscrit de la Bibliothèque nationale qui contient un texte correct d'Hermias (scholies sur le Phèdre de Platon) permettant de corriger la publication faite anciennement d'après le manuscrit de Munich.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14

— 7 avril —

1890

Sommaire : 162. Catulle, p. p. POSTGATE. — 163. GASQUET, Henri VIII et les monastères anglais. — 164. LEVASSEUR, La population française, I. — 165. WALLON, Les représentants du peuple en mission, IV. — 166. PERRERO, La maison de Savoie. — 167. JELLINEK, Loi et ordonnance. — 168. CARNIO, L'âme humaine. — 169. W. SCHMIDT, La conscience. — 170. Ed. de HARTMANN, La théorie de la connaissance. — 171. H. VERGÉ et de BOUTAREL, Table du compte-rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques. — Chronique. — Société des Antiquaires de France.

162. — *Gai Valerii Catulli carmina* recognovit Joh. P. POSTGATE. Londoni, G. Bell et fil., 1889. Petit in-12, XII-89 p.

Une nouvelle édition de Catulle était-elle bien nécessaire? M. Postgate l'a pensé, moins peut-être dans le but de nous donner un joli volume d'une lecture attrayante et un résumé substantiel de l'apparat critique de Schwabe (2^e édit., 1886), que d'introduire dans le texte les conjectures qu'il avait proposées dans la *Mnemosyne*, N. S., XIV, p. 433 sq. et dans le *Journal of Philology*, XVII, p. 226 sq. et XVIII, p. 145 sq. Quand, dans une centaine de conjectures on en trouve une qui s'impose, il faut se déclarer satisfait; avec M. Postgate, cette proportion est dépassée. Très heureuse est la correction de II, 5 sq. Cum desiderio meo nitenti Carum nescio quid lubet jocari Et solaciolum sui doloris, Credo, et quo gravis acquiescat ardor. V ut cum... acquiescet. Jusqu'ici le sens et la construction grammaticale clochaient également. La correction de Schoell — la meilleure — approchait du but sans y atteindre. J'adopterais également volontiers XXII, 7, Novi umbilici [et] lors, rubra membrana. — XXXVI, 9 sq. Et hæc pessima sic puella vidit Joco se lepido vovere divis. V Et hoc (hæc ω) pessima se puella vidit Jocese lepide vovere divis. Joco se lepido est de Scaliger. — CVII, 3 sq. Quare hoc est gratum nobis quoque, Carior auro, quod te restituis, Lesbia mi cupido. V Carius auro. M. P. a eu également raison d'admettre dans son texte quelques corrections excellentes de ses prédécesseurs. VI, 12, B. Schmidt mis sur la voie par Bæhrens : Jam tu ista ipse nihil vales (mieux vales nihil) tacere. V. Nam ni ista (inista O) prevalet nihil facere. Catulle déclare à Flavius qu'il est trop discret; on sait qu'il a une maîtresse, d'après le remue-ménage qu'on entend chez lui et aussi par l'aspect de sa personne. C'est le v. 12 qui fait la transition¹. — XLI, 7, Fröhlich suivi par Ellis et Bæhrens. Non est sana

1. En revanche, au v. 7, je me refuse à rapporter *tacitum* à *te*. Le sens est : ton lit a beau ne pas pouvoir parler, il crie tes méfaits. *Tacitum clamat* est une antithèse vouiue.

puella, nec rogare Qualis sit solet æs imaginisum (le miroir) V et ymaginosum. Il s'agit d'une personne laide qui met ses faveurs à trop haut prix. Le passage très tourmenté par les critiques a ainsi retrouvé un aspect satisfaisant. Sur d'autres points, je ne serais pas d'accord avec M. P. XXXI, 12. Gaudete vosque o *liquidæ* lacus undæ. Je préfère la leçon des mss. *lydiæ* (ou avec Scaliger *lydii*), et l'allusion savante, même dans un poème familier, me paraît convenir à Catulle. — Dans le poème LXIII, Catulle fait successivement Attis du masculin et du féminin, pour des raisons assez subtiles et qui ont naturellement échappé aux copistes quand ils n'étaient pas guidés par la métrique. Attis masculin avant la mutilation doit ensuite être toujours du féminin, excepté v. 55, parce qu'il se reporte au temps où la mutilation n'avait pas eu lieu, et v. 78 et 80, parce que Cybèle le voyant en état de révolte ne veut pas reconnaître en lui le signe distinctif de ses prêtres. Le masculin dans la bouche de Cybèle est une sorte d'excommunication. — Je rejetterais purement et simplement le v. 63, qui n'est qu'une explication misérable du v. 62, qui, malgré la correction de M. P., n'offre pas de sens (*adulescens* et *ephebus* disent la même chose) et qui interromp la suite des idées. Peut-être faudrait-il sacrifier aussi le v. 62. — LXVIII^b, v. 145. *Sed furtiva dedit mira munuscula nocte*. Mira attend encore une correction : *media* ? — LXXXIII, v. 6. Je conserverais la correction de J. Lipse *coquitur*; *loquitur* de V provient de la fin du v. 4, *obloquitur*. Le sens est le suivant : si Lesbie m'avait oublié et ne parlait pas de moi, c'est qu'elle serait guérie — *sana esset*; du moment qu'elle en parle, c'est qu'elle ne l'est pas. *Uritur* et *coquitur* est opposé à *sana esset*; il faut là deux mots qui expriment la persistance de la passion; *loquitur* ne signifie rien.

M. P. est très au courant des travaux récents sur Catulle; ses corrections sont souvent ingénieuses. Actuellement nous possédons toutes les ressources nécessaires pour la constitution du texte de Catulle, c'est-à-dire les collations exactes de O., de G¹. et de T. L'édition de M. Schwabe ne laisse pas grand'chose à désirer sous ce rapport. Malheureusement, les meilleurs mss. sont récents et la tradition fautive. Le seul moyen d'essayer d'améliorer le texte est donc celui qu'a pris M. P., et sa tentative est louable.

A. CARTAULT.

163. — **Henri VIII and the english monasteries**, an attempt to illustrate the history of their suppression, by F. A. GASQUET, O. S. B., Londres. vol. I, 1888; vol. II, 1889, chez John Hodges (Catholic Standard library).

Cet ouvrage a reçu en Angleterre le meilleur accueil. Suivant l'usage,

1. Je saisis l'occasion de signaler ici aux lecteurs de la *Revue* la reproduction photolithographique par les procédés de M. M. Lumière du ms. G qui vient de paraître dans la collection des reproductions de manuscrits par L. Clédât : classiques latins I. Catulle, manuscrit de Saint-Germain des-Prés (Biblioth. nat., n° 14137), précédé d'une étude de M. E. Châtelain. Paris, E. Leroux, 1890, VII, p. 36 f^{ns}.

l'éditeur a fait précéder le 2^e volume de quelques « avis de la presse » sur le premier, et c'est un chœur d'éloges très nourri. — « *Trenchant writer, formidable historical scholar* », dit le *Star*. « *Splendid addition to our history* », dit l'*Universe*. *Punch* lui-même estime que le livre du P. Gasquet sera a *very valuable work for historical reference*. — Et ce ne sont point là des réclames vulgaires : le compte-rendu le plus favorable a paru dans l'*Academy*, et il est signé James Gairdner.

Cette unanimité des suffrages est d'autant plus significative que le P. G. est moine de l'ordre de saint Benoît, qu'il a dédié son œuvre au pape Léon XIII et qu'il a écrit dans un pays protestant pour détruire une des légendes les plus tenaces et les plus chères au protestantisme anglican.

Depuis le xvii^e siècle, en effet, on a cru fermement dans l'Angleterre protestante que la suppression des monastères par Henri VIII avait été légitimée en son temps par la paresse, par les vices odieux des moines. On disait que ç'avait été une triste nécessité. On invoquait traditionnellement, à l'appui de cette opinion, l'autorité d'un mystérieux *Blackbook*, compilation des enquêteurs désignés par Henri VIII pour examiner l'état des monastères vers 1525 : ce *Blackbook* aurait contenu de si effroyables révélations que le Parlement indigné aurait, après en avoir pris connaissance, supplié le roi de détruire ces lieux de débauche. Sans doute, le *Blackbook* ne se retrouvait pas, mais on expliquait le fait, avec l'évêque Burnet, en accusant l'entourage de Marie Tudor d'avoir fait disparaître ce recueil de témoignages accablants pour le papisme. Le violent réquisitoire lancé par Burnet dans son *History of the Reformation* contre les moines anglais du xvi^e siècle avait été jusqu'à nos jours universellement admis comme l'expression de la vérité historique : de là le mépris opiniâtre pour le monachisme qui est enraciné au fond du cœur des anglicans : *teaching first imbibed and latest lost*.

Le P. G. a entrepris de critiquer d'une manière scientifique la tradition populaire, déjà combattue sur quelques points par le canon Dixon, l'éminent auteur de l'*History of the Church of England*. Il a dépouillé à cet effet les collections inédites du Record Office, où il a retrouvé l'importante correspondance des enquêteurs d'Henri VIII. Il a réuni tous les témoignages contemporains ; il les a pesés ; il les a comparés ; et, en laissant constamment la parole aux textes originaux, il a détruit sans effort les croyances communes. Son livre est très probant, et d'une éloquence singulière, malgré sa simplicité. Je ne crois pas qu'il y ait de monographie plus solide dans la littérature historique anglaise. Il y en a peut-être de plus conformes au goût insulaire. Il n'y en a pas où brille une érudition aussi élégante et aussi sûre, tant de sagesse et de bon goût.

Le premier volume est consacré à la narration des épisodes préliminaires qui préparèrent, depuis l'avènement d'Henri VIII, la spoliation

des monastères (ch. i-vii, *Cardinal Wolsey and the monasteries, the Holy Maid of Kent, the Friars Observant, the Carthusians, etc.*), et surtout à l'histoire et à la critique des « visitations » ou enquêtes faites à partir de 1535 sur l'ordre d'Henri VIII dans les monastères d'Angleterre. Ces enquêtes furent menées, sous l'autorité de Thomas Cromwell par les docteurs Richard Layton et John London, et par Thomas Legh, assistés du notaire John ap Rice. — Le P. G. examine d'abord, comme il convient, la crédibilité de ces agents de Cromwell (ch. xi); c'étaient des hommes peu scrupuleux, très grossiers, basement courtisans, et Cromwell les tenait de court. Layton ayant eu l'imprudence de dire du bien de l'abbé de Glastonbury, fut réprimandé en haut lieu; il s'excusa aussitôt de son « *excessive and indiscrete praise* », dans une lettre qui est un chef-d'œuvre de servilité (i, 439). Son opinion *a priori* sur les moines, et il ne s'en cachait pas, était que *they be all false, feigned, hypocritical knaves*. Thomas Legh était un jeune homme, fastueux, brutal et vénal. « Les moines en avaient grand peur, dit le notaire ap Rice, *he useth such rough fashion with them.* » Il prenait plaisir à rudoyer ses justiciables et à raconter sur les nonnes des historiettes scandaleuses, *to make you laugh*. Quant à London, c'était un déterminé pillard. « J'ai saisi, écrivit-il à Cromwell, le presbytère de Noteley abbey avec son verger et son jardin : *it will do well for any friend of yours* ». C'est sur la foi de ces trois personnages que la postérité a cru longtemps aux abus extraordinaires du monachisme anglais au xvi^e siècle. Nous avons leurs rapports et leurs lettres, les *Comperta*, le *Blackbook* de l'évêque Burnet. Le P. G. fait (ch. ix), la critique intrinsèque de ces documents. Il n'a pas de peine à montrer que, même abstraction faite de la moralité de leurs auteurs, ils n'ont absolument aucune valeur. L'enquête fut achevée en si peu de temps qu'il est impossible de croire qu'elle ait été conduite avec soin. Cent cinquante-cinq monastères furent visités en quelques mois, et des énormités furent relevées à la charge de plus d'une centaine. Les commissaires avouent du reste dans les *Comperta* que la seule source de leurs renseignements, de leurs accusations, est le « bruit public ». Ils n'ont donc fait que compiler et peut être embellir des rancunes malveillantes; nulle part ils n'ont cherché à recueillir des preuves. A Chiksand, Bedfordshire, Layton, par exemple, visita un couvent de Gilbertines; il « ne put rien tirer des sœurs »; il n'en accuse pas moins deux de ces religieuses d'incontinence, dans les *Comperta*, sur la dénonciation d'« un vieux bedeau ». Remarquez que les accusations portent en majorité sur des fautes personnelles et secrètes, vivement niées par les inculpés, et presque impossibles à prouver autrement que par l'aveu des coupables. — Aussi bien, les *Comperta* des commissaires ne semblent avoir persuadé personne; on les soumit pour la forme au Parlement; mais tout le monde savait bien que l'enquête n'avait été qu'une comédie dont le dénouement — la suppression des monastères, — était décidé d'avance. Les calomnies accumulées par Legh et Layton ne

furent certainement prises au sérieux par personne, pas même par le roi, pas même par Cromwell, encore moins bien entendu, par Legh et Layton eux-mêmes.

Nous ne pouvons résumer ici tous les arguments présentés par le P. Gasquet. Il suffit de dire que sa conclusion paraît inattaquable (p. 378). « On suppose généralement que la principale cause de la suppression a été l'état désespéré d'immoralité où les monastères étaient tombés. La vérité est que l'argent d'une confiscation a été le seul objet que Henri VIII et son ministre aient eu en vue. Quant aux charges produites par Layton et consorts, ce sont des assertions sans preuves; elles pèsent ce que doivent peser les assertions de pareils hommes. »

Ce n'est pas à dire que la discipline ait été parfaite dans tous les couvents anglais au commencement du xvi^e siècle. Il n'y a pas de siècle où les dignitaires de l'Église n'aient gémi sur le relâchement des mœurs, sur les vices et l'ignorance des clercs et des moines, ou de quelques clercs et de quelques moines. Pendant l'âge d'or du monachisme celtique en Grande-Bretagne, saint Gildas ne se plaignait-il pas amèrement du désordre des monastères? Au temps de saint Louis, l'archevêque de Rouen, Eudes Rigaud, ne trouva-t-il pas à condamner paternellement beaucoup d'ignominies dans les abbayes et les prieurés de Normandie? Les évêques d'Angleterre, comme tous leurs frères de la chrétienté, avaient coutume de « visiter » et de surveiller les moines de leurs diocèses, et nous avons des « visitations » épiscopales du xvi^e siècle où les erreurs et les vices du clergé régulier sont sévèrement dénoncées et reprises. Le P. G. ne l'ignore pas (I, 333); il cite les enquêtes épiscopales, et s'abstient sagement d'une apologie sans réserves. Mais il compare aussi les enquêtes des évêques avec celles des commissaires de Cromwell, et il tire de cette comparaison un dernier et décisif argument pour établir la mauvaise foi et les exagérations énormes du *Blackbook*. — Il lui arrive très rarement, du reste, de se laisser aller à un parti pris de réhabilitation; il a trop de jugement pour vouloir blanchir sans preuves tout ce que Legh et Layton ont noirci sans preuves. Il me paraît cependant avoir cédé à cette tendance dans quelques cas particuliers, notamment en faveur de l'abbé de Langdon, accusé par Layton d'avoir entretenu une femme dans sa cellule (I, 360). Les textes témoignent ici, en bonne critique, de la culpabilité de l'abbé, qui, d'ailleurs, se rallia plus tard et reçut une pension d'Henri VIII. Si incroyable que soient dans l'ensemble les *Comperta* de Layton, cet homme *so eloquent in accusations*, comme dit son collègue Legh, quelques parcelles de vérité peuvent s'y rencontrer; et l'anecdote de l'abbé de Langdon, saisi en flagrant délit, paraît bien de celles qui ont été vécues.

Le deuxième volume traite de la procédure, des incidents et des résultats de la dissolution des monastères. On y trouvera le meilleur récit qu'on puisse lire des rebellions des comtés du Nord en 1536 (*Pilgrimage of Grace*, ch. III). — L'ouvrage se complète par des cartes (distribu-

tion géographique des maisons des différents ordres en Angleterre au moment de la suppression) et par des appendices excellents.

J'ai dit ailleurs, et c'est ici le lieu de répéter, que ce livre est très suggestif pour d'autres encore que ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'établissement de la réforme en Angleterre. Il y a, à deux siècles de distance, une similitude remarquable entre le procès pour la suppression de l'ordre du Temple par Philippe le Bel et le procès de la suppression des monastères par Henri VIII. Guillaume de Nogaret est un autre Thomas Cromwell. Ce sont, dans les cas, les mêmes passions, les mêmes calomnies, les mêmes violences hypocrites, longtemps amnistiees par l'histoire. Le P. Gasquet vient de faire justice de la légende propagée par l'évêque Burnet. Il est temps d'arrêter la circulation des légendes accréditées sur la politique de Philippe le Bel par les théoriciens de la monarchie absolue.

CH. V. LANGLOIS.

164. — **La population française.** Histoire de la population avant 1789 et démographie de la France comparée à celle des autres nations au XIX^e siècle, précédée d'une introduction sur la statistique, par E. LEVASSEUR, membre de l'Institut. T. I. Paris, Rousseau, 1889. In-8, IV-468 pp.

Notre époque procède à une curieuse répartition du travail scientifique. A mesure que le champ des investigations s'élargit, chaque groupe de travailleurs non seulement se cantonne dans un territoire distinct, mais s'efforce d'en faire un centre privilégié, une *curtis dominica*, une sorte de cour seigneuriale de laquelle relèvent les régions limitrophes. Toute branche du savoir humain est élevée ainsi à la dignité de *science*, et si l'on persévère dans cette voie, l'enchevêtrement finira par devenir extrême. Voici une science nouvelle, la démographie. Elle s'est détachée de la statistique sous prétexte que celle-ci se livre à des constatations matérielles et ne découvre pas de *lois*. J'avoue ne pas voir ce qui empêche la statistique d'être raisonnée; en tout cas, pourquoi créer une science nouvelle? L'ethnographie ne suffisait-elle pas? Pourquoi aussi considérer l'histoire et jusqu'au droit comme de simples auxiliaires de la démographie? N'est-ce pas renverser les rôles?

Je n'insiste pas et d'autant moins que si ces critiques me sont suggérées par le livre de M. Levasseur, elles ne s'y adressent pas directement. M. L., en effet, n'est pas le promoteur de la démographie considérée comme science distincte, et il a sagement encadré la partie de son ouvrage qu'il appelle *Démographie comparée* entre l'histoire et la statistique. Les titres et sous-titres transcrits en tête de cet article suffisent déjà à le prouver.

Ce n'est donc pas à une œuvre de démographie pure que nous avons affaire, dans la pensée même de son auteur, mais à une œuvre mixte. L'introduction retrace l'histoire de la statistique, le livre I^{er} est une

histoire abrégée de la population française, tant au point de vue des éléments ethnographiques dont elle se compose que des vicissitudes politiques qui ont influé sur son nombre et sur son état matériel ou moral ; le livre II (dont une partie seulement se trouve comprise dans le volume paru) est consacré à l'état et au mouvement de la population française contemporaine, comparée à la population des principaux États étrangers ; enfin, le livre III doit traiter des *lois de la population* et de l'*équilibre des nations* ; il se rattachera étroitement à l'économie sociale et à la politique, comme le livre premier se confond souvent avec l'ethnographie et l'histoire.

Pour mener à bien une telle entreprise, il fallait une grande sûreté de vue, une grande netteté de pensée et d'exposition, la profonde habitude de se mouvoir au milieu des dangers de la statistique, surtout un esprit d'une assez vaste portée pour embrasser l'ensemble sans sacrifier la rigueur du détail. M. L. avait prouvé maintes fois à quel degré éminent il possède ces qualités si rares ; il nous en fournit une preuve nouvelle.

Je ne m'arrêterai, pour présenter quelques observations et formuler quelques réserves, qu'au livre I^{er} de l'ouvrage, le seul qui rentre directement dans le cercle de mes études. M. L. a voulu y condenser les recherches des historiens et des ethnographes, et, avec leur aide, déterminer, ne fût-ce que par hypothèse ou conjecture, les chiffres successifs de la population de la France. Je reconnais que la difficulté était grande ; je comprends même que l'auteur, animé du désir de fixer des *chiffres*, se soit parfois contenté de données douteuses et imparfaites ; mais n'est-il pas à craindre que l'apparence de précision mathématique n'égare bien des lecteurs ? Ne valait-il pas mieux avouer la plupart du temps qu'en l'état actuel des connaissances aucun chiffre ne pouvait être posé ?

Je choisis comme exemple l'époque de Charlemagne. M. L. a étudié à nouveau en économiste et en statisticien le polyptyque¹ d'Irminon, et il a calculé qu'à le prendre pour base, la population de la France entière ne se serait élevée qu'à 5,284,000 habitants. Il remarque aussitôt que la composition des domaines de Saint-Germain-des-Prés (formés en grande partie de forêts) explique cette faible densité, qui doit dès lors être considérée comme exceptionnelle ; il ajoute que la population fixée sur la partie non boisée du domaine est par contre infiniment plus dense qu'on ne saurait l'admettre pour la moyenne générale, puisqu'elle dépasse même la densité actuelle ; - mais alors, que reste-t-il du calcul proposé ? Quelle conséquence, proche ou lointaine, peut-on en tirer ? Quelle valeur, même approximative, y peut-on attacher ? M. L., pourtant, ne l'abandonne pas ; il en fait comme le premier échelon d'une approximation nouvelle. Il faut faire entrer, dit-il, en ligne de compte la population plus dense des villes, il faut avoir égard à la double cir-

1. M. L. écrit polyptique contrairement à l'usage. Je lui signale aussi une faute d'impression notable page 146 : *Sully* au lieu de *Suger*.

constance que le Midi a été moins ravagé que le bassin de la Seine, le Nord davantage, et cette *combinaison d'hypothèses et de réserves* doit faire ressortir la population de la France sous Charlemagne au chiffre de 8 à 9 millions d'habitants. Pourquoi pas sept? Pourquoi pas dix?

Pour le x^e et le xi^e siècle, M. L. n'avance pas de chiffre; il se contente de dire : « On est autorisé à croire que, durant les ix^e, x^e et xi^e siècles, la population de la Gaule diminua. Les conditions semblent avoir été plus favorables à partir de la seconde moitié du xi^e siècle : la population a dû augmenter de nouveau (p. 141). » Les deux termes de cette proposition peuvent être acceptés provisoirement, quoique avec beaucoup de réserve, mais les raisons sur lesquelles M. L. se fonde, telles notamment que le peuplement exceptionnel des couvents par la crainte de la fin du monde en l'an 1000, ou que le nombre des croisés sont les unes inexactes, les autres sujettes à caution.

L'auteur ne trouve un terrain un peu plus solide pour ses calculs qu'au commencement du xiv^e siècle : c'est le célèbre état des « paroisses et feux des bailliages et sénéchaussées » en 1328, qui le lui fournit. La solidité toutefois de cette base est plus apparente que réelle. Comment calculer, en effet, à l'aide de cet état, la population de la France entière, alors que l'on ignore et le territoire auquel il s'applique et le chiffre moyen d'habitants représenté par un feu? Dureau de la Malle avait été conduit à un chiffre de 34,625,299 habitants, en prenant pour coefficient des feux 4 1/2 et en rapportant l'état au domaine royal qui, à ses yeux, représentait à peine le tiers de la France de 1829 (époque où D. de la Malle écrivait). — M. L. trouve le chiffre de 34 millions *invraisemblable*, et il adopte dès lors de préférence une moyenne de 4 habitants par feu. Quant au territoire, il estime qu'il ne comprend pas seulement le domaine royal, mais aussi des paroisses situées en dehors du domaine et astreintes à payer un impôt par feu au roi. Il propose donc de calculer la superficie d'après le nombre des paroisses. Rien de mieux, si nous possédions le chiffre des paroisses de la France en 1328, mais ce chiffre est inconnu, et pour y suppléer M. L. prend le chiffre des paroisses existant en 1790, soit 42,800. Il conclut que les 24,000 paroisses qui figurent à l'état de 1328 représentaient plus de la moitié des paroisses de la France, soit plus de la moitié du territoire. Il y aurait donc eu environ 43,000 paroisses, 4,800,000 feux, 20,000,000 d'habitants.

Ce qui fait, à mes yeux, la faiblesse du calcul, c'est que l'un de ses éléments principaux est séparé des autres par un intervalle de près de cinq cents ans, sans qu'il soit tenu aucun compte des données intermédiaires. Est-il légitime d'accepter pour constant le chiffre de 43,000 paroisses, quand Froumentau compte, au xvi^e siècle, 132,000 paroisses et clochers? Je ne prétends certes pas qu'il faille s'appuyer sur ce dernier chiffre, mais il démontre du moins que la notion de la paroisse a singulièrement varié au cours des siècles et qu'elle n'était certainement

pas en l'an 1328 ce qu'elle a été en 1790. Remarquez encore que le nombre de feux indiqué par Froumentau en 1581 est de 3,500,000, ce qui, pour l'étendue actuelle de la France, représenterait un total de 5 millions de feux. On arrive ainsi à un chiffre de population supérieur à celui de 1328, quand tout, au contraire, démontre que la population a considérablement diminué en France depuis le xiv^e siècle jusqu'à la fin du xvi^e. M. L. lui-même le reconnaît en partie et il n'hésite pas davantage à se servir de Froumentau pour déterminer le nombre des habitants de la France en 1581.

En réalité — c'est la conclusion qui se dégage pour moi de la première partie de l'ouvrage de M. L. — l'investigation, la critique des sources, l'élaboration des renseignements statistiques qu'elles contiennent ne sont pas assez avancées encore pour permettre d'évaluer la population de la France aux diverses périodes de son histoire. Ce n'est qu'à partir du xviii^e siècle que l'évaluation devient possible. Autant il serait injuste de reprocher à l'auteur d'un ouvrage d'ensemble de n'avoir pas comblé une telle lacune, autant faut-il souhaiter que des études régionales, embrassant un espace de temps plus ou moins étendu, soient entreprises pour la faire disparaître. Je compte montrer moi-même, pour le xi^e siècle, que la tâche n'est pas irréalisable.

Je me suis attaché à la partie historique du livre de M. L. La partie contemporaine échappe davantage à ma compétence : elle m'a frappé par la richesse des informations et le talent de les mettre en œuvre. L'auteur se retrouve sur un domaine où il est passé maître.

Jacques FLACH.

165. — **Les représentants du peuple en mission** et la justice révolutionnaire dans les départements en l'an II, 1793-1794, par Henri WALLON, membre de l'Institut. Tome quatrième. Paris, Hachette, 1890. In-8, 455 p. 7 fr. 50.

Le quatrième volume de l'ouvrage de M. Wallon sur les représentants du peuple en mission, a suivi de près le troisième (cp. *Revue*, n° 5). M. W. expose, en sept chapitres — XXVI-XXXII de tout l'ouvrage — les missions aux armées depuis le début de la guerre jusqu'à fin de la campagne de 1794 et dans les deux départements du Rhin.

Ce tome comprend donc deux parties distinctes : 1° les campagnes de la frontière du Nord ; 2° l'Alsace. Mais dans la première partie, M. W. perd quelquefois de vue son sujet. Il fait plutôt l'histoire des campagnes que celle des représentants. Il écrit (p. 30), que les commissaires de la Convention, ne manquaient pas à l'armée de la Belgique, et il ajoute qu'« ils se trouvaient sans doute fort effacés par le général, mais avaient pourtant leur rôle auprès de lui ». M. W. ne met pas ce rôle en assez pleine lumière ; dans son livre, les commissaires devraient effacer le général.

N'y a-t-il pas en effet, dès le commencement, une foule de détails su-

perflus? Les actes et les rapports des commissaires ne disparaissent-ils pas au milieu de la narration diffuse des faits de guerre? M. W. ne sait pas sacrifier une partie de ses notes; il les donne toutes; il en accable le lecteur; il se refuse à garder par devers lui ses extraits longuement amassés. Mais devait-il reproduire des pièces qu'on trouve déjà au *Moniteur*, dans Ternaux, dans le recueil Aulard, et ailleurs encore? A quoi bon raconter de nouveau la campagne de l'Argonne, la querelle de Kellermann et de Custine, etc.? Les 27 premières pages du volume pourraient être aisément réduites à *neuf* qui seules appartiennent au sujet (pp. 10-13, 15, 25-27). Pourquoi narrer si amplement l'invasion de la Hollande, l'évacuation de la Belgique, la perte du camp de Famars, les démêlés de Custine et de Bouchotte? Pourquoi citer la lettre de Beurnonville, du 18 décembre 1792, qui a été reproduite tout au long par M. Camille Rousset? N'est-il pas évident que M. W., ne serrant pas assez son récit des batailles et des sièges, ne met pas en relief l'activité des commissaires et ne marque pas leur intervention en traits frappants et vigoureux? Pourtant ce défaut est bien moins sensible dans les pages consacrées à la fin de 1793 et à 1794. Mais il faut remarquer que les représentants jouent désormais un rôle plus énergique, plus efficace, et que Carnot se trouve au premier plan.

D'ailleurs cette première partie du volume n'est pas exempte de fautes de détail, et M. W. qui relève malignement quelques taches dans le recueil Aulard, a commis plus de légèretés et d'erreurs qu'il le croit. Il place Servan au ministère de la guerre alors occupé par DeGrave (p. 3). — Il croit avec Thiers (comme si Thiers qui ne vaut que par l'ensemble avait quelque autorité sur les points de détail!) que 80,000 Prussiens ont envahi la France, quand tout le monde sait que l'armée de Frédéric-Guillaume II ne comptait que 36,000 hommes (p. 7). — Il dit que Lamourette proposa le premier d'envoyer des commissaires aux frontières (*id*) et il ignore que Pastoret avait dès le 30 juin, demandé à la Législative d'envoyer à l'armée des commissaires chargés de vérifier l'état des approvisionnements et de recueillir tous les renseignements nécessaires à la surveillance des actes administratifs et à la confection de bonnes lois militaires. — Il ne comprend pas du tout la situation hiérarchique de Dumouriez en juillet et dans les premiers jours d'août (p. 9)¹. — Il met Lafayette qui commandait l'armée du Nord à la tête de l'armée du Centre (p. 11) et s'imaginer que le vaniteux Kellermann voulait exercer son commandement sous « les auspices de Luckner » (p. 14)², qu'il a *risqué* la bataille de Valmy — qui fut, selon l'expression du colonel Miot, accidentelle — et soutint seul (M. W. oublie Stengel à droite et Chazot à gauche), la fameuse canonnade (p. 17). — Il écrit sérieusement

1. Il était aux ordres de Dillon, son ancien, et par contre-coup de Lafayette, après avoir refusé de suivre Luckner à Metz.

2. Il consentait à servir sous Luckner à condition que Luckner, généralissime des trois armées, fût à Châlons, et loin de lui, Kellermann.

que, dans la poursuite des Prussiens, Beurnonville savait « entraîner ses soldats » (p. 23 et 34), Beurnonville qui fit trois lieues en cinq jours!

Mais comment M. W., dans ce volume consacré aux représentants du peuple, a-t-il raconté l'arrivée des commissaires qui viennent proclamer la République au milieu des combattants de Valmy? « Dans une lettre suivante, écrit-il froidement, ils disent qu'ils ont recueilli les justes réclamations des soldats, parcouru les lignes de l'armée, harangué les troupes — c'est une monnaie dont ils ne manquaient pas ». On remarquera la pointe d'ironie qui termine la phrase. Nous le regrettons pour M. W.; mais il eût mieux fait de lire avec attention le *Moniteur* du 1^{er} octobre, les *Mémoires* de Dumouriez, la page 619 du tome II de l'*Histoire de Sainte Menehould* de Buirette, la lettre d'un correspondant allemand d'Archenholz (*Minerva*, janvier 1793, p. 173), et alors il eût représenté Prieur de la Marne haranguant les soldats de sa « voix d'airain » qui portait au loin dans la plaine de Braux Sainte-Cohière, leur annonçant l'abolition de la royauté, leur disant, en montrant de la main le camp prussien de Hans à une lieue de là, que la patrie comptait sur leur courage et sur leur haine des despotes, puis poussant son cheval vers les officiers qui murmuraient, et leur criant de se retirer s'ils n'avaient pas le courage de défendre la nation; il eût décrit l'enthousiasme des troupes qui accueillaient les commissaires aux cris de *Vive la République* et de *Vive la Convention nationale*; il eût retracé le « prompt effet » de l'arrivée des représentants et leur influence sur l'armée qui « passa de l'état constitutionnel à l'état républicain, avec la rapidité d'un torrent ¹. »

Mais poursuivons la liste de nos errata. M. W. croit que Dumouriez confia le soin de la poursuite des Prussiens à *Beurnonville* (p. 26), qui mena l'armée française à Valenciennes, dans une direction opposée. — Il place au 27 septembre le commencement du siège de Lille (*id.*), alors que la tranchée fut ouverte le 25, et au même 27 (p. 27), la sommation qui eut lieu le 29. — Il dit (p. 30) que « plusieurs commissaires de la Convention avaient accompagné Dumouriez en Belgique » : il oublie que l'Assemblée, sur la proposition de Barère, leur avait ordonné de regagner Paris, et il n'a cure d'un mot de Labourdonnaye qu'il cite à cette même page; s'il fallait *envoyer des commissaires*, c'est qu'il n'y en avait pas encore, et d'où sont datées les lettres que M. W. cite inutilement en note? De Dunkerque, de Calais, de Lille; pas une, de Belgique; ce qui prouve que nul commissaire n'avait suivi l'armée. — Il fait du commissaire-ordonnateur Petit Jean un « agent de la Trésorerie » et un « payeur-général » et parle de l'abbé d'Espagnac, comme d'un homme « prêt à traiter d'une foule de choses que son titre ne comportait pas » (p. 38); que M. W. se consulte lui-même sur Petit Jean (p. 84, note, et *Hist. du trib. rév.*, IV, 487) et qu'il lise sur l'abbé d'Espagnac le livre de M. de Seilhac (Tulle, 1881). — Il prétend que Dumouriez venait à

1. Expression de Dumouriez. *Mém.*, 1823, tome III, p. 59.

Paris pour exposer deux choses : la situation de la Belgique et le plan de sa prochaine campagne (p. 43); et le renversement de Pache et du Comité des achats ! — Il n'a pas lu sur le père de Paul de Kock, le révolutionnaire batave, l'article d'Avenel (p. 59). — Il ignore qu'au 4 février il était question, non plus de « l'expédition de Zélande » (p. 61), mais de Maestricht et de Venloo. — Il écrit que Danton proposa la réunion de la Belgique « sur une lettre de Miranda » (p. 62), ce qui est bien étonnant, au lieu de dire : sur une lettre de Waleff annonçant le vote de Liège et communiquée par Miranda. — Il affirme (p. 71) que Danton, chargé « de faire retirer la lettre du 12 mars », n'y put rien, et il oublie la lettre du 21 mars qui contenait, en somme, une demi rétraction. — Il se figure que Proly, Dubuisson et Pereyra ont « surpris » les intentions de Dumouriez et que la Convention « ne pouvait pas attendre davantage » (p. 73), alors que Dumouriez ne cachait pas ses intentions, et, qu'après la lettre du 28 mars, avant de connaître l'entretien de Tournay, le Comité de défense générale avait déjà résolu de mander le général à la barre. — Il cite sur le « soulèvement » des Belges, non pas Borgnet, mais... Thiers! (*id.*). — Il met à Lille *Dubois Dubais*, collègue de Lesage Senault, au lieu et place de Carnot (p. 75) ¹. — Il fait du commandant de Dunkerque, Pascal Kerenveyer, deux personnes, l'une qu'il nomme *Pascal*, l'autre qu'il nomme *Kenveyer* (p. 84). — Il assure que la légion du Nord qui date de 1792 et qui fit la campagne de Belgique et de Hollande, avait été « organisée par Westermann pour aller combattre en Vendée » (p. 91). — Il fait enlever par les Autrichiens « les représentants qui sortaient de Maubeuge », lorsque Drouet seul fut fait prisonnier (p. 146) ². — Il ne connaît pas le *Custine et Houchard* de Gay-Vernon et passe totalement sous silence la mission de Billaud-Varenne qui arriva le 9 août 1794 à l'armée de Houchard, fit arrêter Des Bruslys et emporta les registres de l'état-major à Paris (Gay-Vernon, p. 229-231).

Voilà pour la première partie du volume. Dans la seconde qui traite de la Révolution en Alsace, nous trouvons aussi quelques fautes. Tout d'abord, M. W. n'est pas absolument au courant ; il cite le *Schneider* de Heitz et le *Livre bleu*, mais il ne connaît pas la *Cathédrale de Strasbourg* de R. Reuss, les *Notes* biographiques d'Étienne Barth, l'ouvrage de Seinguerlet sur Strasbourg, les travaux de Guerber et de Klelé sur Haguenau, les études de Bardy sur Belfort. D'où tient-il que Rouget de Lisle composa la « Marseillaise » chez le maire Dietrich (p. 299)? — Il ne mentionne pas le rôle de Philibert Simond, savoisien, lui aussi, comme Monet, et, comme Monet et Laveaux, implacable ennemi de Dietrich (p. 300). — Il laisse croire que Monet, qui ne fut élu procureur-général syndic qu'en novembre, occupait déjà ces fonctions importantes aux journées de septembre (*id.*). — Il prétend que Dietrich « s'était constitué

1. Erreur très grave, la plus grave peut-être du volume.

2. « Petite perte que celle là ! » remarque l'auteur.

prisonnier à l'Abbaye » (p. 301), tandis que Dietrich se constitua prisonnier le 5 novembre 1792 à Saint-Louis, à l'extrême frontière du Haut-Rhin, après avoir annoncé son intention trois jours auparavant au commissaire civil du département. — Il n'a pas bien vu quel était le but de l'adresse des délégués de Strasbourg, Baudreville et Engel (il fallait les nommer), qui se présentèrent à la Convention le 23 décembre; ils protestent qu'ils n'ont rien de commun avec Dietrich — « on le savait de reste », ajoute M. W., — mais sans esprit d'hostilité contre l'ancien maire, et s'ils demandent l'envoi de commissaires, c'est pour apaiser le conflit entre la municipalité et le général Coustard, pour avoir à Strasbourg des juges qui « voient tout et observent tout avec impartialité, qui soient accessibles à tout le monde et qui rendent justice à tous », et non point pour donner témoignage de leurs attaches jacobines, comme le croit M. Wallon (p. 302-303). — Plus loin, M. W. ne donne pas les noms des pétitionnaires courageux du 17 mars 1793 (Liebich et Lauth) qu'il compare d'ailleurs, et assez joliment, au paysan du Danube (p. 307). — Il transcrit très mal certains noms de lieux alsaciens : *Oberschöfolsheim* pour Oberschaeffolsheim (p. 346), *Oberehnheim*, pour Obernai (p. 346), *Volschwiller* pour Wollschwiller (p. 362), et *Sosolsheim* pour Sæssolsheim (p. 370). — Il fait du commandant de Lauterbourg, Müller, un *commissaire* (p. 372). — Il a trop de confiance dans le témoignage de Nodier. — Mais tout ce récit fait honneur à un homme qui n'a point pâli sur les alsatiques révolutionnaires; s'il n'offre rien de nouveau, il est exact, clair, assez impartial, et, dans l'ensemble, c'est un louable travail, sans éclat, sans grande distinction, il est vrai, mais en somme, excellent comme résumé.

Selon son usage, M. W. qui ne veut rien perdre, a fait suivre d'*Appendices* le texte de son quatrième tome. Certains de ces appendices sont intéressants, comme le siège de Valenciennes, les indications supplémentaires sur les missions, la notice relative à Dentzel, le récit des faits et gestes de l'agent Garnerin. Mais à quoi bon la note sur le général Biron depuis la publication du *Talleyrand en 1792* de M. Pallain? A quoi bon les notes sur l'armée de Lafayette au 10 août, sur l'Argonne, sur le siège de Lille? A quoi bon l'extrait de Heitz? Tout cela est connu, et M. W. y laisse encore, assez malencontreusement, échapper quelques fautes et y oublie certains faits importants. Il dit qu'un capitaine autrichien (d'Harnoncourt), annonça l'arrestation de Lafayette à *Clerfayt* — c'est à Saxe-Teschén. — Il semble croire (p. 404) que les décrets de l'Assemblée et les lettres du ministre de la guerre ont déterminé la fuite de Lafayette, et, ne s'en tenant qu'à la correspondance officielle pour expliquer « le triomphe de la Révolution du 10 août au sein de l'armée », il ignore la revue du 15 passée par Lafayette, les compagnies de canonniers, les volontaires de l'Allier, les grenadiers de Mayeune-et-Loire refusant le serment, les émissaires, entre autres Westermann, arrivant de Paris et quelques-uns se déguisant en recrues, Lafayette laissant avec

sa naïveté habituelle distribuer aux troupes les journaux de la capitale et mettre à la poste des pétitions contre lui, l'artillerie enfin se prononçant et le colonel Galbaud refusant d'assister à la réunion de Douzy provoquée par Stengel. — Il ne sait pas que Servan n'a point été « ramené » à Dillon et s'est constamment, non sans raison, défié de ce général de cour (p. 405). — Il écrit les *Grands-Illettes* pour les « Grandes Islettes », s' imagine que Dumouriez a « quitté » Grandpré le 10 septembre — ce qui n'était qu'une fugitive idée du général, — substitue les *Prussiens* aux Autrichiens dans le combat de la Croix-aux-Bois, oublie que Prieur, Beaupuy, Broussonnet, appartenaient à la Législative et les baptise « collègues », du commissaire du pouvoir exécutif Billaud-Varenne (p. 407). — Il mentionne les *grenadiers* au lieu des carabiniers à la journée du 20 septembre (p. 408) et transforme Kalkreuth en *Keith* (p. 413), Rheinfels en *Rheinfeld* (p. 414), Gertruydenberg en *Gertruydenbourg* (p. 422). — Il croit que Danton « avait à cœur de se prémunir du témoignage de ceux qui l'avaient vu en Belgique » (p. 416), alors qu'il s'agit de Delacroix ; car c'est Delacroix qui demande ces témoignages, et si notre auteur avait bien lu le *Procès des dantonistes* de M. Robinet (p. 264), il ne commettrait pas cette erreur et ne citerait pas une lettre de Carnot déjà citée par le biographe dantonien. — Enfin, dans sa note sur le siège de Valenciennes, M. W. a fait du directeur (en réalité « lieutenant-colonel faisant les fonctions de sous-directeur ») de l'artillerie, Lauriston, un directeur de l'*agriculture* et en accusant d'erreur Verdavaine, il tombe lui-même dans une autre erreur : Tholosé et Boillaud, dit Verdavaine, étaient lieutenants généraux ; non, reprend M. W., ils étaient adjudants-généraux ; c'étaient de simples généraux (p. 429) ; Boillaud était général de brigade et Tholosé, directeur des fortifications, faisait les fonctions de général de brigade ¹.

Remarquons encore, pour épuiser nos critiques, que M. W. a sûrement un parti-pris. Il est ennemi de la Révolution, et son hostilité se fait trop voir. Pourquoi rappeler le mot « le cléricalisme, c'est l'ennemi ? » (p. 64). — Est-il de bon goût et de toute exactitude de nommer

1. Autres errata. Lire p. 16, Choderlos et non *Chanderlos* ; — supprimer p. 45, le B devant Beurnonville ; — lire p. 50, Oberndorf et non *Oberendorff* ; — p. 52 (et p. 408), Deprez-Crassier et non *Després*, p. 62, Varlet et non *Varley* ; — p. 102, Fabre-Fond (frère de Fabre d'Églantine) et non *Fabrefond* ; — p. 131, le Veneur et non *Leveneur*, d'Hangest et non *Dangest* ; — p. 142, Werwicq et non *Werwick* ; — p. 174, Emonnot et non *Emoinot* ; — p. 188, Bouxwiller et non *Bouxvillers* ; — p. 262, Hal et non *Hall* ; — p. 278, Schweigenheim et non *Sweigenheim* ; — p. 280, Trippstadt et non *Tripstadt* ; — p. 344, Geispolsheim et non *Geispolzheim* ; — p. 345, Bodenbans et non *Bodenhaus*, Bodemer et non *Bodmer* ; — p. 346, Spiesser et non *Spieser* ; — p. 375, Altkirch et non *Altkirck* ; — p. 383, Willibald Wachter et non *Willibad Wuchter* ; — p. 408, Sparre et non *Spare* ; — p. 429, Blaquetot et non *Blactot*, Dembarrere et non *Danbarere*, Boillaud et non *Boileau* ; — p. 431, Dürkheim et non *Turkheim* ; — p. 431, pourquoi mettre au bas de ce deshonorant billet des initiales qu'il est si aisé de compléter en se reportant à la liste de la p. 428, et qui ne devinera sous H. de Cr. Hamoir du Croisier ?

les jacobins, maîtres du pouvoir et adversaires de Schneider, les *opportunistes* de Strasbourg? (p. 375). — Je ne discuterai pas les deux pages — rien que deux pages! — où M. W. juge, à la fin de la première partie du volume, les commissaires de la Convention aux armées de 1792, de 1793 et de 1794. Il ne leur reconnaît d'autre mérite que d'avoir fait vivre les soldats, de leur avoir procuré des munitions, des armes, des souliers, et leur reproche d'avoir fomenté l'indiscipline, désorganisé les corps, semé la défiance contre les officiers, enlevé aux soldats leurs meilleurs généraux (p. 295-296). Mais — sans me faire l'avocat des commissaires, sans approuver les agissements d'un Duquesnoy et en déclarant avec Gay-Vernon (voir *Custine et Houchard*, p. 99-103), que la plupart des représentants ont montré des vertus patriotiques et des qualités guerrières, mais qu'ils se sont mêlés de tout, qu'ils ont élevé écharpe contre écharpe et pouvoir contre pouvoir, qu'ils ont introduit l'espionnage et la délation, et que s'ils ont causé plusieurs succès, « la France doit ses plus durables triomphes au génie de ses généraux et à l'héroïsme de ses soldats » — encore faut-il, comme Gay-Vernon, rendre justice aux *missionnaires* de la Convention, et je répondrai à M. W. par M. W. lui-même; nous lisons p. 75, que les commissaires ont « rendu les plus signalés services », lors de la trahison de Dumouriez; p. 82, qu'ils ont « bien rempli leur rôle » à l'armée des Ardennes; p. 87, qu'ils ont « eu la prudence de ne point peser sur la résolution de Dampierre »; p. 105, qu'ils n'ont « négligé aucun moyen d'aider à l'action militaire »; p. 119, qu'ils « voyaient clair dans la situation »; p. 135, qu'ils n'omettaient aucun détail du service; p. 198, qu'ils ont donné à Hoche le commandement supérieur; etc. Enfin, quel est l'organisateur de la victoire, sinon Carnot, c'est-à-dire, comme le nomme M. W., « un représentant en mission permanente auprès des armées »? Il y eut des généraux destitués; mais combien étaient incapables! Beaucoup le furent comme nobles; mais qu'on se reporte à cette époque où régnait un esprit de défiance que M. W. lui-même regarde comme « motivé » (p. 221) ¹.

Ce 4^e tome est donc, comme les précédents, un recueil de documents, recueil consciencieux, précieux, indispensable à tous ceux qui étudient la période révolutionnaire, plein de renseignements de toute sorte — à condition que l'auteur publie un index à la fin de son dernier volume. Qui ne remerciera le vaillant et vénérable érudit de réunir tant de dépêches et de rapports ou d'en reproduire des morceaux considérables? Qui ne lui saura gré de citer tant de correspondances de représentants et de généraux, de compléter les lettres de Hoche mutilées par Rousse-

1. Je voudrais que toutes les fois qu'on jugera le rôle des commissaires de la Convention aux armées, on se souvienne de ce mot qui m'a toujours frappé. Il a été prononcé par un officier supérieur de l'armée qui vit de près les actes de Bazaine et la capitulation de Metz. « J'ai regretté hautement, à Metz, de ne pas voir arriver les anciens commissaires de la Convention aux armées qui faisaient tomber les têtes des généraux et ne leur laissaient d'autre alternative que de vaincre ou de mourir! »

lin, d'énumérer les pièces remarquables des cartons, de semer ainsi pour les travailleurs une foule d'indications? Mais abstraction faite des erreurs dues à la rapidité de la rédaction et presque pardonnables dans tout travail de cette longueur et de cette importance, abstraction faite de documents inutiles et de détails qui grossissent le livre en pure perte, abstraction faite d'un certain penchant à ignorer les travaux des contemporains et, sous prétexte de « voir les choses par soi-même », à ne consulter que les documents, sans se soucier si d'autres les ont déjà mis en œuvre, et à se croire infaillible et omniscient parce qu'il consulte les pièces des archives, nous regrettons que M. Wallon ne prenne pas un peu plus de peine pour mieux ordonner sa matière, y mettre plus d'art, de mouvement et de vie, y faire saillir l'essentiel. Comme dans les tomes antérieurs, le récit est un peu terne et trop souvent manque de vivacité et de chaleur. Il ne suffit pas de fouiller les dépôts des ministères et de publier des pièces ou des extraits de pièces, de compulser les brochures de l'époque et de donner la cote de l'exemplaire de la Bibliothèque nationale; il faut se faire lire par quelques-uns, et lorsqu'on peut et veut employer si noblement, si utilement ses loisirs, ne point se borner à n'être qu'un simple instrument de travail.

A. CHUQUET.

166. — PERRERO (Domenico). *Gli ultimi reati di Savoia del ramo primogenito ed il principe Carlo-Alberto di Carignano*. Studio storico su documenti. Un vol. in-8 de xx-463 pp. Turin, Francesco Casanova. Frs. 6.

Ce livre est une étude très documentée et très approfondie sur une période fort importante de l'histoire de la maison de la Savoie : celle de la Restauration, des luttes entre l'absolutisme, représenté par Victor-Emmanuel I et Charles-Félix, et les idées libérales de Charles-Albert de Carignan, jusqu'au triomphe de celui-ci par le choix que Charles-Félix fit de lui en 1825 comme héritier de la couronne. Sur beaucoup de points, l'auteur renouvelle les connaissances antérieures : il explique bien le caractère de Victor-Emmanuel et réussit à le disculper en partie des reproches de petitesse d'esprit, d'incapacité militaire et de débonnaireté politique qu'on lui adresse; il prouve que Maria-Teresa n'a pas été une ennemie systématique et haineuse de Charles-Albert et une fervente amie de l'Autriche, et qu'elle n'a pas ruiné les finances du pays; il expose les causes de la Révolution de 1821 d'une manière fort neuve et intéressante, ainsi que les vrais motifs de l'abdication de Victor-Emmanuel. Pour être moins original, il n'en est pas moins intéressant en racontant la vie aventureuse de la mère de Charles-Albert, la jeunesse de ce prince, ses relations et ses luttes avec ses cousins. Il y a donc beaucoup à apprendre dans cette étude. Mais la lecture en est rendue extrêmement confuse par de graves défauts de composition : l'auteur n'expose pas les faits, il discute le récit qu'en a fait, dans sa *Jeunesse du Roi Charles-Albert*,

M. Costa de Beauregard ; il ne fait pas un récit complet, mais une suite de dissertations critiques, rattachées chacune à un chapitre ou à un texte de son devancier ; il faut, pour comprendre M. Perrero dans certains passages, avoir sous les yeux le livre de Costa, par exemple pour le chapitre relatif à la famille de Montléart (p. 8 sqq.). Là même où il n'est pas entraîné à la suite de M. Costa à des digressions sans lien, il n'y a aucun ordre dans son livre : le récit de l'abdication de Victor-Emmanuel précède l'histoire des causes de cette abdication. Celui des débuts du règne de Charles-Félix est placé juste avant le tableau de son enfance. Le chapitre XV est consacré à l'histoire des relations de Charles-Albert et de Charles-Félix, de 1821 à 1824, et le chapitre XVI à celle de l'Émigration de 1821. L'ouvrage, si intéressant et par certains côtés si utile de M. P., perd beaucoup à ce manque de méthode et à ce souci de réfutation du livre de Costa, qui, a dit Errera, « *sembra pesare come un incubo* » sur son travail. Il faut dire que la plupart des critiques de P. contre Costa sont justes, et qu'un certain nombre de portraits et de tableaux sont tracés d'une façon pittoresque et vivante.

L. G. P.

167. — **Gesetz und Verordnung.** Staatsrechtliche Untersuchungen auf rechtsgeschichtlicher und rechtsvergleichender Grundlage von Dr. Georg JELLINEK, Professor des Staatsrechtes an der Universität Wien. Freiburg i. B. 1887, Mohr, 1 vol. in-8 de xv-412 pages.

Cet ouvrage contient une partie historique et une partie théorique. Nous n'analyserons ici que la partie historique. L'auteur s'est appliqué à retracer le mouvement des idées politiques particulièrement en ce qui concerne la distinction entre les lois et les décrets, distinction aujourd'hui familière à tous. Son exposé est intéressant : il pourrait être plus complet. Les documents mérovingiens et carolingiens notamment eussent été interrogés avec fruit : on sait, en effet, que pendant la période franque, l'idée de loi se distingue d'une manière fort remarquable de l'idée d'ordonnance ou de décret : en d'autres termes, la *lex* et les *capitula* ne sont point identiques¹. L'influence des théories anglaises et, en particulier, celle de Locke sur la formation du système de Montesquieu est nettement indiquée. Celle de Rousseau sur nos conceptions et sur notre nomenclature politique est heureusement mise en relief. Rousseau avait dit : L'objet des *lois* est toujours général. « J'entends que la loi considère les sujets en corps et les actions comme abstraites, jamais un homme comme individu, ni une action particulière. Ainsi la loi peut bien statuer qu'il y aura des privilèges, mais elle n'en peut donner nommément à personne... En un mot, toute fraction qui se rapporte à un objet individuel n'appartient point à la puissance législative. On voit encore que la loi, réunissant l'universa-

1. Cf. Thévenin, *Lex et capitula, contribution à l'histoire de la législation carol.*, Paris, 1878.

lité de la volonté et celle de l'objet, ce qu'un homme, quel qu'il puisse être, ordonne de son chef, n'est point une loi, ce qu'ordonne même le souverain sur un objet particulier n'est pas non plus une loi, mais un *décret*; ni un acte de souveraineté, mais de magistrature. » Voilà bien ce qui différencie dans le droit moderne les lois et les décrets.

Les pages 130-180, consacrées à l'histoire du procédé financier que nous appelons le budget (Angleterre, France, Belgique, Allemagne, Autriche) sont fort intéressantes. Le lecteur diligent y joindra l'excellent livre que vient de publier M. Stourm : *Le budget, son histoire et son mécanisme*.

L'auteur ne semble pas, je le répète, avoir interrogé toutes les sources d'informations qui lui étaient ouvertes. Ainsi les auteurs du moyen âge dont les théories sont souvent identiques à celles des écrivains anglais, m'ont paru sacrifiés. Bracton et Fortescue veulent être rapprochés de théoriciens du continent qui ne sauraient être passés sous silence. MM. Ch. Jourdain¹ et Paul Janet² eussent ici fourni à l'auteur d'excellents résumés et eussent été pour lui des guides très utiles. L'importante étude de Gierke sur Althusius, consultée d'ailleurs avec fruit par M. Jellinek, ne saurait remplacer certaines lectures.

L'exposé du droit public français que nous devons à M. Lebon, excellent ouvrage trop peu connu chez nous, a été mis à profit par l'auteur. En revanche, il n'a pas utilisé l'œuvre si remarquable de M. Lefebvre³.

Paul VIOLLET.

168. — L. CARNIO. *Die Menschenseele*. Wien, Konegen, 1889, 118 p. in-8.

169. — WILH. SCHMIDT. *Das Gewissen*. Leipzig, Hinrichs, 1889, 376 p. in-8. 7 m. 20.

170. — ED. VON HARTMANN. *Das Grundproblem der Erkenntnistheorie*. Leipzig, Friedrich, 1889, 127 p. in-8. 1 m.

I. C'est une naïve et innocente chose que la brochure de M. Carnio. Quand un homme convient avec candeur qu'il n'a ni savoir-faire ni connaissances étendues, qu'il se défend d'avoir aucune prétention scientifique, qu'il aime les hommes, tout simplement, qu'il déplore leur désunion, et que des « dizaines d'années » de réflexion lui ont enfin montré dans l'idée de la spiritualité de l'âme l'instrument de leur réconciliation définitive, il y aurait de la cruauté à lui demander compte d'autre chose que de ses intentions. Les doux philanthropes sont devenus chose rare, et d'autant plus exquise. La paix de leur cœur doit être sacrée.

II. M. W. Schmidt est un théologien semi-orthodoxe qui nous ra-

1. *Mémoire sur la royauté française et le droit populaire d'après les écrivains du moyen âge dans Excursions historiques et philosophiques à travers le moyen âge*, pp. 511-558.

2. Paul Janet, *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale*, 2 vol.

3. Ch. Lefebvre, *Études sur les lois constitutionnelles de 1875*, Paris, 1882.

conte l'histoire de la conscience morale; pour beaucoup de gens, c'est assez dire. Voici qui donnera aux autres une idée de sa méthode historique. Il débute par le stoïcisme; puis viennent Aristote, Platon, Socrate, les orateurs, et ainsi de suite jusqu'à Homère; puis les Romains, puis les races primitives, les Chinois, les Égyptiens, etc.; puis l'ancien et le nouveau Testament, puis l'ère chrétienne. Il est aisé de voir qu'il a débuté par relever tous les passages du nouveau Testament où figure le mot *σωφροσύνη*, besogne facile et inutile; le reste est là pour l'œil; le tout est peu de chose.

III. M. de Hartmann abuse du droit qu'on a de parler et de faire parler de soi. Il expose pour la vingtième fois ses idées en matière de théorie de la connaissance, sans une ligne vraiment nouvelle. Il va de soi que cet exposé est bien fait; il faudrait être stupide pour ne pas finir par être parfaitement maître d'idées qu'on ressasse depuis vingt ans.

Lucien HERR.

171. — Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques (Institut de France. — **Table alphabétique et bibliographique** des matières et des auteurs figurant dans les 130 premiers volumes du compte-rendu, par MM. Henry VERGÉ et P. de BOUTAREL, sous la direction de M. Jules SIMON, secrétaire perpétuel de l'Académie. Paris, Picard, 1889. in-8, vii et 308 p. 5 francs.

On saura le plus grand gré à MM. Henry Vergé et P. de Boutarel d'avoir dressé cette *Table* du Compte-rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques. Elle est à la fois synthétique et analytique. Cherchez un mot désignant une matière et vous trouverez l'énumération de tous les auteurs qui en ont traité. Cherchez le nom d'un auteur, et vous trouverez tous les sujets dont il a entretenu l'Académie. MM. V. et de B. ont même groupé sous des dénominations générales, *histoire, morale, administration, statistique*, la plupart des documents du Compte-rendu et donné aux mots *concours, discours, lettres, rapports sur les concours*, les titres complets de toutes les espèces correspondantes avec les noms de leurs auteurs. Ils font, en outre, figurer dans leur table les auteurs d'ouvrages dont on a rendu compte à l'Académie, en renvoyant de leurs noms au nom du rapporteur. On conçoit l'utilité de cette *Table*. MM. V. et de B. ont naturellement eu soin de donner en tête du volume la liste des abréviations dont ils ont fait usage ainsi que la concordance des volumes et des années. Ils nous disent que la présente *Table* n'est que la mise au point d'une première édition publiée en 1873 par M. Charles Vergé. Mais ils ont très bien et très nettement suivi la méthode de leur devancier, et grâce à eux, les travailleurs pourront, en feuilletant ce livre, trouver aisément tous les renseignements sur les séances de l'Académie des sciences morales et politiques et sur les sujets si divers qu'a traités la docte compagnie de 1843 à 1888.

C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Sous le titre *Documents inédits pour servir à l'histoire de la Révolution dans la Loire-Inférieure* (Vannes, impr. Lafolye, 1890. In-8°, 15 p.), M. André JOUBERT a publié une lettre du Directoire de la Loire-Inférieure au ministre de l'intérieur Roland. Cette lettre est datée de juin 1792. Roland reprochait aux administrations leur retard à accuser réception des lois, leur négligence à publier les instructions, et il leur demandait des renseignements sur l'état du département. Le Directoire proteste contre les imputations du ministre et trace un tableau très intéressant de la situation critique de la Loire-Inférieure; les causes principales des difficultés sont « les opinions religieuses et l'assiette des nouvelles contributions ». M. Joubert joint à ce document une lettre du citoyen Haumont relative aux prêtres non assermentés et datée du 7 germinal an V.

ALLEMAGNE. — La librairie Hinrichs nous envoie le 2^e fascicule du vol. III de la 8^e éd. *maior* du Nouveau Testament de Tischendorf, publiée sous la direction de M. C. R. GREGORY avec le concours de M. ABBOT. Il nous est difficile de parler d'un livre dont nous n'avons qu'un cahier commençant à la p. 441 et dont les 10 premières pages sont consacrées à des rectifications et additions aux parties précédentes. La réputation de Tischendorf ne peut que gagner à être soutenue par M. Gregory, d'après le peu que nous pouvons en juger. Ce fascicule contient la notice des mss. en minuscule et des lectionnaires. Un 3^e fascicule complétant l'ouvrage paraîtra dans l'année. (*Nouum Testamentum graece*, rec. C. Tischendorf; edit. octaua maior. Volumen III, Prolegomena scripsit C. R. Gregory additis curis Ezrae Abbot; pars altera, pp. 441-800. In-8°, 1890).

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 19 mars 1890.

M. Roman communique le dessin d'un sceau en cire rouge de Jean Dolée, avocat du duc d'Orléans au siège de Tours, appendu à une quittance datée du 21 septembre 1418. Il constitue un rébus, car le type est composé des lettres I et D, d'une aile placée entre deux E. Il en rapproche la devise du dauphin, fils de Charles VI, en l'honneur de sa maîtresse la Cassinelle ainsi composée un K, un cygne et une aile d'oiseau.

M. Durrieu signale dans le même ordre de faits une devise peinte sur les marges d'un livre d'heures appartenant à la Bibl. nationale; elle consiste en une aile passée à travers une couronne qui porte écrite les mots *sans et ne puis*; elle doit donc se lire « sans elle ne puis ».

M. Adrien Blanchet présente une photographie d'un bas-relief italien qui provient de l'Italie centrale et appartenant à M. P. Rattier. Il représente une tête vue de profil et couverte d'un casque dont le cimier est formé d'un dragon; au-dessus du buste on lit : P. SCIPIONI. Ce bas-relief présente une grande ressemblance avec un monument connu sous la domination de *Victoire de Florence*. M. Blanchet croit devoir rapprocher ces bas-reliefs de certaines têtes casquées du recueil Vallardi attribué à l'école de Léonard de Vinci.

M. Durrieu donne lecture d'une communication de M. Grellet Balguerie au sujet d'une découverte, faite aux environs de Saint-Aignan-en-Gués (Loiret), de constructions anciennes qui paraissent les restes d'un cirque ou d'un théâtre romain.

M. Babelon commence la lecture d'un mémoire de M. de Laigue, consul à Cadix, sur l'origine phénicienne de cette ville.

M. Mowat fait une communication sur un fragment d'inscription antique trouvé dans la maison habitée par Pétrarque à Vaucluse.

M. Flouest lit une lettre de M. Counahaye donnant des détails sur les fouilles qu'il a entreprises aux environs de Suippes : des restes de peintures murales importantes ont été mises au jour et on a pu enlever une peinture représentant une bachelante. La villa qui contenait ces ornements devait dater du III^e siècle.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15

— 14 avril —

1890

Sommaire : 172-174. Pizzi, Firdusi, Le Livre des Rois; L'épopée persane; Chrestomathie persane. — 175. H. HOUSSAYE, Aspasia, Cléopâtre, Theodora. — 176. Conrad de Hirschau, Dialogue, p. p. SCHEPSS. — 177. WALTHER, Science ou christianisme. — 178. VIOLLET, Histoire des institutions politiques et administratives de la France, I. — 179. CHOTARD, Louis XIV, Louvois, Vauban et les fortifications de la France d'après des lettres inédites de Louvois adressées à M. de Chazerat. — 180. AL. BERTRAND, La psychologie de la doctrine de l'effort et les doctrines contemporaines. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

172. — Italo Pizzi : **Firdusi**. Il libro dei Rei poema epico recato del Persiano in versi italiani; Torino, Vincenzo Bona, 8 vol. in-12, 1886-1888.
173. — **L'Epopée Persane**, e la vita e i costumi dei tempi eroici di Persia. Studi e ricerche; Firenze, tipografia editrice di L. Niccolai; 1 vol. in-8, 1888.
174. — **Chrestomathie persane** avec un abrégé de la grammaire et un dictionnaire; Turin, Hermann Lœscher, 1 vol. in-8, 1889.

M. Italo Pizzi, professeur à l'Université royale de Turin, est un des représentants les plus actifs et les plus brillants de la jeune école orientaliste d'Italie. L'Italie, dans le renouvellement des études orientales et la création de la philologie comparée, qui marque ce siècle, a donné à la science deux de ses plus grands noms : Amari et Ascoli. Mais l'Italie, comme la France, n'a guère pu citer jusqu'à présent que de ces individualités puissantes et créatrices, mais isolées, qui honorent leur pays sans fonder une tradition ni laisser une école. En Italie, comme en France, on a essayé dans les quinze dernières années de susciter l'esprit de tradition et de fonder ces écoles, instrument nécessaire de la recherche, sans lesquelles l'esprit de la science, fût-il représenté dans un pays par le génie le plus original, reste étranger au pays même. Les efforts très louables que nous avons faits en France pour créer une tradition scientifique dans l'ordre des études orientales et philologiques, n'ont pas été très heureux jusqu'à présent. Souhaitons à nos frères d'Italie un meilleur succès : *Fortunam ex aliis...*

Les travaux de M. Pizzi sont un heureux symptôme dans ce sens, et voici trois ouvrages qui, à des titres divers, méritent d'être connus du public de la *Revue critique*. Le premier, et le plus considérable par le volume, la traduction du *Livre des Rois*, est certainement celui qui fera le plus pour rendre populaire en Italie le nom de M. Pizzi. Il y a quelques années, quand on annonça qu'un jeune savant italien entreprenait une traduction en vers des soixante mille distiques du *Livre des Rois*, il y en eut beaucoup qui hochèrent la tête en disant, les uns :

Cui bono? les autres : A quand la fin ? A ces derniers, tout d'abord, M. Pizzi a répondu victorieusement : en 1886 paraissait un premier volume de six cents pages; sept autres de même taille suivaient régulièrement de quatre en quatre mois, et 1888 voyait la fin de la colossale entreprise, à laquelle M. Mohl avait usé quarante-cinq ans de sa vie sans en voir la fin.

La traduction même, naturellement, avait pris plus de trois ans à faire. Elle avait occupé dix-huit ans M. Pizzi, mais à travers bien des vicissitudes de conception et de style. M. Pizzi était encore étudiant quand il se mit à l'œuvre et publia en 1868 dans le *Rivista Orientale* l'épisode de Rustem et Akvân; il en publia à diverses reprises de nouveaux épisodes, en 1877 (*Racconti epici del Libro dei Rei di Firdusi*), et en 1882 (*Avventure di un Principe di Persia*). En 1882, il était arrivé au milieu de sa tâche, au trente millième distique. A ce moment, il reconnut qu'il avait fait fausse route dans la méthode suivie et que tout était à refaire. Il refit tout. Il y a une chose plus admirable que le courage qui entreprend une pareille œuvre : c'est l'héroïsme qui la recommence. M. Pizzi, dans ses premiers essais, avait suivi la décevante méthode de la paraphrase élégante. Il n'est pas toujours facile de traduire fidèlement un Oriental si on veut le rendre intelligible : mais si pour être compris il a besoin d'être paraphrasé, vous pouvez vous épargner la peine de le traduire ; c'est qu'il ne la mérite pas, ou, au cas le plus favorable, qu'il n'a rien à dire à vos compatriotes, et en ce cas laissons tranquilles et lui et eux. Firdusi n'est pas dans ce cas : c'est le plus traduisible des Orientaux : c'est un poète, mais c'est un conteur, et moins le traducteur s'interpose entre lui et nous, mieux nous le comprenons. C'est en général la méthode qu'avait suivie M. Mohl qui, il est vrai, traduisait en prose. C'est la méthode à laquelle s'arrêta M. Pizzi, après avoir traduit tel épisode dans trois systèmes différents.

La traduction de M. Pizzi, il n'est pas besoin de le dire, intéresse le public lettré italien auquel elle est destinée plus que les Orientalistes en général. Nous n'avons qu'à rendre hommage à l'exactitude de la traduction et à remercier l'auteur d'avoir suivi le texte de Calcutta plutôt que celui de Paris, dont nous avons déjà la traduction complète. Quant à la valeur littéraire de sa traduction, il y aurait impertinence de la part d'un étranger de l'apprécier ; nous nous contenterons de laisser parler un juge autorisé, le maître de la poésie italienne contemporaine : « L'endécasyllabe blanc, écrit Carducci, conduit selon les traditions de l'école classique, s'y déroule correct, sans être guindé, digne, varié d'intonations et d'amplitude, autant que le permet le caractère de cette poésie épique et orientale. Au large courant de cette poésie la Muse italienne d'aujourd'hui ne ferait pas mal d'aller, ne fût-ce que pour se laver les pieds de l'eau fangeuse de certains ruisseaux auxquels elle est habituée. »

Firdusi, en terminant le grand œuvre qui avait rempli sa vie, n'ou-

bliait pas de remercier Ali de Dilem, qui faisait des copies de son poème (*nassâkh*) et Bû Dolaf qui le récitait (*râvî*) : qu'aurait-il dit du traducteur lointain qui devait passer vingt ans de sa vie à répandre sa gloire dans un siècle et chez un peuple lointain ? A tout le moins eût-il répété le vœu du roi Darius : « Si tu lis ces textes au peuple, qu'Ormuzd te soit ami ! »

L'Épopée Persiana est une intéressante introduction à la traduction du Livre des Rois. Elle se compose de deux parties : la première traite de l'histoire de l'épopée, la seconde de la vie et des mœurs des héros de Firdusi. Dans la première partie, l'auteur aborde successivement les origines de la légende épique, dont il analyse les éléments, éléments mythologiques et éléments historiques. Il reconnaît très justement que les *divs* contre lesquels luttent les héros ne sont pas toujours des êtres surnaturels, mais les races barbares aborigènes, contre lesquelles la colonisation aryenne a à lutter, les *dasyus* de l'Iran : il ne faut pas les confondre avec les Touraniens, lesquels représentent une forme de civilisation ennemie, mais organisée et reconnue : le Touranien est l'étranger, ce n'est pas le barbare, comme les Divs de Mazandéran. M. Pizzi distingue aussi dans l'ensemble de l'épopée des cycles indépendants mal fondus : le cycle de Féridun et de Zohak est le plus ancien, étant encore engagé dans le naturalisme mythique. Puis viennent le cycle du Seistan (Sam, Zal et Rustem¹) ; le cycle de Segsar et de Mazandéran ; celui de Syâvush et des Goderzides ; celui de Khosru et d'Afrasyab ; celui de Gushtasp et celui d'Isfendyar. M. Pizzi met bien en relief l'indépendance de ces cycles, dont le plus important, celui du Seistan, semble avoir été primitivement formé dans un esprit hostile à celui du cycle avestéen. Comme il le montre bien, le cycle de Gushtasp, qui contient déjà des additions si récentes (toute l'histoire de ses aventures en Rûm est, au moins dans sa forme présente, imprégnée d'éléments grecs et conçue dans l'esprit du pseudo-Callisthène et du cycle d'Alexandre) ; ce cycle de Gushtasp, même dans sa partie la plus essentielle, la lutte contre Arjasp, nous transporte dans un milieu très différent de celui de Khosru et d'Afrasyab, et qui semble un milieu historique. La lutte n'est plus une lutte de race entre Iran et Touran ; Arjasp, dans l'Avesta, n'est jamais appelé Touranien (Tura) ; c'est un Hvyosna : ce n'est pas une lutte de race, c'est une lutte de religion entre les adorateurs de Mazda et les adorateurs des Daêvas. M. Pizzi observe, comme jadis M. Spiegel, que dans le Shah Nameh Arjasp est dit *Péghû nizhâd* « originaire du Pégou », ce qui ne peut guère signifier que Bouddhiste. La lutte de Gushtasp contre Arjasp serait donc la lutte de l'Iran mazdéen contre les Bouddhistes de l'Ouest. Elle est cela certainement dans le Shah Nameh : l'est-elle déjà dans l'Avesta ? Si la réponse est affirmative, la

1. A propos du nom pehlvi de Rustem, *Rôdastâm*, observons que le mot peut se lire aussi *Rôdastahm*, ce qui rapproche le nom de *Rustem* de son surnom *Tehem-tan* : *Tehem-tan* = *Takhmô-tanu* ; *Rustem* = *Raodas-takhma*.

date de cette partie de l'Avesta se trouve fixée au plus tôt aux derniers siècles avant l'ère chrétienne. Nous reviendrons alors sur cette question intéressante.

De la *Chrestomathie persane*, nous dirons seulement que c'est de toutes les Chrestomathies persanes la plus séduisante que nous connaissons. M. Pizzi, qui ne sépare pas le lettré de l'érudit, a rassemblé dans son livre la fleur de la poésie persane (la prose y est assez pauvrement représentée). Il a fait une large part à cette admirable poésie des Samanides et des prédécesseurs de Firdusi, dont M. Ethé a si diligemment recueilli les fragments trop rares, et qui, à nos yeux, marque l'apogée de la poésie persane. Une traduction de cette chrestomathie ferait une anthologie sûre de charmer les lettrés et qui devrait tenter M. Pizzi¹.

175. — Henri HOUSSAYE. *Aspasie, Cléopâtre, Théodora*. Paris, Calmann Lévy, 1890. In-8 de III-336 p. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre, écrit avec agrément, se compose de trois essais, dont le premier et le troisième ont déjà paru dans la *Revue des Deux-Mondes*. Ils ont pour sujet Aspasie, Cléopâtre et Théodora « la triade des grandes femmes d'amour des temps anciens. » *Aspasie* est dédiée à M. Leconte de Lisle, *Théodora* à M. V. Sardou et *Cléopâtre* à M. Alex. Dumas « qui a peint Cléopâtre en ses avatars multiples, depuis Marguerite Gautier jusqu'à la princesse de Bagdad ». Voilà bien des dédicaces académiques pour un court volume !

Le principal tort de M. Houssaye, c'est de broder sur les textes et d'y ajouter des détails imaginaires. Ainsi Plutarque dit que Cléopâtre « voyant que les plaisanteries d'Antoine n'avaient rien que de commun et qu'elles sentaient le soldat, lui répondit sur le même ton, sans aucun ménagement et avec la plus grande hardiesse ». (*Antoine*, c. xxviii, tr. Ricard). — Citons maintenant les broderies de M. Houssaye (p. 123) : « Voyant bien que les façons d'Antoine étaient grossières et brutales, qu'il avait la plaisanterie triviale et la parole fort libre, elle se mit tout de suite au même diapason... Elle plaisantait en termes cyniques, chantait des chansons érotiques, récitait des priapées. Elle se querellait avec son amant, provoquant et rendant les injures et les coups. Rien ne plaisait tant à Antoine que de voir cette ravissante petite main le menacer et le battre et de retrouver dans cette bouche divine, faite pour la musique des chœurs de Sophocle ou des odes de Sappho, des mots qu'il avait entendus dans les corps de garde de la porte Esquiline et dans les bouges innommables de Suburre. » M. H. se fie vraiment trop à la crédulité de ses lecteurs lorsqu'il ajoute en note : « Cf. Plutarque, xxviii, xxx. »

1. Il est regrettable que les textes soient transcrits en caractères romains ; c'est un mauvais service rendu aux débutants et un mauvais tour joué aux autres. Il n'y a pas de langue où une transcription romane dérouté autant qu'une langue écrite dans l'alphabet arabe.

Peut-être à côté des Plutarque *expurgés* que l'on connaît, en existe-t-il de *pimentés* que M. H. connaît seul.

La manie de broder a joué d'autres mauvais tours à M. Houssaye. Il nous parle, à la p. 5, d'une troupe d'éphèbes où se trouvent Aristophane, Conon et Thrasybule, et que le *péripolarque* conduit devant l'autel d'Agraule; mais le péripolarque n'a rien à voir avec les éphèbes du ^v^e siècle. A la p. 7, il nous montre Aspasia « causant philosophie avec Anaxagore, morale avec Socrate, hygiène avec Hippocrate. » Ce dernier trait est délicieux : l'imagination de M. H. lui représente Hippocrate comme un médecin du beau monde, discourant microbes aux *five o'clock* de ces dames. P. 133, M. H. veut nous convaincre que Cléopâtre était vraiment amoureuse d'Antoine pendant les trois années où elle vécut loin de lui (39-36 av. J.-C.). Aucun texte ne l'affirme, mais « Shakespeare le dit et la parole de ce grand peintre du cœur humain, de ce génie si miraculeusement compréhensif, peut bien suppléer sur ce point au silence d'un Dion Cassius ou d'un Paul Orose. » Le choix du nom de Paul Orose est sans doute dicté par l'euphonie. La description du palais de Cléopâtre (p. 116) est d'une exubérante fantaisie, où les luxes de tous les temps se confondent comme dans les riches ameublements des gens sans goût. Quelquefois, les additions de M. H. ne sont que plaisantes. Il nous assure (p. 7) que Périclès *baisait au front* Aspasia, quand il sortait et quand il rentrait, mais Plutarque, qu'il cite en note, se sert des mots ἀπαίεσθαι et καταφιλεῖν, qui ne localisent point les tendresses de Périclès.

Les références de M. H. prêtent encore à d'autres critiques. On trouve des renvois comme ceux-ci : « Cf. Hirtius et Appien » (p. 85). « Pétrone, Aulugelle et Athénée *passim* » (p. 119). M. H. n'est pas heureux non plus dans ses citations d'ouvrages modernes. A propos de l'ostracisme de Damon, après avoir indiqué en note les témoignages anciens, qui signifient seuls quelque chose, il ajoute : « Paradys, *De ostracismo*, p. 52. » Ce livre, publié en 1793, ne vient ici que pour éblouir les lecteurs, mais il est certain qu'il ne les éblouira pas tous. Lorsque M. H. cite (p. 60) : « Kiepert, *Topographie der alten Alexandrie* », il prouve qu'il n'a jamais vu la couverture d'un opuscule dont il donne si inexactement le titre. Mais c'est à la dernière page du livre qu'on trouve l'erreur la plus amusante où soit tombée l'érudition de M. Houssaye. « Tous les chroniqueurs, Théophane, Cédrenus, Paschal, Zonare, rapportent à la disgrâce subie par Bélisaire, etc. ». Ce chroniqueur Paschal m'était inconnu. Comme M. H. cite souvent (sans doute de seconde main) la *Chronique Paschale*, je conclus qu'il a attribué cette chronique au nommé Paschal, comme les poèmes homériques à Homère. Tels sont les dangers de l'érudition d'emprunt.

M. H. n'est pas bien informé de ce qui touche à l'histoire de l'art. Parlant du buste du Museo Pio Clementino qui porte l'inscription *Aspasia*, il écrit (p. 321) : « Le buste voilé du Vatican appartient à l'art

romain. La coiffure et l'ajustement sont purement romains ». C'est là une complète erreur, mais M. H. ignore également qu'un buste du Louvre (n° 393) et un autre de Berlin (n° 266), ont été considérés avec beaucoup de vraisemblance comme des portraits d'Aspasie (Bernoulli, *Arch. Zeit.*, 1877, p. 56)¹. Puis il parle, d'après Gronovius, d'un « camée représentant une Athénée casquée et portant l'inscription Ἀσπάσου ». Or, d'abord, ce prétendu camée est une intaille; en second lieu, la signature Ἀσπασίου y est parfaitement lisible et Brunn a montré depuis longtemps que Gronovius, en donnant la lecture fautive Ἀσπάσου, a simplement copié Canini, qui avait commis cette erreur en 1699. On est étonné de voir M. H. qualifier Aspasios de « sculpteur », mais l'étonnement disparaît quand on se reporte à Sillig, *Catal. artif.*, p. 100 (cité par M. H.), où Aspasios est mentionné comme « sculptor gemmae ». La traduction de *sculptor* par *sculpteur* est certainement peu heureuse.

J'aurais encore bien de petites erreurs à noter. Cléopâtre essaie (p. 95) de « plaire au divin Jules »; mais Jules ne fut divin que lorsque personne ne pouvait plus lui plaire. La femme de Ménippos obtient pour son mari « le grade de stratège » (p. 27); la stratégie n'est pas un « grade », mais une « magistrature », ce qui est tout différent. Je n'ai pas compris sans peine la bévue étrange qui fait écrire à l'auteur quelques lignes plus haut : « On accusait la Milésienne de faire de la maison de Périclès un véritable diktérion, rempli de courtisanes. » *Diktérion* m'a rendu rêveur, car ce mot désigne seulement une localité de Samos et, dans la basse grécité, un ambon. Mais M. H., à la p. 6, dans un de ces tableaux de fantaisie qui lui coûtent si peu, avait montré « les dictériades, un brin de myrte entre les lèvres. » Or, dans un seul passage d'Athénée, dont le texte est peut-être corrompu, δεικτηριάδες paraît bien signifier *courtisanes* (le brin de myrte est dû à l'imagination de M. H.); l'auteur en a hardiment conclu que, puisque δεικτηριάς = πορνή, δεικτήριον peut bien signifier πορνεῖον. Et voilà comment on enrichit le *Thesaurus* d'Henri Estienne²!

Arrêtons-nous. Quand M. Henri Houssaye voudra de nouveau exercer sur des sujets antiques ses incontestables qualités d'écrivain, il fera bien de changer de méthode, de se méfier des connaissances rapidement acquises et de s'inspirer de M. Gaston Boissier plutôt que de Chaussard et de Jules Janin.

Salomon REINACH.

1. L'analogie de ces bustes avec celui du Vatican est incontestable; M. Bernoulli a d'ailleurs eu tort de révoquer en doute l'authenticité de l'inscription que porte ce dernier.

2. Les fautes d'impression, surtout dans les citations grecques, sont innombrables. Mais il n'y a pas que des fautes d'impression. Nous trouvons *Lybie* (p. 148) et *Lybique* (p. 51); Letronne est deux fois appelé *Letrone* (p. 328, 330); l'a aboyant Anubis est traduit par « latrantis Anubius » (p. 155); une monnaie de Cléopâtre porte Κλεοπάτρα βασιλίσσα (p. 325).

176. — **Conradl Hirsauensis dialogus super auctores sive Didascalon.** Eine Literaturgeschichte aus dem XII Jahrhundert, erstmals hrsgg. v. Dr. G. SCHEPSS. Würzburg, A. Stuber, 1889, in-8, 84 p.

M. G. Schepss publie pour la première fois, d'après un ms. de Würzburg, un opuscule du moine Conrad de Hirschau, qui vécut environ de 1070 à 1150. Cet opuscule est fort intéressant pour l'histoire de l'enseignement, de la connaissance de l'antiquité et de l'état des esprits au XII^e siècle. C'est un dialogue entre un maître et un élève, où le maître après un petit cours de littérature théorique (sur le sens des mots livre, prose, rythme, mètre, etc.), passe en revue tous les auteurs latins qui formaient alors le cycle des études d'un homme instruit, depuis Donat, où l'on apprenait la grammaire, les distiques de Caton, Ésope, Avienus où l'on apprenait la morale, Sedulius, Juvencus, etc., où l'on apprenait les éléments de la religion, jusqu'à Cicéron, Horace, Virgile, Lucain, etc... Bien que la connaissance des auteurs latins fût bien incomplète et bien défectueuse, bien qu'on les étudiât tous d'après des règles immuables — matière de l'œuvre — intention de l'écrivain — profit moral de la lecture — Conrad nous apparaît comme un esprit distingué pour son temps : absolument dévoué aux intérêts de la foi, il soutient pourtant avec vivacité l'utilité de l'étude des auteurs profanes. Un point que M. Schepss a bien mis en lumière dans sa préface et dans ses notes, c'est l'usage alors constant de travailler de seconde main. Conrad s'appuie indirectement sur Isidore de Séville, directement sur le commentaire (encore inédit) de Théodule, par Bernard d'Utrecht. Ainsi, la science allait sans cesse se corrompant, sans qu'on eût l'idée de la renouveler en puisant aux sources.

L'édition, conforme au texte du ms., sauf quelques corrections évidentes, paraît faite avec soin.

A. CARTAULT.

177. — **Wissenschaft oder Christentum? Wer denkt schärfer?** von Dr. Fr. WALTHER. Stuttgart, Kohlhammer, 1889; in-12, 113 pages.

L'auteur de cette brochure est frappé de la contradiction qu'il remarque chez les libres penseurs entre leurs prétentions philosophiques et les nécessités de l'action pratique. Il y a là, d'après lui, une dualité à laquelle on ne saurait échapper que par un retour au christianisme. Sans être complètement dénué d'intérêt, cet « appel », c'est ainsi que M. Walther le désigne lui-même, ne contient rien de fort nouveau. Le ton en est chaleureux, mais c'est plutôt celui de la prédication que de la discussion scientifique.

M. V.

178. — *Histoire des institutions politiques et administratives de la France*, par Paul VIOLLET. T. I. Période gauloise. Période gallo-romaine. Période franque. Paris, Larose et Forcel, 1890.

Depuis que l'histoire du droit a repris faveur, depuis que les jurisconsultes ont recommencé à en comprendre l'importance et que les historiens se sont jetés à l'envi sur les institutions, comme s'ils venaient de découvrir un champ neuf à défricher, nous avons assisté à l'éclosion d'œuvres de toute nature, fort inégales de mérite, de conception fort opposées. Beaucoup de jurisconsultes, incomplètement préparés aux études historiques, n'ont pas su se défaire d'habitudes d'esprit excellentes pour étudier les législations contemporaines, dangereuses pour reconstituer un état juridique entièrement dissemblable du nôtre. Pour eux, le texte est la base. L'interpréter suivant les règles de la dialectique d'école, le concilier avec les documents contradictoires, suppléer à ses lacunes par des arguments *a fortiori* ou *a contrario*, finalement échafauder une théorie qui se rattache plus ou moins étroitement aux théories dites romaines ou germaniques, tel est à leurs yeux, le rôle de l'historien du droit. Les historiens, de leur côté, s'imaginent volontiers que le droit est affaire de bon sens, qu'on peut traiter des anciennes institutions de la France sans avoir approfondi les législations de l'antiquité grecque ou romaine et sans être apte, dans le présent, à résoudre la moindre question juridique; que les documents pris en eux-mêmes donneront leur sens *naturel*, qu'enfin, loin d'avoir besoin d'un bagage juridique, l'historien doit se féliciter de n'en avoir pas, et de pouvoir ainsi décrire le passé sans préoccupation d'école et sans parti pris. N'avons-nous pas vu des historiens de profession le prendre de haut avec le droit et les jurisconsultes, comme si ignorer le droit était la première condition requise pour traiter de son histoire!

Il n'est pas difficile de montrer combien ces deux tendances sont l'une et l'autre funestes. Le jurisconsulte ne donne pas au *fait* la place souvent prépondérante qui lui revient dans les institutions anciennes; il ne se rend pas compte que le texte écrit qui nous est parvenu a parfois été lettre morte dès l'instant où il fut édicté; il applique à l'étude de l'histoire des procédés qui ne sont admissibles que pour une législation positive d'un État fortement constitué. L'historien, à son tour, s'il n'est pas doublé d'un jurisconsulte, ou bien ne parvient pas à dégager le droit du fait, ou bien tombe dans des méprises, commet des contre-sens juridiques, dont il est le seul à ne pas s'apercevoir, qui déparent et faussent les œuvres les plus éclatantes.

Des ouvrages parus depuis une vingtaine d'années, il en est un petit nombre qui échappent à ces reproches, qui aient réalisé l'indispensable alliance de la science du jurisconsulte et de la science de l'historien. Les exemples se présenteraient d'eux-mêmes sous ma plume; je préfère dire tout de suite que le livre de M. Viollet, dont je m'occupe de même que son *Précis de l'histoire du droit français*, paru en 1886, consacrés,

celui-ci aux sources et au droit privé, celui-là au droit public, rentrent dans les heureuses exceptions. C'est dire, mieux que par des formules élogieuses, la grande estime où je le tiens; c'est donner aussi aux critiques que je puis avoir à faire leur vraie signification et leur juste portée. Elles ne sauraient, dans ma pensée, abaisser le rang d'élite que je lui assigne. La distinction est nécessaire, on la néglige trop souvent.

L'auteur, dans sa préface, expose sa conception philosophique de l'histoire des institutions. Il a raison. Il nous initie ainsi à la pensée maîtresse qui circule à travers tout l'ouvrage et en unit les parties, il nous met en main le fil conducteur qui l'a dirigé lui-même à travers les faits et les lois. Peut-être seulement nous a-t-il donné deux fils au lieu d'un. Ramené, en effet, à ses termes simples, cet exposé renferme deux séries de propositions, ou divergentes ou contradictoires. Pour plus de clarté, je les résume et les mets en regard.

PREMIÈRE SÉRIE

1. Toute constitution viable d'un peuple suppose son assentiment, exprès ou tacite. C'est donc le peuple lui-même plus que la forme de la constitution qu'il faut étudier (p. I).

2. Tout corps de nation est dans un état permanent d'évolution (p. I-II).

3. Cette évolution se fait suivant des lois nécessaires qui ont leur source dans la volonté divine (p. II-III).

4. Donc, l'assentiment¹ donné par un peuple à sa constitution n'est qu'apparent ou inconscient (p. II-III).

Donc encore, on a tort d'attribuer une action profonde à des individualités, aux « grands hommes », sur la formation des institutions (p. VI).

1. N'est-ce pas ce que M. V. appelle ailleurs la *souveraineté du peuple*?

DEUXIÈME SÉRIE

1. L'histoire du droit s'efforce de découvrir les lois qui président à l'évolution des sociétés (p. II-III).

2. Toute société naît, grandit et meurt (p. V).

3. Les lois qui président à cette évolution sont de simples hypothèses (p. VII).

4. Les deux lois principales que fournit l'observation des sociétés sont : une *loi de division progressive du travail et des fonctions*, et une *loi de centralisation progressive*.

Suivant la première, les fonctions se multiplient à mesure que les sociétés vieillissent, aux dépens et de la *souveraineté du peuple* et du *pouvoir exécutif* (roi ou président parlementaire), p. IV-V¹.

Suivant la seconde, les forces se concentrent en même temps que les fonctions se divisent (p. V)².

Le point où ces deux lois atteignent leur maximum d'intensité correspond à la mort des sociétés.

1. Cela veut dire, si j'entends bien, que l'*administration* se substitue au peuple et au roi, considérés comme souverains.

2. L'*administration*, en d'autres termes, se centralise et devient omnipotente à mesure qu'elle multiplie ses rouages.

Si M. V. ne s'est pas rendu compte de la contradiction qui règne entre ces deux séries de propositions, c'est, qu'au fond, les deux conclusions auxquelles elles aboutissent se concilient dans son esprit. A ses yeux, l'État qui se centralise aussi bien que l'homme de génie qui préside à la destinée d'un peuple se mettent en travers des lois naturelles, des lois divines; ils ont une *volonté propre* qu'ils entendent substituer au libre jeu de ces lois; ils sont donc des rebelles qui fatalement doivent être brisés, l'État centralisé entraînant en outre dans sa perte la société entière. Soit dans la préface, soit dans le corps de l'ouvrage, M. V. laisse sur ces divers points entrevoir clairement sa pensée.

P. vi : « Il me semble parfois que quelques-uns de ces « grands hommes » doivent une partie de leur vaine gloire aux efforts violents qu'ils ont faits pour lutter contre certains phénomènes historiques, presque aussi irrésistibles que les phénomènes physiques; cette lutte inégale a fait leur grandeur. »

P. 369 : « De grandes choses se peuvent faire, lorsqu'il n'y a plus d'État ou presque plus d'État. »

P. 459 : « La théorie de l'anarchisme a sa part de vérité : l'anarchie spontanée est vraiment la matrice des constitutions. »

P. 462 : « Qu'il me suffise d'avoir marqué en quelques lignes les grandes choses préparées, sans nul effort d'esprit, par ces hommes grossiers... que ne gênait aucune législation encombrante, aucun État envahissant. »

P. v : « Cette force centrale... envahissante par nature comme tout organisme vivant... absorbe peu à peu toutes les puissances secondaires... Plus une société s'avance vers cette centralisation extrême, plus elle s'approche du terme fatal, de la mort. »

Ainsi, les grands hommes sont des obstacles qui contrarient et compromettent l'évolution normale des sociétés politiques, la formation d'un État centralisé est une maladie inévitable qui paralyse le corps social et finit par le détruire.

Cette double conclusion me paraît bien contestable. Et d'abord, ne serait-il pas surprenant que le rôle des individualités les plus fortes fût précisément le plus stérile? Est-ce là une conception que l'histoire, l'histoire de notre droit surtout, suggère ou légitime? Je ne le crois pas.

Prenons un exemple. M. V. parlant des efforts de Charlemagne pour endiguer la féodalité et rétablir l'empire, s'exprime ainsi :

« Endiguer cette féodalité naissante et rétablir l'empire romain, c'était une pensée politique; c'était une de ces œuvres grandioses, telles que les conçoit un homme de génie; ce n'était pas un de ces faits engendrés d'eux-mêmes par les nécessités nouvelles et les besoins nouveaux, nécessités et besoins plus puissants que les plus puissants cerveaux... Il (Charlemagne) fut grand, mais son œuvre éphémère. Il passa comme un de ces astres irréguliers dont l'apparition imprévue vient éclairer inopinément le firmament et y laisse une longue traînée de

lumière. L'œuvre échoua » (p. 256-257). Ce jugement est-il équitable? L'action de Charlemagne a-t-elle été purement négative, son rôle éphémère et de simple apparat? S'est-il borné, comme un vain météore, à éblouir les yeux du monde qu'il a traversé et de la postérité lointaine? Qui ne voit, au contraire, que si la féodalité a pu s'organiser comme état politique, c'est grâce aux cadres que Charlemagne lui-même lui avait légués? Qui ne voit surtout que la formation des nations prend sa source dans cette puissante fusion qu'il avait tentée et dans la cohésion qu'il a donnée aux parties à défaut du tout? N'est-il pas certain encore que le prestige qui a permis aux Capétiens de refaire l'unité de la France, c'est en grande partie dans les grands souvenirs laissés par Charlemagne, dans les grands services rendus par lui, qu'ils l'ont puisé?

Si je passe aux deux lois historiques formulées par M. V., je cherche en vain leur fondement dans la marche de nos institutions. Sont-ce donc les fonctions — au sens politique du mot — qui se sont multipliées à mesure que la société vieillissait? Ne sont-ce pas plutôt les besoins et les services — au sens économique? Comment soutenir ensuite que la multiplication des fonctions, c'est-à-dire la formation d'une administration complexe, se serait faite aux dépens soit de la royauté, soit de la souveraineté du peuple? Enfin, quant à la loi de centralisation progressive (plus exactement de concentration des pouvoirs aux mains de l'État), je ne saurais souscrire à la pensée qu'un État centralisé correspond nécessairement à un état de décadence de la société. Sous l'ancien régime, l'unité féconde de la France ne s'est opérée que grâce à la centralisation, et de notre temps la constitution de l'État a assuré à tous les biens inappréciables de la sécurité, de la tolérance, du respect de la liberté individuelle, du bon fonctionnement de la justice, biens inconnus au moyen âge, au sein de cette « *anarchie spontanée* » que M. V. me semble trop regretter. Sans doute, la centralisation excessive, ou mieux l'extension abusive des attributions fondamentales de l'État, pourrait anéantir jusqu'à ces avantages eux-mêmes, mais c'est là un État que les socialistes sont seuls à rêver aujourd'hui.

Pour résumer cette discussion trop longue, j'indiquerai en quelques mots la conception que mon esprit se forme de l'histoire politique : elle mettra davantage en lumière les points qui me rapprochent et ceux qui me séparent de M. V.

Je suis tout disposé à reconnaître que la charte constitutionnelle d'un peuple n'est que le vêtement — ou trop ample ou trop serré ou exactement ajusté — qui recouvre le corps politique; que c'est le corps lui-même qu'il faut étudier, dans ses organes vitaux, si l'on veut connaître la *constitution* réelle. Ces organes ont leur point de départ et leur aboutissant dans la nature humaine : ils se diversifient sous l'influence de la race, du climat, des événements extérieurs, des traditions, et sous l'action aussi d'hommes de génie qui réunissent comme en un faisceau les forces de leur temps et font accom-

plir à la société ce que, dans l'ordre des phénomènes physiques, on a appelé un *saut de la nature*. — L'expression « lois historiques » ne correspond qu'à une relation de cause à effet; elle sert à constater que les mêmes actes entraînent les mêmes conséquences; de sorte qu'en se plaçant à un point de vue élevé ces « lois » pourraient se ramener toutes à ce commun principe : la violation des préceptes de la morale a sa sanction aussi nécessaire et aussi logique que la violation des lois de l'ordre physique. — Le côté philosophique du rôle de l'historien consiste à suivre à travers l'immense multiplicité des faits et des institutions, des sentiments et des idées, ces rapports de cause à effet, dont le retour périodique, dans des conjonctures semblables, éclaire la route de l'humanité.

Je reviens à l'ouvrage de M. V., pour l'examiner plus en détail.

M. V. y donne place à une théorie qu'il a développée récemment devant l'Académie des inscriptions et belles lettres. La succession au trône se serait réglée chez les Francs d'après un mode spécial qu'il appelle *tanistry*, nom sous lequel il pense l'avoir retrouvé dans l'ancienne Irlande. Ce régime successoral consiste dans l'exclusion des descendants par les collatéraux. Je ne connais pas le mémoire de M. V.; il n'a pas été publié; mais le résumé qu'il en donne ne me convainc pas, et je m'en tiens à l'opinion ancienne de Lehuërou. Cette opinion n'a pas été exactement rapportée par M. V. (p. 247, note 2). Lehuërou ne parle pas seulement d'*absence de représentation*, il ne rapporte pas seulement les textes qu'il cite au partage de la succession d'un auteur commun. Au contraire, il a fort bien vu que les frères l'emportent tout aussi bien sur les fils de leur frère prédécédé dans la succession de celui-ci. Voici ses propres termes : « Cette prétention des frères au partage exclusif de la *succession de leur frère* était très conforme, et à l'esprit général des institutions germaniques, et aux passions du cœur humain ¹. » Mais Lehuërou considère que c'est là un état de fait plutôt que de droit : « Il semblerait, dit-il, que le préjugé populaire fût en faveur des oncles, uniquement parce qu'ils étaient plus forts et plus capables, et que dans tous les cas la question dépendît moins du droit que des circonstances ². » Je crois de même qu'il ne s'agit pas ici d'une succession de plein droit. Remarquez, en effet, que pour régler la succession au trône l'élection se combine toujours avec l'hérédité. Il fallait être à la fois *parent* et *élu*. Dans de telles conditions, il est naturel qu'on ait donné la préférence au plus apte, que le collatéral, puissant guerrier, l'ait emporté sur le fils en bas âge ou de moindre valeur, et cela d'autant plus que la cohésion de la famille primitive, la solidarité étroite qui en unissait tous les membres sans distinction reléguait à l'arrière-plan la proximité des degrés. En somme, les fils n'étaient pas primés *en droit* par leurs oncles, pas plus qu'ils ne les primaient d'une

1. Lehuërou, *Institutions carolingiennes*, p. 104.

2. *Ibidem*.

façon absolue. Seulement, *en fait*, les oncles avaient dans la pluralité des cas l'avantage de l'âge et de la puissance acquise et l'emportaient ainsi sur leurs neveux. Le texte de Grégoire de Tours, que M. V. allègue et qu'il déclare « le plus probant en faveur de l'idée de *tanistry* », loin d'appuyer son système, confirme ce que je viens d'énoncer ; car la raison décisive qui légitimait la cause de Gondovald à ses propres yeux et aux yeux de ses partisans, c'est qu'il était le seul qui *fût en état* de gouverner le royaume : « Qui regnum illum regere possit ¹. »

Un problème d'une grande importance historique — l'origine des communes — est abordé dans ce volume. Ici encore, je ne puis me rallier à l'opinion de M. V. Il faut citer :

« Dans plusieurs de ces petits milieux francs primitifs, les pacages sont communs, la forêt commune, les eaux communes et le nouveau venu y aura sa part : il faut donc qu'il soit autorisé par tous à la recevoir. N'est il pas évident que ces *biens communs* nécessitent quelques mesures communes, un certain ordre, une certaine réglementation ? Il suffit enfin d'un peu de réflexion pour apercevoir d'autres intérêts collectifs... Si l'on entend par *commune* la représentation permanente et organisée d'un groupe local, ce ne sont point là des communes : mais si on songe que cette représentation permanente n'a pas d'autre objet que celui d'assurer le bon fonctionnement de l'activité locale, on s'aperçoit que chez ces Francs, *l'activité locale, la liberté locale que la commune aura pour objet de protéger et de sanctionner, existe déjà*.. *Le mouvement communal sera donc, au XI^e et au XII^e siècle, un réveil, une renaissance plutôt qu'une naissance, une organisation plutôt qu'une création* » (pp. 313-314). M. V. ajoute qu'à côté de ces sortes de communes franques, les municipalités romaines se sont conservées un certain temps comme un *doublet* (pp. 314-315), mais qu'elles ont perdu successivement toute réalité objective et sont devenues de *vains fantômes*. C'est donc la commune franque qui l'emporte et, par surcroît, elle donnera jusqu'à son nom à la *commune* du moyen âge, car ce nom (le neutre « *commune* », dans le sens d'*ordo et plebs*), ne le trouve-t-on pas dès le VI^e siècle dans une formule de Marculf ? (p. 318).

J'ai d'abord des réserves à faire sur l'existence, à l'époque franque, d'une *propriété communale* des forêts, des pacages et des eaux. Je touche, je le sais, à une question épineuse qui passionne et obsède les érudits modernes, qui a fait couler des flots d'encre, sans que la source paraisse près de tarir. Je ne m'y engagerai pas avant. Je veux rendre attentif à ce seul point qu'on a été beaucoup trop prompt à admettre l'existence des *biens communs*, qu'on a trop souvent considéré comme tels des biens non appropriés, des *res nullius*. La méprise était d'autant plus facile que la terminologie romaine qui a servi pour la rédaction des lois germaniques s'y prêtait mieux. Les Romains appelaient *res communes* les choses indi-

1. Grégoire de Tours, VII, 36, (Edit. Arndt (1885), p. 317.)

vises, soumises à une propriété collective¹, et *res omnium communes* les choses livrées à l'usage de tous, placées hors du commerce², en d'autres termes n'appartenant à personne, tout en pouvant sous de certaines conditions, être l'objet d'une détention à titre précaire³. C'est pour avoir perdu de vue cette distinction qu'on a cru apercevoir des *forêts communes* là où il n'y avait en réalité que des forêts livrées à l'usage de tous. Ainsi le texte même de la loi des Ripuaires cité par M. V., p. 319, note 2, qui paraît au premier abord ne pouvoir désigner qu'une forêt *indivise*, peut fort bien s'appliquer à une forêt non appropriée. Comme le démontre, en effet, le rapprochement avec la loi salique⁴, il ne faut pas lire : « Si quis Ribuarius in silva communi seu regis vel alicujus, locata materiamen, etc. ; » mais : « Si quis Ribuarius in silva communi seu regis, vel alicujus locata materiamen vel ligna fissa abstulerit. » Le texte tout entier vise manifestement, au lieu d'une atteinte à la propriété foncière, collective ou privée, une soustraction d'un objet mobilier, acquis par occupation ou droit d'usage. A plus forte raison ne saurait-on considérer comme forêt commune, dans le sens de forêt *communale*, une forêt simplement désignée : « *invia et inculta* »⁵.

Ces réserves faites, je reconnais qu'il y avait dans les « petits milieux francs », groupes ruraux ou même urbains, des intérêts matériels communs qui ont pu donner naissance à une organisation collective rudimentaire, mais de là à une assimilation avec les communes des XI^e et XII^e siècles, de là à pouvoir dire que « chez ces Francs l'activité locale, la liberté locale que la commune aura pour objet de protéger et de sanctionner, existe déjà », la distance est grande. J'ignore ce qu'était au VI^e siècle la *liberté locale*, mais je sais que la raison d'être essentielle de la commune du moyen âge a été la fixation des redevances et des services que les habitants des villes devaient à leurs seigneurs et l'admission de la collectivité urbaine dans la hiérarchie féodale. Or, je le demande, quel rapport peut-il y avoir entre une pareille institution et le groupement, basé sur une exploitation rurale ou sur une certaine justice locale, que l'on entrevoit à l'époque franque ? Ce groupement même a-t-il pu persister ? Cela me semble inconciliable avec la transformation profonde qui s'est opérée dans la société à partir de la fin du IX^e siècle. Les droits et les redevances se sont depuis lors non seulement

1. *Res communis* (L. 1, *Communi dividundo*, 10, 3), *Ager communis* (L. 6, *De aqua et aquæ pluvi. arc.*, 39, 3), *Aedes communes* (L. 18, § 5, *De damno infecto*, 39, 2), etc..

2. « *Naturali jure omnium communia sunt illa : aer, aqua profluens et mare, et per hoc littora maris* » (L. 2, § 1, *De divisione rerum*, 8, 1).

3. L. 50, *De acquir. rer. dom.* 41, 1, L. 3, § 1, § 4, *Ne quid in loc. publ.*, 43, 8, etc.

4. Lex Salica tit. XXVII, cap. 15 (col. 154. Édit. Hessels) : « Si quis in silva materium alterius concapulaverit ». Cap. 16 : « Si quis materium alienum... »

5. Je fais allusion à un texte cité par M. V., note 2, p. 319.

multipliés, mais morcelés et divisés à tel point que dans un village ou un bourg autant il y avait d'hommes ou de maisons, autant il pouvait y avoir de droits dûs à des maîtres différents.

Voilà pour le fond. Quant à la terminologie, le mot « commune », dans la formule de Marculf ¹ (à supposer qu'il se rapporte aux pétitionnaires et non au seigneur sollicité), a un sens tout-à-fait archaïque et romain. Il ne désigne pas la ville; il ne peut désigner que le diocèse ou bien la province ecclésiastique. Qu'était en effet le « commune », le *κοινόν* sous les empereurs romains? un district, une circonscription ayant un centre religieux et un *sacerdos provinciæ* élu. Quoi de plus naturel dès lors que le nom ait passé à la province ou au diocèse? Ne voit-on pas au XI^e siècle encore, quand les associations de la paix se constituent, le même mot « commune » reparaître pour désigner l'association du diocèse?

La formule de Marculf ne peut donc s'entendre d'une commune urbaine, et j'ajoute que la diversité des acceptions que les mots *communio*, *commun*, etc., ont eues au moyen âge doit mettre en garde contre toute assimilation basée sur une similitude de nom. Dans les chansons de geste, par exemple, il arrive que *li communs* désigne l'ensemble des chevaliers, vassaux d'un même seigneur, réunis en un même lieu ². Cherchera-t-on là une corrélation quelconque avec la *commune*?

En ce qui concerne les municipalités romaines, je pense, comme M. V., que leur vitalité du IX^e au XII^e siècle n'est pas prouvée. Par contre, je doute fort qu'on puisse les considérer avant cette époque comme un *doublet* des groupes communaux d'origine franque. Là où ces groupes se sont organisés, ils ont dû se substituer à la municipalité romaine; ailleurs celle-ci a subsisté seule. Il y aurait donc eu non pas juxtaposition dans les mêmes lieux, en une même région, mais existence simultanée en des lieux fort distants. En d'autres termes, M. V. ne me paraît pas avoir tenu un compte suffisant de la diversité profonde que devaient présenter les diverses régions de la France.

Je pourrais facilement relever d'autres passages du livre où je m'écarte des opinions de l'auteur. De pareilles divergences sont inévitables en un si vaste sujet, et il ne saurait être question de les signaler toutes. Je terminerai par une observation d'un caractère plus général. M. V. me semble procéder trop souvent par indication ou groupement de détails, curieux mais secondaires, au lieu de tracer les grandes lignes des institutions à l'aide de leurs éléments essentiels. La généralisation, fautive d'une assise assez large et fortement cimentée, tourne alors au vague et à l'image ³. On a l'impression qu'on est resté à la surface, qu'on n'a pas

1. Marculf, I, 7, p. 47 (éd. Zeumer).

2. *Li Romans de Garin le Loherain*, I, p. 72 (Éd. Paulin Paris).

3. Voici, par exemple, en quels termes il résume l'influence exercée par le droit franc sur le développement de nos institutions : « En s'agrandissant et en s'élargissant, ce peuple conservera le souvenir de son passé : il y restera fidèle dans une

pénétré suffisamment dans les entrailles du sujet. Ce n'est, sans doute, qu'une apparence produite par un excès de critique et d'analyse; néanmoins comme elle peut nuire à la puissance de pénétration de l'ouvrage, je la signale à l'auteur, il réussira d'autant plus facilement à s'y soustraire dans le second volume, qu'il y a réussi déjà dans certaines parties de celui-ci, dans le chapitre 3 du livre III, notamment, intitulé *l'Église*, qui est excellent.

Je viens de m'acquitter, en toute franchise, de ma tâche de critique. Je n'ai plus qu'à rappeler, en le complétant, le jugement d'ensemble que j'ai porté au début de cet article. Je le formulerai ainsi : par l'éten- due et la sûreté de l'érudition, par la richesse de la bibliographie, par l'étroite alliance du droit et de l'histoire, le livre de M. Viollet est une œuvre de grand mérite, une œuvre digne de la science contemporaine.

Jacques FLACH.

NOTES COMMUNIQUÉES PAR M. VIOLETT.

Six mois après la publication d'un ouvrage, il est facile de se critiquer soi-même, quand on a causé avec quelques amis et qu'on a continué à lire et à travailler. Voici quelques corrections :

— P. 365 (chapitre *De l'église*), j'ai écrit : « Un de ses disciples, (un disciple de saint Benoît), saint Maur, avait créé en Gaule, vers 544, le monastère qui fut connu sous le nom de Saint-Maur-sur-Loire ». Depuis que Roth a soumis à un sérieux examen critique la vie de saint Maur, il est devenu difficile de maintenir cette tradition. Il convient donc d'effacer ces lignes malencontreuses.

— P. 293, note 1, je discute la question de savoir si, comme le pense M. Fustel de Coulanges, la préfecture des Gaules avait disparu avant l'arrivée des Francs. Il ne reste, ai-je dit, aucune place à une déformation dont les Barbares ne seraient pas la cause. Fort bien. Mais j'ai omis de citer, parce que je ne le connaissais pas, un texte décisif qui prouve que, longtemps après l'arrivée des Francs, l'empire prétendait toujours avoir en Gaule un préfet du prétoire. En effet, en 529, un certain Liberius prenait encore ce titre. Le préfet du prétoire des Gaules de l'an 529 aurait dû aussi être mentionné dans le chapitre où j'énumère les traces de certaines fonctions impériales dans les Gaules après 476 (pp. 190-192). Il est clair que notre Liberius, préfet du prétoire, devait être rapproché de Syagrius qui, en 587, reçut le titre de patrice des Gaules (p. 192).

— P. 457. Ce qui a été dit sur la croyance à la fin du monde vers l'an mil est incomplet, parce qu'on n'a pas mentionné le point de départ religieux de ces préoccupations.

certaine mesure, car la conscience populaire est éminemment conservatrice; c'est un trésor de traditions. Elle forme un puissant véhicule qui charrie lentement les idées, et aujourd'hui encore nous les voyons passer, ces idées, à travers les protocoles et les formules. Sauver ainsi le moule de l'idée, l'enchâsser comme un dépôt sacré, c'est agir très sagement, car ce dépôt sera peut-être la semence de l'avenir » (p. 291).

— P. 447, on lit : « On est devenu cavalier, ou, du moins, on a acquis la possibilité d'être cavalier, en achetant un fief militaire; dès lors, en acquérant ce fief, on s'est anobli. « Au lieu de me contenter d'un renvoi au *Droit privé*, j'aurais dû mentionner ici les anoblissements plus lents, les anoblissements à la tierce foi.

P. V.

179. — **Louis XIV**, Louvois, Vauban et les fortifications de la France d'après des lettres inédites de Louvois adressées à M. de Chazerat, par H. CHOTARD. Paris, Plon, 1890. In-8, 298 p.

Il eut mieux valu intituler ce livre *M. de Chazerat* et, selon l'usage du jour, ajouter en sous-titre « un collaborateur de Vauban », ou encore « un ingénieur au temps de Louis XIV » ou quelque chose d'approchant. M. Chotard a mieux aimé mettre en tête de son livre les grands noms de Louis XIV, de Louvois et de Vauban. Mais, au fond, il ne nous retrace que l'existence d'un officier du génie. Cet officier, M. de Chazerat, capitaine d'infanterie et en même temps qualifié de major et de directeur des fortifications, fut employé un instant à Brisach et à Belfort, mais il passa presque toute sa vie d'ingénieur dans la Flandre; il fortifia Dunkerque, Gravelines, Ypres; il avait des défauts, des « emportements », et Louvois lui reprochait de n'être pas suffisamment sociable (pp. 29-30); toutefois, il rendit de grands services que le ministre sut apprécier. M. C. a retrouvé la correspondance de Louvois avec Chazerat : il l'analyse dans le présent volume et en communique d'intéressants extraits; il montre tout le travail qu'exigeait l'établissement d'une place forte; il fait l'histoire de la construction de Dunkerque, de Bergues, de Gravelines et surtout d'Ypres. On lui rendra cette justice, qu'il n'a pas surfait son héros; il loue Vauban, Louvois et particulièrement Louis XIV. Mais n'a-t-il pas exagéré les mérites du roi? Il assure que Louis ne s'est jamais trompé dans ses choix (pp. 59-60). Et Villeroy? Il affirme que Louis connaissait, par un travail assidu de chaque jour, les affaires de son royaume et prenait dans les petites comme dans les grandes des décisions efficaces; il croit que de son propre mouvement Louis punit l'entrepreneur qui a mal construit des batardeaux, que Louis ordonne ou défend de son chef de faire tel ou tel ouvrage, qu'il commande de couper du bois dans telle forêt, de construire tel bastion derrière tel ouvrage à corne, qu'il « s'inquiète de la qualité de la chaux, comme de la solidité des parpaings et de la bonne fabrication des briques » (pp. 43-44). Mais toutes les fois que le ministre parle du roi, il n'emploie qu'une formule; il met en avant le nom de Sa Majesté pour mieux imposer sa volonté. En réalité, et M. C. le reconnaît parfois, c'est Vauban qui conseille et Louvois qui commande; Vauban, dit M. C., est en définitive l'inspirateur et le directeur général des travaux (p. 132), et Louvois, actif, infatigable, instruit de toutes

choses, entouré de plans et de profils et de mémoires et de devis, approuve ou désapprouve de son cabinet (p. 63). C'est même le grand mérite de ce livre, de nous faire admirer Louvois en montrant ce que cet incomparable ministre a su faire sur un seul point de la frontière : il voit tout, prévoit tout et sait tout ; il ne cesse de donner à Chazerat de minutieuses instructions et le conduit comme par la main. Nous ferons encore à M. C. de menues critiques. N'a-t-il pas abusé des exclamations admiratives et ne s'est-il pas exposé à des « redites » ? (p. 68). Est-il bien sûr que les travaux exécutés à Belfort aient contribué au succès de la campagne de 1675 et que Turenne soit « parti de Belfort » ? (p. 89). Où a-t-il vu que Créqui ait été vainqueur à *Gretzingen* ? (p. 25). Pourquoi demander quel est le *Volant* que désigne le ministre (p. 152), et ne pas se souvenir que Chazerat (cp. p. 75) avait à Douai un « collègue » du nom de Vollant ? Pourquoi dire, à propos de *berme*, que ce mot n'est pas français et signifie certainement « espace » ? (p. 160) : *berme* est un mot très connu ; il désigne le chemin étroit qui existe entre un rempart et un fossé (« Il faut laisser une berme de dix toises au pied extérieur de la chaussée »). Enfin, pourquoi une réflexion comme la suivante, et qui ne s'appuie sur aucun document ? (p. 221 ; il s'agit de la ville d'Ypres et des travaux qu'on y fait). « Quelle activité, s'écrie M. Chotard, et comme tout est en mouvement dans cette ville réunie à notre France depuis quatre ans ! Et comme les habitants habitués à l'indolence espagnole devaient être surpris et en même temps charmés ! » Ce n'est là qu'une *phrase*.

A. C.

180. — Alexis BERTRAND. *La psychologie de l'effort et les doctrines con-temporaines*. Paris, Alcan, 1889, 202 p. in-12.

Le titre de cet opuscule, ou mieux de ce recueil d'articles et de lectures académiques, est mal choisi. On s'attend à lire un exposé théorique et critique, et l'on ne trouve que des notices historiques. Je ne pense pas que M. Bertrand lui-même se contente des 29 pages de son chapitre IV, le seul qui soit de doctrine, où il prend à partie successivement MM. Gley et Marillier, et MM. Renouvier et William James ; il sait fort bien que son exposé est incomplet et que ses arguments sont insuffisants, en quantité et en qualité. Il y a quelque naïveté à conclure, après une discussion aussi écourtée « en affirmant que Biran a *connu* et *réfuté* par anticipation toutes les objections élevées contre l'effort, et que vraisemblablement l'avenir n'en produira pas de nouvelles » (p. 123). Il serait facile d'insinuer dans cette phrase autant de points d'interrogation qu'elle compte de mots.

Ce livre n'est pourtant pas sans utilité ; il montre une fois de plus, à l'aide d'une heureuse abondance de textes inédits, la place qu'il convient

de faire à Maine de Biran ¹ dans l'histoire des doctrines psychologiques, et à Ampère dans l'histoire des idées métaphysiques. Il se lit même volontiers, bien que M. Bertrand paraisse prendre à tâche de rebuter le lecteur par une désolante profusion d'élégances travaillées et de réminiscences usées. Qu'est-ce que : ignorer leur œuvre (de Biran et d'Ampère) « ce serait s'exposer à découvrir l'Amérique, accident qui est arrivé à maint explorateur contemporain parti de la physiologie en oubliant ses cartes ». Et que « leurs travaux sont destinés à défendre le *moi*, le *moi*, dis-je, et c'est assez ». Et que « avec la bonne grâce de l'aristocrate de vieille roche, il prendra lui-même la craie, et sans nous humilier nous tirera d'embarras ». Et que « une hypothèse... qu'ils reconduisent hors des frontières de la science, sans même la remercier de ses services provisoires ». Et que « on me vole mon moi » (deux fois). Et les citations : In eo vivimus et sumus ; — clamante conscientia ; — inconcussum quid ; — mœnia mundi ; — etc., etc. Tant d'érudition humiliera les psychophysiologistes ; il vaut mieux les convaincre sans les humilier.

LUCIEN HERR.

CHRONIQUE

— MM. J. STEINER et A. SCHEINDLER publient à la librairie Tempsky (Wien u. Prag) un volume d'exercices destiné à faire suite à celui que nous avons annoncé il y a quelques mois (*Lateinisches Lese = u. Uebungsbuch für die II Classe der österreichischen Gymnasien* ; vi-121 p., in-8, 1890). Ce volume correspond à une seconde année de latin et on y trouve la même compétence et la même intelligence des besoins des classes que dans le précédent. Un lexique (*Wortkunde zu Steiner-Scheindlers lat. Lese = u. Uebungsbuche für die II Classe*, Vienne, 1890 ; 118 p.), enfermé dans le même cartonnage, complète le livre d'exercices.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 mars 1890.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, il est procédé au vote pour l'attribution du prix Jean Reynaud.

Deux tours de scrutin ont lieu et donnent les résultats suivants :

	1 ^{er} tour	2 ^e tour
M. Mistral.....	21 voix.	27 voix.
M. Dutreuil de Rhins....	14 —	14 —
M. Eugène Müntz.....	6 —	2 —
M. Châtelain.....	1 —	» —
Bulletin blanc.....	1 —	» —
Votants.....	43	43

Le prix Jean Reynaud est décerné, en conséquence, à M. Frédéric Mistral, pour son dictionnaire de la langue provençale, intitulé : *lou Tresor dou Felibrige*.

JULIEN HAVET.

1. La note de la page 7 est curieuse : « J'écris partout *Biran* et non *Maine de Biran* pour la même raison qui fait écrire Descartes tout court et non Descartes du Perron. » Je ne vois pas bien le rapport, et, s'il y en avait un, c'est *Perron* qu'il faudrait dire.

Séance du 2 avril 1890.

M. Th. de Sichel, par une lettre adressée au secrétaire perpétuel, remercie l'Académie de l'avoir admis au nombre de ses associés étrangers.

M. Constantin-N Rados adresse en hommage à la Compagnie sa traduction de l'ouvrage de l'amiral Julien de la Gravière sur la marine des anciens : *ἱστορία τοῦ ναυτικοῦ τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων* (Athènes, 1890, in-8°).

M. Heuzey donne lecture d'un mémoire intitulé : *Un dieu carthaginois*. Il s'agit d'une divinité que l'art gréco-romain représentait sous la forme d'un Jupiter-Sérapis ou plutôt d'un Esculape, coiffé de la dépouille d'un coq. Après avoir énuméré les divinités qui, à l'exemple de la déesse égyptienne Maut, coiffée d'un vautour, portent ainsi sur leur tête la peau d'un animal et particulièrement d'un oiseau, il fait remarquer que le coq ne peut avoir été un attribut d'une très haute antiquité. En effet, cet animal ne fut acclimaté dans l'Asie occidentale qu'au vi^e siècle, par les Perses, et n'exista d'abord que dans les bois sacrés des sanctuaires, qui jouèrent souvent dans l'antiquité le rôle de nos jardins d'acclimatation. Sur des cachets néo-babyloniens, le coq est l'emblème du dieu Nergal, le Mars assyrien. C'est, pour les Orientaux, l'oiseau dont le chant matinal chasse le mauvais esprit. Chez les Grecs, il est consacré, comme symbole de l'ardeur guerrière, à Mars, à Hermès ou aux Dioscures ; comme chantre du jour, à Apollon et à la Minerve ouvrière ; comme vainqueur des influences malignes, à Esculape. Dans les images qui font l'objet du mémoire de M. Heuzey, il faut, pense-t-il, reconnaître Eshmoun, l'Esculape phénicien, dont le temple était le principal sanctuaire de Carthage.

M. Bréal signale, dans une *devotio* récemment découverte à Tunis par M. de la Blanchère, la mention d'un dieu qui *habet arceptorem* (c'est-à-dire *acceptorem*) *super caput*.

M. Maspero fait remarquer que Champollion a signalé des poulets sur des monuments égyptiens de la XII^e dynastie, à Beni Hassan. Il semble résulter de là que le poulet fut connu en Egypte beaucoup plus tôt qu'on ne le croit ordinairement.

M. Abel des Michels, professeur à l'École des langues orientales vivantes, lit un mémoire sur le testament d'un roi d'Annam. Ce roi, Thiéu-tri, est le fils de Minh mang, à qui la cruauté de ses persécutions contre les chrétiens a fait donner le surnom de « Néron de l'Annam ». Son testament est en chinois ; M. des Michels en communique à l'Académie la traduction complète. Il fait ressortir, dans le document, le style à la fois archaïque et prétentieux, le soin que prend le roi de recommander à ses successeurs les ministres qui le dominent, son affectation de sollicitude envers son peuple. Thiéu-tri soutint, contre le royaume de Siam, une guerre qui fut toute au détriment de l'Annam ; il s'efforce, dans son testament, de présenter son rôle en cette affaire sous le jour le plus favorable. La pièce fournit des renseignements nouveaux qui éclairent plusieurs points de l'histoire de l'Indo-Chine.

M. Marcel Schwob communique des documents tirés des archives de la Côte-d'Or, qui jettent un jour tout nouveau sur l'interprétation des ballades en jargon de François Villon. On doutait si le jargon employé dans ces pièces était un pur langage de fantaisie ou un véritable argot de malfaiteurs : la seconde hypothèse est la vraie, et on n'en peut plus douter. M. Schwob a examiné à Dijon les pièces du procès fait aux membres d'une bande de voleurs, les *Compagnons de la Coquille* ou les *Coquillards*, qui furent arrêtés et exécutés en cette ville en 1455. Parmi ces pièces, on trouve un vocabulaire qui fut dicé par l'un des accusés aux magistrats chargés de l'instruction et qui contient un choix des principaux termes du langage secret dont se servaient les affiliés à la bande. Plus de vingt mots de cette liste se retrouvent dans les ballades de Villon, où l'on n'en comprenait pas toujours bien le sens et où ils deviennent désormais plus clairs. La Coquille était une bande puissante, d'environ mille affiliés, qui dut subsister longtemps après l'arrestation de quelques-uns de ses membres à Dijon. La ballade II du jargon de Villon est expressément adressée aux Coquillards, et deux de ses amis, dont il parle dans ses vers, Regnier de Montigny et Colin de Cayeux, étaient de la Compagnie. On peut craindre que Villon n'en ait fait partie lui-même.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : CONDAMIN (James), *Histoire de Saint-Chamond et de la seigneurie de Jarez, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* ; — par M. Sméon Luce : 1^o MARIN (Paul) *Jeanne d'Arc tacticien et stratège*, tome II : *les Voix de Jeanne d'Arc avant la sortie de Compiègne* ; 2^o JOUBERT (André), *les Constantin, seigneurs de Varennes et de la Lorie* ; — par M. Boissier : JULLIAN (Camille), *Inscriptions romaines de Bordeaux*, tome complémentaire ; — par M. de Lasteyrie : MÉLY (F. DE) : 1^o *Jehan Soulas au Louvre et à la cathédrale de Chartres* ; 2^o *le Cardinal Etienne de Vancza et la famille Chardonel, réponse à M. l'abbé Clerval*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16

— 21 avril —

1890

Sommaire : 181. ARSÈNE DARMESTETER, *Reliques scientifiques*. — 182. BARTHOLOMÆ, *Le groupe indo-européen ss*. — 183. SCHMALZ, *La langue d'Asinius Pollio*. — 184. WILLEMS, *Le droit public romain*. — 185. PAULSON, *Un manuscrit de S. Jean Chrysostôme*. — 186. ROLLAND, *Variétés bibliographiques*. — 187. A. WADDINGTON, *Hubert Languet*. — 188. GOURCUFF, *Jean Meschinot et Corentin Royou*. — 189-190. FAY, *Souvenirs de la guerre de Crimée; Marches des armées allemandes*. — 191. BRUCH, *Souvenirs*. — 192. CHARVÉRIAT, *A travers la Kabylie*. — *Chronique*. — *Académie des Inscriptions*. — *Société des Antiquaires de France*.

181. — ARSÈNE DARMESTETER. *Reliques scientifiques*, recueillies par son frère. Paris, Cerf, 1890. 2 vol. in-8 de LXXVI-310 et 328 p. Avec portrait par Ch. Waltner. — Prix : 30 francs.

Ces deux volumes seront accueillis par les lecteurs de la *Revue critique* comme le plus bel hommage à la mémoire d'un homme qui fut, pour beaucoup d'entre eux, un conseiller et un maître, et dont le nom reste indissolublement attaché à l'œuvre que notre recueil a entreprise. L'excellence des travaux d'Arsène Darmesteter leur a permis d'affronter victorieusement l'épreuve de la réimpression, si fatale aux œuvres que l'originalité du savoir personnel ne soutient pas. On y retrouvera entr'autres le mémoire publié dans la *Romania* de 1876, où Darmesteter établit pour la première fois une loi de la phonétique française qui suffirait à faire vivre son nom, et l'article sur l'histoire de l'épopée française de Rajna, admirable résumé d'un beau livre, qui a paru dans notre *Revue* en 1884. Tous les romanistes connaissent le travail sur les glosses et glossaires hébreux du moyen âge, mais peu de personnes savent qu'Arsène n'avait pas vingt-cinq ans lorsqu'il l'a écrit. Avec la publication des deux élégies du Vatican, la notice sur l'autodafé de Troyes et les deux rapports sur ses missions en Angleterre et en Italie, il forme l'ensemble des *études judéo-françaises*, où Darmesteter n'avait pas de précurseur. L'important mémoire sur le Talmud, imprimé tout récemment dans les *Actes* de la Société des études juives, sera une révélation pour ceux à qui les études favorites de l'auteur cachaient en lui l'érudit théologien. On est frappé, en relisant ses deux *Leçons d'ouverture*, de la sûreté et de la vigueur d'un style qui atteint à l'éloquence sans y prétendre. Mais il faudrait énumérer tous ces articles, car il n'en est aucun qui n'apporte une vive lumière tant sur le sujet qu'il traite que sur l'intelligence privilégiée de son auteur. Ce philologue était un artiste et un poète; c'était aussi, et par dessus tout, un penseur.

Pourquoi et comment, c'est ce qu'on a pris soin de nous apprendre.

M. James Darmesteter, qui a publié ces deux volumes, les a fait précéder d'une notice biographique digne de son frère et de lui. Il a écrit là, sur les débuts difficiles d'Arsène, sur les qualités que l'hérédité morale lui avait transmises et que l'éducation a développées, des pages émues où tout est à retenir. Comme dans le beau portrait gravé en tête de l'ouvrage, et mieux encore, on y verra revivre cette douce et sympathique figure de savant, qui reste entourée de tant d'affections et de regrets. Assurément, il était difficile à un frère d'exposer et d'apprécier avec clairvoyance l'œuvre scientifique d'un frère tendrement aimé; M. James Darmesteter y a réussi. A côté de la leçon d'ouverture du maître d'Arsène, consacrée à la mémoire de Paulin Paris, cette belle notice restera un témoignage de la sérénité d'une intelligence d'élite, qui domine, sans l'étouffer, le trouble du cœur, pour aller droit, suivant son usage, à la vérité.

Salomon REINACH.

182. — (Studien zur indogermanischen Sprachgeschichte. Von Chr. Bartholomæ.

1.) *Indogermanisch ss*, mit vier Exkursen : Zur n-deklination; zur bildung des gen. sing.; der abhinitasandhi im rgveda; zu den ai. gen. plur. auf -ân, -fn, -ûn, -rn. Von Chr. Bartholomæ. Halle a. S., Max Niemeyer, 1890. In-8, x-148 pp. Prix : 5 mk.

C'est par un excellent travail de phonétique indo-européenne que M. Bartholomæ inaugure cette nouvelle série d'études linguistiques. Comme de tous les essais de ce genre, il s'en dégage presque autant de suggestions conjecturales que de certitudes. Je voudrais essayer de faire brièvement le départ des unes et des autres.

Un point me semble acquis : le groupe indo-européen *ss* ne devient jamais phonétiquement *ts*; il se réduit simplement à un seul *s*, si l'on en juge par sk. *ási* = gr. *ἄσι* = **ēs* = i.-e. **ēs* = **ēs-si* (tu es); ou peut-être y persiste-t-il dans certains mots où il a été ramené par l'analogie vers la fin de la période proethnique, cf. gr. *ἔσσι*, doublet homérique de *ἔῃ*¹. Les exemples de mutation indo-éranienne en *ts* sont, ou suspects, ou étrangers à la phonétique pure; et il n'y a notamment rien à tirer du type *vidvātsu* pour **vidvās-su*, soit parce que ce thème contenait réellement, dans certaines de ses flexions, un *t* final (cf. gr. *ἔδωτ-ος*), soit plutôt parce qu'il a pu être influencé par d'autres thèmes de participes (type *bhārant-* *bhārat-*), ou par les adjectifs en *-vant-*, avec lesquels il présente certainement des affinités sémantiques².

Dans cet ordre d'idées, il n'y a vraiment d'embarrassant que le type

1. Je rappelle qu'en grec aussi le groupe *σσ* postérieurement développé est sujet à des réductions dont la formule nous échappe. C'est sans doute qu'en réalité il n'y a pas de sifflante double, mais un seul sifflement continu qui peut être prolongé ou écourté.

2. Dans un article dont M. B. ne paraît pas avoir eu connaissance (*Rev. crit.*, xxviii, p. 117), j'ai cité un petit fait qui peut-être vient encore à l'appui de sa théorie.

gáchati gáčchati, où le *cch* semble provenir d'un groupe *sk* devenu *sc* et traité ensuite comme le serait *tç* en semblable position; mais, quand il en serait ainsi, on ne voit pas au juste ce qu'il en ressortirait de concluant quant au traitement du *ss* intervocalique. L'expédient de M. B. n'en laisse pas moins fort à désirer : si à son exemple on pose i.-e. **gmskhéti*, on rompt inutilement la connexion entre le sanscrit et ses congénères (gr. βάσκει), et l'on n'aboutit jamais qu'à un indo-éranien **gaççhati*, d'où l'on n'aperçoit pas de retour à *gáčchati*. Il reste la ressource d'un indo-éranien **gaskhati*, sorti de **gaskati* par une aspiration hystérogène, comme *ásthât* de **ástât* = ἄστη = lat. *stat*, etc. Mais à quoi bon? Si le groupe *skh* a pu donner *cch*, pourquoi le groupe *sk* n'aurait-il pu tout uniment le donner aussi? Que savons-nous de la valeur phonétique de ces divers groupes à l'époque lointaine où s'est accomplie la mutation? Nous nous trouvons ici en présence d'un processus qui, par cela même qu'il n'apparaît que dans une seule catégorie morphologique, défie toute analyse et réduit la tâche du linguiste à une simple constatation.

Je ne crois donc pas que *ss* devienne *ts*, comme l'a enseigné M. J. Schmidt, mais je ne crois pas non plus, comme le veut M. B., que *zhh* indo-éranien donne *dbh* en sanscrit. Les supports de l'une et l'autre thèse me paraissent se valoir : pour étayer une loi phonétique, il faut autre chose que des formes casuelles isolées et rares, *ushádbhis* (th. *ushás*-, 1 fois dans le R. V.), *mádbhyás* (th. *más*-, 2 fois dans l'A. V.), et le rapprochement de *sk. madgú-* (animal aquatique) avec le lat. *mergus*, deux mots dont la finale ne concorde pas et que leur isolement même a dû exposer à mainte corruption. J'ai toujours admiré la hardiesse des esprits qui parviennent à se former une conviction sur de pareilles données. M. B. concède aujourd'hui (p. 5) — et il a bien raison — que lat. *mergus* ne procède peut-être pas de **mezgus* : est-il beaucoup plus sûr que *sk. madgú-* soit sorti de **maxgú*? Si *mátsya-* (poisson) est sans rapport primitif avec *madgú-*, jurerait-il que la dentale de l'un de ces mots n'ait pu s'introduire dans l'autre? « Aliqua nescire » est mieux qu'une nécessité pratique : comme l'a dit Quintilien, c'est parfois une vertu.

Mais alors, si *ss* ne devient point *ts*, si *zhh* ne devient pas *dbh*, d'où sort la dentale de *mádbhyás* et d'*ushádbhis*. ...? — Que sais-je? A-t-on expliqué l'*r* d'*usharbúdh* et de *vanargú*, le *d* de *adbhyás*, le *d* cacuminal de *anadváh* et de *padbhis*, et tant d'autres phonèmes capricieux? Peut-on les expliquer autrement que par une intrusion analogique ou par l'existence de doublets tout hypothétiques? Là-dessus tout le monde est d'accord; personne ne se refuse à admettre que la déclinaison sanscrite, comme toute autre, et plus que toute autre, puisqu'elle est plus riche,

1. L'objection que M. J. Schmidt tire de *digeró* ne repose pas sur un défaut de méthode : à la grande rigueur, il est vrai, on pourrait supposer que *digeró* a été refait sur *dídúco* et similaires; mais pourquoi, au contraire, l'*r* de **dirgeró* n'aurait-il pas été conservé par l'appui que lui prêtait l'*r* de *dirimó*?

est une **systématisation** artificielle de formes, les unes normales, les autres troubles. Mais voici où git le différend : les uns, en présence d'un *ṛaṣ*, disent « c'est un accident » et passent outre; les autres, plus une forme est rare, insolite et isolée, plus ils la prennent et l'estiment authentique; « car, pensent-ils, l'analogie tendait à la faire disparaître bien plutôt qu'à la créer, et elle a eu d'autant plus de peine à subsister qu'elle était seule de son espèce. » Les deux points de vue sont exacts : il ne s'agit que d'en changer à propos, et c'est souvent affaire de divination plus que de méthode.

L'étude sur le groupe *ss* n'occupe que la moitié du livre (pp. 1-68); le reste se répartit entre quatre essais d'inégale longueur, dont on a vu les titres et parmi lesquels l'intéressante statistique des cas d'abhinibhita-sandhi dans le Rig-Véda (pp. 81-116) mérite une mention à part.

On sait que, parmi les complications arbitraires dont les compilateurs se sont plu à encombrer les textes védiques, il n'en est pas de plus arbitraire que la prétendue élision d'*a* initial après *e* ou *o* final. Constante dans l'usage classique, elle semble dans le Véda n'avoir d'autre loi que la fantaisie des copistes; mais, là même où ils ont éliminé l'*a*, la prosodie en exige la plupart du temps la restitution. La conclusion de M. B., c'est qu'elle l'exige toujours et que les rares cas d'élision apparente s'évanouissent au grand jour de la critique grammaticale. Il les classe comme suit :

1° L'*a* éliminé est celui d'un augment (ce cas est de beaucoup le plus fréquent), v. g. *priyáso 'janayanta* : — il est dès lors bien plus simple de lire *janayanta* sans augment, également correct ;

2° L'*a* est l'initiale d'une préposition, *ápi*, *abhi*, *ádhi*, etc. : — mais la plupart de ces préfixes avaient des doublets monosyllabiques, *pi*, *bhi*, etc., attestés par le sanscrit ou par ses congénères, et ceux qui n'en avaient pas ont pu en recevoir à l'image de ceux qui en étaient primitivement pourvus ;

3° L'*a* suit le démonstratif *só*, soit *sò 'gnis* : — ce démonstratif, privé d'*s* final dès la période proethnique, comme le montre le gr. *ῶ*, et d'ailleurs proclitique, pouvait se contracter avec le mot suivant (v. g. véd. *séd* = *sá id*), ce qui, dans l'espèce, donnait **ságnis* = **sá agnis*, ou bien il pouvait, par analogie des autres thèmes en *a-*, se construire *só agnis* (comme *rshvó agnis*), et les deux liaisons *só agnis* et **ságnis* ont abouti par contamination à **sògnis*, qu'on a écrit *sò 'gnis* faute de savoir comment l'écrire ;

4° L'*a* suit un pronom personnel enclitique, *me*, *te*, *no*, *vo* : — ici les explications de M. B. (p. 110) me paraissent confuses et peu convaincantes, et j'y renvoie sans insister, préférant de beaucoup voir dans ce cas tout sporadique une imitation du précédent ;

5° L'*a* est l'initiale de l'enclitique *asya* : — il se peut qu'il ait existé un doublet monosyllabique de *asya*, méconnu des diascévastes, ou que la liaison *pitásya* ait servi de modèle à une liaison **putrósyas* qu'on aurait écrite *putrò 'sya* ;

6° Tout ce triage effectué, il demeure un résidu irréductible, mais vraiment insignifiant, qui disparaît au prix de quelques corrections aisées.

On pourra disputer sur quelques-unes de ces corrections. Celle notamment de R. V. III. 59. 2 d (p. 94), *náínam ánhó açnoty ántito ná dūrât*, ne saurait me satisfaire. M. B. supprime *açnoty*, ce qui suppose une ellipse hardie — admissible, je le veux bien, à la rigueur — et donne d'ailleurs une trishtubh boiteuse; or, autant je concède qu'on rencontre çà et là des trishtubhs de dix syllabes, autant je crois qu'il faut s'interdire d'en restituer une : la critique verbale a le devoir de s'appuyer sur la règle, et non sur l'exception. J'avoue que j'aimerais encore mieux laisser le texte tel quel et y lire une trishtubh de douze syllabes, si *açnoty* pour *açnôti* n'était invraisemblable. En l'état, on peut, ou supprimer *enam*, ou, si l'ellipse paraît offrir difficulté (cf. pourtant R. V. III. 5. 8 b, VII. 32. 8 c, etc.), supposer une corruption plus profonde que M. B. ne la soupçonne, par exemple une glose prosaïque remplaçant le texte primitif *nānhas tām ānad...* '.

En somme, quoique la base assignée par M. B. à l'abhinihita-sandhi semble prodigieusement étroite, personne ne s'étonnera de voir, dans une langue aussi factice que le sanscrit classique, toute une théorie phonétique édifiée sur la pointe d'une aiguille. Mais, en admettant que la question des origines doive encore être réservée, un point important demeure acquis : l'abhinihita-sandhi est encore absolument étranger à la littérature védique, et la restitution de l'*a* indûment éliidé y est beaucoup plus facile que ne l'est, par exemple, celle du digamma dans Homère, tenue cependant à juste titre pour certaine.

Outre les index, M. Bartholomae a joint à son ouvrage un substantiel sommaire de cinq pages, qui permet de suivre le fil de son argumentation et, le livre une fois lu et compris, de le relire au besoin en quelques minutes. C'est une innovation heureuse, dont tous les travailleurs lui sauront gré.

V. HENRY.

183. — Ueber den Sprachgebrauch des Asinius Pollio in den bei Cicero *ad Familias* X, 31, 33 erhaltenen Briefen mit Berücksichtigung der bei Quintilian, Seneca... etc., überlieferten Fragmente aus dessen Reden und Geschichtsbüchern, von J. H. SCHMALZ. 2^{te} verbesserte Auflage. München, 1890. C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, in-8, iv-60 p.

Cet opusculé, accueilli favorablement tout d'abord, reparait en seconde édition. C'est un catalogue soigné de toutes les particularités qu'offre la langue d'Asinius Pollio. Le nom de l'auteur, qui joint à une science exacte du latin historique une connaissance étendue des

1. Observer dans ce cas la triple allitération.

travaux analogues récents, suffit pour le recommander¹. Je ne puis cependant me dispenser de soulever une objection sur la valeur des résultats obtenus. M. Schmalz se propose de confirmer par une étude de détail le jugement porté sur l'écrivain par l'auteur du *Dial. des Orat.*, ch. 21 : « *Durus et siccus* », et par Quintilien, X, 1, 113 : « A nitore et jucunditate Ciceronis ita longe abest, ut videri possit sæculo prior. » Assurément, ce jugement subsiste ; mais il est délicat d'en prouver la justesse par ce qui nous reste d'As. Poll. ; nous avons conservé bien peu de chose et parmi les exemples cités par M. Schmalz, il en est un certain nombre qui n'apportent rien de décisif. — P. 13, Pollio emploie *ad famil.*, X, 32, 5, *nanctus* au lieu de *nactus*, et Priscien mentionne cette particularité ; mais M. Schm. convient que dans Cicéron et dans César *nactus* l'emporte sur *nanctus* ; il n'y a donc rien à tirer de là. — P. 15, Pollio, *ib.* X, 33, 3, emploie dans un membre de phrase *uterque* avec le verbe au singulier et met dans le suivant le verbe au pluriel ; mais Cicéron et César en font tout autant. — P. 16, il écrit, *ib.* X, 33, 4 : Ventidium quoque se cum legione IV, VIII, IX.... En pareil cas, Cicéron met le mot *legio* tantôt au singulier, tantôt au pluriel. Cet exemple unique de Poll. suffit-il à montrer qu'il avait pour le singulier une préférence ? — P. 21, X, 31, 6, Poll. écrit : familiarem meum tuorum numero habes, sans *in* devant *numero*. Or, Cicéron use indifféremment des deux constructions ; il n'y a donc rien à conclure du passage cité, etc., etc. En outre, M. Schmalz a une tendance à attribuer à l'influence de Poll. sur les historiens postérieurs l'usage de certaines locutions qu'ils peuvent aussi bien avoir pris à ses devanciers. M. Schmalz n'a donc pas échappé complètement au danger que lui faisait courir *l'insuffisance des matériaux*. Il reste cependant un certain nombre de faits intéressants qui étaient sa thèse.

A. CARTAULT.

184. — WILLEMS. *Le droit public romain*. Louvain, Peeters, 1888 ; in-8 de 671 pages (6^e édition).

M. Willems n'a pas cessé d'améliorer ce manuel à chaque nouveau tirage. Si l'on compare la présente édition aux premières, on y remarque des différences assez sensibles. Bien que l'ouvrage soit imprimé en plus petits caractères, il compte deux cents pages de plus. Les matières

1. P. 20 sq., M. Schmalz étudie avec soin la construction du complément indirect de *imponere* ; mais il oublie de citer le passage d'As. P. qui donne lieu à cette discussion. Cic. *ad fam.*, X, 33, 3. — P. 40, il identifie l'emploi fait par Asinius Pollio, *Ibid.*, X, 31, 4, et par Cornificius, 4, 31, du mot *transvolare* ; il y a une grande différence : chez Cornif., c'est une métaphore de rhéteur : Alexandro si vita data longior esset, Oceanum (manus) Macedonum transvolasset. Chez As. P., c'est un mot énergique pris dans son sens propre : les troupes de Lepidus occupent les Alpes, dit-il ; pouvais-je les franchir comme un oiseau ? — Si cetera transissem, nunc etiam Alpes poteram transvolare, quæ præsidio illius tenentur ?

y sont distribuées dans un ordre meilleur; l'auteur s'est surtout efforcé de mieux déterminer les transformations qu'ont subies aux diverses époques les institutions. Il n'est pas un chapitre qui n'ait été soumis à une révision attentive, et il en est plusieurs qui ont été modifiés de la façon la plus heureuse. La bibliographie est parfaitement au courant, et la plupart des opinions énoncées par les modernes sur les questions controversées sont discutées ou tout au moins indiquées. J'ajoute que les solutions adoptées par M. W. sont généralement sages et dénotent une connaissance personnelle des documents. Ce manuel est donc de ceux qu'on peut recommander en toute confiance. On regrette seulement de n'y rien trouver sur l'armée et la marine.

P. G.

185. — *Symbolæ ad Chrysostomum patrem*. Scripsit Johannes PAULSON. I. De codice Lincopensi. Accedit tabula palæographica. (Ex actis Universitatis Lundensis, t. XXV). Lundæ, 1889, Hjalmar Møller, 88 pp. in-4, 1 planche.

M. Paulson publie une étude très complète du manuscrit des homélies de S. Jean-Chrysostôme, sur la 1^{re} aux Corinthiens, qui se trouve dans la bibliothèque diocésaine de Linköping (Suède), sous la cote : *theol. 178*. Ce manuscrit, qu'il date du commencement du XII^e siècle, a été apporté de Grèce en Suède par les compagnons de Christophe von Königsmark (mort en 1694), et probablement à la suite du siège de Négrepont en 1688. Divisé en plusieurs parties, ce qui en reste a été réuni par Benzélius (mort en 1743), et passa en 1757 à la bibliothèque de Linköping avec tous les livres de ce savant. Le manuscrit primitif devait comprendre au moins 228 feuillets : il n'en reste plus que 58, écrits sur deux colonnes. Les lacunes sont réparties entre la plupart des cahiers, de façon que cinq homélies seulement ont été conservées en entier : XX, XXIII, XXIV, XXX, XXXIII¹. M. P. fait une description très minutieuse des particularités paléographiques, grammaticales et orthographiques du manuscrit. On peut citer son travail comme un modèle de monographie. Il publie à la suite de la description les variantes par rapport au texte de Migne. Comme il le reconnaît, il est difficile de se prononcer sur leur valeur, faute de collations complètes des autres mss. Néanmoins, on peut conjecturer que le *Lincopensis* est de la même famille que le Regius (B. N. 1818), et que les mss. qui ont servi aux traducteurs latins. De plus, il semble bien que les textes de l'Écriture ont été ramenés par les copistes dans le *Lincopensis* à la forme commune.

P.-A. L.

1. En outre, on a les fragments de VI, XVIII, XIX, XXI, XXII, XXV-XXVII, XXIX, XXXI, XXXII, XXXIV, XXXV, XXXVII et XXXVIII.

186. — **Variétés bibliographiques.** (Librairie Rolland, 2, rue des Chantiers; 5 fr. le volume; 0,50 le numéro).

M. E. Rolland, l'auteur de la *Faune populaire*, un des deux fondateurs de *Mélusine*, qui a déjà tant fait pour le folk-lore français, vient de lui donner un nouvel essor en fondant les *Variétés bibliographiques*, publication qui paraît tous les deux mois et forme un véritable magasin de curiosités où chacun trouvera son compte. Les *Variétés* ne se bornent pas au folk-lore : elles contiennent nombre de curiosités historiques, littéraires et lexicographiques, des réimpressions de documents rares ou oubliés. Nous trouvons, par exemple, dans les premiers numéros : des glanures lexicographiques (termes de caresse, termes relatifs à la culbute, noms donnés aux ricochets, noms de la chiquenaude), des séries de proverbes sur la femme, des contributions à l'histoire des postes, des vins artificiels, des ascenseurs, etc., des renseignements sur des textes anciens d'argot. La partie la plus précieuse du recueil sera la publication de la *Flore populaire*, que M. Rolland y commence et qui s'y poursuivra en recevant, au fur et à mesure, tous les documents qui lui arriveront, de sorte que l'enquête restera toujours ouverte. Les *Variétés* publient aussi des addenda à la *Faune*.

187. — Albert Waddington. **De Huberti Langueti Vita** (1518-81). Paris, 1888, in-8, vi, 140 pages.

Il faut féliciter M. Albert Waddington d'avoir pris pour thèse la vie de Hubert Languet ; il était difficile de choisir un sujet qui offrit plus d'intérêt ; voyageur, diplomate, doué d'une rare connaissance des hommes et des choses, Languet est une des figures les plus curieuses du *xvii*^e siècle. Sans doute il n'était rien moins qu'inconnu ; mais de la Mare, son premier historien, n'a point eu à sa disposition nombre de documents qui n'ont été que publiés ou accessibles depuis lui, et les autres écrivains qui se sont occupés de ce français, ambassadeur pendant dix-sept ans d'un prince allemand, n'ont abordé que des parties isolées de sa vie. Il restait donc à glaner après eux. Grâce à une étude attentive de l'immense correspondance et à la découverte dans la bibliothèque Sainte-Geneviève de lettres de Languet non encore publiées, M. A. W. a pu rectifier ou compléter sur plus d'un point ses devanciers, et en s'aidant de leurs travaux, ainsi que des sources nombreuses d'information qui se rapportaient à son sujet, il a retracé avec une consciencieuse habileté l'histoire de ce politique, l'un des hommes les plus célèbres du siècle de la Réforme.

Son étude se compose de six chapitres ; le premier raconte l'histoire de Languet pendant les quarante-deux premières années de sa vie ; le second est consacré aux missions qu'il remplit en France de 1560 à 1572 ; le troisième à l'ambassade dont il fut chargé par l'électeur de

Saxe à la cour de Vienne pendant les cinq années suivantes; le quatrième retrace les dernières années de sa vie; dans le cinquième, M. A. W. nous fait connaître ses relations les plus importantes et ses principaux amis; enfin, dans le sixième et dernier chapitre, il a essayé de donner du diplomate-érudit un portrait fidèle et ressemblant.

Si Languet ne joua aucun rôle pendant la première moitié de sa vie, elle n'en offre pas moins un grand intérêt; c'est l'époque de ses voyages et de ses longues études. Né à Vitteaux en Bourgogne, en 1518, après trois ans passés à l'Université de Poitiers, il était revenu dans sa famille en 1539; c'était le moment où la Réforme se répandait en France; Languet sentit des doutes sur la doctrine catholique s'élever dans son esprit; pour les dissiper, on l'envoya dans le midi de la France, en Espagne et en Italie; mais la vue de tant de pays nouveaux ne ramena point la paix dans son âme; elle ne fit que développer en lui le goût des voyages; il les poursuivit pendant plusieurs années; en 1547, il était encore en Italie. Il revint dans son pays natal l'année suivante; il ne devait pas y rester longtemps. La lecture des *Loci communes* de Mélancthon lui avait inspiré la plus grande admiration pour le réformateur; en 1549, il prit la résolution de se fixer auprès de lui et partit pour Wittenberg. Il ne devait rentrer dans sa patrie qu'au bout de onze ans. Il ne les passa pas en entier en Allemagne. Employant ses hivers à l'étude de la théologie, des lettres, de la politique, il consacrait ses étés à des voyages dans les pays les plus divers; c'est ainsi qu'il visita tour à tour la Prusse, la Silésie et la Pologne, la Hongrie, l'Italie, la Belgique, la Suède, avec la Livonie, la Carélie, la Laponie, peut-être même l'Angleterre et le Danemark. On le voit en 1553 à Vienne, en 1554 à Nuremberg, en 1555 à Rome, où il rencontra le cardinal du Bellay; l'année suivante il faisait à Francfort la connaissance de Calvin, etc. Les itinéraires de ces nombreux voyages sont souvent obscurs et incertains. M. A. W. a fait de louables et souvent heureux efforts pour les éclaircir et permettre ainsi de suivre Languet dans ses longues pérégrinations.

Jusque-là Hubert Languet avait mené une vie indépendante : en 1560 il entra au service de l'électeur de Saxe, Auguste I^{er}, et devint son agent à Paris. La guerre civile allait éclater en France; les princes allemands en observaient d'un œil curieux les signes avant-coureurs. Auguste, menacé par la branche ernestine, avait d'ailleurs des raisons particulières de chercher à connaître l'attitude de la cour de France; nul mieux que Languet ne pouvait le renseigner à cet égard. De là les missions répétées dont il le chargea de 1560 à 1571 dans notre pays. La correspondance de l'envoyé saxon pendant cette période, offre un intérêt exceptionnel. Témoin des événements les plus graves, en rapport avec les hommes les plus distingués de l'époque, ses lettres sont une source précieuse d'informations pour l'histoire de la première période des guerres de religion. Le cercle des relations de Languet, déjà si vaste, s'étendit encore pendant les séjours qu'il fit, car il ne résidait pas toujours à Paris,

à Strasbourg, à Cologne, à Francfort ou à Spire, etc. Ce fut alors qu'il fit la connaissance personnelle de Guillaume d'Orange, de l'électeur palatin et de Jean-Casimir, ce « condottiere » allemand qui joua un si grand rôle dans nos guerres civiles. Chargé de négociations avec le roi de Navarre et la reine-mère, il prit part à l'ambassade envoyée en 1570 par les princes protestants d'Allemagne à Charles IX, et ce fut lui qui porta la parole en leur nom. Mais Languet n'était pas seulement un diplomate habile, c'était encore un érudit; aussi entretenait-il des relations avec les savants les plus célèbres de France, Daurat, Turnèbe, l'écossois Buchanan, alors fixé dans notre pays, bien d'autres encore. En 1569 il accompagna Ramus, qui se rendait en Allemagne. On trouve un écho de ces relations savantes ou politiques dans ses lettres; c'est là ce qui en rend la lecture si attrayante et instructive.

La Saint-Barthélemy mit brusquement fin à la mission de Languet en France; il n'y avait plus d'alliance possible entre les princes protestants d'Allemagne et le roi qui venait de proscrire les réformés dans ses états; Auguste rappela son ambassadeur de Paris. Mais les talents dont il avait fait preuve engagèrent l'électeur à envoyer Languet à Vienne dès l'année suivante. Il devait y rester jusqu'en 1577. Maximilien II, qui régnait alors, était d'une santé débile; craignant sa fin prochaine, il fit en 1575 sacrer son fils Rodolphe à Ratisbonne; Languet se rendit alors dans cette ville; l'année précédente il avait visité la Moravie et accompagné l'empereur en Bohême. Il retourna encore à Prague, en 1576, avec le successeur de Maximilien. Il observait ainsi les événements par lui-même; aussi les jugements qu'il portait sur les affaires du jour sont-ils précieux à recueillir. M. A. W. relève avec raison la justesse de ses appréciations sur l'état de la Pologne et sur la situation de la Turquie. Les portraits qu'il a faits de Maximilien et de Rodolphe sont aussi à remarquer.

En 1577, Languet demanda à être relevé de ses fonctions d'ambassadeur à Vienne; Auguste fit droit à sa demande et lui accorda un revenu de 200 thalers. C'était le spectacle des divisions religieuses, dont la Saxe était alors le théâtre, et la persécution à laquelle étaient en butte quelques-uns de ses amis, non le désir du repos, qui avaient fait prendre à Languet cette résolution. Les années qui suivirent comptent en effet parmi les plus occupées de sa vie. Il n'avait point cessé d'être en rapport avec l'électeur et de le renseigner sur les affaires du jour. Celles de Belgique attiraient surtout l'attention. Les habitants appelaient Jean-Casimir; Languet qui était allé voir ce prince, ainsi que l'électeur palatin, à Heidelberg, l'accompagna quand il se décida à se rendre à l'invitation des Belges. Mais l'accord ne dura pas longtemps entre le condottiere et ceux qui l'avaient appelé; bientôt rebuté des difficultés qu'il rencontrait, Casimir passa en Angleterre et se rendit auprès d'Élisabeth. Languet, qui l'avait suivi, revint seul sur le continent avec Robert de Sidney, qu'il s'était chargé de conduire à Strasbourg. Il

s'arrêta quelque temps à Anvers, et y reçut l'accueil le plus amical de Guillaume d'Orange. Il y rencontra aussi Duplessis-Mornay, avec qui il était étroitement lié depuis son séjour en France. De Strasbourg, Languet alla aux eaux de Bade. Il trouva dans cette ville l'historien de Thou, et c'est alors qu'il lui adressa une « lettre » curieuse sur les affaires d'Allemagne que M. A. W. a eu la bonne fortune de découvrir à la Bibliothèque nationale. Peu de temps après, il retournait à Anvers. Cependant des conférences s'étaient ouvertes à Cologne pour régler les affaires de Belgique; Languet reçut de l'Électeur de Saxe l'ordre de se rendre dans cette ville, afin de le renseigner sur la marche des événements. Ainsi son rôle politique continuait. Il fut, l'année suivante (1580), appelé par le prince d'Orange à en jouer un nouveau. En quittant Cologne, il avait regagné Anvers, devenu son séjour de prédilection; de cette ville, Guillaume le chargea de se rendre en France avec les ambassadeurs belges envoyés auprès du duc d'Alençon. Ce fut là la dernière mission de Languet; l'année suivante, il mourut à Anvers, où il s'était empressé de rentrer après son voyage de France. Ainsi jusqu'à son dernier jour il se trouva mêlé aux événements contemporains; c'est là ce qui donne un si grand intérêt à sa correspondance et à sa vie tout entière.

Peu d'hommes, je l'ai déjà dit, eurent des relations plus étendues que Languet; la connaissance qu'il fit dans ses nombreux voyages des réformateurs et des savants, ainsi que des hommes politiques les plus célèbres de l'époque, l'explique sans peine; un chapitre de l'étude de M. A. W., et non le moins curieux, traite de ces relations, qui donnèrent presque toujours lieu à un échange de lettres d'un haut intérêt et furent non moins souvent l'occasion de vives et durables amitiés. Parmi tant de noms illustres, il faut citer des hommes politiques, tels que Achille de Harlay, l'Hôpital, Coligny, de Pibrac, Duplessis-Mornay, les théologiens Mélanchton, Peucer, Calvin, Théodore de Bèze, Pierre Martyr, les imprimeurs Henri Estienne, Wechel, Plantin, les érudits Lambin, Camerarius, Ramus, Turnèbe, l'historien de Thou, les jurisconsultes Baudoin, Hotman. M. A. W. n'a point essayé de refaire l'histoire de chacune de ces amitiés célèbres — c'eût été raconter à nouveau l'histoire de Languet — mais il a cru devoir consacrer une notice particulière aux rapports du diplomate avec Mélanchton, les deux Camerarius, et Philippe Sidney, qu'il avait rencontré d'abord à Francfort, en 1573, chez son ami Wechel, et pour lequel il éprouva, malgré la différence d'âge, une vive affection. Il y a là des détails curieux, sinon entièrement nouveaux.

A la fin de son étude sur Languet, M. A. W. a réuni en quelques pages tous les traits du caractère de cet homme véritablement grand et si peu connu; on y trouve les éléments d'un portrait qu'on peut à bien des égards regarder comme définitif. C'est là aussi qu'est examinée la question de savoir si Languet est l'auteur des *Vindiciae contra tyrann-*

nos qu'on lui attribue d'ordinaire; Bayle avait déjà mis le fait en doute, sans se prononcer néanmoins d'une manière définitive; de notre temps, le hollandais Antoine Thierne a restitué ce pamphlet à Duplessis-Mornay, en s'appuyant sur le témoignage même de la femme du célèbre réformé; c'est dans le même sens qu'opine M. A. W. : son impartialité l'a empêché de maintenir à Languet un ouvrage qui ne lui appartient pas. Cette impartialité, la connaissance approfondie des sources, telles sont les qualités qui recommandent surtout l'étude que je viens d'analyser, et qui la rendent irréprochable à tant d'égards. En la lisant, toutefois, on ne peut se défendre d'un regret : c'est qu'elle ait été écrite non en français, mais en latin. J'y sais bien un remède, et M. Albert Waddington me permettra de le lui indiquer; ce n'est pas sans doute de faire une traduction française de sa thèse, mais de reprendre son sujet, de lui donner les développements qu'il comporte et d'écrire enfin la biographie que mérite l'homme dont ses amis disaient :

Optimus Hubertus melior quo nemo repertus.

Ch. J.

188. — OLIVIER DE GOURCUFF. — **Ecrivains bretons.** Vie de Jean Meschinot 1490, par Guillaume COLLETET. Jacques Corentin Royou 1749-1828. Vannes, Eug. Lafoleye, 1890, grand in-8 de 20 p.

Je ne dirai que peu de mots de la seconde partie de la brochure de M. de Gourcuff, car, comme il le déclare lui-même (p. 15), on n'a rien de nouveau à consigner dans une notice sur la vie d'un homme qui « a été consciencieusement *biographié* par M. Levot », que M. du Châtelier a encore étudié « dans une série d'articles du *Collectionneur breton* sur les *Fréron* et les *Royou*, et auquel, enfin, M. Trévedy, dont les affirmations sont toujours puisées aux meilleures sources », a consacré des pages excellentes dans *Fréron et sa famille*. M. de G. s'est donc contenté de très bien résumer ce que l'on sait du personnage, en insistant sur les pièces qu'il fit représenter : *Phocion*, tragédie en cinq actes et en vers (théâtre Français, 16 juillet 1817) ¹; *le Flatteur*, comédie en un acte et en vers (théâtre Français, 18 novembre 1819); *Zénobie*, tragédie en cinq actes et en vers ² (Théâtre Français, 23 février 1821); *la Mort de César*, tragédie en cinq actes et en vers (théâtre de l'Odéon, 9 mai 1825), « une des chutes les plus bruyantes qu'aient enregistrées les annales dramatiques. »

M. de Gourcuff, après avoir cité sur Jean Meschinot, auteur des

1. M. de G. rappelle (p. 17), d'après un des biographes de Victor Hugo, M. Edmond Biré, que « le grand poète analysa le *Phocion* de Royou dans le *Conservateur littéraire*, et que, quinze ans plus tard, dans *Littérature et Philosophie mêlées*, il présenta cette analyse comme l'ébauche d'un drame qu'il aurait composé au collège. Le geai Hugo, paré des plumés du paon Royou, c'est amusant et imprévu ».

2. Un de ces vers reproduit le mot de François I^{er} :

Tout est perdu, Thamis, tout, excepté l'honneur.

Lunettes des Princes, La Croix du Maine, Du Verdier, Nicéron, l'abbé Gayet, P. Levot, ajoute : « Il nous manquait une notice ancienne, étendue, donnant, avec quelques détails biographiques, l'opinion d'un bon juge littéraire sur l'œuvre de Meschinot. » Cette notice, il l'emprunte à la copie partielle du manuscrit du Louvre, faite au commencement du siècle par M. Aimé Martin, et acquise en 1872 par la Bibliothèque nationale, copie qui « nous a conservé 147 notices, précieuses épaves arrachées au vandalisme de la Commune ¹. » Elle avait paru assez intéressante au professeur Aimé Martin pour qu'il écrivit plusieurs fois dans la marge cette note au crayon : *Bon pour mon cours*. M. de G. a bien fait de dire à son tour : *Bon pour ma plaquette*. Si quelques renseignements du vieux critique sont inexacts, comme ceux qu'il donne sur la première édition des *Lunettes des Princes*, en revanche, le choix de ses citations est très heureux, la richesse de ses références fort utile, et, somme toute, la lecture de la Vie de Jean Meschinot (discrètement mais sûrement annotée), fait encore plus regretter la perte du manuscrit original et encore plus désirer — comme fiche de consolation — la publication à laquelle songeait jadis M. de Caussade ² des notices abrégées qui nous ont été conservées dans la copie du n° 3073 des *Nouvelles acquisitions*.

T. DE L.

189. — *Souvenirs de la guerre de Crimée 1854-1856*, par le général Fay. Deuxième édition. Paris, Berger-Levrault, 1889. In-8, xi et 363 p. 7 fr. 50.

190. — *Marches des armées allemandes du 31 juillet au 1^{er} septembre 1870*, par le général Fay. Paris, Berger-Levrault, 1889. Grand in-4, 35 pages de texte. Deux tableaux et deux cartes. 12 fr.

Le *Souvenirs de la guerre de Crimée* paraissent en une deuxième édition. M. le général Fay a complété son premier récit par quelques extraits de la *Défense de Sébastopol*, de Todleben, et des *Lettres du maréchal Bosquet* à sa mère. On sait qu'il était aide de camp de Bosquet. Aussi met-il surtout en relief ce vaillant et habile soldat qui pensait à tout avant le combat, et qui, à l'heure du combat, voyait tout, appréciait tout avec sang-froid et paraît sur le champ aux difficultés qui

1. M. de G. loue (p. 3) le très ingénieux « essai de restitution » de notre regretté collaborateur Léopold Pannier, essai qui parut ici (1872). « Nous y relevons, dit-il (p. 4), les noms de plusieurs poètes bretons : Charles d'Espinay, évêque de Dol, auteur d'un petit volume de *Sonnets ronsardiens* (1560); Odet de La Noue, le fils aîné de La Noue bras de fer, dont les *Paradoxes sur l'adversité* (1583) ont été très goûtés et même traduits en vers anglais par le fameux Sylvester (1605); Michel Quillien de La Tousse, qui imite Du Bartas dans sa *Dernière Semaine* (1596); François Auffray, le recteur de Pluduno, dont nous avons étudié la *Zoanthropie* (1614), et les *Hymnes* (1625); le carme Nicolas Dadier, l'auteur agréablement fleuri de la *Parthenice Mariane* (1613). Hélas! pas une de ces notices n'existe dans la copie de la Bibliothèque nationale ».

2. Voir l'*Avertissement* de la *Vie de Jean-Pierre de Mesmes*, par Guillaume Colletet. (Paris, A. Picard, 1878, p. vii.)

se présentaient (p. 235-236). Il donne le récit succinct de ce qu'ont fait les autres chefs ou les autres fractions de l'armée d'Orient, mais il parle le plus souvent de la 2^e division d'infanterie, puis du 2^e corps, que Bosquet commanda successivement. Il insiste particulièrement sur Inkermann et retrace aussi exactement que possible, non seulement d'après tous les documents publiés depuis, mais d'après ses notes et ses souvenirs, les phases successives de cet assaut qui dura plus de sept heures ; lui-même demeura jusqu'au soir sur le champ de bataille au milieu des morts et des mourants. « Nous regardions avec tristesse, du haut du parapet de la batterie sur laquelle nous étions assis, ces mâles figures saisies par la mort au moment de l'action ; les uns déchirant encore la cartouche, d'autres se suspendant aux embrasures, presque tous sans colère sur le visage, et les traits reposés comme dans le sommeil » (p. 140). Mais M. F. ne se borne pas à nous raconter la sanglante mêlée d'Inkermann. Il a narré auparavant l'expédition de la Dobrudja, la bataille de l'Alma où, par une manœuvre hardie et très simple, la division Bosquet menaça la gauche et presque les derrières de l'armée russe, la charge de Balaclava qu'il a vue de ses yeux et qui fut pour lui un spectacle navrant (p. 92). Il décrit, après Inkermann, la tempête du 14 novembre 1854 ; les premiers tâtonnements et les hésitations de l'assiégeant ; la défense énergique de l'assiégé qui prit le rôle de l'assaillant et parut jusqu'au mois de juin assiéger lui-même les tranchées de l'adversaire ; l'offensive vigoureuse résolue et prise par Pélissier, la *tête de fer blanc* ; la prise du Mamelon Vert et des ouvrages blancs ; l'assaut du 18 juin ; la bataille de la Tchernaya ou de Traktir, ce « dernier enjeu » de la Russie ; l'assaut du 8 septembre qui échoua sur quatre points, mais qui réussit sur le cinquième, sur Malakof, la « clef de Sébastopol ». Un des endroits les plus curieux du volume, c'est l'état d'affaiblissement de l'armée anglaise dès le premier hiver, c'est sa démoralisation, c'est la lenteur et la méthodique froideur de ses mouvements. M. le général F. ne nie pas la solidité des soldats et la loyauté des officiers, mais il montre tout ce que les Anglais durent à leurs alliés : nos hommes furent obligés de leur apporter sur le dos leurs boulets et leurs obus depuis Balaclava jusqu'aux tranchées ; nos cacolets conduisirent leurs blessés et malades du camp aux ambulances ; lord Raglan demanda même si les Français pourraient garder et défendre, deux jours sur trois, les ouvrages du siège anglais, pour que son armée pût prendre du repos ; enfin il fallut fournir un bataillon de travailleurs français pour terminer la redoute anglaise du *Phare* (p. 146-152). Un autre trait remarquable, c'est l'amitié entre Français et Russes ; dans les trêves et tandis qu'on ramasse les morts, les officiers des deux nations causent familièrement : « L'un des nôtres complimentait un prince russe sur la fraîcheur de ses gants et lui demandait en riant si la marchande de Sébastopol était jolie ; d'autres parlaient de Paris, du plaisir qu'on aurait de se retrouver ensemble, la paix faite, et en attendant on échangeait des cigares. » Puis on se sépara et le

canon tonne de nouveau; « le vacarme, dit M. F., recommence de plus belle, comme si l'on se repentait d'avoir pu oublier quelques instants qu'on était en face l'un de l'autre pour se faire le plus de mal possible. Ces premiers coups de canon après une trêve m'ont toujours laissé dans l'âme une profonde impression de tristesse. Dure nécessité de la guerre! A peine le drapeau parlementaire a-t-il disparu, voilà les hommes dans leurs embuscades, le fusil au poing, et guettant la première tête qui se montrera par dessus le parapet; ils l'ajustent, au risque peut-être de tuer celui à qui ils viennent de donner la main, et qu'ils ont quitté, le sourire d'adieu sur les lèvres! » (p. 196-197). On voit, par ces citations, que M. F., tout en ne recherchant que la vérité, sait tracer de petits tableaux saisissants, et l'on nous en voudrait de ne pas citer encore la description de l'incendie de Varna (p. 28-29), celle du camp d'Oldfort où commencent les fatigues et les privations des Anglais (p. 40-41) ¹, celle de l'assaut de Malakof (p. 303-305) ², et surtout les pages consacrées aux divertissements des zouaves et à leur théâtre comique. M. F. reproduit le prospectus lithographié d'une de ces représentations. « J'ai, dit-il, ce programme sous les yeux, et j'avoue que je ne puis jamais le regarder sans une profonde émotion; car, derrière ces comédies, il y a un drame: ce programme, raturé en plusieurs endroits, porte ces simples et bien touchantes lignes: deux amateurs ayant été tués, et plusieurs blessés, on a été obligé de changer le spectacle qu'on se proposait de donner » (p. 251-252) ³.

En même temps qu'il publiait une deuxième édition de ses *Souvenirs de Crimée*, M. F. faisait paraître une étude sur les marches des armées allemandes du 31 juillet au 1^{er} septembre 1870. Il a lu avec la plus grande attention la *Guerre franco-allemande de 1870-1871*, publiée par le grand état-major prussien, et il en a tiré de précieux renseignements. Les cavaleries ont noblement rempli leur rôle sur le champ de bataille; mais en ce qui touche le service d'exploration, la cavalerie française n'a rendu aucun service et la cavalerie ennemie, inexpérimentée, faisant mal son office, ne s'est enhardie que peu à peu. On le verra

1. A remarquer dans cette description du camp d'Oldfort la comparaison entre Anglais et Français qui se nourrissaient, les premiers, fort mal, et les seconds, fort bien: les Français vivaient en escouade, par association; les Anglais faisaient leur cuisine individuellement. Ceux-ci reconnurent enfin les avantages de la vie en commun; mais, au lieu de nos petites marmites portatives, ils firent venir des marmites énormes qu'ils ne pouvaient déplacer.

2. L'auteur décrit les troupes qui attendent dans les tranchées le cri « en avant » et rapproche de ce spectacle le tableau de Protais, *Avant le combat*, qui offre l'image exacte des préliminaires de la journée du 8 septembre; Protais, dit M. Fay, a « passé près de nous, au 2^e corps, plusieurs mois durant lesquels il a appris à connaître et à rendre la vie de nos soldats avec autant de cœur que de vérité ».

3. M. Fay nous permettra une légère critique. P. 210, il écrit que Turenne repose à *Salzbach* et Marceau à *Altenkirchen*; le nom du village badois, toujours estropié par nos historiens, est *Sasbach* et Marceau fut mortellement blessé, mais non enterré à *Altenkirchen*.

par le détail des marches autant que par l'aveu même de l'état-major allemand; depuis Wœrth jusqu'au 26 août, Moltke a été réduit à peu près aux renseignements des agents et des journaux. Ce n'est que le 26 août, lorsque s'opère la conversion, lorsque tous les fronts se tournent dans la direction du Nord, que la cavalerie allemande retrouve enfin, après vingt jours, le contact perdu, en face d'une cavalerie qui s'attachait plutôt à couvrir ses propres troupes qu'à rechercher son adversaire. Aussi M. F. fait-il ingénieusement observer (p. 23) que si la cavalerie française avait eu plus d'indépendance, le contact aurait été certainement obtenu quelques jours plus tôt : « l'inertie qu'on lui reproche a donc pu, en définitive, être profitable à notre armée, et cette faute lui aurait même permis, si elle eût été moins lente à se mouvoir, soit de passer la Meuse, puisqu'on la poussait follement dans cette impasse, soit de se retirer vers le Nord ou sur Paris. » M. F. remarque encore que les ordres des Allemands, très concis et ne disant que ce qu'il faut, laissent une grande initiative aux chefs chargés de l'exécution. Cette initiative ¹ lui paraît une grande qualité qui a produit d'excellents résultats et qu'il faut, en tout cas, préférer à l'inertie extraordinaire des généraux français. Partout les généraux allemands ont appliqué la formule banale des ordres de manœuvres : « rechercher l'ennemi et l'attaquer partout où on le trouvera » ; et l'état-major fut toujours obligé de les retenir plutôt que de les pousser en avant. M. F. joint à ces observations instructives deux tableaux : 1° des marches des armées allemandes du 31 juillet au 20 août (investissement de Metz); 2° des armées allemandes et de l'armée de Châlons, du 21 août au 1^{er} septembre 1870 (bataille de Sedan). Ces tableaux donnent jour par jour, et pour chaque armée, les emplacements du quartier général, ceux des corps d'armée et des divisions de cavalerie. Deux cartes accompagnent l'ouvrage. Elles sont toutes deux au 1/320.000, et reproduisent, la première, les itinéraires donnés par ces tableaux pour tous les corps d'armée allemands, moins la cavalerie; la seconde, les itinéraires de cette arme. Les zones de marche des quatre armées allemandes sont représentées par quatre larges teintes plates (verte, rouge, bleue, bistre) qui figurent au vif et d'une manière saisissante l'invasion qui déborde et s'étend sur le territoire français; un trait particulier donne dans chaque zone l'itinéraire des corps d'armée (1^{re} carte) et des divisions de cavalerie (2^e carte); des petits cercles (1^{re} carte) ou des rectangles de couleur (2^e carte) indiquent sur l'itinéraire l'emplacement journalier des corps d'armée et des divisions de cavalerie; un double trait de la couleur des cercles et des rectangles, avec la date des jours, réunit les emplacements des troupes de première ligne. Toutes ces indications, nettes, claires, nullement confuses, permettent de voir les fronts successifs de toutes les armées et de calculer leur étendue ainsi que l'emplacement des corps, leurs mouve-

1. Elle est peut-être, selon M. F., une conséquence forcée du mode de combat très rationnel qu'il a vu appliquer aux manœuvres comme à Rezonville (p. 33).

ments, les opérations de la cavalerie, les détails du service de l'exploration, le temps nécessaire aux concentrations sur les points menacés, la longueur des marches, l'éloignement des troupes de seconde ligne. Tous nos officiers devront étudier les cartes et tableaux de M. Fay.

A. CHUQUET.

191. — **Johann Friedrich Bruch.** Seine Wirksamkeit in Schule und Kirche 1821-72. Aus seinem handschriftlichen Nachlasse herausgegeben von Th. GÉROLD). Strasburg, Heitz, 1890, 103 p. in-8.

Cette brochure, qui fait suite aux Souvenirs de jeunesse de l'ancien doyen de la faculté de théologie protestante de Strasbourg et qui est de même publiée par son gendre, M. Gérold, contient les chapitres suivants : I^{er} Commencements à Strasbourg; — II Carrière académique; — III Carrière pastorale; — IV Direction du gymnase; — V Carrière administrative; — VI Participation à la fondation de diverses sociétés; — VII Carrière littéraire; — VIII Les années 1870-1872.

Le chapitre IV contient quelques passages qui peuvent illustrer l'histoire de l'enseignement secondaire sous la monarchie de 1830. « Chaque année apparaissaient, dans le courant de l'été, les inspecteurs généraux de l'Université. Il se trouvait parmi eux des hommes remarquables qui nouèrent avec moi des relations d'amitié, Fréd. Cuvier, Dutrey, Dubois de Nantes, Burnouf, Ozaneaux. Je ne m'attirai d'affaires fâcheuses qu'avec Gaillard et Cournot, puis avec Nisard. Celui-ci se mit en colère parce qu'un professeur avait partagé ses élèves en Alsaciens et Français. Il avait conclu que nous n'éprouvions pas de sympathie pour la France. » — « Dans les années trente, une coalition parvint à faire retirer au gymnase, par le Ministre de l'instruction, le droit de délivrer des certificats d'aptitude au baccalauréat. Nos réclamations étant restées sans résultat, je me décidai à aller moi-même à Paris. Villemain, alors ministre, me reçut avec bienveillance et me promit de rendre au gymnase sa capacité, ce qui fut fait. » — « Parmi les obligations du décanat revenait tous les ans, à la séance de rentrée, celle de lire le compte rendu des travaux de la faculté de théologie. En 1853, j'avais, dans mon rapport, parlé de la place de la théologie dans la science et signalé les thèses qui s'étaient fait remarquer par leur valeur scientifique. Parmi celles-ci se trouvait le travail d'un M. Lièvre, de l'ouest de la France, sur *le rôle que le clergé a joué dans la révocation de l'Édit de Nantes*. Je conclusais par le souhait que Dieu voulût bénir nos travaux et nous assister dans la formation de pasteurs zélés, pour le plus grand bien de l'église protestante de France. Le lendemain, le journal *l'Alsacien* publia un article virulent où l'on prétendait que j'avais insulté l'église catholique. Pour toute réponse, je me contentai de faire insérer mon discours entier dans le *Courrier du Bas-Rhin*, en ajoutant qu'il avait été lu et approuvé par le recteur

avant la séance solennelle. L'*Alsacien* publia un second article encore plus furibond que le premier, puis l'*Univers* s'en mêla à son tour. Le Ministre demanda des éclaircissements au recteur. Je dus me justifier, puis je déclarai au recteur que je ne prendrais plus la parole dans la séance de rentrée. Cette déclaration fut transmise au Ministre qui arrêta que dorénavant les rapports des doyens seraient lus en séance du conseil académique, puis analysés dans le discours du recteur et imprimés dans le compte rendu de la séance solennelle. »

P. 70, l'auteur de ces Souvenirs revendique le mérite d'avoir été l'instigateur de la fête de Gutenberg en 1840. Il ajoute : « On réunit les doyens des diverses facultés. On leur adjoignit d'autres personnes, par exemple le célèbre juriste Ristelhuber qui était versé dans l'histoire de Strasbourg et de sa constitution. Celui-ci s'exprima sur notre projet en termes presque ironiques. » Sa mémoire trompe M. Bruch. Il n'y avait à Strasbourg, en 1840 qu'un médecin du nom de Ristelhuber ; ce médecin ne s'occupait guère d'histoire locale et il n'a pas joué de rôle dans l'organisation de la fête en question.

Nous ne pousserons pas plus loin nos remarques, nous dirons seulement que M. Bruch peut être regardé comme ayant eu de la chance et qu'il figure en bonne place dans cette légion d'étrangers qui sont venus demander à la France honneurs et argent.

P. R.

192. — *A travers la Kabylie*, par François CHARVÉRIAT. Paris, Plon, 1889, in-12).

On a déjà beaucoup écrit sur la Kabylie, et quelquefois de bien bonnes choses¹ ; le livre de M. Charvériat mérite d'être classé parmi les meilleurs, et fait regretter encore davantage la mort prématurée de son auteur². On y reconnaît un observateur bien sagace et bien fin des hommes et des choses ; ses jugements parfois sévères, sous une forme très modérée, peuvent offrir plus d'un sujet de méditation à ceux qui sont chargés d'administrer en pays Berbère.

Bien que présenté sous le titre de : *Huit jours en Kabylie*, cet ouvrage est le résumé de longues études sur le pays³. Celui-ci est l'objet d'une description exacte, élégante et claire, à laquelle ne manquent ni le sens artistique, ni l'agrément du style ; mais c'est surtout à l'étude des hommes et des institutions que M. Ch. s'est attaché. Il y a vu bien clair, et

1. On peut citer les ouvrages de MM. Hanoteau, Letourneux, Paul Bert, baron Aucapitaine, de Bibesco.

2. M. Charvériat, professeur à l'École de droit d'Alger, est mort le 24 mars 1889, âgé de 34 ans.

3. En réalité, M. Ch. avait fait onze voyages en Kabylie. Il était tout particulièrement préoccupé de la question difficile de la fusion des races ; dès 1885, ayant été chargé de faire le discours de rentrée des Écoles supérieures d'Alger, il avait choisi pour sujet : *L'Assimilation des indigènes dans l'Afrique romaine*.

il est bon de lire ses appréciations de l'impôt indigène (37 à 44), de la répression des crimes et délits (100 et suiv.), de la responsabilité collective et des peines de l'indigénat (108 et suiv.), de l'instruction publique en pays Berbère et des avantages qu'on croit pouvoir en retirer (123, 142, 148, etc.), et enfin de la faveur accordée à l'Islamisme. Ces vérités sont présentées sous une forme souvent très spirituelle; on peut citer les pages consacrées à la visite de M. Berthelot (35, 75, etc.), aux tentatives d'assimilation par l'emploi du chapeau à haute forme et de l'eau de Lubin (114 et suiv.), aux querelles politiques des colons (193 et suiv.).

Il faut cependant avouer que l'argumentation de M. Ch. se ressent parfois de l'éducation première de l'auteur, qui ne lui a laissé aucune indulgence pour les exagérations libérales; mais, comme il le dit lui-même : « Si l'on veut parvenir à la vérité, il faut observer même ce qui peut déplaire, regarder en face les hommes et les choses; en Kabylie, il faut voir le Kabyle, et le Kabyle tel qu'il est » (283). Et c'est ce qu'il a fait.

H.-D. DE GRAMMONT.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Marius SEPT vient de publier sous ce titre *Les préliminaires de la Révolution*. (Paris, Retaux-Bray, 1890, x-358 pages, in-12), un volume où il décrit avec beaucoup d'art et de talent l'état de la société française avant la Révolution et passe en revue les événements politiques des dernières années de l'ancien régime : cette esquisse en quelques traits sobres nous a paru excellente.

— M. Louis Havet nous envoie les lignes suivantes : « Le *Précis de grammaire comparée du grec et du latin* de M. V. HENRY, dont la seconde édition a été l'objet d'un article de moi dans la *Revue* du 21 janvier 1889, vient de paraître en troisième édition chez Hachette. Il y a plaisir à voir les réimpressions de cet excellent livre se succéder à bref délai, mais l'auteur, dans sa préface, parle de ma critique avec un tel excès de courtoisie que je serais bien empêché de rédiger cette fois autre chose qu'une simple annonce. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 avril 1890.

M. Opperi, vice-président, a le regret d'annoncer à ses confrères que le président, M. Schœfer, est encore retenu loin de l'Académie par raison de santé. Ces jours derniers, son état a même donné quelques inquiétudes. Une amélioration s'est heureusement produite depuis lors.

M. Renan communique à l'Académie une inscription phénicienne, gravée sur un cippe de marbre, de provenance sidonienne, aujourd'hui conservé au Musée du Lou-

vre. Par les soins de M. Heuzey, un moulage du cippe a été apporté dans la salle des séances de l'Académie. L'inscription, selon M. Renan, doit se traduire ainsi : « Cette offrande a été donnée par Abd-Miskar, fils d'Abd-Lésept, second magistrat, fils de Baal-Sillekh. A son seigneur Salman : qu'il bénisse ! »

L'offrande dont il s'agit n'était pas le cippe lui-même, mais un *anathéma* posé sur ce cippe, devant l'image du dieu. Ce dieu, Salman, se retrouve dans le nom du roi Salmanasar et dans la déesse palmyrénienne *Σελαμνις*. Le nom divin de Miskar, inconnu jusqu'ici en Phénicie, se rencontre fréquemment dans les inscriptions de Carthage. Celui de Lésept doit peut-être être rapproché de celui de la divinité syrienne Nésept.

M. Moïse Schwab, de la Bibliothèque nationale, communique et interprète des inscriptions hébraïques de la première moitié du *xiv^e* siècle.

Les unes se trouvent à Issoudun (Indre), dans le monument appelé, en souvenir de la reine Blanche de Castille, la tour Blanche. Elles ont été gravées sur les murs par des Juifs emprisonnés dans cette tour. Une d'entre elles porte une date juive qui répond au mois de décembre de l'an 1303.

Les autres sont deux épitaphes découvertes à Senneville, près de Mantes (Seine-et-Oise), sous la roue d'un moulin à eau, par M. Reyboubet, instituteur à Guerville. Celui-ci a dû pour en prendre copie, surmonter de grandes difficultés matérielles. L'un de ces deux textes est daté du commencement de l'an 1339. Les caractères sont de dimension remarquable : ils ont jusqu'à 0^m,12 de hauteur.

M. E. Rodocanachi communique une étude sur le *ghetto* de Rome, d'après des documents nouveaux tirés des archives romaines. Jusqu'au *x^e* siècle, les Juifs de Rome avaient habité le Transtévère : c'est à cette date, selon l'auteur de la communication, qu'ils quittèrent ce quartier pour se fixer sur l'autre rive du Tibre, entre le palais des Cenci, le portique d'Octavie et le fleuve. Ils vécurent mêlés aux chrétiens jusqu'au *xvi^e* siècle : des églises, des palais appartenant à de nobles familles chrétiennes, telles que les Juvenali et les Boccapaduli, s'élevaient au milieu du quartier juif. En 1555 seulement, Paul IV entoura ce quartier de murailles, en rasa les églises, déposséda les propriétaires chrétiens et défendit aux Juifs d'habiter ailleurs. M. Rodocanachi décrit les monuments et la physionomie de ce quartier misérable, dont l'édilité romaine poursuit, depuis peu de temps seulement, la transformation.

M. Maurice Prou, de la Bibliothèque nationale, communique des observations sur un peuple gaulois de l'Aquitaine, les *Antobroges*, qui, selon Pliny l'Ancien, étaient voisins des *Ruteni* (habitants du Rouergue). Le nom d'*Antobroges* ne se rencontrant pas ailleurs, les éditeurs de Pliny, depuis Scaliger, se sont accordés à le considérer comme une faute de copie et l'ont remplacé par *Nitiobriges*, nom d'un autre peuple aquitain bien connu. Mais trois monnaies mérovingiennes, qui viennent d'entrer à la Bibliothèque nationale, portent la légende : *Antuberix*. Le style de ces monnaies les rattache d'ailleurs à celles du Rouergue. M. Prou en conclut qu'il a réellement existé un peuple des *Antobroges*, distinct des *Nitiobriges*, et dont la capitale s'appelait *Antobrix* ou, en latin barbare, *Antuberix*. Les futurs éditeurs de Pliny feront donc bien de revenir, sur ce point, à la leçon des manuscrits.

M. Deloche exprime quelques réserves sur les conclusions du travail de M. Prou.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1^o *Collection Spitzer*, tome I^{er} ; 2^o BEAUCOURT (G. DU FRESNE DE), *le Procès de Jacques Cœur* ; — par M. Jules Girard : *Géographie de Strabon, traduction nouvelle*, par Amédée TARDIEU, tome IV : *Table alphabétique et analytique*.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 26 mars et 2 avril 1890.

M. l'abbé Duchesne met sous les yeux des membres de la Société la photographie d'une inscription chrétienne du *iv^e* siècle découverte au Maroc, près de Tanger, par M. de la Martinière ; c'est l'épitaphe de Crementia « ancilla Christi », c'est-à-dire qu'elle a consacré sa virginité au Christ. C'est la seule inscription chrétienne connue jusqu'ici qui ait été trouvée dans l'ancienne Maurétanie Tangitane.

M. Babelon continue la lecture du mémoire de M. de Laigue, consul de France à Cadix, sur le sarcophage phénicien du Musée de Cadix.

M. de Villefosse signale l'intérêt qu'il y aurait à comparer ce sarcophage avec les sarcophages phéniciens du Louvre et autres similaires.

M. Mowat communique l'empreinte d'une bague en or, un anneau de mariage sans doute, trouvée à Rouen et acquise par le musée de cette ville.

Le Secrétaire,
Ulysse ROBERT.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17

— 28 avril —

1890

Sommaire : 193. KREBS, L'inscription de Khnoumhotpou. — 194. SALEMANN et SHUKOVSKI, Grammaire persane. — 195. POOLE, Catalogue des monnaies persanes du British Museum. — 196. An. de BARTHÉLEMY, Manuel de numismatique ancienne. — 197. BAUER, Les tournures subjectives dans les chansons de geste. — 198. U. ROBERT, Les signes d'infamie au moyen âge. — 199. GAUDENZI, Les compagnies d'armes de Bologne. — 200. BARTHOLOMEIS, Recherches dans les Abruzzes. — 201. BRÉAL, La réforme de l'orthographe française. — 202. Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

193. — Fr. KREBS, *De Chnemothis* (Hmhtp) Nomarchi inscriptione ægyptiaca commentatio. Berlin, 1890, Speyer et Peters, in-4, 51 p.

L'inscription de Khnoumhotpou, nomarque de Bèni-Hassan, a été analysée à plusieurs reprises et traduite en entier; elle renferme malgré tout plus d'un passage dont le sens est demeuré obscur, et M. Krebs a eu raison d'en aborder de nouveau l'étude. M. K. est élève de M. Erman, et cela se voit au soin et à la minutie avec laquelle il se livre à l'examen des questions grammaticales. Plusieurs des traductions nouvelles qu'il propose sont excellentes, d'autres ne me paraissent pas être aussi heureuses; çà et là, il n'a pas connu l'explication que tel ou tel égyptologue a proposée, en passant, de tel ou tel passage mal interprété auparavant. Ainsi, le groupe difficile formé du *vase arrondi* et des *trois lignes ondules* a été déchiffré dans la *Zeitschrift* (1887, p. 33-34), par Piehl qui y voit une variante de la préposition *khonou*, *em-khonou*, *dans, à l'intérieur de...* La phrase que M. K. rend *Exstruxi monumentum mei... urbi meæ*, laissant en blanc le groupe en litige, se traduira donc *Je fis des monuments dans mon domaine*. M. Piehl a de même indiqué (p. 25) une correction possible du groupe corrompu qui termine le prologue de l'inscription et que M. K. a laissé en blanc (p. 16, 18)... *et omne...*, *sic ut gerebatur*; je pense, pour mon compte, qu'il y faut lire *âhoutiou*, les *fellahs*. Ces oublis et quelques légères erreurs dans des passages difficiles n'empêcheront personne de considérer le mémoire que je signale à l'attention des lecteurs comme un travail très méritoire. M. Krebs nous promet un égyptologue doué de qualités solides, et nous avons grand besoin de recrues aussi bien préparées qu'il semble l'être.

G. MASPERO.

194. — *Persische Grammatik mit litteratur, chrestomathie und glossar* von Carl Salemann und Valentin Shukovski. Berlin, 1889, in-12.

Ce nouveau manuel tiendra une place honorable dans la collection intitulée *Porta linguarum orientalium*, qui a rendu et rendra, quoi qu'on en dise, de notables services à l'étude des langues de l'Orient. Le plan général de cette collection, dû à l'initiative de Petermann, est bien fait pour donner de tels résultats : abrégé de grammaire, morceaux gradués accompagnés d'un glossaire, enfin une liste biographique qui, sans avoir la prétention d'être complète, indique les meilleurs documents à consulter. Voilà plus qu'il n'en faut pour mettre le débutant en état de prendre ensuite son essor.

Je constate avec plaisir que ces mêmes qualités se retrouvent dans la grammaire persane, due à la collaboration de MM. Salemann et Shukovski. Tout ce qui concerne la phonétique, la morphologie et les règles de dérivation y est expliqué avec concision, mais clairement. Au besoin, des renvois à la langue de Firdousi et aussi aux formes plus anciennes conservées dans le pehlevi concourent heureusement à expliquer les anomalies du style littéraire. On aurait pu cependant donner plus de place à la langue vivante qui renferme tant de particularités curieuses et encore imparfaitement étudiées. Un fin connaisseur, le regretté Kazimirski de Biberstein, en a signalé plusieurs dans les notes grammaticales qui précèdent ses *Dialogues*, mais il reste encore beaucoup à glaner après lui.

On regrettera aussi l'absence complète et de parti pris des paradigmes. Si simple que soit la structure d'une langue, quelques exemples ne sont jamais de trop pour faciliter l'explication des règles et en corriger la sécheresse. J'aurais volontiers sacrifié pour cela les pages que les auteurs ont cru devoir consacrer à la prosodie, résumé beaucoup trop écourté pour être de quelque utilité.

Je voudrais pouvoir louer sans restriction leur chrestomathie, mais elle porte la trace de je ne sais quelles incertitudes qui nuisent à la bonne classification de l'ensemble. Les auteurs avouent eux-mêmes qu'ils croyaient d'abord ne pouvoir lui donner qu'une quarantaine de pages et ils les avaient consacrées exclusivement à un choix de poésies. Plus tard, voyant qu'ils pouvaient disposer de plus de place, ils ont ajouté, et l'on ne peut que les approuver, deux ou trois morceaux de prose, aux extraits du *Schah-namèh* et d'autres poèmes. Mais le tirage étant déjà très avancé, les morceaux faciles n'ont pu prendre place qu'après les extraits poétiques. Ces derniers auraient dû être sinon sacrifiés en entier au moins élagués. Passe encore pour les poèmes de Firdousi et de Ménoutchehri, qui sont déjà commentés et traduits, mais que viennent faire ici les Odes si dépourvues d'originalité de Mouizzi et de Kémal Ismaili? Pourquoi, puisqu'on ne recherchait pas l'inédit, n'avoir pas donné la préférence aux classiques? Il y a pourtant dans le *Kulliat* de Saadi et

de Hafez, dans les *Divans* d'Enveri et de Nizami nombre de pièces qui auraient fait bonne figure dans cette anthologie. J'insiste d'autant plus sur ce point que le glossaire est insuffisant pour faciliter la lecture de plusieurs des vers qui y sont donnés. La différence entre la prose même élégante et la langue poétique est si grande, le choix des images, le tour des idées empruntées aux bizarres théories du soufisme créent de telles complications qu'il faut, pour aborder la poésie persane, une préparation spéciale qui dépasse de beaucoup les limites d'un traité élémentaire.

En revanche, la bibliographie est faite avec soin et n'omet rien d'essentiel. Peut-être les orientalistes français auraient-ils quelques lacunes à lui reprocher, mais la faute en est sans doute à nos éditeurs, qui ne répandent pas leurs catalogues avec autant de libéralité que leurs confrères de l'étranger. A part quelques menues erreurs typographiques, le texte m'a paru très correct. Je signalerai cependant, page 32, le second hémistiche du troisième vers qu'il est impossible de scander, et le vers suivant où la mesure exige qu'on lise *guèhi* au lieu de *guèh*. Ajouter aussi au glossaire quelques mots oubliés, par exemple : '*arif* dans le sens spécial d'initié au soufisme; *der beraber*, en face; *bouté*, tige de plante; *baç*, ouvert, etc. Enfin de courtes explications sur les noms géographiques et les ethniques n'auraient pas été de trop dans le glossaire ou en note au-dessous du texte. Ces légères imperfections, qu'il sera facile de corriger dans une seconde édition, n'enlèvent rien au mérite de ce petit livre, qui ne peut manquer d'être bien accueilli des gens du métier et contribuera à répandre le goût de la plus charmante des littératures de l'Orient musulman.

B. M.

195. — **Catalogue of Coins of the Shahs of Persia**, in the British Museum, by Reginald Stuart POOLE, LL. D., correspondent of the Institute of France; London, 1887. 1 vol. in-8, xcv-336, 24 planches.

Nous sommes bien en retard avec le livre de M. Poole, mais c'est un de ces livres qui peuvent attendre sans danger, car leur valeur et leur utilité ne passent pas avec le temps. La collection de catalogues numismatiques, publiée par le British Museum sous la direction de M. P., est un modèle et un exemple donné aux cabinets de médailles du continent. L'habile directeur de cette publication n'est point orientaliste de profession et nous ne l'avions pas encore rencontré jusqu'ici sur le domaine iranien : mais il montre dans ce catalogue qu'avec de la conscience et de la méthode il n'est point de tâche, si nouvelle qu'elle soit, dont on ne puisse se charger et s'acquitter avec succès. M. P. n'avait pas, il est vrai, à chercher bien loin autour de lui pour trouver le plus sûr, le plus compétent et le plus obligeant des conseillers, dans la personne de M. Rieu, l'auteur du catalogue des manuscrits persans. M. P., très modestement, reporte à M. Rieu le mérite des nouveautés de son

catalogue : quelle que soit la part de l'un ou de l'autre, nous n'avons qu'à profiter du résultat de cette collaboration et à nous en féliciter.

Le volume traite des monnaies persanes depuis l'avènement des Séfévis (1502) jusqu'à nos jours. Le British Museum possède environ neuf cents monnaies de cette période, dont deux cents environ autonomes (les monnaies de cuivre), et sept cents royales. Dans une large introduction qui forme la partie originale du livre, M. P. donne tous les renseignements d'usage en pareil cas sur les divers types de monnaies, leur poids, leur valeur, les ateliers monétaires ; le style, les formules. Mais la partie la plus neuve et qui constitue un véritable progrès pour l'histoire de la Perse est la détermination précise de l'avènement des divers Shâhs et Khâns, depuis Ismaïl 1^{er}. La chronologie persane n'a jamais été serrée de près par les historiens, faute d'indications précises dans les sources, et surtout à cause des complications que crée l'emploi d'un double comput, ou pour parler plus exactement, la combinaison de l'ère musulmane qui est lunaire avec le cycle tartare qui est solaire. La détermination exacte du *julûs* ou jour d'avènement des divers souverains, que M. P. établit par la confrontation des chroniques, formera la base d'une histoire des périodes modernes moins vague que celle qui a cours jusqu'à présent.

L'étude des inscriptions monétaires permet de suivre sur le métal l'histoire religieuse et politique de la Perse. Avec les Séfévis, le Shiïsme monte sur le trône et devient religion d'état : à la formule « Il n'y a point d'autre Dieu qu'Allah et Mahomet est le Prophète de Dieu » s'ajoutent les mots « et Ali est le Valî (le Représentant) de Dieu ». Quand l'espace le permet, les noms des douze Imams viennent se dérouler alentour. Les rois s'intitulent *Ghulâmi 'Alî*, « serviteur d'Ali », *Bendehi Shâhi Vilâyat* « serviteur du roi du pays », Ali étant le vrai roi de Perse ; *Kalbi 'Alî*, *Kalbi âstân 'Alî Rîzâ* « le chien de garde d'Ali, le chien de garde du sanctuaire d'Ali Rîzâ. » La dynastie afghane, sunnie fervente, supprime le nom d'Ali et des Imams et le remplace par celui des Khalifes : leur monnaie est « le monnayage des Quatre compagnons » (*Sikkai câr yârân*). Nadir Shah, qui renverse les Afghans, au nom du roitelet légitime Thamasp, mais n'ose pas encore s'asseoir sur le trône du Séfévis et graver son nom sur la monnaie royale, en supprime le nom de Thamasp et le remplace par celui de l'Imam Rîza, le huitième successeur d'Ali, le saint dont le tombeau fait de Meshed la cité sainte de la Perse. Une fois sur le trône, Nadir Shah écarte l'Imam sans plus de façon qu'il avait écarté Thamasp : même la profession de foi Alide disparaît de ses monnaies. Elle reparait avec son petit fils Shah Rukh. Pendant les luttes entre les Khans, Zenas et Qajars, qui n'osent ni les uns ni les autres prendre le titre royal, l'inter règne recommence au profit des dieux et c'est le Mahdi — le dernier Imam, celui qui n'est pas encore venu, — qui recueille, comme avait fait Ali Rîza aux débuts de Nadir Shah, l'héritage royal revenu à son maître légitime, faute d'un autre.

Ce ne sont pas là des faits nouveaux, mais la lumière métallique les éclaire d'une façon singulièrement vive. Il y a pourtant çà et là des données nouvelles. Je signalerai en particulier une véritable trouvaille qui jette un jour nouveau sur les rapports des premiers Mogols de Delhi avec la cour d'Ispahan. Parmi les monnaies au nom d'Ismail, le premier Séfévi, s'en trouve une qui porte un second nom royal, évidemment le nom d'un prince vassal, Sultan Mohammed. Quel est ce prince? Il ne serait autre, pense M. P., que le futur Grand Mogol, Mohammed Baber. Selon Khondemir, Baber, au moment d'entreprendre la conquête de la Transoxiane, demanda le secours de Shah Ismail — ils avaient un ennemi commun, les Uzbeks — et lui promit en retour qu'après la conquête, la *Khutba* et la *Sikka*, c'est-à-dire la prière publique et le monnayage, se feraient au nom du roi de Perse, symbole de sa suzeraineté. Samarkand conquise, Baber tint sa promesse et, pour citer les termes d'un autre historien, Iskander Beg, « il fit réciter dans tout ce pays paradisiaque la *Khutba* des Douze Imams au nom du Roi Ismail. » La pièce au nom d'Ismail et de Sultan Mohammed prouverait qu'il tint aussi sa promesse pour la *Sikka*. Baber a donc été, tout le temps qu'il régna à Samarkand, vassal du roi de Perse; et on comprend alors pourquoi le récit des années 914-925 manque dans ses mémoires. Mais ce qu'il y a de particulièrement intéressant, c'est de voir le fondateur de la dynastie mogole débiter par le Shiisme et quatre monnaies d'argent venues de Transoxiane nous le montrent en effet shiite déclaré : « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah, Mohammed est son Prophète, Ali est son représentant. — Sultan Baber Behadur. » Les historiens de Baber disent qu'il dut bientôt évacuer la Transoxiane, s'étant rendu impopulaire en adoptant et faisant adopter à ses troupes le costume des Perses Shiites : on voit qu'il y a plus qu'une question de costume : c'était le Shiisme que Baber imposait aux Sunnis fanatiques de Samarkand et Bukhara : tâche impossible où toute sa fortune devait échouer,

Quelques années plus tard, quand son fils Humayun, chassé de l'Inde, va chercher refuge à la cour du fils d'Ismail, Thamasp, celui-ci lui fait payer son secours en lui imposant la conversion au Shiisme. Ce n'était pas, comme le présentent les historiens de l'Inde, une exploitation peu généreuse du malheur de son voisin : c'était un marché, librement conclu entre son père et celui d'Humayun, dont il réclamait l'exécution. On voit comment une ou deux pièces de monnaies peuvent changer l'aspect de toute une période historique et donner aux faits une couleur que les chroniques ne savaient pas mettre en lumière.

M. Poole résume ses recherches dans des tables donnant les rapports généalogiques et chronologiques, — si obscurs et compliqués dans la période qui suit la chute des Séfévis, — des diverses dynasties qui se sont succédé ou juxtaposé en Perse. Son livre renferme une riche collection de données précises et sûres qui le rend indispensable pour quiconque veut étudier l'histoire moderne de la Perse.

JAMES DARMESTETER.

196. — Anatole de BARTHÉLEMY. *Manuel de numismatique antique*. Paris, Roret, 1890. In-16 de 483 p., avec atlas de 12 pl.

La première édition de ce petit livre a paru en 1851, dans l'utile collection des *Manuels-Roret*, où il représentait seul l'archéologie classique à côté de la déplorable traduction du *Handbuch* d'Otfried Müller. Depuis cette époque, il a servi à des générations de voyageurs, dont il a été et dont il restera le *vade mecum* : l'exiguité de son format, l'extrême modicité de son prix, la quantité de renseignements accumulés dans les *Notions préliminaires* et dans la description des diverses séries, lui ont permis de rendre d'excellents services à tous ceux que le hasard de leurs recherches éloignaient des grandes bibliothèques. Je m'acquitte ici d'une véritable dette de reconnaissance, contractée pendant mon séjour en Orient, en remerciant l'auteur de ce livre modeste qui a été pour moi, pendant longtemps, *lex et prophetæ*. Aujourd'hui, grâce à l'*Historia numorum* de M. Head, on n'a pas besoin du coûteux Mionnet ou des catalogues non moins coûteux du Musée britannique pour s'orienter à travers la numismatique des anciens; mais, outre que cet excellent ouvrage laisse de côté les monnaies romaines, il est trop gros et trop lourd pour accompagner un archéologue ou un amateur dans ses pérégrinations à travers les pays classiques. Ainsi le *Manuel* de M. de Barthélemy conserve son utilité et cette utilité s'est accrue par la révision dont il vient d'être l'objet pour l'édition nouvelle que nous annonçons. Il est vrai que cette révision a été fort inégale. Si le chapitre relatif aux monnaies gauloises se trouve sérieusement et efficacement remanié, si les monnaies ibériques ont profité des travaux récents que ce sujet difficile a provoqués en France et en Espagne, si enfin M. de B. a mis à contribution un certain nombre de monographies concernant les monnaies grecques, il a encore laissé échapper ou subsister trop d'erreurs dans cette partie de son travail et l'on a d'autant plus le droit de le regretter qu'un dépouillement attentif de l'*Historia numorum* lui aurait permis, sans grands efforts, d'éviter ou de corriger toutes ces méprises. Ainsi, p. 210 (1^{re} éd., p. 176), il ne devait plus être question de monnaies de Potnies; p. 217 (1^{re} éd., p. 182), il n'existe pas de monnaies d'argent de Pylos; p. 226, Axos de Crète ne s'est jamais appelé *Saxus*, mais *᾽Οαξος*, *Ἐαξος*, *Ἰαξος* ou *Ἰαξος*; p. 242, la monnaie citée de Mithridate Évergète est fausse (Th. R., *Rois de Pont*, p. 19); p. 243, Tryphaena était la mère et non la femme de Polémon II; p. 271, les monnaies à la légende ΑΒΒΑΙΤΩΝ n'appartiennent pas à Aba de Carie; p. 277, le satrape de Carie s'appelait ΠΟΝΤΟΠΑΤΗΣ et non ΘΕΟΝΤΟΠΑΤΗΣ; p. 300, la ville d'*Asia* n'a jamais existé et les monnaies mentionnées sous cette rubrique sont des pièces d'Apamée. J'ajoute que l'impression n'est pas toujours correcte; ainsi le nom de Vercingétorix, sur les monnaies arvernes, est transcrit VERCINGÉTORIS (*sic*) et nous voyons (p. 208, n. 1 = p. 174, n. 1 de la 1^{re} éd.) que « Boeotus était fils de Neptune et de Arnès »; il faut naturellement lire

d'Arné. On pourrait aisément multiplier ces observations et signaler d'autres *lapses* qui, sans nuire beaucoup à l'utilité du *Manuel* comme *vade mecum*, imposeront à ceux qui en font usage le devoir de contrôler ses assertions. Tel qu'il est, cependant, avec ses qualités et ses défauts, ce livre répond autrement bien au *desideratum* d'un « Mionnet de poche » que le fantastique attrape-nigauds récemment publié sous ce titre à l'étranger.

Salomon REINACH.

197. — Dr Phil. Rudolf BAUER. *Ueber die subjektiven Wendungen in den Altfranzösischen Karlsepen*. Frankfurt a. M. und Lahr, 1889, in-8, 124 p.

La dissertation de M. Bauer, dédiée à M. le professeur Freymond, fait honneur au maître et à l'élève. M. B. étudie les tournures subjectives, autrement dit les interventions personnelles de l'auteur, dans la rédaction des chansons de geste et particulièrement dans la Chanson de Roland. Assurément le travail n'est pas complet, mais il est cependant très nourri, et il en résulte avec une grande évidence que les tournures subjectives, rares dans les plus anciennes rédactions, deviennent de plus en plus fréquentes et de plus en plus développées par une progression constante. C'est un élément important d'appréciation pour l'ancienneté de nos poèmes épiques et de leurs diverses rédactions.

L. C.

198. — *Les Signes d'infamie au moyen âge, juifs, sarrasins, hérétiques, lépreux, cagots et filles publiques*, par Ulysse ROBERT, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France. Paris, 1889, grand in-8 de 116 p.

Tout le monde ou presque tout le monde sait que, depuis le commencement du XIII^e siècle, les Juifs, les Sarrasins et les hérétiques, notamment les Albigeois, furent soumis à l'obligation de porter sur leurs vêtements un signe extérieur destiné à les faire reconnaître; que, plus tard, cette obligation fut, par une sage mesure, étendue aux lépreux, ensuite aux cagots et autres malheureux de la même catégorie, enfin aux filles publiques. Ce que l'on sait moins, dit M. Robert (p. 1), c'est ce en quoi consista ce signe, quelles en furent l'origine, la forme, la matière, la couleur, les dimensions, etc. L'auteur a recherché tout cela dans les canons des Conciles, les ordonnances des rois, les statuts municipaux, et, pour les hérétiques, dans ce qui reste des registres de l'Inquisition. De ces sources générales et de diverses sources particulières énumérées soit en la page 3, soit au bas de la plupart des pages du volume, il a tiré des renseignements aussi abondants que précis sur cette question, « également intéressante au point de vue historique et au point de vue archéologique ».

1. M. R. signale en termes excellents (p. 2) l'importance de la question magistralement traitée par lui : « Si l'étude des signes permet de suivre les diverses manifes-

M. R. rappelle qu'en 1883, il avait publié dans la *Revue des études juives*, sous le titre de *Étude historique et archéologique sur la roue des Juifs depuis le XIII^e siècle*, la première partie du présent travail. N'ignorant pas que cette étude serait forcément incomplète, tant le sujet est vaste, il voulait, ajoute-t-il, appeler sur son essai, surtout à l'étranger, l'attention des érudits qui se sont occupés de l'histoire des Juifs dans les divers pays de l'Europe et provoquer ainsi un complément d'informations, moyen qui lui a réussi et lui a permis de faire à son *Étude* primitive d'importantes additions¹. Dès la première page du chapitre sur le signe des Juifs, nous trouvons la rectification d'une erreur commise dans un recueil très répandu et sur laquelle il est d'autant plus utile d'appeler l'attention : « J'ai dit en commençant que c'est au XIII^e siècle que les Juifs et, avec eux, les Sarrasins d'Occident furent tenus d'avoir sur leurs vêtements un signe distinctif. M. Chérueil, qui s'est occupé incidemment de la question², fait remonter cette obligation au XII^e siècle; selon lui, lorsque le pape Innocent II fit son entrée solennelle à Saint-Denis, le 15 avril 1130, les Juifs seraient venus lui offrir une rouelle. Mais M. Chérueil a mal interprété le passage de la vie de Louis le Gros par Suger³; il a confondu le rouleau de la loi, l'Ancien Testament, avec la rouelle dont il sera longuement parlé ci-après⁴.

tations de l'esprit public contre quelques-uns de ces infortunés mis, souvent sans raison, au ban de la société, elle peut fournir à l'archéologue et à l'érudit des indices presque sûrs pour déterminer la date et l'origine des monuments figurés où sont représentés des personnages avec un signe. »

1. Encouragé par ces heureux résultats, M. R. adresse (p. 3) un nouvel appel aux savants de tous pays : « J'ai tâché, autant qu'il était en mon pouvoir, de compléter par mes recherches personnelles [en ce qui concerne le signe des hérétiques, celui des cagots et caqueux, celui des filles publiques] les travaux des érudits dont je viens de citer les noms [Charles Molinier, Bernard Gui (édition du chanoine Douais), Francisque Michel, Rabutaux et Paul Lacroix], mais, malgré les résultats acquis, la somme des lacunes restera encore trop considérable. J'accueillerai avec la plus vive reconnaissance tous les renseignements qui me permettraient de les combler. »

2. *Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de la France*, t. II, p. 629, v^o Juifs.

3. *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. XII, p. 58.

4. Parmi les autres rectifications indiquons, celles-ci : « Je ne sais ce qui a autorisé Pasquier à dire que les Juifs avaient jadis eu sur l'épaule une rouelle ou platine d'étain » (p. 12). — « La ceinture dorée, dont on parle beaucoup, n'est pas un signe; c'est une parure que prirent d'elles-mêmes les filles publiques; on ne la leur imposa pas » (p. 108). — « Si les statuts relatifs à l'établissement d'une maison de tolérance à Avignon ne sont pas apocryphes. — Je crois qu'ils le sont, [et moi aussi je le crois et très fermement et j'ajoute qu'ils ont été rédigés au XVIII^e s. par un mystificateur] c'est la reine Jeanne de Naples, comtesse de Provence, qui aurait imposé le signe [une aiguillette rouge sur l'épaule] aux filles publiques d'Avignon, en 1347... » (p. 109). A propos d'aiguillette, M. R. cite (p. 113), d'après Sabatier (*Histoire de la législation sur les femmes publiques et les lieux de débauches*), une coutume qui existait à Beaucaire. On avait établi, dit-il, « dans cette ville des courses de prostituées, qui avaient lieu la veille de la fameuse foire. A celle qui la première avait atteint le

Les chapitres sur *le signe des Sarrasins et des hérétiques du midi de la France*, sur *les signes des lépreux, cagots, caqueux*, etc., sur *le signe des filles publiques*, ne sont pas moins nourris que le chapitre sur *le signe des Juifs*. Même parfaite méthode, même vaste érudition, même sûre critique, même netteté d'exposition. Si l'on tient compte à la fois des particularités très curieuses éparses dans tous ces chapitres et des renseignements minutieusement exacts, et en grande partie nouveaux, qui en forment le fond, on peut en toute vérité appliquer au mémoire de M. R. la vieille formule : *lecture aussi agréable qu'instructive*.

A ces éloges mêlerai-je quelques-unes de ces observations qui montrent encore mieux que les plus justes éloges, l'estime que nous inspire un remarquable travail? J'aurais eu deux petites querelles à chercher à M. Robert : l'une au sujet de son explication de l'origine de la *rouelle* des Juifs (p. 69), l'autre au sujet de certaines indications qui manquent au dernier chapitre (p. 107-115). Mais comment adresser, en ces deux cas, le moindre reproche à un homme qui, d'une part, présente ses conjectures avec tant de réserve et de modestie ¹, et qui, d'autre part, s'excuse ainsi de n'avoir pas donné plus de développements à une série de rapprochements parmi lesquels il n'eût eu que l'embarras du choix (p. 116) : « Tels sont les renseignements que j'ai pu recueillir sur le signe des filles publiques. Ils sont forcément incomplets, je le sais, parce que le champ d'explication est vaste, beaucoup plus encore que pour les Juifs, les hérétiques, les lépreux et les cagots. Ce qui est de nature à atténuer le regret que l'on pourrait en éprouver, c'est que le sujet n'est pas de ceux qui passionnent tout le monde, de ceux que l'on étudie pour eux-mêmes. »

T. DE L.

199. — (Bulletino dell' Istituto Storico Italiano, fasc. 8). Gaudenzi, Gli statuti delle società delle armi del popolo di Bologna.

200. — V. de Bartholomæis, Ricerche Abruzzesi. Un vol. in-8 de 173 pp. Rome, Palazzo dei Lincei (sede dell' Istituto), 1889. 3 Fr. 50.

La remarquable collection publiée par l'Institut historique italien, sous le titre de *Bulletino* et sous forme de fascicules d'importance inégale, contenant chacun un ou plusieurs mémoires, vient de s'enrichir de deux travaux très intéressants qui en composent le fascicule n° VIII. 1^o (P. 1 à 74), M. Gaudenzi, qui a entrepris de publier dans l'autre collection de l'Institut (*Fonti per la storia*), les *Statuti delle Società del*

but on donnait en prix un paquet d'aiguillettes. C'est de cet usage que proviendrait le proverbe appliqué aux femmes de mœurs légères : *courir l'aiguillette*. » J'en demande bien pardon à Sabatier, mais je ne crois ni à l'étymologie, ni à l'anecdote.

1. « Je terminerai cette étude en exprimant — mais bien timidement, je l'avoue, — l'opinion que la roue peut être considérée comme la représentation d'une pièce de monnaie, allusion à l'âpreté des Juifs pour le gain ou au prix de trente deniers que Judas reçut pour livrer le Christ. »

popolo di Bologna (dont le premier volume, *Società delle armi*, 464 p., a déjà paru), donne ici une importante contribution à l'histoire des compagnies d'armes, qu'il appelle justement « une des institutions les plus importantes et les moins étudiées des communes du moyen âge, surtout dans l'Italie centrale ». Après avoir sommairement exposé et réfuté, avec raison, l'opinion qui rattache l'origine de ces sociétés militaires à un reste d'institutions byzantines (hypothèse vraiment improbable, puisque les *Società delle armi* n'apparaissent qu'au début du xiii^e siècle), et émis timidement l'opinion que les sociétés de Bologne se rattachent à celles de Rome et de Ravenne, M. G. essaye de fixer la date de la formation de ces *Società* : il démontre que les textes de la *Cronaca miscella*, de la *Cronaca Rampona*, qui la fixent à 1174, s'appliquent soit à la ligue lombarde (*Societas Lombardie*) et non à la société des Lombards (*Societas Lombardorum*), soit encore aux *Società delle arti*; il la place à une époque antérieure à 1231, et probablement après le soulèvement de 1228, après lequel les Bolognais *fecero molte cose contro i nobili*. M. G. donne ensuite, d'après les catalogues de 1260 et 1262, les noms des *Società delle armi*, leur distribution par quartiers, explique pourquoi la population bolognaise, déjà divisée en *Società delle arti*, se divisa, pour organiser sa défense militaire, en nouvelles compagnies (p. 23), donne des détails particuliers sur la formation des *Lombardi* et des *Toschi*. L'exposé de l'organisation et du programme de ces sociétés est fait, avec un peu de confusion, p. 33-39; puis M. G. expose la révolution interne de ces compagnies qui, aristocratiques à l'origine et peut-être, au moins quelques-unes, fermées aux *popolani*, deviennent démocratiques (vers 1256). (Cet exposé n'est pas fait avec assez de méthode, et il aurait fallu en marquer plus nettement l'importance.) Il indique ensuite comment les *Società delle armi* et celles des *arti* s'associèrent deux à deux, et conclut en disant qu'« au xiii^e et au xiv^e siècle leur histoire est l'histoire même de Bologne ». Les pages 44 à 50 sont occupées par une longue et subtile discussion de la date approximative de la disparition de ces sociétés, qui a eu lieu peu à peu plutôt que par une loi de suppression : leur disparition devait être achevée à la fin du xiv^e siècle. Les pages 50 à 74 sont consacrées à des recherches sur les manuscrits des statuts de ces sociétés. — L'historien des communes italiennes au moyen âge aura beaucoup à profiter de cette excellente étude.

7^e Pp. 75 à 173, sous le titre de Ricerche Abruzzi, M. de Bartholomée expose les résultats de diverses recherches dans les bibliothèques de Rome et de l'Italie méridionale, et fait connaître des manuscrits et des documents d'histoire littéraire importants. Pages 77-117, il donne la description de 61 manuscrits provenant de Giovanni da Capistrano, contenant des œuvres théologiques et des poésies en vulgaire (publie des *laudes* attribuées à Jacopone da Todì). Pages 126 à 159, il publie d'après le Ms. Corsin. <43 B 31> une *Passio* D. N. J.-C. en vulgaire,

d'après le Neap. XII, D. 59, des Sermoni semi drammatici des Abruzzes, et d'après des parchemins de l'Archivio Capitolare de Sulmona, au revers desquels il est conservé, un Responsorium seu versi per la passione de J.-C., véritable mystère. Tous ces documents sont très importants pour l'histoire des origines du drame sacré en Italie.

LÉON-G. PÉLISSIER.

201. — **La Réforme de l'Orthographe française**, par Michel BRÉAL, membre de l'Institut. Paris, Hachette, 1890. In-12, 63 p. Prix : 1 fr.

On trouvera dans ce petit livre beaucoup d'esprit allié à un bon sens exquis. Je ne sais ce qu'en penseront les réformateurs intransigeants de l'alphabet et de l'orthographe, mais il pourrait bien se faire qu'ils fussent plus découragés par les traits malicieux dont les crible M. Bréal que par les arguments sérieux qu'il leur oppose. Ce n'est pas assez de leur dire que notre langue sortirait tout à fait défigurée de leurs mains, il leur montre encore que « si on les écoutait, ils nous feraient perdre le bénéfice de vingt-cinq siècles de culture ». Se figure-t-on bien ce que deviendraient les vers de Corneille et de Victor Hugo, la prose de Pascal ou de Bossuet, traduite par cette phonographie ou ce phonétisme dont M. B. nous donne quelques plaisants échantillons? Le système du grammairien Meigret-était la limpidité même si on le compare aux caligineuses inventions de ces barbares qui « feraient du français une sorte de conglomerat fossile où les seuls linguistes pourraient encore démêler les mots et découvrir la trace d'une ancienne grammaire ». Laissons-les poursuivre leurs chimères en l'air; ils finiront par ne plus s'entendre eux-mêmes, comme ceux qui, il y a peu de temps encore, essayaient de faire du Volapuk la langue universelle.

Les néographes sont plus raisonnables : ils veulent seulement simplifier notre système d'écriture. Mais s'ils sont d'accord pour démolir, ils ne le sont plus dès qu'il s'agit de reconstruire. Les améliorations qu'ils rêvent ne se feront, si toutefois elles se font, qu'avec une grande lenteur et d'une manière imperceptible. Le romancier Balzac a dit qu'on ferait plutôt en France dix révolutions que de changer la forme des chapeaux : de même avant qu'on écrive *démocracie*, *iniciacion*, *no-cion*, comme le voulait Ambroise-Firmin Didot, ou *sosieté*, *obéissance*, comme le proposait le regretté Darmesteter, plus de dix générations peut-être auront disparu. La raison principale en est, dit M. B., « qu'à l'envers de ce qui se passe en politique, il y a fatalement des divergences dans le parti du changement, au lieu que celui de la conservation présente la plus complète unité ». Ajoutez à cela que nous avons une admirable littérature classique, dont nous sommes justement fiers : c'est un patrimoine que nous ne voulons ni entamer, ni gâter, et auquel, en somme, nous avons raison de tenir.

M. Bréal n'est pas cependant l'ennemi déclaré de toute réforme : ce

qu'il conseille, c'est de ne pas en demander beaucoup à la fois, et de ne pas « exhiber tout un programme. » Les règles des participes ayant été embrouillées à plaisir par les grammairiens, il laisserait toute liberté pour les phrases comme : « *La maison que j'ai vu construire ou la maison que j'ai vue tomber* ». L'invariabilité du participe avec *en* lui paraît meilleure, mais là encore il permet le choix, au risque de s'exposer à l'indignation du maître d'école. Il ne s'opposerait pas qu'on enlevât aux mots populaires les lettres doubles qui ne se prononcent pas : on pourrait donc écrire, sans être refusé aux examens, *home*, *honneur*, *anée*, *acorder*, *aporter*, etc. Je suis convaincu qu'il regarde comme une belle chinoiserie la règle qui impose d'orthographier *abatis* et *abattre*, *dissonance* et *consonnance*, *charrette* et *chariot*, etc. Il insiste peu sur les mots tirés du grec, où nous abusons depuis le *xvi^e* siècle des lettres inutiles, mais il nous fait comprendre que l'Académie ne peut pas enregistrer *fisque*, *rododendron*, *misanthropie*, *oftalmie*, etc., avant que ces formes soient autorisées par une génération d'écrivains. L'Académie n'a pas un pouvoir souverain, c'est ce qu'on oublie trop : elle est simplement, comme on l'a dit, la greffière de l'usage. Tout le monde lira avec intérêt ces pages toutes pleines des idées les plus sages et les plus philosophiques, écrites par un homme dont l'autorité en linguistique est universellement connue, mais c'est à ceux qui entreprennent de révolutionner tout d'un coup notre orthographe et notre système d'écriture, que je conseille surtout de les méditer. Ce passage les frappera comme il m'a frappé moi-même : « Un mot n'est pas un assemblage de lettres, c'est une manière d'hiéroglyphe qui représente directement l'idée. Il nous rappelle nos premières lectures, nos premières émotions, et plus le groupement de lettres qui le forme est singulier et rare, plus l'idée qu'il éveille semble avoir de distinction. » Ces sortes de mots peuvent, comme toutes choses, disparaître après de longs siècles, mais ils meurent sans avoir été détériorés.

A. DELBOULLE.

202. — **Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France.** Paris, Plon, 1885-1890, 22 volumes in-8.

La rédaction d'un catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques est assurément l'une des œuvres les plus utiles que puisse se proposer un gouvernement soucieux de la culture intellectuelle de la nation et des hautes études en général. Il s'agit, en effet, de rendre accessibles aux érudits et aux lettrés nationaux et étrangers de riches trésors enfouis dans des dépôts où bien souvent rien ne révèle leur présence et où ils demeurent sans profit aucun et, de plus, exposés à des dangers sur lesquels la triste affaire Libri nous dispense d'insister.

Deux grands ministres, qui furent aussi des historiens éminents, Guizot et Villemain, comprirent l'importance et l'intérêt d'une telle

entreprise, et c'est leur honneur à tous deux d'en avoir tracé le plan et commencé l'exécution. Le dernier surtout, par la publication qu'il décréta, en 1841, du catalogue général des manuscrits des départements, a bien mérité des études littéraires et son nom restera attaché à ce premier essai d'inventaire de nos richesses manuscrites qui a rendu déjà de précieux services et en rendra encore. Malheureusement, il était plus facile de décréter la rédaction d'un catalogue que d'en assurer la publication. En 1841, les personnes capables de déchiffrer et de décrire comme il convient des manuscrits anciens étaient rares en France, et l'École des Chartes, fondée en 1821, n'avait pas encore fourni en nombre suffisant des paléographes exercés et des érudits versés dans la connaissance de l'histoire nationale et de l'histoire littéraire. Aussi la collection in-4°, comme on nomme de coutume le catalogue institué par Villemain et continué sous les trois régimes qui ont succédé au gouvernement de Juillet, la collection in-4° est-elle de valeur très inégale. Plusieurs catalogues de cette collection demanderaient aujourd'hui à être sinon entièrement refaits, du moins rectifiés et complétés — et il en est qui l'ont été comme celui de la bibliothèque de Saint-Omer¹ — d'autres sont estimables, et le dernier, œuvre de M. Auguste Molinier, excellent.

Le recueil in-4°, commencé en 1849 et terminé en 1885, compte sept volumes qui renferment l'inventaire descriptif et raisonné des bibliothèques suivantes : Autun, Laon, Montpellier, Albi (t. I^{er}, 1849); Troyes (t. II, 1855); Saint-Omer, Épinal, Saint-Dié, Saint-Mihiel, Schlestadt (t. III, 1861); Arras, Avranches, Boulogne (t. IV, 1872); Metz, Verdun, Charleville (t. V, 1879); Douai (t. VI, 1878); Toulouse et Nîmes (1885). En tout, dix-neuf bibliothèques et trente-six années de travail. A ce compte, il eût fallu plusieurs siècles pour venir à bout de la collection.

Évidemment, l'entreprise languissait, faute de direction active, faute surtout de collaborateurs instruits et rompus à ce genre de labeur si difficile et si délicat. Il devenait urgent d'aviser et, à la fois, de remédier à l'extrême lenteur de la publication officielle et de seconder d'une manière efficace les efforts tentés par quelques villes de province pour répandre la connaissance de leurs collections manuscrites, sur une partie desquelles l'État revendique un droit incontestable de propriété. Déjà un zélé bibliographe, aujourd'hui inspecteur général des archives et des bibliothèques, M. Ulysse Robert, avait entrepris de subvenir en quelque mesure aux désirs et aux besoins des érudits par la publication d'un *Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France, dont les catalogues n'ont pas été imprimés*. Cet inventaire, dont trois fascicules ont été publiés de 1879 à 1882, contient le recensement et la description très sommaire de cent cinquante-deux collections de manuscrits conservés dans nos départements et, en outre, la liste des ouvrages

1. Voy., dans la *Revue critique* du 15 novembre 1873, l'article instructif de M. A. Giry.

manuscripts du si riche et si précieux dépôt de l'Arsenal à Paris.

L'impulsion étant donnée, on pouvait espérer que l'État interviendrait utilement et énergiquement en accordant les crédits nécessaires à la confection de nouveaux et nombreux catalogues et en chargeant de ce grand travail bibliographique les plus dignes de le mener à bonne fin. C'est heureusement ce qui eut lieu en 1884. Grâce à l'esprit d'initiative de M. Xavier Charmes, directeur du secrétariat au Ministère de l'Instruction publique, qui sut obtenir des Chambres une subvention suffisante et sut organiser, d'après un nouveau plan, les travaux du Catalogue général des manuscrits, l'affaire fut remise en bonne voie et nous la voyons maintenant marcher avec une activité surprenante et de fort bon augure.

Deux modifications devaient être apportées à l'ancien catalogue, l'une de forme, l'autre de fond. Il convenait d'abord de substituer à l'ancien et incommode format in-4°, le format plus maniable et moins coûteux de l'in-8°; il convenait surtout de mettre de l'uniformité dans la rédaction des notices de manuscrits, de contraindre les collaborateurs de l'œuvre à n'être ni trop longs ni trop brefs, tout en donnant les renseignements vraiment utiles, et de les soumettre à certaines règles bien précises sinon absolument immuables.

Le soin de rédiger les instructions du nouveau catalogue fut confié à une commission qui, s'inspirant des conseils donnés par M. Léopold Delisle, dès 1873, dans une brochure intitulée : *Note sur le catalogue général des manuscrits des bibliothèques des départements*, détermina avec une très grande netteté les principes qui doivent guider les auteurs de catalogues et leur proposa un certain nombre de modèles de notices¹. M. Ulysse Robert reçut la mission de diriger et de contrôler tous les travaux relatifs à la nouvelle collection in-8°.

Ainsi est né, en 1884, le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, destiné à contenir, non seulement la description des manuscrits des départements, mais encore ceux des bibliothèques de Paris (la Bibliothèque nationale exceptée, qui opère de son côté) et ceux qui se trouvent dans les archives de Paris ou des départements.

Restait à trouver des collaborateurs. L'École des Chartes, dont l'enseignement s'était depuis bien des années fortifié et élargi, pouvait en donner maintenant et des plus aptes à s'acquitter très heureusement de cette tâche. Parmi ses anciens élèves, l'un était tout désigné d'avance par sa solide érudition historique et littéraire aussi bien que par sa collaboration au catalogue in-4°. Nous entendons parler naturellement de M. Auguste Molinier. En même temps, le Ministère de l'Instruction publique put s'assurer le concours d'un jeune savant, fort connu déjà et par ses études grecques et par ses excellents travaux de bibliographie,

¹. *Note sur la rédaction des catalogues de manuscrits*. Paris, 1884, in-8° de 20 pages.

M. Henri Omont, de la Bibliothèque nationale. Ces deux érudits ont admirablement répondu aux espérances qu'on était en droit de fonder sur leur zèle et leur mérite. A eux seuls, ils ont rédigé plus des deux tiers des catalogues imprimés jusqu'à ce jour, et nous n'étonnerons personne en disant qu'ils ont choisi les morceaux les plus difficiles. La Mazarine, Rouen, Chartres, Dijon, etc., les bibliothèques les plus riches en manuscrits anciens et dont la description ne peut être bien faite que par d'experts bibliographes, tous ces dépôts ont été explorés par MM. Molinier et Omont, et c'est à eux qu'on doit maintenant de connaître avec exactitude et par le menu ce qu'ils renferment d'intéressant. D'autres élèves de l'École et, dans le nombre, des bibliothécaires de Paris, des archivistes départementaux ou des professeurs de l'enseignement supérieur ont été également associés à l'entreprise. Ce sont, à Paris, tout d'abord M. Henri Martin, qui a dressé à lui seul le catalogue de l'Arsenal dont cinq volumes ont paru, MM. Bougenot, Couderc, Coyecque, Stein; en province, le regretté Léon Cadier, MM. P. Fournier, J. de Fréminville, Gauthier, Lex, Musset, Prudhomme, et d'autres que nous oublions sans doute. Parmi les plus jeunes, plusieurs ont travaillé sous la direction et le contrôle de MM. Molinier et Omont.

A cette phalange d'élite, le Ministère a pensé avec raison qu'il convenait d'adjoindre quelques bibliothécaires de province dont les capacités lui étaient connues et avaient été dans d'autres occasions mises à l'épreuve. Ces fonctionnaires départementaux ont prêté un très utile concours à MM. Molinier et Omont, quelques-uns ont travaillé seuls et montré qu'ils n'étaient pas indignes de faire au public érudit les honneurs des dépôts confiés à leur garde.

Voici, à l'heure présente, l'état du *Catalogue général des manuscrits*.

PARIS. *Mazarine*, par M. Auguste Molinier, t. 1^{er} à III (1885-1890). — *Arsenal*, par M. Henri Martin, t. 1^{er} à V (1885-1889).

DÉPARTEMENTS. Tome 1^{er} (1886). *Rouen*, par M. Henri Omont. — Tome II (1888). *Rouen* (suite et fin), par M. H. Omont; *Dieppe*, par M. Ch. Paray; *Eu, Fécamp, Elbeuf, Gournay-en-Bray*, par M. H. Omont; *Le Havre*, par M. J. Bailliard; *Neufchâtel-en-Bray*, par M. Ernest Coyecque; *Bernay, Conches, Gisors, Louviers, Verneuil, Évreux, Alençon*, par M. H. Omont; *Montivilliers*, par M. E. Coyecque. — Tome III (1885). *Chalons-sur-Marne, Soissons, Saint-Quentin, Provins, Meaux, Melun, Noyon et Corbeil*, par M. A. Molinier; *Moulins, Beauvais et Vendôme*, par M. H. Omont; *Ajaccio*, par M. A. Touranjon; *Agen*, par M. G. Tholin; *Gap*, par M. J. Roman; *Bourbourg*, par M. C. Couderc. — Tome IV (1886). *Bourges*, par M. H. Omont; *Issoudun, Brive, Guéret, Clamecy, Bourmont, Apt*, par M. J. de Fréminville; *Brioude et Auch*, par M. Cadier; *Châtellerault, Dinan, Saint-Amand*, par M. Bougenot; *Nancry*, par M. Favier; *Aire-sur-la-Lys, Béthune, Calais, Saint-Pol et Hesdin*, par M. H. Lorient; *Roubaix*, par M. Th. Leuridan; *Privas*, par M. Massip; *Laval*,

par M. Oehlert; *Mende*, par M. André. — Tome V (1889). *Dijon*, par MM. Molinier, Omont, Bougenot et Guignard. — Tome VI (1887). *Auxerre, Tonnerre, Avallon, Joigny, Sens, palais de Fontainebleau, Nemours, Beaune, Semur*, par M. A. Molinier; *Bourg, Nantua, Trévoux et Pont-de-Vaux*, par M. Brossard; *Chatillon-sur-Seine*, par M. V. Croix; *Auxonne, Gray, Vesoul et Baume-les-Dames*, par M. J. Gauthier; *Autun, Charolles et Chalon-sur-Saône*, par M. Bougenot; *Cluny, Mâcon et Tournus*, par M. Lex. — Tome VII (1889). *Grenoble*, par MM. P. Fournier, E. Maignien et A. Prudhomme. — Tome VIII (1889). *La Rochelle*, par M. G. Musset. — Tome IX (1888). *Salins*, par M. Coste; *Lure*, par M. Arnoux; *Pontarlier*, par M. J. Gauthier; *Pau et palais de Pau*, par M. Soulice; *Bayonne, Narbonne, Périgueux, Châteauroux*, par M. L. Cadier; *La Ferté-Bernard*, par M. Duchemin; *Digne*, par M. Chaspoul; *Dreux, Aurillac, Cahors, Rodez*, par M. Couderc; *Saint-Germain-en-Laye, Pontoise, Versailles*, par MM. E. Delerot et A. Taphanel; *Lagny, Coulommiers, Hyères, Corte et Bastia*, par M. J. de Fréminville; *Abbeville*, par M. A. Ledieu; *Villeneuve-sur-Yonne, Limoges*, par M. L. Guibert; *Mirecourt*. — Tome X (1889). *Avranches, Coutances, Valognes et Lisieux*, par M. H. Omont; *Cherbourg*, par M. Amiot; *Bayeux, Falaise, Flers, Honfleur et Pont-Audemer*, par M. E. Coyecque; *Condé-sur-Noireau, Domfront, Argentan, Saint-Lô, Mortain, Bayeux* (chapitre), par M. E. Deslandes; *Vire*, par M. C.-A. Fédérique. — Tome XI (1889). *Chartres*, par MM. Omont, Molinier, Couderc et Coyecque. — Tome XII (1889). *Orléans*, par M. Ch. Cuissard, sous-bibliothécaire de la ville. — *Catalogue des manuscrits grecs des départements* (1886), par M. Omont.

ARCHIVES. *Catalogue des manuscrits conservés dans les dépôts d'archives départementales, communales et hospitalières* (1886), par les archivistes des départements.

Le Catalogue général, outre qu'il comblera le vœu des érudits, présentera encore un autre avantage : il réveillera le zèle fort endormi des administrations municipales pour leurs collections bibliographiques en leur en révélant la valeur. Nous ne sommes pas de ceux qui désirent que l'État, usant de ses droits, dépouille les villes de province d'une partie de leurs manuscrits les plus précieux et les verse dans l'océan de la Bibliothèque nationale; mais nous nous permettons d'exprimer le vœu que ces villes organisent le service de leurs bibliothèques tout autrement qu'il ne l'a été jusqu'ici, qu'elles le prennent au sérieux et le traitent aussi bien, si possible, que le service de la voirie ou des pompes funèbres. Et il ne suffit pas de placer les manuscrits dans des locaux convenables et de les défendre contre les voleurs, il faut encore en assurer et très libéralement la communication à quiconque peut avoir à s'en servir; il faut que MM. les bibliothécaires balayent leur dépôt, ce qui est très louable, mais sachent aussi ce qu'ils gardent et n'accueillent pas

le visiteur sérieux comme un ennemi ou un gêneur ; il faut surtout qu'ils soient le moins possible atteints d'« absentéisme », ouvrent et ferment la maison à époques fixes, afin de ne pas causer à ceux qui viennent de loin des dérangements inutiles. « Dans combien de bibliothèques n'avons-nous pas été témoin de choses lamentables ou grotesques », disait naguère, à propos de nos établissements de province, un savant considérable et animé de l'esprit le plus conciliant ¹. La remarque n'est que trop vraie, et qui de nous n'a fait plus ou moins la même expérience ? Sans doute, l'érudit national finit presque toujours par triompher de l'incurie ou de la mauvaise volonté de ces fonctionnaires ; il « fait agir », se remue et entre par la petite porte quand on lui ferme la grande. Mais l'étranger ? Celui-là n'insiste guère ; il s'en va en maugréant et en maudissant notre administration départementale.

Les sacrifices considérables que l'État est en train de faire par la publication du Catalogue général, contribueront, espérons-le du moins, à améliorer cet état de choses regrettable et qui n'a que trop duré ; ce ne sera pas un des moins heureux résultats de cette si utile entreprise.

F.

CHRONIQUE

FRANCE. — Un de nos lecteurs nous signale une amusante « coquille » du *Journal des Débats* (9 avril) qui, se souvenant du rôle d'Eckermann auprès de Goethe, appelle trois fois de suite Jules Toubat, le secrétaire de Sainte-Beuve, l'*Erckmann* de la rue Montparnasse. Soit. Mais que dira le pauvre Chatrïan ?

— M. Louis LEGER, professeur au Collège de France, vient de publier à la librairie Hachette (In-8°, XIV et 346 p., 3 fr.) un volume intitulé *Russes et Slaves, études politiques et littéraires*. Voici les titres de ces études : Les Slaves et la civilisation ; La formation de la nationalité russe ; Les débats de la littérature russe ; La femme et la société russe au xvi^e siècle ; Les premières ambassades russes à l'étranger ; La Bulgarie inconnue ; Le peuple serbe ; Jean Kollar et la poésie panslaviste au xix^e siècle. Nous reviendrons prochainement sur ce volume intéressant et curieux.

— Voici de nouvelles et instructives études du prince ROLAND BONAPARTE : 1^o un résumé de la conférence qu'il a faite à Genève le 25 janvier 1889, sur *la Laponie et la Corse* (tiré à part du « Globe », février 1889) ; 2^o une étude sur *Le glacier de l'Aletsch et le lac de Mærjelen* ; le glacier de l'Aletsch qui a environ 16 kilomètres de long, est le plus grand des Alpes, et le lac de Mærjelen se trouve juste au pied de l'Eggishorn à l'altitude de 2,367 mètres ; 3^o un travail sur *Le premier établissement des Néerlandais à Maurice*. Ce travail, très intéressant, accompagné de planches et de pièces justificatives en grand nombre, trace d'une façon minutieuse les relations des Néerlandais avec Maurice ; l'Île de France, dit le prince Roland Bonaparte « attire toujours l'attention des personnes qui étudient l'histoire des anciens navigateurs allant d'Europe aux Indes, en doublant le cap de Bonne-Espérance. Sans doute l'attraction qu'exerce l'Île de France sur notre esprit, est due en partie à nos littérateurs qui en ont fait les charmants tableaux que tout le monde connaît. Mais cette

1. Voy. *Bulletin critique* du 1^{er} décembre 1889.

île, perle de la mer des Indes, n'est-elle pas encore habitée par des hommes parlant notre langue, qui sont les descendants des héros de nos grandes guerres maritimes ». Le prince Roland prépare une édition critique des voyages de Tasman.

— Notre infatigable et savant collaborateur TAMIZEY DE LARROQUE vient encore de nous donner une de ces plaquettes qu'on lit avec tant de profit et d'agrément. Elle a pour titre : *Une petite gerbe de billets inédits* (Paris, Techener, 1890. 12-8°, 24 p.). On y trouve des lettres adressées : 1° au neveu de Beaumarchais, Raguet-Lépine; 2° au fils de ce dernier qui fut, sous le règne de Louis-Philippe, député et pair de France. La première série contient des billets de Beaumarchais, et la seconde des billets de Guizot; « les petites pages écrites par le plus spirituel des intrigants du XVIII^e siècle seront ainsi rapprochées des petites pages écrites par le plus austère des hommes d'état du XIX^e siècle. » Signalons encore une lettre du général Husson, un billet du doux Grétry, un autre billet laconique du patriote italien Serbelloni, une lettre du peintre-archéologue Houel. Tous ces documents sont annotés avec autant d'esprit que de savoir, et nos lecteurs féliciteront avec nous M. Tamizey de Larroque d'avoir fait encore une si belle et fructueuse moisson de documents.

— Le *Manuel pratique et bibliographique du correcteur* que vient de publier M. J. LEFORESTIER (Quantin, 1 franc) est une plaquette aussi utile qu'élégante. On y trouve, avec les signes de correction, la description des opérations du correcteur, un traité de ponctuation, des remarques sur l'emploi des majuscules et des abréviations, une bibliographie des traités de typographie. La préface est intéressante et renferme de curieux détails sur les coquilles.

— M. DE CHARENCEY, va publier très prochainement dans les *Actes de la Société philologique* un vocabulaire étymologique du dialecte bas-navarrais du basque, ouvrage qu'il a commencé depuis longtemps. Il s'efforce d'établir que la majorité des mots de la langue basque actuelle est empruntée aux langues latines.

— La *Société des études historiques* a choisi le sujet du concours Raymond (prix de mille francs à décerner en 1892). Les concurrents devront étudier les lettres de cachet dans une province, une généralité ou une intendance de l'ancienne France, d'après les documents d'archives publiques ou privées. Il devront étudier le rôle que ces actes ont joué dans la vie de famille de nos ancêtres. Les mémoires manuscrits devront être déposés le 31 décembre 1891, au secrétariat, rue Garancière, 6.

ALLEMAGNE. — Une nouvelle revue, la *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, paraît à Hambourg et à Leipzig, chez Léopold Voss (six fascicules par an 15 mark) : directeurs, MM. Herm. EBBINGHAUS et Arthur KÖRNER; collaborateurs, MM. H. AUBERT, S. EXNER, H. VON HELMHOLTZ, E. HERING, J. VON KRIES, Th. LIPPS, G.-E. MÜLLER, W. PREYER, C. STUMPF.

— La librairie Schöningh, de Paderborn, publie, depuis le mois de février, par livraisons, un *Lateinisch-romanisches Wörterbuch*, par M. Gustave KÖRTING. L'ouvrage aura neuf livraisons environ (chaque livraison, au prix de 2 mark).

— Le *Jahresbericht* du « Nicolaigymnasium » de Leipzig (1890), contient un travail de M. Joh. BAUNACK, *Aus Epidauros, eine epigraphische Studie* (20 p. in-4°). M. Baunack y présente une série d'observations sur les inscriptions d'Epidaure publiées en 1883-1885, par P. Kavvadias dans l'*Εφημερίς ἀρχαιολογική*. Un nouvel examen des originaux lui a permis de rectifier dans un bon nombre de cas les lectures du premier éditeur.

— MM. Ernst MARTIN et H. LIENHART préparent un *Idiotikon* alsacien dont la première livraison paraîtra prochainement.

— Une collection de monuments de la littérature latine du XV^e et du XVI^e siècle (œuvres de l'humanisme et de la Réforme, vers et prose) va paraître par les soins

de MM. MAX HERRMANN et SZAMATOLSKI, avec la collaboration de MM. WEINOLD, ERICH SCHMIDT, GEIGER, BOLTE, ELLINGER.

— Le grand État-major général de Berlin publie un important ouvrage sur les guerres de Frédéric II (*Die Kriege Friedrichs des Grossen*). L'ouvrage aura plusieurs volumes.

— M. Bernhard Volz fera prochainement paraître une histoire de l'Allemagne au XIX^e siècle (de la paix de Lunéville à la mort de Guillaume I^{er}).

— Le 21 mars est mort à Berlin, à l'âge de 77 ans, VICTOR HEHN, auteur de *Italien* qui a eu trois éditions, de *Cultur-pflanzen und Hausthiere* qui en a eu cinq, de *Gedanken über Goethe* qui en a eu deux. Hehn a été aussi collaborateur du *Goethe-Jahrbuch* (tomes VI et VIII). Il était sujet russe et dirigea longtemps la bibliothèque de Saint-Petersbourg.

— Sujets proposés par la société Jablonowski, de Leipzig : pour 1890, *Darstellung der Entwicklung welche der Gewerbflaiss in Polen seit dem Aufhören der polnischen Nationalselbständigkeit gehabt hat* (1000 mark); pour 1891, *Darstellung des griechischen Genossenschafts- und Vereinswesens auf Grund der schriftstellerischen u. bes. der inschriftl. Quellen, welche ebenso sehr die Arten u. die Organisation der Genossenschaften, wie ihre zeitliche u. räumliche Entwicklung berücksichtigt* (1000 mark); pour 1892, *Geschichte der Colonisation u. Germanisierung der Westinischen Lande* (1000 mark); pour 1893 : *Kritische Uebersicht über die allmähliche Einführung der deutschen Sprache in öffentlichen u. privaten Urkunden bis um die Mitte des XIV Jahrhunderts* (1000 mark).

GRÈCE. — Parmi les ouvrages récemment parus, nous signalons les suivants : 1^o *L'Hésiode*, faisant partie de la *bibliothèque Zographos*, par M. SUTTL, préface et notes en grec moderne. C'est le 3^e volume de la bibliothèque. Les deux autres sont *l'Antigone* de Sophocle par M. SÉMITÉLOS et les *Phéniciennes* d'Euripide, par M. D. BERNARDAKIS; 2^o un ouvrage en trois volumes sur Coray intitulé *Ἀδελφότης Κορῆς*, par D. THÉRIANOS (Trieste, typ. Lloyd, 1889; 3^o *Histoire des îles Ioniennes* (*ἱστορία τῶν Ἰονίων νήσων*) de 1797 à 1815, par G.-E. MAUROGIANNIS, en 2 vol. (Typ. Παλιγγενεσίας, 1889).

— La *Εστία*, qui paraît depuis quatorze ans, se publie depuis le 1^{er} janvier, illustrée, sous la nouvelle direction de MM. POLITIS et DROSINIS, et devient de plus en plus intéressante par la publication de nouvelles et de romans grecs.

ITALIE. — Vient de paraître chez l'éditeur Sansoni, à Florence, le 14^e fascicule de l'immense recueil que publie M. Alessandro GHERARDI, sous ce titre : *Le consulte della Repubblica fiorentina*. Ce fascicule contient d'abord les sept dernières pages du premier volume qui, dans son format in-folio, en a 527; puis les 32 premières pages du second volume, allant du 4 janvier 1291 (1290 vieux style) au 29 mai de la même année. Le sujet de ces innombrables délibérations est souvent bien peu de chose et plus souvent encore la même chose, par exemple, la question de savoir à quelle date ou sous quelle forme se fera l'élection de tel ou tel petit officier municipal. Certains détails étonnent : ainsi, à titre d'indemnité pour un cheval mort, tué apparemment, il est alloué 40 florins d'or. Le cheval était donc bien beau, ou si c'est parce que le propriétaire en était un Pazzi, membre d'une des plus grandes familles, alors que les Pazzi étaient loin encore de sombrer dans leur conjuration contre les Médicis ? N'est-il pas curieux de rapprocher cette somme de celle que reçoit le seigneur Guidone de Polenta, pour ne pas entraver l'arrivage des blés et grains de Romagne à Florence : 442 livres *fiorenorum parvorum* ? Ces Consultes publiées seront pour les historiens de l'avenir une mine précieuse; mais ils y trouveront beaucoup

plus à laisser qu'à prendre. Ce sont les manuscrits eux-mêmes que M. Gherardi met sous nos yeux, avec leurs variantes, leurs ratures, surcharges, leurs sigles et jusqu'à leurs blancs. On ne saurait pousser plus loin l'exactitude.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 avril 1890.

M. Flandin, consul de France, adresse à l'Académie la collection des dessins et estampages de son père, dont il avait annoncé l'envoi par une lettre précédente.

M. Oppert, vice-président, donne des nouvelles de la santé de M. Schefer, président de l'Académie. L'amélioration, constatée déjà il y a huit jours, s'est beaucoup accentuée.

M. Heuzey commence la lecture d'un mémoire intitulé : *l'Archaisme gréco-phénicien en Espagne*. L'objet de ce travail est l'étude des sculptures antiques trouvées en 1869, au nord-ouest de Murcie, au lieu appelé « la Colline des Saints », et conservées aujourd'hui à Madrid. Des moulages de plusieurs de ces sculptures ont été exposés à Vienne et à Paris, en 1873 et en 1878, mais l'étrangeté de quelques-unes d'entre elles a conduit la plupart des archéologues à se demander si l'on n'avait pas affaire à des falsifications. Ces doutes, que personne ne s'est efforcé d'éclaircir d'une façon définitive, ont empêché le monde savant d'accorder à la collection l'attention qu'elle méritait.

M. Heuzey, réservant pour un examen ultérieur les morceaux les plus bizarres de la série, met sous les yeux de ses confrères les moulages de quelques sculptures choisies parmi les meilleures et s'attache à établir que celles-ci au moins sont authentiques. Il y reconnaît un art mixte, résultant de l'action du vieux style hellénique sur l'art phénicien. En effet, le point où ont été trouvés ces monuments occupait une situation intermédiaire entre les comptoirs grecs du golfe de Valence et les colonies phéniciennes du golfe de Murcie.

M. Oppert estime qu'il est bien difficile d'admettre l'authenticité de certains fragments de la collection, qu'il a vus à Madrid. — M. Heuzey prie l'Académie de réserver pour un autre moment ce côté de la question et insiste seulement sur l'authenticité des morceaux dont il a parlé. — M. Ravaissou s'étonne que l'authenticité de ces morceaux ait pu être contestée un seul instant. — M. Schlumberger croit utile de faire remarquer que feu M. de Longpérier, qui avait condamné la collection de Madrid d'après les spécimens apportés à Paris, n'avait pu voir les sculptures présentées aujourd'hui par M. Heuzey.

M. Héron de Villefosse, au nom de M. Georges Perrot, en ce moment absent de Paris, communique une lettre de M. A. Gérard, ministre de France au Monténégro, qui donne des détails sur les fouilles de Doukla, l'ancienne Doclea. Ces fouilles ont été exécutées, par ordre du prince Nicolas, par un savant russe, M. Paul Rowinsky, qui les a conduites avec autant de méthode que de bonheur. On a mis au jour les restes d'une grande basilique, dont les différentes parties sont relativement bien conservées, et dont il est facile de reconstituer toute la décoration intérieure. Plusieurs inscriptions mentionnent un personnage du nom de Flavius Balbinus, à qui la ville de Doclea avait décerné des honneurs et, en particulier, une statue équestre après sa mort. Un autre fragment se rapporte à un magistrat municipal, Flavius Fronton, parent du précédent. M. Rowinsky a recueilli aussi plusieurs textes funéraires.

Ouvrages présentés : — par M. Siméon Luce : BOUREULLE (P. DE), *le Pays de Jeanne d'Arc*; — par M. de Barthélemy : BAYE (J. DE), *le Tombeau de Wittislingen, au musée national bavarois* (extrait de la *Gazette archéologique*); — par M. Croiset : AUBIGNÉ (Agrippa d'), *Histoire universelle*, publiée pour la Société de l'histoire de France, par le baron DE RUBLE, tome III, 1568-1572; — par M. Delisle : M. VALOIS (Noël), *Raymond Roger, vicomte de Turenne, et les papes d'Avignon, d'après un document découvert par M. Camille Rivain*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18

— 5 mai —

1890

Sommaire : 203-204. DE LA GRASSERIE, *Etudes de grammaire comparée*, De la catégorie des temps et des cas. — 205. E. ZARNCKE, *La langue littéraire en Grèce*. — 206. F. FRÉLICH, *L'armée de César*. — 207. HERTZ, *L'Horace de Guyet*. — 208. PLATON, *Les mallus*. — 209. BERENZI, *Histoire de Pontevico*. — 210. Bucher, *Poésies*, p. p. DENAIS. — 211. BOSSUET, sermon sur l'ambition, p. p. LEBARQ. — Lettre de M. Henri Houssaye et réponse de M. Salomon Reinach. — Lettre de M. Ledos et réponse de M. Psichari. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

203. — *Etudes de grammaire comparée. De la catégorie du temps*, par Raoul DE LA GRASSERIE, docteur en droit, juge au tribunal de Rennes. Paris, Maisonneuve, 1888.

204. — *Etudes de grammaire comparée. Des relations grammaticales considérées dans leur concept et dans leur expression, ou de la catégorie des cas*, par le même. Paris, 1890.

Il se passe actuellement en linguistique quelque chose de très analogue à ce qui vient de se passer sur le domaine de la mythologie. Il n'y a pas encore longtemps, la mythologie était envisagée comme une faculté intellectuelle particulière à telles races et faisant défaut à telles autres, de façon que l'humanité se divisait en races mythologiques, préconisées supérieures, et en races non mythologiques et par cela même inférieures. Aujourd'hui, grâce aux recherches de M. Lang on sait que la production de mythes est inhérente à la pensée humaine en général, surtout aux premiers stades de son développement. En linguistique de même : la division des langues en isolantes, agglutinantes et flexionnelles paraissait naguère le point culminant de la science et l'on partait de là pour disserter très doctement sur les facultés natives des races dont les langues se rangent dans l'une ou dans l'autre de ces catégories. Eh bien, il faudra désormais en rabattre beaucoup ou plutôt changer entièrement de méthode et de direction. Une nouvelle école linguistique se forme un peu partout qui, rompant courageusement avec les anciens aperçus superficiels, cherche à pénétrer toutes les manifestations de la parole humaine en étudiant soigneusement la grammaire d'autant de langues que possible et, par une comparaison judicieuse, à expliquer les singularités des unes par les lois résultant des autres. A ce point de vue, les idiomes des peuples sauvages sont parfois plus instructifs que les idiomes policés et littéraires ; quelques-uns d'entre eux ont même atteint un degré de nuance et d'analyse logique inconnu aux langues des peuples les plus avancés dans la civilisation.

Des deux nouvelles disciplines que nous venons de mentionner, celle qui vient de renverser l'ancien édifice vermoulu des mythologues accrédités, est presque entièrement due aux efforts de savants étrangers ; au contraire, celle qui cherche à fonder une linguistique comparée vraiment digne de ce nom est cultivée avec bonheur par une élite de savants français. M. Raoul de la Grasserie appartient à cette phalange courageuse que l'aridité du sujet n'effraie pas, parce qu'elle a la certitude de découvrir, sous l'écorce souvent rude et épineuse des sons barbares, un fonds de philosophie et de logique inconscientes qui sont le lot commun de notre espèce. Les publications de M. de la G. ont depuis longtemps déjà attiré l'attention des spécialistes. Sous le titre général de : *Études de grammaire comparée*, il a fait paraître dans la *Revue de Linguistique* de 1887, un article très remarqué, intitulé : *De la catégorie du nombre*, article que suivit bientôt un autre non moins important, intitulé : *Du verbe ÊTRE considéré comme un instrument d'abstraction et de ses diverses fonctions*. Les années suivantes parurent dans les revues de France et de l'étranger plusieurs études importantes ayant trait à la conjugaison objective, aux divisions de la linguistique, à la nature du pronom, à la psychologie du langage, à la classification des langues, à la catégorie des modes, à la catégorie des temps, à la catégorie des cas, sans compter plusieurs autres ouvrages sur des langues spéciales. On voit avec quelle persistance louable M. de la G. serre de près tous les problèmes qui se présentent dans le vaste domaine de la linguistique et combien de temps et de connaissances il faudrait pour rendre compte des nouvelles idées qui surgissent à chaque page de ces divers écrits. Je me bornerai donc à dire quelques mots des deux seuls travaux nommés plus haut, que j'ai eu l'occasion de lire et de méditer suffisamment dans le but de ma propre instruction. Comme sémitisant, mon attention avait tout d'abord été attirée sur les solutions que le savant auteur propose à divers problèmes concernant les langues sémitiques, mais l'exposé à la fois limpide et profond des idées défendues, la méthode lumineuse qui préside à la construction du cadre général, le classement fin et judicieux des sujets spéciaux, le nombre aussi riche que varié des exemples qui servent à illustrer les lois étudiées, tous ces avantages littéraires qui témoignent d'une netteté d'esprit très remarquable, m'ont entraîné presque malgré moi à lire ces livres d'un bout à l'autre. Les notes que j'ai prises sous l'empire de cette lecture absorbante pourront donner quelques notions des ouvrages précités, mais n'ont pas la prétention d'en fournir une appréciation exacte ou seulement suffisante.

I

M. de la Grasserie divise la catégorie des temps en trois parties intimement indépendantes et logiquement successives.

En premier lieu se placent les temps objectifs dont le point de repère est dans l'action *elle-même* : duratif, aoriste, parfait ; les temps subjec-

tifs dont le point de repère est *dans la personne* : présent, prétérit, futur; les temps relatifs dont le point de comparaison est pris *dans une autre action* : plus-que-parfait, futur, passé, etc. Les temps objectifs ont dans beaucoup de langues précédé les temps subjectifs et ils forment *une première couche*. Certaines langues n'ont jamais possédé que les temps objectifs; d'autres n'ont eu que des temps subjectifs; d'autres, enfin, cumulent ces deux sortes de temps, tantôt en laissant s'effacer les premiers devant les seconds, tantôt en les conservant tous les deux au même degré et en conjuguant chaque temps objectif par tous les temps subjectifs, comme c'est le cas des langues slaves.

En deuxième lieu : temps réels et temps imaginaires. A ces derniers appartiennent le futur et ses dérivés.

En troisième lieu : temps indéterminés, déterminés, surdéterminés (p. 1-8).

Ces trois grandes divisions forment autant de parties dans l'ouvrage que nous analysons et la description de l'expression de ces temps divers se poursuit sous des subdivisions adéquates.

L'expression du temps objectif se présente soit à l'état *pur*, soit en présence du temps subjectif et se croisant avec lui. Les temps objectifs sont inconnus à nos langues dérivées et à beaucoup de langues primitives. Le sanscrit en a développé l'expression. Ils constituent souvent dans la même langue un double temps avec le temps objectif. En grec, l'*aoriste second*, le *parfait second* sont *objectifs*; l'*aoriste premier*, le *parfait premier* sont *subjectifs*. Certaines langues ne possèdent qu'incomplètement les temps objectifs. Le parfait manque dans les langues sémitiques et chamitiques, dans le singalais et dans les langues aitaïques; les langues indo-germaniques l'expriment au contraire d'une manière très énergique.

En général, les temps objectifs s'expriment par modification du radical du verbe tandis que les temps subjectifs le font par des éléments externes et les temps relatifs par l'emploi d'auxiliaires. En particulier, les modes d'expression des temps objectifs sont : 1° l'ordre de construction syntactique; 2° les modifications internes, vocaliques ou consonnanti-ques ainsi que les affixes pronominaux différents; 3° l'adjonction de mots vides ou indices temporels de diverses origines ainsi que l'adjonction de verbes auxiliaires.

Il sera difficile de donner une idée exacte de la façon pénétrante et originale avec laquelle le savant auteur classe les diverses langues qu'il étudie. Je m'arrêterai cependant quelques instants sur les explications qui concernent la conjugaison des langues sémitiques, parce que je crois que le dernier mot n'a pas encore été dit à ce sujet. Si la majorité des langues sémitiques n'a que deux temps objectifs, la forme affixée, loin d'être un *aoriste* (p. 12), a toujours le sens d'un passé, de même la forme préfixée tout en exprimant le *duratif* rend régulièrement le *futur*. La comparaison avec le basque (p. 11) n'est donc pas possible. Puis, l'assy-

rien doit être classé à part. Cette langue possède, outre la forme affixée qui rend le *duratif*, deux formes préfixées, distinguées par la vocalisation intérieure, dont l'une marque toujours le *passé*, l'autre le *présent* et le *futur*. En voici le paradigme :

1 ^{re}	personne	<i>shakna-ku</i> , je fais, j'ai fait, je ferai.
2 ^e	—	<i>shakna-ka</i> , tu fais, tu as fait, tu feras.
	f.	<i>shakna-ki</i> .
3 ^e	—	<i>shakn-u</i> , il fait, il a fait, il fera.
	f.	<i>shakn-at</i> , elle fait, elle a fait, elle fera.
	<i>a-shkun</i> , j'ai fait :	<i>a-shakkin</i> , je ferai.
	<i>ta-shkun</i> , i, tu as fait :	<i>ta-shakkin</i> , i, tu feras.
	<i>i-shkun</i> , il a fait :	<i>i-shakkin</i> , il fera.
	<i>ta-shkun</i> , elle a fait :	<i>ta-shakkin</i> , elle fera.

II

Dans le second ouvrage, M. de la G. examine à fond la catégorie des cas. Ce qu'on appelle communément *les cas*, c'est l'idée et l'expression des relations existant entre les êtres, ou entre les qualités, ou entre les actions, prises seules ou comparées ensemble. L'examen comprend quatre études très intéressantes. Dans la première (p. 1-51), les relations sont considérées en elles-mêmes dans leur ensemble, sans égard à leur mode d'expression. Le point de vue est purement *psychique*, non celui de la réalisation morphologique.

Les relations se classifient suivant les idées qu'elles relient, suivant le *degré de nécessité* de ces liaisons ou suivant leur *nature*. De la première classification, l'examen comprend la relation de mot à mot ou d'idée à idée et celle de mot à proposition ou d'idée à pensée. Cette dernière relation présente trois catégories bien distinctes : 1^o liaisons nécessaires pour *constituer* la proposition ; 2^o liaisons nécessaires pour l'*intégrer* ; 3^o liaisons utiles pour la *compléter* ; l'accusatif est un cas *constituant* ; le datif est un cas *intégrant* ; l'indication du *temps* et surtout du *lieu* forme le type du cas *complémentaire*. Pour ce qui est du verbe, ainsi que de la proposition, qui en est solidaire, il peut prendre soit une tournure *active-neutre*, soit une tournure *passive-qualificative* soit une tournure *transitive*. L'antériorité relative de ces tournures varie suivant les groupes de langue. Tandis que, pour les groupes du Caucase, c'est le passif qualificatif qui sert de point de départ, dans le turc c'est l'actif-neutre, et dans le sanscrit c'est le transitif. Il est cependant prouvé par un examen attentif du degré de nécessité des parties de la proposition que la tournure active-neutre est logiquement la plus indispensable et par conséquent la plus ancienne, puis vient la tournure passive, enfin, la tournure transitive. A ces tournures répondent immédiatement les trois cas primordiaux : le génitif, le nominatif, l'accusatif. Aussi les pronoms revêtent-ils dans les langues primitives très souvent trois formes : le *possessif*, le *prédicatif* et l'*objectif*. Ces formes comportent quelquefois

chacune l'emploi de racines différentes, mais même lorsque la différenciation ne consiste qu'en une mutation vocalique, elle est bien antérieure à toute idée de déclinaison et ne peut se confondre avec elle. Le besoin de se rendre compte de la cause de l'action, du but et du moyen de réalisation produit les cas suivants : l'instrumental, le datif, l'ablatif. Le datif est apparenté à l'accusatif, le nominatif à l'instrumental ; l'ablatif a d'étroits rapports logiques avec le génitif. Enfin, un troisième groupe de cas, exprimant des relations externes, contient le *locatif*, susceptible de nuances infimes, le *temporal*, l'*intensif* ou *quantitatif*. Dans les langues primitives, ce groupe a joué un grand rôle, dominant alors que les autres n'existaient pas encore, mais ce rôle s'est bien affaibli, ou plus exactement, ils ont changé totalement de mode d'expression en formant les prépositions modernes. En suivant leur nature, les relations, soit de mot à mot, soit de mot à préposition, peuvent être ou *subjectives* ou *objectives* ou dans un autre sens *concrètes* ou *abstraites*. Les relations objectives-concrètes, comprennent : le *locatif*, avec ses nombreuses divisions, le *temporal* et l'*intensif*. Les relations objectives-abstraites comprennent l'*ablatif*, *instrumental* et le *datif*. Les subjectives-abstraites comprennent le *génitif*, le *nominatif* et l'*accusatif*. Les subjectives-concrètes ne contiennent que le *vocatif*. M. de la G. étudie successivement ces diverses relations et ensuite il recherche leur genèse respective, qu'il éclaircit au moyen de faits tirés des langues les plus variées. Les langues du Caucase offrent une richesse de cas vraiment exubérante.

La deuxième étude (p. 52-97) traite de la catégorie des cas considérés dans leur expression en général et spécialement dans leur expression psychologique et linguistiquement imparfaite par l'ordre syntactique. L'auteur envisage ici non plus les différents cas, les diverses relations d'idée à idée ou à pensée, mais le cas, la relation dans son ensemble et dans son procédé d'expression.

L'expression d'une catégorie grammaticale, entre autre du cas, peut se faire d'une manière linguistique plus ou moins parfaite. La *perfection linguistique* s'obtient lorsque le langage exprime le plus complètement, le plus exactement et le plus proportionnellement à leur importance chaque idée, chaque pensée, chaque catégorie de concepts principaux et accessoires et il faut que cette expression soit due au langage lui-même. La langue chinoise, avec ses radicaux attributifs, ses mots pleins seuls, peut exprimer toutes les nuances d'idées, toutes les déterminations, toutes les relations avec une exactitude et une finesse remarquables, mais c'est que la pensée supplée à l'invariabilité formelle des mots ; linguistiquement l'expression est au plus haut degré imparfaite. D'autre part, le membre de phrase : *près de la cime de la montagne*, ne contenant que deux attributifs : *cime* et *montagne*, tandis que cinq autres mots expriment des idées accessoires de détermination et de relation. Le mot formel a trop dépassé le mot substantiel ; la représentation des idées n'est pas proportionnelle à la catégorie de ces idées. Lors-

que l'irlandais, au contraire, dit *lus*, l'herbe ; *luis*, de l'herbe, le concept du génitif exprimé par un *i* introduit dans la racine du mot, il transporte la proportion exacte psychique dans la morphologie. De même, lorsque l'arabe distingue l'intransitif du transitif, le passif de l'actif, le pluriel du singulier, par la modification d'une seule voyelle radicale, il observe rigoureusement cette proportion ; l'expression, toute linguistique, est en même temps proportionnelle. De là ces trois grandes divisions : le procédé psychologique ou imparfait, qui peut s'appeler aussi procédé de *racine* ou d'ordre *syntactique* ; celui *morphologique* ou *entier*, se réalisant au moyen du mot *vide* ; celui *proportionnel*, procédé *phonétique*. Dans chacun de ces grands systèmes des cas il y a encore d'autres divisions importantes : la distinction entre le *non formel* et le *formel* ; entre le *subjectif* et l'*objectif* ; entre le *concret* et l'*abstrait*. Ces modes ont suivi l'ordre d'évolution suivant :

1^o Le procédé psychologique dans lequel se sont développés successivement : 1^o le système non formel ; 2^o dans le système formel, le système subjectif ; 3^o dans le système subjectif, le système concret, puis à son tour le système abstrait à ses différents degrés ; 4^o le système objectif, et en lui le système concret, puis le système abstrait ;

2^o Au procédé psychologique a succédé le procédé morphologique ou à mots vides, lequel a passé à son tour par les mêmes étapes ;

3^o Enfin, dans le sein du procédé des mots vides a pris naissance le procédé d'expression phonétique qui a aussi passé par le non formel, le subjectif et le concret pour arriver à l'objectif abstrait.

Voici maintenant comment s'effectua le passage d'un procédé à un autre. Lorsque tous les mots exprimaient les relations par leur ordre seul, mais furent séparés les uns des autres et placés dans un ordre développant : sujet, verbe, régime direct, régime indirect, le besoin se fit sentir de sortir de cet ordre fixé et gênant, et comme les matériaux dont on disposait étaient invariables, on fit varier leur sens et on plaça un sens pur de relation à côté de leur sens attributif ; puis le sens attributif se perdit ; puis, le mot devenu vide de sens autonome, perdit son équilibre et dut graviter autour d'un autre, puis s'y affixer ; puis, sous une puissante attraction, il se déforma et finit par se vider de son. Le passage du procédé morphologique par les mots vides au procédé d'expression phonétique s'est produit de la manière suivante : le mot vide, suffixe d'origine pronominal, très court, souvent consistant en une seule voyelle, pénètre dans le mot plein auquel il est affixé ; sa voyelle y entre ou bien agit par induction sur la voyelle radicale qu'elle s'accommode ; de là la périphonie. La transition s'accomplit lorsque le suffixe pronominal oblitère et ayant laissé sa trace dans la modification phonique du mot plein, cette modification phonique exprime seule la relation.

Cela établi, M. de la G. passe à l'examen du premier procédé de l'expression des cas imparfaite par l'ordre syntactique. L'étude se termine par une très intéressante monographie du génitif dans le système et par

un appendice relatif à la survivance de l'ordre syntactique dans le groupe indo-européen. Voici comment la formule est devenue successivement : 1° complément, verbe, sujet ; 2° sujet, complément, verbe ; 3° ordre libre ; 4° sujet, verbe, complément.

La troisième étude traite de l'expression des relations morphologique et linguistiquement complète par l'emploi des mots vides. L'importance de la transformation du mot plein en mot vide, signalée déjà par les grammairiens chinois, a été mise en relief par une école de grammairiens modernes. Cependant, en faisant entrer toutes les langues dans la division tripartite : *isolantes*, *agglutinantes* et *flexionnelles*, on a compris à tort dans ce domaine du mot vide les langues polysynthétiques, concrètes, allitérales et versionnelles comme les sémitiques. De plus, cette classification même, abstraction faite de la catégorie de langues isolantes qui est l'absence du mot vide, renferme encore un double défaut. D'abord elle laisse en dehors toute une catégorie de mots vides qui précèdent le mot plein et qui, plus tard, s'y préfixeront. Même préfixes, ces mots vides présentent un caractère tout à fait différent de celui des mots vides suffixés et forment entre eux une classe naturelle d'une importance qui n'est pas négligeable. D'autre part, la division en agglutination et en flexion, quoique exacte en soi, devient inexacte par la définition qu'on donne du mot *flexion* suivant l'école de Schleicher, tandis que l'agglutination consiste dans la fixation du mot vide à la fin du mot plein, la flexion serait la modification vocalique interne du mot plein ou celle du mot vide. Or, la première est ou purement phonétique ou rentre dans le système abstrait, la seconde est purement phonétique. En vérité, la flexion ne diffère de l'agglutination que par l'emboîtement du mot vide dans le mot plein et cette union plus intime vient de ce que le mot vide est d'une nature différente de celle du mot vide employé dans l'agglutination. Il y a une foule de mots vides qui n'ont jamais été des mots pleins. Ces mots réellement vides comme les syllabes indo-européennes *ra*, *la*, *ya*, *na*, etc., seraient dues, suivant M. Reignaud, à l'*élargissement successif* du phonème final radical, modifié par l'influence du *rhotacisme*. M. de la G., rappelant que les suffixes de dérivation du mandchou sont presque les mêmes qu'en sanscrit, sans que les deux langues aient quelque chose de commun, est plutôt d'avis d'admettre l'origine autonome de ces suffixes. Il y a donc deux sortes de mots vides : ceux autrefois pleins de sens attributif et ceux qui ont toujours été vides d'un tel sens ; les premiers seuls expriment les *cas objectifs concrets ou locatifs*, les seconds expriment pour la plus grande partie les *cas abstraits*.

La classification des modes d'expression des relations par le mot vide, on peut la résumer dans le tableau suivant :

1° *Période anté-linguistique ou non formelle*. Un seul mot vide exprimant le génitif, les autres cas ne s'exprimant pas du tout ou par la position seule ou par le génitif (Algonquin, Esquimau, vieil égyptien) ;

2° *Période primaire*. Mots vides gravitant autour du verbe, occupant une position soit séparée (langues polynésiennes), soit préfixée, soit postfixée (langues Cafre, Viti, Namaqua) ;

3° *Période secondaire*. Mots vides gravitant autour du substantif, dans une position ou préposée ou postposée ou bien à la fois préposée et postposée ;

4° *Période tertiaire*. Mots vides entre le verbe et le substantif. Côté de la régression (langues néo-latines, persane, néo-indiennes) ; côté de la progression, par l'inflection vocalique (langues néo-celtiques) ; côté mixte (langue allemande).

La place nous manque pour analyser les innombrables divisions et subdivisions que comporte ce tableau sommaire, mais il m'est impossible de ne pas signaler comme une œuvre d'une importance hors ligne l'*appendice à l'agglutination* (p. 165-251) où, en comparant les suffixes agglutinés dans les diverses langues, l'auteur établit avec évidence la ressemblance des indices, des cas qui y sont employés, spécialement des indices *n* qui marque le génitif dans plusieurs langues non apparentées et *s*, *m*, *t* communs aux langues indo-européennes, ouraliennes et polynésiennes-australiennes. M. de la G. y voit une *onomatopée subjective*. Le phonème de l'harmonie vocalique dans les langues ouraliennes est également étudié avec beaucoup de méthode et d'étendue. Le même caractère de netteté distingue l'exposé du lien entre les affixes de dérivation et les affixes de flexion (p. 230-252).

La quatrième étude, enfin, est relative à l'expression des relations phonétique ou proportionnelle. Par *expression phonétique*, terme absolument nouveau, il faut entendre le procédé qui consiste à rendre les relations non par l'ordre syntactique, ni par l'emploi d'un mot vide, mais par l'introduction d'un phonème, sa modification ou son accord. On sait que le chinois multiplie ses matériaux lexicologiques, tous monosyllabiques, par divers accents musicaux ou *intonations*. Ailleurs, ce n'est plus à la lexicologie seule, c'est à la grammaire que s'applique l'instrument musical, phonétique. C'est alors tantôt à la *mélodie*, tantôt à l'*harmonie*, c'est-à-dire tantôt aux *modulations* tantôt aux *accords* qu'on a recours ; ce dernier emploi est le plus important. Le passage du mot vide au phonème s'effectue déjà dans la *périphonie* (Umlaut) ou mutation de la voyelle radicale par la voyelle du suffixe, procédé qui appartient au système précédent aussi longtemps que sa cause persiste et au système actuel, dès que sa cause a cessé de coexister. Mais dans le système du mot vide, l'abstraction a été exagérée au point de dépasser l'expression concrète. Il faut que l'expression de la relation soit aussi proportionnelle que là où l'idée principale veut un mot entier, que la relation de l'idée n'ait qu'une lettre. C'est cette proportion exacte que vient apporter le système d'expression phonétique.

Avant d'examiner les différents modes de ce système, M. de la G. met en lumière un principe important, celui de l'unification des cas, de l'u-

niversalité du génitif. Ordinairement les expressions des relations de *mot* à *proposition* sont profondément différenciées entre elles, tout en différant de l'expression des relations de mot à mot. Mais, par exception, dans certains groupes de langues toutes ces barrières disparaissent et l'expression des relations de mot à mot, le *génitif*, devient le *cas universel*, le seul cas subsistant. Pour comprendre comment cela a pu s'opérer, il faut bien saisir la nature intime de ce *cas*. Le génitif, outre sa fonction de marquer la possession, la détermination et l'origine, marque plus généralement la *domination d'un mot sur l'autre*. L'auteur a plus haut étudié l'expression psychologique et celle morphologique du génitif lorsqu'il était le seul cas existant faisant fonction de tous les autres. Il s'agit ici de son expression dans le système purement phonétique. Dans ce procédé d'expression, la prédominance du génitif dura plus longtemps. Dans les langues Bantou, par exemple, la relation génitive, c'est-à-dire la relation de mot à mot a conservé son domaine en l'étendant; il ne s'est formé là d'expression de mot à proposition autre que celle qui résulte de l'ordre syntactique conservé. Le principe de l'accord suppose une relation pure de mot à mot.

L'analyse de procédé dans les diverses langues qui l'emploient est consciencieusement exposée dans deux chapitres, que nous ne pouvons qu'indiquer très sommairement.

Chapitre premier : Expression des relations par l'accord seul. *A* Harmonie initiale : 1^o et 2^o harmonie préposée et préfixée (langues Bantou; langues Bullom et Temné); harmonie dont le premier terme a disparu (langues du Caucase septentrional, le Bari, le vieil égyptien). *B* Harmonie finale : a) accord en genre et en son; b) accord en genre et en nombre, avec la disparition de l'accord phonétique; c) accord en son en dehors du secours du genre et du nombre : 1^o répétition sur le mot dominé du déterminatif du mot dominant; 2^o rime.

Chapitre deuxième : Expression des relations par la variation du phonème. *A* Mutation vocalique n'exprimant qu'indirectement les catégories grammaticales; *B* Mutation vocalique l'exprimant directement; a) expression des catégories, autres que celles des relations (dans les langues sémitiques; dans les langues indo-européennes; dans les autres langues); b) expression des relations : 1^o dans l'état actuel de la science (dans les pronoms; dans les noms); 2^o d'après une hypothèse probable. Dans ce dernier paragraphe, l'auteur revient sur la question relative à l'origine des indices des cas logiques. L'école de Schleicher fait dériver dans les langues indo-européennes ces indices uniquement de divers pronoms suffixés, par conséquent d'un mot vide. Cette origine semble plausible, si l'on n'envisage que ces langues, quoiqu'elle y rencontre déjà l'objection de peu de convenance spéciale de tel pronom à tel cas. Sans sortir de l'indo-germanique, M. de la G. a déjà conclu que les indices de ces cas provenaient d'une sorte d'onomatopée antérieure à eux-mêmes ainsi qu'aux pronoms et où tous les deux avaient puisé leur exis-

tence. Cette conviction devient plus forte si on passe à la comparaison générale des langues. En effet, l'*m*, signe de l'accusatif se rencontre aussi dans les langues finnoise et samoyède, non seulement sous la forme *m*, mais aussi sous la forme *p*, et cependant ne possèdent pas le pronom *amas*. D'autre part, dans les langues agglutinantes, il s'est trouvé que les indices des cas pouvaient être ramenés aux suivants : nominatifs : *s*, *r*; génitif : *n*; datif : *k*, *g*, *i*, *h*; accus. *m*, *p*; abbl. *t*, *d*; locatif *n*. Or, dans les langues indo-germaniques, sauf le génitif qui se fonde sur un système spécial, on retrouve pour les mêmes cas les mêmes indices : nom. : *s*, *r*; datif : *aï*; accus. : *m*; abbl. : *t*. L'instrumental et le locatif ne concordent pas, la forme deuxième ayant une origine adverbiale, la forme première étant inexpliquée. Mais cette concordance est assez complète pour être décisive. Il existe donc des indices de cas ayant pour origine une véritable onomatopée, soit acoustique, soit physiologique, soit à la fois l'une et l'autre. Cette onomatopée se réalise de la manière suivante : l'objet s'exprime par la lettre la plus sourde exprimant mieux sa situation passive, l'*m* à la fois labial et nasal ; le sujet par la lettre plus tranchante *s* ou *r*. Ce n'est d'ailleurs que comme hypothèse que l'auteur propose cette théorie.

L'étude se termine par un appendice s'occupant : 1° de l'antériorité de l'expression de la relation de l'inessif sur celle des autres cas objectifs concrets et de sa persistance; 2° de l'influence des cas primitifs de l'un sur l'autre, en particulier du locatif sur le génitif; 3° du vocatif; 4° du prédicatif et du mutatif; 5° des cas dans les mots du discours autres que les substantifs, en particulier dans les verbes aux modes personnels.

Voilà les contours des ouvrages dont M. de la G. vient d'enrichir la littérature de la linguistique, œuvres à la fois claires et profondes dans lesquelles les complications des divisions et des subdivisions, multipliées presque à l'infini, loin d'alourdir la marche de la démonstration, lui servent d'étapes naturelles et de guides sûrs et éclairés. Je crois rester dans les limites d'une juste appréciation en rangeant les travaux parmi les meilleurs de notre époque et en les considérant comme des facteurs puissants du progrès de la linguistique. Lorsque je commençai à lire ces ouvrages, l'idée seule d'avoir à méditer la *philosophie de l'inconscient* me faisait frémir; mais peu à peu la voie lumineuse tracée magistralement par l'auteur dans ce dédale inextricable rassura mes pas. Maintenant que je suis arrivé au bout, je me trouve singulièrement fortifié par une foule de notions utiles et suggestives que j'avais à peine entrevues auparavant. Si cette annonce contribue à faire connaître les ouvrages de M. de la Grasserie au public studieux que les méditations sérieuses n'effraient point, j'en serai doublement enchanté; d'abord parce que j'aurai ainsi payé en partie le tribut de reconnaissance et de félicitation que je dois au savant auteur; puis ensuite parce que la propagation rapide de nouvelles vérités est le seul moyen de faire disparaître les vieilles erreurs devenues classiques.

205. — Ed. ZARNCKE. *Die Entstehung der griechischen Literatursprachen*. Leipzig, Weigel successeur (Tauchnitz), 1890, 53 p.

Chez tous les peuples, dès la naissance d'une littérature, se forme une langue littéraire plus ou moins éloignée de la langue parlée ; bientôt, la littérature devenant plus abondante, la séparation s'accroît davantage et la langue littéraire se développe à part avec ses lois propres. L'importance de ce fait ayant été niée par les uns, en partie contestée par d'autres, il est utile d'insister sur ce sujet, et M. Zarncke nous donne à grands traits une sorte d'esquisse générale du développement historique de la langue grecque, en nous montrant, dans cette rapide revue, comment sont nées et se sont développées les langues des différents genres littéraires. Si courte qu'elle soit, cette étude est extrêmement substantielle ; des notes très étendues (p. 24-53) éclairent et confirment les assertions de l'auteur, et un résumé, plein de précision dans sa brièveté, achève de gagner, je pourrais presque dire forcer, l'assentiment du lecteur non prévenu. M. Z. a indiqué sommairement que la poésie épique, créant pour la première fois en Grèce une langue littéraire, a été en tout guidée et maîtresse ; que sur la langue de certains genres poétiques, par exemple sur la langue de la comédie, son influence, pour être moindre, n'en est pas moins visible ; et qu'enfin la prose attique, au moins dans ses commencements, doit être, elle aussi, jugée comme une « élève de la poésie ». Ce n'est pas que les dialectes parlés n'aient eu leur part dans la formation de la langue littéraire, mais il convient de ne pas perdre de vue qu'il y a une distinction très nette entre la langue des écrivains et les dialectes populaires ; oublier ce principe fondamental dans la critique des textes conduirait à les corrompre bien plutôt qu'à les améliorer. C'est poser à nouveau, comme on le voit, une question déjà souvent traitée : jusqu'à quel point convient-il, pour l'établissement du texte des auteurs, de se servir des inscriptions ?

My.

206. — Fr. FRÖLICH. *Das Kriegswesen Cæsars* (1^{re} série). Zurich, Schulthess, 1889, in-8, 98 pages.

M. Frölich, dont j'ai déjà eu l'occasion de prononcer le nom dans la *Revue* et qui paraît s'occuper spécialement de l'organisation militaire de Rome sous la République, a étudié, dans la brochure qui fait l'objet de cet article, une période très intéressante de l'histoire de l'armée, en cela qu'elle marque la transition entre la République et le régime impérial. Sans doute, le sujet a été déjà plus d'une fois abordé, ne serait-ce que par M. Kraner ; mais on peut encore s'y appliquer. La première partie du travail de M. F. traite de la levée des troupes, de leur composition et de leur commandement ; c'est un bon résumé des connaissances auxquelles on peut arriver par la lecture de César et des travaux déjà parus sur la question ; mais il ne faudrait pas y chercher des dis-

cussions approfondies, même sur les questions difficiles. L'auteur les aborde, expose l'état de la question en citant les opinions les plus autorisées ou les plus récentes, y ajoute une conclusion généralement sage et vraisemblable, puis il passe à un autre sujet. C'est plutôt un guide à l'usage de ceux qui liront les œuvres de César, qu'un travail d'érudition développé.

R. C.

207. — Martinus HERTZ. *De Horatii operum exemplari olim Guyetiano Narratio I* (en tête de l'Index lectionum in Universitate litterarum Vratislaviensi per æstatem anni 1890 a die XV mensis aprilis habendarum). Typis Friederichii, 20 p. in-4.

L'*Horace* de François Guyet, philologue du xv^e siècle, n'était connu jusqu'à présent que par les quelques notes que Michel de Marolles en a tirées pour sa traduction (Paris, 1660), et que le P. Sanadon a çà et là reproduites dans son édition de 1756. D'autre part, Th. Fritzsche les avait signalées dans le 35^e volume du *Philologus* (1876, p. 476-492). — M. Martin Hertz, qui a publié des travaux si distingués sur l'antiquité classique, vient d'hériter de son collègue à l'Université de Breslau, le savant G. Studemund, d'une édition d'*Horace*, par Daniel Heinsius (Leyde-Elzevir, 1612). Cet exemplaire, qui a appartenu à Guyet, est couvert de ses notes marginales (284 pages). M. Hertz a eu l'heureuse idée de nous en donner un premier spécimen très intéressant, et il les apprécie à leur juste valeur. Comme il l'indique à plusieurs reprises, elles confirment le jugement que les nombreux travaux du « savant Angevin » nous avaient déjà permis de porter dans notre thèse de doctorat sur sa méthode en matière de critique des textes, et prouvent une fois de plus que, si Bentley et Peerlkamp méritent d'occuper une place importante dans l'histoire de la philologie, François Guyet est digne d'être mis à côté d'eux, car ils n'ont fait que s'inspirer de ses principes. — Nous espérons que M. Hertz poursuivra l'œuvre qu'il a entreprise en l'honneur d'un philologue français, longtemps méconnu en France.

Isaac URI.

208. — G. PLATON. *Le mallus ante theoda vel thungtaum et le mallus legitimus*. Bordeaux, Chollet, 1889, 46 p. in-8.

M. G. Platon est un audacieux : il s'attaque, dans cette brochure, à l'un des problèmes les plus difficiles que soulève l'étude du droit germanique. Il expose d'abord la théorie généralement admise en Allemagne sur l'organisation judiciaire à l'époque salique : et ce n'est pas un mince mérite que d'avoir compris de façon aussi nette et d'avoir rendu de façon aussi claire, dans un langage à la fois châtié et élégant,

le système de Sohm, naguère encore repris par Wilhelm Sickel ¹ (*Zeitschrift der Savigny-Stiftung*, t. VI, 1885, dans un article intitulé : *Die Entstehung des Schöffengerichts*). Ce système peut se résumer ainsi : l'État n'intervient en aucune façon dans la justice ; la justice émane directement du peuple ; c'est à l'assemblée de la centaine, réunie sous la présidence du *thunginus*, qu'aboutit tout acte comportant l'intervention judiciaire ; on distingue du reste deux sortes de plaits : ceux qui reviennent à intervalles fixes, déterminés, les *malli legitimi*, *echtes Ding*, et ceux qui sont spécialement convoqués, selon les besoins et la nécessité pour un objet déterminé, les *malli indicati*, *gebotenes Ding*. A cette théorie, aussi absolue, M. Platon essaie de faire quelques objections. En s'appuyant sur diverses considérations et sur le texte du titre 46 de la loi salique (*de affatimire*) qu'il interprète fort bien, il montre que les *mallus legitimus*, loin d'être une certaine espèce de plait réuni devant le *thunginus*, est un plait d'une circonscription plus étendue ; cette circonscription est le *pagus* ou la *civitas*. A l'origine, les limites du royaume et du *pagus* se confondaient ; le roi présidait en personne le *mallus* du *pagus* ; ce tribunal était le *mallus regis*, au sens propre et littéral du mot : le *mallus ante regem*. Bientôt, plusieurs cités se groupent ensemble pour former un état ; le *pagus* reste circonscription judiciaire, seulement le roi n'en préside plus le tribunal ; celui-ci est transformé de *mallus ante regem* en *mallus regis*, puis en *mallus legitimus* ; il devient le plait placé sous la protection et la sauvegarde des lois royales. Ainsi, M. Platon fait intervenir dans l'exercice de la justice le pouvoir politique que Sohm en avait entièrement banni.

Toutes ces considérations me semblent à la fois très ingénieuses et très justes. Au-dessus du plait de la centaine, il y a le plait de la cité que préside sans doute le comte (M. Platon ne s'explique pas nettement sur ce point). Mais nous irons plus loin. Qui nous dit que le *thunginus* n'est pas un officier royal, au même titre que le *graffio* ? Avez-vous un seul texte pour prouver qu'il soit élu par le peuple ? Vous voulez voir le *thunginus* dans le fameux passage de Tacite : « *Eliguntur in iisdem conciliis principes qui jura per pagos² vicosque reddant*. » Mais ces *principes* ne sont pas choisis dès lors dans la centaine même ; ils sont désignés dans les assemblées politiques de la nation entière, où l'autorité royale est prépondérante : ils nous apparaissent par suite comme de véritables fonctionnaires royaux. Nous n'insistons pas. Le système de Sohm nous paraît entièrement faux ; mais, certes, pour aucun roman judiciaire on n'a dépensé autant de science, d'esprit ingénieux et de talent, nous dirons presque de génie.

Ch. PFISTER.

1. Il ne faut pas confondre M. Sickel, de Marbourg, auteur de cet article, avec M. Th. Sickel, de Vienne, l'éminent professeur de diplomatie, nommé récemment associé étranger de l'Institut.

2. Le mot *pagus* ne désignerait pas ici le *gau*, mais une circonscription inférieure, la *centena*.

209. — BERENZI (l'abbé Angelo). *Storia di Pontevico*. Un vol. in-8, xvi-560 pp. Crémone, Ghizani, 1888 ¹.

Bonne monographie d'histoire locale. Pontevico, qui a perdu toute importance depuis le x^v^e siècle, est une petite bourgade sur l'Oglio, aujourd'hui station du chemin de fer Brescia-Crémone, entre Verolanova et Robecco. Son histoire méritait cependant d'être écrite à cause de son rôle du xi^e au xiv^e siècle, pendant les luttes entre Guelfes et Gibelins, à cause de son importance comme port et débouché commercial sur l'Oglio dans les luttes entre les communes de Brescia et de Crémone. A partir de l'établissement du *dominio Sforzesco*, Pontevico a subi le sort commun de toutes les villes frontières entre le Milanais et les territoires de Venise : successivement occupée par les Milanais, les Vénitiens, les Français, elle devint finalement terre vénitienne. L'histoire interne de sa commune depuis le milieu du xvi^e siècle (p. 418 à 560) manque d'intérêt. — Il est fâcheux que l'auteur n'ait pu consulter tous les volumes parus des *Diarii* de Sanuto (il n'a connu que les seize premiers) et qu'il n'ait pas distingué dans son récit ce qui est vraiment l'histoire de Pontevico et les faits divers qui ont eu son territoire pour théâtre. Le travail de M. B. est du reste fort complet, généralement bien informé et assez clair, mais je croirai toujours que l'histoire de Pontevico pouvait se raconter en moins de 560 pages : *materiem superavit opus*.

L.-G. P.

210. — Les Poésies de **Germain Colin Bucher**, angevin, secrétaire du grand-maître de Malte, publiées pour la première fois avec notice, notes, tables et glossaire, par M. Joseph DENAIS. Paris, ap. Techener, 1890. Un vol. in-8, 332 pages. Prix : 12 fr. 50.

Germain-Colin Bucher naquit à Angers vers 1475, d'une ancienne et illustre famille de robe, et il est probable qu'il mourut dans cette ville en 1545. Ce que l'on sait de sa vie se borne à un petit nombre de faits certains et à beaucoup de conjectures. Il avait à peine vingt ans que l'amour « lui apprit à parler en ornatuure », c'est-à-dire à rimer en l'honneur d'une « gentille femme, belle en myracle », qui s'appelait Gylon. Si le jeune poète brûlait, son idole était et resta de glace : « Nul vent si froid que Gylon », disait-il avec amertume. Elle répondit pourtant à ses vers tantôt langoureux, tantôt réellement passionnés, mais à la façon d'une Minerve qui ne connaît que le fuseau et la quenouille :

Cerche aultre part desduyt qui pour toy ploye...

Tu ne fais rien : myeulx te seroit apprendre,

Lorsque tu as jeunesse douce et tendre,

Grec et latin et la langue hébraïque...

Pense au futur.

1. La couverture du volume dit : Cremona, tipogr. dell' Instituto Manini, mais une feuille de réclames en faveur de ce livre, qui nous est envoyée avec lui, est signée par M. Ghizani, comme éditeur.

Le conseil était bon, mais Colin ne le mit guère en pratique. Sa jeunesse, il la dépensa en folies, comme avait fait le pauvre Villon, comme faisait à Auxerre son contemporain Roger de Collerye, et la table, le jeu, « les belles garses », lui firent tout perdre « terres, prez, bruyeres ». Il ne lui restait sans doute que peu ou rien de l'héritage paternel lorsque, en 1529, le grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, Philippe Villiers de l'Isle-Adam, le prit en qualité de secrétaire et l'emmena avec lui à Malte, à Nice, en Sicile, à Sarragosse. Hélas ! l'air marin lui fit regretter maintes fois « la douceur angevine » : quand il lui faut s'embarquer *sus la grosse nau de Rhodes* « son sang se glace et froidit sous la peau », et il ajoute en termes qui ne manquent pas de réalisme : « Je ne sçauroys avaler un morceau Qui tost ne soit revomy du boyau Sans digérer. » Pauvre poète ! Pour comble de malheur, le frère trésorier Jean Boniface « gros villain qui ressembloit à une tonace », lui retient ses gages, on ne sait pour quelle raison, en sorte qu'il revient dans sa ville natale avec la bourse aussi plate qu'il en était parti. Il passa ses dernières années dans la misère, et avec la vieillesse s'accrurent ses douleurs et ses privations. Dans de petites pièces de vers joliment tournées, il demandait à celui-ci un peu de bois, à celui-là « un poure escu », et comme il n'y a pas « d'homme vivant, tant soit-il clerc instruit », que l'on ne méprise « s'il n'est puissant d'héritage ou de pécune », il se plaint qu'un tas de gens, barbiers, foulons, forgers, engeance sans pitié, l'appellent *beste* et *sot*, et s'amuse de sa pauvreté ! La fourmi n'a jamais été tendre pour la cigale.

Colin Bucher n'était pourtant pas un poète sans mérite, et M. Joseph Denais n'a pas tort de l'appeler, dans l'intéressante introduction qui ouvre ce volume, *un émule de Marot*. On ne sera peut-être pas de mon avis, mais je donnerais presque toutes « les marguerites de la Marguerite des princesses » pour quelques-unes des pièces du poète angevin. Il y en a de ravissantes, celles-ci entre autres dont je donne simplement l'intitulé : *Celebration de la Vigile Saint-Martin, Signes pour cognoistre un amoureux, De la piqueure de Cupido et des ayettes, A ung sien parent*, gentille imitation de la délicieuse épigramme de Martial, *Vitam quæ faciunt beatiorem*, etc. Un petit chef-d'œuvre encore, c'est l'épithaphe de cet ivrogne « grant meurtrier et tirant de bouteilles », dont la vue seule « alteroit les hommes ». Colin Bucher a le trait, et avec cela un langage presque toujours simple, naturel, gracieux parfois, qui n'est point farci de ces latinismes où se complait Le Maire de Belges, de ces allitérations, de ces jeux de mots puérils, habituels à Guillaume Cretin, et que Marot lui-même n'a pas assez évités. M. J. Denais nous donne les œuvres de Colin Bucher d'après un manuscrit unique conservé à la Bibliothèque nationale. Il est juste de le remercier d'avoir rendu à la lumière, après plus de trois siècles d'oubli, un aimable poète, auquel peut-être il n'a manqué pour devenir l'égal de Marot que :

... Grace de Reine et Sire,
Dont bas espritz deviennent souverains ¹.

A. DELBOULLE.

211. — J. LEBARQ (abbé). *Bossuet*, sermons sur l'Ambition, édition critique avec introduction et notes. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, xx-111 pp. in-16. S. d. Prix : 0,60 (éd. de luxe : 1 fr. 20).

M. l'abbé Lebarq qui, l'année dernière, a soutenu une thèse de doctorat très remarquée sur l'*Histoire critique de la prédication de Bossuet* ², vient de détacher de l'édition des Sermons qu'il imprime actuellement, le Sermon sur l'Ambition. Nous avons ainsi : 1° l'esquisse du sermon donné chez les Carmélites en 1661 ; 2° le vrai sermon sur l'Ambition, du carême du Louvre (1662) ; 3° un fragment écrit en 1666, qui ne fut point alors prêché, mais fut utilisé quelques semaines après dans le sermon sur la Justice. Chacun de ces textes est accompagné des variantes que présentent les manuscrits et aussi des leçons adoptées par les précédents éditeurs. Dans l'introduction, M. L. donne des renseignements historiques, raconte les diverses tentatives de Bossuet pour prêcher sur ce sujet et indique les sources où il a puisé. Ce dernier article m'a paru particulièrement nouveau. En appendice, M. L. donne le tableau chronologique de la prédication du grand orateur, avec l'indication de l'état actuel des textes ; il termine par la liste des particularités orthographiques du sermon sur l'Ambition. L'idée de les avoir groupées est très heureuse : les divergences que l'on peut remarquer entre l'orthographe des manuscrits de Bossuet et la notre n'ont d'intérêt que si on les rassemble en faisceau. Leur reproduction dans le texte serait d'un pédantisme inutile à ceux-là mêmes qu'intéresse la question, puisqu'ils seraient obligés d'aller chercher ces détails dispersés dans un texte assez long. Dans son avertissement, M. L. a eu d'ailleurs le soin de justifier longuement et par des raisons solides le parti qu'il a pris au sujet de l'orthographe. Une planche en photogravure reproduit une page du manuscrit du sermon. On voit par ces indications combien de

1. Il est fâcheux que le glossaire qui termine ce beau volume, dont le texte est très soigné, contienne trop d'erreurs. Si M. Joseph Denais avait bien consulté les dictionnaires anciens et modernes, il n'aurait pas expliqué *s'acoucher* par se mettre dehors, sortir ; *adurée* par répandue, *avertin* par gosier, *brandie* par suspendue, *convers* (frère lai) par faux, *game* ou *gamme* par signe, *gourmé* par gonflé, *irrite* (vain) par irrité, *pherestre* par flèche, *pleuvi* par excellent, etc. Je ne sais comment il a été amené à interpréter « pois en gousse » par « pois engraisse ». Enfin *Alciat* (p. 111), n'est pas le poétique oiseau qu'on appelle alcyon, mais un célèbre jurisconsulte du xvi^e siècle, auteur des *Emblemata*, ouvrage auquel Colin Bucher fait allusion dans ces deux vers :

La Cigongne est un oyseau moult piteux,
Vostre *Alciat* bien a cler le figure.

2. Cp. *Rev. cr.*, I, 210.

choses M. Lebarq a su réunir dans son petit volume, et on peut bien augurer de l'édition qu'il a entreprise ¹. L.

LETTRE DE M. HENRY HOUSSEY A M. SALOMON REINACH.

Paris, 16 avril 1890.

Monsieur et cher confrère,

Vos critiques sont très nombreuses et vous les avez formulées avec une concision extraordinaire. Pour les discuter, il me faudrait au moins cinq ou six pages. Ce serait excéder le droit de réponse. Un jour où nous nous rencontrerons à la Société des Études grecques et où nous aurons, vous et moi, une heure à perdre, nous discuterons à l'aise de tout cela. En attendant, je me bornerai à deux observations sur l'esprit de votre article.

Vous avez une telle façon de comprendre l'histoire de l'antiquité, que pour obtenir votre approbation, l'historien devrait simplement traduire les textes et mettre ces traductions les unes à la suite des autres, sans même un mot de transition. Tout alinéa, toute phrase, tout mot qui n'est pas traduit servilement d'un auteur, vous l'appellez *broderie*. C'est *broder*, dire que « Cléopâtre plaisait en termes cyniques », quand Plutarque dit seulement « qu'elle conversait sur un ton grossier. » C'est *broder*, dire que Périclès, lorsqu'il sortait ou qu'il rentrait « baisait Aspasia au front », quand Plutarque dit seulement « qu'il l'embrassait. » Une autre *broderie* encore, que je ne regrette pas davantage, c'est mon tableau de la *Vie inimitable*. A la vérité, les auteurs nous donnent pour tout renseignement caractéristique sur l'existence fastueuse et effrénée d'Antoine et de Cléopâtre, que les deux amants péchaient à la ligne. D'après votre système, peut-être un peu étroit, j'aurais dû me borner à dire : « La Vie inimitable consistait à pêcher à la ligne. »

Nous sommes en désaccord sur la façon d'écrire les portraits historiques. Nos sentiments ne diffèrent pas moins sur la façon d'entendre la critique. J'ai publié plus de deux cents articles dans le *Journal des Débats*, je me suis toujours efforcé de mettre en lumière les qualités d'un livre dans son ensemble et nullement d'en marquer les fautes de détail. Si le livre était sans valeur, je ne m'en occupais point. Ou mon petit livre ne vaut rien, ou il vaut quelque chose. Dans le premier cas, vous avez perdu votre temps à en parler. Dans la seconde hypothèse, n'auriez-vous pas dû discuter les problèmes historiques, grands ou petits, que le sujet soulève et que j'ai cherché à résoudre ou à éclaircir ? Par exemple, le plan d'Antoine à Actium, le prétendu mariage de Périclès avec Aspasia, la situation d'Aspasia à Athènes, la prétendue royauté d'Antoine, les monnaies d'Antoine et de Cléopâtre, la jeunesse de Théodora, le caractère de Cléopâtre, le rôle de Théodora, impératrice. Si vous m'aviez aidé de votre science et de vos critiques pour élucider ces questions, sans doute vous auriez fait œuvre plus utile qu'en signalant dans mon livre des erreurs comme la confusion entre une intaille et un camée et des coquilles comme l'y transposé dans *Libye* et *Letronne* écrit avec un seul n.

Au demeurant, je reconnais la gravité considérable de ces nombreux *lapsus*, erreurs et coquilles. Je vous remerciais de me les avoir indiqués, si je ne m'en étais aperçu sans votre secours et si déjà je ne les avais corrigés dans une nouvelle édition qui a paru, tout justement, hier 15 avril.

Agréez, monsieur et cher confrère, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Henry HOUSSEY.

1. M. L. fera bien de remanier le court avertissement placé en tête du fragment de 1666. Il y a un embarras de pronoms qui rend deux phrases fort énigmatiques. Je me permettrai aussi de faire observer à l'éditeur que le cartonnage est un peu... belge.

RÉPONSE DE M. SALOMON REINACH.

Je vois en effet, monsieur et cher confrère, que nous avons des idées toutes différentes sur les devoirs de l'historien et du critique. Pour vous exposer ma manière de voir là-dessus, il me faudrait cinq ou six pages dont je ne dispose pas. Du reste, la collection de la *Revue critique* est là pour vous montrer qu'on entend ici l'appréciation des ouvrages de science autrement que dans les journaux quotidiens.

Agréez, monsieur et cher confrère, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Salomon REINACH.

LETTRE DE M. LEDOS.

Permettez-moi de répondre à une lettre de M. Psichari, publiée dans la *Revue critique* du 31 mars.

Je ne pensais pas établir un principe de critique nouveau — et je persiste à le croire sûr — en disant qu'il est d'une méthode dangereuse de chercher dans un livre aussi impersonnel que l'est en général une grammaire, des renseignements sur la personne et les opinions de l'auteur. Cela a conduit M. Psichari à penser que Portius n'était pas originaire de Crète, alors que justement c'est sa patrie d'origine.

M. P. raille ma jeunesse. Je suis jeune, il est vrai; et, si c'est la maturité de l'esprit qui fait prendre un adjectif latin pour un substantif, en commettant d'ailleurs un solécisme, j'espère bien que mon esprit restera toujours vert et ne mûrira jamais. Je suis même assez jeune pour n'avoir pas pu oublier les leçons de grec que j'ai reçues au lycée, si peu que j'en aie profité. Et M. P. fait une charité inutile en m'apprenant que *ὁ τοῦ θαύματος* est une expression connue des anciens Grecs. Rien que je ne sois point professeur de grec, même moderne, je n'ignore pas ce terme qui se trouve dans tous les dictionnaires; pas plus que je n'ignorais le sens de *papae* qui se trouve dans les lexiques latins les plus élémentaires comme celui de Sommer. J'avoue d'ailleurs humblement que la rédaction de la phrase incriminée par M. P. est mauvaise et que « vulgaire » que j'avais mis dans le sens de « courante », « bien connue », prête à l'équivoque. Mais telle qu'elle est et non pas tronquée comme M. P. (par distraction?) la présente à vos lecteurs, ma phrase ne contient rien que je ne puisse avouer. Je n'ai pas dit que *ὁ τοῦ θαύματος* fût une expression spéciale au grec vulgaire; et j'avais bien le droit de dire qu'un mot donné par S. Portius, dans un dictionnaire *grec-vulgaire* comme traduction du mot latin *papae*, était une expression employée par les Néo-hellènes, c'est-à-dire une « expression grecque vulgaire » au sens large du mot.

Il me reste à remercier M. P. d'avoir signalé ici ma découverte; mais l'humilité me force d'avouer qu'elle n'était point difficile à faire et que pour y atteindre je n'ai eu à consulter que des livres assez élémentaires pour que l'inexpérience de ma jeunesse m'ait permis de les connaître. La *Litteratur der grammatiken, lexica*, etc., de Vater est un ouvrage que n'ignore pas celui qui s'occupe de grammaire. Le Glossaire de Ducange est connu de ceux même qui, comme moi, n'étudient pas le grec. Le *Trésor* de Grasse, qui à l'article Portius renvoie au curieux texte de Sincerus que j'ai reproduit, est un ouvrage élémentaire pour tous les travailleurs. Je conclurai en disant, dût-on m'accuser encore d'établir de nouveaux principes de critique, que, quand on étudie un sujet, il est bon de consulter, même ne fût-on plus jeune, les ouvrages élémentaires qui en traitent.

Veuillez agréer, Monsieur le directeur, avec mes remerciements, l'assurance de ma haute considération.

Gabriel LEDOS,

Secrétaire de rédaction du Polybiblion.

RÉPONSE DE M. PSICHARI.

Cette lettre, un peu longue, se termine par une réflexion juste. Malheureusement M. Gabriel L. n'a pas lu le livre dont il parlait, c'est-à-dire l'édition de S. Portius; et, quand il a lu, il a mal compris. En voici les preuves :

1^o La locution *ἡ τοῦ θαύματος* se trouve expliquée p. 239 du Commentaire, auquel je renvoie moi-même (Introd. xxi). M. Gabriel L. n'y a pas jeté les yeux : d'où sa première méprise et les justifications ci-dessus, qui montreront à tout homme compétent combien l'auteur soupçonne peu les questions où il s'engage.

2^o M. Gabriel L. accepte, sans contrôle, le témoignage de Du Cange. Il n'est pas assez linguiste pour saisir les raisons majeures (Introd. p. xxv) qui détruisent ce témoignage. S. Portius *ne peut pas être crétois*. M. Gabriel L. verra bientôt, par une notice de M. E. Legrand, la confirmation de mon hypothèse et sa propre erreur.

3^o L'interprétation donnée à *papae* se lit déjà dans le commentaire de M. W. Meyer. Le devoir de M. Gabriel L. eût été de citer le passage. Il n'en a pas eu connaissance.

4^o J'ai expressément établi moi-même, S. Portius, p. xx (ll. 32-37)-xxi (ll. 15) et rappelé avec insistance dans cette Revue (1890, p. 258) la distinction que la critique doit faire entre les exemples impersonnels d'une grammaire et les exemples ou observations qui découvrent la personne du grammairien. C'est S. Portius qui nous renseigne le plus sûrement sur lui-même. Cela est si vrai que mes résultats restent acquis, parce que je me suis fié à ces renseignements. C'est, au contraire, M. Gabriel L. qui se trompe sur la patrie de mon auteur. Les mots de « méthode dangereuse » qu'il m'appliquait me paraissent donc irréfutables.

5^o M. Gabriel L. a altéré ma pensée, en me faisant dire ce que je n'ai jamais dit (Cf. *Revue critique*, 1890, 259, n. 1, au sujet des écoles de théologie).

Au demeurant, je reconnais sans la moindre difficulté, que l'état civil de M. Gabriel L. m'intéresse peu. Restons sur le terrain de la philologie. Je voulais dire ceci : quand on critique un livre sans le lire, quand on n'est pas au courant des questions dont on se mêle, quand on commet plusieurs erreurs pour le plaisir de signaler une vétille, quand on ne craint pas de parler de méthode et qu'on en manque soi-même, quand on ne comprend même pas celle des autres, on est un philologue jeune ou, si M. Gabriel L. aime mieux, un philologue *sans âge*.

J. P.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 avril 1890.

M. le baron de Baye signale à l'Académie des parures de bronze émaillées, qui ont été trouvées récemment dans le gouvernement de Kalouga (Russie) et qui ont été exposées à l'occasion du congrès archéologique de Moscou. Cette découverte jette une lumière nouvelle sur l'origine de l'émaillerie dans l'art de l'Europe.

M. Lecoy de la Marche commence une lecture sur un traité du dominicain Humbert de Romans (xiii^e siècle), relatif à la prédication de la croisade.

Après délibération en comité secret, M. Oppert, vice-président, annonce que le prix Fould est décerné à MM. G. Perrot et Chipiez, pour leur *Histoire de l'art dans l'antiquité*.

M. Oppert ajoute que les nouvelles de la santé de M. Schefer, président de l'Académie, continuent à être des plus satisfaisantes.

M. René de la Blanchère, directeur des antiquités et des arts en Tunisie, donne des détails sur les travaux d'exploration poursuivis dans la régence. A Cafsa, M. Pra-

dère a procédé à l'extraction d'une grande mosaïque et fait, maintenant des recherches dans les ruines de l'ancienne Thalepte, près de Feriana. A Bulla Regia, M. le Dr Carton, continuant ses fouilles, étudie une nécropole où se rencontrent des corps couchés dans des cercueils de plomb. A Tabarka, M. Toutain déblaye les tombes du cimetière chrétien, qui renferment de nombreuses mosaïques. A Sousse, M. Doubiet a repris l'exploration de l'antique nécropole d'Ilaurumète, déjà fouillée par MM. de Lacomble et Hannezo. Au Bardo même, M. de la Blanchère fait extraire des ruines des palais beylicaux de nombreux matériaux artistiques, notamment des faïences tunisiennes anciennes. Enfin, on espère pouvoir commencer prochainement l'examen des ruines de Maktar.

M. F. de Mély communique à l'Académie des reproductions de monuments, qui permettent de se rendre compte de la forme de la croix portée par les premiers croisés. Ce sont : les vitraux de Saint-Denis, donnés par Suger; une miniature d'un manuscrit de Berne, représentant Frédéric 1^{er}, et un panneau de la chasse de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle.

Ouvrages présentés : — par M. Barbier de Meynard : 1^o BASSET (René), *Logmân berbère*; 2^o *Histoire du roi Djemchid et des Divs*, traduite du persan par M. Serge LARIONOFF; — par M. Siméon Luce : MAZON (A.), *Essai historique sur le Vivarais pendant la guerre de cent ans (1337-1453)*; — par M. Delisle : *Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le xv^e siècle*, recueillis et publiés, par ordre de S. A. le prince Charles III, par Gustave SAIGE, tome II; — par M. J. Girard : RUELLE (Ch.-Em.), un article sur Damascius, extrait d'une revue allemande.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 9 avril 1890.

M. Flouest fait passer sous les yeux de la Société des statuettes de bronze découvertes à Marbieux (Ain); elles sont d'une basse époque, banales et d'une exécution très lâchée; dans le nombre, il y a le dieu au maillet, dieu gaulois dont M. Flouest avait entretenu la Société dans une séance précédente.

M. le baron de Baye communique plusieurs objets provenant de la nécropole de Mauranka, gouvernement de Simbirsk (Russie), découverte par MM. Polivanoff et de Tolstri. Les sépultures sont datées par des monnaies barbares du xiv^e siècle.

M. Ulysse Robert donne lecture d'un petit mémoire sur un traité conclu le 16 juin 1120 entre la cour de Rome, avec l'autorisation du pape Calixte 1^{er} et les Gênois, au sujet de la consécration des évêques de Corse; il donne notamment l'indication des sommes en argent et des petits cadeaux faits aux cardinaux et à des nobles romains.

Le Secrétaire,
ULYSSE ROBERT.

Séance du 16 avril 1890.

M. le Dr Thonion, membre de la Société florimontane d'Annecy, soumet à la Société le produit d'une intéressante découverte d'antiquités gauloises, épées, fibules, fer de lance, bracelets, dents d'ours, etc., faite sous un tumulus construit en pierre sèche dans le voisinage d'Annecy.

M. Flouest complète les indications fournies par M. le Dr Thonion; cette sépulture se rapporte aux derniers temps de l'indépendance gauloise et à l'invasion de César en Gaule.

M. Heuzey communique à la Société un monument (plateau) de schiste vert, de style oriental, trouvé en Egypte, qui représente une tribu asiatique en expédition.

M. Courajod fait une communication sur un rusticiel en marbre, italien, de la collection Rattier, rapporté en 1846 d'Italie par M. Pault; cette pièce a été attribuée à Léonard de Vinci; elle a été publiée par M. Baudet dans un travail sur Verrochio. M. Courajod lui attribue un caractère léonardesque.

M. de Geymüller ajoute quelques observations au sujet des analogies qu'il présente avec les œuvres florentines; il lui attribue aussi un caractère léonardesque.

M. Duruflé communique à la Société un statère de Lampsaque, qui remonte à la fin du v^e siècle avant l'ère chrétienne. Ce statère est probablement unique; la tête représente Actéon. M. Babelon signale un statère de Cyzique imité de celui de Lampsaque.

M. Durrieu présente à la Société un tryptique acquis récemment par le Musée du Louvre. Il expose qu'il est possible que ce tableau soit l'œuvre d'un artiste franco-flamand, plutôt que celle d'un artiste appartenant à la pure école flamande.

Le Secrétaire,
ULYSSE ROBERT.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19

— 12 mai —

1890

Sommaire : 212. ARTIN-PACHA, L'instruction publique en Egypte. — 213. BEBGER, Histoire de la géographie scientifique des Grecs, II. — 214. GÜLDENPENNING, Les sources de Théodoret. — 215-216. WIMMER, Les runes; Les fonts baptismaux d'Aarkirkeby. — 217. STIMMING, Girart de Roussillon. — 218. AMIEL, Erasme. — 219. G. D'AVENEL, Richelieu et la monarchie absolue. — 220. TEICHER, Le général Kleber. — Académie des Inscriptions.

212. — Yacoub ARTIN PACHA. *L'Instruction publique en Egypte*. Paris, Ernest Leroux, 1889, in-8, 214 p.

Yacoub Artin Pacha a été pendant de longues années sous-secrétaire d'État au Ministère de l'Instruction publique d'Égypte : cela explique et les mérites de son livre et les lacunes qu'il renferme. Fils et neveu de deux des hommes qui, sous Méhèmet-Ali, travaillèrent le plus sérieusement à implanter aux bords du Nil l'instruction européenne, mis au courant par ses fonctions de tout ce qui touche aux écoles, il nous a donné des renseignements certains sur des points où d'autres n'auraient pu rien dire; mais en même temps, ses attaches officielles l'ont obligé au secret professionnel et il ne nous a livré qu'une partie de ce qu'il sait. Il ne s'est pas cru autorisé, par exemple, à nous exposer les motifs, bien connus dans certains milieux, qui ont amené la modification du régime intérieur de diverses écoles et, en désespoir de cause, la suppression de l'une au moins d'entre elles : je ne lui en ferai pas un reproche, loin de là, et je crois qu'il a eu raison de ne pas nous montrer les misères de son pays d'adoption. Malgré ces lacunes forcées, son livre nous permet de porter un jugement favorable sur l'état de l'instruction publique en Égypte et de constater les progrès accomplis depuis le commencement du siècle.

Les écoles organisées à l'européenne occupent la meilleure partie du volume. Artin Pacha écrivant pour les Égyptiens n'a pas songé à leur exposer ce qu'ils savent déjà par l'usage journalier : il a négligé les écoles populaires, si intéressantes pour nous autres Européens, et n'en a point expliqué le mécanisme et l'organisation. J'espère qu'il voudra bien revenir plus tard sur ce sujet : nul ne peut mieux que lui nous faire pénétrer dans ces *kottab* bruyants et encombrés qu'on rencontre dans tous les bourgs un peu importants de l'Égypte. Nous ne savons pas comment le personnel enseignant s'en recrute, le point où s'arrête la science des maîtres, l'influence qu'ils exercent sur la formation des générations nouvelles. J'ai toujours pensé, pour ma part, qu'ils étaient plus fréquentés qu'on ne le dit, et je sais que, dans les villages

où j'ai eu l'occasion de vivre assez longtemps, à Louxor, à Karnak, à Nagadéh, à Saqqarah, le chiffre des élèves qui y recevaient l'instruction primaire était d'un tiers au moins supérieur à celui que les statistiques récentes accusent. J'ai eu souvent la curiosité de rechercher quelle était la proportion des lettrés sur les ouvriers que j'employais aux fouilles, et de m'informer de l'endroit où chacun d'eux avait appris le peu qu'il savait : un tiers des hommes et des enfants savait lire ou écrire à Saqqarah, un quart à Louxor, un cinquième environ à Karnak. Les églises dans les pays à population copte, les mosquées dans les villages à population musulmane, contribuent plus fortement qu'on ne croit à répandre l'instruction rudimentaire. Les renseignements que nous avons sur l'Égypte pharaonique me portent à penser qu'auparavant les temples en faisaient de même et qu'un *kottab* moderne reproduit assez fidèlement l'aspect et l'organisation de l'*â-n-sbaou* ancienne.

Artin Pacha avait pour l'éducation des garçons et surtout des filles des projets qu'il n'a pu réaliser comme il l'aurait voulu : je dirai ici en deux mots, ce qu'il ne pouvait dire, qu'une bonne partie des progrès récents est due à son initiative et à son activité. Malheureusement, le système égyptien a un vice radical que personne encore n'a pu ou n'a voulu corriger. Méhèmet-Ali en l'élaborant ne songeait qu'à dresser des fonctionnaires instruits dans les différentes branches nécessaires au fonctionnement de ses armées, de ses entreprises agricoles ou industrielles, de l'administration, de la justice : en dehors des employés, il se souciait peu de ce que le reste de la population savait ou ne savait pas. Aussi toutes les écoles qu'il établit sur le modèle européen furent-elles des écoles spéciales, école polytechnique, école de médecine, école de droit, etc. Aujourd'hui encore il en est de même : dès, qu'un enfant a reçu l'instruction primaire, il entre dans une de ces écoles qui le conduit à la fin de ses études, jusqu'au moment où il est ingénieur, soldat, médecin, magistrat, etc. L'éducation sans attribution de carrière spéciale, telle qu'on la reçoit chez nous, n'existe pas en Égypte, au moins dans les établissements du gouvernement. Le conseil de l'Instruction publique institué en 1881 s'était préoccupé de cet état de choses : un projet lui avait été présenté qui proposait de modeler l'organisation scolaire de l'Égypte sur ce qui existe en France. Les lycées auraient donné à la jeunesse l'instruction générale dont tout homme a besoin, quelque soit son métier : les écoles n'auraient plus eu, comme en Europe, qu'à donner aux élèves sortant des lycées un enseignement purement technique. De tous les membres indigènes devant qui ce projet fut exposé, un seul, le cheikh Abdou, comprit l'importance de cette réforme et la soutint dans la séance où il fut présenté. La révolution de 1882 l'emporta, comme bien d'autres choses.

En résumé, je recommanderai la lecture du livre d'Artin Pacha à toutes les personnes qui veulent connaître l'état actuel de l'instruction en Égypte : nul ouvrage ne leur fournira autant de renseignements cer-

tains. Je me permettrai en terminant de signaler à l'auteur une lacune que j'ai remarquée dans l'énumération qu'il fait des écoles existant ou ayant existé en Égypte. Il parle d'une école d'Égyptologie, qui, fondée en 1869 par Ismaïl, fut placée sous la direction de l'égyptologue Henri Brugsch (qu'il ne faut pas confondre avec son frère Émile Brugsch, photographe et conservateur du Musée de Boulaq), et disparut en 1876 sans avoir produit de résultats appréciables. Une seconde école du même genre fut établie en 1881 au musée de Boulaq, aux ordres du directeur et sous la surveillance d'Ahmed Effendi Kamal, secrétaire interprète du musée. Elle eut cinq élèves qui, après avoir reçu les rudiments de l'instruction égyptologique, furent envoyés dans les provinces et nommés inspecteurs des antiquités en 1885; après quoi l'école fut supprimée, comme il avait été convenu au moment de la fondation. L'oubli est mince : c'est le seul que j'aie découvert dans la liste qu'Artin Pacha a dressée et c'est pourquoi je me permets de le signaler.

G. MASPERO.

213. — H. BERGER. *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen* II^{te} Abth. *Die Vorbereitung für die Geographie der Erdkugel*. Leipzig, Veit, 1889, pp. xii-150.

M. H. Berger, qui avait abordé les problèmes de la géographie ancienne dans ses Commentaires des fragments d'Hipparque et d'Ératosthène, s'est vu naturellement amené à exposer dans un ordre à la fois plus chronologique et plus méthodique des questions où sa compétence s'est exercée déjà. Il est remonté aux origines de la géographie scientifique des Grecs. Le premier volume de son œuvre est consacré aux Ioniens ¹.

Le second ne le cède en rien au précédent. Peut-être l'emporte-t-il en intérêt. Car il traite d'une doctrine moins étrangère à notre esprit que les conceptions plus lointaines des Ioniens, celle de la sphéricité de la terre. L'auteur en cherche la genèse, en suit l'évolution. Aucun argument, aucune allusion même d'un écrivain ancien ne lui échappe. Chez lui, d'ailleurs, le géographe est doublé d'un philologue judicieux, vertu indispensable à l'intelligence de textes souvent obscurs ou corrompus. Nous examinerons l'ouvrage de M. B., non pas avec l'ambition de juger les théories qu'il interprète lui-même et de rouvrir le débat sur des points irrémédiablement litigieux, mais avec le désir de relever les vues neuves ou originales que lui suggère une étude approfondie. Les travaux sur la matière ne manquent pas, ni les opinions. Nous nous bornerons à signaler les controverses sans nous y mêler.

Dans sa préface, l'auteur trace son programme. Il veut montrer comment la géographie scientifique, cultivée dans des cercles fermés, dédaignée des historiens, des hommes d'État, du public, envahit insensiblement

1. Voir *Revue critique*, n° 348, 23 juillet 1888.

la philosophie. Platon en est le poète, Aristote le prophète. On peut même avancer que l'œuvre de M. B. est composée *ad maiorem gloriam* d'Aristote. Si Platon s'est aventuré dans le domaine de la géographie, ce n'est pas pour l'explorer, mais plutôt pour en conter les merveilles et les mystères. Aristote, au contraire, a servi la géographie en toute connaissance de cause ; il l'a solidarisée avec les sciences physiques et naturelles ; il lui a donné rang dans l'encyclopédie.

Aussi Aristote apparaît-il, dès le début du livre de M. B., comme l'historien et le critique du dogme de la sphéricité.

Ce dogme, les Pythagoriciens l'ont-ils découvert, ou l'ont-ils reçu par tradition de l'Orient ? Certains indices permettent d'admettre que les Égyptiens et les Babyloniens peut-être le possédaient déjà à la suite de longues spéculations. Pour M. B., cette vérité fut non pas créée, mais simplement confirmée par les preuves physiques ou astronomiques dont se prévalurent les Grecs. Ainsi, à l'époque où fleurit l'école de Pythagore, se dresse contre l'ancienne loi la croyance en la sphère terrestre, miniature, en quelque sorte, de la sphère céleste.

Cette sphère, quelle est sa place dans le monde ? Plate ou sphérique, les anciens assignaient à la terre une position privilégiée au centre de l'univers. Les Pythagoriciens, rompant avec ce préjugé, la rejettent dans l'espace, où elle plane comme un astre parmi les astres. Philolaos, contemporain de Socrate, fut l'apôtre de cette idée hardie, et, pour ne point détrôner l'harmonie universelle, il imagina la doctrine des nombres. Une conséquence plus scientifique se dégage de cette notion des choses : du moment que la terre plane comme un astre, les Pythagoriciens furent amenés à penser qu'elle pouvait bien être animée d'un mouvement propre, et par une déduction très logique, le soleil fut considéré comme le centre du système planétaire. Ainsi se manifestèrent, dès le milieu du III^e siècle avant J.-C., les devanciers de Copernic. M. B. s'accorde là-dessus avec Schiaparelli. Mais il déclare que cette révélation n'eut aucune influence sur la géographie scientifique : la foi géocentrique ne fut pas ébranlée. Aristote ne s'en départit pas et la couvrit de son autorité. Platon fut séduit peut-être, en tous cas, M. B. l'affirme, ému des discussions que souleva le problème dans ses vieux jours : telle est la clef des hésitations, sinon des contradictions, dont les exégètes se sont inquiétés.

Jusqu'ici, M. B. a fait honneur aux Pythagoriciens des nouveautés qu'on leur attribue généralement. Mais sa curiosité ne se contente pas si aisément. Il se demande si ces idées n'auraient pas été élaborées ailleurs encore, et il découvre de singulières affinités entre les Pythagoriciens et les Éléates. Les Éléates sont géocentristes, comme les Pythagoriciens de l'ancienne observance, ceux d'avant Philolaos, mais ils proclament aussi la sphéricité. C'est ce qui ressort, aux yeux de M. B., des vers de Xénophane, le fondateur de la secte. M. B. s'efforce à démontrer que Xénophane a été mal compris, qu'on lui a prêté un

système cosmique qui était la négation des vérités conquises depuis Anaximandre. Il le réhabilite dans une dissertation des mieux documentées et se félicite d'avoir eu pour précurseur dans cette tâche Simplicius « un des connaisseurs et commentateurs les plus savants et les plus sûrs des anciens philosophes ». M. B. reprend à son tour et explique les théories de Xénophane : celle de la nuit polaire, notamment, le conduit à une interprétation nouvelle du texte d'Hérodote sur ce sujet.

C'est encore de l'école des Éléates, dont le second maître est Parménide, qu'est sortie la doctrine des zones; Parménide l'a formulée ou plutôt chantée, et Platon l'aurait traduite dans son mythe astronomique de la migration des âmes. M. B. reconstitue le système de Parménide, mais il n'a garde d'oublier la part des Pythagoriciens dans la position et l'étude du problème.

La théorie des zones implique celle de l'habitabilité, dont Parménide aurait encore été l'initiateur. Selon M. B., il aurait connu le récit de Hannon, qui confirme l'existence d'une zone torride inhabitable. Quelle est l'étendue de la zone torride de Parménide? C'est ce que M. B. s'efforce d'éclaircir, et il modifie à ce propos l'opinion qu'il avait émise dans son premier volume.

Mais, après Parménide, il restait à résoudre bien des problèmes. Le plus urgent était la mensuration de la terre. M. B. montre qu'une fois en possession du terme essentiel, la concentricité des deux sphères céleste et terrestre, avec leurs zones qui se répondent, les géographes pouvaient tenter l'opération qui excita l'étonnement des profanes. Il estime, d'ailleurs, que la détermination du méridien entre Lysimachia sur l'Hellespont et Syène ne fut pas le premier essai dans cette voie; qu'au temps de la guerre du Péloponèse, le monde athénien était préoccupé de la question.

Cependant, ce monde adhéraient encore aux idées géographiques des Ioniens, et se défiait des nouveautés. M. B. a mis en relief cette tendance à laquelle Platon sacrifiait lui-même en défendant Socrate contre le reproche de spéculations cosmiques. Quant aux rhéteurs, ils avaient pour les mathématiques une répugnance professionnelle. La géographie, il est vrai, échappait aux attaques. M. B. veut que dans une scène des Nuées, Aristophane l'ait tournée en ridicule; il force un peu, ce semble, la pensée du poète. Il accuse Xénophon et Socrate d'indifférence, voire d'ignorance en matière géographique : les descriptions de contrées, les détails de noms qu'ils notent ne se réclament d'aucun système et ne s'encadrent pas dans une carte générale du globe; en cela, Thucydide leur est supérieur.

Toutefois, pendant cette époque en apparence ingrate pour la géographie scientifique, les notions s'accroissent, l'horizon du monde s'agrandit. M. B. énumère ces conquêtes dans une excellente page d'histoire de la géographie; on y lira surtout avec intérêt les données relatives à l'Ister. Par une conséquence naturelle, les livres ou traités

se multiplient, M. B. en définit les différents types, périodes, périple, périégèses. Par période, il ne faut pas seulement entendre la carte, mais aussi le manuel de géographie générale; la périégèse se confond, selon M. B., avec la chorographie; à propos de périple, l'auteur recherche le procédé de composition de celui de Scylax. Enfin, parlant d'œuvres comme celle de Strabon, M. B. déclare avec raison que, si cette géographie a divorcé avec les mathématiques, elle a payé cher cette rupture: elle fut réduite, en effet, à sa condition d'auxiliaire de l'histoire et autres sciences morales.

Pendant cette période aussi, l'école ionienne n'a pas renoncé à l'activité. M. B. s'enquiert du rôle de ses épigones. Il y rattache Éphore, peut-être indûment; il rassemble avec soin ce qu'on sait des autres, Damaste de Sigée, Philéas, Euktémon, Eudoxe; il rappelle les travaux et les controverses que quelques-uns de ces noms ont provoqués, Eudoxe principalement, qu'après mûr examen M. B. range parmi les géographes, contre Brandes qui l'avait dépouillé de ce titre.

Après cette revue, M. B. sent le besoin de dresser le bilan de la géographie scientifique, mêlée désormais aux sciences naturelles et à la philosophie. Les doctrines nouvelles trouvent leur expression, sinon la plus complète et la plus didactique, du moins la plus haute dans Platon et Aristote. M. B. entreprend de dégager l'élément géographique de la gangue métaphysique, de ce qu'il nomme *das Uebergeographische*. Il y déploie une rare sagacité et quelque subtilité sans doute: car il force Platon et Aristote à systématiser contre leur gré ou la tournure de leur génie.

Les doctrines nouvelles ont pour couronnement la mensuration du globe. M. B. revient avec complaisance sur cet épisode, le plus saisissant de l'évolution géographique; il insiste, sans se lasser, sur les procédés de l'opération, sur la part d'Eudoxe dans la réalisation de cette idée « étonnante », il répète des arguments déjà plusieurs fois présentés avec un redoublement de conviction qui les fait paraître neufs. Il développe l'hypothèse que les premiers auteurs travaillèrent sur une sphère artificielle, par voie mécanique plutôt que par théorie; mais avec des tâtonnements, dont M. B. cite un exemple d'après un fragment d'Achille Tatius.

En dépit de l'incertitude de ce résultat, la connaissance de la constitution physique de la terre fit des progrès. Les informations abondent dans Platon et dans Aristote surtout. M. B. les analyse et parfois les critique! Ainsi l'explication d'Aristote de l'origine des vents demeure douteuse: M. B. estime que les contradictions du quatrième chapitre du livre II de la Météorologie résident moins dans l'obscurité du texte que dans l'esprit de l'auteur, dans la difficulté qu'il éprouve à maintenir son système sur la nature de l'air. A propos de l'hydrographie, M. B. signale le silence des deux philosophes sur les marées. Les doxographes ou commentateurs leur prêtent des théories sur ce phénomène sans leur

faire tort, d'après M. B. Il veut même que l'opinion professée par Straton de Lampsaque et plus tard par Ératosthène sur le mouvement des flots dans les bassins méditerranéens émane d'Aristote.

De tous les problèmes géographiques, il n'en est pas qui suscita plus de polémiques chez les anciens que celui des rapports de la terre et de la mer. M. B. interroge, comme de juste, ses deux autorités favorites. Platon, selon sa coutume, enveloppe sa pensée dans un mythe. M. B. consacre au passage fameux du Phédon un long morceau d'exégèse, et confesse finalement qu'il n'en ressort aucune idée positive. Que n'a-t-il entendu l'avertissement du philosophe : *ταῦτα δυσωχρίσασθαι οὕτως ἔχειν*... οὐ πρόκειται νοῦν ἔχοντι ἀνδρά. Aristote n'est pas plus explicite : il a dans un chapitre de son traité du Ciel exercé la patience des érudits les plus qualifiés. Mais M. B. préfère à toutes leurs sentences une interprétation de Simplicius, qu'il oppose autant que possible, non sans ironie, aux doxographes modernes. Il conclut qu'Aristote, malgré sa réserve, est partisan de l'insularité de la terre habitable baignée par une mer continue. Et cette réserve est légitime, quand on songe à quel préjugé sacrifièrent Ératosthène et Strabon.

La synthèse de ces conquêtes dogmatiques eût dû se traduire dans la cartographie. Mais les champions de la sphéricité furent incapables de construire une carte répondant à leur théorie : c'est qu'ils ne se sentaient pas encore assez armés de données mathématiques et astronomiques, c'est aussi parce qu'ils n'étaient pas encouragés. Aussi la vieille carte d'Anaximandre, les chimères des Ioniens gardèrent leur prestige.

Cependant ce n'est pas en vain que tout ce travail scientifique s'était accompli. M. B. en a touché toutes les phases, révélé toutes les difficultés. Il a pénétré dans la pensée de ceux qui constituèrent le dogme de la sphéricité, il a ressenti leurs doutes. Nous espérons que, dans un prochain volume, M. Berger dira les péripéties finales de l'ère militante de la géographie scientifique. Nous espérons aussi qu'il y déploiera, avec les mêmes qualités, un peu plus d'ordre et de clarté dans l'exposition. C'est un mérite qui n'est pas incompatible même avec l'érudition la plus authentique et la plus germanique.

B. AUERBACH.

214. — A. GÜLDENPENNING. *Die Kirchengeschichte des Theodoret von Kyrrhos*, eine Untersuchung ihrer Quellen. Halle, Max Niemeyer, 1889, 101 pp. in-8. Prix : 2 Mark.

Théodoret mentionne parmi ses sources Eusèbe, Athanase et Arrius. M. Guldenpenning n'a pas de peine à retrouver d'autres citations de ces auteurs dans des pages où l'historien, suivant l'habitude antique, ne mentionne pas ses autorités. Puis il essaie de sortir de ce cercle et recherche si Théodoret n'aurait pas utilisé les œuvres d'autres écrivains, en particulier Sozomène et Socrate. C'est ce qui l'amène à préciser la date que

l'on peut leur assigner. L'histoire de Socrate s'étend jusqu'à 439; puisque Théodose II vivait encore au moment où elle fut terminée, c'est entre 439 et 450 que doit se placer sa composition, et probablement entre 439 et 443. D'après les indications que contient le livre de Sozomène, notamment la préface, on peut désigner pour la rédaction de cet ouvrage l'espace compris entre 434 et 447, plus vraisemblablement les années 443 et 444. Quant à Théodoret, il nous a parlé de ses écrits dans deux lettres qui permettent, en les rapprochant d'autres indices, d'affirmer que son histoire a été écrite en 448 ou 449.

Je ne ferai qu'une objection au système de M. G. Ces dates sont nécessairement approximatives, comme on le voit. En admettant un écart de quelques années, tout en restant dans les limites assignées par M. G., on peut supposer que Socrate écrivait en 449, Sozomène en 447, Théodoret en 448. Dès lors, il n'y a plus à chercher lequel de ces trois historiens a copié les deux autres : le problème est insoluble, et il serait possible qu'ils aient puisé tous aux mêmes sources. La question est tout autre pour Rufin.

M. G. présente un tableau où il indique pour chacun des chapitres de Théodoret les sources probables. Rufin viendrait en première ligne; on aurait ensuite Eusèbe pour le livre I^{er}, Athanase pour les livres I^{er} et II, Sozomène pour les livres III et IV. Le livre V est à peu près indépendant, et du reste l'apport personnel de Théodoret croît de livre en livre. M. G. termine par une brève caractéristique de Théodoret.

L'auteur a réuni dans cette brochure un grand nombre de faits et de rapprochements commodément classés. Quoi qu'on pense de l'interprétation à en donner, c'est un service dont on doit être reconnaissant à M. Guldenpenning.

L.

215. — **Die Runenschrift** von Ludv. F. A. WIMMER, vom Verfasser umgearbeitete und vermehrte Ausgabe, mit 3 Tafeln und Abbildungen im Texte; aus dem dänischen übersetzt von D^r F. Holthausen. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1887, xxiv-394 p. in-8.

216. — **Døbefonten i Aarkirkeby Kirke** af Ludv. F. A. WIMMER. København, Gyldendalske Boghandel, Thieles Bogtrykkeri, 1887, n-84 p. in-4 (avec 3 pl. grav., 4 pl. lithogr. et dessins dans le texte).

Nous sommes bien en retard avec ces beaux livres, mais comme ce ne sont pas des ouvrages de circonstance, quoiqu'ils aient été publiés à l'occasion du centième anniversaire (22 novembre 1887) de la naissance du grand linguiste Rask, ils ne perdent rien à être défranchis; leur valeur est durable; ce n'est pas la nouveauté qui fait leur mérite, comme s'il s'agissait de primeurs incapables de soutenir la comparaison avec des fruits arrivés à leur saison. La maturité du moins ne peut manquer au premier qui est l'édition allemande remaniée, et augmentée, d'un volume danois paru dès 1874. Il se compose, outre l'introduction

et les appendices, de deux livres traitant l'un de l'origine de l'écriture runique, l'autre de son développement dans le Nord.

Longtemps on a regardé les runes comme mystérieuses, et c'est même la signification du mot norrois *rún*, en gothique *runa*, que Wulfila emploie pour rendre le grec *μυστήριον*. Ce pouvaient être, en effet, des caractères magiques pour les ignorants, mais pour les gens instruits leur origine est des plus vulgaires : d'après notre auteur, le plus ancien alphabet runique, composé de 24 lettres, en a emprunté non moins de 16 à l'alphabet latin contemporain, c'est-à-dire à celui qui était en usage dans les premiers siècles de notre ère ; les 8 autres ont dû être inventés pour rendre des sons particuliers à la langue germanique d'alors. On pourrait chicaner M. Wimmer pour trois lettres : le *lagu* ou *lægr* et le *naed* ou *naud* ressemblent plus au *λάμδα* et au *vũ* qu'à L et N des Romains ; quant au *geofu* (X, prononcez *g* et non *ks*), c'est évidemment le *Xĩ* grec plutôt qu'un doublement du C angulaire des Etrusques ou des Osques. Même en se prononçant pour l'une de ces dernières alternatives, M. W. est forcé de faire brèche à sa propre théorie, puisqu'il est forcé de remonter aux formes archaïques, c'est-à-dire grecques, l'alphabet romain du temps des Césars n'ayant pas le C angulaire. L'inventeur de l'alphabet runique n'était pas un simple copiste ; il a fait usage de son libre arbitre en fabriquant huit caractères nouveaux ; il a pris où bon lui semblait et, comme les inscriptions ne manquaient pas de son temps dans les limites de l'empire romain, pas même en Italie où il en trouvait autant de grecques que de latines, il a choisi aussi bien parmi les unes que parmi les autres, aussi bien dans les anciennes que dans les récentes. Cet alphabet peut être qualifié de lapidaire par opposition à l'alphabet cursif employé un peu plus tard par Wulfila pour la traduction de la Bible et principalement formé d'après l'alphabet grec. Celui-là était fait pour être gravé sur pierre, sur métal, sur bois ; celui-ci pour être peint ou tracé sur parchemin ou sur papyrus ; de là leurs différences essentielles, quoique tous deux aient été inventés, à quelques siècles de distance, par deux hommes de même race vivant en contact avec des sujets du grand Empire.

Quoique les inscriptions en runes anciennes soient relativement rares, elles occupent un grand espace de terrain : on en a découvert non seulement dans les pays scandinaves, en Angleterre et en Allemagne, mais encore en Bourgogne, en Poznanie, en Volhynie, en Valachie. Gravées sur des fibules, des anneaux, des bractéates, des armes, elles pouvaient être facilement emportées par les émigrants de race germanique ; c'est seulement en Suède et en Norvège que l'on en voit sur d'énormes blocs de pierre peu mobiles de leur nature, et qui ont certainement été tracées sur place.

L'alphabet runique plus récent, de seize lettres, dont neuf seulement communes avec le plus ancien, n'a pas eu autant d'extension géographique. Il n'a été employé que par des Scandinaves, non seulement dans

leur patrie, mais encore dans leurs colonies (Iles Britanniques, Islande, Grœnland), et par exception dans une garnison des Værings, à Athènes (l'ion du Pirée, actuellement à Venise). M. W. soutient dans son second livre que l'alphabet le plus court est dérivé du plus long. Il semble à la vérité singulier qu'un peuple renonce volontairement à des signes utiles et appauvrisse ainsi son écriture et sa phonétique. Il y en a pourtant des exemples dans les langues scandinaves modernes où manquent des lettres qui existaient dans les anciens idiomes et que l'islandais, plus archaïque, a conservées. De ce côté donc la thèse de l'auteur ne se heurte ni à l'impossibilité ni à l'invraisemblance; mais il est plus difficile de le suivre dans sa démonstration chronologique, basée non sur des dates (car il n'y en a pas), ni sur des caractères archéologiques bien précis, ni sur des trouvailles d'ensemble, où des médailles, des objets bien connus, des motifs de décoration permettent de dater les antiquités provenant d'un même milieu. M. W. s'appuie surtout sur des appréciations paléographiques, qui peuvent bien être de mise quand on les déduit de la connaissance de milliers de chartes et de documents authentiques, mais qui deviennent du pur arbitraire quand on raisonne d'après quelques rares inscriptions échappées au naufrage et flottant dans le vague des temps. Pour tout ramener à son système, il est forcé de rajeunir de plusieurs siècles des inscriptions anciennes, comme celles des tourbières du Slesvig et de la fibule de Charnay. Pour beaucoup d'inscriptions en runes récentes, leur âge approximatif n'est guère mieux connu, et leurs nombreuses différences attribuées au temps peuvent tout aussi bien tenir aux localités et, pourquoi ne pas le dire, à l'ignorance ou au bon plaisir du runographe. Il n'est, en effet, pas rare de trouver dans une même contrée des inscriptions se rapportant au même personnage et émanées du même graveur (p. 342, 345, 350, 352), et où pourtant des caractères différents servent à rendre le même son et où l'orthographe du même mot varie considérablement.

Les six appendices de l'*Écriture runique* concernent : 1° l'alphabet de Wulfila; 2° les deux poèmes sur les runes en vieux norvégien et en islandais; 3° les différences tenant aux localités dans l'alphabet le plus court; 4° les relations entre les runes représentant les deux *r* (dont l'un avait le son de *r* en tchèque ou de *rz* en polonais); 5° chronologie des plus anciens monuments runiques du nord, en commençant par les inscriptions des tourbières de Thorsbjerg et de Nydam, du diadème de Starup et de la fibule de Himlinghøje, que M. W. place entre 400 et 500 de notre ère, et en finissant vers l'an 1000 par la pierre du Danevirke; 6° enfin explication et figures des plus anciennes inscriptions runiques du Danemark où est employé l'alphabet le plus court (de 800 à 900 de notre ère).

Ce dernier appendice est un spécimen du grand travail que M. W. prépare sur l'ensemble des inscriptions runiques du Danemark, après avoir successivement parcouru le Jutland et les îles, prenant des estam-

pes, étudiant les monuments sur place, et accompagné d'un artiste qui les dessinait. On peut donc attendre de cette coopération des copies fidèles, des lectures exactes et des explications sûres. Nous n'osons pourtant pas espérer que tout l'ouvrage paraisse dans une édition aussi splendide que les *Fonts baptismaux de l'église d'Aakirkeby*, ni que la munificence du ministre du culte renouvelle pour l'ensemble ce qui a été fait si luxueusement pour une petite partie. Ce monument runique est l'un des 24 (pour la plupart sinon tous chrétiens) que l'on connaît dans l'île de Bornholm. C'est, à la vérité, le plus beau; il a pour pendant les fontes de Bjersjø en Skanie, qui portent des noms latins entremêlés de quelques mots norrois, le tout en lettres onciales, et que l'auteur reproduit comme terme de comparaison, ainsi que les fontes (beaucoup moins beaux mais portant des inscriptions runiques) de Skyum et de Brøndum en Jutland; de Søder Vidinge et de Sallerup en Skanie. Les légendes relativement longues des fontes d'Aakirkeby sont en dialecte de l'île de Gotland, d'où M. W. induit que ces fontes proviennent d'un atelier de cette île si célèbre dans l'histoire des arts, du commerce et de la marine au moyen âge. Les sujets qui y sont sculptés sont bien connus : l'Annonciation, la naissance de l'enfant Jésus, l'Adoration des rois mages et la Passion. Les diverses scènes sont accompagnées de légendes runiques pour l'explication desquelles M. Wimmer déploie toutes les ressources de son expérience runologique. Il a montré par là ce que l'on peut attendre de lui pour le grand travail qui sera le digne couronnement de son œuvre.

E. BEAUVOIS.

217. — *Ueber den provenzalischen Gîrart von Rossillon*. Ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte der Volksepên, von Albert STIMMING. Halle, Niemeyer, 1888; in-8, 399 pages.

Il résulte des recherches de M. Paul Meyer sur l'épopée de Girart de Roussillon que la chanson de geste provençale a été composée, au déclin du ^{xii}e siècle, dans la région limitrophe de la langue d'oc et de la langue d'oïl, « selon toute probabilité à la latitude de Lyon, mais sûrement plus à l'ouest ». L'auteur, sans doute ecclésiastique, remaniait fort librement une chanson bourguignonne, dont un moine de Poitiers s'était inspiré moins d'un siècle auparavant, en rédigeant, pour le plus grand profit et le plus grand honneur de sa communauté, la *Vita nobilis comitis Gerardi de Rossillone*. Par l'analyse la plus minutieuse du texte traditionnel, M. Stimming a tenté de reconnaître exactement ce qui appartient à l'ancien poème et ce que le temps a dû ajouter à ce fonds primitif. Il croit pouvoir distinguer dans la composition actuelle au moins quatre éléments successifs :

* *Girart de Roussillon*, chanson de geste, traduite pour la première fois par Paul Meyer. Introduction, p. cxc1.

1° Environ 3383 vers d'un poème du XI^e siècle (G), différent à plusieurs égards de celui que connaissait le moine de Pothières.

2° 985 vers interpolés (R¹), principalement répartis entre deux épisodes qui manquent à la *Vie* latine. L'un est celui des amours romanesques de Fouque et d'Aupais, dans lequel M. Meyer avait déjà signalé des traits suspects. L'autre interpolation, moins étendue, relate le meurtre du duc Tierri d'Ascane, apparemment imaginé pour donner un motif plus précis à l'hostilité de Charles et de Girart.

3° 5242 vers environ, composés par le renouveleur ecclésiastique (R²). Poète de beaucoup de talent et d'un talent très personnel, il est, aux yeux de M. Meyer, le véritable auteur de notre *Girart de Roussillon*. Il se montre le plus original au commencement et à la fin de la chanson renouvelée, dans la grande scène d'ouverture et après le retour de Girart de l'exil. Bien que ces derniers récits soient fort incohérents, l'appréciation défavorable de M. S. ne me semble pas suffisamment justifiée. A son gré, certaines données de l'ancien poème se retrouveraient jusque dans l'introduction actuelle. L'activité de R² aurait, en somme, consisté à *interpoler* dans l'œuvre de ses prédécesseurs tantôt un vers, tantôt une tirade, tantôt une série de tirades.

4° Des copistes postérieurs paraissent avoir ajouté çà et là quelques passages insignifiants, en tout 392 vers (R³).

Des résultats si précis de recherches si difficiles et si conjecturales suffiraient à éveiller la défiance, ignorât-on même combien nous sommes pauvres en témoignages concernant la chanson de *Girart de Roussillon*. Aussi bien, l'on reste confondu de la tranquille assurance avec laquelle M. S. assigne chaque tirade à l'un des états successifs du poème, de la hardiesse avec laquelle il prétend restituer ces quatre états dans leur intégrité. C'est à peine si G lui paraît offrir quelques lacunes; R¹ subsiste encore intact au milieu des 5242 vers dans lesquels R² l'a noyé. Or, l'ancienne chanson devait être versifiée en assonances dans un dialecte bourguignon fort semblable au français : la nouvelle est tout entière rimée dans une langue à demi provençale. Cette grave objection a si peu de poids dans l'esprit de M. S. qu'il reproche à M. Meyer de n'avoir pas su reconnaître dans R² un moine de Vézelay, rivalisant avec l'hagiographe de Pothières.

La philologie a plus d'une fois tiré un excellent parti de l'observation délicate des contradictions, des incohérences qui déparent mainte œuvre littéraire; mais nulle méthode d'investigation historique n'a été plus souvent compromise par l'*a priori*, l'arbitraire, l'esprit de système des hypercritiques. C'est l'épopée qui offre le terrain le plus favorable à des tentatives hardies et aventureuses : la tradition incertaine, altérée, la forme ample et flottante se plient assez docilement aux hypothèses les plus diverses. On peut dire que M. S., en partant de certaines idées qu'il a exposées dans l'introduction et en plusieurs endroits de son livre, devait nécessairement aboutir aux conclusions que nous avons

critiquées. Les vieux poètes originaux racontaient, dit-il, « tout à fait brièvement, simplement, sans répétitions, sans interruptions, sans digressions. » Les mots savants, les réflexions pieuses caractérisent les parties remaniées ou interpolées. Aux yeux de M. S. et de ceux qui pensent comme lui, il n'est point d'erreur, de sottise, d'ineptie qu'il ne soit permis d'attribuer à un renouveleur. Par son caractère ecclésiastique, R² était prédestiné à jouer le rôle du bouc émissaire. M. S. n'hésite pas à supposer que ce rédacteur, accomplissant une œuvre de longue patience et de scrupuleuse attention, un prodigieux travail de marqueterie, a pu se mettre en contradiction avec lui-même de la façon la plus grossière, tandis que ses prédécesseurs ne sauraient avoir eu de défaillance. C'est sur des fondements aussi peu solides que le professeur de Kiel reconstruit G suivant un type préconçu. Le résultat de ses peines devrait être identique à la chanson bourguignonne que nous font connaître la *Vie* latine et des allusions de *Renaud de Montauban*; mais, en fin de compte, le lecteur désappointé n'a devant les yeux qu'une abstraction, une quintessence de la chanson renouvelée.

On a loué avec raison dans l'étude de M. S. des vues ingénieuses, des observations fines et justes *. En ce qui concerne l'histoire de Girart de Roussillon et les origines de la chanson de geste, il soutient une opinion plus probable que celle de M. Meyer. Son défaut est de n'avoir « jamais su ignorer ** » et d'argumenter souvent sur des faits insignifiants, auxquels il attribue une portée exagérée. A mesure qu'il avance dans ses recherches, de nouvelles hypothèses s'étagent sur de précédentes conjectures : c'est comme un château de cartes qu'on verrait s'élever sur les ruines vénérables de Roussillon. Bien loin de chercher, comme M. Meyer, à concilier autant que possible les données contradictoires du texte traditionnel, M. S. exagère à plaisir le nombre et l'importance des divergences. Un exemple assez piquant fera saisir sur le vif cette tendance de notre auteur. Un nom propre, employé auparavant à plusieurs reprises sous la forme du cas régime *Aimenon*, apparaît au vers 1094 du manuscrit d'Oxford, comme sujet de la phrase, sous la forme *Aimes*. Croit-on que le savant éditeur de Jaufré Rudel et Bertran de Born, avant de s'être élancé sur les traces de Lachmann et de ses disciples, se fût montré surpris d'un tel changement *** ? L'esprit subtil et pénétrant de M. S., sa puissance de dialectique et de combinaison ne doivent pas faire illusion sur l'utilité de sa « contribution à l'histoire des épopées nationales ». Au lieu d'une étude objective, tout à fait impartiale, respectueuse des textes, ce que nous offrent les quatre cents pages de ce volume est un syllogisme longuement développé,

* M. Wilmotte, dans le *Moyen Age*, I, p. 126, et M. Pakscher, dans la *Zeitschrift für roman. Philologie*, XII, p. 556.

** C'est ainsi que M. Maurice Croiset juge les travaux de Kœchly sur l'*Odyssée*, dans l'*Histoire de la Littérature grecque*, I, p. 333.

*** P. 308 : « Aimes, wie er auf einmal genannt wird... »

appuyé de nombreuses preuves, brillant et stérile, à la façon d'un exercice d'école au moyen âge.

Ernest MURET.

218. — Emile AMIEL. *Un libre-penseur du XVI^e siècle. Erasme*. Paris, Le-
merre, 1889, in-18 de XII-452 p. Prix : 3 fr. 50.

Petit livre sans prétention scientifique et qui n'apporte rien de nouveau. L'auteur, bien au courant des travaux français et d'une information généralement exacte, ignore beaucoup des recherches de détail qui ont paru à l'étranger sur son sujet. Il y supplée par un grand amour d'Erasme et par une bonne connaissance de ses ouvrages, encore que l'on soupçonne d'avoir lu légèrement la *Paraphrase au Nouveau Testament*. Les œuvres d'Erasme sont étudiées, non en chapitres distincts mais, comme il est plus logique pour un homme dont le travail fut toute la vie, au cours même du récit biographique. La préface contient de très justes choses sur l'éducation classique dont Erasme fut le champion. J'approuve moins le titre : *Un libre-penseur du XVI^e siècle*. Certes, Erasme a aidé singulièrement à la sécularisation de la recherche scientifique, mais M. Amiel sait aussi bien que moi qu'il n'a rien du libre-penseur, au sens que le mot a dans notre langue. C'est donc un titre mis pour la galerie, qui nuira auprès des gens sérieux à un livre à beaucoup d'égards estimable.

P. DE NOLHAC.

219. — *Richelieu et la monarchie absolue*, par le vicomte G. D'AVENEL.
Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 4 vol. in-8, 1884-1890.

M. le vicomte d'Avenel vient de livrer au public le quatrième et dernier volume de l'ouvrage considérable qu'il a intitulé *Richelieu et la monarchie absolue*. Nous sommes en retard pour dire ici tout le bien que nous pensons de ce travail et pour faire, en même temps, les réserves que sa lecture nous paraît comporter.

Il y a dans cette étude deux choses : un exposé historique et une thèse. Nous examinerons l'ouvrage successivement à ces deux points de vue.

I

Au cours de sa préface, M. d'A. se réclame de M. de Boislisle; à diverses reprises, dans le texte, il invoque le nom de M. Taine : c'est, en effet, à l'école de l'un et de l'autre de ces deux maîtres que le nouvel historien de l'époque de Louis XIII se rattache.

Il a, comme M. de Boislisle, une érudition vaste, étendue, minutieuse; celle du disciple pourtant ne paraît pas toujours aussi sûre que celle du maître.

Comme M. Taine, M. d'A. aime les tableaux complexes, achevés lentement par un procédé de touches et de retouches. Mais le bûché du

dessin, le tapoté du coloris donnent à son faire quelque chose de papillotant et par conséquent de trouble et de confus. Le procédé est d'ailleurs beaucoup plus visible chez M. d'A. que chez M. Taine et sa composition n'est point soutenue par ces fortes études psychologiques et philosophiques qui font comme le substratum indestructible des œuvres de l'illustre académicien.

Tel quel cependant, l'important ouvrage historique que M. d'A. nous livre à son prix et c'est un mérite qui n'est pas médiocre de rappeler les noms que je viens de citer.

Dans ces quatre volumes, M. d'A. ne s'est pas abandonné un seul instant aux charmes faciles du genre narratif. Il s'est renfermé, de parti pris, dans la didactique. Son ouvrage n'est, en réalité, qu'une longue et minutieuse analyse des institutions et des mœurs de la France dans la première moitié du *xvii^e* siècle : *Le roi et la Constitution ; la noblesse et sa décadence ; administration générale ; finances ; armée, marine et colonies ; cultes ; justice ; administration provinciale et communale*, telles sont les grandes divisions du livre. L'auteur, on le voit, s'en tient exclusivement à la politique intérieure ; il néglige, de parti pris, tout ce qui touche à la politique extérieure.

Le livre de M. d'A. n'est donc, en somme, qu'une nouvelle édition très accrue et mise au goût du jour de l'excellent ouvrage de M. J. Caillet : *de l'Administration en France sous le ministère du cardinal de Richelieu*.

Cette nouvelle édition n'était pas inutile, tant s'en faut. Depuis la date de la publication de M. Caillet, bien des sources de renseignements ont été ouvertes pour l'histoire du règne de Louis XIII : le regretté M. Avenel a achevé son admirable publication des *Lettres, instructions publiques, et papiers d'Etat du Cardinal de Richelieu* et a mis ainsi le document inédit à la portée de tous les travailleurs ; le dépôt des archives des Affaires étrangères a été ouvert ; les fonds de la Bibliothèque nationale, des Archives nationales ont été mieux explorés ; la publication si importante des inventaires des archives départementales a fait les plus louables progrès. Rien que par cette énumération on s'aperçoit que le sujet pouvait être en quelque sorte renouvelé.

M. d'A. s'est mis à l'œuvre sans hésiter. Il a procédé à la lecture et au dépouillement assidus de cette masse de documents nouveaux. Après un effort de quinze années, il est sorti de cet immense labeur non seulement avec des carnets bourrés de notes, mais avec des idées arrêtées, avec un ouvrage *fait*. Il faut admirer cette volonté, cette persévérance et surtout cette décision trop rares dans l'érudition contemporaine.

Les résultats de la vaste enquête entreprise par M. d'A. ont été particulièrement heureux en ce qui touche aux questions économiques et financières. Ou je me trompe fort, ou M. d'A. devait avoir en ces matières une préparation spéciale ; car les chapitres, d'ailleurs très abondants qu'il a consacrés à cette partie de son sujet, font en quelque sorte

saillie sur le reste de l'ouvrage et ajoutent des données originales et solides aux connaissances historiques antérieures. Tout ce qui concerne l'évaluation des richesses, la valeur de l'argent, le mécanisme des impôts, leur rendement, leur recouvrement, le système d'emprunt et de rentes, les dépenses générales de l'État, même le budget des simples particuliers, tout cela est traité avec ampleur et autorité. Les chiffres auxquels aboutit M. d'A. pourront être discutés (tout se discute); mais il a tracé la voie, il l'a poussée très loin; et il faut lui tenir compte et de l'aridité du sujet et de la difficulté de l'information.

On dirait que les autres parties du livre de M. d'A. sont venues s'ajouter après coup à celle dont nous venons de faire l'éloge; elles sont rédigées beaucoup plus vite et offrent un intérêt moindre. Autour d'un bâtiment central bâti en bonnes pierres de taille par un architecte vigilant, se sont élevés des échafaudages hâtifs dont l'habile ordonnance cache mal la fragilité.

Il serait assurément très injuste de prendre une œuvre aussi considérable uniquement par ses petits côtés; aussi je ne voudrais pas réunir, dans ces pages, une liste trop facile des erreurs de détail qui ont pu échapper à la rédaction de M. d'A.; mais puisque cet ouvrage doit faire désormais partie de toute bibliothèque sérieuse, qu'on me permette d'indiquer ici par un seul exemple, la nature de certains défauts contre lesquels le public studieux doit être mis en garde.

Je citerai un passage seulement et je le choisis dans un ordre d'idées qui n'a rien de particulièrement difficile: il s'agit de critique littéraire: M. d'A. apprécie dans les termes suivants le rôle des Précieuses:

« Il nous semble que dans l'histoire de la langue et du génie français la préciosité n'a eu *ni précédents ni conséquences*. C'a été un engouement éphémère dont *nul* des grands auteurs du siècle n'a été atteint, *même au degré le plus léger*, que les illustrations du moment *Corneille*, Descartes ou Pascal n'ont point partagé... (Va pour Descartes ou Pascal, mais Corneille! mais Racine! mais La Fontaine lui-même.) Dans cette *évolution* superbe qui *emporte* notre langue nationale de Rabelais et de Montaigne jusqu'à Racine et Bossuet en passant par Malherbe et Corneille, la préciosité ne paraît avoir joué qu'un rôle mondain pour ne pas *dire nul*. Parmi cette assemblée polie qui se donnait rendez-vous chaque soir chez la fameuse marquise, en cette *pléiade* de poètes qui *s'attelaient* tous à cette grandiose *fadaise* que l'on nomme la *Guirlande de Julie*, les littérateurs de 1620 à 1640 *figurent* en petit nombre; Rotrou, Corneille, Balzac, Racan, Desmarests (!), Vaugelas (!) *n'y figurent* pas. D'autres, entre les plus notables de ceux qui ont marqué dans l'histoire de l'esprit humain vers la même époque, La Rochefoucauld (*sic*), Arnaud (!) Gassendi, Retz y sont entièrement étrangers. Conrart dont le *silence* seul est *parvenu* jusqu'à nous, etc.... » On voit, par la lecture de cette page, combien l'économiste qu'est, au fond, M. d'A. se trouve dépaycé dès qu'il aborde les idées générales, les aper-

çus philosophiques ou littéraires. Son esprit s'obscurcit, sa langue s'embarrasse. Une fâcheuse tendance à la thèse, un système s'empare de lui ; il ne pense pas toujours juste et il écrit mal parfois.

II

Ces observations m'amènent tout naturellement à l'examen des jugements portés par M. d'Avenel. Non seulement, en effet, il a exposé, mais il a apprécié. Il a conçu le dessein de mettre la haute personnalité historique de Richelieu à sa place dans le développement de la civilisation française. Armé de l'expérience de deux siècles, il s'est penché sur cette grande figure et a voulu lui arracher son secret.

Que M. d'A. me permette de le lui dire franchement : les lèvres qui, pendant deux siècles, sont restées closes sous les marbres de la Sorbonne ne se sont pas ouvertes pour lui. La figure impassible est toujours muette. Selon le mot de Pascal, « M. le Cardinal n'a pas voulu être deviné. »

Voici, en deux mots, la thèse de M. d'A. : le cardinal de Richelieu a passé à travers l'histoire de France comme un « dévastateur. » Avant lui, la France était heureuse ; avant lui, elle était libre. Après lui et par lui, elle a souffert tous les maux et le pire de tous, elle a perdu la liberté. Avant lui, la noblesse, le Parlement, les États-Généraux et provinciaux, les municipalités des villes jouissaient d'une autorité et d'une indépendance qui faisaient équilibre au pouvoir du roi ; l'administration publique fonctionnait régulièrement en vertu d'une constitution non écrite, mais reconnue par tous ; les finances étaient prospères ; chacun : noble, marchand, bourgeois et paysan était à sa place, gardait son rang et se déclarait satisfait. Sous son ministère et après lui, la France s'est trouvée plongée dans un abîme de misères.

Henri IV, s'il eût vécu, eût détruit la maison d'Autriche « sur ses économies ». Richelieu mit la France à feu et à sang pour l'œuvre extérieure à laquelle il consacra exclusivement ses éminentes facultés.

Il est très facile d'apprécier, d'un coup d'œil, les raisons de cette thèse, de voir sur quoi elle repose et comment elle se rattache à des faits historiques incontestables. On ne peut nier que Richelieu ait eu, plus que personne en France, la conception nette et réfléchie de l'autorité absolue des rois ; on ne peut nier qu'il ait travaillé, plus que personne, à asseoir sur des bases inébranlables la puissance quasi divine des rois.

On ne peut donc rejeter absolument la thèse de M. d'Avenel. Mais il est également impossible de l'accepter tout entière. Car telle qu'on nous la présente, elle est à la fois incomplète et excessive ; elle dit trop et elle ne dit pas assez.

Sans entreprendre de réfuter ici le paradoxe de libéralisme rétrospectif auquel M. d'A. a sacrifié la mémoire de celui qu'il lui répugne presque d'appeler « le fondateur de l'Unité française », qu'il soit permis du moins d'indiquer les deux grandes lacunes qui apparaissent immédiatement dans une œuvre d'ailleurs si vaste.

M. d'A., si bien informé sur le temps de Louis XIII, connaît fort mal les précédents. Il voit, aux xv^e et xvi^e siècles, une France qui n'a jamais existé. Il suppose aux prédécesseurs de Louis XIII des vertus qu'ils n'ont pas eues. Il ne sait pas ou il oublie que le travail repris et poursuivi par Richelieu n'a été que la conséquence inéluctable des efforts des âges antérieurs; il ne sait pas ou il a oublié que dans cette œuvre de centralisation et d'uniformisation excessive, la France elle-même s'est faite la complice de ses rois; il ne sait pas ou il a oublié que de Louis XI à François I^{er} et de François I^{er} à Henri IV, la France n'a connu (excepté dans les temps de troubles et de révolutions) que des gouvernements absolus.

La preuve de ce que j'avance ne peut se faire en quelques mots. Mais elle résulte de l'assentiment de l'histoire traditionnelle. Or, en histoire, il faut y regarder à deux fois avant de faire table rase de la tradition.

La seconde lacune de l'œuvre de M. d'A., au point de vue de la thèse exposée par lui, c'est la suppression volontaire de tout ce qui touche à la politique extérieure. Je sais que l'auteur s'en excuse dans sa préface et surtout dans sa conclusion. Il a bien fini par s'apercevoir que dans une personnalité aussi complète, je dirai aussi compacte que celle de Richelieu, il était difficile et presque impossible de distinguer le ministre du « dedans » du ministre « du dehors ». Il a bien vu qu'il y avait, à l'époque où vivait Richelieu, une force des choses qui subordonnait tout en France, même les nécessités les plus urgentes de la vie publique, même l'embryon si précaire encore des idées libérales, à la loi suprême de la lutte contre la maison d'Espagne. Il l'a vu; il l'a dit même; mais il l'a dit en quatre lignes; et le reste de ses quatre volumes oublie trop les quelques phrases par lesquelles il essaye de racheter négligemment ce qu'il y a d'excessif dans la sévérité de son jugement. Le conquérant de l'Alsace et des Flandres, le préparateur de la paix de Westphalie, le véritable vainqueur de Rocroy est absent du livre de M. d'Avenel. Une pareille omission diminue et déséquilibre une œuvre historique pleine de mérite, mais où le grand ministre de Louis XIII apparaît comme amputé et presque décapité.

Quant à la thèse libérale développée si abondamment et si inopinément au cours de ces quatre volumes, il suffit de dire, en terminant, que, si elle est en droit de rechercher ses origines dans l'histoire de France, s'il lui appartient d'appuyer par les faits le fameux mot de M^{me} de Staël sur le Despotisme, si elle doit faire une part dans ses souvenirs aux précurseurs d'un système politique qui a prévalu, il faut prendre garde qu'elle défigure et déforme notre passé pour l'adapter à la mesure des conceptions modernes. Certes le libéralisme parlementaire a du bon. Puisque M. d'Avenel s'en déclare le partisan, je n'y vois pas d'inconvénient. Mais, vraiment vouloir le transporter avec armes et bagages à deux ou trois siècles en arrière, c'est trop, oui, c'est trop. Contentons-nous de le garder dans le présent, si nous pouvons; mais

n'allons pas embarrasser, par son apologie intempestive, la mémoire d'hommes d'Etat qui n'ont à rendre compte devant l'histoire que des œuvres qu'ils ont accomplies et non des aspirations ou des rêves des générations dont ils ont préparé l'avènement.

G. H.

220. — **General Kleber**, ein Lebensbild von Fr. TEICHER, kœnigl. bayr. Hauptmann (XIII Heft der Beiträge zur Landes- und Volkskunde von Elsass-Lothringen). Strassburg, Heitz, 1890. In-8, 48 p. 1 mark 20.

Cette petite étude sur Kléber comprend cinq chapitres : I^{er}. Naissance et jeunesse ; II. Munich ; III. Au service de l'Autriche ; IV. Au service de France ; V. Mort. Les deux derniers chapitres n'offrent rien de curieux. Mais on glanera dans les trois premiers quelques nouveaux détails. Le grand-père du général était de Wülfershausen en Basse-Franconie. Il acquit dans sa trentième année le droit de bourgeoisie à Strasbourg. Kléber est né le 9 et non le 6 mars 1753. Après un séjour au corps des cadets de Munich, il a été *Priatcadett* au 38^e d'infanterie autrichienne (régiment Kaunitz), du 1^{er} octobre 1777 au 18 novembre de la même année, enseigne du 19 novembre 1777 à la fin de mars 1779, sous-lieutenant du 1^{er} avril 1779 au 22 février 1785 ; il a vécu durant ces quelques années à Mons, à Senftenberg (Bohême), à Luxembourg, à Malines. L'auteur de cette étude a lu Ernout et Pajol, mais peut-être trop rapidement. Il n'a pas tiré grand profit de ces deux ouvrages, et il laisse de côté bien des particularités intéressantes qu'ignore le lecteur allemand. En outre, il a fait çà et là quelques erreurs. N'est-ce pas une subtilité de dire que Landau était français depuis 1680, depuis l'arrêt de réunion et non depuis le traité de Munster ? (p. 12). Ne fallait-il pas citer la tradition qui attribue à Kléber la construction de l'église de Chèvremont ? (p. 25). Qu'est-ce que *Royal Louis* qui tenait garnison à Belfort en 1790 ; n'est-ce pas Royal Liégeois ? (p. 26). N'est-il pas inexact de dire que Wimpffen nomma Kléber adjudant-major, puisque tous les grades des bataillons de volontaires étaient donnés à l'élection ? (p. 27). Quelle singulière méprise de croire que *Custine* était enfermé dans Mayence et qu'il signa la capitulation ! M. Teicher ne connaît donc pas Doyré, et n'a pas lu dans l'opuscule de Goethe, sur le siège de la ville, le portrait du *französischer Kommandant* « *gross, wohlgebaut, schlank* » ? (p. 28). Où a-t-il vu que Kléber défendit devant le Comité de salut public la conduite de Custine ? (*id.*). Pourquoi écrit-il *Montague* et non Montaigne, *Torfu* et non Torfou, *Chollet* et non Cholet, *Dinant* et non Dinan, *Lefèvre* et non Lefebvre, *Davoust* et non Davout ? (pp. 28, 29, 30, 38). Ne devait-il pas nommer l'héroïque officier qui se fit tuer à Boussay et qui était alsacien, Schwaradin ? (p. 28). N'a-t-il point parlé trop brièvement — trois lignes seulement — du rôle de Kléber à Fleurus et devant Maëstricht et Mayence ? (p. 30). A quoi bon

la longue et inutile note sur Marceau? (p. 31). N'est-ce pas une erreur de dire que Kléber « refusa la place qu'on lui offrait au corps législatif » (p. 32), alors qu'il brigua cette place de député et n'obtint pas le nombre de voix nécessaire? Ne faut-il pas dire « Eugène de Beauharnais » et non le prince Eugène dans un récit de l'expédition d'Égypte? (p. 33). Le nom de Belliard est-il vraiment « attaché à tous les exploits de la cavalerie française »? Passe pour un Lasalle ou un Curély, mais Belliard! (p. 37). Pourquoi ne pas rappeler, outre le fameux rapport du 26 septembre au Directoire, la colère de Kléber à la nouvelle du départ de Bonaparte, et, comme il disait, de l'« oiseau déniché »? Qu'est enfin, et qui connaît parmi nous un monument élevé à la mémoire de Kléber à Paris, sur la place de la Victoire, *auf dem Siegesplatze*? (p. 46).

A. CHUQUET.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 mai 1890.

M. le comte Robert de Lasteyrie communique une étude sur un chapiteau roman de l'église Saint-Julien de Brioude, qui représente deux démons emmenant un homme et tenant un livre. L'inscription latine qui accompagne cette sculpture a été gravée avec négligence et a donné lieu aux explications les plus aventureuses. M. de Lasteyrie, comparant le chapiteau de Brioude avec un chapiteau analogue de l'église Notre-Dame-du-Port, à Clermont-Ferrand, montre que le sculpteur a voulu faire allusion à une légende du moyen âge suivant laquelle le diable inscrivait les péchés des hommes pour les leur opposer au jour du jugement. L'inscription doit se lire ainsi :

MILLEARTIFEX SCRIPSIT TV PERISTI VSSVRA

Milleartifex est un des noms du diable. Le damné saisi par les démons est un ténérier; le livre est le registre où ont été marqués ses péchés et qui doit servir à le confondre.

M. Oppert, vice-président, annonce que les nouvelles de la santé de M. Schefer, président de l'Académie, continuent d'être satisfaisantes.

M. Lecoy de la Marche termine sa communication sur la prédication et les prédicateurs de la croisade au XIII^e siècle, d'après le traité du dominicain Humbert de Romans. Il donne la description de l'office religieux, à la suite duquel se faisait la distribution des croix aux volontaires de la guerre sainte. Il indique les objections que faisaient valoir les adversaires des projets de croisade et les réponses par lesquelles les prédicateurs s'efforçaient de les réfuter. Il montre ces prédicateurs, qui sont pour la plupart restés obscurs, jouant en réalité un rôle des plus importants : c'étaient eux qui prenaient la part la plus active au recrutement et à l'enrôlement des croisés, qui veillaient à leur embarquement, qui souvent même, sur le champ de bataille, les entraînaient au combat contre les infidèles.

M. le comte de Charencey présente des observations sur les noms des métaux chez les populations anciennes de la Nouvelle-Espagne. Depuis les débats de notre ère, ou peu s'en faut, ces peuples savaient travailler le cuivre, l'or, l'argent et même le bronze; mais ils ignoraient l'emploi du fer. On a prétendu que les Péruviens possédaient un procédé, aujourd'hui perdu, pour tremper le cuivre et lui donner la dureté de l'acier : c'est une tradition que rien ne confirme. La comparaison des noms des métaux, ajoute M. de Charencey, en mexicain d'une part et de l'autre chez les peuples du Chiapa et du Yucatan, attesterait chez ces derniers, en ce qui concerne les progrès de l'industrie métallurgique, une influence d'origine nahuatl. Au contraire, cet art aurait eu un développement beaucoup plus original chez leurs voisins du Guatémala et du Soconusco.

Ouvrages présentés : — par M. de la Villemarqué : STOKES (Whitley), *Lives of saints from the book of Lismore* (extrait des *Anecdota Oxoniensia*); — par M. Delisle : REQUIN (l'abbé), *l'imprimerie à Avignon en 1444*; — par M. Siméon Luce : BEAUBLÉ (Joseph) : 1^o *lanternes des morts, croix de cimetières et de carrefours des Deux-Sèvres*; 2^o *anciens fondeurs de cloches ayant travaillé en Poitou*; 3^o *l'art campanaire en Poitou du XIII^e au XIV^e siècle*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20

— 19 mai —

1890

Sommaire : 221. Le livre des parterres fleuris d'Aboul Walid, trad. par METZGER. — 222. HÉLÈNE, Le bronze. — 223. MEISTER, Du dialecte cypriote. — 224. FEHRNBORG, Les verbes latins en uo. — 225. CAGNAT, Cours d'épigraphie latine, 2^e édit. — 226. WATTENBACH, Les lettres de Guy de Bazoches. — 227. LEROUX, Géographie et histoire du Limousin. — 228. MICHAEL, L'Histoire universelle de Ranke. — 229. COCHIN, Boccace. — 230. CALIARI, Veronese. — 231. JURJEN DE LA GRAVIÈRE, Les ouvriers de la onzième heure. — 232-233. Le général Miranda. — 234. DES ESSARTS, Le théâtre d'Alfred de Musset. — 235. TURNER, Les romanciers russes. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

221. — **Le livre des parterres fleuris** d'Abou'l-Walid Merwan ibn Djanah, traduit en français sur les manuscrits arabes par le Rabbin Moïse METZGER, élève diplômé de l'Ecole pratique des hautes études. Paris, Emile Bouillon, successeur de F. Vieweg, 1889, grand in-8, xv et 434 p.

Ce n'est pas sans surprise que nous avons lu dans le titre transcrit ci-dessus : *traduit sur les manuscrits arabes*, puisque le texte original a été publié par M. J. Derenbourg en 1886, dans le soixante-sixième fascicule de l'École des hautes études. La préface, à laquelle nous nous sommes adressé pour avoir le mot de l'énigme, n'a pas mis fin à notre étonnement : M. Metzger y déclare qu'il avait l'intention de joindre à sa traduction le texte arabe, mais que M. J. Derenbourg ayant eu le même dessein, il avait renoncé à son édition « pour laisser le soin d'en faire une à un savant qui est de nos jours, comme Ibn Djanah le fut de son temps, un des plus éminents représentants de la science hébraïque » ; et il annonce que cette édition a en effet paru. Mais alors, pourquoi ne s'en est-il pas servi pour sa traduction ? Et, s'il n'en a pas fait usage, comment l'*imprimatur* a-t-il été donné par l'École des hautes études, dont M. M. invoque le *satisfecit* en parlant « du jugement porté sur notre travail par les deux savants commissaires, MM. J. Derenbourg et Carrière, qui ont bien voulu déclarer que notre traduction était digne du diplôme de l'École des hautes études » ? M. M. explique ensuite que, avant d'aborder sa traduction, il a collationné sur les mss. de la Bibliothèque nationale la version hébraïque intitulée *le Riqmah* et publiée par feu Goldberg. Quant au texte arabe, il l'a copié dans deux mss. de la Bodléienne, offrant quelques lacunes qu'il a dû combler à l'aide du Riqmah. En parcourant la traduction de M. M., nous avons constaté par les notes des pages que ces lacunes sont peu étendues et ne portent que sur des membres de phrases. Nous savons, au contraire, par l'édition de M. J. Derenbourg que ces deux mss. d'Oxford ne renfer-

ment pas même les quatre cinquièmes de l'ouvrage; il y a des chapitres entiers qui manquent. C'est grâce à un ms. du British Museum que M. J. Derenbourg a pu compléter l'ouvrage et l'éditer. Nous avons, en outre, confronté plusieurs passages de la traduction avec le texte édité dans les endroits où les mss. présentent des lacunes, et nous avons remarqué que la traduction est conforme à ce texte. Nous sommes heureux de le déclarer dans l'intérêt même de la traduction, mais M. M. aurait dû le reconnaître le premier; il y aurait eu tout profit pour lui. Son livre aurait aussi gagné à renfermer une concordance qui permît de se reporter du texte à la traduction. C'était un travail aisé qui aurait épargné au lecteur des recherches fastidieuses.

Abou'l-Walid est un des grammairiens juifs qui ont le mieux pénétré le génie de la langue hébraïque; ses œuvres grammaticales et lexicographiques ont joui dans ces dernières années d'un regain de popularité et elles ont eu l'honneur d'être publiées par les savants les plus compétents. La traduction de M. M. nous a paru exacte et faite avec soin; elle a su triompher des difficultés d'une terminologie arabe appliquée à la grammaire hébraïque. Elle a le grand mérite de mettre à la portée de tous une des œuvres les plus importantes pour l'histoire des études hébraïques au ^x^e siècle de notre ère. Sans doute, M. M. s'illusionne, quand il espère que son livre « sera non seulement un guide pour les hébraïsants, mais qu'il deviendra un véritable livre classique dans tous les établissements supérieurs où l'on enseigne sérieusement l'hébreu. » Depuis neuf siècles, les méthodes d'enseignement ont heureusement fait des progrès; un maître qui recommanderait cette traduction à ses élèves comme un manuel d'étude de la langue hébraïque, passerait aux yeux de ceux-ci pour ne pas enseigner sérieusement l'hébreu.

Rubens DUVAL.

222. — **Le bronze**, par Maxime HÉLÈNE. Ouvrage illustré de 80 vignettes (*Bibliothèque des merveilles*). Paris, Hachette, 1890. In-16 de m-286 p.

On constate, depuis dix ans, une notable amélioration dans les petits ouvrages d'enseignement ou de lecture relatifs à l'archéologie et à l'histoire de l'art. Cela tient sans doute à l'existence de bons livres, comme ceux de MM. Perrot et Chipiez, Müntz, Collignon, etc., où les compilateurs, même inintelligents, peuvent aller copier sans fatigue des renseignements exacts. D'autant plus a-t-on le droit d'être sévère pour des productions du genre de celle-ci, où il n'y a ni composition, ni style, ni connaissance du sujet. L'auteur commence par donner des renseignements techniques sur le bronze, puis il étudie le bronze chez les différents peuples de l'antiquité et des temps modernes; après quoi, comme s'il s'était aperçu que son volume n'était pas assez long, il revient aux bronzes de l'antiquité et termine par un chapitre sur la salle des bronzes antiques du Louvre. Le style témoigne d'une inexpérience et

d'un manque de soin extraordinaires. « Praxitèle vécut à Athènes, où il était célèbre pour son talent comme pour ses relations avec la courtisane Phryné » (p. 65). « Quelquefois on dédiait à un dieu la statue d'un autre dieu. *Telle est celle qu'on lit* sur l'Apollon de bronze de Piombino » (p. 71). Quant aux erreurs, elles sont innombrables et souvent comiques. « Lysippe nous est surtout connu par la fameuse statue en bronze (!) du Vatican, l'*Apoxyoménos*, athlète qui porte sous son bras (!) le strygie (*sic*), espèce de racloir qui servait à enlever l'huile et le sable dont les athlètes soignaient (*sic*) leur corps dans les palestres » (p. 65). « La plus célèbre est la *ciste Ficosoni* (*sic*), qui représente l'arrivée des Argonantes (*sic*) en Bithynie. Cette ciste porte l'inscription latine suivante : NAVIOS (*sic*) PLAUTAS (*sic*)... MACALUIA (*sic*) FILEO (*sic*) DADIT (*sic*) » (p. 91). — « On a pu récemment juger par l'exposition des trouvailles de M. Dieulafoy de la perfection de l'art indien (*sic*) à cette époque » (p. 38). Inutile d'ajouter que les noms sont estropiés et confondus à plaisir : Cesnola s'appelle trois fois *Cesuala*, Salzmann devient *Salzmanos*, Samos se transforme en *Damas*, Paeonios en *Poenias*, Panaenos en *Pancenos*. Un mot aussi connu que celui de *toreutique* se présente une fois sous la forme *torantique* (p. 16), une autre sous celle de *torentique* (p. 77). La *Bibliothèque des merveilles*, qui compte déjà bien des volumes médiocres, vient de s'en adjoindre un qui prend rang dans la série des pires.

Salomon REINACH.

223. — R. MEISTER. *Zum eleischen, arkadischen und kyprischen Dialekte*. Leipzig, Giesecke et Devrient, 1890, 45 p.

M. Meister répond aux critiques dirigées contre son second volume par M. Hoffmann dans un article des *Gött. gel. Anz.* 1889, n° 22, p. 873-904. Il a souvent raison, mais parfois aussi ses arguments manquent de solidité, et l'objection reste entière¹. On n'attend pas sans doute que j'entre dans les détails ; ces sortes de répliques ont en général peu d'intérêt, et elles ne sont guère à leur place que dans le cas où elles rétablissent des faits sciemment dénaturés par l'adversaire. Mais il y a des pseudo-érudits, qui veulent à tout prix des éloges, et ne peuvent voir signaler leurs erreurs, même de la façon la plus modérée, sans pren-

1. J'en veux donner un exemple, qui vient corroborer un passage de ma recension. P. 33, en réponse à Hoffm. : « Le *j* de ces signes (*ja* et *je*) est un son parasite qui ne peut jamais se subsister à », M. écrit : « Le *jod* cypriot est, d'une part..., d'autre part le *ε* intervocalique prononcé comme consonne... En cypriot, cet *ε* intervocalique devenu consonne est ou exprimé par *jod*, etc. » A l'appui, *θέζιον* = *θέζιον* pour *θέζιον* (Hésych.), explication fort contestable, et *δασεία* = *δασεία*, lecture conjecturale ne reposant que sur des signes douteux. On voit comment d'une forme hypothétique on tire une règle qui sert ensuite à expliquer l'hypothèse (cf. *Dial.*, t. II, p. 164 et 236). — P. 13, l. 1, lire *πελαστ* ; l. 3, lire *Morph. Unt.* IV, 409 ; p. 14, l. 19, au lieu de n° 51, lire 47.

dre immédiatement la plume pour répondre : « J'ai raison et mon critique est un ignorant. » On soupçonne fort que cette belle indignation ne sert qu'à masquer leur propre insuffisance. Je me hâte d'ajouter que M. Meister n'appartient pas à cette catégorie, et que le ton parfois acerbe, parfois dédaigneux de M. Hoffmann justifie jusqu'à un certain point une réponse. Mais, en somme, à quoi aboutit cette discussion, dans laquelle d'ailleurs M. M. est souvent aussi vif que son adversaire ? Il n'en jaillit aucune lumière ; aucun des points en question n'est vraiment éclairci ; nous ne voyons là qu'une querelle stérile entre deux savants également estimables, qui auraient mieux fait, l'un d'être plus modéré dans sa critique, l'autre de n'y pas répondre. A quoi bon ? Le public savant aurait bien jugé sans cela, et M. Meister n'avait pas à craindre que son second volume jouît d'une moindre faveur que le premier.

My.

224. — De Verbis Latinis in uo divisas desinentibus Disputatio. Scripsit O. I. FEHRNBORG. — Holmiæ, Norstedt et Söner, MDCCCLXXXIX. In-8, 70 pp.

L'auteur de cet opuscule veut bien nous avertir (p. 2) que nous n'y lirons rien de nouveau. C'est trop de modestie : il est vrai qu'il s'est plus attaché à résumer l'état actuel des questions qu'à les faire avancer ; mais cela même est un profit incontestable pour une science dont les progrès sont si rapides qu'on a peine à s'en tenir au courant. M. Fehrnberg est un guide très sûr, il a consciencieusement dépouillé la bibliographie de son sujet, et il est rare qu'on le trouve en défaut. Les travaux français lui sont toutefois moins familiers que les autres, bien qu'il ne paraisse pas ignorer notre langue : il attribuera, par exemple, à M. Thurneysen exclusivement, une découverte (p. 8) dont le professeur de Fribourg partage l'honneur avec M. L. Havet¹, et citera, sur le subjonctif latin en -am (p. 49), une théorie très rudimentaire, complétée depuis et, si je ne me trompe, définitivement arrêtée dans ses lignes essentielles par M. Léon Job².

M. F. s'est proposé d'étudier les verbes latins en uô dissyllabique,

1. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 17.

2. Cf. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 347. — Une simple constatation *pro domo* : M. F. emprunte à M. Stolz une explication de *suus* = *sovos* (p. 30), fondée sur l'atonie fréquente des possessifs ; or, cette explication qui ne se trouve pas dans la première édition de Stolz (p. 149), se lit dans la deuxième (p. 262), probablement empruntée à la première édition de ma *Grammaire comparée* (p. 47, n. 2), qui avait paru dans l'intervalle. L'auteur cite Stolz et ne me cite pas : je le laisse juge du procédé. Je n'aurais pas relevé cette vétille si elle ne procédait d'un parti pris : M. Stolz ne mentionne guère de moi que les opinions qu'il déclare « unhalbar » ou qu'il agrémente spirituellement d'un point d'exclamation : après quoi il a beau jeu à assurer que j'ai traité la grammaire latine « en marâtre », et tous ceux qui ne liront que lui l'en croiront sur parole.

excluant avec raison le type *sequor linguô*, qui se réclame d'une origine toute différente. Il les divise d'abord en verbes primaires (directement tirés d'une racine), et verbes secondaires (démonstratifs dérivés d'un thème nominal). — Les verbes primaires comprennent : 1° ceux à simple voyelle thématique *e/o* (**nuô* de *annuô*, etc., *pluô*, **uô* de *induô*, etc., *luô* « laver », *cluô* « nettoyer », *cluô* « s'appeler », *luô* « expier », **luô* « souiller », *ruô*¹, *tuor* « tueor », **gruô* de *ingruô*, etc., **buô* de *imbuô*, *gluô*², *fluô*, *struô*, *fruor*); 2° ceux à suffixe *-yo-* (*suô*, *spuô*); 3° ceux tirés de verbes non thématiques en *-nu-* (type *minuô*); 4° ceux refaits sur des thèmes d'aoristes (type **fuô*). — Les verbes dénominatifs ne requièrent naturellement qu'une courte énumération (type *statuô*, *metuô*). — A la fin, deux petits chapitres sont consacrés à la formation du parfait (parfait latin en *-uî* et en *-sî*) et à celle des supins et participes.

Plusieurs assertions semblent hasardées : l'existence en sanscrit d'une racine *çru* « couler » (p. 9) me paraît fort douteuse, étant donnée la fréquence des lectures *ç* pour *s* dans les anciens textes et l'existence de la racine *sru* bien connue; comme un latin **clová* (p. 10) peut à volonté remonter à **kloy-â* ou à **klev-â*, il est beaucoup plus prudent de poser **klev-â*, puisque le latin, concordant ici avec le sanscrit et les autres langues indo-européennes, ignore presque la catégorie des féminins à racine fléchie (*toga* est le seul sûr à ma connaissance), que le grec a si considérablement développée; la parité *ingruô* : **gravô* = *abluô* : *lavô* (p. 22) est inexacte, puisque l'*a* de *lavô* procède d'un *o* indo-européen, tandis que le *ra* de *gravis* représente sans doute une liquide-voyelle; on ne voit pas comment *imbuô* pourrait venir de **ingevô* (p. 24), alors que le *g* vélaire ne devient *b* qu'en grec; en faisant violemment contraster la déclinaison des deux types sanscrits *tanû-* et *vadhû-* (p. 51), M. F. oublie que ce dernier ne fait pas seulement à l'accusatif *vadhûm*, mais aussi *vadhvâm* = *vadhûam* en védique, v. g. R. V. X. 107. 9; il y a exagération à écrire que la reduplication était « abicienda » en latin dans les verbes composés (p. 60), puisque le type connu *rettulî repperî* en conserve la trace non équivoque.

Ces quelques remarques ne nous empêcheront pas de féliciter sincèrement M. Fehrnborg de son heureux début.

V. HENRY.

1. *Ruô* = *ῥυμι* (p. 27), c'est là une application bien hardie des théories de M. de Saussure, et je ne sais jusqu'à quel point mon savant confrère la ratifierait.

2. Ces treize verbes auraient la racine normale, l'affaiblissement en *u* procédant de l'analogie des composés (*pluô* pour **plovô*, etc.); les trois suivants seuls, la racine réduite.

225. — *Cours d'épigraphie latine*, 2^e édition entièrement refondue et accompagnée de planches et de figures, par René CAGNAT, professeur d'épigraphie latine et antiquités romaines au collège de France. Paris, Thorin, 1889, gr. in-8, xxvi-436 pp.

Le *cours élémentaire d'épigraphie latine*, publié en 1886 par M. Cagnat, a obtenu un si prompt succès qu'il en a fallu faire dès 1889 une deuxième édition, qui a été assez considérablement accrue pour pouvoir prendre désormais sans épithète le titre pur et simple de *Cours d'épigraphie latine*. Le livre de 1886 n'avait pas en tout 250 pages. Celui de 1889 en a presque le double. Le texte du premier n'était éclairé par aucun exemple graphique. Le second contient un certain nombre de planches que des bibliophiles pourraient vouloir plus abondantes et plus luxueuses, mais qui sont parfaitement suffisantes pour les travailleurs auxquels il s'adresse. Des tables nouvelles et commodées ont été dressées. Des chapitres ont été ajoutés. D'autres ont été très augmentés. Mais l'ouvrage garde les mêmes traits généraux. Le plan, très simple et très clair, reste le même, sauf quelques additions et remaniements : d'abord les préfaces et une bibliographie de l'épigraphie latine (qui n'était pas dans la première édition); une première partie (nouvelle) relative aux alphabets usités dans les inscriptions romaines; une seconde partie consacrée aux éléments communs des inscriptions, qui contient un chapitre sur les noms, un autre sur les *cursus honorum*, et un autre sur les titres des empereurs et des membres de leur famille, auquel l'auteur a joint, avec raison, une liste chronologique des empereurs, primitivement rejetée à la fin du volume, dans un appendice beaucoup plus court; une troisième partie, également fort augmentée, relative aux diverses classes d'inscriptions et aux formes propres de chacune; puis un chapitre complémentaire sur la restitution et la critique des inscriptions, et enfin une table générale des sigles et abréviations où l'on peut apercevoir d'un seul coup d'œil toutes les acceptions diverses des mêmes signes déjà indiquées dans le corps de l'ouvrage par une série de tables spéciales. — C'est toute l'épigraphie et peut-être quelque chose encore. M. Hübner, qui a signalé le *Cours élémentaire* en termes flatteurs, dans son traité d'épigraphie du Manuel d'Iwan Müller, notait alors, avec une nuance de regret, que l'auteur n'avait pas toujours rigoureusement séparé des renseignements épigraphiques d'autres informations, d'une portée plus large, se rattachant à l'histoire ou aux antiquités. Le livre de 1889 n'est pas pour le consoler, et je crois bien qu'il y a tel chapitre nouveau, comme celui sur l'alphabet, qu'il renverrait tout entier aux manuels de paléographie.

Cependant, M. C. sait ce qu'il fait, et nous ne pensons pas qu'il ait tort. Il y a deux façons de comprendre l'exposition d'une science particulière. La première et la plus stricte consiste à ne parler que de ce qui rentre absolument et exclusivement dans le cadre de cette science, à garder un mutisme inflexible sur toute question qui appartient au

domaine d'une autre discipline, alors même que cette discipline ne lui accordera peut-être qu'une attention distraite, alors même que cette discipline attend encore son exposition méthodique, comme c'est, par exemple, le cas de la diplomatique romaine, pour laquelle, suivant la juste observation faite par M. Bresslau au début du *Handbuch der Urkundenlehre*, il n'y a pas encore un traité spécial. Mais il y a une autre méthode concevable. On peut aussi, sans trop se faire scrupule d'empiètements sans danger sur des territoires limitrophes ou inoccupés, prendre pour principal objectif de fournir à ses lecteurs, dans la plus grande intégralité possible, les renseignements divers dont ils auront besoin pour l'étude à laquelle on les invite, se préoccuper avant tout de rassembler à leur profit en un seul lieu, l'outillage complet qu'une division du travail plus rigoriste les obligerait à chercher en beaucoup d'endroits, au risque de n'en trouver certaines pièces nulle part. La première méthode a été suivie avec infiniment de logique et de compétence par M. Hübner, dans le traité d'épigraphie qu'il a écrit pour le manuel d'I. Müller. Le *cours d'épigraphie* a dû, croyons-nous, sa rapide diffusion, pour une bonne part, au sens pratique très juste avec lequel son auteur a résolument adopté la seconde. La pensée dominante de M. C. a été de mettre en un seul ouvrage, à la disposition de ceux qui veulent étudier les inscriptions latines, la solution des principales difficultés techniques qu'ils sont destinés à rencontrer. C'est une idée didactique excellente dont l'auteur s'était inspiré dès le principe ; mais il l'a appliquée avec une toute autre largeur dans cette deuxième édition, à laquelle il sera désormais indispensable de recourir. Nous nous bornerons à lui soumettre quelques observations, qui se rattachent presque toutes au même point de vue, relativement aux deux portions du livre que nous avons étudiées avec le plus de soin : le chapitre des noms et la partie des diverses catégories de titres.

Le chapitre des *Noms* était déjà un des meilleurs et des plus utiles de la première édition, et nous en avons ici une version révisée et améliorée. Mais il pourrait, croyons-nous, être rendu encore plus complet et plus instructif par un certain nombre d'additions faciles. P. 72, l'opinion émise par M. Mommsen, *Römische Tribus*, p. 100, sur l'attribution de la tribu Collina aux enfants naturels, a été rectifiée par lui-même dans ce qu'elle avait de trop absolu, *Staatsrecht*, III, p. 443 = tr. f. VI, 2, p. 29. — P. 74, M. C. adopte, sur l'adoption testamentaire, le système soutenu par M. Henry Michel, *Droit de cité romaine*, selon lequel l'adoption testamentaire, valant simplement institution d'héritier avec obligation de porter le nom, n'entraînerait pas de modification dans la portion du nom qui indique la filiation ; il serait utile au lecteur de savoir que la question est controversée et que l'opinion contraire a été soutenue par M. Mommsen dans *l'Étude sur Pline le jeune*, traduite par M. Morel. — P. 78, au sujet des esclaves qui portent un second nom terminé en *anus* et dérivé de celui de leur ancien maître, l'auteur

aurait pu mentionner, à côté des esclaves impériaux, pour lesquels il cite un travail récent de M. Hülsen, les esclaves du peuple romain, pour lesquels l'usage est probablement le plus général et le plus correct. — P. 79, note 1, je crois qu'il y avait « dans la dénomination des affranchis des particularités permettant de distinguer ceux qui jouissaient du *jus Quiritium* de ceux qui étaient seulement... déditices »; car les affranchis déditices, comme les déditices quelconques, devaient nécessairement se reconnaître aux formes de leur nom, en vertu de la règle citée page 77, note 2, qui défend aux pérégrins de porter des noms de forme romaine. — P. 80, sur la fraction du nom dans laquelle l'affranchi indique ses liens de patronat, on pourrait noter l'usage ancien attesté par des inscriptions (*Eph. ep.*, I, 20, IV, 246), d'appeler l'affranchi *C. servus* et non *C. libertus*.

La partie relative aux *Diverses classes d'inscriptions et à la forme propre à chacune d'elles* traite un des points essentiels de tout traité d'épigraphie. Elle s'est sensiblement accrue d'une édition à l'autre. Le paragraphe 5, relatif aux actes publics et privés, qui est peut-être le plus important, a été soigneusement revu et fort augmenté : 37 pages au lieu de 16. Nous y relèverons pourtant les détails suivants. M. C. admet, p. 258, que dans la formule initiale des plébiscites « le magistrat nommé est le tribun de la plèbe », et il restitue dans ce sens, au singulier, le début de la loi Acilia. Il serait plus exact d'employer le pluriel; la preuve décisive en est dans les débris du commencement de la loi Antonia de *Termessibus*. — Il eut été utile de noter, à la même page, que M. Mommsen a donné de beaucoup de lois de la République, dans la cinquième édition des *Fontes juris* de Bruns, un texte qui présente des divergences de restitution intéressantes avec celui donné par lui précédemment dans le *C. I. L.* M. Mommsen l'a spécifié expressément en quelques endroits, par exemple pour la loi Acilia. Mais il en est de même ailleurs encore, notamment dans la loi agraire et dans la loi Antonia : il suffit, pour s'en assurer, de comparer la cinquième édition des *Fontes*, donnée par M. Mommsen en 1887, avec la quatrième, donnée par Bruns en 1879, et avec le *C. I. L.* — L'auteur ne dit pas, p. 259, en quel sens il emploie le terme : lois municipales, qui, dans sa portée usuelle, s'appliquerait mal à la loi Acilia et à la loi de Bantia placées par lui dans cette catégorie. — Il faut ajouter, p. 261, à la liste des sénatus-consultes de langue latine, le sénatus-consulte relatif au *pagus Montanus*, découvert à Rome en 1875 (*C. I. L.*, VI. 3823). — La date de 676 = 78, donnée p. 271, pour la lettre du préteur Cornelius aux Tiburtes, a bien été signalée comme la plus probable par M. Mommsen, *C. I. L.*, I, 201. Mais elle paraît aujourd'hui peu soutenable et elle est actuellement rejetée par l'auteur même qui l'avait proposée. En effet, comme l'a montré M. Foucart dans son commentaire du sénatus-consulte de Thibé de 584, *Un sc. inédit de l'an 170 av. J.-C.*, p. 25, et comme M. Mommsen l'a immédiatement reconnu dans son com-

mentaire du même titre, *Eph. ep.*, I, p. 289, l'absence de la tribu dans les noms de témoins du sc. relaté par notre titre ne permet pas de le faire descendre au VII^e siècle, et c'est sous la date de 585, en vertu de l'attribution au consul de 588, déjà proposée par Ritschl, qu'il est placé dans la cinquième édition des *Fontes*.—Le paragraphe des actes publics du peuple romain, où l'auteur donne des renseignements très pratiques sur les fastes et le calendrier, eût encore mieux informé les lecteurs s'il eût contenu un peu plus de bibliographie. Une liste des fragments des fastes triomphaux, découverts depuis la publication du tome I^{er} du *C. I. L.* jusque et y compris le fragment communiqué à l'académie des *Lincei*, le 16 décembre 1888, n'eût par exemple, pas été moins justifiée que celle des fragments des fastes des fêtes latines, donnée avec raison p. 277.—Peut-être sommes-nous dupes de nos tendances personnelles en trouvant bien laconiques les deux pages relatives aux actes privés. En tout cas, il serait bon de noter, p. 293, note 2, à côté des restitutions indiquées des triptyques de Pompéi, celle absolument différente et depuis généralement admise, donnée par M. Eck, *Zeitschrift der Savigny-Stiftung*, IX, 1888, *Röm. Abth.*, pp. 60-97. Enfin est-il vraiment aussi impossible que le dit l'auteur de « donner des règles au sujet de ces sortes de monuments, dont les formules varient avec le contenu des actes mêmes ? » Il y a tout au moins des règles générales de confection matérielle, celles que M. C. indique, p. 268, à propos des diplômes militaires, et qui ont été faites autant et plus pour les actes privés. On peut aussi discerner des règles de rédaction. Les titres de Jucundus qui ne sont malheureusement pas « toutes les archives d'un commissaire-priseur », mais, ainsi qu'il est dit plus exactement p. 6, la collection de ses quittances, révèlent, mieux que tous les autres monuments, l'existence de deux types d'actes probatoires, les uns rédigés impersonnellement à la 3^e personne et indiquant simplement un fait et ses témoins, les autres émanant de celui même à qui ils doivent être opposés et constituant de véritables reconnaissances. Il est vrai que c'est là de la diplomatique et non de l'épigraphie, et que notre chicane, comme la plupart de celles que nous avons déjà faites à l'excellent livre de M. Cagnat, se ramène non pas à la critique d'une assertion fautive, mais au regret d'une omission explicable, à la demande d'un supplément d'informations que l'auteur aura sans doute l'occasion de nous donner un jour dans une nouvelle édition encore plus complète et plus développée¹.

P. F. GIRARD.

1. Nous avons relevé quelques fautes d'impression. P. 9, les inscriptions d'Alburnus Major sont du I^{er} siècle et non pas du III^e. — P. 44, note 1, il faut lire au lieu d'Ulpien, *Dig.* XV, 2 et 16, 1, Ulpien, *Reg.* XV, 2 et XVI, 1. — P. 171, le règne d'Auguste finit en 14 et non en 15 ap. J.-C. — P. 188, Commode est mort le 31 décembre 192 et non 193. — P. 259, la loi *Acilia repetundarum* n'est pas de l'an 621 = 133, mais de l'an 631 ou 632. — P. 261, le sc. Volusien voté *Q. Volusio et P. Cornelio cos.*, est de l'an 56 et non 57. — P. 271,

226. — *Die Briefe des Canonicus Guldo von Bazoches, Cantors zu Châlons im zwölften Jahrhundert*, von W. WATTENBACH. (Extrait des Sitzungsber. der Königl. preuss. Akad. d. Wissensch. zu Berlin, février 1890).

Voici une intéressante étude sur les lettres, encore inédites, de Guy de Bazoches; elle est d'autant plus intéressante qu'elle contient une analyse détaillée de chacune de ces lettres. Longtemps, on les a cru perdues; Petit-Radel (*Hist. Litt. de la France*, XVI, 477 sqq.), comprenant mal l'expression par laquelle Albéric de Trois-Fontaines désigne ce recueil, avait cru qu'il s'agissait là d'une sorte d'*Ars dictaminis* et l'avait identifié avec un ms. des Augustins de Tongres, signalé par Sanderus. A. de Trois-Fontaines dit que G. de B. a laissé un *volumen satis RHETORICUM epistolarum diversarum*; il n'y a là qu'une critique du style prétentieux de G. de B., et il est étonnant que P.-R. s'y soit trompé, après avoir cité lui-même, quelques lignes plus haut, un autre passage d'A. de T.-F. où la même critique se trouve déjà formulée. Quant au ms., c'est, non pas un ms. de Tongres, mais un ms. provenant de l'abbaye d'Orval, conservé aujourd'hui à la bibliothèque de la ville de Luxembourg, sous le n° 28, signalé d'abord par Waitz, avec une pointe de mépris, puis par le comte Riant. Ajoutons que la quatrième lettre de ce recueil, qui contient une description de Paris, a été publiée par M. Élie Berger dans le *Bull. de la Soc. de l'Hist. de Paris et de l'Ile-de-France*, 1877, p. 38 et espérons que nous retrouverons bientôt cette étude de M. Wattenbach en tête d'une édition complète des lettres de Guy de Bazoches.

LÉON DOREZ.

227. — Alfred LEROUX. *Géographie et histoire du Limousin* (Creuse, Haute-Vienne, Corrèze), depuis les origines jusqu'à nos jours. Limoges-Toulouse, Ed. Privat, VIII-196 pp, in-8, et une carte.

« Il n'existe pas encore d'*Histoire du Limousin*;... un jour viendra où elle pourra être racontée en six ou huit volumes; présentement un seul suffirait. » Ce volume, M. Leroux le tentera peut-être un jour; il se contente, pour le moment, d'offrir au public « un précis dans lequel il s'est efforcé de faire entrer, sous une forme narrative, tout ce qu'il y a d'essentiel à retenir dans le passé de la province, en insistant plus particulièrement sur certains moments et certains caractères de ce passé ». Il a eu en vue un « but didactique » (p. 144).

Ceux qui ont eu l'occasion de constater le niveau ordinairement très

l'inscription *C. I. L.*, I, 201 est citée deux fois. — Peut-être aussi l'auteur eût-il bien fait, dans la bibliographie très utile mise en tête de l'ouvrage, de signaler les ouvrages incomplets, par exemple, de noter qu'il n'y a de parues que les 1^{re}, 2^e et 5^e parties du tome VI et la 1^{re} du tome XI du *C. I. L.*, et que le *Dizionario epigrafico* de M. de Ruggiero, signalé avec la date de 1886, est une publication périodique qui n'a pas encore dépassé la lettre A.

bas des productions de l'érudition locale en France seront agréablement surpris par ce livre qui est très solide, très vivant, et qui est rédigé, chose rare, avec autant d'intelligence que de critique. Point d'énumérations annalistiques, point de phraséologie inutile et prétentieuse; on reconnaît la main d'un historien qui a été à bonne école, qui s'est attaqué jadis à de plus vastes sujets et qui possède une compétence spéciale, acquise dans la fréquentation des documents originaux.

L'ouvrage se compose de deux parties : 1^{re} sept chapitres consacrés à une espèce de philosophie géographique de la région limousine et marchoise, et à l'indication des circonscriptions entre lesquelles la région a été successivement ou simultanément découpée depuis l'antiquité jusqu'à nos jours; 2^o quatre chapitres consacrés chacun à l'un des *moments* de l'évolution historique du Limousin : (a) le Limousin jusqu'au 1^{er} siècle; (b) origines et apogée de la brillante civilisation limousine du 14^e siècle; (c) causes et progrès de la décadence du Limousin, du 14^e siècle à la Révolution; (d) de la Révolution jusqu'à nos jours.

Le précis de M. L. est un modèle de clarté. C'en serait un à tous égards, si l'auteur ne s'y était point montré çà et là trop prodigue d'idées générales, et trop avare de références.

Je sais bien que nous sommes avertis : « Le lecteur ne s'attendra pas à trouver dans ce *Précis* un renvoi aux sources pour chaque fait énoncé; encore moins une bibliographie des ouvrages relatifs à l'ancien Limousin ». — J'avoue cependant qu'une bibliographie sobre, mais critique, des sources de l'histoire limousine et des ouvrages de seconde main ne m'aurait point paru déplacée en tête d'un livre qui n'est assurément pas destiné aux écoles primaires (il donne trop à penser; il est écrit en style trop relevé et trop abstrait); — en tête d'un livre qui est bien plutôt appelé à servir de guide et de cadre à toutes les personnes désireuses d'approfondir l'histoire locale, soit en faisant de bonnes lectures, soit en entreprenant des monographies. Il appartenait à M. L. de diriger les lectures et de faciliter les recherches. Il aurait pu rendre ces deux grands services à peu de frais ¹.

J'ajoute qu'il est d'une mauvaise méthode, quand on a la volonté d'être par dessus tout « didactique », d'employer souvent les formes de la prétérition. M. L. abuse du droit qu'on a, dans un manuel, d'omettre le récit des faits et des événements pour tirer des conclusions plus à l'aise. Et cet abus devient encore plus choquant (v. p. 96, 144) quand il s'en excuse en ces termes : « Ce sont là des faits trop connus pour que nous ayons besoin d'y insister. » L'auteur peut être certain que les

1. On entend bien ce que je veux dire. Le lecteur intelligent, dont la curiosité serait éveillée par ce que M. L. dit des poètes limousins Bernard de Vantadour, Giraud de Borneil, Gui d'Ussel, etc. (p. 104), ne saurait où trouver les œuvres de ces poètes. De même, il ne suffit pas de nommer Adhémar de Chabannes, Geoffroy du Vigois, Bernard Itier; il faut dire où ces chroniques sont publiées et si elles le sont convenablement. Autrement, ces énumérations de noms ne servent pas à grand' chose.

épisodes de la Fronde et de la Ligue en Limousin, non plus que l'organisation des paroisses rurales, les persécutions contre les hérétiques et l'histoire des établissements italiens à Limoges au ^x^e siècle ne sont pas des « faits trop connus » pour qu'il soit permis à un historien, fût-il philosophe, de les laisser si cavalièrement de côté. — Il n'y a même pas une allusion dans le *Précis* de M. L., (et cela est très fâcheux), aux célèbres controverses relatives à l'apostolat de S. Martial, pas une allusion aux grandes guerres féodales dont Limoges fut le théâtre à la fin du ^{xiii}^e siècle, et dont les chroniqueurs contemporains du pays nous ont laissé des tableaux si colorés.

Le mépris du détail entraîne assez naturellement à l'excès de généralisation. *Felix culpa*, sans doute; mais qui a ses inconvénients. Il est surtout dangereux de généraliser à jet continu dans un ouvrage élémentaire, dont tous les mots doivent être pesés et qui doit contenir des vérités acquises, à l'exclusion de toute hypothèse, si séduisante qu'elle puisse être. Je ne dis point que la théorie de l'auteur sur les causes de la décadence limousine à partir du ^{xiv}^e siècle (autour de laquelle pivote toute la seconde partie du livre), soit mal fondée. Je me borne à constater qu'elle est nouvelle (p. 118... « Nul n'avait jusqu'ici signalé... »). Or, un *Précis* dépourvu de tout appareil critique n'est pas le livre où des opinions nouvelles peuvent être convenablement produites et soutenues.

Malgré ces réserves, l'opuscule de M. Leroux mérite d'être signalé à l'attention de ceux qui s'intéressent au progrès de l'histoire provinciale. Notre littérature historique n'a rien qui, dans le même genre, soit digne de lui être comparé. Il ouvre une voie où il faut espérer que d'autres archivistes régionaux sauront s'engager.

Ch. V. LANGLOIS.

228. — Emil MICHAEL. *Ranke's Weltgeschichte*. Brochure in-8 de 51 pages. Paderborn, Schöningh, 1890.

Parce que Ranke avoue que les desseins de la Providence lui échappent dans l'histoire et qu'il explique les événements par des motifs purement humains; parce qu'il a comparé le sacrifice d'Isaac à celui d'Iphigénie; parce qu'il ne croit pas à la réalité objective de la vision de Constantin; parce qu'il a trouvé les prétentions de Grégoire VII, nouvelles et excessives; parce qu'il a appelé Luther un grand homme, M. Michael, *privatdocent* à l'Université d'Innsbruck, ne saurait reconnaître aucune valeur à son Histoire universelle et il proteste contre les jugements favorables, rendus sur ce livre, notamment par notre collaborateur M. A. Lefranc (*Revue critique*, 15 mai 1889, p. 369). Il affirme que Ranke est un historien partial et un esprit fort étroit; il ne lui accorde que certain mérite d'écrivain. Que penserait donc

M. Michael d'un critique protestant ou rationaliste qui se permettrait de parler de Janssen de façon aussi irrévérencieuse?

Ch. PFISTER.

229. — Henry COCHIN. **Boccace**. Etudes italiennes. Paris, Plon, 1890, in-18 de xv-295 p. Prix : 3 fr.

Nous n'avons pas en France de livre sur Boccace¹. Aucun grand écrivain italien n'est plus mal connu chez nous, et il y a à cela diverses raisons, dont quelques-unes ne sont pas à notre honneur. Le travail de M. H. Cochin, qui a paru déjà, quoique sous une forme assez différente, dans la *Revue des Deux-Mondes*, n'est pas le livre qu'on peut souhaiter sur le sujet, mais il permettra de l'attendre patiemment. En quelques pages sobres et précises, l'auteur a dit le plus important, et je ne crois pas que son successeur, en étudiant Boccace, ait à s'écarter beaucoup des données générales du portrait qu'il a tracé. Il y a eu, en effet, ces dernières années, un travail considérable de critique sur les œuvres italiennes et latines de Boccace; les épisodes de sa vie, la formation de son esprit, les sources de ses poèmes, de ses romans, de ses compilations historiques, ont été l'objet de recherches fort étendues et qui sont définitives sur beaucoup de points; il suffit de rappeler les noms de MM. Hortis, Landau, Koerting, Gaspary, Crescini, Macri-Leone. M. C. présente une part de ces résultats, en ce qui regarde surtout la biographie de Boccace. Il a négligé, de parti pris, certains développements, certaines questions encore *sub iudice*; il a, en revanche, apporté quelques faits résultant de ses propres recherches, par exemple la date de la seconde visite de Pétrarque à Venise, fixée par lui à l'année 1367. On devine, dans l'ensemble du travail, une grande familiarité avec la littérature italienne du xiv^e siècle et avec bien des milieux moraux encore imparfaitement connus; on y sent aussi l'habitude de se servir directement des sources. Le travail, exact dans ses grandes lignes, renferme donc peu d'inexactitudes de détail². Il n'y a qu'un petit nombre de notes et de références; il eût été facile à l'auteur de les multiplier, avec cet avantage sur plus d'un confrère d'avoir vérifié lui-même les textes originaux; on doit le louer de cette discrétion de bon goût, tout à fait de mise ici. Je lui sais, pour mon compte, un gré tout particulier de la façon juste

1. Il est regrettable que d'importantes leçons professées à Paris, en ces dernières années, n'aient donné lieu à aucune publication.

2. Les pages sur les auteurs anciens connus par Boccace (p. 133 et suiv.) en renferment quelques unes : l'auteur a suivi M. Hortis, dont les recherches, d'ailleurs utiles, ont ici besoin d'être contrôlées. — P. 97, n'y a-t-il pas une raison de chronologie qui s'oppose à ce que Boccace ait brûlé une partie de ses vers après avoir lu les *Triumphes* de Pétrarque? — P. 149, l'expression a dépassé la pensée de l'auteur, lorsqu'il a dit que sans Pétrarque et Boccace nous ne posséderions peut-être pas les poèmes d'Homère; nous ne posséderions pas la traduction latine de Léonce Pilate, voilà tout.

et personnelle dont il a parlé de Pétrarque. Il est rare, en somme, de rencontrer pour mettre le grand public au courant des résultats de la critique, un esprit aussi consciencieux, aussi maître des alentours de son sujet, aussi capable de travailler lui-même de première main.

P. DE NOLHAC.

230. — P. CALIARI. **Paolo Veronese**, sua vita e sue opere, studi storico-estetici. Un vol. in-8, 429 pp. Rome, Forzani, 1888. 10 frs.

Il y a dans ce volume tous les matériaux d'un bon livre sur le Veronese, mais l'auteur a moins de méthode que d'information, moins de savoir-faire que de bonne volonté, et le livre n'est pas fait. Pour la méthode, il suffira pour en donner une idée de dire qu'après une biographie chronologique du peintre, il y a un chapitre sur sa manière artistique, puis l'histoire de son école, une chronologie des ventes de ses tableaux arbitrairement scindée en deux chapitres, un autre chapitre de critique d'art, un aperçu sur ses dessins, et enfin des catalogues. Pour l'ordre et la clarté, on en jugera par le chapitre XVII où, sous prétexte de juger le Veronese, il est successivement parlé de l'originalité de son style, de son naturalisme, de ses types, de son idée chrétienne, de sa palette, de sa technique, de ses perspectives; pour le sens artistique, par le chapitre XXI, où Rubens, Ribera, Velasquez, Van Dyck, Murillo, Delacroix et Hans Makart sont indistinctement cités comme élèves de Veronese. On consultera plus utilement les catalogues des peintures du Veronese : 1^o à Venise ; 2^o en Italie ; 3^o en Europe, qui précèdent les index, et les index très détaillés des fresques, des tableaux, des dessins et des gravures, qui sont ce qu'il y a de mieux dans le livre. En somme, d'une masse énorme de matériaux patiemment accumulés, l'auteur n'a tiré qu'un *zibaldone*, que l'on consultera avec fruit, mais dont la lecture est extrêmement difficile. Ne parlons pas des informes zincotypies qui complètent ce volume : elles l'achèvent.

L.-G. P.

231. — **Les Ouvriers de la onzième heure**, par le vice-amiral JURIEU DE LA GRAVIERE. (Paris, Plon, 1890, 2 vol. in-12).

En 1879, M. l'amiral Jurieu de la Gravière écrivait l'histoire des grandes découvertes accomplies pendant les quinzième et seizième siècles¹ ; il nous montre aujourd'hui comment les Anglais et les Hollandais se substituèrent aux *ouvriers de la première heure*, les Espagnols et les Portugais ; il nous fait voir quels moyens ils employèrent, et nous dit combien la lutte fut acharnée, avec quelle complète absence de scrupules elle fut conduite, et comment le droit dut s'incliner une fois de plus devant la force.

1. Les Marins du xv^e et du xvi^e siècle (Paris, Plon, 1879).

Le sultan d'Atchin croyait de bonne foi que toute l'Europe était espagnole, et que le mot — *Anglais* — avait la signification de — *Pirate* — (II, 57). En ce temps-là, on pouvait s'y tromper, et peut-être y a-t-il aujourd'hui même un petit peuple européen qui se rangerait volontiers à l'opinion du sultan Aladin. Quoi qu'il en soit, pendant la seconde moitié du xvi^e siècle, les brigandages des Cavendish, des Lancaster, des Davis et autres capitaines moins connus étaient bien de nature à créer une réputation douteuse au pavillon anglais. L'auteur nous raconte en détail leurs *prouesses* (I, 157, 160, 173, etc.); il nous les montre couvrant sans cesse leur férocité d'un manteau d'hypocrisie religieuse et trouvant toujours un texte sacré pour justifier leurs actions les plus odieuses (I, 184, 193, 199; II, 272). Parallèlement à eux, au moins aussi tenaces, mais bien moins cruels, marchent les Hollandais; ils se servent plus de l'or que de l'épée, bien qu'ils ne refusent pas le combat quand ils sont forcés de le livrer. En définitive, la plus belle part leur reste, et la possession des Indes néerlandaises les récompense de leurs efforts. Tout ce drame est narré par M. Jurien de la Gravière avec un très grand talent; la conclusion s'adresse aux marins : — Travaillez toujours, dit M. l'amiral; faites des gens de mer; élevez-les au milieu des roches; l'ère des grandes luttes n'est pas close!

H.-D. DE GRAMMONT.

232. — *Miranda dans la Révolution française*, par Aristides Rojas. Edition française. Caracas, imprimerie et lithographie du gouvernement national. 1889. In-8, xxii et 387 p.

233. — *Le général Miranda*. Paris et Limoges, Lavauzelle, 1890. Petit in-8, 46 p.

Il nous serait très aisé de consacrer un long article au premier de ces ouvrages, en signalant les erreurs et les fautes d'impression qui s'y rencontrent. Dans les vingt premières pages nous lisons, par exemple, *P — n* pour « Pétion » (p. 7); *Muerson* pour « Moulton » (p. 13); *Harray* pour « Starray » (p. 14); *Le Camus* pour « Camus » (p. 17); *Thowenot* pour « Thouvenot » (p. 18); *Famène* pour « Famine », et *Menures* pour « Menuret » (p. 19); *Verriers* pour « Verviers » (p. 20). Il nous serait pareillement très facile de réfuter quelques appréciations, vraiment trop laudatives, de Miranda et de signaler à l'éditeur tel ou tel document qu'il n'a pas connu et ne pouvait connaître, puisqu'il vit au Venezuela et n'a pas fouillé les archives de Paris. A quoi bon? Si exagéré que soit l'enthousiasme de M. Aristide Rojas pour le « noble paladin », pour le « Nestor et fondateur de l'émancipation hispano-américaine » (p. x), on doit savoir gré au gouvernement du Venezuela d'avoir célébré le premier centenaire de la Révolution de 1789 par cette publication et d'offrir au gouvernement de la France ce recueil de documents officiels et privés. Ces documents ne sont pas aussi rares, aussi rarissimes que le croit M. A. R., mais, grâce à lui, ils ne sont plus dispersés. Nous

possédons dans notre bibliothèque la *Correspondance de Dumouriez avec Miranda* jointe aux *Notes sur les Mémoires* du général (notes attribuées à Servan); la *Correspondance de Miranda avec Dumouriez, Pache et Beurnonville*; le plaidoyer de Chauveau-Lagarde pour Miranda. Toutes ces brochures sont réunies dans l'ouvrage que M. A. R. a publié pour le gouvernement vénézuélien. Non pas que lui-même les ait connues sous leur forme première. Mais en 1810, Miranda fit publier à Londres, par son ami Antepara, sous le titre de *South American Emancipation, documents, historical and explanatory, showing the designs which have been in progress, and the exertions made by general Miranda, for the attainment of that object during the last twenty-five years*, sa correspondance officielle et privée. M. A. R. a pris dans le livre d'Antepara tous les documents qui ont trait à l'histoire de la Révolution française et les a rangés méthodiquement, selon l'ordre chronologique. Les a-t-il purgés, comme il dit, des nombreuses fautes typographiques de l'édition primitive? (p. xviii). Non certes, et il est bien évident qu'à la page 44 il faut lire « fours » pour *forts*. Mais il ajoute à ces documents des appréciations des historiens modernes, les pages du *Tableau historique*, la notice de Champagneux, les jugements de Louvet, de Rabbe, de Michelet, de Louis Blanc.

Nous serons moins indulgent envers l'auteur de la mince brochure qui paraît chez l'éditeur Lavauzelle, sous le titre *Le Général Miranda*. Elle fourmille d'erreurs et ne vaut pas les vingt sous qu'elle coûte. L'auteur assure que Pétion *envoya* Miranda à l'armée (p. 10); est-ce que Pétion était ministre de la guerre? Il écrit *Saint-Jouvin, Verpelle, Bessieu, Mortaume*, pour Saint-Juvin, Verpel, Beffu, Le Morthomme (p. 12); il place au 15, au lieu du 14 septembre, la prise de La Croix-aux-Bois (p. 13); il imprime *Chasot* pour Chazot (*id.*). Faut-il poursuivre cette liste d'errata, citer encore *Rolland* pour Roland (p. 23); *Miacinski* pour Miaczynski, et *Levasseur* ou *Laveneur* pour Le Veneur (p. 25 et 27); *Tougres* pour Tongres (p. 22 et 29); *Pache* pour Pétion (p. 39); *Tronson du Coudray* pour Chauveau-Lagarde (p. 40)? Bref, malgré les pages 32-39 où l'auteur essaie de discuter le rôle de Miranda à Nerwinde, cette notice sommaire qui prétend « résumer Wilcoke, Brackenridge, James Biggs et Restrepo » (!) ne mérite pas d'être consultée.

A. CHUQUET.

234. — Emmanuel des ESSARTS. *Le Théâtre d'Alfred de Musset*. Clermont-Ferrand, 1889, p. 20.

Voici de jolies pages sur le théâtre d'Alfred de Musset qui, jusqu'à présent, n'avait pas souvent eu les honneurs d'une étude critique. On admirait : M. des Essarts a voulu analyser et expliquer cette admiration. Le moment était sans doute opportun, puisqu'il a paru tel à un

autre critique, M. Jules Lemaître, qui de son côté, et à la même heure, se livrait à la même étude. — M. des E. a longtemps pratiqué et il aime avec passion les *Comédies et Proverbes*. Il garde de ce commerce un reflet de poésie, de fantaisie et de grâce qui lui sied à merveille pour nous parler de Musset. Les impressions toutes fraîches colorent doucement le style qui garde de la lecture récente un vague et odorant souvenir. « Quand nous parcourons les *Comédies et Proverbes* de Musset, dit M. des E., nous croyons assister à un bal masqué de juin. Les salons donnent sur un parc; les musiques se mêlent au chant un peu lointain des rossignols, aux soupirs étouffés de la brise sous les feuillages; le parfum des fleurs entre largement par les fenêtres avec les rayons de la lune. Cependant, au hasard de la valse, s'enlacent les causeries de la *Porte ouverte*, du *Caprice*, d'*Il ne faut jurer de rien*; le rire étincelant de Fantasio, d'Octave, de Valentin, s'accorde aux sonorités de l'orchestre, tandis que sous les ombrages et parmi les allées s'isolent les mélancoliques tendresses de Celio, de Rosette, de Fortunio, de Carmosine, et qu'au fond du parc, à l'endroit le plus solitaire, sur un piédestal de marbre surgit, blanche dans la nuit bleue, la tragique image de Lorenzaccio! » M. des E. ne s'en tient pas à ces poétiques visions. Il nous donne du théâtre de Musset une analyse intéressante qui distingue et sépare trois éléments : la fantaisie, le comique, l'accent personnel. Musset doit les deux premiers à l'imitation de Shakespeare. Comme dans le poète anglais, le lieu de la scène change à tout moment, l'action et les personnages sont de pure fantaisie (bien vivants, pourtant!), le dialogue les lance en plein lyrisme. — Le comique de Musset est aussi parent de celui de Shakespeare; le procédé est le même, c'est le comique par grossissement. Cet aperçu est ingénieux sans doute, mais peut-être M. des E., grand admirateur de Milton et fort versé dans les lettres anglaises, a-t-il le tort de britanniser à l'excès, pour ainsi dire. Le dialogue d'*Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* me fait bien plutôt penser à Marivaux qu'à Shakespeare. — Enfin Musset a mis dans son théâtre sa personnalité, qui est double. Il y a deux hommes en lui, « l'homme extérieur » et « l'homme intérieur », le premier frondeur et sceptique, le second épris de grandes idées (Lorenzaccio), ami du calme et des émotions douces, et qui fait ce rêve idyllique : « Quelle belle chose que le coup de l'étrier! Une jeune femme sur le pas de sa porte, le feu allumé qu'on aperçoit au fond de la chambre, le souper préparé, les enfants endormis, toute la tranquillité de la vie paisible et contemplative dans un coin de tableau. Et là, l'homme encore haletant, mais ferme sur la selle, ayant fait vingt lieues, en ayant trente à faire; une gorgée d'eau-de-vie, et adieu; la nuit est profonde là-bas, le temps menaçant, la forêt dangereuse; la bonne femme le suit des yeux une minute, puis elle laisse tomber en retournant à son feu cette sublime aumône du pauvre : « Que Dieu te protège. » (Fantasio). M. des Essarts a semé sur ce canevas simple et

net d'ingénieuses idées, présentées sous une forme élégante. Cette plaquette marque pour l'auteur une très heureuse étape dans la série de ses *Voyages de l'esprit*.

Léo CLARETIE.

235. — C. E. TURNER. *The modern novelists of Russia*. Un vol. in-12. Londres, Trubner, 1890.

J'ai rendu compte ici même de l'étude de M. Turner sur le comte Tolstoï (*Revue* du 20 mai 1889). Ce volume, comme le précédent, résume des lectures faites à la *Taylor institution* à Oxford. L'auteur, qui vit en Russie, connaît bien la société russe et la littérature romanesque qui en est l'expression. Ainsi qu'il le fait remarquer dans sa préface, ce n'est guère que dans le roman que certaines questions peuvent être soulevées en Russie sans provoquer l'intervention immédiate de la censure. Les romanciers qu'il étudie sont Gontcharov, Tourguenev, Dostoevski, Tolstoï, Garchine et Korolenko. On regrette de ne pas trouver parmi ces noms celui de Pisemsky. Si les études de M. Turner sont moins brillantes que celles de M. de Vogué, elles n'en ont pas moins un sérieux intérêt. Les analyses des œuvres sont exactes, les citations bien choisies, l'exposition agréable et le style aisé. Si ce volume doit avoir des lecteurs en France, je les prévient que les transcriptions de M. Turner s'adressent au public anglais : quelques-unes d'entre-elles défigurent singulièrement les noms (*Peasareff*, lisez Pisarev; *Vasielie*, lisez Vasili, etc.)

L. L.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Constantin SATHAS vient de faire paraître à la librairie Maisonneuve le tome IX de sa grande publication, *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge*, entreprise sous les auspices de la chambre des députés de Grèce. Ce volume, comme les deux précédents, est consacré aux Strathiotes. On y trouve en appendice (p. 133-261), les *Histoires* ou *Mémoires* de Théodore Spandounis, « Strathiotte distingué par la noblesse de son origine, ses qualités militaires et diplomatiques, son patriotisme ardent, et surtout par sa profonde connaissance des choses orientales », qui le firent particulièrement apprécier par les cours européennes « que préoccupaient vivement les progrès incessants et les menaces du Grand Turc ». La préface de M. Sathas est presque entièrement remplie par une notice sur la famille et la personne du Strathiotte, un de ces Grecs qui, dans l'opinion de leur savant historien, « apportèrent à l'Europe la Renaissance religieuse, sociale et militaire ». C'est encore en majeure partie des Archives de Venise que sont extraits les textes, tous italiens, publiés dans ce volume. L'ouvrage de Th. Spandounis est très curieux; il a pour titre : *De la origine deli imperatori ottomani, ordine de la corte, forma del guerreggiare loro religion, rito e costumi de la natione*, et pour dédicace « al serenissimo et invictissimo principe Henrico... delphino di Francia ».

M. Sathas le publie d'après le manuscrit unique de la bibliothèque nationale de Paris, fonds italien n° 881.

— M. Émile MONTÉGUT publie, sous le titre *Dramaturges et romanciers* (Hachette. In-8°, 419 p.), huit études dont voici les titres : *Le théâtre de Théodore Barrière*; *Le roman en 1861*; *M. Octave Feuillet*; *M. Victor Cherbuliez*; *Le roman en 1876*; *M. Victorien Sardou*; *M. Émile Augier*; *Petites feuilles dramatiques*.

— La librairie Desclée et de Brouwer, de Lille, nous envoie : 1° *Vie du bienheureux Jean Fisher, évêque de Rochester*, par le R. P. BRIDGETT, traduite de l'anglais par l'abbé J. CARDON (1890; xii-420 pp. in-8°); 2° *Le Sacerdoce éternel*, par le cardinal MANNING, traduit de l'anglais par Ch. FIÉVET, nouvelle édition (1889; 304 pp. in-16).

ALSACE. — La librairie Heitz et Mündel publie un ouvrage de luxe, accompagné de 140 illustrations (15 mark) : *Das alte Strassburg vom XIII Jahrhundert bis zum Jahre 1870, geschichtliche Topographie nach den Urkunden und Chroniken*, par M. Adolphe SEYBOTH.

ALLEMAGNE. — Prochaines publications de la librairie Teubner : 1° *l'Etymologicum magnum*, p. p. R. REITZENSTEIN; 2° O. GILBERT, *Geschichte und Topographie der Stadt Rom im altertum*, 3° et dernière partie; 3° C. SITTL, *Die Gebärden der Griechen und Römer*, avec illustrations; 4° W. LIEBENAM, *Zur Geschichte und Organisation des römischen Vereinswesens* (viii et 335 p. 10 mark).

— La librairie Tempsky (Vienne et Prague), publie une 2° éd. de *Vergils Æneis nebst ausgewählten Stücken der Bucolica und Georgica*, par M. W. KLOUCEK et une 3° éd. de *Cornelii Nepotis uitæ*, par M. André WEIDNER. Cette 3° éd. contient en plus des précédentes une introduction historique (pp. i-xix) et un appendice relatif aux institutions et à la vie privée (pp. 146-155). Ces deux additions sont dues à M. Johann SCHMIDT, de Vienne. Vingt-et-une figures illustrent le texte : elles sont généralement assez bonnes, sauf les n°s 1 et 7. En revanche, les 3 cartes mises en tête du volume sont détestables. M. J. SCHMIDT fait paraître en même temps à la même librairie *Commentar zu den Lebensbeschreibungen des Cornelius Nepos* (prix : M. o. 90). Ce commentaire me paraît appartenir à la catégorie des « traductions intermittentes ». Mais M. S. nous explique à mots couverts que les élèves autrichiens savent très peu de chose quand ils abordent la lecture de Cornelius Nèpos, l'auteur des commençants, *die Erstlingslektüre*, d'après le programme des gymnases. C'est peut-être la condamnation dudit programme. Si nos élèves de philosophie vont maintenant apprendre l'importance de la musique symphonique dans le développement de la civilisation, nous avons eu au moins le bon sens de revenir à *l'Epitome* et au *Selectæ*.

— La quatrième assemblée des *Neuphilologen* aura lieu du 27 au 29 mai à Stuttgart; y feront des conférences MM. EHRHARDT, GUTERSOHN, JÉGER, LOCELLA, SACHS, SCHEFFLER, STENGEL, WAGNER.

— Au mois de mars est mort à Sulza en Thuringe, à l'âge de 53 ans, R. BOXBERGER, qui avait publié de nombreux travaux sur la littérature allemande du XVIII^e siècle, particulièrement sur Lessing dont il éditait les œuvres dans la collection Kürschner.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 mai 1890.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une note de M. le Dr Vercoutre, médecin-major, à Rambervillers (Vosges), sur deux monnaies romaines à l'effigie du soleil. L'une de ces pièces est un denier de Manius Aquilius, l'autre un aureus de Publius Clodius. Le revers de chacune porte un groupe d'étoiles. Dans le groupe

qui figure sur le denier d'Aquillius, M. Vercoutre reconnaît la constellation de l'Aigle (*Aquila*). Dans celui de l'aureus de Clodius, il voit le Taureau (*Taurus*) : or, ce Clodius avait pour *cognomen* Turrinus. M. Vercoutre pense que, dans les deux cas, on a choisi à dessein les constellations dont les noms rappelaient à peu près ceux des monétaires. C'est ainsi encore qu'au revers d'un denier de Lucius Lucretius Trijo, on trouve l'image de la Grande-Ourse (l'un des deux *Triones*).

M. Delisle communique deux lettres de M. Lucien Decombe, conservateur du Musée archéologique de Rennes, qui annonce la découverte de douze inscriptions ou fragments d'inscriptions romaines trouvées en cette ville, dans la démolition de l'ancien mur d'enceinte.

M. Héron de Villefosse, à qui sont remises les copies de ces monuments, se réserve d'en faire un examen approfondi : dès à présent, il tient à signaler l'importance de trois d'entre eux, qui sont de nouvelles bornes milliaires aux noms de Victorin et de Tétricus.

M. Gaston Paris communique une note intitulée : *Robert Courte-Heuse à la première croisade*.

Dans une communication faite il y a peu de temps à l'Académie, M. F. de Mély a signalé des vitraux donnés à l'abbaye de Saint-Denis par l'abbé Suger, au ^{xii}e siècle, dont l'un représentait le duc Robert de Normandie tuant un chef sarrasin. M. de Mély en a conclu que la *Chanson d'Antioche*, où un incident semblable est rapporté, existait déjà du temps de Suger. M. Gaston Paris fait observer que nous n'avons plus la *Chanson d'Antioche* primitive : la compilation, dont M. Paulin Paris a extrait un fragment qu'il a publié sous ce titre, est certainement postérieure à Suger. L'auteur de cette compilation a mis en œuvre des matériaux bien plus anciens, mais il a laissé de côté, précisément, l'épisode qui paraît avoir été figuré sur le vitrail de Saint-Denis, le combat de Robert Courte-Heuse contre l'émir Corbaran. Ce combat appartenait à une tradition poétique dont Robert était le héros et qui s'effaça plus tard au profit de Godefroi de Bouillon. On en trouve les traces dans Guillaume de Malmesbury (1125), dans Geoffroi Gaimar (vers 1150) et dans d'autres auteurs postérieurs. Il est intéressant de voir que Suger connaissait cette tradition, mais cela ne prouve rien pour l'ancienneté du fragment épique connu sous le nom de *Chanson d'Antioche*.

M. Edmond Le Blant lit un mémoire intitulé : *les Sentences rendues contre les martyrs*. Il étudie quelle était la forme des jugements rendus contre les premiers chrétiens et recherche si le droit de faire appel des sentences de condamnation leur était reconnu par la loi. Il pense que, même en supposant que ce droit leur fût accordé en théorie, leur dévouement à leur foi et leur soif du martyre suffisaient à les empêcher d'en faire usage.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Héron de Villefosse signale à l'Académie un fragment d'inscription romaine, très incomplet, conservé au Musée du Mans. On en ignore la provenance : les traditions qui veulent qu'il ait été trouvé, soit à Jublains, soit à Allonnes (Sarthe), ne paraissent pas fondées. Il se réduit aux lettres suivantes :

I · ANEX
EIVS · DEI
ENTIS · D

On avait cherché inutilement, jusqu'ici, à restituer la première ligne. Une patère de bronze, récemment découverte en Angleterre et conservée au Musée de Newcastle, donne la solution du problème. On y lit :

APOLLINI · ANEXTIOMARO
M A SAB

Il faut évidemment restituer de même, à la première ligne de l'inscription du Mans : [*Apollini*] *Anex*[*tiomaro*]. C'est là le nom du dieu, *ejus dei*, à qui il est fait allusion à la seconde ligne.

M. Hauréau ne pense pas que l'inscription ait été trouvée à Allonnes. Il a commencé, dit-il, de sa main et plus tard suivi avec intérêt les fouilles faites dans cette localité, et il n'a jamais entendu dire qu'on y ait trouvé une seule inscription.

M. Amélineau signale un manuscrit copte, récemment acquis par la Bibliothèque nationale, qui présente un grand intérêt pour l'histoire du concile d'Ephèse et des événements qui l'ont précédé et suivi. C'est la traduction copte d'un ouvrage grec, dû au moine Victor, qui fut chargé par Cyrille, patriarche d'Alexandrie, d'une mission de confiance auprès de l'empereur Théodose le Jeune.

M. Maspero annonce que le texte en question va être publié par M. Bouriant dans les *Mémoires de la Mission archéologique française au Caire*.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : BÉBEAU (Albert), *la Vie militaire sous l'ancien régime*; — par M. Siméon Luce : VIMONT, *le Vieil Argentin*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21

— 26 mai —

1890

Sommaire : 236. DUTT, Histoire de la civilisation dans l'Inde ancienne. — 237. APPLETON, La propriété prétorienne et l'action publicienne. — 238. La piuzela d'Orlhienx, p. p. LANÉRY D'ARC et GRELLET-BALGUERIE. — 239. A. FABRE, Chapelain et nos deux premières académies. — 240. BOISSONNADE, Les volontaires de la Charente. — 241. LEGER, Russes et Slaves. — 242. CAT, La carte de l'Ogôoué. — 243-245. Fichte, trad. KRÆGER et SMITH. — 246. CASTELLANI et FAVARO, Les manuscrits vénitiens de la collection Phillips. — Kleber et son dernier biographe. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

236. — Romesh Chunder DUTT. *A History of Civilisation in Ancient India based on Sanscrit Literature*. In three volumes. Vol. I. Vedic and Epic Ages. Vol. II. Rationalistic Age. Calcutta: Thacker, Spink and Co. London: Trübner and Co. PP. xvi-302 et iv-344, in-8.

Dans l'ouvrage dont nous annonçons ici les deux premiers volumes, M. R.-C. Dutt s'est proposé de résumer pour le grand public, en particulier pour ceux de ses compatriotes qui savent l'anglais, les résultats d'un siècle d'études indiennes. « Pour l'étudiant hindou, dit-il dans sa « Préface, l'histoire de l'Inde commence à la conquête musulmane : la « période hindoue est pour lui une page blanche. Nos écoliers connais- « sent par le menu les douze invasions de Mahmoud; ils savent peu de « chose de l'invasion et des guerres des Aryens qui s'établirent en con- « quérants dans le Panjab trois mille ans avant le sultan de Ghazni. « Ils ont lu le récit de la prise de Delhi et de Canodje par Shahab-ud- « din Mahammad Ghorî; mais ils ont à peine une notion des anciens « royaumes des Kurus et des Pancâlas qui ont fleuri dans cette même « région. Ils savent quel empereur régnait à Delhi quand Sîvajî vécut « et guerroya; mais ils ignorent quel roi gouvernait en Magadha à « l'époque où Gautama Buddha vécut et prêcha. L'histoire d'Ahmad- « nagar, de Bijapore, de Golconde leur est familière; mais il est pro- « bable qu'ils n'ont entendu parler ni des Andhras, ni des Guptas, ni « des Calukyas. Ils savent exactement la date de l'irruption de Nadir « Shah; mais ils ne sauraient dire, à cinq siècles près, à quelle époque « les Çakas envahirent l'Inde et furent repoussés par Vikramâditya-le- « Grand. Ils savent plus de choses de Firdousi et de Ferishta que « d'Aryabhata et de Bhavabhûti, et s'ils peuvent nommer le construc- « teur du Taj Mahal, ils n'ont pas la moindre notion de l'époque à « laquelle furent édifiés ou creusés les topes de Sanchi, les cavernes de « Karle et d'Ajanta, les temples d'Ellora, de Bhuvanecvara et de « Jagannâtha. — Et pourtant cela ne devrait pas être. Pour l'étudiant

« hindou, l'histoire de la période hindoue ne devrait pas être une page
 « blanche ou, tout au plus, un ramassis confus de noms historiques et
 « légendaires, de fables religieuses, de mythes épiques et pouraniques.
 « Nulle étude n'agit aussi puissamment sur l'esprit d'une nation, sur
 « le caractère d'une nation, que l'étude critique et soigneuse de son
 « histoire passée. Et c'est par cette étude seulement qu'au culte aveugle
 « et superstitieux du passé, on arrive à substituer une légitime et virile
 « admiration. »

J'ai reproduit ce passage sans en rien retrancher, parce qu'il résume parfaitement l'objet du livre et qu'il caractérise non moins nettement l'esprit, et aussi le ton dans lequel il est écrit : c'est à la fois un essai de vulgarisation scientifique et une œuvre patriotique qu'a voulu faire M. D., et, pour l'entreprendre, nul n'était, à plusieurs égards, mieux préparé que lui. Placé comme magistrat à la tête d'un district du Bengale¹, il a pu acquérir cette expérience des choses et des hommes indispensable à l'historien. Il a pu aussi se rendre compte, mieux que la plupart de ses compatriotes, des conditions actuelles de l'Inde, dont l'intelligence est si nécessaire à qui veut comprendre celles de son passé, et des articles de lui publiés dans la *Revue de Calcutta*², ont montré qu'il savait comprendre ces conditions en homme qui est de son époque. En même temps il a étudié l'ancienne littérature de son peuple. Il y a une dizaine d'années, paraissait de lui une analyse de la *Chronique de Cashmire*³. Depuis il a publié, sous les auspices du gouvernement de sa Présidence, une traduction bengalie des hymnes du *Rigveda*, et il a fait paraître une série d'études sur la période védique qui sont comme une ébauche de son premier volume⁴. Enfin, M. D. connaît l'Europe, où il a séjourné et achevé ses études⁵. Il est au courant des principaux travaux qui se sont faits sur l'Inde, tant en Angleterre que sur le continent. Et ce qu'il a rapporté de ce long commerce ne se réduit pas à l'emprunt de quelques résultats ou de simples procédés de style : c'est l'esprit même de l'Occident, c'est, à la nuance près, sa manière de penser et de sentir, qu'il s'est appropriés avec une étonnante souplesse. L'assimilation est même si complète que, tout en l'admirant, on la souhaiterait moindre : on voudrait trouver dans son livre quelque chose de plus hindou, un peu moins de ce qui aurait pu s'écrire tout aussi bien à Londres, à Berlin ou à Paris.

L'histoire de l'*Inde ancienne*, telle que M. D. s'est proposé de la

1. Celui de Maimansingh; plus de trois millions d'habitants.

2. *The Aboriginal Element in the Population of Bengal. Calcutta Review*, October 1882. — *A Plea for Competitive Examination. Ibidem*, April 1884.

3. *History of Kashmira. A Contribution towards Ancient Indian History. Ibidem*, July 1880.

4. *Social Life of the Hindus in the Rig-veda Period. Ibidem*, July 1887. — *Hindu Civilisation of the Brahmana Period. Ibidem*, October 1887 and January 1888.

5. M. Dutt est barrister-at-law de Middle Temple.

résumer, va des origines à la fin ne l'indépendance, celle-ci tombant à une date qui, selon les régions, varie du ^{xii}^e au ^{xvi}^e siècle. Il divise cette histoire en cinq périodes : I, védique, de 2000-1400 av. J.-C. ; II, épique, de 1400-900 ; III, philosophique, de 1000-242 ; IV, bouddhique, de 242 av. J.-C. à 500 ap. J.-C. ; V, pourânique, de 500-1565. Le premier volume contient I et II ; le deuxième traite de III ; au dernier sont réservés IV et V. Je ne chercherai pas chicane à M. D. au sujet de cette division, qu'il ne faudrait pas juger du reste par le simple énoncé des titres, ni sur sa chronologie, que je crois en partie inadmissible, mais pour laquelle il peut, sur chaque point, se recommander de bonnes autorités. Écrivant un livre d'exposition, non de discussion, il a dû naturellement prendre son parti, avec bien peu de chance de contenter tout le monde. Il l'a fait de son mieux, parfois avec succès, et quand il lui arrive, selon moi, de se tromper, c'est toujours en bonne compagnie. Mais il est une observation plus générale sur laquelle je dois insister. A moins que M. D. ne donne à son troisième volume de tout autres dimensions qu'à ses deux premiers, on voit dès maintenant que les deux tiers de l'ouvrage sont consacrés aux temps qui n'ont pas, à proprement parler, d'histoire, et qu'un tiers seulement est réservé aux dix-huit siècles environ pour lesquels nous avons des annales plus ou moins documentées. Il est vrai que ce n'est pas une histoire au sens propre du mot que veut nous donner M. D., mais plutôt un tableau de la civilisation, des idées, des croyances, des institutions, toutes choses dont le développement, dans l'Inde, est en grande partie préhistorique. Jusqu'à un certain point, ce défaut de proportion était donc inévitable. Nous croyons pourtant qu'il l'a singulièrement exagéré, et qu'il l'a exagéré parce qu'il s'est fait illusion sur la quantité de matière solide qu'il pouvait tirer de ses documents.

M. D. n'est pas un retardataire. Il est au courant des résultats et des doutes auxquels a conduit l'étude critique de la littérature sanscrite, et il les admet dans leur ensemble ¹. Il convient que la rédaction ou la compilation des documents d'une de ses périodes appartienne régulièrement et au plus tôt à la période suivante, et comme, postérieurement à la compilation, il admet encore des remaniements, cela peut faire, suivant sa propre chronologie, un intervalle d'un millier d'années entre la

1. Avec une certaine tendance, toutefois, à se ranger de préférence aux avis qui lui permettent de réduire les concessions à un minimum. Avec M. Bhandarkar, il place Pânini au ^{viii}^e siècle, et, avec M. Bühler, Gautama au ^{ve} ou au ^{vie} avant notre ère, bien que Pânini connaisse l'écriture des Yavanas et que Gautama leur sache déjà une généalogie imaginaire. De même, avec M. Thibaut, il assigne au ^{viii}^e siècle les Cûlvasûtras, ce qui lui permet, avec M. Schrœder, de faire honneur aux Hindous des premiers commencements de la géométrie chez les Grecs. Pour le Veda, il n'a pas eu connaissance des derniers travaux de Bergaigne et de M. Oldenberg, et il n'a pas assez tenu compte de ceux de M. Weber. J'ajouterai que, pour M. D., védique et indo-aryen sont synonymes, et qu'il n'a pas le moindre soupçon que les croyances et les pratiques consignées dans les Brâhmanas, pourraient bien ne pas être celles de toute la communauté hindoue.

date d'un livre tel que nous l'avons et l'époque pour laquelle il l'utilise. Aussi se garde-t-il bien d'emprunter à l'ancienne littérature ce qu'on pourrait appeler sa chronique. Sauf de rares exceptions, il lâche les faits ¹, mais il retient les généralités. Par exemple, il ne racontera pas, comme on le fait encore parfois même chez nous, la succession des dynasties fabuleuses ni les événements de la grande guerre ; mais, sur la foi des récits épiques, il placera sur les bords du Gange, douze siècles avant notre ère, de grands empires, dont l'organisation et la splendeur feraient penser à Ninive et à Persépolis. S'il avait tourné la page, les mêmes livres qui lui fournissent ce brillant mirage, lui auraient montré ses Nabuchodonosor et ses Darius préhistoriques allant, comme Rob Roy, enlever à quelques yojanas de distance les troupeaux d'un voisin. M. D. a une foi bien robuste en cette sorte d'histoire idéale, sans faits ni dates assurés, abstraite de documents auxquels on a fait soi-même une chronologie purement logique. Ainsi reconstruite, l'antiquité hindoue lui paraît d'une clarté parfaite : s'il y reste des questions obscures, elles sont d'ordre secondaire. « La littérature de chaque période est une « peinture parfaite, une photographie, si nous osons l'appeler ainsi, de « la civilisation hindoue de cette période. Et les œuvres des périodes « successives forment une histoire complète de la civilisation hindoue « pendant plus de trois mille ans, si pleine, si claire, *that he who runs « may read.* » Si j'ajoute que M. D. admet l'introduction tardive de l'écriture dans l'Inde et que, de son propre aveu, ses deux premières périodes et la majeure partie de la troisième n'ont eu qu'une littérature de tradition orale, on trouvera peut-être, comme moi, qu'il se contente à peu de frais.

Mais, ces réserves faites, je suis heureux d'ajouter que, pour le reste, M. D. a bien employé les matériaux qu'il avait à sa disposition. Autant que possible, il laisse parler les textes originaux : son livre est ainsi rempli d'extraits choisis et traduits avec soin, et les citations y sont reliées par des analyses et par des résumés où l'on trouve presque toujours le nécessaire et rarement du superflu. Il est écrit de plus avec chaleur, dans une langue claire et correcte, sans ce vain et facile étalage d'érudition qui fatigue plus qu'il n'instruit. En somme, je n'en connais pas qui initie mieux à la pensée de l'Inde ancienne et qui soit d'une lecture plus agréable. Tout au plus peut-on reprocher à l'auteur un peu de complaisance. Il ne regarde pas assez à l'envers de l'étoffe et passé discrètement sur ce que M. Andrew Lang, parlant d'un seul ouvrage, a appelé quelque part « the seamy side of the Rigveda ». Les défauts que j'ai dû signaler plus haut se font d'ailleurs moins sentir dans le premier volume. On sait si peu de chose de l'histoire positive de cette période, que M. D., une fois sa chronologie admise, peut s'y mouvoir à l'aise, sans risque de se heurter aux aspérités des faits. Il n'en est plus

1. Il admet pourtant comme un fait réel la conquête de Lankâ (qu'il identifie avec Ceylan), par Râma.

de même dans le second volume : ici les points de repère et de comparaison commencent à paraître, et M. D. est exposé à des conflits. Je n'ai pas l'intention de soumettre à une critique de détail ce volume qui paraît porter l'empreinte d'un travail un peu hâtif : je me bornerai à ajouter quelques exemples à ceux que j'ai déjà donnés.

Ce qui frappe d'abord, c'est une certaine incohésion. Il est arrivé à M. D. plus d'une fois de se contredire lui-même, parce que, dans la même matière ou dans des matières connexes, il a suivi des autorités d'avis différent. Il a, par exemple, une foi entière en la tradition bouddhique. C'est certainement son droit. Mais il ne lui est plus permis alors d'être aussi sceptique à l'égard de la tradition jaina. Il admet que les sûtras des écoles philosophiques ne sont pas des œuvres d'un seul jet : il n'en conclut pas moins de ces textes à la succession des différentes écoles, et cela avec une rigueur qui ne serait pas applicables aux textes mêmes. Son roi Kanishka voltige d'une façon inquiétante dans les limites du 1^{er} siècle. M. D. sait que l'ère çaka date de l'avènement de son fondateur, et à la page 318, cette ère est celle Kanishka : mais, à la page 301, ce prince monte sur le trône en l'an 10 (AD), et, à la page 40 du premier volume, la première année de l'ère çaka est l'année de sa mort. Évidemment, M. D. a puisé tantôt à droite, tantôt à gauche, sans se donner la peine de mettre les choses au point. Au besoin, on s'en apercevrait rien qu'à ses transcriptions, qui sont encore plus flottantes que sa doctrine.

Un autre défaut, proche parent de celui-ci, est une trop grande facilité à abonder dans le sens de nouveautés très contestables, qui l'a conduit à de fâcheuses exagérations. Je ne ferai pas un reproche à M. D. de n'avoir pas vu que les auteurs des relations grecques ont peint les choses en beau, par coquetterie de voyageurs et par politesse envers leur propre public, auquel ils tenaient à présenter des choses surprenantes et dignes d'intérêt. Mais je suis obligé de dire que j'estime fausse toute sa façon de comprendre les anciens rapports de l'Inde avec l'Occident. Si une chose ressort du peu que nous savons de ces rapports, c'est l'énorme supériorité intellectuelle et matérielle de ces aventuriers grecs, enfants perdus de la civilisation hellénique, qui se sont taillé des principautés dans tous les quartiers de l'Inde, ont monopolisé pendant des siècles tout le commerce de ses côtes et, en retour de ce qu'ils y cherchaient pour eux-mêmes, du butin et des denrées, lui ont apporté les premiers éléments de science positive. Le meilleur commentaire de ce qui a dû se passer alors, est ce qui s'est passé dix-sept siècles plus tard, après la première arrivée des Portugais. Pour M. D., le rapport est renversé. C'est l'Inde qui a été la maîtresse ; la Grèce qui a été l'élève. L'Inde a inventé ; la Grèce n'a fait que perfectionner. L'Inde n'a pas été seulement originale dans la science des nombres, ce qui est probable ; mais l'Occident lui doit ses premières notions en géométrie ¹ et en astro-

1. Les Hindous, si habiles calculateurs, ont toujours été de médiocres géomètres. Aryabhata donne pour la mesure du volume de la pyramide celle de la surface,

nomie¹, ce qui l'est infiniment peu. La priorité et la supériorité ne lui appartiennent pas seulement dans la spéculation mystique et dans la conception religieuse, mais aussi dans la philosophie positive. M. D. reconnaît que l'Inde n'a pas eu d'Aristote; mais il ajoute, p. 342, que la Grèce n'a pas eu *a rigid mental philosopher* comparable à Kapila, et ailleurs, p. 135, nous lisons : « Kapila et Buddha ont été le Voltaire et « le Rousseau de l'Inde ancienne — l'homme de l'intelligence et l'homme « du sentiment. Seulement, la philosophie de Kapila est plus claire, « raisonnée d'une manière plus serrée et plus consistante que rien de « ce que Voltaire a écrit, et la moralité et la sympathie humaine de « Buddha étaient plus hautes, plus pures et plus compréhensives que « celles de Rousseau. » Je passe sur le parallèle de Buddha et de Rousseau; mais quelle singulière façon de surfaire les catégories du Sâmkhya, et comme ces choses sonnent étrangement à une oreille européenne² ! L'influence très réelle du mysticisme oriental sur l'Occident n'a pas été moins défigurée. M. D. pense avoir *prouvé* que le bouddhisme fut prêché en Syrie au III^e siècle avant J.-C., qu'il fut professé (was received) en Palestine et en Égypte, que les Esséniens étaient des bouddhistes et que le baptême de Jean dérivait de l'*abhisheka* bouddhique. En tout ceci, ce qui excuse M. D., c'est que, de ces thèses, plus risquées les unes que les autres, aucune ne lui appartient en propre, que sur plusieurs il a été dépassé parmi nous et a fait preuve de modération. Par contre, il y a cette circonstance aggravante que, présentées isolément ailleurs, elles sont réunies ici en quelques pages comme en un faisceau.

J'espère que M. D. ne se méprendra pas sur le sens de ces critiques et que, peut-être, il les préférera à de banals éloges. C'est parce que j'estime son ouvrage très haut que j'ai cru devoir les faire. Rien ne donne une idée plus grande, plus consolante de l'œuvre accomplie par l'Angleterre

bévue que n'eût certainement plus commise en Grèce un contemporain de Platon.

1. Que l'astronomie scientifique des Hindous est copiée de celle des Grecs, est un fait bien établi et que, avant cet emprunt, ils n'ont eu que des notions grossières, en est un autre. On peut douter que Thalès ait prédit une éclipse; mais il avait certainement quelques idées saines sur la disposition de l'univers à une époque où les Hindous en étaient peut-être encore à se demander, avec l'auteur d'un *Brâhmava*, combien de vaches il faudrait mettre l'une sur l'autre pour toucher au ciel.

2. Je ne crois pas que ceci vienne à l'encontre d'un regret exprimé plus haut; car ce n'est pas dans ses jugements sur les choses d'Europe que je voudrais que M. D. fût resté plus hindou. Le Sâmkhya, dont l'Inde n'a rien su faire, qui est resté chez elle à l'état de formule figée et stérile, n'a pas été surfait par lui seulement par rapport à la pensée de l'Occident, il l'a été aussi par rapport aux autres systèmes de l'Inde. Cette façon de juger une doctrine par ses principes, je dirais presque par sa silhouette, est à la mode; elle a un faux semblant de profondeur; en réalité, elle est superficielle et conduit droit au paradoxe: le Sâmkhya, par exemple, deviendra le positivisme. Les solutions finales auxquelles aboutit la pensée sont peu nombreuses et elles n'ont guère changé depuis deux ou trois mille ans. Ce qui importe, c'est par quelle voie on y arrive, c'est comment l'ensemble s'enrichit et se développe; en un mot, c'est la vie et non la formule. Pour qui prend la peine d'envisager les choses ainsi, l'Inde n'a eu vraiment qu'une seule philosophie, le Vedânta.

dans l'Inde, rien ne fait mieux espérer de l'avenir réservé à ce pays, si quelque terrible accident ne vient pas en travers, que des livres pareils. Qu'on essaie d'en trouver de semblables dans les autres contrées de l'Orient, même dans celles qui ont subi l'action de l'Occident depuis plus longtemps et de plus près. Je crois qu'on les y chercherait en vain. Les défauts même que j'ai dû signaler et d'autres encore, dont je n'ai rien dit, se réduiraient presque à rien, si l'on pouvait croire que le livre a été réellement écrit pour les Hindous. M. D. aime à tirer la morale de ses récits, et l'histoire prend chez lui parfois l'allure d'un sermon, ce qui, pour nous, est un défaut. Il déteste la caste, parce qu'elle est inique et qu'elle est une des principales causes qui, actuellement, empêchent les Hindous d'être une nation, et nous sommes d'accord avec lui. Mais il ajoute que si les peuples de l'Inde ne sont pas devenus une nation, c'est parce que l'Inde avait la caste, et nous sommes aussitôt tentés de renverser la proposition. Il en fait un crime des hautes classes, un crime religieux surtout, qui aurait exclu brutalement les humbles et les déshérités de ce monde des consolations d'une foi et d'un culte communs. Nous nous rappelons aussitôt que la caste a poussé autant par le bas que par le haut, que la religion n'a été que l'un de ses très nombreux facteurs, que les consolations dont il parle appartiennent à un tout autre ordre de croyances que l'ancien brahmanisme, et qu'il y a été pourvu, autant que la religion peut être en cause, par le civaïsme et par le vishnouisme. Mais que deviennent ces objections de dilettante au point de vue hindou, en face de l'institution maudite, et que pourrions-nous bien en dire si le livre était écrit en bengali? Écrit en anglais, il sera lu largement par le public d'Europe, et, dans l'Inde, par le petit nombre de ceux qui savent cette langue. Aux uns et aux autres, il procurera une lecture instructive et agréable, dont ils seront certainement reconnaissants à M. Dutt. Rédigé dans l'un des *vernaculars* et mis à la portée des masses hindoues, il serait une bénédiction.

A. BARTH.

237. — APPLETON. *Histoire de la propriété prétorienne et de l'action publicienne*. Paris, Thorin, 1889, 2 vol. in-8 de 382 et 420 pages. Prix : 18 fr.

On sait que les Romains distinguaient deux sortes de propriétés, la propriété quiritaire et la propriété bonitaire. La première était réservée aux seuls citoyens ; mais la qualité de citoyen ne suffisait pas pour l'acquérir ; il fallait encore y ajouter quelques conditions particulières ; elle ne pouvait notamment être transmise que par le procédé appelé la *mancipation*, et, par suite, elle ne pouvait s'exercer que sur les *res Mancipi*. La seconde forme de propriété était toute différente, puisqu'elle était accessible même à ceux qui n'étaient point citoyens, qu'elle s'appliquait aux *res nec Mancipi*, et qu'elle s'acquerrait par voie de simple *tradition*,

Elles n'étaient pas seulement distinctes l'une de l'autre ; entre elles il y avait quelquefois conflit, par exemple quand une *res mancipi* était aliénée non par mancipation, mais par tradition. Si imparfaite que fût la propriété bonitaire, on dut pourtant lui assurer certaines garanties. Le vieux droit quiritaire n'offrait à cet égard aucune ressource. Ce fut donc le prêteur qui s'en chargea ; de là l'*action publicienne*, ainsi désignée parce qu'elle fut imaginée par un personnage du nom de Publicius. Dans le présent ouvrage, M. Appleton s'est efforcé d'étudier toutes les questions que soulève la propriété bonitaire ou prétorienne. Il l'a fait avec une connaissance approfondie du sujet et une intelligence remarquable des textes. Il a même poussé le scrupule jusqu'à discuter toutes les opinions énoncées par les modernes ; en quoi il a fait beaucoup d'honneur à plusieurs d'entre elles. C'est un rare mérite pour un auteur d'épuiser la matière qu'il traite. M. A. a droit sans contestation à cet éloge, du moins s'il a voulu s'enfermer dans le domaine juridique. Son seul tort, mais il est grave, a été de trop circonscrire ses recherches. Les juristes de profession se préoccupent trop peu de l'histoire. Ils semblent croire que le droit peut être considéré en lui-même, abstraction faite des circonstances extérieures qui le modifient. Pourtant, si l'on réfléchit que le droit n'est que la réunion des principes conçus par les hommes pour régler leurs rapports réciproques, on se convaincra aisément que les évolutions du droit sont toutes déterminées par celle des idées et des intérêts, et que par conséquent il est indispensable d'avoir toujours l'œil sur le développement historique d'une société pour suivre les transformations de ses lois. M. A. y a rarement songé. On chercherait vainement dans son livre les raisons très diverses qui ont amené les Romains à inventer l'action publicienne, les causes qui ont fait prédominer de plus en plus la propriété prétorienne, et les avantages qui en ont résulté tant pour Rome elle-même que pour ses sujets. Tous ces points cependant ont une importance capitale, et il eût bien mieux valu s'y appesantir que de perdre son temps à réfuter les conjectures arbitraires de tel ou tel érudit de quatrième ordre. M. Appleton avait même le devoir de les traiter à fond, puisqu'il se proposait d'écrire l'*histoire de la propriété prétorienne*. Il est regrettable qu'il ait négligé de le faire, et qu'il se soit obstinément confiné dans l'exégèse des documents juridiques.

Paul GUIRAUD.

238. — **La pluzela d'Orlienz.** Récit contemporain en langue romane de la mission de Jeanne d'Arc, de sa présentation au roi Charles VII et de la levée du siège d'Orléans, communiqué le 13 juin 1889 au congrès des Sociétés savantes, par P. LANERY D'ARC et Ch. GRELLET-BALGUERIE. Paris, Picard, 1890. In-8, 16 pages.

Ce récit est tiré d'un registre des archives municipales d'Albi. Il n'est pas contemporain, car l'écriture du ms. n'est que du *xvi^e* siècle, et le

style comme les formes du langage accusent une époque sensiblement postérieure à celle de Jeanne d'Arc. Il n'offre du reste qu'un très faible intérêt. On n'y relève aucun fait nouveau. Il ne justifie donc en aucune façon l'enthousiasme qu'il inspire aux éditeurs. Est-il du moins inédit, comme ceux-ci le donnent à entendre? « Ce récit, disent-ils, est resté jusqu'ici inconnu. Si Jules Quicherat en eût appris l'existence, il l'eût fait assurément figurer dans le tome V de ses *Procès*. » Il est bien étonnant que les éditeurs n'aient pas pris la peine de consulter l'excellente table qui termine la publication de Quicherat. S'ils l'avaient fait, ils auraient trouvé au mot *Albi* l'indication de leur document avec renvoi au tome IV, où le texte en est donné *in extenso* aux pages 300 à 302. Il y a plus : Quicherat n'est pas le premier éditeur de ce morceau. Il l'a reproduit d'après Compayré, *Études historiques et documents inédits sur l'Albigeois*, p. 269 (Albi, 1841). Ajoutons que l'édition de MM. Lanery d'Arc et Grellet-Belguerrie est très inférieure à celle de ses deux devanciers. Les fautes de lecture et les mauvaises divisions de mots y abondent.

P. M.

239. — *Études littéraires sur le XVII^e siècle*. Chapelain et nos deux premières académies, par l'abbé A. FABRE. Paris, Perrin, 1890, grand in-8 de viii-514 p.

M. l'abbé Fabre nous apprend (*Avant-propos*, p. v) qu'en vue d'un travail en préparation relatif à ce grand xvii^e siècle dont il s'est déjà tant et si bien occupé, il a eu l'occasion de consulter souvent l'histoire de l'Académie française et celle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Au cours de ses recherches dans les divers historiens, Pellisson, d'Olivet, Claude Gros de Boze, M. Alfred Maury, il a rencontré nombre d'obscurités ou de passages difficiles qui l'ont arrêté net. Avant d'aller plus loin, il a voulu, continue-t-il, comprendre ce qu'il ne comprenait pas, éclaircir ce qui était confus. Il s'est pris ainsi à divers problèmes chronologiques, littéraires, historiques, négligés ou inaperçus jusqu'ici. S'il ne s'est pas flatté de les résoudre tous, il a du moins voulu les signaler comme on signale des écueils. Donnant tout de suite un exemple des oublis et des erreurs d'un historien généralement aussi bien informé que Pellisson, il lui reproche (pp. vi et 30-31) de n'avoir cité ni Hay du Chastelet, ni Racan, dans sa liste des premiers académiciens, et de nous avoir laissé ignorer la date précise de leur nomination. Pour un autre au contraire, Mainard, il nous le montre dans le groupe qui fut nommé un peu après le mois de février 1634, et dont en réalité il ne faisait pas encore partie à la fin du mois d'août de la même année¹. Sur

1. Voir p. 12. On lit (p. 11) : « A propos de Mainard, voici une particularité assez piquante. Avant d'être de l'Académie, il en prit à son aise avec elle, et ne se gêna nullement pour en médire et l'attaquer. On a bien raison : il n'y a rien de nouveau

ces points, et sur bien d'autres, M. F. a élevé des doutes et proposé des solutions. Quant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il s'accuse « d'avoir audacieusement bouleversé de fond en comble les premières pages du récit de G. de Boze et de M. A. Maury. » Il se garde d'affirmer qu'il a eu raison et il attend, au sujet de ce grand débat, la décision du public. « Ce n'a pas été, dit-il, sans hésitation et sans scrupule que nous avons osé reprendre de Boze et résister çà et là à une si haute autorité. Mais force nous était bien de crier gare et d'avertir du péril, quand les faits avancés étaient invraisemblables ou contredits par des témoignages formels. »

A ceux — et ils seront nombreux — qui s'étonneraient de voir le nom de Chapelain inscrit en tête du volume, M. F. répond ainsi (p. vii-viii) : « Chapelain, malgré son mauvais renom, est devenu le centre de cette nouvelle étude. La place qu'il occupe dans le travail, l'auteur tant sifflé par Boileau l'a prise, plus que nous la lui avons donnée. Sa correspondance lui assigne le premier rang dans l'histoire des années commençantes de nos deux premières académies : nous ne pouvions sans injustice le rejeter au second plan. L'honneur est grand, dira-t-on, c'est possible ; mais si on veut bien nous lire, pour être considérable, l'honneur ne paraîtra ni excessif, ni immérité ¹. »

Quinze chapitres sont consacrés à l'Académie française ; cinq à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il n'est pas un seul de ces vingt chapitres qui n'intéresse et n'instruise. Ce que l'auteur a surtout recherché, ce qu'il a raconté d'une plume fidèle autant qu'élégante, c'est l'histoire des deux grandes institutions à leur début. Réunissant avec un soin minutieux et un art agréable mille détails disséminés un peu partout, dans les récits contemporains comme dans les livres postérieurs, il en a formé un double tableau d'ensemble où l'on retrouve sur les origines de nos deux premières académies, tout ce qui pouvait le mieux redresser et compléter les travaux ordinairement consultés. Aussi les lettrés aimeront-ils à placer dans leur collection académique, comme un indispensable compagnon, le livre de M. F. à côté des deux volumes de Pellisson et d'Olivet, si bien annotés par M. Livet, et à côté du magistral ouvrage de M. A. Maury sur l'ancienne Académie des inscriptions et belles-lettres.

J'indiquerai seulement, et en courant, quelques-uns des points qu'examine l'habile critique. Il combat tout d'abord (p. 13) l'opinion de ceux qui ont prétendu que le cardinal de Richelieu redouta l'indépendance de l'Académie naissante et que, sous prétexte de la protéger, il ne chercha qu'à l'asservir. « On a divagué de mille façons, dit-il, sur les pro-

sous le soleil. Il est ancien l'exemple de ceux qui disent du mal de l'Académie avant de l'épouser. »

1. Cf. une chaleureuse tirade (p. 118) et surtout le chapitre vii en entier sur *Chapelain à l'Académie*, où l'on voit que, dès le premier jour, il joua parmi ses confrères le rôle principal (pp. 179. et suiv.).

fonds desseins de Richelieu en cette affaire. On se fût épargné ces belles inventions si on avait voulu songer que le grand cardinal n'avait guère à être jaloux d'une douzaine de gens de lettres parfaitement inconnus. » Je crois qu'en effet Richelieu, en établissant l'Académie, fut déterminé bien plus par des considérations littéraires que par des considérations politiques. — Au sujet du mariage de Valentin Conrart avec sa cousine, Madeleine Muisson (22 février 1634), M. F. conteste (p. 16) diverses assertions de MM. A. Jal et R. Kerviler, « deux autorités d'ordinaire si sûres »¹; il établit que Marie, sœur de Conrart, a été confondue avec la sœur de la femme de ce dernier, Catherine Muisson, épouse d'Abraham Le Duchat, et que le prétendu *Dompierre*, époux de Marie Conrart, s'appelait Jonquières, du nom d'une terre sise dans l'Oise². Il montre (pp. 31-32), contre M. Ch. Livet plaçant l'élection de Balzac après celle de Porchères-Laugier, vers le même temps que celles de Marin Cureau de la Chambre et de Montmort (fin de décembre 1634), que l'ermite de la Charente devint académicien dès le printemps de la même année. Dans son tableau des 40 premiers membres de l'Académie (pp. 36-38), l'auteur adopte un ordre quelque peu différent de celui que M. Livet a suivi, et il justifie à merveille ces changements. De même (pp. 55-56), il dresse des divers secrétaires perpétuels qui se sont succédé depuis l'époque de la fondation, une liste plus complète que celle de M. Livet, lequel avait omis l'abbé Dubos, successeur d'André Dacier (19 novembre 1742) et avait fait commencer seulement en 1836 le secrétariat de Villemain, successeur (11 décembre 1834) d'Arnault, mort le 16 septembre précédent. Le tableau (pp. 62-63) des divers imprimeurs libraires de l'Académie, depuis son établissement jusqu'à ce jour, a été dressé d'après les indications jadis fournies par l'imprimeur, A. Lottin³, et remplacera fort avantageusement le tableau inexact et incomplet de M. Livet. Signalons encore un autre tableau très bien fait des dates et lieux des réunions de l'Académie de 1629 à 1793 (pp. 84-85)⁴. Un des chapitres les plus curieux de tout l'ouvrage est le chap-

1. En revanche, quelques pages avant, M. F. avait emprunté à M. Kerviler, cette rectification (p. 3) : « Toutes les semaines, ils (les fondateurs de l'Académie) se réunissaient chez Conrart. Celui-ci n'habitait pas rue Saint-Martin, comme nous le disent, après Pellisson, MM. Cousin et Livet, mais près de la rue Saint-Martin, rue des Vieilles-Étuves. » Ed. Fournier (*Variétés hist. et littér.*, t. 1, p. 127) s'est encore moins approché de la vérité en substituant la rue Saint-Denis à la rue Saint-Martin.

2. M. F. plaisante avec une douce malice (pp. 20-21) sur l'imaginaire voyage de noces auprès des frontières d'Espagne de Conrart, qui passa tout simplement sa lune de miel à deux pas de Paris, à Jonquières. On trouvera bien d'autres traces d'*humour* dans l'ouvrage, notamment au sujet des visites académiques (pp. 47-48).

3. *Catalogue chronologique des libraires et des imprimeurs de Paris*, etc. 1 vol. in-12. Paris, 1789. M. F. a aussi eu soin de consulter un autre estimable recueil publié cent ans auparavant : *Histoire de l'imprimerie* par J. de la Caille, Paris, in-4°, 1689.

4. Les devanciers de M. F. n'avaient pas songé à résumer les longues pérégrinations de l'Académie.

tre vi (*Attaques contre l'Académie*), où sont vivement analysés les pamphlets de Mathieu de Morgues, sieur de Saint-Germain, de Ménage, de Saint-Evremond, de Ch. Sorel, etc. Recommandons aussi les cinq chapitres suivants sur *le Cid à l'Académie*, qu'on lira avec fruit même après avoir lu MM. Marty-Laveaux et Em. Picot. Enfin indiquons encore, comme bien importants, les chapitres xiii, xiv et xv, où est retracée l'histoire (jusqu'en 1877) du *Dictionnaire de l'Académie*, dont Chapelain eut l'idée et dont il dressa le plan, ce qui constitue pour lui deux titres impérissables à la reconnaissance des amis de notre langue¹.

Le même homme qui avait été un des premiers membres de l'Académie française, fut aussi un des premiers membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. G. de Boze et ceux qui, après lui, ont traité des origines de cette dernière Compagnie donnent à Chapelain pour confrères, en 1663, Bourzeys, Cassagne et Charpentier, laborieuses abeilles sorties, comme l'auteur de la *Pucelle*, de la ruche de l'hôtel Séguier². Mais il aurait eu un autre confrère dans Charles Perrault, lequel affirme, en ses *Mémoires*, qu'il fit partie de la petite académie dès le début, avant même Charpentier. Ce témoignage est fort grave et eu égard à la véracité de l'écrivain, remarque M. F., il est difficile de ne pas en tenir compte. Aussi se décide-t-il à suivre (p. 396) le récit de Perrault, « d'un homme qui a été mêlé directement à l'affaire, » de préférence à « celui d'un historien qui écrivait plus de 50 ans après l'événement. » Il en résulte qu'on ne peut plus dire, avec G. de Boze et M. Maury, que l'auteur des *Contes* ait succédé, en 1679, à l'abbé Cassagne. M. F. se sépare encore des deux historiens académiques (p. 407) au sujet de l'époque de la retraite de Perrault comme contrôleur des bâtiments, retraite qu'ils retardent jusqu'en 1682 : il est manifeste, déclare-t-il, qu'il se retira de la cour en 1678 ou au plus tard dans les premiers mois de 1679. Je n'hésite pas

1. M. F., qui n'oublie rien, n'a pas oublié de mentionner la prétendue seconde édition du *Dictionnaire*, laquelle n'est qu'une contrefaçon hollandaise (Amsterdam, Marc Huguetan, 1696), et il renvoie, sur ce point, à « une excellente notice, fort détaillée, » insérée, en 1888, par M. L. Delisle dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (vol. XLIX, p. 577). A propos de la septième édition du *Dictionnaire* (1877), je présenterai une observation à l'auteur : Pourquoi dit-il (p. 386) que cette édition « sera vraisemblablement la dernière » ? J'espère bien que lui, moi et tous nos chers lecteurs, nous aurons le plaisir de saluer la huitième édition. Voici une autre observation : Pourquoi, en ce qui regarde le *Dictionnaire historique de la langue*, ne mentionner que les deux volumes de 1858 et de 1884 ? Il fallait ajouter que, depuis 1884, a paru le tome III en quatre fascicules (1885, 1887, 1888) et que nous possédons déjà les deux premières parties du tome IV (1888). Ce sont à peu près les seules critiques que je puisse adresser à l'auteur. Tout au plus aurais-je le droit de relever encore une légère erreur bibliographique deux fois répétée (pp. 71, 179), d'après laquelle les *Variétés hist. et litt.* d'Ed. Fournier (Bibliothèque elzevirienne) se composeraient de quatre vol. in-12. Il y en a six de plus, Dieu merci ! Le Xe, que j'ai sous les yeux, a paru en 1863.

2. L'Académie française siégea dans cet hôtel, de février 1643 à mai 1672 ; elle quitta l'hôtel du protecteur des lettres pour s'établir au Louvre, où elle devait rester pendant plus de cent ans (jusqu'au 5 août 1793).

à donner raison sur tous ces points à la nerveuse discussion de M. F., de même que je reconnais, avec lui, que ce fut Colbert, bien plus que Louis XIV, alors roi de 25 ans¹, qui fit les nominations et fut le réel parrain des quatre premiers membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, comme il fut le véritable père de cette illustre compagnie si bien surnommée la grande école des sciences historiques.

M. F. dit avec une spirituelle modestie (*Avant-propos*, p. vii) : « Perrault, dans ses intéressants *Mémoires*, raconte qu'en 1664, concurremment avec Bourzeys et Cassagne, il présenta seize devises pour les *Tapisseries du roi*. Sur les *seize* choisies alors par Colbert, *quatorze* sont de moi ! s'écrie-t-il joyeusement. Nous ne prétendrons pas à pareil succès. Notre ambition sera satisfaite si, pour nos réponses, on veut bien faire ce que fit Colbert pour les devises de Perrault, en retenir la plus grande partie. » M. l'abbé Fabre obtiendra plus qu'il ne demande, car toutes les solutions qu'il propose me semblent devoir être acceptées.

T. DE L.

240. — P. BOISSONNADE, professeur agrégé d'histoire au Lycée d'Angoulême. *Histoire des volontaires de la Charente pendant la Révolution, 1791-1794*. Angoulême, Coquemard, 1890. In-8, 364 p.

Voici un très bon livre; chaque département devrait s'en souhaiter un semblable, et nous sommes heureux, pour notre part, que l'idée de l'ouvrage soit « née de la lecture » de nos études sur 1792. M. P. Boissonnade a eu le courage de faire aux archives de la Charente les plus minutieuses recherches : il a lu plus de quinze mille pièces ! Mais son œuvre qui a tant exigé d'efforts et de travail, est une des meilleures contributions à l'histoire militaire de la Révolution que nous ayons eues dans ces derniers temps. M. B. l'a divisée en quatre livres. Le premier livre est consacré aux volontaires de 1791 ; la Charente lève alors deux bataillons : le premier qui combat dans le Nord, coopère à la prise de Lyon, passe à l'armée d'Italie et est incorporé à la 4^e légère ; le deuxième qui va périr presque tout entier à Saint-Domingue. Le premier a donné à lui seul six généraux, dont M. B. fait la biographie : Léchelle, Pinoteau, Villemalet, Rochette-Pluzet, Laroche, Lacroix. — Le livre deuxième traite des volontaires de 1792 ; on y trouve une foule de détails curieux ; avec nous, M. B. conclut que ces bataillons de 1792 n'ont pu être aussitôt utilisés à cause de leur indiscipline, mais eux aussi ont donné des officiers de mérite, dont trois généraux : Ganivet, Valletaux et Rivaud, Rivaud « qui, de tous les volontaires de la Charente, a le plus honoré le département et dont le nom brille avec le plus d'éclat parmi les héros de cette époque » (p. 105). — Le livre

1. M. F. dit (p. 412) que Louis XIV « n'avait guère alors que *vingt-trois ans*. » Ce doit être là une faute d'impression, comme il en a relevé plusieurs dans les deux in-8° de M. Livet (1857) et aussi hélas ! dans les deux in-4° des *Lettres de Jean Châpelain* (1880-1883).

troisième nous présente les volontaires de février-mai 1793 : avec le même soin que dans les livres précédents, et le même souci des documents authentiques, M. B. nous retrace quelles furent alors les difficultés du recrutement, du rassemblement, de la formation et du départ des volontaires ; il suit, d'après des correspondances inédites, les détachements que la Charente dirige sur la Vendée, et nous donne, chemin faisant, beaucoup de particularités intéressantes sur les armées de l'Ouest, sur les bataillons du département et en particulier sur le *Vengeur*, qui « a mérité d'avoir une magnifique page dans l'histoire militaire » (p. 211) ; ici encore des généraux sont sortis des rangs des volontaires : Monnet, Guidal et Lecomte. — Le livre quatrième a pour titre : la levée de cavalerie et la réquisition des jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans. Cette fois encore, longs retards et lenteur extrême ; mais enfin, après beaucoup de difficultés, d'incertitudes et de tiraillements, les nouveaux bataillons, organisés surtout par l'agent supérieur de la Charente, Prieur, se rendent à l'armée du Rhin ; c'est la levée d'août 1793, bien inférieure par la valeur et l'instruction aux deux levées de 1791 et de 1792. — Bref, conclut M. B., les Charentais ont rempli de la manière la plus remarquable les obligations que leur dictèrent la conscience et le patriotisme ; le nombre de leurs volontaires s'élève à 45,000 ; de 1791 à 1794, le département a levé 34 bataillons, comprenant le dixième de sa population ; il a fourni 15 généraux (en ajoutant à ceux que nous avons déjà nommés Chemineau, Saint-Martin et Saint-Simon qui appartiennent à d'autres bataillons), un grand nombre d'officiers supérieurs et de soldats intrépides. — Le volume de M. B. se termine par d'instructifs appendices : relation du siège de Valenciennes, par un soldat du 1^{er} bataillon de la Charente ; correspondance du capitaine Dupuy sur la guerre de Vendée, et du chasseur Isaac Dupuy sur les opérations des armées de la Moselle et de Sambre-et-Meuse ; liste des volontaires décorés qui vivaient encore en 1820 ; tableau des levées de volontaires dans la Charente de 1791 à 1793 ; états de service du capitaine Pichon. — M. Boissonnade n'a trouvé que de rares encouragements autour de lui ; mais, comme il dit justement, « la satisfaction qu'on éprouve à produire un travail sur des données jusque-là inconnues, et la sympathie de quelques esprits cultivés suffisent à dédommager de toute la peine que donnent des recherches de ce genre ». Nous ajouterons que ces recherches sont très consciencieuses, très utiles et de tout point excellentes ; non seulement elles intéressent l'histoire locale, mais elles offrent à l'histoire générale plus d'un fait important, plus d'une notice attachante, plus d'un document précieux ¹.

A. CHUQUET.

1. P. 25, on ne dit pas l'armée des Argonnes ; — *id.*, le 29e alla enlever le défilé de La Croix-aux-Bois, et non « garder le défilé de Grandpré » ; — p. 26, au 1^{er} mars 1793, et sans doute depuis le 1^{er} janvier de la même année, le 1^{er} de la Charente cantonnait à Merzenhausen ; — p. 36, lire Weissenau (près de Mayence), et non

241. — Louis LEGER, professeur au collège de France. *Russes et Slaves*. Etudes politiques et littéraires. Paris, Hachette, 1890. In-8, xiv et 346 p. 3 fr. 50.

Ce volume, précédé d'une introduction sur les Slaves et la civilisation (p. V-XIV) renferme sept études : I. *La formation de la nationalité russe* (p. 1-55); M. Leger expose les influences qu'a subies tour à tour le groupe slave et finnois qui forme la base, le « foyer de cristallisation » de la nationalité russe : celle des Grecs, des Polonais des pays vistuliens, des Scandinaves ou Varègues, de l'Église byzantine, des Tatars. Les Varègues ont donné à la Russie le nom qu'elle garde encore aujourd'hui (*Rous*), et ont joué « le rôle d'un levain généreux dans une pâte dormante, d'un ferment acide dans une liqueur inerte ». Byzance a donné à la Russie une religion qui la sépara de l'Occident latin, mais qui rapprocha les Slaves de Kiev et de Moscou de leur congénères du Danube et du Balkan. Les Tatars laissèrent leur empreinte sur l'administration et sur le développement du pouvoir princier : Ivan le Terrible s'appuie sur la Bible, mais il n'eût pas été possible, si, avant lui, Gengis-Khan n'avait pas existé. II. *Les débuts de la littérature russe* (p. 57-102). Cette intéressante esquisse expose des faits bien peu connus : les sermons religieux et laïques, ceux de Cyrille de Tourov comme l'instruction de Vladimir Monomaque, les *sborniks* ou recueils (entre autres, celui de Sviatoslav), la *Chronique* dite de Nestor et les autres chroniques auxquelles elle sert de point de départ, le *Voyage* de l'héroumène Daniel aux lieux saints, l'*Épître* de Daniel le prisonnier (dont nous trouvons ici de nombreux fragments traduits en français pour la première fois), le *Chant d'Igor*, la *Zadonstchina*, les *byliny* ou chansons épiques qui célèbrent la Russie kiévienne : « L'éducation pédantesque et scolastique que la Russie avait reçue de ses instituteurs, n'étouffa pas complètement chez elle les dons de l'imagination. Les lettrés les avaient conservés. » III. *La femme et la société russe au xvi^e siècle* (p. 103-143). M. L., d'après le *Domostroï* ou « Ménagier », fait connaître la condition de l'épouse et de la mère en Russie au xvi^e siècle; la femme n'est que « la première servante de son mari; elle est soumise à lui comme un petit enfant pour les moindres détails de la vie domestique ». IV. *Les premières ambassades russes à l'étranger*

Wantzenau; — p. 49, la date du 24 février, fixée aux combats livrés en avant d'Aix-la-Chapelle et de Tongres, est inexacte; ces combats ont eu lieu du 1^{er} au 5 mars; — p. 59, le ministre de la guerre était, au 18 avril, non *Servan*, mais de Grave; — p. 97, le 3^e bataillon de la Charente, composé de 591 hommes, cantonnait dans les deux premiers mois de 1793 à Sainte-Croix; le 7^e, fort de 573 hommes, tenait dans le même temps garnison à Landrecies; le 5^e, qui comptait 585 hommes, fit l'expédition de Hollande (il appartenait à la division de droite, commandée par d'Arçon, prit part aux sièges de Bréda et de Gertruydenberg, fut bloqué dans cette dernière place et en sortit avec Tilly, le 3 avril 1793); — p. 103, lire Schwartau et non *Schuartau*; — p. 327, il semblerait que le 87^e eût pour colonel *Dillon*, qui est son nom monarchique; — *id.*, je puis affirmer que Léchelle assistait au siège de Valenciennes et faisait partie du conseil de défense.

(p. 145-186). C'est un très amusant récit des deux missions de Tchemodanov et de Likhatchov en Italie, et M. L. a joliment montré « comment se sont comportés les premiers Russes qui ont été appelés à vivre en Europe, et qui se sont trouvés brusquement transportés de la vie close du terem dans l'élégance des cours occidentales ». Les piquantes anecdotes, les scènes comiques, les curieux contrastes abondent dans cette étude. V. *La Bulgarie inconnue* (p. 187-250); M. L., aidé d'un des meilleurs livres que nous ayons sur la péninsule balkanique, les *Voyages en Bulgarie* de M. Constantin Jireczek, nous conduit dans les parties ignorées du pays, loin de Sofia et de Philippopoli, au milieu de ces *Pomaks* qui, bien que musulmans, ont conservé la langue bulgare, au monastère du mont Ryla, le grand sanctuaire national qui est pour la contrée ce que le mont Saint-Michel est pour la Normandie et la Chartreuse pour le Dauphiné, à Tsaribrod, à Kystendil. VI. *Le peuple serbe* (p. 251-275) M. L. l'étudie d'après le récent livre de M. Karitch; nos géographes feront bien de lire et de s'approprier tout ce que contient cette notice à la fois concise et précise. VII. *Jean Kollar* (p. 277-346). C'est peut-être l'étude la plus curieuse et la plus attachante du volume, et en tout cas, c'est la première étude d'ensemble que nous ayons sur Kollar. M. L. nous y raconte la vie du poète slovaque, ses amours avec Wilhelmine Schmidt, sa lutte contre les Hongrois de Budapest. Il traduit les pièces les plus remarquables qu'a laissées ce chaleureux apôtre du panslavisme et analyse longuement son grand poème, *La fille de Slava*. C'est Kollar qui disait : « Nous sommes un peuple jeune; nous savons ce que les autres ont fait, mais personne ne peut encore deviner ce que nous serons un jour au livrè de l'humanité... Que serons-nous, Slaves, dans cent ans? Cette langue que les Allemands, dans leur erreur, tenaient pour un idiome d'esclaves, elle retentira sous la voûte des palais et dans la bouche même de ses adversaires. Les sciences couleront par le canal slave; le costume, les mœurs, les chants de notre peuple seront à la mode sur la Seine et sur l'Elbe! » — Qui-conque veut connaître la Russie et le monde slave, doit lire les volumes où M. Leger résume si bien, de la façon la plus intéressante et avec un heureux choix des détails, les résultats de ses voyages et de ses études. Celui-ci compte parmi les plus instructifs.

A. C.

242. — *Notice sur la carte de l'Ogôoué*, par E. CAT. (Paris, Leroux, 1890, in-8 de 68 p. et carte.) 3 francs.

Cette carte géographique de l'Ogôoué, fragment d'une étude d'ensemble sur le bassin du Congo, a été dressée par M. Cat, il y a déjà plus

1. P. 1, note 1, lire Thomsen et non Thomson et p. 302, *Stammen* et non *Stammen*; p. 320, on aurait voulu que l'auteur traduisit l'hommage rendu par Kollar à Herder; p. 340 écrire « d'Anthès » au lieu de *Dantes*; — il y aurait une comparaison intéressante à faire entre Klopstock teutomane et Kollar.

de deux ans. L'auteur s'est servi pour l'établir des renseignements fournis par les voyageurs depuis 1857 jusqu'en 1887, des observations astronomiques de longitude et de latitude, malheureusement trop rares, et sans moyens de contrôle. Néanmoins, M. Cat espère être parvenu à déterminer un assez grand nombre de positions pour en déduire le tracé du cours du fleuve, d'un certain nombre de ses affluents et des limites du bassin. On trouve dans la notice une discussion très minutieuse des motifs, et une nomenclature très soignée; ici, M. Cat demande avec raison qu'on adopte un mode de transcription uniforme, ce qui éviterait, dit-il, ces variantes innombrables qui nuisent tant à l'étude géographique. En résumé, ce travail, sans être définitif (ce qui serait actuellement impossible) donne une idée très nette de tout ce qu'on sait jusqu'à présent sur cette région.

H. D. DE GRAMMONT.

243. — FICHTE. *The science of knowledge*, transl. by A. E. KRÖGER. London, Trübner, 1889, 377 p. in-8, 10 s. 6 d.

244. — *Id.* *The science of rights*, transl. by A. E. KRÖGER, *ibid.* 505 p. in-8, 12 s. 6 d.

245. — *Id.* *The popular works of Johann Gottlieb Fichte*, transl. by William Smith. Fourth Edition, *ibid.* 2 vols. in-8, 478 et 517 p. 21 s.

I. Sous le titre général de « The Science of knowledge », M. Kröger nous donne en traduction les ouvrages de Fichte dont voici l'énumération : 1° le programme intitulé Ueber den Begriff der Wissenschaftslehre, de 1794; 2° la Grundlage der gesammten Wissenschaftslehre, de la même année, au milieu de laquelle est intercalé, sans qu'on sache pourquoi, le Grundriss des Eigenthümlichen der Wissenschaftslehre... de 1795; 3° la leçon finale de 1794, sur la dignité de l'homme; 4° un extrait des Rückerinnerungen écrites en 1799, en réponse à l'accusation d'athéisme, mais publiées pour la première fois dans les Œuvres posthumes. Ces deux appendices sont superflus; les deux premiers ouvrages sont insuffisants. Ils nous donnent la doctrine de la science sous sa première forme; il eût été d'un intérêt réel et d'une véritable utilité de retracer le progrès historique de la doctrine au moyen d'extraits attentifs et habiles, faits des expositions et des esquisses successives (1794, 1797, 1801, 1804, 1806, 1810, 1812, 1813). Ce choix de matériaux eût pu guider heureusement l'étude historique à travers l'informe groupement des Œuvres complètes de Fichte. — Puis il était élémentaire de dire que ce volume de traduction avait paru une première fois à Philadelphie, en 1868.

II. Le même traducteur nous donne, sous le titre de « The Science of rights », le Naturrecht de 1796. Ici, encore, nous n'avons qu'une première forme de l'une des doctrines de Fichte, que l'on n'apprend à bien connaître que dans l'histoire de ses formes successives. Une traduction complète, qui suit le Naturrecht dans le détail de ses déduc-

tions systématiques, est une œuvre méritoire; mais personne ne la lira. La *Sittenlehre* de 1798, le *Geschlossene Handelsstaat* de 1801, peut-être les *Grundzüge* de 1806, et à coup sûr la *Staatslehre* de 1813 eussent fourni d'utiles matériaux historiques. — Il était encore élémentaire de dire que ce volume de traduction a été publié déjà à Philadelphie, en 1869.

III. La collection d'écrits « populaires », traduite par M. W. Smith, paraît en quatrième édition (la première est de 1845-49). Nous y trouvons, après un bon essai biographique sur Fichte (p. 1-145), la *Bestimmung des Gelehrten* de 1794, le *Wesen des Gelehrten* de 1806, la *Bestimmung des Menschen* de 1800, les *Grundzüge des gegenw. Zeitalters* de 1806, l'*Anweisung zum seligen Leben* de 1806, et la *Wissenschaftslehre* de 1810. Cette dernière n'est pas ici à sa place, et la *Destination* de l'homme ne mérite, à vrai dire, ni les honneurs d'une traduction, ni le cas qu'on en fait.

M. Smith se réjouit fort qu'on s'applique de plus en plus, en Angleterre, à l'étude des grands systèmes idéalistes de l'Allemagne postkantienne. L'avenir nous montrera ce que la pensée philosophique anglaise aura gagné à cette école, en vigueur et en netteté. Des hommes comme M. Seth et M. Caird ne sont pas sans valeur; mais je cherche vainement les effets heureux de leur influence, et j'en vois clairement qui ne le sont pas.

M. Harris, l'adepte enthousiaste des idées hégéliennes, dans la préface qu'il a mise en tête du premier de ces trois volumes, se demande si l'on n'est pas bientôt assez « revenu à Kant », et si l'on ne va pas se décider enfin à passer à Fichte. Je suis si tort de son avis que je lui demanderai plus encore : n'est-on pas bientôt las, en Amérique et en Allemagne, de cet éternel remâchage d'idées, et que penserait-il si l'on s'avisait de sauter à pieds joints par-dessus Fichte, Schelling et Hegel, pour se mettre sérieusement, en dépit de la « tradition historique », à une besogne contemporaine?

LUCIEN HERR.

246. — CASTELLANI et FAVARO. *Elenco dei manoscritti veneti della collezione Phillips in Cheltenham*. Seconda edizione migliorata ed accresciuta. Un vol. in-8 de 52 pp. Venise, Visentini, 1890.

Nous avons rendu compte ici même de la première édition de cet inventaire sommaire, en indiquant quelles critiques il nous semblait mériter. Dans cette seconde édition les auteurs ont ajouté quelques renseignements utiles pour certains numéros de leur catalogue, maintenu des indications inutiles comme celle-ci : « *Questa mariegola sembra molto interessante* », laissé une faute d'impression (*Solème* pour *Solesmes*) et une foule d'obscurités dans les titres de leurs manuscrits. Les améliorations de détail n'y feront rien, c'est le procédé de composition qui est mauvais, et nos remarques subsistent.

L.-G. P.

KLEBER ET SON DERNIER BIOGRAPHE.

Me permettez-vous d'ajouter une ou deux notes à votre article sur le Kléber de M. Teicher (n° 19)? P. 10, M. T. reproduit l'acte de baptême; mais il a mal lu le nom du vicaire, qui s'appelait F.-A. Sichler, et non pas *Fitsichler* (les initiales des deux prénoms figurent sur l'acte original un petit *f* et un A non barré). — P. 11, M. T. place la maison natale de Kléber au Pflanzbad ou Bain-aux-Plantes; M. Seyboth croit plutôt que c'était la brasserie du Bois Vert au quai de la Bruche. Quant à la maison dite Büredanz, il ne faut pas croire qu'elle ait été remplacée par la maison Hecht, aujourd'hui habitée par le secrétaire d'état; c'est plutôt la grande maison à pignon qui forme le coin du quai Kléber et de la rue de Sébastopol. — P. 46, M. T. dit que le piédestal de la statue de Kléber est en granit des carrières de Lutzelbourg; il n'y a à Lutzelbourg que du grès des Vosges ou grès bigarré. Dans les Basses-Vosges, le granit s'arrête à la vallée de la Magel, à Grendelbruch (Daubrée, *Carte géologique du Bas-Rhin*). Le granit du monument de Kléber vient des carrières de Goldbach, canton de Saint-Amarin, dans les Hautes-Vosges (Ristelhuber, *Alsace ancienne et moderne*, p. 151).

Un Strasbourgeois.

CHRONIQUE

FRANCE. — La deuxième édition de *La littérature française au moyen âge* de M. Gaston Paris vient de paraître.

— M. H. HARRISSE a fait tirer à part l'article qu'il avait publié dans la « Revue historique » sous le titre : *Nouvelles recherches sur l'histoire de l'Amérique*; il y rend compte avec le savoir et la verve qu'on lui connaît, de plusieurs travaux où l'on continue à « débiter beaucoup d'erreurs, de contre-sens et de balivernes ».

— Les fêtes du sixième centenaire de l'Université de Montpellier prêtent un intérêt tout spécial d'actualité à l'étude que M. Eugène Müntz vient de publier sur *les Constructions du pape Urbain V à Montpellier, 1364-1370* (Leroux, in-8°, 19 p.). M. Müntz y donne une série de documents tirés des archives du Vatican, et qui fournissent de nombreux détails sur la marche des travaux ordonnés à Montpellier par Urbain V et sur les artistes qui les ont exécutés.

ANGLETERRE. — Le dernier numéro de la *Quarterly Review* contient une importante étude de M^{me} Mary Darmesteter, intitulée *The French in Italy and their Imperial Policy*, sur les projets des Français en Italie dans la première partie du siècle de Charles VI. L'auteur y suit les premières tentatives qui devaient aboutir un siècle plus tard aux grandes entreprises de Charles VIII et de ses successeurs, et en expose le développement d'après les derniers travaux de l'école française et italienne (comme de Circourt, Durrieu, Jarry, Faucon, de Maulde, Delaville le Roulx, Delaborde, Moranvillé, Vassallo, Romano) et d'après ses recherches personnelles dans les archives d'Italie. Cette première période, qui s'étend de 1379 à 1415 et fut coupée court par Azincourt, est remplie tour à tour par le duc d'Anjou, frère de Charles V, à qui le pape Clément taille le royaume d'Adria et qui va mourir sur la route de Naples; par le duc d'Orléans, héritier des rêves du duc d'Anjou, que son rival, le duc de Bourgogne, pousse du côté de l'Italie pour s'en débarrasser en France et qui, en épousant Valentine Visconti, prépare les droits légaux des rois de France; enfin par le maréchal Boucicault, qui reprend, au profit et au nom du roi de France, les entreprises de Louis d'Orléans. L'idée dominante de ces entreprises est une idée de politique impériale :

« La possession de l'Italie aux yeux de la France était le premier pas vers une *Monarchie* de l'Europe, à laquelle plus d'une fois on se proposa d'ajouter l'Empire de l'Orient. Avant le développement de l'idée de *nationalité*, c'est l'idée de *Monarchie* qui domina le moyen âge : c'était la théorie de la paix assurée par la suprématie incontestée d'un état souverain. Depuis la chute des Hohenstaufen, le saint Empire romain n'était plus le digne dépositaire des devoirs et des responsabilités de la *Monarchie*. Et à qui une pareille monarchie revenait-elle plus naturellement qu'au successeur de Charlemagne?... Aussi toutes les fois que l'invasion anglaise cessait pour un instant d'occuper ses forces, le roi de France se remettait à rêver de Charlemagne et ses hommes d'état à murmurer le mot de *Monarchie* ».

BOHÈME. — L'empereur d'Autriche vient de nommer les 20 membres qui doivent constituer les cinq sections de l'*Académie tchèque* établie sur le modèle de notre Institut.

— Le dr ZIBRT dont nous avons signalé l'important travail sur les *Usages populaires tchèques*, vient de faire paraître à Prague une brochure *Sur les règles de la civilité à table et en buvant d'après les anciens livres tchèques* (librairie Klimek). Ce petit opuscule fort curieux est en outre, — ce qui ne gâte rien, — un véritable chef d'œuvre typographique.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 16 mai 1890.

M. d'Arbois de Jubainville lit une notice sur les *Celtes d'Espagne*.

La plupart des savants qui, en ce siècle, dit M. d'Arbois de Jubainville, se sont occupés de l'établissement des Celtes en Espagne, ont attaché une importance trop exclusive à la forme des noms de lieu et n'ont pas tenu un compte suffisant des textes des historiens. Ils ont admis à tort que les Celtes n'avaient pas pénétré en Andalousie et ne s'étaient pas emparés, en partie au moins, des mines d'argent de l'Espagne. Ce qui est vrai, ajoute l'auteur de la communication, c'est qu'ils se sont tenus à distance des côtes : au sud, ils n'ont pu en déposséder les colons phéniciens ; au nord, ils ont respecté les colonies grecques. Ils ont montré le même respect, en Gaule, à l'égard des colonies marseillaises. En effet, la politique constante des Celtes, depuis environ l'an 500 jusqu'à l'an 300 avant notre ère, a été de s'appuyer sur les Grecs contre les Phéniciens. Au IV^e siècle seulement, dit M. d'Arbois de Jubainville, l'unité politique cessa dans le monde celtique, et la désorganisation amena d'abord les conquêtes désordonnées, puis la défaite.

M. l'abbé Duchesne lit une note sur le mot *solo* ou *solon*, qui figure dans un document martyrologique africain, en langue latine, de l'année 259. On a pris jusqu'ici ce mot pour un nom propre, qui serait celui d'un fonctionnaire appelé *fiscalis* : on lit, en effet, à deux reprises, *ad solonem fiscalem*. M. Duchesne montre que, d'après l'ensemble des passages où il figure, ce mot ne peut désigner qu'un aliment solide, grossier et malsain, qui constituait, dans les prisons romaines d'Afrique, la nourriture ordinaire et officielle (*fiscalis*) des détenus.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. le président annonce que l'Académie a décidé d'attribuer une somme de 15,000 francs, sur les fonds du legs Garnier, à M. Dutreuil de Rhins, chargé d'une exploration dans l'Asie centrale.

Le prix Duchalais (numismatique du moyen âge) est décerné à MM. Engel et Serureau, pour leur *Répertoire des sources imprimées de la numismatique française*.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : WALLON (H.), *les Représentants en mission et la justice révolutionnaire dans les départements en l'an II* (1793-1794), tome V : la Lorraine, le Nord et le Pas-de-Calais, les châtiments ; — par M. de Barthélemy : 1^o *Vocabulario tzotzil-español et Arte en lengua mixteca compuesta por el padre fray Antonio de los Reyes* (publication de M. le comte de CHARENCEY) ; 2^o CHARENCEY (H. DE), *Ethnographie euskarienne* ; 3^o MÜNTZ (Eug.), *les Constructions du pape Urbain V à Montpellier* (1264-1370) d'après les archives secrètes du Vatican ; — par M. l'abbé Duchesne : *Passiones tres martyrum Africanorum* (extrait des *Analecta Bollandiana*) ; — par M. Barbier de Meynard : 1^o *Traité de droit musulman* (la *Tahfat d'Ebn Acem*), texte, traduction, etc., par O. HOUDAS et F. MARTEL, 6^e fascicule ; 2^o *Histoire des guerres d'Amda Syôn, roi d'Ethiopie*, traduite de l'éthiopien par M. Jules Perruchon.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22

— 2 juin —

1890

Sommaire : 236. BARBIER DE MEYNARD, Supplément aux dictionnaires turcs-français. — 237. ERMAN, La langue du papyrus Westcar. — 238. E. CURTIUS, Sous trois empereurs, Etudes et discours. — 239. WELZHOFFER, Histoire de la Grèce jusqu'à Solon. — 240. Salluste, Catilina, p. p. ANTOINE et LALLIER. — 241. DUCHESNE, Origines du culte chrétien. — 242. PARIS, La littérature française au moyen-âge. — 243. PERRENS, Histoire de Florence. III. — 244. Tavernier, Voyages, trad. BALL. — 245. BODEMANN, La correspondance de Leibniz à Hanovre. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

236. — **Dictionnaire ture-français**, Supplément aux dictionnaires publiés jusqu'à ce jour, par A. C. BARBIER DE MEYNARD. Paris, Leroux, 1890. Deux forts volumes publiés en 8 fascicules. 80 francs.

M. Barbier de Meynard vient de terminer le grand travail de lexicographie turque qu'il poursuivait avec persévérance, à travers des occupations multiples, depuis plus de dix années. Cet ouvrage, malgré son titre de *Supplément aux dictionnaires parus jusqu'à ce jour*, est un monument élevé à la langue turque, non pas à cet amalgame artificiel d'arabe et de persan qu'on appelle *ouçouli kalem* « le style littéraire » tombé en discrédit chez les Ottomans eux-mêmes, mais à la vraie langue, à celle qui vit dans la muse populaire, dans les *charki* ou chansons, dans les contes et les proverbes. Il y a là tout un trésor négligé par les lexicographes précédents depuis Meninski jusqu'à Zenker, où linguistes et folkloristes trouveront à puiser à pleines mains. Mais l'auteur n'a pas oublié qu'il travaillait aussi pour l'enseignement pratique, pour les drogmans et les chanceliers de nos consulats du Levant; aussi a-t-il enrichi son œuvre de tous les termes nouveaux façonnés sur l'arabe, que la réforme inaugurée en 1826 a introduits dans la langue du droit et de l'administration. Cet apport nouveau, dû au dépouillement consciencieux des lois et ordonnances de la chancellerie ottomane, n'est pas la partie la moins neuve de ces deux gros et beaux volumes qui occuperont une place honorable dans la riche collection de documents publiés par l'École des Langues orientales. Ils figureront dignement aussi, au second rang, parmi les travaux dont le savant professeur enrichit depuis longues années le domaine des études orientales.

C. H.

237. — A. ERMAN, *Die Sprache des Papyrus Westcar*, eine Vorarbeit zur Grammatik der älteren Ägyptischen Sprache (aus dem xxxvii^{ten} Bande der Abhandlungen der K. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen besonders abgedruckt). Göttingen, Dietrich, 1889, in-4, 158 p.

M. Erman a signalé le premier, et le premier traduit, le précieux document que Lepsius avait longtemps conservé inédit, et qui porte aujourd'hui le nom de *Papyrus Westcar*, d'après la dame anglaise qui en fut le premier possesseur. Le sujet en est des plus curieux ; c'est un épisode de la légende du roi Khéops, dont Hérodote nous a conservé plusieurs traits. Khéops, s'ennuyant un jour, se fait raconter des histoires par ses enfants, des histoires de sorciers qui rappellent les contes merveilleux des *Mille et une Nuits*. Un sorcier plus puissant que les autres, après avoir ressuscité devant lui des animaux égorgés pour la circonstance, lui prédit la chute prochaine de sa dynastie et l'avènement au trône de trois frères jumeaux, fils du Soleil, qu'une femme de prêtre est sur le point de mettre au monde dans une petite ville de province. L'accouchement de la dame est décrit tout au long, ainsi que les prodiges qui l'accompagnent, mais la fin du manuscrit manque, et nous ne savons plus comment s'accomplit la catastrophe annoncée au milieu du roman. D'autres ont insisté sur la valeur historique et littéraire de ce document. M. Erman l'a étudié au point de vue grammatical avec une rigueur et une finesse qui ne laissent rien à désirer.

C'est une véritable grammaire de la langue employée par le rédacteur du conte de Khéops qu'il a dressée dans son mémoire. Après une très courte introduction consacrée à l'étude de l'écriture et de la phonétique de son texte (p. 13-19), il passe à l'examen des formes et relève successivement, avec de nombreux exemples à l'appui, tout ce qui a trait aux pronoms personnels, aux noms, aux verbes et aux autres catégories grammaticales (p. 20-47). Un troisième chapitre, le plus développé, est consacré à la syntaxe (p. 48-145) : un tableau des formes verbales et deux copieux index des mots et des choses complètent le mémoire. Je ne puis guère indiquer dans ce journal que le plan général de l'ouvrage : il faudrait pour en énumérer le détail employer des caractères trop peu familiers à la majorité du lecteur. Je me bornerai à dire que M. Erman me paraît avoir mené fort bien son enquête sur la langue de l'ouvrage qu'il a eu la bonne fortune de publier le premier. La partie formelle ne présentait pas de grandes difficultés : ce n'était qu'une statistique à dresser. Mais la partie syntactique était d'une exécution malaisée. M. Erman a réussi à la rendre aussi claire et aussi complète que possible. Peut-être y a-t-il trop multiplié les subdivisions et poussé trop loin l'analyse : il y a dans la construction de toutes les langues une foule de tours et de modes d'expression qu'on ne peut soumettre à aucune règle précise. Cependant, nous connaissons si peu jusqu'à présent la syntaxe égyptienne, que mieux vaut après tout pécher en pareil cas par excès plutôt que par omission : le temps nous apprendra à dis-

tinguer dans la masse ce qui est loi générale de l'idiôme égyptien et ce qui est seulement manière personnelle de l'écrivain à qui nous devons la rédaction de notre papyrus.

G. MASPERO.

238. — *Unter drei Kaisern. Gesammelte Reden und Aufsätze*, par E. CURTIUS. (III^e volume du recueil des discours et rapports d'E. C., intitulé *Alterthum und Gegenwart*). Berlin, W. Hertz, 1889. In-8, vi-269 p.

Parlant de la correspondance de Bœckh et d'Otfried Müller, E. Curtius dit (p. 136) qu'elle n'est pas seulement un riche trésor pour les philologues et les historiens, mais encore « *ein Stück deutscher Culturgeschichte* ». On peut, toutes proportions gardées, en dire autant du présent volume. A lire ces harangues, on voit à merveille quelle place l'Université de Berlin tient dans le mouvement intellectuel dont elle est l'un des centres et quelle part elle prend à la vie publique. E. C. a été plus d'une fois le chef de cette université de Frédéric-Guillaume, dont il est l'un des doyens d'âge et il en est encore l'un des représentants les plus brillants. Ses rapports avec les deux premiers empereurs, ses relations avec les grands savants et les grands artistes dont il a été le disciple et l'ami, donnent, non moins que son talent, un intérêt tout particulier à son livre. E. C. est l'un des derniers survivants de l'âge héroïque de la philologie allemande : il en a suivi tous les progrès, il y a contribué lui-même dans une large mesure et ses souvenirs sont de précieux témoignages.

On sait qu'E. C. a été le précepteur du prince Frédéric, mort empereur d'Allemagne (V. p. 14). Il a vécu ainsi plusieurs années à la cour, dans l'intimité du prince et de sa famille, au milieu des hommes distingués que l'on appelait auprès de son élève et qui avaient nom Al. de Humboldt, Ranke, W. Grimm, E. Geibel. Les deux premiers discours sont pleins de souvenirs de cette époque : ils ont été prononcés au lendemain de la mort des empereurs Guillaume I^{er} et Frédéric. Les trois discours qui suivent (*Les garanties de l'avenir. — Frédéric II et la littérature allemande. — Le métier de prince*) complètent cette première série de harangues politiques.

Une seconde série, non moins riche en souvenirs, est consacrée à des savants et artistes allemands (*A. Bæckh. — A. Bæckh et K. Otfried Müller. — Richard Lepsius. — Düsseldorf et Cornelius. — E. Geibel. Souvenirs. — G. Curtius*). Tous ces savants et ces artistes, E. C. les a connus : sans parler de G. Curtius, son frère, il a été l'ami d'enfance du poète Geibel et l'élève d'O. Müller; il a entendu Bœckh, et son maître, mort en 1840, a pu lui dire la grande lutte qui avait divisé les philologues allemands (V. p. 43 et suiv.) C'est donc l'histoire de la philologie allemande qu'éclairent tous ces discours, et les pages les moins intéressantes ne sont pas celles que l'auteur a consacrées à sa propre famille, à son ami et compagnon de voyage Geibel, à son frère Georges.

L'antiquité tient une large place dans ces harangues et d'ailleurs elle remplit une troisième série qui comprend quatre discours (*La royauté chez les anciens. — Les Grecs en tant que maîtres colonisateurs. — Athènes et Eleusis. — La dime*) et un mémoire sur *Naxos*, déjà ancien (1846). Toutes ces études sont connues et, dans cette seconde édition, l'auteur a mis à profit quelques-unes des critiques qu'elles avaient soulevées.

Il n'est pas jusqu'à la forme donnée à ces études qui ne soit intéressante. E. C. a, dans l'Université de Berlin, une grande réputation d'éloquence et son enseignement est l'un des plus brillants qui s'y donnent. On m'a demandé plus d'une fois, à Berlin, si j'avais entendu Curtius : je l'ai entendu, en effet, et ses leçons éloquentes, si rapides qu'elles paraissent à d'autres, sont bien faites pour donner une haute idée de l'homme, de sa passion pour la science, de la noblesse et de l'élévation de ses sentiments. Ses harangues académiques laisseront à leurs lecteurs la même impression.

B. HAUSSOULIER.

239. — WELZHOFFER (Heinrich), *Geschichte des griechischen Volkes bis zur Zeit Solons*. Gotha, Fr. Andreas Perthes, 1889, S. 256 in-8.

On est peut-être trop enclin en France à croire que la science allemande trouve en Allemagne même une approbation sans réserve. Nous nous indignons volontiers quand nous rencontrons, dans des livres français, des théories surannées, depuis longtemps condamnées par la critique et nous éprouvons surtout une sorte de pitié pour les auteurs qui rejettent sans discussion des systèmes, contestables sans doute, mais dignes tout au moins d'attention. Il nous semble, par exemple, qu'il faut être aujourd'hui bien prévenu contre la science d'Outre-Rhin pour accuser Wolf « d'avoir dirigé contre Homère et ses poésies une attaque systématique ». Nous discutons avec Wolf, mais nous reconnaissons qu'il a jeté une vive lumière sur les origines de la poésie grecque.

Tout le monde en Allemagne ne pense pas comme nous, et M. Welzhofer, l'auteur d'une histoire de l'antiquité, dont le volume que nous avons sous les yeux forme le second tome, a moins de respect pour les travaux les plus autorisés de la science allemande que nous n'en professons parfois pour des théories infiniment moins respectables, mais qui nous viennent d'Allemagne. C'est à M. W. que nous avons emprunté la phrase citée plus haut sur Wolf. Tout le passage mériterait d'être traduit (p. 124) : on y voit comment pendant trois siècles « les humanistes et les philologues ont plié le genou avec admiration devant le buste d'Homère », et comment « un savant allemand s'est laissé entraîner par son ambition littéraire » à saper ce respect traditionnel : c'est là, dit M. W., un signe caractéristique de la décadence où est entrée de nos jours la science de l'antiquité.

Plus curieux encore est le jugement que M. W. porte sur les efforts de la critique historique au sujet de Lycurgue : « Ce qui dans notre siècle tend à rabaisser le mérite des grands hommes, c'est le progrès des masses populaires ; la science, elle aussi, a cédé à cet entraînement démocratique, et elle a prétendu rayer du livre de l'histoire plusieurs personnages des plus illustres (p. 88). »

On ne s'étonnera pas, après ces citations, de ne point trouver dans ce livre beaucoup de vues nouvelles sur l'histoire primitive de la Grèce jusqu'à Solon. L'auteur, visiblement, s'attache à écrire pour le public ; mais c'est précisément auprès du grand public qu'il serait bon de ne pas discréditer les efforts généreux et désintéressés de la science historique. Les idées de M. W. sont de celles qui ont le plus de chance de faire impression sur des esprits disposés à médire de la critique moderne, parce qu'elle trouble leur ignorance. Nous aurions eu le devoir de combattre cette tendance, si nous avions eu à rendre compte d'un des ouvrages français, trop nombreux encore, où elle éclate à chaque page. Le livre de M. Welzhofer nous a fourni une occasion inattendue de défendre l'Allemagne contre elle même.

Am. HAUVETTE.

240. — **Salluste. Conjuration de Catilina.** Texte publié par F. ANTOINE et R. LALLIER. Paris, Hachette, 1888, cm-223 p.

A la mort du regretté Lallier, MM. Hachette ont chargé M. Antoine, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, de publier une édition *savante* du *Catilina* de Salluste, que l'éminent maître de conférences de la Sorbonne, enlevé si prématurément, n'avait pas eu le temps de nous donner. M. A., prenant pour point de départ de son travail l'édition classique de Lallier, s'est acquitté de sa tâche avec une conscience à laquelle on ne saurait trop rendre hommage. Une introduction de près de 100 pages, un commentaire de 223 pages : ces simples indications suffisent déjà à montrer toute l'importance de son labeur. Aucun des travaux, dont Salluste a été l'objet, ne semble lui avoir échappé, et il s'en est fort bien servi.

Dans l'introduction, M. A. examine d'abord les différentes questions qui se rattachent à la constitution du texte des œuvres de Salluste ; il fait connaître les manuscrits et autres sources, les principales éditions et les commentaires, et indique la méthode qu'il a suivie dans l'établissement du texte ; comme cela est naturel, il a adopté en principe la méthode de Jordan, donnant le premier rang aux mss. de Paris 16024 et 16025. Il raconte ensuite la vie de Salluste, tribun séditieux, gouverneur malhonnête, écrivain distingué doublé d'un artiste, un peu désabusé. Le problème si difficile de la langue de l'historien latin, ses qualités de philosophe et de moraliste, les sources auxquelles il a puisé pour écrire la *Conjuration de Catilina*, la composition de son ouvrage, et le

rôle que César a joué dans cet événement si important de l'histoire Romaine, toutes ces questions sont étudiées successivement par M. A. d'une façon très approfondie. Il n'a pas négligé, entr'autres points intéressants, de donner son avis sur le latin populaire. En théorie, il croit peu à l'influence de la langue vulgaire sur le style de Salluste, et il a raison. Si en effet on s'attache à démêler la variété infinie des nuances que présente la langue populaire, à séparer autant qu'on peut le faire ce qui est *sermo plebejus* de ce qui est *sermo cotidianus*, un écrivain comme Salluste ne doit fournir que peu de « *vulgarismes* ». Mais le commentaire ¹ de M. A. semble faire croire que parfois, en pratique, il s'écarte de la rigueur des principes qu'il pose à ce sujet dans l'introduction.

Le commentaire est, comme il le dit lui-même (p. xxviii) « l'état ou l'inventaire résumé, pour le *Catilina*, de ce que l'érudition a produit pour établir le texte et pour l'interpréter. » Il a mis à profit les éditions de Burnouf, de Kritz, de Fabri, de Gerlach, de Constans, de P. Thomas, de Schmalz et de Capes, mais celles de Dietsch, de Jacobs et de Cook sont évidemment celles dont un discernement sévère lui a permis de tirer le plus de parti. Il a pesé chaque conjecture, chaque explication; il ne l'a adoptée qu'après un examen minutieux. Il en est résulté que le commentaire de M. Antoine est très compact, et très étendu; et son travail, complété par le *Jugurtha* de Lallier, peut être opposé aux meilleures éditions des philologues étrangers.

Isaac URI.

241. — **Origines du culte chrétien.** Etudes sur la liturgie latine avant Charlemagne, par l'abbé DUCHESNE, membre de l'Institut. Paris, 1889, chez E. Thorin, 1 vol. in-8, pag. viii + 504.

Que M. l'abbé Duchesne nous pardonne de commencer par un regret. Il est bien dommage qu'il n'ait pas rempli tout le titre de son ouvrage et ne nous ait pas donné une histoire des origines du culte chrétien que lui seul peut-être en France était en état d'écrire. Nous savons bien que ce n'est pas sa faute. Il n'a voulu nous donner qu'une étude sur la liturgie latine, dans la période qui va du iv^e siècle à Charlemagne et n'a obéi, comme il le dit lui-même, qu'à une suggestion de son libraire, en ajoutant à ce titre particulier un titre plus général et plus ambitieux. Nous pensons que le libraire avait raison. Les usages des iv^e et v^e siècles ne se peuvent comprendre que par ceux qui les ont précédés et préparés. M. D., pour nous les expliquer, a dû remonter aux premières origines, et parler de celles-ci au moins à titre d'introduction. Mais, comme il ne faisait pas de ce point l'objet de son étude, il l'a traitée rapidement et légèrement. Il y a donc deux parties inégales dans son livre : l'une se rapportant au culte chrétien et à l'organisation ecclé-

1. Il signale des *vulgarismes* p. 4, 6, 11, 16, 19, 20, 21, 24, 29, 34, 40, 45, etc.

siastique avant Constantin, l'autre à ce qui a suivi. Or, il faut porter sur ces deux parties des jugements très différents. Autant la seconde qui forme le corps même de l'ouvrage est précise, riche d'informations, lumineuse, autant la première qui lui sert de préface paraîtra, nous le craignons, insuffisante, obscure et exposée à de graves critiques.

Mais avant de présenter à l'auteur les observations que nous avons faites, il nous paraît convenable de donner une idée de tout ce que son livre contient et de la manière dont la matière liturgique est distribuée. M. D. nous avertit qu'il nous offre ici, en réalité, des notes de cours. Cela explique peut-être le plan de l'ouvrage. Ce sont seize chapitres considérables qui se suivent dans un ordre dont la raison interne n'est pas facile à découvrir. Le premier nous explique la formation des circonscriptions ecclésiastiques et de la hiérarchie sacerdotale. Ce chapitre est excellent, sauf en quelques points qui appellent des réserves qu'on trouvera plus loin. Viennent ensuite la liturgie de la Messe et l'explication des Fêtes (ch. II-VIII). En troisième lieu, se présentent les rites de l'*initiation chrétienne*, catéchuménat, baptême, réconciliation des hérétiques (ch. IX); puis l'*ordination* du clergé, avec la description de ses costumes (ch. X et XI); la *dédicace* des églises (ch. XII); la *consécration* des vierges (ch. XIII beaucoup trop écourté et absolument insuffisant en ce qui concerne les origines et l'histoire de l'acétisme chrétien); la *bénédictio* nuptiale, la *réconciliation des pénitents* et l'*office divin* (ch. XIV, XV et XVI). Dans un appendice, M. D. nous donne quatre documents liturgiques inédits, sauf le dernier qui n'est pas le moins intéressant. Il s'agit de l'ordre des offices à Jérusalem vers la fin du IV^e siècle tiré du récit d'un pèlerinage fait aux lieux saints par une grande dame gauloise, en qui l'on a cru reconnaître Silvia, la sœur du célèbre ministre Rufin.

Nous avons déjà fait entendre que les parties qui concernent la période des origines n'étaient pas traitées avec la même précision scientifique que les autres. M. D. s'en excuse en disant que les documents de cette époque primitive sont rares. Nous le savons bien; mais notre critique porte sur la manière même dont ces rares documents sont utilisés et appréciés. Ce n'est pas une raison parce qu'ils sont rares et incomplets d'y suppléer par des formes oratoires de style qui voilent la réalité au lieu de la montrer. Est-ce un critique ou un orateur qui parle ainsi à la page 15 : « Rome, capitale de l'empire, siège de Pierre, lieu sacré des apôtres, devint sans conteste (?) la métropole des Églises. Les Asiatiques eux-mêmes, malgré le long séjour que l'apôtre Jean avait fait parmi eux, ne firent pas difficulté (?) de la reconnaître. A la fin du 1^{er} siècle, Clément Romain écrit déjà comme un pape (?) et intervient avec une imposante autorité (?) dans les conflits intérieurs de l'Église de Corinthe pourtant fondée elle aussi (?) par les apôtres. » Je néglige la première phrase, sans demander ce que signifient historiquement ces mots « Rome, siège de Pierre ». Dans la seconde, M. D. fait évidemment allusion aux

controverses touchant la fête de Pâques qui remplirent toute la seconde moitié du ¹^{er} siècle. Mais comment espère-t-il faire admettre à ceux qui connaissent un peu l'histoire de ces débats que les évêques d'Asie-Mineure, de Polycarpe à Polycrate, reconnurent sans difficulté l'autorité supérieure de Rome? N'est-ce pas justement le contraire qui serait l'exacte vérité? La manière dont M. D. parle de la lettre attribuée à Clément Romain est plus étrange. Cette lettre tout d'abord est collective. C'est l'église de Rome qui l'adresse à celle de Corinthe comme à une sœur pour l'assister et l'exhorter, à charge de revanche, d'ailleurs. Nulle part le personnage qui a tenu la plume en cette occasion n'est nommé, ni ne se met en avant. C'est une simple tradition extérieure qui veut que ce soit Clément. Jamais un pape a-t-il écrit sous cette forme anonyme? Il y a plus. L'Église de Rome ne s'arroe point dans sa lettre une autorité juridique sur les autres églises. Elle parle sans doute au nom du Saint-Esprit qui est en elle; mais ce Saint-Esprit est également dans toutes les autres; elle reconnaît qu'elle peut avoir besoin à son tour du secours et des conseils qu'elle donne. Dire, comme le fait un peu plus loin M. D., « que cette prééminence hiérarchique et cette direction générale qui avait son siège à Rome fût exercée sans que l'on songât à créer un personnel spécial, que c'est avec les prêtres, les diacres, les secrétaires de son église, que l'évêque de Rome traitait les affaires qui se présentaient ou pourvoyait aux soins temporels et spirituels des églises qu'il croyait devoir assister »; parler ainsi, c'est montrer sans doute qu'on ne méconnaît pas tout à fait le réel état des choses au ¹^{er} siècle, c'est même nier, en un sens, que la papauté existât alors, tout en essayant de retrouver une image qui lui ressemble.

L'Église catholique une fois constituée et organisée vers la fin du ¹^{er} siècle, d'après l'organisation même de l'empire et coïncidant en somme avec l'*orbis romanus*, il est tout naturel que Rome, capitale de cet empire, soit devenue également la capitale de la chrétienté. C'est là, nous le répétons, un événement historique tout simple et qui a même quelque chose de nécessaire. Mais cela ne s'est accompli que peu à peu, et l'histoire n'a pas le droit d'oublier le progrès lent et les luttes longues par lesquels l'autorité des évêques de Rome s'est élevée au-dessus de celle de leurs collègues, qui d'abord étaient leurs égaux.

Il y aurait beaucoup d'observations analogues à faire en ce qui concerne les rites primitifs de la cène, du baptême, etc. M. D. marque très bien le point de départ du culte chrétien qu'il trouve dans la liturgie juive de la synagogue, mais il ne fait pas assez sentir les différences qu'il y avait entre les rites primitifs et ceux du culte catholique au ⁵^e siècle, et, par conséquent, il n'explique point l'évolution par laquelle ils se sont si profondément transformés. Cette transformation est parallèle à celle des doctrines. La dogmatique et la liturgie vont du même pas et les changements de la seconde ne sont que les effets de ceux de la première. Or, n'est-il pas étonnant que M. D. n'ait pas aperçu ce rapport intime,

cette cause profonde d'évolution et n'en dise rien ? Il paraît au contraire laisser entendre que les idées religieuses sont toujours restées les mêmes et alors il est naturel qu'il n'accorde qu'une faible attention aux différences liturgiques qu'il fallait expliquer.

Il arrive de plus que l'originalité des documents anciens ou leur valeur ne ressortent plus. Tout s'efface et s'estompe dans un vague tableau où chacun peut trouver ce qu'il lui plaît. Cela est vrai du livre des *Actes des apôtres* et des textes pris des épîtres de Paul, comme aussi de ceux de Justin Martyr. Mais ce qui est surtout curieux, c'est la manière dont l'auteur essaie d'infirmer le témoignage de la *Didaché des apôtres*, la plus ancienne liturgie et discipline connue dont le texte cité par Clément d'Alexandrie comme écriture sacrée, nous a été récemment découvert. M. D. la caractérise comme une anomalie ; il estime qu'elle est « en dehors du courant général », sans que nous en voyons d'autre raison que les différences profondes qu'elle présente avec les conceptions et les usages des siècles postérieurs. Ce qu'il oublie, c'est qu'au II^e siècle l'unité liturgique n'était pas plus réalisée encore que celle du gouvernement de l'Église. La *Didaché* a été délayée, nous dit-il, dans le VII^e livre des Constitutions apostoliques. Délayée est-il bien le mot ? Il aurait fallu instituer une comparaison quelque peu approfondie entre ce vieux document et ce VII^e livre, et alors on aurait vu que ce délaïement était en réalité une transformation dont la nature et l'étendue font mesurer exactement le chemin parcouru depuis le II^e siècle jusqu'au V^e. Tout cela reste malheureusement dans une ombre par trop discrète.

Une fois arrivé aux liturgies postérieures à Constantin, l'auteur, en revanche, retrouve toutes ses qualités d'érudition précise et large à la fois. On ne saurait trop lui être reconnaissant de cette contribution capitale à l'archéologie chrétienne avant Charlemagne. Il a généralement élucidé tous les points qu'il a touchés. Le lecteur se trouve instruit et convaincu à la fois. Cependant nous sommes encore obligé de faire une réserve sur un point important. Il s'agit de l'origine du rite gallican et de son rapport chronologique avec le rite romain.

La liturgie gallicane, comme M. D. le constate avec raison, apparaît comme orientale sur presque tous les points où elle se distinguait de l'usage romain. Jusqu'ici on s'expliquait ces différences et ces analogies en partant de la filiation historique qui rattachait les premières chrétiens de la vallée du Rhône aux églises d'Asie-Mineure et par les relations qui avaient continué entre elles. Cette explication pourtant si naturelle ne convient pas à M. Duchesne. Il commence par alléguer une lettre du pape Innocent qui fait procéder tout entière de Rome seule l'évangélisation de l'Occident, pour en conclure que les églises des Gaules, avec les missionnaires de Rome, avaient dû recevoir tout d'abord et suivre l'usage romain. Nous ferons d'abord remarquer que cette affirmation d'Innocent est contraire aux faits les mieux établis et paraît contredite par d'autres documents de la même époque. Sans examiner plus

avant cette question et, supposant inattaquable l'assertion oratoire d'ailleurs et intéressée d'Innocent 1^{er}, M. D. était obligé de chercher et de trouver dans l'histoire des églises gallicanes et occidentales un moment où, par une sorte de révolution plus ou moins violente, l'usage oriental y aurait été introduit et aurait supplanté l'usage romain en réalité plus ancien. « Qui cherche trouve », dit l'Évangile. M. D. a trouvé. Il veut que l'usage oriental, devenu ensuite l'usage gallican, ait été apporté à Milan par l'évêque Auxence entaché d'arianisme et nommé à ce poste par l'empereur Constance 355-374. De là l'usage oriental se serait répandu très promptement en Gaule, en Espagne, en Irlande et, corrigé par saint Ambroise, serait devenu le rite gallican. Cette hypothèse est ingénieuse, mais bien peu vraisemblable. On se demande comment une liturgie nouvelle, introduite de cette manière et d'une origine si suspecte, a pu avoir en si peu de temps un si universel et si unanime succès. Ailleurs, par exemple, M. D. nous apprend qu'en 361, Julien, qui gardait encore les apparences d'un chrétien, avait célébré à Vienne la fête de l'Épiphanie conformément au rite gallican et contre l'usage romain. Comment admettre que cinq ans à peine après l'arrivée de l'arien Auxence à Milan, sa liturgie eût déjà dépossédé, sans soulever d'opposition en Gaule, l'ancienne coutume romaine? En tout cas, il faudrait avant tout établir par quelque texte qu'avant Auxence l'Occident gallican suivait l'usage romain et dire pourquoi on y a tout d'un coup partout renoncé. Or, on ne donne aucune preuve du premier fait ni aucune explication du second. L'hypothèse de M. D. nous paraît donc plus que contestable et nous doutons qu'elle se fasse jamais accepter par l'histoire indépendante.

Mais c'est assez critiquer un livre que personne ne lira sans profit et qui comble heureusement une lacune. C'est déjà un grand progrès que d'avoir renoncé aux termes théologiques et d'avoir essayé d'introduire dans l'exposition l'ordre à peu près chronologique. Surtout c'est un immense mérite que d'avoir dépouillé si exactement tant de textes trop dédaignés jusqu'ici. Notre critique ne serait donc pas juste si elle n'était accompagnée de beaucoup de reconnaissance. Celle-ci aurait été plus grande encore, si M. l'abbé Duchesne avait joint à son ouvrage où tant de choses, tant de noms, tant de documents sont entassés, un répertoire final qui aurait facilité les recherches. Nous voudrions qu'une seconde édition devînt bientôt nécessaire et que notre dernier vœu fût exaucé.

A. SABATIER.

242. — **Manuel d'ancien français.** La littérature française au moyen âge (x^e-xiv^e siècle), par Gaston PARIS, membre de l'Institut. Deuxième édition revue, corrigée, augmentée et accompagnée d'un tableau chronologique. Paris, Hachette, 1890, in-16 de xii-316 p.

M. G. Paris disait dans l'*Avant-propos* de la première édition de son esquisse de la littérature française au moyen âge : « Telle qu'elle est,

je crois qu'elle peut rendre des services, et si on veut bien m'aider à la perfectionner en me signalant ce qu'on y trouvera de défectueux ou d'inexact, elle finira par n'être pas trop éloignée du but que je me suis proposé d'atteindre en l'exécutant. » Ce but, qui, comme l'expliquait l'auteur, était « de donner à ceux qui veulent aborder l'étude de l'ancienne littérature française une orientation générale et une indication de l'état actuel de nos connaissances », avait été atteint du premier coup. Le succès de la première édition a été si rapide, qu'il a fallu presque aussitôt en préparer une nouvelle. L'auteur, profitant des observations de quelques-uns de ses lecteurs, mais profitant surtout de ses propres recherches ¹, a introduit dans son livre d'importantes corrections et encore plus d'importantes additions. Les *Notes bibliographiques* ont été mises au courant des publications les plus récentes. La *Table alphabétique* a été soigneusement revue et considérablement augmentée. Enfin, la nouvelle édition est enrichie du *Tableau chronologique* qui n'avait pu être joint à la première, tableau d'autant plus précieux que l'on n'avait pas encore essayé de grouper en ordre chronologique les dates assignées aux productions de notre ancienne littérature. Grâce à toutes ces améliorations, le volume de l'éminent critique est l'indispensable guide de tous ceux qui voudront sérieusement étudier la littérature française du moyen âge. Tous, les débutants comme les maîtres eux-mêmes, trouveront dans ce volume, où l'extrême condensation des choses ne nuit ni à la clarté, ni à l'agrément, les indications les plus précises, les aperçus les plus remarquables sur toute la période comprise entre le ^x^e et le ^{xv}^e siècle ². Quand M. G. Paris aura donné au public les trois autres volumes qui doivent suivre celui-ci (*Grammaire de l'ancien français*, *Lexique de l'ancien français*, *Choix de textes français du moyen âge*), quand il aura ainsi constitué un complet et parfait *Manuel d'ancien français*, il aura acquis à la reconnaissance des amis de notre langue et de notre littérature, pour lesquels, sur les nobles traces de son père, il a déjà si glorieusement travaillé, des titres devant lesquels

1. « Je n'ai presque pas passé un jour, dit-il (p. viii), sans y apporter quelque retouche.

2. M. G. P. dit (p. 122) : « MM. Darmesteter et Hatzfeld nous ont donné pour le ^{xvi}^e siècle un excellent manuel, auquel je voudrais que, pour le moyen âge proprement dit, le mien fut jugé digne de faire pendant. Il serait désirable qu'on les rejoignît l'un à l'autre par un ouvrage analogue consacré à la langue et à la littérature de la période intermédiaire. » Il ajoute (p. xi) : « Si personne n'entreprend l'œuvre intermédiaire que je souhaiterais voir se produire entre la mienne et celle de MM. Darmesteter et Hatzfeld, je tenterai peut-être quelque jour de combler cette lacune. » De cette bonne nouvelle rapprochons-en une autre relative (p. xii) à la prochaine publication d'une histoire de notre littérature méridionale tracée par une main aussi sûre que savante. Si cette main est, comme je l'espère, celle de l'érudit auquel est rendu (p. vii) un si juste et si touchant hommage, on pourra dire que deux des fondateurs de la *Revue critique*, toujours émules, jamais rivaux, auront avec une égale autorité résumé ce qu'il importe le plus de connaître touchant, d'une part, la littérature du Nord, d'autre part, celle du Midi.

on ne saurait trop s'incliner et que, pour ma part, je salue d'avance avec un profond et joyeux sentiment de sympathie et d'admiration.

T. DE L.

243. — **Histoire de Florence** depuis la domination des Medici jusqu'à la chute de la République (1434-1531), par F.-T. PERRENS, membre de l'Institut. Tome troisième. Paris, Quantin, 1890. In-8, 533 p. 7 fr. 50.

Ce volume termine dignement le grand ouvrage de M. Perrens, et on le lira avec non moins d'intérêt et de profit que les deux tomes précédents. L'auteur en était resté à la révolution qui chassa Soderini. Il expose d'abord la reconstitution du gouvernement, le retour des Medici signalé par des persécutions et des complots cruellement réprimés, l'exaltation de Léon X, qui fut pour Florence « un maître funeste » (p. 78), et de Clément VII, qui « comme Léon X, du Vatican, gouverna Florence » et lui imposa d'effroyables contributions (p. 109), le discrédit croissant des Medici, et après le sac de Rome, le mouvement dirigé par Nicolo Capponi et Filippo Strozzi. Les Medici étaient chassés une fois de plus; mais, comme dit Guichardin cité par M. P. (p. 144), il faut aux révolutions trois bonheurs : qu'elles réussissent, qu'elles se gouvernent, qu'il en sorte un état de durée, et la révolution de 1527 n'eut que le premier de ces bonheurs. Capponi, nommé gonfalonier, fut bientôt déposé, et, après la paix de Cambrai, Charles-Quint mit ses armes au service de Clément VII. C'est ici l'un des endroits les plus intéressants et les plus dramatiques du récit de M. P. : le siège de Florence, un des sièges les plus mémorables que cite l'histoire. M. P. retrace l'enthousiasme qui transformait les marchands en soldats et cette longue résistance de douze mois qui surprit tout le monde au dehors et faisait dire que les Florentins valaient autant à la guerre, l'arquebuse en main, que derrière leurs comptoirs, la plume aux doigts (p. 259). Il nous fait assister aux tragiques péripéties de la défense, aux premières escarmouches, aux sorties, aux exploits de l'infatigable Ferrucci, puis, après que Florence a été coupée de Volterre et de Pise, aux souffrances de la population, aux secrètes négociations de Malatesta, au suprême combat livré par Ferrucci, aux débats qui précèdent l'inévitable capitulation du 12 août 1530. « C'en était fait de cette libre Florence qui, pendant trois siècles, avait illustré son nom par son travail et son trafic, sa richesse et sa puissance politique, sa gloire dans les lettres et les beaux-arts, ses grands hommes, ses incomparables génies et même, à certains moments, au dernier surtout, sa vaillance guerrière, dont le spectacle paraît à la postérité impartiale « grandiose, émouvant »... (mais) le régime princier qui a succédé en Italie au régime républicain, a tant manqué d'honnêteté, d'honneur et de grandeur que nous ne saurions, à ces républicains qui disparaissent l'une après l'autre, refuser un regret. C'est surtout Florence qui mérite d'être regrettée ou du moins admirée, parce que, malgré ses fautes, ses travers, ses vices, sa dureté impitoyable, elle

a eu ses siècles de gloire couronnés, chose bien rare, par une noble fin. L'on a pu dire que la ville assiégée manqua d'habileté dans cette crise suprême, qu'elle mesura mal ses forces à son dessein, qu'elle ne se rendit pas compte des conditions générales de la politique. Mais le courage fut héroïque, disons mieux : durable et réfléchi dans l'héroïsme, ce qu'on pouvait le moins attendre d'un peuple de marchands, depuis longtemps déshabitué des armes. Malgré la famine et les maladies contagieuses, sous les boulets du canon ennemi, ils s'unissaient chaque jour librement au son de la cloche. Abandonnés de tous, dépouillés de leur territoire et de leurs forteresses, serrés de près par de nombreuses armées, ils surent rester les yeux fixés sur leur immortel modèle, les Romains résistant à Pyrrhus et à Hannibal; ils s'obstinèrent onze mois dans une résistance sans espoir, tâchant de forcer la main à leur chef militaire qui, par intérêt personnel, entrave les efforts qu'il devrait diriger » (p. 330-331). On devine ce qui suivit la défaite de Florence : impôts écrasants, vengeances, châtimens, expulsions, etc. ; finalement Alessandro des Medici fut fait chef des Florentins par Charles-Quint ; la seigneurie fut supprimée ; il y eut désormais un duc ; Florence devint une municipalité : « Elle est comme rayée du nombre des vivans, avec cette consolation, si c'en est une, que dans son funèbre linceul on ensevelit avec elle l'Italie... Il n'y a plus d'Italie après la chute de Florence ; il ne s'agit plus que de savoir à qui le sol sacré appartiendra. » (p. 373). M. P. aurait pu finir là ; mais, selon sa méthode qui joint à l'histoire politique celle des lettres et des arts, il revient sur les Florentins qui sont la gloire de leur patrie et « lui conservent pour l'éternité la vie, comme Athènes et Rome la tiennent de leurs grands hommes, comme Paris la tiendra des siens. » Il apprécie successivement, en quelques pages pleine de savoir, de goût et de finesse, Luigi Alamanni, Francesco Berni, Firenzuola, les ambassadeurs, les historiens qui « ont créé l'histoire politique au sens moderne », Machiavel et Guicciardini, Andrea del Sarto, Benvenuto Cellini, Michel-Ange. Enfin il jette un rapide coup-d'œil sur les âges suivans et retrace la fin des personnages qu'il a montrés à l'œuvre dans les précédens chapitres. Une conclusion d'une dizaine de pages met encore une fois en relief le rôle que Florence a joué dans l'histoire du monde : « Florence est au moyen âge, sans rivale, en temps que commune, en tant que république. Dans son sein s'est accompli, plus et mieux que nulle part ailleurs, le lent et laborieux enfantement de l'esprit moderne... Sans bien connaître aucun modèle qu'elle pût reproduire, Florence a retrouvé et hardiment tracé quelques-unes des grandes lignes, des lois primordiales du gouvernement d'un peuple par lui-même, en d'autres termes, de la démocratie laborieuse, cultivée, athénienne, qui est l'espoir comme l'honneur de l'humanité » (489). Voilà donc terminée, avec ce volume, cette *Histoire de Florence* que M. P. avait si vaillamment commencée il y a vingt ans ; c'est une grande œuvre, bien supérieure à l'histoire de Venise par Daru, et de

l'aveu même des Italiens, bien supérieure par l'étendue, par l'exactitude scrupuleuse, par l'intérêt à tous les travaux publiés en Italie sur l'histoire de Florence. Elle est, en effet, complète; elle ne néglige ni le commerce, ni la littérature, ni les beaux-arts qui ont alors tant d'importance; elle s'appuie sur les documents originaux, elle établit solidement les faits, présente fidèlement les hommes et les choses; en même temps elle est pleine de vie et de coloris: M. Perréus a un style à lui; il sait dans une langue vive, alerte, et pourtant vigoureuse, analyser les caractères et les passions des personnages, décrire et juger leurs actions. Son *Histoire de Florence* est, par tant de qualités autant que par son ampleur, une des œuvres les plus remarquables de notre temps.

A. CHUQUET.

244. — *Travels in India by Jean Baptiste Tavernier, baron d'Aubonne*, translated from the original french edition of 1676 with a biographical sketch of the author, notes, appendices, etc. by V. BALL, L. L. D., Director of the science and art Museum, Dublin, author of the « *Jungle life in India* », « *The economic geology of India* », etc. in two volumes. London, Macmillan and Co. 1889, in-8, LXXII, 420 et xx, 496 pages.

Bien qu'il soit un des plus grands voyageurs du XVII^e siècle, on n'a point encore songé dans sa patrie à élever à Tavernier de monument destiné à conserver son souvenir; heureusement que sa mémoire n'en a pas besoin; malgré les attaques dont elle a été l'objet, elle est restée toujours vivante, et la publication de M. V. Ball ne pourra que lui assurer un nouveau regain de faveur. Ce n'est qu'une traduction, il est vrai, et la traduction d'une partie seulement des *Relations* de Tavernier, mais le soin avec lequel elle a été faite, les notes savantes qui l'enrichissent, la beauté de l'impression, les illustrations qui l'accompagnent en font un véritable monument, le plus beau et le plus digne de lui qu'on pût élever au célèbre voyageur.

M. V. B. a placé en tête de sa traduction une courte biographie de Tavernier; il m'en a emprunté, comme il l'avoue généreusement, les principaux traits, ce qui naturellement m'empêche d'en faire l'éloge. Cette biographie est suivie de la bibliographie la plus complète qu'on ait des éditions des *Voyages*; leur nombre suffit à montrer combien a

1. Cp. sur les deux précédents volumes *Revue critique*, 1889 nos 7 et 43. Voici la table des matières du tome troisième: *Livre XVII*: I. Florence sous le pontificat de Léon XI. — II. Sous Adrien VI et Clément VII jusqu'à la nouvelle expulsion des Medici. — III. Depuis l'élection de Niccolo Capponi jusqu'au traité de Cambrai. — IV. Les armées impériales autour de Florence; siège de Florence. — V. La fin du siège; la capitulation jusqu'au principat. — *Livre XVIII*: I. Les lettres à Florence au début du XVI^e siècle; II. Les beaux-arts au début du XVI^e siècle. — *Livre XIX*: Coup d'œil sur la dynastie des Medici. — Ce tome contient un index alphabétique des noms d'auteurs et d'ouvrages mentionnés dans les trois volumes.

été durable la réputation de Tavernier en France et à l'étranger. Bien que M. V. B. n'ait donné que la traduction des voyages dans l'Inde, ce qui compose le second volume seulement des *Relations* du célèbre marchand, il l'a fait précéder de la « Dédicace au roi » et du « Dessein de l'auteur », espèce d'autobiographie placée au commencement du premier volume. C'est sur l'édition de 1675 qu'est faite la traduction de M. V. B. ; malheureusement cette édition n'est guère meilleure — est-elle même meilleure ? — que la suivante. Mais quelle que soit la bonté du texte choisi, c'est par l'exactitude de la version qu'il en a donnée, par le commentaire et les appendices qu'il y a joints que vaut le travail de M. V. B. ; il est au-dessus de tout éloge.

J'aurais bien deux ou trois petites controverses à engager avec lui, sur des points bien secondaires, il est vrai ; mais comme la *Revue de géographie* a rendu compte en détail de son livre, je me bornerai ici à ce que je viens d'en dire. Je ne puis toutefois me dispenser de féliciter M. V. B. de ses efforts pour identifier les localités que mentionne Tavernier, reconstituer les divers itinéraires du voyageur et nous faire connaître, dans de précieuses notes, les produits minéraux ou végétaux dont il parle ; il fallait les travaux antérieurs de l'auteur et son séjour prolongé dans l'Hindoustan pour s'acquitter aussi bien de cette tâche ardue. Ce sont ces notes curieuses et instructives, c'est la conscience dont elle témoigne à chaque page qui donnent tant de prix à la traduction de M. V. Ball ; elle lui fait le plus grand honneur, ainsi qu'à son éditeur, et elle est digne du grand orientaliste et géographe Yule, sous le patronage duquel elle a été entreprise ¹.

Ch. J.

245. — Ed. BODEMANN. *Der Briefwechsel des G. W. Leibniz* in der kœnigl. œffentl. Bibliothek zu Hanover. Hannover, Hahn, 1889, 415 p. in-8. 12 m.

On se rend aisément compte de la peine et du temps qu'a coûtés à M. Bodemann cet inventaire de la partie de la correspondance de Leibniz qui est à Hanovre. Il a dû dépouiller, identifier, décrire et classer les 15,000 lettres échangées entre Leibniz et ses 1063 correspondants. Il l'a fait avec l'admirable conscience que lui connaissent tous ceux qui s'intéressent à Leibniz et à l'histoire de son temps. C'est un nouveau titre à leur gratitude.

Il y a là une abondance peu commune de documents précieux dont une bonne part est inédite, et le restera longtemps encore. L'histoire philosophique, scientifique, diplomatique et politique de cette époque aura plus d'une fois à y recourir. J'ai cru bon de relever, dans cet

1. Je ne veux point oublier de dire qu'au milieu de ses recherches, M. V. B. a eu la bonne fortune de retrouver une *Histoire des Joyaux*, de Chappuzeau, que ne cite aucune biographie du célèbre publiciste et pamphlétaire, et dont les éléments ont été, en 1665, tirés des Mémoires de Tavernier.

inventaire énorme, celles des lettres encore inédites qui paraissent, par l'analyse de leur contenu, être de première importance. Si l'énumération en est fastidieuse, peut-être ne sera-t-elle pas inutile.

64 (p. 15) lettre de Leibniz à Biber sur la Théodicée (mars 1716). — 188 (p. 42) 5 lettres philosophiques de L. à Cyprianus (1699-1706). — 208 (p. 45) 2 lettres philosophiques de L. à Dobrzensky (1695-1703). — 258 (p. 55) 20 lettres philosophiques de L. à Fardella (1690-1714). — 275 (p. 59) 9 lettres, philosophie et mathématiques, de L. à Fontenelle (1700-1704); une lettre non datée sur Papin, citée par extraits. — 283 (p. 61) 3 lettres de L. à Franckenau, dont une sur Descartes. — 295 (p. 65) 9 lettres, philosophie et mathématiques, de L. à l'abbé Gallois, dont 3 chez Gerhardt, et 6 inédites. — 347 (p. 75 sq.) extrait important (cité) d'une lettre de Habbeus von Lichtenstern à L. sur la situation politique (30 nov. 1669). — 390 (p. 86) 9 lettres de L. à Henfling sur la musique (1705-1709). — 491 (p. 117) 2 lettres de L. à Königsman sur les rapports de la philosophie et de la théologie et l'utilité d'une histoire de la métaphysique (1712). — 519 (p. 125) lettre de L. à La Loubère (envoyé extraordinaire de France à Siam) sur les Chinois, les langues de l'Inde (15 oct. 1691). — 529 (p. 130) 8 lettres de L. à Daniel Larroque de 1691-1694; lettres du 21 juillet 1691 sur Van Helmont le Jeune, le Testament politique de Richelieu, les lettres de Mazarin, etc. — 538 (p. 133) 3 lettres de L. à Læuwenhoek. — 544 (p. 135 sqq.) Correspondance entre L. et son frère utérin J. Friedr. L.; longs extraits intéressant la biographie du philosophe. — 549 (p. 140 sq.) 47 lettres du P. Le Long et 15 de L. (1704-1716); foule de renseignements philosophiques, philologiques, scientifiques, historiques, théologiques. — 552 (p. 142 sq.) lettre de L. au P. Lequin (1701) sur son éducation philosophique et sa connaissance de la scolastique. — 554 (p. 143) lettres de L. à Le Thorel sur les différends entre Bossuet et Fénelon (janvier 1699) et sur la condamnation du livre de Fénelon à Rome (avril 1699). — 598 (p. 164 sqq.) 7 lettres de Malebranche et 10 lettres de L. (1679-1711), le tout inédit. — 636 (p. 179 sqq.) 18 lettres philosophiques et mathématiques de L. à Mencke (1681-1706). — 657 (p. 188 sq.) lettre (citée) de L. à Moller sur l'alchimie (1698). — 676 (p. 195 sqq.) 37 lettres de Muratori et 30 de L. sur l'histoire de la maison d'Este et les Scr. rer. ital. — 749 (p. 227) 2 lettres de Quesnel et 2 de L. (1706) sur les Jésuites, la Grâce et la Théodicée. — 760 (p. 231 sqq.) 8 lettres de L. au marquis de Reffuge (1697-1706) sur la maison d'Este, la papesse Jeanne, Flodoard, Azo, etc. — 768 (p. 236 sqq.) lettre de L. à Nic. Remond sur le P. Buffier (6 déc. 1715; manque dans le recueil de Des Maizeaux). — 774 (p. 239) 6 lettres théologiques de Von Reuschenberg, 6 de L., surtout sur le concile de Trente. — 805 (p. 252 sq.) lettre de L. à Scheffer sur le dictionnaire de l'Académie : il est mauvais de chercher à fixer la langue dans l'état où elle se trouve. — 840 (p. 268 sqq.) 80 lettres de Schulenburg, 51 lettres de L.

(1698-1716), surtout politiques : mort de Sophie-Charlotte, Malplaquet, etc. — 843 (p. 270 sq.) correspondance entre L. et Schuller au sujet de Spinoza (M. L. Stein en a récemment tiré parti). — 853 (p. 274) 2 lettres de M^{lle} de Scudéry, 4 de L. (1697-1699) paraissent être curieuses; elle lui fait l'éloge de Péllisson et du roi (lettre autographe); L. répond par l'éloge de ses romans. — 854 (p. 275-278) 20 lettres de Seckendorf, 19 de L. (1682-1692) du plus haut intérêt : affaires politiques et religieuses, impiété croissante, Pascal, Huet, Descartes, Malebranche, Bayle, Tentzel, Bossuet, le piétisme, etc. — 876 (p. 286-295) 29 lettres de Spanheim et 35 de L. (1692-1710) d'histoire et surtout de politique, mais aussi de linguistique et d'ethnographie; Spanheim sur l'affinité des langues persane et allemande; L. sur le gaélique et l'allemand, l'allemand et le slave, le finnois et le hongrois; L. sur des lettres nouvellement retrouvées de Béranger de Tours; sur Gudius; sur l'hypothèse de Hartsoeker, que la matière est composée de parties tout à fait dures et de parties tout à fait liquides; sur l'explication absurde des mythes anciens par la religion juive, et l'utilité qu'il y aurait à dégager des mythes ce qu'ils contiennent d'histoire; sur sa correspondance avec Bossuet et Pirot, sur Huet, sur les affaires de Hanovre. Sp. sur les essais d'union religieuse et le projet d'un neuvième électorat. L. sur Fénelon et l'amour pur; sur l'élévation du Brandebourg à la dignité d'un royaume et la joie qu'il en ressent; sur les dangers qui menacent la liberté de l'Europe si les Bourbons l'emportent en Espagne, etc. Plusieurs autres données par Klopp. — 883 (p. 304 sqq.) 10 lettres de Spener (le piétiste) et 10 de L. : philosophie et théologie. — 921 (p. 334 sqq.) 5 lettres importantes (mathématiques et astronomie) de L. à Thevenot. — 933 (p. 339 sqq.) lettres de L. à Toland (du 25 février 1710 : Giord. Bruno : « Son génie paraît médiocre... »); lettre non datée sur l'affaire Sacheverell. — 937 (p. 342) L. à Tournemine. — 943 (p. 345-351) lettres de L. à Tschirnhaus (1677-1713), dont plusieurs manquent chez Gerhardt; mathématiques et philosophie; une lettre importante, non datée, sur l'âme des bêtes, Malebranche et Arnaud : « Le père Malebranche a beaucoup d'esprit, mais M. Arnaud écrit avec plus de jugement. Il y a quantité de jolies pensées dans la recherche de la vérité, mais il s'en faut beaucoup, que l'auteur ait pénétré bien avant dans l'analyse et généralement dans l'art d'inventer », etc.; lettre de mai 1698, très vive de ton, sur Descartes. — 954 (p. 355 sqq.) du 15 avril 1695, longue lettre de L. au P. Verjus (citée) très vive contre les cartésiens; plan d'une philosophie par démonstrations incontestables; du 2 déc. 1697, sur la Chine, puis encore sur les cartésiens; spéciale universelle; de la fin de 1698, *characteristica universalis*, puis nouvelle attaque contre les cartésiens; le Jésuite espère la conversion de L. au catholicisme; L. répond dans une lettre à Burnet du 14 déc. 1705 (citée). — 957 (p. 362) lettre de L. à Villars qui vient de prendre le commandement de l'armée des Cévennes : « Je vous avoue, grand

Maréchal, que je n'aurois jamais crû, qu'on eût du connoître par Vous l'excès de l'avilissement et de la prostitution de la nation Française », etc. — 961 (p. 363) lettre philosophique de L. à Vogel (8 févr. 1671), importante, donnée tout entière. — 971 (p. 370 sqq.) 13 lettres philosophiques de L. à Gabriel Wagner (1596-1708), dont plusieurs inédites. — 1010 (p. 391 sqq.) 78 lettres de Chr. Wolff, 41 de L., plusieurs inédites, dont quelques-unes importantes.

LUCIEN HERR.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Émile CAMAU vient de publier (Paris, Berger-Levrault. 1890. In-8°, 282 p. 3 fr. 50), un livre intitulé *La guerre dans les Alpes* où il raconte de fort instructive façon ses souvenirs des manœuvres alpines. On y remarquera plusieurs chapitres qui intéressent l'historien et le géographe : ce sont ceux que l'auteur a intitulés *Pages d'histoire*, *La guerre en montagne* et *La vallée de la Vésubie*. Le livre est indispensable à ceux qui veulent bien connaître la région alpine et notre frontière du sud-est.

— La même librairie (Berger-Levrault. In-8°, 590 p. 5 fr.), publie une nouvelle édition du livre de M. Gabriel THOMAS, *Du Danube à la Baltique, Allemagne, Autriche-Hongrie, Danemark, Description et souvenirs*. On trouvera dans ce gros livre, non de pittoresques descriptions et de piquants souvenirs, mais des choses réellement vues et narrées avec conscience et sincérité. C'est un des meilleurs récits de voyages qui aient l'Allemagne pour objet.

ITALIE. — M. GAROFALO, pour faire suite à ses *Fastes des tribuns de la plèbe*, à Rome, dont il a été rendu compte dans cette revue, vient de publier les *Fastes des Édiles de la plèbe* (*I Fasti degli edili plebei*, Catania, 1890, imprimerie Galati, 23 pages), en y ajoutant comme appendice un court travail sur l'origine et les élections des tribuns et des édiles de la plèbe (Catania, 1890, imp. Martinez, 132 pages), travail suivi d'un index alphabétique de ces différents magistrats. Une autre brochure, parue en même temps et intitulée *L'Orazione nella storia di Roma*, contient la liste des orations et des magistrats qui en ont été honorés (imp. Martinez; 25 pages).

— M. DE RUGGIERO vient de faire paraître (Rome, Pasqualucci) deux nouveaux fascicules de son *Dizionario epigrafico*. Articles principaux qui y sont contenus : *Annus*, *Ansarium*, *Antoninus*, *Anulus*, *Apollinares* (ludi), *Apollinaris* (legio), etc.

— Le premier numéro du *Bulletino della Società Dantesca italiana* vient de paraître avec la date de mars 1890, à la typographie S. Landi, de Florence (67 p. in-8°; prix : 2 fr. 50). Il contient, avec la liste des membres de la Société et les pièces relatives à sa fondation, le dépouillement bibliographique des travaux se rattachant à Dante parus dans le cours de 1889. Ce travail fort bien fait, dû à M. Michele Barbi, sera continué dans les numéros suivants. On sait que le but principal de la Société est de donner un texte critique de la *Commedia* et des *Opere minori* de Dante.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 mai 1890.

Le Ministre de l'Instruction publique prie l'Académie de présenter deux candidats à la chaire de droit civil et canonique du moyen âge, vacante à l'Ecole des chartes, par suite du décès de M. Ad. Tardif. L'assemblée des membres du conseil de per-

fectionnement et des professeurs de l'Ecole des chartes a déjà présenté, pour cette chaire, en première ligne M. Paul Viollet, en seconde ligne M. E.-J. Tardif.

La désignation de deux candidats est mise à l'ordre du jour de la prochaine séance. M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, donne par lettre des détails sur diverses découvertes et communications faites récemment en Italie. A cette lettre est jointe la copie des inscriptions suivantes, relevées à Ain-Kebira (Afrique), par MM. Audollent et Letaille :

1° NOME MARTV
RIS CALENDIONI
SAIVTES QVI BOT
VM CONPLEBERV
T

*Nomen martu
ris Calendioni
s ajutes (=adjuves) qui vot
um Conplebreru(n)
t*

2° T HIC REQVI
EBIT BONE ME
MORIE IN PACE
PONTVS BIXIT
ANNOS IIII MEN
SES VII DIES III DP
V KL FBS OSCA

3° IC RECIVIEBIT BONE
MEMORIE FORTVNA
TA ANICVLA IN PACE
DEPOS ITAVN KLS IVLIAS

4° FLORE BONE M
EMORIE CON
IVGI QVETVS
MARITVS MENSAM
PERPETVAM POSV
IT QVAE VIC SIT AN
NIS LX DECESSIT O
CTAV · KAL MARTIAS
ANNO PROVICIAE
CCCX (a. 349)

M. l'abbé Duchesne présente des observations sur deux points touchés incidemment dans cette lettre :

1° L'inscription de Tixter, trouvée par M. Audollent et précédemment communiqués à l'Académie, dans laquelle sont mentionnées en 359 des reliques de la vraie croix, ne nous apprend aucun fait nouveau et ne saurait être alléguée comme une confirmation des récits relatifs à la découverte de cette relique par l'impératrice sainte Hélène;

2° Le manuscrit 7172 du Vatican, cité par M. Geffroy, d'après un travail de M. Paul Guiraud, comme remontant au ix^e siècle, ne saurait être plus ancien que le xi^e siècle.

M. Georges Perrot, en son nom et au nom de son collaborateur, M. Chipiez, remercie l'Académie de la haute distinction qu'elle a accordée à *l'Histoire de l'art dans l'antiquité*, en décernant à cet ouvrage le prix fondé par M. Louis Fould.

Sur la proposition de la Commission des Ecoles d'Athènes et de Rome, M. Lechat, membre de l'Ecole française d'Athènes, est désigné au choix de la Société centrale des architectes, pour la grande médaille que cette Société donne tous les ans à l'auteur d'un travail archéologique. M. Lechat s'est distingué par les fouilles qu'il a dirigées à Corfou et par ses études sur les sculptures archaïques de l'Acropole d'Athènes.

M. Héron de Villefosse communique diverses inscriptions relevées en Syrie par des Pères missionnaires de la Compagnie de Jésus, savoir :

1° Une inscription latine votive, de l'époque des Antonins, trouvée à Masy (Anti-Liban), entre Baalbeck et Chalcis. par le P. Jullien;

2° Une inscription grecque trouvée par le même religieux à Talanissus, aujourd'hui Deir-Séman, entre Alep et Antioche : elle est écrite en petits dés noirs au sommet d'une belle mosaïque qui recouvre entièrement le sol d'une ancienne chapelle chrétienne; elle mentionne un *périodente*, sorte de dignitaire ecclésiastique, du nom de Jean;

3° Une dédicace à Hérode, commandant des cavaliers chalcites, trouvée par le P. Kersauté à Sour, dans le Ledja, où se trouvait autrefois la caserne de ces cavaliers.

M. Héron de Villefosse, à propos de la seconde de ces découvertes, signale les inscriptions analogues de la grande mosaïque de Sour-Bahar et des basiliques chrétiennes d'Orléansville et de Tipasa de Maurétanie.

M. le marquis de Vogüé dit que la découverte du P. Jullien confirme une loi générale qu'il avait lui-même soupçonnée sans se trouver en mesure de la vérifier : toutes les basiliques chrétiennes de l'Orient et de l'Afrique, au iv^e, au v^e et au vi^e siècle, étaient pavées de mosaïques de marbre, avec inscriptions commémoratives.

M. Clermont-Ganneau signale des mosaïques et des inscriptions de ce genre, avec des noms d'évêques ou de dignitaires ecclésiastiques, sur plusieurs points de la Palestine et de la Syrie, notamment à Emmaüs (Nicopolis), et de l'autre côté de la mer Morte, à Madeba.

M. l'abbé Duchesne insiste sur l'intérêt spécial que présente la mention du *périodote*. On appelait ainsi, vers le *v^e* siècle, le chef du clergé d'une localité non pourvue de siège épiscopal. On peut donc tirer, des textes qui le nomment, des renseignements précis pour la géographie ecclésiastique de cette époque.

M. Le Blant lit une étude sur le traité talmudique *Aboda Zara*, contenu dans le tome XI du *Talmud de Jérusalem*, traduit par M. Moïse Schwab. On trouve dans ce traité des prescriptions très minutieuses sur la façon dont les juifs devaient se comporter au milieu de la société païenne. M. Le Blant insiste sur l'analogie que présentent la condition et l'attitude des juifs, telles qu'elles sont décrites dans cet ouvrage, avec celles des premiers chrétiens, dans l'empire romain, au temps du paganisme.

M. Salomon Reinach communique une curieuse inscription en dialecte éolien, remontant à la fin du *iv^e* siècle avant notre ère, qui a été découverte, récemment, à 10 kilomètres, au nord de la ville d'*Aegae*, en Eolide. C'est une convention entre les habitants du district d'*Aegae* et ceux de l'Olympe, relative au passage du petit bétail d'un territoire à l'autre; elle exempte de droits les chèvres et les agneaux et stipule que les bœufs et les brebis ne payeront pas de redevance pour la laine qu'ils portent. L'Olympe dont il s'agit n'est pas le massif célèbre de la Bithynie, mais une montagne à l'est de Smyrne, qui était seulement connue par un texte de Pline. La partie du texte dont la lecture est certaine, ne fournit pas moins de cinq mots ou formes qui manquent à tous les lexiques.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : BARBIER DE MEYNAUD; *Dictionnaire turc-français*, 8^e livraison; — par M. Menant : *Collection de Clercq*, t. II, 1^{re} livraison; — par M. le marquis d'Hervey-Saint-Denys : RAYNAUD (Georges), *Étude sur le codex Troano*; — par M. Georges Perrot : *Collection Eugène Piot*, etc.; — par M. A. Croiset : CROISSET (Alfred et Maurice), *Histoire de la littérature grecque*, tome II; — par M. Schlumberger : BLANCHET (Adrien), *Manuel de numismatique du moyen âge*; — par M. Delisle : DUHAMEL (L.), *les Origines de l'imprimerie à Avignon*; — par M. de Lasteyrie : LASTEYRIE (Robert de) et LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène), *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France*, 5^e livraison.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 23 avril et 14 mai 1890.

M. Chatel fait une communication sur une mosaïque découverte à Jourmont (Jura), en 1754.

M. l'abbé Duchesne présente, au nom de la Société des Bollandistes, une brochure intitulée : *Passiones tres martyrum Africanorum*. Ces trois documents inédits ont un grand intérêt pour l'histoire de l'Eglise et des institutions romaines en Afrique.

M. Müntz communique de nouveaux renseignements sur une série d'architectures avignonnaises du *xiv^e* siècle, Guillaume d'Avignon, qui construisit, en 1333, un pont à Raudnitz en Bohême; Jean Poisson qui dirigea, de 1335 à 1338, la restauration de saint Pierre de Rome; Jean de Voubières et Pierre Obrie, architectes du palais des papes et enfin sur Bernard de Manse et Henri Clusel, architectes des monuments élevés à Montpellier par Urbain V.

M. Collignon défend l'authenticité contestée par quelques auteurs d'un vase du Musée d'Athènes. Les sujets représentés sont les suivants : en premier lieu, deux êtres mixtes à tête humaine et à corps d'animal affrontés, puis une scène de chasse où l'on voit un chien poursuivant deux sangliers. M. Collignon, par des considérations tirées des dessins eux-mêmes, maintient son opinion déjà exprimée en faveur de l'authenticité et indique le milieu du *vi^e* siècle comme l'époque probable de la confection de ce vase.

M. Courajod, à l'occasion d'un manuscrit à vignettes du Musée Plantin à Anvers, donne une nouvelle preuve de la coexistence dans les ateliers, à la fin du *xiv^e* siècle, d'escouades d'artistes de nationalités différentes. Dans ce manuscrit, on peut distinguer entremêlées des miniatures des écoles allemande, franco-flamande et italienne. Le manuscrit n'a pas été terminé. Une certaine quantité de feuillets ne portent que des esquisses non gouachées, ce qui permet de juger de la finesse et de la grâce des dessins gothiques.

M. Mowat donne connaissance d'une lettre de M. Decombe, directeur du Musée de Rennes, annonçant la découverte d'une douzaine de bornes milliaires ayant servi de matériaux de construction dans les anciens remparts de la ville. On rencontre sur ces monuments le nom des empereurs Septime Sévère, Maximin Victorin et Tetricus.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23

— 9 juin —

1890

Sommaire : 246. Yéfeth, Commentaire de Daniel, p. p. MARGOLIOUTH. — 247. DUCHESNE, Le Liber pontificalis. — 248. P. FABRE, Le Liber censuum de l'Eglise romaine, I. — 249. PIRENNE, La constitution de Dinant au moyen-âge. — 250. COVILLE, Les Cabochiens. — 251. DE PIMODAN, La mère des Guise. — 252. BURT, François de Guise. — 253-254. KÆRTING, Le roman au XVII^e siècle. — 255. VENGEROV, Dictionnaire des écrivains russes, I. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

246. — **A commentary on the book of Daniel** by Jepheth ibn Ali the Karaïte edited and translated by D. S. MARGOLIOUTH, M. A., Laudian professor of arabic in the university of Oxford. — *Anecdota Oxoniensia*, vol. I, part. III, semitic series. — Oxford, Clarendon press, 1889, in-4, xiii-96 et 153 p.

La version arabe des Livres bibliques de Yéfeth, accompagnée de commentaires, nous est parvenue dans un assez grand nombre de manuscrits, qui témoignent de l'activité scientifique des Karaïtes au moyen âge et du crédit dont la version et les commentaires de Yéfeth jouissaient auprès de ses coreligionnaires. Notre siècle qui s'intéressé tant aux études d'histoire religieuse, ne pouvait laisser ces documents dans l'oubli. On doit à M. l'abbé Bargès une édition de la version des Psaumes et du commentaire du Cantique des Cantiques, à MM. Hoffmann, Auerbach et Neubauer la publication de quelques extraits d'autres commentaires. Le commentaire du livre de Daniel a paru récemment par les soins de M. Margoliouth dans les *Anecdota Oxoniensia*. En même temps, M. Hørning publiait à Londres une description critique et détaillée de manuscrits karaïtes, récemment acquis par le British museum, qui donnent le texte hébreu transcrit en caractères arabes avec la version et les commentaires de Yéfeth et d'autres auteurs karaïtes.

Le commentaire de Daniel est une des dernières œuvres de Yéfeth et doit être placé au commencement du XI^e siècle, vers 1010, comme l'établit M. M. Au point de vue de l'exégèse biblique, il est de médiocre valeur. Les connaissances de l'auteur en hébreu et en araméen sont superficielles, au jugement de M. M. Ce commentaire est, en outre, dépourvu des observations grammaticales qu'on rencontre dans les autres parties de Yéfeth. L'histoire, d'un autre côté, y est à peu près nulle. Yéfeth n'a que des notions vagues des temps anciens; en ce qui concerne les événements de son époque, auxquels il rapporte quelques-unes des prédictions de Daniel, ses allusions aux conquêtes des Carmates sont évidentes, comme le remarque M. M., mais elles ne révèlent rien de particulier.

Le texte, édité avec soin et accompagné de variantes, ne présente pas de grandes difficultés; néanmoins, on sera reconnaissant à l'éditeur d'en avoir donné une traduction anglaise. M. Margoliouth ne s'est pas contenté d'étudier le commentaire de Daniel, mais il a parcouru les commentaires des autres livres dans les éditions qui en ont été publiées ou dans les ms. qu'il a eus à sa disposition. Il a relevé, au cours de ses lectures, les mots arabes présentant des formes rares ou des sens nouveaux, dont une partie ne se trouve pas dans les dictionnaires, même dans les *Suppléments* de Dozy, et il a joint à son édition un glossaire de ces locutions. Celles-ci sont, il est vrai, de valeur inégale; la plupart appartiennent vraisemblablement à l'arabe, mais d'autres, empruntées à l'hébreu ou à l'araméen, doivent être considérées comme propres au dialecte des juifs. L'habitude de ces glossaires si utiles tend à se généraliser; elle marque un progrès sensible sur les anciennes éditions et on ne saurait trop remercier les auteurs de ces contributions lexicographiques.

Rubens DUVAL.

Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome.

247. — *Le Liber pontificalis*, texte introduction et commentaire, par M. l'abbé L. DUCHESNE, ancien membre de l'Ecole française de Rome, professeur à l'Institut catholique de Paris. Paris, Thorin, 1889. I, cclxii-536 pages; II, 444 pages in-fol. (en 5 fascicules).

248. — *Le Liber censuum de l'Eglise romaine*, publié avec une préface et un commentaire par M. Paul FABRE, ancien membre de l'Ecole française de Rome. Premier fascicule. Paris, Thorin, 1889, 144 pages in-fol.

J'annonçais ici même, il y a douze ans ¹, les premiers travaux de l'Ecole de Rome qui, unie à l'Ecole d'Athènes, venait de fonder la *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*. L'étude de M. l'abbé Duchesne sur le *Liber pontificalis*, les recherches de M. Müntz sur l'œuvre archéologique de Jacques Grimaldi, un essai de M. Clédât sur le *Mystère provençal de sainte Agnès*, ouvraient cette publication qui, depuis lors, s'est continuée avec éclat, tenant admirablement les magnifiques promesses du début. L'activité scientifique de l'Ecole de Rome n'est point contenue dans les limites de ce recueil qui compte aujourd'hui 55 volumes in-8. Elle a créé parallèlement à la *Bibliothèque* in-8 primitive, deux publications destinées, l'une, aux communications de peu d'étendue, les *Mélanges d'archéologie et d'histoire*; l'autre, aux grandes entreprises scientifiques; je veux parler de la *Bibliothèque* in-folio où ont pris place les *Registre des papes*, publiés par MM. Elie Berger, Grandjean, Digard, Faucon, Thomas, Langlois, Auvray, le *Liber pontificalis*, édité par M. l'abbé D., le *Liber censuum*, confié aux soins de M. Paul Fabre. Il est peu d'exemples d'un labeur aussi actif et aussi fécond.

Je voudrais aujourd'hui faire connaître à nos lecteurs les publications de M. l'abbé Duchesne et de M. Paul Fabre.

1. Voyez la *Revue critique* du 24 août 1878.

— Le *Liber pontificalis* est cette célèbre chronique ou histoire des papes, devenue au moyen âge quasi officielle, attribuée faussement à Anastase. Aux yeux de M. l'abbé D., le premier noyau du *Liber pontificalis*, œuvre poursuivie ultérieurement par de nombreux continuateurs, date du milieu du vi^e siècle : cette partie initiale du *Liber pontificalis*, est une œuvre entièrement privée ; il en est de même des premières additions. A partir du commencement du viii^e siècle, le *Liber pontificalis* est rédigé dans l'entourage même du pape et atteint sa plus haute valeur au point de vue de l'histoire générale. Il se continue de siècle en siècle jusqu'au pontificat de Martin V. C'est avec ce pontificat que sera close cette magnifique publication. Elle s'étend à l'heure actuelle jusqu'à la dix-neuvième année du pontificat d'Alexandre III. Une seule et assez prochainé livraison terminera l'ouvrage.

Les conclusions critiques auxquelles est arrivé M. l'abbé D. sont en grande partie nouvelles. Comme toute découverte historique importante, elles ont provoqué la contradiction. L'idée d'un *Liber pontificalis*, rédigé au vi^e siècle, chagrinait le regretté Waitz : il entama avec M. l'abbé D., sur la question du *Liber pontificalis*, une polémique des plus intéressantes. L'érudition du savant abbé est vive, mais en même temps persuasive : aussi Waitz se rapprochait-il peu à peu et, comme malgré lui, de son adversaire. Les deux érudits allaient peut-être se rencontrer¹, lorsque la mort enleva à la science le vénérable Waitz à demi-convaincu. Ceux qui n'ont point, comme l'abbé D., le bonheur de convertir (du moins un peu) leurs adversaires avant la mort, le féliciteront tout particulièrement d'un si rare et si doux succès.

Je n'ai pas, comme Waitz, étudié personnellement l'histoire du *Liber pontificalis*, et mon adhésion est sans valeur aucune. Ce que je vois, ce que je sens, c'est l'extrême difficulté du sujet ; c'est aussi la vaste érudition, la critique assurée et ferme de l'abbé Duchesne. Il nous a donné lui-même, dans un résumé rapide, quelque idée des difficultés de l'entreprise. « Les manuscrits du *Liber pontificalis* sont en très grand « nombre, écrit l'éditeur de cette chronique célèbre ; j'en ai étudié environ cent cinquante, et je ne me flatte pas d'avoir tout vu. La « classification des manuscrits, pour un ouvrage quelconque, est toujours une tâche assez délicate, qui exige beaucoup de patience et de « sagacité. Mais ces difficultés sont incomparablement plus grandes, « quand il s'agit d'un texte comme celui du livre pontifical qui n'a « point été écrit d'un trait, par un seul et même auteur, mais « repris et continué pendant plusieurs siècles par une quantité de « personnes différentes. Les notices pontificales ont été quelque- « fois rédigées une à une, soit par divers auteurs, soit par la même « personne qui s'y mettait à plusieurs reprises ; d'autres fois, surtout

1. Voyez pour ces discussions Waitz dans *Neues archiv.*, t. IV, p. 217 et suiv. ; t. V, p. 211 ; t. IX, p. 464 ; t. X, p. 461 ; t. XI, deuxième cahier ; l'abbé Duchesne dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. VI.

« au commencement, elles semblent avoir été rédigées et ajoutées par séries, trois ou quatre à la fois. Ces continuations ont été insérées dans des manuscrits déjà divergents pour la partie antérieure. Le complément une fois fait, il s'est bientôt produit des divergences nouvelles; le groupement introduit par les divergences des continuations ne suit pas nécessairement le groupement établi par les divergences de la partie primitive : il serait même étonnant qu'il le suivît. De là, un perpétuel changement des rapports entre les manuscrits. » Tel manuscrit ou tel groupe de manuscrits pourra représenter, pour le commencement, la tradition la plus pure; à partir d'un certain point de la série pontificale, « il perdra cette situation prééminente, quitte à la reprendre plus tard et à la reperdre encore, et ainsi de suite ». Il faudrait donc, semble-t-il, presque à chaque vie, recommencer le classement. En fait, la situation relative des manuscrits donne lieu à de très grandes difficultés; mais les choses ne sont pas poussées jusqu'à ce point extrême de rendre nécessaire un classement nouveau pour chaque vie de pape. Le *Liber pontificalis* semble avoir été longtemps continué sur un manuscrit unique ou sur des copies peu nombreuses : les mêmes vicissitudes de transmission ont atteint et modifié de la même façon un bon nombre de notices. Par suite, le classement des manuscrits n'est pas à refaire aussi souvent qu'on pourrait le supposer à première vue¹.

Il me paraît infiniment probable que la science s'en tiendra aux classements de l'abbé D., et que son texte du *Liber pontificalis* ne sera sérieusement modifié. Les préfaces du savant éditeur sont, avec les notes qui suivent l'histoire de chaque pontificat, une mine merveilleuse de renseignements historiques, archéologiques, etc., puisés aux sources les plus pures. L'abbé D., comme tout travailleur sérieux, se corrige volontiers. J'ai plus de foi dans les corrections qu'il pourra de temps en temps nous offrir qu'en celles que je pourrais proposer aujourd'hui.

— Le *Liber censuum Romane ecclesie* a été rédigé en 1192 par le camérier Cencius, en d'autres termes, par l'intendant général des finances du pape. Ce Cencius (devenu lui-même pape sous le nom d'Honorius III) nous a donné sous ce titre quelque chose comme le budget de certaines recettes ordinaires de la cour de Rome à la fin du ^{xii}^e siècle. Muratori avait donné du *Liber censuum* une édition insuffisante. Celle de M. F., dont il n'a paru encore qu'un seul fascicule, semble devoir satisfaire aux exigences de la critique la plus sévère et la plus minutieuse. L'introduction paraîtra ultérieurement; mais, dès à présent, d'abondantes notes (trop abondantes peut-être) nous renseignent sur toutes les questions que soulève la partie du texte publié, notamment sur la valeur des monnaies diverses mentionnées par Cencius. A ce propos, M. F. cite, avec pleine confiance, une ordonnance de Philippe le

¹. Duchesne, *L'historiographie pontificale au viii^e siècle*, pp. 3, 5. (Extrait des *Mél. d'archéologie et d'histoire*, 1884.)

Bel, de 1305, sur la valeur du gros tournois. M. de Vienne a démontré tout récemment (et postérieurement à la publication de ce premier fascicule) que ces évaluations officielles, sentant quelque peu le cours forcé, n'ont pas le caractère rigoureux et absolu qu'on leur a trop facilement attribué. Le cours vrai s'établissait de lui-même; la banque et le commerce le faisaient, non pas un édit¹. C'est là une considération importante dont il faudra désormais tenir compte.

Le *Liber censuum* mentionne à chaque page les redevances dues par des églises qui s'étaient mises sous la protection particulière du pape. L'origine de cette situation canonique spéciale des monastères exempts (lesquels d'ailleurs ne payaient pas tous une redevance) vient d'être l'objet d'une étude très remarquable, entreprise par M. le docteur Blumenstock. Je signale à M. Fabre ce travail tout récent². Il sera fort utile au savant éditeur du *Liber censuum* pour son introduction encore attendue.

V.

249. — *Histoire de la constitution de la ville de Dinant au moyen-âge*, par H. PIRENNE. (Université de Gand. Recueil de travaux publiés par la faculté de philosophie et lettres, 2^e fascicule. Gand, librairie Clemm, 1889. 1 vol. in-8, vi-119 p.

L'histoire de la constitution des villes liégeoises n'avait été jusqu'ici l'objet d'aucune étude spéciale. Le livre que vient de publier M. Pirenne sur Dinant-sur-Meuse comble donc une importante lacune de l'histoire municipale, en nous fournissant des éléments de comparaison qui faisaient complètement défaut pour toute cette région. C'est à ce point de vue qu'il importe de signaler à l'attention ce savant travail, qui peut être d'ailleurs cité comme un véritable modèle, tant par la sûreté et la précision des résultats que pour les nombreux et intéressants rapprochements qu'il suggère.

Le volume de M. P. est divisé en cinq chapitres. Dans le premier, consacré à l'histoire des origines de la ville et de son premier développement, l'auteur, grâce à un précieux document dont la rédaction doit être fixée un peu avant l'année 1047, nous donne des notions exactes sur l'administration de Dinant au XI^e siècle. Peu de villes possèdent un texte aussi explicite pour les institutions de l'époque qui précéda la période communale. M. P. en a tiré le meilleur parti. Il nous montre la ville divisée, au point de vue de la juridiction, entre deux seigneurs, le comte de Namur et l'évêque de Liège, et nous énumère ensuite leurs droits respectifs. A cette époque, les habitants, et cela est important à constater, n'interviennent en rien dans l'administration. Le pouvoir du comte offre un caractère différent, suivant les lieux sur lesquels il s'exerce. Il apparaît à la fois comme ayant, sur certains domaines, les

1. M. de Vienne, *Des malentendus habituels au sujet des anciens procédés monétaires*, Nancy, 1890.

2. Blumenstock, *Der päpstliche Schutz im Mittelalter*, Innsbruck, 1890.

droits d'un propriétaire, sur d'autres, les droits d'un avoué-lige, sur d'autres enfin, et ces derniers comprennent la plus grande partie de la ville et de son territoire, les droits d'un représentant de l'autorité souveraine, c'est-à-dire d'un justicier. Cette distinction entre la propriété et la justice est à tous égards capitale. C'est surtout pour l'avoir négligée que tant d'historiens locaux ont entièrement méconnu le caractère des institutions urbaines antérieures à l'organisation communale. Le comte qui résidait à Namur n'administrait pas directement la *centène* de Dinant. Il déléguait ses pouvoirs à des *ministeriales*, parmi lesquels étaient recrutés les *échevins*, identiques aux *monetarii*, et le *maire*, le *ministerialis comitis* par excellence. Les revenus que le comte tirait de la ville constituaient des *justiciae*, provenant pour la plupart du droit de tonlieu et de la réglementation du commerce. Il faut y ajouter la monnaie et la surveillance de la route royale. Cette dernière s'exerçait à Dinant d'une manière qui, pour n'être pas absolument spéciale à cette ville, n'en est pas moins digne d'être rapportée. Chaque année, un homme à cheval, une lance posée en travers sur sa selle, parcourait la ville d'un bout à l'autre. Tout ce qui s'opposait à son passage devait être abattu ou racheté au bon plaisir du comte. Quant à la juridiction de l'évêque de Liège, elle s'exerçait sur plusieurs églises qui formaient dans la ville une enclave complètement soustraite à l'autorité comtale. Il n'y avait aucun rapport entre sa juridiction et celle du comte. En 1070, un diplôme de l'empereur Henri IV modifia de fond en comble cette situation, en accordant à l'évêque de Liège tous les droits régaliens qui constituaient le *comitatus*, concession qui eut pour résultat de mettre fin à l'intervention du comte dans la ville. Cette brusque substitution d'un pouvoir à l'autre est on ne peut plus digne d'être remarquée. M. P. fait observer avec raison que le comte de Namur n'est point devenu burgrave, comme tant d'autres comtes de l'empire. Le rapprochement entre les attributions de ce dernier et celles des burgraves de Spire, Worms, Mayence, Metz, Ratisbonne, Toul et Genève, montre bien que ceux-ci ne sont que des comtes transformés. Le changement qui se produit à Dinant par la substitution de la juridiction épiscopale à la juridiction comtale est une conséquence de la politique impériale, dont le but constant a été, dans les Pays-Bas, de diminuer l'influence des princes laïcs au profit des princes ecclésiastiques. L'étude de l'histoire de Dinant à cette période jette donc de vives clartés sur l'évolution du nombre de villes pour lesquelles on ne possède pas de texte aussi explicite. Tout cela est fort bien présenté dans le livre de M. P. Son exposition est précise, serrée, parfois même presque trop condensée. Il ne donne aucun détail oiseux, allant droit au but et ne multipliant les comparaisons que là où elles sont nécessaires et suggestives ¹.

1. Bien que le texte de 1047 (ou environ) ait été déjà publié trois fois, M. P. aurait dû, semble-t-il, le donner à nouveau, vu son importance. Cela lui eût évité de nombreuses citations qui, dispersées, n'ont pas toujours toute la clarté désirable pour le lecteur qui n'a sous la main ni Waitz, ni Wauters, ni Bormans.

Au cours des ^x^e et ^{xii}^e siècles, la ville, grâce à l'extension du commerce et surtout de l'industrie du cuivre, prend un développement de plus en plus considérable. Un grave changement politique, la formation d'une bourgeoisie, résulte de ce fait. L'échevinage subit une transformation profonde. Il apparaît dès lors comme un tribunal strictement urbain, sans perdre pour cela son caractère seigneurial. C'est, en quelque sorte, le tribunal naturel des habitants qui en sont devenus les maîtres. Cette révolution intérieure ne s'est produite ni à la suite d'une révolte, ni au moyen d'une concession formelle de la part des évêques. L'avènement de la bourgeoisie n'est que le résultat fatal de sa prépondérance économique sur les anciens *ministeriales*. Aussi bien à Dinant que dans les autres villes liégeoises, le maire n'est jamais devenu un magistrat communal. La question de l'origine des jurés et de leurs attributions se présente pour toutes ces villes comme extrêmement obscure. C'est en 1196 qu'ils apparaissent à Dinant pour la première fois. Il est incontestable, toutefois, que leurs fonctions ont eu dès le début un caractère essentiellement communal. Ce qu'il importe de remarquer ici, c'est que cette distinction des magistrats urbains en deux groupes, les échevins d'une part et les jurés de l'autre, différencie d'une manière aussi nette que possible la constitution des villes liégeoises d'avec celle des villes flamandes. Ce caractère permet, en outre, de rapprocher le type constitutionnel des villes liégeoises de celui de plusieurs villes picardes. Cette organisation, si curieuse et si particulière à tous égards, a été récemment mise en lumière à propos de Saint-Quentin et de Noyon. La distinction des deux juridictions, trop longtemps confondues par les historiens, avait été complètement méconnue jusqu'à ces dernières années. Il faut la considérer désormais comme dûment établie. M. P. apporte une nouvelle confirmation en faveur de cette théorie, dont la portée est encore plus générale qu'on ne l'avait cru tout d'abord. Au point de vue de l'histoire des institutions communales, les conséquences en sont tout à fait décisives.

Le chapitre III est consacré au tableau des différentes classes sociales entre lesquelles la population se trouvait répartie. En face de la haute bourgeoisie ou *patriciat*, se dressait le commun, divisé lui-même en deux groupes nettement tranchés : les batteurs de cuivre qui représentaient la grande industrie et les petits métiers qui travaillaient uniquement pour le marché local. Les luttes et les rivalités qui se produisirent forcément entre ces trois partis sont l'un des côtés les plus instructifs de l'histoire Dinantaise. Les batteurs jouaient à Dinant le même rôle que les tisserands dans les villes flamandes. La constitution de 1348 est le résultat de ces luttes. Elle établit entre les trois fractions de la *bourgeoisie* un équilibre qui se maintint durant des siècles. L'organisme communal de la ville est dès lors complètement formé. Nous avons eu occasion de le démontrer nous-même : c'est là un côté de l'histoire municipale sur lequel on ne saurait trop insister. Rien de plus

complicé ni de plus variable que l'étude des situations respectives et des intérêts si souvent opposés des diverses factions qui se partageaient l'administration des villes. Faute de le déterminer exactement, le secret de l'évolution politique des communes échappe entièrement. Il ne nous semble pas douteux qu'au fur et à mesure de leurs progrès, les études d'institutions municipales n'arrivent à mettre cette question, pour ainsi dire, au premier plan.

Le chapitre suivant est consacré à l'examen détaillé des différents rouages de l'organisation communale. M. P. y traite successivement des attributions administratives du conseil et des assemblées de la généralité, des fonctionnaires municipaux, des finances dont l'histoire ne présente à Dinant aucun caractère spécial, de la juridiction du conseil, des droits de l'évêque dans la ville, etc. Est-il bien vrai, comme l'affirme M. P., que les fonctions des jurés aient été, ainsi que celles des maîtres, plus onéreuses que lucratives? Nous croyons que la thèse contraire pourrait être facilement démontrée, si nous en jugeons par ce qui se passait dans la plupart des communes du Nord¹. Les jurés ne cherchaient-ils pas presque partout à regagner ce qu'ils dépensaient à cause de leurs charges, en s'attribuant des avantages pécuniaires ou autres, plus ou moins abusifs? Remarquons, en passant, que parmi les diverses peines auxquelles pouvait condamner le conseil figurent les voyages ou pèlerinages. C'est là une variété de châtement que nos villes françaises n'ont pas connue. Empruntée à la législation ecclésiastique, elle semble bien avoir été propre aux Pays-Bas. Il faut avouer, d'ailleurs, que pour les gens d'humeur vagabonde elle n'avait rien de bien terrible.

Signalons, en terminant, le dernier chapitre du livre de M. P. comme tout particulièrement excellent. Il est consacré au commerce de Dinant et à l'industrie du cuivre qui a fait la réputation de la ville au moyen âge, réputation européenne puisque le nom de *dinanderie* est resté employé jusqu'à nos jours pour désigner des objets de cuivre ou de laiton². L'auteur expose avec charme, en citant à propos le détail pittoresque, le tableau de la vie économique de Dinant, de ses rapports avec les industries environnantes, de ses relations commerciales avec l'Angleterre, l'Allemagne, les villes françaises et flamandes. Il insiste spécialement sur la participation de la ville aux privilèges de la Hanse et conclut en dégageant avec une grande netteté ce qu'on peut appeler les causes profondes de la ruine de « cette petite ville tranquille qui, dans sa belle vallée, dort au bord de la Meuse³ ».

1. M. P. ajoute (p. 54) : « La démocratie du moyen âge, à la différence de la démocratie grecque, s'est fixée en quelque sorte une limite à elle-même en n'établissant pas le principe du paiement des fonctionnaires publics. » Les abus de tout genre auxquels donna lieu ce principe (que M. P. présente sous une forme trop absolue) valaient-ils beaucoup mieux?

2. Remarquons, toutefois, que ce nom s'applique aujourd'hui à des objets plus ou moins artistiques, tandis qu'il servait à désigner, au moyen âge, surtout les objets d'un usage courant : pots, chaudrons, bassins, etc.

3. L'auteur consacre, en outre, un court appendice à l'histoire de la constitution de la ville jusqu'à la fin du xvm^e siècle.

On peut voir par tout ce qui précède que le livre de M. P. est de ceux qui comptent en matière d'histoire municipale. Nous ne lui ferons qu'un reproche, c'est d'avoir apporté une négligence parfois choquante dans l'impression de son ouvrage ¹. Nous aurions également désiré une table analytique plus détaillée et des citations plus complètes pour nombre de textes décisifs auxquels l'auteur se contente de renvoyer sommairement. Quoi qu'il en soit, les résultats fournis par ce travail, bien composé et écrit sans prétention, sont aussi nombreux qu'importants. Il témoigne d'une connaissance approfondie non point seulement des institutions communales de la Belgique, mais aussi de celles de la France et de l'Allemagne. Nous ne pouvons qu'engager M. P. à nous donner sur Liège, la grande ville de la région qu'il vient d'étudier, le travail définitif qu'il est mieux que personne en état d'entreprendre et de mener à bonne fin.

A. LEFRANC.

250. — A. COVILLE, *Les Cabochiens et l'ordonnance de 1413*. 1 vol. in-8, xix-456 pages. Paris, Hachette, 1888. 7 fr. 50.

Le volume de M. Coville est un ouvrage de début, ou peu s'en faut ; c'est pourtant déjà un ouvrage de maître. M. C. a étudié son sujet à fond ; il connaît toutes les chroniques imprimées qui s'y rapportent ; il a fait une très fructueuse excursion à travers les manuscrits des Archives nationales et de la Bibliothèque nationale ; il a trouvé des pièces fort curieuses à Rouen, à Dijon, à Noyon. Et pourtant qu'on se rassure. M. C. a un sentiment trop net de l'histoire pour s'exagérer la valeur de ses découvertes ; vous ne trouverez jamais chez lui des phrases de ce genre qu'on lit chez tant de nos érudits : « Ce parchemin découvert par moi renverse toutes les opinions admises jusqu'à ce jour. » Bien au contraire, il ne se dissimule pas que, même après les documents qu'il a mis au jour, l'histoire du soulèvement cabochien se présente à nous à peu près de la même façon qu'auparavant : « Mais, dit-il en fort bon termes, en histoire il ne s'agit pas seulement, pour faire œuvre utile, de renverser complètement sur un sujet donné les idées reçues jusqu'alors. Ce n'est point perdre son temps et sa peine que de chercher à pénétrer plus profondément dans la connaissance exacte d'une époque, ou de préciser avec plus de rigueur les détails de quelque grand événement de la vie nationale. » L'auteur a encore évité un autre écueil. Il n'a point placé ses nombreux documents inédits bout à bout, les réunissant par quelque transition factice : il les a mis en œuvre, il les a coordonnés suivant

1. Nous ne pouvons relever ici que quelques-unes des plus graves négligences au point de vue typographique. P. 13, plusieurs lignes interverties et incompréhensibles ; p. 18, *entourré* ; p. 54, du *payements* ; p. 102, *proposition* pour *proportion* ; p. 19, 31, etc., beaucoup de mots allemands ou latins intercalés dans le texte sans qu'aucun artifice typographique permette de les distinguer du reste de la phrase, par exemple p. 92, 93, etc.

un plan simple et pourtant très artistique ; bref, il a composé un excellent livre, à la portée de tout le monde, d'une lecture fort attachante.

Son ouvrage se divise en cinq grandes parties. Il nous montre d'abord au milieu de quelles circonstances a été élaborée l'ordonnance cabochienne. La guerre étrangère et la guerre civile dévastent le royaume ; — le roi est fou, la maison des fleurs des lys est sans prestige, on n'a que mépris pour le dauphin, Louis d'Orléans a donné l'exemple des vices ; tous les moyens sont bons à Jean sans Peur pour prendre le souverain pouvoir ; — le gouvernement royal est désorganisé, le domaine et les aides sont dilapidés ; le conseil, le parlement, la chambre des comptes souffrent de grands maux ; les baillis et les sénéchaux remplissent mal leurs fonctions. Tels sont les principaux traits du tableau par lequel s'ouvre le volume. Il est fort bien peint ; il renferme une foule de détails, très exactement étudiés et dont l'accumulation doit nous donner la sensation du désordre du royaume et nous bien persuader qu'une réforme était à ce moment indispensable. M. C. use ici du procédé qui est familier à Taine ; il n'échappe pas sur ce point aux reproches qu'on a justement adressés à ce grand écrivain. Il ramasse en une page des faits qui se sont passés à vingt ou trente années de distance et aboutit à cette conclusion : qui ne voit qu'en mai 1413 la situation était intolérable ? Mais, si chaque fait en lui-même est exact, l'ensemble ne laisse pas d'être légèrement faux. Le tableau est trop poussé au noir. M. C. nous a fait toucher du doigt les vices des institutions de la France au début du xv^e siècle ; mais peut-être eût-il été bon de nous indiquer aussi quelle force résidait encore en elles, et la preuve est que l'ordonnance cabochienne les a à peu près toutes respectées ; elle n'a fait qu'en redresser les abus.

La nécessité de la réforme a été démontrée. Mais qui l'exécutera ? Ce sera le peuple et l'Université de Paris. Dans sa seconde partie, M. C. nous fait un tableau fort pittoresque de Paris vers l'année 1400 ; il nous décrit les sentiments de la bourgeoisie aisée, devenue riche, vivant du désordre de la cour et, par suite, ne demandant nulle réforme ; puis il en arrive au peuple proprement dit : il nous montre fort bien comment il était organisé en corporations et en confréries ; il nous présente d'une façon toute spéciale les bouchers établis sur la rive droite autour de Saint-Jacques et sur la rive gauche près de la montagne de Sainte-Geneviève ; il nous dépeint les sentiments de cette population, toute préparée à la révolte et au tumulte. Le peuple était la force agissante ; mais, pour le mettre en mouvement, il fallait une inspiration, des idées. Elles furent fournies par l'Université. Et nous faisons connaissance avec cette Université, avec sa foule de maîtres, d'étudiants, de suppôts ; nous sommes initiés aux doctrines politiques de ses principaux chefs : Jacques Legrand, Jean Courte-Cuisse, Jean Gerson. Peuple et Université font pour quelque temps alliance ; cette alliance donnera l'impulsion au mouvement de 1413. Ce second livre est excellent : nous n'avons qu'à en faire un éloge sans réserve.

Le titre du troisième livre « Les États généraux et les premières émeutes » nous a un peu trompé. M. C. ne nous avait point encore parlé des États-Généraux; nous pensions qu'ici il nous montrerait quel était, dans la constitution de la France au ^{xv}^e siècle, le rôle de ces assemblées. En réalité, il entre immédiatement dans le récit des événements qui ont précédé la promulgation de la grande ordonnance. Après que la paix d'Auxerre eut rétabli la paix entre les Armagnacs et les Bourguignons, on songea à faire la guerre aux Anglais qui infestaient la Guyenne et la Picardie. Mais on avait besoin d'argent, et on s'adressa aux États-Généraux. Le résultat de ces États fut la nomination d'une commission, chargée d'élaborer une réforme. Tandis que cette commission travaille en silence, le menu peuple s'impatiente. Plusieurs événements portent son exaspération à son comble; la révolte éclate; Paris a déjà des « journées » comme elle en aura sous la Révolution. Le récit de ces journées, que de Barante avait jadis assez mal présenté, est fort vivant chez M. Coville. Nous recommanderons particulièrement à ceux qui aiment le pittoresque les pages consacrées au siège de la Bastille, le 28 avril, et celles où est exposée l'émeute du 22 mai.

Le quatrième livre traite de l'ordonnance elle-même; l'auteur nous apprend comment elle fut promulguée, dans le lit de justice du 26 mai; il recherche quelles en ont été les sources, et, par de minutieuses comparaisons, il est amené à conclure qu'elle n'est pas très originale, qu'elle est empruntée, en partie du moins, à des actes précédents, surtout à ceux du règne de Charles VI. Suit l'analyse même du document, d'après les principales matières qu'il contient. Inutile de dire qu'elle est fort bien présentée. Nous ne suivrons point M. C. dans les très intéressants détails qu'il nous donne sur la réforme du domaine, des aides, du parlement, etc. Nous préférons indiquer en quoi notre appréciation diffère de la sienne. Nous sommes loin de partager l'admiration que cet acte a provoqué chez les principaux historiens. Michelet l'a appelé « la sagesse même de la France » et M. C. est à peu près de cet avis. Sans doute les auteurs de cette ordonnance ont été inspirés par l'amour le plus sincère du bien public; sans doute encore quelques réformes, celles touchant les monnaies, la mise en garde des prévôtés, etc., auraient été très utiles, et en fait celles-ci ont été exécutées. Mais il était bien dangereux, à notre avis, d'introduire le système de l'élection pour toutes les charges de l'État. La chambre des comptes, le parlement, — le grand conseil même, semble-t-il — devaient se recruter eux-mêmes; bien plus, les fonctionnaires les plus importants, les représentants de l'autorité dans les provinces, sénéchaux et baillis, devaient être élus par le parlement et le grand conseil. Dans ces conditions, aucun gouvernement n'était possible! C'était l'abdication des droits les plus sacrés de l'État. Et quand on sait de quel esprit étroit étaient animés les membres du parlement, quand on connaît la conduite que tint ce corps lors de l'invasion anglaise, l'on reste effrayé des conséquences qu'aurait pu

entraîner une telle réforme et l'on se félicite que, le 5 septembre, l'ordonnance ait été révoquée et déchirée. A ces trois pouvoirs auxquels les réformateurs donnaient tant d'importance, conseil d'État, parlement, chambre des comptes, il aurait fallu une impulsion venue du dehors; les États-Généraux seuls auraient pu la donner, et nous continuons de regretter avec M. Picot que dans la fameuse ordonnance on n'ait point parlé d'eux. Paris marquait-il ainsi sa défiance vis-à-vis du reste de la France?

L'espace nous manque pour parler longuement du cinquième livre, où M. Coville nous raconte comment Paris, secouant le joug des bouchers, traita à Pontoise avec les Orléanais, et où il décrit la réaction contre les écorcheurs, aussi brutale que l'émeute. Mais nous devons encore une fois féliciter l'auteur de ce brillant début. Son ouvrage est une thèse présentée en Sorbonne; il fait grand honneur à l'Université.

Ch. PFISTER.

251. — M^e de PIMODAN. *La mère des Guises, Antoinette de Bourbon*. Paris, Champion, 1889, in-8.

252. — Ch. BUET. *François de Lorraine, duc de Guise*. Lille (Société de St-Augustin), 1889, in-8.

Les femmes ont largement contribué à l'illustration du xvi^e siècle, et nombreuses sont les épouses héroïques et les mères magnanimes que catholiques et réformés s'honorent de compter dans leur parti. Il est assez piquant que les Bourbons, chefs de la cause calviniste en attendant d'être rois de France, aient donné à la famille rivale de Lorraine une princesse, dont l'action devait leur être funeste. Veuve du premier duc de Guise, vrai prince d'Empire, gêné à la cour de France, et ne vivant à l'aise qu'à la guerre, à la chasse ou à table, *Antoinette de Bourbon* est surtout remarquable pour avoir groupé autour d'elle, dans un intime esprit de famille, la brillante cohorte de ses enfants et pour l'avoir conduite à l'assaut de sa propre maison, celle de Bourbon-Vendôme. Ce point n'a peut-être pas été assez accentué par le nouveau biographe de la princesse, le marquis de Pimodan. On pourrait aussi reprocher à cet auteur de se perdre, en parlant de son héroïne, dans le confus dédale des guerres civiles. La critique s'exercerait aussi sur quelques erreurs de détail, facilement explicables quand on saura que M. de P. suit à la lettre les deux panégyriques de la maison de Guise, en les contrôlant avec l'ouvrage de M. de Bouillé, sans doute, mais aussi avec celle de Mézeray, le seul auteur d'histoire de France qu'il cite. Mais, quoiqu'il passe doucement sur la Saint-Barthélemy, M. de P. a le grand mérite d'émettre des vues généreuses, des jugements impartiaux, et de savoir écrire. Cela n'a pas lieu d'étonner chez l'aimable auteur de recueils poétiques et chez l'historien de *la réunion de Toul à la France*. Le livre est, en outre, enrichi d'un portrait, d'une lettre autographe et de nombreuses pièces

inédites. La lecture d'un tel ouvrage est faite pour instruire et pour satisfaire les hommes de toutes les opinions.

Tout autre est l'impression laissée par le livre de M. Buet sur *François de Guise*. M. Buet, personne ne l'ignore, a déjà accablé sous ses coups redoutables un atroce persécuteur, l'amiral de Coligny. Aujourd'hui, généreux paladin, il venge la mémoire d'une innocente victime, le duc de Guise. Dans une introduction, complément d'une dédicace enflammée, il se déclare lui-même ravi de son ouvrage. « On le lira avec attrait, dit-il, parce qu'il est fidèle. On le consultera avec fruit, parce qu'il est complet (*sic*). » Dieu nous garde d'entreprendre de lui ôter ses illusions et de perdre notre temps à constater ses erreurs historiques et même ses fautes grammaticales. En vérité, M. B. remplit beaucoup mieux sa tâche quand il rend compte, dans les colonnes du *Figaro*, de la fête des Vignerons ou de tel autre spectacle de la vie alpestre.

F. D.

Dr. Phil. Heinr. KERTING. *Geschichte des französischen Romans im XVII. Jahrhundert*. Leipzig und Oppeln, Georg Maske.

253. — I. Band. *Der Ideal-Roman*, 1885, in-8, 501 pages.

254. — II. Band. *Der realistische Roman*, 1887, in-8, 285 pages.

A la fin de son premier volume, M. H. Kœrting dit qu'il n'a pas cru sans intérêt de retracer mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent l'histoire de la fiction au XVII^e siècle, époque où ont été jetées les bases du roman moderne. On ne peut que se féliciter de la résolution qu'a ainsi prise le jeune auteur, puisqu'on lui doit l'ouvrage dont on vient de lire le titre et que j'annonce bien tardivement. Si on avait fait le « plan ¹ » du sujet qu'il n'a pas craint d'aborder malgré son étendue, si on en avait donné comme l'esquisse ², on ne l'avait pas encore traité en détail, tout intéressant qu'il est ; c'est donc une lacune de notre histoire littéraire qui vient d'être comblée, raison bien naturelle pour accueillir avec sympathie le travail dont je viens rendre compte.

L'Amadis est le point de départ du roman moderne ; c'est cette œuvre aussi, si admirée en son temps, que M. H. K., après avoir établi les divisions de son sujet, a étudiée tout d'abord. Il a passé ensuite en revue les influences diverses qui ont contribué au développement du roman en France sous les diverses formes qu'il devait prendre. La première qu'il signale est celle du roman grec, puis vient celle du roman espagnol et de la poésie pastorale, tant de l'Italie que de l'Espagne. Tout cela est exact ; mais pour faire l'histoire du roman idéaliste fran-

1. Ernest Courbet, *Plan d'une histoire du roman français au XVII^e siècle*. (*Le Chasseur bibliographe*, III^e année ; n^o 3, mars 1867.)

2. O. L. B. Wolf, *Allgemeine Geschichte des Romans*, 8^o, 1841. — Demogeot, *Tableau de la littérature française au XVII^e siècle*. Paris, 8^o, 1859. — Gérusez, *Histoire de la littérature française*. Paris, 12^o, 1862. — Lotheissen, *Geschichte der französischen Litteratur im XVII Jahrhundert*, vol. II et III, 8^o, 1879 et 1883.

çais, objet du premier volume, il n'était point nécessaire de passer du roman picaresque espagnol, et il y aurait eu avantage, je crois, à en reporter l'étude au commencement du second volume, qui traite du roman réaliste.

Le roman pastoral est la forme du roman idéaliste qu'on rencontre en France tout d'abord; c'est ce genre faux et conventionnel du moins, qui le premier a produit une œuvre considérable au *xvii^e* siècle; c'est à lui que M. H. K. a consacré les deux premiers chapitres de la seconde partie de son livre; ils comptent parmi les meilleurs de son ouvrage; il est vrai qu'il avait pour guide la thèse sur Honoré d'Urfé de M. N. Bonafous¹; mais il a su habilement en tirer parti et la redresser sur plusieurs points. Après avoir étudié l'*Astrée*, M. H. K. a abordé successivement les formes diverses qu'offre d'abord le roman idéaliste : forme politique avec l'*Argénis* de Barclay, allégorique représentée par l'*Endymion* de Gombauld, religieuse avec les nombreux romans de Canus.

Mais tous ces essais n'étaient que le prélude du roman héroïque; il était réservé à Gomberville de donner à ce genre sa forme définitive et à la Calprenède de le porter à son plus haut degré de développement. M. H. K. a fort bien étudié les œuvres de ces deux écrivains et les analyses détaillées qu'il a données de leurs longs romans, en s'aidant parfois de celles qu'il trouvait dans la Bibliothèque universelle, nous permettent de nous faire une idée de ces fictions singulières, si différentes du roman actuel. On comprend en lisant ces analyses comment les contemporains ont pu tant admirer des œuvres comme la *Polexandre* de Gomberville et surtout la *Cassandre* de la Calprenède. Cette admiration ne resta pas d'ailleurs renfermée dans les limites de la France, la *Cassandre*, ainsi que la *Cléopâtre* et le *Pharamond* de la Calprenède furent traduits en italien et en allemand.

Malgré la réputation dont ils jouirent de leur temps, Gomberville et la Calprenède finirent bientôt par être oubliés; il en fut de même à plus forte raison de leurs faibles émules, tel que François de Molière, François de Gersan, de la Serre, Vaumorière et d'autres encore; mais il était bon de nous rappeler ce qu'ils ont fait et de nous apprendre par quoi ils ont fixé un moment l'attention. C'est à cette condition seule que nous pouvons suivre et apprécier le mouvement littéraire du *xvii^e* siècle. Aussi M. H. K. a-t-il eu grand raison de consacrer tout un chapitre à ces écrivains secondaires. C'est seulement après en avoir parlé qu'il a abordé l'étude de la vie et des œuvres de M^{lle} de Scudéry, dernier représentant du roman héroïque et galant. M. Cousin a remis en

1. M. H. K. a peut-être exagéré le mérite de M. Bonafous; il oublie que l'auteur lui-même reconnaît devoir la plupart de ce qu'il dit d'Honoré d'Urfé au travail antérieur d'Aug. Bernard; s'il eût lu les *Essais de littérature dramatique* de Saint-Marc Girardin, par exemple, il aurait vu également que M. Bonafous est loin d'être aussi ignoré qu'il l'affirme.

honneur cette femme aussi admirée qu'aimée de ses contemporains, mais tombée depuis dans le discrédit qu'enveloppa les Précieuses; M. H. K. n'a pas été moins équitable pour elle, et on lit avec intérêt et un vrai plaisir le chapitre où il a étudié sous tous ses aspects le talent et la figure sympathique de l'auteur du *Grand Cyrus*; comme pour la Calprenède il nous a donné l'analyse de ses romans, dont le premier, peut-être à cause de son caractère historique, fut presque aussitôt traduit en allemand; et il a très bien résumé tout ce qu'on a dit pour ou contre cette femme un instant si célèbre, mais inférieure comme romancière, M. H. K. le remarque avec raison, à l'auteur de *Cassandre*.

C'est par l'habileté du dialogue, le talent de la conversation, que se distinguent les œuvres de M^{lle} de Scudéry, c'est l'étude du cœur humain, l'analyse délicate des passions, qui distinguent surtout celles de M^{me} de Lafayette, et par là elle a vraiment fondé le roman psychologique. Ici nous sommes en présence, non d'un écrivain, qui se soit survécu, mais qui est resté vivant, car ses romans, grâce à leurs qualités de style, à leur peu d'étendue et à leur simplicité, comme à l'intérêt de l'intrigue, se lisent encore aujourd'hui. M. H. K. s'est attaché à mettre tous ces mérites en évidence, ainsi qu'à donner de l'auteur de la *Princesse de Clèves* un portrait, auquel ses relations avec la cour de Savoie, restées jusqu'à ces derniers temps ignorées, donnent un caractère énigmatique non soupçonné. Avec M^{me} de Lafayette se termine à vrai dire la première période du développement de l'ancien roman réaliste en France, car les quelques imitatrices qu'elle a eues et dont M. H. K. cite les noms méritent à peine de compter; c'est par elle aussi qu'il a terminé sa consciencieuse histoire de ce genre littéraire; cette histoire comprend le premier et le plus long volume de son ouvrage, le second beaucoup plus court traite du roman réaliste.

M. H. K. a montré une préférence, peut-être exagérée, pour cette forme de roman et pour ses représentants français; quelques-uns sans doute ont possédé un véritable talent et ont eu un grand succès; mais ce succès, il faut le reconnaître, est dû en partie aux petites dimensions de leurs œuvres; une invention originale leur a presque toujours manqué et surtout cette sympathie profonde et vraie pour leurs héros, qui les aurait sans doute empêchés de les avilir trop souvent dans de basses et grossières aventures. Leur réalisme est par trop trivial, et il est singulier qu'avec tous ces défauts ils aient prétendu parfois faire œuvre de moralisation. Avec le *Phormion* de Barclay s'ouvre ce second volume, puis viennent les *Fragments d'une histoire comique* de Théophile de Viau; l'auteur de *Pyrame et Thisbé* y a fait preuve d'incontestables qualités d'écrivain et de romancier; malheureusement les *Fragments* ne renferment que quelques pages et il est difficile de dire si Théophile se serait soutenu longtemps à la même hauteur et s'il aurait été capable de poursuivre une fiction prolongée. Ce talent, Charles Sorel l'a eu; mais « l'histoire de *Francion* » est souvent plus triviale que

comique, et ce « premier roman de mœurs français » laisse une impression plus désagréable que saine et forte. M. H. K. l'a traité avec trop d'indulgence. Le *Berger extravagant* est plus fait pour plaire; mais Sorel n'avait pas, pour rendre ce sujet vraiment intéressant, cette puissance d'humour, qui a assuré au *Don Quichotte* l'immortalité. Le tableau curieux et fidèle qu'offre le *Polyandre* de la société bourgeoise contemporaine montre toutefois que Sorel, dont l'érudition est connue, avait aussi un vrai talent d'observation.

Sorel est avec *Cyrano de Bergerac* et surtout *Furetière* le seul romancier réaliste du XVII^e siècle dont on parle d'ordinaire; M. H. K. a eu raison d'y joindre les noms de Lannel, de Maréchal et de Tristan l'Hermite; la *Chrysolite* du second, bien que le mérite m'en paraisse avoir été exagéré, témoigne de grandes qualités, et, dans le *Page disgracié*, Tristan a montré qu'il n'était pas moins fait pour le roman que pour le théâtre. *Cyrano de Bergerac* occupe une place à part dans l'histoire littéraire de la minorité de Louis XIV; sa « burlesque audace » a presque trouvé grâce devant Boileau, et l'étrangeté de ses *Voyages dans la lune et le soleil* l'a sauvé de l'oubli. M. H. K. me paraît l'avoir bien jugé; il a signalé avec soin les devanciers qu'il avait eus pour ses merveilleuses et singulières inventions, comme les imitateurs qu'il avait trouvés, et en s'aidant des travaux dont l'auteur du *Pédant joué* avait été l'objet, il a fait un portrait ressemblant et curieux de cet écrivain bizarre, mais original, enlevé à la fleur de l'âge et avant que son talent eût atteint toute sa maturité.

Tandis que la plupart des romanciers du XVII^e siècle, après une célébrité plus ou moins longue, ont été bientôt dédaignés, sinon complètement oubliés, Scarron n'a pas cessé d'être connu et même d'être lu; le genre burlesque, dont il est le créateur en France, lui assurait déjà une place dans notre histoire littéraire; on ne peut faire aussi le tableau de la comédie avant Molière sans citer ses pièces, et son *Jodelet* est devenu presque un type dramatique; enfin son *Roman comique*, par son originalité, son style facile et le plaisant de ses fictions, est un modèle du genre; Théophile Gautier l'a non seulement loué, mais imité, et M. H. K., après lui, a su trouver quelques traits heureux pour caractériser cette œuvre curieuse et amusante.

Après le *Roman comique* de Scarron, le *Roman bourgeois* de Furetière occupe la première place et lui est même supérieur; mais il semble que le bruit qui se fit autour de la querelle de l'auteur avec l'Académie ait nui à son chef-d'œuvre; Voltaire n'en a point parlé et ne cite que son Dictionnaire. Mais le *Roman bourgeois*, auquel Furetière s'était préparé par deux autres œuvres d'imagination, l'*Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'Éloquence* et le *Voyage de Mercure*, n'en a pas moins une haute valeur, et c'est avec raison que M. H. K. s'est efforcé, après Francis Wey, de lui rendre la justice qu'il mérite. Cette œuvre marque l'apogée du roman réaliste au

xvii^e siècle; mais ce genre eut bien d'autres représentants que ceux qui viennent d'être nommés. M. H. K., à l'exemple de V. Fournel, en a cité quelques-uns, comme Ant. le Métel, le sieur de Préfontaine, P. de la Serre, Subligny, le comte de Crameil, le Petit, ainsi que Bussy-Rabutin pour son *Histoire amoureuse des Gaules* et l'abbé de Pure pour *La Prétieuse*; on se serait attendu à y trouver aussi La Fontaine, à cause de son roman *Psyché*, dont l'étude avait été annoncée à la fin du premier volume; mais comme il est difficile d'y voir une œuvre réaliste, je ne ferai pas à M. H. K. un reproche d'avoir omis d'en parler. J'aime mieux, en terminant, le louer du soin qu'il a apporté à faire son livre et de l'érudition ainsi que du talent dont il a fait preuve en l'écrivant.

J'ai déjà, en deux ou trois endroits, relevé ce que je regardais comme des erreurs ou des inadvertances; en voici quelques autres que je crois devoir signaler. Comment (vol. I, p. 73) Patru aurait-il en 1629 visité d'Urfé à l'instigation de *Huet qui n'est né qu'en 1630*? Toulgou, et non Tolgou, lieu de naissance de la Calprenède, est situé dans l'arrondissement de Sarlat et non près de Cahors, comme on le lit vol. I, p. 242. On ne voit pas bien (vol. I, p. 468) quels rapports M^{me} de Lafayette, née au Havre en 1634 et venue assez tard à Paris, aurait pu avoir avec Voiture, mort dès 1648. A la p. 214, lig. 2, du vol. II, il faut 1644 au lieu de 1647; deux lignes plus loin, on lit que la *Mazarinade*, « imprimée seulement » en 1649, paraît avoir été composée dès 1645; mais cela est impossible; l'opposition à Mazarin ne commença qu'avec la Fronde en 1648; la composition du pamphlet de Scarron ne peut être antérieure à cette dernière date. A propos du nom de l'auteur du *Roman comique*, M. H. K. dit p. 207, note 2, qu'il l'écrit avec deux r, pour se conformer à l'usage, encore que les documents l'écrivent avec un seul; mais le document qu'il cite, le « Brevet d'une pension accordée à Françoise d'Aubigné » n'a aucune autorité; ces sortes de pièces fourmillent souvent de fautes; la signature du poète ou quelque acte civil ou religieux comme son extrait de naissance ou son contrat de mariage pouvaient seuls trancher et ont tranché la question.

Ch. J.

255. — S. A. VENGEROV. *Kritiko-biografitchesky Slovar rousakikh pisatelej*. Dictionnaire critique biographique des écrivains et des savants russes. Tome I (comprenant la lettre A), in-8 de xxii, 992 pages. Saint-Petersbourg, 1889.

Voici un travail considérable et qui vient à point au moment où la littérature russe excite la curiosité universelle. L'auteur, M. Vengerov, occupe lui-même dans cette littérature une place distinguée. Il a collaboré au *Nouveau Temps*, à la *Pensée russe*, à la *Revue d'Europe*; il a publié d'importantes études sur Pisemsky, Tourguenev, Lajetchnikov.

1. Il dut être écrit en 1649, mais ne fut imprimé qu'en 1651.

L'œuvre qu'il entreprend aujourd'hui répond à un besoin véritable : la Russie ne possède encore ni une Biographie universelle, ni une bonne Encyclopédie. Le nombre de ses écrivains augmente chaque jour : chaque jour s'accroît aussi le nombre des monographies dont ils sont l'objet. Au siècle dernier, le chiffre annuel des publications russes était de 110 ; il est actuellement de 3,000. Les revues se multiplient et leurs fascicules ont des proportions plus considérables qu'en Occident. Un bibliographe, M. Mejov, a pu remplir cinq volumes de chacun 500 pages, rien qu'avec le catalogue des articles relatifs à l'histoire publiés dans les recueils périodiques de 1865 à 1875.

M. V. estime que le moment est venu de dresser un inventaire général de la littérature russe. Depuis trois ans, il s'est mis courageusement à l'œuvre. Six fois par an environ, il fait paraître un fascicule de son dictionnaire : chaque fascicule renferme trois feuilles d'impression. Chaque article donne une notice sur l'écrivain, une appréciation de ses œuvres, une bibliographie. Si l'on songe que la lettre A dépasse 900 pages, on peut supposer que l'ouvrage entier comprendra au moins huit à dix volumes. Quelques-uns des articles ont un développement considérable et constituent de véritables et définitives monographies. Je citerai particulièrement les notices sur le dramaturge Ablesimov, le prêtre Avvakoum, le dramaturge Averkiev, le patriarche Adrien, sur Constantin Aksakov, Ivan Aksakov, l'évêque Amphilochi, l'historien littéraire Annenkov, l'historien Artsybatchev. La plupart des notices sont rédigées par M. V. ; pour quelques-unes, il a eu des collaborateurs distingués, MM. Goltsev, Kirpitchnikov, etc.

Il n'appartient pas à un étranger de signaler les lacunes ou les erreurs qui peuvent se rencontrer dans un ouvrage aussi considérable. Ceci est l'affaire de la critique russe qui a fait d'ailleurs un excellent accueil à ce premier volume. Tous ceux qui, en Occident, s'occupent de la littérature russe, ne peuvent que remercier M. Vengerov de la peine qu'il a prise pour mettre à leur portée des informations dispersées dans un ensemble de documents le plus souvent inaccessibles. Ils doivent aussi souhaiter que ce bel ouvrage arrive promptement à son terme et que le nombre des souscripteurs soit assez nombreux pour permettre à l'auteur d'améliorer sans cesse son œuvre. Si elle arrive à son parfait achèvement, elle constituera un ensemble d'informations incomparable et que plus d'une littérature occidentale pourra envier à la Russie.

L. LEGER.

CHRONIQUE

FRANCE. — Vient de paraître à la librairie Bouillon : A. BERGAIGNE et V. HENRY, *Manuel pour étudier le sanscrit védique*. Nous reviendrons sur cet ouvrage au suivant et regrettié indianiste.

— M. A. LEFRANC a publié et tiré à part (Bulletin hist. et litt. de la Soc. de l'hist.

du protest. français), un document relatif au séjour d'Ulrich de Hutten à Paris en 1517; c'est une lettre que l'archevêque de Mayence, Albert de Brandebourg, écrit directement au roi de France, pour lui recommander son envoyé.

— La librairie Lecoffre publie pour l'enseignement secondaire une seconde édition des *Tableaux synoptiques d'histoire étrangère, moyen âge et temps modernes* (395-1789), par Alfred MATIVET (1890; 31 planches in-4°). Les principaux faits de l'histoire de chaque pays sont groupés en tableaux qui permettent d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble et les détails. Le professeur n'a plus qu'à parler pour donner la vie à ce squelette, pendant que les élèves prendront leurs notes sur la page laissée blanche en face de chaque planche. La disposition typographique, comme la distribution logique des matières, paraît très soignée.

— M. André JOUBERT nous envoie trois nouvelles brochures : l'une, concernant la *démolition du château de Flée en 1373*, par Jean Clérembault, gouverneur du Château-Gontier (Laval, Moreau. In-8°, 12 p.), l'autre, le *Testament de Jean de Craon, seigneur de la Suze et de Chantocé*, avant 1452 (Mamers, Fleury et Dangin. In-8°, 11 p.), une autre sur les *négociations* pour l'échange de Charles, duc d'Orléans, et de Jean, comte d'Angoulême, captifs en Angleterre, contre les seigneurs anglais faits prisonniers à la bataille de Bauge (Angers, Germain et Grassin. In-8°, 11 p.).

— L'Académie de Mâcon met au concours l'*Éloge de Lamartine* en prose et en vers (terme, 20 septembre 1890).

ALLEMAGNE. — M. Philippe STRAUCH, professeur à l'Université de Tubingue, a fait tirer à part et nous envoie l'utile et excellente bibliographie qu'il publie une fois par an dans la *Zeitschrift für deutsches Alterthum*. Ce *Verzeichniss* des publications scientifiques parues sur le domaine de la littérature allemande moderne en l'an 1888, rendra de grands services; il est à la fois complet et bien disposé.

— Sous le titre de *Materialien für das neuenglische Seminar*, M. ERN. REGEL publie depuis quelque temps à la librairie Niemeyer, de Halle, les *Lectures* de Thackeray sur les humoristes anglais du XVIII^e siècle. Sa collection contient déjà six fascicules (prix du fascicule, 1 mark 20) : 1° Swift; 2° Congreve et Addison; 3° Steele; 4° Hogarth, Smollett et Fielding; 5° Sterne et Goldsmith. M. G. SCHULER a publié en même temps dans la collection (n° 8), le *Prisonnier de Chillon* et le *Siège de Corinthe* de Byron. Nous avons sous les yeux le fascicule consacré à Hogarth, Smollett et Fielding. M. Regel ne se borne pas à donner le texte de Thackeray; chaque *lecture* est précédée d'une bibliographie très complète de l'auteur en question et d'une étude (en allemand), sur sa vie et son caractère; l'étude sur Smollett, par exemple, a été composée d'après Hannay, et l'étude sur Fielding, d'après Dobson.

— M. Fr.-W. Ebeling a, dans ses *Archiv Beitr. 7. Gesch. Frankreichs unter Carl IX* (Leipzig, 1872, p. 15-19, 227-230), publié une lettre signée *Albanus tuus*; cette lettre comprendrait dans l'original huit pages in-folio, et serait écrite pour la plus grande partie en chiffres; elle aurait été déchiffrée vers la fin du XVIII^e siècle par un personnage qui l'attribue à Arn. Sorbin; elle commence ainsi : « Christus salvator noster » et finit par les mots « Interim præmonitus sis ». La lettre a rapport au meurtre de Fr. de Guise (1563) et offre un intérêt considérable, si elle est authentique. Ebeling a possédé l'original vers 1850, puis l'a vendu on ne sait à qui. M. ERICH MARCKS prie tous ceux qui pourraient le renseigner sur ce document de grande importance, de lui écrire à ce sujet (Berlin, W. 62. Nollendorffstrasse, 33). Il désire savoir également où A. Sorbin se trouvait au mois de février 1563, et s'il était à Blois, à la cour.

ALSACE. — Les *Strassburger Studien*, publiées par MM. E. MARTIN et WIEGAND, ayant cessé avec le troisième volume, la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, dont la première série forme trente-huit volumes et la seconde, cinq, va s'a-

grandir et recevoir régulièrement des communications sur l'Alsace. M. WIEGAND, directeur des archives du Bas-Rhin, est chargé de diriger cette partie de la revue et il vient, à cet effet, d'être nommé membre de la commission historique badoise.

ANGLETERRE. — M. Karl BREUL a publié à l'University Press, de Cambridge, deux volumes qui seront très utiles aux étudiants : 1^o un choix des *Fabeln und Erzählungen* de Lessing et de Gellert (date de 1887); 2^o une édition du *Wilhelm Tell* de Schiller. Ce dernier volume qui vient de paraître, renferme, outre une introduction très nourrie, un commentaire détaillé et instructif.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 mai 1890.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Oppert, vice-président, annonce que le prix Delalande-Guérineau n'est pas décerné, mais qu'une somme de 800 fr. est accordée, à titre d'encouragement, à M. Amélineau, pour un travail sur saint Pacôme.

Pour le prix Bordin, l'Académie avait mis au concours une *Etude sur la géographie de l'Egypte*. La commission a jugé le mémoire n^o 1 digne de recevoir le prix. Le pli cacheté qui contient le nom de l'auteur étant ouvert, on y trouve également le nom de M. Amélineau. En conséquence, le prix Bordin lui est décerné.

L'Académie procède au vote pour la présentation de deux candidats à la chaire de droit du moyen âge à l'Ecole des chartes, vacante par la mort de M. Ad. Tardif. M. Viollet est présenté en première ligne et M. E.-Joseph Tardif en seconde ligne.

M. Anatole de Barthélemy fait une communication sur quelques monuments relatifs à la monnaie des sires de Beauremont. Une monnaie attribuée jusqu'ici à Gautier de Beauremont, mort dans la première moitié du xv^e siècle, doit être rendue aux seigneurs de Vauvillers (Franche-Comté) du commencement du xvi^e siècle. Deux prétendus diplômes de l'empereur Frédéric I^{er}, de 1168, relatifs aux droits de monnayage des sires de Beauremont et des évêques de Toul, doivent être rejetés comme apocryphes. Enfin, M. de Barthélemy signale l'existence d'un atelier de faux monnayeurs qui fonctionnait dans le château de Beauremont en 1444.

M. Joachim Menant communique des observations sur une pierre, portant une inscription hétéenne ou hittite, dont le moulage a été présenté à l'Académie en 1889, de la part de Hamdi bey, conservateur du musée impérial de Tchihli-Kieuk (Constantinople), par M. Georges Perrot.

M. Heuzey signale la ressemblance qu'offre cette pierre, de forme ovoïde, avec les anciens bétyles, dont l'usage, très répandu en Asie, remonte, dit-il, aux origines de la religion chaldéenne. Ces objets, couverts le plus souvent d'inscriptions dédicatoires, sont d'ordinaire des galets roulés et façonnés par les eaux, mais conservant parfois, comme celui-ci, une face aplatie et une face convexe.

M. Georges Perrot communique une note de M. le Dr Vercoûtre, médecin-major à Rambervillers (Vosges), sur un denier à l'effigie de Cérés, frappé vers l'an 90 avant notre ère par Lucius Cassius Cæcianus. On y voit un attelage de bœufs. Selon M. Vercoûtre, ce sont les bœufs d'Hercule, dérobés par Cacus, dont le nom primitif était Cæcius : l'auteur de ce denier a donc fait une sorte de jeu de mots sur les noms de Cæcius et de Cæcianus.

M. Louis Blancard lit une note sur la monnaie romaine au III^e siècle. Il maintient, contre l'opinion exprimée récemment par M. Mommsen dans la revue *Hermes*, les conclusions développées par lui dans un mémoire soumis à l'Académie en 1885. A la division de l'*aureus* en fractions de $\frac{1}{6000}$, au denier de $\frac{16}{6000}$ d'*aureus* (le denier de l'édit de Dioclétien, figuré par le signe X), ainsi qu'au sesterce de ce denier, il ajoute le millarés de $\frac{1000}{6000}$, créé par Constantin, et réduit, sous Héraclius, à $\frac{500}{6000}$.

Il estime que M. Mommsen a pris à tort le prix maximum de l'or, fixé dans l'édit de Dioclétien, pour un prix normal et moyen.

Ouvrages présentés : — par M. Siméon Luce : 1^o MARIN (Paul), *Jeanne d'Arc tacticien et stratège*, tome III; 2^o TUREY (Alexandre), *Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la révolution française*; — par M. de Boislesle : JORET (Charles), *le P. Guevarre*, supplément; — par l'auteur : ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. d'), *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France*; — par M. Héron de Villefosse : DELATRE, *Inscriptions chrétiennes trouvées dans les fouilles d'une ancienne basilique à Carthage* (extrait du *Recueil des notices de la Société et mémoires archéologique de Constantine*); — par M. Ravaisson : REINACH (Salomon), *la Vénus de Milo* (extrait de la *Gazette des beaux-arts*).

Julien HAVET,

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24

— 16 juin —

1890

Sommaire : 256. GRILL, Hymnes choisis de l'Atharva-veda. — 257. DRIVER, Les Livres de Samuel. — 258. REICHERT, La seconde partie de l'Odyssée. — 259. MADVIG, Opuscules académiques. — 260. LANÉRY D'ARC, Du franc alleu. — 261. Gunther, Le Ligurinus, trad. VULPINUS. — 262. GODEFROY, Réponse aux attaques contre le Dictionnaire de l'ancienne langue française. — 263. KRAUSE, Wissembourg et Hans de Drott. — 264. REQUIN, L'imprimerie à Avignon. — 265. L. GEIGER, Essais et conférences. — 266. CHARAVAY, L'Assemblée électorale de Paris. — 267. STOCKMAR, La fuite de Varennes. — 268. FAGE, Le diocèse de la Corrèze pendant la Révolution. — 269. VAN MUYDEN, La Suisse sous le pacte de 1815. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

256. — Julius GRILL. *Hundert Lieder des Atharva-veda*, übersetzt und mit textkritischen und sachlichen Erläuterungen versehen. Zweite, völlig neubearbeitete Auflage. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1888, xv-206 pp. in-8.

La première publication de ces « Hymnes choisis de l'Atharva-veda » remonte à l'année 1879, où ils parurent dans le Programme du séminaire protestant de Maulbronn. Ils avaient été accueillis aussitôt avec faveur par les indianistes et par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des croyances et des superstitions. Le choix des morceaux était excellent. L'interprétation et le commentaire témoignaient d'une connaissance solide de la littérature védique. La version était claire, souvent élégante, serrant le texte de très près, malgré la forme choisie, qui était le vers. L'auteur, tout le premier, n'eût pas hautement reconnu sa dette, qu'on y eût deviné la collaboration à la fois discrète et vigilante de son maître, M. Roth. Mais on y trouvait aussi à chaque ligne la preuve d'un travail consciencieux, parfaitement indépendant et personnel. Bref, sous la forme d'un modeste Programme, c'était un livre utile et bien fait. Aussi ce mémoire, promptement enlevé et toujours redemandé en librairie, était-il devenu à peu près introuvable, de sorte qu'une simple réimpression eût été la bienvenue¹. Mais M. Grill a fait mieux que cela, et c'est une édition complètement remaniée du premier mémoire qu'il nous a donnée dans l'élégant petit volume qui est l'objet de cette tardive notice. Le choix des morceaux est resté le même. Mais, pour tout le reste, le travail a été remis sur le métier et a bénéficié d'un très grand nombre d'additions et de retouches. Tout ce qui, dans l'intervalle, s'était publié sur la matière, a été soigneusement mis à profit, y compris le *Kauçika-sûtra*

1. Si je ne me trompe, le mémoire original a été réimprimé en 1881.

avec le commentaire de Dârila¹, dans la mesure où ces textes sont accessibles¹, et le commentaire de Sâyana sur l'Atharva-veda, en cours de publication dans l'Inde et dont M. Roth a mis gracieusement les bonnes feuilles à la disposition de l'auteur. Partout sensible, le travail de révision a surtout profité aux notes. Les difficultés particulières à l'Atharva-veda sont principalement de deux sortes : d'abord les *realia*, un grand nombre de locutions et de termes obscurs, portant sur des pratiques bizarres et peu connues, ou désignant des objets, plantes, animaux, maladies, êtres de fantaisie moins connus encore et de l'interprétation desquels dépend parfois le sens général à attribuer à une formule ou à un hymne ; ensuite l'état du texte, qui a été moins protégé dans sa tradition que celui des autres Vedas, et ne nous est parvenu que rempli de vieilles négligences. Pour les unes et pour les autres, pour les premières surtout, l'édition complète du Kauçika-sûtra, à laquelle travaille M. Bloomfield, sera d'un grand secours. En attendant, M. G. a fait de son mieux pour y remédier. Partant de l'axiome que toute phrase doit avoir un sens, il a beaucoup corrigé son texte. Peut-être même est-il allé trop loin dans cette voie et, au delà du sens possible, a-t-il été chercher parfois le sens plausible. C'est ainsi que, dès le 1^{er} vers de son second hymne, II, 14, il introduit une correction qui me paraît peu admissible. Je ne puis pas croire que la tradition se fût jamais méprise sur un mot aussi connu que *sâlâvrikî*, si elle l'avait trouvé dans le texte. *Nihsâlâm* ou *nih sâlâm* est ici la *lectio difficilior* à laquelle il fallait s'en tenir. Mais M. Grill n'a risqué aucune correction sans la discuter et sans placer honnêtement les pièces du procès sous les yeux du lecteur. Dans beaucoup de cas d'ailleurs, comme dans celui qui vient d'être relevé, le changement ne touche pas au sens général du passage, et l'auteur se serait mépris sur plusieurs, que son livre n'en donnerait pas moins une idée fidèle de cette poésie d'imprécations, de formules et de pratiques magiques qui est le trait caractéristique le plus saillant des morceaux propres de l'Atharva-veda.

A. BARTH.

257. — *Notes on the Hebrew Text of the Books of Samuel*, with an Introduction on Hebrew Paleography and the Ancient Versions, and Facsimiles of Inscriptions, by the Rev. S. R. DRIVER. Oxford, Clarendon Press, 1890. In-8, xcvi-296 p.

Voici un bon ouvrage de critique textuelle. L'auteur n'a pas voulu écrire un commentaire : l'examen très sérieux qu'il fait du texte original des livres de Samuel, fournit une base solide à leur interprétation.

Dans les notes qui forment le corps de l'ouvrage, les travaux antérieurs

1. L'auteur n'a plus pu mettre à profit le travail de M. Bloomfield sur l'hymne II, 12; *Proceedings Amer. Or. Soc.*, October 1887.

et spécialement le livre de J. Wellhausen (*Der Text der Bücher Samuelis*, 1872) ont été mis à contribution. La somme des corrections nouvelles, provenant des recherches personnelles de l'auteur, n'est peut-être pas la plus considérable; mais la discussion des conjectures proposées déjà par les critiques est toujours faite avec beaucoup d'exactitude, de prudence et de sagacité.

Les notes sont précédées d'une introduction qui a pour objet de faire comprendre et de justifier, s'il en était besoin, la méthode suivie dans la restitution du texte. On trouve là une histoire de l'écriture hébraïque et de l'ancienne orthographe, d'après les monuments de l'épigraphie sémitique et les données que fournit l'étude des versions primitives. Les conclusions qui résultent des découvertes modernes y sont bien résumées. Les fac-simile d'inscriptions sont aussi parfaitement à leur place dans un livre qui a un but didactique. On peut en dire autant des notices concernant les anciennes versions et les ressources qu'elles présentent pour la correction du texte hébreu.

Il est permis néanmoins de regretter que des détails plus complets ne soient pas donnés sur les différentes causes d'altération du texte et les moyens d'expliquer les divergences du texte hébreu traditionnel et de celui que supposent les anciennes versions, particulièrement la version grecque dite version des Septante. L'auteur s'est borné à indiquer les erreurs qui se produisent le plus fréquemment par la confusion de lettres ayant une grande ressemblance de forme dans l'alphabet carré; pour le reste, il renvoie (*with reserve*) à Graetz, *Die Psalmen*. Il était facile de résumer et de compléter les observations du critique allemand. Sans sortir des livres de Samuel, et en groupant certaines explications et remarques dispersées dans les notes, on aurait pu donner des exemples d'erreurs causées par l'homophonie de certains mots, agrandir la liste des confusions occasionnées par la ressemblance des caractères alphabétiques, signaler de curieux accidents causés par la distraction des copistes et particulièrement les omissions provenant d'homœotéleuton, etc. De grands développements n'étaient pas nécessaires pour cela, et l'introduction y eût gagné quelque chose au point de vue de l'utilité pratique.

A. LOISY.

258. — REICHERT (Dr C.). *Ueber den zweiten Theil der Odyssee*. Berlin, Mayer u. Müller, 1889, 92 p. in-8.

La critique homérique serait-elle condamnée à tourner indéfiniment dans le même cercle? Après la croyance absolue en un auteur unique de l'Illiade et de l'Odyssée, l'opinion des chorizontes a un moment prévalu; puis, on a contesté l'unité primitive de chaque poème, et, pour ne parler que de l'Odyssée, on est arrivé d'abord à y reconnaître certains groupes isolés, ensuite à décomposer ces groupes mêmes en des

chants indépendants : tel a été le système de Kœchly, qui marque le point extrême de la critique en ce sens. Depuis, par un retour en arrière, Kirchhoff a reconstitué des groupes fondamentaux, au nombre de trois : le vieux *vóστος* d'Ulysse, le retour à Ithaque, la *Télémachie*, et voici que maintenant M. Reichert, partant des mêmes principes que Kirchhoff, réduit ces éléments primitifs au nombre de deux : il démontre, en effet, que l'auteur de la seconde moitié du poème (XIII, v. 184 jusqu'à la fin) n'a pas composé cette partie de l'œuvre sans se servir soit de la *Télémachie*, soit des livres X et XII, morceaux que Kirchhoff attribuait au réviseur. Ainsi le continuateur du *vóστος* et l'auteur de la *Télémachie* ne seraient en réalité qu'un seul et même personnage. Qui sait si les principes de Kirchhoff ne se prêteront pas encore à une nouvelle transformation de la critique, et si le poète de génie qui a imaginé le groupe des aventures d'Ulysse, racontées par lui-même chez Alcinoüs, ne se trouvera pas être le même qui entreprend d'achever son œuvre en chantant aussi le retour d'Ulysse à Ithaque ?

M. R. se défend d'ailleurs d'avoir eu aucune idée préconçue en entreprenant ces recherches : il offre au public le résultat désintéressé de ses études sur la seconde partie de l'*Odyssée*, et, pour mieux montrer sa sincérité, il présente les quinze dissertations qui composent son volume sans établir entre elles aucun lien logique, dans l'ordre même où il les a écrites. On pourra trouver que c'est là un moyen un peu simple de faire un livre, et qu'une théorie aussi importante valait la peine d'être présentée sous une forme plus achevée. M. R. répondrait sans doute à ce reproche que cet ouvrage est un essai et, en quelque sorte, le premier chapitre d'une étude qui doit porter sur l'*Odyssée* tout entière : déjà il annonce un travail analogue sur la *Télémachie*. Les conclusions d'ensemble que l'auteur formulera sans doute un jour ne manqueront pas d'être intéressantes.

En attendant, beaucoup de détails offrent le caractère de simples conjectures. Les hypothèses abondent surtout dans la partie de l'ouvrage où M. Reichert s'efforce de distinguer, dans la seconde partie de l'*Odyssée*, les morceaux écrits par le poète (celui que Kirchhoff appelle le continuateur), et ceux qui proviennent de chants antérieurs, primitivement indépendants. Cette critique conjecturale peut être recommandée à tous ceux qu'attirent les problèmes homériques dans ce qu'ils ont de plus délicat et de plus subtil.

Am. HAUVERTE.

259. — I. Nic. MADVIGII, professoris Hauniensis. *Opuscula academica* ab ipso iterum collecta, emendata, aucta. Hauniae, sumptibus librariae Gyldendallianae, 1887. In-8, xi-779 pp. Avec une photographie de l'auteur.

Les *Opuscula academica* de Madvig, publiés en deux volumes, en 1834 et en 1842, étaient depuis longtemps épuisés. L'illustre savant a

eu le temps avant de mourir de les revoir de nouveau, réunis maintenant dans un seul volume¹. La fortune est rare pour un recueil d'écrits philologiques d'avoir les honneurs d'une seconde édition. C'est que ces dissertations font époque dans chaque ordre de sujets. Par ses théories sur la valeur des temps, sur le futur antérieur, sur les formes de l'interrogation dans le style indirect, sur la distinction de *amatus sum* et de *amatus fui*, sur le conditionnel, sur l'emploi de *quod*, Madvig renouvelait des chapitres entiers de la syntaxe latine. La dissertation sur le fragment orthographique du pseudo-Apulée détruisait une légende en train de se former. Les articles consacrés à la constitution de l'ordre équestre, aux colonies romaines, aux *tribuni aerarii*, malgré des erreurs de détail qu'a fait découvrir l'étude des inscriptions, sont devenus dans leur ensemble les bases de l'enseignement courant. Lachmann n'a eu pour éditer Lucrèce qu'à suivre la voie indiquée par Madvig, en 1832, dans le programme intitulé *de aliquot lacunis codicum Lucretii* : cette date marque le commencement de la période scientifique dans l'histoire du texte de ce poète. Enfin, les admirables préfaces des éditions de Cicéron présentent une abondance de corrections géniales, de remarques fines, d'indications précieuses pour la critique, où se montre à nous l'homme d'Europe qui connaissait le mieux le latin. Ces écrits ne marquent donc pas seulement des dates dans l'histoire de la science : ils contiennent des semences encore fécondes pour une longue suite de générations.

Paul LEJAY.

260. — LANÉRY-D'ARC. *Du Franc Aleu*. Paris, Rousseau, 1888, 455 pages, in-8.

Le sujet traité par M. Lanéry-d'Arc est certainement l'un des plus difficiles que présente l'histoire du droit. Qu'est-ce au juste que l'aleu ? Par quelles transformations a-t-il passé pendant l'époque franque et jusqu'à l'établissement complet du système féodal ? Quelle a été son attitude vis à vis du fief ? Autant de questions, autant de problèmes encore loin d'une solution définitive. De ces problèmes, M. L.-d'A. n'a guère abordé que le dernier. Ce qu'il dit des origines de l'aleu est insuffisant et ne peut être considéré que comme une courte introduction où l'auteur montre une connaissance très défectueuse des sources et de la littérature du sujet. Il en est de même pour les cinq pages (!) qu'il consacre à la constitution du bénéfice. Il a passé rapidement à travers toute la période si difficile des origines pour arriver de suite au ^{xiii}e siècle et étudier alors les rapports entre ce qu'on pourrait appeler l'aleu féodal et le fief. Il faut reconnaître, qu'ainsi compris, le sujet perd beaucoup de son intérêt. M. L.-d'A. est un savant feudiste. Il est beaucoup moins un historien du droit. On lui saura gré pourtant de la longue et pa-

1. Pour faciliter les recherches, les numéros des pages de la première édition ont été indiqués en marge.

tiente étude qu'il nous donne sur la condition faite à l'aleu par les différentes coutumes de France. La partie la plus intéressante de son travail n'est pas celle qui concerne le moyen âge, mais celle qui se rapporte à l'époque moderne. M. Lanéry-d'Arc a fort bien décrit la lutte entre les deux principes : nulle terre sans seigneur — nul seigneur sans titre, guerre qui aboutit, comme on sait, au triomphe à peu près complet du premier de ces deux axiomes.

H. PIRENNE.

261. — *Der Ligurinus Gunther's von Pairis im Elsass*, ein Epös zum Ruhme Kaiser Rothbarts aus dem 12. Jahrhundert, deutsch von Theodor VULPINUS. Strassburg, Heitz u. Mündel, s. dat. (1889), xiv, 173 p. in-8. Prix : 3 fr. 75.

Il ne faut chercher dans le travail de M. Vulpinus ni des recherches érudites sur l'auteur tant discuté du *Ligurinus*, le moine Gunther de Pairis, ni sur ce poème lui-même et sa valeur historique. M. V. s'est borné à résumer en quelques pages de préface les destinées de l'ouvrage, depuis le jour où Conrad Celtes le publiait à Augsbourg, jusqu'à la date récente où les efforts de MM. Pannenberg et Gaston Paris lui rendirent le caractère d'authenticité que l'on avait cessé de lui attribuer, d'un commun accord, depuis les critiques de Senckenberg au siècle passé. Il n'a fait également que rappeler en traits fugitifs les discussions qui ont eu lieu sur la nationalité de l'auteur, et qui ont abouti, pour le moment, à le faire écrire et mourir dans l'abbaye de Pairis, située dans la Haute-Alsace. Nous avouons ne pas bien comprendre ce qui a pu pousser le traducteur à s'atteler à la rude tâche de mettre en vers allemands le poème néo-latin de la fin du ^{xii}^e siècle. Il ne pouvait guère espérer trouver à Gunther de nombreux lecteurs dans le grand public, et les historiens de profession comme les professeurs de littérature seront toujours obligés, lorsqu'ils voudront s'occuper de Gunther ou de son œuvre, de recourir à l'original. Néanmoins un tel travail, volontairement entrepris, témoigne d'un intérêt trop sincère pour les études médiévales, pour que nous insistions sur cette critique qui s'impose dès l'abord. Il y a peu de savants et moins encore d'amateurs, qui seraient capables aujourd'hui de l'abnégation que présuppose une tâche pareille, et, à ce point de vue, la traduction de M. Vulpinus reste un travail méritoire, bien que la science n'en puisse tirer aucun profit.

R.

262. — *Réponse* à quelques attaques contre le Dictionnaire de l'ancienne langue française, par Frédéric GODEFROY. (Extrait de la Préface du Tome VI). Paris, Emile Bouillon. In-8, 46 pages.

M. Godefroy, dans cet opuscule intéressant, fait d'abord une contre-critique (que je n'ai pas ici à apprécier, on verra pourquoi) des *Études*

lexicographiques de M. Millet, puis il passe et s'en prend aux articles que j'ai publiés dans cette Revue sur son Dictionnaire. Il trouve que les premiers étaient bienveillants, doux presque comme miel; je n'ai commencé, paraît-il, à être agressif qu'aux lettres I et J. Je me suis encore montré *bienveillant* à la lettre L, mais à la lettre M j'ai tourné à l'aigre. Mes articles sur les lettres N et O ont été moins sévères, moins amers, mais à la lettre P, je suis devenu tout à fait « acrimonieux et sarcastique », en sorte que mon humeur, si l'on en croyait M. G., serait tout au moins aussi changeante que la couleur du caméléon. Je dirai franchement et sans embarras les causes de mes variations, si variations il y a. Lorsque parut le premier volume du Dictionnaire de M. G., je fus tout d'abord *émerveillé* de ce qu'il contenait, surtout en le comparant à celui de La Curne. L'idée me vint de l'étudier plus à fond, et je voulus savoir si l'auteur avait sérieusement dépouillé le grand nombre d'ouvrages qu'il citait. Dès lors mon admiration se tourna en estime, et cette estime décrut elle-même quelque peu, à mesure que mes lectures s'étendaient et se multipliaient. Voilà pourquoi ma critique fut d'abord un peu sucrée, et pour quelle raison je la donnai ensuite sans adoucissement et toute pure. Je tenais à démontrer que le Dictionnaire de M. G., au titre si long et si pompeux, était bien loin d'être le *Trésor* de l'ancien français, qu'il y manquait une quantité de mots « incalculable ¹ », et, sur ce point, je n'ai jamais varié; qu'en revanche, l'auteur en avait arbitrairement et au hasard accueilli une multitude d'autres encore en usage, sur lesquels Littré renseignait suffisamment, comme s'il eût craint de n'avoir pas assez de matière pour fournir les huit ou dix volumes qu'il avait promis, et je crois en avoir donné les preuves les plus évidentes dans chacun de mes articles, même dans ceux qui sont les plus *laudatoires*. Il ne m'a pas coûté, il ne me coûte pas encore de rendre justice aux recherches laborieuses de M. G., à sa persévérance opiniâtre; ce que je n'ai pu et ne puis reconnaître, c'est qu'il ait jamais eu un plan, une méthode, et les *Compléments* et *Suppléments* qu'il annonce ne feront que démontrer plus clairement la vérité du proverbe: « En toute chose, il faut considérer la fin. »

M. G. essaie de nous faire croire que c'est à dessein qu'il n'a pas inscrit dans son dictionnaire *estrangeleliepard*, *ensanglanterie*, *enjarteler*, *exornement*, sous prétexte que ces mots appartiennent à la langue du xvi^e siècle. Alors, pourquoi n'a-t-il pas rejeté « *expositement*, *exsupérer*, *exorateur*, *expugnation*, *expugnatif*, *expugnateur*, *expugner*, *exquisitement*, *imperateur*, *impugnateur*, *intermettre*, *oppugner*, *persolution*, *phlebotomer*, *phlebotomique*, *predivination*, *prediviner*, et des milliers d'autres qui sont aussi du xvi^e siècle? Pourquoi *mangereau*, *mentereau* ont-ils été recueillis plutôt que *doctoreau*,

1. M. G. me plaisante sur ce mot. N'est-il pas évident, dit-il, qu'on ne peut pas calculer ce qu'on ne connaît point? Comme si *incalculable* n'avait jamais signifié *très nombreux* ou *très considérable*.

jugereau, pipereau, prechereau ? M. G. a admis *paisanesque* : cet adjectif est-il plus ancien et plus populaire que *bergeresque, doctoresque, paganesque, renardesque* ? C'est ainsi que certains mots ont obtenu le droit d'hospitalité, et que des centaines d'autres ont été exclus, je ne sais pour quel motif, ou plutôt je le sais bien : c'est que M. G. ne les connaissait pas, sinon il n'aurait pas préféré *esclateus* (xvi^e siècle) à *esclatissant, esclatissement, nitidité* à *nitide* qui est plus ancien ; *illepide* n'aurait pas été admis plutôt que *lepide, lepidité*, et *distemperation* ainsi que *distemperer* (xvi^e siècle), plutôt que *distempe-
rable, distemperie, distemperament, distemperature*, qui sont du même temps. M. G. donne *pacquier*, verbe qu'il explique mal (v. Littré sur *paquer*), mais on perdrait son temps à chercher dans son Dictionnaire *pacqueteur, pacquetier, pacqueter, empacquer, empacquage, empacque-
teur*, tous termes de pêche. A la suite de *harpe*, lequel est accompagné d'un exemple pris dans Littré, on ne trouve pas *harpement, harpen* ou *harpent, harpeure, harpette, harpic, harpier, harpination, harpoleux*. Il y a des mots disparus ou conservés dont toute la lignée presque man-
que, comme *esmouchier*, d'où viennent *esmouchoire, esmouchement, esmoucheure* ; comme *chien*, d'où dérivent *chenier, chenillier, chie-
nage, chienette, chienrage, chiennelet, chienot, chienetier, chie-
neterie, chiennée* = hermodacte, *enchaillé* = accouplé à la manière des chiens. *Compendion, compendier, compendieur, compendiaire* sont absents : pourquoi ? Est-ce parce qu'on ne les trouve dans aucun dic-
tionnaire ? Des mots qui sont de la même famille et du même temps, les uns tels que *audible, cressiner, gladiatoire, desolatoire, gluement, glutiner, incogitant, invigilance*¹ ont leur place dans le Dictionnaire ; les autres, *exaudible, cressinement, digladiation, digladiateur, agglue-
ment, desolatif, deglutiner, incogitance, invigilant*, n'auraient pas été jugés dignes d'entrer, s'il faut s'en rapporter à M. G. J'aurais voulu qu'il expliquât pour quelles raisons il a introduit des mots grecs du xvi^e siècle, *philautie, petasite, pentaphylle*, et des termes italiens ou espagnols, *fanterie, pentole, pentacle, mercadence* et *mercadant*, tandis que *exegematique, decacordon, anabatre*, qui sont aussi des vocables grecs et de plus du xiv^e siècle, ont été refusés. L'arbitraire se voit par-
tout : le choix nulle part, je le répète. L'onomatopée *ponpon*, pour citer un exemple topique, a été admise, mais non pas le *baubau* des chiens, le *dandon* des cloches, le *lire, lirette, lire liron* de la cornemuse, etc. Tout cela, paraît-il, s'alignera, trouvera sa place dans les volumes réservés à la langue des xvi^e et xvii^e siècles, et alors « les défauts, les erreurs disparaî-
tront dans la majesté, dans l'immensité de l'ensemble ». C'est M. G. qui le dit, non sans quelque solennité. Je le souhaite, car tout en la criti-
quant, je n'ai jamais cessé de porter le plus vif intérêt à cette œuvre réellement gigantesque, mais je persiste à croire qu'il eût été bien plus simple de faire un recueil unique de tous les mots disparus

1. *Invigilance* est un article emprunté à Littré.

depuis l'origine de notre langue jusqu'au *xviii*^e siècle inclusivement. *Commutableté, malhabileté, entaier, desagencier* (celui-ci est dans Littré), pour ne citer que ces mots, ont dans le Dictionnaire de M. G. un historique qui ne remonte pas plus loin que le *xiii*^e siècle, et cependant ils sont encore en usage en plein *xvi*^e siècle, le premier jusque dans le *xvii*^e, et le second jusque dans le *xviii*^e. Seront-ils repris dans les *Compléments* ou *Suppléments*? Quelqu'un pourrait-il affirmer que *enfantraille* = marmaille, *mespasseure, gorillon* = porcelet, *enfantillement* et *enfantinement, enfantinerie, cabanot, coupeceindre, agriculturer, intervenience, contrecoigner, bestier, serrebauquiere, dema-raudir, essoumas* = bourgeon de vigne, *essoumasser, cousachance, nonainnerie, estrapoire* (tous mots que M. G. semble ne pas connaître), datent des *xvi*^e, *xvii*^e ou *xviii*^e siècles, parce qu'il ne les aurait rencontrés que chez des écrivains de cette époque? Il me semble qu'il n'aurait pas été impossible de faire entrer dans huit ou dix volumes in-folio la somme des mots disparus, mais pour cela il fallait être sobre de citations, les semer avec la main et non pas répandre tout le sac, c'est-à-dire ne pas en donner 40, 50, 60 et même 80, dont souvent plus de la moitié sont d'une absolue inutilité. Pour que ce Dictionnaire ne fît point parfois double emploi avec celui de Littré, il était nécessaire d'en exclure des mots tels que ceux dont j'ai donné une assez longue liste à diverses reprises. M. G. prétend qu'il n'y en a que dix-neuf de cette espèce dans sa lettre P. Je le prie de se relire avec plus d'attention, et à ce nombre il ajoutera : « *propriétaire, propriétairement, prospect, proviseur, pré-variquer, postille, postposer, pouillerie, prénotion, presbytérien, prescript, présomptivement, porée ou poirée, percussif, pensionnaire, péré-grinité, pérenne, personnage ou personnage, pillement, palustre, papillote, papillotage, participer* », et ce n'est pas tout. Littré n'a pas oublié : « *pulsation, pupillarité, putasser, priver, apprivoiser, pou-droyer, préposer, préfigurer, pointille, pensif, pension, papelard, parage, perchée, poudrette* ¹, *perchette, perdition* » ; à quoi bon reprendre ces mots dont l'explication et l'historique étaient chez lui suffisants? D'autres ont été repris pour cette raison que Littré ne leur avait pas donné d'historique; tels sont : *picolet, picote, porcelet* ou *pourcelet* (suivi de 19 exemples dans M. G.), *percusseur*, etc. Mais « *pole, pyrrhique, prytanée, polygraphe, périodique, parenthèse, puriste, pagure, parasol, phenicoptère, psychologie, progressif, pyrite, permutation, physionomiste* », etc., n'en avaient pas davantage : pourquoi cette différence de traitement entre les uns et les autres?

M. G., tout en profitant de la plupart de mes corrections dont il reconnaît la justesse, en conteste pourtant quelques-unes. D'après lui, *platelier* ² = gourmand, pourrait signifier mendiant : je le mets au défi

1. L'exemple placé sous ce mot est emprunté à Littré, mais il est très jovialement défini par M. G. Selon lui, *jouer à la poudrette* signifie *jouer avec des épingles*.

2. Dans l'unique exemple que cite M. G., *platelier* traduit le latin *patinarius*, employé par Suétone, qui l'applique à Vitellius.

de me trouver un exemple, et il y en a de nombreux, où ce mot ait cette signification. Le sens primitif de *quaterne* est bien « cahier de quatre feuilles », et c'était ainsi qu'il fallait le définir : que le sens se soit étendu, cela est tout simple. « Je n'ai pas rivalisé avec M. Millet en proposant une correction pour *quartel* ou *cartel* » : j'ai dit que ce mot signifiait autre chose que *mesure de blé*, et à l'appui est cité un exemple auquel je renvoie M. G. Il avoue que j'ai proposé douze corrections véritables pour la lettre P, et je vois que dans les *Errata*, il a fait son profit (cette fois avec modestie) de deux seulement sans citer mon nom, car, dit-il avec un beau sans-gêne, « cela importe fort peu aux lecteurs du Dictionnaire et ne sert à rien ». Je crois pourtant savoir que M. G. qui trouve le désintéressement admirable chez les autres ne le pratique qu'à son corps défendant : il aime, il veut qu'on le cite, et il a peut-être raison. Au fond, pour moi, la chose m'est bien indifférente, et pourvu que ces articles soient utiles à l'histoire du vieux français, je n'en demande pas davantage. Je me trompe : je demande encore que M. Godefroy ne les croie pas inspirés par autre chose que « par un véritable amour de la philologie. »

A. JACQUES.

263. — E. KRAUSE. *Der Welszenburger Handel, 1480-1505*. Broch. in-8 de 74 pages. Greifswald, Julius Abel, 1889.

Ce petit ouvrage — thèse de doctorat présentée à l'Université de Greifswald — a été entrepris sous la direction du professeur Ulmann, qui compose une grande histoire du règne de Maximilien I^{er}. Il a précisément pour sujet un épisode, assez peu important, de ce long règne. En 1480, l'électeur palatin, Philippe l'Ingénu, livra en fief à son maréchal, Hans von Drott, le château de Berwartstein ou de Baerbelstein, sur lequel l'abbaye de Wissembourg, au nord de l'Alsace, prétendait avoir des droits. Ce fut l'origine d'une longue lutte entre les moines d'une part, l'électeur et Hans d'autre part; elle ne se termina qu'en décembre 1504 par un compromis qui ne satisfaisait personne. M. Krause nous conduit à travers les mille incidents de cette querelle; il nous décrit les ravages qu'elle causa sur les bords de la Lauter; il nous montre comment la ville libre de Wissembourg se déclara pour le monastère; il insiste sur les efforts tentés par les deux adversaires pour obtenir gain de cause devant les diètes et devant la cour de Rome. Son récit, puisé à de nombreuses sources, est plus complet et en général plus exact que celui de Spach (*Bulletin de la Société des monuments historiques d'Alsace*, I, p. 178 et ss.); mais il n'est pas plus vivant; par endroits même il est confus et obscur. M. Krause a pourtant fait, d'une façon définitive, justice d'une légende mise jadis à la mode par Stoeber et répétée depuis dans les *Guides* des Vosges, par exemple dans celui de Mündel. Hans von Drott ne saurait être le prototype de Hans Trapp, ce croquemitaine qui accompagne le *Christkindel* et qui, au nord de l'Alsace et dans le Palatinat, est la terreur des enfants.

Ch. PFISTER.

264. — L'abbé REQUIN, correspondant du Ministère des Beaux-Arts. *L'imprimerie à Avignon en 1444*. Paris, Alph. Picard, 1890, grand in-8 de 20 p.

La brochure de M. l'abbé Requin est tellement importante, qu'on me permettra, je l'espère, de l'examiner un peu longuement. Beaucoup de gros volumes sur l'imprimerie ne contiennent pas la centième partie des choses intéressantes réunies dans une aussi mince plaquette. C'est le cas de dire qu'un seul épi vaut mieux parfois que toute une gerbe.

Mayence, comme le rappelle tout d'abord l'auteur (p. 3), a longtemps disputé à Strasbourg la gloire d'avoir été le berceau de l'imprimerie; ce fut seulement en 1745 que cette dernière ville conquist définitivement la première place. A cette époque deux archivistes, Schoepflin et Venkler trouvèrent, dans une vieille tour de Strasbourg, les pièces d'un procès intenté à Gutenberg et aux héritiers d'André Dritzchen, l'un de ses associés. Ces documents furent très discutés et même contestés; mais force fut bien de se rendre à l'évidence, et Mayence fut alors reléguée au second rang. Quelques pièces d'archives trouvées fortuitement, ajoute M. l'abbé R., chez plusieurs notaires d'Avignon, vont la faire passer au troisième et donner le pas à la petite capitale des anciens états pontificaux en France, trouvaille d'autant plus précieuse que si nous exceptons le procès intenté à Gutenberg par les héritiers d'André Dritzchen en 1439 et la réclamation d'argent de Fust au même Gutenberg en 1455, ce sont les seules pièces originales connues sur les origines de l'imprimerie.

Les érudits avignonnais fixaient la date de l'introduction de l'imprimerie à Avignon en 1497 et donnaient le nom de Nicolas Tepe à celui qui y apporta cet art nouveau. M. Achard, dans ses *Simple notes sur l'imprimerie à Avignon*, au tome I^{er} du *Bulletin historique et archéologique de Vaucluse*, a conservé cette même date de 1497, mais il a démontré que N. Tepe était seulement le premier éditeur de cette ville, et que le premier imprimeur s'appelait Jean Duprat. Les documents si heureusement trouvés par M. l'abbé R. permettent de reculer cette date jusqu'en 1444, au moment où Gutenberg vient de quitter Strasbourg et va s'établir à Mayence, quelques années avant qu'il s'associât d'abord avec Fust et puis avec Schoeffer. Ces documents appartiennent à trois registres, un du notaire Jacques de Brieu de, les deux autres du notaire Pierre Agulhacii. M. l'abbé R. décrit avec un soin minutieux ces trois vénérables recueils, et analyse ainsi les actes révélateurs (p. 6-11) :

« Dans le premier volume, nous lisons qu'un certain Procope Valdfoghel, orfèvre, originaire de Prague, passe, le 10 mars 1446, un contrat avec un juif nommé Davin de Caderousse, et s'engage à lui graver sur le fer vingt-sept lettres hébraïques dites de forme (*scissas in ferro*) selon la science d'écrire artificiellement; science et métier que Valdfoghel a communiquées au juif depuis deux ans, c'est-à-dire au cours de l'année

1444. Valdfoghel doit y joindre les machines nécessaires au nouvel art. Davin s'oblige, de son côté, à enseigner à Valdfoghel l'art de teindre les tissus de soie, de toile, de fil et de coton, en écarlate, en rouge, en *brasil* et en noir, et à lui communiquer une recette pour donner aux étoffes une couleur perse ou verte sans le secours du feu. Il devait, en outre, fournir le bois et l'étain nécessaires pour les matrices et les caractères, et il s'engageait à ne communiquer à personne, ni directement, ni indirectement, soit en théorie, soit en pratique, l'art qui lui avait été appris. Valdfoghel, comme Gutenberg, se débattait contre la misère et avait souvent besoin d'argent; aussi, pour s'en procurer, avait-il été obligé d'engager à Davin ses meubles, certains vêtements et même ses caractères d'imprimerie... Valdfoghel avait rempli tous ses engagements et remis à Davin *omnia artificia, ingenia et instrumenta ad scribendum artificialiter*, nous dit le texte d'un nouveau contrat, passé le 16 avril de cette même année 1446. Après cette date, nous ignorons quel fut le sort de Davin de Caderousse et le résultat de son contrat de société avec Valdfoghel. Celui-ci ne s'était pas contenté de faire connaître l'art d'imprimer à Davin; dès 1444 il l'avait aussi communiqué à Girard Ferrose, serrurier du diocèse de Trèves, établi à Avignon. Ils avaient formé tous deux une véritable association et habitaient ensemble une maison où Ferrose avait apporté ses meubles. A bout de ressources, ils avaient engagé une horloge de Ferrose à un juif afin de se procurer un peu d'argent. Mais les quelques florins obtenus du juif furent insuffisants, et le 27 août 1444, Valdfoghel reçut de George de Jardine d'abord 10 florins, ensuite 27, et s'engagea en échange à lui apprendre l'art d'écrire. Dans ce contrat, Valdfoghel fit promettre à Jardine comme à Davin et à Ferrose de ne divulguer à personne le secret qu'il lui communiquait, s'obligeant à son tour à ne pas le faire connaître à d'autres sans la permission de G. de Jardine. Nous ne savons pas s'il fut longtemps l'élève de Valdfoghel (nous n'avons trouvé aucun autre document sur lui); mais il est certain que G. Ferrose resta peu de temps avec son maître et associé. Le 26 août de la même année 1444, la société était dissoute, Valdfoghel donnait 70 florins à Ferrose et recevait de lui une quittance pleine et entière. Mais comme il craignait que celui-ci, parfaitement instruit du nouvel art d'écrire artificiellement, ne vint à le divulguer, il lui fit promettre de ne l'enseigner à personne dans un rayon de 12 lieues. Le 5 avril 1446, les deux associés habitaient la même maison et ils achetaient en commun les caractères d'imprimerie de Manaud Vitalis. Ce dernier, originaire du diocèse de Dax, et son ami Arnaud de Coselhac, du diocèse d'Aire, tous deux étudiants à Avignon, avaient été, eux aussi, initiés au secret de l'imprimerie par Valdfoghel dès 1444. Celui-ci leur avait même fourni tout un matériel d'imprimerie et leur avait appris la manière de s'en servir. Valdfoghel leur avait emprunté les caractères et l'outillage qu'il avait faits pour eux ¹... »

1. Reconnaissance du 4 juillet 1444. M. l'abbé Requin ne s'est pas contenté de

Après avoir ainsi résumé les documents qui prouvent l'établissement d'une imprimerie à Avignon dès 1444, M. l'abbé R. repousse très bien les arguments que certains sceptiques pourraient lui adresser (p. 11-12) : « On nous objectera peut-être que cet *ars scribendi artificialiter* peut s'entendre aussi bien de l'imprimerie xylographique, inventée par Jean Coster de Harlem vers 1420, que de l'imprimerie proprement dite, découverte à Strasbourg par Gutenberg. Mais nos contradicteurs savent très bien que l'imprimerie xylographique se faisait au moyen de planches (de là son nom), où l'on gravait toute l'impression d'une page ; tandis que Procope Valdfoghel fabrique des caractères mobiles, il grave vingt-sept lettres pour Davin de Caderousse, il lui confie en dépôt quarante-huit lettres latines, il se sert de deux ABC de Manaud Vitalis. On pourrait prétendre aussi que ces lettres servaient simplement à dessiner sur les manuscrits les grandes lignes des lettres capitales, que les enlumineurs peignaient ensuite ; mais ce système d'écriture était connu depuis longtemps, et Valdfoghel n'aurait pas pris tant de précautions avec ses apprentis et ses associés dans la crainte qu'ils ne divulgasent son secret. D'ailleurs peut-on raisonnablement donner à cette sorte de calque le nom d'*ars scribendi artificialiter* ? En outre, à quoi auraient servi ces machines en bois, en étain et en fer fabriquées par Valdfoghel pour Davin de Caderousse ? Pourquoi ces autres instruments en fer, en cuivre, en laiton et en bois qu'il avait livrés à Arnaud de Codelhac et à Manaud Vitalis ? Pourquoi ces formes en fer et en bois, cette vis en acier que lui avait confiées le même Vitalis ? Enfin, ce qui nous confirme encore davantage dans cette manière de voir, c'est que, dans le procès de Gutenberg, les témoins se servent absolument des mêmes termes que les notaires d'Avignon, termes encore usités de nos jours en imprimerie. »

M. l'abbé Requin a eu raison d'écrire (p. 4) que ses preuves « convaincront les plus difficiles. » Nous espérons, qu'encouragé par le succès qui a déjà récompensé ses recherches, il redoublera de zèle et aura la joie de trouver des renseignements sur Valdfoghel et sur ses divers associés que l'on perd tous de vue après 1446, et de découvrir aussi les œuvres sorties des presses du fondateur de l'imprimerie d'Avignon. En attendant la réalisation de nos vœux pour le vaillant travailleur, félicitons-le, à la suite d'un éminent critique ¹, d'avoir incontestablement établi qu'Avignon fut la première ville après Strasbourg à posséder une imprimerie, et que la France fut le premier pays où se répandit le nouvel art, « car Avignon, pour être sous la juridiction des papes, n'en était pas moins terre de France. »

T. DE L.

reproduire cet acte aux *pièces justificatives* avec quatre autres actes : il en a donné encore une photogravure en tête de sa brochure.

1. Léopold Delisle, présentant les belles découvertes de M. l'abbé Requin à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans la séance du 2 mai 1890.

265. — **Vorträge und Versuche, Beiträge zur Literatur-Geschichte von Ludwig GEIGER.** Dresden, Ehlermann, 1890. In-8, ix et 318 p. 5 mark.

Ce recueil comprend trois parties :

1° *Zur Litteratur der Renaissance.* M. Geiger y apprécie successivement Marguerite de Navarre (d'après Lotheissen et Chénevière), la Renaissance en France sous Charles VIII (d'après l'ouvrage publié avec le concours du duc de Chaulnes par Eugène Müntz), les Grecs savants des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles (d'après la *Bibliographie hellénique* d'Em. Legrand), Isota Nogarola (d'après le livre d'Abel), l'humanisme à l'Université de Heidelberg — étude originale, — Érasme en Italie (d'après P. de Nolhac), Ulrich de Hutten, le plus ancien almanach des Muses publié à Rome (les *Coryciana* de Goritz ou Corycius, 1524);

2° *Aus den Tagen der Aufklärung.* M. G. y traite des plus anciennes revues de Berlin, de la Sappho allemande (Louise Karsch), de Voltaire et de Frédéric; il communique six lettres de David Friedländer, l'élève le mieux doué de Félix Mendelssohn; il trace le tableau de Berlin en 1788, tableau fort intéressant et où abondent les détails curieux.

3° *Aus der Zeit Goethes.* M. G. publie trois lettres de Corona Schroeter à Bertuch, des extraits de la correspondance inédite de Frederique Cæser, où il est question de Goethe et des écrivains du temps, et deux études que nous connaissons : *Goethe et les Juifs*, *Goethe et la Renaissance*¹.

La plupart de ces conférences et essais avaient déjà paru dans divers recueils; mais quelques-uns ont été remaniés et tous ont été revus avec soin, deux sont inédits. On y retrouve toutes les qualités que nous avons déjà louées dans M. G. : une profonde connaissance de l'humanisme et de la Renaissance autant que du ^{xviii}^e siècle et de Goethe — on sait qu'il est à la fois directeur de la *Vierteljahrsschrift für Kultur- und Literaturgeschichte der Renaissance* et du *Goethe-Jahrbuch* — un esprit souple, sagace, pénétrant, qui sait faire saillir l'essentiel et tirer des faits d'originales conclusions (voir la fin de l'étude sur Érasme), un style vif, brillant qui attache le lecteur. M. Geiger a raison de dire que, dans ses conférences, il s'est donné la peine la plus consciencieuse pour rassembler et ordonner ses matériaux ainsi que pour les revêtir d'une forme agréable. Aussi les études qu'il réunit aujourd'hui, si savantes qu'elles soient, seront-elles lues, comme il le souhaite, de ceux-là mêmes qui ne sont pas spécialistes et qui « prennent intérêt aux choses littéraires ».

A. CHUQUET.

266. — **Assemblée Electorale de Paris, 18 nov. 1790-15 juin 1791. Procès-verbaux,** publiés par Étienne CHARAVAY. (Coll. de docum. relatifs à l'hist. de Paris pendant la Révolution). Paris, Quantin, 1890. Gr. in-8, XLVIII et 694 p. 7 fr. 50.

L'assemblée nationale avait, comme on sait, inscrit dans la constitu-

1. *Revue critique*, 1887, n° 48, et 1888, n° 44.

tion de 1790 le principe de l'élection des fonctionnaires de l'ordre civil et ecclésiastique par les mandataires de la nation. Le corps électoral de Paris, composé de 781 membres, nomma donc les juges, les administrateurs, le procureur-syndic, l'évêque, les curés, le président du tribunal criminel, l'accusateur public, etc. Les opérations de cette assemblée électorale durèrent longtemps, du 18 novembre 1790 au 15 juin 1791. Elle élut comme juges des tribunaux des six arrondissements judiciaires : Freteau, Merlin de Douai, Adrien Du Port, Thouret, Target, Treilhard, Le Peletier Saint-Fargeau, Lefèvre d'Ormesson, Tronchet, Garraude de Coulon, Hérault de Séchelles, Voidel, etc.; — pour administrateurs du département de Paris : Kersaint, Cerutti, Lacépède, Alex. de La Rochefoucauld, Talleyrand, Mirabéau, Thouin, Danton, Sieyès, Alex. Lameth, Jussieu; — pour procureur-général syndic, Pastoret; — pour évêque, Gobel; — pour membres du tribunal criminel, Petion, président, Bugot, substitut, Robespierre, accusateur public. Tels furent les travaux de cette assemblée électorale qui se retira le 16 juin 1791 devant une autre assemblée électorale chargée de nommer les députés de la Législative. On ne les connaissait pas dans le détail. Grâce à M. Charavay, on les connaît désormais jusque dans leurs moindres particularités. L'excellent éditeur, dont on ne saurait trop louer le soin et le savoir, a divisé sa publication en trois parties : 1^o il résume en un précis historique les faits qui ont précédé l'assemblée électorale et ceux qui se sont accomplis pendant les diverses sessions de cette assemblée (*Préface*, p. VII-XLVI); 2^o il donne la liste des électeurs du département de Paris en 1790 (p. 1-90); cette liste est donnée avec une patience minutieuse; elle est plus exacte, plus complète que toutes celles connues jusqu'ici, et l'on peut affirmer hardiment que les contemporains eux-mêmes n'en ont pas possédé une semblable. On y trouve, en effet, rangés par sections et selon le nombre des voix obtenues, les noms des électeurs, avec leurs prénoms, qualités, âge et demeure, tels que les fournissent les documents officiels, et, au-dessous de chaque nom, en petits caractères, des renseignements biographiques sur chaque personnage. Ces informations ont été puisées par M. Ch. dans des documents de toute sorte, particulièrement dans les almanachs. Date et lieu de naissance et de mort, fonctions exercées pendant, avant et après la Révolution, grade dans la garde nationale, réélection en 1791, en 1792 et en 1796, inscription sur la liste des notables après le 18 brumaire, ainsi qu'à la société des Amis de la Constitution et aux loges maçonniques, M. Ch. n'oublie aucune indication, et plus d'un de ces électeurs, s'il revenait au monde, serait bien étonné et confus de tout l'honneur que lui fait le présent volume; 3^o à la suite de cette liste, qui permet de comprendre les choix des assemblées primaires parisiennes de 1790, viennent les *procès-verbaux* de l'assemblée électorale. Ces protocoles comprennent non seulement les scrutins innombrables que nécessita la nomination des divers fonctionnaires, mais les discussions, les com-

pliments du président aux élus et la réponse de ces derniers, les harangues des délégués, etc., M. C. les publie d'après les originaux conservés aux archives nationales. En outre, il les annote, éclairant les faits qu'ils mentionnent, rétablissant l'orthographe des noms propres — il y en a plus de douze cents — indiquant avec brièveté ce qu'étaient et ce que devinrent tant de personnages. — Une table analytique, bien utile et bien précieuse, réunit comme en un faisceau toutes les indications et notes éparses dans le volume, et, par exemple, on y a imprimé en italique les noms de tous les électeurs. — Cette simple analyse suffit à montrer que la publication de M. C. fournit aux historiens de Paris et de la Révolution un indispensable document. Grâce à elle, on peut reconstituer la physionomie de cette assemblée électorale où eut lieu la première manifestation de la vie politique à Paris. Mais ce qu'il faut surtout remarquer et applaudir, c'est l'exactitude, la clarté, l'abondance de l'annotation. M. Charavay a rassemblé dans son commentaire historique et biographique une quantité presque incroyable de renseignements, pour la plupart inédits, sur les hommes et les choses de la Révolution. Nous ne citerons que pour mémoire tout ce qu'il nous apprend sur les débuts de Danton, électeur de la section du Théâtre-Français, scrutateur du quatrième bureau, secrétaire du troisième, obtenant des voix pour la présidence de l'assemblée et pour le secrétariat général, en obtenant encore comme procureur général syndic et comme substitut de l'accusateur public, élu enfin vingt-deuxième administrateur du département par cent quarante-quatre voix et remerciant l'assemblée, assurant qu'il saura « allier aux élans d'un patriotisme bouillant l'esprit de modération nécessaire, quels que doivent être le flux et le reflux d'opinion sur sa vie publique » (p. 437). Bref, ce recueil fait honneur à la collection des documents révolutionnaires relatifs à l'histoire de Paris; il faut souhaiter que tous les volumes de cette série lui ressemblent et que leurs éditeurs y mettent autant de conscience et de science.

A. CH.

267. — **Ludwig XVI und Marie Antoinette auf der Flucht nach Montmedy 1791**, aus dem Nachlasse des Freiherrn Ernst von Stockmar hrsg. von Emil DANIELS. Berlin, Hertz, 1890. In-8, IV et 162 p. 4 mark.

Ce récit se lit avec intérêt. L'auteur, Ernest de Stockmar, avait du goût et connaissait bien son sujet; il a lu à peu près toute la littérature qu'a inspirée la fameuse fuite à Varennes, et il a su rendre sa narration attachante. Il la divise de la façon suivante, comme une sorte de petit roman : 1° La famille royale à Paris et les premières pensées de fuite; 2° Entente avec Bouillé; 3° Négociations de la reine avec Léopold sur l'intervention autrichienne — trop long et assez inutile; — 4° Les détails de la fuite fixée entre Paris et Metz; 5° Les derniers mois avant la fuite; le 20 juin fixé comme date de départ; 6° L'évasion hors la ville; 7° De

Bondy à Pont-de-Sommevesle; 8° Pont de Sommevesle; 9° Sainte-Menehould à Clermont; 10° État de l'armée; 11° Varennes; 12° Bouillé devant Varennes; 13° Le retour de Varennes jusqu'à la rencontre des députés; 14° Le retour jusqu'à l'entrée à Paris. — Quelques noms sont mal transcrits : Pont-de-Sommevesle pour Sommevesle; Bayou pour Bayon; Choiseuil pour Choiseul. Il y a aussi des erreurs et des lacunes. Bayon était chef de bataillon et non capitaine (p. 83). Ni d'Hoffelize, ni Klinglin, ni Heymann (et non Heyman) ne sont des « Germanen »; d'Hoffelize est Lorrain, et Klinglin et Heymann sont Alsaciens (p. 131). Le rôle de Dumas, qui n'appartenait pas à l'Assemblée, n'est pas suffisamment expliqué (p. 145). L'attitude de Guilhermy qui, seul à Paris, leva son chapeau sur le passage du roi, n'est pas mentionnée (p. 160). A remarquer la page 153, où M. de Stockmar, moins sévère pour Pétion que ses devanciers, prétend que « le Constituant et M^{me} Elisabeth exercèrent l'un sur l'autre une certaine attraction » et qu'il naquit entre eux une « bizarre amitié ».

A. C.

268. — René FAGE. *Le diocèse de la Corrèze pendant la Révolution, 1791-1801*. Tulle, Crauffon, 1890. In-8, 112 p.

La déchéance de M^{sr} de Raféls de Saint-Sauveur, qui refuse le serment, et l'élection de l'abbé Brival, tels sont les premiers faits que nous retrace M. Fage, d'après les documents des archives de la Corrèze. (p. 1-32). Il expose ensuite les destinées de l'église de Tulle, sous la direction de Brival et pendant la Terreur, en reproduisant un document de très grande importance intitulé *Réponses aux questions faites par (l'évêque Grégoire) relativement à l'histoire de l'Église gallicane* (p. 39-102). Ce document, divisé en trente et un chapitres ou réponses, paraît écrit par un prêtre constitutionnel, assez impartial d'ailleurs, et sincère, car, s'il est favorable à l'évêque Brival, il n'omet pas les défauts du clergé assermenté. On y trouve des récits minutieusement détaillés, des renseignements très précis, des indications statistiques sur le clergé et sur l'état moral du pays; bref, c'est, comme dit M. F., une « déposition de premier ordre ». Ce bon et sérieux travail se termine par quelques détails sur le sort ultérieur de Brival et sur l'état des esprits jusqu'à la suppression du diocèse de la Corrèze; M. Fage a tiré la plupart de ces particularités des *Souvenirs* de Verneilh-Puiraseau et de l'*Histoire du département de la Corrèze* de M. de Seilhac.

C.

269. — *Essais historiques. La Suisse sous le pacte de 1813*, par Berthold van MUYDEN. 1815 à 1830. Lausanne, F. Rouge, 1890, xxii et 596 pp., in-8.

Ce sont les origines politiques de la Suisse contemporaine que M. B. van Muyden a entrepris, dans son livre, d'étudier et de faire connaître au

grand public qui en ignore généralement le détail. La situation faite à la Suisse par l'acte de médiation de 1803, la longue et difficile élaboration du Pacte de 1815, le congrès de Vienne et ses conséquences pour la Suisse, l'influence de la Restauration sur le régime des cantons, les traités commerciaux et autres avec diverses puissances, l'organisation militaire et de la défense nationale de 1815 à 1881, le mouvement religieux connu sous le nom de « Réveil » et une histoire des capitulations militaires de 1803 à 1850; tels sont les principaux points que M. van Muyden avait à nous exposer. Son livre, comme il a la modestie de le reconnaître lui-même, se présente plutôt comme une suite de monographies qui pourraient être isolées sans inconvénient et, ajoutons-le, sans rien perdre de leur valeur et de leur intérêt. Toutefois, l'auteur a su enchaîner très suffisamment ces chapitres l'un à l'autre et composer ainsi un livre qui est, en somme, un bon résumé de l'histoire civile et militaire et du droit public de la Suisse à une époque agitée et féconde en idées, bonnes et mauvaises, qui ont fait de la Suisse du Pacte de 1815 la Suisse qui vit et se développe sous nos yeux.

M. van Muyden est un Suisse convaincu, grand admirateur des institutions de sa libre patrie et fervent adepte du régime démocratique. Il considère comme un avantage très appréciable pour son pays d'avoir conservé en les transformant, selon les besoins du jour, les institutions républicaines léguées par le moyen âge, et il conclut que, « sous des formes démocratiques et libérales, le peuple suisse est essentiellement conservateur ». Il défend avec énergie la neutralité de la Suisse dont il explique fort bien les conditions et les exigences. Son patriotisme très vif ne l'empêche pas de discuter avec calme et impartialité certaines questions qui ont beaucoup agité nos voisins, notamment la neutralité de la Savoie, et de les trancher dans le sens de la modération.

L'information de M. van Muyden paraît excellente et fort complète. Il connaît par le menu la littérature historique imprimée de l'époque dont il s'occupe; il s'est servi aussi de documents inédits et rien d'important n'a dû échapper à son enquête méthodique. Son livre sera certainement le bien venu auprès de tous les amis des études historiques et fait très favorablement augurer d'une seconde série d'études analogues qu'il compte publier sur la Suisse de 1830 à 1848.

F.

CHRONIQUE

FRANCE. — La 3^e livraison du t. VII de la Bibliographie contemporaine, Histoire littéraire du XIX^e siècle, par ANI. LAPORTE, qui vient de paraître à la librairie Bouillon, est presque tout entière occupée par le commencement du long article consacré à Victor Hugo. Il y faut signaler en outre les articles Houssaye (Henry) et Hovelacque (Abel).

— M. L. GUÉRARD publie un travail sur les *Lettres de Grégoire II à Léon l'Isaurien*,

Rome, 1890, 19 pp. (Extrait des *Mélanges de l'École de Rome*, t. X). C'est une démonstration complète de la fausseté de ces pièces composées à la fin du ^{viii}e s., ou au milieu du ^{ix}e s. On n'avait jusqu'ici sur cette question que des données très vagues. M. Guérard, qui a vu les mss. de Turin, Vieone, Rome et Paris, a précisé ce qu'on peut savoir à ce sujet. Peut-être regrettera-t-on qu'il n'ait pas jugé à propos de donner, d'après les nouvelles collations faites par lui, une édition critique définitive.

ALLEMAGNE. — La librairie Calvary met en vente le deuxième fascicule du second volume de la 4^e édition *maior* d'Horace (pp. 151-320; *Hor. Sat.* II, 2. — *Ép.* I, 2, 26). Nous reviendrons prochainement sur cette publication.

— Sous le titre de *Handbuch des öffentlichen Rechts der Gegenwart in Monographien* (Frib. i., B. Mohr), le ^r Heinrich Marquardsen a entrepris, avec la collaboration des spécialistes les plus autorisés, une série de monographies contenant l'exposé systématique du droit public des états modernes. Cette publication est très activement conduite et rendra aux jurisconsultes, aux hommes politiques et en général, à tous les hommes cultivés, de très grands services. Nous pouvons citer, parmi les volumes parus, ceux qui sont consacrés au Danemark, à l'Italie, au Portugal, à l'Espagne, à la Bavière, à l'Autriche-Hongrie, à la Suisse, à la Finlande, à la Russie, à la France (par M. Lebon). Une introduction historique, sobre et très nourrie, précède, dans chaque volume, l'exposé du droit moderne.

— M. Philippe STRAUCH, professeur de philologie allemande à l'Université de Tubingue, a fait tirer à part et nous envoie l'utile et excellente bibliographie qu'il publie une fois par an dans la *Zeitschrift für deutsches Alterthum*. Ce *Verzeichniss* des publications scientifiques parues sur le domaine de la littérature allemande moderne en l'an 1888, rendra de grands services; il est à la fois complet et bien disposé.

ANGLETERRE. — Un ouvrage très important vient de paraître à Édimbourg, chez David Douglas : *George Buchanan humanist and reformer, a biography by P. HUME BROWN* (in-8° de xvii-388 p.). Le volume, très bien imprimé sur beau papier et revêtu d'un élégant cartonnage dont nos éditeurs devraient bien adopter l'usage, est orné d'un beau portrait de Buchanan et du fac-simile de sa signature. L'ouvrage, divisé en vingt chapitres, est complété par quatre appendices où sont résumés de curieux documents, les uns rares, les autres inédits, et par un index analytique fait avec beaucoup de soin. Le livre tout entier est composé avec le même soin : les recherches de l'auteur, tant en France qu'en Angleterre, ont été très approfondies. Aussi la vie si tourmentée de Buchanan n'y est-elle pas racontée avec moins d'exactitude que de talent et cette monographie sera-t-elle mise par les bons juges à côté du *Casaubon* et du *Dolet* si appréciés des deux côtés du détroit. Ce qui, outre le mérite du biographe, doit recommander particulièrement son livre à la sympathique attention des érudits français, c'est que Buchanan fut, par son séjour sur notre sol et par ses relations, un demi-Français et qu'il regarda toujours la France comme une autre patrie.

DANEMARK. — M. P. ANDRÆ vient de faire paraître le troisième volume de son étude sur la voie Appienne : *Via Appia, dens Historie og Mindesmærker* III (Copenhague, 1889, 200 pp. in-8°); il se rapporte à la partie de la voie située sur le territoire d'Albano, et en particulier à la villa de P. Clodius Pulcher, à celle de Pompée, à l'identification des ruines éparses dans la villa Doria actuelle, à la villa de Domitien, etc. Dans l'appendice bibliographique qui termine ce volume nous relevons l'omission du remarquable ouvrage de G. Tomassetti, *Della campagna romana nel medio evo*, qui renferme plus d'une indication précieuse pour la topographie de l'ancienne voie Appienne. M. P. Andræ est d'ailleurs au courant de la bibliographie et des fouilles; ses recherches topographiques résument avec clarté l'ensemble de nos connaissances sur l'histoire de la *regina viarum*.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BEILLES-LETTRES

Séance du 6 juin 1890.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne de bonnes nouvelles de la santé de M. Hauréau, souffrant depuis quelques jours.

M. le lieutenant Espérandieu adresse à l'Académie la copie de plusieurs inscriptions inédites, recueillies en Syrie par M. le sous-lieutenant Denis, du 3^e bataillon d'infanterie légère d'Alger.

M. l'abbé Duchesne lit, au nom de M. Félix Robiou, correspondant de l'Académie, une note sur la *Question de l'avènement de Sargon*. M. Robiou compare les divers textes, bibliques et assyriens, relatifs à la prise de Samarie : il arrive à cette conclusion qu'il faut distinguer deux rois différents, Salmanasar et Sargon, dont le premier commença les travaux du siège et le second prit la ville.

M. Oppert présente quelques observations sur cette lecture. Le livre de Tobie ne saurait être cité comme une source historique. Personne, ajoute-t-il, ne saurait plus soutenir l'identité de Salmanassar et de Sargon : une inscription historique, dont M. Oppert a lui-même donné la traduction, nous apprend que Sargon monta sur le trône deux mois après la mort de Salmanassar. On sait aussi, par le même document, que Samarie fut prise par Salmanassar et non par Sargon, et que ce dernier fut, en réalité, vaincu dans plusieurs batailles où il prétendait avoir remporté la victoire.

M. Maspero annonce que la commission chargée de juger le concours Stanislas Julien a décerné le prix à M. Abel des Michels, professeur à l'école des langues orientales vivantes, pour ses *Annales impériales de l'Annam*. Les nombreux travaux du savant professeur et l'activité dont ils témoignent donnent l'espoir qu'il saura mener à bonne fin cette œuvre importante.

M. Menant lit une note sur le nom de la ville de Kar-Kemis, capitale de l'empire hittite. Il explique ce nom comme un composé de deux termes :

1^o *Kar*, qui signifie « forteresse » et qu'on retrouve dans le nom de plusieurs villes d'Asie, Kar-Nabu, Kar-Sin, Kar-Istar, etc. ;

2^o *Kamos*, nom d'un dieu dont le culte était répandu en Syrie et en Asie Mineure.

Cette étymologie est confirmée par une inscription découverte à Jérablus, c'est-à-dire sur l'emplacement même de Kar-Kemis.

Ouvrage présentés : — par M. de Barthélemy : 1^o *LECOY DE LA MARCHE (A.)*, l'Art d'enluminer ; 2^o *CHARENCEY (le comte de)*, Étude sur la langue mam ; 3^o *Cartulaire de l'abbaye de N.-D. de la Trappe*, publié par le comte de CHARENCEY ; — par M. Croiset : *DENYS D'HALICARNASSE, jugement sur Lysias*, texte et traduction, etc. par A.-M. DESROUSSEAUX et Max EGGER ; — par M. Viollet : *Textes de droit romain*, publiés par GIRARD ; — par M. Héron de Villefosse : *COURAJOD (Louis)*, Eugène Piot et les objets d'art légués au musée du Louvre (extrait de la Gazette des beaux-arts) ; — par M. Deloche : *DRAPEYRON (Ludovic)*, l'Œuvre géographique du prince de Bismarck (extrait de la Revue de géographie) ; — par M. Delisle : 1^o *L'Ars minor de Donat*. Traduction française, reproduite en fac-similé, d'après l'incunable unique de la bibliothèque de l'université d'Utrecht, etc., par LÉON DOREZ ; 2^o *ROBQUET (Ch.)*. Le personnel municipal de Paris pendant la Révolution ; — par M. Wallon : *CHAPELLIER (J.-Ch.)*. Étude historique et géographique sur Domremy, pays de Jeanne d'Arc.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 21 et 28 mai 1890.

M. Babelon communique une monnaie d'argent d'Histiæa (Eubée) représentant la nymphe Histiæa accompagnée de son nom assise sur une proue de navire. Il fait ensuite une communication ayant pour but d'expliquer le type d'Apollon assis sur Pomphalos qui paraît sur les monnaies des rois de Syrie.

M. Courajod annonce que les revendications que la société des Antiquaires de France n'a jamais cessé d'exercer au sujet des objets détournés de l'ancien musée des monuments français et désaffectés si malheureusement après 1816 commencent à produire leur effet. La vierge en terre cuite de Germain Pilon, autrefois à la Sainte Chapelle, égarée longtemps à St-Cyr, vient de rentrer au Louvre ainsi que la vierge en marbre qui décorait autrefois la Chapelle du Château d'Ecouen et qui était déposée depuis la Restauration dans la sacristie de la paroisse de Notre-Dame de Versailles. C'est le commencement de la reconstitution du Musée des monuments français.

M. l'abbé Millard envoie une note sur deux bornes situées dans le canton de Montmirail (Marne) et qui portent une figure sculptée de la vierge avec l'enfant Jésus avec l'inscription *Le Val Dieu* en caractères gothiques. Ce sont des bornes de propriété de l'ancien prieuré du Val Dieu situé dans le voisinage et fondé par Blanche de Navarre.

M. Courajod au moyen de divers rapprochements avec la porte de bronze de la Basilique de St-Pierre de Rome et s'appuyant sur d'autres comparaisons, démontre que le bas relief de bronze conservé dans la salle de Michel Ange au Musée du Louvre est un ouvrage de Filarete.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25

— 23 juin —

1890

Sommaire : 270. DELITZSCH et HAUPT, Contributions à l'assyriologie. — 271. SCHRADER, Bibliothèque cunéiforme. — 272-273. WINCKLER, La table d'El-Amarna; Recherches d'histoire babylonienne. — 274. JENSEN, Cosmologie des Babyloniens. — 275. Catulle, manuscrit de S. Germain des Prés. — 276. RIEZLER, Histoire de Bavière, III. — 277-279. PELLECHET, Les dialogues de Heyden, L'imprimeur Georges Serre; Les incunables de Versailles. — 280. NERI, De minimis. — 281. KRONENBERG, La philosophie de Herder. — 282. CARDUCCI, œuvres, I-IV. — 283. Mémoires du duc des Cars. — 284. VASILI, La Sainte Russie. — Chronique.

270. — *Beiträge zur Assyriologie und vergleichenden semitischen Sprachwissenschaft*, herausgegeben von Friedrich DELITZSCH und Paul HAUPT. Mit Unterstützung der John Hopkins Universität zu Baltimore. Erster Band Heft I, Leipzig J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1889.

271. — *Kellschriftliche Bibliothek Sammlung*, von assyrischen und babylonischen Texten in Umschrift und Übersetzung. In Verbindung mit Dr. L. Abel, Dr. C. Bezold, Dr. P. Jensen, Dr. F. E. Peiser, Dr. H. Winckler herausgegeben von Eberhard SCHRADER. Band I. Mit Chronologischen Beigaben und einer Karte von H. Kiepert. — Band II. Mit Chronolog. Beigaben des Herausgebers und einer Karte von H. Kiepert.

272. — *Königliche Museen zu Berlin. Mittheilungen aus der orientalischen Sammlungen*. Heft I *Der Thontafelfund von El-Amarna*, herausgegeben von Hugo WINCKLER. Nach den Originalen autographirt von Ludwig Abel. Berlin, W. Spemann, 1889.

273. — *Untersuchungen zur altorientalischen Geschichte* von Hugo WINCKLER. Leipzig, 1890.

274. — *Die Kosmologie der Babylonier*. Studien und Materialien von P. JENSEN. Mit einem mythologischen Anhang und 3 Karten. Strassburg. Verlag von Karl. J. Trübner, 1890.

Les livres qui précèdent sont les plus récents parmi les travaux assyriologiques que je me propose d'annoncer aux lecteurs de cette *Revue* et pour la plus grande partie desquels je suis très en retard. Le médiocre intérêt dont cette importante branche de l'orientalisme semble jouir en France rend presque inutiles les recensions particulières et quelque peu étendues de ces sortes d'ouvrages au moment de leur publication. Une revue d'ensemble convient beaucoup mieux à l'état actuel des esprits.

I. Les *Beiträge zur Assyriologie*, etc., comprennent quinze articles et travaux de haute érudition dans le domaine assyro-sémitique, dus en grande partie à la plume autorisée des savants éditeurs, MM. Friedrich Delitzsch et Paul Haupt. M. Delitzsch offre sous le n° 8 une étude magistrale sur la littérature épistolaire assyro-babylonienne, qui laisse bien

en arrière tous les essais faits antérieurement dans ce domaine épineux. Grâce à son commentaire serré, mais lucide, nous commençons à voir clair dans ces compositions laconiques où le sens de l'ensemble dépend parfois d'une nuance délicate d'une forme verbale. Au point de vue de la lexicologie assyrienne, cette étude de 64 pages (de 184 à 248) est d'une valeur inestimable. J'en signalerai : *abûtu* « sentence (*Bescheid*) », *hamu* « se tranquilliser », *apil shipri* « ange », *nahasu* « aller rapidement », *rab-kiçir* « chef de division », *lu-gur-çag* = *mutîr pûti* « garde de corps », *bîd* = *bûd* « comme », *a-çu* = *asû* « médecin », *mashmashu* « conjurateur », *ishshiari* = *ina shiâri* « le plus tôt possible, aussitôt que possible », *shûtu* = *shu* « lui, il », *gabru* = *mahiru* « équivalent », *nemalu*, *nemelu* « pleine satisfaction », *enna* « voici (siehe!) », *kallu* = *qallu* = *gallu* « serviteur, soldat », *shuhmuçu* « violemment, violer », *issuri* = *ina surri* = *surru* « si ». Le sens vrai de *çar* (*çir*) *panîtum* me semble toujours être « argentée, pure », de *çarpu* « argent », l'orthographe *çir-banîtum* « créatrice de semence » est artificielle. Sous la forme méprisante *Sukkôt-benôt* (Rois, II, xvii, 30) « tentes-filles », l'auteur hébreu a pensé à *Zari* « tentes » et *banât* « filles ». L'expression *lu shulmu adannish* répond à l'hébreu *shalom rab*. La forme *ishakkanga* ne serait-elle pas simplement pour *ishakkanka*, comme dans les tablettes d'Égypte? Le rapprochement de *nimalu* et de l'hébreu *mah'mal* me paraît bien douteux.

M. Delitzsch donne encore la transcription phonétique et la traduction d'un texte archaïque de Siniddinam, rédigé en système *allographique*. Il en réserve le commentaire pour plus tard; en attendant, il remarque non sans ironie à l'adresse des *suméristes* désappointés que leurs menaces de démolir les arguments antiumériens du paragraphe 25 de sa Grammaire assyrienne ne le troublent guère. Il va sans dire que transcription et traduction sont excellentes. Seulement je ne m'explique pas pourquoi il maintient la forme inexacte *Du'uzi* au lieu de *Tum'uzi* qui est garanti par l'hébreu *Tammûz*.

Dans le domaine de la phonétique assyrienne, M. Paul Haupt s'est fait une spécialité presque inaccessible aux autres. Doué d'un esprit fin et scrutateur, il dissèque, pèse et analyse les entités vocaliques que l'on estimait indivisibles et inpondérables. Son article sur les semi-voyelles *u* et *i* (p. 293-300) complète une riche série d'études analogues publiées antérieurement par lui. Pour la grammaire assyrienne, nous signalerons deux travaux remarquables, l'un sur le suffixe nominal *na* en assyrien (p. 1-20), l'autre sur la théorie nominale (p. 158-184). Toutefois ces diverses dissertations ne lui font pas négliger sa grande édition de l'épopée babylonienne dite de Istubar, dont il fournit la XV^e tablette révisée, annotée et accompagnée de ix planches (p. 48-79); de nouvelles additions suivent un peu plus loin (p. 94-152) et une autre série de corrections et d'additions vient aux pages 313-329. La question d'orthographe est traitée dans un article à part (p. 249-267). Les gourmets du phonétisme et les sé-

vères grammairiens y trouveront une source abondante de renseignements qu'ils chercheraient en vain ailleurs. En dehors de ces études, l'assyriologie doit à M. Johannès Jérémias une bonne édition et interprétation de la tablette cultuelle de Sippar (p. 267-292). Le sujet est intéressant et l'auteur le traite avec beaucoup de soin. Un article de M. Georg Steindorff sur la transcription des noms propres égyptiens en écriture cunéiforme confirme la plupart des identifications admises par les assyriologues (p. 303-361); celle de *Tushamilki* avec Psammétique me paraît inacceptable. La variante *Pi-sha-mil-ki* n'en est pas une, puisque le signe *pi* se lit aussi *tu*. Je persiste à croire qu'il s'agit d'un roi du pays de *Mucri*, au nord de la Syrie et non d'un roi d'Égypte : les Lydiens n'ont pas été les alliés de Psammétique; l'histoire ne mentionne comme tels que les Ioniens et les Cariens.

Les autres langues sémitiques ont aussi leur part dans ce recueil. M. Franz Praetorius donne des additions très suggestives à la grammaire et à l'étymologie éthiopiennes (p. 21-47). Je ferai quelques réserves : *me-h'era* « avoir pitié, faire grâce » répond bien à l'assyrien *maharu* pris en bon sens « recevoir favorablement ». Le *h* assyrien représente toujours le *hâ* doux arabe. Le nom *gueken* « mystère », se compare à l'arabe *gahila* « ignorer » : le mystère est ce qui est ignoré; à *biç* « compagnon, quelques-uns », se compare le néo-hébreu *bāça* « s'interposer, mettre en accord ». En hébreu *bāça* signifie entre autres, « profiter », de là *beçu'e* « heureux »; le sens de « s'échapper » pour ce verbe en tigré existe aussi en hébreu; *'amaç'a* « être injuste, inique » ne saurait être séparé de l'hébreu *hâmas*, *h'âmaç* « être inique, violent », en assyrien *ushahmaçu* « ils violèrent ». — Le titre officiel *haç'é* « majesté » est du même ordre que les mots sémitiques analogues *môshêl* et *shallît'* dont les verbes *mashalu*, *shalat'u* signifient, l'un « partager en deux parts », l'autre « partager, briser en général »; c'est donc l'hébreu *hōçe*. — L'hébreu *zêrà* « mesurer » est un dénominatif de *zeret* « empan » contracté de *shezeret* = éth. *sezer*; dans le verbe la chuintante initiale est conservée : *shâzar* « travailler avec la paume de la main, tresser, nouer ». Le verbe si fréquent *h'adaga* « laisser, abandonner », doit être rapproché de l'hébreu *h'adal* « cesser » et transitivement « laisser, abandonner ».

Une notice de M. J. Flemming sur les œuvres de Grotefend (avec portrait) et une liste d'abréviations par M. Haupt complètent ce recueil, remarquable à tous les points de vue. Les éditeurs n'ont qu'à poursuivre la route tracée et nous donner le plus tôt possible un volume semblable. Ils sont sûrs de la reconnaissance générale.

II. Sous le titre de *Keilschriftliche Bibliothek*, M. le professeur Eberhard Schrader, aidé de ses anciens élèves, a entrepris une œuvre de vulgarisation des plus utiles pour les historiens qui ne sont pas eux-mêmes des assyriologues. Elle consiste dans la publication des textes assyro-babyloniens avec une traduction dépourvue de commentaire. Deux volumes ont déjà paru. Ils contiennent les textes historiques de

l'Assyrie, l'un, ceux de l'ancien empire, l'autre, ceux du nouvel empire. Chaque volume est accompagné d'une carte géographique déterminant l'étendue respective des deux empires. Comme toute œuvre collective, les traductions partielles sont d'inégale valeur. Je ne veux pas entrer dans une analyse minutieuse, mais sans contester le caractère sérieux de l'ensemble, je suis obligé de faire remarquer que transcriptions et traductions laissent souvent à désirer. En général, la façon de rendre l'e par un i surmonté d'un trait, et celle de rendre l'unique gutturale assyrienne par un h joint au bas par un demi cercle, lettre destinée à représenter la fricative arabe *ħ* pointé = *ch* allemand (en français *kh*), ne me pas semblent très heureuses. Le pis est que souvent les déterminatifs aphones de l'écriture cunéiforme sont omis, les caractères polyphonés diversement transcrits par chaque collaborateur, sans avertir le lecteur de la possibilité d'une autre lecture. Mais tout à fait blâmable est l'habitude de corriger ou de compléter les passages mutilés sans un point d'interrogation comme si la chose était absolument certaine. Voici un exemple entre tant d'autres : La chronique babylonienne col. vi, 1 (p. 282) porte.... *ahi-shullim (amelu) tik-en-na 2.... ri ana Ashshur illikuma ina Ashshur dīku*, M. Winckler complète la lacune [(*amelu*) *Gimi*]rri et traduit sans broncher : «... X-ahi-shullim der Beamte. 2 Die Kimmerier fielen in Assyrien ein und wurden in Assyrien geschlagen. » C'est de la pure fantaisie : l'ethnique « Cimmérien » est toujours *Gimirrāa* jamais *Gimirri*. La comparaison avec les autres passages qui mentionnent le *tik-en-na* montre qu'il n'y a qu'une seule phrase, agencée à peu près comme il suit : «... Ahi-shullim le... et..., fils de ... r sont allés en Assyrie et y moururent. » Dans ces conditions, les historiens feront bien de se tenir sur leurs gardes.

III. Le musée de Berlin a publié sous la surveillance de M. Winckler un fascicule de 30 planches autographiées par M. L. Abel, contenant 27 lettres assyro-babyloniennes de la fameuse collection d'El-Amarna. Quelques-unes d'entre elles sont adressées à Aménophis III, les autres à son fils et successeur Aménophis IV. Leurs auteurs sont Burnaburiash ou Burraburiash, roi de Babylonie (nos 4-8), et son second prédécesseur Elishkullimasin (nos 1-3 ?); Ashshuruballit, roi d'Assyrie (n° 9), Tarhundaradu (?), roi d'Arçapi (n° 10), un roi d'Alashiya (nos 11-17), un roi dont le nom et le pays n'ont pas été conservés (nos 18-20), Dushraffa, roi de Mitāni, beau-père d'Aménophis III (nos 21-27). La lettre n° 10 est rédigée en langue d'Arçapi; celle n° 27 en langue de Mitāni. J'ai montré ailleurs que Arçapi n'est pas la ville syrienne de *Receph* ou *Rouçafa*, mais un district d'Asie-Mineure près de l'Amanus. Le pays de Mitāni n'est pas non plus situé en Mésopotamie, mais sur la rive nord-est de l'Euphrate. Les langues de ces deux contrées voisines appartiennent à l'idiome du Naïri, proche parent de celui que nous appelons vannique.

L'édition, très nette, a laissé sans correction plusieurs fautes de copie,

inévitables d'ailleurs dans cette écriture difficile. Ce qui est à blâmer, c'est la cherté du prix. Les assyriologues ne brillent pas précisément par leur richesse. Leur faire payer de 25 à 30 fr. trente planches autographiées, c'est vraiment peu équitable¹.

IV. Les Recherches d'histoire babylonienne de M. Hugo Winckler comprennent cinq études différentes : 1° Remarques sur la chronologie assyrio-babylonienne (p. 1-46); 2° la place des Chaldéens dans l'histoire (p. 47-64); 3° les royaumes de l'ancienne Mésopotamie (p. 65-90); 4° les Sargonides et l'Égypte d'après les sources assyriennes (p. 91-108); 5° Remarque sur l'histoire de la Médie et de la Perse (109-133). Des variétés contenant sept articles ou notes assez courts (p. 133-143), une liste des textes adjoints (p. 144) et les textes eux-mêmes en autographie terminent le volume (p. 145-157). Dans la préface l'auteur affirme ne vouloir donner que les textes cités expressément; malheureusement, quelques pages après, cette belle promesse est tout à fait oubliée et ce n'est pas sans stupéfaction qu'on voit l'auteur affirmer que les scribes des listes babyloniennes ont *expliqué* (*erklärt*) les noms propres des rois en les traduisant en sémitique s'ils étaient sumériens et (par amour de symétrie) en sumérien s'ils étaient sémitiques. Il ignore donc ou feint d'ignorer que dans l'équation *Hammu-rabi* = *Kintu-rapash-tu* les deux formes sont sémitiques. Est-ce qu'en écrivant *an-hi-shish-mu* le nom d'Essarhaddon, les scribes assyriens ont voulu *expliquer* la forme autrement claire *Ashshur-ah-iddin* « Assur a donné des frères » en le traduisant en sumérien? Chose plaisante, l'auteur croit même mieux savoir le sumérien que les scribes babyloniens qui traduisent mal et mêlent en désordre cosséen et sumérien (*Kossäisch und sumerisch durcheinandergeworfen* p. 8, 2)! Avec une telle suffisance on va loin. Aussi est-il que pas un seul des résultats que l'auteur imagine avoir tirés des textes cunéiformes ne soutient l'examen ou du moins ne peut être regardé que comme une simple conjecture. Parce que *Kudur-ma-bu-uk* est intitulé *adda* de *Ia(E)mutbal* et *adda* de *mar-tu* « Syrie-Phénicie », titres qui ne s'excluent pas, il identifie arbitrairement les deux noms géographiques et fait de ce roi, dont le fils régna à Larsa et à Nippur en Babylonie, un petit chef d'une province minuscule d'Élam, car il sait pertinemment que *Kudur-ma-bu-uk* n'a pas régné (p. 37-38)! En parlant de la dynastie babylonienne et de celle de *shish-ku*, il additionne simplement les années des règnes sans seulement se demander si ces dynasties n'étaient pas contemporaines, et cependant le texte du verso de la page 145 qui, contrairement au texte du recto, commence par *shish-ku-ki*, invite impérieusement à le supposer. Pour M. Winckler, les Chaldéens sont des Babyloniens purs, sans mélange avec l'élément aborigène et non sémitique des Sumériens, mélange qui aurait déjà été un fait accompli à l'époque de Sargon l'ancien, vers 3000 avant notre ère! Voilà qui s'appelle se conformer strictement au texte! Il en sait même

1. Le second fascicule de ce recueil qui vient de paraître coûte également 30 francs.

très long sur les dynasties présémitiques et sumériennes pures (p. 66 suiv.) sans prouver le moins du monde que leurs inscriptions, tout comme aux époques plus récentes, ne sont pas de l'assyrien écrit en idéogrammes. La découverte que *Magan* et *Meluhha* sont deux parties de la péninsule sinaïtique, au lieu d'être l'Égypte et l'Éthiopie, reprend une conjecture de M. Lenormant que j'ai combattue dans le temps. Je ne comprends pas comment on peut sérieusement placer ces deux royaumes qui, d'après les inscriptions, possédaient des chars de guerre et des flottes, dans un pays aussi aride et dépourvu de bois de construction. De plus, comment l'existence de ces royaumes a-t-elle échappé aux historiens hébreux et grecs ? Le moindre doute disparaît par ce fait que Iaman, roi d'Asdod, ayant eu connaissance de la marche de l'armée assyrienne vers la Syrie s'enfuit vers la frontière de l'Égypte qui est, dit le texte, du côté du pays de Meluhha (*ana itá mat Muçuri ška pát mat Meluhha inabitma*). Il est clair qu'il ne s'agit pas du pays limitrophe de l'Égypte du côté de l'est et bordant la route où devait passer l'armée assyrienne, mais d'un pays situé au sud de l'Égypte et celui-là ne peut être que l'Éthiopie. Ajoutons que le royaume unique de la péninsule sinaïtique, l'Idumée, était alors soumis à Assurbanipal, de sorte que la partie située entre l'Idumée et l'Égypte n'eût pu offrir aucune sécurité au rebelle. Non moins inexacte est son identification de *çab Mandâa* avec les Scythes. Le passage cité à la page 111 applique cette épithète à des peuples jadis soumis qui, s'étant révoltés, avaient abandonné leurs villes et s'étaient réfugiés dans le désert. C'étaient d'ailleurs des districts voisins du Barsuash comme le prouve la mention de la ville de *Bustis*, citée quelquefois comme capitale de ce pays. Cette inadvertance entraîne même M. Winckler à faire d'Astyage un Scythe, tandis que Cyrus et ses prédécesseurs auraient régné selon lui dans une principauté minuscule sise au nord de la Susiane, près de la frontière de la Babylonie de l'est, et qu'il identifie avec *Anzan* ! Ces conjectures ne se soutiennent pas un seul instant, mais l'affirmation la plus imprudente est celle relative à la non existence du fonctionnaire assyrien intitulé *rab-saris* dans II Rois XVIII, 17 ; ce haut fonctionnaire est mentionné dans une inscription araméenne comme archonte de l'année 68 ; son nom était *Sinsaruçur* « Sin protège le roi ».

V. Le grand et important ouvrage de M. le Dr P. Jensen nous fait heureusement oublier les déboires causés par le livre précédent. Le savant auteur a réuni très soigneusement tous les matériaux accessibles jusqu'à ce jour pouvant servir à restituer la cosmologie babylonienne. L'ouvrage comporte trois divisions : 1° le monde et ses parties, l'univers, le ciel, les planètes, les étoiles fixes, les figures du Zodiaque, les étoiles géminales, les comètes, les météores ; la terre, les zones, la grande montagne du lever du soleil, l'île des fortunés, le monde des morts, l'océan, le système de l'univers (p. 1-262) ; 2° la création et la formation du monde, les textes des légendes sur la création, ces légendes chez les

Grecs et les Juifs, noyau et origine des légendes, commentaire sur les tablettes (p. 263-364); 3^e les textes du déluge avec commentaire (p. 367-446). Un appendice mythologique, des additions et corrections suivies d'un excellent index et d'une liste d'errata (p. 449-546) terminent cette œuvre de premier ordre destinée à faire époque dans la science assyriologique. Pour faciliter l'intelligence de ces théories antiques, l'auteur a joint trois planches traçant le cours de Vénus, le Zodiaque babylonien, le monde d'après la conception babylonienne.

Le savant auteur dit lui-même (avant-propos, xiii) qu'on peut lui reprocher avec quelque apparence de raison d'avoir agi sans critique dans la séparation des sources, d'avoir pris comme équivalents l'ancien et le récent, d'avoir mêlé ensemble sumérisme et sémitisme (M. J. croit encore au sumérien), poésie et prose, mythologie et science. Il reconnaît que cette séparation n'est pas encore possible pour le moment et que l'ensemble du système auquel il arrive n'a pas appartenu à tous les Babyloniens dans son ensemble mais seulement dans ses parties diverses. De mon côté, j'aurais à redire contre les digressions étymologiques n'ayant que le but de prouver la réalité du sumérien. Ces discussions qui alourdissent et souvent interrompent l'exposition du sujet principal auraient mieux leur place à la fin de l'ouvrage. J'aurais même à faire de nombreuses réserves sur ces étymologies comme sur quelques autres points assez notables, mais devant la masse imposante de faits précis, et surtout devant l'immense service rendu à la science par une collection de matériaux si complète, la critique de détail perd son jeu et il ne nous reste qu'à féliciter l'auteur pour avoir mené à bien une œuvre aussi pleine de faits et de matières à réflexions.

J. HALÉVY

275. — **Catulle**; manuscrit de S. Germain des Prés, précédé d'une étude de M. EMILE CHATELAIN, photolithographie de MM. LUMIÈRE. (Collection de reproductions de manuscrits publiés par L. CLÉDAT, classiques latins, I). Paris, E. Leroux, 1890, vii pp. et 36 ff. grand in-8.

Quand M. Clédat annonça qu'il allait publier une série de manuscrits latins reproduits par la photogravure, on accueillit cette nouvelle avec joie; c'était répondre à un besoin depuis longtemps ressenti. La collection vient d'être inaugurée par la publication du *Sangermanensis* de Catulle (B. N. 14137) et le résultat est une déception pour nous. Le procédé photolithographique de MM. Lumière produit un écrasement des caractères qui enlève toute netteté à l'écriture; elle paraît une fois plus épaisse que dans le manuscrit; les déliés, les points, les traits légers servant d'ornement sont exagérés ou supprimés. Le grain du ms. n'a pas été conservé: sans doute ce n'était pas possible, ce qui est regrettable. Mais ce qui est tout à fait dangereux, c'est qu'on ait été obligé de le supprimer du cliché. On risque fort de faire disparaître ainsi des parties

qui appartiennent à l'écriture. Il faudrait un moyen de ne laissât aucune place aux retouches.

Pour se convaincre de l'exactitude des critiques que les personnes qui ne peuvent faire la comparaison directe n'auront qu'à se reporter à l'excellente reproduction donnée, telain dans la *Paléographie des classiques latins*, pl. xv. Comme ex ples d'empâtement à la charge de la reproduction de M. Clédat, gnale f° 35^b, l. 10, *iterum*; l. 17, *concedo*; l. 18, *laudemus*, l. 21, *rare*. Un léger point sous le *b* de *sumptibus* devient un trait qui déforme la lettre. Dernière ligne, *tu* qui est très net dans le ms., peut se lire aussi bien *ta* dans la reproduction. Un point au-dessus du premier *i* de *triginta* donne au mot l'aspect *trlginta*, l. 19. A la l. 29, l'a de *rere* est surmonté dans la reproduction d'un trait horizontal qui pas dans le ms. Les taches sont traitées d'une façon différente : n elles sont conservées, l. 30, sous *infesta*, l. 32, dans elles sont enlevées, l. 33, dans *tua*. Pour les déliés effacés, je neraï les points et accents de *diuicijs*, l. 21; la queue des *x* de *marimus*, l. 25, et de *minax*, l. 26; ces derniers points n'ont guère d'importance pour la lecture du texte, mais des parties d'écriture utiles pourraient aussi bien être en jeu.

On m'excusera d'être entré dans ces détails; mais l'idée de nous donner ainsi des mss. entiers était si heureuse, que l'on éprouve le besoin de se raisonner son mécompte. Tous ceux qui ont manié le ms. de Catulle savent combien il recèle de grattages et de corrections difficiles; ils voient le peu de confiance que mérite une reproduction qui comporte un tel à peu près. La brochure actuelle ne peut remplacer une édition bien faite que pour la séparation des vers souvent indiquée d'une manière incomplète dans les apparats critiques. La reproduction dip tique d'un ms. serait donc d'une plus grande utilité. Un instru mécanique ne peut être substitué à un instrument parfait. Il faudra notablement améliorer le procédé si l'on veut suivre la collection ¹.

Paul LEVAT

276. — S. RIEZLER, *Geschichte Baierns*. 3^e volume, de 1347 à 1599, 981 p. in-8, tableaux généalogiques. Gotha, Andr. Perthes 1889.

Le premier volume de l'histoire de Bavière de M. Sigismond Riezler parut en 1878. L'auteur y racontait l'histoire du duché depuis l'époque lointaine où il était gouverné par les Agilolfingiens jusqu'à la date de 1180, où Frédéric Barberousse, après la déposition de Henri le Lion, prit possession du pays.

1. L'introduction de M. Chatelain est telle qu'on pouvait l'attendre de lui et dommage amplement de tout ce qu'on regrette autre part. Mais ici encore l'attention matérielle laisse beaucoup à désirer et on fera bien en particulier de vérifier les chiffres et dates cités.

le livra à la maison de Wittelsbach. Il ne se bornait d'ailleurs pas à exposer les principaux événements dont ce pays fut le théâtre pendant cette longue période : il montrait le développement des institutions ; il insistait sur le progrès des lettres et des arts. Son ouvrage s'annonçait ainsi comme une histoire complète de la civilisation en Bavière. Les espérances qu'avait fait naître ce premier volume se fortifièrent avec la publication du second, en l'année 1880. M. R. y conduisait ses lecteurs de 1180 à 1347, depuis l'avènement des Wittelsbach jusqu'à la mort du duc Louis qui réussit à prendre la couronne impériale. Les difficultés y devenaient plus nombreuses qu'au début. Jusqu'en 1180, la Bavière formait une unité ethnique et politique ; ses habitants parlaient le même dialecte, étaient régis par les mêmes lois ; l'histoire politique (*Staatsgeschichte*) se confondait avec l'histoire de la race (*Stammesgeschichte*). Après 1180, au contraire, la Bavière fut morcelée en une infinité de petits fiefs ; les comtes usurpèrent le pouvoir ; les villes conquièrent leur indépendance ; beaucoup de domaines se détachèrent du duché, tandis qu'au dehors des limites anciennes, des terres de la Souabe, le Palatinat rhénan, etc., y furent rattachés. L'intérêt de l'histoire se morcelle avec le pays même : il se disperse avec ces possessions acquises au loin. M. R. a eu le talent de le concentrer sur la Bavière en tant qu'État, évitant d'entrer dans l'histoire intérieure des villes ou des comtés, ne disant de ces domaines extérieurs que ce qui était nécessaire pour montrer l'expansion de la Bavière hors de ses frontières propres. Le troisième volume, dont nous devons rendre compte d'une façon spéciale, ne le cède en rien aux précédents. Nous sommes maintenant bien sûrs que nous posséderons une bonne histoire très complète de la Bavière. Le tome s'ouvre avec l'année 1347 et se termine en 1508. Nous y distinguerons trois parties : l'histoire des faits, celle des institutions, celle des lettres et des arts.

A la mort de l'empereur Louis, les Wittelsbach se divisaient en deux branches : l'une possédait le Palatinat du Rhin et presque tout l'ancien Nortgau, nommé Palatinat supérieur ; l'autre — celle dont M. R. nous doit entretenir — était, après l'extinction de la tige de Landshut, devenue maîtresse de toute la Bavière. En dehors du duché, elle s'était emparée de nombreux biens : après la dispersion de la dynastie ascanienne, le Brandebourg lui était échu ; un mariage lui avait valu le Tyrol et des prétentions sur la Carinthie ; un autre lui avait donné les comtés néerlandais de Hainaut, Hollande, Zélande et Frise. Certes, la maison bavaroise pouvait faire, avec ces domaines, bonne figure en Allemagne ; malheureusement les fils de l'empereur Louis ne voulurent pas suivre les conseils de leur père ; au lieu de laisser à l'aîné la Bavière indivise, ils la fractionnèrent ; ils la divisèrent en quatre tronçons, avec Ingolstadt, Landshut, Munich, Straubing comme capitales. Les partages succédèrent aux partages, et les lots furent sans cesse remaniés. Au milieu de ces divisions, les possessions extérieures furent perdues. En 1369,

par le traité de Presbourg, le Tyrol, moins Kufstein, fut cédé aux Habsbourg; en 1373, par le compromis de Furstenwalde, le Brandebourg fut abandonné à l'empereur Charles IV, moyennant de fortes sommes d'argent; les comtés des Pays-Bas tombèrent, au début du xv^e siècle, aux mains du duc de Bourgogne. M. R. nous expose, sinon avec grand éclat, du moins avec une remarquable netteté, l'histoire si embrouillée et si triste de la Bavière, dans cette période de remaniements continuels et de guerres incessantes, où, selon ses propres paroles « la flamme de la discorde ne s'éteignit jamais au foyer des Wittelsbach ». Il insiste particulièrement sur Louis le Barbu, d'Ingolstadt, frère de notre reine de France Isabeau¹; il en fait un très vivant portrait. Cependant, peu à peu, les différentes dynasties disparurent, et la reconstitution territoriale du duché commença. Le 6 janvier 1425, le duc Jean, de la ligne de Hollande-Straubing, mourut sans héritier: son duché fut partagé entre les autres lignes bavarroises. Le 2 mai 1447, périt en prison Louis le Barbu, et son cousin, Henri de Landshut, s'empara de l'héritage d'Ingolstadt; la ligne de Landshut fut emportée à son tour en 1503, non sans avoir fourni un chef énergique, Louis le Riche, dont M. R. met bien en lumière la physionomie; Albert le Sage, de Munich, eut alors l'habileté de réunir toute la Bavière; bien plus, le 8 juillet 1506, il proclama solennellement l'indivisibilité de la province et établit en droit que l'aîné seul hériterait du duché: les cadets ne devaient recevoir que des apanages. Par cet acte, il assura la grandeur de sa maison. Quand il mourut, le 18 mars 1508, il avait rempli sa devise qui était: « Pouvoir aux besoins généraux du pays et lui être utile. » M. R. a ainsi exposé dans ce volume comment la Bavière se démembra au xiv^e et au début du xv^e siècle, comment elle se reconstitua à la fin du xv^e et au commencement du xvi^e siècle. La déchéance de son pays lui inspire une grande tristesse, mais sa joie éclate quand vient la période de régénération.

Après nous avoir raconté les faits, il nous décrit les institutions de la Bavière pendant cette orageuse époque, et les historiens accueilleront avec d'autant plus de reconnaissance ce chapitre qu'une bonne étude générale sur la constitution allemande aux xiv^e et xv^e siècles fait encore défaut. Le livre de Waitz s'arrête au seuil du xiii^e siècle, et l'éminent historien n'a pas trouvé de continuateur digne de lui. M. R. nous montre tour à tour en quoi consistait l'autorité des ducs, quelles étaient leurs relations avec l'Empire, comment était organisée leur administration centrale et locale; des paragraphes spéciaux sont consacrés à leur

1. Il a raison de dire qu'il ne fut pas connétable de France; le connétable à cette époque était Charles d'Albret, auquel le parti du duc de Bourgogne opposa le comte de Saint-Pol. *Chatamulet*, p. 220, est sans doute une faute d'impression: il faut lire Château-Meillant. Le traité de Chartres n'est pas du 1^{er} février, mais du 9 mars 1409; la révolte où Louis fut fait prisonnier est du 22 mai. Voir *Guille, L'ordonnance cabochienne*. M. R. trouvera dans cet excellent livre des détails complémentaires sur le rôle de Louis à Paris. Voir surtout p. 202, note 1.

justice, à leur armée, à leurs finances. Déjà, à ce moment, le pouvoir des ducs n'est plus absolu : les trois ordres (*die Stände*) ont conquis des droits, leur consentement est nécessaire pour la levée des impôts; ils interviennent dans l'administration; ils prétendent même qu'on les réunisse chaque année, ou du moins tous les deux ans, en états généraux ou diètes (*Landschaft*). Après avoir montré les trois ordres en bloc, l'auteur nous parle de chacun d'eux isolément; il nous présente tour à tour la noblesse qui descend des anciens *ministeriales* (la vieille noblesse féodale a à peu près disparu), la bourgeoisie avec ses corporations et ses commerçants, le clergé séculier et régulier. Chemin faisant, il n'a pas oublié les paysans. Il nous donne de curieux détails sur la dime, les corvées et toutes les autres charges qui pesaient sur eux.

Le volume se ferme par un brillant chapitre sur la culture intellectuelle, les lettrés et les arts. Naturellement, M. R. n'a pu trouver beaucoup de choses à dire sur la fin du xiv^e siècle; mais le déclin du siècle suivant lui a fourni de nombreux faits. Il débute par nous faire connaître les progrès de l'imprimerie, passe aux écoles populaires et latines pour en arriver à la création de l'Université d'Ingolstadt en 1472. Déjà M. de Crozals, dans sa thèse latine, nous avait raconté cette fondation, et M. R. rend, en passant, justice à son travail. On trouvera ensuite des renseignements sur les littérateurs et les érudits qu'a produits la Bavière à la fin du moyen âge. L'auteur insiste sur Conrad Pickel ou Celtis et sur son activité à Ingolstadt. Le passage sur l'art est assez court et ne nous semble pas en proportion avec les autres développements.

En somme, l'histoire de M. Riezler est remarquable, je ne dis pas par la profondeur ou la nouveauté des vues et par l'éclat de l'exposition, mais par une science sûre, puisée aux bonnes sources, par une grande netteté, par la simplicité du style. Il faut surtout savoir gré à l'auteur d'avoir embrassé son sujet dans toute son étendue, et d'avoir été toujours égal à lui-même, soit qu'il montrât l'enchaînement des faits, la marche des institutions ou l'état des lettres. Nous attendons avec impatience le prochain volume, où sera exposée l'opposition faite par la Bavière à la Réforme.

Ch. PFISTER.

277. — *Sebaldus Heyden formulæ puerillium colloquiorum*. Réimpression faite par M. PELLECHET. Paris, A. Picard, 1889, in-16 de 28 p.

278. — *Georges Serre*, imprimeur à Avignon en 1502, par le même. Paris, même librairie, 1890, grand in-8 de 8 p.

279. — *Bibliothèque publique de Versailles*. Catalogue des incunables et des livres imprimés de MD. à MDXX avec les marques typographiques des éditions du xv^e siècle, par le même. Paris, même librairie, 1889, grand in-8 de viii-302 p.

L'auteur du *Manuel du libraire* mentionne deux rares opuscules d'un professeur de Nuremberg, Sebald Heyden (1^{re} moitié du xvi^e siè-

cle) : *Musicae storiarum* (Norimbergæ, 1632) et *de arte canendi, ac vero signorum in cantibus usu, libri duo* (*Ibid.* 1540, pet. in-4°). Brunet aurait pu citer un troisième opuscule non moins rare : *Formulae puerilium colloquiorum, pro primis tyronibus Sebaldinæ Scholæ Norimbergæ per Sebaldum Heyden eorumdem preceptorem conscriptæ* (*Augustæ Vindelicorum*, per Alexandrum Weissenhorn, M. D. XXX). C'est ce dernier opuscule que M. Pellechet nous rend, grâce à la photogravure, tel qu'il parut il y a 360 ans. La reproduction est parfaite, et il faut saluer en l'éditeur un très habile photographe aussi bien qu'un très savant bibliographe. La plaquette *rediviva* de 1530 n'est pas seulement une curiosité typographique : c'est aussi une curiosité littéraire. Chacun voudra lire le naïf avant-propos de l'auteur (*Sebaldus Heyden pueris suæ fidei commissis*), où il vante le bon marché du livret (*ut exiguo ære laceratos libellos reparare possetis*) et où il recommande à ses élèves de respecter et d'aimer leur professeur (*vestrum præceptorem, ut dignum est, diligite et colite*), les dialogues en latin, avec traduction intermédiaire en allemand, destinés à apprendre à la fois les deux langues aux écoliers¹, enfin les *epigrammata ad pueros*.

La notice sur *Georges Serre, imprimeur à Avignon en 1502*, n'a pas besoin d'éloges, puisqu'elle a été jugée digne d'insertion dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (année 1889, p. 579-583). C'est un heureux complément des *Notes sur les imprimeurs du Comtat Venaissin* (1887), très favorablement appréciées ici par un maître qu'il suffit de nommer, M. Emile Picot. M. Achard, ancien archiviste de Vaucluse, avait exprimé, en 1879, le regret de ne connaître aucun produit des presses de Georges Serre. M. P. décrit une édition des *Epistole Senece* imprimée par ledit Serre en caractères gothiques à Avignon (1502, in-4° de 166 feuillets) et dont deux exemplaires seulement sont connus, celui de la bibliothèque de Carcassonne et celui de la bibliothèque de Versailles. L'excellente notice, qui, en appelant l'attention sur G. Serre, amènera sans doute d'autres découvertes, est accompagnée des reproductions photographiques de l'épître dédicatoire et de la souscription.

Le *Catalogue des Incunables de la bibliothèque publique de Versailles* ne sera pas moins goûté des érudits que le *Catalogue des Incunables de la bibliothèque de Dijon*. Le même plan, la même méthode ont été suivis et le même soin, le même zèle ont été apportés dans les recherches et vérifications. L'auteur a mille fois eu raison de dire, dans sa trop courte préface², que la description des éditions diverses « a été

1. Quelques-uns de ces dialogues sont assez amusants, tels que ceux qui sont intitulés : *Dum itur cubitum, dum reditur cubitu, de ferula, de parando calamo*, etc. On trouvera deux singuliers articles, aussi réalistes que possible, dans les *Formulae puerorum exitum e schola rogantium*.

2. A la Préface succède une *Introduction* où M. A. Taphanel, conservateur de la bibliothèque de Versailles, a réuni bien des renseignements sur les principales collections qui ont fourni leurs incunables à cet établissement. Ces précieux volumes sont venus de deux sources principales : l'ancien fonds de la bibliothèque en conte-

faite aussi exactement que possible ». Il convient d'ajouter que chacune de ces descriptions est suivie de notes d'une érudition très précise et où sont élucidés de nombreux problèmes d'histoire littéraire et de bibliographie. Parmi les révélations du catalogue, nous nous contenterons de citer le nom d'un imprimeur inconnu à Hain et à Panzer¹, *Ludovicus de Venetia*, lequel imprima en 1488 le *Quadragesimalis* de R. Carra-
ciolus (p. 37, n° 56) et la mention de deux exemplaires de *Littera indulgentiarum* trouvés dans une reliure ancienne (p. 85, n° 114). Le volume est orné de 38 marques typographiques, vignettes, lettres initiales, admirablement exécutées². M. Pellechet semble avoir une vocation pour décrire tous les incunables de France³ : réjouissons-nous en, car on ne voit vraiment pas qui se tirerait mieux d'une aussi vaste et aussi difficile entreprise.

T. DE L.

230. — A. NERI. *De Minimis*. Un vol. in-8, 326 pp. Gênes, Istituto Sordo-Muti, 1890 (non mis dans le commerce).

Un tel livre se prête mal à l'analyse. Sous ce titre ironique, emprunté au vieil adage de droit romain, l'auteur a réuni des études publiées depuis 1886 dans le *Giornale Ligustico*. Elles sont d'intérêt très inégal. Presque toutes se rapportent à l'histoire génoise, depuis le xve siècle jusqu'à nos jours, et sont fondées sur des documents, le plus souvent inédits, provenant de Gênes, de Venise, de Mantoue, etc. Plusieurs sont de simples anecdotes (p. 72, un échappé du tremblement de terre de Lisbonne; p. 141, un mariage et un bal à Chypre au siècle dernier); quelques-unes touchent à l'histoire littéraire (p. 77, le *Pater noster* de la religieuse par force, à ajouter aux parodies de littérature sacrée signalées par Novati; p. 235, quelques bibliothèques de Florence au xvi^e siècle), ou à l'histoire de l'art (p. 14, Jean Bologne à Gênes; p. 253, la cathédrale de Sarzana; p. 85, la statue et une médaille d'André Doria; à propos de la première, il relève une erreur de Petit (*A. Doria*, p. 120)). — Nous noterons quatre morceaux intéressants pour l'histoire

naît dès l'origine un assez grand nombre, la plupart jadis possédés par les Capucins de Pontoise; l'autre partie provient des dons d'un renommé bibliographe, feu Mad-den.

1. Sur les omissions ou erreurs de ces spécialistes, voir pp. 1, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 13, 15, 16, 21, 29, 36, 39, 53, 58, 61, 62, 63, 67, 70, 75, 77, 79, 83, 87, 91, 127, 138, 149, 151, 154, 167, 169, 170, 171, 172, 173, 178, 180, 183, 185, 186, 188, 189, 193, 196, 197, 204, 206, 210, 212, 226, 227, 239, 240, 248, 249, 250, 253, 260, 263, 264, 271, 273, 278. Ces chiffres disent mieux que toutes les paroles combien l'ouvrage de M. P. rendra des services aux bibliographes et bibliophiles.

2. Voir l'énumération de ces reproductions photographiques en une *Table* particulière (p. 281-282), suivie d'une *Table des noms de villes et d'imprimeurs*, d'une *Table sommaire des titres des ouvrages* et enfin d'une *Table générale alphabétique*.

3. Deux nouveaux catalogues très importants vont être mis sous presse, et deux autres sont en préparation.

de France et dont la *Revue rétrospective* pourrait faire son profit ; p. 17, diverses *anecdotes de la Révolution corse* au xviii^e siècle ; p. 51, Joseph Bonaparte à la recherche d'un titre de noblesse (très amusant épisode de jeunesse du frère de Napoléon) ; p. 96, le duc de Richelieu académicien *della Crusca* (publie une lettre en italien écrite par lui, Gênes, 14 septembre 1748) ; p. 300, le cardinal Rivarola et Pauline Borghèse (quelques lettres de la princesse, dont l'une contient de très vives appréciations sur son mari : *è ben finito e per sempre ; conosco la sua gativeria*). — Relevons quelques légères taches : p. 30, il est dit que si Napoléon était né sujet du pape, la Corse ne serait pas aujourd'hui italienne seulement par la géographie : il faudrait démontrer d'abord que si Napoléon était né sujet pontifical, sa carrière eût été autre ; p. 300, le mot attribué à Voltaire : « Tant pis pour l'orthographe ! » n'est pas compris, comme le prouve son application à Richelieu ; p. 306, l'auteur apprécie cruellement le charmant mouvement de fierté plastique de Pauline Borghèse posant devant Canova : *procace audacia*. — Les éditeurs français n'ont pas de chance avec M. Neri : Quantin est appelé Quintin (p. 120), et Perrotin, Perrotier (p. 52). — Ce ne sont là que des vétilles ; le plus grave défaut du livre, c'est le manque d'un index. Tel qu'il est, il sera presque impossible de s'en servir, et ce sera vraiment dommage, car il est plein de documents et de renseignements curieux.

L. G. P.

281. — M. KRONENBERG. *Herder's Philosophie nach ihrem Entwicklungsgang und ihrer historischen Stellung*. Heidelberg, Winter, 1889, 116 p. in-8. 3 m. 60.

L'essai de M. Kronenberg n'a pas grande valeur, parce que le sujet est mal traité ; chose plus grave, il ne pouvait pas avoir grande valeur, parce que le sujet est mal posé. Il prétend étudier la philosophie de Herder ; or, des idées philosophiques ne font pas une philosophie. Si Herder eut des tendances, des prédilections et des effusions plus ou moins philosophiques, il avait en revanche une tête ainsi faite qu'il lui fut toujours impossible de concevoir nettement une pensée, et de la suivre, si peu que ce fût, dans ses développements. N'en déplaise à M. K., c'est Haym qui a raison, et l'évolution des goûts philosophiques de Herder, qui changèrent toujours parce qu'ils furent toujours indécis et flottants, ne constitue guère qu'une série de documents intéressant tout au plus son biographe. Je ne nie point que la direction même de ces tendances, et l'action qu'eurent ses écrits sur une petite classe d'esprits, n'aient un intérêt pour l'histoire générale, littéraire et philosophique. Son naturalisme mystique, son panthéisme confus, sa perpétuelle et fastidieuse *Schwärmerei*, même le sentimentalisme impuissant et embrouillé qui l'empêcha d'être jamais autre chose qu'un écho, et le mit successivement à la remorque de Hamann et des spinozistes, tout cela ne fut pas sans exercer quelque influence sur les

Schlegel, sur Schelling, sur tout le romantisme, et même sur Goethe. C'est en ce sens que l'on pouvait étudier la « position historique » de Herder ; sans être passionnant, le sujet, au moins, existait. M. Kronenberg ne l'a pas entendu ainsi ; il n'y a pas lieu de s'en affliger outre mesure.

Lucien HERR.

282. — **Opere di Giosuè Carducci.** Bologne, Zanichelli, t. I à IV parus, 1889-1890, in-16 de 448, 511, 497, 489 p. Prix : 4 fr. le vol.

MM. Zanichelli se sont mis à réunir les œuvres complètes de M. Carducci, éparses en beaucoup de volumes, plaquettes et revues, et cette édition définitive, faite avec un goût typographique excellent, a l'avantage d'être dirigée par l'auteur lui-même, bonne garantie pour qu'elle soit complète et correcte. Elle est munie de notes bibliographiques et d'additions. Il aurait fallu souhaiter que ces additions fussent plus nombreuses, que la mise au point eût été plus homogène et que le texte même des travaux de critique de Carducci eût été plus minutieusement tenu au courant des progrès de l'érudition. Mais le but poursuivi par les éditeurs ne nécessitait pas cette revision ; c'est un monument littéraire qu'ils élèvent, et c'est l'écrivain plus que le savant qu'ils ont entendu honorer. On aurait pu éviter, dans ces conditions, la reproduction intégrale des rapports faits par Carducci à la députation historique des provinces de Romagne, de 1865 à 1875, bien que le lecteur y trouve une preuve nouvelle de la variété des aptitudes du poète et de sa grande activité. Je regrette moins la partie toute personnelle et d'actualité, qui tient une certaine place dans les polémiques, parce qu'elle complète des documents d'histoire littéraire, parfois précieux, jamais inutiles, pleins d'indications sur la vie morale et intellectuelle de l'Italie en ces trente dernières années. A ce point de vue spécial, la collection entreprise rendra dès à présent d'utiles services, surtout à l'étranger.

Quant à la valeur d'art et de critique de l'œuvre de Carducci, il est superflu de la rappeler. L'admiration très sincère que j'aurais à exprimer pour le maître de Bologne perdrait de son prix à côté de celle que la *Revue critique* a fait connaître dès longtemps à ses lecteurs. On a loué en lui, ici-même, « le plus exact des érudits, le plus minutieux des critiques, en même temps qu'un penseur original et un écrivain hardi ¹ ». Il est plus utile d'indiquer le contenu des volumes déjà parus, afin que les lecteurs soient en mesure d'y faire leur choix. Le premier volume, intitulé *Discorsi letterari e storici*, s'ouvre par le discours officiel prononcé aux dernières fêtes universitaires de Bologne ; puis viennent les importants discours sur le développement de la littérature italienne, avec de nombreuses modifications améliorant la dernière édition parue dans les *Studi letterari* de l'auteur ; suivent les discours sur Virgile,

1. *Revue* du 13 septembre 1874, et du 23 septembre 1876.

Dante, Pétrarque, Boccace, Garibaldi, etc., et les *Relazioni* auxquelles je faisais allusion tout à l'heure. Avec le deuxième volume, nous entrons dans la critique littéraire plus familière ; plusieurs des morceaux qui y sont recueillis ne sont autre chose que les préfaces à ces éditions florentines, qui ont occupé plusieurs années de la jeunesse de l'écrivain, ainsi qu'il le raconte lui-même au tome IV des *Opere*. On y relira les études sur Laurent de Médicis, Tassoni, Salvator Rosa, Alessandro Marchetti, Alfieri, Giusti, Gabriele Rossetti, mêlées à quelques articles de revue, dont les idées originales étaient destinées à paraître plus tard en des œuvres plus mûries ; l'âge de ces essais est indiqué, en effet, par le titre du volume : *Primi Saggi*. Le troisième, *Bozzetti e Scherme*, contient des portraits piquants comme celui de la comtesse Gozzadini, héroïques comme celui du poète Mameli ; on y relira le morceau célèbre *Di alcuni giudizi su A. Manzoni*, et le spirituel récit du deuxième centenaire de Muratori. La France est intéressée particulièrement par une courte étude sur Littré et deux articles sur Barbier, dont l'un, *Augusto Barbier in Italia*, met en œuvre les notes du poète d'*Il pianto* en ses divers voyages ; on trouvera encore, aux pages 126 et suivantes, le passage bien connu sur notre littérature, éloquente apologie inspirée par la rencontre de quelques manuscrits du moyen âge à la Bibliothèque de Modène.

Le titre *Confessioni e Battaglie*, mis au quatrième tome des *Opere*, a déjà servi à un volume antérieur, qui paraît ici fort augmenté. Les souvenirs d'enfance et de jeunesse, le récit toujours attachant des débuts littéraires, les premières polémiques introduisent cette série de pages ardentes placées en tête des recueils poétiques de Carducci, et dont quelques-unes, notamment dans *Critica ed arte*, sont de véritables manifestes, véhéments, débordants d'idées ; ces idées ne sont pas toutes également solides, sans doute, et, pour ma part, j'y ferais plus d'une réserve ; mais il me semble que la franchise virile et désintéressée de l'écrivain doit lui valoir l'estime de ceux même qui sont appelés à le combattre. Le dernier morceau considérable est intitulé : *Ca ira* ; il paraît que les douze sonnets historiques sur 1792, auxquels l'auteur a donné ce titre, ont semblé à de graves critiques pleins de dangers pour la jeunesse du royaume et, comme on dit, éminemment subversifs ; la riposte à ces singulières attaques est un chef-d'œuvre de prose ironique et vigoureuse. Un Français, quel que soit d'ailleurs son sentiment politique, ne pourra en lire certaines pages sans une émotion reconnaissante ; il y a des langues dans lesquelles nous ne sommes plus habitués à entendre juger notre pays avec équité ; notre poète, au contraire, sait voir de haut les hommes et les choses et regarde l'histoire avec un cœur droit.

283. — *Mémoires du duc des Cars*, publiés par son neveu le duc des Cars, avec une introduction et des notes, par Henri de L'ÉPINOIS. Paris, Plon, 1890. Deux volumes in-8, xxiv et 387, 433 p. 15 fr.

Quoique ces *Mémoires* ne soient pas édités avec un soin parfait, il y a intérêt et profit à les lire. L'auteur, le duc des Cars, destiné d'abord à l'état ecclésiastique, servit dans la marine et accompagna M. de Breugnon à Maroc; puis il entra dans la cavalerie, et devint successivement gentilhomme d'honneur du comte d'Artois, colonel de dragons, brigadier de cavalerie et premier maître d'hôtel du roi. Ce fut un excellent colonel qui ne négligea pas son régiment et ne cessa d'étudier son métier avec passion. Aussi fit-il en 1785 un voyage à Berlin pour voir de près l'organisation de l'armée prussienne et assister aux revues de Potsdam; il fut présenté à Frédéric II et se lia avec le prince Henri qui ne manqua pas de lui dénigrer son frère et de « rabattre l'opinion généralement reçue de ses grands talents ». Il prit part, avec le comte d'Artois, au siège de Gibraltar, et nous décrit, d'une façon très attachante, la cour d'Espagne et les principaux épisodes de l'expédition : les visites aux tranchées, les batteries flottantes du colonel d'Arçon, les chevaleresques égards d'Elliot, sans oublier de nous peindre en passant le duc de Crillon et le romanesque Nassau-Siegen, « véritable chevalier errant de ce siècle » (I, 174). Lorsqu'éclata la Révolution, le duc des Cars resta fidèle au roi et se détermina à ne pas le quitter, quel que pût être son sort. Mais on le crut « plus utile dehors que dedans » (II, 87). Il parcourut l'Allemagne, et visita les cours : Cologne, Mayence, Bruchsal, Stuttgart et le château de Hohenheim, Munich, Ratisbonne, Passau. Mais l'épisode marquant de ce voyage est le séjour de Vienne; le duc des Cars y fit connaissance avec les plus grands personnages, Kaunitz, Lacy, le prince de Ligne, etc., et Vienne, dit-il, n'avait pas alors son égale en Europe pour le choix, le nombre et l'agrément des sociétés (II, 161). Il s'entretint avec Joseph, puis avec Léopold de la situation du roi de France; Léopold désirait que Louis XVI sortit de France ou du moins se rendit à Valenciennes, pour traiter de là avec l'assemblée. Mais déjà l'émigration s'agitait, les princes intriguaient et appelaient Calonne, « l'aimable Calonne, doué de tant d'esprit, mais qui montrait parfois une indiscrete légèreté ». Le duc des Cars combattit l'influence néfaste de Calonne et son plan d'émigration systématique; aussi Conzié le nommait-il un *monarchien* (II, 207). Mais les princes avaient confiance dans le duc, et ce fut lui qu'ils chargèrent de porter en Suède la convention de Pillnitz, et de résider en leur nom auprès de Gustave III. Le récit du duc des Cars à la cour de Gustave est connu depuis longtemps; M. Geffroy avait pu le consulter et reproduire plus d'une appréciation, plus d'une citation de ce « brillant officier qui laissa après lui une mémoire justement appréciée, des traditions de fidélité, d'honneur et d'esprit ». Mais on ne lira pas sans curiosité le tableau de l'état politique et militaire de la Suède, et tous les dramatiques détails qui pré-

cèdent et annoncent l'assassinat de Gustave; le duc des Cars reçut la confiance du complot et avertit le roi; il assista aux derniers moments de Gustave. C'est ici que se terminent les mémoires du duc des Cars. On saura le plus grand gré à son neveu de les avoir livrés au public. Les historiens du siècle dernier y recueilleront d'utiles observations et bien des particularités inédites. Les anecdotes y fourmillent, notamment sur la cour de Louis XV et de Louis XVI, et nous appelons l'attention, surtout ce qui concerne la fortune politique de l'abbé Terray, les réformes militaires du comte de Saint-Germain, la guerre d'Amérique, « la guerre la plus indécente » (I, 173), le combat d'Ouessant et le rôle qu'y joua le duc de Chartres, Necker, etc. Nous avons déjà cité les pages relatives à l'Espagne et à Frédéric II. — L'éditeur a bien fait de détacher du texte des *Mémoires* tous les passages qui ont trait aux manœuvres de cavalerie et de les mettre à part dans deux chapitres particuliers (II, 302-385); là aussi on glanera des informations instructives et mainte anecdote sur l'instruction des revues en Prusse, sur le nouveau système d'allures introduit par le duc dans deux régiments, sur les exercices de Vaucouleurs et le camp de Metz, sur le comité de cavalerie et l'ordonnance d'instruction pour les troupes de cheval, qui « est presque entièrement le travail du duc des Cars, sauf quelques changements dans l'ordre des chapitres, et des mouvements de lignes » (II, 379). Un *Epilogue* nous renseigne sur la carrière ultérieure de l'auteur des *Mémoires*, sur sa sœur, la marquise de Brunoy, et son cousin, le comte François des Cars. M. de l'Epinois a mis en tête du premier volume une courte introduction et au bas des pages quelques notes qui ne sont pas toujours irréprochables¹; on le remerciera d'avoir dressé une table de noms cités dans les *Mémoires* (II, 412-429).

A. CHUQUET.

1. De même que quelques noms cités dans le texte et les notes. Tome I, p. 48, lire Mazarredo et non Massorodo; — p. 139, du Muy et non de Muy; — p. 168, Keith et non Reith; — p. 226, c'étaient, non le roi et la reine de Suède, mais le futur Paul I^{er} et sa femme qui voyageaient sous le nom de comte et comtesse du Nord; — p. 262, à quoi sert la longue note sur la guerre de Sept Ans? — p. 309, lire Consarbrück et non Consorbrück; — p. 352 et partout Heymann et non Heyman; — p. 354, 355, 356, 357, Gaudi et non Gandi; — p. 356, Villingshausen et non Willinghausen; — p. 358, Granby et non Gamby, Sababurg et non Salabord, Spørcken et non Sporcken (et sans doute Meimbressen pour Møynbrecken); — p. 359, Hohenkirchen et non Hochkirchen, Immenhausen et non Ienenhausen; — p. 363, Kehnert et non Kenert; — 379, Prittwitz et non Prittzwitz, Wustrau et non Wusrow; — tome II, p. 8-9, le régiment des hussards rouges de Schulenbourg était dans la guerre de Sept Ans le régiment de Belling (et non de Beleing), et fut celui de Blücher; — lire p. 25 Reinhardsgrimma et non Rheinartsgrienn, Dippoldiswalde et non Dippoldiswalda; — p. 99, M^{me} de Cudenhoven et non de Gudnowe; — p. 100, Nassau-Usingen et non Lesingen; — p. 108, Lehrbach, et non Lerbach; — p. 130, Starhemberg et non Stahremberg; — p. 145, Podewils et non Podwitz; — p. 153, Kagenneck et non Kægenneck; — p. 155, Groschlag et non Gronchlau (!); — p. 160, Van Swieten et non Suyten, Haefsten et non Horsten; — p. 178, Schœnbornlust et non Schœnburnlust; — p. 217, Dollfs et non d'Ols, etc. Les notes sont inégalement réparties;

284. — Comte VASILII. *La Sainte Russie*. La cour, l'armée, le clergé, la bourgeoisie, le peuple. Un vol. in-4 de 550 pages. Paris, Firmin Didot, 1890.

Je n'ai pas l'intention de rechercher ici quelle collectivité d'écrivains se cache sous la raison sociale du comte Vasili. Cette raison sociale a dirigé le présent volume dont les différents chapitres ne sont certainement pas tous dus à la même main. Tous sont loin d'avoir la même valeur : leur ensemble ne donne pas une idée complète de la Russie : ils ont laissé en dehors l'art et la littérature. L'aspect extérieur du volume est fort séduisant : les illustrations sont exactes ¹ et ne sont pas placées à contre-sens, ainsi que cela est souvent arrivé pour les ouvrages antérieurs, relatifs à la Russie.

Le volume s'ouvre par une histoire de la Russie à vol d'oiseau. Cette introduction est malheureusement des plus faibles ; la personne qui l'a écrite est assurément un russe très patriote, mais ce n'est pas un historien de profession. — P. 3, par exemple, le comte Vasili (ou son collaborateur) affirme que la nationalité russe n'a pas été le résultat de l'envahissement de la race indigène par la race germanique conquérante. Mais ce que les annalistes russes appellent *la vocation des Varègues*, n'est qu'un envahissement déguisé. L'auteur a, il est vrai, des idées fort vagues sur ces Varègues. « Qu'ils aient été, dit-il p. 5, des Normands ou des Scandinaves ! (?) » Sait-il bien lui-même ici ce qu'il a voulu dire ? — P. 9. L'expédition d'Oleg contre Constantinople décida deux des plus grands événements de l'histoire de Russie : l'introduction du christianisme et l'adoption du titre de tsar. Le titre de tsar n'ayant été pris qu'au xvi^e siècle, on ne voit pas bien la relation des deux événements. — P. 10. Ce n'est pas pour les Bulgares que Cyrille ² et Méthode inventèrent l'alphabet Slavon. Ce fut pour les Slaves de la Grande Moravie — P. 21. Les provinces occidentales de l'Empire russe ne furent pas converties au *catholicisme*, mais amenées à l'Union avec l'église de Rome, ce qui est bien différent. — P. 22. On nous cite parmi les chefs des Cosaques, les Taras Boulba et les Khmelnitsky : Boulba est un personnage de roman qui a été inventé par Gogol et n'a rien à faire avec l'histoire. — P. 27. « *Kholop*, mot polonais qui signifie esclave » : *Kholop*, *Khlop*, est un mot essentiellement panslave et dont les Polonais n'ont pas le monopole. Je n'in-

certaines personnages en ont, d'autres n'en ont pas du tout, quelques-uns en ont deux, ce qui est trop (La Pérouse, I, 60 et 202 ; Romain, I, 70 et 202). Roquefeuil, cité déjà I, p. 80 et 177, n'a sa note qu'à la p. 209. Enfin l'éditeur aurait mieux fait de ne pas traduire en français les citations latines (*loca fœta furentibus austris* = mauvais lieux lorsque les vents se déchaînent en furie ; il aura compris *fœda* et il met une virgule après ce mot ; — « vera incessu paruit dea (pour « patuit ») » ; — *ille etiam extincto miseratus Cesare Romam* = « à la mort de César on prit pitié de Rome lorsqu'un nuage épais enveloppa sa tête blanchie », I, 66, 336 ; II, 65.

1. Sauf celle de la p. 187. Les élèves du progymnase de Varsovie n'ont rien à faire dans un livre où il n'est pas parlé de la Pologne.

2. L'auteur écrit Kyrille : ce simple détail suffit à constater sa nationalité. Son style, d'ailleurs, est souvent exotique.

sisterai pas davantage sur ces observations de détail qui fatigueraient le lecteur. Tout ce résumé d'histoire russe est absolument manqué. Si jamais l'ouvrage arrive à une seconde édition, c'est un chapitre à récrire en entier. Le chapitre sur la noblesse russe donnerait lieu également à bien des observations¹. Les pages consacrées aux sectes sont bien incomplètes. Les négligences de style abondent dans celles qui sont relatives à la bourgeoisie. — P. 317. « Les Russes gagnaient leur pain en vivant dans les campagnes où il leur était plus facile de se sauver à la moindre invasion tartare que d'une ville (*sic*). » — P. 321. « Certaines maisons de commerce ou d'industrie se voient après cent ans d'existence honorable élevées en la personne de leur chef au titre de baron. » Les meilleures parties du livre sont celles qui concernent les institutions, la bourgeoisie, les deux capitales. Quelques illustrations sont fort remarquables. Mais l'ouvrage aurait gagné à être plus sévèrement revu. Tel qu'il est, il ne dispense de recourir ni au manuel de M. Rambaud ni aux admirables études de M. Anatole Leroy-Beaulieu. Le ton général est celui d'un enthousiasme continu pour les personnes et les institutions. Trop est trop, disait M^{me} de Sévigné.

L. L.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. A. LOISY vient de publier une brochure sur *les Proverbes de Salomon* (Amiens, impr. Rousseau-Leroy, 1890; 59 pp. in-8°). Il montre qu'on a affaire à une compilation de neuf recueils différents : un prologue (I, 1-6), des discours moraux introductifs (I, 7-IX), une collection de sentences attribuées à Salomon (XXII, 16), deux groupes de pensées anonymes (XXII, 17-XXIV, 22 et XXIV, 23-34), un recueil daté du règne d'Ezéchias (XXV-XXIX), deux petits recueils d'origine non israélite attribués à Agur et à Lemuel (XXX, XXXI, 1-9), enfin un poème alphabétique (XXXI, 10-31). La date de ces différents recueils est très difficile à déterminer; celui qui est présenté comme exécuté sous le règne d'Ezéchias paraît le plus ancien. L'ensemble de la compilation ne doit pas être d'une époque plus tardive que les premières années après l'exil. En tout cas, il n'y a pas lieu d'y voir une série d'extraits d'une compilation salomonienne plus étendue; si le nom de Salomon mérite de rester dans le titre, c'est que ce roi paraît avoir été l'initiateur du genre chez les Juifs. Cette dissertation de M. Loisy fait bien augurer du travail qu'il prépare sur les Proverbes.

BELGIQUE. — Le prix décennal de philologie, pour la période de 1880-1889, est décerné à M. AUG. SCHELER, pour ses travaux de philologie française.

— L'Académie royale a reçu d'un anonyme un capital de 45,000 francs en obligations belges 3 1/2 0/0 afin d'instituer, au moyen des intérêts de cette somme, un *prix biennal de philologie classique* de 3,150 francs.

1. Notre collègue Baudouin de Courtenay n'est point professeur à Kiev; il ne croit pas descendre des princes capétiens de Courtenay.

2. P. 93, *vykto lisez vykhod*. — P. 100, lisez *opolchenie* et non *opolchenie*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26

— 30 juin —

1890

Sommaire : 285. EDKINS, L'évolution de l'hébreu. — 286. Etudes sur le latin archaïque, 1, 2. — 287. HOCHART, L'authenticité des Annales et des Histoires de Tacite. — 288. GRUNDLACH, La primauté d'Arles sur l'église des Gaules. — 289. SCHLUMBERGER, Nicéphore Phocas. — 290. BINDI, Monuments historiques et artistiques des Abruzzes. — 291. DE RUBLE, Le colloque de Poissy. — 292. CORVIN, Le théâtre en Russie. — 293. SCHWOB et G. GUIEYSSE, L'Argot français. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

285. — **The evolution of the hebrew language** by Joseph EDKINS, D. D., author of « Evolution of the chinese language », China's place in philology », « Chinese Buddhism », etc. Londres, Trübner, 1889, in-8, ix et 150 p.

La linguistique qui, née de nos jours, a pris une place si importante dans nos études, est fondée sur la méthode comparative; elle suit, dans leur développement à travers les âges, les langues sœurs qui ont une même origine, note leurs traits de famille et explique leurs divergences. Mais elle s'interdit de remonter plus haut, car son domaine est circonscrit par un horizon, au delà duquel se trouve le brouillard; ainsi elle ne cherche pas à reconstituer une langue-mère qui a disparu sans laisser d'autres traces que ses rejetons, car les éléments de reconstruction lui font défaut. Pour les langues sémitiques, le caractère commun, c'est la trillittéralité. Ce phénomène a-t-il succédé à un état plus ancien, antérieur à la séparation de ces langues, où les mots étaient monosyllabiques ou bilittères? On peut le supposer, mais ce n'est qu'une hypothèse plus ou moins vraisemblable. M. Joseph Edkins, dans le livre énoncé ci-dessus, non seulement admet le principe de la bilittéralité comme hors de doute, mais il considère l'hébreu comme une langue née d'elle-même, et il trace aisément les diverses phases de sa genèse. Il lui suffit pour cela d'examiner l'organe qui sert à la manifestation de la pensée humaine, la bouche et ses diverses parties. D'après cet organe, il divise les consonnes en labiales, dentales et gutturales; ces trois classes représentent les trois évolutions de la langue. A la période primitive appartiennent les labiales, car les lèvres sont mues d'abord par l'enfant à la mamelle; à cette époque, la langue ne se compose que de quelques vocables. Puis vient l'âge des dentales qui se forment des labiales par évolution; la langue s'enrichit beaucoup pendant cette période, mais elle ne reçoit son complet épanouissement qu'à l'époque des gutturales qui achèvent l'évolution. On comprend chez un Anglais, qui s'écoute parler, la préférence assignée aux labiales et aux dentales; mais il y a fort à parier que, si ce système avait été conçu par un Allemand, les gutturales au-

raient obtenu le premier rang. M. Edkins ne pense pas sans doute que l'enfant à la mamelle ait été l'inventeur de la langue; celui-ci n'aurait pas trouvé assurément les dentales, et pour cause. Au surplus, son système est un vrai passe-partout applicable à toutes les langues et capable d'ouvrir toutes les portes; il est très simple et tient en quelques pages. Il s'adapte parfaitement à l'hébreu : prenez un mot composé de labiales, *bamah* « lieu haut », vous avez dans le même sens *ram* « haut » et *qum* « se tenir debout ». Comprenez-vous l'évolution ? Non ? Prenons un autre cas : supposez un ancien démonstratif perdu en *p* et *m*; comparez les pronoms hébreux *zeh*, *zoth* « celui-ci, celle-ci », *elleh* « ceux-ci » *ha* « le, la, les », *asher* « qui », *hu*, *hi* « il, elle », *hemmah*, *hem*, *henna*, *hen* « eux, elles ». L'évolution, nous dit l'auteur, s'est faite de *b* en *d* et de *d* en *z*¹. Voulez-vous d'autres exemples ? Non, n'est-ce pas ? Cela suffit pour juger le livre. Les amateurs de curiosité lui feront une place dans leurs collections; il pourra même trouver des imitateurs, dont l'espèce n'est pas rare, mais le temps est heureusement loin, où il aurait pu faire école.

Rubens DUVAL.

286. — *Studien auf dem Gebiete des archaischen Lateins*, herausgegeben von W. STUEDEMUND, t. I, fasc. 2. Berlin, Weidmann, 1890, pp. 319-642. In-8. Prix : 7 M.

Ce deuxième fascicule (le premier remonte à 1873!) contient deux dissertations : A. Luchs, *Zur Lehre von der Genetivbildung der lateinischen Pronomina*, et P. Richter, *de usu particularum exclamativarum apud priscos scriptores latinos*. Un avis de M. Oskar Seyffert, qui se dissimule à la fin de la brochure, nous prévient que la première dissertation avait été publiée en 1873 et qu'il avait paru de la seconde deux fragments étendus en 1874 et en 1879. Si l'on n'était habitué à tout, on pourrait trouver mauvais le procédé d'un éditeur qui reprend d'anciens articles pour compléter un volume commencé dix-sept ans plus tôt. Mais ces études n'ont pas vieilli. Les recherches de M. Albrecht Köhler sur *em* et *en* (*Archiv* de Wölfflin, VI, 25), par exemple, n'ont fait que confirmer d'avance les résultats obtenus par M. Richter. Si on peut contester çà et là quelques assertions, on a du moins dans ce petit volume un recueil statistique commode à consulter.

Paul LEJAY.

1. L'auteur donne la priorité aux explosives sur les sourdes, parce que l'organe de l'ouïe a dû percevoir d'abord les sons sonores. Il dit que le chaldéen *da* est parent de Phébreu *zeh*, l'arabe étant *dhu*, *dhi*, *dha*, et que l'évolution a eu lieu de *d* en *z*. Mais les inscriptions araméennes nous apprennent que les formes anciennes du démonstratif et du relatif étaient *zenā*, *zā*, *zī*, et les formes postérieures *denā*, *dā*, *dī*. C'est donc le contraire qui est vrai dans ce cas.

287. — P. HOCHART. *De l'Authenticité des Annales et des Histoires de Tacite*. Paris, 1860 (chez Thorin), in-8, 330 pages.

M. Hochart qui avait déjà émis, à propos de la persécution des chrétiens sous Néron, des idées quelque peu hardies, vient de consacrer tout un livre à prouver que les Annales et les Histoires de Tacite, telles du moins que nous les possédons, sont l'œuvre du Pogge. C'est la théorie de M. Ross amplifiée. Les premiers chapitres contiennent des faits assez intéressants sur les découvertes littéraires au *xv^e* siècle, sur le Pogge et sur ses amis. Soixante-huit lettres du Pogge, connues, d'ailleurs, terminent le travail. Quant au corps du livre, je ne m'y étendrai pas longuement. Un exemple pris au hasard suffira à montrer avec quelle sagacité l'auteur procède. Il s'agit de prouver que le texte de Tacite est plein de contradictions. On lit donc à la page 95 : « Les variations sont plus importantes au sujet des légions romaines. Les Annales nous donnent leur distribution dans l'étendue de l'empire : il y en aurait eu 8 sur le Rhin, 3 en Espagne, 2 en Afrique, 2 en Égypte, 4 en Asie, 2 en Pannonie, 2 en Mésie, 2 en Dalmatie; il n'y en aurait point eu en Gaule ni en Bretagne. La garde de Rome aurait été confiée à 3 cohortes urbaines et 9 cohortes prétoriennes. Or, dans les Histoires, nous en voyons (c'est-à-dire, je pense, nous voyons des légions) en Italie, en Bretagne, à Lyon; à Rome, d'autre part le nombre des cohortes est de 4 urbaines et de 16 prétoriennes. » Pourquoi ne pas reprocher aussi à Tacite, comme une contradiction, de dire dans les Annales que l'empereur se nommait Tibère, tandis qu'il parle dans les Histoires de Galba et de Vespasien?

Que M. H. se donne la peine de faire la preuve de son opération, comme on dit en arithmétique; qu'il voie le nombre de faits qui se rencontrent dans Tacite et que des inscriptions trouvées depuis la Renaissance ont confirmés, que par suite on ignorait entièrement à l'époque du Pogge? S'il n'est pas convaincu alors de l'authenticité de Tacite, c'est qu'il fermera les yeux. Il est vrai que, pour se tirer d'affaire, il pourra soupçonner les inscriptions d'avoir été faites d'après Tacite. Il n'est pas déjà bien certain que la table de Claude soit authentique (p. 103). Décidément « on ne fait pas sa part au scepticisme. »

R. CAGNAT.

288. — W. GRUNDLACH. *Der Streit der Bisthümer Arles und Vienne um den Primatus Galliarum*. 1 vol. in-8, xxii-294 pages. Hannover, Hahn, 1890.

M. Grundlach devait publier dans les *Monumenta Germaniæ historica* (section des *Epistolæ*) celles des lettres écrites par les prédécesseurs du pape Grégoire I^{er} qui se rapportent à l'histoire du royaume franc. Ces lettres peu nombreuses font partie, dans les manuscrits qui nous les ont conservées, d'une collection où sont réunies une série de pièces relatives à la primauté du siège d'Arles sur l'église des Gaules. Il était par suite du devoir de l'éditeur d'examiner quelle est la valeur de la collection tout

entière; est-elle authentique ou bien les documents qui la composent ont-ils été inventés d'une pièce, pour exalter le siège d'Arles? Mais il existe une autre collection publiée par Jean Dubois (*Johannes a Bosco*) à la suite de sa *Floriacensis vetus bibliotheca*, où l'on démontre que cette primauté de la Gaule appartient au siège de Vienne. Entre les deux séries de documents, il y a contradiction absolue; laquelle est la vraie, laquelle est la fausse, ou bien ne seraient-elles pas controuvées toutes deux? Telles sont les questions que se pose M. G. et auxquelles il répond avec une grande sagacité.

Il prouve d'abord l'authenticité des *Epistolæ Arelatenses*. Ces lettres nous ont été conservées dans de très anciens manuscrits; deux d'entre eux (Bibliothèque nationale, fonds latin 2777 et 3849), remontent au ix^e siècle; quelques pièces, recueillies dans la collection, se retrouvent même isolées dans des manuscrits plus anciens. Le formulaire de toutes ces lettres, — suscriptions et souscriptions, manière de dater — répond tout à fait aux usages suivis par la chancellerie pontificale du iv^e au vi^e siècle. Enfin le contenu n'est contredit par aucun document de l'époque; bien au contraire, les actes d'un certain nombre de conciles indiquent que les prélats d'Arles avaient au début de la période mérovingienne une situation prépondérante dans l'église des Gaules.

Il en est tout autrement des *Epistolæ Viennenses*. Nous ne les trouvons dans aucun manuscrit antérieur au xii^e siècle. Les formules employées sont inexactes et trahissent une falsification relativement récente. Toutes les pièces sont fort vagues, pleines de contradictions, en opposition manifeste avec les faits authentiques que nous connaissons. Jusqu'ici nous sommes tout à fait d'accord avec M. Grundlach. Mais, à notre avis, il n'a pas aussi bien réussi à démontrer que l'auteur de la falsification est l'archevêque Gui de Vienne, qui devint, en 1119, pape sous le nom de Calixte II. On s'expliquerait à la rigueur pourquoi dans quelques-unes de ces pièces Gui eût réclamé la suprématie sur l'abbaye de saint Barnard à Romans, pourquoi, dans d'autres, il se fût attribué la souveraineté spirituelle sur l'archidiaconé de Sermorens; mais pourquoi l'archevêque de Vienne aurait-il réclamé une autorité éminente sur l'église des Gaules? Depuis quelque temps, la primatie avait été donnée à l'archevêque de Lyon, et Gui n'y contredisait pas. Bien plus, quand il eut été élevé au siège de saint Pierre, il renouvela le privilège de Lyon, et il fallut toute l'énergie du roi Louis VI, pour que les droits du métropolitain de Sens ne fussent pas méconnus¹. M. G. a négligé de nous donner à ce sujet des explica-

Après avoir écarté les *Epistolæ Viennenses*, l'auteur, s'appuyant sur les *Epistolæ Arelatenses*, nous fait un historique de la primatie en Gaule. Il montre pour quels motifs le prélat d'Arles, simple cité de la province de Vienne, acquiert une autorité supérieure à celle des autres évêques

1. Luchaire, *Louis VI le Gros*, n° 301 et introduction, p. cxxxiv.

de la Gaule ; il raconte la lutte que le pape Léon III dut soutenir contre l'évêque Hilaire, devenu trop puissant ; il nous expose pour quelles raisons le siège d'Arles déclina au ^{viii} siècle. Mais il ne s'arrête pas là. Il nous raconte comment plus tard les Carolingiens ont cherché à faire créer en Gaule un vicaire du Saint-Siège qui leur fût dévoué. Ce titre fut accordé, à la prière de Lothaire I^{er}, à l'archevêque de Metz Drogon, puis à Hincmar de Reims ; à la prière de Charles le Chauve, à Anségise de Sens. M. G. a oublié de parler de Chrôdegang. Quand, au temps de Pépin, le pape Étienne II vint en France, il accorda à ce prélat de Metz le *pallium* et le titre d'archevêque, et, dès lors, nous dit Paul Diaire, « il consacra des évêques très nombreux dans les diverses cités, ainsi que des prêtres et des diacres, et il conféra tous les ordres ecclésiastiques, suivant la manière romaine ». Il a par suite rempli l'office d'un véritable vicaire. Ces quatre vicaires avaient été nommés dans l'intérêt du souverain ; au ^{xi} siècle, de nouveaux vicaires furent créés dans l'intérêt du pape et de la réforme ecclésiastique ; malgré le roi de France, Grégoire VII donna en 1079 au prélat de Lyon la suprématie sur les quatre provinces de Lyon, Rouen, Sens et Tours, et ses successeurs ont, à diverses reprises, renouvelé ce privilège.

L'ouvrage de M. G. a un grave défaut de composition ; il renferme de nombreuses redites ; la même lettre est analysée en deux ou trois endroits différents. Puis les noms propres ne sont pas toujours correctement écrits ; l'auteur met *Châlons-sur-Saône* au lieu de *Châlon-sur-Saône* ; il parle d'un *comté de Salmorenc* là où il faudrait *archidiaconé de Sermorens* (Sermorens est aujourd'hui un faubourg de la ville de Voiron, Isère) ; il affirme que les Arabes ont été vaincus à *Tours* par Charles-Martel (p. 200) ; il multiplie les notes inutiles (voir la note 1 de la page 194, où il essaie, à tort selon nous, de prouver que Clodovech était chrétien à son avènement). Mais, malgré ces taches, son livre conserve une grande valeur. La thèse qu'il a soutenue est juste dans son ensemble. M. Grundlach est parti d'une étude de manuscrits, pour nous donner un important chapitre d'histoire générale et nous devons l'en féliciter. Son ouvrage est une excellente introduction à l'édition des *Epistolæ Arelatenses* et des *Epistolæ Viennenses* qui, grâce à lui, figureront en entier dans les *Monumenta*.

Ch. PFISTER.

289. — Gustave SCHLUMBERGER. *Un Empereur byzantin au dixième siècle. Nicéphore Phocas*, Ouvrage illustré de 4 chromolithographies, 3 cartes et 240 gravures. Paris, Firmin Didot, 1890. In-4 de iv et 781 p. Prix : 30 fr.

Si l'on excepte le *Constantin Porphyrogénète* de M. Rambaud, le livre que nous annonçons est la monographie la plus considérable dont un empereur grec ait été l'objet jusqu'à ce jour. Mais ce n'est pas au nombre des pages, hâtons-nous de le dire, qu'il faut juger l'importance

du travail de M. Schlumberger. Œuvre d'un homme qui, depuis quinze ans, s'occupe avec prédilection de l'Empire byzantin, qui a fondé toute une section de l'archéologie byzantine par la publication de sa *Sigillographie* (1885), il témoigne non seulement d'une connaissance approfondie des faits, mais d'une intelligence délicate et vive de l'esprit du temps. Ce livre a encore une autre qualité, précieuse par ce temps d'érudition souvent sèche et rebutante : l'auteur sait passionner son lecteur pour les événements qui l'ont passionné lui-même; il les expose avec la lucidité que donne la connaissance parfaite d'un sujet, et l'on va sans fatigue jusqu'au bout de cette longue biographie, presque étonné d'avoir pu trouver tant d'attraits à dix années d'histoire byzantine!

M. S. ne s'est pas contenté du récit des faits militaires et de l'exposé des négociations diplomatiques : mieux avisé qu'un Léon Diacre ou un Cedrenus, il a voulu, comme il le dit lui-même, faire de son livre « un résumé de l'existence militaire, sociale et politique de Constantinople, vers l'an 960 ». A cet effet, il a appelé à son secours la géographie descriptive, l'archéologie, la numismatique; il a emprunté aux ouvrages du Porphyrogénète mille détails sur la vie publique de Byzance, aux traités de tactique des renseignements sur ses armées et sur ses flottes; tout cela, combiné sans effort sensible, avec l'aisance d'une érudition qui coule de source, lui a permis d'être long sans le paraître et, par un rare privilège, de pouvoir tout dire sans ennuyer.

Résumons brièvement les faits que M. S. a si agréablement contés. Constantin Porphyrogénète meurt en 959, laissant le trône à son fils Romain, qui avait épousé la belle Théophano. Le véritable chef de l'empire fut l'eunuque Bringas, qui organisa, dès le début du nouveau règne, une expédition contre la Crète. Nicéphore Phocas, chargé de la conduire, s'empara de Candie, nid des plus redoutables pirates Sarrasins, tandis que son frère, le césaropale Léon, remportait des succès importants sur l'émir d'Alep, le hamdanide Seif Eddauléh. Envoyé à son tour en Asie-Mineure, Nicéphore envahit la Cilicie et prit Anazarbe (962); puis il écrasa l'émir devant Alep et s'empara de cette ville, à l'exception de la citadelle. Cependant Romain II étant mort le 15 mars 963, ses deux fils, Basile et Constantin, lui succédèrent sous la tutelle de Théophano. Nicéphore, séduit par l'impératrice, sachant que Bringas songeait à le faire périr, se fit proclamer empereur à Césarée et marcha sur Constantinople. Devenu régent de l'empire au nom de Basile et de Constantin, il se hâta d'épouser Théophano, malgré l'opposition du patriarche Polyeucte. En 964 et en 965, les lieutenants de Nicéphore éprouvèrent des désastres en Sicile, mais il conquit lui-même la Cilicie en 965 et rentra triomphant à Constantinople. En 966, une campagne en Mésopotamie et en Syrie se termina par un échec des Grecs devant Nisib; ce revers fut toutefois compensé par la conquête de Chypre. Une guerre contre les Bulgares en 967 ne donna pas de résultats décisifs; Nicéphore se vengea de leur résistance en lançant contre eux les Russes

de Sviatoslav, qui furent bientôt rappelés chez eux par une invasion des Petchenègues. En 968 se place la célèbre ambassade de Luitprand, évêque de Crémone, envoyé par Othon I^{er} à la cour byzantine. Les négociations échouèrent et la guerre qui s'en suivit ne fut pas heureuse pour les Grecs. Nicéphore n'y prit aucune part personnelle; il avait pénétré de nouveau en Syrie et mis le siège devant Antioche, dont ses généraux s'emparèrent après son départ. Rentré à Constantinople, l'empereur s'y trouva aux prises avec le mécontentement du peuple et du clergé qui, depuis plusieurs années, grondait sourdement contre lui. Théophano conspira avec Jean Zimiscès, le plus brillant lieutenant de Nicéphore, et fit assassiner son second époux dans la nuit du 10 décembre 970. Il était âgé de cinquante-sept ans.

Rude figure de soldat, aussi courageux qu'impitoyable, Nicéphore n'a rien de cette délicatesse, de lettré ni de cette mollesse de décadent que des formules toutes faites attribuent aux Byzantins de tous les siècles. Le goût des aventures guerrières et une tendance persistante à l'ascétisme sont les deux traits dominants de sa nature. On comprend que Théophano l'ait aimé et mieux encore qu'elle se soit lassée de lui. Je ne chicanerai pas M. S. sur l'indulgence parfois excessive qu'il a fait paraître pour son héros; c'est là le péché mignon de tout biographe.

Mais le premier devoir d'un biographe, après celui de raconter les faits, c'est de mettre ses lecteurs en état d'en vérifier l'exactitude. Ce devoir, M. S. y a systématiquement manqué. Empruntant ses informations à des sources très diverses, grecques, latines, arabes, il ne les a presque jamais citées en note et s'est contenté d'en donner une liste alphabétique à la fin de son livre. A quoi une pareille liste peut bien servir, c'est ce que je me suis inutilement demandé. Trois ou quatre fois, lorsque les témoignages de Léon Diacre sont en conflit avec d'autres, M. S. nous avertit¹ qu'il a suivi de préférence cet historien; mais quant à nous apprendre à quelle époque l'histoire de Léon Diacre a été écrite (on sait aujourd'hui qu'elle n'a pas été publiée avant 992)², en quoi Zonaras et le continuateur de Théophane diffèrent de Cedrenus ou de Scylitzès, quant à indiquer, au moins sommairement, les sources probables où ont puisé ces chroniqueurs, M. S. ne s'en est point mis en peine. Cependant M. F. Hirsch, dans ses *Byzantinische Studien*, lui avait indiqué la voie, et il suffisait, sur bien des points, de résumer cet excellent livre: M. S. a eu le tort de s'en dispenser. Grâce à MM. Sauvaire et Schefer, il a pu connaître, par extraits, des textes arabes inédits: or, loin d'indiquer les manuscrits où sont conservés ces textes, les bibliothèques où ils sont déposés, les feuillets dont il a obtenu la traduction, il offre à notre curiosité des renseignements comme celui-ci (p. 766): « Nowairi (En-), *Encyclopédie manuscrite*, seulement en partie publiée. » Voilà les arabisants bien informés, s'ils veulent vérifier

1. P. 77, n. 1; p. 267, n. 1; p. 272, n. 1; p. 444.

2. Cf. *Berl. Philol. Woch.*, 1886, p. 1433.

les témoignages sur lesquels s'est appuyé M. S. dans tel ou tel chapitre de son livre, que du reste il ne leur désigne pas ! Un pareil système, qui rend le contrôle presque impossible, dérouté la critique, mais n'est pas fait pour la désarmer. L'exemple donné par Lenormant dans sa *Grande-Grèce* serait funeste à l'érudition s'il devait trouver beaucoup d'imitateurs ; c'est déjà trop que M. S. soit du nombre. Pour en finir avec les critiques que soulève cette bibliographie, je m'insurge contre la singulière référence : « Migne, *Patrologia Graeca*, Paris, 1857-66 » (pourquoi pas aussi « Bibliothèque nationale, *passim* » ?) — et je constate l'absence du grand ouvrage d'Hergenroether sur Photius, dont le troisième volume contient une intéressante étude sur les rapports de Nicéphore Phocas avec l'Église (p. 710-718).

Si M. S. avait, à l'exemple de Le Beau, donné de dix en dix pages l'indication concise de ses sources, je n'aurais pas eu tant de peine à m'apercevoir que, tout en les connaissant à merveille, il leur fait dire, *sans avertir le lecteur*, des choses piquantes qu'elles ne disent pas. Dans un travail comme le sien, il est non seulement permis, mais nécessaire de procéder en mosaïste ; on peut et l'on doit aussi procéder en psychologue, c'est-à-dire chercher à reconnaître, sous le sec exposé des chroniqueurs, les motifs secrets des actes et les « états d'âme » des personnages mis en scène. Les historiens les plus consciencieux ne se sont pas interdit les développements de ce genre, qui font de l'histoire une œuvre d'art et de réflexion. Mais ce qui est, à mon avis, tout à fait inadmissible, c'est qu'on puisse donner au vraisemblable le pas sur le vrai et suppléer au silence des textes par des inventions gratuites, à la façon d'un Walter Scott ou d'un Dumas. Voici un exemple ; je demande la permission de transcrire tout le passage. La scène se passe après la prise de Candie (p. 98) :

En un jour, le nom de Nicéphore devint le plus populaire de l'empire. C'était comme l'aurore pleine de promesses d'une ère nouvelle. Le palais sacré fut en fête. Une pannychide solennelle fut célébrée en présence de Romain et de Théophano, probablement dans la Grande Église, ou peut-être au Pantocrator. La cour et la ville s'étouffèrent pour assister à cette cérémonie extraordinaire qui, ainsi que son nom l'indique, dura la nuit tout entière. Chacun avait revêtu pour s'y rendre ses plus somptueux atours. Il était, du reste, de bon ton de s'y montrer. Aucune femme en vue ne manquait à ces singulières veillées, où se donnaient rendez-vous tous ceux qui avaient un nom à Byzance. Sous les profondes voûtes dorées scintillant aux mille feux des cierges, patriciennes merveilleusement parées, prélats dans leurs gaires d'or, courtisans vêtus de soie, guerriers sous l'armure de mailles, pressés, serrés les uns contre les autres, formaient un immense amas chatoyant d'où s'échappaient mille murmures. La voix grave des officiants, les chants aigus des clercs ne parvenaient pas à étouffer le babil élégant de cette foule frivole pour laquelle cette pieuse cérémonie n'était qu'une occasion de plus de distraction. Cette fois, du moins, les conversations roulèrent sur un sujet plus noble. La fibre patriotique, si peu développée chez ces Romains dégénérés, s'était réveillée au grand bruit des victoires de Crète. Le nom de Nicéphore volait de bouche en bouche, et les belles patriciennes à ceinture, quittant aux premières lueurs rosées du matin la vieille basilique encore tout illuminée, rêveuses dans leurs chars incrustés de lames d'or et d'argent qu'en-

trainait à leurs lointaines villas, e Bosp
cadencé de quatre mules blanches, song
d'une voyait en songe la tête coiffée d'un
rouges campagia.

Cela est piquant, sans doute
d'une certaine saveur de
qui a éveillé ma méfiance. J'ai pas
sources de M. S., et mon étonnement
qu'il n'en avait pas. La
prise de Candie, n'est attestée, que
pourtant à croire que M. S. ait
être l'aura-t-il découvert dans quelque texte qui m
que je puis affirmer, c'est que le
consacre est de pure fantaisie. Je n'insiste
pour approuver cette façon d'embellir l'histoire
me point compter parmi eux.

On voit que ce n'est pas le
d'indiquer ses sources; mais ce
lités dont il eût bien fait de purger son
l'auteur s'en accuse ingénument
le répète ou je l'ai dit. Je n'ai
de la première et vingt-cinq de la
luxu vraiment byzantin d'épithètes, et ces épithètes
lentes et molles, parce qu'elles affirment plus qu'ell
n'ajoutent rien à la netteté des impressions. *Ad
énorme, épouvantable, fabuleux, féerique, horrible,
infini, ravissant, splendide, superbe, terrible* sont des mots q
nent à chaque pas. M. S. ne dit point « les armées russes »,
puissantes armées de la sainte Russie ; il ne dit pas « Chio et
mais « la ravissante Chio, la vaste Samos ». Dans
je relève les épithètes suivantes : *extraordinaire,
dinaire, effroyable, épouvantable, effrayant,
splendide, innombrable, magnifique, admirable, immens
gigantesque.* Les adverbess ne chôment pas non plus :
ces défilés si *prodigieusement* étroits, si *extraordinaire
merveilleusement* boisés. » (P. 169.) Il n'y a pas jusqu
que M. S. ne prodigue : chaque fois qu'il regrette l'abs
ments sur un sujet qui l'intéresse, il le fait avec un de
que le critique de *Bérénice* qualifiait d'*hélas de poë*
exubérance n'est que le défaut d'une des plus aimables quantes de m.
il aime ardemment le sujet qu'il traite, il vit de l'existence des person
nages qu'il met en scène, il exprime tout naturellement son émotion et
la leur avec les hyperboles du langage de tous les jours. Sa manière est
celle d'un conteur qui se laisse aller, plutôt que celle d'un historien qui
se surveille; comme les conteurs, il ne cherche pas l'épithète rare, le

terme précis et pittoresque, mais s'arrête aux adjectifs homériques, aux mots quelconques que l'improvisation lui suggère. Cela n'est pas littéraire, sans doute, mais c'est abondant, vif, personnel et quelquefois entraînant. Ces grâces d'un style sans apprêt et sans contrainte, que l'on hésite presque à nommer un *style*, disposent même si favorablement le lecteur qu'il passe sans trop maugréer sur les petites incorrections de détail, répétitions de mots ¹, vulgarismes ², *journalismes* ³, locutions vicieuses ⁴, inversions que la poésie même ne tolère pas ⁵.

J'aurais aussi quelques réserves à faire sur les digressions, qui viennent souvent interrompre le récit des faits par des exposés d'ordre général ⁶. Mais, ici, il est plus facile de critiquer que d'indiquer une méthode meilleure. Si M. S. avait réuni, au commencement ou à la fin de son livre, ces dissertations sur différents sujets, armée, marine, cérémonies, etc., peut-être ne les aurions-nous pas lues sans quelque effort. A la place qu'elles occupent, il me semble qu'on les supporte plus facilement ⁷.

Les inexactitudes que j'ai notées sont peu nombreuses, mais l'absence de références en rend la constatation bien difficile à ceux qui n'ont pas, comme feu Hase, toute la *Byzantine* présente à l'esprit. P. 6 : « Léon Diacre nous dit que Théophano était originaire de Laconie, peut-être de Lacédémone même, de ce thème péloponésien etc. » Mais Léon (p. 49, 23) ne dit rien touchant l'origine de Théophano : il la qualifie seulement d'*ἀριπρεπὴ ταῖς ὕραις καὶ αὐτόχρημα τυγχάνουσαν Ἀθναίαν*, ce qui

1. Par exemple : pages III, IV, 7, 63, 121, 146, 203, 265, 272, 389, 423, 424, 655.

2. « Il se défiait horriblement de Bringas » (p. 264). — « Horriblement serrés de près » (p. 722). — « Dans le but », revient aux pages 5, 8, 317, 386, 611, 649. — « Il se mêlait à ces intrigues un côté romanesque... Ce côté de la question a joué un rôle... » (p. 259). — « De suite » pour « tout de suite », page 464.

3. « Les agissements des accapareurs » (p. 87). — Les agissements du pape » (p. 581).

4. « Dans son court règne, comme sous celui bien plus court de son prédécesseur » (p. 1). — « Elle quitta son nom pour celui plus élégant de Théophano » (p. 6). Cette construction absolument vicieuse revient aux pages 67, 210, 268, 406. — « D'ardentes attaques partout s'établirent » (p. 290). — « Une razzia menée sur une vaste échelle » (p. 525). — « Cette seconde édition de l'orage russe » (p. 576). — « Ces vaticinations constituaient un reflet de l'état de l'opinion » (p. 707).

5. « Les formules que j'ai plus haut décrites » (p. 110). — « Les plus inédits renseignements » (p. 358). — « Les plus formels serments » (p. 366). — « Ce discourtois langage » (p. 611). Voir encore pages 407, 408, 588, 723.

6. Au moment du départ de Nicéphore pour la Crète, 16 pages sur les flottes et le feu grégeois; au moment de son triomphe, 9 pages sur la rentrée des généraux heureux à Byzance; au moment de l'invasion de la Cilicie, 10 pages sur la cavalerie byzantine; au moment du siège de Tarse, 4 pages sur les monnaies de Nicéphore, etc.

7. On se demande pourquoi M. S. a attendu jusqu'à la page 309 pour nous faire le portrait physique de Nicéphore; encore ne cite-t-il point le témoignage le plus curieux à cet égard, celui de Luitprand, qu'on trouve seulement à la page 609, presque à la fin du livre. M. S. n'a pas fait observer, en traduisant ce dernier passage, qu'il renferme une citation de Juvénal (V, 54), et doit, par conséquent, être entendu *cum grano salis*.

signifie « belle comme la belle Hélène » et « d plus ». P. 326, répète, d'après M. Rambaud, que le thème du Strymon était formé quelques cantons montagneux sur le haut du fleuve; j'avais déjà relevé cette erreur dans la *Revue* du 16 février 1885, en rendant compte de la *Sigillographie* de M. S. L'inscription publiée dans le *Bulletin de Correspondance hellénique* (t. VI, p. 268) prouve que le thème « mon s'étendait, au ^x^e siècle, jusqu'à la mer. A la page 219, M. d'Hiérapolis et y place le culte de Derceto « la déesse poisson » qu'elle n'était adorée sous cette forme que dans Ascalon. P. 1 garius étant une rivière, il ne fallait point parler du « marbre d rius ». M. S. montre de l'inconséquence dans la transcription byzantins. Il écrit *Basileus*, mais *diermineis*; *stratigos*, mais *médecin* (pourquoi pas *archiâtre* ?); quant aux formes *lokagos* de *lochagos*), pour *λοχαγός* (p. 532) et *chitonite* pour *χιτωνίτης* (p. 662, 663), ce sont incontestablement des fautes d'orthographe général; M. S. aurait eu profit à se servir plus souvent d'équivalents français intelligibles pour tout le monde ¹.

L'exécution matérielle de l'ouvrage de M. S. est, à peu de chose près, irréprochable ². Chromolithographies et gravures comptent parmi les plus soignées et les plus fidèles que je connaisse. Paysages, ruines, étoffes, bijoux, tout a été dessiné avec une exactitude minutieuse et l'élégance du meilleur aloi (sans broderies !). Cet éloge ne s'adresse seulement aux artistes et à l'éditeur, qui a fait preuve, dans cette circonstance, d'autant de libéralité que de goût. Le choix des gravures est excellent et témoigne du profond savoir archéologique de M. S. On trouvera là près de 250 monuments d'un intérêt capital pour l'histoire byzantine, monuments dont un grand nombre étaient inédits, dont d'autres n'avaient été publiés que dans des monographies presque introuvables. A la différence de ces livres où l'illustration semble presque étrangère au texte, tout vient ici juste à point, la leçon de choses à côté du récit des faits. Je n'ai, sur ce chapitre, que deux observations à présenter. La carte de Cilicie (p. 160) est dressée d'après celle que MM. Favre et Mandrot ont publiée en 1878, mais on a déjà signalé (*Geo Jahrb.*, t. X, p. 426) les graves et importantes divergences qu'elle présente avec les cartes anglaises de la même région; le cours du S, notamment, y paraît très inexactement indiqué. Mieux eût valu, *in incerta*, prendre pour modèle la carte murale d'Asie-Mineure, dessinée en 1888 par M. Kiepert. En second lieu, les légendes placées au bas des gravures sont très inégales, parfois trop développées et farcies d'épithètes laudatives, plus souvent insuffisantes; l'on y cherche vainement la trans-

1. M. S. donne entre guillemets (p. 13) un passage de M. Marini, où l'empereur Julien est qualifié de « sophiste halluciné »; je m'étonne qu'il ait laissé passer cette sottise sans la relever, du moins en note.

2. Outre les fautes d'impression signalées à l'erratum, j'en ai relevé aux pages 41, 1. 6; 130, l. 6; 166, note; 375, note 3; 654, note. L'inévitable *Lybie* revient deux fois (p. 382, 440).

cription de certaines inscriptions byzantines difficiles à lire, dont M. S. n'a même pas toujours indiqué le sens (p. 517, 651, 669. 693, 721, 725, etc.). Je regrette enfin que l'auteur n'ait pas noté avec précision les manuscrits auxquels il empruntait ses gravures; *un manuscrit du Vatican*, *un manuscrit de la Bibliothèque nationale* sont des références qui ne suffisent à personne.

En somme, et malgré des défauts qui ne sont pas tous véniels, *Nicéphore Phocas* est à la fois un beau et un bon livre, agréable à lire, charmant à regarder et bien propre à donner une idée exacte, un sentiment vif de la civilisation byzantine. M. S. écrit que l'histoire de l'empire byzantin est encore tout entière à faire, que « personne en France ne la connaît, à une exception près ». Cette exception est en faveur de M. Rambaud, que M. S. eût été par trop ingrat de ne point nommer dans sa préface; mais M. Rambaud, malheureusement pour ces études, ne s'occupe plus d'histoire byzantine depuis quinze ans. Si M. S. avait écrit « l'histoire de l'empire byzantin *au x^e siècle* », je lui donnerais peut-être raison, encore que des formules aussi tranchantes soient de celles dont il vaut mieux ne point user. Mais puisque, dans la même préface, quelques lignes plus bas, il est question de « cette prodigieuse monarchie se défendant durant mille ans et plus », M. S. entend bien par *l'histoire byzantine* celle qui va de Justinien à Constantin Dragosès, auquel cas il ne devait pas faire abstraction de travaux aussi importants, aussi personnels que *l'Autorité impériale* et les *Études byzantines* de M. Gasquet. Il n'y a là sans doute qu'un oubli et, si j'y insiste, c'est uniquement pour exprimer à l'occasion l'estime où je tiens le dernier de ces ouvrages, trop peu remarqué, à ce qu'il semble, chez nous ¹.

Assurément, M. S. a raison de regretter que l'histoire de l'empire grec n'attire pas un plus grand nombre de travailleurs; mais je ne conseillerais pas à ceux qui veulent faire avancer la science sur ce domaine de suivre l'exemple de M. S. en écrivant la biographie d'un empereur. Ce qui doit appeler les recherches des érudits, c'est, en première ligne, l'étude des sources de la *Byzantine*; en second lieu, celle des institutions de l'empire, marine, finances, fondations charitables, etc. M. S. a signalé, chemin faisant, quelques-uns de ces sujets négligés; il est à désirer que son appel soit entendu et que les études byzantines refleurissent, sous ses auspices, dans la patrie de Du Cange, leur incomparable initiateur.

Salomon REINACH.

1. Voir le compte rendu qu'en a donné M. Krumbacher dans la *Philologische Wochenschrift*, 1889, p. 1001.

290. — **Monumenti storici ed artistici degli Abruzzi**. Bindi, con prefazione di Ferdinando Gregorovius. *opus corredata da note e documenti inediti, illustrata da 225 tavole in fototipia e da incisioni de' monumenti e delle opere di arte.* Naples, typ. Giannini et fils, 1889. Texte in-8 de xxvi-966 p.; album in-folio, avec 20 p. de texte. (Edition de 185 et numérotés). Prix : 200 fr.

Les revues spéciales ont déjà fait connaître l'importance artistique et archéologique du grand ouvrage de M. V. Bindi. L'album qui l'accompagne a révélé une série de monuments restés jusque-là ignorés et qui jettent une vive lumière sur l'histoire de une province encore bien peu connue et bien rarement ex-
 veux seulement indiquer aussi l'intérêt de l'histoire et ecclésiastique de l'Italie au moyen âge. L'auteur y a fondu une partie de ses monographies antérieures sur les villes, les églises et les monastères des Abruzzes. Il y a fait entrer une foule de documents inédits, quelques-uns fort étendus. On y trouve, par exemple, l'analyse sommaire des diplômes des archives municipales du statut municipal de la ville de Penne, le travail de M. Doro *De fluminibus Frentanorum*, etc. Un des plus curieux chapitres de M. Bindi est consacré à la grande abbaye bénédictine de S. Clément in Casauria; il a étudié directement un manuscrit célèbre de la fin du XII^e siècle, le *Chronicon Casauriense*, dans la Bibliothèque nationale de Paris, et dont quatre planches de l'album reproduisent des fac-similés intéressants pour la paléographie et la miniature. Ces indications diverses peuvent donner au lecteur une idée de la variété des sujets abordés dans cet ouvrage et à propos desquels il est à consulter. On regrette l'absence d'un index des noms pour faciliter les recherches; l'étendue qu'il était appelé à prendre, à la suite d'un volume déjà énorme, a fait reculer l'auteur. Il s'est borné à dresser une liste alphabétique des artistes des Abruzzes, travail aussi nouveau qu'utile. Des extraits d'ouvrages imprimés, anciens ou peu accessibles (par exemple les documents sur la fondation de Sainte-Victoire près Tagliacozzo, par Charles d'Anjou, etc.), les relevés d'inscriptions, la description des sceaux, médailles, etc., le dépouillement d'un grand nombre d'archives publiques et privées, achèvent de faire des *Monumenti* une véritable encyclopédie historique d'une des provinces les plus intéressantes de l'ancien royaume de Naples.

P. N.

291. — **Le Colloque de Poissy** (septembre-octobre 1561), par le baron Alphonse DE RUBLE. Paris, H. Champion, 1889, grand in-8 de 56 p.

L'introduction de M. de Ruble est à la fois trop importante et trop courte pour que je ne la reproduise pas en entier : « Le colloque de Poissy doit tenir la première place dans le tableau des événements de la

Réforme de Paris. Par une sorte de parti pris, il a toujours été négligé. Les historiens de l'Église catholique l'ont considéré comme une tentative du pouvoir civil, imprudente, mais sans conséquences; les protestants, comme une expérience de peu de valeur¹; les écrivains laïques, comme un débat théologique étranger à leurs recherches. Pour nous, le colloque est le point de départ de la guerre civile, la première rencontre où l'historien peut mesurer la profondeur de l'abîme qui séparait les deux partis. Nous allons essayer de présenter le récit de ce grand fait avec impartialité et sans entrer dans la controverse dogmatique. »

M. de R. a tenu parole. Son histoire du colloque de Poissy est admirablement impartiale. L'auteur, comme dans tous ses travaux, du reste, ne se préoccupe que de trouver et de dire la vérité. C'est avec le calme et la sérénité d'un juge qu'il apprécie les deux personnages qui jouèrent les rôles principaux dans l'assemblée de Poissy, Théodore de Bèze et le cardinal de Lorraine, ainsi que les autres personnages mêlés de près ou de loin à l'histoire de cette assemblée, le prince de Condé, le duc de Guise, Catherine de Médicis, la reine de Navarre, le cardinal de Ferrare, et pour raconter ce qui se passa dans les séances tenues de depuis le 9 septembre jusqu'au 9 octobre, M. de R. a interrogé nombreuses correspondances et quatre relations contemporaines². Ajoutant le piquant au solide, il a passé en revue, dans les dernières pages de son mémoire, diverses poésies, la plupart satiriques, composées à l'occasion du colloque : le *Pasquin pour le concile national*, d'un auteur inconnu, du parti catholique, qui fut très répandu au xvi^e siècle, si l'on en juge par les nombreuses copies qui nous en ont été conservées dans les manuscrits du temps (p. 49-51), la chanson grivoise de Ronsard et de Baïf, qui dormait inconnue depuis plus de trois siècles dans le recueil de Rasse des Nœuds (p. 51-53), les *Sonnets, prières et devises en forme de pasquins pour l'assemblée de MM. les prélats et docteurs tenue à Poissy*, par Anne de Marquets, poétesse de 23 ans, alors religieuse dominicaine de Poissy (p. 53), six sonnets d'un anonyme, d'un huguenot, sonnets que M. de Ruble a voulu publier en entier (p. 54-56), à cause de leur mérite littéraire, et dont il dit avec une juste admiration : « Le tour presque Cornélien des strophes, la vigueur du style ne nous paraissent pas indignes des plus grands poètes du xvi^e siècle. »

T. DE L.

1. Un calviniste de grande réputation, feu le professeur Baum, de Strasbourg, faisons-le remarquer à M. de R., a pourtant consacré près de 400 pages au colloque de Poissy, dans le tome II de son *Theodor Beza* (Leipzig, grand in-8°, p. 168 à 569).

2. Voir des quatre relations consultées par l'auteur (celle du président La Place, celle de Jean de Serres, celle de Th. de Bèze et celle de Claude Despence), un très intéressant examen critique (p. 8-11). Il a emprunté à la relation de Despence de larges et curieuses citations (p. 11-21 et 24-33, enfin 35-46), avec rapprochements fournis par les autres narrateurs. Le *Journal* inédit de Despence avait déjà été utilisé par M. Klipffel (*Le Colloque de Poissy*, Paris, in-12, 1867). Cf. un article d'un des plus anciens et des plus savants rédacteurs de notre *Revue* (1868, second semestre, p. 283-285).

292. — Pierre de CORVIN. (Pierre Nevsky). *Le Théâtre en Russie depuis ses origines jusqu'à nos jours*. Un vol. in-12 de II-358 pp. Paris, Savine, 1890.

M. de Corvin est l'heureux auteur des Danicheff. En cette qualité, il était peut-être plus que tout autre désigné pour nous raconter l'histoire du théâtre. Mais, pour être habile dramaturge, on n'est pas nécessairement bon historien du théâtre. M. de C. nous a donné une chronique agréable : il n'a pas fait œuvre sérieuse. Son style est celui d'un journaliste et non d'un historien : il a systématiquement laissé de côté tout ce qui est du domaine de la critique littéraire. Il n'analyse même pas sérieusement des œuvres capitales comme celles de von Vizinge. Les erreurs ou les omissions de détail sont fréquentes. Nous en citerons quelques-unes :

P. 16, des voyageurs moscovites racontaient combien ils s'étaient amusés des inventions diaboliques qu'ils avaient vu représenter en Volhynie, en Podolie, en Lithuanie et plus loin encore en Germanie. L'auteur aurait pu ajouter en Italie. Dès le milieu du ^{xv}^e siècle, Abraham, évêque de Souzdal, qui accompagna le métropolitain Isidore au concile de Florence, raconte un mystère religieux auquel il a assisté (Vengerov, Dictionnaire critique des écrivains russes, t. I^{er}, p. 82. Polevoï, *Histoire de la littérature russe*, 5^e édition, p. 234). Au ^{xvii}^e siècle, les ambassadeurs du tsar Alexis Mikhaïlovitch assistent dans la même ville à un drame mythologique qu'ils racontent longuement dans leur relation'. — P. 17, une troupe allemande est organisée par un acteur nommé *Jogane*. A quoi bon *Jogane*? C'est Johann qu'il faut dire, puisqu'il s'agit d'un allemand. Les Russes qui écrivent en français commettent constamment des erreurs de ce genre. — P. 72, le compositeur italien dont le nom est défiguré s'appelle en réalité *Araja*; l'opéra d'*Abiasace* s'appelle *Arsace*. De même, p. 73, Djuseppi, lisez Giuseppe. — P. 89, parmi les opéras joués à Moscou durant les fêtes du sacre d'Elisabeth, figurent : 1^o la *Serva pardona* (lisez *padrona*); 2^o *Dgio Catore* (*sic*), lisez *il Giuocatore*. Le mot italien a été évidemment massacré dans l'ouvrage russe dont s'est servi M. C. — P. 102, Lomonosov étudia la métallurgie non pas à Fribourg, comme l'écrit à deux reprises M. C., mais à Freyberg. Ce n'est pas précisément le même endroit.

M. C. a beaucoup laissé à faire à ses successeurs : la partie la plus intéressante de son livre n'est pas celle qui traite du théâtre russe, mais celle qui raconte les annales du théâtre français en Russie. Le style est très lâché : il renferme des négligences fort excusables chez un étranger, mais qu'il eût été facile de faire disparaître : ainsi p. 240, tel caporal dont les pieds gelés l'avaient empêché de regagner ses foyers ; p. 222, pour donner une idée où en était la comédie russe, etc... L'ouvrage ne va que jusqu'en 1825 et doit être complété prochainement par un autre volume. Sur le terrain du théâtre moderne, l'auteur se trouvera proba-

1. Voir mon récent vol. *Russes et Slaves* 1^o 180-181.

blement plus à l'aise : mais nous l'engagerons à mieux contrôler ses sources, à serrer un peu plus son style et à relire plus soigneusement ses épreuves.

L. L.

293. — **Etude sur l'Argot français**, par Maurice Schwob et Georges GUIEYSSE. Paris, Emile Bouillon, 1889, VIII-28 pages.

En ouvrant cet opuscule, dû à la collaboration de deux tout jeunes gens, on est péniblement surpris de voir que l'un d'eux n'est déjà plus : M. Guieysse est mort à vingt ans, au moment où ce travail était sous presse. Les critiques, dès lors, ne peuvent plus s'adresser qu'à M. Schwob; quant aux éloges, il ne saurait, j'en suis sûr, les accepter sans en reporter une partie sur la mémoire de son ami. — Ce qu'il faut louer tout d'abord chez l'auteur, c'est le zèle scientifique et aussi une certaine précocité de jugement : à un âge où l'on entend autour de soi parler l'argot et où on le parle soi-même volontiers sans regarder plus loin, il a su y voir un objet d'étude et une matière à d'intéressantes réflexions. De plus, il est parti d'une idée fort juste, contenue tout entière dans ces trois lignes : « L'argot est justement le contraire d'une formation spontanée. C'est une langue artificielle, destinée à n'être pas comprise par une certaine classe de gens. On peut donc supposer *a priori* que les procédés de cette langue sont artificiels. » De là la nécessité d'appliquer à cette étude une méthode particulière : je n'irai pas jusqu'à dire que celle de M. S. soit d'une rigueur toujours parfaite, elle est encore ça et là flottante, mais elle se précisera, j'en suis certain, et déjà elle lui permet d'entrevoir, de nous faire entrevoir quelques résultats. Les deux points qui ont surtout attiré son attention, sont le procédé de déformation auquel s'applique le nom typique de *loucherbème*, et d'autre part la métaphore *dérivée* que nous serions souvent impuissants à saisir, si la « filiation synonymique » ne venait à notre aide. Le mot *boucher*, par exemple, deviendra si l'on déplace sa lettre initiale pour la mettre à la fin *oucherb*, puis par préposition de l'article *loucherb*, et enfin par addition d'un suffixe *loucherbème* : c'est un procédé qui se trouve appliqué déjà dans le célèbre recueil d'O. Chéreau intitulé : *Jargon de l'argot réformé*. Quant à la métaphore, elle est élémentaire quelquefois en argot, mais souvent aussi elle a pour point de départ un mot déjà déformé artificiellement, et offre par là-même une difficulté du second degré. M. S. a eu raison d'insister sur cela, de relever chemin faisant quelques-unes des erreurs où sont tombés ses devanciers, Francisque Michel, Lorédan Larchey, d'autres encore : il le fait toujours d'ailleurs avec beaucoup de modestie, et montre qu'il a su lire avec fruit les travaux plus récents de MM. Ascoli et Bijvanck.

Si j'avais ici le loisir de descendre au détail, j'aurais à signaler dans cet opuscule certaines solutions qui me paraissent heureuses. Ainsi (p. 10)

l'explication de *Tabarin* par *tabar* anagramme de *rabai*, employé au xv^e siècle avec le sens de manteau dans Villon, est bonne incontestablement. L'explication donnée de *magot* est vraisemblable; celle du mot *argot* est à coup sûr fort ingénieuse et mérite d'être prise en sérieuse considération : il y a du reste dans tout ce passage (pp. 17, 18) une contribution de quelque importance à l'étude du thème *go* si obscur encore, et qui paraît bien avoir fourni un suffixe au langage argotique. Il est naturel aussi de faire dériver *toper* de *taper*, *choper* et *chipper* de *chaper* : mais pourquoi supposer que dans ces formations le thème se soit à un moment donné réduit à *t-* ou *ch-*, et ne pas voir là simplement une variation arbitraire de la voyelle caractéristique du mot ? Le rapprochement de *choquer* et de *chiquer* (p. 23) est également admissible; mais celui de *froque*, *fripe*, *frusque* (p. 18) prête déjà davantage à contestation; la façon dont *froque* s'est dégagé de *défroquer* se comprend, mais il est un peu hardi de supposer que le thème élémentaire *fr-* s'est ensuite varié par adjonction des suffixes *-ipe* et *-usque*; puis, dans cette hypothèse, que deviennent les formes *felpier*, *ferpier* existant en français dès le xiii^e siècle ? M. S., dans ce passage, comme dans plusieurs autres, n'a pas tenu assez compte évidemment de l'état ancien de la langue : sous prétexte que les origines tangibles de l'argot ne remontent pas plus haut que Villon et le xv^e siècle (ce qui est contestable), on n'a pas le droit, dans des recherches de ce genre, d'opérer une scission arbitraire et de laisser de côté l'immense matériel du vieux français. Ainsi, il est tout à fait inutile d'aller (p. 12) chercher le verbe argotique *pitancher*, qui signifie boire, pour expliquer *pitance*, qui signifie nourriture, et dont l'étymologie est bien établie : l'article *pictantia* de Du Cange suffit pour écarter *a priori* toute hypothèse de ce genre. Enfin j'ajouterais qu'il me paraît tout aussi erroné de voir dans *peluche* un doublet artificiel de *pel* (peau), et ce qui est dit (p. 17) du suffixe *-asse* contient certaines inexactitudes : d'une façon plus générale, on ne peut accorder à l'auteur que, même en argot, le sens des suffixes soit toujours nul, et qu'ils servent uniquement à former des doublets artificiels équivalant au mot simple.

Mais ces critiques, et d'autres encore qu'il serait aisé de faire, n'infirment point ce que je disais tout à l'heure : tel qu'il est, cet opuscule est intéressant, il me paraît gros de promesses peut-être plus encore que de résultats acquis. Lorsqu'il aura encore beaucoup étudié, réfléchi, comparé, lorsqu'il sera d'une façon définitive maître de sa méthode, M. S. aboutira, je crois, à écrire sur l'argot le livre complet qu'il semble annoncer, et bien des *desiderata* actuels de l'étymologie française y trouveront, je l'espère, leur solution raisonnée : c'est là une utile et grande tâche. L'auteur est capable de la remplir, si, dans le temps, il ne s'arrête pas aussi strictement qu'aujourd'hui au xv^e siècle, et si, dans l'espace, il ne néglige pas non plus la comparaison du français avec les autres langues romanes : il s'est un peu trop, pour le moment, débarrassé de

cette comparaison toujours indispensable dans une phrase de sa préface qui, poussée à ses dernières conséquences, deviendrait dangereuse et risquerait de stériliser en partie ses recherches ultérieures. Je suis sûr aussi que, dans son futur ouvrage, M. Schwob se débarrassera des métaphores un peu pompeuses, dont la science n'a que faire; il ne dira plus que « les filles servent entre l'argot et la langue classique de papillons et d'abeilles »; il ne nous parlera plus des « animaux des grands fonds sous-marins », ni de leurs « taches pigmentaires et phosphorescentes ». Ce sont là des exubérances, des défauts de jeunesse; mais on s'en corrige aisément, et souvent plus vite qu'on ne le voudrait.

E. BOURCIEZ.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons rendu compte de la première partie d'une édition de *Catulle*, en deux volumes, contenant dans le premier un texte latin établi par M. E. BENOIST et une traduction en vers français, par M. E. ROSTAND, et dans le deuxième un commentaire philologique, critique et explicatif, par M. E. BENOIST (*Rev. crit.*, 30 avril 1883). Malheureusement ce dernier volume était demeuré inachevé, à la suite de la maladie, puis de la mort de M. Benoist. Il reçoit aujourd'hui son complément : *Les poésies de Catulle, commentaire critique et explicatif des poèmes LXIV-CXVI*, par Émile THOMAS (pp. 565-836; Hachette, 1890, petit in-8°). Ce fascicule contient, outre des additions qui mettent au point la première partie de l'ouvrage, une étude critique et exégétique digne en tout de l'éditeur déjà si connu des *Discours* de Cicéron dans la grande collection Hachette. Le travail se distingue surtout par un dépouillement très exact du ms. de Saint-Germain-des-Prés. Nous reviendrons prochainement sur cette publication; mais nous tenions à la signaler dès maintenant. C'est une bonne fortune pour l'aimable poète d'avoir rencontré auprès du public français de tels introducteurs.

— On lira avec le plus vif intérêt les *Lettres du Brésil* de M. MAX LECLERC (Paris, Plon. In-8°, 264 p., 3 fr. 50). Ces notes du rédacteur du *Journal des Débats*, si rapides qu'elles soient, nous font exactement connaître les causes de la récente Révolution, les hommes qui l'ont faite, et leurs premiers actes. Mais la politique n'a pas absorbé M. Leclerc; il étudie dans la province de Saint-Paul aussi bien qu'à Rio-Janeiro les ressources du pays et son développement économique; il juge le caractère et les mœurs du peuple brésilien. Il a donc bien fait de réunir ses correspondances, et son livre sera très utile, d'autant plus utile que le Brésil était jusqu'ici très peu connu en Europe.

ITALIE. — La maison Zanichelli, de Bologne, va publier une *Biblioteca di Scrittori politici italiani*, où on trouvera réimprimées et annotées un grand nombre d'œuvres importantes. On souscrit à la première série, qui sera composée de trente volumes in-16, au prix de 5 francs le volume.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 juin 1890.

M. Ravaisson informe l'Académie qu'il a fait apporter et exposer dans le vestibule de l'Institut le groupe en plâtre représentant, par des moulages complétés sur ses

indications, la composition
moulages reproduisent, l'
ment sous le nom d'
contenant la j

M. le marquis de
mission épigraphique
1890. M. Bénédite a
gion de Magharat,
il va entrer ne soit un
rien pour en

M. de Vogüé insiste sur
de M. Bénédite.

M. Deloche commence
férentes époques de
une durée de vingt-quatre heures,
a varié suivant les temps et
tombée de la nuit à la tombée de
nuit à minuit, et cette supputation
conquête romaine de la Gaule. Dans la suite du même
d'étudier la même question pour les temps qui ont suivi.

M. Léon Gautier, au nom
le prix est décerné cette année à M.
des lettres de Lille, pour son volume
de la Société des anciens textes français).

M. d'Arbois de Jubainville lit une note sur un
conservé dans un nom de lieu de la France. Le nom
mérovingienne *Locoteiacus*, représente une forme pi
d'un gentilice *Lucoteius*, qui vient
Ce dernier nom signifie « la Souris ».
ciennement *locot*, et à l'irlandais *luck*,
déchiffre sur une

par « Fils de la Souris ». A
Jubainville en compare
celui de *Cattos*, « le Chat », gravé
seille, ajoute-t-il, il
griffes du « Chat ».

M. Gaston Paris fait observer que, selon une
preuves péremptoires, le chat domestique n'a fait son
dentale que vers le IV^e siècle de notre ère. Avant cet
dans nos pays qu'à l'état sauvage : c'
cattus ou des formes équivalentes se rencontrent, à partir seu
dans diverses langues, pour désigner le chat domestique, inconnu jusque
tence du même mot dans la langue gauloise, avant la conquête romai
fait tout à fait digne de remarque et qui demande à être vérifié de près.

M. Maspero dit que le chat de l'Égypte ancienne, à en juger d'après
de cet animal, qui se retrouvent aujourd'hui par milliers, paraît avoir
une espèce tout autre que notre chat domestique : l'origine de celui
être cherchée ailleurs. Il ajoute que le chat n'était pas, à pr
tique chez les Égyptiens : il vivait captif, tout au plus a
les animaux conservés aujourd'hui dans nos ménageries.

M. Saglio cite une peinture étrusque sur laquelle le chat
un état de domesticité complète.

M. Saglio présente ensuite des observations sur une mon
rait avoir été imparfaitement expliquée. C'est le denier ci
monétaire de Jules César, qui porte à la face la tête de J
revers la figure debout de Diane. On a reconnu dans la ty
nification de la Peur et de la Pâleur, à qui le poëte Tullius
temples. Hostilius Saserna, en rappelant ces fondations, vo
il trait son origine. Mais c'est à tort, pense M. Saglio, que l
la figure du revers la Diane d'Ephèse. La divinité figurée
Saserna est une Diane chasserresse, qui n'a de commun qu
asiatique qu'une certaine raideur propre aux figures archaïq
est très ancienne en Italie; elle a servi de lien aux peupl
de Diane, ses bois sacrés étaient pour les confédérés des Il
lum et la région qui l'entoure, ajoute M. Saglio, paraissent
culte et c'est de là qu'il fut porté à Rome par Tullius Hostilius, une personnalité dans
l'histoire légendaire des rois de Rome les *Tusci* ou *Étrusques*, et c'est lui qui les
établit sur le mont Coelius et qui y bâtit le premier temple de Diane. Hostilius Saserna,
qui avait gravé sur sa monnaie la tête de *Palton*, ou de *Palmar*, en souvenir du roi
dont il prétendait descendre, se rattachait encore à lui en y représentant l'anti
déesse du Latium.

M. Héron de Villefosse met sous les yeux des membres de l'Académie une plaque de bronze portant une inscription romaine relative à un décret de patronage. Cette inscription, découverte à Bénévent au commencement de ce siècle, a été publiée par l'antiquaire Carlo Fea; mais, depuis 1810, on croyait l'original perdu. M. Léon Palustre vient de le retrouver au château de Valençay, chez M. le duc de Valençay, petit-neveu de Talleyrand, prince de Bénévent. Elle avait été sans doute offerte par les habitants de Bénévent à leur prince. L'examen de la plaque originale permet de corriger quelques erreurs de transcription commises par M. Fea.

Ouvrages présentés : — par l'éditeur : SAINT-SIMON, *Mémoires*, publiés par A. DE BOISLISLE, tome VII ; — par M. Heuzey : DUMONT (Albert), *les Céramiques de la Grèce propre*, 8^e fascicule ; — par M. Héron de Villefosse : JACQUELOT DE BOISROUVRAY, *Un Corsaire et un Amateur bretons à la fin du xv^e siècle* (extrait de la *Revue maritime et coloniale*) ; — par M. Oppert : STRASSMAIER, *Altbabylonische Texte*.

Julien HAVET.

Séance du 13 juin 1890.

MM. Croiset et A. de Barthélemy sont élus membres de la commission chargée de vérifier les comptes de l'Académie.

M. Ravaissou commence la lecture d'un mémoire destiné à justifier la restitution qu'il propose de la Vénus de Milo, ainsi qu'à déterminer l'âge de la composition dont elle fait partie, l'auteur de cette composition, le lieu où il l'avait placée, la destination qu'il lui donnait.

M. le marquis de Vogüé dit qu'il a visité à Milo, en 1875, le lieu où la Vénus passe pour avoir été trouvée. C'est une terrasse étroite, au pied d'un mur hellénique qui paraît être l'enceinte de la ville antique. Il est difficile qu'il y ait eu jamais là un monument ayant un caractère public, que la statue de la déesse y ait été exposée aux regards ou aux hommages religieux de ses adorateurs.

M. Siméon Luce annonce que la Commission des antiquités de la France décerne les récompenses suivantes :

1^{re} médaille : REINACH (Salomon), *Description raisonnée du musée de Saint-Germain-en-Laye* ;

2^e médaille : BLANCHARD, *Lettres et mandements de Jean V, duc de Bretagne* ;

3^e médaille : BERTHELÉ, *Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou* ;

1^{re} mention honorable : CHÉNON (Emile), *Histoire des alleux et Histoire de Sainte-Sévère-en-Berry* ;

2^e mention : ROBERT (Ulysse), *les Signes d'infamie au moyen âge* ;

3^e mention : FONTENAY (Harold de) et DE CHARMASSE, *Autun et ses monuments* ;

4^e mention : PERRET (Michel), *Louis Malet, sire de Graille* ;

5^e mention : *Mémoires d'Olivier de la Marche*, publiés par BEAUNE et D'ARBAUMONT ;

6^e mention : PANISSE-PASSIS (le comte de), *les Comtes de Tende*.

En outre, la Commission signale avec éloge :

1^o Les catalogues d'incunables rédigés par M^{lle} PELLECHET ;

2^o L'édition des *Quatre Ages de l'homme* de Philippe de Novarre, par M. Marcel DE FRÉVILLE ;

3^o ESPÉRANDIEU, *Epigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge* ;

4^o ERNAULT, *Marbode, évêque de Rennes, sa vie et ses œuvres*.

M. Deloche continue sa lecture sur le jour civil en Gaule. Il établit les principes suivants :

Sous les Gaulois, les délais légaux se comptaient par nuits ;

Après la conquête de la Gaule, les Romains substituèrent à ce système celui du calcul par jours ;

A la suite de l'invasion des barbares, les Francs rétablirent le calcul par nuits, mais le calcul romain par jours resta en usage pour les Gallo-Romains, les clercs, les Burgondes et les Visigoths ; cette distinction dura tant que se maintint en Gaule le principe de la liberté des lois.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : LANCKORONSKI (Ch.), NIEMANN (G.) et PETERSEN (E.), *les Villes de la Pamphylie et de la Pisidie*, I, *la Pamphylie* ; — par M. l'abbé Duchesne : 1^o GERSPACH, *les Tapisseries coptes* ; 2^o DUCHESNE (l'abbé), *les Anciens Catalogues épiscopaux de la province de Tours*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

N° 1

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL

DIRECTEUR :

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte)

MM. les éditeurs de l'œuvre
franco par la poste (et non par commissionnaire)
désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

LES RÉSULTATS DE L'EXÉGÈSE

BLIQUE. L'Histoire. La Religion. La
Maurice VERNES, Directeur-adjoint à l'École pratique
Etudes. In-18.....

LE LIVRE DES TRANSEON

(papyrus démotique 3452 du Louvre), publié, tra-
pagné d'un glossaire-index, par G. LEGRAM.
dont un de 14 planches.....

LES MOINES ÉGYPTIENS. Vie

Par E. AMÉLINEAU. In-18.....

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ALLE-

MANDE, par A. HEINRICH, doyen honoraire de la Faculté
des Lettres de Lyon. Tome second. In-8..... 7 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

PÉRIODIQUES

Mélusine, tome IV, n° 24, 5 déc. 1889, (les bureaux de la Revue sont transférés 2, rue des Chantiers, librairie Rolland; le vol. V se composera de douze numéros paraissant tous les deux mois, de janvier 1890 à déc. 1891; prix de souscription pour les deux ans, 12 fr. 50). — A. BARTH, La littérature des contes dans l'Inde. — L'arc-en-ciel. — Gaidoz, La société liégeoise de littérature wallonne et le folklore à Liège. — TUCHMANN, La fascination et les fascinateurs, animaux. — Propos d'esprits forts, III. — *Bibliographie* : E. H. MEYER, Voluspa (élucubration publiée dans la première forme de brouillon). — Sixty Folktales from exclusively Slavonic sources, transl. by WRATISLAW. — Orlovic, der Burggraf von Raab, ein mohamm. slav. Guslarenlied aus der Hercegovina, p. p. KRAUSS (fait avec critique et goût).

La Révolution Française, 14 déc. 1889 : DEBIDOUR, La Révolution et la diplomatie en 1848. — BAUDOUIN, L'admin. de la justice suivant les cahiers de 1789, Haut et Bas Limousin. — KUSCINSKI, La noblesse à la Convention. — *Réimpression* : La préface de Philinte, par Fabre d'Eglantine. — *Chronique et bibliographie*. Instructions aux ambassadeurs; Pologne, p. p. FARGES (cp. *Revue* 1889 n° 12); Bavière, p. p. LEBON. — Journal d'un bourgeois de Paris et L'état de Paris en 1789 p. p. H. MONIN (cp. *Revue* 1889, n° 35). — DEJOB, Le Lycée et l'Athénée (cp. *Revue*, 1889, n° 44).

The Academy, n° 920 : Lord Melbourne's Papers, p. p. SANDERS, VII. — W. PATER, Appreciations. — WATSON, The Swedish Revolution under Gustavus Vasa (malgré ses défauts, n'est pas sans mérite). — SANDWITH, Egypt as a winter resort (un des meilleurs livres sur l'Egypte). — Rob. Browning. — A sign used in old-english mss to indicate vowel-shortness. — The etymol. of « ketchup ». — The origin of « off » in « well off ». — Negro and white. — Browning's Summum Bonum. — The mss of the Yasna (West). — The religion of the Semites (Smith). — Max COLLIGNON, Manual of mythology in relation to Greek art, translated by J. E. HARRISON (livre qui n'est qu'une esquisse, mais excellent et bien traduit).

The Athenaeum, n° 3243 : Collected papers of Henry Bradshaw. — SAGE, Memorabilia domestica or parish life in the work of Scotland; MACDONALD, Moidart or among the Clanranalds. — Rob. Browning. — Kensington, picturesque and historical. — Thomas Purnell (not. nécrol.).

Deutsche Literaturzeitung, n° 51 : von DÖLLINGER, Beitr. zur Sectengesch. des Mittelalters (« riche trésor de sources qui avance à un haut degré la science de l'histoire ecclésiastique »). — De ROBERTY, L'inconnaissable (cp. le présent numéro de la *Revue*). — Anzeiger der Akad. der Wiss. zu Krakau. — WIDMANN, Eine Mainzer Presse der Reform. im Dienste der kathol. Liter. — LLOYD, Phonetic attraction (bien des choses contestables ou manquées, mais en somme instructif). — Scholia in Sophoclis trag. vetera, p. p. PAPAGEORGUS. — Aeneis p. p. LADEWIG, 2^e éd. p. DEUTICKE (très recommandable). — BURGHAEUSER, German. Nominalflexion auf vergleich. Grundlage (sans valeur et manque de bon sens). — PFEIFFER, Klingers Faust. (très convaincant). — LOCELLA, Zur deutschen Dantelitteratur (utile). — KRÄHE, Jüdische Geschichte, I, bis 586 (ignore les travaux des dix dernières années et sera nuisible). — Helen ZIMMERN, The Hansa towns (mauvais). — W. Voss, Die Verhandl. Pius IV mit den kathol. Mächten über die Neuberuf. des Tridentiner Concils 1560 (du soin, du talent, mais les résultats ne sont pas certains). — G. H. MÜLLER, Das Stadttheater zu Leipzig 1862-1887.

— N° 52 : LOSERTH, *Vie*
 MANN, Die Philosophie des Salomon n° 1 : lation com-
 mode). — Des Kitab Al-Wuhus von Al-Asma p. p. (cp. *Revue*,
 1889, n° 30). — NILSEN, Luciani codex Mutinensis (soigné). — Cassiani
 opera p. p. PETSCHENIG, (excellente édition; cp. *Revue*, 1889, n° 2). —
 VOLKELT, Grillparzer als Dichter des Tragischen: (remarquable et im-
 portant à plus d'un égard). — SCHAIBLE, Shakespeare der Autor seiner
 Dramen (sans prétention). — BROCK, Die Entsteh. des Fehderechtes im
 Mittelalter (erroné, mais original). — Die Pabsturkunden Westfalens
 p. p. FINKR, I, bis 1304. (bon texte). — POMPIJ, Minghetti; GUASTALLA,
 Correnti; BERTOLINI, Memorie stor. crit. del risorgimento italiano. —
 BAUMGARTNER, Nordische Fahrten, Island u. die Färöer. — GHIRARDINI,
 Contributi all'archeologia dell'Italia superiore, I; i necropoli primitive
 e Romane del Veneto; II, La collezione Baratela di Este.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 51 : Programme : LINKE, Sind
 zur Itala; HARDER, Die Fragm. des Mäcenat; LOWINSKI, Zur Kritik
 Horaz. Satiren. — Aias, Philoktetes, 9^e Aufl. p. NAUCK. — BERG
 De Euripide philosopho (très soigné et profond). — Juvenalis, p. p.
 NAGUJEWSKI; (cp. *Revue* 1889, n° 16). — Tacite, trad. p. MODESTOW
 Hérodote, trad. par MISCHTSCHENKO. — PETZKE, Dicendi genus Taciti
 num quatenus differat a Liviano (travail estimable, mais qui n'avanc
 pas la science). — HOLDER, Inventio sanctae crucis — MENNESSIER, De
 la ferme des impôts et les sociétés vectigaliennes. (travail de débutant,
 mais clair et sensé en général). — LANCIANI, Ancient Rome in the light
 of recent discoveries (cp. *Revue* 1889, n° 23). — Nägelsbachs latein.
 Stilistik für Deutsche, 8^e Aufl. p. p. Iwan MÜLLER. — SCHLUSNER, Die
 Ausdrücke u. Redensarten aus Ciceros Pompeiana u. catilinar. Reden,
 sowie Cäsars Comm. über den Gall. Krieg für Primaner zusammengest.
 — JADART et PELLOT, Maître Robert de Sorbon et le village de Sorbon;
 (cp. *Revue*, 1888, n° 19) MÉRIC, La Sorbonne et son fondateur.

Gottingische gelehrte Anzeigen nos 25-25 : Festschrift für Georg Hanssen.
 — HUBRICH, Fränkisches Wahl- und Erbkönigtum zur Merowingerzeit
 (long art. de Sickel sur un travail dont l'unique mérite est de traiter un
 sujet qui n'avait pas trouvé de monographie depuis le mince programme
 de Rospart en 1851). — SOLTAN, Römische Chronologie (Matzat :
 assure que le livre est, non pas une production scientifique, mais une
 catastrophe scientifique; « la vérité offensée se venge sur celui qui ose
 toucher son voile d'une main frivole ou même impure »). — STRÜM-
 PELL, Gedanken über Religion und religiöse Probleme. — FRANK, E-
 indischen Genuslehren (cp. *Revue*. 1889, n° 51).

Magazin für die Litteratur des In- und Auslandes, n° 52 : CIAMPOLI, Dolor
 sine labe (fin) — WILLATZEN, Altdän. Volkslied aus der Zeit vor der Re-
 form. — POESTION, Neue isländ. Literatur, II (fin). — KABERLIN, Berli-
 ner Bühnenbrief.

ERNEST LEROUX, EDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES HAUTES-ÉTUDES

(SECTION DES SCIENCES RELIGIEUSES)

Tome premier : **Recueil de Mémoires des professeurs
 de la Section.**

Un beau volume in-8..... 7 fr. 50

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28, PARIS

L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN ÉGYPTÉ

par

S. E. YACOUB ARTIN PACHA

Un volume in-8..... 5 fr.

VOYAGE D'EXPLORATION

DE

HUÉ EN COCHINCHINE

par la route mandarine

par C. PARIS

Chargé de la construction du télégraphe en Annam.

Un beau volume in-8, avec 6 cartes et 12 gravures inédites. 7 fr. 50

MISSION SCIENTIFIQUE AU CAUCASE

Etudes archéologiques et historiques

Par J. DE MORGAN

Tome premier : **Les premiers âges des métaux dans l'Arménie russe.**

Tome second : **Recherches sur les origines des peuples du Caucase.**

Deux vol. gr. in-8, avec nombreuses cartes, planches et dessins. 25 fr.

RÉPERTOIRE DES SOURCES IMPRIMÉES

DE LA

NUMISMATIQUE FRANÇAISE

Par ARTHUR ENGEL et RAYMOND SERRURE

3 beaux volumes in-8..... 30 fr.

ESSAIS DE GRAMMAIRE

Historique néo-grecque

Par JEAN PSICHARI

Deux beaux volumes in-8..... 23 fr. 50

L'Institut, dans sa séance générale, vient de décerner le prix Volney à ce savant ouvrage.

N° 2

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRA

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. —

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES,
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adressez les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont
ils désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

RECUEIL DE VOYAGES ET DE DOCUMENTS
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE
Depuis le ^{xiii}e jusqu'à la fin du ^{xvi}e siècle.

TOME XI

LE VOYAGE DE LA TERRE SAINTE

COMPOSÉ

PAR MAÎTRE DENIS POSSOT

ET ACHEVÉ

PAR MESSIRE CHARLES PHILIPPE

Seigneur de Champarmoy et de Grandchamp.

— 1532 —

Publié et annoté par CH. SCHEFER, membre de l'Institut.

Un beau volume in-8, enrichi de planches et de cartes..... 30 fr.

PÉRIODIQUES

Bulletin critique, n° 24, 15 déc. 1889 : VERNES, Précis d'hist. juive depuis son origine jusqu'à l'époque persane (thèse originale et paradoxale). — Duc de NOAILLES, Cent ans de république aux États-Unis. — BAPST, Hist. des joyaux de la couronne de France (à la fois d'érudition et d'actualité). — Catal. des mss. grecs de Fontainebleau sous François 1^{er} et Henri II, p. p. OMONT (renferme une introduction précise et savante). — PLESSIS, Traité de métrique grecque et latine (remarquable par l'étude des menus détails, par l'emploi constant de la statistique, par la place largement accordée aux mètres latins). — Sal. REINACH, Antiquités nationales, description raisonnée du Musée de S.-Germain-en-Laye, I. époque des alluvions et des cavernes (travail sérieusement fait et qui comble une véritable lacune; résumé de la préhistoire, composé à un point de vue strictement scientifique). — BOUILLET, L'Eglise Sainte-Foy et ses vitraux (fait avec zèle et conscience).

Revue historique, n° 1, janvier-février : G. CAVAIGNAC, L'état social en Prusse jusqu'à l'avènement de Frédéric-Guillaume III (1797), les populations rurales et le servage. — Fr. FUNCK-BRENTANO, La Bastille d'après ses archives, 1^{er} article : les sources. — Ch. V. LANGLOIS, Les origines du parlement de Paris. — *Bulletin* : France, Public. relat. à l'antiquité latine, I (Sal. Reinach); Public. relat. à l'hist. moderne (G. Monod et Louis Farges). — *Correspondance* : HARRISSE, Le lieu d'origine de Christophe Colomb. — *Comptes-rendus critiques* : KNOKE, Die Krieggzüge des Germanicus in Deutschland; DÜNTZELMANN, Der Schauplatz der Varusschlacht (cp. *Revue* 1889, nos 12 et 42). — Liber diurnus roman. pontificum ex unico codice Vaticano, p. p. SICKEL; Gesta di Federico I in Italia descritte in versi latini, p. p. MONACI; Historia Johannis de Cermenate, notarii Mediolanensis, p. p. FERRAI; FERRAI, Benzo d'Alessandria e i cronisti milanesi del secolo XIV (éditions importantes de textes relatifs à l'histoire d'Italie). — Historia de Felipe IV rey de España; De los muchos sucesos dignos de memoria que han ocurrido en Barcelona y otros lugares de Cataluña, por Miguel Parets, I et II; CANOVAS DEL CASTILLO, Estudios del reinado de Felipe IV; R. VILLA, El duque de Albuquerque en la batalla de Rocroy; Corresp. diplom. de los plenipotenciarios españoles en el congreso de Munster, 1643-1648 (recueils de documents et ouvrages qui ont tous trait à l'histoire d'Espagne au temps de Philippe IV). — KRAUSHAAR, La sorcellerie à la cour de Batory, épisode de l'hist. du mysticisme au xvi^e siècle (fort amusant).

Revue de Belgique, 15 novembre 1889 : VANLAIR, Les morts vivants. — E. de LAVELEYE, Encore la question monétaire. — L. FRANK, L'admission des femmes dans la société belge et la loi sur l'enseignement supérieur. — LONCHAY, Chiroux et Grignoux. — *Essais et notices* : The Walloons and their church at Norwich, their history and register, 1565-1832, vol. I, Huguenot Society of London (1^{er} vol. des public. de la Société huguenote de Londres qui fait honneur à l'éditeur, M. Moens.)

— 15 décembre 1889 : GOBLET D'ALVIELLA, La religion en Russie. — Max SULZBERGER, Deux médaillons, Jef Lambeaux et Alma Tadema. — GITTÉE, Folklore wallon. — POTVIN, L'Iliade, édition d'Aristarque. — Chronique littéraire.

The Academy, n° 921 : BEARD, M. Luther and Reformation in Germany (incomplet, mais recommandable) — CLARKE, Cardinal Lavigerie and the African Slave Trade; ASHE, Two Kings of Uganda or life by the shores of Victoria Nyanza. — Hamlet, III, 4, 205-217. — The or talus vocabulorum of Wynkyn de Worde. — Survivals in negro funeral

ceremonies. — I

Some philological books (E. M. P. Sprachvergl. u. Urgesch., nouv. éd.; M. P. Targumim, III; LAMSTNER, Das Rätsel der Sph. u. I. affinities of the ancient Etruscans. — BRIDALL, Art. I. land, its origin and progress.

The Athenaeum, n° 3244: G. RAWLINSON, History of Phoenicia (n'est pas du tout au courant et plein de « blunders »). — BENTLEY, Memoirs of Bishop Macdougall. — GRANT-ALLEN, Falling in love, with other essays on more exact branches of science. — PIGNON, Essai de grammaire néo-grecque (abondant en remarques intéressantes). — Unpublished notes by Mrs. Piazzi in her copy of Terbes' « Life of Terbes ». — The bishop of Durham (not. nécrol. sur l'évêque Lightfoot, mort le 21 déc.). — Horatia Nelson and « The Blind ». — Surnames ending in s. — The Oriental Congress. — Lord Melbourne's letters. — The Bogomils.

Literarisches Centralblatt, n° 52; 21 déc. 1889: The Latin Hierarchy, publ. by W. Morel (1500) Martenes (1733) and Pitra (1852-1888), rev. by MAYOR. — WELLHAUSEN, Skizzen und Vorarbeiten, IV (sur le christianisme pour ceux qui s'occupent des origines de l'Islam). — MÜLLER, Die deutschen Kaiser u. ihre Zeit mit dem Zwischenreich von 1806-1871 (mauvais). — WEHL, Aus dem früheren Frankreich, kleine Abhandl. (sept essais). — FRACCAROLI, Alcuni luoghi controversi di Pindaro di chiarati (digne d'attention). — MARX, Griech. Märchen von dankbaren Thieren (cp. *Revue*, 1889, n° 37). — Corpus glossariorum latinorum, VI, glossae codicum Vaticanæ 3321, Sang. 912, Leid. 67 F, p. p. GOSW (choix énergique et raisonné; renferme la quintessence d'innombrables mss.). — Ipomedon in drei engl. Uebersetz., p. p. KÄRNE (très bonne publication). — Don Quijote, I, 2, p. p. KRESSNER. — LAMPRECHT, Bau und Kunstdenkmäler Thüringens, V. — LITSCHKE, Valentinus-Greif, ein Bild aus Birlhalm's Vergangenheit, 1524-1530.

— N° 1, 1^{re} janvier 1890: WORKMAN, The text of Jeremiah. — HANDMANN, Das Hebräer-Evangelium (cp. *Revue*, 1889, n° 12). — BORN, Ueber die Negation (cp. *Revue*, 1889, n° 40). — DÜMMER, Akademika, Beitr. zur Literaturgesch. der sokrat. Schulen (résultats intéressants et remarquables, en partie assurés). — SEIDL, Zur Gesch. des Erhabenheitsbegriffes bei Kant. — KNOKE, Die Kriegszüge des Germanicus in Deutschland (cp. *Revue*, 1889, n° 12). — NORRENBERG, Gesch. der Pfarreien des Dekanates Gladbach. — MOSES, Die Religionsverhandlungen zu Hagenau u. Worms 1540-1541; VETTER, Die Religionsverhandlungen auf dem Reichstage zu Regensburg 1541. — SCHÜCK, Brandenburg-Preussens Colonialpolitik unter dem Grossen Kurfürsten und seinen Nachfolgern 1647-1721 (très détaillé). — Von SYBEL, Die Begründung des deutschen Reiches durch Wilhelm I., vornehmlich nach den preuss. Staatsacten, 2 vols. (commencement d'une grande œuvre d'histoire faite avec beaucoup d'habileté d'après les actes du gouvernement prussien; s'arrête à 1864). — Veröffentlicht. aus dem Museum für Völkerkunde, I, 1. UHLE, Ausgew. Stücke des Museums zur Archäol. Amerikas. — RUNZE, Sprache und Religion (digne d'être lu, mais n'est pas très lisible). — VOGRINZ, Grammatik des homer. Dialektes (il faudrait, pour cette œuvre, beaucoup de tact critique et un solide savoir que ne possède pas l'auteur). — ALLEN, Notes on abbreviations in Greek mss. (soigné). — BOURCIEZ, Précis de phonétique française (court, clair, habilement fait). — BING, Japan. Formenschatz, 7-11. — STAENDER, Chirographorum in regia bibliotheca Paulina Monasteriensis catalogus.

Deutsche Literaturzeitung, n° 1, 4 janvier 1890: GERBERT, Gesch. der

Reformation (très original). — STAENDER, Chirographorum in regia bibliotheca Paulina Monasteriensi catalogus. — Dunlop, History of prose fiction, a new edit. revised by H. WILSON. — TOEPLITZ, Attische Genealogie (cp. *Revue*, 1889, n° 33). — FRIST, Grundriss der gotischen Etymologie (essai qui n'est pas réussi). — Robert von Blois, Sämmtliche Werke, p. p. ULRICH, I. Beaudous. — LIEBENAM, Die Legaten in den röm. Provinzen von Augustus bis Diocletian (cp. *Revue*, 1889; n° 9). — BRESSLAU, Handbuch der Urkundenlehre für Deutschland u. Italien, I (très utile). — LANDAU, Gesch. Kaiser Karls VI als König von Spanien (soigné, clair, prête à quelques critiques). — BASTIAN, Ueber Klima und Acclimatisation nach ethnischen Gesichtspunkten. — Die Trierer Adahandschrift, p. p. MENZEL, CORSEN, JANITSCHKE, SCHNÜTGEN, HETTNER, LAMPRECHT (la tâche a été parfaitement accomplie). — Kriegsgesch. Einzelschriften, XI.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 52, 28 déc. 1889 : Die Lyra des Hermes, II (Ludwich). — *Programme* : RAUCH, Gerundium u. Gerundiorum bei Curtius; LIESENBERG, Die Sprache des Ammian, 1; SCHMITZ, Die Ged. des Prudentius u. ihre Entstehungszeit; ANSPACH, Die Horaz. Oden des I Buches; HERWIG, Das Wortspiel in Ciceros Reden. — Xenophons Anabasis, p. p. BACHOF. — BASSI, Le quattro orazioni di Iperide (des légèrétés). — Plutarchi de proverbii Alexandrinorum libellus ineditus, p. p. CRUSIUS (rétablit autant que possible le texte corrompu et mutilé). — GARIZIO, Il poema della natura di Lucrezio (pénétrant). — HERMES, Neue Beitr. zur Kritik u. Erklär. des Catull (souvent subtil.) — TOEPLITZ, Attische Genealogie (cp. *Revue*, 1889, n° 33). — ROST, Deutsch-griech. Wörterbuch, 11^e edit. p. p. ALBRECHT. — KLUSMANN, System. Verzeichnis der Abhandl. welche in den Schulschriften sämtlicher an dem Programmtausche teilnehmenden Lehranstalten 1876-1885 erschienen sind.

Deutsche Rundschau, janvier 1890 : GÜSSFELD, Die Erziehung der deutschen Jugend. — WUNDT, Ueber den Zusammenhang der Philosophie mit der Zeitgeschichte, eine Centennarbetrachtung. — SCHÖNBACH, Das amerik. Staatswesen. — RODENBERG, Dingelstedt, Blätter aus seinem Nachlass, Der Kosmopol. Nachtvächter u. Geheime Hofrath. 1841-1843. — KLUCKHOHN, Sybel's Gesch. der Begründ. des neuen deutschen Reiches. — BRAHM, Theodor Fontane. — Die neuen Essays von H. Grimm. — EGGELHAAR, Neue Reden u. Aufsätze von Ernst Curtius.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28, PARIS

L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN ÉGYPTÉ

par

YACOB ARTIN PACHA

Un volume in-8..... 5 fr.

Le Puy, typographié MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 3

Vingt-unième

Janvier 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. —

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE

DE

LOUIS XII

PAR
M. DE MAULDE-LA-CLAVIÈRE

PREMIÈRE PARTIE

LOUIS D'ORLÉANS

Un beau volume in-8. Prix 8 fr.

LES
ORIGINES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Au commencement du xve siècle.

LA VEILLE DE LA RÉFORME

PAR M. DE MAULDE-LA-CLAVIÈRE

Un volume in-8. 8 francs.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 922 : The letters of Lord Chesterfield to his godson, p. p. The Earl of CARNARVON. — SHIELDS, Cruisings in the cascades. — DONKIN, Trooper and redskin in the Far-North-West. — Bishop Lightfoot (not. nécrol.). — Ch. Mackay. — Fragments of Yorkshire Mysteries (Skeat). — The sources of Malory's La Morte Darthur (Sommer). — A twenty years' lover of Browning in 1856. — The British Record Society. — RAWLINSON, History of Phœnicia (n'est pas au courant). — The inscriptions from Naukratis (Hirschfeld).

The Athenaeum, n° 3245 : LUMHOLTZ, Among cannibals, an account of four years' travels in Australia and of camp life with the aborigines of Queensland. — Letters of Chersterfield to his godson. — Calendar of ancient records of Dublin, I, p. p. GILBERT. — Theological books : Tertulliani Apologet. Adversus gentes pro christianis, p. p. BINDLEY ; SAYCE, The life and times of Isaiah ; RAWLINSON, The kings of Israel and Judah. — The death of Keat's sister. — The Hospitallers in England. — Ch. Farran (not. nécrol.). — Sir Henry Yule. — The « Detachment » of Browning. — NEVILL, Old cottage and domestic architecture in South-West Surrey and notes on the early history of the division.

Literarisches Centralblatt, n° 2 : J. SCHILLER, Probleme aus der christl. Ethik. — GOTHEIN, Die Aufg. der Culturgesch. (remarquable). — MAHLER, Chronol. Vergleichungstabellen, I, Die aegypt. alexandr. seleuc. u. griech. Zeitrechnung (commode). — WHIBLEY, Political parties in Athens during the Peloponnesian war (habilement fait, bon tableau d'ensemble, du nouveau dans le détail). — MANFERIN, Li Ebrei sotto la dominazione romana, I (donne tout autre chose que ce qu'annonce le titre). — NEUWIRTH, Die Satz. des regensburger Steinmetztages 1459. — PAPAGEORGIOS, Scholia in Sophoclis frag. vetera (important). — Platonis dial. II, p. p. WOHLRAB. — Nigidii reliq., p. p. SWOBODA (fait avec une remarquable exactitude ; cp. *Revue*, 1889, n° 47). — UNDSET, Indskrifter fra middelalderen i Throndhjems domkirke. — MÜLLENHOFF, Beowulf (renferme beaucoup de choses importantes). — EHRHARD, Les comédies de Molière en Allemagne (très abondant et attachant, cp. *Revue*, 1889, n° 43). — LEITSCHUH, Führer durch die königl. Bibliothek zu Bamberg, 2^e Aufl.

Deutsche Literaturzeitung, n° 2 : WORKMAN, The text of Jeremiah. — DUBOC, Hundert Jahre Zeitgeist in Deutschland. — ANDREAE, Zur Selbsterz. des angehenden Lehrers. — FRANKE, Die ind. Genuslehren (soigné et consciencieux ; cp. *Revue*, 1889, n° 51). — Philonis libellus de opificio mundi, p. p. COHN ; Supplem. ad Procli comment. in Platonis de republica libros nuper vulgatos, p. p. REITZENSTEIN ; Iamblichi Protrepticus, p. p. PISTELLI (1^o très méritoire ; 2^o beaucoup de passages complétés ou améliorés avec une heureuse sagacité ; 3^o le Protrepticus, à part les perles d'Aristote en petit nombre, ne mérite pas tant de dévouement). — Inventio sanctae crucis, p. p. HOLDER (« acribie » ; cp. un prochain art. de la *Revue*). — SARAN, Hartmann von Aue als Lyriker (fait avec soin, indépendant, tient plus qu'il ne promet). — WENDRINER, Die paduan. Mundart bei Ruzante (méthodique et très soigné, très instructif). — MICHAEL, Die Formen des unmittelb. Verkehrs zwischen den deutschen Kaisern u. souver. Fürsten vornehm. im X, XI, XII Jahrh. (solide et convaincant). — WENDT, Der deutsche Reichstag unter König Sigmund 1410-1431 (très bon travail). — Polit. u. milit. Corresp. König Friedrichs von Württemberg mit Napoleon I, 1805-1813, p. p. SCHLOSSBERGER (contient peu de chose pour un volume aussi « corpulent et relativement cher »). — WASSERRAB, Sociale Politik

m deutschen Reich. — (18 déc. 1889).

Gottingische gelehrte Anzeigen, n° 1 : GIESBRECHT, Kaiserzeit, V (cp. *Revue*, 1889, n° 10). — DREHSEL, caïse et la succession d'avec exactitude, mais il a d'œil historique est troublé par le brouillard chauvin il n'a pas envoyé son livre à la *Revue critique*). — S. Gottscheds und der Schweizer; BRAITMAIER, Gesch. der Kritik von den Discursen der Maler sion de B. Seuffert qui loue la clarté de Servaes, mais guide sûr dans Braitmaier, et juge qu'il ne remplace pas ces). — BERTI, Giord. Bruno, sua vita e sua dottrina; latine di G. Bruno espote e confrontate con le italiane; lat. conscripta I, 3, p. p. Tocco et VITELLI.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 1 : Die der Aristophanesscholien (Zacher). — DÜMLER, Literaturgesch. der sokrat. Schulen (très subtil). — Lucreti liber V, p. p. DUFF (pratique). — KRÜGER, des Horatius Satiren u. Episteln, für den Schulgebr 12^e Aufl. — Titi Livi liber I, p. p. M. MÜLLER, 2^e Aufl. — bertinus Parisiensis, quatuor evangelia ante Hieronymum latine u lata post edit. p. Sabatier cum ipso codice collatam p. p. BERSHAW été fait « festinanter »; l'éditeur devait plutôt dire « festinantiss ». — Hermanns Lehrb. der griech. Antiq. I, Staatsalt. 6^e Aufl. THUMSER. — SCHREIBER, Die Wiener Brunnenreliefs aus Palazzi mani. (cp. *Revue*, 1888, n° 47). — VOLZ, Grundr. der alten Geogr. Griechenland, Italien, Palästina (beaucoup de fautes). — KROGER, Wandkarte der Reiche der Perser u. Macedonier (« par la critique, le choix, l'exécution, digne de l'homme que nous nommons fièrement nôtre »). — DÜNZELMANN, Der Schauplatz der Varusschlacht (cp. *Revue*, 1889, n° 42). — PETRIE, A season in Egypt 1887. — SCHREINDLER, Methodik des grammat. Unterrichts im Griech. (cp. *Revue*, 1888, n° 30). BUSCH, Latein. Übungsbuch, III, 3^e Aufl.

N° 2 : Zur Abwehr (Carnuth). — Die Handschr. u. Klassen der Aristophanesscholien (Zacher). — Elektra, p. p. WECKLEIN, 2^e Aufl. (« conservatisme sensé »). — LUKAS, Die Methode der Eintheil. bei Plato. — STEPHANI, De Martiali verborum novatore (soigné et « gründlich »). — Titi Livii libri XXVI-XXX, p. p. RIEMANN et HOMOLLE (toujours la même compétence). — SCHREIBER, Die Wiener Brunnenreliefs aus Grimani; HAUSER, Die neuattischen Reliefs (le livre de Hauser recommandable et plein de remarques frappantes). — GREGOROVICH, Athen im Mittelalter (œuvre classique qui mérite une place à Gibbon et de Finlay; rarement sujet aussi maigre a été traité au gistralement; la langue est forte, « plastique »; le sujet, ordonné avec art; et on a là plus qu'une histoire d'Athènes, l'histoire des provinces helléniques de l'empire byzantin). — Die Constantin. Schenkungsurkunde, I. BRUNNER, Das Constitutum Constantini; II. ZEUMER, Der älteste Text. — KLETTE, Joh. Conversanus u. Joh. Malpaghini von Ravenna (1^{re} série d'études que l'auteur fera bien de continuer).

Theologische Literaturzeitung, n° 26 : KÖHLER, Lehrb. der bibl. Gesch. Alten Testam., II, 2, 1. — WEIZSÄCKER, Das apostol. Zeitalter der christl. Kirche, Sach- und Stellenregister. — W. MÜLLER, Lehrb. der Kirchengesch., I (très suffisant et distingué). — LOOPS, Leitfaden für seine Vorles. über Dogmengesch. — MIRONSKI, Anonymus adv. aleato-

res (soigné). — KOETSCHAU, Die Textüberlief. der Bücher des Origenes contra Celsus, Prolegomena zu einer krit. Ausgabe (prolegomenes, pleins d'exactitude, de soin, de sagacité et qui promettent pour l'avenir). — IHM, Studia Ambrosiana (recommandable). — SCHAFF, A select library of the Nicene and Post-Nicene Fathers of the Christian Church, vol. IX. Saint-Chrysostom. — SAM. BERGER, Les bibles provençales et vaudoises (étude très étendue et riche en résultats; cp. *Revue*, 1889, n° 43). — SPRINGER, Der Bilderschmuck in den Sacramentarien des frühen Mittelalters (cp. *Revue*, 1889, n° 51). — DALTON, Zur Gewissensfreiheit in Russland.

Literaturblatt für german. u. roman. Philologie, n° 12, déc. 1889 : KLUGE, Angels. Lesebuch. — Baifs Psaultier, p. p. GROTH (cp. *Revue*, 1889, n° 6). — DE PAULA BRITO, Dialectos crioulos portuguezes (long art. de Schuchardt). — WEIGAND, Die Sprache der Olympo-Walachen (comptendu très détaillé de Tiktin qui reproche à l'auteur un peu d'inexpérience et le manque de « methodische Schnlung »).

Zeitschrift für deutsches Altertum u. deutsche Litteratur, I : SCHÖNBACH, Bedeut. der Buchstaben. — HILDEBRANDT, Freidank u. Walther. — BOLTE, Die Sultanstochter im Blumengarten. — KOCHENDÖRFFER, Bruchstück aus dem Willehalm Ulrichs von Türheim. — OTTENTHAL, Zwei Fundstücke aus Passeier. — KÖHN, Die Handschrift des rhein. Marienlobs. — BRANDES, Drei Samml. mn. Reimsprüche. — SCHÖNBACH, Die Quelle Wernhers von Elmendorf. — SCHRÖDER, Zum Hildebrandslied. — STOSCH, Noch einmal mhd. gelouben. — BOLTE, Zwei Stammbuchblätter Paul Flemings. — WEILAND, Abd. Schreibernotiz. — *Anzeiger* : MÜLLENHOFF, Deutsche Altertumskunde (long art. de Kossinna; cp. *Revue*, 1888, n° 32). — FEIST, Grundriss der gotischen Etymologie (donne trop de prise aux critiques). — LÜNING, Die Natur, ihre Auffass. u. poet. Verwend. in der altg. u. mhd. Epik (avance la question et offre un grand nombre de citations). — DE GRUYTER, Das deutsche Tagelied (cp. *Revue*, 1889, n° 8). — Die Ged. Reinmars von Zweter p. p. ROETHE (arrive à des résultats sûrs). — E. R. MÜLLER, Heinrich Loufenberg. — SCHWEITZER, Hans Sachs (juste appréciation du poète de Nuremberg; cp. *Revue*, 1889, n° 47). — SPENGLER, Der verlorene Sohn im Drama des XVI Jahrh. (très louable). — RANISCH, Zur Kritik u. Metrik der Hamthismal. — Orvar-Odds saga, p. p. BOER. — *Litteraturnotizen* : BÄBLER, Flurnamen aus dem Schenkenbergeramte; CLUDIUS, Der Plan von Goethes Faust erläutert; LITZMANN, Schröder u. Gotter (cp. *Revue*, 1888, n° 23); Die siebenb. sächs. Schulordn., p. p. TEUTSCH. — Zur Kaiserchronik (Jellinek). — Erwiderung (plainte d'Eug. Wolff à propos de l'art. sur son Elie Schlegel, cp. *Revue*, 1889, n° 41, et réponse du critique, Rentsch).

ERNEST LEROUX, EDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DES

TAPISSERIES DE LA CATHÉDRALE D'ANGERS

Par L. DE FARCY.

Edition complète avec toutes les planches. In-4. . . 5 fr.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

COLLECTION DE CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES

TOME XV

LES CHANTS

ET LES

TRADITIONS POPULAIRES

DES ANNAMITES

Recueillis et traduits

Par G. DUMOUTIER

Inspecteur de l'enseignement de l'Annam et du Tonkin.

Un volume in-18, avec musique en notations chinoise et française, illustrations d'après des documents originaux et portrait. . . 5 fr.

Division de l'ouvrage : Préface et avant-propos. — Les Chants populaires des Annamites (Chants religieux, chants d'amour, chants guerriers, chants de bateliers, chants héroïques, chants satiriques, rondes enfantines, etc.) — Chants contre les Français. — Le théâtre annamite. — Contes, devinettes et passe-temps.

PÉRIODIQUES

Annales de l'Est, janvier 1890, n° 1 : JUNDT, Rulman Merswin et l'Ami de Dieu de l'Oberland. — NERLINGER, P. de Hagenbach et la domination bourguignonne en Alsace (suite). — *Variétés* : A. COLLIGNON, Une lettre inédite de François de Neufchâteau. — *Comptes-rendus* : KRAUS, Kunst u. Altertum im Elsass-Lothringen III, 3 (excellent). — GANIER et FROELICH, Voyages aux châteaux historiques de la chaîne des Vosges. — La petite Chronique de la cathédrale, la Chronique strasbourgeoise de Sebald Böheler, p. p. DACHEUX; Kleine Strassburger Chronik, p. p. REUSS. — Hist. de Philippa de Gueldre, morte au monastère de l'Ave Maria de Pont-à-Mousson; Vie de la véné. mère Alix Le Clerc; L'HULLIER, Sainte Libaire et les martyrs lorrains au 14^e siècle (le premier ouvrage est un chant de triomphe en l'honneur de la duchesse Philippa; le deuxième destiné aux bibliothèques pieuses, mérite d'être consulté; le troisième, trop délayé, et sans méthode, témoigne d'un grand labeur et renferme des pages charmantes, écrites avec beaucoup de cœur et d'émotion). — FRIZON, Petite bibliothèque verdunoise, 5 volumes (digne d'un accueil favorable). — M^{me} Madeleine BUVIGNIER-CLOUËT, Chevert (cp. *Revue critique*, 1889, n° 26). — BADEL, L'hôpital militaire de Nancy.

La Révolution française, n° 7, 14 janvier 1890 : AULARD, Le Comité de salut public, I. — DEBIDOUR, La révol. et la diplomatie en Europe, 1848-1849 (fin). — BAUDOUIN, De l'admin. de la justice, suivant les cahiers de 1789, Marche et Limousin. — Docum. inédits : Une lettre de Carrier à la Convention (datée des Andelys, 27 juillet 1793). — Bibliogr. : Les élections et les cahiers de Paris en 1789, III et IV, p. p. CHASSIN (de graves défauts, n'est pas assez précis et exact). — Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Législative, p. p. GUILLAUME (cp. *Revue*, 1889, n° 51). — BABEAU, Paris en 1789 (cp. *Revue*, n° 2). — GUADET, Les Girondins (nouv. édit. cp. *Revue* 1889, n° 49, p. 434).

Revue rétrospective, 1^{er} janvier : Expéditions d'Algérie, 1847-49, journal du comte de Vauvineux. — Souvenir de Metz, un maître espion, 1870. — La grippe en février 1803. — Lettre d'un officier prisonnier, 1746. — Un modèle de Latour.

The Academy, n° 923 : BRADLEY, The life of the Lady Arabella Stuart. — Tavernier, Travels in India, transl. by BALL (traduction et annotation qui méritent tous les éloges). — The letters of Wellington to miss J., p. p. HERRICK. — Current literature : O'CONOR, Essays in literature and ethics; Dryden's Essay of dramatic poesy, p. p. Th. ARNOLD; Famous Elizabethan plays, adapt. by FITZGIBBON. — Sir Henry Yule (not. nécrol.). — Fragments of Yorkshire Mysteries. — The sixtynary of Dante's Beatrice (Busk). — Middle English notes (Bradley). — An Irish mermaid (Quinn). — LEIST, Altarisches Jus gentium. — Some old and provincial plantnames (H. Friend).

The Athenaeum, n° 3246 : Life of Harriet Beecher Stowe, by her son. — Sir Alfred LYALL, Warren Hastings (l'auteur de ce petit volume est maître de son sujet et impartial). — JARMAN, A history of Briedgewater-Philological books : ALLEN, Notes on abbreviations in Greek mss.; Catulli carmina, p. p. POSTGATE; Anglo-Saxon chronicles 800-1001, p. p. DAVIS. — Australian cannibals. — Surnames ending in s. — HOGARTH, Devia Cypria, notes of an archaeological journey in Cyprus 1888.

Literarisches Centrallblatt, n° 3 : MIODONSKI, Anonymus adversus aleatores; Lib. de aleatoribus, p. p. HILGENFELD (cp. un prochain art. de la

Revue). — Troost, fi

L'éducation athénienne (très

— Schubert, Gvozdec = Grossenham, en

Hauses Wettin. — Carutti, Regesta comitum Sa-
tion très remarquable). — De Gontant Baron, Ann.

1605-1610 (cp. *Revue*, 1889, n° 44). — Delarock,

(« sera pour longtemps une mine pour les observations
point d'appui pour les recherches ultérieures »)

argiv. Inschriften (beaucoup de bons matériaux).

imitatione reliquiae epistulaeque criticae dñae, p.

— Dionysii Halic. antiq. roman., p. p. Jacoby, II.

de cette édition qu'avec celle de Kiessling et, si en

de celle de Kiessling sans celle de Jacobi). — Prister,

Formenlehre (singulier curiosum). — Goethe's Gespräch

MANN, III et IV. — Holsten, Goethe's drit letzte

nouveau). — Pellissier, Le mouvement littéraire au xix^e

pénétrant, cp. *Revue*, 1889, n° 42). — Ten Brink, Gesch

Literatur, II, 1 (très bon; à remarquer les chapitres sur

Gower, Occleve, Lydgate). — Gudmundsson, Privatboligen

Sagatiden (détaillé et vivant). — Büchner, De neocoria (fait à

habileté, cp. *Revue*, 1889, n° 3). — Mittheil. zur Gesch. des Hi

ger Schlosses : von Schönherr, Alex. Colin u. seine Werke, 15

Deutsche Litteraturzeitung, n° 3 : Bernus, Chandieu (cp. *R*

n° 35). — Nippold, Die vertrauten Briefe des Erzbischofs

Köln. — Klusmann, System. Verzeichniss der

maustausch. — Laotsee, Taotekking, aus dem Chines. von

non seulement superflue, car il y a de meilleures traductions

sible, car elle donne une fausse idée de l'original). — Immer

Lakonika des Pausanias auf ihre Quellen untersucht (utile

Nesch, De casuum obliq. apud Justinum usu (

correct). — Petit, Bibliogr. del middelned. Taal = en Letterkunde (so

et exact). — Landshoff, Kindheit Jesu, ein engl. Gedicht aus dem

Jahrh. ; Hennemann, Untersuch. über das mittelengl. Ged. Wars

Alexander. — Martens, Die falsche Generalconcession Constant

Grossen ; Friedrich, Die Constantinische Schenkung (art. de

feld). — Polek, Die Erwerbung der Bukowina durch Oesterreich

d'être lu). — Paulitschke, Beitr. zur Ethnogr. u. Anthrop. der

Galla u. Harari. — Upcott, An introd. to Greek sculpture

cis, court). — Kroker, Katechismus der Archäologie (bon, in

trop dire). — Bucher, Die alten Zunft = und Verkehrsordnung

Stadt Krakau (de grande valeur). — Clot. v. Sc

von François, ein Soldatenleben, 2^e edit. — Archäolog. Gesell.

Berlin, séance du 9 déc. 1889.

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 26, 20 déc. 1889.

mung und Empfindung. — Wlassak, P.

larprocess ; Schott, Das jus prohibendi u.

Wach, Der Feststellungsanspruch. — C.

an Sonn = und Festtagen in der evang. luth.

Hannover.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 3 : Die Handschr.

Aristophanesscholien (Zacher). — Andocidis orat. p. p. Lipsius (soigné)

Rothstein, Quaestiones Lucianae (importante contribution). — Figu-

rey, Les odes d'Horace, trad., extraits et adapt. en vers (imitations li-

bres et habiles). — Gylling, De argum. dispos. in satiris IX-XVI Juve-

nalis (réfléchi et à approuver). — Taciti Ann. XI-XVI, p. p. Prammer.

— Germania, p. p. J. Mueller, 3^e edit. — Max. Mayer, Die Giganten

u. Titanen in der antiken Sage u. Kunst (fait avec soin et savoir). — DEECKE, Die Falisker (cp. *Revue*, 1889, n° 27). — BAUNACK, Studien auf dem Gebiete des Griech. u. der arischen Sprachen, I, 2 (cp. *Revue*, 1887, n° 35). — STAENDER, Chirographorum in regia bibliotheca Paulina Monasteriensi catalogus. — JÄGER, Das humanist. gymn. u. die petition um durchgreif. Schulreform. — WIEGAND, Thierschs Leben.

Theologische Literaturzeitung, n° 1 : Theolog. Jahresbericht, p. p. LIPSIUS (cp. *Revue*, 1889, n° 52). — RIEHM, Einl. in das Alte Testament, p. p. AL. BRANDT, 1-6. — SCHULTE, De restitutione atque indole genuinae versionis graecae in libro Judicum. — PLEHWE, Die Christenverfolg. der ersten drei Jahrhunderte, 2° Aufl. (plein d'erreurs). — PRISCILIANI quae supersunt, p. p. SCHEPSS (très long art. de Loofs). — FRIEDBERG, Lehrb. des kathol. u. evangel. Kirchenrechts, 3° Aufl.

Magazin für die Litteratur des In- und Auslandes, n° 1 : VALDES, Das Bekenntniss eines Verbrechens. — COPPÉE, Am Schlusse eines Balles. — ERNST, Ein apokryph. zweiter Teil des Goetheschen Faust. — K. BLIND, zur Sprachkunde. — KELLER-JORDAN, Spanische Lyrik in Zentral-Amerika. — ARNO HOLZ, Die Freie Bühne, IV.

— N° 2 : SUBERT, der Poesie, übertr. von Edm. Grün. — MAHRENHOLTZ, Die franz. Weltweisheit im XIX Jahrh. — VON SUTTNER, Ein Rückblick. — W. KIRCHBACH, Joh. Gutenberg. — A. VON KRAJEWSKA, Englands vergessene Autoren. — HOEPFNER, Luisa Sanfelice e la congiura dei Baccher.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28, PARIS

HISTOIRE DE LOUIS XII

PAR
M. DE MAULDE-LA-CLAVIÈRE

PREMIÈRE PARTIE
LOUIS D'ORLÉANS

Un beau volume in-8. Prix 8 fr.

LES
ORIGINES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Au commencement du XVI^e siècle.

LA VEILLE DE LA RÉFORME

PAR M. DE MAULDE-LA-CLAVIÈRE

Un volume in-8. 8 francs.

N° 5

Vin

18

1

1

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

COLLECTION DE CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES

TOME XV

LES CHANTS

ET LES

TRADITIONS POPULAIRES
DES ANNAMITES

Recueillis et traduits

Par G. DUMOUTIER

Inspecteur de l'enseignement de l'Annam et du Tonkin.

Un volume in-18, avec musique en notations chinoise et française,
illustrations d'après des documents originaux et portrait. . . 5 fr.

Division de l'ouvrage : Préface et avant-propos. — Les Chants popu-
laires des Annamites (Chants religieux, chants d'amour, chants
guerriers, chants de bateliers, chants héroïques, chants satiriques,
rondes enfantines, etc.) — Chants contre les Français. — Le théâtre
annamite. — Contes, devinettes et passe-temps.

PÉRIODIQUES

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques. n° 1 : CHOTARD, L'œuvre financière de M. de Villèle. — De COLONJON, La question des pensions civiles en France. — PENZA, Le code spécial de l'indigénat en Algérie. — LEBON, Les institutions prussiennes. — De LOMÉNIE, Les préliminaires de la séance royale du 23 juin 1789. — Répertoire de l'histoire diplomatique de l'Europe depuis le congrès de Westphalie. — *Analyses et comptes-rendus* : RITCHIE, Darwinism and politics. — HOUDARD, Premiers principes de l'Economie. — C. de POMAIROLS, Lamartine, Etudes de morale et d'esthétique. — C. SALOMON, De l'occupation des territoires sans maître. — Des constitutions de la France et du principe d'une constitution nouvelle.

Revue celtique, n° 4 (1889). — CERQUAND, Taranous et Thor (fin). — Eug. BERNARD, La création du monde (suite). — Nettlau, Irish texts in Dublin and London mss. — H. GAI DOZ, Le débat du corps et de l'âme en Irlande. — HOGAN, A puzzle in Irish parsing. — *Mélanges* : LOTH, Gwyr., goar ; eguetou ; fec'h, fi = c'hwec'h, c'hwí. — *Bibliographie* : RHYS, Lectures on the origin and growth of religion as illustrated by Celtic heathendom (l'auteur n'a pas réussi dans la reconstruction hardie qu'il a tentée ; la faute en est à la fois à son sujet et au système qu'il a suivi). — Chronique. — Table des principaux mots étudiés dans le tome par E. ERNAULT.

Revue d'Alsace, IV, 1889 : SCHOENBERG, Le général Walther et sa famille. — Ch. PFISTER, Les mss. allemands à la Bibl. nat. relatifs à l'histoire d'Alsace (suite). — MOSSMANN, Matériaux pour servir à l'hist. de la guerre de trente ans (suite). — A. BENOIT, Arrest. de deux pasteurs dans la baronnie de Fenetrange en 1724. — LIBLIN, Souvenirs d'Alsace, les Berckheim-Schoppenwahr (fin) : comment M. Liblin peut-il dire, à propos de la lettre intéressante du 7 mars 1833, que l'enfant de Guibourg et de la duchesse de Berry est le comte de Chambord ? — ZUBER, Jean Dollfus. — R. REUSS, Corresp. polit. et chron. paris. adressées à Christ. Güntzer, 1681-1685 (fin). — LIBLIN, Ignace Chauffour et ses livres. — BOESE, Les poésies en dialecte alsacien (suite). — Kurtz : Catal. de la bibl. Chauffour, p. p. WALTZ (cp. *Revue*, 1889, n° 48) ; HEIMWEH, La question d'Alsace (cp. *Revue*, 1889, n° 50) ; Les habitations à bon marché par la Soc. industr. de Mulhouse à l'Expos. univ. de 1889 ; Compte-rendu de l'ass. gén. de la Soc. Schöngauer.

Revue de Belgique, 15 janvier : THIRY, La protection de l'enfance. — FRÉSON, Bayreuth, un pèlerinage d'art. — POTVIN, Chronique littéraire, l'Orestie d'Eschyle. — *Essais et notices* : De LAVELEYE, Economistes italiens et espagnols (sur les ouvrages de MM. Tramoyeres, Errera, Cossa, et de Azcarate).

The Academy, n° 924 : Thirty years of colonial government, a select. from the despatches and letters of Sir George Ferguson BOWEN, p. p. Stanley LANE-POOLE. — Edward WHITE, Archbishop, Christ and his times, adressed to the diocese of Canterbury in his second visitation. — The Fables of Aesop, as first printed by Caxton in 1484, with those of Avian, Alfonso and Poggio, now again edited and induced by J. JACOBS, 2 vols. (ouvrage remarquable ; contient, outre la réimpression, une étude dont les conclusions ne sont pas toutes acceptables, mais qui est faite avec méthode). — DE ASBOTH, An official tour through Bosnia and Herzegovina with an account of the history, antiquities, agrarian conditions, religion, ethnology, folklore and social life of the people (écrit avec agrément, sans rien de très nouveau). — Rich. Fred. Little-dale (not. nécrol.). — Percy Greg (not. nécrol.) — Glosses from Turin

and the Vatican (Whitley Stokes). — Ring and the Book (Furnivall). — SIMCOX, The language of the New Testament gleanings from Old S. Paul's.

The Athenaeum, n° 3247: Facsimiles of manuscripts in European archives relating to America, 1773-1783, with descriptions, editor notes, collations, references and translations, I and II (1er et 2e supplément succès). — HARRIS, The land of an African sultan, the rocco; WAKE, A selection of sketches and letters on sport Marocco. — SYMES, A companion to school histories of English names ending in S. (Owen). — The London University and Commission. — The Hospitallers in England. — Dr. von (not. nécrol.) — The Oriental Congress.

Literarisches Centralblatt, n° 4: BUNSEN (von), die Ueberlieferung Jahresber. der Geschichtswissenschaft p. p. JASTROW, IX. — NACH, Antiquités nationales, Descript. rais. du Musée de Saint-en-Laye, I Epoque des alluvions et des cavernes (très important succès); extrême clarté de l'exposition et de l'ordonnance, ex thode). — Max WEBER, Zur Gesch. der Handelsgesellsch. im Mittel nach südeurop. Quellen. (essai bien réussi sur les sociétés et asso de commerce au sud de l'Europe pendant le moyen âge). — BECK, Die Gefechte bei Steinau, 1632 (clair). — HESSEL, Deutsche C der Lebenspilgerfahrt. — Huygens, Œuvres complètes, II. — Ovid, Trist. p. p. OWEN, vue, n° 2). — Inventio sanctae crucis p. p. HOLDEN (cp. Revue). — GLASER, Altnordisch (lecture réjouissante). — Die Trierer Adachrist p. p. MENZEL, CORSEN, JANITSCHKE, SCHNÜTGEN, HETTINGER PRECHT (édition qui satisfait toutes les exigences scientifiques, et singulièrement l'histoire critique de l'enluminure carolingienne). — FAUTH, Das Gedächtniss.

Deutsche Literaturzeitung, n° 4: Die Matrikel der Universität Rostock, I, 1419-1499, p. p. HOFMEISTER. — Prince Ibrahim Hilmy, The Literature of Egypt and the Soudan from the earliest times, to 1885, II M-Z. (beaucoup de méprises et de lacunes). — MEISTERHANS, Grammatik der attischen Inschriften (2^e édit. d'un très utile travail). — C. LANG, Die latein. Osterfeiern (confirme ou contredit Milchsack presque toujours à droit). — MAHRENHOLTZ, J.-J. Rousseau (bon, précis, trop serré peut être). — E. DÜMLER, Gesch. des ostfr. Reiches, II u. III. Ludwig der Deutsche; Die letzten Karolinger, Konrad I, 2^e Aufl. — DECRUS, Montmorency (original et très habilement exposé). — KRETSCHMER, Diophys. Erdkunde im christl. Mittelalter (bon travail de début, non sans imperfections). — NYARI, Der Porträtmaler Kupetzky. — BÄHR, Gesch. des magdeb. Steuerwesens von der Reform bis ins XVIII^e Jahr (important).

Magazin für die Litteratur des In- und Auslandes n° 3: KOSIAKIEWICZ, Pet. Nouvelle, übertr. von Felicie ZAND. — H. von VINTLER, Aus der franz. Lyrik (Uebersetzung nach Sully Prudhomme u. Ch. Baudelaire). — H. von BASEDOW, zur kulturgesch. Litteratur. — R. FUCHS, Demeter and other Poems. — KABERLIN, Der Laubische Demetrius. — FRIEDRICH, Zur jüngsten Gesch. der Balkanhalbinsel. — RACH, Leipziger Bühnenbrief.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, décembre 1889: LETTNER, Bau, Wesen und Bedeutung des sogen. Agons in den aristo-phanischen Komödien.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

Collection des grands écrivains français.

MAURICE PALÉOLOGUE

VAUVENARGUES

Un volume in-16, broché..... 2 fr.

EN VENTE DANS LA MÊME COLLECTION :

Victor Cousin, par JULES SIMON, de l'Académie française. 1 vol.

Montesquieu, par ALBERT SOREL. 1 vol.

D'Alembert, par JOSEPH BERTRAND, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. 1 vol.

Mme de Sévigné, par GASTON BOISSIER, de l'Académie française. 1 vol.

George Sand, par M. E. CARO, de l'Académie française. 1 vol.

Turgot, par M. LÉON SAY, de l'Académie française. 1 vol.

A. Thiers, par M. P. de RÉMUSAT, sénateur. 1 vol.

Chaque volume in-16, avec un portrait en photogravure, broché. 2 fr.

ALFRED COVILLE

Archiviste paléographe

Maitre de conférences à la Faculté des Lettres de Caen,
Docteur ès lettres.

LES CABOCHIENS

ET

L'ORDONNANCE DE 1413

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

ACHILLE LUCHAIRE

Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

LES COMMUNES FRANÇAISES A L'ÉPOQUE DES CAPÉTIENS DIRECTS

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

SIMÉON LUCE

Membre de l'Institut.

LA FRANCE PENDANT LA GUERRE DE CENT ANS

ÉPISODES HISTORIQUES ET VIE PRIVÉE

AUX XIV^e ET XV^e SIÈCLES

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

Le Puy. imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

ERNEST JOVY

ÉTUDES ET RECHERCHES

I

GUILLAUME PROUSTEAU

Fondateur de la Bibliothèque publique d'Orléans, et ses lettres inédites
à Nicolas Thoynard.

(Tiré à 100 exemplaires.)

« Les vingt-six lettres que M. E. J. publie et qui vont de 1678 à
1698 fourmillent de détails sur les savants du temps, français et
étrangers; on y rencontre Ménage, Bigot, l'abbé Renaudot, l'abbé
Nicaise, le P. Bonhours, les Périer, Gronovius, Grævius, Noris, etc.
M. J. y a joint quelques extraits de la correspondance manuscrite de
Thoynard et une annotation fort minutieuse qui n'est pas moins
instructive que le texte. » *Revue critique*, novembre 1888.)

Voir aussi *Bulletin critique*, 1^{er} décembre 1888; *Bulletin du Biblio-
phile*, mai-juin 1889; *Bulletin de la Société archéologique* de l'Or-
léanais, 3^e et 4^e trimestres 1888.

Envoyer mandat-poste 3 fr. à M. Jovy, professeur, à Vitry-le-François
(Marne.)

PÉRIODIQUES

Annales du Midi, n° 5, janvier 1890 : A. LEROUX, Étude critique sur les Annales françaises de Limoges (suite et fin). — Ch. JORET, Le P. Guevarre et la fondation de l'hôpital général d'Auch. — DOUAI, Les mss. du château de Merville, Haute-Garonne. — *Mélanges et documents* : P. de NOLHAC, Une date nouvelle de la vie de Pétrarque; A.-T., Lettres de rémission pour un apprenti tapissier d'Aubusson, 1528; A.-D., La famille de M^{me} de Sévigné en Provence; TAMIZEY DE LARROQUE, Cinq lettres bénédictines inédites : DD. Brial, du Laura, Estiennot, Lobineau; H. OMONT, Les mss. méridionaux de la bibliothèque de Sir Thomas Phillips, à Cheltenham. — *Comptes-rendus* : JARRIAND, Hist. de la Nouvelle 118 dans les pays de droit écrit depuis Justinien jusqu'en 1789 (étude attentive). — Livre de raison de la famille de Fontainemarie, p. p. TAMIZEY DE LARROQUE (cp. *Revue*, 1889, n° 51). — Petits mém. inédits de Peiresc, *id.* (cp. *Revue*, 1889, n° 51). — Paul JANET, Les lettres de M^{me} de Grignan (l'auteur a moins d'ampleur descriptive et de grande éloquence que Cousin, moins de finesse et d'élégance que Caro, mais plus d'érudition et de précision dans le détail). — MIREUR, Etats gén. de 1789, Cahiers des doléances des communes de la sénéch. de Draguignan, vœux du clergé et de la noblesse (soigné). — BARTHÉLEMY, Hist. d'Aubagne, I (cp. *Revue*, 1889, n° 39).

The Academy, n° 925; Louisa May Alcott, her life, letters and journals p. p. Ednah D. CHENEY. — STOKES, Ireland and the Anglo-Norman church (très recommandable). — MALLOCK, In an enchanted island or a winter's retreat in Cyprus. — The language of Mitanni (Sayce). — Eyton mss. in the British Museum. — Saint Sidwell. — Old high-german glosses in the Vatican (W. Stokes). — Ragman, ragman-roll. — Some books on ancient history (HOLM, Griech. Gesch. II; HEISTERBERGK, Fragen der aelt. Gesch. Siciliens; de SCHOEFFER, De Deli insulae rebus; PALLU DE LESSERT, Les fastes de la Numidie sous la domin. romaine). — The Lycian language (Conder). — Runic stones in the isle of Man.

The Athenaeum, n° 3248 : The early diary of Frances Burney, 1768-1778, with a select. from her corresp. and from the journals of her sisters, Susan and Charlotte Burney, p. p. Annie Raine ELLIS, 2 vols. — Thirty years of colonial government, a selection from the despatches and letters of Sir George BOWEN, p. p. Stanley LANE-POOLE. — FYFFE, A history of modern Europe, III, 1848-1878 (bon dans l'ensemble). — Philological books (Blind Harry's Wallace, p. p. MORR; Early Scottish metrical tales, et the Heimskringla or the sagas of the Norse kings, p. p. LAING; Ipomedon, p. p. KÖRTING). — Recollections of Edgar Allan Poe (Ingram). — The Hospitalers in England (Torr).

Literarisches Centralblatt, n° 5 : J. LEVY, Neuhebr. u. chald. Wörterbuch, IV. — BERNHÖFT, Verwandtschaftsnamen u. Eheformen der nordamerik. Volksstämme. — BATTAGLINO e CALLIGARIS, Indices chronol. ad antiq. Ital. medii aevi et ad opera minora Muratorii, I. — H. LUDWIG, Deutsche Kaiser u. Könige in Strassburg, Blätter aus der gesch. der Westmark des Reiches (soigné et fait avec goût). — NIELSEN, Kjöbenhavn 1660-1696, III. — LEGRELLE, La diplom. franç. et la succ. d'Espagne, I, Le premier traité de partage, 1659-1697 (beaucoup de soin, et de clarté, et d'élégance; mais « le jugement de l'auteur est troublé par la partialité et la prévention nationale »). — OSMAN-BEY, Les Russes en 1877-78, guerre d'Orient (intéressant). — FELIX, Der Einfluss der Religion auf die Entwickel. des Eigenthums. — PAPADÉMÉTRACPOULOS, Sur la prononciation du grec (l'ouvrage. écrit en grec, ne

Blanc; peu convaincant dans ses intentions : se bornant à approuver quelques points ; mérite en somme : par son savoir et sa profonde intention des savants). — Sakellaris, bibliothécaire du peuple (la lib grecque Sakellarios a entrepris de répandre dans le pays). — Meyer et Reclam en Allemagne, les meilleures éditions (la lib néo-grecque). — SCHWEITZER, Hans Sachs (clair et intéressant, 1889, n° 47). — STÖRER, The Bacon-Shakespeare question, 2^e edit. — Schiller's Werke, Gedichte, p. p. Böhm (Henr. v.), das Leben der Dichterin Amalia von Haubach. — NIEMANN, das Heroon von Gjölbaschi-Trypa, 1889 (n° 41). — HAUSER, Grundzüge der ornament. Formenlehre. — Hallesches Heilighumbuch vom Jahre 1520. — G. Stadtbibliothek zu Schlestadt (cp. *Revue*, 1889, n° 32).

Berliner philologische Wechschrift, n° 4: Waffenstillstand im Troja (Belger). — KLUGE, Die Entstehungsgesch. der Ilias (soin et d'application sans résultat). — W., specimen. — Dionysii Halic. de imitatione reliq. epistulae p. p. USENER (très bon et de très grande importance). — Schriften des Lucian I; p. p. SOMMERBRODT. — Persius doctrinae stoicae sit sectator idem et interpres — De senectute, p. p. SOMMERBRODT, 11^e éd. — ZIMMER, Catilinam, eine Schuldeclam. aus der röm. Kaiserzeit. Quaest. gramm. in Velleium Paterculum (mal fait et incorrect). — Tierorakel u. Orakeltiere in alter u. neuer Zeit (très soigné pas complet). — DELATTRE, Les inscriptions de Tell-el-Chaldéens jusqu'à la fin de l'empire de Nabuchodonosor. WINCKLER, Plagiat (cp. *Revue*, n° 47 et 48). — KAMMIGER, Phil. d. Athéniens, 1458-1687, tome 1^{er} (en grec). — HÖLZER, Beitr. zu einer Theorie der latein. Semasiologie (beaucoup de peine, d'exactitude, de soin, mais diffus). — Zum latein. Unterricht (art. d'ensemble sur des séries d'exercices).

Theologische Literaturzeitung, n° 2: Kurzgef. Comm. zu den heil. Schriften Alten u. Neuen Test. sowie zu den Apokryphen, p. p. ZÖCKLER, STRACK, A. T., VI-VIII. — KLOSTERMANN, Zur Theorie der bibl. Weissagung u. zur Charakteristik des Hebräerbriefts. — HILGENFELD, Li de aleatoribus inter Cypriani scripta conservatum (manqué). — SEEBER, Ein Kampf um jenseitiges Leben (vie de Seuse).

Magazin für die Litteratur des In- und Auslandes, n° 4: KOSAKIEWICZ, Novelle, übertr. von Felicie ZAND (fin). — HARSU, Macedonische Volkslieder, Uebertragungen. — KÄBERLIN, Familie FASTENRATH, Cartas americanas. — FILTSCHE, Makedonische Serbien. — ECKSTEIN, Neues von Gerhard von Amyntor.

000000

MM. J. HERMEREL et R. SERRURE, 53, rue Richelieu.

Un Catalogue d'une bibliothèque numismatique et archéologique.

Un Catalogue de monnaies royales et féodales.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28, PARIS

RECUEIL DE VOYAGES ET DE DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE
DEPUIS LE XIII^e JUSQU'À LA FIN DU XVI^e SIÈCLE

Tome XI

LE VOYAGE DE LA TERRE SAINTE

COMPOSÉ

PAR MAÎTRE DENIS POSSOT

ET ACHEVÉ

PAR MESSIRE CHARLES PHILIPPE
Seigneur de Champarmoy et de Grandchamp

— 1532 —

Publié et annoté par CH. SCHEFER, membre de l'Institut
Un beau volume in-8, enrichi de planches et de cartes. 30 fr.

J.-L. DUTREUIL DE RHINS

L'ASIE CENTRALE

(THIBET ET RÉGIONS LIMITOPHES)

Un volume de texte in-4, de 650 pages, et un album in-folio, en un carton, de
14 cartes gravées par Erhard. — Prix. 60 fr.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN ÉGYPTÉ

Par S. E. YACoub ARTIN PACHA

Un volume in-8. 5 fr.

VOYAGE D'EXPLORATION DE HUÉ EN COCHINCHINE

PAR LA ROUTE MANDARINE

Par C. PARIS, Chargé de la construction du télégraphe en Annam.

Un beau volume in-8, avec 6 cartes et 12 gravures inédites. 7 fr. 50

MISSION SCIENTIFIQUE AU CAUCASE

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES ET HISTORIQUES

Par J. DE MORGAN

Tome premier : Les premiers âges des mitaux dans l'Arménie russe.

Tome second : Recherches sur les origines des peuples du Caucase.

Deux volumes grand in-8, avec nombreuses cartes, planches et dessins. 25 fr.

HISTOIRE DE LOUIS XII

Par M. DE MAULDE-LA-CLAVIÈRE

PREMIÈRE PARTIE : LOUIS D'ORLÉANS

Un beau volume in-8. 8 fr.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 7

REVUE

D'HISTOIRE ET DE

RECUEIL H

DIRECTEUR :

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, —

PARIS

ERNEST LEROUX, É.
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M.
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer du
franco par la poste (et non par commissionnaire),
désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LE LIVRE DES TRANSFORMATIONS

Papyrus démotique 3,452 du Louvre, traduit, commenté et
compagné d'un glossaire-index, par G. LEGRAIN. Un vol. in-4,
un fascicule de 14 planches.

MANUSCRITS GRECS DE SUÈDE

sommaires des), par Ch. GRAUX, mises en ordre et comp.
A. MARTIN. In-8.

L'ANNÉE ÉPIGRAPHIQUE. Revue des publi-
cations épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par René
CAGNAT, professeur au Collège de France. 2^e année, 1889. In-8. 5 fr.

LES GRANDES LIGNES DU VOCALISME

et de la dérivation dans les langues indo-européennes,
par Paul REGNAUD, professeur de sanscrit et de grammaire comparée
à la Faculté des Lettres de Lyon. In-8. 1 franc.

PÉRIODIQUES

Mélusine, n° 1 : A. BARTH, La littérature des contes dans l'Inde, II. — GAIDOZ, L'étymologie populaire et le folk-lore, III. Les saints pour rire : Saint Personne, le frère Invicem, Sainte Touche, Sainte Bouaille, Saint Lundi, Saint Mabon. — TUCHMANN, La fascination. Animaux : serpent, basilic. — Les esprits-forts de l'antiquité classique, XXIII. — *Bibliographie* : ROSCHER, Ausführl. Lexicon der griech. u. röm. Mythologie, Lief. XI-XV (toujours utile pour l'étude de l'antiquité et le mérite général des articles).

Revue rétrospective, 8 février 1890 : Papiers du chevalier de Thuisy, 1775-1777. — Le débarquement au golfe Juan, rapport d'un douanier. — Deux lettres de Benjamin Constant. — La double lettre, fourberie classique. — Un jeu de cartes sous la régence.

Bulletin critique, n° 1 : MAHAFFY, Greek life and thought (intéressant). — La lex concilii provinciae Narbonensis d'après les travaux récents (Mispoulet). — C. de ROCHEMONTAIX, Le Collège Henri IV de la Flèche (bon). — Fr. BOUILLIER, Questions de morale pratique. — Ch. NORMAND, Nouvel Itinéraire — Guide artist. et archéol. de Paris.

— N° 2 : V. GUÉRIN, Jérusalem, son histoire, sa description, ses établissements religieux (volume accessible à toutes les bourses; bon résumé historique). — SIMSON, La notion de l'âme chez Platon. — SAUREL, L'évêque F. R. de Villeneuve. — BABEAU, Paris en 1789 (cp. *Revue*, n° 2). — De TANNENBERG, La poésie castillane contemporaine. — LEGRELLE, La diplomatie française et la succession d'Espagne, I (substantiel, mais trop compacte).

— N° 3 : USENER, Das Weihnachtfest, I (le raisonnement de l'auteur sur la date de l'institution de la fête de Noël, est très fragile). — P. PROSPER de MARTIGNÉ, La scolastique et les traditions franciscaines. — LACOUR-GAYET, Antonin le Pieux et son temps (cp. *Revue*, 1889, n° 1). — JORET, Tavernier, un ms. de ses voyages, ses relations avec le Grand Electeur, le lieu de sa mort et sa sépulture et Le P. Guevarre et les bureaux de charité au XVII^e siècle (cp. *Revue*, 1889, n°s 26 et 44).

Revue des Etudes grecques, tome II, n° 7, juillet-septembre 1889 : SALOMON REINACH, Apollon Opaon à Chypre. — DECHARME, Euripide et Anaxagore. — G. SCHLUMBERGER, Sceaux byzantins inédits. — Ch. EM. RUELLE, La Chrysopée de Psellus. — *Notes et documents* : Th. REINACH, Noms méconnus (suite), Mahès. — *Chronique* : Bulletin archéologique (T. R.); Bulletin épigraphique (B. Haussoullier); Correspondance grecque (D. B.); Nouvelles diverses. — *Bibliographie*.

The Academy, n° 926 : Memoirs of Gozzi, transl. by SYMONDS. — LUMHOLTZ, Among Cannibals, Australia and Queensland. — NICOLL, James Macdonell journalist. — CABLE, Strange true stories of Louisiana. — The histories of Polybius, translated by SHUCKBURGH. — Not. nécrol. : Emily Pfeiffer; H. S. Fagan; C. A. Hase. — A lost ms. of Chaucer's Troilus (Skeat). — Bubonax in the Defence of poesy (Purton). — Bucecarle in Godefroy's Old French dictionary. — WEISSMANN, Essays upon heredity and kindred biological problems, transl. — BUDGE, The history of Alexander the Great, being the Syriac version of the Pseudo-Callisthenes (de très grande valeur).

The Athenaeum, n° 3429 : Corresp. of Prinzess Lieven a. Earl Grey, p. p. LE STRANGE. — BOYCE, Records of a Quaker family, the Richardsons of Cleveland. — TUCKERMAN, Life of General Lafayette (pouvait être meilleur). — The Lyon King of Arms. — Fielding (Aitken). —

Literarisches Centralblatt, n° 6 : 1^{re} thes. : lexikon für ex Theologen; I. — KESSLER, Mani, Forsch. t. c. die manich. Re I, Voruntersuch. u. Quellen (quelques inexactitudes, mais très mandable). — GRÜNEWALD, Histor. Stammtafeln (étrange). — BRUNN Handbuch der Urkundenlehre für Deutschland u. Italien, I (livre fait honneur à la science allemande par les profondes études de l'auteur, par sa critique pénétrante, par son soin persévérant). — STRA Die Ursachen der Räumung Belgiens (cp. *Revue*, n° 4). — Polit. milit. Corresp. Friedrich's von Württemberg mit Napoleon I, p. SCHLOSSBERGER. — GRIFFITH, The inscriptions of Sitt and Der R (cp. *Revue*, 1889, n° 49, art. de G. Maspero). — KIRCHHOFF, I Mahnlieder an Perses (publication très importante). — ROY Quaest. Lucianae (très bonne critique de texte). — HOFFMANN Codex Medicus pl. XXXIX U. 1 des Vergilius (collation qui modèle). — WACKERNAGEL, Gesch. der deutschen Liter. II, 2. — TIN, Ueber Kunst, Künstler u. Kunstwerke.

Deutsche Literaturzeitung, n° 5 : MUSARUS, Gregorios Pakurianos (grec). — FROELICH, Sectentum u. Separatismus im jetzigen kirchl. Leben der evang. Bevölk. Elsass-Lothringens. — ED. v. HARTMANN, La zes Philosophie (cp. *Revue*, 1889, n° 48). — PSICHARI, Essais de gr. histor. néo-grecque, études sur la langue médiévale, II (travail fort mental sur ce domaine). — JULI Valerius gestae Alexandri Macedon translat. ex Aesopo Graeco, p. p. KUEBLER (texte reproduit avec soin et réflexion). — Goethes Gespräche, hrsg. v. BIEDERMANN, I u. II. — MAR MONNIER, Literaturgesch. der Renaissance von Dante bis Luther (sans valeur scientifique). — PRESSKE, Die Zerstreuung des Volkes Israel (impartial, mais n'est pas toujours bien orienté). — KÖHNCKE, Wibert von Ravenna (cp. *Revue*, 1889, n° 20). — GARDINER, Hist. of the great civil war, II, 1644-1647 (de nouveaux et importants détails, exposé clair et net). — SEILER, Reisebriefe aus Mexiko. — FELLNER, Gesch. einer deutschen Musterbühne, K. Immermanns Leit. des Stadttheaters zu Düsseldorf (des matériaux, mais pas de mise en œuvre).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 5 : Zum homer. Hymnus auf Homer (Blümner). — Aeschylus, Perser, p. p. SCHILLER-CONRADT. — Demosthenes. De corona, p. p. BASSI. — SCHULTHESS, Annaeana studia (très instructif et suggestif). — RIBBECK, Gesch. der röm. Dichtung, II. August. Zeitalter (à remarquer surtout le chapitre sur Virgile). — GROEGER, De Argonauticarum fabularum historia (témoigne d'un sens critique). — VAGLIERI, Le due legioni adiutrici (cp. *Revue*, 1888, n° 42). — Erster Bericht über die vom Altertumsverein Kempten vorgenommen. Ausgrab. röm. Baureste auf dem Lindenberg bei Kempten. — I. MARTHA, L'art étrusque (cp. *Revue*, 1889, n° 52). — SCHWEIZER-SIDLER u. SURBER, Gramm. der latein. Sprache, I (utile). — Briefe der Brüder Grimm an Benecke, p. p. W. MÜLLER. — Programme (Voss, Die Natur in der Dichtung des Horaz; WULSCH, De verbis cum praepos. « per » compositis apud Livium; BECKER, Die Brahmanen in der Alexandersage; MENNICKEN, der Triumvir M. Licinius (Crassus). — Zum latein. Unterricht (ouvrages de NETZKER et RADENANN, ROSENBERG, MEISSNER).

Gottingische gelehrte Anzeigen, n° 2 : RICKERT, Zur Lehre von der Definition. — VON KRIES, Die Principien der Wahrscheinlichkeits-Rechnung. — MÜNSTERBERG, Die Willenshandlung. — SPITTA, Die psychologische Forschung u. ihre Aufgabe in der Gegenwart. — WASSERRAB,

Preise und Krisen. — HÜBER, System u. Gesch. des schweiz. Privatrechts, II.

Deutsche Rundschau, février 1890 : v. NATZMER, Kaiser Wilhelm I, die Prinzess Elise Radziwill u. die Kaiserin Augusta. — E. ZELLER, Gymnasium u. Universität. — GÜSSFELDT, Die Erzieh. der deutschen Jugend, XVII-XXVI (fin). — E. BRÜCKE, Nacht u. Morgen des Michelangelo. — H. CONRAD, Ernst von Wildenbruch als Dramatiker, I. — EGELHAAF, Zum Gedächtniss Döllingers. — *Liter. Rundschau* : SCHÖNBACH, Ueber Lesen u. Bildung. — *Repliques de MANTEGAZZA et de GARBE*; *rectification de HAUSRATH*. — *Liter. Notizen* (LENZ, Philipp von Hessen u. BUCER; KELLER, Staupitz; JASTROW, Jahresber. des Geschichtswiss., VII-X; HALLIER, Culturgesch. des XIX Jahrh. in ihren Bezieh. zu der Entwickl. der Naturwiss.; MORF, Zur Biogr. Pestalozzis; MÜNSTERBERG, der Ursprung der Sittlichkeit).

Altpreuussische Monatsschrift, VII et VIII, 1889 : H. FREYTAG, Die Gesch. der Jesuitenmission in Danzig. — LOHMEYER, Probe aus Kaspars von Nostiz Haushaltungsbuch des Fürstenthums Preussen. — KRAUSE, Das Landwehrkreuz auf dem Rinauer Berge bei Galtgarben. — KIEWNING, Herzog Albrechts von Preussen und Markgraf Johanns von Brandenburg Antheil am Fürstenbund gegen Karl V. — SEMBRZYCKI, Die Marienburg unter polnischer Herrschaft et Nachträgl. Bemerk. zu dem Aufs. « Die Lycker Erzpriester Johannes u. Hieronymus Maletius. » *Mittheilungen und Anhang* : REICKE, Die Kantbibliographie 1888. — Universitäts-Chronik 1889. — Altpreuuss. Bibliographie 1888. — Notizen. — Autoren u. Sachenregister.

Magazin für die Litteratur des In- und Auslandes, n° 5 : FERNANFLOR, Die Sängerin, Novellette, übertr. von ASTEN. — Aus der engl. Lyrik (übertr. nach. Waller, Keats, Burns u. Rossetti). — K. ERDMANN, Aesthetik der Bewegung. — WIGGER, Portugiesische Literatur. — P. RACHÉ, Jean Aicard, Don Juan 89. — KAEMMEL, Herzog Ernst, aus meinem Leben u. aus meiner Zeit. — SCHÖNFELD, Berliner Bühnenbrief.

Zeitschrift für Katholische Theologie, I, 1890 : *Abhandlungen* : HOENS-BROECH, Die Schrift de aleatoribus als Zeugniß für den Primat der röm. Bischöfe. — FRINS, Ueber das Wesen der Sünde. — ARNDT, Die ältesten polnischen Bisthümer. — STRAUB, Zur Kontroverse über den Glaubensact, I. — *Recensionen* : HOLTZINGER, Die altchr. Architektur. — WATTENBACH, Die Geschichtsschreiber der deutschen Vorzeit. — WEISS, Berthold von Henneberg, Erzbischof von Mainz. — WEDEWER, Joh. Dietenberger. — BRAUN, Gesch. der Heranbild. des Würzburger Klerus. — VATSCHTHALER, Bernhard Pez u. sein Briefnachlass. — SCHIFFINI, Disput. metaphys. spec. II. — LAHOUSSE, Praelectt. metaphys. spec. III. — COSTA-ROSETTI, Allg. Grundlagen der Nationalökonomie. — WOKER, Gesch. der. Kathol. Kirche in Hannover. — MARRES, De justitia, III et IV. — *Analekten* : Eine Passauer Diöcesansynode. — Ueber modernen Thomismus. — Papstwahlen u. die weltl. Macht. — Wilpert u. Schultze über archäol. Principienfragen. — Biographien aus der neuesten engl. Liter. — Krit. Beitr. zur Religionsgesch. — Neue period. Schriften : Pastor bonus, Der Kathol. Seelsorger, Americ. Eccles. Review, Zeitschrift für christl. Kunst. — Probabiliorismus?

N° 8

Vingt-quatrième année 24 février 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

J. C. ALFRED PROST

LE

MARQUIS DE JOUFFROY D'ABBANS

Inventeur de l'application de la vapeur
à la navigation.

2^{me} édition, revue, corrigée et augmentée
d'une Préface

DE M. L. PASTEUR

Un volume in-8..... 6 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 927 : CHURCH, Early Britain ; The ancient laws of Wales, p. p. LEOPD ; HALL, Court life under the Plantagenets. — VERNON, Readings on the Purgatorio of Dante, chiefly based on the commentary of Benvenuto da Imola. — BAIN, Christina, queen of Sweden (plein d'intérêt et de valeur). — Kenepas in the Anglo-Saxon chronicle (Plummer). — An attempt to reform the procedure of the Privy Council under Elizabeth (Alexandrenko). — The Daybook of John Dorne (Milne). — Yes Tor (Westlake). — Catulli carmina p. p. POSTGATE. — The next Oriental Congress. — The Yenissei inscriptions (Rob. Brown jun.). — The Lycian language (Arkwright). — The mutilation of monuments in Egypt. (Ross).

The Athenaeum, n° 3250 : LAW, A historical sketch of the conflicts between Jesuits and Seculars in the reign of queen Elizabeth (très fouillé). — EDWARDES, Sardinian and the Sardes. — BURY, A history of the later Roman empire, from Arcadius to Irene, 395-800 (deux volumes en style clair et animé ; l'ouvrage est « scholarly and vigorous »). — AN. LEROY-BEAULIEU, L'empire des tsars et les Russes, III, la religion. — School-books. — The Royalist Composition Papers. — Thackeray's Paris Sketch-book and The Corsair. — Lines by Pope. — BRADLEY, A dictionary of miniaturists, illuminators, calligraphers and copyists, II and III.

Literarisches Centralblatt, n° 7 : TILING, Taufe u. Abendmahl. — PAULSEN, System der Ethik. — HOLM, Griech. Gesch. II, 5 et 6 (un peu trop sobre ; il manque l'éclat « classique-romantique » auquel on est habitué en Allemagne lorsqu'on traite des choses grecques, et le trait oratoire qui rend Grote si attachant ; mais de très grands mérites, d'excellents tableaux, de fort bons chapitres comme Alcibiade et Cléon). — RIESK, Forsch. zur Gesch. der Rheinlande in der Römerzeit (très important). — Stanley's Briefe über Emin Pascha's Befreiung. — KESSLER, Das Wesen der Poesie (écrit où il y a peu à gagner). — Ed. ZARNCKE, Die Entsteh. der Griech. Literatursprachen (rendra de bons services comme introduction à un sujet intéressant et souvent traité). — KALB, Das Juristenlatein (travail qui a de la valeur tant pour les juristes que pour les grammairiens). — KORNMESSER, Die franz. Ortsnamen german. Abkunft, I, Die Ortsgattungsnamen (résultats à approuver dans l'ensemble et en bloc). — HIRTH, Der Cicerone in der ält. Pinakothek zu München ; MÜTHER, Der Cicerone in der Gemäldegalerie zu Berlin.

Deutsche Literaturzeitung, n° 6 : IHM, Studia Ambrosiana (très remarquable). — HASLAM, Erklär. der Tollheit. — BUGGE, Beitr. zur etymolog. Erleuter. der armen. Sprache (contestable sur beaucoup de points, mais suggestif). — MELBER, Ueber die Quellen u. den Wert der Strategensammlung Polyäns ; Polyäni Stratagem. p. p. WOELFFLIN et MELBER (travaux très louables). — H. FISCHER, Zur Gesch. des mittelhochdeutschen (encore une étude sur la « Schriftsprache », mais qui prouve peu). — Thietmari Merseburg. Episcopi Chronicon p. p. KURZE (nouveau texte in-octavo, qui sera désormais consulté et qui a été édité avec le plus grand soin). — De MAZADE, Un chancelier d'ancien régime, le règne diplomatique de Metternich (commentaire et extrait très agréable et souhaité des papiers de Metternich ; cp. Revue, 1889, n° 23). — E. HANNOVER, Watteau, aus dem dän. übers. von Alice HANNOVER. — STARCKE, Die primitive Familie in ihrer Entsteh. u. Entwickel. (instructif et intéressant).

— N° 7 : WEIZSÄCKER, Das apostol. Zeitalter der christl. Kirche, Sach- und Quellenregister. — GOLTHER, Studien zur german. Sagen-

gesch. I: Der Valkyriemythos, II: das Verh.
Form der Nibelungensage (l'auteur n'a pas vu
superficiel et manque de critique). — MALFMAN
Sprache, I (très consciencieux et correct). —
mentar zu Homers Ilias (en somme, utile et
ques). — Cac
n° 51). — SCHM
(très complet et très soigné, livre excellent à co
Deutsche Kaiser —

IRMER, Die Verhandl. Schwedens u.
lenstein u. dem Kaiser von 1631-1634, I u.
contient quelques justes critiques sur la même
MÜLLER, Die Umseglung
Jahr 600 (réussit à réfuter

bilité du voyage, mais cherche trop à expliquer des
on ne possède aucun document précis.) — O. JAHN
p. p. DEITERS. — Ecloga Leonis et Constantini p.
(bonne contribution à l'histoire du droit byzantin). —
Der Einfluss der Religion auf die Entwickl. des Eigen
l'ensemble, circonspect et objectif). — Elf Jahre Balkan
gen eines preussischen Offiziers 1876-1887 (très vifs
détails à la fois exacts et pittoresques). — V. GÜNTHER
ein Charakterbild (donne trop ou trop peu, et n'est pas an.

Berliner philologische Wechenschrift, n° 6: Programme: He
leager in der griech. röm. Kunst; Nörner, Der Schacht
richt. u. Verfass. — Ilias, III, IV, p. p. Schum. — A. A.
Simonides in Platons Protagoras (cp. Revue, 1889, n° 16
FER, Shakespeare et les tragiques grecs. (Fait avec goût et
laisse la meilleure impression.) — Plaui Manacchini p. p. Bon
SCHOELL (1^{er} art.) — Ciceronis orat. p. p. C. F. W. Meister, et
Teubner (répond à un véritable besoin). — Van Buren, Discours de
Cicéron à César à l'occasion du rappel de Claudius Marcellus, trad.
comm. et analyse littéraire (utile). — WHIBLEY, Political parties
Athens during the Peloponnesian war (très louable dans l'ensemble
— GEMOLL, Das Recht von Gortyn (n'avance pas considérablement l'in
telligence d'un texte difficile). — PFANNSCHMIDT, Entwickel. des Welt
handels. (Conférence très superficielle). — WENDORFF, Erklär.
Mythologie aus der Annahme der Erringung des Sprachvermö
(cp. Revue, 1889, n° 11). — MASPERO, Aegypt. Kunstgeschichte,
che Ausg. von STEINDORFF (très bonne traduction d'un ouv
tient beaucoup de nouveau et qui est écrit avec beaucoup
d'éclat). — Catal. codic. graec. qui in bibliotheca urbana
adservantur. — HESS, Abriss der Gesch. des Königt. Ober
Altona, 1738-1888.

Zeitschrift für deutsche Philologie, XXII, 3: JOSEPH, Zwei Verwandschaften
gen im Beovulf. — BOLTE, Liederhandschr. des XVI u. XVII Jahrh.
Das Liederbuch der Herzogin Amalia von Cleve. — SAN MARI, Ueber
den Bildungsgang der Graal- und Parzivaldichtung in Frankreich u.
Deutschland (fin). — SIESS, Bericht über die Verhandl. der deutsch-
roman. Section der XXX Versaml. deutscher Philologen u. Schul-
männer in Götting. — Miscellen und Litteratur: Grundriss der ger-
man. Philologie, p. p. PAUL. — Orendel, p. p. BERNH. — WUNDERLICH,
Untersuch. über den Satzbau Luthers. — MORSON, Goethe u. die griech.
Bühnendichter. — BURGHAEUSER, Indogerman. Präsensbildung im Ger-
man. — Klopstocks Oden, p. p. MUNCKER u. PAWEL. — SCHULTZ, N.
Bestreb. der Sprachgesellsch. des XVII Jahrh. für Reinigung der
deutschen Sprache.

Germania, XXII, 4 : LOSCH, Zur Runenlehre. — GRIENBERGER, Die Vorfahren des Jordanes et Eriliva. — GOLTHER, Die Sprachbewegung in Norwegen. — SPRENGER, zu Gerhard von Minden. — KRATOCHWIL, Ueber den gegenw. Stand der Suchenwirt Handschriften (fin). — BEHAGHEL, zu Wolfram : Die Zeit seines Thüringer Aufenthalts; zum Titulrel; zu den Liedern. — REISSENBERGER, Fragm. aus der Weltchronik Rudolfs von Ems. — EHRSIMANN, Jappesstift. — GOMBERT, Bemerk. zum deutschen Wörterbuche (fin). — *Litteratur* : SWEET, A history of English sounds (à recommander aux linguistes, aux professeurs et aux étudiants). — STEINMEYER, Ueber einige Epitheta der mhd. Poesie (vingt pages fort instructives).

Theologische Literaturzeitung, n° 3 : RIEHM, Alttestam. Theologie, bearb. u. hrs. von PAHNCKE. — VOGELSTEIN, Der Kampf zwischen Priestern und Leviten seit den Tagen Ezechiels, eine histor. krit. Untersuchung. — BACHER, Aus der Schrifterklär. des Abulwalid Merwan Ibn Ganah. Soigné.) — Saadia, das Buch Hiob übers. v. COHN. (Cp. *Revue*, 1889, n° 49) — OTTO, Commentar zum Römerbrief, II. — CORSEN, Epistularum Paulinarum codices graece et latine scriptos Augiensem, Boernerianum, Claromontanum exam. — PAULSON, Symbolae ad Chrysostomum patrem, I. De codice Lincopensi. — JAHN, Dionysiaca. (Cp. *Revue*, 1889, n° 50.) — SCHAFF, Church and state in the United States or the American idea of religious liberty and its practical effects, with official documents.

Magazin für die Litteratur des In- und Auslandes, n° 6 : VRCHLICKY, Pepina, Nouvelle, übertragen von Edm. GRÜN. — KASTNER, Aus der czechischen Lyrik. — Edm. BAYER, Nordpersische Volkslieder, übers. von Franz RÜCKERT. — MANITIUS, Ueber des Grafen Schack Normannengeschichte. — HOEPFNER, Sant Ilario. — BOLTZ, zur hellen. Litteratur. — KABERLIN, Die freie Bühne,

ERNEST LEROUX, EDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE

Mémoires de la Section orientale

TOME IX, partie 1. In-8..... 3 50

TOME IX, partie 2. In-8..... 3 50

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ OCÉANIQUE

Mémoires de la Société. 1^{re} fascicule. In-8..... 3 fr.

REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES

TOME IV. Un beau volume in-8..... 15 fr.

N° 9

Vingt-quatrième

mars 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

GRAMMAIRE BIRMANE

D'après la grammaire de A. Judson

PAR M. VOSSION

Consul de France

Avec Introduction par M. Léon FEER. In-18, percaline... 12 fr.

COURS GRADUEL ET PRATIQUE

DE

LANGUE CHINOISE PARLÉE

PAR C. IMBAULT-HUART

Vice-consul de France

4 volumes in-4..... 110 fr.

PÉRIODIQUES

Bulletin critique, n° 4 : LE MONNIER, Hist. de S. François d'Assise (très bonne vie de saint). — Le Congrès scientifique international des catholiques (cp. *Revue*, n° 1). — MAUMUS, S. Thomas d'Aquin et la philosophie cartésienne. — BERTHELOT et RUELLE, Collection des anciens alchimistes grecs (très belle et importante publication; cp. *Revue*, 1889, n° 37). — PETIT DE JULLEVILLE, Le théâtre en France, hist. de la littér. dram. depuis les origines jusqu'à nos jours (d'une érudition aussi discrète que sûre). — DOUAIS, Un nouveau ms. de Bernard Gui et des chroniques des papes d'Avignon.

La Révolution française, 14 février : SOUQUET, Pierre Bayle, libre-penseur et politique. — AULARD, La diplomatie du premier Comité de salut public, Angleterre. — PELLISSON, Chamfort avant la Révolution. — *Documents inédits* : La mort de Jeanbon Saint-André. — *Chronique et bibliographie* : La Soc. de l'hist. de la Révol.; Ann. de l'Ecole libre des sciences polit.; Mém. de Talleyrand; A. LEROUX, Arch. révol. de la Haute-Vienne, I (consacré aux doléances paroissiales de 1789); Papiers de Barthélemy, p. p. KAULEK, III et IV (cp. *Revue*, 1889, n° 6 et le présent numéro; « on nous informe qu'en donnant ainsi des textes tout nus et tout secs, M. K. n'a fait que se conformer aux instructions formelles de la commission des archives diplomatiques; c'est donc à cette commission, et non à l'éditeur du recueil, que doivent s'adresser nos critiques; quelques notes courtes et claires étaient indispensables à l'intelligence de ce texte si difficile »).

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXXIII, 1^{re} livraison : P. THOMAS, Notes sur quelques passages d'auteurs latins : De leg. I, 1, 1; I, 8, 24; Catil. III, 2; XIII, 3. — WALTZING, Une inscription du Collegium negotiantium corariorum de la ville de Rome. — RUTHERFORD, Contrib. à l'étude du dialecte attique (à suivre). — *Comptes-rendus* : WEISS, La Chambre Ardente, étude sur la liberté de conscience en France sous François I^{er} et Henri II (éclaire d'un jour nouveau une période obscure). — The Iliad, p. p. LEAF (texte faible, commentaire excellent). — VOGRINZ, Gramm. des homer. Dialectes (rendra de grands services, mais manque d'une table systématique, de statistiques, de conclusions, et ne saurait remplacer l'admirable livre de Monro). — LANGE, Kleine Schriften aus dem Gebiete der class. Alterthumswiss. (suite). — Correspondance (épreuve pratique des aspirants aux fonctions de professeur dans le Grand-Duché de Luxembourg). — Varia.

The Academy, n° 928 : Corresp. of Princess Lieven and Earl Grey, edited and translated by Guy Le STRANGE (d'un intérêt plus personnel que politique). — BURY, A history of the Later Roman Empire, 395-800 (brillant et intéressant). — ABERCROMBY, A trip through the Eastern Caucasus, with a chapter on the languages of the country. — MACKAY, The English Poor, a sketch of their social and economic history; S. W. THACKERAY, The land and the community. — Mrs EDMONDS, Rhigas Pheraios, the protomartyr of Greek independence. — Translations from the classics. — A Danish contribution to the question of the origin of painting (Stephens). — The etymology of tertre (Toynbee). — Kenepas in the Anglo-saxon chronicle (Plummer). — MARGOLIOUTH, An essay on the place of Ecclesiasticus in Semitic literature (le jugement de l'auteur n'égale pas son savoir). — Catull XXV, 5 (Palmer).

The Athenaeum, n° 3251 : MACCARTHY, A history of the four Georges, II (œuvre d'un homme qui est plutôt un écrivain agréable qu'un historien sérieux; va de 1731 à 1760). — Lady JACKSON, The first of the

Bourbons; BINGHAM, The

New-English Dictionary on histo al p m , Cat G j.

George SIRWELL, The barons of Palford. — ~~historical books~~

LITZSCH, Iris, studies in colour and talk about flowers; Mabillon,

life and works of S. Bernard, translated by BALT; MARCOINOT. A

essay on the place of Ecclesiastical in Semitic literature. — A hero o

the Dunciad. — LIEPMANN, The art of woodengaving in Italy in th

fifteenth century (1^{re} art.). — LAMPROS, Notes from Athens

The Babylonian and Oriental Record, vol. IV, n° 2: PINCHES, a Babylonian duplicate of tablets I and II of the Creation Series. — BOSCHWY, The Babylonian and Jewish festivals. — BEAL, A fragment of the life of the Buddha. — SCHEIL, Assyriological notes.

Literarisches Centralblatt, n° 8: NITZSCH, Lehrb. der evangel. Dogm I. — STOLL, Wander. durch Alt-Griechenland (écrit avec français agrément). — JARRY, La polit. de Louis de France, duc d'Orléans, 1407 (remarquable; cp. *Revue*, 1889, n° 21). — SCHACK, Gesch. Normannen in Sicilien (très bon; l'auteur sait l'arabe et connaît le pays; il a fait un livre remarquablement sympathique et aimable; il sait raconter avec charme). — EHRENBURG, Wie wurde Hamburg gross II Streifzüge in der hamb. Handelsgesch. I, Die Anfänge des hantl Freihafens. — Album academicum der Kaiserl. Univ. Dorpat, p. p. SELBLATT, u. OTTO. — BACHMANN, Die landeskundl. Literatur üb. Grossherzogtümer Mecklenburg. — JESPERSEN, The articulations & speech sounds, represented by means of analphabetic symbols (tous ces efforts pour créer un standard-alphabet sont stériles). — LAUCHER, Geschichte des Physiologus (très suggestif et recommandable; cp. *Revue* 1889, n° 24). — LANDGRAF, Untersuch. zu Cäsar u. seinen Fortsetzern insb. über Autorschaft u. Compos. des Bellum Alexandr. u. Afric. (recherches très détaillées). — POGATSCHEK, Zur Lautlehre der griech. latein. u. roman. Lehnworte im Altengl. (des assertions contestables, mais beaucoup de choses instructives). — MÜNCKEN, Bremer Beiträge, I, Gellert's Fabeln u. geistl. Dichtungen. — Rembrandt als Erzieher, von einem Deutschen. — Deutscher-Kalender auf das Jahr 1890, p. p. KIRSCHNER.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 7: Herr Prof. KRIEG und seine Kritiker. — Programme: STÜRENBURG, Zu den Schlachtfeldern Trasim. See u. in den caudin Pässen; KUMMER, De urbis Romae pontibus antiquis. — BOUGOT, Etude sur l'Illiade d'Homère (point de vue critique qui ne trouvera point d'assentiment en Allemagne; recommandable néanmoins; cp. *Revue*, 1889, n° 2). — HUENER, Die Genesis des Entschlusses in den Tragödien des Euripides u. Sophocles (malgré tout, intéressant et instructif). — MAISSEL, Observat. in Cassium Dionem (conjectures rarement acceptables, mais à noter). — Plauti Monacchii p. p. RITSCHL u. SCHOFEL (2^e et dernier article). — STOCK, De Vitruvii sermone (appréciation incomplète). — DONDORFF, Das hellen. Land als Schauplatz der althellen. Gesch. (essai très réussi). — RUSE, Forschungen zur Gesch. der Rheinlande in der Römerzeit (travail solide et profond qu'il faudra consulter et suivre pour entreprendre des recherches nouvelles). — KUBITSCHKE, Imperium Romanum tributum discriptum (ouvrage soigné et utile; cp. *Revue*, 1889, n° 18). — Florilegium graecum, in usum primi gymn. ordinis collectum a philologis Afranis, I-IV.

— N° 8: Herr Prof. Krieg u. seine Kritiker (fin). — Programme: OHNESORGE, Die röm. Provinzliste von 299 (cp. *Revue*, 1889, n° 39); GAWANKA, De summo bono quae fuerit Stoicorum sententia. — Philo-

nis de opificio mundi p. p. COHN (tâche remplie avec soin et habileté). — Nigidii reliq., p. p. SWOBODA (cp. *Revue*, 1889, n° 47). — GÖRRES, Studien zur griech. Mythologie, I. — DIEHL, Etudes sur l'admin. byzant. dans l'exarchat de Ravenne, 568-751 (tableau d'ensemble très remarquable). — L. M. HARTMANN, Untersuch. zur Gesch. der byzant. Verwaltung in Italien 540-750 (moins vaste et détaillé que le travail de Diehl, et moins optimiste; mais en somme, sur beaucoup de points, le Français et l'Allemand sont arrivés aux mêmes résultats). — E. CURTIUS, Altertum und Gegenwart, III, unter drei Kaisern, gesamm. Reden u. Aufsätze (comme toujours, il semble « sortir de la poussière et du bruit des rues pour entrer dans un beau bois de hêtres tranquille et ombreux »). — MARX, Hülfsbüchlein für die Ausspr. der latein. Vokale in positionslangen Sylben, mit einem Vorwort von BÜCHELER. — GROSS, Die Tropen u. Figuren, 2^e éd. — FISCHER, Joh. Hauler, ein österr. Schulmann.

Gottingische gelehrte Anzeigen, n° 3 : LAMBROS, A collation of the Athens codex of the shepherd of Hermas, transl. and edited with a preface and appendices by J. A. ROBINSON. — W. MÜLLER, Lehrbuch der Kirchengeschichte, I (très bon manuel). — AMIAUD, La légende syriaque de S. Alexis l'homme de Dieu (n'a pas résolu toutes les questions, mais fournit un fondement sur lequel on peut bâtir). — DELATTRE, Les inscriptions de Tell-el-Amarna; Un nouveau livre sur l'hist. anc. de l'Orient; Les Chaldéens jusqu'à la form. de l'empire de Nabuchodonosor; WINCKLER, Plagiat (cp. *Revue*, 1889, n° 47 et 48) — MITZSCHKE, Sigebotos Vita Paulinae (cp. *Revue*, 1889, n° 52).

Magazin für die Litteratur des in- und Auslandes, n° 7 : VRCHLICKY, Pepina, Nouvelle, übertr. von GRÜN (suite). — HOOD, Das Lied vom Hemd, übertr. von GEILFUS. — CHOTZNER, Ein modernes englisches Urtheil über Heinrich Heine. — Von SUTTNER, Josef Freifeld. — Max KOCH, Ein deutscher Satiriker der Reformationszeit. — Edm. BAYER, Nordpers. Volkslieder, übers. von Fr. RÜCKERT (fin). — TOVOTE, Berliner Bühnenbrief.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, 1890, janvier : On insérera désormais dans le « Corpus poetarum Poloniae latinorum » les ouvrages des étrangers ayant quelque rapport à la Pologne; M. JEZIENICKI publiera les poésies de Corvinus et de Lang; M. STERNBACH éditera Léonard Coxus; M. PELCZAR, Hussovianus; M. WINDAKIEWICZ, Callimachus; M. WIZLOCKI, les Acta Rectoralia et les conclusiones Universitatis Cracoviensis. — *Résumés* : Bibliothèque des auteurs polonais du xvi^e et xvii^e siècle, VI et VII livr. : réimpressions de la Vie de Joseph, de Nicolas Rey et de l'Algoritmus de Thomas Klos. — KALINA, Materialien zur Gesch. der bulgar. Sprache. — OSTROZYNSKI, Der letzte Entwurf eines Strafgesetzes u. einer Strafprocessordnung in Polen. — KRZYZANOWSKI, Die Immunitätsprivilegien Boleslav's V für das Krakauer Bisthum.

ÉDUCATION EN FAMILLE

Répétitions, préparation aux examens, langues vivantes

M. ARNOULD ROGIER

Ancien professeur de rhétorique

82, rue Lauriston, Paris-Passy.

Le Puy, typographie MARCHESOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° :

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PETITE BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

Publiée par M. A. PINART.
(tirée à 100 exemplaires)

I

VOCABULARIO CASTELLANO-CUNA

In-18 carré..... 5 fr.

La langue Cuna est parlée par les Indiens de la côte, entre le Vénézuëla et les frontières de Panama et de Costa-Rica.

GUIDE ILLUSTRÉ

AU MUSÉE GUIMET

Par L. de MILLOUÉ, conservateur.

In-18, richement illustré..... 1 fr.

PÉRIODIQUES

Revue de Belgique, 15 février : LÉON LECLÈRE, La tribune française, 1870-1889. — MINNAERT, Souvenirs d'Egypte. — HEINS, Un coup d'œil historique sur les unions professionnelles. — POTVIN, Nécrol., Ludwig Philippson. — *Essais et notices* : RAHLENBECK, Les public. de l'Univ. de Gand; Etn. LECLERCQ, La censure et la liberté; Ph. GODET, Hist. littér. de la Suisse française; LESIGNE, La fin d'une légende, Vie de Jeanne d'Arc; ZUBIAUR, Quelques mots sur l'instruction dans la Républ. Argentine.

The Academy, n° 929 : The early diary of Frances Burney, 1768-78, edited by Annie Raine ELLIS. — TODD, On parliamentary government in England, II. — Miss BETHAM-EDWARDS, The roof of France or the Causes of the Lozere; DAVIES and Mrs BROUGHALL, Our home in Aveyron; MARTEL, Les Cévennes et la région des Causses. — BLYTH, Life of William Ellis. — Some points of English orthography in the twelfth century (Napier). — A new mediaeval legend of Virgil (Crane). — Aeschylus, Agamemnon p. p. VERRALL; Supplices p. p. TUCKER. — A Babylonian word « Ammatu » (Whitehouse). — Two antiquarian books : WILLIAMSON, Trade tokens issued in the seventeenth century, I; BARYLY, New studies in old subjects. — A Phoenician inscription in Cyprus (Pierides).

The Athenaeum, n° 3252 : Sir Charles DILKE, Problems of Greater Britain. — ABERCROMBY, A trip through the Eastern Caucasus, with a chapter on the languages of the country. — Reminiscences of Montagu Williams. — A hero of the Dunciad. — Copyright in Canada. — Sir John Hawkwood (Mercer). — Notes from Cyprus (Munro).

Literarisches Centralblatt, n° 9 : HÖLDER, Die christl. Glaubenslehre. — WÜNSCHE, Der babylon. Talmud II, 3. — PAPPENHEIM, Der angebl. Heraklitismus des Skeptikers Ainesidemos (inacceptable). — PFLUGK-HARTUNG, Untersuch. zur Gesch. Kaiser Konrad's II (très remarquable). — Die Recesse u. andere Acten der Hansetage 1256-1430, VI. — BRENNER, Die echte Karte des Olaus Magnus 1539 (répand une nouvelle lumière sur la cartographie du xvi^e siècle). — Demosthenis orat. p. p. BLASS, 3 vols. — Papyrus magica musaei Lugdun. Batavi p. p. DIETERRICH (soigné). — PAUL, Grundriss der german. Philologie (remplira le but auquel il est destiné). — PALLU DE LESSERT, Fastes de la Numidie sous la domin. rom. (cp. *Revue*, 1889, n° 9). — VESTNER, Verzeichniss der an den Universitäten existirenden Stipendien (à ne pas recommander, inexact et rapidement fait).

Deutsche Literaturzeitung, n° 8 : HILGENFELD, Lib. de aleatoribus. — CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Lehrbuch der Religionsgesch. II (peu profond). — BARCHUDARIAN, Leibniz ein Vorgänger Herbarts (cp. *Revue*, 1889, n° 50). — MORF, Zur Biogr. Pestalozzis. — HUTH, Die Zeit des Kalidasa (essai très heureux). — Genethliacon Gottingense (17 études diverses en l'honneur du 150^e anniv. de la fondation de l'Univ. de Göttingue). — Orvar Odds Saga, p. p. BOER. — Provenz. Inedita aus Pariser Handschriften, p. p. APFEL (bon). — Von GUTSCHMID, Kleine Schriften, p. p. Rühl, I, zur Aegypt. u. zur Gesch. der griech. Chronographie (1^{er} vol. d'écrits qui vont révéler l'érudition gigantesque de l'auteur). — NAUROY, Les secrets des Bonaparte (cp. *Revue*, 1889, n° 129). — An. LEROY BEAULIEU, L'empire des tsars et les Russes, III. La religion (très remarquable, à la fois pénétrant et impartial). — Rembrandt als Erzähler, von einem Deutschen. — A. SCHNEIDER, Der Process des Rabirius betreff. verfassungswidrige Gewalttat. — M. SCHERRER, Das rhein. Recht u. die Reichs- = und Landesgesetzgebung, I.

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, n° 1 : BUCHHAUSEN, Die Bild. des german. Perfectstammes; Indog. Präsensbild. im German.; Die german. Endsilbenvokale u. ihre Vertretung im Gotischen, Altwestnord., Angelsächs. u. Althoch. (de bonnes connaissances, mais parfois contestable). — WÄCHTER, Mai u. Befflor (singulier mélange d'utile et d'inutile). — LOOS, Die Bedeut. des Fremdwortes für die Schule, eine method. Abhandl. — SPENGLER, Der verlorene Sohn im Drama des XVI Jahrh. (très soigné et épuise le sujet). — KNORTZ, Die deutschen Volkslieder u. Märchen (deux conférences superficielles). — SARRAZIN, Beowulf-Studien (de bonnes pensées, mais manqué). — TORRENT of Portyngale, p. p. ADAM (publication très recommandable). — JARNIK, Neuer vollst. Index zu Diez' etymol. Wörterbuch (cp. *Revue*, 1889, n° 33). — CARNOY, Les contes d'animaux dans les Romans du Renard (travail facile et qu'on ne peut guère recommander, car il porte un caractère peu scientifique). — BEAUDOUS, ein altfr. Roman des XIII Jahrh. Roberts von Blois, p. p. ULRICH (l'éditeur fera bien de consacrer une plus grande attention aux volumes suivants). — LENIENT, La comédie en France au XVIII^e siècle (fait avec goût et savoir). — GEHME, J.-J. Rousseau, sein Leben u. seine pädagog. Bedeut. (peu profond). — TROJEL, Middelalderens Elskovshoffer (travail sur les cours d'amour; plus de lecture et de savoir philologique que d'esprit scientifique). — VASCHALDE, Hist. des troubadours du Vivarais, du Gévaudan et du Dauphiné (sans valeur aucune). — La storia di Apollonio di Tiro, p. p. SALVIONI. — VANDRINER, Die Paduan. Mundart bei Ruzante. — ROBLES, Leyendas de José, hijo de Jacob y de Alexandro Magno. — La loi Gombette, p. p. V. SMITH, I, II, III. — WENDT, Encyclop. des franz. Unterrichts.

Theologische Literaturzeitung, n° 4 : VERNES, Précis d'hist. juive depuis les origines jusqu'à l'époque persane. (« Il suffirait de dire, pour juger l'ouvrage, qu'il veut prouver que toute la littérature de l'Ancien Testament est l'œuvre des écoles juives de Jérusalem de 400 à 200; mais ce serait s'en tirer à trop bon marché; quiconque ne sera pas convaincu par l'auteur, fera bien d'examiner les arguments de ce système conçu avec une pénétration et une clarté extraordinaires. ») — Josephi Flavii opera, p. p. NIESE, V (cp. *Revue*, n° 2). — Old-Latin biblical texts, III; Le palimps. de Fleury, p. p. S. BERGER; Stuttgartiana versionis sacram scripturarum latinae antehieronimianae fragm., p. p. RANKE; Codex S. Ceaddae latinus, p. p. SCRIVENER. — HARRIS, The rest of the works of Baruch, a Christian Apocalypse of the year 136. — NEUMANN, Der röm. Staat u. die allgem. Kirche bis auf Diocletian, I (travail distingué). — KESSLER, Madi, Forschungen über die manichäische Religion, ein Beitrag zur vergl. Religionsgesch. des Orients, I. Voruntersuch. u. Quellen (ouvrage utile par sa matière diverse, par de bonnes remarques, par de nombreux extraits qui, il est vrai, ne sont pas toujours cités à propos; devra être consulté avec précaution). — LEONHARD, Roms Vergangenheit u. Deutschlands Recht.

Magazin für die Litteratur des in-und Auslandes, n° 8 : VRCHLICKY, Pepina, übertr. von Edm. Grün. — XANTHIPUS, Giosue Carducci. — TELMANN, Neue Romane. — BRAUSEWEITER, Neue skandinavische Dramen. — ACHELIS, Aesthetische Fragen. — TOVOTE, Berliner Bühnenbrief.

ÉDUCATION EN FAMILLE

Répétitions, préparation aux examens, langues vivantes

M. ARNOULD ROGIER

Ancien professeur de rhétorique

82, rue Lauriston, Paris - Passy.

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT MUSICAL

Solfège, Harmonie, Fugue, Composition.

- BEETHOVEN. Etudes**, ou Traité d'harmonie et de composition, traduites de l'allemand et accompagnées de notes critique, d'une préface et de la biographie de Beethoven, par FÉRIS. Deux vol. in-8, ornés du portrait de Beethoven et du premier essai de l'*Adélaïde* en fac-similé. 2^e édition. Chaque volume 15 »
- FÉTIS (F.-J.). Manuel des principes de musique**, à l'usage des professeurs et des élèves. 2^e édition. In-8^o 3 »
- **Solfèges progressifs**, avec accompagnement de piano, précédés des principes de la musique. In-4^o En deux parties ; chaque 9 »
- **Traité d'accompagnement** de la partition sur le piano et l'orgue. In-4^o 10 »
- **Manuel des compositeurs**, directeurs de musique, chefs d'orchestre et de musique militaire, ou Traité méthodique de l'harmonie, des instruments, des voix, et tout ce qui est relatif à la composition, à la direction et à l'exécution de la musique. In-8^o 10 »
- **Traité du chant en chœur**, rédigé pour l'usage des directeurs d'écoles de musique, des chefs de chœurs d'églises, de théâtres, de concerts et des chefs d'institutions. In-4^o 12 »
- **Traité complet de la théorie et de la pratique de l'Harmonie**. Douzième édition, revue, corrigée et augmentée d'une préface philosophique et de notes. 1 vol. in-8^o 15 »
- **Traité du Contrepoint et de la Fugue**, nouvelle édition revue, corrigée et augmentée d'un grand nombre d'exemples. In-4^o 40 »
- RODOLPHE. Solfège**, nouvelle édition dans laquelle les leçons trop hautes ont été baissées. In-8^o 4 »
- TIRPENNE. Petit solfège**, composé spécialement pour les pensionnats. In-8^o 2 50
- **Solfège élémentaire**, avec accompagnement de piano. In-4^o 5 »

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

COLLECTION DE REPRODUCTIONS DE MANUSCRITS

PUBLIÉS EN PHOTOLITHOGRAPHIE

Par M. L. CLÉDAT

Professeur à la Faculté des lettres de Lyon

CLASSIQUES LATINS

- I. CATULLE. Manuscrit de Saint-Germain des Prés (Bibl. Nat. n° 14137), précédé d'une étude de M. Émile CHATELAIN. 1 vol. in-8..... 15 fr.

VIEUX PROVENÇAL

1. LE RITUEL DU NOUVEAU TESTAMENT PROVENÇAL DE LYON. 1 vol. in-8..... 3 fr.

PÉRIODIQUES

Bulletin critique, n° 5 : Ciceronis ad Quintum epistola prima, p. p. ANTOINE (cp. *Revue*, 1889, n° 9). — FLACH, Etudes crit. sur l'hist. du droit romain au moyen-âge. — LUCE, Jeanne d'Arc à Domremy (reconstitution précieuse). — VASCHALDE, Le Vivarais aux Etats-Généraux de 1789 (savantes recherches).

Revue historique, mars-avril 1890 : A. WADDINGTON, La France et les protestants allemands sous Charles IX et Henri III, Hubert Languet et Gaspard de Schomberg. — Fr. FUNCK-BRENTANO, La Bastille, d'après ses archives : II, La Bastille-hôpital. — FARGES, Le pouvoir temporel au début du pontificat de Grégoire XVI, d'après la corresp. offic. de Stendhal. — *Bulletin* : France : antiquité latine, II (Sal.-Reinach); moyen-âge (Molinier); hist. des religions, hist. de l'art et hist. littéraire (G. Monod). — *Comptes-rendus* : SOLTAU, Röm. Chronologie (revue complète de tous les problèmes débattus entre chronologistes, solutions habilement tenues à distance des extrêmes, et, dans cette moyenne, des idées neuves). — PRIBRAM, Beitrag zur Gesch. des Rheinbundes von 1658. — DE VOGÜÉ, Rem. sur l'Expos. du Centenaire.

Romania, janvier : P. MEYER, Des rapports de la poésie des trouvères avec celle des troubadours. — G. PARIS, Henri de Valenciennes. — WILMOTTE, Etudes de dialectologie wallonne (fin). — *Mélanges* : Philippe de Novare (G. P.); une rotruenge en quatrains (P. M.); l'auteur du Comte d'Anjou (G. P.); Le conte des Trois perroquets (Te Winkel); L'auteur du Contreblason de faulces amours (E. Picot). — *Comptes-rendus* : Recueil de mélanges philologiques offerts à M. G. Paris (ANDERSEN, quelques remarques sur l'amuïssement de l'r finale en français : rare finesse et don remarquable de combinaison; EUREN, Exemples de l'r adventice dans des mots français : utile relevé; GEIJER, Sur quelques cas de labialisation en français : intéressant et contient des remarques pénétrantes; MUNTHE, Observ. sur les composés espagnols du type aliabierito : judicieux et nourri de faits; et Romance de la tierra, chanson popul. astur. : curieux; NORDFELT, classific. des mss. des Enfances Vivien : système qui ne convainc pas; WAHLUND, Deux disc. sur la nation et la langue française de la fin du xvi^e siècle et du comm. du xix^e; VISING, Les débuts du style français : indications sommaires, mais justes et fines; WULFF, Un chapitre de phonétique andalouse : cp. *Revue*, 1890, n° 8). — DEL LUNGO, Dante ne'tempi di Dante (cp. *Revue*, 1889, n° 21). — BARTOLI, Delle opere di Dante, La Divina Commedia, parte II. — RUBIO, El renacimiento clasico en la literatura catalana; MENENDEZ PELAYO, Discurso. — Le Songe de Bernat Metge, p. p. GUARDIA.

Revue rétrospective, 1^{er} mars : Corresp. de Villenave et de miss Tasset, 1792. — Souvenirs de Pons de l'Hérault, 1814-1815. — La mort de Louise-Gabrielle de Savoie, reine d'Espagne, 1714. — Un épisode de la prison des d'Orléans à Marseille, 1793. — Un alarmiste, 1793. — Trousseau d'un écolier, 1702.

The Academy, n° 930 : LAW, An historical sketch of conflicts between Jesuits and Scholars in the reign of Elizabeth (« interesting and scholarly ») — WEDMORE, H. de Balzac (« admirable little monograph »). — HICKSON, A naturalist in North Celebes. — PATMORE, Principles in art, etc. — MITCHELL, English lands, letters and Kings, from Celt to Tudor (suite d'essais qui sont à lire). — Two foreign books on economics (FREILAND, Ein sociales Zukunftsbild; VALRAS, Elém. d'econ. polit. pure, 2^e ed.) — Prof. Lorimer (not. nécrol.) — John. Lovell. — Mary Fitton and « the dark lady » of Shakspeare's Sonnets. (Ch. Stopes.) — The date

of the Ruthwell Cross (Cook). — The Epistle to the Hebrews, Greek text with notes and essays, by WESTCOTT. (1^{er} art. — Letter from Egypt (Sayce).

The Athenaeum, n° 3253 : COLLINSON, Journal of H. M. S. Enterprise on the exped. in search of Sir John Franklin's ships by Behring Strait; CLUTTERBUCK, The skipper in Arctic seas. — The Century Dictionary, an Encyclopaedic Lexicon of the English language, prepared under the superint. of W. D. WHITNEY, 6 volumes. Vol. I, A.-Cono. — The Fables of Aesop, as first printed by William Caxton in 1484, with those of Avian, Alfonso and Poggio, now again ed. and induced by J. JACOB, 2 vols. (Le premier volume, sur l'hist. des fables d'Esop, mérite d'être bien accueilli des amis du folklore). — LIPPMANN, The art of wood-engraving in Italy in the fifteenth century. (2^e art. sur ce livre curieux et intéressant dont l'auteur fait preuve d'une critique saine et pénétrante).

Deutsche Literaturzeitung, n° 9 : Die Loci communes Melanchthons, p. p. KOLDE. — HÖFFDING, Ethik. — Shakspeare-Primer, p. p. BRODER CARSTENS (n'a pas dépassé le recueil semblable de Bandow). — A. SOGIN, Arab. Grammatik, 2^e Aufl. (très utile). — STEPHAN, De Herodiani technici dialectologia (bon). — STEPHANI, De Martiale verborum novatore (fait avec grand soin). — FREYBE, Luther in Sprache u. Dichtung (étude populaire contre laquelle la science doit énergiquement protester). — Regulae cancellariae apostolicae, Die päbstl. Kanzleiregeln von Johannes XXII bis Nicolaus V, p. p. OTTENTHAL. — BIRCK, Erzbischof Dietrich von Moers und Pabst Eugen IV. — A. STERN, Das Leben Mirabeaus (travail fait avec beaucoup de soin, de méthode et de sûreté, fort instructif et sans prévention). — Schmidels Reise nach Südamerika 1534-1554, nach der Münchener Handschrift p. p. LANGMANTEL. — TOMAN, Studien über Jan van Scorel, dem Meister vom Tode Mariä.

— N° 10 : KOETSCHAU, Die Textüberliefer. der Bücher des Origene gegen Celsus (travail fait avec soin et habileté). — BACHER, Aus der Schrifterkl. des Abulwalid Merwan Ibn Ganah. — ROSSBACH, u. WESTPHAL, Theorie der mus. Künste der Hellenen, 3^e ed. III, 2, Spec. griech. Metrik bearb. von ROSSBACH (maintient son rang pour longtemps encore). — BELLERMANN, Schillers Dramen, I (sensé). — R. BAUER, Die subject. Wend. in den franz. Karlsepen (intéressant pour la technique de l'anc. épopée française). — RAPHAEL, Die Sprache der Proverbia, quae dicuntur super natura feminarum (soigné, sans rien de nouveau). — MATZAT, Römische Zeitrechn. 219-1. (méritoire). — LOTHEISSEN, Zur Culturgesch. Frankreichs im XVII u. XVIII Jahrh. (raisonnable). — Amtl. Samml. der Akten aus der Zeit der Helvet. Republik, 1798-1803, II. — BÜTTNER, Reisen im Kongolande. — REISCH, Griech. Weihgeschenke (cp *Revue*, n° 4). — EXNER, Die franz. Armee in Krieg. u. Frieden. — Coppée, Gesch. in Prosa, deutsch von BURGER u. NATHER (superficiel et plein de contre-sens).

Deutsche Rundschau, mars : RÜMELIN, Ueber den Zufall. — H. CONRAD, Ernst von Wildenbruch als Dramatiker (fin). — F. X. KRAUS, Frauenarbeit in der Archäologie. — EGELHAAF, Die Denkwürdigkeiten des Herzogs von Sachsen-Coburg-Gotha. — Die Berliner Märzlage 1848, ein Brief Graf Rudolf's von Stillfried Alcantara, p. p. KÜGLER. — RÖDENBERG, Fr. Dingelstedt, Blätter aus seinem Nachlass, mit Randbemerkungen, VI. Der kosmopolitische Nachtwächter und Geheime Rath, II. Stuttgart, 1843-1851. — Th. KRAUSE, Aus dem Berliner Musikleben. — H. GRIMM, Moritz Carriere et Die Bildsäule Walther's von der Vogelweide in Bozen. — Erklärung, das Vaticanische Archiv betreffend, von K. SCHOTTMÜLLER.

PH. MAQUET, et C^{ie}, Éditeurs de musique, 103, rue Richelieu, Paris.

ANCIENNE MAISON BRANDUS

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT MUSICAL

Méthodes de Chant.

- KASTNER (G.). Méthode élémentaire de chant, suivie d'exercices à une et à plusieurs voix, et de six morceaux à quatre parties. In-8°. 3 »
- PANOFKA (H.). L'Art de chanter, théorie et pratique, suivi du Vade-mecum du chanteur et de vingt-quatre vocalises. In-4°. Pour soprano, mezzo-soprano ou ténor. 14 »
- Pour contralto, baryton ou basse. 14 »
- Abécédaire vocal, méthode préparatoire de chant, pour apprendre à émettre et à poser la voix. In-8°. 3 »
- Le même, en espagnol. In-8°. 4 »

Méthodes de Piano.

- KASTNER (G.). Méthode élémentaire. In-8°. 3 »
- MOSCHELÈS et FÉTIS. Méthode des méthodes de piano, basée sur l'analyse des meilleures méthodes depuis Ph.-Em. BACH jusqu'à KALKBRENNER, et sur la comparaison des divers systèmes d'exécution et de doigté de quelques virtuoses modernes. In-4°. Première partie (théorique). 9 »
- Deuxième partie, contenant dix-huit études de perfectionnement, composées expressément pour cette méthode par BENEDICT, CHOPIN, DOEBLER, STEPHEN HELLER, HENSELT, LISZT, MENDELSSOHN, MÉRAUX, MOSCHELÈS, ROSENHAIN, THALBERG et ED. WOLFF. 6 »
- ZIMMERMANN (J.). Méthode élémentaire, nouvelle édition refondue par MARC BURTY (GEORGES BULL); précédée d'un exposé des principes de la musique sur un plan nouveau et d'une clarté parfaite; contenant les règles principales du doigté, toutes les gammes, des exercices combinés avec son, un vocabulaire des termes de la musique, de nombreux morceaux recueillis et progressifs sur les motifs favoris des chefs-d'œuvres lyriques (MEYERBEER, AUBER, ROSSINI, AD. ADAM, FLÓTOW, MAILLART, etc.), et rédigée dans le but de faciliter la tâche du professeur et au besoin de le remplacer. In-4°. 4 »

Méthodes d'instruments divers.

- Basson. Méthode complète, par WILLENT-BORDOGNI. In-4°. 12 »
- Clarinette. Méthode élémentaire, par KASTNER. In-8°. 3 »
- Petite méthode, par LEROY. In-8° oblong. 1 50
- Cor. Grande méthode par GALLAY, revue et augmentée par LICHTLÉ. In-4°. 12 »
- Méthode élémentaire, par KASTNER. In-8°. 3 »
- Cornet à pistons. Méthode complète de cornet ou de saxhorn, par ARBAN et FESSY. In-4°. 6 »
- Grande méthode, par GUICHARD. In-4°. 5 »
- Petite méthode, extraite de la précédente, par GUICHARD. In-8°. 4 »
- Méthode élémentaire, par KASTNER. In-8°. 3 »
- Flageolet. Méthode élémentaire, par KASTNER. In-8°. 3 »
- Flûte. Méthode élémentaire, par KASTNER. In-8°. 3 »
- Petite méthode par LEROY. In-8 oblong. 1 50
- Harmonium. Grande méthode, par Fréd. BRISSON. In-4°. 9 »
- Méthode complète, par FESSY. In-4°. 7 »
- Hautbois. Méthode élémentaire, par KASTNER. In-8°. 3 »
- Orgue (à tuyaux). Manuel, par FESSY. In-4°. 3 »
- Saxhorn. Méthode complète de saxhorn ou de cornet, par ARBAN et FESSY. In-4°. 6 »
- Méthode complète de saxhorn et saxotrumba, par SAX. In-4°. 9 »
- Saxophone. Méthode complète, par KASTNER. In-4°. 10 »
- Timbales. Méthode complète, par KASTNER. In-8°. 4 »
- Trombone. Méthode complète, par DIETZ. In-4°. 8 »
- Méthode complète, par VORARON. In-4°. 6 »
- Méthode élémentaire, par KASTNER. In-8°. 3 »
- Trompette. Méthode complète, par KRÜSSER. In-4°. 9 »
- Violon. Ecole du violon, grande méthode complète, par GUICHARD. In-4°. 9 »
- Petite méthode extraite de la précédente, par GUICHARD. In-8°. 4 »
- Petite méthode, par LEROY. In-8° oblong. 1 50
- Méthode élémentaire, par KASTNER. In-8°. 3 »
- Violoncelle. Méthode élémentaire, par KASTNER. In-8°. 3 »

N° 12

REVUE

D'HISTOIRE

RE

Dissemination

P.

Un an, Paris, 20 fr. —

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉD

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASI

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28)

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer
franco par la poste (et non par commissionnaire),
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

HISTOIRE DE LOUIS XII, par M. DE

LA CLAVIÈRE. 1^{re} partie. Louis d'Orléans. Tome
Chacun.....

DE LA LANGUE ET
INDIGÈNES AU YU;

VIAL, missionnaire apostolique. T. 1^{er}

RECHERCHES SUR LES TREMBLE-
MENTS DE TERRE, par Jules Girard. In-18, illus-

tré..... 3 50

PÉRIODIQUES

Revue de l'art chrétien, janvier : DE ROSSI, Cloches avec inscription dédicatoire, du VIII^e ou IX^e siècle, trouvée à Canino. — AN. DE MONTAIGLON, De quelques inscriptions en vers, I. — DIDELOR, Etudes d'anaglyptique sacrée, II. — MGR DEHAISNES, L'art à Amiens vers la fin du moyen âge dans ses rapports avec l'école flamande primitive, II. — MGR. BARBIER DE MONTAULT, Le tableau de dévotion de la collection de Piolant, à Poitiers, I. — HELBIG, Le mariage mystique de sainte Catherine, peinture de M. Anthony; Restauration des églises dans le N. de l'Allemagne et ailleurs. — MGR. BARBIER DE MONTAULT, Revue des inventaires.

The Academy, n° 931 : SIR CHARLES DILKE, Problems of Greater Britain. — STOWE, Life of Harriet Beecher Stowe. — BINGHAM, The marriages of the Bourbons. — CASTELLANI, La stampa in Venezia (cp. n° présent de la *Revue*). — DELITZSCH (not. nécrol.) — An unknown ms. of Dante in the Bodleian (Moore). — The date of the Rathwell Cross (Browne). — Mrs Mary Fitton and Shakspeare's sonnets (Tyler). — Winter darkness in Iceland. — MIVART, The origin of human reason. — Madhava and Sayana (Peterson). — DEHAISNES, La vie et l'œuvre de Jean Bellegambe. — The Ajax of Sophocles at St. Andrews.

The Athenaeum, n° 3254 : PALGRAVE, O. Cromwell, the protector, an appreciation based on contemporary evidence (selon l'auteur, Cromwell ne reculait devant aucun crime pour arriver au trône et y établir sa famille). — NEILSON, Trial by combat. — The source of « The ancient mariner » (Taylor). — The fables of Kùstios (Neubruer). — The oldest regimental record. — DELITZSCH (not. nécrol.) — EVANS, The Horsemen of Tarentum, a contribution towards the numismatic history of Great Greece — SWINBURNE, A study of Ben Jonson (1^{er} art.).

Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde, XV, 2 : GUNDLACH, Der Streit der Bistümer Arles u. Vienne um den Primatus Galliarum III, fin et appendices. — KURZE, Handschriftl. Ueberliefer. u. Quellen der Chronik Reginos u. seines Fortsetzers. — L. von HEINEMANN, Die älteste Translatio des heil. Dionysius. — KEHR, Die Purpururkunde Konrad III für Corvei. — *Miscellen* : WEILAND, Handschriften der vormal. kön. Handbibliothek zu Stuttgart. — SACRUT, Zu Petrus de Ebulo. — WEILAND, Verse auf Kaiser Friedrich, I. — WERNER, Latein. Ged. des XII Jahrh. — FRIEDLAENDER, Eine ungedr. Urkunde Konrad IV. — L. M. HARTMANN, Zur Chronologie der Briefe Gregors I. — ALTMANN, Bruchstücke aus dem Liber Cancellariae Apostolicae. — Nachrichten.

Zeitschrift für romanische Philologie, 1889, XIII, 3-4 : EGGERT, Entwickel. der normand. Mundart in Depart. de la Manche u. auf den Inseln Guernesey u. Jersey. — BEHRENS, Etymologisches. — LANG, Tradições populares açorianas. — BONNIER, Etude critique des chartes de Douai, 1203-1275. — SCHUCHARDT, Beitr. zur Kenntniss des kreolischen Romanisch. — *Vermischtes* : SCHUCHARDT, Roman. Etymol. — FOERSTER, Volantiers. — GRÖBER, Franz. f. aus -d-. — TOBLER, — Port. cortyes, meliana. — *Besprechungen* : GIOV. SERCAMBI, nov. ined., p. p. RENIER. STIMMING, Ueber den provenz. Girart von Rossillon. — MALMIGNATI, Il Tasso a Padova. — EBERT, Allgem. Gesch. der Liter. des Mittelalters im Abendlande. — Il Propugnatore; Archiv für das Studium der neueren Sprachen; Giorn. stor. della letter. ital.; Romania.

Deutsche Literaturzeitung, n° 11 : BONWETSCH u. SEEBERG, Thomaeus Dogmengesch. II, 2. — REUSCH, Index librorum prohibitorum von Parma. — SALEMANN u. SHUKOVSKI, Persische Grammatik; WAHRMUND,

p. p. PEPPMÜLLER (très long art. de Crusius; Bergk apparaît ici, avec ses brillantes qualités et ses graves faiblesses).

Magazin für die Literatur des In- und Auslandes, n° 9 : WRCHLICKY, Pepina, übertr. von Grün. — CARDUCCI, Hymnus an den Satan, übertr. von Wilm. — MÜNZ, Das Märchen von Iwan dem Narren — von KRAJEWSKA, Zwei neue Romane. — WITTICH, Franz. Kinderlieder. — E. G. preuss. Gesch. von W. PIERSON. — NITZSCHMANN, Silva rerum. — TOVOTE, Berliner Bühnenbrief.

N° 10 : VRCHLICKY, Pepina, Nouvelle, übertr. von GRÜN (fin). — SCHATTEENTHAL, Aus der magyar. Lyrik, Uebertr. nach Jakob u. Prem). — BERGHAUS, Degeneration der Rasse in Frankreich. — DRESDNER, Fr. Spielhagens Lebenserinnerungen. — XANTHIPPOS, zu Fritz-Reuter Literatur. — GROTH, zur Geschichtsliteratur Frankreichs. — KABERLIN, Die Freie Bühne, VI. — TOVOTE, Berliner Bühnenbrief.

Theologische Literaturzeitung, n° 5 : Hagenbach's Encycl. u. Method. der theol. Wissensch. 12° ed., p. p. REISCHLE. — LÖBER, Die gesch. Ergebn. der Bibelkritik u. das von uns verkündete Gotteswort; JOHANSSON, Die heilige Schrift u. die negative Kritik. — Vorträge der theolog. Konferenz zu Giessen, 20 Juni 1889. — The Psalms in Greek according to the Septuagint, p. p. SWETE. — RENAN, hist. du peuple d'Israel, II (très supérieur au premier volume). — HANNION, Le sens du verset 7°, Gen. IV. — MARTI, Der Prophet Jeremia von Anatot. — SCHAFF, a companion to the Greek Testament and the English version. — WILPERT, Principienfragen der christl. Archäologie; SCHULTZE, Die altchristl. Bildwerke u. die wissensch. Forschung. — AMIAUD, La légende syriaque de saint Alexis, l'homme de Dieu (recherches solides et utiles).

GUIDES BAEDERKER

NOUVELLES ÉDITIONS FRANÇAISES

Le Nord de la France jusqu'à la Loire.....	7 50
Le Centre de la France	6 25
Le Midi de la France et la Corse	10 »
Italie septentrionale jusqu'à Livourne, Florence et Ravenne.....	7 50
Italie centrale et Rome	7 50

Avec nombreuses cartes, plans de villes, panoramas, etc.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

SOUS PRESSE

Catalogue de livres provenant de la Bibliothèque de M. Félix Derenèmesnil, chef honoraire des travaux à l'Imprimerie Nationale.

Catalogue des livres composant la Bibliothèque de M. Pavet de Courteille, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, etc.

VENTES PUBLIQUES EN MAI

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS DU MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

COLLECTION DE VOLUMES IN-18 JÉSUS A 3 FR. 50

I

Les Moines égyptiens. I. Histoire de Schnoudi, par E. AMÉLINEAU. In-18, avec un portrait..... 3 fr. 50

II

Précis de l'Histoire des Religions de l'Inde, par L. DE MILLOUÉ. Illustré de 20 dessins hors texte, in-18. 3 fr. 50

PÉRIODIQUES

Bulletin critique, n° 6 : RESCH, *Agrapha, Aussercanonische Evangelienfragmente*. — APPLETON, *Hist. de la propriété prétorienne et de l'action publicienne (œuvre capitale où abondent théories neuves et aperçus originaux)*. — GUYAU, *La morale, l'art et la religion et Education et hérédité*. — Rec. des instr. données aux ambass. de France, Bavière, Palatinat, Deux-Ponts (intéressant). — QUELLIEN, *Chansons et danses des Bretons* (« un des livres, trop rares, qui font le mieux comprendre l'intérêt de la poésie populaire ». Cp. *Revue*, 1889, nos 17 et 18).

La Révolution française, 14 mars : Société de l'histoire de la Révolution, rapport du secrétaire général. — SOUQUET, Pierre Bayle libre penseur et politique (suite et fin). — AULARD, *La diplomatie du premier Comité de salut public, Hollande, Prusse, Autriche, Piémont, Espagne*. — VIGNIER, *L'affaire de Castelnau-Montratier*. — Chronique et bibliographie : Discours de M. Colfavru; ROBERT et COUGNY, *Dictionnaire des parlementaires* (notes très instructives de M. Kuscinski qui rectifient des erreurs). — WALLON, *Les représentants du peuple en mission, III et IV* (cp. *Revue*, n° 5 et le n° prochain). — G. FEUGÈRE, *La Révolution française et la critique contemporaine* (hâtif, superficiel, inutile). — DE PRESSENSÉ, *L'Eglise et la Révolution française*, 3^e édit. (livre, non d'histoire, mais de doctrine, et d'une doctrine noble et libérale).

The Academy, n° 932 : O. BROWNING, *Life of Georges Eliot*. — L. LEGER, *A history of Austro Hungary from the earliest time to the year 1889*, translated by Mrs HILL, with a preface by FREEMAN (ouvrage très utile, conçu sur un plan original, d'ailleurs traduit avec grand soin). — Mrs SMEDES, *A southern planter*. — G. FREYTAG, *The Crown Prince and the German Imperial Crown*, transl. by DUNCAN. — LEBARQ, *Hist. crit. de la prédic. de Bossuet* (cp. *Revue*, n° 11). — Some books on the colonies : HEILPRIOR, *The Bermuda islands*; BELL, *Obeah*; BULKLEY, *The lesser Antilles*; Paton, *missionary to the New Hebrides*. — The orthography of the Ormulum (Napier). — Cock (Murray). — The invention of printing (Hessels). — Early contact between Celts and Slavs (Krebs). — The University of Tomsk (Alexandrenko). — The epistle to the Hebrews, the Greek text with notes and essays, by WESTCOTT (2^e art.). — Madhava and Sayana (Bendall).

The Athenaeum, n° 3255 : Corresp. between Pitt and Charles duke of Rutland. — Ivor JAMES, *The source of the Ancient Mariner*. — SALMONÉ, *An Arabic-English Dictionary on a new system*, 2 volumes (fait avec grand soin et témoigne de recherches pénibles et minutieuses; le système adopté est-il pratique pour les commençants?). — Miss BRADLEY, *Life of the Lady Arabella Stuart*. — The fables of Kybises (Jacobs). — Thomas Guy as a publisher (Bettany). — Unpublished verses of by Coleridge. — Bronze shields (Peacock). — Notes from Cyprus (Tubes).

Literarisches Centralblatt, n° 10 : FRIEDRICHSON, *Gesch. der Schiffahrt, Bilder aus dem Seewesen* (mauvais : style enflé jusqu'à être comique, illustrations faibles). — Kartenskizze der alten Welt und Zeittafel von 1500 vor Christus bis 1492 nach Christus (incorrect à tous égards). — HENNE AM RHYN, *Die Freimaurer, deren Ursprung, Geschichte, Verfassung, Religion u. Politik* (petit écrit apologétique). — Resolutien genomen by de vroedschap van Utrecht, betreffende de illustre school en de Academie in hare stad van de jaren 1632-1693, p. p. WIJNNE. — Erinner. aus dem Leben des Feldmarschalls Hermann von Boyen, p. p. NIPPOLD II (intéressant). — Von HÖRMANN, *Die Jahreszeiten in den Alpen*. — BUGGE, *Beitr. zur etymolog. Erleuter. der armen. Sprache* (très instructif et neuf). — FÜGNER, *Lexicon Livianum, partim ex Hil-*

debrandi schedis, I (recueil qui prom. d'être complet). — CAGNAT, L'année épigraphique, revue des public. relat. à l'antiqu. rom. 1888 (Recueil très utile). — CAPRICH, Bag. tit. livre recommandable). — SHAKSPEARE, Hamlet, trad. par F. EYLLAS (trad. en grec moderne). — RIEGL, Die mittelalterliche Kalend. rillustration, ihr Ursprung u. ihre Entwickel. bis zur vollständigen Apbild. der Typen im XI Jahrh. (recherches solides, menées avec soin, intéressantes par leur sujet et riches en résultats). — DESOIR, K. Ph. Moritz als Aesthetiker (petite étude soignée). — CASTELLANI, L'origine tedesca e olandese dell'invenz. della stampa; La stampa in Venezia (cp. *Revue*, n° 12).

— N° 11 : WUNDT, System der Philosophie. — KIEPERT, Wandkarte von Alt-Gallien u. der Reiche der Perser u. Macedonier. — RICHTER u. KOHL, Annalen des deutschen Reiches im Zeitalter der Ottonen u. Salier, I (cp. *Revue*, n° 12). — TREITSCHKE, Deutsche Geschichte im XIX Jahrhundert, IV. bis zum Tode König Friedrich I. helms III. (Beaucoup de matériaux mis habilement en œuvre). — ERNST II von Sachsen Coburg Gotha, Aus meinem Leben u. aus mein. Zeit. (Toujours riche en communications intéressantes et instructives). — OSTROGORSKI, De l'organisation des partis politiques aux États-Unis. — W. GEIGER, Elementarbuch der Sanskritsprache. (Réunit les mérites de Stenzler et de Bühler). — Catal. codicum graecorum in bibl. Vratislav. — Marcelli de medicamentis liber, p. p. HELMRICH. (Travail fait avec soin.) — MINOR, Schiller, sein Leben u. seine Werke, I; RICH, Fr. Schiller, Gesch. seines Lebens u. Charakteristik seiner Werke, 1-2 Liefer. (Le 1^{er} vol. de Minor et la 2^e livr. de Weltrich sont arrivés au même point; le point de vue est plutôt esthétique chez Minor, et critique chez Weltrich.) — KNIGHT, Wordsworthiana; Wordsworth, Complete poetical works, The recluse; select. from Wordsworth, p. p. GEORGE. — BUGGE, Studien über die Entstehung der nord. Götter u. Heldensagen. (Renferme une foule de remarques fines qui rendent ce livre indispensable à quiconque s'occupe des mythes et de la poésie du nord; mais on ne peut approuver le résultat en son ensemble.)

N° 12 : NIPPOLD, Karl von Hase. — JODL, Gesch. der Ethik in der neueren Philosophie, II, Kant u. die Ethik im XIX Jahrh. — GUTTMANN, Die Philos. des Salomo ibn Gabirol. (Avicbron.) dargest. u. erläutert (recommandable). — Alfr. von Gutschmid's Kleine Schriften, hrsg. von RÜHL, I, Schriften zur Aegyptol. u. Gesch. der griech. Chronographie. — Liber fundationis episcopatus Vratislaviensis, p. p. MARCKGRAF u. SCHULTE. — JACCARD, L'église française de Zurich, une page de l'histoire du grand refuge. (Très important pour l'hist. du protestantisme français.) — KENNAN, Sibirien, deutsch von KIRCHNER. — SCHMITT, Ueber den Ursprung des Substantivsatzes mit Relativpartikeln im griechischen (soigné). — HÖLZER, Beiträge zu einer Theorie der latein. Semasiologie. (L'auteur a des idées, mais sa pensée est indisciplinée et souvent obscure, aussi n'est-il pas arrivé à un clair résultat.) — Sir Philipp Sidney, Astrophel and Stella u. Defence of poesie, p. p. FLÜGEL (édition aussi parfaite qu'on peut le souhaiter). — Fr. Schlegel's Briefe an seinen Bruder August Wilhelm, p. p. WALZEL (recueil de matériaux précieux et fort bien annotés). — SOGIN, Ausführl. Lehrb. der vereinf. Stenographie. — C. SCHUCHARDT, Schliemann's Ausgrab. in Troja, Tyrins, Mykenae, Orchomenos, Ithaka, im Lichte der heut. Wissensch. dargestellt (très instructif et suggestif). — MÜLLER-WALDE, Leonardo da Vinci, Lebensskizze u. Forsch. über sein Verhältniss zur florentiner Kunst u. zu Rafael. — HÖRSCHELMANN, Culturgesch. Cicerone für Italien-Reisende, II. Das Zeitalter der Hoch-Renaissance in Italien.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

LA FONTAINE (J. de)

ŒUVRES

Nouvelle édition, revue sur les autographes et sur les plus anciennes impressions, augmentée de variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, de fac-similés, par M. Henri REGNIER.

Ce volume comprend : Contes et Nouvelles. Poèmes.

Mise en vente du tome VI.

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

EN VENTE :

TOME I : Avertissement. — Notice biographique. — A Monseigneur le Dauphin. — Préface — La vie d'Ésope le Phrygien. — A Monseigneur le Dauphin. — Fables (livres I à V).

TOME II : Avertissement. — Fables (livres VI à IX). — Appendice.

TOME III : Fables (livres X à XII). — Appendice.

TOME IV et V : Contes et nouvelles.

Chaque volume in-8° broché, 7 fr. 50.

(Collection des grands écrivains de la France.)

BARINE (Arvède)

PRINCESSES ET GRANDES DAMES

Marie Mancini. — La reine Christine. — Une princesse arabe.

La duchesse du Maine. — La margrave de Bayreuth.

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

PORTRAITS DE FEMMES. Madame Carlyle. — George Eliot. — Une détraquée. — Un couvent de femmes en Italie au xvi^e siècle. — Psychologie d'une sainte.

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

ESSAIS ET FANTAISIES. 1 vol. in-16, broché..... 3 fr. 50

FRANCK (Ad.)

Membre de l'Institut, professeur honoraire au collège de France.

NOUVEAUX ESSAIS DE CRITIQUE PHILOSOPHIQUE

Un volume in-16 broché..... 3 fr. 50

Victor Cousin. — Le nouveau spiritualisme. — L'irrégion de l'avenir. — Les principes de la morale. — Les principes du droit. — Études familières de psychologie et de morale. — Le gnosticisme égyptien. — La philosophie ancienne. — Hugues de Saint-Victor. — La philosophie religieuse en Angleterre.

(Bibliothèque variée, 1^{re} série.)

ROCHEBLAVE (Samuel)

Professeur au lycée Louis-le-Grand, docteur ès lettres.

ESSAI SUR LE COMTE DE CAYLUS

L'HOMME — L'ARTISTE — L'ANTIQUAIRE

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

HAVET (Louis)

Professeur au collège de France.

LA SIMPLIFICATION DE L'ORTHOGRAPHE

Brochure in-16..... 1 fr.

Le Puy. imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 14

Vingt-quatrième année

7 avril 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER
BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

I

NOTICE SUR LA CARTE DE L'OGOOUÉ

PAR E. CAT

Un volume in-8, avec carte..... 3 fr.

II

HISTOIRE DU PATRIARCHE COPTE ISAAC

Etude critique, texte copte et traduction

par E. AMÉLINEAU.

Un volume in-8..... 5 fr.

PÉRIODIQUES

Revue des Etudes grecques, n° 8. — Documents administratifs. — Discours prononcé par M. CROISSET aux obsèques du marquis de Queux de Saint-Hilaire. — DARESTE, Du droit de repréailles, principalement chez les anciens Grecs. — WEIL, Observations sur les fragments d'Euripide. — COSTOMIRIS, Les écrits inédits des anciens médecins grecs. — *Notes et Documents* : TH. REINACH, Noms méconnus : Babyrtas. — RUELLE, Note additionnelle sur le chant des sept voyelles grecques. — *Variétés* : S. REINACH, Lettre inédite de Bœckh à Raoul Rochette, au sujet de la peinture murale chez les anciens. — Chronique : Bulletin archéologique (T. R.); Bulletin épigraphique (B. Haussoullier). — Bibliographie annuelle des études grecques par RUELLE.

Revue de Belgique, 3^e livr.; 15 mars : THIRY, La publication de l'enfance (fin). — PERGAMENI, Rabelais d'après un livre récent (d'après le livre de Paul Stapfer qui est « un véritable modèle de ce que doit être la critique littéraire »). — SCHOENFELD, L'Espagne arabe. — *Essais et Notices* : SMITH et NASH, The story of the dockers' strike; Bibl. de l'Ecole des Hautes-Etudes, section des sciences religieuses (cp. *Revue*, 1889, n° 45). — Univ. de Liège, Soc. d'hist. et de géogr., fasc. I (cp. *Revue*, 1889, n° 10, p. 199).

The Babylonian and Oriental Record, fasc. 3 : TERRIEN DE LACOUPERIE, The deluge tradition and its remains in ancient China et The etymology of Ketchup. — De HARLEZ, The origin and nature of the pehlevi et A Buddhist repertory. — BOSCAWEN, Notes on some Babylonian tablets. — BONAVIA, Did the Assyrians know the sexes of date palms? No. — PINCHES, Ammatum (with letter by Rev. O. C. Whitehouse).

The Academy, n° 933 : SHAW, Fabian Essays in socialism. — DICKSON a. EDMOND, Annals of Scottish printing. — BIGGAR, Canada, a memorial volume. — Some histor. books : Stanley LANE-POOLE; The Barbary Corsars (intéressant et peu connu); FERGUSON, Carlisle; Horace Walpole's letters, p. p. YONGE. — Thomas Rowley (Skeat). — A speech attributed to Oliver Cromwell (Firth). — A legend of Abraham (Stokes). — An old Italian playbill (Mercer). — The Yenissei inscriptions (Brown). — CAGNAT, Cours d'épigr. lat.; L'année épigr. 1888 (le Cours d'épigr. lat. est excellent, « a thoroughly scholarly work » et devrait être traduit en anglais; L'année épigr. est très utile).

The Athenaeum, n° 3256 : BRIDGETT and KNOX, The true story of the catholic hierarchy deposed by queen Elizabeth, with fuller memoirs of the last two survivors. — BARING GOULD, Old country life. — Tavernier, Travels in India, transl. (cp. un prochain art. de la *Revue*). — The source of « The Ancient Mariner ». — The supposed uncial codex of the N. T. (Bliss). — The Oriental Congress. — The discoveries at Lycosura (Waldstein). — SWINBURNE, A study of Ben Jonson (2^e art. sur cette chose fort remarquable, œuvre à la fois solide et éloquente).

Literarisches Centralblatt, n° 13 : BACHER, Aus der Schriffterkl. des Abu-walid Mervan ibn Ganah. — O. RITSCHL, Schleiermacher's Stell. zum Christ. — Lettres de Gerbert, p. p. J. HAVET (excellent; cp. *Revue*, 1889, n° 41). — FOURNIER, Eine aml. Handlungsreise nach Italien 1754 (cp. *Revue*, 1889, n° 3). — Schulthess' europ. Geschichtskal. — DE LA GRASSERIE, Etudes de gramm. comparée (instructif et sera le bienvenu malgré de nombreuses négligences et inexactitudes). — Le livre des parterres fleuris, p. p. METZGER (travail soigné). — O. SCHRAEDER, Sprachvergl. u. Urgesch., 2^e édit. (a gagné en valeur à tous égards, détails nouveaux et intéressants en grand nombre). — CALAND, Ueber Todtenverbrennung bei einigen der indogerm. Völker (très important).

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 5 : Atlas vorgeschichtlicher Befestigungen in Niedersachsen, bearbeitet von OPPERMAN. — LAMPRECHT, Skizzen zur rheinischen Geschichte (cp. *Revue*, 1888, n° 38). — Catalogus codicum graecorum in bibliotheca urbana Vratislaviensi.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 11 : Zu Hyperides Euxenippe, XL VII, 7 (Pantazidis). — Die aelteste vollständige Hs. des Lucan (Franken. — *Programme* : OERTEL, Ist die Sprachw. ein Zweig der Naturwissenschaft?; GROSSE, Beitr. zur Syntax des griech. Mediums u. Passivums. — PATRICK, The fragm. of Heraklitus on Nature, translated from the Greek text of Bywater. — Anabase, p. p. Krüger, 7^e Aufl., p. p. PÖCKEL — Horatius, Orelli, ed. IV, vol. II, satirae, epist., lexica, p. p. MEWES (s'efforce de rendre le livre aussi utile que possible). — Le Puniche di Silio, trad. di OCCIONI (2^e édit. revue et corrigée de cette traduction si honorablement connue). — M. MÜLLER, De Apollinaris Sidonii latinitate (soigné et utile). — Von HELLWALD, Haus und Hof in ihrer Entwickl. mit Bezug auf die Wohnsitten der Völker (l'auteur a eu tort de se hasarder sur ce domaine; son livre n'a de valeur que sur le domaine géographique et ethnographique). — THRAEMER, Pergamos, Untersuch. über die Frühgesch. Kleinasiens u. Griechenlands (important et à lire). — O. HOFFMANN, Eine Neugestalt. des griech. Unterrichtes, bes des Elementarunterrichts.

— N° 12 : Zum Recht von Gortyn (Ludwich). — W. v. CHRIST, Der Aetna in der griech. Poesie et Zur Chronologie pindarischer Siegesgesänge. — Pindare, édit. en cinq volumes, p. p. CLEANTHOS, en grec (n'a aucune valeur). — A commentary on Catullus, p. p. ELLIS, 2^e édit. (singulier mélange de bon et de mauvais). — MATZAT, Röm. Zeittafeln für die Jahre 219 bis 1 vor Chr. (art. de Holzapfel qui juge le livre manqué). — J. JUNG, Geographie von Italien u. den röm. Provinzen (court, mais solidement étudié). — ΖΕΚΙΔΗΣ, Ἀεξικὸν πάντων τῶν ῥημάτων τῆς Ἀττικῆς διαλέκτου (très bon recueil, mais pourquoi l'auteur ignore-t-il de propos délibéré les travaux de ses devanciers, Veitch, par exemple?).

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, n° 2 : LAUCHERT, Gesch. des Physiologus (cp. *Revue*, 1880, n° 24). — DAHLERUP, Physiologus i to islandske arbejder. — JANNSEN, Gesamtindex zu Kluges etymol. Wörterbuch der deutschen Sprache (cp. *Revue*, 1889, n° 52, p. 518). — GELBHAUS, Ueber Stoffe altdentscher Poesie (comparaisons avec les récits juifs). — REIFFERSCHIED, Ueber die Windeckhandschriften in Zürich. — DUNGER, Die Sprachreinigung u. ihre Gegner; SARRAZIN, Beitr. zur Fremdwortfrage; ARNDT, Gegen die Fremdwörter in der Schulsprache; BLASENDORFF, Verdeutschungswörterbuch für Schule u. Haus. — CYNNEWULF, Elene, p. p. ZUPITZA, 3^e édit.; ZUPITZA, Alt- und mittlenglisches Uebungsbuch (deux très bonnes publications). — KÖNIG, Der Vers in Shakespeare's Dramen : PRICE, The construction and types of Shakespeare's verse as seen in the Othello. — RABBINOWICZ, Gramm. de la langue française, 2^e édit. (cp. *Revue*, 1889, n° 32). — PASSY, Les sons du français, leur formation, combinaison, représentation (cp. *Revue*, 1889, n° 43). — GROENE, C vor A im französischen (bien fait). — J. LANGE, Heinrichs des Gleissners Reinhart u. der Roman de Renart in ihren Bezieh. zuein. — SARRAZIN, Das moderne Drama der Franzosen in seinen Hauptvertretern (attachant). — NOULET, Œuvres de P. Goudelin (cp. *Revue*, 1888, n° 51). — ZAMBALDI, Vocabolario etimologico italiano (n'est pas très au courant et ne paraît pas destiné aux romanistes). — K. ENGEL, Die Don Juan-Sage auf der Bühne (l'auteur s'est rendu la tâche trop facile; il lui manque des études sérieuses, un jugement indépendant, le sens critique et esthétique; il n'a fait

en somme qu'une compilation qui n'est ni complète ni sûre]. — Le Literaturblatt paraît désormais, non plus chez M. Paul Henninger, de Heilbronn, qui s'est retiré des affaires pour raisons de santé, mais chez l'éditeur de Leipzig, R. Reisland (librairie Fues), qui a acheté, avec la revue, la librairie de M. P. Henninger.

Bulletin international de l'académie des sciences de Cracovie, février : Biblioth. des écriv. polon. livr. VIII (Protée, satire de 1564). — CWILINSKI, Die Beschreib. der attischen Pest bei Thukydides. — Collectanea ex archivo Collegii historici, tome V (renferme dix articles : ULANOWSKI, Sur les statuts synodaux du diocèse de Cracovie; ABRAHAM, Documents du Vatican sur la Pologne au moyen âge; Textes sur le mode de célébrer le mariage, tirés des reg. des offic. de Cracovie et de Lublin; Règlements destinés aux visiteurs des paroisses; les Béguines à Sweydnitz en 1332; L'application du droit canon. dans le dioc. de Przemyśl; Ordinatio bellicae motionis 1506, p. p. BLUMENSTOK; brochure de Stanislas Mirski sur le cérémonial que doit observer un ambassadeur se rendant à la cour de Russie, p. p. KORZENIOWSKI). — DEMBINSKI, Rapports de la France avec le Saint-Siège sous le règne de François II (d'après les documents des archives nationales et de la Bibl. nat., et d'autres encore : l'attitude menaçante de la France et ses menaces de convoquer un concile national accélérèrent la convocation d'un concile général). — SMOLKA, Projet d'une ligue contre les Turcs, 1583 (d'après les archives de Venise et celles du Vatican).

Theologische Literaturzeitung, n° 6 : MARGOLIOUTH, An essay on the place of Ecclesiasticus in Semitic literature (à ne consulter qu'avec réserve). — H. A. W. Meyer's Krit. exeget. Komm. über das Neue Testament, I, 1. — BALJON, Exeget. krit. verhand. over den brief van Paulus aan de Galatiërs (soigné). — LIGHTFOOT, Essays on the work entitled Supernatural Religion. — Das Muratori'sche Fragment in Versen (Schürer). — USENER, Sophronii de praesent. domini sermo; Vita S. Theodosii a Cyrillo Scythopolitano scripta; Vita S. Theodosii abbatissae a Theodoro ep. scripta. — Handb. der theol. Wiss., p. p. ZÖEKLER, 3^e éd.; KNOKE, Grundriss der prakt. Theol., 2^e éd.

Magazin für die Litteratur des In und Auslandes, n° 11 : TAVASTSJERNA, Sonntag vormittag (nouvelle), übertr. von Joh. OEHQUIST. — GISB. FREILIGRATH, Gedichte von Alg. Ch. Swinburne. — KABERLIN, Jenseits von Schön und Hässlich. — DRESDNER, Spielhagens Lebenserinnerungen (fin). — H. HEINRICH, Camilla-K. ERDMANN, Wundts System der Philosophie. — GRÜN, Prager Bühnenbrief.

— N° 12 : FRANCO, Das Datum, Novellette, übertr. von L. v. Asten. — ECKSTEIN, Aphorismen. — KABERLIN, Jenseits von Schön und Hässlich (fin). — XANTHIPPOS, Pasquino. — A. LEIST, Armenische Lyrik. — VON SUTTNER, M. G. CONRAD, Die klugen Jungfrauen. — L. FREYTAG, Grabschriften und Marterlen. — TOVOTE, Berliner Bühnenbrief.

ÉDUCATION EN FAMILLE

Répétitions, préparation aux examens, langues vivantes

M. ARNOULD ROGIER

Ancien professeur de rhétorique

82, rue Lauriston, Paris-Passy.

N° 15

Vingt-quatrième année

14 avril 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

COLLECTION D'OUVRAGES ORIENTAUX

Publiés par la Société Asiatique.

Seconde Série

CHANTS POPULAIRES DES AFGHANS

RECUEILLIS, PUBLIÉS ET TRADUITS

Par James DARMESTETER

Un beau volume grand in-8. 20 fr.

PÉRIODIQUES

Melusine, n° 2, mars-avril : La collection internationale de la Tradition (sur les volumes II, III, IV : NICOLAIDES, Les livres de divination, trad. sur un ms. turc inédit ; VECKENSTEDT, La musique et la danse dans les traditions des Lithuaniens ; BRAUNS, Traditions japonaises sur la chanson, la musique et la danse, tous trois avec une préface de M. CARNOY. Manquent d'utilité scientifique, malgré leurs prétentions). — La fraternisation, VIII. — L'enfant qui parle avant d'être né. — R. KÖHLER, Ne frapper qu'un seul coup. — KARLOWICZ, Les deux arbres entrelacés. — TUCHMANN, La fascination, animaux, objets inanimés, divinités, esprits, âmes. — Les esprits forts de l'antiquité classique XXIV. — Les serments et les jurons X. — *Bibliographie* : SLOET, De Dieren in het germaansche volksgeloof en volksgebruik (ouvrage de mérite). — BONET-MAURY, Bürger et les origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne (cp. *Revue* n° 1). — DEMARTEAU SERVAIS, Le roman des proverbes en action, recueil de 6,500 proverbes. — DE LOS REYES El folklore filipino (sur les Ilocans, peuple indigène de Luçon ou de Manille). — L'auteur du compte-rendu de la collection de la Tradition, M. H. GAIDOZ y a joint quelques réflexions à propos d'un article de H. WEINHOLD sur les services que doit rendre le folk-lore. « Le folklore demande plus que ce que MM. les folkloristes peuvent s'imaginer. C'est la méthode qui consiste dans l'étude d'une religion, d'une mythologie, etc., non pas à considérer cette chose dans sa cristallisation complète et définitive, mais à la prendre à ses débuts, depuis son germe, à la suivre à tous les degrés de son développement, à tenir compte de toutes les influences qu'elle peut avoir subies, et en même temps à mettre en parallèle, comme illustration du sujet, toutes les formations analogues qui ont pu se produire chez d'autres peuples ou en d'autres temps, de façon à déterminer le point de départ psychologique de cette religion, de cette mythologie, etc. Ces recherches reposent surtout sur l'observation du peuple et sur les documents d'origine populaire. Mais combien de nos folkloristes ont assez de critique et d'érudition, ou de patience pour appliquer cette méthode ? Profitant de ce que peu de savants, en France surtout, s'occupent de ces études, ils se sont jetés dessus, comme des trappeurs sur une région inhabitée du Far West américain. Et pour donner de l'importance à ce qu'ils abattaient dans leurs chasses ou trouvaient dans leurs expéditions, ils se sont empressés de fonder des sociétés, des revues... Le folk-lore est discrédité auprès du peuple savant. Le spectacle auquel nous assistons est celui d'une agitation vaine et stérile... Ce n'est pas sans regret que nous voyons des écrivains, jusqu'ici collecteurs consciencieux de notre folk-lore, quitter le terrain solide de leurs enquêtes, pour de grandes questions qu'ils ne sont pas préparés à traiter. Recueillir et colliger est une chose — et une chose utile, quand elle est faite avec soin — mais rechercher l'histoire ou essayer la synthèse en est une autre, et combien plus difficile ! »

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXXIII, 2^e livraison : Société pour le progrès des études philologiques et historiques, 34^e séance, 26 décembre. — THIL-LORRAIN, Pierre l'Hermite à propos de l'ouvrage de M. Hagenmeyer. — *Comptes-rendus* : Joh. SCHMIDT, Die Pluralbildungen der indogermanischen Neutra (cp. *Revue*, 1889, n° 33). — The *Œconomicus* of Xenophon, p. p. HOLDEN (comme toutes les éditions de H., se distingue par l'abondance et la sûreté du commentaire, mais ne contient pas de résultats nouveaux). — HARTMAN, *Analecta Xenophontea nova* (seconde partie qui n'est pas à la hauteur de la première, plus de prolixité, mais choses intéressantes et instructives). — PLESSIS, *Traité de métrique grecque et latine* (ne peut

se mesurer au point de vue de l'originalité avec le livre de Lucien Müller, mais l'emporte pour la clarté de l'exposition et le bon arrangement des matériaux). — L. LANGE, *Kleine Schriften* (suite et fin). — KRAUS, *Souvenirs d'un milicien*. — VARIA (VAN EVEN, *Ein Jerlander*, Francis O'Hearn, *leermeester van Daniel O'Connell*; bon complément à l'étude de Van Duyse sur Cats). — Les îles Bahrein et la découverte de M. Bent (De Ceuleneer : M. Bent a découvert dans ces îles que Pline appelle Tylos et Ptolémée, Tyros et Arados, une vaste nécropole de plusieurs milliers de tumuli; les tombes présentent une analogie frappante avec les sépultures phéniciennes d'Amrith, de Sardaigne et de Carthage).

The Academy, n° 934 : FYFFE, *A history of modern Europa*, vol. III. (Récit bien composé; les faits militaires faiblement décrits; jugements quelquefois partiaux.) — HALLETT, *A thousand miles on an elephant in the Shan States*. — VAN DYKE, *The poetry of Tennyson*. — Classical schoolbooks. (Livres de HARTEL, SCHENKL, HENSELL, SCHEINDLER, EYMER.) — Mictis. (J. Taylor.) — Chaucer's reference to Diogenes. (Skeat.) — Canynge and Rowley. (J. Taylor et Moyes.) — A legend of Abraham. (Jacobs.) — The claims of Hobbes to the Darwinian struggle for life. (Fergus.) — CAIRD, *The critical philosophy of Immanuel Kant*. (Très remarquable.) — Letter from Egypt. (Sayce.)

The Athenaeum, n° 3257 : ANDERSON, *English intercourse with Siam in the seventeenth century* (intéressant et curieux). — Lady WILDE, *Ancient cures, charms and usages of Ireland, contributions to Irish lore*. — Aeschylus, Agamemnon, p. p. VERRALL; Supplices, p. p. TUCKER. — The Register Booke of Inglebye juxta Grenhow since the yeare 1539 p. p. BLACKBURNE. — The Rutland correspondence. (Fitz Patrick.) — The source of The Ancient Mariner. (Samuel.) — The supposed uncial codex at Damascus. (Lambros.) — The Paston mss.

Literarisches Centralblatt, n° 14 : Theol. Jahresbericht, VIII, p. p. LIPSUS (cp. *Revue*, 1889, n° 52). — HARNACK, *Grundriss der Dogmengesch.* — KRAUSE, *Abriss der Philosophie der Geschichte*, p. p. HOHLFELD u. WÜNSCHE. — HENSEL, *Ethisches Wissen u. ethisches Handeln* (cp. *Revue*, 1889, n° 41). — MICHEL, *Die römische Kirche, ihre Einwirkung auf die germanischen Stämme u. das deutsche Volk* (anthologie de travaux populaires et de citations bibliques). — BAASCH, *Forschungen zur hamburg. Handelsgesch. I. Die Islandfahrt der Deutschen, namentl. der Hamburger, XV-XVII Jahrh.* (digne d'attention). — *Urkundenbuch des Klosters Paulinzelle, I, 1068-1314*, p. p. ANEMÜLLER. — Abd-el-Rahman, el Djabarti, *Merveilles biogr. et histor. ou chron. trad. de l'arabe par MANSOUR BEY, ABDULAZIZ BEY, G. N. KAHIL BEY et ISKENDER AMMOUN Effendi, II et III*. — SELER, *Reisebriefe aus Mexico*. — RICH. SCHRÖDER, *Lehrbuch der deutschen Rechtsgeschichte* (très bien fait et répond à un besoin scientifique depuis longtemps senti). — GÜNTHER, *Die Idee der Wiedervergeltung in der Gesch. u. Philos. des Strafrechts, I. Die Culturvölker des Altertums u. das deutsche Recht bis zur Carolina* (bon). — C. ABEL, *Ueber Wechselbeziehungen der ägypt., indoeurop. u. semit. Etymologie, I* (ne connaît pas les lois de la phonétique ou ne s'en soucie pas). — LAMBROS, *Catal. des mss. des bibliothèques du mont Athos, I*. (Entreprise très utile et qu'il faut soutenir). — SCHIPPER, *Englische metrik in histor. u. system. Entwick.* dargestellt. II, *Neuengl. metrik, 2. Strophenbau* (très méritoire). — HEINZE u. GOETTE, *Gesch. der deutschen Literatur von Goethe's Tode bis zur Gegenwart* (court, exact, tourne trop à la nomenclature).

Deutsche Literaturzeitung, n° 12 : SODEN, *Der Brief des Apostels Paulus an die Philipper*. — WALTHER, *Wiss. oder Christ.* (cp. *Revue*, n° 15). —

Catal. cod. gracc. in bibl. urb : Vratisl. — NEDSCHIR SALLUM, Trauerode auf den Tod des deutschen Kaisers Wilhelm I, im transcr. Urtext hrsg. aus dem Arab. ins Deutsche übertr. von C. LANG (M. L. aurait mieux fait de ne rien publier). — (Edip. Col., p. p. WECKLEIN (très bon). — RECKZEY, Gramm. u. rhet. Stell. des Adjectivums bei den Annalisten, Cato u. Sallust (clair et très estimable). — JOBST, Goethes relig. Entwick. II, 1770-1780 (un peu court, mais à approuver). — Psaltirea Scheiana, 1482, p. p. BIANU, I. — Cod. diplom. Saxoniae regiae, I, 2, p. p. POSSE, et Die Siegel der Wettiner bis 1324 u. der Landgr. von Thüringen bis 1247. — ROCHECHOUART, Souvenirs (cp. *Revue*, 1889, n° 43). — MOHR, Die Kirchen von Köln, ihre Gesch. u. Kunstdenkm. (cicerone instruit, mais difficile à suivre). — SCHULTZE, Gesch. der preuss. Regierverwaltung 1766-1786, I (très intéressant et profondément étudié, pêche un peu par la forme). — Gesellsch. für deutsche Liter. (19 février).

N° 13 : DRÄSCKE, Ges. patristische Untersuchungen. — MEISTER, Die griech. Dialecte, II, Eleisch, Arkadisch, Kyprisch; SMYTH, The Arcado-Cyprian Dialect (M. prête beaucoup à la critique; S. n'a rien de nouveau. — T. Livi IV, 26-30, p. p. LUCHS (apparat court et complet). — SÜTTERLIN, Gesch. der nomina agentis im German. (insuffisant). — BÜLBRING, Gesch. der Ablaute der starken Zeitwörter innerhalb des Südengl. (soigné). — SYBEL, Die Begründ. des deutschen Reiches durch Wilhelm I, 1-3 (fait avec art, et que de détails jusqu'ici inconnus; à noter le jugement sur Fr. Guillaume IV). — Karten von Attika, Bl. XVI-XIX. — Die Mannheimer Bühnenbearb. des Götz, p. p. KILIAN (intéressant). — LANDSBERG, Die Quaest. des Azo (1^{re} et très méritoire édition). — LAMMERT, Gesch. der Seuchen, Hunger = u. Kriegsnot zur Zeit des dreissigjäh. Krieges (curieux et bien fait).

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 6 : FUSTEL DE COULANGES, Hist. des institutions politiques de l'ancienne France, la monarchie franque (long article de Sickel, p. 209-248 : « œuvre d'un esprit original, d'un chercheur solitaire, insensible au travail d'autrui, orgueilleusement obstiné dans son jugement, familier avec les sources, comme le sont peu d'historiens, abondant en pensées fécondes, et, avec tout son détail, tellement incomplet qu'il laisse de côté de nombreux côtés de la vie de l'état; il cherche la vérité à lui seul et la trouve par conséquent plus difficilement que ceux qui se tiennent au courant de la littérature »).

Deutsche Rundschau, avril : G ADLER, Der internationale Arbeiterschutz. — G. BRANDES, Aristocratischer Radicalismus, eine Abhandlung über Fr. Nietzsche. — RODENBERG, Dingelstedt, Blätter aus seinem Nachlass, mit Randbemerk. VI : Der Kosmopol. Nachtwächter u. Geheime Rath, 1841-1851, III. Stuttgart. — COHN, Dr. Laurentius Scholz von Rosenau, ein Arzt u. Botaniker der Renaissance. — Zur Erinnerung an Andrassy. — Karl Frenzel. — Neue Romane u. Novellen. (W. Bölsche.) — Literarische Notizen u. Neuigkeiten.

Magazin für die Literatur des In- und Auslandes, n° 13 : KABERLIN, Karl Bleibtreu. — FASTENRATH, Catalanische Poesie (nach Apeles Mestres, Manel Mila y Fontanals, Francesch Matheu u. Bartomen Ferra.) — XANTHIPPOS, Gabriele d'Armunzio, der letzte Romantiker Italiens. — Theodor OPITZ, Ueber What Whitman. — D. R. Das franz. Element in Kanada. — WICHMANN, Deutsch-Ungarisches. — TOVORE, Berliner Bühnenbrief.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

COLLECTION DE CLERCQ

CATALOGUE MÉTHODIQUE ET RAISONNÉ

ANTIQUITÉS ASSYRIENNES. — CYLINDRES ORIENTAUX, CACHETS, BRIQUES, BRONZES
BAS-RELIEFS, ETC.

Publié par M. DE CLERCQ, ancien député

AVEC LA COLLABORATION DE M. J. MENANT, MEMBRE DE L'INSTITUT

Tome II. 1^{re} Livraison, 1^{er} fascicule. (Feuilles doubles I à VII, planches I à VI.)

Prix. 10 fr.

Loqmân Berbère

TEXTE BERBÈRE ET TRANSCRIPTION, AVEC QUATRE GLOSSAIRES

Et une étude sur la Légende de Loqmân

Par RENÉ BASSET

Professeur à l'École supérieure des Lettres d'Alger.

Un fort volume in-18. 10 fr.

PÉRIODIQUES

Revue rétrospective, 1^{er} avril : La famille d'Orléans dans les prisons de Marseille, 1793 (documents et notes communiqués par M. Fred. DOLIEULE. Archives des Bouches-du-Rhône, série L.) : 1^o Ordres d'arrestation. Emprisonnement du duc de Montpensier, fils du duc d'Orléans ; — 2^o Translation des prisonniers dans le fort de Notre-Dame de la Garde ; — 3^o Lettres et interrogatoires. — La Revue publiera prochainement les Mémoires inédits d'Hippolyte Auger, romancier et auteur dramatique, 1796-1881.

The Academy, n^o 935 : Havelock ELLIS, The new spirit (volumes d'essais pleins de fraîcheur et de sincérité sur Diderot, Heine, Walt Whitman, Henrik Ibsen, Tolstoï). — MACCARTHY, A history of the four Georges, vol. II (introduction populaire à l'histoire de l'Angleterre sous Georges II). — A sixteenth-century treatise on the globes : Hue's Treatise on the globes, p. p. MARKHAM ; Sailing directions, from a fifteenth century ms, p. p. GAIRDNER and MORGAN. — Current theology : BALL, The prophecies of Jeremiah, with a sketch of his life and times ; ORELLI, The prophecies of Jeremiah, transl. ; FORBES, The servant of the Lord in Isaiah XL-LXVI reclaimed to Isaiah as the autor from argument, structure and date ; DELITZSCH, Biblical commentary on the Psalms, transl. III ; MOZLEY, David in the Psalms ; The Psalms in greek according to the Septuaginta, p. p. SWETE. — Chaucer's story of the mad cow (Skeat). — Slavonic place-names in Germany (Krebs). — The original of Leizarraga's Basque New Testament (Dogson). — The philosophy of the Mazdayasnian religion under the Sassanids, transl. from the French of CASARTELLI by Firoz Jamaspji Dastur Jamasp Asa. — Excavations in the Fayum (Petrie). — The Gangkee Tiger (Barton). — EDWARDS, Idols of the French stage, 2 volumes.

The Athenaeum, n^o 3258 : STUBBS, The history of the University of Dublin, from its foundation to the end of the eighteenth century (bon travail). — NICHOL, Francis Bacon, his life and philosophy. — Sir Frederick YOUNG, A winter tour in South Africa. — VERNON, Readings on the Purgatorio of Dante, chiefly based on the commentary of Benvenuto da Imola. — Early Christian literature : RESCH, Agrapha, aussercanon. Evangelienfragmente ; J. WERNER, Der Paulinismus des Irenaeus. — The New Code. — Mr. Gladstone model library. — Jahrbuch der königlich preussischen Sammlungen, volume X. — Coleridge's Osorio and Remorse

Literarisches Centralblatt, n^o 15 : Hand-Commentar zum Neuen Testament, I. Die Synoptiker, die Apostelgeschichte, bearb. von HOLTZMANN, 1-3. (entreprise que tous les théologiens doivent saluer avec joie). — RESCH, Agrapha, ausserordentl. Evangelienfragmente, gesamm. u. untersucht ; anhang, das Evangelienfragment von Fajum, von Ad. HARNACK. (Travail remarquable, préparé et exécuté avec soin à tous égards.) — HANSEN, Die drei Bevölkerungsstufen, ein Versuch, die Ursachen für das Blühen u. Altern der Völker, nachgewiesen (beaucoup de vérités et de paradoxes, de pensées fécondes et de fausses conclusions). — STÖLZEL, Fünfzehn Vorträge aus der brandenburg-preussischen Rechts- und Staatsgeschichte (des choses nouvelles). — MAJUNKE, Gesch. des Kulturkampfes in Preussen-Deutschland, wohlfeile Volksaufgabe (« Wust von Unsinn, amas d'absurdités, d'ailleurs assaisonné pour des palais ordinaires par une incroyable grossièreté de la langue ; espérons qu'avec l'actuel apaisement des passions, ce livre ne sera regardé que pour ce qu'il est : l'essai hardi d'un homme — dont on s'est servi comme de bétail dans le combat et qu'on a mis de côté — de rappeler à la mé-

moire une triste période de l'histoire d'Allemagne où des grandeurs semblables maintenant oubliées ont pu jouer un rôle! ») — JUNKER, Reisen in Africa 1875-1886, I. — EXNER, Die franz. Armee in Krieg und Frieden (livre très méritoire). — PETERS, Aus pharmaceutischer Vorzeit in Wort u. Bild. — OTT, Die Tabula juris der klosterbibliothek zu Raygern, ein Beitrag zur Literaturgesch. des canon, Rechtes im XIII Jahrh. — SOLTAU, Zur Erkl. der in punischer Sprache gehalt. Reden des Hanno im V Act der Kom. Poenulus von Plautus (on lit p. 17 que « don » signifie en phénicien seigneur, sieur, et qu'il est encore usité en Espagne; ab uno disce omnes). — BACHMANN, Die philosophie des Neopythagorers Secundus, ling. phil. Studie(bon). — Muhammed, Monsieur Jourdain, der pariser Botaniker, im Qarabag, pers. Text mit deutschen Uebers., Anmerk. u. vollst. Wörterbuch, p. p. WAHRMUND (instructif). — Plutarchi Chaeronensis moralia, p. p. BERNADAKIS, II (très louable). — BIRCH-HIRSCHFELD, Gesch. der franz. Liter. I. Das Zeitalter der Renaissance (remarquable). — JENSEN, Die Kosmologie der Babylonie, Studien u. Materialien (de très grande valeur).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 14, 5 avril : W. MOELLER, Lehrbuch der Kirchengesch. I. — OSWALD, Angelogie. — BRASCH, Welt-und Lebensanschauung Fr. Ueberwegs. — MATZAT, Die Ueberf. der gelehrten Fächer u. die Schulreformfrage. — Catal. de la bibl. Chauffour, p. p. WALTZ (excellent ouvrage, déjà loué ici-même. — DUTT, A history of civilization in ancient India, based on Sanscrit literature, in 3 volumes. Vol. I, Vedic and Epic Ages. Vol. II, Rationalistic Age (plein d'erreurs, mais travail d'un Hindou cultivé et qui a le sens historique et traite particulièrement du bouddhisme avec clarté et impartialité). — WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, Euripides' Herakles, I, Einleitung in die attische Tragödie; II, Text und Commentar (une foule de résultats nouveaux, travail savant et plein d'esprit que le critique juge admirable et très instructif pour tous les philologues). — MAX HIRSCHFELD, Untersuchungen zur Lokasenna (important). — PALÉOLOGUE, Vauvenargues (fait avec soin et amour). — Anonymi gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum, p. p. HAGENMEYER (très méritoire et enfin satisfaisante publication). — Duc d'Orléans, Lettres. — BUCHHOLTZ, Aus dem Oldenburger Lande. — CONWAY, Literay remains of A. Dürer. — MOMMSEN, Römisches Staatsrecht, I, II, III (occupe dans la littérature une place très considérable, et, en son ensemble, offre une base sûre; est même définitif, d'après l'état actuel de notre savoir : le progrès ne cessera pas, mais ne peut plus s'affirmer que dans des monographies; jusqu'à ce qu'on ait abondamment rassemblé de nouveaux matériaux, pour ne pas faire regarder comme superflu un nouveau travail d'ensemble sur tout le domaine, il se passera bien des dizaines d'années) — H. v. Mondeville, Anatomie, 1304, p. p. PAGEL. — ZUNS, Der Wucher auf dem Lande. — BUCHARD, Torpilles et torpilleurs. — SPIELHAGEN, Finder u. Erfinder. Erinner. aus meinem Leben, I. — Verein für die Gesch. der Mark Brandenburg, 12 mars.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 14 : HARDEN, Die Freie Bühne in Berlin. — SILESUS, Von Richard Wagner zur Münchner Shakspeare-Bühne. — STEMPER, Erstaufführungen Shakspearescher Dramen in Deutschland. — BALAZS, Nacht und Morgen (aus dem magyar. von KOHUT. — D. ASHER, Eine Bemerkung zu Gesamm. Abhandlungen von Dr. Alex. Schmid. — Le rédacteurs chef du journal, M. de Schlieben, a donné sa démission; le Magazin a été vendu à MM. Alfred Stössel, et W. de Reisswitz, qui en prennent la direction; il paraît toujours chez l'éditeur Ehlermann, de Dresde.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

MÉMOIRES D'ARCHÉOLOGIE ET D'ETHNOGRAPHIE

- BAILLET (J.). La stèle de Menchieh. In-8. 1 fr. 25
BAPST (GERMAIN). Le tombeau de Saint-Quentin. In-8. 1 fr.
— — Le tombeau de Saint-Piat. In-8. 1 fr.
BERGER (PH.). Inscriptions céramiques de la nécropole punique
d'Hadrumète. In-8. 3 fr.
BLONDEL (SPIRE). L'art capillaire dans l'Inde, à la Chine et au Japon.
In-8. 1 fr. 50
BONNET (DR). Les gravures sur roches du Sud oranais. In-8. . . 1 fr.
CARTON (DR). Les nécropoles païennes de Bulla-Regia. In-8,
et fig. 1 fr. 25
CASTAN (A.). Deux épitaphes romaines de femmes ayant fait partie de
l'avenue sépulcrale de Vesontio. In-8. 1 fr. 50
COUDREAU (H.). La Haute-Guyane. In-8. 1 fr. 50
DROUIN (E.). L'ère de Yazdegerd et le calendrier perse. In-8. . 3 fr.
DUMOUTIER (G.). Van Mieu, le temple royal confucéen de Hanoï.
In-8. 1 fr. 25
— — Choix de légendes historiques de l'Annam et du
Tonkin. In-8. 1 fr. 50
GUILLEMAUD (J.). Les inscriptions gauloises, nouvel essai d'inter-
prétation, 2 articles. In-8, chaque. 2 fr.
LA BLANCHÈRE (R. DE). L'art provincial dans l'Afrique romaine.
In-8. 1 fr.
LECHAT (H.). Tête en marbre du musée de l'Acropole d'Athènes. In-8,
avec une planche en héliogravure. 1 fr. 50
LORET (CL.). Recherches sur l'orgue hydraulique. In-8, illust. . 2 fr.
MÉLY (F. DE). Les reliques du lait de la Vierge et la galactite. In-8. . 1 fr.
MÉNANT (J.). Le cylindre de Urkham au musée Britannique. In-8,
fig. et planche. 1 fr. 50
MONCEAUX (P.) et V. LALOUX. Restauration des frontons d'Olym-
pie. In-8, avec 3 planches. 2 fr. 50
RABOT (CH.). Les Ostiaques, les Samoyèdes et les Ziriènes d'après les
travaux de H. Sommier. In-8, fig. 2 fr.
SAYCE (A.-H.). Les tablettes cunéiformes de Tel-El-Amarna, trad.
par S. Reinach. In-8. 1 fr. 50
WAILLE (V.). Note sur le Prométhée du musée de Charchell. In-8,
avec 2 planches. 2 fr.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

EN DISTRIBUTION

CATALOGUE DE LIVRES
provenant de la

BIBLIOTHÈQUE

De M. Félix DERENÉMESNIL
Chef honoraire des travaux à l'Imprimerie Nationale.
Vente les 12, 13, 14 mai.

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE
De feu M. ABEL PAVET DE COURTEILLE
Membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
Vente les 22, 23 24 mai.

SOUS PRESSE
CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE
De feu M. MAURICE JAMETEL
Professeur de chinois
à l'Ecole des Langues Orientales vivantes.

PÉRIODIQUES

Bulletin du cercle Saint-Simon (Société historique), 1890, n° 1, janvier-mars : Réunion du jeudi 20 février; banquet offert à MM. de Vogüé, A. Sorel et E. Hamy. — Conférences : Abraham DREYFUS, Les collaborateurs d'Alex. Dumas fils; H. JOLY, Les jeunes criminels parisiens; FONCIN, L'Algérie et la Tunisie au Congrès Colonial national; A. LEFRANC, Les origines du Collège de France.

La Révolution française, n° 10, 14 avril : Bizos, La comédie littéraire sous la Révolution. — LEMAS, Ignace de Cazeneuve, évêque et conventionnel. — AULARD, La diplomatie du premier Comité de salut public, Allemagne. — Les adhésions aux Bourbons en 1814. — BARROUX, Acte de naissance de Condorcet. — *Bibliographie* : CHARAVAY, L'assemblée électorale de Paris; DU BLED, Les causeurs de la Révolution; Marquis de Villeneuve, Charles X et Louis XIX; VALLAT, Etudes d'histoire, de mœurs et d'art musical sur la fin du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e siècle, d'après des documents inédits (ce volume n'est qu'une biographie du violoniste Alexandre Boucher, et manque un peu de rigueur critique; mais il est bien amusant).

The Academy, n° 936 : SHARP, Life of Robert Browning (contient tout ce qu'on doit savoir, mais fait avec un peu de promptitude et de hâte). — Corresp. between William Pitt and Charles duke of Rutland, lord-lieutenant of Ireland, 1781-1787, with an introd. note by JOHN duke of Rutland. — WARNER, Studies in the South and West, with comments on Canada. — Some books on economics. — Mr. Campkin (not. nécrol.). — Mary Louisa Boyle (not. nécrol.). — Newly discovered mss. of Giordano Bruno (découvertes faites par M. R. STÖLZLE à la bibliothèque d'Augsbourg). — The relations between Dante and Beatrice (Tomlinson). — The verb mean to moan (Skeat). — Chaucer's story of the mad cow (Rhys Davids). — Conradi Hirsaugensis dialogus super auctores sive didascalon, p. p. SCHEPSS (cp. *Revue*, n° 15).

The Athenaeum, n° 3259 : HURLBERT, France and the Republic. — THORNTON, The Stuart dynasty, short studies of its rise, course and early exile (portraits qui ressemblent à ceux de la galerie d'Holyrood; ils se ressemblent, mais ils ne ressemblent pas aux originaux). — GIFFEN, The growth of capital. — VENN, The principles of empirical or inductive logic. — DICKSON and EDMOND, Annals of Scottish printing from the introd. of the art in 1507 to the beginning of the XVII^e century (méritoire). — Register of the Abbey of St. Thomas, Dublin, p. p. GILBERT. — Miss Bayle (Watts). — Thomas Guy, Peter Parker and the University of Oxford, II (Bettany). — The Dict. of National Biography (liste des futurs articles de Kiallmark à Knight). — The next Oriental Congress. — Bishop Callaway.

Literarisches Centralblatt, n° 16 : Watke's Religionsphilosophie, p. p. PREISS. — BRÜCK, Gesch. der kathol. Kirche in Deutschland, II. — Krause, Zur Gesch. der neueren philos. Systeme, p. p. HOHLFELD u. WÜNSCHE. — HACK TUKE, Geist u. Körper. — Von HEYDEN, Die Tracht der Culturvölker Europas vom Zeitalter Homer's bis zum Beginne des XIX^e Jahrh.; QUINCKE, Katechismus der Costümkunde (le travail de Heyden est un manuel scientifique dans le meilleur sens du mot et sera consulté avec grand profit; celui de Quincke est surtout utile à l'acteur). — HEIGEL, Der Umschwung der bayerischen Politik 1679-1683 (éclaircissements de grand intérêt). — M. CARRIERE, Lebensbilder (recueil d'études éparses et aujourd'hui réunies, à notre grand contentement). — Orosius, p. p. ZANGEMEISTER. — KNUSI, Gesch. der Legenden der h. Katharina von Alexandrien u. der h. Maria Aegyptiaca nebst unedier-

tem Text (très estimable contribution à l'histoire de la littérature générale du moyen âge). — Index lect. quae in Univers. Freib. habeb. 1. Carmen francogallicum, p. p. BÉDIER; 2. STREITBERG, De comparativis german. comm. (Bédier publie le Lai de l'ombre, petit poème de 962 vers, d'après six mss. et son travail est très bien fait. — Streitberg a voué d'excellentes recherches aux comparatifs germaniques en — ôs). — Verzeichniss altd. Hschr. von Keller, p. p. SIEVERS (toujours la même exactitude et netteté). — NOREEN, Utkast till föreläsningar i urgermanisk judlära, etc. (très remarquable, court, concis et clair). — CONDIVI, Leben des Michelangelo Buonarotti, aus dem italienischen.

Deutsche Literaturzeitung, n° 15 : SÖDER, Biblische Parallelberichte. — LAISTNER, Das Rätsel der Sphinx. (malgré les critiques et quel que soit le point de vue du lecteur, l'ouvrage est très instructif et suggestif). — L. FISCHER, Grundriss des Systems der Philosophie als Bestimmungslehre. — POTEN, Gesch. des Militärerziehungs = und bildungswesens in den Landen deutscher Zunge, I. Allgem. Uebersicht, Baden, Baiern, Braunschweig, Colmar. — J. BARTH, Die Nominalbildung in den semitischen Sprachen, I, Die schlichten Nomina. (système que le critique ne repousse pas, mais qu'il accueille avec réserve et doute). — Ausonii opuscula, p. p. PEIPER; Ausonii Mosella, p. p. DE LA VILLE DE MIRMONT (le travail de Piper offre, à côté de beaucoup de choses inutiles et manquées, quelques bonnes conjectures; le travail français est superbement édité, mais donne prise à de nombreuses critiques; cp. *Revue*, n° 10). — Goethes drei letzte Lebenstage, die Handschrift eines Augenzeugen hrsg. von HOLSTEN. — BIRCH-HIRSCHFELD, Gesch. der franz. Liter. seit Anfang des XVI Jahrh. I. Renaissance (intéressant et important, cp. *Revue*, n° 11). — SEELIGER, Erzkanzler u. Reichskanzleien. (Soigné). — CHERBULIEZ, Profils étrangers (d'après le critique qui goûte surtout les études sur la famille Buchholtz, sur un missionnaire écossais, sur Louis II de Bavière, sur Lord Beaconsfield, sur Charles Gordon, Ch. sait marquer les traits caractéristiques de la vie nationale des peuples étrangers, il comprend et connaît l'Allemagne, mais il « est en politique sur un chemin décidément faux »). — Bau- und Kunstdenkmäler Thüringens, p. p. LEHFELDT, VI, Sachsen Meiningen, Saalfeld. — DIETZEL, Karl Rodbertus, Darst. seines Lebens u. seiner Lehre, II. Socialphilosophie. — Archäol. Gesellschaft zu Berlin, 4 mars.

— N° 16 : Perthes' Handlexikon für evangel. Theologen, 1-8. — WÜNSCHE, Der babylon. Talmud in seinen haggad. Bestandteilen übers. II, 4. — Phädon philosophisch erkl. u. durch die späteren Beweise für die Unsterblichkeit ergänzt von J. BAUMANN. — REINISCH, Die Kunamaspache in Nordostafrika, II. — GROEGER, De Argonauticarum fabularum hist. quaest. sel. (petit livre absurde). — WILMANN'S, Beitr. zur Gesch. der ält. deutschen Liter. IV, Untersuch. zur mhd. Metrik (recherches d'ensemble très sagaces aux résultats parfois intenable, mais souvent très féconds). — SOLTAN, Die röm. Amtsjahre auf ihren natürl. Zeiwert reducirt et Römische Chronologie (tout cela ne peut être recommandé aux étudiants et amis de l'antiquité; mais, malgré ses défauts et ses erreurs, l'œuvre est utile, elle renferme quelques pensées saines; détaillée et pleine de choses comme elle est, c'est un répertoire de toutes les tentatives qui ont été faites dans ces dernières années pour la solution des problèmes de la chronologie romaine). — Urkundenbuch der Stadt Iena. u. ihrer geistlichen Anstalten, I, 1182-1405, p. p. J. E. A. MARTIN. — The constitutional documents of the Puritan Revolution 1628-1660 p. p. S. R. GARDINER. — Stanleys Briefe über Emin Paschas Befreiung p. p. KELLIE u. WOBESER; la délivrance d'Emin Pacha. — GAEDERTZ, Goethe u. Maler Kolbe. — HACHENBURG, Die

besondere Streitgenossenschaft. — MANCHÉ, Die brand. preuss. Reiterei seit der Zeit des Grossen Kurfürsten, (rien de nouveau et de bien remarquable) — Gesellschaft für deutsche Literatur, 19 mars.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 13 : Prof. Niemann über Troja. — Agrapha, aussercanonische Evangelienfragmente, gesammelt u. untersucht von RESCH; Anhang, das Evangelienfragm. von Fajjum, von Ad. HARNACK. — FOURER, Ephemerides Caesarianae rerum inde ab ineunte bello Africano usque ad extremum bellum Hispanense gestarum (assez bon). — C. Plinii Caecilii Secundi Epistulae ad Trajanum imperatorem cum ejusdem responsis, p. p. HARDY (très instructif). — Conradi Hirsaugiensis dialogus super auctores sive didascalon, eine Litteraturgesch. von dem XII Jahrh., p. p. SCHEPSS (cp. le numéro 15 de la *Revue critique*). — SCHREIBER, Die hellenistischen Reliefbilder, erste Lieferung, Tafel I-X (très remarquable publication, important pour les philologues et aussi pour les artistes). — COCCIA, I Romani alle Forche Caudine; STÜRENBURG, Zu den Schlachtfeldern am Trasimenischen See und in den Caudinischen Pässen (deux bons travaux; celui de Cocchia est solide et sûr; la belle carte, très soignée, de Stürenburg sert à le confirmer; la défaite des Romains a eu lieu entre Arienzo et Arpaja). — G. Ad. MÜLLER, Pontius Pilatus, der fünfte Prokurator von Judea und Richter Jesu von Nazareth, mit einem Anhang « die Sagen über Pilatus » u. einem Verzeichnis der Pilatus-Litteratur (habilement écrit, mais c'est la seule louange qu'on puisse donner à ce travail). — Otto RICHTER, Topographie von Rom (excellent : à la fois exact et attachant, offre sous une forme concise tout ce qu'il faut savoir, jugement sain).

— N° 14 : Prof. Niemann über Troja, II. — TROOST, Inhalt u. Echtheit der Platon. Dialoge auf Grund log. Analyse, I. Die Unechtheit des Charmides (n'est pas convaincant). — L. von SYBEL, Platons Technik, an Symposion u. Euthydem nachgewiesen (nouvelle découverte!). — R. von SCALA, Die Studien des Polybios, I (livre attachant; vaste savoir, larges points de vue, exposition vivante). — FABIA, Les prologues de Térence (l'impression d'ensemble est favorable, cp. le n° 27 de la *Revue critique*, 1889). — Peregrinatio ad loca sancta, saeculi IV ineuntis, edita, rossice versa, notis illustrata a POMIALOWSKY (rendra de grands services). — OCCIONI, Storia della letteratura italiana compendiata ad uso dei lycei. — A. SCHAEFER, Abriss der Quellenkunde der griech. u. röm. Gesch. I, bis auf Polybios, 4° Aufl., p. p. NISSEN. — H. MACMILLAN, Roman mosaics or studies in Rome and its neighbourhood (rien de nouveau). — PIETROGRANDE, Ateste nella milizia imperiale (intéressant). — SCHULIN, Lehrbuch der Geschichte des römischen Reiches (manque de profondeur scientifique et trop de suppositions fantaisistes). — JAHR u. WULFF, Übungsbuch zum Uebers. für Quarta. — Ph. MAYER, Die kulturhistor. Entwickel. Deutschlands in der zweiten Hälfte des XVI Jahrh. in besond. Bezugnahme auf die sächs. Lande, bearb. von CARIUS (petit écrit assez bon). — Zur Isylloshandschrift (A. Ludwich : fin).

Magazin für die Litteratur des In- und Auslandes, n° 15 : TOVOTE, Berliner Bühnenbrief. — SILESUS, Von Richard Wagner zur Münchner Shakespeare-Bühne (fin). — STEMPEL, Erstaufführungen Shakspeare'scher Dramen in Deutschland (fin). — KELLER-JORDAN, Einiges über altemexikan. Gebräuche, Ritos u. Gewohnheiten. — Ch. BARTSCH, Dainu Balsai (besprochen von L. FREYTAG). — Alex. BALAZS, Nacht und Morgen (aus dem magyar. von Ad. KOHUT, suite).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

L'AFRIQUE DU SUD. Histoire de la colonie an-
glaise du cap de Bonne-Espérance et de ses annexes, par M. Paul
LÉLU. Un volume in-8, avec carte..... 2 50

**NOTICE SUR LA CARTE DE L'O-
GOOUÉ,** par M. E. CAT. In-8, avec une carte... 3 fr.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE du Comité
des Travaux historiques et scientifiques. Année 1889. Un beau
volume avec dessins et planches hors texte..... 10 fr.

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE

De feu M. PAVET DE COURTEILLE

Membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

Vente les 22, 23, 24 mai.

PERIODIQUES

Annales de l'École libre des sciences politiques, n° 2, 15 avril : Chr. SCHEFFER, Louis XIV et Charles XII, I. La mission du comte de Guiscard. — POINSARD, Le crédit public et les emprunts sous le Consulat et l'Empire. — P. MATTER, La constitution hongroise, 1861-1889, suite et fin. — MARCÉ, La cour des comptes italienne. — D'AUBIGNY, L'affaire de Port d'Egmont, la chute de Choiseul. — BORGEAUD, Premiers programmes de la démocratie moderne en Angleterre 1647-1649. — LEDOUX, L'organisation du travail dans les mines et particulièrement dans les houillères. — Comptes-rendus : Vic. de MEAUX, La Réforme et la politique française en Europe jusqu'à la paix de Westphalie. — LYON-CAEN et RENAULT, Traité de droit commercial. — CHERBULIEZ, Profils étrangers — COSTA DE BEAUREGARD, La jeunesse de Charles Albert. (Cp. *Revue*, 1889, n° 23.)

Annales de l'Est, n° 2, avril 1899 : CAMPAUX, De la critique du texte d'Horace avant Peerlkamp (suite). — DEBIDOUR, Le général Fabvier (suite). — NERLINGER, Pierre de Hagenbach et la domination bourguignonne en Alsace (suite). — PFISTER, L'évêque Frothaire de Toul. — *Variétés* : Une lettre inédite de saint Vincent de Paul. — *Comptes-rendus* : BLEICHER, Les Vosges, le sol et les habitants (très bon). — LEPAGE, Inventaire sommaire des archives départ. de Meurthe-et-Moselle, Tables des noms de personnes. — Ch. SCHMIDT, Strassburger Gassen- und Häusernamen; Michael Schütz gen. Toxites (cp. *Revue*, 1889, n° 41). — KAEPELIN, Colmar de 1814 à 1871. — DEBIDOUR, Les Chroniqueurs, II (cp. *Revue*, n° 9). — GRAUX et A. MARTIN, Notices sommaires des mss. grecs de Suède. — G. THOMAS, Du Danube à la Baltique.

Annales du Midi, n° 6, avril 1890 : PROU, Peiresc et la numismatique mérovingienne. — DOUAIS, Les ms. du château de Merville (suite). — A. THOMAS, Rodrigue de Villandrando en Rouergue. — *Mélanges et documents* : Une relation inédite de l'escalade de Genève, 1682 (Léon G. Pélassier). — *Comptes-rendus* : STERNFELD, Karl von Anjou als Graf der Provence (cp. *Revue*, 1809, n° 25). — EYSSETTE, Hist. admin. de Beaucaire (cp. *Revue*, n° 9). — COVILLE, De Jacobi Magni vita et operibus (l'auteur a tiré bon parti de son sujet). — CHAVERNAC, Hist. de l'université d'Aix, I (de la bonne volonté, mais rien de plus). — AURIOL, La défense du Var et le passage des Alpes (cp. *Revue*, n° 12). — MUGNIER, Le théâtre en Savoie (utile).

Bulletin critique, n° 7 : Catal. cod. hagiogr. bibliothecae regiae Bruxelensis; catal. cod. hagiogr. latinorum antiq. saeculo XVI qui asservantur in bibl. nat. Parisiensi; Analecta Bollandiana. — CARO, Mélanges et portraits, Poètes et romanciers, Philosophie et philosophes, Variétés littéraires. — DE LA GRANGE et CLOQUET, Etudes sur l'art à Tournai et sur les anciens artistes de cette ville (dépouillement attentif et complet des archives de Tournai en ce qui concerne l'art et les artistes locaux). — KERVYN DE LETTENHOVE, Marie Stuart, l'œuvre puritaine, le procès, le supplice. (T. de L. : « J'oserais affirmer qu'aucun loyal lecteur ne s'élèvera contre les conclusions de l'éminent historien, tant le faisceau de ses arguments est d'une force irrésistible, tant l'ensemble de son beau travail fait rayonner une souveraine lumière au milieu des intrigues ourdies et des calomnies propagées par une haine qui ne recula devant aucune extrémité. »)

— N° 8 : MORTET, Etude hist. et arch. sur la cathédrale et le palais épiscopal de Paris (cp. *Revue*, 1889, n° 51). — Abbé THOMAS, Les temps primitifs et les origines religieuses, d'après la Bible et la science (livre

de prudente sagesse et de haute raison). — VIOLLET, Hist. des instit. polit. et admin. de la France, tome 1^{er} (1^{er} article). — COMTE DE PANISSE-PASSIS, Les comtes de Tende de la maison de Savoie (très bonnes recherches). — DE MAULDE LA CLAVIÈRE, Les origines de la Révolution française au commencement du xvi^e siècle, la veille de la Réforme (théorie historique contestable, et titre de circonstance; l'auteur a pris pour modèle le premier volume de Janssen, qu'il n'égale pas pour la largeur de l'exposition et la richesse des détails; bon nombre de renseignements curieux puisés à des sources inédites, mais des objections à faire).

The Academy, n° 937 : BOYD-CARPENTER, The permanent elements of religion, Bampton lectures for 1887. — HUNTER, The marquess of Dalhousie (de grande valeur). — Tales and legends from the land of the tzar, transl. from the original Russian by Edith HODGETTS. — HISSEY, A tour in a phaeton. — Some local histories : FISHWICK, Rochdale; RYE, Cromer; BAIGENT and MILLARD, Basingstoke; HUMPHREYS, Wellington; PEACH, Swainswick; ROGERS, Yarlington; FOSTER, St. Mary, Whaplode; MONTGOMERY, Kennington). — William Maskell. — John R. Wise. — Rob. Browning's ancestors (Furnivall). — The Harleian ms. 7334, Chaucer (Skeat). — Firdusi and the old high-german Lay of Hildebrand (Krebs). — Chaucer's story of the mad cow (Clouston). — CARTAILHAC, La France préhistorique d'après les sépultures et les monuments (cp. *Revue*, n° 48). — New Jaina inscriptions from Mathurâ (Bühler). — HOWORTH, Coins and tokens of the English colonies. — Letter from Egypt (Sayce).

The Athenaeum, n° 3260 : Col. DAVIDSON, Memoirs of a long life. — TOZER, The islands of the Aegean (cp. *Revue*, n° 13). — LUCE, La France pendant la guerre de Cent Ans, épisodes historiques et vie privée (très remarquable et plein de détails inédits). — Theological books : ELWIN, The minister of baptism; REYNOLDS, Athanasius; MACCOLL, Christianity in relation to science and morals; SIMCOX, The language of the New Testament. — The Dictionary of National Biography (liste des futurs articles de Knightley à Lansdowne). — WALLIS, Notes on some examples of early Persian lustre ware. — Notes from Athens (Gardner).

The Babylonian and Oriental Record, n° 4 : J. HALÉVY, The nation of the Mards. — TERRIEN DE LACOUPERIE, The Deluge-Tradition and its remains in ancient China. — BONAVIA, Did the Assyrians know the sexes of the date palms? — BOSCAWEN, Notes on the Assyrian sacred trees.

Magazin für die Literatur des In-und Auslandes, n° 16 : NEUMANN-HOFER, Berliner Theaterbriefe. — CHOTZNER, Eine moderne englische Stimme über Goethe in seinem vorgerückteren Alter. — MEHRING, Ein neuer Prophet. — Edgar Poe, Das Colosseum, an Zante (zwei Gedichte übers. von WILDA). — BALASZ, Nacht und Morgen (aus dem magyar. von A. KOHUT).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, mars : WINDAKIEWICZ, Poésie lyrique de Sarbiewsky, étude littéraire, (étude sur un poète qui n'est pas sympathique; mais qui est très curieux à connaître). — Leges, privilegia et statuta civitatis Cracoviensis, tomus II, 1587-1696, 1, p. p. PIEKOSINSKI. — OSSOWSKI, Rapport sur les recherches paléthnologiques de l'année 1889. — BIRKENMAYER, Sur un fragm. d'astronomie ancienne, conservé par Tacite, et son importance pour l'histoire de cette science (De oratoribus, cap. 16 : Hipparque ne peut pas être considéré comme celui qui a découvert la précession des équinoxes, puisque ce phénomène n'était pas inconnu aux philosophes ioniens plusieurs siècles avant lui).

LIBRAIRIE DE L'ART

29, Cité d'Antin, PARIS

LES ARTISTES CÉLÈBRES

Antiquité, Moyen-Age, Renaissance, Temps modernes

BIOGRAPHIES ET NOTICES CRITIQUES

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

M. EUGÈNE MÜNTZ

ANTIQUITÉ CLASSIQUE

PHIDIAS, par Maxime COLLIGNON. 4 50

ÉCOLE FRANÇAISE

PEINTRES

PRUD'HON, par Pierre GAUTHIEZ. 2 50

LE BARON GROS, par G. DARGENTY. 3 50

DECAMPS, par Charles CLÉMENT. 3 50

EUGÈNE DELACROIX, par Eugène VÉRON. 5 »

Mme VIGÉE LEBRUN, par Ch. PILLET. 2 50

BOUCHER, par André MICHEL. 5 »

LA TOUR, par CHAMPFLEURY. 4 »

HENRY REGNAULT, par Roger MARX. 4 »

FRAGONARD, par Félix NAQUET. 3 »

SCULPTEURS

LIGIER RICHIER, par Charles COURNAULT. 2 50

RUDE, par Alexis BERTRAND. 4 50

BARYE, par Arsène ALEXANDRE. 4 »

ARCHITECTES

PHILIBERT DE L'ORME, par Marius VACHON. 2 50

DESSINATEURS ET GRAVEURS

JACQUES CALLOT, par Marius VACHON. 3 »

ÉDELINCK, par Henri DELABORDE. 3 50

GAVARNI, par Eugène FORGUES. 3 »

DÉCORATEURS

BERNARD PALISSY, par Philippe BURTY. 2 50

JEAN LAMOUR, par Charles COURNAULT. 1 50

ÉCOLE ITALIENNE

PEINTRES

FRA BARTOLOMMEO, par Gustave GRUYER. 4 »

PAUL VÉRONÈSE, par Charles YRIARTE. 3 50

SCULPTEURS

DONATELLO, par Eugène Müntz. 5 »

ÉCOLE HOLLANDAISE

REMBRANDT, par Emile MICHEL. 5 »

TERBURG, par Emile MICHEL. 3 »

VAN DER MEER, par Henri HAVARD. 1 50

HOBBEMA, par Emile MICHEL. 2 50

ÉCOLE ESPAGNOLE

VELAZQUEZ, par Paul LEFORT. 5 50

FORTUNY, par Charles YRIARTE. 2 »

ÉCOLE ANGLAISE

REYNOLDS, par Ernest CHESNEAU. 3 »

TURNER, par Philip GILBERT HARMERTON. 3 50

— Riche reliure à biseaux 3 fr. en sus par volume.

— Edition sur Japon, exemplaires numérotés avec double suite de gravures. — Le prix de cette édition est le triple du prix de l'édition ordinaire.

Le Puy, typographie MARCHESSEU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LA RENAISSANCE DES LETTRES et l'essor
de l'érudition ancienne en Belgique, par Félix NÈVE, professeur
émérite de l'Université de Louvain. Un beau volume in-8. 8 fr.

DICTIONNAIRE TURC-FRANÇAIS.

Supplément aux Dictionnaires publiés jusqu'à ce jour, renfermant : 1° Les mots d'origine turque; 2° Les mots arabes et persans employés en osmanli, avec leur signification particulière; 3° Un grand nombre de proverbes et de locutions populaires; 4° Un vocabulaire géographique, par A. C. BARBIER DE MEYNARD, membre de l'Institut, 2 forts volumes publiés en 8 fascicules. 80 fr.

= **SOUS PRESSE** =

**LA BRODERIE, DU XI^e SIÈCLE JUSQU'À NOS
JOURS**, par L. DE FARCY. Cet ouvrage sera publié en 2 fasci-
cules in-folio, avec planches. Prix de souscription..... 80 fr.

.PERIODIQUES

Revue de Belgique, 15 avril : PERGAMENI, l'éloquence politique sous la Révolution. — MINNAERT, souvenirs de voyage, au Caire. — SCHOENFELD, l'Espagne arabe (dernier article). — Essais et notices : M^{me} Clém. ROYER, un philosophe américain.

The Academy, n° 938 : MURDOCK, The reconstruction of Europe. — HATCH, Towards fields of light, sacred poems; Memorials of Edwin Hatch, edited by his brother. — KROUPA, An artist's tour, gleanings and impressions of travels in North and Central America and the Sandwich islands. — MOLINES, Etude sur Alex. Vinet critique littéraire (fait avec soin et détail). — The Birds of Aristophanes p. p. MERRY, The Iphigenia of Aulis p. p. HEADLAM, Pliny's Letters I and II p. p. COWAN, The Histories of Tacitus, III-V p. p. GODLEY, Selections from Valerius Maximus p. p. INGE; The Ethics of Aristotle, analysed, annot. and transl. by JEYES; Agricola p. p. SCHÖNE; König Oidipus p. p. SCHUBERT. — Irish items (O' Grady). — The relations between Dante and Beatrice (Miss Busk). — The etymology of Teuton (Bradley : se rapporterait au goth. thiuths, bon). — Catal. of the Persian, Turkish, Hindustani, and Pushtu Manuscripts in the Bodleian library, begun by Prof. Ed. SACHAU, continued, completed and edited by ETHE, part I, The Persian Manuscripts. — Etruscan and Libyan divinity names (Rob. Brown, jun.). — A relic of Naukratis (Am. B. Edwards).

The Athenaeum, n° 3261 : The life of Carmen Sylva, queen of Roumania, transl. from the German by baroness DEICHMANN. — CARSTENSEN, Two summers in Greenland. — KITCHIN, Winchester (bon livre d'histoire locale). — BARTON, History of New South Wales from the records, vol. 1. — French books; PALEOLOGUE, Vauvenargues (cp. *Revue*, n° 13); AN. FRANCE, la vie littéraire; YACOB-PACHA, l'instruction publique en Egypte (cp. le présent art. de la *Revue*). — A review of Thackerays. — Benedict of Oxford (Neubauer). — Miss Boyle. — The Dictionary of National Biography (liste des futurs art. de Lant à Layton). — Bulgarian literature. — The Teacher's Guild. — A fasting man of the sixteenth century. — The legend of the Briar Rose. — The excavations at Megalopolis (Lorings et Richards).

Literarisches Centralblatt, n° 17 : DALMAN, Studien zur biblischen Theol. Der Gottesname Adonaj u. seine Gesch. (soin et savoir, réflexion et grande clarté). — Münkels nachgel. Schriften. — GOTTLÖB, Aus der camera apostolica des XV Jahrh (cp. *Revue*, n° 9). — Die Verhandl. Schwedens u. seiner Verbündeten mit Wallenstein u. dem Kaiser 1631-1634, p. p. IRMER (beaucoup de documents de grand intérêt). — BREDERMANN, 25 Jahre deutscher Gesch. Vom Wiener Congress bis zum Thronwechsel in Preussen, eine Ergänzung nach rückwärts zu des Verf. 30 Jahren deutscher Gesch. I (« ein Volksbuch im besten Sinne »). — FRIEDERICHSEN, Die deutschen Seehäfen, I. — BURCKHARDT, Zur Gesch. der Locatio Conductio. — RIVIER, Lehrbuch des Völkerrechts. — Philonis Alexandrini libellus de opificio mundi, p. p. COHN (comble une lacune). — Taciti Agricola, p. p. SCHOENE (plus de cent conjectures nouvelles). — MEYER-LÜBKE, Grammatik der roman. Sprachen, I. Lautlehre (œuvre d'un seul jet qui est au point de vue du sujet et de la méthode à la hauteur de la science). — Judith, p. p. COOK (édité avec grand soin). — M. HIRSCHFELD, Untersuchungen zur Lokasenna (travail superficiel, l'auteur n'a pas les plus simples éléments de la méthode philologique et les connaissances les plus nécessaires). — REGEL u. SCHULER, Einführ. in das heutige Englisch. — Denkm. griech. u. röm. Sculptur, p. p. BRUNN u. BRUCKMANN, Lief. 14-19. — Jahrb. des höhe-

ren Unterrichtswesens in Oesterreich bearb. von NEUBAUER u. DIVIS. III, 1890.

— N° 18 : SEYDEL, Vom Christentum Christi, vier Vorträge. — Von DÖLLINGER, Beiträge zur Sektengesch. des Mittelalters (cp. *Revue*, n° 7). — HARMS, Ethik. — VERNES, précis d'hist. juive depuis les origines jusqu'à l'époque persane. (L'auteur ne répète pas ce que les autres ont dit, et il pense par lui-même; mais son travail ne peut être regardé comme le résultat réellement mûri d'une recherche sérieuse qui aspire uniquement au vrai, et non au nouveau). — P. VIOLLET, Hist. des instit. polit. et admin. de la France, I. (Œuvre d'un savant indépendant et circonspect; rien de sec; ensemble artistement composé; l'auteur est maître de son sujet, il écrit brièvement sans rien oublier d'essentiel et expose des opinions nouvelles; pour parler comme lui, il est clair et reste simple, cp. *Revue*, n° 15). — *Necrologia Germaniae*, II, 1, Dioc. Salisburgensis, p. p. Siegm. HERZBERG-FRAENKEL. — Theoderici de Nyem de Scismate libri tres p. p. ERLER (fait avec le meilleur soin). — PROKSCH, Die Liter. über die venerischen Krankheiten von den ersten Schriften über Syphilis aus dem Ende des XV Jahrh bis 1889. — SARAN, Hartmann von Aue als Lyriker (sagace et réfléchi). — Von SOSNOFSKY, Sprachsünden, eine Blüthenlese aus der modernen deutschen Erzählliteratur (trop sévère et pédantesque). — GAEDERTZ, Goethe u. Maler Kolbe (interessant). — Musen u. Grazien in der Mark, Ged. von F. A. W. Schmidt, p. p. GEIGER (très louable). — MEJER, Wolf Goethe, ein Gedenkblatt (biographie d'un des deux petit-fils du poète, tous deux écrasés par le nom de leur aïeul). — BOUTKOWSKI-GLINKA, Petit Mionnet de poche, 1 (utile et commode pour les numismates en voyage. — SCHOEFFER, De Deli insulae rebus (fait avec application et soin). — GRAUL, Die antiken Porträtmalerei aus den Grabstätten des Faijum.

Deutsche Literaturzeitung, n° 17 : WEISS, Meyers Comm. zum Matthäusevang. 8^e ed. — BLASS, Ueber die Aussprache des Griech. 3^e ed.; ZACHER, die Aussprache des Griech. — Plauti Menaechmi, p. p. LÖWE u. SCHÖLL. — SCHWEITZER, Hans Sachs (cp. *Revue*, 1889, n° 47). — Italien. Bibliothek, p. p. ULRICH, I, Aeltere Novellen (les notes sont faites avec une grande négligence, beaucoup sont obscures, quelques-unes fautives, nombreuses fautes d'impression). — Gesch. des Volkes Israel, II. STADE, Gesch. des vorchristl. Judentums bis zur christl. Zeit; HOLTZMANN, Das Ende des jüd. Staatswesens u. die Entsteh. des Christentums (fin d'un ouvrage remarquable). — KAEMMEL, Deutsche Geschichte (clair et savant exposé en un volume, tâche vaste, tentative sérieuse et à saluer avec joie). — RÜBSAM, Joh. Baptista von Taxis, ein Staatsmann u. Militär unter Philipp II u. Philipp III, 1530-1610, nebst einem Excurs : aus der Urzeit der Taxischen Posten, 1505-1520 (n'est qu'une suite de notes). — J. SCHLOSSER, Die abendl. Klosteranlage des frühen Mittelalters (très solide). — Bericht über die Arbeiten der Wiclifgesellschaft (Buddensieg).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 15 : Archäologisches (Mehlis). — Eine Gefahr u. eine Warnung. — *Programme* : BUTZER, Der Ionicus a maiore; BINDSEIL, Einfl. des Klass. Unterrichts auf die Ausb. der Sprachfertigkeit im Deutschen; GÄDE, Die lat. Schulgram. von Ellendt-Seyffert u. Stegmann; BRAUN, Zur Reform des lat. Unterr.; TSCHIRCH, Stiftung u. erste Blütezeit der Saldernschen Schule. — HAIGH, The Attic theatre (très bon travail auquel Dörpfeld consacre un long art.). — *Odyssey* I-IV, p. p. PERRIN. — NAGEOTTE, Hist. de la poésie lyrique grecque (fait avec goût et esprit à la façon de Sainte-Beuve). — FREY, Ausgew. Briefe Ciceros. — *Corpus gloss. lat. IV. Glossae codicum Vaticani 3321 Sangall. 912 Leid. 67 F. p. p. GOETZ.* — RUNZE,

Studien zur vergl. Religions wiss. I. Sprache u. Religion (éclatante ignorance au moins en ce qui concerne la mythologie et l'étymologie). — HERZOG, Studien zur Gesch. der griech. Kunst (bon). — ELLINGER, Die antiken Quellen der Staatslehre Machiavellis (veut prouver que Machiavel doit tout aux anciens, surtout à Polybe, comme Cicéron philosophe doit tout aux Grecs). — Zum lat. Unterr. : MEISSNER, Lat. phrasaeol. ; TEGGE, Lat. Schulphrasaeol. ; LUTSCH, Lat. Lehr- und Lesestücke.

— N° 16 : KIRCHHOFF, Hesiodos' Mahnlieder an Perses (suggestif, mais n'est pas convaincant). — Platons Apol. des Sokrates u. Criton, p. p. CHRIST; Republic, X, p. p. TURNER; Fedone, p. p. FERRAI. — Juvenalis, p. p. WEIDNER (peu recommandable et beaucoup de choses incomplètes, fausses et flottantes; l'éditeur n'est pas assez familier avec la manière de Juvenal et n'a pas fait les études nécessaires à qui veut éditer ce poète). — Genethliacon Gottingense, Miscell. philol. — DROYSSEN, Heerwesen u. Kriegführung der Griechen, II (fortifications et marine). — Archiv für Liter. u. Kirchengesch. des Mittelalters, p. p. DENIFLE u. EHRLE. IV, 4. — G. MEYER, Kurzgef. albanes. Grammatik mit Lesebüchern u. Glossar. — PAULSEN, Das Realgymn. u. die humanistische Bildung. — Die Dauer der Konsulatsjahre (Soktau).

Librairie Française et Etrangère, H. WELTER, rue Bonaparte, 59, PARIS

Je viens de me rendre acquéreur de la totalité du restant de la nouvelle édition, entièrement achevée, du

GLOSSARIUM

mediae et infimae latinatis — conditum a Carolo Dufresne

DOMINO DU CANGE

Auctum a monachis ordinis S. Benedicti, cum supplementis integris D. P. Carpenterii, Adelungii, aliorum, suisque — digessit G. A. L. Henschel. — Sequuntur Glossarium gallicum, Tabulae, Indices auctorum et rerum, Dissertationes. Editio nova aucta pluribus verbis aliorum scriptorum a LÉOPOLD FAVRE. — *Ouvrage complet*. 10 volumes in-4. Niort, 1883-1887.

Afin de rendre plus facile l'acquisition de ce monument, je fournirai aux abonnés de la *Revue critique qui s'adresseront directement à moi, l'exemplaire complet, broché en 10 volumes in-4, pour 80 francs au lieu de 300 francs*; ou pour 115 francs l'exemplaire bien relié en demi-chagrin. Des facilités de paiement seront accordées sur demande.

Les frais de transport sont à la charge de l'acheteur (sept colis postaux de 3 kilos).

Les exemplaires encore à placer étant peu nombreux, mon offre ne restera valable que pendant 1 mois.

Tout acquéreur du *Glossarium* recevra pour 75 francs au lieu de 150 francs, le *Dictionnaire historique de l'ancien langage français*, par Lacurne de Sainte Palaye, 10 volume in-4. Niort 1877-82. (Reliure 35 francs en plus).

Grammaire des Langues romanes. — Par W. MEYER, professeur à l'Université d'Iéna. — Traduction française par E. RABET, revue par l'auteur.

L'ouvrage formera 3 volume grand in 8. — Le prix de chaque volume sera de 20 francs — Le premier volume est en vente.

N° 20

Vingt-quatrième année

19 mai 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, EDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

DICTIONNAIRE TURC-FRANÇAIS.

Supplément aux Dictionnaires publiés jusqu'à ce jour, renfermant : 1° Les mots d'origine turque; 2° Les mots arabes et persans employés en osmanli, avec leur signification particulière; 3° Un grand nombre de proverbes et de locutions populaires; 4° Un vocabulaire géographique, par A. C. BARBIER DE MEYNARD, membre de l'Institut, 2 forts volumes publiés en 8 fascicules. 80 fr. Le 8^e fascicule terminant cet important ouvrage vient de paraître.

Sixième centenaire de l'Université de Montpellier.

LES

CONSTRUCTIONS DU PAPE URBAIN V

A Montpellier (1364-1470)

d'après les Archives secrètes du Vatican

par Eugène MUNTZ,

Conservateur de l'Ecole nationale des Beaux-Arts.

Brochure in-8, tirée à petit nombre..... 3 fr.

PÉRIODIQUES

Revue rétrospective, 1^{er} mai : Corresp. de Villenave et de miss Tasset (suite). — Les conséquences de la capitulation de Baylen (trad. d'une brochure en allemand intitulée *Carrière militaire d'un lieutenant de la garde suisse*, Am. de Muralt). — Le rapatriement des prisonniers de Cabrera, 1814 (Lettres de l'enseigne Pujol). — Le n° du 1^{er} avril a reproduit des documents qu'on trouve ailleurs (Ternaux, *Hist. de la Terreur*. VII, notes) : l'arrêté du Conseil exécutif et les interrogatoires du duc d'Orléans et du comte de Beaujolais.

Revue celtique, nos 1-2, janvier-avril : L. DUCHESNE, La vie de saint Malo. — NETTLAU, The Fer Diad episode of the Tain bo Cuailnge. — SAGLIO, Les braciae et les hosae. — WHITLEY STOKES, A note about Fiacha Muillethan. H. de LA VILLEMARQUÉ, Anciens noëls bretons. — NETTLAU, Notes on Welsh consonants. — S. REINACH, Inscription attique relative à l'invasion des Galates en Grèce. — THURNEYSSEN, Gloses bretonnes. — ERNAULT, De l'analogie dans la conjugaison bretonne. — Kuno MEYER, Uath Benine Etair. — LOTH, Les anciennes litanies des saints de Bretagne. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Les Gaulois et les populations qui les ont précédés dans l'Italie du nord. — A. de BARTHÉLEMY, Essai de classification chronologique des différents groupes de monnaies gauloises. — ERNAULT, Versions bretonnes de la Parabole de l'Enfant prodigue. — *Mélanges* : THURNEYSSEN, Notes sur quelques gloses galloises. — LOTH, Le suffixe d'égalité gallois en-et; De l'adjectif subissant la mutation initiale après un substantif masculin; L'initiale du complément du verbe fléchir subissant l'infectio destituens; Morgablou; Erubloblion. — Kuno MEYER, Tene cen coicled (Echtra Nerai); Addenda to the Echtra Nerai. — Theod. REINACH, Note sur un texte de l'historien grec Eusebios relatif au siège d'une ville des Gaules par les Francs. — D'A. de J. Hercynia. — GAIPOZ, Le ms. luxembourgeois des Hisperica Famina. — *Correspondance* : Lettres de MM. de Kay, Prou, Salomon Reinach (les simulacra, di S. Reinach, dont parle César, VI, 17. 1, seraient les menhir). — *Bibliographie* : D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Les premiers habitants de l'Europe d'après les écrivains de l'antiquité et les travaux des linguistes, 2^e édition (grande conscience dans les recherches, sincérité parfaite dans la discussion, zèle infatigable à profiter des travaux et des progrès de la science; mais deux défauts : laisse de côté en grande partie les découvertes de l'archéologie et néglige, au moins en apparence, de nombreux travaux parus sur les sources des historiens et géographes de l'antiquité et sur la critique des textes; toutefois, édition sensiblement supérieure à la première; cp. *Revue*. 1889, n° 26). — ALLMER et DISSARD, Trion, antiquités découvertes en 1885, 1886, et antérieurement au quartier de Lyon dit de Trion. — Chronique.

Bulletin critique, n° 9 : LIPSUS, Theolog. Jahresbericht, I u. II. (Cp. *Revue*, 1889, n° 52). — HAURÉAU, Des poèmes latins attribués à saint Bernard (montre très bien que le grand abbé de Clairvaux n'a rien de commun avec les plats rimailleurs dont on a mis les œuvres à sa charge). — VIOLLET, Hist. des instit. polit. et admin. de la France, I. (Fin de l'article : l'ouvrage est le meilleur traité d'histoire du droit français à l'usage des étudiants et l'antidote nécessaire à ce que leurs études juridiques peuvent avoir de malfaisant pour leurs esprits; nul livre ne s'embarrasse moins des théories abstraites des juristes, ne met mieux en pleine vie humaine, et ne reporte l'esprit, d'une allure plus franche et plus décidée, des brocards sur les faits, des systèmes sur les choses, et des règles de l'argumentation juridique sur les lois du développement historique, cp. *Revue*, n° 15). — DAVID-SAUVAGEOT, Le réalisme et le naturalisme dans la littérature et dans l'art. — LE CAMUS,

Notre voyage aux pays bibliques. — Bretonneries (publications de M. de la Borderie, etc.).

The Academy, n° 939 : FUSTEL DE COULANGES, Hist. des instit. polit. de l'anc. France, I. La monarchie franque, II. L'alleu et le domaine rural; P. VIOLLET, Hist. des instit. polit. et admin. de la France. — Ibsen's prose dramas, p. p. ARCHER. — BESANT, Captain Cook (fait partie de la collection des « English men of action »). — TROLLOPE, Forther reminiscences. — BRYDEN, Klotof and Karroo, sport, legend and natural history in Cape colony. — William Blades. — Irish items (Whitley Stokes). — Mazzini and united Italy (K. Blind). — The works of Xenophon, transl. by DAKYNS, I, Hellenika, 1-2, and Anabasis; The History of Herodotus, transl. by G. C. MACAULAY. — The language of Aram.-Naharaim and the 'su of the Assyrian tablets (Sayce). — Ivan LERMOLIEFF, Die Galerien Borghese and Doria-Panfilii in Rom.

The Athenaeum, n° 3262 : Diaries of Sir Moses and Lady Montefiore, comprising their life and work as recorded in their diaries 1812-1883, p. p. LOEWE. — GREEN, Among the Selkirk glaciers. — Sir William HUNTER, The marquess of Dalhousie (bien fait et intéressant). — Ch. EDMONDS, Poetry of the Anti-Jacobin, 3^e édit. — The Scotch fasting man. — The Oriental Congress, — Mr. Blades.

The English Historical Review, avril : SANDAY, Bishop Lightfoot as an historian. — HARDY, The provincial concilia from Augustus to Diocletian. — BURX, The relationship of the patriarch Photius to the empress Theodora. — Ch. V. LANGLOIS, The comparative history of England and France during the middle ages. — Stanley LANE-POOLE, Sir Richard Church, part II. — Lord ACTON, Wilhelm von Giesebrecht. — *Notes and documents* : Some political poems of the XVI century, p. p. KINGSFORD. — Marriage alliance of the Infante Pedro of Aragon and Edward I of England, 9 oct. 1273, p. p. F. D. SWIFT. — The date of Wyclifs attack on transsubstantiation, by F. D. MATTHEW. — Robert Aske's narrative of the Pilgrimage of Grace, with other documents, p. p. Miss Mary BATESON. — Two accounts of the battle of Marston Moor, p. p. C. H. FIRTH. — *Reviews of books* : SCHUCKBURGH's translation of the Histories of Polybius. — KAUFMANN, Gesch. der deutschen Universitäten, I. — Alex. SOREL, La prise de Jeanne d'Arc devant Compiègne. — PÉRIN, L'ordre international. — COURTNEY, The Parliamentary Representation of Cornwall to 1832. — SKELTON, Maitland of Lethington and HENDERSON, The Casket Letters. — GARDINER, History of the Great Civil War, II. — FARGES, Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, Pologne. — FISKE, The critical period of American history. — SCIOUT, La constitution civile du clergé. — WHITE, The ancient history of the Maori. — Chetham Society publications.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 17 : Konferenz in Hissarlik, mars 1890. — Programme : FRENZEL, Entwickel. des relativen Satzbaues im Griech. — SHUCKBURGH, The Hist. of Polybius, transl. from the text of HULTSCH (bon). — Grammatici graeci recogniti et apparatu critico instructi, IV. Theodosii alexandrini canones, Georgii Choerobosci scholia, Sophronii patriarchae Alexandrini excerpta rec. HILGARD. I, Theodosii canones et Choerobosci scholia in canones nominales continens (travail tout-à-fait sérieux et excellent). — FABIA, De orationibus in Bello Gallico (cp. *Revue*, 1889, n° 28). — HAACKE, Wörterbuch zu den Lebensbeschreib. des Cornelius Nepos, 10^e ed. — STOWASSER, Stolones latini. — WIRTH, Quaestiones Severianae (soigné et utile). — LORET, l'Egypte au temps des Pharaons (vivant et attachant). — OPITZ,

Schauspiel u. Theaterwesen der Griechen u. Römer (destiné au grand public). — ΠΑΡΑΔΕΜΕΤΡΑΚΟΠΟΥΛΟΣ, Βάσανος τῶν περὶ τῆς Ἑλληνικῆς προφορᾶς ἑρασμικῶν ἀποδείξεων (bien fait, abondant — 752 pages — et a une valeur objective même pour celui que l'argumentation n'aura pas convaincu). — DENIFLE, Urkunden zur Gesch. der mittelalterl. Universitäten. — Rembrandt als Erzieher, von einem Deutschen. — Die Dauer der Consulatsjahre, II.

Altpreuussische Monatsschrift, janvier-mars, 1-2 : KRUMBHOLTZ, Samaiten u. der Deutsche Orden bis zum Frieden am Melno-See (suite). — TREICHEL, Piper oder Capsicum, hist. botan. Lösung. — ARNOLDT, Zur Beurtheil. von Kant's Kritik der reinen Vernunft u. Kant's Prolegomena, Anhang n° 2. — BOLTE, Zwei Königsberger Zwischenspiele 1644. — SEMBRZYCKI, Die Marienburg unter polnischer Herrschaft (fin). — *Kritiken u. Referate* : Die Recesse u. andere Akten der Hansetage, 1256-1430. — Vagantensang u. Schwerterklang, Lieder aus deutscher Vorzeit, von Fr. HIRSCH. — Am Urquell, Monatsschrift zur Volkskunde, hrsg. von KRAUSS in Wien. — LOHMEYER, Aus Tilsits Vergangenheit. — CELICHOWSKI, Beitrag zur Lebensgesch. des Martin Kwiatkowski z Rozyc (en polonais), — BEZZENBERGER, Die Kurische Nehrung u. ihre Bewohner. — Alterthumsgesellschaft Prussia 1889. — *Mitteilungen u. Anhang* : LOHMEYER, Der Geburtstag des Herzogs Albrecht von Preussen. — G. CONRAD, Die Konstitution des ehem. kön. Kommerz-Kollegs zu Königsberg, 17 Aug. 1718. — Universitäts-Chronik, 1889. — Lyceum Hosianum in Braunsberg 1890. — Altpreuuss. Bibliographie 1888.

PARIS. — LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{IE}. — 56, RUE JACOB.

GUSTAVE SCHLUMBERGER

MEMBRE DE L'INSTITUT

UN

EMPEREUR BYZANTIN

AU DIXIÈME SIÈCLE

NICÉPHORE PHOCAS

—
OUVRAGE ILLUSTRÉ

DE 4 CHROMOLITHOGRAPHIES, 3 CARTES ET 240 GRAVURES ET HÉLIOGRAVURES

D'APRÈS LES ORIGINAUX

ET LES DOCUMENTS LES PLUS AUTHENTIQUES

Un volume in-4° de 800 pages. — Broché : 30 francs. — Relié : 40 fr.

*Il a été tiré 30 exemplaires sur papier vélin, numérotés de 1 à 30
du prix de 60 francs.*

Le Puy, typographie MARCHESOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

Bulletin de Correspondance africaine.

- I. E. CAT. NOTICE SUR LA CARTE DE L'OGOOUÉ. In-8, avec carte. 3 fr.
- II. E. AMÉLINEAU. VIE DU PATRIARCHE ISAAC. Texte copte et traduction française. In-8. . 5 fr.
- III. E. CAT. ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DU CHRONIQUEUR GONZALO AYORA, suivi de fragments inédits de sa chronique. In-8.. . . . 2 50
- IV. E. LEFÉBURE. RITES ÉGYPTIENS. Construction et protection des édifices. In-8.. . . . 3 fr.

PÉRIODIQUES

Revue historique, mai-juin : A. BAUDRILLART, Les intrigues du duc d'Orléans en Espagne 1708-1709, I. — Th. REINACH, Le premier siège entrepris par les Francs. — R. de MAULDE, Eloge de Louis XII, père de la France, en 1509. — H. HARISSE, Nouvelles recherches sur l'hist. de l'Amérique. — FLAMMERMONT, A propos d'une fausse lettre de M^{me} de Lamballe. — *Bulletin* : France (Farges et Monod); Etats-Unis (H. B. Adams). — *Comptes-rendus* : PROU, Manuel de paléographie latine et française (sans être très neuf, très bien renseigné, épargnera bien du temps et des peines aux apprentis en érudition; cp. *Revue*, 1889, n° 51). — ROEHRICHT, Deutsche Pilgerreisen nach dem Hl. Lande (utile). — FREDERICQ, Corpus docum. Inquis. haeret. pravit. neerl. I, 1025-1520 (recueil des pièces justificatives d'une hist. de l'inquisition neerlandaise). — SCHULTE, Gesch. der Habsburger in den ersten drei Jahrhunderten (jette un jour tout nouveau sur des questions controversées). — M^{me} J. DARMESTETER, The end of the middle ages (cp. *Revue*, 1889, n° 22). — COEN, Le grandi strade del commercio internaz. fino dal sec. XVI (cp. *Revue*, 1889, n° 16).

The Academy, n° 940 : Reports of State Trials, new series, vol. II, 1823-1831, p. p. MACDONELL. — HURLBERT, France and the Republic, a record of things seen and learned in the French provinces 1889. — TOZER, The islands of the Aegean (cp. *Revue*, n° 13). — JONES, The life times and labours of Robert Owen. — Historical books : STEBBING, Peterborough; The King's Book of Sports; ADAMS, Witch, Warlock and Magician; PARKINSON, Yorkshire legends and traditions. — Edwin Waugh. — The Oxford invitation to the Oriental Congress (Sayce et Rhys). — Cockney (Murray). — The Irish mss. at Cheltenham (K. Meyer). — Lives of saints from the Book of Lismore (W. Stokes). BAUDISSIN, Die Gesch. des alttestam. Priesterthums; CHAVANNES, La religion dans la Bible, II, Le Nouveau-Testament. — The Persian catalogue of the Bodleian Library (Ethé). — Excavations at Platea (Waldstein).

The Athenaeum, n° 3623 : Lyrical ballads, reprinted from the first edition of 1798, p. p. DOWDEN. — COURTNEY, The parliamentary representation of Cornwall to 1832. — WAKEMAN, Life of Charles James Fox (des jugements contestables et beaucoup de points importants passés sous silence ou trop sommairement traités). — A biographical curiosity, Histoire des joyaux (Ball). — Edwin Waugh. — The Beatrice Exhibition (Hamilton). — Notes from Cyprus (Tubbs et Munro). — The excavations at Megalopolis (Gardner).

The Babylonian and Oriental Record, n° 5 : CASARTELLI, Oriental testimonies regarding Khvétuk-Das. — TERRIEN DE LACOUPERIE, The Deluge-Tradition and its remains in ancient China. — DE HARLEZ, A Buddhist repertory. — BONAVIA, Did the Assyrians know the sexes of the date palms? — TERRIEN DE LACOUPERIE, Stray notes on ancient date palms in Anterior Asia. — BOSCAWEN, Campaign of Sargon II (a. c. 712). against Judea.

Literarisches Centralblatt, n° 10 : WERNER, Der Paulinismus des Irenaeus. — MATZAT, Römische Zeitrechnung 219-1 (malgré toutes les objections et toutes les critiques, mérite d'être attentivement étudiée). — Bohmer, Reg. Imp. VIII, add. 1, Erstes Ergänzungsheft zu den Reg. des Kaiserreiches unter Kaiser Karl IV, 1346-1378, p. p. HUBER. — KAEMMEL, Deutsche Gesch. Heft 2-13. — LOSSEN, Der Anfang des Strassb. Kapitelstreites (cp. *Revue*, 1889, n° 48). — E. KOCH, Die Stiftung Kaspar Tryller's vom 29 sept. 1617 u. der Stammbaum der Tryller. — An-

sprachen u. Reden des Ministers G. von GOSSLER. — ACHELIS, Die Entwickel. der modernen Ethnologie. — GURLITT, Ueber Pausanias, Untersuchungen (démonstration soignée, ne méconnaît pas les faiblesses de l'écrivain, mais prouve décidément l'« autopsie »; cp. *Revue*, n° 11). — Valerii Maximi libri IX p. p. KEMPF (instructif et sera utile). — CEDERSCHÖLD, Kalfdrapet och vänpröfningen, ett Bidrag till Kritiken of de Islandska Sagornas Trovärdighet. — SIEBS, Zur Gesch. der engl. fries. sprache (fait avec beaucoup de soin et renferme de bonnes idées). — GEEDEKE, Grundriss zur Gesch. der deutschen Dicht. 2° Aufl. p. p. JACOBY u. GORTZE. VIII. — KARPELES, Goethe in Polen (intéressant). — WARNECKE, Kunstgeschichtl. Bilderbuch für Schule u. Haus.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 18 : Münkels nachgel. Schriften, p. p. FROMMEL. — ROHDE, Psyche, Seelencult u. Unsterblichkeitsglaube der Griechen, I (vastes matériaux bien ordonnés). — D. H. MÜLLER, Zur Gesch. der semit. Zischlaute (petite et instructive étude). — Comment. in honorem Studemund (cp. *Revue*, 1889, n° 37). — P. HEINZE and GOETTE, Gesch. der deutschen Litteratur von Goethes Tode bis zur Gegenwart (le tableau n'est pas très clair, mais les jugements sont soignés, indépendant, parfois trop favorables). — W. E. SYMONDS, Sir Thomas Wyatt and his poems (bon travail). — WILSDORF, Beitr. zur Gesch. von Marseille im altertum (incomplet). — Die Heiligen Englands, p. p. LIEBERMANN (publication faite avec soin et précision, et qui sera très utile). — Marquis de Villeneuve, Charles X et Louis XIX en exil (cp. *Revue*, 1889, n° 23). — NAUROY, La duchesse de Berry (cp. *Revue*, 1889, n° 33). — RATZEL, Die Schneedecke besonders in deutschen Gebirgen. — HAEERLIN, Studien zur Aphrodite von Melos (ne marque pas un progrès). — Kriegsgesch. Einzelschriften, XII. — Rumän. Volkslieder u. Balladen, übers. von FRANKEN. — Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde.

— N° 19 : JOHANNSON, Die hl. Schrift. u. die negative Kritik. — HUERMER, Genesis des Entschlusses in den Tragödien des Euripides u. Sophocles (très contestable sur un grand nombre de points). — GERMANN, Altestein, Fichte u. die Univ. Erlangen. — BRUCHMANN, psychol. Studien zur Sprachgesch. (cp. *Revue*, 1888, n° 40). — CHRISTIANSEN, De apicibus et i longis inscriptionum latinarum (soigné et en partie utile, mais beaucoup de choses à revoir). — KEINZ, Nachtrag zur Neidhartausgabe. — Briefe von Goethes Mutter an die Herzogin Anna Amalia p. p. K. HEINEMANN. — FORTIER, Sept grands auteurs du xviii^e siècle, an introd. to nineteenth century literature. — WITTE, Die Armagnaken im Elsass (important). — HEIGEL, Quellen u. Abhandl. zur neueren Gesch. Baierns (recueil d'études diverses). — Corpscommerzbuch nach eigenen Erfahr. u. unmittelb. Erkundig. bei den Corps zusammengest. u. krit. bearb. von ARMKNECHT. — Von CONRADY, Das Leben des Generals Aug. von Werder (intéressant).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 18 : GSELL-FELS, Unteritalien u. Sizilien, 3^e ed. — FICK, Hesiods Ged. in ihrer ursprüngl. Fassung u. Sprachform wiederhergestellt (restitutions qui ne sont pas réussies). — De senect. et De amicitia p. p. NOVAK. — SEITZ, L'œuvre polit. de César jugée par les historiens de Rome au xix^e siècle (résultats arbitraires). — SCHMALZ, Ueber den Sprachgebr. des Asinius Pollio (cp. *Revue*, n° 16). — Aeneis, p. p. LADEWIG, 2^e ed. p. p. DEUTICKE. — WALDSTEIN, Fitzwilliam Museum Cambridge, Catalogue of casts in the Museum of classical archaeology. — MONTELIUS, The civilisation of Sweden in heathen times transl. from the second swedish edition by Woods (cp. *Revue*, 1889, n° 20). — WINKLER, Weiteres zur Sprachgesch. (cp. *Revue*, 1889, n° 20). — HATCH, Essays on Biblical greek (cp. *Revue*, n° 2). — Dict.

latin-franç. par Quicherat et Daveluy, nouv. ed. p. p. CHATELAIN (cp. *Revue*, n° 1). — Die Dauer der Konsulatsjahre, fin (Soltau).

— N° 19 : Ueberreste einer etruskischen Stadt. — Ciceronis Synonyma (Sabbadini). — *Programme* : KAHL, Democrit in Ciceros philos. Schriften; KRAUT, Uebers. der 1 u. 2 olynth. Rede; OPITZ, Scholiorum Aeschineorum qui fontes fuerint; G. H. MÜLLER, Beitr. zur Erklär. u. Kritik des Horaz. — Polybii Hist. p. p. BÜTTNER-WOBST, II 2° Aufl, der Dindorf. Textausgabe (fait avec soin et dans l'esprit de Hultsch). — LAMBICHI Protrepticus p. p. PISTELLI (très recommandable). — Supplem. ad Procli comment. in Platonis de republica libros nuper vulgatos p. p. REITZENSTEIN (bon). — W. von Wyss, Die Sprüchwörter bei den röm. Komikern (complet et en somme soigné et habilement présenté). — ULLRICH, Studia Tibulliana (cp. *Revue*, n° 12). — Germania, Agricola, De orat. p. p. NOVAK (de nombreuses conjectures et qui ne sont pas convaincantes). — MAYOR, The Latin Pentateuch, publ. piecemeal by the French printer W. Morel, 1560, and the French Benedictines Martène, 1733, and Pitra, 1852-1887, critically reviewed (très méritoire). — CARTAULT, Vases grecs en forme de personnages groupés. — W. MÜLLER, Eine Terrakotta der Göttinger Sammlung. — METCHNIKOFF, La civilisation et les grands fleuves historiques (intéressant, manque souvent de profondeur et de critique, original toutefois). — W. MÜLLER, Die Umsegelung Afrikas durch phönizische Schiffer 600 (« beaucoup de diligence sacrifiée pour un sujet ingrat »). — BELL, De locativi in prisca latinitate vi et usu (beaucoup de pénétration et de largeur de vues).

Deutsche Rundschau, mai : Fürst Bismarck. — H. GRAMM, Homer's Ilias, zweiter u. dritter Gesang. — BRUGSCH, Joseph in Aegypten. — FISCHER (P. D.), Aus dem modernen Italien. — Lady BLENNERHASSETT, Zeitgenössische Gedankenströmungen, I. — RODENBERG, Dingelstedt, Blätter aus seinem Nachlass, mit Randbemerck. VII. Der Kosmopolit. Nachtwächter u. geheime Rath 1841-1851; 4. Der Ausgang der Stuttgarter Zeit. — *Liter. Rundschau* : Recueil des actes du comité de salut public, p. p. AULARD, I et II (cp. *Revue*, 1889, n° 40 et 1890 n° 10). — SCHLEIDEN, Erinnerungen eines Schleswig — Holsteiners, neue Folge, 1841-1848.

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 7 : SCHMARSOW, Italiën. Forsch. zur Kunstgesch. I. S. Martin von Lucca u. die Anfänge der toskan. Sculptur im Mittelalter (l'auteur s'est acquitté de sa tâche; il a pris le bon chemin, et ses recherches sont excellentes; il faudra toujours le consulter lorsqu'on voudra décrire les commencements du Rinascimento). — H. PRUTZ, Entwick. u. Untergang des Tempelherrenordens (très long art. de Wenck; de nouveaux matériaux; avance sur plusieurs points notre connaissance; indispensable; mais conclusion inexacte et beaucoup de défauts; au fond, aussi peu instructif et recommandable que le livre de Schottmüller; il faut renvoyer pour ce sujet à Lea, History of the inquisition of the middle ages). — FINKE, Forsch. u. Quellen zur Gesch. des Konstanzer Konzils (beaucoup de documents inconnus). — CUNO, Vorgesch. Roms, II, Die Etrusker u. ihre Spuren im Volk u. im Staate der Römer (art. très détaillé de Bruck : beaucoup de points sur lesquels on ne peut approuver l'auteur, mais de nombreux passages tout à fait remarquables comme sur l'année étrusque, le nombre des chevaliers, la chute des décemvirs, etc.; et partout du soin, du sérieux scientifique et l'amour du sujet).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

Bulletin de Correspondance africaine.

- I. E. CAT. NOTICE SUR LA CARTE DE
L'OGOOUÉ. In-8, avec carte. 3 fr.
- II. E. AMÉLINEAU. VIE DU PATRIARCHE
ISAAC. Texte copte et traduction française. In-8. . 5 fr.
- III. E. CAT. ESSAI SUR LA VIE ET LES
OUVRAGES DU CHRONIQUEUR
GONZALO AYORA, suivi de fragments inédits
de sa chronique. In-8.. . . . 2 50
- IV. E. LEFÉBURE. RITES ÉGYPTIENS. Construction
et protection des édifices. In-8.. . . . 3 fr.

PÉRIODIQUES

La Révolution française, 14 mai : DEBIDOUR, Le colonel Fabvier. — LE-MAS, Ignace de Cazeneuve, évêque et conventionnel (fin). — AULARD, La diplomatie du premier Comité de salut public : Pologne, Suède, Danemark, Turquie. — *Mélanges* : Faut-il dire Maine et Loire ou Mayenne-et-Loire ; Les derniers moments de Couthon ; Les erreurs du Moniteur ; La Monarchie prussienne, de Mirabeau. — *Bibliographie* : MÈGE, Gaultier de Bianzat, député du Tiers-Etat aux États-Généraux, sa vie et sa correspondance (très utile). — M. PELLET, Variétés révolut. III. — BIRÉ, Paris pendant la Terreur (récit encadré dans une fiction ; rien d'inédit ; mais de jolies trouvailles dans des imprimés rares). — LONS, L'Eglise réformée de Paris pendant la Révolution (cp. *Revue*, n° 1).

Bulletin critique, n° 10 : ENGELBRECHT, Studien über die Schriften des Bischofes von Reii Faustus. — J. HAVET, Les origines de Saint-Denis, Quest. mérov. V (mémoire intéressant, rédigé avec précision et sûreté). — REUSSENS, Elém. d'archéol. chrét. 2° éd. ; Manuel d'archéol. relig. (excellent). — BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, La philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion (éloge de la philosophie). — LÜBKE, Essai d'hist. de l'art. trad. par KOELLA (traduction à lire avec précaution ; contre-sens et erreurs). — SEPET, Les préliminaires de la Révolution (tableau succint).

The Academy, n° 941 : The Acts of the Privy Council of England, new series, vol. I, 1542-1547, p. p. DASENT. — G. SMITH, Life of Jane Austen (bonne étude, vraie et juste). — WOODFORD, A naturalist among the Head-hunters, being an account of three visits to the Solomon Islands. — MOULTON, The ancient classical drama (donne une idée complète et exacte du sujet par des analyses et des exemples). — REQUIN (L'abbé), L'imprimerie à Avignon en 1444 (important travail dont la *Revue* parlera prochainement). — W. K. SULLIVAN (L'éditeur des Mss. Materials of Ancient Irish history est mort le 12 mai). — The Oxford invitation to the Oriental Congress. — Bracton's cone and key (Stevenson). — The etymology of cockney (Mayhew et Earle). — France and the Republic (Hamerton). — Some Catalan publications (travaux de Don Joseph Balari y Jovany). — A late Babylonian tablet of Aspasine (Pinches). — The British Museum Catalogue of Greek coins. Pontus, Bithynia and Bosphorus, by Warwick WROTH.

The Athenaeum, n° 3264 : J. MARTINEAU, The seat of authority in religion. — CUNNINGHAM, Growth of English industry and commerce, early and middle ages (très bon travail ; l'auteur est maître de son sujet). — KÖHLER, Die Entwickel. des Kriegswesens u. der Kriegführ. in der Ritterzeit, vol. III, 1-3. — EDW. MOORE, Dante and his early biographers. — The story of a sonnet (Bromley : Miscellaneous Sonnets de Wordsworth, XLVI, Filial Piety). — The anonymous Boece de Consolation, Bruges, 1477, and Paris, 1494 (H. Stewart). — Dr. Emm. Forchhammer.

Deutsche Literaturzeitung, n° 20 : LOOFS, Dogmengesch. — PFUNGST, Das Sutta Nipata, I. (traduction soignée). — H. von ARNIM, Quellenstud. zu Philo von Alexandrien (cp. *Revue*, 1889, n° 17. — FRANKE, De Sillii Italici Punicorum tropis (étude très soignée, mais que de patience pour la lire !) — GÖPFERT, Wörterb. zum Kleinen Katechismus Luthers (insuffisant). — JACOBY, Vier mittellengl. geistl. Ged. aus dem XIII Jahrh. — CRIVELLUCCI, Della fede storica di Eusebio nella vita di Costantino (pénétrant et réfléchi). — Jahrb. des Gesellsch. für lothring. Gesch. u. Altertumskunde, I. — Eichstett im Schwedenkriege, Tagebuch der

Nonne Clara Staiger, p. p. SCHLECHT. — RADAELLI, Cenni biografici di Manin. — Die Reisen des Chr. Columbus, p. p. Navarrete, übers. v. Fr. Pr. (horrible! Navarrete, est écrit partout *Navarette*, Harrisse, *Harrise*; etc.;; fourmille d'erreurs; s'est servi de la traduction française de 1828). — P. ADAM, Der Bucheinband.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 20 : Neue kypriische Inschriften im Syllabar (Meister). — Zu Ciceros Briefen ad Qu. fr. (Lehmann). — BELSER, Gramm. krit. Erkl. von Laktantius de moribus persecutorum cap. 34. Tolevanzedict des Galerius. — PAPPENHEIM, Der angebl. Heraklitismus des Skeptikers Aenesidemos (des choses instructives). — Anonymi grammaticae epitoma, liber alter, p. p. EGENOLFF. — Germania, p. p. PRAMMER, 2^e éd. — Orosii hist. adv. pag. libri VII, p. p. ZANGEMEISTER. — Miodonski, Anonymus adversus aleatores u. die Briefe an Cyprian, Lucian, Celerinus u. an der Karthag. Clerus; HILGENFELD, Lib. de aleator. inter Cypriani scripta conserv. — TEUFFEL, Studien u. Charakt. zur griech. u. röm. Lit. 2^e éd. — ARNOLD, Die Neron. Christenverfolgung (recherches menées avec soin). — ZACHER, Ueber griech. Wortforschung (conférence). — P. SCHMITT, Ueber den Ursprung des Substantivsatzes mit Relativpartikeln im Griech. (travail excellent et qui est un modèle).

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 8 : FLACH, Etudes crit. sur l'hist. du droit romain au moyen âge avec textes inédits (études très soignées et très importantes). — ROSENTHAL, Gesch. des Gerichtswesens u. der Verwaltungsorganisation Baierns, I. Vom Ende des XII bis zum Ende des XVI Jahrh. 1180-1598. — J. HAVET, Lettres de Gerbert, 983-997, publiées avec une introd. et des notes (distingué à tous égards; cp. *Revue*, 1889, n° 41).

— N° 9: STUDNICZA, Kyrene eine altgriech. Göttin, archäol. u. mythol. Unters. (Maas : long art. — p. 337-384 — sur un livre très instructif et plein de détails).

Theologische Literaturzeitung, n° 7 : DELITZSCH, Iris, Farbenstudien u. Blumenstücke (science étonnante sur différents domaines et qui est exposée d'une façon spirituelle et comme en se jouant). — CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Lehrbuch der Religions-geschichte, II (intéressant et bien fait). — DUHM, Ueber Ziel u. Methode der theolog. Wissenschaft. — JENSEN, Die Kosmologie der Babylonier, Studien u. Materialien (de haute valeur). — SELLIN, Die verbal-nominale Doppelnatur der hebr. Participien u. Infinitive. — Von SODEN, Der Brief des Apostels Paulus an die Philipper. — HASENCLEVER, Aus Geschichte u. Kunst des Christentums, I. — LAW, A histor. sketch of the conflicts between jesuits and seculars in the reign of Queen Elizabeth (souillé et attachant). — Bibliographie des Bénédictins de la congrégation de France, par des Pères de la même congrégation. — TREDE, das Heidentum in der römischen Kirche, Bilder aus dem relig. u. sittl. Leben Südtaliens. I (contribution importante à la caractéristique de la situation de l'Italie, renferme une foule de détails sur la dégénération du culte des saints et sur une superstition dont l'on peut à peine se faire une idée). — RUNZE, Studien zur vergleich. Religionswissenschaft, I. Sprache u. Religion. — SPITTA, Die psychol. Forsch. u. ihre Aufgabe in der Gegenwart.

— N° 8 : GILBERT, The poetry of Job. — SEYRING, Die Abhäng. der Sprüche Salomons, cap. I-IX von Hiob. — MOSES, Nadab u. Abihu. — STRACK, Schabbâth, der Mischnatractat Sabbath hrsg. u. erklärt. — SCHAEFER, Die Bücher des Neuen Text. erkl. I, Die Briefe Pauli an die Thessalonicher u. an die Galater. — RÖMHELD, Theologia sacrosancta, Grundlinien der bibl. Theologie, I. — BRANDT, Ueber die dualist. Zsätze u. die Kaiseranreden bei Laktantius. — Calvin, Instit. de relig.

chrét. nouv. ed., p. p. BAUMGARTNER. — Le Thresor de l'ame chrét. par H. B. de la Rochelle, 1588, p. p. PERROCHET. — ZSILINSKY, Der Frieden von Linz u. die Gesch. der relig. polit. Gesetzesartikel von 1647. — PAULSEN, System der Ethik. — Die Bibel, hrsg. von PFLEIDERER, 12-17.

— N° 9 : Neuere englisch theolog. Literatur : STALKER, Imago Christi; DRYSDALE, History of the Presbyterians in England; LIGHTFOOT, Text-book of the thirty-nine articles of Church of England; Lux Mundi, p. p. GORE. — Novum Testam. graece p. p. TISCHENDORF, III, proleg. scripsit GREGORY, 2. — DUCHESNE, Origines du culte chrétien, étude sur la liturgie latine avant Charlemagne (excellent travail, cp. le numéro présent de la *Revue*). — KOLDE, Luthers Selbstmord, eine Geschichtslüge Majunkes. — Mélancton, Loci communes, in ihrer Urgestalt, p. p. KOLDE. — LEFRANC, La jeunesse de Calvin (travail remarquable, et le plus complet qu'on ait sur le sujet; (cp. *Revue*, 1889, n° 42). — HANS, Der protestantische Kultus.

— N° 10 : VERNES, Les résultats de l'exégèse biblique, l'histoire, la religion, la littérature (très attachant, et souvent juste, passe sur bien des difficultés sans les lever.) — WESTCOTT, The Epistle to the Hebrews. — DIELS, Sibyllinische Blätter. (évident.) — DRÄZKE, Gesamm. patrist. Untersuch. — DIBELIUS, Die Einführ. der Reform. in Dresden. — WILKENS, Gesch. des span. Protestantismus im XVI Jahrh. — TIETZEN, Zinzendorf.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 17 : BRAUSEWETTER, H. Bulthaupts Dramaturgie des Schauspiels. — P. ERNST, Eine neue Moralphilosophie. — E. KRAUS, Aus der neuesten böhmischen Litteratur. — SARTORIUS EPISCOPUS, Lolales Klage um Kelea. — L. FRÄNKEL, Ein neuer realistischer Dramatiker. — Aug. WEISS, Oscar Browning's George Eliot. — NEUMANN-HOFER, Die neue Kunst.

— N° 18 : NEUMANN-HOFER, Zola's Bête humaine. — KRETZER, Im neuen Sparta. — MAHRENHOLTZ, Rousseaus Krankheitsgeschichte. — SOMMER, Stoansteirisch. — BECHSTEIN, Die letzten Veröffentl. des literar. Vereins. — Bret Harte, Angelus, übertr. von Gisberte Freiligrath. — Macedoromanische Volkslieder, übersetzt von Melchior HARSU. — Wsewold GARCHIN, Die rote Mohnblume.

— N° 19 : K. BLIND, Gladstones Entstaatlichung des griechischen Pantheons. — Edm. BAYER, Eine Hafisnummer. — MÄHLY, Die Sprache u. ihre Ersatzmittel, I. — NEUMANN-HOFER, Berliner Theaterbriefe. — Aus der italien. Lyrik, Uebertrag. von V. MATTHES. — GARCHIN, Die rothe Mohnblume (suite).

Zeitschrift für Katholische Theologie, II : *Abhandlungen* : P. v. HOENSBROECH, hlg. Cyprian u. der Primat des Bischofs von Rom. — KNABENBAUER, Der Israels Restauration nach Ezechiel 40-48. — FRINS, Ueber das Wesen der Sünde, II. — MICHAEL, Pabst Innocenz IV u. Oesterreich. — *Recensionen* : BRÜCK, Gesch. der kathol. Kirche im XIX Jahrh. I u. II. — FELDNER, Lehre des hl. Thomas über die Willensfreiheit. — HARMEL, Catéchisme du patron. — MICHAEL, Rankes Weltgesch. — MARX, Die Vita Gregorii IX. — ZIMMERMANN, Englands Universitäten im XVI Jahrh. — HAMMERSTEIN, Winfrid. — *Analekten* : Die Passauer Diöcesansynode 1435. — Napoleons I Stellung zur Religion in seinen letzten Lebensjahren. — Gregors des Grossen Reform des Kirchengesanges. — Die Oxford Professororen. — Die ersten Bischöfe von Przemysl. — Die neuesten Forschungen über Heinrich von Gent. — Fürstbischof Künigl von Brixen in Hannover. — Kleinere Mittheilungen bes. aus ausländ. Literatur. — Literarischer Anzeiger.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

EN DISTRIBUTION :

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE

DE

FEU M. MAURICE JAMETEL

Professeur de chinois à l'École des Langues
orientales vivantes

dont la vente aura lieu

les lundi 16 et mardi 17 juin 1890
28, rue des Bons-Enfants.

Bibles polyglottes et commentaires. — Sciences naturelles. —
Beaux-Arts. — Voyages. — Littératures orientales. — Livres
chinois. — Livres japonais illustrés. — Ouvrages en nombre de
M. Schœbel.

PÉRIODIQUES

Mélusine, n° 3, mai-juin : DOUTREPONT, Un chant monorime de la Passion. — TUCHMANN, Gens et animaux qui se fascinent eux-mêmes. — ESSER, Mœurs et usages de Malmédy et de la Wallonie prussienne : la Cusnée, la Saint-Jean, Poiré l'Trouvrai, les Jouspennes. — ORAIN, Devinettes de la Haute-Bretagne, X. — La pierre de serpent, I, la Naja-Kallu ou pierre de Cobra. — L'étym. popul. et le folk-lore, IV, l'Etre suprême. — *Bibliographie* : The Fables of Aesop as first printed by W. Caxton in 1484, with those of Avian, Alfonso and Poggio, p. p. J. JACOBS (l'introd. renferme une histoire approfondie et ingénieuse de la fable d'animaux et de ses origines). — Lives of saints from the Book of Lismore, ed. with a translation, notes and indices by W. STOKES. — Les contes moralisés de Nicole Bozon, p. p. L. T. SMITH et P. MEYER. — Le Mabinogion, trad. par LOTH, II. — Folk and Hero Tales, p. p. MAC INNES with notes by NUTT. — FEILBERG, Dansk Bondeliv navnlig i Vestjylland (l'auteur a déjà publié un grand dictionnaire du patois jutlandais ; son nouveau livre est une étude détaillée et très bien menée sur la vie des paysans du Jutland occidental qui nous est présentée ici dans toute sa variété pittoresque).

Revue de Belgique, 15 mai : DE LAVELEYE, Deux utopies nouvelles (sur BELLAMY, Looking backward et SECRETAN, Mon utopie). — RAHLENBECK, Le Perron de Liège. — POTVIN, Orphée, tragédie lyrique de Gluck. — NAVEZ, Les causes et les conséquences de la grandeur coloniale de l'Angleterre.

The Academy, n° 942 : CORBETT, Monk (clair, exact, à recommander hautement). — TURNER, The modern novelists of Russia (cp. *Revue*, n° 20). — HUTCHINSON, Golf. — LAING, Problems of the future; CARUS, Fundamental problems. — Colonial life : MOORE, New Zealand for Emigrant, Invalid and Tourist; RUSSEL, A journey to Lake Taupo; sir Frederick YOUNG, A winter tour in South Africa; SAXBY, West-Nor'-West. — FRANCES, Beyond the Argentine or letters from Brazil. — Convocation du 9^e congrès des orientalistes à Londres. — The English diphtong — ay. (Murray). — RIBBECK, Gesch. der röm. Dichtung, II. Augusteisches Zeitalter (livre d'un maître, au style clair, vigoureux, vivant).

The Athenaeum, n° 3265 : RENAN, L'avenir de la science. — LE STRANGE, Palestine under the Moslems (intéressant et important). — BODENSTEDT, Erinner. aus meinem Leben (très attachant). — V. GIRAUD, Les lacs de l'Afrique équatoriale; BUTTIKÖFER, Reisebilder aus Liberia, I; GOLDIE, Calabar and its mission; SMITH, Sub sole; WILLOUGHBY, East Africa and its big game; GILLMORE, Trough Gasa land and the scene of the Portuguese aggression. — Records of the borough of Nottingham, IV, 1545-1625. — 9^e congrès intern. des orientalistes. — Thackerayana (Johnson). — Lord Lovat (Groome). — The Needy Knife-grinder (Adami). — G. Hooper.

Literarisches Centralblatt, n° 20 : The Ante-Nicene Fathers, p. p. RICHARDSON and PICK. — Ed. von HARTMANN, Lotze's Philosophie-Jahresber. der Geschichtswiss. X, p. p. JASTROW. — SOLTAN, Die röm. Antijahre auf ihrem natürl. Zeitwert reducirt (peu d'objections à faire). — SCHULTZ, Das höf. Leben zur Zeit der Minnesinger, 2^e Aufl. — Thomas Platter's Briefe an seinen Sohn Felix, p. p. BURCKHARDT (très intéressant). — V. DURUY, Hist. de France, 1789-1795, hrsg. von HARTMANN. — VARRENTTRAPP, Joh. Schulze u. das höhere preuss. Unterrichtswesen in seiner Zeit (important). — Der Rigveda oder die heiligen Hymnen der Brähmana, zum ersten Male vollst. ins Deutsche übertr. mit Comm.

u. Einl. von Alfr. LUDWIG VI, B. Register der Belegstellen, Verzeichniss der Conjecturen, Glossar, sachl. u. grammat. Repertorium. — ASINI POLLIONIS de bello Africo comment. p. p. WÖLFFLIN et MIODONSKI (une foule d'améliorations au texte et un grand nombre de notes érudites). — HENNING, Die deutschen Runendenkmäler (fait avec très grand soin et bien souvent juste). — STRNADT, Der Kürnberg bei Ling u. der Kürnberg-Mythus; HURCH, Zur Kritik des Kürnbergers (deux études diffuses et « dilettantisch »). — E. H. MEYER, Völuspa, eine Untersuchung (hypothèse difficile à soutenir, mais l'influence chrétienne est désormais indéniable). — JEANROY, Les origines de la poésie lyrique en France au moyen âge, étude littér. fr. et comparée suivies de textes inédits, et De nostratibus medii aevi poetis qui primum lyrica Aquitaniae carmina imitati sint (instructif, sans être toujours convaincant, et partout bien orienté). — Herder's Briefe an Hamann, p. p. HOFFMANN. — ANTONIEWICZ, Ikonographisches zu Chrestien von Troyes. — OPITZ, Schauspiel u. Theaterwesen der Griechen u. Römer (très réussi; unit un solide savoir et une forme agréable). — EISELEN, Abbildungen von Turnübungen.

— N° 21 : SPITTA, Die Offenbarung des Johannes untersucht. — MOELLER, Lehrb. der Kirchengesch. — Urkund. der Stadt Zürich, p. p. ESCHER u. SCHWEIZER, I, 1. — Die Matrikel der Univ. Heidelberg 1386-1662 III, Register, 1, p. p. TOEPKE; Aeltere Univ. Matrikeln, I. Univ. Frankfurt a. O., p. p. FRIEDLAENDER, II, 1649-1811; Die Matrikel der Univ. Rostock I, 1419-1499, p. p. HOFMEISTER. — GRANIER, Die Schlacht bei Lobositz (très détaillée). — WEBER, Gesch. des XIX Jahrh., 2° édit. — CHARPENTIER, Russ. Wanderbilder (cp. *Revue* 1889, n° 6). — BEZOLD, Catal. of the cuneiform tablets, British Museum, I. — Le mystère de Ste Barbe, p. p. ERNAULT (très utile). — HEINZERLING, Fremdwörter unter deutschen u. engl. Thiernamen (attachant, sans rien de nouveau). — Schriftproben aus Hs. des XIV-XVI Jahrh., p. p. THOMMEN. — A. MEYER, Zu Walthers Ehre (rien de scientifique). — LUCAS, Aus deutscher Sprach u. Literaturgesch. (recueil d'études variées et instructives). — Deutsches Wörterbuch, XII, 3 vergeben-verhöhnern, p. p. WÜLCKER. — REISCH, Griech. Weihgeschenke (cp. *Revue*, n° 4). — SOUTZO, Introd. à l'étude des monnaies de l'Italie antique, II (système à désapprouver, mais quelques points de vue remarquables). — HEYDEMANN, Marmorkopf Ricardi (montre toujours les mêmes qualités et les mêmes défauts).

— N° 22 : HEIDEMANN, Die Reform in der Mark Brandenburg. — FUJISHIMA, Le bouddhisme japonais. — SOLTAU, Röm. Chronologie (beaucoup de choses utiles). — Die westf. Siegel der geistl. Corpor. u. der Stifs-Kloster = und Pfarrgestlichkeit, p. p. ILGEN. — EM. MICHAEL, Salimbene u. seine Chronik (travail qui ne vaut pas celui de Dove). — FRAPAN, Vischer-Erinnerungen. — PENCK, Ziele der Erdkunde in Oesterreich. — ERMAN, Die Sprache des Papyrus Westcar (cp. *Revue*, n° 22). — STOLL, Die Maya-Sprachen der Pokom-Gruppe, I. Pokonchi-Indianer. — R. BECKER, Wahrheit u. Dicht. in Ulrich von Lichtenstein (soigné, quoique contestable). — LARNED, The Pennsylvania German dialect (très étudié et fort louable). — FÖRSTER, Das Leben Emma Förster's, der Tochter Jean Paul's in ihren Briefen.

Deutsch Literaturzeitung, n° 21 : Orosii hist., p. p. ZANGEMEISTER (edit. Teubner, très soignée et à bon marché). — M. RIEGER, Ueber die Abnahme der Bibelkenntniss in der Gemeinde. — GÜSSFELD, Die Erziehung der deutschen Jugend. — Catal. of the Cuneiform Tablets in the Kouyundjik collection of the British Museum, p. p. BEZOLD, I (très utile). — P. SCHMITT, Ueber den Ursprung des Substantivsatzes mit

Relativpartikeln im Griech. (ne s'occupe que d'Homère.) — SAUVÉ, Le folklore des Hautes-Vosges (très soigné). — GAILOZ, La rage et S. Hubert (très exact, très complet et peut passer pour un modèle; cp. *Revue*, 1889, n° 7). — H. von TREITSCHKE, Deutsche Geschichte im XIX Jahrhundert, IV, bis zum Tode Friedrich Wilhelms III (très habilement composé et reproduit avec énergie et vigueur tous les faits de la vie publique et littéraire, retrace tous les courants du génie scientifique, artistique et politique du peuple allemand; œuvre unique en son genre et singulièrement attachante; partout des vues neuves et superbes). — DUMON, Le théâtre de Polyclète, reconstruction d'après un module (très remarquable). — QUESNAY, Œuvres économ. et philos., p. p. ONCKEN. — Gesellschaft für deutsche Literatur (23 avril).

— N° 22 : LINK, Die Einheit des Pastor Hermae; BAUMGÄRTNER, Die Einheit des Hermasbuchs. — H. GRUBER, Aug. Comte. — S. H. SCHMIDT, Handb. der lat. u. griech. Synonymik (d'abondants matériaux recueillis avec soin). — CAGNAT, Cours d'épigr. lat. 2^e éd. (très réussi; cp. *Revue*, n° 20). — LOEWE, Die Dialektmisch. im magdeburg. Gebiete. — JAMES, Wörterb. der engl. u. deutschen Sprache, 7^e ed., p. p. STOFFEL. — HAUBOLD, De rebus Iliensium (soigné). — F. VOIGT, Die Klosterpolitik der salischen Kaiser u. Könige (clairement disposé et offre des résultats à approuver). — W. WILSON, The State and Federal Government of the United States (manuel utile). — BUCHHOLTZ, Die einfache Erdzeit mit Stundenzonen u. festem Westmeridian als Zifferblatt ohne Stör. der Tageszeiten für alle Länder u. Völker der Erde. — Ein amerikan. Lutherwerk (Buddensieg).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 21 : Die einzige bisher gef. röm. Inschrift in Pommern (Ziemer). — Trag. graec. fragm., p. p. NAUCK, 2^e ed. (ouvrage tout nouveau et témoigne de la sagacité et de l'érudition de l'auteur). — FOUILLEE, La philos. de Platon, II, III, IV. — LINA, De praepos. usu Platonico (l'auteur a eu plus de patience encore que l'anatomiste qui compterait tous les poils d'un cadavre). — WINDEL, Demosthenis esse orationem περί συντάξεως (à lire). — ZIMMERMANN, Krit. Unters. zu den Posthomerica des Quintus Smyrnaeus (ce qu'il y a de meilleur et de plus remarquable depuis Köchly). — BIRT, Zwei polit. Satiren des alten Rom (prouve que Claudien a imité certaines satires de Lucilius dans les livres contre Eutrope). — BRANDT, Dualist. Zusätze u. Kaiseranreden bei Lactantius, II. — MORLAIS, Etudes morales sur les grands écrivains latins (intéressant). — DRÄSEKE, Gesamm. patrhist. Untersuch. (plein de savoir et de résultats à approuver). — CREMER, Bibl. theol. Wörterbuch der neutest. Gräcität, 6^e ed. — KINCH, Die Sprache der sizil. Elymer (fait avec soin). — Programme : SCHRAMM, De consecratione domus Ciceronianae. — DIETRICH, Die rechtl. Natur der Societas publicanorum. — STRAUB, der Natursinn der alten Griechen.

Bulletin international de l'académie des sciences de Cracovie, avril : Archives de l'histoire littéraire, tome VI (renferme, à l'exception de l'art. de CELICHOWSKI sur Martin Kwiatkowski, des matériaux relatifs à l'histoire des Universités de Pologne et aux Polonais qui ont fréquenté les Universités étrangères). — ULANOWSKI, Contrib. à l'hist. du droit en Pologne, I. — LUTOSLAWSKI, Logika Platona, I.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

L'ART D'ENLUMINER

Par A. LECOY DE LA MARCHE, Archiviste aux Archives nationales.

Un volume in-18, de luxe..... 3 fr. 50

Forme le tome XII de la *Petite Bibliothèque d'art et d'archéologie*, publiée sous la
direction de M. KAEMPFEN.

*Instructions adressées par le comité des travaux historiques et scientifiques
aux correspondants du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.*

Littérature latine et Histoire du Moyen âge

Par M. L. DELISLE, membre de l'Institut.

In-8, avec une planche en héliogravure..... 3 fr. 50

L'AFRIQUE DU SUD

HISTOIRE DE LA COLONIE ANGLAISE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE
ET DE SES ANNEXES

Rar M. PAUL LÉLU

In-8 avec une carte..... 2 fr. 50

PERIODIQUES

Revue des études grecques, tome III, n° 9, janvier-mars. — D. BIKÉLAS, Le marquis de Queux de Saint-Hilaire. — Alfred CROISSET, Simonide de Céos. — Salomon REINACH, Inscriptions inédites d'Asie Mineure recueillies par le capitaine Callier (1830-1834). — Théodore REINACH, le collectivisme des Grecs de Lipari. — Chronique. Bulletin archéologique (T. R.). Correspondance grecque (D. B.). Nouvelles diverses. Actes de l'Association, ouvrages offerts. — Bibliographie.

The Academy, n° 943 : NETTLESHIP, Rob. Browning. Essays and thoughts. — CUNNINGHAM, The growth of English industry and commerce during the early and middle ages (de très haute valeur). — GREEN, Among the Selkirk glaciers. — Lady JACKSON, The first of the Bourbons, 1515-1610 (populaire). — LA FERRIÈRE, Henri IV, le roi, l'amoureux (intéressant). — Recent theology. — The Beatrice Exhibition at Florenz. — Chaucer (Gunthorpe). — Hanselyn in Chaucer (Logeman). — The Nevilles in Domesday (Round). — WHARTON, Etyma latina (fait avec soin et d'un caractère très pratique). — JENSEN, Die Kosmologie der Babylonier (remarquable). — The Antonius and Salustius of Horace (Ramsay). — Perrot and Chipiez on the art of Judaea (Petrie).

The Athenaeum, n° 3266 : RUSSELL, Nelson and the naval supremacy of England, (fait sans critique, sans soin, et plein d'erreurs grandes et petites). — BRIDGETT, Blunders and forgeries, historical essays. — Cook WILSON, On the interpret. of Plato's Timaeus, critical studies, with special reference to a recent edition. — MACCARTHY, The French Revolution, I and II (du pittoresque, des allusions littéraires en grand nombre, des gallicismes, cherche à faire sensation, mais « the permanent value of his volumes is slight, as they are lacking in scholarship and thought »). — Coleridge and the Anti-Jacobins. — Unpublished letters of Samuel Pepys. — The excavations at Megalopolis.

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 10 : BRANDT, Die mandäische Religion, ihre Entwickel. u. geschichtl. Bedeutung (cp. *Revue*, nos 6 et 12). — FISCHER u. GELDNER, Vedische Studien, II Heft (très instructif, parfois fautif néanmoins parce que les auteurs ne voient qu'un côté du problème). — BENFEY, Kleinere Schriften, ausgew. u. hrsg. von BEZZENBERGER, I, I u. 2.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 22 : Erwiderung (Gruppe). — Die Ausgrab. in Obrigheim. Pfalz (Mehlis). — *Programme* : K. MILLER, Reste aus röm. Zeit in Oberschwaben; SCHÖTTLER, Lage der gesch. Orte Aduatuca Eburonum, Ara Ubiorum, Belgica; KOLB, zur Gesch. des alten Haller Gymnasiums; FRIEDERICH, Die Schulverhältn. Reutlingens zur Zeit der freien Reichstadt, II; HEHLE, Das ehem. Zwiefalter Gymn. u. Kollegium zu Echingen, 1686-1719. — PETERSEN, u. LUSCHAN, Reisen in Lykien, Milgas u. Kibyatis. (cp. *Revue*, 1889, n° 6). — P. VOGT, De Luciani libellorum pristino ordine quaestiones, I. — Horaz p. p. NAUCK, 13^e ed. Oden u. Epoden. — URBINI, La patria di Properzio (se décide pour Hispellum et ne nous convainc pas). — P. GIRARD, L'éducation athén. au v^e et au iv^e siècle avant J.-C. (cp. *Revue*, 1889, n° 48). — WACKERNAGEL, Das Dehnungsgesetz der griech. Composita (recherches détaillées et vastes, riches en résultats). — Archäol. Gesellschaft zu Berlin, avril (suite).

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, n° 3 : W. MÜLLER, Zur Mythologie der griech. u. deutschen Heldensage. — H. MÖLLER, Zur ahd. Alliterationspoësie (important). — KEINZ, Die Lieder Neidharts von Reuenthal; Beiträge zur Neidhart-Forschung (deux bons

travaux). — BRAHM, Schiller, I (ouvrage qui a de grands mérites et qui a été apprécié par notre recueil). — VOLKELT, Grillparzer als Dichter des Tragischen (très bon). — J. G. ZIMMER u. die Romantiker, p. p. H. W. B. ZIMMER. — MUSSAFIA, Osservazioni sulla fonologia francese, la formola tj fra vocali (très vraisemblable). — De FRÉVILLE, Les quatre âges de l'homme, traité moral de Philippe de Navarre. — MARTENS, Die Anfänge der franz. Synonymik (essai bibliographique et court résumé de tout ce qui a été fait sur le domaine de la synonymie jusqu'à Girard). — NOVATI, Studi critici e letterari (recueil d'essais déjà analysés par la *Revue*). — Dante-Literatur : LOCELLA, Zur deutschen Dante-Literatur mit besond. Berücks. der Uebers. von Dantes Göttlicher Komödie, mit mehreren bibliogr. u. stat. Beilagen. — GIETMANN, Die Göttliche Komödie u. ihr Dichter Dante Alighieri; Beatrice, Geist u. Kern der Danteschen Dichtungen; La Divina Commedia di Dante Alighieri col commento di Cornoldi; RUGGERO DELLA TORRE, Poeta-Veltro; L'Alighieri, rivista di cose dantesche, dir. da PASQUALIGO, I, 1-2. — GÜNTNER, Calderon u. seine Werke, 2 volumes (bien étudié, mais voit plus en Calderon le catholique que le poète, et ne dispense pas de recourir au livre excellent de Schmidt).

— N° 4 : Grundriss der german. Philologie, p. p. PAUL, I (bel ouvrage dont on attend la suite avec confiance). — TOISCHER, Ueber die Sprache Ulrichs von Eschenbach (intéressant résultat). — Parzifal von Wisse u. Colin, p. p. SCHORBACH (très précieuse source pour la langue de l'Alsace et la métrique du XIV^e siècle). — Jan z Michalovic, Joh. von Michelsberg, ein deutsches Gedicht des XIII Jahr. p. p. KRAUS. — Meister Stephans Schachbuch u. Glossar. p. p. SCHLÜTER. — Ipomedon, p. p. KÖLBING (édition très soignée). — Le Lai de l'ombre p. p. BÉDIER (texte habilement établi). — Un samedi par nuit, die ält. franz. Bearb. des Streites zwischen Körper u. Seele, p. p. VARNHAGEN. — Le Bestiaire, das Thierbuch des normann Dichters Guill. le Clerc p. p. REINSCH (introduction à remanier). — EHRICH, Les grandes et inestimables chroniques de Gargantua u. Rabelais' Gargantua et Pantagruel (sagace et conséquent).

— N° 5 : E. H. MEYER, Völuspa, eine Unters. (résultats pénétrants, contraires à ceux de Müllenhoff, et qui trouveront une rude résistance). — GUDMUNDSSON, Privatboligen pa Island (cp. un prochain art. de la *Revue*). — Daniel von Soest, p. p. JOSTES (excellente édition de ce satirique westphalien du XVI^e siècle). — UHL, Unechtes bei Neifen (très soigné et détaillé). — KOERTING, Encyclop. u. Method. der engl. Philologie (cp. *Revue*, 1889, n° 49). — PORTIOLI, Le opere maccheroniche di Merlin Cocai (publie deux œuvres rares, mais a des défauts). — NYROP, Kortfattet spansk grammatik, et Laerebog i det spanske sprog (travaux de grande valeur). — REINHARDSTOETTNER, Die klassischen Schriftsteller des Altertums in ihrem Einfluss auf die späteren Litteraturen, I. Plautus, Spätere Bearbeit. Plautin. Lustspiele. (très long art. de Stiefel sur un travail où il y a nombre de faiblesses, de lacunes, d'erreurs, quoique l'auteur ait fait preuve d'une grande diligence, d'une patience extraordinaire, et d'un savoir étendu).

Zeitschrift für deutsche Philologie, XXII, I : MAROLD, Ueber die poetische Verwertung der Natur u. ihrer Erscheinungen in den Vagantenliedern u. im deutschen Minnesang. — RÖHRICHT, Die Jerusalemfahrt des Herzogs Friedrich von Oesterreich, ein mhd. Ged. — ERDMANN, Ueber eine Conjectur in der neuen Lutherausgabe. — R. M. WERNER, Gers-tenbergs Briefe an Nicolai nebst einer Antwort Nicolais. — DÜNTZER, Die Entsteh. des zweiten Teiles von Goethes Faust, insbes. der klass. Walpurgisnacht, nach den neuesten Mitteil. — HOLSTEIN, Zur Topo-

graphie der Fastnachtsspiele. — ERDMANN, Zum Einfluss Klopstocks auf Goethe. — *Litteratur u. Miscellen* : MÜLLENHOFF, Beowulf; TENBRINK, Untersuch. über Beowulf. (La théorie de Ten Brink marque un progrès essentiel après la critique de Müllenhoff; elle est plus simple et plus convaincante). — KRESSNER, Gesch. der franz. Nationalliteratur von den ältesten Zeiten bis zum XVI Jahrh. (forme la 1^{re} partie de la sixième édition du Manuel de Kreyssig, dont la seconde partie, relative aux temps modernes, sera revue par M. J. Sarrazin; assez bien groupé, mais quelques défauts, n'est pas complet, et le style sent trop le feuilleton).

Zeitschrift für deutsches Alterthum u. deutsche Litteratur, 11 u. 111 : ROETTERKEN, Das innere Leben bei Gottfried von Strassburg. — HERZOG, Zu Otfried. — CAUER, Ueber das urspr. Verh. der Nibelungenlieder XVI, XVII, XIX. — MEYER, Volksgesang u. Ritterdichtung. — BOLTE, Du bist mîn, ich bin din. *id.* Eine unbek. Ausg. des Frankfurter Liederbüchleins. — HENRICI, Ulrich Fuetrer's Löwenritter. — AMMANN, Nachträge zum Schwerttanz. — KLUGE, Ae. gaerdas, bôcstafas, bôc. — SCHÖNBACH, Ein Zeugnis zur Gesch. der mhd. Lyrik. — SCHULZE, Neue Bruchst. aus Veldekes Servatius. — SEEMÜLLER, Zu Konrads Klage der Kunst. — HOLTHAUSEN, Ags. aus Copenhagen. — *Anzeiger* : STRAUCH, Verzeichnis der auf dem Gebiete der neueren deutschen Literatur 1888 erschienen. wissenschaftl. Publikationen. — LEXER, Zur Gesch. des deutschen Wörterbuches, Mitteil. aus dem Briefw. zwischen den Brüdern Grimm u. Salomon Hirzel. — MÜLLENHOFF, Beowulf. — FISCHER, Zur Gesch. des mhd. — SCHACHINGER, Die Congruenz in der mhd. Sprache. — WÄCHTER, Mai u. Beafor (du bon et du mauvais). — BEYER, Deutsche Poetik; BIESE, Das Metaphorische in der dichter. Phantasie; VIEHOFF, Die Poetik auf der Grundlage der Erfahrungsseelenlehre; STEINER, Goethe als Vater einer neuen Aesthetik. — MÜNCKER, Klopstock (cp. *Revue*, 1889, n° 41). — KOLLER, Klopstockstudien, I. Klopstock als musikal. Aesthetiker, 11. Klopstocks Bezieh. zu zeitgen. Musikern. — FROITZHEIM, Lenz, Goethe u. Cleophe Fibich (cp. *Revue*, 1888, n° 44). — *Litteraturnotizen* : De düdesche schlömer, p. p. STRICKER; Les Joies du mariage, caquets rimés en dialecte strasb. 1687, p. p. FROELICH; Archival. Nachr. über die Theaterzustände von Hildesheim. Lübeck, Lüneburg im XVI. u. XVII Jahrh., p. p. GAEDERTZ; Kriemhild, übertr. von W. HAHN; Müllenhoffs Paradigmata zur deutschen Gramm. zum Gebrauch für Vorles. 6^e aufl. v. ROEDIGER; Briefe der Brüder J. u. W. Grimm an Benecke 1808-1829, p. p. W. MÜLLER; SCHWEITZER, De poemate Waltherio; Meister Stephans Schachbuch, ein mnd. Ged. des XIV Jahrh. II, Glossar; VONBUN, Die Sagen Vorarlbergs; Mnd. Handwörterbuch von Lübben, vollendet von Chr. WALTHER. — Linturali, ritterlicher Frauentienst in Swanetien am Kaukasus.

Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte, III, 1 : LIESEGANG, Die Kaufmannsgilde von Stendal. — HOLTZE, Die Bambergensis in der Mark. — SEIDEL, Der Lustgarten am Schlosse in Berlin bis zu seiner Auflösung 1715. — SCHIEMANN, Luise Charlotte Radziwill, Markgräfin von Brandenburg. — H. WEBER, Venezianische Stimmen zum siebenjährigen Kriege. — R. KOSER, Zur preuss. Gesch. im XIX Jahrh. — *Kleine Mitteilungen* : Bischof Johann Felix von Havelberg (G. Schmidt). — Vom Jubelfeste der märkischen Reformation (Holtze). — Ein Urteil Josefs II ueber Friedrich II u. Preussen 1772 (Michael). — Zur Gesch. Chr. L. von Kalckstein (Hirsch). — Nachwort (Paczkowski). — Neue Erscheinungen : Zeitschriftenschau (Holtze, Lohmeyer, Treusch von Buttlar); Universitätsschriften u. Schulprogramme (Runge).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

PETITE BIBLIOTHÈQUE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

Publiée sous la direction de

M. KAEMPFFEN

Directeur des Musées Nationaux et de l'Ecole du Louvre.

TOME XII

LA VATICANE, de Paul III à Paul V, d'après des documents nouveaux, par Pierre BATIFFOL. In-18. 3 fr.

TOME XIII

L'ART D'ENLUMINER

Par A. LECOY DE LA MARCHÉ

Archiviste aux Archives Nationales.

In-18 de luxe. 3 50

PERIODIQUES

Bulletin critique, n° 11 : Gesta domni Aldrici p. p. CHARLES et FROGER. — ABEL, Aegypt. indo-europ. Sprachverwandtschaft (travail et savoir dépensés en pure perte). — CARTAILHAC, La France préhistorique (cp. *Revue*, 1889, n° 48). — JOUBERT, Hist. de l'église réformée de Laval au XVII^e siècle. — G. PELISSIER, Le mouvement littéraire en France au XIX^e siècle. (Sagement pensé; bon style tel que l'enseignent les traités de rhétorique, et d'une désolante perfection; n'a pas cherché assez profondément les origines de nos révolutions littéraires ni démêlé dans la multiplicité des groupes et la variété des programmes le fonds commun; conclusion fausse ou que le livre n'impose pas; cp. *Revue*, 1889, n° 42).

Revue rétrospective, 1^{er} juin : Corresp. de Villenave et de miss Tasset (fin). — Bonaparte et Carnot, 1796. — Un mystificateur, 1793. — Un bourreau respectable. — Dombrowski et les Allemands, 1871. — Note d'un garçon de bureau, mai 1871. — Les fiacres de Paris (XVIII^e siècle). — Frère, il faut mourir! (1812). — Lettres de Voltaire à Le Bret (1757-1772). — Inventaire des effets de Voltaire. — Les subsistances sous la Terreur. — Deux lettres du général Menou. — Apostille de Louis-Philippe sur le recours en grâce de Fieschi. — Restif de la Bretonne inventeur du Mérite agricole.

Revue de l'instruction publique supérieure et moyenne en Belgique, tome XXXIII, 3^e livraison : 35^e séance de la séance de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques, samedi 12 avril 1890. — THIL-LORRAIN, Pierre l'Hermite à propos de l'ouvrage de M. Hagenmeyer, 2. — VIOLETT, Hist. des instit. polit. et admin. de la France (nul ne lira cet ouvrage sans être frappé par la largeur des vues et l'élévation de la pensée; cp. *Revue*, n° 15). — Varia (HARROY, Les Eburons à Limburg).

The Academy, n° 944 : GIFFON, The growth of capital. — COUDER, Palestine (souvenir condensé d'explorations et de découvertes en Palestine). — HALIBURTON, In Scottish fields. — H. GOODWIN, The Foundations of the Creed. — The life of Carmen Sylva, translated by Baroness DEICHMANN. — WELZHOFFER, Gesch. des griech. Volkes bis zur Zeit Solons (brillamment écrit; cp. *Revue*, n° 22). — The American Oriental Society. — Discovery of the sixth Brâhmana of the Sâmaveda (Max Müller). — Etymological notes: cockney, clock, coble (Cook et Heath). — The word hanselyns in Chaucer (Skeat). — GOODWIN, Syntax of the moods and tenses of the Greek verb (indispensable). — An inscribed Gaulish menhir. — The Antonius of Horace (Wilkins). — Proposed excavations at Chester.

The Athenæum, n° 3267 : STORY, Conversations in a studio; RUSSELL (A. P.), In a club corner. — Rabbi David PHILIPSON, The Jew in English fiction. — Ausonii Mosella, p. p. DE LA VILLE DE MIRMONT (cp. *Revue*, n° 10). — LYNCH, Egyptian sketches. — Isaac TAYLOR, The origin of Aryans, an account of the prehistoric ethnology and civilization of Europe (brillant petit livre, à la fois court et clair). — An early American edition of Elia. — Lord Lovat. — The Hospitallers in England. — Dr. Schmitz. — The topography of Alba (Bent).

Literarisches Centralblatt, n° 23 : SAADIA, Das Buch Hiob übers. u. erklärt (cp. *Revue* n° 49). — GOOSZEN, Der Heidelberger Catechismus. — TEICHMÜLLER, Neue Grundleg. der Psychologie u. Logik, hrsg. von OHSE. — KRAUSE, Philosoph. Abhandl. p. p. HOHLFELD u. WÜNSCHE. — GASNER, Zum deutschen Strassenwesen von der ält. Zeit bis zur Mitte des XVII^e Jahrh. (très soigné). — Max SCHILLING, Quellenbuch zur Gesch. der Neuzeit. — CZERNY, Der zweite Bauernaufstand in Oberösterreich 1595-1597 (instructif). — LANMAN, A sanskrit reader with voca-

bulary and notes (bon). — P. REGNAUD, Esquisse du véritable système primitif des voyelles dans les langues d'origine indo-européenne (ne rappelle que par le titre le mémoire génial de Saussure). — JANSSEN, Gesamtindex zu Kluge's etymolog. Wörterbuch der deutschen Sprache (cp. *Revue*, 1889, n° 518). — SCHÖNBACH, Walther von der Vogelweide (tableau d'ensemble exact dans l'essentiel et dignement tracé). — RAN-NOW, Der Satzbau des ahd. Isidor im Verhältn. zur latein. Vorlage (cp. *Revue*, 1889, n° 51). — CORDES, Der zusammenges. Satz bei Nicolaus von Basel (fait avec grand soin). — Systemat. Verzeichniss der Lessing-Literatur der herzogl. Bibliothek zu Wolfenbüttel, mit Ausschluss der Handschriften. — SCHULTZ, Die Bestreb. der Sprachgesellsch. des XVII Jahrh. für Reinigung der deutschen Sprache (soigné, quoique inférieur à Wolff). — GOERRES, Studien zur griech. Mythologie, I (suppositions et fantaisies sur toutes les figures et questions de mythologie possibles). — Monumenti antichi, publ. per cura della Accademia dei Lincei, I, 1.

Deutsche Literaturzeitung, n° 23 : GÜLDENPENNING, Die Kirchengesch. des Theodoret von Kyrrhos (cp. *Revue*, n° 19). — PISCHEL u. GELDNER, Vedische Studien. I (plein de sagacité et de savoir, malgré des objections à faire). — DIELS, Sibyllinische Blätter (preuve fournie avec une pénétration victorieuse). — O. HARNACK, Goethe in der Epoche seiner Vollendung, 1805-1832 (bon). — CHURCH, Early Britain (manqué, à la fois erroné et incomplet). — BONIN, Die Besetz. der deutschen Bistümer 1077-1016 (excellente suite du travail de Beyer). — GRADNAUER, Mirabeaus Gedanken über die Erneuer. des franz. Staatswesens (bon, mais ne connaît pas Decrue). — SCHMARSOW, S. Martin von Lucca u. die Anf. der toscan. Sculptur im Mittelalter. — HEYSE, Italien. Dichter seit der Mitte des XVIII Jahrh. Uebers. u. Studien. III u. IV.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 23 : Der Schuss des Odysseus durch die zwölf Aexte. — Programme : SCHRÖDER, Die subjectlosen Sätze ; FROELICH, de grammaticae lat. locis aliquot controversis ; DOHMEN, Der latein. Unterricht in Sexta u. Quinta ; AMMER, Reihenfolge u. Zeit der Abfass. des herod. Geschichtswerkes ; S. MARTIN, De Odyssea et Theogonia ; SCHIERLINGER, Die unterordn. Satzverbind. bei Antiphon. — PETERSEN u. LUSCHAN, Reisen in Lykien (cp. *Revue*, 1889, n° 6). — Persika of Ktesias p. p. GILMORE (louable travail). — Zosimos p. p. MENDELSSOHN (marque un grand et remarquable progrès). — T. Macci Plauti fabul. reliq. Ambrosianae, codicis rescripti Ambrosiani apographum conf. et ed. STUEDEMUND (art. de Goetz : rend un juste hommage à Stuedemund qui était non seulement paléographe excellent, mais qui possédait en maître la langue de Plaute et joignait à cette connaissance un heureux don de combinaison et de divination). — DUMON, Le théâtre de Polyclète, reconstruction d'après un module (travail d'un philologue hollandais ; on peut en dire : beaucoup de bruit pour rien ; le résultat scientifique est : rien, absolument rien). — MEISTER, Tempelrecht von Alea (travail recommandable ; texte exact, traduction fidèle, commentaire détaillé). — SASSE, De numero plurali qui vocatur maiestatis (résultats qui ne soulèvent pas d'objection).

Magazin für die Litteratur des In- und Auslandes, n° 20 : HANSSON, Skandinavische Litteratur. — MÄHLY, Die Sprache u. ihre Ersatzmittel, II. — SCHULTHEISS, Le Sages Gil Blas kein Plagiat. — NEUMANN-HOFER, Berliner Theaterbriefe. — DE MONT, Das Geheimnis der See, Gerechtigkeit (übertr. aus dem fläm. von A. Möser). — DE LA REVILLA, Das Spielzeug des Knaben. — CAMPOAMOR, Die Kirschen u. die Rose (übertr. von E. DORER). — W. GARCHIN, Die note Mohnblume (fin).

— N° 21 : HARDEN, Der Nazarener von Tula. — KELLER-JORDAN,

Armando Palacio Valdes u. sein neuester Roman. — **W. von TROLL**, **Simon Jakovlevitsch Nadson**. — **SCHWARZKOPF**, Wiener Theaterbrief, — **A. de Musset**, Lied, An eine Tote, übertr. von **GEILFUS** u. **MEHRING**. — **De Roberto**, Die Tote, übers. von **SÖHNS**.

— **Nº 22** : **HANSSON**, Skandinav. Liter. — **PLUIM**, Amann de Vos u. die fläm. Literatur. — **L. FRÄNKEL**, Das gegenw. Studium der deutschen Liter. in Frankreich. — **H. von BASEDOW**, Neues von Dostoievsky. — **NEUMANN** — **HOFER**, Berliner Theaterbrief. — **Coppée**, Verlassen; **De Rioja**, An die Rose, übers. von **MEHRING** u. **LEON** — **de Roberto**, die Tote, übers. von **SÖHNS**.

— **Nº 23** : **NEUMANN-HOFER**, Der literarische Occultismus in Frankreich. — **SILESIS**, Hundert Jahre Zeitgeist. — **K. BLIND**, German. Sprache in französ. Hülle (à propos du Français. étymolog. Wörterbuch. de **SCHÖTENSACK**). — **SACHER MASOCH**, Paul Hervieu. — Das Trauerlied von **Douglas**, altschott. Ballade (übertr. von **GEILFUS**). — **Okonski**, auf dem Markte, übetr. von **LÖWENFELD**.

Theologische Litteraturzeitung, nº 11 : p. **WERNER**, Der Paulinismus des **Irenäus** (très méritoire). — **BRATKE**, Wegw. zur Quellen- und Literaturkunde der Kirchengesch. (les explications ne pouvaient être plus banales et plus insipides; le choix de la littérature, plus incohérent). — **DOPFFEL**, Kaisertum u. Papstwechsel unter den Karolingern (question importante traitée avec détail et à fond). — **FINKE**, Forsch. u. Quellen zur Gesch. des Konstanzer Konzils (recherches d'une clarté et d'une pénétration convaincante). — **USTERI**, Die Bedeut. u. Berechtig. des mystischen Elements in der christlichen Religion.

Deutsche Rundschau, juillet : **W. VULPIUS**, Stammbuchblätter aus **Göthe's** Nachlass. — **Lady BLENNERHASSETT**, Zeitgenössische Gedankenströmungen, II. — **FRIEDLAENDER**, Petron's Gastmahl des **Trimalchio**. — **JUNKER VON LANGE**, Heilige Bäume und Pflanzen, culturgesch. Skizze, I-IV. — **Post**, Die jüngste Schule **Londoner** Wohlthäter. — **FRENZEL**, Die Berliner Theater. — **HIRSCHFELD**, Oesterreich. Unternehm. in Kleinasien. — **Jul. LESSING**, zur Gesch. der deutschen Goldschmiedekunst.

EMILE BOUILLON, ÉDITEUR, 67, RUE RICHELIEU.

EN VENTE

MANUEL POUR ÉTUDIER LE SANSKRIT VÉDIQUE

PRÉCIS DE GRAMMAIRE — CHRESTOMATHIE — LEXIQUE

Par **A. BERGAIGNE & V. HENRY**

Un volume grand in-8. Prix. 12 francs.

MANUEL POUR ÉTUDIER LA LANGUE SANSKRITE

CHRESTOMATHIE — LEXIQUE — PRINCIPES DE GRAMMAIRE

Par **Abel BERGAIGNE**

Un volume grand in-8, 1884. Prix. 12 francs.

Le Puy, typographie **MARCHESSOU** fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, EDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LA BRODERIE

DU XI^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

D'après des spécimens authentiques et les anciens inventaires

Par M. Louis de Farcy

Prix de souscription. 80 fr.

Ce prix sera porté à 100 fr. lors de la publication du second volume.

LA BRODERIE, du XI^e siècle jusqu'à nos jours,
par M. Louis de Farcy, paraîtra en deux fascicules.

Chaque fascicule comprendra environ 50 pages de texte in-folio et au moins 60 planches en phototypie.

Voici le titre sommaire des chapitres :

1. Définition de la Broderie et généralités.
2. Technique de la Broderie.
3. Différentes sortes de Broderie.
4. Rôle de la peinture et de l'orfèvrerie dans la Broderie.
5. Noms et travaux de quelques brodeurs célèbres.
6. Caractères de l'ornementation et motifs de décoration préférés à chaque époque.
7. Revue des expositions rétrospectives et industrielles en ce qui concerne la Broderie.
8. Description des planches.

PÉRIODIQUES

Bulletin critique, n° 12 : MEIGNAN, David roi, psalmiste, prophète. — Die Trierer Ada-Handschrift, p. p. MENZEL, CORSEN, JANITSCHKE, SCHNÜTGEN, HETTNER, LAMPRECHT (magnifique ouvrage). — BOUCHOT, Callot (petit livre excellent). — LEMAITRE, Impressions de théâtre, IV.

Romania, avril : NOVATI, I codici francesi dei Gonzaga secondo nuovi documenti. — P. MEYER, Fragment d'Aspremont conservé aux Archives du Puy-de-Dôme, suivi d'observations sur quelques mss. du même poème. — PLAGET, Oton de Granson et ses poésies. — E. PICOT, Fragments de mystères de la Passion. — *Mélanges* : Ambulare (Cornu); accouter, fatras (G. P.); Guillaume de Montreuil (Lot); L'auteur de la Complainte de Jérusalem (G. P.); Chanson en l'honneur de la Vierge (P. M.); juge, marnier, se mettre au plein (Bas); bouquetin (Delboulle). — *Comptes-rendus* : Notices et extraits des mss. de la Bibliothèque nat. et autres bibliothèques, p. p. Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, tome XXXIII. — La Naissance du chevalier au cygne ou les enfants changés en cygnes, p. p. TODD (apporte un véritable enrichissement à notre vieille poésie). — Nouvelle e poesi francesi inedite [o] rarissime del secolo XIV. — TAEUBER, I capostipiti dei manoscritti della Divina Commedia (quelques observations utiles, mais qui ne méritent pas tout un livre).

La Révolution française, 14 juin : BIZOS, Mélodrames militaires de Picard sous la Révolution. — DEBIDOUR, Le colonel Fabvier (suite). — *Documents inédits* : BORNAREL, La Terreur blanche à Montpellier; Et. CHARAVAT, Louis XVI au Temple. — AULARD, Not. biogr. sur Fournier l'Américain. — *Chronique et bibliogr.* : La Société de l'Hist. de la Rév.; Le rapport de M. X. Charmes sur les archives; BOISSONNADE, Les volontaires de la Charente (cp. *Revue*, n° 21).

The Academy, n° 945 : FRAZER, The golden bough, a study in comparative religion (livre qui appelle l'attention sur un aspect de la religion primitive jusqu'ici négligé; avec plus de sobriété de jugement et le courage de laisser de côté quelques analogies spécieuses, l'ouvrage mériterait d'être recommandé sans réserve). — Poetry and prose by John Keats, a book of fresh verses and new readings, essays and letters lately found and passages formerly suppressed, p. p. Buxton FORMAN. — KEBBEL, Lord Derby (clair et judicieux). — CARSTENSEN, Two summers in Greenland. — The dedication of Shakspeare's Sonnets (Tyler). — The spelling of « was » in the alliterative poems (Skeat). — The masts and yards of a ship and the sign of the cross (Cook). — The word hansely in Chaucer (Round). — MARTINEAU, The seat of authority in religion. — Some Semitic etymologies (Muss-Arnolt.)

The Athenaeum, n° 3268 : FITCH, Notes on American schools and training colleges; HOWLAND, Practical hints for the teachers of public schools. — CURZON, The blue ribbon of the turf. — HALIBURTON, In Scottish fields. — Sir G. DUCKETT, Visitations of English Cluniac foundations. — DELITZSCH, Biblical commentary on the Psalms, transl. by EATON. — The Hospitallers in England. — Washington's ancestry (Waters). — Notes from Cyprus (Munro et Tubbs).

The Babylonian and Oriental Record, n° 6 : COLINET, Puramdhi is the goddess of abundance in the Rig-Veda. — PINCHES, A Babylonian tablet dated in the reign of Aspasine. — TERRIEN DE LACOUPERIE, Hispaosines, Kharacenian king, on a Babylonian tablet dated 127 and the Arsacian era, 248. — A daughter of Nabonidus.

Litterarisches Centralblatt, n° 24 : BAUDISSIN, Die Gesch. des alttestam.

Priesterthums unters. — DAHN, Urgesch. der german. u. roman. Völker, IV (de bonnes choses, mais manque de clarté et parfois inégal). — Die Chroniken der westf. u. niederrhein. Städte, II. — EDELMANN, Schützenwesen und Schützenfeste der deutschen Städte XIII-XVIII Jahrh. (matériaux rassemblés avec soin). — Green's Gesch. des engl. Volkes, übers. von KIRCHNER. — JAEGER, Die franz. Revol. u. die sociale Bewegung, I. Frankreich am Vorabende der Revol. (fait au point de vue « chrétien-social. ») — KRESCHMER, Die phys. Erdkunde im christl. Mittelalter (cp. le prochain numéro de la *Revue*). — DELBRÜCK, Die indogerm. Verwandschaftsnamen (recherches brillantes et très détaillées qui peuvent passer pour modèle). — FICK, Eine jainistische Bearb. der Sagara Sage. — Cicero, ad Quintum epist. prima, p. p. ANTOINE (cp. *Revue*, 1889, n° 9). — Aucassin u. Nicolette, p. p. SUCHIER, 3^e edit. — FEIST, Grundriss der gothischen Etymologie (court, précis, souvent contestable dans le détail). — E. R. MÜLLER, Heinrich von Loufenberg (lourd, mais soigné). — STEINHAUSEN, Gesch. des deutschen Briefes, zur Kulturgesch. des deutschen Volkes, I (bon travail, très complet, exact et plein de jugements justes). — CZOERNIG, Die deutschen Sprachinseln in Süden des Sprachgebietes in ihrem gegenw. Zustande (brochure intéressante; l'auteur « ist überall durch eigene Kenntniss und Autopsie zu Hause. ») — SCHLOSSER, Die abendl. Klosteranlage des früheren Mittelalters (très instructif).

— N° 25 : KOCH, Die Karmeliten-Klöster der niederd. Provinz, XIII-XVI Jahrh. — KLUCKHOHN, Westenrieders Leben u. Schriften (court et pénétrant). — Ed. von HARTMANN, Das Grundproblem der Erkenntnistheorie. — WOLFF, Kosmos, die Weltentwickel : I. Die naturw. psychol. Weltauss. der Gegenwart; II. Biontologie. — HERTZBERG, Gesch. der Stadt Halle a. S. I, im Mittelalter (soigné). — NIEMANN, Vechta u. Cloppenburg (cp. *Revue*, 1889, n° 51). — Wittelsbacher Briefe 1590-1610, p. p. STIEVE, IV. — Staiger, Eichstätt im Schwedenkriege, Tagebuch, p. p. SCHLECHT (intéressant). — Von SCHARFENORT, Bilder aus der Gesch. des Kadettencorps. — BEUTNER, Die preuss. Garde-Artillerie. — R. SIMON, Beitr. zur Kenntniss der vedischen Schulen (recommandable). — UHL, Unechtes bei Neifen (résultats à rejeter). — EBELING, Der Kahlenberger, zur Gesch. der Hofnarren (récit modernisé). — REIFFERSCHIED, Quellen zur Gesch. des geistigen Lebens in Deutschland während des XVII Jahrh. I. (commencement d'un vaste ouvrage, d'un des « standard works » de notre littérature scientifique).

Deutsche Literaturzeitung, n° 24 : W. SCHMIDT, Das Gewissen. — UPHUES, Die Erinnerung. — GOLDSCHIEDER, Die Erkl. deutscher Schriftwerke in den oberen Classen höherer Lehranst. — EDLINGER, Die Bildung der Begriffe, ein etym. vergl. Wörterbuch aus allen Sprachgebieten, 1 (inutile de critiquer une pareille œuvre). — BLASE, Gesch. des Irrealis im Latein (très bon). — STRNADT, der Kirnberg bei Linz u. der Kürenbergmythus. HURCH, Zur Kritik des Kürenbergers (querelle entre deux Autrichiens). — The Jew of Malta, p. p. A. WAGNER (n'est pas à la hauteur des deux précédents volumes de la collection Breymann). — SOMMERFELDT, Die Romfahrt Kaiser Heinrichs VII, 1310-1313, I. Die beiden Speierer Reichstage 1309, u. 1310. — D'AVENEL, Richelieu et la monarchie absolue, IV (cp. *Revue*, n° 19). — KIEPERT, Wandkarte von Altgallien; von Altkleinasien; der Reiche der Perser u. Macedonier; von Altlatium. — BAASCH, Forsch. zur hamburg. Handelsgesch. I. Die Islandfahrt der Deutschen, nam. der Hamburger, vom XV-XVII Jahrh (méritoire). — FRÖHLICH, Das Kriegswesen Cäsars, I (cp. *Revue*, n° 18).

— N° 25 : MANDEL, Kephas der Evangelist. — Die Universitätsbibliothek Kiel. — Homeri Carmina, II. Odyssea, 1, p. p. LUDWICH (cri-

q 1 as : favorable de Cauer). — FISCHER, Klassicismus u. Roman-
k in Schwaben zu Anfang unseres Jahrh. (court et intéressant). — LU-
CAS, Portr. et souv. litt. (sans prétention). — WINCKLER, Unters. zur
altorient. Gesch. (cp. *Revue*, n° 25). — MERX, Thomas Münzer. u. H.
Pfeiffer, I (fait avec très grand soin). — HAIGH, The Attic theatre (utile
et consciencieux). — KALB, Das Juristenlatein, 2° ed. — GRANIER, Die
Schlacht bei Lobositz (très estimable). — Gesellschaft für deutsche Li-
ter. 21 mai.

Getttingische gelehrte Anzeigen, n° 11 : MÜNSTERBERG, Der Ursprung der
Sittlichkeit. — WUNDT, System der Philosophie. — AULARD, Société des
Jacobins, I (cp. *Revue*, n° 10). — Commentationes in honorem Stude-
mundi (cp. *Revue*, 1889, n° 37).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 24 : zu den Lucianhandschriften
(Nils Nilen). — Programme : LINDAUER, De Polybii vocabulis militari-
bus ; BAUMANN, Platos Phaedo ; FRANZISKI, Horaz als Nachahmer griech.
Lyriker ; SCHINNERER, Senecas Schrift an Marcia. — TANNERY, pour l'hist.
de la science hellène, de Thalès à Empédocle (cp. *Revue*, 1889, n° 37). —
GOETZELER, Quaest. in Appiani et Polybii dicendi genus (lanx satura
qui renferme les fruits mûris d'un travail soigné et patient). — Catulls
Buch der Lieder in deutscher Nachb. von P. HEYSE, 2° ed. — FINK, Der
Verschluss bei den Griechen u. Römern (très recommandable, et avance
la question). — O. HOFFMANN, Das Präsens der indogerm. Grundsprache
in seiner Flexion u. Stammbildung (du savoir et de la sagacité,
mais manque encore de méthode). — PALTRINIERI, Come parlano gli
uomini (bon travail). — A. J. SCHILLING, Johann Jakob Dillenius 1687-
1747, sein Leben u. Wirken.

Theologische Literaturzeitung, n° 12 : Perthes' Handlexicon für evang.
Theologen, 1-8 Lief. — HATCH, Essays in Biblical Greek (cp. *Revue*,
n° 2). — Tertulliani Opera, p. p. REIFFERSCHIED u. WISSOWA, I (très im-
portant). — Inscript. Christ. urbis Romae VII saec. antiq., p. p. de
Rossi, vol. II, 1. — M. GIFFERT, Dialogue between a Christian and a
Jew, Greek text (spécimen eruditionis qu'il fallait donner, mais Papis-
cus et Philo ne méritent pas une étude de 99 pages.)

Magazin für die Litteratur des In- und Auslandes, n° 24 : CHOTZNER, Das Jour-
nal der Marie Bashkirtseff. — H. von BASEDOW, Claude Bernard. — E.
S. Ein Brief Heinrich Heines an Kertbény. — SILESJUS, Hundert Jahre
Zeitgeist (fin). — NEUMANN-HOFER, Berliner Theaterbriefe. — Georgische
Volkslieder, übertr. von A. LEIST. — Das Mädchen u. die Sonne, süd-
slav. Volkslied, übertr. von KRAUSS. — Wl. Okonski, auf dem Markte,
trad. par LÖWENFELD.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. CHUQUET

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXX

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1890

ANNÉE 1890

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

	pages
ABBADIE, Lettres d'un cadet de Gascogne sous Louis XIV (A. C.).	378
<i>Abd-el-Kader</i>	39
ACHELIS, Théologie pratique (A. Loisy)	445
<i>Alger</i>	53
<i>Altercation</i> (l') de Simon et de Théophile.	338
<i>Amaraca</i>	340
<i>Ancien Testament</i> (l').	406
ARBOIS DE JUBAINVILLE (d'), L'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (S. Reinach)	439
ARMAILLÉ (M ^{me} d'), La Comtesse d'Egmont (L. Brunel)	201
<i>Armoises</i> (Claude des)	233
ATKINSON, <i>La mort</i> , de Keating.	424
AUDISIO, Histoire civile et religieuse des papes (Ch. Pfister).	502
<i>Augier</i>	484
AUGUSTIN-THIERRY (Gilbert), Le capitaine Sans-Façon (E. B.).	432
AUVRAY, Les registres de Grégoire IX, I (M. Prou).	149
<i>Bacon</i> et Shakspeare.	475
BATIFFOL, La Vaticane de Paul III à Paul V (P. de Nolhac et L.-G. Pélissier).	195
BAUDISSIN, Le sacerdoce dans l'Ancien Testament (M. Vernes).	306
BAUMANN, Chartes d'Allerheiligen.	48
<i>Bayle</i> , Sa correspondance.	472
BÉDIER, Le lai de l'ombre (L.).	118
BENNDORF, Album archéologique (S. Reinach).	63
BÉRENZI, L'école bresciane de Lutherie (L. G. P.).	77
BERGAIGNE, Manuel pour étudier le sanscrit védique (A. Barth).	241
BERGER, Stylistique latine (P. L.).	382
BERGMANS, L'autobiographie de Juste Lipse (P. Lejay).	8
BERGSON, Les données immédiates de la conscience (L. Herr).	517

TABLE DES MATIÈRES

	pages
BERLUC-PERUSSIS (de), Wendelin en Provence (T. de L.).	545
<i>Bernard</i> (saint).	99
BERNHEIM, Manuel de la méthode historique (A. Lefranc).	147
BERNONI, Les Torresani (P. de Nolhac).	87
BERNOULLI, Chroniques de Bâle, IV. (R.).	193
BERTANA, Études sur le XVIII ^e siècle (L. G. P.).	105
BERTHELÉ, Recherches sur l'histoire des arts en Poitou (H. de Curzon).	235
BERTRAND (Édouard), Cicéron artiste (Em. Thomas).	360
BERTRAND (Joseph), Blaise Pascal (Salomon Reinach).	477
BESSON, Fischart (A. Bossert).	89
BESTHORN, Ibn Zaidoun (R. Duval).	1
BIART, Cervantès (G. Strehly).	506
BLANCHET, Manuel de numismatique (T. R.).	254
BEANDINI, La tyrannie italienne à la Renaissance (L. G. P.).	89
BLAYDES, Les fragments des comiques grecs (U. W.).	358
BORBIO, Deux mazarinades (T. de L.).	104
BOISLISLE, (de), Mém. de Saint-Simon, VII (T. de L.).	258
BOLTE, Le Schloemer de Stricker (A. Chuquet).	86
BONNET, Le miracle de l'archi-stratège Michel (P. A. L.).	362
BOOS, Sources pour l'histoire de la ville de Worms, II (R.).	372
<i>Bouddhisme</i> (le).	495
BOULFROID, Rome et ses monuments (R. C.).	85
BOUVY, Pietro Verri (L. G. P.).	141
BOYER, Les enceintes de Bourges (H. de Curzon).	238
BRAITMAIER, Histoire de la critique allemande (E. Grucker).	395
BRANDES, Un poème de Rusticius (P. A. L.).	488
BRATKE, Sources de l'histoire ecclésiastique (Ch. V. L.).	252
BRESSLAU, Manuel de diplomatique, I (H. Pirenne).	24
BRIDIER (abbé).	174
BRISSAUD, Trad. de Marquardt.	3
BRÜCKER, Ordonnances de police de Strasbourg (R.).	428
BRUNEL, La Nouvelle Héloïse et M ^{me} d'Houdetot (F. Hémon).	68
BRUNETIÈRE, L'évolution des genres (R. Doumic).	282
BUGGE, Étrusque et arménien (A. Meillet).	355
BURDEAU, Trad. de Schopenhauer.	518
BURDO, Stanley (H.-D. de G.).	209
BURTON, Histoire de la Nouvelle Galles du Sud (B. Auerbach).	515
BURY, Le bas-empire romain (R. Cagnat).	500
<i>Campbell</i> , Description de la Rhétie.	50
CAMUS, Les mss. français de la bibliothèque d'Este (L. C.).	340
CARA (de), Les Hyksos (G. Maspero).	465
CASTELLANI, L'épithalame de Prodrome (S. Reinach).	304
CASTELLI, Histoire des Israélites (T. R.).	220
<i>Catherine de Ricci</i>	133

TABLE DES MATIÈRES

	VII pages
<i>Catherine</i> (sainte), Sa légende	163
<i>Catulle</i>	332
<i>Cauchon</i> (Pierre).	233
<i>Cervantès</i>	506
<i>César</i> , son armée.	446
<i>Cicéron</i> 218,	360
<i>Chantilly</i> (Catalogue des livres de).	15
CHEVALIER, Répertoire hymnologique (T. de L.).	66
CHRIST, Apologie de Criton, Eutyphron et Gorgias (E. Baudat).	331
<i>Chrysostome</i> 63,	419
CLÉDAT, Grammaire élémentaire (A. Delboulle)	67
<i>Cléomène</i>	188
<i>Cluny</i> (l'ordre de) en Angleterre.	278
<i>Commodien</i> , p. p. DOMBART (Paul Lejay).	113
COMMUNAY, Pierre de Lancre (T. de L.).	454
<i>Compiègne</i> (Société historique de).	45
<i>Constantin</i> (les).	140
CONTA, Les fondements de la métaphysique (L. Herr).	518
CORDIER (H.), Stendhal et ses amis (A. C.).	483
CORRÉARD, Histoire de l'Europe et de la France (Ch. Pfister)	339
CORSSEN, L'Altercation de Simon et de Théophile (L.).	338
COSNAC (comte de), Ed. des <i>Mém.</i> du marquis de Sourches (A. G.).	32
<i>Courtrai</i> (Bataille de).	44
CRUISE, Le Codex Paulinus de l'Imitation (T. de L.).	192
CURTI, La création de la langue (V. H.).	61
DALIMIER, A propos des <i>Précieuses Ridicules</i> (R. P.).	197
DANIELSSON, Epigraphica (M. Grammont)	42
<i>Dante</i>	51
DARMESTER (A.), Le Talmud (M. Vernes).	499
DEL BALZO, Les poésies sur Dante (P. de Nolhac).	51
DELBRÜCK, Les noms de parenté indo-européens (V. Henry).	81
DELISLE, Instructions du Comité des travaux historiques (T. de L.).	289
DESILVE, L'école de Saint Amand (H. Pirenne).	99
DEUTSCHMANN, La versification rythmique des Grecs (L. Duvau).	463
DEVAUX, Les patois du Haut-Dauphiné (E. Bourciez).	56
DIEHL, Excursions archéologiques en Grèce (S. Reinach)	273
DOLLINGER, Lettres et déclarations (Ch. Pfister).	155
DOMBART, Ed. de <i>Commodien</i>	113
DOUMIC, La question du <i>Tartuffe</i> (R. P.).	94
<i>Du Bartas</i>	487
DUBOIS, Précis de la géographie économique des cinq parties du monde (B. Auerbach).	487
Du Boys, Deux correspondants limousins de Baluze (G.).	282
— La Monnoye et Thoynard (T. de L.).	93

	pages
DUCKETT, Les visites de l'ordre de Cluny en Angleterre (M. Prou).	278
<i>Dumouriez</i>	76
Du Pac de Bellegarde, L'Eglise catholique de Hollande (L. G. P.)	68
DUVAU, Ciste de Préneste (M. Bréal)	269
EBERT, Littérature latine du moyen âge, 2 ^e éd. I (P. Lejay) . .	244
<i>Egmont</i> (comtesse d')	201
EHNI, Le mythe de Yama (S. Lévi).	354
<i>Élisabeth</i> et les catholiques	386
ENGELBRECHT, Fauste de Riez (P. Lejay)	115
<i>Ennodius</i> , Sa chronologie (L. G. P.)	172
<i>Escalade</i> (I ^r).	120
ETHÉ, Catalogue des mss. persans de la Bodléienne (J. Dar- mesteter).	213
<i>Euripide</i>	269
<i>Fabri</i> , Description de la Suisse.	49
FABRICIUS, Thèbes (Salomon Reinach).	41
FAGUET, XVIII ^e siècle. Études littéraires (A. Delboulle). . . .	261
<i>Falci</i> , Description de la Suisse	49
<i>Fauste</i> de Riez	115
FAY, Journal d'un officier de l'armée du Rhin (A. Ch.)	142
FÉLIX, Comptes-rendus des échevins de Rouen (A. Delboulle). .	163
<i>Finno-ougrienne</i> (Société), son Journal (E. Beauvois)	223
<i>Fischart</i>	89
FISCHER, Foi ou science (M. V.)	488
FLEET, Recueil des inscriptions de l'Inde, III (E. Drouin). . .	328
<i>Fortunat</i>	447
<i>Foucquet</i>	255
FOURNEL (V.), Les hommes du 14 juillet (Frantz Funck-Bren- tano)	234
FREDERICQ, Documents sur les persécutions contre les héré- tiques en Néerlande.	279
FRELICH, L'armée de César (R. C.)	446
FUJISHIMA, Le bouddhisme japonais (S. Lévi).	495
GANIER et FRELICH, Voyage aux châteaux historiques des Vosges, I. (C.)	58
GASQUET, Études byzantines (G. Schlumberger)	226
GASTÉ, La jeunesse de Malherbe (A. Delboulle).	431
GEBHART, L'Italie mystique (L.-G. Pélassier).	375
GEIGER, (I.-P.-A.), Sur quelques cas de labialisation en fran- çais (Ch. J.).	177
GEIGER (L.), Goethe — Jahrbuch, IX (A. C.)	54
GHERARDI, Lettres de Catherine de Ricci (F.-T. Perrens). . . .	133
GIGAS, Choix de la correspondance de Bayle, I (T. de L.). . . .	472
GINDELY, Wallenstein et son traité avec l'empereur (R.)	91

TABLE DES MATIÈRES

	ix pages
GLASER, Esquisse de l'histoire et de la géographie de l'Arabie .	297
GODET, Histoire littéraire de la Suisse française (A. Gazier) .	108
<i>Gœthe</i>	54
GOURCUFF et BÉNÉTRIX, Du Bartas (T. de L.)	487
GRAND-CARTERET, J.-J. Rousseau jugé par les Français d'au- jourd'hui (L. Brunel)	71
GRÉBAUT, Le musée égyptien (G. Maspero).	409
<i>Grégoire IX</i>	149
GROH, L'empereur Justin II (Ch. Diehl)	447
GROOT, Histoire de la Nouvelle Grenade, II (G. Strehly). . . .	404
GUDMUNDSON, L'habitation en Islande (Beauvois).	64
GUÉRIN, La question du latin et la réforme profonde de l'ensei- gnement secondaire (A. Delboulle).	480
GÜNTHER, Kepler et le magnétisme terrestre (B. Auerbach). . .	28
GÜNTZER, Ses correspondances parisiennes	120
GUTSCHER, Épitaphes attiques (Salomon Reinach)	469
HABASQUE, Le dernier duc d'Aquitaine, Xavier de France (T. de L.)	347
HANS, Le culte protestant (Ch. Pfister)	95
HARDY, Le bouddhisme (S. Lévi).	495
HARLEZ (de), Le Yi King (L. Feer).	161
HARTMANN (J.-J.), Les fables de Phèdre (Em. Thomas)	304
HARTMANN (L.-M.), L'administration byzantine en Italie (Ch. Diehl).	175
HAUCK, Histoire ecclésiastique de l'Allemagne, I (Ch. Pfister). .	317
HAURÉAU, Des poèmes latins attribués à saint Bernard (A. Mo- linier).	99
HAVET (Louis), Simplification de l'orthographe (A. Delboulle). .	55
HEIDENHAIN, Philippe de Hesse (Ch. Pfister)	376
HEITZ, Bois gravés du xvi ^e et du xvii ^e siècle (S.).	194
HENRY (V.), Manuel pour étudier le sanscrit védique (A. Barth). .	241
<i>Héro et Léandre</i>	418
<i>Hérodote</i> , second livre.	493
<i>Hexateuque</i> (I').	306
HILGENFELD, De aleatoribus (P. Lejay).	364
HOGAN, Documents sur saint Patrice, II (H. d'Arbois de Jubain- ville).	419
HOLDER, L'Invention de la Sainte Croix (P. Lejay).	163
<i>Houdetot</i> (M ^{me})	68
HUBNER, La domination romaine dans l'ouest de l'Europe (R. Cagnat).	131
<i>Hucher</i> (Eugène).	237
HYDE DE NEUVILLE, Mémoires et souvenirs, II (C.).	461
<i>Hyksos</i> (les).	465
<i>Ibn Zaidoun</i>	1
<i>Inventaire général</i> des richesses d'art de la France, Paris,	

	pages
Monuments civils, II. (H. de Curzon)	437
<i>Isabelle d'Este</i>	383
(P'habitation en)	64
JADART, Mémoires de Jean Maillefer (T. de L.)	198
JANET (Pierre), L'automatisme psychologique (L. Herr)	518
JEAN, Le Maduré. (B. A.)	159
<i>Jeanne d'Arc</i>	100, 233
<i>Jeanne d'Arc</i> au théâtre	33
<i>Jean Paul</i>	394
JELLINEK, Héro et Léandre (S. Reinach)	418
JOGUET-TISSOT, Les armées allemandes sous Paris (C.)	126
<i>Josèphe</i> , p. p. NIESE, IV (T. R.)	381
JOUBERT, Les Constantin, grands prévôts d'Anjou (A. L.)	140
<i>Juste Lipse</i>	8
<i>Justin II</i>	447
KEATING, La Mort, p. p. ATKINSON (H. d'Arbois de Jubainville)	424
KIEM, Les Actes de Muri	49
KIRCHNER, Catalogue des citoyens athéniens (My)	359
KIRSTE, Le Grihyasûtra (A. Barth)	185
KLATT, Cléomène (A. Hauvette)	188
KNUST, La légende de sainte Catherine (P. Lejay)	163
KNUTTTEL, Les pamphlets de la bibliothèques de La Haye (R.)	27
KOBERT, Études historiques (Ch. J.)	156
KOESTLIN, Prolégomènes d'esthétique (L. Herr)	57
KRAFT-BUGAILLE (M ^{me}), Causeries sur la langue française (A. Delboulle)	34
KRAUSS, Manuel de théologie pratique (A. Loisy)	445
KRETSCHMER, La géographie au moyen âge (B. Auerbach)	6
KROMAN, Logique et philosophie (L. Herr)	517
KRONENBERG, Minuciana (P. Lejay)	118
KUENEN, Les livres prophétiques de l'ancien Testament (M. Ver- nes)	406
KUKULA, Le saint Augustin des Bénédictins (P. A. L.)	189
LA BOUÈRE (M ^{me} de), Souvenirs (A. C.)	400
<i>La Bruyère</i> , p. p. SERVOIS et REBELIAU (A. Delboulle)	346
LACHMANN-MUNCKER, Éd. des Œuvres de Lessing, IV (A. C.)	200
<i>La Fontaine</i>	12
LAGRÈZE (De), Les Normands dans les deux Mondes (E. Beau- mont)	207
LAIR, Foucquet (Ch. Pfister)	255
LANBERT, Les Fédérations en Franche-Comté (Frantz Funck- Brentano)	399
<i>La Monnoye</i>	93
<i>La Monnoye</i> (Pierre de)	454
LARSEN, L'œuvre de Villalobos (G. Strehly)	472

TABLE DES MATIÈRES

XI
pages

<i>La Rochejaquelein</i> (A. C.)	400
LAW, Les catholiques sous Élisabeth (H. d'A. de J.)	386
LEBAIGUE, La réforme orthographique et l'Académie française (L. Havet)	108
LECOY DE LA MARCHE, Les sceaux (H. de Curzon).	236
LE GOFFIC, Les romanciers d'aujourd'hui (Leo Claretie).	124
LENTZNER, Bacon et Shakspeare (Ch. J.).	475
<i>Lessing</i> , Œuvres, IV, p. p. LACHMANN-MUNCKER (A. C.)	200
LIEBENAM, Les corporations romaines (R. Cagnat)	381
LIPPERT, L'ordre militaire de Santiago en Terre Sainte (Ch. Pfister)	470
LITZMANN, Schroeder. I. (A. C.).	461
LOCH, Les épitaphes grecques (S. Reinach).	23
LODS, Les églises protestantes de la principauté de Montbé- liard (C.)	480
LOEB, Le juif de l'histoire et de la légende (M. Vernes)	470
LOTH, Chrestomathie bretonne. I (H. d'Arbois de Jubainville).	425
LOUIS-LUCAS, Trad. de Marquardt.	3
LUCAS, Portraits et souvenirs littéraires (A. Delboulle).	123
LUZEL, Chants populaires de la Basse-Bretagne (H. d'Arbois de Jubainville).	427
LUZIO, Isabelle d'Este (P. de Nolhac)	383
<i>Macaire</i> (La ville de)	153
<i>Maduré</i> (le).	159
MAHRENHOLTZ, Jeanne d'Arc (Ch. Pfister).	100
<i>Maillefer</i> (Jean).	198
<i>Malherbe</i>	431
<i>Mandrin</i>	139
MARGOLIOUTH, Le texte de l'Écclesiastique (M. Vernes)	445
<i>Marie-Antoinette</i>	206
<i>Maroni</i>	119
MARQUARDT, Organism. de l'empire romain, trad. par Weiss et LOUIS-LUCAS.	3
— Le culte chez les Romains, trad. par BRISAUD (R. Cagnat)	233
MARSY (de), La fausse Jeanne d'Arc, Claude des Armoises (T. de L.).	233
— Pierre Cauchon (T. de L.)	503
MASSIP, Le collège de Tournon (T. de L.)	38
MAUGRAS, Journal d'un étudiant pendant la Révolution (A. Chuquet).	275
<i>Maximien</i> , Élégies.	104
<i>Mazarinades</i>	388
MEAUX (De), La Réforme et la politique française en Europe (R.)	49
MEYER DE KNONAU, Cartulaire de Rheinau	471
MEYER (G.), Chants populaires grecs (Jean Psichari)	

TABLE DES MATIÈRES

	pages
MEYNIEL, Napoléon I ^{er} (Ch. P.)	507
MINOR, Schiller, I et II (E. Veyssier).	508
<i>Minucius</i>	118
MIODONSKI, De aleatoribus (P. Lejay).	364
<i>Mirabeau</i>	203
MOREL, Les écoles dans les anciens diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis (A. Lefranc).	45
MOSSMANN, Cartulaire de Mulhouse, V (R.).	78
<i>Mulhouse</i>	78
MÜLLENHOFF, Antiquité allemande I, p. p. Rödiger (H. d'Ar- bois de Jubainville).	501
MÜLLER (Th.), Le conclave de Pie IV (Ch. Pfister).	132
MÜNSTERBERG, Psychologie expérimentale (L. Herr).	57
<i>Napoléon I^{er}</i>	507
NAVILLE, Le libre arbitre (L. Herr).	518
NERI, Etudes biographiques et littéraires (P. N).	31
NERRLICH, Jean-Paul (A. C.).	394
NÈVE, La Renaissance en Belgique (P. de Nolhac).	138
NIESE, Éd. de Josèphe, IV.	381
NISARD (Ch.), Le poète Fortunat (P. L.).	447
<i>Notation</i> (la) musicale du moyen âge (L. D.).	86
<i>Nouvelle Galles du Sud</i> (la).	516
<i>Nouvelle Grenade</i> (la).	404
NOVAK, Éd. de Tite-Live, I et II.	446
OLLIVIER-BEAUREGARD, La science la robe au vent (H. Cordier).	213
OMONT, Catalogue des mss. celtiques et basques de la Bibliothè- que nationale.	275 et 488
<i>Ordre Teutonique</i> (l'), Ses statuts.	450
PAPADIMITRACOPOULOS, La prononciation érasmiennne (J. Psichari).	24
PARIGOT, Émile Augier (Léon Dorez).	484
<i>Pascal</i>	477
PATORNI, Abd el Kader (H. D. de Grammont).	39
PAULSON, Un manuscrit de Chrysostome (P. A. L.)	419
— Un nouveau ms. de Chrysostome (P. A. L.)	63
<i>Peiresc</i>	344
PÉLISSIER, Lettres de Dom de Vic à Maroni. — Relation inédite de l'Escalade (T. de L.).	119
PERLBACH, Les statuts de l'Ordre Teutonique (Ch. Pfister).	450
PERRERO, Les derniers rois de Savoie; — La glorieuse Rentrée de 1689 (L. G. P.)	208
PERROT, (J.), Nos utopies politiques et socialistes (M. V.)	435
<i>Perse</i> , Trad. par RONCHINI (P. A. L.).	6
PETROZ, Esquisse d'une histoire de la peinture au Musée du Louvre (H. de Curzon).	237
PETSCHENIG, Élégies de Maximien (P. A. L.)	275

TABLE DES MATIÈRES

XIII

pages

PFLUGK-HARTTUNG, Considérations sur l'histoire (Ch. Pf.) . .	191
<i>Phèdre</i> (le fabuliste)	304
PHILASTRE, Le Yi-King (L. Feer)	162
<i>Philippe de Hesse</i> (le landgrave)	376
PICOT, Catalogue du cabinet des livres de Chantilly (T. de L.) .	15
PIRENNE, La version flamande et la version française de la bataille de Courtrai (C.)	54
PLANTET, Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France (H. D. de Grammont).	53
<i>Platon</i>	331
<i>Polybe</i> , Ses études	146
PONTAL, Éd. des <i>Mém.</i> du marquis de Sourches.	32
PRESSENSÉ (Fr. de), L'Irlande et l'Angleterre (A. d'Arbois de Jubainville).	285
PRIBRAM, L'Autriche et la guerre du Nord (B. Auerbach) . . .	103
<i>Properce</i>	332
PROU, Peiresc et la numismatique mérovingienne (T. de L.) .	344
PUITSPELU (Du), Dictionnaire du patois lyonnais (Ch. J.) . . .	404
PUYMAIGRE (comte de), Jeanne d'Arc au théâtre (T. de L.). . .	33
QUESNEL, Borromée (L. G. P.)	195
<i>Racine</i> , sa poétique	432
— et Héliodore.	506
<i>Randon</i> (Le maréchal).	106
RASTOUL, Le maréchal Randon (H. D. de Grammont). . . .	106
REBELLIAU, Éd. de La Bruyère.	346
REGNIER, Œuvres de La Fontaine, VI (A. Delboulle)	12
REICH, Institutions gréco-romaines (A. B.-L.).	218
REIFFERSCHIED (A.) Éd. de Tertullien	114
REUSS (R.), Corresp. et Chroniques parisiennes adressées à Güntzer (Ch. Pfister)	120
ROBERT, La poétique de Racine (L. Brunel).	432
ROCHETERIE (de la), Histoire de Marie-Antoinette (A. C.). . .	206
RONCHINI, Trad. de Perse.	6
<i>Rousseau</i> (J.-J.).	68-71
<i>Rusticius</i>	488
SABATIER, De la vie intime des dogmes (P. M. Vernes)	370
<i>Saint-Amand</i>	99
SAINT-BRIS, L'empire d'Amaraca (L. Gallois)	340
<i>Saint-Simon</i> , Mémoires, VII (T. de L.)	258
<i>Salamon</i> , Mémoires, p. p. BRIDIER (A. Chuquet).	74
SCALA (R. de), Les études de Polybe (A. Hauvette)	146
SCHENK, Le dieu Télésphore (Salomon Reinach).	304
<i>Schiller</i>	508
SCHIPPER, Shakspeare et Bacon (Ch. J.)	29
<i>Schlegel</i> (les).	515

	pages
SCHOENBACH , Lecture et culture (A. Chuquet)	100
Schopenhauer , Le monde comme volonté et comme représentation, trad. BURDEAU (L. Herr)	518
SCHRADER , Atlas de géographie moderne (H. de Curzon)	485
Schroeder	461
SCHRUMPF , Les langues indo-européennes (V. Henry)	145
Science (la) la robe au vent	213
Science secrète (la), par BARLET, FERRAN, PAPUS (M. V.)	462
SÉGER , Historiens byzantins du x ^e et xi ^e siècle (Ch. Diehl)	373
SEIGNOBOS , Hist. de la civilisation contemporaine (Ch. Pfister)	36
SERVOIS , Ed. de La Bruyère	346
SETAELAE , Histoire des explosives et la langue commune Suom- mie, chapitre de phonétique historique finnoise.	351
SEYBOTH , Le vieux Strasbourg (R.)	452
Shakspeare et Bacon.	475
SKUTSCH , Les noms en-no. (P. L.)	499
SMYTH , Le vocalisme du dialecte ionien (V. H.)	61
Société finno-ougrienne (Journal de la).	223
Société historique de Compiègne, Bulletin, tome VII (A. Le- franc).	45
SODEN , Commentaire du Nouveau Testament III, 2 (A. Loisy)	469
Sources de l'histoire suisse , III et V-VIII (Ed. Favre)	48
Sourches (marquis de), Mémoires sur le règne de Louis XIV V-IX (A. G.)	32
SOURIAU , L'esthétique du mouvement (L. Herr)	517
SPANHOGUE , Corrections à Cicéron (Em. Thomas)	218
Stanley	209
STEIN , Pierres tombales du Musée municipal de S. Germain. — Les frères Auguier. — Jean Goujon et la maison de Diane de Poitiers à Étampes (T. de L.)	280
Stendhal	483
STERN , La vie de Mirabeau (Fr. Decrue)	203
STOKES , Le livre de Lismore (H. d'Arbois de Jubainville)	422
STOWASSER , Mots obscurs (P. L.)	499
Strabon , trad. par TARDIEU, IV (C. E. R.)	2
Strasbourg , (Le vieux)	452
STREITBERG , Les comparatifs germaniques (L.)	119
Stricker , Le Schloemer.	86
Suisse (Sources pour l'histoire de la)	48
SÜPFLE , Histoire de l'influence de la civilisation allemande sur la France (Ch. J.)	456
SURCOUF , Robert Surcouf (H. D. de Grammont)	73
SWEET , Manuel de phonétique (V. Henry)	97
Tacite , Germanie, p. p. ZERNIAL (Em. Thomas)	244

TABLE DES MATIÈRES

	XV pages
TARDIEU, Trad. de Strabon, IV (C. E. R.).	2
<i>Tartuffe</i> (le).	94
<i>Tertullien</i> , p. p. REIFFERSCHIED et WISSOWA (Paul Lejay) . . .	114
<i>Thèbes</i>	41
THIBAUT et SUDHAKARA DVIVEDI, <i>Le Panchasiddhantika</i> (A. Barth). .	325
THOMAS (Em.), <i>Catulle</i> , III (Max Bonnet)	332
<i>Thoynard</i>	93
TIMMERMANS, <i>Traité de l'onomatopée</i> (V. Henry)	358
Tite-Live, I et II, p. p. NOVAK (P. A. L.)	446
TOMMASINI, <i>Le Journal d'Infessura</i> (L. G. P.)	
— <i>Les Génois de Rome</i> (L. G. P.)	
— <i>Le registre des magistrats municipaux de Rome</i> (L. G. Pélissier).	174
<i>Torresani</i> (les)	87
TOURNEUX, <i>Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution</i> (T. de L.).	265
<i>Tournon</i> , <i>Son collège</i>	503
TRAUTMANN, <i>Comédiens français à la cour de Bavière</i> (Ch. J.) . .	9
TRIGER, <i>Eugène Hucher</i> (H. de Curzon).	237
TÜCHERT, <i>Racine et Héliodore</i> (G. Dalmeyda).	506
TURBA, <i>L'expédition de Charles-Quint contre Alger</i> (H. D. de Grammont).	343
<i>Türst</i> , <i>Description de la Suisse</i>	49
URBINI, <i>La patrie de Properce</i> (P. N.).	332
VALERA, <i>Lettres américaines</i> (G. S.).	407
<i>Vaticane</i> (la)	195
<i>Vendée</i> (guerres de).	400
VERNES, <i>Précis d'histoire juive</i> (T. R.).	221
VERNIÈRE, <i>Courses de Mandrin dans l'Auvergne</i> (T. de L.). .	139
<i>Verri</i> (Pietro).	141
<i>Vic</i> (Dom de)	119
VIGNOLS, <i>La piraterie sur l'Atlantique au XVIII^e siècle</i> (H. D. de Grammont).	94
<i>Villalobos</i>	472
VIRAC, <i>Recherches historiques sur la ville de Macaire</i> (T. de L.).	153
VOGRINZ, <i>Grammaire du dialecte homérique</i> (My).	84
WAAG, <i>Poèmes allemands du XI^e et du XII^e siècle</i> (C.).	372
WAHLUND, <i>La philologie française au temps jadis</i> (Ch. J.) . . .	179
<i>Wallenstein</i>	91
WALLON, <i>Les représentants en mission</i> , V (A. Chuquet)	122
WALZEL, <i>Lettres de Frédéric Schlegel à son frère</i> (A. C.) . . .	515
WEISS (A.), <i>Trad. de Marquardt</i>	3
WEISS (N.), <i>La Chambre Ardente</i> (A. Lefranc)	135
WELLHAUSEN, <i>La composition de l'Hexateuque</i> (M. Vernes). .	306
WELSHINGER, <i>La jeunesse de Dumouriez</i> (A. Ch.).	76

TABLE DES MATIÈRES

<i>Wendelin</i> , en Provence.	pages 545
WHARTON, Étymologie latine (V. Henry).	129
WHITNEY, Grammaire sanscrite (A. Barth.).	21
WIEDEMANN, La religion égyptienne (G. Maspero).	437
— Le second livre d'Hérodote (G. Maspero).	493
WILAMOWITZ-MOELLENDORF, L'Herakles d'Euripide (A. Croiset).	269
WISSOWA, Éd. de Tertullien	114
WOLFRAM, Une statuette de Charlemagne (H. de Curzon)	238
<i>Worms</i> (ville de).	372
<i>Xavier</i> de France, le dernier duc d'Aquitaine.	347
<i>Yama</i> , Son mythe.	354
<i>Yi King</i> (le).	161
ZDEKAUER, Le codice Pisano (L. G. P.).	85
ZELLER (B), L'histoire de France racontée par les contemporains (B. D.)	401
ZELLER (J.), Histoire d'Allemagne, VI (Ch. Pfister).	228
ZERNIAL, La Germanie de Tacite (Em. Thomas).	244

Lettres et communications.

Lettre de M. Clédat et réponse de M. Paul Lejay.	58
Lettre de M. Louis Lucas et réponse de M. Cagnat.	126
Lettre de M. Michael et réponse de M. Pfister.	17
PÉLISSIER, La querelle de M. Cantoni contre M. Rod.	18

CHRONIQUE

<i>Académie royale de Belgique</i> , Concours	294
BIÈSE, Élégiques latins.	79
BRELET, Éléments de grammaire latine.	519
CHARPY, Exercices latins.	519
CLÉDAT, Revue de philologie française.	59
CORDIER, Le colonel sir Henry Yule.	160
COUBERTIN (de), Universités transatlantiques	96
DARBISHIRE, Addition à une étude sur l'esprit rude en grec.	380
DARNESTETER (M ^{me} James), La vie du paysan français au xiv ^e siècle.	491
LES DEVICES DU DEZERT, Lettres de Servat Loup, abbé de Ferrières.	463

DES GRANGES, Sermon de Bossuet sur l'ambition.	379
DIEHL, Monuments byzantins de la Calabre.	295
DOREZ, Notes et documents sur la Bible polyglotte de Paris.	159
<i>Encyclopädie der neueren geschichte</i>	160
Ennodius et sa chronologie	239
FINACZY, L'enseignement secondaire en France.	110
<i>Fischart</i>	210
GAIDOZ, Appel aux savants des pays slaves	378
GHERARDI, Consulte della repubblica fiorentina, XV	80, 295
GRAF, Medusa.	111
Grèce (Nouvelles).	182
HEITZ (Not. nécrol.).	160
HÉRON DE VILLEFOSSE, Le marbre de Vieux	491
JADART, Bergeat; L'église d'Asfeld; Pierre le Grand à Reims.	79
JAHN, Les Pfeiferbrüder	109
JOUBERT (A.), Brochures diverses.	209, 293, 463
KADEN (W.), Impressions de voyages.	491
KONT, Éd. de <i>Poésie et Vérité</i> de Goethe.	40
KRAUS, La restauration de la cathédrale de Fribourg.	79
LABAND, Le droit public de l'empire allemand, II, 2.	463
LEFRANC, Étude sur les origines du Collège de France.	20
LE GRAND (Léon), L'hospice national du tribunal révolutionnaire.	435
MASPERO, Lectures historiques.	379
MEININGER, Rapport sur le Cartulaire de Mulhouse de M. Mossmann.	293
MENGHINI, Poèmes populaires.	111
MOSCHETTI, Langage figuré.	295
PÉLISSIER (L.-G.), Documents révolutionnaires, I.	379
PFISTER, La limite du français et de l'allemand en Alsace-Lorraine.	435
— Éloge de Lionnois.	436
— Notes sur trois mss. de Moyenmoutier.	436
— Un monument de Mercure trouvé à Hatrize.	436
PISANI, Les possessions vénitiennes de Dalmatie.	519
PSICHARI, La prononciation du grec	160
QUINTARD, Jetons de l'Hôtel de ville de Nancy	59
RAVAISSON-MOLLIEN, Mss. de Léonard de Vinci.	209
REYMOND, Trad. de l'édition Lucrèce-Munro	295
RUGGERI, Dictionnaire épigraphique	80
SIMONYI, Causeries sur la langue hongroise.	110
<i>Société historique</i> de Girgenti.	239
STERN (Ad.), Impressions de voyage	491
TAMIZEY DE LARROQUE, Lettre de Peiresc à son relieur Corberan.	209
— Boniface Borilly;	

TABLE DES MATIÈRES

— Hércule d'Argilemont	pages 349
THOMAS, Causeries militaires, II.	520
UHLIG, Das humanistische Gymnasium	267
VODSKOV, Culte de l'âme et culte de la nature, contribution à la détermination de la méthode mythologique.	351
VUIBERT, Annuaire de la jeunesse	59

SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie des inscriptions et belles-lettres (bulletin rédigé par M. Julien Havet, du 27 juin au 19 décembre 1890).

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales de l'Est.
Bulletin critique.
Bulletin du cercle Saint-Simon.
La Révolution française.
Mélusine.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue des études grecques.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMAND

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Literaturzeitung.
Deutsche Rundschau.
Zeitschriften zur brandenburgischen und preussischen Geschichte.

*Germania.**Göttingische gelehrte Anzeigen.**Literarisches Centralblatt.**Literaturblatt für germanische und romanische Philologie.**Magazin für Literatur.**Theologische Litteraturzeitung.**Zeitschrift für Katholische Theologie.*

ANGLAIS

*The Academy.**The Athenaeum.**The Babylonian and Oriental Record.**The English Historical Review.*

BELGES

*Revue de Belgique.**Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.*

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27

— 7 juillet —

1890

Sommaire : 294. BESTHORN, Ibn Zaidoun. — 295. Strabon, Table, p. p. TARDIEU. 296-297. MARQUARDT, L'organisation de l'empire romain, trad. WEISS et LOUIS-LUCAS; Le culte chez les Romains, trad. BRISSAUD. — 298. RONCHINI, Les Satires de Perse. — 299. KRETSCHMER, La géographie au moyen-âge. — 300. BERGMANS, L'autobiographie de Juste-Lipse. — 301. TRAUTMANN, Comédiens français à la cour de Bavière. — 302. La Fontaine, vi, p. p. K. REGNIER. — 303. PICOT, Catalogue du cabinet des livres de Chantilly. — Lettre de M. Michael et réponse de M. Pfister. — La querelle de M. Cantoni contre M. Rod. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

294. — **Ibn Zaidoun** vitam scripsit epistolamque ejus ad Ibn Dschahvarum scriptam nunc primum edidit R. O. BESTHORN. Copenhague, Guillaume Prior, 1889, in-8, 97 p.

Ibn Zaidoun fut le plus célèbre des poètes arabes de Cordoue du ^x^e siècle. Il excella dans le genre épistolaire rythmé, composa plusieurs poèmes renommés et écrivit l'histoire des Omayyades d'Espagne. Son éloquence et ses connaissances étendues dans les sciences philosophiques et juridiques en firent le favori des princes arabes; il remplit les fonctions de grand-vizir à la cour de Cordoue et, à la fin de sa vie, à la cour de Séville. Il sut aussi gagner les faveurs de la princesse Wallada, fille du calife Al-Mustakfi Billahi et femme d'un esprit supérieur à son sexe, qui captiva tous les cœurs par ses charmes et ses poésies. Tant de fortune ne pouvait durer sans vicissitudes; aussi Ibn Zaidoun connut l'amertume de la vie après en avoir goûté les douceurs. A propos de ses amours avec Wallada, il fut mis en prison où il demeura une année et demie et, après s'être évadé, il dut errer en proscrit pendant plusieurs années. Sa célébrité lui valut de nombreux biographes. Il reste cependant dans sa vie une page obscure; c'est cette page que M. Besthorn a éclaircie au moyen de nouveaux documents et qui fait l'objet de sa thèse soutenue devant l'Université de Copenhague pour l'obtention du grade de docteur.

Sur la foi d'Ibn Khaqan, les savants modernes, Weijers, Dozy et Schack, admettaient qu'Ibn Zaidoun avait été jeté en prison sous Aboul-Hazam ibn Djahwar et que, après s'être échappé, il avait erré pendant de longues années dans les contrées occidentales de l'Espagne, jusqu'au moment où il se fixa à la cour de Séville, où il fut accueilli avec honneur par Al-Motadid. Cependant Ibn Nubaita rapporte qu'Ibn Zaidoun fut vizir d'Aboul-Valid ibn Djahwar, fils et successeur d'Aboul-Hazam

ibn Djahwar, et que, après être tombé en disgrâce sous ce prince, il vécut à la cour d'Al-Motadid à Séville. On pourrait croire qu'Ibn Nubaita a confondu Aboul-Walid avec Aboul-Hazam, désignés tous deux sous le nom d'Ibn Djahwar; et, en effet, AÇ-Çafadi parle d'Ibn Djahwar sans mentionner le premier nom du prince régnant. Mais M. B. publie pour la première fois un passage d'Ibn Bassam, duquel il résulte qu'Ibn Zaidoun fut effectivement incarcéré sous Aboul-Hazam, mais que, après la mort de celui-ci, arrivée en 1043, il avait été rappelé par Aboul-Walid et qu'il fut son vizir jusqu'au moment où, ayant de nouveau déplu à son souverain, il dut s'exiler et se retirer à Séville. La lettre, accompagnée d'un poème, qu'Ibn Zaidoun écrivit à un puissant ami, après avoir fui de sa prison, était adressée à Aboul-Walid, du vivant de son père, et le pria d'intercéder auprès de celui-ci en faveur du poète. Cette intercession n'ayant pas eu d'effet, Ibn Zaidoun dut se cacher jusqu'à la mort d'Aboul-Hazam, arrivée en 1043. On peut donc fixer son incarcération vers 1040. Après sa fuite, il continua ses relations, au moins par correspondance, avec Wallada qui lui avait conservé son amour. De retour à Cordoue, après la mort d'Aboul-Hazam, il reprit ses fonctions de vizir auprès d'Aboul-Walid; peu à peu ses relations avec Wallada se refroidirent et devinrent même hostiles; elles donnèrent bientôt lieu à un échange d'accusations et d'épigrammes entre les deux amants. C'est en l'année 441 (1049-50 de notre ère) qu'Ibn-Zaidoun aurait été exilé de Cordoue pour la seconde fois; il devint alors grand-vizir d'Al-Motadid à Séville, où il mourut en l'année 463 (1070-71); il était né à Cordoue en 394 (1003-4).

La lettre et le poème qu'Ibn Zaidoun adressa à Aboul-Walid pour rentrer en grâce auprès d'Aboul-Hazam ont été édités et traduits par M. Besthorn avec un appareil critique qui fait honneur à l'éditeur et à son maître, M. van Mehren. Cette thèse, qui établit un point d'histoire intéressant, augure bien des futurs travaux de son auteur, et mérite les félicitations et la reconnaissance du lecteur.

Rubens DUVAL

295. — **Géographie de Strabon.** Traduction nouvelle par Amédée Tardieu. Tome IV : Table alphabétique et analytique. Paris, Hachette, 1890. 1 vol. in-16. Ouvrage couronné par l'Académie française et par l'Association pour l'encouragement des études grecques.

Ce volume, de plus de 600 pages en caractères de notes, mérite une présentation en forme. Ce n'est pas seulement un aride répertoire des matières traitées dans la *Géographie*; c'est l'ouvrage lui-même transformé par son traducteur et devenu comme un dictionnaire de géographie et d'ethnographie anciennes. Il est à peine utile d'ajouter que cette œuvre toute personnelle de M. Amédée Tardieu, est exécutée avec un soin minutieux et une méthode irréprochable. Aussi l'étudiant ou

l'homme du monde qui commencera par la feuilleter d'un œil distrait, sera-t-il bientôt amené à s'engager résolument dans la lecture du célèbre géographe. M. Tardieu ne pouvait faire plus et pour son auteur et pour le public.

C.-E. R.

296. — J. MARQUARDT. *Organisation de l'empire romain*. (Traduction de MM. A. Weiss et P. Louis-Lucas Tome I^{re}). Paris, 1889, in-8, 327 pages.

297. — *Le culte chez les Romains*. (Traduction de M. Brissaud. Tome II). Paris, 1890, in-8, 457 pages. Librairie Thorin.

La traduction du *Staatsrecht* de M. Mommsen et celle du *Staatsverwaltung* de Marquardt se poursuivent avec la même régularité, mais avec une fortune différente; j'entends par là que si la première ne mérite guère que des éloges, la seconde peut donner lieu à plus d'une observation. Je ne parlerai pas longuement de la façon dont le texte allemand a été rendu : on pourra relever des inadvertances ou des impropriétés, ou trouver que les traducteurs ne se sont pas suffisamment affranchis du joug de leur modèle; mais ce sont là des imperfections inhérentes à toute traduction et j'ai de bonnes raisons pour réclamer l'indulgence envers ceux qui entreprennent de faire passer dans notre langue les ouvrages étrangers. Somme toute, ils rendent service aux travailleurs; c'est beaucoup. Ce qui me choque surtout dans la méthode employée par les traducteurs de Marquardt, ce sont les additions qu'ils font subir à leur modèle dans les notes, sous prétexte de le compléter et de le mettre au courant. Une des qualités du *Handbuch* de Marquardt est de donner au bas de chaque page et à propos de chaque détail, les textes essentiels et d'indiquer à côté les livres où la matière est traitée le plus complètement : le lecteur y trouve donc de quoi contrôler l'assertion de l'auteur et de quoi pousser plus avant le travail, s'il en sent le besoin. J'avouerai que cette bibliographie est bien un peu exclusive et que les travaux allemands y tiennent la plus grande place, ce qui est naturel puisque le livre est destiné surtout au public allemand; il y avait donc lieu, en le faisant passer en français, d'ajouter quelques références aux ouvrages que les travailleurs ou les étudiants peuvent se procurer aisément dans nos bibliothèques, et dont bon nombre auraient peut-être pu et dû entrer aussi dans l'édition allemande. Mais de semblables additions, pour être vraiment utiles, demandent une certaine réserve : c'est ce que n'ont pas compris les traducteurs. Je dois pourtant faire une distinction très nette entre le procédé de M. Brissaud et celui de MM. Weiss et Louis-Lucas. M. B. n'a ajouté que rarement en note des observations : il les a réservées pour des appendices dont il a fait suivre le volume ou qu'il a insérés à la fin des certains chapitres; à sa place, j'en aurais omis les trois quarts, et pour le quatrième j'aurais renvoyé aux ouvrages ou aux articles des auteurs qu'il cite, au lieu de leur emprunter des passages qu'il

reproduit *in-extenso* ; car c'est du Marquardt que nous attendions de lui, et non une sorte de pot-pourri. MM. W.-L. n'ont pas craint, au contraire, de surcharger le bas des pages de renseignements de toute sorte, surtout bibliographiques, qui me paraissent absolument déplacés. Je sais qu'ils ont cru rendre service et qu'ils se sont imposé à notre intention de longues et fastidieuses recherches ; je voudrais les en remercier ; mais je ne le puis, car je crains bien que cette orgie d'additions n'égare les travailleurs au lieu de les guider. Je me permettrai de leur signaler les détails qui ont particulièrement frappé mon attention :

1^o Dans leur bibliographie, ils ne tiennent aucun compte de la valeur relative des différents ouvrages. Exemple : p. 269 et 270, ils ont ajouté *entièrement* un renvoi au mot Sénat (municipal), que Marquardt n'a pas indiqué. Ce renvoi qui commence à Antibolus (1513 !) pour finir à MM. Robiou et Delaunay (1888) — je ne compte pas les renvois qui terminent la note et qui ont trait au sénat romain, sous le spécieux prétexte qu'il est souvent question de ce corps dans le chapitre, — contient, en comptant largement, SOIXANTE ET UNE références. Naturellement MM. W.-L. n'ont pas cité tous les ouvrages qui parlent du sénat, je ne l'apprendrai à personne. Mais franchement, parmi tous ces travaux, combien MM. W.-L., je ne dis pas en ont-ils lus, mais combien en liraient-ils s'ils voulaient faire un travail consciencieux sur le sujet ? Et surtout, quels sont ceux qu'ils liraient la plume à la main ? Ce sont ceux-là, et ceux-là seuls qu'il convenait d'ajouter ¹. Agir autrement, c'est « faire de la fantasia », comme nous disons, en Afrique.

2^o MM. W.-L. ajoutent des références entièrement étrangères au sujet. Exemple : p. 265, Marquardt parle des sommes honoraires, et cite certaines villes où il était d'usage d'en payer : Aeclanum Lanuvium Ostia. Or, à chacune de ces villes les traducteurs ont ajouté une référence ainsi conçue : sur Aeclanum, voir etc. ; sur Lanuvium, voir etc. Est-il donc question dans ce passage de ces villes en général ou seulement de sommes honoraires qu'on y payait ? Aussi, ou l'on ne tiendra pas compte de la référence, et elle est inutile, ou on se reportera aux passages indiqués et on n'y trouvera que des détails étrangers au sujet. Autre exemple. P. 226, Marquardt dit : On retrouve les *quinquennales* au temps de Constantin le Grand ; ce qui veut dire, tout le monde le comprend, de 306 à 337. Or, les traducteurs se sont crus autorisés à ajouter en note : Sur l'époque de l'avènement de Constantin, voir la *Revue numismatique*, 1887, etc. Mais il ne s'agit pas dans Marquardt de l'époque précise de l'avènement de Constantin à quelques jours près, et s'il y avait une addition à faire, ce qui n'était pas, il fallait indiquer, pour le lecteur ignorant, les dates extrêmes de son règne.

1. Je citerai, pour la curiosité du fait, la note suivante insérée aux *addenda* : « M. Beudant, fils de l'éminent doyen honoraire de la Faculté de Droit de Paris, prépare actuellement sa thèse de doctorat sur ce sujet » (p. 325). Quelle riche bibliographie on pourrait faire avec les ouvrages que chacun de nous prépare !

3° Je n'aurais pas ajouté non plus de références aux manuels d'institutions romaines ou aux dictionnaires, même à celui de M. Saglio, sauf peut-être par exception. Il est bien évident, en effet, que pour étudier le sénat municipal, par exemple, et contrôler les assertions de Marquardt, chacun de nous se reportera aux livres de Willems, Mispoulet, Bouché-Leclercq, ainsi qu'aux articles *Curia*, *decurio*, *curiales*, etc., des dictionnaires. Il en est de même des *Indices* du *Corpus*, d'Orelli-Henzen, de Wilmanns. Le manuel de M. Bouché-Leclercq est sur ce rapport un modèle de discrétion et de méthode.

4° MM. L.-W. vont plus loin. Ils introduisent en note des développements tout à fait déplacés dans un manuel. Exemple : p. 245. A propos du flamine municipal, ils citent tout au long une inscription nouvelle de Sidi-Brahim en ajoutant que le principal intérêt du texte est... non pas qu'il y est question d'un flamine mais qu'on y lit *tribunus ab ordine lectus*, ce qui les amène à parler des *tribuni militum a populo* et à donner 25 lignes de bibliographie dans lesquelles le journal *le Temps*, du 13 juin 1887, est cité ! — De même, à propos du flamine municipal, MM. W.-L. traduisent et commentent la loi récemment trouvée à Narbonne — cette addition comprend exactement dix pages entières de petit texte serré. Ils ont commencé, d'ailleurs, par avouer (p. 248, note 15) qu'il n'est nullement question dans ce document du flamine municipal, mais du flamine provincial. Comme cette même loi est donnée en entier à sa vraie place dans le volume de M. Brissaud, p. 229-402, les acheteurs du manuel sont sûrs de l'avoir au moins deux fois.

5° Pour conformer les citations à de mauvaises habitudes que l'on suit encore, je ne sais pas pourquoi, dans les ouvrages de droit, MM. W.-L. ont corrigé Marquardt dans ses citations. Là où celui-ci a mis par exemple : *Dig.*, L. 1, 21, § 4, ce qui est clair et permet de trouver aisément le passage voulu dans un Digeste, MM. W.-L. écrivent : Paul., L. 21, § 4, *Ad municip. et de inc.*, D., L. 1, ce qui est, on ne peut plus embrouillé, ne serait-ce que parce que L signifie à la fois *Lex* et *quingenta*. M. B. n'a pas suivi cette fâcheuse méthode. Ce n'est rien et c'est beaucoup ; car dans des notes aussi chargées que celles de Marquardt, surtout avec les additions des traducteurs et les crochets de toute nature dans lesquels ils ont été insérés, de semblables détails augmentent la confusion.

Dernière observation, celle-ci, commune à tous les volumes de la traduction. Marquardt fait souvent des renvois à d'autres passages de son manuel. Les traducteurs les donnent naturellement d'après l'édition française quand la traduction est faite ; mais pour les parties non traduites ils renvoient à l'édition allemande, ce qui n'est pas sans inconvénients. Ainsi, au tome II du *Culte*, p. 341, on lit : Cpr. ci-dessous, p. 565, 5... et le volume français à 452 pages ! Il faut ou abandonner ce système et supprimer des références de cette sorte, ou maintenir en marge et entre crochets les pages de l'édition allemande.

reproduit *in-extenso* ; car c'est du Marquardt que nous attendions de lui, et non une sorte de pot-pourri. MM. W.-L. n'ont pas craint, au contraire, de surcharger le bas des pages de renseignements de toute sorte, surtout bibliographiques, qui me paraissent absolument déplacés. Je sais qu'ils ont cru rendre service et qu'ils se sont imposé à notre intention de longues et fastidieuses recherches ; je voudrais les en remercier ; mais je ne le puis, car je crains bien que cette orgie d'additions n'égare les travailleurs au lieu de les guider. Je me permettrai de leur signaler les détails qui ont particulièrement frappé mon attention :

1^o Dans leur bibliographie, ils ne tiennent aucun compte de la valeur relative des différents ouvrages. Exemple : p. 269 et 270, ils ont ajouté *entièrement* un renvoi au mot Sénat (municipal), que Marquardt n'a pas indiqué. Ce renvoi qui commence à Antibolus (1513 !) pour finir à MM. Robiou et Delaunay (1888) — je ne compte pas les renvois qui terminent la note et qui ont trait au sénat romain, sous le spécieux prétexte qu'il est souvent question de ce corps dans le chapitre, — contient, en comptant largement, soixante et une références. Naturellement MM. W.-L. n'ont pas cité tous les ouvrages qui parlent du sénat, je ne l'apprendrai à personne. Mais franchement, parmi tous ces travaux, combien MM. W.-L., je ne dis pas en ont-ils lus, mais combien en liraient-ils s'ils voulaient faire un travail consciencieux sur le sujet ? Et surtout, quels sont ceux qu'ils liraient la plume à la main ? Ce sont ceux-là, et ceux-là seuls qu'il convenait d'ajouter ¹. Agir autrement, c'est « faire de la fantasia », comme nous disons, en Afrique.

2^o MM. W.-L. ajoutent des références entièrement étrangères au sujet. Exemple : p. 265, Marquardt parle des sommes honoraires, et cite certaines villes où il était d'usage d'en payer : *Aeclanum Lanuvium Ostia*. Or, à chacune de ces villes les traducteurs ont ajouté une référence ainsi conçue : sur *Aeclanum*, voir etc. ; sur *Lanuvium*, voir etc. Est-il donc question dans ce passage de ces villes en général ou seulement de sommes honoraires qu'on y payait ? Aussi, ou l'on ne tiendra compte de la référence, et elle est inutile, ou on se reportera aux passages indiqués et on n'y trouvera que des détails étrangers au sujet. Autre exemple. P. 226, Marquardt dit : On retrouve les *quinquennales* au temps de Constantin le Grand ; ce qui veut dire, tout le monde le comprend, de 306 à 337. Or, les traducteurs se sont crus autorisés à ajouter en note : Sur l'époque de l'avènement de Constantin, voir la *Revue numismatique*, 1887, etc. Mais il ne s'agit pas dans Marquardt de l'époque précise de l'avènement de Constantin à quelques jours près, s'il y avait une addition à faire, ce qui n'était pas, il fallait indiquer, et le lecteur ignorant, les dates extrêmes de son règne.

i, pour la curiosité du fait, la note suivante insérée aux *addenda* : « fils de l'éminent doyen honoraire de la Faculté de Droit de Paris, présent sa thèse de doctorat sur ce sujet » (p. 325). Quelle riche bibliographie fait avec les ouvrages que chacun de nous prépare !

3° Je n'aurais pas ajouté non plus de références aux manuels d'institutions romaines ou aux dictionnaires, même à celui de M. Saglio, sauf peut-être par exception. Il est bien évident, en effet, que pour étudier le sénat municipal, par exemple, et contrôler les assertions de Marquardt, chacun de nous se reportera aux livres de Willems, Mispoulet, Bouché-Leclercq, ainsi qu'aux articles *Curia*, *decurio*, *curiales*, etc., des dictionnaires. Il en est de même des *Indices* du *Corpus*, d'Orelli-Henzen, de Wilmanns. Le manuel de M. Bouché-Leclercq est sur ce rapport un modèle de discrétion et de méthode.

4° MM. L.-W. vont plus loin. Ils introduisent en note des développements tout à fait déplacés dans un manuel. Exemple : p. 245. A propos du flamine municipal, ils citent tout au long une inscription nouvelle de Sidi-Brahim en ajoutant que le principal intérêt du texte est.... non pas qu'il y est question d'un flamine mais qu'on y lit *tribunus ab ordine lectus*, ce qui les amène à parler des *tribuni militum a populo* et à donner 25 lignes de bibliographie dans lesquelles le journal *le Temps*, du 13 juin 1887, est cité! — De même, à propos du flamine municipal, MM. W.-L. traduisent et commentent la loi récemment trouvée à Narbonne — cette addition comprend exactement dix pages entières de petit texte serré. Ils ont commencé, d'ailleurs, par avouer (p. 248, note 15) qu'il n'est nullement question dans ce document du flamine municipal, mais du flamine provincial. Comme cette même loi est donnée en entier à sa vraie place dans le volume de M. Brissaud, p. 229-402, les acheteurs du manuel sont sûrs de l'avoir au moins deux fois.

5° Pour conformer les citations à de mauvaises habitudes que l'on suit encore, je ne sais pas pourquoi, dans les ouvrages de droit, MM. W.-L. ont corrigé Marquardt dans ses citations. Là où celui-ci a mis par exemple : *Dig.*, L. 1, 21, § 4, ce qui est clair et permet de trouver aisément le passage voulu dans un Digeste, MM. W.-L. écrivent : Paul., L. 21, § 4, *Ad municip. et de inc.*, D., L. 1, ce qui est, on ne peut plus embrouillé, ne serait-ce que parce que L signifie à la fois *Lex* et *quinginta*. M. B. n'a pas suivi cette fâcheuse méthode. Ce n'est rien et c'est beaucoup; car dans des notes aussi chargées que celles de Marquardt, surtout avec les additions des traducteurs et les crochets de toute nature dans lesquels ils ont été insérés, de semblables détails augmentent la confusion.

Dernière observation, celle-ci, commune à tous les volumes de la traduction. Marquardt fait souvent des renvois à d'autres passages de son manuel. Les traducteurs les donnent naturellement d'après l'édition française quand la traduction est faite; mais pour les parties non traduites ils renvoient à l'édition allemande, ce qui n'est pas sans inconvénients. Ainsi, au tome II du *Culte*, p. 341, on lit : Cpr. ci-dessous, p. 565, 5... et le volume français à 452 pages! Il faut ou abandonner ce système et supprimer des références de cette sorte, ou maintenir en marge et entre crochets les pages de l'édition allemande.

Si j'ai donné à mes critiques autant de développement, c'est que, à mon sens, les traducteurs sont en train de nous préparer un Marquardt médiocre au lieu du bon que nous étions en droit d'attendre. Il est temps encore pour eux de s'arrêter et de revenir à la saine méthode. Qu'ils mettent dans les volumes suivants beaucoup moins de phrases et de pensées étrangères à leur modèle. L'imprimeur en sera peut-être contrarié; mais j'en sais plus d'un autre qui s'en félicitera.

En terminant je dois, et c'est toute justice, signaler l'excellente table des matières analytiques que M. Brissaud a ajoutée à sa traduction.

R. CAGNAT.

298. — *Le satire di Aulo Persio Flacco* interpretate dal prof. Amadio Ronchini. Parma, impr. M. Adorni, 1889, x-169 pp. In-8.

M. le professeur Ronchini a publié, peu avant sa mort, le travail qui avait fait l'occupation de presque toute sa vie, une traduction de Perse avec un commentaire. L'originalité de cette tentative est dans l'idée de retrouver la forme du dialogue dans les satires de Perse et de diminuer ainsi leur obscurité proverbiale. Il distribue entre deux ou plusieurs personnages le texte du poète latin, introduit dans sa traduction les jeux de scène et les gestes, en un mot fait de chaque morceau un petit drame en un acte. L'idée est séduisante. Dans bien des cas, on arrive à mieux comprendre la pensée de Perse. C'est là un moyen d'interprétation qui n'est peut-être pas aussi nouveau que le croit M. R., mais qu'on n'avait pas encore songé à appliquer avec autant de suite. La traduction elle-même semble exacte, autant qu'en peut juger un étranger. Les notes ont quelquefois un caractère élémentaire qui étonne le lecteur. On peut aussi leur reprocher une certaine prolixité.

P.-A. L.

299. — K. KRETSCHMER. *Die physische Erdkunde im christlichen Mittelalter*. Geogr. Abhandl. herausgegeben von Penck. Vienne et Olmütz, 1889, pp. iv-150.

Si, pendant le moyen âge chrétien, les doctrines géographiques — comme tant d'autres — subirent une éclipse, on jugerait à tort qu'elles furent négligées. Les problèmes posés par les anciens furent recueillis, les vérités proclamées par eux soumises à une nouvelle critique. Mais la spéculation et l'observation cessent d'être désintéressées et libres; elles sont servies de la théologie. L'esprit scientifique ne périt pas assurément, mais il se fausse et s'oblitére. C'est qu'il se débat entre la tradition antique et la révélation; il s'épuise à vouloir concilier ces anomalies irréductibles. L'histoire de cette phase ingrate et stérile de la civilisation humaine vaut-elle d'être racontée en détail? Elle a tenté de le faire Kretschmer. L'auteur cède à une double tendance: l'une, louable, à vouloir tout dire; l'autre, fâcheuse, à se laisser entraîner par la spéculation, qui s'exerce dans un domaine jusqu'alors à peu près inex-

ploré; l'autre, louable ou condamnable à volonté, le désir de faire le procès, sur cet article spécial, moins au christianisme qu'à la théologie. Il y a beau temps que la cause est entendue.

Les savants du moyen âge s'éprirent des questions naturelles, dont ils trouvèrent les données dans les œuvres latines de Martianus Capella, de Pline, de Macrobe, etc., et plus tard, dans les œuvres grecques qui leur parvinrent défigurées à travers des traductions aussi multiples qu'infidèles. A leur tour ils rédigèrent des *Encyclopédies*, des *Miroirs*, des *Sommes*. Nécessairement ils abordèrent la géographie, non pas comme une discipline indépendante, à vrai dire, — le mot n'est même pas en usage — mais sous diverses rubriques : mensuration de la terre, nature des lieux, géométrie, cosmographie, cosmométrie. Beaucoup d'entre eux sont (que l'on nous passe l'expression) en coquetterie avec les idées païennes : c'est le fruit défendu; c'est aussi le fruit vivace et nourricier. Mais la géographie ancienne avait le tort grave de contredire la Bible; et la Bible le tort non moins grave de se contredire elle-même. Les exégètes ressentirent de cruels embarras : ils s'en tirèrent par l'allégorie. Le Paradis terrestre, impossible à localiser, devint chez saint Ambroise, l'*anima fecunda*; les quatre fleuves paradisiaques sont les quatre vertus théologales. M. K. cite d'amusants exemples du genre. Il y eut assurément des révoltes et des écarts : le moine Kosmas Indicopleustes, auteur d'une *Topographie chrétienne*, et Lactance, fulminèrent contre ces tentatives insensées. La plupart s'ingénierent à mettre d'accord leurs sympathies et leurs scrupules. On professa couramment que la Bible avait éclairé les géographes païens; que Hipparque et Ptolémée procédaient de Moïse. Grâce à ce stratagème s'annonça la résurrection des sciences antiques, puis au ^{xiii}^e siècle, l'apothéose d'Aristote.

Cette influence se manifesta puissamment dans les théories géographiques. La notion primordiale est ici la forme de la terre. L'Église se prononçait sur ce point : elle niait les antipodes, châtiât comme hérétiques ceux qui adhéraient à cette doctrine; donc la sphéricité était elle-même impliquée dans la condamnation. Au nom des Écritures, Lactance, l'école syrienne à laquelle se rattache Kosmas, poursuivirent la polémique contre la sphéricité; ils proposèrent des systèmes plus conformes à l'orthodoxie. M. K. résume, sans fatigue... pour lui, les rêveries et les absurdités d'un Severian de Gabala, de Kosmas, du Pseudo-Cæsarius, de Procope de Gaza, etc. Il énumère avec la même impartialité les partisans de l'opinion contraire, parmi lesquels figurent des noms illustres dans l'Église, saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Augustin, Isidore de Séville, Bède le Vénérable. Tous se réclament de la Bible et y découvrent des arguments. Ceux de saint Augustin, dit avec justesse M. K., offrent quelque chose de comique : ils témoignent en tout cas que le saint avait professé la rhétorique.

Depuis le ^{viii}^e siècle, aucun cosmographe sérieux ne mit plus en doute la sphéricité. Albert le Grand et Bacon interprètent en toute liberté et confirment Aristote.

Nous n'entreprendrons pas l'analyse des analyses que M. K. consacre chaque ordre de problèmes, hydrographie, orographie, météorologie, etc. Car de ces nomenclatures répétées où reparaissent forcément les mêmes noms, de ces revues d'opinions qui, quand elles ne sont pas la paraphrase de textes anciens, n'ont de personnel que leur ineptie, se dégage rarement une vue vraiment originale et seconde. On relève cependant la controverse du Dante sur la position respective de la sphère terrestre et de la masse aqueuse. Les discussions d'Albert le Grand et de Bacon sur divers sujets méritent aussi d'être signalées bien que leurs idées n'aient point fait fortune.

Le livre de M. K. est un répertoire complet de tout ce que le moyen âge chrétien a su de géographie, de tout ce qu'il en a ignoré. On y peut suivre l'évolution de chaque théorie : car l'auteur a soin d'inaugurer ses chapitres par un exposé de la doctrine antique qu'il oppose, s'il y a lieu, à celle de la Bible. C'est là le véritable intérêt de son ouvrage. Nous doutons que le moyen âge gagne à être mieux connu. Mais la géographie n'y perdra rien : c'est ce qui nous console.

Il importe d'ajouter que M. Kretschmer déploie autant de savoir comme géographe que comme philologue : il cite avec une égale aisance l'hébreu, les textes de la basse grécité et de la basse latinité, le vieux français. Nous recommandons son introduction bibliographique ; c'est une étude des sources à l'intention de ceux qui ne sont pas familiarisés avec la patristique et la scolastique.

B. AUERBACH.

306. — *L'autobiographie de Juste Lipse*, publiée avec une traduction française et des notes, par Paul BERGMANS. Gand, C. Vijt, 1889, 69 p. in-8.

Dans une lettre des calendes d'octobre 1600, adressée à son ami et ancien élève, Jean van den Wouwer (Woverius), Juste Lipse a raconté les principaux événements de sa vie. Ce n'est pas l'unique base de la biographie de Lipse, comme le dit M. Bergmans, puisque sa volumineuse correspondance, la collection de ses ouvrages et les écrits contemporains fournissent bien des détails omis dans ce récit de 9 pages. Mais c'est un cadre commode pour le biographe. M. B. reproduit le texte de ce précieux document d'après l'édition de 1602 (*Epistolarum selectarum Centuria miscellanea*, ep. 87), en donnant en note les variantes de l'édition de 1605. M. B. pousse l'exactitude jusqu'à conserver des fautes d'impression évidentes (*intcriores* pour *interiores*, p. 20)¹. En ce texte se lit une traduction française assez fidèle². La plus

able en avoir ajouté pour son propre compte : p. 13, la date de naissance est $\alpha. 15$ XLVII non $\alpha. 15$ XLVIII.

1. *in contubernio meo fuisti et hoc paene est uitam meam totam nosse* : « tu m'as presque connu tout entier », et c'est presque connaître mon existence tout entière », pour connaître... » P. 22, dernière ligne, *a meridie* n'est pas pas d'ailleurs serré de très près.

grande partie de la brochure (37 pages) contient des notes destinées surtout à renseigner sur les personnages nommés par Lipse.

Il est regrettable que M. B. se soit borné à annoter ce que dit Lipse, sans suppléer ce qu'il ne dit pas. Dans une autobiographie, il est des lacunes volontaires. M. B. aurait pu au moins signaler les changements de religion du célèbre savant ¹. Mais il préfère peut-être aborder cette délicate question dans un travail plus étendu. Son étude, nous dit-il dans sa préface, peut être considérée comme le canevas d'un travail consacré à Lipse et à ses amis. Espérons qu'il nous donnera ce livre qui nous manque encore ². Nous ne saurions trop l'engager, s'il l'entreprend, à ne pas se borner à une simple biographie : l'histoire des voyages de Lipse ne nous intéresse plus que comme indication sur la formation d'esprit et l'éducation scientifiques du grand philologue. Ce sont les œuvres et la méthode de travail de l'érudit que nous tenons surtout à connaître. Il ne suffira plus, comme dans la présente esquisse, de renvoyer à la *Bibliographie Lipsienne* ³. De récents auteurs ont trouvé le moyen d'écrire de gros volumes, utiles par ailleurs, sur Mabillon et sur Muret, sans traiter ces questions, en omettant précisément ce qui fait que Mabillon et Muret sont aujourd'hui autre chose que des noms d'inconnus. Il serait bien regrettable que M. Bergmans suivit ces exemples.

Paul LEJAY.

301. — Karl TRAUTMANN. *Französische Schauspieler am bayrischen Hofe*. (Extrait du Jahrbuch für Münchener Geschichte, 2^{ter} Jahrgang, München, 1888, in-8, p. 185-334).

Voici un chapitre bien curieux de l'histoire de l'influence littéraire de la France à l'étranger pendant le xvii^e et la première moitié du xviii^e siècle; on sait combien cette influence a été grande à cette époque dans tous les genres et dans tous les pays; M. K. Trautmann nous apprend ce qu'elle fut au point de vue dramatique à la cour de Munich. Si le

1. Cf. K. Halm, *Sitzungsberichte der philos. — philol. Classe der K. bayer. Acad. der Wissensch.*, 1882, II, p. 1.

2. On ne peut considérer la lacune comme comblée par le livre d'Amiel. *Un publiciste du xvi^e s., Juste Lipse*, Paris, 1884. M. B. ne paraît pas le connaître : il n'y a rien perdu. Cf. *Rev. cr.*, 1885, I, 296.

3. Il existe à la bibliothèque de l'Université une édition des deux premières centuries non signalée dans cet ouvrage : *Iusti Lipsii Epistolarum centuriae duae quarum prior innouata altera noua*. Parisiis, apud Viduam Gulielmi CAVELLAT, sub Pelicano MC.XCIX. In-16, 223 pp. (côté LL pr. 55). Cf. *Bibl. Lips.* I, 285, qui mentionne une seule édition parisienne. L'exemplaire de la *Chilias*, éditée à Avignon en 1609, que possède la Bibliothèque nationale (Invent. Z, 13995; reliure en parchemin au timbre du monastère Saint-Bernard des Feuillants de Paris) contient sur des feuillets ajoutés à la fin une copie manuscrite des lettres XIII, XIV, XV, XVI, XXIII de la deuxième des centuries indiquées plus haut. Cette copie anonyme a été faite au xvii^e s. *ex Autographo quem habeo*. Elle présente avec l'imprimé des différences qu'un lecteur (ou le copiste?) a notées en marge.

mariage d'Elisabeth de Lorraine, en 1568, avec le duc Guillaume V de Bavière contribua à répandre dans ce dernier pays le goût des choses de la France, c'est avec Adélaïde de Savoie, petite-fille, par sa mère Christine, de Henri IV, que l'influence française s'établit d'une manière définitive à la cour de Bavière; reléguée encore dans l'ombre pendant la vie de la duchesse douairière, Anne-Marie d'Autriche, elle put se livrer toute entière à ses goûts artistiques et littéraires après la mort de celle-ci. Son influence se fit partout sentir; ce fut elle en particulier qui détermina Ferdinand-Marie à appeler, en 1671¹, à Munich une troupe française. Ce n'était pas la première qu'on vit en Allemagne et M. K. T. a consacré quelques-unes des premières pages de son étude à nous faire connaître celles que, dès la fin du xvi^e ou au commencement du xvii^e siècle, on rencontre dans les villes de la région du Rhin. Ce n'étaient là, il vrai, que des troupes de passage; les ducs de Brunswick furent les premiers à en avoir une à demeure dans leur cour. Le duc de Bavière suivit leur exemple.

L'histoire des comédiens de Munich est aussi pleine d'intérêt qu'elle était inconnue avant M. K. T., on doit lui être reconnaissant aussi de l'avoir reconstituée et d'avoir rappelé l'attention en particulier sur son directeur Philippe Millot, cet ancien camarade de Molière au temps de l'illustre théâtre, et qui depuis lors avait couru la France et l'étranger. M. K. T. nous le montre tour à tour à Lyon, à Dijon, à Saint-Fargeau avec les comédiens de Mademoiselle, à Bruxelles, à Chambéry, à Turin; ce fut sans doute son séjour en Savoie qui le fit connaître de la duchesse Adélaïde. Appelé à Munich, il arriva dans cette ville au mois de juin 1671 et y resta jusqu'en 1677, après la mort d'Adélaïde, suivie bientôt de celle de Ferdinand-Marie. Le départ de Millot et de sa troupe ne mit pas fin aux représentations dramatiques de la cour; mais elles sont données maintenant par des amateurs. Ce ne fut que vingt-cinq ans plus tard que des acteurs français revinrent à Munich.

Pendant son séjour à Bruxelles au milieu de la guerre de la ligue d'Augsbourg, le nouveau duc de Bavière s'était pris du goût le plus vif pour le théâtre français. A peine de retour dans sa capitale en 1701, son premier soin fut d'y appeler une troupe française; elle y resta jusqu'à l'époque de l'occupation de Munich par les Autrichiens. M. K. T. a raconté avec soin et, comme toujours, à l'aide des documents originaux, l'histoire littéraire de ces temps troublés et les tribulations des comédiens français obligés de fuir devant l'invasion ennemie. Maximilien-Emmanuel s'était retiré en Belgique; ils ne tardèrent pas à l'y rejoindre, et grâce à eux le duc exilé put satisfaire son goût pour notre théâtre. Quand il rentra aussi dans ses états en 1715, il ne manqua pas de les

1. M. K. T. dit de cette princesse qu'elle avait été sur le point d'épouser Louis XIV; mais il ajoute avec sa sœur Marguerite que ce mariage dut avoir lieu, encore, je le sais, que Grémond affirme le contraire; mais M^{lle} de Montpensier, que cite M. K. T., ne fait que confirmer la confusion.

faire revenir à Munich. C'est l'époque la plus glorieuse peut-être des représentations françaises à la cour de Bavière. La troupe ducale comptait même un poète, Dauvilliers, que M. K. T. nous fait connaître. Un journal, celui de Vacchiery, les notes prises par le comte Max. Preysing, lui ont permis de donner la liste des principales pièces jouées à cette époque; on voit que les comédiens français représentaient à Munich toutes les œuvres les plus connues de l'ancien répertoire. Le mauvais état des finances bavaïroises ne permit pas au duc d'entretenir sa troupe au delà de 1720; les comédiens français quittèrent alors Munich. Max-Emanuel mourut lui-même six ans après.

Le goût de son successeur Charles-Albert pour le théâtre français ne devait pas tarder à ramener à la cour de Bavière des acteurs de notre nation; ils y reparurent dès 1728. La troupe nouvelle comptait un poète, comme celle de 1715; il s'appelait Legrand; on le voit entre autres composer en 1740 un « Dialogue pour le jour de la naissance de son Altesse Sérénissime électoral de Bavière ». Il y avait aussi à côté du théâtre de la cour un théâtre de société sur lequel des membres de la famille ducale et de l'aristocratie bavaïroise jouaient des pièces françaises. Lors de l'entrevue de la famille électoral, en 1739, avec l'impératrice mère Wilhelmine-Amalie au monastère de Mœlk, cette troupe d'amateurs représenta *Athalie* et le *Mari retrouvé* de Dancourt, auteur très aimé de la cour de Bavière. La guerre de la succession d'Autriche porta un coup fatal à la troupe française de Munich; elle se dispersa. Charles-Albert, élu empereur, s'établit d'ailleurs à Francfort; il songea un instant à y rappeler les débris de son ancienne troupe; sa mort vint en 1745 tout arrêter. C'est à cette date que s'arrête M. K. T.; il y eut encore plus tard sans doute des troupes françaises à Munich; mais elles se trouvèrent en concurrence avec le théâtre national naissant; leur présence n'a plus dès lors la même importance que dans la période précédente, où M. K. Trautmann en a recherché les traces et refait l'histoire. On ne saurait trop le remercier de l'avoir écrite; l'exactitude des renseignements ¹, la sûreté et l'abondance des informations — trente pages de notes en donnent la mesure — assurent à son étude une inestimable valeur; on pourrait lui reprocher trop de digressions peut-être; mais ces digressions nous apprennent tant de choses qu'on les pardonne aisément et qu'on s'y arrête même avec plaisir.

C. J.

1. Dans le vers de Mimi, p. 253, il faut *qu'ils* au lieu de *qui*, et p. 254, le vers

Je ne seray. Jamais comme'elle.

n'a pas de sens ainsi ponctué, il faut :

Je ne seray jamais comme elle.

302. — *Œuvres de J. de La Fontaine*, T. VI. Paris, Hachette. Un volume in-8, 374 pages. Prix : 7 fr. 50.

Les éditeurs, comme dans les volumes précédents, ont illustré le texte de La Fontaine d'un commentaire qui est en général juste, riche et abondant. Néanmoins ils laissent encore à glaner derrière eux.

P. 11, v. 69. — Le fond des bois et leur vaste silence.

Vaste, belle épithète employée par Tacite : *per vastum silentium*. (Ann. IV, 50.)

P. 42, v. 15. —

A peine son menton
S'étoit vêtu de son premier coton.

Juventas

Occipit, et molli vestit lanugine malas. (Lucrèce, liv. V.)

P. 43, v. 23. —

Les seuls parens, par un esprit manceau, etc.

Les Manceaux n'ont jamais eu une réputation de franchise : « Li pelart du Mans », est un proverbe cité dans le *Dit de l'Apostole*, 11^e siècle. Ils ont cependant trouvé un apologiste : « Les Manceaux sont gens industrieux, de subtile esprit, non aisez à decevoir, bons menagers..., entiers en parolles, quoy qu'aucuns gaussant dient que un Manceau vaut normand et demy. » (Belleforest, *Cosmog. univers.* de Munster, 2^e partie, 52, édit. 1575).

P. 51, v. 1. — Paris sans pair n'avoit en son enceinte, etc.

Paris sans pair est une locution qui signifie « Paris sans égal, qui n'a point son pareil ». Les éditeurs ne l'ont pas comprise, puisqu'ils mettent en note : « Sans qu'on pût rien trouver qui fût égal à cette beauté. » Je les renvoie à un article intéressant de M. Meyer, où il est démontré que la ville de Paris « a accaparé un éloge qui n'était pas fait pour elle, et en a exproprié celui qui y avoit les droits les plus légitimes. Celui-ci n'est point autre que le beau Pâris, le ravisseur d'Hélène. On trouve, en effet, le dicton *Est Paris absque pari* dans le poème de *Excidio Trojæ*, qui est très probablement d'Hildebert, mort archevêque de Tours en 1133 ou 1134 ». L'exemple suivant confirme la remarque de M. P. Meyer : « O noble *Paris sans per*, perlifié de toute préciosité corporelle (dit la gente damoiselle), pourquoi te celerois-je la ? » (Le Maire de Belges, *Ill.*, I, 171, Stecher).

P. 68, v. 14. — Ayant su raffiner sur l'amour conjugal.

Boileau a dit de même : « Mais vous qui raffinez sur les écrits des autres (Sat. IX).

77, v. 114. —

Et déjà l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie;
Le temps avoit agi.

Lentescunt tempore curæ;

Vanescit que absens, et novus intrat, amor.

(Ovide, *Ars amat.*, II, 357).

Multa vetustas lenit.

(id., II, 647).

- P. 80, v. 153. — Voilà donc nostre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré.

Delectant etiam castas præconia formæ. (Ovide, *Ars amat.*, I, 623.)

Il n'est riens qui tant fame atise
Come qui bien la loe et prise...
Meismes les leides pucelles
Quant l'en lor dit que elz sont belles
Soies certain que elle croient
Et tres durement s'en gogaient.

(*La Clef d'amour*, 39, Tross.)

- P. 83, v. 177. — O volages femelles!

Virgile fait aux femmes le même reproche : « *Varium et mutabile semper femina.* » (*Enéide*, IV, 569.)

Sor tote riens est feme de muable talent...

En son propos est ferme com est fumee a vent.

(*L'Evangille as femmes*, 40, Constans.)

- P. 92, v. 33. — Princes et rois, et la tourbe menue
Jetoient maint pleur.

La note « toute la hiérarchie des enfers », ne dit rien, ou plutôt elle explique mal ce qui n'avait pas besoin d'être expliqué.

- P. 100, v. 141. — Solennités et lois n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen Amour n'ait des débats.

Littre, qui cite ce passage sous *Solennité*, explique le mot par « cérémonie publique qui rend une chose solennelle ». Ce terme très usité chez nos vieux jurisconsultes avait le sens de *formalité*, comme *solenitas* dans le latin du Digeste, ex. : « Le moyeu justicier prend les espaves en gardant les solempnités declairées au chappitre d'espaves. » (*Cont. de Touraine*, 224, D'Espinay.) La Fontaine l'emploie avec cette signification, et les vers qui précèdent le prouvent clairement.

- P. 147, 1. — Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Guy de Tours (*Poésies*, I, 22, édit. Blanchemain) a dit à peu près dans les mêmes termes :

Les biens ni les grandeurs ne nous soulagent point.

- P. 163, v. 153. — Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.

Ce *tantôt* signifie « peu après, peu de temps après » : la note de Géruzez, citée par les éditeurs, obscurcit ce qui est très clair.

- P. 197, v. 286. — Un coup de son trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, etc.

Sur le bouclier d'Achille « on voyait Neptune et Pallas qui disputaient entre eux à qui aurait la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune de son trident frappait la terre, et on en voyait sortir un cheval fougueux, etc. » (Fénelon, *Télémaque*, XIII).

P. 212. *Adonis*. Parmi les poètes qui ont traité ce sujet légendaire, il fallait ne pas oublier Froissart (*Trésor amoureux*), Jean Passerat (*Poés.* I, 21 édit. Blanchemain) et Ronsard (*Œuv.* IV, 239, *bibl. elx.*).

- P. 239, v. 137. — Là, sous des chênes vieux où leurs chiffres gravés
Se sont avec les troncs accrus et conservés, etc.
Certum est in sylvis...
Malle pati, tenerisque meos incidere amores
Arboribus; crescunt illæ, crescetis amores, (Virg., X^e Eglogue.)
- P. 243, note 3. — Combien de fois le jour a vu les antres *sourds*
Complices des larcins qu'ont produits leurs amours.

Ces deux vers étaient dans le manuscrit de 1658; plus tard, La Fontaine remplaça *sourds* par *creux*, sans doute pour éviter la rime des deux hémistiches. Boileau applique cette épithète, qui a été critiquée, au mot *antre*, comme l'avait fait La Fontaine :

Mais sans examiner si vers les antres *sourds*
L'ours a peur du passant ou le passant de l'ours.
(*Sat. sur l'homme*).

- P. 245, v. 191. — Gardez-vous d'irriter tous ces monstres félons...
Les daims et les chevreuils, en fuyant devant vous
Donneront à vos sens des plaisirs bien plus doux.

Dans Froissart (*Trésor amoureux*, v. 1745), Vénus donne les mêmes conseils à Adonis, qui n'est pas son amant, mais son fils :

Pour ce que tu ne sces tes pars,
Je te deffens tigres, lieppars,
Lyons, senglers, ours ne licornes
Et cerfs qui ont agues cornes...
Bien veul que tu mettes cure
A chasser singes, biches, dains,
Lièvres et connins,

De même dans Ronsard :

Chasse les daims légers et les sauvages chèvres,
Et les cœurs effrayez des connils et des lièvres
(T. IV, 242, bibl. elz.).

- P. 259, v. 400. — Elle (la bête) en frémit de rage, écume et tourne tête,
Et son poil hérissé semble de toutes parts
Présenter au chasseur une forêt de dards,

Il y a dans la *Chasse au sanglier* par Cl. Gauchet, des vers qu'on peut comparer avec ceux de La Fontaine :

Et faisant teste aux chiens escumante s'accule,
Elle dresse son poil et soufflant des nazeaux,
Menasse les chasseurs, les chiens et les chevaux
(*Poés.*, 237, bibl. elz.)

- P. 367, v. 537. — Il cherche encore un coup la lumière des cieux.

Réminiscence évidente de ce délicieux vers de Virgile :

Quæsitv cælo lucem ingemuitque reperta. (*Enéide*, IV, 692.)

- P. 325, v. 130. — L'art est long et trop court les termes de la vie.

Traduction assez languissante du célèbre apophtegme d'Hippocrate :

« L'art est long, mais la vie est courte ».

- P. 336, v. 177. — C'est sa guide...

La note qui explique pour quelle raison *guide* est ici féminin, est à lire. Voir le *Dict.* de Littré.

P. 336, v. 288. — Il nous faut par des pleurs ouvrir notre carrière.

La Fontaine se rappelait sans aucun doute ce beau passage de Pline :
 « *Itaque felicitat natus jacet... flens, animal cæteris imperaturum, et suppliciis vitam auspicatur* (1, 5).

P. 338, v. 16. — Les destins avec lui (Louis XIV) semblent être d'accord.

Est-ce un souvenir de ce vers de Boileau dans le *passage du Rhin* ?

Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.

J'ai un reproche à faire aux éditeurs : ils font beaucoup trop voyager le lecteur. Ainsi la note 3 de la page 366 de ce volume renvoie à la page 34 note 8, laquelle vous renvoie encore au t. V, p. 79 et note 6. Comme je suis assez patient, je cherche à l'endroit indiqué, espérant bien cette fois être au bout de ma course. Il n'en était rien : on me donne une nouvelle adresse, le t. IV, p. 276 et note 2. Je prends dans ma bibliothèque le t. IV, je cherche la page, la note, et l'on me dit de recourir au t. III, p. 122, etc. On comprendra que je n'aie pas voulu aller plus loin.

A. DELBOULLE.

303. — **Catalogue du cabinet des livres de Chantilly.** Spécimen rédigé par M. Emile Picot. Paris, Damascène Morgand, 1890, grand in-8 de 48 p.

Les beaux livres de Mgr le duc d'Aumale sont représentés dans ce spécimen par 31 articles (1 pour la théologie, 1 pour la jurisprudence, 4 pour l'histoire et 25 pour les belles-lettres). La rédaction du catalogue est telle qu'on pouvait l'attendre d'un bibliographe consommé tel que M. Picot, et l'impression est telle qu'on pouvait l'attendre d'un imprimeur aussi habile que M. Danel. Les titres avec leurs bois sont reproduits avec une admirable fidélité sur un magnifique papier. Les descriptions de chaque livre sont accompagnées de notes qui complètent et rectifient les travaux précédents. C'est ainsi, pour nous en tenir à quelques exemples, que nous lisons (p. 7), à propos de l'édition du *Stille de Parlement* donnée vers 1520 par Jacques Nyverd : « M. Brunet ne cite pas cette édition. M. Ernest Langlois dit à tort dans ses *Notices des manuscrits français et provençaux de Rome*, 1889, p. 291, que le livret imprimé au commencement du xvi^e siècle reproduit des instructions abrégées qui se trouvent dans plusieurs manuscrits à la suite du *Stilus Parlementi* de Guillaume Du Breuil et qui se rencontrent aussi séparément. C'est un ouvrage tout différent. Notre livret ne se confond pas non plus avec le *Brief Traité sur le stille et forme de poursuivre plusieurs matières en la court de parlement*, etc. contenu dans le ms. fr. 2840. » Veut-on des renseignements aussi précis que complets sur *Le Grant blason des faulces amours* ? Les voici (p. 11) : « Nous assignons à cette édition la date approximative de 1514, parce qu'elle a dû être publiée en même temps que l'édition du *Contre-Blason* décrite ci-après, laquelle a été exécutée entre 1512 et 1515. Parmi les ouvrages en

du xv^e siècle, il n'en est aucun qui
succès que le *Blason des faulces amours*. Ce succès est
lus de 25 éditions imprimées entre 1486, date de celle de
1614, date de celle de Pierre Menier. Le *Blason* n'était
oublié dans la seconde moitié du xvii^e siècle, puisque La Fon-
taine au moins de Lyre l'honneur de l'imiter et de reproduire la
on de ses strophes. L'ouvrage de Guillaume Alexis a été repro-
les soins de Le Duchat à la suite des *Quinze joyes de mariage*
; Rogissart, 1726, in-12). M. G. Brunet en a donné une réim-
a moderne (Genève, Guy, 1867, in-16). » Au sujet du *Contre*
« *faulces amours*, M. P. rappelle (p. 12-13) qu'il a montré
Romania, 1890), que l'auteur devait s'appeler Estrées, que le
la princesse à qui l'ouvrage est dédié sont Charles de Croy,
1521, et Louise d'Albret, sa femme, morte en 1531, que la date
en acrostiche est celle de 1512, et il relève ainsi une plaisante
d'un des doyens de la bibliographie : « Le poète était un *povre*
frère hermite et immerité prestre religieux ; c'est ce qu'il nous
il-même dans son prologue. La Croix du Maine, qui avait
logogriphe, avait cru que Charles de Croy était le nom du
duisant ainsi à l'état de pauvre ermite le prince qui fut chargé
rles-Quint sur les fonts baptismaux. » Diverses omissions
lu *Manuel du Libraire* sont comblées ça et là, notamment
runet, qui décrit deux éditions du *Testament* [de Jehan
e pas celle-ci [Paris, vers 1520] ; il n'a pas connu non
Troyes, 1598, dont la bibliothèque de Wolfenbüttel
1. » Un homonyme de l'auteur du *Manuel du*
Bordeaux) a mis au nombre des *Li-*
o, p. 20) *La Couvee des Anglais et*
descendre en Bretagne. M. P. décrit

seulement les omissions de Brunet qui sont signalées, mais
complainte de la cité crestienne (vers 1525) contient, dit-
elle que Brunet (II, 1157) dit à tort être une vue de Nancy ;
est probablement l'une des plus anciennes que l'on
ne pas mettre sous les yeux du lecteur cette im-
3. 20) : « La complainte de la cité crestienne est l'œuvre de Pierre
déplore le domage causé à l'Eglise par l'hérésie des Luthériens. Du
ette pièce, il indique même exactement l'édition que nous venons de
« n'en connaissait jusqu'ici qu'un simple fragment (Biblioth. nat.,
I, art. 5), et l'attribution à Gringore restait toujours assez incertaine.
oplet que nous décrivons la justifie ; il se termine en effet par l'acros-
Of. une note de la p. 17 contenant l'énumération
gique des neuf ouvrages de P. Gringore qui nous sont parvenus,
tienne exactitude, comme on le voit dès la première ligne :
« furent pour la première fois au mois d'octobre 1509. »
uses et savantes notes sur le poète Michel Boucher (p. 23),
die et de Tournay (1522), insérés par Le Roux de Lincy
its historiques français (II, 140-149), avec la fausse date de

(sur le n° 25) cette pièce dramatique (Paris, vers 1523) dont le titre seul était connu jusqu'ici, de même que sous le numéro précédent il a décrit (p. 39) une *Farce nouvelle à troys personnages* (Paris, vers 1520), qui est restée inconnue à tous les bibliographes.

La haute valeur du *spécimen* publié par M. Emile Picot permet dès à présent de déclarer que le *Catalogue du cabinet des livres de Chantilly* sera entièrement digne de cette admirable collection.

T. DE L.

LETTRE DE M. MICHAEL ET RÉPONSE DE M. PFISTER.

Veillez me permettre de vous faire quelques courtes observations sur l'appréciation qu'un de vos collaborateurs vient de publier dans votre estimable feuille sur ma brochure « Rankes' Weltgeschichte » (mai 19, p. 392). Depuis bien des années, je suis lecteur attentif de votre Recueil; j'en ai conçu une haute idée et je sais apprécier toute la valeur de ses articles. C'est pourquoi je ne me serais jamais attendu à y trouver tant d'inexactitudes en si peu de lignes. M. Pfister n'a évidemment pas lu mon travail avec l'attention requise pour en faire un rapport objectif conforme à la vérité. Il me fait souvent dire le contraire de ce que j'ai avancé dans ma brochure, et je crois rendre un service à la *Revue* et à vous, Monsieur le Directeur, en signalant ici quelques-unes de ses erreurs. Ainsi, par exemple, il n'est pas vrai que « je ne saurais reconnaître aucune valeur à l'histoire universelle de Ranke, parce que les desseins de la Providence lui échappent dans l'histoire et qu'il explique les événements par des motifs purement humains; parce qu'il a comparé le sacrifice d'Isaac à celui d'Iphigénie; parce qu'il ne croit pas à la réalité objective de la vision de Constantin; parce qu'il a trouvé les prétentions de Grégoire VII nouvelles et excessives; parce qu'il a appelé Luther un grand homme ». En général, ce n'est pas vrai que « je ne saurais reconnaître aucune valeur à son Histoire universelle », que « je ne lui accorde que certain mérite d'écrivain. » Aussi est-ce faux de dire que « j'affirme que Ranke est un esprit fort étroit ». M. Pfister me fait pareillement tort par son assertion générale que « je proteste contre les jugements favorables rendus sur ce livre, notamment par votre collaborateur M. A. Lefranc » (*Revue critique*, 15 mai 1889, p. 369). Enfin le reproche n'est pas fondé que je me suis « permis de parler (de R.) de façon irrévérencieuse ». Tout ce que j'ai avancé sur Ranke est prouvé par ses propres paroles. Il n'a jamais été considéré comme manque de respect à un historien de faire contre lui de sérieuses observations objectivement fondées.

Voilà, Monsieur le Directeur, ce que j'ai cru devoir brièvement observer dans l'intérêt de la vérité sur l'appréciation de mon écrit dans votre honorable feuille. J'ose espérer de votre impartialité que vous voudrez bien vous en servir pour rectifier les fausses assertions de M. Pfister. Je me réserve de traiter la question plus longuement dans un autre endroit.

Émile MICHAEL.

Je crois inutile d'entrer dans une longue controverse avec M. Michael, à propos de son insignifiante brochure. Il juge Ranke à un point de vue strictement catholique et, — malgré lui, nous en sommes bien persuadés, — il est injuste et irrévérencieux à son égard. Voici quelques-uns des titres placés en tête de ses pages : « *Rankes Willkür.* — *Neue Paradoxa.* — *Subjektive Ergüsse.* — *Ungerechtigkeit Rankes.* — *Sein schlecht verhüllter Hass gegen Rom.* — *Rankesche Phraseologie.* — *Rankes*

Andere historische Verstösse. — Rankes blinder Glaube. » Voici quelques phrases de l'ouvrage même; p. 18 : « Was wunder, dass ihm u. Papsttum jedes tiefere Verständniss abgeht? » P. 24 : « um so gefährlicher, da sich derselbe unter einer trügerischen birgt u. durch salbungsvolle Sprüchlein für viele unkenntlich wird. » P. 45 : « führt eine doppelte Sprache, er misst die Dinge nicht nach objektivem Wert, u. nach den Eingebungen seiner Sympathie. Durch diese werden vielfach seine h. gerühmten historischen Portraits bestimmt. » Voici enfin la conclusion de rage : « Es wird nie an Verehrern fehlen, welche die Rankesche Art kunstvoll, Aber es giebt auch einen Geniekult, mit dem der Wahrheit wenig liebt ist. » Si M. Michael croit, en écrivant de la sorte, parler de Ranke sans irrévérence, il montre une grande naïveté.

Ch. PFISTER.

LA QUERRELLE DE M. CANTONI CONTRE M. ROD.

MON CHER DIRECTEUR,

Vous m'avez chargé, il y a quelque temps, d'examiner une plainte en plagiat portée par M. Alberto Cantoni de Mantoue, contre M. Edouard Rod, de Genève, sujet du roman de celui-ci, *Le Sens de la Vie*, publié en février 1889 à la Librairie Académique et couronné par l'Académie française (prix de Jouy). M. Cantoni déclarait ce roman imité d'une sienne nouvelle « *L'attalenia delle antipatie* » (échelle des Antipathies), publiée avec deux autres études *Più persone ed un allo*, et *Il Demonio dello Stile*, dans un volume édité sous ce dernier titre par 1887. — D'après lui, ces trois nouvelles sont des satires du pessimisme, dans la famille et dans la société, et elles sont « à base d'intuition ». Il résumait ainsi sa querelle sur un exemplaire qu'il m'a adressé du *Sens*

de comparer la présentation monologuée du pessimisme domestique dans : composée d'un seul jeune père, d'une seule jeune mère et d'une petite sœur et les oscillations dans le mariage, la peur et la contrariété dans la maladie de l'enfant, même le sermon à la petite fille inconsciente (au 11 sont dans ce volume avec la deuxième nouvelle du « Démon du style » à lui seul ce qui a rapport avec l'altruisme et la religion. extrait du *Sens de la Vie* n'avait paru avant 1889. »

inscrite en tête du *Demonio dello Stile*, il ajoutait : « Prière de lire la seconde nouvelle de ce volume satirique, sa mise en scène, ses personnages principaux, sa méthode, son plan et la plus grande part de ses épisodes et de incidents avec le *Sens de la Vie*. »

Cantoni répondait en même temps à une objection qu'on n'aurait pas dû de lui faire, à savoir que M. Rod a donné un compte rendu de son livre, et est peu vraisemblable dès lors qu'il l'ait pillé. Sa réponse est assez subtile

vous me demandiez pourquoi M. Rod, après m'avoir pris... ce qu'il m'a pris, j'en ai parlé de mon petit livre, deux mois avant de paraître avec le sien, *vue suisse*, de décembre 1888, page 610, je vous répondrais que ce fût pour dire que s'il eût admis le parallélisme, il ne l'aurait pas venais de lui envoyer, quoique très tard, un exemplaire du style, lui étant ainsi sans le savoir la possibilité de se ma nouvelle. »

très galamment, « n'avoir pas le plus petit intérêt que « rien ne lui serait plus pénible que de passer

J'ai lu de près le roman de M. Rod et la nouvelle de M. C., et je ne puis que redire ici ce que je viens d'écrire à M. Cantoni, au sujet de ce prétendu plagiat :

1^o Il y a certainement ressemblance entre l'*Altalena* et le *Sens de la Vie*, au sujet des personnages et de quelques épisodes (l'ennui d'être père, la maladie de l'enfant, le discours à la petite fille). Mais on ne peut dire qu'il y ait imitation, car longtemps avant C. et R., on a eu l'idée de mettre en scène un jeune ménage avec un enfant et de traiter des épisodes de la vie de famille. Dans *Monsieur, Madame et Bébé*, il y a aussi un père, une mère et un enfant, un père parfois ennuyé de l'être, une maladie de l'enfant, un discours (et même plusieurs) au petit enfant inconscient. Cependant, ni Rod ni Cantoni n'ont imité Droz. Voilà pour la matière du roman;

2^o Quant à la méthode littéraire et à l'esprit du roman, je ne comprends pas que M. Cantoni ait pu croire à une imitation. La nouvelle italienne est satirique et humoristique (c'est là sa principale qualité), tandis que celle de M. Rod est pessimiste, philosophique et, parfois, à mon avis, un peu prétentieuse. Dans l'*Altalena*, il s'agit d'un homme de caractère inquiet qui, après diverses alternatives, finit par trouver la paix de l'esprit dans la vie de famille; dans le *Sens de la Vie*, d'un pessimiste qui découvre que le tolstoïsme et la religion sont les raisons d'être de la vie. M. Cantoni reconnaît que M. Rod a ajouté à lui seul ce qui a rapport à l'altruisme et à la religion; mais c'est l'essentiel dans son roman; la peinture de la famille n'est pour ainsi dire que la préparation de ces deux dernières parties. — Il est surprenant de croire que M. Rod ait imité M. Cantoni;

3^o Du reste, il y a presque toujours, « depuis quatre mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent, » des imitations involontaires et des réminiscences inconscientes. Si je voulais faire une mauvaise querelle à M. Cantoni, je pourrais lui dire que dans l'*Altalena*, le paragraphe 7, page 63, est imité de la préface de l'*Ami des Femmes*, d'Alexandre Dumas II. Il s'agit du mariage considéré comme panacée universelle; « Perchè — dato che l'ignoriate — quando non si sa come addirizzare una creatura umana, si cura sempre col matrimonio?... Oh universale panacea! Basta che non si sappia più come tener ritta una donna isterica, o quasi tistica, o peggio, che le si da marito. Che cosa importa se guarirà a tutte spese dei suoi primi nati? Basta che guarisca Lei... Oh panacea universale! Oh scioppo Pagliano! » Ce passage ne semble-t-il pas être une réminiscence — abrégée et alourdie — du célèbre morceau qui commence par « Docteur, je suis vraiment inquiète de ma fille », et qui finit par « et que la nature, qui a fait la sottise, s'en tire comme elle pourra »? Il est très probable, cependant, que M. Cantoni ne songeait guère à l'*Ami des Femmes* en écrivant les lignes précitées¹.

J'ai mis sous les yeux de nos lecteurs, très longuement, les réclamations de M. Cantoni et mes réponses. Quelques ressemblances évidentes dans des détails matériels ne m'empêchent pas de penser que M. Cantoni a tort de se plaindre d'avoir été dérobé. M. Cantoni, qui cite fréquemment Horace dans sa correspondance, me permettra de le renvoyer à ce sujet à « Publica materies privati juris erit... » Il n'y a pas plagiat, quand l'esprit d'un roman et son sujet diffèrent autant de ceux de l'*Altalena* que ceux du *Sens de la Vie*. Il me semble hors de doute que M. Rod n'a rien pris à M. Cantoni, et que son compte rendu n'a pas eu les intentions par trop machiavéliques que lui suppose l'auteur italien. Que si mes arguments, au surplus, ne suffisent pas à convaincre et à rasséréner M. Cantoni, que ne défère-t-il le serment à M. Rod? J'espère qu'il s'en tiendrait à une explication sincère de l'auteur du *Sens de la Vie*: je doute que cette explication diffère beaucoup des miennes².

Veuillez agréer, mon cher directeur, avec mes remerciements pour l'honorable mission que vous m'avez confiée, mes meilleurs sentiments.

Léon-G. PÉLISSIER.

1. Il m'a écrit depuis n'avoir jamais lu cette préface.

2. Il serait à souhaiter, pour mettre le public français à même de se prononcer, que Madame Bentzon publiât la traduction qu'elle a faite de l'*Altalena*.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Abel LEFRANC a fait tirer à part son instructive étude sur les *Origines du Collège de France*, parue dans la « Revue internationale de l'enseignement » 15 mai. On y trouve nombre de détails curieux et inédits sur les lecteurs royaux sur le premier fonctionnement de l'institution qui fut fondée, non point formellement, non point par des lettres-patentes du 24 mars 1520 ou 1530 (qui n'existent pas), ni apparat, pour ne pas alarmer la Sorbonne. Notons également tout ce que dit M. L. de la négligence de François I^{er}, de son peu de conviction, de « la part de fantaisie » qu'il apporta dans l'affaire : malgré les plus séduisantes recommandations de paiement, les lecteurs durent attendre quatre, cinq ans avant de toucher leur traitement, et beaucoup durent plaider pour se faire payer. M. L. établit la chronologie précise des premiers professeurs ; il esquisse la physionomie de chacun, de Danès, « le chef des nouveaux régentes », de Jacques Toussaint, de Vatable, de Finé, d'Agathias Guidacerius, de Paradis sur lequel il a trouvé plusieurs actes authentiques inédits. Enfin, il retrace rapidement le combat décisif que la Sorbonne livre aux lecteurs.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 juin 1890.

L'Académie désigne M. Ravaissou pour lire, à la séance publique annuelle des cinq Académies, au mois d'octobre, un extrait de son mémoire sur la *Vénus de Milo*.

M. Ravaissou, continuant la lecture de ce mémoire, expose les circonstances de l'acquisition de la statue par l'ambassadeur de France à Constantinople, M. de Rivière. Il réfute les récits légendaires d'après lesquels la Vénus, encore entière au moment de la découverte, aurait été brisée dans une lutte entre les marins français et les habitants de l'île ; il n'est pas douteux, dit-il, que la statue n'ait été découverte dans le même état où elle est arrivée au Louvre, c'est-à-dire en morceaux et sans bras. Déposée au Musée, elle fut transportée à l'atelier de restauration, où on en rassembla les morceaux, non sans commettre dans ce travail quelques fautes qui ont toujours nu depuis à l'intelligence du monument. M. Ravaissou s'élève à ce propos contre « cet usage si général des restaurations, presque toujours très nuisibles aux œuvres d'art des temps passés ».

M. Jules Girard annonce que la Commission du prix Bordin a décerné le prix au mémoire unique déposé sur cette question : *Examen de la Géographie de Strabon*. L'auteur de ce mémoire est M. Marcel Dubois, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Paris.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Deloche continue la lecture de son mémoire sur le jour civil et le calcul des délais légaux en Gaule.

Après la période franque, sous les derniers Carolingiens, le principe de la personnalité des rois disparaît partout, et avec lui l'usage de compter différemment les délais légaux selon la nationalité des parties. Mais il reste deux classes d'hommes, unies à deux fois différentes : les clercs, pour qui les délais sont comptés par le mode romain ; les laïques, pour qui on compte par nuits, à la façon romaine. Cette distinction est établie par un texte de l'abbé Geoffroi de Venau XII^e siècle. Mais, précisément vers cette époque, l'intervention de plus en plus fréquente des clercs et des lettrés dans les actes, notamment dans la rédaction des coutumes et de commune, provoque une réaction, et l'on remarque une tendance à révenir dans tous les cas à la supputation romaine par jours.

Travaux présentés : — par M. l'abbé Duchesne : ALLARD (Paul), *la Persécution de Julien et le triomphe de l'Eglise* ; — par M. Renan : LEFRANC (Abel), *les Origines du Collège de France* ; — par M. Senart : LADRINTSEFF (N.), *Anciens caractères des pierres de taille et des monuments au bord du Orkhon dans la Mongolie* ; — par M. Delisle : 1^o MOLINIER (Auguste), *les Obituaires français au XII^e siècle* ; 2^o *Deux correspondants limousins de Baluze. Lettres inédites de Pradins du Verger (1692-1695)*, publiés par Emile du Boys.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28

— 14 juillet —

1890

Sommaire : 304. WHITNEY, Grammaire sanscrite. — 305. LOCH, Les épitaphes grecques. — 306. PAPADIMITRACOPOULOS, La prononciation erasmienne. — 307. BRESSLAU, Manuel de diplomatique, I. — 308. KNUTTEL, Les pamphlets de la bibliothèque de La Haye. — 309. GÜNTHER, Kepler et le magnétisme terrestre. — 310. SCHIPPER, Shakspeare et Bacon. — 311. NERI, Etudes bibliographiques et littéraires. — 312. SOURCHES, Mémoires, p. p. COSNAC et PORTAL, V-IX. — 313. PUY-MAIGRE, Jeanne d'Arc au théâtre. — 314. M^{me} KRAFT-BUCAILLE, Causerie sur la langue française. — 315. SEIGNOBOS, Histoire de la civilisation contemporaine. — 316. MAUGRAS, Journal d'un étudiant pendant la Révolution. — 317. PATORNI, Abd-el-Kader. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

304. — William Dwight WHITNEY : *A Sanskrit Grammar*, including both the Classical Language, and the Older Dialects, of Veda and Brahmana. Second (revised and extended edition). Leipzig, Breitkopf and Härtel. London, Trübner and Co. 1889, xxv-552 p. in-8.

En rendant compte de la première édition de la grammaire de M. Whitney¹, j'ai indiqué les caractères généraux de l'ouvrage, et j'ai rendu hommage aux admirables qualités qui, dès son apparition, l'ont mis aussitôt hors de pair. Je n'ai donc plus à décrire, encore moins à recommander de nouveau un livre qui, depuis dix ans, est dans toutes les mains, et je me bornerai à indiquer brièvement en quoi se distingue cette seconde édition. C'est à bon droit que M. Whitney la déclare « revue et augmentée ». Le nombre et l'ordre des paragraphes sont restés les mêmes, de façon que toute référence à l'ancienne édition reste valable pour la nouvelle; mais le nombre de leurs subdivisions a été considérablement augmenté, et à peine en est-il un seul qui n'ait reçu quelque addition. L'auteur y a incorporé, en tant qu'elles concernent la grammaire générale, les données recueillies et publiées par lui sous forme de supplément en 1885². Il a aussi mis à profit les observations de M. Holzmann³ et celles d'autres savants. Les anomalies, les exceptions, les exemples, tant pour la phonétique et la morphologie que pour la syntaxe, ont été multipliés ou enregistrés d'une façon plus complète. La statistique de la langue est devenue encore plus riche et plus précise. La rédaction même, déjà si irréprocha-

1. *Revue critique* du 11 juillet 1881.

2. *The Roots, Verb-forms and Primary Derivatives of the Sanskrit Language*. Leipzig, Breitkopf and Härtel, 1885.

3. *Grammatisches aus dem Mahabharata, Ein Anhang zu W. D. Whitney's Indischer Grammatik*. Ibidem, 1884.

... dernières imperfections. Les chapitres relatifs et à la phonétique ont été portés ainsi de 79 pages à 100, soit une augmentation d'un dixième; pour l'ensemble, cette augmentation a été d'un huitième, 551 pages au lieu de 485. Et, pour bien apprécier ces chiffres, il faut se représenter comment ils se justifient; il faut y voir le total de milliers d'additions dont les plus modestes dépassent rarement les proportions d'un membre de phrase. Quant aux suppressions, comme on pouvait s'y attendre en une œuvre de doctrine si sûre, elles ont été infiniment moins nombreuses. En me reportant à des cas qui m'avaient frappé jadis, je n'en ai relevé que deux : au paragraphe 21, M. W. a retiré une observation sur l'origine relativement récente de la prononciation *samyrita* de l'*a* bref, et au paragraphe 69 il a atténué son verdict sur le caractère purement théorique du *jihvāmūliya* et de l'*upadhmānīya*. Sur ce dernier point, j'aurais aimé trouver une rétractation plus complète. Les inscriptions ne permettent pas de douter de l'usage pratique de cette notation. Dans des parties écartées de l'Inde, comme le Cashmire, elle s'est conservée jusqu'à une époque toute récente dans l'écriture des manuscrits et, peut-être, a-t-elle laissé une trace dans les fluctuations de l'orthographe commune pour le groupe de sifflante *+ k, kh*; car, dans plusieurs alphabets archaïques, il est difficile de distinguer le *sh* du *jihvāmūliya*. Par contre, une addition, si je la comprends bien, est de trop : au paragraphe 571 c, à propos du sens bénédictif attribué par les grammairiens à l'impératif en *tāt*, M. W. ajoute cette fois : « No instance is such use appears to be quotable. » Il faut que je ne saisisse pas bien l'usage de l'observation; car l'usage très fréquent de cette forme, sciemment dans les stances de bénédiction, ne peut faire doute. En fait d'omissions, il va sans dire qu'il n'y a rien d'important à signaler. Peut-être M. W. aurait-il pu dire que la contraction de *saisha* pour *śaśha* est si fréquente dans la langue épique qu'on pourrait tout aussi bien la présenter comme étant la règle. J'aurais aussi voulu voir du moins discuter les formes verbales avec infixes préjoratif *ak* mentionnées par Patanjali et par d'autres grammairiens, et dont M. Aufrecht croit avoir trouvé un exemple dans le *Kaushîtaki Brâhmana*¹. M. W. a relevé assez de formes rares et même uniques pour admettre encore celle-ci. Enfin, je regrette qu'il n'ait rien dit des optatifs avec la signification que M. Holtzmann a signalés dans le *Mahâbhârata*². Mais, j'en ai relevé d'autres dans des inscriptions du Cambodge³ et, comme celles de Campâ, préparées par feu Bergaigne et qui paraîtront bientôt, ces exemples ne se comptent pas⁴. La même dépra-

¹ *Zeitschr. d. Deutsch. Morgenl. Gesellsch.* XXXIV, p. 175.

² *Grammatische Studien aus dem Mahabharata*, p. 42.

³ *Inscriptions du Cambodge*, XV A, 2 et 5; B, 4.

⁴ *Mahâbhârata* et au Cambodge, les cas se réduisent à des optatifs de la forme *śaśha*, ce qui peut s'expliquer comme une sorte de praeoptativisme. Mais la même forme s'est étendue à des optatifs de thèmes en *a*, comme *bhavet*.

vation, apparaissant à des distances pareilles, devient privilégiée. Elle est un des rares indices qui nous permettent de supposer que, même en sanscrit, il y a eu parfois une règle d'usage en contradiction avec la grammaire officielle. Comme on voit, ce sont là de simples vétilles; et je doute fort que de meilleurs yeux que les miens en trouvent beaucoup d'autres et de plus graves. Depuis dix ans, l'œuvre de M. Whitney est notre meilleure grammaire sanscrite. Il est à prévoir qu'elle le restera longtemps encore.

A. BARTH.

305. — **De Titulis græcis sepulcralibus.** Dissertatio inauguralis quam... publice defendet.... Eduardus Loch. Regimonti, ex officina Leupoldiana, 1890. In-8, 64 p.

Cette *dissertatio inauguralis* d'un jeune élève de M. Gustave Hirschfeld est la première partie d'un travail d'ensemble sur les épitaphes grecques, travail dont le besoin se faisait vivement sentir et qui promet de fournir d'intéressants critères pour fixer la date et la provenance des inscriptions. Le premier essai de ce genre est la thèse latine de M. Vidal-Lablache (1871) sur les épitaphes d'Asie-Mineure; le second en date est le mémoire de M. G. Hirschfeld, publié dans les *Königsberger Studien* et dont nous avons rendu compte dans la *Revue* (1888, I, p. 269). Ces deux savants s'étaient surtout occupés des inscriptions qui édictent des clauses pénales à l'adresse de ceux qui violeraient les sépultures; M. Loch a laissé de côté ces textes, qui appartiennent à l'époque de la décadence, pour étudier les épitaphes archaïques (p. 1-12), celles du v^e siècle (p. 12-17), les épitaphes attiques (p. 17-57), les formules des épitaphes attiques qui se rencontrent dans toute la Grèce (p. 57-62). Chemin faisant, il s'est occupé, après M. Brueckner, des bas-reliefs qui décorent les stèles attiques, scènes de réunion, banquets funèbres, et s'est inscrit en faux contre l'opinion qui place ces représentations familiales dans le monde élyséen (p. 56). Cette partie de son travail est insuffisante; M. L. ne semble pas connaître les deux mémoires de M. Ravaisson (*Gaz. Archéol.*, 1876 et *Revue de l'histoire des religions*, t. II), dont les idées n'ont été que partiellement adoptées par M. Furtwaengler (*Sammlung Saburoff*, préface, p. 15 et suiv.). Mais les chapitres proprement épigraphiques de la dissertation de M. L. témoignent d'un dépouillement consciencieux et intelligent des textes, d'où il a tiré plusieurs observations nouvelles. M. Koumanoudis avait cru établir (*Ἀττικῆς ἐπιγρ. ἐπιτύμβιοι*, p. 452) que dans aucune épitaphe attique avant Euclide on ne rencontre le démotique du défunt; à la suite de M. Kirchhoff, M. L. montre qu'il faut modifier cette règle et dire seulement que le démotique ne se trouve dans aucune épitaphe écrite dans l'alphabet attique (tel qu'il était usité avant Euclide). On doit, en effet, attribuer au v^e siècle, comme l'a montré M. Koehler, bon nombre d'épitaphes où

ionien est employé avant la réforme qui l'introduisit dans les inscriptions. L'absence complète de la formule Χαῖρε dans les inscriptions de citoyens athéniens avait déjà été signalée; M. L. confirme, sur ce point, la doctrine de M. Koumanoudis et écarte le témoignage de C. I. A. III, 2200, qui paraissait faire exception à la règle. Les études de l'auteur sur la forme des noms, l'indication du patronyme du démotique, sont conduites avec beaucoup de méthode et attestent une louable préoccupation de distinguer les époques.

Le latin de M. Loch est convenable, bien qu'embarrassé d'incises qui trahissent trop souvent, aux dépens de la clarté, une plume germanique.

Salomon REINACH.

300. — Th. PAPADIMITRACOPOULOS, Βάσανος τῶν περὶ τῆς ἑλληνικῆς προφορᾶς ἐρασμικῶν ἀποδείξεων. Athènes, 1889. In-8, 18-752.

M. Papadimitracopoulos est un homme studieux et passionné. Il en veut à Érasme. Il en veut aussi à M. Blass — Βλάσιος — dernière incarnation du méchant Hollandais. Il croit volontiers que les découvertes récentes de la science sur l'évolution et la prononciation du grec — c'est tout un — sont une taquinerie personnelle d'Érasme ou de Blass à l'égard de M. P. et des Hellènes. Pour réfuter Érasme et M. Blass, il écrit un livre épais, il y accumule les citations¹, et ces citations sont exactes. Il a recueilli des faits en grand nombre; est-il besoin d'ajouter que, pour les comprendre, la méthode a fait défaut? Ce serait dur, mais sincère.

Nous ferons un seul reproche à M. P., et encore est-ce plutôt un doute que nous lui soumettrons. M. Papadimitracopoulos intitule son livre Βάσανος, etc. Ce titre, quand on cherche dans les dictionnaires, finit par signifier: *Critique des preuves*, etc. Mais le Grec, qui n'a pas de dictionnaire sous la main, pense immédiatement au moderne Βάσανος, qui veut dire *supplice*. Pourquoi, dès le seuil, jeter au lecteur cette prophétie menaçante?

Jean PSICHARI.

307. — H. BRESSLAU, *Handbuch der Urkundenlehre für Deutschland und Italien*. Tome I. Leipzig, Veit et Co, 1889, xxiv et 992 pp. in-8.

Si la longueur d'un compte-rendu devait être en proportion de la valeur du livre auquel il est consacré, celui-ci serait extrêmement long. Peu d'ouvrages, en effet, étaient attendus avec plus d'impatience.

Le *Handbuch der Urkundenlehre* de M. Bress-

égligé qu'un seul petit article de la *Revue critique* (1887, n° 14, où il est vrai que cet article ruine d'avance toute son argumentation et rend inutile tout le reste). Disons aussi, pour être complet, que partout où l'auteur cite du grec (par exemple, p. 519, n. 2), il le cite mal et sans compétence spéciale.

lau. Le nom de l'auteur est ici un sûr garant de l'excellence de l'œuvre. Dès son apparition, le livre de M. B. a figuré sur la table de tous les diplomates à la place la plus proche de la main.

Le manuel de M. B. aura deux volumes. Le premier est consacré à la partie générale de la diplomatie; l'autre contiendra la partie spéciale. Comme le titre l'indique, l'auteur n'a pas compris dans son sujet l'ensemble de l'Empire au moyen âge. Des trois royaumes dont il se composait : Allemagne, Italie, Bourgogne, il n'a cru devoir s'occuper que des deux premiers. Pour la Bourgogne, il l'a laissée en dehors de ses recherches. Les actes dressés dans ce pays appartenant scientifiquement à la diplomatie française, M. B. n'eût pu s'en occuper sans altérer le caractère spécial qu'il a voulu donner à son livre.

Depuis la publication du *Versuch eines vollständigen Systems... der Diplomatie* de Schönemann en 1818, c'est-à-dire depuis quatre-vingts ans, il n'a plus paru de traité de diplomatie digne de ce nom. En comparant l'ouvrage de M. B. avec celui de son devancier, on peut se faire une idée du prodigieux développement de la science pendant cette période. Les travaux de Sickel, de Ficker, de Böhmer et de tant d'autres ont renouvelé et précisé la méthode, augmenté les moyens d'information, mis plus de souplesse dans la critique et fait enfin de la diplomatie, cette science qui rend à l'étude du moyen âge autant de services que l'épigraphie à celle de l'antiquité, la plus exacte peut-être, des sciences auxiliaires de l'histoire.

Le livre de M. B. n'est pas seulement un exposé des travaux antérieurs. Venant après des maîtres, et maître lui-même, l'auteur a sur bien des points apporté des solutions nouvelles et fait la clarté. Son *Handbuch*, au mérite d'une connaissance impeccable de l'immense littérature du sujet, joint celui d'être un ouvrage original et de première main.

Comme je l'ai dit, le présent volume traite de la partie générale de la diplomatie. L'auteur a réservé pour le tome II l'examen spécial des caractères internes et externes des chartes et diplômes. La liste des chapitres du premier volume fera apprécier de suite la valeur de son contenu :

I. Objet et définition de la diplomatie.

II. Histoire de la diplomatie.

III. Des diverses parties des documents diplomatiques et classification de ces documents.

IV. Originaux, copies, registres, etc.

V. Archives des papes, des rois francs et lombards, des empereurs, des rois de Sicile, des princes ecclésiastiques et laïcs, des villes.

VI. Chancellerie des empereurs romains et chancellerie des papes.

VII. Chancelleries des rois et empereurs francs, allemands, italiens.

VIII. Autres chancelleries d'Allemagne et d'Italie.

IX. La preuve par document écrit au moyen âge.

X. Langue des documents diplomatiques.

Formulaire, actes, *Vorurkunden* et leur rapport avec les documents dressés d'après eux.

XIII. Pétition, supplique, consentement.

XIV. L'acte juridique et sa consignation par document (*Handlung und Beurkundung*).

XV. *Intervenientes* et témoins.

XVI. Date.

XVII. Matières sur lesquelles sont écrits les documents diplomatiques.

XVIII. Écriture des documents.

XIX. Sceaux.

Il faudrait, pour donner une idée de la richesse de ces dix-neuf chapitres, pouvoir en imprimer ici les sommaires. Tous sont également au courant de la science et pas un seul n'est écrit de seconde main. M. B. a tout vu, tout contrôlé. Là même où il semblerait qu'il ait pu se contenter d'exposer les résultats acquis par des recherches spéciales, on trouve encore dans son livre des additions, des rectifications de détail. Il n'y a pas un point, si minime soit-il, de la diplomatie de l'empire ou de l'Italie, pour lequel il ne faille désormais consulter son *Handbuch*. Quelques-uns des chapitres sont neufs d'un bout à l'autre. L'histoire des rapports de la chancellerie pontificale avec la chancellerie des empereurs romains (ch. vi) et celle de la preuve par écrit au moyen âge (ch. ix) appartiennent complètement en propre à M. Bresslau.

Comme on le voit suffisamment par cette courte analyse, le livre de M. B. est destiné aux diplomates et non aux étudiants en diplomatie. Le plan du travail n'a pas été, dans ces conditions, ce qu'il aurait dû être si l'auteur avait écrit pour des commençants. Le public auquel s'adresse M. B. le remerciera d'avoir surtout insisté sur les détails et ne songera pas à lui demander des divisions plus nettes, des catégories plus tranchées, une allure plus systématique. Tel qu'il est, d'ailleurs, le manuel est non seulement riche et original, mais aussi très commode. Chaque page est pourvue d'un entête spécial qui facilite singulièrement les recherches. Ajoutons que l'impression et la correction du volume sont irréprochables.

Il serait puéril de présenter ici des critiques de détail. M. B. a parcou un champ immense dont bien des parties sont encore inexplorées. Il a vu et connu tout ce qu'il était possible de voir et de connaître, lui ce qu'il fallait lire. Humainement parlant, son travail est donc aussi consciencieux qu'il est complet. Il serait absurde, par exemple, de reprocher de n'avoir pas étudié davantage tant de chancelleries laïques ou ecclésiastiques de second ordre, quand on sait où en sont re aujourd'hui les études de diplomatie privée. Les chancelleries Pays-Bas qui se sont constituées plus tôt et plus régulièrement que des autres territoires de l'empire, sont passées à peu près complètement dans son livre. Mais qui les a étudiées jusqu'à pré-

sent? Ni l'évêché de Liège, ni le comté de Hainaut, ni celui de Hollande, ni le duché de Brabant n'ont fait encore l'objet du moindre travail de diplomatique. D'ailleurs, ce qui est vrai de la Bourgogne, l'est en grande partie aussi de ces contrées. A bien des points de vue, les documents qui y ont été dressés au moyen âge rentrent plutôt dans le cadre de la diplomatique de la France que dans celui de la diplomatique de l'empire.

Sur d'autres questions, M. B. s'attend lui-même à n'avoir pas emporté tous les suffrages. « Sur bien des points, dit-il, comme par exemple sur la classification des documents au point de vue formel, il sera toujours difficile d'obtenir l'assentiment unanime des spécialistes. Cela tient à ce que le moyen âge, abstraction faite de la chancellerie pontificale pendant les derniers siècles, n'a pas connu lui-même ni systématiquement appliqué une telle classification. Il en résulte que tout essai de classification a fatalement quelque chose d'artificiel et cela d'autant plus qu'il est plus compliqué. Chacun se fait à lui-même son système et personne ne parvient à faire disparaître toutes les objections. Heureusement, cette question si controversée a beaucoup moins d'importance qu'on ne l'a dit souvent. » Je m'arrêterai ici. Le compte-rendu d'un manuel est toujours difficile à faire. Tout manuel court, en effet, un grand risque : celui d'être jugé, non d'après ce qu'il est et ce que l'auteur a voulu qu'il fût, mais d'après ce que le lecteur voudrait qu'il eût été. Chaque spécialiste a dans la tête, plus ou moins précis, le plan d'un manuel de la science dont il s'occupe. Il faut se garder contre soi-même pour apprécier le travail d'autrui. Quand, comme c'est ici le cas, la science la plus solide, la plus grande sûreté d'informations, l'intelligence la plus complète des questions se trouvent réunies, la critique n'a pas à s'occuper de tel ou de tel détail. Elle ne peut que constater avec reconnaissance l'excellence de l'œuvre.

H. PIRENNE.

308. — *Catalogus van de Pamfletten-Verzameling berustende in de Koninklyke Bibliotheek....* door W. P. C. KNUTTTEL; S^t-Gravenhage, Algemeene Landsdrukkerij, 1889, v, 598 p. 493 p. pet. in-4.

Le présent catalogue sera le bienvenu auprès de tous ceux qui ont à s'occuper de l'histoire des Pays-Bas et de l'histoire générale de l'Europe au ^{xvi}^e et au ^{xvii}^e siècle. La collection de La Haye est si riche en plaquettes ou feuilles volantes, relatives aux affaires politiques et religieuses du temps, que le répertoire de ces trésors, dressé par M. Knuttel, est bien près d'équivaloir à une bibliographie complète de la matière. En dehors d'une courte introduction, rédigée par M. F.-A.-G. Campbell, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque royale de La Haye, les deux volumes de M. K. ne renferment que des titres, avec quelques courtes notes explicatives là où l'éditeur les a cru indispensables. On

On juge par la quelle masse de matériaux est accumulée dans ces mille pages de texte, et que de pièces, bien inédites pour les historiens actuels, quoiqu'elles soient sorties jadis des presses néerlandaises ou commandées en un grand nombre d'exemplaires, renferme cette rubrique spéciale des collections de La Haye. Le premier volume s'ouvre avec l'avènement de Philippe-le-Beau ; le second se termine par les négociations relatives aux traités de Westphalie (1486-1648). Ils offrent aux érudits un ensemble de plus de 5,800 pièces, rentrant toutes dans la catégorie des brochures d'actualité (ayant de un à trente feuillets), tirées d'ailleurs dans tous les formats possibles et traitant les sujets les plus divers. Ce qui frappe, c'est la répartition chronologique, très inégale, de ces pamphlets. *Quatre* seulement se rapportent au règne de Philippe-le-Beau et 103 à celui si long pourtant et si mouvementé de Charles-Quint. Évidemment, le chiffre des publications d'alors doit avoir été bien plus considérable, en réalité, et les nôtres ne s'expliquent que par la date tardive de la formation des collections de La Haye. Le règne de Philippe II, jusqu'à la déclaration d'indépendance, en 1581, compte 466 pièces. Mais c'est surtout l'historien de la guerre de Trente-Ans qui maniera les volumes de M. K. avec plaisir ; il n'y a pas moins de 2,683 pièces relatives aux années 1620-1648, et l'on y trouvera dorénavant un aussi sûr qu'abondant en renseignements sur les mouvements de l'opinion publique des Pays-Bas à cette époque. Naturellement, la langue néerlandaise est celle de l'immense majorité des auteurs, généralement anonymes, de ces feuilles volantes. Un assez grand nombre sont écrites en latin, quelques-unes en français, très peu en allemand, ce qui ne laisse pas d'étonner, vu les rapports suivis de la République avec les états protestants du Saint-Empire romain. On n'analyse pas un catalogue de ce genre ; s'il est bien fait, on le signale à la reconnaissance des érudits, et nous nous empressons de satisfaire à ce devoir. Le jour où les bibliothèques de Munich, de Berlin, de Wolfenbüttel et d'autres encore, que nous pourrions nommer, publieront des répertoires analogues à celui de M. Knüttel, et permettront ainsi de prendre connaissance, autrement que sur place, des vastes collections analogues de brochures contemporaines qu'elles recèlent, un *desideratum* souvent formulé par les travailleurs sérieux serait réalisé, et leurs administrations auront bien mérité des études historiques.

R.

— S. GÜNTHER. *Johannes Kepler und der tellurisch-koelmische Magnetismus*. Extrait des *Georg. Abhandl.* de Penk. Vol. III, fasc. 2. Vienne,

rait guère que Kepler au cours de ses spéculations astronomiques parvint parfois du ciel sur terre et toucha quelques problèmes du globe. M. Brocard de Grenoble, dans son *Essai sur la*

météorologie de Kepler (1879-81) revendiqua, le premier, pour Kepler ce titre de gloire qui lui manquait. Stimulé peut-être par le savant travail de cet « étranger », auquel il rend hommage, M. Siegmund Günther, l'éminent historien de la géographie mathématique, met en lumière la part que prit Kepler au développement de la doctrine du magnétisme terrestre et cosmique.

Après avoir exposé les progrès et l'état de la question — avec un sens critique toujours en éveil et cette impeccable abondance d'informations qu'il a déployée déjà dans son *Lehrbuch der Geophysik* — M. G. recherche comment la théorie s'est formée dans l'esprit de Kepler. C'est la correspondance de l'astronome avec un Mécène allemand, Herwart y. Hohenburg, chancelier de Maximilien I^{er} de Bavière, qui livre le secret de cette genèse. M. G. ne laisse pas d'interroger les autres œuvres et rattache cette théorie spéciale à la cosmogonie singulièrement mystique de Kepler. La conclusion de M. G. est que Kepler s'est convaincu, après de longues études, de l'identité de la pesanteur avec le magnétisme terrestre et planétaire, mais qu'il a commis une erreur de formule, parce qu'il considère comme foyer d'attraction non le globe entier, mais simplement l'équateur.

Il suffira d'indiquer ici que Kepler prend désormais rang parmi ceux qui ont servi — de très haut — la géographie.

B. AUERBACH.

310. — Dr. J. SCHIPPER. *Zur Kritik der Shakspeare-Baconfrage*. Wien, 1889, in-8, iv, 99 pages.

Shakspeare est-il l'auteur des drames et des poèmes mis sous son nom? Voilà une question qui pourra surprendre plus d'un lecteur en France, mais qui a été posée depuis de longues années déjà en Amérique, — jusqu'en 1882 elle n'y avait pas suscité moins de deux cent cinquante-cinq mémoires ou articles de revue, — et qu'on a agitée également en Angleterre et en Allemagne. Dans ce dernier pays, entre autres, le comte Vitzthum von Echstädt, en 1888, a publié à Stuttgart, chez Cotta, un livre¹, où il l'examine et la résout négativement. Si cet ouvrage paraît avoir déterminé M. J. Schipper à prendre la plume, ce n'est pas à lui toutefois qu'il s'attaque et répond, mais à celui de l'écrivain américain Ignace Donnelly, paru la même année : *The Great Cryptogram Francis Bacon's Cipher in the so-called Shakespeare-Plays*, publication en deux énormes volumes, l'une des plus étranges qu'aient pu inspirer l'amour du paradoxe, ainsi que l'absence la plus complète de tout esprit critique et, disons le mot, du bon sens le plus vulgaire.

Ce n'est pas Shakespeare qui a composé les œuvres mises sous son nom ; son éducation négligée, sa jeunesse aventureuse et misérable, la vulgarité du milieu où il a grandi, l'ont rendu incapable de concevoir

1. *Shakespeare und Shakspeare. Zur Genesis der Shakspeare-Dramen.*

d'écrire des drames et des poèmes aussi admirables et passionnés; il a joué les pièces qu'on lui attribue, c'est de la plume de Bacon qu'elles sont sorties; lui seul a été capable de produire ces chefs-d'œuvre qui témoignent d'une connaissance si profonde du cœur humain. Et ce ne sont pas seulement les drames shakespeareiens qu'il a composés, mais encore ceux qui sont attribués à Marlowe. Comment l'homme d'état a-t-il pu trouver le temps, au milieu de ses nombreuses occupations, d'écrire tant de pièces de théâtre? Comment se fait-il, que le philosophe, qui s'est refusé lui-même toute espèce de talent poétique — *I profess not to be a poet*, a-t-il écrit quelque part — en a-t-il pu montrer un si grand et aussi réel? Enfin pourquoi Bacon a-t-il si soigneusement caché qu'il était l'auteur de drames, qui lui auraient procuré tant de gloire et les a-t-il mis sous le nom de Shakespeare? Voilà quelques-unes des objections principales qu'on peut faire à ceux qui attribuent à Bacon les œuvres du grand tragique anglais. M. Donnelly les a prévues et a cherché à y répondre. Il lui paraît tout simple que Bacon, pour se reposer sans doute de ses graves occupations, ait composé des pièces de théâtre, comme il lui est arrivé d'en faire représenter à l'occasion de fêtes qu'il donna; on voit ce que vaut la raison. Le style des œuvres philosophiques de Bacon, dit encore le critique, rivalisant ici avec Mrs. Pott, qui, elle aussi soutient cette jolie thèse¹, offre plus d'une ressemblance avec celui des drames shakespeareiens, et il fait de nombreux rapprochements, qui ne prouvent qu'une chose, c'est que Bacon et Shakespeare, ce qui ne peut surprendre de la part de contemporains, parlaient la même langue, celle même du xvi^e siècle. Enfin, Bacon a caché, il est vrai, qu'il était poète dramatique, mais c'était pour ne pas compromettre son crédit d'homme d'état, comme si, à l'époque où il vivait, le nom de poète n'avait pas été une recommandation, bien loin d'avoir été une cause de discrédit; — M. J. S. en donne de nombreux exemples.

Mais si Bacon s'est tu pendant sa vie, il n'a pas voulu que la postérité restât dans l'ignorance de ce qu'il avait fait; elle l'a appris dans le « grand cryptogramme » découvert par M. Donnelly, et qu'il s'est bien gardé néanmoins de nous faire connaître en entier. Ce qu'il nous en dit toutefois suffit pour nous édifier, sinon sur la paternité poétique de Bacon, du moins sur l'état intellectuel de M. Donnelly. Le lord chancelier en mis ou laissé mettre le nom de Shakespeare sur les drames qu'il avait composés; il les a même laissé publier, après la mort de cet auteur, sous son nom de convention; mais il a pris soin d'avertir la postérité: si on n'en a rien su jusqu'à notre époque, c'est qu'on avait mal lu les œuvres poétiques du philosophe. M. Donnelly a été plus habile et plus heureux; il a découvert dans le *Henri IV* la réfutation de l'erreur longtemps accréditée; aux pages 74, 75, 76 de l'édition prin-

¹ Mrs. Pott, n'est pas la seule femme qui ait attribué à Bacon les drames de Shakespeare, mais il a eu des adversaires, le grand tragique a trouvé aussi des défenseurs.

ceps se trouvent épars les mots d'une déclaration qui ne laisse plus l'ombre d'un doute; les voici tels que les a réunis la patience du voyant américain :

Seas ill said that more low or Shak'st spur never writ a word of them ;

ce qui signifie :

Cecil dit que Marlowe ou Shakespere n'en ont jamais écrit un mot (de ces drames).

Qui hésiterait encore à croire après une preuve aussi convaincante ?

On pourrait demander pourquoi M. Donnelly n'a pas trouvé d'autres déclarations dans cette pièce ou dans les autres drames de Shakespeare; mais celle-ci suffit sans doute, et il me semble même que c'était assez de la citer pour réfuter l'auteur du *Great Cryptogram*; on ne discute pas avec un écrivain capable d'avancer une pareille insanité. M. J. S. a cru bon de le faire néanmoins; il s'est attaché entre autres à venger Shakespeare de l'indignité que M. Donnelly fait peser sur lui; il a rassemblé tous les témoignages, — depuis la diatribe de Robert Greene en 1592, jusqu'à l'éloge de Milton en 1632, en faisant la plus grande place, comme de juste, aux vers admirateurs de Ben Jonson, — qui prouvent que tous les contemporains ont vu dans Shakespeare l'auteur des drames et des poèmes qui portent son nom. La démonstration est complète; si elle n'était pas nécessaire pour quiconque est de sang froid, elle servirait à montrer à quelles théories étranges peut conduire un esprit paradoxal et faux; à cet égard M. J. Schipper n'a pas eu tort d'écrire son livre et il m'a semblé qu'il pouvait y avoir aussi quelque intérêt à en parler, — même un peu longuement, — ne fut-ce que pour mettre les lecteurs de la Revue au courant d'une polémique, que beaucoup d'entre eux peut-être ignoraient.

Ch. J.

311. — Achille NERI. *Studi bibliografici e letterari*. Gênes, typ. des sourds-muets, 1890, in-12 de 297 p. Prix : 3 fr.

M. Neri vient de réunir en volume, en les remaniant et les complétant, une série d'articles parus dans diverses revues. On notera ceux qui regardent un opuscule ignoré de Giorgio Sommariva, poète véronais contemporain de l'expédition de Charles VIII, un manuscrit de musique du xvr^e siècle, des autographes de Chiabrera et la *Galatea* du même poète, quelques traductions de Juvénal (Leone Allacci, etc.), la chronique génoise des Stella, publiée par Muratori, la dernière œuvre de Goldoni, les vieux almanachs milanais, etc. Je signale particulièrement le travail sur Goldoni et la supplique inédite, par laquelle l'illustre écrivain, vieilli et malade, privé par le décret de la Convention de son traitement annuel sur la Liste civile, s'adressait « aux Représentants de la République française pour obtenir de leur bienveillance et de leur justice les moyens de subsister pendant le peu de jours qui lui restent à

« avec sa femme septuagénaire ». Cette supplique, d'un ton simple digne, fut, comme on le sait, écoutée. Tout le volume de M. Neri est d'une bonne érudition, consciencieuse et intéressante.

P. N.

— *Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV*, aliés d'après le ms. authentique par le comte de Cosnac (Gabriel Jules) et Edouard PONTAL. Tomes V-IX. Paris, Hachette, 1888-1889.

La publication de ces mémoires suit son cours avec une régularité parfaite, et les volumes succèdent aux volumes, sans que l'intérêt devienne plus vif. C'est toujours un recueil des *on-dit* du temps de *XIV*; plus on avance, plus on trouve de phrases commençant par « On sut, on eut avis, on apprit, on eut nouvelle, on disait, on parlait de... Si le lecteur est désireux de savoir le plus ou moins bien fondé de ces informations, c'est à lui à chercher ses renseignements ailleurs. Le marquis de Sourches dit parfois que la nouvelle annoncée ne fut pas confirmée, ou même qu'elle se trouva fausse; quant à ses éditeurs, leur discrétion est beaucoup plus grande; ils n'ont pas cru devoir contrôler. Même silence relativement aux indications que l'on pouvait espérer d'eux lorsque Sourches dit, par exemple, à la date de 1695, que l'évêque de Langres était malade (t. IV, p. 71). Comment se nommait cet évêque? Lecteur curieux, vous n'avez qu'à consulter la *Gallia christiana* ou les autres recueils de ce genre que tout le monde a évidemment sous la main, et vous saurez que l'évêque de Langres, mort en 1695, à l'âge de 90 ans, se nommait Louis-Marie-Armand de Gordes. On trouve pourtant çà et là quelques notes, surtout pour constater que tel ou tel nom est resté en blanc dans le manuscrit, rarement pour combler les lacunes signalées.

Mais si nous voulons savoir combien de fois Louis XIV a eu le frisson, si nous désirons compter les accès de fièvre de M^{me} de Maintenon; si, en un mot, nous sommes curieux d'apprendre ce que peut indiquer un apothicaire de profession, le marquis de S. est sur ces matières d'une abondance extraordinaire, et l'on a cru s'apercevoir qu'il avait entre les mains, ce grand prévôt de France, de véritables journaux d'apothicaire.

Ajoutons, pour être juste, que ces mémoires, généralement si secs, parfois, sont parfois d'un intérêt relatif, notamment quand il est question de la jeune princesse de Savoie, devenue duchesse de Bourgogne quand l'auteur relate quelques faits de guerre comme l'expédition en Espagne, quelques exploits de marins tels que Pointis. Mais, en somme, il est toujours vrai que les *tableaux* du marquis de Sourches sont absolument illisibles, que l'absence de tables partielles les rend d'un maniement très difficile, et qu'ils sont utiles qu'à un fort petit nombre d'érudits cher-

chant à connaître les menus événements d'une année déterminée. C'est quand ils seront publiés en entier, avec de bons index, qu'ils pourront rendre quelques services aux historiens désireux de contrôler l'exactitude de Saint-Simon ou de Dangeau.

A. G.

313. — Comte de PUYMAIGRE. *Jeanne d'Arc au théâtre* 1439-1890. Paris, A. Savine, 1890, in-8 carré de II-115 p.

Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue critique* que j'ai besoin de le dire, l'étude de M. de Puymaigre sur les œuvres dramatiques où figure la Pucelle, est l'œuvre d'un consciencieux érudit et d'un spirituel écrivain. M. de P. a su mettre autant d'agrément que d'exactitude dans son dénombrement, accompagné de force citations dont plusieurs sont tirées de livres ou livrets d'une grande rareté. Le travail est complet, et M. de P. a pu dire (p. II) : « Je ne crains pas d'avoir commis trop d'oublis dans la longue période qui commence en 1439 par le *Mystère du siège d'Orléans* et finit en 1890 par la pièce remaniée de M. J. Barbier. Je crains plutôt d'avoir trop arrêté mon lecteur devant bien des écrivains au sujet desquels j'aurais dû peut-être lui répéter le vers de Dante : *Non ragioniam di lor, ma guarda et passa.* » M. de P. mentionne d'une plume légère et rapide une soixantaine d'œuvres dramatiques inspirées par Jeanne d'Arc ¹. Citons-en quelques-unes : le *Mystère*, de 20,529 vers, publié par MM. Guessard et de Certain ; l'*Histoire tragique de la Pucelle d'Orléans*, par le P. Fronton du Duc, représentée devant Charles III, duc de Lorraine, le 7 septembre 1580 ², la pièce attribuée à Shakspeare, et dont, pour l'honneur du grand poète, on voudrait lui refuser la paternité ; la pièce de Virey des Graviers (Rennes, 1600), et la *Grande pastorale* de Nicolas Chrétien, 1608 ; la *Joanna Darcia* de Nicolas de Vernulz, de Louvain, 1656 ; *Jeanne-d'Arc*, tragédie en prose de l'abbé d'Aubignac, 1642 ; la *Juana de Francia* de Lope de Vega, pièce dont on n'a que le titre ⁴ ; la *Jungfrau Von Orléans*, 1802,

1. Aucun personnage, dit-il (p. 1), n'en a inspiré autant. En France seulement, on en compte plus de cinquante. On a fait débiter à Jeanne d'Arc de la prose de drame, déclamer des alexandrins de tragédie, chanter des vers d'opéra : on l'a fait gesticuler dans des pantomimes, galoper dans des cirques, on lui a même fait fredonner des couplets de vaudeville.

2. On remarquera (p. 9) une excellente note bibliographique sur les éditions de la tragédie du jésuite bordelais. M. de P. cite p. (p. 11) « un beau vers » du « mauvais poème » de Chapelain :

Elle se cherche en elle et ne s'y trouve plus.

En revanche, il cite (p. 43) un vers bien « étrange » que le même poète met dans la bouche de Jeanne interpellant Agnès :

Éloigne de ce camp ton agréable peste!

3. M. F.-V. Hugo ne croit pas que Shakspeare ait écrit la *première partie de Henri IV*, où est si déplorablement souillée la mémoire de la bonne Lorraine.

4. Encore n'est-il pas certain qu'il s'agisse là de notre Jeanne! M. de P. a, ce me semble, un peu trop facilement adopté la conjecturale théorie de M. de Latour

de Schiller; la *Jeanne d'Arc* de Dumolard, jouée sur le théâtre d'Orléans, en 1807; celle de M. de Puymaigre (Metz, 1843), dont l'auteur varie avec une charmante bonhomie. Nous arrêterons là l'indication des excellentes analyses et appréciations du critique, et nous reproduisons ses conclusions (p. 115): « Les noms des auteurs dramatiques inspirés bien ou mal par Jeanne d'Arc forment une longue liste. Est-elle close? Cela n'est pas probable. Sans doute l'avenir garde de nouveaux poètes à la Pucelle d'Orléans, mais dès à présent, tout en souhaitant qu'un sujet si beau, si propre à éveiller les plus nobles sentiments soit encore souvent traité, ne peut-on penser que jamais on n'aura sur Jeanne d'Arc rien de plus émouvant, de plus sublime que sa chronique, que son procès, que la vérité? »

T. DE L.

314. — *Causeries sur la Langue française*, le Goût, la Poésie champêtre, par M^{me} KRAFFT-BUCAILLE, officier d'Académie, membre de la Commission des brevets et du Conseil d'administration du Lycée de filles de Nice. 1 vol. in-12, 300 pages. Prix : 3 fr. 50. Paris, Perrin et C^{ie}, 1890.

Cet ouvrage est un recueil de leçons ou de conférences prononcées sans doute devant un auditoire féminin. Il se divise en trois parties : 1^{re} origines, difficultés, mérites, bizarreries de la langue française; 2^e le goût; 3^e la poésie champêtre. Le livre, heureusement, n'a que 300 pages aux lignes très espacées, ce qui ne l'empêche pas d'être mauvais; s'il était plus long, il serait détestable. M^{me} Krafft-Bucaille prouve une fois de plus qu'il est impossible de parler raisonnablement de ce que l'on ignore ou de ce que l'on ne sait que très superficiellement. Le premier chapitre est un ramassis de toutes sortes de sornettes où l'auteur nous débite quelques souvenirs personnels sur la maison d'éducation de Saint-Denis, cite un calembour échappé à Napoléon I^{er}, un bon mot de M^{me} Théodora Malher, et en arrive, je ne sais par quelle transition, à nous raconter que le participe passé « l'amphibie de la grammaire, est plus capricieux qu'une jolie femme, qu'il s'accorde par ici, se désaccorde par là », tandis que chez nos voisins d'Outre-Manche « ce bon participe, aussi bien que son frère l'adjectif, possède au plus haut degré le flegme britannique ». Après ces préciosités qui ont dû faire pâmer d'aise les Cathos et les Madelons, car il y en a encore, M^{me} K.-B. passe à l'origine du français, lequel, dit-elle avec assurance « commence à poindre dans les poèmes de Roland et les *Chroniques de Turpin* ». Elle se doute guère que ces chroniques ont été écrites en latin, et qu'avant presque trois siècles que notre langue existait quand elles furent mises en français. On ne lira pas sans étonnement cette affirmation. Charles d'Orléans, Villon, Commynes, sont les précurseurs de

sur la scène espagnole, dans la *Revue britannique* du 10 octobre

la Renaissance. Quant à Antoine Muret, qui a écrit en latin, il est mis au nombre de ceux qui, au xvi^e siècle, ont enrichi et épuré la langue française. Cette causerie qui, comme on le voit, fourmille d'aperçus tout nouveaux, se termine par une citation de Maupassant « un de nos auteurs contemporains, choisi parmi les plus dans le mouvement comme idées philosophiques et comme formules de style ». L'autorité du jeune romancier est invoquée pour renforcer un précepte de Boileau : assurément l'auteur de *Bel Ami* ne s'attendait pas à tant d'honneur.

La seconde *Causerie* n'est pas inférieure à la première. M^{me} K.-B. commence par faire une excursion dans les « régions culinaires » (car elle entretient d'abord son auditoire du *goût physique et matériel*), puis elle s'étend assez longuement sur les gastronomes célèbres, depuis Brillat-Savarin jusqu'à Monselet, et enfin nous donne le menu du banquet offert, en l'an de grâce 1889, par la ville de Paris aux maires de toutes les communes de France, lequel « fut servi miraculeusement chaud et en deux heures », ce qui est aussi instructif qu'intéressant, et ce qui prouve quels progrès nous avons faits depuis Nemrod qui dévorait son gibier tout froid et tout cru. M^{me} K.-B. traite ensuite du goût dans les œuvres d'art et dans la littérature : « L'esclavage, la religion du temps et les combats de bêtes annihilèrent la sensibilité » et empêchèrent qu'il se développât chez les anciens. Il y en a sans doute dans Aristippe (il paraît que M^{me} K.-B. a lu les ouvrages de ce philosophe), dans Ovide et même dans Horace, mais « que de passages chez-eux sont en opposition avec le goût de nos jours » ! Pour le moyen âge « il n'offre aucun intérêt sous le rapport du goût », et l'auteur « ne pense pas qu'il y ait choses très intéressantes à en dire ». Ce n'est qu'au xvi^e siècle et surtout au xvii^e que le bon goût « s'insinue dans des sociétés qui jusqu'alors en avaient fait peu de cas », grâce à l'influence féminine « affirmée ». C'est pourquoi M^{me} K.-B. nous fait un historique rapide des salons, à partir de M^{me} la marquise de Rambouillet jusqu'à M^{me} Swetchine, en regrettant fort qu'aujourd'hui ils aient été remplacés par les clubs, les cercles, les cafés, les estaminets « où les mœurs ne sont assurément pas bien jolies ». Quelques pages sur la révolution littéraire de 1830, qui « commença par une crise de germanisme et d'anglomanie », et sur la Mode « qui est un des sceptres du goût », mettent fin à cette très divertissante leçon.

La troisième et dernière, sur la poésie champêtre, permet à M^{me} K.-B. de se promener ou plutôt de courir à travers champs, c'est-à-dire de raconter toute sorte de choses *ab hoc* et *ab hac* avec la plus plaisante assurance. Ainsi elle affirme que « la Bible n'est qu'une succession de tableaux champêtres » (l'a-t-elle lue?), que les Égyptiens ont eu nécessairement une littérature pastorale, vu qu'ils adoraient le bœuf, le chien, le chat et les légumes.

Il paraît que chez nous, Charles d'Orléans et la fidèle Clotilde de Sur-

Les poésies ont été faites par Vanderbourg, au commencement du XVIII^e siècle, et ont été classées parmi les poètes pastoraux, et des poètes du XVIII^e siècle, jusqu'à Sainte-Beuve, Lamartine et Hugo, car c'est tout de la « bergerie », comme feu Raspail se vantait de l'arsenic dans tous les barreaux de chaise. Elle est de Boileau « savait cent fois mieux que Malherbe ce que c'était le véritable amour », et que l'*Ismène* de Fontenelle, l'ogive de la plus fine galanterie « est assez semblable aux compliments et aux déclarations qui se font sous le feu des lustres, en papillonnant de l'éventail ». Voilà un passage qui pourrait faire rêver les jeunes filles, comme les quelques lignes où il est question de M^{me} du Maine « qui était coiffée à coiffer tout le monde », et de M^{me} Tallien « qui tenait plus à mettre en relief la beauté de ses formes que le talent de sa couturière ». Il y en a bien d'autres de cette espèce, mais je suppose que ce livre n'a pas été fait pour les jeunes filles. En somme, cet ouvrage de M^{me} Krafft-Bucaille ne m'empêche pas de reconnaître qu'il y a eu, qu'il y a encore des femmes qui ont écrit et écrivent délicieusement de jolis riens et des choses sérieuses, et de trouver très brutal ce mot de Napoléon : « Il faut que les femmes tricotent ! »

A. DELBOULLE.

15. — Ch. SEIGNOBOS. *Histoire de la civilisation contemporaine*. 1 vol. in-12, 424 pages. Paris, G. Masson, 1890.

Comme le titre le fait deviner, M. Seignobos n'a pas voulu faire une œuvre d'érudition ; il n'a pas non plus eu la prétention de composer une philosophie de l'histoire contemporaine et de dégager des lois de la masse des faits. Dans sa pensée, son livre n'est qu'un manuel de classe. Quand les élèves possèdent dans leur mémoire les principaux événements de l'histoire, leur tâche n'est pas terminée : ils doivent se demander quelle est l'importance relative de chacun de ces événements, s'il a été un bien ou un mal, s'il a contribué au progrès ou, pour mieux dire, s'il a amené une transformation dans la société. M. S.

— dans cette étude générale : et, pour eux, il a écrit successivement trois ouvrages : la *Civilisation ancienne*, la *Civilisation moderne* et dans les temps modernes, enfin, la *Civilisation contemporaine*.

Pour réussir dans ce dessein, il était nécessaire de réunir deux qua-

R. B., qui ne me semble pas avoir l'oreille très poétique, estropie superbement 29. un vers de Molière :

Oh ! vicissitude à mon oreille est rude.

Ah ! sollicitude à mon oreille est rude.

De ces gais festins on exilait la gêne », vers de onze syllabes. Ce poème pastoral, est appelé *Dion*.

lités en apparence contradictoires. M. S. les possède l'une et l'autre, et c'est ce qui donne à ces volumes une très haute valeur.

La première est une grande curiosité, qui s'applique à tous les faits, à toutes les idées, à toutes les manifestations de l'esprit humain. Tel historien n'attache d'importance qu'aux événements militaires; tel autre croit avoir rempli sa tâche quand il a suivi les intrigues d'une négociation diplomatique et quand il a raconté, pendant une certaine période, les relations de la France avec les pays voisins; un troisième étudie seulement les institutions. M. S., lui, ne fait pas de semblable choix; dans la *Civilisation contemporaine*, qu'il fait dater avec raison, non de 1789, mais du milieu du XVIII^e siècle, vous trouverez un remarquable résumé des campagnes de la Révolution et de l'Empire; vous y lirez des pages fort bien faites sur les négociations et les traités de paix, notamment sur le congrès de Vienne et sur la politique des congrès; enfin, vous y verrez quelle était la situation de la France en 1789, et quelles constitutions multiples notre pays s'est données de 1791 jusqu'en 1875. Mais là ne se borne pas la curiosité de l'auteur. Comment faire une histoire de la civilisation sans jeter un coup d'œil sur les lettres et les arts? M. S. leur a consacré d'excellents chapitres; je le félicite d'avoir osé, dans un livre de classes, nous dire ce qu'était l'école réaliste et de citer, avec Alphonse Daudet, Émile Zola; je le félicite surtout d'avoir donné une place aux littérateurs et artistes étrangers, qu'il semble bien connaître; des écrivains comme Thackeray, Tolstoï, Freytag, des sculpteurs comme Thorwaldsen et Schwanthaler, des musiciens comme Richard Wagner doivent être appréciés dans une histoire du XIX^e siècle. Ce n'est pas encore tout. On sait de quelle importance sont de nos jours les questions économiques et sociales; M. S. n'a eu garde de les négliger; il a fait connaître avec clarté les doctrines de Lassalle et de Karl Marx; il a expliqué ce qu'étaient un collectiviste et un anarchiste; il a même dit quels efforts on a tentés pour amener l'émancipation civile et politique de la femme.

Mais comment faire contenir tant de choses dans un livre assez petit? Comment, sans être confus, et en restant toujours clair, exposer tant de faits, tant de systèmes? M. Seignobos y a réussi, et c'est la seconde qualité dont nous parlions. Il y a réussi, d'abord parce qu'il a lui-même une vue très nette de l'histoire, des idées personnelles très arrêtées, parfois un peu tranchantes; parce qu'ensuite il sait enfermer ses opinions en des formules simples et précises; enfin parce qu'il prend soin de très bien diviser ses chapitres, d'annoncer d'avance son plan, de ne le jamais perdre de vue et de le reprendre à l'occasion (cf., p. 83, ce qu'il dit de l'ancien régime; le même plan se retrouve p. 108, et servira à résumer l'œuvre de la Constituante).

Pour tous ces motifs, malgré quelques petites erreurs de détail¹, ce

1. P. 86, M. Seignobos prétend qu'avant 1789 les États provinciaux votaient l'impôt foncier; la quotité de cet impôt était fixée par le conseil du roi; les États

non seulement les élèves pour lesquels il a été écrit, mais les historiens de profession. Il apprendra à ceux-là à réfléchir, leur montrera qu'en histoire les faits ne sont qu'une matière que l'essentiel est d'en saisir l'enchaînement et la portée. — leur profit d'une série d'observations de détail fort utiles; ils retiendront quelques-unes des formules énoncées, celle-ci, par exemple, qui nous dépeint fort bien l'état actuel du monde : « Le monde civilisé se trouve pris entre deux courants opposés. La civilisation commune crée un courant *international* qui pousse les peuples à se sentir solidaires et à se rapprocher; les réalités et les haines créent un courant *national* qui pousse les peuples à s'isoler et à se traiter en ennemis. De la force de ces courants dépendra l'avenir du monde »; ils entreront en communion d'idées avec un esprit vif, tout-à-fait dégagé de préjugés.

Ch. PFISTER.

— G. MAUGRAS. *Journal d'un étudiant pendant la Révolution*, 1789-1793. Paris, Calmann-Lévy, 1890. In-8, xi et 393 p. 3 fr. 50.

M^{me} Jardel-Géraud a confié à M. Maugras la correspondance de son père, Edmond Géraud. Cette correspondance s'étend de décembre 1789 à décembre 1792; Edmond Géraud, fils d'un riche armateur bordelais, faisait alors ses études à Paris, sous la direction d'un jeune médecin du nom de Terrier; et, de temps en temps, Géraud ou Terrier mandaient à Bordeaux les événements du jour. M. M. aurait dû nous donner exactement et simplement le texte de ces lettres, comme l'a fait M. Locroy en publiant le *Journal d'une bourgeoise*. Il a mieux aimé grossir le volume, en reliant les lettres ou extraits de lettres par quelques notes d'explication ou de récit et par des citations du *Journal d'une bourgeoise*, de Mercier et d'autres. Ces lettres de Géraud et de Terrier, sans être, comme dit la préface, une « peinture merveilleuse » et un « saisissant tableau », retracent assez fidèlement les impressions de la classe bourgeoise. Parmi les sujets qu'elles traitent, on remarquera une séance de l'Assemblée nationale (p. 24); les cours de Sélis au collège de France (p. 29) et de Fourcroy et de Delille au Lycée (p. 31), la mort de Favras (p. 37-38), l'entrée du roi à Paris (p. 42-44), le séjour de Paoli (p. 70), la fête de la Fédération (p. 86-87), la mort de Mirabeau (p. 115-122), Varennes (p. 175). A mesure que la correspondance approche de décembre 1792, elle prend un ton plus révolutionnaire, plus patriote :

« Ils allaient ensuite. — P. 92, l'auteur affirme qu'avant 1789 les nobles étaient exempts de la taille; mais, dans certaines provinces, les nobles devaient des terres roturières qu'ils possédaient; en revanche les roturiers, propres nobles, ne payaient rien. — P. 128, lire 1793 au lieu de 1792. — P. 128, les termes de la constitution de 1875, les 75 sénateurs inamovibles ont été élus par l'Assemblée nationale, puis par les autres sénateurs, non par le

peu à peu Edmond s'exalte; il trouve Paris froid et timide; il voit partout des traîtres; il ne parle de Pétion et des Girondins qu'avec admiration et de Louis XVI qu'avec haine et mépris¹; il décrit sur le ton de l'enthousiasme le triomphe des Suisses de Châteaueux; il applaudit à la journée du 10 août qui « consacre à jamais l'affermissement de la liberté » et « nous avance de dix ans ». Viennent les massacres de septembre: notre étudiant les justifie (p. 350); mais bientôt il en a horreur, et il ne voit plus dans Paris qu'« un amas impur d'hommes dont tous les projets tendent à perpétuer l'anarchie sans laquelle ils ne sont rien » (p. 365). Marat, dit-il dans une lettre qui renferme de curieux jugements sur les principaux députés de Paris, Marat est un *forcené*, et « sa nomination atteste la lâcheté et l'étrange turpitude des électeurs ». Les Girondins, écrit-il encore, sont « seuls dignes de porter le nom d'amis de la liberté et de l'égalité »; les Jacobins « ne sont que des esclaves », et le jeune homme qui prévoit de sinistres événements, appelle les Bordelais à marcher sur Paris pour sauver et la Convention et la France (p. 369). Ici s'arrête cette intéressante correspondance. Terrier et Edmond Géraud se rendirent à l'armée des Pyrénées².

A. CHUQUET.

317. — *L'Emir El Hadj Abd el Kader*, par F. PATORNI, interprète militaire. (Alger, 1890, in-8 de 94 p.)

Lorsque l'Émir organisa des forces régulières destinées à servir de point d'appui et de centre de ralliement aux contingents indigènes, son premier soin fut de donner des règlements à ces nouvelles troupes; il en confia la rédaction à son secrétaire Si Kaddour ben Mohammed ben Rouila, qui choisit pour son œuvre le titre de Ouichah el-Kataïb. (*L'Écharpe des escadrons*.) Cet intéressant document fut traduit en 1848 par M. l'interprète Rosetty, et publié d'abord dans le *Spectateur militaire* (15 février 1844), puis dans le tome IV de la *Revue de l'Orient* (p. 225-234 et 341-355). Mais cette traduction est fort inexacte³, et l'on doit savoir

1. « Un traître, un parjure, vrai tigre déguisé en cochon » (p. 245).

2. P. 97, lire Deprez-Crassier (non *Desprez de Crassiez*); p. 171, Pont de Sommevesle (non *Sommevelle*); p. 251, maréchal (non *général* Bender); p. 281, Berthois (non *Butois*); p. 308, les Prussiens n'étaient pas 80,000, et Luckner, en Flandre, ne tint jamais tête à Brunswick; p. 329 Servan était à Lyon, non à Soissons.

3. Il faut se méfier des traductions de M. Rosetty; on peut, sans trop craindre de se tromper, lui attribuer celle de l'inscription de Taza, reproduite à la légère par Pellissier de Reynaud (*Annales*, II, 468), auquel M. Camille Rousset l'a empruntée, parmi tant d'autres choses. (*La Conquête de l'Algérie*, 1841-1857, t. I, p. 41.) Cette version est un contre-sens d'un bout à l'autre; elle est pleine de jactance, alors que le texte est profondément empreint d'humilité religieuse. L'Émir a dit : *Dieu sait bien que ceci n'est pas de ma part l'indice de longues espérances*, et on lui fait dire : *Dieu m'est témoin que cette œuvre m'appartient et que la postérité m'en conservera des souvenirs*. Et ainsi de suite! Aussi, M. C. R. s'écrit : *si fièvre et si tôt démentie!* Exclamation qui serait juste, si la traduction était exacte. (Voir M. P., p. 72, note 5.)

avoir donné une nouvelle version, aussi fidèle pour la forme ; elle est enrichie de notes abondantes, l'auteur beaucoup d'érudition et de goût littéraire, et on attend avec impatience la publication de ses travaux sur les *es d'Abd-el-Kader*.

H.-D. DE GRAMMONT.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Delagrave vient de mettre en vente le 1^{er} fascicule du *Dictionnaire général de la langue française*, si longtemps attendu, par MM. HATZFEELD et DARMESTETER, avec le concours de M. A. THOMAS. Ce 1^{er} fascicule comprend une introduction de 28 pages et 64 pages de Dictionnaire (jusqu'au mot *ajournement*.) L'ouvrage sera publié en 30 fascicules de 80 pages, au prix de 1 franc chacun. Il paraîtra un fascicule tous les deux mois, et aussitôt que l'avancement du travail le permettra, un fascicule tous les mois. La *Revue* reviendra prochainement sur le début de cette œuvre capitale.

— Voici un nouveau et excellent travail de M. KONT, c'est une édition d'extraits de *Poésie et vérité* (Garnier, in-8°, xx et 175 p.). L'introduction est attachante, exacte, pleine de jugements qu'on ne peut qu'approuver ; on reprochera toutefois à M. K. de n'avoir pas eu un mot d'éloge pour M. de Loeper. Les textes sont choisis avec goût. Le commentateur se lit avec intérêt, et porte presque toujours sur les endroits qu'il faut expliquer ; on y remarquera les notices sur les écrivains et les œuvres que l'auteur de *Dichtung und Wahrheit* mentionne au cours de son récit ; M. K. a tiré un très grand profit de l'admirable annotation de Loeper, — toutefois, sans le lire trop haut. — P. 53, lire Thorenc et non *Thorane* ; p. 57, Derosne et non *Deles* ; p. 102, maréchal des logis et non *sergent* (le Paul Werner de *Minna*) ; p. 125, pas dire que *kirre* se rattache à *Kœder* ; p. 147, citer sur H. L. Wagner, non pas *Heim*, mais *Erich Schmidt*.

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 juillet 1890.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, l'Académie procède au scrutin pour l'attribution des prix fondés par le baron Gobert.

La commission a proposé, pour le premier prix, M. Coville, auteur de l'ouvrage intitulé *les Cabochiens et l'ordonnance de 1413* ; pour le second prix, M. Julien Havet, éditeur des *Lettres de Gerbert*. M. Luchaire avait envoyé au même concours son ouvrage intitulé : *Louis VI le Gros*.

Le scrutin donne les résultats suivants :

	1 ^{er} tour	2 ^e tour
M. Coville.....	16 voix.	19 voix.
M. Luchaire.....	14 —	17 —
M. Julien Havet.....	7 —	1 —
	<hr/> 37	<hr/> 37
2 ^e prix :		
Julien Havet.....	27 voix.	
Luchaire.....	2 —	
Blancs.....	2 —	
	<hr/> 31	

En conséquence, le premier prix Gobert est décerné à M. Coville et le second prix à M. Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

à Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29

— 21 juillet —

1890

Sommaire : 318. FABRICIUS, Thèbes. — 319. DANIELSON, Epigraphica. — 320. PIRENNE, La version flamande de la bataille de Courtrai. — 321. Bulletin de la Société historique de Compiègne, VII. — 322-325. Sources de l'histoire suisse, III et VI-VIII. — 326. DEL BALZO, Les poésies sur Dante, I-II. — 327. PLANTET, Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France. — 328. GEIGER, Annuaire de Goethe, XI. — 329. L. HAVET, La simplification de l'orthographe. — 330. DEVAUX, Les patois du Haut-Dauphiné. — 331. KESTLIN, Prolegomènes de l'esthétique. — 332. MÜNSTERBERG, Psychologie expérimentale. — 333. GANIER et FRÉLICH, Voyage aux châteaux historiques de la chaîne des Vosges. — Lettre de M. Clédât et réponse de M. Lejay. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

318. — ERNST FABRICIUS. *Theben*. Eine Untersuchung ueber die Topographie und Geschichte der Hauptstadt Boeotiens. Fribourg en Brisgau, J. C. B. Mohr, 1890. In-4, 32 p., avec une carte en couleurs. Prix : 1 mk. 60.

Aucune grande ville de la Grèce propre, sans en excepter Sparte, n'a laissé aussi peu de vestiges apparents que Thèbes. De là viennent les difficultés particulières que présente la restitution de sa topographie antique. Ce qu'on trouve à ce sujet dans les ouvrages modernes dérive surtout des études d'Ulrichs (1841) et de Forchhammer (1854). M. Fabricius, en reprenant leur travail en 1885, s'est fondé sur ce principe fort juste, que l'accumulation des débris céramiques témoigne avec certitude de la présence d'habitations anciennes. L'observation de ces débris, disséminés à la surface du sol, l'a conduit à la conclusion que la ville antique était beaucoup plus étendue vers l'ouest que ne l'ont admis les précédents topographes, et se développait à peu près également de part et d'autre du ruisseau de Dircé (Plakiotissa). La découverte de fragments de tuiles faîtières, qui doivent avoir servi de couronnement au mur d'enceinte, lui a permis de suivre presque entièrement l'ancien tracé de ce mur. Il a pu aussi établir que l'enceinte de la Cadmée, loin d'être enveloppée par celle de la ville, se confondait avec celle-ci au sud et venait, en quelque sorte, s'y appuyer. Ces modifications aux opinions reçues en ont naturellement entraîné d'autres; ainsi la porte Νήϊται, qu'Ulrichs indique sur la rive droite du ruisseau de Dircé, se trouve rejetée très loin de la rive gauche de ce cours d'eau; la porte Κρηναίαι subit une translation analogue. Il faudrait, pour bien faire comprendre l'importance du travail de M. F., reproduire sa carte à côté de celle d'Ulrichs; nous devons nous contenter d'indiquer cette instructive comparaison à ceux que la question intéresse. Si, comme paraît l'avoir établi M. Fabricius, le vaste terrain à

qui n'est pas occupé par la ville moderne, faisait de la ville antique, il y a lieu de se demander si des sondages sur ce terrain ne conduiraient pas à des découvertes importantes.

Salomon REINACH;

19. — *Epigraphica* scripsit O. A. DANIELSSON. Upsala Universitets Årsskrift,

Dans la seconde partie de cette brochure, M. Danielsson étudie une ancienne inscription arcadienne, trouvée par M. V. Bérard, en décembre 1888, près du village de Piali, à deux cents pas environ au nord du temple d'Athéna Aléa. C'est un règlement de temple en dix articles, dont l'interprétation présente de grandes difficultés. Publiée avec un commentaire par M. Bérard¹, dès le commencement de 1889, cette inscription fut peu de temps après l'objet d'un travail de M. Richard Meister².

M. Danielsson n'a connu l'article de ce dernier que lorsque le sien était imprimé : nous ne saurions malgré l'autorité incontestable que le philologue allemand possède en ces matières, regretter ce retard qui nous a valu sur le même sujet deux études absolument indépendantes dont la divergence même peut suggérer de nouvelles hypothèses et dont l'accord donne aux opinions proposées une certitude presque complète.

Le fac-similé présente à la première ligne le mot ΕΙΚΟΣΙ; M. Danielsson pense que M. Bérard a mal lu et que la plaque de marbre porte Εἴκοσι, et il entre à ce sujet dans une discussion que l'on trouvera bien longue si l'on considère qu'elle ne prouve rien : dans une inscription « aussi soignée », on ne peut guère songer à une difficulté de lecture ou à une faute du lapicide; d'autre part, nous rencontrons plusieurs fois dans le même texte εἰ et non Εἰ (osk. *svai* — Hés. βαῖναν... Κρήτες, = εἰ?) et dans d'autres monuments arcadiens comportant le F initial, εῖ-εργέτην³ qui est dans la même situation qu'ici le mot εἴκοσι. — Nous ne discuterons pas l'interprétation de la phrase tout entière : il y règne encore beaucoup trop d'incertitude à cause du mot ΑΕΥΤΟΝ, qu'on ne sait à quelle racine rattacher; disons cependant que pour le sens de ce mot même et de καταλλάσσει M. Danielsson semble beaucoup plus près de la vérité que M. Meister. — Pour ce qui est de τὸ δᾶμον, le philologue suédois a fort bien montré que le dialecte d'une part et le sens de l'autre ne permettent pas d'y voir avec M. Bérard un mot ἰνδαμον (= * ἰνδαμον). Il est d'ailleurs sur ce point d'accord avec le philologue allemand.

Au deuxième paragraphe, M. D. reconnaît dans ΗΙΕΡΟΘΥΤΕΣ un rhipice présent éolien : c'est une de ces interprétations qui, une fois

¹ *Journ.*, XIII, p. 281 sqq.

² *J. d. k. Sachs. Ges. d. Wiss., phil. hist. Cl.*, 1886, p. 71 sqq.

trouvées, ne permettent plus de songer à aucune autre. Mais peut-être n'en a-t-il pas tiré tout le parti possible. Il s'étonne que l'inscription ne parle que d'un hiérothyte, alors qu'il devait en exister toute une corporation. Mais de deux choses l'une : ou TON HIEROΘYΤAN (ligne 5) et HIEROΘYTEZ (ligne 7) désignent le même personnage, et alors il faut de toute nécessité corriger le second en ιεροθύτας, comme l'a fait M. Meister — il n'est pas admissible que dans le même mot un -α- panhellénique soit représenté à deux lignes de distance, une fois par -α- et l'autre par -η-; — ou bien ιεροθυτές signifie, comme l'a très heureusement expliqué M. D., celui des hiérothytes qui est en fonction ; alors TON HIEROΘYΤAN désigne toute la corporation, et il faut lire (ligne 5) non pas τὸν ιεροθύταν acc. sg., mais τῶν ιεροθυτῶν gén. pl., dépendant de ὅτι ἀν' ἀσκηθῆς ἡ.

On peut nous faire une objection : la première phrase commence par τὸν ιερήν, qui est incontestablement le sujet de νέμεν, il est donc tout naturel de construire dans la deuxième TON HIEROΘYΤAN νέμεν de la même manière. Mais si TON HIEROΘYΤAN est un gén. pl., il doit également commencer la phrase pour marquer le passage du premier article au deuxième, de ce qui se rapporte au ιερής à ce qui concerne le hiérothyte. La construction est donc indifférente à l'une ou à l'autre traduction. Reste le sens : or le sujet de ἐσπεράσαι ne peut pas être le même que celui de λέγει, à savoir ιεροθυτές, et le sujet de νέμεν est le même que celui de ἐσπεράσαι, ce n'est donc pas TON HIEROΘYΤAN. — Cette explication a l'avantage de bien déterminer les troupeaux dont il s'agit : au premier article, celui du ιερής, au deuxième; celui des hiérothytes. De plus, elle tranche une difficulté au troisième en montrant qu'il faut lire non pas ὦς, mais ὅς (= ὅς), comme l'avaient déjà compris M. Bérard et M. Meister.

Nous ne rapporterons pas parmi les conjectures de M. D. toutes celles qui sont nouvelles ou intéressantes, mais seulement celles que nous rejetons comme insoutenables ou que nous accueillons comme certaines.

M. Meister et M. Danielsson pensent tous deux et avec raison que dans ἐπὶ δῶμα πύρ ἐποίησιν (§ 6), le mot δῶμα désigne le temple ; mais le philologue suédois a seul vu qu'il s'agit dans cet article de précautions contre un incendie. Pausanias¹, rapportant que ce temple avait été détruit par le feu quelques années seulement avant la date présumée de notre règlement, donne à cette interprétation toute l'autorité désirable. — Parmi les restitutions des quatre derniers paragraphes, celles de κελε[ύθ]ω et de ὀφλ[έ]ν ἀν[τι] φεκάσται (§ 7), faites à la fois par les deux philologues, peuvent être considérées désormais comme certaines. Mais ici encore, pour l'interprétation de l'article, nous accorderons la préférence à M. Danielsson. La formule semble bien indiquer qu'il ne s'agit pas d'une redevance pour un acte régulier, mais d'une amende pour un délit. D'ailleurs le premier sens, adopté par M. Meister, néglige dans

1. Pausanias, VIII, 45, 4.

l'ouest de Plakiotissa, qui n'est pas occupé par la ville moderne, faisait partie de la ville antique, il y a lieu de se demander si des sondages opérés sur ce terrain ne conduiraient pas à des découvertes importantes.

Salomon REINACH.

319. — *Epigraphica* scripsit O. A. DANIELSSON. Upsala Universitets Årsskrift, 1890.

Dans la seconde partie de cette brochure, M. Danielsson étudie une ancienne inscription arcadienne, trouvée par M. V. Bérard, en décembre 1888, près du village de Piali, à deux cents pas environ au nord du temple d'Athéna Aléa. C'est un règlement de temple en dix articles, dont l'interprétation présente de grandes difficultés. Publiée avec un commentaire par M. Bérard¹, dès le commencement de 1889, cette inscription fut peu de temps après l'objet d'un travail de M. Richard Meister².

M. Danielsson n'a connu l'article de ce dernier que lorsque le sien était imprimé : nous ne saurions malgré l'autorité incontestable que le philologue allemand possède en ces matières, regretter ce retard qui nous a valu sur le même sujet deux études absolument indépendantes dont la divergence même peut suggérer de nouvelles hypothèses et dont l'accord donne aux opinions proposées une certitude presque complète.

Le fac-similé présente à la première ligne le mot ΕΙΚΟΣΙ ; M. Danielsson pense que M. Bérard a mal lu et que la plaque de marbre porte Είκοσι, et il entre à ce sujet dans une discussion que l'on trouvera bien longue si l'on considère qu'elle ne prouve rien : dans une inscription « aussi soignée », on ne peut guère songer à une difficulté de lecture ou à une faute du lapicide ; d'autre part, nous rencontrons plusieurs fois dans le même texte εἰ et non Εἰ (osk. *svai* — Hés. βαῖλαν... Κρήτες, = ἐά?) et dans d'autres monuments arcadiens comportant le F initial, εῖ-εργέτην³ qui est dans la même situation qu'ici le mot εἶκοσι. — Nous ne discuterons pas l'interprétation de la phrase tout entière : il y règne encore beaucoup trop d'incertitude à cause du mot ΑΕΥΤΟΝ, qu'on ne sait à quelle racine rattacher ; disons cependant que pour le sens de ce mot même et de καταλλάσσει M. Danielsson semble beaucoup plus près de la vérité que M. Meister. — Pour ce qui est de ἐν δᾶμον, le philologue suédois a fort bien montré que le dialecte d'une part et le sens de l'autre ne permettent pas d'y voir avec M. Bérard un mot ἐνδαμον (= * ἐνζαμον). Il est d'ailleurs sur ce point d'accord avec le philologue allemand.

Au deuxième paragraphe, M. D. reconnaît dans ΗΙΕΡΟΘΥΤΕΣ un participe présent éolien : c'est une de ces interprétations qui, une fois

1. *Bull. Corr. Hell.*, XIII, p. 281 sqq.

2. *Ber. u. d. Verh. d. k. Sachs. Ges. d. Wiss., phil. hist. Cl.*, 1886, p. 71 sqq. (1889).

3. *Mon. G. D. I.*, 1181.

trouvées, ne permettent plus de songer à aucune autre. Mais peut-être n'en a-t-il pas tiré tout le parti possible. Il s'étonne que l'inscription ne parle que d'un hiérothyte, alors qu'il devait en exister toute une corporation. Mais de deux choses l'une : ou TON HIEROΘYTAN (ligne 5) et HIEROΘYTEZ (ligne 7) désignent le même personnage, et alors il faut de toute nécessité corriger le second en *ιεροθύτας*, comme l'a fait M. Meister — il n'est pas admissible que dans le même mot un *-ā-* panhellénique soit représenté à deux lignes de distance, une fois par *-a-* et l'autre par *-η-*; — ou bien *ιεροθυτές* signifie, comme l'a très heureusement expliqué M. D., celui des hiérothytes qui est en fonction ; alors TON HIEROΘYTAN désigne toute la corporation, et il faut lire (ligne 5) non pas *τὸν ιεροθύταν* acc. sg., mais *τῶν ιεροθυτῶν* gén. pl., dépendant de *ὅτι ἀν' ἀσκηθὲς ἤ*.

On peut nous faire une objection : la première phrase commence par *τὸν ιερὴν*, qui est incontestablement le sujet de *véμεν*, il est donc tout naturel de construire dans la deuxième TON HIEROΘYTAN *véμεν* de la même manière. Mais si TON HIEROΘYTAN est un gén. pl., il doit également commencer la phrase pour marquer le passage du premier article au deuxième, de ce qui se rapporte au *ιερός* à ce qui concerne le hiérothyte. La construction est donc indifférente à l'une ou à l'autre traduction. Reste le sens : or le sujet de *ἐσπεράσαι* ne peut pas être le même que celui de *λέγει*, à savoir *ιεροθυτές*, et le sujet de *véμεν* est le même que celui de *ἐσπεράσαι*, ce n'est donc pas TON HIEROΘYTAN. — Cette explication a l'avantage de bien déterminer les troupeaux dont il s'agit : au premier article, celui du *ιερός*, au deuxième, celui des hiérothytes. De plus, elle tranche une difficulté au troisième en montrant qu'il faut lire non pas *ὥς*, mais *ὅς* (= *ὅς*), comme l'avaient déjà compris M. Bérard et M. Meister.

Nous ne rapporterons pas parmi les conjectures de M. D. toutes celles qui sont nouvelles ou intéressantes, mais seulement celles que nous rejetons comme insoutenables ou que nous accueillons comme certaines.

M. Meister et M. Danielsson pensent tous deux et avec raison que dans *ἐπὶ δῶμα πῦρ ἐποίησεν* (§ 6), le mot *δῶμα* désigne le temple ; mais le philologue suédois a seul vu qu'il s'agit dans cet article de précautions contre un incendie. Pausanias¹, rapportant que ce temple avait été détruit par le feu quelques années seulement avant la date présumée de notre règlement, donne à cette interprétation toute l'autorité désirable. — Parmi les restitutions des quatre derniers paragraphes, celles de *κελε[ύθ]ω* et de *ὀφλ[ε]ν ἂν* *τὶ* *ἑκαάσταν* (§ 7), faites à la fois par les deux philologues, peuvent être considérées désormais comme certaines. Mais ici encore, pour l'interprétation de l'article, nous accorderons la préférence à M. Danielsson. La formule semble bien indiquer qu'il ne s'agit pas d'une redevance pour un acte régulier, mais d'une amende pour un délit. D'ailleurs le premier sens, adopté par M. Meister, néglige dans

1. Pausanias, VIII, 45, 4.

l'ouest de Plakiotissa, qui n'est pas occupé par la ville moderne, faisait partie de la ville antique, il y a lieu de se demander si des sondages opérés sur ce terrain ne conduiraient pas à des découvertes importantes.

Salomon REINACH.

319. — *Epigraphica* scripsit O. A. DANIELSSON. Upsala Universitets Årsskrift, 1890.

Dans la seconde partie de cette brochure, M. Danielsson étudie une ancienne inscription arcadienne, trouvée par M. V. Bérard, en décembre 1888, près du village de Piali, à deux cents pas environ au nord du temple d'Athéna Aléa. C'est un règlement de temple en dix articles, dont l'interprétation présente de grandes difficultés. Publiée avec un commentaire par M. Bérard¹, dès le commencement de 1889, cette inscription fut peu de temps après l'objet d'un travail de M. Richard Meister².

M. Danielsson n'a connu l'article de ce dernier que lorsque le sien était imprimé : nous ne saurions malgré l'autorité incontestable que le philologue allemand possède en ces matières, regretter ce retard qui nous a valu sur le même sujet deux études absolument indépendantes dont la divergence même peut suggérer de nouvelles hypothèses et dont l'accord donne aux opinions proposées une certitude presque complète.

Le fac-similé présente à la première ligne le mot ΕΙΚΟΖΙ; M. Danielsson pense que M. Bérard a mal lu et que la plaque de marbre porte ΕΙΚΟΖΙ, et il entre à ce sujet dans une discussion que l'on trouvera bien longue si l'on considère qu'elle ne prouve rien : dans une inscription « aussi soignée », on ne peut guère songer à une difficulté de lecture ou à une faute du lapicide ; d'autre part, nous rencontrons plusieurs fois dans le même texte εἰ et non Φεἰ (osk. *svai* — Hés. βαῖλαν... Κρήτες, = εἶν ?) et dans d'autres monuments arcadiens comportant le F initial, εὐ-εργέτην³ qui est dans la même situation qu'ici le mot εἰκοσι. — Nous ne discuterons pas l'interprétation de la phrase tout entière : il y règne encore beaucoup trop d'incertitude à cause du mot ΑΕΥΤΟΝ, qu'on ne sait à quelle racine rattacher ; disons cependant que pour le sens de ce mot même et de καταλλάσσει M. Danielsson semble beaucoup plus près de la vérité que M. Meister. — Pour ce qui est de ἐν δᾶμον, le philologue suédois a fort bien montré que le dialecte d'une part et le sens de l'autre ne permettent pas d'y voir avec M. Bérard un mot ἱνδαμον (= * ἱνζαμον). Il est d'ailleurs sur ce point d'accord avec le philologue allemand :

Au deuxième paragraphe, M. D. reconnaît dans ΗΙΕΡΟΘΥΤΕΣ un participe présent éolien : c'est une de ces interprétations qui, une fois

1. *Bull. Corr. Hell.*, XIII, p. 281 sqq.

2. *Ber. u. d. Verh. d. k. Sachs. Ges. d. Wiss., phil. hist. Cl.*, 1886, p. 71 sqq. juillet 1889).

3. Par exemple S. G. D. I., 1181.

trouvées, ne permettent plus de songer à aucune autre. Mais peut-être n'en a-t-il pas tiré tout le parti possible. Il s'étonne que l'inscription ne parle que d'un hiérothyte, alors qu'il devait en exister toute une corporation. Mais de deux choses l'une : ou TON HIEROΘYTAN (ligne 5) et HIEROΘYTEZ (ligne 7) désignent le même personnage, et alors il faut de toute nécessité corriger le second en *ιεροθύτας*, comme l'a fait M. Meister — il n'est pas admissible que dans le même mot un *-α-* panhellénique soit représenté à deux lignes de distance, une fois par *-α-* et l'autre par *-η-*; — ou bien *ιεροθυτές* signifie, comme l'a très heureusement expliqué M. D., celui des hiérothytes qui est en fonction ; alors TON HIEROΘYTAN désigne toute la corporation, et il faut lire (ligne 5) non pas *τὸν ιεροθύταν* acc. sg., mais *τῶν ιεροθυτᾶν* gén. pl., dépendant de *ὅτι ἀν' ἀσκηθὲς ᾗ*.

On peut nous faire une objection : la première phrase commence par *τὸν ιερήν*, qui est incontestablement le sujet de *νέμεν*, il est donc tout naturel de construire dans la deuxième TON HIEROΘYTAN *νέμεν* de la même manière. Mais si TON HIEROΘYTAN est un gén. pl., il doit également commencer la phrase pour marquer le passage du premier article au deuxième, de ce qui se rapporte au *ιερός* à ce qui concerne le hiérothyte. La construction est donc indifférente à l'une ou à l'autre traduction. Reste le sens : or le sujet de *ἐσπεράσαι* ne peut pas être le même que celui de *λέγει*, à savoir *ιεροθυτές*, et le sujet de *νέμεν* est le même que celui de *ἐσπεράσαι*, ce n'est donc pas TON HIEROΘYTAN. — Cette explication a l'avantage de bien déterminer les troupeaux dont il s'agit : au premier article, celui du *ιερός*, au deuxième, celui des hiérothytes. De plus, elle tranche une difficulté au troisième en montrant qu'il faut lire non pas *ὥς*, mais *ὅς* (= *ὅς*), comme l'avaient déjà compris M. Bérard et M. Meister.

Nous ne rapporterons pas parmi les conjectures de M. D. toutes celles qui sont nouvelles ou intéressantes, mais seulement celles que nous rejetons comme insoutenables ou que nous accueillons comme certaines.

M. Meister et M. Danielsson pensent tous deux et avec raison que dans *ἐπὶ δῶμα πῦρ ἐποίησιν* (§ 6), le mot *δῶμα* désigne le temple ; mais le philologue suédois a seul vu qu'il s'agit dans cet article de précautions contre un incendie. Pausanias¹, rapportant que ce temple avait été détruit par le feu quelques années seulement avant la date présumée de notre règlement, donne à cette interprétation toute l'autorité désirable. — Parmi les restitutions des quatre derniers paragraphes, celles de *καλεῖσθαι* et de *ὁφλεῖν ἂν* *τι* *ἑκάστῳ* (§ 7), faites à la fois par les deux philologues, peuvent être considérées désormais comme certaines. Mais ici encore, pour l'interprétation de l'article, nous accorderons la préférence à M. Danielsson. La formule semble bien indiquer qu'il ne s'agit pas d'une redevance pour un acte régulier, mais d'une amende pour un délit. D'ailleurs le premier sens, adopté par M. Meister, néglige dans

1. Pausanias, VIII, 45, 4.

παραμαξεύη le préfixe παρ- dont le second rend parfaitement compte. — A partir de cet endroit, le texte est tellement mutilé qu'il ne peut plus être question de le rétablir avec certitude. La conjecture de M. D., πάντα, [τά δ' ἄλλα τ]ὸς δαμιουργ[ε ::] est du moins remarquablement ingénieuse et peut fort bien être admise. Pour le reste, il faut espérer la découverte de nouveaux monuments qui nous permettent de retrouver les parents de AEYTON et d'éclaircir les autres obscurités que ce texte présente encore.

En attendant, M. Danielsson a le grand mérite d'avoir fait notablement avancer l'interprétation d'un document qui apporte à la science, pour ce qui concerne le dialecte arcadien, un certain nombre de formes et de mots que nous ne connaissions pas encore, et pour le grec en général un -F- intérieur (κάταρFον) qu'un éminent linguiste ¹ avait restitué par conjecture, mais qui attendait encore une confirmation historique.

Maurice GRAMMONT.

320 — H. PIRENNE. *La version flamande et la version française de la bataille de Courtrai*. Bruxelles, Hayez, 1890. In-8, 42 p.

Étude très sagace et pénétrante. M. Pirenne esquisse d'abord, d'après le général Kœhler, dont il regarde le récit comme « définitif », la physionomie réelle de la bataille de Courtrai. Puis il montre comment se sont formées sur cette bataille deux traditions nettement distinctes : la version flamande et la version française. La première apparaît dans trois sources : les *Annales Gandenses* (relation encore strictement historique, quoique *tendancieuse*) ; le *Spiegel historiael* de van Welthem (narration vivante, pittoresque, mais légendaire), la *Genealogia comitum Flandriae*, écrite au monastère de Clairmarais (également légendaire). La version française n'offre qu'une seule source qui contient le récit historique de l'événement : la continuation de la Chronique de Guillaume de Nangis ; elle donne « en quelques lignes très sèches, très précises, le dessin fidèle du combat ». Mais Guiart, Geoffroi de Paris, l'auteur de la guerre entre Philippe-le-Bel et Guy de Dampierre, le bourgeois de Valenciennes dénaturèrent les faits. Ce fut la version française qui se répandit en Europe (chroniques d'Ottokar et de Jean de Winterthur, récit de Villani) ; elle finit même par s'introduire en Flandre et par y supplanter la tradition nationale ; que de gens croient encore aujourd'hui que les Flamands ont dû leur victoire aux fossés qui protégeaient leur front de bataille et où vint s'engloutir la chevalerie !

C.

1. Wackernagel, K. Z. XXV, 262.

321. — *Bulletin de la Société historique de Compiègne*, t. VII. 1 vol. in-8, 325 pages, 5 planches. Compiègne, Lefebvre, 1888.

La Société historique de Compiègne figure assurément, parmi les sociétés d'érudition du Nord de la France, comme l'une des plus actives et des plus sérieuses. Fondée en 1869, elle en est arrivée aujourd'hui au VII^e volume de son *Bulletin*. Ce dernier volume, récemment paru, renferme plusieurs mémoires intéressants sur lesquels il n'est pas inutile d'attirer l'attention. Le plus étendu et aussi le plus important est le Mémoire de M. l'abbé Morel sur les *Écoles dans les anciens diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis*¹. Ce travail, qui occupe 160 pages du *Bulletin*, présente à lui seul la matière d'un véritable ouvrage. On sait que, depuis quelques années, les études sur l'histoire de l'enseignement dans l'ancienne France sont tout particulièrement en faveur. Les sociétés locales, en première ligne, se sont portées avec la plus grande et la plus louable activité vers les recherches de ce genre. De nombreuses dissertations ont été mises au jour, sur cet attrayant sujet, dans la plupart des publications régionales ou locales de notre pays. Il faut reconnaître, en toute justice, que des résultats très appréciables ont été obtenus grâce à ce mouvement. Personne évidemment ne peut songer à s'en plaindre. Seulement, comme un certain nombre de ces sociétés (il n'est pas téméraire, je crois, de l'affirmer) professent pour l'ancien état de choses des sympathies marquées, en même temps qu'un assez vif désir de dénigrer les institutions actuelles, il en est résulté que la plupart de ces dissertations ont pris un tour tout particulier. Louangeuses à l'excès pour le passé, elles se sont attachées à démontrer que notre siècle n'avait rien innové, qu'il n'avait fait que reconstruire à grand'peine et à grand fracas ce que les siècles précédents avaient fondé solidement et sans bruit, bref que la Révolution n'avait servi qu'à détruire et que l'œuvre, si vaillamment poursuivie par la troisième République, n'était qu'une reconstitution coûteuse et pénible de l'œuvre anéantie par la première.

Telle est, en substance, la thèse qu'exposent la majeure partie de ces travaux, avec une très sérieuse conviction, à grand renfort de textes et de citations érudites. Il y aurait assurément une curieuse étude de critique à entreprendre sur l'ensemble de ces mémoires et sur leurs communes tendances. Il en résulterait des observations aussi piquantes qu'inattendues sur les méthodes et les procédés de démonstration suivis dans la plupart de ces apologues². Mais la tâche serait trop vaste pour

1. Il faut signaler en outre d'intéressants mémoires de M. de Marsy, une curieuse étude de M. Alexandre Sorel sur les séjours de Jeanne d'Arc à Compiègne et les maisons où elle a logé en 1429 et 1430, etc.

2. Je ne crois pas qu'il soit possible de constater nulle part aussi nettement que dans les travaux de ce genre les excès auxquels peuvent conduire le parti pris, l'absence de réflexion et l'interprétation littérale des textes. On en pourrait donner d'étranges exemples. Je citerai seulement celui-ci : pour démontrer que les évêques d'un diocèse de Picardie ont témoigné constamment la plus vive sollicitude pour les choses de l'enseignement, l'un de ces érudits locaux cite gravement un mandement

être entreprise ici. Il est seulement permis de s'étonner que des assertions aussi contestables aient rencontré autant de créance dans le monde savant et que les conclusions d'ordre général qui s'en dégagent aient été admises avec une pareille facilité, comme si cette vaste et minutieuse enquête avait été conduite partout avec une méthode rigoureuse et une constante impartialité.

Le mémoire de M. M., tout en présentant de sérieuses qualités d'érudition que n'ont pas toujours les travaux de ce genre, offre cependant quelques-uns des défauts que je viens de signaler. Faisons tout de suite la part des éloges avant d'en venir aux critiques. La somme des faits réunis est véritablement considérable. Ce travail est le fruit de longues et persévérantes recherches. L'information est consciencieuse, bien qu'elle n'ait pas épuisé la matière, mais elle est en somme tout à fait suffisante. De plus, un certain nombre d'inexactitudes mises à part, les textes sont en général corrects, les sources précises et sûres. C'est là un mérite très appréciable. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur de n'avoir pas mis assez d'art dans la composition et de n'avoir pas coordonné suffisamment ses matériaux. Tout cela est vraiment un peu sec, parfois même indigeste. Il y a trop de divisions. Il eût mieux valu grouper pour chaque ville l'ensemble des données relatives à un même ordre d'enseignement, au lieu de les répartir suivant les différents établissements. L'ouvrage comprend trois grandes parties : les Écoles avant l'an 1100; les Grandes Écoles depuis le XI^e siècle; les écoles élémentaires. Ce dernier groupe se divise lui-même en deux subdivisions : les Écoles paroissiales et les Écoles de congrégations. Quelques pièces justificatives intéressantes et bien choisies terminent le mémoire.

La première partie est très courte, mais elle donne lieu cependant à plusieurs observations. M. M. affirme qu'il existait au V^e siècle de grandes écoles à Vermand et à Tournai et une école paroissiale à Salency. Passe pour la petite école de Salency, dont M. M. nous prouve l'existence à l'aide d'un seul mot cité à propos de tout autre chose dans la vie de saint Médard, écrite par le poète Fortunat, près d'un siècle et demi plus tard, à Poitiers. Mais pour Vermand et Tournai, l'objection est plus grave : le seul texte cité par l'auteur à l'appui de sa démonstration est extrait de la vie de saint Médard par Ratbod II, évêque de Noyon. Or, cette vie a été écrite en réalité au XII^e siècle. M. M., par suite d'une confusion qu'un érudit de sa valeur aurait dû éviter, l'attribue à Ratbod I^{er} (989-997), mais c'est là une grave erreur. Ainsi la preuve du fait avancé pour ce qui concerne les écoles au V^e siècle repose uni-

de la fin du XVIII^e siècle, à côté d'un texte hagiographique du XIII^e siècle s'appliquant à un saint du VI^e (!) et de ces deux textes ainsi rapprochés, il tire les conclusions les plus enthousiastes en faveur de la sollicitude épiscopale. A coup sûr, de pareilles sortites sont l'exception, mais, dans bien d'autres cas, le procédé, quoique moins choquant et moins cynique est exactement le même. Il faut avouer d'autre part que les exagérations commises en sens contraire et les attaques systématiques contre le passé justifient trop souvent d'aussi puériles réponses.

quement sur quelques mots pris dans un texte hagiographique du ^{xii}^e siècle. Je n'insiste pas. Plus loin, à la page suivante (p. 43), M. M. affirme que « la présence d'enfants de chœur parmi les signataires d'un contrat (du ^x^e siècle) prouve que les enfants savaient écrire et sans nul doute lire ». Il n'est pas un médiéviste familiarisé avec l'étude des souscriptions de chartes qui puisse prendre au sérieux cet argument. Si tous les gens dont on retrouve les noms mentionnés au bas des actes avaient su lire, on pourrait alors soutenir que le moyen âge tout entier n'a pas eu un seul illettré. Voilà comment M. M. démontre l'existence de « ces foyers de lumière et de vertu qui jouirent dans tous les temps d'une réputation justement méritée ».

Les deux autres parties sont meilleures. Seulement là encore on constate à regret des vices de méthode non moins choquants. Il existe pour l'histoire de l'enseignement dans le pays picard, dans la seconde moitié du ^{xii}^e siècle et au commencement du ^{xiii}^e, un texte capital, c'est celui de Guibert de Nogent ¹. Or, ce texte si curieux, unique à tout point de vue, qui s'applique à la région même qu'étudie M. M., ce texte qui donne des détails si précis, détails lamentables, il est vrai, sur l'état misérable de l'instruction et la monstrueuse ignorance des maîtres, M. M. ne le cite nulle part. Est-ce là, je le demande, la saine et scrupuleuse méthode historique? Plus loin, p. 54 et suiv., comment l'auteur ne voit-il pas que l'enquête relative aux charges de l'écolâtre de Noyon, enquête dont il proclame l'importance, ne prouve absolument rien. Les minutieuses dépositions qui se trouvent rapportées dans cette pièce, non seulement ne fournissent aucune donnée sur les études proprement dites, mais sont en outre d'une rare ineptie. Les § 2 et 3 du chapitre II sont, sous le rapport des renseignements, les moins contestables du mémoire ². Seulement, là comme ailleurs, M. M. manque d'érudition générale. Il n'a pas la moindre idée de ce qu'était l'enseignement durant la période qui précéda la Renaissance ni des changements décisifs réalisés par cette dernière. Les termes dont il use pour célébrer les fondations de Jean Standonc ³ indiquent qu'il ignore complètement ce que furent Montaigu et les collèges du même genre, leur saleté infecte, la sottise et la brutalité des maîtres qui y enseignaient. La réforme pédagogique réalisée à ce moment par certains professeurs lui échappe totalement. La dernière partie aurait pu être développée davantage. Elle quelle cependant, elle renferme d'intéressantes indications ⁴.

Ce n'est point d'ailleurs sur la substance même du travail de M. M.

1. Guibert de Nogent. Edit. d'Achery. p. 460 et 461.

2. Il y aurait cependant plus d'une remarque de détail à y faire, par exemple des identifications de noms bizarres. Laurent de Médont pour traduire *Laurentum de Medunta*. La liste donnée page 111 renferme bien des lacunes, pendant qu'on y voit figurer des gens sans aucune valeur, etc.

3. Pourquoi orthographier ce nom, contrairement à l'usage?

4. P. 125. Toute l'histoire du calligraphe est puérile, et la conclusion qu'en tire M. M. l'est encore davantage.

que portent nos critiques, mais bien plutôt sur les conclusions qu'il s'efforce de tirer à chaque pas des plus petits faits et sur les préoccupations auxquelles il obéit. Il triomphe de la moindre mention qu'il rencontre d'un enseignement quelconque organisé par l'Église, sans songer que cet enseignement avait le plus souvent pour but unique de former des enfants de chœur ou de jeunes clercs capables de lire et de chanter les offices. Que d'écoles où les lettres n'étaient que les humbles servantes du culte, des auxiliaires de la liturgie ! Il faut éviter de jouer sur les mots. Certes, il n'est pas impossible de démontrer que nos pères n'ont pas été les ignorants que l'on croit, que les siècles qui nous ont précédés ont apporté eux aussi leur contingent d'efforts en faveur de l'enseignement, que l'Église a eu un rôle plus noble, plus humain que celui qu'on lui attribue, mais il faudrait démontrer tout cela d'une autre manière, avec une méthode plus saine, avec moins de passion et plus de mesure, en sachant reconnaître les faiblesses et les lacunes, bref en faisant œuvre de science et non plus de parti. Qui veut trop prouver ne prouve rien ; or, M. Morel veut trop prouver.

A. LEFRANC.

Quellen zur Schweizer Geschichte hrsg. von der allgem. geschichtsforsch. Gesellschaft der Schweiz. Basel. Schneider. In-8.

322. — Die ältesten Urkunden von Allerheiligen in Schaffhausen, Rheinau und Muri, hrsgb. von F. L. BAUMANN, G. MEYER VON KNONAU und P. Martin KIEM. 1883. v, 218, 98 et 206 p. 3 cartes. 10 mark 20 (III^{er} Band).

323. — **Conradl Tüerst**, de situ confœderatorum descriptio ; **Balei** descriptio Helvetiæ ; **Felleis Fabri**, descriptio Sæviæ ; Joh. **Stumpf**, Reisebericht von 1544. 1884. 372 p. 1 carte 7 mark 20 (VI^{er} Band).

324. — **Ulricl Campell** Rætiæ alpestris topographica descriptio, hrsgb. von C. J. KIND. 1884. xvi et 448 p. 8 mark 60 (VII^{er} Band).

325. — **Ulricl Campell** Historia rætica. Tomus I, hrsg. von Plac. PLATTNER. 1887. vi et 724 p. 13 mark 60 (VIII^{er} Band).

La Société générale d'histoire suisse poursuit avec succès la publication des *Quellen zur Schweizer Geschichte* ; depuis que la *Revue critique* a annoncé les tomes III et IV¹, quatre autres volumes ont paru.

Le tome III, dont la seconde partie n'a été publiée qu'après le tome V, contient des documents relatifs à trois couvents de la Suisse, celui de Allerheiligen de Schaffhouse, celui de Rheinau et celui de Muri. L'abbaye de Allerheiligen avait des archives remarquables ; elles sont maintenant dispersées ; M. Baumann a entrepris de publier toutes les chartes qu'elles contenaient, jusqu'à l'année 1150. Il a réuni 72 pièces, pour la plupart déjà connues, mais qu'il a rééditées avec soin, les faisant suivre de notes explicatives et de commentaires portant sur la diplomatique et sur l'histoire. Une trentaine de ces documents émanent des chancelleries impériale ou papale ; les autres sont des actes privés du XI^e et du XII^e siècle dont beaucoup sont originaux et qui constituent une série

1. Numéros du 3 octobre 1881 et du 8 janvier 1883.

précieuse pour l'histoire politique et administrative et pour la topographie du duché de Souabe, ainsi que pour la diplomatie de cette époque. M. Baumann a joint aux chartes de l'abbaye un terrier inédit du milieu du ^{xiii}^e siècle et un certain nombre de notes historiques, en partie inédites, relatives au couvent et rédigées à Schaffhouse ou ailleurs. M. Meyer de Knonau a publié d'une façon tout analogue le cartulaire de Rheinau; ce cartulaire date dans son ensemble du second quart du ^{xii}^e siècle; les chartes qu'il contient, publiées déjà au siècle dernier, sont comprises entre les années 841 et 1125. M. Meyer de Knonau a eu soin de copier les pièces originales, toutes les fois qu'il les a retrouvées, et de ne suivre le cartulaire que lorsqu'il avait ce texte seul sous la main, ce qui a été malheureusement le cas le plus fréquent; il a joint au cartulaire un nécrologe du monastère. Enfin, c'est M. Martin Kiem qui a publié les *Acta Murensia*, un des écrits les plus consultés et les plus discutés du moyen âge. Ils avaient été composés dans la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle, pour donner une idée nette aux religieux de Muri des origines de leur couvent, de ses droits, de ses biens et de l'apparentage de ses fondateurs. Ces fondateurs étant les Habsbourg, les généalogistes, depuis le ^{xvi}^e siècle, se sont emparés de ces documents, les ont commentés et en ont le plus souvent tordu ou forcé le sens, chacun espérant y trouver des preuves à l'appui de sa thèse. L'importance qu'ils attachaient à ces *Acta* était pleinement justifiée, puisque, de nos jours, ils sont encore la source la plus importante à consulter sur la filiation des premiers Habsbourg. M. Kiem les a fait suivre d'un nécrologe d'Hermetswil qui complète sur plusieurs points cette généalogie et il a réédité quelques chartes et lettres relatives à Muri; malheureusement les actes de ce monastère sont très rares, ses archives ayant été détruites par le feu en 1300. Ce volume est accompagné de trois cartes destinées à figurer les biens des trois couvents; chaque collection de documents est suivie d'une postface (*Nachwort*) et d'un index alphabétique.

Après ce volume documentaire, voici deux volumes contenant des descriptions de la Suisse. Le tome VI s'ouvre par l'une des plus anciennes que nous possédions: elle a été écrite dans les années 1495 à 1497, en latin d'abord, puis en allemand, par un médecin zurichois, Conrad Türost, dont la biographie n'est que très imparfaitement connue. Son *De situ Confœderatorum descriptio* est accompagné d'une carte remarquable pour le temps où elle a été dressée et dont on nous donne un fac-simile. Cette description, éditée par MM. Georges de Wyss et Hermann Wartmann, est suivie d'une autre écrite, peu après 1499, par un Milanais nommé Balci; elle fournit un curieux témoignage de l'impression que faisait sur un étranger la Confédération à une époque où elle jouissait d'un si grand renom auprès de ses voisins; nous en devons la publication à M. A. Bernoulli. Vient après le travail d'un Zurichois, Félix Schmid. Ce Schmid ou Fabri avait été deux fois en Terre-Sainte, et il nous a laissé, de ses pérégrinations, des récits qui lui assignent une

place honorable parmi les écrivains de voyages du xv^e siècle. A son retour, il écrit une *Descriptio Sueviae* de laquelle M. Hermann Escher a extrait et publié tout ce qui concernait la Suisse. L'ouvrage de Fabri ne répond pas exactement au titre; il commence, il est vrai, par un traité géographique; mais, peu à peu, l'auteur est entraîné par son sujet; l'histoire des Habsbourg prend une place toujours grande, et les luttes de cette maison avec les Confédérés finissent par devenir le centre de sa narration. Les sympathies de Fabri, et on nous explique très bien pourquoi, sont tout autrichiennes: son récit, dont la première rédaction a été terminée vers 1488 ou 1489, est trop partial, les sources auxquelles il a puisé sont trop peu sûres et trop peu originales pour qu'on puisse espérer trouver dans son travail des données historiques nouvelles; mais il est intéressant parce qu'il nous fait connaître l'état des esprits à cette époque; ses tableaux sont inexacts, la perspective en est fautive: ce sont néanmoins autant d'illustrations qui ont leur prix. Ce volume se termine par le récit du voyage en Valais que le chroniqueur Stumpf fit en 1544; ce voyage est curieux tant au point de vue géographique que par les notes historiques que le savant Zurichois accumule chemin faisant.

Le VII^e volume des *Quellen* contient une description de la Rhétie par Ulrich Campell. Elle n'est que le livre premier d'une *Historia Raetica* du même auteur dont une partie a déjà paru dans le tome VIII des *Quellen*. Il nous paraît préférable d'attendre, pour parler de cette description, que l'œuvre de Campell soit entièrement éditée; on pourra la juger alors dans son ensemble et nous y reviendrons.

La publication des *Sources pour l'histoire suisse* est maintenant assez avancée pour qu'on puisse dire quelques mots du plan suivi. Elle est restée fidèle à un programme fixé dès le début et dont voici les points essentiels: 1^o Les *Quellen zur Schweizer Geschichte* contiennent des matériaux narratifs, descriptifs ou documentaires, tels que chroniques, curiosités, lettres, chartes, régestes; 2^o chaque volume doit être homogène, c'est-à-dire ne doit contenir que des sources de même nature, des chroniques ou des chartes, et encore ces chroniques ou ces chartes contenues dans le même volume doivent-elles avoir trait à la même époque ou au même sujet; 3^o chaque chronique ou collection de textes doit être accompagnée d'une préface qui donne les renseignements nécessaires sur son origine, sa valeur, sur le texte original et la manière dont il a été reproduit; 4^o chaque volume doit contenir un index des noms de lieux et de personnes. Cette collection des *Quellen*, commencée en 1877, renferme déjà trois volumes de chroniques (tomes I, VIII, IX à paraître), un volume de chartes (tome III), trois volumes d'histoire et de documents diplomatiques du xvii^e siècle (tomes II, IV et V), deux volumes de descriptions de la Suisse ou de quelqu'une de ses parties (tomes VI et VII). Les éditions sont excellentes. Peut-être y aurait-il quelques restrictions à faire au point de vue de l'ordonnance matérielle de certains volumes. Pourquoi, par exemple, l'emploi si fréquent de la postface

(*Nachwort*)? Cet emploi, qui n'a pas même le mérite de pouvoir être constant, rompt l'uniformité de la série. De plus petits détails pourraient encore étonner; mais il vaut mieux ne pas s'y arrêter et ne pas porter un jugement entaché de mesquinerie sur une entreprise utile et bien menée.

Édouard FAVRE.

326. — **Poesie di mille autori intorno a Dante Alighieri** raccolte ed ordinate cronologicamente con note storiche, bibliografiche e biografiche da Carlo DEL BALZO. Vol. I. Rome, Forzani, 1888, in-8 de xv-669. Prix : 12 fr. (Edition de 500 ex. numér.)

Je dirais mieux ma pensée sur le travail considérable entrepris par M. Del Balzo, si l'œuvre était plus avancée et si on voyait plus complètement les services qu'elle est appelée à rendre. Le premier volume permet cependant, avec la préface qui l'introduit, de prendre une idée du but de l'auteur. Boccace, dans sa *Vie de Dante*, raconte qu'à la mort du « divin poète », à Ravenne, ses confrères de la Romagne composèrent beaucoup de vers pour son tombeau, les uns dans un sentiment d'admiration, les autres pour faire leur cour à Guido da Polenta, seigneur de Ravenne, qui avait résolu de lui élever un monument. L'épithèque ne fut point gravée, et tous ces vers, sauf ceux de Giovanni del Virgilio, furent perdus. La série devait en être considérable; mais ne les regrettons pas trop : M. Del B. tresse, en l'honneur du poète, une couronne de fleurs plus riche et de couleurs moins monotones. Tous les poètes qui ont parlé de Dante sont appelés à y contribuer, et comme l'auteur veut faire une collection complète, il descendra jusqu'à nos jours et donnera toutes les œuvres, sans se préoccuper du choix qu'y pourra faire la postérité au point de vue du mérite littéraire. Dans un pareil ouvrage, où l'ordre chronologique doit être suivi, les premiers volumes seuls ont un réel intérêt pour l'érudition. C'est ainsi qu'on trouvera avec plaisir, dans celui qui nous occupe, une série de pièces qui ont une importance considérable pour la biographie de Dante ou pour l'histoire de son œuvre. Plusieurs sont très connues, mais la plupart sont dispersées en des ouvrages différents et d'un accès parfois difficile. La collection s'ouvre naturellement par les sonnets adressés à Dante par Guido Cavalcanti, Cino da Pistoia, Dante da Maiano, en réponse au premier sonnet de la *Vita nuova*; suivent les autres correspondances poétiques de Dante, les vers composés contre lui de son vivant, les sonnets, canzones, vers latins inspirés par sa mort, les parties de l'*Acerba* de Cecco d'Ascoli dirigées contre Dante, le célèbre *Capitolo* de Bosone da Gubbio, celui de Jacopo Alighieri, l'explication poétique de l'*Inferno* par Fra Guido de Pise, etc. Un des plus curieux morceaux est le texte hébreu, transcrit en caractères latins, d'un grand ouvrage en prose rimée d'un illustre écrivain juif, né à Rome en 1265, Immanuel ben Salomo

(*Manoel Giudeo*); l'auteur a connu Dante personnellement et son poème sur l'enfer et le paradis, qui a été composé au plus tard en 1332, se trouve être, par ordre de date, la première imitation de la *Divine Comédie*. J'aurais, pour ma part, dispensé M. Del B. de l'édition intégrale des traductions anglaises, allemandes, hongroises de certains des morceaux publiés; ces traductions sont en vers, et, à ce titre, rentraient dans son cadre; mais je ne puis m'empêcher de trouver qu'elles tiennent beaucoup de place. Un titre courant varié eût mis de la clarté dans la lecture. Les textes sont d'ailleurs publiés avec beaucoup de soin, et lorsqu'il y a lieu, sous forme critique. L'éditeur s'est fait aider, toutes les fois que sa compétence spéciale a été dépassée. Les notes historiques, biographiques, bibliographiques, sont extrêmement abondantes; plusieurs sont de véritables dissertations d'une grande utilité et d'une information très étendue ¹.

— Le second volume des *Poesie di mille autori* paraît au moment où me parviennent les épreuves de ce compte-rendu ². L'encombrement des traductions inutiles y est moindre. On y trouve encore quelques hors-d'œuvre; n'y a-t-il pas, par exemple, dix pages perdues, à donner, à propos du sonnet où Pétrarque nomme Dante, le résumé chronologique de la vie de Pétrarque par Ferrazi? Tous les lecteurs de M. Del Balzo possèdent le *Manuale dantesco*, et la seule excuse de la réimpression de ce long morceau eût été de le compléter et d'en corriger les erreurs. D'ailleurs, le volume n'est pas moins riche que le précédent. On y trouve d'abord la traduction en tierces-rimes du poème hébreu cité plus haut, traduction due à S. Seppilli; puis viennent tous les témoignages poétiques se rapportant à Dante, qui vont de l'année 1335 à l'année 1390, mentions latines et italiennes dans Boccace, Pétrarque, Antonio da Ferrara, Franco Sacchetti, Antonio Pucci, Benvenuto da Imola, Chaucer et beaucoup d'autres auteurs moins connus. Une grande partie du volume, faisant exactement 200 pages, est occupée par l'important poème anonyme de la *Léandréide*, dont on trouvera ici pour la première fois le texte intégral, publié d'après un manuscrit de Venise. Les notices sont de valeur inégale; celle de Benvenuto da Imola est très complète, très au courant des travaux récents; il n'en est pas de même de celle de Boccace ni des pages sur le Dante *Vat.* 3199. Malgré ces réserves et celles qui précèdent, le travail de M. Del Balzo n'en reste pas moins une œuvre importante et d'un très grand intérêt bibliographique et littéraire. Plus tard, de bons index, largement conçus et destinés à orienter le lecteur dans la masse des renseignements réunis, ajouteront beaucoup à la valeur de l'ouvrage.

P. DE NOLHAC.

1. Je regrette que M. Del B. ait cru devoir louer un admirable sonnet de Dante, qu'il dit à juste titre « le plus beau sonnet d'amour du Parnasse italien, » au moyen d'un mot méprisant pour Pétrarque.

2. Il porte la date de 1890 et compte 568 pages. Le vol. III, assure l'éditeur, paraîtra avant la fin de l'année.

327. — **Correspondance des Deys d'Alger avec la Cour de France** (1579-1838), par Eugène PLANTET. (Paris, Alcan, 2 vol, grand in-8 de LXXIV-560 et 619 p.)

Les relations officielles de la France avec Alger datent du 11 février 1534, jour où François I^{er} délivra des lettres de créance au sieur de La Forest, pour le représenter auprès de Kheïr-ed-Din ¹. A cette ambassade, succéda celle de Jean de Monluc ², puis la mission politique et militaire de Saint Blancard et de Marillac ³, et, plus tard, celles de d'Aramon, du chevalier d'Albisse, de San Pietro d'Ornano et de M. de Ménillon ⁴. Mais les lettres royales qui ont pu être adressées dans ces occasions aux Pachas et aux Sandjiacs d'Alger n'ont pas été retrouvées, non plus que les réponses auxdites lettres ⁵. Il en est tout autrement de la correspondance entretenue entre les chefs de l'Odjeac et la France, à partir des dernières années du xvi^e siècle; ces relations, nouées à l'origine avec les gouverneurs de Marseille, se poursuivent directement avec la Cour de France à partir de la mission de Sanson Napollon, et sont continuées jusqu'en 1830. Les pièces originales, ou, à leur défaut, les minutes, ont été conservées ⁶ aux Archives de la Chambre de Commerce de Marseille, à celles de la Marine, des Colonies et du Ministère des affaires étrangères.

C'est dans ces riches dépôts que M. Plantet a réuni les matériaux du bel ouvrage qu'il vient de publier; les lettres sont accompagnées de nombreuses annotations et d'éclaircissements qui en font apprécier la valeur historique, et montrent combien l'auteur s'est pénétré de son sujet.

L'introduction est longue, et on ne le regrette pas; elle forme, à elle seule, un excellent abrégé de l'histoire de la Régence, présenté sous une forme très élégante et très claire. Nous y signalerons, cependant, quelques petites inexactitudes; il n'est pas juste de dire (p. xxvi), que notre pavillon fut *le plus insulté de tous* par les Barbaresques; il le fut, au contraire, moins qu'aucun autre ⁷. Le fort l'Empereur n'a pas été cons-

1. *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, 255 et suiv.

2. *Id.*, *ibid.*, 327 et suiv.

3. *Id.*, *ibid.*, 340, 371 et suiv.

4. *Id.* t. II, 156, 204, 201, 714. — T. III, 552 et suiv.

5. Il semble cependant presque certain que ces lettres ont existé, entre autres celles par lesquelles Charles IX faisait savoir au Pacha d'Alger que l'Espagne se disposait à l'attaquer (L. c. t. III, 388, 854 et suiv.)

6. A ce sujet, il est bon de dire qu'il a dû y avoir autrefois des pertes importantes dans les Archives de la Chambre de Marseille, qui n'avaient été ni classées ni inventoriées jusqu'au moment où M. O. Teissier se chargea de ce travail et l'accomplit très heureusement. Pour donner une idée des lacunes qui existent, il suffira de dire que la correspondance consulaire d'Alger manque de 1633 à 1654.

7. Les captifs français, au moment où les déprédations furent le plus multipliées contre nous, ne formaient que le vingtième du total des esclaves (1200 environ sur 25000).

truit par Charles V (p. xxvi) ¹; M. Barreau était laïque, et n'a aucun droit à être qualifié de *Père* ²; les Reïs n'étaient nommés à un grade par personne (p. xix), sauf dans les derniers temps de l'Odjeac; tous ceux qui pouvaient armer en course un bâtiment quelconque étaient des Reïs; le partage des prises (p. xx) a infiniment varié; enfin, la distinction établie entre les Deys et les Pachas-Deys (p. xxiii) n'a pas de raison d'être ³. Cela dit, il ne nous resté plus qu'à faire des éloges mérités ⁴; cette œuvre, pour emprunter les expressions de l'auteur lui-même, *fera connaître un grand nombre de faits ignorés jusqu'à ce jour, d'incidents restés dans l'ombre, de détails rapportés d'une façon inexacte où tout au moins incomplète*. Nous terminerons en disant que l'édition est très soignée, tant pour le choix du papier que pour l'exécution typographique, et que chaque volume est orné d'une belle héliogravure représentant, l'une, la vue cavalière d'Alger au xviii^e siècle, l'autre, le palais de la Jénina. M. Plantet prépare la publication de la correspondance des Beys de Tunis, des Beys de Tripoli et de l'Empereur du Maroc avec la Cour de France, ainsi que l'histoire des anciennes concessions de la France en Barbarie; tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Afrique du Nord attendront l'apparition de ces nouvelles œuvres avec une impatience justifiée par le mérite de celle dont nous venons de parler.

H. D. DE GRAMMONT.

328. — *Goethe-Jahrbuch*. hrsg. von L. GEIGER. XI Band. Frankfurt am Main, Litter. Anstalt (Rütten et Loening), 1890. In-8, x et 276 p. 10 mark.

L'*Annuaire de Goethe* pour 1890 s'ouvre par trois superbes portraits de Goethe, de Christiane Vulpius et d'Auguste de Goethe. Ce sont les

1. Charles V campa sur l'emplacement du fort l'Empereur, le 24 octobre 1541, au soir; la tempête commença à neuf heures; on se battit toute la journée du lendemain 25, et la retraite fut décidée le 26 au matin; le temps matériel de la construction d'un fort fait donc défaut. De plus, Haëdo dit formellement que cet ouvrage fut édifié par Hassan-Pacha, en 1545. (V. Villegaignon, le *Journal de Vandenesse*, et la *Topografia* de Haëdo).

2. *Mémoires de la Congrégation de la Mission*, t. II, p. 186.

3. C'est M. Watbled qui, le premier, a fait cette distinction peu fondée. (*Revue africaine*, t. XVII, p. 438). En fait, ce qui se passa en 1711 (et non en 1710) n'avait rien de nouveau, et Ali Chaouch, en refusant de recevoir le Pacha Charkan Ibrahim, ne fit que suivre l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, qui, comme lui, avaient vu leur rébellion récompensée par le caftan d'investiture; on peut citer Hadj Hus sein, en 1686, et Chaban, en 1691. Il n'y eut donc, en réalité, ni innovation, ni révolution.

4. Nous signalerons quelques petites corrections à effectuer dans une nouvelle édition; Gramaye était à Alger en 1619 et non en 1568 (p. xx); — le chef de l'expédition de 1601 était Jean-André Doria (p. LXVI); — l'édition du *Massacre des Turcs* est de 1620 et non de 1640 (p. 7); on doit lire *Piou*, et non *Pion* (p. 52); *id.*, le F. Dubourdieu, et non le P. Dubourdieu (60). — La Croisière de Motheux était *Officier de marine* et non *Religieux* (Table). — A la liste des Pachas, au lieu de *El. Hadj*, lire *El Hadj' Becher ben Ateladja*.

portraits en miniature que fit en 1811, à Weimar, le capitaine Raabe.

La première partie (*Neue Mittheilungen*), contient : 1^o le ghazel de Goethe sur l'Eilfer sous sa forme première, avec un instructif commentaire de M. K. Burdach ; 2^o une pièce de trois strophes attribuée à Goethe, mais que M. Suphan restitue à Siegmund de Seckendorf ; 3^o un épilogue en vers de la *Vasthi* de Gotter, et qui serait peut-être l'œuvre de Goethe ; 4^o la correspondance de Goethe et du prélat de Diez, 1815-1816 ; 5^o des lettres bien intéressantes de Reinhard au chancelier Müller, avec une annotation de M. L. Geiger, et, en appendice, des extraits de lettres de Reinhard à Wessenberg¹ ; 6^o l'itinéraire de Goethe dans son voyage de 1790 en Silésie (reconstitué par M. Zarncke) ; 7^o quarante-neuf lettres de Goethe à divers personnages, deux lettres curieuses de Lavater au poète (1775 et 1781), une lettre de Schiller (11 août 1802), une lettre des parents de Goethe à Crespel (18 janvier 1777), une lettre de *Frau Rath* à M^{me} Stock (9 mai 1808).

La deuxième partie (*Abhandlungen*), renferme quatre études. M. Suphan raconte, d'après un récit manuscrit du comte Maurice de Brühl, une journée de Goethe à Carlsbad en 1785. M. de Loeper recherche l'origine de quelques-uns des *Sprüche in Prosa*, d'après les manuscrits du poète que possédait Varnhagen. M. Büsgen apprécie les études botaniques de Goethe. M. H. Dechent fait mieux connaître les *Seelsorger* de la famille Goethe, Fresenius et Schmidt.

On trouvera dans la troisième partie, comme toujours, des mélanges intéressants (entre autres sur la langue de la Bible, les proverbes, les jeux de mots dans Goethe, le théâtre de Leipzig à l'époque où le poète suivait dans cette ville les cours de l'Université), une chronique bien informée, une bibliographie à la fois précise et complète, ainsi que le cinquième rapport annuel de la *Goethe-Gesellschaft*.

A. C.

329. — **La Simplification de l'orthographe**, par Louis HAVET, professeur au Collège de France. Paris, Hachette. Un vol. in-12, 60 p. Prix : 1 fr.

« Nos chinoiseries d'orthographe coûtent au pays bien plus qu'il ne s'en doute : perte de temps et perte de travail, moindre culture d'un bon nombre de Français, moindre expansion de la langue française. » La chose est très grave, si elle est vraie ; mais n'y a-t-il point là un peu d'exagération ? Pourtant, je le veux bien : abrégeons, simplifions, régularisons l'orthographe ; supprimons dans les mots venus du grec les *th* = *θ*, les *ch* = *χ*, les *ph* = *φ*, les *hy* = *ψ*, et écrivons *autoktone*, *Korografie*, *idrofobie*, *idrocéfale*, etc. Ceux qui savent le grec le reconnaîtront quand même sous ce nouvel affublement, mais ceux qui l'ignorent en seront-ils plus

1. P. 42, le baron *Sezza* doit être le baron Serra (cp. Jonas, *C.G. Kærner*, p. 258) ; — p. 54, lire dans la citation de Mignet « ouvrait » et non *aurait* ; — p. 61, lire « de » (Broglie) et non *le* ; — p. 261, *Firmery* et non *Firmej*.

avancés? Ces mots, de quelque façon qu'on les orthographie, seront toujours pour le populaire un assemblage de lettres mystérieux, et il est absolument illusoire de penser que cette prétendue simplification lui sera de quelque utilité. Il y a des réformes qui me paraissent plus rationnelles, plus nécessaires. Ainsi je ne serais pas opposé à ce que l'on supprimât dans beaucoup de mots *très usuels* les lettres inutiles qui sont venues, je ne sais comment les surcharger, et attirer leur physionomie; il y aurait avantage à orthographier *abé, aquiter, atendre, ateler, atirer*, etc. Mais, comme le disait A. Darmesteter, c'est d'une main légère et discrète qu'il faut toucher à la langue écrite, surtout quand cette langue a, comme la nôtre, produit dans sa maturité, une suite ininterrompue de chefs-d'œuvre. C'est pourquoi les réformateurs sages et modérés, tels que M. Havet, me permettront de proposer à leur méditation ces quelques lignes de Vinet, qui, pour mon compte, m'ont fait beaucoup réfléchir : « La langue est sacrée comme la Société. Elle n'est pas immuable, elle ne peut pas l'être; mais elle ne souffre aucun changement arbitraire et capricieux, aucune violence gratuite, aucune modification individuelle. Dans les changements qu'elle accepte, elle subit sa propre loi, et n'obéit qu'à ses besoins. » Voilà qui me paraît fort bien dit : aussi je trouverai les réformes proposées par M. Havet excellentes le jour où le commun usage qui est le « *jus et norma loquendi* » leur donnera son consentement.

A. DELBOULLE.

330. — **De l'étude des Patois du Haut-Dauphiné**, par l'abbé A. DEVAUX, chanoine honoraire, professeur aux Facultés catholiques de Lyon, membre associé de l'Académie delphinale. Grenoble, F. Allier, 1889; in-8, 62 pages.

Cet opuscule est une lecture faite à l'Académie delphinale le 29 mars 1889 : après avoir retracé d'une façon détaillée l'histoire des études relatives à la philologie patoise du Dauphiné depuis le *xvii^e* siècle jusqu'à nos jours, M. l'abbé Devaux raconte comment il a été amené à s'occuper à son tour de ces questions. Il a limité ses investigations linguistiques à une contrée bien déterminée, celle du Haut-Dauphiné, connue généralement sous le nom de « Terres-Froides », et qui comprend une notable partie de l'arrondissement de la Tour-du-Pin. Il nous promet à brève échéance une étude complète sur la phonétique comparée des patois de cette région, et aussi, semble-t-il, un glossaire qui ne contiendra pas moins de 50 ou 60,000 formes. Ce sera là une contribution considérable à la connaissance des parlers « franco-provençaux », et il faut savoir gré à M. D. de l'avoir entreprise en recueillant les faits sur place, en se mettant au courant des méthodes actuelles et de la notation phonétique usitée dans la *Revue des patois gallo-romans*. Toutefois, si l'auteur veut publier son œuvre dans de bonnes conditions, s'il veut, comme il semble en avoir l'intention, aborder des questions

déliçates d'étymologie, trier l'élément indigène de l'élément emprunté, remonter en un mot jusqu'aux transformations du latin vulgaire dans le Dauphiné, ce ne serait plus assez que d'avoir à sa disposition une notation phonétique perfectionnée : il faut encore qu'il possède d'une façon très sûre son « commencement », c'est-à-dire les principes de la philologie romane. Espérons qu'il en est ainsi. — Dans les exemples que, vers la fin du présent opusculc, M. D. cite un peu au hasard, glanant, comme il le dit lui-même, à travers ses notes, on pourrait relever certains détails et quelques expressions qui ne sont point d'une justesse parfaite. Ainsi, pourquoi dire (p. 40) que le fr. *aimer* reproduit le lat. *amare*, puisque cette forme est analogique? Le dauphinois *favôla* (p. 47) serait « un produit provençal » ! M. D. sait bien que le mot provençal est *faula*, seule forme vulgaire possible; il y a bien des chances pour que le mot en question ait été emprunté à l'italien *favola*, qui est littéraire, tout comme notre fr. *fable*. La forme *larima* (= lacryma) laisse aussi des doutes. Enfin (même p.) on trouve encore *ténye* (tingere), *zûnye* (iungere), et autres analogues cités comme « des infinitifs provençaux avec chute de l'r final et recul de l'accent » : provençaux, soit; mais où est ici le recul de l'accent? Il ne faut jamais se hâter non plus de croire qu'on vient de faire une découverte, quelque minime qu'elle soit. « On sait, dit l'auteur (p. 50), que *écrouelle* vient du latin vulgaire *scrofella* pour *scrofula*; mais sait-on que *scrofa* avait le même sens dans le latin vulgaire? Littré l'ignore, et je ne l'ai vu signalé nulle part. » M. D. n'aurait pas écrit ces lignes, s'il avait ouvert *sub verbo* le lexique de Georges ¹. — Ces légères critiques n'empêchent pas d'ailleurs que M. l'abbé Devaux ne fasse une œuvre utile et très méritoire en se livrant à l'étude des patois du Haut-Dauphiné : le livre annoncé dans cette lecture académique ne peut qu'être attendu avec impatience.

E. BOURCIEZ.

331. — Karl KÖSTLIN. *Prolegomena zur Ästhetik*. Tübingen, Fues, 1889, 103 p. in-4.

332. — Hugo MÜNSTERBERG. *Beiträge zur experimentellen Psychologie*. I. Fribourg en Br. Mohr. 1889, 188 p. in-8.

I. L'étude de M. Köstlin a un défaut capital, c'est d'être ennuyeuse. Ce n'est pas qu'elle soit vide, mais elle n'est remplie que de choses traditionnelles et connues. Ce n'est pas qu'elle soit démesurément longue, mais les développements se traînent, et ne marchent pas. Décidément l'intellectualisme de la queue hégélienne n'est plus de notre temps, et perd sa peine à se rajeunir.

II. M. H. Münsterberg a de belles qualités, une ardente confiance en lui-même, une science solide, un esprit net et décidé, une aisance remar-

¹. On peut encore trouver des exemples plus nombreux de *scrofa* (= *scrofula*) dans H. Roensch, *Semasiologische Beiträge*, p. 64, et dans Nettleship, *Contributions to latin Lexicography*, p. 584.

quable dans la composition, et une production extraordinairement rapide. Il n'est pas douteux qu'il n'ait devant lui un bel avenir scientifique, s'il sait éviter quelques écueils : la trop grande hâte dans la production qui a failli déjà jouer un méchant tour à sa jeune réputation, la prolixité diffuse à laquelle il paraît être porté, et une tendance un peu juvénile à opposer fortement sa personnalité à celle de Wundt, qui fut et reste son maître.

Il nous envoie la première livraison d'une série d'études de psychologie expérimentale, où seront données, sous sa signature unique, les expériences faites à Fribourg par lui-même ou sous sa direction. Il paraîtra environ trois fascicules par an. Celui-ci contient l'esquisse générale d'un programme de psychologie physiologique, et une première étude expérimentale sur l'association des représentations. — La science a évidemment tout à gagner et rien à perdre à cette concurrence toute scientifique faite aux *Philosophische Studien* de M. Wundt.

Lucien HERR.

333. — H. GANIER et J. FRÉLICH, *Voyage aux châteaux historiques de la chaîne des Vosges*. Paris, Berger-Levrault, 1889. In-8, VIII et 508 p.

L'ouvrage comprendra trois volumes ; les Vosges septentrionales, les Vosges centrales, les Vosges méridionales. C'est peut-être trop, par le temps qui court, et un seul volume aurait suffi, mais l'éditeur l'a voulu ainsi et nous n'avons qu'à juger le présent tome qui comprend cinq chapitres : de la Queich à la Lauter ; de la Lauter aux vallées du Sauerbach et du Steinbach ; groupe de Niederbronn ; de la Zinsel savernoise à la Mossig ; de la Mossig à la Magel et au Donon. Ce n'est pas une œuvre historique ni un livre d'érudition ; c'est, comme disent les auteurs, une œuvre *vue* ; ils « font plus de pittoresque que d'archéologie » et ne se préoccupent que du récit, de l'anecdote. Il serait aisé de relever de ci de là quelques erreurs, des longueurs, des répétitions ; mais à quoi bon ? Laissons, pour citer encore les deux auteurs, la description et la légende occuper la place principale dans ce *Voyage historique* ; louons la plupart des dessins, des vignettes ; et souhaitons que cette « promenade à coups de crayon d'un bout à l'autre de nos belles montagnes » trouve de nombreux lecteurs.

C.

LETTRE DE M. CLÉDAT.

Permettez-moi de répondre quelques mots à l'article de M. Paul Lejay sur la reproduction photolithographique du *Catulle* de Saint-Germain-des-Prés.

Entre la page donnée par M. Chatelain dans sa *Paléographie des classiques latins* et la page correspondante de notre reproduction, il y a toute la différence qui sépare l'héliogravure de la photolithographie. Sans doute le premier procédé est bien supérieur, mais il est infiniment plus coûteux.

La question est de savoir si le procédé économique permet d'avoir une reproduction du manuscrit de nature à rendre des services. Il me semble que la réponse n'est pas douteuse. Dans quelques cas il sera utile de se référer au manuscrit lui-même ; mais dans beaucoup d'autres la reproduction suffira, et elle permettra toujours pour le moins de faire commodément une étude préalable du texte.

Est-ce à dire que MM. Lumière et moi nous soyons satisfaits de l'exécution de ce volume ? Pas le moins du monde ; mais grâce à une modification du procédé, qui réduit au strict minimum le rôle de l'imprimeur, MM. Lumière comptent arriver dans les volumes suivants à un résultat bien meilleur.

L. CLÉDAT.

Comme on le voit, M. Clédat est du même avis que moi sur l'imperfection du *Ca-tulle* et sur la nature des services qu'il rendra. M. Em. Thomas a porté un jugement aussi sévère dans une note de son édition (*Avertissement*, p. viii, note 1). Je n'ai rien à ajouter à mon article. Il faudrait savoir si par le procédé photolithographique, mieux surveillé dans son exécution, on peut obtenir des résultats satisfaisants. Les prochains volumes de la collection nous donneront la réponse à cette question.

Paul LEJAY.

CHRONIQUE

FRANCE. — La « Revue de philologie française » de M. CLÉDAT adopte les *modifications orthographiques* suivantes (voir la brochure de huit pages in-8°, qu'elle publie, au prix de dix centimes, à la librairie Bouillon) : 1° remplacer partout par une *s* l'*x* final muet ou prononcé comme *s* (*caillous, jalous, hébreus*) ; 2° écrire par un *z* les adjectifs et substantifs numéraux en *zième, zaine* ; 3° à l'ind. prés. des verbes en *re, oir, ir*, terminer uniformément par une *s* pure et simple les 1^{re} et 2^e personnes, et par un *t* la 3^e personne du singulier (*je prens, il prent*) ; 4° ne jamais redoubler l'*l* ni le *t* dans les verbes en *eler* et en *eter* (*j'appèle*) ; 5° ne jamais faire l'accord du participe passé quand le complément direct est le pronom *en*, quand le participe est suivi d'un infinitif sans préposition (*je les ai vu venir*), pour le participe *Je coûter* et de *valoir*.

— L'*Annuaire de la jeunesse*, que M. H. VUIBERT publie à la librairie Nony au prix modique de trois francs (in-12°, 900 p.), renferme dans ses trois parties *Instruction, Écoles spéciales, Carrières et professions* un tableau rapide et complet de notre outillage scolaire et un grand nombre de renseignements de tout genre sur nos grandes écoles, les moyens de s'y préparer et leurs débouchés.

— La librairie Sidot (Nancy, rue Raugraff, 5), publie *Les jetons de l'Hôtel de Ville de Nancy aux xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles*, descriptions de ces jetons et de quelques autres qui intéressent la même ville, par M. LÉOPOLD QUINTARD. L'ouvrage, gr. in-4° raisin, orné d'un frontispice et de cinq planches en phototypie, se vend 12 francs.

ALLEMAGNE. — La collection des *Deutsche Literaturdenkmale* du xviii^e et du xix^e siècle que M. SEUFFERT publie, avec la collaboration d'autres érudits (Sauer, Muncker, Baechtold, Schmidt, Martin, Minor, Geiger, d'Urlichs, etc.), est désormais éditée, non plus par la librairie Henninger de Heilbronn, mais par la librairie Göschen, de Stuttgart. Elle compte à l'heure actuelle 32 volumes et se grossira bientôt d'un volume nouveau : les poésies complètes d'Uz.

— La librairie Teubner, de Leipzig, annonce les publications suivantes : KALB, *Roms Juristen nach ihrer Sprache dargestellt* ; SUMMAUS, éd. des *Volumina rheto-*

rica de Philodème; J.-W. BECK, *Synonyma Ciceronis, adjectae sunt Differentiae sermonum*; PROKSCH, *Anleitung zur Vorbereitung auf Cæsars Gallischen Krieg*, III; Rud. HILDEBRANDT, *Gesammelte Aufsätze und Vorträge zur deutschen Philologie und zum deutschen Unterrichte*; W. VIETOR et Fr. DÖRR, *Uebungsbuch zum englischen Lesebuch (Unterstufe)*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 juillet 1890.

M. d'Arbois de Jubainville annonce que la commission du prix La Fons-Mélicocq a décidé de ne pas décerner le prix et d'en distribuer le montant (1,800 fr.) ainsi : 1,200 fr. à M. Abel Leffranc, pour son *Histoire de la ville de Noyon et de ses institutions jusqu'à la fin du xiii^e siècle*, et 600 fr. à M. Alcuis Ledieu, pour l'ensemble de ses publications relatives à la Picardie.

M. Alexandre Bertrand entretient l'Académie des fouilles que dirige, pour le ministère de l'instruction publique, M. J. de Morgan, dans le Linkoran (nord de la Perse, littoral de la Caspienne).

Ces fouilles ont donné les plus heureux résultats. M. de Morgan a constaté, dans la contrée explorée par lui, l'existence d'un grand nombre de sépultures en forme de dolmen. Mais ces dolmens, au lieu de renfermer, comme ceux des pays scandinaves, un mobilier funéraire de pierres polies, appartiennent, les plus anciens à l'âge du bronze pur, les plus récents à l'âge du fer. M. de Morgan croit pouvoir affirmer que le pays était inoccupé quand les constructeurs de ces monuments (qu'il croit être des Aryens) sont venus s'y établir. L'âge de la pierre aurait été inconnu dans le Linkoran.

Plus de treize cents objets ont été recueillis au cours de ces fouilles. Plusieurs caisses, destinées au ministère, sont déjà en route. La vue des objets qu'elles renferment permettra de se faire une idée plus exacte de l'industrie de ces populations primitives des montagnes septentrionales de la Perse.

M. Saglio, reprenant la question de l'existence du chat domestique chez les anciens, débattue dans une précédente séance, met sous les yeux de ses confrères les reproductions de divers monuments où il reconnaît l'image de cet animal, savoir :

1^o Des peintures de tombeaux étrusques, où l'on voit des chats dans l'intérieur des habitations, notamment un chat qui, pendant un repas, joue, sous les lits où sont couchés les convives, avec un poulet et une perdrix privée;

2^o Deux hydries du Musée britannique, du v^e siècle avant notre ère, dont les peintures représentent des chats familiers dans l'intérieur d'une école de musique : l'un est tenu en laisse, un autre est debout sur un escabeau et un jeune homme lui offre un gâteau;

3^o Un couvercle peint, du Musée de Berlin, qui représente des souris chassées à la fois par des hommes armés de bâton et par des chats : ceux-ci, rencontrant des jattes, se précipitent pour y boire;

4^o Un bas-relief du Musée du Capitole (celui-ci moins ancien que les monuments précédents), où est figuré un chat dressé à danser au son de la lyre.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les travaux de l'Académie.

M. Ravaisson, continuant la lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo, donne des détails sur la façon dont se pratiquaient autrefois dans nos musées les restaurations qui ont défiguré tant de monuments précieux et dont il a enfin fait cesser l'usage au Louvre. En ce qui concerne la Vénus, on n'osa pas la restaurer entièrement, à cause des divergences d'opinion qui s'étaient produites sur la façon d'entendre cette restauration : mais, par des travaux en apparence peu considérables, on la prépara en vue d'un système préconçu de restitution et on en altera l'aspect assez gravement pour retarder de longtemps la véritable interprétation du monument.

Ouvrages présentés : — par M. Siméon Luce : 1^o LABOURASSE (H.), *Vouthon-Haut et ses seigneurs*; 2^o VIXONT (Eugène), *Histoire du collège de Rabodanges*; — par M. Delisle : 1^o THIERRY-POUX (Olgar), *Premiers Monuments de l'imprimerie en France au xv^e siècle*; 2^o TOURNEUX (Maurice), *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, tome I; 3^o COLIN (Germain), *Poésies*, publiées par Joseph DENAIS; — par M. Ravaisson : *Les Manuscrits de Léonard de Vinci*, publiés par Ch. RAVAISSON-MOLLIEN, 5^e fascicule; — par M. Georges Perrot : DIEHL (Ch.), *Excursions archéologiques en Grèce*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30

— 28 juillet —

1890

Sommaire : 334. CURTI, La création de la langue. — 335. SMYTH, Le vocalisme du dialecte ionien. — 336. PAULSON, Un nouveau manuscrit de Chrysostome. — 337. BENNDORF, Album archéologique. — 338. GUDMUNDSON, L'habitation en Islande. — 339. U. CHEVALIER, Répertoire hymnologique. — 340. CLÉDAT, Grammaire élémentaire. — 341. Du Pac de Bellegarde, L'église catholique de Hollande. — 342. BRUNEL, La Nouvelle Héloïse et M^{me} d'Houdetot. — 343. GRAND-CARTERET, J. J. Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui. — 344. SURCOUF, Robert Surcouf. — 345. Salamon, Mémoires, p. p. BRIDIER. — 346. WELSCHINGER, Le roman de Dumouriez. — 347. BERENZI, L'école bresciane de lutherie. — 348. MOSSMANN, Cartulaire de Mulhouse, V. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

334. — **Die Sprachschöpfung.** Versuch einer Embryologie der menschlichen Sprache, von Theodor CURTI. Würzburg, A. Stuber, 1890. In-8, 74 pp. Prix : 1 mk. 50.

On remarquera, dans le nouvel ouvrage de M. Curti, maints aperçus ingénieux, notamment sur le langage des animaux, maints rapprochements intéressants, sinon convaincants, et une classification fort méthodique de ce qu'il nomme les « *Urwörter* », premiers embryons du langage humain. Mais, puisque le malentendu persiste entre ceux qui proscrivent le problème de l'origine du langage et ceux qui s'obstinent à en chercher la solution dans les mots et les soi-disant « racines » des langues historiquement connues, puisque, malgré tout ce qu'on a dit et écrit, l'on n'entrevoit pas encore la formule de synthèse supérieure qui conciliera les positivistes et les idéologues de la linguistique, il faut se borner à signaler le livre à l'attention de ceux-ci, en prévenant les autres qu'il ne paraît pas de nature à les convertir.

V. H.

335. — **The Vowel System of the Ionic Dialect**, by Herbert Weir SMYTH, Ph. D. Extracted from the Transactions of the American Philological Association. (Strasbourg, Trübner, 1890). In-8, 138 pp.

Tous les linguistes, et particulièrement tous les hellénistes qui s'intéressent au progrès des études dialectologiques, connaissent le nom de M. H. W. Smyth, et il est désormais superflu de faire l'éloge de sa méthode et de la valeur scientifique de ses travaux. Ce qu'il entreprend aujourd'hui, c'est l'analyse statistique et raisonnée du vocalisme ionien, œuvre plus ardue qu'il ne semble de prime abord. Ainsi qu'il le fait remarquer au début, le dialecte ionien est encore bien peu connu, eu égard à son importance historique et littéraire et aux monuments qu'il a laissés.

sés : longtemps on a vécu sur l'idée que, quand on changeait les α en η et qu'on résolvait toutes les contractions, on faisait de l'ionien, à peu près comme on pourrait faire du picard en remplaçant partout *ch* français par *k* et *c* sifflant français par *ch*. L'état déplorable dans lequel nous sont parvenus les divers manuscrits d'Hérodote, successivement corrigés par des scribes qui les adaptaient à leur langue ou les « hyperionisaient » à leur plaisir, n'était pas de nature à rectifier cette vue sommaire, et même la découverte de nombreuses inscriptions n'apportait qu'un faible adjuvant à la reconstitution définitive du texte ; car, à supposer que la langue d'Hérodote ne fût contaminée (*κεκραμμένη*), que dans son lexique, et eût gardé pur le phonétisme ionien, il n'en résultait point nécessairement qu'il eût écrit dans la langue usitée de son temps ; il demeurerait au contraire infiniment probable qu'il avait dû se servir de quelque dialecte littéraire ou de convention, où dès lors le départ du réel et du convenu reste encore à faire. On n'y arrivera que par la collation constante et scrupuleuse des sources manuscrites et des sources épigraphiques, méthode dont M. W. S. nous donne à la fois l'application et le modèle.

Son étude comprend une période d'environ dix siècles, soit du ^{viii}e avant notre ère au ⁱe après, espace de temps largement suffisant pour l'évolution d'un langage, s'il était possible de saisir des traces d'évolution dans l'ionien ; mais, sauf dans les positions d'où il a été débûsqué de bonne heure par la *κοινή* attique, l'ionien semble plutôt avoir duré que vécu. En tout cas, d'un bout à l'autre de sa vie et de son domaine, les traits essentiels de son vocalisme subsistent sans altération, et c'est le vocalisme seul que M. W. S. a eu en vue dans sa monographie. Son plan très simple consiste à examiner successivement chacune des voyelles — brèves, longues et diphtongues — du dialecte ionien, en la rapportant à chacune des voyelles panhelléniques dont elle peut être le substitut. L'ouvrage se termine par le relevé, également très détaillé, des rencontres de voyelles et des contractions ioniennes. L'absence d'un index alphabétique ne serait un défaut que si cette lacune ne devait pas être comblée dans l'avenir au cours des travaux ultérieurs de l'auteur sur le même dialecte.

Il va sans dire que M. W. S. n'a pas la prétention de résoudre toutes les questions qu'il soulève. Quelques-unes sont désespérées. Ainsi *καλός*, avec son α long ionien, demeure une énigme après comme avant ses relevés (p. 42) : il est aussi difficile de renoncer à une forme imaginaire **κηλός* ou **καλλός*, que de croire à l'emprunt ou à la contamination pour un mot aussi usuel. Sur le type ionien *ἀληθεῖη* opposé au type attique *ἀλήθεια* (α bref, p. 50 et 62), on voudrait des explications plus précises. C'est l'ionien qui paraît ici dans le vrai : les féminins des adjectifs consonnantiques se formaient au moyen du suffixe *-î* (cf. lat. *suâvis* = sk. *svādvyî*), qui en grec donnait *-γα* (α bref) ; au contraire, les noms féminins tirés des mêmes adjectifs avaient le suffixe *-ia* (cf. lat. *prudent-ia*,

glôria = sk. *çravas-yâ*, etc.), et le grec même a conservé trace de cette différence dans le contraste de *φέρουσα* participe féminin et *φερουσία* (*α* long) substantif dérivé; lorsqu'on cessa d'employer en grec le féminin des adjectifs du type *ἀληθής*, les deux formations, très voisines, durent se confondre partiellement. — L'enclitique *γα* (p. 21, i. n.), n'a aucun rapport ni sémantique ni morphologique avec le sk. *hi* (puisque) toujours accentué: la locution grecque *ὄχι* est, au point de vue du sens et de l'accent, l'exact équivalent du sk. *nahí*¹. — Le retour partiel de *η* ionien à *α* long attique, révoqué en doute p. 48, est pourtant mis en évidence par l'exact parallélisme des contractions attiques *ἀληθέα* devenant *ἀληθῆ* et *εὐφρέα* devenant *εὐφρῆ*, d'où *εὐφρᾶ*. — On ne voit pas trop comment l'introduction du vocalisme ionien aurait « défiguré » le mot *ἄθανατος*: si les Ioniens n'ont point écrit **ἄθανατος* tout comme *ἡνυμείεις*, c'est sans doute que l'*α* initial n'était long que par position. — Le génitif *φρέατος* (p. 111), devait être rangé sous la rubrique *ε* + *α* long.

Il est à souhaiter que M. H. W. Smyth nous donne bientôt la suite de ces études si fortement documentées.

V. HENRY.

336. — *Symbolæ ad Chrysostomum patrem* scripsit J. PAULSON, II, de Libro Holmensi. Lundæ, Hjalmar Møller, 1890, 96-v pp. in-4.

M. Paulson nous a donné déjà sur un ms. de S. Jean Chrysostôme une étude dont j'ai rendu compte il y a quelques mois². Voici un deuxième ms. décrit, dépouillé, collationné avec le même soin minutieux et la même sagacité. Comme le *Lincopensis*, le *Holmensis* est mutilé; il présente le texte plus ou moins complet d'une série d'homélies dispersées dans les tomes III, IV et V de l'édition Migne. Ce qui est important, c'est que le contenu paraît correspondre à ce qu'on appelle le *Catalogus Augustanus*. Des *Indices*, fort bien faits, terminent ce travail et permettent de se retrouver facilement dans la masse énorme de détails qu'il contient.

P.-A.-L.

337. — *Wiener Vorlegeblätter* für archæologische Uebungen. 1889. Herausgegeben von Otto BENNDORF. Wien, A. Holder, 1890. In-fol.

Le nouveau fascicule de cette publication (cf. *Revue crit.*, 1889, I, p. 321) contient 12 planches d'une très bonne venue, dont sept offrent une collection de peintures de vases signés et les cinq autres des monuments divers relatifs à la légende d'Œdipe, au cycle thébain et aux scènes figurées sur la ciste de Ficoroni. La plupart de ces gravures ont été faites sur des dessins nouveaux; il y en a même quelques-unes d'inédites.

1. Cf. *Mém. Soc. ling.*, VI, p. 378 sq.

2. *Rev. cr.*, 1890, I, 307.

Parmi les vases signés, nous signalerons ceux de Ménaidas, d'Amasis, de Timagoras, de Lasimos, qui appartiennent au musée du Louvre et dont on trouve ici des dessins fidèles exécutés, sous la surveillance de M. E. Pottier, par M. Devillard. Le texte est extrêmement bref; il se borne à donner les références essentielles aux publications modernes, sans aborder les questions de technique et d'exégèse, sans même indiquer les sujets. Il nous semble qu'il y a là quelque excès dans la sobriété et que huit ou dix lignes sur chaque gravure ne seraient pas un luxe superflu.

Salomon REINACH.

338. — **Privatholigen på Island i Sagatiden samt delvis i det øvrige Norden** af VALTYR GUDMUNDSSON (publié avec une subvention de la fondation du comte Hjelmstjerne-Rosenkrone). Copenhague, And. Fred. Høest et fils, 1889, iv-270 p. in-8.

La question des demeures privées dans le Nord, après avoir été bien des fois traitée, est plus que jamais à l'ordre du jour; en même temps que le présent ouvrage, deux autres paraissent sur le même sujet: l'un en Danemark (*les Anciennes maisons danoises du xvi^e au xvii^e siècle*, par R. Mejborg); l'autre en Finlande (*Die Gebäude der Tcheremissen, Mordwinen, Esten und Finnen*, par le d^r A. O. Heikel). Notre auteur peut remonter plus haut que ses prédécesseurs ou ses émules contemporains, non pas que les constructions anciennes se soient beaucoup mieux conservées en Islande qu'en Norvège, en Danemark ou en Suède, mais parce que ses sources fort abondantes, les sagas, sont de plusieurs siècles antérieures aux documents des autres pays scandinaves. Il est vrai que ces derniers sont également mentionnés çà et là dans les sagas, quoique celles-ci traitent surtout des mœurs et usages de l'île où elles furent composées pour la plupart. C'est donc l'Islande qui, selon la remarque fort juste de M. Valtyr Gudmundsson, doit servir de terme de comparaison pour les temps anciens, sans remonter d'ailleurs au-delà du ix^e siècle, puisque l'on ne sait rien sur les chapelles et cellules des cénobites Gaëls, les Papas, premiers occupants de l'*Ultima Thulé*.

Il y avait d'ailleurs de nombreuses différences entre les constructions de l'Islande et celles des autres pays scandinaves: les habitants de cette île, ne possédant en fait de bois de charpente que les troncs d'arbres amenés par la mer, étaient le plus souvent réduits à bâtir en pierre et en terre; tandis qu'en Danemark, où il n'y a pas de rochers en Jutland et dans l'archipel des Belts, on se servait surtout de bois et, après le déboisement, de briques en terre cuite. Des modifications ont aussi dû avoir lieu dans le cours des temps: les sagas l'attestent en disant que telle manière de construire était en usage à telle époque, de sorte que, à la lueur des renseignements donnés par elles, nous pouvons parfois suivre le développement des formes architecturales. Notre auteur a grand soin de signaler les modifications tenant aux contrées et aux temps. Mais

ce n'était pas la partie la plus difficile de sa tâche : il fallait établir avec précision le sens des termes appliqués aux habitations, à leurs divisions et à leurs détails. Outre que les descriptions ne sont pas toujours claires, elles suffisent bien rarement à donner une image nette des objets que l'on n'a pas sous les yeux, mais en réunissant, en comparant et en commentant les passages des sagas relatifs à chaque sujet, M. V. G. en a exprimé tout ce qu'il était possible d'en tirer, et ce n'est pas peu de chose, on peut le dire à la louange de ces récits historiques ou romanesques (les derniers ne devant pas être dédaignés dans la présente question), car il n'y a que les plus riches littératures pour peindre non seulement les hommes, mais aussi les circonstances dans lesquelles ils ont vécu.

Les habitations privées des Islandais du moyen âge, si simples et si modestes qu'elles fussent, méritaient d'ailleurs bien d'être décrites : elles ne comportaient pas la promiscuité des peuples barbares, chez lesquels les âges, les sexes, les rangs, sont confondus, et les personnes à peine séparées des animaux domestiques. Il y avait des bâtiments de plus de deux cents pieds de longueur sur une trentaine de largeur. On avait généralement cru jusqu'ici qu'ils se composaient d'une seule pièce, mais M. Valtyr Gudmundsson a démontré qu'ils comprenaient plusieurs appartements et chambres (cuisine, salle à manger, chambres à coucher, ou tout au moins alcôves autour de la cuisine), soit sous un toit commun, soit en différentes constructions communiquant entre elles par un corridor couvert. Ses assertions sont confirmées par de nombreux restes d'anciens soubassements, ainsi que par des constructions encore existantes. Ne s'en tenant pas à ces généralités, il passe successivement en revue la forme des constructions et les matériaux employés (argile en place de chaux ou de plâtre; planches en place de briques pour séparer les pièces); huit diverses espèces de toits (cintré, cône, en coupole, à deux pentes, en appentis, en plate-forme, en mansarde, en croupe et demi-croupe); les couvertures en gazon, en chaume, en planches goudronnées (mais non en tuiles); les fenêtres et lucarnes servant aussi bien au passage de la fumée et de l'air que de la lumière; enfin les diverses sortes de pièces; la chambre commune, la cuisine, le dortoir (avec l'estrade en bois qui régnait autour et qui servait de lit commun, plus tard divisée en alcôves et même en chambres), le garde-manger, les corridors, l'étuve, le gynécée, les latrines, le magasin, la forge, la cave, le hangar, la remise des embarcations, la chambre des esclaves, le moulin, le bûcher, la vacherie, la bergerie, la grange, l'écurie, l'étable à chèvres, la porcherie, la gelinière, le parc à moutons, le cellier, la cour, les clôtures, l'orientation des maisons, les chalets. Trente plans et dessins dans le texte en facilitent l'intelligence, comme une table des termes islandais facilite les recherches. Cet ouvrage, fait avec soin et où sont résumées toutes les notions sur le sujet fournies par les sagas, devra être consulté pour l'histoire générale de l'habitation humaine.

339. — **Repertorium hymnologicum.** Catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes en usage dans l'église latine depuis les origines jusqu'à nos jours, par le chanoine Ulysse CHEVALIER, correspondant de l'Institut. 1^{er} fascicule. Louvain, décembre 1889. Grand in-8 de 272 p.

Le nouveau répertoire de M. U. Chevalier comprend les lettres A, B, C et une partie de la lettre D (jusqu'à *Deus*) et se compose de 4,539 articles qui sont numérotés ¹. C'est un monument de courage, de patience, de précise érudition. M. C. n'a pas seulement entrepris de cataloguer toutes les pièces lyriques de l'église latine, quel que soit le nom que ces pièces portent dans l'histoire liturgique, déjà imprimées : il a voulu dresser aussi l'inventaire aussi complet que possible de celles de ces pièces qui sont encore inédites. On est effrayé à la pensée de l'immensité des recherches auxquelles l'auteur s'est livré dans les collections publiques ou privées, en France et dans presque tout le reste de l'Europe. L'admirable bibliographe a tout dépouillé : bréviaires, missels, antiphonaires, processionnaires, simples livres d'heures, vies de saints, recueils divers qui pouvaient renfermer quelque document hymnographique, enfin des manuscrits innombrables de toute provenance, mais principalement consultés à la Bibliothèque nationale de Paris, à la bibliothèque royale de Bruxelles, à la bibliothèque du Vatican, etc.

Autant la science de l'auteur est vaste et solide, autant sa méthode est simple et sûre. Les chants d'église sont enregistrés par lui dans l'ordre alphabétique des premiers mots, avec le premier ou les premiers vers de la pièce. Puis sont condensés en quelques lignes tous les renseignements utiles aux travailleurs : 1^o la nature du morceau, chant, hymne, séquence, prose ou trope, avec désignation de la fête et de la partie de l'office auxquelles il appartient; 2^o le nombre des strophes et des vers composant la strophe; 3^o le nom de l'auteur, certain, probable ou douteux, tout au moins le siècle où le morceau apparaît pour la première fois; 4^o les sources manuscrites ou imprimées où il se trouve, spécialement les bréviaires et les missels, avec la date du manuscrit ou de l'édition; 5^o la liste des auteurs qui l'ont édité, traduit ou commenté. Tout cela est indiqué avec une netteté parfaite et le *Repertorium hymnologicum* sera d'un usage aussi commode que fructueux.

Pour plus de détails sur le plan et l'importance de l'ouvrage et sur le 1^{er} fascicule, je renverrai mon lecteur à une notice spéciale fort bien faite et dont, dans mon incompetence, j'ai prudemment tenu grand compte ²; je me contenterai de dire que l'on ne peut assez louer les di-

1. Le manuscrit est terminé avec le chiffre de 24,400 et M. C. espère qu'avant la fin de l'impression il l'aura aisément porté à 25,000. Il rêve même déjà à un supplément qui, grossi par de nouveaux voyages, donnerait plusieurs milliers d'autres articles.

2. *De l'hymnologie latine à propos d'un ouvrage récent* par l'abbé A. Devaux (Lyon, Vitte, 1890, brochure grand in-8^o de 25 p.). J'emprunte au docte critique une anecdote qui montre mieux que de longs discours l'utilité du recueil de M. C. (p. 15) :

vers mérites du savant qui nous aura donné deux répertoires bibliographiques auxquels l'érudition étrangère n'a rien à comparer ¹;

T. DE L.

340. — **Grammaire élémentaire**, par L. CLÉDAT, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, lauréat de l'Académie française. — Livre du Maître. Paris, Emile Bouillon, 1890. Petit in-12, 165 p. 1 fr. 50.

M. Clédat a composé cette grammaire élémentaire pour ses enfants, et c'est sur eux qu'il l'a expérimentée. Il a su, comme dit Montaigne, « se ravalier pour s'accommoder à leur force, à leurs allures puériles ». C'est pourquoi il a réussi à faire pour les débutants un petit livre à la fois simple et original, et d'autre part à donner d'excellents conseils à ceux qui sont chargés d'enseigner les premières notions du français. L'auteur n'a pas suivi l'ordre théorique des parties du discours. Il commence par donner quelques notions générales et sommaires sur le nom, l'adjectif et le verbe, ces éléments principaux de toute proposition. Les enfants, dont le vocabulaire est très restreint, commencent, dès qu'ils peuvent exprimer leur pensée, par employer le plus souvent ces trois espèces de mots : il faut donc qu'ils apprennent d'abord à les reconnaître, à les distinguer, et qu'ils sachent quel rôle jouent les noms et les adjectifs dans la phrase, à quoi sert le verbe placé entre un nom et un adjectif, à quoi servent les verbes qui ne sont pas placés devant un adjectif, etc. Des exemples bien choisis, composés avec des mots que les enfants connaissent, où l'accord, comme disait Joubert, entre l'adjectif et le substantif, sera non seulement grammatical, mais moral, serviront plus au développement progressif de leur esprit que les définitions les plus savantes. Plus tard et peu à peu on leur fera lire et écrire de courtes phrases qui contiendront des articles, des pronoms, des adverbes, des prépositions, et par des analyses orales fréquemment répétées (exercice qui est aujourd'hui beaucoup trop négligé), ils se rendront compte de chaque mot séparément, le maître ayant bien soin de procéder toujours du connu à l'inconnu. Le tort des grammairiens et de beaucoup d'institu-

« Une revue, ordinairement bien renseignée, a commis une méprise assez explicable, mais qui n'en est pas moins fort instructive. La *Revue de l'art chrétien* vient gravement de publier, en qualité de pièce inédite, la prose *Verbum bonum et suave*; il n'y a qu'un petit malheur, c'est que cette prose se trouve intégralement dans 54 missels et 15 éditions, sans compter d'autres écrits qui n'en donnent que les variantes. Il est vraisemblable que pareille erreur n'est pas isolée, et que les éditeurs d'hymnes anciennes, pourraient, à la lecture du *Repertorium hymnologicum*, regretter amèrement que cette bibliographie n'ait pas existé de leur temps. »

1. Avant 1889 il n'existait aucune bibliographie hymnologique. M. A. Devaux m'apprend (p. 15), qu'il vient d'en paraître une en Angleterre, en même temps que celle de M. Chevalier : Moorsom, *A historical companion to hymns ancient and modern*, etc. (London, 1889). M. Chevalier, ajoute M. Devaux, n'a rien à craindre de la comparaison; la bibliographie anglaise n'a que 25 hymnes latines en regard des 2,297 de M. Chevalier pour la lettre A : le reste à proportion !

teurs est de supposer des connaissances *à priori* chez l'enfant : ou ils fabriquent pour lui des définitions exprimées dans des termes abstraits qu'il peut retenir, (car la mémoire à cet âge est la principale faculté), mais qu'il ne comprend pas, ou ils donnent aux règles une expression synthétique sans les rattacher à un fait déjà connu, c'est-à-dire qu'ils posent à l'enfant des problèmes qu'il n'est pas encore en état de résoudre. M. Clédat en donne des preuves frappantes, et il a raison d'insister pour qu'on lui ménage les mots abstraits, les exceptions, les difficultés grammaticales. Quand il aura grandi, et que son jugement sera développé par un petit nombre de connaissances bien digérées et solidement acquises, il pourra alors aborder les complications délicates de l'orthographe, mais en attendant il faut le promener sur un grand chemin uni, où il n'y a ni ronces ni épines. J'ai relu cette grammaire plusieurs fois dans l'intention de faire à l'auteur quelques objections de détail, mais le tout est si raisonnable, si juste, si bien marqué au coin de l'expérience, et particulièrement les chapitres qui traitent du verbe, que je ne trouve rien autre chose à dire que la recommander aux maîtres et maîtresses des écoles enfantines.

A. DELBOULLE.

341. — **Du PAC DE BELLEGARDE. Coup d'œil sur l'ancienne église catholique de Hollande**, et Récit de ce qu'on a fait sous Clément XIV pour concilier cette église avec la cour de Rome. Publié d'après les manuscrits inédits par Rich. J. Hooijkaas. Un vol. in-8, 59 pp. La Haye, Martinus Nijhoff, 1890.

Le titre très détaillé de cette brochure indique suffisamment son contenu. Ces deux mémoires fournissent quelques détails nouveaux sur l'histoire de l'Église séparée de Hollande. Le premier qui n'est guère qu'un résumé de l'*Histoire abrégée de l'église métropolitaine d'Utrecht* du même auteur, ne méritait peut-être pas d'être imprimé. L'éditeur donne une reproduction minutieuse du manuscrit, mais l'annotation est insuffisante ¹.

L. G. P.

342. — **La Nouvelle Héloïse et Mme d'Houdedot**, par Lucien BRUNEL. Berger-Levrault, gr. in-8 de 63 pp. 1889.

Depuis longtemps on aurait dû parler ici de cette brève, mais substantielle et très originale étude sur la *Nouvelle Héloïse*. On ne le peut que bien tardivement ; mais il n'est jamais trop tard pour signaler un travail qui fait la lumière sur plus d'un point obscur de la vie et de l'œuvre de Rousseau.

Quand on veut étudier la vie de Rousseau, on la cherche dans ses

1. La langue de l'éditeur n'est pas toujours correcte et il y a même à la première ligne un barbarisme (inventariser).

Confessions plutôt que dans la *Nouvelle Héloïse*. Pourtant, la biographie est souvent un roman bâti sur des faits réels, et le roman, une histoire vraie — vraie à demi et ça et là — mêlée à de pures fictions. On s'était toujours douté que ce roman, si peu lu, si fastidieux aujourd'hui dans son ensemble, mais éloquent et poignant par endroits, était dans une certaine mesure une œuvre *vécue*. Il semble que l'auteur ait tenu à éveiller la curiosité sans la satisfaire. Dans la seconde préface, il écrit : « La correspondance entière est-elle une fiction ? Gens du monde, que vous importe ? » — « Ce n'est pas ainsi qu'on imagine », observait Duclos ; et Voltaire allait jusqu'à affirmer que c'était « Jean-Jacques tout pur ». On sentait vaguement cela, mais personne n'avait alors le moyen de préciser. De nos jours même, aucune étude consacrée à Rousseau n'a apporté de lumière décisive sur ce petit problème. Villemain constate que le public chercha l'homme dans son œuvre, sans dire s'il l'y trouva. Saint-Marc-Girardin (*J.-J. Rousseau*, ch. 7) écrit bien : « Il vit sa Julie en M^{me} d'Houdetot, et il vit M^{me} d'Houdetot telle qu'il rêvait Julie » ; mais c'est reproduire simplement l'aveu de Rousseau lui-même dans les *Confessions*, et Saint-Marc-Girardin est si loin d'aller au fond des choses qu'il parle beaucoup moins de M^{me} d'Houdetot que de M^{me} de Warens. Enfin, dans le *Dix-huitième siècle* de M. Faguet, le meilleur chapitre peut-être est l'étude sur Rousseau. Il y est parlé de la *Nouvelle Héloïse*, où Rousseau a mis tout son cœur, mais l'affirmation n'est pas appuyée de preuves.

Le premier, croyons-nous, M. Brunel a essayé, dans une étude critique et approfondie, de remettre sous leur véritable jour bien des faits habilement dénaturés par Rousseau pour les besoins de sa cause, notamment en ce qui concerne ses relations avec M^{me} d'Houdetot et leurs conséquences. A l'étude des faits il rattache une très curieuse étude sur la genèse du roman ; je les réunirai pour plus de clarté.

Les deux premières parties de la *Nouvelle Héloïse* forment une idylle voluptueuse, dont l'inspiration manque de chasteté, mais non de sincérité ni de vigueur. Rousseau, dans ses *Confessions*, affecte de dédaigner ce « remplissage verbeux » auquel il s'abandonnait, dit-il, sans aucun plan arrêté. Il y est déjà pourtant sous les traits de Saint-Preux ; mais c'est un Rousseau jeune, ou plutôt rajeuni par les rêveries vagues et passionnées dont il se grise au printemps de 1756, peu de temps après son arrivée à l'Ermitage. Tout à coup M^{me} d'Houdetot vint fixer ces rêveries indécises : « Je la vis, j'étais ivre d'amour sans objet ; cet objet se fixa sur elle ; je vis ma Julie en M^{me} d'Houdetot. » C'est alors qu'il *vécut* la 3^e et la 4^e partie de son roman.

Distinguons la réalité et la fiction. Réalité : Rousseau a aimé M^{me} d'Houdetot, mais M^{me} d'Houdetot n'a jamais songé à aimer Rousseau. Elle est flattée, sans doute, d'apprivoiser ce sauvage ; mais elle aime, elle aima constamment, pendant un demi-siècle, Saint-Lambert, alors à l'armée. et M. d'Houdetot, qui ne porta pas moins de constance

dans une autre passion extra-conjugale, disait d'elle et de lui : « Nous avons tous deux la vocation de la fidélité ; seulement, il y a eu un malentendu. » Dans ses *Confessions*, Rousseau lui donne tous les mérites et garde pour lui tous les torts. Ne semble-t-il pas cependant que, se sentant invulnérable près de Rousseau, elle en ait abusé pour coqueter impunément avec lui, et l'affoler, cœur et sens ? Il est vrai que sa situation était difficile entre un fou comme Rousseau, qu'il fallait ménager, ne fût-ce que par pitié, et un amant-époux comme Saint-Lambert, dont il fallait craindre d'éveiller la jalousie. C'est pour tout concilier, sans doute, qu'elle imagina cet accommodement équivoque dont l'idée plut si fort à Rousseau : « Elle ne me parlait de rien avec tant de plaisir, que de l'intime et douce société que nous pourrions former *entre nous trois*, quand je serais devenu raisonnable. » Voyons maintenant la fiction : « Il (Wolmar) avait raison de croire que l'amitié, qui commençait à s'établir entre nous rendrait cette société agréable à *tous les trois*. » Ces points de contact entre la fiction et la réalité, M. B. les met ingénieusement en lumière. Seulement, il ne faudrait pas exagérer la thèse. Ce Saint-Preux, très amoureux, mais très sage en fait, c'est bien Rousseau, mais un peu idéalisé et apaisé ; cette Julie toute à ses devoirs, mais hantée de doux souvenirs qui parfois la troublent, ce ne serait tout à fait M^{me} d'Houdetot que si celle-ci avait eu à faire le sacrifice d'un amour pour Rousseau qui n'a jamais existé ; ce Wolmar, mari confiant, philosophe imperturbable, est tel que Rousseau eût souhaité Saint-Lambert, mais non pas tel que Saint-Lambert s'est montré d'abord, car, averti par une indiscretion, il témoigna quelque froideur, quelque irritation même. M^{me} d'Houdetot devint plus prudente, et le rêve du ménage à trois s'envola.

A quelles roueries, souvent peu délicates, Rousseau eut alors recours, M. B. nous le dit ; il montre le romancier amoureux, d'une part essayant par de belles protestations d'endormir la jalousie de Saint-Lambert ; de l'autre s'efforçant, comme l'atteste M^{me} d'Épinay, de faire naître chez M^{me} d'Houdetot des scrupules sur une liaison qu'il juge criminelle, pour la séparer de Saint-Lambert et la rapprocher de lui. Mais surtout il indique avec une force et une clarté toutes nouvelles quelles sont les vraies causes de la rupture de Rousseau avec Diderot (cf. la préface de la *Lettre sur les spectacles*), conséquence directe des fausses manœuvres de Rousseau, près de M^{me} d'Houdetot et de Saint-Lambert d'abord, près de Diderot ensuite. Appuyée sur des dates précises, cette explication est absolument différente de celle qui est donnée dans les *Confessions*. Loin d'avoir été trahi par son ami, c'est Rousseau qui l'a trompé ; loin de l'abandonner, Diderot et Saint-Lambert l'accablent de leur générosité au moment où, brouillé par sa faute avec Grimm et M^{me} d'Épinay, il doit quitter l'Ermitage.

Dès lors, la *Nouvelle Héloïse* peut finir, et doit finir médiocrement. Les deux dernières parties en sont froides, n'étant plus soutenues par les

émotions et les souvenirs personnels. Tandis que le roman écrit est couronné par la scène touchante de Meillerie et par la mort de l'héroïne, le roman vécu resta, pour ainsi dire, suspendu en l'air, faute d'un Wolmar qui sût comprendre et guérir Saint-Preux. M. B. a donc le droit de conclure que la *Nouvelle Héloïse* vit surtout par ce qu'elle a d'individuel et de réel ; et nous avons le droit de le féliciter d'avoir éclairé cet intérêt *essentiel* de l'œuvre. Mais le sentiment de la nature et la mélancolie qui respirent dans les lettres sur le Valais et dans les dernières scènes ne doivent rien à M^{me} d'Houdetot. Même dans la partie vécue, la fiction se mêle souvent à la réalité qu'elle altère. M^{me} de Staël a dit très justement de Rousseau qu'il rêvait plutôt qu'il n'existait et que les événements de sa vie se passaient dans sa tête plutôt qu'en dehors de lui. Voilà ce qui fait son roman si complexe et sa vie si contradictoire. Autant que M. Brunel je le blâme, mais plus que lui je le plains.

F. HÉMON.

343. — John GRAND-CARTERET. *J.-J. Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui*. 1 vol. in-8 de xxxii, 575 pages. Paris, librairie académique, 1890.

Il a paru à Genève en 1878, lors du centenaire de Rousseau, un petit recueil de six conférences, sous ce titre : *J.-J. Rousseau jugé par les Genevois d'aujourd'hui*. Six professeurs de Genève, dont quelques-uns (Amiel, Marc Monnier, Oltramare) avaient une très étendue notoriété, et qui tous représentaient avec autorité l'élite lettrée de leur ville, s'étaient partagé les principaux points sur lesquels il y avait lieu de juger Rousseau. « Loin de se répéter, disait à bon droit l'éditeur, ces conférences devaient former un tout harmonique. Leurs auteurs étudiaient successivement dans Rousseau, le philosophe, le politique, l'éducateur, tout ce qui, en un mot, a fait de lui le grand initiateur sous tant de rapports différents. » Ce recueil contient, en effet, un véritable corps de doctrine. Vu son lieu d'origine, vu la circonstance qui en avait donné l'idée, et dont il devait perpétuer le souvenir, il était assez naturel qu'il tournât au panégyrique. Mais comme les écrivains associés pour cette pieuse entreprise étaient gens de critique et d'enseignement, il était curieux de voir à quelles conclusions les amènerait, cent ans après la mort du grand Genevois, le sentiment patriotique qui leur était commun avec leur auditoire, corrigé, tempéré, dominé par leur méthode et leur conscience de savants. Ils ont dédaigné de partir en campagne contre des ennemis imaginaires ou frivoles. Ils ont simplement et comme de vrais juges (puisque *jugement* il y avait) résumé les éléments du débat, déterminé les points de vue qui leur paraissaient équitables, et prononcé en faveur de Rousseau (non sans réserves) une opinion fortement motivée, qui n'affiche pas la prétention d'être définitive, mais qui doit faire date, et dont toutes les parties s'adaptent assez exactement pour que cette œuvre collective présente le caractère d'unité qu'elle annonçait.

Le gros volume publié par M. Grand-Carteret (à propos de la statue de Rousseau inaugurée à Paris, place du Panthéon, le 3 février 1889) est destiné, comme l'indique la similitude du titre, et comme le déclarent les premières lignes de la préface, à servir de pendant au recueil de Genève, : cette fois, c'est « Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui ».

Mais une enquête de ce genre avait-elle sa raison d'être en France ? Il est permis d'en douter. Il n'y a pas à l'heure présente en France, sur Rousseau, d'opinion dominante et locale. Il en est chez nous tout autrement qu'à Genève, où depuis cinquante ans Rousseau est à l'ordre du jour, devant un public relativement homogène, qui a sa physionomie propre, et qui s'est formé sur ce sujet, moitié par étude, moitié sous l'influence de préjugés respectables, une manière à peu près uniforme de penser et de sentir. Il se peut qu'en France les préjugés ne soient pas moins forts ; le principal auteur de l'ouvrage en est à lui seul un assez bel exemple ; mais ils sont plus variés : chaque groupe philosophique, religieux ou politique, applique à Rousseau des passions particulières, en sorte que de cette anarchie je ne crois pas qu'il puisse résulter un jugement commun ou moyen. En outre, la connaissance de Rousseau est parmi nous médiocrement répandue. Avouons-le : si française que soit sa gloire, il n'est pas pour nous un sujet d'étude *national*. Les sentiments de mille Français, sur son compte, fussent-ils réunis en un seul volume, ne seraient que mille sentiments individuels, et non pas le « jugement des Français d'aujourd'hui. » Il n'y a pas là chez nous, même au suffrage restreint, matière à plébiscite.

M. G.-C. a simplement présenté une sorte d'album à un certain nombre de nos concitoyens lettrés, en les priant d'inscrire (un peu à la hâte, nous disent quelques-uns, et nous les en croyons) ce qu'ils pensaient de Rousseau en général, ou de telle question à leur choix relative à Rousseau. Chacun a répondu ce que bon lui semblait, sur le sujet ou à côté. Chaque réponse a sa valeur propre, extrêmement variable. Mais de cette bigarrure, ou plutôt de ce chaos, je défie qu'un habile homme parvienne à dégager une conclusion, et je pense bien que, si l'on en pouvait dégager une, M. G.-C. n'aurait pas négligé de couronner ainsi son œuvre. Comme il ne l'a pas fait, nous en voyons le pourquoi. Mais à quoi bon alors sa consultation ?

En outre ces jugements, pour disparates qu'ils puissent être, n'auraient de portée que s'ils émanaient des hommes qui, en critique, passent ici pour chefs d'école. Lesquels ? ce n'est pas mon affaire de le dire, et je n'aurai garde de désobliger personne. Il est cependant hors de doute que les « Français d'aujourd'hui » ne sont pas représentés ici par leurs interprètes les plus qualifiés. Il est même regrettable que les illustrations dont M. G.-C. s'est procuré le concours, un Daudet, un Mézières, un Berthelot, ne se soient pas mises en frais pour Rousseau, et n'aient vraiment pas donné toute leur mesure. Mais surtout parmi les Français qui font ici

figure comme s'ils étaient chez nous les hérauts de l'opinion, il s'en trouve bien la moitié dont la signature n'engage qu'eux-mêmes. Cela fait beaucoup de bruits discordants, et, ce qui est pire, beaucoup de bruit pour rien.

Des aperçus, même hardis, ne sont pas des jugements. De là une confusion de plus, et bien des morceaux parasites. Voici, par exemple, M. le docteur Roussel, qui par des arguments très solides, je le veux croire, assurément fort techniques, soutient que les cinq enfants de Rousseau, les cinq enfants-trouvés, n'ont jamais existé, par la raison que son infirmité lui interdisait d'en avoir. Voici M. Edgar Monteil qui recommande à notre sympathie certains vices secrets du grand homme, en nous faisant entrevoir combien cette prétendue tare a favorisé le développement de son originalité. Voici encore M. Eugène Garcin qui nous montre en Rousseau le maître favori, « l'inspirateur » de Lazare Carnot, découvre dans le *Contrat social* l'idée mère de la garde nationale, et qui, en si beau chemin, finit par faire remonter au philosophe la plus belle part de nos gloires militaires pendant la Révolution. Enfin, voici toute une section du livre (qu'on aurait pu sans inconvénient grossir encore) fort justement intitulée : *Fantaisie*. Cette section n'est pas, tant s'en faut, la moins attrayante. Mais, ce me semble, on nous promettait des *jugements*.

Dans le détail, il y aurait beaucoup à reprendre en fait d'exactitude, beaucoup plus encore en fait de goût. Les enthousiastes, à qui M. G.-C. paraît s'être adressé avec une extrême complaisance, se sont installés dans son volume comme chez eux, et y ont épanché tout à leur aise un galimatias qu'il serait cruel d'imputer aux « Français d'aujourd'hui », qui sont plutôt, sur cet article, en voie d'amendement. Les études d'un caractère précis et limité sont les plus instructives et, par surcroît les plus agréables : *Jean-Jacques devant la nature*, par Jules de Glouvet ; *J.-J. Rousseau précurseur*, par Albert Réville ; *J.-J. Rousseau musicien*, par Arthur Pougin, etc.

Il y a fort heureusement, comme dans les solennités académiques de province, une *partie artistique* qui aide à prendre patience. Le volume s'ouvre par quelques poésies ; celles de M. Chantavoine et de M. Manuel, deux sonnets, ont bien de la grâce. Il est d'ailleurs orné de gravures, dont quelques-unes sont curieuses et ont bon air, et de deux *fac-simile*. Le petit recueil genevois n'a pas, hélas ! tous ces agréments ; mais en revanche il réalise beaucoup mieux l'idée dont il est né, ce qui est bien aussi quelque chose.

L. BRUNEL.

344. — **Robert Surcouf**, par ROBERT SURCOUF, ancien sous-préfet. (Paris, Plon, 1890, in-8 de (vii-524) p.)

Ce livre est une monographie du célèbre corsaire malouin, écrite par un de ses descendants, qui a voulu présenter la véritable image de celui

que la légende et les romans ont quelque peu défiguré. L'auteur a cherché des preuves irréfutables dans nos archives nationales; il s'est aidé des travaux de Ch. Cunat et des Mémoires de Garneray, qui fut le secrétaire de Surcouf. Tout en écartant avec soin ce qui n'est pas absolument démontré, il lui est resté assez d'actions glorieuses pour consacrer une véritable épopée en l'honneur de son aïeul. Il nous décrit avec talent les luttes incessantes et les combats de tous les jours; il nous fait aimer cet homme d'une nature exubérante, intrépide, généreux, terrible dans la bataille, humain dans la victoire, et dont les grandes vertus guerrières font aisément excuser un peu de violence et d'indiscipline.

H.-D. DE GRAMMONT.

345. — **M^r de Salamon.** Mémoires inédits de l'internonce à Paris, pendant la Révolution 1790-1801, avec introduction, notes et pièces justificatives, par l'abbé BRIDIER, du clergé de Paris. Paris, Plon, 1890. In-8, LVI et 375 p. 7 fr. 50.

Louis Sifferin de Salamon, auditeur de la rote et doyen du chapitre d'Avignon, conseiller-clerc au Parlement de Paris, était internonce de Pie VI auprès de Louis XVI lorsqu'éclata la Révolution. Ce fut lui qui répandit les brefs relatifs à la constitution civile du clergé et rédigea l'adresse des catholiques de Paris (6 octobre 1791). Il était donc signalé aux révolutionnaires. Aussi fut-il arrêté et conduit à l'Abbaye. Il échappa aux massacres de septembre. Mais, comme dit son biographe (p. xxxiii), il y avait en lui deux personnages et tous « deux devaient avoir maille à partir avec la Révolution. L'internonce en était quitte, du moins pour le moment. C'était le tour du magistrat ». Il avait collaboré à la protestation du Parlement contre les actes de l'Assemblée nationale; ce document fut découvert en 1794, et un décret de prise de corps lancé contre les signataires. De nouveau Salamon échappa, et lui-même raconte qu'il erra au plus épais du bois de Boulogne, couchant sur la paille ou sur des feuilles, sans abri, sans pain, comme un vagabond ou comme une bête fauve. Sous le Directoire, il fut derechef emprisonné, d'abord à la Grande Force, puis à la Conciergerie; il devait négocier un concordat entre le pape et le gouvernement français (p. 235), mais son courrier fut arrêté et une lettre qu'il écrivait au pape, interceptée. Salamon était sous le coup d'une accusation capitale; Bellart, son avocat, le sauva par un chaleureux plaidoyer. L'internonce a raconté ses *Prisons* dans des mémoires qu'il composa tout exprès pour M^{me} de Villeneuve, entre 1808 et 1812; mais, par précaution, il les écrivit en italien. M. l'abbé Bridier les a traduits en français et les publie aujourd'hui. On lui en saura gré. Tout d'abord, sans être une révélation, ces *Mémoires* contiennent de dramatiques détails sur les journées de septembre, et on les rapprochera très utilement du récit de l'abbé Sicard — que Salamon nous montre « caché en un petit endroit retiré qui servait de lieu d'aisances » et « assis sur une pierre, au milieu

de l'infection » (p. 102). En outre, le livre deuxième, où Salamon raconte son odyssée de proscrit, est bien curieux par les anecdotes qu'il renferme, et, comme dit M. B., il « donne la sensation de la Terreur ». Enfin, la physionomie de Salamon est assez originale; ce n'est pas, ainsi qu'il observe l'éditeur des *Mémoires*, un prêtre comme l'héroïque curé de Saint-Jean en Grève; c'est un prêtre qui fréquente peu les gens d'église et fait sa société des gens de robe, qui « débite des rapports au lieu de prêcher des sermons, instruit des procès au lieu d'entendre des confessions, connaît mieux les coutumes de France que son Écriture sainte » (p. xxxix); en somme, diplomate, homme du monde, naïvement satisfait de lui-même, plus Italien que Français, égoïste, poltron, gourmand, mais couvrant tout cela sous de grands airs, et sympathique par sa franchise et par la tendresse filiale que lui inspire sa vieille gouvernante, l'excellente Blanchet, « la perle des héroïnes de ces *Mémoires* » et, comme dit le docteur Guastaldi (p. 159), « la plus estimable des femmes ». L'introduction que M. B. a mise à son texte, se lit avec autant de plaisir que de profit; il y a, outre les recherches historiques, de l'esprit et de la verve. Mais pourquoi M. Bridier dit-il que, « comme de juste, il a fait la toilette » aux *Mémoires* de Salamon? Cette expression nous inquiète¹. Comment n'a-t-il pas vu (p. 6) que le mot inconnu et qu'il prend pour un mot de terroir, *pitolante*, n'est autre que « epistolante² » — ou, puisque le texte est « mal écrit », quelque chose de très approchant? Pourquoi n'a-t-il pas remarqué une grave erreur de Salamon qui déclare qu'au moment des massacres « une nouvelle assemblée s'était réunie sous le nom d'assemblée législative », qu'elle « avait commencé ses travaux par la proclamation de la République, et, le 27 août, décrété le serment de liberté et d'égalité » (p. 30)? Pourquoi écrit-il *Monotte* le nom de l'horloger Monnot, le sauveur de Sicard (*id.*) et ne donne-t-il pas le nom du « très vieux soldat, lieutenant général des armées du Roi », qu'il était si facile de trouver (p. 43)³? Citons enfin *Bailli* pour Bailly (p. 130, 131, 132), *Sulx* pour Saulx (p. 163), *Le Couteux* et *Le Couteau* pour Le Couteulx de La Noraye (p. 302 et 307).

A. CHUQUET.

1. P. 126, nous lisons dans le texte : « Si j'ai péché, j'espère avoir obtenu mon pardon de la miséricorde infinie de Dieu » et en note « le tour italien est plus lesté, e a ciascun peccato misericordia ». Pourquoi n'avoir pas traduit « et à tout péché miséricorde? » — P. 292, le passage « indéchiffrable » ne l'est pas du tout : *La differenza che non la caricava, e che essa andava sentendola*, traduisez : la différence, c'est qu'elle (ma sœur) ne la remontait pas et qu'elle (la montre) marchait en la pressant. — De même (p. 270); si *carrozza di zeppi* signifie « panier à salade, voiture des condamnés », ne dit-on pas *una mala zeppa*, un mauvais sujet? Quant à *la mia lovata... ed'era bleio* (p. 29), cela doit signifier « et j'étais beau », mais je ne connais pas *bleio*.

2. « Elle allait jusqu'à m'écrire trois lettres par jour. C'était une terrible (pitolante) que j'avais à mes lrousses ».

3. Wittgenstein.

346. — H. WELSCHINGER. *Le Roman de Dumouriez*. Paris, Plon, 1890. In-8, 332 p. 3 fr. 50.

Ce volume renferme cinq études : *Le roman de Dumouriez*, *Le livret de Robespierre*, *Adam Lux et Charlotte Corday*, *Le comité de salut public et la comédie française*, *Le journaliste Lebois et l'« Ami du peuple »*, qui n'ont pas du tout, comme le croit M. Welschinger, « une réelle cohésion ». Aussi l'auteur a-t-il simplement — et inexactement — intitulé son livre, comme font nos romanciers, d'après la première de ses études, le *Roman de Dumouriez*. Ce roman, c'est le mariage de Dumouriez avec M^{lle} de Broissy, mariage qui commença par la passion la plus vive et se termina par une séparation à l'amiable. M. W. a consulté la correspondance des deux époux et en reproduit d'attachants extraits : « C'est à la femme, conclut-il, que doivent s'adresser toutes nos sympathies. C'est à elle, à l'épouse lâchement abandonnée, injustement sacrifiée qu'il convient d'en adresser l'ample tribut. » Soit. Mais il faudrait ajouter que la femme de Dumouriez fut très dévote, très intolérante, très acariâtre, et que sa maîtresse, M^{me} d'Angel ou de Barruel-Beauvert, fut pour lui « l'amie sincère » à qui « il confiait avec sûreté ses espérances et ses chagrins »¹. — Dans la deuxième étude, M. W. étudie (et il le reproduit entièrement à l'appendice) un cahier où Robespierre écrivait en 1793, à la hâte et en quelques mots, ses pensées les plus intimes. — La troisième étude, la plus faible de l'ouvrage, est consacrée à Adam Lux, cet admirable fou. Mais il faudra, même après M. W., consulter encore le bel article de Louis Bamberger (*Revue moderne* du 1^{er} oct. 1866) et M. W. n'a connu ni le récit saisissant de Georges Kerner (voir le *Bilderbuch* de son frère Justin p. 75-92), ni l'étude de Jean Paul Ueber *Charlotte Corday*, ni les pages brillantes de Venedey (*Die deutschen Republikaner*, III, 140-157; Venedey avait consulté la seconde fille de Lux); ni deux lettres importantes de Forster. Le 23 juillet 1793, Forster écrit sur son collègue mayençais les lignes suivantes : « Il a laissé libre cours à la vivacité de ses sensations et imprimé son opinion sur les événements du jour; par suite il s'est attiré la colère et peut-être la vengeance de ceux qui peuvent tout. Son dessein est noble; son courage, héroïque; son sentiment, juste et beau. » Le lendemain, il écrit de nouveau : « Mes craintes se sont vérifiées. Mon collègue a été arrêté ce matin, parce qu'en effet, soit imprudemment, soit héroïquement, selon qu'on prend son action, il a hautement loué la jeune fille qui a levé le poignard sur Marat avec un si merveilleux courage. Elle a fait perdre la tête à ce brave garçon qui ne connaît rien de plus heureux que de devoir mourir pour elle et pour le parti qui lui semble avoir exclusivement raison. La preuve qu'il a été en réalité trop profondément saisi par ses sentiments : depuis huit jours il n'a presque rien pris, et durant toute une journée il mange à peine le quart d'une

1. Cp. ce que dit d'elle Boguslawski, II, 285.

livre de pain, et rien d'autre. On trouve que ses écrits troublent la tranquillité publique. Je lui avais toujours conseillé de ne pas s'abandonner à son imagination, mais je prêchais dans le désert; la crainte même de me compromettre, la seule qui eût sur lui quelque influence, ne l'a pas retenu. Il sera impossible de faire pour lui la moindre démarche, et il ne le désire pas du tout. » — La quatrième étude de M W. expose les rapports du comité de salut public avec les théâtres de la Nation et de la République, et la censure brutale, rigoureuse qu'il exerça. — La cinquième étude nous fait connaître, non sans lacunes, le journaliste Lebois qui continua la feuille de Marat, l'*Ami du peuple*. — Ces cinq études de M. Welschinger, composées d'après les documents des archives nationales, se lisent avec intérêt, malgré quelques fautes assez graves¹.

A. CH.

347. — BERENZI. *Gli artefici liuti Bresciani*. Lettura con note. Un vol. in-8, 32 pp. Brescia, Appollonio, 1890.

Cette conférence faite à l'Athénée de Brescia, le 12 janvier 1890, est un intéressant résumé de tout ce qui a été écrit sur l'école brescienne de lutherie. Les assertions d'Arthur Pougin, Vidal, G. Hart, J. Stainer, Heron-Allen, y sont critiquées et parfois corrigées. Les passages sur Gasparo da Salò et sur Scarampella sont surtout remarquables. Le second a même une valeur de document original.

L. G. P.

1. P. 10, c'est en 1771 et non en 1772 que Dumouriez fut rappelé et remplacé par Viomesnil; — p. 16, lire du Muy et non *de Muy*; — p. 20, Pirch et non *Pirsch*; — p. 66, Collot n'a pas coiffé Dumouriez du bonnet rouge; — p. 68, M^{re} Dumouriez était à Saint-Quentin, lorsqu'elle fut arrêtée; — p. 101, il s'agit de René Moreaux, et non de *Moreau*; — p. 129, lire Kostheim et non *Klostheim*; — p. 130, reporter les séances du 26 et du 27 octobre au 24; supprimer le nom de Chantly. écrire Rühl et non *Buhl*; — p. 132, lire d'Oyré et non *Varé* (!); — p. 152, M. W. se flatte d'avoir mieux compris que Vatel les sentiments d'Adam Lux; il a tort : Lux n'éprouvait pas pour Charlotte Corday un « amour réel »; comme l'a très bien vu Venedey, Lux jugeait que Charlotte « avait fait quelque chose de plus grand que ce qu'il projetait lui-même », et il faut dire avec Bamberger que « si son enthousiasme emprunte certaines tournures au langage des amoureux, ce sentiment ne pouvait sérieusement entrer pour quoi que ce fût dans les mobiles de ses actes arrêtés depuis longtemps »; — p. 161, je crois de même, avec Bamberger, que le patriote Moschenberg, « dont le nom est tout à fait inconnu dans les annales de la révolution de Mayence », n'est autre que Lux. M. W. ne trouve aucune ressemblance d'écriture entre la lettre de Moschenberg et les lettres de Lux; parbleu! — p. 176, les noms de Jean Paul, de Venedey, de Bamberger suffisent pour que M. W. efface la phrase « les Allemands ont oublié Lux »; — p. 250, lire Piorry et non *Piori*, p. 256, le titre de l'écrit de Lebois est non pas *Rendez vous!* mais *Rendez-nous nos dix-huit francs!* (à moins que ce ne soit l'écrit intitulé *Rendez-nous nos comptes et nos portefeuilles*) — lire dans le « Livret de Robespierre » (p. 288), Dentzel et non *Deutzel*; — (p. 290), Blanval et non *Blainval*, Raffron et non *Rafron*, Jagot, et non *Jayot*, Laloy et non *Laloi*, Gentil du Mont-Blanc et non *Gentil Dunaut Blanc*, Lombard Lachaux et non *Fombaut Lachaux*, Enlart et non *Eulard*; — pourquoi ne pas dire que Lebois fut envoyé à Cayenne après l'attentat du 3 nivôse (c'est du moins ce que rapporte la *Biographie de Leipziger*)?

348. — **Cartulaire de Mulhouse**, par Xavier MOSSMANN, archiviste de la ville de Colmar, Tome V. Strasbourg, Heitz ; Colmar, Barth, 1889, VIII, 593 p. in-4. Prix : 25 fr.

Nous avons, à plusieurs reprises déjà, parlé du *Cartulaire du Mulhouse* aux lecteurs de la *Revue*. Le grand travail de M. X. Mossmann avance avec une rapidité réjouissante. Le cinquième tome a suivi de près ses aînés, et renferme les pièces relatives aux événements qui se sont passés autour de la petite cité de la Haute-Alsace, depuis son entrée dans la Confédération suisse, de 1516 à 1586, mais avec une lacune de quatorze années (1549-1563). Celle-ci provient de l'incendie de l'Hôtel-de-ville de Mulhouse, qui eut lieu en 1552, et qui amena la destruction des dossiers d'affaires courantes et, par contre-coup, la dispersion des pièces officielles afférant aux années qui suivirent. Nous avons longuement insisté, dans nos précédents comptes-rendus, sur les mérites de la publication de M. M., sur les soins minutieux qu'il lui a voués, sur la longue préparation de son œuvre, préparation qui lui permet de l'activer aujourd'hui, sans précipitation dangereuse pour sa valeur scientifique. Nous n'aurions qu'à répéter ici ces éloges bien mérités. Disons seulement que la seconde moitié du cinquième volume est consacrée presque tout entière, à l'épisode le plus curieux de l'histoire de Mulhouse au XVI^e siècle, au procès des frères Finninger et du docteur Schreckenfuchs et à tous les conflits qui s'en suivirent. Une insignifiante querelle à propos d'un étang de la banlieue de Dornach, donna lieu à des crises violentes, provoquées par la mésintelligence entre le gouvernement aristocratique de Mulhouse, qui ne représentait en réalité que la minorité des citoyens, et la majorité de ceux-ci. Elle amena finalement l'intervention des cantons suisses. La rivalité des *Eidgenossen* protestants et catholiques envenima la querelle, les premiers prenant parti pour l'oligarchie régnante, les seconds soutenant le parti populaire ; c'est ce qui a donné lieu à certains historiens récents, d'attribuer la révolution mulhousienne de 1586-87 à des motifs purement religieux et d'y voir en quelque sorte un épisode de la grande lutte qui se poursuivait alors par toute l'Europe en vue d'une contre-réformation générale. Dans son introduction, M. X. Mossmann a nettement déterminé, ce nous semble, les véritables motifs du soulèvement populaire et montré le rôle tout à fait secondaire que les questions religieuses jouèrent en toute cette affaire. Le tome V s'arrête d'ailleurs au moment de la révolution de décembre 1586 ; le sixième volume nous en apportera le dénouement. Le savant éditeur estime que ce prochain volume suffira pour achever la belle entreprise à laquelle il a voué le meilleur de ses forces depuis plus de vingt ans, et pour mener le dépouillement des archives de Mulhouse jusqu'au moment où la petite république helvétique s'absorbe, en 1798, dans la République française. Souhai-

tons bien sincèrement au vaillant archiviste de Colmar que le couronnement de l'édifice ne se fasse pas attendre ¹.

R.

CHRONIQUE

FRANCE. — La 4^e livraison du tome VII de l'*Histoire littéraire du XIX^e siècle*, par Ant. LAPORTE (Paris, Bouillon, 1889), contient la continuation de la bibliographie des œuvres de V. Hugo, et termine le volume.

— M. JADART nous envoie plusieurs études qu'il a composées tout récemment et qui témoignent de son ardeur infatigable : 1^o une notice biographique sur *Nicolas Bergeat*, dernier vidame du chapitre, premier conservateur du musée de Reims (1733-1815); la notice est accompagnée de documents sur la fondation et les collections du musée de Reims à l'époque de la Révolution; 2^o une notice historique et descriptive de l'*église d'Asfeld* (Ardennes), avec quatre planches donnant la vue, les plans et la coupe longitudinale de cet édifice; 3^o une notice sur *le passage de Pierre le Grand à Reims*, le 22 juin 1717; 4^o la *relation de Dom Sutaine*, des derniers jours de l'abbaye de Saint-Remi de Reims (1790-1792), avec notice et pièces justificatives; 5^o le *Catalogue des incunables* de la Bibliothèque de Reims, sur lequel nous reviendrons plus longuement.

ALLEMAGNE. — Dans le dernier automne, il s'est formé à Fribourg en Brisgau un comité pour la restauration et la conservation de la cathédrale de cette ville. Dans une grande réunion tenue le 13 mai de cette année, M. KRAUS, si connu par son Répertoire archéologique de l'Alsace-Lorraine, a exposé l'utilité de l'œuvre entreprise au triple point de vue religieux, artistique et patriotique; il a indiqué quels étaient les travaux les plus urgents, dont il évalue le coût à 2 millions 1/4 de marcs; il termine par un appel pressant au public allemand. Ce discours a paru dans une brochure qui porte pour titre : *Die Restauration des Freiburger Münsters*. (Freiburg, i. B. Herder, 15 p.in-8°).

— La librairie Freytag, de Leipzig, nous envoie un recueil de pièces choisies des élégiaques latins, préparé et annoté par M. Alfred BIESE, l'auteur connu d'un livre sur le sentiment de la nature chez les anciens (*Römische Elegiker Catull' Tibull. Propert', Ovid, in Auswahl für den Schulgebrauch*, hgg. v. Alfr. BIESE; xx-65 pp.; 1890; prix 75 pfennigs). Ce recueil est très capable de donner à de jeunes esprits une idée juste et agréable de cette branche de la littérature. Le choix est quelque peu hardi : on trouve dans ce petit volume tout le roman de Catulle et de Clodia (pièces 5, 7, 8, 107, et autres). Mais peut-être péchons-nous en France par excès de réserve. Le commentaire a un caractère bien élémentaire pour la classe élevée à laquelle on le destine. Est-il utile de donner des notes comme celles-ci : *diuum*, gén. plur.; *numerus*, rhythmus; *nosti*=*nouisti*; *Romuli nepotes* = *Romani*?

ANGLETERRE. — Vont paraître : *The principles of Economics*, par M. Alfred MARSHALL (Macmillan); une nouvelle traduction anglaise de Rabelais, avec notes cri-

1. Parmi d'autres pièces, intéressantes pour l'histoire générale, nous signalerons particulièrement les rapports militaires de Franz Hagenbach, capitaine des milices de Mulhouse, sur les opérations de guerre auxquelles il a pris part en Italie (1522) sous Lautrec. (p. 52-68).

tiques et explicatives, par M. W.-F. SMITH (tiré par souscription à 750 exemplaires).

ITALIE. — Vient de paraître chez l'éditeur Sansoni, à Florence, le 15^e fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*, publiées par M. Alessandro GHERARDI. Ce fascicule va de la p. 33 à la p. 72, et du 30 mai 1291 au 5 décembre de la même année.

— Le XVIII^e fascicule du *Dizionario epigrafico* de M. DE RUGGIERO, qui paraît à l'instant (Rome, Pasqualucci), contient un article très développé sur l'administration des eaux de Rome et les principaux aqueducs qui alimentaient la ville.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 juillet 1890.

M. Siméon Luce rappelle que dans un mémoire communiqué à l'Académie l'année dernière, et publié depuis dans son volume : *la France pendant la guerre de Cent ans*, il a signalé le rang de « dixième preux » donné, à partir du xv^e siècle, sur l'initiative du duc Charles d'Orléans, au connétable Du Guesclin. Dans le même mémoire, M. Luce avait cru pouvoir appliquer à Jeanne d'Arc le nom de « dixième preuse ». Il vient d'apprendre, par une communication de M. Emile Bouchet, d'Orléans, que l'idée d'associer Jeanne d'Arc aux « neuf preuses » traditionnelles remonte à environ trois siècles. Dans la grande salle de l'hôtel de ville de Hondschoote (Nord), se voient des peintures de la fin du xvi^e siècle ou du commencement du xvii^e siècle, qui représentent dix figures de femmes : celles des neuf preuses de la légende et celle de la Pucelle d'Orléans.

M. Babin, ingénieur des ponts et chaussées, fait un rapport sur les fouilles de M. Schliemann à Hissarlik (Troie). A la suite des attaques de M. Boetticher contre M. Schliemann et de la polémique qui s'était engagée à ce sujet, M. Babin a été désigné par l'Académie pour assister à une visite contradictoire des lieux, faites au mois de mars dernier, en présence de divers savants. Le résultat de cet examen a confirmé, sur tous les points essentiels, les conclusions de M. Schliemann et a démontré l'invalidité des suppositions de M. Boetticher, qui ne voulait voir dans les ruines mises au jour que les restes d'une nécropole à incinération. On est en présence, non à la vérité d'une ville proprement dite (l'espace occupé est trop restreint), mais d'une citadelle, dans laquelle on distingue des constructions d'au moins quatre époques différentes. Les plus récentes sont d'époque grecque et romaine; les plus anciennes ont encore été peu explorées et l'on n'en saurait rien dire; la couche intermédiaire, celle de la seconde époque, se compose de monuments aussi anciens que ceux de Tyrinthe et de Mycènes. Ces édifices paraissent avoir subi un ou plusieurs incendies, ce qui explique que M. Schliemann ait cru pouvoir y reconnaître les restes de la Troie homérique, brûlée par les Grecs après la prise de la ville.

M. Georges Perrot confirme les conclusions de M. Babin et insiste, après lui, sur la valeur et l'exactitude des constatations techniques dues à M. Dørpfeld, l'ingénieur qui assiste depuis quelques années M. Schliemann dans ses travaux.

M. Ravaisson, continuant sa lecture sur la Vénus de Milo, parle des travaux dont la statue fut l'objet dans l'atelier de restauration du Louvre. Ces travaux furent dirigés dans le sens de l'opinion préconçue, qui voyait dans la Vénus une figure isolée, élevant en l'air, de la main gauche, un symbole de victoire. M. Ravaisson explique les circonstances qui, à l'époque dont il s'agit, favorisèrent cette manière de voir. Il expose en outre comment les divers fragments de la statue ont été, par ses soins, remis dans leur état primitif et comment il est possible maintenant d'essayer la restitution de l'ensemble.

Ouvrages présentés : — par M. Jules Girard : RUELLE (Ch.-Em.), *Damascius, son traité des premiers principes*, III (extrait de l'*Archiv für Geschichte der Philosophie*); — par M. Boissier : LAFAYE (Georges), *l'Amour incendiaire* (extrait des *Mélanges de l'Ecole française de Rome*); — par M. de Barthélemy : LA NOË (G. DE), *Principes de la fortification antique*; — par M. Le Blant : SCHWAB (Moïse), *les Coupes magiques et l'hydromancie dans l'antiquité orientale* (extrait des *Proceedings of the Society of Biblical archaeology*.)

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31

— 4 août —

1890

Sommaire : 349. DELBRÜCK, Les noms de parenté indo-européens. — 350. VOGT, Grammaire du dialecte homérique. — 351. BOULFROID, Rome et ses monuments. — 352. ZDEKAUER, Le Codice Pisano. — 353. La notation musicale du moyen-âge. — 354. BOLTE, Le Schœmer de Stricker. — 355. BERNONI, Les Torresani. — 356. BLANDINI, La tyrannie italienne à la Renaissance. — 357. BESSON, Fischart. — 358. GINDELY, Wallenstein et son traité avec l'empereur. — 359. Du Boys, La Monnoye et Thoynard. — 360. DOUMIC, La question du Tartuffe. — 361. VIGNOLS, La piraterie sur l'Atlantique au XVIII^e siècle. — 362. HANS, Le culte protestant. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

349. — **Die Indogermanischen Verwandtschaftsnamen.** Ein Beitrag zur vergleichenden Alterthumskunde, von Berthold DELBRÜCK. (Des XI. Bandes der Abhandlungen der philologisch-historischen Classe der Königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften N° V). Leipzig, Hirzel, 1889. Gr. in-8, 228 pp.

Nos ancêtres indo-européens ne nous ont laissé d'autre témoin de leurs mœurs et de leurs institutions sociales, que leur langue reconstituée pièce à pièce par la philologie contemporaine. Tel est pourtant l'attrait de ce passé inconnu, que plus d'une tentative a déjà été faite pour évoquer de ses cendres le génie primitif de notre race ; aucune plus habile et plus heureuse que celle de M. Delbrück. Son but a été surtout de réagir contre une de ces généralisations brillantes et hâtives, dont il faut parler avec respect alors même qu'on les condamne ; car elles vivifient un instant ce qui sans elles ne serait qu'une poussière de faits isolés, et, lorsqu'elles disparaissent enfin devant une vue plus saine et plus exacte, elles gardent encore l'éternel mérite de l'avoir préparée. Je crois, avec M. D., qu'après son étude la thèse du matriarcat indo-européen a vécu, ce qui d'ailleurs n'infirmerait point l'hypothèse, toute gratuite alors, d'un matriarcat antérieur à l'époque la plus lointaine à laquelle nous reportent nos documents.

Dans la première partie de son livre (pp. 30-161), l'auteur examine les noms des divers rapports de parenté et d'alliance dans toutes les langues immédiatement dérivées de l'indo-européen, et relève les dénominations qui, se retrouvant dans deux branches au moins de la famille, sont par là présumées remonter à la souche commune. De ce travail se dégagent bien des constatations importantes. Ainsi l'union conjugale en tant que telle n'a pas encore de nom chez nos premiers parents (p. 62) : ils connaissaient certainement la cohabitation durable, permanente, continuée jusqu'à la mort ; mais elle n'avait pas encore revêtu l'aspect d'une union contractuelle, qu'un régime monogame pouvait seul lui donner. Il est aussi bien curieux de voir (p. 67) que le mot « veuf » paraît être

dans toutes les langues une création postérieure, tirée par flexion ou autrement de celui qui signifiait « veuve », en sorte que ce dernier seul serait primitif et que l'état de veuvage n'aurait eu de nom en indo-européen que par rapport à l'épouse. Ce fait cadre bien avec l'interdiction, pour la femme, de la polygamie, non seulement simultanée ou polyandrie (p. 163), mais encore successive, ou, autrement dit, des secondes noces (p. 175), toutes prohibitions inconnues à l'époux. On s'étonne toutefois de ne pas voir cité le grec *ἡθες*, qui sans doute signifie « célibataire », et non « veuf », mais qui ressemble fort à *viduus* et qui, à raison même de son changement de signification, ne prête guère au soupçon.

En dressant la statistique des noms de parenté, M. D. ne pouvait manquer de s'engager sur le terrain périlleux de l'étymologie. Il s'y meut avec aisance et avec une sage réserve. Il aime mieux ignorer que de hasarder une dérivation de pure forme qui n'ajoute rien à la valeur connue d'un vocable, et ne croit point, comme il le dit, qu'un mot soit expliqué lorsqu'on est parvenu à le suspendre tant bien que mal à quelque un de ces portemanteaux étiquetés qu'on dénomme « racines ». Il rejette à peu près en bloc (pp. 6-7) les étymologies séduisantes et surannées, qui faisaient du « père » le « gardien », de la « mère » la « formatrice », du « frère » le « supporter », et ainsi de suite. Ce sont bien plutôt, enseigne-t-il, des appellations enfantines et caressantes (*papa, tata, mama*), qui, d'amorphes qu'elles étaient, ont pris forme et flexion dans la bouche des gens mûrs. Mais ce qu'il conserve des anciennes spéculations sur les origines ne me paraît pas toujours aussi heureux ni aussi sûr qu'à lui-même. La racine *av*, en sanscrit, signifie « secourir, protéger », et Bergaigne se refusait à lui reconnaître un autre sens dans le Rig-Véda ¹; qu'on y joigne encore, si l'on veut, celui de « favoriser, satisfaire »; mais n'y a-t-il pas un peu de complaisance à partir de là pour voir dans l'*avos* latin un « donneur », quelque chose comme le « grand-papa gâteau » de nos familles bourgeoises, et surtout à donner pour certaine cette quasi-divination (pp. 13 et 104)? Je ne suis pas non plus convaincu que le mot sanscrit *vadhû* « jeune épousée » ait rien à voir avec la racine *vah* « traîner » et le cortège nuptial (pp. 36 et 61): si je ne craignais de tomber dans les errements mêmes que je critique, je dirais que le mot peut tout aussi bien, sinon mieux, procéder de *bandh* « lier, unir », et avoir dévié sous l'influence d'une étymologie populaire qui le rattachait à *vah*. En revanche, je serais beaucoup plus affirmatif sur la formation de *pitámahá* « grand-père » en sanscrit, qui me paraît d'une parfaite limpidité (p. 95): une juxtaposition telle que *maháh pitá* a'aurait pu signifier que « père de grande taille »; en plaçant, contrairement à l'ordre syntactique habituel ², le déterminant après le déter-

1. *Journ. Asiat.*, VIII^e sér., IV, p. 469.

2. Les fondements de la syntaxe indo-européenne, découverts et exposés par Bergaigne, ont été admis sans modification par M. Delbrück dans sa *Syntaxe védique*, cf. *Rev. crit.*, XXVII, p. 3.

miné, on appelait l'attention sur l'épithète *mahá* et la signification spéciale qu'elle revêtait; puis, la juxtaposition *pitá maháh*, tout comme *mitrá váruná* et tant d'autres, tout comme en latin *triumvir*, et en français *gendarme*, s'est fondue en un seul mot dont on n'a plus décliné que la fin.

Dans sa II^e partie (*sachlicher theil*), l'auteur a réuni les principales particularités que nous révèlent les livres rituels sanscrits, sur le mariage, les rapports légaux des époux et le rang de préséance des divers membres de la famille. Il va sans dire que ces documents ne valent, à proprement parler, que pour l'Inde; mais ce sont, faute de mieux, les plus rapprochés de la période indo-européenne et ceux qui le mieux en reflètent les usages. M. D. les utilise avec l'esprit critique et la subtilité d'interprétation d'un maître à qui la vieille littérature de l'Inde est depuis longtemps familière.

Relèverai-je quelques minuties : — l'omission assez étrange du grec *πατρὸς* « consanguin », qui eût trouvé sa place p. 88 ; — l'omission des mots ital. *zio*, esp. *tío* « oncle », qui, bien que l'auteur ait avec raison exclu de son plan les langues modernes, auraient dû être cités (p. 113) en tant du moins qu'étrangers à la langue latine ; — *avia* « grand'mère » considéré comme féminin régulier de *avos* et apparié à un sk. **avî* (pp. 97 et 160), alors que le suffixe qui devient *i* en sanscrit n'apparaît point, ne peut même, si je ne me trompe, apparaître sous la forme *ia* en latin ; — *strítavos* (p. 98), qui, malgré l'autorité de Festus et l'appui que lui prête M. D., ne peut guère avoir été une vieille forme latine, puisqu'il serait devenu **stertavos* ; — le suffixe latin *-aster* mentionné (p. 93) sans aucune référence à l'ingénieuse théorie de M. Bréal qui le rattache presque sûrement à un emprunt grec ¹ ? Sur le mot *δαμαρ* exclusivement hellénique (p. 45), j'ai proposé, il y a déjà plusieurs années, une étymologie que je maintiens encore provisoirement ².

Viennent enfin les lapsus : quelques fautes d'impression, dont la moins insignifiante est le faux accent de *sûte* (p. 13, l. 3), et un léger contresens sur un passage védique (R. V. VI, 51, 5) cité p. 84 ; la scansion à elle seule indique que l'épithète *ádhrug* « non nuisante » s'applique à *prthivi* et non pas à *ágne*.

A plusieurs reprises (pp. 4, 21, 29), M. Delbrück nous promet la continuation de ces belles et solides études. Elle sera accueillie avec un égal intérêt par les philologues, les historiens et les jurisconsultes soucieux d'histoire ³.

V. HENRY.

1. *Mém. Soc. Ling.*, V, p. 346.

2. *Analogie*, p. 118.

3. Le système de transcription qu'adopte M. D. est irréprochable, mais non pas tout à fait celui qu'il préconise (p. 215) : ne lui en déplaît, la notation du yod indo-iranien par *j* au lieu de *y* ne serait pas un progrès, mais un recul. Quelle lettre demeurerait disponible pour l'explosive palatale sonore ? Il faudrait en revenir au *g* agrémenté d'un accent quelconque, qui n'a rien de commode ni d'attrayant. Et puis,

350. — VOGRINZ. *Grammatik des homerischen Dialektes* (Laut=, Formen=, Bedeutungs= und Satzlehre). Paderborn, Ferdinand Schöningh, 1889, p. xvi-416.

« Les critiques modernes, en ce qui concerne l'établissement du texte d'Homère, sont tellement en désaccord qu'une entreprise comme celle d'écrire une grammaire du dialecte homérique est véritablement un *opus plenum aleæ* (p. 2) »; néanmoins l'auteur pense qu'un tel livre peut être composé avec quelques chances de succès (p. vii). Je crois volontiers que M. Vogrinz n'est pas étranger aux théories linguistiques qui peuvent nous éclairer sur le lexique d'Homère; je veux bien reconnaître aussi qu'il a, pendant longtemps sans doute, vécu intimement avec le poète grec, et qu'il a étudié de près toutes les difficultés de construction et de syntaxe qui surgissent à chaque instant dans la lecture de l'Iliade et de l'Odyssée. Mais j'ai des réserves à faire, et je ne saurais dire que l'auteur ait pleinement atteint son but. N'est pas grammairien qui veut; on peut savoir beaucoup, et ne pas savoir exposer ce que l'on sait; et dans le domaine grammatical, il est besoin, pour composer un ouvrage didactique, d'une sûreté de méthode, d'une netteté d'exposition, d'une précision d'analyse qui, sans manquer entièrement à M. V., ne me semblent pas être ses qualités dominantes. Des cinq parties dont se compose son livre (3^e partie : Dérivation et Composition, plus les quatre indiquées dans le sous-titre), les dernières sont incontestablement les meilleures; dans la syntaxe, M. V. critique à juste titre (p. 292) la terminologie « embrouillée et pleine de contradictions » de la grammaire usuelle. C'est là, en effet, une des causes principales qui rendent les traités si indigestes, et un des plus sérieux obstacles à la composition d'une grammaire intelligible. Mais à côté de bonnes théories, d'analyses judicieuses, on rencontre trop souvent des développements confus, des résumés incomplets, et même quelques passages obscurs. Par endroits, M. V., qui pourtant a l'habitude de discuter et se laisse même aller à des subtilités, se contente trop facilement de renvoyer aux *Syntaktische Forschungen* de Delbrück ou à d'autres ouvrages du même genre, là où l'on a le droit d'exiger quelques éclaircissements et où l'opinion de l'auteur cité est très contestable. Le texte d'Homère et les différentes éditions sont d'ailleurs consciencieusement étudiés; M. V. a su puiser d'excellentes observations dans les remarques des éditeurs et les théories des grammairiens, sans compter celles qu'il doit à ses propres recherches. — Je regrette d'avoir à juger tout différemment la phonétique et la morphologie. M. V. a sur ces sujets des idées toutes personnelles : il revendique le droit (p. viii-ix) de se servir des hypothèses qui lui plaisent : je me garderai bien de le lui refuser; il trouve qu'il n'est point démontré qu'on doive partir de la forme forte des racines, et qu'il lui

pitie pour ceux qui, dans leur courte carrière, ont déjà dû apprendre et désapprendre tant de transcriptions différentes ! Il y a de bons alphabets, il n'y en a pas de délicieux.

est loisible de prendre une autre forme pour point de départ : à son aise, chacun est libre. On est libre aussi d'user d'une méthode défectueuse, de donner des explications dénuées de fondement, de confondre des formations différentes, et de mélanger au hasard des formes qui n'ont entre elles aucun rapport ¹. Mais alors il n'y a pas lieu de s'étonner si la critique impartiale vous accueille avec peu de faveur ; et pour dire ma pensée tout net, les deux premières parties de ce livre, quelle que soit d'ailleurs la valeur des théories linguistiques de M. Vogrinz, sont médiocrement traitées. Dans la préface, l'auteur nous avertit que l'ouvrage devait primitivement paraître en deux parties séparées ; il eût mieux fait de donner suite à ce projet, et de ne publier que la dernière. C'est la seule dont on puisse tirer profit.

My.

351. — A. BOULFROID. **Rome**, ses monuments, ses souvenirs. Grand in-8 Jésus de 300 pages illustré de 86 gravures. Prix : 3 fr. Société de Saint-Augustin, Lille.

M. l'abbé Boulfroid me permettra de ne pas parler longuement de son livre ; car il échappe à la critique. La *Revue* n'a pas à s'occuper du pouvoir temporel du peuple, à souhaiter ou à repousser son rétablissement ; elle n'a pas non plus à discuter des croyances parfaitement respectables ; son domaine est limité à l'examen des doctrines ou des méthodes scientifiques ; il n'y a rien de pareil dans ce volume.

R. C.

352. — ZDEKAUER (Lodovico). **Su l'origine del manoscritto Pisano delle Pandette Giustiniane**, e la sua fortuna nel medio evo. Un vol. in-8, 38 pp. Sienne, Torrini, 1890.

Dans ce discours d'ouverture de son cours de droit italien, M. Zdekauer essaie de prouver que le fameux manuscrit de la Laurentienne, dit *Codice Pisano*, a été écrit à Ravenne, et, qu'avant d'arriver à Pise, il a été connu à Bologne, où sa présence a contribué au développement des études juridiques. Ces deux démonstrations sont menées avec une grande richesse d'arguments et, la seconde surtout, semblent concluantes. M. Zdekauer souhaite que ce précieux manuscrit soit phototypé intégralement : c'est un vœu auquel tous les juristes et tous les paléographes s'associeront volontiers.

L.-G. P.

1. Quelques exemples entre beaucoup d'autres : P. 63 : « dans ὅμορ et ἥπαρ le ρ est mis à la place du γ, comme le montrent les langues congénères » ; *id.* : « noter les accusatifs Ἀπόλλων, Ποσειδῶν... ; cette formation est fréquente dans les comparatifs, par exemple ἄμεινον » ; p. 65 : « le suff. du génitif aux thèmes consonnantiques n'est pas -ος, mais -ς, cf. le latin *monti-s* » ; p. 97 : « dans ἥιον, l'η est dû au jod qui suit, mais cet effet pouvait être facultatif, exemple εἰςατο. » Les thèmes en ī et ī. u et ū sont perpétuellement confondus. J'ajouterai qu'un certain nombre de renvois au texte d'Homère sont inexacts, et ne sont pas corrigés dans les errata.

353. — **The Musical Notation of the Middle Ages** exemplified by facsimiles of Mss. written between the tenth and sixteenth centuries inclusive. (London, 1890, in-fol.)

Sous ce titre, la *Plain-song and Mediæval Music Society* publie un recueil de fac similes fort intéressant pour la musique et la paléographie du moyen âge. Les 20 planches ¹ qui le composent sont bien exécutées; une planche supplémentaire contient des essais de transcription. La préface résume assez nettement l'état de la question; mais d'où a pu venir aux éditeurs la bizarre idée de rédiger en latin les sommaires marginaux de cette préface qui est écrite en anglais? On y lit le nom de l'abbé Raillard, mais sans aucune indication bibliographique; il n'aurait cependant pas été inutile de citer l'*Explication de Neumes*, couronnée par l'Acad. des Inscr. en 1860, le *Mémoire sur la restauration du chant Grégorien*, Paris, 1862, et le *Mémoire explicatif sur les chants de l'Église rétablis dans leur forme primitive*. Paris, 1882. Enfin, les notices qui accompagnent les planches sont maigres et même insuffisantes. — Pourquoi cette jolie publication est-elle encore déparée par une inadvertance? Dans le texte de la pl. XI, la Haute-Savoie se nomme *alta Savoia*. La forme *Saboia* fut, il est vrai, employée au moyen-âge; mais les paléographes du ^{xix}^e siècle ne sont pas obligés, dans leurs notices, de rechercher ou plutôt d'exagérer ainsi la couleur locale.

L. D.

354. — **De düdesche Schlömer**, ein niederdeutsches Drama von Johannes Stricker, 1584, hrsg. von J. BOLTE. Norden et Leipzig, Soltau, 1889. In-8, 76 et 238 p. 4 mark.

Le *Düdesche Schlömer* de Jean Stricker est, avec le *Verlorener Sohn* de Burkard Waldis, le meilleur drame qu'on ait en bas-allemand, et on saura le plus grand gré au *Verein für niederdeutsche Sprachforschung* d'avoir fait éditer cette œuvre importante. La tâche a été confiée à M. Bolte qui s'en est acquitté avec le soin le plus louable. Il a reproduit le texte d'après l'édition originale de 1584 (Lubeck, Balhorn), en ajoutant à la fin du volume les petits changements des deux réimpressions de 1593 (Francfort sur l'Oder, Voltz) et les préfaces rimées qui les accompagnaient. Mais l'introduction de M. B. mérite surtout l'attention. Il raconte plus complètement qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, la vie de Jean Stricker — qui écrivait son nom *Stricerius* — et analyse son premier drame qui a pour sujet la chute d'Adam et Ève. Puis il étudie très longuement les sources du *Schlömer* qui sont l'*Homulus* allemand de Gennep (1540) et l'*Hecastus* latin de Macropedius (1539); mais « Stricker n'a pas fait une mosaïque à la façon de Gennep; les imitations littérales sont très clairsemées; c'était un poète indépendant qui

¹. A propos de la pl. XII, cf. [Barrois]. *Éléments carlov. linguistiques et littér.*, Paris, 1846, in-4°, p. 51.

n'empruntait à ses devanciers que l'idée, et non l'expression » (p. 47). Enfin, M. Bolte termine cette précieuse introduction par une analyse du *Schlömer* et par seize pages de remarques sur plusieurs mots et locutions du drame. Toutefois, ces remarques eussent mieux et plus commodément figuré, soit sous le texte, soit en appendice, et l'éditeur aurait dû, dans le texte même, signaler par un chiffre ou une astérisque les mots qu'il explique.

A. CHUQUET.

355. — **Del Torresani, Blado e Ragazzoni**, celebri stampatori a Venezia e a Roma nel xv e xvi secolo, cogli elenchi annotati delle rispettive edizioni per Domenico BERNONI, cavaliere della Corona d'Italia. Milan, Hoepli, 1890, in-8 de viii-403 p. (320 ex. numér.) Prix : 10 fr.

Ce livre, très élégamment édité, n'a guère de valeur historique. Dans l'étude la plus étendue qu'il renferme, l'auteur a voulu soutenir une thèse de clocher en faveur de ses compatriotes, les imprimeurs Torresani, d'Asola en Lombardie. On sait que le chef de la famille, Andrea Torresano, dit André d'Asola, fut le beau-père et l'associé d'Alde l'ancien, et continua la maison avec ses fils, après la mort du grand imprimeur vénitien. M. Bernoni croit que la gloire des Alde a fait tort à celle que mériteraient les Torresani; André d'Asola, selon lui, a été plus qu'un collaborateur modeste de son gendre, et il est temps de venger, par un éloge bien senti, « l'énorme injustice » traditionnelle commise à son détriment. En achevant la lecture de ce plaidoyer, on demeure convaincu, au contraire, que la tradition est exacte, à quelques nuances près, et que ni les contemporains, ni la postérité ne se sont trompés à la véritable importance des rôles. On peut dire plus : bien loin d'avoir perdu à ses relations avec Alde, c'est à ces relations seules qu'André Torresano doit de n'être point oublié; s'il n'avait été, à un moment donné, le bailleur de fonds et le soutien d'Alde Manuce, s'il n'avait mis son nom au frontispice des éditions aldines, personne ne songerait à lui aujourd'hui. Que M. Bernoni veuille lire, par exemple, la *Stampa a Venezia* de M. Castellani; il y verra qu'il y avait à Venise, au temps d'André d'Asola, cinquante marchands de livres laborieux et intelligents comme lui, qui ont peut-être gagné moins d'argent, mais qui n'ont pas eu moins de mérite. Si Alde Manuce a laissé un grand souvenir, c'est qu'il fut bien autre chose, un homme de science, d'initiative et de dévouement, un rénovateur de son art et un inventeur, un des travailleurs, en un mot, qui ont rendu aux lettres, en une courte carrière, d'inappréciables services. André Torresano ne fut rien de tout cela, et on parle encore de lui; de quoi se plaint-on à Asola?

Malgré l'erreur d'un point de vue qui fausse ses appréciations, M. B. pouvait faire un livre utile, une monographie complète des Torresani. Il n'y a réussi qu'à demi. Le catalogue, imprimé en appendice, est de

nature à rendre service aux travailleurs; quelques extraits de préface, quelques documents nouveaux y auraient été joints avec profit. Les pages les meilleures du travail sont celles qui traitent des rapports de Paul Manuce avec les *Torresani*, pour lesquels Renouard semble avoir été injuste. Mais la partie la plus intéressante du récit, celle qui se rapporte à l'époque de la vie d'Alde l'ancien, est très insuffisante. L'auteur ignore les livres spéciaux sur la question, les sources qui lui auraient permis de renouveler son sujet¹. Il cite sans cesse des ouvrages de seconde main; il considère comme une autorité le livre si peu sûr d'Ambroise Firmin-Didot. Les erreurs de détail abondent. M. B. fait d'André d'Asola le premier imprimeur vénitien, p. 14². Il continue à assigner au mariage d'Alde avec la fille d'André, la date de 1499 au lieu de 1505 (p. 16, 18), ce qui modifie sensiblement les hypothèses qu'on peut se permettre sur les rapports des deux imprimeurs. Il déclare que, d'après les témoignages contemporains, Erasme était *dedito alla crapula*, p. 40! Le grand hollandais, qui tient tant de place dans le volume, n'est, du reste, que bien peu connu de l'auteur. Il attribue une importance exagérée au colloque de l'*Opulentia sordida*, où Erasme a décrit plaisamment, comme chacun sait, l'intérieur d'Alde et de son beau-père³. Les relations d'Erasme avec François Torresano sont racontées très inexactement, p. 109, d'après la lettre unique de 1526 imprimée dans la correspondance: M. B. n'a pas connu les autres let-

1. Je n'ai aucun scrupule à mettre au premier rang de ces sources deux travaux signés de mon nom: *Erasme en Italie* (Paris, 1888) et *Les Correspondants d'Alde Manuce, 1483-1514* (Rome, 1888; extrait des *Studi e doc. di storia e diritto*, 1887-88). Ces deux recueils ont plus que doublé le nombre de documents épistolaires réunis jusqu'à présent sur Alde Manuce; le nom de « messer Andrea » y revient sans cesse, avec des dates et des faits qui permettent de remplacer les traditions vagues par des indications précises. M. Bernoni ne connaît pas davantage le *Cabinet des manuscrits* de M. Delisle ni l'existence des manuscrits grecs de François d'Asola portant l'inscription A ME FRANCISCO ASVLANO, qui se trouvent à Paris. (La liste en est donnée par M. Omont, dans les notes de son *Catalogue des mss. grecs de Fontainebleau sous François Ier et Henri II*, Paris, 1889).

2. *Andreas de Torresanis* figure le cinquante-deuxième sur la liste chronologique approximative des imprimeurs vénitiens dressée par M. Castellani (*La stampa a Venezia dalla sua origine alla morte di Aldo Manuzio seniore*, Venise, 1889, p. xxxvii).

3. Le colloque a été traduit en français par M. Develay, au t. III de ses *Colloques d'Erasme*, Paris, 1875-76; M. Bernoni l'a traduit pour la première fois en italien, en y ajoutant l'indication d'usages locaux intéressants. Je crois avoir déjà tiré de ce document tous les renseignements qu'il renferme sur la maison d'André d'Asola dans le chapitre d'*Erasme en Italie* consacré au séjour à Venise; mais il y faut faire une part, comme dans tous les colloques, à l'imagination de l'auteur et à la déformation subie par ses souvenirs; je n'oserais y chercher, par exemple, comme le fait M. B. (p. 145), le chiffre de la fortune de Torresano. Je n'aurais pas non plus l'assurance qu'il montre pour identifier les commensaux d'Alde en 1508; en tout cas, le *Stratège* du colloque ne saurait être Musurus, alors professeur à Padoue; j'ai proposé Démétrius Doucas, qui préparait à ce moment, chez Alde, les *Rhetores graeci* et le *Plutarque*.

tres d'Erasmus à son éditeur, qui changent bien les choses ; il n'a pas vu non plus les motifs de mécontentement que pouvait avoir l'humaniste à propos de la réimpression tronquée des *Adages*, faite à Venise en 1520.

Il est inutile de multiplier ces observations. On voit déjà que, si le sujet en valait la peine, le travail de M. B. serait à refaire. Je n'en dirai pas autant de la biographie d'Antonio Blado, d'Asola, car, s'il faut toujours se défier de la méthode de l'auteur, on est du moins satisfait de trouver réunis un grand nombre de renseignements sur un imprimeur qui mérite d'être connu et qui a joué à Rome, au milieu du xvi^e siècle, un rôle assez important. La liste de ses éditions et de celles des Ragazzoni, d'Asola (1488-1505), complète le volume. Les érudits, qui s'occupent de l'histoire de l'imprimerie, devront donc se le procurer. Pour moi, qui ai jugé le livre au point de vue de l'histoire littéraire, il m'est pénible d'avoir été obligé d'en dire si peu de bien.

P. DE NOLHAC.

356. — BLANDINI (Giacomo). *La tirannide italiana nel rinascimento*. Un vol. in-8, 131 pp. Catania, Galati, 1888.

L'idée mère de cet opuscule est ingénieuse. L'auteur essaie, après Pertile, de retrouver le droit politique des tyrannies italiennes du xv^e siècle, qui passent ordinairement pour avoir été la négation même du droit. Il faut remarquer surtout ce qu'il dit de l'évolution qui conduisit les républiques du podestat au prince, et les chapitres sur les lois de succession dans les tyrannies, leurs rapports avec l'Empire et le Saint-Siège, et leur gouvernement interne. Mais M. Blandini a rendu la lecture de son livre très difficile par la division qu'il a établie entre ses raisonnements et leurs preuves : il imprime seulement les premiers dans le texte et les autres en notes. Son travail n'est plus qu'une dissertation fort abstraite où manquent tous les faits qui le rendraient vivant et pittoresque, et que tous les lecteurs n'auront pas la patience de rechercher dans les notes.

L.-G. P.

357. — *Etude sur Jean Fischart*. Thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres, par P. Besson, agrégé de l'Université. Paris, Hachette. In-8, 364 p.

M. Besson, après un chapitre très court sur la vie de Fischart, examine d'abord le *Gargantua* et quelques autres ouvrages qui, sans être directement imités de Rabelais, appartiennent au même genre humoristique et satirique ; il parle ensuite des théories littéraires et esthétiques de Fischart, de ses querelles théologiques, de ses idées sur la religion et l'éducation, de sa politique intérieure et extérieure, enfin de sa

1. Publiées dans *Erasmus en Italie*, p. 107-112 ; datées de 1523, 1525, 1528.

langue et de son style. Le sujet, comme on le voit, est bien divisé; les écrits sont bien groupés, et le lecteur qui, sans se donner la peine de lire un gros volume, voudra demander à l'auteur des renseignements sur telle ou telle partie de l'œuvre multiple, authentique ou controversée, de Fischart, les trouvera facilement sous l'une des rubriques indiquées. Les analyses sont ordinairement bien faites, et quand elles paraissent longues, c'est plutôt la faute de Fischart que celle de son historien. Les chapitres qui laissent l'impression la moins satisfaisante sont ceux où M. B. essaye de condenser les résultats de ses recherches, de donner une idée de Fischart soit comme écrivain, soit comme moraliste, en un mot de conclure. Et ici encore, ce n'est pas M. B. qu'on est tenté d'accuser, c'est son sujet. Conclure est facile, lorsqu'on a affaire à un génie clair et solide; mais quelle conclusion tirer d'une œuvre incohérente, puisée à toutes les sources, et dont la marque caractéristique est précisément le manque de personnalité dans la pensée comme dans le style? Les théories esthétiques de Fischart se résument en ceci (chapitre iv), que la littérature doit être subordonnée à la morale : cela est peu profond; l'Allemagne a vécu pendant deux siècles sur cette banalité. En théologie, il estime que deux religions peuvent bien vivre ensemble dans un même état, mais le protestantisme est, pour lui, l'Église véritable. C'est dans le chapitre intitulé : Conclusion, que l'on cherche naturellement l'opinion définitive de M. B. sur son auteur. Fischart, nous dit-il, en effet, est une incarnation de la Renaissance. Est-ce suffisant, et cela marque-t-il bien le caractère d'un écrivain? Peut-on, d'ailleurs, considérer comme un représentant de la Renaissance un homme qui n'a su dérober à l'antiquité ni le secret de penser juste ni celui de bien dire?

M. B., et c'est une justice à lui rendre, ne professe pas pour Fischart une de ces admirations de commande ou de ces préventions naïves qui sont l'assaisonnement ordinaire des thèses du doctorat. Il a pensé à Fischart, parce qu'on n'y avait pas encore pensé avant lui dans les soutenances de Sorbonne; il l'a lu et il a essayé de le comprendre, parce qu'il a jugé que c'était son devoir. Mais il semble le goûter médiocrement. Dans le chapitre où il le compare avec Rabelais, et qui est un des meilleurs du livre, sa préférence n'est pas douteuse. Il ne trouve guère chez Fischart que l'exagération des défauts de Rabelais. « Chaque fois que le traducteur rencontre chez son modèle une longue énumération, il se croit tenu de la grossir encore (p. 72); il traduit intégralement tous les passages malpropres, et il en ajoute bon nombre de son cru (p. 48); le texte français est délayé, amplifié de mille manières (p. 109), sans être enrichi d'un seul épisode nouveau (p. 772). » Qu'on lise, dans l'auteur allemand, le chapitre de la généalogie de Gargantua, ou le passage, très court dans Rabelais, démesurément long dans Fischart, où il est question des provisions de bouche de Grandgousier : il est difficile de pousser plus loin l'abus de la parole. Rabelais dit beau-

coup et suggère davantage; il engage ses lecteurs, dans son prologue, « à briser l'os et à sucer la substantifique moelle » : dans Fischart, l'os est tout brisé, mais la moelle est répandue.

M. Besson ne trouve que peu d'éloges à donner à Fischart; pourtant il lui consacre trois cent cinquante pages, et nous n'aurions rien à dire là-dessus, si le cas était isolé. Un auteur, même un auteur de thèse, n'a-t-il pas le droit de choisir son sujet, et de dépenser son encre comme il lui plaît? Mais l'usage des grosses thèses sur de minces sujets tend à se généraliser d'une manière inquiétante pour le bon sens critique. Ecrire des centaines de pages sur un écrivain qui mérite tout au plus un article, c'est d'abord une faute de goût. N'oublions pas qu'un jeune docteur, une fois que sa thèse l'a fait déclarer *dignus intrare*, peut devenir à son tour directeur d'études, être chargé de conduire et de former, dans le travail scientifique et littéraire, toute une génération d'étudiants. Autrefois, pour donner une preuve de son aptitude à l'enseignement supérieur, on cherchait, dans un mince volume qui ressemblait plutôt à une brochure, à jeter un peu de lumière sur une question obscure ou mal posée; on reprenait, avec des arguments et des documents nouveaux, un sujet controversé; on discutait et l'on éclairait quelquefois un fait intéressant d'histoire littéraire. Aujourd'hui, on fouille dans les décombres, pour être sûr de ne se rencontrer avec personne. Pourtant les grands sujets, à la fois grands et nouveaux, ne manquent pas dans les littératures étrangères, et surtout dans la littérature allemande. Les Allemands ont beaucoup écrit sur leur littérature; mais ils en ont fait surtout l'objet d'une étude scientifique, exacte, minutieuse. Il y aurait profit pour nous à reprendre leur travail à un autre point de vue, celui de l'art et du goût, qui n'exclut pas la rigueur scientifique, mais qui l'élève et l'ennoblit. Nos jeunes professeurs trouveraient là un beau champ d'expérience et une occasion d'être vraiment neufs en apportant des idées neuves.

A. BOSSERT.

358. — *Waldstein's Vertrag mit dem Kaiser bei der Uebnahme des zweiten Generalats*, von Anton GINDELY. (Abhandlungen der K. Böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften). Prag, Gregr, 1889, 44 p. in-4.

C'est un fait connu de tous et consigné dans chaque *Histoire moderne*, même élémentaire, que Wallenstein, avant de reprendre le commandement des armées impériales en 1632, força Ferdinand II à signer un traité formel, qui devait garantir le célèbre condottiere contre une surprise pénible, pareille à celle de la diète de Ratisbonne en 1630. On croyait même posséder le texte de ce traité de Znaym dans les *Annales Ferdinandeï* de Khevenhüller. Récemment, pourtant, il a été établi que la pièce publiée par Khevenhüller n'était qu'un avant-projet, qui n'a pu être sanctionné par l'empereur, au moins dans sa forme présente. Peut-on

fixer, par conséquent, le contenu de cette pièce importante, soit par de nouvelles découvertes dans les archives, soit par des inductions légitimes ? Tel est le problème que M. A. Gindely, poursuivant ses études sur « la question de Wallenstein », aborde dans le présent mémoire, et qu'il traite, à son ordinaire, avec une connaissance approfondie du sujet, basée sur la masse de documents réunis, durant trente années de fouilles heureuses, dans les dépôts de Vienne, de Prague et de Munich. M. G. commence par remonter aux origines des négociations entamées avec Wallenstein en mai 1631, peu après la prise de Francfort sur-l'Oder par l'armée suédoise. La cour de Vienne ne demandait alors à l'ex-duc de Mecklembourg que des conseils, car les chefs de la Ligue catholique venaient de se prononcer contre sa rentrée au service de l'Empire, à la diète de Dinkelsbühl. Encore après l'écrasement de l'armée de la Ligue à Breitenfeld, en septembre, Ferdinand hésitait, son confident Eggenberg penchant pour Wallenstein et son confesseur Lamormain pour l'archiduc Ferdinand, roi de Hongrie. Les diplomates espagnols proposaient de faire du premier l'*ad latus*, le lieutenant-général du second. Mais Questenberg envoyé vers Wallenstein, en octobre, pour lui proposer cette combinaison, ou quelque autre analogue, essuya un refus catégorique, sans explications. Alors le prince d'Eggenberg fut chargé de négocier à Znaym avec Wallenstein en personne. Ses instructions fort embrouillées, et qui, tout en concédant à W. le titre de *Generaloberstfeldmarschall*, n'en faisaient pourtant qu'un conseiller du roi de Hongrie, subsistent, mais pour les conférences de Znaym elles-mêmes nous n'avons qu'un rapport assez détaillé de l'un des compagnons d'Eggenberg, de Bruneau, président de la Chambre des comptes de Lille, à l'infante Isabelle ; Eggenberg a présenté sans doute un rapport verbal à l'empereur. Nous voyons seulement que W. s'engage à réunir en trois mois, sans toucher de solde, et sans accepter un titre officiel, une nouvelle armée impériale. Cette besogne préliminaire accomplie, il fait mine de rentrer dans la vie privée. Eggenberg le supplie, au nom du souverain, de rester à la tête des troupes, et revient vers lui, muni de nouvelles instructions également conservées, qui, cependant ne lui donnaient pas une autorité plus absolue sur l'armée que celle qu'il exerçait déjà en 1630. Le 13 avril 1632. W. et E. se rencontrent à Goellersdorf, entre Znaym et Vienne, et, à la suite de longues et pénibles entrevues, Eggenberg rentre épuisé à Vienne et annonce à Ferdinand que les prétentions de W. sont « inouïes ».

Maintenant quelles étaient ces conditions ? On répondait jusqu'ici en citant le document publié par Khevenhüller, et retrouvé depuis dans d'autres archives ; mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le P. Dudik et Ranke ont prouvé que ce n'était là qu'un projet, le résumé d'un rapport sur les demandes du futur généralissime. On y trouve, en effet, des points que l'empereur ne pouvait pas du tout décider à lui seul, puisqu'ils concernaient directement la couronne d'Espagne, etc. M. G.

essaie de fixer les points de cet accord secret entre W. et le souverain, en interrogeant les documents authentiques, les correspondances diplomatiques de l'époque et c'est cette investigation, à la fois sagace et prudente, du savant professeur de Prague, qui est la partie la plus curieuse et la plus neuve de son mémoire. Nous ne pouvons naturellement pas entrer ici dans les détails de sa démonstration, qui nous paraît aussi lucide dans ses développements que concluante dans ses résultats. Nous dirons seulement que M. G. arrive à établir que la légende du traité supposé de Znaym ne s'écartait guère des exigences véritables de W. et que c'est plutôt encore davantage qu'il réclamait à son interlocuteur effrayé, pour l'obtenir en fin de compte. Ainsi les dépêches du nonce de Vienne au cardinal Barberini affirment qu'on lui promit un électorat, celui de Saxe ou de Brandebourg. D'autres correspondances montrent qu'on le dispensa de tout serment, craignant à Vienne qu'il pourrait se refuser à le prêter; et Ferdinand II lui-même disait à l'ambassadeur espagnol Castañeda « qu'il n'y avait point de troupes ni de chefs dans tout l'Empire qui ne dussent lui être soumis ». Cela n'empêchait pas l'abbé de Kremsmünster, l'un des négociateurs impériaux, de parler, très sincèrement, de la « modération » du duc de Friedland ! C'est que Ferdinand, affolé plus qu'on n'a voulu l'admettre, et qui parlait à ce moment de se retirer à Graz, voire même en Italie, voulait avoir à tout prix une armée solide et un chef militaire puissant entre sa capitale et le conquérant suédois. Ces conditions léonines, plus ou moins librement consenties, firent, au dire de M. G., de W. un général fidèle jusqu'au moment où il perdit l'espoir d'une victoire décisive (juin 1633). Alors commencèrent les intrigues diplomatiques qui l'entraînèrent toujours plus avant et finirent par amener sa chute. Nous recommandons le travail de M. Gindely comme un modèle de discussion scientifique sur un sujet épineux et surtout controversé.

R.

359. — **Un Bourguignon et un Orléanais** érudits au xvii^e siècle. Lettres inédites de B. de La Monnoye à Nicolas Thoynard de 1679 à 1697, publiées et annotées par M. Emile Du Boys. Paris, L. Techener, 1890, in-8 de 43 p.

Tout le monde donnera raison à M. du Boys déclarant (p. 1) qu'une des plus intéressantes figures littéraires en province, pendant la seconde moitié du xvii^e siècle et la première du xviii^e, a été incontestablement Bernard de la Monnoye (né à Dijon le 15 juin 1641, mort à Paris le 15 octobre 1728). Tout le monde aussi reconnaîtra que cet « homme d'infiniment d'esprit » se montre, dans les douze lettres tirées du département des mss. de la B. N. (vol. 562 des nouvelles acquisitions françaises), digne de l'éloge que lui donne M. Fertiault (*Nouvelle Biographie générale*) en s'écriant, au sujet de la correspondance générale de l'érudit bourguignon : *Quel agréable causeur !* M. du B. a réuni, dans les huit premières pages de son élégante brochure, toute sorte de renseignements

sur La Monnoye et sur son correspondant Thoynard, n'oubliant aucun des travaux récents dont ces deux travailleurs ont été l'objet de la part de MM. Gaillemer, A. Jacquet ¹, Henri Beaune, Moulin, Charavay, Jovy, etc. Les informations du diligent éditeur ne sont pas moins complètes, sur chacun des personnages mentionnés dans son petit recueil, et l'on trouvera tout à la fois abondance, exactitude et saveur dans les notes sur Maurice David, J.-B. Denis, le poète Lainez, Guillaume Prousteau, Saint-Glas, abbé de Saint-Ussans, poète « que l'on chercherait en vain dans nos recueils biographiques, mais auquel M. Viollet-Leduc a consacré un article dans sa *Bibliothèque poétique*, » etc. Citons aussi d'excellentes notes sur le *Dictionnaire de l'Académie* (p. 18), le *Dictionnaire de Richelet* (p. 24), le *Dictionnaire de la Crusca* (p. 25-26), l'*Arlequiniana* et le *Bignoniana* (p. 29-30), ces deux dernières notes empruntées à l'ouvrage encore inédit du P. Adry (*Bibliothèque critique des anas*, à la B. N. vol. 1955 des N. ac. fr.). Le soin et l'érudition avec lesquels M. E. du Boys a publié, cette année, son *La Monnoye* ² et, l'an dernier, son *Ezéchiel Spanheim*, font vivement désirer qu'il puisse bientôt nous donner les deux importants recueils épistolaires qu'il prépare : les lettres inédites d'Étienne Baluze et les lettres inédites d'Émery Bigot.

T. DE L.

360. — René DOUMIC. *La Question du Tartuffe*. Paris, De Soye et fils, 1890, in-8, 16 p.

Sous le titre de : La question du Tartuffe, M. René Doumic vient de publier une énergique réponse à M. Brunetière. Il présente à l'appui de l'opinion traditionnelle les arguments d'usage, insistant notamment sur les déclarations de Molière dans les placets, la préface et le rôle de Cléante. Il cherche ensuite à ruiner les preuves que M. Brunetière a tirées du petit nombre des hypocrites en 1664, de la philosophie naturaliste de Molière et de ses attaches avec le groupe des libertins. C'est une discussion fort habilement conduite, et, sinon convaincante, au moins très intéressante à lire.

R. P.

361. — *La Piraterie sur l'Atlantique au XVIII^e siècle*, par Léon VIGNOLS. (Rennes, 1890, in-8 de 121 p.)

Le titre de cette brochure, extraite des *Annales de Bretagne*, n'est pas parfaitement justifié; car il y est beaucoup plus parlé des pirates de

1. Les publications de ces deux savants ont été analysées et appréciées ici par celui qui écrit ces lignes.

2. Je n'aperçois en toute la brochure qu'une petite tache formée par une faute d'impression qui défigure le grand nom de Du Cange (p. 13) : M. du *Fesne* pour du *Fresne*).

la Méditerranée que de ceux de l'Atlantique, et des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles que du ^{xviii}^e. Mais la seconde partie donne des renseignements curieux et peu connus sur la grande flibuste et sur les forbans qui suryécurent à la dissolution de l'association des Frères de la Côte.

Quelques-unes des appréciations de l'auteur nous semblent être un peu hasardées. Les Barbaresques, en enlevant les vaisseaux chrétiens et en portant le fer et le feu sur les rivages ennemis, ne firent guère qu'imiter ce que les chrétiens eux-mêmes leur avaient appris, et les protestations de Sélim et de Soliman contre les agissements des chevaliers de Rhodes sont exactement celles que le roi d'Espagne faisait, cent ans plus tard, contre les Algériens. Pourquoi traiter de *chef de forbans* Khaïr-ed-Din Barberousse, le Grand-Amiral des flottes ottomanes, le rival souvent heureux d'André Doria, et, surtout, pourquoi donner aux Musulmans, en dépit de l'histoire tout entière, le monopole du prosélytisme religieux à main armée? Que M. Vignols pense à Charlemagne, aux Croisades, aux Chevaliers Porte-Glaives, aux Albigeois, aux Espagnols et aux Portugais dans les Indes et dans l'Amérique du Sud!

H.-D. DE GRAMMONT.

362. — J. HANS. *Der protestantische Kultus*. 1 vol. in-8, 140 pages. Augsburg, Schlosser, 1890.

Ce volume, dû au pasteur protestant de l'Église Sainte-Anne d'Augsbourg, est beaucoup plus dogmatique qu'historique. L'auteur, il est vrai, nous montre en vertu de quels principes le culte a été organisé dans la religion de Luther et dans celle de Calvin; il nous indique brièvement les principales modifications introduites dans la célébration de l'office divin depuis le ^{xvi}^e siècle jusqu'à l'année 1822, où, sous l'influence de l'union évangélique et du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, parut la fameuse liturgie (*Kirchenagende*) pour la cathédrale de Berlin; mais cet exposé, assez court, n'est qu'une introduction à la partie théorique de l'ouvrage. M. Hans y fait voir la nécessité d'une réforme dans les formes extérieures du culte; il indique ensuite en quoi devrait, selon lui, consister cette réforme. Il faudrait donner plus d'éclat aux cérémonies religieuses, multiplier les services accessoires (*Nebengottesdienste*), et, dans le service principal, introduire, à côté du sermon, une liturgie qui, tout en respectant la tradition, satisferait les nouveaux besoins de notre époque.

Ch. PFISTER.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'Académie des Beaux-Arts, dans sa séance du 21 juin, a proposé pour le prix Bordin à décerner en 1892 le sujet suivant : *Faire ressortir le caractère national de la sculpture française à partir du ^{xiii}^e siècle jusqu'à la Révolution, c'est-*

à-dire depuis les imagiers qui ont décoré les cathédrales et autres édifices du centre de la France jusqu'à Houdon. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1^{er} janvier 1892.

— Sous le titre *Universités transatlantiques* (Hachette. In-8°, p. 3 fr. 50). M. Pierre de COUBERTIN raconte d'une façon très intéressante, alerte, familière, ses visites aux établissements d'instruction du Nouveau-Monde. Il nous mène d'abord autour de New-York (l'Université de Princeton et son collège de Lawrenceville, Columbia College, Berkeley School, West Point), puis dans la Nouvelle Angleterre, au Canada, dans la Louisiane, la Floride, la Virginie, enfin à Washington et à Baltimore. « Le style fantaisiste, comme le reconnaît l'auteur, contraste avec l'habituelle gravité des documents pédagogiques » (p. 364), mais l'impression qu'il donne de ces universités transatlantiques, est d'autant plus nette et plus vivante; comme toujours, M. de Coubertin défend avec chaleur son programme : « Sport et liberté ».

ALLEMAGNE. — M. Alex. CONZE, aidé de MM. Ad. MICHAELIS, Achille POSTOLAKAS, Robert de SCHNEIDER, Em. LÆWY et Alfred BRÜCKNER, vient de publier, sous les auspices de l'Académie impériale des sciences de Vienne, la première livraison d'une grande publication intitulée *Die attischen Grabreliefs* (Berlin, Spemann, 16 pages de texte et 25 planches, 60 mark). L'ouvrage comprendra dix-huit livraisons environ.

— Viennent de paraître le premier volume du *Deutsches Wörterbuch*, de Moritz HEYNE (Leipzig, Hirzel. In-8°, 10 mark), et une *Italienische Grammatik*, par W. MEYER-LÜBKE (Leipzig, Reissland, 12 mark), qui forme le second volume de la « Collection des grammaires romanes ».

— L'*Arkiv for nordisk filologi* paraîtra, à partir du VII^e volume, chez Harrassowitz, à Leipzig.

— Les *Romanische Forschungen* de K. VOLLMÖLLER, paraissent désormais chez Fritz Junge, à Erlangen.

— Le *Literaturblatt* annonce en préparation : une *Altsächsische Grammatik*, par S. H. GALLÉE et O. BEHAGHEL, et les éditions suivantes : *Clef d'amours*, par DOUTREPONT (Bibliotheca normannica), *Beuve d'Hanston*, par A. STIMMING, *Anseïs de Carthage*, par J. ALTON.

— M. Fritz NEUMANN, professeur à Fribourg en Brisgau, est nommé à Heidelberg.

— Le 6 mai est mort à Strehlen, près de Dresde, dans sa 68^e année, Edmond DORER, connu par ses travaux sur l'histoire littéraire de l'Espagne.

— La classe de philosophie et d'histoire de l'Académie des sciences de Berlin décernera un prix de 5,000 mark (6,250 francs) à l'auteur du meilleur travail — en allemand, latin, français, anglais ou italien — sur Suidas, ses sources et sa méthode.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 juillet 1890.

M. Ravaisson continue la lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1^o BRUN-DURAND, *Censier de l'évêché de Die*; 2^o BEAUREPAIRE (Ch. de), *Notes sur les juges et les assesseurs du procès de condamnation de Jeanne d'Arc*; 3^o OMONT (H.), *Fac-similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque nationale*; — par M. Gaston Paris : HATZFELD, DARMESTETER (Arsène) et THOMAS (Ant.), *Dictionnaire général de la langue française*, 1^{re} livraison; — par l'auteur : DELOCHÉ (Maximilien), *Etudes de numismatique mérovingienne*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32-33

— 11-18 août —

1890

Sommaire : 363. SWEET, Manuel de phonétique. — 364. HAURÉAU, Des poèmes latins attribués à Saint-Bernard. — 365. DESILVE, L'école de Saint-Amand. — 366. SCHENBACH, Lecture et culture. — 367. MAHREHOLTZ, Jeanne d'Arc. — 368. PRIBRAM, L'Autriche et la guerre du Nord. — 369. BOBBIO, Deux mazarinades. — 370. BERTANA, Etudes sur le XVIII^e siècle. — 371. RASTOUL, Le maréchal Randon. — 372. GODET, Histoire littéraire de la Suisse française. — 373. LEBAIGUE, La réforme orthographique et l'Académie française — Chronique. — Académie des Inscriptions.

363. — (Clarendon Press Series). **A Primer of Phonetics**, by Henry SWEET, M. A. — Oxford, at the Clarendon Press (London, H. Frowde), 1890. Pet. in-8, xi-113 pp.

Cet excellent petit livre doit, dans la pensée de l'auteur, servir tout à la fois d'introduction élémentaire aux débutants en phonétique, et tenir lieu d'une 2^e édition de son *Handbook*, qu'il se voit, nous dit-il, dans l'impossibilité d'arrêter en ce moment sous une forme définitive. Cet aveu plein de modestie et cet exemple de conscience scientifique, venus de si haut, seront peut-être de nature à tempérer le dogmatisme d'école, toujours funeste aux sciences en formation.

Le manuel de M. Sweet se divise en deux parties, l'une analytique (pp. 7-40), l'autre synthétique (pp. 41-110). Dans la première, il étudie le mécanisme de la parole, la production des voyelles et des consonnes à l'état isolé et indépendamment les unes des autres. Il est superflu de dire, d'après le titre et le plan de l'ouvrage, que l'on n'y trouve rien d'essentiellement nouveau, mais toujours cette clarté et cette sobriété d'exposition, cette délicatesse d'observation et d'analyse, qui ont fait de M. S. un initiateur et un maître de premier ordre. Dans la synthèse, il reconstitue ce qu'il a décomposé, en montrant les relations des voyelles, des consonnes, des syllabes, des mots, des groupes de mots entre eux, et étudiant ainsi la quantité, l'intensité, les phonèmes de transition (*glides*¹), l'accent tonique; puis il transporte ces données dans le domaine pratique, en établissant le phonétisme vrai, normal, ou tout au moins moyen, de l'anglais, du français, de l'allemand et — autant que faire se peut — des deux langues classiques, et donnant pour chacune d'elles quelques spécimens de prononciation accompagnés d'une transcription phonétique.

1. Notre nomenclature manque de ces mots expressifs et pittoresques qu'affectionnent avec raison les phonétistes anglais, *glide* (transition d'un phonème à un autre), *vanish* (transition de la voix au silence), etc. (Ce dernier n'appartient pas non plus à la nomenclature de M. Sweet.)

Sur ce dernier point seulement je voudrais hasarder une timide réserve. La transcription de M. S., qui rend en quelque sorte le langage « visible », est certainement une merveille de précision scientifique; mais ne se fait-il pas quelque peu illusion sur la facilité avec laquelle on l'adoptera? Nous sommes tous, depuis l'enfance, accoutumés à associer certains signes et certains sons, et nous voici bien empêchés en face de formes qui, non seulement ne nous rappellent rien de familier — ce ne serait que demi-mal — mais nous rappellent tout autre chose que ce qu'elles représentent; car nombre de signes de M. S. ont une ressemblance proche ou lointaine, en tout cas très fâcheuse, avec des lettres d'alphabets connus. Cette difficulté d'ailleurs fût-elle aussi aisée à vaincre qu'il se l'imagine, qu'il veuille bien aussi considérer que ses livres ne s'adressent point seulement aux yeux et à la mémoire encore neufs des apprentis phonéticiens, qu'ils sont lus avec intérêt par des linguistes qui ont déjà déchiffré bien des grimoires, et qu'il y a conscience à leur mettre à si haut prix le profit qu'ils en pourront tirer.

Une raison inverse, je veux dire l'absence complète, dans les types de la *Revue*, d'une notation phonétique même approximative, m'interdit naturellement de suivre M. Sweet dans les détails de sa minutieuse analyse¹. Je dois donc me borner à appeler l'attention de tous les linguistes sur ce manuel si court et si plein à la fois, l'attention de tous les lettrés sur les premières pages de ce livre, dont je ne puis me tenir de détacher quelques lignes à leur intention :

« Souvenez-vous que le langage n'existe que comme fait individuel, et qu'une expression telle que « prononciation anglaise normale » n'est qu'une pure abstraction. Songez qu'il est absurde de fixer une règle suivant laquelle les Anglais *doivent parler*, avant de savoir comment ils *parlent en fait*, notion encore toute rudimentaire à cette heure...

« Evitez en conséquence tout dogmatisme et toute généralisation hâtive; soyez circonspect dans votre façon d'affirmer que « tout le monde prononce ainsi » ou que « nulle personne instruite ne prononce de telle façon ». N'en appelez point à l'autorité d'un être imaginaire tel que le sujet parlant « correct » ou « attentif ».

« Bornez-vous à constater les faits. Si les gens vous disent que la réforme de l'orthographe est « une hérésie pestilente », ou que votre prononciation de Londres, d'Edinbourg ou de Dublin est « abominable », ne discutez point avec eux. »

V. HENRY.

1. Une seule observation : M. S. est-il bien sûr que *muix* se prononçât *muia* comme il l'écrivit (p. 108)? Je croirais bien plutôt que l'*i* était voyelle et l'*u* semi-voyelle, autrement dit, que l'initiale de *uioz* était l'anglais *wh* : autrement, l'*i* intervocalique serait-il demeuré? Il est vrai qu'on trouve *uioz*.

364. — **Des poèmes latins** attribués à Saint-Bernard, par B. HAURÉAU, membre de l'Institut. Paris, Klincksieck, 1890, in-8, v-102 pages.

Si, par une grâce particulière, l'illustre fondateur de Clairvaux avait pu revenir au monde quelques cent ans après sa mort, il eût sans doute été à la fois surpris et indigné des œuvres que certains copistes, plus zélés qu'habiles, mettaient sous son nom. Saint Bernard avait écrit des vers, et même des vers badins, on a sur ce point un texte formel ; mais c'étaient là péchés de jeunesse dont il était le premier à rougir, et ses adversaires eux-mêmes, Pierre Bérenger par exemple, se faisaient scrupule de les citer dans leur défense d'Abélard. Mais entre ces vers mordants et satiriques et les plates compositions que des copistes plus récents ont par ignorance, par faux zèle attribués au grand réformateur du XII^e siècle, il n'y a sans doute aucun rapport. Saint Bernard était avant tout un homme d'action, plein de fougue et d'énergie ; les misérables œuvres qu'on lui prête sont dues à des moines désœuvrés et mystiques ; il s'était fait en lisant beaucoup une langue personnelle ; rien de plus banal assurément que le style et les pensées de tous ces poèmes. M. Hauréau, qui n'aime pas saint Bernard (et nous partageons ce sentiment ; l'ennemi d'Abélard et de la philosophie n'a en somme rendu aucun service à la science et à l'humanité), a cru toutefois utile de venger sa mémoire et de réparer les bévues des anciens copistes et des premiers éditeurs. Prenant chacune des pièces poétiques publiées sous le nom de cet écrivain, il montre que pour des raisons diverses aucune ne saurait lui être attribuée ; des unes on connaît pertinemment ou on soupçonne l'auteur ; les autres, restées anonymes malgré des recherches approfondies, sont de cent, quelquefois de deux cents ans plus récentes et ont pour auteur des moines mendiants, franciscains ou dominicains. Présentées avec agrément, ces petites dissertations se lisent avec un réel intérêt et laissent le lecteur absolument convaincu. C'est là assurément mérite assez rare, même dans un ouvrage d'érudition.

A. MOLINIER.

365. — DESILVE. **De Schola Elnonensi Sancti Amandi a sæculo IX ad XII** usque. Lovanii. Apud Carolum Peeters, 1890, in-8.

L'idée d'étudier en détail une grande école monastique carolingienne était heureuse, et le choix fait par l'auteur de celle de Saint Amand, irréprochable. Malheureusement le livre, écrit dans un latin bizarre, de M. Desilve, témoigne d'une ignorance impardonnable de la littérature du sujet. L'auteur ne connaît ni l'existence de la récente édition des lettres de Loup de Ferrières, ni, ce qui est plus grave, celle d'une vie de saint Lambert écrite en vers par Hucbald de Saint-Amand et publiée dès 1878. Il aurait dû lire le travail de Schulze sur la Réforme monastique en Lotharingie et en Flandre, ainsi que maints articles du *Neues Archiv*, qui lui eussent été fort utiles. S'il ne l'a pas fait, c'est, semble-t-

il, faute de connaître l'allemand. Il imprime, en effet, régulièrement *Hoelder* pour *Holder*, *Weber* pour *Ueber*, etc. Ces réserves faites, je reconnais volontiers que le livre de M. Desilve contient d'intéressants appendices : des catalogues instructifs de la bibliothèque du monastère ; un office de saint Cyr et des hymnes inédits sur sainte Rictrude par Hucbald, ainsi qu'un poème du moine Folquin (xii^e s.) sur la chute d'Adam. Les recherches de l'auteur dans les manuscrits de la bibliothèque de Valenciennes lui ont, en outre, fourni des détails nouveaux sur la destinée de l'école de Saint Amand après le x^e siècle.

H. PIRENNE.

366. — SCHÖNBACH. *Ueber Lesen und Bildung*. Graz, Leuschner u. Lubensky, 1889. In-8, xiii et 210 p. 3 mark. (Quatrième mille).

Voilà un livre à lire. L'auteur, qui est un homme de grand savoir et aussi un homme d'un goût très fin, essaie de déterminer au juste le sens des mots *Bildung* et *gebildeter Mensch*. Mais il remarque avec mélancolie que la véritable *Bildung* n'est plus guère de ce monde ; ce n'est pas dans les écoles qu'elle s'acquiert, ni dans les voyages, et on ne lit plus que les journaux. Et pourtant le seul moyen de devenir un homme réellement *gebildet*, est de lire, de lire avec choix ; *es gibt eine Technik des Lesens* ; lire est un art comme un autre. Emerson dit qu'il ne faut lire que les livres célèbres qui ont plus d'un an et qui vous plaisent. M. Schönbach fait mieux : il donne une liste des livres qu'il faut lire dans toutes les littératures. Mais ce n'est pas cette liste qui fait l'intérêt du volume de M. S. ; ce sont ses propres réflexions, les remarques ingénieuses qu'il exprime en un allemand toujours élégant, châtié, et qui témoignent d'une lecture immense, d'une observation pénétrante de notre société, et d'un jugement sûr. Enfin, dans les deux chapitres que M. Schönbach consacre à la poésie allemande contemporaine et au réalisme ¹, on trouvera sous une forme concise et brillante (p. 109-182) nombre d'appréciations excellentes qu'il nous importe de connaître, sur Heyse, Fitger, K.-F. Meyer, Wildenbruch, Anzengruber, M^{me} d'Ebner-Eschenbach, Bleibtreu, Kretzer, etc.

A. CHUQUET.

367. — R. MAHRENHOLTZ. *Jeanne Darc in Geschichte, Legende, Dichtung auf Grund neuerer Forschung*. 1 vol. in-8, iv-174 pages. Leipzig, Renger, 1890.

La liste des ouvrages sur Jeanne d'Arc s'allonge tous les jours et bientôt M. Pierre Lanèry d'Arc pourra ajouter un supplément considérable à sa bibliographie, parue en 1887. Nous signalons aujourd'hui le livre

1. Le livre comprend six chapitres qui ont pour titre : Le temps présent. — Le but. — Les moyens. — La poésie allemande contemporaine. — Le réalisme. — Liste de livres.

d'un écrivain allemand, dont nous avons entrepris la lecture avec une grande curiosité. Jadis les Allemands ont rendu justice à la Pucelle d'Orléans : en 1864, un de leurs historiens, Fr. Eysell, lui a consacré une longue et fort savante étude ; mais, après les événements de 1870, un historien d'outre Rhin saurait-il parler de Jeanne avec tout le respect qui lui est dû ; pourrait-il éprouver de la sympathie et de l'admiration pour une héroïne dont le dévouement a contribué au salut de la France ? Eh bien oui, M. Mahrenholtz nous entretient de Jeanne sur le ton le plus convenable ; il admire son courage sur le champ de bataille ; il nous raconte avec une commisération évidente son procès et sa mort ¹.

Mais M. M. a voulu faire avant tout œuvre d'historien. Or, de très bonne heure, nous le disions ici même il y a quelque temps, il s'est formée une légende de Jeanne d'Arc : légende religieuse, qui nous montre la jeune fille de Domrémy inspirée par le ciel et qui ajoute foi à ses apparitions miraculeuses ; légende patriotique, qui attribue à Jeanne seule la délivrance du royaume, qui oublie la valeur du roi et de ses officiers, les progrès faits par l'artillerie, qui ne tient nul compte des dissensions intestines des Anglais, commandés par un enfant. Notre auteur a cherché à faire la part exacte de l'histoire et de la légende. Il a étudié pour cela avec une très grande attention les documents contemporains : il nous donne à la fin de son livre une critique remarquable des sources de l'histoire de Jeanne d'Arc. Il distingue avec soin les chroniqueurs qui ont écrit avant et ceux qui ont rédigé leurs ouvrages après le procès de réhabilitation, les Français des Bourguignons, les laïques des ecclésiastiques. A un autre point de vue, il partage les écrivains en trois catégories : ceux qui ne croient pas du tout à la mission de Jeanne, comme Monstrelet et le rédacteur du *Journal de Paris*, ceux qui y ajoutent une foi entière comme Jean Chartier et Perceval de Cagny, ceux qui ne se prononcent pas ou restent neutres, comme le héraut d'armes de Charles VII, Jacques le Bouvier. M. M. connaît de plus à peu près tous nos ouvrages modernes sur Jeanne, même de petits articles disséminés dans des revues de province, et ici il nous faut bien signaler la différence entre sa méthode et celle des derniers écrivains français qui ont abordé le

1. Nous avons écrit cet article avant d'avoir lu le compte-rendu fait du livre de M. par la *Revue des questions historiques* (1^{er} juillet 1890, 95^e livraison, p. 282). M. Sepet y cite une phrase de notre auteur, qui pourrait être fort mal comprise et nous avons à cœur de rétablir le sens exact. M. M. conclut son chapitre sur la délivrance d'Orléans par ces mots : « Nous ne voulons en aucune façon nier l'impression prodigieuse et salutaire que la jeune fille héroïque produisit sur le peuple et les soldats d'Orléans, et grâce à laquelle elle finit par entraîner les chefs : mais sans les fautes commises par Talbot et Fastolf, sans le talent militaire de Dunois, elle n'aurait pas suffi pour délivrer la ville. Nous devons lui contester le titre de *Pucelle d'Orléans* que les bourgeois reconnaissants lui ont donné et que la postérité lui conserve. » Cette dernière phrase est sans doute malheureuse ; mais M. M. ne conteste en aucune façon à Jeanne le titre de pucelle, il conteste celui de *Pucelle d'Orléans*. Nous croyons d'ailleurs comme lui que des causes purement humaines expliquent la délivrance de la ville.

même sujet : lui a tout lu, les autres ont comparé entre elles trois ou quatre biographies modernes et entr'ouvert les documents réunis par Quicherat, puis ils ont eu la prétention de nous expliquer entièrement Jeanne d'Arc.

Malgré toutes ces études préliminaires, nous ne pensons pas que M. M. ait complètement réussi dans son dessein. La légende s'est formée du vivant même de Jeanne d'Arc : comment dès lors serait-il possible d'affirmer à propos de chaque événement : « Ici s'arrête la vérité et commence le faux ? » Pour faire cette distinction, on ne se laisse guère guider que par son sentiment personnel ; mais mon sentiment peut ne pas être le vôtre. Le sujet de Jeanne d'Arc ne saurait être traité entièrement par une critique *objective* des sources : bon gré mal gré chaque auteur interprète les anciens documents d'après ses croyances et ses préjugés. M. M. rejette, par exemple, à peu près tous les témoignages apportés dans le procès de réhabilitation ; il prétend que la légende avait pris corps en 1436, lors de l'apparition de la fausse pucelle ; que presque tous les témoins avaient subi l'influence de la cour ; que, pour ce double motif, ils dénaturèrent à l'envi la véritable figure de Jeanne ; il a peut-être raison, mais pourquoi quelques faits avancés dans le second procès ne seraient-ils pas vrais, pourquoi ne pas admettre entre autres que la mort de la bonne Lorraine ait arraché des larmes à ses adversaires ? Il nous paraît bien que souvent l'écrivain allemand va trop loin dans la négation ; il diminue la part de l'histoire au profit de la légende.

Cette réserve faite, nous reconnaissons qu'en règle générale nos appréciations sont d'accord avec les siennes : nous avons été très heureux de lire dans son ouvrage nos propres pensées sur l'enfance de Jeanne : selon nous, il a fort bien expliqué comment l'idée d'une mission à remplir a germé et grandi en son âme. Nous ne nous séparons de lui que sur quelques points secondaires : nous pensons qu'il a été beaucoup trop indulgent pour Pierre Cauchon. Il ressort de son récit même que l'intérêt seul guide l'ancien évêque de Beauvais. Il ne cherche qu'à plaire au duc de Bourgogne et aux Anglais, par ambition personnelle. Pour un motif aussi bas, il avait jadis justifié au concile de Constance le meurtre de Louis d'Orléans.

En dépit du soin avec lequel le livre a été fait, l'auteur a laissé échapper des erreurs. Nous avons contrôlé toutes les assertions des deux premiers chapitres et nous relevons les inexactitudes suivantes. P. 2, il faut lire Philippe VI au lieu de Philippe IV. Le jugement porté sur le connétable de Richemond, p. 14 et ss., doit être corrigé à l'aide du livre de M. Cosneau que M. M. ne connaît pas. P. 17, la comparaison entre le Brandebourg et la Bourgogne me paraît mauvaise, en tous cas bien inutile. P. 22, il est dit : « En 1419, une partie de Domrémy qui appartenait jusqu'à présent aux ducs de Bar, suzerain de la France, fut unie au duché de Lorraine, par suite à l'empire d'Allemagne. » Le fait

nous paraît faux ; en 1419, le cardinal de Bar fait donatlon du duché de Bar à son petit-neveu René d'Anjou et celui-ci fut fiancé à Isabelle, héritière de la Lorraine ; mais René n'entrera en possession de la Lorraine que beaucoup plus tard. La question de la nationalité de Jeanne d'Arc n'est pas bien comprise, p. 24. P. 31, il est question du « tribunal archiépiscopal de Toul ». Il n'y a jamais eu d'archevêque en cette ville.

Le dernier chapitre, intitulé : *Jeanne d'Arc au cours des siècles* est intéressant. Mais à notre avis l'auteur a voulu trop raffiner. Son jugement sur la *Pucelle* de Chapelain est, somme toute, exact ; mais pourquoi attribuer à l'auteur de cet ennuyeux poème des desseins politiques ? Le plan en aurait été conçu en 1625, et Richelieu aurait voulu se servir de cette œuvre pour éveiller contre les Anglais, qui secouraient la Rochelle, l'animosité des Français ! Je pense aussi que dans cette revue Michelet méritait mieux qu'une mention. M. M. explique d'ailleurs assez bien comment Jeanne d'Arc est revendiquée de nos jours par le parti catholique et comment nos désastres de 1870 lui ont valu en France de chauds partisans, souvent assez peu au courant de l'histoire.

En somme, M. M. a beaucoup travaillé son sujet ; il a suivi une bonne méthode ; il a l'esprit critique éveillé, le jugement d'ordinaire sain ; mais, peut-être pour comprendre Jeanne d'Arc, pour nous la rendre bien vivante, faut-il plus que de la conscience, plus que l'habitude de manier les textes historiques, plus que du bon sens. Ces qualités supérieures, M. Mahrenholtz ne les a pas et voilà pourquoi son livre n'est qu'un livre fort estimable.

Ch. PFISTER.

367. — A.-F. PRIBRAM. *Oestereichische Vermittelungs-Politik im Polnisch-russischen Kriege 1654-1660*. Vienne, 1889, 66 p. in-8

Les dépêches de Lisola, précédemment publiées par M. Pribram, avaient jeté un jour peu favorable sur l'action de l'Autriche dans les affaires du Nord, pendant la guerre de 1654 à 1660, qui se termina par la paix d'Oliva. Elles avaient révélé que l'Autriche pratiqua une politique d'intervention sans énergie, sans honneur et sans profit. M. P. examine cette politique à la lumière de documents nouveaux qui complètent les relations de Lisola, mais n'infirmant pas le jugement qui s'en dégage.

Dès que la Pologne devint le champ clos des intrigues et des ambitions étrangères, la maison d'Habsbourg se préoccupa d'y empêcher l'établissement de toute dynastie ou influence qui pût la menacer. Au milieu du XVII^e siècle, Français, Suédois, Moscovites l'inquiétaient également. Engagée trop à fond contre les deux premières puissances, elle tenta de leur opposer le grand duc de Moscou, Alexis. Mais ce prince méditait l'annexion entière et la confiscation de la couronne polonaise. Il était malaisé de le réconcilier avec les Polonais. La cour de

Vienne proposa sa médiation avec l'arrière-pensée de garantir l'intégrité comme l'indépendance de la Pologne.

C'est sur ce thème que s'engagea une négociation dont le plus saillant épisode est la conférence de Wilna (1656). Les Autrichiens y jouèrent un rôle peu glorieux. Leur protégé Jean Casimir dut signer un traité qui assurait au czar l'hérédité, c'est-à-dire la perpétuité de la royauté polonaise. Cet échec ne les dégoûta pas d'une nouvelle offre d'interposition, quand la non-exécution de ce pacte provoqua un nouveau conflit : les Russes la rebutèrent grossièrement; les Polonais, à l'instigation du parti français, la déclinèrent avec autant d'ingratitude que de politesse.

L'Autriche voulut prendre sa revanche du traité d'Oliva en rapprochant la Pologne et la Moscovie : ces deux États, sous la pression du péril turc, sentaient la nécessité d'un accord, mais ils exclurent sans façon l'Autriche de la transaction dont l'armistice d'Andrussow fut le début (janvier 1657).

M. Pribram condamne les tergiversations de la cour de Vienne, lui reproche de n'avoir su comprendre ni seconder les combinaisons parfois trop subtiles de Lisola, et conclut avec justesse que le prestige de l'empereur était amoindri à l'orient comme à l'occident de l'Europe. Son récit suggère une autre réflexion que l'auteur, en bon autrichien, a sans doute gardée pour lui. C'est que la diplomatie russe déploie sur celle de l'Autriche une éclatante supériorité : non seulement le czar traite de pair à pair avec le César germanique, mais ses envoyés à demi barbares traitent de haut, dans toutes les rencontres, les ministres impériaux. L'Autriche a de longue date appris l'humilité.

B. AUERBACH.

369. — **Carlosità Storico-letterarie del Secolo XVII.** Due famose Mazarinades studio di Giacomo BOBBIO. Roma, unione cooperativa editrice, 1890, in-8 de 79 p.

M. Bobbio a eu la main heureuse en choisissant, pour en donner une élégante traduction et une non moins élégante réimpression, deux pièces aussi intéressantes que *la foule des esprits revenus à Saint-Germain* (*la fola degli spiriti riappararsi in San-Germano*) et que *la plainte des pauvres contre le cardinal Mazarin* (*La querela dei poveri contra il cardinale Mazarino*). Chaque mazarinade est précédée d'une notice explicative et suivie de notes courtes et excellentes. L'éditeur n'ignore rien de l'histoire des événements et des personnages mentionnés dans les deux livrets qui furent certainement au nombre des plus piquantes publications fugitives de l'année 1649. Sur Mazarin, sur Anne d'Autriche, sur Louis XIII, sur Gaston d'Orléans, sur le prince et la princesse de Condé, sur M^{lle} de Montpensier, sur Charles, maréchal de la Meille-

raye, Armand, duc de la Meilleraye, sur le comte de Guiche¹, etc., M. Bobbio dit tout ce qu'il faut en quelques mots. Sa plaquette, où les lettres ornées, les fleurons, les vignettes sont d'une grâce exquise², mérite le meilleur accueil tant auprès des bibliophiles français que des bibliophiles italiens.

T. DE L.

370. — BERTANA (Emilio). *L'Arcadia della Scienza*. Castone della Torre di Rezzonico. (Studi sulla letteratura del secolo XVIII). Un vol. in-8, 230 pp. Parme, Luigi Battei. Prix : 3 f r.

Ces deux études n'intéressent pas seulement l'histoire littéraire, mais aussi l'histoire sociale et psychologique de l'Italie au XVIII^e siècle. Dans la première, M. Bertana examine les rapports de la science et de la poésie dans la péninsule et les œuvres produites par la *poesia dotta*, aujourd'hui si oubliée et qui excita alors tant d'espérances et d'admiration. Il fait une revue très complète des diverses œuvres poétiques à base de science : on allait jusqu'à composer en hommage de nocces un poème sur les lentilles optiques ou sur l'origine des fontaines, ou un poème sur le système cartésien pour une prise de voile. Un chapitre spécial est consacré aux poèmes didactiques, — la *Vigne*, de Pelizzari, la *Culture du riz*, de Spolverini, cinq *Saisons* de Rolli, Frugoni, Gherardelli, Vicini, Barbieri, — parmi lesquels la palme revient à Calbi, pour sa *Filosofia esposta in sonetti*. L'ambition de laisser un grand poème philosophique travailla ce siècle depuis le poème en cent chants de Maffei jusqu'à l'*Invito a Lesbia Cidonia* de Mascheroni ; elle inspira le *Pregiudizio* de Brognoli, la *Plurità dei mondi* de Cassola, le *Sistema dei cieli* de Rezzonico. Après la revue de tant d'œuvres dont une seule a survécu, l'*Invito a Lesbia Cidonia*, on comprend la conclusion de l'auteur : « L'action indirecte de la science sur la poésie, comme sur le reste de la vie intellectuelle et civile, fut profonde et bienfaisante. Mais qu'a donné la science directement transportée dans la poésie ? Rien. »

Dans la seconde étude, M. B. trace un portrait bien vivant de l'un de ces savants poètes, Rezzonico, « incarnation caractéristique de ce patriarcat du XVIII^e siècle, dans lequel finissait de se dissoudre, non sans quelques symptômes d'une prochaine renaissance, la décrépète société italienne. » La vie de Rezzonico à Parme pendant la Révolution française est particulièrement intéressante.

L. G. P.

1. M. B. donne à tort deux *m* au nom du futur maréchal de Gramont, lequel, ainsi que ses aïeux et ses descendants, écrivait son nom comme je viens de l'écrire. Le péché est si petit que ce ne serait pas la peine de le relever, si l'on avait une observation plus sérieuse à soumettre au soigneux éditeur.

2. Indiquons particulièrement deux portraits de Mazarin, l'un, en tête de la plaquette (gravure représentant le cardinal racontant, devant des hommes et femmes du monde assis sous les beaux arbres d'un grand parc, l'histoire de ses esprits revenus à Saint-Germain), l'autre à la fin (p. 76, en cul-de-lampe).

371. — **Le Maréchal Randon**, par A. RASTOUL. (Paris, Didot, 1890, in-12 de (III-401) p., avec portrait).

« Cette étude est, avant tout, une œuvre de réparation », nous dit l'auteur, dès la première ligne ; plus d'un lecteur dira : c'est un panégyrique. On a cherché à y démontrer que le maréchal Randon fut un bon général en chef, un très bon gouverneur de l'Algérie, un excellent ministre de la guerre ; qu'il eut toutes les vertus publiques et privées, et que, si ses avis eussent été écoutés, les désastres de 1870 eussent été épargnés à la France. S'il en était ainsi, il aurait été jugé bien iniquement par ses contemporains, par la plupart de ses chefs, et par la grande majorité de ceux qui ont servi sous ses ordres. Bugeaud écrivait en le désignant : *Il ne peut rendre aucun service à la tête des troupes, parce qu'elles n'ont aucune confiance en lui.... Ce n'est pas un homme de guerre*¹. Telle était l'opinion de Saint Arnaud qui ne consentit jamais à lui rien laisser entreprendre d'important ; de Baraguey d'Hilliers, qui le nota en quelques lignes d'une concision draconienne ; de Pélissier, qui ne perdit jamais une occasion de le cribler de ses traits les plus acérés². Et les quatre maréchaux de France desquels je viens de parler le connaissaient bien, l'ayant eu longtemps sous leurs ordres, ou à leurs côtés.

Cela dit, il convient d'ajouter que cette biographie est exacte, en ce qui concerne les faits qui y sont relatés ; nous ne trouvons à redire qu'à leur interprétation, qui nous semble quelque peu faussée par le parti-pris de l'admiration. M. R. loue son héros de sa conduite au moment du retour de l'île d'Elbe ; nous estimons que, ce jour-là, il mérita toutes les rigueurs de la justice militaire, qui ne lui furent épargnées, du reste, que parce qu'il aurait fallu punir trop de monde³. Mais le gouvernement royal savait à quoi s'en tenir, et le laissa passer quinze ans dans le même grade. Après la révolution de 1830, il se fit un mérite de cette disgrâce, et, en onze ans, échange les épaulettes de capitaine contre les étoiles de maréchal de camp, sans que cet avancement extraordinaire eût été justifié par des services éclatants. Nous n'avons pas à écrire ici l'histoire du maréchal Randon ; mais nous pouvons éprouver quelque

1. Lettre adressée au maréchal Soult, le 20 août 1843.

2. On remplirait plusieurs pages de ces boutades ; nous n'en citerons qu'une : « Chose bizarre que les prénoms ! Randon s'appelle Alexandre César, et moi, je m'appelle Amable ! »

3. Que penser de l'aide de camp d'un général, qui, envoyé par lui, et le représentant *ipso facto*, assiste sans protestation à l'embauchage de ses soldats, à des pourparlers avec des insurgés, et se contente de prendre la fuite au moment final, sans avoir même tenté une démonstration vigoureuse, laquelle eût très certainement rallié la plus grande partie des hommes, qui, bien que sollicités depuis plus de vingt-quatre heures, n'avaient pas encore fait défection ! — « Il paraît constant, dit-il, que « j'excitai le commandant Desessart à commander le feu. » — Cela ne nous paraît pas constant du tout ; car, dans ce cas, Napoléon n'eût pas, quelques jours après, appelé à Paris le général Marchand et son neveu.

surprise en voyant qu'on lui fait un mérite de son refus d'aller à Rome ¹, de sa conduite au Ministère de 1851 ², de son abstention lors du coup d'État ³. Quant à la campagne de Kabylie, nous réservons notre admiration pour le maréchal Bugeaud, qui l'avait préparée ⁴, en avait dressé le plan dans tous ses détails; son successeur ne fit qu'appliquer ce plan, et encore le fit-il assez mal; il dut s'y reprendre à trois fois, subit plus d'un échec grave, et le succès final lui coûta bien cher.

Nous touchons maintenant au point le plus important. Le Maréchal a été accusé, et l'est encore, d'avoir, pendant son deuxième ministère (1859-1866), laissé l'armée s'affaiblir à un tel point, qu'on ne put pas, après Sadowa, risquer une démonstration sur le Rhin. M. Rastoul s'élève contre ces allégations, qu'il qualifie de *calomnieuses*; mais, en fait, il ne prouve qu'une chose; c'est que le ministre *offrit* de faire marcher immédiatement 80,000 hommes, et *promettait* d'en réunir 450,000 en un mois (p. 300). On se garde bien de nous parler des approvisionnements et du matériel ⁵.

Bien des pages sont consacrées à la louange des convictions religieuses du Maréchal, qui, tout protestant qu'il était, fut un des plus dévoués défenseurs des droits de Pie IX (p. 245). Après les dernières révélations de M. Rothan, c'est un singulier éloge à faire d'un homme d'État. Peu de personnes partageront l'avis de l'auteur, non plus que son admiration pour la création de la légion d'Antibes, qui enlevait à la France (en 1866!) douze cents hommes d'élite. Enfin, le 22 décembre 1867, âgé de plus de soixante-treize ans, le Maréchal abjura la religion protestante et se convertit au catholicisme; ses ennemis (et il n'en manquait pas) crurent qu'il cherchait ainsi à s'ouvrir les portes du conseil de Régence; d'autres dirent qu'il voulait avoir, au moins une fois dans sa vie, quelque chose de commun avec Turenne.

H. D. DE GRAMMONT.

372. — Ph. GODER. *Histoire littéraire de la Suisse Française*. Paris, Fischbacher, 1890; un vol. in-8 de ix-569 p.

L'auteur de ce livre n'a pas eu la prétention de faire une œuvre originale; dès la première ligne de sa préface, il avertit que cette histoire

1. En quoi la religion du Maréchal l'empêchait-elle de commander le corps d'occupation? Ce fut un prétexte, et rien de plus.

2. Il passa tout son temps à louvoyer entre les deux partis.

3. Il n'y participa pas; mais il en profita largement; d'ailleurs, en pareil cas, l'abstention est une adhésion peu compromettante.

4. Une grande partie du dossier (lettres, etc.) du maréchal Bugeaud a été détournée des Archives du ministère de la guerre. Quand?

5. Quand on voit dans quel état de dénuement nous trouva la guerre de 1870, même après les efforts qu'avait faits le maréchal Niel pour réparer le passé, il est difficile de croire que nous étions, en 1866, en état d'affronter une lutte semblable à celle qu'une simple démonstration eût déchaînée.

« existait déjà, pour ainsi dire, à l'état de chapitres isolés, dans plusieurs ouvrages ; » et il considère « comme un devoir pressant » de rendre hommage à ses devanciers. Il dit ailleurs, à propos des emprunts qu'il a faits à tel ou tel, à M. Sayous par exemple : « Je pille trop pour pouvoir citer toujours. » (P. 183). On voit par là ce que peut être le livre de M. Godet, une véritable mosaïque ; ce n'en est pas moins un manuel utile que l'on consultera avec fruit, si l'on veut bien connaître l'histoire de la littérature française à l'étranger. Peut-être semblera-t-il un peu long à ceux qui n'étant pas nés Suisses, ne tiennent pas absolument à « vivre de la vie » des lettrés de Genève, de Lausanne, de Fribourg ou de Neuchâtel, à étudier l'un après l'autre les illustres inconnus dont les centaines de noms remplissent l'index alphabétique. Intéressante pour les compatriotes de M. G., cette histoire littéraire l'est aussi, dans une certaine mesure, même pour le grand public français, et les chapitres consacrés à Calvin, à Rousseau, à Benjamin Constant, à Mallet du Pan, aux collaborateurs de Mirabeau, à M^{me} de Staël, à Sismondi, à Tœpffer sont d'une lecture instructive ; on ne lira pas sans profit ce que M. G. a dit du xvi^e siècle et de la Révocation de 1685 qui a fait tant de bien à la Suisse. M. G. est même parfois autre chose qu'un excellent secrétaire de rédaction : il sait juger les hommes et les livres ; il ajoute aux indications sur M^{me} de Staël quelques documents inédits.

M. G. critique (p. 319) les écrivains suisses qui emploient des locutions comme « Mon but est *rempli*... Je ne me rappelle *de rien* » ; p. 171 il parle de « la langue un peu roide des écrivains indigènes. » La langue de M. G., elle aussi, est parfois un peu *roide*, son style ne laisse pas de sentir un peu le réfugié, et il emploie des locutions, des constructions qui dénotent un étranger, par exemple : *Un hymne latin* (p. 27) ; *Un exode* (p. 45-46) ; C'est un des hommes qui *sait* le mieux son Vinet (p. 494, note) ; Retremper le français dans le latin *et dans le sérieux* (p. 96) etc.

Il n'en est pas moins vrai que le livre de M. Godet a été fait avec grand soin et qu'il mérite d'être consulté, même par les Français auxquels il apprendra bien des choses.

A. GAZIER.

373. — Ch. LEBAGUE. *La réforme orthographique et l'Académie française*. Deuxième édition. Revue et augmentée d'un Appendice. Paris, Delagrave, 1890, VII-136 p. in-12.

J'ai rendu compte de la première édition dans la *Revue* du 21 octobre 1889. Il y a un an qu'elle a paru, et déjà voici la seconde livrée au public. Il n'y a pas de meilleure preuve qu'on n'a réussi ni à le dégoûter de la réforme, ni à entortiller son jugement.

La seconde édition diffère de la première par un format plus commode et par l'addition de quelques pages, un court préambule et un

Appendice. Ce dernier est divisé en deux parties : 1° *Réponse à M. L. Havet* (c'est-à-dire à l'article de la *Revue*) ; 2° *M. Bréal et la réforme*. M. Lebaigue me fait l'honneur de discuter mes vues avec beaucoup de précision et de courtoisie ; je l'en remercie et je ne reviens pas sur la discussion ; je me bornerai à répondre à une question qu'il me pose. Dans telles phrases, demande M. L. (il y fait entrer, par exemple, la locution *vains discours*), est-il une seule lettre que M. Havet consentirait à éliminer, sous prétexte qu'elle ne correspond pas à la prononciation ? « Non, sans doute. » Cette réponse n'est pas la mienne. Non seulement je *consens* à ce qu'on élimine l'*a* inutile de *vains* (tout de suite si l'on veut), mais je *désire* qu'on le fasse un jour. Il y a des réformes plus pressées, et j'aime mieux les voir passer d'abord. Mais quand le moment sera venu d'ôter l'*a non latin* de *vaincre* = *uincere*, je crois qu'il sera temps aussi d'ôter l'*a latin* de *vain* = *uanus*. L'« étymologie » continue de compter à mes yeux pour zéro. Ce n'est pas l'étymologie qui indique sur quels points les novateurs doivent être patients, c'est l'ordre pratique de la besogne. Cela dit, je suis heureux de dire à M. L. que je respecterais en effet, quant à présent, la plupart des mots qu'il cite (je voudrais seulement qu'on adoptât sans retard *aus* pour *aux*, *èles* pour *elles*, *home* pour *homme*). Et je me félicite de voir que, de son côté, il est tout prêt à faire des concessions sur l'emploi de certains signes diacritiques.

Au fond, les divergences entre mon savant contradicteur et moi sont toutes d'ordre théorique. Pour ce qui est à faire actuellement, il y a accord parfait quant à la mesure et quant à la plupart des détails. Et si M. Lebaigue était nommé, par l'Etat ou par l'Académie, *dictator orthographiae constituendae*, je serais des plus chauds à applaudir d'avance à toutes ses décisions.

LOUIS HAVET.

CHRONIQUE

ALSACE. — Le cinquième centenaire du *Pfeiffertag* de Ribeauvillé sera prochainement célébré par la représentation d'une pièce en vers intitulée *Die Pfeiferbrüder*. Les rôles seront remplis par la jeunesse du lieu, costumée comme au xv^e siècle. L'auteur de la pièce, M. le Dr JAHN, a placé l'action à l'époque où venait de se former la corporation des *Pfeifer*, c'est-à-dire dans la plus belle période de l'histoire des Ribeaupierre. Il évoque assez habilement le passé, au moyen d'une intrigue qui excite suffisamment l'intérêt : il imagine qu'un jeune gentilhomme, enlevé en son bas-âge par des bohémiens et vendu à un charlatan, est reconnu plus tard à Ribeauvillé par son frère aîné qui, pour retrouver plus sûrement l'enfant perdu, a revêtu l'habit de ménétrier et parcourt le pays sous ce déguisement.

ALLEMAGNE.—On annonce la publication d'un *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie*. Ce *Jahresbericht* qui offrira un tableau d'ensemble de toutes les œuvres qui se seront produites sur le domaine des langues et littératures romanes, sera publié par M. VOLLMEYER, professeur de philologie romane à l'Université de Göttingue, et « rédigé » par M. R. OTTO, de Munich. (Munich et Leipzig, Oldenbourg). Il paraîtra chaque année en six fascicules qui seront accompagnés d'un *Anzeigebblatt* ou bibliographie. On est prié d'envoyer un exemplaire de tout ouvrage qui rentre dans le cadre du *Jahresbericht*, à M. Otto, Munich, Gabelsbergerstrasse, 55.

— Nous apprenons la mort d'Émile HEITZ, professeur de philologie classique à l'Université de Strasbourg, décédé dans sa 65^e année, et de Gottfried KELLER, « le grand Zurichois, dit la *Deutsche Literaturzeitung*, en qui les pays de langue allemande ont perdu leur poète le plus original » (16 juillet).

ANGLETERRE. — M. Joseph JACOBS qui vient de publier les *Fables de Bidpai* et l'*Esop* de Caxton, va réimprimer le *Palace of pleasure* de W. Pointer (1567), qui renferme la traduction de plus de cent nouvelles italiennes. C'est dans ce volume que les dramaturges anglais, Shakspeare, Massinger, etc., ont puisé le sujet d'un grand nombre de leurs pièces. M. Jacobs reproduit le texte de la deuxième édition qui est plus complet. La publication formera 1,500 pages en trois volumes (chez David Nutt, 500 exemplaires).

— On annonce, pour paraître prochainement dans la collection des « Great Writers », une étude de M. Moncure D. CONWAY sur *Nathaniel Hawthorne*.

— L'English Dialect Society fera paraître bientôt un *Glossary of words in use in the county of Gloucester*, par M. J. D. ROBERTSON et un ouvrage de M. Alex. ELLIS, *English dialects, their homes and sounds*.

HONGRIE.— M. E. FINACZY, attaché au ministère de l'instruction publique, vient de publier un volume sur l'*Enseignement secondaire en France* (265 p.). Après avoir visité à deux reprises quelques lycées de Paris, et lu à peu près tout ce qu'on a écrit dernièrement sur l'organisation et les réformes de notre enseignement secondaire, M. Fináczy, avec une hâte fébrile, a déposé dans ce volume le fruit de ses expériences et de ses lectures. La partie historique n'a rien d'original; elle embrasse l'époque de Charlemagne jusqu'à 1815. La deuxième partie sur l'organisation actuelle des lycées montre que l'auteur a souvent bien vu, mais comme tous les visiteurs, il s'attache plutôt à des formalités extérieures qu'à l'esprit de l'enseignement. On voit partout l'étranger habitué aux externats, guidé dans ses excursions par un membre de l'enseignement libre; quoi de plus naturel dans ces conditions, que de s'élever contre l'internat, le baccalauréat, le concours général et l'installation de quelques établissements? Mais en général l'éloge l'emporte sur la critique.

— M. SIMONYI, après avoir publié ses deux grandes monographies sur les *Conjonctions* et sur les *Adverbes hongrois*, vient de publier deux volumes de *Causeries sur la langue hongroise* (pp. 301 et 362). Il y expose au grand public les résultats obtenus par les philologues de ce siècle, en les appliquant à l'idiome hongrois. *L'origine*, les *influences étrangères*, les *monuments linguistiques*, la *langue littéraire* et le *patois* forment autant de chapitres curieux et qui montrent la grande compétence de l'auteur.

— La langue turque, représentée à l'Université de Budapest, par le célèbre voyageur Vámbéry, a trouvé en M. KUNOS un fervent adepte. Il vient de publier les *Chants populaires turcs* en deux volumes (328 et 422 p.) et un volume de *Contes turcs* (202 p.), recueillis par lui pendant son voyage en Turquie.

— M. PECZ, privat-docent, à l'Université, a fait paraître le premier volume de ses *Études sur les tragiques grecs*. Ce volume embrasse l'histoire générale de la tragédie. M. Pecz a utilisé tous les travaux français et allemands sur le sujet.

— Signalons enfin deux études sur la littérature française; celle de M. BANFI, correspondant du *Figaro*, sur *Alceste et la Misanthropie* (75 p.), étude esthétique intéressante, et celle de M. HARASZTI sur *La poésie d'André Chénier* (162 p.), publiée dans les *Mémoires* de l'Académie hongroise.

ITALIE. — M. Arturo GRAF, professeur à l'Université de Turin, vient de réimprimer chez Loescher (Turin, 1890, in-8° de 292 p.), son recueil de vers intitulé *Medusa*, qui en est déjà à sa 3^e édition et se présente aujourd'hui augmenté d'un troisième livre.

— On doit signaler la tentative d'un jeune érudit, M. Mario MENGhini, attaché au ministère de l'instruction publique, à Rome, qui s'est proposé de reproduire les anciennes impressions de poèmes populaires conservés, quelquefois à un unique exemplaire, dans les bibliothèques italiennes. Le premier fascicule, très bien imprimé, in-8°, et reproduisant page par page le texte original, contient deux plaquettes tirées de l'*Alessandrina* de Rome. Cette collection, qui coûtera seulement 1 franc par fascicule, a pour titre : *Canzoni antiche del popolo italiano* et complètera la revue récemment fondée par le même éditeur, la *Rassegna di letteratura popolare e dialettale*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1^{er} août 1890.

M. Fierlinger, professeur à Olmütz, avait adressé à l'Académie la photographie de deux pages d'un livre imprimé, si l'on en croit la mention finale, à Venise en 1414. M. le Secrétaire perpétuel communique une note de M. Delisle, qui, après examen des photographies, a reconnu qu'il s'agit d'un livre imprimé en 1514. Le chiffre 1414 n'est qu'une faute d'impression. On possède d'autres ouvrages qui portent le nom du même imprimeur, avec la date de 1514.

M. Deloche termine sa lecture sur le jour civil en Gaule. Au calcul légal des délais par nuits, usité depuis la conquête franque, on voit se substituer, à partir du XIII^e siècle, selon les régions, deux modes nouveaux de supputation : le calcul par jours et le calcul par jours et nuits. Le premier ne tarda pas à prévaloir et est seul resté en usage jusqu'à aujourd'hui. C'est à tort que des historiens du droit français ont professé que la numération par nuits avait persisté d'une manière générale jusqu'en 1789.

M. Edmond Le Blant communique une inscription latine chrétienne, qui lui paraît remonter au VI^e siècle, et qui a été découverte à Andance (Ardèche). Elle est ainsi conçue :

HIC TITVLVS TEGET DIAC
EMILIVM QVEM FVNERE
DVRO EV NIMIVM CELERE
RAPVIT MORS IMPIA CVRSV
XXXVIII ETATIS SVE ANNO MOR
TEM PERDEDIT VITAM INVE
NIT QVIA AUCTOREM VI
TE SOLVM † DILEXIT

On reconnaît au commencement de ce texte deux vers défigurés :

*Hic titulus tegit Aemilium, quem funere duro,
Heu! nimium celeri rapuit mors impia cursu.*

Le graveur de l'inscription a maladroitement ajouté, devant le mot *Aemilium*, le mot *diacorum*, qui fausse le vers. M. Le Blant signale, dans les inscriptions de l'antiquité chrétienne qui nous sont parvenues, un grand nombre d'exemples de fautes semblables. Il indique aussi des textes où est exprimée une pensée analogue à celle qu'on remarque dans les lignes de l'inscription : *mortem perdidit, vitam invenit*.

M. Salomon Reinach communique une inscription grecque, découverte à Magnésie-du-Méandre, par M. D. Baltazzi. C'est un récit, historique ou légendaire, des origines du culte de Dionysius ou Bacchus à Magnésie. Un coup de vent ayant, dit le texte,

fendu un platane auprès de la ville, on trouva une image de Bacchus à l'intérieur de l'arbre. Les habitants de Magnésie, qui entretenaient des rapports suivis avec le sanctuaire de Delphes, envoyèrent une députation pour la consulter. La Pythie rendit un oracle, en quatorze vers hexamètres, que l'inscription nous a conservés : elle ordonna aux Magnètes d'élever un temple à Bacchus et de s'adresser à Thèbes pour recruter les prêtresses du nouveau culte. Les ambassadeurs ramenèrent trois prêtresses ou ménades thébaines, Cosco, Boubo et Thettalé, qui organisèrent à Magnésie trois thiasos ou collèges dionysiaques. Après leur mort, elles furent l'objet d'honneurs publics et reçurent la sépulture sur trois points différents du territoire de Magnésie, que l'inscription désigne par leurs noms ; l'une d'entre elles fut enterrée auprès du théâtre.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : BAYE (le baron J. de), *Note sur quelques antiquités découvertes en Suède* (extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*) ; — par M. de Boislisle : MEYER (Paul), *Discours prononcé à l'assemblée générale de la Société de l'histoire de France*.

Julien HAVET.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France* (période celtique et période romaine). Paris, Thorin. — AULARD, *Mémoires secrets de Fournier l'Américain* publiés pour la première fois d'après le manuscrit des Archives nationales avec introduction et notes. Paris, Charavay. — Lady BLENNERHASSETT, née comtesse de Leyden, Madame de Staël et son temps, 1766-1817, avec des documents inédits, portrait d'après Gérard, ouvrage traduit de l'allemand par Auguste DIETRICH. Trois volumes, Paris, Westhauser. — Souvenirs de la comtesse de La Bouère, La guerre de la Vendée, 1793-1796, mémoires inédits publiés pour la première fois par M^{me} la comtesse de La Bouère, belle-fille de l'auteur, préface par le marquis COSTA DE BEAUREGARD. Paris, Plon. — COSTA DE BEAUREGARD (marquis), *Epilogue d'un règne*. Milan, Novare et Oporto. Les dernières années du roi Charles-Albert. Paris, Plon. — A et M. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*. Alfred CROISSET. Tome second. Lyrisme, premiers prosateurs, Hérodote. Paris, Thorin. — DEJOB, Madame de Staël et l'Italie, avec une bibliographie de l'influence française en Italie, de 1796 à 1814. Paris, Colin. — DELOUME, Les manieurs d'argent à Rome, les grandes compagnies par actions, le marché, puissance des publicains et des banquiers jusqu'à l'Empire. Paris, Thorin. — DES GRANGES, Bossuet, sermon sur l'ambition, étude critique littéraire et morale. Paris, Croville-Morand. — DIEHL, *Excursions archéologiques en Grèce*, Paris, Colin. — DU BOIS, Deux correspondants limousins de Baluze, lettres inédites de Pradilhon de Sainte-Anne et de M. du Verdier, 1692-1695. Limoges, Ducourieux. — DUMONT, *Dépopulation et civilisation*. Paris, Alcan. — FIRMERY, Goethe (classiques populaires édités par Lecène et Oudin). — FUSTEL DE COULANGES, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*. Les origines du système féodal. Le bénéfice et le patronat pendant l'époque mérovingienne. Ouvrage revu et complété d'après le manuscrit et les notes de l'auteur, par Cam JULLIAN. Paris, Hachette. — GACHARD, *Etudes et notices historiques concernant l'histoire des Pays-Bas*. Trois volumes. Bruxelles, Hayez. — GUILLAUME, Pestalozzi, étude biographique. — JEAN (R. P. Auguste), *Le Maduré*. La nouvelle mission. — JOGUET-TISSOT, *Les armées allemandes sous Paris*. Paris, Perrin. — LE GOFFIC, *Les romanciers d'aujourd'hui*. Paris, Vanier. — PARIGOT, *Emile Augier* (classiques populaires édités par Lecène et Oudin). — PÉLISSIER (Léon G.), *Documents annotés, fascicule VIII, Lettres inédites de Dom Claude de Vic à Fr. Ant. Maroni*, fascicule IX. Une relation inédite de l'Escalade de Genève, 1602. — ROD. REUSS, *Correspondances politiques et chroniques parisiennes adressées à Christophe Gützer, 1681-1685*. Paris, Fischbacher. — Maxime de La ROCHESTERIE, *Histoire de Marie-Antoinette*. Deux volumes. Paris, Perrin. — SIGOGNE, *Essais de philosophie et de littérature*. Paris, Carré. — SOREL (Albert), Madame de Staël. Paris, Hachette (collection des grands écrivains français). — SOURCHES (marquis de), *Mémoires sur le règne de Louis XIV, tome X*. Paris, Hachette. — TOURNEUX, *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*. Tome premier. Préliminaires, événements. Paris, Imprim. nouv. (assoc. ouv.). — TURET, *Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*. Tome premier. Etats-généraux et Assemblée constituante. Paris, Impr. nouv. — VANDERLINDEN, *La révolution démocratique au xiv^e siècle à Louvain*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34-35

— 25 août-1 septembre —

1890

Sommaire : 374. Commodien, p. p. DOMBART. — 375. Tertullien, p. p. REIFFERSCHIED et WISSOWA. — 376. ENGELBRECHT, Fauste de Riez. — 377. KRONENBERG, Minuciana. — 378. Le lai de l'ombre, p. p. BÉDIER. — 379. STREITBERG, Les comparatifs germaniques. — 380-381. PÉLISSIER, Lettres de Dom de Vic à Maroni et Relation inédite de l'Escalade. — 382. R. REUSS, Correspondances et chroniques parisiennes adressées à Güntzer. — 383. WALLON, Les représentants en mission, v. — 384. LUCAS, Portraits et souvenirs littéraires. — 385. LE GOFFIC, Les romanciers d'aujourd'hui. — 386. JOGUET-TISSOT, Les armées allemandes sous Paris. — Lettre de M. Louis-Lucas. — Académie des Inscriptions.

374. — 1. **Commodiani carmina**, recensuit et commentario critico instruxit Bernhardus DOMBART (*Corpus Scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, editum consilio et impensis Academiæ litterarum Cæsareæ Vindobonensis, vol. XV). Vindobonæ, apud C. Geroldi filium. MDCCCLXXXVII. XXIV-250 pp., in-8. Prix : 5 M.
375. — 2. **Q. Septimi Florentis Tertulliani opera**, ex recensione Augusti REIFFERSCHIED et Georgii WISSOWA, pars I (*Corpus Scriptorum eccl. latin.*, vol. XX). Pragæ et Vindobonæ, F. Tempsky; Lipsiæ, Freytag, 1890, XIII-396 pp. in-8. Prix : 15 M. 60 (19 fr. 40!).
376. — 3. **Studien ueber die Schriften des Bischofes von Reil Faustus**. Ein Beitrag zur spätlateinischen Literaturgeschichte von Dr. August ENGELBRECHT. Prag u Wien, Tempsky; Leipzig, Freytag, 104 pp. in-8. Prix : 3 M.
377. — 4. A.-J. KRONENBERG. **Minuciana**, siue annotationes criticae in Minucii Felicis Octauium. Specimen litterarium inaugurale. Lugduni Batauorum, S. C. van Doesburgh, 1889, 101 p. in-8.

1. M. Dombart avait offert au monde savant les prémices de ses recherches sur Commodien dans un mémoire lu à l'Académie de Vienne et tiré à part; nous l'avons analysé en 1885, quand il a paru ¹. Si nous signalons seulement en 1890 l'édition publiée dans les derniers mois de 1887, cela tient à des retards en partie imputables aux libraires ². Nos lecteurs ont eu le temps de prendre connaissance de ce très beau travail, qui est comme un *Corpus* de toutes les études antérieures sur Commodien. Dans les dix années qui se sont écoulées depuis l'apparition de l'édition Ludwig (1877-1878), les théologiens, les historiens, les philologues se sont occupés souvent de cet auteur. M. Dombart a profité de leurs recherches. Il a fait mieux. Il nous donne pour la première fois

1. *Rev. crit.*, 1885, I, 218.

2. [Nous saisissons cette occasion pour rappeler à MM. les éditeurs de l'étranger notre prière de nous adresser directement, par la poste, non par commissionnaires, les ouvrages dont ils désirent des comptes-rendus. C'est parce qu'on n'a pas suivi cette recommandation qu'un livre expédié le 5 novembre 1887 nous est parvenu en avril 1890. — *Réd.*]

une collation minutieuse des mss. de Cheltenham dont les précédents éditeurs n'avaient eu qu'une connaissance fort imparfaite. C'est ce qui a permis de classer avec sûreté les mss. des *Instructiones* et d'établir un texte du *Carmen apologeticum* notablement supérieur à celui de Pitra. M. D. s'est servi de toutes ces ressources nouvelles avec un tact parfait. En voici un exemple. La pièce XXIII du liv. II des *Instructiones* a pour titre *De zelo concupiscenciae* dans les mss., mais l'acrostiche assure l'épel *concupiscenciae* (v. 18 : *Cum, pro die tuo uigilas...*) ; M. Hanssen, n'osant admettre l'assibilation, avait proposé de lire : *Tu pro die*. M. D. a compris que ce qui peut se défendre dans une dissertation ne peut pas toujours être admis dans une édition. Il a conservé *cum* et corrigé le titre : « Ego uero, dit-il, tam antiquum sibilationis indicium caute notandum potius quam per *cum* auferendum censeo. » Exécutée dans un tel esprit, la présente édition de Commodien paraît une construction durable ; à part la découverte de nouveaux mss., on ne voit pas ce qui pourrait l'ébranler.

2. Auguste Reifferscheid est mort il y a deux ans, laissant de nombreux travaux préparatoires pour l'édition de Tertullien ; le premier volume était presque achevé pour l'impression. C'est ce volume que MM. Alexandre Reifferscheid, von Hartel et G. Wissowa nous donnent aujourd'hui, après avoir revu et complété l'œuvre du défunt. On y trouvera les traités parvenus jusqu'à nous grâce à l'*Agobardinus* seul (B. N. lat. 1622) ou aux premières éditions (*de spectaculis, de idololatria, ad nationes, de testimonio animae, scorpiace, de oratione, de baptismo, de pudicitia, de ieiunio aduersus psychicos, de anima*). Le deuxième volume contiendra les œuvres conservées par plusieurs mss. du moyen âge ; le troisième, celles qui ne sont que dans les mss. récents. J'avoue que je ne comprends pas bien cette disposition. On aurait pu suivre un ordre chronologique ; c'eût été fort contestable, mais fondé en raison ; on aurait pu adopter l'ordre alphabétique, mécanique et conventionnel, mais commode et ne soulevant aucune question délicate. Enfin on aurait pu prendre l'ordre indiqué par l'index de l'*Agobardinus*. Cet ordre représente une tradition ; quelle en est la valeur, c'est une question que nous n'avons pas à discuter. Mais quand on se trouve en présence d'un recueil de sermons ou de traités, le plus simple et le plus sage est de se fier au classement des manuscrits les plus anciens. Souvent ce classement nous est donné par une table qui survit aux perturbations produites dans le texte par des accidents de tout genre. C'est le cas de l'*Agobardinus*. J'ajouterai qu'il est même du devoir d'un éditeur d'adopter cette disposition, quand par un heureux hasard elle nous a été ainsi conservée ; elle fait partie de l'histoire de la tradition et, si l'on doit mettre sous les yeux du lecteur tous les documents, on n'a pas le droit de lui dérober cet élément d'appréciation. Agir autrement comme pour le *Tertullien* de Vienne, c'est pécher contre la méthode. On retombe dans les errements des Bénédictins qui, dans une intention

fort louable, ont classé les sermons de saint Augustin d'après le cycle liturgique; ils ont ainsi détruit l'unité de recueils qui avaient une existence propre et fait disparaître de précieux jalons du fourré touffu de la littérature homilétique.

Ces réserves faites, il convient de louer les éditeurs de l'exactitude et du soin avec lesquels ils se sont acquittés de leur tâche. Conformément à un désir exprimé ici à l'occasion d'un autre volume de la même collection, ils ont indiqué en marge les numéros des feuillets du ms. Ils ont placé entre crochets les parties du texte dont le mauvais état de la marge nous a privés ¹. L'apparat critique, est d'une lecture claire et sans surcharges inutiles. En un endroit, il est cependant obscur. P. 5, l. 14 : *nam apud spectacula et in cathedra sedetur [et in u]ia statur*; de ce texte, il est très difficile de détacher ce qui est addition conjecturale à l'aide des indications suivantes : « *et et sedetur* add. E. Klussmannus, *in cathedra* om. A »; le ms. donne de fait seulement : *apud spec[ta]cula et in u]ia statur*. A la page suivante, l'apparat omet de relater que les mots *neque ad idolatriam* de la ligne 17 manquent dans le ms. d'Agobard.

3. L'édition de Fauste de Riez, que prépare M. Engelbrecht ne pouvant paraître de suite, l'auteur publie les principaux résultats de ses recherches sur trois points : l'état du texte du *de gratia*, la paternité du *de spiritu sancto* et l'authenticité des homélies de Fauste.

Grâce aux indications fournies par les *indices* et aux citations faites par le moine Iohannes Maxentius, M. E. démontre que le *de gratia*, conservé dans un ms. unique (B. N. lat. 2166), a perdu dans le premier livre la fin du chap. 14 et la plus grande partie du chap. 15, dans le deuxième livre la fin du ch. 6, le ch. 7 entier et le commencement du chap. 8, et la fin du ch. 11 avec le commencement du ch. 12 ².

Le traité *de spiritu sancto* a été attribué au diacre Paschasius sur la foi de quelques mss. et sur un témoignage très vague du pape Grégoire le Grand. Depuis longtemps, on croyait cependant assez généralement que c'était l'ouvrage mentionné par Gennadius dans le catalogue des ouvrages de Fauste de Riez. M. E. reprend à nouveau les preuves qu'on en a données et les fortifie de nouvelles considérations. M. E. se fonde notamment : 1° sur le témoignage de Gennadius qui fait

1. La marge du ms. a été rongée par l'humidité, puis réparée. Des portions de texte ont ainsi entièrement disparu; d'autres ont beaucoup pâli au point d'être illisibles en plus d'un endroit; d'autres sont recouvertes de taches brun foncé qui rendent toute tentative de lecture impossible. Il en résulte que le commencement de certains mots peut encore être lu, quoique avec difficulté, tandis que la fin est recouverte par ces taches. Les éditeurs en général n'ont indiqué entre crochets que les parties du texte qui ont été enlevées avec le parchemin. Ainsi, p. 7, 8, dans *exinde ludi [Consualia] dicti, qui...*, *Consualia* était dans la partie aujourd'hui détruite, *dicti* est presque effacé et, à la suite, couvrant l'espace de deux à trois lettres se trouve la tache, puis sur le parchemin sain, on lit *qui* etc. A cause de l'intervalle qui sépare *dicti* et *qui*, je rétablirais *s(unt)* après *dicti*.

2. P. 19, l. 18, lire sans doute II, 9 au lieu de I, 9.

allusion au début de notre traité ; 2° sur les citations de Sedulius Scotus, écrivain qui vivait au ix^e siècle ; 3° sur le style et l'emploi de la locution caractéristique *non est ita*, au sujet de laquelle il entreprend une statistique ; 4° sur le témoignage d'un ms. du Vatican (Palat. 241). Il existe de ce dernier ms. une copie faite par Holstenius et conservée aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, copie décrite et étudiée par M. E. (p. 29). C'est le n° 12233 du fonds latin. Or, à la suite de ce ms., f° 70, se trouve la note suivante, écrite par J. Sirmond, comme l'atteste une indication au crayon due à M. Omont¹ : « Librorum de spiritu sancto qui Pascasio tribuuntur auctor est Faustus Reiensis. — Gennadius scriptum ait a Fausto sumpta occasione ex Symbolo. Quod quadrat. — Citatur a Sedulio (Collectaneum in Matthaeum) Fausti nomine ex cap. 2 lib. 1 : *Homo namque assumptus ex Maria*, etc. — Stylus conuenit, et pharsis illa *non est ita* quam usurpat toties in libris de gratia et libero arbitrio. — Fausto tribuuntur in Codice Vaticano, ut a Scaligero lib. V de emendatione temporum, et Garsia Loaysa ad concilium Eliberitanum [dicitur], etc. » Il est difficile que M. E. n'ait pas eu connaissance de cette note où le vieux Sirmond, qui n'avait pas fait de statistiques, indiquait quelques-unes des raisons, fort bien mises en œuvre d'ailleurs, par son émule moderne².

Dans la troisième partie de sa brochure, M. E. reconstitue et étudie deux collections d'homélies. L'une est attribuée à Eusebius Emisenus. M. E. la rétablit à l'aide de l'index du ms. B. N. 2166³. Il essaie d'établir ensuite que Fauste est l'auteur de toutes les pièces de cette collection. L'autre est conservée dans un ms. du ix^e-x^e siècle de la bibliothèque de Carlsruhe. M. E. passe en revue, de plus, quelques sermons conservés isolément. On voit que, dans cette partie de son travail, il a suivi la vraie méthode. D'un seul coup, il semble avoir retrouvé ainsi le recueil des homélies de l'évêque de Riez. Le procédé réussit surtout quand on a un index, ce qui indique une collection bien définie. Il faut au contraire des précautions quand elle résulte seulement du contenu du ms. Il arrivait qu'on s'empruntait les mss. de sermonnaires de monastère à monastère, pour copier les pièces qu'on n'avait pas. Ainsi ont pris naissance des recueils factices contre lesquels il faut être en garde. J'ai trouvé la preuve de ces habitudes dans un ms. cité en passant par M. E., le ms. B. N. lat. 1771. En marge du titre des homélies, on lit

1. La seconde main, qui a complété le texte du traité, mutilé dans le *Palatinus*, est également celle de J. Sirmond.

2. P. 44, l'emploi du mot *liber* dans les anciens catalogues est très flottant, comme on peut s'en convaincre en parcourant Becker. Tritheim a pu prendre ce mot dans le sens d'« ouvrage ». P. 45, il faut ajouter aux considérations exposées par M. E. qu'on voit bien comment le nom de l'orthodoxe Paschasius a pu se substituer à celui du suspect Faust de Riez, mais qu'on ne s'explique pas comment l'échange inverse aurait pu se produire.

3. Sirmond avait aussi entrevu l'utilité de cette table, puisqu'il avait pris la peine de la transcrire en l'accompagnant de renvois à la page des éditions. Sa copie se trouve au f° 67 du ms. 12233 déjà mentionné.

les indications suivantes écrites au ^x^e siècle (le ms. est du ^{viii}^e s.) : f^o 18^a, *ista scribantur* ; 34^a, *scribatur* ; 35^b, *ista habemus* ; 36^b, 39^b, *ista scribatur*. On voit donc qu'avant de faire copier le ms., le moine chargé de la bibliothèque avait vérifié dans l'*armarium* les sermons que l'on avait déjà.

Pour déterminer la paternité des sermons étudiés, M. E. se sert de rapprochements avec d'autres discours qui sont certainement de Fauste ou avec les ouvrages didactiques de l'évêque de Riez. Je crains qu'il ne se soit glissé quelques cercles vicieux dans la discussion de ces cent vingt à cent cinquante homélies. M. E. attache beaucoup d'importance à ce fait que Fauste aimait à se copier littéralement. Ce peut être en effet un moyen de preuve assez sûr quand il s'agit de savoir quel est l'auteur du *De spiritu sancto*. Il l'est beaucoup moins à propos des sermons. M. E. oublie trop facilement qu'il n'est pas de genre littéraire où le plagiat s'exerce plus largement. Attribuer à un auteur un discours parce qu'on y trouve un passage d'une œuvre authentique copié textuellement, c'est s'exposer à de graves mécomptes. Il semble aussi que M. E. n'a pas répondu d'une manière suffisante à certaines objections soulevées contre l'attribution à Fauste de quelques pièces de la collection d'Eusèbe, surtout des nos 11, 49 et 24¹. Malgré ces points sur lesquels on désirerait un supplément de preuve les déductions de M. E. ont une vraisemblance générale très suffisante.

Les recherches de M. E. portent sur un matériel manuscrit considérable. Il me permettra de lui indiquer un ms. du ^{ix}^e siècle qu'il ne mentionne pas et qui contient des sermons de Fauste. C'est le ms. des nouvelles acquisitions latines 447. Il porte en tête un titre du ^{xii}^e-^{xiii}^e siècle : *Ammonicioes cesarii*. Au mois de janvier 1889, j'en avais indiqué ici même le véritable contenu². M. Engelbrecht trouvera dans ce petit ms. les sermons 38 (incomplet au début), 39 (f^o 12), 40 (f^o 22), 43 (f^o 25^b) de la collection d'Eusèbe, 1 (f^o 6^b), 3 (f^o 30^b) de son § II³.

1. Je fais allusion aux raisonnements des auteurs de l'*Histoire littéraire*, t II, p. 606 : « La 11^e, qui est sur sainte Blandine, a été prononcée assurément par un évêque de Lyon, qui nomme cette ville sa patrie, saint Pothin son père, et l'église de Lyon, son église ». Même argumentation à propos de la 49^e. « De même on peut assurer que la 24^e, qui est sur les litanies ou les Rogations, n'est point de Fauste. Elle a été faite par l'évêque d'une ville qui, étant tombée sous la puissance des ennemis, ne perdit rien ni de sa paix, ni de sa liberté. Assurément cela ne convient ni à la Ville de Riez, ni à Fauste qui fut exilé, sitôt qu'Euric se fut rendu maître de la Ville ». Le passage visé ici est cité par M. E., p. 70, qui veut en faire une preuve de sa thèse, je ne vois pas comment.

2. *Rev. cr.*, 1889, I, 27, n. 1.

3. M. E. est assez indécis au sujet de l'origine du nom d'Eusèbe : p. 63, ce serait un cas de substitution d'un nom connu à un inconnu, et p. 80, un pseudonyme pris par Fauste. P. 73, 18, le texte cité ne peut-il pas s'entendre d'une façon tout opposée ? P. 85, l. 11 du bas, lire *paenæ*, l. 12, *cottidiaie* ; même page, une autre preuve que le ms. 13333 est celui que Martène et Durand ont consulté chez le garde des sceaux Chauvelin est la note du fol. 1 : *Harlay 373* ; les mss. de Harlay avaient été

4. Si la thèse de M. Kronenberg ne se rattache pas directement à l'entreprise de l'Académie de Vienne, elle appartient à cette classe de travaux dont le *Corpus Scriptorum* a été le point de départ. C'est un recueil de conjectures, dont quelques-unes sont vraiment bonnes : XI, 1, *compagne qua continetur et cingitur diuisa, moles...* (exemple de correction fourvoyée) ; XVIII, 3 *Nilus et cotannis Euphrates*. Toutes témoignent d'une excellente méthode. M. K. s'est en particulier servi très habilement des imitations cicéroniennes de Minucius et des rapports sensibles, malgré tout, entre sa langue et celle des auteurs chrétiens, de Tertullien surtout. Notons que d'après certaines considérations paléographiques, un des ancêtres du ms. unique aurait pu être écrit en anglo-saxonne (p. 46). Ces considérations paléographiques, dans lesquelles M. K. se complaît, s'étalent çà et là un peu plus que de raison ; voir la n. 1 de la p. 56, où il s'agit d'expliquer un fait très simple, l'altération de *quis* en *quius*. A la fin de la brochure sont indiquées sommairement vingt-huit conjectures sur divers auteurs grecs et latins ; la XVI^e concerne, Hor. *Ep.* II, 3, 358 : *quem, bis terue cum risi, miror* au lieu de *cum risu*. Voilà ce qui s'appelle une conjecture manquée. Fort heureusement, M. Kronenberg en a fait de meilleures.

Paul LEJAY.

378-379. — **Index lectionum** quæ in Universitate Friburgensi per menses æstiuos anni MCCCXC inde a die xv Aprilis habebuntur. Præmittuntur 1) Carmen francogallicum s. XIII, cui inscribitur « Le lai de l'ombre », ad fidem codicum manu scriptorum editum a Josepho BÉDIER ; 2) Guilelmi STREITBERG, de comparatiuis Germanicis qui suffixo -ôz- formantur, commentatio. Friburgi Heluetiorum, 1890, 110 pp. in-4.

Les débuts d'une Université doivent toujours exciter un grand intérêt ; ceux de l'Université de Fribourg en Suisse en ont un tout particulier, qui tient aux conditions mêmes de la fondation. Je me hâte de dire qu'ils font bien augurer de l'entreprise.

Le poème, publié par M. Bédier, n'est pas un chef-d'œuvre ; il a des longueurs rebutantes. Mais non seulement la langue en est curieuse à étudier, le fond même du récit a de l'importance au point de vue de l'histoire de tout un type de légendes. M. B. s'est très bien acquitté de sa besogne d'éditeur. Sa classification des manuscrits est un modèle de clarté et de rigueur méthodique. C'est là l'important. On a contesté ses vues sur les caractères de la langue. On ne peut guère décider d'une façon certaine une question aussi complexe. Ce récit, comme tant d'autres, a dû traverser plusieurs rédactions avant de nous arriver sous la forme que nous lui connaissons. Si ces rédactions étaient dans d'autres dialectes, il est bien difficile de croire qu'il n'en soit rien resté.

légues aux Bénédictins à la condition que Chauvelin en aurait l'usufruit (*Cabinet des mss.*, II, 102-103). P. 103, addition à la p. 32, la citation du *de sp. s.*, I, 8, sous le nom de Paschasius, par Ratramnus de Corbie, est mentionnée par J. Sirmond dans les notes du ms. 12233, fol. 70^a.

Le travail de M. Streitberg est un chapitre de l'histoire du comparatif allemand. Il est spécialement dirigé contre une hypothèse de Mahlow, d'après laquelle les comparatifs germaniques en *-oŕ-* seraient le résultat d'un développement d'un adverbe en *-o* par un suffixe *-iŕ-* dont la finale serait devenue monosyllabique, puis aurait subi une contraction. D'après M. S., au contraire, le comparatif serait directement formé sur la racine.

L'*index lectionum* qui termine est important, parce qu'il nous donne sur l'organisation des cours des renseignements officiels. L'enseignement a lieu en trois langues : le français, le latin, l'allemand, et chaque cours est annoncé dans la langue où il se fait. Voici d'après cela la statistique des trois langues : droit : 7 cours en français¹, 2 cours en allemand ; lettres : 7 cours en français, 1 cours en latin, 10 en allemand. Au point de vue de la nationalité, les professeurs se groupent ainsi : droit : 1 français, 7 suisses, 2 allemands ; lettres : 2 français, 1 américain, 1 polonais, 6 suisses, 10 allemands. De ce côté-ci du Jura, on pourra trouver peut-être que la langue et la nationalité françaises tiennent une trop petite place dans cette œuvre internationale.

L.

380. — Documents annotés. Fascicule VIII. **Lettres inédites de Dom Claude de Vic à Fr. Ant. Maroni**, publiées par Léon G. PÉLISSIER, ancien membre de l'Ecole française de Rome. Montpellier, 1890, grand in-8 de 64 p.

381. — Même collection. Fascicule IX. **Une relation inédite de l'Escalade de Genève** (1602), tirée de la Bibliothèque vallicelliane par le même. Toulouse, 1890, grand in-8 de 10 p.

C'est dans la bibliothèque Magliabecchiana que sont conservées les 25 lettres du collaborateur de Dom Vaissete à Francesco Antonio Marmi, le savant Florentin qui succéda à Magliabecchi comme bibliothécaire des grands ducs de Toscane et qui avait accueilli dom C. de Vic à Florence avec le même empressement que son devancier avait mis jadis à recevoir Mabillon et Montfaucon. M. Péliissier a très bien apprécié (*Introduction*) ces 25 lettres qui nous renseignent non seulement sur le caractère et sur certains détails de la biographie de l'historien du Languedoc, mais aussi sur le milieu où il a vécu, et qui, considérées comme document sur la vie littéraire de Saint-Germain-des-Prés, de 1717 à 1721, sont d'une grande importance, car elles prouvent que « jamais peut-être et nulle part au monde, l'activité scientifique n'a été plus intense et ses résultats plus solides qu'à l'Abbaye. » Parmi les personnages dont s'occupe Dom de Vic dans sa correspondance citons Dom Bernard de Montfaucon, Dom Coutant, Dom Mabillon, Dom Martène, Dom Toutté, Dom Garnier, Dom de Sainte-Marthe, D. Nic. Le Nourry, le duc d'Orléans, « à qui le *Gallia Christiana* est dédié, » le cardinal de Noailles, Anselme Banduri, bibliothécaire de Raguse, la *bête noire* du correspondant de Marmi, l'archéologue Fontanini, Dom

1. J'entends par cours l'enseignement donné par un professeur.

Gervaise, le biographe de saint Cyprien, l'académicien Boivin, « second custode de la bibliothèque du roy, « Dom Félibien, M^{me} Dacier, « femme fort distinguée par son bel esprit et par son érudition profane, » le P. Hardouin, « toujours fort singulier dans tous ses sistèmes (*sic*) et dans ses ouvrages, » le P. Poirée, D. Prudent Maran, le cardinal de Bissy, Basnage de Beauval, Barbeyrac, David Martin, l'abbé Legendre, Quirini, Etienne Baluze, le P. Lequien, Eusèbe Renaudot, l'abbé Fleuri, Dom Malachie d'Inguibert, le P. Le Long, Dom Calmet, etc. Une 26^{me} lettre, tirée de la bibliothèque de Brescia, et adressée à Mgr Quirini (1731), roule sur l'édition de S. Ephrem préparée par le prélat, sur les *Monuments de la monarchie françoise* présentés au roi par D. de Montfaucon, sur le saint Basile de Dom Maran, sur les deux premiers volumes de l'*Histoire générale de Languedoc*, etc.

La *Relation inédite de l'Escalade de Genève* est à rapprocher des *Trois relations de l'Escalade tirées des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris* par M. Louis Duval (Genève, Fick, 1885) et des *Deux relations de l'Escalade, suivies d'une lettre de Simon Goulart* publiées par M. Th. Dufour (Genève, Jullien, 1880). Le mémoire (en langue italienne) adressé à Mgr Germonio par un écrivain que M. Pellissier regarde comme un capucin, se distingue, selon la remarque du savant éditeur, des autres relations précédemment connues, qu'il complète et qu'il permet de contrôler. On ne saurait, au surplus, trop connaître un événement qui caractérise si bien à la fois les vertus civiques de Genève et la politique des ducs de Savoie.

T. DE L.

382. — R. REUSS. *Correspondances politiques et chroniques parisiennes adressées à Christophe Güntzer*. 1681-1685. In-vol. in-8 de 142 pages. Paris, Fischbacher, 1890.

En 1681, après la capitulation de Strasbourg, Christophe Güntzer, secrétaire de la ville, fut nommé syndic royal et à ce titre chargé de surveiller, au nom de l'État, le gouvernement de la cité. Il fut le principal représentant de Louis XIV dans sa nouvelle conquête jusqu'au mois d'avril 1685 où Obrecht reçut le titre de préteur royal. Güntzer passa, à partir de cette date, au second plan. Aussi longtemps qu'il fut le premier en scène, il avait grand intérêt, cela se conçoit, à être renseigné sur tout ce qui se tramait ou se disait à Paris, à la cour et à la ville, sur les négociations diplomatiques et les événements de guerre, aussi bien que sur les faits-divers, les scandales et les galanteries du jour. Le résident strasbourgeois à Paris, J. Beck et d'autres correspondants plus obscurs, le tinrent au courant; ils rédigèrent pour lui de véritables *gazettes à la main*, semblables à celles qu'on a longtemps compilées pour les princes étrangers. M. Rod. Reuss a retrouvé aux archives municipales de Strasbourg les lettres adressées à Güntzer; il en a extrait les parties les plus

curieuses et les a livrées au public dans la *Revue d'Alsace* et dans un tirage à part. C'est un nouveau service qu'il a rendu aux historiens; ils ne sont plus à les compter.

Voulez-vous savoir quelle impression ont produite à la cour les grands événements survenus pendant les années 1682¹, 1683, 1684 et les premiers mois de 1685? Ouvrez cette correspondance; on vous y racontera comment y furent accueillies les réunions de l'assemblée du clergé, l'exploration du Mississipi par M. de La Salle, la mort de la reine, celle de Colbert, la naissance des ducs de Bourgogne et d'Anjou, le bombardement de Gênes, le siège de Vienne par les Turcs. Voulez-vous d'une façon plus spéciale étudier les mesures que prit Louis XIV contre les protestants avant la révocation de l'édit de Nantes? Vous les y trouverez relatées tout au long, et rien n'est plus triste à lire que ces récits d'une persécution de jour en jour moins déguisée : ministres arrêtés, temples fermés parce qu'une relapse a assisté à l'office, premières dragonnades, bibliothèque de l'Académie de Saumur confisquée et donnée aux Oratoriens, etc.... J. Beck semble prendre le parti des huguenots; mais il n'ose pas trop le montrer. Il sait que Guntzer est une créature dévouée de Louvois, et prêt à le servir en toutes choses. Désirez-vous des renseignements sur l'Académie française et sur l'histoire littéraire de cette époque? La présente correspondance vous en fournira. Vous y apprendrez, par exemple, que le jour où Racine reçut à l'Académie Thomas Corneille et Bergeret (2 janvier 1685), « M. Benserade y lut des vers satiriques presque contre tous les membres de cette illustre compagnie; quoique cette pièce fust fort spirituelle et fort agréable, elle n'a pas plu à la plupart des académiciens qui n'y furent pas bien traités. » Mais surtout si vous voulez connaître toutes les médisances et toutes les calomnies qui se débitaient à la cour, adressez-vous à nos écrivains. Ils y insistent avec complaisance, sachant faire plaisir à Guntzer : ceux-là comme celui-ci restent indifférents à la saine morale. Vous connaîtrez par ces lettres les querelles de Monsieur et de sa seconde femme, la princesse palatine, à propos de M^{lle} Théaубon; vous saurez que « la duchesse de Vitry a pris en affection un Allemand, autrefois son laquais, et maintenant elle soutient qu'il est prince de la maison de la Saxe; présentement elle veut épouser ce nouveau prince, fait de sa main, dont elle connaît toutes les bonnes qualités. » Et comme si les scandales de Paris ne suffisaient pas, on vous dira qu'à Brescia « il y a un couvent où il n'y a que des nobles vénitiennes, dont il y en a présentement huit qui sont grosses, du fait de jeunes nobles vénitiens. » Bref, tous les historiens qui veulent étudier à fond les années précédant la révocation de l'édit de Nantes, devront consulter cette correspondance; nous en

1. Deux lettres datant de 1681 sont antérieures à la capitulation du 30 septembre 1681. M. Reuss croit que la correspondance a dû être continuée après avril 1685. Mais il est permis de supposer que, Guntzer cédant le pas à Obrech en avril 1685, les lettres suivantes furent adressées à ce dernier.

conseillons même la lecture à tous ceux qui aiment à passer quelques moments agréables; car si parfois elle est écrite un peu lourdement, la pensée a une allure très dégagée. Le style est impersonnel, mais les auteurs ont touché de très près à la cour.

Si l'on veut bien oublier quelques fautes d'impression (par ex. p. 16, *Saint-Nicolas-du-Chardonnet* pour *Saint-Nicolas-du-Chardonnet*), l'édition devient parfaite; elle fait le plus grand honneur à M. R.; cette publication, jointe à ses nombreux écrits antérieurs, lui assigne une très haute place parmi les érudits alsaciens. On affecte par delà les Vosges d'oublier les travaux de ces savants; mais nous avons le devoir de rappeler combien l'histoire de notre Alsace et l'histoire générale doivent à des hommes comme MM. Ch. Schmidt, X. Mossmann et Rod. Reuss.

Ch. PFISTER.

383. — **Les représentants du peuple en mission** et la justice révolutionnaire dans les départements, par H. WALLON. Tome V. Paris, Hachette, 1890. In-8, 418 p. 7 fr. 50.

Voici le cinquième et dernier volume de l'ouvrage de M. Wallon. On en sait à l'avance les défauts et les qualités. M. W. nous y raconte les missions des représentants en Lorraine et dans le nord de la France. Il nous transporte successivement dans les Vosges, dans la Meurthe, la Moselle et la Meuse, dans les Ardennes, dans le Pas-de-Calais et le Nord. Comme toujours, il a fait de très consciencieuses et utiles recherches dans les archives des départements, sans négliger les documents imprimés et les travaux de ses devanciers, de Bouvier sur les Vosges, de A.-J. Paris et de tant d'autres sur le proconsulat de Le Bon et sur Arras pendant la Terreur, de Thénard sur Cambrai, de Regnart sur Valenciennes, ainsi que le précieux recueil de Plouvain qui est à la bibliothèque de Douai. Telle est la première partie du volume qui termine l'histoire des terroristes en province. La seconde porte ce titre dramatique *Les châtimens*; M. W. a jusqu'ici, comme il dit lui-même (p. 338) « dépouillé les représentants de leurs masques de théâtre, de leurs manteaux de pourpre trop souvent teints de sang pour les montrer tels qu'ils sont, tels que les a gardés le dépôt de nos archives, cette grande nécropole d'où l'on peut sûrement évoquer les morts ». Il retrace maintenant la réaction qui se produisit contre eux, contre les juges, contre tous ceux qui avaient pris part aux violences et aux excès de la Terreur; « que ceux qui ont échappé à la sentence des tribunaux subissent au moins le jugement de l'histoire! » (p. 302). On trouve à la fin du volume plusieurs appendices intéressants, notamment sur les victimes et les meneurs des départements de l'Est, sur le tribunal criminel du Nord, sur Valenciennes pendant l'occupation autrichienne, ainsi qu'une liste d'errata — assez incomplète — et une table générale des matières contenues dans les cinq volumes. Cette table des matières achève de rendre l'ouvrage

indispensable à quiconque veut bien connaître la Révolution, et nous devons louer encore le zèle érudit de M. Wallon qui n'a ménagé, pour composer ces cinq gros tomes, ni son temps ni sa peine ¹.

A. C.

384. — **Portraits et souvenirs littéraires**, par Hippolyte Lucas, avec des lettres inédites d'écrivains contemporains. Paris, librairie Plon, 1890, in-18, 261 pages. 3 fr. 50.

Hippolyte Lucas, mort en 1878 à l'âge de 70 ans, a été poète, romancier, auteur dramatique, historien, philologue, journaliste, critique, et par dessus le marché, bibliothécaire à l'Arsenal, c'est-à-dire beaucoup trop de choses à la fois. J'ai lu, il y a bien des années, les compte-rendus de théâtre qu'il faisait dans le journal le *Siècle*, au temps où Janin apportait chaque lundi ses fanfreluches aux *Débats*. Ils étaient d'une belle insignifiance, et écrits à la diable, mais non pour l'immortalité. Cependant auteurs, acteurs, musiciens, et parmi eux les plus huppés, faisaient la cour au critique, et lui envoyaient les autographes les plus flatteurs, comme celui-ci qui est d'Alexandre Dumas père : « Mon cher confrère, soyez assez bon pour me faire passer à la postérité en disant dans le *Siècle* que le *Voyage au Sinaï* est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Mille compliments empressés ». — « Cher Lucas, lui écrivait un autre, un mot de vous, c'est la vraie monnaie de la gloire, et ce matin vous m'avez fait riche. » Il peut se faire que le critique prît ces compliments au sérieux, et comme on dit, pour du bon argent; en tout cas il faisait de son mieux pour contenter, ce qui n'est pas facile, la vanité de la gent littéraire, et il avait assez d'imagination et surtout d'indulgence pour trouver du talent à des écrivains parfaitement « ineptes et inutiles. » Il était réellement né obligeant, serviable, et à défaut d'autre gloire, il a eu celle qui suit la bonté. Il ne fallait pas grand'chose pour gagner sa bienveillance, mais pour la conquérir tout entière, il suffisait de lui citer adroitement quelques vers de ses *Heures d'amour* : les malins connaissaient bien son faible. En 1860 Victor Hugo lui assénait ce compliment : « Nous avons lu solennellement vos beaux vers. Votre livre est solide et charmant, etc. » Lucas dut longtemps savourer ce billet. Aussi, lorsque Victor Hugo revint à Paris en 1870, le critique offrit généreusement au poète de venir, pendant le siège, habiter avec sa famille la bibliothèque de l'Arsenal, comme étant à l'abri des obus prussiens. Le poète lui répondit avec cette simplicité que l'on connaît : « Je vous remercie du fond du cœur... Je suis venu à Paris pour des devoirs suprêmes, et j'ai l'intention de peu me ménager. *Je ne ferai pas au bombardement l'honneur de me déranger.* » Quel comé-

1. Lire à la table des matières : Riel et non *Ruel* (art. Beurnonville); Bruille et non *Bruile*; D'Hangest et non *Dangest*; D'Elbhecq et non *Delbhecq* (cité en outre IV, 3); d'Espagnac, IV, 38 et non V, 38; Fibich et non *Fibisch*; Févelat et non *Sévelat*.

dien ! J'aurais bien envie encore de citer la lettre où il remercie M. Frédéric Masson de lui avoir envoyé « la gargousse historique » du canon offert par lui et nommé le *Châtiment*, lequel fit sauter une poudrière prussienne : c'est aussi grand que le monde, mais, comme dit l'autre, il faut savoir se borner.

En somme, les lettres des écrivains contemporains sont la partie la plus intéressante de ce petit volume : elles pourraient servir à faire un chapitre assez piquant sur « la vanité des gens de lettres. »

A. DELBOULLE.

385. — Charles LE GOFFIC. *Les Romanciers d'Aujourd'hui*. Paris, chez Vanier, 1890, 1-v, 357 p. in-12. 3 fr. 50.

Il y a bien du talent, de la finesse, un bien joli style, bien du désordre et bien des idées contestables dans le livre de M. Le Goffic, *Les romanciers d'aujourd'hui*. L'auteur paraît admirablement informé et son travail représente une somme considérable de lectures, dont il a eu peine à se dégager.

Cet ouvrage doit prendre place dans une série sur les *Écrivains d'aujourd'hui*, où Jules Tellier a déjà fait les poètes. Le plan de ces volumes a été concerté entre les collaborateurs ; il servira pour les études suivantes, et c'est grand dommage. On sent que M. Le G. s'est débattu contre un plan proposé ou imposé, mais détestable, avec des apparences rigoureuses et claires. Après avoir parcouru le domaine du roman, l'équerre et la chaîne d'arpenteur à la main, après l'avoir, au prix de bien des combinaisons, mesuré, sectionné, jalonné et quadrillé comme un plan du cadastre, il nous fait cette piteuse confidence : « Je prie qu'on n'attache pas plus d'importance à ces catégories que je n'en attache moi-même. » C'était bien la peine. D'ailleurs M. Le G., qui est un agréable dilettante, est un lamentable architecte. Sa boîte de compas le gêne, et il manie mal la règle plate. Son plan n'en est pas un. Le territoire du Roman se divise en dix provinces que voici : Naturalistes, Impressionistes, Symbolistes, Philosophes, Rustiques, Mondains, Nouvellistes, Romantiques, Éclectiques, Divers. Cette nomenclature n'est-elle pas de celles que Voltaire se plaisait à appeler du gali-Thomas ? On nous explique ces formules, on fait des naturalistes, impressionistes et symbolistes trois variétés du genre réaliste, sans qu'on nous rende suffisamment compte de ce que le symbolisme vient faire ici ; dans la préface (p. iv), l'auteur est même conduit à renier ces classifications qu'il simplifie, n'en reconnaissant que deux, réalisme et idéalisme : il fallait les adopter. Le reste de la nomenclature est arbitraire et même incomplet : je n'y vois pas, par exemple, le roman historique, et j'aurais voulu qu'on ne confondit pas les romanciers philosophes avec les psychologues. Je trouve la *Vie parisienne* dans les Nouvellistes : puisqu'il y a une classe pour les *Mondains*, c'est peut-être là que je l'aurais cherchée d'abord.

Le Roman Feuilleton, qui revêt à volonté tous les caractères, me paraît peu propre à devenir le type d'une catégorie à part. Quant aux deux dernières classes, Eclectiques et Divers, on n'aperçoit pas nettement pourquoi c'est là, et non ailleurs, que nous rencontrons Cherbuliez, H. Malot, Fr. Coppée, G. Ohnet, H. Gréville ou H. France.

Le plan n'est pas net, et pourtant on eut rarement besoin de plus de clarté pour se diriger et s'orienter à travers la quantité énorme de noms et de titres qu'on nous offre. Si on ne nous présente pas tous les romanciers vivants, c'est qu'« on dit qu'ils sont six mille ! » d'après Bergerat; quoi qu'il en soit, on nous en présente beaucoup trop. Il y a deux façons d'aborder un sujet d'histoire littéraire : ou bien on l'épuise en réunissant patiemment et scrupuleusement tous les documents qui s'y rapportent, on en fait un relevé consciencieux, un pouillé complet, et l'on a tous les éléments d'un très bon dictionnaire spécial; ou bien on commence par limiter et déterminer le champ de ses investigations, on choisit dans la foule non pas toujours ceux qui dépassent, mais ceux qui caractérisent le mieux leur genre, et l'on travaille seulement après ce choix éliminatoire au quatrième ou au cinquième degré. M. Le G. n'a pris ni l'une ni l'autre de ces deux méthodes, mais un peu de l'une et de l'autre, et c'est un tort. Il a fait un dictionnaire raisonné, une nomenclature rédigée; en un mot, le livre sent le manuel, par la surabondance des détails auxquels il manque d'être dominés et coordonnés sous de grandes idées générales. La gêne, où cette position fautive a mis l'auteur, est sensible à la recherche variée, mais quelquefois pénible des procédés d'exposition et des transitions. Une page parodiée de Zola nous sert d'introduction au Réalisme; nous faisons connaissance avec les Mondains grâce à un interview de l'auteur avec un « Monsieur homme du monde ». Le chapitre commence : « ... Je l'allai voir et lui dis d'abordée : « Monsieur l'homme du monde, que pensez-vous de nos romanciers « mondains ? » Il se recueillit... » Voici comment se présentent les Nouvellistes (p. 257) : « J'imagine une sorte de défilé des nouvellistes où nous verrions... » Suit la liste des noms : elle occupe cinq pleines pages, et ce n'est qu'une seule phrase (257-261). L'auteur s'arrête essouffé d'énumérer « tous les dignes figurants de cette Courtille littéraire » et ajoute en note : « Il y faudrait la plume d'airain qui servit dans sa tâche l'auteur du *Dictionnaire des cent mille adresses*. » Mais quel besoin de faire un dictionnaire ? Ou alors, il fallait franchement adopter la forme du vocabulaire, à laquelle l'auteur finit par arriver au chapitre ix : c'est le dictionnaire dans toute sa limpidité.

Cette méthode intermédiaire et douteuse l'a empêché de nous rendre tous les services que nous pouvions attendre de son travail. Comme nomenclateur, il est trop incomplet, et nous le trouvons un peu sans gêne quand il nous conseille : « pour les manquants, il sera plus simple de se reporter au *Journal de la Librairie* » ; comme critique, il est un peu bref quand il nous parle de noms connus sur lesquels on eût aimé à

l'entendre s'expliquer plus amplement, et quant aux inconnus, il ne nous les fait pas connaître. Ajouterai-je que sa critique n'est pas toujours suffisamment personnelle, et que MM. Brunetière, Cartault, J. Lemaître et autres en font un peu trop souvent les frais? Certains jugements étonnent. Je ne crois pas devoir être taxé de népotisme si je proteste, par exemple, de voir G. Ohnet (p. 329) mieux traité que J. Claretie (p. 81).

Ces réserves mises à part, on sent à travers ce livre un peu émiétté un talent fin et délicat, une agréable science de la plume, un vocabulaire riche et pittoresque, une facilité rare... Mais arrêtons-nous et n'allons pas consacrer à ce volume plus de temps qu'il n'a coûté à faire.

LÉO CLARETIE.

386. — J. JOGUET-TISSOT. *Les armées allemandes sous Paris*. Paris, Perrin, 1890. In-8, VII et 498 p. 7 fr. 50.

M. Joguet-Tissot a fait là un récit intéressant du siège de Paris. Il s'est surtout servi du livre du général Ducrot, *La défense de Paris*, et de la relation de l'État-major allemand. On peut même dire qu'il s'est borné à rapprocher et à combiner — parfois trop littéralement — les informations que lui fournissaient ces deux ouvrages. Mais tout ce qu'il avance est exact, et son travail mérite d'être consulté. Il laisse de côté la partie politique du sujet pour ne reproduire que les opérations les plus marquantes, et il s'attache particulièrement, avec un soin louable, à bien marquer les emplacements des Allemands, leur manière de combattre et de se ravitailler, (voir p. 101-109), les travaux de campagne grâce auxquels ils résistèrent efficacement aux furieux assauts de l'assiégé, le chiffre de leurs effectifs et des pertes qu'ils essuyèrent. Le récit comprend sept chapitres : Chatillon, L'investissement, Les premiers combats, Villiers-Champigny (30 novembre et 2 décembre), De Champigny à Buzenval, Montretout-Buzenval ¹.

C.

LETTRE DE M. LOUIS-LUCAS ET RÉPONSE DE M. CAGNAT

Le numéro du 7 juillet contient un compte rendu du tome I de la traduction de l'*Organisation de l'empire romain* de Marquardt (pp. 5-6), que je ne puis laisser passer sans réponse. M. R. Cagnat, qui en est l'auteur, se trouve « choqué surtout... par les additions » que nous avons « fait subir à notre modèle dans les notes, sous prétexte de le compléter et de le mettre au courant ». Je n'hésite pas à repousser cette critique et les observations qu'elle a motivées de la part de M. Cagnat. Pour moi, un *Manuel* n'est vraiment utile qu'autant qu'il peut fournir *tous* les renseignements connus se rattachant à une question donnée. Voilà pourquoi la partie du *Handbuch*, dont la traduction nous a été confiée, nous ayant paru aussi arriérée qu'incomplète (M. Cagnat est obligé de l'« avouer » lui-même, p. 6), nous avons accepté la lourde tâche de la mettre à jour dans la mesure du possible. Voilà pourquoi

1. Lire p. 97 « von der Tann, et non von der Thann. »

surtout je me refuse énergiquement à « revenir à la saine méthode », qui consisterait, aux yeux de votre savant collaborateur, à donner aux lecteurs français une traduction aussi vieillie que l'original, dût notre Marquardt lui sembler plus « médiocre » encore. Aussi bien, quelque « déplacés » qu'ils puissent paraître, notre tome second, actuellement sous presse, contiendra-t-il encore beaucoup plus de renseignements bibliographiques et autres que le premier, et si, au cours de l'impression, quelque travail était publié ayant trait à notre sujet qui parvint à notre connaissance, ce qui est fort probable, M. Cagnat peut être dès à présent assuré qu'il le trouvera consigné dans nos notes. Au surplus, je tiens personnellement à exprimer ma reconnaissance à M. Cagnat pour les longues et inutiles critiques qu'il s'est donné la peine de formuler. De toutes parts, en effet, en France comme à l'étranger, en Allemagne même, où le défaut d'impartialité était ici particulièrement à redouter, nous avons reçu les témoignages et les encouragements les plus flatteurs. Il y a plus : plusieurs membres de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques ; Académie des Inscriptions) ont poussé la bienveillance jusqu'à nous affirmer que notre « orgie d'additions » et notre « fantasia, comme on dit en Afrique », rendraient les plus réels services au public français. Il y avait bien là de quoi égayer notre modestie, et je me permets d'adresser à M. Cagnat mes plus sincères remerciements pour être venu juste à temps jeter une note discordante dans ce concert, à coup sûr immérité, mais unanime, d'éloges. Je n'insisterais pas autrement, si je n'avais à cœur d'être, moi aussi, utile aux lecteurs de la *Revue critique* en leur signalant deux erreurs commises par M. Cagnat. L'une résulte de sa dernière observation (p. 5, dernier alinéa). M. Cagnat articule ce grief « commun à tous les volumes de la traduction », que les traducteurs indiquent les renvois à certains passages de Marquardt à la fois d'après l'édition française, « quand la traduction est faite », et d'après l'édition allemande, « pour toutes les parties non traduites ». Or, s'il avait lu, « la plume à la main », notre premier volume de traduction, sa critique se fût certainement spécialisée. Nous avons toujours pris soin d'indiquer si le renvoi était fait à l'édition allemande ou à l'édition française, de telle sorte que l'« inconvénient » et l'incohérence qu'il relève ne nous touchent en rien. Quant à l'autre erreur, elle est beaucoup plus grave, et je suis d'autant plus à l'aise pour la dénoncer, qu'ici c'est aux ouvrages de droit en général que M. Cagnat fait le procès. « Pour conformer les citations à de mauvaises habitudes que l'on suit encore, je ne sais pourquoi, dans les ouvrages de droit, écrit M. Cagnat, MM. W.-L. ont corrigé Marquardt dans ses citations. Là où celui-ci a mis par exemple : *Dig.*, L. 1, 21, § 4, ce qui est clair (!) et permet de trouver aisément (!!!) le passage voulu dans un Digeste, MM. W.-L. écrivent : Paul., L. 21, § 4, *Ad municip. et de inc.*, D., L. 1, ce qui est on ne peut plus embrouillé, ne serait-ce que parce que L. signifie à la fois *Lex* et *quingaginta*. » Je maintiens que MM. W.-L. ont raison de corriger Marquardt et d'écrire avec les ouvrages de droit incriminés comme ils le font et j'avoue qu'une pareille critique m'ébranlerait plus de la part d'un romaniste que de celle de M. Cagnat à qui, puisqu'il veut bien m'en procurer l'occasion, je suis heureux de donner un renseignement qu'il confesse ignorer : c'est que les jurisconsultes ont d'excellents motifs pour citer de la sorte les passages par eux visés des Pandectes. Adopter le procédé de Marquardt, c'est courir la chance de fréquentes erreurs, et si M. Cagnat se doutait de toutes celles qui ont été relevées par nous, il reconnaîtrait sans doute la supériorité de l'autre mode. En suivant ce dernier, évidemment plus long, on a le double avantage d'une grande clarté, quoi qu'il en dise, et d'une précision à l'abri de tout danger, même de fautes typographiques. Le lecteur sait d'abord de qui émane la Loi dont il s'agit ; il sait ensuite, — et c'est là le point essentiel, — à quel titre elle appartient. De telle manière que si, par le résultat d'une in correction quelconque, le numéro de la Loi,

le livre ou le titre du Digeste, quelquefois même tous les trois, sont faussement cités, grâce à l'indication de la rubrique du titre et du nom du jurisconsulte, il arrivera sans trop de peine à retrouver le fragment qu'il désire consulter, ce qui lui est impossible avec l'autre méthode. Quant à l'amphibologie qui résulte de l'emploi de la lettre L, suivie du n° de la Loi et de la transcription de la rubrique, elle n'existera jamais dans l'esprit du jurisconsulte, j'en puis donner l'assurance à M. Cagnat. Et, de même qu'un épigraphiste, lisant à la fin d'une inscription cette formule si fréquente : L. D. D. D., ne songera pas à traduire L. par *lege*, *libero*, *liberto* ou *quingenta*, mais bien par *loco*, ainsi l'homme de droit ne s'ingéniera pas comme à plaisir à chercher laborieusement dans un Dictionnaire tous les mots commençant par L, ou le sens numérique qu'il convient d'attacher à ce signe, pour attribuer à cette lettre la signification de l'un d'eux, ... sauf la bonne ¹. — LOUIS-LUCAS.

RÉPONSE DE M. CAGNAT

Je n'ai rien à ajouter ni à retrancher à mon article du 7 juillet dernier. Libre à M. Louis-Lucas de croire que sa traduction est réussie et que la méthode qu'il suit est la bonne. — René CAGNAT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 août 1890.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret du président de la République, par lequel l'Académie est autorisée à accepter le legs universel qui lui a été fait par M. Eugène Piot.

M. Ravaisson achève la lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

De l'étude de la statue, des fragments qui en dépendent et de la configuration de la base, il résulte, dit M. Ravaisson, qu'elle était groupée avec un second personnage, sur l'épaule duquel posait sa main gauche et vers lequel s'élevait sa main droite. Ce personnage, d'après la comparaison de nombreux monuments antiques, était semblable à la statue du Musée du Louvre qu'on a longtemps pris pour un Achille et qui est en réalité un Mars. La composition primitive, dont la statue trouvée à Milo est la copie, représentait Vénus apaisant et peut-être désarmant le dieu de la guerre. Elle dut avoir pour premiers auteurs Alcamène et Phidias. On l'appelait la Vénus des Jardins, parce qu'elle était placée dans la région d'Athènes ainsi dénommée, comprenant le Céramique et l'Académie, où étaient ensevelis les morts illustres et où l'on élevait, comme en leur présence, la jeunesse. Le Mars Borghèse porte à la jambe droite l'anneau qu'on mettait aux captifs. Cette particularité doit faire reconnaître ici, divinisé en Mars, Thésée, fondateur et patron d'Athènes, qui avait subi, pour délivrer ses concitoyens, un esclavage volontaire.

Le groupe, ajoute l'auteur du mémoire, conforme, dans sa composition, et aux idées d'apothéose que rappellent presque tous les monuments funéraires de l'antiquité, et à l'idée qu'elle se faisait de l'héroïsme, représentait donc, par l'union de Vénus identifiée, comme elle l'était souvent, avec Proserpine, et de Thésée, transformé en Mars, la divinisation finale, couronnement de la vie héroïque. Aussi en fit-on, pendant des siècles, des imitations destinées à orner des sépultures.

M. Maspero communique un rapport de M. René de la Blanchère, directeur du service des antiquités et des arts dans la régence de Tunis, sur les fouilles exécutées par les soins de ce service depuis le commencement de l'année 1890. Sept chantiers ont été ouverts, savoir : à Tabarka, au Bardo, à Bulla Regia, à Bicharna, à Sousse, à Gafsa et à Mahédia. Cette campagne de fouilles est certainement, dit M. de la Blanchère, la plus fructueuse qui ait jamais été faite en Afrique et une des plus heureuses que l'archéologie française ait menée dans ces derniers temps en aucune partie du monde antique.

M. Menant communique à l'Académie la traduction d'un passage des inscriptions hétéennes de Hamath, qui avait résisté jusqu'ici aux tentatives d'interprétation de ses devanciers. Cette traduction, dit-il, est d'autant plus importante qu'elle complète le sens général de l'inscription et qu'elle apporte la confirmation de la lecture du nom de la ville de Kar-Kemis (Kar-Kamis), que M. Menant avait présentée dans une séance précédente.

Ouvrages présentés, de la part des auteurs, par M. Maspero : — 1° LORET (V.), *les Flûtes égyptiennes antiques* (extrait du *Journal asiatique*); 2° LORET (Cl.), *Recherches sur l'orgue hydraulique* (extrait de la *Revue archéologique*).

1. M. Weiss s'associe pleinement et sans réserve à cette réponse et joint son nom au mien.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36-37

— 8 septembre 15 septembre —

1890

Sommaire : 387. WARTON. Etymologie latine. — 388. HÜBNER, La domination romaine dans l'ouest de l'Europe. — 389. Th. MÜLLER, Le conclave de Pie IV. — 390. Catherine de Ricci, Lettres, p. p. GHERARDI. — 391. WEISS, La Chambre Ardente. — 392. NÈVE, La Renaissance en Belgique. — 393. VERNIÈRE, Courses de Mandrin dans l'Auvergne. — 394. JOUBERT, Les Constantin, grands prévôts d'Anjou. — 395. BOUVY, Pietro Verri. — 396. FAY, Journal d'un officier de l'armée du Rhin. — Chronique.

387. — **Etyma Latina**, an etymological Lexicon of classical Latin, by Edward Ross WHARTON, M. A., fellow and lecturer of Jesus College, Oxford. — London, Rivingtons, MDCCCXC. Pet. in-8, xxxiv-152 pp.

M. Wharton, que ses pénétrantes recherches sur la grammaire historique et notamment sur la phonétique du latin ont mis hors de pair en quelques années, nous donne aujourd'hui le résumé de ses travaux, sous la forme d'un dictionnaire étymologique aussi court que complet, accompagné d'un aperçu sommaire de la phonétique du langage indo-européen et des langues qui en sont issues. Ce petit volume, maniable, solide, d'une netteté typographique irréprochable, est à tous égards le bienvenu. C'est affaire à la librairie anglaise de joindre ainsi l'élégance de la forme à l'excellence du fond. Les têtes d'articles, rigoureusement rangées par ordre alphabétique, sont rapportées à leur origine probable et rapidement rapprochées de leurs principaux congénères indo-européens : jamais de superflu, mais tout l'essentiel ¹, et une concision de rédaction qui, sans nuire à la clarté, fait tenir en trois lignes la matière d'une longue discussion. Bon memento pour les dérivations déjà connues, le livre en contient aussi beaucoup de nouvelles : la plupart sont discutables — on ne fait plus rien d'original qu'à ce prix — mais parfaitement scientifiques; quelques-unes, peu convaincantes (*amô*, *fore*, *parricîda*) ou même inintelligibles (*formîca*); plusieurs, d'une heureuse et frappante simplicité (*abundô*, *edepol* ², *famês*, *pulcer*, *vitricus*).

Concision et nouveauté, ce sont là deux qualités qui, sans s'exclure, ne vont pas ensemble sans un assez grave inconvénient, et M. Wh. ne se l'est certainement pas dissimulé, mais il a dû s'y résigner. Sur

1. Il y a pourtant quelques lacunes : ainsi *mûniô* et *pûniô* sont omis, à dessein sans doute en tant que verbes dérivés; mais, si par hasard le débutant ne s'avise pas de songer à *moenia* et à *poena*, il ne se tirera point d'affaire.

2. Finale détachée du juron complet « *E Castor ed (= et) e Pol*, O Castor et ô Pollux ».

chaque mot il ne donne jamais qu'une étymologie, y en eût-il quatre ou cinq aussi plausibles. Rien de mieux pour les vétérans de la linguistique, qui, en la lisant, ont les autres présentes à la mémoire, ou savent au besoin où les trouver. Mais les étudiants, à qui spécialement le livre est dédié, qui les avertira que telle dérivation fournie par leur guide n'est pas la seule proposée, n'est peut-être point la vraie, en tout cas doit être discutée, contrôlée avec soin, tenue provisoirement pour hypothétique ¹? La forme de l'enseignement qu'ils reçoivent les invite trop à devenir *homines unius libri*. Il faut donc leur dire en toute franchise que l'usage quotidien de ce précieux lexique ne les dispense point de recourir souvent à d'autres ouvrages, tels que les *Grundzüge* de Curtius — mis au point, bien entendu, en ce qui concerne la phonétique — ou le *Dictionnaire* de MM. Bréal et Bailly. Il ne leur est point permis d'ignorer que certains linguistes assimilent *serô* à ἔρημ et *glôria* au sk. *cravasyâ*, dussent-ils même, quand ils le sauront, préférer ces vieilles dérivations à celles de leur auteur; et, pour ma part, j'avoue que je ne me sentirais pas le cœur de les en blâmer.

La même raison, entre mille autres, empêche d'entrer dans l'examen détaillé des dérivations proposées par M. Wh. : quand, par exemple, on le voit rattacher *cella* à *cêlô*, on ne peut savoir s'il ignore ou s'il repousse l'étymologie récente *cella* = **cêlla* = **cêrula* ² « fragment de cire (dans un rayon de miel) ». Mais, *a priori*, c'est la seconde présomption qui doit l'emporter; le savoir et la conscience de l'auteur nous en sont garants.

C'est avec une vive satisfaction qu'on voit se multiplier les livres destinés à répandre en Angleterre la connaissance, le goût et les saines méthodes de la grammaire comparée. L'ambition de M. Wharton est plus haute, et il la justifie : les indogermanistes de tous pays lui sauront gré de ce qu'il leur apprend, leur suggère ou leur rappelle ³.

V. HENRY.

1. Le défaut est atténué par la liste des trois cent soixante dérivations *nouvelles* que l'auteur a dressée dans sa préface; mais il subsiste tout entier pour les cas nombreux où l'auteur cite exclusivement une des étymologies anciennes, sans donner aucune raison de sa préférence ni même avertir qu'il en existe d'autres (un simple signe, tel que « pb. » signifiant « probable », eût pu suffire à mettre en garde le lecteur et à distinguer les rapprochements conjecturaux de ceux qui sont absolument sûrs). Que dire enfin des cas, fort rares, il est vrai, où l'auteur semble trop céder à l'attrait de la nouveauté et lui sacrifier un peu la vraisemblance?

2. *K. Z.*, XXIX, p. 192.

3. Au nombre des incontestables mérites de M. Wh., je dois mentionner la notation de la vraie quantité latine, souvent si difficile à reconnaître quand la voyelle est en position, v. g. *fôrma*, *fortâssis*, *ôrnô*, *vêstibulum*, etc.

388. — E. HÜBNER. *Römische Herrschaft in Westeuropa*. Berlin, 1890, in-8, chez W. Hertz, 296 pages. (6 marks).

Le titre que M. Hübner a inscrit en tête de son livre ne donne pas une idée exacte du contenu. On pense, avant de l'ouvrir, que l'on va y trouver un tableau d'ensemble sur le développement de l'occupation et de la civilisation romaines dans l'ouest de l'Europe, quelque chose comme des chapitres détachés d'une *Histoire romaine*, écrits largement, à la manière de M. Mommsen. Il n'en est rien. Le vrai titre de l'ouvrage devrait être *Mélanges d'Histoire et d'archéologie*. M. H. a repris un certain nombre des articles qu'il a composés depuis quelque trente ans ; il les a mis au courant et en a fait un volume. On se tromperait aussi si l'on cherchait dans ce livre un travail de science pure ; c'est plutôt un écrit de vulgarisation scientifique ; la preuve en est que M. H. n'a pas introduit une seule référence dans le corps de l'ouvrage ; il signale seulement, au début de chaque chapitre, les articles principaux parus sur le sujet. Il n'y est question que de trois provinces de l'empire romain, la Bretagne, la Germanie et l'Espagne, celles que l'auteur a étudiées plus spécialement, soit parce qu'il est allemand, soit parce qu'il a rédigé le recueil des inscriptions latines qui y ont été trouvées. (*Corp. insc. lat.*, t. II et VII.) Il est inutile de dire que la lecture du volume est fort instructive. M. H. est trop connu pour qu'il soit utile d'insister ; nul ne peut parler avec plus d'autorité que lui de l'Espagne et de la Bretagne romaines. Il suffira d'indiquer ici la suite des sujets qu'il a abordés. Le chapitre 1^{er} traite de la Bretagne. L'auteur raconte les destinées de cette île depuis sa soumission jusqu'à la fin de la domination romaine dans le pays, en insistant surtout sur la description du *vallum* d'Adrien et de celui d'Antonin. Un paragraphe spécial est consacré à Mars Thingous, signalé par une inscription de Borcovicium, et, à ce propos, aux dieux dont les auxiliaires gaulois et germains amenèrent avec eux le culte en Bretagne. Au chapitre II, il est question du *limes* de Germanie et du développement des différentes villes romaines de la région. Dans un appendice, M. H. a émis des réflexions intéressantes sur Arminius, particulièrement sur son nom. Le dernier chapitre, qui m'a paru supérieur aux autres, sans doute parce que les sujets qui y sont traités m'étaient plus étrangers, a trait à l'Espagne. M. H. s'arrête successivement sur Tarragone, avec ses murs primitifs qui remontent aux Ibères ; sur les Baléares et sur Litanía, ville de Lusitanie. Le livre se termine par la description d'une tasse d'argent (*C. I. L.*, II, 2917), dont j'aurais souhaité trouver une reproduction à côté de la description, et par quelques réflexions instructives sur les eaux minérales de l'antiquité.

R. CAGNAT

389. — Dr. Theodor MÜLLER. **Das Konklave Plus' IV**, 1559. 1 vol. in-8, vii-278 pages. Gotha, Andr. Perthes, 1889.

Dans son livre, à la fois d'une érudition si solide et d'une lecture si agréable, sur le cardinal Carlo Carafa, M. Georges Duruy nous résumait naguère l'histoire du conclave, qui fut réuni le 5 septembre 1559, à la mort de Paul IV et qui se termina le 26 décembre, par l'élection du cardinal Gianangelo Medici (Pie IV). Mais le brillant écrivain ne voulait nous donner qu'un récit sommaire de cette assemblée; il se contenta par suite de reproduire les détails fournis par Bromato (*Storia di Paolo IV*), par Pallavicino (*Istoria del consilio di Trento*) et surtout par les *Mémoires d'Etat* réunis par Ribier et publiés à Paris en 1666. Il laissa de côté d'autres pièces de premier ordre, par exemple celles que Petrucci mit en œuvre dans son *Histoire diplomatique des conclaves*, les rapports envoyés au roi des Romains, Ferdinand, par son député à Rome, Thurm, et publiés en partie par Sickel (*Zur Geschichte des Konzils von Trient*), enfin les dépêches adressées à Philippe II par son représentant à Rome, Vargas, et éditées par Döllinger-Heine (*Beiträge zur politischen, kirchlichen und Kulturgeschichte der letzten sechs Jahrhunderte*). En s'appuyant sur tous ces documents et sur une série de lettres inédites trouvées aux archives de Simancas¹, M. Théodore Müller nous fait aujourd'hui un récit complet, peut-être trop complet, du fameux conclave de 1559. Il nous montre successivement quelle était la situation du Saint-Siège, sous Paul IV; quel plan formèrent les diverses puissances catholiques, au moment de la mort de ce pape; quels candidats se disputèrent sa succession. Puis il entre dans le récit des opérations électorales. (Peut-être ici sa narration eût-elle gagné en netteté, s'il nous avait dit d'une manière générale quelles règles l'on suivait lors de la nomination du souverain pontife). Pendant près de quatre mois, quarante-huit cardinaux enfermés dans le Vatican avec environ cent cinquante conclavistes, n'ont d'autre occupation que de désigner un pape. En dépit des règlements, ces cardinaux entretiennent une correspondance active avec leur souverain; par la fenêtre de leurs cellules, ils communiquent avec les représentants de leur pays. L'on peut s'imaginer par suite combien d'intrigues furent nouées, combien de ruses furent inventées, combien de pièges furent tendus. Et cela se passait à un moment où la Réforme triomphait en Allemagne et où Calvin était encore en vie! Tantôt un candidat français, tantôt un candidat espagnol semble l'emporter; puis le lendemain tout est à recommencer. Enfin, de guerre lasse, l'on s'accorde à élire un cardinal, auquel l'on n'avait pas songé au début, mais qui rallia tous les suffrages autour de

1. Nous signalons à M. M. une relation inédite de ce conclave, due à l'un des cardinaux présents, probablement au cardinal de Guise, et qui se trouve à la bibliothèque nationale de Paris, fonds français, n° 6617, fol. 73. M. de Ruble s'est servi de cette relation dans son histoire du *Traité de Cateau-Cambrésis*. Paris, Labitte, 1889, p. 100.

son nom, à cause de son honnête médiocrité et de son grand âge. Il faut lire dans M. Müller le journal exact du conclave ; je connais peu de récits aussi instructifs et plus propres à faire réfléchir. Un dernier chapitre retrace la vie de Pie IV jusqu'au jour de sa nomination ; il ne dépasse pas un volume très étudié, assez bien conduit, qui eût toutefois gagné à être un peu réduit.

Ch. PFISTER.

390. — *Le lettere di Sancta Catarina de' Ricci* fiorentina religiosa domenicana in S. Vincenzo di Prato alla famiglia con la giunta di alcune altre raccolte da Cesare Guasti e pubblicate per cura di Alessandro GHERARDI, Firenze, coi tipi di Mariano Ricci, via san Gallo, n° 31, 1890. 1 vol. in-12 de xxix-406 p.

Sainte Catherine des Ricci jouit d'une si grande renommée en Toscane que sa vie a été plusieurs fois écrite, et que diverses parties de sa correspondance ont déjà vu le jour en 1846 et 1861. Aux lettres qui le voient aujourd'hui pour la première fois, quelques-unes des précédentes ont été jointes, parce qu'elles avaient été corrigées avant la publication, non pas, comme les *Pensées* de Pascal, pour que rien ne s'y trouvât qui ne pût concourir à édifier les fidèles, — il ne se trouve dans les missives de sainte Catherine des Ricci rien que d'édifiant, — mais par un scrupule exagéré d'académicien de ne donner son *exeat* à aucun terme qui ne parût d'une irréprochable noblesse. On avait, par exemple, fait disparaître les mots *pantoufles*, *souliers*, *bas* et autres semblables, pour les remplacer par le mot générique, mais peu explicatif, de *vanités*. Notre respect actuel pour les textes ne permettait pas de tolérer plus longtemps, même dans le passé, de telles libertés.

Le recueil ainsi constitué contient quatre cent trente-trois lettres adressées aux parents et aux amis de la sainte religieuse qui les écrit, et je n'ai pas besoin de dire quelle confiance il doit inspirer, puisque c'est l'impeccable Alessandro Gherardi qui a pris, après la mort de son chef et ami Cesare Guasti, le soin de cette publication.

Pour se rendre compte de l'intérêt qu'elle présente, il faut se rappeler qui et quelle était sainte Catherine des Ricci. Issue d'une des plus illustres familles de Florence, qui avait longtemps tenu tête aux Albizzi dans la période oligarchique de la République florentine, ayant trois frères et une sœur du premier lit, dont elle était, quatre frères et cinq sœurs du second, elle était entrée en religion ; elle faisait profession en 1536, quoique sa marâtre fût une mère. Dans les familles nombreuses, le couvent était un bon moyen de débarras : quatre des sœurs de Catherine y entrèrent comme elle, après elle et auprès d'elle.

Sa célébrité tient à ses extases. C'est une Louise Lateau avant la lettre. Elle est malade d'hydropisie, voit Savonarole en vision et est par lui guérie deux fois. Pendant douze ans elle a, toutes les semaines, l'extase de la Passion ; avec stigmates. Son immobilité durait vingt-huit heures. Elle n'en sortait que pour mouvoir son bras et bénir, si quelque assis-

tant demandait par son intermédiaire la bénédiction de Dieu. On avait commencé par se demander si c'était de Dieu ou du Diable qu'elle était possédée ; mais le doute n'avait pas duré longtemps. Chaque fois qu'elle devait communier, on en était averti par un parfum des plus agréables qui sortait de son corps. Bientôt même, sans communier, elle parfumait le couvent. Jésus, le divin rédempteur, lui avait ôté son cœur pour lui en donner un nouveau formé sur le modèle de celui de la Vierge. C'était bien avéré. Elle avait une puissance miraculeuse pour convertir les pécheurs. Le Christ et la Vierge avaient avec elle de grandes familiarités. Ils la prenaient dans leurs bras et la couvraient de caresses. Les anges et les saints venaient l'entretenir dans sa cellule avec un abandon tout fraternel, « comme si, déjà, dit le père Bayonne, un de ses biographes, elle leur eût appartenu ». Des vierges martyres des temps héroïques du christianisme venaient aussi lui rendre visite.

On ne pouvait faire moins que de la nommer prieure. Il paraît qu'elle gouverna très bien son troupeau, qu'elle exerça même une action bienfaisante au dehors, et, ce qui est curieux, qu'elle obtint de Dieu, sur sa prière, d'être délivrée des effets extérieurs de ses extases. Morte, elle fit plus tard de nombreuses apparitions dans son couvent, et, selon l'usage, constaté par les hagiographes pour tant d'autres saints, de non moins nombreux miracles.

On comprend, dès lors, le genre d'intérêt que peuvent présenter les lettres familières d'une personne si fort avant dans les grâces du Seigneur. Elle y donne sans doute des conseils relatifs aux devoirs de la vertu et de la religion ; mais pas trop fréquents, ni trop longs, en vérité. C'est une femme, c'est une sœur qui ne se désintéresse pas des siens, qui leur montre sa tendresse, sa sollicitude, et descend aux moindres détails. Ces Italiens, quoiqu'ils nous aient donné saint François d'Assise, ne se perdent pas dans le mysticisme, comme tant d'autres en diverses nations. Elle fait aux siens des cadeaux, rajeunit ou renouvelle leur linge, leur garde-robe, s'occupe de leur santé, s'inquiète de ne pas recevoir de leurs nouvelles, en demande au tiers et au quart. Envers son plus jeune frère, son demi frère Vincenzo, qui a vingt-deux ans de moins qu'elle, et qui est orphelin depuis ses premières années, elle est une véritable mère, elle administre les biens de ce Benjamin, fait pour lui des rentrées, passe pour lui des contrats. Quand il est sur le point de se marier, elle veut sans doute qu'il traite l'affaire avec le cœur, mais elle veut surtout qu'il fasse « les choses claires », qu'il ne « laisse pas son bien à un autre », et qu'il « ne faiblisse pas dans ce qui est juste ». Elle travaille avec ardeur au trousseau de la mariée, comme si elle n'avait pas autre chose à faire. Elle parle à tout instant de chemises à coudre ou à raccommoder, de collerettes, de coiffes, de torchons. Comme cette belle-sœur est jeune et sans expérience, elle lui recommande de ne rien gaspiller, de ne rien laisser perdre ; elle lui envoie un tas de recettes pour les indispositions et maladies ; elle prépare le trousseau.

seau du bébé à venir ; elle cherche la nourrice ; elle sait, quoique n'ayant pas eu d'enfant, quoique n'ayant jamais ressenti, assure-t-on, « l'aiguillon de la chair », comment il faut s'y prendre pour que le nouveau-né ne se torde pas les jambes ; elle demande s'il ne veut rien de sa tante. Le père est-il absent pour les affaires de sa banque, elle console et rassure sa belle-sœur, malgré sa propre et vive inquiétude. Tonino, écrit-elle une fois, ne veut pas rester sans son papa, ni moi sans mon frère.

La partie édifiante de ces lettres a pour nous moins de prix que pour les Italiens, et aussi les détails qui leur permettent de rectifier certains menus faits de l'histoire florentine d'alors ; car, en ce qui concerne ces derniers, l'histoire de Florence et de la Toscane, après l'immolation définitive de la liberté, n'a plus d'intérêt que pour eux. Mais n'est-il pas curieux de voir qu'au milieu du xvi^e siècle, Catherine parle d'une épidémie d'*influenza*, en lui donnant les mêmes caractères qu'a présentés celle qui vient de travailler si fortement l'Europe ?

Il y a aussi dans cette correspondance bien des renseignements utiles sur la vie des couvents. Outre les travaux féminins communs à tous, dans le couvent dominicain de Prato, les nonnes peignaient, et leurs anges bouffis leur rapportaient gros. Comme les couleurs coûtaient moins cher à Venise qu'à Florence, quand son frère Vincenzo était dans les lagunes pour ses affaires, elle le chargeait de ses achats. Mais les bénéfices que rapportait la peinture, d'art devenue industrie, ne diminuaient en rien le prurit d'acquérir. Après tout, c'était peut-être pour donner d'une main ce qu'elles recevaient de l'autre que les dominicaines de Prato les tendaient toutes deux.

Ce nouveau travail du vigilant éditeur est un modèle comme les précédents. Toujours exact, on peut se fier à lui. Toujours sobre, s'il met des notes au bas de toutes les pages, il se borne au strict nécessaire. J'ai quelquefois cherché à le prendre en faute, et je n'y ai jamais réussi. *Pauca, sed bona.*

F.-T. PERRENS.

391. — **La Chambre ardente**, étude sur la liberté de conscience en France sous François I^{er} et Henri II (1540-1550), suivie d'environ 500 arrêts inédits, rendus par le Parlement de Paris de mai 1547 à mars 1550, par N. WEISS, pasteur, bibliothécaire de la Société de l'histoire du protestantisme français. Paris, Fischbacher, 1889, in-8, CLI-432 pages.

L'ouvrage que vient de publier M. Weiss, pour le premier centenaire de la liberté de conscience, est, à tous égards, digne de cette grande date. Il peut, mieux que toute autre publication, nous en faire apprécier l'immense bienfait. C'est une œuvre fortement conçue qui jette des clartés nouvelles et presque inattendues sur tout un côté de l'histoire religieuse du xvi^e siècle, jusqu'ici négligée et mal connue. De tels livres, en découvrant impitoyablement à tous les yeux la part de cynisme et de cruauté qu'ils peuvent dissimuler les époques en apparence les plus brillantes et

les plus polies, rendent à la cause de la justice et de la vérité historique un signalé service. Voilà près de quarante ans que le *Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français* travaille vaillamment dans ce sens. Ses efforts n'ont pas été inutiles. Il a interrompu, sur nombre de points, le concert des admirations béates, dénonçant courageusement le crime de si haut qu'il soit parti, et faisant entendre les voix des victimes oubliées. Malgré tout, il reste encore bien des erreurs à rectifier et des préjugés à combattre. Pour ce qui concerne notamment le milieu du xvi^e siècle, période cependant décisive, on ne possédait que des informations insuffisantes. Le rôle de Henri II dans les questions religieuses et son attitude vis-à-vis des réformés étaient très vaguement définis. Le savant rédacteur du *Bulletin* s'est attaqué courageusement à ce problème. Il a fait sortir, presque tout entière des archives, l'histoire infiniment poignante des cruelles persécutions de la Chambre ardente, persécutions que les précédents historiens avaient à peu près passées sous silence. Sachons lui gré d'avoir entrepris et mené à bien cette œuvre salutaire.

Son livre se compose de deux parties distinctes : une étude historique et un recueil d'arrêts rendus par le Parlement de Paris contre les luthériens, depuis le mois d'avril 1547 jusqu'au mois de mars 1550. L'étude historique traite de la liberté de conscience, pendant les dernières années du règne de François I^{er} et les trois premières de celui de Henri II (1540-1550). C'est un morceau solide, condensé, aux vues larges et sûres, qui témoigne d'une connaissance approfondie de l'époque. Un souffle vigoureux circule à travers ses pages, d'où l'auteur a su bannir les déclamations inutiles. Peut-être le ton aurait-il pu être en quelques endroits moins agressif, et l'indignation moins véhémence. Mais cette énergie dans le langage s'explique parfaitement dans l'espèce. Du reste, l'auteur se contente le plus souvent de grouper des faits précis et significatifs qui emportent, mieux que tout commentaire, la conviction du lecteur. Le deuxième chapitre, en particulier, renferme des données vraiment neuves et intéressantes. L'auteur y expose les préliminaires de la Chambre ardente (déc. 1547) et les circonstances dans lesquelles elle fut fondée. Il esquisse, au passage, les hommes qui ont pris une part active à l'organisation de cette juridiction exceptionnelle et flétrit, comme il le mérite, ce féroce Pierre Lizet dont un journal tentait, il y a quelques mois, une réhabilitation bien importune. Il traite ensuite de la suppression de l'institution arrivée en 1549. Un édit de Henri II, promulgué le 19 novembre de cette année là, et rendu exécutoire, à partir du 8 janvier de l'année suivante, substituait en effet les juridictions ecclésiastiques aux juridictions séculières, sauf en ce qui concernait les cas-appelés *privilegiés*. La découverte tout à fait inattendue faite aux Archives nationales d'un registre original du Parlement confondu jusqu'ici au milieu des copies de la série U¹, a fourni à M. W., malheureusement

1. C'est à mon savant collègue M. Paul Guérin qu'est due la découverte de ce registre. Le registre est coté U. 446.

trop tard puisque son livre était déjà imprimé, tous les actes officiels concernant l'établissement et le fonctionnement de la première *Chambre ardente*, appelée au palais la *seconde Tournelle*. Les lettres d'institution sont du 8 octobre 1547 et se trouvent, par là même, antérieures de quelques mois à la date conjecturée tout d'abord par M. W. Un autre résultat important qui ressort de ces nouveaux textes, c'est qu'il y eut quelques années plus tard une seconde *Chambre ardente*, dont l'existence était restée ignorée jusqu'à présent.

Le registre U. 446 renferme, en effet, à la suite de l'édit du 19 novembre 1549, dont il vient d'être parlé, et de l'édit de Châteaubriant, promulgué le 27 juin 1551, un troisième édit qui rétablit la seconde Tournelle criminelle « discontinuée et délaissée » à l'occasion des deux précédentes ordonnances. Il n'y avait eu de la sorte qu'une interruption momentanée dans les opérations du tribunal extraordinaire institué contre les hérétiques. C'est là une donnée précieuse, faute de laquelle il était difficile de se rendre un compte exact du véritable caractère de cette juridiction. Ces divers documents, découverts après coup, montrent d'ailleurs que l'auteur avait vu juste sur la plupart des points et que plusieurs de ses conjectures étaient sérieusement fondées. Il est à souhaiter maintenant que, muni de ces éléments nouveaux, M. W. puisse étendre et remanier son étude, en lui donnant les proportions que comporte un sujet à la fois si neuf et si fécond.

Rien de plus instructif ni de plus varié que le recueil d'arrêts publié par M. Weiss. Certains de ces jugements sont, si l'on peut dire, éloquents dans leur simplicité. Il faut lire ces textes pour se faire une idée des humiliations terribles, plus poignantes que la mort même, infligées dans certains cas aux malheureux condamnés¹. Comme le fait très bien remarquer l'auteur, il est presque impossible de se rendre un compte exact du chiffre des victimes. C'est que la peste, les prisons infectes, les cruautés de la procédure dispensaient souvent le bourreau de faire son œuvre. Il est nécessaire de tenir le plus grand compte de ces circonstances pour apprécier avec justesse le caractère et les proportions véritables de la persécution religieuse, à cette époque. C'est pour les avoir négligées que la plupart des historiens ont émis des jugements si inconsidérés à son sujet. Remarquons encore que nombre de ces victimes eurent une attitude très courageuse et souffrirent avec une admirable constance. Parmi les personnes poursuivies, il s'en trouve de conditions sociales les plus diverses : des prêtres, des religieux, des écoliers (par exemple, nos 116 et 117), des libraires, etc. Il est à remarquer que la proportion des gens de modeste condition est considérable. Que d'histoires tragiques, parfois même mystérieuses, se dissimulent sous ces formules monotones de jugements et de procès-verbaux²!

1. Je citerai en particulier les arrêts nos 40, 50, 58, 59, 89, 101, 130, 136, 154, 282 et l'arrêt 81 condamnant un certain *Bouffean* à être fouetté au collège de Montaigu, par les régents dudit collège, en présence des étudiants assemblés.

2. On aimerait à savoir par exemple ce que sont ces *Enfants sans soucis*, aux sur-

Ces documents sont publiés et analysés avec soin. Une table très détaillée rend les recherches commodés. Il suffit de la parcourir pour juger du grand nombre de renseignements que ce recueil fournit à l'histoire locale de certaines villes, de Langres, d'Amiens, de Sens (n° 119), pour ne citer que quelques exemples. Plusieurs noms de lieux, restés non identifiés, auraient pu l'être sans trop de difficulté. Nous ne pouvons qu'engager M. Weiss à poursuivre ses recherches et à nous donner sur cet importante question de la Chambre ardente le travail définitif qu'on est en droit d'attendre de lui.

A. LEFRANC.

392. — **La Renaissance des lettres et l'essor de l'érudition ancienne en Belgique**, par Félix Nève, professeur émérite de l'Université de Louvain. Louvain, Peeters; Paris, Leroux, 1890, in-8 de viii-439 p. Prix : 8 fr.

Ce livre ne tient pas toutes les promesses du titre. On attend un tableau d'ensemble de la renaissance littéraire en Belgique; on trouve un recueil de monographies détachées sur des sujets se rattachant à cette époque; des points importants, comme le rôle de Plantin, celui de Juste Lipse ne sont pas étudiés. L'ouvrage, formé en grande partie d'anciens articles de revues, est donc irrégulièrement composé et plein de lacunes. Ce n'est pas dire qu'il soit sans mérite. Il y a beaucoup à prendre dans cette série d'études qui commencent aux rapports d'Érasme avec le Brabant, objet d'un chapitre long et nourri, pour finir aux érudits du commencement du xviii^e siècle, Pierre Castellan, André Catulle, et le premier auteur de la *Bibliotheca Belgica*, Valère André. L'Université de Louvain, ses maîtres, ses élèves tiennent dans l'ouvrage une place prépondérante, justifiée par le rôle que ce grand établissement scientifique a joué au xvi^e siècle; les prédilections de l'auteur s'y attachent pour d'autres raisons et, depuis l'époque où il publiait son grand *Mémoire sur le collège des Trois-Langues* (1856), il n'a cessé d'étudier avec amour l'histoire des écoles catholiques de Louvain, où il a lui-même professé avec honneur. On remarquera le chapitre sur les relations de Thomas Morus avec Louvain et la Belgique, qui fait pendant au chapitre sur Érasme, la biographie de Jérôme Busleiden, celle de Martin Dorpius, d'Adrien Barlandus et le récit de la vie et des voyages en Portugal, en Espagne et en Afrique de Nicolas Cleynaerts (*Clenardus*) de Diest. Il faut signaler aussi le travail de M. Nève sur Guy Le Fèvre de la Boderie, la plus complète étude qui ait été consacrée à ce savant français, poète et orientaliste, collaborateur de la Bible royale. L'auteur a relevé avec soin tout ce qui, dans son sujet, se rattache aux études hébraïques et orientales, et, à côté du chapitre sur La Boderie, il faut citer celui sur J.-B. Gramaye. Il y a, en somme, un grand nombre

noms classiques, *Narcissus*, *Troilus*, *Hector*, *Priam* et *Ascanais*, arrêtés à Noyon, et dont il est question à diverses reprises (n° 227 et 243).

de renseignements dans ce livre, un grand effort de recherche neuve et utile. Après avoir dit ce qui lui manque, je crois le louer suffisamment en déclarant que nous n'avons rien d'équivalent en France, pour la même période d'histoire littéraire, et que les travailleurs ont souvent l'occasion de le regretter ¹.

P. DE NOLHAC.

393. — **Courses de Mandrin dans l'Auvergne**, le Velay et le Forez (1754), par Antoine VERNIÈRE. Clermont-Ferrand, typographie Mont-Louis, 1890, grand in-8 de 98 p.

M. Vernière déclare (p. 5) que, bien que le récit de la *vie* et des *gestes* de Mandrin ait tenté beaucoup de plumes ², son histoire *vraie* reste encore à faire ³. En attendant qu'un érudit Dauphinois publie le travail d'ensemble dont il s'occupe depuis longtemps, M. V. a voulu apporter à cette étude une part contributive, la région par lui habitée ayant été un des principaux théâtres des méfaits de Mandrin. De nombreux documents, puisés aux sources officielles, surtout aux Archives départementales du Puy-de-Dôme, ont permis à l'auteur « de suivre jour par jour, presque heure par heure, cet audacieux bandit dans ses courses à travers le Forez, l'Auvergne et le Velay. » Avant d'établir avec tant de précision l'itinéraire de Mandrin, M. V. raconte rapidement la vie de Louis Mandrin depuis sa naissance (à Saint-Étienne de Saint-Geoirs, le 11 février 1725), jusqu'à sa rentrée de Savoie en France (5 janvier 1729). A partir de cette dernière date, il emboîte le pas, pour ainsi dire, du célèbre brigand et ne le quitte qu'à Valence où, le 26 mai 1755, ce dernier fut roué, puis étranglé. L'exactitude du narrateur n'est jamais en

1. Plusieurs travaux allemands importants restent inconnus à l'auteur; je citerai seulement deux recueils de documents qu'il aurait eu profit à consulter : la correspondance de Beatus Rhenanus (éd. Horawitz et Hartfelder) et celle d'André Masius (éd. Lossen, 1886). Les conclusions sur Érasme qu'il veut bien annoncer, p. 55, ont été déjà données dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} juillet 1888. L'édition originale des traductions latines d'Euripide par Érasme, citées p. 69, n'est pas de Venise, 1507, mais de Paris, 1506.

2. Une ample *Bibliographie des écrits relatifs à Mandrin* a été récemment publiée par M. Edmond Maignien, conservateur de la bibliothèque de Grenoble. Voir sur les principaux biographes, nos contemporains (1860-1882), consultés par M. V., p. 5, note 1.

3. M. V. rétablit ainsi en quelques lignes le portrait réel d'un personnage que l'on a travesti dans trop de livres : « La légende, si facile à créer en France, a fait de ce brigand un précurseur de Fra-Diavolo, une sorte de chevalier-errant qui s'était donné la mission de soutenir les intérêts du peuple contre les sévérités parfois exagérées des employés des Fermes. Sa méthode, ses allures, nous n'en disconvenons pas, ont pu séduire certains esprits romanesques et servir de thème à de nombreuses variations littéraires. Nous estimons, après mûr examen, qu'il faut considérer cet homme, non comme un vulgaire malfaiteur (son courage et son intelligence le mettaient au dessus de la tourbe à laquelle il commandait); mais simplement comme un hardi contrebandier, doublé, lorsque l'occasion semblait l'exiger, d'un voleur ou d'un assassin ».

défaut, et c'est presque un procès-verbal que cette histoire des mille courses de Mandrin dans les trois provinces d'Auvergne, du Velay et du Forez, mais un procès-verbal plein d'animation et d'intérêt, et écrit d'une plume agréable et fine. Autour du personnage principal, M. Vernière a groupé beaucoup de personnages accessoires, que tous il nous fait bien connaître soit à l'aide de documents imprimés, soit encore plus à l'aide de documents manuscrits (documents des dépôts publics, des collections particulières) ¹. Les notes, très abondantes, éclairent mille points géographiques, généalogiques, bibliographiques, et on peut leur appliquer l'éloge qui a été donné à celles dont l'éditeur du *Journal de voyage de Dom Jacques Boyer* a enrichi ce précieux recueil (1886). Texte et commentaire sont si riches en indications de toute sorte, que M. Rochas, dans son tableau général des aventures de Mandrin, n'aura guère qu'à reproduire, pour l'année 1754, les excellentes pages de son devancier.

T. DE L.

394. — **Une famille de grands prévôts d'Anjou, aux XVII^e et XVIII^e siècles.** Les Constantin, seigneurs de Varennes et de la Lorie, d'après les Archives inédites du château de la Lorie, par André JOUBERT. Angers, Germain et Grassin, 1890. In-8, xi-363 p.

Voilà un livre auquel on ne saurait guère reprocher de n'avoir pas épuisé la matière dont il traite. Un gros volume de près de quatre cents pages, imprimé avec le plus grand luxe et orné de vingt-quatre gravures, c'est peut-être beaucoup pour l'histoire d'une famille de grands prévôts d'Anjou, durant deux siècles seulement. Il nous semble que M. Joubert a quelque peu exagéré l'intérêt de son sujet. Les fonctions dont les Constantin furent investis n'étaient pas si importantes qu'il le prétend (p. viii). Je crois qu'on peut dire sans exagération, d'après le tableau qu'il en trace lui-même (p. vii), qu'elles ne différaient pas essentiellement de celles d'un officier supérieur de gendarmerie ou d'un procureur de la République de nos jours. Et puis, quel luxe de documents! Tout y passe, depuis la lettre la plus insignifiante jusqu'aux comptes ou mémoires de fournisseurs, les plus monotones. Franchement, pendant qu'il reste encore tant de documents intéressants, essentiels même, à mettre au jour, n'est-il pas fâcheux de voir une publication si soignée et si coûteuse comprendre de pareilles inutilités? Les pièces justificatives qui occupent cent soixante pages du livre ² sont loin, pour la plupart du moins, d'être aussi curieuses que l'affirme M. J. Pour ne choisir qu'un

1. M. V. a reproduit dans toute leur teneur quelques uns de ces documents, par exemple des actes notariés où figure Mandrin (pp. 32-33), une délibération municipale de la ville d'Ambert (p. 34), une chanson conservée parmi les mss. de la bibliothèque de Clermont-Ferrand (p. 80), etc. Voir (entre les pages 36 et 37) le fac-simile d'une quittance de Mandrin et (entre les pages 64 et 65) une gravure représentant le coquin au combat de Baune.

2. Non compris celles, très nombreuses, qui se trouvent intercalées dans le texte.

seul exemple, le fait de l'occupation du château de la Lorie par les soldats de la République puis par les troupes vendéennes étant connu, était-il bien nécessaire de consacrer près de vingt pages à nous donner, d'après un mémoire, l'énumération complète de toutes les serrures forcées et de tous les carreaux brisés? Si l'on s'obstine à marcher dans cette voie — et il semble bien que ce soit le désir d'un certain nombre d'érudits — il faudra nous résigner à voir publier dans leur intégrité les minutes du moindre notaire rural. Plaignons de grand cœur nos arrières-neveux. Il ne suffit pas qu'un inventaire ou qu'une prisée quelconque présente un certain nombre de chiffres, pour qu'il abonde « en renseignements nouveaux sur la vie privée, à la ville et à la campagne, à la fin du xviii^e siècle ». Cette réserve faite, nous ne faisons pas difficulté de reconnaître que le travail de M. Joubert a été exécuté avec soin, que les recherches sont étendues et bien coordonnées, et que les gravures — bien qu'on puisse contester l'utilité de certaines d'entre elles — sont agréables à regarder. Que n'a-t-il réuni tout cela en une brochure modeste qui l'aurait forcé à supprimer les détails fastidieux d'une étude qui, réduite à des proportions restreintes, pouvait n'être pas sans attrait?

A. L.

395. — Eug. Bouvy. **Le comte Pietro Verri** (1728-1797). Ses idées et son temps. Un vol. in-8, vii-300 pp. Paris, Hachette, 1889.

A ce titre en trois parties correspondent trois séries de chapitres : 1^o La *biographie* de ce personnage de médiocre importance est très bonne. M. B. a connu et utilisé toutes les sources accessibles, et tracé un portrait qui semble exact de ce brouillon encyclopédique. Pourquoi n'a-t-il pas joint à cette biographie les deux pages qu'il consacre à la mort de son héros et qui sont perdues à la fin? — 2^o Les *idées* sont décrites et exposées avec une grande exactitude et d'une façon aussi complète que solide : il y en a dans le nombre de bien singulières, et elles ne démontrent pas toutes que leur auteur fût le génie qu'il voulait qu'on crût qu'il était. — 3^o Reste *le temps*. Qu'est-ce que le *temps* d'un homme? Je comprends cette expression quand l'homme a fortement marqué son époque de son empreinte, ou quand il a été, au contraire, le miroir fidèle de son époque : mais pour un personnage comme la maréchale de Villars, comme Girolamo Morone ou Verri, le mot me paraît mal employé. *Groupe* serait plus modeste et plus juste : c'est le terme que Sainte-Beuve a employé pour Chateaubriand. — Le *temps* sert ici de prétexte à divers chapitres, les plus intéressants peut-être du livre, sur la société du *Caffè*, sur Beccaria (un assez triste caractère), sur les réformes administratives en Lombardie, sur Milan pendant la Révolution française. On aurait pu en glisser bien d'autres sous le même titre ; deux au moins me semblent manquer : description de la société milanaise au milieu et à la fin du xviii^e siècle, tableau de l'administration de Firmian et du gou-

vernement de Joseph II.— Le tout fait un livre intéressant, qui sera consulté avec fruit par tous les historiens de l'Italie *settecentista* : je ne dis pas les historiens futurs de Verri, car c'est bien assez d'un bon livre sur cet assez mince sujet ¹.

L. G. P.

396. — **Journal d'un officier de l'armée du Rhin**, par le général FAY. Avec une carte des opérations, 5^e édition. Paris, Berger-Levrault, 1889. In-8, vi et 404 p.

Ce livre vient d'atteindre, et c'est justice, sa cinquième édition. L'auteur, bien connu de nos lecteurs (cp. *Revue*, n° 16), était attaché au quartier-général de l'armée du Rhin en 1870. Il retrace ses impressions mois par mois depuis la déclaration de guerre jusqu'à la reddition de Metz. Les trente-six pages consacrées au mois de juillet signalent les premières erreurs d'« un déplorable système en vertu duquel les agents du pouvoir ont perdu tout esprit d'initiative et tout sentiment de la responsabilité ». Suit le journal du mois d'août où l'on remarquera la description du désordre qui régnait dans la petite salle de l'état-major général, à l'hôtel de l'Europe (p. 37), les observations sur le service d'état-major tel qu'il aurait dû être (p. 63), le récit de la bataille de Rezonville et les réflexions qu'inspirent à l'auteur les difficultés de cette sanglante journée (p. 96-100), la bataille de Saint-Privat, l'envoi de M. Fay en parlementaire et l'émotion qui le saisit au château de Jussy, à la vue de la vallée de la Moselle ravagée par la guerre (p. 133-135), les projets de sortie, le combat de Sainte-Barbe. Notons dans le journal du mois de septembre les pages consacrées aux abus de la convention de Genève (p. 169-170), aux premières rumeurs de Sedan, aux nouvelles de la Révolution de Paris. Déjà la situation s'assombrit; les chevaux dépérissent; les journées deviennent monotones : « Pendant les longs loisirs que nous laisse notre service, nous lisons tous avec avidité quelques classiques, découverts dans une maison du Ban Saint-Martin. Cette lecture nous procure un repos véritable; les héros de Corneille surtout nous rafraîchissent et nous fortifient par la grandeur et l'élévation de leurs caractères; avec eux, on sort du terre à terre de la situation actuelle; on parvient à donner un cours moins triste aux idées de chaque jour. Le soir, dès que nous sommes réunis, nous devisons sans fin sur les rares et incomplètes données qui nous arrivent à travers le cordon ennemi... Et pendant que notre esprit s'épuise à creuser les secrets de la situation, pendant que nous mourons presque sur place, par ennui de ne rien faire, au-delà de la ligne des sentinelles à casques, qui nous enserreroient, tout s'agite, tout se transforme, tout combat, tout est en

1. M. B. qui connaît à fond Verri et son *temps*, puisque temps il y a, semble moins familier avec les choses italiennes qui ne sont pas de ce *temps*. Il appelle *Querini* le cardinal Quirini, de Brescia; il parle des tortures organisées par *Galéas Visconti, de Pavie*, et d'un décret de Philippe II. souverain de Milan, publié le 7 août 1630. Il suffirait d'une révision attentive pour faire disparaître ces petites taches.

feu! Seuls, comme dans une île déserte, ou plutôt comme dans le remous que forme l'eau courante au coude d'une rivière, nous tournons sur nous-mêmes, enveloppés de forts et de hautes collines qui nous cachent même une partie du ciel! » (p. 188-189). Vient le mois d'octobre; l'auteur commence à deviner les calculs du commandant en chef. « Si Paris se rendait ces jours-ci, le Gouvernement français ne pourrait qu'accepter les conditions du roi de Prusse. L'armée du maréchal, pourvue de vivres jusqu'au milieu d'octobre, victorieuse dans plusieurs batailles, et non entamée par l'ennemi, sortirait pleine de gloire d'une situation fort difficile; et quel critique insensé pourrait prétendre ensuite que, la guerre continuant, cette armée aurait pu être réduite à capituler comme celle de Sedan! » (p. 234). Mais la guerre continue, Paris ne se rend pas, le temps se passe. « Il faut, écrit M. Fay, il faut absolument, coûte que coûte, se faire jour, sans tarder davantage », et, un instant, il croit aux « résolutions viriles » (p. 246-247). Hélas! la pluie tombe; les chevaux s'abattent par dizaines; le soldat n'a plus qu'une ration de pain insuffisante, et il est triste, découragé; au lieu d'agir, « on paraît vouloir temporiser, négocier encore; on semble n'attendre que du dehors la solution » (p. 250). Des bruits étranges se répandent; au départ inexpliqué de Bourbaki succèdent les deux missions de Boyer; on parle de l'arrivée de l'impératrice, de la capitulation de l'armée, de la reddition de la place. Enfin, au 25 octobre, M. F. écrit dans son journal : « L'impératrice a refusé de se prêter à la combinaison proposée. Nous nous retrouvons en face de la question des vivres. Plus de pain! De négociations en négociations, les ennemis nous ont conduits à ce terme final où les plus courageux sont obligés de taxer de folie une tentative de sortie » (p. 301). Il accompagna Jarras à Frescaty. « Jamais je n'oublierai ces six mortelles heures pendant lesquelles j'ai éprouvé la plus grande douleur de ma vie et assisté à l'agonie de notre armée, de notre honneur militaire. Quel supplice dans cette salle où j'ai entendu tomber goutte à goutte comme du plomb, sur mon cœur de français, tant de choses que je ne puis redire! Que de frémissements j'ai dû comprimer, en écrivant, sous la dictée du vainqueur, ces dures conditions! » (p. 312). Le livre de M. Fay se termine par un *Supplément* qui renferme quelques documents; le plus intéressant est le journal du commandant David, de l'armée de Mac-Mahon.

A. CH.

CHRONIQUE

BELGIQUE. — On vient de réimprimer en trois volumes les *Études et notices historiques concernant l'histoire des Pays-Bas* qu'avait publiées le regretté M. GACHARD (Bruxelles, Hayez, 1890, in-8°, 524, 465 et 610 pages). On trouve dans le premier volume les études suivantes : *Les États de Gand en 1476*; *Captivité de François 1^{er}*; *La chute du cardinal de Granvelle en 1564*; *Sur l'origine du nom de Gueux* donné aux révolutionnaires des Pays-Bas dans le xvi^e siècle; *Sur le Conseil des Troubles institué par le duc d'Albe*; *L'abolition du Conseil des Troubles*; les quatre *Études*

historiques sur don Juan d'Autriche (la mère de don Juan, l'enfance de don Juan, don Juan et Marguerite, Donna Giovanna d'Austria); *La déchéance de Philippe II*; *Ambassade du prince de Ligne en 1616*; *Histoire d'un procès célèbre* à propos de l'inventaire du palais Granvelle à Besançon; *Le voyage de Pierre le Grand* dans les Pays-Bas autrichiens en 1717. — Le deuxième volume comprend : *Acceptation et publication aux Pays-Bas de la pragmatique sanction* de l'empereur Charles VI; *Jean-Baptiste Rousseau*, historiographe des Pays-Bas autrichiens; *Mémoires du feld-maréchal comte de Mérode-Westerloo*; *Le prince-évêque de Liège et Frédéric le Grand*; *Éloge de l'impératrice Marie-Thérèse* (discours prononcé à la séance publique de l'Académie le 11 mai 1864); *Voyage de Paul I^{er} en Belgique* (1782); *Les d'Arenberg*; quatre études sur *Jeanne la Folle* (la publication de M. Bergenroth, Jeanne et Charles-Quint, Jeanne et saint François de Borja, Les derniers moments de Jeanne); et vingt-trois Variétés (I. Documents inédits sur Commines, Charles le Téméraire et Charles-Quint; II. Les derniers moments de Marguerite d'Autriche; III. Le nombre des exécutions faites aux Pays-Bas par le duc d'Albe; IV. La princesse d'Épinoy; V. Ambassade de Jacques I^{er} à l'archiduc Albert pour demander justice contre Erycius Puteanus; VI. Le peintre Gerbier et la conspiration de la noblesse belge contre l'Espagne; VII. Contestation entre les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies sur l'emploi des mots *sieurs* et *seigneurs*; VIII. Introduction et usage du thé en Belgique au xvii^e siècle; IX. Joseph II et la franc-maçonnerie belge; X. Les trois couleurs brabançonnaises et les trois couleurs flamandes; XI. M^{lle} de Robespierre à Tournai; XII. Extravagances révolutionnaires de la fin du xviii^e siècle; XIII. Mot de Philippe le Bon sur Gand; XIV. Hommage rendu au caractère belge par Alexandre Farnèse; Translation des entrailles de Marguerite d'Autriche (1778); XVI. Sur le titre de souverain des Pays-Bas; XVII. Une colonie belge établie dans l'île de Nordstrand (Sleswig); XVIII. La fontaine du Sablon à Bruxelles et le comte d'Ailesbury; XIX. L'introduction de la culture des pommes et poires de terre en Belgique; XX. Marie-Thérèse et ses deux médecins, Van Swieten et Engel; XXI. Gustave-III à Bruxelles (1771); XXII. Des anciennes inaugurations des souverains des Pays-Bas; XXIII. Théroigne de Méricourt). — Le troisième volume est ainsi composé : *Anne de Boleyn*, son élévation et sa chute; *Le duc Emmanuel Philibert de Savoie*, gouverneur-général des Pays Bas; *Christophe Plantin et la Bible polyglotte*; Floris de Montmorency, baron de Montigny (sa mission en Espagne, son arrestation à Madrid et son supplice au château de Simancas 1566-1570); *Le cardinal Bentivoglio*, sa nonciature à Bruxelles; *La cour de Bruxelles* sous les princes de la maison d'Autriche; *L'incendie du palais royal de Bruxelles* (1731); *Le traité de Versailles* (1756, lettres confidentielles de Marie-Thérèse au prince Charles de Lorraine); *Un épisode de l'histoire de l'Université de Louvain*; *Le jubilé du prince Charles de Lorraine* (1769-1775); *Voyage de Joseph II en Belgique* (1781); *Le feld-maréchal prince Charles-Joseph de Ligne*, particularités inédites; *Les Mémoires historiques et politiques du chef et président de Nény*; *Les Bollandistes*, leurs travaux, leur suppression sous Joseph II (1773-1789); *Recherches historiques sur les princes de Chimay et les comtes de Beaumont* (1415-1843). — Il est inutile d'insister sur l'utilité de ce recueil, où les historiens du xvi^e et du xviii^e siècle trouveront beaucoup à prendre et à apprendre. On regrettera qu'une introduction, si courte soit-elle, ne précède pas le premier volume. Tome III, p. 311, supprimer la phrase « jour où l'on célébrait la réunion de la ville à la république française » (on célébrait simplement la bénédiction du drapeau des sans-culottes); *id.*, p. 390, note, lire « Boux » au lieu de Roux.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38-39

— 22 septembre-29 septembre —

1890

Sommaire : 397. SCHRUMPF, Les langues indo-européennes. — 398. R. de SCALA, Les études de Polybe. — 399. BERNHEIM, Manuel de la méthode historique. — 400. AUVRAY, Les registres de Grégoire IX, I. — 401. VIRAC, Recherches historiques de la ville de Macaire. — 402. DÖLLINGER, Lettres et déclarations. — 403. ROBERT, Etudes historiques. — 404. JEAN, Le Maduré. — Chronique.

397. — **A first Aryan Reader**, consisting of Specimens of the Aryan Languages which constitute the basis of comparative philology, viz., Indic, Erânic, Armenian, Hellenic, Albanian, Italic, Keltic, Baltic, Slavonic, Teutonic,..... edited by G. A. SCHRUMPF. — London, D. Nutt, 1890. Pet. in-8, x-212 pp.

Cet ouvrage est destiné, dans la pensée de l'auteur, à servir d'introduction à la *Chrestomathie Indo-européenne* de Schleicher, en donnant à l'étudiant une idée générale et sommaire de la structure et de la physiologie de chacune des langues indo-européennes. L'intention est louable et le travail méritoire ; mais il est permis de se demander si le but est entièrement atteint. Ne parlons pas, si l'on veut, du manque d'équilibre, qui fait tenir les langues italiques en douze pages et le grec en six, tandis que le sanscrit, par exemple, s'espace sur quarante-quatre pages. N'insistons pas sur les fautes d'impression, relativement peu nombreuses, mais toujours fâcheuses dans un livre élémentaire, ni même sur les erreurs grammaticales, qui tiennent à ce que M. Schruppf a visiblement travaillé de seconde main ; il ne s'en cache point d'ailleurs. Mais voici qui est plus grave.

Celui qui n'a aucune idée d'une langue en apprendra-t-il quelque chose pour en avoir lu cent lignes accompagnées d'une traduction et d'une rapide analyse ? Ne vaudrait-il pas mieux lui donner un bon lexique, et qu'il se tirât d'affaire tout seul ? Pour moi, je le crois : l'on ne sait bien que ce qu'on a appris soi-même. Avec la meilleure volonté du monde son guide ne peut tout lui dire : il lui enseigne (p. 14) — à tort, du reste ; c'est sur *patita* (p. 16) que la leçon devrait venir — que *pâtita* est le verbal du sk. *pat* ; mais sur *vrddhûm* (p. 23) il se contente de traduire « old » ; dans un lexique l'élève verrait : 1° que *vrddha* n'est pas un simple adjectif, mais le verbal de *vardh* « croître » ; 2° que le *t* du suffixe *-ta-* prend ici euphoniement une forme particulière. Double profit qui lui échappe, de par la méthode qui lui fournit le travail tout fait au lieu de le lui laisser faire.

Je ne voudrais point, toutefois, ériger en principe une impression toute personnelle. Il peut y avoir, il y a sans doute des débutants qui aiment mieux être tenus par la main que d'être abandonnés à eux-

mêmes. C'est pour eux que le livre a été écrit : il les intéressera par l'abondance et la variété des documents ; il piquera peut-être leur curiosité. Je souhaite qu'il nous amène beaucoup d'adeptes.

V. HENRY.

398. — SCALA (Rudolf von). *Die Studien des Polybios*, I Band, Stuttgart, Kohlhammer, 1890, S. xvi-344, in-8.

M. Rud. von Scala s'excuse dans sa préface d'ajouter encore deux volumes au nombre déjà considérable des écrits relatifs à Polybe ; mais il justifie par d'excellentes raisons le choix de son sujet. Polybe lui-même a signalé une singulière contradiction chez les historiens de son temps : s'agit-il de l'histoire d'une ville, on s'étend avec complaisance sur toutes les circonstances qui ont préparé, accompagné et suivi la fondation de cette ville ; mais, pour les hommes qui ont eu en main les affaires publiques, on passe sous silence et on néglige l'histoire de leur éducation, c'est-à-dire la formation même de leur esprit (X. 21, 3). M. R. v. S. n'a pas voulu mériter ce reproche, et, appliquant à Polybe lui-même la méthode d'investigation que le profond historien demandait qu'on appliquât aux grands personnages de l'histoire, il s'est efforcé de mettre en lumière les circonstances où s'est développé le génie propre de Polybe, et les influences diverses qui ont agi sur son éducation. Aussi bien, cette étude particulière d'un homme prend-elle un intérêt général, si l'on songe que Polybe est pour nous presque le seul représentant de toute une période de la littérature grecque, et que cette période, peu connue, offre tout l'attrait qui s'attache aux époques de transition. Quel était au second siècle avant notre ère l'état des esprits en Grèce ? De quoi se composait alors l'éducation d'un jeune homme ? Quelle place y occupaient la poésie, la philosophie, l'éloquence, l'histoire, les sciences proprement dites ? Voilà les questions que M. R. v. S. a essayé de résoudre, en prenant Polybe pour guide et pour témoin.

Le premier volume, le seul paru jusqu'à ce jour, contient d'abord, après quelques pages d'introduction, un tableau de la jeunesse de Polybe ; le caractère et les idées du futur historien de la conquête romaine y sont expliqués en partie par l'influence directe de sa famille, de sa ville natale, de sa patrie. Abordant ensuite les études spéciales de Polybe, M. R. v. S. signale d'abord chez lui certains souvenirs d'Homère, d'Hésiode, et quelques allusions aux autres genres de poésie. Mais il n'insiste pas outre mesure sur ce point, et il arrive bientôt à ce qui forme la partie la plus considérable et la plus importante du livre : les études philosophiques de Polybe. Ce chapitre se divise en six paragraphes : traces de la philosophie d'Héraclite, Platon et l'Académie, Aristote et Théophraste, Démétrius de Phalère, Straton de Lampsaque, l'école stoïcienne. Chacune de ces recherches est poursuivie avec une pénétration et une subtilité remarquables ; l'auteur s'efforce de donner des démonstrations

rigoureuses, et il soumet au lecteur tous les éléments du problème, en rapprochant, pour les comparer, les passages de Polybe et des philosophes. Enfin le volume se termine par huit appendices, parmi lesquels nous signalerons le second, sur les sources de Polybe, et le huitième, sur le droit des gens chez Polybe. A ce propos, M. R. v. S. fait un résumé intéressant des théories antérieures sur le même sujet, dans Hérodote, Euripide, Thucydide, Xénophon, Platon et l'école d'Isocrate.

Le tome II, annoncé pour l'année prochaine, comprendra les études oratoires, historiques et géographiques de Polybe.

On ne saurait trop encourager un auteur qui nous promet un tableau aussi complet de la culture grecque au second siècle.

AM. HAUETTE.

399. — *Lehrbuch der historischen Methode*, mit Nachweis der wichtigsten Quellen und Hilfsmittel zum Studium der Geschichte, par ERNST BERNHEIM (professeur d'histoire à l'Université de Greifswald.) Leipzig, Duncker et Humblot, 1889, 1 vol. in-8, xi-530 p.

Les ouvrages de la nature de celui-ci ne sont pas sans inspirer, de prime abord, une certaine défiance. On craint, en les ouvrant, de se heurter à des généralités vagues et inutiles¹, quand elles ne sont point paradoxales et fantaisistes. Il est si facile de raisonner à perte de vue sur la méthodologie historique et d'échafauder des considérations pompeuses et hardies sur une science qui, étant en réalité la plus concrète et la plus vivante de toutes, se prête assez peu à des développements abstraits. Depuis quelque temps, les ouvrages de ce genre semblent vouloir se multiplier. Il serait facile d'en signaler un nombre relativement considérable, aussi bien en France qu'en Allemagne². Il y a là assurément un symptôme tout à fait caractéristique. Je me hâte de dire qu'au milieu de ces productions, gros livres ou articles de revue, il en est peu d'aussi sérieuses, d'aussi complètes et surtout d'aussi utiles, que celle dont il s'agit ici.

M. Bernheim observe justement, au début de sa préface, qu'il n'y a guère de science où règne, au même degré que dans la nôtre, une si extraordinaire diversité d'opinions touchant les principes fondamentaux de la méthode. Il part de là pour tenter d'exposer dans son ensemble la méthode des sciences historiques, depuis les principes essentiels jusqu'aux détails concrets de savoir-faire technique. Le livre de M. B., clairement divisé et composé avec beaucoup de soin, comprend six parties bien distinctes. La première est consacrée à la notion et à l'essence de la science historique; la seconde à la méthodologie; la

1. Telles que celles du *Précis de la science de l'histoire*, dont nous avons rendu compte dans le n° 43 de la *Revue* de 1888.

2. Pour ne citer qu'un exemple, le plus récent numéro de l'*Historische Zeitschrift* contient une étude de M. Paul Hinneberg : *Die philosophischen Grundlagen der Geschichtswissenschaft*.

troisième à la science des sources, et, en particulier, à l'étude des sciences auxiliaires. La suivante, qui traite de la critique, est, comme de juste, la plus importante, la plus approfondie de toutes. Vient ensuite la conception historique (*Auffassung*), partie également subtile et délicate, qui comprend, à son tour, l'interprétation, la coordination, l'imagination historique, l'appréciation des conditions générales, la philosophie de l'histoire, l'essence de la compréhension (objectivité et subjectivité). *L'exposition* fournit la matière du dernier chapitre. Tout cela, à ne considérer que le plan, peut paraître assez abstrait, rébarbatif même. Mais il ne faut pas s'en tenir aux apparences. Le ton général du livre est, au contraire, vivant et animé, et par là même beaucoup moins vague qu'on ne pourrait le supposer de prime abord. Chacun des chapitres est illustré de nombreux exemples, topiques et bien choisis. Tout au plus pourrait-on reprocher à ces derniers une forme qui devient, en certains cas, par trop mathématique, une simplification excessive dans l'argumentation qui ne tient pas assez compte de l'extrême complexité des choses et semble attribuer aux raisonnements en matière historique une rigueur qu'ils ne comportent pas. Je reprocherai également à M. Bernheim de n'avoir pas fait la part assez large aux faits de l'histoire moderne et de s'être trop cantonné dans les choses du moyen âge ¹. Il aurait dû varier un peu davantage et prendre moins d'exemples dans l'histoire d'Allemagne, étant donné le caractère général de son livre. Il faut signaler en particulier le chapitre relatif à la *critique*. C'est un morceau vraiment intéressant, sobrement et clairement écrit. Le § 3 du chapitre II, *Développement historique de la méthode* (p. 119-151) est également substantiel. Au point de vue bibliographique, toute cette partie est au courant, bien qu'on puisse relever çà et là plusieurs lacunes et que certaines indications n'y figurent pas à leur place ². La classification des ouvrages cités est aussi parfois un peu compliquée. Nous constatons avec plaisir que justice a été pleinement rendue par l'auteur aux services rendus par l'érudition française, que le rôle de cette dernière est équitablement mis en relief, et qu'en particulier l'œuvre des anciens bénédictins et celle de l'école des Chartes se trouvent citées en une place des plus honorables.

Ce qui manque le plus dans cet ouvrage — et c'est le principal reproche qu'on ait à lui adresser — c'est un *index* méthodique et alphabéti-

1. Il y a cependant des exemples tirés de l'histoire contemporaine, tel que celui de la page 437, sur les chutes de nos ministères.

2. De Wailly cité p. 179 devrait l'être plutôt à la page 184; page 165, l'auteur aurait dû citer le supplément de la bibliographie de Vallée. Peut-être aurait-il bien fait d'indiquer par un mot les observations critiques auxquelles les grands répertoires bibliographiques peuvent donner lieu. Plusieurs des chiffres donnés ne sont pas exacts. Pour ce qui concerne en particulier les publications françaises, l'auteur en est resté aux chiffres cités par d'anciens répertoires. P. 163, par exemple, la Société de l'histoire de France, a aujourd'hui publié près de quatre-vingts ouvrages. P. 200, pour la géographie, M. Bernheim aurait dû citer les travaux de Freeman et surtout l'atlas de M. Longnon actuellement en cours de publication.

que. En raison de la diversité des matières traitées, l'absence d'une table complète rend les recherches pénibles et peu sûres. Quoi qu'il en soit, ce livre, qui n'est pas seulement un exposé de considérations ou d'idées générales, mais encore un répertoire commode et précis, est appelé à rendre de réels service. C'est une tentative courageuse en vue de constituer une synthèse de la science historique. L'auteur y a mis le résultat de longues réflexions et d'habiles recherches. Sans doute, il n'est pas besoin pour devenir historien d'avoir une connaissance approfondie des principes qui président aux études historiques, mais encore est-il vrai que cette connaissance n'est pas sans but. Grâce à elle, l'historien se rend mieux compte que, suivant le mot de Ranke « tout se tient : l'étude critique des sources authentiques, la conception impartiale, l'exposition objective. Das Ziel ist die Vergegenwärtigung der vollen Wahrheit. »

A. LEFRANC.

400. — **Les Registres de Grégoire IX.** Recueil des bulles de ce pape publiées et analysées d'après les manuscrits originaux du Vatican, par Lucien AUVRAY. Premier fascicule. Paris, 1890, in-4, 256 colonnes. (Biblioth. des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome).

Le premier fascicule des *Registres de Grégoire IX* se rattache à la série des registres pontificaux dont l'École française de Rome poursuit la publication depuis plusieurs années. L'éditeur, M. L. Auvey, s'est conformé au plan de ses devanciers ; c'est-à-dire qu'il s'est appliqué à donner la physionomie des manuscrits originaux, en suivant dans la publication des lettres apostoliques l'ordre même où elles sont transcrites dans les registres de chancellerie conservés aux Archives du Vatican. Il s'est contenté d'analyser celles dont une exacte reproduction avait été donnée dans des ouvrages accessibles à tous ; mais il l'a fait de telle façon que souvent les historiens pourront se dispenser de recourir aux livres où se trouve le document tout entier. Pour les lettres déjà publiées M. A. renvoie à Potthast et aux recueils ou ouvrages postérieurs à l'achèvement de ce précieux répertoire, tels que Valois (*Guillaume d'Auvergne*), Rodenberg (*Epistolæ sæculi XIII e regestis pontificum romanorum selectæ*), Denifle et Chatelain (*Chartularium Universitatis Parisiensis*.) Ces références sont toujours exactes. A peine osons-nous reprocher à M. A. de n'avoir pas indiqué que la bulle n° 16 de sa publication est analysée dans Potthast sous le n° 9570, car cet auteur l'a rangée parmi les bulles non datées l'ayant empruntée aux décrétales ; il en est de même du n° 219 qui est le n° 9675 de Potthast. Enfin la bulle n° 94 d'Auvey correspond au n° 7920 a ou 26176 de Potthast. Ce sont là de bien légères omissions. Les textes sont établis avec le plus grand soin. Je signalerai toutefois à M. A. une faute d'impression ; dans l'analyse de la bulle n° 122, à la troisième ligne il faut lire *regularem* au lieu de *sæcularem*. Ce premier fascicule comprend les bulles expé-

diées pendant les trois premières années du pontificat de Grégoire IX, soit 409 chapitres, je dis chapitres, car, comme on le sait, dans les registres pontificaux, plusieurs lettres adressées à divers personnages mais de même teneur, sont insérées sous une seule rubrique. Pour donner une idée du genre de ressources que fourniront les registres de Grégoire IX aux historiens, je ne crois pouvoir mieux faire qu'indiquer parmi les documents inédits qu'ils contiennent ceux qui sont relatifs à la France. La bulle du 23 mars 1227 par laquelle Grégoire IX annonça au roi de France son élévation au trône pontifical n'avait pas encore été publiée, mais elle n'a pas grand intérêt. Le pape y proclame le roi de France fils de l'Église romaine, et en retour du dévouement respectueux qu'il lui demande, lui promet de son côté une affection paternelle. Les troubles qui marquèrent les commencements du règne de saint Louis donnèrent occasion à Grégoire IX de manifester ses sentiments de bienveillance à l'égard du jeune roi. Comme au traité de Vendôme (16 mars 1227) on avait arrêté le mariage de Jean, deuxième frère de Louis IX, héritier des comtés d'Anjou et du Maine, avec Yolande, fille du comte de Bretagne, et aussi celui d'Alphonse, autre frère du roi, avec Isabelle fille du comte de la Marche, et que ces unions ne pouvaient manquer, par la création de grandes puissances baronales, de susciter dans l'avenir de terribles embarras au gouvernement royal, le souverain pontife lui vint en aide et déclara (Auvray, bulles n° 87 et 88 des 26 et 25 mai 1227) s'opposer à ces mariages en raison du degré de parenté des parties contractantes. Ce qui ne permet pas de douter que la régente n'ait elle-même provoqué l'intervention du pape, c'est qu'une clause du traité de Vendôme l'avait préparée en réservant l'approbation de l'Église. En décembre 1229 (nos 376 et 377) nous voyons encore Grégoire IX se préoccuper de maintenir l'ordre en France et écrire aux évêques de Senlis, d'Orléans et de Meaux d'apaiser les troubles qui pouvaient exister dans le royaume et de veiller à ce qu'aucun autre ne se produise désormais. Par lettre du 14 novembre précédent (n° 231) il avait engagé le duc de Bretagne à se montrer plus respectueux envers l'Église. Le représentant du pouvoir pontifical en France, le légat Romain, cardinal de Saint-Ange, était entièrement dévoué aux intérêts de la régente; dans son désir de lui procurer des subsides, il se laissa aller à des exactions contre le clergé qui lui attirèrent les reprimandes du souverain pontife. L'affaire mérite qu'on s'y arrête; Le Nain de Tillemont l'a résumée (t. I, p. 470) d'après les bulles analysées et publiées par Rinaldi; ces mêmes documents et deux autres donnés par M. A. dans leur intégrité (nos 130, 131, 133, 134 et 182) permettent d'ajouter quelques détails. Le 30 novembre 1225 s'était tenu à Bourges, sur la convocation du légat, un concile où celui-ci s'était efforcé d'obtenir du clergé de France l'engagement de payer au roi Louis VIII, pendant cinq ans, la décime des revenus ecclésiastiques pour subvenir aux frais de la guerre contre les Albigeois. Les députés des chapitres,

sans rien promettre, répondirent que la demande leur paraissait raisonnable ; au reste ils en parleraient à ceux qui les avaient délégués, n'ayant pouvoir de rien consentir. Le clergé, voyant que le roi se donnait tout entier à la guerre contre les hérétiques, pensa qu'il ne pouvait se montrer moins ardent pour la cause de la foi, et, de son plein gré accorda un subside, et non une décime ; il en acquitta une partie, promettant de payer le reste plus tard si le roi persévérerait dans son entreprise. Après la mort de Louis VIII, les chapitres des églises, jugeant que personne ne pouvait prendre l'affaire en main et en assurer le succès, refusèrent de rien donner, d'autant plus que la reine et le légat avaient agi sans les consulter et que la reine se refusait à prendre de son côté aucun engagement ni sur la date de l'expédition, ni sur le nombre d'hommes qu'elle armerait. Le légat eut recours à des mesures de rigueur et fit saisir par les gens du roi les biens des églises. Les chapitres en appelèrent au Saint-Siège le 27 mai 1227. Ils eurent gain de cause. Le pape, par bulle du 18 juillet 1227, ordonna à son légat de révoquer l'ordonnance, datée de Sens, qu'il avait fait publier au sujet du paiement de la décime et qui avait provoqué le mécontentement du clergé de France ; il lui enjoignit aussi de faire restituer aux églises les biens mis sous la main royale à cette occasion. Le Nain de Tillemont (t. I, p. 472) ajoute : « Ces lettres du pape n'étoient pas sans doute arrivées au mois d'aoust lorsque les évêques de Sens et de Chartres promirent à Paris, du consentement du légat, de donner au roy et à la reine, durant quatre ans, si la guerre d'Albigeois duroit autant, mille cinq cent livres parisis par an ». Il est plus probable au contraire qu'une composition sera intervenue entre le légat et la régente d'une part, et les évêques et chapitres d'autre part, après que, sur l'ordre du pape, les églises auront été réintégrées dans leurs biens. Dans leur requête au Saint-Siège, les chapitres de Reims, de Sens, de Tours et de Rouen faisaient observer que s'ils protestaient contre les exigences du légat, ce n'était pas tant pour éviter de payer un subside que pour garantir leur liberté, ne voulant pas qu'on transformât en une obligation ce qui de leur part avait été un don gracieux. On comprend donc que, les mesures coercitives une fois révoquées, le clergé ait accordé une aide au roi. Le cardinal Romain quitta la France ; mais il y reparut en juin ou juillet 1228, chargé de préparer et de diriger la guerre contre les Albigeois. Les bulles relatives à cette légation et qui conféraient au cardinal des pouvoirs spéciaux et des privilèges (nos 232, 237, 239 et 240) sont malheureusement dépourvues de dates. Le légat avait pour mission de rétablir la paix et d'assurer le triomphe de la foi. Pour procurer la paix au royaume, on fit de grands préparatifs de guerre. Afin de gagner les seigneurs à la cause de l'Église, on leur accordait des faveurs, comme par exemple des dispenses de mariage, pourvu qu'ils armassent un nombre de guerriers suffisant (no 234). Le pape recommandait vivement le comte de Montfort au roi, comme un homme qui, à l'exemple de ses ancêtres, avait fait plus que

personne pour la paix et pour la foi : « ipsi enim pro negotio pacis et fidei nec expensis nec laboribus pepercerunt » (n° 235). Tandis que l'évêque de Saint-Jean d'Acre, Jacques de Vitry, appliquerait son éloquence à exciter le zèle des fidèles (n° 236), les moines de tout l'ordre de Cîteaux devaient adresser au ciel des prières spéciales pour le succès de l'entreprise (n° 233). Si la royauté et la papauté étaient d'accord pour combattre l'hérésie, il n'en faudrait pas conclure que l'union la plus parfaite régnât entre la royauté et le clergé. Ces deux puissances se rencontraient continuellement sur des terrains où elles cherchaient à s'évincer l'une l'autre. Nous avons vu d'ailleurs que les églises de France, soucieuses de conserver intact leur temporel, ne paraissaient pas approuver sans réserve une croisade qui menaçait d'entamer leur liberté avec leurs revenus. Les questions féodales, l'exercice des droits de justice et spécialement la juridiction amenaient entre le pouvoir royal et les évêques de fréquents conflits. La bulle n° 216 des *Registres de Grégoire IX* concerne un procès entre la régente et l'archevêque de Rouen. Ce document mentionne une sentence rendue par la Cour du roi et donne quelques détails sur la procédure suivie devant cette Cour. Quant au procès lui-même, il était déjà connu par une chronique de l'église de Rouen (d'Achery, *Spicileg.*, t. II, p. 819 ; 2^e édit., t. III, p. 613). Les dissensions n'étaient pas rares au sein même de l'Église. Une véritable lutte, où l'on se battait à coup d'excommunications et d'interdits, était née ou plutôt s'était ravivée entre l'archevêque de Bourges et celui de Bordeaux au sujet de la primatie dont le premier réclamait l'exercice sur la province du second (nos 96, 97, 98, 353). C'est bien plus tard, seulement au xiv^e siècle, que Clément V, qui avait eu peut-être à repousser lui-même, quand il n'était qu'archevêque de Bordeaux, les prétentions de l'archevêque de Bourges, déclara l'église de Bordeaux entièrement libre de tout pouvoir primatial. Les registres pontificaux permettent de compléter sur bien des points le *Gallia Christiana* ; en cela, ceux de Grégoire IX ne seront pas moins précieux que ceux d'Innocent IV, d'Honorius IV, de Nicolas IV, de Benoît XI et de Boniface VIII. Ainsi, pour prendre un exemple, le *Gallia Christiana* (t. IV, col. 138), dit que Robert, évêque de Clermont, fut transféré sur le siège archiepiscopal de Lyon en 1227, avant le 18 décembre. La publication de M. A. nous permet d'être plus précis, car les bulles par lesquelles Grégoire IX annonce la remise du pallium au nouvel archevêque et invite ses suffragants à lui obéir, sont datées des 3 et 7 avril (nos 20, 21 et 22). Le chapitre de Clermont choisit comme évêque son prévôt maître Hugues ; mais comme il n'avait pas encore trente ans mais seulement vingt-neuf ans, il ne put être consacré ; le pape se contenta de lui confier, par bulle du 30 avril 1227, l'administration de l'église de Clermont (nos 62 à 68). Les auteurs du *Gallia* (t. II, col. 276) n'ont rien su de tout cela. De plus ils qualifient Hugues de prieur de Sauxillanges ; et cependant ils le font figurer dans la liste des prévôts de Clermont en 1227.

Hugues, qui était de la famille de la Tour, a-t-il été revêtu de ces deux dignités à la fois ? Peut-être ; car plusieurs personnages de sa famille se sont succédés comme prieurs de Sauxillanges à la fin du ^{xii}^e siècle et au commencement du ^{xiii}^e siècle (*Gallia Christ.*, t. II, col. 375). La bulle n° 51, du 24 avril 1227 concerne l'élection d'un évêque à Dax. Un assez grand nombre de bulles sont relatives à des collations de bénéfices dans les églises de France (n°s 42, 121, 126, 163, 319 et 367). Nous signalerons plusieurs procès en matière ecclésiastique (n°s 89, 161, 402, 403, 409). Parmi les bulles relatives aux ordres religieux nous en avons remarqué plusieurs qui accordent ou confirment des privilèges à l'ordre de Cluny (n°s 196, 198) aux abbayes de la Charité-sur-Loire (n° 164), de Vézelay (n° 177), de Saint-Pons-de-Tomières (n°s 355 et 360), de Fécamp (n° 383). La bulle n° 221 se rapporte à l'administration de Cluny. Au même ordre d'idées, mais aux monastères du diocèse de Toul, se rattache la bulle n° 122. Dans les bulles inédites relatives à la France, je n'ai trouvé qu'une dispense pour naissance illégitime : il s'agit d'un trésorier de l'église de Rennes (n° 243). Quelques bulles sont des levées d'excommunication en faveur de laïcs (n°s 380 et 407). Les n°s 390 et 408 ne pourront manquer d'intéresser ceux qui s'occupent de l'histoire du droit. Je citerai enfin la bulle n° 359, du 15 octobre 1229, où sont mentionnées les écoles d'Arras qui, paraît-il, ne comptaient pas moins de deux cents écoliers.

Autant qu'on peut en juger par ce premier fascicule, les *Registres de Grégoire IX* ne sont pas destinés à modifier l'opinion reçue sur la politique de ce pontife. Ils n'en sont pas moins une publication très importante. Car les nombreux documents inédits qu'ils mettent à la disposition des historiens renferment beaucoup d'éléments chronologiques nouveaux, des renseignements biographiques de toutes sortes, et s'ils n'ajoutent que peu de chose à l'histoire générale de l'Église, du moins permettront-ils de rectifier et de compléter l'histoire particulière des églises de la chrétienté.

M. PROU.

401. — **Recherches historiques sur la ville de Saint-Macaire**, l'une des filiales de Bordeaux, par D. A. VIRAC, ancien conseiller municipal de Saint-Macaire, membre de la commission de publication des Archives municipales de Bordeaux et de la commission des monuments et documents historiques de la Gironde. Ouvrage couronné par l'Académie de Bordeaux et orné d'une eau-forte et d'un plan par Leo Drouyn. Paris, E. Lechevalier ; Bordeaux, Feret, 1890. Grand in-8 de viii-708 p.

Ouvrage très consciencieusement préparé et pour lequel ont été utilisés de nombreux documents inédits tirés d'archives publiques ou particulières et surtout d'études de notaires. L'auteur s'en occupait depuis sa jeunesse et l'on peut dire que ç'a été le travail de presque toute sa vie.

Le 26 juin 1872, dit M. Leo Drouyn (*Notice biographique sur*

Désiré-Antoine Virac, en tête du volume, p. 8), la mort le frappa avant qu'il eût pu faire imprimer son manuscrit, composé « avec tant de soin et d'amour »; mais M^{lle} Marie Virac, « mue par un sentiment de piété filiale qu'on ne saurait trop louer », a voulu donner satisfaction au désir de son père et a chargé un des meilleurs collègues et amis de ce dernier de surveiller l'impression de la monographie de Saint-Macaire. Il eût été très regrettable que la fille de l'auteur n'eût mis en lumière l'œuvre paternelle, car cette œuvre est vraiment des plus estimables.

M. Virac s'occupe d'abord de la topographie de sa ville natale. Il raconte ensuite (seconde partie) l'histoire de cette ville : 1^o dans les temps antérieurs à la domination anglaise; 2^o de 1153 à 1453; 3^o de 1454 à 1653; 4^o de 1654 à 1788; 5^o de 1789 à 1800; 6^o de 1801 à 1869. La troisième partie est formée de *Notices complémentaires* sur le château et les enceintes murales, les églises, les couvents, l'hospice, le bureau de bienfaisance, le domaine public, l'Hôtel de ville, l'horloge, le port, le chemin de fer, les rues, la justice, la municipalité, les privilèges, les vins, le logement des gens de guerre, les foires et marchés, les notaires, le cimetière, la biographie (c'est-à-dire une série de notices sur les principales familles de Saint-Macaire). On voit par cette énumération combien la monographie est complète¹. Et pourtant, que de choses encore il resterait à indiquer, comme la liste des personnages qui, sous les titres de seigneur, connétable, bailli, garde, châtelain, gouverneur ou capitaine, ont commandé dans le château de Saint-Macaire (p. 404-405); la liste des curés de cette paroisse, de 1441 à 1866 (p. 426); la liste des prieurs de Saint-Sauveur (ordre des Bénédictins), de 1170 à 1579 (p. 435-436); la liste des supérieurs (ordre des Jésuites) de la résidence de Saint-Sauveur, de 1622 à 1770 (p. 449); la liste des propriétés qui ont appartenu ou appartiennent encore à la ville (p. 495-500); la liste des droits et impôts (p. 501-502); la liste des juges royaux, assesseurs, procureurs du roi, juges de paix (p. 585-587), la liste des maires et lieutenants de maires, agents municipaux, adjoints de maires, jurats (p. 605-611), etc.

M. L. Leo Drouyn, qui a si bien édité le manuscrit de son collègue et ami², dit (p. 540) : « Il est fâcheux que M. Virac n'ait pas connu les

1. Elle est même trop complète en quelques passages. L'auteur, par exemple, n'apprend rien de nouveau à personne quand il dit (p. 522) que la voie ferrée « relie la ville de Saint-Macaire avec tout le réseau des chemins de fer français et la met en communication avec tous les points de la France et de l'Europe ». D'autres détails, je le crains, paraîtront insignifiants, comme le détail donné (p. 375) sur les huit réverbères établis à Saint-Macaire le 8 novembre 1865 (date mémorable pour cette petite ville-lumière!). Ça et là sont reproduites *in extenso* des harangues municipales, d'une époque récente, dont le besoin ne se faisait pas trop sentir. Je pourrais signaler encore d'autres superfluités. Mais, m'objecterait-on peut-être si j'insistais trop là-dessus, le monographe ne ressemble pas au prêteur antique : *curat de minimis*.

2. Le sujet était familier au savant archéologue, car il a publié en 1861 un travail spécial sur *Saint-Macaire et ses monuments*. M. Drouyn a enrichi le volume de M. Virac, non seulement de la *Notice biographique* déjà citée, ainsi que d'une vue

remarquables études de M. F. de Verneilh sur l'origine des bastides fondées en Gascogne au ^{xiii}^e siècle. » Je dirai à mon tour qu'il est non moins fâcheux que M. Virac, pour la deuxième période, au sujet des guerres anglo-françaises dans le Sud-Ouest, n'ait pu connaître les « remarquables études » de M. Siméon Luce sur les *Chroniques* de Froissart et que, pour la troisième période, au sujet des guerres de religion, il n'eût pu connaître les « remarquables études » de M. de Ruble sur les *Commentaires* de Blaise de Monluc ¹.

T. de L.

402. — **Briefe und Erklärungen von I. von Döllinger** über die Vaticanischen Decrete, 1869-1887, 1 vol. in-12, VIII-163 pages. München, Beck, 1890.

Le 10 janvier dernier, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, s'est éteint à Munich le chanoine Ignace von Döllinger. Il a été de notre temps l'un des plus remarquables historiens de l'Église et naguère la *Revue critique* rendait hommage à l'un de ses derniers travaux. Lui-même a joué dans l'histoire de l'Église en ce siècle, un rôle fort important. Dès 1869, il protesta avec énergie contre le dogme de l'infaillibilité qu'on invitait le futur concile à proclamer; sous son inspiration fut rédigé le célèbre livre, signé Janus : *Der Papst und das Konzil*; de sa plume, sortirent divers articles dans le même sens, publiés par l'*Allgemeine Zeitung*. Malgré lui, le nouveau dogme fut promulgué le 18 juillet 1870. Les catholiques Allemands qui s'étaient d'abord déclarés

de Saint-Macaire et du plan de cette ville, admirablement gravés, mais encore d'un très bon index des principaux noms de personnes et de lieux, et de notes qui n'ont que le tort d'être beaucoup trop rares.

1. Dans une note (p. 144), M. Virac dit : « La bataille de Targon fut, d'après La Colonie, livrée le 26 juillet et celle de Vern (*sic* pour *Vergt*), en Périgord, eut lieu, selon M. Guinodie, le 9 octobre. » La seconde date est exacte, mais la première ne l'est pas : le combat de Targon est du 17 juillet 1562. Il faut signaler, parmi les bons morceaux du livre, la discussion (p. 149-151) des erreurs commises, au ^{xvi}^e siècle, par Claude de Saintes (*Discours sur les saccagements, etc.* Paris, 1563), et renouvelées, en notre siècle, par l'abbé O'Reilly (*Histoire complète de Bordeaux*, t. II, p. 320), en ce qui regarde la prise de Saint-Macaire par les huguenots que conduisait Duras (28 juin 1562). Voici les judicieuses observations du critique : « Les excès commis par les religionnaires furent loin d'être ce que les deux narrateurs nous les ont dépeints (catholiques enterrés vifs, enfants coupés en deux, ventres des prêtres ouverts et leurs entrailles dévidées autour d'un bâton, etc.) : un habitant pendu parce qu'il avait été trouvé priant dans l'église ; un cordelier attaché à une aile de moulin et probablement étranglé dans cette situation ; un autre religieux auquel on coupa une oreille, et de nombreux tués ou blessés pendant l'assaut ; puis un pillage presque général qui ne dut pas s'effectuer sans de graves désordres, c'est assurément trop, beaucoup trop, mais les atrocités que nous venons de rappeler sont de pures inventions : Claude de Saintes a évidemment été trompé ; nous en avons la preuve dans les dépositions individuelles des principaux habitants de la ville, lesquels n'eussent pas manqué de les signaler au conseiller enquêteur si elles avaient réellement eu lieu. Ces dépositions recueillies trois mois seulement après la prise de la ville, et émanant du plus grand nombre des victimes de Duras, nous ont paru mériter beaucoup plus de confiance que les dires de Ch. de Saintes et d'O'Reilly. »

hostiles, se soumirent les uns après les autres. L'archevêque de Munich, Scherr, qui avait voté *non* au Vatican, prononça le « *Roma locuta, causa finita*. » Il invita Döllinger à imiter son exemple; mais celui-ci refusa, par une très digne lettre du 29 janvier 1871 et, sur de nouvelles instances de son prélat, il publia le fameux manifeste du 28 mars. Aussitôt on interdit aux étudiants en théologie de suivre les cours du chanoine; puis, le 17 avril, on lança contre lui-même l'excommunication majeure. Depuis cette époque, de pressantes démarches ont été faites auprès de lui, pour qu'il fit sa soumission. Une dame de haute naissance en 1880, l'évêque de Rottenbourg Hefe, — l'auteur bien connu de l'*Histoire des conciles*, — en 1886, le nouvel archevêque de Munich, Steichele, en 1878, 1879 et 1886, le nonce du pape Ruffo Scilla en 1887 le supplièrent de rentrer dans le giron de l'Église et de ne pas mourir dans l'impénitence finale. Mais le digne vieillard résista à toutes ces instances; il déclara qu'il voulait demeurer fidèle aux opinions de toute sa vie.

La présente brochure contient la plupart des articles écrits par Döllinger en 1869 et en 1870 contre l'infailibilité; puis la correspondance échangée entre son archevêque et lui en 1871. Toutes ces pièces étaient déjà connues. On y trouve ensuite les lettres inédites que lui ont adressées depuis 1878 les hauts personnages cités, avec les réponses qu'il y fit. Au seul Hefe, il ne répliqua point, à cause de l'amitié qui l'avait jadis uni à lui. Döllinger se proposait de publier ces documents, pour arrêter certains bruits et bien attester sa foi; mais la mort le frappa sur ces entrefaites. Un de ses disciples, Keusch, s'est chargé de ce soin, et il lui en faut savoir gré. Nous regrettons seulement que, dans une préface substantielle, il n'ait pas mis en lumière la conduite de son maître vénéré depuis 1870.

Ch. PFISTER.

403. — **Historische Studien** aus dem Pharmacologischen Institut der Kaiserlichen Universität Dorpat, herausgegeben von Dr. Rudolf KOBERT, Professor der Geschichte der Medicin und der Pharmakologie. I. Halle a. S. Verlag von Tausch u. Grosse, 1889, in-8, x, 266 pages Prix : 8 m. = 10 fr.

Cette publication est dédiée à la « Faculté d'histoire et de géographie de l'Université de Dorpat »; ce serait déjà une raison qui permettrait d'en parler dans la *Revue critique*, si les questions qui y sont abordées ne touchaient par bien des côtés à celles dont elle s'occupe d'ordinaire. « L'histoire de la médecine, M. R. Kobert le remarque avec raison, fait partie essentielle de l'histoire générale de la culture »; à ce titre on a le droit, je dirais presque le devoir, de rendre compte ici des curieuses études dont le savant professeur de Dorpat vient d'entreprendre la publication. En dépit du titre des divers sujets qui y sont traités, elles peuvent intéresser l'humaniste — M. R. K. dirait le philologue

— ainsi que l'historien ; ils n'y trouveront guère moins à apprendre que le médecin ou le pharmacien.

Le premier fascicule des *Historische Studien* se compose de trois mémoires principaux : le premier, sorti de la plume du directeur, est consacré à l'« Histoire de l'ergot du seigle » ; il est suivi d'un « court extrait des travaux en langue russe qui en traitent » ; le second mémoire de M. R. von Grot, mais revu par M. R. K., est un exposé étendu et habilement fait des « connaissances pharmacologiques renfermées dans « la collection des écrits hippocratiques » ; le troisième, d'une nature toute différente, passe en revue les « médicaments populaires tirés du règne végétal et usités dans l'Empire russe ». Il est dû à M. Wassily Demitsch, mais M. R. K. y a joint des additions précieuses du plus grand intérêt historique. On le verra plus loin.

I. Quand on parle de l'ergot du seigle, on songe tout de suite au médicament tiré de ce champignon, et si connu en obstétrique ; sans doute M. R. K. parle de cet emploi du *secale cornutum* ; mais il le considère surtout comme substance vénéneuse, pouvant produire dans l'organisme les effets les plus désastreux, et qui, comme tel, a déterminé les épidémies les plus terribles ; M. R. K. nous le montre à travers les âges exerçant son action délétère, surtout dans les années pluvieuses et de mauvaise récolte, chez presque tous les peuples de l'Europe occidentale et méridionale. Les nécroses ou gangrènes épidémiques — le « feu saint Antoine », comme les appellent nos anciens chroniqueurs, — n'avaient point d'autre cause. L'ergot du seigle n'a pas exercé moins de ravages en Russie ; jusqu'en notre siècle, il a été un des fléaux qui ont frappé le plus cruellement la population.

II. L'étude de M. R. von Grot sur les remèdes de la collection hippocratique a une haute valeur et témoigne d'une grande compétence ; après avoir rappelé rapidement quel était l'état de la médecine avant Hippocrate, d'où étaient tirés les remèdes usités de son temps, et, cela n'était pas moins indispensable, comment peuvent se classer les écrits mis sous le nom du grand médecin grec, M. R. v. G. examine successivement les ingrédients employés par son école comme purgatifs et vermifuges, vomitifs ou diurétiques, sudorifiques, etc. Rien de plus curieux que cette énumération ; si parfois, et il était difficile qu'il en fût autrement, la pharmacopée hippocratique fait preuve d'empirisme, de quelle observation profonde et juste aussi témoignent le plus souvent ses recettes, quel emploi rationnel elle savait faire des remèdes qui étaient à sa disposition ! M. R. v. G. a raison de dire en terminant que la médecine peut, aujourd'hui encore, trouver dans le recueil des écrits mis sous le nom d'Hippocrate, de nombreuses et précieuses indications thérapeutiques.

III. Le travail de M. W. Demitsch sur la pharmacopée populaire russe, s'il ne témoigne pas de plus longues recherches, a peut-être encore un intérêt plus grand que celui de M. v. G. ; il nous conduit du moins

dans un domaine plus inconnu. On est étonné, en le lisant, de la variété et de la richesse de la pharmacopée du peuple russe ; plus d'un des remèdes qu'elle renferme ou son emploi lui a sans doute été transmis par les Grecs ; mais il n'en est pas moins curieux de voir avec quelle fidélité ces remèdes ont été conservés jusqu'à nos jours et quel accord existe entre cette pharmacopée abandonnée à elle-même et la thérapeutique des écoles. M. W. D. a étudié quatre-vingt-huit remèdes végétaux. A ce travail déjà si considérable, M. R. K. a joint pour chaque plante connue des anciens, l'indication de ce que ceux-ci en avaient dit ; il y a là une série de remarques de la plus haute valeur ; on y trouve des renseignements aussi précieux qu'instructifs sur plus d'un point obscur de l'antiquité classique, par exemple sur le *castoreum*, sur la véritable nature de la plante appelée *cicuta* chez les Latins et κώνιον par les Grecs, sur le πολυγόνον de Dioscoride, etc.

M. W. D. s'est attaché à indiquer toutes les propriétés curatives, vraies ou supposées, des simples dont il parle ; il en donne aussi la composition chimique, quand on la connaît ; elle prouve le plus souvent le bien fondé de l'emploi que le peuple russe en fait. Rien de moins connu en Occident que ces remèdes ; aussi les articles qui leur sont consacrés offrent-ils presque tous l'intérêt le plus grand. J'ai remarqué, entre autres, l'article du muguet (*Convallaria maialis* L.), du genévrier ordinaire (*Juniperus communis* L.), etc. A propos de la scabieuse à racine tronquée (*Scabiosa succisa* L.)¹, M. W. D. raconte la légende russe de cette plante ; elle est aussi jolie que curieuse ; bien d'autres végétaux en ont d'un non moins grand intérêt mythique ; on regrette que M. W. D. n'en ait pas rapporté quelques-unes. Au sujet de l'épilobe à feuilles étroites (*Epilobium angustifolium* L.), par exemple, il dit que « cette plante joue un grand rôle dans la mythologie populaire » ; mais il n'indique pas en quoi consiste ce rôle, et renvoie simplement à l'« important » ouvrage d'Afanasjew² sur la matière ; cet ouvrage est en russe et partant inaccessible pour bien des lecteurs ; M. W. D. n'aurait-il pas pu en donner quelques extraits, comme il l'a fait pour les études de A. Treichel, bien autrement abordables, puisqu'elles sont en allemand³ ? Espérons, comme il semble le promettre, qu'il nous fera prochainement connaître ce côté si curieux de l'histoire générale du monde végétal russe.

On voit tout ce qu'offre d'attrait la publication de M. R. Kobert ; il faut souhaiter qu'elle rencontre l'accueil qu'elle mérite et que son savant directeur puisse nous donner encore plus d'un article comme ceux dont

1. M. W. D. dit que cette plante porte en français les noms d'« herbe de saint Joseph » ou de « Langue de bœuf » ; je ne connais pas ces noms ; en tout cas, ce ne sont pas ceux qui désignent d'ordinaire la *Scabiosa succisa* ; on l'appelle le plus souvent « mors-du-Diable. »

2. *Poetische Anschauungen der Slaven über die Natur*. Moskau, 1886.

3. *Volksthümliches aus der Pflanzenwelt* (Altpreussische Monatsschrift, xxiv Band, 7-8 Heft, 1887.)

je viens de parler, articles qui se recommandent par des recherches si consciencieuses et des renseignements d'un intérêt si grand et si général.

Ch. J.

404. — R. P. Auguste JEAN. **Le Maduré. La nouvelle mission.** Lille, Debrouwer et Desclées. 1889.

Le Maduré est un district de l'Hindoustan, embrassant, à l'angle sud oriental de la péninsule, les terrasses que dominent à l'ouest les Ghâts, et qui s'abaissent sur le détroit de Palk, depuis l'embouchure du Vellaour jusqu'au cap Comorin. C'est là que végète, depuis 1837, une mission de la Compagnie de Jésus dont le R. P. A. Jean écrit l'histoire. Cette histoire se résume jusqu'à nos jours dans la lutte contre « le démon de l'idolâtrie ». Lutte facile au regard de celle contre « deux autres puissances de l'enfer », le schisme ou parti goanais (celui des concurrents catholiques qui supplantèrent les Jésuites à Maduré après la suppression de l'Ordre au siècle dernier), et le protestantisme, « l'ennemi né de l'Eglise de Dieu ». Ce livre, consacré au récit des incessants déboires temporels et des rares triomphes spirituels de la Mission, n'est qu'une œuvre de secte et de polémique, où la science désintéressée ne trouve à glaner que quelques renseignements précaires, notamment sur l'instruction publique aux Indes. On ne saurait le comparer aux *Annales de la Propagation de la Foi*, rédigées avec plus de souci de l'information et dans un esprit plus véritablement religieux. Le résultat des prédications et contre-prédications évangéliques dans le Maduré ne surprendra pas, après la lecture de cet ouvrage. La population est de 5,912,000 âmes « dont 5,631,000 païens, 82,000 protestants et 199,000 catholiques. Pas même un chrétien sur cent! »

Cet « humble volume » dément cette épithète par la grandeur du format, le luxe de l'impression et les illustrations, parmi lesquelles figure le portrait du T. R. P. Becks, feu le supérieur général de la Compagnie de Jésus.

B. A.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. LÉON DOREZ publie des *Notes et Documents sur la Bible polyglotte de Paris* (15 pp. in-8°; Paris, 1890; extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île de France*, mai-juin 1890). Ce sont des lettres de Vitré, de Le Jay et de Morin à Peiresc, conservées à la Bibliothèque nationale; elles montrent l'organisation de cette vaste entreprise et les difficultés qu'on pouvait avoir à se procurer les manuscrits nécessaires, même auprès d'un amateur éclairé comme Peiresc.

— La librairie Welter met en distribution le deuxième fascicule complétant le premier volume de la traduction E. RABET de la *Grammaire des langues romanes*, de

M. Wilhelm MEYER-LÜBKE. Un de nos collaborateurs reviendra prochainement sur cette importante publication, original et traduction.

— M. Jean PSICHARI publie un tirage à part de la *Nouvelle Revue* du 1^{er} juillet : le *Prononciation du grec*; Paris, typographie Chamerot, 1890, 24 pp. in-8. Notre collaborateur dissipe les malentendus qui règnent chez les gens du monde et chez les Grecs avec une compétence et un talent que lui assure sa triple qualité de Grec, de linguiste et d'écrivain. C'est une réfutation indirecte d'un article récent où la fantaisie scientifique de l'auteur a été une fois de plus malheureuse. Nos lecteurs n'avaient pas besoin de cette réfutation, faite d'avance par le même savant avec une plus grande abondance de preuves dans la *Revue* de 1887, t. 1, p. 261. Mais ils pourront recommander aux personnes qu'effraieraient six pages d'érudition serrée la lecture de ce morceau, de digestion plus facile pour les gens du monde. Espérons que le contrepoison opérera, et surtout qu'on ne verra plus se renouveler le scandale d'une grande revue, considérée naïvement par les étrangers comme le miroir de l'esprit français, accueillant des théories où l'influence de l'article de tête se fait vraiment trop sentir.

— M. Henri CORDIER a fait tirer à part l'intéressante et substantielle notice qu'il avait publiée dans le « Journal asiatique » sur le *Colonel Sir Henry Yule* dont « la mémoire est si chère à tous ceux qui s'occupent de la géographie historique de l'Asie dans les temps anciens et à l'époque du moyen âge. » Comme le dit fort bien M. Cordier, Henry Yule appartenait à cette grande famille de géographes qui comptent en France depuis le xviii^e siècle de glorieux représentants (d'Anville, Eyriès, Walckenaer, Barbié du Bocage, Jomard, d'Avezac).

ALSACE. — On annonce la mort de l'helléniste alsacien Émile HEITZ, professeur de philosophie à l'Université de Strasbourg, né dans cette ville le 13 novembre 1825, décédé le 13 juillet, après une longue et douloureuse maladie. En 1865, il publia *Die Verlorenen Schriften des Aristoteles*; dans la collection grecque-latine de Firmin Didot, il est l'auteur des *Fragmenta Aristotelis*, et, en 1874, il a terminé la publication de l'*Index nominum* qui forme le tome V des œuvres de ce philosophe. Il préparait depuis six ou huit ans une édition du traité de Damascius sur les premiers principes dont la partie inédite a été publiée l'an dernier par notre collaborateur M. Em. Ruelle.

ALLEMAGNE. — Voici terminée l'importante publication dont nous avons souvent entretenu nos lecteurs, au fur et à mesure que paraissaient les fascicules : l'*Encyclopædie der neueren Geschichte* (Gotha, Perthes). Les deux dernières livraisons, la 45^e et la 46^e, ont paru. On y remarque, entre autres articles, *Wied*, les *Wilhelm*, les *Wimpfen*, les *Wrangel*, *Württemberg*, *Würzburg*, etc. Peu de remarques à faire : *Willaumez* devait figurer à « Bouet-Willaumez »; Félix *Wimpfen* était colonel, non en 1782, mais dès 1776 (où il fut nommé colonel en second du régiment de la Marck); François Wimpfen entra le 15 mars 1761, et non en 1760, au service du Wurtemberg; le livre de M. A. Lefèvre-Pontalis (et non *Lefèvre*) a paru en français, et il ne fallait pas en citer seulement la traduction anglaise; l'article *Wohlfahrtsausschuss* ou « Comité de salut public » est insuffisant, et il ne fallait pas dire que dans le premier Comité les Girondins « n'avaient que neuf partisans ». Mais quelques critiques que l'œuvre mérite dans les détails, elle ne peut qu'être louée et recommandée dans l'ensemble, et l'*Encyclopédie de l'histoire moderne* est un répertoire utile et commode.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40

— 6 octobre —

1890

Sommaire : 405-406. DE HARLEZ et PHILASTRE, *Le Yi King*. — 407. L'Invention de la Sainte Croix, p. p. HOLDER. — 408. KNUST, La légende de Sainte Catherine. — 409. La chronologie d'Ennodius. — 410. FÉLIX, Comptes-rendus des échevins de Rouen. — 411-413. TOMMASINI, *Le Journal d'Infessura*; Les Génois de Rome; Le registre des magistrats municipaux de Rome. — 414. HARTMANN, L'administration byzantine en Italie. — 415. GEIGER, Quelques cas de labialisation en français. — 416. WAHLUND, La philologie française au temps jadis. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

405. — **Le Yih King**, texte primitif rétabli, traduit et commenté par Ch. de HARLEZ. Bruxelles, 1889, in-4, 153 pages.

406. — **Le Yi King ou le Livre des Changements de la Dynastie des Tchéou**, traduit pour la première fois du chinois en français, par P. L. E. PHILASTRE. Première partie, in-4, 1885, 489 pages. Tome VIII des Annales du Musée Guimet.

Le Yih-King (ou I. King) est peut-être le plus ancien monument de la littérature chinoise, ou, du moins, il remonte aux origines mêmes de cette littérature; et cependant ce n'est pas un livre, à proprement parler, primitif. Il se compose essentiellement de soixante-quatre *koua* (figures ou *hexagrammes*), consistant chacun en six traits horizontaux superposés, continus ou discontinus. Ces soixante-quatre hexagrammes, communément appelés *koua de Wen-Wang* (du nom du prince auquel on les attribue), ne sont que la combinaison de huit signes primitifs ou *trigrammes*, formés de trois traits semblables et appelés *koua de Fo hi*, parce que l'empereur *Fo hi* en est réputé l'inventeur. Le nom de *Livre des changements* donné à l'ouvrage qui les explique vient probablement des « changements » apportés par Wen-Wang à l'œuvre de Fo hi.

Chacun de ces soixante-quatre *koua* est accompagné d'un caractère chinois ordinaire qui le désigne, est comme son nom et sa définition, — d'un texte général qui en indique la portée, et d'un second texte divisé en six parties dont chacune est ou est censée être l'explication de chacune des six lignes de l'hexagramme. Sept commentaires incorporés dans le livre servent à expliquer les mystères des *koua*. Une foule d'autres commentaires, dont le nombre s'élève à quatorze cent vingt, ont la prétention d'en révéler les profonds secrets.

Le Yi-King est, pour les Chinois, le résumé de toute la science. Ce caractère est sensiblement indiqué, dès le début, par les deux premiers *koua*, dont le premier, composé de six traits continus, représente le Ciel, et le deuxième, composé de six traits discontinus, représente la Terre.

Le Ciel et la Terre, c'est le monde, la nature physique et morale tout entière, la raison d'être et l'existence de toutes choses. Certains commentaires établissent un lien entre les soixante-quatre hexagrammes, les rattachent les uns aux autres et en font un système continu d'enseignement. Mais l'enseignement moral et scientifique émané des soixante-quatre *koua* n'a pas suffi aux Chinois ; ils ont voulu chercher dans ces signes mystérieux des indications sur le succès et l'insuccès des entreprises, de bons ou de mauvais présages : en un mot, ils en ont fait un livre de divination. C'est surtout dans trois des sept commentaires principaux que ces tendances prédominent ; c'est pourquoi M. de Harlez les écarte ordinairement et ne les invoque que par occasion.

En effet, il repousse toute la partie divinatoire qu'il considère comme une altération, et, par le travail dont son livre nous donne le résultat, il s'est proposé de ramener le Yi-King à sa pureté primitive, de nous donner le vrai Yi-King, c'est-à-dire « l'ouvrage qu'avait en mains celui qui en a fait un livre de divination ».

Après un long exposé (p. 1-38) de l'histoire et de ce que j'appellerai la théorie de Yi-King, en un mot de la façon dont il conçoit la restitution de ce livre, M. de H. donne successivement les soixante-quatre *koua* de la façon suivante : 1° l'hexagramme avec son nom chinois et l'explication sommaire ; 2° le texte général ; 3° le texte détaillé partagé en six parties avec des extraits de commentaires ; 4° la valeur symbolique du caractère ; 5° une ou plusieurs notes, selon le besoin (p. 39-128). — L'ouvrage se termine par deux extraits étendus de commentaires que l'auteur n'a pas voulu découper, et deux appendices, consistant l'un en extrait des commentaires philologiques, l'autre en extrait des commentaires divinatoires que M. de H. repousse, mais dont il a voulu donner une idée à ses lecteurs.

L'interprétation de M. de H. nous paraît en général très satisfaisante. Surtout elle est intelligible ; mais est-ce bien là une marque sûre et infaillible de justesse ? Ce n'est pas qu'il ne reste, lui-même le déclare, « quelques passages obscurs ou d'interprétation difficile », et vraiment, si tout était d'une clarté parfaite, on serait peut-être autorisé à suspecter la fidélité du traducteur. — Mais M. de H. a fait un choix dans la masse de documents qu'il exploitait. Si judicieux que ce choix ait été, on est toujours en droit de supposer que certaines parties ont pu être écartées qui auraient dû être admises, d'autres conservées qui auraient pu être omises. A supposer d'ailleurs que la restitution du Yi-King soit parfaite et que M. de H. nous le présente tel qu'il a dû être ou même qu'il a été, nous avons toujours besoin de l'avoir tel qu'il est. C'est M. Philastre qui s'est chargé de nous le donner dans son état présent.

Nous n'avons encore qu'une partie de son travail ; la seconde partie est annoncée sur la couverture du dix-septième volume des *Annales du musée Guimet* comme devant former le vingt-quatrième volume. Cela peut nous servir d'excuse pour le retard que nous mettons à parler en 1890 d'un livre publié en 1885.

On ne fera pas à M. Philastre le reproche d'être trop clair. L'obscurité de la traduction tient surtout au texte lui-même; mais peut-être le traducteur aurait-il pu essayer de se faire mieux comprendre. Il emploie trop de termes chinois et n'interprète pas suffisamment ceux qu'il traduit. Son travail sera fort utile à ceux qui voudront étudier le texte chinois; les autres lecteurs devront s'armer de patience et de courage. La série des numéros de ses paragraphes ne se comprend pas bien; on aurait attendu une série nouvelle pour chacun des soixante-quatre *koua*. La suite de la publication fera peut-être comprendre la raison du système adopté. Ces critiques ne nous empêchent pas de remercier M. Philastre du travail considérable qu'il s'est imposé pour nous donner le Yi-King et de regretter que les parties de sa publication se succèdent à de si grands intervalles.

Remarquons, en finissant, que ces deux traductions sont les premières qui paraissent en français; et elles n'ont été devancées que par la traduction anglaise de l'éminent sinologue Legge. Les missionnaires des deux derniers siècles avaient beaucoup travaillé le Yi-King et laissé sur ce livre curieux et mystérieux un grand nombre de notes et d'essais de traduction. Jules Mohl, en 1834, avait essayé de résumer leurs travaux dans une traduction latine publiée à Stuttgart. C'est seulement dans ces dernières années qu'on a abordé directement l'étude et l'interprétation de ce livre fameux.

L. FEER.

407. — **Inventio sanctæ Cruce**, actorum Cyriaci pars I latine et græce; ymnus antiquus de sancta cruce; testimonia inventæ sanctæ crucis. Conlegit et digessit Alfred HOLDER. Lipsiæ, Teubner, 1889. In-12, xi-56 pp.

408. — Hermann KNUST, **Geschichte der Legenden der h. Katharina** von Alexandrien und der h. Mariæ Aegyptiaca nebst unedirten Texten. Halle sur la Saale, Max Niemeyer, 1890, 346 pp. in-8. Prix : 8 M.

Il existe trois versions de l'Invention de la sainte Croix. La première nous a été conservée par les écrivains ecclésiastiques grecs et latins; elle fait honneur de cette découverte à l'impératrice Hélène. Une autre attribuée à Hélène un rôle encore fort important : la princesse fait une enquête sur les lieux et, guidée par un juif nommé Judas et par un prodige, elle découvre les trois croix; celle de Jésus est déterminée par un miracle; elle retrouve ensuite les deux clous de la crucifixion, et Judas, baptisé par l'évêque de Rome, Eusèbe, sous le nom de Cyriaque, devient évêque de Jérusalem. Cette version est connue en syriaque (Br. Mus. add. 14644 et 12174), en arménien (B. N., anc. f., 44), en grec (cf. Gretser, *opera omnia*, de *sancta Cruce*, II, 417 C-429 A), en latin. Les mss syriaques ont été récemment publiés et traduits par M. Nestle¹; le texte

1. *De sancta Cruce*, in-8°, 1889. Cf. *Rev. cr.*, 1890, I, 61. Je cite ces textes dans la traduction allemande de M. Nestle; les chiffres renvoient aux numéros des lignes du ms. latin de Paris, publié par M. Holder.

latin est l'objet de la brochure de M. Holder, qui donne à la suite un des récits grecs édités par Gretser, une hymne latine du ^v^e siècle, en relation avec la même légende, et les témoignages des historiens auxquels je faisais allusion plus haut. La troisième légende n'existe que sous sa forme syriaque; elle a été de bonne heure introduite dans le recueil intitulé *la Doctrine d'Addai* et se trouve isolément dans trois mss. : Br. Mus. add. 14654, 12174; B. N. syr. 234. Les deux derniers ont été publiés par M. Nestle. L'invention est attribuée à Protonice, femme du vice-empereur Claude, sous l'épiscopat de Jacques; la reconnaissance a lieu par la résurrection de la fille de l'impératrice ¹.

Le texte latin que publie M. H. est une traduction du grec. Il existe dans cinq mss. : Par. lat. 2769 (^{vii}^e siècle), S. Gall 225 (^{viii}^e siècle), Wolfenbüttel XLVIII (1^x^e-^x^e siècle), Carlsruhe Aug. XCI (^x^e-^x^e siècle), Leyde, Voss. lat. 8^o. 86 (^x^e siècle). M. H. a reproduit page par page, ligne par ligne, lettre par lettre le ms. de Paris et a donné à la suite les variantes des autres mss. par rapport à ce texte. Cette disposition est très incommode; les variantes auraient dû être placées au bas des pages. Je ferai observer de plus que la façon de procéder de M. H. lui a épargné la peine de faire une récitation critique; il a laissé au lecteur ce travail à faire. La publication juxtaposée des mss. ne s'explique que dans le cas d'un texte très remanié, pour lequel chaque ms. représente une tradition isolée. Ici au contraire, tous les mss. remontent au même archétype et sont des copies de la même traduction. C'est ce que prouvent des fautes communes : 156, *frater tuus Stephanus*, tous les mss.; le grec donne la traduction littérale Στέφανος ὁ ἀδελφός τοῦ πατρὸς τοῦ πάππου μου (p. 33, l. 4 Holder) du syriaque conservé dans le ms. Br. Mus. add. 14644 : « der Bruder des Vaters meines Vaters » (Nestle, p. 58). Un curieux contre sens se trouve dans tous les mss. latins. Le grec racontait que l'évêque Macaire (Μακάριος) de Jérusalem vint à mourir; le nom du personnage est devenu un adjectif, et Μακάριος ἐπίσκοπος, *beatus episcopus* (311). A la fin, Hélène ordonne de célébrer la fête de l'Invention « à tous les hommes et à toutes les femmes qui aiment le Christ »; la traduction représentée par tous nos mss. latins a passé ἀνθρώποις : *omnibus qui Xpm diligunt ac mulieribus* (384) ².

1. L'expression employée par le ms. 12174 pour désigner la religion juive : *timores eorum*, a frappé M. Nestle (p. 40). Il est curieux de la rapprocher du mot *metuere*, employé en latin, ordinairement au participe présent, pour indiquer les prosélytes du judaïsme. Cf. l'intéressante dissertation de Bernays à propos de Juv. XIV, 96, dans ses *Abhandlungen*, t. II, pp. 73-78.

2. Voici encore quelques faits du même genre. 94. *Non enim intellegitis in sermonibus prophetarum quemadmodum de aduentum Xpi prophetizauerunt pro hoc ergo uos hodie interrogo quia puer uobis nascetur...* Il est évident que *pro-interrogo* est une phrase égarée placée par erreur dans le discours d'Hélène; tous les mss. latins la donnent à cet endroit; il n'en est pas question dans le syriaque et dans le grec. 201, *Iudas dixit : quemadmodum habetur in gestis qui sunt anni ducenti plus minus*; il semble que ce texte n'offre pas de difficulté et qu'on puisse ne pas tenir compte de la leçon de trois des mss. récents : *dixit Iudas* à la place de *qui*. C'est

Si M. H. nous avait donné un texte critique, il aurait été obligé de corriger le Parisinus par les autres mss. Il y a des cas, en effet, où on y est absolument forcé : 245, *ad draconum fetoribus*, lire *a draconum f.* ; 19, l'inscription de la croix qui apparut à Constantin est *In hoc signo uince*, non *in hoc signo* qui n'offre aucun sens ; 77, *immundis spiritibus iniuriati estis* doit être corrigé d'après les autres mss. en *immundis sputibus i. e.*, qui fournit un fait intéressant de grammaire ; 210, une ligne passée par le copiste du ms. de Paris met dans la bouche de Judas les paroles d'Hélène ; cette ligne nous est conservée par les autres mss ; 308, *depraecantibus ignis ostensus est fidelis* n'a pas de sens ; les autres mss. donnent : *de praecedentibus signis ostensus est fidelis* (Judas) ; cf. syriaque : « Und wurde beglaubigt durch Zeichen die Christus durch seine Hand that. » Cet exemple montre de quelle utilité serait le texte syriaque pour choisir parmi les leçons des mss. ; il offrirait une garantie de plus à ceux qui s'imaginent à tort que l'établissement critique d'un texte est un travail arbitraire.

L'édition idéale devrait donc présenter sur trois colonnes le syriaque traduit très littéralement en latin, le grec et le latin. Chacune de ces versions donnerait du jour à l'autre. Nous venons de voir le syriaque servir de contrôle pour l'établissement du texte latin ; il est des cas où le latin aide à préciser le sens du syriaque. Ainsi 215, *quia nec eram tunc* ; M. Nestle hésite entre *hier* ou *damals* (p. 59) ; 258, *quia ipse est*, M. Nestle : « Der [oder dass er] » (p. 60). Le texte syriaque à choisir serait celui du Br. Mus. add. 14644. Il n'a pas le début : récit de la vision, de la victoire et du baptême de Constantin, et commence à la l. 54 de Holder. A partir de cet endroit, il correspond mot pour mot à la version latine, sauf des variantes de rédaction très rares (seulement depuis 260) et quatre additions : 70, le syriaque du ms. 14644 (comme celui du ms. 12174) ajoute ce détail qu'à cette époque Jérusalem était dévastée et déserte ; 150, il développe l'idée que les anciens et les scribes savaient que Jésus était le Messie ; 175, le père de Judas termine son discours en recommandant à son fils de révéler le lieu où est la croix si on le lui demande, sinon de confier ce qu'il sait à ses enfants ; 290 et suiv., le démon prononce contre Jésus et Judas une malédiction (*uae*) affaiblie dans le latin. Il faut ajouter que le passage relatif aux mauvais anges ne se trouve dans aucun ms. syriaque (243-247) non plus que la formule de conjuration

pourtant le débris d'une tirade passée dans le texte grec ou l'archétype latin ; le syriaque : « Iudas sprach : Nach dem was geschrieben ist in den Denkwürdigkeiten. Sie sprach : Zeige mir. Iudas sprach : Viele Jahre sind... » 209, *quidam* (*quidem* mss. rell.) et *paulo ante a te ipso quae* (*quia* mss. rell.) *gesta sunt confessus est* (es mss. rell.) ; syriaque ms. 14644 : « Wie oft trifft es sich dass auch Idioten um grosse Begebenheiten wissen, du aber hast vor kurzem erkennen lassen, dass es Denkwürdigkeiten gibt ». On voit que *quidam* du ms. de Paris, inintelligible et corrigé dans les autres mss. en *quidem*, est l'amorce d'une proposition passée dans l'archétype et que *quia* et *es* des mss. récents sont la bonne leçon. Tous ces faits prouvent que B. N. 2769 n'est pas l'original ; on peut citer aussi les fautes *scrubatur* (277), et (303), *legem* (189), *cicinis* (70), qui indiquent un modèle latin écrit en onciale.

(225-230). Ce travail de juxtaposition et de comparaison ne pouvait être fait par M. H., puisque les textes orientaux n'étaient pas encore traduits intégralement; c'est peut-être ce qui l'a détourné de publier une édition latine dont il a seulement recueilli les matériaux¹.

Pour la même raison, M. H. n'était pas en mesure d'entreprendre une classification des formes successives de la légende. Avant lui et à la suite de M. Lipsius, M. Tixeront l'avait tenté. Mais s'il avait obtenu des résultats importants, il restait encore bien des points à préciser. D'après lui, *sous leur forme actuelle*, la légende

1. Une tâche plus facile et qui aurait augmenté la valeur de son édition, même dans la forme imparfaite où elle se présente, était un index des particularités grammaticales. Voici un aperçu des faits très intéressants fournis par le texte du ms. 2769. PHONÉTIQUE. Confusions habituelles de *ae* pour *e* (*AElena* constant), *e* et *i*, *o* et *u*, *b* et *u*, *b* pour *p* devant *t*; aspiration, psilose; *Srahel* 105 (après *sui*), *Strahel* 119 (après *filiu*), *rex Srael* 257; *mandacium*, 80. DÉCLINAISONS. Confusion des cas, quarante et une fois au moins; *sputibus* 75, *passos* 270, *pectum* 336, *spiriti sancti* 54; *Ierusalem*: acc.: *Iherusalem* 67, *Iherosolyma* 312; abl.: *Iherosolyma* 69, *Hierosolimis* 374 (cp. *Hierosolimae ecclesiae* 316); nom.: *Iudas* (passim), gén. *Iuda* 130, ac. *Iudam* (193, etc.); *semet* dat. (357). CONJUGAISONS. *Faci* (= *feci*) 293, *metisti* (2^e pers. parf.) 231, *sedis* (ind. prés.) 232. SYNTAXE. Accord: *collectam multitudinem lapidauerunt eum* 159; *gens multa barbarorum congregata est... parati ad bellum* 4; *putantes mortificare inmortalem quem deponentes de ligno sepultus est*, 152. Genre: *animalia quae habentes*, 237. Accusatif: *semet ipsos quaestionem facientes* 87, *catachixauit eum omnem fidem* 42. Génitif: *quaestionem ligni* (wegen des Holzes) 131, 137; *odor suauitatis* 256, 261; *frandasti tuae gratiae* 265; *aduentum* (*aduentum*) *sanitatis* (= *aduentum salubrem*) 61. Datif: *dominaueris omnibus* 242. Ablatif: *sputo* (= *a s.*) *illuminauit* 76, *mortuis resurrectionem* 63. Auxiliaires: *erat persequens* 166; *cæpi* 23, 117, 167, 270, 321; *facio* 21, 42, 213, 216, 255, 281. Indicatif dans l'interr. indirecte 50, 199. Participe présent en tête de la phrase équivalant à une proposition circonstancielle, quarante-cinq fois environ. Prépositions: *ab eum maledixistis* 76, *a draconum fetoribus cruciantur* 245; *contra*, 5, 368; *cum* = abl. instr. 111, 302; *de* = *ex* 70, 73, 345; *signum ex lumine constitutum* 17; *in temporel*, 57; *dammare in* 138 et 300; *in obuia* 8; *supra* 282, 284; *super*, au bord, 5, 10. LEXIQUE. *Adhuc* = *etiam* 127, 329, 339; *arma inexpugnabilis* 368; *demandare*, ordonner, 383; *sacramentum*, Geheimniss, 365; *timor multa* 86; *aduentio*, découverte, 1; *beatificare*, proclamer bienheureux, 338; *beatus* désigne les croyants: Hélène, Constantin après sa conversion (47); *contestari*, affirmer solennellement, 175; *coruscatio*, éclair, 345; *credere in* + abl. 167 et 339, *in* + acc. 171 et 173, dat. 257; *cultor*: *Dei cultorem*, 2; *desiderium*, l'objet du désir, 214; la distinction entre *Deus*, Dieu en général, le Père, et *Dominus* = le Christ, est généralement observée, sauf *Deus* 388 et *Dominus* 225 et 254; *dilectus*, ami, 74; *dormitio*: *dormitionem acciperet in spiritu* 313; *ecclesia*, temple, 46, 53, 305; et pléonastique 7, 33, 125, 244; *emendare*: *lucem tenebras aemendastis* 80 (gehalten habt); *factura*, 242; *fixorium*, 326; *fossorium*, 269; *fundus* (*abyssi*), 244; *incredibilis*, qui ne croit pas, 243; *lacus siccus* 218, 221, 223; *loculus*, 304; *maledictum*, malédiction, 75, 82; *maneo*, 219; *multitudo*: *fumi*, 260; *minare*, mener, 376; *millere*, jeter, 186, 218; *mortificare*, mettre à mort, 152; *mundare*, débayer, 213; *nec* = non, 215; *pietas*, pitié, miséricorde (Erbarmen), 164, 169; *non posse*, être impuissant, 234; *postmodum*, à la suite (in folge), 59; *pronuntiare*, *nuntiare*, raconter, 135 et 136; *prospicere*, regarder en haut, 15; *rex*, appliqué à Constantin, cinq fois (d'après le grec; cp. *imperator*, 55); *Romania*, l'empire romain, 5 et 9; *salinares*, 367; *uolatile*, substantivement, 233; *iste* manque, les seuls pronoms démonstratifs employés sont *hic*, *is* et *ille*.

de Protonice remonterait au dernier tiers du IV^e siècle ou aux premières années du V^e siècle, celle de Judas-Cyriaque à la première moitié du V^e siècle. Toutes deux seraient, d'origine mésopotamienne; celle de Protonice serait un décalque des récits grecs sur Hélène¹. Ces conclusions me paraissent bien fondées. Ce qui est plus contestable, c'est l'indépendance de l'histoire de Protonice et de celle de Judas-Cyriaque². M. Lipsius avait donné en preuve de la thèse contraire le lien établi entre les deux légendes par le ms. Br. Mus. add. 12174; M. Tixeront pense : à bon droit, que ce lien peut être factice, mais la raison qu'il en donne, la date tardive (1196) de ce ms., est détruite par ce fait que le ms. 14644 du même fonds, probablement du VI^e siècle, suppose le lien entre les deux légendes³. En réalité, il n'y a rien à tirer de cet artifice de rédaction. On pourrait plutôt alléguer en faveur de l'opinion de M. Lipsius les considérations que fait valoir M. Tixeront pour établir la dépendance de la légende de Protonice et des récits grecs⁴. Mais la question est plus compliquée.

La légende de Judas-Cyriaque est le résultat de la réunion de deux narrations : l'invention de la Croix par Hélène sous l'épiscopat de Macaire et l'histoire d'un juif nommé Judas qui se convertit au christianisme, devient évêque de Jérusalem sous le nom de Cyriaque, et est martyrisé par ordre d'un empereur païen⁵. La fusion est obtenue par le rôle que l'on fait jouer à ce personnage dans la découverte de la Croix. Mais ce rôle, on peut le supprimer. On obtient ainsi un récit assez court et très simple. Hélène vient à Jérusalem pour y chercher la Croix; les Juifs lui indiquent le Golgotha. Le lieu précis de l'enfouissement est inconnu. Des phénomènes merveilleux et un tremblement de terre le révèlent. On creuse et l'on trouve les trois croix. Celle du Christ est désignée par une résurrection. Sur les lieux, Hélène fait construire une (ou des) basiliques. La suppression du rôle de Judas se fait d'autant plus facilement qu'il ne sert à rien. On n'a pas encore remarqué que Judas fait double

1. *Les Origines de l'église d'Édesse et la légende d'Abgar*. Paris, 1888, in-8° (cp. *Rev. cr.*, 1889, I, 241), pp. 178, 180, 182-184, 186-190. Pour plus de brièveté je renvoie à cet ouvrage où l'on trouvera toute la bibliographie antérieure.

2. *Ib.*, p. 182.

3. Ce ms. ne donne pas la légende de Protonice; mais l'original d'où il dérive devait la contenir, car le récit commence par les mots : « Geschichte, wie das Holz des Kreuzes zum zweiten Mal aufgefunden wurde... », et finit ainsi : « Zu Ende sind die Denkwürdigkeiten darüber, wie das Holz des Kreuzes zum zweiten Mal aufgefunden wurde ». Ces paroles supposent bien le récit d'une première invention.

4. *Ib.*, p. 185.

5. Je laisse de côté la vision de la croix : *In hoc signo vinces* et l'invention des clous. Ce sont deux petits récits, assez indépendants de la narration centrale, et qui ne se présentent pas dans toutes les sources. Je remarquerai seulement que dans le premier, il n'est pas question de la deuxième vision que, d'après Eusèbe, Constantin aurait eu en plein jour; cette deuxième vision, dont ne parle pas Lactance qui écrit moins d'un an après l'événement, est un ornement ajouté par Eusèbe. En revanche, le rapport établi par nos récits entre cette vision et le baptême, est imaginaire.

emploi avec les éclairs et le tremblement de terre, obtenus sur sa prière. Cette prière aurait d'ailleurs été mieux placée dans la bouche d'Hélène. D'où vient donc ce personnage? Il a existé un évêque de Jérusalem, le quinzième de la liste, appelé Cyriaque et martyrisé sous Hadrien¹; d'un autre côté la référence locale, omise par le latin, qu'à cette époque Jérusalem était déserte et dévastée, dirige les recherches vers cette date. Judas-Cyriaque a été emprunté à un récit, une passion peut-être, que l'on connaissait encore au IV^e siècle à Jérusalem. Ce texte a reçu en Mésopotamie des modifications et des broderies qui l'ont fait entrer dans le cycle des histoires relatives à Hélène et à Constantin. On peut se faire une idée des procédés des légendaires syriaques par l'insertion de la légende de Protonice dans la *Doctrina d'Addai*².

Quant à l'histoire d'Hélène, elle se retrouve dans les écrivains grecs et latins avec plus ou moins de détails. Il est curieux de voir quels accroissements successifs elle reçoit avec les années. Entre 381 et 389³, le récit de la pèlerine gauloise mentionne l'invention avec les basiliques et ailleurs établit un lien entre les basiliques et Hélène. Un peu avant 398, saint Jean Chrysostôme, en 395, saint Ambroise nous donnent le nom d'Hélène et la reconnaissance de la vraie Croix au moyen du *titulus*; ces trois écrivains forment comme un premier groupe. Un deuxième est constitué par Rufin (vers 400) et Socrate (439/443); ils ajoutent aux précédents la mention de Macaire et substituent au *titulus* la guérison (la résurrection dans Socrate) d'une femme comme moyen de reconnaissance. Paulin de Nole, vers 403, et Sulpice Sévère qui le copie, est plus circonstancié que les écrivains orientaux: il parle le premier de l'assemblée des Juifs tenue par ordre d'Hélène et introduit dans la scène de la résurrection un homme au lieu d'une femme. Ces quatre auteurs mettent leur récit en relation avec la dédicace des basiliques. La légende d'Hélène est donc constituée au commencement du V^e siècle, telle que nous l'avons isolée des actes de Judas-Cyriaque. Avec Sozomène (443/444)⁴, cette légende apparaît dans l'Orient grec pour la première fois amalgamée

1. C'est tout ce qu'on en sait par Eusèbe, *H. E.*, IV, 5.

2. Tixeront, p. 178. Le texte a dû recevoir des interpolations de plus d'un genre. Il y a dans la prière de Judas toute une angélogologie qui paraît suspecte; on obtient, en la supprimant, une suite meilleure. — Le choix même du personnage de Cyriaque n'est peut-être pas sans quelque motif spécial. Les historiens racontent que sur les lieux saints les païens avaient construit un édifice consacré à Vénus. On devait rattacher ce monument au souvenir de la profanation de Jérusalem et du temple par Hadrien. Dès lors le personnage qui avait vu le dernier l'ancien état des choses était le meilleur guide qu'on pouvait prendre. On voit quelles confusions historiques et quels anachronismes comporte cette hypothèse: c'est ce qui pourrait la rendre vraisemblable, étant donné les habitudes d'esprit des légendaires. On ne peut cependant la formuler qu'avec une très grande réserve, comme un exemple de ce qui a pu se passer. Le raisonnement n'a pas de prise sur l'imagination et la fantaisie.

3. Cf. Gamurini, pp. xxvii-xxix.

4. C'est la date établie par M. Guldenpenning, *Die Kirchengeschichte des Theodoret*, pp. 12-13; il ne pourrait y avoir qu'un écart de trois ou quatre ans, sans importance pour notre sujet. Sur le récit de Théodoret, que M. Guldenpenning

à celle de Cyriaque. Il mentionne en effet le rôle joué par un juif venu d'Orient ; dans le récit de l'invention des clous, il reproduit une prophétie de Zacharie citée dans la légende Hélène-Cyriaque ; enfin les expressions plus précises dont il se sert pour désigner les basiliques semblent indiquer une source locale. La légende d'Hélène partie de Jérusalem y était donc revenue, accrue et embellie par l'ingéniosité et l'imagination des Edesséniens. Il n'est pas inutile de noter qu'à trois reprises, Sozomène se réfère plus ou moins explicitement à une tradition orale ¹. Après le milieu du v^e siècle, l'histoire des légendes n'est plus que celle de leur voyage d'Orient en Occident et de la créance qu'on leur donne.

Il résulte de cet exposé que l'histoire d'Hélène se forme dans l'Orient grec pendant les vingt dernières années du iv^e siècle : en 379, saint Grégoire de Nysse (*Opp.* 1638, t. II, p. 198 D) ne la connaît pas encore. Vers 400 elle sort des milieux locaux et populaires où elle s'élabore pour se répandre promptement en Orient et en Occident, et elle est apportée en Mésopotamie où elle donne naissance à la légende de Protonice. Dans le même pays, quelques années plus tard, elle est apportée de nouveau de Jérusalem avec l'histoire d'un évêque de cette ville nommé Cyriaque. De là naît le type Hélène-Cyriaque. Elle est réintroduite sous cette forme dans son pays d'origine à l'époque où écrit Sozomène ².

L'histoire de la légende de sainte Catherine est moins compliquée. M. Knust la suit depuis son apparition dans le premier document daté, le ménologe de Basile, qui est du x^e siècle. Ce court récit se trouve singulièrement amplifié dans la collection de Siméon Métaphraste. Il se présente ensuite sous cette forme plus complète dans des mss. grecs encore inédits. Ce n'est qu'au xi^e siècle que l'histoire de la sainte fait son apparition en Occident, dans un ms. latin du Mont Cassin. A cette date encore, certains traits de la légende ne sont pas encore mentionnés : le nom du père de la sainte et le transfert du corps par les anges sur le mont Sinaï. Ces détails et quelques autres sont popularisés dans une rédaction latine dont il existe plusieurs copies du xi^e siècle ; la première traduction dans une langue vulgaire est une version rimée, en

croit emprunté à Sozomène, cf. *op. cit.*, p. 41 ; je crois cependant qu'il exagère l'indépendance de Sozomène ; cet historien paraît puiser dans Rufin ce qu'il ne doit pas aux renseignements oraux.

1. Pour plus de commodité, je renvoie à l'extrait de Holder, p. 50, l. 3 du bas : *ὡς μὲν τινες λέγουσιν* ; p. 51, l. 13 du bas, *λέγεται δὲ* ; p. 52 : *τὰς ἡμιν, ὡς παρειλήραμεν, ἰσθόρηται, ἀνδρῶν τε ἀκριβῶς ἐπισταμένων ἱλιούτασιν, εἰς οὓς ἐκ διαδοχῆς πατέρων εἰς παῖδας τὸ μανθάνειν παρεγένετο, καὶ ὅσοι γε αὐτὰ ὅθι ταῦτα συγγράψαντες, ὡς δοῦλάμους εἶχον, τοῖς ἑπειτα καταλείπασιν*. M. Guldenpenning avait déjà entrevu l'importance de ce dernier passage.

2. Quant à la réalité des faits, le silence d'Eusèbe, contemporain et probablement témoin oculaire, la compromet très gravement. Cf. Tixeront, pp. 174-175. L'inscription trouvée récemment en Afrique, à Tixter, prouve l'existence de la Croix à Jérusalem en 359, mais rien de plus (*Ac. Inscr.*, 23 mai 1890). Il en est de même des mentions faites par Clément d'Alexandrie.

allemand, du ^x^e siècle, qui est perdue ; vient ensuite un texte anglais, également rimé, du ^{xii}^e siècle. La plus ancienne version française se trouve dans un ms. de la Bibliothèque nationale écrit vers 1200 (f. fr. 23112), mais on en avait fait d'autres qui se sont perdues. Nous ne suivrons pas jusqu'à nos jours M. K. dans son étude ; elle sera très utile à tous ceux qui s'occupent de littérature moderne.

A la fin de son enquête, l'auteur revient au petit noyau de faits qui a été le point de départ de cet immense développement et en conclut qu'on a affaire à un pur roman. Il rejette avec dédain la tentative faite par Baronius pour retrouver les linéaments de cette histoire dans un passage d'Eusèbe. En dehors des différences entre le récit de l'histoire ecclésiastique et la légende, M. K. fonde son opinion surtout sur le silence des hagiographes avant le ^x^e siècle. Ils écrivent en Occident, il est vrai, mais le culte des saints d'Orient pouvait entrer dans le monde latin par bien des portes. Tantôt on les retrouve démarqués dans des récits qui se présentent comme l'histoire de saints locaux, tantôt ils passent à la faveur du martyrologe oriental introduit au milieu du ^v^e siècle dans le martyrologe hiéronymien, tantôt les monastères grecs de l'Italie et l'autorité des empereurs sur Rome propagent dans ces régions les cultes orientaux. Pour Catherine, nous n'avons absolument rien de semblable. Personne n'en parle en Occident avant le ^x^e siècle, en Orient avant le ^x^e. Il y a là un argument très fort, mais c'est un argument négatif. On ne pourra en mesurer la valeur que le jour où sera publié le texte grec le plus ancien de la légende. Il porte le nom d'Athanase, esclave et secrétaire de la sainte. Cette pièce est apocryphe, mais il importerait d'en déterminer la date exacte, car elle peut jouer un grand rôle dans l'appréciation des documents de cette histoire.

Les différences entre le récit d'Eusèbe et la légende n'ont rien d'étonnant. Eusèbe (*H. E.*, VIII, 14) parle d'une femme d'Alexandrie très sage et très noble, ἐπισημοτάτη τε καὶ λαμπροτάτη, illustre à la fois par la fortune, la race et la culture (πλοῦτῳ τε καὶ γένει καὶ παιδείᾳ), qui excita la passion de Maximin et ne lui échappa que par la fuite. Catherine est aussi la femme sage et savante, au point de tenir tête à une assemblée de philosophes ; comme la personne dont parle Eusèbe n'est pas nommée, il n'est pas impossible que l'on ait tiré son nom Ἀκατερίνα, *Aecaterina*, du détail de la chasteté : Catherine est la femme toujours pure, ἀεὶ καθαρά. Il s'agit dans Eusèbe de l'empereur Maximin, non de Maxence qui n'a jamais été à Alexandrie et qui s'est montré bienveillant pour les chrétiens. M. K. veut à tout prix que le nom de Maxence soit le texte primitif de la légende : c'est ce qui n'est pas prouvé. Le ménologe de Basile, rédigé par des gens instruits, peut porter le nom de Maximin par le fait d'une correction. Mais la version latine, indépendante du ménologe, donne une fois le nom de Maximin et deux fois celui de Maximien. Eusèbe parle non de supplice, mais d'exil ; mais l'histoire de la légende prouve que certains détails de la mort, notam-

ment ceux qui concernent les roues, sont d'invention assez tardive. Le transfert du corps de la sainte au mont Sinaï est dans le même cas : c'est une localisation postérieure du récit déjà fort développé. D'un autre côté, une circonstance historique peut expliquer la provenance de certaines additions. Une femme a joui à Alexandrie d'une renommée toute semblable à celle dont le nom de Catherine a été entouré plus tard. C'est Hypatie. Le désir d'avoir à opposer à l'illustre païenne une chrétienne aussi versée dans la sagesse profane a dû aider au développement des maigres éléments fournis par l'histoire. Il n'est pas jusqu'à l'idée de mort violente qui n'ait pu sortir de ce rapprochement. L'opinion de Baronius ¹ n'est donc pas tout à fait méprisable ; il s'agit seulement de la préciser.

On voit par ces deux exemples quel intérêt peut présenter l'étude de ces légendes, négligées si longtemps par les historiens. Les unes sont des monuments précieux de la langue populaire et des témoins des sentiments d'une époque ; les autres ont conservé un noyau de faits certains qu'il n'est pas toujours impossible de dégager. Toutes sont le point de départ d'une littérature considérable : le moyen âge a vécu de ces récits constitués dans leurs grandes lignes au déclin de l'antiquité. Leur histoire et celle de leurs migrations est l'histoire littéraire d'un âge de l'humanité et des relations intellectuelles de deux mondes. Mais on doit toucher à ces sujets d'une main délicate et respectueuse. Trop souvent M. Knust a gâté son excellent livre par des expressions inspirées aux polémiques quotidiennes. Quoi qu'il en dise, il y a encore quelque différence entre les croyants de la légende de sainte Catherine et les cannibales (p. 191) ; l'hypocrisie cléricale (p. 141), les miasmes théologiques (p. 184), la conscience de M. Windhorst (p. 184), les propos des cochers de Lourdes (p. 62) ne semblent pas naturellement destinés à être mis sous le patronage de la sainte. La première condition pour voir clair en ces questions difficiles, c'est d'avoir l'esprit calme et sain, également éloigné du scepticisme superficiel qui n'accepte rien et de la crédulité puérile qui admet tout.

Paul LEJAY.

1. Après avoir consacré les 192 premières pages de son livre à sainte Catherine, M. K. donne rapidement l'histoire de la légende de sainte Marie l'Egyptienne (pp. 193-228). Puis il publie (pp. 231-314) un texte latin de la légende de sainte Catherine d'après le ms. Br. Mus. Caligula. A. VIII, un texte français d'après B. N. f. fr. 412 (et accessoirement 411, 185 et 183), un texte espagnol d'après le ms. de l'Escorial h. 1. 13 ; la légende de sainte Marie l'Egyptienne est donnée (pp. 315-346) en français d'après Br. Mus. add. 6524 (accessoirement B. N. f. fr. 183) et en espagnol d'après le ms. de l'Escorial h. 1. 13. Ces textes ont reçu une copieuse annotation historique. Le volume n'a ni table ni index, l'auteur étant mort avant le tirage ; mais puisqu'il a eu le temps de corriger les épreuves, on doit le rendre responsable de l'absence de divisions en chapitres.

409. — Anonyme. *Una fantastica cronologia degli scritti Sant' di Ennodio*, (Extrait de *La Scuola Cattolica* de Milan, fasc. 207-208). Un vol. 38 pp. Milan.

Pourquoi l'auteur de cette brochure éprouve-t-il le besoin de faire son procès à la jeune école historique italienne et lui reproche-t-il de se présenter « en simarre bigarrée d'érudit allemand, c'est-à-dire avec une écriture conventionnelle en hiéroglyphes et en formules algébriques, avec cet argot qui fait de l'histoire elle-même un monopole, une doctrine *esoterica* (*sic*) soustraite à la connaissance des simples mortels ? » Cette déclaration de principes, ornée de ce contre-sens, ne peut que diminuer l'autorité de l'anonyme. La brochure est du reste une discussion décisive d'un travail de M. Carlo Tanzi sur la chronologie d'Ennodius (*Archeografo Triestino* 1889). Tanzi, exagérant une hypothèse de Vogel, prend comme base de la chronologie des lettres d'Ennodius l'ordre où nous les ont conservées les manuscrits. L'anonyme prouve que cette opinion ne résiste pas à l'examen de ces lettres et, de plus, qu'on ne peut les dater toutes de 502 à 513. Sa réfutation est fort amusante.

L.-G. P.

410. — *Comptes-rendus des Echevins de Rouen*, avec des documents relatifs à leur élection (1409-1701), extraits des registres des délibérations de la ville, et publiés pour la première fois par J. FÉLIX. Rouen, A. Lestringant. Deux vol, in-8. Prix : 24 fr.

A partir du xv^e siècle, la ville de Rouen fut administrée par un conseil composé de vingt-quatre échevins, lequel se renouvelait par tiers tous les trois ans à la Saint-Martin d'été. Le lieutenant général du roy faisait en sorte que le choix des électeurs se portât sur « des gens idoynes, suffisans et sans nulle affection », et l'on ne voit pas qu'il ait eu grand mal à faire accepter ses candidats. Électeurs et élus étaient triés sur le volet, et il faut bien reconnaître que les intérêts de la ville ne s'en portaient pas plus mal. A chaque renouvellement triennal, le plus ancien des échevins « en la grant salle de l'ostel commun de la ville de Rouen », et en présence des notables et bourgeois, rendait compte de l'administration des conseillers, et « déclaroit les choses advenues pendant le temps de leur charge, en quel estat ilz avoient trouvé le bien commun de la ville, et en quel estat ilz le laissoient. » Ces comptes-rendus, jusque vers la fin du xvi^e siècle, étaient faits simplement, avec candeur, sans prétention, je veux dire en bon style administratif : les bons échevins tenaient plus à se montrer hommes d'affaires qu'à passer pour de petits Cicérons. En 1590 (la province est toujours un peu retardataire), l'échevinat rouennais subit la contagion commune : il est atteint à la fois de la manie de l'antiquité et du bel esprit, et dès lors les comptes-rendus se transforment en harangues interminables, hérissées de pointes, farcies

de citations de toute espèce, gonflées d'allusions historiques et mythologiques, si bien que l'orateur n'aborde son sujet que dans la péroraison. Il n'y arrive qu'après avoir parlé de Cleombrote, de Darius, de Palamède, de l'escrimeur Mellenconius, des Iles Fortunées avec leurs fleuves aurifères, argentifères, gemmifères, de la fontaine d'Apollon, des Hespérides, des Psylles, des Agathyrses, de Xénophane, de Phocion, des Gétules, de toutes sortes d'animaux fabuleux et de leurs propriétés non moins fabuleuses, le tout assaisonné des citations latines les plus variées et les moins attendues. Il faut lire les harangues de mons^r Desteville Bigot (t. I, pp. 100-131 et 146-189) pour avoir une idée de cette éloquence pédantesque : ce vieil échevin ne crachait, comme aurait dit l'auteur de Francion, que perles, émeraudes et « aromates ». Il paraît avoir eu peu d'imitateurs, sauf un certain Nicolas Pouchet qui, en 1632 et en 1643, dans une double harangue éblouit sans doute Monsieur le lieutenant du roy et toute l'assemblée des notables rouennais par un glorieux étalage de science physique et astronomique. Il avait à rendre compte des dépenses et des recettes de la ville, et voici qu'il commence par dire à ses auditeurs que « les vicissitudes qui règnent dans les régions supérieures amènent tantôt le froid, tantôt le chaud, tantôt le sec, tantôt l'humide, et qu'il n'y a rien de si muable que la terre », ce qui est du reste attesté par le Trismégiste de Pimandre. Après ce bel exorde, il disserte solennellement sur les révolutions des huit cieux inférieurs, sur leurs mouvements harmoniques, et passe, non sans avoir cité le *Songe de Scipion*, aux vicissitudes de ce bas monde. Ce n'est qu'après avoir longuement voyagé dans les républiques de Lacédémone, d'Athènes, de Carthage et de Rome, qu'il revient à Rouen pour se plaindre de la cherté des blés, et exposer toutes les sages mesures que le Conseil a prises pour subvenir aux besoins « des pauvres travaillans aux ateliers publics ». Les braves échevins cédaient au goût du temps : ils ronsardisaient ou pindarisaient, comme on disait en ce temps-là, innocente manie qui ne les empêchait pas d'être *honnêtes* (c'est un point sur lequel il est bon d'insister en notre temps), et de consacrer tous leurs soins au bien et soulagement de leurs administrés dont ils défendaient les intérêts avec sagesse, et cette ténacité normande qui ne se décourage jamais. On le vit bien en 1647, époque où la dette de la ville s'était accrue sous des charges exorbitantes. Tantôt il fallait héberger un temps plus ou moins long des régiments d'infanterie et de cavalerie, tantôt loger et nourrir un grand nombre d'Espagnols pris au fort de Link, à Gravelines ou à Rocroi : les échevins, à force de bonnes raisons et de démarches, « poursuivies avec un cœur agissant », obtiennent une forte diminution de taxe, et en même temps la suppression de certains impôts « en dépit des traitans, ennemis capitaux des peuples. » En 1656 le Conseil communal de Rouen commence à perdre beaucoup de son indépendance et de ses franchises, si l'on en juge par ce curieux extrait d'une harangue prononcée par devant Monseigneur le duc de Longue-

ville, pair de France et gouverneur de la Normandie : « Monseigneur, disait l'orateur en s'adressant au duc, nous devrions dans nos élections présentes choisir : 1° *de rore cœli*, c'est-à-dire des personnes de maison d'extraction noble ou noblement vivans; 2° *de pinguedine terræ*, c'est-à-dire des personnes ayant fidèlement et dûment acquis quantité de biens et de commodités : nous entendons par là d'honnêtes marchands; 3° pour ce qu'ils appellent *de fœce plebis*, nous serions d'avis de n'y avoir aucun égard. » Et le vieil échevin ajoutait : « S'il y a des quartiers assez malheureux où l'on ne puisse rencontrer un homme d'honneur, quelle difficulté trouverait-on à l'emprunter en un autre et le baptiser du nom d'icelui ? Il y a des hommes de bien qui ne courent pas au-devant des honneurs, qui ne les recherchent ni par eux-mêmes, ni par leurs amis, ni par des présens; il faut les contraindre d'y entrer, *et compellere eos intrare* ». Si cet échevin eût encore vécu une quinzaine d'années, il aurait vu Colbert combler ses vœux en accaparant la direction des affaires municipales, ce dont s'était abstenu le tout puissant cardinal de Richelieu.

Il est juste de remercier M. J. Félix d'avoir édité avec beaucoup de soin cette intéressante publication : elle sera très utile à l'histoire de Rouen, et les conseillers municipaux de plus d'une grande ville y trouveront des leçons de sagesse et de modération.

A. DELBOULLE.

411. — TOMMASINI (Oreste). **Il Diario di Stefano Infessura** Studio preparatorio alla nuova edizione di esso. Un vol. in-8, 164 pp.

412. — **Nuovi documenti illustrativi del diario di Stefano Infessura.** Un vol. in-8, 36 pp. Rome. Società di Storia patria, 1889. (Extrait de l'*Archivio Romano di Storia Patria*, t. XI et XII).

413. — **Il registro degli ufficiali del comune di Roma**, esemplato dallo scribasenato Marco Guidi. Un vol. in-4, 56 pp. Rome, impr. Salviucci, 1888. (Extrait des *Memorie della R Accademia dei Lincei*).

1. L'Istituto storico italiano a l'excellente habitude de publier, avant les éditions des *Fonti*, des mémoires sur les recherches et les méthodes de ses éditeurs. Leur travail définitif peut ensuite profiter des discussions nées à propos de ces premiers comptes rendus et des découvertes que leurs propres enquêtes ont pu suggérer. Cette précaution serait d'ailleurs bien inutile, si l'Istituto avait beaucoup de collaborateurs comme M. Oreste Tommasini, chargé depuis 1886 de l'édition du *Journal d'Infessura*. Le présent essai est destiné à justifier le choix des bases critiques de son édition. Il expose rapidement pourquoi l'on s'est peu occupé d'Infessura sous le régime papal, rappelle les très peu nombreuses dates connues de sa vie, donne la liste des manuscrits et en fait un classement très ingénieux, d'après la présence ou l'absence de divers textes relatifs aux Colonna. En appendice, il publie des documents sur la famille Infessura et la correspondance de l'envoyé de Sienne à Rome

(Lorenzo Lanti) de 1482 à 1484. — Dans les *nuovi documenti*, M. T. donne d'intéressants détails sur la colonie gènoise à Rome sous les Riario et les Cybo (non loin de Ripa grande, sur la rive droite du Tibre, les Gènois avaient alors leur quartier, comme leur Galata romaine) et publie un document capital pour l'histoire des institutions municipales de Rome et des États de l'Église sous Innocent VIII (la taxe des offices d'après la bulle du 31 décembre 1488.)

2. Le registre des magistrats municipaux de Rome est conservé à la bibliothèque Angélique à Rome, où il est resté inconnu à presque tous les historiens, Vendettini, Vitale, Giorgi, Pastor, qui se sont occupés de l'histoire de Rome au xv^e siècle. C'est un tableau très-complet des magistratures municipales sous Nicolas V, important pour l'histoire des institutions communales et des familles romaines. Il faut savoir gré à M. Tommasini de l'avoir publié intégralement, avec une savante introduction où il étudie la personnalité de l'auteur et les fonctions du *scribasetato*. Je regrette toutefois qu'il n'ait pas examiné la périodicité de ces fonctions, qui me semble presque toujours avoir été régulière¹. Mais ce n'est là qu'un des nombreux problèmes que soulève ce texte, si important pour l'histoire d'une époque où de tels documents n'abondent pas.

L. G. PÉLISSIER.

414. — L. M. HARTMANN. *Untersuchungen zur Geschichte der Byzantinischen Verwaltung in Italien* (540-750). Leipzig, Hirzel, 1889, 1 vol. in-8, 182 p.

L'histoire de l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne, si longtemps négligée, vient, par une singulière coïncidence, d'attirer presque en même temps l'attention en France et en Allemagne; quelques mois à peine après la publication de mes *Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne* (Paris, 1888), paraissait le livre de M. Hartmann; et les deux ouvrages, absolument indépendants l'un de l'autre, apportaient sur la plupart des questions controversées des solutions à peu près identiques. Sans doute, dans le volume de M. H., bien des problèmes de l'histoire religieuse ou sociale de l'Italie byzantine ont été laissés de côté; bien des points sommairement discu-

1. Il ne serait pas impossible de retrouver dans quel ordre de temps et de lieu étaient nommés les Conservatores cameræ, les Camerarii cameræ, les Marescalli, les Magistri edificiorum. La fonction trimestrielle de Conservator cameræ semble attribuée une fois par an à chaque rione et deux au moins des conservatores sur trois sont pris en général dans le même rione. Ainsi les conservatores du premier trimestre (*tracta*) sont pris dans le rioni Ponte, Regola et Pigna, et nous trouvons le tableau suivant (où les chiffres désignent les *tractæ* de 1 à 30) :

Ponte : 1 — 6 — 10 — 14 — 18 — 23 — 27.

Regola : 1 — 4 — 9 — 13 — 18 — 22 — 26 — 30.

Pigna : 1 — 5 — 9 — 13 — 17 — 22 — 26 — 30.

Il pourrait être utile de vérifier plus complètement et plus exactement cette hypothèse.

tés par l'auteur dans la longue série des notes qui terminent l'ouvrage, auraient mérité de prendre place dans le texte ; et il serait aisé de relever dans ces pages plus d'une lacune et plus d'une inexactitude. Mais les choses essentielles ont été bien comprises et mises en pleine lumière : le caractère essentiellement militaire qu'eut à l'origine la charge d'exarque, la lente transformation qui peu à peu relégua au second plan les agents de l'administration civile et donna à l'élément militaire la première place dans la vie publique et dans la société, les conséquences qu'eut cette révolution sur le régime de la propriété et les rapports des personnes, ont été fort bien expliquées par M. H. dans le chapitre consacré par lui à l'administration militaire, et qui est le meilleur du livre. M. H. a fort justement marqué les traits caractéristiques par lesquels la réorganisation de l'Italie se rattache à la réforme des *thèmes* et montré comment l'histoire de l'exarchat éclaire l'importante transformation qui renouvela, à partir du VII^e siècle, l'administration provinciale de l'empire d'Orient.

Je n'insisterai point ici sur certaines questions de détail, me contentant de renvoyer aux passages de mon livre où j'ai soutenu la doctrine contraire : p. 9, je doute qu'il faille reconnaître un exarque dans le *vir gloriosus Decius patricius* nommé dans une lettre de Pélage II ; à cette époque, comme on le voit par la correspondance de Grégoire le Grand, le titre de patrice se rencontre fréquemment dans l'Italie byzantine et suffit rarement à désigner le vice-roi de la province ; et, d'autre part, le terme de *gloriosus* convient peu à un aussi haut personnage. — P. 13. Le *vir venerabilis Johannes* nommé à propos de la révolte d'Eleuthérius n'est autre que l'archevêque de Ravenne (cf. *Études*, 341). — P. 19. Les sources indiquent nettement le caractère politique que prit l'élection des papes grecs du VII^e siècle (*Études*, 257). — P. 22-91. Il est inexact que Grégoire II ait décidé l'Italie à refuser l'impôt (*Études*, 376, note 8). — P. 29. Les conclusions tirées du *Liber diurnus* sont excessives, le texte ne visant qu'un cas particulier. — P. 39. Sur le préfet Maurilio, cf. *Études*, 127. — P. 40. Sur la disparition des vicaires du diocèse, *ibid.*, 161, et Mommsen, *Nachträge zu der Ostgoth. Studien* (Neues Archiv, XV, 181), qui se range à mon avis contre M. H. — P. 46. Sur le *Quinquennalis*, cf. *Études*, 98, note 8. — P. 62. Sur l'organisation des milices provinciales de Ravenne, *ibid.*, 317. — P. 67, 154, 161. Sur la multiplication des *duces minores* au VIII^e siècle, dans lesquels M. H. veut voir des gouverneurs de province, *ibid.*, 301-302. — P. 147, 148. Sur la persistance des anciennes divisions provinciales, *ibid.*, 19-20.

Il est inutile de multiplier ces remarques de détail, qui n'ôtent rien à la valeur du livre. Mais on peut regretter que M. H. ait consacré un long chapitre à l'étude de l'administration financière dans l'exarchat ; car, dans le silence presque absolu des textes, il a dû nécessairement remplacer par des généralités déjà connues les informations précises

qui lui manquaient sur l'époque byzantine. — Il faut regretter surtout que M. H. n'ait pas rendu meilleure justice aux efforts que fit Byzance pour défendre les provinces italiennes, et ait prêté gratuitement aux populations de la péninsule et aux évêques de Rome un constant désir de se séparer de l'empire d'Orient. Les faits donnent ici une impression toute différente; et c'est méconnaître singulièrement l'amour de l'Italie pour l'unité romaine et le long dévouement des papes à Byzance que de transformer en un antagonisme politique une opposition toute religieuse. Jusqu'à l'insurrection de 727, et dans ce soulèvement même, il est impossible, dans les sentiments des Italiens comme dans la politique des papes, de trouver nulle trace de tendances séparatistes (cf. *Études*, 359-366, 376-379); et, d'autre part, il y a quelque injustice à croire Byzance incapable de tout effort sérieux en faveur de la péninsule, et c'est trop sacrifier à un vieux préjugé, trop oublier la longue énergie que l'empire d'Orient mit à vivre, que de le montrer (p. 2, 17) impuissant à défendre, dès le VII^e siècle, ces provinces orientales qui furent si longtemps son plus sûr appui. — Je ne pense pas non plus que les empereurs se soient désintéressés de l'Italie, au point de la laisser plusieurs fois sans gouverneur (p. 20, 21). Qu'il y ait dans la liste des exarques, telle que nous la connaissons, plus d'une lacune, cela est incontestable; mais, outre que les bulles de plomb byzantines nomment plusieurs exarques, un Anastase, un Étienne, que l'on ne sait à quelle date assigner, rien ne prouve que les lacunes des textes permettent de conclure à des interruptions dans le gouvernement. J'ai tâché, tout au contraire, de montrer dans mon livre (p. 193-288) quels efforts le gouvernement impérial fit pour défendre et pour helléniser l'Italie; et si la tentative n'a point donné tous les fruits qu'on en pouvait espérer, à tout le moins prouve-t-elle la sollicitude de Byzance pour l'exarchat.

Quoi qu'il en soit de ces réserves, il faut rendre justice au soin consciencieux qu'a mis M. Hartmann à étudier les textes, à l'ingéniosité qu'il a apportée à les interpréter, à la justesse des solutions qu'il a proposées : peut être est-il regrettable que ces efforts se trouvent rendus quelque peu inutiles, et que ce livre, paru après mes *Études*, ait en somme pour principal effet de confirmer des résultats déjà acquis.

Ch. DIEHL.

415. — I. P. A. GEIGER. **Sur quelques cas de labialisation en français.** Stockholm, imprimerie centrale, 1889, in-8, 10 pages.

416. — II. CARL WAHLUND. **La philologie française au temps jadis.** Deux discours sur la nation et la langue françaises faits par des Français et datant de la fin du XVI^e siècle et du commencement du XIX^e, réimprimés d'après les éditions originales devenues rarissimes. Stockholm, imprimerie centrale, 1889, in-8, 72 pages.

Ces deux publications d'un caractère si différent ont cependant un lien commun qui me fait les réunir dans un même article; l'une et

l'autre ont été composées à l'occasion du cinquantenaire de M. Gaston Paris et font partie du recueil que les élèves Suédois du maître des études romanes en France ont eu la gracieuse idée de lui offrir en cette circonstance; on ne pouvait lui faire un plus digne présent.

I. Les phénomènes de labialisation étudiés par M. P. A. Geijer se rattachent à la tendance générale à l'assimilation, en vertu de laquelle les sons d'une langue, dans leurs diverses modifications, subissent l'influence des sons qui les environnent dans le groupe phonétique dont ils font partie¹; mais ici l'assimilation n'a pas lieu d'une manière générale, ni régulière; aussi n'a-t-elle pu être considérée comme une loi phonétique et n'avait-elle point même encore été étudiée comme il convient. C'est le mérite de M. P. A. G. d'avoir rappelé l'attention sur ce phénomène curieux mais trop peu observé et d'avoir cherché à en donner une explication scientifique. Il étudie successivement la « labialisation d'une voyelle qui se trouve en contact avec une consonne labiale » et celle d'une voyelle « qui n'est pas exposée au contact d'un son labial ». Dans le premier cas, la voyelle peut être suivie de *b*, de *m* ou de *v*; les exemples données par M. P. A. G. sont : *affubler* et *défubler* (fibulare), *alumelle* (lamella), *aumaille* (animalia), *chalumeau* (calamello), *dommage* (damnatico), *fumier* (fimarior), *jumeau* (gemello), *lumignon* (licmen), *Rodomont* (Rodomonte), — *auvent* (ante vanno), *breuvage* (*biberatico), *buvons*, *buvez*, etc. (bib...), *épouvante* (pavente), *provende* (prae-benda), *veuve* (vidua). Il est certain que ce nombre eût pu être considérablement augmenté, si M. P. A. G. avait pris en considération les formes dialectales, comme *fumelle*, *sumelle*, *sumence*, etc. Parmi celles qu'il cite il faut écarter : *aumaille*, ce mot n'est que la transformation régulière de *almaille*, tiré de *an'malia* par l'intermédiaire *armalia*; *rodomont* qui est un nom étranger, *auvent* dont l'étymologie est douteuse, *épouvanter*, où le *v* est récent, *dommage* même, qui paraît venir de *domnatico* plutôt que de *damnatico*; j'ajouterai encore *breuvage* et *veuve*; M. P. A. G. dit lui-même que *breuvage* (vient) « de *bevrage* », et pour *veuve*, l'ancienne forme *veve* montre que *eu* n'est aussi dans ce mot qu'une transcription de *e*. Quant aux autres vocables, la labialisa-

1. M. P. A. G. a signalé les phénomènes d'assimilation qui se produisent au milieu d'un mot ou même « en passant d'un mot à un autre », dans « la prononciation rapide qui met en contact deux consonnes d'un caractère différent ». « Ainsi, dit-il, le *b* des mots *absolu*, *obtenir* s'assourdit et l'*s* de *presbytère* devient sonore sous l'influence de la consonne suivante. » Rien de plus exact; mais il ne l'est pas que « le *d* du mot *anecdote* perd sa sonorité à cause du *c* sourd qui le précède; c'est le *c* qui s'assimile ici au *d* suivant et non le *d* qui s'assimile au *c* qui le précède; » en vertu même d'une règle donnée par M. G., à savoir que « de deux sons contigus, c'est le son qui suit qui exerce une influence assimilatrice sur le son précédent »; on prononce *anecdote* et non *anectote*. Deux lignes plus loin, j'écrirais *bois t'sandal* et non *boit' sandal*; il faudrait aussi *téd' d'veau* et non *téd' veau*, *quech' sois* et non *que chois*; on ne peut prononcer ainsi *tête de veau* et encore moins *que je sois*; il n'y aurait plus d'ailleurs dans ce cas assimilation, mais absorption d'une consonne par l'autre.

tion s'y présente réellement et, si l'on excepte *provende*, sous la forme *u* et à l'atone. M. P. A. G. ajoute qu'elle ne peut avoir lieu qu'à cette place; les patois ne savent rien de cette nécessité, et le français *truble* même n'offre-t-il pas un exemple de labialisation de la tonique?

Les cas de labialisation d'une voyelle, qui n'est pas au contact d'un son labial, sont plus compliqués ou plus obscurs et cela se comprend; M. P. A. G. les étudie tour à tour dans la voyelle initiale et dans la voyelle médiale, suivie d'une consonne ou en hiatus. Il en donne pour exemples *olifant*, *orange* (*naranja*), *orteil* (*articulo*) — *jube* (*zizypho*), *lutrin* (*lectrino*), *malotru* (pr. *malastruc*), *pontuseau* (*ponticello* (?)), — *Noël* (*natale*), *noer* (*natare*), *poële* (*patella*). M. P. A. G. avoue que « *olifant* reste à expliquer », ce mot est donc à écarter; il en est de même de *orange*, où « l'o est amené par une assimilation de ce mot à celui d'or »; si l'o de *orteil* vient, comme l'a dit M. Ascoli, du celtique correspondant *ordag*, il n'y a pas lieu davantage de prendre ce mot en considération. Dans la seconde classe, *pontuseau* est à rejeter comme d'origine incertaine; « *malotru* dépend peut-être du type provençal », — je supprimerais le peut-être; — quant à *lutrin*, il paraît être une atténuation de la forme *lieutrin* qu'on rencontre dans les patois; reste *jube*, dont le premier *u* a pris naissance sans doute, comme le remarque avec raison M. P. A. G., sous l'influence de l'*u* suivant. La troisième classe n'offre pas plus de cas authentiques de labialisation; *noer* remonte à une forme vulgaire *notare*; *poële* n'est que la transcription de *poile*, dernier terme des transformations successives *paele*, *paille* de *patella*; d'ailleurs si l'on admettait dans ce mot la labialisation, elle pourrait très bien s'expliquer par l'attraction de la consonne précédente; il n'est donc point nécessaire d'y voir un procédé destiné à « sauver la voyelle protonique. » La forme *Noël*, apparaissant dès l'époque la plus reculée et bien avant que la langue eût écarté le groupe *æ*, très habituel en ancien français, on ne peut guère voir non plus ici, dans la transformation *æ* en *œ*, un expédient pour conserver la protonique.

A ces deux catégories de labialisation, M. P. A. G. en a ajouté une troisième, celle où « la labialisation n'est qu'apparente »; il l'explique par la substitution au suffixe primitif d'un suffixe plus usité, ce qui est incontestable, et il en donne pour exemples *arroche*, *firole*, *fantôme*, *taon*. On voit, par l'analyse de ce mémoire, quelle étude attentive M. P. A. Geijer a faite de notre langue, et, s'il n'est pas toujours parvenu à les expliquer, combien il est familier avec ce que ses formes offrent de plus délicat et de plus obscur.

II. Avec la publication de M. Carl Wahlund, nous quittons le domaine de la phonétique pour aborder celui de l'histoire littéraire; les deux « discours » qui en traitent et sur lesquels il vient d'appeler l'attention, étaient tellement peu connus ou oubliés qu'il nous les a vraiment révélés. Le second — c'est par lui que je commence — a pour titre *Recherches historiques sur les obstacles qu'on eut à surmonter pour*

épurer la langue française; il est dû à la plume de l'abbé Edmond Cordier; né à Orléans en 1730, Edmond Cordier, n'ayant pu obtenir de bénéfice ecclésiastique, vint à Paris et s'y livra à la littérature; après avoir eu beaucoup de peine à vivre des compilations qu'il entreprit d'abord, il se tourna du côté du théâtre; en 1762, il donna une tragédie, *Zarukma*, qui n'eut que trois représentations. Plus tard, il écrivit, sous le pseudonyme de Saint Firmin, trois comédies en prose (1793, 1797 et 1799); il publia aussi, vers la même époque (1795-1799), et sous le titre d'*Abeille française*, une anthologie dont l'abbé Sicard fit un compte-rendu favorable à l'Institut. Quant aux *Recherches historiques*, elles parurent non en 1805, comme on l'a imprimé jusqu'ici, mais en 1806, ainsi que le montre M. Carl Wahlund. Ce n'est de l'aveu même de l'auteur qu'une compilation; elle dut être assez mal accueillie, car il n'en donna que deux chapitres, le premier et le troisième: M. C. W. a reproduit le premier, « Etudes des Francs, depuis leur établissement dans les Gaules jusqu'au XII^e siècle »; il témoigne de la connaissance la plus superficielle du sujet. En dépit de leurs titres, les autres chapitres ne nous en auraient probablement pas appris davantage; mais il est curieux d'y voir déjà formulée la théorie que Raynouard devait développer quelques années plus tard, à savoir que « la langue française (est) élevée sur la romane. »

Le premier discours, — ici ce mot convient parfaitement — publié par M. C. W., a une toute autre importance que les *Recherches historiques* d'Edm. Cordier, et si son auteur a moins de titres auprès de la postérité que ce dernier, il était jusqu'à présent resté si ignoré, qu'on ne saurait trop remercier M. C. W. de nous l'avoir, bien qu'incomplètement, fait connaître. Il s'appelait Guillaume Rabot; sa famille originaire d'Upie, près Crest, où elle possédait entre autres biens la terre de Salène, a donné pendant deux siècles des magistrats distingués au Parlement de Dauphiné. Le père de Guillaume, Bertrand, avait été nommé conseiller en 1495; il mourut en 1537; il avait eu cinq fils; M. C. W. suppose que Guillaume, le second, naquit au plus tard vers 1530; je ne sais pourquoi il prend une date si reculée; Bertrand s'était marié en 1502, son second fils dut naître, ce semble, bien avant l'année 1530. Pendant un séjour qu'il fit à Paris, Guillaume entra en relations avec le comte palatin du Rhin, Frédéric, qui lui donna le commandement d'une compagnie de cheval-légers et l'emmena en Allemagne; il lui fit, de plus, épouser, nous apprend Guy Allard, auteur d'une *Généalogie des Rabot*, « une riche héritière de ce pays »; mais après la mort du comte palatin, Guillaume se serait vu, d'après le même Guy Allard, en butte à tant de tracasseries de la part des parents de sa femme, qu'il revint en France. Une autre *Généalogie* due à Jean Rabot, fait mourir Guillaume dans son emploi de commandant; mais ni l'une ni l'autre ne parlent de lui comme écrivain, ni de ses occupations professorales. Ainsi que plusieurs membres de sa famille, G. Rabot avait

des goûts littéraires; on a de lui trois lettres adressées à Calvin, en 1550, 1553 et 1554¹; il traduisit aussi « du latin en français » le « *Miroir d'Alquimie* de Roger Bacon », Lyon 1557; enfin, quinze ans plus tard, il écrivit un « *Discours sur la nation et la langue française* ». Il avait été, en 1572, chargé par l'électeur de Saxe d'un cours de langue française à l'Université de Wittenberg; ce fut, à cette occasion, qu'il composa son discours. Ecrit dans un latin clair et élégant, il fut imprimé à Wittenberg. A-t-il pénétré en France? On pourrait en douter, car aucune de nos grandes bibliothèques ne le possède; mais en Allemagne il existe dans celles de Halle, de Berlin, de Hambourg et de Dresde. M. C. W. nous en donne une réimpression d'une exactitude scrupuleuse. Ce discours est intéressant; G. Rabot, parlant de l'utilité pour les Allemands d'apprendre notre langue, en donne une raison inattendue; c'est non seulement le voisinage et les relations nombreuses tant publiques que privées de l'Allemagne et de la France, ce qui va de soi, mais « la nature semblable et l'étroite parenté des deux peuples » (*propter naturarum similitudinem, ac sanguinis cognationem*). Les Celtes ou Gaulois, dont Rabot refait rapidement l'histoire, ont formé des établissements, non seulement en Italie et en Asie-Mineure, mais encore dans la Germanie, en particulier sur les bords de l'Elbe, et les noms de leurs chefs les plus illustres sont identiques d'après lui, à des noms germaniques encore employés; ainsi *Brennus* n'est autre que l'allemand *Brando*; *Autaricus*, nom du chef des mercenaires gaulois dans la première guerre punique, correspond à *Edward* ou *Ehrard* en allemand, etc. La ressemblance qu'offrent les noms communs n'est pas moins frappante; les Gaulois, dit Pline, donnèrent à la moelle des os sa dénomination de *marca*, vocable, encore usité en allemand, et employé, ajoute G. Rabot, jusqu'à présent chez les Normands pour désigner la moelle du sureau²; ces derniers se servent également du mot *acre*, mesure agraire, dérivé de *acker*, de *mande* — lire *manne* — pour une corbeille d'osier, etc. Le français possède lui-même les mots *halte* (faire), *marsswin*, et beaucoup d'autres qui sont aussi germaniques. Il en faut conclure, — G. Rabot, on le voit, ne recule pas devant les propositions aventurées, — que les nations germanique et gauloise ont eu jadis un même idiome, l'allemand, que le mélange des peuples étrangers a peu à peu corrompu et transformé. N'est-il pas curieux de trouver ici en germe la théorie, de Holzmann, de l'identité des Germains et des Celtes? Le latin a plus que tous les autres idiomes, contribué à la transformation du gaulois; c'est de lui surtout qu'est sorti le français, mais cette langue présente dans les diverses provinces des différences dialectales profondes.

Tel est le résumé du « *Discours* » de G. Rabot, on pourrait dire de la leçon d'ouverture de son cours. Il est suivi d'un « écrit public » qui en est le programme. G. Rabot expose la marche qu'il suivra dans son

1. M. C. W. nous donne la première avec la réponse de Calvin.

2. Je ne connais point de vocable semblable dans le patois normand.

enseignement ; il prendra pour base de ses leçons la grammaire de Jean Pillot, qu'il fait, dit-il, réimprimer, à cet effet ; quand ses élèves seront plus avancés, il leur fera traduire en français les *Dialogues allemands latins* de Camerarius ; plus tard, il mettra entre leurs mains un « livre français, récemment paru, et contenant diverses histoires vraies et agréables du temps présent, genre de compositions, ajoute-t-il, où l'auteur n'a peut-être pas son pareil »¹. Il se proposait, dit-il encore, de publier un jour, afin de servir d'exercices de conversations, des *Dialogues latins-français*, avec une traduction en allemand et peut-être en italien² ; on devait y trouver les phrases les plus nécessaires en voyage. Enfin, il promettait de donner le plus grand soin à la prononciation, cet élément si indispensable de la connaissance complète d'une langue. Rien n'est ainsi oublié dans le programme de G. Rabot ; mais ce qui me frappe encore plus que les idées justes et saines qu'il y expose, c'est de voir cet étranger, simple professeur extraordinaire au traitement de 100 florins par an, s'adresser ainsi directement et sans aucun intermédiaire à ses futurs élèves. On a là le spectacle de la liberté et de la dignité de l'enseignement supérieur, tel qu'on l'a toujours compris et qu'on le comprend encore dans les pays germaniques, et comme on ne voudra peut-être jamais le comprendre en France. Mais il faut finir cet article déjà trop long ; les lecteurs de la *Revue* m'excuseront, je n'en doute pas, et ils penseront, sans doute, qu'il n'était pas inutile de montrer, par un compte-rendu détaillé des ouvrages de MM. Geijer et Wahlund, avec quel zèle et quel succès les études de philologie romane et l'étude de notre langue en particulier, sont poursuivies dans les pays scandinaves, et quels disciples distingués y compte l'enseignement de l'École des hautes études.

Ch. J.

CHRONIQUE

BELGIQUE. — M. Paul THOMAS est chargé du cours de latin, et M. Léon PARMENTIER, du cours de grec à l'Université de Gand.

GRÈCE. — Parmi les nouvelles publications, nous signalons les suivantes : Πατμιακή Βιβλιοθήκη, par M. Jean SAKKÉLION : c'est un catalogue détaillé des manuscrits du monastère de Saint-Jean de Patmos (chez Bart et Hirst) ; — Χιακά ἀνάλεκτα (mœurs, coutumes, proverbes, chants, etc., de Chios), par M. Constantin CANELLAKI (mêmes éditeurs) ; — George PHRANKOUDIS, Ἡ Κύπρος τῆς σήμερον, Histoire de l'île de Chypre

1. Quel est l'ouvrage que G. Rabot désigne d'une manière si vague ? M. G. Paris vient de supposer, avec beaucoup de vraisemblance, *Romania*, XIX, 129, qu'il s'agit du *Recueil d'aucuns cas merveilleux advenus de nostre temps* de Jean de Marconville.

2. *Nostros quoque Latino gallicos Dialogos, adjuncta simul Germanica et fortasse etiam Italica versione in vestrum usum aliquando edendos curare cogitamus*. Ces dialogues ne paraissent pas avoir été publiés, mais on voit qu'ils avaient été écrits, preuve du soin avec lequel G. R. s'était préparé à ses fonctions de professeur.

depuis les temps mythologiques jusqu'à aujourd'hui; — Une nouvelle traduction, en prose grecque, de *Hamlet*, par M. Michel DAMIRALIS (chez Perris).

— Enfin nous signalons le *Βιβλιογραφικόν Δελτίον* de la librairie de l'Hestia (M. Kasdonis), dont quatre numéros ont déjà paru.

— M. S. C. SAKELLARPOULOS, directeur de gymnase et privat-docent à l'Université d'Athènes, vient d'être nommé professeur de philologie latine à l'une des deux chaires de latin, laissée vacante par la mort du professeur Castorchis. L'autre chaire est occupée par M. S. VASSIS.

— M. N. G. POLITIS a été nommé professeur de mythologie grecque, chaire nouvellement créée. Il est chargé également du cours d'antiquités grecques, ou cours sur la vie publique, religieuse et privée des anciens Hellènes.

SUISSE. — Le XVIII^e fascicule (neuvième fascicule du deuxième volume) du *Schweizerisches Idiotikon* ou *Wörterbuch der schweizerdeutschen Sprache* publié, sous les auspices de l'« Antiquarische Gesellschaft » de Zurich, par MM. Fr. STAUB, L. TOBLER, R. SCHOCH et H. BRUPPACHER, vient de paraître à la librairie Huber, de Frauenfeld. Il comprend les pages 1329-1488 et va de *hin* à *hüp*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 août 1890.

M. Siméon Luce lit un mémoire sur *Louis d'Estouteville, le bâtard d'Orléans et la défense du Mont-Saint-Michel*.

Pendant trente-deux ans, au commencement du xv^e siècle, toute la Normandie fut au pouvoir des Anglais. Une seule place fit exception, le Mont-Saint-Michel, qui, sous le commandement d'abord de Jean d'Harcourt, comte d'Aumale, puis du bâtard d'Orléans et enfin, à partir de 1425, de Louis d'Estouteville, seigneur d'Aubose, tint tête à l'ennemi et resta française. En 1428, le siège du Mont-Saint-Michel fut levé et les défenseurs, prenant l'offensive, purent conquérir plusieurs places avoisinantes. Louis d'Estouteville continua ses succès jusqu'à la bataille de Formigny, qui délivra définitivement du joug anglais la Normandie tout entière.

M. Luce exprime le vœu que le monument où repose le défenseur du Mont-Saint-Michel soit restauré et qu'on y grave l'inscription suivante :

« Ici repose, aux côtés de Jeanne Paynel, sa digne compagne, Louis d'Estouteville, capitaine du Mont-Saint-Michel pendant trente-neuf ans, qui défendit cette forteresse contre les Anglais pendant vingt-cinq ans. Que tous les bons Français prient Dieu pour lui et pour elle! »

M. Digard communique une note sur la papauté et l'étude du droit romain au xiii^e siècle. Il existe une prétendue bulle du pape Innocent IV, qui exclut les professeurs de droit civil des bénéfices ecclésiastiques et interdit l'enseignement du droit romain en France, en Angleterre et dans les autres pays du droit coutumier. M. Digard montre que cette pièce est apocryphe et qu'elle a été fabriquée en Angleterre. Elle n'offre d'autre intérêt que celui qui s'attache à l'histoire des supercheries littéraires.

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : *D. Junii Juvenalis satira septima*, édition HILB; — par M. de Barthélemy : 1^o DELAVILLE LE ROULX (J.), *la Suppression des Templiers* (extrait de la *Revue des questions historiques*); 2^o *Bulletin monumental*, dirigé par le comte DE MARSY, 1885-1889.

Séance du 22 août 1890.

M. Deloche commence la seconde lecture de son mémoire sur le jour civil et la supputation des délais légaux en Gaule.

M. Salomon Reinach lit une note sur le passage du pseudo-Scymnus, relatif aux Celtes. Ce passage dérive, dit-il, du roman d'Hécateé sur les Hyperboréens. Au même roman, pris au sérieux par plusieurs écrivains postérieurs, doit être rapportée l'origine des allégations de Solin et de Tacite sur des inscriptions grecques, relatives à Ulysse, qui auraient été trouvées dans la Grande-Bretagne et sur les bords du Rhin.

M. le Dr Prompt communique une étude sur le *Descors* de Dante.

Le *Descors* est une plainte allégorique sur la cruauté d'une dame dont le poète recherche les faveurs : cette créature idéale n'est autre que la Philosophie, et l'intention du poète est de se plaindre des difficultés qu'il rencontre pour en pénétrer les mystères. La pièce est en trois langues, italien, latin et provençal. M. Prompt s'est appliqué à restituer le texte provençal, qui était très corrompu, et à en retrouver le rythme. L'examen de ce rythme ne permet guère, pense-t-il, de mettre en doute l'attribution de la pièce au grand poète italien.

M. Delisle lit une note sur un psautier latin-français du XII^e siècle qui vient d'être acquis par la Bibliothèque nationale. Ce manuscrit, certainement exécuté en Angleterre, offre des particularités paléographiques très intéressantes : le scribe a employé des *o* barrés pour figurer les diptongues *oe* et *eo* ; il semble, en outre, avoir entrevu l'utilité de distinguer les *i* et les *u* voyelles des mêmes lettres employées comme consonnes (aujourd'hui *j* et *v*).

Ouvrage présenté par M. Deloche : NADAILLAC (le marquis de), *le Péril national* (sur l'affaiblissement de la natalité en France).

Séance du 29 août 1890.

M. Bréal lit un mémoire sur les rapports de l'alphabet étrusque et de l'alphabet latin.

L'alphabet étrusque n'est autre chose que l'alphabet grec, diminué d'un certain nombre de lettres qui représentaient des sons étrangers à la phonétique étrusque. C'est cet alphabet qui a été adopté, selon M. Bréal, par les Latins et les autres peuples de l'Italie, Osques, Ombriens. Plus tard, les Latins ont senti les lacunes d'un alphabet qui n'avait pas été fait pour eux et ont cherché à y remédier. Ils sont allés reprendre, dans l'alphabet grec, les lettres qui leur manquaient. Mais la suture est encore visible et certaines inconséquences, inexplicables jusqu'ici, tirent de là leur explication naturelle.

M. Boissier fait des réserves sur les conclusions de M. Bréal. L'alphabet latin ne diffère pas seulement de l'alphabet étrusque par quelques lettres en plus, empruntées aux Grecs : on y trouve quatre lettres de moins et une de forme différente. Croira-t-on que l'influence des grammairiens grecs ait été assez forte pour faire abandonner l'usage de ces quatre lettres ? L'opinion de MM. Kirchhoff et Mommsen, qui rattache directement l'alphabet latin à celui des Grecs de Cumès et de Naples, conserve, pense M. Boissier, une grande vraisemblance.

M. Deloche termine la seconde lecture de son mémoire sur le jour civil en Gaule.

M. Héron de Villefosse présente à l'Académie les photographies des principaux monuments de la collection d'antiquités récemment offerte au Musée du Louvre par M. le commandant Marchant.

Ces monuments, au nombre de 220, proviennent de Carthage pour la plupart ; ils ont été rapportés en France par les soins de M. Joseph Letaille et doivent prendre place dans la salle des antiquités africaines actuellement en préparation. En attendant, ils sont exposés provisoirement sous l'escalier Daru.

M. Héron de Villefosse signale à l'attention particulière de l'Académie les articles les plus importants et insiste sur la valeur de cette précieuse collection.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : *Хань, les Origines du musée d'ethnographie* ; — par M. Oppert : *Babylonische Texte*, IX.

Séance du 5 septembre 1890.

M. Siméon Luce, par une lettre en date d'Agon-Coutainville (Manche), annonce qu'il a retrouvé la pierre tombale du monument de Louis d'Estouteville dont il a entretenu l'Académie dans la séance du 13 août. Ce monument se trouvait autrefois placé dans l'église abbatiale de Hambye (Manche). La dalle tumulaire forme aujourd'hui le seuil de la maison d'habitation de l'ancien meunier de l'abbaye.

M. Clermont-Ganneau annonce l'intention de présenter prochainement à l'Académie un fragment d'inscription himyarite recueilli aux environs d'Obock par M. Lagarde, gouverneur de cette colonie.

M. Bréal communique diverses notes sur l'étymologie des mots *τύχη* (en grec), *invideo*, *uber*, *cervix* (en latin), *zelter* (en allemand), *convoiter* (en français), et sur l'examen de cette question : Le mécanisme grammatical peut-il s'emprunter ?

M. Deloche commence la lecture d'un mémoire sur l'histoire de la ville de Saint-Rémy-de-Provence (Bouches-du-Rhône). Il s'attache à démontrer que cette localité existait dès l'époque mérovingienne et qu'elle formait déjà alors une dépendance de l'abbaye de Saint-Rémy de Reims. L'acte de l'an 1100, dans lequel on a voulu voir la fondation du prieuré de Saint-Rémy, n'a eu pour but que d'améliorer l'état matériel d'une fondation déjà existante.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41

— 13 octobre —

1890

Sommaire : 417. KIRSTE, Le Grihyasûtra. — 418. KLATT, Cléomène. — 419. KUKULA, Le Saint-Augustin des Bénédictins. — 420. PFLUGK-HARTTUNG, Considérations sur l'histoire. — 421. CRUISE, Le Codex Paulinus de l'Imitation. — 422. Chroniques de Bâle, IV, p. p. BERNOULLI. — 423. HEITZ, Bois gravés du XVI^e et du XVII^e siècle. — 424. QUESNEL, Botromée. — 425. BATIFFOL, La Vaticane de Paul III à Paul V. — 426. DALIMIER, A propos des Précieuses Ridicules. — 427. JADART, Mémoires de Jean Maillefer. — 428. Lessing, Œuvres, p. p. LACHMANN-MUNCKER, IV. — 429. M^{me} d'ARMAILLÉ, La comtesse d'Egmont. — 430. STERN, La vie de Mirabeau. — 431. DE LA ROCHETERIE, Histoire de Marie Antoinette. — 432. G. AUGUSTIN-THIERRY, Le capitaine Sans-Façon. — 433. De LAGRÈZE, Les Normands dans les deux mondes. — 434-435. PERRERO, Les derniers rois de Savoie; La Glorieuse rentrée de 1689. — 436. BURDO, Stanley. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

417. — J. KIRSTE. *The Grihyasûtra of Hiranyakeçin*, with Extracts from the Commentary of Matridatta. Vienna, Alfred Hœlder, 1889. — XII-177-42 pp. in-8.

Les brâhmanes sectateurs du Yajurveda, qui se rattachent à la tradition de Hiranyakeçin, avaient les mêmes textes fondamentaux (*samhitâ* et *brâhmana*) que leurs confrères qui se réclament des noms plus fameux de Baudhâyana et d'Apastamba. Comme eux, ils reconnaissaient pour leur Veda traditionnel le Taittirîya. Ils ne se séparaient d'eux que par leurs sûtras, dont ils nous ont laissé une série complète, comprenant le *çrautakalpa*, le *dharma* et le rituel domestique ou *grihya*. En éditant ce dernier texte, le *Hiranyakeçi-grihyasûtra*, M. Kirste n'avait pas à revenir sur les rapports historiques de ces diverses écoles. Il a pu se contenter de renvoyer au beau travail de M. Bühler, qui, dans son introduction au Dharma-sûtra d'Apastamba (*Sacred Books of the East*, II), a réuni tout ce que l'on sait, et ce tout est peu de chose, sur le passé de cette tradition probablement originaire du Dêkhan. A mesure que la littérature sera mieux dépouillée, que les résultats de la statistique officielle et les résultats de cette autre statistique qui se dégage peu à peu des textes épigraphiques gagneront en étendue et en précision, peut-être obtiendra-t-on sur ce point des lumières nouvelles. Pour le moment, il n'y avait rien à ajouter aux données recueillies et discutées par M. Bühler.

La tâche de M. K. se réduisait donc à l'édition de son texte. Il s'en est acquitté de la façon la plus louable. Il a réuni et soigneusement classé tous les matériaux manuscrits disponibles, tant pour le texte que pour le commentaire. Il a mis à profit, en outre, toutes les ressources accessi-

bles que lui offrait la littérature congénère, tant éditée qu'inédite. Enfin, de tout cela, il a fait un usage excellent. Dans le texte du sūtra, il a signalé les quatre chapitres qui lui paraissent être des additions postérieures (I, 26 et II, 18-20). Du commentaire, il a dû se contenter de donner des extraits, qu'on souhaiterait parfois plus copieux, mais pour lesquels il s'est efforcé du moins, et ce n'était sans doute pas chose facile, de restituer une forme lisible et correcte. Un Index réunit tous les mots employés dans le texte avec référence au chapitre et au sūtra. Ce n'est peut-être pas assez. Pour la commodité des recherches, on regrette de ne pas trouver un Index des mantras, et, en l'absence surtout d'une traduction, un résumé des matières traitées plus détaillé que la petite table sanscrite, beaucoup trop sommaire, placée à la suite de la préface. Mais, à part ces *desiderata*, tout le travail est fait avec soin et dénote une expérience parfaite. Des rares fautes d'impression, bien peu ont dû échapper au court errata de la dernière page¹. L'exécution typographique irréprochable sous le rapport de l'élégance et de la netteté des types, fait le plus grand honneur aux presses de la maison Drugulin de Leipzig.

Ce n'est pas le lieu de faire ici l'analyse du sūtra, ni de le comparer aux traités similaires. Tous ces textes, si l'on fait abstraction des suppléments dont quelques-uns sont pourvus, ne diffèrent les uns des autres que par le détail, et ce sont précisément ceux qui nous ont été transmis comme partie intégrante d'une série complète de sūtras, comme le *Hiranyakeçigrihya*, qui présentent le moins de particularités. Ils se renferment plus spécialement dans le rituel que les textes qui nous sont parvenus isolés et qui, pour cela même, admettent parfois un appoint de matières étrangères. On y trouve moins de ces traits dénotant des divergences dans la coutume, plus intéressantes en général que des divergences liturgiques, mais qui appartiennent proprement à la section du *dharma*. C'est ainsi que notre sūtra, qui donne d'une façon particulièrement complète le cérémonial relatif au noviciat, ne dit presque rien des règles de conduite du novice, qui sont exposées sans doute dans l'autre section. Pris un à un, ces textes ne nous apprennent donc pas grand'chose de nouveau. Ce qui doit plutôt frapper, c'est leur uniformité, de quelque partie de l'Inde qu'ils proviennent, uniformité qui contraste singulièrement avec la très grande diversité de coutumes qui règne de fait et, selon toute apparence, depuis longtemps, parmi les brâhmanes.

Par contre, je dois dire quelques mots d'une controverse depuis longtemps pendante et qui s'est renouvelée à propos de la publication de M. K. La plupart de ces textes présentent un nombre plus ou moins considérable d'irrégularités grammaticales. Comme M. Bühler et ses élèves, M. K. est d'avis de les maintenir et, comme eux, il s'est attiré de ce chef des observations de M. Böhtlingk, qui n'hésite pas à les suppri-

1. Je n'ai noté que *nirūpya*, p. 3, l. 5, pour *nirupya*.

mer ¹. Il y a évidemment dans la question du pour et du contre. Les manuscrits des sūtras ne comptent pas parmi les plus corrects. De plus, ils sont rarement vieux, et les commentateurs eux-mêmes, la plupart des inconnus, de date incertaine ², ne peuvent pas non plus prétendre à une bien grande autorité pour les temps anciens. En maintenant ces leçons incorrectes, on court donc toujours le risque de perpétuer comme une particularité traditionnelle, une simple faute de copiste. *A priori*, et à moins d'être garanties par des exemples pris ailleurs, elles sont toutes suspectes, et il n'en est pas une seule dont je voudrais me servir, à l'exemple de M. Bühler, pour faire remonter ces textes à une époque antérieure à la fixation théorique de la langue sanscrite. Suit-il pourtant de là qu'il faille à tout prix les faire disparaître? Je ne le pense pas et, en principe, c'est M. Bühler qui me paraît être dans le vrai. Quelque indiscutée que soit depuis des siècles l'autorité de Pânini, elle n'a pas pu faire que sa doctrine ait été partout et toujours rigoureusement appliquée. Dans toute la littérature classique, il y a des exemples où elle est enfreinte, et des puristes ont pu se donner le malin plaisir d'en relever jusque dans des vers qui passent pour l'œuvre de Pânini même et qu'ils acceptaient parfaitement pour tels. Dans les derniers écrits védiques qui, pour la langue, appartiennent déjà au sanscrit classique, les fautes foisonnent. Elles ont été en grande partie acceptées par la tradition, qui les autorise en les qualifiant de *chândasa*, et il en est de même des irrégularités qu'elle a laissées subsister dans la poésie épique. Je dis à dessein qu'elle a laissé subsister parce que les textes épigraphiques, qui n'étaient pas toujours l'œuvre de maladroits et qui sont restés, eux, tels que leurs auteurs les avaient faits, permettent de croire que, dans les œuvres littéraires, la tradition a beaucoup corrigé et que ces irrégularités étaient autrefois bien plus nombreuses. Elles ont fait admettre par quelques-uns un dialecte épique. Heureusement que, protégés par le mètre, se sont conservés çà et là quelques barbarismes purs et simples, de nature à nous édifier à cet égard. Pourquoi n'en serait-il pas de même ici, en présence de tant d'indices qui permettent de croire que les écoles du rituel n'étaient pas toujours des écoles du beau langage, quand nous voyons la critique indigène elle-même s'incliner de bonne heure devant certaines irrégularités de ces textes qu'elle regardait comme consacrées et les faire bénéficier de l'axiome *chandovat sūtrâni*? La question, telle que je la vois, n'est pas tant de décider si ces formes sont des vestiges d'un âge prégrammatical, si elles étaient dans nos textes dès l'origine, ce qui n'est plus guère possible, que de savoir si, pendant un temps plus ou moins long, elles ont été traditionnelles dans l'école. Or, sur ce point, il n'y a pas, je crois, à hésiter. Le commentateur de notre sūtra, pour nous en tenir à la publication de M. K., les signale comme des *apapâthas*, des

1. *Zeitschr. d. deutsch. Morgenl. Gesellsch.* XLIII (1889), p. 598.

2. Tout ce qu'on sait de celui du *Hiranyakeçi-grihya*, Mâtridatta, c'est qu'il est antérieur à l'année 1612 AD., où il a été cité par Kamalākara Bhatta.

leçons incorrectes; mais par cela même il en affirme l'existence, et, quelque moderne que puisse être son témoignage, comme il est bien évident que ce témoignage ne vise pas une simple faute de copiste, mais un fait durable d'enseignement, il a droit à être traité avec égard. Il est vrai qu'à côté des formes incorrectes, *Mâtriditta* donne les formes régulières. M. K. pouvait donc, à la rigueur, hésiter sur la place qui convenait le mieux aux premières, s'il fallait les recevoir dans le texte ou les reléguer dans les notes. Mais, de toute façon, il devait les signaler, et de manière à forcer l'attention¹. Agir autrement, c'eût été faire trop bon marché des scrupules qu'a éprouvés même la critique indigène, et contribuer à effacer davantage encore un chapitre de l'histoire de la langue. Il peut nous être indifférent qu'*Apatsamba* ou *Hiranyakeçin*, personnages qui n'ont peut-être jamais existé comme auteurs, au sens que le mot a pour nous, aient été ou non des puristes. Mais il nous importe de savoir que le sanscrit, malgré son admirable législation, n'a pas échappé au sort commun de toute langue savante, qu'il a connu non-seulement ces fautes

*quas aut incuria fudit
aut humana parum cavit natura,*

mais qu'il a pu subir des dépravations durables dans des milieux instruits et même, dans certains cas, comme j'ai eu l'occasion de le montrer ici naguère, « des règles d'usage en contradiction avec la grammaire officielle »

A. BARTH.

418. — KLATT (Dr Max). *Chronologische Bemerkungen* über die Regierungszeit des Königs Kleomenes III von Sparta (extrait du *Rhein. Museum*, N. F. XLV). Bonn, 1890, 28 p. in-8.

Cette notice est une réponse à un article de Unger (*Philologus*, XLVI, 1888, pp. 766-776). Unger soutenait que le texte de Plutarque (*Cleom.*, c. 38, 1) devait être corrigé, et que Cléomène, au lieu d'avoir régné seize ans, de 235 à 219, n'avait régné que six ans et demi, de 227 à 221. M. Klatt défend l'authenticité du texte de Plutarque, et il divise sa démonstration en deux parties : 1° il n'est pas vrai que les années du règne de Cléomène doivent être comptées seulement jusqu'à sa fuite en Égypte (221) : le vaincu de Sellasie porte le titre de roi jusqu'à sa mort (219); 2° il n'est pas vrai que Cléomène ait commencé à régner très peu de temps avant la guerre qui porte son nom (227) : plusieurs années se placent entre son avènement et le début des hostilités.

. Cette discussion n'est pas de celles qui peuvent se résumer en quel-

*. Par contre, M. K. me paraît être allé trop loin quand il a reçu dans son texte des fautes que le commentaire ne signale pas expressément, comme le *nūrte* absolument inexplicable de II, 9, 10. Ici la conjecture de M. K., *tūrtam*, s'imposait et aurait dû passer des notes dans le texte. Je crois aussi, avec M. Boëhtlingk, que l'éditeur a eu tort de ne recevoir dans l'index que les formes incorrectes.

ques lignes ; je remarque seulement que M. Klatt a raison quand il se refuse à rien conclure du silence de Plutarque sur les années du règne de Cléomène antérieures à l'année 227. Plutarque lui-même nous avertit quelque part (*Alex.*, 1) qu'il écrit, non une histoire, mais des biographies, et qu'il lui arrive de laisser de côté des événements, même importants, qui n'apprennent rien sur le caractère, bon ou mauvais, d'un personnage. Cet aveu du moraliste ne devrait-il pas décourager ceux qui persistent à vouloir chercher dans Plutarque une chronologie rigoureuse?

AM. HAUVETTE.

419. — Richard C. KUKULA. **Die Mauriner Ausgabe des Augustinus.** Ein Beitrag zur Geschichte der Literatur und der Kirche im Zeitalter Ludwigs XIV. I Theil. Wien, 1890. Tempsky. (Sitzungsberichte der Ak. des Wiss. in Wien, cxxi). 106 pp. in-8.

M. Kukula a été chargé de préparer un des volumes du saint Augustin de la collection de Vienne. Au cours de ses recherches, il a rencontré les études préliminaires, les pièces et la correspondance relatives à l'édition des Bénédictins. Cet *Apparatus Benedictinorum* comprend vingt-deux volumes in-folio du fonds Saint-Germain de la Bibliothèque nationale (lat. 11644-11666). Dans l'article que nous avons sous les yeux, M. K. se borne à raconter l'histoire de l'édition ; il se réserve de revenir sur les détails techniques dans un autre travail.

La principale source de M. K. est le récit du bénédictin Thuillier, (1726 ou 1727), dont il a retrouvé en manuscrit la première rédaction publiée jusqu'ici fort incomplètement. Ce récit est contrôlé, commenté et appuyé par des pièces diverses, surtout par des lettres dont M. K. donne de longs extraits. Les mémoires de dom Thuillier reposent eux-mêmes sur des documents contemporains : le journal de Guénier, celui de Ruinart, des lettres et autres écrits.

Un des principaux buts de la Congrégation de Saint-Maur était « d'inspirer du goût pour l'Écriture-Sainte et les Saints Pères. » Il était difficile de séparer ces deux sources de la foi catholique, l'Écriture-Sainte devant être interprétée conformément à la doctrine des Pères. Cette obligation, imposée par le concile de Trente, avait eu pour conséquence d'inspirer le désir d'avoir de bonnes éditions des Pères, à côté de l'édition officielle de la Vulgate. Au commencement du XVII^e siècle, il avait été sérieusement question de publier à Rome un saint Augustin. A propos de ce projet, abandonné par suite de l'indifférence de certains papes, on peut rappeler le mot d'Innocent X : « *non è la mia professione; oltra che son vecchio, non ho mai studiato in Theologia* ».

Ce fut sur le désir exprimé par Arnauld en 1669, que les Bénédictins se décidèrent à entreprendre une édition complète, faite d'après les mss. La direction en fut confiée à dom Delfau et à dom Guérard ; on envoya aussitôt une circulaire en France, en Italie, en Espagne, en Angleterre,

en Allemagne, en Suisse et aux Pays-Bas pour solliciter le concours des savants ; le supérieur général, dom Audebert, dans une lettre adressée le 17 octobre 1670, à tous les monastères français, demanda aux supérieurs d'examiner par eux-mêmes ou par des personnes compétentes, leurs mss. de saint Augustin ; en 1671, parut un prospectus complet de l'édition. Ces appels furent entendus : en France, où le roi par le privilège accordé en 1671 ouvrait aux religieux les bibliothèques dépendant de lui ; à Rome, où le procureur de la congrégation, Durban, s'occupa des mss. de la Vaticane pendant que l'abbé Falconieri dépouillait la Vallicellane et d'autres collections moins célèbres ; en Angleterre, d'où les professeurs d'Oxford, Bernard et Wallis, envoyèrent des variantes ; on n'obtint presque rien de la paresse des moines d'Allemagne et d'Italie, et rien des protestants de Genève. La préparation était en pleine activité à Saint-Germain-des-Prés, quand le chapitre général de 1675 relégua soudain Delfau et Guérard à Saint-Denis, d'où ces deux moines partirent pour l'exil bientôt après, en vertu d'une lettre de cachet du 18 septembre 1675. Les causes de cette disgrâce sont mal connues ; on a allégué tour à tour la jalousie de dom Tixier, le supérieur, à l'égard de Delfau, la participation de Delfau à la composition du pamphlet de l'*Abbé Commendataire* (1673), les intrigues des Jésuites rendus inquiets par la publication d'une édition critique de saint Augustin. M. K. croit que tous ces motifs ont poussé Harlay de Chanvalon, l'indigne archevêque de Paris, à solliciter du roi cette mesure de rigueur.

Les deux premiers volumes touchaient alors à leur fin. Thomas Blampin succéda à Delfau, avec René Pasquier comme auxiliaire. L'impression commença le 5 octobre 1677 chez Muguet et se poursuivit activement, malgré les sinistres prédictions du P. jésuite Garnier qui ne cessait de répéter à la femme du libraire « que son mari s'étoit engagé dans une affaire, dont il doutoit fort, qu'il fut jamais bon marchand ». On décida de dédier l'ouvrage à Louis XIV. L'épître dédicatoire, écrite en une nuit par Mabillon, reçut un excellent accueil du roi, au commencement de mars 1679. En vain les éditeurs lyonnais de la Bibliothèque des Pères intentèrent un procès à Muguet ; ils le perdirent, et Muguet, voyant le succès démentir les prophéties du P. Garnier, doubla son tirage et augmenta le prix des volumes.

Cependant deux capucins attaquèrent l'édition dans une lettre à Boileau, doyen de Sens, parce « qu'après que messieurs du Port Royal nous ont changé le Nouveau-Testament, les Pères Bénédictins changent saint Augustin », parce qu'ils ont choisi la leçon « dangereuse » *si uellet* dans Enchir. 95, et qu'ils ont utilisé des mss. d'Angleterre, pays hérétique. Blampin réussit à se justifier ; mais il eut l'imprudence de placer en tête du *De correptione et gratia*, dans le x^e vol., une analyse due à la plume d'Arnauld. A l'instigation du P. de la Chaise, il fut déposé de la charge de sous-prieur de Saint-Germain des Prés et le chapitre de 1693 l'envoya comme prieur à Reims. L'édition était achevée depuis trois ans.

La querelle fut rouverte à la fin de 1698 par la *Lettre de l'Abbé Allemand*, titre abrégé sous lequel les contemporains désignent ce pamphlet dirigé contre les Bénédictins. Tout le monde accusa les Jésuites; le contenu concordait trop bien avec les jugements qu'ils portaient sur l'édition et ils firent trop bon accueil à cette brochure pour qu'on pût s'y tromper. Ils croyaient que le travail des Bénédictins mettaient en péril le Molinisme; de plus ils n'étaient pas fâchés d'attaquer un ordre qui leur faisait dans le haut enseignement une concurrence redoutable: la preuve en est dans l'histoire curieuse du collège d'Anchin près de Douai, si semblable à l'histoire, plus récente, de l'Université catholique de Dublin. Une guerre de brochures éclata. Notons-en les deux incidents importants, deux victoires pour les Bénédictins: l'impression à Rome même des *Vindiciae* de Mabillon (1699), qui furent fort bien accueillies du pape, et l'intervention du roi qui, la même année, imposa silence aux deux partis. Il ne fut rompu que par un dernier pamphlet, dû à la plume d'un « Abbé savoyard », proche parent de l'« Abbé Allemand ». Pendant ce temps, Mabillon remettait trois fois sur le métier la préface générale, long exposé de principes, et ne pouvait arriver à satisfaire les exigences des évêques de Meaux, de Reims et de Paris.

Là s'arrête l'intéressant travail de M. Kukula. Nous ne lui adressons que deux reproches. Il contient des longueurs, surtout au commencement; les détails peu nouveaux sur le Jansénisme et sur la préparation de l'édition officielle de la Vulgate sont parfaitement inutiles. Il nous semble de plus qu'il a exagéré l'importance de ces discussions, secondaires après tout, dans l'histoire religieuse du xviii^e siècle. Vouloir trouver dans le saint Augustin des Bénédictins le pendant de l'*Augustinus* de l'évêque d'Ypres et montrer dans cette publication le point de départ de la seconde phase du Jansénisme, c'est évidemment se méprendre. Le roi et les autorités ecclésiastiques ne s'y sont point trompés. Malgré les intrigues et les calomnies, les Bénédictins, toujours suspectés, n'ont jamais été condamnés. C'est ailleurs qu'ont porté les coups. Les religieuses et les solitaires de Port-Royal en ont su quelque chose.

P.-A. L.

420. — Julius von PFLUGK-HARTTUNG. *Geschichtsbetrachtungen*. Gotha, Andreas Perthes, 1890. 1 vol. in-8, 47 pages.

Cette brochure contient, avec des développements nouveaux, la leçon d'ouverture (*Antrittsvorlesung*) faite par M. von Pflugk-Harttung en 1886 à l'Université de Bâle. L'auteur y montre brièvement quelles ont été les grandes publications historiques depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours; il énumère quelles sont les qualités nécessaires à un vrai historien (esprit historique, faculté de tout s'assimiler, application d'une méthode sûre); il le met en garde contre un certain nombre d'écueils

(idées préconçues empruntées à une philosophie naturaliste ou idéaliste, dangers amenés par une *spécialisation* hâtive, étroitesse du point de vue); enfin il indique quelles règles il faut suivre dans la critique des sources. Il y a dans ces divers chapitres, des remarques ingénieuses et fines; mais le tout est trop condensé. L'écrivain, à force de résumer, devient inexact; il n'a pas fait certainement aux érudits français la place à laquelle ils ont droit. Ce sont là les défauts ordinaires du genre; M. von P-H y a ajouté quelques-uns qui lui sont particuliers. Il a une grande érudition, beaucoup d'idées; mais il manque d'une qualité précieuse pour un historien : la simplicité. Il est parfois trivial; plus souvent, il s'élève de terre par de hardies métaphores et plane dans les nues. Puis, il n'est pas toujours équitable. Il montre dans son ouvrage qu'il a des rancunes à satisfaire. Nous protestons contre l'épithète de charlatan appliquée à Wilhelm Scherer (p. 34); si les critiques formulées contre les historiens qui se cantonnent dans un petit coin, sont en partie fondées, M. von Pflugk-Harttung oublie les services rendus à la science par ces *spécialistes* : là encore, il semble viser tel ou tel professeur. Il ne devrait pourtant rien paraître dans nos livres de nos inimitiés ou de nos amitiés personnelles.

Ch PFISTER.

421. — **Note sur le Codex Paulinus de l'Imitation de Jésus-Christ**, par F.-R. CRUISE, M. D. Bruxelles, Alfred Vromant, 1890, grand in-8 de 15 p.

M. le docteur Cruise, auteur d'un remarquable *Essai sur Thomas à Kempis* (Londres, 1887), déclare que, pour traiter la question de l'origine de l'*Imitation*, l'étude approfondie des manuscrits est de la dernière importance; que ces manuscrits peuvent être rangés en deux groupes : 1^o ceux qui ne sont pas datés; 2^o ceux qui portent une date; que, pour infirmer les droits de Th. à Kempis à la paternité de l'*Imitation*, ses adversaires prétendent qu'il existe des mss. qui lui sont antérieurs; que jusqu'ici l'on n'a pas produit un seul ms. dont la date devance la quarantième année du pieux écrivain, et qui puisse en conséquence lui enlever son rang de priorité

Après avoir présenté ces observations générales, M. C. aborde la question particulière du *Codex Paulinus*, lequel porte les dates 1384 et 1385. Comme Th. à Kempis avait alors quatre ou cinq ans, il est évident que si l'on doit accepter ces dates comme authentiques, sa cause est à jamais perdue. Pour le docteur critique, « le *Codex Paulinus* a été falsifié; il en avait eu déjà le soupçon après inspection des deux pages photographiées que Dom Wolfgruber a insérées à la fin de son *Giovanni Gersen*. Ce soupçon se changea en certitude quand il eut lui-même examiné et photographié (août 1889) le ms. en question au monastère de Saint-Paul, en Carinthie. M. C. montre combien il a raison de refuser toute autorité au *Codex Paulinus* par des reproductions de

quatre feuillets (folio 58 recto, folio 86 verso, folio 211 verso, folio 257 verso), dont l'exactitude, dit-il (p. 10), « ne peut être révoquée en doute, vu que l'artiste à qui elles sont dues est le soleil lui-même ¹ ». Devant les quatre photogravures, toute discussion est inutile : les souscriptions et les dates, invoquées par les adversaires de Th. à Kempis, ne font nullement partie de l'original, car elles sont d'une écriture toute différente du manuscrit lui-même ; elles ont donc été ajoutées après coup ; c'est l'œuvre incontestable d'un faussaire et chacun des lecteurs de la note de M. le dr Cruice redira de ce document indigne de toute confiance : « Espérons que nous n'en entendrons plus parler au cours de l'interminable controverse sur l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. »

T. DE L.

422. — **Basler Chroniken herausgegeben** von der historischen und antiquarischen Gesellschaft in Basel. Vierter Band, bearbeitet von August BERNOULLI. Leipzig, Hirzel, 1890, VIII, 522 p. in-8. Prix : 12 mark.

Le quatrième volume de cette intéressante série des *Chroniques bâloises*² paraît bien plus tôt que l'on n'aurait osé l'espérer, grâce au zèle déployé par M. Aug. Bernoulli dans sa tâche d'éditeur et aux travaux préliminaires des précédents éditeurs. Il renferme, tout d'abord, une série d'Annales, quasiment officielles, consignées dans les registres du Conseil de Bâle, et qu'embrassent les années 1356 à 1548. M. B. n'y a pas seulement joint des annotations copieuses, mais les a fait suivre d'une série d'appendices traitant de l'importance des *Rathsbücher* bâlois, des secrétaires de la ville, et de divers points spéciaux de l'histoire locale. La Chronique de Jean Brünglinger n'embrasse que trois années (1444-1446), celle du curé Erhard d'Apenwiler s'étend de 1439 à 1471, et est également accompagnée de plusieurs *excursus* assez volumineux (additions bâloises à la Chronique Universelle saxonne, Annales de Paris, etc.). A la fin du volume se trouvent quelques fragments de continuateurs de la Chronique strasbourgeoise de Koenigshoven, et un calendrier bâlois qui servira pour l'orientation des lecteurs de ces chroniques. Une table des matières détaillée, ainsi qu'un petit glossaire terminent ce volume qui fait honneur à la Société historique de Bâle et dont le contenu intéressera tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la Suisse et du sud-ouest de l'Allemagne au xv^e siècle. Ajoutons que M. Bernoulli nous promet le cinquième volume pour bientôt.

R.

1. M. C. aurait pu citer ici le vers de l'abbé Delille, en sa traduction de l'*Énéide* :

Qui pourrait, ô Soleil, t'accuser d'imposture ?

2. Voy. *Revue critique*, 18 avril 1874, 12 septembre 1880, 17 septembre 1888.

423. — **Originalabdruck von Formschneider-**Arbeiten des XVI und XVII. Jahrhunderts, aus Strassburger Druckereien, mit erläuterndem Text herausgegeben von Paul HEITZ. Strassb., J.-H. Ed. Heitz, 1890. In-16, 73 planches.

L'imprimerie Heitz, une des plus anciennes et des plus importantes de Strasbourg, possédait un grand nombre de bois gravés qui avaient servi à l'illustration d'ouvrages du xvi^e siècle et du commencement du xvii^e. En 1840 une partie en fut vendue à un libraire de Paris; cependant, ce qui reste forme une collection de vieux ornements xylographiques, comme il serait difficile d'en trouver une autre. Les bois sont tous antérieurs à la fondation de la maison Heitz; ils proviennent de différentes officines; on voudrait savoir comment et par qui ils ont été recueillis d'abord, mais il ne s'est conservé à cet égard aucune tradition.

On sait que le goût pour les livres illustrés n'est pas un des traits les moins caractéristiques des mœurs de la Renaissance. Dès qu'on publia des ouvrages pour les laïques, ceux-ci voulurent avoir aussi des images; les éditeurs s'empressèrent de leur en offrir. D'abord elles sont naïves et rudes jusqu'à la barbarie, elles trahissent des ouvriers maladroits, qui ne connaissent pas même les règles de dessin les plus élémentaires; peu à peu elles deviennent plus soignées, plus correctes, plus élégantes; des artistes véritables prêtent aux imprimeurs le concours de leur talent; sans faire toujours des chefs-d'œuvre, ils ornent certains livres de planches fort distinguées. On admire surtout, à cause de la richesse ou de l'originalité de leurs ornements, les cadres qui entourent les titres; ces cadres sont souvent bien supérieurs aux sujets historiques ou religieux disséminés dans les volumes eux-mêmes. Comme ceux-ci ne sont pas à la portée de tout le monde, M. Paul Heitz a rendu aux amateurs, par sa publication, un service dont on ne saurait lui savoir assez de gré. Rien dans son ouvrage n'est une copie, tout est reproduit par les bois originaux. Ces nouvelles épreuves, appliquées par des procédés perfectionnés sur du papier moins rugueux que l'ancien, sont plus nettes et permettent, par conséquent, de mieux apprécier la finesse des gravures. Pour la plupart de celles-ci, M. H. a pu déterminer les ouvrages où elles avaient paru pour la première fois. Aucune, il est vrai, sauf peut-être la soixante-huitième, ne remonte jusqu'au commencement du xvi^e siècle; les plus anciennes sont du milieu de ce siècle. Dans le nombre il y a des morceaux d'artistes, tels que Tobie Stimmer, Josse Amman, Jean Bokspergen, etc., qui marquent un progrès très notable sur les dessinateurs et les graveurs antérieurs.

Le recueil s'ouvre par quelques bois d'une Danse des morts de Holbein, qui devait paraître à Strasbourg en 1546; un peu plus loin on rencontre la bordure supérieure d'un almanach de 1585, composition très-intéressante; on sera frappé aussi de la beauté de deux encadrements, dessinés aux titres d'un Ancien et d'un Nouveau Testament; la plupart des autres sujets, de dimensions diverses, appartiennent soit à l'histoire biblique

soit à celle de Rome; on remarquera enfin quelques curieux échantillons de modèles de calligraphie. Ce beau volume de M. Paul Heitz complète ainsi d'une manière très heureuse ceux de Butsch, *Die Bücher-Ornamentik der Renaissance* Leipzig 1878, et de Muther, *Die deutsche Bücher-Illustration der Gothik und Früh-Renaissance*, Munich 1884. S.

-
424. — Ch. QUESNEL. **Le cardinal Frédéric Borromée.** Ouvrage posthume, publié par les soins de M. Alexandre Piedagnel. Un vol. in-8 de viii-192 pp. Lille, Société de S. Augustin, 1890.

Écrit « pour rendre respectueusement hommage à l'une des gloires religieuses de l'Italie, » ce livre n'est guère du domaine de la critique historique. Il se compose d'une suite de tableaux tracés d'une plume facile, sur l'éducation de F. Borromée, le Milanais espagnol, l'Ambrosienne, la canonisation de saint Charles, la famine, la peste, qui sont trop dépourvus de références pour être vraiment utiles. Les noms italiens sont souvent cités inexactement et les faits sont rapportés sans grande critique. L'éditeur prédit au livre de son ami un grand succès auprès des « érudits de bon aloi » : je puis lui assurer, tout au moins, qu'il s'y trouve des histoires de brigands... convertis qui charmeront les âmes pieuses.

L.-G. P.

-
425. — **La Vaticane de Paul III à Paul V**, d'après des documents nouveaux par Pierre BATIFFOL. Paris, Leroux, 1890, in-16 de viii-154 p. Prix : 3 fr. (Petite bibliothèque d'art et d'archéologie).

I

L'histoire de la Bibliothèque du Vatican se fait par morceaux. L'œuvre d'ensemble, magistralement esquissée par M. de Rossi, est trop considérable pour être terminée par un seul travailleur; il faut que plusieurs générations s'y succèdent; on s'y met, du reste, activement et, dans ces recherches aujourd'hui internationales, il n'est que juste de reconnaître, avec M. de Rossi lui-même, la part active prise par les érudits français. Au livre de MM. Müntz et P. Fabre sur *La Bibliothèque du Vatican au xv^e siècle*, à celui de M. Müntz sur *La B. du V. au xvi^e siècle*¹, à un autre encore que je trouve ici rappelé avec bienveillance, M. l'abbé Batiffol vient ajouter une précieuse monographie. L'ouvrage est court, agréable à lire, facile à consulter, une bonne table tenant en partie lieu de l'index absent. Il fait suite au travail de M. Müntz paru dans le même format et qui s'arrêtait à Paul III, mort en 1549; c'est à Paul III que commence M. B. et il conduit le sujet jusqu'au pontificat de Paul V, embrassant ainsi une période de l'histoire des

1. Cf. R. C. 1887, I, p. 88; II, p. 404 sqq.

collections vaticanes marquée par d'importants accroissements. Toutefois, c'est presque uniquement de manuscrits grecs qu'il est question dans le récit et le livre serait plus exactement intitulé : *Le fonds grec de la Vaticane de Paul III à Paul V.*

L'enrichissement du fonds grec fut l'œuvre de trois cardinaux bibliothécaires, tous trois appliqués à l'étude de l'antiquité ecclésiastique : Marcello Cervini, Sirleto, Antonio Carafa. Le second surtout, à qui M. B. a consacré dans son premier chapitre une véritable biographie, a été un des prélats les plus instruits et les plus zélés de la génération qui a pris part au Concile de Trente. Sa grande correspondance inédite, dont il a été parlé ici-même à propos d'un livre de M. Dejob¹, reste un monument de son activité féconde et une source de premier ordre pour l'histoire littéraire et religieuse du xvi^e siècle. M. B. aurait pu en utiliser moins brièvement les parties qui touchaient à son sujet. Le chapitre relatif au cardinal A. Carafa, successeur de Sirleto, est le plus nouveau ; il intéresse non seulement l'histoire de la Vaticane à laquelle le cardinal légua ses livres, mais celle de la philologie biblique, car on retrouve en grande partie dans la collection Carafa les matériaux de l'édition sixtine des Septante. M. B. effleure toutes ces questions avec la précision rapide d'un homme qui les connaît bien². La notice sur les manuscrits de Grotta-Ferrata, entrés à la Vaticane sous Paul V, a déjà paru dans la *Revue des questions historiques* ; la rédaction en a été sensiblement modifiée³. On reprocherait volontiers à l'auteur le fil trop ténu qui coud ses chapitres ; il nous répond que ce sont de « simples notes » pour servir à d'autres ; reconnaissons alors que ces « notes » sont remarquablement ordonnées et rédigées⁴. M. l'abbé B. fait, en effet, beaucoup de place à la narration anecdotique ; il anime son livre de détails de mœurs, d'extraits de correspondances, et on prendra quelque idée de son style et de son sentiment par la phrase finale de la préface : « Si humbles, si arides trop souvent soient ces pages, je les ai écrites avec fierté, en sentant comme tout y était à l'honneur scientifique de cette noble *domus vaticana*, qui est pour nous

1. Cf. R. C. 1884, p. 460, et *Lettere inedite del card. de Granvelle*, Rome, 1884.

2. Parmi les documents inédits, signalons une lettre de Bellarmin à Sirleto sur les difficultés qu'il rencontre dans ses études sur l'Écriture (p. 29), une lettre curieuse du cardinal Carafa sur la Saint-Barthélemy (p. 67), des fragments de lettres de Van Linden et de Plantin à Sirleto (p. 140 sqq.), la liste des mss. grecs acquis par Cervini pour la Vaticane (p. 114 sqq. ; les plus nombreux ont été vendus à Venise, en 1551, par Antoine Eparque), et le catalogue des mss. grecs du card. A. Carafa (p. 131 sqq.).

3. Dans cette étude, comme dans celle qu'il a publiée sur les mss. du Collège grec, M. Batiffol fait bien augurer du travail beaucoup plus étendu qu'il imprime en ce moment, me dit-on, sur Rossano et le fonds de mss. de ce couvent, entré également à la Vaticane.

4. On ne s'explique pas le point d'interrogation après *havuti* (pp. 22, 115). P. 81, la date « entre 1514 et 1569 » n'offre pas de sens. André d'Asola n'était pas le « gendre » d'Alde Manuce, mais son beau-père.

tous, hommes d'église, la maison du père de famille, et avec une émotion plus intime encore, au contact de ces érudits d'une si parfaite probité et d'une si pure vertu de la cour romaine du xvi^e siècle. » Sera-t-il permis à un simple laïque d'ajouter que plusieurs années de familiarité avec le xvi^e siècle romain l'ont conduit à la même estime ?

P. DE NOLHAC.

II

Cet aimable petit livre, que l'auteur appelle avec une injuste discrétion « une modeste contribution à l'histoire de la Vaticane », est un chapitre important et durable de l'histoire des études grecques au xvi^e siècle. On trouve en effet ici, à propos des collections de manuscrits grecs formées par Cervini (Marcel II), Sirleto, Antoine Carafa ou à l'abbaye de Grotta Ferrata et successivement entrées à la Vaticane¹, une biographie vivante et curieuse de Cervini et de Sirleto, un tableau pittoresque des relations de Sirleto avec les érudits de son temps, l'histoire de la formation de la collection de Sirleto, des renseignements neufs et précis sur les copistes de grec au xvi^e siècle à Rome, l'histoire de l'édition Sixtine des Septante, enfin un abrégé d'histoire de Grotta-Ferrata. Ce rapide aperçu montre combien ce livre servira, non seulement aux bibliographes hellénistes (pour lequel il est complété heureusement par les listes de manuscrits grecs de Cervini et de Carafa), mais aussi aux historiens de l'humanisme en général et de la Renaissance et à tous ceux qu'intéressent « ces érudits d'une si parfaite probité et d'une si pure vertu de la cour romaine du xvi^e siècle ». Peut-être plaira-t-il encore d'un charme plus intime à tous les hôtes de « cette noble domus vaticana qui est pour nous tous, hommes d'église ou de travail, la maison du père de famille. » M. Batiffol me pardonnera d'ajouter trois mots à sa phrase ; n'est-ce pas surtout de la Vaticane que l'on peut dire : *multæ sunt mansiones in domo patris mei* ?

L. G. PÉLISSIER.

426. — Henri DALIMIER. **A propos des Précieuses Ridicules.** Jacqueline, Saint-Lô, 1890, 22 pages in-12.

C'est toujours une question importante et difficile que celle des sources de Molière : M. Dalimier vient de la résoudre en ce qui concerne les *Précieuses Ridicules*. D'après lui, Molière s'est inspiré bien moins des *Précieuses* de l'abbé de Pure ou du *Maître-Valet* de Scarron, que de l'*Héritier ridicule* du même Scarron. Il y a entre les deux œuvres une analogie générale dans l'intrigue, et des ressemblances textuelles souvent fort curieuses. Molière paraît même avoir systématiquement évité

1. Pourquoi M. B. ne mentionne-t-il pas la collection de Panvinio entrée à la Vaticane vers la même époque et qui contient quelques manuscrits grecs, dont un surtout pourrait avoir une importance bibliographique : *Index græcorum voluminum R. card. Grimani* ?

de jouer ensemble les *Précieuses* et l'*Héritier*. Sa supériorité reste d'ailleurs indiscutable, et M. Dalimier est le premier à la reconnaître.

R. P.

427. — *Mémoires de Jean Maillefer*, marchand bourgeois de Reims (1611-1684), continués par son fils jusqu'en 1716, publiés sur le manuscrit original de la Bibliothèque de Reims, avec une introduction, des notes et la généalogie de la famille, par Henri JADART. Paris, A. Picard; Reims, F. Michaud, 1890, grand in-8 de xxxi-375.

Tout est excellent dans la publication de M. Jadart, l'*introduction*, le *texte*, les *notes*, la *généalogie de la famille Maillefer*. Cet éloge n'étonnera aucun de ceux qui connaissent déjà le mérite des travaux du biographe de Dom Mabillon et de Dom Ruinart. Je résumerai en peu de mots l'*introduction* et les *Mémoires*, souhaitant que mon analyse donne quelques lecteurs de plus à un ouvrage qui mérite d'avoir des centaines de lecteurs.

M. J. rappelle tout d'abord que l'Académie de Reims a inauguré en 1855, sous l'inspiration de MM. E. Henry et Ch. Lorient, la mise au jour d'une suite de documents nouveaux tirés du cabinet des mss. de la bibliothèque de Reims, parmi lesquels les plus remarquables furent le *Journalier de Jean Pussot*, maître charpentier en la Couture, naïf et véridique annaliste du temps de la Ligue, et les *Mémoires de Oudard Coquault*, observateur sagace et conteur caustique des événements de la Fronde, ajoutant qu'il devient urgent de poursuivre une série que tant de précieux matériaux peuvent enrichir encore¹. Il nous présente ensuite en ces termes Maillefer père et fils et leur œuvre (p. II-III) : « Jean Maillefer, que l'on peut appeler l'historien du foyer et de la vie de famille à Reims au XVII^e siècle, était issu de l'une des plus honorables maisons bourgeoises de la cité, où elle a compté des descendants jusqu'à nos jours. L'auteur de ces mémoires est un négociant lettré, homme avisé en affaires, qui fut surtout un honnête père de famille. C'est à ce titre qu'il nous a laissé un document inestimable pour l'étude des anciennes mœurs et des traditions domestiques, sorte de livre de raison où il a consigné en toute simplicité et franchise le récit de sa vie. Il y a mêlé quelques œuvres morales, fruits de ses réflexions ou de ses nombreuses lectures, et son fils, marchand comme lui, y a joint quelques renseignements analogues sur tous les siens. »

M. J., entrant ensuite dans les détails, indique ce que contient le

1. M. J. cite pour l'avenir les *Mémoires de Jean Rogier*, comprenant la suite historique des annales de Reims, ceux de René Bourgeois, offrant la chronique de la vie municipale sous Louis XIV, ceux de Dom Châtelain, présentant le tableau de la vie des abbayes rémoises au XVIII^e siècle. Il y aurait encore à publier dans un autre genre les cartulaires de Saint-Nicaise et de Saint-Thierry, la correspondance de Mondouet, résident en Hollande, etc. On voit que les vaillants travailleurs qui composent l'Académie de Reims ont, pour me servir d'une expression que ne désavoueraient pas les Maillefer, du *pain sur la planche*.

volumineux recueil autographe des Maillefer, incidents quotidiens de l'existence, affaires commerciales, maladies, voyages, toutes choses relatées au jour le jour. Il n'a cru devoir reproduire l'intégralité du texte, à raison des longueurs, des répétitions, des considérations inutiles pour l'histoire qui s'y rencontrent fréquemment¹. Mais la partie essentielle, formant environ les deux tiers du registre petit in-f°, a été donnée par le soigneux éditeur sous sa forme originale, avec son orthographe incorrecte et ses singularités de tournures qui ont été toutes respectées.

La vie de Jean Maillefer racontée par lui-même nous transporte de Reims à Paris, de Paris à Lyon, de Lyon à Paris, de Paris à Reims, de Reims à Cambrai, Valenciennes, Mons, Bruxelles, Anvers, etc., puis de Flandre en Italie, par Lyon, Avignon, Marseille. Les villes d'Italie visitées par le fils du marchand de soie sont Florence, Rome, où il baisa les pieds du pape Urbain VIII, Lorette, Ancône, Ferrare, Bologne, Venise², Padoue, Parme, Plaisance, Vérone, Pavie, Milan, etc. Le narrateur a une page d'une naïveté charmante sur son mariage dont il parle avec le plus vif enthousiasme (p. 37)³. Il fut nommé capitaine de ville en 1650 et il donne, à cette occasion, diverses indications sur « ce temps de guerre civile bien fâcheux. » Le récit de son second mariage (p. 47-50) est bien curieux. Signalons encore (p. 52) une sédition à Reims, l'entrée de Louis XIV en cette ville (p. 55), le compliment à Anne d'Autriche du narrateur qui avait l'honneur de loger la reine en son logis (p. 56), le baptême de Philippe, fils dudit narrateur, dont Anne fut marraine et dont le duc d'Orléans fut parrain (p. 58), la collation donnée à la Cour par l'heureux père (p. 59), diverses particularités sur M^{lle} de Montpensier (p. 59), le maréchal et la maréchale de l'Hospital (p. 60), la liste de toutes les localités françaises et étrangères (au nombre de 153) vues par Jean Maillefer (p. 71-73). La seconde partie des *Mémoires* contient les *œuvres morales*, c'est-à-dire des mélanges sur le *temps*, le *commerce et la marchandise*, la *préséance entre marchands*, le *mariage*, les *voyages*, les *amis*, les *emplois*, les *repas*, les *artisans*, les *sainéants et vagabonds*, *portrait de feu ma mère* (Madeleine Roland), *commandement à mes enfauts*, *discours au cardinal Antoine Barberin*, *conduite pour ma vie*. Ces morceaux divers sont suivis du *Journalier* de Maillefer père, de 1669 à 1681, et du *Journalier* de Maillefer fils, de 1679 à 1716, avec récit de la mort de son père, discours prononcé en la justice consulaire de Reims et discours funèbre sur la mort de sa femme, Marie de la Salle.

1. Jean Maillefer, prévoyant que tout ne serait pas très attrayant dans son manuscrit, nous donne (p. 45) cet avertissement charitable « Mon cher lecteur, sy il vous ennuit, vous este libre, n'alès pas plus avant, la matière n'est pas riche, et moy qui l'escriis, je n'è peut estre pas l'industrie de la relever. »

2. M. J. se plaint (p. 18) de ne pouvoir identifier le nom de *Morgue* avec une désignation géographique actuelle. *Morgue* n'est autre que *Monaco*.

3. Une toute petite citation donnera une idée de cet enthousiasme : « Ha! Quand je m'en souviens, l'eau en vient encore à la bouche! »

Le volume contient (en ses premières pages) : 1° une notice sur la maison construite et habitée par Jean Maillefer en 1651 (rue de l'Université, n° 40), avec deux vues et une reproduction de la plaque de cheminée de la cuisine, aux armes du constructeur de la maison ; 2° un tableau généalogique de la famille Maillefer (branche de l'auteur des Mémoires), et, en ses dernières pages : 1° l'armorial de cette famille (avec phototypie d'un bois gravé du Musée de Reims) ; 2° la généalogie et les alliances de la famille Maillefer (travail complet avec nombreux écussons) ; 3° preuves et documents divers sur ladite famille (de l'année 1394 jusqu'au xix^e siècle) ; 4° une copieuse table alphabétique des noms de lieux, de personnes et de choses, une table de concordance du manuscrit original avec la présente édition, enfin une table générale des matières.

T. DE L.

428. — **Gotthold Ephraim Lessings sämtliche Schriften**, hrsg. von K. LACHMANN. Dritte Auflage. bes. durch Franz MUNCKER. 4^e volume. Stuttgart, Goschen, 1889. In-8, xvi et 475 p. 4 mark 50.

M. Muncker poursuit avec le même soin et la même conscience son édition des œuvres complètes de Lessing. Le quatrième volume renferme les premiers travaux en prose, les articles parus dans le *Naturforscher*, la *Berlinische Zeitung*, les *Critische Nachrichten aus dem Reiche der Gelehrsamkeit* et le *Das Neueste aus dem Reiche des Witzes*. Il contient quelques articles qui ne se trouvent pas dans les éditions antérieures et dans lesquels M. M. a cru reconnaître l'empreinte de Lessing, le *lessingisches Gepräge*. En revanche, M. M. rejette des articles que Redlich, Wagner, Maltzahn, Boxberger regardaient comme *lessingisch*, et il en donne des raisons souvent convaincantes. Néanmoins, il a bien fait de reproduire ces articles en appendice : on n'aura pas besoin de les chercher dans l'édition Boxberger-Kürschner. Ce fut pendant les années auxquelles est consacré ce volume que Lessing composa sa traduction des *Captifs* de Plaute et de l'*Histoire romaine* de Rollin ; M. Muncker a comparé soigneusement le texte de Rollin à la traduction de Lessing, et trouvé que ce dernier n'avait ajouté à l'original que deux remarques insignifiantes ; il les reproduit p. 45 et 46. Quant aux *Captifs*, M. M. en donne le texte et la préface tels qu'ils ont paru en 1750 dans les *Beiträge zur Historie und Aufnahme der Theaters* ; mais il a retrouvé, au dernier moment, une édition particulière des *Captifs* dont l'avant-propos diffère passablement de la préface ; il reproduit donc une partie de cet avant-propos (p. xii).

A. C.

429. — La comtesse d'Armaillé, née de Ségur. — **La comtesse d'Egmont, fille du maréchal Richelieu** (1740-1773). Un vol. in-12 de 305 pages. Paris, librairie académique. 3 fr. 50.

Voici un livre d'une érudition sobre et sûre, d'une marche alerte, d'un style un peu flottant mais facile et naturel; un livre vraiment français et féminin. Je le recommande vivement à tous ceux qui s'intéressent à la société du dernier siècle. Il offrira aux curieux beaucoup d'enseignements, et à tout lecteur un véritable charme.

La comtesse d'Egmont est un personnage du plus haut attrait. Belle, spirituelle, sérieuse tout ensemble et romanesque, grande dame par les sentiments comme par la naissance, elle nous donne le spectacle d'une âme fière, un peu désorientée dans un monde plus que frivole, où elle figure avec éclat, effleurée quelquefois par d'éphémères calomnies, jamais par la corruption. De toutes les influences pernicieuses la plus redoutable était sans doute pour elle celle de son père, le duc de Richelieu. Dignement secondée par un mari fort honnête homme (que pourtant elle n'aimait pas, l'ayant épousé par unique déférence), soutenue surtout par la pureté morale qu'elle tenait de sa mère, et qu'une forte éducation avait développée, elle sut témoigner à ce triste père tout le respect commandé par les bienséances, mais sans jamais s'associer à aucune de ses bassesses. Il y avait chez elle une inflexible fermeté quand l'honneur parlait, et nulle pression ne put lui faire courber le front devant la Dubarry. « Peu de gens, écrivait-elle, veulent faire les sacrifices qu'une telle conduite exige. Quant à mon mari, j'ai le bonheur de lui voir observer la même réserve. Nous sommes parfaitement d'accord.... Vous savez la position de ce qui m'entoure (son père et son cousin d'Aiguillon).... Jugez ensuite si notre délicatesse est un vain mot, et s'il est, en France, quelqu'un qui ait le droit de parler avec autant de fierté. » Personne, en effet, dans la circonstance dont il s'agit ne bravait la disgrâce du maître avec un sentiment plus désintéressé. L'acte n'était peut-être pas héroïque, les motifs assurément l'étaient.

M^{me} d'Egmont mérite une petite, mais très honorable place dans l'histoire littéraire de son temps. Elle avait connu Rulhière comme officier attaché au maréchal de Richelieu, quand elle était venue à Bordeaux aider son père à inaugurer brillamment ses fonctions de gouverneur. Rulhière resta sous le charme, et quand il refusa de livrer à prix d'argent le manuscrit où, témoin oculaire, il racontait l'avènement de Catherine II, c'est de concert avec M^{me} d'Egmont qu'il accomplit cet acte de haute probité littéraire. L'affaire, on le sait, prit un caractère semi-diplomatique; M. de Choiseul fut obligé d'intervenir, et c'est à la requête de M^{me} d'Egmont qu'il couvrit Rulhière et son ouvrage d'une protection déguisée, mais effective. Ce point d'histoire littéraire est ici repris en détail, éclairci et précisé. M^{me} d'Armaillé nous renseigne encore avec la même précision sur les relations entre M^{me} d'Egmont et Jean-Jacques. L'enthousiasme de M^{me} d'Egmont pour l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*

coulait, on peut le dire, de source ; qu'on en juge : « J'éprouve, dit-elle, un grand plaisir à me retrouver dans mes bois... Ce temps de calme me met à portée de faire des réflexions que le tumulte de Paris rend impossibles. Je crois devoir le peu que je vau^x à l'éducation que j'ai eue à la campagne, et à y avoir passé plusieurs mois, chaque année, depuis mon mariage... » Cet enthousiasme ne lui laissa, comme à tant d'autres, apercevoir de Rousseau que les beaux côtés. Elle fut, si l'on veut, une de ses dévotes, mais surtout une de ses bienfaitrices, sans ostentation, sans fracas ni phrases, avec le goût délicat qu'elle portait en toutes choses.

Il y a enfin dans sa vie une page politique. Ses réflexions, son amour ardent du bien public, la poussaient de ce côté ; elle avait sur cet objet des idées et un idéal ; elle avait lu et médité, on peut en être sûr, l'*Esprit des Lois* et le *Contrat social* : « Une monarchie limitée par des lois me paraît, dit-elle, le plus heureux des gouvernemens. » L'amitié romanesque qu'elle eut pour le prince de Suède, depuis Gustave III, la conduisit à jouer une sorte de rôle historique. Cette partie du livre est celle où M^{me} d'A. nous apporte le plus d'informations nouvelles, et en vue de laquelle le livre est écrit. Gustave III, pendant son séjour à la cour de France, vit M^{me} d'Egmont, et occupa dans son cœur une place restée libre. Elle avait trente-un ans, et lui vingt-trois. Cet amour, en quelque mesure réciproque, a été de la part de la comtesse un attachement presque maternel à certains égards, chevaleresque à certains autres, aussi pur en tout cas que passionné. Elle s'est proposé de guider le jeune prince dans le dédale de la politique française ; laissant aux hommes d'État suédois l'art des trafics diplomatiques, elle s'adressait à ses généreux instincts, le mettait en garde contre les compromis avilissants, et cultivait en lui le héros. Une correspondance devint la suite de ces entretiens. M^{me} d'A. en extrait pour nous les passages les plus significatifs, et nous offre un document fort digne d'attention au point de vue de l'histoire, plus encore peut-être au point de vue psychologique et romanesque. L'alliance, dans le cœur de cette jeune femme, entre l'amour le plus chaste et la passion politique la plus élevée, nous transporte en pleine atmosphère cornélienne. Au lendemain du coup d'état que le peuple de Suède a salué comme son affranchissement, elle écrit au jeune souverain : « Que je vous remercie de m'avoir fait connaître le sentiment que j'éprouve ! Il me met au dessus de moi-même ! Il a doublé mon être ! Il en a élevé toutes les facultés !.. Ah ! aimez-moi ! Aimez-moi toujours !.. Je ne demande que le droit de croire que vous me comptez pour quelque chose dans tous ce que vous ferez de grand... » C'est ainsi que parle la Julie de Rousseau, j'entends avec cette emphase, mais c'est ainsi que pensent, chez Corneille, les Laodice et les Rodogune : l'inspiration vient de haut.

Cette analyse fort incomplète, où j'insère à dessein quelques-uns des fragments mis au jour par M^{me} d'Armaillé, suffira, je l'espère, à expliquer le rare agrément de l'ouvrage. C'est la biographie d'une femme

qui eut le cœur d'une héroïne ; un roman vrai, touchant et triste. Mme d'Egmont a dédaigné les joies faciles que sa condition mettait à sa portée ; en a cherché d'autres, plus exquises et plus nobles, dont elle s'enivra pendant un moment ; elle allait en éprouver l'inconstance quand elle mourut, à trente-trois ans ; elle méritait de mourir si jeune.

En tête du volume est la reproduction de la miniature commandée par Mme d'Egmont à l'intention de Gustave III. Ce portrait, comme on le verra, est l'une des pages mêmes du livre, et non la moins captivante. La reproduction laisse deviner une œuvre délicieuse ; c'est tout ce qu'on peut dire. Après avoir rendu plein et entier témoignage au goût de l'auteur, nous sera-t-il permis de regretter que l'exécution matérielle ne soit pas un peu plus coquette ? C'eût été « le superflu chose très nécessaire : » il faut mettre les œuvres dans leur cadre.

L. BRUNEL.

430. — Alfred STERN. **Das Leben Mirabeaus**. Berlin (Cronbach), 1889, 2 vol. in-8.

Les grands hommes sont exposés à de fréquentes variations dans les jugements que l'on porte sur eux et ils traversent une série de phases d'admiration et de mépris qui réagissent sans fin les unes sur les autres. Tel est le cas de Mirabeau : décrié à ses débuts, populaire à sa mort, honni à la chute de la monarchie, regagnant l'estime au milieu de ce siècle, il semble qu'en l'étudiant de plus en plus près il soit menacé d'une condamnation prochaine, qui ne sera pas non plus définitive. Dans l'enthousiasme de la vingtième année, on peut exalter le mérite de ses idées politiques ; mais dix ans de plus suffisent à refroidir cette admiration.

Si, en France, on a changé d'avis sur le compte de Mirabeau, en Allemagne on lui a été presque toujours favorable, sans doute en considération de son respect pour la mémoire du grand Frédéric. Au-delà du Rhin, plusieurs auteurs se sont occupés de lui. Cependant on ne s'y trouvait pas au courant des derniers travaux qui permettent de le pénétrer plus à fond. Un savant professeur zuricois, M. Alfred Stern, s'est donné à tâche de le faire connaître et il y a fort bien travaillé. Au courant de toute la bibliographie du sujet, il a beaucoup mérité de ceux qui parlent sa langue. Son œuvre est si exactement faite qu'à peine y pourrait-on relever une seule erreur matérielle ; elle est si clairement écrite que les Français eux-mêmes tiendront à se familiariser dans la connaissance de l'allemand en étudiant, dans son livre, un sujet qui leur est sympathique.

Est-ce à dire que le livre de M. S. apporte des renseignements nouveaux ? Initiés aux révélations que MM. de Loménie, père et fils, ont tirées avec une bien sage lenteur des archives de M. de Montigny, les lecteurs français, en dépit de l'indication de quelques manuscrits nou-

veaux, ne trouveront rien d'inédit dans l'œuvre du biographe zuricois. Ce dernier ne s'est pourtant pas ménagé la peine ; il a frappé à toutes les portes. Lui reprochera-t-on de n'avoir pas possédé le « Sésame ouvre-toi » de ses rivaux français ? Ne l'oublions pas : c'est un ouvrage de vulgarisation qu'il s'est proposé d'écrire à l'usage des lecteurs allemands.

Tel qu'il est, l'exposé des faits est excellent. Mais il cause quelque déception en ce qu'il ne laisse pas une impression satisfaisante de Mirabeau. L'auteur ne s'en doute pas, et la cause de ce défaut c'est précisément qu'il s'abstient d'expliquer le caractère de son héros. Les critiques allemands le disent eux-mêmes. M. S. a fait une biographie impeccable, mais il y manque un jugement définitif, la critique de l'homme même. Sans doute, le simple récit des faits suffit d'ordinaire à juger les gens ; celui des démêlés du père et du fils, par exemple, depuis les rectifications de feu M. de Loménie, ne peut qu'être favorable au premier. Mais il est d'autres questions plus complexes. Que dire des querelles de bourse de Mirabeau et de Beaumarchais ? L'auteur ne semble même pas soupçonner en cette affaire toute la vénalité des basses âmes de ces deux grands hommes. C'est qu'il s'attache moins au côté moral qu'au point de vue politique et littéraire, et, à cet égard, il marque admirablement les progrès de l'éloquence et de la popularité du futur constituant. Cette éloquence éclate dans les procès que Mirabeau soutient à Aix ; on se pressait au tribunal pour l'entendre, et, parmi les auditeurs, M. S. nous permettra de lui signaler le jeune Vitrolles. Si nous en croyons ce dernier, le sublime révolutionnaire, dans l'écume de son éloquence, couvrirait d'une abondante rosée le futur légitimiste placé près de lui.

Pendant la Révolution, l'auteur ne reste pas moins indifférent aux écarts de conduite de Mirabeau, chez qui l'on relève mainte preuve de lâcheté civique et de cupidité. Il faut avoir une bien grande confiance dans la fidélité des troupes royales pour croire qu'au moment même de la prise de la Bastille leur présence à Versailles menaçait l'Assemblée. Mirabeau ne demanda leur renvoi que parce que cette mesure s'imposait à la Cour. A part quelques cas, que l'on réunit avec peine, il va au-devant des désirs de la foule. Après la prise de la Bastille, lors des journées d'octobre et des émeutes de province, la violence de son langage révolterait tout autre historien. Ce n'est pas tant aux réactionnaires qu'il en veut, qu'aux honnêtes défenseurs de la cause libérale, les Necker, les Saint-Priest, les Lafayette. C'est après eux qu'il aboie, ce sont eux qu'il déchire pendant toute sa vie, et cela non par conviction politique, mais par ambition, parce qu'il veut leur place, au défaut de leur considération.

C'est bien là que le bât le blesse : l'estime de ses contemporains lui échappe. Les honnêtes gens l'emportent sur lui uniquement parce qu'ils sont honnêtes, ainsi Lafayette et Necker, oui, Necker lui-même, « l'incapable Necker », qui, en dépit de la popularité de l'éloquent tribun,

lui fait fermer l'entrée du ministère. C'est le triomphe du caractère sur l'esprit, triomphe facile, car le caractère est une valeur politique autrement solide que l'esprit. Et quel triomphe! Tout d'abord Mirabeau comptait sur son portefeuille ministériel pour payer ses dettes. Puis, comme il veut à tout prix conseiller la Cour, le voilà réduit au rôle de conseiller secret, d'un conseiller qu'on paie et qu'on n'écoute pas. A quoi bon? On ne l'estime pas. Et le voilà livré à ce double jeu de trahison : à la tribune et au club, il trahit la Cour qui l'emploie, et cela depuis 1785 (M. Stern n'insiste pas sur ce fait), et dans ses notes à la Cour, il trahit l'Assemblée et le peuple qui l'applaudissent et qui, jusqu'à plus ample informé, le croient leur homme.

On l'excuse, disant que le soin de sa popularité l'obligeait en public à battre en brèche la cause qu'il défendait en secret. Beau moyen de réussir, en vérité! Sans compter que les conseils qu'il donne au roi sont impraticables : un espionnage royaliste dans toute la France révolutionnaire, une guerre civile dans laquelle Louis XVI, à la tête d'une armée, venue on ne sait d'où, attaquera Paris et le peuple et l'Assemblée, et ainsi de suite.

Voilà ce qu'il faut blâmer ou expliquer, puisqu'il restera toujours à l'actif du grand homme quelque chose qui n'est pas rien : l'éloquence entraînant qui passionne les foules, à la condition, il est vrai, d'entrer dans leurs idées; la sagacité politique qui faisait recueillir à Mirabeau, dans son arsenal oratoire, tout le système d'une monarchie parlementaire que la France acceptait, qu'il n'a pas inventé, mais qu'il a pris dans les livres, dans les travaux de ses amis, dans l'air du temps, si je puis m'exprimer ainsi. Et la preuve que l'idée était populaire, c'est que Mirabeau la soutenait. Malgré tout enfin, on lui réservera une grande part de sympathie à cause de la tendresse de son cœur, en amitié comme en amour. C'est même cette sympathie qui lui manquera le moins; l'admiration baissera à mesure qu'on l'étudiera de plus près, à mesure aussi que s'affaiblira l'écho d'une éloquence qui ne nous parvient plus qu'à travers une rédaction de discours souvent pénibles à lire, plus souvent encore écrits par d'autres que par lui.

Ainsi les facultés oratoires, les conceptions politiques, certaines qualités du cœur sont hors de discussion; mais le caractère et la conduite demandent à être expliqués et, au besoin, sévèrement blâmés. Le simple exposé des faits ne suffit pas. Il faut embrasser l'action dans son ensemble et fouiller le portrait. Voilà la lacune qu'on peut déplorer dans un ouvrage, d'ailleurs remarquable par l'exactitude du récit, et nous le faisons avec franchise, parce qu'un historien du mérite de M. Stern peut bien plus facilement combler une lacune que corriger une erreur. Et pour cela, il y a une bonne raison : chez lui l'erreur n'existe pour ainsi dire pas.

FRANÇOIS DECRUE.

431. — Maxime de LA ROCHESTERIE. *Histoire de Marie Antoinette*. Paris, Perrin, 1890. In-8, 2 vols. xvi et 506 p., 596 p. 15 francs.

M. de la Rochesterie nous donne là une œuvre considérable, très exacte, pleine de recherches étendues et consciencieuses, et qui dépasse de beaucoup, par l'ampleur et la sûreté de l'information, le livre surfait de M. de Goncourt. Il s'efforce d'être impartial; il cherche la vérité historique, et il la trouve très souvent. Pourtant, il a quelquefois trop d'enthousiasme pour son héroïne, et il ne dissimule pas suffisamment ses défauts. Par exemple, il dit que la reine a été seulement « touchée » en trouvant chez Fersen un caractère solide, une délicate réserve, un zèle désintéressé (1. 273), et il ajoute que Mercy ne fait aucune allusion à cette passion royale dans ses lettres d'ordinaire si minutieuses. Mais M. de la R. connaît et il cite la lettre de l'honnête et véridique comte de Creutz à Gustave III; il sait que l'ambassadeur de Suède affirme le *penchant* de la reine pour Fersen : « J'en ai vu, dit Creutz, des indices trop certains. » Quant au silence de Mercy, il ne prouve rien, sinon que le mentor de la souveraine, informé du prochain départ de Fersen pour l'Amérique, jugeait inutile de prévenir Marie-Thérèse de cette passion naissante. D'ailleurs, le sujet était singulièrement délicat à traiter, et Mercy, tel que nous le connaissons, ne l'aurait sûrement abordé qu'à la dernière extrémité et devant une nécessité évidente. — De même, dans l'affaire de Hollande, il fallait avouer simplement les imprudences de la reine qui n'aurait pas dû intervenir (1, p. 469 et suiv.); comme l'a dit Gachard (*Histoire de la Belgique au commencement du XVIII^e siècle*, p. 576), Marie-Antoinette ne négligea rien pour entretenir Louis XVI dans des dispositions favorables à l'empereur; n'écrit-elle pas à Joseph II que le roi trouve ses demandes justes, ses motifs très raisonnables, mais que, lorsqu'il a vu Vergennes, son ton n'est plus le même : « Il évite de me parler d'affaires, et quand je le mets dans le cas de me répondre, il se trouve souvent quelque nouvelle entrave qui affaiblit ce qu'il m'a dit de bon » — Il nous semble aussi que c'est dépasser la mesure que de parler du *patriotisme* de Marie-Antoinette dans l'affaire de Bavière (1, p. 381). — Enfin, le récit du 6 octobre est légèrement inexact (11, p. 77) parce que l'auteur a pris trop au sérieux une image emphatique de Mounier, et qu'il passe sous silence la mort (accidentelle ou non) d'un homme du peuple au seuil de la cour de marbre. — Mais, nous le répétons, l'ouvrage a une haute valeur : il est bien divisé, écrit avec agrément et sans lourdeur, rempli de faits et de détails de toutes sortes que l'auteur a puisés aux bonnes sources; n'est-il pas trop long pour le public auquel il s'adresse?

A. C.

432. — **Le Capitaine Sans-Façon** (1813), par M. GILBERT AUGUSTIN-THIERRY.
1 vol. in-18 jés. A. Colin et C^{ie}, éditeurs, 1890.

M. Gilbert Augustin-Thierry donne une seconde édition de son roman historique *Le capitaine Sans-Façon*. Il ne s'est pas laissé arrêter par les critiques sévères qui goûtent peu ce genre hybride, ni roman, ni histoire. Il s'est plus soucié, il est vrai, que beaucoup de ses devanciers de la peinture exacte de l'époque qu'il étudiait ; il a fait une tentative fort intéressante de psychologie historique. Le récit de cette insurrection du Bas-Maine qui, dans les années sombres du premier Empire, mêla les fidèles de la Petite-Église aux Chouans, serviteurs toujours dévoués de la cause royaliste, est mené avec beaucoup de mouvement, et en même temps avec une science curieuse des choses ignorées. Mais nous craignons que l'effort de l'auteur n'ait pas pour le genre les résultats heureux qu'il espère. Les lecteurs qui recherchent en histoire cette vérité qu'on appelle scientifique, iront droit aux documents cités en appendice ; les autres se contenteront du récit. Les critiques seuls liront les deux parties de ce volume, et ce n'est peut-être pas pour eux que M. Gilbert Augustin-Thierry l'avait écrit.

E. B.

433. — **Les Normands dans les deux mondes**, par G.-B. de LAGRÈZE.
Paris, Firmin-Didot, 1890, xi-358 p. in-18.

Que de fécondité chez l'auteur de ce livre ! A un âge où les survivants du premier Empire ne songent qu'à se reposer et ne vivent plus guère que de souvenirs, il continue à étendre le cercle de ses connaissances et à faire part de ses études aux nombreux lecteurs qui goûtent ses essais de vulgarisation. Magistrat, il a écrit sur le droit ; né dans les Pyrénées-Orientales, il s'est passionné pour l'histoire et l'archéologie du Béarn, de la Bigorre et de la Navarre, qui font le sujet de la plupart de ces monographies ; compatriote du fondateur de la nouvelle dynastie suédoise, il s'était déjà intéressé aux Scandinaves avant d'arriver au présent ouvrage, et il avait traduit les *Légendes et poèmes* du roi Charles XV, conté les aventures de la reine Caroline-Mathilde et de Struensee. Ce n'était pas assez pour son activité ; il a aussi voulu dire son mot sur *Pompéi*, les *Catacombes* et l'*Alhambra*. Il y a plaisir à le voir papillonner de fleur en fleur, butinant les plus belles et ne se faisant aucun scrupule de laisser de côté celles qui ne peuvent figurer avec avantage dans ses bouquets. On pourrait dire qu'il est doué d'une perpétuelle jeunesse, si c'était une recommandation aux yeux des érudits ; mais ce n'est pas d'eux qu'il a cure. Appliquant à la composition le précepte que Buffon formulait relativement au style, il s'attache surtout à ce qu'il y a de plus général. Son but est de vulgariser, et il le fait avec succès, sachant saisir partout ce qu'il y a de plus caractéristique. Dans aucune littérature, pas même dans celles du Nord, il n'existe de tableau aussi

large de l'œuvre des Normands. Après les avoir étudiés chez eux, il les suit dans leurs expéditions en Russie, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Espagne, en Afrique, en Italie, en Grèce, en Syrie et jusqu'en Amérique. Il ne faut regarder que l'ensemble ; il y aurait trop à dire si l'on voulait éplucher les détails. Ce serait, d'ailleurs, peu équitable ; on ne doit pas demander à l'écrivain autre chose que ce qu'il se propose de donner. On ne voit chez lui aucun appareil pour jeter de la poudre aux yeux, aucun désir de se donner un faux air de savant. C'est aux gens du monde qu'il s'adresse ; il y aura tout profit pour eux, en faisant une lecture agréable, de prendre une idée de ce qu'était le plus récent des peuples qui ont formé la nationalité française.

E. BEAUVOIS.

434. — PERRERO (Domenico). *Gli ultimi reati di Savola del ramo primogenito*. Appendice : Replica al marchese Costa de Beauregard. Nuovi appunt e Documenti. Un vol. in-8, 232 pp. Turin, Casanova. 2 frs.

435. — *Il Rimpatrio del Valdese del 1689 e i suoi cooperatori*. Saggio storico su Documenti inediti. Un vol. in-12, de 102 pp. Turin, Casanova, 1889. 75 c.

M. de Beauregard, souvent pris à partie par M. Perrero dans l'ouvrage dont nous avons récemment rendu compte ici même, lui a adressé une *Réponse à propos de son livre*, publiée chez Plon, mais vendue seulement hors de France. (Pourquoi?). Perrero réplique à son tour, et le présent volume est charmant d'entrain et de verve. Il se défend d'avoir *diminué* la figure de Charles-Albert (pp. 27-38) ; il relève les erreurs et les fausses assertions de Costa au sujet du mariage de la princesse Béatrice et du duc de Modène (pp. 100-114), au sujet de Victor Emmanuel I^{er} (pp. 114-130), de la reine Marie Thérèse ; il l'accuse d'avoir altéré la fameuse dépêche du 8 octobre 1814 (pp. 137-145), d'avoir commis au sujet des deux Marie Thérèse (la reine mère et la duchesse de Lucques) « *un famoso qui pro quo* », de s'être trop fié aux mémoires et aux documents d'archives privées, et, en somme, de n'avoir rien compris à la physionomie historique de Charles-Albert (p. 170). Les pages 177-232 sont consacrées à M. Poggi qui se plaignait d'avoir été pillé par Costa, et Perrero ne le turlupine pas moins que son prétendu plagiaire. C'est une polémique bien amusante, mais il ne faudrait pas qu'elle durât plus longtemps.

— Dans sa plaquette sur la *Glorieuse rentrée* de 1689, M. Perrero démontre au moyen de documents inédits des Archives de Turin que le ministre Arnaud doit partager avec le cap^r Turrel et Josué Janavel l'honneur d'avoir conçu et dirigé l'expédition, et qu'il a tronqué le manuscrit de Reinaudin, dans son édition de 1710 pour augmenter sa propre importance. M. P. publie en appendice le texte très important des *Instructions* de Janavel aux Vaudois pour attaquer les Vallées avec les arm^{es} et des notes sur les prisons des ministres vaudois sous le règne de Victor-Amédée II.

L. G. P.

436. — Stanley, par BURDO. (Paris, Kolb, s. d., in-12).

Tout le monde n'a pas le loisir de lire et la facilité de se procurer les dix gros volumes dans lesquels Stanley a fait le récit de ses aventures ; il est cependant peu de personnes qui ne désirent savoir à quoi s'en tenir sur le compte du plus hardi des explorateurs ; l'ouvrage de M. Burdo leur donnera satisfaction ; c'est un intéressant résumé, qui décrit d'une plume alerte l'homme et les péripéties de son existence agitée. Tout en rendant justice à l'indomptable énergie du voyageur, M. B. sait voir et montrer les côtés défectueux de ses entreprises : il l'accuse d'avoir, par sa morgue et sa cruauté, aliéné à jamais les indigènes, et détruit le commencement de civilisation que Livingstone y avait apporté. Pour nous, ces reproches sont fondés. Terminons en disant que ce volume est le premier d'une série intitulée *Bibliothèque du Journal des voyages*.

H. D. DE G.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Ch. RAVAISSON-MOLLIEN poursuit avec persévérance et conscience sa publication des manuscrits de Léonard de Vinci. Il vient de donner les ms. G, L et M (Quantin, 420 p. 150 fr.). On trouvera dans cette livraison de remarquables dessins : une tête de cheval (G), des personnages et des représentations allégoriques (L et M). Sous le texte d'une des feuilles du ms. L, est un des premiers croquis de la Cène. Les trois mss. offrent d'ailleurs nombre de maximes, d'allégories, de facéties. G offre les parties les plus importantes du traité de la peinture et notamment l'étude du paysage ; on y remarque aussi des observations sur les yeux des animaux, les muscles, le cœur de l'homme, l'eau, la réflexion du soleil à la surface de la lune, la mesure de la vitesse des navires, le vol des oiseaux et des insectes. L présente de copieuses notes sur le vol artificiel et naturel, sur la perspective, le pelage du cheval, la fortification et les ponts. M contient aussi des calculs et des remarques mécaniques.

— M. TAMIZEY DE LARROQUE a publié tout récemment et tiré à part (Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France, XXVI, p. 121-126), une *Lettre de Peiresc à son relieur Corberan*. Ce Corberan, très habile en son métier et nommé par Gas-sendi « ingeniosus glutinator », reçut en 1630, comme dit M. Tamizey de Larroque, « une des plus belles lettres qui aient jamais été écrites par son maître ». Ce dernier était à la campagne et craignait le pillage de sa maison envahie par les émeutiers ; c'est alors qu'il écrivit à Corberan « une sorte de protestation où est exprimée, avec une simple et forte éloquence, l'indignation de l'homme de bien méconnu, du bon citoyen calomnié, du bibliophile menacé dans l'objet de ses plus tendres affections. »

— Nous recevons trois nouvelles brochures de M. André JOUBERT : 1° un compte-rendu du livre de M. Lair sur Fouquet ; 2° un curieux travail sur *les lanternes à Angers sous l'ancien régime, xvii^e-xviii^e siècles* (Angers, impr. Lachèse et Dolbeau, in-8°, 16 p.) ; 3° un *Rapport* inédit de deux commissaires nationaux, La Chevardière et Minier, à la Commune de Paris (Vannes, impr. Lafolye. In-8°, 8 p.). Ce *rapport*, daté de Saumur, 15 mai 1793, est un important document ; M. Joubert l'accompagne de notes instructives.

ALSACE. — Vient de paraître à Mulhouse, le *Bulletin du Musée historique* pour l'année 1889; il contient les articles suivants : X. MOSSMANN, *La sécularisation du prieuré de S. Pierre à Colmar*; E. MEININGER, *Une chronique suisse inédite du xvi^e siècle*; E. WALDNER, *Médecins et pharmaciens d'autrefois à Colmar*.

— Paraît en même temps à Colmar le XV^e *Rapport* de la Société Schœngauer, par Ed. FLEISCHHAUER; il y est question de la Madone au buisson de roses qui se trouve à l'église Saint-Martin et qu'on attribue à Schœngauer.

— On nous écrit à propos de l'article que nous avons consacré au *Fischart* de M. BESSON (n^o 31) : « La *Revue* trouve bien court le chapitre sur la vie de Fischart, et M. Besson dit lui-même que les vieux parchemins ont opiniâtement gardé leur secret. Encore faut-il les consulter. M. SEYBOTH, dans son *Alt-Strassburg*, rapporte que Fischart logea vraisemblablement jusqu'en 1585, au n^o 39 de la rue des Grandes-Arcades. En 1599, Hans Fischer von Trier, épicier, et Elisabeth de Bensheim, achètent le coin de la rue des Dominicains (39, Grandes-Arcades), des créanciers de Jérémie Faber. Von Trier a remplacé dans l'acte von Mainz qui a été effacé. En 1593 George Kirchhoff, tuteur des enfants de Bernard Jobin et des enfants de Jean Fischart, docteur en droit, vend à Albert Ackermann, épicier, la maison d'angle de la rue des Dominicains, que le docteur Fischart avait promis de lui vendre dès 1589. De 1599 enfin, date un inventaire de la succession du docteur Fischart, dit Mentzer. M. Seyboth ne désespère pas de trouver de plus amples renseignements dans les archives municipales de Strasbourg. »

ALLEMAGNE. — Livres à paraître ou qui paraissent chez Teubner, à Leipzig : KALB, *Roms Juristen nach ihrer Sprache dargestellt*; — *Philodemi volumina rhetorica*, p. p. Siegfried SUDHAUS; — *Synonyma Ciceronis*, rec. et illustr. J. W. BECK; — *Gesammelte Aufsätze u. Vorträge zur deutschen Philologie und zum deutschen Unterricht*, par Rud. HILDEBRAND; — *Lexicon Petronianum*, par J. SEGEBADE; *Die griechischen Volksbeschlüsse, epigraphische Untersuchungen*, par H. SWOBODA; — *Korkyræische Studien, Beiträge zur Topographie Korkyras u. zur Erklärung des Thukydides, Xenophon und Diodoros*, par Bernhard SCHMIDT; — *Georgii Cyprii descriptio orbis romani, acc. Leonis imperatoris diatyposis genuina adhuc inedita*, p. p. H. GELZER; — *Epicteti dissertationes ab Arriano digestae*, rec. H. SCHENKL.

— L'édition de l'*Annolied* dans les « Monumenta Germaniae » a été confiée à M. Max ROEDIGER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 septembre 1890.

M. Siméon Luce, par une nouvelle lettre, signale à l'attention de l'Académie une brique émaillée, provenant du tombeau de Louis d'Estouteville, et qui a appartenu jadis à M. Léopold Delisle.

M. Deroche, terminant la lecture de son mémoire sur Saint-Rémy-de-Provence, expose l'histoire de cette ville pendant la dernière partie du moyen âge. Il repousse, en outre, l'opinion qui identifie Saint-Rémy avec les anciennes localités de *Glanum* et de *Fréta*.

M. l'abbé Batiffol lit une note sur la chronique arabe de Sicile connue sous le nom de *Chronique de Cambridge*. Il montre que cet ouvrage n'est autre chose que l'adaptation musulmane d'une chronique grecque chrétienne, dont il a retrouvé des fragments manuscrits à la Bibliothèque nationale.

M. Ch. Grellet-Balguerrie communique une étude sur l'annotation chronologique du prêtre Lucérios, inscrite sur le plus ancien manuscrit de la chronique dite de Frédégaire, à la Bibliothèque nationale. Il estime que cette annotation a été écrite au mois d'août 674, indiction II, l'an IV du règne de Dagobert II (670-680).

M. Oppert communique l'analyse d'un contrat, rédigé en caractères cunéiformes, par lequel une femme cède à sa fille la nu-propriété de toute sa fortune et s'en réserve seulement l'usufruit sa vie durant. Cet acte témoigne, dit M. Oppert, de la liberté civile dont jouissaient les femmes à Babylone.

Ouvrage présenté par l'éditeur : *Le Mahāvastu, texte sanscrit*, accompagné d'introductions, etc., par E. SENART, tome II.

Séance du 19 septembre 1890.

M. Grellet-Balguerrie fait une communication sur le poème du *Waltarius*, épopée latine du moyen âge relative à un prince d'Aquitaine. L'auteur de ce poème s'appelait Géraud et a dédié son œuvre à son frère, l'évêque Archambaud. On tient ordinairement cet auteur pour un Allemand. M. Grellet-Balguerrie estime que c'était un moine de Saint-Benoît-sur-Loire, qui vivait au x^e siècle et dont nous possédons d'autres œuvres en vers. Il rapporte à ce Géraud une épitaphe mutilée, conservée à Saint-Benoît-sur-Loire, et il identifie l'évêque Archambaud, à qui est dédié le *Waltarius*, avec Archambaud de Sully, archevêque de Tours vers 984. Enfin, il pense qu'un certain Tifrid, qui a mis à la fin du manuscrit du *Waltarius* conservé à Paris une souscription plaisante (*explicit liber Tifridi episcopi crassi de civitate nulla*), est le même que Tedfrid, abbé de Saint-Florentin de Bonneval vers 1010, déposé, vers 1017, par l'évêque Fulbert de Chartres.

M. Oppert lit une note sur *Un passage de Ptolémée et sa source babylonienne*. Il s'agit d'un passage où Ptolémée mentionne une éclipse de lune, observée à Babylone, l'an 7 de Cambyse ou 225 de Nabonassar, dans la nuit du 17 au 18 du mois égyptien de Pamenoth, une heure avant minuit. Ce renseignement, ainsi que les autres du même genre qui se trouvent dans Ptolémée, avait été emprunté par lui à Hipparque, et celui-ci avait eu à sa disposition des textes chaldéens qu'il s'était fait expliquer. En ce qui concerne l'éclipse en question, le texte cunéiforme consulté par Hipparque a été retrouvé et vient d'être publié par le P. Strassmaier (*Babylonische Texte*, inscriptions de Cambyse, n° 400). Il y est dit que la lune fut éclipsée le 14 Thammuz de l'an 7 de Cambyse, 3 heures et 1/2 après la tombée de la nuit. Cette date et celle que donne Ptolémée répondent au 16 juillet 523, selon le calendrier julien. On peut tirer de là une fixation plus précise pour certaines dates de la chronologie perse. Il en résulte, en effet, dit M. Oppert, que la mort du faux Smerdis et l'avènement de Darius doivent être placés en octobre 521, et l'avènement de Xerxès postérieurement au mois de septembre 485.

Ouvrage présenté par M. Bréal : Duvau (Louis), *Ciste de Préneste* (extrait des *Mélanges* de l'Ecole française de Rome).

Julien HAVET.

Séance du 26 septembre 1890.

M. Edmond Le Blant lit un mémoire *Sur trois statues cachées par les anciens*.

Trois des plus belles statues de l'antiquité païenne, aujourd'hui conservées dans nos musées, ont été découvertes dans des réduits obscurs où les anciens les avaient cachées : la Vénus du Capitole, dans un mur du quartier de Suburra ; la Vénus de Milo dans un caveau étroit, au coin d'un rempart ; le colosse d'Hercule en bronze doré, dit l'Hercule Mastai, que renfermait, à 8 mètres sous terre, une petite fosse murée et construite avec beaucoup de soin.

Ce ne sont pas là des hasards. Des textes, cités par M. Le Blant, prouvent que les idoles furent ainsi cachées à dessein, au moment du triomphe du christianisme, par les païens qui voulaient les sauver d'une destruction à peu près certaine. Ces dévots de la vieille religion mettaient d'autant plus de zèle à préserver les images de leurs dieux, qu'ils pensaient que la victoire du christianisme était éphémère et que l'ancien culte serait bientôt rétabli. Une prédiction, répandue parmi eux, affirmait que le règne du christianisme ne durerait que 365 ans. De toutes parts, on s'appliqua donc à dissimuler les idoles, et les chrétiens virent là l'accomplissement d'une prophétie d'Isaïe : *Abconcent Deos suos in speluncis et cavernis petri rum, neque ibi celabunt eos*. Souvent, conformément à ces derniers mots, les cachettes furent découvertes et les images furent, tantôt détruites, tantôt simplement « désaffectées » et utilisées, comme de simples objets d'art, pour la décoration des édifices publics.

M. Michel Bréal lit une étude sur la prononciation du c en latin. La plupart des linguistes admettent que le c, dans la langue latine, a conservé jusqu'à la fin de l'antiquité, même devant les voyelles e ou i, la prononciation du k. M. Bréal conteste cette assertion. Il indique diverses raisons de croire que, de très bonne heure, la

prononciation du *c* devant l'*e* ou l'*i* se modifia et que cette lettre prit, dans cette position, un son intermédiaire entre le *k* et le *ci* italien.

M. Deloche rappelle que, dans un mémoire lu à l'Académie, il a étudié un vase gaulois du temps de Justinien, qui porte une inscription où le mot *officina* est écrit OFIKINA.

M. Bréal incline à voir, dans l'exemple cité par M. Deloche, une simple faute de gravure. Au temps de Justinien, la syllabe *ci* ne se prononçait certainement plus comme *ki*.

M. Greillet-Balguerie communique une note sur l'emploi de l'ère chrétienne en France au VII^e siècle. Il combat l'opinion commune, selon laquelle l'ère chrétienne ne fut d'un usage habituel qu'à partir de la seconde moitié du VIII^e siècle, et il soutient qu'on rencontre, dès le siècle précédent, de nombreux exemples de cette façon de dater. Le plus ancien de ces exemples serait de 632, sous le règne de Dagobert I^{er}.

M. Oppert, continuant sa lecture sur l'interprétation des données chronologiques contenues dans les tablettes babyloniennes, critique la traduction proposée par le P. Epping, au sujet de certains tableaux d'observations lunaires. Là où le savant jésuite a voulu voir des indications de degrés, M. Oppert ne reconnaît que des chiffres d'heures, et il montre que ces chiffres sont en accord exact avec les constatations des astronomes.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1^o OMONT (Henri), *Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques des villes hanséatiques, Hambourg, Brême et Lubeck* (extrait du *Centralblatt für Bibliothekswesen*) ; 2^o LE MÊME, *Catalogue des manuscrits celtiques et basques de la Bibliothèque nationale* (extrait de la *Revue celtique*) ; 3^o LE MÊME, *Inventaire sommaire des manuscrits de la collection Renaudot, conservée à la Bibliothèque nationale* (extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*) ; 4^o DOUAI (le chanoine C.), *les Manuscrits du château de Merville* ; — par M. Siméon Luce : MARIN (Paul), *Jeanne d'Arc tacticien et stratégiste*, tome IV.

Julien HAVET.

Séance du 3 octobre 1890.

M. Léopold Delisle donne lecture d'un mémoire sur les traductions françaises de l'ouvrage de Pétrarque : *Remèdes de l'une et l'autre Fortune*. Il distingue deux traductions : l'une, exécutée pour Charles V, vers 1378, imprimée en 1524, et attribuée à tort par les bibliographes modernes à Nicole Oresme, est de Jean Daudin, chanoine de la Sainte-Chapelle ; l'autre fut faite en 1503, pour Louis XII, par un auteur dont le nom n'est pas connu.

M. Hamy signale les fouilles dirigées par M. le Dr Verneau, du Muséum d'histoire naturelle, sur le territoire de la commune des Mureaux, près Meulan (Seine-et-Oise). On a mis au jour une allée couverte, comprenant une chambre sépulcrale et un vestibule, et renfermant de nombreux squelettes accroupis, accompagnés de divers objets en os, en silex, etc. Les enfants étaient inhumés à part, contre une des parois du monument. Les matériaux employés sont gigantesques ; la chambre sépulcrale mesure 9 mètres de longueur, 1 m. 60 à 2 m. 10 de largeur et 1 m. 55 à 1 m. 60 de hauteur. — L'entrée de la galerie a été en partie démolie lors de la construction d'une voie romaine, qui passe immédiatement au-dessus du vestibule d'entrée du monument. Ce fait suffirait à démontrer, s'il en était encore besoin, l'antiquité relative des deux ordres de construction. — On a rencontré, aux environs, diverses antiquités de l'époque romaine, notamment un petit édifice carré, couvert de peintures, où l'on distinguait encore, entre autres figures, une sorte de phénix polychrome.

M. Deloche continue la lecture de son mémoire sur l'histoire de la ville de Saint-Remi-de-Provence.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, annonce qu'en vertu d'une décision prise par l'assemblée générale des cinq académies, un même ouvrage ne pourra désormais être présenté à la fois à plusieurs concours de l'Institut.

M. Louis Batiffol communique une étude sur la magistrature du prévôt des marchands, à Paris, à la fin du XIV^e siècle et au commencement du XV^e siècle. Il expose que, sous le règne de Charles VI, la municipalité parisienne et toutes les libertés de la ville furent supprimées par l'autorité royale. Pendant plus de vingt ans, de 1399 à 1412, les fonctions du prévôt des marchands furent exercées par un commissaire ou délégué du gouvernement, une sorte de vice-prévôt. Les Parisiens, cependant, conservèrent l'habitude de considérer le prévôt des marchands comme le véritable chef du peuple de Paris.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Siméon Luce : GASTÉ (Armand), *la Jeunesse de Malherbe, documents et vers inédits*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42

— 20 octobre —

1890

Sommaire : 437. La science la robe au vent. — 438. ETHÉ, Catalogue des manuscrits persans de la Bodléienne. — 439. SPANHOGUE, Corrections à Cicéron. — 440. REICH, Institutions gréco-romaines. — 441. CASTELLI, Histoire des Israélites. — 442. VERNES, Précis d'histoire. — 443. Journal de la Société, finno-ougrienne. — 444. GASQUET, Etudes byzantines. — 445. ZELLER, Histoire d'Allemagne, VI. — 446-447. De MARSY, La fausse Jeanne d'Arc; Pierre Cauchon. — 448. FOURNEL, Les hommes du 14 juillet. — 449. BERTHELÉ, Les arts en Poitou. — 450. LECQY DE LA MARCHE, Les sceaux. — 451. Inventaire général des richesses d'art de la France. Paris, monuments civils, II. — 452. TRIGER, Eugène Hucher. — 453. PETROZ, La peinture au musée du Louvre. — 454. WOLFRAM, Une statuette de Charlemagne. — 455. BOYER, Les enceintes de Bourges. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

437. — **La Science la Robe au Vent.** Promenades buissonnières en cinq parties. Souvenirs du VIII^e Congrès international des Orientalistes Stockholm-Christiania, 1889, en prose, en vers et en latin, par l'original du portrait. Frontispice. — Leiden, E. J. Brill, 1890, petit in-8, pp. VIII-88 + 12 p. de musique. 4 francs.

Je transcris *in extenso* le titre de ce joli volume parce qu'il indique la nature de l'aimable fantaisie que vient de nous donner M. Olivier Beauregard sous le voile de l'anonyme. Malgré quelques notes scientifiques, cette publication n'est pas justiciable de la grave *Revue critique*. Les Français qui sont allés au Congrès des orientalistes en Suède et en Norvège l'année dernière, se rappellent le vieillard alerte, qui par sa gaieté et son entrain a grandement contribué à abréger de longues heures de route; il veut évidemment, aujourd'hui, laisser à ses anciens compagnons de voyage un *keepsake* rappelant d'agréables heures passées ensemble. Nous le remercions de tout cœur.

Henri CORDIER.

438. — **Catalogue of the Persian, Turkish, Hindūstānī, and Pushtū Manuscripts in the Bodleian Library**, begun by Professor Ed. SACHAU, Ph. D. of the University of Berlin, continued, completed and edited by Hermann ETHÉ, Ph. D., Hon. M. A. Part I, The Persian manuscripts. Oxford, at the Clarendon Press, 1889, 1 vol. in-4, XII-1150 pages.

Le catalogue des manuscrits persans de la Bodléienne fait un digne pendant à celui du British Museum. Les deux collections sont à peu près aussi considérables : celle du Museum compte, ou du moins comptait, quand l'impression du catalogue fut achevée (1883), deux mille cinq cent trente-six manuscrits; celle de Bodley en compte deux mille trente-

huit. La rédaction de l'un et l'autre catalogue a été confiée aux deux savants d'Europe qui possèdent le mieux cette vaste littérature, pour l'un au Dr Rieu, pour l'autre au Dr Ethé.

M. Ethé a été chargé de rédiger le catalogue des manuscrits persans, turcs, hindûstânîs et pushtûs de la Bodléienne. Le présent volume comprend le catalogue persan : le second volume décrira les manuscrits turcs, hindûstânîs et pushtûs et comprendra les divers index et l'histoire des diverses collections qui ont contribué à former le trésor oriental de la Bodléienne. Le catalogue avait été commencé par le Dr Sachau qui avait rédigé la partie relative au fond Ouseley et aux manuscrits Zoroastriens (lesquels appartiennent pour la plus grande partie au fonds Ouseley). Mais M. Sachau quitta Oxford vers 1872 pour aller professer à Vienne, et M. Ethé, professeur de langues orientales à l'Université de Galles (collège d'Aberyswith), a repris son œuvre. Après près de quinze ans de travail, il vient de la terminer.

L'œuvre de M. Ethé diffère essentiellement de celle de M. Rieu. Ce qui fait le *charme* particulier du catalogue du British Museum, c'est qu'il constitue en même temps comme une histoire de la littérature persane. M. Rieu a réuni sur chaque auteur tous les détails historiques et littéraires essentiels, de sorte qu'en attendant l'histoire de la littérature persane que nous promet M. Ethé, le catalogue de M. Rieu peut y suppléer dans une certaine mesure. M. Ethé, écrivant après M. Rieu, n'avait pas à refaire l'œuvre de son prédécesseur et s'est contenté d'y renvoyer. Il s'est strictement renfermé dans l'analyse des manuscrits, se bornant à donner le nom et la date de l'auteur, la date de la composition de l'ouvrage et celle du manuscrit : pour toutes les questions d'histoire littéraire, il renvoie aux travaux qui peuvent exister sur le sujet et dont il donne une bibliographie très complète. Même quand il s'agit d'œuvres inconnues avant lui et sur lesquelles il a apporté des lumières nouvelles, il se contente de renvoyer à ses mémoires sans en donner le résumé. Dans quelques cas rares seulement il s'écarte de cette règle ; par exemple, dans la description du n° 1422, qui contient tant de traités philosophiques intéressants, entre autres une traduction du *Περὶ Ψυχῆς* d'Aristote, qu'il attribue à Avicenne, et un commentaire sur un apocryphe philosophique, le *risâlai xûra* de Zoroastre, qu'il attribue à un contemporain zoroastrien d'Ibn Sinâ ; dans la description du n° 97 (Chronique universelle écrite sous Humâyûn), ou dans la description du n° 1576 le *Dhakhîrahi Khwârizmshâhî*, la première encyclopédie médicale de la Perse, rédigée au commencement du XII^e siècle. Nous nous tromperons peu sans doute en attribuant à M. Sachau les articles de ce genre, qui la plupart d'ailleurs se rapportent au fond Ouseley ; mais nous ne pouvons nous empêcher de regretter que M. Ethé n'ait pas suivi ce modèle. Dans les 1,146 pages de ce catalogue, il ne sort du style d'inventaire que dans deux occasions : une fois pour décerner l'épithète d'inimitable au poème de Firdousi, sur qui

pourtant ses recherches ont amassé tant de faits nouveaux qui auraient intéressé le lecteur, et une autre fois pour défendre contre le catalogue du British Museum la respectabilité d'un poème mystique de Hilâlî traduit par M. Ethé (le *Shâh u Gadâ*). Mais il faut accepter l'œuvre de M. Ethé telle qu'il l'a conçue, et en ce sens elle est le modèle du genre. Il nous dédommagera dans son Histoire de la littérature persane.

Un catalogue ainsi conçu prête peu à l'analyse. Il y aurait à mettre en lumière les raretés de cette collection : mais M. Ethé le fera mieux que personne dans l'introduction de son second volume, ayant eu au cours de son travail à passer en revue en détail les richesses des grandes collections d'Europe, déjà cataloguées, et à part celle de Paris, qui le sera bientôt, la plupart le sont déjà. Bientôt il sera possible de faire un catalogue des catalogues et de dresser un index général de la littérature manuscrite de la Perse en Europe. Si jamais un nouveau congrès des Orientalistes se réunit, il devrait bien prendre des mesures pour amener la rédaction d'un index international de ce genre pour les divers départements de l'orientalisme : ce serait après tout le moyen de rendre utile cette institution étrange.

Voici quelques notes prises au courant de la plume.

N° 16 *Tabaqât i Nâsiri* ; on s'étonne que dans la bibliographie M. Ethé, qui mentionne les fragments traduits par Elliot dans son Histoire de l'Inde, ne mentionne pas la traduction complète bien connue du colonel Raverty, 2 vol. 1881.

N° 33. Premier volume du *Ta' rîkh* de Hâfiz Abrû, une des raretés de la collection.

N° 153. *Zafar-nâma* de Sharaf-aldîn ; histoire de Tamerlan ; ajouter à la Bibliographie l'édition de la Bibliotheca Indica, 1887 et suite.

N° 221. *Tûzûki Jahângîrî*, Mémoires de Jahângîr ; une édition a été publiée par Sayyid Ahmed, le chef du parti libéral musulman, à 'Aligarh, 1864.

N° 384, p. 286 : le texte complet de Minocihri a paru depuis, avec traduction et commentaire par M. Kazimirski, Paris, 1887.

N° 493. *Shâh Nâma*. Signalons ici, à propos de l'importance spéciale que semble accorder M. E. à la préface dite de Bâisunghar, une erreur traditionnelle, réfutée il y a plus de soixante ans par M. de Sacy et qui s'est pourtant perpétuée jusqu'à présent et forme un des dogmes de la critique du *Shâh Nâma*. La source principale pour l'histoire de la transmission des éléments épiques en Perse jusqu'à Firdousi est une préface du *Shâh Nâma* écrite par le prince Bâisunghar Khân, petit-fils de Timûr en 829 (1426). Il est admis que les exemplaires qui ont cette préface représenteraient une édition faite sur les ordres de Bâisunghar, laquelle d'ailleurs aurait fait disparaître les anciennes versions, car ni les ressemblances ni les différences des exemplaires existants ne permettent d'établir des familles. De là la valeur particulière — antiquité à part — prêtée aux manuscrits antérieurs à 1426 ; on salua avec joie en 1885 la décou-

verte à Téhéran du Zafar Nâma de Hamdulla Mustaufi qui porte sur les marges une recension complète de Firdousi de 735 (1334), c'est-à-dire antérieure d'un siècle à Bâisunghar. Cette division des manuscrits en deux classes¹, manuscrits antérieurs à 1426, manuscrits postérieurs à 1426, acceptée par M. Rieu même comme un fait reconnu, repose exclusivement sur deux lignes malheureuses de Macan dans sa Préface à son édition du Shâh Nâma : « La première tentative publique pour corriger « le texte du Shâh Nâma, dit-il, fut faite par ordre de Bâisunghar Khân, « petit-fils de Tîmûr... L'éditeur, dans sa préface, dit que Bâisunghar « Khân prenait grand plaisir à lire le Shâh Nâmâ, mais qu'il trouva le « tout si corrompu et si plein d'erreurs de toutes sortes qu'il fit collation-
 « ner tous les exemplaires de sa bibliothèque et en écrire un correct »
 « (he directed all the copies in his library to be collated, and a correct
 « one written). » Macan ne donne pas le passage de la préface relatif à cette prétendue recension et ses successeurs n'ayant pas eu recours au texte original ou l'ayant lu d'un œil prévenu, ont accepté sa donnée de confiance. M. Mohl parle de cette recension de Bâisunghar sans citer l'autorité, se référant sans doute à Macan. La chose était pourtant assez importante pour qu'elle valût la peine d'être vérifiée. Cinq ans avant la publication du premier volume du Shâh Nâma, le maître de M. Mohl, Sylvestre de Sacy, ayant à parler de l'édition et de la préface de Macan, se reportait au texte de la préface de Bâisunghar et constatait que Macan avait transporté et appliqué les idées et les procédés de la critique européenne à une simple revision d'un genre fort différent. La préface dit que Bâisunghar s'occupait de temps à autre de la lecture du Shâh Nâma, mais « quoiqu'il y eût dans la Bibliothèque royale plusieurs exemplaires « du Shâh Nâmeh, il n'y en avait cependant aucun qui satisfît le naturel « délicat et le goût fin de ce roi fils de roi... Un ordre émana donc de la « volonté royale pour que, de plusieurs exemplaires en ayant corrigé un, « on le décorât ¹ d'une écriture semblable à une chaîne formée d'anneaux « de couleur de musc, enlacés ensemble, et qui, cependant, coulât avec « aisance comme un ruisseau d'eau courante. Le même ordre comman-
 « dait que dans la préface on racontât de quelle manière a été composé « le *Bâsitân Nâmeh* qui est la source du Shâh Nâmeh ² ». Bâisunghar fait corriger les fautes d'un exemplaire de sa collection et en fait prendre une copie calligraphique. Il y a loin de là, comme on voit, à une collection de manuscrits et à une recension critique. Nous avons cru utile de profiter de l'occasion pour relever un exemple curieux de la façon dont la convention scientifique perpétue des erreurs que l'à peu près du premier instant a créées et que la plus haute autorité ne peut déraciner.

1. A partir d'ici jusqu'à la fin de la phrase le texte est une citation en vers. Il est probable que la préface de nos manuscrits n'est point la préface même de l'exemplaire de Bâisunghar, que celle-ci était en vers et que la nôtre en est une rédaction en prose postérieure.

2. *Journal des Savants*, 1833, p. 39.

N° 511. *Barzû Nâma*. Il existe un *refacimento* gujerati du Barzû nâma en seize volumes, publié à Bombay par l'imprimerie du Samâcâr. Toute l'épopée persane a d'ailleurs produit une bibliothèque bleue gujeratie qu'il ne faudra pas négliger dans une histoire complète de l'épopée. Ces traductions, que des lecteurs publics lisaient au public réuni en cercle sur l'Esplanade, au bord de la mer, il y a quarante ans encore, sont relativement anciennes.

N° 646. *Jalâl-aldîn Rûmî*, Mathnawî. Aux éditions citées ajouter la meilleure de toutes, celle de Muhammad Tâhir Mustaufi (Téhéran, H. 1299), accompagnée d'un index alphabétique des commencements de vers qui permet de retrouver n'importe quel vers de l'immense poème.

N° 753. *Amîr Khosrau*. Noter l'édition du *Dîvân 'Ansari* (choix des Quatre Dîvâns), Lucknau, 1874.

Parmi les raretés de la Bodléienne, signalons le premier volume du *Ta'rikh de Hâfiz Abrû*, le grand historien et géographe des Timurides, une des principales autorités de Mirkhond (n° 33), le *Ta'rikh-i-Alfi* ou annales du Millenium qui suit la mort de Mahomet, écrit sur l'ordre d'Akbar et importantes par la détermination précise des dates (n° 99); la correspondance diplomatique de Shâh 'Abbâs et de Jahângîr sur les affaires de Qandahâr en 1621 (n° 255); et surtout les *tadhkira* de poètes, d'où M. Ethé a tiré tant de renseignements inédits sur les premières périodes de la poésie persane et qui ont permis de refaire l'histoire de ses origines. Si la Bodléienne n'a pas le *tadhkira* de Muhammad 'Aufî, le plus ancien et le plus précieux de tous, elle a le *Butkhâna* avec des citations de cent quinze poètes, la plupart anciens (cf. le n° 1094); le *Mirât al Khayâl*, avec cent trente-six biographies de poètes; le second volume de la *Safina* avec huit cent dix biographies; l'Anthologie de Muhammad 'Alikhân avec des spécimens de sept cent cinquante-cinq poètes; le colossal dictionnaire biographique d'Ahmad 'Alikhân Hâshîmî (H. 1218 = 1803), le *Makhzan al ghavâ'ib*, qui contient trois mille cent quarante-huit biographies. Pour chacun de ses ouvrages, le catalogue donne la liste complète des poètes cités : la liste du *Makhzan* occupe soixante-dix colonnes. Il n'est guère, comme on voit, de poète ou de poète-reau, sur lequel on ne soit à peu près sûr de trouver rapidement quelque renseignement dans la collection de la Bodléienne.

La collection zoroastrienne est sans grande importance : mais cette année y a ajouté deux joyaux, donnés par le Dastur Jamaspji. Elle possède un manuscrit d'intérêt historique, le premier manuscrit zend qui soit venu en Europe, dont un feuillet reproduit en fac-similé décida la vocation d'Anquetil, et qu'à son retour de Bombay il trouva à Oxford attaché avec une chaîne à la réserve. C'est un Vendidad Sadé copié en 1650 et donné à la Bodléienne en 1718 par un marchand de Surate nommé Boucher (le Bourchier d'Anquetil) ¹.

JAMES DARMESTETER.

1. Le manuscrit porte : « Donum Dni Geo. Bourcher Mercat. in Surat, in usum Biblioth. Bodleianae apud Oxonienses. Anno Domini 1718 ». De *Bourcher* Anque-

439. — Em. SPANHOGUE. *Emendationes Tullianae Miscellae*. Leyde, Brill; Louvain, Peeters, 1890. Præf. v-vii, p. 1-66, in-8.

Virtuosités critiques d'un professeur d'Anvers. Les patients auxquels elles sont appliquées, sont, outre Cicéron à peu près dans tous ses ouvrages, quelques prosateurs grecs, quelques prosateurs latins et Horace. Beaucoup d'audace et aussi beaucoup de sagacité dépensée souvent mal à propos et en pure perte. Il n'est que trop clair que l'auteur n'a eu plus d'une fois sous la main que des secours insuffisants ¹.

L'idéal de M. Spanhogue serait d'avoir donné ne fût-ce qu'une bonne correction sur vingt. J'en ai lu beaucoup, hélas! combien en est-il de bonnes?

ÉM. THOMAS.

440. — Emil REICH. D. J. *Graeco-Roman Institutions* from anti-evolutionist points of view. Oxford, Parker, 100 p. in-8.

Pourquoi les Romains ont-ils été, de tous les peuples, les seuls qui aient fait du droit civil une science véritable, rigide dans ses principes, souple mais toujours conséquente dans ses applications, fixée par le *jus strictum*, mais gardant comme instrument d'expérimentation et de progrès l'Édit du préteur avec ses *actiones in factum conceptae*? Dire qu'ils avaient pour le droit des aptitudes spéciales, c'est répondre à la question par la question; c'est aussi rendre à peu près inexplicable le contraste que nous offre la perfection de leur droit civil et l'incohérence, l'insuffisance de leur droit criminel.

M. Reich affirme hardiment que cette *vera causa* tant cherchée est l'institution de l'*infamia* ou privation à perpétuité du droit de suffrage et de l'éligibilité, infligée à la suite de procès en matière civile (p. 21). La menace perpétuelle de l'infamie a obligé les Romains à recourir aux lumières de « jurisprudents » qui ont, des siècles durant, cherché et trouvé les moyens de tourner la loi sans la violer. De là ce développement parallèle des deux aspects du droit, strict et formaliste avec la loi, accommodant et soucieux de l'équité naturelle quand il procède de l'*imperium* du préteur. De là, en un mot, la supériorité du droit civil romain sur tous les autres.

Cette explication surprend à première vue, et les objections ne manquent pas. Pourquoi l'*ἀτιμία* n'a-t-elle pas produit les mêmes effets à Athènes? Parce que, répond M. R. (p. 29-30), l'*ἀτιμία*, d'ailleurs très différente de l'*infamia*, graduée, révoquée, est infligée par la juridiction criminelle, et non par la juridiction civile. A Rome, au contraire, le

til a fait Bouchier; mais le premier *r* a été rayé sur le manuscrit; reste donc Boucher que le catalogue transcrit Bowcher, tant il est difficile d'arriver à l'accord même sur un fait aussi simple en apparence que la détermination d'un nom propre moderne.

1. Pour Cicéron, Klotz, et dans les lettres, Nobbe.

droit criminel est, sous ce rapport, plus indulgent que la loi civile, dans laquelle il a infusé son esprit. Soit. Mais, en consultant les textes, on voit que les actions civiles entraînant l'*infamia* visent toujours des actes entachés de dol, de fraude, de parjure, ou de véritables vols; si bien qu'en définitive, l'*infamia* ne relève pas du droit civil proprement dit, mais de cette partie du droit criminel qu'une classification rudimentaire n'a pas dégagée à temps du droit civil. M. R. prévient l'objection en déclarant (p. 24) que les textes ne disent pas tout, et que « toute action civile pouvait infliger l'*infamia*, aussi bien que l'exécution de n'importe quel jugement civil ». Il n'accorde aux textes qu'une valeur relative et a beaucoup plus de confiance dans l'induction, qui le mène tout droit, non pas, pense-t-il, à l'hypothèse, mais à la certitude historique. Rome était un État timocratique; or, l'histoire démontre que les timocraties sont bien vite emportées par un fléau qu'elles ont elles-mêmes déchaîné, l'envie d'acquérir, la préoccupation exclusive de la richesse. Puisque Rome a prospéré, c'est qu'elle a su trouver un frein à cet appétit désordonné, et il n'en est pas de plus efficace que la menace de l'*infamia* suspendue au-dessus de tout calcul d'intérêt. C'est raisonner fort bien, dirons-nous à notre tour, mais c'est aussi substituer le raisonnement *a priori* aux preuves matérielles, qui font ici défaut.

Faisons un pas de plus, et analysons — au besoin, avec l'aide de la logique hégélienne — cette crainte, si féconde en conséquences, de l'*infamia*. Cette force négative se ramène à un sentiment positif qu'elle présuppose, à savoir une haute estime des droits du citoyen, ceux-ci, ne l'oublions pas, gradués d'après la fortune. M. R. n'en demande pas davantage pour expliquer une autre particularité du droit civil romain, l'étendue anormale et la persistance de la puissance paternelle. Si les fils de famille, quoique formant la majorité dans les comices, n'ont jamais voté de loi qui les émancipât à un certain âge, c'est qu'ils trouvaient leur compte à être classés d'après la fortune de leur père, tandis que, une fois émancipés, ils n'auraient eu d'autre cens que leur petit pécule et auraient vu leur droit de suffrage s'amoinrir d'autant. C'est encore le même sentiment — équivalent positif de la crainte de l'*infamia* — qui a engendré et maintenu l'esclavage dans le monde classique. Il fallait que les citoyens, les hommes libres, fussent peu nombreux pour que le droit de cité gardât toute sa valeur. D'autre part, l'esclave antique n'était pas, à Rome surtout, la bête de somme qu'a été le nègre d'Amérique. Précisément parce qu'il échappait à toutes les relations sociales, que c'était « l'homme pur et simple (p. 44) » et, en ce sens, le plus « libre » des hommes, il est devenu un instrument précieux aux mains des jurisconsultes de Rome, qui faisaient aboutir par son intermédiaire des combinaisons autrement impraticables. Or, ces combinaisons ont elles-mêmes pour but d'éviter l'*infamia*, si bien que c'est, au fond, le même facteur psychologique qui aiguillonne l'intelligence du jurisconsulte et lui fournit son outil de prédilection. Nous voilà revenus au point

de départ. L'exaltation du sentiment civique, la crainte de perdre l'exercice du plein droit de cité, a été le ressort moteur de la jurisprudence romaine et la cause cachée de son incomparable virtuosité.

Du reste, M. R. n'est pas autrement enthousiaste de ce droit romain, qui n'a été propagé parmi les nations modernes qu'à l'instigation et au bénéfice des despotes (p. 54-64). Il n'en est pas de plus scientifique; mais scientifique ne veut pas dire satisfaisant pour le sens moral. Pourquoi M. Reich veut-il, par surcroît, que l'histoire de ce droit, et, en général des institutions sociales, soit une réfutation des théories darwiniennes? Il raisonne pour le droit romain comme les catholiques pour leur dogme, affirmant qu'il était donné tout entier dès le début et que les définitions postérieures n'y ont rien ajouté. Mais faire sortir des principes les conséquences qui y étaient virtuellement contenues, c'est aussi de l'évolution; c'est même l'évolution au sens rigoureux du mot. Il y a là (p. 65-72) une sorte de hors-d'œuvre, qui a pu être très goûté à Oxford, où ces études ont fourni la matière de quatre « lectures », mais qui a perdu de son actualité en passant le détroit.

Je ne prétends pas que ce petit livre soit un guide très sûr pour les amateurs de science toute faite; il heurte avec un air de défi bien des idées reçues et qui ne me paraissent pas encore réfutées; mais il est éminemment suggestif, et ceux-là même, j'allais dire ceux-là surtout qu'il n'aura pas convertis ne l'auront pas lu sans profit.

A. B.-L.

441. — 1. David CASTELLI. *Storia degl' Israeliti*. Milano, Hoepli. 2 vol. in-8 de ciii-416 et 470 p., 1887-8.

442. — 2. Maurice VERNES. *Précis d'histoire juive* depuis les origines jusqu'à l'époque persane. Paris, Hachette, in-16, 828 p.

1. L'ouvrage de M. Castelli n'apprendra peut-être pas grand'chose aux lecteurs qui sont au courant des travaux accomplis depuis un demi-siècle par l'exégèse protestante dans le domaine des études bibliques; mais ces lecteurs sont rares en France; ils doivent l'être encore davantage en Italie. En dehors de cette petite élite, tout le monde lira ces deux volumes avec autant de profit que de plaisir. L'auteur est bien informé, sa méthode est sûre et prudente, ses divisions heureuses, enfin il sait présenter le résultat de ses recherches avec clarté et non sans agrément. Tout au plus pourrait-on souhaiter que, dans un ouvrage aussi affranchi de préjugés d'église, l'histoire israélite eût été exposée suivant son véritable ordre chronologique, et non pas d'après la succession arbitraire à laquelle nous a habitués la disposition traditionnelle des livres bibliques. Plus cette habitude est invétérée, plus il importe de réagir contre elle, surtout dans des ouvrages comme celui-ci, destiné à l'éducation des générations futures.

2. La même critique, ou peu s'en faut, s'adresse au très intéressant

Précis de M. Vernes¹; lui aussi a cru devoir conserver en tête d'une *Histoire juive* deux longs chapitres consacrés à l'« Épopée des patriarches » et à l'« Épopée de l'exode et de la conquête », qui eussent été beaucoup mieux placés ailleurs; nous n'apercevons pas clairement les raisons pour lesquelles M. V., comme il le dit lui-même (p. 18), a décidé, « à la réflexion », de ne pas modifier l'usage traditionnel.

Ce défaut de composition est d'ailleurs à peu près le seul trait commun à nos deux *Précis*. Autant M. Castelli est un disciple, sinon servile, du moins docile, des maîtres actuels de l'exégèse biblique, Reuss, Kuenen, Wellhausen, etc., autant M. Vernes, après avoir puisé d'abord aux mêmes sources, a eu hâte de s'affranchir et de se poser à son tour en chef d'école. Ce n'est pas, hâtons-nous de le dire, qu'il manque de respect et de reconnaissance envers les savants qui lui ont frayé la voie, envers M. Reuss en particulier; son admiration pour ce dernier se traduit même par de fréquentes, de longues, de très longues citations textuelles. Mais sur les deux ou trois points capitaux qui forment pour ainsi dire les piliers du système de l'exégèse moderne, M. Vernes est arrivé à des conclusions diamétralement opposées à celles de ses maîtres. Il ne croit plus ni au polythéisme primitif des Hébreux, ni à la possibilité de distinguer dans l'*Hexateuque* des couches successives, maladroitement juxtaposées par le dernier compilateur. Pour lui, toutes les parties essentielles de la Bible ont été non pas *rédigées* (là-dessus on pourrait s'entendre), mais « librement composées » dans une période très récente et très courte — entre 400 et 200 avant J.-C., — par des « docteurs juifs » qui différaient sans doute d'avis sur certaines questions de dogme et de culte, mais qui, en somme, s'accordaient tous « dans un monothéisme hautement moral et spiritualiste et affirment que la divinité a fait choix, entre toutes les nations, du peuple israélite pour le combler de ses dons s'il se conforme à ses lois. » L'*Hexateuque* tout entier est un roman historique destiné à illustrer cette thèse. Quant aux écrits prophétiques, où l'on voyait jusqu'à présent (sauf exceptions) l'œuvre authentique de témoins et d'acteurs des grandes crises politiques et religieuses qui marquèrent la fin des deux royaumes hébreux, M. Vernes, à la suite de M. Ernest Havet, veut y reconnaître de simples ouvrages *pseudépigraphiques* où des noms célèbres, mis en vedette, servaient à couvrir et à recommander au public du III^e siècle avant J.-C. une marchandise littéraire plus ou moins estimable. A cet égard, il n'y aurait plus aucune différence à faire entre *Jérémie* et *Daniel*.

On ne peut méconnaître que M. Vernes a mis au service de ces opinions paradoxales beaucoup de hardiesse, d'érudition et d'ingéniosité. Mais ces qualités seules ne suffisent pas pour écrire l'histoire, et

1. Dans un autre ouvrage intitulé, un peu ambitieusement peut-être, *Les résultats de l'exégèse biblique* (Leroux, 1890) M. Vernes n'a guère fait que grouper systématiquement sous les trois chefs : Histoire, Religion, Littérature, les vues développées plus longuement dans le *Précis*.

c'est d'histoire qu'il s'agit dans ce livre. Il faut à l'historien, avant tout, un sens critique exercé et sévère, même à l'égard de ses propres hypothèses, le sentiment du possible et du « successif », la connaissance exacte du milieu ambiant où se déroulent les événements qu'il raconte. Nous craignons que ces qualités et ces connaissances ne soient pas développées chez M. Vernes au même degré que d'autres, moins nécessaires. A chaque instant il passe, sans s'arrêter, devant des détails caractéristiques, des nuances d'expression et de pensée qui auraient dû l'avertir des différences énormes d'âge et de civilisation existant entre des textes qu'il jette intrépidement dans le même moule. Le terrain sur lequel a poussé l'histoire israélite, l'histoire ancienne de l'Égypte, de la Syrie, de l'Assyrie, est pour lui, nous ne dirons pas une *terra incognita*, mais certainement une région peu explorée, et dont, chose singulière, il déclare l'exploration peu utile pour le but qu'il s'est proposé : il semble que cet ex-théologien croie encore à la création *ex nihilo*, sinon du monde, du moins des idées. Ajoutons que ce n'est pas seulement à propos de ces périodes anciennes que l'on surprend des lacunes dans la préparation scientifique de M. Vernes ; il suffit de lire, par exemple, les pages consacrées au chapitre x de la *Genèse* (p. 727 suiv.) pour se convaincre à quel point l'exégèse biblique, dépourvue d'une solide base historique et géographique, est vouée à l'impuissance ou à la divagation. M. Vernes nous affirme sérieusement, que ce fameux tableau ethnographique a été tracé « vers l'époque des conquêtes d'Alexandre », dans l'intention de souhaiter la bienvenue aux Grecs, déguisés sous le nom de Japhat-Javan, et que l'écrivain juif brûle d'amener au giron de son église ! Comment le savant auteur ne s'est-il pas aperçu qu'à l'époque où il place ce morceau l'emploi des mots *Gomer*, *Ashkenaz*, *Thoubal*, *Mosoch*, pour désigner les différentes régions de l'Asie-Mineure, aurait constitué un anachronisme aussi ridicule qu'inintelligible ? Et que penser d'un écrivain, contemporain d'Alexandre « ou de ses successeurs », qui aurait divisé la nation hellénique en quatre tribus : l'Élide (?), Tarse (?), Chypre et Rhodes ? Si de pareilles fantasmagories s'appellent « les résultats de l'exégèse moderne », je demande à être ramené aux contes du Talmud : au moins les bons docteurs de Babylone donnaient-ils leurs rêveries pour des rêveries.

Je ne parlerai pas du style de ce livre puisque, aussi bien, M. Vernes paraît n'attacher qu'une médiocre importance à cette partie essentielle de la tâche de l'historien. Mais il m'est impossible, en terminant, de ne pas signaler le contraste singulier que l'on observe entre, d'une part, la thèse fondamentale et le ton général de ce commentaire biblique, — du Voltaire, avec, peut-être, moins d'esprit — et, d'autre part, la prétention hautement affichée par l'auteur de rester en bons termes avec l'Église, avec toutes les églises. Comment M. Vernes réussit-il à concilier « son respectueux attachement pour la grande tradition religieuse qui », etc., (p. 12) avec un système qui aboutit à faire de la Bible tout entière —

Hexateuque et Prophètes — une vaste entreprise de falsification littéraire? C'est là un mystère qui exigerait pour être élucidé une psychologie bien autrement pénétrante que la mienne. Après tout, dans les temps curieux où nous vivons, il ne faut s'étonner de rien. Nous avons revu ailleurs — s'en souvient-on encore? — ce mélange piquant de formules radicales et d'œillades cléricales. M. Vernes nous comprendra peut-être et nous pardonnera certainement si nous définissons sa méthode et son livre « le boulangisme de l'exégèse »

T. R.

443. — **Suomalais-ugrilainen seuran alkakauskirja.** Journal de la Société finno-ougrienne. Helsingissæ. Suomalaisen kirjallisuuden seuran kirjapainossa, in-8; fasc. II, 1887. xii-184 p.; fasc. III, 1888; 175 p.; fasc. IV, 1888, xxxi-352 p. avec 311 fig. dans le texte; fasc. V, 1889, 159 p.; fasc. VI, 1889, 173 p.; fasc. VII, 1889, vii-181 p.

Ce recueil n'est pas encore un journal, comme il en prend le titre en français; mais, par sa périodicité de plus en plus fréquente, il tend à s'en rapprocher : au lieu d'un fascicule en 1886, autant en 1887, il en a paru deux en 1888 et trois en 1889, et les derniers ne sont ni moins volumineux, ni moins bien remplis que les premiers. La plupart ne contiennent qu'un seul mémoire, deux seulement se composent de mélanges; et ce ne sont pas uniquement des Finnois qui ont donné leur concours à cette utile publication : un mémoire est dû à deux Norvégiens; un autre à un Russe. Ainsi le caractère de cosmopolitisme, au moins ougro-finnois, que nous avons signalé dans un article sur le premier fascicule, y est marqué autant par la nationalité différente des auteurs que par les langues dont ils se sont servis : le français, qui figure sur le titre a été employé par Mainof (fasc. V) et dans le Rapport annuel de 1886 (fasc. III); le reste est en allemand ou en finnois.

Le fasc. II est rempli par des recherches de E. N. Setälæ, *Zur Geschichte der Tempus- und Modus-Stammbildung in den finnisch-ugrischen Sprachen*; elles portent sur le finnois avec ses dialectes : le karélien, le vepse méridional, le vote, le kreevine, l'esthonien et le live; sur le lapon, le mordouine, le tchérimisse, le zyriène-votiaque, le magyar, le vogoule et l'ostiaque. Outre les textes dans chacune de ces langues qui toutes sont écrites depuis plus ou moins longtemps, l'auteur a eu à consulter nombre de travaux en hongrois, en finnois, en allemand, en suédois, en esthonien et en latin et en russe. Pour faciliter les comparaisons, il a fallu transcrire en caractères latins (modifiés par de nombreux signes placés au-dessus, mais surtout au-dessous des lettres) les citations tirées des idiomes qui s'écrivent avec l'alphabet russe. L'auteur s'efforce de ramener les formes du présent à deux suffixes, celles du prétérit à un seul, celles du conjonctif à trois; il regarde l'impératif comme un indicatif accompagné d'interjections. Mais les diverses branches de cette famille sont assez différentes entre elles pour qu'il ne puisse les compa-

rer directement l'une avec l'autre; il classe dans des paragraphes juxtaposés leurs dialectes qu'il compare entre eux, commençant toujours par donner des exemples qu'il soumet ensuite à une analyse pénétrante.

Le même étudie les éléments de formation du suffixe finnois *ise* (*inen*) dans le fasc. III, qui contient en outre : *Rapport du Dr V. Porkka sur son voyage chez les Tchérémisses*; de courtes notices de J. Krohn, du regretté Aug. Ahlqvist et de J. R. Aspelin; le *Rapport annuel de 1886* en finnois, avec résumé en français; un autre en allemand par O. Donner sur les *Progrès des études ougro-finnoises en 1885-86* avec bibliographie; enfin de nombreux *Spécimens de langue laponne* : traditions historiques assez originales, contes qui le sont moins, ayant pour la plupart subi l'influence scandinave, fables, poésies. Ce recueil formé par F. Qvigstad et G. Sandberg, traduit en allemand par le premier, est accompagné de remarques par Lars Olsen sur le *Tambour magique des Lapons* (avec planche).

Le fasc. IV, deux fois plus volumineux que les autres, présente un intérêt particulier; le Dr A. O. Heikel y traite des *Habitations des Tchérémisses, des Mordouines, des Esthoniens et des Finnois*. Cette étude approfondie fait pendant à celle de Valtyr Gudmundsson sur les *Habitations privées en Islande à l'époque des sagas*; mais elle est plus détaillée et contient dix fois plus de figures; seulement, au lieu de remonter au moyen âge, elle se confine dans le présent. Voici un nouvel exemple du rôle prééminent que les Finnois en général et la Société ougro-finnoise en particulier veulent et peuvent jouer dans les travaux démographiques sur le nord de la Russie : la littérature de cet immense empire ne possédait pas encore d'ouvrage d'ensemble sur le sujet; le Dr Heikel a pris les devants; après avoir fait des excursions en Finlande et chez les Finnois du gouvernement d'Olonetz, il a parcouru, en compagnie d'un dessinateur, le pays des Tchérémisses, celui des Mordouines, l'Esthonie et la Livonie; il a rapporté de ces voyages quinze cents dessins avec des descriptions faites sur les lieux et qu'il a complétées par des recherches dans les musées ethnographiques de Helsingfors, de Moscou, de Kazan et de Saint-Petersbourg, et naturellement aussi dans des écrits russes, finnois, allemands et suédois, au nombre de plus de soixante-dix. Le résultat est un manuel fort bien fait, écrit dans une des langues qu'aucun homme de science ne doit ignorer. Il y est parlé non seulement des huttes et des maisons, mais encore des cuisines, des étuves, des magasins, des séchoirs à récoltes, des granges, des hangars, des étables, des moulins à vent, mais aussi des décors et de l'ameublement qui sont originaux et parfois élégants et gracieux chez les Mordvines et les Tchérémisses; chez les Finnois et les Esthoniens, ils ne se sont pas développés d'une manière aussi indépendante, parce que les influences suédoise et allemande se sont de bonne heure fait sentir dans les constructions les plus riches, l'une au nord, l'autre au sud du golfe de Finlande. •

Le fasc. V ne se compose également que d'un seul mémoire : *les Restes de la mythologie mordvine*, sujet peu connu, quoiqu'il ait été traité dans plusieurs monographies pour la plupart manuscrites, et surtout dans des articles de revue. Un savant russe, feu W. Maïnof, à qui l'on devait déjà des mémoires sur les antiquités mordouïnes et sur les coutumes juridiques de ce peuple, a recueilli de nouveaux faits en interrogeant de vieilles femmes qui sont là, comme partout, les dernières dépositaires des anciennes croyances; en assistant aux fêtes, chrétiennes en apparence, mais greffées sur des cérémonies païennes et souvent célébrées dans les lieux autrefois consacrés aux idoles; et en transcrivant le texte mordouïne, ou à son défaut l'imitation russe, de curieuses prières et formules superstitieuses. Combinant ces nouvelles notions avec celles qui étaient éparses dans les écrits de ses compatriotes et ceux de quelques rares étrangers, il a tracé un tableau de la mythologie, mais surtout des superstitions des Mordouïnes et en particulier de la tribu des Mokchanes. La religion nationale de ceux-ci n'a pas encore été totalement supplantée par l'orthodoxie russe qui ferme les yeux sur le mélange du profane avec le sacré et qui célèbre parfois d'anciens dieux (comme Inechké-Paz confondu avec saint Nicolas) sous le nom de saints chrétiens : elle a eu ses martyrs jusqu'au commencement de notre siècle; elle a toujours ses miracles. On est surpris de lui trouver si peu de ressemblance avec la mythologie finnoise; c'est sans doute parce que celle-ci n'a pris sa forme actuelle qu'après la séparation des deux branches; tandis que les croyances mordouïnes ont dû successivement subir, dans les temps historiques, l'influence des Khazars, des Bulgars, des Mongols, des Tatars islamisés auxquels elle a emprunté Chaïtan (Satan), enfin des Slaves. Il ne serait même pas difficile de lui trouver des rapports avec des religions d'ailleurs très différentes, par exemple avec celle des Mexicains. Chez ceux-ci, en effet, Citlalicue, femme du dieu suprême, passait pour avoir accouché d'un silex qui, en tombant sur la terre, se brisa en seize cents morceaux qui formèrent autant de génies (J. de Torquemada, *Monarquia indiana*, L. VI, ch. 19 et 41); chez les Mordouïnes, Angué-Patiaï, fille du dieu suprême, en battant le briquet sur un silex produisit autant d'anges gardiens qu'il en jaillit d'étincelles (Maïnof, p. 112). Cette croyance a trait évidemment à un ancien culte rendu au silex, c'est-à-dire à la matière dont on tirait le fer et les outils indispensables à l'industrie, à la culture et au culte. Aussi chez les Mexicains signalait-on des couteaux de pierre enveloppés comme des reliques et adorés conjointement avec deux morceaux de bois, enveloppés de même et destinés à produire du feu par le frottement (Torquemada, *Mon. ind.* L. II, ch. 2); chez les Mordouïnes, les couteaux en silex sont encore en usage pour sacrifier les bêtes immolées les jours de fête (Maïnof, p. 149).

En tête du fasc. VI est le résumé allemand, fait par Oscar Hackman, du mémoire finnois de Carl Krohn sur *l'Ours* (loup) *et le renard*. Cette consciencieuse étude comparative que le jeune érudit a rédigée

avec l'aide de quatre savants étrangers (E. Kunik, H. Suchier, J. Moltke Moe et K. Koehler), dépasse bien les limites de la Finlande et des pays ougro-finnois, puisqu'elle s'étend sur trois parties du monde; tous les traits du cycle y sont analysés et leurs variantes indiquées; aussi n'est-il guère de peuple de l'Europe qui ne puisse tirer profit de ces recherches pour l'histoire de ses propres études. — On trouve en outre dans le même fascicule : *Rapport du Dr V. Porkka sur son voyage chez les Tchérimisses en 1885-86*; pour apprendre la langue de ce peuple, il eut le courage de s'enfermer cinq semaines en prison avec un de ses maîtres qui, sevré d'eau-de-vie, conservait au moins toute sa lucidité d'esprit. Viennent ensuite les rapports de 1887, de 1888 en finnois et en allemand.

Dans le fasc. VII, le Dr Arvid Genetz a donné la première partie de ses *Études sur le dialecte tchérimisse oriental*, assez différent du dialecte des prairies et de celui des montagnes, et parlé par quinze mille personnes dans les cercles de Krasnoufinsk et de Koungour. Il débute par des spécimens de la langue : poésies (toutes sous forme de monotones quatrains à l'exception de quelques ballades), énigmes, formules magiques, prières; mais le morceau principal est un recueil de contes en prose, parfois entremêlé de vers, mais rarement assaisonné de traits d'esprit ou de naïveté; les défauts du genre y sont accentués; la continuelle répétition des mêmes scènes et des mêmes phrases, avec des variations insignifiantes, finit par fatiguer; les actions et les paroles ne sont pas suffisamment motivées, de sorte que ces textes, tout en étant précieux, comme spécimens d'un dialecte peu connu, n'ont cependant pas de valeur littéraire. On sent que l'influence européenne n'a pas pénétré jusque dans cette lointaine contrée ouralienne.

Ce recueil, on le voit, ne donne que des travaux neufs sur des matières trop négligées, en se tenant exclusivement à sa spécialité ougro-finnoise. Poursuivi sur le même plan, il deviendra la source la plus abondante de nos connaissances sur les langues, les littératures, les croyances et les mœurs des peuples ouralo-finnois.

E. BEAUVOIS.

444. — A. GASQUET. *Études byzantines*. L'Empire byzantin et la Monarchie franque. Paris, Hachette, 484 p. in-8.

Les byzantinistes, moins rares que jadis, ne constituent encore qu'un groupe bien restreint. En France, ils sont quatre ou cinq tout au plus. Une nouvelle recrue ne peut donc qu'être accueillie avec joie par eux, surtout alors qu'elle se présente avec un travail considérable, riche en renseignements inédits, grâce à un vaste ensemble de faits ingénieusement groupés. M. Gasquet, connu déjà par de très bons travaux d'érudition, par un, en particulier, qui confine à l'histoire de l'empire d'Orient, a abordé courageusement dans ce volume, qui paraît devoir

être le premier d'une série d'*Études byzantines*, la question si vaste et jusqu'à ce jour si mal traitée des relations entre l'empire byzantin et la monarchie franque depuis leurs origines jusqu'au règne du grand empereur Basile I^{er} et en même temps la fin de l'empire carolingien. Traiter ce sujet si étendu, c'est aborder une fois de plus, non seulement l'histoire des deux empires, mais celles de l'Église et de la papauté durant cette longue période d'années. Le temps et l'espace me manquent pour aborder la critique détaillée de ce gros volume de cinq cents pages, plein de faits, de discussions et d'appréciations. Je me bornerai à exprimer simplement mon opinion sur l'œuvre en général et à en indiquer les grandes divisions.

Le livre de M. G. est tout à fait remarquable ; les conclusions auxquelles il est arrivé me semblent parfaitement justes. C'est à peine si je trouverais à reprendre quelques points de détail fort secondaires. Après le livre excellent de M. Rambaud sur l'empire grec au x^e siècle, celui de M. G. est certainement ce qui a été écrit en France de meilleur et de plus neuf sur l'histoire de l'empire d'Orient. L'auteur possède admirablement son sujet. Il est, avec M. Rambaud, un des bien rares modernes qui me semblent s'être rendu un compte vrai de ce qu'était cette monarchie byzantine encore aujourd'hui si profondément inconnue, cette monarchie où tant de choses sont à admirer et dont les incomplètes annales sont venues jusqu'à nous si totalement défigurées par les passions religieuses des contemporains.

Le livre de M. G. est divisé en huit chapitres dont un d'*Introduction*. Ce sont autant d'études séparées concordant cependant toutes à l'éclaircissement d'un sujet unique. Chaque chapitre est lui-même subdivisé en plusieurs paragraphes. L'*Introduction* porte ce titre : *l'Empire grec et les Barbares*. La lecture m'en a vivement intéressé. Dans un premier paragraphe, l'auteur a présenté et discuté sous un jour très neuf les divers arguments qui ont été si souvent mis en avant pour blâmer ou au contraire pour approuver le transfert du siège du gouvernement de Rome à Byzance. Les avantages que l'empire devait retirer de la situation privilégiée de sa nouvelle capitale sont exposés de main de maître. Vient ensuite un vivant tableau de ce qu'était l'empereur grec, l'empereur d'Orient, ce César byzantin qui diffère si profondément de l'ancien César de Rome. Ce portrait aussi est fort exactement tracé. « Pour les Byzantins, l'empereur est une sorte de Messie de qui ils attendent le relèvement et le salut. Dieu ne doit pas laisser protester l'alliance qu'il a conclue avec lui au jour de son couronnement. » Le chapitre qui suit est une longue et complète définition de l'empire byzantin, une comparaison entre l'ancien empire païen et la nouvelle monarchie chrétienne. M. G. insiste avec raison sur la force considérable que donnait à l'empire d'Orient cette conviction que si l'empereur était lui, l'image et le représentant même de Dieu sur la terre, la monarchie aussi était, elle, le modèle et l'antitype de la monarchie

humaine. « L'empire terrestre est l'image de l'empire céleste. L'empire de Constantinople, en un mot, est l'empire universel. » M. G. montre bien l'utilité de cette conviction profonde, surtout dans les rapports avec les princes étrangers, conviction qui ne s'affaiblit jamais de Justinien au dernier des Constantin malgré les plus cruels coups de la fortune, conviction qui faisait que, sous les Paléologues encore, lorsque l'ennemi était aux portes, cette fiction de l'empire universel existait toujours et infusait quelques étincelles de vie à ce corps mutilé. Le paragraphe IV de ce 1^{er} chapitre nous fournit un tableau du monde barbare et des changements introduits par les circonstances et les temps dans l'attitude prise vis-à-vis de lui par les empereurs. L'habileté extraordinaire déployée par les *Basileis* et leurs conseils dans la science de contenir ce monde immense par le moyen de l'or, des présents et des dignités, est fort bien appréciée. Justinien fut le plus subtil de tous dans cette pratique du reste ruineuse du gouvernement des barbares. C'est elle également qui a inspiré à Constantin Porphyrogénète une grande partie de ses précieux écrits. Les paragraphes V et VI sont intitulés : *La propagande chrétienne. Les barbares à Byzance*. Ce dernier chapitre est un des plus curieux et des plus instructifs. C'est le frappant récit des efforts faits par le gouvernement des *Basileis* pour charmer et séduire les Barbares en séjour dans la Ville gardée de Dieu.

L'espace manquerait, je le répète, pour poursuivre cette analyse. Par le résumé que je viens de donner de l'*Introduction*, on peut juger déjà de l'intérêt puissant que présente ce vaste et sérieux travail. Je me bornerai à donner, en terminant, les titres des sept chapitres qui composent le volume : *L'empire romain et les origines de la monarchie franque. Les successeurs de Clovis et les empereurs de Byzance. Le royaume lombard. Charlemagne et l'impératrice Irène. L'alliance grecque. L'empereur Louis II. Jean VIII et la fin de l'empire carolingien*.

Gustave SCHLUMBERGER.

445. — J. ZELLER. *Histoire d'Allemagne*, t. VI. Les Empereurs du xiv^e siècle. Habsbourg et Luxembourg, 1 vol. in-8, 480 pages. Paris, Didier, 1890.

Avant de dire tout le bien que nous pensons de l'œuvre de M. Zeller en général et de ce volume en particulier, nous demandons la permission de nous débarrasser de quelques menues critiques que nous sommes bien obligés de faire. Elles s'adressent beaucoup plus au prote qui a revu les épreuves, qu'à l'auteur lui-même : en effet, de très nombreuses fautes typographiques subsistent dans le volume ; entre autres, presque aucun ouvrage allemand n'est cité de façon correcte. (Cf. p. 13, p. 23, p. 49, p. 67, p. 87, p. 93, etc. etc.) Le fait ne laisse pas que d'être fâcheux dans une histoire d'Allemagne. Nous notons ensuite que le même nom propre de ville reçoit les orthographes les plus différentes :

nous lisons ainsi p. 255 *Rheinfelden*, p. 442 *Rheinfeld*, ailleurs encore *Rhinfelden* et il en est de même pour *Rheinau* et *Rhinau*, *Ruffach* et *Rouffach*, etc. Ces inadvertances deviennent parfois graves : p. 476, on a imprimé, dans un tableau de l'Allemagne au début du xv^e siècle : « L'École de peinture de *Constance* est célèbre. » Il faut lire l'École de *Cologne*. P. 233, on a mis : « Albert avait sous la main les évêques de *Haguenau* et de *Frisingen* (*sic*) qui lui étaient dévoués. » Il n'y a jamais eu d'évêque à Haguenau : ce mot a été substitué à un autre. P. 223, on a imprimé : « On voit Adolphe accourir devant Colmar avec l'évêque de Bâle, le comte de *Pfort*. » Il faut lire le comte de *Pfirt*, c'est-à-dire de Ferrette.

Oserons-nous encore aller plus loin ? Nous regrettons que M. Z. n'ait pas indiqué ses sources ou, quand il l'a fait, qu'il l'ait fait de façon si vague. Il y a chez lui des renvois de ce genre. *Pertx Script.* t. XII (voir p. 101). M. Z. connaît fort bien les documents de l'histoire allemande ; il les a compulsés avec le plus grand soin ; dans ses récits, on retrouve notamment des expressions caractéristiques, empruntées aux chroniqueurs réunis dans la collection : *Die Chroniken der deutschen Städte* ; il s'est approprié leurs tours de phrase, leur esprit même : pourquoi donc ne les avoir pas cités de façon exacte ? Son livre, ce nous semble, y eût gagné en autorité. Peut-être aussi pourrait-on reprocher à l'auteur de n'avoir pas toujours employé le mot précis, *technique*, quand il s'agit d'une institution : ainsi le terme *empereur* à cette époque devrait être réservé au souverain d'Allemagne, qui a reçu la couronne des mains du pape : avant cette cérémonie, il est simplement *roi*. Les expressions *empereur Rodolphe*, *empereur Adolphe*, sont presque des contre-sens.

Mais nous avons hâte de proclamer en quelle haute estime nous avons l'histoire de M. Z., quelle profonde et sincère admiration elle nous inspire. Déjà, avant la guerre de 1870, M. Z. avait formé le dessein d'écrire une histoire complète de l'Allemagne ; le premier volume n'a vu le jour qu'au lendemain de nos désastres. Depuis cette date, l'œuvre a été continuée avec une grande persévérance, avec un zèle digne d'être imité. Le sixième volume paraît aujourd'hui et il doit être suivi bientôt d'un septième consacré à la Réforme. Avec chaque tome, le travail s'est, pour ainsi dire, épuré et est devenu plus parfait. Au début, le livre sentait encore la poudre ; la préface était presque un cri de guerre ; un ton d'amertume perçait dans le corps même de l'ouvrage. Aujourd'hui l'ardeur de la lutte s'est calmée : M. Z., tout en gardant au fond de son cœur ses sentiments et ses espérances, est moins agressif. Il admire sans réserve ce qu'il y avait dans l'Allemagne du moyen âge de forces vivifiantes ; il rend pleine justice à ses poètes, à ses artistes, à l'esprit sage et économe de ses bourgeois. Ses récits acquièrent ce charme d'impartialité qui, selon une expression chère à M. Fustel de Coulanges, est la chasteté de l'historien.

Cette histoire d'Allemagne, que M. Z. mènera à bonne fin, sera unique : car, même de l'autre côté du Rhin, il n'existe point d'ouvrage de ce genre. Les anciennes histoires de Kohlrausch et de Pfister, que des traductions ont fait connaître en France, sont aujourd'hui bien démodées ; après le magnifique essor pris en Allemagne, ces derniers temps, par les études du moyen âge, elles ne sont plus au courant de la science. Luden n'a poussé son histoire si complète que jusqu'en l'année 1237 ; Giesebrecht est mort à la tâche, et son livre, que nous admirons de tout cœur, s'arrête avant la fin du règne de Barberousse. Arnold n'a fait que commencer son entreprise, et jusqu'à présent, il est à peine sorti de la période obscure des origines. Seul, M. Z. aura la gloire de pousser jusqu'au bout une histoire d'Allemagne, très étudiée, très vivante. Notre directeur, M. Chuquet, disait naguère ici même, combien une œuvre, comme l'*Histoire de Florence* de M. Perrens, faisait d'honneur à la France. Celle de M. Z. ne le lui cède en rien et notre pays a le droit d'en être fier.

Le sixième volume, dont nous devons rendre compte de façon spéciale, commence à la mort de Frédéric II et finit à celle de Robert le Palatin ; il nous conduit ainsi de l'année 1250 à l'année 1410. Cette période n'est point très glorieuse pour l'Allemagne : elle n'est point marquée par de grands événements qui frappent les imaginations et restent gravés dans le souvenir. Et pourtant M. Z. s'y arrête avec complaisance ; sans doute, les dehors sont peu brillants ; mais, au dedans, l'Allemagne est bien vivante. L'Empire universel n'est plus qu'un vain mot ; mais l'Allemagne n'en est que plus heureuse. M. Z. écrit, avec raison : « En passant de la tête monstrueuse qui absorbait tout aux membres mieux nourris, la sève produit une nouvelle végétation matérielle et morale plus avantageuse à tous. Les principautés sont plus denses, mieux constituées ; les villes sont plus riches, plus industrielles. Les différentes classes librement rapprochées se pénètrent plus les unes les autres et cette pénétration mutuelle engendre des mœurs, grossières encore, mais plus égales, plus honnêtes et plus saines. Délivrée de l'empire universel qui était successivement saxon, franco-nien ou souabe, l'Allemagne devient plus allemande. » Voilà pourquoi M. Z. préfère cette période à la précédente. Et il me semble qu'il est plus juste envers l'Allemagne que ne le sont d'ordinaire les écrivains allemands. Ceux-ci ne cessent de regretter les temps où l'Allemagne débordait hors de ses frontières propres, où elle opprimait et l'Italie et le royaume d'Arles, où elle soutenait de longues querelles contre la papauté ; ils gémissent sur les temps où elle se replie sur elle-même, où elle développe librement ses richesses, son commerce, son esprit, son génie. Les époques glorieuses sont pour eux celles où l'histoire d'Allemagne est en dehors de l'Allemagne ; les époques fécondes et vraiment intéressantes sont pour M. Z. celles où la force de l'Allemagne, au lieu de se concentrer dans l'Empereur et de se dépenser à poursuivre un des-

sein chimérique, reste au-dedans, quoique divisée, détenue par les provinces et par les villes.

Le volume s'ouvre par un brillant tableau de l'Allemagne sous le grand interrègne. M. Z. nous montre tour à tour la décadence des anciens duchés et comtés, la formation de nouvelles principautés ecclésiastiques et laïques. Il insiste surtout sur la marche de Brandebourg, où commandait la dynastie ascanienne, sur l'ordre teutonique en lutte avec les païens du Nord, sur le royaume de Bohême et son souverain Ottokar II. Des principautés il passe aux villes dont il décrit les privilèges et les luttes intestines ; il parle des confédérations formées par ces cités pour le maintien de la paix et donne les détails les plus intéressants sur la ligue commerciale de la *hanse*. Par lui aussi nous connaissons cette organisation si bizarre de la sainte Vehme. Il ne néglige point de nous entretenir de la littérature populaire des *meistersänger* qui ont succédé aux *minnesänger* et de ces belles cathédrales gothiques dont se couvre le sol de l'Allemagne ¹.

L'interrègne finit en septembre 1272, quand, à Francfort-sur-le-Mein, les électeurs désignent comme roi des Romains un petit seigneur de la Suisse, Rodolphe de Habsbourg. Dès lors, de 1272 à 1410, se succèdent sur le trône allemand Rodolphe ; Adolphe, un prince de Nassau, dont les domaines peu considérables sont situés entre le Mein, la Lahn et le Rhin ; Albert I^{er}, fils de Rodolphe ; Henri VII de la maison de Luxembourg ; un duc de Bavière, Louis IV ; un petit-fils de Henri VII, Charles IV de Luxembourg, roi de Bohême ; son fils Venceslas ; Robert le Palatin. De chacun de ces rois, M. Z. fait un portrait très net ; leurs physionomies revivent devant nous ; leurs caractères sont dessinés de main de maître ; leurs intentions sont scrutées ; l'éloge et le blâme leur sont équitablement distribués. Peut-être ici M. Z. ne s'est-il pas toujours contenté des traits que lui fournissaient les documents ; son imagination très éveillée supplée parfois à l'insuffisance des textes ; mais il use de ce procédé avec une grande discrétion ; il développe les indications à nous données par les vieux chroniqueurs ; il achève le portrait tel qu'il ressort de leurs livres ; jamais il ne le crée de toutes pièces.

Après nous avoir fait connaître les souverains, M. Z. nous expose quelle fut leur politique. Pour chacun de ces règnes, il s'est posé une triple question. Comment le roi des Romains a-t-il agrandi ses états

1. M. Zeller écrit p. 85 : « Dans la ville de Strasbourg, grâce au maître Erwin de Steinbach, la cathédrale dresse les orgueilleuses ogives de sa nef à la suite du chœur byzantin des siècles précédents, projette pour former les deux bras de la croix ses deux chapelles avec leurs portes latérales, élève enfin dans les airs, au-dessus des broderies de pierre de son portail, cette unique tour qui pour la hauteur fut longtemps sans rivale. » La phrase est très jolie ; mais elle est tout à fait inexacte. Erwin, qui peut-être n'était pas de Steinbach, mourut en 1318 : il ne saurait donc être l'auteur de la nef et du transept, terminés dès 1275 ; la tour est d'époque bien postérieure ; elle fut achevée en 1439 par Jean Hueltz. Erwin est seulement le constructeur de la façade : ce qui est déjà un assez beau titre de gloire.

patrimoniaux? Quelles mesures a-t-il prises pour assurer l'ordre en Allemagne? A-t-il fait revivre, en dehors de la Germanie, les vieilles prétentions impériales et quelles ont été ses relations avec le pape, l'Italie, le roi de France? Les princes, nommés chefs de l'Allemagne, songent à profiter de leur nouvelle dignité, pour acquérir des domaines propres. Rodolphe de Habsbourg s'empare des provinces autrichiennes et la bataille de Marchfeld, dont M. Z. décrit si bien les péripéties, fut « le baptême de sang de la monarchie d'Autriche ». Henri VII livre la Bohême à son fils Jean et le fait solennellement couronner, le 7 février 1311, dans la cathédrale de Prague. Charles IV met la main sur le margraviat de Brandebourg. M. Z. insiste avec beaucoup de raison sur tous ces changements territoriaux; néanmoins, jamais il ne perd de vue l'Allemagne dans son ensemble. Au chapitre intitulé : « Organisation du patrimoine autrichien de Rodolphe » succède le chapitre : « Rodolphe de Habsbourg en Allemagne » où il nous dépeint tous les efforts faits par ce souverain pour maintenir la tranquillité, s'appuyant tour à tour sur les princes ecclésiastiques et laïques ou, à leur défaut, sur les petits seigneurs et les villes. Et, pour chacun de ses successeurs, il recherche avec soin quelle conduite il a tenue vis à vis des ligues des villes ou des ligues seigneuriales. L'un des chapitres les plus remarquables de son ouvrage est consacré à la Bulle d'or, qui règle l'élection du roi des Romains et consacre l'oligarchie des sept électeurs. Enfin, M. Z. a étudié avec un soin particulier la politique extérieure de ces rois. Il loue fort Rodolphe de n'avoir point répondu aux instances de Grégoire IX, qui le pressait de venir à Rome pour la cérémonie du couronnement; il blâme Henri VII de sa désastreuse expédition dans la péninsule italienne où il trouva la mort; il ne saurait partager l'enthousiasme de Pétrarque allant au-devant de Charles IV à Mantoue et saluant son arrivée dans des vers enflammés : *Venisti tandem*, etc.; il n'a que raillerie pour la démonstration inutile du Palatin au sud des Alpes. Les rapports de l'Allemagne et de la France à cette époque sont surtout bien mis en lumière. M. Z. a employé l'ouvrage fort savant, très fouillé d'Alfred Leroux : *Recherches sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne* de 1298 à 1378; mais il a donné à cette partie de son exposition un éclat qu'on ne trouve point dans ce livre.

Il nous reste à citer certains morceaux fort brillants sur les franciscains et les dominicains, sur la peste noire de 1348 et sur ces bizarres processions de flagellants, dont le chroniqueur de Strasbourg, Twinger de Koenigshofen, nous a laissé une si pittoresque description, sur les persécutions des juifs au temps de Charles IV, sur le grand schisme.

Nous avons fait à l'ouvrage de M. Zeller quelques menues critiques et nous lui avons décerné les plus grands éloges; d'une part comme de l'autre, nous avons été d'une sincérité complète. Nous nous résumons,

en disant : Il est regrettable que l'auteur n'ait pas toujours poussé le souci de l'exactitude et de l'entière correction jusqu'au scrupule ; mais son œuvre n'en est pas moins l'une des plus considérables de notre époque, l'une de celles qui font le plus d'honneur à la France.

Ch. PFISTER.

446. — **La fausse Jeanne d'Arc. Claude des Armoises. Du degré de confiance à accorder aux découvertes de Jérôme Vignier.** Lettre à M. de la Chanonie, rédacteur en chef de l'Echo de l'Oise, par le comte de MARSY. Compiègne, imprimerie H. Lefebvre, 1890, grand in-8 de 14 p.

447. — **Pierre Cauchon**, évêque de Beauvais, l'un des juges de Jeanne d'Arc, par le même. *Ibid.*, 1890, grand in-8 de 14 p.

A propos de la singulière *Vie de Jeanne d'Arc*, de 1409 à 1440, par M. Lesigne, on a rappelé que l'inventeur des premiers documents allégués par les partisans de Claude des Armoises est le Père Jérôme Vignier, né en 1606 et mort en 1661¹. Le comte de Marsy rappelle, à son tour, que cet historien a été convaincu du crime de faux en matière historique par bon nombre de nos plus sérieux érudits, notamment, sans compter Jules Quicherat, par M. Julien Havet², par le Père Ingold³, par l'abbé Batiffol⁴, par M. A. de Barthélemy⁵, et il rappelle encore que non seulement Vignier a sur la conscience la production de l'acte de mariage de Jeanne et de Robert des Armoises, mais encore qu'il a interpolé le fragment du texte de la chronique de saint Thibaut de Metz, donné par son frère comme trouvé dans ses papiers. Il défend ensuite Vallet (de Viriville) contre une accusation de M. Lesigne, lequel prétend que l'historien de Charles VII croyait à l'identité de Jeanne d'Arc et de Claude des Armoises. Il établit que Vallet, peu de jours avant sa mort, a tout au contraire dénoncé la *fausse pucelle Claude*, mariée à Robert des Armoises (*Revue moderne* du 17 mai 1867).

Dans la seconde brochure, M. de M. démontre contre M. Victor Bouton, auteur d'une toute récente notice sur *Pierre Cauchon* (janvier 1890), que ce prélat appartient réellement à l'épiscopat et ne fut point simplement « un évêque temporel ayant la direction et l'administration d'un évêché pour en recueillir les bénéfices ». Il combat avec vigueur les assertions de M. Bouton et démolit en entier un travail

1. Voir surtout dans le *Temps* du 10 janvier, un article d'un de nos critiques les plus distingués, M. Anatole France.

2. *Les découvertes de Jérôme Vignier* (*Questions mérovingiennes dans la Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1885, p. 205-271.)

3. *Bulletin critique* du 15 septembre 1886, au sujet de la vie de sainte Odile, manifestement fabriquée par Vignier, d'après le professeur Roth, de Bâle, dans *Alsatia* de 1856.

4. *Bulletin critique* du 15 avril 1886, au sujet de l'*Épître de Théonas à Lucien*, à l'authenticité de laquelle ont complaisamment cru dom d'Achéry, Tillemont, les Bollandistes et l'abbé Migne, etc.

5. *Histoire de la maison de Dampierre*.

« qui dénature la vérité historique ». M. de M. n'admet pas que l'évêque Cauchon appartînt à la famille bourgeoise déjà connue depuis deux siècles dans la ville de Reims. Il n'admet pas davantage que l'évêque de Beauvais soit l'auteur de la *Chronique normande* de Pierre Cauchon, et, en cette question, il s'appuie sur l'indiscutable autorité du dernier biographe du chroniqueur, M. Charles de Robillard de Beau-repaire.

De même que tous les lecteurs de la première brochure de M. de Marsy seront avec lui contre M. Lesigne, tous les lecteurs de la seconde brochure seront avec lui contre M. Bouton.

T. de L.

448. — **Les hommes du 14 juillet**, gardes-françaises et vainqueurs de la Bastille, par Victor FOURNEL. Paris, Calmann-Lévy. 1890, 1 vol. in-18, iv-349 pages.

Travail consciencieux, opinions exprimées d'une manière modérée, style agréable à lire, telles sont les qualités qui frappent d'abord dans le livre de M. Victor Fournel, qualités précieuses.

Le livre s'ouvre par un coup d'œil sur l'histoire et le régime intérieur de la Bastille. Ce chapitre n'est qu'un résumé de travaux antérieurs, de l'excellente introduction mise par F. Ravaisson en tête de ses *Archives de la Bastille* et des articles parus sous le titre de *la Bastille d'après ses archives*, dans la « Revue historique » (1^{er} janvier et 1^{er} mars 1890). Le chapitre II est consacré aux *gardes françaises avant le 14 juillet*. L'auteur y explique heureusement l'état de désorganisation où était tombé, à la veille de la Révolution, ce régiment privilégié. Le chapitre III, la *prise de la Bastille*, ne contient aucun fait nouveau, mais il faut savoir gré à M. F. d'avoir su choisir avec discernement, parmi les nombreuses relations de la prise de la Bastille, celles qui méritent plus particulièrement créance, et d'en avoir composé un tableau rigoureusement historique. Nous en dirons autant du chapitre IV, *les prisonniers délivrés*. L'auteur y fait justice de la légende du comte de Lorges, en se servant des indications fournies à ce sujet par M. Alf. Begis dans l'*Intermédiaire* du 10 mars 1889. Enfin s'ouvre cette extraordinaire épopée des vainqueurs de la Bastille, lesquels, après être arrivés au plus haut point de gloire et d'honneur, tombèrent dans la misère, les dissensions meurtrières, et un complet discrédit. Mais ils surent se relever avec énergie, et jouer, — jusqu'après 1848, — de leur héroïsme qui avait fondé la liberté, pour obtenir pensions et honneurs. Il est encore question de la Bastille dans le dictionnaire des pensions inscrites au Trésor public en 1874 ! Comme Latude avait su faire une carrière de sa captivité, ces braves parvinrent à se faire une carrière de la Bastille qu'ils avaient prise, ou que d'autres avaient prise en leur nom. Les recherches de M. F. éclairent d'une manière franche et curieuse un grand nombre d'individualités révolutionnaires.

Voici quelques critiques. L'auteur écrit (p. 9) : « Au temps de La Parte, c'est-à-dire sous le sévère cardinal de Richelieu, les prisonniers de la Bastille avaient la liberté de se voir entre eux ; ils avaient organisé diverses occupations pour adoucir les rigueurs de la captivité. A plus forte raison en fut-il ainsi au XVIII^e siècle ». Cette phrase est en contradiction avec l'histoire du régime intérieur de la Bastille, celui-ci, comme nous croyons l'avoir montré, allant se retrécissant d'année en année.

Pour faire le récit des premières journées révolutionnaires, celles qui ont précédé et suivi le 14 juillet, M. F. se sert avec trop de confiance du *Moniteur*, lequel ne contient à cette date qu'une compilation de seconde main. On sait que la rédaction quotidienne n'en commença qu'au 24 novembre 1789. Ainsi, p. 83 M. Fournel cite, à propos d'un détail de la prise de la Bastille, le récit du *Moniteur* pour confirmer la relation des invalides imprimée dans la *Bastille dévoilée* tandis qu'elle n'est qu'une reproduction de cette même relation des invalides quelque peu étendue et accommodée au goût du jour.

Quant à la forme du livre, louons le style vif, plein d'entrain, que surchargent peut-être trop de traits d'esprit.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

449. — 1. BERTHELÉ (Jos.) *Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou*. Melle, 1889, 1 vol. in-8 de 500 p.
450. — 2. LECOY DE LA MARCHE. *Les Sceaux*. (Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts). Paris, Quantin (1890). 1 vol. in-8 de 320 p. avec fig.
451. — 3. Inventaire général des richesses d'art de la France. *Paris. Monuments civils*, t. II. Paris, 1889, 1 vol. in-4.
452. — 4. TRIGER (R.) *Notice sur la vie et les travaux de M. Eugène Hucher*. Le Mans, 1890, 1 vol. in-8 de 110 p. avec fig.
453. — 5. PETROZ (Pierre). *Esquisse d'une histoire de la peinture au Musée du Louvre*. Paris, Alcan, 1890, 1 vol. in-8 de 290 p.
454. — 6. WOLFRAM (Dr G.) *Die Reiterstatuette Karls des Grossen aus der Kathedrale zu Metz*. Strasbourg, Trübner, 1890, in-8 de 26 p.
455. — 7. BOYER (Hipp.) *Les enceintes de Bourges*. Bourges, 1889, 1 vol. in-8 de 225 p.

1. — Le livre de M. J. Berthelé, archiviste des Deux-Sèvres, comprend deux parties distinctes, d'inégale importance : une série d'études d'archéologie monumentale, déjà mises au jour pour la plupart, et une sorte de répertoire important des inscriptions conservées sur les cloches et sur les divers objets du mobilier sacré des églises poitevines. — Après ces quelques articles, que nous nous bornerons à mentionner : *La crypte de Saint-Léger à Saint-Maixent* (VII^e et XI^e siècles) ; *l'église de Gourgé* ; *l'église d'Airvault* ; *de quelques influences auvergnates et limousines dans les églises romanes du Poitou et de la Saintonge*, (étude sur les voûtes de Saint-Hilaire de Poitiers) ; *de quelques influences périgourdines et angoumoises etc.* (clochers) ; *une influence champenoise en Bas-Poitou* (l'église de Maillezais, bonne discussion), — il

faut citer plus spécialement l'étude, lue au Congrès des sociétés savantes, sur l'*architecture Plantagenet*. C'est une école gothique dont les monuments, en Anjou, en Touraine, en Poitou, offrent assez de particularités pour qu'on la distingue des grandes écoles ses voisines. Il y a là une évolution, une dérivation, curieuse à étudier, de la voûte à nervures : fusion de la coupole à pendentifs non distincts (forme rare) et de la croisée d'ogives dont l'influence envahissait tout, à cette époque du milieu du ^{xii}^e siècle. M. B. donne ici un bon résumé de la question et d'intéressants détails sur les principaux types à examiner.

La seconde partie du volume, qui ne comprend pas moins de trois cents pages, est un inventaire méthodique de reliquaires, chefs et bras, de vases sacrés et de cloches, avec le texte de leurs inscriptions, mais nourri de nombreux détails et renseignements locaux, avec des études soignées sur les anciens fondeurs de cloches, leur outillage, leurs procédés, leur vie. Tout cela est net et bien établi, et d'ailleurs la méthode de M. Berthelé est excellente, et ses doctrines parfaitement saines. On pourrait simplement reprocher un peu de minutie dans la discussion et la documentation de ces études archéologiques. Le texte et les notes sont quelquefois encombrés de citations de travaux sans valeur et inutiles, qui forcent l'auteur à une courtoisie un peu banale. Sa conscience n'a pas besoin vraiment d'aller jusque-là, et le volume y gagnerait un peu de légèreté.

2. — M. Lecoy de la Marche a déjà publié, dans la collection dirigée par M. J. Comte, un volume sur *les manuscrits et la miniature*. Ce nouveau travail sur les *sceaux* sera certainement plus apprécié des lecteurs : c'est un bon résumé d'ensemble, avec un nombre suffisant de reproductions héliographiques pour attirer non seulement l'attention mais le goût des gens du monde, et qui même ne sera pas sans commodité pour les gens du métier. La matière est si vaste, toutefois, qu'il n'y faut pas chercher des développements très approfondis, des documents très nombreux; chacun regrettera peut-être le trop peu de place occupée par telle catégorie de sceaux qui l'intéresse plus spécialement. Mais l'important, c'est que l'auteur ait dressé un plan de travail et de recherches exact et nettement défini, et ces qualités se trouvent dans le livre de M. Lecoy de la Marche. Il a eu soin de donner de bons renseignements sur l'usage, la législation, la fabrique du sceau, les matières employées pour les empreintes, la composition des matrices; tout cela, bien entendu, pour la seule époque du moyen âge et des temps modernes. Il ne faut pas chercher ici beaucoup de détails sur les sceaux antiques et orientaux.

M. L. de la M. fait justement remarquer l'intérêt qu'offrent les sceaux de villes pour les monuments qui y sont représentés. On a plusieurs fois fait usage de ces documents très particuliers, et bien qu'il n'y faille pas attacher une importance capitale pour la restitution ou l'histoire des édifices, à cause de l'étroitesse extrême du champ, et de l'habitude fré-

quente des graveurs d'entasser les objets en une perspective essentiellement déformatrice, il y aurait là, croyons-nous, un curieux travail à faire. On pourrait relever d'ensemble toutes les représentations architecturales des sceaux, les identifier autant que possible à l'aide des données archéologiques, et en dresser une table critique permettant les rapprochements et les comparaisons. Il est impossible qu'il ne sorte pas de là un vrai profit pour l'histoire des villes et des monuments.

Un dernier mot. M. Lecoy de la Marche n'emploie à peu près jamais, avec raison, le mot si inexact de sceau *ogival*, et paraît avoir été embarrassé pour trouver un terme équivalent et juste, car il a évité tant qu'il a pu la nécessité de son emploi. Pourquoi ne pas prendre l'expression très simple des archéologues allemands : sceau *oval aigu* (spitz-oval) ?

3. — Nous nous contenterons d'annoncer le nouveau volume de l'inventaire des richesses d'art, concernant quelques-uns des monuments civils de Paris. La partie principale y est consacrée au Jardin des Plantes, c'est-à-dire surtout à la description des cent quatre volumes de vélins (dont soixante-quatre composés de reproductions de plantes) conservés au Muséum, dont s'est chargé M. H. Stein. M. Michaux a décrit vingt mairies, dix-sept places et squares, la Bourse, le Tribunal de commerce ; M. Ruprich-Robert, le Val-de-Grâce ; M. de Chennevières, le Panthéon. Chacune de ces notices est précédée d'un bon résumé historique, avec indication des sources principales.

4. — La notice de M. Triger n'est pas une sèche biographie quelconque : nous en ferions à peine mention, s'il en était ainsi ; mais c'est une vraie étude archéologique sur un des meilleurs antiquaires de la province, et illustrée de nombreuses figures, qu'on a d'autant plus de plaisir à revoir ici, qu'elles sont dues au crayon de M. Hucher même, qui était aussi dessinateur habile, comme on sait. « Trop souvent dépouillée, au profit de la capitale, de ses intelligences d'élite et de ses talents naissants, la province a rarement le privilège de posséder de véritables savants, dont la réputation, franchissant les limites ordinaires de la région, se répande dans toute la France et même à l'étranger. » Très justes sont ces lignes de M. T., et il est juste aussi de considérer comme une de ces exceptions heureuses de nos sociétés de province, l'auteur de l'*Art gaulois*, des *Calques des vitraux de la cathédrale du Mans*, de l'*histoire du jeton au moyen âge*, du *jubé du cardinal de Luxembourg*, de l'édition du *Saint-Graal*, etc. — La table bibliographique qui termine la notice ne contient pas moins de deux cent soixante-seize numéros.

5. — Il n'y a pas grand'chose à dire de l'« esquisse générale » de M. Petroz sur l'histoire de la peinture. Il se défend d'avoir voulu faire un livre et se présente à nous comme un curieux, désireux de rédiger ses idées et de nous faire part de ses réflexions en face des principaux chefs-d'œuvre, particulièrement ceux du musée du Louvre. Il y aurait donc mauvaise grâce à trop exiger de lui. Cependant il est permis de trouver qu'il au-

rait dû se borner à ces excursions pittoresques dans le monde du beau, et laisser de côté cette préoccupation continuelle, qui pénètre toutes les pages, de « déterminer les rapports des diverses écoles avec l'état intellectuel, moral ou social contemporain. » Il s'est empressé de prendre, au système connu de M. Taine, ce qu'il a de plus outré et de plus mesquin, et sans l'appuyer, du moins, comme lui, sur des bases sérieuses, absolues..., sans l'éclairer par les conceptions d'un esprit supérieur. La méthode ne lui a servi au contraire qu'à lancer toutes sortes d'assertions légères et suspectes, appuyées d'autorités de troisième main. En somme, en voulant trop être profond, il a été superficiel, et son livre n'apprendra rien à personne.

6. — La brochure du dr Wolfram est un résumé de l'histoire de la fameuse statuette équestre de Charlemagne, autrefois conservée à la cathédrale de Metz, disparue à l'époque de la Révolution, achetée par Al. Lenoir, arrivée après diverses aventures à l'Hôtel de ville de Paris, sauvée de l'incendie de la Commune et aujourd'hui enfin installée au Musée de la Ville à l'Hôtel Carnavalet. Plusieurs reproductions en ont été exécutées en bronze, et l'une d'elles a été placée à Metz, en souvenir de l'original : c'est à propos de cette installation que le dr Wolfram a écrit cette notice, à laquelle il a joint une phototypie de la reproduction. Donner l'original même eût été, semble-t-il, plus intéressant pour le lecteur messin. — Il expose l'état de la discussion ouverte sur l'authenticité du portrait, et ajoute des détails sur le cérémonial dont la statuette impériale était l'objet dans la cathédrale de Metz.

7. — Bourges renferme deux enceintes successives, séparées par cinq ou six siècles, l'enceinte de la cité et celle de la ville. La dernière a presque entièrement disparu, et c'est la muraille antique qui s'est conservée, englobée dans les constructions particulières, entre la partie ancienne et la partie moderne de la ville. L'enceinte antique serait des premières années du ^v^e siècle, et postérieure à l'invasion des Vandales. La maison célèbre de Jacques cœur est établie sur cette puissante muraille. La seconde enceinte remonterait à 1150 environ. — La notice de M. Boyer, la monographie plutôt, abondamment documentée et pourtant serrée de près, est précieuse au double point de vue de l'archéologie et de l'histoire locale et vraiment très intéressante à suivre pour qui connaît Bourges. C'est à coup sûr un des meilleurs travaux que les sociétés de province aient fourni l'année dernière.

H. DE CURZON.

CHRONIQUE

FRANCE. — Un archéologue de grand mérite, M. F. Pouy, vient de publier une très curieuse notice sur *les bas-reliefs relatifs à Saint-Firmin-le-Martyr à Amiens et à Saint-Acheul*, ^{xiii}^e, ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. (Amiens, Langlois, 1890, in-8° de 15 p.).

ALLEMAGNE. — La librairie Göschen, de Stuttgart, va publier : 1° un ouvrage de M. R. FESTER, *Rousseau und die deutsche Geschichtsphilosophie*, qui comprend onze chapitres ; 2° une *Geschichte der deutschen Verfassungsfrage während der Befreiungskriege und des Wiener Kongresses 1812-1815*, par W. Aq. SCHMIDT ; ce livre posthume est publié par les soins de M. Alfred STERN ; il rectifie et complète Treitschke sur plusieurs points.

— MM. MAX HERRMANN et Siegfried SZAMATÓLSKI publient à la librairie Speyer et Peters, de Berlin, une collection de *Lateinische Denkmäler des XV und XVI Jahrhunderts* ou « Monuments latins du xv^e et du xvi^e siècles ». Un grand nombre d'érudits leur ont promis leur appui. Il est convenu que les éditions renfermeront une introduction complète (critique du texte, bibliographie caractéristique, historique et littéraire), et que l'orthographe des latinistes du xv^e et du xvi^e siècle ne sera pas conservée. Paraîtront d'abord : 1° *Gulielmus Gnapheus. Acolastus*, p. p. J. BOLTE ; 2° *Eccius dedolatus*, p. p. S. SZAMATÓLSKI ; 3° *Thomas Naogeorgus. Pammachius* (avec introd. d'E. SCHMIDT), p. p. J. BOLTE ; 4° *Philippus Melanchthon Declamationes*, extraits, p. p. K. HARTFELDER ; 5° *Euricius Cordus. Epigrammata*, p. p. C. KRAUSE ; 6° *Ugolinus Parmensis. Philogenia*, p. p. MAX HERRMANN. Paraîtront postérieurement : *Baptista Mantuanus, de septem peccatis capitalibus*, p. p. ENDERS ; *Henricus Bebelius, Facetiae*, p. p. ROETHE ; *Xystus Betulius, Judith*, p. p. Fr. SPENGLER ; *Thomas Campanella, De civitate solis*, p. p. P. HENSEL ; *Conradus Celtes, Odae*, p. p. K. HARTFELDER ; *Cornelius Crocus, Josephus*, p. p. BOLTE ; *Epistolae obscurorum virorum*, p. p. SZAMATÓLSKI ; *Desiderius Erasmus, Carmina et Pædagogische Schriften*, p. p. Karl HARTFELDER ; *Eligius Eucharius, Grisellis*, p. p. Philippe STRAUCH ; *F. H. Flayder, Ludovicus bigamus*, p. p. Alex. von WEILEN ; *Nicodemus Frischlinus, Julius redivivus*, p. p. G. ROETHE ; *Eobanus Hessus, Heroides*, p. p. MAX von WALDBERG ; *Eobanus Hessus, Satirische Dialoge*, p. p. Carl KRAUSE ; *Johannes Kerckmeister, Codrus*, p. p. Edward SCHRÖER ; *Deutsche Lyriker des 16. Jahrhunderts (Auswahl)*, p. p. George ELLINGER ; *Georgius Macropedius, Rebelles, Aluta*, p. p. J. BOLTE ; *Thomas Murner, Honestorum poematum condigna laudatio*, p. p. Th. von LIEBENAU ; *Franciscus Poggius, Facetiae*, p. p. M. HERRMANN ; *Jacobus Schoepper, Joannes decollatus*, p. p. Karl DRESCHER ; *Ludovicus Vives, De pauperum subventionem*, p. p. P. Fr. EHRLH.

— M. MUNCKER a été nommé professeur extraordinaire de littérature allemande à l'Université de Munich ; M. BAIST, professeur ordinaire de philologie romane à l'Université de Fribourg.

— La *Zeitschrift für deutsches Altertum* a désormais pour directeur, à la place de M. STEINMEYER qui se retire, M. SCHRÖER, de Marbourg.

ITALIE. — M. Eugène MÜNTZ a été nommé membre étranger de l'académie royale di San Luca, en même temps que MM. Ferd. GREGOROVIVS et Wolfgang HELBIG.

— Un de nos collaborateurs nous écrit à propos de la brochure *Una fantastica cronologia degli scritti di Sant' Ennodio* dont nous avons rendu compte dans notre numéro 40, la note suivante que nous insérons volontiers. « C'est une réfutation en règle de Tanzi. Elle aurait gagné en valeur si les arguments étaient produits sur un ton plus mesuré, si l'écrivain anonyme ne soupçonnait pas Tanzi aussi bien que Vogel, le dernier éditeur d'Ennodius, d'avoir voulu discréditer l'évêque de Pavie et l'Eglise catholique, si enfin on n'y trouvait une défense de toutes les opinions émises jadis dans la *Scuola cattolica* de Milan (t. XXI, 1883) par Franc. Magani. Le commentaire est d'ailleurs très estimable. »

— Quelques érudits de Girgenti ont fondé une Société, la *Biblioteca patria Agri-gentina* qui se propose de recueillir les œuvres des écrivains agrigentins et tout ce qui a été écrit et s'écrit sur Acragas, Agrigente et la moderne Girgenti. Elle

recherche tous les livres, opusculs, journaux, estampes, manuscrits, autographes, etc., relatifs à l'histoire passée et présente de Girgenti.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 octobre 1890.

M. Ch. Schefer, président, annonce à l'Académie que Sa Majesté dom Pedro, empereur du Brésil, associé de l'Académie des sciences, honore la séance de sa présence.

M. Deloche continue la seconde lecture de son mémoire sur l'*Histoire de la ville de Saint-Rémi-de-Provence*.

M. Edmond Le Blant est désigné pour lire, à la séance publique annuelle de l'Académie, son mémoire intitulé : *Trois statues cachées par les anciens*. Cette séance aura lieu le vendredi 14 novembre.

M. René de Maulde-la-Clavière communique un travail sur les origines du canton du Tessin. Il formule dans les termes suivants le résultat de ses recherches : « Il n'est pas exact de dire que le canton du Tessin doit sa naissance, en l'année 1500, à une promesse ou à une tolérance de Louis XII, comme l'ont affirmé Prato et Guichardin. C'est par un acte de violence que les Suisses arrachèrent ce lambeau de la Lombardie. Ils s'y maintinrent par l'appui de l'Allemagne et des amis de l'Allemagne en Italie, c'est-à-dire des Gibelins, principalement des Gibelins de Lugano. »

M. Menant annonce en ces termes la découverte de quelques inscriptions hétéennes nouvelles : « J'ai l'honneur de vous faire part d'une découverte qui intéressera vivement ceux qui se préoccupent des études hétéennes. Je viens de recevoir une lettre de M. le prof. Sayce (6 de ce mois) qui m'apprend que MM. Ramsay et Hogarth ont voyagé tout l'été en Cappadoce, et qu'ils ont pris des estampages, des photographies et des copies des inscriptions de Bov, d'Ibreez de Bulgomaden, de Gurun et d'Ilgun. Ils ont découvert également une série de sculptures rupestres à Frathin. Les estampages des inscriptions de Bov et d'Ibreez, peuvent être considérées comme faisant connaître de nouvelles inscriptions, car les copies qu'on en avait jusqu'ici étaient tellement défectueuses qu'elles ne pouvaient servir de base à un travail sérieux. Les autres inscriptions sont complètement inédites. M. Sayce a déjà sous les yeux les estampages des textes de Bov et d'Andaval, ainsi que les copies des inscriptions d'Ibreez, de Bulgomaden et de Gurun; il attend dans quelques semaines des estampages et des photographies de tous les autres documents. »

« L'examen sommaire auquel M. Sayce s'est livré sur ces nouveaux textes, l'a amené à la confirmation de plusieurs de ses lectures antérieures, et quelquefois à en compléter ou à en rectifier d'autres. C'est ainsi qu'il a été conduit à reconnaître à un signe qu'il n'avait pas traduit dans les inscriptions de Hamath, la valeur idéographique de « construire, faire, fonder ». Or, c'est précisément le même signe auquel j'avais attribué de mon côté la valeur du « construction, temple, palais, forteresse » en m'appuyant sur le rôle qu'il joue dans le nom de Kar-Kemish, ainsi que je l'ai expliqué dans notre séance du 9 juin dernier; c'est aussi cette valeur qui m'a conduit à compléter également la lecture de la partie finale des trois inscriptions de Hamath dont j'avais entretenu l'Académie antérieurement. Permettez-moi de faire remarquer ici que M. Sayce n'a pu avoir connaissance de mes travaux actuellement sous presse, l'un dans vos *Mémoires*, l'autre dans le *Recueil* de M. Maspero; pas plus que je ne pouvais soupçonner l'existence des documents nouveaux sur lesquels M. Sayce s'appuie aujourd'hui. Je suis heureux de faire appel aux souvenirs de l'Académie en cette circonstance, pour constater qu'on peut déjà, dans cette science si nouvelle, arriver aux mêmes résultats en se livrant d'une manière indépendante à l'étude des textes hétéens. »

M. Théodore Reinach commence une communication sur l'histoire des rois de Commagène, d'après des inscriptions récemment découvertes dans ce pays par MM. Humann et Puchstein.

Ouvrages présentés : — par M. le Secrétaire perpétuel : HAURÉAU (B.), *Notices et Extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale*; — par M. Schlumberger : SVORONOS, *Numismatique de la Crète ancienne*, 1^{re} partie, texte et atlas; — par M. Saglio : *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, fasc. 14; — par M. Gaston Paris : MÉLY (F. DE), *la Croix des premiers croisés* (extrait de la *Revue de l'art chrétien*); — par M. Daubrée, de l'Académie des sciences : un numéro du *Monatsblatt der numismatischen Gesellschaft in Wien*, contenant un article de M. Brezina, sur des médailles antiques où sont représentés des météorites; — par M. Delisle : BABELON (Ernest), *Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque nationale*, tome 1^{er}.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43

— 27 octobre —

1890

Sommaire : 456. BERGAIGNE et HENRY, Manuel pour étudier le sanscrit védique. — 457. Tacite, Germanie, p. p. ZERNIAL. — 458. EBERT, Littérature latine du moyen âge, 2^e éd. 1. — 459. BRATKE, Sources de l'histoire ecclésiastique. — 460. BLANCHET, Manuel de numismatique. — 461. LAIR, Foucquet. — 462. Saint-Simon, Mémoires, VII, p. p. BOISLISLE. — 463. FAGUET, XVIII^e siècle, études littéraires. — 464. TOURNEUX, Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

456. — A. BERGAIGNE et V. HENRY. **Manuel pour étudier le sanscrit védique.** Précis de grammaire — Chrestomathie — Lexique. Paris, Emile Bouillon, 1890. — XVII-336 pp. in-8.

Le projet de doter notre enseignement d'un Manuel de la langue védique était arrêté chez Bergaigne dès le temps où il traçait le plan de son Manuel de la langue classique¹. Dans sa pensée, l'un était le complément nécessaire de l'autre et, en rédigeant le seul des deux ouvrages qu'il lui était réservé d'achever, il n'avait si soigneusement écarté toute allusion aux formes archaïques, que parce qu'il était bien décidé à les traiter à part. D'autres travaux l'avaient obligé d'ajourner ce projet; mais il ne l'avait pas abandonné. Le dessin général du livre était arrêté; des parties même en avaient été rédigées et lui avaient encore été soumises par celui de ses élèves qu'il s'était plus particulièrement associé pour cette tâche et à qui devait incomber le pieux devoir de l'achever.

Dans le Manuel, tel que le publie M. Henry, le choix des hymnes du Rigveda et de l'Atharvaveda est de Bergaigne, sauf un hymne à Yama, que M. H. s'est décidé à admettre, pour que cette importante figure du panthéon védique fût, comme les autres, représentée dans le recueil. Les textes rituels (un morceau du Çatapatha Brâhmana, un morceau de l'Aitareya Brâhmana et deux chapitres du Grihyasûtra de Gobhila²) ont été choisis par M. Henry. Bergaigne n'avait rien arrêté de définitif à cet égard. Peut-être se serait-il décidé à faire la place plus grande aux spécimens de la prose védique. Dans l'incertitude et pour maintenir une proportion plus exacte entre les deux manuels, M. H. a cru devoir limiter son choix, en se conformant d'ailleurs à la pensée de son maître, qui était de prendre des morceaux rituels de préférence à des morceaux légendaires.

La grammaire est entièrement l'œuvre de M. Henry. Elle a été retrou-

1. Cf. *Rev. crit.* du 20 sept. 1885.

2. Ces deux derniers morceaux appartiennent bien à la littérature du Véda, mais non à la langue ni à la grammaire védique.

vée dans les papiers du défunt, telle qu'elle lui avait été envoyée, sans aucune annotation de sa main. Il est donc douteux que Bergaigne ait eu le temps de la revoir. Mais, de toutes les parties de l'œuvre, c'était peut-être celle où l'on risquait le moins de se méprendre sur ses intentions. Le Manuel sanscrit donnait le cadre : il n'y avait qu'à le remplir, en reprenant, paragraphe par paragraphe, les faits d'ordre archaïque qui en avaient été exclus. L'admirable grammaire de M. Whitney, qui avait déjà servi de terme de comparaison et de moyen de contrôle pour le premier Manuel, était désignée d'avance pour le même service à rendre au second. Le reste, même pour les matières entièrement neuves, telles que l'accentuation et la métrique, n'était qu'affaire de rédaction et aussi de mesure : il s'agissait, tout en écrivant un Manuel, de n'omettre aucun fait important. M. H. avait vécu trop longtemps en parfaite communion d'idées avec son maître, pour n'avoir pas l'exact sentiment de cette mesure. Sur un petit nombre de points seulement, je crois qu'il aurait pu être plus complet. Au chapitre de la composition, par exemple, pourquoi ne pas remarquer que les types *jamadagni*, *bharadvāja*, *çrutkarna* et, en général, les composés syntactiques sont védiques ? Les règles d'accentuation pour ce chapitre auraient aussi pu être plus développées. Le traité de M. Aufrecht sur l'accent des composés, bien que vieux de près d'un demi siècle, eût été consulté avec profit. De même les monographies de MM. Avery et Lanman auraient fourni quelques données de statistique plus précise pour les formes nominales et verbales. Mais ce sont là des faits d'appréciation toute personnelle et forcément variable.

Plus délicate de beaucoup était la rédaction du lexique. Pour les morceaux empruntés au Rigveda, M. H. avait pour se guider, outre les travaux généraux de Bergaigne, une traduction entièrement rédigée de sa main, qui s'est trouvée dans ses papiers ¹. Mais, pour les morceaux de l'Atharvaveda, il était livré à lui-même. Je n'ai pas eu le temps d'examiner en détail cette partie de l'ouvrage. Mais j'en ai vu assez pour me convaincre que là aussi M. H., sans abdiquer en aucune façon son jugement propre, a travaillé dans l'esprit de son maître, avec un soin dévoué.

Il ne me reste qu'à signaler à M. H. quelques menus détails de rédaction sur lesquels je ne suis pas d'accord avec lui.

P. 1, § 1 et suivants, M. H. oppose l'un à l'autre *Veda* et *Brāhmana* d'une façon qui ne me paraît pas admissible, quand on procède par définitions. Comment s'y prendrait-il pour appliquer sa terminologie au Yajus Noir ? — P. 6, § 16 : « L'accent grave, correspondant à ce que nous nommons la syllabe atone ». Cela est un peu sommaire après ce qui vient d'être dit de la nature musicale de l'accent védique. Pour nous, la syllabe atone est avant tout une syllabe qui n'a pas l'*ictus*, sur laquelle la voix faiblit ; en sanscrit, l'accent grave marque les syllabes sur les-

1. A côté d'une autre traduction complète de M. Henry, que celui-ci lui avait envoyée et à laquelle il n'avait ajouté que quelques courtes annotations.

quelles la voix baisse. L'accent *svarita* ne descend pas non plus « de l'aigu au grave ». D'après la tradition, il prend de plus haut que l'aigu et descend plus bas que le grave. — P. 8, § 21 B; p. 32, § 93; p. 19, § 41 : pourquoi dire que, dans les cas spécifiés, le verbe personnel et les vocatifs sont « enclitiques, par conséquent atones », et ne pas dire simplement qu'ils ne sont pas marqués de l'accent. Il y a là évidemment des faits qui nous échappent, parce que la notation védique n'a pas tenu compte de l'*ictus*. — P. 10, § 25 : « Cette notation (celle du Rigveda) est suivie dans toutes les éditions européennes des Vedas ». M. H. sait fort bien que cela n'est pas vrai pour les vers du Sāmaveda, ni pour l'Aitareya et le Çatapatha-brāhmaṇa (puisqu'il en fait lui-même la remarque ailleurs), ni pour la Maitrāyaṇī Samhitā, ni pour le Kaushītaki-brāhmaṇa, ni pour les Brāhmaṇas du Sāmaveda et de l'Atharvaveda. Or tout cela fait bien partie « des Vedas ». — P. 13, § 20 F : je n'aime pas beaucoup « le groupe primitif *zd* », qui nous transporte sans transition sur un tout autre domaine, celui de la phonétique indo-européenne. Partout ailleurs, M. H. a évité de s'y engager avec une abnégation de sa part tout à fait louable. J'eusse préféré qu'il s'en fût encore abstenu cette fois-ci, et qu'il eût remarqué plutôt que le fait en question rentre dans les tendances pracritisantes qui se manifestent parfois dans la langue védique. Une observation semblable aurait pu être faite en passant pour d'autres particularités de cette langue; par exemple, la confusion qu'elle autorise, en beaucoup de cas, entre les thèmes en *i*, *u* et ceux en *î*, *û*. — P. 43, § 124 : à prendre les termes strictement, il y a là une confusion entre la *gâyatrî* et le *gâyatra pāda*. La formule si fréquente *ashtāk-śharā gāyatrî* ne signifie pas précisément que huit syllabes font une *gāyatrî*, qui, dans la langue technique, en comprend toujours vingt-quatre. La même observation s'applique aux paragraphes suivants ¹.

Mais ce sont là d'insignifiants détails, qui ne sauraient diminuer en rien la reconnaissance que nous devons à M. H. pour le soin qu'il a mis à achever cette œuvre de collaboration posthume. Elle nous rappelle d'une façon touchante tout ce que nous devons à celui qui n'est plus, et elle nous permet d'espérer beaucoup de ceux qu'il a formés. A l'enseignement supérieur en France, elle donne un instrument excellent. Les changements que M. Henry a introduits dans les dispositions extérieures du livre, la substitution du caractère romain au caractère devanāgarī, la suppression de certaines lisières bonnes pour des commençants, mais inutiles ici, l'arrangement du lexique rendu plus commode, sont tous justifiés dans un ouvrage qui s'adresse à des élèves beaucoup plus avancés et qui, tous, sont supposés en parfaite possession du Manuel de la langue classique.

A. BARTH.

1. P. 10, l. 6, lire (dans le devanāgarī), *yajamānāya*.

457. — U. ZERNIAL. *Tacitus Germania* erklärt mit einer Karte von H. Kiepert. Berlin, Weidmann, 1890. Vorwort, III-IV. Einleitung, 1-14. Texte, 17-91. Kritischer Anhang, 92-94. Namenverzeichnis, 95-101.

La collection Weidmann ne contenait pas jusqu'ici les œuvres complètes de Tacite. On avait depuis longtemps l'excellente édition des *Annales* de Nipperdey, revue depuis quelques années par Andresen. Il y a deux ans, Éd. Wolf a donné, pour y faire suite, une bonne édition des *Histoires*. Voici la *Germanie* annotée d'après la même méthode qui certes est la bonne.

L'auteur, M. U. Zernial, a eu déjà l'occasion de s'occuper de cet ouvrage de Tacite en rendant compte de la 4^e édition de Halm ¹. Il a montré dans son article que, de la 3^e à la 4^e édition, les idées de Halm sur la valeur des mss. de la *Germania* ont beaucoup changé, et que, comme l'a proposé Waitz et comme le fait Halm, il faudra désormais attacher beaucoup plus d'importance aux mss. *Cc*.

Le choix du texte est judicieux; l'apparat critique très clair, et bien au courant. On relèverait entre la carte due à Kiepert et l'orthographe de l'édition certains désaccords (42, *Varisti*) et dans la carte quelques omissions (28, *Nemetes*; 40, *Aviones*, etc.). — Dans le texte les fautes d'impression sont malheureusement assez nombreuses.

On sait combien sont nombreux les travaux allemands sur la *Germanie*. M. Z. en a tiré bon parti sans s'y perdre. L'introduction contient sur le moment où a été composé le livre, sur le but de l'ouvrage, sur le style dans lequel il est écrit, de bonnes remarques où j'aurais seulement voulu çà et là un peu plus de clarté. Je citerais volontiers, sur les imitations de Tacite, une page (p. 8-9) très intéressante, mais sur laquelle il y aurait bien à dire. Qu'il me suffise ici de regretter que dans cette introduction comme dans les notes, Tacite n'ait pas été un peu plus comparé à lui-même. Sans compter beaucoup de passages des *Annales* auxquels il eût fallu renvoyer, ne devait-on pas rapprocher (38 fin) : *ament amenturque* de l'expression fameuse (19) : *corrumpere et corrumpi* et remarquer que ce tour célèbre a été repris plus tard et, comme il arrive dans ces reprises, quelque peu gâté par Tacite dans un ouvrage postérieur (*Ann.* XIV, 20)? L'excellent lexique de Gerber et Greef rend, à l'heure présente, moins excusables des omissions de ce genre.

Émile THOMAS.

458. — *Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande bis zum Beginne des XI Jahrhunderts*, von Adolf EBERT. Erster Band, zweite verbesserte und vermehrte Auflage. Leipzig, Vogel XIV-667 pp. Prix : 12 Mark.

La première édition de ce volume comprenait 616 pp. de texte; la seconde en a 659. Comme il n'y a pas à revenir sur l'importance capi-

¹. Voir la *Wochenschrift* de 1885, p. 1040 et suiv.

tale d'un livre qui est la meilleure histoire de la littérature latine chrétienne, je voudrais indiquer seulement dans cet article les modifications que quinze années de recherches entreprises partout ont nécessitées dans ce tableau d'ensemble. Comme on va le voir, ces changements ne portent guère sur l'essentiel, à part quelques additions importantes. Ainsi qu'on doit s'y attendre, c'est la bibliographie surtout qui a reçu de l'accroissement.

P. 26, n. 1 (traduction française, 35, 1) : éd. de Minucius Félix par Baehrens (1886); Schwenke, ueber die Zeit des M. F., dans Jahrb. f. prot.-Th., IX; Kühn, der Octavius des M. F., 1882. P. 26, n. 4 (35, 4), M. Ebert ne se déclare convaincu ni par la dissertation de Wilhelm (Breslauer phil. Abhandl. II) ni par l'article de Massebieau (*Rev. hist. rel.*, 15, 316) au sujet des rapports entre M. F. et Tertullien; il maintient son ancienne opinion. P. 33, 1 (42, 1) : Hauschild, die rationale Psychologie u. Erkenntnisstheorie Tertullians, 1880; Nöldechen, Tertullian als Mensch u. Bürger (Sybels, H. Z. S., 54). P. 33, 2 (42) : mention de l'opinion de Nöldechen (Z. f. w. Th., 29, 207) qui ramène l'année de la naissance de Tertullien à 150. P. 41 (51), l'ouvrage de T. *Ad nationes* a été écrit vers le même temps que l'*Apologeticum*; ce dernier a été d'abord achevé, mais par contre l'*ad nationes*, tout au moins son premier livre a été publié auparavant, tandis que l'*apologeticum*, était envoyé seulement aux *praesides*. P. 44, 1 (54), éd. du *De spectaculis* par Klusmann, 1877. P. 63 (74), le *De aleatoribus* est l'œuvre d'un évêque qui interdit, avec des accents qui atteignent parfois l'éloquence, le jeu de dés, une invention du diable, comme la luxure et l'idolâtrie. Cet écrit est intéressant aussi au point de vue archéologique. C'est en vain que Harnack, dans une étude très habile et par là d'autant moins probante, a essayé d'attribuer l'ouvrage au pape Victor. Des autorités théologiques comme Zahn (*Gesch. des neut. Kanons*, I, 1, 346) et philologiques comme Wölfflin, se sont prononcées contre l'hypothèse de Harnack¹. Wölfflin place l'opuscule après S. Cyprien, Haussleiter (Th. LB. 1 févr. 89), après 250. Cependant on ne peut descendre au-delà du III^e siècle, date adoptée par Zahn. On ne comprend pas pourquoi Harnack annonce au titre le *d. a.* comme « le plus ancien écrit chrétien en latin », à moins qu'il n'adopte comme règle chronologique le *de uiris illustribus* de S. Jérôme qu'il malmène si fort, p. 120. P. 64, 1 (74, 1) : Kettner, Cornelius Labeo, ein Beitrag zur Quellenkritik des Arnobius, 1877; Francke, die Psychologie und Erkenntnislehre des Arnobius, 1878. P. 64, 2 (74, 2), Reifferscheid a montré que le nom d'Arnobé pouvait avoir une origine grecque, ce qui expliquerait l'absence de surnom et de prénom. P. 72, 1 (82, 5) : Arnobé est surtout important à cause des données mythologiques empruntées en grande partie à des ouvrages perdus, comme ceux de Cornelius Labeo; une partie est paisée dans le *Protrepticus* de S. Clément. P. 89, 1 (100, 1) : éd.

1. Cf. cependant *Rev. cr.*, 1889, I, 23 et un prochain article.

Dombart de Commodien, dans la collection de Vienne. P. 90, 3 (101, 3 et 4), on ne peut suivre la division des *Instructiones* donnée par les mss. ; le 2^e livre commence à l'acrostiche 46, comme le prouvent sa destination *catacuminis*, son contenu, et le caractère des acr. 42-45 qui se rattachent bien au 1^{er} livre. Gennade vise certainement, dans l'indication *librum adu. paganos*, les *Instr.* non le *Carmen*, comme le prouve sa dernière phrase (*uoluntariae paupertatis amorem*), qui convient à *Instr.* I 29 et 30, non à *Carm.* 27. P. 93, 1 (104, 1) sur la métrique de C., consulter Hanssen, de arte metrica Commodiani (1881) et W. Meyer, Anfang u. Ursprung der r. Dichtung. P. 93, 2 (104), au rôle de l'accent, il faut ajouter l'ébauche de la rime, par exemple le dernier acrostiche (en o), II, 8 (en e ou ae). P. 95, 1 (106, 1), *Carm.* 809, *persecutio* est sur jet de *pulsat*; pour *cingitur ense* (conjecture de Dombart), le sujet est *qui* suivant, représentant *Apolion*. Il faut remarquer que dans l'analyse du *Carmen*, donnée dans ces pages, les renvois sont faits maintenant d'après la numérotation de l'édition Dombart. P. 100, n. 3 (112, 2) : l'attribution du *De Phœnice* à Lactance a été fortifiée par les recherches citées de Riese et de Dechent, notamment par les comparaisons linguistiques instituées par ce dernier.

P. 111, 2 (123, 2) : Schultze, Gesch. des Untergangs des griech. — röm. Heidenthums, t. I, 1887. P. 114, 2 (127), la *praefatio* de Iuencus est précédée d'une autre en 8 hexamètres, où sont caractérisés les quatre Évangélistes ; il est difficile de croire à l'authenticité de cette préface, rejetée à bon droit par le dernier éditeur, Marold (1886). Le titre *Euangeliorum libri IV* de Iuencus est attesté par tous les mss., tandis que celui des éditions *Historia Euangelica* n'a aucune autorité, P. 117, 1 (129), outre Virgile, Iuencus a imité Lucrèce, Ovide, Lucain et Horace. P. 118, 3 il faut signaler le poème *Laudes Domini*, éloge du Seigneur, créateur et sauveur, à propos d'un miracle arrivé au pays des Eduens et considéré comme un signe précurseur de sa venue. La pièce, aujourd'hui mutilée, se termine par un éloge de Constantin. L'œuvre est certainement d'un Gaulois, peut-être comme le croit le dernier éditeur, Brandes (pr. Braunschweig, 1887²), d'un rhéteur d'Autun ; en tout cas, on doit placer la composition de ces 148 hexamètres à la même époque que celle de l'*Historia euangelica*. P. 119 (131), on n'a pas encore recherché jusqu'à quel point les poèmes sur Moïse et Josué pouvaient être attribués à Iuencus. L'hypothèse de Peiper (éd. d'Auitus, préf., LXIII), qui croit trouver leur auteur dans un Cyprien vivant au milieu du vi^e siècle dans la Gaule méridionale, est contredite par l'usage de l'Itala fait dans ces pièces ; de plus, le nom de Cyprien ne repose sur rien ; enfin, Peiper attribue au même personnage *de Sodoma* et *de Iona*, qui sont certainement d'une main toute différente. P. 124, 4 (136, 6) sur le rhéteur chrétien Victorinus, cf. Koffmane, de Mario Victorino, 1880 ; Koffmane ne veut pas qu'on

2. Cp. Rev. cr. 1887, II, 355.

lui attribue le poème sur les Macchabées, mais son opinion, d'après laquelle l'ouvrage serait d'Hilaire d'Arles, n'est pas mieux fondée. P. 125, 2 (138), lire maintenant le centon de Proba dans l'éd. Schenkl, de Vienne, 1888¹. P. 126 (138), le centon est certainement l'œuvre de Proba, mais de la femme, non de la fille d'Adelphius; c'est ce qu'a clairement prouvé Seeck dans les prolégomènes de l'édition de Symmaque (1883). P. 126, 2 (138, 3), le premier prologue donné par quelques mss., dédicace à Arcadius, n'est pas l'œuvre de Proba, mais probablement l'œuvre du copiste de l'exemplaire offert à ce prince. P. 126, 3 (138), on avait considéré le centon comme adressé par Proba à ses enfants sur la foi d'une mauvaise lecture (*natis* pour *uatis*, 12); cependant, il a servi dans l'enseignement, comme aide-mémoire pour retenir les vers de Virgile. P. 133, 1 (145, 2) : Dombart a démontré que les citations bibliques de Firmicus proviennent des *Testimonia* de S. Cyprien (Zsch. f. w. Th., 22, 375). P. 142, n. 1 (155) : Gamurrini a trouvé à Arezzo dans un ms. du XII^e siècle un traité *De mysteriis* et des hymnes attribués à S. Hilaire. Il est très difficile d'accepter cette indication. P. 143, 1 (155, 3) : Ewald, *der Einfluss der stoischciceronianischen Moral auf die Darstellung der Ethik bei Ambrosius*, 1881. P. 151, 2 (164), Förster place le *De Isaac* en 387 ou 388, à cause des allusions historique et de sa parenté avec les autres ouvrages consacrés aux patriarches. P. 171, 1 (186, 1), M. E. est plus réservé dans le rejet de l'attribution à S. Ambroise de l'ouvrage d'Hégésippe et renvoie à l'art. de Reifferscheid, dans les *Mémoires de l'Ac. de Vienne* (LVI, 442). P. 173, 3 (188, 2) : Kayser, *Beiträge zur Gesch. u. Erklärung der ältesten Kirchenhymnus*, I, 1881. P. 191, 1 (207) : Nowack, *die Bedeutung des Hieron. für die alttestamentliche Textkritik*, 1875. P. 198, 1 : sur la correspondance de S. Augustin et de S. Jérôme, cf. l'art. d'Overbeck, dans *Sybel's H. Z.*, 42, 222. P. 200, (217), la passion des Quatre Couronnés est dans son texte actuel au plus tard du V^e siècle; sur cette légende, cf. le progr. de Luisen-Gymnasium à Berlin (1886) par Edm. Meyer. P. 204, 1 (221, 1), mention de l'édition manquée du *De uiris illustribus* de S. Jérôme par Herding. P. 211, 1 (229), sur la langue de S. Jérôme, indication des travaux de Paucker et de Gœlzer. P. 212, 1 (230, 1) : Storz, *die Philosophie des heil. Augustinus* (1882); Reuter, *Augustinische Studien* (1887). P. 252, 1 (273, 1), sur Prudence : Faguet, *de P. carminibus lyricis*, 1883; Allard, *Prudence historien*, *Rev. q. hist.*, 36 (cf. ib. t. 37); Rösler, *der kath. Dichter Pr.*, 1886. P. 253, 5 (274), les deux dernières pièces du Cathemerinon sont séparées dans certains mss. et rattachées au Peristephanon; mais c'est aller trop loin que d'y voir avec Rösler le commencement d'un nouveau recueil d'hymnes, resté inachevé. P. 254, 2 (274), Prudence a peut-être aussi exploité des écrits en prose, par exemple le livre *De Elia ieiunio*. P. 255, 1 (276, 1), on trouvera sur les rapports de Prudence avec la liturgie espagnole des

détails dans l'ouvrage de Rösler indiqué plus haut. P. 280, 4 (282, 1), dans le cas où il y a des concordances verbales entre l'illatio de la messe et les hymnes de Prudence, si on ne peut admettre l'hypothèse d'une source commune, il faut supposer une influence des hymnes sur le texte liturgique. P. 270, 1 (291), le Priscillianisme a certainement joué un rôle dans la composition des poèmes de Prudence. Mais il est assez difficile de le déterminer exactement. On ne s'explique pas pourquoi Prudence ne nomme pas Priscillien comme les autres hérétiques. P. 289, 1 (312), il ne peut y avoir de doute sur l'authenticité du Dittochaëon; la concordance est trop frappante, et Georges, évêque d'Ostia, écrivant au pape Hadrien en 786, en cite un v. sous le nom de Prudence. P. 298, 2 (321, 1), il est peu croyable que la lettre d'Ausone en question soit la dernière, comme le pense Schenkl. P. 320 (396), un poëm. de 110 hexam. attribué sans raison à Marius Victor montre une certaine parenté avec le *de providentia*. Il fait l'effet d'un fg., surtout au commencement; le poème a été composé dans le midi de la France, et dans la Narbonaise, si la conjecture de Schenkl (v. 105) est juste. Dans les mss., cette pièce porte pour titre : *S. Paulini Epigramma*; cf. l'éd. Schenkl. P. 326, 2 (349), les concordances entre les *Vitae* de Rufin et l'Histoire Lausiaque donnent lieu de croire à un original grec commun. Cependant on peut les expliquer par des emprunts faits à Rufin par Palladius. Il faut d'ailleurs remarquer que certaines données ne conviennent ni à la personne de Rufin, ni au temps de son séjour en Égypte. Il y a là une question à étudier de plus près. P. 327, 2 (349, 3), cf. l'article Sulpice Sévère de Harnack dans *Real-Encycl. f. prot. Th.*, XV, 62. P. 328, 3 (350), il faut considérer comme perdues les *Epistulae ad amorem Dei et contemptum mundi hortatoriae*, adressées par Sulp. Sévère à sa sœur et signalées par Gennadius. Deux de ces épîtres sont en tête des éditions, mais Halm les tient pour apocryphes, tandis que Harnack en défend l'authenticité. P. 345, addition d'un chapitre xvii, la *Peregrinatio ad loca sancta*. En voici le résumé. Cet ouvrage, connu par la découverte de Gamurrini, contient le récit d'un voyage aux Lieux-saints, fait par une femme de haut rang vers 380. L'éditeur croit que cette personne est Silvia, sœur du ministre Rufin; en tout cas elle demeurerait dans le sud de la Gaule. Malheureusement le récit est fragmentaire : le commencement et la fin manquent. Nous avons seulement la narration de la visite au Sinaï, à Aysma, Pithom, Heroopolis, Arabia et du retour à Jérusalem; puis viennent des excursions au mont Nébo, au tombeau de Job, etc. Après un séjour à Jérusalem, le retour s'effectue par Antioche, avec crochet sur Édesse, la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, Chalcédoine et Constantinople. De longues digressions sur les rites et cérémonies de l'Église de Jérusalem, surtout sur la fête de Pâques, offrent un intérêt de premier ordre¹. Le récit est écrit avec simplicité et porte le

1. Cf. Duchesné, *Origines du culte chrétien*, appendice.

caractère de la langue populaire ¹. P. 348, 1 (369, 1) : éd. de Cassien par Petschenig, 1886 et 1888 ². P. 353, 1 (374, 1) : c'est d'après le contenu du ch. 8, qui traite d'une nouvelle espèce de moines, que le titre de la coll. XVIII, porte dans beaucoup d'éditions l'adjonction : *et quarto nuper exorto*.

P. 365, 1 (388, 1) : Holder-Egger, *Untersuchungen*, dans *Neues Archiv.*, 154 ss.; Hauck, art. Prosper, dans *Réal-Enc. f. prot. Th.* XII, 300. P. 366, 2 (389, 2), M. E. maintient, malgré la contradiction de Holder-Egger, qu'on ne peut toujours pas sans fondement croire que Marcellinus a traité arbitrairement les renseignements d'histoire littéraire empruntés à Gennadius. P. 367 (389), Prosper a vécu à Rome au service du pape Léon depuis 450. P. 369, 2 (392, 3), éd. de Cl. Marius Victor par Schenkl ³; l'attribution est confirmée par les tendances semi-pélagiennes de l'auteur, mises en lumière par Bourgoïn (de Cl. Mar. V., 1883). P. 370 ss., M. E. indique les renvois au texte de Gagny, entre crochets et déclare qu'il ne peut souscrire entièrement au jugement de Schenkl sur l'édition de Gagny. P. 373, 2 (398, 1) : Boissier croit que Sedulius, dans la dédicace de l'*Opus* dit seulement qu'il a envoyé le *Carmen* à Macedonius avant l'édition pour le soumettre à sa critique. Mais le passage n'a pas ce sens. P. 374, 1 (398, 1) : éd. de Sedulius par Huemer (1885) ⁴. P. 383, 2 (408, 2), éd. de Dracontius, dans le V^e volume des *Poetae lat. min.* de Baehrens; Barwinski, *Quaestiones ad Dracontium et Orestis tragoediam pertinentes*, 1887 et 1888 ⁵. P. 393, éd. d'Auitus par Peiper, 1883, P. 402, 1 (428, 3), éd. de Paulin de Périgueux, par Petschenig, 1887. P. 403, 3 et 4 (430), le commencement du prologue confirme l'impression de l'ensemble; mais on ne peut plus dire que l'occasion est une guérison d'yeux, puisque Petschenig publie au lieu de *uultus, fultus*, d'après les mss. P. 405, 4 et 5 (432, 2 et 3), le vrai titre est *Eucharisticos* d'après les mss, comme on peut le voir dans la nouvelle édition donnée par Brandes en 1888. P. 407, 2 (435, 3), le passage 474 ss., a été corrigé par Brandes. Dès lors l'auteur aurait eu quatre-vingt-trois ans lors de la composition du poème; il serait né en 376 et l'invasion des Barbares serait celle de 406, puisqu'il avait trois ans quand Ausone fut consul (379), d'après le v. 49. Il est plus difficile de décider quel était le père de Paulin. P. 410, 1 (437, 1), éd. d'Orientius, par Ellis, qui ne semble pas avoir lu Ebert ⁶. P. 419, 1 (447, 1), éd. de Sidoine par Luetjohann, 1887 ⁷. P. 420 (449), l'élévation de Sidoine au siège de Clermont est placée en

1. Cf. *Archiv.* de Wœlfelin, 1887, 259.

2. *Rev. cr.*, 1889, I, 24.

3. *Rev. cr.*, 1888, I, 289.

4. *Rev. cr.*, 1885, II.

5. Cf. *Arch.* de Wœlfelin, 1887, 44, art. de Rossberg, qui aboutit à des conclusions identiques à celles de Barwinski.

6. Cf. *Rev. cr.*, 1888, I, 287.

7. *Rev. cr.*, 1888, I, 308.

470 (non en 472) d'après Mommsen ; il serait mort en 480 ; cependant dans une lettre, il dit qu'il n'a plus fait de vers *ab exordio religiosae professionis* et qu'il y a de cela trois olympiades ; cela conduirait au plus tôt à 482, comme date de sa mort. P. 421, 6 (450, 1) : Sidoine a commencé à publier ses lettres peu après 470 (non 472). P. 429, 3 (458, 2), mention de l'hypothèse de Bährens qui attribue la compilation de l'Anthologie au jeune Octavianus ; sur l'anthologie, cf. Klapp, Quaest. de anth. lat. carminibus nonnullis, 1875. P. 431 (460), il y a lieu de mentionner parmi les centons composés à l'imitation de celui de Proba, le centon bucolique *Ad gratiam Domini* de Pomponius et le *De Verbi incarnatione* (publiés par Schenkl, Poet. christ. minores, I, 1888). P. 432, 5 (461, 2) éd. d'Ennodius par Vogel, 1885 ; Magani, Ennodio, 1886. P. 433, 2 (462), il est difficile de savoir si c'est à Paris ou à Milan qu'Ennodius a été ordonné diacre. Magani tient pour la première ville et Vogel pour la seconde. On n'a pas fait assez de compte du passage de l'hymne de S. Ambroise déjà citée dans la première édition (trad. p. 464, 1). P. 437, 1 (466) : Cipolla, della occasione in cui Enn. compose il suo panegirico a re Teodorico, Arch. stor. it., 1883, 353. P. 447, 4 (476, 3) : le raisonnement fondé sur le texte *missi ad beat. Gelas.* est renforcé par la leçon meilleure *missam*, publiée par Jungmann, Qq. Gennadianae, 1881, 19. P. 452, 4 (482, 1) : éd. de la *uita s. Seueri* par Knoell, 1886 ; Knoell, sur les mss, Ac. de Vienne, XCV. P. 454, 3 (483), d'après Büdinger, Eugippius vivait encore vers 540. Il a composé des extraits de S. Augustin, très goûtés, et publiés par Knoell en 1884. P. 455, 4 (485, 3), les deux derniers éditeurs de Victor de Vit (Halm, 1879, et Petschenig, 1881) ont confirmé les vues de E. sur l'authenticité du chapitre final. P. 473, 1 (503, 1) : Schultze, die Schrift des Claud. Mamertus über das Wesen der Seele, 1883. P. 476, 1 (506), nous possédons encore de Claudien deux lettres, à Sidoine et à Sapaudus, publiées par Engelbrecht. P. 476, 2 : Jungmann, die Zeit des Fulgentius, Rh. Mus., 1877, 564 ; Gasquy, de Planciade Fulgentio., 1887. L'excellent article de Jungmann rend très croyable la date 523 pour le commencement du règne de Hilderich. P. 497 : Usener, Hildebrand et Peiper considèrent les écrits théologiques de Boèce comme authentiques, en opposition avec Nitzsch et Schenkl. Hildebrand en donne un résumé et fait un exposé complet de la question. P. 509, 2 (543, 1), Mommsen place la composition de l'ouvrage entre 526 et 533. P. 510 (543), les *Variae* de Cassiodore ont été publiées vers 538. P. 532, 1 (567) : Ch. Nisard va trop loin en attribuant à sainte Radegonde les pièces qu'elle a seulement inspirées. Il est le premier qui se soit servi du *carmen xxxi* de l'Append. pour prouver que Radegonde faisait des vers, au grand plaisir de son ami. Cette pièce est en tout cas importante pour comprendre le caractère des relations de Fortunat et de Radegonde à ce point de vue. P. 533 (569), E. n'affirme pas sans restriction que le *Vexilla regis* et le *Quem*

terra pontus aethera sont l'œuvre de Fortunat. P. 540, 1 (576, 1), le ms. de l'Escorial, utilisé par Krusch (Fortun. opp. pedestria) présente la dedicace de la vie d'Albinus sous le nom de Fortunat. De même Krusch est d'accord avec E. pour attribuer au même auteur la vie de Germain de Paris, celle de saint Hilaire de Poitiers (qui repose sur Sulpice Sévère), celle de Paternus d'Avranches († 563), cette dernière écrite d'après la tradition orale. P. 544, 1 (580), sur Grégoire-le-Grand et le culte, cf. l'art. de Kesselring, dans Böhringer, die Kirche Christi, 2^e éd., XII, 243. P. 557 (595) : Iordanes a achevé son travail en 551. P. 574, 1 (613, 1) : Koch, die Siebenschläferlegende, 1883. P. 575 (614), l'ouvrage de Grégoire n'est plus désigné que sous le titre *Vita patrum* et il n'est plus question du titre *uitae*. P. 577, 1 (616, 1) Omont, Les sept miracles du monde, B. Ec. ch. 1882, 40. P. 578 (617) : on doit vraisemblablement attribuer encore à Grégoire le *De miraculis b. Andrae* mentionné au c. 37 du livre 1 du *De gloria mart.* P. 579, addition du chap. xxix sur Martin de Braga. Né en Germanie, il vint chez les Suèves, y devint évêque de Dumio, puis de Braga et mourut en 580. Il est l'auteur de traités de morale et de sermons, d'une sagesse toute païenne, et qui révèlent au plus haut degré l'influence de Sénèque. Son sermon *De correctione rusticorum*, écrit entre 572 et 574, présente une très curieuse histoire de l'idolâtrie. Cf. l'important ouvrage de Caspari, Martin von Bracara's Schrift, De correctione rusticorum, 1883. P. 594, 3 (627, 4) : sur les emprunts faits par Isidore à Justin, Salluste, Vitruve, Lucrèce, Hygin, cf. Dressel, De Isid. Originum fontibus, 1874. P. 603, 1 (637, 1) : l'édition d'Eugenius dans Migne donne beaucoup plus de morceaux que celle de Sirmond, mais dont l'authenticité paraît douteuse. Il y a des distiques remarquables sur les oiseaux et sur les pierres précieuses, et une série d'hexam. adressés à un roi. P. 606 (640) : il résulte des recherches de Krusch (éd. publ. en 1888), que la collection de Frédégaire ne comprend que quatre livres : (1^o Hippolyte ; 2^o Jérôme et Idace ; 3^o Grégoire I-VI ; 4^o Grégoire depuis VII). Elle a eu deux auteurs, l'un pour les livres I-II, IV depuis c. 40 ; l'autre, qu'on peut considérer comme Frédégaire, pour III-IV, 39. Ça et là quelques chapitres proviennent d'un d'un troisième auteur. Les deux premiers sont bourguignons, le troisième paraît être de Metz. P. 611 (645) : on doit ajouter vingt-quatre strophes abécédaires, composées vers 730 ou 740 en l'honneur de Milan. P. 614 (648), M. E. donne l'analyse détaillée des vies de sainte Bathilde et d'Arnoulf de Metz. P. 623, 2 (655, 1) : Hahn, Bonifaz und Lul, 1883 ; Manitius, zu Aldhelm u. Baeda, 1886 (Ac. de Vienne, CXII) * P. 650 (684) : M. E. introduit ici les résultats de ses recherches sur la poésie d'énigmes : die Räthselpoesie des Angelsachsen (Tatwine u. Eusebius), Ac. de Saxe, 1877, t. 29, p. 20. Sur le modèle d'Aldhelm se sont formés Tatwine et Eusebius. Le premier, un Mercien, devint évêque de Cantorbéry en 731 et mourut en 734. Son ouvrage comprend quarante énigmes. L'auteur marque dans le

choix des sujets une prédilection pour les objets religieux et les abstractions; généralement il use du procédé de la personnification, mais avec une plus grande puérilité qu'Aldhelm. Eusebius est cet Hwaetberht auquel Bède dédia son commentaire sur l'Apocalypse. Il fut en 716 abbé de Wearmouth. Il a vécu au moins jusqu'en 740. Son recueil comprend soixante énigmes; il semble s'être servi de Tatwine et d'Aldhelm et son œuvre présente les mêmes caractères. On doit noter cependant un certain nombre de pièces sur des animaux, généralement exotiques ou fabuleux. Il faut enfin ajouter à ces textes une douzaine d'énigmes, provenant de Lorsch, dans lesquelles on a dû utiliser les trois recueils précédents.

Ces indications, forcément sommaires, feront comprendre l'importance de la revision à laquelle M. Ebert a soumis son premier volume. Il y aurait çà et là à noter quelques divergences et des omissions: la longueur de cet article m'oblige à renoncer à les indiquer. Je me bornerai à trouver étonnant que M. E. ait cité si peu souvent les articles que M. Boissier a écrits sur ces sujets depuis une dizaine d'années¹. Ces articles, si leur auteur se décidait à les réunir en volume, formeraient un ouvrage plus fragmentaire, mais comparable à celui d'Ebert par la profondeur et la sûreté du coup d'œil.

Paul LEJAY.

459. — **Wegweiser zur Quellen- und Literaturkunde der Kirchengeschichte.** Eine Anleitung zur planmässigen Auffindung der litterarischen und monumentalen Quellen der Kirchengeschichte und ihrer Bearbeitungen. Par Eduard BRATKE, a. o. Professor der Kirchengeschichte an der Universität Breslau. Gotha, Friedr. Andr. Perthes, 1890.

On reproche fréquemment, et non sans raison, aux bibliographes de profession de citer et de recommander par là même des ouvrages dont ils ne connaissent que le titre et dont le titre correspond mal au contenu. Mettons donc en garde les futurs auteurs de « bibliographie des bibliographies » contre le livre de M. Bratke. D'après le titre de ce livre, on pourrait croire que c'est un manuel appelé à rendre, pour l'histoire ecclésiastique, les signalés services que rend l'ouvrage de MM. Dahlmann et Waitz pour l'histoire d'Allemagne; il n'en est rien. M. Bratke n'a point dressé la liste des sources, ni celle des bons livres de seconde main, en les disposant dans des cadres simples, commodes et uniformes, comme l'ont fait Dahlmann-Waitz. Au lieu de cette modeste, mais utile besogne, il a fait un travail d'allure plus prétentieuse, orné de dissertations relatives à la méthodologie historique, au milieu desquelles s'enchassent dans un ordre en apparence très rigoureux, mais en réalité très arbitraire, des indications bibliographiques au nombre de dix-huit cents environ. Sur ces dix-huit cents titres de livres de seconde main

1. Si je ne me trompe, M. E. a mentionné seulement un des articles sur Sedulius.

ou de recueils de textes, il y en a bien un quart qui n'ont aucun rapport ou qui n'ont qu'un rapport très éloigné avec l'histoire ecclésiastique.

Le *Wegweiser* se divise en trois parties : I. *Die Wissenschaftskunde im allgemeinen* (pp. 39-89). M. Br. énumère sous cette rubrique les différentes encyclopédies qu'il connaît, théologiques et autres. Je remarque (p. 63) que notre *Grande Encyclopédie* est omise; n'avait-elle pas autant de titres à figurer sur la liste que les dictionnaires de la conversation de Brockhaus et de Meyer? Cette première partie se termine par un paragraphe relatif à la « Propädeutik » de l'histoire. On n'y rencontre pas sans étonnement l'indication de livres aussi médiocres et aussi peu directement intéressants pour l'histoire ecclésiastique que : Mably, *De la manière d'écrire l'histoire*, Paris, 1783; E. A. Freeman, *The methods of historical study*, Londres, 1886, et vingt autres du même genre. — II. *Einzelne Wissenschaftzweige*. L'auteur entend par là la Biographie « ou généalogie des sources et travaux relatifs à l'histoire ecclésiastique »; la Bibliothéconomie « ou topographie des collections scientifiques de ces mêmes sources ou travaux »; la Bibliographie, l'Histoire de la Littérature et de l'art, « ou statistique de ces mêmes sources ou travaux »; enfin l'histoire de l'imprimerie et de la librairie (!). — III. Voici la rubrique de la troisième partie : *Spezialisierung der gefundenen methodologischen Litteratur Gattungen in Bezug auf einzelne Personen and kleinere Gebiete der Kirchengeschichte*. Suit (pp. 221-265), une sorte de dictionnaire alphabétique où les noms de choses et de personnes sont confondus dans la plus amusante confusion. J'en choisis quelques-uns au hasard : *Ambrosios, Amerikanische theologie, Apologetik, Bauernkrieg, Cardinale, Cistercienser, Dante, Deutsche Kirchengeschichte, Judenthum*, etc. Observons que les indications mises sous chacun de ces mots sont généralement insuffisantes. Sous le mot *Concilien*, M. Br. cite seulement le traité de Salmon et le lexique d'Alletz-Filsjean. On trouve un article *Johanniterorden*, et point d'article sur les Templiers. — C'est partout la même confusion, dissimulée par l'imposition de catégories pédantesques; c'est partout, dans le choix des auteurs cités, la même absence de critique.

Le Guide de M. Bratke sera néanmoins le bien venu. Il n'est point de répertoire bibliographique, si mal fait qu'il soit, qui ne soit utile à feuilleter pour les spécialistes, sinon pour les étudiants. La lecture d'une liste de livres est toujours divertissante et profitable. On lira ce *Wegweiser* avec le même plaisir qu'on pourrait éprouver à lire le catalogue des livres de fonds et d'occasion d'une librairie spéciale pour les livres théologiques, qui ne s'interdirait point de vendre des ouvrages étrangers à la science ecclésiastique, et qui aurait adopté sur les rayons de sa bibliothèque une classification assez maladroite.

Ch. V. L.

460. — J. Adrien BLANCHET. **Nouveau Manuel de Numismatique du moyen âge et moderne.** (Collection des manuels Roret). 2 vol. petit in-16 de 536 et 552 p. et atlas. Paris, Roret, 1890.

M. Blanchet a rendu un réel service aux études numismatiques en consentant à refaire le Manuel de M. de Barthélemy, dont la publication remontait à 1851 et qui était épuisé depuis quelque temps. Nous disons « refaire » et non « mettre à jour », car le nouveau Manuel est bien un nouvel ouvrage; c'est à peine si M. B. y a conservé le cadre général et une trentaine de pages du texte de son prédécesseur, sans compter les douze premières planches de l'Atlas.

Donnons une idée de la disposition des matières dans ces deux petits volumes d'un aimable embonpoint, qui sont si concis et si pleins de choses. Le premier est entièrement consacré aux monnaies françaises : royales d'abord (mérovingiennes, carlovingiennes, capétiennes) puis féodales, celles-ci classées par ordre géographique. Dans le tome second (subdivisé pour la commodité des lecteurs en deux demi-tomes) on trouve successivement le monnayage des différentes contrées d'Europe, puis les monnaies obsidionales, le monnayage de l'Orient latin, les médailles artistiques de diverse provenance, enfin les jetons, méreaux, plombs historiés, etc. D'excellents index, répartis entre les deux volumes, y facilitent singulièrement les recherches. La rédaction est partout sobre, claire et correcte.

La numismatique n'est pas une science qui se suffise à elle-même; elle n'est qu'un auxiliaire de l'histoire, et réciproquement elle a besoin, à chaque pas, d'être éclairée et soutenue par la connaissance des faits historiques. Tout son intérêt réside dans ces relations réciproques, dont on n'aperçoit bien l'importance qu'en pénétrant dans le détail des questions. Un manuel ne peut donner qu'une silhouette très générale de cette vaste matière; son rôle se borne à orienter les chercheurs par de bonnes indications bibliographiques et à guider les collectionneurs novices en leur fournissant les renseignements indispensables pour le classement de leurs pièces. Le nouveau Manuel paraît répondre à ce double objet : l'auteur est généralement au courant de la bibliographie, et il donne sur chaque classe de monnaies l'état de la science, sans chercher à trancher les questions controversées. Quelques critiques blâmeront M. B. de cette réserve systématique, qui l'a exposé sans doute à une multitude d'erreurs de détail et même à quelques contradictions; les vrais lecteurs de son livre, les amateurs et les débutants à qui il est destiné, l'en féliciteront; s'il avait eu la prétention de faire œuvre originale dans chaque chapitre, quoiqu'il ait commencé le Manuel très jeune, il aurait eu des cheveux gris longtemps avant de l'avoir terminé, et nous serions toujours réduits à faire usage de compilations plus anciennes et plus imparfaites. Celle-ci nous permettra d'attendre le Manuel « définitif » auquel nous serons heureux de voir M. Blanchet attacher un jour son nom.

461. — J. LAIR. **Nicolas Fouquet**, procureur général, surintendant des finances, ministre d'Etat de Louis XIV. Paris, Plon, 1890, 2 vol. in-8, III-577 et 571 p. avec deux portraits. 15 fr.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur ces deux volumes, pour se rendre compte de l'énorme somme de travail qu'ils ont coûtée à l'auteur. M. J. Lair est un laborieux. Ancien élève de l'École des Chartes, il y a débuté par des études sur l'histoire du moyen âge; avocat, il a composé des traités juridiques estimés; puis, avec *Louise de La Vallière*, il a abordé l'histoire moderne. Aujourd'hui, il nous donne une biographie complète de Nicolas Fouquet, pour laquelle il n'a rien négligé. Il a tenu entre ses mains tous les papiers manuscrits qui concernent ce personnage; il a lu avec une scrupuleuse attention ce qui subsiste encore du gros recueil, improprement appelé la *Cassette de Fouquet*; il a fouillé le fonds du ministère des affaires étrangères, où il a recueilli quelques lettres très curieuses: de nombreuses archives privées se sont ouvertes devant lui. Il est bien peu probable qu'après lui on trouve encore un document, si minime qu'il soit, sur le célèbre ministre d'État.

Voilà les éloges qu'on peut adresser à M. L., sur une simple inspection de son livre. Quand on lit son ouvrage avec tout le soin nécessaire, on admire encore davantage ces qualités d'érudition rare, ces recherches si nombreuses et si précises; mais en même temps on est frappé de certains défauts assez graves. Nous devons critiquer la forme du livre et faire des réserves sur le fond, sur la *thèse* soutenue.

La science de M. L. est très vaste et très solide; mais son ouvrage est touffu. A la page 483 du second volume, il dit, d'une manière incidente, en note: « Si cet ouvrage intéresse le public, je publierai sur le même sujet un volume de documents inédits. » M. L. aurait bien fait de réserver pour ce volume de documents un très grand nombre de pièces qui sont citées tout au long dans son ouvrage, qui interrompent sans cesse le cours de la narration et qui finissent par fatiguer le lecteur. Nous comprenons fort bien que M. L. attache une grande importance aux papiers inédits qu'il a trouvés et qu'il ait voulu s'assurer le bénéfice de la découverte: mais cette satisfaction lui a été donnée au détriment de la netteté de son récit. Mieux eût valu, à notre avis, renvoyer à l'appendice ces longues citations et n'en détacher, dans le livre, que deux ou trois phrases caractéristiques. Souvent même, là où cet écueil a été évité, l'exposition reste obscure. M. L. nous raconte, par exemple, dans un chapitre très étudié, l'histoire de la conspiration de Chalais, lequel eut pour juge le père de Nicolas, François Fouquet; nous n'avons jamais rien compris à ce procès; nous y comprenons encore moins, après avoir lu le récit de notre auteur. Nous nous permettrons encore de reprocher à M. L. ses allusions à des événements contemporains; elles sont bien déplaisantes. L'histoire doit

1. T. I, p. 115 et ss. le récit est obscur à cause d'une simple faute d'impression; il faut lire *banqueroute* de 1648 au lieu de *banqueroute* de 1649.

offrir cet avantage de nous faire oublier, en nous transportant dans le passé, les petites misères du présent. Nous serions injuste, si nous n'ajoutions que M. L. a souvent de très heureuses trouvailles d'expression, que dans certaines pages il fait preuve d'un véritable talent d'écrivain, que le spectacle de la grandeur et de la chute de Foucquet lui inspire des réflexions morales profondes. La lecture de ces deux volumes compacts est un peu pénible, mais on est dédommagé de sa peine par des pages charmantes, fort bien venues.

« A défaut d'autre mérite, écrit quelque part M. L., mon travail se présente comme une œuvre de vérité et de réparation. » Son livre est une apologie presque sans restriction de Foucquet. M. L. vante la vive intelligence, servie par une grande facilité de travail, du Nicolas, alors qu'il n'est encore qu'un élève assis sur les bancs du collège de Clermont; il célèbre les talents du jeune homme, conseiller à Metz et à Nancy, maîtres des requêtes, intendant à l'armée du Nord, puis intendant de police en Dauphiné. Il nous le présente comme un véritable héros, apaisant par sa présence une émeute qui a éclaté à Valence. Évidemment il exagère l'importance du rôle joué, dans cette circonstance, par son personnage; dès lors, nous sommes devenus méfiant et nous nous tenons sur nos gardes contre les conclusions de l'écrivain. Après des vicissitudes diverses, Foucquet est nommé, en avril 1648, intendant de Paris; en novembre 1650, il est installé au Parlement de la même ville comme procureur général, et, en cette double qualité, il prend une part très active aux deux Frondes, la Fronde parlementaire, dont M. L. a tort de dire tant de mal, et la Fronde des princes, dont il a eu peine à démêler l'écheveau embrouillé. Ici l'historien exalte l'habileté grande de Foucquet; il n'a pas de termes assez forts pour louer sa perspicacité. Il écrit, p. 178. « Un seul homme conservait une vue claire des choses et suivait une ligne de conduite bien tracée. C'était le procureur général Nicolas Foucquet. » Et plus loin, p. 204 : Foucquet se révéla non-seulement serviteur fidèle, mais homme d'État de premier ordre. » Plus loin encore, p. 214 : « De chaque côté, pas ombre de bonne foi, ni de confiance, ni de dévouement, chacun cherchant à prendre un pied dans les deux camps. Deux hommes seulement tranchaient sur ce fond louche aux nuances fuyantes : à la tête de l'armée Turenne ; à la tête du Parlement, Foucquet. » Nous avouons ne pas comprendre cet enthousiasme. Foucquet, procureur, passe son temps à requérir au Parlement contre Mazarin banni; il demande au gouvernement une déclaration excluant les étrangers de toute administration publique : et en secret il instruit Mazarin de tout ce qui l'intéresse; il reste en relations suivies avec lui. Cette comédie a peut-être été habile, encore que, pour notre part, l'habileté nous échappe; en tous les cas, elle est peu digne; et comment soutenir que l'acteur qui la joue tranche sur *le fond louche aux nuances fuyantes*? La vérité n'échapperait-elle pas ailleurs à M. L., en quelque sorte

malgré lui, quand il dit, p. 173 : « Au milieu de ces luttes politiques, Foucquet gardait tant qu'il pouvait un certain ménagement envers les ennemis du jour, amis possibles du lendemain. »

Cependant la Fronde est finie. Le 7 février 1653, le lendemain du jour de la rentrée du cardinal à Paris, Foucquet et Servien sont nommées en commun surintendants des finances : mais bientôt Foucquet passe au premier plan, et, en février 1659, après la mort de son collègue, il obtint pour lui seul la surintendance. C'est l'époque de ses dilapidations. M. L. ici ne plaide pas seulement des circonstances atténuantes ; il ne rejette pas la faute de ces concussionnaires sur le Cardinal, sur les pressantes sollicitations des courtisans, sur l'esprit de l'époque ; il n'invoque pas l'absence de toute règle de comptabilité et les usages reçus ; il va plus loin ; il ne croit pas le surintendant coupable ; il affirme qu'il fut victime de la basse jalousie de Colbert. Quand Louis XIV prit la résolution de l'arrêter, il ne songeait nullement au désordre des finances ; mais il voulait se venger des assiduités de son ministre auprès de M^{lle} de La Vallière. M. L. n'a pas réussi à nous convertir. Nous gardons de Foucquet l'opinion courante : nous pensons qu'il y a eu sûrement malversation. Notre écrivain a beau montrer, en diminuant les chiffres, que les domaines de Saint-Mandé, de Vaux et de Belle-Isle n'ont coûté que cinq millions, que les dépenses de table par mois n'excédaient pas 12,000 livres ; nous restons convaincu que ce luxe a été alimenté en partie par les deniers de l'État.

Tel est le désir de M. L. de réhabiliter le surintendant qu'il va jusqu'à nier ses amourettes. Passe encore pour M^{lle} de Trécesson ; mais M^{me} du Plessis-Bellièvre, mais M^{lle} de Menneville ! Une entremetteuse de bas étage, la femme La Loy, ménage des entrevues à Foucquet et à M^{lle} de Menneville dans un petit pavillon de Fontainebleau. Pourquoi donc ces entrevues ? M. L. nous explique que la demoiselle avait en poche une promesse de mariage signée par le duc d'Amville ; elle prie Foucquet d'user de son crédit, pour contraindre le duc à s'exécuter, de là ces rendez-vous. « Étrange galant que Foucquet, écrit M. L., à qui toutes les filles s'adressaient pour trouver un mari. » L'apologiste a beau dire ; il nous déplaît que la femme La Loy se soit mêlée de cette affaire.

Ainsi la thèse que soutient l'auteur nous semble être fautive. Mais M. L. triomphe, lorsqu'il nous montre avec quel goût Foucquet appréciait, avec quel tact il récompensait les artistes et les grands écrivains ; lorsque il nous énumère les esprits éminents qui restèrent les fidèles amis du surintendant disgracié, Pellisson, Molière, La Fontaine, Madame de Sévigné, Le Brun, Le Nôtre. Il triomphe encore, quand il nous signale toutes les injustices du procès : vices de forme dans les saisies et dans les inventaires des papiers, création d'une chambre de justice spéciale, choix arbitraire des magistrats, procédures irrégulières, partialité du président, le chancelier Séguier. Nous l'approuvons, quand il critique le roi d'avoir commué la peine du bannissement en

prison perpétuelle. Enfin, nous nous indignons avec lui, quand il nous décrit la vie si triste de Foucquet au château de Pignerol. L'ancien ministre resta enfermé de 1665 jusqu'en 1680, date de sa mort, n'ayant pendant longtemps aucune nouvelle de sa famille, ne pouvant pas écrire, trouvant seulement quelque consolation dans ses pensées religieuses!

M. L. a cherché, dans cette dernière partie, à résoudre le problème historique de l'homme au masque de velours noir qui habita la citadelle de Pignerol en même temps que Foucquet, qui plus tard fut emmené par le gouverneur Saint-Mars successivement à Exiles, à l'île Sainte-Marguerite, et à la Bastille, et qui mourut le 19 novembre 1703. Selon lui, cet homme était Eustache Dauger, emprisonné en juillet 1669. Qu'avait-il fait? M. L. l'ignore : « Vraisemblablement, écrit-il, c'était un de ces hommes qu'on charge de missions louches, enlèvement de pièces ou de personnes, peut-être pis encore, et dont, le coup une fois accompli, on assure le silence par la mort ou par la prison. » Le raisonnement de l'historien est très bien conduit; pourtant il n'a pas réussi à expliquer pourquoi l'on prit tant de précautions à propos d'un personnage aussi subalterne. Probablement, le mystère ne sera jamais tout à fait éclairci.

En 1865, M. A. Chéruel, qui a rendu à notre histoire de France des services si éminents, avait déjà publié sur Foucquet deux volumes très remarquables; pour la première fois, on racontait du surintendant autre chose que sa chute; on exposait les causes de son élévation, ses relations avec Mazarin, sa conduite pendant la Fronde. Mais M. Chéruel s'était borné à réunir sur son personnage les pièces de la bibliothèque nationale; M. L. a fouillé tous les autres dépôts publics; il a découvert bien des faits que n'avait pas connus le premier historien; il a rectifié avec soin en note les petites erreurs qui lui avaient échappé. Le récit de M. Chéruel devra toujours être amplifié, et quelquefois corrigé à l'aide du livre de M. Lair. Mais le jugement porté sur le surintendant par celui-là me semble beaucoup plus conforme à la vérité, plus juste et plus mesuré que l'apologie de celui-ci.

Ch. PFISTER.

462. — **Les grands écrivains de la France. Saint-Simon.** T. VII. *Mémoires*. Paris, librairie Hachette, 1890, in-8 de 685 p. 7 fr. 50.

J'ai déjà publié ici un article assez long sur chacun des six premiers tomes du *Saint-Simon* de M. de Boislisle. Je puis, en toute sûreté de conscience, cette fois et dorénavant, me dispenser de m'étendre sur le mérite de l'éditeur et annotateur. A quoi bon répéter des éloges déjà si souvent donnés et insister sur des qualités si connues et, pour ainsi dire, si célèbres? Je me contenterai donc, sans autre préambule, d'indiquer ce que contient le tome VII consacré à l'année 1700.

Les notes les plus importantes mises au bas des pages et qui sont

presque toutes des *notices* ¹ concernent Coulommiers, le « magnifique château » des Longueville, la duchesse de Nemours, le cardinal de Bouillon, le cardinal Cybo, les ambassadeurs vénitiens, Erizzo et son successeur Pisani, les nonces Cavallerini, Delfini et Gualterio, le cardinal Le Camus, le cardinal de Fürstenberg, le Comtat-Venaissin, la famille de Navailles, la maréchale de Guébriant, le bandeau des veuves (excellent supplément aux renseignements de Jules Quicherat en son *Histoire du Costume*), le lieutenant-général François de Gontaut-Biron, le chevalier de Villeroy, le marquis d'Hauterive, le cardinal Casanata, la bibliothèque de la Minerve, la plus grande de Rome après celle du Vatican, Oiron « beau château et beau parc en Poitou » qu'acheta M^{me} de Montespan, Antoine François de la Trémoille, plus connu sous le nom de Noirmoutier, le président Duret de Chevry, le jeu à la cour de Louis XIV, les Langlée, « l'immense hôtel de Guise » acheté par « la belle M^{me} de Soubise », le château de la Bourdaisière ², le comté et les comtes de la Marck, le duché de Sédan, le duc de Berwick (à l'occasion de son mariage avec M^{lle} Bulkeley), les affaires d'Espagne, l'abbaye Notre-Dame d'Orcamp, Nicolas Desmaretz, le neveu de Colbert ³, la terre de Maillebois, la ville de Châteauneuf, les loteries, les eaux thermales de Bourbon-l'Archambault, le secrétaire d'État Châteauneuf et sa terre de Châteauneuf-sur-Loire, le marquis de la Vrillière, le cardinal Maidalchini, la terre de Serrant, le palais de Caprarola, auprès de Viterbe, où se retira le cardinal de Bouillon, l'assemblée du clergé, le vin de Champagne, le P. Michel le Tellier, le cardinal de Noailles, la maison des Rantzau ou Ranzow (originaire du duché de Holstein),

1. Ces notes, toujours si instructives, sont parfois d'un piquant intérêt. Voir, par exemple, p. 117, la note où, à propos des chasses de Charles II, M. de B. rappelle « les six loups devenus historiques de par Victor Hugo » et « les *Études sur l'Espagne* par M. Morel-Fatio (1888) où l'on trouve la critique des erreurs du poète en tout ce qui regarde cette cour espagnole. » Voir encore, p. 136, la note où, sous cette phrase de Saint-Simon : « Un reste de seigneurie palpitait encore, » l'éditeur, qui est au courant de tout en littérature comme en histoire, dit : « Victor Hugo n'a-t-il pas fait ici un emprunt, quand il a mis ces mots dans la bouche du marquis de Nan-gis, sur le règne d'Henri IV (*Marion Delorme*, acte IV, scène VII) :

Un peu de seigneurie y palpitait encore ? »

2. M. de B. dit (p. 93) : « Gabrielle d'Estrées y naquit en 1565. » Il avait dit en une note précédente (p. 14) : « Gabrielle d'Estrées, née en 1571 ou 1572. » La vérité, c'est que l'on ne connaît d'une façon certaine ni le lieu, ni la date de la naissance de la future duchesse de Beaufort. Voir, sur ces deux points, l'excellente discussion de M. Desclozeaux (*Gabrielle d'Estrées*, Paris, 1889, grand in-8°, pp. 1 et 2). Le savant historien regarde comme probable que son héroïne naquit au château de Cœuvres vers la fin de 1573. Il est impossible d'accepter la date de 1565, car Gabrielle, selon son propre témoignage, avait dix-huit ans quand elle se maria avec le sieur de Liancourt, à Noyon, en juin 1592.

3. M. de B. fait bonne justice de ces légendes recueillies et agrémentées, si non inventées, par Saint-Simon, sur l'origine toute rurale des père et grand-père de N. Desmaretz, et il prouve qu'on doit admettre l'existence d'une ou deux générations de magistrature secondaire.

André le Nostre, Michel le Vassor, la comtesse de Verue, « la belle et délicieuse maison de Sceaux » achetée des héritiers de M. de Seignelay par le duc du Maine, M^{me} de Condé, l'abbé de Rancé, divers membres du conseil, d'État d'Espagne et autres grands personnages d'au-delà des Pyrénées, l'électeur de Brandebourg devenu roi de Prusse sous le nom de Frédéric 1^{er}, etc.

La première partie de l'*Appendice* est formée des *Additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau*, lesquelles sont au nombre de 23 (p. 381-403); la seconde partie se compose de dix-neuf morceaux (pp. 405-622). En voici l'énumération : *Les conseils sous Louis XIV*, suite et fin de la magistrale étude commencée dans le tome IV et continuée dans les tomes V et VI ¹; *Ouverture de la Porte Sainte du Jubilé* (relation de la cérémonie de l'ouverture de la Porte Sainte de Saint-Pierre pour le grand jubilé de l'année 1700, accompagnée de lettres du cardinal de Bouillon); le *Duc et la duchesse de Navailles* (fragment inédit de Saint-Simon); *La maréchale de Guébriant, son mari, leurs familles; les rois et reines de Pologne* (autre fragment inédit); *les Duret de Chevry* (autre fragment inédit); *les Preuves de noblesse de l'abbé de Soubise*; le *cardinal de Fürstenberg* (fragment inédit de Saint-Simon, avec huit pièces destinées à justifier ce que Saint-Simon raconte de la pénurie constante du cardinal, et le jugement porté sur lui, à l'époque même où le roi des chroniqueurs nous le présente, par deux contemporains italiens, Pierre Venier, ambassadeur de Venise en France, et l'auteur de la relation de la cour de Rome au temps du conclave de 1700); la *Disgrâce du cardinal de Bouillon* (nombreux et considérables documents inédits qui n'occupent pas moins d'une quarantaine de pages (de 480 à 515); *Mémoire sur les finances en 1700 et 1701* (mémoire qu'on peut supposer d'origine anglaise, puisque les calculs y sont faits en livre sterling, et qui est tiré du ms. Clairambault 647); la *Taxe des gens d'affaires*; *Desmaretz et l'Affaire des pièces de quatre sols* ²; la *Comtesse de Verue* (fragment inédit de Saint-Simon); *M. de Rancé, abbé de la Trappe* (fragment inédit); *mort de M. de Rancé* (récit de la mort de l'ancien abbé de la Trappe, par une personne pré-

1. Signalons dans cette dernière partie les paragraphes relatifs au conseil de conscience (pp. 407-410), au conseil ou bureau de commerce (pp. 415-432), au *Roi dans les conseils* (p. 433-443).

2. Dissertation très documentée et très remarquable (p. 521-591), où M. de B. complète avec une parfaite compétence les insuffisantes observations de Pierre Clément sur la *Question monétaire avant 1789 et spécialement sous le ministère de Colbert*, et où il restitue, d'après d'incontestables témoignages, « le véritable caractère de la disgrâce qui frappa ce neveu de Colbert en 1683. » M. de B. dit (p. 521) : « On me pardonnera, je l'espère, la longueur des détails qui vont suivre, et cela non seulement parce que le récit de Saint-Simon, habilement disposé et combiné pour faire fortune, est un de ceux auxquels la critique n'a rien opposé jusqu'ici, mais aussi parce que Desmaretz, élevé à bonne école, remarquablement doué pour les choses de la finance, est le seul ministre sur qui l'historien puisse s'arrêter avec intérêt dans la dernière et triste période du règne de Louis XIV. »

sente à cet événement, récit dont la Bibliothèque nationale possède trois manuscrits); *Le duc d'Anjou déclaré roi d'Espagne* (relation de l'ambassadeur vénitien traduite littéralement); *Rapport* [17 décembre 1700] *de l'ambassadeur vénitien* (avec traduction également littéraire); *l'Affaire du prince Vaini*; le *Cardinal Albani jugé par le cardinal de Bouillon*; actes concernant Saint-Simon et sa mère (documents inédits d'ordre administratif ou judiciaire qui montrent notre Tacite à l'œuvre pour la défense de ses intérêts à la Rochelle, comme seigneur du fief de Saint-Louis, à Blaye, comme gouverneur de la place).

Indiquons encore de copieuses *Additions et corrections* (pp. 623-647) et diverses tables dressées, comme d'habitude, de façon irréprochable : *Table des sommaires qui sont en marge du manuscrit autographe*; *Table alphabétique des noms propres et des mots ou locutions annotés*; *Table de l'appendice*.

Avec le tome VII s'achève le premier quart à peu près du grand voyage à travers le ^{xvii}e siècle et les premières années du ^{xviii}e entrepris par M. de Boislisle, sur les pas de Saint-Simon. Encore une vingtaine d'étapes à franchir et le but sera atteint ¹. L'éditeur, dont l'activité n'est pas moins remarquable que le talent, et auquel dans sa longue et pénible marche font cortège tant de fortifiantes sympathies, savourera le bonheur — que nul travailleur n'aura jamais mérité plus que lui — de mettre le pied sur la *terre promise*.

T. DE L.

463. — Emile FAGUET. **Dix-huitième siècle.** Etudes littéraires. Un volume in-18, 538 pages. Paris, Lecène et Oudin. Prix : 3 fr. 50.

Le ^{xviii}e siècle, dit M. Faguet, dans l'avant-propos de ces *Études*, n'a été ni chrétien, ni français. Ce jugement que l'auteur prononce, non sans l'avoir fortement motivé, a révolté les critiques mêmes les plus doux, comme M. Anat. France qui s'écrie avec une indignation que je ne puis m'empêcher de trouver plaisante : « Voilà comme les fils traitent leurs pères ! Voilà comme nous blasphémons les hommes dignes d'une éternelle louange qui ont affranchi la pensée, et nous ont acquis le droit de parler librement ! » Il me semble pourtant qu'au ^{xvi}e siècle, et même au ^{xvii}e, la pensée n'était pas si contrainte que cela : je prends à témoin Rabelais, Montaigne, Molière, La Bruyère, qui n'ont pas été condamnés au feu, quoiqu'ils aient eu l'audace d'émettre des opinions téméraires que les encyclopédistes ont délayées plus tard dans de lourds in-folios, comme si elles leur appartenaient. Si au moins M. Faguet faisait profession de catholicisme ou même de christianisme, M. France lui pardonnerait peut-être « sa froide violence » ; mais comment un universitaire, c'est-à-dire un sceptique, peut-il remarquer

1. On apprendra avec joie que le tome VIII est déjà sous presse et que la préparation des volumes suivants est très avancée.

dans le xviii^e siècle « un abaissement notable du sens moral, de l'esprit littéraire et de l'esprit philosophique » ? Pour mon compte, je répondrais à M. France que rien n'est plus facile à voir ; il suffit simplement de lire, et cela sans parti-pris, les œuvres de Voltaire qui est, en somme, l'incarnation de ce xviii^e siècle, et si après cette lecture qui, bien qu' instructive n'est pas toujours amusante (j'en parle par expérience), on n'approuve pas les prémisses et les conclusions de M. F., avec quelques restrictions, je le veux bien, j'ai grand peur qu'on ne ferme volontairement les yeux à la lumière. Un autre critique, M. Chantavoine, dans un article assez ondoyant, pardonne beaucoup au xviii^e siècle « parce qu'il a été, dit-il, charitable, parce qu'il a inauguré le dogme de la tolérance », et naturellement, c'est toujours Voltaire auquel nous serions redevables de ce progrès dans les mœurs ou de ce bienfait. Autant vaudrait dire que Calvin et de Bèze qui, en réclamant la liberté pour eux-mêmes, exhortaient les magistrats « à frapper vertueusement du glaive tous ceux qui étaient ennemis mortels du salut des hommes », ne prêchaient aussi que la douceur et la mansuétude. Voltaire usa et abusa, je le sais, dans ses vers aussi bien que dans sa prose, des mots « tolérance » et « tolérantisme » : ce qui n'empêche pas que dans le temps même où il prend en main la défense de Sirven et de Calas, il réclame les galères et la Bastille contre ses ennemis, il souhaite qu'on écrase ceux qui pensent autrement que lui ou qui s'attaquent à ses œuvres (et là-dessus les preuves abondent dans sa correspondance), il les appelle « sots, fripons, monstres exécrables, serpents odieux, folliculaires faméliques ou ivrognes, excréments des humains ». Vinet a raison : le mépris de l'homme et des choses humaines est au fond de tout ce qu'il a écrit. Si nous en croyons M. Chantavoine, Voltaire « avait trop d'esprit pour ne pas pardonner à ceux de ses ennemis qui n'étaient ni des sots, ni des cafards, ni des Pompignans » : On sait pourtant de quelle haine féroce il a poursuivi sans relâche ce pauvre Rousseau, coupable seulement d'avoir au moins autant de talent que lui, et de faire ombre à sa popularité. Il n'y a que les ducs, les princes, les rois et les favorites des rois, en un mot, tous les puissants du jour devant lesquels il rampe ou s'agenouille : il loue Frédéric II d'écrire l'histoire comme Salluste, et de faire des vers comme Virgile ou Lucrèce, de gouverner comme Marc-Aurèle. M^{me} de Pompadour qui réunit « tous les arts, tous les goûts, tous les talents de plaire », a droit à ses apothéoses, et il envoie à M^{me} du Barry des compliments vomitifs. Il n'est pas jusqu'au cardinal Dubois dont il n'ait chanté « la sublime intelligence ». Dans sa jeunesse comme dans sa vieillesse, il eut toujours besoin d'encenser quelqu'un. Au fond il était né respectueux, et surtout respectueux de la force : c'est pourquoi le partage de la Pologne et la prise de la Silésie lui sembleront des choses si naturelles qu'il en félicitera Catherine II « de tout son cœur ». Cette Sémiramis du Nord, écrit-il à Mme du Deffand, fait marcher cinquante mille hommes en Pologne pour

établir la tolérance et la liberté de conscience. » Voilà comment il la comprend la tolérance et la liberté ! La France à cette époque (1766) est humiliée, abaissée : croyez-vous qu'il en soit attristé ? « Je me console, dit-il, en faisant mes tours de singe sur la corde ». A vrai dire, il n'a ni patriotisme ni sens moral, et c'est pourquoi il a écrit *Candide* et *la Pucelle*. Sans doute *Candide* est une œuvre pétillante de malice et d'esprit, mais qui donc s'est senti meilleur après l'avoir lue ? A qui a-t-elle inspiré quelque noble sentiment ? Quand à *la Pucelle*, c'est un poème infâme, dit M. Renan qui l'admire en curieux et à titre de document « parce que c'est le siècle, parce que c'est l'homme » ; parce que c'est dans ce poème que Voltaire « a déposé l'élégant (cet adjectif est de trop) témoignage de sa finesse et de son immoralité, de son spirituel scepticisme. » M. F. n'a rien dit de plus cruel, et s'il a été sévère pour l'homme, il ne l'a été qu'avec mesure. Voltaire d'ailleurs n'a pas eu assez de génie pour qu'on lui pardonne d'avoir manqué à peu près de toutes les vertus humaines : il n'a rien fait ni en vers ni en prose qui soit comparable, même de loin, aux chefs-d'œuvre du xviii^e siècle. Il est l'auteur d'un poème épique détestable, il a composé avec des centons de Racine des tragédies de collège qu'on ne lit plus, et fait des comédies qui suent l'ennui ; enfin, il a écrit l'histoire pour son couvent, comme disait spirituellement Montesquieu. Son *essai sur les mœurs*, que M. F. admire beaucoup trop, n'est au total qu'un tissu d'anecdotes (lui-même l'appelait un tableau des sottises humaines) que ne relie aucune idée générale ; c'est un livre qui a fait plus de mal que de bien, et je ne suis pas le seul qui soit de cet avis. Toutes ces graves questions religieuses ou philosophiques qui ont inquiété tant de nobles âmes, il ne les aborde que pour s'en jouer avec une ironie fatigante, avec des plaisanteries trop souvent fangeuses. Les esprits forts de province et les commis-voyageurs trouvent dans ses *Romans*, dans son *Dictionnaire philosophique* ou *portatif*, dans ses *Mélanges*, un arsenal de railleries pour confondre les curés de village et les âmes naïves qui ont la faiblesse de croire au surnaturel et à une providence divine. Sa philosophie et sa religion sont contenues dans ces quelques mots : « Buvez chaud quand il gèle, buvez froid dans la canicule ; rien de trop ni de trop peu en tout genre ; digérez, dormez, ayez du plaisir, et moquez-vous du reste. » Voilà son *Sursum corda*. Du reste, un homme qui, selon le marquis d'Argenson, était « insatiable de fortune », et avide de popularité, pouvait-il avoir une morale plus élevée ? Il est resté au niveau de la société de son temps qu'il amusait avec les agréments de son esprit, avec l'éclat diabolique de sa corruption, et c'est en flattant le peuple dans ses plus bas instincts, quoiqu'il fut le plus dédaigneux des aristocrates, c'est en ne repoussant rien de ce qui avait pour but et pour effet de porter le désordre dans les âmes, qu'il a mérité les amours et les honneurs démocratiques. Il faut lire et relire sa volumineuse correspondance pour le connaître à fond : jamais, je l'accorde, on n'a été

plus souple, plus insinuant, plus spirituel, mais jamais aussi un épistolier n'a écrit contre lui-même, sans qu'il s'en doutât, un acte d'accusation plus chargé. C'est de l'histoire, et c'est son histoire : il amuse, captive, éblouit; ce qui n'empêche point, a dit excellemment Joubert, que « ceux qui observent d'en haut les influences que son esprit a répandues, se font un acte d'équité, une obligation rigoureuse et un devoir de le haïr. »

Prêcher avec une sorte de jubilation inconsciente et dans « un bavardage intarissable mêlé de galimatias » le retour à l'état sauvage, l'anéantissement de la morale et de la pudeur; attaquer avec une violence parfois éloquente, le plus souvent grossière et niaise la société, la religion, et glorifier surtout l'instinct naturel ou animal, tel a été au XVIII^e siècle le rôle de Diderot. Les basses classes de la nation lisent et liront encore longtemps la *Religieuse*, les *Bijoux indiscrets*, *Jacques le Fataliste*, parce que cela est bien à leur portée, parce que cela, nous ne craignons pas de le dire, est ordurier et crapuleux. Entrez dans une bibliothèque publique, et demandez les œuvres de Diderot : vous remarquerez, comme moi, que les volumes qui contiennent ces romans sont à peu près les seuls dont les feuillets soient coupés, et en même temps salis par des mains malpropres. Je suis persuadé que la lecture de Diderot est pour les demi-savants et pour les ignorants plus funeste encore que celle de certains ouvrages de Voltaire. D'ailleurs rien n'agit sur un lecteur ignorant autant qu'un style déclamatoire, et ce style, Diderot l'a au suprême degré. N'est-ce pas de lui surtout que se réclament ces sectaires à courte vue qui haïssent toute religion, « ces bêtes sauvages, comme dit Montesquieu, qui mordent la chaîne qui les empêche de se jeter sur ceux qui passent, ces animaux terribles qui ne sentent leur liberté que lorsqu'ils déchirent et qu'ils mordent? » Je veux bien croire avec M. Monod (*Revue Hist.*, juillet 1890) que la foi religieuse n'est pas nécessaire pour faire de grands écrivains, mais il faut bien avouer qu'elle n'a pas nui à Corneille, à Racine, à Pascal, à La Bruyère, ni à tant d'autres qu'il n'est pas besoin de nommer. Ils ont aimé l'humanité autant et plus que ces philosophes, adulateurs intéressés de Frédéric II et de Catherine de Russie, et il serait facile de citer tel passage de Bossuet, tel autre de La Bruyère, qui touchent plus que toutes les tirades philanthropiques des encyclopédistes. C'est qu'ils étaient avant tout chrétiens et français, et dire que les écrivains du XVIII^e siècle n'ont été ni l'un ni l'autre n'est pas faire une « phrase fâcheuse », mais d'une incontestable justesse, d'autant plus qu'elle résume tout le livre de M. Faguet. Sans doute La Fontaine, La Rochefoucauld, Molière, Goethe, Shakspeare, ont fait des chefs-d'œuvre, quoiqu'ils aient été bien loin d'être de fervents chrétiens; mais ils n'ont pas été anti-religieux, ou de parti pris comme Voltaire, ou par bravade comme Diderot. Ils n'ont pas obéi en écrivant à leurs passions et à leur humeur, et c'est pourquoi rayonnent dans leurs œuvres ces immortelles beautés auprès desquelles

pâlissent les plus ingénieuses lubies. En somme, M. F. n'accorde à Diderot que la gloire d'avoir été un éloquent initiateur dans la critique d'art, et encore cette gloire lui est-elle contestée, non sans de bonnes raisons, il me semble, par M. Brunetière.

J'aurais voulu rendre compte de chacune de ces magistrales *Études*, tant elles sont originales, tant on y sent l'homme de bonne foi qui dit avec courage ce qu'il croit être la vérité, et cela avec une rare vigueur de style et de pensée. Le critique, ce qui est moins fréquent qu'on ne le croit, a lu et relu les auteurs qu'il juge : de là point de parti pris, mais de vifs accents de sincérité, avec je ne sais quelle force, quel enchaînement de raisons qui saisit et enlace le lecteur. M. F. a, par exemple, pour Buffon une admiration singulière, et cette admiration il nous contraint presque à la partager. C'est qu'il a été séduit par « l'énergie tranquille, par la lucidité de cette pure intelligence qui ne voulut jamais être qu'en face des choses éternelles », par la fierté de cet homme qui n'appartint jamais à une coterie politique ou philosophique, et « travailla cinquante ans sans faire attention aux rumeurs, ni aux critiques, ni même aux louanges. » Si Buffon ne fut pas chrétien, dirait volontiers M. Faguet, il méritait de faire partie de « cette secte admirable » qui prépara les voies au christianisme. Pour cette raison et pour d'autres il l'a préféré à tous les écrivains du xviii^e siècle, même à Montesquieu, chez lequel il resta toujours quelque chose de l'auteur charmant et frivole des *Lettres Persanes*. Et cependant ne rencontre-t-on pas dans l'*Esprit des Lois* autant et même plus d'idées fécondes que dans les *Époques de la nature* et la *Théorie de la terre* ?

A. DELBOULLE.

464. — **Ville de Paris.** Publications relatives à la Révolution française. Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française, par Maurice TOURNEUX. Tome I. Paris, imprimerie nouvelle, 1890, très grand in-8 de LXXX-520 p.

Pour bien analyser le tome I^{er}, si plein et si riche, du recueil de M. Tourneux, vingt pages seraient nécessaires. La *Revue* ne pourrait me les accorder. Je ne lui demanderai donc pas la permission d'abuser de son hospitalité et je me contenterai de dire en quelques mots rapides ce que je pense des deux parties du volume, l'*Introduction* et le *texte*.

L'*Introduction*, qui n'a pas moins de 50 pages, et qui est suivie (LI-LXXVIII) d'une *Liste chronologique des principales ventes à l'amiable ou aux enchères de documents imprimés, concernant la Révolution française* (depuis 1803 jusqu'en 1889) et d'une *Note à consulter* (p. LXXIX-LXXX), est très intéressante et très remarquable. L'auteur y rappelle, (p. u), que, sur la motion de M. Léopold Delisle, la commission des travaux historiques de la ville de Paris fut unanime à reconnaître, en 1886, la nécessité de doter cette ville « d'un manuel de bibliographie

pratique, embrassant tout ce qui avait été écrit, soit au moment même, soit plus tard, sur les événements dont la grande ville avait été le théâtre pendant la Révolution, sur son organisation municipale et sociale et sur les personnages qui y avaient joué un rôle. » Il trace ensuite le plan de l'ouvrage, plan très judicieux et véritablement excellent. Il signale les graves et nombreuses difficultés d'une tâche qu'il devait si habilement remplir. Pour se faire une juste idée de ces difficultés, il faut lire l'historique des collections particulières mises aujourd'hui à la portée de tous (p. iv-xxvii) ¹ et l'aperçu des répertoires de toute valeur dont le dépouillement lui a fourni les éléments mêmes de ce travail ².

Le *texte* renferme les *préliminaires* et les *événements*. Les *préliminaires*, divisés en sept paragraphes, embrassent tout ce qu'il convient de connaître sur les histoires générales ou fragmentaires, de la Révolution, sur les recueils iconographiques, sur les Assemblées qui se succédèrent de 1789 à 1799, sur les constitutions, lois, décrets, etc., qu'elles votèrent. L'histoire chronologique des *événements* de la Révolution française à Paris (de juillet 1789 au 18 brumaire an VIII) est partagée en treize chapitres : Les *élections de Paris aux États-Généraux*, les *événements* de 1789, de 1790, de 1791, de 1792 (jusqu'au 21 septembre), de l'an I (22 septembre 1792, 21 septembre 1793), de l'an II, de l'an III, de l'an IV, de l'an V, de l'an VI, de l'an VII et de l'an VIII ³.

Je ne voudrais pas décerner de vulgaires éloges à un érudit du mérite de M. Tourneux ⁴. Qu'il me suffise de dire que, de la première à la

1. Collections Rondonneau, Portiez (de l'Oise), Deschiens, La Bédoyère, Pixécourt.

2. *Annonces de bibliographie moderne, Feuille de correspondance du libraire, Nouveautés politiques et littéraires, Courrier de la librairie, Bulletin de la littérature, Nouvelliste littéraire, Journal de la librairie et des arts, Journal typographique et bibliographique*; collections de la Bibliothèque nationale, des Archives nationales, de la bibliothèque de la Chambre des députés, de la bibliothèque du Sénat, des bibliothèques de l'Arsenal, de Sainte-Geneviève, de la ville de Paris, de l'École libre des sciences politiques (collection Pastoret), de la bibliothèque de Rouen (collection Leber), du *British Museum*. M. T. a pu dire, après cette énumération, (p. xii) : « Ce ne sont pas, on le voit, les matériaux qui manquaient à l'ouvrier, mais bien plutôt l'ouvrier qui a pu craindre un moment que ses efforts ne fussent impuissants à lui frayer la voie dans un pareil dédale. »

3. Ai-je besoin d'ajouter que les heureuses trouvailles de M. T. sont en grand nombre? Mais aussi à quelles découvertes ne peut prétendre celui qui dit (p. xlviii)? « Pour les mériter [ces bonnes fortunes], il faut ne pas craindre d'examiner le même titre dans dix collections différentes. Ce procédé, fort lent, j'en conviens, m'a souvent réussi. » Rapprochons de cette déclaration du plus patient des chercheurs, cette belle fin de l'*Introduction* : « Je n'ai jamais cessé, depuis tantôt quatre ans, de creuser mon sillon plus avant chaque jour, soutenu par l'aide de chacun et par l'espoir que de ce labeur, en apparence ingrat, sortirait une œuvre utile, ce qui, pour un travailleur consciencieux ou pour sa mémoire, est la meilleure et la plus durable des récompenses. »

2. Il a donné du bibliographe (p. xln) une définition qui s'applique admirablement à lui-même : « Le bibliographe ne doit pas seulement s'attacher à grouper le plus grand nombre possible de titres d'ouvrages sur un sujet donné, il doit encore les présenter suivant la méthode la plus favorable aux recherches qu'il se propose d'aplanir ».

dernière ligne de son volume, il a parfaitement justifié la confiance mise en son zèle, qui lui a fait tout rechercher et tout voir de ses propres yeux, mise en son érudition, qui lui a fait tout si bien décrire¹. Je ne crains pas d'affirmer qu'il ne justifiera pas d'une façon moins éclatante une aussi flatteuse confiance dans les quatre volumes suivants qui seront consacrés à l'organisation et au rôle politique de Paris, aux monuments, mœurs, institutions, aux biographies et mémoires, enfin à la Table générale.

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Alfred SCHULZE travaille à une édition des sermons de saint Bernard, en vieux français, contenus dans le ms. Phillips 1925, de la Bibliothèque royale de Berlin.

— Une Société des amis de l'Université de Nancy s'est fondée le 15 juillet pour assurer la reconnaissance et la constitution définitive de cette Université. Augmenter les ressources de l'Université, pourvoir les laboratoires de l'outillage indispensable, créer des bourses de voyage et d'étude, récompenser les meilleurs travaux, organiser des conférences supplémentaires ou des cours nouveaux, faire de Nancy un centre d'études qui attire les élèves et retienne les maîtres, tel est le but de l'Association. Au 15 septembre, elle avait recueilli une somme de 32,440 francs.

ALLEMAGNE. — M. B. LITZMANN, d'Iéna, doit publier à la librairie Voss, de Hambourg, des *Theatergeschichtliche Forschungen*, qui paraîtront par fascicules à espaces indéterminés. Il y recueillera les travaux sur l'histoire du théâtre allemand qui, quoique d'une valeur réellement scientifique, n'ont pu être insérés à cause de leur étendue ou de leur sujet trop spécial, dans les revues d'un caractère général.

— La Société für nieder-deutsche Sprachforschung fera paraître prochainement : le *Redentiner Spiel*, p. p. K. SCHROEDER ; une réimpression de la trad. en bas-allemand de la Bible de Luther, p. p. REIFFERSCHIED ; une étude de M. SEITZ, *Niederdeutsche Alliteration*, et un travail de M. JELLINGHAUS, *Uebersicht. Darstell. der niederl. Mundarten*.

— Va paraître à la librairie Göschen, de Stuttgart, une étude de C. FLAISCHLEN, *Otto Heinrich von Gemmingen*, avec un travail préliminaire sur Diderot dramaturge.

— M. le Dr UHLIG, directeur du Gymnase d'Heidelberg, a commencé la publication d'une nouvelle revue trimestrielle intitulée *Das humanistische Gymnasium*. La tendance de cette revue est essentiellement conservatrice. En Allemagne, comme chez nous, il est devenu de mode de crier au surmenage ; on accuse l'enseignement secondaire d'imposer aux élèves quantité de connaissances superflues, on réclame des programmes nouveaux qui fassent une place plus grande à ce qui paraît d'une utilité pratique et immédiate. En un mot, c'est la base même de l'enseignement secondaire et l'organisation séculaire des gymnases allemands que les réformateurs tentent aujourd'hui d'ébranler. La Revue nouvelle a pour but de répondre à leurs attaques, d'en montrer le danger pour la haute culture intellectuelle du pays, et, tout en demandant le maintien de ce qui existe, de provoquer des consultations

1. « La commission voulut bien désigner le travailleur qui lui semblait réunir les aptitudes nécessaires pour mener à bien ce vaste labeur. » (p. III).

compétentes sur la question des réformes de détail. Elle fait une large place aux comptes rendus d'ouvrages pédagogiques, aux discussions parlementaires et académiques sur l'enseignement, l'*Abiturientenexamen* qui est l'équivalent de notre baccalauréat et qui se trouve accusé des mêmes méfaits, etc. Attaqué en Allemagne comme il l'est en France, l'enseignement classique ne sera pas moins bien dépendu là-bas que chez nous.

— M. KARL LENTZNER met sous presse (Halle, Niemeyer), un dictionnaire intéressant : *Colonial English, a Glossary of Australian, Anglo-Indian and Pidgin-English words*.

ITALIE. — Le numéro du 1^{er} octobre de l'*Istruzione* que dirige M. Basilio Magni, renferme un long article de M. Enrico SOLAZZI sur Lamartine.

SUISSE. — Grâce à l'initiative, chaque année plus féconde, de la Société académique de Genève, le programme de l'Université de cette ville s'enrichira cet hiver d'un cours de M. MAX VAN BERCHEM sur l'archéologie arabe. Ce cours comprendra une étude historique et critique des monuments, de tous les produits artistiques, des inscriptions, des monnaies et des papyrus de l'Orient, spécialement de l'Égypte et de la Syrie.

SUÈDE. — Une nouvelle Université a été fondée à Gothenburg; M. VISING y professe la philologie romane; M. DANIELSON, la philologie classique; M. Axel KOCK, les langues du nord; M. Hjalmar EDGREN, les langues germaniques.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 octobre 1890.

L'Académie procède à la formation de trois commissions, qui seront chargées de lui proposer des sujets à mettre au concours pour divers prix, dans les trois ordres d'études de l'antiquité classique, de l'Orient et du moyen âge.

Sont élus :

Pour l'antiquité classique, MM. Jules Girard, Georges Perrot, Boissier, Croiset;

Pour l'Orient, MM. Renan, Barbier de Meynard, Sénart, Maspero;

Pour le moyen âge, MM. Delisle, Gaston Paris, Siméon Luce, Paul Meyer.

M. Théodore Reinach termine sa lecture sur les rois de Commagène, d'après les inscriptions découvertes par MM. Humann et Puchstein. Rectifiant et complétant, à l'aide des médailles et des textes, les conclusions de ces deux savants, il établit la série généalogique des rois de Commagène pendant sept siècles environ, depuis le règne de Darius, fils d'Hystaspe, jusqu'à celui de Trajan. L'ancêtre de ces rois est le satrape bactrien Oronte, gendre d'Artaxerxès Memnon. Le fondateur de la dynastie est Ptolémée, satrape qui secoua, vers l'an 164 avant notre ère, le joug des Séleucides et se fit roi. Son fils et son petit-fils, Samos et Mithridate I^{er}, épousèrent des princesses séleucides. Le dernier roi, Antiochus Epiphane, fut déposé par Vespasien. Son petit-fils, Philopappos, fut consul à Rome, et archonte à Athènes; son tombeau existe encore dans cette dernière ville. Le premier et le dernier personnage connu de cette grande famille, Oronte et Philopappos, furent tous deux citoyens d'Athènes.

M. Charles Grellet-Balguerie fait une communication sur la chronologie des papes, de 649 à 683. Selon lui, l'avènement d'Eugène I^{er} devrait être fixé au 15 septembre 655, sa mort au 3 juin 658, au lieu de 657, et les dates des papes suivants reculées d'un an jusqu'à Agathon, dont il place la mort au 10 janvier 682, au lieu de 681. La vacance du saint siège, après ce dernier pape, n'aurait été, dans le système de M. Grellet-Balguerie, que de sept mois et cinq jours, au lieu d'un an, sept mois et sept jours.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : *Evans (John), the Coins of the ancient Britons, supplément*; — par M. Croiset : *EGGER (Emile), la Littérature grecque* (ouvrage publié par les fils de l'auteur); — par M. Siméon Luce : *Deux lettres inédites de Bossuet et Documents nouveaux pour servir à l'histoire de son épiscopat à Meaux*, publiés par Armand GASTÉ; — par M. L. Delisle : *JORET (Charles), Pierre et Nicolas Formoni, un banquier et un correspondant du Grand Electeur à Paris* (extrait des *Mémoires de l'Académie de Caen*).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44

— 3 novembre —

1890

Sommaire : 465. DUVAU, Ciste de Préneste. — 466. WILAMOWITZ-MOELLENDORF, L'Hercule d'Euripide. — 467. DIEHL. Excursions archéologiques en Grèce. — 468. Maximien, Elégies, p. p. PETSCHENIG. — 469. OMONT, Catalogue des mss. celtiques et basques de la Bibliothèque nationale. — 470. DUCKETT, Les visites de l'ordre de Cluny en Angleterre, — 471. FREDERICQ, Documents relatifs aux persécutions contre les hérétiques en Néerlande. — 472-474. STEIN, Pierres tombales du Musée municipal de Saint-Germain; Les frères Anguier; Jean Goujon et la maison de Diane de Poitiers à Etampes. — 475. Du Boys, Deux correspondants limousins de Baluze. — 476. BRUNETIÈRE, L'évolution des genres. — 477. Fr. de PRESSENSÉ, L'Irlande et l'Angleterre. — 478. DELISLE, Instructions du comité des travaux historiques. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

465. — Louis DUVAU. **Ciste de Préneste.** (Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'Ecole française de Rome, t. X). 1890.

Nous signalons aux amateurs de vieux latin et aux déchiffreurs d'inscriptions énigmatiques ce travail de M. Louis Duvau sur une ciste qui sera bientôt célèbre sous le nom de ciste Tyskiewicz, du nom de son possesseur. Comme l'a bien vu M. D., il s'agit des apprêts d'un repas. Les paroles inscrites à côté des personnages ont tout l'air d'être les paroles échangées entre les cuisiniers. Une conjecture assez vraisemblable du commentateur, c'est que l'inscription COENALIA est plus ancienne que les autres : c'est ce qu'on peut inférer de la forme de l'O, qui est ouvert par en bas, et de la place occupée par ce mot. Peut-être faut-il l'interpréter CONVENALIA, qui aurait à peu près le sens du grec *συμπόσιον* ou du latin *convivium* : fête donnée aux *convenae* ou convives. La contraction ne serait pas plus forte que dans *contio*.

Une comparaison avec le monument original nous a prouvé que le fac-simile joint au travail de M. D. est exact. Celui-ci s'est tiré à son honneur d'une épreuve difficile. Les explications qu'il donne sont généralement plausibles, sinon toujours convaincantes : il les présente lui-même sans trop y insister et à titre de premier essai. *Tradidit disputationibus.*

Michel BRÉAL.

466. — H. von WILAMOWITZ-MOELLENDORF. **Euripides Herakles.** Berlin, Weidmann, 1889; 2 vol. in-8 de XII-388 et 308 p.

Voici un ouvrage qui peut paraître à bon droit singulièrement composé : la tragédie d'Euripide qui donne son nom à l'ensemble, est publiée par M. de Willamowitz au début du second volume, où elle occupe

quarante-sept pages ; le reste du volume est rempli par des commentaires ; quant au premier, il est tout entier consacré à une Introduction générale dans laquelle l'auteur, pour nous amener à l'intelligence de la tragédie attique, se livre à une revue à peu près complète de toute l'histoire de la poésie grecque, de toute l'histoire de la philologie ancienne et moderne, et de bien d'autres choses encore. Il est clair que cette énorme introduction et ce non moins énorme commentaire, ainsi rattachés à une tragédie de 1,500 vers, ont quelque chose de disproportionné qui étonne. M. de W. lui-même avoue avec beaucoup de bonne grâce, dans sa préface, que les muses n'ont pas répondu à son appel et que c'est pour cela que son livre est si bizarrement composé. On aurait tort, pourtant, d'abuser contre lui de cet aveu et de s'en tenir à une première impression défavorable. L'ouvrage est plein de savoir, et, ce qui vaut mieux, plein de sens et d'intérêt, quelques réserves de détail qu'on puisse être obligé de faire. Le plan lui-même, sans se justifier, s'explique par le dessein de l'auteur.

Ce n'est pas, en effet, une édition comme une autre, une édition quelconque d'une pièce quelconque d'Euripide, que M. de W. a voulu faire : c'est une édition-type et, pour ainsi dire, un manifeste. Car M. de W. est un érudit militant : il a des haines vigoureuses, et M. Wecklein, par exemple, en sait quelque chose. Sans entrer dans ces querelles de personnes, où se glisse toujours quelque injustice, il vaut la peine de dégager la théorie qui s'y trouve impliquée. M. de W. a horreur de la science qui s'étale pour le plaisir de s'étaler, qui, au lieu de se subordonner à un objet, devient à elle-même sa propre fin. Dans la publication d'un texte, par exemple, amasser des conjectures avec une sorte de volupté, lui paraît une niaiserie : donner une interprétation vraie qui dispense des conjectures ingénieuses lui semble être le plus grand mérite d'un éditeur. Le travail de critique verbale, d'ailleurs, n'est, à ses yeux, qu'une petite partie de la tâche d'un véritable interprète : l'objet essentiel qu'il doit se proposer, c'est de rendre vraiment la vie à ce texte mort, en permettant au lecteur de ressentir, en présence des mots qu'il lit, des impressions aussi semblables que possible à celles que ces mêmes mots, récités au ^v^e siècle dans le théâtre de Dionysos, faisaient vibrer dans l'âme des Athéniens qui les entendaient. Il faut donc que l'interprète crée en lui-même d'abord, et ensuite chez son lecteur, par une étude patiente et pénétrante de tout ce lointain passé, par des explications profondément pénétrées d'esprit historique, une sorte d'aptitude à revivre ce passé, à le comprendre jusque dans son essence la plus intime. Cela posé, on ne s'étonnera plus que l'étude d'une seule tragédie grecque implique tant d'études préliminaires et tant de commentaires, car elle tient au passé par les liens les plus délicats et les plus complexes. Mais il faut ajouter que cette introduction, mise en tête d'une tragédie particulière, ouvre également l'accès à toutes les autres tragédies attiques, et qu'elle ne paraît disproportionnée qu'en raison de

l'application spéciale qui en est faite. On voit l'intérêt et la justesse de ces vues théoriques. Sont-elles absolument neuves? Évidemment non. Il faut cependant savoir gré à M. de W. de les avoir exprimées de nouveau en excellents termes, avec une vigueur qu'un secret instinct de polémique redouble encore (t. I, p. 253-257). De là l'idée de tout l'ouvrage.

L'Introduction s'ouvre par un chapitre sur la vie d'Euripide; l'auteur y examine d'abord les questions de faits et de dates, ensuite celles qui se rapportent à l'histoire intellectuelle d'Euripide : tout ce chapitre est excellent, sans être particulièrement original.

Suit un très long chapitre (p. 43-120) intitulé : *Qu'est-ce qu'une tragédie attique?* M. de W. rappelle la définition d'Aristote et montre qu'elle a un caractère plutôt abstrait et général que proprement historique et spécifique. C'est donc l'histoire même des origines et du développement de la tragédie attique qu'il faut étudier pour arriver à déterminer exactement ce qui la distingue de toute autre composition dramatique plus ou moins analogue. La tragédie sort du dithyrambe : à ce propos, étude rapide, mais originale et pénétrante, de toute la vieille poésie lyrique grecque. Entre autres idées nouvelles, M. de W. émet cette opinion (p. 76) que le dithyrambe, contrairement à la tradition générale, n'aurait pas été à l'origine un genre lyrique distinct, mais que ce nom s'appliquait à tous les genres de poésie chorale religieuse qu'on a plus tard distingués les uns des autres. Je crois, en effet, qu'il y a beaucoup à dire sur la valeur des distinctions faites entre les genres lyriques par les théoriciens d'époque postérieure; mais l'opinion de M. de W. n'en est pas moins difficile à accepter sous cette forme absolue. Toutes ces pages d'ailleurs sont pleines d'observations tantôt très justes, tantôt contestables, que je ne puis ici ni discuter ni même indiquer : il vaut la peine d'aller les chercher dans l'original. Dans la poésie dithyrambique ainsi entendue, M. de W. distingue une forme spéciale (celle où le chœur est formé de satyres) qui s'appelle *τραγῳδία*, qui est spécialement consacrée à Dionysos, et d'où la *tragédie* proprement dite, c'est-à-dire la *tragédie dramatique*, est sortie. Ce passage de la tragédie lyrique à la tragédie dramatique se fit au *vi^e* siècle par l'introduction d'un acteur et du dialogue. Mais ce caractère *dramatique* de la tragédie attique n'est pas, aux yeux de M. de W., le plus important : c'est là presque pour lui un caractère accessoire. Aussi, le vrai fondateur de la tragédie attique, dans sa théorie, n'est-il pas l'auteur du premier dialogue entre un acteur et le chœur primitif; le vrai « père » de la tragédie, c'est le poète de génie qui eut l'idée de faire passer dans la forme dialoguée du dithyrambe tragique toute la substance de la vieille épopée, c'est-à-dire le mythe, tel qu'Homère et ses successeurs l'avaient conçu; en d'autres termes, le premier poète tragique est Eschyle, qui recueillit, disait-on, les reliefs du festin d'Homère, et qui, par là, fit de la tragédie attique la digne fille de l'épopée, appelée à tenir, dans la vie intellectuelle et morale de la Grèce attique, la même place que l'*Iliade* et l'*Odyssée* avaient prise dans la vie de

la Grèce ionienne et archaïque. D'où cette définition enfin de la tragédie attique (p. 107) : « La tragédie attique est un morceau complet en soi de la légende héroïque, traité poétiquement en style élevé pour être représenté par un chœur de citoyens attiques et deux ou trois acteurs, et destiné à faire partie du culte public dans le sanctuaire de Dionysos. » On voit qu'il n'est plus question ici de la « terreur et de la pitié » mises par Aristote en pleine lumière, ni de la célèbre *καθαρσις*, et que le caractère dramatique lui-même de la tragédie est presque laissé de côté : l'action, qui était pour Aristote le principal, n'est pas expressément désignée. Sur tous ces points encore, je ne veux pas discuter, bien que la définition de M. de W. me semble, à vrai dire, tenir systématiquement un compte beaucoup trop restreint des faits très justement observés par Aristote. Il n'en est pas moins vrai que cette vue sur l'importance du mythe est capitale, et qu'elle explique notamment à merveille la disparition presque complète de la tragédie au IV^e siècle : c'est la mort des croyances mythiques qui a entraîné la mort de la tragédie.

Viennent alors deux chapitres sur l'histoire du texte des tragiques grecs et sur la critique de la tragédie grecque chez les modernes. Dans le premier, c'est toute l'histoire de l'érudition antique qui se déroule devant nous. Dans le second, c'est toute l'histoire de l'érudition moderne depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Que l'auteur n'ait jamais perdu de vue, dans ce long et savant récit, l'objet particulier de son livre, qu'il n'ait jamais dit que ce qu'il était nécessaire de dire pour faire comprendre une tragédie grecque à fond, je n'oserais l'affirmer : mais ce qu'on peut déclarer sans hésiter, c'est qu'il était difficile de présenter de tous ces faits un tableau d'ensemble plus vif, plus net et plus agréable. C'est à la fin du second de ces chapitres, en forme de conclusion, que se placent les idées sur le rôle actuel de la critique dont j'ai cité plus haut quelques détails et indiqué l'esprit général.

Le volume se termine par deux chapitres sur la légende d'Héraklès en général et sur l'*Héraklès* d'Euripide en particulier. Le premier est fort curieux. Je ne sais si le second, qui est une étude d'ensemble sur la pièce d'Euripide, met assez en lumière les traits propres à Euripide dans la manière de traiter une tragédie, ceux qui le distinguent de ses prédécesseurs. Il me semble que, sur ce point, bien des idées essentielles ont été laissées de côté. Il est vrai qu'on pourra les chercher dans d'autres ouvrages ; mais M. de W. ne s'est pas interdit, dans les premiers chapitres, de reprendre et de traiter à sa manière des idées déjà plus ou moins exprimées par d'autres critiques : pourquoi, sur ce sujet particulier, tant de brièveté ?

L'édition du texte de l'*Héraklès*, qui ouvre le second volume, dénote un helléniste fort habile, comme on pouvait s'y attendre. L'appareil critique, conformément aux principes de l'auteur, est sobre, mais il est plein de choses intéressantes. On y trouvera notamment quelques corrections de M. de W. lui-même, qui, en dépit de sa méfiance générale

contre la critique conjecturale, en a fait pour son propre compte, et souvent de fort ingénieuses.

Vient enfin le commentaire, précédé de quelques pages excellentes sur les conditions extérieures de la représentation tragique. Pourquoi ces pages ne font-elles pas partie de l'introduction générale du premier volume? Je n'en vois guère la raison, sinon peut-être que la muse, comme dit M. de W., ne lui a pas inspiré cette idée. Quoi qu'il en soit, le commentaire lui-même est exécuté selon les principes exposés plus haut : faire comprendre à fond la pièce d'Euripide, non seulement le sens littéral des mots, mais la nuance exacte qu'ils revêtaient pour les auditeurs athéniens, la liaison des scènes, le rôle des personnages, le caractère des morceaux, la marche de l'ensemble, par où tout cela est grec, attique, marqué du cachet personnel d'Euripide, voilà le but que M. de W. s'est proposé. Je ne vois guère qu'un reproche à faire à ce commentaire : c'est d'être trop long. Il me semble que l'auteur a traité le commentaire écrit en commentaire oral. Toutes ces explications, habilement données dans une interprétation orale, sont de nature à plaire et à instruire ; exposées par écrit, elles surchargent le texte et j'ai peur qu'elles ne l'écrasent ; il me semble que l'exemple, utile peut-être à donner une fois, ne devra pas être suivi dans chaque nouvelle édition d'une tragédie grecque.

Au total, l'ouvrage de M. de Willamowitz est à lire : on y trouvera toujours profit et plaisir. C'est un livre érudit qui n'est ni une série de notes grammaticales, ni une statistique, ni une obscure métaphysique, mais qui abonde en aperçus historiques et en idées personnelles.

Alfred CROISSET.

467. — CH. DIEHL. *Excursions archéologiques en Grèce*. Paris, Colin 1890. In-8, x et 388 p., avec 8 plans.

Ce livre répond à un besoin et y répond d'une manière très satisfaisante. L'auteur, ancien membre des écoles de Rome et d'Athènes, connu par ses recherches sur l'art et l'administration de l'époque byzantine, non moins que par ses découvertes et ses publications épigraphiques, a pris pour modèle les *Promenades archéologiques* de M. Boissier et conduit agréablement ses lecteurs sur les principaux emplacements des fouilles récentes, Mycènes, Délos, Athènes, Akraephiae, Olympie, Éleusis, Épidaure, Dodone, Tirynthe, Tanagra. M. Diehl paraît avoir vu lui-même un bon nombre des villes antiques dont il parle ; il est d'ailleurs fort bien informé des publications qui les concernent et sait les résumer sans frivolité comme sans pédantisme. Les fructueuses explorations conduites par MM. Philios, Cavvadias et d'autres à Éleusis et à Épidaure, celles que M. Holleaux a dirigées dans les ruines du temple d'Apollon Ptoios près d'Akraephiae, n'avaient pas encore été, dans leur ensemble, l'objet de notices également propres à contenter les archéolo-

gues et le grand public. Les voyageurs qui partiront pour la Grèce avec ce livre dans leur valise seront très reconnaissants à M. D. et trouveront dans les dix essais qu'il renferme un bien précieux complément à leur Baedeker.

En tête de chacun de ses chapitres, M. D. a donné une courte bibliographie. Il ne devait naturellement pas prétendre à être complet et le choix de ses références m'a généralement semblé fort heureux. Je ferai pourtant quelques réserves à cet égard. Ainsi, p. 51, M. D. renvoie à un article de Marx sur le taureau de Tirynthe, et, en même temps, au livre récent de Schuchhardt; mais ce dernier a précisément prouvé que l'hypothèse de Marx est une erreur. P. 67, à propos de Dodone, l'indication des travaux de Bursian et de Pomtow, annulés par la publication récente d'O. Hoffmann, est inutile aux lecteurs des *Excursions*; il eût mieux valu citer l'article de M. Girard, dans la *Revue des Deux mondes* du 15 février 1879. P. 203, il n'est pas exact qu'on trouve dans l'ouvrage de MM. Laloux et Monceaux une « bibliographie complète » des travaux relatifs à Olympie. Je relève aussi quelques inexactitudes matérielles : p. 13, note 1, écrire *Loeschke*; p. 14, note, lire *herausgegeben vom d. Inst.* et non *durch das d. Inst.*, qui serait un solécisme.

Dans le texte lui-même, quelques erreurs faciles à corriger m'ont arrêté au passage; ainsi M. D. dit que le buste de Jupiter d'Otricoli est au Louvre (p. 263), alors qu'il se trouve au Vatican; il affirme aussi (p. 348) que la collection des terres-cuites de M. de Sabouroff est au musée de Berlin, alors qu'elle a été acquise en 1884 par l'Ermitage, à l'exception du groupe faux de la pl. LXXVI. M. D. a tort d'accuser la Société archéologique d'Athènes d'avoir été « préoccupée, avant tout, de remplir ses vitrines vides » (p. 342), lorsqu'elle a pratiqué des recherches à Tanagra; le journal des fouilles a été tenu par feu Stamatakis. Il s'avance peut-être trop (p. 123) en qualifiant de *certaine* la restitution de la statue d'Anténor par M. Studniczka. On regrette de ne pas trouver, au début du chapitre sur Dodone (p. 65), le nom de Gaultier de Claubry, qui a découvert avant M. Carapanos l'emplacement de la ville antique. Les lecteurs non spécialistes seront induits en erreur en lisant (p. 40) que, d'après les documents égyptiens, « les Troyens, Mysiens, Lyciens, Pélasges, Tyrrhéniens, etc., s'allièrent aux populations de la Syrie ». Il ne faut pas offrir ainsi d'ingénieuses hypothèses comme l'expression reconnue de la vérité. Enfin, il y a plus d'un contre-sens dans le résumé que M. D. a donné (p. 334) de l'inscription de Julius Apellas, si élégamment traduite par M. de Wilamowitz.

Tout cela est peu de chose dans un ouvrage à la fois très agréable et très exact; le reproche qu'il me reste à lui faire est plus sérieux. M. D. avertit (p. X) que l'on retrouvera dans son livre « les idées et parfois les expressions mêmes des maîtres qui ont illustré l'archéologie classique »; malgré cette précaution, on est obligé de dire que M. D. ne se gêne

pas assez pour prendre ce qui lui convient chez autrui et qu'il lui arrive de l'y prendre sans même indiquer sa source dans la bibliographie qui ouvre ses chapitres. Il était facile d'ajouter un renvoi en note là où l'emprunt était à peu près textuel; quand même ce n'eût pas été facile, M. Diehl n'aurait pas eu raison de s'en dispenser.

Salomon REINACH.

468. — **Maximiani elegiæ ad fidem codicis Etonensis** recensuit et emendavit M. PETSCHENIG. Berlin, Calvary, 1890, 39 pp. (Berliner Studien, XI, 2).

Les élégies de Maximianus nous ont été conservées dans deux mss. du XI^e siècle, l'Etonensis et le Reginensis, et dans une foule de mss. du XIII^e et du XIV^e siècle. M. Petschenig semble s'être proposé de donner un texte moins corrigé que celui de Bährens, et par suite plus sûr. Il aurait tout à fait réussi s'il ne s'était pas fié exclusivement à l'Etonensis. Son édition rendra service surtout par les notes explicatives trop rares et par l'*index uerborum* complet qu'il y a joints. Les nombreuses particularités de la langue de l'auteur rendent ce travail indispensable pour l'histoire de la syntaxe et du lexique.

P. A. L.

469. — **Catalogue des manuscrits celtiques et basques de la Bibliothèque Nationale**, par Henri OMONT. Paris, 1890, 46 p. in-8. (Extrait de la *Revue Celtique*).

Le catalogue des manuscrits celtiques de notre Bibliothèque Nationale n'avait pas encore été dressé, au moins d'une façon complète; ce n'est pas un fonds très nombreux, car il ne comprend que 105 volumes : 29 irlandais ou relatifs à la langue irlandaise, 73 en langue bretonne et 3 en langue basque! L'addition des manuscrits basques aux manuscrits celtiques a sans doute été faite à une époque où l'on n'avait encore que des idées très confuses sur la classification des langues; peut-être aussi le fonds basque a-t-il été jugé trop peu nombreux pour être classé à part.

L'éminent administrateur de la Bibliothèque Nationale veut faire connaître aux savants l'existence de tous les manuscrits confiés à sa garde, manuscrits en langues modernes aussi bien que manuscrits en langues anciennes; les petits fonds doivent être aussi bien traités que les grands. C'est pour concourir à cette œuvre que M. Omont a entrepris le catalogue du fonds celtique et basque, et il l'a mené à bonne fin avec les qualités de critique et d'exactitude dont il a tant de fois fait preuve dans des travaux d'ordre plus élevé. La tâche lui a été facilitée par le concours obligeant de plusieurs érudits, notamment de M. d'Arbois de Jubainville pour les manuscrits irlandais.

1. Le catalogue des manuscrits des mystères bretons rassemblés et donnés par M. Luzel avait été publié dans la *Revue Celtique*, t. V, p. 317 et suiv.

De ces manuscrits irlandais un seul est vraiment important : c'est le n° 1. M. d'Arbois de Jubainville en a rédigé une analyse très complète en identifiant les textes que ce ms. contient; et, avec une modestie qu'on ne rencontre que chez les maîtres, il a communiqué cette analyse à M. Whitley Stokes qui « a bien voulu en revoir une épreuve ». Les celtistes ne trouveront donc rien à reprendre, mais beaucoup à apprendre, dans cette analyse du ms. n° 1, analyse qui forme quatorze pages, et qui est la partie la plus instructive et la plus nouvelle du catalogue de M. Omont. Nous nous permettrons seulement d'ajouter que le texte du fol. 28, v°, col. 1, a été publié, avec traduction française, dans les *Κρυπτάδια*, t. IV (Heilbronn, 1888), p. 270-279¹.

Pour nous renseigner sur la provenance de ce ms. et en même temps pour nous montrer quelle idée on se faisait à la fin du siècle dernier sur la généalogie de la langue irlandaise, M. Omont a reproduit la note que Villebrune, bibliothécaire de 1793 à 1795, a jointe au manuscrit. Elle commence par cette phrase : « Manuscrit irlandais que les commissaires de la section Beaurepaire ont trouvé dans une de leurs visites... » Pour appeler les choses par leur nom, le ms. a sans doute été pris, c'est-à-dire volé, dans une perquisition, et probablement chez quelque prêtre irlandais réfugié en France, mais tombé de Charybde en Scylla. — A propos du nom de « section Beaurepaire », M. Omont dit en note : « Du nom du général Beaurepaire, mort au siège de Verdun en 1792 ». Cette note n'est pas *ad rem* : ce que le lecteur attendait ici, c'était l'indication du quartier de Paris auquel correspond cette dénomination éphémère de « section Beaurepaire » — et Beaurepaire était-lieutenant-colonel.

P. 27, n° 32. A la lecture de cet article on serait tenté de croire que le ms., qui est du XVIII^e siècle, a été copié par M. Luzel. Sur ma demande, M. O. veut bien m'apprendre que les deux derniers feuillets ont été copiés par M. Luzel pour compléter le ms.; et je reproduis cette indication comme correctif au catalogue.

Les manuscrits ne sont pas classés par ordre de langues, et les manuscrits irlandais, bretons et basques se rencontrent au hasard. Il n'appartenait pas sans doute à M. Omont de refaire ce numérotage, si défectueux et si peu critique qu'il soit; mais n'eût-il pas été bon de joindre, aux très utiles tables qui terminent ce catalogue, une autre qui distribuât les nos du catalogue par langues ?

Parmi les mss. irlandais, de beaucoup moindre importance, nous trouvons à la p. 31 le n° 71 : Défense de la Messe par Geoffroi Keating. La description commence par cette phrase : « Le ms. est intitulé : « Clef à bouclier de la messe » *Eochair sciath an Aifrin* » ». Cette « clef à bouclier » nous a beaucoup tourmenté, d'autant que, par suite

1. Dans le catalogue de M. Omont, la première phrase de ce texte est ainsi traduite : « Une certaine femme alla donner sa confession à un autre moine saintement pieux. » Il faut traduire « à certain moine... »

des vacances, nous ne pouvions demander à un de nos confrères de la Société des Antiquaires ce que pourrait être une « clef à bouclier ». Après y avoir bien réfléchi, nous nous sommes dit que la « clef à bouclier » devait appartenir au même arsenal que le « pivot de conversion » dont il est question au régiment et à la recherche duquel un sergent ou un caporal facétieux envoie quelquefois un conscrit naïf, « parce que, sans le pivot de conversion, on ne peut pas faire l'exercice, subseqüemment... »

Voyons donc le terme irlandais traduit par « clef à bouclier ». La première observation est qu'il faut écrire en un seul mot *eochairsciath*, et que c'est un terme composé appartenant à cette catégorie *substantiva cum substantivis* dont Zeuss a parlé dans la *Grammatica Celtica*, 2^e éd., p. 853 et suiv. Dans les composés de ce genre, c'est d'ordinaire le second mot qui est le mot principal ou déterminé, de même qu'en latin *aquilifer* signifie « porte-aigle » et non « aigle à porter » et *anguicomus* « qui a des serpents pour cheveux, c'est-à-dire dont la tête est hérissée de serpents » et non pas « serpent à cheveux ». Le mot déterminé étant ici *sciath* « bouclier », la traduction serait donc « bouclier à clef »... si du moins le mot *eochair* se traduisait nécessairement par « clef ».

Pour ce mot, les dictionnaires irlandais donnent bien « a key » ; mais, si on continue, on trouve aussi d'autres sens : « a tongue » ; — « the brim, brink, edge » ; — « the gills of a fish » ; — « a young plant, a sprout » ; — « a right angle ». En outre, dans plusieurs textes le mot *eochair* a le sens bien net de « tranchant »¹. Si maintenant on se rappelle que les anciens Irlandais employaient quelquefois des boucliers dont le bord était tranchant ou bien dentelé comme une scie, afin que dans le corps-à-corps l'ennemi ne pût les saisir et les écarter², — le célèbre héros Cúchullain avait un bouclier dont le tranchant coupait aussi bien que celui de son épée — il est aisé de penser qu'un bouclier de ce genre était le bouclier défensif par excellence. Nous pensons donc qu'il faut traduire ici « le bouclier tranchant [ou acéré] de la messe ».

La traduction que nous critiquons, « clef à bouclier de la messe », a pour elle l'autorité de la tradition. En effet, en 1820, dans les *Transactions of the Hiberno-Celtic Society*, t. I, p. cxciv, O'Reilly traduisait ce titre « a key to the shield of the mass » litt. « clef au bouclier de la messe », ce qui pourtant peut faire supposer que cet ouvrage sert de « clef » à un autre qui serait intitulé « bouclier de la messe ». Tout récemment, M. Atkinson traduisait ce titre plus grammaticalement³ « Keyshield of the Mass », litt. « bouclier à clef de la messe ». Malgré ces précédents, nous préférons notre traduction donnée plus haut et

1. Voir Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 524, a; et Wh. Stokes, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, p. 391, a.

2. Voir O'Curry, *Manners and Customs of the ancient Irish*, t. I, p. cccclxi.

3. Keating, *The three Shafts of Death*, édition Atkinson, Dublin, 1890, p. 368, a.

nous la soumettons au jugement de M. d'Arbois de Jubainville et de M. Atkinson ¹.

Nos observations ne portent que sur des détails, et n'infirmant pas la valeur et l'utilité du nouveau travail de M. Omont : nous ne les présentons que comme de simples *Addenda et Corrigenda*.

H. GAIDOZ.

470. — *Visitations of English Cluniac foundations....* by sir G. F. DUCKETT, bart. London, 1890. In-8, 52 pages.

Une bulle de Grégoire IX, du 13 janvier 1233, a institué dans l'ordre de Cluny les visiteurs et les définiteurs. Chaque année le chapitre général désignait deux visiteurs pour chacune des dix provinces de l'ordre. Leurs rapports servaient de base à la plupart des décisions des définiteurs. Ce sont là de précieux documents; il n'en est pas qui puissent mieux nous révéler l'état des maisons clunisiennes. Quand pour une même province, plusieurs procès-verbaux, échelonnés à quelques années de distance les uns des autres, nous ont été conservés, nous pouvons mesurer les progrès accomplis ou les pertes éprouvées par l'ordre de Cluny; ce sont comme autant de jalons qui nous permettent de suivre le développement de cette célèbre et puissante congrégation. M. Siméon Luce et M. Bruel ont publié, le premier, la relation de la visite des monastères du Poitou en 1292 (*Bibl. de l'École des Chartes*, 1859, p. 237), le second, les relations des visites des monastères de l'Auvergne en 1286 et 1310 (*Ibidem*, 1877, p. 114).

Il est regrettable que, voulant faire connaître les visites des monastères de l'ordre de Cluny en Angleterre pour les années 1262, 1275 et 1279, M. Duckett n'ait pas pris pour modèles les deux publications que nous venons d'indiquer. Les rouleaux de parchemin où sont transcrits les procès-verbaux de ces visites sont conservés à la Bibliothèque nationale (Nouv. acq. lat. 2280). Au lieu de reproduire ces documents, M. D. s'est contenté de les traduire en anglais. A supposer qu'il fût utile de rendre ces documents accessibles à tout le monde, au moins fallait-il songer d'abord aux érudits, c'est-à-dire à ceux qui peuvent s'en servir comme de matériaux, et par conséquent il convenait de mettre le texte latin en regard de la traduction. Quelle confiance doit-on accorder à cette traduction? L'auteur nous avertit qu'elle est à la fois *littérale et libre*. Qu'on en juge plutôt par le dernier article du pre-

1. Le ms. de la Bibliothèque Nationale, comme nous venons de le vérifier, écrit bien en deux mots : *eochair sgiath* (et non pas *sciath*, par un c, qui appartient à un âge antérieur à la langue); et cette graphie (par g) se rencontre, non pas seulement dans le texte, mais dans le titre courant au verso de toutes les pages du manuscrit. La séparation du mot en deux montre que le scribe du xvi^e siècle n'en comprenait pas le sens. L'introduction des armes à feu avait depuis longtemps fait sortir ces boucliers de l'usage et quelques archéologues irlandais pouvaient seuls comprendre le mot *eochairsgiaith*.

mier rouleau. Il s'agit du prieuré de Pontefract : « Sunt ibi sexdecim monachi. Domus debet mille marcas. » Ce que M. D. rend ainsi : « We made out that the pecuniary obligations incurred by the monastery, reach the sum of a thousand marks; and that the number of the brethren amount to sixteen. » M. D. donne aussi une version anglaise d'une liste des maisons de l'ordre de Cluny en Angleterre et en Ecosse, dressée au xv^e siècle. Enfin, à la suite de l'*index*, vient en appendice — et c'est là la seule page intéressante du volume — le texte latin d'une ordonnance rendue en 1247 par le prieur de la Charité-sur-Loire, et relative au transport des rouleaux mortuaires de France en Angleterre et réciproquement, dans les maisons relevant de la Charité. La copie de ce document, conservé à la Bibliothèque, a été transmise à M. Duckett par M. Léopold Delisle, c'est assez dire quelle en est l'exactitude.

M. PROU.

471. — **Corpus documentorum Inquisitionis hæreticæ pravitatis Neerlandiæ.** Verzameling van stukken betreffende de Pauselijke, en bisschoppelijke inquisitie in de Nederlanden, uitgegeven door Dr Paul FREDERICQ... Eerste Deel, tot aan de herinrichting der inquisitie onder Keizer Karel V. Gent en 'S Gravenhage, 1889, in-8, xxxix-640 pages.

Dans l'ouvrage dont le titre précède, M. Frédéricq a réuni tous les textes ou fragments de textes, imprimés ou manuscrits, qu'il a pu connaître relatifs à l'histoire des persécutions contre les hérétiques dans ce qu'il appelle la Néerlande. Cette expression, ne répondant ni à une région géographique bien déterminée, ni à une nationalité bien définie, a besoin d'explication. Sous le nom de Néerlande, l'auteur comprend des pays de langue allemande (Luxembourg, partie occidentale de l'archevêché de Trèves), des pays de langue française (Artois, Hainaut, pays de la Meuse et partie du Brabant), des pays de langue flamande (comté de Flandre, partie du Brabant), enfin la Hollande proprement dite. C'est, en somme, la Belgique actuelle, le nord de la France, les Pays-Bas et quelques portions de la Prusse rhénane.

Près des deux tiers des fragments rapportés datent du xiv^e et du xv^e siècle; pour les temps antérieurs au xiii^e, M. Frédéricq. n'a relevé qu'un petit nombre de documents, et beaucoup des textes rapportés in-extenso ou allégués par lui ont trait plutôt à la lutte de la papauté contre l'hérésie dans toute l'Europe qu'aux pays dont il étudie l'histoire religieuse. Il est vrai que l'auteur a été assez sobre à cet égard; de beaucoup de textes généraux il ne cite que les premiers mots, se contentant de renvoyer aux auteurs qui les ont publiés. Peut-être aurait-il pu, sur ce point, se montrer encore plus réservé.

Le recueil de M. Frédéricq est riche surtout pour le xv^e siècle, et les historiens français le consulteront avec profit, notamment pour le grand procès contre les Vaudois d'Arras dans les premières années du règne de Louis XI. On y trouvera également beaucoup de détails sur les

agitations religieuses, qui marquèrent en Artois, en Hainaut et dans les pays voisins la fin du xiv^e et tout le xv^e siècle, mouvements avant-coureurs de la réforme.

Chaque fragment publié est précédé d'une copieuse analyse et suivi de notes bibliographiques parfois assez étendues. Une table des ouvrages imprimés et des recueils manuscrits consultés par l'auteur, un index chronologique des fragments publiés, enfin une table alphabétique et analytique terminent et complètent le volume qui fait grand honneur au savant professeur de Gand.

Nous n'adresserons à l'auteur qu'une légère critique. Les actes publiés par lui sont pour la majeure partie en latin et en français; un petit nombre seulement est rédigé en flamand. M. Frédéricq n'en a pas moins adopté cette dernière langue pour les notes, les analyses et les index. Le choix en lui-même est parfaitement légitime, mais la langue flamande est en somme peu connue en dehors d'une petite partie de la Belgique; elle est très certainement ignorée de la plupart des érudits et des étrangers qui auront à consulter le recueil de M. Frédéricq. C'est là un premier inconvénient, ajoutons-en un autre bien plus grave : les noms de lieux de terre française ont été parfois tellement transformés par les Flamands qu'ils en sont devenus difficilement reconnaissables; citons seulement *Doornik*, *Kamerijk*, *Atrecht*. Jamais les habitants de ces trois villes n'ont employé d'autre forme que Tournay, Cambrai et Arras, et il est peu probable que ceux de Mons consentent jamais à changer leur vieux nom roman en celui de *Bergen*. Que M. Frédéricq dise *Gent* pour *Gand*, c'est son droit strict, mais n'est-il pas puéril de changer des appellations géographiques consacrées depuis des siècles? Si l'auteur, pour des raisons personnelles, répugnait à employer la langue française, la plus usitée en Belgique, au moins dans les classes lettrées, il eût pu sans aucun inconvénient recourir au latin. Aucun érudit français ou allemand n'aurait eu un instant d'hésitation en lisant le nom *Leodium*; pour saisir le sens de la forme *Luik*, il faudra un instant de réflexion. Ce sont là, si l'on veut, des vétilles, mais il s'agit ici de clarté et de précision, qualités qu'on réclame avant tout d'un ouvrage d'érudition et de diplomatique.

472. — **Pierres tombales du Musée municipal de Saint-Germain-en-Laye**, par Henri STEIN, ancien élève de l'Ecole des Chartes, membre de la commission départementale des richesses d'art de Seine-et-Oise. Versailles, Cerf, 1889, grand in-8 de 9 p.

473. — **Les frères Anguler**. Notice sur leur vie et leurs œuvres d'après des documents inédits, par le même. Paris, Plon, 1889, grand in-8 de 86 p.

474. — **Jean Goujon et la maison de Diane de Poitiers à Etampes**, par le même. Paris, H. Laurens, 1890, grand in-8 de 17 p.

I. M. H. Stein appelle l'attention sur des pierres tumulaires qui, depuis 1874, appartiennent à la ville de Saint-Germain-en-Laye, et qui

n'ont été connus ni du baron de Guilhermy, quand il a publié, en 1877, le tome III de ses *Inscriptions de la France*, (ancien diocèse de Paris), ni de l'auteur du supplément qui remplit la plus grande partie du tome V (1883) de cette importante publication. Le jeune et savant archéologue décrit très bien les trois pierres, dont deux proviennent de l'ancien prieuré d'Hennemont, fondé en 1308, l'origine de la troisième n'étant pas indiquée, et il n'interprète pas moins bien les inscriptions incomplètes gravées sur ces pierres ¹.

II. La notice sur la vie et les œuvres des frères Anguier est de tout point excellente. M. Stein, mieux qu'aucun de ses nombreux devanciers (Guillet de Saint-Georges, le comte de Caylus, F. N. Le Roy, Jal, M. Emile Léger, M. Arm. Sanson), nous fait connaître les trois fils d'Henri Anguier, le maître menuisier d'Eu, les sculpteurs François et Michel, et le peintre Guillaume, lequel travailla surtout aux Gobelins. La notice est divisée en six chapitres : *La ville d'Eu, patrie des Anguier*; *la famille des Anguier*; *le sculpteur François Anguier*; *Michel Anguier à l'Académie*; *le peintre Guillaume Anguier*. On trouve à la suite : *Portrait de Michel Anguier*; *Catalogue des œuvres d'art* (actuellement existantes) de *François Anguier* (p. 31-38) et de *Michel Anguier* (p. 38-48); *Œuvres attribuées aux Anguiers* (p. 49-50). L'*Appendice* est formé de quatre conférences de Michel Anguier : 1° sur l'*Hercule de Farnèse*, du 9 novembre 1669; 2° sur la *figure de Laocoon*, du 2 août 1670; 3° sur l'*expression de la colère*, du 7 septembre 1675; 4° sur *la manière de représenter les divinités selon leur tempérament*, du 1^{er} août 1676. Les *Pièces justificatives*, relatives à la famille Anguier, sont au nombre de quinze, la première datée du 8 septembre 1638 et la dernière du 13 mars 1721 ².

III. La connaissance de la vie de Jean Goujon nous échappe complètement pendant les années 1551 à 1555. Un document du 27 septembre de cette dernière année, conservé aux Archives nationales, et publié (p. 13) par M. Stein, nous apprend que Jean Goujon, sculpteur du roi, se trouvant à Étampes, y fut emprisonné par le lieutenant du bailli,

1. M. S. a deviné avec beaucoup de sagacité (p. 5) dans la syllabe *Ro...* le commencement du prénom de *Robert* de Meudon, grand panetier de France, mort en 1325, et enterré à Hennemont comme son parent et homonyme Robert de Meudon, concierge et capitaine du château de Saint-Germain-en-Laye, décédé peu d'années auparavant.

2. Les rectifications indiquées par M. S. sont nombreuses. Je n'en citerai que deux : « Prosper Mérimée, il y a un demi-siècle (*Notes d'un voyage en Auvergne*, Paris, 1838, p. 386), citait le tombeau par Fr. Anguier de Henri II de Montmorency et de Félicie-Marie des Ursins, sa femme, que l'on voit à Moulins, dans l'ancien couvent de la Visitation, aujourd'hui la chapelle du lycée comme l'ouvrage d'un sculpteur italien nommé *Aghieri*, se contentant de transcrire, sans plus ample informé, l'erreur du gardien ou du sacristain de la chapelle. » (p. 10). — « On a quelquefois attribué les sculptures de la porte Saint-Denis à François Anguier, ce qui est impossible, puisque François mourut en 1669, et que les premiers travaux ne commencèrent qu'en 1671. »

puis conduit à Paris, et qu'après un certain temps de détention, il demanda à être mis en liberté provisoire sous caution, ce qui lui fut accordé. S'appuyant sur cette pièce indiscutable et quasi-officielle, M. Stein conclut de la présence de Jean Goujon à Étampes peu de mois avant 1555, que le grand artiste a dû construire la belle maison de Diane de Poitiers dans cette ville ¹, la date du document révélateur concordant parfaitement avec la date de 1554, inscrite au-dessus de l'une des fenêtres de l'édifice. Espérons qu'une nouvelle trouvaille viendra confirmer les très probables conjectures de l'habile critique et jeter un peu plus de jour sur la mystérieuse période de la vie de Jean Goujon, comprise entre les années 1551 à 1555 ².

T. DE L.

-
475. — **Deux correspondants limousins de Baluze.** Lettres inédites de Pradilhon de Sainte-Anne et M. du Verdier, par Em. Du Boys. Limoges, Ducourtieux, 1890. In-8, 32 p.

Baluze eut, entre autres correspondants, deux limousins, Pradilhon de Sainte-Anne, religieux feuillant, grand généalogiste, et Du Verdier, conseiller au présidial de Tulle et receveur des tailles à Nevers. M. Du Boys nous donne sept lettres de Pradilhon et sept lettres de Du Verdier, qu'il accompagne d'un minutieux commentaire. Les sept lettres de Pradilhon contiennent de nombreux renseignements sur les grandes familles du Limousin. Elles se rapportent, comme celles de Du Verdier — qui ont un caractère plus intime — aux années 1692-1695.

C.

-
476. — **L'évolution des genres** dans l'histoire de la littérature. (Leçons professées à l'Ecole normale supérieure) par M. Ferdinand BRUNETIÈRE. Tome premier. Introduction : L'Evolution de la critique depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. 1 vol. in-16 de xiv, 283 pp. Paris, chez Hachette, 1890.

L'idée d'évolution a, depuis vingt-cinq ans, envahi pour les renouveler toutes les provinces de la science. L'histoire et la critique ne pourraient-elles pas aussi l'utiliser? — Telle est la question que s'est posée M. Bru-

1. Voir deux des gravures dont la brochure est ornée, l'une représentant la cour intérieure, l'autre la façade sur la rue.

2. M. S. dit (p. 7), que « si depuis quelques années seulement on ne le compte plus au nombre des innocentes victimes de la Saint-Barthélemy, c'est grâce à M. A. de Montaiglon, » lequel a prouvé que l'artiste vivait encore en Italie après 1572 où il se réfugia sans doute à cause de sa religion pour échapper aux haines de ses compatriotes, et abriter son génie sous un ciel plus hospitalier. » Je rappellerai que bien avant M. de Montaiglon, un autre éminent archéologue, M. Adrien de Longpérier, avait établi (article *Goujon* du *Plutarque français*), que le silence des martyrologes protestants ne permet pas de croire à l'assassinat du sculpteur calviniste, en août 1572. Je connais trop M. de Montaiglon et M. Stein pour n'être pas sûr qu'ils me sauront gré d'avoir appliqué ici le *cuique suum*.

netière. On sait en quel sens se sont effectués dans ce siècle les progrès de la critique, et qu'elle a fait un pas en avant chaque fois qu'elle a pu emprunter quelque chose aux méthodes particulières des sciences. Aussi peut-on le dire dès à présent : depuis l'époque où M. Taine publiait ses premiers *Essais*, il ne semble pas qu'aucune tentative ait été faite, qui intéresse à un plus haut degré l'avenir de la critique.

Les genres ne sont-ils que des mots, des catégories arbitraires imaginées par les historiens de la littérature? ou bien ont-ils une existence réelle et vivent-ils de leur vie propre? (*De l'existence des genres.*) Comment les genres se dégagent-ils de l'indétermination primitive? (*Différenciation des genres.*) Les genres se fixent pour quelque temps. Quelles sont les conditions de stabilité qui leur assurent une existence individuelle, avec un commencement, un milieu et une fin? (*Fixation des genres.*) Sous quelles influences se dissout un genre? (*Des modificateurs des genres.*) Et n'y aurait-il pas une loi générale de l'évolution des genres? (*De la transformation des genres.*) Tels sont les différents problèmes que comporte une étude de l'*Évolution des genres*. M. B. se contente de les poser, dans ce premier volume. Dans les suivants, il expliquera comment il comprend la doctrine de l'évolution, et dans quelle mesure il prétend l'appliquer à la critique littéraire. Il ajoutera des exemples tirés de l'histoire de la tragédie classique et des transformations du roman; et il se fait fort de montrer comment la poésie lyrique de notre siècle est sortie de ce qui fut jadis l'éloquence de la chaire. Enfin il donnera ses conclusions. — Nous devons donc attendre avant d'examiner en elle-même la théorie de M. Brunetière. Tout ce que nous pouvons faire aujourd'hui, c'est d'en signaler l'importance.

Mais, avant d'aborder le problème de l'évolution des genres, encore fallait-il montrer comment la critique s'est trouvée amenée à le poser. C'est l'objet que poursuit M. B. dans les leçons consacrées à l'*Évolution de la critique depuis la Renaissance jusqu'à nos jours*. — La critique, à ses débuts, se bornait à n'être que l'expression d'un jugement ou d'une opinion; elle est maintenant devenue, ou peu s'en faut, une science analogue à l'histoire naturelle. Elle a donc, elle aussi, « évolué. » Quels sont les « moments » de cette évolution? A l'époque de la Renaissance, la critique, mise en présence des chefs-d'œuvre de l'antiquité, cherche à cataloguer leurs mérites et à se rendre compte des raisons de l'impression qu'ils produisent. Ces remarques sont érigées en règles; et Malherbe, mais surtout les Chapelain et les Balzac ont une foi superstitieuse dans la toute puissance et dans la bienfaisance des règles. Boileau s'efforce de fonder ces règles en nature; et par là, il porte la critique classique à son point de perfection. Voltaire, Marmontel, La Harpe, au siècle suivant ne sauront que rédiger le testament de cette sorte de critique. — Mais dès les dernières années du xvii^e siècle s'était posée la question du progrès : elle fait tout l'intérêt de la querelle des anciens et des modernes. Le résultat de cette querelle, c'est « qu'on ne croit plus

« que les règles soient immuables; on se rend compte qu'elles sont en « mouvement » (p. 137). « L'idée d'une certaine relativité des choses « littéraires s'introduit dans la critique » (p. 138). L'action de Jean-Jacques Rousseau s'exerce dans le même sens. Il érige l'individu en mesure de toutes choses, et remplace la notion de l'absolu par celle du relatif. Son influence se fait sentir dans les livres de la *Littérature*, du *Génie du christianisme*, de l'*Allemagne*, d'où procède le mouvement littéraire du XIX^e siècle. Villemain, aidé de Cousin et de Guizot, introduit l'histoire dans la critique. Il est désormais entendu que l'œuvre littéraire soutient d'étroites relations avec l'état social, avec l'état politique, avec les actions et les influences du dehors. Sainte-Beuve fait entrer dans la critique la psychologie et la physiologie; et dans la meilleure partie de son œuvre il se propose de faire « l'histoire naturelle des esprits. » M. Taine prend à la lettre cette expression et fait de la critique une science qui emprunte à l'histoire naturelle ses méthodes. C'est ici que M. B. reprend la question à son compte : « A la critique fondée « sur les analogies qu'elle présente avec l'histoire naturelle de Geoffroy-Saint-Hilaire et de Cuvier, nous nous proposons de voir si l'on ne « pourrait pas substituer, ou ajouter pour la compléter, une critique à « son tour qui se fonderait sur l'histoire naturelle de Darwin et de « Hæckel. » (p. 18). — M. B. se défend d'avoir voulu, dans ces pages, écrire une histoire complète de la critique littéraire. Il a essayé seulement d'en donner « quelque idée », et de marquer « les différents temps de l'évolution de la critique. » On ne pouvait le faire avec plus de clarté, de précision et de vigueur.

Ce qui se dégage encore de ce livre, et qui contribue à lui donner une singulière valeur, c'est la conception que M. B. se fait de la critique, de son rôle, et de ses devoirs. « Depuis trois cents ans, écrit M. B., la critique est vraiment l'âme de la littérature française »; et il ne pense pas qu'aucune littérature moderne eût pu se développer en dehors de la tutelle et de l'action de la critique. Mais pour exercer une telle action, il est clair que la critique ne peut se borner à être l'expression d'une préférence personnelle, et qu'elle ne doit pas relever exclusivement du caprice et de la fantaisie. « Il faut que la critique *juge*, puisqu'elle n'a « été précisément inventée que pour cela, pour trouver à nos impressions des motifs plus généraux qu'elles-mêmes, des justifications qui « les dépassent, des causes enfin qui leur soient antérieures, extérieures, « supérieures... Et il faut que la critique *classe*, si nos impressions, « comme nous le savons bien, différentes en quantité, ne le sont pas « moins en qualité » (p. 197). Or ces jugements et ces classifications ne peuvent avoir de valeur, qu'autant que le critique a « fait une longue et « laborieuse éducation de son goût » et que s'il a demandé à la connaissance de l'histoire et des méthodes scientifiques les secours qui lui sont nécessaires. — Il est un point encore sur lequel insiste M. Brunetière. Il écrit, p. 201 : « Je ne puis m'associer à ce dédain

« qu'on affecte encore quelquefois aujourd'hui pour les idées générales, « même prématurées, même arbitraires, même fausses. L'étonnement « qu'elles provoquent, l'opposition qu'elles soulèvent, les contradictions « qu'elles suggèrent, les recherches enfin dont elles deviennent ainsi « l'occasion ou le point de départ, c'est ce qui entretient autour des « grands problèmes cette agitation des esprits qui est, pour ainsi dire, la « première condition de la découverte et du progrès. » Ailleurs il adresse à l'un des « penseurs » les plus vigoureux comme les plus inventifs de ce siècle, cet éloge « que personne n'a jeté dans la circulation sur l'histoire de la littérature et de l'art plus d'idées nouvelles, « fortes ou profondes, et vraies ou fausses d'ailleurs, mais en tout cas « suggestives et provocatrices » (p. 246). C'est précisément en ces termes qu'on pourrait apprécier l'action exercée depuis plus de dix années par la critique de M. Brunetière. Aussi ne saurait-on le trop remercier d'avoir voulu nous présenter ses idées liées en système, ni témoigner trop de l'impatience avec laquelle tous ceux qui s'intéressent au mouvement des lettres attendront l'apparition des volumes où ils doivent trouver le complet exposé de ce système.

René DOUMIC.

477. — **L'Irlande et l'Angleterre** depuis l'acte d'Union jusqu'à nos jours 1800-1888, par Francis de PRESSENSÉ. Paris, E. Plon, Nourrit et C^{ie}, 1889, in-8.

« Ce livre est un essai d'histoire politique. J'ai cherché dans le passé « les causes de la division apparemment irrémédiable qui arme l'une « contre l'autre les deux moitiés de l'empire britannique. J'ai entrepris « cette étude avec un préjugé favorable à la suprématie anglaise et une « prévention défavorable contre l'autonomie irlandaise : je l'achève « pleinement acquis au principe de l'indépendance limitée ou du *Home Rule* tel qu'il a été défini par M. Gladstone et accepté par M. Parnell. »

Ainsi commence la préface de M. de Pressensé. C'est la conclusion de son livre, c'est le résultat auquel l'a conduit une étude détaillée et approfondie des débats parlementaires, des luttes électorales, des procès politiques qui ont fixé le sort de l'Irlande depuis 1800. J'admire le talent d'exposition montré par le savant auteur dans le récit de ces faits historiques; je n'admets pas la conséquence qu'il en tire, cela tient probablement à ce que j'ai vu l'Irlande sous un autre aspect que lui.

J'ai passé à Dublin près de trois mois en 1881. J'y étais venu étudier la plus ancienne littérature de l'Irlande et la politique n'était pas l'objet de mon voyage. J'y ai trouvé de toutes parts le plus aimable accueil. Je ne parlerai que des morts, et je me bornerai à citer deux noms. Le premier est celui de Sir Samuel Ferguson *deputy keeper of the Public Record Office*, on dirait en français « *Garde général* des Archives Nationales. » Sir Samuel Ferguson passait pour Orangiste. Il me parla un jour du « traître » qui était devenu le chef du parti national-irlandais.

Une autre fois, j'insistais près de lui sur la nécessité de faire des fouilles dans les sépultures antiques, et il me raconta qu'ayant organisé une opération de ce genre, il fut prévenu sur le terrain par une foule de paysans, armés de fourches et de faux qui annoncèrent l'intention de tuer le premier qui tenterait de profaner les ossements de leurs ancêtres. Je rapportai ce trait à des Irlandais leur témoignant ma surprise : « Sir Samuel est un orangiste », me répondirent-ils, « faites des fouilles, vous, Français, et au lieu de vous menacer, on vous aidera. » Et cependant les Irlandais qui s'occupent de l'histoire et de la littérature nationale n'ont jamais trouvé d'amateur plus bienveillant que Sir Samuel Ferguson. Quand O'Beirne-Crowe, continuateur du catalogue des manuscrits irlandais de l'Académie d'Irlande, mourut, tué par l'alcoolisme et la misère, le protestant Sir Samuel Ferguson pourvut aux frais des funérailles catholiques de ce malheureux savant.

• Un jour, Sir Samuel Ferguson me fit visiter les Archives publiques dont il avait la garde ; j'admirais leur excellente organisation ; appelé dans son cabinet, il me laissa entre les mains d'un de ses employés. Cet employé était William M. Hennessy, un des hommes qui en notre siècle ont le mieux connu l'irlandais moyen, l'éditeur des « Annales de Loch Cé », du *Chronicon Scotorum*, du *Mesca Ulad*, des Annales d'Ulster ; je désirais voir les pièces les plus anciennes conservées dans le dépôt : ces documents semblaient n'avoir pas d'intérêt pour lui ; il me conduisit devant une collection de gros registres en écriture moderne qui, à ses yeux, étaient ce qu'il y avait de plus important dans les archives d'Irlande. Or, de quoi s'agissait-il dans ses registres ? Des grandes confiscations exécutées au xvii^e siècle : une colonne contenait les noms des propriétés, une autre les noms des anciens propriétaires dépouillés, une autre les noms des propriétaires nouveaux. Hennessy me fit observer que les propriétaires actuels portent en général les mêmes noms que les propriétaires nouveaux du xvii^e siècle, et qu'ils sont leurs descendants : puis il disparut, je ne le revis pas de la journée.

Quelques jours après je faisais une visite à un autre irlandais catholique ; dans son cabinet je remarquai une carte de géographie encadrée et pendue au mur en face de la fenêtre à la place d'honneur, je demandai ce que c'était : c'est, me répondit-il, le plan des propriétés de ma famille, confisquées au xvii^e siècle.

Ensuite passant dans la rue, près de la cathédrale Saint-Patrice, je priai un ouvrier que je croisais de me dire qu'était cet édifice. Il parut étonné de mon ignorance. « Vous le savez bien, répliqua-t-il, c'est une « belle église que les Anglais nous ont prise à l'époque de leur *Reformation*. »

• Il y a chez les Irlandais une conviction, c'est qu'ils ont été victimes d'une spoliation injuste. Et cette conviction est fondée. Au xvii^e siècle, l'aristocratie anglaise ne s'est pas contentée de se substituer à l'aristocratie irlandaise vaincue ; elle a, contrairement à toute justice, trans-

formé en fermiers les tenanciers irlandais, vrais propriétaires du sol : au lieu et place de la coutume irlandaise, elle a mis une législation importée d'Angleterre, et, grâce à cette législation nouvelle, elle a acquis la propriété du sol que n'avait pas l'aristocratie irlandaise sa devancière ; en agissant ainsi, elle a eu l'habileté de faire croire au peuple anglais qu'elle a de son côté la justice ; un mot anglais a suffi : le titre de *land-lord* « maître de la terre » que s'est attribué chaque membre de l'aristocratie anglaise substitué aux chefs de clans irlandais.

De là, le malentendu qui sépare les deux nations. On a longtemps cru que la différence de religion en était en grande partie la cause. Depuis le *disestablishment* de l'église anglicane, ce grief n'existe plus. M. d'Israëli, combattant le projet de cette mesure, prétendait que sa réalisation aurait pour effet « la restauration de l'influence souveraine du pape en Irlande »¹. Il le disait en 1869. Or, dix ans plus tard, un protestant, élu membre à la Chambre des communes par un collège irlandais, acquérait en Irlande, comme chef du parti hostile à l'Angleterre, une autorité que jamais n'y avait possédée ni le pape ni aucun souverain : O'Connell avait un héritier, c'était M. Parnell² ; M. Parnell est devenu le chef politique des Irlandais parce qu'il est l'avocat de leur droit traditionnel au sol de la patrie.

Les administrateurs anglais ont constaté que dans l'Inde infliger, comme peine politique, la confiscation est une faute irréparable ; l'Indou, dont le père a perdu la vie dans la lutte contre l'Angleterre peut pardonner cette mort, une loi de la nature voulait qu'il survécût à son père ; mais il n'oubliera jamais le tort qu'on lui a fait quand, s'emparant de l'héritage paternel, le vainqueur a mis cet héritage dans d'autres mains. Le vaincu pense rarement à son père qui dort dans le tombeau, mais il voit tous les jours les champs dont la défaite l'a dépouillé, il souffre à chaque instant de la misère que cette spoliation lui inflige.

Ce n'est pas le peuple anglais qui s'est enrichi au détriment du tenancier irlandais, c'est l'aristocratie anglaise, de toutes les aristocraties modernes la plus habile et la plus impitoyable. L'Irlandais ne fait pas de distinction entre le lord catholique et le lord protestant ; la haine que lui inspire la Chambre des pairs anglais ne met pas de différence entre les membres de la haute assemblée qui ont la même religion que lui et ceux qui professent une religion différente. Dans le pair anglais, il voit l'ennemi. Son affection pour le prêtre catholique tient à la communauté de traditionnelle infortune : il a été dépouillé de son droit de propriété par ceux qui dans le même temps ôtaient au clergé catholique ses bénéfices et ses couvents, et interdisaient à ce clergé la célébration du culte. Tous deux malheureux, le prêtre et le paysan se sont associés contre l'ennemi commun :

1. F. de Pressensé, p. 318.

2. F. de Pressensé, p. 369 et suivantes.

Qui dans la nuit d'hiver,

Prêtre chéri!

Quand la froide bise mordait,

Prêtre chéri!

Est venu à la porte de ma cabane

Et sur le sol de ma chambre,

S'est agenouillé près de moi malade et pauvre?

Prêtre chéri!

Ah! c'est vous, et vous seul,

Prêtre chéri!

Et c'est pour cela que je vous ai été fidèle,

Prêtre chéri!

Notre amour ils ne l'ébranleront jamais,

Alors que pour la vieille Irlande

Nous avons épousé une juste cause,

Prêtre chéri !

A ce chant mélancolique peut servir de pendant la pièce que M. de Pressensé appelle la Marseillaise irlandaise, c'est-à-dire le poème populaire d'O'Sullivan sur la mort de trois patriotes irlandais condamnés à la peine capitale pour avoir arraché aux mains des gendarmes deux chefs du parti Fenian, 1867 ² :

Haut à la potence

Se balançaient les trois au noble cœur.

Par la vengeance du tyran fauchés dans leur fleur.

Mais ils le regardèrent face à face

Avec le courage de leur race;

Et, avec des âmes indomptées, ils marchèrent à leur destin.

Dieu sauve l'Irlande! dirent les héros;

Dieu sauve l'Irlande! dirent-ils tous;

Que ce soit sur le haut échafaud

Ou sur le champ de bataille que nous mourions

Oh! qu'importe? puisque c'est pour l'Irlande chérie que nous tombons.

Jamais jusqu'au dernier jour

La mémoire ne passera

Des vaillantes vies ainsi données pour notre pays;

Mais la cause doit marcher

Au milieu de la joie, du bonheur ou du chagrin,

Jusqu'à ce que nous ayons fait de notre île une nation libre et grande.

Dieu sauve l'Irlande! dirent les héros;

Dieu sauve l'Irlande! dirent-ils tous;

Que ce soit sur le haut échafaud

Ou sur le champ de bataille que nous mourions,

Oh! qu'importe, puisque c'est pour l'Irlande chérie que nous tombons ³

1. F. de Pressensé, *l'Irlande et l'Angleterre*, p. 389.

2. F. de Pressensé, p. 292.

3. F. de Pressensé, p. 388. — Pour bien comprendre ce qu'est en Irlande le gouvernement anglais, il faut rapprocher de ce chant le fait suivant : Sur la place principale de Dublin s'élève une statue fort remarquable du patriote O'Brien, mort.

A ce cri de guerre un cri d'approbation répond de l'autre côté de l'Atlantique :

Au fond des bois du Canada nous nous sommes rencontrés,
Fugitifs d'une île brillante.
Grande est la terre que nous foulons, mais cependant
Nos cœurs sont à notre terre à nous.
Et avant de quitter cette pauvre cabane,
Pendant que décline le jour d'automne,
Nous voulons boire à la vieille Irlande.
Chère vieille Irlande!
Irlande ! compagnons, hurrah !
Chère vieille Irlande!
Irlande ! compagnons, hurrah !!

En France, la Révolution n'a reconnu d'autre droit de propriété que celui du tenancier ; elle a supprimé celui du seigneur. En Irlande, un siècle plus tôt, l'Angleterre a introduit des seigneurs étrangers, et à leur profit elle a supprimé le droit du tenancier.

Aujourd'hui le gouvernement anglais cherche à réparer cette injustice ; on le doit à l'influence de plus en plus dominante en Angleterre des idées démocratiques. Il est à regretter qu'en réclamant mal à propos une sorte d'indépendance politique, les Irlandais aient détaché de leur cause une importante portion du parti radical anglais qui craint que cette indépendance ne soit la ruine de l'empire britannique. Sans cette objection, tout le parti radical anglais marcherait uni avec les Irlandais à l'assaut des privilèges de l'aristocratie la plus puissante, la plus habile et la plus exclusivement égoïste qui existe en Europe aujourd'hui et la victoire serait plus prochaine et plus sûre. J'arrive donc à une conclusion sensiblement différente de celle que nous propose M. F. de Pressensé.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

478. — **Instructions** adressées par le Comité des travaux historiques et scientifiques aux correspondants du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Littérature latine et histoire du moyen âge, par L. DELISLE, président de la section d'histoire et de philologie. Paris, Ernest Leroux, 1890, grand in-8 de 116 p.

Nul n'aurait pu rédiger mieux que M. L. Delisle les instructions destinées à guider les correspondants du ministère ; nul n'aurait pu leur

en 1864. Or, voici ce qui justifie le droit d'O'Brien à cet honneur. A la suite d'une révolte à main armée contre l'Angleterre, en 1848, il a été condamné à mort comme convaincu de haute trahison, et s'il n'a pas péri sur l'échafaud, c'est grâce à une commutation de peine. Au pied de la statue de ce forçat glorieux, on voit circuler avec une lente gravité les *policemen* qui, ailleurs, procèdent aux évictions des tenanciers irlandais.

1. F. de Pressensé, p. 387.

2. La législation nouvelle de l'Irlande sur le droit des tenanciers ressemble à la jurisprudence de la cour de Rennes sur le contrat de convenant.

donner avec plus d'autorité les leçons et les modèles. A la suite de trois pages d'*observations* d'une netteté parfaite, l'éminent critique publie cinquante *exemples de communications destinées au Bulletin historique*. Cela forme une mosaïque d'une grande richesse et d'une grande variété. Je ne voulais d'abord citer que les pièces les plus importantes ou les plus curieuses du recueil, mais je crois qu'une énumération complète vaut encore mieux.

Gloses sur quelques vers de Fortunat (d'après un ms de l'université de Leyde. Ces gloses interlinéaires, de l'époque carlovingienne, lèvent les doutes qu'on pouvait avoir sur les sièges de plusieurs évêques mentionnés par le poète, notamment sur le siège du prétendu Maracharius que le Recueil des historiens de France (II, 480) et le *Gallia Christiana* (II, 980) plaçaient à Angoulême, alors qu'il s'agit incontestablement de Romacharius, évêque de Coutances). *Notes sur un ms. perdu des Capitulaires*. (C'est une note du P. Sirmond tirée du ms. 13069 du fonds latin de la B. N., laquelle note contient une table du ms. dont Baluze s'est servi pour son édition des Capitulaires, conservé de son temps au collège de Navarre, et aidera à le reconnaître). *Inscription d'un livre carlovingien de la cathédrale de Lyon* (d'après le n° 392 de la bibliothèque de Lyon, qui contient les commentaires de St Jérôme sur Isaïe, en caractères du IX^e siècle). *Notes sur des ornements du trésor de Saint-Denis à l'époque carlovingienne* (notes consignées par un moine du X^e siècle sur le ms. latin 7230 de la B. N., relié aux armes et au chiffre de Charles IX et débris de la bibliothèque de Saint-Denis). *Registre des professions et des associations de l'abbaye de Saint-Rémi de Reims*. (IX^e et X^e siècles. Au sujet des offrandes d'enfants à ce monastère. Actes tirés du ms. latin 13090, provenu de Saint-Germain-des-Près). *Prière pour obtenir la grâce d'être délivré des invasions normandes*. Vers l'an 900 (Plus d'une fois on a dit qu'au temps où les incursions des Normands jetaient la terreur dans une grande partie de la France, l'usage s'était introduit d'ajouter dans les litanies des Saints la formule : *A furore Normannorum libera nos*. M. D. n'a point remarqué ces mots dans les litanies de l'époque carlovingienne qu'il a eu l'occasion d'examiner. Mais un antiphonaire de la fin du IX^e siècle, peut-être du commencement du X^e, ms. latin 17436 contient une prière qui en est l'équivalent). *Calendrier breton* (XI^e siècle. Ms. de la bibliothèque royale de Copenhague). *Deux lettres des papes Alexandre II et Grégoire VII, relatives à l'église de Soulac en Médoc* (vers 1067 et 1080. Lettres tirées du célèbre ms. de Saint-Sever en Gascogne, qui contient le commentaire de Beatus sur l'Apocalypse, n° 8878 du fonds latin, lettres qui paraissent avoir échappé aux éditeurs de lettres de papes¹). *Lettre du pape Alexandre II à l'évêque de Limoges* (vers 1070, au sujet d'un

1. Suivant une conjecture du Dr Loewenfeld (*Regesta pontif. Rom.* t. I p. 725, n° 6089), la lettre d'Alexandre II serait émanée de Pascal II, le 20 juin 1106. Cette hypothèse paraît inadmissible à M. D.

différend entre Itier, évêque de Limoges, et Aimar, abbé de Saint-Martial, d'après un texte copié dans une bible de Saint-Martial de Limoges, n° 5 du fonds latin). *Concile de Soissons* (1079? non mentionné dans la liste dressée par les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*. Canons inscrits à la marge du ms. 17527 du fonds latins). *Donation d'une église à l'abbaye de Castres* (vers 1085. Charte d'une collection particulière). *Éloge de Renaud, archevêque de Reims, et de Bernard, abbé de Marmoutier* (vers 1090. Pièce en vers latins dans le ms. 90 de la bibliothèque de Tours ¹). *Départ d'un seigneur normand pour la première croisade* (9 septembre 1096, cédule de parchemin qui fait partie du fonds de Fécamp, aux Archives de la Seine-Inférieure). *Éloge de la Flandre par Pierre le Peintre* ² (commencement du xiii^e siècle. Ms. latin 16699). *Fragment du rouleau mortuaire de Hugues, abbé de Saint-Amand* (1107, n° 1525 du fonds latin. Nouv. acq.). *Lettre du pape Eugène III sur la réforme de l'abbaye de Fleuri* (16 avril 1146. Ms. 372 de l' Arsenal). *Notice de donations faites au prieuré de La Flèche*. (Vers 1160, collection particulière). *Lettre de l'archevêque de Tyr, concernant les dernières volontés d'un chevalier normand, mort à l'hôpital de Saint-Lazare d'Acre*. (1163 ou 1164. Original aux Archives nationales S. 4890, n° 28). *Privilege accordé par Louis VII à deux étrangers établis en France* (1175. Ms. latin 4763 B. N.) ³. *Prise de Toulon par les Sarrasins* (1178, copié dans les papiers du P. Le Brun, ms. latin 16797) ⁴. *Poème de Godefroi de Viterbe* (2^e moitié du xii^e siècle, n° 299 du f. lat. N. Acq., permet d'ajouter quelques détails à la publication de Waitz, t. XXII des *Scriptores*, 1872). *Richard Cœur de Lion à Marseille* (5 avril 1190. Archives Nat. charte du fonds de Savigny). *Relation de la bataille de Bouvines* (1214. Extrait de l'obituaire de Saint-Laurent de Heilly, n° 12583 du f. latin). *Charte de Saint-Quentin*, en français (n° 2309 du f. latin). *Un faux diplôme de l'empereur Frédéric II* (16 mars 1218, coll. parl. ⁵). *Marché pour la construction du château de Dannemarche à Dreux* (1224, orig. à la B. N. cabinet des titres). *L'orfèvre de l'évêque de Beauvais* (charte de 1228. B. N.). *Une bible portative de l'année 1235* (à la bibliothèque laurentienne de Florence transcrite à Toulouse pour Pierre de Daux, prieur de la Daurade).

1. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* (ix, 521) ont parlé de ce ms., qu'ils croyaient être disparu de la bibliothèque de Marmoutier.

2. Sur ce chanoine de Saint-Omer, voir *Hist. litt. de la France*, t. XIII, p. 429, M. Hauréau prépare une édition des Œuvres de P. Le Peintre.

3. Omis par M. Luchaire dans ses *Études sur les actes de Louis VII* (1885 in-4°).

4. Le meilleur commentaire qu'on y puisse ajouter, dit M. D. (p. 40), c'est une lettre adressée par Peiresc, en 1630, au protonotaire Du Blanc, prévôt de Toulon. lettre qui est copiée dans le recueil du P. Le Brun à la suite de l'acte du malheureux prisonnier des Sarrasins.

5. Voir, à la fin du volume, l'héliogravure de cet acte qui, malgré sa fabrication moderne, a trouvé place dans les plus célèbres recueils diplomatiques. (Schoepflin, Huillard-Bréhollet, Boehmer, Ficker). La discussion de M. D. est aussi piquante que concluante.

Charte de Saint-Louis pour l'ordre des Chartreux (septembre 1237. Bibliothèque de Tours. Complète l'itinéraire de Saint-Louis dressé par N. de Wailly, *Recueil des hist. de France*, XXI, 411). *Éloge de Barthélemy de Roie, grand chambrier de France mort vers 1237* (d'après un feuillet à la B. N. de l'ancien obituaire de l'abbaye de Morienval, au diocèse de Soissons). *La Somme dorée de maître Guillaume de Drokede*¹ (vers 1240, copie à la bibliothèque de Tours). *Le Champion de la commune de Beauvais* (9 août 1256. B. N.) *Mandement des enquêteurs de Saint-Louis* (23 octobre 1257 B. N.). *Changement du sceau de Jean de Nesle, comte de Soissons* (janvier 1263, n. 51 B. N.). *Deux lettres relatives à la seconde croisade de Saint-Louis* (1270 B. N.). *Jugement du parlement de la Pentecôte* (1276 B. n.). *Le complot du vicomte de Narbonne* (1242 B. n.). *L'hôtel du doyen de Saint-Martin de Tours à Paris* [Pierre de Châlon, chancelier de France] (1286 n. st. Bibliothèque de Tours). *Abolition et rétablissement des appellations dans le Laonnois* (1296. Bibliothèque de Tours). *Fragment de l'obituaire de Saint-Martin de Seez* (xiv^e siècle. Ms. 47 de la bibliothèque de Berne). *Hugues de Charolles, jurisconsulte français du commencement du xiv^e siècle* (ms. 653 de la bibliothèque de Tours). *Convocation du ban en 1313 et en 1319* (ms. 211 de la bibliothèque d'Avranches). *Notes en vers sur plusieurs événements des années 1346-1348* (n^o 155 de la bibliothèque de Berne). *Fragments d'un journal du trésor du roi Jean, 1356* (ms. latin 15725 de la bibliothèque royale de Munich). *Commencement de l'année dans le Forez, 1417* (note du bréviaire de Jean Vernin, abbé de Montieramei, n^o 1063 du fonds latin, d'où il résulte formellement que dans le Forez, au commencement du xv^e siècle, on faisait partir du 25 mars le commencement de l'année, et non pas du jour de Pâques, qui était l'usage de France, ni du jour de Noël, qui était l'usage de Rome). *Retraite de la garnison écossaise du château de Tours* (1424 ms. de la bibliothèque de Tours). *Souscription du calligraphe Thierri Rouer* (1457-1458, ms. de la bibliothèque royale de Stockholm). *Note autographe de Thomas Basin, évêque de Lisieux, 1489* (ms. 10161 de la Bibliothèque royale de Bruxelles). *Fabrication d'une lettre de Jeanne, fille naturelle de Louis XI, veuve du batard de Bourbon, amiral de France* (B. N.). *Catalogue d'une librairie française du temps de Louis XII* (B. N.).

T. DE L.

1. M. le chanoine Ulysse Chevalier (*Répertoire*, col. 958) l'appelle Guillaume de Drogheda et le qualifie de mathématicien irlandais. C'était un jurisconsulte anglais, qui enseigna le droit dans les écoles d'Exeter.

CHRONIQUE

FRANCE. — Quatre brochures de M. André JOUBERT : 1° *Un exemplaire annoté de l'Histoire de Sablé par G. Ménage* (Mamers, Fleury et Dangin. In-8°, 8 p. reproduit les corrections les plus importantes et les indications les plus curieuses de l'exemplaire); 2° *Documents inédits pour servir à l'Hist. de l'île de Noirmoutier sous Louis XIV* (Vannes, Lafolye. In-8°, 11 p. Trois arrêts rendus par le conseil du roi en faveur de M^{me} de La Trémoille, duchesse de Noirmoutier, 1674-1677); 3° *Mémoire historique sur Château-Gontier rédigé en 1781 pour le marquis d'Autichamp* (Laval, Moreau. In-8°, 15 p.); 4° *Lettres inédites de l'abbé Bernier* (Angers, Germain et Grassin. In-8°, 24 p. renferme onze lettres inédites du célèbre abbé et un mémoire sur les impositions arriérées du Maine-et-Loire).

ALSACE. — M. ERNEST MEININGER a fait tirer à part du « Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse » son *Rapport sur le Cartulaire de Mulhouse* de M. X. MOSSMANN (Mulhouse, Bader); il y démontre l'intérêt multiple d'un pareil recueil et propose de décerner à l'éminent archiviste de Colmar la médaille d'honneur et la deuxième partie du prix quinquennal Engel-Dollfus.

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner, de Leipzig, annonce : 1° GARDTHAUSEN, *Augustus und seine Zeit*, en deux volumes; 2° *Scriptores physiognomonici graeci et latini*, p. p. RICH. FOERSTER; 3° *Demosthenes' ausgew. Reden*, p. p. REHDANTZ et BLASS, II, *Die Rede vom Kranze*; 4° RÄSSLER, *Gesch. der Fürsten ꝛc und Landesschule Grimma*.

— MM. TH. LIPPS et R. M. WERNER publient une collection qui s'intitule *Beiträge zur Aesthetik* et paraîtra par fascicules à intervalles indéterminés. Le premier fascicule — qui est un gros volume de plus de six cents pages — a pour titre *Lyrik und Lyriker* et pour auteur M. R. M. WERNER. Le deuxième fascicule est sous presse (*Der Streit über die Tragödie*, par M. Th. Lipps, coûtera environ 2 mark. Hambourg, Léopold Voss.)

— Paraîtront à la même librairie Voss, de Hambourg, dans la collection, récemment annoncée ici-même, des *Theatergeschichtliche Forschungen* de M. B. LITZMANN : *Das Repertoire des Weimarschen Theaters unter Goethes Leitung*, 1791-1817, p. p. BURKHARDT; *Gesamm. Aufsätze zur Bühnengeschichte*, par G. v. VINCKE; *Die ältesten Schauspielhäuser in Deutschland*, par K. TRAUTMANN; *Zur Geschichte des deutschen Schauspiels im XVII Jahrhundert*, par J. BOLTE; *Studien über das Drama des XVIII Jahrh.*, par G. WITKOWSKY; *Geschichte des Wiener Hanswurst*, par A. von WEILEN; *Geschichte des Dramas und Theaters in Berlin bis 1740*, par J. BOLTE; *Aktenstücke zur Gesch. der Ackermannschen Truppe*, par B. LITZMANN; *Ueberblick ueber die Gesch. des Theaters an der Wien*, par AUG. SCHMIDT; *Einfluss der deutschen Bühne auf die Entwick. des russischen Theaters*, par R. LÄWENFELD; *Studien zur Technik des Dramas im XVIII Jahrh. I, Vorhang u. Drama*, par K. HEINEMANN; *Briefe von Beck und Iffland an Gotter*, 1786-1794, p. p. LITZMANN; *Aus verschollenen Dramen des XVI u. XVII Jahrhunderts*, par GAEDERTZ; *Gesch. des Schuldramas in Salzburg*, par R. M. WERNER; *Beiträge u. Studien zur Gesch. der Jesuiten-Komödie und des Klosterdramas*, par J. ZEIDLER.

— La commission historique de l'Académie royale bavaroise des sciences a tenu sa 31^e séance plénière à Munich du 25 au 27 septembre. Elle a publié depuis sa dernière séance : 1° *Geschichte der Kriegswissenschaften*, par MAX JÄHNS, I et II; 2° les *Jahrbücher des deutschen Reiches*, sous Henri IV et Henri V, par GEROLD MEYER VON

KNONAU, vol. I, 1056-1069; 3° *Allgem. deutsche Biographie*, vol. XXX et XXXI, fasc. 1. M. RIEZLER a presque terminé l'impression des Actes du Vatican pour l'histoire de l'empereur Louis de Bavière. M. KOPPMANN commencera dans l'été de 1891 l'impression des VII^e et VIII^e volumes des *Hanserecesse*, années 1419-1430. M. OELSENER remanie le livre de Bonnell sur les commencements de la dynastie carolingienne. M. Fr. ROTH entreprendra bientôt la publication du III^e vol. des Chroniques d'Augsbourg du xv^e siècle (chronique de Hector Mûlich, 1448-1487, avec additions de Dember, Manlich, Walther, Rem et chronique de Clément Sender), etc.

BELGIQUE. — Concours de l'Académie royale, 1891 : 1° Quelle a été en Flandre, avant l'avènement de Guy de Dampierre, l'influence politique des grandes villes et de quelle manière s'est-elle exercée? 2° Faire l'histoire de la littérature française en Belgique de 1815 à 1830; 3° quel est l'effet des impôts de consommation sur la valeur vénale des produits imposés, et dans quelle mesure ce genre d'impôts pèse-t-il sur le consommateur? Exposer et discuter, à l'aide de documents critiques, les résultats des expériences récemment faites à cet égard en divers pays, et plus spécialement en Belgique; 4° étude critique sur les Vies de saints de l'époque carolingienne (de Pépin le Bref à la fin du x^e siècle); 5° faire d'après les résultats de la grammaire comparée, une étude sur le redoublement dans les thèmes verbaux et nominaux du grec et du latin; 6° étude sur les divers systèmes pénitentiaires modernes, considérés au point de vue de la théorie pénale et des résultats obtenus; 7° étude sur les mystiques des anciens Pays-Bas (y compris la principauté de Liège) avant la réforme religieuse du xvi^e siècle, leur propagande, leurs œuvres, leur influence sociale et politique; accorder une attention toute particulière à Jean Ruysbroeck : (1,000 fr. pour la septième question et 800 fr. pour chacune des autres questions). — 1892 : 1° apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des xiii^e et xiv^e siècles; 2° étude sur les humoristes et les pamphlétaires en langue française, en Belgique de 1800 à 1848; 3° étudier, au point de vue historique et au point de vue dogmatique, la nature et les effets des traités de garantie, et spécialement des traités qui ont pour objet la garantie, par un ou plusieurs États, du territoire, de l'indépendance, de la neutralité d'un autre État; 4° montrer comment l'Espagne, par sa diplomatie et par ses armées, a combattu la politique de la France aux Pays-Bas, de 1635 à 1700; 5° faire l'histoire et la statistique des caisses d'épargne en Belgique, exposer leurs diverses opérations et les résultats obtenus, surtout au point de vue de la classe ouvrière (1,000 fr. pour la troisième question; 600 fr. pour chacune des quatre autres). — *Prix Teirlinck* pour une question de littérature flamande (1,000 fr.): faire l'histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de Saint-Aldegonde. — *Prix de Stassart* (1,000 fr.): notice sur la vie et les travaux de Lambert Lombard, peintre et architecte à Liège. — *Grand prix de Stassart* (3,000 fr.): faire l'histoire du Conseil privé aux Pays-Bas, à partir de son origine jusqu'en 1794, examiner ses attributions, ses prérogatives et sa compétence en matière politique, d'administration et de justice. — *Prix Saint-Genoïs* (1,000 fr.): caractériser l'influence exercée par la Pléiade française sur les poètes néerlandais du xvi^e et du xvii^e siècle. — *Prix Antoon Bergmann* (3,000 fr.): la meilleure histoire, écrite en néerlandais, d'une ville ou d'une commune appartenant à la province de Brabant (l'arrondissement de Nivelles excepté) et comptant au moins cinq mille habitants. — *Prix Castiau* (1,000 fr.): sur les moyens d'améliorer la condition morale, intellectuelle et physique des classes laborieuses et des classes pauvres. — *Prix biennial de philologie classique* (2,750 fr.): étude critique sur les rapports publics et privés qui ont existé entre les Romains et les Juifs jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus. — Les mémoires devront être adressés à M. Liagre, secrétaire perpétuel, au

Palais des Académies, à Bruxelles, pour les concours de 1891, avant le 1^{er} février 1891; pour les concours de 1892, avant le 1^{er} février 1892; pour le prix Teirlinck, avant le 1^{er} février 1891; pour le prix de Stassart, avant le 1^{er} février 1892; pour le grand prix de Stassart, avant le 1^{er} février 1894; pour le prix Saint-Genois et le prix Bergmann, avant le 1^{er} février 1797; pour le prix Castiau et le prix de philologie classique (ne sont admis à concourir que des auteurs belges), avant le 31 décembre 1892.

HOLLANDE. — M. le Dr J.-H. GALLÉE, professeur à l'Université d'Utrecht, doit prochainement publier à la librairie E.-J. Brill, de Leyde, un recueil de *Monuments linguistiques du vieux-saxon*. Cette belle publication contiendra, avec une introduction historique, la reproduction en fac-similés phototypiques des manuscrits de l'*Héliand* et des fragments et gloses en vieux-saxon des manuscrits d'Essen, Werden, Münster, Corvey, etc. Le prix de la souscription (qui sera très prochainement close) est fixé à 44 francs.

ITALIE. — Vient de paraître à Florence, chez l'éditeur Sansoni, le 16^e fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*, de M. Alessandro Gherardi. Il va de la p. 73 à la p. 112, et du 6 décembre 1290 au 8 février 1292.

— M. Ch. DIEHL nous envoie le tirage à part d'un article des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'École de Rome : *Notes sur quelques monuments byzantins de l'Italie méridionale; I, La Calabre* (23 pp.). On y trouvera les plans des églises byzantines de S. Marc de Rossano et de l'abbaye de Santa Maria del Patir, ainsi que la description de quelques restes moins importants de l'époque de la domination des empereurs d'Orient.

— M. Andrea MOSCHETTI publie un fragment d'une rhétorique pour les collèges sur le style figuré : *Linguaggio figurato, studio di rettorica*; Venezia, Merlo, 1890, 74 pp. in-16. M. Moschetti veut donner du style figuré un enseignement « scientifique »; aussi emploie-t-il des figures de géométrie pour faire comprendre celles du langage et proscriit l'anacoluthie comme une erreur. Les lois du style sont pour lui celles de la logique la plus étroite. Il oublie qu'il y a des logiques de bien des sortes.

SUISSE. — M. Aug. REYMOND, professeur au collège d'Yverdon, a entrepris de traduire l'excellente édition, avec commentaire, du *De rerum natura* de Lucrèce, par H.-A.-J. MUNRO. Le premier fascicule de cette traduction, contenant l'introduction et le premier livre, vient de paraître à la librairie C. Klincksieck, avec une préface de M. L. Crouslé, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 octobre 1890.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Schefer, président, fait connaître les décisions prises au sujet des concours ouverts pour divers prix ¹.

La question relative à la *Chute des Omeyyades* et à l'*avènement des Abbassides*, qui avait été proposée sans succès pour le prix ordinaire, est retirée du concours.

L'Académie propose, pour le prix ordinaire, le sujet suivant :

Etude comparative du rituel brahmanique dans les Brahmanas et dans les Soutras. — Les concurrents devront s'attacher à instituer une comparaison précise entre deux ouvrages caractéristiques de l'une et l'autre série et à dégager de cette étude les conclusions historiques et religieuses qui paraîtront s'en déduire.

1. Pour les conditions et termes exacts des concours, voir le programme qui sera réimprimé à la suite du compte rendu de la séance publique du 14 novembre prochain.

Pour le prix Bordin, l'Académie retire du concours la question relative aux *Chroniques de Normandie* et y substitue la question suivante, qu'elle met au concours pour l'année 1893 :

Etude critique sur l'authenticité des chartes relatives aux emprunts contractés par les croisés.

L'Académie propose en outre, pour le même prix, à décerner en 1893 :

Etude sur les traductions françaises d'auteurs profanes exécutées sous les règnes de Jean II et de Charles V.

Le prix Delalande-Guérineau sera décerné en 1894 au meilleur ouvrage d'archéologie ou de littérature ancienne classique.

M. de Nolhac, maître de conférences à l'Ecole des Hautes-Etudes, donne lecture d'un mémoire sur *Un ouvrage inédit de Pétrarque*, qu'il a retrouvé dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris. On sait qu'un des plus importants parmi les ouvrages latins dus à Pétrarque est un *De viris illustribus* emprunté à l'histoire romaine et resté inachevé. Il y a, dans un manuscrit qui jusqu'à présent semble unique, une autre rédaction de cet ouvrage antérieure à la rédaction connue et qui n'a jamais été signalée. Elle comprend treize biographies inédites appartenant à l'histoire de l'Orient et à la mythologie grecque. Ce recueil montre que Pétrarque avait commencé le *De viris* sur un plan tout autre et beaucoup plus vaste que celui qu'il a adopté ensuite. La série de biographies découverte par M. de Nolhac forme aujourd'hui un ouvrage distinct, resté inachevé, comme est resté inachevé le *De viris* que nous connaissons. Il est précédé d'une préface très étendue et fort curieuse, où Pétrarque explique le but de son ouvrage et la méthode qu'il a suivie pour contrôler le témoignage des historiens anciens qu'il avait à sa disposition. Cette préface et le travail qui l'accompagnent jettent un jour nouveau sur les études historiques au XIV^e siècle : ils montrent dans Pétrarque le précurseur, très naïf encore mais très zélé, des savants orientalistes de notre temps.

M. l'abbé Duchesne présente le plan des fouilles qu'il a exécutées, au mois de septembre dernier, à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), sur l'emplacement de l'ancienne cathédrale d'Alet. Il a pu reconstituer avec précision le plan de l'édifice antique, qui doit avoir été construit, d'après ce qu'on sait de l'histoire locale, à la fin du X^e siècle ou au commencement du XI^e. Les détails de l'architecture sont d'une grande simplicité, pour ne pas dire d'une extrême pauvreté; ils conviennent bien, dit M. Duchesne, à la période de renaissance pénible qui suivit en ce pays l'invasion normande. Une particularité à remarquer est que l'édifice se terminait, à chacune de ses deux extrémités, par une abside semi-circulaire.

Ouvrages présentés : — par M. Hamy : FOURNEREAU (L.) et PORCHER (J.), *les Ruines d'Angkor, étude artistique et historique sur les monuments khmers du Cambodge siamois*; — par M. Barbier de Meynard : 1^o *I Li, cérémonial de la Chine antique, avec des extraits des meilleurs commentaires*, traduit pour la première fois par C. DE HARLEZ; 2^o *BAR BAHLOUL (Hassanus), Lexicon Syriacum*, edidit Rubens DUVALI fasc. 2; — par M. Siméon Luce : DUVAL (Louis), *Etat de la généralité d'Alençon sous Louis XIV*; — par M. l'abbé Duchesne : LEVAL (André), *ἱστορία καταστάσεως ἐπὶ τοῖς κοπικαῖς καταλόγων* (publication de la Société d'études médiévales de Constantinople); — par M. Georges Perrot : REINACH (Théodore), *Mithridate Eupator, roi de Pont*; — par M. Viollet : *Archives municipales de Bordeaux*, tome V, *livre des coutumes* publié par BARCKHAUSEN.

Julien HAVET.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE

BIART, Cervantès. Paris, Lecène et Oudin. — H. CORDIER, Notice sur la Chine. Paris, Lamirault. — GRÉARD, Edmond Scherer. Paris, Hachette. — JORET, P. et N. Formont, un banquier et un correspondant du Grand Electeur à Paris. Picard et Bouillon. — LE BRETON, Le roman au XVII^e siècle. Paris, Hachette. — MEYNIER, Napoléon 1^{er}, sa vie, son œuvre. Paris, Delagrave. — MINOR, Schiller, sein Leben u. seine Werke. II, Berlin, Weidmann. — MONTAGNE, Les légendes de la Perse. Paris, Bouillon. — PALLAIN, Le ministère de Talleyrand sous le Directoire. Paris, Plon. — Lettres d'un cadet de Gascogne sous Louis XIV, p. p. ABBADIE. Paris, Champion.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45

— 10 novembre —

1890

Sommaire : 479. GLASER, Esquisse de l'histoire et de la géographie de l'Arabie, II. — 480. SCHENK, Le dieu Télesphore. — 481. CASTELLANI, L'Epithalame de Prodrôme. — 482. HARTMANN, Les fables de Phèdre. — 483. BAUDISSIN, Le sacerdoce dans l'Ancien Testament. — 484. KUENEN, Les livres prophétiques de l'Ancien Testament. — 485. WELLHAUSEN, La composition de l'Hexateuque. — 486. HAUCK, Histoire ecclésiastique de l'Allemagne, I. — 487. GOURCUFF et BÉNÉTRIX, Du Bartas. — 488. BRANDES, Un poème de Rusticius. — Académie des Inscriptions.

479. — *Skizze der Geschichte und Geographie Arabiens*, von den ältesten Zeiten bis zum Propheten Muhammad, nebst einem Anhang zur Beleuchtung der Geschichte Abessyniens im 3. und 4. Jahrhundert n. Chr. Auf Grund der Bibel von Eduard GLASER. Zweiter Band. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1890.

Après avoir donné dans la première partie de son « Esquisse » le cadre général de l'histoire résultant de diverses catégories d'inscriptions découvertes en Arabie et qui lui sont redevables en grande partie, M. E. Glaser nous présente dans le second volume un tracé général de la géographie de ce pays naguère presque inconnu. Toutes les sources d'information, la Bible, les auteurs classiques, les textes cunéiformes, les géographes arabes sont mis à profit pour nous donner une image fidèle de ce pays depuis les époques les plus reculées jusqu'à l'apparition de l'Islamisme. D'après les règles ordinaires, l'accomplissement d'une tâche aussi hardie et aussi vaste exigerait de longues études et des recherches patientes, mais ce que l'esprit timide et circonspect d'un savant quelque peu mûr n'aurait osé aborder qu'après avoir pris mille précautions, l'esprit vif et plein de ressources du jeune voyageur, enthousiasmé de la grandeur d'une telle entreprise, l'a exécuté dans peu de mois et avec un entrain merveilleux qui ne tient compte ni des difficultés du sujet, ni du caractère subversif de la plupart de ses hypothèses. Si je ne consultais que mes propres sentiments, j'aurais préféré un travail moins compréhensif et fondé seulement sur les nouvelles données résultant exclusivement des inscriptions que le savant voyageur a eu la bonne fortune de découvrir. Mais il paraît qu'un besoin différent s'est fait sentir dans le monde des éditeurs, qui ont toujours le dernier mot quand il s'agit de publications de quelque importance. M. G., n'ayant pu résister à ces exigences impérieuses, s'est vu obligé, en étendant considérablement le plan primitif de son livre, d'y englober la géographie de l'Arabie tout entière au

1. Voir *Revue des Études juives*, 1889, p. 312-317.

lieu de se borner aux régions particulièrement éclairées par ses inscriptions. Sans méconnaître les avantages que peut avoir l'agrandissement de cette perspective, il est impossible de ne pas regretter que le résultat géographique des nouvelles inscriptions tienne si peu de place dans l'ensemble et soit comme noyé dans un vrai océan de dissertations n'ayant presque aucun lien avec les découvertes épigraphiques qui sollicitent notre intérêt. C'est peut-être un sentiment personnel que d'autres ne partageront pas. J'ai pourtant voulu l'exprimer avant que les innombrables problèmes que l'auteur touche successivement dans sa marche rapide ne viennent l'effacer de mon esprit. C'est peut-être, du reste, un point différé et non entièrement abandonné, et dans ce cas l'auteur saura bientôt nous dédommager du retard si pénible pour notre impatience. Les sujets discutés présentent la plus grande variété et tendent visiblement à épuiser la matière. Nous ne pouvons que les indiquer très sommairement.

Les premiers chapitres sont consacrés aux renseignements des géographes classiques : Théophraste, Strabon, Eratosthène, Artémidore et Agatharchide (p. 1-61). L'auteur étudie ensuite les villes détruites par Aelius Gallus dans l'Arabie méridionale, et examine les autres renseignements géographiques en connexion avec cette invasion (p. 61-78). Une étude particulière et très minutieuse est consacrée à la géographie de Pline, relative à l'Arabie orientale, à l'Arabie moyenne de la côte occidentale, à l'Arabie sud-ouest avec le pays de Mahra, aux tribus de Thamud, de Lihyan et les tribus limitrophes, au pays d'Asir, à la 2^e série des peuples de l'Arabie sud-ouest, aux colonies grecques d'Arabie, à la ville nommée Muranimal et aux autres contrées méridionales. C'est certainement le commentaire le plus vaste qui ait été jamais fait sur l'Arabie de Pline (p. 73-163). Une attention particulière est prêtée aux renseignements géographiques donnés par l'auteur du *Periplus Maris Erythraei*, formant plusieurs divisions : la côte occidentale, avec Aden et Kané, le pays de l'encens et l'île de Socotra, l'Oman et l'Arabie orientale, la Barbarie (le Somali septentrional) et l'Azanie (p. 163-210). Le *Periple* est suivi de Ptolémée dont toutes les données sont successivement examinées, surtout la description des montagnes et des fleuves. A cette étude sont annexées des considérations sur le rôle que les influences perso-indiennes ont exercées dans les villes du golfe Persique, sur les côtes d'Arabie et les tribus limitrophes. Les tribus de l'Arabie intérieure sont étudiées d'après les renseignements de Pline comparés avec les inscriptions assyriennes. Pour cette recherche, l'auteur s'est principalement fondé sur l'histoire assyrienne de M. le professeur Hommel. Puis vient la suite de l'énumération des tribus arabes de l'intérieur à laquelle s'ajoutent des recherches sur le pays de Puna identifié au Somali actuel et sur les changements géologiques des côtes arabiques. Un appendice relatif à la géographie des inscriptions assyriennes clôt cette série d'études (p. 210-314).

La partie consacrée à la géographie de l'Arabie, d'après la Bible, est peut-être la plus intéressante du livre. Après une discussion préliminaire sur le nom de l'Arabie chez les écrivains bibliques et assyriens, l'auteur émet des considérations très neuves sur la position du paradis de la Genèse et cherche à déterminer les deux fleuves : Pischon et Gihon, ainsi que le pays de Havila auquel ils se rattachent. Pour ces explications, il met en œuvre tout ce que la haute antiquité nous a laissé sur ces contrées peu connues. Il y introduit en même temps la question embrouillée des Hyksos, la division égyptienne des peuples du sud et les Satrapies mentionnées dans l'inscription de Darius. A cette occasion, il nous donne sur les indices d'El-Hamdani une description très détaillée du bassin du Rumma, c'est-à-dire de la province intérieure de Yemama avec le littoral limitrophe. Il reprend ensuite la question du pays d'Ophir et arrive à cette conclusion que c'était un nom collectif qui embrassait à la fois le littoral sud de l'Arabie et celui de la Perse jusqu'aux embouchures de l'Indus (p. 314-387). Un examen très approfondi est ensuite consacré au tableau ethnographique de la Bible en commençant par les Kouchites, et, en passant du sud au nord, il soumet à une tentative d'identification les peuplades arabes du nord : les Ismaélites, les Katuréens et les Iduméens. L'ouvrage se termine par un appendice très étendu contenant des remarques additionnelles sur la géographie et l'histoire de l'Abyssinie et de l'Arabie dans les ⁱⁱⁱ^e et ^{iv}^e siècles après J.-C. Son but principal est de répondre aux observations faites par M. Dillmann au sujet des noms géographiques de l'inscription d'Adu-lis que, contrairement à l'opinion générale, M. G. place en Arabie méridionale et non pas en Afrique. Chemin faisant, il reprend la question relative à la guerre entre l'Abyssinie et le pays d'Himyar qui a mis fin au règne de Dhoul-Nouwas, lequel aurait professé la religion juive (p. 471-564). Ce qui suit contient une déclaration purement personnelle sans attache nécessaire au sujet du livre (p. 565-575).

J'ai à peine besoin de dire que l'ouvrage de M. G. fera beaucoup de bruit dans le monde savant. L'abondance, je dirais presque l'exubérance des sujets traités, ainsi que le ton tranché de la rédaction, sont de nature à provoquer bien des contradictions et à effaroucher bien des susceptibilités. Les théories de l'auteur renversent si parfaitement les notions acquises jusqu'à présent que la quiétude ordinaire des hommes de science sera mise à une rude épreuve. Du reste, l'auteur s'attend lui-même à une foule de protestations et paraît même se complaire à les provoquer, afin de les mieux maîtriser. Pour ma part, la lecture assidue de l'ouvrage n'a pas été achevée sans me suggérer plusieurs observations que le manque d'espace ne me permet malheureusement pas de formuler dans tous leurs détails. Je ne veux cependant pas les supprimer entièrement, ne fût-ce que par acquit de conscience. Je vais donc relever ci-après certains points particuliers sur lesquels il m'est impossible d'être en accord avec l'auteur. Je donne la préférence à ceux qui sont en con-

nexion avec la Bible et l'histoire juive. L'identification du Pischon avec le Wadi Rumma me paraît assez acceptable ; moi-même, je l'ai souvent caressée comme une hypothèse vraisemblable et l'ai souvent répétée à mes élèves dans mes conférences. Mais je persiste encore à croire que le Gihon, qui entoure tout le pays de Cousch, ne saurait être autre chose que ce que les Anciens appelaient la mer Erythrée, partagée en trois sections : le golfe Persique, l'Océan Pacifique et la mer Rouge. De plus, il est impossible, en se tenant aux documents dont nous disposons, de faire venir les Couchites du pays d'Elam. Le nom de Kasdim, ainsi que le prétendu sumérien Kahda, n'a rien à voir avec le nom de Couchite. Cette considération absolument certaine enlève toute base à l'idée de placer le pays d'Ophir en dehors de l'Arabie. Je m'étonne que M. G. n'ait pas pris connaissance de ce que j'ai dit sur cette question dans mes *Mélanges de critique et d'histoire*, où j'ai fait valoir un argument qui me paraît encore irréfutable. Ceux qui cherchent Ophir dans des parages trop lointains n'ont pas réfléchi que la Palestine n'avait rien à offrir aux Indiens en échange de l'or et des autres articles précieux qu'on leur demandait. Les seuls articles d'exportation qui pouvaient alimenter le commerce des Hébreux consistaient en blé, en huile et en vin. Or, il est clair que le vin ne pouvait pas supporter un long voyage. Restent le blé et l'huile, mais ces denrées très demandées dans les ports de la mer Rouge qui sont situés dans une plaine stérile et sablonneuse, ne devaient avoir aucune valeur pour l'Inde qui est un des pays les plus fertiles du monde. Du reste, le voyage de la reine de Saba à Jérusalem atteste suffisamment l'intérêt que l'Arabie méridionale attachait à ses rapports avec la Judée et, je le répète, les relations également profitables aux deux pays ne pouvaient que consister dans l'échange des denrées comestibles de la Palestine contre les matières précieuses et de luxe que fournissait l'Arabie méridionale. Il va sans dire que les rapprochements d'Ophir et d'Apirak, Apirdi, etc., ne tiennent pas debout et ne sont faits que pour jeter le discrédit sur les autres études, où il y a certainement beaucoup à prendre et à apprendre. Je regrette de devoir faire entrer dans cette catégorie d'hypothèses insoutenables celle qui place dans le Yemama les pays de Bazu et de Hazu envahis par Asurbanibal. Il faut noter que cette expédition est partie de l'Idumée et est retournée par Damas ; pour faire la conquête du Yemama, l'armée assyrienne aurait dû prendre la direction du golfe Persique et abrégé ainsi considérablement sa marche, surtout au retour.

Il m'est également impossible de souscrire aux nouvelles interprétations de M. G. relativement aux noms ethniques mentionnés dans l'inscription d'Adoulis. Non seulement le témoignage de Cosmas Indicopleuste s'y oppose, mais l'analogie des inscriptions éthiopiennes d'Aksum fait voir aussi clairement que possible qu'il s'agit en grande partie de la conquête de pays africains. N'est-ce pas renverser arbitrairement toutes les notions historiques que nous avons acquises avec tant de peine jus-

qu'à présent, que d'attribuer cette inscription à un roi himyarite? Si l'on fait abstraction des types monétaires imités des drachmes athéniennes portant le nom de la ville d'Athènes, jamais les rois himyarites n'ont employé la langue grecque, et si, comme le croit M. G., ils ont parfois fait la conquête de l'Afrique, ils auraient employé plus que tout autre idiome celui qu'ils parlaient eux-mêmes ou du moins la langue éthiopienne, car la connaissance du grec a toujours été insignifiante en Abyssinie, et le roi Ellesbaos lui-même a dû recourir à un étranger pour se faire expliquer l'inscription d'Adulis. Un fait historique, qui aurait une très grande portée s'il se vérifiait, est sans contestation celui qui se rapporte au Tobba, nommé Hissan-ben-Assad, contemporain de saint Frumentius qui a propagé le christianisme en Abyssinie. M. G. identifie ce roi d'une part avec le Adad des historiens grecs¹, de l'autre, avec le Aïdog des écrivains syriens. Le nom Adad serait la transcription grecque de celui de Hadhad que la légende arabe attribue à l'époux de la reine de Saba qu'elle nomme Belqis. Le Tobba qui s'était converti au judaïsme aurait pris le nom de Salomon et aurait donné lieu à la confusion de ce roi avec le roi juif Salomon. Malheureusement cette combinaison assez péniblement échafaudée s'écroule à la première investigation, car le nom de la fameuse Belqis tire son origine d'une grossière altération du nom de Nicaulis que l'historien Josèphe donne à la reine de Saba. En effet, en transcrivant en caractères arabes ce nom grec, les scribes ont faussement descendu le point diacritique de la première lettre qui de *n* est devenue *b*, tandis que les deux lettres suivantes ont changé de place. On voit donc combien peu l'histoire sérieuse peut se fonder sur ce qu'on nomme si pompeusement la tradition arabe; et il y a lieu d'être surpris que M. G. y soit aller puiser des renseignements originaux.

L'origine du nom arabe Hadhad est encore plus fabuleuse parce qu'elle nous fait toucher pour ainsi dire du bout du doigt les artifices à l'aide desquels les premiers écrivains musulmans ont transformé en quasi histoire les légendes du peuple juif. La reine de Saba est une des figures que l'imagination des Rabbins a traitée avec prédilection. Une des questions que ces légendes ont cherché à résoudre est celle de savoir comment cette reine a pu trouver le chemin pour se rendre du fond de l'Arabie jusqu'à Jérusalem. La légende lui a donc octroyé un guide parmi les oiseaux, qui, comme les animaux et les démons, étaient soumis à la domination du grand roi de Jérusalem. Cet oiseau qui conduisait la caravane de la reine était, dit-on, la huppe, en hébreu Dukiphat. Les écrivains musulmans en acceptant ce récit ont naturellement bien conservé l'oiseau conducteur qui se dit en arabe *hudhud* et c'est de ce nom d'oiseau que les faiseurs de romans historiques ont créé le nom propre *Hadhad* qu'ils ont appliqué à l'époux de la reine. On se demande vraiment ce que toutes ces fabrications fabu-

1. Plus exactement, de Théophraste, voyez *Revue des études juives*, 1889, p. 171.

leuses et absurdes peuvent avoir de commun avec la vraie histoire. Ce ne sont pas des inventions pareilles qui peuvent avoir été présentes à l'esprit des écrivains ecclésiastiques antérieurs à l'islamisme pour en construire le nom de *Aïdog* ou *Adad*. Je crois que cette considération suffira pour convaincre M. G. qu'il est absolument impossible de faire le moindre fond sur les récits arabes. Les auteurs musulmans manquaient de toute information exacte par rapport à leur propre histoire. Nous ne leur en faisons pas un crime, mais quand on voit ce qu'est devenue entre leurs mains l'histoire des Thamudites ou celle de Palmyre, quand on considère de plus qu'ils n'ont pas eu la plus petite connaissance du royaume de Lihyan qui touchait presque le territoire de Médine, il sera difficile de leur accorder le moindre crédit en ce qui concerne l'histoire du pays de Saba et surtout celle qui a trait aux événements des siècles reculés. Non, toute cette littérature, soi disant historique, sur les époques antérieures à l'islamisme, doit être rangée dans la catégorie des légendes populaires où elle peut faire les délices des folkloristes, avides d'exotismes. Les historiens n'ont rien à y chercher, ils n'y trouveront pas la moindre notion de la réalité.

Il me paraît inutile d'insister davantage. Ce n'est pas chez les Arabes qu'on doit chercher la solution du problème qui s'attache à la profession religieuse des derniers Tobbas et surtout des Dhou-Nouwas. Les inscriptions seules peuvent et doivent mettre fin à nos doutes relativement au judaïsme de ce roi qui jusqu'à présent ne s'appuie que sur la lettre de Siméon de Beth-Arsham, dont l'authenticité est des plus compromises. Or, ces inscriptions, dont, grâce à la complaisance de l'auteur, j'ai entre les mains les copies et que j'ai pu examiner à loisir, ne permettent aucunement de les attribuer à des auteurs juifs et moins encore à des personnages princiers professant le judaïsme. Le résultat négatif de cet examen fait malheureusement écrouler tout ce qui a été dit, soit par M. G. lui-même, soit par ses partisans au sujet de la dynastie juive de la dernière époque himyarite. L'écroulement s'étend jusqu'à la dynastie lihyanite du Hidjaz dont on a également voulu faire des Israélites ou du moins des demi-convertis au judaïsme. Je peux affirmer d'avance, et je le démontrerai dans un prochain travail, que tous les passages des inscriptions lihyanites dans lesquelles on a cru relever des idées bibliques ou rabbiniques doivent se comprendre tout autrement. Malgré mon meilleur désir, je n'ai pu y découvrir la moindre trace d'esprit juif. Au contraire, le caractère païen s'y manifeste partout par la mention de la divinité supérieure Dhou-Ghâbat. Ce sont des erreurs qui ne doivent pas prendre place dans l'histoire véridique de l'Arabie; nous en savons si peu qu'il serait vraiment regrettable d'y mêler de nouvelles inexactitudes à l'aide d'interprétations erronées de textes mutilés ou mal copiés.

J'ai encore un mot à dire au sujet de certaines identifications qui intéressent particulièrement la rédaction de la Genèse. Je laisse de côté la curieuse interprétation que M. G. et après lui M. Hommel donnent à

l'inscription 155 de mon recueil, interprétation qui me paraît inadmissible déjà par cette raison seule que le caractère paléographique de l'écriture ne montre aucun indice de haute antiquité. Ce que je veux relever ici, c'est le rapprochement du nom géographique de Madhi avec le nom propre Miza, qui figure dans la liste des tribus iduméennes de la Genèse 36, 13. Cette tribu obscure n'aurait jamais été en mesure de faire une guerre régulière aux Égyptiens, surtout avec cette circonstance tout à fait surprenante d'avoir entraîné dans son entreprise les caravanes minéennes arrivées à ce moment du fond de l'Arabie méridionale. M. G., il est vrai, trouve les Minéens établis et dominant dans la partie sud de la Palestine, où la Bible mentionne la peuplade des Méunim qui a souvent opprimé les Israélites aux premiers siècles de la conquête. Ces sortes de spéculations seront difficilement admises par ceux qui assignent peu de valeur à la similitude apparente des noms. Pourquoi aller chercher si loin dans l'Arabie méridionale les héros des événements palestiniens, quand la nomenclature géographique de la Palestine suffit pour nous les faire connaître? Les noms de Maon ou Meon ne sont pas rares en Palestine et le sud de la Judée a possédé une ville du nom de Maon, parfaitement reconnaissable dans le Ma'an d'aujourd'hui. La contrée aride où est situé Ma'an était anciennement le rendez-vous des tribus les plus sauvages du désert, notamment des Iduméens et des Amalécites; ce sont ces tribus qui saccageaient souvent la Palestine, surtout aux premières époques de l'occupation hébraïque, lorsque les lieux de refuge et de défense n'étaient pas encore construits en nombre suffisant pour se garantir contre les attaques subites de la part des nomades. C'est de cette façon que l'absence de Minéens dans le tableau ethnographique de la Genèse s'explique le plus naturellement. Les Méunim ne formaient pas une nationalité tranchée, mais un agglomérat éventuel de tribus voisines dont chacune a sa place dans ce tableau. Si, au contraire, les Méunim avaient été la nation aussi nombreuse que riche des Minéens de l'Arabie méridionale, ils auraient eu leur place à part dans le tableau généalogique des peuples sabéens, et cela d'autant plus nécessairement que la Genèse énumère des populations beaucoup plus méridionales. On ne saurait objecter que le royaume minéen a cessé d'exister avant la rédaction de ce document biblique. Cette échappatoire, purement arbitraire d'ailleurs, disparaît devant ce fait que l'importance des Minéens est encore connue des auteurs grecs et romains; à plus forte raison devait-elle être connue de l'auteur de la généalogie qui, d'après M. G., aurait vécu vers le ^{viii} siècle de l'ère vulgaire. Si je ne me trompe, M. Glaser trouvera peu de partisans dans cette voie dangereuse des hypothèses préhistoriques, dont les meilleures n'équivaudront jamais au plus petit fait historique basé sur des documents clairs et intacts. Qu'il nous donne de ceux-là, qu'il possède en si grand nombre et nous serons prêts à écouter et à apprendre. Mais, par Dieu, qu'on laisse les hypothèses à ceux qui ne peuvent pas faire autrement; nous en avons déjà de trop, qu'on nous en fasse grâce.

480. — 1. L. SCHENK. *De Telesphoro Deo*. Göttingæ (s. n. d'éditeur), 1888. In-8, 55 p.
 481. — 2. Epitalamio di **Teodoro Prodomo**... con traduzione italiana in versi e note storiche e filologiche, di C. CASTELLANI. Venezia, Visentini, 1890. In-8, 39 p.

1. La dissertation de M. L. Schenk, que nous regrettons de signaler un peu tard, est une utile contribution à un sujet encore peu étudié. On y trouvera d'abord (p. 3-19) les témoignages empruntés aux auteurs et aux inscriptions, puis (p. 19-45) la description des œuvres d'art, statues, bas-reliefs, monnaies où paraît le dieu Télésphore, tantôt seul, tantôt en compagnie d'Hygie et d'Esculape ou d'autres divinités¹. L'énumération des localités où les inscriptions et les monnaies attestent le culte de Télésphore (p. 46-50) et des considérations sur la nature du dieu (p. 50-55) terminent ce bon travail; l'auteur y a fait preuve de connaissances étendues et précises. On sait que l'étymologie du nom de Télésphore est fort obscure: M. Schenk se rallie à l'opinion de Creuzer (*Telesphoros ist der Gereifte und der Reifende*), en prenant τέλος dans le sens de τὸ τῆς ὑγιείας τέλος (Plut. *Mor.* p. 135 C).

2. Emmanuel Miller avait déjà publié l'épithalame de Prodrome dans les *Historiens grecs des Croisades* (t. II, p. 288 sq.), d'après l'unique ms. connu de la Marcienne; mais son édition n'est pas toujours correcte et n'est accompagnée d'aucun commentaire. Il faut savoir gré à M. Castellani d'avoir fait imprimer à nouveau ces 221 vers politiques, avec une traduction en vers italiens et des notes. Le fiancé est Jean Comnène, fils aîné d'Andronic sebastocrator, frère de l'empereur Manuel; la fiancée, dont le nom est inconnu, appartient à la noble famille des Taronites. La valeur littéraire de l'œuvre est médiocre, mais il s'y trouve des allusions intéressantes aux événements contemporains, entr'autres à la destruction de la flotte vénitienne dans les eaux de Chios (1172), catastrophe sur laquelle M. C. a insisté dans sa préface. On y rencontre aussi des mots composés qui manquent aux lexiques, σύναστρος (v. 23), ἀρτιλάμπης (v. 56), ἐπωνυπαππώνυμος (v. 65), χαριτόκλητος (v. 75), ἀντιβραβεύω (v. 84). Au vers 32, le ms. et l'éditeur donnent ἀπὸ πλατάνου Ξερξικῆς et M. Castellani fait observer que l'adjectif Ξερξικός est nouveau; peut-être faudrait-il lire Περσικῆς (cf. Athen. XII, 539: τὰς δὲ χρυσὰς πλατάνους... ὅφ' ἦν οἱ Περσῶν βασιλεῖς ἐχρημάτιζον).

Salomon REINACH.

482. — J.-J. HARTMANN. *De Phædri fabulis commentatio*. Lugduni Batav. Van Daesburg, 1890, 124 p. petit in-8.

Six chapitres dont voici la matière: vie de Phèdre; développement des sentiments du poète d'après les prologues et les épilogues de chaque

1. Depuis la publication du travail de M. Schenk, M. Fougères a fait connaître une intéressante statue de Télésphore découverte à Mantinée (*Bull. Corr. Hellén.*, t. XIV, pl. VIII.)

livre; les fables : changements malencontreux par lesquels Phèdre a souvent altéré la donnée de son original; vers contenant la morale avant ou après la fable : M. Hartman propose de les rejeter en bloc comme dépourvus d'authenticité; le critique, on le voit, n'y va pas de main morte; édition de Bentlei : ses faiblesses sont soulignées; défauts de Phèdre qu'on a tort de vouloir lui ôter; enfin remarques sur quelques vers. Chaque chapitre est orné en tête d'une épigraphe piquante ou qui veut l'être. Pas de table des matières; aucun index. On devine comme il est commode de se retrouver dans un ouvrage qui abonde en digressions¹, et où toutes sortes d'indications nécessaires sont tout à fait omises ou données d'une manière insuffisante. Plaignons ceux qui s'occupent spécialement de Phèdre et des fabulistes. Ils auront ici le temps et l'occasion de réfléchir sur l'imperfection de certains ouvrages de haute critique.

M. H. est un élève de Cobet². Il a composé ce travail dans l'esprit et suivant les habitudes de l'école de Leyde. Mais si cette école a brillé d'un vif éclat, est-ce à dire que toutes les habitudes introduites par Cobet soient bonnes à conserver? Pardonnerez-t-on à ses élèves ce qu'on passait au maître? Craint-on d'épargner aucune peine au lecteur? Est-il si sûr qu'il se trouve en fin de compte payé de sa peine? La littérature de Phèdre et des fabulistes est touffue et compacte au point de devenir ou de paraître impraticable. Fallait-il y ajouter un nouveau poids, et craignait-on que ceux qui l'explorent, manquassent jamais de lectures longues et fastidieuses?

A certains aveux de l'auteur, je reconnais qu'il me serait difficile de m'entendre avec lui dans la discussion critique des textes; ainsi, p. 82, quand il met en doute la correction de Bentlei sur V, 10, 7 : *Lacon*; p. 60, celle de Bæhrens³, sur V, 5, 2 : *præjudicio*; ou encore quand il défend la vraisemblance paléographique d'une de ses conjectures, p. 24, note. A quoi bon signaler encore des contradictions⁴, des fautes d'impression ou plus vraisemblablement des confusions dont je ne cite que

1. Que viennent faire ici, p. 203 et 204, la mention de conjectures, excellentes sans aucun doute, mais que l'auteur lui-même a abandonnées; p. 100, une page de morale à l'occasion de polémiques particulières, etc.

2. Lire, p. 90, un récit humoristique d'exercices critiques faits sous la direction du maître. On voit comment les lexiques et surtout le *Thesaurus* fournissaient aux élèves des armes quelconques pour défendre la leçon proposée quelle qu'elle fût. Nos étudiants apprécieraient surtout la phrase : « Cum inventum erat quod satis placeret omnibus, de solida nocte haud parvam partem vino gaudioque dabamus ».

3. Voir cependant sur Bæhrens le jugement *assez juste* des p. 82 et 83.

4. Tel épilogue (liv. II) est donné comme apocryphe p. 66 et 67, et cependant il a servi, p. 27, à établir la pensée et les sentiments de l'auteur. — P. 70. On appuie un retranchement proposé du goût habituel de Phèdre pour la brièveté, et l'on reconnaît ensuite que tout le morceau dont il s'agit est d'un style très diffus. — Tel passage (V, 5, 1-3), ayant telle leçon et donné comme apocryphe, p. 76, est ailleurs, p. 60, sous une autre forme et tenu pour authentique. — Cf. de même III, 13, aux p. 31, 59 et 71.

les plus graves : l'explication à faux de telle omission dans les mss. ², ou la mauvaise explication de tel mot latin ³ ?

Ayons tout au moins la brièveté, qui a manqué à l'auteur. Je regrette de n'avoir comme conclusion à proposer que celle-ci : ce travail sur Phèdre me paraît pour la forme aussi incommode qu'il est possible, et pour le fonds, ne pourrait-on soutenir qu'il est presque entièrement inutile ?

Émile THOMAS.

483. — I. **Die Geschichte des alttestamentlichen Priesterthums**, untersucht von W. W. grafen BAUDISSIN, professor der Theologie an der Universität Marburg. Leipzig, S. Hirzel, 1889, in-8, xv et 312 pp.

484. — II. **Historisch-critisch onderzoek** naar het ontstaan en de verzameling van de boeken des Ouden Verbonds, door A. KUENEN, Hoogleraar te Leiden. Tweede, geheel omgewerkte uitgave, tweede deel : De profetische boeken des Ouden Verbonds. Leiden, P. Engels en doon, 1889, in-8, ix et 508 pp.

485. — **Die Composition des Hexateuchs** und der historischen Bücher des Alten Testaments, von J. WELLHAUSEN. Zweiter Druck, mit Nachträgen. Berlin, Georg Reimer, 1889, in-8, 361 p.

I. — Nous sommes quelque peu en retard avec les *Recherches* du comte Baudissin sur l'histoire des institutions du sacerdoce dans l'Ancien Testament ; mais le livre est de ceux qui peuvent attendre. C'est, en effet, une œuvre solide, étudiée, nourrie et à laquelle les circonstances donnent un véritable à propos.

On sait que les études relatives à la religion et à la littérature des Hébreux traversent une crise des plus graves. De très savants et très ingénieux exégètes avaient cru le moment venu de substituer aux idées traditionnelles une construction, qu'ils déclaraient capable de résister aux assauts de la critique. C'était, au point de vue du jugement littéraire, une succession établie dans les livres et documents bibliques : 1^o l'écrit jéhoviste du *Pentateuque* ; 2^o le *Deutéronome*, appuyé par le livre de Jérémie ; 3^o le livre du prophète Ézéchiël, appartenant à l'époque de l'exil ; 4^o le Code sacerdotal, extrait du *Pentateuque* et mis en relation directe avec les livres d'*Esdras* et de *Néhémie*. Le premier de ces écrits ou groupe d'écrits appartenait, pensait-on, au ix^e ou au viii^e siècle avant notre ère ; on classait le second à l'époque de Josias (fin du vii^e siècle), le troisième au vi^e siècle et le dernier aux environs de 450. Puis venait la tâche de l'historien des institutions et des idées religieuses. S'appuyant sur les déterminations indiquées ci-dessus, on refaisait l'évolution du culte depuis les temps les plus anciens jusqu'au moment où le judaïsme a reçu sa forme définitive. Cela aurait été fort bien si

1. P. 56 : *Eutycho* ; lisez : *eunucho* ; p. 36 : *capra* ; lisez *capro* ; p. 68, [III, 6, 10] : *equi* ; lisez *mulæ* ; p. 21, au bas : *vulpe* ; lisez *cornice*, etc.

2. P. 69 : le vers *vir natus...* a dû être retranché par quelque copiste qui se sera avisé d'un sentiment de pudeur à la suite d'un contre-sens.

3. P. 23 : *genus* ; p. 67-68 : *usu peritus*.

l'on ne s'était pas avisé, de différents côtés, que la base de cet ingénieux édifice n'était point solide et que les dates proposées n'avaient aucun caractère de certitude, en raison de l'époque récente à laquelle il faut rapporter la rédaction définitive des livres bibliques.

Mais, sans s'attaquer au fondement même des hypothèses qui possèdent aujourd'hui la faveur publique, tout en maintenant l'authenticité de *Jérémie* et d'*Ézéchiel*, tout en admettant l'historicité de la réforme religieuse attribuée au roi Josias et du tableau qu'on nous rend de l'action d'un Esdras et d'un Néhémie, — la succession des documents peut-elle passer pour établie d'une façon définitive? — C'est ce que conteste M. Baudissin. Se proposant de traiter un point précis, qui est l'institution du sacerdoce ou du clergé, il a comparé de la façon la plus minutieuse les données correspondantes des divers écrits bibliques, et il aboutit à une conclusion, qui n'est celle ni de Reuss, ni de Kuenen, ni de Wellhausen.

Pour ceux qui admettent comme une vérité inattaquable l'authenticité : 1° de la réforme de Josias, considérée comme ayant eu pour objet de donner force de loi au *Deutéronome*; 2° du livre de *Jérémie*; 3° du livre d'*Ézéchiel*; 4° de la réforme d'Esdras et de Néhémie telle qu'elle est relatée aux livres de mêmes noms, — la question est de savoir si le *Deutéronome* est antérieur au Code sacerdotal et si *Ézéchiel* est venu avant ou après le même Code sacerdotal ¹. Or, M. B., qui accorde sans hésiter les points mentionnés ci-dessus, se décide pour l'antériorité du Code sacerdotal à l'endroit du *Deutéronome* et de la prophétie d'*Ézéchiel*. Pour ne pas porter sur tous les points, ce désaccord n'en a que plus de gravité. Voilà un savant, qui aborde l'examen de l'hypothèse Reuss-Kuenen dans un esprit à la fois indépendant et bienveillant, qui accorde à ces critiques et sans marchander toutes leurs prémisses et qui est amené à conclure nettement contre eux. Je ne puis dissimuler que je considère le refus de M. B. de se rallier à la théorie Graf-Reuss comme ayant une grande portée à raison des circonstances où il se produit et de la nature des considérations invoquées à l'appui. En ce qui nous touche plus particulièrement, — nous qui avons été conduit à rejeter les prémisses mêmes de l'argumentation de l'école de Reuss et non pas seulement ses conclusions, — le théologien de Marbourg nous apporte le plus précieux concours : en établissant que des gens, partant de principes communs, ne peuvent réussir à se mettre d'accord sur des points essentiels, on fait voir, en effet, à tous, ainsi que nous l'avons soutenu nous-même, que les études de littérature biblique sont dépourvues d'une méthode sûre et que, tant qu'on se refusera à reconnaître ce défaut, les préférences ou appréciations personnelles seront, en définitive, le critérium de la date des livres et de la succession des textes.

Dans un premier chapitre, M. B. étudie l'institution du sacerdoce

1. Nous rappelons que par Code ou Ecrit sacerdotal on désigne tout spécialement la législation rituelle contenue à l'*Exode*, au *Lévitique* et aux *Nombres*.

d'après le Code ou Écrit sacerdotal du *Pentateuque*, c'est-à-dire d'après les données de l'*Exode*, du *Lévitique* et des *Nombres*. Il procède ensuite à une analyse minutieuse des données correspondantes dans l'Écrit jéhoviste, dans le *Deutéronome*, dans le livre de *Josué*, dans le livre d'*Ézéchiel*, dans les livres de la *Chronique*, d'*Esdras* et de *Néhémie*, en dernier lieu dans les livres historiques, prophétiques et poétiques. Un chapitre final sert de résumé et donne l'aperçu de l'évolution des institutions du sacerdoce.

Je veux aller tout de suite, en négligeant les points secondaires, au plus pressé, c'est-à-dire au plus important. — La législation deutéronomique, qui prescrit la centralisation du culte à Jérusalem sans insister sur le clergé et sur ses fonctions, est-elle, comme le soutiennent MM. Reuss, Kuenen, Wellhausen, antérieure à la législation dite sacerdotale, qui expose par le menu les obligations et les droits du clergé? M. B. a repris la question et son enquête, très minutieusement conduite, aboutit à un résultat opposé. Même contradiction en ce qui concerne la relation du code sacerdotal avec le prophète Ezéchiel. Je ne voudrais pas donner la démonstration de M. B. comme décisive, principalement en ce qui touche le rapport du *Deutéronome* et du Code sacerdotal; mais elle est de nature à frapper l'attention et à éveiller les doutes. Quant à Ezéchiel, nous dirons non seulement que les raisons invoquées ici doivent être très sérieusement pesées, mais que M. B. nous paraît être dans la vérité.

Si nous tenons pour ayant une haute valeur la discussion des rapports du Code sacerdotal, en premier lieu avec le *Deutéronome*, en second lieu avec la prophétie d'*Ézéchiel*, en troisième lieu avec les données des livres d'*Esdras* et de *Néhémie*, trois points du plus grand intérêt, nous considérons, en revanche, comme très insuffisant ce qui est dit du Document jéhoviste. Comment émettre la prétention d'emprunter à cet écrit des renseignements sur le caractère du culte à l'époque des patriarches? Ce sont là de ces imaginations, qu'il faudrait décidément laisser de côté. Il y a aussi une longue et confuse dissertation sur la relation des « lévites », ministres du culte, avec une prétendue tribu de Lévi, dont M. B. a admis trop facilement l'existence sur la foi de textes dépourvus de tout caractère d'antiquité ¹. Nous regrettons enfin de retrouver chez un critique aussi indépendant la déplorable erreur, qui fait interpréter les chap. xxi à xxiii et le chapitre xxxiv du livre de l'*Exode* dans le sens de la pluralité des lieux de culte, tandis que ces textes sont à mettre, sous ce rapport, sur le même pied que le *Deutéronome* ou que le Code sacerdotal ².

1. Le texte auquel il est fait ici allusion est la Bénédiction de Jacob (*Genèse*, XLIX); on croit, bien à tort, qu'elle repose sur d'antiques souvenirs.

2. La pluralité des lieux de culte est particulière à la section *Exode* XX, 22-26, laquelle ne fait pas partie du « Livre de l'Alliance » (*Exode* XXI-XXIII) et doit être mise en relation avec la légende des prophètes, Samuel, Élie et Élisée.

Nous ne saurions faire reproche à M. Baudissin de n'avoir pas discuté à fond les nouvelles vues proposées sur la non historicité de la réforme de Josias et le caractère pseudépigraphique des livres de Jérémie et d'Ézéchiel. Ainsi que le dit l'Évangile, à chaque jour suffit sa peine. L'attaque du professeur de Marbourg contre la thèse des « Grafiens » aura d'autant plus d'importance et de retentissement qu'il a visé un endroit précis, où ses contradicteurs sont obligés de le suivre. Or, la seule circonstance, qu'on puisse mettre en doute le système des écoles modernes sur le point précisément où celles-ci avaient concentré leurs efforts et s'imaginaient avoir cause gagnée, est un singulier encouragement pour ceux qui, comme nous, tentent d'aborder les questions bibliques avec des procédés sensiblement nouveaux.

II. — Poursuivant la revision de sa magistrale *Introduction historico-critique aux livres de l'Ancien Testament*, M. A. Kuenen nous en livre aujourd'hui la seconde partie, consacrée aux *Livres prophétiques*. Le présent volume traite d'abord des généralités concernant la prophétie et la composition des écrits prophétiques, puis aborde, analyse et discute successivement les livres d'Isaïe, de Jérémie et d'Ézéchiel, les écrits des douze petits prophètes, enfin le livre de *Daniel*.

On connaît la méthode et les procédés du savant professeur hollandais. C'est un examen consciencieux et nourri, où la patience de l'auteur ne se dément jamais ; c'est une revue méthodique et complète de tout ce qui a été écrit sur les livres prophétiques dans les cent dernières années. Nous signalerons tout particulièrement l'attention donnée à la partie philologique.

Quant au fond même, nous n'avons pas grand'chose à dire. M. K., qui passe pour un radical sur le chapitre des *livres de Moïse*, devient presque conservateur en matière de littérature prophétique. Son point de vue, à cet égard, ne s'est pas sensiblement modifié d'une édition à l'autre. Ainsi il combat très nettement M. Stade, qui admet pas mal d'interpolations dans les écrits qu'on rapporte au temps des anciens royaumes ; M. K. ne se refuse pas absolument à reconnaître en principe des traces de remaniement, mais il les conteste presque constamment dans l'espèce ¹.

Le savant hollandais, on s'en doute, est absolument hostile à l'idée de faire à la pseudépigraphie ou pseudonymie une place importante dans l'explication de l'origine et de la composition des écrits prophétiques. Il faudra bien pourtant se résoudre à aborder ce terrain brûlant.

Si le présent volume ne donne, sous ce rapport, aucune satisfaction à notre légitime curiosité, nous avons heureusement sous les yeux un travail détaché, où M. K. se prononce très nettement.

La *Revue de l'histoire des religions* a publié dans son numéro de juillet-août 1889 un mémoire du professeur de Leyde, intitulé : *La réforme des études bibliques selon M. Maurice Vernes*. Une partie de

1. Il admet cependant quelques interpolations dans le livre de Michée.

ces pages traitent directement de la question d'authenticité des écrits prophétiques. Les remarques de M. K. se ramènent à quatre points essentiels :

1° M. K. nous reproche, en premier lieu, de traiter des écrits prophétiques pris dans leur ensemble, au lieu de les envisager un à un. Nous avouons ne pas comprendre l'objection. Il y a là une collection faite à une époque donnée, et ceux qui l'ont menée à bien ont obéi à une préoccupation visible, qui était de grouper pour l'édification de leurs contemporains des œuvres appropriées à cette destination. Il y a donc lieu d'envisager tour à tour le recueil prophétique dans son ensemble et dans ses parties.

2° M. K., relevant la première objection générale que nous avons émise contre l'authenticité des prophéties qu'on attribue au temps des anciens royaumes ou à l'époque de la captivité, nous reproche d'exagérer l'intention de propagande religieuse qu'on peut signaler à mainte place. Nous avons écrit : « A quelle époque le peuple d'Israël se convainquit-il qu'il ne suffisait pas à son ambition religieuse de réaliser l'idéal de la foi spirituelle qu'il avait conçue et tourna-t-il ses efforts du côté des païens pour les gagner à sa cause ? A quels moments, à quelles circonstances convient cette préoccupation de propagande, par laquelle le Dieu d'Israël manifeste des prétentions à la domination universelle ? » Et nous répondions : « Cette préoccupation ne s'applique à aucun moment et à aucune circonstance plus aisément qu'au temps de la Restauration. Israël a cessé d'être une nation politique pour devenir une communauté religieuse, une Eglise qui, toute pénétrée des grands souvenirs d'un glorieux passé, aspire à rester à leur hauteur en établissant sa domination spirituelle sur le monde. » M. K. déclare que ces considérations ne le touchent pas ; que les prophètes, « représentants d'une faible minorité », pouvaient parfaitement nourrir sur ce point des ambitions inconnues du vulgaire ; que, d'ailleurs, nous avons exagéré et que les passages en ce sens sont très peu nombreux, si peu nombreux — ici je crois devoir citer — « que M. le professeur Stade regarde comme des interpolations postérieures le texte des prophètes antérieurs à l'exil qui parlent de la conversion future des païens, parce que, à son point de vue, ils ne sont point en harmonie avec leur constante manière de penser. » Eh bien ! voilà qui me donne singulièrement raison. Un critique, à l'opinion duquel M. K. accorde une haute valeur, a été, de même que moi, frappé de la présence de passages conçus dans le sens de la propagande religieuse et les déclare ajoutés après coup. Quant au nombre et à l'importance de ces passages, M. K. fait effort pour les réduire, et cela dans une intention facile à comprendre. Je me bornerai sur ce point à le renvoyer à l'œuvre d'un élève de Reuss, partisan résolu des théories de l'école de Graf ; dans l'estimable *Théologie de l'Ancien-Testament* de M. Piepenbring, tout un paragraphe est consacré à « la participation des païens à la nouvelle alliance » d'après les prophètes antérieurs à la

Restauration (pp. 187 à 194); je m'en réfère simplement à l'énumération donnée à cette place. Que l'on veuille avec Stade traiter d'interpolés les passages prophétiques proclamant la mission religieuse d'Israël, ou les conserver en niant leur importance, comme le fait M. K., ma remarque subsiste dans toute sa force.

3° Nous avons relevé encore cette circonstance, que les prophètes annoncent à coup sûr la Restauration comme suite de la Captivité et de la déportation à l'étranger. Et nous disions : c'est la marque de gens qui appartiennent aux temps de la Restauration. Que répondre à un argument aussi simple, aussi décisif? — M. K. réplique : Les prophètes ont annoncé, non pas seulement une restauration, mais une « restauration glorieuse ». Or, le rétablissement d'Israël sur le sol natal ne fut rien moins que cela; il fut modeste et pénible. Donc, ces descriptions flatteuses sont antérieures à la réalité, réalité elle-même médiocre et sans éclat. Ici, je m'aperçois avec tristesse que nous parlons deux langues différentes; car ce que M. K. déclare évident, je le trouve, pour ma part, non moins évident, mais dans un sens contraire. Je me bornerai à renvoyer mes lecteurs à certaines vanteries qui se lisent au livre d'*Esdras*. On y voit Cyrus déclarant dans un édit que le Dieu des Juifs lui a donné (à lui, à Cyrus) l'ordre de rebâtir son temple à Jérusalem, prescrivant aux indigènes de l'empire de combler de dons précieux les Israélites qui reprennent le chemin de la Judée et leur rendant, hablerie inouïe, la propre vaisselle d'or et d'argent enlevée au Temple par Nabuchodonosor, et cela au nombre de cinq mille quatre cents pièces (*Esdras*, I, 1-11, cf. l'ensemble du chap. VII, VIII, 24-30). Voilà comment de prétendus historiens rapportaient les circonstances du retour de l'exil. Il me paraît que c'est là « une restauration glorieuse » et que les prophètes ne font que développer ce thème. Donc, de même qu'*Esdras*, il y a d'excellentes raisons pour les rapporter à l'époque qui suivit l'exil.

4° M. K. n'est pas davantage sensible à un argument qui a eu sur notre propre décision une influence en quelque sorte décisive. Nous nous sommes convaincu qu'il y avait une contradiction foncière entre la manière dont les livres des *Rois* décrivent la situation religieuse des contemporains d'Ezéchias ou de Josias et l'exposé contenu aux livres prophétiques. Obligé de faire un choix, nous avons sacrifié l'authenticité et l'historicité des seconds. — M. K. déclare qu'il ne voit là aucune difficulté. Je saisis ici, plus clairement encore que tout à l'heure, que mon éminent contradicteur et moi nous ne voyons pas les mêmes choses de la même manière. Le public jugera, quand il aura sous les yeux les pièces du procès dans un ouvrage complet que je prépare sur la matière.

En résumé, j'ai relevé trois ordres de faits qui m'interdisent de considérer les recueils prophétiques comme appartenant aux VIII^e, VII^e et VI^e siècles avant notre ère. Si on les pèse sérieusement, on aboutira à un

dilemme : ou considérer que la collection prophétique a reçu de nombreuses interpolations datant de l'époque de la Restauration — c'est la vue à laquelle je n'ai pu me tenir, — ou adopter l'hypothèse de la pseudépigraphie. M. K. déclare qu'il n'a rien à garder de mes observations. Il oppose à mes doutes et à mes négations un *non possumus* hautain ; je serais bien étonné si, d'ici à quelques années, les hommes de son bord maintenaient cette attitude de pure intransigeance, qui me rappelle l'ostracisme dont furent frappées au début les propositions de George, de Vatke et de Graf ¹.

Cependant, après avoir refusé de tenir compte de mes objections, M. K. condescend à m'en présenter, à son tour, trois ou quatre qui sont d'un réel intérêt, mais auxquelles la publication annoncée tout à l'heure pourra seule donner une réponse complète. Je dois cependant les indiquer dès ce moment en quelques mots. — J'ai expliqué la composition des livres prophétiques en disant que leurs auteurs avaient sous les yeux les livres historiques (*Juges, Samuel, Rois*) et n'ont fait que développer et préciser le rôle attribué par ceux-ci aux prophètes dans les événements politiques. M. K. entend par là que nous avons stipulé l'entière dépendance des écrits prophétiques à l'égard des *Rois*. En aucune façon : nous avons simplement indiqué un procédé de travail ou de composition, tout en réservant la pleine liberté des auteurs. Je comprends que, sur ce point, M. K. n'ait pas nettement discerné ma pensée, qui a été exprimée sous une forme forcément abrégée. Je n'ai donc rien à dire contre ce qu'il remarque, « qu'une différence tranchée distingue les prophéties écrites des paroles rapportées par les livres historiques ». L'indépendance, l'originalité de pensée qu'il revendique pour les premières, je les accorde d'autant plus volontiers que je n'ai jamais eu l'intention de les contester. M. K. ajoute : « Dans les livres historiques, nous trouvons des prédictions, que la suite du récit nous montre entièrement réalisées. Au contraire, les livres prophétiques nous présentent toute une série de menaces et de promesses, qui n'ont jamais été accomplies, Et, s'il faut s'en rapporter à M. Vernes, les premières sont les modèles; les secondes, les imitations. *Credat Judæus Apella!* » J'ai beaucoup de peine à comprendre la raison de cet accès d'indignation. Assurément, les livres historiques font intervenir les prophètes pour faire voir que les événements sont dirigés d'en haut par une volonté céleste. Il me semble que les livres prophétiques partent de la même donnée fondamentale. Malheureusement, je ne suis pas très sûr de comprendre la pensée de M. K., de qui je n'oserais pas affirmer qu'il ait saisi la mienne. Le débat sera repris plus utilement quand j'aurai donné mon argumentation sous forme complète ².

1. Ces critiques s'étaient permis d'affirmer, les premiers, que l'époque de la Restauration avait produit des œuvres vraiment originales. Ce qu'ils avaient fait pour la *Loi*, je le prétends, à mon tour, pour les *Prophètes*.

2. Je ne sais trop ce que M. K. entend par prophéties « accomplies » ou « non accomplies ». Je ne suppose pas qu'il s'agisse de prophéties qui se soient réalisées à

Voici enfin une difficulté de quelque portée, au moins en apparence : Qu'est-ce qu'un pseudépigraphe? dit M. K. — C'est un écrit composé, comme le livre de *Daniel*, en vue d'une circonstance déterminée. « Comment appliquer ce principe d'une si parfaite évidence à *Isaïe*, *Jérémie* et aux autres livres prophétiques? » S'ils ont été écrits après l'exil, ils sont pour les sept huitièmes de leur contenu, pour ne pas dire plus, absolument sans but. Le lecteur postérieur à l'exil n'en peut rien tirer, rien apprendre qui soit d'une application directe aux circonstances dans lesquelles il se trouve. » Et M. K. se demande ce que pouvaient signifier un *Amos* et un *Osée* pour les gens du IV^e siècle. — Ce qu'ils pouvaient signifier, ce que signifiaient pour les mêmes générations un *Isaïe*, un *Jérémie*, un *Ezéchiel*, — je m'en vais le lui dire. Ils servaient, par l'exemple d'un passé criminel et sévèrement châtié, à prémunir les Juifs contre de nouvelles défaillances. On admettra, je le suppose, que les livres historiques servaient de livre d'édification et d'instruction aux Juifs de la Restauration par la manière dont ils racontaient le passé; les livres prophétiques remplissent le même office. Ils constituent une sorte de philosophie vivante de l'histoire, une espèce de morale en action, où les vérités religieuses et les préceptes de la conduite sont illustrés par l'autorité des faits, des personnages, des circonstances d'un passé fameux¹. Mais, ce que les livres prophétiques offrent comme aliment à la pensée religieuse, à côté des éléments qu'ils ont en commun avec les livres historiques, ce sont, d'une part, les vues de l'avenir, les perspectives glorieuses de l'ère messianique, l'ambition de convertir les païens et de leur donner Jérusalem pour centre; de l'autre, le souci des questions sociales: car nous tenons qu'en attaquant le riche et ses accaparements, en protestant contre les pratiques extérieures du culte quand elles sont séparées de l'accomplissement des devoirs moraux, les écrivains visaient non un passé disparu, mais les abus dont souffraient les Juifs de la Restauration. *Falso sub nomine, de te res agitur*. M. K. nous a mis au latin, nous lui en servons aussi. Et nous concluons que les Juifs du V^e, du IV^e et du III^e siècle comprenaient fort bien tout ce que les livres prophétiques devaient leur apprendre. Est-ce à un homme tel que M. K. que je devrai rappeler jusqu'à quel point, dans les époques de crise et de persécution, les prophéties et les psaumes sont redevenus, à vingt siècles de distance, vivants et *actuels* pour la piété des protestants éprouvés? Et ils auraient été lettre morte pour les Juifs de la Restauration!

M. K. remarque encore l'originalité littéraire dont font preuve les

la lettre. Et puis comment distinguer la prédiction proprement dite de ce qui est une prévision générale ou simplement le tableau librement tracé d'un avenir idéal?

1. Je viens précisément de relire les écrits prophétiques au point de vue de ce qu'ils disent des fêtes et des sacrifices, et en notant qu'ils attribuent à la violation du sabbat une grande partie des calamités qui ont frappé les ancêtres, j'ai vu clairement qu'ils en recommandaient l'observation à leurs contemporains.

écrivains prophétiques. « Ce qui les distingue, ce n'est pas seulement la situation historique supposée, c'est aussi le point du développement religieux, la prévision personnelle de l'avenir, le style et très particulièrement le vocabulaire. » J'accorde le fait, sans chicaner sur tel détail, et je déclare hautement que les auteurs de *Jérémie*, d'*Ezéchiel*, du second *Isaïe*, et, dans une mesure secondaire, d'*Osée* et d'*Amos* ont été des « artistes de premier ordre » (l'expression est de M. Kuenen). Pourquoi de tels maîtres écrivains ne se seraient-ils pas rencontrés aux iv^e et iii^e siècles avant notre ère, à l'époque, où, d'après nous, l'on composait Job ? — Mais, là où je me refuse à suivre l'éminent professeur de Leyde, c'est quand il dit qu'à cette époque « l'hébreu était déjà sur le chemin de la dégénérescence et la connaissance de l'antiquité hébraïque très limitée ». Voilà des assertions dépourvues de tout fondement ; l'histoire de la langue hébraïque ne peut s'échafauder que sur la date assignée aux livres, et ces livres n'ont pas de date reconnue. M. K. se met ici d'autant plus dans son tort qu'il admet que la plupart des *Psaumes*, et parmi eux des morceaux d'une langue distinguée, datent, soit de cette même époque, soit du second siècle seulement avant notre ère. Quant à une « connaissance très limitée de l'antiquité hébraïque », nous prétendons, au contraire, qu'on se retrempait avec une incroyable ardeur dans ces souvenirs d'un passé plus ou moins authentique, qu'on vivait de l'histoire des ancêtres depuis Abraham jusqu'à Sédécias, qu'on s'y plongeait sans relâche, et nous en voyons une preuve frappante dans cette circonstance que, vers le iii^e ou ii^e siècle, on ait cru devoir, à côté des livres de *Juges*, *Samuel*, *Rois*, établir une seconde édition de ce tableau des destinées antiques, qui est la *Chronique*.

J'arrive à un dernier point, qui me semble plus digne qu'on s'y arrête et qui est de nature à provoquer de ma part une explication utile pour l'intelligence de ma pensée. « Les livres prophétiques, dit M. K., renferment bon nombre de détails historiques. *L'exactitude de ces détails a trouvé sa confirmation en dehors de l'Ancien Testament.* » Fort bien, et je n'y vois aucun inconvénient. Parce que je prétends que les livres historiques ont servi de point de départ et en quelque sorte de *thème* aux auteurs des livres prophétiques, je n'exclus point pour eux les autres sources d'information. Or, j'ai soutenu précisément que ces livres sont nés au sein de cercles remarquablement instruits, où l'on commentait le passé d'après les souvenirs nationaux, où l'on pouvait également faire usage de données venues des pays étrangers. Chacun sait qu'à côté du texte des livres historiques, il circulait des additions, des variantes, des compléments, dont quelques-uns ont trouvé place dans la *Chronique*. Et je vais, sans plus tarder, préciser ma pensée par un exemple significatif. Voici Jérémie, sous le nom duquel on a placé un recueil considérable. Eh bien ! les *Rois* ne connaissent pas l'existence de ce personnage, ce qui suffit, à mon sens, à démontrer qu'il n'a pas eu l'importance qu'on lui prête d'habitude ; mais ce nom aurait-il été

inventé par l'auteur du recueil prophétique? Assurément non; il appartenait à une série de récits oraux, qui se transmettaient plus ou moins librement dans les écoles et flottaient aux alentours du texte des livres historiques.

Je ne dissimulerai pas que j'ai lu avec un véritable désappointement les remarques suggérées à Kuenen par mes vues sur le caractère *pseudépigraphique* des livres de prophéties. J'espérais qu'il y verrait un motif pour ouvrir la porte à l'hypothèse des remaniements et des additions post-exiliennes; en cas de refus, je comptais sur des arguments ou des objections de quelque portée. Je regrette de n'avoir trouvé chez lui ni l'un, ni l'autre.

III. — M. J. Wellhausen avait donné, il y a une douzaine d'années, à un recueil périodique, un travail très solide et complet, consistant dans une analyse critique des six premiers livres de la Bible, ou de l'*Hexateuque*. Ce mémoire a été regardé comme une contribution d'une grande valeur aux études qui se proposent de distinguer les documents ou sources entrés dans la composition des livres de *Moïse* et de *Josué*; en autorisant sa réimpression, M. W. a rendu service aux savants. Il a complété son œuvre en extrayant de l'*Introduction à l'Ancien Testament de Bleek* dont il a revu la 4^e édition, l'analyse des livres historiques, *Juges, Samuel, Rois*. Ainsi s'est formé le présent volume, intitulé : *La composition de l'Hexateuque et des livres historiques de l'Ancien Testament*. Sous le rapport de la distribution des sources et des documents primitifs, c'est-à-dire en matière d'*analyse littéraire*, le livre de W. donne le résumé d'un travail considérable et dont les résultats peuvent passer pour remarquablement solides. Mais, en ce qui touche l'attribution des principaux documents à des époques déterminées, il en est tout autrement. Nous nous inscrivons notamment en faux contre la prétention de rapporter l'écrit jéhoviste aux ix^e et viii^e siècles et le *Deutéronome* à l'époque de Josias.

Dans les « additions » que M. W. a placées à la fin de son volume, nous relevons quelques lignes, où il nous semble que l'écrivain a visé certaines de nos propres déclarations. M. W. assure que, en attaquant l'unité du *Deutéronome*, on ne met nullement en péril l'hypothèse de Graf, par la raison que « la base de celle-ci, ce sont les livres historiques et les Prophètes ». Cela veut dire, je pense, que M. W. place en première ligne l'historicité de la réforme de Josias et des prophéties de *Jérémie*, et qu'il estime que le *Deutéronome* s'enchaîne sans effort dans les circonstances relatées par les *Rois* et *Jérémie*, au moins en ce qui touche sa partie législative (chap. xii à xxvi). En effet, M. W. considère la première partie du livre comme ayant été écrite à une date plus récente. J'avais émis, pour ma part, cette pensée que, si l'on admettait l'essentiel des thèses défendues par M. d'Eichthal, on ruinait l'ensemble du système de Graf-Reuss-Kuenen. La question, en définitive, est de savoir si la réforme prêtée au roi Josias doit être considérée comme la

réalisation de la loi deutéronomique (et peu importe ici qu'on distingue entre le noyau législatif, xii-xxvi, et l'ensemble du livre, v-xxvi). A cet égard, nous ne pouvons que maintenir ce que nous avons dit : refuser le *Deutéronome* à l'époque de Josias, c'est ruiner le système de Graf.

En tête du travail de M. Kuenen qui a été mentionné plus haut, se lisent les lignes suivantes : « A force d'études laborieuses, on a réussi à fixer d'une manière rationnelle et conforme aux lois de l'histoire les points saillants du très remarquable développement de la littérature religieuse d'Israël. Les divergences inévitables des critiques ne sauraient empêcher l'étude scientifique de l'Ancien-Testament de se mouvoir dans des lignes désormais arrêtées quant à leur direction générale. » C'est en vain que l'éminent professeur de Leyde s'efforce de rassurer le public et de le persuader que les points noirs qui surgissent à l'horizon sont de simples fumées sans consistance. La vérité est que l'on semble s'être mis à peu près d'accord sur la *disjonction littéraire* des documents entrés dans la composition de l'*Hexateuque*, mais que, sur tout le reste, on est en pleine anarchie. Ainsi M. Baudissin conteste par des raisons très étudiées l'antériorité du *Deutéronome* sur le Code sacerdotal. Je crois qu'il a tort et j'invoque à l'appui de l'opinion soutenue par Reuss-Kuenen-Wellhausen cette circonstance, à mon avis décisive, que les *Rois* connaissent le *Deutéronome*, mais ignorent encore le Code sacerdotal ; à quoi M. Baudissin réplique que le livre existait, mais n'« avait cours » que dans des cercles fermés et devait rester encore quelque temps lettre morte pour le public : c'est là une voie scabreuse, où je refuse de m'engager. Mais, quand même M. Kuenen aurait raison de placer le *Deutéronome* avant le Code sacerdotal, il n'en résulte ni que le *Deutéronome* soit de l'époque de Josias, ni que le Code sacerdotal soit l'œuvre d'Esdras. Toutes ces dates et désignations sont contestables et contestées. En matière de livres historiques, je prétends que leur rédaction est franchement post-exilienne. L'authenticité de l'ensemble du recueil des prophéties a été attaquée par M. Havet et par moi. Au point de vue de l'évolution des idées, même confusion. On parle d'un animisme primitif, auquel aurait succédé le polythéisme, suivi à son tour par le monothéisme : nous le contestons de la façon la plus formelle. Au moins, pourrait-on continuer d'affirmer que le « prophétisme » est la marque des temps qui précèdent la Captivité et que le « sacerdotalisme » caractérise ceux qui la suivent ? Mais ce résultat lui-même est compromis par les récentes hypothèses, et ces deux tendances apparaissent plutôt comme simultanées que comme successives. — On voit ce qui reste des « lignes désormais arrêtées dans leur direction générale. »

Comment sortir de cette impasse ? — En accordant franchement que l'ensemble des écrits bibliques porte la marque des temps post-exiliens, en s'avouant à soi-même que ce n'est pas là une littérature *datée*, per-

mettant de rétablir les phases d'une évolution littéraire et religieuse : en un mot, en changeant de méthode.

Maurice VERNES.

486. — Alb. HAUCK. *Kirchengeschichte Deutschlands*. Erster Theil. Leipzig, Hinrichs' sche Buchandlung, 1889, 1 vol. in-8, VIII-557 p.

L'histoire ecclésiastique de l'Allemagne a déjà tenté deux écrivains : Rettberg et Friedrich. Les deux premiers volumes de Rettberg parurent à Göttingue en 1846 et en 1848; ils promettaient un chef-d'œuvre. Rarement historien a fait preuve d'une aussi prodigieuse force de critique. Rettberg a fait justice d'une foule de légendes qui avaient été accueillies auparavant sans contrôle; il a su montrer, avec une netteté parfaite, dans un style précis, sans ornement superflu, à quelle époque et pour quelles raisons elles avaient été formées. On ne lui peut adresser qu'un seul reproche; il est allé trop loin dans la négation; la légende n'est souvent qu'un développement poétique d'un fait bien réel; il n'a pas cherché à dégager le fait réel des ornements qui le couvrent, le fruit de la végétation luxuriante qui le cache. Malheureusement l'éminent professeur est mort à la tâche; son histoire s'arrête en 814, à la mort de Charlemagne. Friedrich n'est même pas allé si loin : il n'a pas dépassé la période mérovingienne. Ses deux volumes présentent d'assez graves défauts; catholique fervent, il s'efforce de sauver du naufrage au moins des débris de ces vieilles légendes; aussi, bien souvent, au lieu d'exposer, il s'attarde à réfuter Rettberg; des dissertations très longues arrêtent la marche du récit; puis, il s'accroche souvent à des branches peu solides. Néanmoins, dans son ouvrage, il fait preuve d'une érudition rare, presque toujours au courant des travaux modernes; il a des jugements justes; il a parfois raison contre son adversaire, et le mérite n'est pas mince.

M. Hauck reprend aujourd'hui la tâche commencée par Rettberg et par Friedrich; nous souhaitons qu'il lui soit donné de l'accomplir et de mettre enfin au jour une histoire complète de l'Église en Allemagne depuis les origines jusqu'à la Réforme. Dans la première partie, la seule parue, il traite de l'histoire ecclésiastique jusqu'à la mort de Boniface : ici il se rencontre avec ses devanciers.

Il en diffère pourtant beaucoup. Rettberg et Friedrich ont pris les diocèses les uns après les autres; ils ont cherché à reconstituer la liste des évêques; ils ont énuméré les églises qui se dressaient dans les villes, les monastères qui furent construits dans chaque circonscription. M. H. n'entre pas autant dans le détail; c'est à peine si, de loin en loin, en note, il discute l'authenticité d'une liste épiscopale, presque toujours pour la rejeter : il s'en tient davantage aux généralités. Il fait l'histoire ecclésiastique de l'Allemagne en général, non l'histoire des divers diocèses. Et même on doit lui reprocher d'avoir laissé de côté quelques questions

importantes : à peine, par exemple, s'il parle de l'organisation intérieure de l'Eglise, du clergé des villes et des campagnes. Il nous raconte l'histoire des premières communautés des diocèses rhénans au début et assez longuement ; il ne parlera de la conversion des habitants du Norique et de la Rhétie que beaucoup plus tard (p. 326), de façon presque incidente ; il ne dira presque rien de la Pannonie. Son histoire n'est pas complète, c'est une série de dissertations générales assez bien liées et que nous allons faire connaître.

L'ouvrage se divise en trois livres. Le premier est intitulé : *Le christianisme dans les pays du Rhin pendant la domination romaine*. Voici la thèse soutenue : Le christianisme s'est développé assez tard, parce que les circonstances lui étaient défavorables ; les habitants des campagnes continuaient de parler le celtique, et la nouvelle religion n'était prêchée qu'en latin ; le culte national des druides avait toujours de fervents adeptes ; la misère matérielle était trop grande pour qu'on pût songer aux choses de l'âme ; les lettrés étaient trop frivoles, et trop incrédules pour ouvrir leurs oreilles à des dogmes. Il y eut pourtant, après Constantin, d'importantes communautés dans certaines villes, surtout à Trèves ; mais, en somme, au début du ^v^e siècle, l'œuvre de conversion n'était pas accomplie et l'Eglise n'était pas encore organisée. Nous sommes obligé de nous inscrire en faux contre cette thèse. Sans doute nous ne croyons pas à l'apostolicité des Eglises de la Gaule ; mais nous pensons que l'auteur exagère l'échec du christianisme sur les rives du Rhin et quelques-unes des raisons qu'il nous donne pour l'expliquer sont mauvaises. M. H. s' imagine à tort que la langue celtique était la langue courante dans le voisinage de Trèves ; quelques-uns des textes qu'il cite ont été bien mieux interprétés par M. Fustel de Coulanges (voir surtout pour le *celtice aut gallice loquaris*, dans le dialogue de Sulpice Sévère : *Histoire des institutions politiques*, I, 69). Les druidesses dont parlent Lampride et Vopiscus sont de vulgaires sorcières, comme il y en a en tous temps ; depuis longtemps, les vrais druides avaient disparu (voir les travaux de MM. Fustel de Coulanges et d'Arbois de Jubainville dans la *Revue critique*). Nous devons surtout mettre en garde contre la façon suivante de raisonner : « Quand Martin devint évêque, écrit M. H., p. 33, le paganisme régnait chez la population rurale celte, dans le voisinage de Tours... il faut donc bien admettre que, sur les bords du Rhin, le christianisme avait alors à peine dépassé les murs de la ville. » Nous ne saurions assez rappeler que les régions du Rhin, séjour ordinaire des légions, avaient subi l'influence romaine beaucoup plus vite et de façon bien plus profonde que les pays du centre de la France ; il est téméraire de conclure ce qui se passait à Cologne et à Trèves de ce qui avait lieu à Tours ou à Chartres.

Mais quelles étaient les idées de ces chrétiens gaulois, encore assez peu nombreux sur les bords du Rhin ? M. H. montre avec raison qu'ils étaient demeurés très orthodoxes et pleins de déférence pour le pontife

de Rome. Au début du IV^e siècle, ils se prononcent contre les donatistes; un peu plus tard, ils sont les énergiques adversaires des ariens; ils restent très unis; pourtant, à la fin du siècle, deux tendances, que l'écrivain a saisies de façon très fine, se manifestent chez eux : les uns, avec saint Martin à leur tête, sont des ascètes, voulant renoncer à toutes les affaires du monde; les autres, au contraire, recherchent les dignités terrestres et blâment les excès des ascètes. Ceux-ci sont battus; mais le clergé tomba dans toutes sortes de vices. M. H. fait de lui un tableau très sombre, dont il emprunte les principaux traits à Salvien : à notre avis, on ne devrait se servir de cet écrivain qu'avec une grande méfiance; c'est un déclamateur qui exagère tout. Je ne pense pourtant pas que plus tard M. H. se serve de certain traité de Pierre Damien, pour juger les mœurs des moines au XI^e siècle.

Tel était le clergé avant les invasions. Le second livre nous décrit l'*Église nationale franque*. M. H. nous expose comment les Alamans, les Burgondes et les Francs se sont fixés en Gaule. Les premiers sont restés païens; les seconds, établis autour de Worms, sont devenus chrétiens orthodoxes pour embrasser plus tard, en Savoie, l'arianisme; les derniers suivent la voie que leur trace Clodovech et se font baptiser. Dans ce chapitre l'auteur témoigne d'une remarquable connaissance de l'histoire générale; sur certains points, il arrive même à des résultats nouveaux et dépasse le livre de Junghans. Nous citerons sa discussion sur la manière dont Clodovech s'est converti (p. 108, n^o 2). Le portrait qu'il trace de ce prince est supérieur à tous ceux qu'on a esquissés jusqu'à présent.

La Gaule est conquise par les Francs devenus chrétiens. Quels seront les rapports de l'Église et du nouvel État? M. H. traite cette question avec une grande supériorité. L'influence de l'évêque sur les affaires publiques est considérable¹; il accomplit les fonctions que néglige l'État, construisant des routes et des digues, prenant des mesures sanitaires, organisant l'assistance des pauvres. L'Église s'enrichit par les dons considérables que lui font les rois et les particuliers; dans certains districts, elle touche la dîme; les souverains lui confèrent souvent pour ses biens l'immunité (ce dernier point toutefois n'a pas été traité avec le développement nécessaire). Pourtant, malgré cette puissance, l'Église vit d'ordinaire en bons rapports avec l'État; c'est que les rois nomment les évêques, et M. H. reprend ici les conclusions de sa brochure : *Die Bischofswahlen unter den Merovingern*; c'est aussi que les évêques ne vont chercher aucun mot d'ordre au dehors. Depuis les

1. M. Hauck soutient que les évêques étaient en général gallo-romains, tandis que beaucoup de Germains étaient entrés dans les rangs du bas-clergé. Le fait est possible; mais la preuve sur laquelle il s'appuie ne vaut rien. On ne saurait tirer des noms propres mérovingiens aucune conclusion sur la race de ceux qui les portent. L'auteur le reconnaît lui-même plus loin, p. 164, n. 7. Voir des exemples plus nombreux cités par M. Fustel de Coulanges, *De l'analyse des textes historiques*, p. 12 et 13.

invasions, le pontife de Rome ne jouit en Gaule d'aucun pouvoir effectif.

Dans le chapitre suivant, l'écrivain recherche quelle était la situation morale et religieuse à l'époque mérovingienne. Il avait peint un tableau très sombre de l'Église au début du ^v^e siècle ; nous nous figurions qu'il allait soutenir plus tard cette opinion : l'Église romaine corrompue a été régénérée par les Francs. Il ne l'a pas fait et avec raison. Au contraire, il nous montre combien la moralité était basse chez les Francs : partout des meurtres, de l'ivrognerie, des adultères, la soif ardente de l'or. Toute cette partie est un peu banale ; en 1886, dans la *Revue des Deux-Mondes*, M. Lavissee avait tracé des Mérovingiens un portrait bien plus vivant. Mais M. H. reprend ses avantages, lorsqu'il nous montre, au milieu de cette immoralité extrême, des traces d'un sentiment religieux sincère. Les Francs sont fiers d'être chrétiens orthodoxes, les églises regorgent de fidèles ; l'on croit à l'intervention de Dieu en ce monde, à l'efficacité de la prière, à la Providence, aux miracles, à la vertu des reliques. Au ^{iv}^e siècle, Ausone se demandait s'il avait une âme immortelle ; au ^{vi}^e siècle une telle question aurait paru impie. L'on croit au châtimement dans un autre monde. Cette analyse très fine fait honneur à la perspicacité de l'historien.

Le monachisme va donner une force nouvelle à ces idées religieuses. M. H. nous expose la vie de saint Colomban et l'importance de son œuvre. Il écarte avec raison les singulières idées émises jadis par Ebrard (*Die iro-schottische Missionskirche*) et il nous donne de la règle du moine irlandais une appréciation profonde ; un idéalisme élevé y est en opposition avec une sévérité trop grande : la moindre des fautes est punie de coups de bâton. Puis l'auteur nous décrit le magnifique essor de la vie monastique et énumère les monastères qui partout sortirent du sol au début du ^{vii}^e siècle. Colomban n'a pas seulement eu la gloire de restaurer le monachisme ; grâce à Luxeuil, sa fondation principale, l'on a repris l'œuvre de la conversion des païens au nord de la Gaule et au-delà du Rhin. Et M. H. nous raconte l'apostolat des saints Amand, Remacle, Éloi dans les contrées de l'Escaut et de la Meuse, celui des saints Gall, Fridolin, Trudpert et Pirmin chez les Alamans. Après avoir décrit quelle était sous la domination romaine la situation religieuse des pays à l'est du Lech, il montre comment Rupert, à la fin du ^{vii}^e siècle, donna, par la création de l'archevêché de Salzbourg, une nouvelle organisation à ces provinces, devenues bavaoises ; enfin il nous dit que des semences de christianisme sont jetées dans les champs de la Thuringe.

L'Église mérovingienne, en multipliant les monastères, en commençant la conversion des païens, a ainsi rendu de grands services au christianisme. Mais cette Église va tomber dans une profonde décadence. Les faibles rois qui succèdent à Dagobert sont impuissants à la protéger ; les grands s'emparent des évêchés ; ils pillent les biens ecclésiastiques ; Charles Martel les donne en précaire à ses leudes ; les synodes

cessent d'être réunis, tout lien est rompu entre le métropolitain et les prélats. Une réforme est nécessaire; cette réforme sera l'œuvre de Boniface.

Le troisième livre est consacré à *la vie et à la mission de Boniface*. Les faits sont fort bien placés en lumière. M. H. a mis à profit les travaux de Müller, Pfahler, Werner, Scherer, Hahn. Mais souvent il a vu plus juste que ses devanciers; il a mieux compris l'importance de certains événements. Ainsi il montre fort bien quelle chose extraordinaire fut l'ordination épiscopale de Wynfrith à Rome, le 30 novembre 722. Pour la première fois, le pontife de Rome nommait un prélat d'au-delà des Alpes comme il nommait le pontife de Tivoli. C'est le début d'une grande révolution. Boniface va chercher à mettre l'Église franque, jusqu'à présent indépendante, aux pieds du Saint-Siège. Il est un second mérite qu'on doit reconnaître à M. H. Il a tracé de Boniface un portrait plus fidèle que la plupart des autres historiens. M. Lavissee, dans la *Revue des Deux-Mondes*, a abordé le même sujet; le portrait qu'il donne est bien vivant, mais c'est presque une caricature; M. H. a mis davantage en relief l'activité prodigieuse de ce mystique, son génie d'organisateur, sa conduite noble et élevée, son grand talent et son caractère supérieur à son talent.

Nous avons donné une analyse complète de ce beau livre. Naturellement, il est échappé à l'auteur un certain nombre de fautes de détail. Voici les principales de celles que nous avons relevées. L'auteur écrit d'ordinaire *la ville de Maçon* au lieu de la ville de Mâcon; *la bataille de Tertri* au lieu de la bataille de Testri; *l'abbaye de Saint-Trou* au lieu de l'abbaye de Saint-Trond (p. 281). Il met *Samson de Dole* au lieu de *Samson de Dol* en Bretagne (p. 187, n.); il écrit, p. 173, le meurtre des enfants de *Caribert*, lisez Clodomir. Il attribue encore, p. 305, n. 3) à Erkambald le catalogue des évêques de Strasbourg, quoique l'erreur ait été réfutée par Engelhard, *Archiv.* VI, p. 458. P. 316, il fait à tort de l'évêque de Strasbourg Heddon le petit-fils d'Ettichon, duc d'Alsace. Il admet l'authenticité du diplôme d'Eberhard, comte d'Alsace, publié par Pardessus II, 355 et daté de 728; mais la pièce a été inventée; par suite, son histoire des origines de Murbach devra être modifiée (p. 317). Un reproche plus grave, c'est qu'il ignore les travaux français. Il ne cite guère que Havet qui a démontré dans ses *Questions mérovingiennes* la fausseté de la lettre du pape Anastase à Clodovech. Mais il ne connaît cette conclusion que de seconde main. S'il avait lu l'ouvrage cité, il n'attacherait plus aucune importance à la *vita Ottiliae*, publiée par Jérôme Vigner et reproduite par Grandidier (p. 281, n. 3).

Ces taches sont légères. Le livre n'en reste pas moins l'un des plus remarquables qui aient paru ces derniers temps en Allemagne; il mérite cet éloge par la hardiesse de l'entreprise, par la sûreté de l'érudition, par la netteté de l'exposition. M. Hauck est un véritable historien; il domine les faits et sait en dégager des portraits et des idées.

Ch. PFISTER.

487. — **Saluste du Bartas.** Choix de poésies françaises et gasconnes avec notice biographique et notes littéraires, par Olivier de GOURCUFF et Paul BÉNÉTRIX. Portrait et armes de Du Bartas. Auch, J. Capin, 1890, in-8 de 66 p.

Plaquette fort curieuse et que je recommande chaudement aux amis du *xvi^e* siècle. On y trouve beaucoup de choses et, sur le nombre, pas mal de choses nouvelles. L'énumération qui va suivre en dira plus que tout éloge : 1^o reproduction d'un portrait sur bois de Du Bartas, placé en tête de la traduction anglaise de ses œuvres par Joshua Sylvester, de la fin du *xvi^e* siècle ¹, avec accompagnement d'un quatrain en langue française dont je ne citerai que le dernier vers : « Il s'est peint le dedans dans son divin volume » ; 2^o une *notice biographique* par Paul Bénétrix ; 3^o une lettre écrite à ce dernier par M. Paul Parfouru, archiviste du département du Gers, lettre très importante où sont condensés des renseignements inédits qui, comme le dit M. Bénétrix (p. 6) « éclairent d'un jour nouveau l'existence de l'illustre poète et la situation de sa famille ² » ; une *notice littéraire*, par M. Olivier de Gourcuff, laquelle n'a qu'un tort, le tort de se composer de deux pages seulement ; 5^o divers fragments des œuvres du poète, l'*Uranie ou Muse céleste*, l'*hymne de la paix*, les *neuf Muses Pyrénées présentées par Guillaume de Saluste, sieur Du Bartas, au Roy de Navarre*, le *Poème dressé par G. de Saluste pour l'accueil de la Reyne de Navarre faisant son entrée à Nérac, auquel trois nymphes débattent qui aura l'honneur de saluer sa Majesté, sonnet gascon sur l'amour* [qui nous a été conservé par Pierre de Brach], *Description du jardin d'Eden, portrait de la reine Élisabeth d'Angleterre, Vœux du poète* ; 6^o *Armoiries de Saluste Du Bartas* (d'après un tableau retrouvé au château Du Bartas, par le baron de Frère de Peyrecave ; 7^o *Signature [DE SALLUSTE] du poète*, calquée sur un acte du 8 mars 1571 dans les minutes de G. Vignaux, notaire du Puycasquier, déposées aux archives départementales du Gers ; 8^o *Testament de Saluste Du Bartas*, publié par l'archiviste P. Parfouru ³ ; 9^o *Essai bibliographique* par Bénétrix.

1. Si ce portrait est authentique, il est infiniment précieux, car c'est le seul qui nous ferait connaître les traits du poète gascon. J'ai vainement cherché dans nos collections françaises la moindre image de Du Bartas.

2. M. Parfouru établit contre Guillaume Colletet et tous les autres biographes, que la famille de Saluste Du Bartas n'était pas noble et que le père du poète était un simple bourgeois, exerçant la profession de *marchand* à Monfort. Les documents analysés par l'excellent paléographe nous révèlent le nom du grand-père dudit poète, Guillaume ou plutôt *Guillem* (forme gasconne autrefois très usitée) : *Guillem Salustre* (*sic* et non *Saluste* ou *Salluste*) était lui aussi marchand à Monfort. Le poète supprima l'*R* dans sa signature pendant que les notaires continuaient à écrire son nom avec cette lettre.

3. M. Parfouru fait précéder cette pièce (p. 57) des observations que voici : « Le testament de Du Bartas a déjà été publié, en 1864, par M. Bladé, dans la *Revue d'Aquitaine*, t. VIII, p. 392, avec tirage à part. Mais cette première édition renferme plusieurs fautes de lecture, qui nuisent un peu à l'intelligence de ce curieux document. C'est pour faire disparaître ces fautes, — qui n'échapperaient certainement plus aujourd'hui à l'éminent et savant correspondant de l'Institut, — que je donne cette nou-

La plaquette, qui s'est beaucoup vendue en Gascogne à l'occasion des fêtes de l'inauguration, à Auch, par les Félibres et Cigaliers, du buste de l'auteur de la *Semaine* (l'ombre de Goethe a dû en tressaillir d'aise!), aura bientôt une nouvelle édition. Je voudrais que l'*Essai bibliographique* y fût plus développé, que l'anthologie bartassienne s'y enrichît de quelques extraits du rare recueil de 1573¹ et qu'enfin quelques notes y fussent retouchées². Après ces modifications, le recueil de MM. O. de Gourcuff et P. Bénétrix mériterait d'être le petit manuel de tous les amis de celui qui fut jadis surnommé le *prince des poètes français*.

T. DE L.

488. — **Des Rusticius Helpidius Gedicht de Christi Iesu beneficiis**, kritischer Text u. Kommentar von Oberlehrer Dr. Wilhelm Brandes (Wissenschaftliche Beilage zu dem Programm des Gymnasiums Martino-Catharineum in Braunschweig). Braunschweig, H. Meyer, 1890, 15 pp. in-4.

En 1887, M. Brandes a publié, sous forme de programme, la pièce anonyme *Laudes Domini*. Cette fois-ci, c'est le *de Christi Iesu beneficiis* qu'il soumet à la critique avant de l'éditer dans le prochain volume des *Poetae christiani latini minores* du *Corpus* de Vienne. La tâche était d'autant plus difficile que le ms. de ce morceau est perdu depuis que Fabricius l'a fait connaître pour la première fois. M. Brandes s'en est tiré avec honneur. Il a d'autant plus de mérite que toute base solide manque à la critique, que l'œuvre de Rusticius est fort mal écrite et qu'on est exposé à chaque instant à corriger l'auteur et non ses copistes ou le négligent Fabricius. Ceux qui ont assez de philanthropie pour se vouer à de pareilles besognes et assez de bonheur pour trouver la mesure convenable de prudence et de hardiesse, méritent toute notre reconnaissance.

P.-A. L.

velle transcription. » M. Parfouru dit (p. 58) sous cette phrase : « 40 escus d'or pour estre employés en usages *preces* » : — « Je ne comprends pas ce mot. Peut-être faut-il lire *prévus*, comme l'a fait M. Bladé. » Je proposerais une autre lecture, et, dans le mot *preces*, je retrouverais le mot *précis* : en usages précis, déterminés.

1. *La Muse chrestienne* (Bordeaux, Simon Millanges, in-4°). J'ai appelé, dès 1866, l'attention sur ce recueil si peu connu et dont plusieurs pièces n'ont pas été réimprimées dans les nombreuses éditions des œuvres complètes. Voir *Vies des poètes gascons par Guillaume Colletet* (Auch et Paris, grand in-8°, p. 85-86).

2. Par exemple (p. 39), la note 2, à propos du roc de Tarascon : « On peut voir là, à travers une imagination nourrie de souvenirs mythologiques, une allusion à la *Tarasque*, qui ravagea les bords du Rhône, etc. » Mais pas du tout ! Il ne s'agit ici d'aucune légende provençale : nous sommes à Tarascon, dans l'Ariège, ce que précise le poète en parlant des « montagnes de Foix ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 31 octobre 1890.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Renan présente à l'Académie un opuscule de S. M. l'empereur du Brésil, offert par lui l'été dernier au lycée Stanislas à Cannes, à propos de la distribution des prix. « Ce sont, dit M. Renan, des sentences hébraïques, arabes, sanscrites, persanes ; d'autres sont des pensées pleines d'élévation, de S. M. l'empereur lui-même. Toutes ces maximes, écrites de la main de S. M. l'empereur, et remarquablement autographiées, sont relatives à l'instruction, à la culture intellectuelle, à tout ce qui fait la valeur réelle de l'homme. L'Académie sera sans doute profondément touchée de ce beau cadeau. »

M. Schefer, président, annonce que l'Académie a décidé de maintenir au concours, pour le prix Bordin à décerner en 1894, la question relative à la langue berbère, en réduisant le programme de cette question à ces mots : *Etude sur les dialectes berbères*.

M. Delisle présente le *Catalogue raisonné de la collection de deniers mérovingiens de la trouaille de Cimiez*, rédigé par feu M. Arnold Morel-Fatio (qui était propriétaire de cette collection et qui en a fait don à la Bibliothèque nationale), publié par M. Chabouillet, et l'*Inventaire sommaire des monnaies mérovingiennes de la collection d'Amécourt acquises par la Bibliothèque nationale*, rédigé par M. Maurice Prou.

M. Deloche, à propos de cette dernière présentation, propose de voter des remerciements à M. Delisle pour le zèle qu'il a mis à assurer à la collection nationale du Cabinet des médailles l'acquisition de la collection de M. le vicomte de Ponton d'Amécourt.

L'Académie adopte par acclamation la proposition de M. Deloche.

M. Paul Meyer communique des détails sur un manuscrit de la cathédrale de Durham, qui renferme un recueil d'histoires édifiantes, composé, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, par un franciscain anglais ou irlandais. Les récits de faits miraculeux y abondent. Plusieurs de ces faits sont donnés par l'auteur comme récents et garantis par le témoignage de tels ou tels de ses contemporains. Parmi ceux-ci, il nomme des personnages dont le nom est resté dans les lettres ou dans l'histoire, tels que saint Bonaventure, Roger Bacon, Thomas O'Quin, évêque de Clonmacnois, et Albert, archevêque d'Armagh.

M. René de la Blanchère met sous les yeux des membres de l'Académie un diplyque de plomb qui a été trouvé dans les fouilles exécutées par le service beylical tunisien des antiquités et des arts, à Souss (Hadrumète), sous la direction de M. Doublet. Ce monument, qui renferme, dit M. de la Blanchère, une figure de Vénus et l'Amour d'un caractère tout particulier, semble jusqu'à présent unique.

M. Oppert communique l'analyse d'un contrat babylonien, daté du 14 ador de l'an 42 de Nabuchodonosor (février-mars 562 avant notre ère) et relatif à deux esclaves donnés en gage pour une dette. Ces deux esclaves sont une mère et son fils, la première appelée Akhat-abisu (littéralement « sœur de son père », c'est-à-dire ressemblant à son père), l'autre Barachiel. Leur maîtresse, Gagā, se réserve le droit de garder chez elle le jeune garçon qu'elle assigne en gage à son créancier et ne livre à celui-ci que la mère ; elle s'oblige, par compensation, à fournir chaque année une robe pour l'habillement de celle-ci.

M. Viollet signale l'intérêt d'une ordonnance royale, inédite et inconnue jusqu'ici, en date de février 1358, qui fut rendue sur la demande des Etats généraux des pays de langue d'oïl, alors assemblés à Paris. Le texte en a été retrouvé par M. Viollet aux archives de la ville de Tours. Par cet acte, le dauphin Charles, régent, révoque toutes les concessions faites jusqu'alors aux Etats particuliers des diverses provinces du royaume.

Ouvrages présentés (outre ceux qui ont été mentionnés ci-dessus) : — par M. Barbier de Meynard : BASSET (René), *Documents musulmans sur le siège d'Alger en 1541* ; — par M. de Boislisle : TAMIZEY DE LARROQUE (Ph.), *Hercule d'Argilemont* (extrait des *Actes de l'Académie nationale de Bordeaux* ; — par M. Paul Meyer : *Annales du Midi*, dirigées par Antoine THOMAS, tome 61.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46

— 17 novembre —

1890

Sommaire : 489. THIBAUT et SUDHAKARA DVIVEDI, La *Pancasiddhantika*. — 490. FLEET, Recueil des inscriptions de l'Inde, III. — 491-492. CHRIST, Platon. — 493. URBINI, La patrie de Properce. — 494. Catulle, p. p. EM. THOMAS. — 495. CORSEN, L'Altercatio de Simon et de Théophile. — 496-497. CORRÉARD, Histoire de l'Europe et de la France. — 498. CAMUS, Les manuscrits français de la bibliothèque d'Este. — 499. SAINT-BRIS, L'empire d'Amaraca. — 500. TURBA, L'expédition de Charles-Quint contre Alger. — 501. PROU, Peiresc et la numismatique mérovingienne. — 502. La Bruyère, p. p. SERVOIS et REBELLIU. — 503. HABASQUE, Le dernier duc d'Aquitaine, Xavier de France. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

489. — G. THIBAUT et Mahāmahopādhyāya Sudhākara Dvivedī: **The Pancha-siddhāntikā**, the Astronomical Work of Varāha Mihira. The Text, edited with an Original Commentary in Sanskrit and an English Translation and Introduction. Printed by E. J. Lazarus and Co., at the Medical Hall Press, Benares, 1889. — LXXI-61-110-105 pp. in-4.

Les indianistes n'ont certainement pas oublié le beau mémoire dans lequel M. Thibaut a communiqué les premiers résultats de ses études sur la *Pañcasiddhāntikā* de Varāha ¹ Mihira. Depuis l'*Aryabhatīya* de M. Kern ², il n'avait rien été publié d'aussi important pour l'histoire de l'astronomie hindoue. Ici, c'est le texte même de ce curieux traité que nous donnent M. T. et son savant collaborateur, le pandit Śudhākara Dvivedī. La *Pañcasiddhāntikā* est un *karana*, un manuel pratique d'astonomie ou plutôt de comput. Elle n'offre donc pas cet intérêt varié, s'étendant à toutes les branches de l'archéologie, qui fait la valeur pour nous de la *Bṛihatsamhitā* du même auteur. Mais elle en présente un autre qui, pour être concentré sur un seul point, n'est pas moindre pour l'historien. Comme l'indique le titre du traité, Varāha Mihira y a résumé les données et la doctrine de cinq *siddhāntas*, probablement ceux qui faisaient autorité de son temps, le Vāsishṭha, le Romaka, le Paulīṣa, qui sont perdus, le Paitāmaha ou Brāhma, qui doit être également considéré comme tel, tant la tradition dont il a été le germe, a été remaniée et amplifiée avant de nous parvenir, enfin le Sūryasiddhānta, que nous possédons, mais dans une recension sensiblement différente de celle que Varāha Mihira a connue. Ces textes qui représentaient l'infiltration graduelle, dans l'Inde, de l'astronomie grecque, sont soumis ici par Varāha Mihira à une étude comparative bien sommaire et plus faite, la plupart du temps, pour éveiller notre curiosité que pour la satisfaire.

¹. Journ. of the Asiatic Soc. of Bengal, LIII (1884), p. 259 et s.

². Cf. Rev. crit. du 17 avril 1875.

mais qui, malgré toutes ses lacunes et ses imperfections, n'en est pas moins la seule qui nous soit parvenue. Et ce n'est pas seulement à ce titre qu'elle est unique. Varāha Mihira, en dépouillant ces textes, ne choisit pas, comme l'ont fait ses successeurs, l'un d'eux pour en faire une autorité révélée et infaillible : il les apprécie librement et lui, qui, dans ses autres ouvrages, nous apparaît comme le plus crédule des hommes, fait ici œuvre de critique.

Malheureusement ce traité qui, à tant d'égards, est hors de pair dans la littérature scientifique de l'Inde, nous est parvenu dans un état très peu satisfaisant. On n'en connaît jusqu'ici que deux manuscrits, sans commentaire, tous deux découverts par M. Bühler et acquis par lui pour le gouvernement de Bombay (1876 et 1880). Les enquêtes ultérieures n'ont rien ajouté à ces matériaux, dont les éditeurs ont dû se contenter, sous peine de différer indéfiniment la publication d'un texte qui, même dans un état imparfait, est un document de premier ordre. Les citations de la Pañcasiddhāntikā qui sont éparses dans la littérature astronomique et qu'ils ont recueillies avec le plus grand soin, leur ont fourni un supplément d'informations. Mais, même avec ce secours, il leur a été impossible de produire une édition proprement dite. Au lieu de se buter contre la difficulté, ils l'ont tournée. Avec un heureux mélange de prudence et d'audace, ils ont publié un double texte, l'un diplomatique, l'autre restauré. Chaque page est divisée en deux colonnes. Dans celle de gauche, ils ont fidèlement reproduit le meilleur des deux manuscrits, celui de 1880, en réservant le bas de la page pour les variantes de l'autre, beaucoup moins correct : dans la colonne de droite, ils se sont efforcés de retrouver ce que Vahāra Mihira a dû écrire. Ce qu'il leur a fallu, pour ce travail de restauration, d'ingénieuse critique philologique, de science profonde de la technique hindoue et, outre cela, de simple et bonne patience, est difficile à imaginer. « Ce n'est pas exagérer », nous dit M. T. et tout lecteur compétent l'en croira sans peine, « que « d'affirmer que le temps et l'effort de pensée consacrés à ce volume, « auraient suffi amplement pour éditer vingt fois son contenu d'un « texte ne présentant que les difficultés normales ». Le texte ainsi restauré a été expliqué et justifié dans un commentaire sanscrit original qui s'adresse en première ligne aux lettrés indigènes, par le *pandit* Sudhākara Dvivedī, aussi profondément versé dans la science pure des mathématiques que dans leur histoire chez les Hindous. Un autre commentaire, plus court, se trouve intercalé dans la traduction anglaise de M. T. Les auteurs de ce beau travail peuvent se rendre le témoignage qu'ils n'ont cherché à éviter aucune des difficultés de ce texte embarrassant. Ils les ont toutes abordées de front et ils en ont résolu la plupart de la façon la plus satisfaisante. Pour celles qui ont résisté à leurs efforts, il est peu probable que d'autres soient de sitôt plus heureux. Il est tel cas pourtant où M. T. me semble avoir péché par un excès de scrupules. Ainsi pour XV, 4, l'explication qu'il propose

avec hésitation, est évidemment la bonne. Je ne trouve rien de si étrange dans l'observation de Varâha Mihira que, pour les Pitris habitant la lune, l'éclipse de soleil dure quinze jours. Ne vient-il pas de définir cette éclipse comme résultant de l'interposition de la lune entre le soleil et un spectateur quelconque et, pour appuyer encore davantage, d'ajouter la remarque que cette éclipse a lieu à chaque instant en quelque point de l'espace? La nuit lunaire n'est donc qu'un cas particulier de sa définition générale, et, s'il le relève, c'est qu'il tient à protester à sa façon, c'est-à-dire ingénieuse et un peu recherchée, contre l'explication vulgaire, qui voit dans cette éclipse l'œuvre du monstre Râhu. Seulement il a dû laisser incomplet le dernier *pâda*, qui ne s'applique qu'aux Pitris habitant la face de la lune opposée à la terre. J'imagine que, si la stance lui en avait laissé la place, il aurait dit quelque chose comme ceci : « (pour les uns), le milieu de l'éclipse est marqué par la pleine lune ; (pour les autres, par la nouvelle lune) », ce qui eût coupé court à toute incertitude. De même je ne vois rien d'*incompréhensible* dans les deux vers suivants, où il est dit que les dieux habitants du Méru, la montagne du pôle nord, ne voient jamais le soleil éclipsé, la lune et le soleil étant trop bas par rapport à eux pour pouvoir jamais se masquer l'un l'autre. Pour comprendre cette perspective imaginaire, il suffit de se figurer le Méru suffisamment haut. L'explication, il est vrai, suppose chez Varâha Mihira un singulier mélange de représentations populaires et de notions exactes sur les dimensions de l'univers. Mais sous ce rapport il ne faut pas compter trop rigoureusement avec un homme chez qui ce ne serait pas là le seul cas de cette sorte d'atavisme intellectuel.

Dans une longue et admirable introduction, M. Thibaut a repris l'ensemble des questions historiques que soulève la *Pañcasiddhântikâ*. Il a montré comment les données fournies par Varâha Mihira sont à répartir entre les différents Siddhântas, ce qui n'était pas une tâche facile avec les indications clair-semées ou peu précises de l'auteur et en l'absence d'un commentaire pouvant y suppléer au nom de la tradition. Il a déterminé ensuite, autant que possible, les caractères généraux de chacun de ces ouvrages, tels que Varâha Mihira les a connus, la nature de leur doctrine, les sources probables de cette doctrine, l'époque de son introduction dans l'Inde, la façon dont elle s'y est introduite et les vicissitudes qu'elle y a subies. Pour toute cette astronomie des Siddhântas et pour les questions historiques d'influence étrangère qu'elle implique, c'est dans cette introduction qu'il faudra désormais chercher le dernier mot.

A. BARTH.

490. — **Corpus inscriptionum indicarum.** Vol. III. Inscriptions of the early Gupta Kings and their successors, by John Faithfull FLEET. Calcutta, printed by the superintendent of Government printing, 1888, in-4, 194 et 348 p., xlv planches.

Il a été rendu compte dans la *Revue critique* (n° du 29 nov. 1879) du premier volume de ce vaste et important Recueil des Inscriptions de l'Inde, entrepris par ordre du Gouvernement anglais. On sait que le premier volume a été rédigé par Sir A. Cunningham et comprend toutes les inscriptions alors connues d'Asoka. Le second volume n'a pas encore paru : sa rédaction, à raison du nombre et de la variété des matériaux se rapportant aux premiers siècles avant ou après l'ère chrétienne nécessitera encore quelque retard ; mais le tome troisième, qui est tout entier consacré aux rois Guptas et à leurs contemporains et successeurs, a pu être mené plus rapidement à bonne fin. Il est aussi l'œuvre d'un seul homme, M. Fleet, indianiste consommé, préparé depuis longtemps à ce grand travail, par ses nombreuses études épigraphiques.

Dans une longue introduction, de près de deux cents pages, M. F. donne d'abord la généalogie et la chronologie des rois Guptas, des rois de Valabhi et indique la méthode pour calculer les différentes ères usitées dans l'Inde, telles que l'ère de Vikrama, des Sakas, des Guptas. Il explique ensuite quelques points de l'astronomie indienne, comme le cycle de Jupiter, les nakshatras etc., qui sont souvent mentionnés dans les inscriptions et il termine par un aperçu de la chronologie ancienne du Népal dans ses rapports avec les Guptas. Le chapitre le plus important est celui relatif à la détermination de l'ère des Guptas. On sait combien les savants d'Europe ont varié sur la date exacte à laquelle a commencé cette ère qui a été placée tour à tour en 166, 190, 194, 200 de J.-C., M. F. fait l'historique de tous les systèmes proposés successivement par J. Prinsep, Reinaud, Cunningham, E. Thomas, Bayley, J. Fergusson, Bühler, Oldenberg et R. Hoernle. L'étude de ces variations est intéressante pour montrer comment la science est souvent obligée de procéder par tâtonnements, avant d'arriver à la vérité. La date de cette ère est fixée aujourd'hui à 319 de J.-C. Il est bon de faire remarquer à ce sujet que ce que nous appelons *ère des Guptas* est une expression conventionnelle moderne, car les rois Guptas, dans leurs inscriptions, n'emploient jamais que les mots *samvatsara*, *samvat* qui signifient simplement « année » sans indiquer le point de départ de leur comput — la plus ancienne date énoncée par eux dans leurs monuments est de l'an 82 — aussi M. F. a-t-il pensé, non sans quelque raison, que ce mode de comput n'avait pas été créé par le fondateur de la dynastie (le maharaja Gupta), mais avait été emprunté par un de ses successeurs aux Lichchavi du Népal, puissante famille royale à laquelle les Guptas étaient alliés et qui se sont servis de l'ère de 319, même après l'adoption, au Népal, de l'ère de Harsha qui est de 606. L'appendice qui se trouve à la fin de l'introduction contient un mémoire important sur la chrono-

logie de ces anciens rois du Népal d'après les chartes publiées par Bhagvanlal en 1880. Reprenant le travail de ce Pandit, dont la plupart des dates étaient erronées, et mettant à profit les découvertes toutes récentes de M. C. Bendall, M. F. a établi d'une manière très claire que les chartes de ces princes doivent se rapporter à l'ère de 319 ou à l'ère de 606, suivant qu'elles émanent des Lichchavi ou des Thakhuri, autre famille régnante au Népal à partir du VII^e siècle.

La deuxième partie du *Corpus* est consacrée à l'étude des inscriptions émanant soit des rois Guptas, soit des princes feudataires contemporains, soit même de particuliers mais avec la mention des règnes. Chacun de ces textes est reproduit en photographie, avec transcription en caractères latins (ce qui vaut mieux que la transcription en sanscrit moderne) et une traduction anglaise. Les nos 1 à 16 comprennent les inscriptions des rois de la première dynastie des Guptas; elles sont presque toutes datées, sauf pourtant la première et la plus célèbre qui est l'inscription du pilier d'Allahabad, sur l'interprétation de laquelle on a tant varié depuis 1834 époque de la première publication. Il est reconnu aujourd'hui que cette inscription est *posthume*, c'est-à-dire qu'elle a été rédigée en l'honneur du roi Samudra-Gupta et après sa mort, par son fils Chandra Gupta II vers le commencement du V^e siècle. On sait l'importance capitale qu'a ce texte pour la nomenclature des peuples étrangers et des différentes dynasties de l'Inde à cette époque. C'est à l'aide de ces divers monuments, et aussi avec les monnaies d'or et d'argent frappées par ces souverains, que l'on a pu établir, d'une manière à peu près certaine, leur chronologie. Et cependant tout n'est pas définitif dans ces conquêtes de la science, on vient d'en avoir une preuve par la récente découverte faite dans l'Inde, d'un sceau de Kumâra Gupta II, qui contient une généalogie un peu différente de celle des inscriptions, en sorte que le Tableau généalogique donné par Fleet doit être déjà modifié.

Parmi les inscriptions nos 17 à 37 consacrées aux princes contemporains, je citerai celles (nos 19 et 20) trouvées à Éran, datées des années 165 et 191 et qui sont d'une grande importance pour la chronologie de Budha Gupta l'un des rois de la branche de Malava, et les deux inscriptions (nos 36 et 37) d'Éran et de Gouâlior, émanant des rois Hunas Toramâna et Mihirakula. Ces deux souverains, dont les noms apparaissent pour la première fois dans les inscriptions, étaient déjà connus par la chronique indigène, le Rajatarangini, et par les mémoires de Hiouen Thsang, mais leur identification n'est pas encore certaine. Il existe en outre des monnaies au nom de Toramâna et de Mihirakula, et une inscription trouvée en 1889 à Kura dans le Penjâb, mentionne un roi Toramâna avec l'épithète de *shâhi*, titre d'origine iranienne, usité dans l'Inde depuis Kanichka et adopté uniquement par les rois étrangers au sol. M. Bühler prépare une interprétation du texte de Kura, cette publication jettera sans doute beaucoup de clarté sur la question encore

obscur de la domination des Huns blancs dans l'Inde, sans toutefois résoudre le problème. M. F. place vers 515 la date de la mort de Toramâna et fait remonter son accession à l'an 463, lui donnant ainsi cinquante-deux ans de règne afin d'expliquer la date 52 qui se trouve sur une monnaie d'argent de ce monarque. Peut-être vaut-il mieux supposer que cette date se réfère à l'ère des *Hunas*, c'est-à-dire à leur établissement dans le N. de l'Inde, surtout si, comme l'a proposé Cunningham, il faut lire 82 au lieu de 52, sur la monnaie en question.

Je mentionnerai encore les curieuses inscriptions de Yasodharman (le vainqueur de Mihirakula), de Dharasena II et de Siladitya rois de Valabhi, la grande inscription d'Aphsad, en 28 lignes, et celle du roi Jivita Gupta II, toutes deux écrites en caractères kutila, très importantes pour la généalogie des Guptas de Magadha au VII^e siècle, cinq inscriptions concernant l'ancienne famille des Maukharis très répandue dans le N. de l'Inde, et un certain nombre de plaques gravées et de sceaux. Enfin M. F. a inséré dans son recueil, sous le titre de *Miscellaneous*, divers documents se rattachant à l'histoire de l'Inde, parmi lesquels une inscription du Népal, de l'an 386, mentionnant le nakshatra, et une charte de l'an 586 relatant une éclipse solaire. Nous arrêterons ici notre analyse des textes, ce que nous en disons suffira à donner une idée de leur valeur historique.

La langue de toutes ces inscriptions est du sanscrit de la bonne époque, avec quelques variantes orthographiques et lexicographiques soigneusement relevées par l'auteur. Un assez grand nombre des inscriptions ont des lacunes qui ont exigé des restitutions souvent conjecturales. Il est certain que plusieurs des traductions devront être reprises; quelques-unes ne sont pas très intelligibles, ce qui peut s'expliquer, vu le mauvais état des monuments et le style emphatique de la littérature lapidaire. — L'alphabet de nos inscriptions, est l'indo-pali, il n'est plus question de l'alphabet arien ou bactrien du Nord-Ouest qui, encore employé par les rois Indo-Scythes, a disparu définitivement de l'Inde vers le II^e ou III^e s. de notre ère, et a été remplacé par l'alphabet dit du Sud-Est qui formait déjà l'écriture de la plus grande partie des édits d'Asoka. C'est cet alphabet indo-pali qui est devenu la source de toutes les écritures de l'Inde. Au IV^e s. il a une physionomie particulière, dont le type se trouve dans l'inscription d'Allahabad et dans la plupart des textes des premiers Guptas. Mais, en dehors de cet alphabet général du nord de l'Inde, il existe d'autres écritures qui procèdent du précédent et qui se différencient d'une manière notable suivant les provinces. M. F. a donné à ces variétés les noms de *southern* (méridional), *box-headed* « à tête carré en guise de mâtra », *nail headed type* « cuspidiforme » et *kutila* « courbé » mais ces dénominations sont encore insuffisantes pour rendre toutes les variétés : l'inscription de Pravarasena II, par exemple (n^o 55 pl. 34), a le haut des lettres creusé en boules, ce qui donne un aspect singulier à l'ensemble; les caractères des inscriptions,

n^{os} 40, 41, 50, 56, etc. ont aussi une forme toute particulière qui rappelle l'écriture mongole dite *Pa-sse-pa*. Il aurait été intéressant de relever dans un tableau synoptique toutes ces diverses écritures; M. Fleet dit bien que ce travail mériterait un traité spécial, mais il est à craindre qu'il ne le publie jamais, pas plus que le commentaire historique et philologique des inscriptions. Aussi est-ce une lacune regrettable qui va causer bien du souci aux paléographes.

Je ne peux non plus m'empêcher d'exprimer quelque regret au sujet des fac-simile photolithographiques qui sont loin d'être tous exécutés avec le soin désirable. La grande inscription d'Allahabad, par exemple, les planches contenant les inscriptions de Kumâra Gupta (n^o 5), de Skanda Gupta (n^o 8), de Visvavarman (n^o 10), de Sarvanatha (n^o 20), de Saliditya VII (n^o 25), de Jivita Gupta II (n^o 29), de Sanchi (n^o 29), de Samudrasena (n^o 44) sont presque illisibles. Par contre il y en a qui sont des merveilles, je citerai : le sceau de Sarvavarman, les inscriptions de la grotte de Nagarjuni, les plaques de Raypur, d'Arang, et de Tiravadeva, les chartes de Dharasena II, de Vishnuvardhana, de Jayanatha, etc. où l'on voit se dérouler toutes les formes gracieuses et variées des différents alphabets.

Le *Corpus* se termine par un index de tous les termes techniques, noms propres et géographiques contenus dans les inscriptions. Ainsi que je l'ai dit en commençant, la publication de ce volume est une œuvre considérable qui mériterait les suffrages et les récompenses réservés par les Académies aux grands travaux d'érudition. Les quelques critiques qui ont été faites n'atténuent en rien la valeur de l'ouvrage et ne doivent pas empêcher de rendre hommage au savant qui, au prix de grands efforts et d'un labeur de plusieurs années, a su constituer le vaste répertoire dont j'ai essayé de donner une idée.

E. DROUIN.

-
491. — PLATON. *Apologie et Criton*, par A. Th. CHRIST. Leipzig, Freytag, 1889.
 492. — *Euthyphron et Gorgias*, par le même. Vienne, Tempsky, 1890.

Dans ces différentes publications, M. Christ ne poursuit pas d'autre but que de faciliter la lecture de Platon aux maîtres comme aux élèves des « gymnases » allemands; son intention est de leur présenter un texte aussi rapproché que possible de la tradition. Il a pris comme base de son texte la révision de M. Schanz, tout en s'en écartant sur un certain nombre de points, qu'il a soigneusement énumérés dans la préface des deux dernières brochures. Les introductions, sobres et claires, sont destinées à mettre le lecteur au courant des questions philosophiques traitées par Platon et à indiquer la marche du dialogue.

A la suite du texte, un relevé des noms propres qui s'y rencontrent donne au lecteur les indications biographiques nécessaires. Le travail de M. Christ n'offre rien de particulièrement original, mais, tel qu'il est, il nous paraît bien répondre au but que l'éditeur s'est proposé.

E. BAUDAT.

493. — **La patria di Properzio.** Studi e polemiche di Giulio URBINI. in, Tur Loescher, 1889, in-12 de 211 p. Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume sont réimprimées et mises au courant les publications antérieures de l'auteur sur la question de la patrie de Properce. Le dernier critique qui eût traité le sujet était M. F. Plessis. Tout en faisant le plus grand cas du livre du professeur français sur Properce, M. Urbini se sépare de lui sur le point spécial de ses recherches : M. Plessis concluait pour Assise, avec quelques doutes en faveur de Spello ; M. Urbini rejette résolument Assise et conclut pour Spello. Un appendice bibliographique sur les manuscrits, éditions et traductions de Properce est joint au volume ¹. On aurait pu d'autant mieux éviter, à la fin, l'encombrement des polémiques locales, que le travail qui précède est consciencieux et solide.

P. N.

494. — **C. Valerii Catulli liber.** Les Poésies de Catulle. Traduction en vers français par Eugène ROSTAND. Commentaire critique et explicatif des poèmes LXIV-CXVI, par Emile THOMAS, professeur à la Faculté des lettres de Lille. Paris, Hachette, 1890, xvi et 272 pp.

M. Thomas a bien voulu consentir à achever l'œuvre commencée par M. Benoist, dont nous avons rendu compte ici, il y a quelques années ². Il s'est acquitté de ce pieux devoir avec la conscience et la compétence qu'on lui connaît. Il mérite notre très sincère reconnaissance.

Deux circonstances rendaient la tâche de M. Th. à la fois plus facile et plus difficile que celle de son prédécesseur. D'abord, il se trouvait en présence d'un plan tracé et d'un texte constitué. Ensuite, on avait publié, dans l'intervalle, deux commentaires considérables sur Catulle, deux nouvelles éditions du texte, et une multitude d'opuscules, de mémoires, d'articles de revues, etc.

Dans le modèle à suivre, on aurait pu voir surtout une gêne. M. Th. déclare s'en être volontiers accommodé : « En supposant même, dit-il ³, que les circonstances m'eussent laissé plus de liberté, je crois que j'aurais tâché de réunir... à très peu près comme l'a fait M. Benoist, tous les éléments d'une étude approfondie sur chacun des poèmes. » De toutes façons donc, il est inutile de renouveler les regrets précédemment exprimés ⁴ et que les lecteurs ne manqueront pas d'éprou-

1. M. U. ne sait pas que la question des anciens mss. de Properce a été reprise à nouveau dans Nohac, *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*, 1887, p. 232-235 et p. 456 — P. 115, au lieu de Paolo III, lire Alessandro Farnese. — P. 123, l. 31, lire Turnèbe.

2. *Revue critique*, 1883, I, p. 343.

3. Page IX, note 1.

4. *Revue critique*, 1883, I, p. 345.

ver encore cette fois ¹. J'étendrai seulement à plusieurs séries de remarques concernant la grammaire et le style, l'observation faite autrefois sur les notes relatives à la métrique ²; c'est qu'elles gagneraient à être groupées ³.

La nécessité d'expliquer un texte qu'il n'avait pu établir lui-même, a été bien plus pénible à M. Th., il le déclare franchement ⁴, et cela se sent en maint endroit. Il lui arrive assez souvent de recommander une leçon et d'en commenter une autre, du bout des lèvres, naturellement ⁵. Ailleurs il est obligé de s'affranchir tout à fait, et de refaire son texte, afin de pouvoir l'expliquer avec conviction ⁶. Une ou deux fois, il ignore la provenance de la leçon adoptée ⁷. En tout cela, le lecteur équitable tiendra compte des nécessités imposées par les circonstances. On sait, par les autres éditions de M. Th., qu'il n'a pas l'habitude de se retrancher derrière des autorités ni de se contredire lui-même.

Les commentaires de Riese et de Baehrens, la nouvelle édition de celui d'Ellis, les textes de Schwabe et de B. Schmidt, entourés de tant d'éléments d'un commentaire explicatif, les écrits des Magnus, des K. P. Schulze, des Harnecker, et de tant d'autres qui se sont occupés de Catulle depuis M. Benoist, ont sur bien des points aplani le chemin que M. Th. avait à parcourir. Il leur a emprunté ce qu'il a jugé propre à éclaircir le texte et qui rentrait dans le cadre de son commentaire. Inutile de dire à ceux qui connaissent les autres travaux de M. Th., qu'il a agi en cela avec une parfaite indépendance de jugement.

1. En particulier, dans ce volume, la longueur des poèmes 64 à 68 rend très gênante l'absence de tout point de repère en marge ou au haut des pages. La pièce 75, transposée à la p. 752, est oubliée à la table, p. 835, et à peu près introuvable.

2. Dans ce volume, on a réuni en effet la plupart des notes relatives à l'hexamètre, p. 565, et au pentamètre, p. 647. Pour en finir de la métrique ici aussi en une fois, je ne comprends pas, 65, 17, comment le vers spondaïque peut exprimer un « mouvement rapide »; il semble que ce serait plutôt le contraire; et 76, 1 (p. 754) la coupe du vers est bien plus répréhensible que 68b, 9 (49); il y a double fin de vers.

3. Je veux parler des remarques comme 64. 93 (92) sur *cunctus*, et 69, 8 sur *bellus*, etc., qu'on pourrait faire aussi bien à chacun des passages où ces mots se trouvent, et qu'on ferait mieux une fois pour toutes dans l'Introduction; ou comme 89, 2 sur *uenusta*, et d'autres, dont l'intérêt ne consiste qu'à attirer l'attention sur la différence de style observée entre les trois groupes de poèmes de Catulle; question à traiter également dans l'Introduction plutôt qu'incidemment. Les remarques 64, 57 (56) sur *ut pote* (voir pourtant Hor. sat. 1, 5, 94); 64, 199 (198) sur *quae quoniam*; 68b, 5 (45) sur *porro*, réunies, auraient donné lieu à une observation générale sur le style de Catulle. Catulle, presque autant que Lucrèce, emploie les particules dont l'usage fut dans la suite limité à la prose, *praeterea*, *namque*, *quare*, *quoniam*, *quandoquidem*, etc. (Voir Riese, Introd. p. xxv). Qui après un point produit le même effet prosaïque sur notre oreille accoutumée à Virgile et Ovide.

4. Page ix, note 1.

5. 65, 9 suiv.; 82, 4; 87, 4 et 5; 91, 3; etc.

6. 64, 301 (299); 66, 59; 68b, 61; etc.

7. 64, 179 (178), et 110, 7, où M. Th. pense qu'il y a une conjecture de M. Benoist (*est facinus*).

Mais dépouiller toute cette littérature, en partie peu accessible, n'était pas petite affaire. On a écrit sur Catulle, depuis dix ans, l'équivalent de quarante fois au moins le volume de ses œuvres; et, sans faire injure aux auteurs de ces écrits, ils ne sont pas tous aussi agréables à lire que Catulle lui-même. De plus, ils ont peu laissé à dire. Il devient difficile aujourd'hui, en parlant de Catulle, d'être original sans tomber dans le paradoxe ou la subtilité, défauts dont M. Th. a su fort heureusement se garder. « Malgré tous les efforts des savants, nous dit M. Th. », dans la biographie du poète comme dans l'établissement du texte, le dernier mot n'est pas dit, tant s'en faut; les anciens problèmes n'ont pas trouvé leur solution, et les *questions* qui concernent Catulle, pour être posées autrement, restent toujours sans réponse et au fond presque sans changement. » Cette dernière affirmation n'est-elle pas effrayante? Ne devrait-elle pas servir tout au moins d'avertissement? Ne serait-il pas temps de reporter ses efforts sur tant d'auteurs moins étudiés, à propos desquels on ne serait pas réduit à tourner et retourner toujours les mêmes arguments, à prendre parti dans des controverses anciennes, au lieu de soulever, avec quelque chance de les résoudre, des problèmes nouveaux? Que d'auteurs qui attendent encore une édition critique, quand Catulle en compte dix ou douze; un commentaire, quand il en existe quatre ou cinq sur Catulle; des études biographiques, littéraires, grammaticales, etc., quand Catulle en est inondé! Je suis d'autant plus à l'aise pour faire cette réflexion, que le commentaire dont je parle ici est le second en date, le premier de langue française, et que, d'ailleurs, M. Th. s'est très bien tiré de l'embarras qui naissait pour lui du trop de richesses. S'il n'a pas vu absolument tout par lui-même, ce qui est presque impossible aujourd'hui, du moins en province², il possède une connaissance très étendue des travaux de ses devanciers³, et, malgré tout, il a

1. Page 815.

2. Citons seulement une ponctuation nouvelle, que M. Th. aurait sans doute adoptée, s'il l'avait connue: 94 « *Mentula mœchatur.* » « *Mœchatur Mentula?* » « *Certe.* » « *Hoc est,* » etc. (Muellenbach, dissertation de Bonn, 1885 p. 35), et une étude intéressante à ajouter à la p. 818: W. Meyer, zu Catull's Gedichten, Acad. de Munich, cl. de phil., 1889, II. p. 245.

3. Quelquefois, pourtant, leur pensée n'est pas rendue assez exactement. Ainsi on ne doit plus attribuer à M. Riese l'hypothèse d'après laquelle la pièce 64 serait traduite du grec, puisqu'il l'a rétractée p. 154 de son édition; 68 a, 40 Schmidt lit *ultra* et non *ultra*; 71, 4. « On pourrait conserver *a te* »: c'est ce que fait Riese; 77, 5 « Baehrens défend *eheu* »: il combat *heu heu!* 80, 8 la conjecture de Baehrens n'entraîne pas l'asyndète, puisqu'il explique *labra notata (esse)*; 87, 1 ce n'est pas *tantum quantum* en général, mais *tantum quantum cum uerbis affectuum* que M. Overholthaus relève; 96, 3 Baehrens, à l'errata p. LX, donne *renouamur id est renouamur*; 113, 4 Baehrens (p. 604) entend *milia adulteriorum* et non *adulterorum*; 113, 4 Ellis lisait *singlum* en 1867; il lit (1878 et 1889) *singula*; 116, 1 Riese aussi lit *studiosa*, Schwabe recommande cette leçon en note seulement. Ailleurs on aurait pu renvoyer à d'autres ouvrages. A propos de 64, 84 (83) *nec funera*, il n'est pas besoin de remonter à Lambin; les notes d'Ellis et de Baehrens sont plus instructives. Par contre, la remarque de Quicherat sur *Doriae castra* (Versif. lat. p. 397) en

su ménager à son ouvrage certains mérites de nouveauté.

En ce qui concerne d'abord les sources du texte, M. Th. nous donne une nouvelle lecture du ms. G¹, la sienne propre. Exercé comme il l'est à l'étude des mss., venant après plusieurs autres, on peut admettre que M. Th. n'aura guère laissé à glaner, et ses indications ont pour elles la présomption d'être à peu près définitives. Pourtant, dans les menus détails, il me reste quelques doutes sur des points où ma collation se trouve d'accord avec celle de M. Schwabe contre celle de M. Thomas². L'édition de M. Th. est aussi la première pour laquelle on ait utilisé le ms. M, de Venise, trouvé par M. Schulze.

En second lieu, M. Th. non seulement s'est appliqué à réunir un choix utile des conjectures qui ont été publiées çà et là dans ces dernières années, il en propose lui-même un certain nombre. Sans être de celles qui s'imposent — on n'en fait plus guère de celles-là dans Catulle, et M. Th., qui le sait bien, présente les siennes avec une louable réserve — ces conjectures soutiennent l'examen fort honorablement³.

Au sujet du commentaire explicatif, une question se pose nécessairement, ou plutôt M. Th. l'a posée⁴ : à quelle classe de lecteurs ce commentaire est-il destiné, aux gens du monde ou aux hommes du métier? Et parmi ceux-ci, aux maîtres ou aux élèves? M. Th. répond qu'il n'a pas en vue des amateurs en quête d'un simple délassement; il compte sur des lecteurs qui voudront prendre la peine de « serrer de près les textes », qui « tenteront d'approfondir », et de « commencer une enquête personnelle » sur les problèmes que soulève l'étude du poète. C'est à ceux-là qu'il entend fournir les « matériaux nécessaires », le « moyen de poursuivre » leur enquête. Voilà qui est clair. Il suffit d'ailleurs de lire

dit presque autant sur cette répétition, observée déjà par Bentley (Hor. c. 2, 20, 10), que l'article de M. Biese cité par M. Th., 64, 240 (238). Sur *potius quam* 64, 83 (82), Riemann, Synt. lat. § 226 est bien supérieur à Kuehner; 68b, 69, (109) et ailleurs, on est étonné de voir Plinie cité d'après l'édition Lemaire.

1. Ms. de Saint-Germain, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, latin 14137.

2. 64, 81 (80) *inoema* Th., *inoenia* Sch. et B.; 64, 127 (126) *A ttot*, *A ctum*; 64, 408 (406) *tifica* de seconde main, *fica*, *ifca*; 65, 12 (18) *effluxisse*, *efluxisse*; 66, 60 *auña*, *auñ'a*; 66, 67 *bootem*, *boothem*; 66, 69 *quaq̃*, *quamquam* (*quâq̃q̃*); 77, 1 *ne uicquam*, *nequicquam*; etc. Cependant, sauf vérification nouvelle, c'est le dernier venu, M. Th., qu'on doit croire. Je n'ai pas bien compris d'après quel principe M. Th. tantôt imite les abréviations de G, tantôt les résout ou les passe sous silence. 66, 55 j'ai cru lire, dans le temps, *que* de première main, *quia* de seconde (abréviations).

3. 64, 110 (109) *per quercetum omnia* ou *obuia*; 206 (205) *quo tremuit*; 220 (219, cum; 239 (237) *lux* (pour *aetās*); 282 (280) *Anauri* (pour *magnis*); 352 (350) *cum ad cinerem*; 387 (385) *ueros* (pour *nereus*); 66, 43 *Acte* ou *Acta*; 66, 44 *Cephei*; 66) 59 *denique uti* ou *inde Venus*; 66, 78 *post una unguenti*; 68 b, 29 (69) *atque ubi*; 68 b, 61 (101) < *circum* > ou < *laeta* > ou < *fama* >; 73, 4 *etiam* < *factum* >; 110, 4 *cepe*; 110, 7 *est fatuae et*; 111, 4 *elicere*; 112, 1 *homo non descendit*; 114, 62 < *ibi* >; 115, 1 *Stabiis* ou *Satrici* ou *Firmi*; etc. Ailleurs, comme 64, 213 (212); 68 b, 51 (91) M. Th. se borne à marquer le siège du mal; ou encore il essaie d'y porter remède par un changement de ponctuation, comme 87, 5 (75, 1); 81, 6; 106, 2.

4. Page ix.

quelques pages du livre pour voir que c'est là le but auquel il tend, et qu'il ne peut manquer d'atteindre. Bon nombre des notes exégétiques et presque toutes les notes critiques supposent des lecteurs déjà initiés aux études philologiques, ou tout au moins désireux de s'y faire initier; les autres ne se soucieront pas de consulter ces pages-là, ou n'en seront pas capables. Seulement alors, pourquoi toutes les notes ne sont-elles pas faites pour ces mêmes lecteurs? Pourquoi quelques-unes ne font-elles que fournir des rapprochements ou des observations qui n'éclairent pas le texte¹, traduire en français les expressions latines², ou indiquer le sens du texte, sans preuves à l'appui³? Le public auquel M. Th. s'adresse doit exiger qu'on justifie l'interprétation adoptée, ou tout au moins qu'on la discute, qu'on réfute les opinions contraires, qu'on produise des arguments en faveur de celle qu'on propose. C'est ce que M. Th. fait presque toujours et fait excellemment en maint endroit. S'il ne le fait pas partout sans exception, est-ce parce qu'il n'a pas voulu se montrer trop exclusif? Ou bien est-ce une conséquence involontaire de la destination primitive du livre, dont la traduction en vers formait d'abord la partie essentielle, et de l'aspect élégant que lui donnent le format in-18, le papier teinté, l'impression Lemerre avec en-tête et culs-de-lampe? Quoi qu'il en soit, ce n'est pas nous qui nous plaindrons si, grâce à tout cela, nos études peuvent gagner quelques recrues parmi les lettrés sérieux.

Le commentaire de M. Th., je viens de le dire déjà, remplit très bien la tâche qui lui est assignée. Il est très propre à mettre le lecteur au courant des travaux relatifs à Catulle, et, de plus, à le diriger, à l'orienter au milieu de cette littérature un peu touffue; enfin à éclairer quiconque le consultera sur l'interprétation d'une pièce ou d'un passage. M. Th. n'esquive aucune difficulté⁴. S'il en est qu'il ne croit pas pouvoir résoudre, il les expose avec franchise et rapporte impartialement les différentes solutions qui en ont été données, avec les arguments qu'on peut faire valoir pour et contre chacune. Certaines personnes lui reprocheront peut-être de rester trop souvent sans conclure, sans prendre parti ni pro-

1. 64, 12 « *uentosum aequor*. Cette épithète a été reprise par Virgile A. 6, 335 et Horace, Odes, 3, 4, 45 ». Catulle n'a pas eu besoin d'inventer cette épithète ni les autres de la lui emprunter. Elle est trop naturelle. 64, 229 (228) « *concesserit ut* : construction dont on verra dans Merguet, *Lexicon zu den Reden des Cicero*, de très nombreux exemples ». C'est une construction très commune, qui ne peut embarrasser personne. 64, 326 (324) « *tutamen*. On trouve encore ce mot dans l'Aen. 5, 262 », 70, 1 « le datif *nulli* pris substantivement est rare »; etc.

2. 64, 372 (370) « *proiciet* : précipiter à terre. — *truncum* : séparé de la tête. — *summisso* : s'inclinant, défaillant; » etc.

3. 64, 5 « Joignez *Colchis auertere*, et expliquez *Colchis* comme un ablatif. Cf. 408 *nobis* ». Mais 408 (406) on lit : « *Nobis* peut être également au datif ou à l'ablatif ». Ce rapprochement ne sert donc pas de preuve. 64, 275, (273) « *cachinni* est ici plutôt au nominatif ». 63 a, 33 « *scriptorum* est ici le génitif non de *scriptores*, comme au v. 7, mais de *scripta* »; 69, 3 « donnez plutôt à l'adjectif le sens de précieux »; etc.

4. Je n'ai noté à cet égard que quelques rares oublis, comme 108, 4 *sit data* (le parfait); 114 : quel est le sel de l'épigramme?

poser des solutions nouvelles. Je serais plutôt porté à le louer d'une si sage réserve. Non pas peut-être dans chaque cas particulier, mais en général; ni par principe, mais parce qu'il s'agit de Catulle. Le fait est que tout n'est pas explicable dans Catulle. Vu la nature toute personnelle et, s'il est permis de dire, circonstancielle de sa poésie, le peu d'étendue de son œuvre, et l'insuffisance de ce que nous savons sur lui par d'autres auteurs, bien des passages — sans parler des poèmes savants, abstrus par convention — restent forcément obscurs, et donnent lieu à des hypothèses dont plusieurs peuvent atteindre une vraisemblance à peu près égale. Mieux vaut en prendre son parti et se contenter de balancer les probabilités, que de s'obstiner à trancher les questions, au risque de s'attacher à des erreurs. Et je n'entends pas parler seulement des grandes controverses relatives à la pièce 68², à Lesbie, à Rufus, etc., mais aussi bien du sens de tel ou de tel mot.

Il est impossible qu'à propos d'un ouvrage où sont traitées tant de questions épineuses ou délicates, il ne s'élève quelques dissentiments entre l'auteur et les lecteurs. Je n'entreprendrai pas de signaler ici tous ceux que, pour ma part, j'ai notés au passage³, pas plus que de relever les petites taches, telles que fautes d'impression, etc., que le critique se fait un devoir de rechercher la loupe à la main⁴. Terminons plutôt en

1. Ainsi 64, 293 (291) *flammati Phaethontis* ne peut se rapporter, selon moi, grammaticalement et d'après le contexte (*sorore*), qu'à la mort de Phaëthon, et non à l'incendie qu'il causa; 64, 322 (320) M. Th. donne deux explications de *pellentes*, et recommande néanmoins la conjecture *uellentes*: si l'une des explications est bonne, la conjecture est de trop; 65, 7 *subter* ne peut être adverbe, placé comme il l'est, et *superne obterere* (chez Lucrèce d'ailleurs, 3, 891, *superne* va avec *urgere*) ne saurait justifier *subter obterere*; 73, 3 *omnia sunt ingrata*, d'après le contexte (*omnia... nihil*) ne peut guère signifier: tous sont ingrats, mais seulement: tout ce qu'on fait de bien est peine perdue.

2. En même temps à peu près que le volume de M. Th., il paraissait deux opuscules, de W. Hørshelmann (Catull 68, Dorpat, 1890) et de Th. Birt (*de Catulli ad Mallium epistula*, Marburg, 1890), qui reprennent après tant d'autres la question de savoir si les vers 68, 1 à 160 forment deux poèmes ou un seul, et qui arrivent à des conclusions diamétralement opposées. Mais ils sont d'accord sur un autre point capital, sur lequel M. Th. se serait sans doute laissé convaincre, c'est que 68 a, 10 les mots *munera Musarum* et *munera Veneris* désignent deux choses distinctes.

3. 64, 103 (102) *oppetere praemia laudis* est un zeugma bien dur; mais *oppeteret* ne convient pas à *mortem* non plus; il faudrait *appetiturus esset* (101 *cupiens contendere*!); *appeteret* me paraît nécessaire: Thésée désirait ou la mort ou la gloire; 82, 3 *sū(r)rperere* (et *sū(r)rgerere*) ne peuvent justifier *ērpere* (ni *ērgere*); 82, 4 *seu* me paraît seul possible; Catulle ne peut pas, au moment où il dit que sa maîtresse lui est plus chère que ses yeux, mettre en doute qu'il existe quelque chose de plus cher que ses yeux; 113, 3 je ne vois pas que *in unum* puisse signifier « par unité ». Il faudrait *in singulos*. Le texte est sans doute altéré.

4. Les fautes d'impression ne sont pas rares. Quant aux autres petites inadvertances, voici de quoi montrer qu'elles ne sont pas bien graves: 64, 41 *falx* est ici la serpe et non la faux. 68, préambule p. 692: ce n'est pas Atticus, c'est Pomponius que Cicéron emploie improprement après l'adoption de son ami; 96 préambule: « Quintilie... la femme de Catulle »; lisez: « de Calvus ». 116 N. cr.: *uernaclat* peut-il s'appeler une crase? Le terme d'allitération aussi est employé 73, 6; 83, 6 d'une ma-

louant comme ils le méritent les jugements portés, avec discrétion et à propos, sur certains passages au point de vue littéraire¹, les observations intéressantes sur les procédés du poète, ses imitations, ses recherches², et en nous félicitant de l'heureux achèvement d'un si bel et si bon ouvrage.

Max BONNET.

495. — **Die Altercatio Simonis Iudæi et Theophili Christiani** auf ihre Quellen geprüft von Peter CORSSSEN. Berlin, Weidmann, 1890, 34 pp. in-8. 1 M. 60.

L'*Altercatio* est un texte latin publié pour la première fois par dom Martène et depuis par M. A. Harnack dans ses *Texte u. Untersuchungen*. M. P. Corssen, dont les travaux sur les versions latines de la Bible sont bien connus, s'efforce de compléter et de rectifier les résultats obtenus par M. Harnack. En se fondant principalement sur la manière dont les textes de l'Écriture sont cités et sur la forme des raisonne-

nière insolite. Quelques titres d'ouvrages allemands sont transcrits incorrectement ; p. xv et 817 (comp. 673) Neues Jahrbuch, pour : Neue Jahrbücher ; p. 570 Philologisches Verein ; p. 820 Catullis Forschungen ; p. 682 Wochenschrift (laquelle ?) ; p. 801 (112, 1) ; « les Bezenberger Beiträge » ; etc. Le nom du grand philologue anglais est Bentley et non Bentlei (66, 73 ; 91 ; etc.). Vittori 64, 37 est un compromis inacceptable ; il faut ou Victorius, ou, selon la fâcheuse mode du jour, Vettori (Statius aussi, à qui M. Benoist p. 343, etc., et M. Th. p. 595, etc., avaient laissé ce nom adopté par lui-même et consacré par une renommée de trois siècles, est appelé Estaco 66, 52 ; 98, 1 ; 99, 14). L'expression n'est pas assez claire 64, 42 ; 68b, 45 (85) *abisse*, « au figuré » ; p. 567. « La forme la plus fréquente de l'hexamètre chez Catulle est : — uu — uu — uu — uu — uu | — — ». L'expression est incorrecte 64, 121 « *omnibus his* : plutôt (?) au neutre. Ce serait alors (?) le seul exemple (?) de Catulle où ces pronoms (?) fussent à (?) ce genre au datif. »

1. Mais je ne prendrais pas, par exemple, la responsabilité d'un parallèle entre Catulle et Rabelais ! (p. 739).

2. Voir en particulier les préambules des pièces 64 ; 65 ; 66 ; 68 *a* et *b* (ici j'avoue que je trouve M. Th. bien sévère) ; 85 ; 76 (p. 753) ; etc. Le caractère artificiel de la pièce 64, que M. Th. analyse si bien p. 568 suiv., se manifeste encore par un trait qu'on n'a pas assez relevé à ma connaissance : c'est que Catulle néglige d'une manière choquante d'entrer dans les situations qu'il suppose. Poète subjectif de premier ordre, il commet des bévues dans la poésie objective. C'est ainsi que s'explique l'inadvertance par laquelle 64, 54 (53), il prête une flotte à Thésée, après avoir dit que l'Argo fut le premier vaisseau, et l'anachronisme beaucoup plus choquant qui consiste à mettre l'histoire d'Ariane sur une tapisserie qu'on voit aux noces de Pélée, antérieures de dix ou quinze ans, d'après la mythologie, à cette même histoire ! De même encore le manque de mémoire de Thésée, étonnant à l'arrivée en Attique 64, 240 (238), et véritablement absurde au départ de Dia, 64, 59 (58). Les Grecs cherchaient au moins à le motiver (κατὰ Διόνυσου βούλονται, dit le scoliaste de Théocrite), Catulle nullement. Que dire 64, 88 (87) de ce parfum de chasteté que respire Ariane dans les bras de sa mère, qui n'est autre que Pasiphaë ! Qui n'a été choqué 64, 130 (129) du soin qu'Ariane met à relever sa robe, en découvrant sa jambe, au moment le plus pathétique de son désespoir ? Comment se l'expliquer ? C'est que le poète, lui, n'est pas ému, et emprunte froidement, curieusement, à Apollonius un trait qui convient fort bien chez ce dernier à des servantes courant après la voiture d'une princesse.

ments, M. C. conclut à quatre sources principales utilisées par Eua-grius, l'auteur de l'*Altercatio* suivant Gennadius : 1^o les deux premiers livres des *Testimonia* de saint Cyprien ; 2^o le traité de Tertullien *adversus Iudaeos*, y compris les parties apocryphes ; 3^o un recueil perdu d'allégories dans le genre de l'ouvrage postérieur d'Euchèr ; 4^o le dialogue de Iason et de Papiscus, traduit en latin par un certain Celsus à la fin du v^e siècle, et qui n'est plus connu maintenant que par la préface de cette traduction. Les longues discussions dans lesquelles entre M. Corssen, l'amènent à résoudre quantité de problèmes littéraires ; c'est ainsi qu'il prouve que la partie apocryphe du traité *adversus Iudaeos* de Tertullien est une adaptation maladroite du troisième livre contre Marcion.

L.

496. — F. CORRÉARD. *Histoire de l'Europe et de la France* depuis 395 jusqu'en 1270. 1 vol. in-12, 328 pages.

497. — *Histoire de l'Europe et de la France* depuis 1270 jusqu'en 1610. 1 vol. in-12, 440 pp. Paris, Masson 1890.

Au mois de juillet dernier, quelques changements ont été introduits dans les programmes d'histoire de nos lycées. De nouveaux livres classiques devenaient par suite nécessaires. M. Corréard arrive, croyons-nous, bon premier avec ses manuels pour les classes de troisième et de seconde. Ces deux ouvrages sont très estimables ; l'exposition est claire et nette, si elle manque un peu de relief ; les idées sont sages et prudentes, sinon originales ; nous louerons d'une façon particulière les paragraphes sur la féodalité, qui sont très précis et bien ordonnés. On nous permettra toutefois d'exprimer quelques regrets. Les nouveaux chapitres du programme ne sont pas toujours traités avec un développement suffisant. Celui sur Grégoire-le-Grand et la papauté au vi^e siècle est convenable ; mais, en revanche, celui sur l'art roman et sur l'art gothique (t. I, p. 319-321) est beaucoup trop court. Les débuts de la Renaissance en Italie (t. II, p. 192) ne sont pas exposés avec assez de soin ; M. C. se borne à donner quelques indications biographiques très sèches sur Dante, Pétrarque et Boccace. En outre, nous devons signaler dans le premier volume un certain nombre d'erreurs assez graves. L'auteur parle en ces termes de l'établissement des Burgondes en Gaule : « Les Burgondes, restés en Gaule à la suite de l'invasion de 406, s'étaient étendus de la Haute-Alsace dans la Savoie et la Suisse occidentale. » Tout est faux dans cette phrase. Les Burgondes ne sont pas restés en Gaule en 406 ; ils ne se sont pas établis dans la Haute-Alsace, mais bien autour de Worms où ils ont embrassé le catholicisme ; plus tard, après de graves défaites que leur firent essuyer les Huns, ils furent transférés par Aétius en Savoie, où la plupart d'entre eux se convertirent à l'arianisme. P. 65, M. C. cite la lettre du pape Anastase à Clovis ; M. Julien Havet a prouvé qu'elle avait été fabriquée par Jérôme Vignier. Sickel a fait voir que la date de l'avène-

ment de Pépin était 751, et non 752, comme il est écrit p. 113. P. 126, il est question des soixante-cinq capitulaires de Charlemagne; le chiffre était vrai au temps de Guizot auquel nos manuels l'empruntent; il ne l'est plus depuis que Borétius a publié son édition. P. 127, on parle des *duchés* administrés au temps de Charlemagne par des *ducs*. Ce roi a précisément supprimé les derniers ducs qui existassent encore dans ses États. Plus loin, on mentionne encore les terreurs de l'an mille; on écrit, en dépit des articles de M. Bémont, p. 263 : « Philippe-Auguste était le suzerain de la victime. Le meurtre d'Arthur, son vassal, commis par Jean-sans-Terre son autre vassal, était un acte de trahison envers lui, dont il avait le droit et le devoir de poursuivre réparation, selon les coutumes de France. C'est pourquoi le roi de France cita Jean-sans-Terre à comparaître devant les *pairs* de l'accusé. » Ce sont là sans doute des vétilles; mais nous pensons qu'une grande exactitude est la première qualité d'un précis; nous pensons aussi que ces livres, qui trop souvent se copient les uns les autres, devraient toujours être au courant de la science; d'une édition à l'autre, le professeur devrait tenir compte des travaux scientifiques parus dans l'intervalle. Ces réserves faites, nous répétons que, dans son ensemble, l'ouvrage de M. Corréard est digne d'estime; ces deux volumes rendront certainement service à notre jeunesse des écoles.

Ch. PFISTER.

498. — Giulio CAMUS. *I codici francesi della regia biblioteca Estense*. Modena, Coi tipi della società tipografica, 1890, in-8, 74 pages.

M. Camus donne l'indication de quatre-vingt-six manuscrits français de la bibliothèque d'Este et la description détaillée de ceux de ces manuscrits, au nombre de vingt, qui sont antérieurs au xvi^e siècle. L'auteur présente modestement son œuvre comme une contribution « à la rédaction future d'un travail d'ensemble sur tous les manuscrits étrangers de la Bibliothèque d'Este. » La partie de ce travail qui concerne les manuscrits vieux-français, est dès maintenant faite, et bien faite.

L. C.

499. — Thomas de SAINT-BRIS. *The empire of Amaraca*, origin of the national name; or thrilling adventures of the Spanish pioneers. New-York, in-8, 140 pages. 50 cents.

L'approche du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique ramène de tous côtés l'attention sur ce grand événement. Un assez grand nombre de travaux ont paru dans ces derniers temps, consacrés soit à Colomb, soit à son œuvre. Il s'en faut malheureusement que tout soit à louer dans cet ensemble disparate. C'est même un spectacle attristant que de voir jusqu'à quel point certains esprits, aveuglés par

la passion, par le patriotisme local le plus étroit, peuvent se jouer des règles les plus élémentaires de la critique. L'origine du nom d'Amérique est une des questions qui ont le plus mal inspiré ceux qui ont cru devoir la reprendre. J'ai déjà signalé et combattu dans la *Revue*¹ la théorie récemment émise par un géologue de talent, M. Marcou, théorie d'après laquelle le nom d'Amérique serait un nom indigène, que ses compagnons auraient donné par reconnaissance à Améric Vespuce. J'ai montré que, depuis les travaux de Humboldt et de d'Avezac, il n'était pas de problème historique mieux élucidé que celui-ci; que ce nom d'Amérique avait été donné en 1507 au nouveau continent par un savant qui résidait alors à Saint-Dié dans les Vosges, Waldseemüller. J'ai cité le passage de son livre, la *Cosmographiæ introductio*, où ce nom est proposé, passage d'une clarté telle qu'on n'en pourrait souhaiter de plus concluant. Une seule difficulté, d'une minime importance, il est vrai, et qui, d'ailleurs, ne se rattachait qu'indirectement à la question, avait arrêté Humboldt, et M. Marcou prétendait en tirer grand parti en faveur de son hypothèse : c'était la bizarrerie de ce prénom *Amerigo*, tout à fait inusité en Italie, et qu'on ne pouvait démontrer avoir réellement été porté par Vespuce avant le début du xvi^e siècle. Un savant italien, M. Govi, vient de donner sur ce point un dernier coup à la théorie de M. Marcou. Il a trouvé et communiqué à l'Académie des *Lincei*² une lettre écrite par Vespuce à Stanga, commissionnaire milanais à Gênes, datée de Séville, du 30 déc. 1492, et qui est signée *Amerigho Vespucci*. Je ne reviendrais pas sur la théorie de M. Marcou, si, malgré les critiques dont elle a été l'objet, elle n'avait pénétré dans plusieurs de nos livres d'enseignement et ne menaçait de devenir classique.

En voici une autre, qui nous vient également d'Amérique, accompagnée de tout un cortège de certificats d'authenticité extraits des journaux américains. Comme une de nos revues spéciales les plus répandues vient d'en donner un compte-rendu élogieux, on me permettra d'y insister ici, plus peut-être qu'il ne semblerait nécessaire. Je résumerai le plus fidèlement possible les arguments de M. de Saint-Bris, sans m'astreindre à suivre l'ordre du livre, rempli d'ailleurs de digressions étrangères à la question, et qui prend ainsi l'apparence d'une sorte d'histoire populaire de la découverte de l'Amérique.

Colomb, dans son troisième voyage, découvrit une partie de la côte actuelle du Vénézuëla. Or « le nom national de la plus grande partie du continent méridional... était *America* » (p. 35). Ce nom, ajoute assez singulièrement l'auteur, « apparut sur les premières cartes comme un hommage rendu au grand navigateur qui avait fait cette découverte ». (*Ibid.*) Comment M. de Saint-Bris établit-il l'existence de ce nom *America*? Il a remarqué qu'un certain nombre de noms approchant de cette forme se trouvent sur les cartes de l'Amérique du Sud, depuis les plus

1. *Revue critique*, 1889, n° 29.

2. *Reale Accademia dei Lincei*, 18 nov., 2 déc. 1888.

anciennes jusqu'aux plus récentes, joints, il est vrai, à des préfixes ou à des suffixes. Tels sont, par exemple, les noms de *Amaracapana*, *Mara-caibo*, *Cundinamarca*, *Caxamalca*, *Angamarca*, *Chenpinamerca*, *Uria-marca*, *Patinamitamarca*. A l'époque de la conquête, dit-il, « les règles de l'orthographe n'étaient pas encore fixées ; et sans compter les fautes d'impression, les noms étaient écrits de la façon qui semblait le plus appropriée » (p. 35). Un des premiers portulans donnant le tracé des premières découvertes, contient la petite île de *Tamariqua*. C'est le nom du continent tout entier, de la grande île, maladroitement appliqué à la petite. Ce nom d'*Amaraca*, M. de Saint-Bris prétend en donner l'explication : c'était le nom du serpent *Amaru*, l'idole nationale des Incas. On l'écrivait par « une croix faite d'un serpent traversé par des cordes nouées ». Cette racine péruvienne se retrouverait également en chinois et en égyptien. Dans cette dernière langue, il serait formé de la racine *Am* qui signifierait la vie, et du nom du dieu Ra.

Je n'ai aucune compétence pour discuter la signification de ce suffixe *Amarca*, qui se retrouve en effet dans un certain nombre de noms de villes ayant fait partie de l'empire des Incas. Je ne sais pas non plus s'il se retrouve en chinois ; je me contenterai, pour les rapports avec l'égyptien, de citer le témoignage d'un égyptologue, M. Victor Loret, d'après lequel le signe qui, dans le langage hiéroglyphique, représente la vie, n'est point une croix, mais plutôt une sorte de trèfle de carte à jouer. Ce signe enfin ne se prononce pas *Am*, mais *Ankh*, ce qui est fort différent.

Là n'est pas, d'ailleurs, la question. Y a-t-il eu un grand empire d'*Amaraca* ayant occupé la plus grande partie de l'Amérique méridionale ? C'est ce qu'il faudrait démontrer. Or, aucun texte, à l'époque de la conquête, ne nous parle d'un empire de ce genre. Je ne m'arrête pas à l'in vraisemblance de certains rapprochements, qu'il n'y a pas de raison pour ne pas considérer comme simplement fortuits. En bonne critique, il est impossible d'affirmer qu'il y ait la même racine dans *Mara-caibo* et *Caxamalca*. Mais si le nom d'*Amaraca* a été en usage dans le nouveau continent, si les marins l'ont emprunté aux indigènes, comment se fait-il que ce nom d'Amérique ne se trouve jamais sur les premières cartes marines ? Car s'il est un fait bien établi, c'est que ce nom d'Amérique apparaît d'abord sur les cartes des savants et non pas sur les documents des marins. La première carte qui le contienne est le petit globe dessiné en 1507 par Waldseemüller lui-même, et que je publierai très prochainement, et c'est par les cartes imprimées qu'il se transmet de proche en proche.

Abandonnant la théorie de Humboldt, M. de Saint-Bris devait nécessairement la réfuter. C'est même par là, semble-t-il, qu'il eût dû commencer. Il y consacre un très court passage à la fin du volume. Vespuce, dit-il, textuellement, « envoya ses lettres au duc de Lorraine, qui vit sans doute dans le mot *Amaracapana* ou *America*, la preuve que le

nouveau continent avait été découvert par Améric Vespuce, et le secrétaire du duc, Walter Ludd, écrivit un opuscule de quatre pages (1507), donnant à entendre que le nouveau monde avait été ainsi nommé d'après le nom d'Améric Vespuce qui l'aurait découvert » (p. 131). Je suis obligé de constater que tout est faux dans cette manière de présenter les faits : 1° Améric Vespuce n'a pas écrit au duc de Lorraine, M. d'Avezac a parfaitement rétabli la vérité sur ce point; 2° Ludd a bien écrit un opuscule, mais ce n'est pas dans cet ouvrage, c'est dans la *Cosmographiæ Introductio* de Waldseemüller que se trouve la proposition de donner le nom d'Améric Vespuce au nouveau continent. L'ouvrage de M. de Saint-Bris est accompagné d'une carte montrant le continent américain, et, chose étrange et incompréhensible, le Cathay de Marco Polo, c'est-à-dire la Chine, dessinée à l'orient de ce continent. Me permettra-t-on encore de relever une affirmation singulière? L'auteur semble attribuer aux Ptolémées, rois d'Égypte, l'œuvre du géographe Ptolémée. « A brother of Columbus gave a map to the Canon of the church of S. John of Lateran, at Rome, but none of these were recognized as standart works by the nautical world; *who were still guided by those originally issued for many centuries, by the Ptolemy Kings of Egypt.....* » (p. 111). Je ne serai pas trop sévère en disant que la théorie de M. de Saint-Bris repose sur une connaissance insuffisante de l'histoire et que sa méthode s'écarte par trop de nos procédés ordinaires de critique.

L. GALLOIS.

500. — **Ueber den zug kaiser Karls V gegen Algier**, von Dr GUSTAV TURBA. (Wien, 1890, in-8).

Cette dissertation apporte une utile contribution à l'histoire de Charles-Quint, et, particulièrement, à l'épisode de l'expédition contre Alger. Ce dernier sujet, quoique traité bien des fois déjà, ne semble pas près d'être épuisé, ce dont il n'y a pas trop lieu de s'étonner. Les divers récits qui ont été faits de cette entreprise avortée contiennent de nombreuses variantes; ceux mêmes des témoins oculaires ne concordent pas parfaitement, chaque narrateur se laissant influencer, soit par son amour-propre national, soit par des haines et des jalousies préconçues¹. Chez les historiographes officiels, c'est encore pis, et, pour eux, l'Empereur demeure impeccable². S'il faut les croire, toutes les fautes doivent

1. Les uns louent Fernand de Gonzague, les autres lui imputent l'insuccès; Doria est porté aux nues par quelques-uns, et vilipendé par ses ennemis; certains auteurs ont exalté la valeur italienne, ou, tout au moins, cherché à dissimuler la panique, alors que le chroniqueur Dreschler (Basileæ, 1568) dit, tout crûment : « Germanus miles, Italo fugiente, fortiter contra Mauritanos pro Cæsare pugnavit. »

2. Autant l'expédition de Tunis avait été magnifiée, parce qu'elle avait réussi, autant se fit la conspiration du silence sur celle d'Alger, dont le souvenir n'avait rien d'agréable pour le maître. — M. T. a peut-être un peu trop de confiance dans Paul Jove.

être imputées aux lieutenants de Charles-Quint ; s'ils eussent exécuté les ordres donnés, tout eut réussi, même en dépit de la tempête. Ce sont des assertions qui méritent une longue étude critique ; M. le docteur Schomburg l'avait déjà facilitée en indiquant la plupart des sources ¹, et ce travail est complété très heureusement par celui dont nous parlons aujourd'hui ². Il se divise en deux parties ; la première décrit les préparatifs de guerre, les causes de l'expédition, ses péripéties, et le rôle personnel que jouèrent Charles-Quint et André Doria ; la seconde partie fait l'énumération et l'étude des sources ; enfin l'appendice donne deux lettres de l'Empereur, et trois de Giovanni Bandini ; ce sont des documents fort curieux. En résumé, on peut ne pas partager toujours les appréciations de M. le docteur Turba ³ ; mais il est impossible de méconnaître la valeur de son travail.

H. D. DE GRAMMONT.

501. — **Fabri de Peiresc et la numismatique mérovingienne**, par M. Maurice Prou. Toulouse, éd. Privat, 1890, grand in-8 de 35 p.

M. Prou, avant de s'occuper particulièrement des recherches de Peiresc relatives à la numismatique mérovingienne, a voulu nous montrer le digne élève de Bagarris, réservant dans ses collections une place importante aux médailles de tout genre et de toute époque, comme il avait consacré à leur étude une bonne partie de son temps, curieux de bonne heure de ce qu'il appelait des *anticailles*, recherchant et réunissant, dès l'âge de quinze ans, des monnaies anciennes avec un zèle dont Gassendi compare la violence à celle d'un feu dévorant une forêt. M. P.,

1. Leipzig, 1875.

2. M. G. T. indique les sources orientales ; les traductions qu'on en a sont fort défectueuses ; nous savons que M. R. Basset va très prochainement publier des rectifications très nécessaires, et nous croyons qu'il prouvera que l'ouvrage traduit par M. Pelaez dans l'*Archivio Storico Siciliano*, dont parle M. T. (p. 73), n'est autre que la R'azaouat.

3. Je suis souvent cité dans cet ouvrage, et quelquefois, pris à partie, fort courtoisement d'ailleurs ; avouerai-je que, malgré le talent de l'auteur, je ne suis pas toujours convaincu que j'aie eu tort ? Notamment, en ce qui concerne le point du débarquement, que M. T. voudrait reporter à un mille à l'est du tombeau des Moudjahdine (p. 24), il me semble que la lettre de l'Empereur (du 2 novembre 1541) confirme mes appréciations au lieu de les détruire. En effet, il dit avoir débarqué à 7 ou 8 milles d'Alger : avoir marché, le premier jour 2 milles, le second 3, et campé à 2 milles environ d'Alger (p. 76), ce qui fait bien le total des 7 milles annoncés. — Au moment de la retraite, il fait le premier jour, 5 à 6 milles, qui, joints aux 2 qui le séparaient de la ville, donne un total de 7 à 8, c'est-à-dire qu'il se retrouve au lieu du débarquement. Et il ajoute qu'il campa au bord d'une rivière (p. 78), c'est-à-dire à l'Oued Knis, ce qui est justement ce que nous avions dit, avant même de connaître le précieux document publié par M. Turba.

Nous terminons en indiquant quelques petites corrections à effectuer dans la prochaine édition : *Barbarozas*, lire *Barbarojas* (p. 6). — *Mondjahdine*, lire *Moudjahdine* (p. 24). — *Milles*, lire *voiles* (p. 43). — Villegaignon n'était pas né en *Provence*, mais bien à *Provins* (Seine-et-Marne) (p. 51).

après avoir signalé les modestes commencements d'un cabinet plus tard si riche et si célèbre, indique ses accroissements successifs, notamment les pièces d'or et d'argent mérovingiennes rapportées de Flandre par Peiresc en 1606. Il rappelle que le grand amateur, comme l'a surnommé M. L. Delisle, n'était pas tant désireux d'augmenter ses collections pour satisfaire à ses goûts, que « pour aider le public, » selon ses propres expressions. Il raconte avec une sympathie de bon confrère les deux vols dont fut victime ce musée ouvert si libéralement à tous les savants, le vol de 1606¹ commis par un domestique qui porta une main sacrilège sur des monnaies impériales² et le vol de 1623 beaucoup plus considérable et qui eut toutes les proportions d'un désastre. M. P. admire (p. 7) « la délicate et pieuse résignation » dont Peiresc fit preuve dans son infortune et il reproduit (pp. 8-9) les condoléances qui furent adressées au volé (8 août 1624) par un des premiers numismatistes de l'époque, Poullain, dont les sentiments étaient meilleurs que le style, car rarement lettre a été plus mal tournée que la sienne et c'eût été le cas de redire le mot : « Cette lettre de consolation ajoute à mon malheur. » Plus loin (p. 10-12), nous trouvons le détail des livres, monnaies, empreintes, etc., que, le 20 juillet 1613, Peiresc envoyait à son ami Poullain, et, à la suite de ce catalogue inédit, une lettre, également inédite, de Peiresc au sieur Alard, à Compiègne, datée du 5 janvier 1607, sur le sou d'or et sa valeur (pp. 12-14³). Les pages 16 à 34 sont occupées par des extraits des notes de Peiresc sur les monnaies mérovingiennes, notes consignées dans les deux inappréciables volumes du Musée Meermann-Westreenen, à la Haye. Il faut remercier M. Prou d'avoir mis à la portée de tous des documents que leur éloignement rendait à peu près inaccessibles. Il faut aussi le remercier d'avoir rendu justice à Peiresc en ces termes excellents que j'aime à reproduire (p. 35) : « Je n'ai pas eu la prétention de faire une étude complète sur Peiresc numismatiste. Mais, au moment où l'État vient d'acquérir la meilleure partie de la riche collection de feu M. de Ponton d'Amécourt, ne convenait-il pas de jeter un regard sur les commencements de la numismatique mérovingienne pour rappeler les noms de quelques amateurs du xvii^e siècle qui, les premiers, ont songé à sauver ces petites pièces d'or si précieuses pour notre histoire, et que leur barbarie avait fait jusque-là négliger ? J'ai saisi en même temps cette occasion de satisfaire au désir que j'avais d'apporter, comme numismatiste, mon humble

1. M. P. a mis 1607 pour 1606, trompé par Gassendi qui, d'ordinaire, est un guide si sûr.

2. J'ai quelque honte d'avouer que ce domestique était originaire de ma province natale, d'après un renseignement fourni par Peiresc et confirmé par une lettre de Malherbe à Peiresc, du 9 novembre 1606, où nous lisons (t. III de l'édition L. Lalanne, p. 13) : Je suis bien marri du trait que vous a joué le Gascon. Le nom de sa nation vous devoit faire peur... »

3. Ces documents sont tirés du ms. 9533 du fonds français. A ce ms. M. P. emprunte encore une note sur une pièce d'argent du viii^e siècle (p. 15).

offrande à Fabri de Peiresc, et de rendre à ce savant antiquaire la place qui lui est due dans l'histoire de la numismatique française à côté de Petau et de Poullain. »

T. DE L.

502. — **La Bruyère.** Les Caractères et les mœurs de ce siècle, suivis du discours à l'Académie française, publiés avec une introduction et des notes, par G. SERVOIS et A. RÉBELLIAU. Paris, Hachette, 1890. Prix : 2 fr. 50.

Il serait superflu, après Sainte-Beuve, Prévost-Paradol, et tant d'autres critiques éminents, de faire l'éloge de La Bruyère : moins original que Montaigne, moins profond que La Rochefoucauld, il a d'autres mérites qui le placent sur la même ligne que ces deux illustres moralistes. Avant tout, c'est un merveilleux styliste, qu'on a eu bien raison de mettre au nombre des auteurs français expliqués dans les classes. Non seulement nos élèves trouveront dans les *Caractères* des préceptes et des exemples de la plus savante et de la plus ingénieuse rhétorique, mais dans cet ouvrage qui est tout moderne par la forme et par l'esprit, ils apprendront encore le respect et l'amour de cette antiquité qui présente, comme le disait naguère un philosophe resté inébranlablement classique, « le plus grand accord de la pensée et du sentiment avec l'expression ». Des critiques et des attaques plus intéressées qu'intéressantes ont prévenu contre les anciens la jeunesse de nos jours : La Bruyère lui rappellera dans maint passage que Virgile, Horace, Homère, Platon, sont les maîtres immortels du goût, qu'il est bon de vivre et de penser dans leur lumière, et qu'on ne peut « les surpasser que par leur imitation ». Que de fois lui-même, avec la leçon, nous en donne l'exemple ! Ovide a dit quelque part : *forma dei munus*. La Bruyère s'empare de cette pensée qu'il fait sienne en la transformant, en lui donnant je ne sais quelle plénitude harmonieuse : « Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles. » Ailleurs il regrette en ces termes le jeune Soyecourt tué à la bataille de Fleurus : « Je pleure cette mort prématurée qui te joint à ton intrépide frère, et t'enlève à une cour où tu n'as fait que te montrer », réminiscence discrète de ce beau vers de Virgile : *ostendent terris hunc tantum fata*. Quelquefois, c'est par un seul mot, pris dans toute sa force étymologique, que se trahit l'imitation : « Les douleurs muettes et *stupides* sont hors d'usage. » Sénèque avait dit : « parvi dolores loquuntur, argentes *stupent*. » Les annotateurs n'ont pas négligé de faire quelques-uns de ces curieux rapprochements, nécessaires surtout dans une édition classique, parce qu'ils servent à faire mieux comprendre et goûter l'art industriel de l'écrivain. Les notes sont abondantes sans être prodiguées, et quelques-unes seulement sont sujettes à la critique. J'ai de la peine à croire que *laconisme*, p. 257, note 2, soit un mot nouveau au XVII^e siècle, pour cette raison que, dès le XVI^e, on rencontre *laconique* et *laconiquement*, quoique ces mots n'aient pas d'histoire dans Littré. *Proster-nation* (p. 174, note 2) n'a pas été employé que par la Bruyère, car ce

substantif est en usage au xv^e siècle, et un peu plus tard les écrivains religieux s'en servent habituellement. C'est par inadvertance que dans l'*Index*, la tragédie de *Pyrame et Thisbé* est attribuée à Pradon. Corneille mourut, non pas riche, mais dans une honnête aisance : ceci a été démontré par les preuves les plus incontestables. Pourquoi répéter encore (p. 348, note 1) qu'il mourut « dans le plus douloureux dénûment ? » Dans le chagrin, dans la tristesse, oui, car il eut le malheur de survivre à plusieurs de ses enfants, mais le malheur n'est pas toujours la misère. Qu'on en finisse une fois pour toutes avec cette légende que les beaux vers de Théophile Gautier n'ont pas peu contribué à répandre. — Ces quelques remarques n'amointrissent pas la valeur de cette édition que recommandent suffisamment les noms de MM. Servois et Rébelliau.

A. DELBOULLE.

503. — Francisque HABASQUE, correspondant du Ministère de l'Instruction publique. **Le dernier duc d'Aquitaine.** Xavier de France 1753-1754. Etude historique suivie de la réimpression des vers sur la naissance de Monseigneur le Duc d'Aquitaine célébrée dans le collège des Jésuites de Bordeaux et de pièces justificatives inédites. Paris, Alphonse Picard ; Bordeaux, Foret et fils, 1890, grand in-8 de 213 p.

M. Habasque trouva, un jour, en bouquinant, égarée dans un recueil factice de pièces de théâtre du xviii^e siècle, une plaquette imprimée à Bordeaux, chez Lacornée, imprimeur du Parlement, et intitulée : *Vers sur la naissance de Monseigneur le duc d'Aquitaine, célébrée dans le collège des Jésuites le 6 décembre 1753*. Cette plaquette parut curieuse au fervent bibliophile. S'étant assuré qu'elle était unique, le désir bien naturel lui vint de la réimprimer, suivi du désir, non moins naturel, de faire précéder cette réimpression d'une notice — je me sers des propres expressions de l'éditeur — sur le petit prince dont la venue avait été si poétiquement célébrée. Ses recherches à ce sujet durent être minutieuses, car Xavier de France, enlevé dès le berceau, a laissé si peu de traces que M. Henri Martin l'omet dans l'énumération des petits-fils de Louis XV et qu'à Bordeaux, naguères capitale de son apanage, bien peu savent encore en l'honneur de qui un des plus beaux monuments de la ville a reçu le nom de Porte d'Aquitaine. Cependant, continue M. H., « les mémoires, les gazettes et les archives nous ont permis de reconstituer l'éphémère existence de ce frère oublié de Louis XVI, ou plutôt de décrire le milieu dans lequel il naquit et les cérémonies et les manifestations dont il fut l'occasion. Si, tout en mettant au jour un épisode peu connu de l'histoire de Bordeaux, nous avons donné quelque idée des conditions dans lesquelles vivait au siècle dernier un Fils de France en son bas âge, notre travail aura atteint son but. »

Les soixante pages consacrées à Xavier-Marie-Joseph de France (né au palais de Versailles le 8 septembre 1753, mort dans le même palais le 22 février 1754) sont fort intéressantes. Récits et descriptions y sont de

la plus minutieuse exactitude. On jurerait que M. H. a vu de ses propres yeux tout ce qu'il raconte et décrit et qu'il assistait aux fêtes de Dresde, dans le cortège du duc de Richelieu, ambassadeur extraordinaire du Roi très chrétien allant demander à l'Électeur de Saxe la main de la princesse Marie-Josèphe pour le Dauphin de France (janvier 1747), comme aux fêtes de Paris et de Versailles, comme aux fêtes de Bordeaux, comme aux funérailles du petit duc d'Aquitaine. Que le lecteur ne redoute point, en tout ceci, les inconvénients du genre descriptif! M. H. a spirituellement évité le danger en glissant, au lieu d'appuyer, en mêlant aux renseignements officiels quelques traits de délicate ironie, quelques saillies où pétille la verve gasconne¹.

L'éditeur des *vers des jésuites de Bordeaux* a eu bien raison de dire de ce recueil qu'il est curieux et a bien fait de le réimprimer. Le principal auteur des pièces plus ou moins poétiques de 1753 est le R. P. Sauret, que M. H. (p. 61) nous montre, « emporté par Pégase » affirmant en sa dédicace au Dauphin, formée d'un huitain, que l'agrément du prince est la garantie d'une gloire immortelle. Sauret, non content de nous gratifier de ses lyriques effusions, nous donne aussi quelque peu de sa prose. Citons les vers latins de ses confrères (*Gratulatio Aquitanix* de Pierre Simon Livron, autre *Gratulatio* de Julien Bonin, *Somnium. Carmen anacreonticum*, du même, etc.)². Citons surtout une pièce en langage populaire, les *bers d'un gascon* (p. 114-116), pièce anonyme qui n'avait pas encore été signalée dans les bibliographies spéciales. M. H. a reproduit, à la suite de la plaquette bordelaise, des *poésies diverses en l'honneur du duc d'Aquitaine* où l'on remarque des stances de Marmontel, une églogue de Dupain de Triel, une Ode de l'abbé Roman.

Ce qui vaut mieux que ces poésies de circonstance, c'est le *Recueil de*

1. Voir notamment (p. 12) ce qui regarde Dresde « submergé par un déluge de fêtes, » les amours saxons se jouant aux pieds de la statue de l'hymen avec cette prière « qui devait être largement exaucée » : *Adde genus de conjuge tanta*, et (p. 14) ce qui regarde Paris : « Ce ne furent partout que lacs de fleurs, unions de chiffres, alternances d'armoiries, enlacements de fleuves, allégories mythologiques, etc. » Notons (*ibid.*) cette réflexion piquante : « parmi elles [les dames chargées de recevoir Marie-Josèphe dès qu'elle toucha le sol français] figuraient (ces choix peignent l'époque) M^{me} de Lauraguais, qui avait été la maîtresse du Roi, M^{me} de Pompadour qui l'était et M^{me} d'Estrades qui essaya de l'être. »

2. M. H. ne donne aucun renseignement sur ces trois religieux. Le P. Antoine Sauret (né le 16 octobre 1716) fut aussi un prosateur. Voir l'indication d'un de ses discours (prononcé au collège de Bordeaux et imprimé à Toulouse, 1749, in-4°) dans la *Bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus*. (T. III, in-f°, p. 572). Il serait aussi l'auteur d'une comédie ou d'un ballet qu'il fit jouer en 1744 et en 1748 et que mentionnent les *Nouvelles ecclésiastiques* en 1749, p. 70. Le P. Bonin, né le 14 octobre 1686, mourut à Bordeaux le 21 décembre 1760. Voir *Bibl. des écrivains*, t. I, p. 744-745 où l'on cite de lui des travaux astronomiques et un travail d'érudition (dissertation sur l'année de l'exil d'Ovide, lue à l'Académie de Bordeaux en août 1748). Le P. Livron, dont on ne connaît aucune publication, mourut à Bordeaux le 9 mars 1760.

pièces inédites relatives au duc et à la Porte d'Aquitaine (p. 143-210). Parmi ces documents, au nombre de vingt, qui proviennent des Archives nationales, des Archives départementales de la Gironde et du Lot-et-Garonne, des Archives municipales d'Agen et de Bordeaux, signalons l'état des personnes que le Roy a établies, pour servir près de Mgr le duc d'Aquitaine, l'état des meubles, linge, argenterie et autres choses délivrées à M^{me} la duchesse de Tallard, gouvernante des enfans de France, pour le service de Mgr le duc d'Aquitaine, une lettre de M. de Tourny au comte de Saint-Florentin, une lettre de ce dernier à M. de Tourny, une jurade de Bordeaux relative à la naissance du duc, une lettre de M. de Tourny au garde des Sceaux, une jurade de Bordeaux relative à la Porte d'Aquitaine, autre jurade relative aux fêtes en l'honneur du duc, une lettre de M. de Tourny aux consuls d'Agen, etc.

Le volume est dédié à M. Léopold Delisle. Je donnerai un grand éloge à M. Habasque en déclarant que son travail n'est pas indigne de paraître sous les auspices du modèle des travailleurs.

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le premier volume du catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque nationale a paru, par les soins de M. E. BABELON; il comprend les monnaies des rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène. Un deuxième volume sera consacré aux monnaies des Perses Achéménides.

— On trouvera dans le 14^e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* — lequel va de *Donatio* à *Electum* — d'importants articles : la dot (Caillemier et Baudry), la drachme (Lenormant), le dragon (Pottier), les *duumviri juri dicundo* (Humbert), les *duumviri sacris faciundis* (Bloch), l'éducation en Grèce (P. Girard) et à Rome (Pottier), l'*eisphora* ou impôt extraordinaire chez les Grecs (Lécrivain), l'*eclesia* (Glotz).

— A paru, chez Loyer-Fontaine, à Alençon, *l'État de la généralité d'Alençon sous Louis XIV*, par M. Louis DUVAL, archiviste de l'Orne.

— M. Henri CORDIER a fait tirer à part sa longue et excellente *Notice sur la Chine* qui a paru dans la « Grande Encyclopédie ». (Paris, Lamirault. In-8°, 111 p. avec carte).

— La deuxième série des *Études sur l'Espagne* de M. A. MOREL-FATIO, vient de paraître chez Bouillon; elle a pour titre : *Grands d'Espagne et petits princes allemands au XVIII^e siècle*, d'après la correspondance inédite du comte de Fernan Nuñez avec le prince Emmanuel de Salm-Salm et la duchesse de Béjar. Nous y reviendrons.

— Deux brochures nouvelles, toujours curieuses et instructives, toujours copieusement annotées, de M. TAMIZEY DE LARROQUE : 1^o le XVIII^e fascicule des *Correspondants de Peiresc* (lettres inédites écrites d'Aix à Peiresc, de 1618 à 1631, par Boniface Borrilly, une des gloires du notariat provençal. Ces lettres sont au nombre de cinq; on y remarquera les pages où Borrilli raconte, en février 1623, tous les détails de son entrevue avec Louis XIII. Notons aussi, à la suite des lettres, l'inventaire des richesses du cabinet de Borrilli); 2^o *Hercule d'Argilemont*, personnage peu connu sur lequel notre collaborateur a réuni, en une vingtaine de pages, tous les renseigne-

ments qu'il a pu trouver. (Ce gouverneur de Caumont resta longtemps la terreur de ceux qui passaient devant son château, « devant l'aire du voutour, et, après trois siècles bientôt, son sinistre souvenir est encore vivant dans le beau pays où il exerça tant de ravages ». Il fut enfin exécuté le 23 septembre 1620. M. Tamizey de Larroque ajoute à sa notice sur ce détestable voisin de l'abbaye de Guitres deux pièces fort rares relatives à son jugement et à son supplice).

— M. Ch. JORET, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, fait paraître un intéressant travail — sur lequel nous reviendrons — qui a pour sujet *Pierre et Nicolas Formont, un banquier et un correspondant du Grand-Électeur à Paris*. (Paris, Picard et Bouillon, 1890, in-8°, 80 p.).

— La librairie Alcan publie le tome deuxième du *Recueil des instructions* données aux ambassadeurs et ministres de France en Russie, par A. RAMBAUD.

— *Jemappes et la conquête de la Belgique (1792-1793)*, tel est le titre d'un volume que M. A. CHUQUET vient de donner à la librairie Léopold Cerf; ce volume, contient six chapitres : I. *Les Pays-Bas autrichiens*; II. *L'invasion française*; III. *Jemappes*; IV. *La conquête de la Belgique*; V. *Pache*; VI. *La réunion*.

— Le tome troisième de la traduction, par M. A. BURDEAU, de Schopenhauer, *Le monde comme volonté et représentation*, paraît chez Alcan; il complète l'ouvrage.

— Vont paraître à la même librairie Alcan : sir John LUBBOCK, *Le bonheur de vivre*, traduit sur la 10^e édition anglaise; et *Les sens et l'instinct chez les animaux et principalement chez les insectes*; ARLOING, *Les virus*; TROUËSSART, *Les microbes, les ferments et les moisissures*; DEBIDOUR, *Histoire diplomatique de l'Europe, de 1815 à 1878* (2 vols in-8°).

ALLEMAGNE. — La maison Asher, de Berlin, distribue le prospectus d'un grand ouvrage, *Olympia, die Ergebnisse der von dem deutschen Reich veranstalteten Ausgrabung*. L'ouvrage sera publié par MM. E. CURTIUS et F. ADLER, avec la collaboration de MM. DÖRPFELD, GRÆBER, GREF, PARTSCH, BORRMANN, TREU, DITTENBERGER et PURGOLD. Il comprendra cinq vol. in-4° et quatre vols. gr. in-fol., plus un carton gr. in-fol. avec cartes et plans. Le prix total sera de 1,300 mark ou 1,625 francs. Le gouvernement allemand a dépensé plus d'un million pour les fouilles d'Olympie; on a le droit de se demander s'il n'aurait pas dû prendre des mesures pour que les résultats de ces fouilles fussent mis à la portée du public dans des conditions de prix plus abordables.

— Le *Lexicon der lateinischen Wortformen* de M. K. E. GEORGES est terminé avec la cinquième livraison (Leipzig, Hahn, 11 mark).

— Félix DAHN publie un nouveau roman historique sur la grande invasion, *Die Bataver, historischer Roman aus der Völkerwanderung*. (Leipzig, Breitkopf et Hærtel. In-8°, 606 p. 9 mark).

— On annonce la publication du deuxième volume de la *Geschichte der katholischen Kirche in Irland von der Einführung des Christenthums bis auf die Gegenwart*, de M. A. BELLESHEIM (Mayence, Kirchheim, 16 mark 60). Le troisième volume est sous presse.

— La huitième partie des *Analecta hymnica medii ævi* du P. G. M. DREVES a paru, à la librairie Reisland, de Leipzig, sous le titre *Sequentiæ ineditæ, Liturgische Prosen des Mittelalters* (7 mark 50). On connaît les parties précédentes : I. *Cantiones Bohemicæ* (1886); II. *Hymnarii Moissaciensis*; III. *Conradus Gemnicensis* (1888); IV. *Hymni inediti*; V. *Historiæ rhythmicæ*; VI. *Uldaricus Wessofontanus* (1889); VII. *Prosarum Lemovicense* (1890).

— Le premier volume du *Deutsches Wörterbuch* de M. Moriz HEYNE, professeur à l'Université de Göttingue, a paru chez Hirzel, à Leipzig; il comprend les lettres A-G (prix : broché 10 mark).

— Hermann Böhlau, à Iéna, met en vente une étude sur Knebel, l'ami de Goëthe, (*K. L. von Knebel ein Lebensbild*, 2 mark 80) par M. Hugo von KNEBEL-DOEBERITZ et une biographie de l'impératrice Augusta (*Augusta, Herzogin zu Sachsen, die erste deutsche Kaiserin, Züge und Bilder aus ihrem Leben und Charakter nach vielfach ungedruckten Quellen* 1 mark) par M. O. SCHRADER, professeur à l'Université d'Iéna.

— M. Philippe STRAUCH a fait tirer à part (du IV^e fascicule de la « Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Litteratur ») son utile et excellente bibliographie des publications parues en 1889 sur le domaine de la littérature allemande moderne (*Verzeichnis der auf dem Gebiete der neueren deutschen Litteratur im Jahre 1889 erschienenen wissenschaftlichen Publicationen*).

DANEMARK. — Sous le titre général *Sjæledyrkelse og Naturdyrkelse, Bidrag til Bestemmelsen af den mytologiske Metode* (Culte de l'âme et Culte de la nature, contribution à la détermination de la méthode mythologique, Kjøbenhavn, Lehmann og Stage, 1890), M. H. S. VODSKOV annonce une série d'études de mythologie historique et comparée, dont le premier volume est intitulé *Rig-Veda og Edda* et dont il fait en même temps paraître le premier fascicule (CL-80 pp.). Une longue introduction, consacrée à l'étude des migrations qui ont peuplé la surface de la terre et des souvenirs mythologiques qu'elles ont laissés, touche à un grand nombre de questions d'une portée très générale, notamment à celle de la civilisation primitive des Indo-Européens. Passant au Rig-Véda, l'auteur en examine successivement la versification, le style, les auteurs présumés, l'inspiration ; le fascicule s'arrête au début du chapitre *Agni*. M. Vodskov est bien au courant de la littérature védique et des travaux des principaux exégètes ; il les caractérise avec justesse, parfois avec un réel bonheur d'expression. Ses traditions aussi, plus littéraires que rigoureuses, reproduisent du moins avec fidélité, en vers danois, le mouvement de l'original : il y a entre autres (p. 15) une cadence d'*aty-ashti* (R. V. I. 130. 4-5) merveilleusement imitée, qui sonne presque à l'oreille comme une strophe vedique. La mâle douceur des idiomes scandinaves se prête bien à ces tours de force ; mais on n'en doit pas moins déplorer que le livre de M. Vodskov soit écrit en une langue relativement peu connue, qui découragera beaucoup de lecteurs. Quant aux tendances scientifiques de l'œuvre, on n'en pourra juger avec précision que lorsqu'il aura abordé la comparaison promise du Rig-Véda et de l'Edda.

— M. Émile GIGAS publie un *Choix de la correspondance inédite de Pierre Bayle* (Copenhague, Gad), que nous venons de recevoir et dont nous parlerons prochainement.

FINLANDE. — M. E. N. SETÄLÄ, de l'Université de Helsingfors, auteur d'une remarquable monographie des affixes du temps et du mode dans la conjugaison ongro-finnoise (*zur Geschichte der Tempus und Modusstambildung in den Finnisch-Ugrischen Sprachen*, Helsingfors, 1887, xiv-184 pp.), vient de publier, sous le titre *Yhteissuomalaisten klusiilien Historia, luku yhteissuomalaisesta æwnehistoriasta* (*Histoire des explosives de la langue commune Suomé, un chapitre de phonétique historique finnoise*, Helsingfors, 1890, viii-228 pp.) un ouvrage conçu dans l'esprit de la méthode historique la plus rigoureuse et destiné à renouveler sous peu les notions que l'on croyait acquises sur la phonétique des divers dialectes finnois (suomi propre, este, live, vepse, votiaque, carélien). Le savoir de l'auteur, formé aux meilleures écoles, est à la fois théorique et pratique : le suomi propre est sa langue maternelle ; il a voyagé en pays vepse et en Livonie et rapporté notamment sur l'évolution phonétique du dialecte live des informations absolument nouvelles. C'est la première fois, l'on peut le dire, que l'on voit fixé un ensemble de lois phonétiques véritables dans une division, restreinte il est vrai, mais très importante du

grand domaine ongro-finnois. M. S. ne s'en tiendra pas là : il nous promet, pour un très prochain avenir, la seconde partie de ses études sur le rameau finnois occidental, et, s'il acquiert dans son pays l'influence qui lui est due, il y aura bientôt formé une génération de jeunes travailleurs exceptionnellement bien placés pour nous éclairer sur la solution des problèmes multiples et quasi inabordés de la phonétique uralo-altaïque.

RUSSIE. — Une *Société d'histoire*, présidée par M. N. KARÉIEV, a été fondée à l'Université de Saint-Petersbourg.

— M. LAPPO-DANILEVSKI a publié un gros volume sur l'organisation de l'impôt direct en Russie au ^{xvii}^e siècle.

— On annonce, pour paraître prochainement, un considérable travail de M. Michel KORELINN sur la Renaissance italienne, ainsi qu'une *Histoire de la civilisation byzantine*, par M. OUSPENSKI, professeur à l'Université d'Odessa.

— L'auteur d'une *Histoire du protestantisme polonais*, M. LUBOVITCH, qui professe l'histoire à l'Université de Varsovie, a fait tout récemment paraître une *Histoire de la réaction catholique en Pologne*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 novembre 1890.

M. Barbier de Meynard rend compte d'une mission épigraphique en Asie-Mineure, qui a été confiée à M. Clément Huart, interprète de l'ambassade de France à Constantinople. Le but de la mission était de relever dans l'éyalet de Karamanie (ancienne Lycaonie et Isaurie), notamment à Konyah (Iconium), les inscriptions musulmanes et surtout celles du temps des princes seldjoukides (1087 à 1300 de notre ère). M. Huart a recueilli cinquante-huit inscriptions, pour la plupart arabes, dont vingt-cinq de l'époque des Seldjoukides. Ces textes fournissent des données nouvelles pour l'histoire de cette dynastie, qui, quoique turque d'origine, avait subi fortement l'influence de la Perse ancienne.

M. Huart a recueilli aussi deux inscriptions latines et une inscription grecque.

M. Héron de Villefosse fait ressortir, en quelques mots, l'intérêt de ces trois derniers textes, les plus importants qu'on ait recueillis jusqu'ici sur ce point. Les inscriptions latines sont deux dédicaces à Caracalla et à Lucius Aelius Verus, des années 212 et 137 de notre ère. L'inscription grecque mentionne un certain Julius Publius, *δομιστής*, ou curateur de la cité.

M. Viollet appelle l'attention de l'Académie sur une ordonnance de saint Louis, qui manque dans le *Recueil des ordonnances* de Laurière. Elle fut rendue en 1245, en vue de la prochaine croisade. Elle impose à tous les belligérants une trêve de cinq ans et oblige les créanciers des croisés à faire absoudre par l'autorité ecclésiastique ceux de leurs débiteurs contre qui ils auraient obtenu une sentence d'excommunication.

M. Casati met sous les yeux des membres de l'Académie :

1^o Des reproductions des peintures de la dernière tombe peinte découverte en Etrurie, à Porano, à quelque distance d'Orvieto; on y voit divers personnages, un char à deux chevaux, une table servie pour le repas funèbre, une *lasa*, divinité ailée, tenant en sa main le rouleau des actions du défunt; des inscriptions donnent le nom de la famille : *Thescanas*;

2^o Des bijoux d'or, provenant de Chiusi et d'Orvieto, travaillés avec la finesse propre à la joaillerie étrusque : boucles d'oreilles, spirales, ornements pour la coiffure des femmes, collier, etc.;

3^o Des bijoux de bronze, provenant d'Orvieto;

4^o Un miroir sur lequel est représenté un sujet mythologique proprement étrusque : un groupe de deux *lasas* ailées, nues et parées de bijoux.

Ouvrages présentés : — par M. Le Blant KRAUSS (Franz Xaver), *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, 1, *die altchristlichen Inschriften der Rheinlande*; — par M. Georges Perrot : 1^o CABROL (E.), *Voyage en Grèce, notes et impressions*; 2^o *Collections du musée Allaoui*, publiées sous la direction de M. René DE LA BLANCHÈRE, livraisons 3-5.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNÉST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47

— 24 novembre —

1890

Sommaire : 504. EHNI, Le mythe de Yama. — 505. BUGGE, Etrusque et aménien. — 506. TIMMERMANS, Traité de l'onomatopée. — 507. BLAYDES, Les fragments des comiques grecs. — 508. KIRCHNER, Catalogue des citoyens athéniens. — 509. BERTRAND, Cicéron artiste. — 510. BONNET, Le miracle de l'archistratège Michel. — 511-512. De aleatoribus, p. p. MIODONSKI et HILGENFELD. — 513. SABATIER, De la vie intime des dogmes. — 514. WAAG, Poèmes allemands. — 515. BOOS, Cartulaire de Worms, II. — 516. SEGER, Nicéphore Bryenne. — 517. GEBHART, L'Italie mystique. — 518. HEIDENHAIN, Philippe de Hesse. — 519. ABBADIE, Un cadet de Gascogne. — Chronique.

504. — J. EHNI. **Der Vedische Mythas des Yama**, verglichen mit den analogen Typen der Persischen, Griechischen und Germanischen Mythologie. iv; 216 p.; Strassburg, 1890.

M. Ehni est un polygraphe et un polyglotte; il a publié un *Voyage en Sicile*, des sermons, des traités de polémique religieuse, un *Essai sur le Faust de Goethe*, *Trois Mythes de Zeus*, et le *Christianisme social*; il écrit indifféremment en français ou en allemand, sur une question d'actualité ou sur un problème de philologie. Son *Essai sur le Mythe de Yama* se présente au public sous le patronage de M. Max Müller, et certes, il n'en est pas indigne. M. Max Müller a dû saluer avec émotion ce représentant attardé d'une doctrine usée et abandonnée. M. E. est un artiste en équations solaires : Yama se réduit en dernière analyse à la forme *jumelle* du soleil envisagé comme astre visible du jour et astre invisible de la nuit; sa sœur jumelle Yamî s'explique également par la forme double de la lune, croissante et décroissante. M. E. s'est proposé d'étudier l'évolution qui a porté Yama de son origine naturaliste au rang de Premier Homme en ligne descendante, et en ligne ascendante au rang de Dieu Universel, et de rechercher, dans ce cas spécial, le lien qui réunit les phénomènes physiques avec les plus hautes aspirations de l'homme. Il s'attache tout d'abord à démontrer la nature lumineuse et solaire des parents de Yama; puis il décrit les étapes du dieu, adoré successivement comme dieu solaire, comme feu du sacrifice en même temps que feu du soleil, puis combinant les attributs solaires avec les caractères humains, promu ancêtre de l'humanité, prince des morts, dieu de la mort, bifurquant ensuite pour aboutir d'une part à la forme humaine comme le premier des vivants et le premier des morts, d'autre part à la forme purement divine à titre de dieu universel. M. E. compare enfin les traits essentiels du Yama védique avec les types analogues des mythologies de la Perse, de la Grèce et des peuples germaniques :

Yima, Dionysos, Rhadamanthys, Tuisco, Ymir. L'essai de M. E. est fondé sur les seuls textes du *Rg-Veda* déjà recueillis par Muir et par M. Bergaigne; il les recueille, les traduit et les interprète à nouveau. L'entreprise risque de paraître présomptueuse; pour reprendre l'œuvre de pareils devanciers, il faudrait au moins la largeur et la précision de leurs connaissances védiques, la sûreté de leur méthode, la vigueur de leur jugement et même au préalable une science solide de la langue. Ces mérites ne caractérisent pas l'œuvre de M. Ehni. Il se limite au *Rg-Veda* et s'interdit de regarder au dehors; il ignore presque de parti-pris les autres *Samhitās*, les *Brāhmanas*, et tout le reste de la littérature; il prend les hymnes, les dispose dans un ordre arbitraire et construit une histoire sur des données préconçues sans chercher une base réelle de chronologie. Les détails même sont loin de trahir le soin minutieux indispensable aux recherches védiques, où les mots réclament si souvent un examen attentif. Les passages transcrits fourmillent d'incertitudes et d'erreurs : le *r* voyelle est représenté tantôt par un *r* pointé, tantôt par le groupe *ri* (*çringo*, p. 11, l. 2, *brhaddivo*, p. 12, l. 3); le même mot est transcrit coup sur coup sous deux formes : *mināno* (13, 1) et *mināno* (*ib.*, 2); *panim* (16), *panim* (*ib.*); les signes de longues semblent disposés au hasard : *çrūteh* (9, au bas), *vacam* (56, med.); les syllabes sont séparées de même : *caksasāt miyena tejāsa* (23, med., pour : *caksasātmi*¹⁰). Certaines erreurs se représentent avec une ténacité inquiétante. Le *Bhāgavata Purāna* est appelé *Bhagavat Purāna* (2, med.; 54 inf.), et même *Bhayavat Purāna* (44, 33) corrigé dans l'*erratum* en *Bhāgavat Purāna*! Les catégories et les exemples d'erreurs analogues donneraient une longue liste. Si ces incorrections de forme ne suffisent pas à infirmer la valeur de l'ouvrage, elles ne laissent pas de créer une prévention défavorable.

Mais la question est plus haute. M. E., au cours de son essai, constate que M. Bergaigne n'a pas indiqué dans son ouvrage sur la Religion Védique la signification du dieu Yama (p. 55). M. Bergaigne s'est abstenu délibérément d'une recherche condamnée à rester infructueuse. La *Samhitā* du *Rg-Veda*, consultée sans aucun moyen de comparaison ou de contrôle, est impuissante à fournir les éléments d'une étude historique; les données s'y présentent sur le même plan, sans aucune perspective. Les matériaux ne manquent pas sans doute, encore que les idées soient souvent difficiles à saisir sous les mots; mais comment en déterminer les dispositions? A quels indices se fier pour marquer les étapes de l'évolution? Le bon sens et la logique, invoqués comme les guides les plus sûrs, ne sont que les plus décevants; l'Européen du XIX^e siècle n'enchaîne pas ses idées comme l'Aryen des temps védiques, ni même comme l'Hindou moderne. Les théories construites sur ces fondements imaginaires peuvent attester l'ingéniosité de leur auteur et amuser le

1. M. E. le désigne à tort comme un élève direct de Burnouf (p. 55).

public ; la science n'en attend pas de profit. M. E. ne se contente pas d'expliquer par le soleil jumeau le dieu Yama ; il entend expliquer également les autres personnages de ce cycle. Les deux Sârameya, par exemple, ces chiens aux quatre yeux, tachetés, qui gardent le chemin des morts, ont dû passer d'abord par la phase naturaliste ; à l'œuvre l'imagination ! La solution s'offre d'elle-même. Les chiens Sârameya étaient à l'origine le vent du Sud et le vent d'Ouest (ou du Sud-Ouest, car l'hésitation est permise). En effet, la racine *sar* signifie : aller vite. Saramâ, la mère des Sârameyas, la chienne des dieux, est aussi la messagère d'Indra, dieu du ciel orageux : elle participe ainsi à la tempête. L'idée de chien s'associe naturellement à l'idée de vent : l'un et l'autre vont vite. Le vent d'Ouest, au témoignage des voyageurs, est la mort des végétaux ; voilà l'idée de mort qui apparaît. Le personnage est complet.

L'exemple est topique ; il met en relief le système adopté par M. E. et caractérise la valeur des conclusions énoncées. M. Ehni s'est travaillé à disposer dans un ordre arbitraire des matériaux déjà recueillis et examinés avec soin ; l'histoire de Yama n'y a rien gagné. Une autre méthode s'impose à ce genre de recherches ; au lieu de prendre pour point de départ l'inconnu ou l'arbitraire (c'est tout un), il faudrait partir du connu. Comme un point ne suffit pas à déterminer une ligne, un seul document ne permet pas de tracer une évolution ; il faut deux points au moins, deux périodes. Les *Purânas* d'abord, les épopées ensuite en remontant l'ordre des siècles, donnent un Yama nettement dessiné, aux contours arrêtés ; les *Brâhmanas*, les *Upanisads* présentent un type antérieur avec des divergences et des lacunes qui ressortent en les comparant au type définitif et qui permettent de suivre le chemin parcouru ; les *Samhitâs* étudiées à leur tour s'éclairent par reflet et laissent voir l'ébauche puissante, quoique indécise, d'un Yama aux formes encore ondoyantes. Les stades successifs de l'évolution historique, constatée dans une série de documents, permettent alors d'inférer avec moins de risques les états antérieurs. Quant aux origines proprement dites, le plus sage est actuellement de renoncer à les découvrir. Le monde védique continue une société antérieure qui échappe à l'histoire et dont le passé ne se mesure point ; il ouvre peut-être l'histoire des Aryens ; il est loin d'ouvrir l'histoire de l'humanité.

Sylvain Lévi.

505. — **Etruskisch und armenisch.** Sprachvergleichende Forschungen. I, von Dr Sophus Bugge, Christiania, 1890. In-8, xviii et 171 pp.

Les savants qui considèrent l'étrusque comme une langue indo-européenne sont, on le sait, obligés d'y reconnaître des déformations telles que force leur est d'en rapprocher, non des langues parlées à la

même époque, comme le grec et le latin, mais les langues modernes, beaucoup plus altérées; et, comme d'ailleurs l'étrusque ne ressemble nullement aux langues parlées en Italie, comme le latin, l'ombrien, l'osque, il était naturel que l'on cherchât quelque langue indo-européenne qui lui fût plus comparable et il devait arriver que l'on songeât à l'arménien * pour une raison historique, — les anciens regardaient les Étrusques comme venus d'Asie-Mineure — et pour une raison linguistique — l'arménien est de toutes les langues indo-européennes la plus altérée peut-être. C'est précisément ce rapprochement de l'étrusque et de l'arménien que vient de tenter M. Bugge : nous devons tout d'abord l'en remercier; la tentative devant être faite, il importait qu'elle le fût dans les meilleures conditions possibles; le nom de l'auteur nous garantit que, si celle-ci échoue, nulle autre ne réussira, et que cette voie devra être abandonnée.

M. B. a tenté de démontrer que l'étrusque est étroitement apparenté à l'arménien et tout particulièrement à l'arménien vulgaire. Nous ne pouvons discuter le sens que M. B. attribue aux mots étrusques : nous les accepterons tels qu'il les donne, sans oublier toutefois qu'il n'est pas toujours d'accord avec M. Deecke et M. Pauli, que là même où tous les savants sont d'accord, leurs conclusions ne sont que des hypothèses fragiles et toujours revisables, et que, par suite, il est facile de tirer l'étrusque en des sens fort divers. Nous nous bornerons à nous demander si la théorie de M. B. s'accorde avec ce que nous savons de l'arménien.

Le seul moyen que l'on ait d'établir une thèse telle que celle que nous discutons ici est de faire des rapprochements entre les deux langues comparées. Il entre nécessairement dans ces rapprochements une certaine part d'arbitraire. M. B. a sans doute voulu l'indiquer, quand il écrit, p. 127, qu'on pourrait rapprocher l'étrusque *talīθa* de l'arménien *talithay*. Le mot *talithay*, jeune fille, est un mot syriaque que quelques écrivains religieux ont employé sous l'influence de l'Église syriaque et qui n'est sans doute jamais entré dans la langue en Arménie. Dans ce cas, M. B. a indiqué ses doutes; ailleurs, il est plus affirmatif : il rapproche l'étrusque *s'ec*, *s'ex*, fille, de l'arménien *ēg*, femelle : ce rapprochement n'est certes pas imposé par le sens, ni recommandé par la forme phonétique, puisque rien n'indique en arménien la présence d'un ancien *s* initial dans ce mot. Cette violence faite au sens paraîtra cependant encore modérée si nous comparons la suivante : M. B. nous dit, p. 125, que l'étrusque *kurpu* paraît vouloir dire *mendiant*; le mendiant est un homme qui sait recevoir les coups : on peut donc rapprocher l'arménien *krruph*, coup de poing. — Ces exemples suffisent. Ajoutons seulement que dans plusieurs cas M. B. interprète des noms propres étrusques par l'arménien; il est clair que cela ne prouve pas : rien n'est plus facile que de rapprocher d'une langue quelconque des mots dépourvus de signification; il suffit de trouver quelque ressemblance phonétique plus ou moins fortuite.

Les rapprochements de sens de M. B. sont souvent arbitraires; sa phonétique ne l'est pas moins. Le *k* de l'arménien *meak* donnerait étrusque *χ* dans *may*, et *k* dans étr. *cina* = arm. *kinē*... Nous lisons, p. 56 : étr. *ēhuna*, *ituna* = arm. *ēndunak*; étr. *cana* = arm. *khandak* : ainsi arm. *nd* aboutit dans un cas à *θ*, *t*, dans l'autre à *n*. — De même nous voyons *r* étrusque correspondre à *l* arménien, et inversement, sans aucune règle. — Justifié ou non, cet arbitraire phonétique anéantit la démonstration en la rendant trop facile.

Il faut enfin arriver à la difficulté essentielle : la langue qui aurait été l'origine de l'étrusque n'est ni un dialecte arménien du *xix^e* siècle ni la langue littéraire du *v^e*; c'est une langue parlée en Asie-Mineure au moins dix siècles avant Jésus-Christ, et dont nous aurions deux représentants, l'étrusque et l'arménien, le second étant connu à une date beaucoup plus récente que le premier. Cette simple constatation fait tomber bien des raisonnements de M. B. : l'arménien classique *ev* « et » est en langue vulgaire moderne *u* : cela ne prouve pas qu'il en fut ainsi dès l'époque de l'unité arméno-étrusque présumée, et M. B. n'a nul droit de s'en servir pour expliquer un fait étrusque, comme il le fait p. 2. — P. 18, l'étr. *θues*, *θuves* « il a donné » est rapproché de l'arménien vulgaire *tueač*; or, *tueač* est une forme analogique qui s'est substituée à l'arménien classique *et* = skr. *ādāt*. Il n'est pas probable que la forme ancienne *et* et la forme analogique *tueač* aient coexisté quinze siècles en arménien; dès lors, quel rapport y a-t-il entre *θuves* et *tueač*? Même observation pour *as* (p. 70) et *θes* (p. 88). — P. 52, M. B. admet que *u* non final est tombé en étrusque comme en arménien; cela est possible : mais il n'y a nul rapport entre les deux faits. Les mots que l'arménien a empruntés au Perse ont subi la perte de *i* et *u* en syllabe non finale; or, ces emprunts datent en grande partie de l'époque des Arsacides. Nous sommes loin de l'unité arméno-étrusque. — M. B. compare souvent des mots étrusques en *-a* et *-aχ* et des mots arméniens en *-ak*. Or, ce suffixe a été emprunté au perse par l'arménien. On ne saurait le tirer de l'indo-européen *-ko-*, parce que i. e. *k* donne arm. *kh*, comme le prouvent *elikh* = ἑλικε et l'analogie de *t* = *th* et *p* = *ph* (resp. *h*). — M. B. explique l'alternance de *l* et *h* dans quelques mots étrusques par la prononciation moderne de la lettre arménienne que M. Hübschmann transcrit par *λ* : cette prononciation gutturale n'existait pas encore au *v^e* siècle après Jésus-Christ, puisque c'est cette lettre qui rend partout le *λ* grec. La chronologie, on le voit, s'oppose directement au système de M. Bugge. Il nous est impossible de pousser plus loin l'analyse de chacun des articles; disons seulement que, si la plupart succombent sous des critiques analogues à celles que nous venons de formuler, aucun n'est réellement frappant et n'apporte à l'hypothèse un appui solide. Le plus grand profit à retirer du livre de M. Bugge est donc qu'il n'y a entre l'étrusque et l'arménien aucun rapport démontrable.

Relevons, en terminant, quelques indications qui intéresseront les

Arménisants : le rapprochement de arm. *usanil*, apprendre, et du slave *vyknanti*, etc., et l'explication des collectifs anciens en *-ear*, pluriel moderne en *-er* par un emprunt à des langues du Caucase.

A. MEILLET.

506. — **Traité de l'Onomatopée**, ou Clef étymologique pour les Racines irréductibles, par M. Adrien TIMMERMANS. PARIS, Bouillon, 1890. In-8, 168 pp.

« Ce traité de l'onomatopée est appelé à servir d'introduction à un dictionnaire des affinités de la langue française » (p. 163). Le dictionnaire sera curieux, s'il en faut juger par cette introduction, modestement épigraphiée : *Labor improbus*... De clef quelconque, je n'y en ai point vu ;

Mais qu'on puisse voir, je n'en mets rien en gage.

Quant aux onomatopées ou soi-disant telles, elles y coulent à pleins bords, versées avec une sereine intrépidité de polyglotte prodigue. Qu'on me permette une courte citation prise au hasard (p. 91) ; je respecte scrupuleusement l'orthographe et la ponctuation de l'auteur :

« La particule *re* de reduplication a une origine verbale et onomatopique que nous allons mettre en lumière. Le croc s'appelle *χρίψ* *accrocher* s'appelle, avec omission de la gutturale : *ἀλπέω* ; *haero* ; *adhérer*, *heurter* (*accrocher*) *hard* dur qui tient, *to hurt* blesser ; *hard* dur. L'au-rochement marque le fonctionnement des ongles. *Χρίψες* dont la mé-thase est *πάρες*, *ρήγω* ; *rapio*, *rigo*, *raja* ; *arracher* ; *rough* rugueux ; *rut* ornière ; *rücken* arracher. *Αλπέω* accrocher donne *ἄρθρον* l'articulation, l'accrochement ; *articulus* ; *articulation* ; *wrist* le poignet ; *die Wurzel* articulation du pied d'un arbre, la racine. *H. gewricht*. Le jeu de cette articulation nous offre l'image de la chose qui tourne, qui va et vient ; delà *re* retour. Une variante de *re* s'offre dans *ῥέθος* le membre qui tourne ; *rotundus* ; *rond* ; *round* ; *ründ*. »

Tout le livre est dans ce goût ¹. M. Timmermans n'a-t-il pas songé que la mystification serait plus piquante si elle était moins longue ?

V. HENRY.

507. — **Adversaria in Comitorum graecorum** fragmenta scripsit ac collegit Fredericus H. M. BLAYDES LL. D., ædis Christi in universitate Oxoniensi quondam alumnus. Pars prior secundum editionem Meinekianam. Halis Saxonum, in Orphanotrophei libraria, 1890. iv et 250 p. in-8.

« Hoc prius volumen observatiunculas praeceptive criticas amplectitur quas plurimis abhinc annis in Poetarum Graecorum Comitorum col-

1. L'auteur pourtant rencontre en chemin des problèmes de haute psychologie : « pourquoi l'idée du silence est-elle rendue dans les langues par un mot, c'est-à-dire par un *son*, alors que le silence est l'absence de son ? et il trouve la solution (p. 49) ; — d'où vient *νόξ*, *nox*, *nuit*, *nocturne*, *night*, *nacht*, etc. ? C'est que (p. 51) « la nuit a été aux yeux de nos ancêtres une vapeur, un brouillard, un nuage sorti d'un nez ».

« lectionem ab Augusto Meinekio tunc nuper editam confeci. Ex illo tempore alias plurimas in poetas comicos identidem scripsi, prætereaque alias virorum doctorum hic illic sparsas collegi. Hanc qualemcumque farraginem lucubrationum, in qua, ut diversis temporibus et horis subsecivis et saepe sine librorum adjumento confecta, haud dubie errores aliquot, multa negligenter scripta, plura quae levia aut inutilia et commemoratione indigna videantur invenies, tibi, Lector benevole, commendo ». Nous transcrivons ces lignes, placées en tête de la préface, parce qu'elles donnent une idée exacte de la composition du volume. L'auteur y fait appel à la bienveillance du lecteur, et il faut dire que cette formule, devenue banale, a sa raison d'être dans le cas présent. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver dans ce livre de bonnes observations et des rapprochements instructifs (l'éditeur d'Aristophane est certainement un des hommes qui connaissent le mieux la langue de la comédie grecque); mais il faut les chercher patiemment dans un amas de *notæ* et de *notulæ* devenues la plupart inutiles depuis l'édition des *Fragmenta comicorum atticorum* par M. Kock. M. Blaydes promet des observations relatives à cette dernière collection; espérons que le savant helléniste donnera bientôt un volume qui ne pourra manquer d'avoir plus d'à-propos que celui que nous avons sous les yeux. Que n'a-t-il pris la peine d'extraire de la publication actuelle tout ce qui est encore de mise aujourd'hui pour le faire entrer dans le volume à venir! On voit trop de livres rédigés sans aucun égard pour le lecteur; les auteurs oublient que le lecteur a un moyen très facile de se venger.

W.

508. — J. KIRCHNER, *Prosopographiæ atticæ specimen* (Jahresbericht über das Königl. Friedrich-Wilhelms Gymnasium und die Königl. Vorschule zu Berlin). Berlin, impr. C. Hayn, 41 p. in-4.

Un catalogue complet des citoyens athéniens, par démos, ne saurait manquer d'être fort utile, et M. Kirchner ne s'est pas trompé en supposant que tous ceux qui s'occupent des choses de l'Attique accueilleraient avec faveur un ouvrage de ce genre. Quelques lignes d'avertissement expliquent le plan de l'auteur : les noms des démotés sont rangés par ordre alphabétique, avec référence aux inscriptions, monnaies et textes littéraires, et sont accompagnés, quand il y a lieu, d'un sommaire des principaux événements de leur vie. Il n'est pas tenu compte, sauf par exception et pour des descendants d'anciennes familles, des textes épigraphiques postérieurs à l'ère chrétienne. D'après ces principes, M. K. nous donne aujourd'hui, comme spécimen de la première partie de son travail, le catalogue des citoyens de Képhisia, de Pæania et de Mélité. Une seconde partie contiendra, avec des tables, la liste des citoyens dont le démotique est inconnu. La disposition générale de l'ouvrage ne me paraît pas être à l'abri de toute critique; il ne peut être

véritablement utile et faciliter la recherche qu'à la condition qu'on y puisse retrouver immédiatement, à son dème et à son rang alphabétique, un citoyen athénien quelconque. Or, il n'en est pas toujours ainsi, et le système adopté pour les noms de femmes pourra être une cause de confusion et d'erreur. M. K., rangeant les femmes dans le dème de leur père et dans celui de leur mari, il peut en résulter que la même femme soit inscrite deux fois dans l'ouvrage; par exemple : la mère de Démosthène, Kléoboulé, se trouvera à la fois parmi les Pæniens, en tant que femme de Démosthène le père, et parmi les Kéramiens, comme fille de Gylon. Ce n'est là d'ailleurs qu'être trop complet; mais voici qui est plus grave : On rencontre dans une inscription Σωκράτης Πατανιεύς; il n'est pas à son rang alphabétique dans son dème, et l'on en conclura que c'est un nom nouveau à ajouter au catalogue. Or, si les index sont bien faits, nous devons y trouver quelque chose de ce genre : Σωκράτης Π., voyez Μοσχίνη; et en effet, on lit à son rang Moschiné, fille de Socrate de Pæania. Outre qu'un tel renvoi ne témoignerait pas d'une méthode irréprochable, comment retrouver le personnage si ce renvoi n'existe pas? Il en est ainsi à la plupart des noms de femmes; ne serait-il donc pas plus simple et plus conforme d'ailleurs au plan général de M. Kirchner d'inscrire à leur rang les pères et les maris, lorsqu'ils sont accompagnés de leur démotique? On ne pourrait pas alors le risque de s'égarer dans les recherches.

My.

509. — Edouard BERTRAND, prof. à la Faculté des Lettres de Grenoble. **Cicéron artiste**. Grenoble, 1890, in-8, p. 1-74.

Cette brochure est détachée du tome II des *Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble*. Le sujet convenait sûrement au goût de l'auteur qui s'est occupé jusqu'ici de critique d'art, et dont on connaît la thèse française sur Philostrate (1881). Le présent travail n'est lui-même qu'un chapitre de sa thèse latine¹, refondu, très complété et développé avec un véritable talent. On y appréciera surtout une élégance de forme qu'imposait sans doute le sujet, mais à laquelle on n'est pas de notre temps tellement habitué.

Est-ce le fait d'être gâtés par cette surprise? De par l'ingratitude dont tout lecteur est coutumier, c'est de cette qualité même qu'on ferait sortir d'abord un défaut. On dirait que l'élégance est ici soutenue et monotone. Dans cette plaquette régulièrement solennelle et tout épigraphique, on voudrait plus de variété; un fonds d'où ressortiraient davantage les idées originales de l'auteur. On appliquerait à M. B. une de ses phrases (p. 67) : « Dans le style, lorsque tout est également poli et paré, le charme disparaît bien vite ». Le reproche serait quelque peu injuste; mais je gage qu'il sera fait.

1. *De pictura et sculptura apud veteres rhetores*. Voir le ch. IV.

On critiquera aussi certaines faiblesses qu'on n'eût même pas relevées il y a quelques années, mais pour lesquelles on aurait de nos jours moins d'indulgence ; d'abord la méthode adoptée dans les citations ; ensuite le choix de telle édition qui a servi de base. Peut-on pour Pline, (p. 8, note 2), s'en tenir à la collection Nisard, quand l'éditeur, Littré, déclare avoir suivi le texte de Lemaire qui à son tour suivait à très peu près celui de Hardouin ? Que de ricochets pour revenir de plus de deux siècles (1685) en arrière ? — M. B. s'excuse (p. 11, n. 3), de ne pas reproduire toujours exactement les traductions de la collection Nisard ; depuis quand les vénère-t-on comme un texte sacré ? — En polissant sa rédaction M. B. n'a pas pris garde non plus qu'il changeait parfois le sens des textes cités ¹. — Un lapsus plus grave s'est glissé p. 12. Le vieux Caton est appelé « stoicien » et l'on met à son compte un des actes de Caton d'Utique dans son séjour à Chypre.

M. B. résiste trop peu au plaisir de tirer des auteurs plus qu'on n'a fait jusqu'ici, de voir à côté et au delà de ce qu'ils ont dit. Peut-être trouvera-t-on aussi qu'il ne s'est pas assez borné. On aura toujours mauvaise grâce à se plaindre de digressions revêtues d'une forme agréable. Mais l'exemple de Cicéron suffit-il pour autoriser ceux qui parlent de ses goûts à parler aussi de toute autre chose ?

Que de fois on sort ici de la vie de Cicéron pour faire des pointes aux alentours, en son temps, avant lui et dans toute l'antiquité ! Le défaut est sensible dès le début. On est déjà à la p. 14, quand on s'avise que le sujet n'est pas abordé et qu'on touche à peine au siècle de Cicéron. Sans parler des répétitions ² que M. B. eût certainement évitées s'il eût consenti à se citer lui-même d'une manière précise, il y a certainement dans tout ce travail abus de développements généraux. Les lecteurs auxquels s'adresse M. B. ne sont pas cependant tellement dépourvus de raison et de connaissances historiques qu'il ait fallu tout leur dire ou tout leur rappeler.

La démonstration n'y gagne pas. Car pour le fonds même, on adresserait à M. B. bien des objections. Les arts ont fourni à Cicéron telle allusion, tel rapprochement. Mais les comparaisons prouvent-elles si sûrement la connaissance des objets comparés ? N'ont-elles pas fleuri dans des temps et dans des endroits où l'on professait à l'égard des choses et des êtres le plus profond dédain ! La phrase de Cicéron est harmonieuse. En conclura-t-on qu'il connaissait à fond la musique ? Voilà une lacune que je signale à M. Bertrand. Il n'a dit qu'un mot de ce goût de Cicéron. Il pouvait cependant, il devait de par la logique, lui

1. Le lecteur se croit mystifié quand il trouve des renvois comme (p. 60) : Platon, *les Lois*, liv. VI ; (p. 11) : Cicéron, *Parad.*, V. Dans les citations de Cicéron, la méthode change d'une note à l'autre, M. B. renvoyant tantôt au chapitre seulement, tantôt au paragraphe.

2. Par ex. p. 16, sur *Verr.* IV, 57 et aussi les textes cités p. 10.

3. Le même texte est cité p. 41, n. 2 et p. 65, n. 2 ; p. 56, n. 5 et p. 67, n. 1.

faire la même place qu'aux autres. Mais ici le paradoxe eût paru trop à découvert.

J'approuve beaucoup M. B. d'admirer Cicéron; mais je crains qu'il n'ait été dupe de son auteur. En tant qu'orateur et qu'écrivain, Cicéron a été sans doute un merveilleux artiste. En sculpture ou en peinture il n'était rien de plus certainement qu'un amateur éclairé. M. B. corrige lui-même dans sa conclusion ce que le titre de son travail avait d'exagéré. Il s'en faut qu'on puisse parler d'une manière générale de *Cicéron artiste*, et qu'il l'ait été autant qu'il eût voulu parfois le paraître. On nous le montre déguisant si bien ses connaissances à l'occasion, qu'il a pu tout aussi bien, quand il le voulait, masquer certaines ignorances, et même les plus graves. Sur un terrain plus rapproché de nous et où les documents nous manquent beaucoup moins, on reconnaît de nos jours que Cicéron a souvent fait illusion aux autres, à la postérité, peut-être à lui-même, et qu'il s'en faut qu'il ait été un philosophe. Nous voyons, et M. B. n'a pas caché tout ce qui lui manquait au début de sa carrière. Il n'y a sans doute ajouté que ce qu'apprennent la vie, les voyages, le monde, et ce que plus tard la mode introduisit dans le cercle des optimates. On souscrira bien à une phrase de M. B. (p. 73), mais en y glissant un petit mot qui n'est pas sans importance; à vrai dire Cicéron n'a jamais vu dans les arts que les auxiliaires et comme les serviteurs de l'éloquence. C'était un utilitaire dans ses goûts. Je doute qu'au fond il ait jamais aimé ou estimé pour lui-même un autre art que celui où il a excellé.

Voilà bien des critiques adressées à un travail soigné, d'une lecture agréable, où l'on trouve d'excellentes pages ¹, où partout on sent une chaleur vraie et qui forme un contraste frappant avec telle thèse où Cicéron vient d'être bien injustement malmené ². Je renvoie à ce dernier ouvrage quiconque voudrait être sévère pour M. Bertrand.

Émile THOMAS.

510. — *Narratio de miraculo a Michaele archangelo Chonis patrato*, adiecto Symeonis Metaphrastæ de eadem re libello. Edidit Max BONNET. Paris, Hachette, 1890, XLVI-36 pp. in-8.

Quand les apôtres Philippe et Jean vinrent à Hiérapolis combattre la Vipère (ἑχιδνα), ils passèrent au lieu appelé Chaeretopa, y annoncèrent les merveilles qu'y devait accomplir l'archistratège Michel et firent jaillir une source aux propriétés merveilleuses. C'est auprès de cette source et du sanctuaire élevé par la reconnaissance d'un père, que

1. Voir surtout la p. 56, sur la phrase de Cicéron, véritable œuvre d'art; la p. 47, sur les descriptions d'objets d'art dans les Verrines; et enfin la p. 30, sur l'influence que le procès de Verrès a dû avoir sur le développement des goûts de Cicéron.

2. Eug. Rigault, *M. Tullius Cicero. Quatenus artium optimarum amator exstiterit*. Paris, 1890. Par contre, on rencontrera dans cet ouvrage, p. 13, note 4, les renvois de bibliographie qu'omet à tort M. Bertrand.

vint plus tard se retirer le premier *προσμονάριος*, Archippos. Les Grecs (*Ἕλληνες* = les païens), excités par le spectacle des vertus du solitaire et des miracles accomplis grâce à la vertu de l'eau, après plusieurs tentatives infructueuses, résolurent de détruire le lieu saint par une inondation. Ils réunirent deux torrents de la montagne, le Kouphos et le Lycokapros; leurs flots, se précipitant d'un rocher élevé, allaient submerger l'oratoire avec Archippos, quand apparut l'archistratège Michel au sommet du rocher. D'un signe de croix, il arrête les eaux dont la tête se dresse à dix hauteurs d'homme. Il étend la main et le rocher se fend avec le bruit du tonnerre, la terre tremble, un gouffre se forme, véritable creuset (*χώνη*) où les eaux se précipitent comme un métal en fusion.

Tel est en substance le récit anonyme dont M. Max Bonnet s'est fait l'éditeur. Cette histoire a été paraphrasée par Siméon Métaphraste et développée oratoirement par Sisinnius. Le mérite de M. B. est d'avoir retrouvé la version la plus ancienne et de l'avoir publiée d'après dix mss. avec un soin et une habileté dont il est superflu de faire l'éloge aux lecteurs de cette *Revue*. La légende rentre dans la classe des légendes inventées pour expliquer des phénomènes géologiques. Mais elle contient une foule de détails curieux sur les rapports entre païens et chrétiens, sur les superstitions régionales, sur certaines conceptions religieuses (cf. p. 7, la liste des bonnes œuvres et des péchés; p. 10, les vingt et un noms de Satan). Dans la dissertation qui précède ce texte, toutes les questions qu'il soulève sont loin d'avoir été épuisées. M. B. n'explique pas comment une légende locale peut contenir de si graves erreurs topographiques. Ne faut-il pas y voir l'œuvre d'un pèlerin qui rédige à distance les souvenirs de son pieux voyage? Le fond du récit, si fortement attaché aux lieux, date probablement de l'époque où une église s'est élevée à la place du modeste oratoire primitif¹. On peut dire que pour les récits hagiographiques c'est le moment psychologique de la rédaction. Nous ne serions sans doute pas réduits à faire une conjecture, si nous possédions la fin du morceau. M. B. date l'opuscule du *v^e* au *vii^e* siècle. Il est impossible pour le moment d'être plus précis, ce qui est regrettable : les particularités grammaticales, relevées dans un index spécial², auraient encore plus de prix, si on pouvait en déterminer l'âge plus exactement.

La dissertation de M. B. lui a servi de thèse latine. Elle est écrite dans une langue nerveuse que l'on n'est pas habitué à goûter dans les livres de ce genre. Les amateurs n'y trouveront pas de ces phrases qui s'allongent de mots inutiles pour porter, piquée à la queue, une élégance de cahier d'expressions. Je ne ferais pas un éloge de l'orthographe

1. Cet oratoire devait être un simple autel abrité par un édicule à colonnes; de là le nom qui lui est donné : *θυσιαστήριον*.

2. Ajouter *ὁ λαὸς τῆς ἀδικίας* (*populus iniquitatis*), p. 11, 10, à l'article du génitif.

correcte de M. Bonnet, s'il ne fallait, paraît-il, un certain courage à écrire comme les Anciens ¹.

P.-A. L.

511. — *Anonymus aduersus aleatores* (Gegen das Hazardspiel) und die Briefe an Cyprian, Lucian, Celerinus und an den Karthaginiensischen Klerus (Cypr. epist. 8, 21-24). Kritisch verbessert, erläutert und ins Deutsche übersetzt von Dr Adam Miodonski, mit einem Vorworte von Prof. Eduard Wölfflin. Erlangen u. Leipzig, Deichert'sche Verlagsbuchhandlung Nachf. 1889, 128 pp. Prix : 2 M.

512. — *Libellus de aleatoribus* inter Cypriani scripta conseruatum. Edidit et commentario critico, exegetico, historico instruxit Adolus Hilgenfeld. Freiburg i. B., 1889, J. C. B. Mohr. 87 pp. Prix : 2 M.

Le *De aleatoribus*, conservé dans les œuvres apocryphes de saint Cyprien, a été l'objet d'une étude de M. Harnack dont j'ai rendu compte il y a un an. Presque aussitôt, l'attribution de l'ouvrage à Victor ^{1er} fut contestée par M. Wölfflin, et à sa suite les théologiens se jetèrent sur ces quelques pages de latin vulgaire pour proposer chacun une hypothèse nouvelle, « comme s'ils n'avaient rien de mieux à faire ni d'autres problèmes à résoudre ». Il n'est presque pas de revue savante qui n'ait publié un ou plusieurs articles sur la question. Malheureusement les contradicteurs de M. Harnack n'ont pu se mettre d'accord. M. Wölfflin écarte l'origine romaine du traité et croit qu'il faut chercher l'auteur en Afrique après l'époque de saint Cyprien ². L'élève de M. Wölfflin, M. Miodonski, adopte au contraire l'hypothèse de l'origine romaine et fait honneur du *De aleatoribus* au pape Miltiades. M. Haussleiter l'attribue au confesseur Celerinus, dont on a une ou deux lettres ³; mais il a été réfuté péremptoirement par M. Sanday qui tient pour Miltiades ⁴, tandis que M. Hilgenfeld songe à un novatien vivant sous le règne de Constantin, peut-être à l'évêque Acesius. Le *De aleatoribus* fait à

1 Les personnes que scandalise l'épel *uidi*, à côté de *urna*, oublient trop facilement qu'il n'en va pas autrement en français; *oui* et *jour* sont parallèles de *uidi* et de *urna*. Revenir à l'usage antique n'est pas compliquer, mais simplifier. Si l'on écrit *Euauder*, non *Evander*, on n'est plus obligé d'expliquer par quel miracle la première syllabe est longue avec un *e* bref; si l'on écrit *siluae*, *Veius*, on n'est plus forcé, à propos du vers d'Horace : *Aurarum et siluae metu*, ou de la finale d'hexamètre de Properce : *Veius astitit arcem*, de parler d'un *v* qui devient *u* ou d'un *j* qui devient *i*, deux absurdités linguistiques; si l'on abandonne les *j*, les élèves n'essaieront plus de prononcer un impossible *omnja* dans Virgile. La réforme de notre façon d'écrire le latin amènerait nécessairement une réforme dans notre façon de le lire : je ne vois pas que ce soit un si grand malheur. Quant aux attaques *per absurdum*, dans lesquelles on montre les philologues écrivant leurs thèses sur des rouleaux de papyrus sans séparer les mots, on peut les repousser par la même arme : pourquoi ces partisans du moindre effort dans l'étude des langues anciennes n'écrivent-ils pas le grec en caractères romains ?

2. *Archiv für lat. Lexikographie u. Grammatik*, V, 499.

3. *Theologisches Literaturblatt*, 1889, nos 5 et 6.

4. *Classical Review*, 1889, t. III, pp. 127-128.

M. Langen l'impression d'une sténographie : ce serait un sermon de saint Cyprien, l'unique spécimen de ce genre ¹. Enfin, l'adversaire le plus habile de l'hypothèse de Harnack après M. Wölfflin, M. Funk reste sur la réserve ; il pense qu'on a affaire à une homélie de la deuxième moitié du III^e siècle, prononcée dans une grande ville ².

Comme on le voit, la provenance romaine du *De aleatoribus* a de nombreux partisans. Elle a été vigoureusement défendue par M. Hilgenfeld (pp. 30 et 70), qui semble avoir très bien réfuté M. Funk. La discussion porte sur le texte du début : *quoniam in nobis diuina et paterna pietas apostolatus ducatum contulit et uicariam Domini sedem caelesti dignatione ordinauit et originem authenticici apostolatus super quem Christus fundauit ecclesiam* (Matth. XVI, 18) *in superiore nostro portamus*. Ces trois expressions semblent bien désigner un successeur de saint Pierre. M. H. n'a cependant pas fait observer qu'elles se prêtent un mutuel appui. Si par des considérations plus ou moins vraisemblables, on affaiblit la portée de chacune d'elles, leur réunion constitue un argument très fort. M. Funk prétend que les mots *originem authenticici apostolatus* ne peuvent s'appliquer à un pape puisque il sont au milieu de deux incises qui n'ont pas de rapport avec la primatie : on voit combien il est facile de retourner le raisonnement. L'origine romaine une fois admise, quantité de particularités s'expliquent aisément.

La controverse se trouve limitée à la question de date. Les objections faites à Harnack et mises en œuvre par MM. M. et H. dans leurs éditions, se rangent sous trois chefs principaux : la langue du *De aleatoribus*, les concordances littéraires avec saint Cyprien, et les citations bibliques.

M. Wölfflin surtout a développé les objections linguistiques. Il est nécessaire avant d'entrer dans leur détail de faire quelques observations générales. La langue du *De aleatoribus* contient beaucoup de traits populaires. Or, nous possédons un matériel très limité pour la langue vulgaire de cette époque et la chronologie linguistique est encore dans l'enfance. Le degré de vulgarisme d'un ouvrage dépend d'ailleurs plus de la profondeur de la couche sociale d'où il provient que de l'époque à laquelle il appartient ; il faudrait donc connaître quelle était la culture de l'auteur, ce qu'on ne peut faire avant de savoir quel est l'auteur. De plus, la langue vulgaire n'a pas besoin de l'intervention d'un grand écrivain : sa formation n'est pas une création, mais un développement. Le grand écrivain ne fait qu'entraver ce développement par un choix dont la dernière raison est ce qu'il y a de plus subjectif au monde, le goût. « Tout écrivain fait un choix parmi les constructions, comme parmi les mots, que lui offre la langue parlée ³. » M. Wölfflin commet donc une erreur sur la nature même du langage populaire en exigeant un grand créateur linguistique, *ein grosser Sprachbildner*, pour le premier emplo

1. Sybels *Historische Z.*, t. 61, pp. 479-481.

2. *Historisches Jahrbuch*, t. 10, pp. 1-22.

3. Riemann, *Syntaxe latine*, 2^e édit., p. 7.

de constructions qui, pour un prosateur cultivé, sont des incorrections : elles peuvent lui échapper, mais il est en garde contre elles. C'est sous le bénéfice de ces remarques préliminaires qu'il convient d'accepter les résultats du dépouillement lexicographique entrepris par M. Wölfflin. Il trouve dans le *De aleatoribus* : 1° des expressions antérieures à Tertullien : *quisque* = *quisquis*, *perierare*, *ipse* = *idem*; 2° une expression employée pour la première fois par Tertullien : *quoniam* au lieu de l'accusatif avec l'infinitif; 3° des expressions postérieures à Tertullien : *idolatria* (on doit sans doute rétablir cet épel dans Tertullien, cf. Miodonski, p. 79), *ꝛabulus*; *extollentia*, Cypr.; *serpentinus*, Ambr.; *cohabitator*, Hieron; *oraculum*, oratoire, Greg. M.; *deitas*, Arnobe; *deificus* = *diuinus*, Celerinus ap. Cypr. Cet inventaire devrait avoir pour conséquence logique de placer le traité après le temps de Grégoire le Grand ou d'Arnobe. Naturellement M. Wölfflin recule devant cette conclusion extrême; mais alors il n'y a plus lieu de tenir compte de cette liste pour la chronologie. Qui prouve trop ne prouve rien. M. Harnack en prenant ces particularités l'une après l'autre a mis hors de cause les plus importantes : *quoniam*, *extollentia*, *deificus*, *deitas* ¹. Pour ce dernier mot, dans la traduction du grec en latin, qui a été la première besogne littéraire des chrétiens d'Occident, on a dû éprouver de bonne heure bien avant Arnobe, la nécessité de rendre exactement le θεότης des Septante et des théologiens orientaux.

M. M. donne une liste de concordances littéraires avec saint Cyprien, dix-sept en tout. Elles tendraient à prouver que l'auteur du *De aleat.* se serait appliqué à imiter les œuvres de l'évêque de Carthage. Mais parmi ces *lieux parallèles*, les uns sont des tournures très naturelles qui peuvent se rencontrer sous la plume de deux écrivains indépendants l'un de l'autre (aleat. 8, 5 : *hoc primo in loco scire debes quia*, et ad Demetr. 3 : *illud primo in loco scire debes senuisse iam saeculum*), d'autres sont des ressouvenirs de passages bibliques librement paraphrasés (aleat. 5, 2, et de zelo 2 : cf. I Petr. V, 8; aleat. 11, 1, et de opere, 21 : cf. I Cor. IV, 9²; aleat. 11, 2 et de laps. 11 : cf. Matth. VI. 20 et XIX, 21); d'autres enfin ne sont pas comparables (*meditatio*, aleat. 88, a son sens habituel de « exercice » et est glosé par *crimen* crime; dans de opere 12, ce mot signifie « une éditation, pensée » et est glosé par *cogitatio*).

MM. Haussleiter et Funk ont fait surtout porter leur investigations sur les citations bibliques. On en trouve dans le *De aleatoribus* qui sont communes avec saint Cyprien. Ils en concluent qu'elles ont été puisées dans cet auteur. Mais quand un écrivain ecclésiastique veut appuyer sa doctrine par des textes, il n'est pas très étonnant qu'il se rencontre avec un autre auteur animé des mêmes intentions. Dans notre cas, ces rap-

1. *Theologische Literaturzeitung*, 1889, p. 1.

2. Dans mon précédent article (*Rev. crit.*, 1889, I, p. 23, n. 2), j'avais déjà signalé ce rapprochement. — Tous les renvois au texte du *De al.* sont fait d'après l'éd. Miodonski.

prochements sont contestables. 1° Matth. XVI, 18 ap. aleat, 1, 2 et Cypr. hab. uirg 10 avec la leçon *fundauit*; mais ailleurs saint Cyprien cite le texte avec la variante *aedificauit*; 2° Ap. XIV, 10, Exod. XXII, 20 et Jerem., XXV, 6 dans aleat. 8, 1-2 et Cypr. ad. Fort. 3 (pp. 323-324 Hartel) : le premier et le troisième passages ont une tout autre forme et l'ordre est différent; 3° Apoc. XVIII, 4 et Ies. LII, 11 dans aleat. 8, 4 et Cypr. de laps. 10 et testim. III, 34 : les *testimonia* ne donnent qu'une partie du verset d'Isaïe, cité en entier par l'anonyme, tandis que le *de lapsis* intervertit l'ordre des citations et les développe oratoirement; 4° Dans le chapitre 10 du *De aleatoribus* se trouve un groupement qui a semblé la preuve irréfutable d'un emprunt au 3° livre des *testimonia* de saint Cyprien : Matth. XII, 32; I Sam. II, 25; I Cor. III, 16; Matth. VII, 23. On a dans *Testim.* III, 26-28 : Matth. VII, 23; I Cor. III, 16; Matth. XII, 32; Marc, III, 28; I Sam. II, 25. Mais d'abord l'ordre est différent. De plus Matth. VII, 23 est isolé dans le chap. 26 et séparé de I Cor. III, par trois citations; I Cor. III, 16 n'est pas suivi immédiatement de Matth. XII, 32. Enfin, Marc. III, 28 manque dans le *De aleatoribus*. M. Wölfflin, et à sa suite MM. M. et H., croient à une contamination avec Matth. XII, 32. Cette contamination consisterait dans la substitution de *qui dixerit uerbum* à *qui dixerit blasphemiam*. Dans l'hypothèse d'une traduction unique du Nouveau Testament, on pourrait rendre compte de la divergence par une simple glose; dans l'hypothèse de la pluralité des versions, un écart aussi minime s'explique encore plus aisément, et la contamination avec un texte qui offre bien d'autres différences verbales ne peut être alléguée que pour le besoin d'une thèse. C'est à cela que se réduisent les similitudes de citations entre l'anonyme et saint Cyprien¹.

De ce minutieux examen, la théorie de M. Harnack sort intacte, aussi solidement appuyée qu'auparavant. Ses principales bases sont la sévérité morale de l'auteur, le maintien du *Pasteur d'Hermas* et de la *Διδαχή* au rang d'écritures divines et la répartition des écritures canoniques en prophètes, évangiles et apôtres. En vain M. Funk a-t-il voulu affaiblir ce dernier argument en rappelant qu'à une date très tardive (pour les offices des Quatre-Temps jusqu'à nos jours), la liturgie a conservé cette division. Puisque cette coïncidence est unique, on doit y voir une de ces survivances dont la liturgie est la sauvegarde naturelle. Ce qu'on ne trouve pas, ce sont des exemples littéraires tardifs de cette conception du canon.

Le *De aleatoribus* a profité des discussions dont il a été l'objet. Le texte en a été amélioré et c'est dans l'édition Miodonski qu'on devra le lire désormais². C'est là aussi qu'il faudra chercher l'étude des curieuses

1. M. Harnack fait observer que ces rencontres, fussent-elles justifiées, ne prouveraient rien. S. Cyprien n'est probablement pas le premier qui a composé des recueils de textes de l'Écriture. On en avait déjà en Orient; cf. Hatch, *Essays in biblical greek*, pp. 203 et suiv. Il a pu et dû se servir de ceux qui existaient.

2. M. M. a collationné à nouveau le ms. de Munich. Le texte de MQT est certainement supérieur à celui de D, qui est cependant meilleur qu'on pourrait le croire.

particularités grammaticales qu'il présente. L'introduction contient en outre des observations du même genre sur d'autres parties du pseudo-Cyprien et sur les lettres 8, 21-24, reproduites par M. M. à la fin de sa brochure ¹.

J'ai indiqué tout à l'heure à peu près tout ce qu'on trouve de bon dans l'édition de M. Hilgenfeld. Ce travail est manqué. M. H. a voulu donner un apparat, au lieu d'imiter la réserve de Harnack. Il a gonflé le bas des pages de variantes de mss. empruntées à ses devanciers et de leçons des éditions. Cette compilation a été faite absolument sans critique. C'est ainsi qu'il cite, à côté des variantes du ms. D, un ms. C (*Corbeiensis*) d'après l'édition Fell et Pearson de 1682. Or, C et D sont un seul et même ms, dont les Bénédictins avaient procuré une collation aux auteurs anglais ². Dans le commentaire, outre le passage déjà cité sur l'origine romaine du traité, je ne vois que la partie consacrée à l'inventeur du jeu qui mérite d'arrêter le lecteur (p. 59). M. H. rend très vraisemblable l'opinion vers laquelle Harnack semblait déjà incliner. L'hypothèse de Wölfflin, qui voit dans *olim meditando* un jeu de mot rappelant le nom de Palamèdes est décidément trop ingénieuse. On a relevé ailleurs les distractions énormes de M. H. ³. La principale est un contresens sur une phrase de Harnack, qui fait attri-

J'ai vérifié et rectifié la collation de ce ms. dans Hartel. Voici les *principaux* errata : p. 93 H., 5, et TD; 93, 15 *exprobatorem* D; 93, 18 *pro om.* D; 95, 8 *heres* D², *infans est* D²; 96, 13 *est* n'est pas dans D; 97, 16 *se om.* D, *perdet* D; 97, 17 *diaboli uenabulum* : *diab | ulum* D; 98, 9 *armata* QTD; 98, 11 *dilapidat* MQ²D; 98, 15 *multarum sunt* D; 99, 3 *est et c* D¹; 99, 17 *sic* : *si* D¹; 101, 13 *perferant* D¹; 101, 14 *parentum* D; 101, 15 *estrepitus* D¹; 101, 17 *nocentius* D; 102, 9 *delictis* D; 103, 23 *elimosynis* D; 104, 2 *immortale* DQT. La dernière rectification a d'autant plus d'importance que d'après l'apparat de M. M. *immortale* est la leçon de M; le texte est donc absolument sûr (cf. au contraire Harnack, p. 85).

1. P. 52, M. M. omet le compte-rendu *favorable à Harnack*, de M. l'abbé Duchesne dans le *Bulletin critique*; p. 31, ll. 1-3, l'opposition entre païens et chrétiens est trop naturelle pour servir de base à un rapprochement; p. 56, 3, il est douteux que *id est aleatorum* soit interpolé, cf. Hilgenfeld, p. 28; la restitution de cette première phrase dans M. est d'ailleurs tout à fait contestable; p. 58, 1, dans Cypr. ep. 59, 5 il s'agit précisément du pape; 66, 2, *sub cura nostri*, cette particularité présentée comme un africanisme par M. se présente isolément dans Cicéron, Tacite et peut-être César (cf. Riemann, *Synt.* ², p. 101, 2); 68, 3 *dicendo dicens*, il aurait fallu citer aussi Cicéron, cf. Riemann, *ib.*, § 253, r. 1; 79, 15, Harnack, (p. 86) a rapproché la liste des fautes données par la *Διδασχὴ* et par Marc, VII, 21 : on sent qu'il y a un ordre primitif commun à ces trois documents, sans qu'on puisse le déterminer avec plus de précision; cf. aussi Bonnet, *de miraculo... Chonis patrato*, p. 7; 96, 4 il est douteux qu'en cas de conflit entre les leçons *ferre* et *portare*, *portare* doive toujours être préféré : *portare*, le mot vulgaire, peut être la glose de *ferre*, mot classique et moins compréhensible; 109, 12, je n'hésiterais pas à écrire *absconde*, en me fondant sur l'ingénieuse explication de *ilde* donnée par M. M.

2. C. et D ne diffèrent que sur trois points, deux fois par une erreur d'Hilgenfeld (23, 4 fausse interprétation du silence des éditeurs; 23, 17 dans Fell-Pearson, il n'est pas question de l'épél *paenes* pour C), une fois par une erreur de l'apparat de Hartel (25, 22 *immortale* D, comme C, v. plus haut).

3. *Theologische Literaturzeitung*, 1890, col. 35 ss.

buer à Acesius, évêque novatien de *Constantinople*, un écrit dont M. H. a si bien prouvé la provenance *romaine*. M. Harnack, pensant à Constantinople, avait écrit *Hauptstadt*, que M. Hilgenfeld a traduit par Rome. La méprise est d'autant plus étonnante que M. Hilgenfeld, après le passage de Harnack, cite un texte de Socrate nommant pour l'époque d'Acesius un autre personnage comme évêque novatien de Rome (p. 39). Le nombre vraiment excessif des fautes d'impression trahit, autant que ces bévues, la hâte fébrile avec laquelle cette brochure a été écrite¹. M. H. aurait pu faire encore une besogne utile en donnant un index très complet : mais il s'est contenté de reproduire celui de Harnack en le réduisant d'un bon tiers.

Je ne veux pas terminer sur des critiques. Je tiens à formuler une réflexion qui est à l'honneur de tous les fidèles du *De aleatoribus*. Ils n'ont été animés dans ces études que par l'amour pur et sans mélanges de la science et de la vérité. On n'a vu poindre nulle part des préoccupations confessionnelles qui eussent paru légitimes au grand public. L'hypothèse de Harnack, si elle favorise une confession aux dépens des autres, peut fournir des armes à la défense des doctrines catholiques : elle a été formulée et soutenue par des protestants, et c'est un théologien catholique, M. Funk, qui l'a le plus vigoureusement attaquée. Un pareil désintéressement scientifique est trop rare pour qu'on ne le signale pas².

Paul LEJAY.

1. On peut ajouter à celles que signale le compte-rendu cité ci-dessus, *indelebilem studium et saec. IV inuente*, de la p. 53, par ex. — Autres observations. P. 40, il est bien difficile de ne pas admettre qu'il y ait dans les quatre premiers chapitres une leçon indirecte aux évêques ; autrement, ce serait beaucoup de précautions oratoires ; p. 43 : « *legendum quae, ortum e scriptione que* », je ne comprends pas ; p. 45 toute l'argumentation de Harnack subsiste, puisque Apoc. XVIII 4, est placé dans la bouche du Seigneur ; p. 57, je crains que M. H. n'ait fait un contre sens sur Iuuen., l, 90-91 et par suite sur *de aleat.*, 6, 5 ; p. 62, *in factis iniquis de de aleat.* 7, 12, paraît se rapporter plutôt à ce qui précède (cp. surtout 6, 10 et 11 : *est et quando ipsi aleatores cum prostitutis mulieribus*, etc.) qu'à des légendes mythologiques ; p. 75, conclusion d'une phrase de saint Paul, perdue au milieu d'une longue citation, à la jeunesse de l'auteur anonyme paraît être un peu hardi ; même page, c'est par un tour de force analogue que l'exhortation de la péroraison : *fuge diabolum persequentem te*, devient une preuve qu'à l'époque de l'auteur personne ne persécutait plus les chrétiens, si ce n'est le démon.

2. « Ce que nous prétendons au nom de la science, c'est qu'on sache, quand il s'agit de juger de la valeur des preuves, se mettre un instant à la place de ceux qui n'ont pour la religion ni haine ni amour, pour se demander si tel texte, tel raisonnement doit logiquement les amener à la conclusion que nous sommes tentés d'en tirer, et si nous admettrions cette conclusion comme certaine, lors même qu'elle nous serait contraire. » Ch. de Smedt, *Principes de la critique historique*, p. 33.

513. — **De la vie intime des dogmes** et de leur puissance d'évolution. Leçon d'introduction au cours de dogmatique réformée professée à la Faculté de Théologie protestante de Paris le 4 novembre 1889, par A. SABATIER. Paris, Fischbacher, in-8, 26 p.

Prévenu du sujet que devait traiter l'autre année M. Sabatier, nous avions voulu l'entendre et nous avons été frappé des qualités de pensée et de style de sa leçon non moins que de son ardeur communicative ; d'autre part, nous avions l'impression qu'il avait laissé dans l'ombre toute une partie de son sujet, la plus essentielle peut-être. En le relisant à quelques mois d'intervalle, nous avons été confirmé dans notre sentiment premier.

M. S., comme il était indispensable, a commencé par débayer son terrain en déclarant que les dogmes ne sont pas immuables, mais se transforment au cours des siècles ; en un mot, ils *évoluent*. Sous ce rapport, il convient de les comparer aux langues. M. S. arrive sans effort à rencontrer des formules pleines et savoureuses, dont nous donnerons un exemple : « Ce que les mots et les phrases sont à la pensée, les formules dogmatiques le sont à l'expérience religieuse de la conscience et nous pouvons poser cette thèse générale : de même que la vie d'une langue se trouve, non dans la sonorité des mots ou dans la correction de la phrase, mais uniquement dans l'énergie secrète de la pensée et dans le génie du peuple qui la parle, de même le principe de la vie des dogmes n'est à chercher ni dans la logique des idées ou la justesse plus ou moins grande des formules théoriques, mais seulement dans la vie religieuse elle-même, c'est-à-dire dans la piété pratique de l'Église qui les professe. Le dogme, en un mot, c'est la langue que parle la foi. » Je ne crois pas que cette belle définition rencontre beaucoup de contradicteurs. M. S. ajoute qu'il y a deux éléments dans le dogme, un élément proprement religieux qui est son principe vivant et un élément intellectuel, une proposition philosophique servant d'enveloppe et d'expression au premier, et il doit être entendu que l'élément intellectuel ou formule dogmatique n'est que l'« expression symbolique de l'expérience religieuse ».

C'est cet « élément intellectuel » qui constituera la part essentiellement variable dans le dogme. Se tournant, à son tour, du côté de ceux qui voudraient sacrifier totalement la formule philosophique de l'expérience religieuse, considérée comme foncièrement caduque, M. S. déclare qu'on arriverait par cette voie à détruire purement et simplement le christianisme et la religion. C'est ici que je cesse de l'entendre, me demandant si, d'après le professeur de dogmatique réformée, la formule dogmatique est, oui ou non, indispensable, si elle n'est pas une simple béquille à l'usage des gens mal bâtis ou d'esprit faible. Poussons un peu plus loin pour avoir la réponse.

M. S. fait ressortir le caractère hébraïque du christianisme primitif, l'empreinte hellénique qu'il a subie par la suite. « De quel droit, n'hé-

site-t-il pas à dire, proclamerions-nous éternel et immuable un système dogmatique, dont l'histoire nous révèle si bien l'origine et le caractère particulier ? Sans doute, ce système convenait admirablement au monde gréco-romain, et, sans doute aussi, c'est à cette convenance même qu'il doit d'avoir alors triomphé. N'est-ce pas une raison de penser qu'il ne doit plus convenir aussi bien au nôtre, à moins qu'on n'admette que notre civilisation et notre philosophie n'ont pas le droit de différer de la civilisation et de la philosophie des derniers siècles de l'Empire romain ? » Et M. S. fait voir quelle révolution a subie notre conception du monde comparée à celle du moyen âge. De là, la nécessité de modifier la formule dogmatique selon les époques. Il a écrit sur ce point quelques pages vives et précises, qui renferment des observations très solides. Malheureusement, je note encore ici un désaccord entre les prémisses et la conclusion. Au moment où je me préparais à entendre : Donnez aux faits de l'expérience religieuse une formule qui soit en harmonie avec l'état contemporain des connaissances et de la réflexion philosophique, — je lis, non sans étonnement : La revision dogmatique est toujours ouverte, en principe et en fait, dans les Églises issues de la Réforme. — Il est visible qu'une perspective de continuelle mobilité, d'instabilité sans fin, ne peut être accueillie qu'avec hésitation et défiance par les diverses églises chrétiennes ¹.

Nous refermons donc cette brochure, qui est une œuvre des plus distinguées, où abondent les remarques judicieuses et les rapprochements heureux, avec un sentiment de déception. Nous nous demandons ce qui doit demeurer et ce qui doit passer dans le christianisme. Le dogme est-il décidément un simple vêtement, comme la coquille qui protège le mollusque, comme le paletot que nous sommes contraints d'endosser par les temps froids ; ou bien est-il la traduction légitime et nécessaire du sentiment dans la langue de la philosophie ? Il est visible que M. S. hésite perpétuellement entre ces deux réponses et qu'il n'a pas su prendre son parti de dire franchement qu'il *faut* un dogme à toute Église qui compte et que ce dogme doit être considéré par cette Église comme étant *la vérité*. C'est seulement en ce cas, nous semble-t-il, qu'il y a lieu de parler de « la vie intime des dogmes et de leur puissance d'évolution ². » Sous ce rapport, nous ne nous étonnons pas que les propositions de M. S. aient semblé insuffisantes à plusieurs.

Faut-il chercher la pensée profonde de M. S. dans une note de la page 9, où il est question des « faits rédempteurs et rénovateurs de l'Évangile » qui, « par cela seul qu'ils ont précédé l'évolution dogma-

1. On a pu croire que M. S. sacrifiait sans hésitation tout le travail dogmatique du passé ; je suis persuadé que telle n'est pas sa pensée, mais plusieurs de ses réflexions seraient de nature à favoriser cette interprétation.

2. La « vie intime du dogme » doit consister en ce que, restant immuable dans son *fond*, il adapte sa *forme* à l'époque et au milieu. Nous aurions voulu voir appliquer cette remarque aux dogmes du péché originel et de la rédemption, par exemple.

tique, restent nécessairement hors d'elle » ? Ce serait là une voie toute nouvelle, que rien ne nous faisait soupçonner ; cette théorie des « faits chrétiens » nous semble, du reste, l'une des plus faibles et les plus creuses qu'on ait jamais imaginées. D'ailleurs, un lecteur attentif s'apercevra que M. S. s'est préoccupé ici de faire taire des critiques qu'avait soulevées sa leçon (voyez aussi la note de la p. 7).

Il paraît, en effet, que cette leçon a provoqué des protestations très vives. Après avoir nous-même fait d'expresses réserves sur le fonds du sujet, nous sommes heureux de constater que M. Sabatier a maintenu et fait reconnaître sa liberté professorale.

M. VERNES.

514. — **Kleinere deutsche Gedichte des XI. u. XII. Jahrhunderts**, p. p. Albert WAAG. (Altdeutsche Bibliothek, hrsg. von Paul). Halle, Niemeyer, 1890. In-8, xli et 167 p. 2 mark.

Ce petit livre contient dix-sept poèmes religieux, déjà publiés par Müllenhoff et Scherer dans les *Denkmæler*, par Diemer, par Karajan : on saura gré à l'auteur d'avoir réuni dans ce volume des textes peu accessibles et recueilli ou résumé dans ses introductions et ses notes à peu près tout ce que ses devanciers avaient dit d'important. On lui reprochera toutefois d'avoir été trop conservateur, ou plutôt, comme disent ses compatriotes, trop *bequem*, et de se livrer à une polémique acerbe contre Scherer.

C.

515. — **Quellen zur Geschichte der Stadt Worms. II. Theil. Urkundenbuch der Stadt Worms**, herausgegeben von Heinrich Boos, Band II. (1301-1400). Berlin, Weidmann, 1890, xiv, 948 p. in-8. Prix : 37 fr. 50 c.

Grâce au concours généreux du baron de Heyl, la ville de Worms a pu commencer récemment la publication d'une *Collection des sources historiques*, confiée à M. Henri Boos, actuellement professeur à l'Université de Bâle. Comme de juste, c'est par un *Cartulaire de la ville de Worms* que s'ouvre la collection de M. B. Le second volume embrasse les années 1301 à 1400 et renferme plus de douze cent pièces relatives soit aux affaires politiques, soit aux affaires privées, (donations ou échanges de terrains, baux, contrats de vente, etc.) de la vieille cité rhénane. Sur ce nombre, six cents au moins sont entièrement inédites et tirées des archives de Worms, de Spire, de Darmstadt, de Lucerne, etc. Une trentaine de pages contiennent des *additions* et *rectifications* au tome précédent ; une table des matières des noms de lieux et personnes, dressée avec beaucoup de soin, remplit près de deux cents pages.

Toutes les pièces renfermées dans cet énorme volume, consciencieusement éditées d'après les principes généralement admis aujourd'hui pour la

publication des *Cartulaires*, en Allemagne, n'ont pas été données in extenso. M. B. n'a reproduit de la sorte que les documents d'un intérêt général, se rattachant à l'histoire intérieure ou aux relations extérieures de la cité; quant aux documents d'ordre privé (*privatrechtliche Urkunden*) il n'en a donné généralement que des extraits; il a même négligé, de propos délibéré, une masse de pièces de cette catégorie, se rattachant aux propriétés extra muros des établissements ecclésiastiques de Worms. On ne saurait s'en étonner quand on songe qu'il n'y avait pas moins de *soixante* églises, chapelles et couvents dans l'enceinte des murs, et rien qu'au point de vue de la dépense matérielle, on ne pouvait songer à fonder tous ces cartulaires spéciaux dans celui de la ville libre impériale.

Le *xiv^e* siècle est l'époque des grandes confédérations urbaines et de leurs luttes acharnées contre les seigneurs territoriaux. Worms a joué un rôle assez important dans ces luttes, pour que son histoire spéciale fournisse nombre de faits intéressants pour l'histoire générale de l'Empire. Pendant toute la durée de ce siècle, elle n'a guère vécu en paix avec ses voisins, principalement avec son évêque, qui réclamait sans cesse la suzeraineté politique sur la ville, déclarée ville libre par Louis de Bavière, et confirmée dans ses privilèges par Wenceslas. A plusieurs reprises, l'appui des princes voisins, et particulièrement des électeurs palatins, fit triompher les évêques, mais chaque fois la ténacité bourgeoise reprit la lutte, qui ne cessa définitivement qu'au *xvi^e* siècle. Ces démêlés entre le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir séculier, les compromis innombrables — les *Rechtungen* — qu'ils signèrent entre eux, pour les violer l'instant d'après, remplissent un bon nombre des pages du volume de M. Boos.

Les querelles qui s'élevèrent entre Worms et d'autres villes rhénanes, au sujet des privilèges douaniers, rendus à la ville par Wenceslas, et les pièces qui s'y rapportent, fournissent également des renseignements économiques curieux pour l'histoire du commerce au moyen-âge.

R.

516. — SÉGER. *Byzantinische Historiker des X und XI Jahrhunderts*. I. Nikephoros Bryennios. Munich, Lindau, 1888. 1 vol. in-8, iv-129 p.

Parmi les raisons d'ordre divers qui rendent si difficiles les études byzantines, l'une des principales est assurément le manque de recherches critiques sur les sources de l'histoire de l'empire d'Orient. Sans doute, dans ses *Byzantinische Studien*, F. Hirsch a donné, pour la période qui va de 813 à 963, un remarquable modèle aux travaux de cette sorte; sans doute, quelques-uns ont suivi cet exemple et étudié, comme Neumann, les sources historiques de l'époque des Comnènes. Pourtant les recherches de ce genre sont encore si rares, qu'il faut savoir grand gré à M. Seger d'avoir entrepris l'étude critique de quelques-uns des écrivains du *xi^e* siècle byzantin.

Parmi les historiens de cette période, entre Psellus, Attaliote et Skylitzès, Nicéphore Bryenne, auquel M. S. consacre l'ouvrage que nous analysons, mérite une place importante. On connaît l'homme : né d'une des plus grandes familles byzantines, probablement fils aîné, comme M. S. le démontre fort heureusement, de ce Nicéphore Bryenne qui aspira, en 1078, au trône de Byzance, il est plus célèbre encore comme gendre d'Alexis I^{er} et mari d'Anne Comnène. L'historien n'est guère moins intéressant. Mêlé de près, comme les autres écrivains de l'époque, aux événements qu'il raconte, il diffère d'eux par certains traits qui méritent d'attirer l'attention. Son livre, composé à la prière de l'impératrice Irène Ducas, femme d'Alexis, est moins un ouvrage historique qu'un écrit de parti, avant tout destiné à exalter la gloire du grand Comnène, et à prouver la légitimité de son avènement; c'est, suivant l'expression de M. S., « la chronique d'une grande famille » ou plutôt de deux grandes familles, car la gloire des Ducas, aïeux de l'impératrice, n'y est pas moins célébrée que celle des Comnènes. On conçoit, dès lors, quelles peuvent être les sources et la valeur de ce récit, qui commence vers 1070, avec les premiers exploits d'Alexis Comnène, et se poursuit en quatre livres jusqu'en 1078. Outre les emprunts nombreux faits aux historiens du temps, à Psellus, à Attaliote, à Skylitzès, Bryenne trouve dans ses propres souvenirs et dans ceux de sa famille bien des détails nouveaux ou curieux; malheureusement son impartialité est fort sujette à caution, et souvent il ne répugne point à l'évidente altération des faits. L'écrivain pourtant demeure digne d'étude; sa langue, si fort marquée qu'elle soit des traits caractéristiques de l'époque, a plus de simplicité et de souplesse que celle de ses contemporains, et, par là, Bryenne mérite quelque place dans l'histoire littéraire de son temps.

M. S. a retracé de façon fort intéressante la biographie de Nicéphore; il a apprécié en termes fort justes les tendances, les sources et la valeur du livre; il en a étudié la langue avec un soin consciencieux, et son travail est aussi intéressant qu'utile. Je ne ferai de réserve que sur la discussion, fort curieuse du reste, que M. S. consacre à la préface de l'ouvrage de Nicéphore. Pour lui, la fin seulement de cette introduction (depuis *ἄθλον τοῦτο*) serait l'œuvre authentique de Bryenne, le reste étant le travail d'un scribe quelconque, et faisant partie d'un écrit de circonstance composé vers 1090 pour prouver les droits d'Alexis Comnène au trône de Byzance. L'argumentation, fort ingénieuse, ne me semble nullement décisive; et la question, qui présente évidemment certaines difficultés, ne me semble point encore résolue.

Je dois, en terminant, signaler deux remarques importantes de M. Seger. Le manuscrit unique de Bryenne, que le P. Poussines a reproduit dans la Byzantine du Louvre, est perdu depuis le jour où les héritiers de Guillaume Puget de Toulouse en demandèrent restitution à l'éditeur. Il y aurait grand intérêt à retrouver ce *Codex Tolosanus*, d'abord parce que le texte de Bryenne est fort mal publié, ensuite parce

que ce manuscrit renfermait un texte de l'*Alexiade* d'Anne Comnène assez différent de la leçon des manuscrits consultés par Reifferscheid. A défaut du *Codex Tolosanus*, du moins serait-il intéressant de retrouver le volume de la Byzantine du Louvre où, en marge d'Anne Comnène, Poussines avait inscrit plusieurs centaines de variantes empruntées au *Tolosanus*. Jusqu'en 1750, ce volume était conservé au collège des Jésuites de Toulouse ; depuis lors, on perd sa trace. Est-il, comme M. Seger le juge vraisemblablement, enfoui dans quelque bibliothèque parmi les autres volumes d'une Byzantine du Louvre ? Il serait utile de s'en assurer, et c'est pourquoi je signale cette double recherche à la curiosité des intéressés.

Ch. DIEHL.

517. — Emile GEBHART. *L'Italie mystique*. Histoire de la Renaissance religieuse au moyen âge. Un vol. in-12, vii-326 pp. Paris, Hachette, 1890. Prix : 3 fr. 50.

Les cent cinquante années comprises entre le règne d'Alexandre III et celui de Boniface VIII sont l'époque la plus originale, et l'une des plus brillantes, du christianisme en Italie. C'est à cette période tout entière qu'est consacré l'ouvrage de M. Gebhart, dont le titre n'indique pas peut-être complètement le contenu. Avec le catholicisme imaginaire et mystique, antiformaliste et quasi hérétique de Joachim de Flore et de François d'Assise, cette période a aussi vu, et M. G. étudie aussi dans son livre, le catholicisme démocratique et politique de Arnaldo di Brescia, le déisme vague et déjà rationaliste de Frédéric II, et le catholicisme gibelin et vindicatif de Dante, qui fond dans une synthèse géniale les éléments scolastiques, les éléments mystiques et aussi les éléments passionnels de la religion médiévale italienne. L'étude de la religion de Dante forme la conclusion naturelle de cette histoire : ce dernier chapitre permet de mesurer les progrès accomplis par l'esprit religieux en Italie depuis ces épouvantables papes du *ix^e* siècle, auxquels M. G. a consacré son introduction. Mais c'est moins cette évolution qu'a voulu montrer l'auteur que le développement de l'idée mystique dans l'école de Joachim de Flore et de ses disciples. Cette religion, moins opposée peut-être qu'il ne le dit au formalisme officiel, plus mêlée qu'il ne l'indique (malgré un charmant chapitre sur l'art mystique) d'influences artistiques et poétiques, il la définit admirablement « l'œuvre excellente du génie italien » au *xiii^e* siècle, et il a trouvé, en décrivant l'histoire de ses fondateurs les pages les plus belles qu'il ait écrites, et vraiment belles.

1. Je signale à M. S., parmi les ancêtres de la famille Bryenne, un Théotiste Bryenne, stratège de Dalmatie au *ix^e* siècle (Schlumberger, *Sigillographie byzantine*, p. 205). — Il est possible que la mère de notre Bryenne, dont M. S. ignore le nom (p. 17), s'appelât Marie Bryenne (Schlumberger, *ibid.* 626). — Enfin, le texte d'Anne Comnène d'où M. S. conclut que la princesse entra au couvent dès la mort d'Alexis (p. 24), me semble prêter à discussion, et le fait en lui-même est bien peu vraisemblable.

Il a fixé pour longtemps la physionomie historique de François d'Assise, de Joachim, de Jacopone di Todi. Aussi lui pardonnera-t-on volontiers de n'avoir parlé ni de Saint Bonaventure ni de Pierre Mangiadore, et le capucin de M. Renan redira sans doute à propos de l'*Italie mystique* ce qu'il disait à propos de l'étude sur l'*Évangile éternel* : « Il a bien parlé de Saint François, Saint François le sauvera. » A coup sûr, Saint François a inspiré à M. Gebhart un travail qui est mieux qu'un charmant livre, — qui est un livre.

Léon-G. PÉLISSIER.

518. — A. HEIDENHAIN. **Die Unionspolitik Landgraf Philipps von Hessen, 1557-1562.** 1 vol. in-8, xix-480 pages. Archivalische Beilagen, 139 pages. Halle A. S. Niemeyer, 1890.

Aussitôt que la paix d'Augsbourg eut été signée (1555), de graves dissensions éclatèrent à nouveau entre les deux partis catholique et protestant. En présence des difficultés soulevées chaque jour, il semblait que les protestants allaient s'unir pour la défense de leurs intérêts communs. Il n'en fut rien. Les luthériens restèrent très hostiles aux calvinistes et voyaient des adversaires plutôt que des amis dans les huguenots de la Suisse et de la France. Ils se partagèrent eux-mêmes en une série de sectes, qui se lançaient réciproquement l'anathème, si bien qu'on ne savait plus lesquels d'entre eux appartenaient à la confession d'Augsbourg, la seule dont l'existence eût été reconnue légalement en Allemagne. Un prince, auquel son dévouement à la Réforme n'enlevait pas la clairvoyance, comprit les dangers de cette situation : c'était Philippe le Magnanime, landgrave de Hesse. Déjà, en 1529, en convoquant le colloque de Marbourg, il avait essayé de mettre d'accord les disciples de Luther et ceux de Zwingle. A partir de 1555, il travailla plus que jamais au triomphe de la même politique. Faire considérer comme secondaires toutes les divergences confessionnelles, unir tous les protestants de l'Allemagne dans une même ligue défensive, amener une transaction entre les luthériens et les réformés en Suisse, empêcher les Guises d'écraser l'hérésie en France et tendre aux huguenots une main secourable : tels furent ses plans. M. Heidenhain nous raconte, dans ce long volume, les efforts qu'il fit, pour les mettre à exécution dans les années 1557 à 1562, et il nous expose les obstacles contre lesquels il vint se buter.

M. H. s'appuie, dans son récit, sur une série de lettres inédites, adressées par le landgrave aux princes d'Allemagne, Auguste de Saxe, Christophe de Wurtemberg, etc., ou bien reçues par lui de ces mêmes personnages. Il les a découvertes pour la plupart aux archives de Marbourg, quelques-unes aux archives secrètes d'Etat, à Berlin. Il les publie *in-extenso* dans son appendice. Il aurait pu, à cause de cette publication, abréger, ce nous semble, l'analyse très détaillée qu'il nous donne des mêmes pièces au cours du volume. Son récit y eût beaucoup gagné : bien

souvent, il se compose exclusivement de documents mis bout à bout. Au milieu de ces analyses diffuses et de ces citations prolongées, on perd souvent de vue les idées générales; les plans des principaux personnages vous échappent; leur caractère ne se dessine pas; l'intérêt languit et disparaît.

M. H. a commencé son récit là où commencent les documents inédits sur lesquels il a mis la main. A la rigueur, on s'explique qu'il ait pris pour point de départ les premières tentatives d'union faites par Philippe après la paix d'Augsbourg. On aurait souhaité pourtant qu'il nous eût en quelques pages résumé le rôle joué par le landgrave avant 1555; qu'il nous eût parlé au moins du colloque de Marbourg. Mais voici qui est plus extraordinaire; M. H. s'arrête là où s'arrêtent ses documents, au milieu même d'une négociation. La première guerre de religion a éclaté en France. Les huguenots envoient d'Andelot, frère de Coligny, demander des secours en hommes et en argent aux princes protestants d'Allemagne. Après bien des pourparlers, le landgrave, le duc de Wurtemberg, l'électeur palatin Frédéric, le comte palatin Wolfgang, le margrave de Bade-Dourlach Charles consentirent à avancer certaines sommes. Le duc de Saxe-Weimar, Jean-Frédéric, s'exécuta à son tour; mais, continue M. H., l'électeur de Saxe ne voulut rien donner... Puis un point, c'est tout. Ne demandez pas à l'auteur de vous signaler brièvement les faits qui suivirent: prières adressées par le prince de Condé à la diète de Francfort dans l'automne de 1562, issue en France de la première guerre civile. Il vous dira qu'après août 1562 il n'a plus rien trouvé d'inédit. N'attendez pas non plus de lui que, par un bref résumé, il fixe dans votre mémoire le souvenir des négociations qu'il a si longuement racontées; ne cherchez pas davantage dans son livre une appréciation sur la politique de son héros. Il n'a pas voulu faire œuvre d'art, mais seulement œuvre de science.

Cette science est très étendue, nous ne le nions point; au contraire, nous allons le mettre en évidence. M. H. connaît fort bien l'histoire d'Allemagne au milieu du xvi^e siècle et la bibliographie qu'il a dressée montre combien nombreuses sont ses lectures. Il sait en outre d'une façon remarquable l'histoire de France à cette époque. Il a eu souvent occasion de parler de notre pays, à propos des rapports des Réformés avec les princes allemands, et, en particulier, avec Philippe de Hesse. Peut-être même a-t-il insisté, plus qu'il n'aurait fallu, sur les événements intérieurs survenus à la cour des Valois, sur la politique tortueuse de Catherine de Médicis, sur les plans des Guises, sur le triumvirat, sur les états d'Orléans. Au moins, toujours son érudition est sûre. S'il n'a pu profiter des travaux assez récents de MM. Delaborde sur Coligny, Waddington sur Hubert Languet, Decrue sur Anne de Montmorency, Forneron sur les Guises, il s'est servi du livre du duc d'Aumale sur Condé, des volumes de Ruble sur Antoine de Bourbon, des mémoires du xvi^e siècle, des pièces publiées dans les *documents inédits*.

Il n'a pas commis de graves erreurs¹; et il en a corrigé quelques-unes qui avaient échappé à ses devanciers. Ainsi il a montré d'une manière définitive que les princes allemands n'ont pris aucune part à la conjuration d'Amboise. Il a aussi emprunté aux archives allemandes de curieux détails sur le colloque de Poissy; ils forment un complément à l'article de M. de Ruble paru récemment dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*. Personne ne devra plus, en France, rien écrire sur le règne de François II et les débuts du règne de Charles IX, sans consulter ce livre, mal fait, mais, somme toute, utile. Beaucoup d'ouvrages d'histoire ne méritent pas un semblable éloge.

Ch. PFISTER.

519. — *Lettres d'un cadet de Gascogne sous Louis XIV*, p. p. ABBADIE. (Arch. hist. de la Gascogne, fasc. XXI). Paris, Champion, 1890. In-8, XIX et 90 p.

Ce volume intéressant renferme des lettres de François de Sarraméa, capitaine au régiment de Languedoc, et, comme il se qualifie, « cadet de Gascogne qui cherche fortune » (p. 63). Les lettres n'apportent rien de nouveau, et le récit du combat de Rumsheim n'offre pas de détails caractéristiques et attachants, quoiqu'il donne pourtant une idée générale de cette « affaire » qui sauva l'Alsace et fit la réputation du comte du Bourg (p. 72-73). Mais Sarraméa a lutté toute sa vie pour la France et pour son roi, aux avant-postes, sur la frontière de Flandre et sur les bords du Rhin. Il retrace à la hâte, simplement, familièrement ses fatigues, ses misères, ses embarras d'argent : il prie ses parents de ne pas l'abandonner, de l'entretenir honorablement dans le service » (p. 7), d'« habiller son valet de vert avec des parements rouges » (p. 9), etc; « les dépenses sont excessives; il faut être en état de faire la guerre; tout le monde s'efforce à paraître riche » (p. 33).

M. Abbadie a fait précéder ces lettres d'une solide introduction sur la famille de son auteur et il les accompagne de notes très utiles et instructives sur les personnes et les localités que cite Sarraméa.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. GAIDOZ adresse dans la *Mélausine* l'appel suivant aux écrivains et aux Sociétés savantes des pays slaves : « La littérature du folk-lore a pris un grand développement dans les pays slaves, et la barrière de la langue nous empêche d'en profiter, surtout parce que nous ne pouvons nous orienter dans ces volumes et savoir ce qui nous y peut intéresser. *Ignoti nulla cupido*. Cette barrière serait moins éle-

1. R. 68, il donne à tort à d'Andelot, en l'année 1559, le titre de colonel général de l'infanterie française. Cette dignité lui avait été enlevée l'année précédente et confiée à Blaise de Monluc, le célèbre auteur des Commentaires.

vée, si les savants et les sociétés savantes des pays slaves (et aussi de la Hongrie et de la Finlande) prenaient la peine de publier des tables des matières simultanément en deux langues, dans la langue originale de l'ouvrage, puis dans une langue de caractère général comme le latin ou le français, ou l'anglais, ou l'allemand. Les *indices*, aussi, pourraient utilement être rédigés dans les deux langues. De cette façon le savant de l'Occident pourrait savoir ce qui l'intéresse dans un volume et à quelle page cela se trouve. Avec ces renseignements initiaux, il lui serait souvent aisé de trouver un traducteur pour le passage en question. Il serait également utile que le titre d'un livre slave, magyar, ou finlandais fût publié dans deux langues. (C'est ce que fait déjà la Société Finno-Ougrienne d'Helsingfors), afin que les bibliothécaires pussent plus aisément le classer et que le public pût le demander et l'obtenir. Un livre mal classé est souvent dans une bibliothèque comme s'il n'existait pas. Le nombre toujours plus grand des langues nationales qui deviennent des langues scientifiques devient un véritable obstacle aux progrès de la science; et l'on commence à regretter le temps où le latin, langue universelle de la chrétienté littéraire, faisait de l'Europe occidentale et centrale, sinon une seule famille, au moins une seule maison de *clergie*, ou, comme nous dirions aujourd'hui, un seul laboratoire. »

— Dans la collection de *Lectures Historiques* qu'entreprend de publier la maison Hachette, le premier volume, destiné aux élèves de sixième, a été rédigé par notre collaborateur M. MASPERO (*Lectures historiques, Histoire ancienne, Égypte et Assyrie*, Hachette, 1890, xiii-400 p. in-8°, avec 188 gravures dans le texte). L'*Avertissement* indique nettement le but que s'est proposé l'auteur : « Ce n'est pas ici l'histoire suivie des dynasties et des nations de l'antique Orient... J'ai voulu donner aux enfants qui liront ce livre l'impression de ce qu'était la vie sous ses formes diverses chez les deux peuples les plus civilisés que la terre ait portés avant les Grecs. J'ai choisi pour chacun d'eux l'époque où nous le connaissons le mieux et par le plus grand nombre de monuments, pour l'Égypte celle de Ramsès II, celle d'Assourbanipal pour l'Assyrie. J'ai fait comme ces voyageurs consciencieux qui n'aiment pas aborder à l'étourdie un pays nouveau, mais qui s'informent de ses mœurs et de sa langue avant le départ, puis je m'en suis allé — ou je l'ai cru — à deux ou trois mille ans du temps où nous sommes. » La méthode de M. Maspero est celle de Barthélemy dans le *Voyage du jeune Anarchasis*, avec le cadre romanesque en moins et une rigoureuse précision en plus. Naturellement, tout appareil d'érudition est exclu, mais c'est bien le cas de dire qu'on la sent partout sans qu'elle se montre. Les gravures, exécutées par M. Faucher-Gudin, sont aussi fidèles qu'agréables à l'œil; quelques-unes reproduisent les restitutions, dues à MM. Maspero et Heuzey, qui ont figuré à l'Exposition de 1889.

— M. Ch.-M. DES GRANGES a publié à la librairie Croville-Morand (in-8°, 27 p.) une étude critique, littéraire et morale sur le *Sermon sur l'ambition*, de Bossuet. Il cherche à répondre aux questions que les candidats à la licence peuvent se poser en lisant le sermon. Ces candidats y trouveront, pensons-nous, des réponses satisfaisantes; ce qui ne les dispensera pas de lire le texte lui-même.

— M. L.-G. PÉLISSIER professeur à l'Université de Montpellier, entreprend une collection d'« Études et documents pour l'histoire du Midi pendant la Révolution » (Marseille, impr. Mars, rue Sainte, 39). Le premier fascicule intitulé *Documents révolutionnaires, première série*, comprend : I. *Les Jacobins à Bédarrides* (deux scènes de violences qui désolèrent le comtat Venaissin après sa réunion à la France); II. *Les Jacobins à Caderousse* (montre comment étaient gérés les biens nationaux et comment s'en faisaient les adjudications); III et IV. *La situation d'Arles en 1793 et Riez en juin 1793* (font voir avec quel enthousiasme le Midi accueillit l'insurrection

antijacobine de Marseille); V. *Montesquiou et la commission départementale d'Avignon* (permet de saisir sur le vif les difficultés qu'éprouvait le général de la part d'autorité issues du nouvel ordre de choses; Montesquiou proteste contre les crimes d'Avignon « dont l'horreur a été sentie d'un bout de l'Europe à l'autre » et réproouve les assassins qui « jouissent de l'impunité et insultent par leur présence et par leurs menaces à leurs victimes »); VI. *Inventaire de la Société patriotique de Marseille* (« On y fit des découvertes bizarres et inattendues. Qui sait pourquoi cette *capote de femme*, ce *parasol* et ce *vieux parapluie* se trouvaient dans le local du club dissous? La séance d'inventaire paraît du reste avoir été fort gaie; on y cassa des meubles et on fit ensuite venir de la musique pour visiter les sections « avec plus de majesté, d'harmonie et de gaieté »); VII. *Un curé des Martigues* (lettre digne et touchante de l'honnête curé Arnaud au maire, qui provoque la suppression de sa paroisse; il lui donne encore des « avis charitables »); VIII. *L'affaire de Semonville* (contre-coups à Marseille de l'arrestation de Semonville et inventaire de ses papiers). M. Pélissier a donné tous ces textes in-extenso, et il a bien fait. Ces documents seront très utiles au futur historien de la Révolution en Provence et dans le Comtat, et nous souhaitons que le jeune et infatigable érudit continue en de nombreux fascicules son excellente publication.

ALLEMAGNE. — Nous avons reçu le brillant discours que M. ERICH SCHMIDT a prononcé le 14 octobre 1890 à l'inauguration du monument de Lessing au Thjergarten de Berlin (*Festrede zur Enthüllung des Berliner Lessing-Denkmal*s. Gr. in-8°, 4 p. Berlin, imprimerie Lessing [L. Müller]).

— A partir de 1891, MM. SCHROEDER, de Marbourg, et ROETHE, de Göttingue, prennent la direction de la *Zeitschrift für deutsches Altertum u. deutsche Litteratur*. M. E. STEINMEYER qui se retire de la rédaction, fera paraître, en même temps que le 1^{er} fascicule de 1891 (XXXV^e volume) un index général des trente-quatre volumes parus jusqu'ici « afin de terminer le demi-siècle que la revue vient d'achever. »

— L'« Allgemeiner deutscher Sprachverein » décernera un premier prix de 1,000 mark et un second prix de 500 mark aux deux meilleurs travaux sur le sujet suivant : *Gut deutsch! Eine Anleitung zur Vermeidung der häufigsten auch bei Gebildeten vorkommenden Verstösse gegen den guten Sprachgebrauch und ein Rathgeber in Fällen schwankender Ausdrucksweise*.

— Sont nommés professeurs : à Breslau, M. KOSER; à Giessen, M. HÖHLBAUM; à Iéna, M. de LIEBENAM; à Kiel, M. SCHÜRER.

— Le professeur Conrad HOFFMANN est mort le 2 octobre à Munich à l'âge de 71 ans.

ANGLETERRE. — M. H.-D. DARBISHIRE, auteur d'une *Étude sur l'esprit rude en grec*, dont la *Revue* a rendu compte (XXVIII, p. 383), vient de publier dans les *Cambridge Philological Transactions* d'intéressants *addenda*, où il défend et complète sa théorie. Dans le même recueil, et sous le titre de *Contributions to Greek Lexicography*, il établit, d'après divers passages d'auteurs grecs et latins, l'histoire et la filiation des sens et des adjectifs grecs ἐπιδεδεσμένος et ἐνδεδεσμένος. Une seule observation sans conséquence d'ailleurs : le vers Odyss. K. 190, n'est pas nécessairement « of late origin »; car rien n'est plus aisé que d'y rétablir le digamma de ἔδμεν, en supprimant le τ que n'exige nullement la syntaxe homérique.

— L'*English Dialect Society* va publier un *Glossary of words in use in the county of Gloucester*, par M. S. D. ROBERTSON et un travail de M. AL. ELLIS, *English dialects, their homes and sounds*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48

— 1 décembre —

1890

Sommaire : 520. Josèphe, IV, p. p. NIESE. — 521. LIEBENAM, Les corporations romaines. — 522. BERGER, Stylistique latine. — 523. LUZIO, Isabelle d'Este. — 524. LAW, Les catholiques sous Elisabeth. — 525. De MEAUX, La Réforme et la politique française en Europe. — 526. NERRLICH, Jean Paul. — 527. BRAITMAIER, Histoire de la critique allemande. — 528. LAMBERT, Les fédérations en Franche-Comté. — 529. La Rochejaquelein. — 530. Souvenirs de M^{me} de La Bouère. — 531. B. ZELLER, L'histoire de France racontée par les contemporains. — 532. GROOT, Histoire de la Nouvelle Grenade, II. — 533. DU PUITSPELU, Dictionnaire du patois lyonnais. — 534. VALERA, Lettres américaines. — Académie des Inscriptions.

520. — **Flavii Josephi opera.** Edidit et apparatu critico instruxit Benedictus Niese. (Tome IV : *Antiquitates judaicae*, livres XVI-XX ; *Vita Josephi*). Berlin, Weidmann, 1890. In-8, 389 p.

Nous nous contentons pour aujourd'hui de signaler ce nouveau volume de l'importante publication de M. Niese, dont il avait déjà paru trois tomes (I, II et V). Le tome III qui est sous presse, complètera les *Antiquités* et nous fera connaître les principes critiques d'après lesquels l'éditeur s'est guidé dans la seconde moitié de cet ouvrage. Dès à présent nous pouvons louer, comme nous l'avons fait précédemment, et même sans les réserves que nous avons cru devoir formuler sur certains points d'orthographe, la richesse de l'appareil critique, le soin scrupuleux apporté à l'impression et la discrétion avec laquelle M. Niese continue à user des droits de conjecture et d'athétèse ¹.

T. R.

521. — W. LIEBENAM. **Zur Geschichte und Organisation des Römischen Vereinswesens.** Leipzig, 1890, in-8, 334 pages, chez Teubner.

M. Liebenam, à qui nous devons déjà différents travaux consciencieux et utiles sur les antiquités romaines, et qui nous prépare les fastes de toutes les provinces de l'Empire, vient de nous donner, pour nous faire attendre, trois dissertations relatives aux corporations. La première est consacrée à l'histoire du régime d'association à Rome. L'auteur nous le montre établi déjà sous les rois, puis frappé en parti d'interdiction par le sénatusconsulte de 69, puis renaissant sous l'Empire. Il examine la politique des différents empereurs à l'égard des collèges, en insistant

1. Il va sans dire que le fameux passage sur Jésus (XVIII, 3, 3) est placé entre crochets.

sur le rôle de Marc-Aurèle, de Septime-Sévère et de Sévère Alexandre, qui firent beaucoup pour la liberté d'association ; et il nous conduit ainsi jusqu'au Bas-Empire où les collèges sont devenus des institutions que l'État a confisquées à son profit. Cet aperçu historique qui, à vrai dire, a déjà été tenté plus d'une fois, est un bon résumé de nos connaissances sur la question. Dans la seconde partie, M. L. laissant en dehors de son travail, à dessein, les collèges purement funéraires, étudie, par l'examen minutieux des inscriptions, le développement des collèges d'artisans dans le monde romain. Il examine successivement tous les corps de métiers par catégories en indiquant les textes épigraphiques qui y font allusion et les villes où la mention s'est rencontrée. Les mêmes documents classés non plus par corps de métiers, mais géographiquement, permettent à l'auteur de nous présenter ensuite, comme complément, un tableau de la densité des associations par provinces. On peut faire à ce sujet plus d'une remarque curieuse ; par exemple, il suffit d'un coup d'œil pour voir que les corporations sont aussi nombreuses en Gaule — et pourtant M. L. n'a guère consulté que le *Corpus* (t. XII) de Boissieu, Orelli, et Wilmanns ; il n'a dépouillé ni un seul de nos catalogues du musée, ni le Bulletin de la Société des Antiquaires, ni aucune de nos publications locales — qu'elles sont rares en Afrique ! La troisième partie traite de l'organisation des corporations : fondation, statuts, règlements d'administration, police du collège ; membres, patrons, magistrats ; rapport des associations avec l'État ou les villes, divinités protectrices : bref toutes les questions de détail qui peuvent se poser à propos des corporations sont passées successivement en revue. Un appendice a trait aux collèges militaires. C'est, on le voit, un des travaux les plus complets qui existent sur les associations romaines. On pourra discuter les différentes conclusions de l'auteur — et pour ma part, je fais des réserves sur plus d'un point et notamment sur ce qu'il a écrit à propos des collèges militaires — mais on devra reconnaître que si M. Liebenam est au courant des théories admises par ses devanciers, il connaît surtout les documents relatifs à la question, et qu'il les discute toujours librement, souvent heureusement. On trouvera du profit à consulter ce travail.

R. CAGNAT.

522. — *Stylistique latine*, par E. BERGER, traduite de l'allemand par F. GACHE, et S. PIQUET, et remaniée par MAX BONNET et F. GACHE. Nouvelle édition. Paris, Klincksieck, 1890, xxiii-385 pp. in-12.

La stylistique, dont M. Antoine a jadis entretenu nos lecteurs¹, reparait en seconde édition « corrigée et considérablement augmentée ». Ces mots du titre ne sont pas une formule banale. Nous n'avons qu'un

1. M. Schmidt vient d'expliquer très heureusement cette bizarrerie par le fait que les Curies municipales, en Afrique, formaient de véritables corporations.

2. *Rev. cr.* 1885, I, 367.

regret, c'est qu'ils ne puissent être encore mieux justifiés. C'était déjà le reproche qu'adressait M. Antoine à cet excellent petit livre. Nous le renouvelons. On comprend, à la rigueur, que la forme de l'ouvrage allemand ait été conservée dans la première édition. La tentative n'avait en France guère de précédents et l'on pouvait attendre les indications de l'expérience. M. Bonnet a pu les recueillir depuis cinq ans; il aurait dû en profiter, et transformer la stylistique de Berger de manière à en faire une œuvre originale. La collection même de Klincksieck lui fournissait un modèle dans la *Syntaxe grecque* de MM. Riemann et Cucuel (primitivement Seyffert et von Bamberg). Il s'agissait, non d'augmenter la part de cette métaphysique grammaticale à laquelle on sacrifie parfois un peu trop en Allemagne, mais de fortifier le contingent des faits et des remarques pratiques. Il en est toujours temps, puisqu'une troisième édition sera sans nul doute bientôt nécessaire.

L'exécution typographique est grandement améliorée et une table des passages cités rend le livre utile à plus d'une fin.

P. L.

523. — Alessandro LUZIO, Rodolfo RENIER. *Delle Relazioni di Isabella d'Este Gonzaga con Ludovico e Beatrice Sforza*. Milano, tip. Boringhetti di Giuseppe Prato, 1890. In-8 de 160 p. (Extr. de l'*Archivio stor. lombardo*, an. xvii).

Pour peu qu'on ait étudié la fin du xv^e siècle ou le commencement du xvi^e en Italie, on se rappelle la séduisante figure d'Isabelle d'Este, femme de François de Gonzague. Pour qui l'a une fois rencontrée, la marquise de Mantoue reste le type le plus brillant, et en même temps le plus exquis, de la femme cultivée de la Renaissance. Nombreux déjà sont les écrivains qui ont parlé d'elle et ont exprimé le regret qu'il n'y eût aucun travail sérieux sur cet attrayant sujet. Ce travail a été promis depuis longtemps par MM. Luzio et Renier, qui l'ont préparé d'après les correspondances si complètes des archives de Mantoue¹; je suis heureux d'annoncer qu'il entre dans la période de publication et d'en faire connaître la première partie.

Ce n'est, à vrai dire, qu'une monographie bien spéciale, sur les rapports d'Isabelle d'Este avec Milan jusqu'en 1500, mais déjà son rôle s'y dessine avec plus de précision qu'on ne l'avait vu jusqu'ici. D'ailleurs, avant de nous donner le livre définitif qu'on est en droit d'attendre de leur talent, les deux auteurs ont décidé d'utiliser les correspondances extrêmement nombreuses recueillies par eux, au moyen de travaux de détail qui allégeront d'autant le travail d'ensemble. Si on en juge par celle qui vient de paraître, leurs monographies offriront une forme très

1. Ils ont déjà, ensemble ou séparément, tiré parti, en diverses publications, de quelques documents isolés. Une esquisse du travail complet a même été donnée en anglais par M. Renier dans la brochure intitulée *Isabella d'Este Gonzaga, marchioness of Mantua* (Rome, 1888.)

agréable, qui consiste à insérer intégralement dans le récit les documents les plus intéressants. On vit mieux de la vie des personnages, lorsqu'on les voit agir et qu'on les entend parler eux-mêmes. Les archives de Mantoue ont conservé une si grande quantité de ces documents intimes et savoureux, dont la curiosité moderne est friande, qu'il n'y avait, semble-t-il, pour la satisfaire, qu'à y puiser à pleines mains. Les auteurs ont bien fait de ne pas réléguer leurs trésors dans des appendices où on ne va guère les chercher. Ce mélange de pièces contemporaines, toutes heureusement choisies, et d'un texte remarquablement clair et bien écrit, donne un grand charme à la lecture.

Il est piquant de voir rapprocher en une même étude les deux personnages principaux du récit, Isabelle d'Este et Ludovic le More. Isabelle et Ludovic sont les meilleurs représentants de cette période de la Renaissance ; ils en montrent chacun, il est vrai, un côté différent ; l'absence de moralité de l'un et l'élévation de cœur de l'autre caractérisent également le temps où ils vivent ; mais nul parmi les princes contemporains, ne possède à un plus haut degré l'amour du beau et la culture artistique et littéraire. Ils furent liés par une étroite alliance de famille et peu s'en fallût qu'ils ne le fussent davantage encore : avant de demander la main de la sœur cadette d'Isabelle, Béatrice d'Este, Ludovic Sforza avait songé à épouser Isabelle elle-même. Bien que le rôle de Béatrice ait été assez important dans la vie du More, il est permis de penser qu'une femme douée comme Isabelle eût exercé sur lui une influence tout autre et qu'elle eût dirigé ses puissantes facultés dans une voie moins tortueuse et moins funeste à l'Italie. Il y eut, du moins, entre eux, malgré leur diversité de nature, un courant de sympathie personnelle, qui ne s'arrêta jamais, et dont l'étude de MM. L. et R. fournit une preuve continue.

Le travail embrasse dix années de l'histoire d'Italie. Les relations suivies entre les cours de Milan et de Mantoue s'établissent en 1491, au moment du mariage de Béatrice d'Este et de Ludovic Sforza, pour quelques temps encore duc de Bari. Le récit du voyage d'Isabelle sur le Pô, jusqu'à Plaisance, précède celui des fêtes magnifiques données à Milan pour les noces de sa sœur (pp. 13-26), et bientôt suivies, à Ferrare cette fois, des fêtes du mariage d'Alphonse d'Este avec Anna Sforza (26-28). L'année 1492 est marquée par le voyage d'Isabelle à Milan et à Gênes, raconté par elle à son mari en lettres charmantes (53-65) ; l'année 1493, par sa visite de Venise, où une brillante réception lui est faite par la Seigneurie (74-85) ¹. Elle n'assiste pas aux cérémonies qui ont lieu à Milan à l'occasion du départ de Bianca-Maria Sforza, fiancée à Maximilien, mais sa sœur les lui raconte en une longue lettre, pleine de détails, qui est une des plus curieuses de son *carteggio* (89-93). Bientôt, la scène change : les Français, appelés par Sforza, descendent en Italie,

1. Sur les goûts voyageurs des princesses du temps et d'Isabelle d'Este en particulier, on peut voir le tout récent article de MM. Luzio et Renier : *Gara di viaggi fra due celebri dame del Rinascimento* (dans l'*Intermezzo*, an. I, 1890).

et Isabelle, invitée par lui et curieuse de tous les spectacles, va voir défiler à Parme les premières compagnies étrangères ¹. Les détails anecdotiques sur l'expédition de Charles VIII ne manquent pas, dans les pages suivantes, à cause du rôle important joué par le mari d'Isabelle, comme capitaine-général des confédérés ². Isabelle était, du reste, en rapports de plus en plus étroits avec Milan, centre des intrigues italiennes, et y faisait même, en 1495, un nouveau séjour pour les couches de sa sœur (105). La mort de Béatrice, qui fut un deuil commun pour Ludovic et Isabelle, très profondément ressenti par tous les deux (125-131), n'interrompait point leurs relations ³. C'était à elle qu'il s'adressait dans une belle lettre politique, une des plus explicites qu'il ait jamais écrites, lorsqu'il apprenait que le marquis de Mantoue avait ouvert des pourparlers secrets avec la France (134-136). Pour sceller ensuite la confiance revenue entre Gonzague et Sforza, celui-ci venait à Mantoue et y était dignement reçu par les soins de la marquise, pendant l'été de 1498 (141-144) ⁴. La dernière pièce importante du recueil est une lettre, écrite le 5 février 1500, dans laquelle le More racontait à Isabelle son retour de France et cette rentrée triomphale dans son duché qui allait être, à si bref délai, suivie de sa chute (155-158).

Au milieu de ces événements court une suite d'anecdotes, de traits de mœurs, d'indications variées, utiles à recueillir par quiconque s'occupe de la Renaissance. Une polémique épistolaire entre la marquise de Man-

1. Sans défendre le caractère ni surtout les mœurs de Charles VIII, on peut trouver que les auteurs s'en tiennent un peu trop exclusivement, pour juger l'armée qui l'accompagnait, au témoignage de « l'impartial » Sanudo (p. 101). M. F.-H. Delaborde a prouvé, dans *l'Expédition de Charles VIII*, combien les renseignements vénitiens sont suspects en la matière et souvent entachés d'exagération et de parti pris. L'armée royale était, en somme, une armée du xv^e siècle, rien de plus; ses pires troupes ne semblent pas avoir été aussi féroces et aussi indisciplinées que les *Stradiotti*. — J'indiquerai d'autre part, par esprit d'impartialité, que MM. L. et R., dans un autre travail, réfutent l'opinion de M. Delaborde sur l'appréciation faite en Italie de la bataille de Fornoue; ils ne voient pas un exemple de la façon dont la vérité était alors travestie dans un but politique, dans le fait que la bataille, évident avantage des Français, fut célébrée par les confédérés comme une victoire. V. un important extrait de *l'Arch. stor. ital.* 1890, *F. Gonzaga alla battaglia di Fornovo secondo i documenti Mantovani* (Florence, 44 pp. in-8°). MM. L. et R. y montrent, notamment p. 22, en établissant la bonne foi de François de Gonzague, qu'on peut appliquer parfois dans la grande histoire la psychologie de Tartarin de Tarascon.

2. Les dépouilles de la tente de Charles VIII furent envoyées par François de Gonzague à sa femme, après la bataille de Fornoue (117-119). Entre les mains d'Isabelle demeura quelque temps le fameux recueil de portraits de femmes qui fut trouvé parmi les bagages du roi et que Ben. Capilupi nomme « li retracts de quelle damiselle del Re ». L'identification est probable pour moi avec « un libretto ed alcune carte de diverse picture » que Gonzague renvoyait au roi, le mois suivant (*F. Gonzaga alla batt. di Fornovo*, p. 33).

3. On peut lire une jolie page sur Béatrice d'Este, récemment parue dans la *Revue internationale* (15 oct. 1890) et signée Mary Robinson.

4. La *Revue historique* annonce un article prochain de M. Léon-G. Pélissier qui semble ne pouvoir laisser de côté la marquise de Mantoue : *Les amies de Ludovic Sforza et leur rôle en 1498-99*.

toue et Galéaz Visconti, au sujet des mérites respectifs de Roland et de Renaud de Montauban, occupe les pp. 30-38. On trouvera des détails sur les voyages par eau, au moyen de *bucintori* souvent peu confortables (14-15), sur les usages de chasse (48, 57, 59), les bouffons de cour (65), les représentations dramatiques (84, 108, 150), le luxe des vêtements et des étoffes (61, 78, 79, 86), etc. Plusieurs renseignements viennent s'ajouter à ce qu'on savait déjà sur Lorenzo Gusnaco, dit Lorenzo de Pavie, ce luthier établi à Venise qui fournissait Isabelle non seulement d'instruments de musique, mais de livres et d'objets d'arts (121-124). A noter aussi les pages sur Cristoforo Romano, l'auteur du buste célèbre de Béatrice d'Este qui est au Louvre (48-50, 72 n., 137), et la demande faite par la marquise à Mantegna d'une tête antique qu'il avait rapportée de Rome et que souhaitait posséder Isabelle d'Aragon (147). Je multiplie d'autant plus volontiers ces indications de pages, prises au courant de la lecture, que le travail manque absolument de tables ou sommaires propres à orienter le lecteur dans cet amas de renseignements précieux ⁷.

Est-il besoin de dire que l'histoire politique doit tenir compte aussi de la publication de MM. Luzio et Renier? Sans y trouver aucun fait nouveau vraiment important, on y prendra une connaissance plus complète du caractère de Ludovic le More, vu dans le milieu intime de la cour de Milan. Plusieurs lettres de lui, par exemple celle qu'il écrit sur la mort de sa femme (126), sont tout à fait instructives à cet égard et fournissent plus d'un trait à ajouter au portrait de Burckhardt. En somme, les historiens de la marquise de Mantoue ouvrent dignement la série de monographies qu'ils se proposent de lui consacrer. L'accueil qu'ils reçoivent de tous ceux qui s'intéressent, en travailleurs ou en simples curieux, à l'époque qu'ils étudient, les encouragera à hâter l'achèvement de leur œuvre.

P. DE NOLHAC.

524. — **A historical sketch of the Conflicts between Jesuits and Seculars in the Reign of queen Elizabeth**, with a reprint of Christopher Bagshaw's « True relation of the faction begun at Wisbich » and illustrative Documents, by Thomas GRAVES LAW. Londres, David Nutt, 1889, in-8, CLIII-172 pages.

L'objet de ce livre est de faire connaître comment, sous le règne d'Elisabeth, le clergé catholique anglais fut divisé en deux partis. La question controversée et que chaque parti prétendait résoudre d'une façon différente était de savoir si Elisabeth devait être reconnue reine légitime d'Angleterre. Elisabeth, fille d'Anne Boleyn et née du vivant de Catherine d'Aragon, femme d'Henri VIII, était bâtardé, et n'avait pu hériter régulièrement d'Henri VIII, au préjudice de Marie Stuart, petite nièce de ce prince. Telle était la croyance catholique. On pouvait donc

1. P. 99, lire en rimes *carcans* et *brocans*.

qualifier d'usurpation l'avènement d'Elisabeth au trône. Mais à cette thèse politico-théologique, il y avait une réponse. La volonté de l'immense majorité de la nation anglaise rendait légitime la royauté d'Elisabeth. Irrégulière au point de vue du droit héréditaire, comme l'avait déclaré une bulle du pape Pie V, cette royauté était devenue régulière par l'élection. La royauté élective est la meilleure, *optima*, suivant l'enseignement de saint Thomas d'Aquin :

*Cum in regno, in quo unus virtute conspicuus, caeteris omnibus, etiam inferioribus principibus praeest, et in quo ad principatum omnes virtute conspicui, etiam populares, eligi possunt et eligendi jus habent, sit optima principum ordinatio, cumque hujusmodi fuerit veteris legis de principibus institutum, certum est eam de principibus convenienter ordinasse*¹.

En conséquence, tandis qu'une partie des ecclésiastiques catholiques anglais croyait qu'on ne pouvait sans péché reconnaître Elisabeth comme reine, l'autre partie considérait cette reconnaissance comme obligatoire tant qu'une élection nouvelle n'aurait pas remplacé Elisabeth par un autre souverain. De là, une lutte ardente. Cette lutte devint d'autant plus vive que parmi les ecclésiastiques catholiques emprisonnés à Wisbeach et obligés ainsi à une vie commune, les uns tenaient pour la première opinion, qui semblait justifiée par la bulle de Pie V, les autres avaient adopté la seconde opinion tolérée par la papauté sous la réserve *rebus sic stantibus*²; les uns étaient de jeunes prêtres dont l'éducation avait été faite sur le continent, les autres des prêtres plus âgés élevés en Angleterre; la rivalité naturelle du clergé séculier et des Jésuites rendait plus ardente l'animosité qui résultait de la contradiction théorique.

L'auteur a donné un très clair exposé des faits et a placé à la suite un recueil de pièces justificatives fort intéressantes. On voit, par exemple dans ce volume comment un des chefs du parti catholique modéré a pu, avec l'autorisation du gouvernement anglais, sortir de prison pour aller défendre sa cause à Rome.

Les fautes du parti catholique exalté ont tenu une grande place parmi les causes de la persécution anglaise; mais sur le continent, dans le monde catholique, cette persécution était mieux connue que les maladroites politiques des victimes.

Pour comprendre l'état d'esprit des catholiques sur le continent, on peut consulter un recueil de gravures imprimé à Rome en vertu d'un privilège papal daté du 27 juin 1584. Il est intitulé : *ECCLESIAE ANGLI-*

1. *Summa theologica*, Prima secundae, Quaestio CV, Articulus I Conclusio. On pouvait justifier, en s'appuyant sur saint Thomas d'Aquin, une modification de la loi d'hérédité : *Lex temporalis, quamvis justa sit, commutari tamen per tempora, juste potest*, saint Augustin, *De libero arbitrio*, l. I, c. 6, cité dans la *Somme théologique*, *Prima secundae*, qu. XCVII, art. I.

2. Voyez p. XII du volume dont nous rendons compte. La décision paraît datée de 1580, la bulle de Pie V est de 1570.

CANAE TROPHAEA sive *Sanctorum Martyrum, qui pro CHRISTO Catholicae que fidei Veritate asserenda antiquo recentiorique Persecutionum tempore mortem in Anglia subierunt, PASSIONES, Romae in Collegio Anglico per Nicolaum Circinianum depictae, nuper autem per Jo. Bap. de Cavalleriis æneis typis representatae Cum Privilegio Gregorii XII, P. M.* Ce volume contient trente-six gravures, les six numérotées 30-35 sont consacrées à la persécution sous Elisabeth ; les légendes donnent les noms de vingt-trois martyrs dont les dessins représentent le supplice ; parmi eux trois élèves du collège anglais de Rome, quatre du collège anglais de Reims. La dernière gravure nous montre le pape à genoux au pied d'un autel ; les blonds élèves du collège anglais de Rome font demi-cercle autour de lui. L'exemplaire que j'ai sous les yeux est couvert de débris d'une reliure fleurdelysée aux armes de Lorraine ; la planche des armoiries porte la date de 1582. Marie Stuart, dont la mère, comme on sait, appartenait à la maison de Lorraine, était prisonnière d'Elisabeth à la date de ce livre et de sa reliure : on sait quelle influence eurent sur son sort la politique de ses parents et de ses amis, l'attitude de la maison de Lorraine, de l'Espagne et des catholiques exaltés d'Angleterre.

H. d'A. DE J.

525. — **La Réforme et la politique française en Europe**, jusqu'à la paix de Westphalie, par le vicomte de MEAUX. Paris, Perrin et comp., 1889, VII, 569-688 p. in-8. Prix : 15 fr.

Le volumineux ouvrage de M. le vicomte de Meaux forme, pour ainsi dire, une suite naturelle à ses *Luttes religieuses en France au seizième siècle*, publiées en 1879. Seulement l'auteur a notablement élargi ses cadres, en embrassant, pour le siècle suivant, l'histoire de l'Europe civilisée tout entière. Il la considère, moins dans les détails du développement intérieur de chaque État que dans leurs rapports mutuels et surtout dans leur attitude vis-à-vis de la grande question religieuse, qui n'a point cessé d'influencer d'une façon décisive la politique d'alors, bien que dans des directions opposées. Dans son précédent travail, l'auteur nous avait montré le double but atteint à la fin des guerres civiles, la foi catholique triomphant en France, en même temps que la liberté de conscience y demeure établie. Dans ses nouveaux volumes, il nous fait parcourir les autres royaumes et les républiques du continent, divisés par cette même lutte confessionnelle qui semble close par l'avènement des Bourbons. Il fait passer sous nos yeux les États protestants intolérants pour l'Eglise, les États catholiques hostiles à l'hérésie, et leurs groupements divers en vue d'une autre et décisive rencontre qui ne donnera la victoire complète ni à l'un ni à l'autre des principes en litige. C'est cette lutte surtout que l'auteur nous raconte ¹. L'Angleterre, l'Allema-

1. Peut-être y a-t-il un peu trop de détails d'histoire militaire dans ce livre essentiellement politique, surtout pour la guerre de Trente-Ans.

gne du nord, les Etats scandinaves et les Pays-Bas échappent définitivement aux revendications de Rome. En Espagne, en Italie, l'Eglise triomphe sans difficultés sérieuses; elle l'emporte de haute lutte dans les vastes domaines de la maison d'Autriche. Quant à la France, la réaction catholique de la fin du xvi^e siècle lui a si profondément inoculé le virus de l'intolérance, que cette intolérance finit par y triompher à son tour, malgré la politique réparatrice de Henri IV et malgré les longues et intimes accointances politiques des gouvernants français avec les hérétiques étrangers, et l'appui qu'ils leur prêtent contre les Habsbourgs. Après avoir étouffé d'abord toute pensée indépendante au sein du catholicisme lui-même, elle réussit à écraser l'hérésie dans les domaines du Grand-Roi, sans aboutir pourtant dans toutes ses entreprises au dehors, et surtout dans celle de ramener sur le trône d'Angleterre un monarque défenseur de la foi.

Tel est le cadre général de l'ouvrage; nous y rencontrons, à vrai dire, une série de monographies spéciales dans les chapitres plus ou moins étendus que M. de M. consacre successivement à l'Angleterre, aux royaumes scandinaves, aux Pays-Bas, à l'Allemagne, à la Pologne, à la France, à l'Italie, à l'Espagne, etc. L'auteur n'a point ménagé ses efforts, ni épargné ses recherches, pour réunir les matériaux nécessaires à un aussi vaste travail. Il les a ramassés de droite et de gauche, avec un peu de précipitation peut-être, et sans toujours se rendre un compte exact de la valeur des sources qu'il avait sous la main ou des extraits nombreux que lui faisaient parvenir ses correspondants étrangers. Il a eu entre les mains quelques dossiers d'archives, copiés pour lui au Vatican; il a consulté aussi d'autres dépôts de manuscrits¹, mais il a surtout mis à profit les historiens antérieurs, de nationalité et de cultes divers, qui se sont occupés de l'histoire religieuse et politique du xvii^e siècle, en les exploitant d'ailleurs d'une manière fort inégale. Ses références bibliographiques sont aussi recommandables et variées que possible, en admettant qu'il ait parcouru lui-même et qu'il ait étudié tous ces ouvrages². Seulement on les rencontre un peu pêle-mêle, Léopold de Ranke et Lothrop Motley, Lingard et Geijer, Bossuet et Merle d'Aubigné, MM. Janssen et Kervyn de Lettenhove, pour n'en nommer que quelques-uns des plus connus, et leur témoignage semble avoir suffi généralement à l'auteur, sans qu'il ait songé à le vérifier ou à le peser. Nous n'en faisons pas autrement un reproche à M. de Meaux. C'est beaucoup demander, même aujourd'hui, à un historien de profession, de pouvoir exploiter directement à la fois les sources françaises, allemandes, anglaises, italiennes, polonaises, espagnoles, suédoises, hollandaises, etc.

1. Les renvois sont d'une utilité douteuse et d'un contrôle difficile quand on se borne à citer « Manuscrits de la Bibliothèque Nationale. » (I, p. 82).

2. Il est permis de formuler une pareille réserve quand on le voit citer par exemple l'auteur « *Mercurio Siri* » (II, 206). Sans faire tort à M. de Meaux, on peut admettre qu'il n'a jamais tenu en main ni feuilleté les in-quarto du *Mercurio* de *Vittorio Siri*.

Il y a deux manières d'aborder l'étude des volumes de M. de Meaux. On peut les juger au point de vue des principes et de la méthode de discussion ; on peut les apprécier aussi d'après le détail des faits qu'ils renferment, mais le premier procédé me semble le plus utile à la fois et le plus conforme au désir de l'auteur. A ce point de vue, l'on ne peut se dissimuler qu'il y a dans ce livre un malentendu perpétuel, ou plutôt une lutte inégale entre le sentiment de l'historien, sérieusement désireux d'être impartial et de l'homme moderne, d'une part, et le fidèle adhérent de l'unité catholique, de l'autre. Toute la partie théorique de l'ouvrage voudrait proclamer la beauté, l'utilité de la liberté de conscience, et pourtant elle repose en réalité sur la conviction que l'unité de la foi est une nécessité morale pour la société humaine, et que cette foi ne peut être que celle de l'Eglise. M. de M. admet certainement aujourd'hui « la liberté de conscience avec ses troubles et ses périls », mais au fond, qu'il s'en rende compte ou non, il la subit plutôt qu'il ne la désire. Il est évident d'ailleurs qu'un homme pour qui le fondement de toute morale est le dogme de la divinité du Christ (I, 450) et qui professe que « les lois de l'Eglise autorisent au besoin l'emploi de la force pour préserver les âmes » (II, 297), ne peut guère avoir de sympathies pour des tendances hérétiques ou athées. Cela est fâcheux assurément, puisque cent ans après la Révolution française, il ne devrait plus être possible de mettre en doute que la liberté de conscience du plus humble paysan des Cévennes, ou du libre-penseur le plus hostile à toute idée religieuse, est aussi sacrée que celle du souverain pontife sur le siège de Saint-Pierre. La vraie notion de la liberté est donc absente de ce livre, mais nous n'avons garde d'en faire un reproche à l'auteur ; c'est affaire de convictions personnelles. Ce que nous lui reprochons, c'est tout autre chose, c'est de ne pas reconnaître franchement l'existence de cette intolérance générale des catholiques, comme des protestants, au *xvii^e* siècle, qui crève, pour ainsi dire, les yeux, ou — ce qui est plus regrettable — de ne parvenir à la constater que du côté des dissidents. S'il approuvait cette intolérance, tout en la signalant, nous ne serions certes pas de son avis, mais il resterait du moins, quant aux faits, dans la réalité historique. Procéder par contre, comme le fait M. de M., presque à chaque chapitre de son ouvrage, c'est mettre trop souvent l'histoire à l'envers. Qu'on nous permette de citer quelques exemples. Ainsi l'auteur nous affirme gravement qu'à Rome, au *xvii^e* siècle, « la diversité et la liberté des opinions orthodoxes sont entretenues et protégées par l'Eglise ¹ » (I, 492). Parlant de l'Espagne, l'auteur, malgré tant de récits d'autodafé que nous rencontrons dans les récits de voyages contemporains ou les relations diplomatiques, nous assure que la Très-Sainte-Inquisition, qui d'ailleurs « traitait ses prisonniers avec une humanité alors sans exemple », n'a fait périr, en trois siècles, que *cent trente-quatre* victimes

1. Le mot *orthodoxe* est mis ici prudemment pour réduire au silence ceux qui prononceraient les noms de Vanini, Molinos ou Galilée ; mais cela seul montre bien ce qu'était cette prétendue liberté romaine.

sur ses bûchers! (I, 399). Appelé à raconter le retour forcé des provinces héréditaires des Habsbourgs au catholicisme, il résumera les mesures terroristes édictées par l'archiduc Ferdinand en Styrie dans la phrase bénigne suivante : « *Un prédicant, qui se donnait pour un prophète et excitait le peuple à la révolte, périt avec sa femme dont il avait fait sa complice. Mais d'ailleurs tous les dissidents disparurent comme par miracle, sans coup férir* » (I, 314). M. de M. n'aurait eu qu'à jeter les yeux sur la *Relation des persécutions de Styrie*, de Paul Odontius, l'une des victimes, traduite en français, il y a une vingtaine d'années, par M. Edouard Fick, pour savoir à quoi s'en tenir sur les cruautés de l'archiduc de Gratz. Autant parler de miracles à propos des dragonnades de Louis XIV ou de l'abolition du culte catholique pendant la Terreur! Que l'on compare enfin ce que dit M. de M. de la Pologne, où, d'après ce qu'il nous raconte, l'Eglise catholique n'a fait que « subir la persécution sans l'avoir jamais exercée » (I, 375), quand il suffit d'ouvrir une histoire de l'Eglise quelconque, Regensvolcius, Gieseler, Krasinski, ou même une *Histoire de Pologne* un peu détaillée, pour y voir comment « le libre choix » des Polonais entre les deux confessions fut influencé par les Wasa catholiques et par leurs successeurs, dociles instruments des Jésuites, qui n'ont cessé de comprimer les dissidents, fermant et détruisant leurs églises, leur enlevant leurs droits politiques, si bien qu'au XVIII^e siècle leur situation lamentable a pu servir de motif ou de prétexte à l'intervention russe et prussienne.

Ce sont là quelques exemples pris dans les chapitres sur les États catholiques. Passons en terre hérétique et la note changera d'une façon sensible. Ainsi, pour l'Angleterre, ce ne sont que plaintes, en partie fort justifiées, contre les procédés barbares d'Élisabeth et de Jacques I^{er}, alors cependant que l'auteur est obligé d'avouer que les Guises ont comploté contre la vie d'Élisabeth avec le secrétaire du Saint-Siège; qu'ils ont soudoyé ces assassins et que, de loin, la cour de Rome a pris part au complot (I, p. 42-44)¹. Ainsi encore pour les Pays-Bas. M. de M. s'élève avec force contre le « fanatisme calviniste » des États-Généraux qui les empêcha d'accorder la liberté des cultes à leurs sujets. Ce n'est pas nous qui les en féliciterons, à coup sûr; mais comment ne pas signaler la partialité de l'auteur quand nous constatons plus loin, dans son propre ouvrage, qu'en une seule année (1629) on put organiser plus de cinq cents lieux de culte privé dans les Provinces-Unies, et que le nombre des prêtres catholiques néerlandais (parmi lesquels beaucoup de Jésuites) augmenta tellement qu'ils étaient cent soixante-dix en 1614 et quatre cent quatre-vingt-deux en 1638! N'est-ce pas là une preuve

1. C'est une casuistique bien subtile que celle par laquelle l'auteur tente de disculper les émissaires des collèges de Reims et de Douai, et en général les membres du clergé anglais d'avoir voulu renverser Élisabeth. Il serait plus simple de dire que, l'Eglise ayant déclaré la bâtarde du roi schismatique et d'Anne Boleyn, rebelle à Dieu et au Saint-Siège, aucun fils obéissant de l'Eglise ne pouvait avoir de scrupule de contribuer à la suppression d'une nouvelle Athalie.

sensible de tolérance, au moins tacite? Est-on bien en droit de s'étonner tellement, au point de vue politique, qu'un peu plus tard, au fort de leur lutte contre l'Espagne et l'Empire, alors que l'appui de l'Angleterre va leur faire défaut, les États-Généraux aient prohibé pour un temps la célébration du culte catholique et fermé la frontière aux membres du clergé catholique, sujets presque tous d'une nation mortellement hostile? Si M. de M. avait voulu suivre un peu plus loin l'histoire des Pays-Bas, il se serait convaincu que, soumise à certaines restrictions, dures et pénibles à notre sentiment, comme au sien, la liberté de conscience, sinon celle du culte, n'a cessé de subsister en Hollande, et que, du xvii^e au xviii^e siècle, elle s'y est affermie de plus en plus. C'est un des titres d'honneur de la République des Pays-Bas que d'avoir permis, la première, à chacun de ses enfants, à chaque étranger même, de conserver sa foi personnelle, sans violenter sa conscience ou l'expulser au delà de ses frontières.

Si M. de M. n'admet point que telle est la vérité historique, c'est qu'il est étrangement préoccupé de revendiquer l'honneur exclusif d'avoir proclamé cette liberté, pour les pays catholiques. Il pose en thèse quelque part que « l'Église romaine est capable de résister non seulement à l'attaque violente, mais, à la liberté permanente d'une autre croyance » (I, 376). Il n'y a pas, évidemment, matière à la moindre controverse dans cette vérité générale. La seule chose qui soit discutable, c'est de savoir si vraiment l'Église du xvii^e siècle, libre de son choix, a volontairement supporté la « liberté permanente d'une autre croyance ». M. de M. en est persuadé, puisqu'il ajoute : « Cette dernière expérience est particulière à la Pologne et à la France; elles seules l'ont tentée et, dans ces deux États, tous deux catholiques, l'épreuve a tourné à l'avantage du catholicisme. Aucun État protestant, jusqu'à notre siècle, n'a essayé pareil régime. » Il y a là deux erreurs capitales. D'abord ni la France ni la Pologne n'ont sérieusement tenté cette expérience. Pour la Pologne, nous avons déjà dit tout à l'heure ce que nous en pensions. Quant à la France, c'est uniquement Henri IV qui a tenté d'établir un *modus vivendi* équitable entre les catholiques et les huguenots; et s'il l'a fait, c'est qu'il était un grand politique, en avance de son temps, tout d'abord, mais aussi — ne l'oublions pas — un protestant peu fervent, puis un catholique moins fervent encore. Lui mort, l'édit de Nantes cessa bientôt d'être une vérité. M. de M. lui-même nous avoue que la jurisprudence royale, à force d'interpréter l'Édit dans un sens défavorable, ne cessa d'en préparer la révocation (II, 219), et l'on sait de reste que la violation définitive de ce pacte solennel eut lieu aux applaudissements de la France tout entière. Aussi, rien n'est plus faux, à notre avis, que l'éloge trop général qu'il fait des monarques français du xvii^e siècle dans la péroraison de son ouvrage. « La monarchie française obtient alors le premier rang; elle l'a mérité en affranchissant les âmes

et les peuples. Dans le moment même où elle devient absolue à l'intérieur du royaume, elle inaugure la liberté de conscience et de culte, qui convient particulièrement à cette époque, et respecte la liberté de l'Église, toujours et partout nécessaire » (II, 688). L'accident d'un seul ne peut caractériser la politique d'une dynastie, et Louis XIV ne saurait bénéficier des vues plus hautes de Henri IV qu'il a méconnues. C'est bien lui qui est la personnification véritable de la monarchie absolue, et s'il y a quelque chose que Louis XIV n'ait jamais compris, c'est bien la liberté de conscience, non pas seulement vis-à-vis des hérétiques, mais à l'égard de tous ceux, jansénistes ou quézistes, qui heurtaient sa façon de voir, et du Saint-Siège lui-même. Je ne dis point cela, ni pour l'en blâmer, ni pour l'en louer, je le dis parce que cela me semble un fait historique indiscutable. Pour ce qui est des États protestants qui n'auraient point su se hausser à la taille des deux nations catholiques, il ne faut pas se payer de mots non plus. Assurément au xvii^e siècle, les préjugés protestants étaient aussi vivaces que les préjugés catholiques. Assurément ni l'Angleterre ni les Pays-Bas, même au xviii^e siècle, n'ont encore inscrit la liberté des cultes dans leurs constitutions politiques. Nous sommes entièrement d'accord avec M. de M. pour proclamer que la situation d'un catholique anglais sous Georges III n'était pas enviable ni conforme aux principes libéraux que nous proclamons tous aujourd'hui, et, pour être plus tolérable, celle d'un catholique hollandais laissait certainement beaucoup à désirer, il y a un siècle et demi. Mais ce serait, d'autre part, se moquer des lecteurs et du bon sens, que de venir prétendre que le sort de tous deux était aussi dur et aussi digne de pitié que celui d'un religieux français, traqué au Désert, ou celui de ces bourgeois de Thorn, poussés sur l'échafaud en 1737 par les Jésuites polonais.

Après nous être exprimé très franchement sur les divergences profondes qui nous séparent de l'auteur dans l'appréciation des faits, et, après avoir formulé les griefs que nous avons à faire valoir contre sa méthode historique, nous nous sentons d'autant plus à l'aise pour dire que nous avons parcouru de nombreux chapitres de son livre avec un vif intérêt ; nous signalerons tout particulièrement les deux cents premières pages du second volume, relatives au développement intérieur du catholicisme en France, dans la première moitié du xvii^e siècle. L'auteur a pu se laisser aller librement à ses sympathies naturelles et son style en a grandement profité, comme aussi la sérieuse valeur historique de ces pages témoigne d'une familiarité plus longue et plus intime du narrateur avec les matières traitées¹.

R.

1. Les menues erreurs de détail et les fautes d'impression sont naturellement assez nombreuses dans un livre composé de la façon que nous avons dite et commençant. Nous en avons relevé un certain nombre au cours de notre lecture, et nous les mentionnons ici, pour que l'auteur puisse les corriger, si plus tard une seconde édition devenait nécessaire. T. I, p. 11, lire *Blackstone* pour *Blakstone* ou *Blaschsk-*

526. — **Jean Paul**, sein Leben und seine Werke, von Paul NERRLICH. Berlin, Weidmann, 1889. In-8, xi et 655 p.

M. Nerrlich est sûrement l'homme d'Allemagne et de France qui connaît le mieux son Jean-Paul. Aussi le gros volume qu'il vient de publier, est-il très complet, et les trois livres qu'il comprend (I. *Die Jugend*. II. *Bewegte Zeit*. III. *In Bayreuth*) nous exposent-ils avec le plus grand détail la vie et l'œuvre de l'écrivain. Nous suivons Jean Paul de Wunsiedel et de Joditz à Schwarzenbach, puis à Leipzig, à Weimar, à Berlin, à Bayreuth, et chemin faisant, M. N. nous trace le portrait de tous les personnages remarquables qui sont en rapport avec son héros. Il n'oublie pas de décrire les endroits où Jean-Paul a vécu, et consacre, par exemple, deux jolies pages (pp. 74-75) au Fichtelgebirge. Il analyse d'une façon pénétrante et souvent avec goût les romans de Jean-Paul. Peut-être n'est-il pas assez sévère pour son auteur qu'il nomme *der Klassiker des Witzes* (p. 132). Il aurait dû citer le livre de M. Firmery. Il suit trop strictement l'ordre chronologique et il a parfois la manière lourde et minutieuse de Düntzer. Sa longue introduction où il nous apparaît comme *Junghegelianer*, nous paraît presque aussi subtile et inutile que la préface qu'il avait mise aux lettres d'Arnold Ruge. Mais son livre se lit avec intérêt et profit ; c'est une de ces excellentes biographies longues, étendues, pleines de choses, comme les Allemands en possèdent quelques-unes, comme le Herder de Haym, le Winckelmann de Justi, le Schleiermacher de Dilthey.

A. C.

tone (p. 73). — P. 15, lire *Kappel* pour *Capel*. — P. 17, lire *notitia* pour *noticia*. — P. 37, lire *Landlaff* pour *Landalff*. — P. 110, lire *Laski* ou *a Lasco* pour *Lesko*. — P. 179, lire *La Marck* pour *La Marek*. — P. 210, lire *Fruntsberg* pour *Freimdsberg*. — P. 228, lire *Zapolyi* pour *Zapolin*. — P. 249, l'auteur appelle *Albert* de Saxe l'électeur *Jean-Frédéric* pris à la bataille de Mühlberg. — P. 275, il faut dire l'évêque de *Warmie* (ou d'*Ermeland*) et non de *Warmia*. L'auteur cite également là un évêché de *Norembourg* dont il serait bien embarrassé de trouver la place dans le Saint Empire romain-germanique. — P. 296 et 300. L'archevêque de Cologne est appelé d'abord *Frédéric* de Wied, puis *Hermann* de Wied. — P. 311. L'évêque de Wurzbourg s'appelait *Jules Echter* de *Mespelbrunn* et non *Echt* de *Mespebronn*. — P. 330, lire *Græen van Prinsterer* pour *Sitropoen*. — P. 456, nous lisons : « *Les huguenots* assassinèrent le duc François de Guise. » Poltrot de Méré était huguenot assurément, tout comme Ravailac était catholique. Quelle ne serait pas pourtant l'indignation de M. de M. si quelqu'un s'avisait d'écrire : « *Les catholiques* ont assassiné Henri IV. » On devrait laisser ces vieilles redites calomnieuses aux pamphlétaires de bas étage ; elles sont indignes d'un homme qui prétend au titre d'historien. — P. 461, lire *Schweinfurt* pour *Schwieinfurt*. — T. II, p. 206 (?), lire *Rott* pour *Roth*. — P. 211, lire *Pontis* pour *Punctis*. — P. 228, M. de M. fait commencer l'immixtion de la France dans l'histoire de la guerre de Trente Ans de 1634, alors que dix ans auparavant déjà elle salariait une partie des troupes de Mansfeld. — P. 219, lire *Lpccum* pour *Lokkun*. — P. 513, lire *Lamormain* (ou *Laemmermann*) pour *La Morman* et *Lammormann*. — P. 239, lire *Geschichte des boehmischen Aufstandes* pour *Gestichte des bohnischen*. — P. 248, lire *Smalkade* pour *Smalkade*. — P. 394, lire *Lutter* pour *Lutten*. — P. 612, lire *professor* pour *profena*, etc., etc.

527. — *Geschichte der poetischen Theorie und Kritik*, von den Discursen der Maler bis auf Lessing von F. BRAITMAIER. 2 Theile. Frauenfeld, Huber, 1888-1889.

On a souvent signalé l'influence considérable que la critique, la théorie poétique et esthétique ont exercée sur la marche et le développement de la littérature et de la poésie allemandes, surtout au XVIII^e siècle. On peut s'étonner cependant que cette partie si importante de l'histoire littéraire ne soit pas devenue, depuis longtemps, l'objet d'une histoire spéciale et complète. Elle n'était connue que par fragments isolés, par des monographies particulières, ou bien confondue dans le mouvement général de la littérature et de la philosophie, ou bien encore traitée partiellement au seul point de vue de l'esthétique. Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on s'est avisé de la présenter dans son développement d'ensemble complet et suivi, dans l'évolution de ses phases diverses.

M. Breitmaier n'est cependant pas le premier qui ait eu l'idée d'une histoire d'ensemble de la critique littéraire en Allemagne. Lui-même, dans sa préface, signale l'ouvrage de M. Borinski : *Die Poetik der Renaissance und die Anfänge der litterarischen Kritik in Deutschland* (1886), auquel le sien doit faire suite. M. B. aurait pu ne pas ignorer que, même en France, on s'est occupé du même sujet¹.

L'ouvrage de M. B. en deux volumes, comprend le développement de la critique et de la théorie poétique depuis Gottsched et les Suisses jusqu'à Lessing.

Le premier volume débute par l'examen des premières publications critiques des Suisses. Puis il donne une analyse très détaillée des théories de Gottsched, de celles de Bodmer et de Breitinger, avec indication des sources où ils ont puisé, des influences diverses qu'ils ont subies. Il raconte ensuite la polémique célèbre qui met aux prises les deux écoles ; il en montre les causes et les effets sur la littérature générale ; il cherche à en dégager les résultats positifs et définitifs. Le volume se termine par un chapitre très étendu et intéressant par sa nouveauté relative sur J.-Élias Schlegel, incomplètement connu jusqu'ici, d'abord disciple de Gottsched, mais bientôt détaché du maître et indépendant, inclinant vers les Suisses, novateur timide encore, mais marquant déjà, par ses écrits théoriques et ses productions dramatiques, un progrès dans le sens de la liberté et de l'originalité. L'auteur associe dans le même chapitre au nom d'Élias Schlegel, celui de son frère J.-A. Schlegel, le père des deux chefs de l'école romantique, le traducteur de l'ouvrage de Batteux. Cette traduction, enrichie de commentaires, de dissertations critiques originales, a joui d'une grande réputation et

1. C'est ainsi que M. Braitmaier ignore l'ouvrage de M. Grucker, *Histoire des théories littéraires et esthétiques en Allemagne*. (Paris, Berger-Levrault, 1882.) — A. C.

exercé une influence marquée sur le développement des idées esthétiques en Allemagne.

Enfin, la dernière partie de ce chapitre est consacrée à Gellert et à sa dissertation de *Comoedia commovente*, premier essai d'une apologie de la comédie bourgeoise qui commençait à s'acclimater en Allemagne.

Le premier volume montre que M. B. a un grand mérite et un réel avantage sur ses prédécesseurs : c'est d'avoir été à même d'user avec plus de prodigalité et d'exactitude scrupuleuse, de tous les documents, de toutes les sources. Il a pu ainsi souvent rectifier plus d'une erreur, établir la vérité sur plus d'un point douteux, ajouter de nouveaux détails, et donner avec une exposition plus complète une idée plus vraie des doctrines qu'il fait connaître.

Cependant, son appréciation ne nous semble pas toujours équitable et suffisamment justifiée. Au lieu de débiter, comme il était naturel, par l'exposition des doctrines qui font l'objet du premier volume, M. B. entre en matière dans le premier chapitre par une polémique très vive contre Danzel, le panégyriste de Gottsched, que M. B., par un parti pris contraire, rabaisse beaucoup trop. L'opinion sur Gottsched semble aujourd'hui définitivement fixée. D'éminents critiques et historiens de la littérature ont jugé sévèrement les défauts d'esprit et de caractère, les prétentions dictatoriales, les théories étroites et surannées du chef de l'école de Leipzig ; mais ils ont reconnu aussi ses mérites relatifs, les services rendus par lui à la littérature et à l'esprit allemand auxquels ses défauts mêmes n'ont pas été inutiles. Les arguments de M. Breitmaier ne me paraissent pas de force à casser le jugement équitable et définitif qui s'est formé sur Gottsched. En tout cas, cet éreintement nous semble mal placé en tête de l'ouvrage. Il eût été plus logique et plus juste de le placer après l'exposition sur la doctrine de Gottsched, comme conclusion, et non avant, comme préambule. Le lecteur est prévenu et cette exposition d'une doctrine d'avance condamnée perd beaucoup de son intérêt.

Le second volume est consacré au développement que reçoivent les théories neuves et fécondes encore qu'incomplètes des Suisses, à la constitution définitive de la critique et de la théorie poétique. Cette constitution est l'œuvre de la philosophie. C'est à la philosophie de Wolf, dans la personne de Baumgarten, que revient l'honneur d'avoir fondé la théorie poétique sur des principes, de leur avoir appliqué la méthode et les procédés de l'école, d'en avoir fait une partie intégrante de la philosophie, une véritable science.

L'auteur analyse longuement et minutieusement la doctrine esthétique de Baumgarten, non seulement dans sa forme achevée et systématique (du moins la première partie), mais aussi dans ses premiers essais. Il montre les incertitudes, les obscurités, les lacunes de sa célèbre définition du Beau (Perfection de la représentation sensible), les interprétations diverses que Baumgarten en a lui-même données sans parvenir à les

concilier entre elles. Mais il montre aussi que cette définition, si incomplète d'ailleurs, a pour la première fois mis en lumière l'élément sensible, expressif, plastique du Beau, et en le distinguant de l'élément logique et purement intellectuel avec lequel on l'avait confondu, lui a assigné une place et une fonction propres. Mais, d'autre part, en rattachant le Beau aux perceptions *confuses* de l'âme, Baumgarten en a méconnu l'élément supérieur et métaphysique; et en vertu même de la psychologie de son école, il l'a condamné à disparaître à mesure que l'esprit s'élève des perceptions confuses aux idées claires et distinctes.

Baumgarten, d'ailleurs, n'a pas tenu les promesses de son programme. Le système esthétique qu'il annonce, il ne l'a donné que très incomplètement. En outre, la rigueur logique de ses déductions n'est qu'apparente. Ce sont, le plus souvent, des mots et non des idées qu'il analyse. Il tire des prémisses posées non ce qu'elles contiennent virtuellement, mais ce qu'il a eu soin d'y mettre à l'avance; ses prétendues démonstrations, comme celles de Wolf, son maître, sont le plus souvent des pétitions de principes. La terminologie scolastique, la langue latine dont se sert Baumgarten n'étaient pas faites non plus pour rendre sa doctrine populaire. C'est l'exposé de cette doctrine en allemand, par son disciple Meier, qui l'a répandue dans le public et qui en a fait le succès.

L'auteur a bien saisi en général le mérite et les défauts de Baumgarten. Mais dans son jugement final, n'est-il pas trop sévère et injuste en affirmant que « l'Esthétique de Baumgarten n'est qu'une bordure cousue à la défroque usée de la poétique traditionnelle? » La définition même sur les mérites de laquelle l'auteur a insisté, n'est-elle pas une nouveauté et un progrès? Quand enfin il cite le jugement de Herder sur Baumgarten qui trouve dans ces trois mots, qui constituent sa définition du Beau (*oratio perfecta sensitiva*), « le germe d'où est sortie comme un arbre magnifique et fécond toute la substance de la poésie; que ce n'est pas là une définition scolastique, mais qu'au contraire elle nous introduit dans l'âme humaine et en tire toute l'idée de la poésie, » — en s'associant ainsi à l'éloge que Herder décerne à Baumgarten, l'auteur nous paraît être sinon en contradiction, du moins en désaccord visible avec lui-même.

Le chapitre le plus étendu, et aussi à beaucoup d'égards le plus neuf de l'ouvrage, est celui qui est consacré à Mendelsohn. Mendelsohn n'est pas un penseur original et créateur. C'est un esprit plein de finesse et d'ingéniosité, s'appliquant à toutes sortes de sujets; analyste subtil, habile dialecticien, mais incapable de pousser ses idées jusqu'à leurs dernières conséquences, et à les coordonner en un système complet. Il est un des plus actifs ouvriers de ce grand travail d'émancipation intellectuelle, de critique indépendante, dont Berlin a été le centre depuis l'avènement de Frédéric le Grand. Il a été l'ami, le collaborateur, le correspondant de Nicolai, de Lessing; il est en plein dans le mouvement littéraire et philosophique de cette époque — et c'est une des par-

ties les plus neuves du livre de M. Breitmaier que celle où il nous montre Mendelsohn comme critique jugeant les œuvres et les écrivains de son temps, avec les idées de son temps, il est vrai, mais avec finesse et justesse, assez peu sympathique aux tendances révolutionnaires de la jeune école du *Sturm und Drang*, dont il ne peut comprendre les légitimes revendications, mais dont il sait aussi, notamment en ce qui concerne la conception de la poésie naturaliste de Herder, saisir les défauts et les exagérations dangereuses.

Après la critique, l'auteur nous fait connaître le théoricien esthétique. Il nous semble que l'ordre inverse eût été plus logique, car les jugements d'une critique sont presque toujours les conséquences de ses opinions théoriques. Il eût mieux valu commencer par celles-ci.

L'esthétique, la théorie du Beau et des Arts, doit à Mendelsohn des développements nouveaux. Il a analysé plus profondément qu'on ne l'avait fait jusque-là, l'idée et le sentiment du Beau, il en a dégagé et séparé certains éléments importants; sur le naïf, le sublime, le génie, il a des vues neuves; il est ici précurseur de Kant et de Schiller. Il a donné avant Lessing, la célèbre définition de la Grâce. Avant Lessing il a étudié la nature, les limites respectives, les caractères constitutifs des Beaux-Arts, tout en conservant sur leur rôle moralisateur et didactique la vieille doctrine. Lessing doit aux observations critiques de Mendelsohn plus d'une modification heureuse des théories trop absolues de son *Laocoon*. La correspondance qu'il entretient avec Lessing (de 1756-1757) sur le but et les effets de la tragédie, sur la nature des émotions tragiques; les objections qu'il lui adresse à l'occasion de son interprétation de la définition d'Aristote, aujourd'hui encore conservent leur valeur. L'auteur a bien saisi et caractérisé toutes les formes de l'esprit et du talent de Mendelsohn. Il peut se vanter avec quelque raison, et il ne s'en fait pas faute du reste, d'être ici plus complet et plus exact que tous ceux qui, avant lui, ont traité le même sujet.

Mais nous reprocherons à l'auteur de n'avoir pas réuni dans un jugement d'ensemble plus complet, les qualités, les mérites, l'actif littéraire et esthétique de Mendelsohn. De même nous eussions désiré une conclusion générale à l'ouvrage entier qui résumât la marche, les progrès, les résultats définitifs de cette évolution de la critique et de la théorie esthétique en Allemagne. Nous disons théorie esthétique à dessein, car nous préférons cette expression à celle de théorie poétique dont se sert l'auteur. Cette théorie, en effet, dans son livre, embrasse, outre la poésie, les Beaux-Arts et la question générale du Beau avec tout ce qui s'y rattache.

Nous avons déjà indiqué plusieurs des points sur lesquels portent nos critiques et nos objections. Nous pourrions en citer encore d'autres.

En général, la composition de l'ouvrage ne nous paraît pas irréprochable. Les parties générales et essentielles ne se dégagent pas nettement des parties secondaires et moins intéressantes. Tout est sur le même

plan. Il y a des répétitions inutiles. En revanche, on peut signaler des omissions assez importantes. Ni Wieland, ni Klopstock, ni Winkelmann n'ont trouvé place dans cette histoire de la critique et de la théorie esthétique.

Mais ces défauts sont rachetés par de solides mérites, par l'abondance des matières, par l'emploi consciencieux des sources, par beaucoup de renseignements et de détails nouveaux. Cet ouvrage sera certainement lu avec intérêt, consulté avec fruit par tous ceux qui veulent se faire une idée d'ensemble complète du développement des idées et des théories esthétiques, de leur importance et de leur influence sur la littérature et la poésie allemandes. Il ne sera même pas inutile à ceux qui voudront, après l'auteur, reprendre et traiter le même sujet.

E. GRUCKER.

528. — **Les Fédérations en Franche-Comté et la fête de la Fédération du 14 juillet 1790**, par Maurice LAMBERT. Paris, librairie académique Perrin et C^{ie}, 1890, in-8 de III-119 pp.

M. Lambert indique bien l'intérêt de son livre dans cette phrase : « Un caractère remarquable de la Fédération de 1890, c'est son origine provinciale. La plupart des grands événements de la Révolution ont commencé à Paris ; la province n'a fait que suivre. Pour la Fédération il en fut autrement. » En Franche-Comté, le mouvement fédératif prit naissance dans les bailliages de Lons-le-Saunier et de Vesoul, d'où il s'étendit rapidement à toute la province. Les fédérations n'y furent pas une vaine parade, elles eurent un but utile : « défendre le pays contre les malfaiteurs, remédier à l'anarchie, prévenir la disette ». Cette première partie est la plus neuve du livre. L'auteur tire heureusement profit des registres municipaux des communes. Suit une bonne étude, très agréablement écrite, sur les fêtes de la Fédération à Paris et en Franche-Comté, dans laquelle les faits et gestes des députés franc-comtois tiennent une large place. Le livre de M. Lambert nous a montré que la fête de la Fédération eut, du moins en province, d'autre raison d'être que le besoin d'une démonstration décorative. Le pays qui venait de briser son organisation intérieure sentait le besoin d'une organisation nouvelle. Que si ces mouvements fédératifs avaient pu avoir des racines profondes, la crise imminente, si malheureuse pour notre pays, ne se serait pas produite.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

529. — **Henri de La Rochejaquelein et la guerre de la Vendée**, d'après des documents inédits. Paris, Champion; Niort, Clouzot, 1890. Petit in-4 écu de 345 p.
530. — **Souvenirs de la comtesse de La Bouère**. La guerre de la Vendée 1793-1796, mémoires inédits, publiés par M^{me} la comtesse de La Bouère, belle-fille de l'auteur, préface par le marquis Costa de BEAUREGARD. Paris, Plon, 1890. In-8.

L'auteur du livre sur *Henri de la Rochejaquelein* a fait œuvre très louable. Il a consulté sur son héros un grand nombre de documents imprimés et manuscrits, et parmi ces derniers les mémoires inédits de la marquise de Donissan, de M^{me} de la Rochejaquelein et de M. Pauvert de la Jubeaudière, que renferment les archives des châteaux de Clisson et de la Durbelière. On trouvera donc dans ce volume plusieurs détails nouveaux et quelques rectifications qui seront les bienvenues. Ainsi, il est inexact de dire avec le comte de la Boutetière, que La Rochejaquelein alla au camp de l'Oie demander à Sapinaud de le prendre pour aide de camp; avec Ledain, qu'il fut repoussé par Quétineau le 12 avril entre les Aubiers et les Cerqueux; avec l'abbé Deniau, qu'il ne voulait pas à la bataille de Luçon commencer le feu au moment opportun (p. 31, 32, 290), etc. Le récit se lit d'ailleurs avec intérêt il est clair et sans emphase. P. 128, sur Chevardin, qui était Alsacien et dont le nom s'écrivait *Schwardin*, il eût fallu consulter les *Souvenirs* d'Érasme de Contades¹.

On lira, avec plus d'intérêt encore, les mémoires de cette comtesse de La Bouère à qui la marquise de la Rochejaquelein donnait le joli nom de *camarade*. M^{me} de La Bouère a passé sa vie à rassembler non seulement ses souvenirs, mais ceux de son mari et de ses amis sur la guerre de la Vendée. Elle les écrivait sur des pages volantes ou dans des cahiers qui contenaient aussi des extraits de ses lectures. Aussi n'a-t-elle fait que de simples notes, et comme elle dit, ces notes ont le mérite de « rectifier quelques erreurs et d'être un recueil de pièces authentiques ». Mais elles ont un autre mérite encore : elles font revivre avec une singulière vigueur le monde de la Vendée. Tout d'abord, les femmes ou *marraines* de Chalonnes avec leur mante ou *capote* de laine noire, leurs jupes rayées et leurs corsets en grosse toile dure qui « formaient une espèce de cuirasse difficile à percer; aussi les *bleus* se plaignaient plus d'une fois de la difficulté de tuer ces femmes » (p. 8). Puis, les paysans refusant de se rendre aux frontières, et se soulevant contre les patriotes ou *patauds*, les habitants de la Poitevine alliant attaquer Jallais et mettant à leur tête l'ancien caporal Perdriault, qui fut le maître de Cathélineau, et la guerre s'enflammant, guerre implacable,

1. Le livre contient un *appendice* où sont rassemblés divers documents, des *pièces justificatives* (actes de baptême, de décès, d'inhumation), une table des noms de personnes et de lieux, une carte de la Vendée, un portrait, un fac-similé, une vue de la chapelle funéraire de Saint-Aubin de Baubigné.

guerre d'incendies et de massacres. M^{me} de La Bouère se cacha dans les genêts et les ajoncs. « Je n'ai rien connu, dit-elle, de plus triste et de position plus affreuse. Là, blotti sur la terre, on ne voyait pas à quatre pas devant soi. Mais on entendait tout, et les seuls bruits qui faisaient transir et battre le cœur, c'étaient les tambours qui se faisaient entendre de tous côtés. Quand leurs sons semblaient s'éloigner à droite, ils recommençaient à gauche. C'étaient enfin les coups de fusils des *bleus* lorsqu'ils apercevaient quelques hommes, et leurs cris forcenés contre ceux auxquels ils criaient : « arrête! arrête! » avec des blasphèmes épouvantables. Maintes fois, j'ai cru les genêts cernés; c'est alors que les mères serraient encore plus fortement leurs enfants contre leur sein pour mourir ensemble. Chose étonnante! ces petits êtres comprenaient la terreur par ces étreintes magnétiques, car il n'y a pas d'exemple que leurs cris aient dévoilé la retraite des infortunés qui se cachaient. » (P. 127-128.) Il faudrait citer encore nombre de passages dramatiques de ces *Souvenirs*, l'incendie de La Bouère, l'entrevue de M. de La Bouère et de Stofflet, l'arrestation de ce dernier, et le chapitre consacré aux *victimes*.

A. C.

531. — **L'Histoire de France racontée par les contemporains.** Extraits des chroniques et des mémoires, publiés par B. ZELLER, répétiteur de l'École polytechnique, maître de conférences à la Sorbonne. Format petit in-16, avec de nombreuses gravures. Chaque volume, 50 cent.

L'Histoire de France racontée par les contemporains, publication de M. B. Zeller, qui avait été entreprise d'une manière un peu décousue, puisqu'elle avait subitement passé du règne de Charles VIII au règne des fils de Henri II, pour aboutir à la mort de Henri IV, forme aujourd'hui, par la publication des volumes intermédiaires, une série complète depuis les origines de notre histoire nationale jusqu'en 1610¹. On peut

1. *La Gaule et les Gaulois*; 2 *La Gaule romaine*; 3 *La Gaule chrétienne*; 4 *Les invasions barbares en Gaule*; 5 *Les Francs Mérovingiens : Clovis et ses fils*; 6 *Les fils de Clotaire : Frédégonde et Brunehaut*; 7 *Rois fainéants et maires du palais*; 8 *Charlemagne*; 9 *Les successeurs de Charlemagne : Louis-le-Pieux*; 10 *Charles le Chauve*; 11 *Les derniers Carolingiens*; 12 *Les premiers Capétiens*; 13 *Les Capétiens du XII^e siècle : Louis VI et Louis VII*; 14 *Philippe Auguste et Louis VIII*; 15 *L'empire français d'Orient, la 1^{re} croisade*; 16 *Saint Louis*; 17 *Philippe le Hardi. Mœurs et institutions du XIII^e siècle*; 18 *Philippe le Bel et ses trois fils*; 19 *Philippe VI et Robert d'Artois*; 20 *La guerre de Cent Ans : Jean le Bon*; 21 *Le dauphin Charles et la commune de Paris*; 22 *La grande invasion anglaise; La paix de Brétigny*; 23 *Charles V et Du Guesclin*; 24 *Charles V, sa cour et son gouvernement*; 25 *Charles VI, le gouvernement des oncles*; 26 *Louis de France et Jean sans Peur*; 27 *Les Armagnacs et les Bourguignons; la commune de 1413*; 28 *La France anglaise; Azincourt et le traité de Troyes*; 29 *Charles VII et Jeanne d'Arc*; 30 *Charles VII, la Monarchie absolue*; 31 *Louis XI, son gouvernement*; 32 *Louis XI et la maison de Bourgogne*; 33 *Anne de Beaujeu. Les États de 1484*; 34 *Charles VIII; la Guerre folle, le Mariage breton*; 35 *Charles VIII en Italie*;

mieux apprécier actuellement la valeur et l'importance de ce travail considérable. M. B. Z. s'est proposé de mettre sous les yeux du lecteur la suite de l'histoire de France au moyen de textes uniquement extraits des historiens, mémorialistes, annalistes, chroniqueurs, épistoliers, poètes, ou des documents authentiques contemporains du temps dont ils parlent. Ainsi présentée par des témoins, des acteurs, des peintres de mœurs, l'histoire se meut et vit dans les tableaux que l'on voit, dans les paroles que l'on entend, les documents authentiques auxquels on s'attache, sans que le spectacle soit obscurci ou dénaturé par les interprétations inexactes, les préjugés ou les erreurs dans lesquels l'éloignement progressif des textes primitifs peut entraîner les historiens de seconde main. Rien ne saurait mieux suggérer à un amateur des choses de l'histoire des réflexions personnelles, des jugements exempts de parti-pris que le choix fait avec discernement et habileté de récits et de documents impartiaux en eux-mêmes, ou dont la juxtaposition, s'il y a des passions en présence, permet de se prononcer, en connaissance de cause, sur les faits en eux-mêmes et sur les enseignements que le lecteur peut en tirer. Ils sont bien rares, ceux qui peuvent avoir le loisir ou le moyen de passer en revue toutes les œuvres qui constituent les matériaux de notre histoire épars non seulement dans les anciens recueils de Dom Bouquet, de Guizot, de Petitot, etc., mais encore les rééditions ou publications originales de la Société de l'histoire de France, dans la magnifique collection des documents inédits relatifs à l'histoire de France, dans les *Revues* et *Bibliothèques*, sans compter les travaux d'érudition isolés, souvent si précieux. M. B. Z. a simplifié la tâche au point de la rendre aussi facile qu'agréable. Il n'est pas un des soixante-cinq petits volumes aujourd'hui publiés, qui ne présente, sous un titre clair et répondant à des idées générales déjà éveillées dans l'esprit du lecteur, avec une division de lignes et paragraphes, précédés d'une indication courte et simple, un tout complet, animé, sous lequel se succèdent avec une méthode rigou-

36 *Louis XII, Anne de Bretagne*; 37 *Louis XII et Philippe le Beau. La conquête et la perte de Naples*; 38 *Louis XII, Père du Peuple, et le cardinal d'Amboise*; 39 *La Ligue de Cambrai*; 40 *La Très Sainte Ligue, le pape Jules II et Louis XII*; 41 *François I^{er}, Marignan, l'élection impériale*; 42 *François I^{er}, Charles-Quint et le connétable de Bourbon*; 43 *Captivité de François I^{er}, Pavie et Madrid*; 44 *La ligue de Cognac, sac de Rome, paix des Dames*; 45 *François I^{er}, Anne de Montmorency*; 46 *Le comte d'Enghien, Cérisoles*; 47 *La cour de François I^{er}, son gouvernement*; 48 *Henri II, L'occupation des Trois Evêchés*; 49 *Henri II, Charles-Quint, prise de Metz*; 50 *Monluc, siège de Sienne, trêve de Vaucelle*; 51 *Henri II, Philippe II, Bataille de Saint-Quentin*; 52 *La Réforme et la cour de Henri II. Paix de Cateau-Cambrésis*; 53 *François II*; 34 *Charles IX et François de Guise*; 55 *Catherine de Médicis et les protestants*; 56 *La Saint-Barthélemy*; 57 *Henri III, les débuts de la Ligue*; 58 *Le règne des Mignons*; 59 *Les trois Henri*; 60 *Arques et Ivry; le siège de Paris par Henri IV*; 61 *Les États de la Ligue; le Roi national*; 62 *Henri IV; le saint-siège et l'Espagne; l'édit de Nantes et la paix de Ver vins*; 63 *Henri IV et Sully, Marie de Médicis*; 64 *Henri IV et Biron, Sully et l'alliance anglaise*; 65 *La fin de Henri IV. Le grand dessein*.

reuse et une variété qui ne nuit en rien à l'unité de l'exposition, des pages empruntées aux documents et aux auteurs les plus différents, de manière à faire connaître jusqu'aux plus récentes toutes les sources de l'histoire, sans jamais puiser à une seule. Qu'on prenne au hasard un de ces volumes : *Le dauphin Charles et la commune de Paris*, par exemple ; l'éclatant Froissart et le grave Pierre d'Orgemont, rédacteur des Grandes chroniques sous Charles V, fournissent le fond du récit pour cette époque dramatique ; à côté d'eux, le continuateur de Nangis, le moine démocrate Jean de Venette et l'auteur de la chronique des quatre premiers Valois, elle aussi, d'inspiration plébéienne, décrivent la vie populaire dans toute son intensité et avec ses effroyables misères, tandis que le procès-verbal des États généraux de 1356 et des extraits de l'Ordonnance de la même année montrent sur le vif l'activité révolutionnaire et les premiers essais législatifs des représentants de la nation, les Étienne Marcel, les Robert le Coq, les Jean de Picquigny dans les temps les plus profondément troublés et malheureux de notre histoire. Ouvrons un des volumes suivants : *Charles V, sa cour, son gouvernement* ; ici des extraits des œuvres prolixes de la docte Christine de Pisan ou des innombrables vers du chantre de Duguesclin, Cuvelier, encadrent les prescriptions administratives si curieuses des *mandements royaux*. Dans les volumes consacrés à Louis XII, le bon chanoine Jules d'Autun, le panégyriste Claude de Seyssel, les descriptions du Cérémonial français, que l'on ne trouve pas toujours facilement même dans les bibliothèques publiques, alternent avec les récits plus connus du Loyal serviteur ou de Fleurange l'aventureux. Brantôme, pour l'époque de François I^{er}, de Henri II et de ses successeurs ; L'Estoile, si abondant et si mêlé pour le triste règne de Henri III, les Saturnales de la Ligue et l'époque réparatrice de Henri IV, sont découpés en tranches discrètes au milieu des morceaux d'écrivains de la plus haute volée, et rendus lisibles pour tous. On pourrait multiplier ces exemples. Comme on le voit, le récit pittoresque et l'histoire des institutions tiennent également leur place dans cette précieuse petite bibliothèque dont les volumes, d'un format si maniable, peuvent être feuilletés ou lus à fond avec autant d'agrément que de profit dans des traductions, ou dans la langue du temps à peine retouchée, si ce n'est au point de vue de l'orthographe accommodée à la moderne. L'illustration de l'ouvrage est conçue dans le même esprit que la composition du texte. La reproduction, dans leur état actuel ou d'après le type original, des monuments publics, de portraits, de médailles, d'œuvres célèbres de la peinture ou de la gravure, d'armes et de costumes, accompagne, suivant un choix généralement irréprochable, le récit des événements et les actions des personnages historiques. Peut-être pourrait-on reprocher à M. B. Z. de ne s'être pas toujours scrupuleusement astreint à cette donnée de la contemporanéité des documents écrits ou figurés ; il n'était pas facile, à vrai dire, de l'observer d'une manière absolue ; les exceptions à la règle

sont d'ailleurs assez rares. L'annotation peut donner lieu à quelques critiques. Sur certains points, elle paraît dépasser les limites de simples éclaircissements du texte pour en devenir un commentaire trop étendu, ou pour former un véritable développement historique. Cette méthode, qui provient du louable souci de ne point laisser de lacune dans la suite de l'exposition, n'est pas sans altérer quelque peu le caractère général de l'ouvrage. Ailleurs, on pourrait, au contraire, désirer quelques notes de plus relativement à des personnages qui demanderaient auprès du lecteur une introduction plus complète que ne le font les textes cités.

Cette collection, mise au courant des découvertes et des travaux les plus récents, n'en est pas moins un excellent instrument de travail et de distraction. En faisant connaître de plus près, en rendant plus accessibles les historiens originaux, sur la vie desquels de courtes notices disent le principal dans chaque volume, elle ne peut que contribuer puissamment à développer le goût de l'histoire et le sens de la critique historique.

B. D.

532. — *Historia eclesiastica y civil de Nueva Granada*, par D. Jose Manuel GROOT BOGOTA. M. Rivas et C éditeurs. Un fort volume de 411 pages.

En rendant compte du tome I^{er} de l'histoire de la Nouvelle-Grenade, nous avons dit un mot de l'auteur et de la notoriété dont il jouit parmi les écrivains de l'Amérique du Sud. Nous retrouvons les mêmes mérites d'érudition consciencieuse et d'impartialité dans la suite de son important ouvrage. Le tome II se compose de vingt chapitres (xxiii-xlii), et embrasse la période qui va de 1711 aux premières années de notre siècle. Si l'auteur s'étend avec une complaisance évidente sur l'histoire intérieure des ordres religieux, s'il exagère peut-être le rôle bienfaisant et civilisateur de la prédication des Jésuites, il est juste de dire qu'il consacre aussi des pages intéressantes au développement des sciences, des arts et de l'industrie au Nouveau-Monde. On peut lire notamment à cet égard le chapitre xl, où est relatée la visite d'Al. de Humboldt à la capitale de la Vice-Royauté illustrée alors par les savants tels que Mutis et Caldas, et sa correspondance avec le Vice-Roi D. Pedro Mendinueta. Le tome se termine par un appendice de cent trois pages où sont consignés les documents authentiques sur lesquels a travaillé l'historien.

• G. STREHLY.

533. — N. du PUITSPÉLU. *Dictionnaire du patois lyonnais*. Lyon, Henri Georg, grand in-8, 1887-1889, 4 livr. de 464 pages, dont 28 de supplément.

Depuis quelques années, les dictionnaires de patois se multiplient chez nous; celui du parler populaire du *Lyonnais* comptera parmi les

plus remarquables qui aient été publiés; la connaissance intime que M. N. du Puitspelu possède de cet idiome et des nombreux ouvrages qui s'y rapportent, la patience qu'il a mise à recueillir les mots qui le composent, l'étude assidue qu'il en a faite, enfin — ce qui est un point important — l'absence de parti pris ou de théorie préconçue, font de son glossaire une œuvre considérable et l'une des contributions les plus utiles à la connaissance de nos patois. Si l'on ajoute que par ses caractères intermédiaires entre la langue d'oïl et la langue d'oc, le dialecte lyonnais offre un intérêt tout particulier, que les nombreux exemples cités par M. N. du P. en facilitent l'intelligence, qu'il en a représenté et figuré les vocables d'une manière aussi simple que rationnelle, on ne pourra que remercier l'auteur de sa consciencieuse et utile publication, et on reconnaîtra hautement qu'il était difficile de mieux remplir la tâche ardue qu'il s'est imposée.

M. N. du P. ne s'est pas borné à donner les noms du patois lyonnais avec leurs diverses significations, appuyées, quand il y a lieu, par des exemples tirés des auteurs nombreux, mais souvent bien ignorés, qui ont écrit dans cet idiome populaire; il a entrepris d'en faire connaître l'étymologie. On sait tout ce que cette recherche renferme de difficultés, par suite de l'ignorance où l'on est si fréquemment de la forme primitive des mots, ainsi que de leur historique et des déformations qu'ils ont parfois subies dans la bouche du peuple; ces difficultés n'ont pas arrêté M. N. du P., et il a abordé cette partie de sa tâche avec une richesse d'informations et une curiosité d'esprit bien rares; il expose avec une entière sincérité les raisons qui paraissent justifier, quand elles sont douteuses, les étymologies qu'il propose. Au courant de toutes les publications qui concernent la matière, il cite avec soin les opinions pour ou contre les solutions qu'il met en avant, et si l'on est plus d'une fois obligé de le contredire, on ne peut nier qu'il n'ait fait bien souvent des rapprochements ingénieux et proposé des explications plausibles, lorsqu'elles ne sont pas certaines.

Dans le supplément étendu qu'il a joint à son Dictionnaire, M. N. du P. a d'ailleurs, avec une franchise qui lui fait honneur, enregistré les erreurs qu'il a reconnues ou qu'on lui a signalées. C'est ainsi qu'il rejette l'origine prétendue historique qu'il avait cru pouvoir assigner au mot *bramafan*; c'est ainsi encore qu'il s'est empressé de faire venir *cou* de *eccum hoc* et non de *ecce hoc*, qui ne pouvait donner que *çou*, et qu'il a rejeté, p. 213, avec tant de raison, la forme supposée *hoïè*, venue de *hodie* « par progression de l'accent », comme si l'e final de *hodie* n'avait pas dû tomber purement et simplement. M. N. du P. a fait bien d'autres rectifications non moins utiles; en voici quelques-unes que je lui soumets. P. 20 il tire avec raison *aneyt* de *hac nocte*, mais pourquoi, après avoir donné cette étymologie incontestable, paraître proposer celle de *ad hodie*? Les formes for. *anhod*, *anhui*, qu'il veut expliquer par là, sont évidemment plus que douteuses et doivent leur

origine à une étymologie préconçue. Il m'est impossible, même page, de trouver ni le lat. *acutum*, ni l'al. *beri* dans *anguibar* « fruit de l'églantier ». Il m'est difficile également de faire venir *baraban* de *barba*, « à cause du pointu de la feuille » du pissenlit, laquelle ne ressemble guère à une barbe. J'hésite beaucoup encore à voir, p. 43, dans le néerl. *bell*, la racine de *belot*, « agneau »; je préférerais le tiver de *bellus*, qui a donné plusieurs dérivés dans les dialectes français. P. 69, M. N. du P. se demande si *cabot* « méchant petit chien », « serait *sabot* (= *cabot* dans plusieurs patois) »; je ne connais pas la forme *cabot*, mais seulement *chabot*, pour *sabot*, et je ne vois guère comment le rapprochement entre un « *sabot* » et un « chien » serait possible. Je ne puis non plus, p. 100, admettre que *coriau* « baie de l'églantier », vienne de *corail*; mais je le tirerais volontiers du radical *cor*, à cause de la forme de fruit. P. 186, M. N. du P. se demande si la racine de *garo* « pluie très abondante » n'est point la même que celle de *garou* « loup garou »; j'avoue qu'il m'est impossible de saisir le moindre rapport entre ces expressions. P. 345, je doute que *marelle*, nom de l'*Achillea millefolium* L., soit une corruption de *morelle* vocable qui désigne le *Solanum nigrum*; j'incline à y voir le rad. (a)mar(*acus*), qui entre dans les noms si divers de plusieurs espèces d'*Anthemis*, genre voisin de l'*Achillea*. On lit p. 376, art. *sayi*, *soyi*, « il faut admettre que le *b* est tombé de préférence à la protonique » (de *sabucarium*); mais la protonique étant longue ne pouvait pas tomber, tandis que le *b* le faisait régulièrement avant l'accent. L'explication de M. N. du P. ne se comprend guère. P. 398, *tarteifle* « surnom donné aux allemands » est tiré de *der teufel* « le diable », ne serait-ce pas plutôt le mot *tartaufle* « pomme de terre », légèrement modifié? Quant à la plante appelée *têta d'aluetta*, dont M. N. du P. dit ignorer le nom, c'est sans doute l'*Adonis æstivalis* ou *autumnalis* L.

Mais je ne veux pas prolonger davantage ces critiques; leur petit nombre — je n'aurais que de rares remarques à ajouter à celles qui précèdent — montre d'ailleurs combien j'ai peu trouvé à reprendre dans le *Dictionnaire du patois lyonnais*; que d'explications ingénieuses, au contraire, de formes curieuses j'aurais eu à signaler! Parmi ces dernières j'ai été surtout frappé des dénominations populaires des plantes ¹, non seulement à cause de la rareté de quelques-unes d'entre elles, mais surtout à cause de l'exactitude des identifications. Ce caractère ne se rencontre pas seulement dans ces noms vulgaires, mais dans tous les vocables qu'a enregistrés M. N. du Puitspelu; c'est là en particulier ce qui donne une si grande valeur à son livre et lui assure une place si honorable parmi les ouvrages de ce genre.

Ch. J.

1. Telles que *camberti* « églantier », *cermilli* « cerfeuil », *chaley* « fougère », *cropettes* « pissenlit », *pintavin* « ronce à fruits bleuâtres », *vorcu* « digitale », etc., etc.

534. — *Cartas Americanas* dirigidas por D. Juan VALERA a D. Jose GROOT. Bogota Imprenta de la « Nacion », 1889. Un fascicule de 63 pages.

Les Lettres américaines sont adressées par un auteur espagnol, M. Valera, à M. Rivas Groot au sujet du Parnasse Colombien, vaste recueil en deux tomes de quatre cents pages, contenant des œuvres de plus de cent quinze poètes et de quinze ou seize femmes poètes. Ces lettres, au nombre de sept, renferment des jugements critiques et des extraits de quelques-uns des écrivains les plus marquants qui figurent dans le Recueil, tels que Juan de Castellanos, Antonio Caro, le fondateur de l'Académie Colombienne, Manuel Madieto, Joaquin Ortiz, Rafael Nuñez, président de la République, Doña Agripina Montes, etc. Elles sont d'une lecture agréable et nous donnent en général une idée avantageuse des originaux qu'elles analysent. Pourtant M. Valera termine par cette restriction : « Le Parnasse Colombien prouve que votre pays produit une riche et belle floraison littéraire, et le prouverait encore mieux si l'on avait supprimé un tiers ou plus des pièces insérées ».

G. S.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 novembre 1890.

Le ministre de l'Instruction publique, par une lettre adressée à l'Académie, l'informe que les pouvoirs de M. Foucart, directeur de l'Ecole française d'Athènes, sont expirés et l'invite à présenter deux candidats à ces fonctions.

M. Renan présente des observations sur un passage du livre de Jésus, fils de Sirach, qui énumère tous les grands noms de la littérature hébraïque. On avait remarqué, dans cette liste, l'absence du nom de Job. M. Geiger, par une restitution très heureuse, mais trop peu connue, y a rétabli ce nom : il a montré que, s'il manque dans la traduction grecque qui nous a conservé cet ouvrage (le texte hébreu étant perdu), c'est par une méprise du traducteur. M. Renan, prenant et développant cette pensée, précise en quoi a dû consister la méprise en question et ce que devait porter le texte hébreu du passage mal rendu par l'auteur de la traduction grecque.

M. Hamy communique, de la part de M. G. Deveria, des recherches sur les inscriptions découvertes par M. Yadrintzeff (ou Iadrintsev) sur les bords de l'Orkhoun. Ces inscriptions appartiennent à une écriture non déchiffrée jusqu'ici, provisoirement dénommée tchoudique, la même qu'on trouve dans les inscriptions de l'Iénisséi, publiées récemment en Finlande : mais la publication de M. Yadrintzeff permet de se rendre un compte plus exact de cette écriture. Elle se compose de caractères alphabétiques, au nombre de 38 à 42. C'est donc un alphabet beaucoup plus riche que celui que les Tartares ont emprunté aux Nestoriens, au moins à partir du ix^e siècle, et ces inscriptions ne peuvent, par suite, être attribuées à aucun des peuples qui, ayant dominé sur les bords de l'Orkhoun depuis la fondation du khanat des Ouigours (744), ont adopté l'alphabet nestorien ou ses dérivés. Une des inscriptions de l'Orkhoun est en chinois, une autre est bilingue, chinoise et tchoudique. Dans la première, on lit un nom de peuple, les Kien-Kouen, qui cessa d'être en usage à partir de 758 ; dans l'autre, celui d'un beg, Kinè khan, qui fonda en 744 le khanat des Ouigours.

M. Alexandre Bertrand communique, de la part de M. Léon Bidault, des détails sur les fouilles faites par cet archéologue dans un cimetière mérovingien des environs de Dijon, à Noiron-lez-Cîteaux. Il met ensuite sous les yeux des membres de l'Académie un magnifique spécimen de silex taillé à éclats, provenant de la décou-

1. Signalons deux *lapsus* : page 9 « *empiezan ablovo* (sic) » lisez *ab ovo* ; et quelques lignes plus loin : « *esta invencible scribendi cacoethes* ». M. V. prend-il *cacoethes* pour un substantif abstrait du genre féminin ?

verte de Volgu (Saône-et-Loire), spécimen qu'il espère pouvoir acquérir pour le Musée des antiquités nationales, à Saint-Germain-en-Laye.

M. Deloche, à propos de la première de ces deux communications, insiste sur la ressemblance que présentent entre eux les objets dans les sépultures franques des régions les plus diverses de la Gaule.

M. Clermont-Ganneau communique une inscription grecque de Sidon, de l'an 64 de cette ville (47 ans avant notre ère), dont l'estampage lui a été envoyé par M. Durighello :

ΛΑΣΗΛΙΟΔΡΟΣ
ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ ΤΟΥ
ΑΠΟΛΛΟΦΑΝΟΥΣ
ΡΧΟΝΤΟΣ ΜΑΧΑΙΡΟ
ΗΙΩΝΘΕΩΙΑΤΙΩΙΥ
ΗΕΡΤΟΚΟΙΝΟΥ

(sic)

« L'an 64, Héliodore, fils d'Apollonios, fils d'Apollophane, archonte des couteliers, (a fait cette dédicace) au dieu saint, pour la communauté. » La coutellerie sidonienne était renommée chez les anciens; on en a trouvé de nombreux spécimens dans l'île de Sardaigne, où ils avaient été évidemment apportés par les marchands phéniciens. Sous la forme grecque de ce texte, on reconnaît d'ailleurs partout la pensée phénicienne. Le *« αὐτὸν*» de la dernière ligne est le *gév*, la communauté, mentionnée sous son nom sémitique dans un décret phénicien du Pirée, communiqué naguère à l'Académie par M. Renan. Le « dieu saint » est une appellation essentiellement sémitique; elle rappelle le surnom de *Qadosch* « saint », donné à la divinité aussi bien par la Bible que par diverses inscriptions phéniciennes. Enfin les noms propres Héliodore, Apollonios, Apollophane sont des traductions grecques de noms phéniciens, dont le premier devait être *Abd-Schemès*, « serviteur du Soleil », les deux autres des composés formés avec le nom du dieu Reseph, équivalent sémitique d'Apollon.

M. Renan confirme, sur les points essentiels, les conclusions de M. Clermont-Ganneau.

M. Paul Durrieu, conservateur adjoint au Musée du Louvre, lit une notice sur *Une peinture historique de Jean Fouquet*. — On sait depuis assez longtemps déjà, par les documents, que Jean Fouquet, le grand artiste tourangeau, a été peintre en titre du roi Louis XI. Mais, jusqu'ici, on n'avait encore retrouvé aucune des œuvres qu'il avait dû exécuter pour la cour de France. M. Paul Durrieu a fait une remarque qui modifie heureusement cet état de choses. Il a reconnu qu'un exemplaire des statuts de l'Ordre de Saint-Michel, appartenant à la Bibliothèque nationale (manuscrit français 19819), était l'exemplaire même du roi Louis XI, fondateur de l'Ordre, et que c'est indiscutablement Jean Fouquet qui a peint, en tête de ce volume destiné au souverain, une admirable composition représentant la tenue d'un chapitre de Saint-Michel. En dehors de sa haute valeur d'art, la peinture de Fouquet retrouvée par M. Durrieu présente un grand intérêt historique. Toutes les têtes des personnages représentés sont autant d'excellents portraits, malgré leurs dimensions exigües. M. Durrieu arrive à identifier d'une façon certaine la plupart d'entre eux. En s'appuyant sur des particularités de costumes et d'attitudes ou sur des rapprochements avec d'autres monuments contemporains, il distingue, autour du roi Louis XI, dont Fouquet a particulièrement rendu les traits avec une remarquable puissance d'expression, le duc Charles de Guyenne, frère du roi, le duc Louis II de Bourbon, le comte de Roussillon, amiral de France, le grand-maître Antoine de Chabannes, comte Dammartin, Jean Bourré l'homme d'Etat qui fut gouverneur du roi Charles VIII, le poète et orateur Jean Robertet, etc.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : *FOUCART (Paul) et FINOT (Jules), la Défense nationale dans le Nord de 1792 à 1802*, ouvrage publié aux frais du département du Nord, tome I; — par M. Hamy : *FOURNEREAU, les Ruines khmères, Cambodge et Siam : documents complémentaires d'architecture, de sculpture et de céramique*; — par M. Georges Perrot : *Musées et Collections archéologiques de l'Algérie*, publiés, par ordre de M. le Ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts, sous la direction de M. René de LA BLANCHÈRE : *Musée d'Alger*, par G. DOUBLET; — par M. Oppert : *SCHRADER (Eberhard), Keilinschriftliche Bibliothek*, III, 1; — par M. Héron de Villefosse : *TAMIZEY DE LARROQUE, les Correspondants de Peiresc*, XVIII : *Boniface Borrilly*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49

— 8 décembre —

1890

Sommaire : 535. GRÉBAUT, Le Musée égyptien. — 536. JELLINEK, Héro et Léandre. — 537. Musée, trad. par CHATZIARAPIS. — 538. PAULSON, Un manuscrit de Chrysostome. — 539. HOGAN, Documents sur saint Patrice, II. — 540. STOKES, Le Livre de Lismore. — 541. Keating, La mort, p. p. ATKINSON. — 542. LOTH, Chrestomathie bretonne, I. — 543. LUZEL, Chants populaires de la Basse-Bretagne, I. — 544. BRUCKER, Ordonnances de police de Strasbourg. — 545. BERLUC-PERUSSIS, Wendelin en Provence. — 546. GASTÉ, La jeunesse de Malherbe. — 547. ROBERT, La poétique de Racine. — 548. J. PERROT, Nos utopies. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

535. — E. GRÉBAUT. **Le Musée Égyptien**. Recueil de monuments choisis et de notices, sur les fouilles en Egypte, publié par E. GRÉBAUT, directeur-général du service des Fouilles, E. BRUGSCH-BRY et G. DARÉSSY, conservateur. I, livre 1, fasc. 1. Le Caire, 1890, in-4, 19 pl. Prix : 17 fr.

Mariette avait fondé le recueil qu'il appelait les *Monuments divers*, pour y publier les principaux parmi les objets d'antiquité égyptienne qui viennent enrichir journellement le Musée de Boulaq. J'avais préféré les livrer au public, immédiatement après la découverte, dans la *Zeitschrift* de Lepsius ou dans les volumes de mon *Recueil de Travaux*. M. Grébaut est revenu aux pratiques de Mariette et vient de lancer, sous les auspices et aux frais du gouvernement égyptien, le premier numéro d'une sorte de journal intitulé le *Musée Égyptien*. Chaque fascicule se compose régulièrement de vingt planches, où les monuments seront reproduits par la phototypie, et de quelques feuilles de texte explicatif, où les circonstances et le lieu de la découverte seront décrits, avec un bref commentaire scientifique. M. G., pressé de mettre au jour cette première livraison, n'a pas voulu attendre que le texte et l'une des planches, qui était d'une exécution difficile, fussent achevés d'imprimer : il a préféré la livrer incomplète à la critique plutôt que de retarder, pour longtemps peut-être, le moment où il pourrait la faire paraître.

L'objet qu'il poursuit est double. En premier lieu, il veut placer à la disposition des savants le texte authentique des inscriptions les plus importantes que le Musée possède. Ensuite, il désire fournir aux archéologues des reproductions exactes des statues, bas-reliefs, peintures, menus objets en bois, en pierre ou en émail, qui lui paraîtront de nature à laisser une idée avantageuse de l'art ou de l'industrie des anciens Égyptiens. On sait combien peu l'archéologie égyptienne est connue en dehors du petit monde des égyptologues. Le nombre des monuments

que nos Musées renferment, la façon incommode dont ils sont exposés, les difficultés qu'on éprouve à obtenir la permission de les tenir entre les mains pour les examiner de près, ont découragé bien des personnes qu'un penchant naturel entraînait vers cette étude. M. G. a donc raison de songer à munir cette immense partie des savants ou des amateurs qui n'a pas le maniement des monuments eux-mêmes, de fac-similé exacts qui peuvent suppléer, jusqu'à un certain point, l'absence des originaux. C'est ce que j'avais tenté de faire dans les *Monuments de l'art antique* de Rayet, et les admirables planches de Dujardin, si bien tirées par Eudes, ont décidé le public éclairé à rendre pleine justice à plusieurs des meilleures œuvres que l'antiquité égyptienne nous a léguées. Malheureusement M. G. n'a point Dujardin pour le seconder dans sa tâche. Il a pour collaborateur — peut-être le lui a-t-on imposé — Bäckmann de Carlsruhe, dont les phototypies laissent singulièrement à désirer. Le tirage est flou, la teinte des encres terne et un peu sale d'apparence, et ce qui est plus grave, la retouche des clichés est indiscrete et grossière. Le malheureux Khéphrén de la planche VIII et le Pharaon anonyme de la planche XII sont comme balafrés des coups de gouache qu'ils ont reçus, et la trace du pinceau est visible partout sur leur coiffure, sur leurs visages, sur leurs mains. C'est sans doute une raison d'économie qui a déterminé le choix de l'imprimeur. Il est probable, en effet, que la maison Bäckmann ne prend pas cher, mais il me semble que n'importe qui, dans n'importe quel pays, aurait été capable, pour le même prix, de faire aussi mal que la maison Bäckmann. Je citais, il n'y a qu'un moment, les *Monuments de l'art antique*. Chaque livraison de quinze planches in-folio, accompagnées de quinze à vingt feuilles de texte in-folio, coûtait 25 fr., contre les 17 fr. 50 des fascicules in-4° du *Musée Égyptien*. Tout compte fait, le bon marché de Bäckmann est plus coûteux que la cherté de Dujardin. J'espère que M. G. sera libre de choisir un meilleur phototypiste, et dont l'habileté rende justice aux monuments qu'il reproduit.

Cela dit, on ne saurait qu'approuver et le choix que M. G. a fait parmi les monuments et la façon dont il les a assemblés. Cette première livraison donne comme un résumé de ce qu'on peut s'attendre à rencontrer en Égypte, des dynasties memphites à l'époque greco-romaine. Le premier groupe, qui couvre six planches, appartient à la chapelle que M. G. attribue à Ouazmos, mais qui me paraît avoir servi pour plusieurs des personnages secondaires de la famille de Thoutmos I^{er}. Elle fut découverte à Gournah, un peu au Nord du Ramesséum, par M. G., vers le milieu de février 1887, et déblayée par lui avec grand soin : le plan, relevé par M. Daréssy, a été reproduit sur la planche IV et en montre la disposition. Ce n'était pas seulement un sanctuaire; on y trouve, à côté des pièces consacrées au culte, des chambres d'habitation, dont une au moins a servi de cuisine et conservait son foyer presque intact. C'est le premier exemple certain qu'on puisse étudier sur le terrain de ces monu-

ments funéraires, si nombreux dans le nécropole de Thèbes au témoignage des papyrus, et qu'on appelait *Khirou*. Comme les mosquées funéraires des sultans mamelouks au Caire, c'étaient des établissements composés, contenant une partie sacrée, des dépôts d'objets destinés à l'offrande, des chambres pour les gardiens et les domestiques attachés à la maison du mort, souvent un logement complet pour les prêtres. • Le *Khirou* d'Ouazmos avait environ vingt mètres de largeur sur trente-cinq de profondeur. On y rencontre un pylone à demi-détruit, puis une cour fermée au fond par un mur. Le mur est percé en son milieu d'une porte, à laquelle donne accès un escalier à rampe unie, flanquée de deux portées de cinq marches assez larges mais fort basses. La porte franchie, on pénètre dans une salle peu profonde, sur laquelle s'ouvrent trois niches ou trois sanctuaires. C'était la chapelle proprement dite : sur la gauche et sur le derrière s'entassaient les magasins et les chambres réservées au personnel. Le tout est construit en briques crues, simplement crépies de blanc dans la partie d'habitation, revêtues de plaques en calcaire et en grès dans le sanctuaire, comme l'indique la multitude de petits fragments répandus dans les décombres. Beaucoup de stèles consacrées par les prêtres du prince défunt ont été brisées et sont éparses sur le sol : quelques monuments à peine ont échappé à la destruction et sont venus enrichir les collections du musée de Boulaq.

Le plus important est une statue en grès, de grandeur naturelle, qui représente une reine assise, les mains sur les genoux, les chairs peintes en jaune, les vêtements en blanc (pl. 1). Elle fut trouvée encore en place, adossée au mur qui sépare le sanctuaire central de celui de droite, au point marqué F sur le plan de M. Daréssy (pl. iv). Elle était intacte : seuls un petit morceau du menton et le bout du nez ont été brisés par la chute d'une brique ou d'une poutre. Elle représente l'une des femmes de Thoutmos 1^{er}, Moutnofrit, mère de Thoutmos II, et a été consacrée par ce prince. Sans parler de la valeur artistique réelle qu'elle possède, elle nous a permis d'éclaircir définitivement un des points les plus délicats de l'histoire du temps. J'avais émis l'hypothèse que les deux successeurs de Thoutmos 1^{er}, ses deux fils Thoutmos II et III, avaient dû s'effacer, pour un temps au moins, devant leur sœur Hâtshopsitou, parce qu'ils n'avaient pas autant de droits qu'elle à la couronne, du chef de leur mère. Le hasard des fouilles a fait une vérité démontrée de ce qui n'était qu'une conjecture. Les inscriptions du linceul de Thoutmos III nous ont appris qu'il avait pour mère une simple concubine, Isis, étrangère à la famille royale. Celles de la statue nous révèlent que Thoutmos II avait pour mère une femme légitime du roi, apparentée, par conséquent, à la famille royale, mais d'assez loin. Hâtshopsitou avait au contraire pour mère, la reine Ahmas, fille d'Amenhotpou 1^{er} et de la reine Ahhotpou II : elle avait donc du côté maternel des droits supérieurs à ceux de ses frères, nés de femmes moins illustres. Deux stèles intactes sortirent des ruines en même temps que la statue. L'une

d'elles (pl. vi), porte un taureau, armé de larges cornes en croissant, debout, et regardant attentivement devant lui un objet qui paraît être une botte de fourrage. Son nom est écrit au-dessus du dos, dans le cintre de la tête : il s'appelle *Pi-montou Pekmout*, où il faut peut-être traduire : *Celui* (le taureau) *de Montou, Pekmout*, en considérant le premier groupe comme le titre de la bête. C'est, ou bien le taureau sacré de la ville voisine d'Hermonthis, qui, en effet, était voué à Montou, le grand dieu de la plaine thébaine, ou bien un animal sacré de rang secondaire, adoré dans la nécropole. Le style est celui des dynasties saïtes, tendant plutôt vers le style des Ptolémées que vers celui des Éthiopiens. Les habitants de ce quartier funéraire de Thèbes étaient d'ailleurs très portés au culte des animaux : c'est d'eux que nous viennent ces proseynèmes à l'hirondelle, aux serpents, aux chats, aux oies que les musées de l'Europe possèdent en abondance ¹, et, de fait, la seconde stèle découverte par M. Grébaut (pl. iii), nous montre dans le centre une chatte, la *Chatte de la dame du ciel*, c'est-à-dire la chatte de Mout, et l'*Excel-lente oie d'Amon* affrontées l'une à l'autre, à une proximité qu'on ne peut s'empêcher de trouver dangereuse pour l'oie divine. Au second registre, le fils royal Ouazmos est assis à gauche, et reçoit le bénéfice d'une adoration aux deux divinités du cintre, Amon et Mout, que fait le *Chef des travaux dans la Place de Vérité (la nécropole de Thèbes), Pashodou*. Un Pashodou, *domestique de la Place de Vérité*, nous a laissé beaucoup de monuments que j'ai eu l'occasion de réunir ailleurs ² : peut-être notre Pashodou lui est-il identique. En tout cas, il vivait sous la XX^e dynastie, et son ex-voto nous est un exemple de plus de la fidélité avec laquelle les Égyptiens continuaient à rendre un culte à leurs princes de longs siècles après la mort.

Plusieurs des fragments retrouvés au cours du déblaiement se rattachent à des cultes du même genre. Ainsi, sur la planche v, le débris de stèle où l'on voit, au premier registre, le personnage Nofirsokhrou, celui-là peut-être dont le tombeau est dans le voisinage, agenouillé devant le serpent de la déesse Ranouit, la *Dame des offrandes*, et au second registre la femme de Nofirsokhrou et son fils Momnenou-hît (*Monkhiou (?) hît*) rendant hommage à deux petits serpents au moins. Quelques-uns de ces fragments proviennent certainement d'autres édifices, comme celui qui est reproduit sur la même planche v, et qui porte les restes d'un jardin funéraire planté de doums et de sycomores : au-dessous on lit les restes d'un proseynème où un personnage, dont le nom a disparu, implorait Osiris et Anubis pour le compte de son père Jâhît, attaché à la personne d'une reine, et de sa mère. Un fragment, qui, lui, appartient certainement à la chapelle d'Ouazmos, porte le nom de ce prince, mis en rapport avec un comte-nomarque de Thèbes, inconnu d'ailleurs, et qui semble avoir eu pour père un *Nourricier des enfants royaux du harem*

1. Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans le *Recueil* t. II, p. 108 sqq.

2. Maspero, *Rapport sur une Mission en Italie* dans le *Recueil*, t. II, p. 175-176.

du *Pharaon Thoutmos I^{er}* (pl. VII). Toutefois, le plus intéressant de ces monuments, celui dont la mutilation m'inspire le plus de regrets, est une stèle en calcaire publiée sur la planche II. Les morceaux en ont été partie ramassés sur place, partie achetés à Louqsor, chez un marchand d'antiquités : quelques débris encore inédits sont venus depuis 1887 s'ajouter au premier fonds. Le tableau du cintre, conservé en entier, représente le roi Thoutmos I^{er}, assis, derrière lequel le fils de Thoutmos I^{er}, Ouazmos, se tient debout. Le texte, qui comptait bien une trentaine de lignes verticales et horizontales, commence derrière Thoutmos III par une date de l'an XXI de ce prince, le 25 du 3^e mois de Pirit. Un certain Sonmosou, Syrien d'origine, raconte qu'il vécut au service d'Ouazmos (vivant ?) avec sa femme Houzarou, puis au service d'Ouazmos mort, en qualité de *khrihab*, maître des cérémonies dans le culte funéraire. Lorsque sa femme Houzarou fut vieille, il semble qu'il se maria une seconde fois et que cela lui occasionna quelques difficultés avec ses enfants dont les noms étaient énumérés à la ligne 3, sa fille Taari, sa fille Sitamon, etc. On dirait qu'il y eut litige au sujet de l'héritage de Houzarou, et que l'un des fils de cette femme le cita en justice pour le forcer à partager ses biens avec lui. Au cours de ce procès, il fut accusé de s'être approprié les objets précieux et les revenus de la tombe d'Ouazmos dont il avait la garde. Un des lambeaux de phrase échappés à la destruction contient le récit d'une altercation entre lui ou un de ses fils et un autre personnage où celui-ci lui dit : « Je ne puis rester dans une même ville avec toi : je suis nègre et tu es Syrien », phrase curieuse, car elle nous montre l'introduction d'éléments étrangers d'origine diverse dans la population thébaine, dès les premiers rois de la XVIII^e dynastie. L'affaire, portée devant le nomarque, se termina à l'avantage de Sonmos, qui fut confirmé dans ses charges, reçut l'assurance qu'elles passeraient à ses enfants, et consacra, dans la chapelle de son maître Ouazmos, une stèle où il racontait ses tribulations et sa victoire. Tout cela est tellement mutilé que je n'oserais affirmer que j'ai bien compris la suite du récit. Une étude longue et minutieuse pourra seule nous révéler le sens certain du monument¹. D'autres objets découverts dans la chapelle et déposés aujourd'hui au musée de Boulaq, n'ont pas été publiés dans la présente livraison : des poids, des émaux de la XVIII^e dynastie, cinq ciseaux en bronze au nom de *Thoutmos III dans sa maison d'Occident* (son temple funéraire), enfin une statue de Sonmosou, où l'origine syrienne de ce personnage est rappelée. Tout cela fournira à M. G. la matière d'un mémoire intéressant.

La campagne de 1887 a fourni également à M. G. la plupart des monuments qu'il a reproduits sur les planches xv-xx. La planche n^o XV porte deux stèles, l'une de Gournah, où deux personnages de la même famille, le *Domestique d'Amon*, *Houi*, et le *prêtre suppléant Smantooui*,

1. Un des petits fragments a été renversé par erreur sur la planche II.

adorent les deux rois Ahmos I^{er}, Amenhotpou I^{er} et la reine Ahmas-Nofritari. La seconde stèle a été trouvée dans le temple de Louxor et a été consacrée sous le règne de César Tibère. Une stèle de Gébéléïn¹ est d'époque impériale comme la précédente (pl. xvi). Le corps en est encore égyptien, mais de travail grossier : quant à l'inscription, elle est grecque et nous donne en deux lignes le nom du dédicateur et la date de l'an XII de Trajan Νεχουθης Πετεαρουηρις ανεθηκεν στηλην Ισιδος Θεας (fig. 2) μεγιστης Παθυρις L Iβ Τραιανου του κυριου Τυβι ιγ. Pathyris ou Pi-Hathor est le nom égyptien de l'Aphroditépolis à laquelle le village de Gébéléïn a succédé. Les deux planches xvii et xviii nous ramènent à trois mille ans et plus avant Trajan. La stèle de la planche xvii, qui est d'un travail très soigné et très délicat, est sortie de la nécropole d'Akhmîm ; l'inscription en est un extrait de la formule funéraire d'Abydos à la XI^e et à la XII^e dynastie, celle qu'on possède complète sur la stèle C 3 du Louvre. Elle est dédiée au sire d'Akhmîm, *Chef des prophètes, des animaux sacrés, des servants des deux sexes* (du dieu Minou), *Prince du nom Panopolite, Antouf, né de la dame Boutou*, et à sa femme Didit, fille de la dame Didit. Ils sont assis sur un siège à deux places, devant un monceau d'offrandes que leurs enfants leur apportent. Comme la plupart des familles égyptiennes, celle d'Antouf était nombreuse : elle ne comptait pas moins de sept enfants encore vivants au moment de la mort du père, quatre fils, dont l'aîné Khomsitou(?) était général des troupes du nome, et trois filles. Au bas du monument, un boucher découpe une victime, et différents domestiques apportent des offrandes. La stèle de la planche xviii, prise à Gournah, est un bon spécimen de ce qu'était l'art thébain sous les premiers Antouf, vers la IX^e ou X^e dynastie. Elle est travaillée avec une minutie qui n'a d'égale que la maladresse de l'ouvrier. Les lignes à l'encre qui servent à carrer les signes n'ont pas été effacées; mais le ciseau n'a pas été aussi habile que le calame, et les hiéroglyphes sont semés assez irrégulièrement entre les lignes. De même, les deux figures du mort et de sa femme ont été sculptées sur un réseau de lignes à l'encre encore visibles. La mise au carreau, assez large pour le buste et les membres, devient d'une finesse extrême pour la tête : le profil est divisé perpendiculairement, du bas de la coiffure à la naissance du cou, en huit parties égales. Le monument est des plus curieux pour l'histoire du dessin en Égypte. Le mort était un certain Antouf, fils de Khouou, dont les titres ne sont pas énumérés. La formule présente quelques particularités intéressantes. « O vivants qui êtes encore sur terre, qui aimez la vie et détestez le trépas, quand vous passerez en ce tombeau, comme vous voulez aimer la vie et détester le trépas, si vous m'offrez de ce qui est avec vous, ce sera bien ; mais si vous n'avez rien avec vous, vous n'aurez qu'à dire de votre propre bouche : *« Milliers de pains, de liquides, de gâteaux, de bœufs, d'os, d'étoffes, milliers*

¹. L'inscription en a été publiée par Daréssy dans le *Recueil de Travaux*, t. X, p. 140.

« de toutes choses pures au double du féal Antouf, fils de Khouou ¹. »
 « Car j'ai donné du pain à l'affamé, des vêtements aux nus, et j'ai
 « traversé ceux qui avaient fait naufrage, sur mon propre bateau, moi-
 « même. J'ai été, moi, le chancelier de mon maître, son favori authenti-
 « que, son ami de cœur, j'allais en toutes ses places secrètes, et je ren-
 « dais compte à mon maître de toutes ses affaires. »

Les trois monuments portés sur la planche xx sont donnés comme venant de Coptos. Ils ont été achetés à des indigènes qui ont indiqué, comme lieu d'origine, les ruines de cette ville, et cette indication, très probable pour la tête du Pharaon Ramsès IV, est certaine pour le fragment de statue au nom d'un des Ramsès de la XX^e dynastie. Le personnage qu'elle représentait est en effet un certain Amenemânit qui est *Chef des prophètes et premier prophète* de la déesse Isis, la maîtresse de Coptos; de plus, les débris de proscynème donnent au Ramsès qui y était nommé l'épithète *aimé de Minou de Coptos*, et qualifient les dieux de *résidents dans Coptos*. Le troisième morceau me paraît être étranger à cette localité. C'est un fragment de mosaïque en terre et en pierre émaillées, représentant un prisonnier asiatique, les bras liés derrière le dos. La planche, qui est la plus mauvaise peut-être comme exécution de celles de Bæckmann, est malheureusement très floue et ne permet guère de distinguer, par les valeurs relatives, le ton des divers émaux. Il semble pourtant qu'il y en ait d'au moins cinq et peut être de six couleurs différentes. Le faire me paraît être identique à celui des prisonniers analogues que possèdent le Louvre et le Musée de Boulaq, et qui proviennent de Tell el-Yahoudiyéh dans le Delta. Le fragment publié par M. G. n'a que 0 m. 40 c. environ de hauteur : des monuments beaucoup plus considérables que celui-là voyagent d'un bout de l'Égypte à l'autre, sur les bateaux de blé, de foin ou de sucre. J'ai vu souvent un marchand d'antiquités indigène m'offrir à Louqsor, comme trouvé récemment dans la nécropole, un objet qu'un Bédouin des Pyramides m'avait voulu vendre six mois auparavant au Caire, comme découvert au Fayoum. Coptos est un nom que les fellahs de la Haute-Égypte invoquent, comme ceux de la Basse-Égypte, le Fayoum, pour toutes les antiquités dont on leur demande la provenance. Je ne doute pas que le fragment d'émail de M. G. n'ait été arraché à la décoration murale du temple de Ramsès III à Tell el-Yahoudiyéh. Le très beau cercueil en bois de la planche xix n'est pas, lui, d'origine incertaine : il a été déterré à Ouardân, et le style indique immédiatement le voisinage de Memphis et la période Saïte, ou plutôt le début des temps ptolémaïques.

J'ai réservé pour la fin les monuments de Memphis. Ils couvrent les planches vii-xiii, et sont tous sortis des ruines du grand temple de Phtah, de la partie située près du Kom Abou-Khanzîr. Un seul est de l'époque thébaine, un morceau de bas-relief sur calcaire (pl. vii), d'un style fin et délicat, comparable à ce que les sculpteurs de l'Ancien Em-

1. Le graveur a répété deux fois en cet endroit les mots *Si Antouf*.

pire nous ont laissé de meilleur. On y voit au centre deux formes de Phtah adossées, et devant Phtah Ris-anbouf *maître d'Onktooui*, le roi Amenhotpou III présenté au dieu par la déesse Sokhit dont le corps est détruit, mais dont le nom est conservé : une autre déesse, probablement une variante de Sokhit, amenait Amenhotpou au Phtah de gauche. La figure du roi, très douce, est d'une grâce un peu mélancolique; celle du dieu est copiée sur celle du roi et présente les mêmes traits, mais moins souriants. Tous les autres monuments datent de l'Ancien Empire, les uns de la IV^e, les autres de la V^e dynastie. L'un, d'eux fruste et grossier (pl. xiii), représente un simple particulier, lourd, trapu, agenouillé, l'échine tassée sur elle-même, la tête pendant en avant comme entraînée sous son propre poids, les mains allongées sur les genoux. Les cinq qui se succèdent de la planche viii à la planche xii représentent des Pharaons Memphites, et forment une série de vieux rois Égyptiens, unique, jusqu'à présent dans tous les musées. Elles ont été découvertes au mois de juillet 1888, dans une petite chambre du temple, avec un certain nombre de pièces intéressantes : elles représentent Khéphrên, Menkaouri (Mycérinus), Sahouri, Ousirniri, Menkaouhor, plus un roi dont le nom n'a pas été tracé, et un vase cordiforme en granit noir marbré et veiné de blanc, haut de 0 m. 80, d'un travail très soigné et d'un poli remarquable. Mycérinus est qualifié *aimé d'Hapi* sur le siège de sa statue, et cette particularité avait un moment fait espérer à M. G. la découverte d'un sanctuaire consacré aux Apis de l'Ancien Empire. Cette épithète s'explique très naturellement si l'on se souvient que l'Hapi habitait, de son vivant, une partie du temple de Phtah à Memphis; un roi d'Égypte dédiant une statue de lui dans cette partie, avait le droit de s'intituler *aimé d'Hapi*, comme il se serait intitulé *aimé de Phtah* ou *aimé de Sokhit* dans les parties où l'on adorait plus spécialement Phtah et Sokhit. Peut-être la place où l'on a déterré les statues de Boulaq marque-t-elle le site où il faudrait fouiller pour mettre au jour les restes de la chapelle des Apis vivants, de leur étable et des logis occupés par leurs prêtres.

La plus belle de ces statues est celle de Khéphrên, en un albâtre blanc très fin, sonore comme le cristal, très semblable à l'albâtre de la carrière découverte au-delà de Tourah par le Dr Schweinfurth. Le type de la figure est, autant qu'on peut en juger (pl. viii), identique à celui des statues découvertes jadis par Mariette dans le temple du Sphinx : ce qui achèverait de prouver, s'il en était besoin encore, que les statues égyptiennes sont des portraits réels. Il semble, — mais je n'en saurais répondre, car cette planche est une de celles qui ont été le plus gâtées par les retouches, — que la facture en est inférieure à celle des Khéphrên de Mariette. Le modelé en est plus mou et l'expression plus banale : ce n'en est pas moins un bon morceau de sculpture et qu'un musée européen s'estimerait heureux de posséder. La statue anonyme (pl. xii) est celle qui approche le plus du Khéphrên pour le fini de l'exé-

cution. Elle est en albâtre, et le type en est presque celui de Khéphrén, mais plus ferme. On dirait, — mais ici encore l'indiscrétion des retouches m'empêche de rien affirmer, — qu'elle sort du même atelier que la précédente. J'inclinerais assez à croire qu'elle représente Khéops. Le Mycérinus (pl. ix) est en diorite, et ceux qui l'on vu en original affirment qu'elle est assez bonne. La planche lui donne l'apparence d'une figurine en sucre, qu'on aurait trempée dans l'eau de manière à en fondre l'épiderme, puis qu'on aurait glacée de caramel par longues trainées noirâtres. Autant que j'en puis juger, la facture en est molle et banale. Je préfère pour mon compte l'Ousirniri de granit rose (pl. x) un peu fruste, mais d'un contour précis et d'une expression énergique, mal rendue sur la planche. Menkaouhor (pl. xi) est en albâtre, et a souffert plus que ses confrères en royauté et du temps et des retouches au pinceau. Il s'était fait représenter en Osiris, avec le bonnet blanc de la royauté, les mains croisées sur la poitrine et tenant la houlette, et le fouet : sa tunique est très courte et ne lui descend pas jusqu'aux genoux.

On comprendra par cette courte analyse l'intérêt que présente la première livraison du recueil publié par M. Grébaut. Je dois ajouter, pour rendre justice à qui de droit, que les frais en sont payés par le gouvernement égyptien. Une somme une fois donnée permettra d'établir les deux ou trois premières livraisons, et le produit de la vente servira à payer les livraisons suivantes. Les savants et les amateurs d'antiquités égyptiennes tiennent donc dans leurs mains les destinées du nouveau recueil : il vivra ou mourra selon qu'ils consentiront ou non à l'acheter. Je pense que M. G., instruit par l'expérience de cette première livraison, exigera des *phototypistes* qu'il emploie, plus de goût, plus de soin, une retouche plus sobre, un tirage moins grossier, l'emploi d'une encre moins terne et d'aspect moins lugubre. Ce qu'il fait est si utile, le choix des objets reproduits si judicieux et si ingénieux, que je voudrais voir le succès couronner ses efforts. Sans doute ses planches, telles qu'elles sont, auraient paru fort suffisantes il y a trente ans, à une époque où l'on n'était pas très difficile. Aujourd'hui, les procédés de reproduction mécaniques sont tellement perfectionnés et les *imprimeurs d'art* nous ont si bien habitués à nous donner des reproductions presque parfaites à bon marché, que nous ne souffrons plus la médiocrité. Si le *Musée égyptien* était un recueil d'épigraphie destiné aux seuls Égyptologues, serait très suffisante; du moment que M. G. s'adresse aux archéologues et veut leur donner des reproductions des œuvres de l'art égyptien, l'exécution ne suffit plus. Je résumerai mon sentiment en deux mots. Dans cette première livraison, M. Grébaut a été trahi par son collaborateur de Callsruhe : sa part du travail, choix des monuments, agencement des planches, etc., est excellente. Si l'on songe de plus que tous les objets reproduits ont été par lui découverts, on reconnaîtra qu'il a bien mérité de la science, et on souhaitera longue vie à son *Musée Égyptien*.

536. — 1. Max Hermann JELLINEK. *Die Sage von Hero und Leander in der Dichtung*. Berlin, Speyer et Peters, 1890. In-8, iv-92 p.

537. — 2. Θρασυβούλου Κ. Χατζηαράπη διδάκτορος τῆς φιλολογίας, τῶν καθ' Ἡρω καὶ Λέανδρον Μουσάου τοῦ γραμματικοῦ μετάφρασις ἑμμετρος εἰς τὴν καθαρεύουσιν μετὰ τοῦ κειμένου, προλόγου καὶ ὑπομνημάτων. Ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογραφείου τῶν καταστημάτων Ἀνέστη Κωνσταντινίδου. 1890. In-12, 48 p.

1. L'histoire de la légende d'Héro et Léandre a déjà été traitée en 1858 par Fr. Meyer de Waldeck et en 1863 par M. Ristelhuber; M. Jellinek a repris le même sujet avec plus de développements. Il a successivement étudié les deux versions antiques, celle d'Ovide et celle de Musée; un poème allemand attribué à Bligger von Steinach; le poème hollandais de Dirk Potter (1409); celui de Hans Sachs; les compositions de la Renaissance et de l'époque moderne jusqu'à Schiller; enfin, les opéras et les drames. Un des chapitres les plus curieux concerne la *Leandreis* de Gaspar Barth, poème en mille sept cent un hexamètres, publié en 1612, mais qui date de la première jeunesse de cet érudit. Dans cette imitation de Musée, comme dans celle de Marlowe et d'autres, la partie érotique du récit est développée avec une insistance qui contraste avec la chasteté du poète byzantin. M. J. a montré que la ballade de Schiller n'est fondée directement ni sur Musée, ni sur Ovide, mais sur un article de l'*Encyclopédie* de Krünitz, ouvrage que Schiller a également consulté pour le *Chant de la Cloche*; c'est là un détail d'histoire littéraire qui a son intérêt.

Dans la liste des poètes que G. Barth a imités, M. J. oublie Claudien; Barth, qui devait publier une savante édition de Claudien en 1612, a certainement eu présent à l'esprit l'*Épithalame d'Honorius et de Marie* dans le passage que cite M. Jellinek à la p. 30. L'auteur transcrit (p. 49) la traduction donnée par La Harpe de l'épigramme de Martial, mais il ignore celle de Voltaire, qui est beaucoup plus jolie. Je ne vois pas non plus qu'il ait connu la spirituelle parodie de Scarron ni le poème en quatre chants de Denne-Baron, publié à Paris en 1806. En somme, son travail est celui d'un amateur instruit, qui n'épuise pas le sujet, mais ne se lit ni sans fruit, ni sans agrément.

2. La première traduction de Musée en grec moderne, avec le texte original en regard, est dédiée par M. Thrasybule Chatziarapis aux navigateurs de la Grèce, τοῖς ναύταις τῆς Ἑλλάδος; pourquoi pas aux nageurs, νήπταις, ou aux amoureux, puisqu'aussi bien, dans ce petit poème, il est moins question de navigation que de natation et d'amour? L'introduction de l'éditeur, sans rien apporter de neuf, est sobre et sensée; on regrette qu'elle se termine par des indications bibliographiques prises au hasard dans quelque vieux livre. La constitution du texte prouve d'ailleurs que M. Ch. n'est pas bien au courant des travaux modernes sur Musée, car il a laissé subsister des leçons impossibles qui ont été écartées dès 1874 par Dilthey. Il m'est difficile d'apprécier le mérite de sa traduction : en voici un spécimen :

Musée, v. 30-31.

Ἡρὼ μὲν χαρίεσσα, διοτρεφὲς αἶμα λαχοῦσα,
Κύπριδος ἦν ἰέρεια.

Traduction :

Βασιλικὸν εἰς τὰς φλέβας Ἡρὼ ἡ χαρίεσσα αἶμα ἔχουσα ἰέρεια ἦτο τῆς Κύπριδος.

Cet exemple montre le danger des paraphrases explicatives, car si διοτρεφής est une épithète des rois dans Homère, ce mot, employé comme épithète d'αἶμα, ne me paraît pas devoir être rendu par βασιλικόν.

Salomon REINACH.

538. — Notice sur un manuscrit de S. Jean Chrysostome utilisé par Erasme et conservé à la bibliothèque royale de Stockholm, par Joannes PAULSON. Lund, Hjalmar Møller, [1890], 65 pp. in-8.

Le nouveau travail de M. Paulson porte sur l'histoire du ms. de Stockholm qu'il a étudié et décrit dans le deuxième fascicule de ses *Symbolae ad Chrysostomum*¹. Une comparaison minutieuse permet de reconnaître dans ce ms. celui qui a servi à Érasme pour sa traduction parue, en 1533, chez Froben : *Aliquot homiliae Diui Ioannis Chrysostomi..., nunc primum uersae et editae, per Erasmus Roterodamum*. Érasme avait dû se le procurer auprès de son ami, le médecin Théobaldus Fettichius. C'est sur ce même ms., que Gelenius a traduit neuf homélies nouvelles, publiées en 1547 dans le recueil des œuvres de Chrysostôme donné par ce savant. Dans l'édition publiée par Savile, en 1612, il est fait mention d'un *codex Gabrielis* (Gabriel Seuerus, archevêque de Philadelphie). Ce *codex*, s'il s'agit là d'un ms. unique, contenait, outre d'autres parties, une copie du ms. de Stockholm déjà mutilé, mais plus entier que maintenant. Tels sont les résultats des recherches de M. Paulson. C'est un fragment intéressant de l'histoire des études patrologiques au xvi^e siècle. Nous devons être particulièrement reconnaissants à l'auteur d'avoir choisi notre langue pour l'écrire.

P.-A. L.

539. — *Documenta de S. Patricio Hibernorum apostolo ex libro Armachano* edidit E. HOGAN S. J., M. R. I. A., Exam. R. U. I.², in *Universitate Catholica Dublinensi linguae hibernicae et historiae lector. Pars Secunda: Liber angueli; Confessio S. Patricii; Glossae; index et glossarium hibernicum*. Bruxellis, typis Polleunis et Ceuterick, 1889, in-octavo³.

1. Cf. *Rev. crit.* 1890, II, 63.

2. Membre de la Royal Irish Academy, examinateur de la Royal University of Ireland.

3. Ce titre est sur une couverture en papier de couleur qui enveloppe les pages 117-204 d'un volume dont la première partie a paru en 1884 sous le titre que voici : *Vita sancti Patricii, Hibernorum apostoli, auctore Muirchu Maccumachtheni, et Tirechani collectanea de S. Patricio. Nunc primum integra ex Libro Ar-*

540. — **Anecdota Oxoniensia**. Lives of Saints from the Book of Lismore, edited with a translation, notes, and indices by Whitley Stokes, Oxford, at the Clarendon Press, 1890, in-8, cxx-411 pages.
541. — **Royal Irish Academy**. Irish manuscript Series. Vol. II, part 1. — Tri bior-ghaoithe an bháis [The three Shafts of death] of Rev. Geoffrey KEATING. The Irish text, edited with glossary and appendix by Robert ATKINSON, M. A., LL. D., Professor of Sanscrit and Comparative Philology in the University of Dublin. London, Williams and Norgate, 1890, in-8, iv-462-xxxii pages.
542. — **Chrestomathie bretonne** (Armoricain, Gallois, cornique), 1^{re} partie, par J. LOTH, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes. Paris, Bouillon, 1890, in-8, vi-528 pages.
543. — **Sonlon Breiz-Izel**. Chansons populaires de la Basse-Bretagne, recueillies et traduites par F. M. LUZEL, avec la collaboration de A. Le Braz, t. I, Paris, E. Bouillon, 1890, in-8, xliii-335 pages.

I

Le P. Hogan a commencé, en 1881-1882, dans les *Analecta Bollandiana*, la première édition complète des récits et notes historiques concernant saint Patrice contenus dans le célèbre manuscrit irlandais qui est connu sous le nom de livre d'Armagh. On sait qu'on appelle ainsi ce ms. parce qu'il a été écrit pour la cathédrale d'Armagh au ix^e siècle, et qu'il a appartenu à cette cathédrale pendant les siècles suivants, avant les pérégrinations qui l'ont finalement conduit sur les rayons hospitaliers de la Bibliothèque de Trinity College, à Dublin. L'édition du P. H. a entre autres mérites celui de combler, à l'aide du ms. 64 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, xi^e siècle, les lacunes du Livre d'Armagh.

La première partie de cette publication a rendu de grands services et en rendra encore, quoique les notes linguistiques qui l'accompagnent puissent être quelquefois l'objet de critiques. Il est commode pour les historiens d'y trouver à leur place les chapitres fournis par le ms. de Bruxelles que M. Whitley Stokes, dans son édition de la *Vie Tripartite*, a cru devoir renvoyer à la fin, parce que le ms. de Bruxelles est plus récent que celui d'Armagh et a, par conséquent, un intérêt grammatical bien moindre.

Le P. H., qui en 1881-1882 était un débutant dans les études celtiques, s'est depuis placé par ses travaux à un rang très élevé; et, en donnant dans sa seconde partie, 1889, une édition des gloses irlandaises du Livre d'Armagh avec un glossaire des mots irlandais contenus dans les deux parties de son livre, il a produit une œuvre d'une grande utilité grammaticale.

Depuis l'époque où le P. H. a fait paraître cette seconde partie,

*machano ope codicis Bruxellensis edidit R. P. Edmundus Hogan, S. J., operam conferentibus PP. Bollandianis (Excerptum ex analectis Bollandianis). Bruxellis, typis Polleunis et Ceuterick et Lefebure, 1882 (sic, telle est la date imprimée sur le titre; on lit 1884 sur la couverture). La première partie est un tirage à part des *Analecta Bollandiana*, mais la seconde partie, 1889, n'a pas été insérée dans ce recueil.*

M. Whitley Stokes a inséré dans la *Zeitschrift* de Kuhn, t. XXXI, p. 236-245 (1890) une autre édition des gloses du Livre d'Armagh avec commentaire. Ce commentaire contient un certain nombre d'additions utiles au glossaire du P. H.; ainsi, il mentionne les mots gallois, corniques, bretons correspondant aux mots irlandais conservés par les gloses du Livre d'Armagh; il donne d'excellentes étymologies, exemple : *cuiimte* (*eunuchus*) = *com-bentios* de *benim* « je coupe »; il indique aussi quelques formes des mots irlandais du Livre d'Armagh qui se trouvent dans le ms. irlandais de Milan et qui avaient échappé au P. H.; mais les critiques proprement dites sont en très petit nombre. En voici que l'on considérera, pensons-nous, comme tout à fait fondées :

Au lieu de *fusirim* (*paro*, f° 177^b et non *pareo*) lisez *fu-firim*; comparez *fo-m-firfider-sa*, Ml. 33^b 10.

Le P. H. avait publié exactement la glose : « et, *vel* indeb, *vel* iarfichid », sur le mot *adquaesitio* (Actes des Apôtres, XIX, 25), f° 183^b, mais dans son glossaire il a oublié *et* : M. Whitley Stokes explique *et* en le corrigeant en *ét* qui est le substantif d'où vient le verbe dénominatif *étain* « j'acquières ».

Au bas de la glose *niputhuc conidar fus*, f° 77^a, commentée par le P. H., M. W. S. a mis en note : This gloss is quite obscure to me : cette observation sera probablement faite par d'autres celtistes.

Parmi les points sur lesquels M. W. S. propose une autre doctrine que le P. H., il y en a sur lesquels l'opinion du savant jésuite sera peut-être préférée : ainsi *gabis ailli*, f° 77^a, signifierait suivant M. W. S. *dedit laudem*, mais d'après le P. H. — qui donne probablement à tort pour *gabis* la leçon *gabais* — on doit traduire « il récita une prière ». Il s'agit ici de la bénédiction donnée par J.-C. aux cinq pains et aux douze poissons (St-Luc, IX, 16). M. W. S. explique l'irlandais *gabis* par le verbe allemand *geben* dont le sens est différent.

Sur les mots *cusin n-uasal-fich*, glosant *ad ariopagum* (Actes, XVII, 19), f° 182^a, le P. H. a fait une singulière faute d'impression, il a écrit *cusin fich sal nua*; mais il propose pour *uasalfich* une explication fort ingénieuse. *Uasal fich* est une traduction savante irlandaise d'*Ariopagus* pour *Areopagus*, c'est-à-dire que *fich*=*vicus* a été employé pour rendre *pagus*; de plus on a cru, pensons-nous, que *ario* était identique à l'irlandais *aire* « *primas* », et on a en conséquence rendu *ario*- par *uasal* « noble »; *uasal-fich* veut dire « noble bourg », on a admis en Irlande au 11^e siècle q^{ue} tel était le sens d'*areopagus*. Puis de *uasal-fich* on a tiré *uasal-fichire* « noble bourgeois », mot par lequel on a prétendu traduire le latin biblique *areopagita* (Actes, XVII, 34). Cette explication peut sembler plus probable que celle de M. W. S. qui croit reconnaître dans *fichire* un dérivé de la racine *iq* « parler ». *Uasal-fichire*, qui glose comme nous venons de le dire *areopagita*, voudrait dire dans ce système « noble orateur ». On ne voit pas le mo-

tif pour lequel les savants irlandais du ix^e siècle auraient imaginé cette traduction d'*areopagita*.

A ces observations suggérées par le mémoire de M. W. S. j'en ajouterai deux qui me sont personnelles : le P. H. a sur le mot *Britones* une lacune ; il n'a pas noté dans son glossaire, p. 156, les quatre exemples où, dans le Livre d'Armagh, ce mot est écrit avec deux *t* : *Brittonibus*, *Brittonum*, *Britto*, p. 92 ; *Brittonibus*, p. 93, cf. *Brittonica*, *Brittonissa*, p. 92. Ce double *t* est nécessaire pour expliquer la dentale *t* de l'irlandais *Bretan*, et le *z* du breton *Breiz*, *brezonek*.

Disons aussi que dans le glossaire, p. 179, *iarmafoistis* contient une faute d'impression ; lisez *iarmifoistis* par un *i* au lieu d'un *a*.

Les meilleurs glossaires seront toujours l'objet de quelques critiques.

II

Le Livre de Lismore, d'après lequel M. W. S. a publié, traduit et commenté un recueil de neuf vies de saints, est un des rares manuscrits irlandais en parchemin qui aujourd'hui ne sont pas conservés dans un établissement public. Il appartient au duc de Devonshire et se trouve dans la bibliothèque de son château de Lismore. C'était un des mss. irlandais les plus mal connus, bien qu'il en existe à la Bibliothèque de l'Académie royale d'Irlande deux copies, l'une par O'Curry, l'autre par O'Longan ; mais, si je me rappelle bien, elles ne sont complètes ni l'une ni l'autre : à l'époque où a été faite l'une d'elles au moins, le ms. se trouvait dérelié et plusieurs cahiers étaient absents, de là dans cette copie des lacunes et une confusion que je n'ai pu débrouiller, comme l'a fort bien vu M. Zimmer, et il m'a plaisanté là-dessus avec cette ironie légère qu'il manie si bien !

M. W. S. commence par une description du ms., qui a cent quatre-vingt-dix-sept feuillets. Cette description, très détaillée (p. 1-XLIV), indique les autres mss. qui contiennent les morceaux copiés dans le Livre de Lismore, donne le texte de quelques courtes pièces, mentionne les éditions ; elle peut être considérée comme un modèle. Vient ensuite une étude sur la langue des vies de saints contenues dans ce ms. M. W. S. y a consacré cinquante-six pages (XLV-XC) où les moindres nuances phonétiques ou morphologiques sont relevées avec grand soin. La langue du Livre de Lismore est mêlée d'irlandais ancien et d'irlandais moyen ; les formes anciennes remontent aux auteurs, les formes moyennes peuvent être dûes exclusivement aux copistes, ou s'être déjà trouvées comme les formes anciennes sous la plume des auteurs. Il serait fort à désirer qu'un savant compétent comme M. W. S., fit un travail de ce genre sur des textes à date certaine, par exemple sur deux fragments de chronique, l'un racontant des événements du xv^e siècle et dont on aurait un ms. du xv^e siècle, l'autre racontant des événements du xii^e siècle et dont on aurait un ms. du xii^e siècle ; on pourrait, par la comparaison, se faire une

idée nette de l'histoire de la langue irlandaise, histoire peu précise quand on est réduit à la tirer de documents hybrides, écrits originairement à une date inconnue, et probablement profondément altérés depuis par les copistes : les copistes qui nous ont conservé les textes irlandais se permettaient, pour les rajeunir ou les éclaircir, des libertés que n'ont jamais osé prendre les copistes aux labeurs desquels nous devons les textes grecs et latins de l'antiquité classique.

Un troisième mémoire, p. xcī-cxx, a pour objet de nous faire connaître ce que les vies de saints du livre de Lismore peuvent nous apprendre sur l'état de la société irlandaise à l'époque où ces vies ont été composées. Ce mémoire a les mêmes qualités que le précédent : l'abondance énorme des matériaux, la méthode qui a présidé à leur classement et la précision des renvois attestent une fois de plus chez l'auteur une merveilleuse faculté de travail jointe à une grande rectitude de jugement. Cette analyse des faits si variés que mentionnent les vies de saints du livre de Lismore sera fort utile aux historiens; mais malheureusement nous ignorons la date à laquelle ont été rédigées ces vies de saints; nous ne savons donc à quelle date rapporter les faits si nombreux et si intéressants que M. W. S. y a recueillis. La vie de saint Columba par Adamnan, celle de saint Patrice par Muirchu, les notes de Tirechan, nous font connaître ce qu'était la société irlandaise pendant la seconde moitié du vi^e siècle où écrivaient les auteurs de ces trois ouvrages; dans les œuvres authentiques de saint Patrice nous apprenons ce qu'était la même société au v^e siècle où vivait saint Patrice. De quel siècle est la société irlandaise dépeinte dans les vies des saints du livre de Lismore? Nous n'en savons rien. Or la société irlandaise n'est pas restée immobile. Pour s'en assurer il suffit de comparer le texte du *Senchus Mór* avec sa glose qui souvent crée une jurisprudence nouvelle très différente de la doctrine du vieux traité de droit.

Après ces mémoires de M. W. S. vient le texte irlandais des vies, p. 1-146; on en trouve ensuite la traduction anglaise, p. 149-289. La traduction n'est donc point placée en regard du texte, mais les lignes du texte sont numérotées et chaque alinéa de la traduction est précédé du numéro de la ligne du texte auquel répond le commencement de cet alinéa. Ce qui intéressera peut-être le plus le lecteur français est la vie de saint Brendan, p. 99-116 et p. 247-261.

Des notes sur ces vies occupent les pages 293-361. On trouvera les notes sur la vie de saint Brendan aux p. 349-354. M. W. S. y indique les divers mss. irlandais de cette vie et cite en outre plusieurs documents intéressants : nous donnerons comme exemple, p. 352, le texte du chapitre : *De caelebratione missae in die paschae super caetum* dans la vie de saint Maclou par Bili, d'après un ms. du Musée Britannique, Bibl. Reg. 13 A. X, qui date du x^e siècle. C'est le ms. dont a fait usage D. Plaine, et le passage correspondant se rencontre à la page 52 des *Deux vies inédites de saint Malo*, Rennes, 1884. En comparant cette

édition avec celle de M. W. S., on voit que dès la première ligne D. Plaine a fait deux fautes de copie : *veniente vento*, pour *vento veniente* et *navem* pour *navim*; à la seconde ligne il a écrit *diei* pour *die*, etc.

Le volume dont nous rendons compte se termine par plusieurs index dont le plus intéressant est celui des mots irlandais. Je soumettrai, au sujet de cet index, une critique au savant auteur. On sait qu'en vieil irlandais quand un verbe est composé, on peut, suivant des circonstances que la grammaire détermine, séparer du verbe le premier terme, ou en faire un des éléments constitutifs du mot; dans le premier cas, le second terme porte toujours l'accent et le premier terme est proclitique; dans le second cas, c'est ordinairement, — mais non toujours, — le premier terme qui est accentué : M. Zimmer, en vertu d'une théorie que je crois fausse, a proposé d'appeler le verbe *orthotone* dans le premier cas, *enclitique* dans le second; M. Zimmer emprunte ces expressions à la grammaire sanscrite. M. W. S. les a acceptées : ainsi suivant lui, p. 390, col. 2, *do-imm-urc* « je contrains » est une forme *orthotone*, du verbe enclitique *timmaircim*. Or dans *do-imm-urc* l'accent frappe l'*i* du préfixe *imm*, et le même phénomène se produit dans *t-imm-airc-im* : la place de l'accent est donc ici la même dans le verbe *orthotone*(?) que dans le verbe *enclitique*(?), et dans les deux cas la racine verbale est atone. Il suffit d'ouvrir un dictionnaire irlandais, par exemple celui de M. Windisch, pour recueillir une quantité d'exemples analogues.

Enclitique (?)

tathcra,
tairbir,
tairchechnatar,
terisedar,
tairngires,

Orthotone (?)

do-r-aid-chiùir, p. 779.
do-air-bertar, p. 801.
du-n-air-chechnatar, p. 801.
do-n-air-issid, p. 803.
do-r-ar-n-gertais, p. 804.

La loi grammaticale irlandaise n'a aucun rapport avec la loi sanscrite alléguée par M. Zimmer. Le vieil irlandais admet, comme le grec archaïque, comme l'allemand moderne, les particules initiales séparables. Quand en vieil irlandais la particule initiale du verbe est séparable, un pronom peut s'intercaler entre cette particule et le reste du composé verbal, la seconde partie constitue un mot complet; ce mot est accentué sur la syllabe initiale comme l'exige la loi générale de l'accentuation irlandaise depuis une époque qui remonte au moins au *vi*^e siècle. Mais la langue a conservé des traces d'une autre accentuation. Si un verbe comme *taithrenim* avait été dès l'origine accentué sur la première syllabe, cette première syllabe aurait pour voyelle un *u* et non un *a*.

III

La plus grande partie de l'histoire d'Irlande de Keating est encore inédite. C'est avec une grande surprise que j'ai vu M. R. Atkinson publier, au lieu du texte complet de cet important ouvrage, un traité théologi-

que du même auteur. Keating, dit avec raison M. A., est un des maîtres chez lesquels on devrait étudier l'irlandais moderne. Mais le livre inédit de Keating qu'a fait imprimer M. A. est une méditation sur la mort en deux cent quatre-vingt-dix-huit pages!

Saint Ignace de Loyola a, raconte-t-on, indiqué à ses disciples un moyen poli, mais sûr, de se débarrasser de tout visiteur ennuyeux; c'est de mettre la conversation sur la mort, immédiatement l'importun se dirige vers la porte. Le procédé réussit parfaitement en France : un membre très pieux, mais peu érudit, de la célèbre compagnie en a fait un jour l'expérience sur moi; la recette a eu son succès ordinaire. Produirait-elle dans les Iles Britanniques un effet différent? M. A. compte sur sa publication pour y répandre l'étude de l'irlandais. Dieu veuille qu'il réussisse!

Outre le texte, M. A. donne dans son volume un vocabulaire rédigé avec beaucoup de science et de soin, qui occupe cent cinquante-cinq pages, et de bonnes dissertations grammaticales qui couvrent trente-deux pages. Ces deux parties rendront de grands services; mais les érudits français qui voudront faire des méditations sur la mort, préféreront, je le crains, un livre latin à un livre irlandais. Comme sujet d'étude irlandaise on aimera mieux un texte épique tel que le *Fled Bricrend*, ou certaines vies de saints — M. Atkinson en a publié d'intéressantes¹ — ou enfin le *Senchus Mór*.

IV

Il est à désirer que la *Chrestomathie* bretonne de M. Loth trouve en France et surtout en Bretagne de nombreux lecteurs. Ils y apprendront que le breton moderne n'est pas exactement, comme tant de gens le croient encore, la langue parlée dans la Gaule barbare quand César en fit la conquête, il y a dix-neuf siècles et demi.

Une curieuse histoire est celle de la chanson *Ann hini goz — eo ma dous*, « C'est la vieille — qui est ma bien-aimée ». On y a mis en scène un amoureux partagé entre deux penchants, l'un pour une vieille, l'autre pour une jeune femme; la vieille est celle que décidément il épouse. Cette vieille qu'il préfère est la langue bretonne, la jeune qu'il congédie est la langue française. Le curieux dans l'affaire, c'est d'abord qu'à son insu l'auteur de la chanson s'est servi d'un mot français pour désigner la bien-aimée : *ma dous*, c'est le français « ma douce »; ensuite l'auteur a cru le breton de France plus archaïque de forme et plus ancien en Bretagne que le français : or, le français est certainement moins éloigné du latin que le Breton du gaulois; enfin le français est un dialecte du latin. Or, le latin a précédé dans la péninsule armoricaine le dialecte celtique apporté de la Grande-Bretagne au ^ve siècle par les *Cor-narii* et par les *Dumnonii* fuyant devant l'invasion saxonne. Comparé au français le breton est un nouveau venu.

1. Voyez la *Revue critique* du 30 septembre 1889.

La Chrestomathie de M. Loth doit former deux volumes. Le second aura pour objet le gallois et le cornique; le premier volume seul a paru. Il a pour objet l'étude du breton continental ou armoricain. Il se divise en six parties. La première consiste en un choix d'inscriptions gauloises, de mots gaulois, de mots bretons insulaires contemporains de l'Empire romain d'Occident, de mots bretons insulaires et continentaux postérieurs à la chute de l'Empire romain d'Occident, mais antérieurs au VIII^e siècle; cette partie, précédée d'un court préambule grammatical, occupe les p. 1-40. Il y a, dans ce préambule, un petit oubli. L'auteur énumérant les régions où la langue gauloise se parlait au temps de César ne dit rien des parties encore gauloises de la Germanie (*De bello gallico*, VI, 23) et passe également sous silence le *Noricum regnum* sur lequel on peut consulter la notice de M. Mommsen, *Corpus inscriptionum latinarum*, t. III, 2^e partie, p. 588, etc.

La seconde partie consiste en une histoire de la phonétique du breton continental, p. 40-82.

La troisième partie, p. 82-181, est consacrée au vieil armoricain, VIII^e-XI^e siècle: inscriptions, gloses, noms contenus dans les vies de saints, noms contenus dans les chartes. Ces recueils de noms, comme celui qui se trouve dans la quatrième partie, sont une œuvre originale d'un haut intérêt. On remarquera, par exemple, dans la liste des noms empruntés aux vies de saints, le double nom de saint Briec: *Brio-maglus* et *Briocus*; c'est une confirmation de la doctrine de M. Rhys, que les Celtes formaient des noms d'hommes hypocoristiques en remplaçant le second terme de ces noms par le suffixe *áco-s* depuis *oc*, *awc*, *-euc*.

La quatrième partie, p. 181-318, a pour objet le moyen breton; depuis la fin du XI^e siècle jusque vers le milieu du XVII^e, elle contient un recueil de noms propres, tirés de chartes dont un grand nombre sont inédites, des extraits de morceaux littéraires ou pieux, tous imprimés déjà, mais qu'il sera très commode de trouver réunis. Dans le recueil de noms propres, il y a une foule d'observations intéressantes. Ainsi un des mots bretons les plus curieux qui existent est *bem-dez* « chaque jour », dont le premier terme est un accusatif singulier *bem* = **pápon*, en irlandais *cach n* = **qáqon*. Ce mot se trouve employé comme surnom et il est écrit *pemdeẏ* au XIV^e siècle dans le cartulaire de Quimper.

La cinquième partie, p. 319-380, contient des textes bretons modernes, XVII^e-XIX^e siècle, à commencer par le *Sacré collège de Jésus* du P. Mau noir, 1659, œuvre grammaticale très importante par la réforme orthographique qu'elle a fait triompher. Les derniers morceaux offrent des spécimens des principaux dialectes du breton armoricain parlé actuellement: Léon, Tréguier, Cornouaille, Vannetais, île de Groix, Belle-Ile.

1. M. Loth s'est donné la peine de collationner avec l'original l'édition si défectueuse du *Cartulaire de Redon*, qu'on doit à M. de Courson, et de là, de nombreuses rectifications. *

La sixième partie consiste en deux index, l'un des noms propres de lieux et de personnes, p. 381-430, l'autre des noms communs et des autres parties du discours, p. 431-522.

On trouve donc réunis dans le livre de M. Loth tous les éléments d'une histoire du breton de France, et ce livre peut suffire pour en faire une étude scientifique à la condition que l'étudiant ait entre les mains une grammaire bretonne composée d'une façon conforme aux exigences de l'érudition moderne. Malheureusement, il n'y en a pas d'autre que celle dont les fragments sont épars dans la *Grammatica celtica* de Zeuss¹.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

V

Cet article était écrit quand j'ai reçu de M. Luzel le tome premier de ses *Soniou Breiz Izel*², faisant suite à ses *Gwerziou* qui ont paru il y a vingt-deux ans. M. Luzel disait alors dans sa préface : « Les *Gwerziou* « comprennent les chansons épiques, qui peuvent se diviser en chansons « historiques, chansons légendaires, chansons merveilleuses ou fantasti- « ques et chansons anecdotiques. — Les *Soniou* c'est la poésie lyrique. « On comprend sous cette dénomination les chansons d'amour, les chan- « sons de *Kloer* ou clerc qui tiennent une si large place dans la poésie « bretonne, les chansons satiriques et comiques, les chansons de noces et « de coutumes, etc. Il faut y ajouter les chansons d'enfants, les chansons « de danses, rondes, jabados, passe-pieds ».

Le premier volume des *Soniou* se divise en deux parties : la première comprend les chansons d'enfants, la seconde les chansons d'amour. Il est précédé d'une introduction par M. A. Le Braz qui a été le collaborateur de M. Luzel pour cette nouvelle publication ; on trouve dans cette introduction (p. ix et x), des détails instructifs sur la manière dont s'est formée la collection de chants populaires bretons formée par M. de Pen- guern — et par M. Kérambrun, collaborateur peu consciencieux de cet amateur aussi naïf que zélé. — Les « Moines de l'île verte », qui ont pénétré dans un des meilleurs ouvrages écrits sur la Bretagne en notre siècle, sont une composition de Kérambrun.

Les *Soniou* se recommandent au lecteur par la même qualité que les *Gwerziou*, reproduction exacte et sans changement de la leçon populaire, malgré toutes ses incorrections. La traduction est fidèle, souvent élégante, mais quelquefois un peu négligée ; on y trouve calqués des idiotismes bretons inadmissibles en français. Exemple :

Mar plij gane² silaouet, hac e clewfet canan
Eur chanson divertissant 'zo zavet er bloa-man,

1. Dans un ouvrage aussi considérable, il y a forcément quelques points contestables ou douteux. Voir la critique détaillée écrite par M. Ernault, *Revue celtique*, t. XI, p. 351.

2. Le tome II paraît à la librairie d'E. Bouillon au moment où je corrige cette épreuve.

A zo grêt d'eur plac'h iaouanc a deuz cuitët he bro,
He c'herent hac he ligné, hol emäint en canvo (p. 240).

C'est-à-dire :

« S'il vous plaît, écoutez, et vous entendrez chanter
« Une chanson divertissante *composée* cette année,
« *Faite sur* une jeune fille qui a quitté son pays,
« Ses parents et sa famille : tous sont dans l'affliction ».

M. Luzel a écrit au second vers *levée* au lieu de *composée*, au troisième, à au lieu de *sur* ; c'est une traduction littérale que le français ne peut guère supporter.

Ailleurs, M. Luzel a substitué aux expressions simples et familières des auteurs populaires bretons, des termes un peu prétentieux :

De bonjour d'eoeh ma mestrezic (p. 120),
« Bonjour à vous ma *petite* maîtresse »,

devient sous sa plume :

« Bonjour à vous ma *gente* maîtresse ».

Le pléonasme *biken, jamès*, « jamais, jamais », employé pour insister et rendu par « jamais, au grand jamais », p. 179, est traduit, p. 123, par « oncques jamais » ; à la même page *boudennadou* « coups de bâton », « bastonnades » et représenté dans le texte français par « caresses de fagots » ; « caresses » n'est pas dans le texte breton : ces défauts de la traduction sont des taches légères, et les textes publiés par M. Luzel seront pour l'érudition néo-celtique une utile acquisition.

H. D'A. DE J.

544. — **Strassburger Zunft und Polizel-Verordnungen des 14. und 15. Jahrhunderts.** Aus den Originalen des Stadtarchivs ausgewählt und zusammengestellt von J. BRUCKER. 1 vol. grand in-8, xii-625 pages. Strassburg, Trübner, 1889.

Dans une courte préface, placée en tête de l'ouvrage, M. Rodolphe Reuss nous raconte la vie de M. Brucker, enlevé à ses amis et à la science le 23 mars 1889. M. Brucker fit des études assez incomplètes. Après être entré comme apprenti dans la maison Berger-Levrault, il géra lui-même une imprimerie à Haguenau. En même temps, il créa dans cette ville un journal hebdomadaire où il défendit les idées libérales ; mais, poursuivi par les tribunaux, il dut renoncer à sa double entreprise. Après d'autres aventures encore, il entra en qualité d'aide-adjoint aux archives municipales de Strasbourg. Il fut pris dès lors d'une véritable passion pour ses nouveaux travaux ; il compléta ses études historiques ; il apprit la paléographie et bientôt il sut déchiffrer avec aisance les écritures les plus difficiles. Il mit l'ordre dans son dépôt — et c'était un travail matériel immense que de classer tant de pièces, jetées au hasard dans les greniers. Son zèle fut si grand qu'il mérita, en 1866, lorsque Alfred Schweighäuser eut pris sa retraite, d'être nommé archi-

viste en chef. Ce fut pour lui un stimulant. En 1870, pendant le siège, il transporta ses archives en lieu sûr et les préserva de la destruction. Plus tard, il mit au jour en quatre volumes in-4° l'*Inventaire Sommaire*, auquel il travaillait depuis de longues années. N'est-il pas digne de remarque que les archivistes les plus zélés n'appartiennent pas toujours à l'École des chartes?

Tandis que Brucker faisait son classement, il découvrait, isolées ou dans des registres, de très nombreuses pièces sur l'histoire économique de Strasbourg. Il s'étonna que cette histoire fût si mal connue, alors que de nombreux travaux avaient mis en lumière le passé politique et ecclésiastique de cette ville. Cette constatation faite, il résolut non point d'écrire un ouvrage sur les industries ou le commerce de Strasbourg, mais bien de rassembler les matériaux nécessaires à un tel ouvrage, c'est-à-dire les règlements des anciens corps de métiers et les ordonnances de police de la cité. Bientôt il borna sa tâche au xiv^e et au xv^e siècle. Les documents plus anciens sont rares; les documents plus modernes ont déjà été imprimés, au moins sur des feuilles volantes. Du reste, l'écriture gothique du xiv^e et du xv^e siècle est la plus difficile à déchiffrer. A défaut d'autres, cette raison eût décidé un travailleur aussi infatigable. Brucker corrigeait les dernières épreuves du livre, quand il mourut; un de ses amis, M. G. Wethly, mena l'impression à bonne fin et acheva le Glossaire des termes alsaciens¹, qui a été placé au bout du volume.

Nous ne saurions assez louer les efforts faits par Brucker, pour nous donner une transcription exacte de ces précieux documents. Son édition est d'une correction irréprochable. Nous n'avons à formuler quelque regret que sur l'ordonnance même de l'ouvrage. Nous reconnaissons qu'il était impossible de suivre l'ordre chronologique : les divers règlements sur les boulangers et sur la taxe du pain, par exemple, devaient être rapprochés. Mais l'ordre alphabétique des matières qu'a préféré Brucker surprend un peu. Nous passons ainsi successivement en revue *die Aechter-Ordnung* (ordonnance sur ceux qui ont été mis au ban de la ville), *die Almosen-Ordnungen* (ordonnances sur les aumônes), *die Angeklagten* (défense de supplier les juges pour les accusés); *die Armbruster-Ordnung* (règlement des arbalétriers), etc., etc. Cette suite n'est-elle pas bien arbitraire? D'ailleurs, pourquoi avoir écrit *Aechter*, alors que le texte lui-même porte *æhter* (*ohte* = *acht*)? Puis, bien au fond, M. Brucker me paraît avoir traité deux sujets différents, indiqués par le titre même « *Zunft-und Polizei-Verordnungen* », d'une part, les statuts des corporations; de l'autre, les règlements de police de la ville. Il aurait mieux valu, à notre avis, séparer les uns des autres. On nous aurait donné, dans une première partie, les statuts des métiers, en suivant l'ordre habituel des tribus : bateliers (*zum Anker*), merciers (*zum Spiegel*), bouchers (*zur Blume*), aubergistes (*Zunft der Freiburger*; ici

1. Ce glossaire nous semble un peu court; bien des termes restent non expliqués.

on aurait placé les nombreuses ordonnances sur la vente du vin), et ainsi de suite. Dans la seconde partie, on aurait groupé, de façon plus ou moins artistique, les règlements de police. On se serait encore heurté sans doute à de grandes difficultés; mais le plan, ce me semble, eût été plus logique.

Mais qu'importe l'ordre dans lequel sont placés les documents, pourvu qu'ils soient bien lus et bien transcrits? Les historiens qui les mettront en œuvre sauront bien les trouver. M. Brucker, en mettant à leur disposition ces textes très difficiles à lire, leur a rendu un grand service, et ils lui en doivent garder une vive reconnaissance.

Ch. PFISTER.

545. — L. DE BERLUC-PERUSSIS. *Wendelin en Provence*. Digne, 1890, in-8 de 33 p.

L'étude de M. de Berluc est très neuve et très intéressante. C'est avec toute sa fine érudition qu'il a écrit l'histoire du séjour parmi nous de cet étranger qui a été un des grands savants du XVII^e siècle. Nous allons résumer en peu de mots le récit du zélé biographe. Godefroi-Irénée Wendelin naquit, le 6 juin 1580, à Herch-la-Ville, en Campine (Pays-Bas). Il visita de bonne heure la France et l'Italie, fut un instant correcteur d'imprimerie à Lyon; puis, à son retour d'Italie, il habita Marseille (1599), où il se perfectionna dans ses études. C'est de là qu'il fut appelé, en 1601, à Digne, à titre de maître de mathématiques. Bien qu'agé de vingt-et-un ans à peine, il forma, au dire des écrivains de son temps, d'excellents élèves. Il enseigna quatre ans à Digne. En 1603, se trouvant à Valensole, il y observa une éclipse de lune; ce furent les débuts du futur astronome. Vers la mi-octobre 1604, il fut appelé à Forcalquier, par le lieutenant-général de la sénéchaussée, André Arnaud, pour être le précepteur de ses fils. M. de B. abandonne un moment son héros pour nous présenter le magistrat qui avait fait un choix aussi heureux. Il nous donne les détails les plus précis sur André d'Arnaud, docteur ès droits, qui était lieutenant-général du siège de Forcalquier, depuis le 23 janvier 1573 et qui passa pour un « des meilleurs et des plus beaux esprits de son temps », suivant le témoignage d'un écrivain de la seconde moitié du XVII^e siècle. M. de Berluc s'occupe surtout du lettré, de l'habile latiniste, de l'auteur des *Joci*, recueil de nombreuses fantaisies en prose et en vers, épîtres, épigrammes, etc., fort recherché aujourd'hui des curieux (Avignon, Bramereau, 1600). Après avoir si bien fait connaître le protecteur de Wendelin et toute sa famille, le narrateur revient à l'hôte de la Provence, décrit ses observations astronomiques à Forcalquier et surtout au mont Lure¹, cite, à ce sujet, une remarqua-

1. Nous nous associons de tout cœur au vœu ainsi exprimé par M. de Berluc (p. 33): « Une inscription placée au sommet de Lure, et qui rappellerait que là fut inauguré par un Belge, hôte de la Provence, le premier essai d'observatoire français, serait un hommage digne de la Belgique et de la France, deux nations qui, de par la race, n'en font qu'une ».

ble page d'un docte compatriote du correspondant de Gassendi et de Peiresc, M. Charles Ruelens ¹, et suit à Paris, puis dans les Pays-Bas, celui qui, ayant été nommé curé à Herch, partagea son temps entre le ministère pastoral et les travaux scientifiques, publia divers traités d'astronomie, un commentaire sur les Lois Saliques, et mourut, plein d'œuvres et de jours, en 1660, doyen du chapitre de Rothnac. Wendelin avait beaucoup aimé son pays d'adoption. Il était juste qu'un des meilleurs travailleurs de tout le Midi lui payât, avec autant de sympathie que de talent, la vieille dette de la Provence.

T. DE L.

546. — **La Jeunesse de Malherbe** (Documents et vers inédits), par Armand GASTÉ, professeur à la Faculté des lettres de Caen. Caen, Henri Delesques, 1890, 58 p. in-8.

Sainte-Beuve, dans un article magistral sur Malherbe et sur l'influence qu'il a exercée au XVII^e siècle, a répété, d'après Racan et Huet, que le futur poète avait quitté sa maison et sa ville natale, sous prétexte que son père s'était fait de la Religion *un peu avant de mourir*, et il ajoutait : « Mais ce changement de religion n'est nullement avéré, et l'on a pensé qu'il y avait eu en ceci quelque méprise. » Évidemment la critique s'appuyait sur le témoignage de M. de Gournay qui, dans une *Étude sur la vie et les œuvres de Malherbe*, publiée en 1852, affirmait que le père du poète était encore inscrit en 1595 et 1596 au catalogue des communicants de Pâques, en la paroisse de Saint-Étienne. Cette affirmation, M. Gasté, à qui nous devons déjà tant d'heureuses découvertes dans le champ de la littérature normande, l'a mise à néant par les preuves les plus authentiques. D'abord ce catalogue des communicants de Pâques n'existe pas pour les années 1595 et 1596, tandis qu'on possède les registres de l'état civil de l'Église réformée de Caen, de 1560 à 1568. Or on y trouve que François Malherbe, sieur d'Igny, a fait baptiser quatre de ses enfants au temple, et que de plus il y a présenté, en qualité de parrain, quinze autres enfants de 1568 à 1606. L'Église réformée de Caen n'ayant été établie qu'en 1558, François, le futur poète, qui était né en 1555, fut baptisé en l'église Saint-Étienne. Maintenant désire-t-on encore un dernier document qui démontre que le père de Malherbe était protestant « jusqu'aux moelles » ? M. Gasté l'a découvert dans l'*Inventaire* de l'abbaye de Troarn. Il y est dit qu'en 1562 le capitaine François Malherbe, sieur d'Igny, s'est mis à la tête

1. Extraits d'une conférence sur *la science de la terre* (Bruxelles, 1883). M. Ruelens avait eu le projet de consacrer une importante monographie à Wendelin et j'avais annoncé cette bonne nouvelle dans une des notes du tome I des *Lettres de Peiresc aux frères Dupuy*. D'autres travaux l'obligent à renoncer à son projet. Il aura pour successeur, en cette noble entreprise, M. C. le Paige, professeur à l'université de Liège. Voir une note de M. de Beugnot (p. 14), où justice est gracieusement rendue à M. Ruelens et à son digne héritier.

d'une compagnie de « voleurs et d'hérétiques de Caen », qui sont entrés de force dans l'église, ont rompu les autels, brûlé les livres, pillé les ornements, l'argenterie, etc. Il est donc bien avéré que ce n'est pas *peu avant de mourir*, ni *quelques années avant sa mort*, que le père de Malherbe a embrassé le protestantisme. Il n'est pas impossible qu'un homme violent comme le sieur d'Igny ait essayé d'entraîner son fils aîné dans la nouvelle religion, et que celui-ci voulant, comme dit Montaigne, « se tenir en l'assiette où Dieu l'avait mis », ait alors déserté la maison paternelle.

Le second chapitre de cet opuscule intéresse plus particulièrement l'histoire locale. On y trouve cependant une pièce de vers à peu près inédite de la jeunesse de Malherbe, très curieuse au point de vue littéraire. Des tournures de phrase et des locutions comme : « *désaistré malheur*, araigne *ventreuse*, cent *Cupidonneaux bas-branlans*, leurs *peinturex cerceaux*, crin *couleuvreux*, *noçage*, *nocier*, flot *caballin* », indiquent que le jeune versificateur faisait des poètes de la Pléiade une lecture assidue. Vingt-cinq ans plus tard il brûlera ce qu'il a adoré, et voudra d'un trait de plume effacer toutes les œuvres de Ronsard.

A. DELBOULLE.

547. — Pierre ROBERT. *Le poétique de Racine*, 1 vol. in-8, ix, 362 pages. Paris, Hachette, 1890.

Ce livre est une thèse de doctorat. Il porte en sous-titre : *Étude sur le système dramatique de Racine et la constitution de la tragédie française*. Voilà, semble-t-il, une énorme matière; mais le principal, le vrai sujet, c'est Racine, — le panégyrique, l'exaltation de Racine. Les abords et les prolongements ne sont qu'esquissés, d'un trait d'ailleurs net et précis. Je m'étonnerai plutôt que l'auteur ait consacré de si longs développements à une étude sur laquelle il était d'avance condamné à bien des redites, et qu'il a, j'en conviens, approfondie, mais non pas renouvelée. Loin de moi la pensée de regarder Racine comme un sujet usé; c'est au contraire un de ceux sur lesquels un maître en littérature française est tenu de s'expliquer à fond. Racine et les questions de goût qu'il soulève sont (je demande grâce pour l'expression) un *pont aux ânes* pour les écoliers, un *cheval de bataille* pour les professeurs. C'est là un sujet de cours excellent, indispensable. Dans l'enseignement, en effet, il s'agit beaucoup moins de produire des idées neuves que de mettre en lumière certains exemples *types*, sur lesquels il faut de toute nécessité prendre parti, fonder sa doctrine et, si l'on peut, grouper des disciples. Mais dans une thèse, si j'avais voix au chapitre, je demanderais un peu d'inédit; non pas des documents sans conséquence, mais des points de vue, sur l'originalité desquels il serait assez juste qu'on se montrât d'autant plus exigeant, qu'il s'agirait d'écrivains plus connus et de chefs-d'œuvre plus authentiques.

Le livre de M. Robert est extrêmement *classique* par l'esprit : à merveille. Mais je regrette qu'il soit un peu bien *scolaire* par le fond et par la méthode; qu'il appuie beaucoup, et à plusieurs reprises, sur des idées essentielles, j'y consens, mais très familières à tous les lettrés, et qu'enfin il pousse les démonstrations les plus plausibles jusqu'à cet excès qui provoque la méfiance et l'envie de contredire. Si derrière le critique je vois trop le panégyriste, je crains de me laisser endoctriner, et je résiste. Aussi me permettrai-je, tout à l'heure, quelques réserves.

C'est dans la troisième partie (*La Poétique de Racine d'après ses Préfaces*) qu'il faut chercher l'idée maîtresse du livre, celle qui en justifie le mieux le titre. On y prouve que Racine, par un privilège exceptionnel et qui le distingue notamment de Corneille, a possédé la théorie, pénétré le secret de son génie, qu'il fait ce qu'il veut, et sait ce qu'il fait. De là surtout lui vient sa supériorité. La tragédie du XVII^e siècle est, de par ses origines, artificielle et littéraire plus qu'aucun autre genre. Son passé, ses traditions, et ce que dès lors on appelle ses *règles*, pesaient sur elle d'un grand poids; cette forme dramatique était née vieille. La rajeunir en la respectant ne pouvait être le fait que d'un art à la fois créateur et savant, d'une imagination secondée par un tact très sûr. Il fallait pouvoir retrouver l'esprit de la tragédie antique, saisir la veine où circulait le sang vraiment généreux et vivace; puis capter cette source et la détourner dans le courant moderne. Corneille avait fouillé en tout sens les ressources de l'art tragique, il les avait même enrichies, mais n'avait pas su s'en rendre maître. Sa poétique n'était, comme sa poésie même, qu'en saillies intermittentes. La poétique de Racine forme un système d'une cohésion parfaite; elle est la théorie exacte et sincère de sa pratique. Les règles ne le gênent pas; il en comprend le sens; il les domine : ceux qui les avaient édictées avant lui, ou ceux qui s'y étaient conformés, n'en avaient aperçu que la lettre. La tragédie était parvenue à un tournant. Un problème se posait, problème d'adaptation et de culture. Racine en a posé les termes et l'a résolu avec l'élégance que l'on sait (le mot d'*élégance* entendu tout à la fois comme en art et comme en géométrie). J'essaie de résumer ici la démonstration que M. R. a faite, avec un luxe de preuves après lequel il ne reste plus rien à dire; démonstration copieuse, irrésistible; mais la conclusion pouvait être d'avance regardée comme acquise.

La deuxième partie (*La poétique de Racine d'après son théâtre*) est l'analyse du génie de Racine. C'est là que M. R. a montré toute sa vivacité de goût et la profondeur de son admiration. Je louerai surtout le 3^e chapitre (sur les *caractères*). Existe-t-il encore quelque obstiné qui méconnaisse chez Racine la vérité de l'observation psychologique, il trouvera là de quoi s'édifier et se convertir. Aussi bien est-ce dans le génie de Racine la partie la plus forte, comme l'intelligence des purs

modèles grecs chez lui est la perfection de l'art. Le temps n'est pas encore très loin, où la vérité des caractères, chez Racine, échappait à un public étourdi par l'outrance et la singularité des héros romantiques. Je crois que nous n'en sommes plus là. L'étourdissement dont je parle s'est dissipé : chez tous ceux que ne satisfait pas la grossièreté des procédés réalistes, le goût est vif, presque exclusif, pour l'analyse subtile des duplicités et des défaillances morales, pour la peinture intime des impuissances de la volonté. Le théâtre, peut-être, n'est pas encore entré dans cette voie avec autant de bonheur que le roman ; mais le mouvement qui se dessine est tel, qu'en ce qui concerne Racine le préjugé public est retourné. On peut prévoir le moment où la critique libérale aura besoin de réhabiliter contre cette prédilection certains chefs-d'œuvre, fondés sur une conception plutôt héroïque et grandiose que rigoureusement exacte et humaine. L'heure présente est donc très favorable à Racine, et M. R. ne la pouvait mieux choisir pour célébrer l'objet de son culte.

Et pourtant l'art de Racine, je veux dire la tragédie telle qu'il l'a conduite à la perfection, n'est plus un art vivant et pratiqué. Il en faut bien prendre son parti. M. Robert le constate, mais s'en étonne et paraît près de s'en indigner. Il semble qu'à son avis la tragédie eût mérité, par une exception unique, d'être soustraite aux fluctuations du goût et aux lois communes de l'évolution. Il s'en prend à la décadence des mœurs et au déchaînement des curiosités violentes. C'est, je le crois, une explication incomplète et par trop simple ; et voici où je me sépare de lui. Au lieu de quereller les mœurs démocratiques et de déprécier les tentatives éphémères (encore serait-ce une question pour quelques-unes, telles que le drame bourgeois) faites pour supplanter la tragédie classique à son déclin et la poétique racinienne dégénérée en simple technique, j'aurais voulu chercher, dans cet art exquis, les éléments caducs dont le discrédit devait être fatal à l'ensemble. Je n'aurais pas cru vraisemblable qu'un art si savant, si compliqué, si laborieusement amené à son degré d'achèvement, si délicatement adapté au tour d'esprit d'une société très raffinée, pût se promettre de résister à la mobilité de la mode. Je n'aurais pas essayé de soutenir que toutes les conventions y fussent l'œuvre de la seule raison et pussent durer sans la complicité toute bienveillante du public, — d'un public différent de celui qui les avait établies et sanctionnées. Je me serais demandé si l'élégance suprême du style, qui donne aux pièces de Racine leur saveur aristocratique, ne les exposait pas à la réaction rapide qui frappe et emporte les façons de dire que ne protège pas l'usage courant et populaire. J'aurais craint enfin, pour la longévité d'un art moderne, l'emploi traditionnel et comme nécessaire de la fable et de l'histoire ancienne, cette marque indélébile de son origine érudite. Aucune de ces remarques n'eût été pour faire tort à Racine et à l'habileté dont il a fait preuve dans une tâche si périlleuse, *per extantum funem*. Mais je n'aurais pas voulu identifier la vertu spécifique de la tragédie avec les mérites de son représentant le plus accompli. Peut-être

alors aurais-je pu découvrir pourquoi le plus habile de nos poètes classiques est moins rapproché de nous que tel de ses contemporains, Molière ou La Fontaine ; comment il est déjà pour nous presque un *ancien* : c'est, je crois, un éloge... A quoi sert-il de tourner le passé à la confusion du présent ?

L. BRUNEL.

548. — **Nos utopies politiques et socialistes** devant le sens commun ou nos cahiers en 1889, par Joseph PERROT, disciple de Proudhon. Paris, A. Ghio, 1889, in-12, 338 pp.

« Nous ne prétendons pas à l'originalité, dit l'auteur de ce livre ; c'est en nous inspirant de la liberté du travail et comme vulgarisateur des idées de P.-J. Proudhon, que nous essayons de formuler quelques notions de justice commutative appliquées à l'économie sociale, de laquelle le monde du travail s'inspire de plus en plus, en opposition à la justice distributive, sur laquelle repose l'exploitation capitaliste, gouvernementale, communiste ou autoritaire ». Un ouvrage de cette nature rentre à peine dans notre cadre ; celui-ci, malgré les imperfections de la forme, ne nous a point paru dépourvu de tout intérêt.

M. V.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. P. MEYER a mis sous presse, pour la Société de l'Histoire de France, l'édition du poème français sur l'histoire de Guillaume le Maréchal, comte de Pembroke, régent d'Angleterre de 1216 à 1219. Ce poème découvert à Cheltenham en 1881, n'était connu jusqu'à présent que par la notice et les extraits publiés par M. Meyer en 1882 dans la *Romania* et dans le Bulletin de la Société de l'Histoire de France. L'édition formera trois volumes. Les deux premiers contiendront les 19,000 vers du texte et le glossaire. Dans le troisième prendront place une traduction abrégée, le commentaire historique, l'introduction et la table.

— M. LÉON LE GRAND a fait tirer à part (« Revue des Questions historiques », juillet) son étude sur l'*Hospice national du tribunal révolutionnaire*, établi au Palais épiscopal. Il montre, dans cet excellent travail, tout plein de détails inédits ou peu connus, comment cet établissement avait pris naissance ; il expose son règlement ; il trace un curieux tableau de la population disparate qui s'entassait dans les salles de l'hospice et nous présente les plus notables des prisonniers qui traversèrent ce triste asile.

— Voici quatre études de M. Ch. PFISTER, qu'il est assez inutile de louer à nos lecteurs : 1° *La limite de la langue française et de la langue allemande en Alsace-Lorraine, considérations historiques* (Berger-Levrault. In-8°, 44 p. Extrait du « Bulletin de la Société de géographie de l'Est »). M. P. trace, d'après les derniers travaux et surtout d'après le livre de M. This qui contient d'ailleurs « bien des bizarreries et des naïvetés », la limite des langues depuis les frontières de la Suisse jusqu'à celles du Luxembourg, limite qui forme, à quelques exceptions près, une ligne continue. Puis il recherche quelles langues ont été parlées en Alsace et en Lorraine aux différentes périodes de l'histoire et quelles catégories de mots chacune d'elles a laissées successivement comme un dépôt dans l'onomastique de ces régions. Il termine par quelques observations très intéressantes sur les positions de l'allemand et du roman

et sur la ligne moderne de démarcation; 2° *Éloge de Jean-Jacques Lionnois*. (Extrait des « Mémoires de l'Académie de Stanislas », 1n-8°, 51 p.). M. P. nous fait d'une façon très attachante l'histoire de cet homme qui dirigea le collège de Nancy, porta le premier le titre de doyen de la Faculté des arts et décrit avec exactitude les monuments de sa ville natale; il analyse les ouvrages de Lionnois, notamment son *Traité de la mythologie*, son *Histoire de France* « à travers laquelle passe un souffle libéral », ses *Essais sur la ville de Nancy*; il montre Lionnois attaché pendant la Terreur à son culte et à ses devoirs de prêtre, remaniant sa mythologie après l'expédition d'Égypte, reprenant ses *Essais* de 1779 et les complétant : « Lionnois appartient tout entier à Nancy, et sa mémoire ne périra pas tant que Nancy tiendra une place brillante dans les sciences, les lettres ou la politique, tant qu'elle méritera la réputation d'être l'une des villes les plus belles et les plus policées de l'Europe »; 3° *Note sur trois manuscrits provenant de l'abbaye de Moyenmoutier*. (Extrait du « Journal de la Société d'archéologie lorraine », juillet 1890. 1n-8°, 14 p.). Ces trois manuscrits, dignes d'intérêt, permettent de suivre les différentes variations de la légende de Hidulphe et l'un d'eux contient le meilleur texte de la vie de Grégoire par Paul Diacre et de l'ancienne vie d'Hidulphe; 4° *Un monument de Mercure trouvé à Hatrizé*. (Extrait du « Journal de la Société d'archéol. lorr. », janvier 1889). M. Pfister prouve qu'il y avait jadis à Hatrizé une localité romaine et que le Mercure qui figure aujourd'hui au Musée lorrain, et qui porte sur son bras gauche un enfant nu, rappelle un sujet traité par Praxitèle.

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner, de Leipzig, annonce : 1° une *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit*, en deux volumes, par M. Franz SUSEMILH; 2° *Catonis de agri cultura liber, Varronis rerum rusticarum libri tres*, rec. H. KEIL, vol. II.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 novembre 1890.

M. l'abbé Duchesne fait une communication sur un manuscrit de saint Optat, qui contient une collection de pièces relatives aux origines du schisme donatiste. Il restitue le contenu primitif de ce recueil, qui ne nous a été conservé qu'en partie. C'est un dossier formé entre 330 et 347; saint Augustin et les évêques catholiques s'en servirent à la conférence de Carthage, en 411. On y trouve un groupe de lettres de l'empereur Constantin, dont M. Duchesne défend l'authenticité contre les attaques de M. Seeck. Il maintient, contre le même savant, la date du concile d'Arles, en 314.

M. Boissier insiste sur l'importance de la communication de M. l'abbé Duchesne. Les lettres de Constantin, contenues dans la collection d'Optat, sont pleines de sentiments chrétiens, et, comme elles remontent aux années qui suivirent la bataille du Pont-Milvius, elles prouvent que dès cette époque Constantin avait embrassé la foi nouvelle. En montrant que le dossier qui contient ces lettres a été formé entre 330 et 345, M. Duchesne rend l'authenticité des documents à peu près certaine et fournit ainsi un argument nouveau contre l'assertion de Zésime, qui prétend que Constantin ne se fit chrétien qu'après la mort de sa femme et de son fils.

M. Héron de Villefosse annonce une découverte épigraphique faite à Châlons-sur-Marne. On a trouvé, au fond d'un puits, les monuments funéraires de deux cavaliers d'un détachement de la 5^e cohorte des Dalmates, cantonné à Châlons au iv^e siècle de notre ère. Le premier monument porte le nom de *Plaianus equis in vixelatione Dalmatorum V*, le second celui de *Fur(ius) Antoninus circ(itor) n(umeri) Dal(matarum)*. Le circitor était un sous-officier chargé de surveiller les postes, une sorte d'officier de ronde. M. Héron de Villefosse met sous les yeux de ses confrères des photographies des monuments en question, qui lui ont été communiquées par M. René Le-maire.

Ouvrages présentés : — par M. Hamy : *LISLE DU DRENEUC (P. DE), Nouvelles Découvertes d'idoles de l'Amazonie*; — par M. d'Arbois de Jubainville : *Mowat, Inscriptions de la cité des Lingons, conservées à Dijon et à Langres* (extrait de la *Revue archéologique*); — par M. Siméon Luce : *JOUBERT (André), Étude sur les comptes de M^{gr} Darne, maître des œuvres de Louis I^{er}, duc d'Anjou et comte du Maine (1367-1376)*. Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50

— 15 décembre —

1890

Sommaire : 549. WIEDEMANN, La religion égyptienne. — 550. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, L'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France. — 551. MARGOLIOUTH, Le texte de l'Ecclésiastique. — 552. KRAUSS, Manuel de théologie pratique. — 553. ACHÉLIS, Théologie pratique. — 554. TITELIVE, I et II, p. p. NOVAK. — 555. FRÉLICH, L'armée de César, II et III. — 556. CH. NISARD, Le poète Fortunat. — 557. GROH, Justin II. — 558. PERLBACH, Les statuts de l'ordre teutonique. — 559. SEYBOTH, Le vieux Strasbourg. — 560. COMMUNAY, Pierre de Lancre. — 561. SÜPFLE, Histoire des influences de l'Allemagne sur la France, II. — 562. LITZMANN, Schröder, I. — 563. HYDE DE NEUVILLE, Mémoires. II. — 564. La science secrète. — 565. DEUTSCHMANN, La versification rythmique des Grecs. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

549. — A. WIEDEMANN. *Die Religion der alten Ägypter* (Darstellungen aus dem Gebiete der nichtchristlichen Religionsgeschichte, III Band). Munster in Westphalen, 1890, in-8, 176 p. — Prix : 3 fr. 50.

La *Religion* de M. Wiedemann diffère de ses précédents ouvrages en ce qu'elle est fort sobre d'indications bibliographiques et ne contient que peu de renvois aux monuments originaux. Cette parcimonie lui a sans doute été imposée par son éditeur, qui paraît vouloir faire une collection de *Manuels* à l'usage du grand public, plutôt qu'une bibliothèque de traités spéciaux à l'usage des savants. Je la déplore pour ma part, car M. W. est un des rares égyptologues qui connaissent à fond l'histoire de notre science, et, s'il avait été laissé à lui-même, sa *Religion der alten Ägypter* nous aurait donné dans les notes une véritable bibliographie des œuvres déjà écrites sur le même sujet, à laquelle on n'aurait pas probablement trouvé grand chose à ajouter.

Ce que j'apprécie avant tout dans son nouveau traité, c'est qu'il n'a aucune prétention à la métaphysique, et qu'il se borne à recueillir les faits mythologiques sans y prétendre découvrir des doctrines d'une sublimité ou d'une complication invraisemblable. Après une courte introduction, où il expose en quelques mots la géographie religieuse de l'Égypte, il aborde sans phrases l'étude des principaux groupes de divinités que les monuments nous ont fait connaître. Comme le Soleil est l'être le plus généralement adoré dans le pays entier, c'est par le Soleil qu'il commence. Un chapitre, le second du livre, est consacré à la *Religion solaire*, c'est-à-dire à l'idée qu'on se faisait de l'astre divin et au culte qu'on lui rendait dans les différentes villes. Les légendes qui couraient sur lui viennent ensuite, celles du moins sur lesquelles nous avons le plus de renseignements, telles que le récit de la *Destruction des hommes par Râ* ou celui des guerres d'Horus d'Edfou contre Typhon. Un nouveau cha-

pitre résume très clairement les données relatives à la *Course du Soleil dans le Monde souterrain*, au Soleil mort, traversant la nuit, ressuscitant chaque matin pour mourir le soir, et entraînant à sa suite les âmes des morts dans un cycle perpétuel de naissances et de renaissances. Au chapitre cinquième, M. W. passe du Soleil aux principales divinités qu'on rencontre dans les temples. Il explique d'abord, comment chaque ville avait sa triade de dieux, dont chaque membre se triplait à son tour et formait une Ennéade, en tête de laquelle le dieu local était placé, puis il met tour à tour en scène la triade de Thèbes, Amon, Mout et Khonsou, celle des cataractes, Khnoumou, Satit et Anouqit, celle de Memphis, Phtah, Sokhit et Nofirtoumou, les déesses et les dieux isolés comme Nit de Saïs, Nekhabit et Ouazit, les déesses du Midi et du Nord, Mâit, la vérité, Hathor de Dendèrah, Sovkou le crocodile, Hâpi le Nil. Il énumère ensuite les dieux d'origine étrangère qui trouvèrent en Égypte une patrie nouvelle; ceux qui avouent franchement leur provenance sémitique, Baal, Astarté, Anati, Resheph, Qodshou; ceux mêmes qui se sont entièrement naturalisés au cours des siècles et ont presque perdu conscience de leur origine, le nain Bisou et l'hippopotame femelle Thouëris. Le culte des animaux n'a obtenu qu'un chapitre, ce qui est peu, si l'on songe à l'importance qu'avaient et l'ibis et l'épervier, et surtout les béliers de Mendès ou les taureaux sacrés comme Mnèvis et Apis. Par contre, les mythes osiriens sont exposés assez longuement, ainsi que les doctrines auxquelles ils avaient donné naissance sur la vie de l'âme dans l'autre monde. L'ouvrage se termine par deux chapitres consacrés à des matières que les égyptologues négligent trop souvent, les *Sciences secrètes*, la magie, les amulettes et l'usage qu'on en faisait journellement en Égypte. Le plan de l'ouvrage est, comme on voit, fort simple, et l'on pourrait souhaiter peut-être qu'il eût reçu plus de développements: c'est peu de deux cents pages pour tant de matières.

Je ne puis dire que je partage toutes les opinions que M. W. défend dans son livre. Je crois, entre autres choses, qu'il n'a pas accordé à l'Ennéade l'attention qu'elle méritait, et qu'il a méconnu le rôle qu'elle jouait dans la théologie égyptienne. Un chapitre sur le matériel et les cérémonies du culte aurait complété heureusement les quelques pages qui traitent du rituel magique et des amulettes. Peut-être M. W., qui paraît ne goûter que médiocrement les théories de Brugsch, ne rend-il pas toujours une justice suffisante à la puissance de travail et d'érudition dont témoigne le livre de ce savant sur *la Religion et la Mythologie des anciens Égyptiens*. Ces imperfections, et d'autres encore qu'on pourrait signaler aisément, n'empêchent point le nouvel ouvrage de M. W. d'être le manuel le plus complet, et, somme toute, le plus sûr qu'on ait publié jusqu'à présent sur ces matières. J'en recommanderai la lecture aux personnes, et elles sont nombreuses, qui considèrent l'étude des divinités égyptiennes et de leur théologie comme une sorte de grimoire indéchiffrable, où qui veut l'aborder s'y enfonce et ne réussit plus à s'en

dépêtrer honnêtement. Si pareille opinion a pu s'établir, la faute n'en est pas aux Égyptiens, elle en est beaucoup aux égyptologues qui n'ont pas toujours apporté à leurs recherches l'esprit de critique et la clarté qu'elles exigeaient. Le vieux renom de sagesse dont l'Égypte a joui jusqu'à nos jours, sur la foi des écrivains sacrés et profanes, a faussé presque partout leur jugement. Quand ils ont trouvé dans les textes des légendes bouffonnes ou cruelles, des mythes d'une crudité ou d'une barbarie enfantine, l'indication de pratiques ou de dogmes dont on ne rencontre les pareils que chez les peuples à demi-sauvages, ils ne se sont pas résignés à prendre tout au pied de la lettre : ils ont préféré voir un symbolisme raffiné qui dissimulait, sous des images grossières, les concepts les plus purs et les plus abstraits des religions et des philosophies modernes. Les textes sont pourtant fort clairs et fort explicites sur bien des points : on n'a le plus souvent qu'à les traduire et à noter ce qu'ils disent pour savoir exactement ce que les Égyptiens pensaient de tel ou tel dieu. La doctrine qui en découle est, à dire vrai, remplie de contradictions et d'absurdités. Pour n'en prendre qu'un exemple, on est obligé d'admettre, sur le témoignage des monuments, qu'un même égyptien croyait à la fois de son âme, qu'elle vivait dans le tombeau d'où elle sortait à son gré pour se promener sur terre, qu'elle était dans les *Prés des Fèves* avec Osiris, qu'elle montait sur la barque du Soleil et qu'elle circulait sans cesse avec lui autour du monde. Il semble que la croyance à l'une de ces conditions de l'âme dût exclure la croyance aux autres, et pourtant nous lisons sur les stèles plus d'une formule où l'on souhaite au mort de posséder d'un coup toutes les béatitudes contradictoires qui résultent de ces concepts différents. C'est un des cas nombreux où il suffit d'exposer les idées sans vouloir les concilier. M. Wiedemann n'a eu qu'à faire presque partout un simple travail de constatation, pour nous présenter une exposition nette et souvent originale des religions de l'Égypte antique.

G. MASPERO.

550. — H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. **Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France** (période celtique et période romaine). Avec la collaboration de G. DOTTIN. Paris, Thorin, 1890. Gr. in-8, XXXI-703 p.

Ce savant ouvrage se compose de deux parties distinctes, quoique connexes, que l'auteur a nettement définies dès le début de sa préface : « L'une traite spécialement de l'origine de la propriété foncière en France ; l'autre a pour objet de montrer qu'en France un grand nombre de noms de lieux habités sont dérivés d'un nom de propriétaire. » Chacune de ces parties veut être examinée séparément.

I

M. d'Arbois a déjà plusieurs fois soutenu, et soutient encore, que les Gaulois, au moment de la conquête romaine, ne connaissaient

pas la propriété foncière. Sa conception peut se résumer ainsi : le peuple seul propriétaire ; les membres de l'aristocratie gauloise jouissant chacun précairement d'un lot de la terre commune. — C'est la thèse qui a été combattue par Fustel de Coulanges en 1889, dans son mémoire intitulé *Le problème des origines de la propriété foncière* (p. 83 et suiv. du tirage à part), mémoire admirable, bien que certaines marques d'irritation et d'impatience, quelques inexactitudes aussi, y trahissent la fatigue d'un grand esprit trahi par un corps épuisé et qui savait mal, il faut le reconnaître, supporter la contradiction. M. d'A. a répondu à Fustel dans un chapitre spécial de son introduction (p. xxiii-xxxi) ; il l'a fait avec une parfaite courtoisie et sans amertume. Disons cependant qu'il oppose à tort les « rares lecteurs » de ses propres livres aux « innombrables lecteurs » de ceux de Fustel ; l'illustre historien n'ignorait pas que tous ses ouvrages, y compris la *Cité antique*, ont été, comme il m'approuva de l'avoir écrit, « plus loués que lus ». Sur le fond des choses, M. d'A. a plus d'une fois raison contre Fustel, par exemple lorsqu'il distingue *heredium* d'*hereditas* et convainc son contradicteur d'avoir exagéré la portée d'un « texte de César, où il est dit que les Druides jugent les procès de *hereditate*. Fustel a eu tort également d'attribuer à M. d'A. la doctrine de l'« indivision du sol » chez les Gaulois. Mais il affirmait que, dans la même phrase de César, l'expression *de finibus controversia* devait s'entendre par « litige sur des limites privées », alors que M. d'A. entendait par là (*Comptes-rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1887, p. 77) un « litige sur les frontières de peuples ». M. d'A. paraît donner maintenant raison à Fustel (p. xxvii), en alléguant que la partie de l'*ager publicus* gaulois, occupée à titre précaire par des individus, avait des limites, *fines* ; je regrette seulement qu'il n'ait rien dit, en cet endroit de sa préface, des motifs et de l'auteur de sa conversion.

M. d'A. a-t-il démontré : 1° que les peuples gaulois, en conquérant la Gaule, s'emparèrent du sol qui devint propriété d'État ; 2° que l'aristocratie se partagea ensuite le sol et en jouit à titre précaire ; 3° que la conquête romaine et le cadastre d'Auguste donnèrent naissance à la propriété foncière en Gaule ?

Remarquons d'abord que Fustel n'a jamais nié l'existence de vastes domaines publics dans les *civitates* gauloises (*Mém. cit.*, p. 90). Il n'a pas nié non plus que les noms des domaines fonciers dérivent souvent de noms d'hommes latins ; il s'est contenté de ne pas dire (*ibid.*, p. 91) qu'il n'existât pas de domaines à l'époque celtique. « Comme les propriétaires gaulois avaient pris pour eux des noms romains, ils donnèrent ces mêmes noms à leurs terres » (*ibid.* ; ceci est admis par M. d'A., p. 10). Il n'a pas même affirmé qu'il n'y ait jamais eu, à aucune époque, communauté de terre, mais seulement que cette communauté n'a pas encore été démontrée historiquement (p. 93). En ce qui concerne les Gaulois, disons franchement, avec Fustel, que cette démonstration n'est toujours pas faite.

A vrai dire, M. d'A. n'a pas apporté à la controverse d'arguments nouveaux : il s'est contenté de maintenir, contre Fustel, l'exactitude des propositions avancées par lui dans un précédent mémoire (*Comptes-Rendus*, 1887, p. 65-86). C'est ce qu'on peut vérifier aux p. 99-121 du présent volume, que j'ai comparées attentivement avec le mémoire qui en est, en quelque sorte, la première édition. Les quatre arguments principaux de M. d'A. sont identiques, exprimés presque dans les mêmes termes. De temps en temps, une addition de peu de lignes a été suggérée par les critiques de Fustel. Ainsi M. d'A. avait vu, dans l'émigration des Helvètes, une preuve que la propriété individuelle du sol n'existait pas (*C. R.*, p. 68) ; Fustel avait répondu (*Mém.*, p. 89) : « N'a-t-on jamais vu des paysans propriétaires émigrer pour chercher ailleurs une propriété plus productive ? » Et M. d'A. ajoute dans son livre (p. 103) que le paysan français qui émigre aujourd'hui n'est presque jamais propriétaire foncier, que si l'Anglais émigre plus volontiers, c'est parce que rien ne l'attache au sol. Je doute que cette réponse soit concluante. Dans l'assemblée générale des Helvètes qui décida l'exode, les membres de l'aristocratie qui, suivant M. d'A., possédaient le sol à titre précaire, mais avec les mêmes avantages (ou à peu près) que s'ils avaient été propriétaires (*Recherches*, p. 67), les nobles, disons-nous, devaient bien exercer quelque influence et rien ne nous montre que leurs intérêts de possesseurs se soient opposés à la décision prise en commun.

Les plus fortes modifications apportées par M. d'A. à sa rédaction première s'observent aux p. 111 et suiv. (*C. R.*, p. 75 et suiv.), où il est question du texte de César, *Bell. gall.*, VI, 13, 5. Fustel traduit *controversiae publicae* par « procès au criminel » (*Mém.*, p. 84), M. d'A. par « procès concernant un peuple », par opposition aux litiges entre particuliers (*Rech.*, p. 117). Une lecture attentive du contexte de César m'oblige de donner tort à Fustel. D'autre part, M. d'A. a singulièrement modifié son opinion sur les mots *hereditas* et *finis* (*C. R.*, p. 77 ; *Rech.*, p. 117) ; c'est ce que nous avons déjà fait observer plus haut. Il a supprimé, avec raison, tout ce qu'il avait allégué d'inexact dans les *Comptes-Rendus* (p. 77-81) au sujet du sens de *finis* dans ce texte. M. d'A. admet maintenant que les *finis* pouvaient être les limites d'un champ, « mais, sur ce champ, quel était le droit réel prétendu par les plaideurs ? » (p. 118). Ils pouvaient n'en avoir pas d'autre que les fermiers de nos jours, souvent en procès sur les limites de terres appartenant à autrui. Évidemment, cette interprétation-là est admissible, mais elle implique ce qui fait le sujet même du débat. J'observe encore que M. d'A., tant dans son mémoire original que dans sa *retractatio*, n'est jamais affirmatif sans réserves : les mots *en général*, *ordinairement* (*C. R.*, p. 66), *à peu près* (p. 68), *en général* (p. 73), s'accordent-ils bien avec le caractère absolu d'une doctrine qui fait dater de la conquête romaine la constitution de la propriété foncière en Gaule ?

La manière de voir de M. d'A. est-elle donc si contraire qu'elle le semble à celle de Fustel? C'est une question qu'il faut toujours se poser quand on voit deux savants éminents en désaccord. Pour Fustel (*Mém.*, p. 85), le régime territorial de la Gaule avant César est celui de la grande propriété, le sol étant dans les mains des grands. M. d'A. admet aussi que le sol était entre les mains des grands, des membres de l'aristocratie (*Rech.*, p. 120); seulement, il veut que la détention du sol par les particuliers ait eu un caractère précaire, résultat du peu de temps qui s'était écoulé entre l'établissement définitif de chaque peuple et l'arrivée de César. Cette *précarité* est donc relative; elle est, pour ainsi dire, sur le chemin qui conduit de la possession à la propriété. Ce n'est pas la propriété romaine, avec le caractère sacré qui s'y attache. Mais Fustel a précisément dit la même chose (*Mém.*, p. 85): « Nous ne pouvons pas dire si cette propriété gauloise ressemblait exactement à la propriété romaine, si elle était aussi bien garantie par le droit...; nous ne savons même pas si cette propriété était encore familiale ou déjà individuelle. » La discussion porte donc sur une question de degré, sur une nuance : y insister davantage serait oiseux.

Un désaccord moins sérieux encore — si j'y vois clair — porte sur le sens du mot *aedificia*. Parlant à l'Académie des Inscriptions (*C. R.*, 1886, p. 309), M. d'A. a dit : « En Gaule, avant la conquête, il n'existait ni *fundi*, ni *villae*.... Ce qui correspondait à la *villa* romaine est désigné chez César par le mot *aedificium*. » Fustel (*Mém.*, p. 91) a cité inexactement cette phrase, à moins qu'elle n'ait été modifiée sur les épreuves dans le tirage à part auquel il renvoie. Il insiste sur la synonymie d'*aedificium* et de *villa* et conclut : « Voilà les domaines et les *villae* que M. d'A. cherchait. Ces *aedificia* n'étaient pas des cabanes, c'étaient des fermes. » Or, dans son récent ouvrage (p. 90), M. d'A. écrit : « La première [catégorie d'*aedificia*] comprend les maisons de maître... qui ont précédé les châteaux modernes... D'autres *aedificia* étaient des bâtiments d'exploitation habités par des cultivateurs... Au premier siècle de notre ère... les *villae* ont en Gaule remplacé les *aedificia*. » (*Rech.*, p. 93.) Et plus loin (p. 95) : « *Villa* est le groupe des bâtiments où le propriétaire du *fundus* se loge et qui servent à l'exploitation. » — La seule différence, semble-t-il, entre l'*aedificium* et la *villa*, c'est que, suivant M. d'A., le premier ne loge que les cultivateurs, tandis que la seconde loge le propriétaire; mais loger un propriétaire, c'est le propre d'une *maison de maître*, et M. d'A. reconnaît tout justement qu'*aedificium* est employé dans ce sens par César. Je ne vois pas un *iota* à modifier aux deux pages de Fustel sur ce sujet (*Mém.*, p. 91-92). L'assertion de M. d'A. sur l'absence de *villae* en Gaule se réduit à une question de nomenclature. *Sapienti sat!*

Il y aurait encore cependant bien des remarques intéressantes à faire, par exemple sur les pages où M. d'A. résume très heureusement la constitution de la Gaule au temps de César (p. 28-57). J'observe seulement,

devant me borner, qu'il voit dans les *principes* non des magistrats, mais des hommes influents (c'est la doctrine soutenue par Braumann) et, dans le *principatus*, la primauté parmi les *principes*, « probablement une sorte de prépondérance au sénat » (p. 49).

II

Les noms de lieux qui occupent M. d'A. sont ceux des lieux habités, parce que les noms de cours d'eau et de montagnes appartiennent, pour la plupart, à des langues préceltiques. Ces noms de lieux habités sont, en général, tirés du nom porté par un propriétaire antique. Cela est évident pour la période franque, où l'on trouve quantité de noms comme *Gundulfi-villa* (Gondreville), *Ansoaldo-villare* (Ansauvilliers), *Baudenchisilo-vallis* (Bougival). Les Gallo-Romains, en donnant ces noms aux *villae* fondées par les conquérants, n'ont fait que persévérer dans un usage plus ancien, dont portent témoignage des noms comme *Claudio-magus* (le champ de Claudius), *Vitu-durum* (la forteresse de Vitus). A la période franque, le premier terme des noms composés est germanique, le second romain ; dans les formations antérieures, le premier nom est gaulois ou romain, le second gaulois. Ce rôle important que les noms d'hommes ont joué dans la formation des noms de lieux habités établit un lien entre l'étude toponymique du second livre et les recherches du premier sur les origines de la propriété foncière.

M. d'A., qui a dédié ses *Recherches* à la mémoire de Jules Quicherat, rapporte hautement (p. xv) la paternité de son ouvrage à l'opuscule de Quicherat publié en 1867 : *De la formation française des anciens noms de lieux*. Depuis 1867, la philologie a fait des progrès : de là quelques divergences de vues entre le maître regretté et son élève. Ainsi, Quicherat admettait que pendant la période romaine on avait formé des noms de lieux avec le suffixe *-iacus* : M. d'A. a montré que ce suffixe date seulement de la période mérovingienne et qu'il est dû à une influence analogique. Le suffixe *-âcus* s'ajoute à des noms propres et à des surnoms pour former des noms de lieux ; les noms de lieux terminés en *-iacus* dérivent de gentilices en *-ius*, de sorte que la lettre *i* n'appartient pas au suffixe. Ces faits ont été établis par M. d'A. et appuyés d'une vaste collection d'exemples ; ils n'offrent prise à aucune contestation. Là où les formes romaines font défaut, l'analogie autorise M. d'A. à les restituer par conjecture. Ainsi le nom de *Carnac*, sur lequel on a tant divagué (d'aucuns y ont vu une postposition de l'article basque !) dérive d'un *cognomen* hypothétique **Carnus*, identique au nom du peuple celtique des *Carni* ; *Carnacus* donne *Carnac* et *Charnay* ; du *cognomen* **Carnus* vient le gentilice *Carnius*, celui-là attesté par des exemples : de là *Carniacus* et, dans la toponymie moderne, *Chargnat*, *Chargnac*, peut-être aussi *Charny* (p. 489).

Le suffixe *-âcus*, correspondant au suffixe romain *-ânus*, est celtique ; or, la langue gauloise disparaissant en Gaule vers le v^e siècle, on peut

s'étonner de voir surgir, dans les documents du moyen âge des noms de lieux en *-acus*. Mais, d'abord, les désignations toponymiques peuvent être beaucoup plus anciennes que les textes où elles se sont conservées; en second lieu, le rôle de l'analogie, qui a dû être considérable, suffirait à expliquer la survivance du suffixe gaulois. Les objections présentées par M. Loth à la théorie de l'origine gallo-romaine des noms en *-ac* (*Revue celtique*, t. V, p. 267), ne paraissent donc pas difficiles à écarter.

Les gentilices en *-ius* n'ont pas toujours été développés à l'aide d'un suffixe : ainsi *Anicius* était l'ancien nom du Puy. Le gentilice se présente aussi sous diverses formes dérivées du génitif pluriel et du génitif singulier; on le trouve au nominatif féminin (sous-entendu *villa*), au datif-ablatif pluriel (*Mettis* = Metz), au nominatif-accusatif pluriel féminin (*Ateias* = Athée). Les *cognomina* en *-ius* jouent le même rôle que les gentilices; ex. : *Mercurius* (Mercœur), *Mercuriacus* (Mercury). On pourrait cependant rappeler, à ce propos, les stations *Ad Mercurium*, nombreuses en Afrique (Tissot, *Géog. comp.*, t. II, p. 822); M. d'A. admet d'ailleurs qu'« en certaines circonstances, un nom divin peut immédiatement avoir donné naissance à un nom de lieu » (p. 448).

Les chapitres suivants traitent des gentilices en *-enus*, auxquels s'ajoute souvent le suffixe *-acus* (*Marcenus*, *Marcennacus*, *Marsannay*), mais qui donnent aussi des noms de lieux sans addition de suffixe (*Turennus*, Turenne; *Tarvenna*, Théroutanne). Des noms de lieux en *-acus* ont été formés de *cognomina* romains d'origine latine (*Asellus*, *Asellacus*), ou grecque (*Ἀθῆνας*, *Athanacus*), ou gauloise (*Brennos*, *Brennacus*); d'autres sont identiques à des *cognomina* romains, employés au masc. sing., au masc. plur., au fém. sing. ou au fém. plur. Un certain nombre de noms comme *Albucio* (Aubusson) sont formés d'un gentilice en *-ius* à l'aide du suffixe *-o*, *-onis*; il en est qui sont des diminutifs de gentilices comme *Cairolus* (Queiroles). Nous ne pouvons qu'indiquer l'étude des noms en *olus*, *oiolum*, *oialum* (franç. *-œuil*), celle des suffixes gaulois *-isco*, *-avos*, *-icos*, *-ssos* et *-ssa*. Le chapitre relatif aux suffixes *-ascus*, *-oscus*, *-uscus* est particulièrement digne d'attention. M. d'A. a donné de bonnes raisons pour les considérer comme ligures; on les retrouve également au Portugal (*Revue celtique*, t. XI, p. 510). Les noms de lieux en *-aria* et *-etum* terminent ce gigantesque travail, monument de saine méthode, d'ingéniosité et de patience, où la critique des détails doit être laissée à de plus compétents que moi, en particulier aux romanistes.

Les immenses matériaux du second livre ont été fournis à M. d'A. par les textes de l'antiquité et du moyen âge, les inscriptions et les dictionnaires topographiques. On n'a qu'à jeter les yeux sur les index, dressés par M. Dottin (p. 639-685), pour avoir une idée de cette prodigieuse réunion de documents. M. d'Arbois aurait certainement pu abréger son texte et se dispenser, par exemple, toutes les fois qu'il

rencontre un gentilice latin, d'énumérer les personnages qui l'ont porté ou même d'esquisser leur biographie; un simple renvoi en note aurait suffi. Mais si l'on songe que ce livre sera consulté dans la France entière par ceux qui voudront être éclairés sur le *pourquoi* du nom de leur résidence, on excusera aisément cette surabondance d'informations : les habitants d'Aire-sur-Lys (p. 379) n'en voudront pas à M. d'Arbois de Jubainville de leur apprendre l'histoire de Virgile et du centurion Arrius, ou de leur citer les vers de Catulle sur l'autre Arrius, celui qui prononçait *hinsidias*.

Salomon REINACH.

551. — **An essay on the place of Ecclesiastical in semitic literature**, being the inaugural Lecture delivered by D. S. MARGOLIOUTH. Laudian professor of arabic in the University of Oxford, Oxford, Clarendon Press, 1890; pet. in-4, 24 p.

M. Margoliouth s'est consacré à une tâche fort difficile, qui demande, outre des connaissances linguistiques étendues et solides, un singulier fonds de patience, mais qui est d'une grande portée : je veux dire la reconstitution du texte original de l'*Ecclésiastique* au moyen des versions grecque, syriaque, latine qui nous sont parvenues. Ce texte est assurément de l'hébreu, mais quel hébreu? La question touche aux plus graves problèmes. Quelle langue écrivait un lettré juif 200 ans avant notre ère? On lira avec un vif intérêt cette leçon d'ouverture, où M. M. expose ses principes de travail, les résultats obtenus, ceux qu'il entrevoit et donne deux remarquables spécimens de sa restitution de l'original de l'*Ecclésiastique*. Nous ne pouvons qu'applaudir à des recherches entreprises avec toute la précision et la rigueur des méthodes modernes et sous lesquelles on sent la noble ambition de faire avancer l'état de nos connaissances en matière de littérature et d'histoire religieuses; quand nous aurons ajouté que M. Margoliouth s'exprime sur un ton de modestie très sincère, qu'il adresse un hommage ému à la mémoire de ceux qui lui ont frayé la voie, on comprendra que sa *Lecture inaugurale* nous ait donné la meilleure opinion et de sa personne et de l'état présent des études d'orientalisme biblique en Angleterre.

M. VERNES.

552. — **Lehrbuch der praktischen Theologie**, von D. Alfred KRAUSS, ord. Prof. d. Theol. zu Strassburg. Erster Band. Allgemeine Einleitung. Liturgik. Homiletik. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1890. In-8, viii-356 p.
553. — **Praktische Theologie**, von D. E. C. ACHELIS, ord. Prof. d. Theol. an der Universität Marburg. Erster Band. Einleitung. Die Lehre von der Kirche und ihren Ämtern, Katechetik. Homiletik. Poimenik. Freiburg i. B. J. C. B. Mohr, 1890. In-8, xx-549 p.

Le titre de ces publications nous avertit assez qu'elles n'ont pas un

1. En rendant un hommage mérité à la science de l'auteur, nous ne prétendons nullement dissimuler ce qu'il y a d'hypothétique dans son essai, notamment en ce qui concerne la métrique de l'original.

caractère purement scientifique. Elles sont destinées surtout aux pasteurs des églises réformées. Ce n'est pas à dire que toutes les personnes qui s'occupent d'enseignement religieux ne puissent les lire avec profit : mais il n'appartient pas à la *Revue critique* d'apprécier ce genre de mérite. Dans l'un et l'autre livre, on a mis beaucoup d'érudition au service des principes théologiques. Le Dr Achelis accorde une place plus large aux théories, et les tendances confessionnelles sont plus acceptuées dans son livre que dans celui du Dr Strauss. On trouve chez ce dernier une histoire abrégée de la liturgie chrétienne, avec un exposé des cérémonies de la messe catholique; dans son histoire de l'éloquence sacrée, il mentionne et juge les orateurs catholiques postérieurs à la Réforme ¹.

A. L.

554. — **Titi Livei ab urbe condita** libri I et II. Scholarum in usum recensuit Robertus Novak. Pragæ, I. Otto, 1890, 124 pp. in-8.

Cette brochure contient le texte sans notes des deux premiers livres de Tite-Live, et à la fin six pages d'*adnotatio critica*. C'est la continuation d'une série d'éditions latines entreprise par M. Novak et sur lesquelles on a déjà eu l'occasion de s'expliquer dans la *Revue* ². L'auteur persiste dans ses principes de critique. Il semble avoir été cette fois moins hardi et quelques indications sur la langue de Tite Live rendent la lecture de ses remarques un peu moins inutile. Mais il a tort de vouloir ramener aux usages de la syntaxe de Tite Live les formules archaïques insérées dans la narration (I, 24, 7).

P.-A. L.

555. — FR. FRÖLICH. **Das Kriegswesen Cæsars** (2^e et 3^e parties). Zürich, 1890, in-8, 87 pages, chez Schulthess.

Je ne puis que répéter, à propos de la seconde et de la troisième partie du livre de M. Frölich, ce que j'ai dit à l'occasion de la première : rien de très nouveau dans ce travail, mais une étude consciencieuse des textes qui utilise tous les détails et s'arrête aux conclusions les plus raisonnables. La troisième partie traite de la tactique de l'infanterie légionnaire et auxiliaire et de la cavalerie au temps de César : c'est une suite de recherches techniques. La seconde, où M. Frölich aborde certains détails de l'organisation militaire au même temps, est, au contraire, d'un intérêt plus général, parce que l'administration des armées ne change pas totalement d'une époque à l'autre et aussi parce que l'auteur, ne

¹. En faisant de Bossuet le type du prédicateur mondain (p. 209), M. Strauss donne à penser qu'il ne l'a pas beaucoup lu. De même, il s'est trompé (p. 216) en mettant Lamennais parmi les prédicateurs du xix^e siècle.

². 1890, I, 483.

rencontrant pas dans le texte de César suffisamment de données, a été en chercher ailleurs. On trouvera dans cette partie des renseignements précis sur l'instruction donnée au soldat, la discipline, le matériel de campagne et de siège, la nourriture des troupes, le service de santé. Je signalerai surtout le paragraphe relatif à l'éducation militaire des officiers. On y verra comment les jeunes gens se formaient à l'art de la guerre, et qu'ils apprenaient à commander et à vaincre; bien moins dans des livres spéciaux, qu'en regardant faire leurs aînés.

R. C.

556. — Charles NISARD. **Le poète Fortunat**. Paris, Champion, 1890, XII-206 pp. in-12.

On a recueilli dans ce volume les dissertations de M. Ch. Nisard sur Fortunat, éparses dans divers recueils. Ces études sont donc connues, mais il ne nous est pas désagréable de les signaler de nouveau. Nous avons eu occasion de faire nos réserves sur la façon dont M. N. comprenait la critique des textes à propos de sa traduction du poète. Nous tenons à en faire de nouvelles sur l'attribution à sainte Radegonde de quelques élégies du recueil de Fortunat. M. N. les attribue à Radegonde parce qu'elles sont vraiment belles et qu'on y trouve l'expression naturelle d'une émotion sincère. C'est prétendre que Fortunat n'aurait jamais pu s'élever au-dessus de son mauvais goût habituel. Ce singulier critère détermine M. N. à supposer une collaboration de Radegonde dans des pièces où les fautes de goût sont rachetées par quelques bons vers. En somme, M. N. prouve mal ce qu'il avance. Il y a même des indices de la fausseté de sa thèse. On ne s'explique pas pourquoi dans App. 3, attribué à Radegonde, l'auteur croit nécessaire d'exposer à son parent comment elle est la cousine germaine d'Hamalafrière. Tout ce développement généalogique est dans le goût de Fortunat. Il reste acquis pourtant que Radegonde faisait des vers. Une courte notice de M. Ernest Boyssé sur M. Nisard et la liste des ouvrages du défunt complètent cet élégant volume.

P. L.

557. — Kurt GROH. **Geschichte des ostroemischen Kaisers Justin II**, nebst den Quellen (565-578). Leipzig, Teubner, 1889, 1 vol. in-8, VIII-120 p.

Le livre de M. Groh, un mémoire couronné par la faculté philosophique de l'Université de Halle, comprend trois parties : 1^o une étude des sources du règne de Justin II ; 2^o l'histoire intérieure, et 3^o l'histoire extérieure de ce prince. Il n'y faut point chercher pourtant une image fort complète ni de l'homme, ni du règne. Les quelques pages où M. G. a tenté d'esquisser le portrait de l'empereur sont vagues et bien des traits essentiels manquent à la peinture; dans le récit des événements, d'autre part, l'histoire religieuse a été volontairement négligée,

et quoique M. G. s'en excuse et s'en justifie, la lacune me semble grave, surtout dans l'histoire d'un souverain célèbre par sa piété et son attachement à l'orthodoxie, et qui plus d'une fois laissa guider ses résolutions politiques par ses sentiments chrétiens. J'accorde que l'histoire religieuse du règne de Justin II se lie intimement à celle du gouvernement de Justinien; mais, de même que M. G. pour faire comprendre la politique extérieure de Justin, a sommairement caractérisé celle de Justinien, ainsi il était facile, par un aperçu rapide, de marquer les traits essentiels de l'histoire religieuse du règne précédent. On conçoit que dans ces conditions le tableau du gouvernement intérieur de Justin II paraisse un peu maigre : des anecdotes, des discussions parfois puériles en forment la principale partie, qu'il eût fallu tout au moins fortifier quelque peu en demandant aux *Novelles* des informations sur l'administration du prince, ou en discutant la difficile question de la création des exarchats d'Afrique et d'Italie. Telle qu'elle est, cette partie du livre aurait pu presque entièrement se fondre avec la troisième : le récit en fût devenu plus méthodique et plus intelligible.

Sans doute il faut louer M. G. d'avoir fait emploi pour son livre des sources syriennes, arabes et perses, et en particulier de la chronique de Jean d'Éphèse, un document contemporain et fort intéressant pour l'histoire de Justin II. Pourtant il eût été utile d'apporter parfois une critique plus exacte dans l'emploi de ce témoignage. Ainsi M. G. emprunte à Jean d'Éphèse un fort curieux récit de la folie de l'empereur, et je ne veux point chicaner ici sur l'importance un peu naïve que M. G. donne à cet épisode (p. 55 note 2); mais faut-il se fier aveuglément à ce texte? De l'aveu même de M. G., Jean d'Éphèse est parfois sujet à caution (pp. 95, 98); il donne volontiers aux événements une tournure dramatique; malgré ses protestations d'impartialité, on sait qu'il a souffert sous Justin II de la persécution dirigée contre les monophysites et, son récit porte parfois la marque visible de ses préoccupations religieuses. Que l'on compare le discours placé par Jean d'Éphèse dans la bouche de l'empereur (pp. 57-58) au texte rapporté en termes identiques par Théophylacte Simocatta (III, 11, éd. de Boor, p. 133) et Théophane (éd. de Boor, 248), on y trouvera une série d'additions qui tendent visiblement à présenter la maladie du prince comme une divine punition de son mauvais gouvernement : entendez par là de sa politique religieuse. La chose apparaît fort nettement si l'on rapproche de Jean d'Éphèse un texte qui a échappé à M. G., la chronique éthiopienne de Jean de Nikiou (*Notices et extraits des mss.* t. XXIV, 1883), un monophysite, lui aussi, qui écrivait au VII^e siècle. Pour cet évêque égyptien la folie de Justin est le châtiment mérité de sa politique religieuse (p. 521); n'en faut-il point conclure que quelques réserves auraient été utiles dans l'emploi de la chronique de Jean d'Éphèse?

J'arrive à un point plus important. M. G. a fort bien marqué l'intérêt du règne de Justin II, et signalé la réaction qu'inaugura cet empereur

contre la politique de Justinien. Le fait est indéniable, au moins en ce qui touche l'administration intérieure, et on ne saurait contester les bonnes intentions du nouveau souverain. Mais il m'est impossible de suivre M. G. dans l'appréciation qu'il fait des deux politiques : et puisqu'aussi bien il se propose de nous donner quelque jour une histoire de Justinien, il ne sera pas inutile de s'expliquer sur ce point. M. G. est pour Justinien d'une sévérité qui atteint l'injustice, il a pour Justin une indulgence qui touche à l'admiration : c'est dépasser la mesure des deux côtés. Il faudrait, avant de critiquer si durement la politique de Justinien à l'égard des barbares, ne pas oublier qu'à tout prendre elle n'était que la continuation des vieilles traditions romaines : gagner à prix d'or des mercenaires barbares, empêcher tous ces envahisseurs de même race de se conjurer contre l'empire, exploiter leurs discordes et leurs haines, et par là suppléer à la faiblesse des légions impériales, c'est ce qu'avaient fait les derniers empereurs d'Occident et leurs derniers grands ministres ; c'est ce que firent, non moins heureusement, les βασιλεῖς byzantins. Quand il plût à Justin II de changer de système, ses hauteurs maladroitement et singulièrement imprudentes eurent pour l'empire des conséquences désastreuses. La rupture avec les Avars et les Lombards entraîna la perte de l'Italie ; le refus du tribut au roi de Perse amena une interminable guerre, dont les historiens de l'époque ne peuvent assez blâmer la témérité. (Voir Simocatta, III. 9). L'habileté comme la tradition étaient si bien du côté de la politique justinienne qu'il fallut, quoique on en eût, s'en tenir bien souvent à cette sage diplomatie. Justin laissa Gépides et Lombards s'affaiblir les uns par les autres, absolument comme eût fait Justinien ; il chercha un appui contre la Perse dans des négociations avec les Turcs, dans l'alliance des Alains, des Ibères, des Abasges ; il prit à sa solde, comme l'eût pu faire son prédécesseur, des légions de barbares (pp. 111-113) ; pour recouvrer l'Italie, et M. G. ne s'en est point assez préoccupé, il négocia avec les Francs, il intrigua chez les Lombards : c'est encore et toujours la politique de Justinien. C'est une erreur capitale de croire que Justin a sauvé l'empire de la ruine qui le menaçait (p. 67), d'affirmer que ses échecs sont la conséquence des fautes de l'autre règne (p. 64), de louer la fierté de sa politique (pp. 90, 93, 94) : sur tous ces points, c'est la thèse contraire qui me semble être la vérité.

Il faut assurément féliciter M. G. d'avoir travaillé d'après les sources : peut-être pourtant s'exagère-t-il la nouveauté de ce qu'il y a trouvé. L'essentiel des faits était connu, et M. G. a apporté peu de révélations capitales ; aussi y a-t-il quelque excès de zèle à vouloir corriger Ranke sur quelques points secondaires (p. 74) ou à chicaner Hirsch sur des insignifiances (p. 18). Je ne veux point chicaner à mon tour, et reprocher à M. G. d'avoir laissé échapper tel texte d'Agnellus (c. 95) qui confirmait le témoignage de Jean d'Éphèse sur Narsès (p. 75) ; mais du moins aurait-il été bon de connaître et de consulter les *Novellae constitutiones* de Zachariae de Lingenthal, et d'employer une édition du *Corpus*

Juris autre que celle de Leipzig, 1730. Il eût fallu aussi, puisqu'on consultait les textes, y prendre ce qui s'y trouve, et ne point remplacer le *tu vincas*, *Justine* de Corippus (I, 358) par un τὸ Βῆκας mal transcrit dans Constantin Porphyrogénète; il eût été bon de ne point affirmer sans preuves la liaison de l'impératrice Sophie avec Tibère; il eut été sage de ne point inventer une fonction de *dux et augustalis*, au lieu du *praefectus augustalis* bien connu par la *Notitia*; il n'eut point fallu faire du préfet Longin un exarque d'Italie; et enfin, il eut été utile de consulter de plus près les livres de seconde main, ne fût-ce que pour en citer exactement le titre (p. 80, note 3. Bande di Vesme au lieu de Baudi di Vesme, Bethmann und Hollweg (!) pour Bethmann-Hollweg).

Assurément, il y a dans le livre de M. G. des recherches consciencieuses et un zèle louable; mais dans l'enthousiasme un peu naïf qui éclate en quelques pages, on sent l'inexpérience d'un débutant mal initié encore aux études byzantines. Voilà bien longtemps que, même en Allemagne, on connaît et apprécie l'histoire de Finlay, et il y a quelque candeur à nous en apprendre les mérites (p. iv). Quoique je n'aie point à prendre parti dans les polémiques soutenues par M. Groh au sujet de son livre, je ne crois point inutile pourtant, surtout s'il songe à nous donner une histoire de Justinien, de lui recommander moins de mépris pour certains ouvrages de seconde main : il y apprendra tout au moins l'art de composer plus savamment un livre, la nécessité d'une critique plus exacte dans l'emploi des documents, d'une modestie plus grande dans l'appréciation des découvertes faites, et d'une prudence plus scientifique dans le jugement des événements historiques.

Ch. DIEHL.

558. — **Die Statuten des deutschen Ordens**, nach den ältesten Handschriften, herausgegeben von MAX PERLBACH. I vol. in-4, LIX-354 p. Gotha, Perthes.

Nous possédions jusqu'à présent quatre éditions des statuts de l'ordre teutonique : le texte latin fut publié en 1724 à Augsbourg et Grätz, par Raymond Duellius au tome II de ses *Miscellanea*; en 1806, Ernest Hennig mit au jour à Königsberg une version en moyen-allemand (*Die Statuten des Deutschen Ordens*, bey Friedrich Nicolovius, in-8°); en 1847, Ottmar Schönhuth découvrit à Vienne un autre manuscrit de ces statuts en moyen-allemand, et le livra à la presse sous le titre : *Das Ordensbuch der Brüder vom Deutschen Hause St. Marien zu Jerusalem*. Heilbronn, Verlag von Ulrich Landherr. Enfin, en 1857, parut une version hollandaise dans le livre du baron Dr Ablaing van Giessenburg : *De deutsche Orde*. Mais toutes ces éditions ne reposaient que sur un seul ou sur deux manuscrits; elles ne pouvaient être considérées comme des éditions critiques. M. Perlbach s'est imposé la tâche de faire la collation de tous les manuscrits conservés de nos jours. Il en a découvert

trente-trois¹, qui contiennent les anciens statuts, tels qu'ils étaient appliqués antérieurement à 1442, date de la revision faite par le grand maître Conrad d'Erlichshausen. Ces trente-trois manuscrits se décomposent de la manière suivante : 1^o quatre renferment le texte latin ; 2^o un manuscrit, possédé aujourd'hui par la bibliothèque de Königsberg, nous donne une version en vieux français ; — il est malheureusement mutilé ; 3^o quatre manuscrits nous ont livré une traduction hollandaise ; 4^o vingt-trois nous offrent un texte en moyen-allemand ; 5^o un dernier manuscrit, gardé à la bibliothèque de Linköping, en Suède, contient une version en bas-allemand. M. P. publie ces cinq textes ; une disposition typographique ingénieuse lui a permis de les placer à la fois sous les yeux du lecteur et de rendre très facile la comparaison. Les variantes qu'ont fournies les manuscrits sont renvoyées à la fin de l'édition et relevées avec beaucoup de soin. Nous n'avons que des éloges à adresser à l'éditeur pour cette partie de son travail ; il n'a épargné aucune peine pour nous donner un texte parfait ; il a atteint son but. Après les variantes, il a dressé une série d'index : index des noms propres, *index rerum*, vocabulaire latin, français, hollandais, allemand, bas-allemand des mots contenus dans les statuts. Ici nous regrettons qu'il n'ait pas ajouté à certains mots quelque éclaircissement, au lieu de nous renvoyer simplement à la page et à la ligne où ils figurent. Par exemple, les mots français *barath*, *bobant*, *bouqueran*, *carpite*, etc., etc., devaient être expliqués.

Ces statuts, de l'ordre teutonique soulèvent un certain nombre de questions que M. P. examine dans sa préface. Ils se divisent en diverses parties : prologue, règle, lois et coutumes. Ces différentes sections ont-elles été rédigées en même temps, et en quelle langue ont-elles été écrites tout d'abord ? Après une discussion minutieuse, M. P. croit que le texte original a été le texte latin, au moins pour le prologue, la règle, les coutumes et pour une partie des lois. Nous sommes assez disposé à être de son avis ; mais quelques-unes des raisons qu'il donne ne nous paraissent pas être bien concluantes. Il dit, entre autres : dans le texte original, les citations de la Bible doivent être conformes à la Vulgate ; or, cette conformité existe toujours dans le texte latin ; elle est plus rare dans le texte allemand. Donc, celui-là est l'original. Il n'y a d'exception que pour certains chapitres des lois, où la citation en allemand est plus exacte que la citation en latin ; aussi, pour ces chapitres, M. P. ne décide rien ; il incline à croire que l'allemand est le texte primitif. Mais ce *criterium* nous semble dangereux. Un traducteur peut parfaitement rétablir une citation et surtout donner tout au long une citation faite de façon incomplète dans l'original. Ainsi on lit :

1. En réalité trente-un, puisque le manuscrit de Königsberg contient à la fois un texte allemand et la version en vieux français et puisque le manuscrit 163 de la reine de Suède (Vatican) nous donne un texte latin et un texte allemand.

Lois, chap. 30. Texte latin.

Fratres... contendant secundum ewangelium majoritatem mutuis ministerijs et caritatis officijs obtinere.

Texte allemand. •

...sulen alle die brüdere mit vlize stên, daz sie... ouch mit minnen unde dînste und dêmûtecheit gegen einander daz erwerben, daz sie in dem himelrîche erhoet werden, als daze ewangelium spricht: der sich hie genideret, der wird dort gehôhet.

Le texte allemand fait sans doute une citation exacte de Mathieu, XXIII, 11 et 12; mais, pour mon compte, je n'y vois qu'une paraphrase du texte latin. Je regarderais ici le texte le plus court comme l'original, le texte le plus long comme une explication, un commentaire de l'original.

Étant admis que, dans l'ensemble, le texte latin représente l'original, à quelle époque a-t-il été rédigé? Ici encore M. P. fait des distinctions subtiles. Selon lui, le prologue, et la règle qui est assez conforme à celle du Temple, datent de 1245; ils ont probablement pour auteur Guillaume, cardinal-évêque de Sabine; les coutumes vinrent ensuite, puis les lois: celles-ci ont été composées à des époques diverses: les premières avant 1251, les dernières sûrement avant 1264. On possède un manuscrit allemand de 1264, où déjà ces diverses parties sont fondues en un seul tout (bibliothèque de Berlin, *ms. Borussica*, n° 79).

En résumé, l'édition de M. Perlbach est parfaite: elle forme un excellent pendant à la règle du Temple que M. Henri de Curzon a donnée naguère à la Société de l'Histoire de France. Mais les conclusions de l'auteur sur la date des statuts ne sont pas certaines; il y est arrivé en s'appuyant sur de fragiles arguments.

Ch. PFISTER.

559. — **Das alte Strassburg vom 13. Jahrhundert bis zum Jahre 1870.** Geschichtliche Topographie nach den Urkunden und Chroniken, bearbeitet von Adolph SEYBOTH. Strassburg, Heitz und Mündel, 1890, x, 239 p. gr. in-4 illustr. Prix: 18 fr. 75 c.

Il y a trente-cinq ans M. Frédéric Piton, bibliothécaire de la Faculté de médecine, publiait en deux gros volumes in-quarto un ouvrage intitulé *Strasbourg illustré*, dans lequel il donnait, non sans études très sérieuses, mais sans aucun appareil érudit, la description topographique de Strasbourg, en y mêlant les faits principaux de son histoire et celle des environs immédiats, en y ajoutant même des excursions dans les Vosges et dans la Forêt-Noire, visibles du haut de la vieille cathédrale. Cet ouvrage, depuis longtemps épuisé, mais resté populaire, amena sans doute, un quart de siècle plus tard, M. Charles Schmidt à se délasser de ses études d'histoire ecclésiastique, par un travail analogue, de dimensions plus restreintes, mais conçu d'une façon plus systématique. En dépouillant tous les titres de propriété, les baux, les con-

trats de vente, les recensements officiels, en un mot tous les documents accessibles dans les dépôts publics, comme entre les mains des particuliers, M. Schmidt en tira son petit volume intitulé *Noms de rues et de maisons à Strasbourg au moyen âge*, qui présente un intérêt si vif pour l'histoire des mœurs locales, des traditions et de la langue du passé ¹. C'est à l'ouvrage du savant professeur que M. Seyboth a été redevable, à son tour, de l'idée première de son travail si méritoire. Son *Vieux Strasbourg* est également une topographie systématique de la ville rhénane; seulement il a notablement étendu le cadre de ses recherches, en les poursuivant jusqu'en 1870; puis il ne s'est pas contenté de noter les noms des maisons de chaque rue ², mais il a tâché de retrouver, dans la mesure du possible, les noms des différents propriétaires et même de ceux qui depuis l'origine d'une maison jusqu'à l'annexion de l'Alsace, ont habité les différents immeubles. C'était un travail énorme, minutieux, absorbant, ingrat surtout en ce sens, que nul ne pouvait espérer le mener à bout d'une façon tout à fait satisfaisante. En y mettant plusieurs années d'un labeur acharné, en ne se laissant rebuter par aucune besogne ennuyeuse ³, M. S. a réuni cependant une masse énorme de noms et de faits; il a réussi surtout à fournir un relevé très complet de tous les bâtiments publics et privés qui existaient à l'intérieur de Strasbourg, au moment où commençait le bombardement de la ville, qui devait en changer si profondément la physionomie, soit en détruisant les anciens quartiers, soit en amenant la construction de quartiers nouveaux, en dehors de l'ancienne enceinte, aujourd'hui disparue. Le volume splendidement exécuté de M. S. est en somme un catalogue topographique, énumérant l'une après l'autre, les rues du vieux Strasbourg, depuis le XIII^e siècle, et, dans chaque rue, les différentes maisons, avec leurs numéros anciens et modernes, la liste de leurs propriétaires connus, des faits plus ou moins notables qui se rattachent à chacune d'elles, etc.

Le travail de M. S. ne présente pas, en dehors de la préface, de rédaction suivie. Pour économiser de la place, comme aussi pour mettre les historiens locaux futurs à même de se servir avec plus de confiance des renseignements amoncelés dans son livre, l'auteur s'est contenté de mettre bout à bout ses extraits, chacun dans la langue originale du document auquel il l'emprunte. Ainsi les données sont en latin pour le XIII^e et le XIV^e siècles, en allemand pour les trois siècles suivants et la première

1. Une seconde édition, revue et augmentée des *Strassburger Gassen = und Haeusern* a paru en 1889 (Strasbourg, Bull.)

2. Il n'y avait que peu de choses à glaner après M. Schmidt, sous ce rapport, les vieilles maisons ayant gardé leurs noms du moyen âge jusqu'à la Révolution, et les nouvelles se contentant depuis lors des numéros égalitaires et prosaïques de l'administration municipale moderne.

3. C'est ainsi que M. S. a dépouillé, numéro par numéro, les cent cinquante-sept années des *Petites Affiches de Strasbourg*, et la longue série des registres de l'ancienne Chambre des Contrats aux Archives municipales.

moitié du XVIII^e, en français enfin pour les cent dernières années avant 1870². Des tables de matière, dressées avec le plus grand soin, se rapportant l'une aux noms de lieux, l'autre aux noms de personnes, et rédigées en double au point de vue de la nomenclature allemande et française, permettent de trouver facilement les renseignements dont on a besoin, et chaque Strasbourgeois peut constater, en un moment, quels sont, pour six siècles en arrière, ses prédécesseurs, sur le lopin de terre qu'il occupe. Grâce à une subvention considérable de la municipalité, M. S. a pu joindre à son volume, bien que publié à prix très réduit, un album de planches en photogravure contenant des vues strasbourgeoises du XVI^e au XVIII^e siècle, soit entièrement inédites, comme les curieux dessins du célèbre peintre Hans Baldung Grien, soit excessivement rares aujourd'hui. Un beau plan, très détaillé, accompagne l'ouvrage de M. Seyboth, qui fait grand honneur à la patiente et solide érudition de l'auteur. R.

560. — **Le Conseiller Pierre de Lancre**, par A. COMMUNAY. Agen, imprimerie V^e Lamy, 1890, grand in-8 de 66 p.

M. Communay dit, au début de sa monographie, que parmi les physionomies les plus curieuses des membres du Parlement de Bordeaux, « se détache, étrangement éclairée, celle du conseiller Pierre de Lancre, auteur de nombreux ouvrages aussi singuliers par leur style que par le sujet traité », et où l'on trouve « la naïveté la plus enfantine et l'érudition la plus diffuse qu'on puisse imaginer ». Le véritable nom de famille de P. de Lancre était Rosteguy². Avant de raconter la vie du célèbre démonographe, M. C., qui est un très habile généalogiste³, établit qu'il descendait de Bernard de Rosteguy, originaire de la paroisse de Juxue (canton d'Iholdy, arrond. de Mauléon, Basses-Pyrénées) qui vint se fixer à Saint-Macaire (Gironde), vers l'an 1510, et que, trois ans après, on trouve qualifié bourgeois et marchand de cette ville. En avril 1538, il céda sa maison de commerce, sa boutique et ses chais à son fils aîné Bernard, lequel acquit la maison noble de Tastes et fut le grand-père de Pierre Rosteguy, dit de Lancre, et de Catherine, mariée à Florimond de Raymond, le docte conseiller au parlement de Bordeaux⁴.

1. Il n'y a pas de renvois aux sources, ce qu'on peut assurément regretter, au point de vue scientifique, mais ce qu'on ne saurait reprocher à l'auteur dont le volume aurait plus que doublé par le nombre infini de ces renvois.

2. En se faisant appeler de Lancre, Rosteguy renia son véritable nom, s'affublant de celui d'une seigneurie qui n'a jamais existé.

3. Il l'a prouvé récemment dans sa très importante publication intitulée : *Essai généalogique sur les Montferrand de Guyenne, suivi de pièces justificatives* (Bordeaux, V^e Moquet, 1889, in-4^o).

4. En novembre 1601, Pierre de Rosteguy assista dans ses derniers moments, son beau-frère, Fl. de Raymond, lui promettant, à son lit de mort, d'être le conseiller constant et le protecteur dévoué de ses enfants. M. C. nous apprend qu'il tint religieusement sa parole.

Pierre naquit à Bordeaux en 1553, alla suivre à Turin les cours de Jean Antoine Manuce, passa quatre ans en Italie, visita Rome en 1575, se lia à Naples avec le fameux Baptiste Porta, l'auteur de la *Magie naturelle*, revint à Bordeaux en 1578, y fit connaissance de Pierre de Médicis, qui venait de la cour de Nérac où se trouvait alors sa parente la reine-mère, fut reçu docteur en droit à Turin en 1579, parcourut de nouveau l'Italie, de la Calabre jusqu'à Venise, fit une excursion en Bohême jusqu'à Prague et fut, après tant de voyages, reçu conseiller au Parlement de Bordeaux le 3 août 1582. En 1588, il épousa Jehanne de Mons, petite-nièce de Michel de Montaigne ¹. En 1600, il est de nouveau à Rome où « il eut occasion d'admirer un des cas les plus étranges du pouvoir du diable », car il vit une jeune fille qui, pendant quelque temps, avait été changée en un gros garçon ². Par une commission royale, datée du 17 janvier 1609, il fut chargé, ainsi que le président d'Espagnet, de rechercher et de punir les sorciers du Labourd. M. C. donne des détails navrants sur les cruautés commises par les deux magistrats, détails empruntés pour la plupart aux relations mêmes de P. de Lancre. C'est l'occasion de dire que l'excellent biographe analyse avec un soin extrême tous les rarissimes ouvrages du brûleur de sorciers et trace ainsi un très neuf chapitre d'histoire littéraire. Autre nouveauté. M. C. raconte, d'après P. de Lancre, une visite faite en 1620 par Louis XIII au démonographe dans sa maison de campagne de Loubens (non loin de Cadillac), visite qui n'a été relatée par aucun chroniqueur et dont l'auteur de *l'Incrédulité et mescréance* parle avec la plus enthousiaste reconnaissance dans son *Épître au Roi*. Ce fut dans cette maison de campagne que le bourreau du Labourd mourut le 9 février 1631.

Soit au point de vue historique, soit au point de vue bibliographique, la notice de M. Communay n'est pas moins exacte que curieuse.

T. DE L.

1. Voir à l'*Appendice* (n° I), le contrat de mariage, du 21 décembre 1588. Les autres pièces justificatives sont : (n° 11) les lettres patentes du 5 août 1599 autorisant M. Pierre de Rosteguy de Lancre à prendre un congé d'un an pour aller visiter les Lieux Saints; (n° 111) les lettres patentes commettant (17 janvier 1609) MM. d'Espagnet et de Lancre pour se rendre au pays de Labourd et y juger souverainement de tous les délits de sorcellerie; (n° IV) les lettres de Jussion adressées par le Roi au Parlement de Bordeaux, le 18 février 1609, pour qu'il ait à enregistrer, sans nouveau délai, la Commission donnée aux sieurs d'Espagnet et de Lancre; (n° V) une lettre écrite de Bordeaux, le 22 juin 1609, par Charles de Sorhaindo, lieutenant en la mairie de Bayonne, annonçant à la municipalité de cette ville le départ de MM. d'Espagnet et de Lancre; (n° VI) un document, du 11 septembre 1609, relatif au vin d'honneur qui leur fut offert par la ville de Bayonne; (n° VII) l'acte de fondation (1^{er} juillet 1616) par le seigneur de Loubens et sa femme du couvent des religieuses de Notre-Dame à Bordeaux; (n° VIII) le testament (24 septembre 1630) de P. de Rosteguy de Lancre.

2. La robuste crédulité de P. de Lancre ne recule même pas devant des histoires comme celle qu'il raconte d'un roi des Goths qui « faisait souffler les vents du côté qu'il fournait son bonnet sur sa tête, comme si c'eût été une girouette. »

561. — Dr. Th. SÜPFLE. *Geschichte der deutschen Kulturseinflüsse auf Frankreich mit besonderer Berücksichtigung der litterarischen Einwirkung.* Gotha, in-8.

Zweiter Band. Zweite Abtheilung. Von Lessing bis zum Ende der romantischen Schule der Franzosen, 1888, xxii, 210 pages.

Zweiter Band. Zweite Abtheilung. Von der Regierungszeit Louis Philippes bis zu unsern Tagen, 1890, x, 166 pages.

Le volume en deux parties, dont on vient de lire le titre, termine l'histoire des influences civilisatrices et littéraires de l'Allemagne sur la France, œuvre considérable entreprise il y a de longues années déjà par M. Th. Süpfle et qu'à force de patientes recherches il est parvenu à mener à bien. Dans un premier volume, publié en 1886, il avait fait le tableau de ces influences diverses depuis les origines de notre histoire jusqu'au milieu du XVIII^e siècle; c'est à partir de cette date seulement qu'il en suit aujourd'hui la trace. Si l'espace de temps pendant lequel il les étudie est ainsi beaucoup moins étendu, il est aussi bien autrement rempli. L'Allemagne, dans le domaine littéraire du moins, n'a guère fait sentir son influence sur la France avant la fin du premier tiers du siècle dernier; jusque-là ses écrivains sont restés à peu près inconnus chez nous; mais avec l'avènement de Klopstock et des poètes des *Bremer Beiträge*, tout change rapidement; à l'indifférence presque absolue que nous inspirait la littérature allemande succède l'intérêt le plus vif; non seulement on en traduit, mais on en imite, en France, les représentants les plus illustres.

Une partie considérable du premier volume de M. Th. S. a été consacrée à nous montrer quelle fortune singulière firent chez nous quelques-uns des écrivains allemands des deux premiers tiers du siècle dernier, comme Gessner par exemple, si populaire en France à la veille de la Révolution; c'est avec Lessing, le réformateur véritable de la littérature d'Outre-Rhin, que s'ouvre la première moitié du second et nouveau volume de M. Th. S.; il se continue par l'histoire de l'influence de l'esthétique allemande et de Winckelmann, ainsi que des premiers écrits de Goethe et de Schiller, de Herder et de Kant en France; puis vient l'époque de la Révolution et du premier Empire, et M^{me} de Staël, qui ramena pour longtemps sur la poésie d'Outre-Rhin l'attention détournée par les guerres de la République et de Napoléon. Étudiant ensuite l'influence du théâtre de Schiller et de Goethe sur le théâtre français, ainsi que celle des œuvres épiques de ce dernier, M. Th. S. arrive à l'époque de l'école romantique, et il recherche ce qu'elle doit à la littérature allemande dans le triple domaine de la critique, de la poésie et des études scientifiques.

Cette étude termine la première partie du second volume, la seconde partie commence à la Révolution de 1830; elle se compose de quinze chapitres; les huit premiers sont consacrés à l'examen des rapports de la France avec l'Allemagne, au triple point de vue littéraire, scientifi-

que et musical, pendant le règne de Louis-Philippe; M. Th. S. y a accordé une attention particulière aux écrivains et aux différents organes qui servirent alors de médiateurs entre les deux pays. Les deux chapitres suivants nous montrent ce que furent leurs relations intellectuelles pendant le second empire; enfin, dans les cinq derniers, l'auteur en suit les destinées si diverses depuis la guerre de 1870 jusqu'à nos jours. Comme on le voit, le tableau ne pouvait être plus complet.

C'est en 1757 que furent connues en France les premières œuvres de Lessing. Depuis lors il ne cessa pas, jusqu'au commencement de notre siècle, d'occuper la critique française. Le *Journal étranger*, qui venait de paraître et la *Gazette littéraire*, qui poursuivait comme lui le but utile de révéler à la France la littérature des pays voisins, et en particulier de l'Allemagne, contribuèrent, avec le *Mercur*, à faire connaître en France l'auteur d'Émilie Galotti; en même temps, des traducteurs comme Huber, Junker, Friedel, de Bonneville, faisaient passer dans notre langue quelques-uns de ses écrits. Ce furent ses œuvres dramatiques qu'on étudia ou traduisit d'abord; mais le tour de ses ouvrages de critique littéraire ou esthétique ne tarda pas à venir; dès 1766, le Laocoon fut annoncé dans le *Journal encyclopédique*. Vanderbourg devait le traduire en 1802. Les ouvrages de Winckelmann se répandirent encore plus vite en France. En 1756, le *Journal étranger* fit connaître ses *Pensées sur l'imitation des Anciens*; à peine publiée, l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* était annoncée par la *Gazette littéraire* et, en 1711-84, Huber en donnait une traduction complète. Hagedorn, Moses Mendelssohn, Sulzer et leurs ouvrages esthétiques ou philosophiques furent également, M. Th. S. le montre, annoncés ou traduits presque aussitôt que publiés. Il en fut de même des *Essais sur la physionomie* de Lavater.

Un des chapitres les plus intéressants de l'*Histoire de l'influence littéraire de l'Allemagne* est celui qui traite de Wieland et des romanciers contemporains d'Outre-Rhin. Il n'en est pas qui montre d'une manière plus manifeste combien la littérature allemande était recherchée et en honneur en France bien avant M^{me} de Staël. Si à cette femme célèbre revient l'incontestable mérite d'avoir donné d'abord un tableau complet de cette littérature, il n'en est pas moins vrai que quand elle l'écrivit, tous les grands écrivains allemands du XVIII^e siècle étaient connus depuis longtemps en France. C'était le cas pour Goethe et Schiller en particulier, dont les premiers écrits nous furent révélés presque aussitôt après leur apparition. M. Th. S. a relevé avec beaucoup de soin les révélations des premières œuvres des deux grands poètes, ainsi que des imitations dont elles furent l'objet; c'est là un chapitre bien curieux de notre histoire littéraire à une époque, — ce fut pendant le dernier quart du siècle dernier, — où les grands noms et les grandes œuvres lui font également défaut. L'étude des imitations diverses dont le *Werther* et le *Goetz* de Goethe, les *Brigands*, *Cabale et amour*, *Don Carlos*, etc., de Schiller, ont été l'objet chez nous, n'en offre que plus d'intérêt, et on ne peut savoir trop de gré à M. Th. S. de l'avoir entreprise.

Herder n'a été connu en France au siècle dernier qu'assez tard, et par des œuvres secondaires; il n'en fut pas de même de Kant; grâce à Ch. Villers, l'auteur de la *Critique du jugement* nous fut révélé et put être apprécié chez nous peu d'années après la publication de ses grands ouvrages. Mais sa philosophie ne fut pas acceptée sans opposition et le bruit des armées n'était pas fait pour aider à la répandre. L'époque vers laquelle elle nous fut révélée marque d'ailleurs un temps d'arrêt, relatif au moins, dans la diffusion des idées et de la littérature allemande en France; ce n'est pas qu'on ait alors cessé entièrement de s'en occuper; des revues, comme la *Décade philosophique*, continuent d'en parler; mais c'est hors de France que parut la plus importante d'entre elles, le *Spectateur du Nord*, publié à Hambourg et dans lequel écrivirent Villers, Chénedollé et plusieurs autres exilés. Il ne faut pas oublier de Gerando, l'un des connaisseurs les plus enthousiastes de la philosophie allemande au commencement du siècle. Ainsi, malgré l'opposition qui tendait à cette époque à éloigner la France et l'Allemagne, la littérature de ce dernier pays ne cessa pas d'être l'objet d'études et de travaux considérables; Mercier avait autrefois montré pour elle un zèle et une admiration profonds, Joseph Chénier s'en était inspiré dans plusieurs de ses œuvres, et maintenant Benjamin Constant, traduisant ou imitant Schiller, écrivait *Valstein*. M^{me} de Staël ne devait qu'achever l'œuvre commencée par tant d'illustres précurseurs; mais leurs efforts avaient porté sur des points isolés de la littérature allemande, M^{me} de Staël entreprit d'en retracer le tableau dans son ensemble; c'est par là que son ouvrage fait époque et inaugure une ère nouvelle dans l'histoire des rapports intellectuels de la France et de l'Allemagne.

Les années qui suivirent la publication du livre de cette femme célèbre sont celles où l'influence allemande a été la plus grande en France; elle se fait sentir tout d'abord dans le domaine dramatique; les chefs-d'œuvre de Lessing, de Goethe, de Schiller, ainsi que de Kotzebue et d'Iffland, auteurs secondaires, dont le premier est devenu presque populaire chez nous, allaient bientôt paraître dans le *Théâtre étranger* de Ladvozat; la plupart furent aussi imités. La Martelière, Alex. Soumet, Pierre le Brun, Amelot, Gust. de Wailly, de Pixérécourt, Léon Halévy et bien d'autres dont les noms sont aujourd'hui oubliés, s'attachèrent à faire passer dans notre langue ou à porter sur notre scène le théâtre de Schiller. Goethe, dont Ramond de Carbonnières avait imité le *Goetz*, dès le siècle dernier, ne pouvait pas être oublié; Gérard de Nerval, le comte de Saint-Aulaire, Alfred Stapfer, traduisirent entre autres le *Faust*, Edgar Quinet s'en inspira dans son *Ahasvérus*. En même temps, les périodiques nouveaux, comme la *Revue encyclopédique*, le *Globe*, étudiaient, analysaient les drames des deux grands poètes allemands. Les œuvres épiques et les romans de Goethe furent aussi alors révélés ou imités. *Hernann et Dorothee* avait été traduit par Bitaubé dès 1800, les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, en 1802; mais de nou-

velles traductions parurent sous la Restauration ; il n'en pouvait être autrement, avec l'intérêt que l'École romantique portait tout d'abord à Schiller et à Goethe. Mais les successeurs des deux grands écrivains ne tardèrent pas à être aussi étudiés, traduits ou imités. Lœve-Weimar nous révéla Jean-Paul, le *Sternbald* de Tieck fut traduit, les drames de Werner, trop admirés par M^{me} de Staël, le furent aussi en partie dans le *Théâtre étranger*, avec la *Faute* de Mullner et l'*Aïeule* de Grillparzer ; toutefois ce fut surtout Hoffmann, qui jouit alors de la plus grande réputation ; il devint le père d'un genre nouveau. En même temps, la poésie lyrique si riche de l'Allemagne s'imposait à l'admiration de nos écrivains. Depuis un demi-siècle déjà le nom de Burger était connu en France, ceux de Claudius, de Stolberg y pénétrèrent bientôt. Les poésies lyriques de Klopstock, de Goethe et de Schiller ne tardèrent pas non plus à se répandre chez nous. Dans ses *Poésies allemandes*, Gérard de Nerval en fit connaître quelques-unes. Les imitations ne se firent pas attendre ; celles de la *Lénore* de Burger ne se comptent pas ; Émile Deschamps se fit remarquer par ses essais dans ce genre. L'admiration qu'inspirait la poésie allemande ne pouvait manquer de porter nos écrivains à y chercher des inspirations ; nombre de poètes de l'École romantique, M. Th. S. le montre, se sont faits les imitateurs de leurs émules ou de leurs précurseurs d'Outre-Rhin.

En même temps que la poésie, la philosophie allemande était étudiée en France avec zèle ; en 1826-1827 Edgar Quinet traduisit les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* de Herder ; Victor Cousin se faisait de son côté le révélateur de Hegel ; Barchou de Penhoen, Lermnier écrivaient sur la philosophie d'Outre-Rhin ; Fichte, Schelling étaient l'objet d'études curieuses, en même temps que les travaux juridiques de Savigny étaient mis en honneur, et que Guizot, dans son *Histoire de la civilisation en France*, subissait l'influence manifeste des théories historiques en honneur en Allemagne. Cet intérêt porté sous la Restauration aux choses de l'Allemagne ne se ralentit pas pendant le règne de Louis-Philippe, mais l'influence de sa littérature fut alors moins puissante, tandis que sa musique en acquit au contraire une inconnue jusque-là.

Je renverrai pour cette dernière, à l'ouvrage même de M. Th. S. ; et me bornerai à parler des rapports littéraires qui existèrent alors entre la France et l'Allemagne. Ce qui les distingue tout d'abord, ce sont les efforts tentés par deux écrivains allemands, célèbres à des titres différents, pour les multiplier et les rendre plus intimes ; il s'agit de Börne et de Heine. M. Th. S. a très bien caractérisé l'action de ces deux publicistes ; il a fort bien aussi mis en évidence le rôle de révélatrice joué par l'Alsace à cette époque vis-à-vis de l'Allemagne. Jacques Matter et Joseph Willm, l'auteur d'une *Histoire de la philosophie allemande depuis Kant*, occupent une place d'honneur à cet égard. De toutes parts, d'ailleurs, on travaillait alors à nous faire connaître la littérature

allemande ; c'est à cette époque que remontent les premières études que Blaze de Bury lui a consacrées. La poésie lyrique attira tout d'abord les regards ; Uhland qui la représentait surtout, dans son pays, depuis l'exil volontaire de Heine, ne tarda pas à être traduit et imité chez nous ; on étudia aussi Rückert, Körner, Chamisso, Platen, Lenau, même Zedlitz, et quelques-unes de leurs œuvres furent bientôt imitées.

Le mouvement ainsi commencé se continua après la Révolution de 1848, pendant toute la durée du second empire ; la *Revue germanique*, fondée alors par Nefftzer et Dollfus, se donna pour mission de tenir la France au courant du mouvement scientifique et littéraire de l'Allemagne ; ce fut le premier surtout qui attira alors l'attention en France ; la philosophie allemande continua à être cultivée avec ardeur ; les études philologiques y trouvèrent aussi bientôt crédit. Philarète Chasles, Laboulaye, Émile Montégut entreprirent, chacun à un point de vue particulier, de nous faire connaître la civilisation germanique ; en même temps, d'autres écrivains reproduisaient ou imitaient quelques uns des meilleurs poètes allemands contemporains ou de la génération précédente ; c'est ce que firent entre autres, Max Buchon dans ses *Poésies allemandes*, Boullmier dans ses *Rimes loyales*, de Châtelain en écrivant les *Fleurs des bords du Rhin*, etc. La critique ne resta pas en arrière, et Saint-René Taillandier, dans la *Revue des Deux-Mondes*, multiplia pendant vingt-cinq ans ses études sur la littérature d'Outre-Rhin. Le roman allemand jusqu'alors dédaigné chez nous y pénétra à son tour ; les nouvelles de Zschokke, le *Lichtenstein* de Hauff furent traduits, ainsi que *Doit et Avoir* de G. Freytag ; Auerbach y devint presque populaire et y suscita plus d'une imitation.

La guerre de 1870 vint arrêter le rapprochement des deux peuples ; mais si la poésie allemande parut cesser alors de trouver faveur en France, il n'en fut pas de même de la philosophie, dont les nouveaux représentants, comme Schopenhauer, Hartmann, furent étudiés avec curiosité ; l'attention se porta toutefois de préférence sur les institutions du peuple vainqueur, sur son organisation militaire, ses établissements d'enseignement. Avec le temps, on est revenu aussi à s'intéresser à la littérature ; des études étendues ont été faites sur quelques-uns des écrivains les plus célèbres de l'Allemagne, et chaque année presque en voit paraître de nouvelles ; mais l'influence allemande ne se fait guère sentir chez nous, néanmoins, que dans le domaine scientifique. Si on étudie encore les poètes et les écrivains d'Outre-Rhin, on ne les imite plus.

On voit, par ce qui précède, — quelque abrégé qu'en soit l'exposé — combien ont été fréquents depuis un siècle et demi les rapports littéraires et scientifiques de la France et de l'Allemagne ; M. Th. Süpfle a eu le grand mérite d'en faire le long et difficile tableau ; sans doute on peut reprocher à son œuvre — ce qui tient, il est vrai, à la nature du sujet — d'être trop souvent une sèche et monotone énumération de noms et de faits, et de ne pas suivre toujours assez rigoureusement

l'ordre chronologique, mais on ne saurait trop reconnaître les patientes recherches qu'elle lui a coûté, ni trop le remercier d'avoir poursuivi, sans se laisser arrêter par les difficultés, une étude aussi ardue et qui demandait une égale connaissance de la littérature allemande et de la littérature française.

Ch. J.

562. — **Friedrich Ludwig Schröder.** Ein Beitrag zur deutschen Litteratur- und Theatergeschichte, von Berthold LITZMANN. Hambourg, Voss, 1890. In-8, xv et 350 p. 8 mark.

C'est le premier tome de la biographie de Schröder que M. Litzmann nous annonçait (cf. *Revue* 1888, n° 23). L'auteur divise son volume en deux livres : 1° années de jeunesse (*Jugendjahre*) ; 2° combats et erreurs (*Kämpfe und Irrungen*). Son récit est composé avec grand soin et en bon style, plein de détails inédits, et très attachant. Il nous offre à la fois la biographie de Schröder et l'histoire du théâtre de cette époque. Si Meyer de Bramstedt avait surtout étudié l'homme, M. L. étudie particulièrement l'artiste et, comme il dit, « ses rapports avec les questions et les mouvements littéraires de son temps » (p. viii). Schönmann, Ackermann, leur troupe, leurs tournées à travers l'Allemagne, leurs triomphes et leurs insuccès, leur influence sur le répertoire, tout cela nous est décrit en même temps que l'existence aventureuse de Schröder. On remarquera, dans le premier livre, le séjour de la troupe d'Ackermann en Alsace et en Suisse (cf. le jugement de Caroline Schulze sur le public strasbourgeois, p. 179) et, dans le second livre, toute la partie consacrée aux « premières années de Hambourg » (1764-1767), à Lessing et à la critique des acteurs, aux intrigues qui dégoûtèrent Ackermann de la direction. Mais on suit, avec non moins d'intérêt, les progrès de Schröder ; on le voit former son goût littéraire, prendre une idée de plus en plus haute de sa profession, profiter des conseils de sa mère qui lui fait lire à haute voix les pièces nouvelles (p. 192), se lier avec Ekhof dont « le voisinage et l'exemple agirent sur lui comme l'acier sur la pierre » (p. 223). Bref, ce premier volume est excellent — tout au plus reprocherait-on à M. Litzmann d'avoir trop insisté sur la ville de Hambourg et ses habitants, ainsi que sur Hagedorn — et l'ouvrage, une fois terminé, sera un des meilleurs, un des plus importants que nous ayons sur l'histoire du théâtre allemand.

A. C.

563. — **Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville.** Tome II. Paris, Plon, 1890. In-8, 516 p. 8 fr.

Ce second tome (cf. sur le premier, *Revue* 1888, n° 41), embrasse la Restauration, les Cent-Jours et le règne de Louis XVIII. Hyde de Neuville raconte son arrivée en France qui a pour lui « toute la douceur

du réveil après un mauvais rêve », ses missions en Angleterre et ailleurs dans l'année 1814 — à noter p. 6, le portrait de Vitrolles — son séjour à Gand, et son retour à Paris. « Que cette entrée à Paris ressemblait peu à la première ! Je n'avais pas été témoin de l'ivresse, de l'enthousiasme qui l'avaient saluée en 1814, mais je les sentais vibrer encore lorsque j'arrivais en France. Une douleur secrète pesait sur les cœurs. On sentait que la paix que Louis XVIII apportait à la France ne pouvait effacer la honte de ses revers. Mornes, abattus, prévoyant sinon de nouvelles catastrophes, au moins peu confiants en l'avenir, silencieux, nous entourions nos princes. Le tableau était sinistre : il avait pour cadre ces hordes d'étrangers qui bivouaquaient sur nos quais et nos places publiques » (p. 120-121). Hyde de Neuville fut alors chargé d'aplanir dans plusieurs départements les difficultés que créait l'occupation étrangère. Élu député de la Nièvre, il prit une part assez active aux débats de la Chambre introuvable. En 1816, il fut nommé ministre de France aux États-Unis ; il y connut Monroe, Madison, Dupont de Nemours, et y surveilla les réfugiés français qui projetaient, les uns de faire évader Napoléon de Sainte-Hélène, les autres (comme Lakanal) de proclamer Joseph Bonaparte roi du Mexique. Mais ses *Mémoires* ne nous éloignent pas de la France ; Hyde y insère à cet endroit sa correspondance avec la princesse de la Trémoille, avec la marquise de Montcalm, sœur du duc de Richelieu, et d'autres personnages. Ces lettres donnent quelquefois de précieux détails sur la situation de la France, et particulièrement sur l'esprit royaliste de l'époque, sur les discussions parlementaires et les menées sourdes des partis ; elles devront être consultées par tous ceux qui veulent faire ou bien connaître l'histoire de la Restauration.

C.

564. — *La science secrète*, par BARLET, FERRAN, PAPUS, etc. Paris, G. Carré, 1890, in-12, 174 pp.

Ce petit volume est un recueil d'articles, d'étendue variable, dû à divers écrivains. Ils s'accordent sur ce point, que la théosophie donne la clé des mystères que pose l'étude de l'univers et de l'homme ; ils représentent une tradition, qui a eu des représentants à bien des époques et pour laquelle ils revendiquent des origines fabuleuses. Nous sommes enchanté d'apprendre que les procédés d'initiation de l'Inde furent apportés en Égypte environ sept mille ans avant notre ère et que, dans l'Inde elle-même, ils remontaient beaucoup plus haut. Nous ne voyons pas trop pourquoi MM. Barlet, Ferran, Papus et autres nous font de pareilles confidences, que nous nous déclarons incapables d'accueillir avec la gravité convenable ; nous voyons qu'ils ont le désir d'exciter notre intérêt, mais ils n'en prennent guère le chemin en montrant une si profonde ignorance de l'état actuel des études d'histoire et de littérature ancienne.

M. V.

565. — *De poesie Græcorum rhythmicæ usu et origine*, scripsit Carolus DEUTSCHMANN. Confluentibus, MCCCCLXXXIX; 29 p. in-4.

La brochure de M. Deutschmann est consacrée à réfuter l'opinion de M. W. Meyer sur l'origine de la versification rythmique des Grecs. On sait que dans un travail inséré dans les *Abhandlungen der k. bayerischen Akademie der Wissensch.* de Munich, (l. Cl. XVII, Bd., II, Abth., 1884), M. W. Meyer a essayé de démontrer que ce système nouveau de versification s'était introduit en Grèce (et à Rome) sous l'influence du christianisme, par imitation de la littérature hébraïque et syrienne.

M. Deutschmann qui voit dans la naissance de la versification rythmique une évolution des anciennes formes métriques parallèle à l'évolution de la langue grecque elle-même, ignore que cette opinion a déjà été présentée, ailleurs qu'en Allemagne, il est vrai, — et appuyée de nombreux et excellents arguments dans un gros volume de près de 400 pages, publié il y a quatre ans¹. S'il eût connu le livre du P. Bouvy, M. Deutschmann aurait sans doute jugé inutile d'écrire la dissertation dont nous avons transcrit le titre en tête de cet article, et la science n'y eût rien perdu.

L. DUVAU.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les *Lettres de Servat Loup, abbé de Ferrières*, publiées par M. G. DESDEVICES DU DEZERT (Bouillon, biblioth. de l'École des Hautes-Études, fasc. 77), d'après un manuscrit unique conservé à la Bibliothèque nationale, seront bien reçues de tous ceux qui ne possèdent pas l'édition de Baluze. L'éditeur adopte un nouveau classement des lettres. Un tableau de concordance de son édition avec les précédentes eût été fort utile.

— La Vie de Grégoire VII, à laquelle M. l'abbé DELARC travaillait depuis une vingtaine d'années, est terminée (*Saint Grégoire VII et la réforme de l'Église au XI^e siècle*. Retaux-Bray, 3 vols. in-8°). L'auteur connaît admirablement toute la littérature du sujet. Son livre fait, somme toute, honneur à la science française.

— Nous recevons de M. André JOUBERT une *Étude sur les comptes de Macé Darne maître des œuvres de Louis I^{er} duc d'Anjou et comte du Maine (1367-1376)*, d'après un manuscrit du British Museum. (Angers, impr. Germain et Grassin, in-8°). Des fragments considérables de ces comptes sont publiés par M. Joubert. L'ouvrage se termine par une table générale des noms de personnes et de lieux.

ALLEMAGNE. — M. LABAND publie la 2^e livraison du tome II de son grand ouvrage sur le droit public de l'Empire allemand, *Das Staatsrecht des deutschen Reiches* (Fribourg en Brisgau, Mohr). Cette seconde édition, commencée dès 1888, sera incessamment terminée; il ne manque plus qu'une livraison. L'ouvrage formera deux volumes gr. in-8°. La dernière livraison que nous annonçons, est consacrée à l'organisation militaire allemande.

1. *Poètes et Mélodes. Étude sur les origines du rythme tonique dans l'hymnographie de l'Église grecque*, par le P. Edmond Bouvy, Nîmes, 1886.

ÉTATS-UNIS. — On nous envoie : *The Life of the ancient Greeks bibliography and syllabus of Cornell University Lectures*, par M. B. Ide WHEELER, Ithaca, 1890 (20 pp, in-8°). C'est un sommaire des leçons du professeur précédé de la bibliographie de chacune d'elles.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 décembre 1890.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, annonce la découverte d'une série d'inscriptions trouvées sur la rive droite du Tibre, vers les *Prati di Castello*. Il y a jusqu'à 150 ou 200 lignes, en petits caractères. Ce sont des fragments des actes du collège des *XV viri sacris faciundis*. Quelques paragraphes se détachent en belles et grandes lettres du temps d'Auguste. L'un d'eux contient cette mention assez inattendue : « Carmen saeculare composuit Q. Horatius Flaccus. »

L'Académie procède au vote pour la présentation de deux candidats aux fonctions de directeur de l'École française d'Athènes. M. Homolle est présenté en première ligne, par 28 voix, contre 3 données à M. Wescher. M. Collignon est présenté en seconde ligne, par 21 voix, contre 7 données à M. Wescher et 2 à M. Haussoullier.

L'Académie constate la vacance de trois places parmi ses correspondants étrangers et d'une place parmi ses correspondants français. Deux commissions seront élues à la prochaine séance pour présenter des candidats à ces diverses places.

M. Clermont-Ganneau communique les légendes de deux anciens sceaux sémitiques de la collection du Musée britannique. Le nom gravé sur l'un de ces sceaux, Nefisi ou Nefousi, doit être rapproché de celui des Bené-Nefousim, une des familles qui, selon les livres d'Esdras et de Néhémie, revinrent de la captivité de Babylone sous Zorobabel.

M. Oppert communique une note sur le *Persée chaldéen*. Il s'agit d'un héros de la mythologie chaldéenne, grand guerrier et grand chasseur, dont les exploits ont été racontés dans des textes cunéiformes. On ignorait jusqu'ici la véritable forme de son nom : ce nom, dans les textes, est écrit en caractères idéographiques, qu'on avait lus Istubar. M. Oppert a constaté que ce nom doit être lu Gilgames et que le personnage en question est mentionné dans un passage d'Élien, qui complète nos renseignements sur cette légende. Comme le Persée grec, Gilgames est le fils d'une princesse enfermée dans une tour, qu'un être invisible ou surnaturel a rendue mère; il est précipité et sauvé par un aigle.

M. Lecoy de la Marche lit une étude sur la prise de la ville d'Elne en Roussillon par l'armée de Philippe le Hardi, en 1285. D'après l'étude des lieux, le dépouillement des archives des rois de Majorque et l'examen des chroniques contemporaines, l'auteur de la communication conclut que les assertions des auteurs catalans sur le massacre des habitants et la destruction de la ville sont empreintes d'une grande exagération. M. Lecoy de la Marche ajoute qu'il prépare un travail d'ensemble sur les relations de la France avec les rois de Majorque, souverains du Roussillon et de Montpellier.

M. Ernest Babelon, conservateur-adjoint à la Bibliothèque nationale, commence une communication sur les monnaies et la chronologie des rois de Sidon antérieurs à Alexandre.

M. Babelon croit avoir retrouvé les noms de ces rois sur des monnaies perses émises en Phénicie au IV^e siècle avant notre ère. Les noms qu'il lit sur ces monnaies, où ils sont écrits en abrégé, sont ceux de Straton I^{er}, de Tennes, de Géros-tratos et de Straton II; ils sont accompagnés de dates exprimées en années de règne.

La suite de la communication de M. Babelon est consacrée aux monnaies frappées en Cilicie par le satrape Mazaïos et en Égypte par les satrapes qui gouvernèrent ce pays, au nom des rois de Perse, avant l'arrivée d'Alexandre.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : MOMMSEN (Th.) et MARQUARDT (J.), *Manuel des antiquités romaines*, traduit sous la direction de M. Gustave HUMBERT, VII : *le Droit public romain*, par Th. MOMMSEN, traduit par Paul-Frédéric GIRARD, VII; — par M. Deloche : DRAPEYR, *Atlas national de la France*; — par M. Maspero : diverses ; — par M. de MM. GRÉBAUT, FOUQUET, ARTIN pacha et AMÉLINEAU; — par M. de Barthélemy, au nom de M. Héron de Villefosse : 1^{re} MAITRE (Léon), *les Villes disparues de la Loire-Inférieure*, 5^e livraison; 2^e ESPÉRANDEU (Emile), *Salbart* (extrait des *Paysages et Monuments du Poitou*); — par M. Barbier de Meynard : RINN (Louis), *Histoire de l'insurrection de 1871 en Algérie*; — par M. de Boislisle : BAURILLART (Alfred), *Philippe V et la cour de France*, tome II; — par M. de Rozière : CASATI (C.-Ch.), *Code pénal commenté par la jurisprudence la plus récente*, etc.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Ray, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51

— 22 décembre —

1890

Sommaire : 566. De CARA, Les Hyksos. — 567. GUTSCHER, Epitaphes attiques. — 568. SODEN, Commentaire du Nouveau-Testament, III, 2. — 569. LEB, Le Juif de l'histoire et de la légende. — 570. LIPPERT, L'ordre de Santiago. — 571. G. MEYER, Chants populaires grecs. — 572. LANQUETIN, L'œuvre de Villalobos. — 573. Bayle, Correspondance, p. p. GIGAS. — 574. LENTZNER, Bacon et Shakespeare. — 575. Joseph BERTRAND, Pascal. — 576. LODS, Les églises protestantes de Montbéliard. — 577. GUÉRIN, La question du latin. — 578. H. CORDIER, Stendhal et ses amis. — 579. PARIGOT, Augier. — 580. SCHRADER, Atlas de géographie moderne. — 581. DUBOIS, Précis de géographie moderne. — 582. FISCHER, Foi ou science. — Lettre de M. d'Arbois de Jubainville et réponse de M. Gaidoz. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

566. — C. DE CARA. *Gli Hyksôs o Re Pastori di Egitto*, ricerche di Archeologia Egizio-Biblica del P. Cesare A. de Cara. Roma, Tipografia dei Lincei, 1889, in-8, xiii-372 p. Prix : 15 fr.

Chabas avait mesuré cinquante-six pages in-4° aux *Pasteurs en Égypte* : le père Cesare de Cara leur alloue près de quatre cents pages in-8°. Cette disproportion n'est pas due au nombre de monuments nouveaux qui ont été découverts en Égypte depuis vingt ans : elle tient à une différence dans la manière d'envisager le sujet. Chabas avait voulu donner au public savant tout ce que l'on connaissait de son temps sur la matière et n'avait presque pas développé ses conclusions : il agissait en égyptologue parlant avant tout aux égyptologues. Le père de Cara ne s'est pas enfermé dans le domaine de la stricte égyptologie : la question des Hyksos se rattache dans son esprit à un ensemble de questions plus vastes, toutes relatives à l'histoire des Hébreux et à l'authenticité du Pentateuque. Il y a de l'apologiste en lui au moins autant que du savant, et je le remarque, non pour lui en faire un reproche, mais simplement pour expliquer comment il a été amené à composer un gros volume sur une matière qui semblait ne comporter qu'un mémoire assez court. Il admet la tradition fort ancienne qui place l'arrivée de Joseph et des Hébreux en Égypte sous les Pasteurs, et plus spécialement sous un des rois Apophis : il veut donc savoir plus exactement qu'on ne l'a su jusqu'à présent ce qu'était ce peuple barbare, d'où il venait, comment il s'établit en Égypte, combien de temps il y resta, quels furent ses rois et ce qu'ils firent. Les documents sont rares : quelques débris mutilés de Manéthon, quelques monuments des Hyksos eux-mêmes, quelques rares allusions dans les textes égyptiens d'époque postérieure, le tout tiendrait en vingt pages au plus. Mais on a beaucoup discuté sur ces vingt pages, on a beaucoup affirmé, beaucoup nié, et avant d'en arriver

à l'examen des textes eux-mêmes, il faut peser l'une après l'autre les principales au moins des hypothèses qui encombrant les champs des recherches. Le père de Cara l'a fait avec beaucoup de modération dans la forme, et en grand détail. Peut-être a-t-il pénétré trop avant dans le passé et a-t-il tué des théories qui étaient mortes et oubliées depuis quelque temps déjà. Une connaissance trop profonde de la bibliographie du sujet, voilà en vérité un beau reproche, et qu'on n'a pas souvent l'occasion de faire, en ce temps où beaucoup d'égyptologues ignorent à peu près tout ce qui s'est fait avant eux, ou se donnent l'apparence de l'ignorer.

Je ne puis pas exposer ici l'ensemble de faits et de raisonnements que le père de Cara a fort ingénieusement combinés pour étayer sa thèse. On sent que le père de Cara a dû étudier à fond la logique, et son œuvre est comme une chaîne de syllogismes habilement cachée, qui peu à peu enlace le lecteur et le lie à l'idée que l'auteur s'est efforcé, dès le début, de lui présenter. Je veux seulement indiquer la thèse elle-même. Les Hyksos ne sont pas un peuple homogène; ils formaient une confédération plus ou moins lâche de plusieurs nations et de plusieurs familles diverses, sous l'hégémonie des peuples de la Syrie septentrionale. Cette confédération était la même que celle qui, plus tard, sur les monuments de la XVIII^e et de la XIX^e dynastie, prit le nom de Routonou et de Khiti, ou, du moins, elle comprenait des portions des mêmes peuples. Elle se jeta sur l'Égypte et la soumit sans difficulté, sans combat. Le père de Cara recherche ici quelles causes ont pu rendre aisée la conquête de l'Égypte et refuse d'y faire entrer un morcellement du pays analogue à celui qui favorisa, vingt siècles plus tard, les invasions éthiopiennes et assyriennes. Il refuse également d'admettre le témoignage de Manéthon, quand cet historien assure que les chefs barbares mirent le feu aux villes, renversèrent les temples des dieux et traitèrent les indigènes en ennemis, tuant les uns, réduisant les autres en esclavage avec leurs femmes et leurs enfants. Les Hyksos, loin d'être des hordes sauvages, comme on le prétend d'ordinaire, et Manéthon le premier, possédaient une civilisation très semblable à celle de leurs adversaires. S'ils triomphèrent, c'est qu'ils avaient non seulement des soldats bien aguerris, aussi nombreux que ceux de l'Égypte, mais qu'ils surent les lancer à l'improviste avant que le Pharaon régnant eût vent de l'attaque et pût rassembler ses forces pour leur tenir tête. L'Égypte fut envahie, battue et réduite par surprise. « La façon dont Manéthon dit que l'invasion se produisit, sans violence, sans bataille, sans la moindre difficulté, est à mon sens la plus naturelle et la plus probable; aussi réputé-je peu naturels et improbables tous ces actes de cruauté que le même auteur attribue aux envahisseurs. En effet, si l'on considère l'entreprise des Hyksos dans son principe et dans son développement successif de plusieurs siècles, et qu'on tienne compte des qualités morales et politiques dont ils se montrent remarquablement fournis dans leur manière de gouverner,

« on doit conclure à bon droit que la conquête de l'Égypte fut conçue, « préparée et méditée par eux en toute maturité de jugement et « avec une ferme résolution de la rendre durable... Conscients de leur « force, du nombre et de la vaillance de leurs armées, de la faiblesse des « Égyptiens de la Basse-Égypte, pourquoi auraient-ils recouru à la violence et aux massacres ? (p. 297) » Ils se maintinrent sans peine sur le pays entier, jusqu'au moment où les princes thébains de la XVII^e dynastie leur déclarèrent cette guerre qui aboutit à la délivrance de l'Égypte, après un siècle et demi de lutte.

Telle est, en quelques mots, l'idée que le père de Cara s'est formée des Hyksos et de leur domination. Chacun des menus détails en est traité avec amour, et donne lieu à des dissertations approfondies, sur le culte du dieu Soutekhhou, sur l'emplacement d'Avaris et son identification avec Péluse, sur la stèle de l'an 400 et sur la valeur qu'on doit prêter à la date extraordinaire qu'elle renferme, sur le récit du *Papyrus Sallier n° I* et sur le plus ou moins d'authenticité qu'il présente. Dans son ardeur à tout recueillir et à faire arme de tout, le père de Cara s'est laissé entraîner à commettre quelques erreurs de fait. La lecture *Râ-ââ-ab-toui* du cartouche prénom d'Apophi est une erreur de Mariette, qu'il corrigea lui-même plus tard : le nom se lit Aqnounrî, ou, si cette façon de le vocaliser scandalise par trop le lecteur, Râ-âa-qenen. C'est le pendant d'un cartouche prénom que portent plusieurs princes thébains contemporains, Soqnounrî, ou Râ-sqenen. De même, il est exagéré de dire que le cartouche nom d'un roi pasteur ne renferme jamais le nom de Râ. En fait, le nom d'Apophi au *Papyrus Sallier n° I* se lit *Râ-Apophi*, et celui du roi dont Naville a découvert la statue à Bubastis, *Ianrî* écrit *Râ-ian*. Je dois avouer également que le caractère romanesque du *Papyrus Sallier, n° I*, me paraît aussi fermement établi que jamais. Les détails qu'on y lit, malgré les lacunes, sur les hippopotames qui habitent le lac de Thèbes et qui empêchent le roi Pasteur de dormir dans Avaris, ne me paraissent pas indiquer un récit historique suffisamment vraisemblable. Le père de Cara les écarte parce qu'ils se trouvent dans les parties les plus mutilées du texte : ils sont certains pourtant, comme un examen répété du fac-simile, des photographies et du papyrus, même par plusieurs égyptologues, le prouve. Lorsqu'on a devant soi un document en lambeaux, on est toujours libre d'en récuser l'autorité ; mais si on admet, malgré les lacunes, le témoignage d'une partie des fragments, il faut admettre au même titre le témoignage de l'autre partie. Je continue, pour ma part, à croire que Goodwin avait raison de penser que le *Papyrus Sallier n° I* est dénué de caractère historique : je le considère comme un conte écrit vers la fin de la XVIII^e dynastie. Il peut nous aider à comprendre ce que les Égyptiens pensaient des Hyksos longtemps après l'événement ; mais nous n'avons pour le moment aucun moyen de déterminer jusqu'à quel point le roman populaire était conforme à la réalité.

Je suis porté à croire aussi que le père de Cara est allé un peu loin

en déclarant que Manéthon avait accusé à tort les Hyksos de barbarie, dans les premiers temps qui suivirent leur conquête de l'Égypte. D'abord quel est l'état de la question ? Nous avons un témoignage positif, celui de Manéthon, puis quelque chose que je ne puis définir un témoignage, bien que le père de Cara s'en serve fort habilement pour combattre Manéthon. Mariette a découvert que les rois Hyksos ont respecté les temples de Tanis, et que plusieurs d'entre eux ont ou bien élevé ou bien usurpé des monuments, preuve qu'ils n'étaient pas si barbares qu'on le disait : le père de Cara en conclut qu'ils n'étaient pas barbares du tout et que Manéthon, en les chargeant, s'est laissé entraîner par un préjugé de haine nationale. L'argument tiré des monuments n'a point de valeur en l'espèce. Manéthon disait que les premiers Hyksos avaient mis le feu aux villes et renversé les temples des dieux, tué ou asservi les habitants. On avouera, je l'espère, que la présence d'une demi-douzaine de monuments des Hyksos en Égypte ne saurait, à un degré quelconque, prouver que les Hyksos ne brûlèrent pas des villes ou ne massacrèrent pas des fellahs : elle ne prouve même pas qu'ils respectèrent les temples. Il est certain que les barbares saccagèrent Rome plus d'une fois, depuis la mort de Théodose jusqu'au ^{xvi}^e siècle : Dieu sait pourtant si, malgré tout, il reste à Rome beaucoup de monuments antiques ou qui remontent aux premiers siècles du moyen âge. En appliquant à l'histoire de Rome la même rigueur de déduction que le père de Cara applique à l'histoire d'Égypte, on aurait beau jeu à prouver par le Colysée ou la colonne de Phocas, ou le Marc-Aurèle du Capitole, que les récits des chroniqueurs sur les ravages et la cruauté des barbares sont de pure invention, et que les Vandales ou les Normands ou les soldats des armées allemandes ont été calomniés. Je crois, quant à moi, qu'en l'absence de documents contemporains, le mieux est de suspendre son jugement, ou d'admettre le témoignage de l'homme qui travaillait, comme Manéthon, sur des documents que nous n'avons plus, si son récit ne contient rien de contraire à la vraisemblance. Après tout, ce que Manéthon raconte des Hyksos, entre le moment où ils envahirent l'Égypte et celui où ils acclamèrent Salatis roi, n'a rien d'invraisemblable : piller, brûler, tuer, étaient péchés communs dans les invasions antiques, et aussi, je le crains, dans les modernes.

En résumé, l'ouvrage est bien conduit, et l'examen minutieux auquel le père de Cara a soumis les monuments a dissipé plus d'une erreur. Il y avait un certain courage à prendre, pour sujet d'un premier mémoire en égyptologie, un sujet aussi obscur que l'est l'histoire des Hyksos : le père de Cara s'est tiré à son honneur de cette entreprise hardie, et son ouvrage reste encore, malgré tout, le plus solide de ceux qu'on a écrits sur le même sujet.

G. MASPERO.

567. — HANS GUTSCHER, *Die Attischen Grabschriften* chronologisch geordnet, erläutert und mit Uebersetzungen begleitet. Leoben, 1890. Gr. in-8, 43 p.

Le sujet de ce travail a été traité en même temps, bien qu'avec moins de détails, par M. Loch (cf. *Rev. crit.*, 1890, II, p. 23); il n'est pas surprenant que les deux auteurs, opérant sur des matériaux identiques, soient arrivés aux mêmes résultats. M. Gutscher, qui ne destine pas le sien aux seuls philologues de profession, a cité très peu d'inscriptions dans le texte original, mais il a donné des traductions métriques de toutes les épitaphes versifiées; ces traductions sont souvent assez élégantes. La masse des épitaphes attiques a été répartie par lui en quatre sections : l'époque archaïque, le ^v^e siècle, le ^{iv}^e, le ⁱⁱⁱ^e et le ⁱⁱ^e, l'époque romaine; les épitaphes chrétiennes, étudiées autrefois par M. Bayet dans une thèse latine, sont restées en dehors de son cadre. Dans chaque série, M. G. signale les formules, les idées nouvelles qui se font jour, les particularités relatives à l'indication de l'ethnique, du démotique, etc. Le développement parallèle de l'art plastique dans les stèles funéraires et de l'art poétique dans les épigrammes lui a suggéré quelques bonnes observations. Son travail est mieux qu'une sèche statistique et intéresse l'histoire des mœurs non moins que l'épigraphie. Nous sommes d'autant plus heureux de lui en faire compliment qu'il l'a rédigé dans des conditions bien peu favorables : M. Gutscher est professeur au gymnase de Leoben.

S. R.

568. — *Hand-Commentar zum Neuen Testament*, bearbeitet von Holtzmann, Lipsius, etc. Dritter Band, zweite Abtheilung. Hebræerbrieft, Briefe des Petrus, Jacobus, Judas. Bearbeitet von H. v. SODEN. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1890. In-8, VIII-182 p.

La *Revue critique* (n° du 6 janvier 1890) a signalé le premier volume de cette publication et les qualités qui la recommandent à l'attention des exégètes. Le commentaire des cinq Épîtres qui sont étudiées dans le présent fascicule est substantiel, concis, littéral. Celui de l'Épître aux Hébreux et de la première Épître de Pierre a été particulièrement soigné, à cause de l'importance plus considérable de ces écrits. M. v. Soden a pris pour base de ses explications le texte grec dans l'édition de Tischendorf -v. Gebhardt. Les discussions exégétiques sont généralement conduites avec beaucoup d'érudition et de sagacité. Les introductions présentent, sous une forme abrégée, tous les renseignements généraux concernant l'histoire, l'origine et le contenu de chacune des Épîtres. En ce qui concerne l'origine, M. v. Soden procède sans aucun parti pris favorable ou défavorable aux opinions traditionnelles; il ne perd pas le temps en discussions inutiles; ses conclusions s'appuient sur une étude approfondie des textes et de leurs rapports avec l'histoire primitive du christianisme. Justice étant rendue à la méthode, il convient d'ajouter que toutes les opinions soutenues par l'auteur ne sont pas de

valeur égale, ni élevées au-dessus de toute contestation. Par exemple, les arguments allégués pour démontrer que les destinataires de l'Épître aux Hébreux n'étaient pas des Juifs convertis, mais des chrétiens sortis de la gentilité, méritent pour le moins d'être pris en considération; au contraire, l'attribution de la première Épître de Pierre, censée écrite sous Domitien, à Sylvanus (d'après *I Petr.* v, 12), n'est qu'une conjecture assez singulière et peu vraisemblable. Puisque M. v. Soden n'a pas cru devoir s'en rapporter à la suscription de la lettre, il aurait agi, ce semble, avec prudence, en ne mettant en avant aucun nom propre, comme il a fait avec raison pour l'Épître aux Hébreux.

A. LOISY.

569. — **Le Juif de l'histoire** et le Juif de la légende, par ISIDORE LÖB. Paris, Léopold Cerf, 1890, in-12, 54 p.

M. Isidore Löb n'est pas seulement un israélite des plus érudits; c'est un vrai savant, qui sait distinguer entre l'essentiel et le secondaire, qui sait choisir ses sources et ses renseignements. C'est, d'autre part, un écrivain qui manie sa langue avec souplesse. C'est pourquoi un sujet, qui risquait de prêter à la déclamation, est devenu sous sa plume une occasion toute naturelle de grouper un petit nombre de données précises, desquelles se dégage une lumineuse conclusion, à savoir que le Juif a beaucoup souffert, que, sauf ses rudes épreuves, on lui prête dans les siècles passés un rôle qu'il n'a jamais eu et qu'il ne demande aujourd'hui qu'à remplir ses obligations de citoyen en jouissant de la protection que l'État lui promet en retour. J'ai été particulièrement aise de voir M. L. établir d'une façon très nette que les Juifs ont été essentiellement agriculteurs jusqu'aux environs de l'ère chrétienne, et qu'ils ne sont devenus commerçants qu'à leur corps défendant : la Bible, qui prêche la justice et l'égalité, qui s'attaque constamment aux riches, est un livre d'agriculteurs. « L'histoire des persécutions subies par les Juifs est une honte pour l'humanité, a bien raison de dire M. L., et qui doit rendre modestes ceux qui parlent de civilisation, de progrès, de morale et de charité. » Et ailleurs : « La moitié de la Bible hébraïque est consacrée à défendre contre le riche les intérêts des pauvres et des humbles. » La brochure de M. Löb ne pouvait être écrite que par un homme connaissant à fond le passé et le présent du judaïsme; elle contient plus de vérités et d'indications positives que maint gros volume.

M. VERNES.

570. — Woldemar LIPPERT. **Des Ritterordens von Santiago Thätigkeit für das heilige Land.** Brochure in-8, 45 pages. Innsbrück, Wagner, 1890.

M. Lippert a trouvé aux archives de Vienne une série de pièces touchant l'ordre militaire de Santiago et provenant des anciennes archives

du chapitre de Salzbourg. Ces documents montrent qu'au milieu du ^{xiii}^e siècle les chevaliers de cet ordre ne se contentaient pas de frapper en Espagne, à l'instar de leurs rivaux, les chevaliers d'Alcantara et de Calatrava, de grands coups d'épée contre les Musulmans ; avec la permission du Souverain-Pontife, ils envoyaient des délégués, chargés de recueillir des dons pour la Terre-Sainte, dans les pays les plus éloignés, en Allemagne, en Danemark, en Suède, en Hongrie, en Pologne. Ces frères quêteurs n'étaient pas toujours bien reçus des populations et le pape dut écrire qu'on les traitât avec égard et qu'on leur rendît facile leur tâche. De semblables quêtes eurent lieu sous le pontificat d'Alexandre IV (1254-1261), de Clément IV (1265-1268), et de Grégoire X (1271-1276). Probablement elles cessèrent tout à fait, quand au concile de Lyon, en 1274, les évêques et les abbés eurent promis de renoncer, pendant six ans, en faveur des chrétiens de Palestine, à la dîme de tous leurs revenus.

Ces faits étaient inconnus et il faut savoir gré à M. Lippert de les avoir mis en lumière. Sa brochure est un extrait du tome X des *Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*.

Ch. PFISTER.

571. — *Griechische Volkslieder in deutscher Nachbildung* von Gustav MEYER. Stuttgart, 1890, in-12, 103 p.

En feuilletant l'élégant petit volume de l'éminent helléniste de l'Université de Graz, on est tenté au premier abord de croire à une mystification dans le genre du Mirza-Schaffy de F. Bodenstedt, tant ces jolis vers sentent peu la traduction et même l'adaptation, tant ils ont une couleur allemande, souvent heinesque, tant ce sont de vrais *Lieder*. En lisant la Préface et en se reportant à la table des matières, où les textes originaux sont indiqués, on finit par se convaincre que ces charmants poèmes sont traduits du grec et qu'ils le sont même avec fidélité. La traduction la plus fidèle n'est-ce pas celle qui donne au lecteur l'illusion de sa propre poésie, de sa langue nationale ? S'adressant à un public allemand, M. G. Meyer s'est proposé le *Volkslied* pour modèle (p. 7). Le but est atteint, à s'y méprendre.

Cet aimable recueil contient des chansons provenant les unes de la Grèce proprement dite, les autres de l'Apulie et de la Calabre, où le grec se parle encore. Ce sont toutes des chansons d'amour, tristes ou joyeuses, mélancoliques, ou parfois, badines. L'accent en est toujours pénétré et pénétrant. Ceux qui aiment la poésie populaire grecque liront ce livre avec plaisir. Ce n'est pas seulement l'œuvre d'un savant ; il y a là les vers d'un poète.

Jean PSICHARI.

572. — **Francisco Lopez de Villalobos.** Sur les contagieuses et maudites bubas. Histoire et médecine. Traduction et Commentaire par le Dr E. LANQUETIN. Paris, Masson, 1890. In-12, 162 pages.

L'œuvre de Villalobos, qui précéda de trente-deux ans le poème de Fracastor sur la Syphilis, fut imprimée en 1498 à Salamanque, à la suite d'un abrégé de la médecine d'après les Canons d'Avicenne, du même auteur. Elle se compose de soixante-quatorze strophes ou tirades de dix vers dodécasyllabiques : chaque tirade est formée de deux *quintillas* soigneusement rimées dans l'ordre A B A A B. M. L. l'a publiée dans la « collection choisie des anciens syphiligraphes » d'après une copie que lui avait envoyée de Madrid le docteur Montejo : il ne reste que quatre exemplaires de l'édition princeps, et aucun n'est à Paris. Il est à regretter que M. L. ait poussé la fidélité de la reproduction jusqu'à supprimer la ponctuation totalement absente dans l'original : le lecteur lui saurait gré d'avoir facilité par l'emploi des points et des virgules l'intelligence d'un texte qui n'est pas toujours sans difficulté¹. M. L. a joint à sa publication une traduction et un commentaire. De la première nous dirons qu'elle est plus élégante que fidèle : non qu'elle renferme aucune inexactitude scientifique, mais elle ne serre pas d'assez près et parfois il semble que le traducteur n'ait pas fait un mot à mot rigoureux de certaines constructions obscures et embarrassées. Quant au commentaire, il est de tout point intéressant, mais notre incompetence dans la matière ne nous permet pas d'en apprécier dûment la valeur².

G. STREHLY.

573. — **Lettres inédites de divers savants** de la fin du xvn^e siècle et du commencement du xviii^e siècle publiées et annotées par Emile GIGAS, de la Bibliothèque royale de Copenhague. Publication faite sous les auspices de la fondation Carlsberg. Tome I. *Choix de la correspondance de Pierre Bayle, 1670-1706.* Copenhague, Gad. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-8 de xviii-728 p.

Après la mort de Bayle, sa famille forma le projet de publier une partie de la correspondance de l'éminent critique. On songea, pour l'édition, à un certain Du Puy, « littérateur de profession sans être fort illustre dans ce métier ». Mais à la suite de circonstances inconnues, l'idée fut abandonnée et les matériaux du recueil destiné à paraître sous les auspices des héritiers de Bayle furent achetés par un amateur étranger, le comte Otto Thott (1703-1785), « ministre d'État danois et grand

1. Observons que des fautes d'impression s'y rencontrent çà et là : p. ex. *copañera*, p. 80, lisez *cōpañera* ; *ta queda*, p. 81, lisez *tan queda* ; *prosigne*, p. 84, lisez *prosi-gue* ; *azogue*, p. 85, l. *azogue*, etc., etc.

2. Signalons toutefois une ou deux corrections : p. 33, Zūr corr. Zur ; p. 115, une citation sans renvoi de quelques vers du Roman de la Rose : le premier me paraît fautif : *el sel*, traduit par *et si elle* est plus que douteux ; p. 119, *en ça* ne veut pas dire *environ* cf. Littré ; p. 156, *thériaque* ne vient pas de *θήρ* et *αἰεταί*, mais simplement de *θηριακή*.

bibliophile, possesseur de la plus riche bibliothèque privée au XVIII^e siècle. » Le collectionneur étant mort, la correspondance de Bayle passa dans la Bibliothèque royale de Copenhague où elle remplit deux gros volumes in-4^o. Ces volumes composés d'environ cinq cents lettres, les unes du philosophe, les autres à lui adressées, sont la source — qui n'avait encore été troublée par aucun chercheur — où M. E. Gigas a puisé son *Choix de la correspondance de Pierre Bayle*, première série d'un recueil, qui servira, espère-t-il, « à jeter quelque lumière sur l'histoire de la littérature de l'Europe » dans la dernière partie du règne de Louis XIV.

Cette première série est formée : 1^o d'une *Introduction* dont je viens de citer quelques lignes ¹; 2^o de vingt-quatre lettres de Bayle écrites depuis son extrême jeunesse (à l'âge de 23 ans) jusqu'à la veille de sa mort; 3^o de cent soixante-seize lettres de divers personnages, ses parents, amis, confrères, etc., les uns porteurs de noms illustres, Nicolas Malebranche, Denis Papin, Charles Perrault, les autres moins célèbres, mais recommandables à divers égards, tels que Jacques Abbadie, Amelot de la Houssaye, Charles Ancillon, Jean Anisson, Adrien Baillet, Basnage de Beauval, Jacob Bayle, Beausobre, François Bernier, Charles Drelincourt, l'abbé Dubos, Jacques du Rondel, Daniel de Larroque, Jean Le Clerc, Jacques Lenfant, Michel Le Vassor, Vincent Minutoli, Claude Nicaise ², Jean Rou, Jean-Baptiste Santeuil, Frédéric Spanheim, Jacques Spon, François Turretini ³; 4^o de notes biographiques, bibliographiques, géographiques, etc., qui remplissent près de cent pages imprimées en menus caractères; 5^o d'un index des noms.

L'*Introduction* est fort intéressante, M. G. a eu le bon esprit d'y mettre quelques extraits de lettres qui ne lui paraissaient point mériter d'être publiées complètement. Il mêle ainsi le piquant de l'inédit à ses judicieuses appréciations de Bayle et des principales œuvres de cet écrivain (son *Journal critique* et son *Dictionnaire*), à ses appréciations aussi des plus notables correspondants de son héros, le philologue Jacques du Rondel, « qui était peut-être l'admirateur le plus passionné du génie de Bayle », le théologien genevois Vincent Minutoli, ami de jeunesse du grand sceptique, Jacob Bayle, ministre au Carla, son frère aîné ⁴.

1. A la suite de l'*Introduction* on remarque un Tableau généalogique de la famille de Bayle.

2. Déjà diverses lettres de Bayle à ce facteur du Parnasse avaient paru dans le recueil de M. Caillemer (*Lettres de divers savants à l'abbé Nicaise*, Lyon, 1885, grand in-8^o), recueil dont j'ai eu l'honneur de rendre compte ici.

3. Plusieurs lettres de Bayle se trouvent dans les *Lettres inédites adressées à J. A. Turretini*, dont l'édition est due aux soins de M. de Budé (*Genève et Paris*, 3 vol. in-12) et dont je me suis encore occupé ici.

4. Parmi les plus curieux extraits donnés par M. G., on remarquera (p. xxv-xxvi), divers passages des lettres adressées à Bayle par Gregorio Leti, personnage que l'éditeur exécute prestement en ces termes : « Cet italien, d'une honnêteté assez douteuse et expulsé de pays en pays, entêté de sa propre grandeur et battant tou-

Les lettres de Bayle à son père, à ses frères, à quelques-uns de ses meilleurs amis, font très avantageusement connaître son caractère et fournissent des détails nouveaux sur quelques circonstances de sa vie. Là, comme dans la seconde partie du recueil, Bayle nous apparaît doué des plus aimables et des plus précieuses qualités, et tout le bien que ses biographes ont jamais dit de lui est confirmé et même dépassé par les témoignages de sa correspondance. A ces renseignements sur l'homme et sur l'auteur, se joignent divers renseignements dont profitera l'histoire littéraire générale, notamment en ce qui regarde (p. 106) le manuscrit des *Vies des poètes françois* par Guillaume Colletet dont Charles Perrault songeait à entreprendre la publication (lettre du 29 août 1691).

Dans les pages écrites par les correspondants de Bayle, règne la plus grande variété. La plupart de ces correspondants envoyaient au roi du journalisme du xvii^e siècle toute sorte de nouvelles : les unes venant de Paris et de la province, les autres de Berlin, de Genève, de Londres, etc. Événements, hommes, livres, tout passe devant nos yeux. Telles lettres sont graves, telles autres enjouées. Ici s'étend la dissertation, plus loin pétille l'anecdote. C'est un pêle-mêle charmant. L'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse, la Hollande, la France, y revivent tour à tour. Théologiens, romanciers philosophes, poètes, érudits, beaux esprits, *bas-bleus*¹, se disputent notre attention. C'est principalement dans les lettres de l'abbé Nicaise « épistolographe par excellence et chronique littéraire vivante du temps », et encore plus dans les lettres de l'abbé J.-B. Dubos, écrites avec une verve si amusante, qu'abondent les nouvelles de la cour, de la ville, de l'Académie. Les grands noms de Boileau, de Bossuet, de Corneille, de La Fontaine, de Racine brillent en la seconde partie du volume à côté des noms d'Antoine Arnauld, de Balzac, de Barbin, de Bouhours, de Burnet, de Bussy Rabutin, de Catinat, de Claude, de Cupér, de Dacier, du P. Daniel, de l'abbé Faydit, de Gassendi, de Grotius, du P. Hardouin, de l'archevêque F. de Harlay, de l'évêque Huet, de Jurieu, de l'abbé de La Chambre, de Mathieu et Daniel de Larroque, de Longepierre, de Louis Maimbourg, de Ménage, de Mézeray, de Nicole, d'Eusèbe Renaudot, de Saint Evremond, de St-Réal, de Spanheim, de Thévenot, etc.

Les notes sont aussi excellentes que nombreuses. Comme dans l'introduction, M. G. y a mêlé beaucoup d'extraits des lettres écrites à Bayle, qui n'avaient pas trouvé place dans le recueil, de sorte que le commentaire est aussi un supplément. Ce commentaire, fait avec autant de soin

jours la grosse caisse pour ses nombreuses productions, importunait le rédacteur des Nouvelles de la République des lettres de ses protestations d'amitié intéressées, mélange d'adulation et de susceptibilité, dont le style rappelle le charlatan. »

1. Signalons les passages relatifs à M^{me} Dacier, à M^{me} Deshoulières, surtout à M^{lle} de La Force dont les aventures furent si extraordinaires. L'*Index des noms* fournit toute les références désirables pour suivre la trace de ces dames.

que de savoir, et où sont condensées des recherches infinies, mérite des éloges sans réserve ¹.

Que M. Gigas, encouragé par le succès qu'obtiendra certainement, auprès de tous les lettrés de l'Europe, le premier volume de la correspondance inédite de divers savants, continue son grand travail aussi bien qu'il l'a commencé, et il aura pour toujours attaché son nom à une des plus curieuses et des plus importantes publications de notre temps.

T. DE L.

574. — Karl LENTZNER. **Zur Shakespeare = Bacon = Theorie.** Halle, Niemeyer, 1890, in-8, viii, 48 pages.

La question de l'authenticité des drames de Shakespeare ne cesse pas d'occuper l'attention de l'autre côté des Vosges, comme en Angleterre et en Amérique; la *Revue critique* a rendu compte dernièrement de la brochure que M. Schipper lui a consacrée l'année dernière, en voici une que M. Karl Lentzner lui consacre à son tour, mais en la traitant d'une manière un peu différente. M. Schipper s'était surtout attaqué à l'ouvrage fantaisiste d'Ign. Donnelly, publié en 1886, son émule reprend la question de plus haut et dès son origine.

C'est en 1856 qu'elle a été véritablement soulevée. Huit ans auparavant, l'américain Hart avait déjà mis en doute — presque en passant, il est vrai — que Shakespeare fût véritablement l'auteur des drames mis sous son nom, mais ce fut seulement en 1856 que l'Anglais Henry Smith contesta au grand poète la paternité de ses œuvres. Depuis lors, les contradicteurs ne se comptent plus; M. K. L. en cite trois en particulier, Miss Delia Bacon, le juge Nathaniel Holmes et Ign. Donnelly, tous originaires d'Amérique. A l'exception de Miss Bacon, qui a cru trouver dans la profondeur philosophique des drames shakespeareiens la preuve qu'ils sont, non du célèbre auteur, mais de Bacon, — découverte qui n'a pas empêché son trop ingénieux auteur de tomber dans la folie,

1. Je dis sans réserve, parce que les observations que je pourrais présenter seraient insignifiantes. Il y aurait du mauvais goût à reprocher quelques incorrections à un étranger qui se sert de notre langue (*dubieuse* pour *douteuse*, *s'acclimatisa* pour *s'acclimata*, *alludent* pour *font allusion*, etc.). Quelques-unes des mille indications bibliographiques ne sont pas assez précises, celle-ci, par exemple (p. 628) : « Il existe un grand ouvrage en beaucoup de volumes touchant son procès [le procès de Fouquet]. » Pourquoi ne pas citer le titre même du recueil avec la date de la publication et le nombre des volumes (quinze, si je ne me trompe) ? On lit (p. 630) : « Philippe de Cospean ou Caspean. » Ni l'un ni l'autre. L'évêque d'Aix, de Nantes et de Lisieux s'appelait en réalité Philippe Cospeau. C'est par une faute d'impression facile à commettre que l'*u* final a été très souvent changé en *n*. — Le nom écrit *Larbons* (p. 647) — oublié à l'*Index* — doit être *Larboust*. L'éditeur, parlant de la vie de Saumaise par Philibert de la Mare, conseiller au Parlement de Bourgoigne, dit (p. 708) : « Elle resta manuscrite, à ce qu'il semble. » Je puis certifier que cette précieuse biographie est encore inédite, mais je puis ajouter que prochainement elle sera publiée par un professeur de l'Université parmi les pièces justificatives d'une thèse pour le doctorat en lettres sur Claude de Saumaise.

— les raisons invoquées contre les droits du poète de Stratford par tous les partisans de Bacon sont à peu près les mêmes : l'ignorance prétendue et l'éducation négligée de Shakespeare, la publication posthume des drames qu'on lui attribue et la disparition de son nom sur ces drames après sa mort. M. K. L. n'a pas eu de peine à réfuter des arguments aussi frivoles ; il montre que la légende de l'ignorance du grand poète ne repose sur aucun fondement ; comment oser dire, par exemple, que l'auteur, à dix-neuf ans, du poème de *Vénus et Adonis*, ne connaissait point l'antiquité et ne l'avait point étudiée. D'un autre côté, le témoignage unanime de ses contemporains depuis ses éditeurs jusqu'à Robert Greene, Meres, Ben Jonson, ne peut laisser aucun doute sur son talent dramatique. Il nous apprend que le grand poète commença par remanier d'anciennes pièces, avant de s'élever à ces conceptions sublimes qui l'ont immortalisé. Le témoignage des écrivains de la génération suivante, celui de Milton, par exemple, n'est pas moins formel à cet égard.

Trouve-t-on rien de pareil en faveur de Bacon ? Son prétendu talent poétique, la peur de se compromettre qui l'aurait poussé à faire jouer ses drames sous un nom étranger, ne sont que des hypothèses ou de ridicules rêveries. On ne s'expliquerait point que Bacon, si soucieux de sa gloire littéraire, et qui passa les années de sa retraite forcée à revoir et à publier ses œuvres philosophiques, eût laissé des mains étrangères faire l'édition défectueuse et fautive, celle de 1623, des drames qu'on lui attribue si gratuitement. On ne s'expliquerait pas davantage qu'il n'eût point laissé un témoignage certain et précis, qui eût permis à la postérité de lui restituer la paternité de tant de chefs-d'œuvre et de mettre ainsi le sceau à sa gloire. Car, quant au *cryptogramme* découvert par Ign. Donnelly, c'est l'invention d'un esprit mal fait ou malade, non une preuve véritable en faveur du génie dramatique de Bacon. M. K. L. invoque encore contre les partisans du philosophe d'autres raisons tirées du caractère même et de la manière de penser de Bacon, ainsi que des sentiments si puissamment exprimés dans les drames shakespeariens ; comme il le dit fort bien, ce n'est pas l'auteur des traités de la *Beauté* et de l'*Amour*, où la première est envisagée d'un point de vue si vulgaire, et où le second est traité avec un si froid dédain, qui a pu créer les héroïnes de Shakespeare, peindre leurs passions avec tant de force, ou exalter, comme il l'est dans ses sonnets, le sentiment de l'amour, que Bacon regarde presque comme bas ou funeste. Il n'était point besoin peut-être de raisons si nombreuses pour réfuter une thèse qui touche à l'absurde, mais il faut reconnaître que M. Karl Lentzner a le mérite de l'avoir combattue de la manière la plus victorieuse et la plus habile.

Ch. J.

575. — Joseph BERTRAND. **Blaise Pascal**. Paris, Calmann-Lévy, 1891, XIV-399 p. in-8.

Un grand géomètre jugé par un grand géomètre; le croyant le plus passionné qui fût jamais étudié par un aimable sceptique — tel est le livre de M. Joseph Bertrand sur Pascal. Livre original, assurément, et qui, après tant d'écrits sur le même sujet, présente des choses connues sous un jour nouveau, en les éclairant de quelques autres que Sainte-Beuve et Ernest Havet ont ignorées.

M. B. avertit, dans sa préface, qu'il n'est ni janséniste, ni jésuite : on s'en aperçoit assez. Le caractère qui frappe tout d'abord, c'est l'indépendance absolue de sa critique : sur tous les points en litige, il s'est fait une opinion personnelle d'après les textes, négligeant même plus que de raison (il paraît n'avoir pas lu, par exemple, l'excellente étude de M. Droz) les conclusions ou les conjectures d'autrui. Les dix pages de *Jugements sur Pascal* qu'il a insérés dans sa préface font l'effet d'un placage ; ils sont du reste assez mal choisis¹. Ailleurs, quand il parle de Cousin et de Villemain, c'est en général pour se moquer de leurs grandes phrases. M. B. plaisante agréablement Cousin qui s'est pâmé d'admiration devant les mots *raccourci d'abîme*, lus par lui dans le manuscrit des *Pensées* : vérification faite, Pascal a écrit *raccourci d'atôme*, ce qui a du moins l'avantage d'avoir un sens. La mésaventure du rhéteur est, en effet, piquante, et M. B. l'a finement racontée.

Les quatre chapitres qui composent ce livre sont d'une longueur inégale ; on est surpris de la petite place qu'occupent les *Pensées*. Elles tiennent 60 pages, tandis que les *Provinciales* en ont 156 et la biographie de Pascal 122 ; le reste, soit 34 pages, concerne Pascal physicien et géomètre. Ces chiffres marquent la préférence de l'auteur pour les *Petites Lettres*, mais on verra qu'il ne les admire pas sans réserves.

M. J. B. ne veut point être dupe ; le culte qu'il professe pour Pascal ne l'aveugle pas. Dans des circonstances graves, à plusieurs reprises, Pascal a manqué de franchise et de justice. Après la mort de son père, il désire garder la part de Jacqueline en lui servant une rente viagère. Jacqueline est consentante, mais un acte unique conclu dans ce sens serait l'équivalent d'un prêt à intérêt, contraire à la maxime fameuse : *Mutuum date nihil sperantes*. On tourne la difficulté au moyen de deux donations successives, en apparence indépendantes l'une de l'autre, dont le texte a été retrouvé par M. Barroux. Blaise assure à sa sœur une rente de sept cents livres « pour le bon amour que ledit sieur donateur a dit porter à ladite demoiselle ». Jacqueline fait à Blaise un don de huit mille livres « pour la bonne amitié, etc. » M. B. trouve que Pascal avait oublié cet artifice quand, cinq ans plus tard, il écrivit la huitième *Provinciale*, et il ajoute (p. 77) : « Les donations mutuelles de Pascal

1. On cherche en vain Désiré Nisard et Louise Ackermann à côté de Daunou et de Bordas Dumoulin.

et de sa sœur seraient, dans leur ensemble, parfaitement équitables, si diverses clauses, en rendant illusoires et fictifs les avantages accordés à Jacqueline, ne leur donnaient un caractère véritablement léonin. »

Dans la querelle entre Pascal et Descartes, M. B. montre ingénieusement que l'un et l'autre ont pu, sans mentir, altérer la vérité comme ils l'ont fait; mais il blâme sévèrement la conduite de Pascal envers l'horloger de Rouen, dans l'affaire de la machine à calculer, envers le jésuite Lalouère et Torricelli, dans celle de la cycloïde. « Pascal, dans la polémique, est dur et querelleur » (p. 115). — « Pascal a deux poids et deux mesures » (p. 178). Citant (p. 393) quelques fragments obscurs des *Pensées* : « Les éditeurs, dit M. B., ont conservé ce fatras. » Il ne suffit pas qu'une ligne soit de Pascal pour que M. B. y trouve des beautés sublimes; là où d'autres en découvrent à foison, comme dans le *Discours sur les passions de l'amour*, il est disposé à voir la main d'un imitateur et à suspecter l'authenticité du morceau. C'est peut-être pousser loin le scepticisme, mais c'est prouver aussi l'indépendance de son jugement. « Je n'ai pas assez d'esprit, écrit M. B., pour tout admirer dans Pascal » (p. 3). Il en a pourtant beaucoup.

Le long chapitre sur les *Provinciales* a paru d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, où il a fait quelque bruit. M^r d'Hulst y répondit dans le *Correspondant* avec plus d'érudition que de bonne grâce; M. Brunetière, sans prétendre au rôle d'arbitre, prit l'occasion de cette controverse pour publier, dans la *Revue bleue*, un des meilleurs articles qu'on ait jamais écrits sur Pascal. La thèse de M. Bertrand n'est pas nouvelle, mais il l'a très habilement présentée. Pascal est injuste en attribuant aux jésuites une casuistique dont ils n'avaient pas le monopole; il n'a pas compris que la casuistique est une conséquence nécessaire de la confession et que ses attaques, si elles atteignaient la première, devaient mettre en cause l'institution de la seconde. « Ceux qui font la guerre aux casuistes la déclarent à la confession » (p. 219). Enfin — et c'est là un point que M. B. a fort heureusement mis en lumière — Pascal comfond évidemment, dans l'ardeur de sa polémique, le péché non mortel avec l'acte permis ou méritoire (p. 256). Précisément parce qu'il n'est ni jésuite ni janséniste, M. B. reconnaît que les jansénistes ont porté des coups déloyaux aux jésuites et qu'à prendre le mot dans son acception moderne, il y a eu jésuitisme des deux côtés. M. B. conclut par cette phrase singulière, la seule qui soit mal écrite dans son livre et que l'auteur des *Études sur les Tragiques grecs* aurait pu lui envier (p. 281) : « Comment l'imprudent qui, sans être un ami des adversaires de Pascal, oserait, pour rester impartial, reprocher à l'auteur des *Provinciales* une faute aussi grave contre la justice, serait-il traité par les admirateurs de toute ligne tombée de sa plume? »

En ce qui touche les *Pensées*, M. B. n'admet pas le pyrrhonisme de Pascal, si énergiquement affirmé par Ernest Havet. « Pascal, dit-il, est un croyant; jamais, sur les questions de foi, de doute n'a effleuré son

âme; mais, en dehors des vérités éternelles, rien ne l'intéresse, ou plutôt, rien ne lui semble digne d'intérêt... Il s'aperçoit qu'aucune des vérités énumérées par Havet n'est démontrable, mais de l'esprit il fait appel au cœur, c'est-à-dire à l'intuition, et les croit plus certaines que la géométrie. » (p. 384-385). Pas plus que Havet, du reste, M. B. ne donne son assentiment : « Les honnêtes gens sont innombrables qui, même après avoir admiré votre livre, ne paient pas et vivent heureux, résignés, sans remords, au mépris de Pascal pour leur folie... Un sceptique peut se dire : j'ai cultivé chez moi l'esprit géométrique et l'esprit de finesse; on ne dit pas que ce soit sans succès (le sceptique se désigne ici assez clairement)... J'ai acquis le droit, sans aucun reproche de conscience, de me résigner aux ténèbres. »

Il y a trois graves lacunes dans cet ouvrage, dont ni les qualités ni les défauts ne sont médiocres. D'abord, M. B. oublie le rôle de Pascal dans la querelle des anciens et des modernes : l'importance de l'écrit que Bossut a intitulé « *De l'autorité en matière de philosophie* » lui échappe complètement. La seconde lacune est plus surprenante encore. M. B. admire, dans Pascal, le grand écrivain, mais il n'a pas cherché à préciser les motifs de son admiration. Nous apprenons de lui ce que la géométrie et la physique doivent à Pascal, mais non pas ce que lui doit la prose française. Il ne suffit point de dire que les *Provinciales* sont écrites avec génie; il faut montrer pourquoi, et comment le génie de l'écrivain y ajoute à celui de la langue. La comparaison s'impose entre Pascal et les autres jansénistes, dont le style, dans ce qu'il a de meilleur, n'est que celui de leur temps; elle n'a même pas été esquissée par M. Bertrand. C'est dommage, car on eût aimé entendre là-dessus l'opinion d'un homme qui joint l'esprit de finesse à l'esprit géométrique. La troisième lacune concerne les sources de Pascal. Ces sources, pour le livre des *Pensées*, sont peu nombreuses : M. Molinier a dit l'essentiel à ce sujet dans la préface de son édition critique, dont M. B. n'a pas fait une fois mention. Montaigne, Charron, la Bible, le *Pugio fidei*, sont les arsenaux où Pascal a pris ses armes : M. B. n'en a pas soufflé mot. Sur ce point, on peut dire que son livre est en retard de deux siècles, car Bayle déjà, dans son *Dictionnaire*, cite le passage d'Arnobé auquel Pascal, qui pouvait le connaître de seconde main, paraît avoir emprunté l'idée du pari. Cette question des secours des *Pensées* est d'autant plus importante que les phrases d'où l'on a conclu au pyrrhonisme de Pascal sont presque toutes des emprunts¹. M. Bertrand dira sans doute que son livre était déjà gros et qu'il a pu être très bref sur les *Pensées*; mais fallait-il donc rapporter *in extenso*,

1. Ce ne sont pas les seules. M. B. se moque de Pascal, qui, s'appropriant une consultation de Port-Royal, considère que la virginité est « souhaitable aux pères et aux mères pour leurs enfants, parce qu'ils ne la peuvent plus désirer pour eux ». Cette idée, qui semble si plaisante à M. B. (p. 104), n'est-elle pas, sous une forme un peu baroque, le commentaire du mot célèbre de saint Jérôme (*epist. XVIII*) : « *Laudo nuptias, laudo conjugium, sed quia mihi virgines generant?* »

d'après M^{me} Périer, des anecdotes aussi connues que suspectes sur la jeunesse de Pascal? Si la géométrie est la science des proportions, on conviendra que l'illustre géomètre, en écrivant ce livre, a péché un peu contre la géométrie.

Salomon REINACH.

576. — **Les églises protestantes** de l'ancienne principauté de Montbéliard pendant la Révolution et le pasteur Kilg, par Armand Lods. Paris, Fischbacher, 1891. In-8, 30 p.

M. Lods nous raconte d'abord la vie du pasteur Kilg, délégué à Versailles, en 1789, par les protestants des *Quatre terres* de la principauté de Montbéliard (Blamont, Clémont, Héricourt, Châtelot), membre du conseil général du Doubs en 1792, arrêté deux ans plus tard par le représentant Lejeune, acquitté par le tribunal révolutionnaire et successivement juge de paix de Blamont, membre du Directoire, président de l'administration, et après avoir repris quelque temps son ministère pastoral, conseiller de préfecture et sous-préfet de Baume-les-Dames. Puis il esquisse les destinées des églises protestantes de la principauté de Montbéliard jusqu'au moment où elles furent réorganisées par le Concordat. On trouvera dans cette dernière partie du travail de M. Lods de curieux détails sur la situation des pasteurs (extrait des mémoires de Charles Cuvier et lettre du Comité révolutionnaire du district de Montbéliard à la commune d'Abbevillers).

C. *

577. — **La Question du latin et la Réforme profonde de l'Enseignement secondaire**, par M. GUÉRIN. Paris, librairie Léopold Cerf, 1 vol. in-18, 328 pages. Prix : 3 fr. 50.

Il serait trop long d'analyser ce livre chapitre par chapitre; je me contenterai seulement d'exposer quelques-unes des idées de l'auteur. Gardons, dit M. Guérin, les langues latine et grecque à la base de l'enseignement secondaire, mais enseignons-les autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Qu'on supprime les exercices grammaticaux, thèmes, vers, discours, dissertations, et qu'on ne fasse que des versions écrites ou des explications orales. La seule connaissance des déclinaisons et des conjugaisons, l'emploi de vocabulaires restreints à leur plus simple expression, voilà qui sera suffisant pour apprendre à fond les deux langues les plus savantes et les plus compliquées du monde ancien. Remarquez que M. G. ne plaisante pas. On arrivera par cette méthode à lire couramment, à expliquer « non par bribes, mais par masse » Homère, Platon, Virgile, Horace, Tite-Live, et comme il n'est pas plus difficile d'apprendre à la fois plusieurs langues de la même famille qu'à en apprendre une seule, les écoliers, guidés par des maîtres qui naturelle-

ment doivent savoir avec le latin, l'italien et l'espagnol, en un mot toutes les langues néo-latines, deviendront, eux aussi, des polyglottes aussi étonnants que Pic de la Mirandole, sans compter que le grec ancien leur servira à parler le grec moderne, car « on va naturellement de l'un à l'autre. » Pour des élèves ainsi préparés, il va sans dire que l'anglais et l'allemand ne seront qu'un amusement, en sorte que, dès l'âge de seize ans, dans un espace de temps qui ne dépassera pas celui des programmes actuels, ils connaîtront sept langues, dont six vivantes. A seize ans cet enseignement *général* sera terminé, après quoi les élèves passeront à l'enseignement *spécial* ou *professionnel*, c'est-à-dire que les uns suivront les cours de médecine, les autres les cours de droit, que ceux-ci se prépareront aux écoles normales, ceux-là aux écoles militaires. A vingt et un ans, ils seront ce qu'on appelle des hommes, et qui plus est, des savants auxquels on n'aura plus guère à apprendre. Voilà qui est simplement mirifique. Mais M. G. ignorerait-il que sa méthode a été, à peu de chose près, depuis quelques années, appliquée à l'enseignement du grec et du latin ? Les résultats, tout le monde le sait, en sont lamentables. Un élève de troisième, je parle par expérience, n'est pas toujours capable d'expliquer un texte latin aussi couramment que le faisait il y a vingt ans un élève de sixième. Quant au grec, depuis qu'on en commence l'étude en quatrième ou à la fin de la cinquième, depuis que le professeur explique, commente la grammaire, sans la faire apprendre par cœur, comme le veut M. G., il n'est pas rare de trouver même en rhétorique des élèves qui en ignorent les principes les plus élémentaires, j'allais dire, qui savent à peine le lire. Et dans la même classe, en dépit de cet enseignement de la métrique qui a remplacé les exercices de vers latins, combien y en a-t-il qui connaissent bien la structure d'un hexamètre, qui en goûtent la cadence et l'harmonie ? Je ne doute pas que M. G. ne soit de bonne foi, car on sent réellement dans son livre une forte conviction, mais j'ai peur qu'à son insu il n'obéisse pas à d'autre mot d'ordre que celui-ci : « Ne laissons rien debout de tout ce que nos prédécesseurs ont élevé. » Et comme il est très facile de démolir, on démolit avec rage, sans se préoccuper aucunement de réédifier, ou bien, ainsi que M. G., on bâtit dans les nuages je ne sais quoi qui ne repose sur aucun fondement. Les réformateurs feignent d'oublier, quelques-uns ignorent complètement que nos plus grands écrivains, ceux qui font la gloire de la France, ceux qui font l'admiration du monde entier, ont été d'excellents latinistes, et que cela ne les a pas empêchés d'écrire des chefs-d'œuvre en français¹. Qu'on parcoure les annales des concours généraux : on verra que les exercices latins « ces

1. Lorsque le discours latin céda au grand concours la place au discours français, j'ai entendu un personnage politique, qui présidait dans un lycée de province une distribution de prix, dire aux élèves avec ce ton, avec cet air, que donne une belle ignorance : « Enfin, mes amis, maintenant que vous n'écrirez plus en latin, vous saurez écrire en français. » L'orateur, il est presque superflu de le dire, n'avait pas poussé ses classes au delà du *De Viris*.

pelés, ces galeux d'où vient tout le mal », n'ont pas nui aux Villemain, aux Littré, aux Michelet, aux Cousin, aux Sainte-Beuve, aux Faine, et à cent autres que je pourrais citer. Pour avoir eu au grand concours un prix de dissertation latine, Alfred de Musset n'en a pas moins été le plus français de nos poètes. La discipline, cela va de soi, n'a pas plus échappé que nos bonnes et vieilles humanités à ce prurit d'innovations. On l'a d'abord singulièrement adoucie, puis on l'a supprimée. Un moraliste pénétrant a dit que les enfants étaient colères, envieux, menteurs, dissimulés, qu'ils ne voulaient point souffrir le mal et aimaient à en faire : appréciation d'un esprit chagrin ! C'était peut-être vrai jadis, mais aujourd'hui tous les enfants sont des agneaux qui ne demandent qu'à brouter dans les pâturages de la science, à condition que le berger n'ait ni chiens, ni houlette. Donc pour toute sanction disciplinaire, il n'y aura que de mauvaises notes et quelques mots de blâme : avec cela M. G. est persuadé que tout professeur obtiendra de ses élèves « une attitude silencieuse et respectueuse ». Du reste, ajoute-t-il, il ne doit demander rien de plus, rien de moins. Que si par hasard il se rencontrait quelques têtes folles, quelques esprits rebelles pour qui le travail n'eût aucun attrait, la responsabilité en retombera sur les parents : ce sera la punition des fils et des pères.

M. G., dans les six derniers chapitres de cet ouvrage, trace ce qu'il appelle l'esquisse de son programme développé de l'enseignement secondaire. Ce n'est pas assez que les enfants mènent de front sept langues, il faudra que dès l'âge de dix ou douze ans, ils descendent dans les profondeurs et les abîmes de la science, car dès lors ils sont capables de voir clair dans les théories qui sont pour les savants eux-mêmes un terrain de lutte, un vrai champ de bataille. Un maître *spécialisé* leur fera l'histoire des différentes cosmogonies, rien que cela ; un autre leur expliquera ce que c'est que la *monère*, et comment dans ses évolutions multiples, à travers des milliers de siècles, elle a produit les organismes les plus compliqués ; après quoi, il ne sera pas difficile de leur démontrer qu'ils ne sont que les descendants perfectionnés d'un groupe de singes catarrhiniens. Comme on pourrait objecter à M. G., qu'il y a des singes qui se balancent et se balanceront encore longtemps avec leurs singeots aux branches des arbres, il a soin de nous prévenir qu'il y a eu parmi eux une famille plus favorisée qui seule a été admise *au grade de l'humanité* ! Cette explication n'empêchera pas les enfants terribles de penser et même de dire tout haut que les forces cosmiques, organiques, etc., sont bien injustes. Pour les rendre à la fois plus modestes et plus réfléchis, le professeur leur répondra que ces singes, dont les contorsions et grimaceries les amusent, peuvent enseigner aux hommes la sobriété, le courage, l'amour de la famille, comme certaines fourmis du Texas¹ qui labou-

1. Ces fourmis du Texas ne seraient-elles pas un peu parentes de ces fameuses fourmis indiennes, grosses comme des chiens ou des loups, dont parle le bon Hérodote ?

rent, sèment, moissonnent, leur sont un exemple de discipline et de travail. Au printemps « que herbelettes poignent et blé sont raverdi », les qiseaux donneront encore aux écoliers des leçons qui ne leur seront pas moins profitables. Ils distingueront chez ces chantres ailés « déjà à un degré supérieur, toute la moralité qui naît chez les parents de l'union des sexes et de la famille. » Bien que la vérité puisse être exposée toute nue, il sera cependant opportun « que le savant spécialisé, » en faisant l'histoire de l'organisation de la famille chez les quadrupèdes et les oiseaux, « emploie une gravité sévère, « ce qui veut dire sans doute qu'il devra devant ses folâtres et jeunes auditeurs, parler avec réserve des « manèges des mâles pour séduire et captiver les femelles, » et c'est avec plus de délicatesse encore qu'il fera la description des épousailles. Comme on le voit, M. G. a autant d'estime que de tendresse pour tous les animaux sans exception : c'est un François d'Assise qui appellerait volontiers les hirondelles « mes sœurs ». Je lui demande bien pardon de le comparer à un saint, lui qui a en horreur toutes les religions, dont « l'histoire, dit-il, est le martyrologe de l'humanité ». Le mot n'est pas nouveau ; on peut d'ailleurs l'accommoder à toutes les sauces, par conséquent il ne prouve rien ; mais n'insistons pas. La philosophie, la métaphysique, ne sont pas à ses yeux moins funestes que les religions : il faut balayer de l'esprit humain les ténèbres épaisses dont elles l'ont enveloppé, après quoi nous nagerons tous dans un océan de lumière, dans la Science qui seule voit, sait, explique toutes choses ! On est presque tenté de dire : ainsi-soit-il. Mais que dire de cette science bâtarde qui proscriit les religions, la philosophie et la métaphysique, c'est-à-dire tout ce qui agrandit l'âme, tout ce qui élargit le cœur et l'esprit ? J'aurais grand'peur, ce sera la conclusion de cet article, qu'une jeunesse élevée et instruite selon la méthode de M. Guérin, se racornît au point de donner une suite à ces vilains livres : les *Sous-Offs* et les *Chapons*.

A. DELBOULLE.

578. — **Stendhal et ses amis.** Notes d'un curieux, 1890. Grand in-4, 134 p. (200 exemplaires seulement sont mis dans le commerce).

L'auteur de ce beau volume — M. Henri Cordier — est un des hommes qui connaissent le mieux Stendhal, sa correspondance et ses œuvres. Il a réuni depuis longtemps des lettres, gravures et documents de toute sorte concernant Stendhal, et nous communique quelques pièces de sa collection particulière. Il possède un exemplaire de Molière dont les pages ont été couvertes de notes par Henri Beyle. Enfin, il a consulté les papiers conservés à la Bibliothèque publique de Grenoble. D'ailleurs il ne prétend pas écrire une *Vie* de Stendhal ; ce qu'il veut, c'est nous gratifier des renseignements et documents originaux qu'il a rassemblés, c'est nous donner les impressions que Beyle a produites sur lui, et, comme il dit, les donner « sans souci des préjugés du monde et

de la critique ». Pour nous, nous avons lu cette étude avec curiosité et plaisir. Nous y avons trouvé une analyse des papiers de Grenoble, et notamment du scénario de la comédie la plus considérable de Beyle, *Les deux hommes*, un catalogue de ses livres en l'an XII, une liste de ses pseudonymes, de nombreux détails sur l'année 1813 (une des époques les plus importantes de sa vie, tant par la campagne à laquelle il assista que par ses ambitions préfectorales et ses embarras d'argent), « sur l'amour chez Beyle qui fut « un vrai mâle et nullement un homme mièvre », sur sa préoccupation constante de la mort et sa manie de faire des testaments, sur l'admiration que lui inspirait Paul de Musset, sur ses relations avec Balzac. Nous avons lu avec non moins d'intérêt tout ce qui concerne les amis de Beyle, Colomb et surtout sa sœur Pauline, le seul être qui le rattachait à sa famille et au pays natal. Mais, chose curieuse, et comme l'auteur l'observe avec raison, lorsque Beyle parle à Pauline, c'est un « oncle grognon », et non un frère ; « il ronchonne ; il est mortellement ennuyeux ; il parle de *l'Esprit des lois* à cette gamine qu'il traite quelques instants plus tard de petite imbécile, il l'appelle petite bringue après l'avoir rasée avec Montaigne ». Naturellement, l'auteur insiste sur les relations de Mérimée et de Stendhal ; il montre finement leurs points de ressemblance et de différence ; il remarque que tous deux étaient « dépourvus d'imagination », que tous deux « mettaient avec soin de côté les produits de leur fantaisie », et furent d'excellents fonctionnaires. Au reste, les jugements littéraires ne manquent pas dans ces « Notes d'un curieux » et, venant d'un homme d'esprit et de goût qui a vécu en un commerce intime avec Beyle durant plusieurs années, ils méritent d'être consultés et retenus : Stendhal, nous dit-on par exemple, manque de simplicité et « tombe dans la préciosité, qu'il déteste, justement par l'affectation qu'il met à chercher le naturel, qu'il aime » (p. 34) ; « il ne lui a manqué qu'une chose pour avoir du génie, un peu d'abandon » (p. 37).

A. C.

579. — **Emile Augier**, par Hippolyte PARIGOT. 1 vol. in-8. Paris, Lecène et Oudin, 1890.

Il paraît que nous adoptons la mode anglaise. Chez nos voisins d'outre-Manche, à peine un personnage célèbre est-il mort qu'un biographe prend la plume et retrace la vie du défunt en citant de copieux extraits de sa correspondance et de ses ouvrages. Ainsi fait M. Parigot pour Émile Augier, et nous ne songeons guère à nous en plaindre.

Son livre n'est peut-être pas très bien composé ; son plan le force à répéter trop de fois les mêmes choses ; de là quelques longueurs et des efforts sensibles pour varier l'expression de trois ou quatre idées qui reviennent perpétuellement. En revanche, de la première à la dernière page de cette étude, on sent un goût et une intelligence remarquables

du théâtre. Le point de départ de toute l'œuvre d'A. est mis en pleine lumière : c'est la bourgeoisie née de la Révolution que le dramaturge a voulu peindre dans ses vertus, dans ses défaillances et dans ses vices. Les caractères, même les plus modestes, sont analysés avec une finesse et une vivacité qui font plaisir, et il ne reste plus rien à dire, après M. P., sur l'honnêteté familiale et la composition sobre et modérée, presque anti-romantique, de toute l'œuvre dramatique du maître.

Il est à regretter que M. P. ait cru devoir insister sur un rapprochement qu'on a dès longtemps institué entre Molière et Augier. M. P. lui-même fait à ce propos plus d'une juste réserve ; mais les réserves ne suffisent pas. La différence essentielle entre Molière et Augier, c'est qu'en général, les personnages de Molière, honnêtes ou non, nous prennent par le rire, tandis que ceux d'Augier, plus graves, nous inspirent, dès la première scène, une sympathie ou une antipathie formelles. La différence est considérable, car elle a son origine dans une modification des mœurs et du caractère de tout un peuple. — D'autre part, pourquoi vouloir cacher que bien des scènes d'A. nous paraissent aujourd'hui démodées ? Je sais bien que ceux qui ont suivi A. dans toute sa carrière professent pour lui une admiration intransigeante (M. P., qui est pourtant bien jeune, en vient lui-même, dans son admiration, jusqu'à prendre le style de 1840 pour décrire la Bourse, p. 124 sqq.) ; mais la vérité se réduit à ceci, que même où A. a le plus vieilli, il a moins vieilli que ses rivaux à la scène.

En somme, l'étude de M. Parigot est complète, claire, sortie d'un esprit enthousiaste et fin ; on n'a jamais autant ni mieux dit sur Emile Augier.

Léon DOREZ.

580. — **Atlas de géographie moderne**, par F. SCHRADER, F. PRUDENT et E. ANTHOINE. Paris, librairie Hachette, 1890, in-f°, en feuilles, 20 fr., relié 25 fr.

L'atlas dont nous avons à parler ici est essentiellement classique : il faut le dire tout de suite, et insister sur ce titre, parce que c'est là justement son principal mérite. Ce serait en effet lui rendre un mauvais service que de le comparer à tel atlas étranger, comme celui de Stieler, qui n'est pas *classique* du tout, malgré son titre de *Hand-Atlas*, et s'adresse à un public beaucoup plus exigeant. Sous ce rapport, nous ne voyons pas qu'il y ait bien besoin de faire sonner la question de patriotisme à propos de cette nouvelle publication. Ses mérites sont assez grands sans cela : c'est avec les autres atlas classiques, mis jusqu'à présent entre les mains de nos écoliers, qu'il faut comparer l'atlas de la maison Hachette, et là, le progrès est énorme et la somme de renseignements mis à leur disposition, incomparablement plus considérable.

Avant tout, deux innovations pratiques attirent l'attention : on a imprimé, sur le verso de chacune des 64 cartes qui composent l'atlas,

une notice, que la finesse de son impression rend souvent fort étendue, et qui est elle-même littéralement bourrée de petites cartes de détail, de croquis, de plans, de diagrammes. De plus, et c'est ici surtout qu'il faut féliciter les directeurs de l'atlas de leur bonne idée, le volume se termine par un *index* alphabétique, qui ne comprend pas moins de 32 pages à 8 colonnes, de tous les noms contenus dans les cartes, avec *renvoi au carré* formé par les longitudes et les latitudes. C'est là un avantage dont on ne contestera pas le prix, à coup sûr. — Enfin les gens du métier constateront, non sans quelque surprise peut-être, que toutes les cartes, coloriées avec goût et d'une netteté irréprochable, ont été obtenues par la lithographie : et c'est ce qui explique la modicité du prix de l'atlas, considération qui n'est pas à dédaigner pour l'usage qu'on en fera.

Passons au choix des cartes et au travail des notices. Une critique s'impose d'abord, ici : c'est que plusieurs cartes semblent n'avoir été introduites que pour donner une occasion aux notices. Elles sont intéressantes, mais peu nécessaires. Telles sont les deux premières cartes (1, 2), qui renferment huit petits hémisphères fort jolis, mais dont le seul but est de montrer la forme générale des diverses parties du globe; tel encore le planisphère politique (5), assez inutile après les deux planisphères physique et hypsométrique; ou la carte de France politique (12) que suivent aussitôt quatre feuilles plus développées. Ces doubles emplois eussent certainement été remplacés avec avantage par quelques cartes de détail dont le besoin se fait sentir pour certains pays dont l'étude est de chaque jour. Ainsi, une carte pour les Pays-Bas ou la Suisse, rien de mieux, mais une seule pour l'Angleterre, c'est peu, et c'est même tout à fait insuffisant dans un atlas de 64 cartes : on comprendra qu'il ne peut y avoir grand'chose dedans. L'Allemagne a été un peu mieux traitée puisqu'il y a une carte de l'Europe centrale. Une de plus, néanmoins eût utilement pris la place d'une des cartes d'hémisphères.

Rien à dire pour le reste. On ne s'étonnera pas de voir la France particulièrement bien traitée (cartes muette, physique, hypsométrique, géologique;... plus 19 petites cartes spéciales et une vingtaine de plans ou croquis, dans le texte). Il faut signaler la très réussie reproduction phototypique directe de la carte en relief, qui donne de l'orographie de notre pays une impression saisissante, comme *vivante*. Parmi les autres bonnes cartes de l'atlas, notons encore l'Europe hypsométrique (le relief du sol et la profondeur des mers ont été l'objet de soins spéciaux dans le volume); la Suisse et surtout le système complet des Alpes, cartes nettes et bien comprises; l'Europe centrale, le bassin de la Méditerranée; puis la région du Caucase, l'Inde, l'Afrique en trois feuilles, cinq cartes bien au courant et très soignées...

Les notices sont dûes à une quinzaine d'auteurs différents, mais ont été rédigées sur le même plan : situation, superficie, limites et côtes, relief, hydrographie, climat, population, administration, culte, grandes

villes, agriculture, commerce, industrie, budget, communications, enfin aperçu historique. Ces notices sont plus ou moins étendues, cela va sans dire, selon le nombre des cartes. Ainsi la Russie, ayant trois cartes pour elle seule, a donné lieu à un vrai article. En général, on a beaucoup insisté sur le côté économique, ethnographique, sur les climats, les pluies, etc. On a pris soin aussi, dans les petites cartes, de donner souvent, pour faire comprendre les dimensions des choses, des points de comparaison faciles à saisir à première vue : par exemple, le croquis de la France comparé aux colonies, aux pays exotiques ; les lacs d'Afrique ou d'Amérique, au lac de Genève, etc.

La direction générale a été confiée à M. Franz Schrader, déjà bien connu par d'excellents travaux, qui s'est chargé aussi de sept notices, toutes excellentes : entr'autres l'introduction, relative à la vie terrestre ; la France en général, et la France physique ; les Alpes, le Caucase etc. Parmi ses collaborateurs, il convient de citer en première ligne M. Léon Rousset, qui a un peu des mêmes qualités : vues d'ensemble et résumés dominant bien la question, informations et points de vue pris sur les lieux et non pas imaginés dans le travail du cabinet... Les notices signées de lui sont : l'Autriche-Hongrie, la péninsule des Balkans, la Roumanie, la Turquie d'Asie et l'Empire chinois. — M. Rousset a donné un bon article sur l'Inde, qu'il connaît si bien ; M. A. Saint-Paul a signé un tableau net et exact de la formation territoriale de la France ; M. O. Reclus, la notice sur le Canada ; M. Jacottet, celles sur nos colonies ; M. Aitoff, celles sur la Russie. M. Kaltbrunner a rédigé les 5 notices de l'Afrique et les 3 de l'Amérique du Sud ; et M. Poiré a mis beaucoup de précision et de netteté dans ses 8 notices sur le relief du sol, les races, la description physique et politique de l'Europe et de l'Asie, etc.

On n'a pas manqué, comme de raison, de laisser aux pays étrangers les vrais noms de leurs villes (au moins entre parenthèses) et des termes géographiques employés dans leurs cartes nationales, ce qui a donné lieu, à la fin de l'atlas, à une petite table spéciale, à un glossaire de ces termes de toute langue, qui ne sera certes pas dédaigné ¹.

H. DE CURZON.

581. — M. DUBOIS. *Précis de la Géographie économique des cinq parties du monde*. Paris, Masson, 1890, xiii-816 p.

Dans un précis de géographie économique, la tâche la plus délicate est de faire à la géographie la part qui lui est due. De nombreux exemples témoignent de cette difficulté. Outre que l'économie politique, avec ses chiffres, ses statistiques, ses tableaux est matériellement envahissante,

1. La maison Hachette promet, tous les ans ou tous les deux ans, une livraison supplémentaire contenant les additions ou les rectifications auxquelles pourront donner lieu les hasards de la politique générale ou les découvertes de nos voyageurs.

les économistes sont trop portés à croire que les lois appelées par eux économiques évoluent par leur vertu propre et indépendante du milieu. M. Dubois étudie ces phénomènes dans leurs relations avec les circonstances géographiques. Il fait œuvre de géographe; c'est là son originalité. Il professe l'horreur des doctrines et des doctrinaires. Sa préface (qui ne s'adresse apparemment pas aux seuls écoliers auxquels ce *Précis* est destiné) est une attaque contre les dogmes qui sous les vocables de libre échange et de protectionnisme ont longtemps régi la vie commerciale et industrielle des nations. M. D. ne prend point parti : il constate les faits; il se résigne à cet « isolement, égoïste si l'on veut, mais profondément naturel » (p. 809), où les Etats sont condamnés. « Profondément naturel »; voilà deux mots qui inquiéteront la conscience de géographes moins résignés.

Après la sûreté de la méthode, il resterait à louer la sûreté des informations; il y aurait mauvaise grâce à signaler des lacunes dans un volume de 800 pages qui embrasse les cinq parties du monde. L'on ne saurait pas non plus reprocher à l'auteur, dans les chapitres notamment consacrés à la France et à ses colonies, un optimisme qui est de style, pour ainsi dire, dans les livres d'enseignement, un optimisme pédagogique. Ce sentiment inspire la conclusion de l'ouvrage, où M. Dubois proclame qu'un jour la métropole, grâce aux produits de son empire colonial, aura conquis, à l'égard des autres peuples, son indépendance économique. Le patriote ici ne semble pas faire tort au géographe.

B. AUERBACH.

582. — **Glauben oder Wissen?** Eine Untersuchung ueber die menschliche Geistesseinheit auf biologischer Grundlage, von Prof. Dr. Karl Fischer. Gotha, Perthes, 1890; in-8, 60 p.

L'auteur de cette dissertation, nourrie et solide, s'est proposé d'établir que la science, en revendiquant son indépendance théorique, s'abuse sur son point de départ et sur ses moyens d'action; elle procède toujours de suppositions premières, que l'on peut admettre ou rejeter. Donc toute science repose, au fond, sur un acte de foi. Il en résulte que l'esprit humain est un dans ses procédés et que le divorce que l'on veut souvent faire prononcer entre les sciences exactes et la religion repose sur un malentendu. La foi et la science n'ont point à s'exclure, mais à s'appuyer mutuellement. — Cette étude d'un pédagogue distingué mérite d'être signalée.

M. V.

LETTRE DE M. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Dans le numéro 44 de la *Revue critique*, mon savant confrère et ami M. Gaidoz rend compte du *Catalogue des manuscrits celtiques et basques de la Bibliothèque Nationale*, par M. H. Omont. Il apprécie avec la plus bienveillante courtoisie ma collaboration au travail de l'érudit bibliothécaire. Il termine en proposant une

traduction nouvelle du titre d'un ouvrage pieux composé au XVII^e siècle par le prêtre catholique irlandais Geoffroy Keating : *Eochair-Sgiath an Aifrim*, que M. R. Atkinson a traduit : *Key-shield of the Mass* ¹, littéralement « Clef-bouclier de la Messe », étant entendu que des deux mots « clef » et « bouclier » le premier est le complément déterminatif du second, comme si l'on disait « bouclier de clef ».

M. Gaidoz propose de traduire : « Bouclier tranchant de la messe » en remplaçant le complément déterminatif par un adjectif, ce qui est conforme au génie de notre langue, mais en donnant au mot *eochair* un sens différent de celui qu'ont admis jusqu'ici les érudits qui ont parlé du livre de Keating. Après avoir cité, pour justifier cette nouveauté, la légende épique du héros Cúchulainn, il fait appel à mon jugement. Je ne puis lui répondre autrement qu'en exposant les raisons, bonnes ou mauvaises, pour lesquelles j'ai cru devoir donner la traduction insérée dans le catalogue de M. H. Omont.

Pour saisir le sens des expressions dont Keating s'est servi, il faut, ce me semble, commencer par se mettre dans l'esprit que le livre, dont ces expressions constituent le titre, est un ouvrage religieux et chrétien ; c'est à la Bible et non à la légende de Cúchulainn qu'on doit faire appel, si on veut expliquer l'ouvrage dont il s'agit. La « clef » dont il est question dans le titre est un meuble métaphorique ; comparez la *clavis scientiae* de la Vulgate, saint Luc, chap. xi, verset 52. Le « bouclier » est également métaphorique : Keating récitait tous les jours les complies, par conséquent le psaume 90 et le verset 5 de ce psaume : *Scuto circumdabit te veritas ejus* (scilicet Dei). Dans ces textes bibliques et chez Keating, *eochair* et *clavis*, *sgiath* et *scutum* sont employés au « sens figuré ». Ce « sens figuré » est pour les deux premiers de ces mots « explication » pour les deux autres « protection ». *Eochair-Sgiath an Aifrim* signifie, en supprimant les métaphores : « Protection expliquée de la Messe », ou peut-être, en développant davantage : « Explication des causes pour lesquelles « la Messe protège le chrétien contre les attaques du démon. » On pourrait dire : « Clef « ou explication du bouclier, c'est-à-dire de la protection que procure la Messe. »

J'ignore si la traduction de M. R. Atkinson, *Key-Shield*, offre un sens clair pour le lecteur anglais. « Clef-bouclier » est inadmissible en français. « Clef à bouclier de la Messe » ou mieux peut-être « Clef au bouclier de la Messe », « A Key to the Shield of the Mass », comme a écrit O'Reilly, n'est pas une traduction absolument littérale, puisque le rôle principal est pris par le mot qui, dans l'original, est complément déterminatif, mais cette traduction a l'avantage de reproduire la métaphore incohérente qui caractérise le titre imaginé par Keating et de lui conserver par là une place à part au milieu des titres métaphoriques fréquents à cette époque ; je citerai le « Jardin des racines grecques » et un livre moins connu : « Les sept trompettes spirituelles pour réveiller les pécheurs. »

Avant de terminer, je demanderai à vous et à M. Gaidoz la permission de réclamer contre une expression dont se sert de très bonne foi mon savant confrère, quand il qualifie de *vol* la saisie du ms. celtique n° 1 par les commissaires de la section de Beaurepaire. Il n'y a pas *vol* sans intention « frauduleuse » *fraudulosa* ², et un des éléments de la fraude est la mauvaise foi ³. Le *vol* suppose l'intention de faire un gain, *lucri faciendi*, comme dit le texte reçu des *Institutes* et du *Digeste* ⁴,

1. R. Atkinson, *Tri bior-ghaoithe an éháis*, p. 302, 368.

2. *Institutes* de Justicien, l. IV, t. 1, § 1 ; *Digeste*, fr. 1, § 3, de *furtis* ; *Code pénal*, art. 379.

3. Dolo malo, *Sentences* de Paul, l. II, t. 11, § 1.

4. Aux passages précités.

dont la doctrine se retrouve chez les jurisconsultes français du XVIII^e siècle. Les commissaires de la section de Beaurepaire auraient été des voleurs, s'ils avaient été de mauvaise foi et s'ils avaient prétendu s'approprier le ms. celtique n° 1; mais, sans se cacher et au grand jour, ils ont fait ce qu'ils croyaient leur devoir, ils ont porté ce ms. dans un dépôt public; ils n'ont donc pas commis de vol. Si les représentants de l'État, qui ont enlevé les objets confisqués en vertu des lois révolutionnaires, étaient des voleurs, les bibliothécaires et les archivistes d'aujourd'hui, qui détiennent ces objets, seraient les continuateurs ou les complices de ces voleurs. Mon savant et spirituel confrère ne songeait guère à cette conséquence, qui m'atteindrait personnellement, puisque j'ai été vingt-huit ans archiviste, et que j'ai, pendant près de vingt ans, collaboré à l'administration d'une bibliothèque publique. Il est donc certain qu'il admettra ma réclamation et qu'il ne s'en blessa point, qu'au contraire il l'accueillera avec l'amabilité dont il m'a déjà donné tant de preuves.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

RÉPONSE DE M. GAIDOZ.

Mon explication de l'irlandais *eochair-sgiath* n'a pas convaincu M. d'A. de J. Je ne cacherai pas que cet insuccès m'humilie un peu. Et pourtant, malgré le commentaire tropologique de mon érudit et aimable contradicteur, je ne puis toujours pas accepter une interprétation qu'il déclare lui-même être « une métaphore incohérente ». Incohérente..... A ce compte, je crois que Keating préférerait ma traduction, s'il pouvait, pour une heure, sortir de sa tombe comme ce Senchan Torpeist dont M. d'A. de J. nous a autrefois raconté l'histoire.

M. d'A. de J. me conteste l'exactitude du terme de « vol », appliqué par moi à l'enlèvement du manuscrit irlandais que « les commissaires de la section Beaurepaire ont trouvé dans une de leurs visites ». M. d'A. de J. parle à ce propos des « objets confisqués en vertu des lois révolutionnaires »; mais ce qu'il cite, c'est le *Digeste* et les *Institutes* de Justinien, non pas une « loi révolutionnaire » autorisant les commissaires des sections de la Commune de Paris à saisir des manuscrits chez des particuliers au cours de leurs « visites ». M. d'A. de J. ne produit pas le texte d'une semblable « loi révolutionnaire » qui pourrait innocenter ses clients. Mais, au surplus, je m'étais placé au point de vue de l'équité et du droit naturel, non au point de vue de la procédure.

Je ne me permettrai donc pas de discuter une question de droit avec un avocat de la Convention et de la Commune de Paris aussi bon jurisconsulte que M. d'A. de J. J'aime mieux retirer une expression qui a éveillé ses scrupules et offensé sa conscience d'archiviste. Je remercie M. d'A. de J. de m'accorder le bénéfice des circonstances atténuantes : je ne prévoyais pas, en effet, que, derrière « les commissaires de la section Beaurepaire », je risquais d'atteindre le corps tout entier des bibliothécaires et des archivistes de France, corps que je respecte profondément.

H. GAIDOZ.

CHRONIQUE

FRANCE. — La Faculté des Lettres de Reims vient de s'assurer la collaboration de M. A. DE LA BORDERIE, membre de l'Institut, qui se charge d'un cours libre

1. Huyot, *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence*, in-4°, t. XVII (1785), p. 644; Muynet de Vouglans, *Les lois criminelles de la France*, in-8° (1780), p. 278.

d'histoire de Bretagne. Le professeur traitera, cette année, des grandes divisions de cette histoire, considérée dans son ensemble. L'institution de ce cours, qui vient s'adjoindre à celui de langue et littérature celtiques de M. LOTH et à celui d'Histoire de Bretagne aux XVII^e et XVIII^e siècles de M. A. DUPUY, est une innovation heureuse dont il convient de féliciter la Faculté de Rennes.

— Notre collaborateur, A. LOISY, commence, dans le dernier numéro (novembre-décembre) de la *Revue des religions*, une étude sur la *Religion chaldéo-assyrienne*. A propos des sources, il retrace à grands traits les débats soulevés par la question suméro-acadienne. Nous sommes surpris que M. L. n'ait pas fait mention de l'évolution caractéristique de Stanislas Guyard sur ce point particulier.

— M. HÉRON DE VILLEFOSSE publie en tirage à part *Le Marbre de Vieux*, discours prononcé à Caen à la séance publique de la Société des Antiquaires de Normandie, le 19 décembre 1889 (Caen, Delesques, 1890; 25 pp. in-8°). C'est l'analyse de ce document important, plus connu sous le nom de monument de Thorigny, accompagnée d'un spirituel commentaire qui met la question à la portée des esprits les moins préparés.

ALLEMAGNE. — La librairie Schwartz (Oldenbourg et Leipzig) vient de publier deux volumes de souvenirs de voyage et d'impressions esthétique-pittoresco-quelconques. Le premier, de M. Woldemar Kaden, *Italianische Gypsfiguren* (un vol. petit in-8°, IV, 454 pp.), contient des tableaux de la Campanie, de Naples, de Rome, des notes sur la Calabre, sur Faust et la critique italienne, avec la traduction d'une nouvelle de De Amicis et d'une saynète de Gracosa. L'autre, de M. Adolf Stern, *Wanderbuch, Bilder und Skizzen* (un vol. petit in-8°, VIII, 330), contient une intéressante description de la Passion d'Oberammergau de 1871, des impressions vénitiennes de 1874 et romaines de 1890, et entre autres morceaux analogues, une étude sur la représentation des Niebelungen à Bayreuth en 1877 qui aura plus d'intérêt que les autres pièces pour les lecteurs français.

ANGLETERRE. — Les deux derniers numéros du *Fortnightly Review* (novembre et décembre) contiennent un article de M^{me} James DARMESTETER sur la vie du paysan français au XIV^e siècle (*Rural life in France in the fourteenth century*), faisant suite à une étude publiée précédemment dans le même recueil sur l'Ouvrier français au XIV^e siècle. L'auteur fait connaître les subdivisions et les relations des diverses classes rurales, l'origine, la valeur et le sens de la corvée, et décrit tour à tour les diverses cultures en faveur et l'élevage du temps; les méthodes et les instruments employés; la vie intime du laboureur, sa maison, son mobilier, son costume, sa médecine, son éducation, ses écoles; enfin les effets de la guerre de Cent-Ans sur la condition des classes agricoles. « Peut-être les pauvres furent-ils ceux qui en souffrirent le moins. La hausse soudaine et sans précédent du prix du travail ne les atteignit pas ou ne les affecta que favorablement. La Grande Peste, qui indirectement ruina les grands propriétaires fonciers, laissa le paysan fermier indemne. Il prospéra, mit de côté ses épargnes, acheta pièce à pièce les terres du noble diminué. Nulle circonstance ne prépara d'une façon si insidieuse ni si complète la ruine de la féodalité. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 décembre 1890.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse à l'Académie des renseignements complémentaires sur les actes des *XV viri sacris faciundis*, dont il a

parlé dans sa dernière lettre, et sur une autre inscription, portant les mots : *Salus Semoniana*.

M. le Dr Carton, médecin militaire à Souk-el-Arba (Tunisie), adresse à l'Académie une note sur une dédicace à Saturne, trouvée à Sidi-Mohammed-el-Azreg.

Sur la proposition de la Commission des travaux littéraires, MM. Héron de Villefosse et Waddington sont désignés pour diriger, avec le concours de M. Cuq, la publication du tome IX des *Œuvres de Borghesi*.

M. d'Arbois de Jubainville lit une note sur l'histoire des Teutons, à propos d'un travail récent de M. le Dr Kossinna. Avec M. Kossina, et Müllenhoff, et contrairement à M. Mommsen, il pense que les Teutons ont fait leur apparition dans l'histoire en même temps que les Cimbres, en l'an 113 avant notre ère, et non pas seulement en l'an 103. L'autre thèse du même auteur, selon laquelle les Cimbres habitaient la Saxe actuelle, c'est-à-dire la vallée de l'Elbe, et non le Jutland, ne lui paraît pas destinée à prévaloir sur l'opinion reçue.

M. Levasseur signale une rectification importante qui vient d'être faite par un professeur de l'Université de Gand, M. Hulin, à un passage des *Prolegomènes* de Benjamin Guérard sur le *Polyptyque* d'Irminon, abbé de Saint-Germain-des-Prés. M. Guérard, d'après les calculs fondés, disait-il, sur l'examen du texte du *Polyptyque*, avait évalué la partie connue du domaine de Saint-Germain-des-Prés, au XI^e siècle, à 221,019 hectares, dont 197,927 en bois. M. Hulin a refait sur le texte du document, parcelle par parcelle, le calcul approximatif des surfaces boisées, et il est arrivé à un total de 13,000 à 17,000 hectares tout au plus : ce qui réduit le total général à moins de 40,000 hectares.

M. Levasseur, qui dans son livre sur la *Population française*, avait pris les renseignements fournis par le *Polyptyque* pour base d'une hypothèse sur la densité de la population en Gaule au IX^e siècle, déclare qu'il renonce maintenant à cette hypothèse. Il lui avait paru légitime de conclure d'une superficie de 2,210 kilomètres carrés à l'ensemble du pays ; mais un territoire de moins de 400 kilomètres carrés lui semble, pour un pareil calcul, une base tout à fait insuffisante.

Sont élus membres :

De la commission chargée de présenter des candidats aux places de correspondants étrangers, MM. Renan, Gaston Paris, d'Arbois de Jubainville, Boissier.

De la commission chargée de présenter des candidats à la place de correspondant français, MM. Delisle, Georges Perrot, Paul Meyer, Anatole de Barthélemy.

M. Maspero communique, de la part de M. Casanova, membre de la mission archéologique française au Caire, une figurine de terre cuite qui a été trouvée dans les faubourgs du Caire et qui appartient à MM. Innès. Elle représente un bouquetin aux cornes recourbées, probablement le bouquetin à manchettes, si fréquent encore aujourd'hui dans le désert de l'Égypte. On y lit une inscription arabe qui se traduit ainsi : « L'imam c'est el-Hakim-billah. » C'est la profession de foi d'un croyant druse : on sait que les Druses ont rendu et rendent encore un culte au veau et parfois à la gazelle, et le bouquetin est au nombre des animaux que le peuple d'Égypte confond sous le nom générique de gazelles. M. Schefér possède un objet analogue à celui-ci, mais en bronze et avec une inscription persane.

M. Ernest Babelon termine sa communication sur les monnaies des rois de Sidon sous la domination des Perses Achéménides.

Les monnaies étudiées dans ce mémoire portent, d'un côté, la galère sidonienne, de l'autre l'image du Roi des Rois, dans un char traîné par trois chevaux, suivi d'un satrape ou d'un roi tributaire à pied. La légende se compose, sur la plupart, de deux lettres phéniciennes et d'un chiffre. M. Babelon répartit ces monnaies en groupes caractérisés chacun à la fois par la légende et par l'aspect ou la facture des pièces : il reconnaît dans chaque groupe les monnaies d'un personnage distinct, soit un roi de Sidon, soit un satrape perse d'Égypte (après qu'Artaxerxès III, Ochus eut reconquis ce pays en 345), soit le satrape de Cilicie, Mazaïos. Il voit dans les lettres phéniciennes les initiales des noms des divers princes, et, dans les chiffres, les dates, formulées par les années de leurs règnes. Il reconstitue ainsi, d'après ces données, la chronologie des rois de Sidon :

- 1° Un roi inconnu mort en 374 ;
- 2° Strabon I^{er}, 374-362 ;
- 3° Ténès, 362-350 ;
- 4° Interrègne, 350-349 ;
- 5° Evagoras II (roi dépossédé de Salamine), 349-346 ;
- 6° Strabon II, 346-332.

En janvier 332, la prise de Sidon par Alexandre met fin à la dynastie.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Siméon Luce : *NAEF, Notes sur les fouilles pratiquées dans le chœur de l'église de Graille-Sainte-Honorine*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52

— 29 décembre —

1890

Sommaire : 583. Herodote, II, p. p. WIEDEMANN. — 584. HARDT, Le bouddhisme. — 585. FUJISHIMA, Le bouddhisme japonais. — 586. A. DARMESTETER, Le Talmud. — 587. SKUTSCH, Les noms en -no-. — 588. STOWASSER, Mois obscurs. — 589. BURY, Le bas empire romain. — 590. MÜLLENHOFF, Antiquité allemande, I, p. p. RÖDIGER. — 591. AUDISIO, Histoire civile et religieuse des papes de Constantin à Charlemagne. — 592. MASSIP, Le collège de Tournon. — 593. BIART, Cervantès. — 594. TUCHERT, Racine et Héliodore. — 595. MEYNEIL, Napoléon I. — 596. MINOR, Schiller, I et II. — 597. WALZEL, Lettres de Frédéric Schlegel à son frère Guillaume. — 598. BARTON, Histoire de la Nouvelle-Galles du Sud. — 599. SURIAT, L'esthétique du mouvement. — 600. BERGSON, Les données immédiates de la conscience. — 601. P. JANET, L'automatisme psychologique. — 602. Schopenhauer, Le monde comme volonté et comme représentation, III, p. p. BURDEAU. — 603. CONTA, Les fondements de la métaphysique. — 604. NAVILLE, Le libre arbitre. — 605. KROMAN, Logique et psychologie. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

583. — A. WIEDEMANN. *Herodots Zweites Buch mit sachlichen Erläuterungen* herausgegeben von A. Wiedemann. Leipzig, Teubner, 1890, in-8, viii-624 p.

Le second livre d'Hérodote a tenté plus d'un égyptologue, et j'en sais au moins un qui avait commencé à l'annoter dans l'intention d'en publier le commentaire. L'ouvrage de M. Wiedemann retardera pour lui l'exécution de ce projet, mais sans l'amener à renoncer au projet lui-même. Il y a, en effet, pour un égyptologue deux manières de commenter Hérodote, en rapprochant les données du texte grec des données que nous fournissent les monuments, en joignant aux données verbales des textes monumentaux le dessin des monuments eux-mêmes, ou du moins des figures qui peuvent illustrer le texte grec. C'est cette seconde manière à laquelle je m'étais arrêté : M. Wiedemann a choisi la première. Son livre ne renferme aucune vignette, ce qui nuit évidemment à l'intelligence des explications qu'il donne. Lessavants habitués aux seuls monuments des peuples classiques ont souvent peine à se figurer le détail de l'archéologie égyptienne d'après de simples descriptions : il faut leur mettre les objets sous les yeux si l'on veut leur éviter toute erreur. Aussi regrette-t-je sincèrement que l'éditeur de M. Wiedemann ne lui ait pas demandé quelques figures : les frais d'impression auraient été plus considérables, il est vrai, mais le livre aurait été plus utile.

Tel qu'il est, il renferme des parties excellentes. M. Wiedemann, à qui on ne demandait que d'être égyptologue, a préféré donner un commentaire complet, dont beaucoup de parties, touchant à des points de

littérature, d'histoire ou d'érudition hellénique, échappent à ma compétence. Je ne parle donc ici que des parties empruntées aux monuments égyptiens. Comme toujours, M. Wiedemann a témoigné de connaissances bibliographiques étendues : il a lu et cité la plupart des brochures qui touchent à son sujet par quelque point. C'est à peine si on peut relever çà et là quelques omissions ou quelques oublis : ainsi, à propos du canal de Nêko, le mémoire de Lieblein, *Om den gamle Suez-Kanal* dans ses *Ægyptologiske Studier* (Mémoires de l'Académie de Christiania, 1870); ainsi le long fragment de commentaire que j'ai publié en 1878, dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des Études grecques*, et où j'ai défini le rôle des prétendus prêtres égyptiens qui renseignaient Hérodote, presque dans les mêmes termes que M. Wiedemann dans sa *Geschichte Ägyptens* de 1880 (p. 92 sqq); ainsi la lettre de Mariette, *Identification des dieux d'Hérodote avec les dieux Égyptiens*, dans la *Revue archéologique* (1885, t. 1, p. 343-350). Il y a une certaine difficulté à se procurer les tirages à part, ou les brochures de quelques pages dont se compose la plus grande partie de la littérature égyptologique : aussi je n'insiste pas sur ce sujet. De pareilles omissions sont à peu près inévitables, et chacun de nous s'en connaît trop à son compte pour avoir bonne grâce à les reprocher aux autres.

Si je voulais examiner par le menu les six cents pages dont le livre de M. W. se compose, j'y relèverais beaucoup de faits douteux. Ce sera plus tard affaire aux égyptologues de les signaler et de les écarter. Les critiques tomberaient, pour la plupart, sur des passages dont l'explication restera probablement toujours incertaine. Saurons-nous jamais, par exemple, d'une façon indubitable, quelle était l'inscription que les drogmans montraient aux voyageurs, et sur laquelle ils prétendaient lire le nombre exact des oignons et des rations de légumes distribués aux ouvriers de la grande pyramide? Les solutions les plus vraisemblables qu'on ait données de ce récit laissent, malgré tout, subsister quelque doute. Une critique portant sur des questions de ce genre aurait, pour effet, de mettre le lecteur non égyptologue en méfiance contre M. W., ce qui serait fort injuste. M. Wiedemann a le plus souvent proposé des interprétations certaines : où elles ne paraissent pas l'être, elles sont du moins ingénieuses et conformes à l'état actuel de la science. Les hellénistes et les historiens de la littérature ancienne qui entreprennent l'étude du second livre d'Hérodote, ou qui ont besoin de savoir en quoi le témoignage des monuments originaux confirme ou infirme celui de leur auteur, trouveront dans M. Wiedemann un guide bien informé, d'un jugement parfois un peu court, mais d'une érudition très étendue et de bon aloi.

G. MASPERO.

584. — I. *Der Buddhismus nach älteren Pāli-Works dargestellt* von Dr. Edmund HARDY. Münster, Aschendorff, 1890 (Darstellungen aus dem Gebiete der nichtchristlichen Religionsgeschichte, I. Band).

585. — II. *Le Bouddhisme Japonais*, par RYUON FUJISHIMA, membre de la Société asiatique de Paris. Paris, Maisonneuve, 1889.

I. Le volume de M. Ed. Hardy ouvre une série de manuels qui doivent former une histoire générale des religions en dehors du christianisme. L'éditeur de la collection se propose de présenter sous une forme condensée les principaux résultats des recherches récentes au public cultivé, et de fournir aux débutants les notions indispensables pour entreprendre des études personnelles. Les rapports de la religion avec l'histoire et la civilisation, les analogies de culte ou de doctrine avec le judaïsme et le christianisme y doivent être indiqués dans une juste mesure, sans laisser toutefois de place à l'arbitraire et à la fantaisie.

Le travail de M. H. est l'application scrupuleuse de ce programme. L'auteur a partagé son sujet en sept chapitres : I Généralités, sources; état religieux de l'Inde à l'époque du Bouddha; II Vie du Bouddha; III Doctrines du Bouddhisme primitif; IV Les ordres bouddhiques; V Le Bouddhisme et le Jaïnisme, rapports et divergences; VI Un protecteur du bouddhisme au III^e siècle av. J.-C., Açoka; VII Le Bouddhisme et le Christianisme. L'appareil scientifique est irréprochable. M. H. n'avance point de fait ni d'opinion sans citer ses autorités, mais il a soin de rejeter ces pièces justificatives à la suite de son exposé qui gagne ainsi en clarté et en élégance. Il ajoute un index de termes techniques, un tableau détaillé du canon pâli avec l'indication des éditions parues, et enfin une bibliographie générale, sobre et substantielle à la fois. Le choix des ouvrages cités suffirait à attester l'érudition solide et judicieuse de M. Hardy. Mais il ne s'est pas contenté de recourir aux autorités les plus sûres; il est familier avec les textes mêmes; il leur a emprunté avec un goût discret de courts et nombreux extraits qui rompent la monotonie de l'exposition. Et cependant, malgré tant de mérites réels, l'ouvrage est incomplet et inexact dans son ensemble.

M. H. a cru limiter strictement son sujet; il l'a mutilé. Le bouddhisme s'est divisé en deux grandes branches : le bouddhisme méridional (Ceylan et Indo-Chine) fondé sur le canon pâli, et le bouddhisme septentrional (Népal, Chine, Japon, etc...) fondé sur le canon sanscrit. Les deux traditions prétendent avec une égale insistance au droit d'aînesse, et la science n'a pas encore tranché ce litige. L'une et l'autre peuvent se réclamer de noms considérables dans l'Occident. Les circonstances et peut-être aussi la mode ont favorisé de notre temps la doctrine méridionale; mais une réaction facile à prévoir ne manquera pas de se produire le jour où les textes sanscrits, un peu délaissés, et les traductions chinoises seront mieux connus et plus approfondis. M. H. n'a pas donné d'arguments nouveaux en faveur du canon pâli; il ne

s'est décidé que sur des raisons de sentiment, les plus perfides et les moins scientifiques des raisons. D'ailleurs, la priorité de cette tradition fût-elle établie par le fait, le bouddhisme septentrional n'en aurait pas moins droit à figurer dans un tableau général du bouddhisme. Qu'il ait bifurqué dès l'origine ou qu'il se soit détaché après coup de l'église orthodoxe, il est l'œuvre directe ou déviée de la pensée bouddhique; il en caractérise le principe ou l'évolution; il en représente la conception la plus répandue et la plus populaire. Le bouddhisme du Sud, humain et familier jusqu'au terre à terre, ne suffit pas à expliquer le prodigieux succès de l'évangile prêché par Gotama. Réduit à ces proportions, il n'aurait pas lutté victorieusement contre tant d'autres confessions; le dieu y manque, si grand qu'y soit l'homme. Les lecteurs de M. H. ne comprendront certainement pas l'action du bouddhisme sur les foules; ils n'y verront qu'une secte fondée sur des théories philosophiques, groupée dans des sortes de phalanstères, plus occupée d'exercices intérieurs que de la conquête des âmes.

L'esprit général de la collection inaugurée par M. H. explique cette lacune fondamentale, s'il ne la justifie pas. La composition même de l'ouvrage accuse le vice inhérent à l'entreprise. Les six chapitres sur la vie du Bouddha et sur son œuvre font un total de cent dix pages; le septième, sur les analogies du bouddhisme et du christianisme, a trente-deux pages et forme environ le quart du volume. La science y cède le pas à la polémique apologétique. Nous ne voulons pas suivre l'auteur sur ce terrain glissant, ni discuter en détail ses assertions. La foi est toujours respectable, mais elle ne justifie pas les injures grossières à l'adresse des adversaires. M. H. outrepassa les droits de la critique lorsqu'il compare les apôtres européens du bouddhisme, si discutable que puisse être leur personne, à « des échappés de maisons de fous ». Il poursuit la comparaison des deux religions et de leurs fondateurs avec un acharnement minutieux; il suffit, pour en donner l'idée, de reproduire la table analytique : « Buddha et le Christ; leur personne, leur doctrine, leur œuvre. Buddha et les Buddhas; Christ, le seul Sauveur. Incarnation; conception sans intervention humaine. Prédiction d'Asita et de Siméon; la tentation de Buddha et du Christ. La vie publique de l'un et de l'autre. Miracles et prédictions. Fin du Christ et de Buddha. Différences de doctrine (Dieu, âme, péché, délivrance, état final). Morale. Effort moral; idée du mariage; esprit des chrétiens et des bouddhistes. L'église du Christ et les ordres bouddhiques; la confession. — Progrès par le bouddhisme et par le christianisme. Réformes sociales introduites par le christianisme pendant la période romaine; influence du christianisme sur la culture populaire, l'art et la science de ce temps. Adoucissement des mœurs; la noblesse des sentiments et de la vie propagée par le bouddhisme; pas de tentative mémorable pour améliorer la situation sociale des femmes. La culture populaire hâtée, la science négligée et l'art employé à l'usage des cloîtres par le bouddhisme. »

L'argumentation de M. H. dans ce long chapitre est sans doute en harmonie avec les doctrines orthodoxes; elle ne laisse pas que de paraître étrange aux critiques impartiaux. On sent trop souvent qu'il suffirait d'un parti-pris inverse pour retourner les termes et aboutir à une solution opposée. M. Hardy a dès le début de son manuel, et sans même s'en rendre compte, subi l'attraction du chapitre final; chacune des sections tend directement à la conclusion préconçue. C'est ainsi qu'il a été porté, malgré sa loyauté évidente, à sacrifier entièrement la tradition sanscrite, plus merveilleuse et par là plus divine, et à passer sous silence l'action civilisatrice exercée par le bouddhisme sur tant de races éparses à la surface du globe.

II. *Le Bouddhisme japonais* de M. Fujishima est la contre-partie instructive autant que piquante du tableau tracé par M. Hardy. L'auteur est un bouddhiste fervent, ancien élève de la Faculté bouddhique du Nishi-Hongwanzi, à Kyoto. Il est venu en Europe pour s'y former aux méthodes occidentales, il a passé quatre années chez nous à étudier surtout la philosophie et l'histoire des religions, et à se familiariser avec notre langue. M. F. est arrivé à écrire en français; il continue à penser en oriental. Le contraste entre la pensée originale et l'instrument employé s'accuse à toutes les pages, et donne au livre une saveur de haut goût. L'ouvrage, à proprement parler, est la traduction d'un traité japonais où l'histoire et les doctrines des douze grandes sectes bouddhiques du Japon sont exposées brièvement par des prêtres choisis parmi les plus autorisés de chaque école. M. B. Nanjio avait donné, avant M. F., une version anglaise de cette compilation; mais, outre qu'elle est difficile à rencontrer, elle ne se comprend qu'à peine. M. F. a légèrement remanié l'ouvrage; il a élagué le superflu et il a complété les indications trop sommaires par des emprunts aux sources les plus sûres; il a mis le livre au point. Chacune des sectes est traitée naturellement avec une faveur égale; chacune se targue des avantages les plus éclatants; chacune prétend refléter avec fidélité l'enseignement du Bouddha. Les termes techniques, lus à la façon japonaise, sont accompagnés de leurs équivalents sanscrits; un index de ces mots termine le volume et permet aux indianistes de s'y reconnaître et de s'y orienter. Le travail, en effet, n'intéresse pas seulement les études d'Extrême-Orient; le bouddhisme japonais est un produit secondaire de la tradition septentrionale, du bouddhisme sanscrit. Les douze grandes sectes dérivent par des voies plus ou moins détournées des prédications jadis prononcées au pays de Magadha; les unes sont d'origine indienne; d'autres viennent de la Chine; d'autres enfin sont autochtones. Pour connaître exactement tout ce que le bouddhisme initial contenait en germe, il est indispensable de le suivre jusqu'à ces lointaines ramifications. L'historique des sectes donne aussi de précieux détails sur la transmission de la doctrine et la série chronologique des patriarches.

L'introduction composée par M. F. complète heureusement l'ouvrage.

M. F. y embrasse l'ensemble et le développement des douze sectes. Il les fonde dans un harmonieux syncrétisme, et les justifie toutes par leur valeur historique; elles représentent chacune une des voies par où l'humanité doit, selon les capacités respectives des individus, passer pour atteindre au salut. Elles ont toutes leur raison d'être dans la variété infinie des tempéraments; elles sont également orthodoxes et indispensables. Pour les rendre plus facilement intelligibles à l'Occident, M. F. les interprète en quelque sorte par les équivalents les moins infidèles qu'il puisse fournir la langue technique de notre philosophie. Les douze systèmes se classent en trois grandes catégories : I *Petit véhicule* (Hī-nayāna); le Kou-cha (Abhidharma-kośa), matérialisme : non-existence du moi et existence de la matière qui compose le moi; — le Jō-jitsou, nihilisme : non existence du moi et de la matière; — le Ritou, éthique : préceptes de morale pratique. II *Moyen véhicule* (Madhyamayāna) le Hossō, idéalisme subjectif : la pensée seule est réelle; — le San-ron, nihilisme absolu : la vérité est l'état inconcevable. III. *Grand véhicule* (Mahāyāna) : le Kégon et le Tendāi, réalisme panthéistique : la nature absolue (bhūta-tathātā) est l'essence de toutes choses; — le Ship-gon, mysticisme : Mahāvairocana (forme du Buddha) est le principe de tout être; — le Zen, système contemplatif : il ne faut pas chercher la vérité dans la tradition, mais dans la pensée individuelle; — le Nithi-ren, réalisme panthéistique : la vérité est le principe des trois grandes lois ésotériques; — le Jō-do et le Shin, mysticisme d'adoration exclusive : la vérité s'obtient par la grâce d'Amitābha Buddha. M. F. discute la notion si controversée du nirvāna, et en donne une interprétation intéressante; il exalte la morale du bouddhisme, et il conclut en proclamant la supériorité incontestable de cette religion : « Le bouddhisme se fonde sur la philosophie, et il est constamment d'accord avec l'expérience de la science moderne... Le bouddhisme ne saurait être un danger pour la société humaine, il n'y a donc aucune raison de partager l'inquiétude de certains savants occidentaux qui tiennent le nirvāna bouddhique pour un grand péril... La morale du bouddhisme est d'une beauté qui ne le cède à aucune autre, pas même à la morale chrétienne. » On est presque tenté de savoir gré à M. Fujishima de sa prévention enthousiaste; le lecteur lui doit d'entrer en communion directe avec une âme bouddhique, de pénétrer le dédale obscur des consciences orientales que la philologie ne suffit pas à éclairer. La métaphysique aride et scholastique des vieux textes s'anime, imprégnée de tendresse et de foi. C'est que la religion, étrangère à la raison et à la science, ne s'explique pas seulement par la raison et par la science; elle est l'œuvre du cœur plus que de l'esprit, et doit s'apprécier aussi par le cœur plus que par l'esprit. Ce n'est pas assez de lire en érudit les textes sacrés pour la comprendre; il faut encore l'aimer avec la ferveur d'un dévot, tout prêt d'ailleurs à aimer d'autres croyances avec une ferveur égale. L'analyse qui démonte pièce à pièce un organisme religieux est impuissante à

atteindre le ressort intime qui l'anime et le dirige. Le dessin minutieux d'un anatomiste ne vaut pas la rapide esquisse d'un peintre pour donner aux yeux le sentiment et l'impression de la vie. L'histoire des religions, pour être exacte et fidèle, doit recourir également à l'érudition patiente et à l'intuition ; elle est en même temps une science et un art.

Sylvain LÉVI.

586. — *Le Talmud*, par Arsène DARMESTETER. Paris, Léopold Cerf, 1889, in-8, 66 p.

En tête de cette substantielle brochure, des mains autorisées ont placé l'avis suivant : « Cette étude sur le Talmud a été écrite avant 1870, sauf un passage qui a été ajouté plus tard. Nous la reproduisons ici sans y rien changer. Arsène Darmesteter était bien jeune quand il l'a écrite, et il a pu commettre quelques erreurs de détail, à peu près inévitables en un sujet aussi obscur et aussi vaste. En outre, les études talmudiques ont fait, depuis vingt ans, de grands progrès ; les questions et la manière de les envisager se sont complètement transformées. Telle qu'elle est, l'étude de A. Darmesteter sur le Talmud n'en est pas moins, à présent encore, une œuvre utile et instructive ; il en a tracé le cadre avec une sûreté et une largeur étonnantes, et elle est encore la description la plus exacte et la plus complète qu'on ait de cet important monument religieux des Israélites. » Nous ne pouvons que nous associer à cette appréciation et recommander à ceux qui s'occupent du judaïsme une étude destinée à faciliter singulièrement leurs recherches.

Voici les divisions du travail : Première partie, *Etude analytique du Talmud* : I. Caractères généraux ; II. La Halakha ; III. La Haggada. Deuxième partie, *Formation du Talmud, esprit de cette formation* : I. La Halakha suivant la synagogue ; II. Histoire de la formation de la Halakha ; III. Influence des événements sur le développement halakhique ; IV. Esprit du développement halakhique ; V. Le Talmud au moyen âge et dans les temps modernes, conclusion.

M. VERNES.

587. — Fr. SKUTSCH. *De nominibus latinis suffixi -no- ope formatis observationes uariæ*. Vratislaviae, G. Koebner, 1890, 34 pp. in-8 (Diss. inaug.).

588. — *Dunkle Wörter*. Lexikalisches von I. M. STOWASSER. Wien u. Prag, Tempsky ; Leipzig, Freytag, 1890, 32 pp. in-8 (Sonder-Abdruck aus dem Jahresberichte des Franz-Joseph-Gymnasiums für 1889/90).

M. Skutsch part de l'impossibilité du passage de *uenenificus à uenificus pour établir que uenenum est composé de uenes- et du suffixe -no-. Ce point avait été déjà établi par M. Bréal. Les noms en -eno- sont, pour M. S., formés à l'aide du suffixe -ino-, connu dans des noms féminins (doctrina), dont l'i se serait dissimilé devant un i précédent : Nasidienus = *Nasidinus, cp. protas. En revanche, dans les noms de divinités,

comme *Iugatinus*, *Potina*, on a la forme faible du suffixe *-ion-*. Enfin les suffixes *-gno-*, *-gneo-*, *-gino-*, *-gineo-* ont été créés par suite d'une fausse analyse de mots comme *ilignus*, *iligneus*, où les suffixes *-no-* et *-neo-* étaient précédés d'une gutturale. Cette explication avait été déjà donnée, avec plus de précision et de brièveté, par M. Louis Havet (*Mém. Soc. Ling.*, V, 393). Il y a donc peu de nouveau dans cette brochure. On regrette l'absence d'un index. L'auteur, qui a le goût de la polémique, aborde au passage des discussions qu'on voudrait pouvoir retrouver facilement au besoin.

M. Stowasser s'occupe d'une centaine d'étymologies. Il commence par effacer un mot des lexiques : *ullageris* qui serait dans les gromatici une faute pour *uel lagenaris*. Une partie des mots étudiées sont des emprunts au grec : *mica* (μικρός), *sonarium* (ζωνάριον), *obturare* (τυρός), *stuprum* (στυγρός), *mutto* (μόθων), *prosperere* (προσφερέης), *redimire* (δῆμα), *properare* (προφέρειω), *fetiales* ([προ]-φητεία), *triumphus* (*τρίομπος), *ganeum* (*γάναιον, cp. ἔναιον), *perendie* (πέρην die), *caeremonia* (χαῖρε monium), *paluda* (ἀπλοῖδα). Dans d'autres mots, M. S. reconnaît des composés latins : *amoena loca* (*admoena* = *ad moenia*), *nouerca* (adj. de *noua era*), *priuera* (*priuā era*), *uitricus* (adj. de *uir iter*), *nutritus* (*nouitritus*), *uinolentus* (*uinum olens*), *ceruix* (**ceruehex*). On voit que M. S. cherche à expliquer le latin par le latin ou par des emprunts, au lieu de recourir aux considérations de grammaire comparée. Dans chacune de ces petites dissertations, si les résultats sont quelque peu hardis ou contestables, M. Stowasser fait toujours preuve d'une connaissance très personnelle de l'emploi des mots dans les textes et, suivant l'heureuse expression d'un maître, il s'est pénétré de sémantique pour croître en intelligence. On retrouve dans son travail la méthode et l'esprit de M. Bréal. C'est assez en faire l'éloge.

P. L.

589. — J. B. Bury. *A history of the later Roman Empire* from Arcadius to Irene, London, 1889, 2 vol. in-8, 482-579 pages, chez Macmillan.

Si le livre de M. Bury n'était, ainsi qu'il semble au premier abord, que le récit des événements dont le monde romain oriental fut témoin pendant les siècles qui ont suivi la mort de Théodose, il n'y aurait lieu de lui consacrer ici que quelques lignes : il suffirait de remercier l'auteur pour avoir étudié à son tour une période peu connue, pour avoir présenté les faits avec clarté et méthode, et pour avoir raconté avec développement certaines parties de l'histoire sur lesquelles on trouve difficilement des récits d'ensemble : il y aurait, par contre, à exprimer le regret qu'il n'ait pas cru devoir faire aux références la large part que leur a donnée Tillemont, qui reste toujours le modèle et le maître des historiens érudits.

Mais il y a dans ces deux volumes une idée maîtresse, exprimée en

quelques pages, qui mérite d'être signalée. Pour la plupart des gens, même éclairés, les siècles qui suivent la mort de Théodose et les faits qui se déroulèrent à Constantinople ou dans sa sphère d'action, ne valent pas la peine d'être étudiés; il n'y a rien de saillant que deux ou trois grands règnes; entre le monde romain et celui du moyen âge existe une lacune qu'on ne prend pas la peine de combler, parce que l'on ne croit pas qu'elle mérite de l'être. L'auteur veut réagir contre cette opinion. Pour lui, le rôle qu'a joué à ce moment l'empire de Constantinople a été considérable. En réalité, on ne doit pas le nommer empire byzantin, ni empire grec; mais bien empire romain : les empereurs romains ont continué sans interruption d'Arcadius à Constantin Paléologue. Sans doute, l'empire romain du temps de Constantin VII, au x^e siècle, est complètement différent de celui de Constantin-le-Grand; mais c'est toujours l'empire romain, de même qu'un homme est toujours le même dans sa vieillesse comme dans son enfance. Il a persisté jusqu'en 1453; mais à partir de 800, et c'est la date où s'arrête le livre de M. B., il a eu un rival dans l'empire romain germanique de Charlemagne.

Pendant toute cette période, l'empire romain a continué, sans jamais défaillir, l'œuvre de civilisation qu'il poursuivait depuis plusieurs siècles. C'est lui qui a été le boulevard de l'Europe contre les dangers venant de l'Orient — « Maurice et Héraclius, dit M. B., sont les successeurs de Thémistocle et de Scipion l'Africain » — c'est lui qui a gardé les traditions littéraires et artistiques gréco-romaines, si bien que les Barbares iront les lui demander, quand le moment sera venu pour eux de les mettre en œuvre; c'est lui qui a sauvé le commerce européen, lui enfin qui a su conserver une idée dont l'histoire de l'Europe occidentale a subi l'influence jusqu'à nos jours, celle de l'empire romain lui-même : sans Constantinople, l'idée impériale aurait sombré dans la tourmente des invasions.

• Telle est la conception qui a guidé l'auteur et qui fait l'originalité du livre. Ainsi considérée, la période historique qui sert de trait d'union entre le monde antique et le moyen âge prend un intérêt tout particulier. M. B. l'a bien mis en lumière et l'a défendu avec une chaleur qui lui fera, sans doute, plus d'un adepte. Il a commencé d'ailleurs par en chercher dans sa famille, puisque le chapitre relatif à l'art byzantin est dû à la plume de sa femme : ce n'est pas un des moins agréables à lire.

R. CAGNAT.

590. — Karl MÜLLENHOFF. *Deutsche Altertumskunde*. Erster Band, neuer vermehrte Abdruck besorgt durch Max Rödiger mit einer Karte von Heinrich Kiepert. Berlin, Weidmann, 1890, in-8, xxxv-544 pages. 14 mark. •

Le savant au zèle pieux duquel nous devons cette seconde édition, s'est attaché à faire en sorte que les renvois aux pages de la première

édition se rapportent également aux pages de celle-ci. Feu Müllenhoff avait laissé un exemplaire de la première édition, dans lequel il avait changé la rédaction d'un certain nombre de passages, et sur les marges duquel il avait écrit des additions. Dans la seconde édition, les changements ont été faits, les additions ont été insérées dans le texte, quand la réalisation de ces deux espèces d'améliorations pouvait se concilier avec le maintien de la pagination de la première édition. Dans le cas contraire, les changements et les additions ont été renvoyés à la fin de l'ouvrage, où, réunis aux quatre pages et demie de *Nachträge und Berichtigungen* de la première édition, ils forment les douze pages et demie, cotées 497-509.

Il aurait certainement mieux valu faire au texte primitif toutes les modifications projetées par l'auteur et imprimer en marge les numéros des pages de la première édition. Telle qu'elle est cependant, la seconde édition sera supérieure à la précédente.

Comme exemple des additions qu'en France on lira avec intérêt, citons celle qui concerne la page 110 et qui est rejetée à la page 500 : il s'agit de la date où Marseille a été fondée. Le volume se termine par une table alphabétique, tandis que la première édition n'en a pas ; enfin, la préface de la première édition a été complétée par deux morceaux dûs à la plume de Müllenhoff et par des notes de M. M. Rödiger : ces deux sortes d'additions nous font connaître la genèse de l'œuvre érudite et ingénieuse du savant défunt.

H. D'A. DE J.

591. — G. AUDISIO. *Histoire civile et religieuse des papes de Constantin à Charlemagne*, traduite de l'italien par le chanoine Labis et annotée par le chanoine Delvigne. 1 vol. in-8, 444 pages. Lille, Desclée et C^{ie}, s. d.

Un premier volume de M. Audisio, qu'a traduit M. Labis (Bruges, 1885), contenait l'histoire civile et religieuse des papes sous les empereurs païens. Depuis, auteur et traducteur ont poursuivi leur œuvre. Le nouveau tome, dont nous devons rendre compte, nous conduit de Melchiade à la mort d'Hadrien I^{er} (310-795).

M. A. nous donne successivement la biographie des différents papes, et, en même temps, il expose de façon sommaire les divers faits religieux qui ont marqué leur pontificat. Son récit manque d'éclat ; il est à la fois terne et déclamatoire. Aucun portrait bien vivant n'est tracé. Tous ces personnages, auxquels l'écrivain attribue les mêmes vertus, se ressemblent.

L'auteur connaît assez bien l'histoire générale ; il a entrepris quelques recherches spéciales sur son sujet et a parcouru les anciens recueils. Mais il ignore à peu près les travaux modernes. Il ne s'est point servi des *Régestes* de Jaffé : il regarde comme authentiques un certain nombre de bulles, reconnues manifestement comme fausses¹ ; il a commis des

1. Sans parler de la lettre du pape Anastase à Clodovech, nous citerons la missive qu'aurait adressée Symmaque à Théodore, évêque de Laurique. Jaffé n° 767.

petites erreurs de daté¹ qu'une simple inspection des *Régestes* lui eût évitées. Il ne connaît pas davantage les ouvrages de M. l'abbé Duchesne. Cet historien des papes s' imagine encore qu'Anastase le bibliothécaire est l'auteur du *Liber pontificalis*.

On devine ce que sont les jugements de M. Audisio. Tous ceux qui n'ont pas dévié de la foi orthodoxe ou qui ont rendu quelque service au catholicisme, sont comblés par lui de louanges. A peine s'il blâme l'assassinat de Crispus, commis par Constantin. Tous ceux au contraire qui se sont écartés du symbole de Nicée sont considérés comme des coupables et leur mémoire est chargée des plus abominables méfaits. On lit dans son livre des phrases de ce genre (p. 20) : « Aux novateurs se joint un cortège de femmes, honteux et ordinaire appendice des hérésies de toute espèce. »

L'empereur Julien surtout est accablé. On écrit : « D'empereur, il devint boucher. » On réédite sur lui les plus invraisemblables anecdotes, p. 84 : « A Carrhes, il se renferma dans le temple fameux de Diane et en fit sceller les portes. Après son départ, on l'ouvrit et qu'y trouva-t-on ? Le cadavre encore chaud d'une victime humaine, dans les entrailles de laquelle Julien avait cherché l'avenir. »

En somme, l'auteur a compulsé certains documents; son livre aura le double avantage d'édifier les fidèles et de leur apprendre quelques faits. Mais, dans l'ensemble, il est médiocre et les érudits le peuvent négliger.

Ch. PFISTER.

592. — **Le collège de Tournon en Vivarais** d'après les documents originaux inédits, par Maurice MASSIP, ancien archiviste du département de l'Ardèche. Paris, Alphonse Picard, 1890, grand in-8 de 319 p.

Le collège de Tournon a été un des plus célèbres collèges de l'ancienne France. Cet établissement méritait de trouver un historien aussi consciencieux et aussi habile que M. Massip. Son volume, orné de diverses grandes qualités, en possède surtout deux des plus enviabiles : il est *neuf* et il est *plein*. *Neuf*, il l'est tellement que l'histoire du collège de Tournon était, avant la publication de M. M., à peine connue. On n'avait, sur cet établissement, que deux notices courtes, insignifiantes, nullement documentées et où était seulement invoqué ce témoignage de la tradition qui est toujours incertain, quand il n'est pas complètement trompeur. *Plein*, le livre l'est à ce point, que l'auteur a été surpris et même presque effrayé de l'abondance des trouvailles, dont il a dû tirer parti. Les nombreux titres du collège étaient dispersés un peu partout,

M. Audisio s'appuie aussi sur les *Actes latins de saint Sylvestre*, tout en en reconnaissant la fausseté.

1. Melchiade est devenu pape le 2 juillet 310, et non en 311; Sylvestre II est mort le 31 décembre 335, et non le 31 décembre 336. Agathon mourut le 10 janvier 681, et non en 682, etc., etc.

en Auvergne, en Dauphiné, en Languedoc, en Provence. Leur réunion entre les mains du zélé chercheur l'a obligé à changer le plan d'une étude qui prenait, à raison des relations étendues du sujet, des proportions tout à fait imprévues. La simplification devenait indispensable et l'auteur, tout en s'efforçant de ne rien omettre, a dû tout abréger. Voici, du reste, comment il se justifie de n'avoir pas donné à sa monographie toute l'ampleur qui lui convient : « Celle-ci suffira, croyons-nous, aux anciens élèves du lycée de Tournon, pour qui elle est écrite. Ils nous ont fait l'honneur de nous la demander ; nous sommes heureux de la leur offrir. Ils désiraient qu'elle ne fût ni trop longue ni trop savante. Il est difficile d'aller vite sur un chemin où des Protestants, des Ligueurs, des Jansénistes, des Cartésiens, des Malebranchistes, arrêtent à chaque pas le voyageur ; où il rencontre des juges dont les arrêts troublent sa bonne foi ; des maîtres dont il voudrait écouter la parole ; des imprimeurs qui l'invitent à feuilleter leurs savants livres ; des apôtres qu'il voudrait suivre ; des écoliers qui veulent l'entraîner dans le monde, à la Cour, dans les camps, dans les cloîtres et toujours loin du collège. Et comment le récit de celui qui a vu tant de choses singulières et tant de savantes gens, pourrait-il, s'il est bref, n'avoir pas l'apparence d'une impression superficielle, recueillie, en passant, par un observateur trop pressé. Nous le donnons ainsi, puisque tel on l'a voulu, et fidèle néanmoins, souhaitant qu'il soit conforme au goût de ceux qui voudront le lire. Ceci expliquera pourquoi, après avoir si longtemps cherché et abondamment recueilli, nous n'avons utilisé qu'une partie de nos ressources. Ceci expliquera encore pourquoi cette histoire se présente au lecteur sans être accompagnée, comme le veut l'usage, d'un cortège érudit de pièces justificatives. Les preuves, aussi bien que les faits secondaires, devaient ici céder la place aux faits essentiels. Il nous a paru suffisant d'indiquer les sources ; il sera toujours facile de les retrouver ».

La monographie est divisée en quatre livres ; I. *Les origines du collège* ; II. *Les Jésuites* ; III. *Bureau du collège* ; IV. *Les Oratoriens*. Chacun de ces livres est subdivisé en plusieurs chapitres relatifs — je ne mentionne que les principaux — au fondateur (le cardinal François de Tournon)¹, à l'édifice (construit en 1548)², aux premières dotations, aux études, au principal et aux régents, au nouveau régime, au temporel et

1. L'ouvrage débute par la rectification d'une erreur très répandue et qui a même été admise par les auteurs de l'*Histoire générale du Languedoc* (t. V, p. 160) : « Quelques érudits ont attribué l'honneur de cette fondation mémorable au baron Just I^{er} de Tournon, frère aîné du cardinal. Le prélat, d'ailleurs, après avoir érigé un collège à Auch dont il était archevêque, donna l'idée à son frère d'en fonder un autre dans sa ville natale et il concourut à cette fondation en 1534 avec ses neveux, Jacques, évêque de Valence, et Charles, évêque de Viviers. On oublie que Just, frère aîné du cardinal, était mort en 1525 à la bataille de Pavie, que le cardinal ne prit possession de l'archevêché d'Auch qu'en 1538 et que le collège auscitain fut fondé en 1543 ».

2. Rien n'a survécu des constructions du xvi^e siècle. L'édifice occupé aujourd'hui par le lycée, héritier du collège, date de 1714.

aux boursiers, aux écoliers et pédagogues, aux programmes et méthodes, à l'incendie du collège (3 avril 1714), à ses propriétés, à ses revenus, à ses charges, aux lettres patentes de 1767, de 1769, de 1770, à la situation générale de l'établissement au moment où les Oratoriens succédèrent aux Jésuites, après la dissolution de la compagnie, aux études et aux pensionnaires sous la remarquable administration du Père Laurent d'Anglade, fils d'un ancien président au siège présidial de Condom, et qui lui-même s'intitulait « vrai gascon de la Gascogne ¹ », à l'influence de la Révolution sur les destinées du collège, à l'ordre nouveau dans les études, etc.

Tous les renseignements condensés en ces divers chapitres ont été puisés aux sources les plus pures, aux documents des archives départementales de l'Ardèche et de quelques autres dépôts (Drôme, Isère, Lyon, Toulouse, etc.). Certes l'auteur n'a pas négligé les documents imprimés, depuis les plus anciens, comme le rarissime traité de Jean Pélisson (*de l'antiquité de la famille de Tournon*, 1565), jusqu'aux plus récents, comme l'*Histoire du collège de la Flèche* que vient de publier, en quatre substantiels volumes in-8°, le R. P. C. de Rochemonteix. Mais on peut dire que la véritable base de son livre, le solide *substructum* de son monument, est une masse énorme de documents authentiques et inédits employés avec une sage discrétion et un art des plus heureux.

Dans l'*Appendice* (p. 283-317), ont été rejetées des notes sur François de Tournon, sur la gratuité de l'enseignement (réclamée par le fameux Ramus dès 1562), sur Pierre Richer, sur Pierre de Villars, sur le P. Edmond Auger, sur Bon de Broé, sur le P. Coton, sur Jacques de Banne, sur l'étude de la langue française (avec citation d'un passage du *Démocritique* de Jacques Tahureau, 1565, et d'un passage de la harangue du conseiller d'État Barin inaugurant, cent ans après, le collège de Richelieu), etc.

Le volume est imprimé sur très beau papier, comme il convient à un livre sortant des presses d'Annonay; et, ce qui vaut encore mieux, il est très correctement imprimé. A peine y voit-on de petites fautes comme celle qui (p. 171) transforme le nom de Geraud de Langalerie en celui de Giraud de Langalerie. Cela disparaîtra facilement dans une nouvelle édition qui me semble devoir être très prochaine. Je demande pour cette nouvelle édition une table des matières, injustement sacrifiée, cette fois, comme nous l'apprend le trop modeste auteur en une note de la page 283 : « Le grand nombre de noms cités dans cette notice nous avait engagés à la faire suivre d'une table alphabétique générale. Nous avons craint, ce faisant, de donner à notre travail un air d'importance qui ne saurait lui convenir. »

T. DE L.

1. Tout le chapitre sur le P. d'Anglade abonde en détails charmants. C'est, après le cardinal de Tournon, le héros du livre. Déjà cet oratorien éminent avait été honorablement mentionné dans l'*Histoire de Pierre de Bérulle*, par Tabaraud (Paris, 1817, tome II, p. 305), dans l'*Instruction publique à Condom sous l'ancien régime*, par M. J. Gardère (Auch, 1889, grand in-8°, p. 132).

593. — **Classiques populaires** édités par Lecène et Oudin. Cervantès, par Lucien BIART. Un volume de 233 pages, avec nombreuses gravures hors texte. Paris, 1890. 1 fr. 50.

Quand il s'agit non seulement du premier prosateur espagnol, mais d'un génie aussi universellement populaire que Cervantès, c'est peu, sans doute, de deux cents pages pour donner une idée exacte à la fois de l'œuvre et de l'écrivain. C'est ce que M. Lucien Biart s'est proposé de faire, et j'estime qu'il y a réussi. Mêlant la critique à l'analyse, les renseignements historiques aux extraits, il nous donne dans ce court volume une biographie du « *Manchot de Lepante* », un aperçu de ses principales productions, en même temps qu'il apprécie avec justesse leur valeur respective, le but et la portée littéraire et morale du Don Quichotte. La traduction des extraits ne laisse rien à désirer au point de vue de la langue et rend bien la physionomie de l'original. On peut regretter seulement que le manque d'espace ait obligé M. Biart à mutiler excessivement ce livre, dont on ne peut lire le premier chapitre sans aller jusqu'au bout, et que son admiration pour l'auteur de l'ingénieux Hidalgo ferme ses yeux aux mérites très réels de la littérature chevaleresque au moyen âge.

G. STREHLY.

594. — **Racine und Heliodor.** Inaugural-dissertation von Aloys TüCHERT. K. Studienlehrer in Zweibrücken. Zweibrücken, 1890.

A quels signes et dans quelle mesure peut-on retrouver dans l'œuvre de Racine l'influence du romancier grec Héliodore? Telle est la question que se pose M. Tüchert dans cette intéressante étude. On connaît le passage célèbre des mémoires de Louis Racine, où le fils du grand tragique nous rappelle avec quelle passion son père, pendant son séjour à Port-Royal, s'était adonné à la lecture du roman grec : « Les amours de Théagène et Chariclée. » Le sacristain Claude Lancelot, le surprenant dans cette lecture, avait jeté le livre au feu. Racine trouva le moyen de s'en procurer un autre exemplaire, qui eut le même sort : le même manège recommença pendant quelque temps, et, de guerre lasse, Racine apprit le livre par cœur pour se soustraire à la pieuse persécution de Lancelot. Il était impossible, dans ces conditions, qu'une lecture aussi approfondie du roman d'Héliodore n'eût exercé aucune influence sur les tragédies de Racine : M. T. s'est donné la tâche de retrouver cette influence, et il a su distinguer, avec beaucoup de clairvoyance, ce qui revient au modeste romancier grec dans l'œuvre de Racine : la part de l'imitation n'est pas grande, mais elle existe, et M. T. est bien en droit de la chercher. Seulement, il a le tort de pousser trop loin son idée : à force de chercher l'imitation, il l'invente. N'est-il pas étrange de noter un passage d'Héliodore où le romancier grec parle de l'obscurité coutumière des oracles et de faire observer que l'*Iphigénie* de Racine contient en effet une prophétie à double sens? Cet

exemple montre assez clairement qu'il faut user avec modération de semblables rapprochements. On peut accorder en effet que le roman d'Héliodore fût très familier à Racine : il est beaucoup moins vraisemblable qu'il lui fût sans cesse présent à la mémoire. Un reproche plus sérieux peut s'adresser à la composition même de l'ouvrage : du commencement à la fin l'étude se rétrécit au lieu de s'élargir. L'auteur entre en matière par les remarques les plus générales : il constate, à la fois chez le romancier et chez le tragique, l'abus des périphrases, la recherche constante du terme noble, les mêmes jeux d'antithèses qui font s'entrechoquer les membres de phrase chez Héliodore et les hémistiches chez Racine ; il montre comment, chez l'un et l'autre écrivain, les caractères de femmes sont le plus souvent énergiques et passionnés tandis que les hommes paraissent ternes et fades ; il est frappé de constater, de part et d'autre, l'amour du vainqueur pour le vaincu, la passion de Trachinus pour Chariclée et celle de Pyrrhus pour Andromaque ; il observe avec raison que le romancier grec et le poète français donnent à la femme un rôle et une importance que lui refusait l'antiquité ; il nous signale enfin l'abus des confidents, la prédilection des deux auteurs pour les dénouements heureux, l'absence de couleur locale. Ce sont là de fort justes remarques qui donnent beaucoup d'intérêt à la première partie de l'ouvrage ; mais est-il naturel, ou même habile, de faire suivre ces observations générales d'une nomenclature, assez exacte d'ailleurs, des passages d'Héliodore imités par Racine ? La dissertation cesse tout d'un coup pour faire place à un index. Il s'ensuit que la seconde moitié de l'ouvrage est à peu près illisible, ou ne se lit qu'au prix d'un assez grand effort. Les remarques se succèdent suivant l'ordre chronologique ; ce qui est d'une composition bien artificielle et bien rudimentaire. C'est là le défaut le plus grave de l'ouvrage de M. Tüchert. On doit toutefois lui savoir gré d'avoir traité son sujet avec conscience et avec goût, sinon avec une parfaite mesure. Son étude est pleine d'une respectueuse admiration pour Racine qu'il connaît bien et qu'il sent bien : elle offre, en somme, un assez grand intérêt pour les lecteurs d'Héliodore — aujourd'hui bien peu nombreux — et pour les amis de Racine, qui ne sont pas tous en France, on le voit.

Georges DALMEYDA.

595. — L. MEYNIEL. **Napoléon I^{er}**, sa vie, son œuvre. 1 vol. in-8, VIII-270 pages. Paris, Delagrave, 1890.

M. Meyniel écrit dans son avant-propos : « Notre livre ne s'adresse pas aux érudits, ni aux lettrés. Nous avons écrit surtout pour le peuple, pour la jeunesse des écoles. Modeste promeneur au pays de l'Histoire, nous n'avons pas la prétention de nous poser en rhéteur ou en historien ; notre seul but est de vulgariser les exploits de nos pères, et surtout de substituer la vérité à cette légende césarienne qui pèse encore si lour-

dement sur la France. » Le livre de M. M. est donc avant tout un précis. L'histoire des campagnes de Napoléon y est convenablement résumée ; les principales institutions du Consulat et de l'Empire ne sont pas oubliées ; mais on devine par la phrase citée que M. Meyniel insiste plutôt sur les défauts que sur les qualités de l'Empereur des Français, que, par suite, il est partial. Il a pour guide au début le général Jung et il s'attarde plus que de raison pour un manuel à discuter la date de la naissance de Bonaparte et à suivre le jeune Corse, devenu sous-lieutenant, dans ses différentes garnisons. Plus tard, il emprunte volontiers ses citations à Lanfrey et à Taine. Il n'écrit pas toujours bien ses noms propres ; il imprime *Brunswick*, *Lubeck*, etc., *James-Town* pour *Jamestown*. Parfois il manque de netteté. P. 8, on lit : « L'École militaire de Paris avait été supprimée en 1776 » ; p. 13 : « Napoléon demanda à être admis en qualité de cadet-gentilhomme à l'École militaire de Paris. » Il fallait écrire dans la première phrase : « L'École avait été transformée. » La carte de l'Europe centrale publiée page 222 est très mauvaise ; vous y chercheriez en vain les noms d'Eylau et de Friedland. Ce sont là des chicanes de détail. Dans son ensemble, le livre ne présente ni grands défauts ni grandes qualités. On doit savoir toutefois gré à l'auteur des nombreux faits qu'il a réunis.

Ch. P.

596. — Schiller, sein Leben und seine Werke, dargestellt von J. MINOR o.c. Professor an der Universität Wien. Berlin, Weidmann, 1^{ster} et 2^{ter} Bd. 1890.

L'ouvrage complet formera quatre volumes in-8, de cinq à six cents pages chacun. Les deux premiers ont seuls paru jusqu'à présent, l'un en décembre 1889, l'autre en septembre dernier. Ils ne conduisent encore la vie de Schiller que jusqu'à la publication de *Don Carlos*, en 1787 ; mais on peut dès maintenant juger de la valeur générale du travail entrepris par M. Minor.

D'abord ce travail arrive à son heure. En ces vingt dernières années, une foule d'études particulières ont éclairci les derniers points restés obscurs ou douteux dans l'histoire de Schiller et de son entourage. Les résultats acquis valaient la peine, paraît-il, qu'on les consignât dans une grande publication d'ensemble ; car les biographies nouvelles de Schiller abondent depuis 1880 (Düntzer 1881, Hepp 1885, Weltrich 1885, Palleske (12^e édit.) 1886, Otto Brahm 1888), et quelques-unes sont fort volumineuses. Celle de M. Minor n'est pas seulement la plus récente de toutes et sera probablement la plus complète ; elle se distingue par un mérite intrinsèque qui lui est propre, l'originalité et la justesse de l'idée fondamentale dont s'inspire son plan. Ceux qui jusqu'ici ont raconté l'adolescence de Schiller, n'avaient jamais attentivement analysé le fonds d'idées et de connaissances qu'il avait acquis primitivement. Ils ne voyaient, dans les circonstances de jeunesse qui ont le

plus influé sur lui, que d'insignifiantes données et des renseignements de pure curiosité. Ils n'ont pu ainsi éclairer de sa vraie lumière la période d'assimilation, base et fondement de la période de production. Le premier, M. M. a utilisé et classé ces menus détails comme de précieux documents qui ouvrent un jour tout nouveau sur le premier éveil et le développement graduel des pensées les plus fécondes de Schiller.

C'était là un point capital. Comme l'auteur le constate avec raison, le caractère distinctif de Schiller, penseur et poète, est la parfaite unité morale de son existence d'écrivain, l'effort constant de son esprit vers le même idéal à atteindre, un irrévocable attachement aux principes philosophiques et littéraires dont il s'est imprégné une fois pour toutes dans le cours de sa jeunesse. Comparé, en effet, au génie de Goethe, sans cesse en évolution et plein de métamorphoses, toujours puissant, mais finissant par un sensible déclin, celui de Schiller, tout aussi étendu, mais peu souple et d'une rare fixité, n'a jamais dévié de sa direction primitive et, jusqu'au dernier souffle de l'homme, n'a cessé de progresser, en traversant brillamment une série d'épurations, toutes opérées dans le même sens. Or, du moment que ce génie, si droit et si conséquent avec lui-même, a été remarquable aussi par son extraordinaire précocité, et qu'il s'est muni de bonne heure de la provision d'idées et de principes nécessaires à ses triomphes ultérieurs, il était essentiel de ne jamais perdre de vue les rapports naturels qui doivent exister entre l'histoire particulière de son éducation ou de ses études et la genèse de ses grandes œuvres. C'est parce que M. M. a reconnu cette correspondance intime dans toute sa réalité qu'il a pu éviter avec tant de succès, dans son difficile premier volume, l'écueil de toutes les biographies antérieures à la sienne : l'incertitude du plan ou l'obscurité qui résulte de l'entassement confus des matériaux.

L'auteur doit cette idée maîtresse de son œuvre à une heureuse fortune. Il lui a été accordé de soumettre à une nouvelle et minutieuse révision les archives de Schiller à l'époque où les possédait le baron de Gleichen-Ruszwurm, et il a pu relever enfin, dans leur intégralité et dans leur ordre exact de succession, les lectures faites ouvertement ou en cachette par son héros, enfant ou élève. Il a découvert deux cahiers de notes de Schiller, l'un, daté de 1779, résumé du cours d'un de ses professeurs sur la poétique et la stylistique, l'autre, de 1773, ayant rapport à la géographie politique de l'Allemagne. Il a constaté, en outre, dans la bibliothèque mise à sa disposition, la présence de la vieille traduction allemande des *Vies de Plutarque* par Schirach, et celle du propre *Goetz von Berlichingen* que Schiller s'était jadis procuré dans l'intention de concourir pour le prix attribué par Nuremberg à un drame de même genre. M. M. a donc pu étendre et creuser à fond la question si importante des premières impressions littéraires de l'écrivain. Aussi, en tournant les pages de son premier volume, a-t-on autant de profit que de plaisir à voir le goût de Schiller se décider si franchement, et son

talent s'orienter si aisément, d'abord à la lecture de Klopstock, puis sous le coup des publications les plus admirées de l'époque, *Werther*, *Goetz*, *Jules de Tarente* et des traductions de Plutarque et de Shakspeare, enfin par l'effet de l'étude réfléchie des principales œuvres de Virgile, de J.-J. Rousseau, d'Adam Ferguson, de Wieland, de Lessing et de Herder.

Rien ne pouvait mieux montrer la profonde connexion entre le travail des rapides années d'apprentissage et l'idée ou la forme des œuvres de maîtrise du grand homme, que le tableau d'ensemble, si vrai, si lumineux, quoique si rempli, que le premier, M. M. a su tracer du passage forcé de son héros par l'Académie militaire de Stuttgart. Tout Schiller s'explique et se comprend mieux comme poète, comme philosophe et comme historien, dès que son génie si varié peut être observé et suivi à travers tous les degrés de son développement initial. La poésie, dira-t-on, était en lui un don de nature. Cela est vrai. Mais les tendances particulières des plus grands artistes ont rarement une autre origine que leur admiration juvénile pour quelques modèles, et la vérité sur la nature de ces modèles est ici des plus instructives. Ainsi, Schiller a eu de très bonne heure, au cours même de la rédaction des *Brigands*, l'idée, bien qu'encore vague, d'une nouvelle forme dramatique, intermédiaire entre l'économie diffuse des pièces shakspeariennes et l'excessive concentration de la tragédie française. Comment se rendre compte de cette hardie intuition de son génie, si l'on ignore que Schiller, si jeune qu'il fût, avait eu à l'école ducale l'occasion de juger sur pièces les représentants les plus illustres des deux systèmes dramatiques qu'on commençait à opposer l'un à l'autre? D'une part, il avait lu, avec tout l'enthousiasme des Allemands de son temps, *Goetz de Berlichingen*, *Jules de Tarente* et le théâtre de Shakspeare traduit par Wieland; d'autre part, il avait suivi un cours de français et fréquemment entendu son professeur, un ancien acteur du nom d'Uriot, vieillard aimable et tout pénétré de la tradition classique, déclamer avec amour, et non sans commentaires, des scènes entières de Molière, de Racine et de Voltaire.

Né poète et ayant trouvé dans l'étude une simple indication pour la direction de son talent, il est devenu au contraire philosophe en écoutant un de ses maîtres les plus aimés, J.-Fr. Abel. Celui-ci, un éclectique qui empruntait ses opinions à Leibnitz, à Wolf, à Locke et aux Écossais, avait adopté et recommandé plus spécialement à ses élèves la doctrine d'Adam Ferguson sur le rôle fondamental joué dans la vie humaine par les deux principes de l'amour désintéressé et de l'esprit spontané de sacrifice. Schiller, à qui en particulier il communiqua son enthousiasme pour cette doctrine, la fit sienne pour toujours, en prenant dès lors pour livre de chevet la récente édition allemande (1771) des *Institutes of moral philosophy* du penseur anglais. La preuve, c'est que les deux principes de Ferguson se retrouvent au fond de la plupart des poésies

et des dissertations scolaires du jeune Schiller, et qu'on les rencontre plus tard dans les *Dieux de la Grèce*, dans l'*Hymne à la joie*, dans le rôle du marquis de Posa, dans la *Fête d'Eleusis* et jusque dans la *Cloche*.

Non moins importante à noter est l'action exercée sur lui par son professeur d'histoire, Schott. Elle a été, en un genre ici secondaire, une des plus durables. En 1778, ce maître, préféré entre tous à l'École de Charles, fit pleurer à chaudes larmes tout son jeune auditoire en lui racontant l'infortune de Conradin et les malheurs de Marie Stuart. Une autre fois, en 1779, il exposa devant ses élèves avec la même émotion la politique de Philippe II et la révolte des Pays-Bas. Si Schiller a traité plus tard les mêmes sujets que son maître, ce n'est pas pur hasard, mais, on peut hardiment l'affirmer, une suite de la profonde impression qu'il avait ressentie dans les cours de Schott.

De pareils traits sont destinés à pénétrer le plan de l'ouvrage entier, à en fortifier l'unité intérieure et à faire concorder dans une harmonieuse vérité ses parties les plus éloignées. Tous les volumes à venir devront en recevoir quelque lumière nouvelle. On peut déjà le constater facilement pour le second qui vient de paraître. Mais nous n'insisterons pas sur ce point particulier. Nous préférons indiquer le développement propre d'un autre ordre d'idées, particulièrement intéressant pour des lecteurs français.

Les audaces des *Brigands* avaient montré en Schiller l'émule instinctif des poètes de la période d'orage. Il ne voulait reconnaître au théâtre d'autre modèle que Shakspeare. Très mal disposé pour la tragédie classique des Français, ce n'est qu'à la fin de 1785 qu'il cite enfin, dans le premier numéro de sa *Thalie*, quelques-uns de nos auteurs sans antipathie ou sans parti-pris de dénigrement. Il avait donc à triompher de fortes préventions personnelles, pour prendre goût à leur lecture et surtout pour essayer de s'assimiler leurs qualités. M. M. a eu l'excellente idée de noter tous les progrès que Schiller a faits successivement dans cette voie ; car de ces progrès dépendait l'originalité du système nouveau créé par le grand dramaturge. Le point de départ est dans le séjour assez prolongé qu'il fit, après sa fuite de Stuttgart, dans un pays de goût exclusivement français, le Palatinat. Charlotte de Kalb, sa grande amie à Mannheim, avait voué dès l'enfance une admiration sans bornes à notre littérature et elle continuait de se montrer enthousiaste surtout de Racine et de Voltaire. Dans le salon de Sophie de la Roche, où Schiller s'initia aux habitudes et au langage du monde aristocratique, le ton était celui de Paris, et l'on s'y entretenait aussi volontiers d'œuvres françaises que d'œuvres allemandes. Il n'y a pas jusqu'au public de Mannheim qui n'abondât dans le sens français en réclamant avec instance des tragédies de l'école classique et en murmurant contre les refus obstinés de l'intendant Dalberg et du comité de direction du théâtre. Les impressions qu'il reçut dans ce milieu, expliquent comment Schiller traduisit en 1784, un

manuscrit inédit de Diderot, qu'il intitula *Curieux exemple de vengeance féminine*. Le fait a d'autant plus d'importance que le style serré et épigrammatique de l'écrivain français fut une excellente école pour Schiller qui, en prose, inclinait encore beaucoup trop vers l'emploi des périodes longues et traînantes. A partir de ce moment, il lut assez régulièrement un certain nombre de nos auteurs. Ceux dont le nom est le plus important à connaître sont Vertot, Saint-Réal, Duport du Tertre et surtout Mercier. Ce dernier est pour nous l'auteur presque inconnu (1784) d'un drame informe et déclamatoire en cinquante-deux scènes sur le sujet de *don Carlos* dont Schiller s'occupait déjà depuis deux ans. Ses contemporains ignorèrent complètement le prétentieux précis historique dont il l'avait fait précéder. Schiller, au contraire, traduisit sur le champ ce précis pour sa *Thalie*, et il le fit avec d'autant plus d'ardeur qu'il commençait alors à s'adonner à l'histoire et que, en véritable enfant du XVIII^e siècle, il se berçait des mêmes robustes illusions sur l'action intérieure des gouvernements. Vivant à Dresde dans l'éloignement de tout théâtre, il ne devait être par suite que trop porté à sacrifier les conditions de la réalité scénique au développement oratoire de certains principes généraux d'ordre politique et social. Comme le montre M. M., les idées passionnées et la manière dramatique de Mercier ont été pour beaucoup dans la transformation insensible, subie en 1785 par ce *don Carlos*, qui devait être d'abord un tableau d'intérieur et qui devint malheureusement l'immense et disparate pièce politique que l'on connaît. Toutes ces lectures eurent cependant quelques bons résultats. Jusqu'alors, Schiller faisait fi de la principale qualité qu'il reconnaissait à nos tragiques, le parfait sentiment des bienséances scéniques; il est désormais plus retenu dans son style; il cesse dans *Cabale et Amour* de prêter à tous ses personnages indistinctement le langage des classes inférieures; il arrive enfin dans *don Carlos* à écrire des scènes entières sans pathos de rhétorique. Non que l'influence française se soit exercée d'une manière exclusive pendant cette période sur son génie si indépendant, si éclairé. Il y a aussi à faire les parts de Shakspeare, du chevalier de Klein, de Wieland et de Lessing. L'influence de ce dernier a été vraisemblablement la plus considérable de toutes, et l'on conçoit fort bien que M. M. ait tenu à en signaler les plus lointains effets.

La nouvelle biographie vaut donc, indépendamment de l'intérêt et de la vérité des tableaux, par un fonds essentiel d'idées générales et particulières qui appartiennent en propre à l'auteur. M. M. n'est pas d'ailleurs un simple érudit de bibliothèque. Son talent d'analyse est très grand et il sait éclairer les faits, quand cela importe, en vrai psychologue. Qu'on parcoure, par exemple, l'exposé entier de la genèse si complexe de *don Carlos*; qu'on note le rapport relevé là, pour la première fois, entre le sujet de la pièce et le thème favori de l'esprit pédagogique du dernier siècle : l'éducation des princes héritiers; qu'on remarque le soin avec lequel (p. 143) l'auteur indique partout la part de la réalité dans les

prétendues créations purement idéales de Schiller; qu'on lise enfin l'explication profondément humaine (p. 292 et s.) de l'amitié qu'une jeune fiancée saxonne voua pour la vie à un poète de vingt-six ans, attaché au théâtre de Mannheim.

La forme de l'ouvrage est-elle absolument digne du fonds? Personne, croyons-nous, n'en doutera sérieusement en Allemagne; à l'étranger, on fera peut-être quelques réserves. Il nous semble que l'analyse des œuvres entraîne par moments l'esprit beaucoup trop loin des grandes lignes de la vie de l'écrivain. On éprouve principalement cette impression lorsque M. M. nous parle des quatre premiers drames de Schiller. Il les examine à tant de points de vue divers et touche, en les analysant, à tant de questions secondaires, que les chapitres qu'il leur consacre paraissent, dans leur longueur, comme isolés de la biographie proprement dite. L'appréciation des *Brigands* compte quarante pages à elle seule. L'auteur y retrace les circonstances qui ont provoqué la naissance de la pièce, les rapports qu'en offre la conception avec d'autres données semblables, les caractères et les dessous vivants des personnages, l'originalité et la portée tragique du motif traité par le poète. Il nous renseigne sur l'économie générale du drame, sur la distribution des rôles, sur les effets de la mise en scène, sur les qualités et le mouvement du dialogue, sur le pathos propre au jeune Schiller. Il relève et commente les imperfections de l'œuvre, il combat les objections des directeurs récalcitrants qui trouvent trop malaisée la représentation telle quelle des *Brigands*, et finalement ne nous tient quittes qu'après avoir mentionné toutes les imitations et traductions de la pièce, tant à l'étranger qu'en Allemagne même. Les chapitres sur *Fiesque*, *Cabale et Amour* ou *don Carlos* sont encore plus étendus, et, pour ces trois drames, M. M. recherche tout aussi minutieusement, à travers les âges et dans les principales contrées, les origines, les précédents et les semblables ¹.

Mais on sait la passion qu'a le goût germanique pour la variété et non pour le choix des points de vue. Les ouvrages de critique ou d'histoire littéraire ne sont, en général, écrits de l'autre côté du Rhin que par des professeurs. Leurs lecteurs sont, de même, gens d'étude ou du moins gens formés aux méthodes sérieuses dans les universités. Les préoccupations d'ordre scientifique sont donc inévitables. Les historiens de la littérature visent à la vérité des détails et se soucient avant tout d'être complets. De là leur énorme amas de matériaux. De là, le caractère exclusivement érudit que revêtent leurs études. Le malheur, c'est qu'avec cette disposition d'esprit, le goût perd bien vite sa vigueur native; à force de raisonner ses motifs, il s'habitue à trouver sa règle, non plus dans le sentiment, qui sur le champ aime ou se détourne, mais dans l'intelli-

1. On comprend très bien que M. Minor cite les endroits des premières représentations de *Cabale et Amour* en Allemagne; mais pourquoi citer toutes les représentations de drames analogues données en France jusqu'en 1847? Pourquoi ne pas abréger ces indications comme pour l'Angleterre et l'Italie, ou les reléguer dans une note?

gence, qui, par elle-même, n'aperçoit partout que matière à multiples comparaisons et à studieuses analyses. Si les Allemands apprécient un écrivain, ils consacrent à ses productions les plus insignifiantes une aussi sérieuse attention qu'à ses œuvres les plus considérables. Ils passent en revue tous ses écrits indistinctement, l'un après l'autre, et ne songent nullement à grouper les semblables, à éviter les longueurs, à rejeter les superfluités. Et voilà pourquoi M. M. s'arrête si longtemps à examiner les moindres petites pièces lyriques, les dissertations d'élève et jusqu'aux informes essais philosophiques du jeune Schiller. Il oublie que ce procédé risque fort de lasser l'attention, qu'il donne lieu à des redites involontaires¹ et que, somme toute, il sacrifie par trop l'essentiel à l'accessoire, le plaisir à l'instruction, l'art à la science.

Le style se ressent de la méthode de l'auteur et ne nous satisfait pas entièrement. Il est simple, il est net, on n'y trouve ni vagues généralités², ni longues périodes, ni métaphores. M. M. appartient à la jeune école qui a pris pour modèle le genre familier, pressé et pourtant élégant de Wilhelm Scherer. Si d'envieux détracteurs ont cru déprécier ce style, en disant qu'il convient mieux dans le feuilleton (*Feuilletonstyl*), ils ont eu tort. Quoique le style du disciple soit bien éloigné de la vivacité d'allure qui distingue celui du maître, il a de la tenue et une constante correction³. Pourtant, il manque de relief ou plutôt de trait. L'ouvrage est trop nourri, trop chargé d'idées dans le détail pour permettre de résumer les situations ou les jugements complexes en ces sortes de phrases énergiques et concises qui se gravent dans l'esprit. Ce que M. M. pense de la pièce des *Brigands* revient parfaitement à ce qu'en disait si justement, dès 1787, le critique français Imbert : « Elle n'annonce pas un homme de goût, mais un génie vigoureux. » C'est là une formule précise et topique. On regrette de ne pas la rencontrer ni d'en trouver beaucoup de semblables dans le volumineux travail du biographe allemand.

Mais on peut avoir toute confiance dans la valeur générale et dans le succès de l'œuvre que M. M. a entreprise. Son travail, une fois terminé, formera sûrement un véritable monument littéraire et sera la

1. L'histoire de la famille de Marschalk-Ostheim, famille à laquelle appartenaient Charlotte de Kalb et M^e de Wolzogen, est donnée pour l'essentiel jusqu'à trois fois. Cf. p. 79, 99 et 333 du 2^e volume.

2. Notons cependant la réflexion suivante qui nous étonne d'autant plus que, dans une foule d'autres passages, l'auteur témoigne d'une connaissance approfondie de la littérature française. « Le Misanthrope de Molière est un réquisitoire contre la philosophie égoïste de son temps qui voyait dans l'amour propre l'unique source des vertus humaines. » La réflexion est radicalement fautive ou elle est exprimée trop vaguement. Elle se trouve p. 492 du 2^e vol.

3. Citons cependant deux lapsus : l'un p. 61 du premier volume, où l'auteur dit étourdiment : Die Hoven stammten wie die Schiller aus einem alten niederländischen Adelsgeschlechte ab, welches..., l'autre p. 245 du deuxième volume où la négation est de trop : einen Brief, welchen man schwerlich für etwas anderes halten kann als für eine hinterlistige Abmahnung sich mit Schiller nicht mehr einzulassen.

première biographie complète de Schiller. M. M. est homme de théâtre; on nous dit même qu'il a, dans sa jeunesse, monté sur les planches; en tout cas, on sent à ses réflexions sur les pièces de Schiller qu'il a la pratique intime des choses de la scène; et ce n'est pas un mince avantage lorsqu'il faut juger le plus grand des dramaturges allemands. En outre, ce biographe d'un poète aux idées humanitaires et libérales a lui-même l'esprit assez généreux et assez libre pour que son héros ne pâisse point de l'extrême acuité des préjugés nationaux du jour. Ce libéralisme se rencontre plus difficilement en Prusse qu'en Autriche; on joue rarement à Berlin le rival littéraire de Goethe; on y loue *Tasse* et *Iphigénie* plus que *Guillaume Tell*; peu s'en faut qu'on n'y regarde Schiller comme un révolutionnaire dangereux. M. Minor est un libéral, et voilà pourquoi il comprend si bien Schiller et l'interprète dignement.

E. VEYSSIER.

597. — **Friedrich Schlegel's Briefe an seinen Bruder August Wilhelm**, hrsg. von Oskar F. WALZEL. Berlin, Steyer et Peters, 1890. In-8, xxvi et 680 p. 20 mark.

Excellente et très utile publication. Ces lettres de Frédéric Schlegel à son frère étaient conservées depuis longtemps à la bibliothèque royale de Dresde; mais Waitz, Dilthey, Haym les avaient consultées. M. Walzel les publie toutes en un fort beau volume. Elles vont de 1771 à 1828, de l'époque où Frédéric suivait les cours de l'Université de Leipzig, jusqu'à la dernière année de sa vie. Elles forment un précieux recueil de documents pour l'histoire littéraire, et quiconque veut étudier et connaître à fond le romantisme allemand, devra les consulter; elles embrassent en effet toute la vie d'un des chefs de l'école; elles exposent plus complètement qu'aucune autre correspondance, qu'aucun autre recueil de souvenirs, les questions littéraires de l'époque et les buts divers que se proposaient les romantiques. M. W. a rangé ces lettres sous huit périodes : I. *Leipzig*, 1791-1794. II. *Dresde*, 1794-1796. III. *Berlin*, 1797-1799. IV. *Iéna*, 1800-1801. V. *Dresde et Paris*, 1802-1803. VI. *Vienne*, 1811-1815. VII. *Francfort et Wiesbaden*, 1815-1818. VIII. *Vienne*, 1818-1828. Lui-même a évidemment consacré le plus grand soin à la reproduction de ces documents qui sont, paraît-il, difficiles à lire, et il les accompagne de notes courtes, précises, mais qui disent l'essentiel, et dont aucune n'est inutile. Un index complet et très bien fait rehausse la valeur de cette publication qui fait à M. Walzel le plus grand honneur.

A. C.

598. — G. B. BARTON. **History of New South Wales**, from the records. Vol. I. Governor Phielip, 1783-1789. Sydney et Londres, 1889, LXXXV-625 p.

La colonie de la Nouvelle-Galles du Sud, pour célébrer le centenaire de sa fondation, s'offre le luxe d'une histoire nationale. État jeune

encore, mais glorieux et prospère, c'est avec fierté qu'elle jette un coup d'œil en arrière sur sa laborieuse enfance. Elle a la conscience d'avoir justifié la prophétie du premier et du plus fameux de ses gouverneurs, Phillip — prophétie qui sert d'épigraphe à cette publication, — qu'elle est « la plus précieuse acquisition que la Grande-Bretagne ait jamais faite ». Arthur Phillip contribua lui-même en grande partie à réaliser cette prédiction. Aussi n'est-ce pas indûment que ce volume de 600 pages est consacré à son administration de six années. L'auteur, M. Barton, s'excuse à la vérité de cette ampleur. Mais il a voulu épuiser sa matière, noter jusqu'aux détails qui semblent « au-dessous de la dignité de l'histoire ». Néanmoins il revendique le titre d'historien. On lui décernera plus volontiers celui d'historiographe qui convient mieux, sinon à son ambition, du moins à sa manière.

Dans son introduction morcelée en petites dissertations, M. B. traite du problème du continent austral qui passionna les géographes du XVIII^e siècle. C'est un intéressant chapitre d'histoire géographique, illustré de quelques reproductions de cartes anciennes; celle de Robert de Vaugondy, membre de l'Académie de Nancy, qui figure dans l'ouvrage du Président de Brosses, se distingue par sa précision divinatrice. Les savants français, de l'aveu de M. B., émirent les idées les plus justes et les plus autorisées. Le gouvernement de Louis XVI, pour les vérifier, fit les frais d'explorations scientifiques; les Anglais se soucièrent moins du côté spéculatif que de la valeur pratique de l'entreprise.

Il se trouva en Angleterre, dès la découverte de Botany-Bay, des hommes qui préconisèrent la colonisation de ce coin du continent nouveau; ce furent Sir Joseph Banks, l'éminent naturaliste, et un autre enthousiaste, un gentleman du nom de Matra. Ils surent émouvoir les gouvernants: ils songèrent à transplanter en Australie les loyalistes d'Amérique. Cette conception d'une colonie libre ne pénétra pas dans la tête des hommes d'État britanniques; ni lord Seymour « politicien au cœur léger » (l'espèce se rencontrerait donc aussi en Grande-Bretagne!) président du *Home office* en 1783, quand le plan fut proposé, ni Pitt lui-même, fermé, d'après M. B., aux questions sociales, n'imaginèrent d'autre type que la colonie pénitentiaire. Ce système prévalut.

Le récit de l'établissement de la colonie est minutieux, puisé aux pièces officielles, aux lettres et au journal de Phillip. Celui-ci est le principal personnage de l'action: l'auteur étudie avec amour cette figure de l'officier de marine se révélant du coup administrateur de génie; il ne fait grâce d'aucun des faits et gestes du héros, le suit sur mer et sur terre, à pied et à cheval. Ce qui ressort de cet exposé, c'est que les bonnes intentions de Phillip furent contrecarrées par l'élément militaire, et que la tentative d'assimilation ou d'éducation des aborigènes échoua grâce à la présence des *convicts*. Phillip créa pour la colonie des organismes nouveaux. M. B., en sa qualité de *barrister at law, of Middle Temple*, attache une importance spéciale aux institutions judiciaires,

les comparant à celles de la métropole; le public anglo-saxon est assez friand de ces points de doctrine constitutionnelle. Une question qui toucherait davantage le lecteur français est celle de la transportation et de la relégation : elle est abordée dans plusieurs chapitres malheureusement dispersés. M. Barton s'indigne rétrospectivement qu'une politique coloniale, basée sur l'esclavage et la transportation, ait trouvé faveur en Angleterre : il a le patriotisme naïf.

Il se dégage à nos yeux de ce fouillis de faits et de documents une leçon de morale politique. On y verra les difficultés, les erreurs originelles d'une œuvre coloniale qui a commencé au milieu de l'indifférence de l'opinion, qui a périclité par le désaccord de ses administrateurs, et qui a merveilleusement prospéré. Amis et adversaires de la colonisation officielle trouveront profit à cette lecture.

B. AUERBACH.

599. — I. P. SOURIAU. *L'esthétique du mouvement*. Paris, Alcan, 1889, 331 p. in-8. 5 fr.

600. — II. Henri BERGSON. *Essai sur les données immédiates de la conscience*, *ibid.*, 1889, 182 p. in-8. 3 fr. 75.

601. — III. Pierre JANET. *L'automatisme psychologique*, *ibid.*, 1889, 496 p. in-8. 7 fr. 50.

602. — IV. SCHOPENHAUER. *Le monde comme volonté et comme représentation*, trad. BURDEAU, *ibid.*, 1890, 460 p. in-8. 7 fr. 50.

603. — V. B. CONTA. *Les fondements de la métaphysique*, trad. du roumain par D. Tescanu, *ibid.*, 1890, 155 p. in-12. 2 fr. 50.

604. — VI. Ernest NAVILLE. *Le libre arbitre*. Paris, Fischbacher, 1890, 338 p. in-8.

605. — VII. K. KROMAN. *Kurzgefasste Logik und Psychologie*, übersetzt von F. Bendixen. Kopenhagen. Leipzig, 1890, 389 p. in-8. 5 mark.

I. Le livre de M. P. Souriau est très riche d'idées précises et neuves, présentées avec une méthode singulièrement ingénieuse et claire, sous une forme remarquablement nette et ferme. Certains chapitres, notamment celui qui traite de l'expression de l'aisance, sont tout à fait nouveaux et parfaits; certains autres, comme ceux qui traitent du mécanisme des attitudes ou de la locomotion, contiennent un plus grand nombre de choses déjà étudiées; tel autre, je veux dire celui qui traite de l'expression des sentiments moraux, est manifestement incomplet et l'est sans doute à dessein. Dans son ensemble, l'ouvrage est excellent.

II. La thèse de M. Bergson n'est pas de celles qu'il est possible d'exposer et de critiquer en un très petit nombre de lignes. L'idée fondamentale est que la psychologie scientifique moderne, au lieu de saisir les faits psychiques dans la pureté qualitative de leur essence, les revêt d'une forme quantitative et spatiale qui en fait des produits morts et matérialisés. La position et les solutions contradictoires du problème de la liberté sont un exemple de cette confusion, et des difficultés qu'elle entraîne. Cette thèse qui n'est ni sans nouveauté, ni, à coup sûr, sans hardiesse, est exposée et défendue avec une très remarquable souplesse

d'esprit, et une grande richesse d'arguments empruntés aux divers domaines de la science. Peut-être l'allure négative et critique de la démonstration et l'absence de toute contre-partie positive imposent-elles un effort qui eût pu être moindre à qui veut se mettre tout entier et en toute sincérité au point de vue de l'auteur. La langue de M. Bergson est d'une fermeté et d'une simplicité peu communes.

III. L'abondance et la variété des faits cliniques et expérimentaux étudiés par M. Pierre Janet ont valu à son livre un succès qui n'est sans doute pas encore épulsé. Peut-être peut-on trouver qu'il a apporté une certaine précipitation à la rédaction de ce gros ouvrage, qu'il s'abuse parfois sur la nouveauté de certains faits ou de certaines interprétations de faits, qu'il s'abuse également parfois sur la portée de certaines conséquences philosophiques qu'il en tire. D'une manière générale, la réflexion philosophique, attentive et pénétrante, n'est pas ce qui frappe le plus à la lecture de son livre; mais il convient de lui être reconnaissant de la somme considérable de faits qu'il offre tant à la recherche scientifique qu'à la manie d'hypnotisme et de suggestion qui sévit actuellement en France.

IV. M. Burdeau a terminé, avec l'aide de M. Alekan, la traduction du grand ouvrage de Schopenhauer. Je ne vois à reprendre, dans ce dernier volume, qu'un très petit nombre de lapsus ou d'impropriétés de termes (p. 30 l. 7 *d'en bas*, réfraction pour réfutations. p. 29, *au milieu*, les sensibilités, p. 33 l. 12, une incorrection, p. 51, *le mens*, p. 56 l. 4 *d'en bas*. les animaux d'une intelligence importante, etc.). Je sais peu de traductions aussi parfaites.

V. M. Tescanu n'a certes pas voulu faire tort à la mémoire de B. Conta, mais je ne puis croire que l'auteur, qui paraît avoir été un esprit susceptible de développement, eût donné au public cette première ébauche du livre qu'il rêvait d'écrire. Il se fût sans doute aperçu à temps que son réalisme matérialiste, très hautain et très ambitieux, n'était encore que le balbutiement désordonné d'idées bien vieilles et bien mal assimilées.

VI. L'homme est libre, nous dit M. E. Naville, car 1^o la réalité substantielle de l'esprit, condition de la personnalité, condition à son tour de la conscience psychique, a pour corrélat immédiat la liberté d'arbitre; 2^o la vie humaine, individuelle et sociale, n'est intelligible que s'il y a liberté, et 3^o les objections psychologiques et physiologiques ne tiennent point devant un examen attentif du problème; donc le matérialisme et l'idéalisme, qui ont le déterminisme pour corollaire, sont faux, et l'hypothèse spiritualiste, qui seule admet, démontre et justifie la liberté, est le vrai. — Y avait-il une grande utilité à nous redire ces vieilles choses en un long volume?

VII. Le petit livre de M. Kroman, qui n'est qu'un manuel à l'usage des écoles danoises, traite trop brièvement de la logique, et développe avec trop de complaisance les idées traditionnelles en matière de psy-

chologie; mais il est écrit avec une vivacité de style qui n'est pas sans quelque agrément.

LUCIEN HERR.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Edouard CHAVANNES vient de traduire en français le *Traité sur les sacrifices Fong et Chan* de Se Ma T'sien (Peking. Typogr. du Pei-t'ang. Extrait du « Journal of the Peking Oriental Society ». In-8°, XXXI et 95 p.). Ce traité permet de dégager quelques uns des caractères essentiels de l'ancienne religion chinoise.

— La maison Hachette vient de faire paraître le volume de M. FUSTEL DE COULANGES sur *la Gaule Romaine* (1 in-8 de 320 p.). Ce n'est pas la réimpression pure et simple des deux premières parties de la 2^e édition des *Institutions politiques de l'ancienne France* (t. I^{er}, 1877). Le nouvel ouvrage, écrit en 1887 par l'auteur, renferme plus de cent pages inédites, et a été soigneusement revu. Le volume qui suivra celui-ci dans la collection, *l'Invasion germanique et la fin de l'Empire*, est en cours d'impression. On sait que les volumes III, IV et V des *Institutions politiques* ont déjà paru. Ce sont *la Monarchie franque*, — *l'Alleu*, — *les Origines du système féodal*. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer un VI^e et dernier volume, *les Transformations de la Royauté*, qui sera la conclusion naturelle de l'œuvre de M. Fustel de Coulanges. Les six volumes formeront ainsi un tout complet, embrassant toute l'histoire de nos institutions depuis les origines jusqu'à l'établissement définitif du système féodal.

— La librairie Masson nous envoie : 1^o *Éléments de grammaire latine à l'usage des classes de sixième et de cinquième*, par H. BRELET; Paris, 1890; VIII-344 pp. in-18. L'auteur a voulu faire une petite place à la linguistique; un peu, c'est encore trop. Pourquoi décompose-t-il *domin-i* en regard de *domino*? M. B. distingue la syntaxe des mots et celle des propositions; celle des réfléchis « appartient à la fois aux deux syntaxes. » Il eût été pédagogique de la placer non entre les deux, mais à la suite. M. B. veut revenir aux exemples courts et clairs de Lhomond, et, en feuilletant son livre, on trouve des exemples comme celui-ci : *Sophocles a filiis in iudicium uocatus est, ut, quemadmodum nostro iure male rem gerentibus patribus bonis interdici solet, sic illum a re familiari remonerent iudices*. Je propose qu'avant de mettre une grammaire dans les mains des enfants, on fasse réciter à l'auteur tous les exemples qu'elle contient. En matière d'orthographe, il faut éviter tout excès dans un livre classique : M. B., qui n'écrit pas *michi* ou *nichil* devrait s'interdire *quum*. — 2^o V. CHARPY, *Exercices latins, classe de sixième* Paris, 1891, 272 pp. in-18. L'impression de ce volume est soignée, même élégante. Cependant le lexique des exercices est dans un caractère fatigant; le tableau des pp. 46-47 de la grammaire est impraticable.

— M. PISANI publie une brochure intitulée : *les Possessions vénitiennes de Dalmatie du XVI^e au XVIII^e siècle* (Paris, 1890, 11 pp. in-8). Ce travail est accompagné de deux cartes; l'une indique avec exactitude les différentes limites des territoires dépendants de Venise : la *linea Nani* (1671) fixant les bornes de l'*Acquisto Vecchio*, la *linea Grimani* (1700) déterminant l'*Acquisto Nuovo*, et la *linea Mocenigo* (1733) enveloppant l'*Acquisto Nuovissimo*; l'autre carte est une reproduction de la carte annexée au traité de Passarowitz d'après l'original conservé aux Archives politiques du Gouvernement à Zara.

— La famille de Montesquieu va publier, avec le concours de la Société des Bibliophiles de Guienne, les écrits inédits de l'immortel auteur de l'*Esprit des Lois*. Cette publication, dont le commencement est sous presse, n'aura pas moins de sept ou huit volumes, composés de divers mémoires, parmi lesquels on cite le *Discours sur la différence entre la considération et la réputation* et le *Mémoire sur un arrêt du conseil du roi du 27 février 1725* portant défense de faire de nouvelles plantations de vignes dans la généralité de Guienne. M. le baron Albert DE MONTESQUIEU prépare la publication de la relation des voyages du président en Allemagne, en Hongrie, en Italie et en Hollande. La Société des bibliophiles de Guienne avait déjà annoncé la publication des *Réflexions sur la Monarchie universelle en Europe* et du catalogue de la bibliothèque de Montesquieu annoté par lui-même.

— M. le général THOMAS vient de publier à la librairie Plon (in-8°, XI et 322 p. 3 fr. 50) la deuxième série des *Causeries militaires*, qui ont paru d'abord dans le journal le *Temps* (6 juin 1888-19 avril 1889). Il s'attache, comme il dit, aux enseignements du passé, non en leur donnant la forme didactique, mais en les appuyant sur des exemples que les récentes circonstances et la lecture des ouvrages nouveaux lui remettent en mémoire. Une table des noms cités rehausse l'utilité du volume.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 décembre 1890.

M. d'Arbois de Jubainville termine sa communication sur les Teutons.

Selon M. Kossinna, dit-il, les Teutons habitaient la vallée du Main, c'est-à-dire la Bavière septentrionale; ils étaient Celtes, et leur nom est gaulois. Cela n'est pas démontré. Le nom des Teutons paraît remonter à une date où les Germains n'avaient pas encore déformé leur langue par la substitution des consonnes. Les Gaulois, et, grâce aux Gaulois, les Romains l'ont conservé sous sa forme primitive. C'est ainsi, ajoute M. d'Arbois de Jubainville, que chez nous Mayence est un mot plus archaïque que Mainz, sa forme allemande.

M. Edmond Le Blant communique à l'Académie la reproduction d'une gravure sur bois du Tércence édité à Lyon par Trechsel en 1493. Dans le rez-de-chaussée d'un théâtre, représenté sur cette gravure, le dessinateur a figuré les *fornices* où se tenaient les filles publiques et y a placé une scène rapportée par saint Ambroise et par les actes des martyrs, l'histoire de sainte Théodora, enfermée par ordre du juge païen dans un lieu de débauche et délivrée par saint Didyme.

M. Schefer communique à l'Académie, au nom de M. de Mély, le plan de Constantinople au moyen âge que M. le comte Riant avait préparé pour la Société de l'Orient latin. M. de Mély, à qui M. Riant a remis le soin de publier une partie des travaux littéraires qu'il a laissés inachevés, a tenu à le soumettre à l'Académie avant la publication.

M. Germain Bapst communique des recherches sur la décoration et la mise en scène des mystères du moyen âge. Il traite successivement de la structure du théâtre, de la composition de l'auditoire, du rôle des femmes sur la scène, des décors, du costume et des accessoires. Il termine par un chapitre sur la peinture décorative et les peintres décorateurs, où il montre de célèbres miniaturistes, Jean Fouquet et autres, qui ne craignirent pas de s'abaisser à peindre des toiles de fond pour la représentation des mystères.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° [LA TRÉMOILLE (le duc de)], les *La Trémoille pendant cinq siècles*, I, *Guy VI et Georges, 1343-1446*; 2° VALENTIN-SMITH (J.-E.), la *Loi Gombette*, reproduction intégrale de tous les manuscrits connus; — par l'auteur : HAMY, *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*, 10^e session, compte rendu; — par M. Georges Perrot : BARDOT, POUGET et BRETTON, *Mélanges carolingiens* (tome VII de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon*); — par M. Wallon : JOVY (Ernest), *Études et Recherches*, I, *Guillaume Prousteau, fondateur de la bibliothèque publique d'Orléans, et ses lettres inédites à Nicolas Thoynard*; — par M. Hérion de Villefosse : ENGELMANN (R.), *Bilder-Atlas zum Homer et Bilder-Atlas zu Ovids Metamorphosen*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, EDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LES ACTES DES MARTYRS DE L'É-
GLISE COPTE. Etude critique par E. AMÉLINEAU. Un
beau volume grand in-8..... 10 fr.

CONTES ET ROMANS DE L'ÉGYPTE
CHRÉTIENNE, recueillis et traduits par E. AMÉLINEAU.
2 volumes in-18..... 10 fr.

LES MOINES ÉGYPTIENS. Vie de Schnoudi, par
E. AMÉLINEAU. In-18..... 3 50

ESSAI SUR L'HISTOIRE DES ISRAÉLI-
TES DE TUNISIE, depuis les temps les plus reculés
jusqu'à l'établissement du Protectorat de la France, par D. CAZÈS.
In-18..... 2 50

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 946 : BANCROFT, History of the Pacific States of North America, vol. XXI, Utah (décrit surtout le mouvement mormon). — Theology and piety alike free, from the point of view of Manchester New College. — Les Contes moralisés de Nic. Bozon, p. p. Lucy Toulmin SMITH and P. MEYER (publication de grande valeur où le philologue, l'historien et le folkloriste trouveront à prendre). — Current literature : M^{me} CARETTE, The eve of an empire's fall ; PIMPLETT, Emin pacha (ce dernier livre ne peut être recommandé que comme compilation). — Cockney. (Murray.) — Hanselyn-anselin. (Stevenson.) — The Vandals and Andalusia. (Krebs.) — Ships' masts and yards, and the sign of the cross. — Some books on classical philology : NEUE, Formenlehre der latein. Sprache, II ; REISIG-HEERDEGEN, Vorles. über latein. Sprachwissenschaft, II, Semasiologie ; GEORGES, Lexicon der latein. Wortformen ; Handb. der class. Altertumswiss. II, griech. u. lat. Sprachwiss. ; STEPHANI, De Martiale verborum novatore ; HOFFMANN, Das praesens der indogerm. Grundsprache ; BELL, De locativi in prisca latinitate vi et usu ; SOLTAU, Zur Erkl. der Reden des Hanno ; MEISTER, Die griech. Dialekte, II, et Zum el. arcad. u. kypr. Dialect. — Mythology and Monuments of ancient Athens, being a translation of a portion of the Attica of Pausanias by Margaret de G. VERRALL, with introd. essay and archaeolog. comment. by Jane E. HARRISON. (témoigne de soin et de savoir.) — A collection of Babylonian tablets.

The Athenaeum, n° 3269 : Poetry and prose by John Keats, a book of fresh verses and new readings, p. p. FORMANN, — Extracts from records of the royal burgh of Stirling 1667-1752. — Tour, History of England, for the use of the middle forms of schools, III, William and Mary to the present time. (Livre pratique pour les classes). — Excavations at Megalopolis. (Loring.)

Literarisches Centralblatt, n° 26 : VESTE, Gesch. der braunschw. Landeskirche von der Reform. bis auf unsere Tage. (Important.) — HEISTERBERGK, Fragen der ält. Gesch. Siciliens. (Cp. *Revue*, 1889, n° 33.) — PANNENBORG, Lambert von Hersfeld. (Cp. *Revue*, 1889, n° 50.) — RIEZLER, Gesch. Baierns, III. (Cp. *Revue*, n° 24.) — LANDAU, gesch. Kaiser Karl's VI als König von Spanien (680 pages sur un roi éphémère, sans terre, sans puissance et sans argent ; en réalité, ne traite que de la guerre de succession d'Espagne sur laquelle on a, d'ailleurs, d'autres ouvrages excellents.) — Kriegsgesch. Einzelschriften, XII. — KAERGER, Brasilian. Wirthschaftsbilder, Erlebn. u. Forschungen. — EPPING, Astronomisches aus Babylon oder das Wissen der Chaldäer über den gestirnten Himmel, unter Mitwirk. von STRASSMAIER (fera époque). — Euripides' Herakles, erkl. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF (très intéressant, embrasse un grand et important domaine de l'histoire littéraire de l'antiquité ; touche à une foule de questions contestées, apporte bien des choses nouvelles et suggestives). — Theodosii Alex. canones, Cherobosci Scholia, Sophronici excerpta, p. p. HILGARD, I (excellent travail). — LOTH, Les Mabinogion, I. (Cp. *Revue*, 1889, n° 37.) — Bürger, Ged., p. p. GRIEBACH (bon). — Goethes Tagebücher der sechs ersten Weimar. Jahre, erläutert (de Düntzer, naturellement, et sera utile, mais pourquoi de telles sévérités envers ses devanciers, lorsqu'on n'est pas irréprochable?). — HAYN, Bibliotheca german. nuptialis, Verz. von Einzeldrucken deutscher Hochzeitsged. u. = Scherze in Prosa von Mitte des XVI Jahrh. bis zur Neuzeit. — WOLF, Deutsches Lesebuch* (en 5 volumes, pour les écoles de Transylvanie).

Philologische Wochenschrift, n° 25 : Krit. Bemerk. zu Eutrop (Dias). — *Programme* : SCHECK, De font. Clementis Alex.; STEINBERGER, Edipus, Trag. von Seneca, übers. u. hist. krit. erleutert, I; BOB, Zur Kritik u. Erkl. der Satiren Juvenals; RENN, Die griech. Eigennamen bei Martial; GEIßGER, C. Marius Victorinus Afer, u.; J. BAUER, Das Bild in der Sprache; RUSS, Die tiron. Endungen; WUNDERER, Bruchstücke einer afrikan. Bibelübers. in der pseudocypr. Schrift; IFFELKOFER, Die Rhetorik des Anaximenes unter den Werken des Aristoteles; SCHEPSS, Conradi Hirsaug. Didascalon. — TANNERY, pour l'hist. de la science hellène, de Thalès à Empédocle (2^e art.; cp. *Revue*, 1889, n° 37). — Varro, rerum rustic. libri tres recogn. KEIL (précieux complément de l'éd. de 1884). — LINKE, Studien zur Italia (très soigné). — CKOISET (A. et M.), Hist. de la litt. grecque, I (cp. *Revue*, 1888, n° 9). — W. CHRIST, Gesch. der griech. Liter. bis auf die Zeit Justinians (abondants mais beaucoup de critiques à faire sur des points de détail). — PRELLWITZ, Die argiv. Inschriften. — PALLU DE LESSERT, Les fastes de la Numidie sous la domin. rom. (cp. *Revue*, 1889, n° 9). — LEONHARD, Roms Vergangenheit u. Deutschlands Recht (intéressant et remarquable). — MATZAT, Die Ueberfüllung der gelehrten Fächer u. die Schulreformfrage.

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, hrsg. von QUIDDE (à Fribourg en Brisgau, chez Mohr, paraît quatre fois par an, au prix de 18 mark), 1^{er} volume, 1^{er} fascicule, 1889 : QUIDDE, zur Einführung. — HARTWIG, Ein Menschenalter Florentinischer Gesch. 1250-1252. — Brosch, Schuldig oder non liquet? Zur Streitfrage über Maria Stuart. — BERNHEIM, Ueber die chronolog. Einteil. des histor. Stoffes. — Von BIPPEN, Die Hinrichtung der Sachsen durch Karl den Grossen. — H. von KAP-HERR, Die unio regni ad imperium, ein Beitrag zur Gesch. der staufischen Politik, I. — KAUFMANN, Die Universitätsprivilegien der Kaiser. — *Kleine Mittheilungen* : QUIDDE, Zum Romzugsplan von Wilhelm von Holland. — HEUER, Zur Heirath der Lucrezia Borgia mit Alfons von Este. — HÖHLBAUM, Die Papiere des Grafen Heinrich Mathias von Thurn. — *Berichte u. Besprechungen* : Neuere Literatur zur Gesch. Englands im Mittelalter (Liebermann). — *Nachrichten u. Notizen* : Histor. Comm. in München; Mon. germ. hist.; Preuss. Station in Rom; Monum. Borussica; Hist. Comm. für die prov. Sachsen; Hansischer G. V.; Gesellsch. für Rhein. Geschichtskunde; Bad. hist. Comm.; Lexical. Nachschlagewerke; Herausg. deutscher Verwaltungsacten; Franz. Beschwerden über Ausschluss. von elsass. lothr. Archiven; etc.

1^{er} volume, 2^e fascicule : H. HAUPT, Waldensertum u. Inquisition im südl. Deutschland bis zur Mitte des XIV Jahrh. — H. von KAP-HERR, Die unio regni ad imperium, II. — ULMANN, Aus deutschen Feldlagern während der Liga von Cambrai. — BERNAYS, Zur inneren Entwicklung Castiliens unter Karl V. — PRUTZ, Französ. polnische Umtriebe in Preussen, 1689. — *Kleine Mittheilungen* : v. BELOW, Die Kölner Richerzeche. — SOMMERFELDT, Erzbischof Balduin's von Trier italien. Einnahme 1311, ein neuerdings entdecktes Einnahme register. — HEYD, Ueber den Plan der Erricht. eines Fondaco dei Tedeschi in Mailand 1472. — *Berichte u. Besprechungen* : Neuere Liter. zur Gesch. Englands seit dem XVI Jahrh. (Brosch); *id.* im Mittelalter (Liebermann). — *Nachrichten u. Notizen*. — MASSLOW, Liter. von 1888 u. 1889, Bibliogr. zur deutschen Geschichte.

2^e volume, 1^{er} fascicule : H. BAUMGARTEN, Differenzen zwischen Karl V u. seinem Bruder Ferdinand 1524. — BUCHHOLZ, Ursprung u. Wesen der modernen Geschichtsauffassung. — HARTWIG, Ein Menschenalter Florentinischer Gesch. 1250-1292, V-VI. — SOMMERFELDT, König Hein-

rich VII^e u. die lombard. Städte 1310-1312. — *Kleine Mittheilungen*: ULMANN, Zur Hinricht. der Sachsen 782. — FESTER, Zur Gesch. der Frankfurten Association 1697. — *Berichte u. Besprechungen*: Die geschichtl. Studien in Frankreich (Monod). — Die neuere böhmische Geschichtsforsch. (Vancura). — Neuere Liter. zur Gesch. Englands im Mittelalter I. Besprech. einz. Werke, II. Kurze Mitteil. über die Liter. von 1887-1888 (Liebermann). — Nachrichten u. Notizen. — Bibliogr. zur deutschen Gesch. Liter. 1889, mitte märz bis mitte Juni. Auf October 1888, mitte Juni 1889, mit Nachträgen zu 1888, Jan. Sept. bearb. von MASSLOW.

2^e vol. 2^e fasc.: QUIDDE, Jul. Weizsäcker. — SACKUR, Der Rechtsstreit der Klöster Waulsort u. Hastière, ein Beitrag zur Gesch. mittelalt. Fälschungen. — WOLKAN, Der Winterkönig im Liede seiner Zeit. — ARHEIM, Beitr. zur Gesch. der nordischen Frage in der zweiten Hälfte des XVIII Jahrh. — *Kleine Mittheilungen*: K. MAURER, Zur älteren norweg. Gesch. — I. v. GRÜNER, Zwei Schriftstücke Justus Gruner's, eine Denkschrift 1809 u. ein Bericht an Hardenberg 1811. — KAUFMANN, Rehfués über die Anfänge seiner admin. Thätigkeit in den preuss. Rheinlanden. — *Berichte u. Besprechungen*: Public. der K. belg. histor. Commission (Hubert). — Neuere Liter. zur Gesch. Englands im Mittelalter, einz. Werke u. Liter. 1887-1889 (Liebermann). — Nachtr. u. Berichtig. zu den Berichten Monod's u. Vancura's im vorigen Heft. — Nachrichten u. Notizen. — MASSLOW u. SOMMERFELDT, Bibliogr. zur deutschen Gesch. Liter. mitte Juni. — Ende Sept. 1889.

3^e volume, 1^{re} fascicule, 1890: PÖHLMANN, Zur Beurtheil. Georg Grote's u. seiner. griech. Geschichte. — M. RITTER, Wilhelm von Oranien u. die Genter Pacification 1576. — FESTER, Arthur Schopenhauer u. die Geschichtswissenschaft. — LINDNER, Die Vemeprocèsse gegen Herzog Heinrich den Reichen von Baiern-Landshut. — A. STERN, K. E. Oelsner's Briefe u. Tagebücher, eine vergessene Quelle der Gesch. der franz. Revolution. — *Kleine Mittheilungen*: Q. FISCHER, Der Zeitpunkt der ersten Austrasischen Periode. — Zur Absetzung König Wenzel's, die Stellung Sachsens auf dem Mainzer Tage Sept. 1399 (aus dem Nachlasse WEIZSÄCKER's). — Em. ARNOLDT, Kuno Fischer's Leibniz Biographie. — QUIDDE, Chronologisches. Kindleintag. — *Berichte u. Besprechungen*: Neuere Literatur zur Gesch. Frankreichs im Mittelalter (A. Molinier); Franz. Geschichtsliter. des Jahres 1889, neuere Zeit (L. Farges); Neuere Liter. zur Gesch. Englands im Mittelalter (Liebermann); Neuere Liter. zur Gesch. Englands seit dem XVI. Jahrh. (Brosch.) — Nachrichten u. Notizen. — Bibliogr. zur deutschen Gesch. (Liter. von Sept. 1889 bis Anfang Januar 1890, bearb. von Masslow.)

EMILE BOUILLON, ÉDITEUR, 67, RUE RICHELIEU.

EN VENTE

CORRESPONDANCE DE MADAME DUCHESSE D'ORLÉANS

Extraite de ses lettres originales déposées aux Archives de Hanovre
et de ses lettres publiées par M. L.-W. HOLLAND.

Traduction et notes par E. JAEGLÉ.

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

3 vol. petit in-8. — Prix : 10 fr. 50.

Quelques exemplaires sur papier de Hollande. Prix : 20 francs.

Le Puy, typographie MARCHESOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE.

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LES ACTES DES MARTYRS DE L'É-
GLISE COPTE. Etude critique par E. AMÉLINEAU. Un
beau volume grand in-8..... 10 fr.

GRAMMAIRE DE LA LANGUE
CHAME, par E. AYMONIER. In-8..... 7 50

CHANTS POPULAIRES DES AFGHANS
recueillis, publiés et traduits par James DARMESTETER. In-8. 20 fr.

L'INSTRUCTION SOUS LA CONVEN-
TION, par J.-G. PRAT. Troisième édition. In-18.... 1 fr.

PERIODIQUES

Revue rétrospective, 1^{er} juillet : Mém. inédits d'Hippolyte Auger, 1810-1817. — Une fille de Desaix. — Prise du Trocadéro. — Un chevalier peu galant (1748). — Erreur judiciaire et indemnité (1767).

Bulletin critique, n° 13 : LEMM (von), Koptische Fragm. zur Patriarchengesch. Alexandriens (excellent). — FRANCK, Nouveaux essais de critique philosophique. — J. THOMAS, Princ. de philosophie morale. — RIEMANN, Syntaxe latine (nouvelle édition ; contient d'importantes modifications). — CHOTARD, Louis XIV, Louvois, Vauban et les fortif. du nord de la France, d'après les lettres de Louvois à M. de Chazerat (recherches insuffisantes).

The Academy, n° 947 : RUSSELL, Nelson and the naval supremacy of England (insuffisant). — G. BRANDES, Impressions of Russia, translated from the Danish by EASTMAN (intéressant, mais a parfois le caractère d'une compilation, et renferme bien des négligences). — Some historical books : MORRISON, The Jews under Roman rule (très sobre et judicieux) ; O' CONNOR MORRIS, Dublin Castle ; BURCKHARDT, The civilisation of the Renaissance in Italy, translated by NIDDLEMORE). — Some classical texts : The speech of Demosthenes against the law of Leptines, p. p. SANDYS ; Eutyphro, p. p. ADAM ; Livy, IV, p. p. STEPHENSON ; Herodotus, V, p. p. SCHUCKBURGH ; Demosthenes, orations against Philipp, II, p. p. ABBOTT and MATTHESON ; Homeri Ilias, p. p. CAUER ; p. p. RZACH ; Horati opera, p. p. KELLER u. HAUESSNER. — Cockney (Murray). — Scandinavia (Bradley). — Survivals in negro funeral ceremonies (Brown). — O. SCHRADER, prehistoric antiquities of the Aryan peoples. transl. by JEVONS, from the second ed. of the german. — Philological books : SCHUMACHER, Northern Aylân (un des meilleurs volumes publiés par le Palestine Exploration Fund) ; DE HAMME, The Pilgrim's Handbook to Jerusalem ; KING, The Asaph Psalms in their connexion with the early religion of Babylonia ; Schabbath, p. p. STRACK ; BACHER, Die Agada der Tannaiten, II. — The Yenissei inscriptions, n° 111 (Rob. Brown, juin). — Some books on Roman archaeology : HÜBNER, Röm. Herrschaft in Europa (recueil d'essais fort utiles) ; P. LEJAY, Inscriptions antiques de la Côte-d'Or (« a. useful and valuable publication »). — CAGNAT, L'année épigraphique 1889 (« a continuation of Cagnat's admirable epigraphic summaries »). — Das röm Lager in Bonn. — Archaeol. epigr. Mittheil. XXI, 1.

The Athenaeum, n° 3270 : W. M. ROSSETTI, Dante Gabriel Rossetti as designer and writer. — Waifs and strays of Celtic tradition. Argyllshire series, n° II, folk and hero tales, coll., ed. and transl. by MAC INNES, with notes by the editor and NUTT. — EDWARDS, The Romanoffs tsars of Moscow and emperors of Russia (intéressant, quoique non sans négligences). — THOMSON (Jos.), Mungo Park and the Niger. — Theological books : WESTCOTT, The Epistle to the Hebrews, the Greek text, with notes and essays ; ORELLI (von), The prophecies of Jeremiah, transl. by BANKS. — M. Baber (not. nécrol.). — Washington's ancestry. — Theories about Junius (Rae).

Litterarisches Centralblatt, n° 27 : BRANDT, Die mandäische Religion. — Antonini Placentini itinerarium mit deutscher Uebers., p. p. GILDEMEISTER. — KLEE, Geschichtsbilder aus der deutschen Urzeit (fait d'une façon intéressante). — SEELIGER, Erzkanzler u. Reichskanzler (travail très soigné qui aboutit à des résultats importants et qui est précieux pour l'histoire de l'administration). — FLEUGK-HARTUNG, Gesch. des Mittelalters, I. (On avait jusqu'ici Dahn et Kaufmann. Mais Dahn qui comprend quatre gros volumes, est si prolixe et si irrégulièrement composé

qu'il y a peu de gens qui l'aient lu d'un bout à l'autre. Kaufmann est de beaucoup plus maniable et plus lisible; mais il traite trop longuement certains détails, touche trop brièvement à d'autres, et en laisse d'autres de côté. L'auteur du présent ouvrage cherche à éviter ces défauts en retraçant dans un grand tableau d'ensemble tous les côtés de l'ancienne vie germanique. Sa tâche difficile a été entreprise avec sérieux et terminée avec succès. On apprend beaucoup dans ce premier volume qui est à la fois clair et complet, sous une forme concise.) — ELBEN, Niederösterreich u. seine Schutzgebiete 1524, ein Beitr. zur Gesch. des Bauernkrieges. — RATZEL, Die Schneedecke bes. in deutschen Gebirgen. — CLERKE, Gesch. der Astronomie im XIX Jahrh. — ALB. LEVY, Beitr. zum Kriebsrecht im Mittelalter, insbes. in den Kämpfen, an welchen Deutschland theiligt war. (peu de résultats scientifiques; ne connaît pas toutes les sources du sujet). — Subhadra, buddhist. Catechismus zur Einführ. in die Lehre des Buddha Gautama. — VON SCALA, Die Studien des Polybios, I (quelques bonnes remarques, mais l'auteur tire des documents plus qu'ils ne le permettent). — LEJAY, Inscriptions antiques de la Côte-d'Or (très estimable travail). — Bruder Hermanns Leben der Gräfin Jolande von Vianden, p. p. MEIER (bon). — SITTARD, Zur Gesch. der Musik u. des Theaters am württemb. Hofe, I, 1458-1773. — BESSON, De Seb. Brant sermone; Etude sur Fischart (le travail sur Fischart est fort recommandable). — FROITZHEIM; Goethe u. H. L. Wagner (trop de fantaisie). — GOLDSCHMIDT, Lübecker Malerei u. Plastik bis 1530 (très bon travail).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 26 : Bruch, seine Wirks. in Schule u. Kirche 1821-1872. — KÖLTZSCH, Melanchtons philosoph. Ethik. — K. A. SCHMID, Gesch. der Erzieh. vom Anfang an bis auf unsere Zeit, II, 2. — SAL. STEIN, Das Verbum der Mischnahsprache; ROSENBERG, Das aram. Verbum im babylon. Talmud; M. SCHLESINGER, Das aram. Verbum im jerusalem. Talmud (de bons travaux; celui de Schlesinger est excellent). — Glossae codicum Vaticanæ 3321, Sangall. 912, Leid. 67 F., p. p. GOETZ. — WORMSTALL, Ueber die Chamaver, Bructerer u. Angrivariar, mit Rücksicht auf den Ursprung der Franken u. Sachsen (contestable). — LAMPRECHT, Die röm. Frage von König Pippin bis auf Kaiser Ludwig den Frommen (« laisse trop de carrière au jeu de la sagacité »). — Archiv für Frankfurts Gesch. u. Kunst, III, 2. — Bibliothek denkwürd. Forschungsreisen, p. p. FALKENHORST, 1-3. — BURCKHARDT, Zur Gesch. der locatio conductio. — ALB. LEVY, Beitr. zum Kriebsrecht im Mittelalter, insbes. in den Kämpfen, an welchen Deutschland theiligt war (sujet ingrat). — MACK, Die Finanzverwalt. der Stadt Braunschweig bis 1374 (a de bonnes parties). — I Nibelunghi, trad. PIZZI (fait avec soin, et bien réussi). — Generalversammlung der Goethesellschaft (réunion du 31 mai).

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 12 : Dr. Martin Luthers Werke, VI^e vol. p. p. KOLBE. — NUTT, Studies on the legends of the holy Grail (long et important article de H. Zimmer qui constate qu'il manque beaucoup à M. Nutt et qui conclut par le vers « ut desint vires, tamen est laudanda voluntas »; Nutt ne connaît point par lui-même les langues et les littératures celtiques et se trouve réduit à des traductions, des sommaires, etc.; en outre, il n'a aucune idée de l'influence que les peuples civilisés de l'Europe, Romans, Celtes, Germains, ont exercée les uns sur les autres pendant mille ans).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 26 : Die Ausgrab. in Troja. — Zu den Hymnen des Proklos (Ludwich). — AMMON, De Dionysii Halic. libr. rhetor. fontibus (instructif). — Philodemi fragm., p. p. HAUSRATH. — ZELLE, Novum Testam. graece, I. Das Evangel. des Matthäus. —

Horaz, I. Oden u. Epoden, 3^e Aufl. p. p. Schütz — Tertullian, p. p. REIFFERSCHIED et WISSOWA, I (texte considérablement amélioré). — STUDNICZKA, Kyrene, eine altgriech. Göttin (fait avec grand soin). — Gabriel MELIN, La clientèle romaine (original, soigné, mais trop d'hypothèses. — V. HENRY, Esquisses morphologiques, V. Les infinitifs latins (travail où l'infatigable auteur montre de nouveau sa pénétration).

Deutsche Rundschau, juillet : G. von LOEPER, Goethe u. Weimar (conférence faite le 31 mai à l'assemblée générale de la Société de Goethe). — JUNKER VON LANGE, Heilige Bäume und Pflanzen, culturgesch. Skizze. — O. HARTWIG, Florenz u. Savonarola. — RODENBERG, Jul. Dingelstedt, Blätter aus seinem Nachlass, mit Randbemerkungen : Der Theaterintendant und Freiherr. München. I, 1851-1857. — EUCKEN, Der Kampf der Gegenwart u. die Lebensanschauung im Lichte der weltgeschichtlichen Arbeit. — KRAUSE, Aus dem Berliner Musikleben. — NIETZSCHE, Berichtigung. — Ad. FREY, Aus einer Schweizerischen Kleinstadt. — Die Nibelungen in italienischer Uebersetzung.

Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde, XV, 3 : SACKUR, Reise nach Nord-Frankreich 1889. — SIMONSFELD, Bericht über einige Reisen nach Italien. — GUNDLACH, Ueber die Columban-Briefe. — HARTMANN (L. M.), Ueber die Orthographie Papst Gregors I. — BRESLAU, Zusatz über einen Gregor I zugeschriebenen Brief (Original auf Papyrus in Monza). — V. SIMSON, Kritische Erörterungen. — Miscellen : WREDE, Zwei ostgot. Miscellen; CHROUST, Topogr. Erklär. zu einigen Stellen in den Monum. Germ.; L. V. HEINEMANN, Die älteren Diplome für das Kloster Brogne u. die Abfassungszeit der Vita Gerardi; SACKUR, Zu den Legenden des hlg. Franz von Assisi; BAUMGARTEN (P. M.), Ueber eine Handschrift der Briefe Gregors I; SCHMITZ, Tiron, Miscellen; LIPPERT, Zu dem Necrol. S. Vitoni Virdunensis.

Zeitschrift für romanische Philologie, 1890, XIV, 1-2 Heft : WIEPRECHT, Die latein. Homilien des Haimo von Halberstadt als Quelle der altlothring. Haimo — Uebersetzung. — E. GESSNER, Die hypothetische Periode im spanischen in ihrer Entwicklung. — Ch. BONNIER, Etude critique des chartes de Douai, 1223-1275. — SCHIAVO, Fede e superstizione nell'antica poesia francese. — CRESCINI, Azalais d'Altier. — GORRA, Fonetica del dialetto di Piacenza. — *Vermischtes* : BAIST, Die Todtenbrücke. — APPEL, zu Guillelm Ademar, Grimoart Gausmar u. Guillem Gasmar. — KÖPPEL, Ist Bice Portinari Dante's Beatrice? — BINZ, Zum Evangile de femmes. — SUCHIER, Zu Aucassin (tatezon, soïsté). SCHUCHARDT, Wortgeschichtliches (Span. dengue; mimus, momus; malandria; gilet; span. port. tomar; franz. mauvais, altrfr. mauvé). BAIST, manera. — *Besprechungen* : A THOMAS, poésies complètes de Bertran de Born. — Du PUTSPELU, Dict. etymol. du patois lyonnais. — Leop. de EGUILAZ Y YANGVAS, glos. etimolog. de las palabras españolas. — KRESSNER, Bibl. span. Schriftsteller. — BARSEANU, Doine si Strigaturi din Ardeal; MARIAN, Descanteze poporane romane; SCHWAZFELD, poeziile populare colectia Alecsandri; XENOPOL, Storia Rominilor din Dacia Traiana. — BÉDIER, Le lai de l'ombre.

Theologische Literaturzeitung, n° 13 : RESEH, Agrapha, aussercanon. Evangelienfragm. — WOLF, The Lutherans in America. — WEISS, Einleit. in die christl. Ethik. — EULER, Handb. zum Kleinen Catechismus Luthers. — WILD, Der kleine Catechismus Luthers. — EHMKE, Die fünf Hauptstücke des lutherischen Catechismus. — Notiz. zu Priscillian. (Schepss.)

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

• ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PRINCIPES DE LA FORTIFICATION

ANTIQUE, depuis les temps préhistoriques jusqu'aux
croisades, pour servir au classement des enceintes dont le sol de
la France a conservé la trace, par M. G. DE LA NOÉ, colonel du
génie. 1^{er} fascicule. Fortification préhistorique et fortification gau-
loise. In-8, fig. et planches..... 3 50

2^e fascicule. Fortification romaine. In-8, 5 planches..... 3 50

DE ARCHIA .POETA, thesim proponere Facultati
Litterarum Parisiensi Theod. REINACH. In-8..... 3 fr.

L'AFRIQUE DU SUD. Histoire de la colonie an-
glaise du Cap de Bonne Espérance et de ses annexes. Par M. Paul
LÉLU. In-8, carte..... 2 50

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 948 : The Journal of Marie Bashkirtseff, translated with an introd. by Math. BLIND. — STUBBS, The history of the University of Dublin, from his foundation to the end of the XVIII century. — DOLSON, Russia's railway advance into Central Asia, notes of a journey from St. Petersburg to Samarkand. — The etymology of davit (Skeat). — Cockney (Chance) — The Apographon of the Ambrosian palimpsest of Plautus, p. p. STUEDEMUND. — The art of Judaea (Petrie). — The Antigone at Bradfield. (Sandys et Am. B. Edwards).

The Athenaeum, 5 juillet : Continental literature, july-1889 july 1890 : Belgique, Bohème, Danemark, France, Allemagne, Grèce, Hollande, Italie, Norvege, Pologne, Russie, Espagne (Laveleye et Fredericq; Cermak; Petersen; J. Reinach; Zimmermann; Lambros; Van Campen; Bonghi; Jaeger; Belcikowski; Milyoukov; Riano). — STANLEY, In Darkest Africa, or the quest, rescue and retreat of Emin, governor of Equatoria. — Prince Dorus (Tuer). — The manuscripts of the House of Lords. — The explorations at Cyprus (Munro).

Literarisches Centralblatt, n° 28 : The psalms in Greek, p. p. SWETE. — NEUMANN, Der römische Staat u. die allgemeine Kirche bis auf Diocletian. I. (excellent). — RODENBERG, Ueber wiederholte deutsche Königswahlen im XIII Jahrh. (instructif). — Hanserecesse 1477-1520, p. p. D. SCHAEFER, IV. — GUNDLACH, der Streit der Bistümer Arles u. Vienne (cp. *Revue*, n° 26). — HEIGEL, Quellen u. Abhandl. zur neueren Gesch. Bayerns, neue Folge (neuf études). — G. WOLF, Josefina (extraits de documents). — SCHEELE, Die Lettres d'un officier prussien Friedrich's des Grossen (fait avec méthode et soin). — BARTHOLOMAE, Indogerm. ss (cp. *Revue*, n° 16). — LARSEN, Studia critica in Plutarchi moralia (composé avec une bonne méthode et non sans pénétration). — Hue de Rotelande's Ipomedon, ein franz. Abenteuerroman des XII Jahrh., p. p. KÖLBING u. KOSCHWITZ. — KILIAN, Die Mannheimer Bühnenbearbeit. des Götz von Berlichingen vom Jahre 1786, hrsg. — DROYSEN, Heerwesen u. Kriegführ. der Griechen, II. (Toujours le même savoir, la même abondance de matériaux et le même soin). — HOGARTH, Devia Cypria (cp. *Revue*, n° 7). — SCHIESS, Die römischen collegia funeraticia nach den Inschriften (cp. *Revue*, n° 29).

Deutsche Literaturzeitung, n° 27 : Bibliothèque de l'École des Hautes Études, sciences religieuses, vol. I (cp. *Revue* 1889, n° 65). — O. JÄGER, Abriss der neusten Gesch. 1815-1871, 2° Aufl. — The minor Law-Books, translated by Julius JOLLY, part I, Nārada, Brihaspati (très bon). — GRUNDMANN, Ueber 98 in Attica gefundene Henkelinschriften auf griech. Tongefässen (art. de Kaibel « eine gründliche Prüfung u. Beurteilung des reichen Materials ist dringend von Nöten; weder was G. noch was seine Vorgänger ermittelt haben, kann genügen »). — Leisewitz, p. p. R. M. WERNER. — RAJNA, Le corti d'amore (conférence qui est devenue un petit livre destiné au grand public; ce qu'il renferme de plus important, se trouve à la note 67). — G. F. HERTZBERG, Gesch. der Stadt. Halle a. S. (l'auteur qu'on a coutume de rencontrer sur le domaine de l'histoire byzantine et romaine, a écrit l'histoire de sa ville natale, avec beaucoup de soin et de couleur). — N. WEISS, La chambre ardente, étude sur la liberté de conscience sous François I^{er} et Henri II (très recommandable). — SIFFARD, Gesch. des Musik- und Concertwesens in Hamburg; Studien u. Charakteristiken. — SURCOUF, Un corsaire malouin, Robert Surcouf (sé lit avec intérêt).

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

FUSTEL DE COULANGES

Membre de l'Institut (Académie des sciences morales),
professeur en Sorbonne.

HISTOIRE

DES

INSTITUTIONS POLITIQUES DE L'ANCIENNE FRANCE

LES ORIGINES DU SYSTÈME FÉODAL

LE BÉNÉFICE ET LE PATRONAT PENDANT L'ÉPOQUE MÉROVINGIENNE

Revu et complété, sur le manuscrit et d'après les notes de l'auteur

Par Camille JULLIAN

Chargé de cours à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Un volume in-8, broché. 7 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

HISTOIRE DES INSTITUTIONS POLITIQUES DE L'ANCIENNE FRANCE :

La Gaule romaine. 1 vol. in-8° (En préparation).

L'Invasion germanique. 1 vol. in-8° (En préparation).

La Monarchie franque. 1 vol. in-8°, broché. 7 fr. 50.

L'alleu et le domaine rural pendant l'époque mérovingienne. 1 vol. in-8, broché. 7 fr. 50.

SOURCHES (Marquis de)

MÉMOIRES SUR LE RÈGNE DE LOUIS XIV

Publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars

Par le comte DE COSNAC (Gabriel-Jules)

ET

Édouard PONTAL, archiviste paléographe.

Mise en vente du Tome X embrassant la période de janvier 1706
à décembre 1707.

Un volume in-8, broché. 7 fr. 50

L'ouvrage complet formera environ 15 volumes.

Il a été tiré 150 exemplaires numérotés sur grand raisin vélin de Hollande, à 20 fr. le volume.

Les neuf premiers volumes (septembre 1681 — janvier 1704) ont paru précédemment. Chaque volume. 7 fr. 50.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

THIERRY-POUX

PREMIERS MONUMENTS DE L'IMPRIMERIE EN FRANCE
AU XV^e SIÈCLE

Un vol. in-folio, cartonné. 60 fr.

LES CAHIERS D'UN RHÉTORICIEN
DE 1815

Un volume petit in-16, imprimé sur papier du Marais, broché. . . 7 fr. 50

Cet ouvrage n'a été tiré qu'à 500 exemplaires numérotés.

Tous ceux qui ont passé par l'Université, dans les années qui précédèrent la révolution de 1848, ont gardé le souvenir de M. Bary, qui était professeur de physique et répétiteur de science à l'Ecole polytechnique. Ses enfants ont retrouvé dans ses archives trois cahiers, d'un papier jauni, écrit par leur père, et qui portaient ce titre : *Mes Ephémérides*. M. Bary, à l'heure où il était encore sur les bancs du lycée, en rhétorique, avait eu idée de noter, chaque soir, ses impressions du jour, d'écrire son journal. Le journal ne dura que trois mois, ou du moins, on n'en a retrouvé que trois cahiers. Mais ces trois mois sont précisément ceux que l'on a nommés les *Cent jours*, ce qui permet à l'enfant de s'occuper de politique et de nous montrer, en parlant de son père et des amis de son père, l'état des esprits à cette époque si troublée et si curieuse.

On a fait imprimer les cahiers tels quels, sans y changer un mot. Ils sont bien amusants à lire, parce qu'ils nous donnent des renseignements très précis sur les idées, les mœurs et les tours d'esprit de cette génération d'écoliers, qui allaient être des hommes et accomplir les grandes choses de la Restauration.

(Extrait du *XIX^e Siècle* du 4 avril 1890.)

GUILLAUME (J.)

PESTALOZZI

(ÉTUDE BIOGRAPHIQUE)

Un volume in-16, broché, avec un portrait de Pestalozzi. . . . 3 fr. 50

FERDINAND BRUNETIÈRE

L'ÉVOLUTION DES GENRES
DANS L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE

LEÇONS PROFESSÉES A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

TOME PREMIER

INTRODUCTION : L'évolution] de la critique depuis la Renaissance jusqu'à nos jours.

Un volume in-16, broché. 3 fr. 50

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

• ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PRINCIPES DE LA FORTIFICATION

ANTIQUE, depuis les temps préhistoriques jusqu'aux
croisades, pour servir au classement des enceintes dont le sol de
la France a conservé la trace, par M. G. DE LA NOÉ, colonel du
génie. 1^{er} fascicule. Fortification préhistorique et fortification gau-
loise. In-8, fig. et planches..... 3 50
2^e fascicule. Fortification romaine. In-8, 5 planches..... 3 50

DE ARCHIA POETA, thesim proponebat Facultati
Litterarum Parisiensi Theod. REINACH. In-8..... 3 fr.

L'AFRIQUE DU SUD. Histoire de la colonie an-
glaise du Cap de Bonne Espérance et de ses annexes. Par M. Paul
LÉLU. In-8, carte..... 2 50

PÉRIODIQUES

Bulletin du Cercle Saint-Simon, n° 2, juin 1890 : Assemblée générale du 29 mars. — Nomination du bureau et des commissions. — Nouveaux membres. — Livres nouveaux. — Chronique (le prochain numéro contiendra un compte-rendu des conférences de MM. DURAND-GRÉVILLE, MOUNET-SULLY et G. DESCHAMPS, et des dernières réunions qui ont eu lieu au Cercle).

The Academy, n° 941 : STANLEY, In Darkest Africa on the quest, rescue and retreat of Emin, governor of Equatoria. Deux volumes. — MAC-CARTHY, The French Revolution, vol. I. (Ne contient encore qu'une introduction aux trois volumes suivants). — WRIGHT, The composition of the four gospels, a critical inquiry. — WOODBURY, Talks with Emerson. — MYERS, Lord Althorp. — Some books on folklore : ALLEN, Korean tales; GÖRNES, studien zur griech. Mythologie; LAUCHERT, Gesch. des Physiologus; MARX, Griech. Märchen von dankbaren Tieren u. Verwandtes (cp. sur Lauchert, *Revue*, 1889, n° 24 et sur Marx, *Revue*, 1889, n° 37). — Notes and news. — A Pali adress to an English governor. — De Quincey's alleged untruthfulness (Florence Baird-Smith, De Quincey's daughter). — The lost works of Philo (Conybeare). — The substantive louke in Chaucer (Skeat). — An Icelander upon the bondman (Stefanson). — Printing at Avignon in 1444 (Axon : l' « ars scribendi artificialiter » de Waldvogel ne serait-il pas un terme impropre « for stencils to be used by the scribe » ?) — LILLY, On Right and Wrong. — Contributions to Pāli lexicography : 1 Lūha, luhasa, lukhasa. 2 Rabhasa. 3 Arana-vihāri 4. Sālitaka. 5 Pitta. 6. Samāsītis 7. Satakattu. 8. Sahunnavāsī (R. Morris). — MILLAR, The historical castles and mansions of Scotland, Perthshire and Forfarshire.

The Athenaeum, n° 3272 : Ernst II, Herzog von Sachsen Coburg Gotha, Aus meinem Leben und aus meiner Zeit, III Band; Memoirs of Ernest II, Duke of Saxe-Coburg-Gotha, vols III and IV, translated from the German by Percy ANDREAE. — DRIVER, Notes on the Hebrew text of the Books of Samuel, with an introd. on Hebrew palaeography and the ancient versions and facsimiles of inscriptions. — FRASER MACKINTOSH, Letters of two centuries. — The Gutenberg celebration in Cologne. — The official despatches of the Great Rebellion. — LERMOLIEFF, Kunstkritische Studien über italienische Malerei, die Galerien Borghese und Dorian Panfilii, in Rom. — Notes from Athens (Lambros). — The British Archaeological Association at Oxford. — The British School at Athens.

Literarisches Centralblatt, n° 29 : MARGOLIOUTH, An essay on the place of Ecclesiasticus in Semitic literature. — Von HASE, Kirchengesch. — Anonymi Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum, p. p. HAGENMEYER (édition définitive et indispensable par son commentaire). — WITTE, Die Armagnaken im Elsass (attachant). — N. WEISS, La chambre ardente, étude sur la liberté de conscience sous François I^{er} et Henri II (« image saisissante de la cruauté de la persécution et du martyre héroïque des protestants français »). — Von WERNER, Ein deutsches Kriegsschiff in der Südsee. — Die Befestigungen Frankreichs, ein Beitrag zur Kenntniss der franz. Landesvertheidigung. — MOMMSEN, Römisches Stadtrecht, III, 1 et 2. — REINISCH, Die Kunama-Sprache in Nordost-Afrika, II. — Alb. ZIMMERMANN, Krit. Untersuchungen zu den Pöthomerica des Quintus Smyrnaeus (met à une trop rude épreuve la patience du lecteur). — BÜLBRING, Gesch. der Ablaute der starken Zeitwörter innerhalb des Südenglischen (fait avec grande compétence et méthode). — APPEL, Provençalische inedita aus Pariser Handschrif-

ten, (travail fort consciencieux). — Gaston PARIS, Extraits de la Chanson de Roland et de la Vie de S. Louis, 2^e éd. (guide commode et sûr; la main du maître qui s'est trouvée prête pour une tâche en apparence peu importante, ne se dément nulle part). — BONET-MAURY, Bürger et les origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne (rien de nouveau, mais l'essentiel devait être mis plus clairement en relief et il faudrait en certains endroits plus d'exactitude; cp. *Revue*, n° 1). — ROSCHER, Ausführl. Lexicon der griech. u. röm. Altertümer, I, 1 u. 2. Aba bis Hysiris. — BOHN, Altertümer von Aegae, unter Mitw. von K. SCHÜCHARDT, hrsg. (important). — LUTSCH, Die Kunstdenkmäler der Landkreise des Regierungsbezirkes Breslau, IV. — ZIEL, Erinner. aus dem Lehen eines alten Schulmannes. — De PARVILLE, L'exposition universelle, lettre-préface par ALPHAND. — Caspar's Directory of the American book, news and stationery trade, wholesale and retail, comprising the publishing, subscription, retail book, antiquarian, etc. in the United States and Canada (servira d'indicateur à la librairie américaine). — Jahresverzeichnis der an den deutschen Schulanstalten erschienenen Abhandlungen, I.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 28 : DELITZSCH, Buch Jesaja. — ADAM, Die Aristotel. Theorie vom Epos nach ihrer Entwickl. bei Griechen u. Römern. (n'est pas au courant). — HÜBNER, Bibliogr. der Klass. Altertumswiss. 2^e éd. — SCHIPPER, Zur Kritik der Shakspeare — Baconfrage (cp. *Revue*, n° 28). — MAX HERRMANN, Siegfried I. Erzbischof von Mainz 1060-1084 (bon à critiquer sur plusieurs points). — STANLEY LANE POOLE, The Barbary Corsairs (fait avec soin et habileté). — VAN MUYDEN, La Suisse sous le pacte de 1815 (cp. *Revue*, n° 24). — DE LA MARTINIÈRE, Morocco, journeys in the Kingdom of Fez and to the court of Mulai Hassan. — G. GALLAND, Gesch. der holländ. Baukunst u. Bildnerei im Zeitalter der Renaissance, der nationalen Blüte u. des Classizismus (bien des reproches à faire : manque de clarté et d'ensemble, pas de grands points de vue, pas de caractéristique frappante, mais enthousiasme pour le sujet et connaît en détail les œuvres d'art). — Amerikanische orientalische Gesellschaft (7 mai).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, mai : ZDZIECHOWSKI, sur les critiques de Byron. — POREBOWICZ, Notice relative à la bibliographie espagnole (liste des livres espagnols de la Bibliothèque de Cracovie). — LEWICKI, Ueber das Verhältnis Lithauens zu Polen zur Zeit Jagiellös und Witolds.

Magazin für die Litteratur des In- und Auslandes, n° 25 : REHBERG, Der Niedergang der Lyrik. — Von SUTNER, Octave Mirbeau. — NEUMANN-HOFER, Berliner Theaterbriefe. — Aus Thomas Moore's Irish Melodies, übers. von Gisberte FREILIGRATH. — Guy de MAUPASSANT, Wer weiss?

N° 26 : K. BLIND, Ein griech. Forscher unter den alten Deutschen I. (Il s'agit de Pytheas.) — Ola HANSSON, Scand. Litteratur, II. — P. RACHI, Helene Swarth. — Otto ERNST, Neue Lyrik. — A. F. Die Bruderschaft der Humanität in Nordamerika. — ALECSANDRI, Der Schub nach Sibirien, übertr. von RADOW. — Guy de MAUPASSANT, Wer weiss?

N° 27 (paraît désormais avec une couverture de couleur jaune) : HARDEN, Rembrandt als Erzieher. — O. ERNST, Die Scheu vor der Tendenzdichtung. — Strössel, Bücher-Physiognomien. — GURLITT, Gottfried Shadow, als Impressionist. — Aus der niederländischen Lyrik (Uebersetz. von PLUIM). — CIAMPOLI, Schierling, I (übers. von LOCELLA).

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL
DE LA
LANGUE FRANÇAISE

DU COMMENCEMENT DU XVII^e SIÈCLE JUSQU'À NOS JOURS

PRÉCÉDÉ D'UN

TRAITÉ DE LA FORMATION DE LA LANGUE

ET CONTENANT :

- 1^o LA PRONONCIATION FIGURÉE DES MOTS ;
- 2^o LEUR ÉTYMOLOGIE ; LEURS TRANSFORMATIONS SUCCESSIVES, AVEC RENVOI AUX CHAPITRES DU TRAITÉ QUI LES EXPLIQUENT, ET L'EXEMPLE LE PLUS ANCIEN DE LEUR EMPLOI ;
- 3^o LEUR SENS PROPRE, LEURS SENS DÉRIVÉS ET FIGURÉS, DANS L'ORDRE À LA FOIS HISTORIQUE ET LOGIQUE DE LEUR DÉVELOPPEMENT ;
- 4^o DES EXEMPLES TIRÉS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS, AVEC INDICATION DE LA SOURCE DES PASSAGES CITÉS

PAR MM.

ADOLPHE HATZFELD

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND

ET

ARSÈNE DARMESTETER

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE DU MOYEN ÂGE ET D'HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE À LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

AVEC LE CONCOURS DE

M. ANTOINE THOMAS

CHARGÉ DU COURS DE PHILOGIE ROMANE À LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

MODE DE PUBLICATION

Cet ouvrage sera publié en 30 fascicules de 80 pages, du prix de 1 franc chacun.

Il paraîtra un fascicule tous les deux mois au début de la publication, et bientôt, nous l'espérons, un par mois.

On souscrit d'avance à l'ouvrage complet au prix de 30 francs.

Les souscripteurs recevront, sans frais, tous les fascicules au fur et à mesure de leur apparition, et bénéficieront, en outre, sans que le montant de leur souscription en soit augmenté, de tout ce qui pourra paraître en plus de ces 30 fascicules.

Les souscriptions doivent être adressées, en mandat-poste, à la Librairie Délagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

ALBUM ARCHÉOLOGIQUE

DES

MUSÉES DE PROVINCE

Publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et sous la direction de

ROBERT DE LASTEYRIE

Membre de l'Institut

PREMIÈRE LIVRAISON, comprenant 13 feuilles de texte et 8 pl. en héliograv. 12 fr.

Cet ouvrage n'est fourni qu'en compte ferme.

FAC-SIMILÉS DES MANUSCRITS GRECS DATÉS
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DU IX^e AU XIV^e SIÈCLE

Publiés par HENRI OMONT

*La première livraison vient de paraître. — Prix de souscription à l'ouvrage
complet. 60 fr.*

L'ouvrage est publié en deux livraisons de chacune 50 planches in-folio, accompagnées d'un texte explicatif. Ces 100 planches contiendront environ 150 reproductions en héliotypie de tous les manuscrits à date certaine, du IX^e au XIV^e siècle, conservés à la Bibliothèque nationale, et formeront le recueil le plus complet publié jusqu'à ce jour pour l'étude de la paléographie grecque au moyen âge.

PERIODIQUES

Bulletin critique, n° 14 : HARRIS, The rest of the words of Baruch, a Christian Apocalypse of the year 136 (édition très soignée). — DUCHESNE, Origines du culte chrétien, étude sur la liturgie latine avant Charlemagne (répond à ses critiques, entre autres à M. Sabatier; cp. *Revue*, n° 22). — SERRE, Au large! Esquisse d'une méthode de conciliation universelle. — DE LA GRASSERIE, De la catégorie des cas (des réserves à faire : mais l'auteur a le premier en France tenté de mettre en œuvre les données de la philologie néo-glottologie si riches et si neuves, pour la plupart recueillies dans les ouvrages de Müller et Winkler; cp. *Revue*, n° 18). — G. THOMAS, Du Danube à la Baltique, descriptions et souvenirs (excellent compagnon de voyage pour ceux qui aiment à voyager dans leur fauteuil). — *Analecta Bollandiana*, IX, 1 et 2.

Méusime, juillet-août : LOQUIN, La nouvelle brochure de M. Gaston Paris « Les chants populaires du Piémont » (théorie séduisante et exacte). — H. G. Les contes populaires dans l'antiquité classique, — Les chemins de fer, II. — Chansons populaires de la Basse-Bretagne, XXIV, Les trois buveuses (Ernault). — L'étymologie populaire et le folklore; V. Dans les bras de Morphée (en français, « de l'orfèvre », en irlandais, « de Murphy »); Saint Virgile (ce saint est l'Irlandais Fergal ou Fergil, évêque de Salzbourg qui latinisa son nom). — Irish prognostications from the howling of dogs (O'Grady). — Devinettes de la Haute-Bretagne, XI (Orain). — TUCHMANN, La fascination, 4. Les fascinateurs. Moyens d'acquérir le pouvoir de fascination. — *Bibliographie* : ORTOLI, Les conciles et synodes dans leurs rapports avec le traditionnisme (travail intéressant; ce serait l'étude de la superstition et des traces du paganisme dans les canons des conciles; mais pour faire un semblable travail, il faut être un critique ou mieux encore un historien, c'est-à-dire un autre savant que M. Ortoli). — JAHN, Schwaenke und Schnurren aus Bauern Mund; Volkssagen aus Pommern und Rügen, 2^e éd. (le 1^{er} vol. contient 19 contes du genre facétieux; le second, les légendes et traditions de la Poméranie et de l'île de Rügen). — FINAMORE, Credenze, usi e costumi abruzzesi. — El Folk-lore Filipino, 11, p. p. de LOS REYES.

The Academy, n° 950 : BROWN, George Buchanan, humanist and reformer, a biography (très recommandable). — MORFILL, Russia (la partie historique laisse à désirer, mais le reste est excellent). — FR. WARNER, Mental Faculty. — The latin hymn writers and their hymns, by the late Samuel Willoughby Duffield, ed. and completed by R. E. THOMPSON. — An unknown edition of Tyndale's New Testament. — The Romaunt of the Rose (Skeat). — Cockney (Wedgwood). — A logus old-english word (Logeman). — The Bondman (Caine). — Fitzgerald's Omar Khayyam (Weekes). — LUNIAK, Quaestiones Sapphicae (traité de 150 pages en latin, et modèle de monographie). — PETRIE, Historical scarabs, a series of drawings from the principal collections.

The Athenaeum, n° 3273, THORNTON, Opposites, a series of essays on the unpopular sides of popular questions. — CONWAY, Climber's Guide to the Central Pennine Alps. — ARBUTHNOT, Arabic authors, a manual of Arabian history and literature (petit livre sans prétention, mais méritoire). — KERR, History of Curling. — CLINCH, Bloomsbury and St Giles', past and present. — DU BLEU, Le prince de Ligne et ses contemporains. — Irish history. — The public schools in 1890. — Mr Cossens' mss. — Joshua, his life and times. — The Washingtons of Warton. — Royalist composition cases. — Scottish National Memorials, illustrated. — The British Archaeological Association at Oxford, II. — The site of Hieropolis-Castabala (Bent).

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

FUSTEL DE COULANGES

Membre de l'Institut (Académie des sciences morales)

Professeur en Sorbonne.

• HISTOIRE DES INSTITUTIONS POLITIQUES DE L'ANCIENNE FRANCE

LES ORIGINES DU SYSTÈME FÉODAL

LE BÉNÉFICE ET LE PATRONAT PENDANT L'ÉPOQUE MÉROVINGIENNE

OUVRAGE REVU ET COMPLÉTÉ SUR LE MANUSCRIT ET D'APRÈS LES NOTES DE L'AUTEUR
PAR Camille JULLIAN, CHARGÉ DE COURS A LA FACULTÉ
DES LETTRES DE BORDEAUX

Un volume in-8°, broché. — Prix. 7 fr. 50

Du même auteur :

HISTOIRE DES INSTITUTIONS POLITIQUES DE L'ANCIENNE FRANCE :

La Monarchie franque 1 volume in-8,
broché. 7 fr. 50

L'Alleu et le domaine rural pen-
dant l'époque mérovingienne.
1 volume in-8, broché. . . 7 fr. 50

La Gaule romaine. 1 volume in-8 (en
préparation).

L'Invasion germanique. 1 volume
in-8 (en préparation).

Marquis de SOURCHES

MÉMOIRES

SUR

LE RÈGNE DE LOUIS XIV

PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT AUTHENTIQUE APPARTENANT
A M. LE DUC DES CARS, PAR LE Comte de Cosnac (GABRIEL-JULES),
ET ÉDOUARD Pontal, ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE

Mise en vente du tome X, embrassant la période de janvier 1706 à décembre 1707

Un volume in-8, broché. — Prix. 7 fr. 50

L'ouvrage complet formera environ 15 volumes

Il a été tiré 150 exemplaires numérotés sur grand raisin vélin de Hollande,
à 20 francs le volume

Les neuf premiers volumes (septembre 1681 — décembre 1705)
ont paru précédemment. — Chaque volume. 7 fr. 50

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

Albert SOREL

de l'Institut.

MADAME DE STAËL

Un volume in-16, avec un portrait en photogravure, broché. 2 fr.

EN VENTE DANS LA MÊME COLLECTION :

Victor Cousin, par M. JULES SIMON, de l'Académie française. 1 vol.

Montesquieu, par ALBERT SOREL. 1 vol.

D'Alembert, par JOSEPH BERTRAND, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. 1 vol.

Madame de Sévigné, par M. GASTON BOISSIER, de l'Académie française. 1 vol.

George Sand, par M. E. CARO, de l'Académie française. 1 vol.

Turgot, par M. LÉON SAY, de l'Académie française. 1 vol.

A. Thiers, par P. DE RÉMUSAT, sénateur. 1 vol.

Vauvenargues, par M. MAURICE PALÉOLOGUE. 1 vol.

Chaque volume in-16, avec un portrait en photogravure broché. . 2 fr.

J. GUILLAUME

PESTALOZZI

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

Un volume in-16, broché, avec un portrait de Pestalozzi. 3 fr. 50

THIERRY-POUX

PREMIERS MONUMENTS DE L'IMPRIMERIE EN FRANCE

AU XV^e SIÈCLE

Un volume in-folio cartonné. 60 francs.

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LA BRODERIE

DU XI^E SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

D'après des spécimens authentiques et les anciens inventaires

Par M. LOUIS DE FARCY

L'ouvrage est publié en deux volumes in-folio, comprenant chacun au moins 50 pages de texte et 60 planches. Prix de souscription. 80 fr.

Ce prix sera porté à 100 fr. lors de la publication du second volume.

Le premier volume vient de paraître.

PRÉCIS DE L'ART ARABE

ET MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE, A LA THÉORIE ET A LA TECHNIQUE
DES ARTS ET DE L'ORIENT MUSULMANS

Par J. BOURGOIN

Livraisons 7 à 12. Chaque livraison..... 7 fr. 50

PÉRIODIQUES

Revue historique, juillet-août 1890 : Alfred BAUDRILLART, Les *inrignes* du duc d'Orléans en Espagne, 1708-1709 (suite et fin). — B. de MANDROT, Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, 1433-1477 (premier article). — P. MARAIS, Docum. inédits sur la Révolution dans le dép. de la Gironde, Les frères Faucher, Laffon de Ladébat et leur correspondance inédite. — *Bulletin historique* : France (A. Molinier et G. Monod). Roumanie (Xénopol). — *Comptes-rendus* : DUCHESNE, Origine du culte chrétien, étude sur la liturgie latine avant Charlemagne (net et pénétrant). — HINSCHTUS, Das Kirchenrecht der Katholiken u. Protestanten in Deutschland, IV, 2, I-II (consacrés à l'instruction publique et à l'enseignement des clercs, ainsi qu'à la juridiction ecclésiastique). — EHRLE, Die Spiritualen, ihr Verhaeltnis zum Franziskanerorden u. zu den Fraticellen (il était difficile d'apporter à l'éclaircissement de points encore si neufs pour la plupart, tant de qualités diverses et également précieuses, une pratique profonde de la bibliographie et des dépôts publics de toute sorte, une connaissance parfaite de l'histoire de l'église et de la philosophie scolastique, à laquelle l'auteur rattache avec raison les débats qui l'ont occupé, un sens critique des plus sûrs, une impartialité enfin d'autant plus louable qu'elle avait à s'exercer sur des objets plus délicats. Œuvre essentiellement d'érudition qui ne pouvait avoir d'autre but que d'exhumer des documents inconnus jusqu'ici ou encore à peine soupçonnés, d'en établir la valeur et le sens exact, les relations entre eux, tout au plus d'en livrer quelques conclusions destinées à servir de point de repère pour une histoire définitive des discussions franciscaines). — FAGUET, Dix-huitième siècle, Etudes littéraires (art. de G. Monod : « Livre admirable, le plus intéressant, le plus amusant, le plus nourrissant qui soit; aucun qui vous fasse voir plus de pays, ni en compagnie d'un guide plus intelligent. L'auteur est à un degré éminent, instructif et persuasif, neuf sans être paradoxal, sensé sans être banal. Il a ce don singulier de modifier vos jugements en vous laissant persuadé que vous avez toujours pensé comme lui. Aucun critique n'est aussi impersonnel que lui, aussi libre de parti pris et d'opinions préconçues, aussi objectif. Il se met en face des livres; il les prend, les lit, commesi on n'avait jamais rien écrit à leur sujet, et il dit à son tour ce qu'il y a trouvé, sans s'inquiéter si ce qu'il dit paraîtra un lieu commun ou un paradoxe. Et il se trouve dire presque toujours des choses à la fois vraies et neuves. Même si elles ne sont pas neuves en elles-mêmes, elles le sont par la manière dont il les dit, parce qu'elles sont nées de l'impression immédiate, directe de l'œuvre, parce qu'elles sont senties et jamais répétées. Il faut se pénétrer de ce livre. On y trouvera une riche matière à instruction et à réflexion. Trois critiques seulement : le style, coloré, vivant, riche en formules expressives, en trouvailles heureuses, trouvailles de mots et trouvailles de pensées, est souvent haché, contourné, encombré d'incidentes, volontairement négligé; on sent rarement l'émotion admirative, et pour pénétrer tout à fait le xviii^e siècle, siècle d'action et de passion, peut-être faut-il mêler un peu plus de sensibilité à son intelligence; — l'introduction, indigne du volume, n'est qu'une critique assez étroite des défauts de la littérature du xviii^e siècle; dire que ce siècle a été inférieur au xvii^e parce qu'il n'a été ni chrétien ni français, sans expliquer ce qu'il faut entendre par ces mots, c'est faire une phrase. Mais c'est la seule que j'ai trouvée dans l'admirable livre de M. Faguet; car je ne m'en dédis pas; pour admirable, il l'est. »)

Literarisches Centralblatt, n° 30 : Tertulliani opera, rec. REIFFERSCHIED et WISSOWA I (cher, mais excellent). — CORNELIUS, Die Rückkehr Calvin's nach Genf. II. Die Artichauds. III. Die Berufung (simple et atta-

chant). — WENDT, Der deutsche Reichstag unter König Sigmund bis zum Ende der Reichskriege gegen die Hussiten, 1410-1431 (soigné). — Bibliothek deutscher Geschichte, I. EGELHAAF, Deutsche Gesch. im XVI Jahrhundert, I, 1517-1526 (ne donne pas « le pendant de la caricature de Jansen »); II. Moriz RITTER, Deutsche Gesch. im Zeitalter der Gegenreformation u. des dreissigjährigen Krieges, I, 1555-1586 (fait d'un seul jet et très attachant, très solide). — A. BUCHHOLTZ, Geschichte der Buchdruckerkunst in Riga, 1588-1888. — Gust. MÜLLER, Die Entwicklung der Landeshoheit in Geldern bis zur Mitte des XIV Jahrhunderts, — SALEMANN und SHUKOWSKI, Persische Grammatik mit Literatur, Chrestomathie und Glossar (cp. *Revue*, n° 17). — HARTMAN, *Analecta Xenophontea nova*. — HENSE, *Teletis reliquiae* (fait avec tout le soin possible). — Ausonii Mosella, p. p. DE LA VILLE DE MIRMONT (important pour le bibliophile et offre peu au philologue, cp. *Revue*, n° 10). — SCHWEIGEL, *Esclarmonde, Clarisse et Florent, Yde et Olive*, drei Fortsetzungen der Chanson von Huon de Bordeaux, nach der einzigen Turiner Handschrift (textes qui attendaient encore leur publication et qui sont reproduits avec une exactitude « diplomatique »). — Katalog over den Arnamagnaeanske Handskriftsamling, II. — MINOR, Aus dem Schillerarchiv, Ungedrucktes und Unbekanntes zu Schiller's Leben und Schriften (intéressant). — BOPP, Der Vocalismus des Schwäbischen in der Mundart von Münsingen. — LEHFELDT, Bau- und Kunstdenkmäler Thüringens, VI. Herzogthum Sachsen-Meiningen. Amtsgericht Saalfeld. — Herm. SCHILLER, Pädagogische Seminarien für das höhere Lehramt. Geschichte und Erfahrung.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 29 : KATAJEW, Geschichte der Predigt in der russischen Kirche, eine kurze Darstellung ihrer Entstehung u. Entwicklung bis auf das XIV Jahrhundert, übertragen von Al. MARKOW (recueil qui contient de nombreuses citations et qui sera le bienvenu). — GOERRES, Studien zur griechischen Mythologie (tout un système qui n'est fondé que sur les affirmations assurées de l'auteur; cette sorte de mythologie doit être rejetée d'emblée; là où il n'y a pas de preuves, il n'y a pas de réfutation, et nous doutons que les théologiens trouvent dans cet ouvrage « un arsenal pour combattre l'incrédulité »). — GOITEIN, Der Optimismus und Pessimismus in der jüdischen Religionsphilosophie, eine Studie über die Behandlung der Theodicee in derselben bis auf Maimonides (bon). — Jacob WACKERNAGEL, Das Dehnungsgesetz der griechischen Composita (convaincant, instructif, clair, méthodique). — Taciti de vita et moribus Julii Agricolae liber, p. p. SCHOENE (pas une correction évidente). — Kleinere deutsche Gedichte des XI und XII Jahrhunderts, hrsg. von WARG (l'éditeur ne possède même pas les éléments de la grammaire allemande, quoiqu'il ait le ton hardi et prétentieux; il n'a pas rougi d'imprimer 5,350 vers tirés de mauvais manuscrits, sans apporter une simple obole à l'établissement du texte; je me trompe: il hasarde une conjecture, une seule, et qui ne vaut rien). — DOPFFEL, Kaisertum und Papstwechsel unter den Karolingern (bon, mais un peu « tûtelnd », subtile et sans conclusion, cp. *Revue*, 1889, n° 44). — Inventaire-sommaire des archives départementales antérieures à 1790, département de la Lorraine; archiviste, M. Edouard SAUER. Metz, 1879 (cet inventaire publié il y a dix ans, vient seulement d'entrer dans le commerce; mais les sommaires surprennent soit par leur trop grande concision, soit par leur diffusion; dit trop au dilettante et trop peu au savant). — PRIBRAM, Oesterreichische Vermittlungs-politik im polnisch-russischen Kriege 1654-1660 (possède tous les mérites des précédents travaux du jeune érudit). — Ancien plan de Constantinople imprimé entre 1566 et 1574 avec notes explicatives, par CAEDICIUS. — ROSENBERG, Geschichte der modernen Kunst (trois volumes sur l'histoire de l'art depuis la Révolu-

tion jusqu'à nos jours; excellent guide). — FAY, Journal d'un officier de l'armée du Rhin (« prouve que la France n'était pas prête et l'engage à être prête une autre fois. Mais cet avis doit servir à un autre peuple: même sur les lauriers il n'y a pas de repos, et heureuse la nation dont le gouvernement reste vigilant, dont l'armée est telle que le vif courant de l'esprit populaire et du patriotisme puisse s'y montrer toujours à temps et dans sa pleine vigueur, pour sauver même dans de difficiles circonstances la patrie menacée et punir l'orgueil de l'ennemi! »). — Alfred Lord TENNYSON, Demeter and other poems. — Gaston PARIS, La littérature française au moyen âge, 2^e éd. (de nombreuses améliorations, et un tableau chronologique très utile).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 27 : Euripides, Ion p. p. BAYFIELD (utile). — MENZEL, Der griech. Einfluss auf Prediger u. Weisheit Salomos (bon tableau d'ensemble). — MENTZ, De L. Aelio Stilone (rendra service à l'étude des vieux grammairiens latins). — PLEW, Quellenuntersuch. zur Gesch. des Kaisers Hadrian (cp. *Revue*, n° 3). — HOUQUES-FOURCADE, Massurius Sabinus, sa vie, son œuvre, les théories sabinienues (clair et réfléchi). — ENGELBRECHT, Studien über die Schriften des Bischofes von Reii Faustus (travail louable). — CAGNAT, Cours d'épigr. latine, 2^e edit. (excellent; cp. *Revue*, n° 20). — HÜBNER, Römische Herrschaft in Westeuropa (très intéressant et plein de détails). — KALLEE, Das rätisch obergerman. Kriegstheater der Römer. (L'auteur a été chef de l'état-major wurtembergeois; son étude stratégique est un des meilleurs travaux qui aient paru sur le domaine de la littérature du « limes »). — BRICON, De la profession d'homme de lettres chez les anciens (rien de nouveau, mais sensé dans l'ensemble et très clair). — BROCCARDI, Grammatica latina secundo i metodi piu recenti (compilation sans valeur scientifique et qu'on ne peut consulter qu'avec précaution). — Περακλίδης, Γραμματικὴ τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης. (Repose sur des études très soignées; mais n'a pas la vertu grecque de la mesure; sera un tourment pour les écoliers et écolières).

Getttingische gelehrte Anzeigen, n° 13 : BARTHOLOMAE, Indogermanisches ss. (le chemin qu'a pris l'auteur, ne le conduit pas au but). — Von MIASKOWSKI, Agrarpolitische Zeit = und Streitfragen.

Magazin für die Litteratur des In=und Auslandes, n° 28 : Ola HANSSON, Arne Garborgs Bücher. — ERNST, Die Scheu vor der Tendenzdichtung, II. — Karl BLIND, Ein griechischer Forscher unter den alten Deutschen, II. — Ramon de CAMPOAMOR, Weihnachten; Pedro Soto de ROJAS, An einen Stieglitz (übers. aus dem span. von A. MÜSER u. Fr. LEON). — CIAMPOLI, Schierling, II (übers. von LOCELLA).

— N° 29 : SILESUS, philosophische Rundschau, I. — MAHRENHOLTZ, Französische Sprachverwirrung. — Ola HANSSON, Arne Garborgs Bücher II. — FERNAN, Ein Buch der Zukunft. — ERNST (O.), Andacht im Gebirge. — CIAMPOLI, Schierling, II (übers. von LOCELLA).

— N° 30 : Ola HANSSON, Scandinavische Litteratur, IV. — BRAUSEWETTER, Neue Dramen. — H. FRÄNKEL, Eine verlockende Aufgabe für deutsche Erzähler. — SHERWOOD, Neue Tauchnitz-Bände. — SILESUS, Philosophische Rundschau, II. — Pol de MONT, In der Schmiede. — CIAMPOLI, Schierling, II (fin).

N° 34-35 Vingt-quatrième année 25 août-1 septembre 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

VOYAGE DANS LA TURQUIE D'EU-
ROPE, par E. PARMENTIER. Un volume in-18..... 3 fr.

DIPLOMATIE DE L'ANCIENNE RUS-
SIE, par SERGE DE WESTMAN. In-8 1 fr.

LES ACTES DES MARTYRS DE L'ÉGLISE COPTE

ÉTUDE CRITIQUE PAR E. AMÉLINEAU

Un beau volume grand in-8..... 10 fr.

PRINCIPES DE LA FORTIFICATION ANTIQUE

Par M. le colonel G. DE LA NOÉ

1^{er} fascicule. *Fortification préhistorique et fortification gauloise.* In-8.
planches..... 3 fr. 50

2^e fascicule. *Fortification romaine.* In-8, planches..... 3 fr. 50

PERIODIQUES

Revue rétrospective, 1^{er} août : Mém. inédits d'Hippolyte Auger, suite, 1810-1869. — Journal de M. de Bausset, 1740 (voyage de Pondichéry à Trisirapally). — La république et le savon (1793). — Un procès de perruquiers (1776). — Châteaubriand candidat malgré lui.

Annales du Midi, n° 7, juillet 1890 : A. JEANROY, La tenson provençale. — DOUAI, Les manuscrits du château de Merville. — SPONT, La taille en Languedoc, 1450-1515. — *Mélanges et documents* : A. T. Notice sur un recueil de mystères provençaux du x^e siècle. — A. T. Rodrigue de Villandrando en Auvergne. — L'imprimerie à Avignon en 1444. — *Comptes-rendus* : L. DELISLE, Instructions adressées par le comité des travaux historiques et scientifiques aux correspondants du Ministère de l'instruction publique et des cultes. Littérature latine et histoire du moyen âge (signale aux érudits un grand nombre de documents inédits et contribue par cela même au progrès de nos connaissances historiques). — GRANET, Histoire de Bellac (l'histoire de Bellac jusqu'au commencement du xviii^e siècle reste encore à écrire). — A. LEROUX, Géographie et histoire du Limousin (fort réussi comme tableau d'ensemble et repose sur des fondements scientifiques très sérieux. Cp. *Revue*, n° 20). — J. MAR-CHAND, Un intendant sous Louis XIV, étude sur l'administration de Lebreton en Provence, 1687-1704 (sera fort utile). — PLANTET, Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France, 1579-1833 (excellent; cp. *Revue*, n° 29). — ROSSIGNOL, Histoire de l'arrondissement de Gaillac (Tarn) pendant la Révolution, 1789-1800 (l'auteur est un annaliste simple, concis et vrai). — Nécrologie (note sur le docteur Barthélemy, auteur de l'Histoire d'Aubagne; sur Fr. Combes, sur Adolphe Tardif, sur le Dr J.-B. Noulet).

Revue celtique, n° 3, juillet 1890 : D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Variétés* : I. L'inscription prétendue gauloise de Nîmes. II. Camaracus. — III. Tridentum. IV. Callemarcus. V. Nancy. — L'abbé BERNARD, Mystère breton de la Création du monde (suite). — NETLAU, The Fer Diad episode of the Tain Bo Cuailnge. — *Mélanges* : MOWAT, Epitaphe britannique chrétienne. — LORH, Rapprochement entre l'épopée irlandaise et les traditions galloises; saint Amphibalus, Aguetou, Cynneu. — *Bibliographie* : LORH, Chrestomathie bretonne (Ernault : publication qui présente un intérêt scientifique de premier ordre; elle est appelée à faciliter grandement l'étude approfondie de l'armoricain aux Bretons bretonnants et autres : c'est surtout pour la période si peu connue du ix^e au x^e siècle que les recherches laborieuses de l'auteur ont été fécondes en résultats nouveaux; par sa revision du ms. du Cartulaire de Redon et son étude sur les textes des chartes et des vies de saints, il a rendu à la science historique du breton un service éminent dont tous les celtistes doivent lui savoir gré). — *Chronique* : Traduction du Nouveau Test. par M. LE COAT. — O'GRADY, Irish items, notes critiques sur les Vies de saints irlandais du Livre de Lismore. — Une grammaire irlandaise du moyen âge, découverte par M. Kuno MEYER. — Vies des saints contenues dans le ms. de Bruxelles, dit de Salamanque. Les trois aiguillons de la mort, de Geoffroy Keating, p. p. ATKINSON. — Leçon de M. John RHYS, sur l'ethnologie primitive des Iles Britanniques. — La revue Y Cymmrodor; art. de M. GAIDOUZ sur l'usage antique des rançons consistant en un métal précieux dont le poids est égal à celui de la personne rachetée. — MAX BONNET, Le latin de Grégoire de Tours. — JOHN L. ROBINSON, Celtic remains in England. — THURNEISEN, L'étude des formes verbales sigmatiques en irlandais. — JULLIAN, Inscriptions romaines de Bordeaux, vol. II (rendra de grands services). — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Résumé du cours de droit irlandais et Recherches sur

l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France.

— MÉMOIRE de Fr. KLUGE sur l'histoire la plus ancienne des dialectes germaniques dans le Grundriss der Germanischen Philologie de PAUL.

— MURET et CHABOUILLET, Catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale. — NUTT, Celtic myth and saga (dans le n° 11 du Folklore).

— OSTHOFF et BRUGMANN, 5^e partie des morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen. — Documenta de S. Patricio Hibernorum apostolo ex libro Armachano, II,

p. p. P. E. HOGAN (le glossaire est une des plus importantes contributions à la lexicographie du vieil irlandais qui se soient produites depuis plusieurs années).

— HOLDER, Altceltischer Sprachschatz (l'impression de ce grand travail est commencée). — Le nom d'homme Arda. — L'inscription gauloise du menhir du Vieux-Poitiers et les mémoires de

MM. LIÈVRE et ERNAULT.

Annales de l'École libre des sciences politiques, n° 3 : CAPPERON, Lamartine parlementaire, 1834-1848. — G. BERTRAND, La réforme de la législation des cabarets en Alsace-Lorraine, — MARCÉ, La cour des comptes italienne (suite).

— ZOLLA, Le budget des grandes routes en France (suite et fin). — P. de QUIRIELLE, Pie IX et l'église de France. — POINSARD, Introduction à l'étude de l'économie rurale. — Analyses et comptes-rendus :

LEBON, Etudes sur l'Allemagne politique (intéressant). — Jules FERRY, Le Tonkin et la mère patrie (plaidoyer, qui vient à son heure). — LÉVY-BRUHL, L'Allemagne depuis Leibniz (très suggestif et original). — La vie politique à l'étranger, année 1889. — PLANTET, Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France (cp. *Revue*, n° 29).

— La Réforme sociale et le Centenaire de la Révolution. — MACLEOD, The theory of credit, I. — Fr. de PRESSENSÉ, L'Irlande et l'Angleterre depuis l'acte d'union jusqu'à nos jours (plein d'intérêt et d'enseignement). — DOMERGUE, La révolution économique. — BLOCK, Les progrès de la science économique depuis Adam Smith. — De COURCY, Renonciation des Bourbons d'Espagne au trône de France (cp. *Revue* 1889, n° 15).

— Marquis de VOGÜÉ, Villars (cp. *Revue* n° 11). — LIOY, La philosophie du droit. — M. MONNIER, Des Andes au Para. — GEBHART, L'Italie mystique (suite de tableaux curieux, colorés, harmonieux, mais n'est pas un livre).

— S. LUCE, La France pendant la guerre de Cent-Ans, épisodes historiques et vie privée au XIV^e et au XV^e siècle (encore une série de tableaux séparés, et non pas un livre suivi). — Max LECLERC, Lettres du Brésil (observations sérieuses et clairvoyantes, (cp. *Revue*, n° 26, p. 518).

Annales de l'Est, n° 3, juillet 1890 : E. KRANTZ, Alfred de Musset (leçon d'ouverture). — DEBIDOUR, Le général Fabvier (suite). — NERLINGER, Pierre de Hagenbach et la domination bourguignonne en Alsace. — Ch. PFISTER, Le duché mérovingien d'Alsace et la légende de sainte Odile. — Variétés : LEMERCIER, Sur un passage du Phédon, 69 A, B. — Bibliographie : DE LA VILLE DE MIRIMONT, La Moselle d'Ausone, édit. crit. (cp. *Revue*, n° 10).

— O. BERGER-LEVAULT, Les costumes strasbourgeois édités au XVII^e siècle par Fr. Guill. Schmuck et au XVIII^e siècle par ses fils, reproduits en fac-similés (cp. *Revue*, 1889, n° 52). — LAUGEL, Henry de Rohan, son rôle politique et militaire sous Louis XIII (cp. *Revue* n° 11).

— THIÉRY, L'abbé L. Chatrian, sa vie et ses écrits. — Amours et voyages. — Recueils périodiques et savantes. — Chronique de la Faculté des lettres de Nancy (126 étudiants, dont 13 correspondants ; 30 aspirants à la licence littéraire, 6 à la licence philosophique, 7 à la licence historique, 9 à la licence d'allemand, 23 au certificat d'aptitude à l'enseignement de l'allemand ; 19 aspirants à l'agrégation de grammaire, 5 à l'agrégation de philosophie, 7 à celle d'histoire, 12 à

celle d'allemand, 2 à celle de l'enseignement secondaire spécial, 6 divers).

La Révolution française, n° 1, 14 juillet 1890 : A nos lecteurs (la Revue devient la propriété et l'organe de la société de l'histoire de la Révolution. Elle sera envoyée gratuitement à tous les membres adhérents de la Société. Le prix de l'abonnement annuel pour les autres personnes, reste fixé à 20 fr. Rien n'est changé au titre, ni au programme, ni à la méthode.) — EDMÉ CHAMPION, L'unité nationale et la Révolution. — AULARD, La diplomatie du premier Comité de salut public : Suisse, Genève et Valais. — ET. CHARAVAY, Le général Fromentin. — ROBQUET, Documents inédits : la correspondance de Bailly et de La Fayette. — *Chronique et bibliographie* : Liste des membres de la Société de l'histoire de la Révolution (comprend 142 noms). — TOURNEUX, Bibliogr. de l'hist. de Paris pendant la Révol. I ; TUTEY, Répertoire général des sources manuscrites de l'hist. de Paris pendant la Révol. I (Deux beaux travaux que nul historien de la Révolution ne pourra se dispenser d'avoir sur son bureau et sous sa main. Ces deux œuvres sœurs se répondent et se complètent harmonieusement ; elles forment les deux parties d'un monument bibliographique qui, une fois achevé, sera un des types les plus remarquables de l'érudition contemporaine). — Mgr. de SALAMON, Mém. inédits de l'internonce à Paris pendant la Révolution, 1790-1801, p. p. BRIDIER (cp. Revue, n° 30).

Revue de Belgique, n° 7, 15 juillet : de LAVELEYE, Le congrès des chemins de fer. — NAVEZ, Les causes et les conséquences de la grandeur coloniale de l'Angleterre (fin). — POTVIN, Les syndicats professionnels et agricoles. — *Essais et notices* : VALLIN, La lucha por los nacionalidades ; Te WINCKEL, Les évolutions du « nederlandsch » (dans le Grundriss der german. Philologie de Paul) ; Léon de MONGE, Etudes morales et littéraires ; Recensement général de Buenos-Ayres ; LUZAC, De landen van Overmaze, inzonderheid sedert 1662.

The Athenaeum, n° 3274 : P. Hume BROWN, George Buchanan, humanist and reformer (bon livre sur un homme qui fut « a cold, hard-headed, far-seeing opportunist »). — The Journal of Marie Bashkirtseff, translated by Mathilde BLIND. — CAIRD, The critical philosophy of Immanuel Kant, 2 vols. — Sir Charles WILSON, Lord Clive (utile et impartial exposé, fait partie de la collection des « English men of action »). — Les contes moralisés de Nicole Bozon, p. p. Miss L. Toulmin SMITH, et P. MEYER (excellente publication d'un texte important à beaucoup d'égards). — Stanley LANE-POOLE, The barbery corsairs (plein de vie et de vigueur, mais composé par un gallophobe). — Shakspeare's Sonnets edited with notes and introduction by Thomas TYLER (« marks an important stage on the progress of Shakspearean criticism. »). — Philological literature : TISDALL, Simplified Grammar, and Reading-Book of the Panjabi language ; Records of the past, new series, vol. II, p. p. SAYCE ; Irish ms. series, etc. — MAHAN, The influence of sea-power upon history 1660-1783. — A Malagasy Maud (Oliver). — The Bishop of London transcript. (Phillimore) — Another Goethe anecdote (H. Schütz Wilson). — The Dies irae in English (Warren). — Ecclesiasticus and the Wisdom of Solomon. — Raverty's Notes on Afghanistan. — MONKHOUSE, The earlier English water-colour painters. — WALDSTEIN, catalogue of casts in the Museum of classical archaeology, Fitzwilliam Museum, Cambridge. — Notes from Pisidia (Ramsay et Hogarth). — Louis ENGEL, From Handel to Halle, biographical sketches. — HAIGH, The Attic theatre ; DUMON, Le théâtre de Polyclète.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

VOYAGE DANS LA TURQUIE D'EU-
ROPE, par E. PARMENTIER. Un volume in-18..... 3 fr.

DIPLOMATIE DE L'ANCIENNE RUS-
SIE, par SERGE DE WESTMAN. In-8 1 fr.

LES ACTES DES MARTYRS DE L'ÉGLISE COPTE
ÉTUDE CRITIQUE PAR E. AMÉLINEAU

Un beau volume grand in-8..... 10 fr.

PRINCIPES DE LA FORTIFICATION ANTIQUE

Par M. le colonel G. DE LA NOÉ

1^{er} fascicule. *Fortification préhistorique et fortification gauloise.* In-8.
planches..... 3 fr. 50

2^e fascicule. *Fortification romaine.* In-8, planches..... 3 fr. 50

PÉRIODIQUES

La Révolution française, 14 août : Lettres de Michelet, de Quiniet et d'Hippolyte Carnot à Marc-Dufraisse. — ROUVIÈRE, Le général de Ménard. — Un débat sur Danton au Sénat. — BORNARKE, Danton collaborateur de Barère.

Bulletin critique, n° 15 : MASPERO, Les contes populaires de l'Égypte ancienne (recueil renfermant dix contes complets et six fragments). — MASPERO, L'archéologie égyptienne (livre de bonne et saine vulgarisation, qui expose clairement des notions précises sur les arts et l'industrie en Égypte). — The IV Book of Thucydides, p. p. RUTHERFORD (tentative intéressante — comme exercice de philologie — d'un élève de Cochet). — CELLARIER, Rapports du relatif et de l'absolu. — MüNTZ, Les archives des arts, recueil de documents inédits ou peu connus, 1^{re} série (ne contient que des matériaux bruts, des documents enfilés les uns au bout des autres, mais se lit avec intérêt et profit ; premier volume d'une série dont il faut souhaiter la durée). — L. HAVET, La simplification de l'orthographe ; M. BRÉAL, La réforme de l'orthographe française. — LE GOFFIC et THIEULIN, Nouveau traité de versification française. — Voyage d'Alain Desprez, recteur de Saint-Julien de Vouvantes à Brioude, 1710.

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXXIII, 4^e livre : L. PARMENTIER, Une correction au texte de Thucydide, I, 11. — *Comptes rendus* : Quicherat et Daveluy, Dictionn. latin-français, nouv. éd. p. p. CHATELAIN (œuvre sensiblement améliorée). — CASTELEIN, Cours de philosophie, II. — Dissertations académiques publiées par G. KURTH, 1^{er} fascicule. (Deux travaux : DONY, l'auteur unique des vies des saints Amat, Romaric et Arnulphe ; BACHA, Etude biographique sur Eginhard.) — Annales de la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles, I, 1^{er} fasc. (trois travaux : LECLÈRE, L'élection du pape Clément V ; VERERUYSE, La chronique d'Albert d'Aix ; WODON, Le wergeld des Romains libres chez les Ripuaires). — PROU, Manuel de paléographie latine et française du VI^e au XVII^e siècle (bien supérieur à Chassang par la méthode, par l'abondance des renseignements, par la sûreté des informations et le soin apporté à l'exécution ; divisions très nettes ; doctrine sobre et puisée aux bonnes sources). — BONJEAN, L'hypnotisme. — JASPAR, Grieksche Spraak Kunst (conscientieux travail ; quelques points exigent une revision très attentive). — HARRISSE, Christophe Colomb, les Corses et le gouvernement français (la question est close). — ENGELMANN, Bilderatlas zu Ovids Metamorphosen (malgré des critiques de détail, rendra un vrai service aux étudiants et aux professeurs de l'enseignement secondaire). — KOCH, Griechische Schulgrammatik, 13^e édit. (excellent ; quelques modifications à faire encore). — Varia (De Ceuleneer).

The Academy, n° 951 : MAHAN, The influence of sea-power upon history 1660-1673. (Remarquable et très intéressant.) — DRIVER, Notes on the Hebrew text of the Books of Samuel. — Th. Wood, The Rev. J. G. Wood, his life and work. — Historical books : BRIDGETT, Blunders and forgeries, historical essays ; FERGUSON, Cumberland, Col. MALLESON, Akbar. — General Plantagenet Harrison. — Memorial to the author of « John Halifax, gentleman. » — Shakspeare's sonnets in Italy. — A memorial to Richard Jefferies. — Notes from Rennes (W. Stokes.) Cockney (Max Müller). — Old-French increment et la goule d'aoust (Paget Toynbee). — Hetman and Hauptmann (Krebs). — Fitzgerald's Omar Khayyam. — SALMONÉ, An Arabic-English Dictionary on a new system. — Philology notes. (A DARMESTETER, et HATZFELD, Dictionnaire général de la langue française, 1^{er} fascicule). — P. de NOLHAC, La reine

Marie-Antoinette. (Charmant et nécessaire complément du livre de Lord Ronald Gower.) — M. Flinder Petrie's excavations in Palestine. — Sculptured slabs from Mesopotamia found in Egypt. (Sayce.) — Egyptian jottings (Am. B. Edwards).

— N° 952 : The corresp. of mad. Dunoyer. — Fr. THACKERAY, Translations of Prudentius. — Warren Hastings in the Indian State Papers, Selections from State papers in the Foreign Department of the Government in India, 1772-1785, p. p. FORREST (très intéressant et important). — WOOD-MARTIN, History of Sligo, county and town. — Scandinavian books. — Wynkyn de Worde's Morte Darthur (Brown). — Old-French encrement et la goule d'aoust (Mayehw). — Otaman, Ataman, Hetman, Hauptmann (Bain). — Cockney (Wedgwood). — The sagas (Caine). — JEVONS, Pure logic and other minor works. — Hebrew inscriptions of the pre-exilic epoch (Sayce). — British inscriptions of the Emperor Victorinus (Westwood). — ARCHER, Macready.

— N° 953 : Sir Charles DUFFY, Thomas Davis, the Memoirs of an Irish patriot, 1840-1846. Memorials of the civil War in Cheshire, edited by James HALL for the Record Society for the public. of original documents relating to Lancashire and Cheshire. — HOSKIER, Collation of Cod. Ev. 604 ad Essays in New Testament criticism. — HUBERT, Liberty and a living. — Mad. Ackermann Letters, in party unpublished, of Samuel Pepys. — An Italian translation from Tennyson. — The Franks Casket (Browne). — Hetman and Hauptmann (Krebs). — The fragment of Wynkin de Wordes La Morte Darthur (Sommer). — The etymology of inveigle (Skeat). — The substantive louke in Chaucer (Hart). — PROU, Manuel de paléographie et Dictionnaire des abréviations (très bon et rendra de bien grands services). — Satellite (Rob. Brown). — CHRIST, Gesch. der griech. Liter. bis auf die Zeit Justinians (bon, solide et sans rival en Angleterre). — Italian works on majolica. — The supposed slabs supposed to have been brought from Mesopotamia to Egypt (Sayce).

The Athenaeum, n° 3275 : Dictionary of national Biography, XIX-XXIII. — BÖHM-BAWERK, Capital and interest. — Rec. des actes du comité de salut public, I et II, p. p. AULARD; Procès-verbaux du Comité d'instr. publ. de la Législative, p. p. GUILLAUME (cp. *Revue*. 1889, n°s 40 et 51; 1890, n° 10). — FROZER, The golden bough, a study in comparative religion (important et par les résultats et surtout par l'exemple qu'il donne). — FIRTH, Nation making, a story of New Zealand (intéressant). — Select. from the letters, despatches and other State Papers preserved in the Foreign Department of the government of India, 1772-1785, p. p. FORREST (de très grande valeur). — Antiquarian literature. — Nicholas Bozon (Atwood). — An early Hebrew inscription (Neubauer). — Margaret de VERRALL, Mythology and monuments of ancient Athens, a translation of a portion of the Attica of Pausanias, with introductory essay and archaeol. comment. by Jane HARRISON. — The Oxford Congress of the British Archaeological Association.

The English Historical Review, juillet, 1890 (vol. V, n° 19) : PARKER, The seven liberal arts. — STRACHAN-DAVIDSON, The decrees of the Roman plebs. — WELLS, St Patrick's earlier life. — Miss Kate NORGATE, Odo of Champagne, count of Blois and « tyrant of Burgundy » — Stanley LANE-POOLE, Sir Richard Church. — *Notes and documents*: gafol (Round). — The Black Death in Lancashire, p. p. LITTLE. — The Trial of Richard Wyche, p. p. MATTHEW. — The Draft Dispensation for Henry's VIII marriage with Anne Boleyn, p. p. GAIRDNER. — Aske's Examination, p. p. Miss Mary BATESON. — *Reviews of books*: SACK, Die Religion

Altisraels (malgré quelques exagérations, digne d'être lu, surtout pour ce qui concerne le développement du rabbinisme) — BURY, A history of the Later Roman Empire, from Arcadius to Irene, 395-800. (Sujet difficile et traité avec conscience, mais, en somme, un peu sec et terre à terre.) — L. M. HARTMANN, Untersuchungen zur Geschichte der byzantinischen Verwaltung in Italien (bon travail). — Il Regesto di Farfa di Gregorio da Catino, p. p. GIORGI et BALZANI, II, III, IV; Regesto sublacense dell' undecimo secolo, p. p. ALLODI et LEVA. — Select pleas in manorial and other seigniorial courts, I, edited for the Selden Society by MAITLAND. — Papers of the American Society of Church History, vol. I. — Études de critique et d'histoire par les membres de la section des sciences religieuses de l'École des Hautes-Études. — A de La BORDERIE, Essai sur la géographie féodale de la Bretagne, avec la carte des fiefs et seigneuries de cette province. — Year-Books of the reign of King Edward III, years 14 and 15, p. p. PIKE. — Calendar of Wills, Court of Husting, London, p. p. SHARPE. — G. ROSS, Oliver Cromwell and his Ironsides, a study in military history. — Calendar of Domestic State Papers, 1644, p. p. W. D. HAMILTON. — WAKEFIELD, Life of Thomas Atwood. — DE LA GORCE, Histoire de la seconde république française. — MORFILL, Russia. — ARBUTHNOT, Arabic authors, a manual of Arabian history and literature. — EBNER, Die klösterlichen Gebets-Verbrüderungen bis zum Ausgange des Karolingischen Zeitalters. — CHURCH, Early Britain. — FERGUSON, History of Cumberland. — FISKE, The beginnings of New England or the Puritan theocracy in its relations to civil and religious liberty.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, juin 1890 : PELCZAR, Ueber das Leben und die Schriften des Nicolaus Hussovianus (sur l'auteur du poème De statura, feritate ac venatione bisontis). — KORZENIOWSKI, Catalogus actorum et documentorum res gesta Poloniae illustrantium quae ex codicibus manu scriptis in tabulariis et bibliothecis italicis servatis Expeditionis Romanae cura deprompta sunt (40 tomes de documents provenant des recherches de 1886-1888 et recueillis par les soins de M. Smolka et de ses compagnons). — *Id.* Excerpta ex libris manu scriptis Archivi Consistorialis Romani (matériaux concernant la hiérarchie polonaise du XVI^e siècle). — BLUMENSTOK, Die Canonensammlung der Bibliothek Sainte Geneviève.

Germania, I. 1890 (35^e année, nouvelle série, XXIII) : HETTEMA, Der alte Druck der Westerlauwerschen Rechte. — BECHSTEIN, Gottfried Studien, I. von der Hagens collation der Florentiner Tristan-Handschrift. — MAX HERRMANN, Zur Fränkischen Sittengeschichte des XV Jahrhunderts. — EHRLSMANN, Gruntwelle, selpwege; Unsih, iuwih; Meatrīs. — BARTSCH u. EHRLSMANN, Bibliographische Uebersicht der Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie 1885, I. — Preisaufgaben der Jablonowski Gesellschaft in Leipzig.

Deutsche Rundschau, août : ERICH SCHMIDT, Der christliche Ritter ein Ideal des XVI Jahrhunderts. — J. RODENBERG, Julius Dingelstedt, Blätter aus seinem Nachlass, mit Randbemerkungen, Der Theaterintendant und Freiherr, II, Weimar, 1857-1867. — J. ROSENTHAL, Grundsätze der Naturforschung. — KLUCKHOHN, Heinrich von Sybel's Geschichte der Begründung des neuen deutschen Reiches. — GNEOMAR ERNST von NATZMER, Die Religion und die Gebrüder Gaultier. — Professor Fournier und Gruner's Aufenthalt in Oesterreich. — Der Katalog eines Handschriftensammlers (lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet, décrites par Et. CHARAVAT).

N° 38-39 Vingt-quatrième année 22-29 septembre 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE DE LA GRÈCE

Sous la domination romaine

PAR G.-F. HERTZBERG

Traduit de l'allemand sous la direction de
A. BOUCHÉ-LECLERCQ

Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

3 forts volumes in-8..... 30 fr.

La publication de cet ouvrage termine

L'HISTOIRE GRECQUE

Par CURTIUS, DROYSEN, HERTZBERG

Traduite en français sous la direction de M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ.

12 volumes in-8, dont un atlas..... 100 fr.

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Et par l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques.

PÉRIODIQUES

Literarisches Centralblatt, n° 31 : Novum Testam., p. p. WORDSWORTH, I. Evang. sec. Matthaeum. — Luther und Emser, ihre Streitschriften aus dem Jahre 1521, hrsg. von ENDERS, I. — LINDENSCHMIT, Das römisch-germanische Central-Museum in bildlichen Darstellungen aus seinen Sammlungen. — C. MEYER, Die Herkunft der Burggrafen von Nürnberg, der Ahnherren des deutschen Kaiserhauses (méritoire). — BACHFELD, Die Mongolen im Jahre 1241 (lourd). — RÜBSAM, Johann Baptista von Taxis, ein Staatsmann und Militär unter Philipp II und Philipp III, 1530-1610, nebst einem Excurs. Aus der Urzeit der Taxischen Posten (insuffisant). — BÜTTNER, Reisen im Congolande. — Tirouvallouva, Le livre de l'amour, trad. par FONTAINIEU (cp. *Revue* n° 10). — BECHTEL, Die Inschriften von Aigina, Pholegandros, Anaphe, Astypalaia, Telos, Nisyros, Knidos. — FEHRNBORG, De verbis latinis in uo (cp. *Revue*, n° 20). — Altprovenzalische Marienklage des XIII Jahrhunderts, p. p. MUSHACKE (fait avec soin et méthode). — Lessing, Minna von Barnheim, p. p. PRIMER (édition très instructive et qui épuise le sujet). — BREUSING, Die Lösung des Trierenrathsels (cp. *Revue*, n° 10). — HASSE, Kunststudien, III, 4, die Verklärung Christi von Raffael.

— N° 32 : BAUR, Zwingli's Theologie, ihr Werden u. ihr System, II, 2. — GÜLDENPENNING, Die Kirchengesch. des Theodoret von Kyrrhos (n° 19). — Hist. des guerres d'Amda Syon, roi d'Ethiopie, trad. de l'éthiopien par J. PERRUCHON (travail très recommandable quoique l'auteur n'ait pas connu la traduction de Dillmann et que son jugement historique ne soit pas tout à fait mûri). — J. SCHNEIDER, Die alten Heer- und Handelswege der Germanen Römer und Franken im deutschen Reich, VII. — H. GRAF, Roman. Altertümer des bayer. Nationalmuseums. — LÉVY-BRÜHL, L'Allemagne depuis Leibniz (bien pensé et en somme réussi). — FÖRSTER, Deutsch-Ostafrika, Geogr. u. Gesch. der Colonie. — W. GEIGER, Etymol. des Baluci. — De LAGARDE, Uebersicht über die im Aram., Arab. u. Hebräischen übliche Bildung der Nomina (des idées neuves et des pensées fécondes). — FRANKEN, Rumän. Volkslieder u. Balladen übers. u. erleutert. — Rob. von Blois, Beaudous, ein altfranz. Roman des XIII Jahrh., p. p. ULRICH, I. — DONATI, fonetica, morfologia e lessico della raccolta d'esempi in antico Veneziano (soigné et sensé). — CORSON, An introd. to the study of Shakspeare (n'est pas à recommander, suffit peut-être aux Américains). — FRANKL, Friedrich von Amerling.

— N° 33 : DUBOIS, Das Buch der Religionen, I. — KRAUSE, Das Eigenthüm, der Wesenlehre. — BARCHUDARIAN, Leibniz u. Herbart. — PFLUGER-HARTUNG, Geschichtsbetrachtungen (important). — DIEHL, Etudes sur l'administr. byzantine dans l'exarchat de Ravenne; HARTMANN, Untersuchung. zur Gesch. der byzant. Verwaltung in Italien (deux bons travaux qui se complètent et s'appuient l'un l'autre). — KRETZSCHMAR, Die Formularbücher aus der Kanzlei Rudolf's von Habsburg (très louable). — GRADNAUER, Mirabeau's Gedanken über die Erneuer. des franz. Staatwesens (bon jugement historique et connaissance du sujet). — Alfred STERN, das Leben Mirabeau's (excellent). — BÜTTIKOFER, Reisebilder aus Liberia. — J. BARTH, Die Nominalbildung in den semit. Sprachen, I. Die schlichten Nomina (beaucoup de répétitions et de négligences de style; mais le fond est bon et important à beaucoup d'égards). — MIDDENDORF, Das Runa Simi oder die Keshua Sprache, wie sie gegenwärtig in der Provinz Cusco gesprochen wird. — Lipse, Autobiogr. p. p. BERGMANS (soigné et exact). — WALDSTEIN, Fornnorska Homiliebokens Ljudlära. — BRÉAL, la réforme de l'orthographe française (excellent jugement, c'est ainsi qu'il faut employer les armes de la science contre le dilettan-

tisme]. — MENDÉ, Die Aussprache des französ. unbetonten e im Wortauslaut (petit travail intéressant et méritoire). — TIMON, Shakspeare's Drama in seiner natürl. Entwicklung (beaucoup de soin et d'enthousiasme; mais Timon — ou M. M. P. de Haan — manque de méthode et de critique). — TRAUTMANN, Oberammergau u. sein Passionsspiel. — PRÖHLE, Abhandl. über Goethe, Schiller, Bürger u. einige ihrer Freunde (tiennent le milieu entre « Essay und Forschung »). — STUDNICZKA, Kyrene, eine altgriech. Göttin, archäol. u. mytholog. Untersuchungen (rend un grand service aux archéologues, et l'on voudrait des livres semblables sur Rhodes, Chypre, la Crète). — ALBERTI, Die Schule des Redners.

• Deutsche Literaturzeitung, n° 30 : GODET, Commentar zu dem Evangelium des Lukas, deutsch bearb. von WUNDERLICH, 2° aufl. — WAHLE, Die Glückseligkeitslehre der Ethik des Spinoza. — Catalogue of Additions to the manuscripts of the British Museum 1882-1887 (œuvre gigantesque et d'un prix inestimable). — KALINKA, De usu conjunctionum quarundam apud scriptores atticos antiquissimos (soigné, exact, utile). — ULLRICH, Studia Tibulliana (écrit avec soin et clarté; cp. *Revue*, n° 12). — Goethes Gespräche, hrsg. von BIEDERMANN, III u. IV. 1819-1823. — KREYSSIG, Geschichte der franz. Nationalliteratur von ihren Anfängen auf die neueste Zeit. 6° verm. Auflage gänzlich umgearb. von KRESSNER u. SARRAZIN, II. — KUBICKI, Das Schaltjahr in der grossen Rechnungsurkunde, Corpus Inscr. Alt. I, n° 273, II. — Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, p. p. QUIDE (cp. la couverture du n° 27 de la *Revue*). — THOUVENEL, Le secret de l'empereur, corresp. confident. et inéd. entre Thouvenel, le duc de Gramont et le comte de Flahaut, 1860-1863 (intéressant). — BLINK, Der Rhein in den Niederlanden. — LITZMANN, Fr. L. Schroeder, ein Beitrag zur deutschen Liter. u. Theatergeschichte, I (bon). — Von der WENGEN, Karl Graf zu Wied. — Margarete von BüLOW, Neue Novellen.

— N° 31 : DILLMANN, Der prophet Jesaja, 5° éd (excellent répertoire). — BIESE, Das Metaphorische in der dichterischen Phantasie. — BAUMANN, Einführung in die Pädagogik. — SOLTAU, Zur Erklärung der in punischer Sprache gehaltenen Reden des Karthaginiensis Hanno im V Act der Komödie Poenulus von Plautus (absurdités naïves d'un celtomane). — Philademi II fragmenta, p. p. HAUSRATH. — FEHRNBORG, De verbis latinis in uo divisas desinentibus disputatio (utile; cp. *Revue*, n° 20). — H. Ad. von Keller, Verzeichnis altdeutscher Handschriften hrsg. von Ed. SIEVERS. — KUTTNER, Das Naturgefühl der Franzosen u. sein Einfluss auf die Dichtung (peu de résultats). — BACHMANN, Die deutschen Könige u. die Kurfürstl. Neutralität, 1438-1447 (détails utiles). — MEINARDUS, Protokolle und Relationen des brandenburgischen Geheimen Rates aus der Zeit des Kurfürsten Friedrich Wilhelm, I, bis zum 14 April 1463 (publication très importante). — WOLF, Josefina (quelques documents). — FABRICIUS, Theben (cp. *Revue*, n° 29). — ROGUIN, La règle de droit. — ZEYSS, Adam Smith und der Eigennutz.

— N° 32 : URBA, Beitr. zur Gesch. der Augustinischen Kritik. — SCHURÉ, Les grands initiés, esquisse de l'hist. secrète des religions (aussi peu utile à l'histoire des religions qu'un roman historique à la science). — REINISCH, Das Zahlwort vier und neun in den chamitisch-semi-tischen Sprachen. — Teletis reliquiae, p. p. HENSE (très bon). — SIEBS, Zur Gesch. der englisch-friesischen Sprache (n'est pas assez mûri). — Stanislaw Hosii cardinalis episcopi Varmiensis epist. II, 1551-1558, p. p. HIPPLER et ZAKRZEWSKI (très méritoire). — Ang. de GUBERNATIS, Dizionario degli artisti italiani viventi. — NIEMEYER, Depositi in irregulari. — Nestroys gesamm. Werke, p. p. CHIAVACCI u. GANGHOFER, I.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES

8^e session 1890.

PROGRAMME

Par décision du Congrès international des Américanistes, tenu à Berlin en 1888, la ville de Paris a été désignée comme siège de la huitième session, qui aura lieu du 14 au 18 octobre 1890.

Le Congrès international des Américanistes a pour objet de contribuer au progrès des études scientifiques relatives aux deux Amériques, spécialement pour les temps antérieurs et immédiatement postérieurs à Christophe Colomb. Il sert aussi à mettre en rapport les personnes qui s'occupent de ces études.

Toute personne s'intéressant au progrès des sciences peut faire partie du Congrès en acquittant la cotisation qui est fixée à 12 francs.

Le reçu du trésorier donne droit à la carte de membre et à toutes les publications émanant du Congrès.

Les adhérents sont priés de faire parvenir le plus tôt possible le montant de leur cotisation, soit en un mandat postal, soit en un chèque sur une des grandes capitales européennes, à M. C. Aubry, trésorier-adjoint, 184, boulevard Saint-Germain, à Paris.

Les communications seront orales ou écrites et ne pourront durer plus de vingt minutes. Les mémoires dont la lecture exigerait un temps plus long seront déposés sur le bureau, et il en sera présenté au Congrès un résumé soit écrit, soit oral, faisant connaître l'objet ainsi que les points importants et les conclusions du travail.

Les auteurs qui enverront des mémoires auxquels cette dernière disposition serait applicable devront les accompagner d'une analyse.

Les mémoires des personnes qui ne pourraient se rendre à Paris devront être adressés au Secrétaire général du Comité d'organisation avant le 1^{er} octobre 1890. De même, les membres qui voudraient en personne faire des communications, sont invités à en aviser le Secrétaire général avant le 1^{er} octobre, afin qu'on puisse distribuer le programme détaillé du Congrès à l'ouverture de la réunion.

Les auteurs qui assisteront aux travaux du Congrès sont instamment priés de substituer à la lecture un exposé oral.

Les livres, manuscrits ou autres objets offerts au Congrès seront acquis aux établissements scientifiques de Paris ; leur destination définitive sera déterminée par le Comité d'organisation après la clôture de la session.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE DE LA GRÈCE

Sous la domination romaine

PAR G.-F. HERTZBERG

Traduit de l'allemand sous la direction de

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

3 forts volumes in-8..... 30 fr.

La publication de cet ouvrage termine

L'HISTOIRE GRECQUE

Par CURTIUS, DROYSEN, HERTZBERG

• Traduite en français, sous la direction de M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ.

12 volumes in-8, dont un atlas..... 100 fr.

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Et par l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques.

PÉRIODIQUES

Deutsche Literaturzeitung, n° 33: WEISS, Christl. Ethik. — ZIEGLER, Sittliches Sein u. sittl. Werden. — KALER, Moral der Zukunft. — PERTSCH, Verzeichnis der türk. Handschriften der Königl. Bibliothek zu Berlin, VI. — BREUSING, Die Lösung des Trierenrätsels (ne résout pas la question, mais est une contribution utile à la discussion). — KOPECHY, Die attischen Trieren (de seconde main). — BOLTE, Der Bauer im deutschen Liede, 32 Lieder des XV-XIX Jahrh. nebst einem Anhang (inédits et intéressants). — Bull. della Soc. Dantesca, I. — BOUTKOWSKI, Petit Mionnet de poche. — LINDNER, Deutsche Gesch. unter den Habsburgern u. Luxemburgern 1273-1437. I (de Rodolphe de Habsbourg à Louis de Bavière; simple et lumineux tableau d'ensemble). — BAUMANN, In Deutschostafrika während des Aufstandes. — H. H. KOCH, Die Karmelitenklöster der niederd. Provinz, XIII-XVI Jahrh. — DELBRÜCK, Die Strategie des Perikles erleutert durch die Strategie Friedrichs II (cet ouvrage est, en somme, la meilleure et la plus indispensable introduction à une histoire de la guerre du Péloponnèse et le plus instructif commentaire de Thucydide qu'on ait jamais écrit).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 28: Pfälzische Grabfunde (Mehlis), — Zu Hesiodos et Zum Recht von Gortyn (Ludwich). — KAUSCHE, Mythologumena Aeschylea (très utile). — SEMITELOS, Διωρθωτικά εἰς Εὐριπίδην (un grand nombre de conjectures, mais l'auteur n'a pas de méthode ni une connaissance exacte de la métrique, de la grammaire, du lexique et du style). — Anabasis, p. p. REHDANTZ, I, 6^e éd., p. p. CARNUTH. — Ovidi Tristium libri V, p. p. OWEN (cp. *Revue*, n° 3). — Handbuch der klass. Altertumswiss. p. p. Iwan MÜLLER (cp. *Revue*, 1888, n° 16). — C. Chr. BURCKHARDT, Zur Gesch. der locatio conductio (joli travail d'ensemble). — LAISTNEN, Das Rätsel der Sphinx (que de soin et même de sagacité en pure perte!) — OLIVIER, Une voie gallo-romaine dans la vallée de l'Abbaye et le passage d'Annibal dans les Alpes (ne convaincra que l'auteur). — De LA GRASSERIE, De la catégorie des cas (clair et compréhensible pour tous, mais sur beaucoup de points on sera d'une autre opinion que l'auteur; cp. *Revue*, n° 18). — Arnold HIRZEL, Gleichnisse u. Metaphern im Rigveda in culturhistorischer Hinsicht zusammengestellt u. verglichen mit den Bildern bei Homer, Hesiod, Aeschylus, Sophokles und Euripides (travail solide dont les résultats sont très intéressants et persuasifs, et offrent une importante contribution à la « tropique » comparée de la poésie). — Tocco, Le opere latine di Giordano Bruno esposte e confrontate con le italiane.

— N° 29-30, 19 juillet 1890 : Die römischen Ausgrabungen vom 1 Jan. 1889 bis 1 Mai 1890 (O. Richter). — Flinders PETRIE, Naukratis, I; GARDNER, II; PETRIE, Tanis, II; PETRIE, Hawara, Biahmu and Arsinoe (cp. *Revue*, n° 1); MARUCCHI, Monumenta papyracea Aegyptia bibliothecae Vaticanae; HIRSCHBERG, Aegypten, Studien eines Augenarztes; H. ZIMMERN, Die Assyriologie als Hilfswissenschaft für das Studium des alten Testaments u. des klassischen Altertums; EPPING, Astronomisches aus Babylon; JENSEN, Die Kosmologie der Babylonier (cp. *Revue*, n° 25). — Euripides Herakles, erkl. von WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, I. Einleitung in die attische Tragödie; II. Text und Commentar (long article défavorable de Wecklein qui blâme la « Konjekturei » de l'auteur et assure qu'on ne peut lire une demi-page du commentaire sans trouver une erreur; aussi ce que le livre renferme de bon et d'utile, est-il gâté ou échappe aux yeux). — GÜNTHER, Geschichte der antiken Naturwissenschaft und Philosophie, Mathematik, Naturwissenschaft, Medicin, und wissenschaftl. Erdkunde im Altertum (très intéressant et fait d'après les sources). — Historische Studien aus

dem pharmakologischen Institute der kaiserl. Universität Dorpat, hrsg. von Rud. ROBERT. — BRADKE, Ueber die arische altertumswissenschaft und die Eigenart unseres Sprachstammes (cp. *Revue* 1888, n° 49).

— N°s 31-32 : Die röm. Ausgrab. jan. mai 1899 (O. Richter). — Röm. Reitergrabmal in Trier (The Iliad., with English notes and introd. by LEAF. I, II (remarques très détaillées qui n'ont trait qu'aux passages difficiles et douteux.) — HILLER, Beitr. zur Textgesch. der griech. Bukoliker (excellent travail qui servira de base à la critique des textes traités). — SCHULZE, quaest. grammat. ad Xenophontem pertinentes (très louable). — Lucianus recogn. SOMMERBRODT (premier et très long art. sur la seconde partie du premier volume). — THIELE, Quaest. de Cornifici et Ciceronis artibus rhetoricis (bien fait et indispensable). — BOB, zur Kritik u. Erklär. der Satiren Juvenals (parfois inexact et contestable, parfois juste). — DELBRÜCK, Die Strategie des Perikles erläutert durch die Strategie Friedrichs des Grossen, mit einem Anhang über Thukydides u. Kleon (étude très minutieuse et juste dans ses résultats). — A catalogue of engraved gems in the British Museum. — I. H. SCHMIDT, Handbuch der latein. u. griech. Synonymik (très savant et instructif). — CAS. von MORAWSKI, Beitr. zur Gesch. des Humanismus in Polen. (Deux études : J. Sylvius Siculus et Melanchton appelé en Pologne). — Monum. germ. paedag. X. Gesch. des Militär-Erziehungs- und Bildungswesens in den Landen deutscher Zunge I intéressant et plein de matériaux utiles). — Zum griech. u. latein. Unterricht (traité de quatorze grammaires et livres d'exercices; Høhne, Koch, Hartel, Hensell, Böhm, Wetzels, Schenkl, Jacobs, Lutsch, Riemann et Gøelzer, Heussner, Scheindler, Schmidt).

— N° 33 : Zum griech. u. latein. Unterricht (ouvrages de Lutsch, Steiner et Scheindler, Holzweissig, Wesener, Wetzels, von Jan). — Lucianus, p. p. SOMMERBRODT, 1, 2 (il faudra ou que l'éditeur suive dans les volumes ultérieurs de tout autres principes, ou qu'il ait un rival qui soit en état de faire une édition de Lucien digne de ce nom). — Quinto Orazio Flacco opere espurgate, versione dell'Aurelio COLLA. — BILGER, De Ovidi Heroidum appendice quaest. Paridis et Helenae epistulae sintne Ovidi quaeritur (contestable). — ZIMMERMANN, De Tacito Senecae philosophi imitatore (méritoire). — SCHIESS, Die röm. collegia funeraticia nach den Inschriften. — DARBISHIRE, notes on the spiritus asper im Greek (méthode exacte et résultats à remarquer). — KRETSCHMER, Beitr. zur griech. Grammatik (très fouillé). — HOFMEISTER, Die Matrikel der Universität Rostock, 1419-1499.

• Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 14 : SCHUPPE, Das Gewohnheitsrecht, zugleich eine Kritik der beiden ersten Paragraphen des Entwurfs eines bürgerlichen Gesetzbuches für das deutsche Reich. — VIOLLET, Hist. des institutions politiques et administratives de la France, I (long article de Sichel qui juge l'ouvrage plus original que celui de Glasson et plus instructif que celui de Fustel).

Theologische Literaturzeitung, n° 14 : Keilinschriftliche Bibliothek, II Bd. — SIEGFRIED, Die theologische u. die historische Betrachtung des Alten Testaments. — P. EWALD, Das Hauptproblem der Evangelienfrage und der Weg zu seiner Lösung. — NESTLE, De Sancta Cruce, ein Beitrag zur christlichen Legendengeschichte; HOLDER, Inventio sanctae crucis, Actorum Cyriaci pars I latine et graece, ymnus antiquus de sancta cruce, testimonia inventae sanctae crucis. — Von DÖLLINGER, Beiträge zur Sektengeschichte des Mittelalters (cp. *Revue*, n° 7). — REIFFERSCHIED, Marcus Evangelion Mart. Luthers. nach der Septemberbibel mit den Lesarten der Originalausgaben und Proben aus den hochdeutschen Nachdrucken des XVI Jahrhunderts (très louable). — WEISS, La Cham-

bre ardente, étude sur la liberté de conscience en France sous François I^{er} et Henri II, 1540-1557, suivie d'environ 500 arrêts inédits, rendus par le parlement de Paris (excellente et indispensable mine pour la connaissance de cette époque).

— N° 15 : Π xxiη, δ: xθ' xη, Novum Testam. cum parallelis S. Scripturae locis, vetere capit. notat., canon. Eusebii. — Pergamene purpuree Vaticane di Evangelario a caratteri di ore e di argento, memoria di Giuseppe COZZA-LUZI. — JÜNDT, Rulman Merswin et l'Ami de Dieu de l'Oberland, un problème de psychologie religieuse (accède à l'argumentation de Denifle, mais veut prouver que Merswin était un halluciné; solution qui n'est pas plus simple et plus sûre que celle de Denifle). — BESTE, Geschichte der braunschweigischen Landeskirche von der Reform bis auf unsere Tage (beaucoup de documents peu connus et inédits, d'ailleurs bien disposés). — MICHEL, Die römische Kirche, ihre Einwirkung auf die German. Stämme u. das deutsche Volk. — KLEINERT, Zur christl. Kultus = und Kulturgeschichte, Abhandl. u. Vorträge.

— N° 16 : Novum Testam. e codice Vaticano 1209 phototypice repraesentatum, p. p. COZZA-LUZI. — KÜHL, Die Heilsbedeutung des Todes Christi. — HARRIS and GIFFORD, The acts of the martyrdom of Perpetua and Felicitas, the original Greek text now first edited. — RÖHM, Zur Tetzels-Legende. — Mittheil. über die konfessionellen Verhältnisse in Württemberg, XIII Heft.

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, n° 6, juin : GOLTHER, Studien zur germanischen Sagengeschichte; I, der Valkyrjenmythus; II, ueber das Verhältnis der nordischen u. deutschen Form der Nibelungensage (original, mais contestable). — STRNADT, Der Kirnberg bei Linz u. der Kürenberg-Mythus, ein kritischer Beitrag zu Minnesangs Frühling (intéressant) — HURCH, zur Kritik des Kürnbergers (n'éveille pas la confiance). — HIRT, Untersuchungen zur westgermanischen Verskunst, I, Kritik des neueren Theorie, Metrik des Angelsächsischen (très recommandable; dirigé contre Sivers, non sans sagacité ni profondeur; mais n'a pas raison contre Müller). — CALLAWAY, The absolute participle in Anglo-Saxon (un des meilleurs travaux qui aient paru sur la syntaxe dans ces dix dernières années). — SCHIPPER, Zur Kritik der Shakspeare-Bacon-Frage (prouve que toute cette question Shakspeareo-baconienne n'est que « amerikanischer Humbug und dilettantische Flunkerei »; cp. *Revue*, n° 28). — BIRCH-HIRSCHFELD, Geschichte der französ. Literatur seit Anfang des XVI Jahrhunderts (livre à saluer avec joie, clair, attachant et très instructif; cp. *Revue*, n° 11). — KUTTNER, Das Naturgefühl der Altfranzosen und sein Einfluss auf die Dichtung (très bon travail). — Tristanromanens gammel-franske prosaandskrifter i Pariser nationalbibliothek af Eilert LOSETH (n'avance pas la science). — A. THOMAS, Poésies complètes de Bertran de Born (très long art. d'Em. Levy).

— N° 7, juillet : A. SCHULTZ, Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger, 2^e aufl. — HAMANN, Der Humor Walters von der Vogelweide (épuise le sujet). — SCHWEITZER, Étude sur la vie et les œuvres de Hans Sachs (très louable, cp. *Revue*, n° 47). — BÜLBRING, Geschichte der Ablaute der starken Zeitwörter innerhalb des Südeingischen (soigné et méthodique). — The Jew of Malta, p. p. A. WAGNER. — G. PARIS, La littérature française au moyen âge, 2^e édition revue, corrigée, augmentée et accompagnée d'un tableau chronologique (très long art. de W. Foerster). — ANTONIEWICZ, Ikonographisches zu Chrestien de Troyes. — NEGRONI, Sul testo della Divina Commedia, discorso accademico.

: REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LES RUINES D'ANGKOR

Etude historique et artistique
sur les monuments Khmers du Cambodge Siamois

PAR LUCIEN FOURNEREAU

Architecte, chargé d'une mission archéologique
par le Ministère de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts

ET JACQUES PORCHER

Professeur à l'Ecole municipale J. B. Say.

Un beau volume in-4, comprenant un texte, richement illustré de vues, de types, de sites, de monuments, etc., une carte et 101 planches reproduisant par la phototypie les chefs d'œuvre des temples d'Angkor. Le tout en un carton artistique... 50 fr.

PÉRIODIQUES

Revue rétrospective, 1^{er} sept. Mém. inédits d'Hyppolyte Auger, suite, III, de 1817 à 1820.

[1^{er} oct. *id.* (suite) de 1820 à 1830.

Bulletin critique, n° 16 : A. BERTRAND, La psychologie de l'effort. — BERTHELÉ, Recherches pour servir à l'hist. des arts en Poitou. — H. de Larochejaquelein et la guerre de la Vendée. — LEBON, Etudes sur l'Allemagne politique (très précis et utile). — METCHNIKOFF, La civilisation et les grands fleuves historiques. (Le « fatalisme potamique » est le dernier mot du livre.)

— N° 17 : Novum Testam. graece rec. Tischendorf, ed. octava critica major, vol. III, Prolegomena, rec. GREGORY. — DIEHL, Etudes sur l'admin. byzantine dans l'exarchat de Ravenne (remarquable par la sûreté et l'ampleur des informations comme par le talent de l'auteur). — De BONNIOT, L'âme et la physiologie. — Du BOYS, Lettres de Pradilhon de Sainte-Anne et M. du Verdier.

— N° 18 : HATZFELD et A. DARMESTETER, Dict. gén. de la langue française, 1^{er} fasc. (publication magistrale ; rédaction sobre et claire ; logique rigoureuse dans le classement des sens). — AUBERT, Le Parlement de Paris 1314-1422 (second volume, considérable à tous égards et plein de faits nouveaux). — LAIR, Foucquet (très consciencieux et très intéressant).

— N° 19 : Edm. de PRESSENSÉ, L'Eglise et la Révol. franç., hist. des relations de l'Eglise et de l'Etat de 1789 à 1814 (effort persévérant vers l'impartialité, infatigable énergie à plaider la cause de la liberté de conscience, hauteur des vues). — BERGAIGNE et V. HENRY, Manuel pour étudier le sanscrit védique (art. de P. Regnaud qui « montre, en concentrant ses critiques sur une courte partie d'un court chapitre, à quel point les principes erronés de l'école de la nouvelle grammaire sont de nature à stériliser et à fausser les explications auxquelles on prétend les appliquer »). — CARTAULT, Vases grecs en forme de personnages groupés. — CARUSI, L'azione publiciana in diritto Romano (écrit avec clarté et conscience). — BLANCHET, Numismatique du moyen âge et moderne, (encyclopédie spéciale très portative, au courant des questions). — Em. MOLINIER, Venise, ses arts décoratifs, ses musées et ses collections (bon guide et résumé substantiel).

The Academy, n° 954 : CLARK and HUGHES, The life and letters of Adam Sedgwick. — GRÖT, Iz istorii Ugrii i Slavianstva v' XII viekie (neuf et détaillé). — HOSIE, Three years in Western China. — Cardinal Newman (Greenhill). — The International « Conférence du Livre » at Antwerp. — The original French editions of the Kalender of Shepherdes. — Hetman and Hauptmann. — The Ogam Stones in the isle of Man. — Madhava and Sayana.

— N° 955 : Memoirs of Ernest II, Duke of Saxe-Cobourg-Gotha, vols III and IV. — Dante's Treatise De vulgari eloquentia transl. by HOWELL. — OLIVER, Across the Border, or Pathan and Biloch. — CARPENTER, The first three Gospels, their origin and relations (important, et le meilleur livre sur ce côté de la question). — MCCARTHY, The French Revolution, II (quelques bons endroits et des portraits bien tracés.) — Letters, in part unpublished, of Samuel Pepys. — Chaucer's prioress's nun-chaplain. — Bellesheim's History of the Catholic Church in Ireland. — The mss. of the New Testament. — The Memorials of St Edmundsbury. — The Ogam stones in the isle of Man. — Taylor the Platonist. — The gods Zur and Ben-Hadad. — The Beni Hassan cartouches. — The Dahr-el Bahari mummies.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

ATLAS

DE

GÉOGRAPHIE MODERNE

Ouvrage contenant 64 cartes en couleur

Accompagnées d'un texte géographique, statistique et ethnographique
et d'un grand nombre de cartes de détail

Par F. SCHRADER

Directeur des travaux cartographiques de la Librairie Hachette et C^{ie}

F. PRUDENT

Lieutenant-colonel de génie au service
géographique de l'armée.

E. ANTHOINE

Ingénieur-chef du service de la carte de France
et de la statistique graphique au Ministère
de l'Intérieur.

Un volume in-folio, relié. 25 fr.

LE MÊME ATLAS DIVISÉ PAR CLASSES

CLASSE DE QUATRIÈME

Un volume in-folio, cartonné, contenant 16 cartes. Prix. . . 7 fr.

LISTE DES CARTES

- | | | |
|------------------------|-----------------------------|------------------------------|
| 1 } 8 Hémisphères. | 6 Amérique du Nord physique | 11 Mexique. |
| 2 — — | 7 — — politique. | 12 Antilles et Amérique Cen- |
| 3 Planisphère physique | 8 Canada. | trale. |
| 4 — hypsométrique. | 9 États-Unis. | 13 Amérique du Sud physique. |
| 5 — politique. | 10 — parties E. et O. | 14 — — politique. |
| | développées. | 15 } Amérique du Sud en deux |
| | | feuilles. |

CLASSE DE TROISIÈME

Un volume in-folio, cartonné, contenant 19 cartes. Prix. 7 fr. 50

LISTE DES CARTES

- | | | |
|----------------------|----------------------------|-----------------------------|
| 1 Asie physique. | 8 Indo-Chine. | 14 } |
| 2 — politique. | 9 Archipel malais. | 15 } Afrique en 3 feuilles. |
| 3 Empire Russe | 10 Empire Chinois. | 16 } |
| 4 Arménie, Caucasic. | 11 Japon, Chine orientale. | 17 Océanie. |
| 5 Asie Mineure. | 12 Afrique physique. | 18 Australie. |
| 6 Perse. | 13 — politique. | 19 Australasie. |
| 7 Hindoustan. | | |

CLASSE DE SECONDE

Un volume in-folio, cartonné, contenant 18 cartes. Prix. 7 fr. 50

LISTE DES CARTES

- | | | |
|------------------------|------------------------|-----------------------------|
| 1 Europe physique | 7 Alpes. | 13 Balkans. |
| 2 — hypsométrique | 8 Italie. | 14 Grèce. |
| 3 — politique. | 9 Espagne et Portugal. | 15 Méditerranée. |
| 4 Îles Britanniques | 10 Allemagne. | 16 Suède-Norvège, Danemark. |
| 5 Belgique et Pays-Bas | 11 Europe centrale | 17 Russie d'Europe. |
| 6 Suisse. | 12 Autriche-Hongrie. | 18 Russie occidentale. |

CLASSE DE RHÉTORIQUE

Un volume in-folio, contenant 11 cartes. Prix. . . . 5 fr.

LISTE DES CARTES

- | | | |
|----------------------|---------------------------------|---------------------------------|
| 1 France mnette. | 4 France politique et adminis- | 7 } France politique et admini- |
| 2 — physique. | trative en 1 feuille. | 8 } nistrative en 4 feuilles. |
| 3 — hypsométrique et | 5 } France politique et admini- | 9 Algérie-Tunisie |
| géologique. | 6 } nistrative en 4 feuilles. | 10 Colonies françaises. |
| | | 11 — — |

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

COURS COMPLET D'HISTOIRE DE FRANCE

A L'USAGE DES LYCÉES ET COLLÈGES

Par M. Victor DURUY

Ancien Ministre de l'Instruction publique
Membre de l'Académie française, de l'Académie des sciences morales et politiques
et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

NOUVELLE ÉDITION, COMPLÉTÉE ET REMANIÉE CONFORMÉMENT AUX PROGRAMMES DU 28 JANVIER 1890

SOUS LA DIRECTION DE

M. E. LAVISSE

Professeur à la Faculté des lettres de Paris

3 volumes in-16, avec gravures et cartes, cartonnage toile

- Histoire de l'Europe et de la France, jusqu'en 1270, Classe de Troisième,**
par M. Parmentier, professeur au Lycée de Troyes, 1 vol... 4 f. 50
- Histoire de l'Europe et de la France, de 1270 à 1610, Classe de Seconde,**
par M. Mariejol, chargé de cours à la Faculté des lettres de Dijon. 1 vol... 5 fr.
- Histoire de l'Europe et de la France, de 1610 à 1789, Classe de Rhétorique,**
par M. Lacour Gayet, docteur ès lettres, professeur au Lycée Saint-Louis.
1 vol... 5 fr.

LECTURES HISTORIQUES

RÉDIGÉES CONFORMÉMENT AU PROGRAMME DU 28 JANVIER 1890

A L'USAGE DES LYCÉES ET COLLÈGES

6 volumes in-16, illustrés de nombreuses gravures, cartonnage toile.

- Histoire ancienne (Egypte, Assyrie), à l'usage de la classe de Sixième, par M. G. Maspero, membre de l'Institut, professeur au collège de France. 1 vol. in-16, illustré de nombreuses gravures, cartonnage toile..... 5 fr.**
- Histoire grecque (Vie privée et vie publique des Grecs), à l'usage de la classe de Cinquième, par M. P. Guiraud, maître de conférences à l'École normale supérieure. 1 vol. in-16 illustré de nombreuses gravures d'après les monuments, cartonnage toile..... 5 fr.**
- Histoire romaine (Vie privée et vie publique des Romains), à l'usage de la classe de Quatrième, par M. P. Guiraud, maître de conférences à l'École normale supérieure. 1 vol. in-16, illustré de nombreuses gravures d'après les documents, cartonnage toile..... » »**
- Histoire du moyen âge, à l'usage de la classe de Troisième, par M. Ch.-V. Langlois, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris. 1 volume in-16, illustré de nombreuses gravures d'après les monuments, cartonnage toile..... 5 fr.**
- Histoire du moyen âge et des temps modernes, à l'usage de la classe de Seconde, par M. Mariejol, chargé de cours à la Faculté des lettres de Dijon. 1 volume in-16, illustré de nombreuses gravures, cartonnage toile..... » »**
- Histoire des temps modernes, à l'usage de la classe de Rhétorique, par M. Lacour-Gayet, docteur ès lettres, professeur au Lycée Saint-Louis. 1 volume in-16, illustré de nombreuses gravures, cartonnage toile..... » »**

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

Instructions adressées par le Comité des Travaux historiques et scientifiques
aux correspondants du Ministère de l'Instruction publique.

I. Littérature latine et Histoire du moyen âge, par
Léopold DELISLE, membre de l'Institut. In-8, avec une planche en
héliogravure. 3 fr. 50

II. L'Épigraphie chrétienne en Gaule et dans l'Afrique
romaine, par M. Edmond LE BLANT, membre de l'Institut. In-8,
avec 5 planches en héliogravure. 4 fr.

ALEX. MAX. DE ZOGHEB

L'Égypte ancienne. Aperçus sur son histoire, ses mœurs et sa
religion. Ouvrage illustré de 61 dessins. Un volume in-8. . . 5 fr.

H. DE GRAMMONT

Correspondance des Consuls d'Alger (1690-1742). Un
volume in-8. 6 fr.

ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES

TABLE GÉNÉRALE

COMPRENANT LES TROIS SÉRIES JUSQU'AU TOME XV INCLUS

Un volume in-8. 9 fr.

PÉRIODIQUES

Mélinus, n° 5, septembre-octobre : GAIDOZ, L'opération d'Esculape. — *id.*, Echos de la Littér. antique au moyen âge. — TUCHMANN, Les fascinateurs, moyens d'acquérir le pouvoir de fascination (suite). — H. G. Le solarisme boulangiste. — Israel Lévi, La légende d'Alexandre dans le Talmud. — *Bibliogr.* : KRAUSS, Volksglaube u. relig. Brauch der Südslawen (louable). — CURTIN, Myths and folk-lore of Ireland. — MEYRAC, Trad. cont. lég. et contes des Ardennes (trop long). — AURICOSTE DE LAZARQUE, Cuisine messine (plein d'originalités et d'excellentes recettes). — La mythologie lithuanienne et M. Veckenstedt (étude considérable de M. Karłowicz qui démontre les « bévues » de M. Veckenstedt, sa « rare ignorance », sa « témérité insolite » — il invente tout bonnement la mythologie lithuanienne).

Revue d'Alsace, II^e fasc. (avril mai-juin) : SAHLER, La coopération au pays de Montbéliard et ses rapports avec la question sociale. — Ch. PFISTER, Les mss. allemands de la Bibliothèque nat. relatifs à l'hist. d'Alsace (suite). — BENOIT, Jean Vivant, évêque de Paris, suffragant de Strasbourg, 1730-1739. — LIBLIN, Ancien nécrol. de l'église de Strasbourg, tiré des mss. de Grandidier 1181-1293. — BERDELLE, Poésies de Ch. Boese en dialecte alsacien (suite).

III^e fasc. (juillet-août-septembre) : R. REUSS, L'Alsace pendant la Révol. fr. (corresp. offic. de Schwendt.). — PFISTER, Les mss. allemands de la Bibl. nat. (suite). — MOSSMANN, Guerre de Trente Ans, matériaux tirés des archives de Colmar, 13 juillet-26 août 1647. — LIBLIN, La dynastie colmarienne des Haussmann. — WALTZ, Mémoires de P. H. J. Chauffour dit le syndic (suite). — Chroniques centennaires de la Haute-Alsace.

La Révolution française, 14 sept. : CHAMPION, Bailliages et sénéchaussées de 1789 et leurs cahiers. — VIGUIER, L'encadrement des biens et droits féodaux en Provence. — VIDAL, Mission polit. de Cassanys dans le Mont-Blanc. — ROBIQUET, Corresp. de Bailly et de Necker. — *Chron. et bibl.* ROBIQUET, Le personnel municipal de Paris. — MAUGRAS, Journal d'un étudiant. — Une lettre de Cam. Desmoulins.

Revue de Belgique, 15 août : ROMBERG, Les lettres missives, étude de propriété littéraire. — X. de REUL, Une leçon de géologie. — ERRERA, La respiration des plantes. — De LOMBAY, Au Sinai, souvenirs de voyage, I.

— 15 sept. : VERCAMER, La Vendée belge. — De LOMBAY, Au Sinai, (fin). — GITTEÉ, L'étude du folklore en Flandre. — POTVIN, La participation aux bénéfices.

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXXIII, 5^e livraison : KEELHOFF, note sur un passage de César, B. G., I. 4. c. VII, XIV. — MAGNETTE, L'instruction publique à la République argentine. — *Comptes rendus* : MULLER et DIEGERICK, Doc. conc. les relat. entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas, 1576-1583, Tome II, Troubles des Malcontents et des Gantois 1578-1579 (très important). — PIRARD, Choix de fables d'Esope. — FREUND, Wander. auf klassischem Boden, die griech. Ruhmesstätten (trop hâtif). — CHOR, Grammaire française (simple et clair). — SOGIN, Schriftspr. u. Dialekte im Deutschen nach Zeugn. alter u. neuer Zeit (matériaux abondants). — BANGERT, Die Tiere im altf. Epos (travail surtout lexicographique et plein de références très précieuses).

The Academy, n° 956 : MARSHALL, Princ. of Economics, I. — SYMONDS, Essays speculative and suggestive. — GUINNESS (mrs), The new world of Central Africa. — WAKEMAN, Life of Fox (clair et intéressant). — JENKINS, Ignatian difficulties and historic doubts. — Some letters from Cardinal Newman. — Letters of Sam. Pepys. — The original French editions of the Kalender of Shepherdes. — The Carlsruhe Bede. — The mss. of the New Test. — La goule d'aoust. — Isaac TAYLOR, The origin of the Aryans (clair, savant, plein d'intérêt). — Some contributions to Pali lexicography. — A first Aryan Reader. — SCHMARSOW, S. Martin von Lucca u. die Anfänge der toskan. Sculptur im Mittelalter. — An ancient inscribed stone on Exmoor. — The Dahr-el-Bahafi mummies.

— N° 957 : The book of John Mandeuill, a hitherto unpubl. English version from the unique copy in the Brit. Mus. edited, together with the French text, notes and an introd. by WARNER. — NOEL, Lord Byron (satisfaisant). — CHILD, Church and State under the Tudors. — CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Lehrbuch der Religionsgesch. I. — PENDLETON, Newspaper Reporting in olden time and today. — LAURIE, Lectures on linguistic method; FRICH, Notes on American schools and colleges. — Pro Roscio, p. p. STOCK. — Notes from the Lincoln Registers, I. — Letters of Sam. Pepys. — Discovery of Greek texts of the third century (papyrus grecs rapportés d'Egypte par M. Petrie; fragments du Phédon et de l'Antiope d'Euripide). — The Exmoor and Ballaqueny inscriptions. — An obscure passage in The Pearl. — Dante's De vulgari eloquentia. — J. DARMESTETER, Chants populaires des Afghans (œuvre qui réunit à la fois les qualités du philologue, de l'historien et du poète). — The goddess Kadesh and the semitism of the Hittites. — The Aryans (I. Taylor). — Faenza and Cafaggiolo. — Inscr. of the emperor Plavonius.

— N° 958 : BAGWELL, Ireland under the Tudors, III (très consciencieux et minutieux; quelques défauts néanmoins; manque d'intérêt). — Selected poems of Matthew Prior, p. p. DOBSON. — Diaries of Sir Moses and Lady Montefiore, p. p. LOEWE. — ARBUTHNOT, Arabic authors, a manual of Arabian history and literature. — Early reviews of great writers, 1786-1832, p. p. STEVENSON. — HAURÉAU, Des poèmes latins attribués à saint Bernard. — An obscure passage in The Pearl. — The pound of flesh in the Merchant of Venice. — Paris and Tristan in the Inferno. — The mss. of the New Testament. — HALE, An international idiom, a manual of the Oregon trade language or Chinook Jargon. — The Aryans (Glennie et Sayce). — CONWAY, Literary remains of Albrecht Dürer, with transcripts from the British Museum mss. and notes upon them by Lina ECKENSTEIN. — Vandalism in Pembrokeshire.

— N° 959 : La Morte Darthur, by Sir Thomas Malory, faithfully reprinted from the original edition (1485) of William Caxton, ed. by N. O. SOMMER, vols. I and II. (excellente édition.) — MALLESON, Duplex (un des meilleurs livres de la collection dirigée par Sir W. Hunter). — RODWELLE, The Mosaic sacrifices in Leviticus I-VIII. — KRAUSHAN, Sprawa Zygmunta Unruga, epizod historyczny z Czasów Saskich, 1715-1740. — THISELTON-DYER, The loves and marriages of some eminent persons. — Notes from the Lintoln Registers, II. — Old-Norse names in the Irish annals (W. Stokes). — The mss. of the New Testament. — An obscure passage in The Pearl. — H. ELLIS, The criminal. — The Yenissei inscriptions, n° 1 (Rob. Brown jun.) — de CARA, Gli Hycsos. — Irish and Eastern art.

— N° 960 : Earl of DUNDONALD, The autobiography of a seaman (livre très intéressant sur lord Cochrane dont la vie est un drame aussi héroïque que la vie de Drake et de Raleigh). — AUSTIN, English lyrics,

p. p. WATSON. — Marquis of DUFFERIN, Speeches delivered in India, 1884-1888. — COTTON, Barnstaple and the Northern part of Devonshire during the Great Civil War 1642-1646. — Lady WILDE, Ancient cures, charms and usages of Ireland, contrib. to Irish lore. — KOELLING, Der erste Brief Pauli an Timotheus; STECK, Der Galaterbrief nach seiner Echtheit; STEINMEYER, Die Gesch. der Auferweck. des Lazarus. — Two of Lyef Tolstoi's letters. — English scholars and the Morte D'Arthur. — Junius' transcripts of Old English texts. (Logeman). — Arabian poetry for English readers (Clouston). — Contrib. to Pāli lexicography (Morris). — Grébaut's forthcoming work on the National Egyptian Museum. (Le musée égyptien, recueil de monuments choisis et de notices sur les fouilles en Egypte.)

The Babylonian and Oriental Record, n° 8 : BONAVIA, Bananas and melons as dessert fruits of Assyrian monarchs. — T. de L. On Eastern names of the banana. — ARKWRIGHT, On a Lycian inscription. — TERRIEN DE LACOUPERIE, An unknown King of Lagath, from a lost inscription of 6000 years ago. — De HARLEZ, A Buddhist repertory.

— N° 9 : TERRIEN DE LACOUPERIE, An unknown King of Lagath, from a lost inscription of 6,000 years ago (suite). — GLENNIE, The traditional deluge and its geological identification. — De HARLEZ, A Buddhist repertory (suite).

— N° 10 : TERRIEN DE LACOUPERIE, The calendar plant of China, the cosmic tree and the date-palm of Babylonia. — Rob. BROWN jun., The Yenessei inscriptions, I. — De HARLEZ, A Buddhist repertory (fin).

Altpreussische Monatsschrift, III-IV : KRUMBHOLTZ, Samaiten u. der deutsche Orden bis zum Frieden am Melno-See (fin). — Em. ARNOLDT, Zur Beurtheilung von Goethe's Kritik der reinen Vernunft und Kant's Prolegomena. — FRYDRYCHOWITZ, Der Ritterorden von Calatrava in Tymau bei Mewe. — SEMBRZYCKI, Sprachl. Bemerk. zu den drei Königsberger Zwischenspielen von 1644. — TREICHEL, Dialect. Räthsel, Reime u. Märchen aus dem Ermland *et* Sprachliche Ueberbleibsel aus der Franzosenzeit. — FRISCHBIER, Ostpreussische Sagen. — BOLTE, Zu den Königsberger Zwischenspielen von 1644. — *Kritiken und Referate*: NERRLICH, Jean Paul, sein Leben u. seine Werke; BYSTRON, Katechizm Ledesmy w przekladzie wschodnio-litewskim; STANKIEWIEZ, W sprawie gromadzenia materyalow do dziejow Pismiennictwa Litewskiego; LOHMEYER, Herzog Albrecht von Preussen, eine biogr. Skizze — Alterthums — Gesellschaft Prussia 1889. — Universitäts Chronik 1890 — Altpreuss. Bibliographie 1889.

Magazin für die Litteratur des In=und Auslandes, n° 31 : NEUMANN-HOFER, Die junge Generation — PRÖLSS, Zur Geschichte der französischen Emigration, 1789-1793 — KRAUS, Zur Reform der Gymnasien — REHBERG, Allerhand Gutgemeintes — STÖSSEL, Drei Gedichte — Arne Garborg, eine Grossthat (übers aus dem nordischen von MARHOLM).

— N° 32 : NEUMANN-HOFER, Eine strafgerichtliche Verfolgung der Litteratur — REHBERG, Allerhand Gutgemeintes (suite) — HOEFFNER, Fausto. — CARUS, Das psychologische Problem und die Religion (deutsch von Bertha von SUTTNER) — Coppée, Liebesbriefe, übertr. von Em. BURGER).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

TOME LXV

Les Antiquités sémitiques, par Ch. CLERMONT-GANNEAU, membre de l'Institut. Un volume in-18..... 2 fr. 50

Etudes sur l'Asie Centrale, d'après les historiens chinois, par Edouard SPECHT. Première livraison. Indo-Scythes et Ephthalites. In-8..... 2 fr.

San li tu, tableau des trois Rituels. Traits de mœurs chinoises avant l'ère chrétienne, par C. de HARLEZ. In-8, avec une planche..... 2 fr. 50

Pour paraître dans quelques jours

MUSÉES ET COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES DE L'ALGÉRIE

Publiés sous la direction de M. R. DE LA BLANCHÈRE

Première livraison : **Musée d'Alger**, par M. DOUBLET. In-4, avec 17 planches..... 15 fr.

PÉRIODIQUES

Annales de l'Est, n° 4, octobre 1890 : CAMPAUX, La critique du texte d'Horace avant Peerlkamp (suite et fin). — Ch. SCHMIDT, Laurens Pries. de Colmar. — V. JACQUES, Le siège d'Epinal par le maréchal de Créquy. — Aug. Jundt (mérol.). — *Comptes-rendus* : GERMAIN (Léon), Mélanges hist. sur la Lorraine (livre d'un travailleur infatigable. le dom Pelletier moderne). — HEIMWEH, La question d'Alsace; le régime des passeports en Alsace-Lorraine. — DIKHL, Excursions archéol. en Grèce. — Société des amis de l'Univ. de Nancy.

La Révolution française, 14 oct. GAFFAREL, L'annexion du Piémont à la France, 1798. — BUSSIÈRE et LEGOUIS, Beaupuy et Wordsworth. — GOGLIA, Le Journal polit. nat. de Rivarol. — AULARD, Les cendres de Mirabeau. — Les Mém. de Talleyrand. — Mém. de Moreau de Jonnés, I.

Chron. et bibl. : Stendahl, Vie de H. Brulard, p. p. STRYENSKI; Mém. du duc des Cars; FAGE, Le diocèse de la Corrèze pendant la Rév., etc.

The Academy, n° 961 : CONWAY, Hawthorne (de valeur). — DELITZSCH, Bibl. comm. on the prophecies of Isaiah; HERFORD, The prophecies of the captivity. — ALTAMIRA, Hist. de la propiedad communal. — An undescribed (?) impression of the Elzevir Virgil, 1636. — English scholars and the Morte Darthur. — A Blasphemy Case in Poland. — The life of Byron. — Keilinschriftl. Bibliothek, II, p. p. SCHRADER; *id.*, Zur Geogr. des assyr. Reichs. — Páli Asuropan and Asulopa of the Asoka inscr. — Ἰσπότης — Vispati.

The Athenaeum, n° 3276 : Handbook for Lincolnshire; USHER, An Anglo-Saxon cathedral, a handbook to Stow Church, near Lincoln. — Ovid, Tristia, p. p. OWEN (cf. *Revue*, n° 3). — Sir Charles DUFFY, Thomas Davis, the Memoirs of an Irish patriot; Prose writings of Thomas Davis, p. p. ROLLESTON. — JUSSEURAND, The English novel in the time of Shakespeare (« a contribution of permanent value to the history of Elizabethan literature »). — D. OWEN, Declaration of war, a survey of the position of belligerents and neutrals, with relative considerations of shipping and marine insurance during war. — SCHLUMBERGER, Nicéphore Phocas (cf. *Revue*, n° 26). — British Museum reports for 1889. — Junius and his contemporaries. — CLARK and HUGHES, The life and letters of Sedgwick. — NIGHTINGALE, The church plate of the county of Dorset. — UHLE, Kultur u. Industrie südamerik. Völker. — GRIFFITH, The inscr. of Siût and Der Rifêh (cf. *Revue*, 1889, n° 49). — Bettona.

N° 3277 : BAINES, Records of the manor, parish and borough Hampstead. — THACKERAY, Translations from Prudentius. — HOSIE, Three years in Western China. — Anecdota Oxoniensia, Lives of Saints from the Book of Lismore, p. p. Whitley STOKES. — Gray and his friends, letters and relics in great part hitherto unpublished, p. p. TOVEY. — Daphnis and Chloe, the Elizabethan version, from Amyot's translation, by Angel Day, reprinted from the unique original edition and edited by Jos. JACOBS. — Cardinal Newman. — Wordsworth's verses in his Guide to the Lake Country. — The Conférence du livre at Antwerp. — BURGESS, Archaeolog. Survey of India, the Sharqi architecture of Jaunpur, with notes on Zafarabad, Sahet-Mahet, and other places. — Norwich cathedral. — Notes from Isauria and Cappadocia.

N° 3218 : BAILLIE, Kurrachée, past, present and future. — FISHWICK, The history of the parish of Rochdale. — MORRISON, The Jews under Roman rule (court et complet néanmoins). — PERRENS, Hist. de Florence, III (cf. *Revue*, n° 22). — BURTON, The history of Hemingborough. — SCHUMACHER, Northern Ajlun, within the Decapolis (petit

volume plein de renseignements). — Philological literature : SWERT, A primer of spoken English; DUDGON, An introd. to the origin of surnames; KING and COOKSON, An introd. to the comparative grammar of Greek and Latin; BATIFFOL, La Vaticane de Paul III à Paul V (cf. *Revue*, n° 41). — Ch. Gibbon. — Plantin as a poet. — Defoe's birth and marriage (Aitken). — Afterthoughts on Cardinal Newman as a man of letters. — BRYDALL, Art in Scotland, its origin and progress. — Aquae Solis. — An inscr. of Megalopolis. — Notes from Athens (Lambros).

— N° 3279 : SYMONDS, Essays, speculative and suggestive. — DANIELL, The industrial competition of India. — GYZICKI, A student's manual for ethical philosophy. — ELLIS, On Early English pronunciation, with especial reference to Shakspeare and Chaucer, V. Existing Dialectal as compared with West Saxon pronunciation (fin de ce long et laborieux ouvrage qu'aucun autre peut-être n'aurait exécuté avec un égal succès). — HOLROYD, Memorials of the life of G. E. Corrie. — WHITNEY, A concise dictionary of the principal roads, chief towns and villages of Japan. — Unpublished verses by Coleridge. — Nicholas Bozon. — Early printing at Avignon. — Letters of Sir John Vanbrugh. — ALLEN, The monumental history of the Early British church. — Greek medical writers (Lambros). — The Cambrian archaeological association at Holywell. — M. Petrie's forthcoming exhibition of Egyptian antiquities. — Aquae Solis (De Gray Birch). — Masques and entertainments by Ben Jonson, ed. by H. MORLEY.

— N° 3280: Sir Frederick ABEL, Address to the British association for the advancement of science. — RIMMER, Summer rambles about Manchester. — Corresp. secr. de Mercy avec Joseph II, p. p. D'ARNETH et FLAMMERMONT, I. — RUTHERFORD, The fourth book of Thucydides, a revision of the text illustrating the causes of corruption in the ms. of this author. — CUSHING, Anonyms, a dictionary of revealed authorship. — Miss Marianne North. — The Welsh Prayer Book and the proposed further revision. — Some early poems of Wordsworth. — Letters of Sir John Vanbrugh, II. — H. ELLIS, The Criminal. — Numismatic literature: THORBURN, A guid to the coins of Great Britain and Ireland; HOWORTH, Coins and tokens of the English colonies; BOUTKOWSKI, petit Mionnet de poche. — FLEAY, A chronicle history of the London Stage, 1559-1642.

— N° 3281 : LILLY, On right and wrong. — GEBHART, L'Italie mystique, hist. de la Ren. relig. au moyen-âge (« a delightful little book »). — Calendar of the State Papers and ms. relating to English affairs existing in the archives and in other libraries of Northern Italy. — MAC-KAY, A sketch of the history of Fife and Kinross. — A new palimpsest of Mount Athos (Lambros). — Canon Liddon. — WROTH, Catalogue of Greek coins, Pontus. Paphlagonia, Bithynia and the Kingdom of Bosphorus. — The tomb at Vaphion (Stillman). — Tonge Halle. — Notes from the Piraeus.

— N° 3282 : Victor Hugo, En voyage, Alpes et Pyrénées. — MALLESON, Dupleix (récit concis et souvent animé, non seulement de la carrière de Dupleix dans les Indes, mais de la lutte entre l'Angleterre et la France). — Encyclopaedia Americana. — The predecessors of the Service Book. — An Elizabethan poet and his relations. — Bonfires. — The archaeological societies. — The Royal Society of Antiquaries of Ireland in Donnegal. — The tomb of Vaphio (Gardner).

— N° 3283 : CASTELLANI, L'origine tedesca e l'origine olandese de l'invenzione della stampa; La stampa in Venezia. (cf. *Revue*, n° 12). — The Roxburghe ballads, p. p. EBSWORTH, XX. — Lord Rosslyn's poe-

try. — Capt. Cook's logs. — Bonfires or bonfires. — The predecessors of the Service Book. — Fontainebleau Greek mss. (Sur la publication de M. OMONT). — The Cecil papers.

— N° 3284: *Giovani Pico della Mirandola*, his life by his nephew G. Fr. Pico; also three of his letters, his interpretation of Psalm XVI, his twelve points of a perfect lover, and his deprecatory hymn to God, transl. from the Latin by Sir Thomas MORE, p. p. with introd. and by Rigg. — *Chronicon Henrici Knighton*, monachi leycestrensis, p. p. LOMBY; *Ada Murimuthi continuatio Chronicorum Robertus de Avesbury de gestis mirabilibus regis Edwardi III*, p. p. Maunde THOMPSON; Year books of the reign of King Edward III, years XIV and XV, ed. and transl. by PIKE. — SCHRUMPF, A first Aryan reader; HYDE, Leabhar Sgeulaigheachta; BRÜNNOW, A classified list of all simple and compound ideographs occurring in the texts hitherto published, with their Assyro-Babylonian equivalents, phonetic values, etc. — A new ms. of the conquest of the Canaries (Warner). — The Greek mss. at Salonika (Lambros). — Last notes from Asia Minor (Hogarth et Headlam). — ARCHER, William Charles Macready.

— N° 3285: Sir William BUTLER, Sir Charles Napier (pourrait être meilleur). — HARE, France. — W. WRIGHT, Lectures on the comparative grammar of the Semitic languages. — HENLEY, Views and reviews, essays in appreciation. — MORFILL, A grammar of the Russian language; KINLOCH, Russian conversation grammar; MOTTI, Russian convers. gramm., Elem. Russian grammar. — A proposed monument to Shelley (Saunders). — The next Oriental Congress. — Higher education in America. — The Dict. of Nat. Biography (de Lea à Lempriere). — New ms. of the conquest of the Canaries (Wylie). — HEALES, The churches of Gottland, other than those of Wisby.

Bulletin international de l'académie des sciences de Cracovie, juillet: WITKOWSKI, das Verhältnis des Gedichtes Kochanowski's Szachy zum Gedichte Vida's Scacchia ludus. — KARLOWICZ, Ueber die leydensche Handschrift der Silvae von Modrzewski. — LOZINSKI, Leopol ancien, étude pour servir à l'histoire des arts et des mœurs: I. L'orfèvrerie à Leopol, dans les siècles passés; II. Le patriciat et la bourgeoisie de Leopol au xvi^e et au xvii^e siècle (œuvre de longue haleine, pleine de détails et de faits inédits sur une ville qui, formée tout d'abord de tant d'éléments étrangers, devint en définitive essentiellement polonaise et, jetée sur les derniers confins de la frontière orientale, représente brillamment la civilisation orientale).

Deutsche Rundschau, septembre: M. NECKER, Marie von Ebner-Eschenbach, ein liter. Charakterbild. — HÜBNER, Granada. — RODENBERG, Dingelstedt, der Theaterintendant u. Freiherr, III, Wien (1867-1881). — RÜMKLIN, Ueber die Temperamente. — HENKE, Aurora u. Nacht des Michelangelo. — RICHARD, Stanley's neuestes Werk. — KRAUS, Histor. Forsch. in den Rheinlanden. — G. Keller. — Zur Gesch. der franz. Rev. — PNIOWER, W. Scherer in franz. Darstell.

Octobre: HAECKEL, Alger. Erinner. — W. SCHERER, Achim von Arnim. — REINKE, Die preuss. Commission zur wissenschaftl. Untersuch. der deutschen Meere. — COHN, Die Beamten-Consumvereine in England. — BATSCH, Helgoland fest oder sicher? — JUST, Das Ende eines alten Stadthores. — Gustav zu Putlitz. — Salis (C. F. Meyer).

N° 44

Vingt-quatrième année 3 novembre 1890

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

MUSÉES

ET

COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES
DE L'ALGÉRIE

Publiés par ordre de M. le Ministre de l'Instruction publique
sous la direction de

M. R. DE LA BLANCHÈRE

Délégué du Ministère de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts en Algérie et Tunisie.

PREMIER FASCICULE

Musée d'Alger. Texte rédigé par M. Georges DOUBLET, ancien
membre de l'Ecole d'Athènes.

In-4, en un carton, avec 17 planches en héliogravure
et en phototypie..... 12 fr.

PÉRIODIQUES

Literarisches Centralblatt, n° 34 : Basler Chroniken, IV, p. p. BERNOULLI (cf. *Revue*, n° 41). — SCHIRRMACHER, Gesch. von Spanien. V (très louable). — LIPPERT, Deutsche Sittengeschichte, III, die Neuzeit (inégal). — BIDERMAN, Gesch. der österr. Gesamtstaatsidee II, 1705-1740 (d'abondants matériaux). — BROCKELMANN, Das Verh. von Ibn-el-Athirs Kamil fit Tarih zu Tabaris Ahbar errusul walmuluk. — HESS, Der demot. Roman von Stne Hamus (soigné). — LOCELLA, Zur deutschen Dante-Literatur. — Schiller, Die Künstler, p. p. GROSSE.

— N° 35 : HUBER, Die Erwerb. Siebenbürgens durch König Ferdinand I (1551). — BERTIN, La soc. du Consulat et de l'Empire (cf. *Revue*, n° 6). — WELLMANN, H. W. von Horn. — KUROPATKIN, Russ. türk. Krieg. — Bismarcks deutsche Politik seit Begründ. des neuen Reiches. — FRÖHLICH, Das Kriegswesen Cäsar's (instructif et de valeur durable, cf. *Revue*, n° 18). — MERX, Hist. artis gramm. apud Syros (avance réellement la science). — ODYSSEA, p. p. LUDWICH, I. — CAGNAT, L'année épigraph. (très soigné). — HENZEN, Die Träume in der altnord. Liter. (intéressant).

— N° 36 : SCHULTE, De restit. atque indole genuinae versionis graecae in libro Judicum. — HEFELE, Conciliengesch. IX. — HOFFMANN, Gesch. der Hansestadt Lübeck, I (un peu confus). — THOMMEN, Gesch. der Univ. Basel, 1532-1632 (poursuit l'œuvre de Vischer). — KREBS, Schaffgotsch. (intéressant). — AMAGAT, La gestion conservatrice et la gestion républicaine jusqu'aux conventions (tableau complet). — WEISBACH, Die Achämeniden-Inschriften zweiter Art. (beau travail). — SCHMID, Der Atticismus in seinen Hauptvertretern, II (très méritoire). — RUBIO y ORS, Lo Gayer del Llobregat.

— N° 37 : ROSENTHAL, Die monist. Philos. — SIMSON, Der Begriff der Seele bei Plato. — BUTTLAR, Joachim I von Brandenb. gegen den Adel. — Ignacii diaconi vita Tarasii archiepiscopi Constantinopolitani, p. p. HEIKEL (édit. très soignée et correcte). — BLUMENSTOCK, Der Päpstliche Schutz im Mittelalter (un peu prolix). — MÜLLER, Das Conclave Pius' IV (bien fait). — DIEFFENBACH, der franz. Einfluss in Deutschland unter Ludwig XIV (très mauvais). — HOFFMANN, Einige Phönix. Inschriften (instructif). — REGNAUD, Les grandes lignes du vocalisme et de la dérivation dans les langues indo-européennes. — DANIELSSON, Epigraphica (cf. *Revue*, n° 29). — KAMMER, Ein aesthet. Commentar zu Homer's Ilias (recommandable). — TORP, Den graeske Nominalflexion (méritoire). — Die Protokolle des Mannheimer Nationaltheaters unter Dalberg. — WERNICKE, Die griech. Vasen mit Lieblingsnamen.

— N° 38 : STRICKER, Calvin als erster Pfarrer der reform. Kirche zu Strassburg (important). — FINCK, Uebers. der Gesch. des Ordens S. Johannis von Spital zu Jerusalem u. der Balley Brandenburg (clair et court). — BAISSAC, Les grands jours de la sorcellerie (sera le bienvenu). — WENGEN, Karl Graf zu Wied. — KUNZ, Der poln. russ. Krieg von 1831. — BAUSSERN, Deutschland u. Oesterreich-Ungarn. Abh. Reden u. Briefe. 1868-1869. — REINISCH, Die Saho-Sprache, II. — SMYTH, The vowel system of the Ionic dialect (cf. *Revue*, n° 30). — HAGEN, Ueber Wesen u. Bedeut. der Homer-Frage (simple conférence). — CAUMONT, Cours de littér. franç. — STICHEL, Beitr. zur Lexicogr. des altprovenz. Verbums (blâmable sur beaucoup de points). — KLETTE, Die griech. Briefe des Fr. Philadelphus (« acribie » très remarquable). — Montchrestien's Sophonisbe, p. p. FRIES. — SPANIER, Der Papist Shakspeare in Hamlet (« plumpe Tendenzschrift »). — J. GÜMM, Vorreden, Zeitgeschichtliches und Persönliches. — Briefw. zwischen M. von Schwind u. Mörike, p. p. BAERHOLD. — HENKEL, Goethe u. die Bibel (sera

accueilli avec joie). — BURESCH, Klaros, Untersuch. zum Orakelwesen des späteren Altertums. — SCHREIBER, Die hellenist. Reliefbilder, 2-6.

— N° 39 : BARTH, Die Geschichtsphilos. Hegel's u. der Hegelianer bis auf Marx u. Hartmann (spirituel et plein de choses). — BACHMANN, Die deutschen Könige u. die Kurfürstl. Neutralität, 1438-1447 (clair et très détaillé). — Stanley LANE-POOLE, The barbery corsairs (incomplet, peu profond, quoique habilement fait). — GONNER, Die Luxemburger in der neuen Welt. — STOCKMAR, Ludwig XVI u. Marie-Antoinette auf der Flucht nach Montmedy (cf. *Revue*, n° 24). — MEISTER, Zum eleischen, arkad. u. kypr. Dialect. — TEUFFEL, Studien u. Charakteristiken zur griech. u. röm. Literaturgesch. 2° éd. — Plauti fabularum reliquiae Ambrosianae codicis rescripti Ambrosiani apographum, p. p. STUEMUND (définitif dans l'essentiel). SCHWEITZER, Gesch. der skandin. Liter. im XIX Jahrh (cf. *Revue*, 1889, n° 18). — KRAUSS, Volksglaube u. relig. Brauch der Südslaven. — ZIMMERMANN, Versuch einer Schillerschen Aesthetik.

— N° 40 : Rechn. aus dem Archiv der Stadt Kronstadt, II. — HÖFLER, Der Hohenzoller Johann. — EHRENBURG, Hamburg u. Antwerpen seit 300 Jahren (savant et intéressant). — LÖTHEISEN, Zur Culturgesch. Frankreichs im XVII u. XVIII Jahrh. — MICHAEL, Ranke's Weltgesch. — EDKINS, The evolut. of the Hebrew language. — SCHÜTZ, Sopliokl. Studien (sera le bienvenu). — WEISKE, Anmerk. zur griech. Syntax. — KAUFFMANN, Gesch. der schwäb. Mundart im Mittelalter u. in der Neuzeit (occupera une des premières places parmi les travaux de ce genre). — ROSENBERG, Gesch. der modernen Kunst III (très remarquable et offre de nombreuses qualités). — BETTINGEN, Grundz. der dramat. Kunst.

N° 41 : HARTEL, Patrist. Studien (4 fasc. sur la crit. du texte de Tertullien). — PFLUGK-HARTUNG, Specimina sel. chartarum pontif. roman. I-III. — ERINN. aus dem Leben des Gen. Feldm. Boyen, p. p. NIEBOLD, III. — FAY, Journal d'un off. de l'armée du Rhin, 5° édit. (cf. *Revue*, n° 36). — Μαυραγλανης, Ἱστορία τῶν Ἰονίων νήσων, 1797-1815. — Censorini de die natali liber, p. p. CHOLODNIK. — JAHN, Dionysiaca. — Lactantii opera omnia, p. p. BRANDT et LAUBMANN, I (remplit son but). — FRITZSCHE, Glarean, sein Leben u. seine Schriften. — Max BONNET, Narratio de miraculo a Michaelae archangelo Chonis patrato (traité à fond). — SIMONSEN, Sculpt. et inscr. de Palmyre à la glyptothèque de Ny Carlsberg. — PINLOCHE, La réf. de l'éduc. en Allem. au XVIII^e siècle. Basedow et le philanthropisme (très sérieusement fait et enrichit la littérature de la pédagogie historique).

— N° 42 : KOEHNE, Der Urspr. der Stadtverf. in Worms, Speier u. Worms. — Ubrich Schmidels Reise nach Süd-Amerika 1534-1554, p. p. LANGMÄNTEL (très soigné) — HÄENIG, Cromwell, II. u. III (trop de défauts, surtout manque de mesure). — BARTON, Hist. of South Wales, I. — GUGLIA, Die conserv. Elem. Frankreichs am Vorabend der Revol. — GÜNTHER, Handb. der mathem. Geogr. — HERMANN, Noch über ein Wort über, Mithio (savant, mais non convaincant). — ENGELMANN, Bilderatlas zu Ovids Metamorph. — Sili Italica, p. p. BAUER, I, 1-10 (soin louable). — LÄMMENS, Rem. sur les mots français dérivés de l'arabe (beaucoup de savoir). — HELTEN, Altfries. Grammatik (diffus et manque de précision). — BISCHOFF, J. B. Schupp (bonne esquisse).

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein insbes. die alte Erzdiözese Köln. 50^e fascicule (avec un portrait de feu le prof. Dr H. Floss). Leon. KORTH, Köln im Mittelalter. — SCHOLTEN, Urkundl. über Moyland u. Till im Kreise Cleve. — MERLO, Zur Gesch. des Kölner Theaters im XVIII u. XIX Jahrh. — E. FRIEDLÄNDER, Rhein. Urkunden, I. — Rechnungs-Ablage für 1888-1889.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

O. GRÉARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

EDMOND SCHÉRER.

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

ANDRÉ LE BRETON

LE ROMAN AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

(A.-Ed.) CHAIGNET

Recteur de l'Académie de Poitiers, correspondant de l'Institut.

HISTOIRE DE LA PSYCHOLOGIE DES GRECS

TOME III : *La psychologie de la nouvelle Académie et des Écoles éclectiques.*

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

EN VENTE :

TOME I^{er} : *Histoire de la psychologie des Grecs avant et après Aristote.*

Un volume in-8, broché... 7 fr. 50

TOME II : *La psychologie des Stoïciens, des Épicuriens et des Sceptiques.*

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franc par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

MUSÉES

ET

COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES

DE L'ALGÉRIE

Publiés par ordre de M. le Ministre de l'Instruction publique
sous la direction de

M. R. DE LA BLANCHÈRE

Délégué du Ministère de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts en Algérie et Tunisie.

PREMIER FASCICULE

Musée d'Alger. Texte rédigé par M. Georges DOUBLET, ancien
membre de l'Ecole d'Athènes.

In-4, en un carton, avec 17 planches en héliogravure
et en phototypie..... 12 fr.

PÉRIODIQUES

Deutsche Literaturzeitung, n° 34 : COHN, Saadia, Buch Hiob (cf. *Revue*, 1889, n° 49). — HALE, The Cum-constructions; Harvard Studies in classical philology. — ECKARD, Das Präfix ge in verb. zusammensetz. bei Berthold von Regensburg (louable). — FOELSING-KOCH, Lehrb. der engl. Sprache, III wissensch. gramm. — BULLE, Gesch. des zweiten Kaiserr. u. des Köhigr. Italien; BAMBERG, Gesch. der orient. Angelegenh. im Zeitraume des Pariser u. des Berliner Friedens; ONCKEN, das Zeitalter des Kaisers Wilhelm. — Antonini Placentini Itiner, p. p. GILDEMEISTER. — Homers Odyssee übers. von JORDAN.

— N° 35 : VARENTRAPP, Joh. Schulze u. das höhere preuss. Unterrichtswesen in seiner Zeit. (réussi). — STRACK, Uebungsstücke zur hebr. gramm.; Hebr. Vocabul. für Anfänger (excellents livres d'enseignement). — DEUTSCHMANN, De poesis Graecorum rhythmicæ usu et origine (peu convaincant). — WENTZEL, De grammaticis Graecis quaess. I. — LITZMANN, Schiller in Iena (cf. *Revue*, n° 8). — COCHIN, Boccace (cf. *Revue*, n° 20). — Nicolai episcopi Botrontinensis rel. de Henrici VII. itinere, p. p. HEYCK (cf. *Revue*, 1889, n° 2). — Hyde de Neuville, Mém. et souvenirs, II. — WERNICKE, Die griech. Vasen mit Lieblingsnamen. — BÉRINGUIER, Die Rolande Deutschlands (très méritoire et attachant).

— N° 36 : WRISS, Der Barnabasbrief. — REICH, Gravina als Aesthetiker. — Manutikásangraba, p. p. JOLLY, III. — P. LEJAY, Insar. de la Côte d'or; ESPÉRANDIEU, Epigr. rom. du Poitou et de la Saintonge (cf. *Revue*, n° 6). — R. M. MEYER, Die altgerm. poesie nach ihren formelhaften. Elem. (études profondes, extraits savamment faits, mais de la fantaisie et un style de feuilletton). — WIRTH, Quaest. Severianæ (bien étudié, résultats contestables). — MAURENBRECHER, Gesch. der deutschen Königswahlen X-XIII Jahrh. — RODENBERG, Ueber widerholte deutsche Königswahlen im XIII Jahrh. (recherches pénétrantes). — KENNAN, Sibirien.

— N° 37 : Briefe u. Erkl. von Döllinger (cf. *Revue*, n° 38). — HUSEIN, ALDSCHIR, Die Hamid. Abhandl. über das Wesen der islam. Relig. u. die Richt. des Gesetzes Mohammeds. — MARBACH, Die psychologie des Lactantius. — BLOOMFIELD, The origin of the recessive accent in Greek (cf. *Revue*, 1889, n° 5). — DOMBOWSKI, Mitteil. über Goethe u. seinen Freundeskreis. — CORSON, An introd. to the study of Shakspeare (jugement sûr, exposition claire, livre très recommandable). — DAVIDSON, Philipp August u. Ingeborg (cf. *Revue*, 1888, n° 51). — BREYSIG, Der Process gegen Danckelmann (très bon travail). — LAMMERT, Polybios u. die röm. Taktik (arbitraire et à rejeter). — HEYSE, Gedichte, 4^e éd.

— N° 38 : KLIEFOTH, Christl. Eschatologie. — EUCKEN, Die Lebensanschauungen der grossen Denker (savant, mais inégal). — BRINTON, The ethnologic affinities of the ancient Etruscans; On Etruscan and Libyan names (deux conférences; beaucoup de choses insoutenables, mais d'autres à remarquer). — Caesar, Bellum civile, p. p. DINTER, p. p. PAUL. — WADSTEIN, Fornnorska Homiliebokens Ljudlära (soigné). — BERNHEIM, Lehrb. der histor. Methode (cf. *Revue*, n° 38). — Mitteil. zur Gesch. des Heidelberger Schlosses, I u. II. — GUIZE, Le militarisme en Europe.

— N° 39 : Tertullianus, p. p. REIFFERSCHIED et WISSOWA, I (très bon et à continuer). — BETTINGEN, Grundz. der dramat. Kunst (creux). — R. SCHMIDT, Vier Erzähl. aus der Çukasaptaçi (établissement réfléchi du texte et traduction sûre). — Dionysii Halicarn. de imitatione relig. epistulaeque criticae duae, p. p. USNER. — REICHEL, Von der deutschen Betonung (du bon et du neuf). — BERTANA, L'Arcadia della scienza, Rezzonico (cf. *Revue*, n° 32). — TREUSCH VON BUFTLAR, Der Kampf

Joachims I von Brandenburg gegen den Adel (très attachant). — Th. Platters Briefe an seinen Sohn Felix, p. p. BURCKHARDT (fort intéressant). — WLISLOCKI, Vom wandernden Zigeunervolke. Bilder aus dem Leben der Siebenbürger Zigeuner (un des livres les plus remarquables sur l'ethnographie). — Burns, Gedichte (deux trad. en vers, l'une par LEGERLOFZ, l'autre par RUETH).

— N° 40 : HARNACK, Lehrb. der Dogmengesch, III. — System. Verz. der Lessingliter. der hzl. Bibl. zu Wolfenbüttel mit Ausschluss der Hschr. — ALDEN SMITH, Die Keilschrifttexte Assurbanipals (un bon ensemble, consciencieux et sûr). — KLOTZ, Grundz. altröm. Metrik (exposé brillant, mais la vérité est entre Klotz et Ritschl). — Marcus Evangelion Mart. Luthers, nach der septemberbibel mit den Lesarten aller Originalausg. u. Proben aus den hochd. Nachdrucken des XVI Jahrh., p. p. REIFFERSCHIED. — GIETMANN, Ein Gralbuch (peu de nouveau, point de vue arriéré). — KOEHNE, Der Ursprung der Stadtverf. in Worms, Speier u. Mainz. (fait avec un très grand soin). — Recueil des Actes du Comité de salut public, I u. II (cf. *Revue*, 1889, n° 40 et 1890, n° 10). — STANLEY, Im dunkelsten Africa. — LEPSIUS, Griech. Marmorstudien (travail d'un géologue qui sera bien accueilli). — Cam. ROUSSET, La conquête de l'Algérie, 1841-1857 (très intéressant, brillamment écrit, les petits faits trop éclairés, des faits plus importants trop obscurcis; cf. *Revue*, 1889, n° 23). — Amerik. philol. Gesellschaft.

— N° 41 : BRANDT, Die mand. Religion (cf. *Revue*, nos 6 et 12.) — REINISCH, Die Sahosprache, II. — Herman GRIMM, Homer. Ilias, 1-9 Gesang (jugements d'un homme cultivé, fines analyses, rapprochements; mais bien des choses qui étonnent). — Maximiani Elegiae, p. p. PETSEHENIG (cf. *Revue*, n° 43). — GEDEKE, Grundriss zur Gesch. der deutschen Dicht. fortgef. von GÖTZE IV, 1. — BUECHNER, De Neocoria (cf. *Revue*, 1889, n° 3). — Fürstenb. Urkundenbuch, VI. 1360-1469. — ZWIEDINECK-SÜDENHORST, Deutsche Gesch. im Zeitraum der Gründ. des preuss. Königtums (très soigné et sera le bienvenu pour mainte question). — KUNTZE, Der servus fructuarius des röm. Rechts.

— N° 42 : Fr. GIESEBRECHT, Beitr. zur Jesaiakritik. — JENSEN, Die Kosmologie der Babylonier (cf. *Revue*, n° 25). — EPPING, Astronom. aus Babylon. — SMYTH, The vowel system of the Ionic Dialect (cf. *Revue*, n° 30). — KÖRTING, Latein. romanisches Wörterbuch, 1-4 Liefer (très recommandable). — PASTOR, Gesch. der Päbste, II, im Zeitalter der Renaissance bis zum Tode Sixtus IV. (Ne s'élève pas toujours à la hauteur des travaux antérieurs, ne comble pas suffisamment les lacunes, et malgré le mérite de la forme et bien des choses neuves, offre trop de disproportion entre l'œuvre elle-même et les prétentions qu'elle élève). — HESSE-WARTEGG, Mexico, Land u. Leute. — MARTERSTEIG, Die protokolle des Mannheimer Theaters 1781-1789. — Strassburger Zunft = und Polizeiverordn. des XIV u. XV Jahrh., p. p. BRÜCKER (très instructif). — TEICHER, Kleber (cf. *Revue*, nos 19 et 21). — Firdos's Königsbuch, übers. von RÜCKERT. — *Id.* p. p. PIZZI (cf. *Revue*, n° 15).

— N° 43 : Schabbâth, p. p. STRACK. — ZIMMERMANN, Die Univ. Engl. im XVI Jahrh. (Polémique.) — CONWAY, Verner's law in Italy (cf. *Revue*, 1889, n° 14). — Ignatii Diaconi Vita Tarasii archiep. Constant, p. p. HEIKEL (bon). — K. FISCHER, Die Erklär. des Goetheschen Faust; Kreysig's Vorles. über Faust, p. p. KERN. — STSCHUKAREFF, Unters. über die athen. Archontenliste des III Jahrh. (en russe très instructif). — MARCKS, Die polit. kirch. Wirks. des Agobard. — GHIRON, Annali d'Italia in contin. al Muratori (cf. *Revue*, 1889, n° 44). — OTTOLINI, le 5 giornate milanesi del 18-22 marzo 1848. — STUDNICZKA, Kyrene (fort louable). — Die Kriege Friedrichs des Grossen. hrsg. vom Grossen Generalstabe, I. Der erste schlesische Krieg, 1740-1742, I. Die Besetz. Schlesiens u. die Schlacht bei Mollwitz (excellent à tous égards).

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

NOUVELLE PUBLICATION

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE MODERNE

PAR

F. SCHRADER

Directeur des travaux cartographiques de la librairie Hachette et C^{ie}.

F. PRUDENT

Lieutenant-colonel du génie au service géographique de l'armée.

E. ANTHOINE

Ingénieur-chef du service de la carte de France et de la statistique graphique au Ministère de l'Intérieur.

COLLABORATEURS

NOTICES

D. AÏROF. — H. BOLAND. — CAMENA D'ALMEIDA. — M. DIEULAFOY. — M. DUBOIS. — L. GALLOIS. — H. JACOTTEY. — D. KALTBRUNNER. — C. KOECHLIN. — EMM. DE MARGERIE. — L. POIREL. — CH. RABOT. — ÉLISÉE RECLUS. — ONÉSIME RECLUS. — L. ROUSSKLET. — L. ROUSSET.

CARTES

G. BAGGE. — L. BÉNINGER. — RENÉ BOLZÉ. — H. DELACHAUX. — VICTOR HUOT. — C. PERRON. — M. H. CHESNEAU. — T. WEINREB. — E. GIFFAULT.

LISTE DES CARTES

- | | | |
|--|----------------------------|-----------------------------------|
| 1 } 8 Hémisphères. | 33 Alpes. | 48 { Afrique en 3 feuilles. |
| 2 } 8 Hémisphères. | 34 Italie. | 49 { |
| 3 Planisphère physique. | 25 Espagne et Portugal. | 50 { |
| 4 — hypsométrique. | 26 Allemagne. | 51 Océanie. |
| 5 — politique. | 27 Europe centrale. | 52 Australie. |
| 6 Europe physique. | 28 Autriche-Hongrie. | 53 Australasie. |
| 7 — hypsométrique. | 29 Balkans. | 54 Amérique du Nord physique. |
| 8 — politique. | 30 Grèce. | 55 Amérique du Nord politique. |
| 9 France muette. | 31 Méditerranée. | 56 Canada. |
| 10 — physique. | 32 Suède-Norvège, Danemark | 57 Etats-Unis. |
| 11 — hypsométrique et géologique. | 33 Russie d'Europe. | 58 — partie E et O. développées. |
| 12 — politique et administrative en 1 feuille. | 34 Russie occidentale. | 59 Mexique. |
| 13 { | 35 Asie Mineure. | 60 Antilles et Amérique centrale. |
| 14 France politique et administrative en 4 feuilles. | 36 — politique. | 61 Amérique du Sud physique. |
| 15 { | 37 Empire russe. | 62 Amérique du Sud politique. |
| 16 { | 38 Arménie, Caucasie. | 63 } Amérique du Sud en |
| 17 Algérie-Tunisie. | 39 Asie Mineure. | 64 } 2 feuilles. |
| 18 Colonies françaises. | 40 Perse. | |
| 19 — | 41 Hindoustan. | |
| 20 Iles Britanniques. | 42 Indo-Chine. | |
| 21 Belgique et Pays-Bas. | 43 Archipel-malais | |
| 22 Suisse. | 44 Empire Chinois. | |
| | 45 Japon, Chine orientale. | |
| | 46 Afrique physique. | |
| | 47 — politique. | |

L'ouvrage complet comprend 64 cartes en couleur, accompagnées d'un texte géographique, statistique, etc. Le nombre de cartes de détail, ainsi que d'un grand nombre de cartes contenues dans l'Atlas, permettant, à l'aide de l'index, de trouver le nom cherché sur la carte.

Prix de l'Atlas complet, en feuilles, 20 fr.; relié, 25 fr.

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

THÈSES DE DOCTORAT

CUCUEL (Ch.)

Quid sibi in Dialogo cui Cratylus inscribitur proposuerit Plato.

In-8. 3 fr.

Le Cratyle de Platon est au programme pour l'agrégation de grammaire cette année.

REINACH (Théodore)

De Archia poeta. In-8. 3 fr.

PIAT (l'abbé C.)

L'Intellect actif. Du rôle de l'activité mentale dans la formation des idées. In-8. 4 fr.

— Quid divini nostris idels tribuat divus Thomas. In-8. 2 fr.

Ces deux derniers ouvrages réunis en un volume in-8. 5 fr.

• PÉRIODIQUES

Bulletin critique, n° 20 : Plinii epist. ad Trajanum, p. p. HARDY. — MOMMSEN, Le droit public romain, trad. par GIRARD; MARQUARDT, Organ. de l'empire romain, trad. par WEISS et LOUIS-LUCAS; Le culte chez les Romains, trad. par BRISSAUD (cf. *Revue*, n° 27 et 34-35). — VALOIS, Le Conseil du Roi aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, nouvelles recherches suivies d'arrêts et de procès-verbaux (approfondi). — HENNEQUIN, Écrivains francisés, Dickens, Heine, Tourguénief, Poe, Dostoïewski, Tolstoï, essais de critique scientifique (bon à lire, malgré les insaisissables obscurités d'un style changement tourmenté).

— N° 21 : GALABERT, Manual de lingua sanskrita. — Denys d'Halicarnasse, Jugement sur Lysias, texte, trad. et comm. par DESROUSSEAUX et MAX EGGER (texte très lisible et trad. exacte qui se lit facilement). — JAUGEY, Dict. apolog. de la foi cathol. — LIÉNARD, Monogr. de la numism. verdunoise (nullement définitif, incomplet, inexact; « les avis donnés à l'auteur sont demeurés inutiles »). — BEAUTEMPS-BEAUPRÉ, Cout. et instit. de l'Anjou et du Maine au XVI^e siècle, 1 (neuf). — JARRY, Louis, duc d'Orléans (cf. *Revue*, 1889, n° 21). — CHARVÉRIAT, Huit jours en Kabylie (cf. *Revue*, n° 16).

Bulletin du cercle Saint-Simon, n° 3, juillet-septembre : Nouveaux membres. — Obligations. — Comptes de 1889. — Livres nouveaux. — Chronique.

Revue historique, sept. oct. 1890 : A. VANDAL, Négoc. avec la Russie relat. au second mariage de Napoléon I^{er}. — Ch. V. LANGLOIS, Les Archives de l'hist. de France. — BATIFFOL, Les archives de l'empire russe à Moscou d'après Chimko. — DESCLOZEAUX, L'amb. de Sully en Angleterre (1601) et les *Econom. royales*. — MOREL-FATIO, Marchena et la propagande révol. 1792-93. — Lettre de l'abbé Peretti sur le lieu d'origine de Chr. Colomb. — **Bulletin** : France (Farges et Monod); Danemark (Steenstrup); Alsace, 1 (Reuss). — **Comptes-rendus** : H. DERENBOURG, Ousâma, I. — HALBE, Friedrich II u. der päpstl. Stuhl; KOEHLER, Das Verh. Friedrichs II zu den Päpsten seiner Zeit. — BAER, Die Bezieh. Venedigs zum Kaiserreiche in der stauf. Zeit (bien conduit). — J. SCHMITT, Die Chronik von Morea, eine Unters. über das Verh. ihrer Hss. u. Versionen. — WAUTERS, Supplém. à la table chron. des chartes et diplomes conc. l'hist. de la Belgique. — ULMANN, Maximilian's I Abs. auf das Papsthum 1507-1511. — CREIGHTON, Cardinal Wolsey (bon). — CALVI, Blanca Maria Sforza (décousu, mais instructif). — SCHMOLLER, Zur Lit. der Staats-und Socialwiss. — TURNER, A sketch of the Germanic constit. from early times to the dissol. of the Empire (bref et parfois inexact).

— Nov.-déc. 1890 : de MANDROT, Jacques d'Armagnac, duc de Nemours 1433-1477 (suite et fin). — PROU, De la nature du service milit. dû par les roturiers XI^e et XII^e siècles. — VIGNOLS, Le commerce holland. et les congrég. juives à la fin du XVII^e siècle. — **Bulletin** : France, moyen âge (Monod et Molinier). — Alsace (R. Reuss). — Allemagne, hist. de la Réforme (Stern). — **Comptes-rendus** : GUÉRIN, Jérusalem (a déçu quelque peu l'attente des savants). — BRIQUET, Papiers et filigranes de Gênes. — Public. de la Soc. hist. d'Utrecht : 1^o Rapports et communic.; 2^o Œuvres. — BAUMGARTNER, Goethe.

Romania, juillet (n° 75) : P. LOT, Geoffroi Grisegonelle dans l'épopée. — JEANROY, Sur la tençon Car vei fenir a tot dia. — PIAGET, Oton de Granson et ses poésies (suite et fin). — *Mélanges* : G. P. ANDAIN; A. LOT, Les noms Tristan et Iseut en gallois; P. M. Fragment de

Méruais. — *Comptes-rendus* : A. DARMESTETER, Reliques scientifiques (forme un bel ensemble et atteste suffisamment le fécond et ardent travail de vingt ans). — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Rech. sur l'orig. de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (livre considérable et important, fruit d'un grand et heureux effort scientifique). — La Vie de S^e Marguerite, p. p. SPENCER. — ROETGEN, Vokalismus des altgenuesischen. — Chronique.

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n^o 4, 15 oct. 1890 : AUBURTIN, Les débuts diplom. de Talleyrand, sa mission à Londres en 1792. — CAPPERON, Lamartine parlementaire (fin). — STOURM, Bibliogr. des finances au XVIII^e siècle. — Le COLONJON, La question des pensions civiles en France (suite). — D'ORGEVAL, Les protectorats allemands. — MARCÉ, La cour des comptes italienne (fin). — *Comptes-rendus* : D'AVRIL, Négoc. relat. au traité de Berlin et aux arrang. qui ont suivi. — JARRIAUD, Hist. de la Nouvelle 118 dans les pays de droit écrit depuis Justinien jusqu'en 1789.

Revue celtique, n^o 4 : OMONT, Catal. des mss. celtiques et basques de la Bibl. nat. (cf. *Revue*, n^o 44). — KUNO MEYER, La plus anc. vers. du Tochmarc Emire ou demande en mariage d'Emer par le héros Cûchulainn. — ERNAULT, Etudes bretonnes, VII, L'analogie dans la conjugaison. — *Mélanges* : D'A. de J. Les noms de lieu gaulois dans le Roussillon ; LOTH, Saint Branwalatr ; d'A. de J., Conversion de Maelsuthain ; K. MEYER, Mots d'emprunt au vieil irlandais ; LOTH, Sur un passage du Mábinogi de Kulhwch et Owen. d'A. de J., Vicus Artiacus en Italie, près de Vérone. — *Corresp.* (S. Reinach). — Chronique. — ERNAULT, Table des mots étudiés dans le tome XI de la *Revue*.

Annales du Midi, n^o 8, octobre 1890 : JEANROY, La tenson provençale (fin). — DELOYE, Pétrarque et les dames de Saint-Laurent, à Avignon. — SPONT, La taille en Languedoc, 1450-1515 (fin). — *Mél. et doc.* PAGÈS, Note sur le chansonnier provençal de Saragosse ; LÉCRIVAIN, La lutte d'Arles et de Vienne pour la primatie des Gaules. — *Revue des périodiques.*

Revue de Belgique, 15 oct. P. HOFFMANN, Les sociétés pour la culture morale en Amérique. — RAHLENBECK, Feu Doellinger, La justification des Templiers. — CHALON, Aux Lipari. — *Essais et notices* : GRAND-CARTERET, J.-J. Rousseau, jugé par les Français d'aujourd'hui ; SCHUERMANS, La pragmat. sanction de saint Louis.

Altpreussische Monatsschrift, V et VI, juillet-septembre : BECKHERRN, Gesch. der Befestig. Königsbergs (avec esquisse). — NEUBAUR, G. Greflinger, eine Nachlese. — Univ. Chronik, 1889-1890. — Lyceum Hosianum in Braunsberg. — Altpreuss. Bibliographie, 1889.

Germania, XXIII, 2 : DAMKÖHLER, Mundart der Urk. des Klosters Ilsenburg u. der Stadt Halberstadt u. die heutige Mundart. — EHRLSMANN, Ags. twegen, begen u. ein. germ. Verwandtschaftsbegriffe. — JETTELES, Predigt auf Johannes den Täufer. — OBSER, Histor. Volkslieder aus dem öster. Erbfolgekrieg. — BECH, Lesefrüchte, 1. — BEHAGHEL, Die Heimat Walthers. — LIEBRECHT, Zur Volkskunde, 1.

Gettingische gelehrte Anzeigen, n^o 15 : KNUST, Gesch. der Legenden der hl. Katharina von Alexandrien u. der h. Maria Aegyptiaca (cf. *Revue*, n^o 40). — DOPFFEL, Kaisertum u. Papstwechsel unter den Karolingern (cf. *Revue*, 1889, n^o 44). — GURLITT, Ueber Pausanias (cf. *Revue*, n^o 11). — DUTT, A history of civilisation in Ancient India (cf. *Revue*, n^o 21).

Magazin für die Litteratur des In- und auslandes, n^o 33 : SILESJUS, Gottfried Keller. — DUBOC. Ein unberühmter Dichter. — REHBERG, Allerhand Gutgemeintes. — ACHSELIS, Zur vergl. Rechtswiss. — HANSSON, Skand. Liser. V. — FASTENRATH, Span. Poesie. — Drei Gedichte (Hoyos, Verer-

ung; Bellaggio, Nocturno; Neapol. Volkslied.) — SCHLAF, Aus der Sommerfrische.

— No 34 : LUNZ, Bauernfeld. — BAHR, Berliner Kunstaustell. — ACHELIS, Zur vergl. Rechtswiss. — REHBERG, Allerhand Gutgemeintes. — GAEDERTZ, Ein Münchener Mysterienspiel 1510. — SILESIUS, Gottfried Keller. — BARANZKEWITSCH, Der Quälgeist.

— No 35 : WILHELM, Immermann. — REHBERG, Allerh. Gutgem. — LOTI, Le roman d'un enfant (Prölss). — GAEDERTZ, Ein Münch. Mysterienspiel 1510. — MÜNZ, Gosche. — DETLEV von LILIENKRON, Zwei Gedichte (Seffinka, Die Birke). — MIKSZATH, Aus meiner Advokatenzeit. (Aus dem magyar. von Kohut).

— No 36 : (M. Stössel se retire et M. W. von Reisswitz reste seul chargé de la direction) Amerianischer Brief. — SCHMIDT (Lothar), Die Priester im Dekameron. — BLIND, Sind die Engländer Skandinaven? — HOEPFNER, Eine italien. Anthologie. — BAHR, Die Krisis des franz. Naturalismus. — BURNS, An Mary Campbell, Ich hab' eine Locke, übertr. von GEILFUS. — Schugay, Ein Apostel des Kommunismus.

— No 37 : NEUMANN-HOFER, Die Freie Volksbühne. — WIGGER, Portug. Liter. — WOLFF, J.-P. Jacobsen. — KELLER-JORDAN, Das Drama in Spanisch-Amerika. — Annie Vivanti, Aus Lirica (übertr. von Val. Marthes). — SCHLAF, Aus der Sommerfrische, II. Die Recension.

— No 38 : GROTTKEWITZ, Wie kann sich die moderne Literaturrichtung weiter entwickeln? — V. BRANDENSTEIN, Die Gesch. des Teufels. — FRÄNKEL, Bildungsschwindel u. Volksbeglückung. — HANSSON, Skandin. Liter. VI. — JORDAN, Aus Spanisch-Amerika. — Coppée, Hinterlassene Werke (übertr. von Burger).

— No 39 : von REISSWITZ, Bertha v. Suttner u. der ewige Frieden. — BRAUSKWETTER, Neue Dramen II. — GROTTKEWITZ, Das Allgem. Menschl. in der Dichtung. — Lothar SCHMIDT, Maupassant's neuester Roman. — KOSIAKIEWICZ, Aus der Kinderwelt, die Krähe (übertr. von Fel Zand). — Ein Gespräch (aus dem russ. des Fürsten D. Politzin von Adele Berger).

— No 40 (nouveaux changements : la feuille a pour directeur M. de Reisswitz, pour rédacteur en chef M. Neumann-Hofer, et pour éditeurs MM. Lehmann, Berlin, W. Köthenerstrasse, 30 et pour titre : DAS MAGAZIN FÜR LITTERATUR) : WILDENBRUCH, Die Haubenlerche, I, 15, In eigener Sache. — BÜLSCHKE, poesie der Grossstadt. — NEUMANN-HOFER, Tolstois Nachwort zur Kreutzer-Sonate. — L. SCHMIDT, Bellamy als Mystiker. — HANSSON, Zu Strindbergs Vater auf der Freien Bühne. — GENÉE, Goethes erster Gütz-Entwurf auf der Bühne des Kön. Schauspielhauses. — SUDERMANN, Vier Gedichte.

— No 41 : E. von WILDENBRUCH, Die Haubenlerche, I, 6-8. — HELVEVICUS, Die Gottfried-Keller-Stiftung. — BAHR, Die Rätsel der Liebe. — GROTTKEWITZ, Der Impressionismus in Deutschland. — ERNST, Zur Technik Dostojewskis. — SCHLAF, Aus der Sommerfrische.

— No 42 : E. von WILDENBRUCH, Die Haubenlerche, I, 9-12. — WILLE, Die Freie Volksbühne. — SCHWARZ-KOPF, Wiener Theater. — BULTHAUPT, Marsyas. — ROSEGGGER, Ehre. — SERVAES, Zur Enthüll. des Lesing Denkmals. — Rückerts Firdosi (L. Chr. Stern).

— No 43 : E. von WILDENBRUCH, Die Haubenlerche, II, 1-4. — SCHWARZKOPF, Sudermann's « Ehre » in Wien. — W. ERNST, Zu Diesterwegs 160. Geburtstag. — Frau Dr. GOLDSCHMIDT, Der allgem. deutsche Frauen-Verein. — Lothar SCHMIDT, Vagabondirende Gedanken. — TOVORE, Sonnenuntergang. — Neue Dicht. (O. Ernst).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, EDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

RECUEIL

DES

INSCRIPTIONS JURIDIQUES

GRECQUES

Texte, traduction, commentaire

par R. DARESTE,

Membre de l'Institut, conseiller à la Cour de cassation

B. HAUSSOULIER,

Directeur-adjoint à l'Ecole des Hautes-Etudes

TH. REINACH,

Docteur en droit et ès lettres.

PREMIER FASCICULE. Un volume grand in-8, de 200 pages... 7 fr. 50

L'ouvrage sera complet en 3 fascicules.

PÉRIODIQUES

Bulletin critique, n° 22 : MÖMSEN, Der Religionsstreit nach röm. Recht; ALLARD, Les dern. perséc. du III^e s.; La perséc. de Dioclétien et le triomphe de l'Eglise; FÜHRER, Ein Beitr. zur Lös. der Felicitasfrage. — A. de BARTHÉLEMY, Nouveau manuel de numism. anc. (cf. *Revue*, 17). — DIEHL, Excurs. archéol. en Grèce (cf. *Revue*, n° 44). — ALLMER DISSARD, Trion, antiq. découv. en 1885 et 1886 (très bon). — J. M. RICHARD, Cartul. de l'Hôpital S.-Jean en l'Estrée d'Arras (cf. *Revue*, 1889, n° 44). — Lettre de M. Henry.

La Révolution française, n° 5, 14 nov. : STERN, Mirabeau et la polit. étrangère. — THÉNARD, Les débuts oratoires du conventionnel Goujon. — DEBIDOUR, Le Napoléon de la paix. — *Doc. inéd.* Mém. de Moreau de Jonnés (suite). — *Chron. et bibl.* : LEFEBVRE, La commune de La-valla; ROSSIGNOL, Hist. de l'arrond. de Gaillac; WALLON, Les représentants en mission., V.

Mélusine, n° 6, nov.-déc. 1890 : GAIDOZ, Jean de l'Ours. — LEFEBVRE, La motte de terre. — L'étym. popul. et le folklore, VI, NYROP, Noms de saints; VII, GAIDOZ, Le ministre H. Fourtou, La princesse Sophie à Athènes, S. Mathurin, En Luxembourg, En Allemagne. — TUCHMANN, Effets de la fascination. — GAIDOZ, La photographie, I. — ISRAËL LÉVI, Le juif en morceaux. — GAIDOZ, Oblations à la mer et présages. — G. L'arc-en-ciel, XXXV. — *Bibliogr.* : OTTO, Die Sprichw. u. sprichw. Redensarten der Römer (étude approfondie). — MURR, Die pflanzen-welt in der griech. Mythol. (consciencieux). — HARTLAND, English fairy and other tales. — Erlanger Beitr. zur engl. Philologie.

The Academy, n° 962 : TOVEY, Gray and his friends, letters and relics in great part hitherto unpubl. — MACKAY, A sketch of the hist. of Fife and Kinross. — COUPLAND, The gain of life and other essays. — W. JUNKER, Travels in Africa 1857-1878, transl. by KEANE. — HENLEY, Views and reviews, essays in appreciation. — CARAVELLI, Pirro Schettini e l'antimarinarismo (curieux). — A catalogue of old English ballads. — A fragment of a lost Greek poet (Sayce). — The imperial university of Warsaw. — Junius, transcripts of old English texts (Sweet) — A blasphemy case in Poland. — The life of Lord Byron. — Poetry and science in folk-lore. — P. SCHMIDT, Die Pluralbild. der indogerm. Neutra (cf. *Revue*, 1889, n° 33). — The zodiac and cycles of Babylonia and their Chinese derivatives (Terrien de Lacouperie). — Pâli Asuro-pa and Asulopa of the Asoka inscr. (Morris). — Burmese coinage and currency, I (Temple). — Early Irish art (Margaret Stokes)

— N° 963 : BACON'S Essays, p. p. REYNOLDS. — RUSSELL, A visite to Chilc. — BÜHM-BAWERK, Capital and interest. — WALFORD, William Pitt, a biography (manque de soin). — ALEXANDRENKO, Angliiski Taini soviet i ego Istoriya, Chast Vtoraya 1547-1649 (à remarquer surtout la partie qui traite des relations de l'Angleterre et de la Russie au XVI^e siècle). — The editions of Plutarch (Galba and Otho, p. p. HARDY; Timoleon, p. p. HOLDEN). — Prof. Thorold Rogers and prof. Sellar (tous deux morts le 12 octobre). — Ogams and Runes in Mann (Browne). — Junius' transcripts of Old-English texts. — The etymol. of « bluft ». — Hoskier's ms. of the Gospels. — Poetry and science in folk-lore. — Are there any traces of Babylonian or Assyrian names in Pâli literature? (Morris). — Burmese coins and currency, II (Temple).

— N° 964 : SALT, The life of Thoreau; Thoreau, Anti-slavery and reform papers, p. p. SALT. — ASHTON, Social England under the Regency (compilation qui n'est pas sans intérêt). — Sir S. W. BAKER, Wild beasts and their ways. — Some modern Greek books (PSICHARI, Essais de gramm. hist. néo-grecque; etc.). — Sir Richard Burton (not. nécrol.).

Jerusalem in the tablets of Tel-el-Amarna (Sayce). — The apology of Aristides (Robinson). — Junius' transcripts of Old English texts (Sweet). — Cockney (Chance). — Bacon and Wotton. — The derivation of Yes Tor. — The « pound and flesh » story. — Notes on Pāli and Prākrit (Grierson). — Burmese leaden coins (Nicholson).

— N° 965 : A. LANG, Life, letters and diaries of sir Stafford Northcote first earl of Iddesleigh. — THORNTON, The Stuart dynasty, short studies of its rise, course and early exile. — HARE, North-Eastern France; South-Eastern France; South Eastern France. — STOCKTON, Ting-a-Ling tales. — Sir Richard Burton, II (not. nécrol.). — M. Stanley at Cambridge. — The quarrel between Turgenev and Tolstoi (Ch. Johnston). — « As just as a squire » (W. Skeat). — Il semplice Lombardo, Purg. XVI (Toynbee). — The etym. of Hyperion (Hooerfeld). — Some books on assyriology (PINCHES, Babyl. and Assyrian cylinder-seals and signets in the poss. of Sir Henry Peek; TALLOVIST, Die Sprache der Contracte Nabu-naïds; PREISER, jurisprudentiae babylonicae quae supersunt). — PETRIE, Kahun, Gurob and Hawara.

— N° 966 : GLADSTONE, Landmarks of Homeric study. — HUTTON, Cardinal Newman. — JAEGER, The life of Hendrik Ibsen. — YACOB ARTIN PASHA, L'instr. publ. en Egypte (cf. *Revue*, n° 19). — AL. J. ELLIS (not. nécrol.). — The hero of the Chaldean epic. (Sayce). — The language of the Micmac Indians, the word « toboggan » (Skeat). — Ogams and runes in Man (Kermode). — W. WRIGHT, Lectures on the comparative Grammar of the Semitic languages. — Contrib. to Pāli lexicography, I Vanī. II. Karotī (Morris). — Recent additions to the South Kensington Museum. — Burmese coins and currency, III (Temple).

— N° 967 : Lecky, Hist. of England in the XVIII century, vol. VII and VIII (1^{re} art.). — W. G. BARTELOT, The life of Edm. Margr. Bartelot; WARD, Five years with the Congo (Cannibals). — WATKINS, Modern criticism considered in its relation to the Fourth Gospel. — Shakspeare, p. p. IRVING, and MARSHALL, VIII. — Proposed emend. in Harl. ms. 2252 (Sommer). — Norfolk Manor Court Rolls (the Barwick mss.). — Bacon's Essays. — Cockney. — The inscr. of Toramāna Shāha (Cunningham).

Gettlingische gelehrte Anzeigen, n° 16 : Die Trierer Ada Handschrift. (art. de Springer). — Aeltere Universitätsmatrikeln, I. Frankfurt. II, Rostock. — ACHELIS, Die Entwickel. der modernen Ethnologie (esquisse un peu fragmentaire, mais méritoire).

— N° 17 : W. MEYER, Die lateinische Sprache in den romanischen Ländern (fait partie du « Grundriss der roman. Philol. » de Gröber; l'auteur de l'article, Em. Seelmann, fait à W. Meyer de nombreux et graves reproches; « le cas de Meyer-Lübke est un symptôme; on ne considère plus la qualité, l'indépendance et la profondeur du travail, mais la masse, la diversité, la rapidité de la fabrication. On identifie un vaste champ de travail avec un vaste point de vue, une compilation confuse avec une parfaite connaissance des matériaux, des affirmations hardies avec des recherches étonnamment exactes, un tâtonnement superficiel avec l'œuvre d'un maître »). — NAUCK, Tragicorum graecorum fragmenta, 2^e ed. (Crusius).

— N° 18 : GÜSSFELDT, Die Erziehung der deutschen Jugend (De Lagarde).

— N° 19 : Joh. SCHMIDT, Die Pluralbild. der indogerm. Neutra (Johansson : fera époque et aura l'influence la plus profonde; sagacité, érudition, argumentation pénétrante et fondée sur les faits, méthode scientifique, tout élève cet ouvrage, très intéressant et instructif, au-dessus de toute louange; cf. *Revue*, 1889, n° 33).

LIBRAIRIE DE L'ART

29, Cité d'Art, PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE L'ART

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. Eugène MÜNTZ

Conservateur de l'Ecole des Beaux-Arts.

VIENT DE PARAÎTRE

LES

CORRESPONDANTS DE MICHEL-ANGE

I. — SEBASTIANO DEL PIOMBO

Texte italien publié pour la première fois par le commandeur Gaetano Milanesi, surintendant des archives de Florence, avec traduction française par le docteur A. Le Pileur et une introduction de M. Eugène Müntz.

Prix : broché..... 20 fr.

Relié fers spéciaux..... 25 fr.

25 exemplaires sur papier de Hollande numérotés... 40 fr.

DANS LA MÊME BIBLIOTHÈQUE

LES ARCHIVES DES ARTS

Recueil de documents inédits ou peu connus.

PREMIÈRE SÉRIE, par Eugène MÜNTZ

Prix broché..... 12 fr.

15 exemplaires sur papier de Hollande..... 24 fr.

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LES RUINES KHMÈRES

CAMBODGE ET SIAM

Documents complémentaires d'architecture, de sculpture
et de céramique

PAR L. FOURNEREAU

Architecte, chargé d'une mission archéologique par le Ministère
de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Album de 110 planches in-4, en un carton artistique. . . 50 fr.

CET OUVRAGE FAIT SUITE A :

LES RUINES D'ANGKOR

Etude historique et artistique
sur les monuments Khmers du Cambodge Siamois

par LUCIEN FOURNEREAU
et Jacques PORCHER

Un beau volume in-4, comprenant un texte richement illustré de
vues, de types, de sites, de monuments, une carte et 101 planches.
En un carton artistique. . . 50 fr.

PÉRIODIQUES

Romania, octobre 1890 : S. BERGER, Nouv. rech. sur les bibles provenç. et catalanes. — G. PARIS, La Chanson d'Antioche prov. et la Gran Conquista de Ultramar (suite). — *Mélanges* : Le suffixe *ise* = *itia* (Muret); A propos d'estaler (Loth); Gormond et Hasting (Loth); Fragm. d'un lai inédit d'Arnoul Greban (Picot). — *Comptes-rendus* : LANGLOIS, Not. des mss. franç. et prov. de Rome. — Le lai de l'Ombre, p. p. BÉDIER (travail d'un critique fin, d'un éditeur attentif, d'un grammairien instruit).

Revue de Belgique, 15 nov. : DUCHESNE, La Société liégeoise de littérature wallonne et son œuvre. — VANLAIR, La naupathie. — NORGA, A propos de la révision de la constitution. — *Essais et Notices* : DEFRECHÈUX, Vocabulaire de noms wallons d'animaux, 2^e éd.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, octobre 1890 : PAWLICKI, Hist. de la philosophie grecque depuis Thalès jusqu'à la mort d'Aristote, I (fini avec le tableau des écoles socratiques). — KRZYŻANOWSKI, Das Urkundenwesen u. die Kanzlei Przemyslaw's II von Grosspolen. — Comptes-rendus de la commission d'anthropologie, PUŁAWSKI, Recherches archéol. en Podolie russe; OSSOWSKI, Excursion paléo-ethn. en Galicie; NEYMAN, Not. archéol. sur la Podolie; HRYNCEWICZ, Caract. phys. du peuple ukrainien, etc.

The Academy, n° 968 : DÖLLINGER, Studies in European history, transl. — MACKAIL, Select epigrams from the Greek anthology. — LIGHTFOOT, Leaders in the Northern church, sermons preached in the diocese of Durham (« a valuable contribution to church history ») et Ordination addresses and counsels to clergy. — TROTTER, Warren Hastings (bon récit). — The orders of letters in the Runic futhork, (Skeat). — Cross and crosier (Mayhew). — The Memorials of St Edmundsbury. — Bacon's Essays. — BRUGMANN, Grundriss der vgl. Gramm. der indogerm. Sprachen, II. (Sayce: « a monument of labour, sobriety and research »). — The American Oriental Society. — Some words in the Asoka inscription (Morris).

The Athenaeum, n° 3286 : Mireio, a Provensal poem, transl. by PRESTON. — SMITH and SHORTT, The history of the parish of Ribchester. — HUTTON, Cardinal Newman. — ETHÉ, Catal. of the Persian mss. in the Bodleian library (cf. *Revue* n° 42) — Thorold Rogers (not. nécrol.). — Thackeray's marriage. — ROTH, The Aborigines of Tasmania. — Sacred stones (A. Lang et Stevenson). — A new variorum edition of Shakespeare p. p. FURNESS, VIII, As you like it.

— N° 3287 : Sir Samuel BAKER, Wild beasts and their ways. — Memoirs of the extraordinary military career of John Shipp. — DE MAULDE LA CLAVIÈRE, Hist. de Louis XII (« a truly fine picture »). — JUNKER, Travels in Africa 1875-1878, transl. by KEANE. — Sir Richard Burton. — The Petrie papyri, the acts of a Greek probate court in the Fayoum. — The Bombay branch of the Asiatic Society. — Howell's letters. — Transcripts in the Public Record Office. — The next Oriental Congress. — Notes from Athens (Lambros).

— N° 3288 : LANG, Life, letters and diaries of sir Stafford Northcote, first Earl of Iddesleigh. — General BOOTH, In Darkest England and the way out — F. Ch. GOOCH, Face to face with the Mexicans — JACOBS, English fairy tales — H. LEWIS, The ancient laws of Wales — Addison's Spectator mss. — Howell's « Familial Letters » — The predecessors of the Service Book. — The Dict. of Nat. Biogr. (art. de Lobb à Lowe). — The next Oriental Congress (Cust). — Mr Mudie. — La collection Spitzer, antiquité, moyen-âge, Renaissance, I. — Gozzi, Memoirs, transl. by SYMONDS.

— N° 3289 : The Journal of Sir Walter Scott from the orig. ms. at Abbotsford. — PALLAIN, Le min. de Talleyrand sous le Directoire. — SMITH, Hist. of Longridge and district. — A counter reply. — The next Oriental Congress — A. J. Ellis (not. nécrol.). — Dict. of Nat. Biogr. (art. de Löwenthal à Lyveden). — Thackeray's marriage.

— N° 3290 : FROUDE, Lord Beaconsfield. — SMALLEY, London letters. — Das Testam. von Erasmus, 22 jan. 1527, p. p. SIEBER; Invent. über die Hinterlassenschaft des Erasmus, 22 juli 1536. — The David Coxes at Birmingham.

— N° 3291 : SPALDING, Suvoroff. — HUGHES, A history of the Stanley Expedition (MOUNTENEY-JEPHSON, Emin Pasha; W. G. BARTELOT, The life of E. M. Barttelot; WARD, Five years with the Congo Cannibals; TROUP, With Stanley's rear column). — The lyrical ballads of 1800. — A source of the Book of Tobit (Bickell). — CONWAY, Literary remains of A. Dürer.

The English Historical Review, octobre : MAITLAND, Northumbrian tennures. — COLBY, The growth of oligarchy in English towns. — BENT, The English in the Levant. — SPEIRS, The Salzburgers. — Lord ACTON, Döllinger's historical work. — *Notes and documents* : Twelfth century notes (Round). — The dates of the Prerogativa Regis (Henderson). — The missing ms. of Eccleston's Chronicle (Little). — letter of George Hickes, dean of Worcester (Firth). — The influence of Alberoni in the disgrace of the Princes' des Ursins (Armstrong). — The battle of Trafalgar (Prothero). *Reviews of books* : OMAN, Hist. of Greece; PLEW, Quellenunt. zur Gesch. des Kaisers Hadrian; STERNFELD, Karl von Anjou als Graf der Provence; THOMPSON, Edit. of Chronicon Galfridi le Baker de Swynebroke; KNUTEL, Catal. van Pamfletten-verzam.; BRETSCHNEIDER, Medieval researches from Eastern Asiatic sources; PIRENNE, Hist. de la const. de Dinant; PASTOR, Gesch. der päpste, II; The Dict of nat. Biogr. I-XXII; MACRAY, Ed. of Clarendon's Hist. of the Rebellion; LEBON, Rec. des instr. aux amb. de France, Bavière; MOSES, The federal government of Switzerland; MONRO, Constit. of Canada; BOURINOT, Federal government of Canada; MCEVOY and ASHLEY, The Ontario township; SURCOUF, Robert Surcouf; WELSCHINGER, Le divorce de Napoléon.

Getttingische gelehrte Anzeigen, n° 20 : Hist. litt. de la France, tome XXX. Suite du XIV^e siècle (Zimmer : long art. contre le travail de M. G. PARIS, sur les romans en vers du cycle de la Table Ronde).

— N° 21 : MATZAT, Röm. Zeitrechn. für die Jahre 219-1. — LANDSBERG, Die Quaest. des Azo. — LANG, Musik zu Sophokles' Antigone. — HIRSCHFELD, Unters. zur Lokasenna. — Beitr. zur Gesch. der Saldria (important pour l'hist. de la pédagogie).

— N° 22 : SPRINGER, Forsch. auf dem Geb. der Gesch. der Miniaturmalerei; TIKKANEN, Die Genesismosaiken von S. Marco in Venedig. — VON SCALA, Die Studien des Polybios I (cp. *Revue*, n° 38).

Literarisches Centralblatt, n° 44 : DELITZSCH, Messian. Weissag. in geschichtl. Folge. — CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Lehrb. der Religionsgesch. II. — SPIEGLER, Gesch. der philos. des Judentums (manque de modestie, de simplicité et de véracité). — Venet. Depeschen vom Kaiserhofe, I. — ZEISSBERG, Quellen zur Gesch. der Politik Oesterreichs, III. — MORLEY, Walpole (intéressant). — KENNAN, Sibirien. — KLEINPAUL, Die Rätsel der Sprache (causerie spirituelle d'un dilettante). — DELITZSCH, Assyrl. Wörterbuch. III. — Aeli Dionysii et Pausaniae atticistarum fragm. p. p. SCHWABE (bon). — REULING, Die komische Figur in den wichtigsten deutschen Dramen bis zum Ende des XVII^e Jahrh. (l'auteur

— **HOLDER**, Die röm Thongefässer der Altertum 322 u. 11. in *Revue*. — **JANITSCHER**, Gesch. der deutschen Malerei (très soignée, très étudiée, et des jugements originaux).

— N° 45 : **PETER**, Die Altercatio Simonis Judaei et Theophili Christiani.

PRESEEL, Die Zerstreuung des Volkes Israel, 4 u. 5. — **ZWIEDINECK-SÜDENHORST**, Deutsche Gesch. I Vom westph. Frieden bis zum Tode des grossen Kurfürsten. (Rien de nouveau). — **LÖW**, Ges. Schriften. — **HORSTMANN**, Die Franzosen in Saarbrücken, — Dreih. Bildn. u Lebensabr. berühmter deutscher Männer p. p. **GARDERTZ**. — **RUST**, Die deutsche Emin-Pascha Expedition. — **ROSSBACH** u. **WESTPHAL**, Theorie der mus. Künste der Hellenen III, 2. — **Xenophontis hist. graeca**, p. p. **O. KELLER** (bon, mais il y a encore beaucoup à faire). — **ENGELMANN**, Bilder-Atlas zum Homer; zu Ovid's Metamorphoses. — **P. HERRMANN**, das Gräberfeld von Marion (cp. *Revue*, 1889, n° 15).

— N° 46 : **VERNES**, Les résultats de l'exégèse biblique (à lire malgré son radicalisme). — **BACHER**, Die Agada der Tannaiten, II. — **LASSURITZ**, Gesch. der Atomistik (manqué dans l'essentiel, malgré une application recommandable et la grande quantité des documents). — **IHNE**, Röm. Gesch. VII u. VIII. — **David Gans' chronik**. Weltgesch. übertr. von **KLEMPERER**, p. p. **GRÜNVOLD**. — **WICHMANN**, Denkw. aus dem ersten deutschen Parlament. — **RAUSCH VON TRAUBENBERG**, Hauptverkehrswege nach Persien. — **SCHURMPF**, A first Aryan reader (cf. *Revue*, n° 38). — **Herodot's zweites Buch**, p. p. **WIEDEMANN** (bon). — **Canabutzac mag. ad principem Aeni et Samothracas in Dion. Halic. comment.** p. p. **LEHNERT**. — **SCHÖNBACH**, Ueber eine Grazer-Handschrift lat. deutscher Pred. — **SCHUBERT**, Herodot's Darstell. der Cyrussage (très instructif). — **WILKE**, Diesterweg u. die Lehrerbildung.

— N° 47 : **DRIVER**, Notes on the Hebrew text of the books Samuel. — **EGELHAFF**, Grundz. der Gesch. (bon manuel). — **HOEFER**, Konon, Text u. Quellenunt. — **CURTI**, Die Sprachschöpfung (« macht den Eindruck eines denkenden Laien »). — **Demosthenes' Rede für die Megalopoliten**, griech. u. deutsch, p. p. **FOX** (à saluer avec joie). — **MOORE**, Contrib. to the textual criticism of the Divina Commedia (très estimable). — **Carmina Norroena**, p. p. **WISEN**, II, glossarium. — **FEINEMANN** (O. v.), Die Hss. der herz. Bibliothek zu Wolfenbüttel, II, Die Augusteischen mss. — **Gnapheus, Acolastus**, p. p. **BOLTE** (1^{er} fasc. d'une nouvelle collection qui sera accueillie avec intérêt). — **Ed. HOFFMANN**, Der mundartl. Vocalismus von Basel-Stadt. — **NEUWIRTH**, Die Wochenrechn. u. der Betrieb des Prager Dombaues 1372-1378.

— N° 48 : **KABISCH**, Das vierte Buch Esra. — **WOLF**, Der Augsb. Religionsfriede (soigné). — **GRÜNHAGEN**, Schlesien unter Friedrich II, I, 1740-1756. (Très original et instructif). — **WENCK**, Deutschland vor hundert Jahren, II. (Sera le bienvenu). — **CHATZIDAKIS**, Die griech. Schriftsprache (en grec; très suggestif). — **MEYER-LÜBBE**, Italien. Gramm. (de très grands mérites). — **WENDRINER**, Die paduan. Mundart bei Ruzante (fait avec méthode). — **BRAUNE**, Abriss der ahd. Gramm. (très bon). — **RIGAL**, Alex. Hardy (monographie vaste et détaillée). — **BIRLINGER**, Rechtsrheinisches Alamannen, Grenzen, Sprache, Eigenart. (de nombreux matériaux). — **KOPECKY**, Die attischen Trieren (fort soigné). — **KEKULÉ**, Die Bronze-statue des sogen. Idolino.

N° 50

Vingt-quatrième année 15 décembre 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RÉCUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

OTTO RIBBECK

HISTOIRE DE LA POÉSIE LATINE

Jusqu'à la fin de la République
traduite

par E. DROZ, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon
et ALBERT KONTZ, professeur au Lycée Victor Hugo,
chargé d'un cours à la Faculté des Lettres
de Besançon.

Un volume in-8..... 7 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

TOME LXV

LES ANTIQUITÉS SÉMITIQUES

Par Ch. CLERMONT-GANNEAU

Membre de l'Institut, professeur au collège de France.

Un volume in-18. 2 fr. 50

PÉRIODIQUES

Philologische Wochenschrift, n° 44 : STERNBACH, Anthol. Planud. appendix Barberino-Vaticana. — The satires and epistles of Horacc, p. p. GRONOUGH (élémentaire). — Corn. Nepotis Vitae, p. p. GITLBACHER, 3. éd. — Titi Livi, lib. VIII, p. p. LUTERBACHER. — MEISTER, Die griech. Dialecte auf Grundl. von Ahrens' Werk (1^{er} art.). — Pizzi, Firdusi (cf. *Revue*, n° 15).

— N° 45 : Zu den orphi. Fragm. zu den Sibyllin. Orakeln (Ludwich). — WEISSENBORN, Achilleis u. Ilias (bon). — GÖTTSCHE, Apollonius von Tyana (fait, avec soin et réflexion). — De finibus, p. p. GIAMBELLI; p. NEMETHY. — KRONENBERG, Minuciana sive annot. crit. in Min. Fel. Octavium; SYNNEBERG, Observ. crit. in Octavium (art. de Dombart qui loue ces deux travaux). — NECKEL, Das Ekkyklema (méritoire). — MEISTER, Die griech. Dial. (2^e art.). — KREBS, Zur Rection der Casus in der spät. histor. Gräcität.

— N° 46 : Rép. de Dumon à Dörfeld. — Œdipus Col., p. p. WECKLEIN (méritoire). — WILSON, On the interpret. of Plato's Timaeus. — SIMON, Der Begriff der Secle bei Plato (diffus et présomptueux). — HERTZ, De Horatii operum exempl. olim Guyciano (cf. *Revue*, n° 18). — Scribonii Largi compos. Marcelli de medic., p. p. HELMREICH. — WINDLEBAND, Gesch. der Philos. I. — MARTIN (Alb.), Quomodo Graeci ac peculiariter Athenienses sœdera publica iurejurando sanxerint. — CUNO, Vorgesch. Roms, II. Die Etrusker u. ihre Spuren im Volk u. im Staate der Römer (n'est pas au courant). — V. HENRY, A short compar. grammar of Greek and Latin, transl. by ELLIOTT (excellent, à la fois court et scientifique). — MEISTER, Die griech. Dialecte (2^e art.).

— N° 47 : WINTZELL, Studia Theocrita (méritoire). — Xenophontis comm., p. p. GILBERT. — HARRIS and GIFFORD, The acts of the martyrdom of Perpetua and Felicitas. — POIRET, Horacc (cf. *Revue*, n° 5). — Ovid, Verwandl. übers. von DIECKMANN. — THÜSSING, De temporum et modorum in enuntiativis pendentibus apud Plinium. — MONCEAUX, Les proxénies grecques (rien de nouveau). — LEHNER, Die athen. Schatzverz. des IV Jahrh (résultats problématiques). — MEISTER, Die Griech. Dial. auf Grundl. von Ahrens' Werk (2^e art.). — WENDT, Griech. Schulgramm.

— N° 48 : LANCKORONSKI, Städte Pamphilicns u. Pisidiens, I (1^{er} art.). — Odyssee, p. p. AMEIS, I, 2, 8^e éd., II, 2, 7^e éd. — Anhang zu Homers Odyssee, p. p. AMEIS, II, 3^e éd., p. p. HENTZE. — Scholia in Odysseae a 238-309, p. p. LUDWICH. — J. A. SIMON, Xenophon-Studien, II. — IPPELKOEFER, Die Rhetorik des Anaximenes unter den Werken des Aristoteles (méritoires et méthodiques recherches). — CAMPAUX, De la crit. du texte d'Horace (rien de nouveau). — Germania, p. p. SCHWEIZER-SIDLER, 5^e éd. — BENESCH, De casuum obliq. apud Justinum usu. — OEHMICHEN, Das Bühnenswesen der Griechen u. Römer (à critiquer sur nombre de points). — SCHNEIDER, Die alten Heer- und Handelswege der Germanen, Römer u. Franken im deutschen Reiche, 7-9; Römerstr. im Reg. Aachen; Die Via Aurelia.

Deutsche Rundschau, novembre : Du Bois-REYMOND, Naturwiss. u. bildende Kunst. — HAECKEL, Alger. Erinner. (fin). — von LILJENCRON, Das deutsche Drama im XVI Jahrh. v. Prinz Hamlet aus Dänemark. — ALBRECHT, Wohn. für die Armen, I. — FREY, Gottfried Keller, das letzte Jahr. — Erinner. aus der Franzosenzeit. — Paul Heyses' italien. Dichter (P. D. Fischer).

Décembre : SCHNEIDER, Das neue italien. Strafgesetzbuch. — ALBRECHT, Wohn. für die Armen, II. — KRÜMMEL, Ein Tag auf Ascension. — Der Sturz Robespierre's. — Robert-tornow, der Sammler u. die Seinigen. — WACHS, Die Etappenstr. von England nach Indien. — Ed. Bendemann. — NAUR, Koser, Friedrich der Grosse.

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS A TOURS

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

POLYEUCTE MARTYR

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE EN CINQ ACTES
PAR PIERRE CORNEILLE

Édition de grand luxe, avec une introduction par M. LÉON GAUTIER, membre de l'Institut, et des éclaircissements par MM. PAUL ALLARD, ÉDOUARD GARNIER et LÉON LÉGRAND.

Un volume grand in-4°.

Orné d'un portrait de Corneille gravé par BURNÉY, et de cinq eaux-fortes, d'après les compositions d'ALBERT MAIGNAN, gravées par BOLLVIN, BRACQUEMOND, LE COUTREUX et WALTNER. — Frises, lettres ornées et culs-de-lampe dans le style du XVII^e siècle par LÉON LENIÉRE. — Nombreuses gravures sur bois dans le texte des Éclaircissements par LÉON ROUSSEAU, d'après les dessins d'ÉDOUARD GARNIER.

TIRAGE LIMITÉ A 800 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

à 100 sur papier du Japon, avec des planches en deux états, avec et sans remarque, broché.....	200 »
101 à 800 sur papier vélin blanc des papeteries du Marais, broché.....	100 »
Ajouter pour une demi-reliure d'amateur, dos et coins en maroquin poli rouge, tête dorée.....	20 »

JEANNE D'ARC

PAR MARIUS SEPET

ANCIEN ÉLÈVE PENSIONNAIRE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

Un magnifique volume petit in-4°, illustré de 20 compositions hors texte, gravées par Méaulle, d'après les dessins de M. Andriolli, Joseph Blanc, Barrias, de Curzon, Edouard, Frémiet, Hanoteau, Jourdain, J.-P. Laurens, Le Blant, Luminais, Albert Maignan, Maillard, Martin, Rochegrosse, Zier.

SAINT LOUIS

PAR H. WALLON

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
DOYEN HONORAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

Suivi d'éclaircissements par MM. G. DEMAY, Anatole de BARTHÉLEMY, etc. —
Nouvelle édition.

Un volume petit in-4°, orné d'un frontispice en couleur et de 280 gravures sur bois.

SAINTE ELISABETH DE HONGRIE

PAR LE COMTE DE MONTALEMBERT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Avec une préface par Léon Gautier. — Un petit volume petit in-4°, orné d'une chromolithographie, de 28 grandes gravures et d'environ 130 dessins dans le texte.

CHARLEMAGNE

PAR ALPHONSE VÉTAULT

Avec une introduction par LÉON GAUTIER et des éclaircissements par MM. Anatole de BARTHÉLEMY, G. DEMAY, A. LONGNON, etc. — Ouvrage couronné en 1877 par l'Académie française. Grand prix Gobert de 10,000 francs. — Un volume petit in-4°, orné de deux eaux-fortes, d'une chromolithographie, de 15 grandes gravures hors texte, d'une carte de l'empire de Charlemagne et d'environ 120 dessins dans le texte, d'après les manuscrits du IX^e siècle.

SAINT MARTIN

PAR A. LECOY DE LA MARCHÉ

Un volume petit in-4°, orné d'une chromolithographie, 24 grandes gravures hors
texte, 2 fac-similé et environ 140 gravures dans le texte.

PRIX DE CHAQUE OUVRAGE :

Broché.....	15 »
Richement cartonné en percaline, ornements en noir et or, tranche dorée...	20 »
Demi-reliure, dos en thagrin doré, tranche dorée.....	20 »
Demi-rel. d'amateur, dos et coins en maroquin poli, tête dorée.....	25 »

LIBRAIRIE GÉNÉRALE CH. TALLANDIER & GAUJAC

LILLE — 11-13, Rue de la Gare. — LILLE.

OUVRAGES DE FONDS à PRIX EXCEPTIONNELS.	AU LIEU DE BROCHÉ.	Broché.	Toile.	Demi-chagrin.	Relure amateur.	Bradel.	En carton.
Napoléon I^{er} et son temps par l'ÉVRE, grand in-8.....	30 »	15 »	20 »	25 »	25 »		
L'Algérie, histoire, conquête et civilisation , par GAFFAREL.....	30 »	15 »	20 »	25 »	25 »		
Ilios, ville et pays des Troyens , par SCHULMANN.....	30 »	15 »	20 »				
Egypte , par EBERS traduction MASPÉRO. 2 vol. en 1.....	100 »	36 »	50 »				
Dictionnaire de l'art, curiosité, Babelot , par ROSC.....	40 »	13 »				21 »	
Dictionnaire du Théâtre , par POUQUIN.....	40 »	18 »			23 »	21 »	
Durer , par THAUSING.....	40 »	18 »			23 »	21 »	
Les femmes dans la société chrétienne par DANTIER.....	40 »	10 »	18 »				
La Comédie à la cour , par JULLIEN...	25 »	10 »					
Sainte-Bible , par l'abbé Salmon, illustrations de SCHNOR.....	20 »	8 »	12 »				
Architecture (histoire de l') , par LESUKUR.....	20 »	8 »					
Grandes Epouses , par DE LESCURE..	8 »	4 »	6 »				
Mères illustres , Id.....	8 »	4 »	6 »				
Monde enchanté Id.....	8 »	4 »	6 »				
Tapis Orientaux , par LESSING.....	75 »						30 »
Voyage en Orient , par LABORDE....	400 »						100 »
Paris Dilettante , par JULLIEN.....	7 »	2 50					
La Chanson populaire , par WEKERLIN.....	5 »	1 50					
Bibliothèque française. {	I ^{re} série, 54 vol. grand in-8						
	Jésus, chacun.....	10 »	4 »	6 »			
Bibliothèque française. {	2 ^e série, 34 vol. petit in-8,						
	chacun.....	3 »	1 50	3 »			
Voyage au Brésil , par DEBRET.....	180 »						45 »

Demander le *Catalogue complet* de nos ouvrages de fonds. — Envoi **FRANCO** de toute demande accompagnée de son montant en mandat poste.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LE TRAITÉ SUR LES SACRIFICES FONG ET CHAN
DE SE-MA-T'SIEN, traduit en français par Edouard
CHAVANNES, 1890. In-8..... 4 fr.

DICTIONNAIRE DES TERMES DE DROIT, D'ÉCO-
NOMIE POLITIQUE ET D'ADMINISTRATION, 1885,
In-8, cartonné..... 5 fr.

DICTIONNAIRE DES TERMES D'ART MILITAIRE, DE
MARINE ET D'HIPPOLOGIE, 1887. In-8, cartonné. 5 fr.

Ces deux ouvrages sont publiés par la Société de langue française
de Tōkiō.

L'ÉCOLE PHILOSOPHIQUE MODERNE DE LA
CHINE ou système de la nature (Sing-Li), par C. de HARLEZ.
In-4..... 6 fr.

Petite Bibliothèque américaine publiée sous la direction
de M. A.-L. Pinart.

I. VOCABULARIO CASTELLANO CUNA, par A.-L. Pi-
NART, 1890. In-18, carré..... 5 fr.

II. VOCABULARIO CASTELLANO DORASQUE dialectos
Chumulu, Gualaca y Changuina, par A.-L. PINART, 1890. In-18,
carré..... 5 fr.

PÉRIODIQUES

Revue des études grecques, III, n° 10 : *Partie administrative* : Assemblée du 5 avril : Discours de M. A. CROSET; rapport de M. P. GIRARD; prix; rapport de la commission administrative. — *Partie littéraire* : Michel BRÉAL, Græcia... artes intulit; SAYCE, deux contrats grecs du Fayoum; G. COSTOMIRIS, les écrits inédits des anciens médecins grecs (2^e série); J. DARMESTER, Jacques d'Edesse et Claude Ptolémée; D. HESSELI, Istambul. — *Notes et documents* : A. HAVETTE, sur un passage de Thucydide (I 41, 1); Th. REINACH, nom méconnus, V. Porinos; H. OMONR, La Paléographie grecque de Monticou et le P. Hardouin. — *Chronique* : Bulletin épigraphique (L. HAUSSELI); correspondance grecque; actes de l'Association.

— N° 11. *Partie littéraire* : Gustave HIRSCHFELD, les inscriptions de Naucratis et l'histoire de l'alphabet ionien; Ernest LACOSTE, les Poliorcétiques d'Apollodore de Damas, avec une préface par A. de ROCHAS; Paul TANNERY, Etudes sur les alchimistes grecs, Synésius à Dioscore; Lazare BELLÉLI, Une version grecque du Pentateuque du xvi^e siècle. — *Notes et documents* : Henri WEIL, Fragment iambique inédit rapporté par M. Sayce; Théod. REINACH, Sur Aristote, Poët. 18; Ch.-E. RUELLÉ, Notes sur trois manuscrits parisiens d'Hermias (scholies pour le Phédre de Platon). — *Chronique*. Bulletin archéologique (T. R.); correspondance grecque (D. B.); nouvelles diverses. — *Bibliographie*. Comptes rendus.

Bulletin critique, n° 23 : BONNET, Narr. de mirac. a Michael archangel Chonis patrato. — LABBÉ, Synt. latine. — NOHL, Ciceronis orat. sel. — Public. récentes sur Jeanne d'Arc. — DEJOB, M^{me} de Staël et l'Italie.

The Academy, n° 969 : MAHAFFY, The Greek world under Roman sway, from Polybius to Plutarch — SPALDING, Suvoroff — Some foreign books (LE BRETON, Le roman au xvii^e s.; PELLISSIER, Le mouv. litt. xix^e s.; BONET-MAURY, Bürger). — Cathedral (Freeman). — The of the letters in the Runic futhork (Taylor). — The treasury of Rhampsinit. (Clouston). — The source of a Chaucer simile. — Norfolk manor court rolls — Arist. Ethica Nicomachea, p. p. BYWATER. — A new Babylonian version of the creation story (Pinches). — MASPERO, Lectures historiques, Egypte, Assyrie.

The Athenaeum, n° 3292 : GLADSTONE, Landmarks of Homeric study — Sir Edward HAMLEY, The war in the Crimea — GARDINER, A student's history of England, from the earliest times to 1885 — Ars. DARMESTER, Reliques scientifiques; Dict. gén. de la langue française. — Thomas Mun. — A source of the Book of Tobit. — CONWAY, Literary remains of A. Dürer (2^e art.)

Literarisches Centralblatt, n° 49 : VOGELSTEIN, Der Kampf zwischen Priestern u. Leviten seit den Tagen Ezechiel's — PREGER, Verf. der franz. Waldenser — KREBS, Die polit. Publicistik der Jesuiten u. ihrer Gegner vor dem dreissigjäh. Krieg. — J. DARMESTER, Chants popul. des Afghans (à recommander à tous les amis du folklore et de la poésie populaire). — SANDYS, Demosthenes, The speech against the law of Leptines. — Maximiani elegiae, p. p. PETSCHENIG. — Grimm, Deutsche Grammatik, III, p. p. ROETHE et SCHRÖDER. — RENSCH, J. E. Schlegel. — LITZMANN, Schröder. (bon.) — Katalan. Troubadours der Gegenwart, verd. von FASTENRATH. — MURR, Die Pflanzenwelt in der griech. Mythol. (Soigné.) — BAPMANN, Einführ. in die Pädagogik.

Deutsche Literaturzeitung, n° 44 : GORE, Lux mundi — Bibl. Indica coll. of Oriental works, published by the Asiatic History of Beil

— **LUCIAN**, p. 1. **SOMMERBRODT**, I, 1-2. (Méritoire.) — **FISCH**, Die latein. nom. person. auf o, onis (bon). — **Canti popol. del Piemonte** p. p. **NIGRA**. — **SDRALEK**, Die Streitschr. Altmanns v. Passau u. Wezilos v. Mainz (Source de premier rang pour l'hist. de la querelle des investitures). — **BISCHOFF**, Schupp. — Die österr. ung. Monarchie in Wort u. Bild, 81-110. — Katal. des baier. Nationalmuseums, V., 1. Roman. Altertümer, von **HUGO GRAF**.

• — **N° 45** : **HANDMANN**, Das Hebräerevangelium. — **FROSCHHAMMER**, die Philos. des Thomas von Aquino; **ANTONIADES**, Die Staatslehre des Thomas. — **Akadem. Aushandl. til prof. dr. Bugge** 2 mai 1889 fra (kennemmelige clever. — **THALHEIM**, Quaest. Demosth. — **MÖLLER**, Zur ahd. Alliterationspoesie. (Important et indépendant.) — **CAUKR**, Parteien u. Politiker in Megara u. Athen. (Attachant.) — **SYBKL**, Die Begründ. des deutschen Reiches, IV. u. V. (Met l'essentiel en relief.) — **HÖLDER**, Die röm. Tongefässe der Altertumssamml. in Rottweil.

— **N° 46** : **NEUMANN**, Der röm. Stat. u. die allg. Kirche bis auf Diocletian. I. (Chef-d'œuvre.) — **GENETZ**, Suomen partikkelimuoto. — **SETÄLÄ**, Les explosives du suomi (cf. *Revue*, n° 46, p. 351). — **HARTMAN**, Anal. Xenoph. nova (plus faible que le premier). — **Schweiz. Schausp. XVI Jahrh.**, p. p. **BÄCHTOLD** (sera le bienvenu). — **CONSTANS**, Chrest. de l'anc. français. — **Stat. pot. comm. Pistorii** 1296 p. p. **ZDEKAUER**. — **JANSSEN**, Zeit- und Lebensbilder, 4^e ed. — **JURIEN DE LA GRAVÈRE**, Anglais et Hollandais dans les mers polaires. — **OERTMANN**, Die fiducia im röm. Privatrecht — **HERMANN**, Noch ein Wort über Mithio.

— **N° 47** : **KOLDE**, Luthers Selbstmord, eine Geschichtslüge Majunkes. — **BRUGSCH**, Relig. u. Mythol. der alten Aegypter, II, — **W. SCHMID**, Der Atticismus in seinen Hauptvertretern, II, 6. Aristides. — **RIBBECK**, Gesch. der röm. Dicht. II. August. Zeitalter (instructif et important). — **Vidal**, so fo el temps c'om era jays, p. p. **CORNICELIUS**. — **HARRISON**, Cromwell; **M. CARRIÈRE**, Lebensbilder (le travail de Harrison est le meilleur qu'on ait sur Cromwell). — **NEUWIRTH**, Die Wochenrechn. u. der Betrieb des Prager Dombaues 1372-1378.

— **N° 48** : **DELITZSCH**, Messian. Weissag. — **HARRIS**, Biblical fragments from Mount Sinai. — **KORAI**, Œuvres, I-III. — **SCHÖNBACH**, Walther von der Vogelweide. (Bon.) — **English miracle plays moralities and interludes**, p. p. **POLLARD**. — **v. USLAR-GLEICHEN**, Beitr. zu einer Familiengesch. des UsLAR-Gleichen, Reg. zur Familiengesch. der Alten. — **EDELHAAF**, Deutsche Gesch. im XVI Jahrh. I, 1517-1526 (travail d'ensemble). — **WACHSMUTH**, Athen im Altertum, II. (Mêmes mérites que dans le 1^{er} volume.)

— **N° 49** : **BODEMANN**, Der Briefw. des Leibniz in der Bibl. zu Hannover. — **The Questions of King Milinda**, transl. from the pâli by **RHYS-DAVIDS**. — **ZIMMERMANN**, Krit. Unters. zu den Posthomo. des Quintus Smyrna. (Dirigé contre Kocchly.) — **HAURÉAU**, Des poèmes latins attribués à S. Bernard. — **KRAUS**, Jan z Michalovic. — **Sigebotos Vita Paulinae**, p. p. **MITZSCHKE**. — **SCHLIEPHAKE**, Gesch. von Nassau. fortg. von **MINZEL**, VII (fin de l'ouvrage). — **KOLDEWEY**, Die antiken Reste der Insel Lesbos (très précieux matériaux pour l'histoire des villes grecques).

Das Magazin für Litteratur, n° 44 : **GRELLING**, Die Theater-Censur. — **WILDENBRUCH**, Die Haubenlerche, II. — **GOLDMANN**, Adam Müller. — **GUTTENBRUNN**. — **MAX NORDAU**, Der londoner intern. Litteraturcongress. — **Liter. Chronik** (Sudermann). — **Jules Simon** über den nächstj. berliner Congress. — **Wiener Theater**. — **KRAEMER**, Sodoms Ende, ein tragicom. Schauspiel. — **OLA HANSSON**, Ged. in prosa.

LIBRAIRIE VICTOR PALMÉ, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76, A PARIS

LE
*** LITTORAL DE LA FRANCE**

PAR
V. VATTIER D'AMBROYSE

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Ouvrage couronné deux fois par l'Académie française (Prix Montyon et Marcellin Guérin)

ILLUSTRATIONS

PAR SCOTT, BRUN, LALANNE, TOUSSAINT, FRAIPONT, CIAPPORI, CAUSSIN, DUBRE, CHAPON,
KARI, SAINT-ELME-GAUTIER, ETC., ETC.

OUVRAGE COMPLET, 6 volumes in-4. Prix : 120 francs.

Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.

1^{re} PARTIE. — UN VOLUME

COTES NORMANDES
DE DUNKERQUE AU MONT SAINT-MICHEL

2^e PARTIE. — UN VOLUME

COTES BRETONNES
DU MONT SAINT-MICHEL A LORIENT

3^e PARTIE. — UN VOLUME

COTES VENDÉENNES
DE LORIENT A LA ROCHELLE

4^e PARTIE. — UN VOLUME

COTES GASCONNES
DE LA ROCHELLE A HENDAYE

5^e PARTIE. — UN VOLUME

COTES LANGUEDOCIENNES
DU CAP CERBÈRE A MARSEILLE

6^e PARTIE. — UN VOLUME

COTES PROVENÇALES
DE MARSEILLE A LA FRONTIÈRE D'ITALIE

CHAQUE PARTIE SE VEND SÉPARÉMENT

Et forme un beau volume d'environ 600 pages, orné de plus de 300 gravures dans le texte, de nombreuses planches hors texte et de cartes, tirées en couleur. — Broché : 20 francs.

Cart., plaq. spéc., tr. dor. : 25 fr. — Rel. dos chag., plaq. spéc., tr. dor. : 30 fr.

CENTENAIRE DE 1892

CHRISTOPHE COLOMB

PAR LE COMTE

ROSELLY DE LORGUES

THOISIÈME GRANDE ÉDITION

UN BEAU VOLUME IN-4

Illustré d'encadrements variés à chaque page, de chromolithographies, culs-de-lampo et têtes-de-chapitre

DE VAN' DARGENT, CIAPPORI, VIERGE, ETC

PRIX. Broché.....	25 fr.
Cartonné toile, avec plaques spéciales.....	30 fr.
Relié, dos chagrin, tranches et ornements dorés.....	35 fr.
Relié amateur, dos et coins chagrin, tranche supérieure dorée.....	35 fr.

Le Pay imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 62

Vingt-quatrième année 29 décembre 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

VENTE PUBLIQUE

LE LUNDI 5 JANVIER ET LES JOURS SUIVANTS

DE LA

BIBLIOTHÈQUE

de feu

M. le Marquis de QUEUX DE SAINT-HILAIRE

Manuscripts des xv^e et xvi^e siècles. — Plutarque annoté par Rabelais. — Plutarque annoté par Racine. — Publications de la Société des Anciens Textes. — Ouvrages sur peau de vélin. — Importante collection d'ouvrages en grec moderne et relatifs à la Grèce. — Livres sur Dunkerque et la Flandre. — Collection importante d'ouvrages sur la musique, partitions d'orchestre, partitions d'opéras. — Le Monde illustré.

PÉRIODIQUES

Révolution française, 14 déc. 1890 : CHARAVAY, Lazare Carnot (conscience du Cercle Saint-Simon). — GAFFAREL, L'annexion du Piémont à la France. — Les quatorze armées de la Convention. — La Hollande la saison d'Orange-Nassau. — Docum. inédits : Mém. de Moreau de Jonhès (suite et fin). — Chronique et bibliographie : La Soc. de st. de la Révol. ; Cahiers de l'Agnois, par A. de MONDENARD ; Histoire de France racontée par les contemporains, p. p. B. ZELLER.

The Academy, n° 970 : The Journal of Sir Walter Scott, from the time of his residence at Abbotsford. — LATHAM, Pastor Pastorum. — Letters of England in the eighteenth century (2^e art.). — William Bell. — George Bell. — The order of runes in the Futhork (Skeat). — (Earle). — The monarchical spirit in France. — The story of a Chaucer simile. — Maximiani elegiae, p. p. PETSCHENKO. — The zodiacal crab. (Rob. Brown jun.). — The Ion at Cambridge. — The books on Roman arches (KINCH, L'arc de triomphe de Salonique). — SALOMON REINACH, L'arc de Titus).

— N° 971 : HATCH, The infl. of Greek ideas and usages upon the Christian church. — CAMPBELL, Aeschylus in English verse. — CRAWFORD, Round the Calendar in Portugal. — Cathedral and bishop-designate. — The order of runes in the futhorc (Bradley). — Odysseus and Helen (A. Langl). — The Eurasian Mediterranean and Aryan origins (Glenn). — J. L. PETIT, Archit. studies in France, new ed. — The hero of the Chaldean epic. (Ward).

The Athenaeum, n° 3293 : WEMYSS REID, The life, letters and friendship of Richard Monckton Milnes, first Lord Houghton. — Percy FITZGERALD, Picturesque London. — Max MÜLLER, Natural Religion. — WHITE, The development of Africa. — The Petrie papyri, II, the classical fragments. — George Bell. — Notes from Athens.

— N° 3294 : RENAN, Hist. d'Israël, III (vivant). — HARRISON, Wayfaring in France. — CAMPBELL and RANKIN, The Church of Scotland (versus jusqu'à 1688). — SETON KARR, The Marquess Cornwallis (intéressant). — Beatrice, princess Henry of BATTENBERG, The Adv. of Count George Albert of Erbach, transl. from the German of Em. Kraus ; Rob. BROWN, The Adv. of Thomas Pellow. — DODGE, Alexander the Great (bon ensemble). — Original Docum. relat. to the Hostages of John, king of France and the treaty of Brétigny, p. p. DUCKETT. — Shelley at Syon House Academy. — Roman inscriptions at Chester. — Notes from

Das Magazin für Litteratur, n° 45 : PETERS, Stanley u. Emin Pascha. — BAYER, Aus Rückerts Nachlass. — DEHMEL, Prolog, besprochen. — Eröffn. der Freien Volksbühne. — Ola HANSSON, Ged. in Prosa, V. — LÖWENFELD, Tolstois Erstlingswerk. — GARSCHIN, Die Kröte u. die Rose. — HERTZKA, Lorenz Stein, I. — Sodoms Ende von H. SUDERMANN, im Lessing Theater.

N° 46 : SUDERMANN, Sodom Ende, I, 1-2. — Em. REICH, Die Grillparzer-Gesellschaft. — HERTZKA, Lorenz Stein, II. — A. de QUATREFAGES Der diesj. Amerikanisten — Congress.

Lit. Anzeiger Centralblatt, n° 50 : BELLESHEIM, Gesch. der Kathol. Kirche in Irland, I, 432-1509 (remarquable). — GROH, Gesch. des oström. Kaisers Justin II (cf. *Revue*, n° 50). — LANGE, Der Papstesel (savante étude). — HAYL, Gestalten u. Bilder aus Tirol's Drang u. Kampfrunde (viele d'Apt. Kurn). — MÜLLER (H.), Epigr. Denkm. aus Arabien (méritoire, mais ne satisfait pas entièrement). — Petri Abacher

placitus I-VI, p. p. W. MEYER. — KELLER, Altspan. Lesebuch (excellent). — Edelalieder, II, p. p. JONSSON. — Eyb, deutsche Schriften, p. p. Max HERRMANN, I, Das Ehebüchlein. — BAUMEISTER, Bilder aus dem griech. u. röm. Altertum für Schüler, 5-8. — Von SCHÖNHERR, Gesell. des Gräbmals Maximilians I u. der Hofkirche zu Innsbruck.

— No 51 : MARTI, Der prophet Jeremia von Anatot. — HAUCK, Kirchengesch. Deutschlands (cf. *Revue*, n° 45). — PAPE, Die Gebietsentw. der Einzelstaaten Deutschlands. — BOUVY, Pietro Verri (cf. *Revue*, n° 36). — KRONES, Tirol 1812-1816 u. Erz. Johann (diffus et sans ordre). — Reiseschild. aus dem Flussgeb. des Dnjepr. — FEIGE, Gesch. des Mar Abbdiso u. seines Jüngers Mar Qardagh. — BRUGSCH, Die Aegyptologie (termine l'ouvrage et dépasse la première moitié en volume et en valeur). — BULLE, Dante's Beatrice im Leben u. in der Dichtung (bon). — Venus, Gartein, p. p. WALDBERG, Reuter, Lustspiele, p. p. ELLINGER.

Deutsche Literaturzeitung, n° 50 : LOBSTEIN, Doctr. de la Saint-Cène; logme de la naiss. mirac. du Christ. — SCHMIDT, Gesch. d. Pädag. — , Arische Altertumswiss. u. Eigenart unseres Sprachst.; Beitr. zur Kenntn. der vorhist. Entw. uns. Sprachst.; Meth. u. Ergebn. der arischen Altertumsw. — SCALA, Die Studien des Polybios, I (cf. *Revue*, n° 38). — ALBRECHT, Lessings Plagiate, I, 1, I (veut prouver que les œuvres de L. sont des centons!) — Eine altomb. Margaretenlegende, v. p. WIESE. — VERNES, Précis d'hist. juive (essai remarquable, malgré tout). — GUNDLACH, Der Streit der Bistümer Arles u. Wien um den Primatus Galliarum. — HALLER, Culturgesch. des XIX Jahrh. in ihren Bezieh. zu der Entw. der Naturw. — GÜNTHER, Handb. der mathem. Geogr. — WINKLER, Das Kurb. Regim. Graf Tattenbach in Spanien 1695-1701. — HEYSE, Dramat. Dicht. XVII-XXIII.

Philologische Wochenschrift, n° 49 : LANCKORONSKI, Städte Pamphyliens u. Pisidiens (2° art.). — Edwards, The Odyssey of Homer, X. — Herodotos, p. p. Stein, IV, livre VII. — HUIT, Etudes sur le Banquet de Platon. — HOERSCHELMANN, De Catulli carmine; BIRT, De Catulli ad Mallium epistr.; WEBER, Quaest. Catullianae; BIRT, Commentarioli Catulliani² supplem. — Ovidii Metam. Auswahl von Meuser, 4° ed. p. p. EGRN. — Ovid, Ausgew. ged., p. p. SEDLMAYER, 4° ed. — Agricola. p. p. SCHÖNE. — Salomon REINACH, L'arc de Titus et les dépouilles du temple de Jérusalem (clair et instructif). — O. SCHRADER, Sprachvergl. u. Urgesch. (commode, plein de savoir et de méthode). — CADRE, Der Unterricht in Prima, ein Abschluss u. ein Anfang. — Griech. Reisebücher.

— No 50 : LANCKORONSKI, Städte Pamphyliens (3° art.) — FRANCO, I frammenti di Mimnermo (rien de scientifique). — KONON, Text. u. Quellenunt. von HOMER (bon). — Amphitrio, p. p. PALMER. — A. BENOT, Du jus sepulcri à Rome (très satisfaisant). — STRACK, Bau- denkm. des alten Rom. — Von WEGELE, Aventin (bonne biographie).

Gottische gelehrte Anzeigen, n° 23 : SCHRADER, Sprachvergl. u. Urgesch. 2° ed. — Bibl. de l'Ecole des Hautes-Etudes, sciences relig. I. — KRONENBERG, Minuciana.

— No 24 : CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Lehrb. der Religionsgesch. I u. II (utile). — WALLASCHKE, Studien zur Rechtsphilosophie. — SOUCHON, Die Papstwahlen von Bonifaz VIII bis Urban VI (soigné).

Theologische Literaturzeitung, n° 22 : SMITH, Lectures on the religion of the Semites. I, The fundam. instit. (important). — DALMAN, Studien zur bibl. Theol. Der Gottesname Adonai u. seine bibl. Gesch. — HÖNK, Die Ophiten. — GWATKIN, The Aryan controversy. — EBERT, zur allgem. Gesch. der Lit. der Lit. des M. A. im abendlande, I, 2° ed.

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56, PARIS.

ÉTRENNES 1891

ROMANS PATRIOTIQUES

AVENTURES DE SIDI-FROUSSARD

HAI-DZUONG — HANOI — SONTAY

BAC-NINH — BAC-LÉ — LANGSON — TUYEN-QUAN.

Par Georges LE FAURE

Auteur des Aventures d'un Savant Russe.

Préface de PAUL BONNETAIN. — Couverture en couleur de L. VALLET

Un volume grand in-4° de 150 pages, illustré de 150 dessins inédits
par L. VALLET et F. FAU et de 8 cartes.

Prix : broché, 6 francs ; cartonné, 8 fr. 50 ; relié, 10 francs.

ALFRED QUESNAY DE BEAUREPAIRE

DE WISSEMBOURG A INGOLSTADT (1870-1871)

SOUVENIRS D'UN CAPITAINE

PRISONNIER DE GUERRE EN BAVIÈRE

Ouvrage illustré de 26 dessins hors texte, d'après nature, par l'auteur.

Un fort volume in-8° jésus. — Prix : broché, 4 francs ; cart. percaline,
tranches dorées, 5 fr. 50. Relié genre demi-reliure, tranches dorées, 6 francs.

LES JEUNES FILLES AUX EXAMENS ET A L'ÉCOLE

TEXTE ET DESSINS D'APRÈS NATURE

Par Alexis LEMAISTRE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 45 GRAVURES HORS TEXTE

Un vol. in-8° jésus. — Prix : broché, 10 fr. ; cart., 13 fr. ; rel. demi-chagrin
ou amateur, 15 fr.

C. DE CHERVILLE

LES BÊTES EN ROBE DE CHAMBRE

Un volume grand in-4° de 300 pages.

Illustré de plus de 100 gr. sur bois et de 8 pl. en coul.

Prix : br., 5 fr. ; cart. percaline, tr. jaspées, 6 fr. 50

cart. tr. dorées, 6 fr. 90

Relié genre demi-reliure, tr. dorées, 7 fr. 25

M^{me} BURY-PALLISSER

HISTOIRE DE LA DENTELLE

Un volume grand in-4° de 350 pages.

Illustré de 151 gravures et de 16 planches en couleur

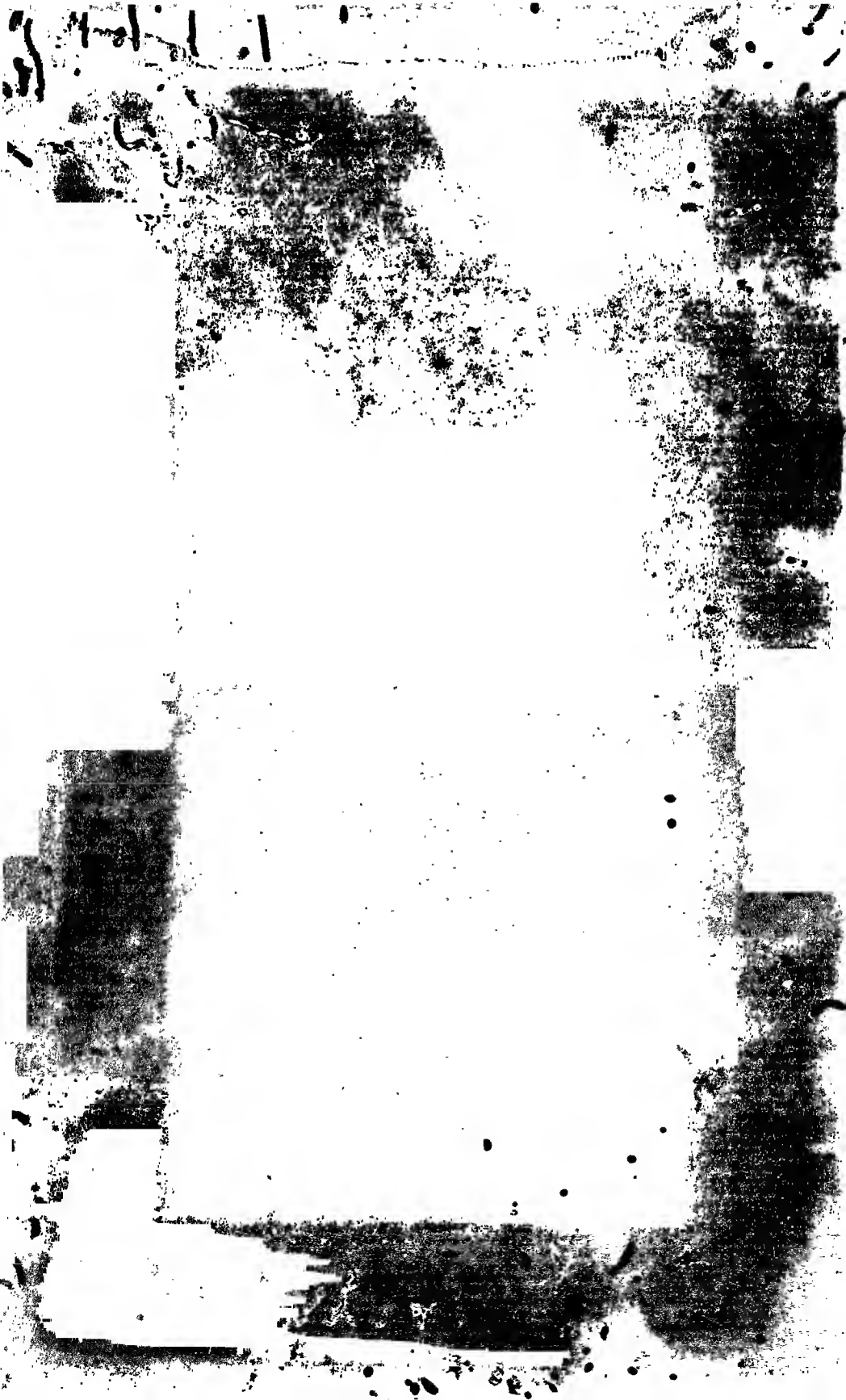
Prix : br., 5 fr. ; cart. percaline, tr. jaspées, 6 fr. 50

cart. tr. dorées, 6 fr. 90

Relié genre demi-reliure, tr. dorées, 7 fr. 25

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.





Central Archaeological Library,

NEW DELHI.

Acc. 20474

Call No. 905
R.C

Author— Chuquet, M.A.

Title— *Revue Critique*